

2966 n 383 - 1966 (et) m 498 redame

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

«Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge...»

Michel BAKOUNINE

6 JANVIER 1966
NUMERO 383
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANCAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

OPPOSITION REVOLUTIONNAIRE

PAR la politique du dialogue et de la collaboration de classe, au nom d'un intérêt général qui n'existe pas, les organisations syndicales réformistes ont amené les classes laborieuses à participer à leur propre exploitation.

Intégré à l'appareil bureaucratique capitaliste, le syndicat ne sera plus bientôt qu'un rouage par lequel le gouvernement, valet de la finance, orientera à son gré les actions revendicatives des salariés.

C'est ainsi qu'une « personnalité de l'opposition » déclarait durant la campagne électorale : « Le vote du 19 décembre a été vicié par la crainte chez beaucoup de ramener les communistes au pouvoir en votant comme eux. C'est par leur libre vote du 5 décembre que 56 % des Français ont exprimé leur volonté de changer de régime et de politique. La France souhaitait ainsi en démocratie (sic), souhaitons que l'on cesse de dénoncer l'opposition comme une agression et l'opposant comme un ennemi alors qu'en démocratie l'opposition est un service public, comme le gouvernement. »

Après l'éclatement de la C.G.T., en 1922, l'unité ouvrière était brisée, non pas seulement par la volonté de Moscou, mais parce que, depuis quinze ans, le syndicalisme ouvrier vivait sur un fonds doctrinal ouvert aux interprétations les plus contradictoires, parce qu'il ne suffit pas d'être syndiqué ou syndicaliste pour être porteur d'un monde nouveau d'où toute exploitation serait bannie.

Aujourd'hui encore, en 1955, nous voyons des libéraux sacrifier au culte de la Charte d'Amiens, de cette Charte prestigieuse en son temps, mais qui contenait le germe d'un pourrissement auquel sont condamnées toutes les organisations économiques qui n'ont pas banni de leur structure idéologique l'accumulisme monstrueux de deux esprits irréductiblement opposés : le « politique », l'expression d'Etat, et l'« économique », le chair de l'administration des choses.

L'erreur fut et est toujours de raisonner sur le syndicalisme sans tenir compte, ou insuffisamment, de l'évolution économique en régime capitaliste.

Or, dès cette époque, la civilisation industrielle commence à passer, avec lenteur, mais sûrement, d'un régime de rareté à une production toujours plus abondante.

Les conditions générales de la production, grâce à la mécanisation, créent des situations technologiques, vis-à-vis desquelles le syndicalisme aurait dû prendre position, non pour nier l'efficacité comme il le fit trop souvent et en pure perte, mais pour faire de la machine l'esclave de l'homme et l'espoir de la liberté.

L'économiste Carrey avait entrevu cette évolution dès 1830 : « A mesure que s'accroît le pouvoir de l'homme sur la matière, le pouvoir de l'homme sur ses semblables tend à diminuer. Et l'on marche à l'établissement de l'égalité. »

En ouï ! La tâche du syndicalisme était strictement la poursuite de l'égalité économique par la domination des machines, par l'autogestion prolétarienne. La lutte pour les hauts salaires est une lutte sans espoir, puisque le développement des forces de production doit aboutir à une abondance de l'économie financière ne pourra distribuer, attendu qu'elle se

ra dans l'incapacité, au préalable, de répandre un pouvoir d'achat suffisant à l'essoulement des produits et à la jouissance des services.

Mais, diriez-vous, le haut salaire américain existe pourtant ?

Bien sûr, idolâtres de l'argent ! mais, réfléchissez à ce qu'il en coûte à l'humanité de pourvoir à un tel appât !

C'est la vente à jets continus d'armements à tous les pays sous-développés, c'est la guerre au Viet-nam, en Corée, à St-Domingue, en Colombie, et cela sera partout où la vente des armements sert de bouée de sauvetage à des salaires misérables, au salaire de la honte...

Kropotkine, dans « La Conquête du pain », écrivait : « Notre communisme n'est ni celui des phalanstériens, ni celui des théoriciens allemands : c'est le communisme anarchiste, le communisme sans gouvernement, celui des hommes libres. C'est la synthèse de deux buts poursuivis par l'humanité à travers les âges : la liberté économique et la liberté politique. » On remarquera la confusion de ce texte, car la synthèse de l'économie et du politique aboutit fatalement au gouvernement, système que Kropotkine a combattu avec tant de génie.

La politique est l'art de gouverner, l'administration des choses est la science d'organisation de l'économie égalitaire.

Gardons-nous de ce mot « politique », qui ne peut prêter qu'à confusion. Proudhon, dont se réclament des courants divers, nous offre un texte qui prête encore à confusion : « Le but de la révolution est de fonder, immerger et faire disparaître le système politique ou gouvernemental dans le système économique, en réduisant, simplifiant, décentralisant, supprimant l'un après l'autre, tous les rouages de cette grande machine qui a nom le gouvernement ou l'Etat. »

Ce texte est assez clair, mais d'une clarté lunaire... Il laisse apparaître la possibilité de réduire progressivement la tutelle de l'Etat jusqu'à sa disparition définitive, ce qui nous semble impossible malgré la position prise par l'Etat Yougoslave à ce sujet.

Comme tous les monstres de la préhistoire et de la mythologie, on ne saurait réduire progressivement la

La C.G.T.S.R. et le syndicalisme révolutionnaire libertaire

Comme il existe alors trois confédérations syndicales : C.G.T., C.G.T.U. et C.G.T.S.R., il existe également trois internationalistes : la deuxième (socialiste), la troisième (bolchéviste) et la première reconstituée au Congrès de Berlin.

F. Besnard, militant actif et aguerri dans les luttes syndicales d'après guerre, en fondant la C.G.T.S.R., a désiré matérialiser ses conclusions logiques aux luttes stériles auxquelles il avait participé.

Libertaire ou anarchisant, il pense retourner aux sources du syndicalisme révolutionnaire en revenant à la Charte d'Amiens ; mais il donnera à cette dernière une infrastructure et un esprit logique qui la transformeront au point de la rendre méconnaissable et d'en faire un instrument, une pédagogie nouvelle à l'usage d'une classe ouvrière ignorante et politisée.

A son Congrès constitutif qui eut lieu à Lyon, la C.G.T.S.R. déclare :

« La C.G.T.S.R. entend, dès sa constitution, être exclusivement un groupement de classe : celui des travailleurs. »

Elle doit donc, en plein accord sur ce point avec la Charte d'Amiens, mener la lutte sur le terrain économique et social. »

Reminiscence religieuse, idolâtre ou tactique... alors qu'il est impossible de contester que cette Charte se proposait et réalisa le groupement de travailleurs dont on ne contestait pas l'attachement aux dogmes politiques, mais à qui on demandait contre tout bon sens « de faire prévaloir le sens politique de leur adhésion syndicale... ce qui était une invitation mystifiante... ! »

Cette C.G.T.S.R. subit l'influence profonde et constructive d'un P. Besnard qui mit sa pensée dans une activité ininterrompue. Il la fixera dans un livre qui eut un grand retentissement : les *Syndicats ouvriers et la révolution sociale*. Livre admi-

ra ble de clarté, de construction, de logique et d'efforts pour susciter la réflexion dans les milieux libertaires. Il parut en 1930 et devint la philosophie d'un nouveau syndicalisme expurgé de tous ses miasmes politiques.

Citons un extrait de ce traité qui, plus que jamais, a caractère d'actualité :

« En pénétrant dans les rouages économiques et politiques du capitalisme pour y faire l'apprentissage du gouvernement et de la gestion avec le concours de la bourgeoisie, les leaders syndicaux réformistes commettent la plus lamentable des erreurs, la plus grave des fautes ! »

Il trace la voie constructive du syndicalisme en lui prêtant, toutefois, une hégémonie qui en ferait un véritable parti. On retrouve sa pensée dans la Charte de Lyon :

« Comprenant toute la grandeur et la difficulté de ce devoir (la capacité révolutionnaire), le Congrès tient à affirmer que le syndicalisme doit, dès maintenant, remanier son organisation, compléter ses organes, les adapter aux nécessités — comme le capitalisme lui-même — et agir, demain, en administrateur et en gestionnaire éclairé de la production, de l'échange et de la répartition. »

Il est bien évident que depuis lors, les expériences ont démontré que le syndicalisme ne pouvait à la fois assurer la production et la distribution sans devenir lui-même un gouvernement. Ce serait d'ailleurs écarter de l'autogestion économique la plus grande masse des consommateurs.

Après avoir résisté à cette notion élémentaire de l'administration des choses, Besnard reconnut la nécessité de l'organisation des consommateurs pour assurer la distribution après avoir participé à l'élaboration du plan de production et de distribution.

Concernant les partis politiques, la position de la C.G.T.S.R. est sans ambiguïté :

« De toute évidence, l'incompatibilité d'action révolutionnaire des centrales nationales dont les principes s'opposent et les systèmes s'excluent l'un l'autre, s'étend, à fortiori, aux ententes avec les partis politiques qui, tous sans exception, veulent, et c'est leur raison d'être, imposer l'instaura-

tion d'un parti politique dans un Etat politique dont ils auraient la direction. Etat dont le syndicalisme nie la nécessité. »

En conséquence, le Congrès déclare que la C.G.T.S.R. ne peut unir ses efforts à ceux des autres C.G.T. que sur le terrain de l'action quotidienne. En ce qui concerne la conjugaison des actions révolutionnaires et des partis, il affirme qu'elle ne peut s'étendre, le cas échéant, qu'à la période de la destruction de l'Etat bourgeois, après laquelle chaque force marchera vers ses propres buts. »

Ce texte, en 1965, à l'heure où tant d'anarcho-syndicalistes espagnols l'acceptent comme un pis-aller, un moindre mal ou une nécessité, soulève un grave problème, ce dernier :

Attendu qu'en s'alliant « provisoirement » à des centrales politiques ou politiques, ces dernières poursuivant la conquête du pouvoir, de l'Etat, et non sa destruction, il est bien évident que cette alliance joue et jouera toujours au bénéfice de ceux qui introduiraient dans l'action les jalons d'un nouvel étatisme. L'alliance est-elle raisonnable ?

Le Congrès précise sa pensée :

« La lutte entre le Parti et les syndicats révolutionnaires est aussi inévitable que l'opposition de leurs buts est irréductible. »

C'est donc la certitude qu'après l'alliance viendra la guerre !

Cela n'empêche pas de nombreux libertaires d'adhérer à des centrales syndicales politisées, même « intégrées », très heureuses, par leur présence négative, de pouvoir affirmer leur esprit démocratique.

L'erreur de Besnard aura été d'utiliser un mauvais vocabulaire pour donner au système qu'il présente une forme qui lui voudrait présider et pourtant adaptée aux possibilités immédiates.

Comme tant de ses prédécesseurs, il essaiera d'introduire une notion politique là même où il en combat la venue... »

« Comme toutes les régimes, comme toutes les formes sociales, l'ordre qui surgira de la révolution possèdera des ententes avec les partis politiques qui, tous sans exception, veulent, et c'est leur raison d'être, imposer l'instaura-

VERS LA PRISE DE CONSCIENCE

malaisance de l'Etat ! il faudra l'abolir par un acte de force. La formule d'Engels, reprise par Lénine, n'est qu'une vue de l'esprit : « L'Etat n'est pas aboli, mais il meurt... »

On aimerait croire à telle perspective, mais les révolutions marxistes nous ont prouvé l'erreur que nous commettrions à suivre une telle doctrine...

Le temple de la Charte d'Amiens où s'agenouillaient les prêtres de la confusion révolutionnaire, nous le conserverons comme le monument d'un passé historique au cours duquel s'affrontèrent des courants idéologiques contradictoires à l'évolution expérimentale des luttes sociales.

Il nous faut dépasser ce stade, mais en 1922, les militants divisés n'avaient pas encore compris que l'organisation ne peut faire un homme nouveau qu'en orientant sa conscience vers la véritable solution des problèmes posés par les nécessités et les « possibilités » économiques, dans la rigueur d'une action qui ne se propose pas de traiter du sort des esclaves autour des tapis verts, mais de se substituer au capitalisme pour distribuer son bien-être et ses services.

Le prolétariat est donc, en ce temps, divisé en deux centrales syndicales : la C.G.T. et la C.G.T.U. La première réformiste, la deuxième révolutionnaire et bolchéviste.

Le deuxième congrès de l'Internationale rouge, l'I.S.R., qui se tint à Moscou, vota, avant l'adhésion de la C.G.T.U., ce texte la concernant :

« Attendu qu'il y a parmi les ouvriers des groupes à tendance syndicaliste révolutionnaire qui veulent sincèrement établir un front uni avec les communistes, tout en croyant que la représentation réciproque entre l'I. C. et l'I.S.R. ne correspond pas aux traditions du mouvement de leur pays ; »

« La C.G.T.U. française qui représente ce mouvement se prononce énergiquement pour la collaboration entre l'I.C. et l'I.S.R. et pour des mouvements communs dans toutes les actions offensives et défensives contre le capital ; les délégations de syndicats de Russie, d'Allemagne, d'Italie, de Bulgarie, de Pologne et d'Espagne, tout en se plaçant au point de vue de la nécessité absolue de donner le rôle directeur au P. C. dans chaque pays et à l'I.S.R. sur le plan international, proposent néanmoins de tendre la main aux ouvriers révolutionnaires français et d'adopter les propositions de la C.G.T.U. »

P. Besnard donna à cette intégration politique la conclusion suivante : « Le vote de cette résolution aboutit en France à une deuxième scission et à la constitution d'une troisième C.G.T., la C.G.T.S.R., qui a repris toute la doctrine du syndicalisme révolutionnaire qui était celle de la C.G.T. d'avant guerre. »

Le syndicaliste Labi, dans un livre récent sur l'histoire du syndicalisme, tirait cette conclusion de son exposé :

« Ce n'est que dans l'unité, toutes les forces rassemblées, que les travailleurs peuvent du poids qui est le leur, c'est-à-dire le plus important, dans l'évolution de la société et dans le sens de leur émancipation. »

Or, implicitement, la Charte d'Amiens introduisait (par souci de recrutement) la diversité des partis dans l'unité syndicale ; faisait du syndicalisme la structure fondamentale de l'Etat, et cela contre sa propre vocation. Intégré dans l'Etat, le syndicalisme perd son pouvoir de contestation en même temps que sa puissance créatrice et libératrice.

Labi oublie que le progrès social et humain n'avance que dans la mesure où des individus et des minorités se détachent des masses pour leur frayer des voies nouvelles. Tout le problème de l'abolition du salariat par le syn-

diticalisme révolutionnaire ne peut trouver d'autre solution que celle, non de la fusion du politique (l'Etat) dans l'économique, mais dans l'abolition même de l'Etat.

Depuis les révolutions marxistes en cours, nous avons acquis une expérience nous permettant d'entrevoir avec plus de décision dans la voie de l'administration des choses, ce qui nous fait obligation de nous refuser à toute collaboration politique.

Que peut signifier « l'unité syndicale », si elle doit se réaliser sur un fond de collaboration tant avec le patronat que l'Etat capitaliste qu'avec un Etat dit prolétarien qui est condamné par son essence même, à conserver les attributs du système qu'il se proposait de détruire ? On ne saurait détruire la puissance que l'on convoite...

En 1965, parler d'unité syndicale serait faire injure à la raison. Le rôle du syndicalisme révolutionnaire libertaire est de réaliser l'unité d'action « sur le tas », au sein des entreprises, par-dessus la diversité des tendances syndicales, au-dessus des partis.

L'unité ne sera donc pas réalisée par la C.G.T.U. politisée, ni plus tard, par cette centrale s'immergeant dans une C.G.T. bolchéviste, ni par la C.G.T.S.R. libertaire, ni par la C.G.T.F.O. parce qu'en dépit des impatiences il s'agira — dans un monde dévoré par les ambitions matérielles, troublé dans ses croyances, ses traditions et ses illusions politiques — de forger une nouvelle conscience aux travailleurs, de passer de l'homme politique à l'homme économique.

L'unité sur des bases erronées, sur une Charte qui n'est plus qu'un monument historique, l'unité dans une action qui prolonge l'asservissement des travailleurs au capital et à toutes les formes étatistes... mais nous verrons en 1966 qu'elle se réalise dans l'intégration de toutes les centrales syndicales (sauf une) au sein de l'économie capitaliste.

Certes, le soul du recrutement est toujours présent dans l'esprit des syndicalistes libertaires, mais quand ils lui sacrifient la vérité au bénéfice du nombre, c'est la tradition qui triomphe et se répercute dans l'intégration à tous les pouvoirs, seraient-ils prolétariens.

Le problème du syndicalisme révolutionnaire libertaire n'est pas de former des troupes, mais de préparer des cerveaux, qui soient aussi des combattants d'autant plus forts qu'ils seront mieux éclairés.

Et quand le jour viendra de la révélation, du coup d'Etat ou de la guerre, les travailleurs déçus dans leurs illusions politiques, iront vers le syndicalisme d'administration des choses comme les papillons vers la lumière.

Pour les plus éclairés s'ouvriraient une nouvelle voie nettement politique, mais combien difficile. Il s'agirait d'arracher l'homme politique à ses croyances, à l'espoir qu'il nourrit dans cette fumeuse mystification que fut et est encore « l'égalité politique ».

Il appartiendra aux syndicalistes révolutionnaires de tracer cette nouvelle voie.

G. B.

ra dans l'incapacité, au préalable, de répandre un pouvoir d'achat suffisant à l'essoulement des produits et à la jouissance des services.

Mais, diriez-vous, le haut salaire américain existe pourtant ?

Bien sûr, idolâtres de l'argent ! mais, réfléchissez à ce qu'il en coûte à l'humanité de pourvoir à un tel appât !

C'est la vente à jets continus d'armements à tous les pays sous-développés, c'est la guerre au Viet-nam, en Corée, à St-Domingue, en Colombie, et cela sera partout où la vente des armements sert de bouée de sauvetage à des salaires misérables, au salaire de la honte...

Kropotkine, dans « La Conquête du pain », écrivait : « Notre communisme n'est ni celui des phalanstériens, ni celui des théoriciens allemands : c'est le communisme anarchiste, le communisme sans gouvernement, celui des hommes libres. C'est la synthèse de deux buts poursuivis par l'humanité à travers les âges : la liberté économique et la liberté politique. » On remarquera la confusion de ce texte, car la synthèse de l'économie et du politique aboutit fatalement au gouvernement, système que Kropotkine a combattu avec tant de génie.

La politique est l'art de gouverner, l'administration des choses est la science d'organisation de l'économie égalitaire.

Gardons-nous de ce mot « politique », qui ne peut prêter qu'à confusion. Proudhon, dont se réclament des courants divers, nous offre un texte qui prête encore à confusion : « Le but de la révolution est de fonder, immerger et faire disparaître le système politique ou gouvernemental dans le système économique, en réduisant, simplifiant, décentralisant, supprimant l'un après l'autre, tous les rouages de cette grande machine qui a nom le gouvernement ou l'Etat. »

Ce texte est assez clair, mais d'une clarté lunaire... Il laisse apparaître la possibilité de réduire progressivement la tutelle de l'Etat jusqu'à sa disparition définitive, ce qui nous semble impossible malgré la position prise par l'Etat Yougoslave à ce sujet.

Comme tous les monstres de la préhistoire et de la mythologie, on ne saurait réduire progressivement la

BUT DU SYNDICAT

Pour certains, le syndicat groupe les individus d'une même profession en vue de la défense de leurs intérêts communs.

S'agissant de travailleurs salariés, leur but sera la défense de leurs salaires. Ils défendront la sécurité du salaire, ils réclameront des meilleures conditions de travail, etc.

C'est à peu près là que devrait s'arrêter l'activité des syndicats de travailleurs si nous vivions dans un monde immuable.

Or, rien n'est stable. L'amélioration exclue, par définition, la stabilité. Nous vivons dans un monde en mouvement dans tous les sens.

La sécurité du salaire, des moyens d'existence par le travail, sont constamment remis en cause. Nous savons que le travailleur, le technicien inclus, ne trouve plus d'embauche à partir d'un certain âge qui varie, suivant les « boîtes » et les époques, entre trente-cinq et quarante ans.

Le travailleur est exclu de son gagne-pain à mi-chemin de son existence, à moins qu'il ne s'accroche comme une pieuvre à son métier, à son poste, avec les bassesses et vexations qui cela comporte.

La « montée des jeunes » ne trouve où s'employer malgré la multiplicité d'emplois inutiles, honteusement créés par les gouvernements.

Le syndicat est une arme qui s'offre au salarié pendant une période de son existence.

Etant donné que le travailleur doit vivre avant et après sa condition de salarié, il doit se servir de cette arme qu'est le syndicat, non seulement pour améliorer son sort de salarié, mais encore pour instaurer son droit à l'existence sa vie durant.

Dans ces conditions, le travailleur se voit obligé de superviser l'ensemble de l'activité humaine. Il doit examiner ce qui se passe dans le pays où il réside et aussi dans les autres pays et rechercher les causes des événements qui nous dévoilent un triste et terrible avenir, alors que cet avenir pourrait être si beau et si attrayant.

Nous vivons sur un volcan. Le monde commence déjà à trembler à cause des bombardiers des Etats-Unis.

Aucune solution n'est possible sur le plan diplomatique.

La guerre est une nécessité vitale pour les magnats de ce monde.

Les quelques lignes ci-dessous, publiées par *l'Information*, du 4-12-1965, comptent à nous en persuader :

« Le budget de la défense (des Etats-Unis) est, très approximativement, de 50 milliards de dollars. Le budget total attendra en 1966 entre 100 et 105 milliards de dollars. »

J. CAPDEVILA

UNION REGIONALE DE LA LOIRE-ATLANTIQUE

L'U. R. de la Loire-Atlantique tiendra sa réunion générale le dimanche 20 janvier 1966, à 10 heures, Café Flesselles, quai Flesselles, à Nantes.

Ordre du Jour : Propagande ; trésorerie ; tour d'horizon sur la situation syndicaliste en Loire-Atlantique. Sont invités nos responsables d'Angers et de la Sarthe.

LA BOURSE

En ouvrant notre quotidien nous sommes tous tombés, un jour ou l'autre, sur une succession de colonnes remplies de chiffres, de nombres, aux titres bizarres. En regardant de plus près, nous nous sommes alors aperçus qu'il s'agissait de « la Bourse ».

La bourse, qu'est-ce que c'est ? J'en ai une, elle est souvent bien plate. Mais il ne s'agit pas de celle-là. La Bourse n'est pas plate, bien au contraire ; sanctuaire du capitalisme réservé aux initiés (hommes uniquement d'ailleurs), il s'y pratique une magie très ésotérique. Et pourtant, c'est là que se fait et se défait tout l'économique. C'est par un geste ou une parole d'un de ces grands prêtres qu'il nous sera ou non octroyés des logements, que la guerre au Viet-nam continuera ou cessera ; mais, de toute façon, le but cherché, et atteint, est toujours plus de profits ou d'intérêts financiers.

Comment se passent ces séances à la « bourse » à peu près comme le tiercé du dimanche : il s'agit, en effet, de paris. « Spéculer », c'est tenir un pari sur l'évolution ultérieure, dans les semaines ou les mois à venir, des cours, et c'est régler ses achats et ventes à terme en conséquence.

Le cours représente ici la valeur du

titre ou de la marchandise considérés, échangés et des paiements. Condamner uniquement issue de l'ensemble des transactions. Les cours oscillent sans cesse, et le marché à terme est à la base de la spéculation boursière ; il s'agit en effet de prévoir un achat ou une vente dans un, deux ou six mois, et, bien sûr, de réaliser ainsi un bénéfice. Cette spéculation se fait évidemment en dehors de toute idée de frontière, car il y a longtemps que le capitalisme a réalisé l'internationalité de l'argent.

Quelles justifications de ces paris peuvent bien donner les financiers ? En voici quelques-unes : « Le marché à terme a une utilité économique certaine. Il aide au commerce international ; par l'attrait de la spéculation, du gain possible, les achats et les ventes sont stimulés... il faut comprendre que les marchés à terme sont un des rouages du marché mondial. »

Donc, si nous nous résumons, il paraît évident que cette « Bourse » est indispensable ! Indispensable à qui ? aux capitalistes, bien entendu, et de cela, nous ne doutons pas ! Les marchés ne sont que des pièces d'un plus vaste ensemble ; la bourse c'est l'im-pact des principes du « libéralisme économique » dans le domaine des

titres ou de la marchandise considérés, échangés et des paiements. Condamner uniquement issue de l'ensemble des transactions. Les cours oscillent sans cesse, et le marché à terme est à la base de la spéculation boursière ; il s'agit en effet de prévoir un achat ou une vente dans un, deux ou six mois, et, bien sûr, de réaliser ainsi un bénéfice. Cette spéculation se fait évidemment en dehors de toute idée de frontière, car il y a longtemps que le capitalisme a réalisé l'internationalité de l'argent.

Quelles justifications de ces paris peuvent bien donner les financiers ? En voici quelques-unes : « Le marché à terme a une utilité économique certaine. Il aide au commerce international ; par l'attrait de la spéculation, du gain possible, les achats et les ventes sont stimulés... il faut comprendre que les marchés à terme sont un des rouages du marché mondial. »

Donc, si nous nous résumons, il paraît évident que cette « Bourse » est indispensable ! Indispensable à qui ? aux capitalistes, bien entendu, et de cela, nous ne doutons pas ! Les marchés ne sont que des pièces d'un plus vaste ensemble ; la bourse c'est l'im-pact des principes du « libéralisme économique » dans le domaine des

CRIXUS

titres ou de la marchandise considérés, échangés et des paiements. Condamner uniquement issue de l'ensemble des transactions. Les cours oscillent sans cesse, et le marché à terme est à la base de la spéculation boursière ; il s'agit en effet de prévoir un achat ou une vente dans un, deux ou six mois, et, bien sûr, de réaliser ainsi un bénéfice. Cette spéculation se fait évidemment en dehors de toute idée de frontière, car il y a longtemps que le capitalisme a réalisé l'internationalité de l'argent.

Quelles justifications de ces paris peuvent bien donner les financiers ? En voici quelques-unes : « Le marché à terme a une utilité économique certaine. Il aide au commerce international ; par l'attrait de la spéculation, du gain possible, les achats et les ventes sont stimulés... il faut comprendre que les marchés à terme sont un des rouages du marché mondial. »

Donc, si nous nous résumons, il paraît évident que cette « Bourse » est indispensable ! Indispensable à qui ? aux capitalistes, bien entendu, et de cela, nous ne doutons pas ! Les marchés ne sont que des pièces d'un plus vaste ensemble ; la bourse c'est l'im-pact des principes du « libéralisme économique » dans le domaine des

LA BOURSE

titres ou de la marchandise considérés, échangés et des paiements. Condamner uniquement issue de l'ensemble des transactions. Les cours oscillent sans cesse, et le marché à terme est à la base de la spéculation boursière ; il s'agit en effet de prévoir un achat ou une vente dans un, deux ou six mois, et, bien sûr, de réaliser ainsi un bénéfice. Cette spéculation se fait évidemment en dehors de toute idée de frontière, car il y a longtemps que le capitalisme a réalisé l'internationalité de l'argent.

Quelles justifications de ces paris peuvent bien donner les financiers ? En voici quelques-unes : « Le marché à terme a une utilité économique certaine. Il aide au commerce international ; par l'attrait de la spéculation, du gain possible, les achats et les ventes sont stimulés... il faut comprendre que les marchés à terme sont un des rouages du marché mondial. »

Donc, si nous nous résumons, il paraît évident que cette « Bourse » est indispensable ! Indispensable à qui ? aux capitalistes, bien entendu, et de cela, nous ne doutons pas ! Les marchés ne sont que des pièces d'un plus vaste ensemble ; la bourse c'est l'im-pact des principes du « libéralisme économique » dans le domaine des

LA BOURSE

titres ou de la marchandise considérés, échangés et des paiements. Condamner uniquement issue de l'ensemble des transactions. Les cours oscillent sans cesse, et le marché à terme est à la base de la spéculation boursière ; il s'agit en effet de prévoir un achat ou une vente dans un, deux ou six mois, et, bien sûr, de réaliser ainsi un bénéfice. Cette spéculation se fait évidemment en dehors de toute idée de frontière, car il y a longtemps que le capitalisme a réalisé l'internationalité de l'argent.

Quelles justifications de ces paris peuvent bien donner les financiers ? En voici quelques-unes : « Le marché à terme a une utilité économique certaine. Il aide au commerce international ; par l'attrait de la spéculation, du gain possible, les achats et les ventes sont stimulés... il faut comprendre que les marchés à terme sont un des rouages du marché mondial. »

Donc, si nous nous résumons, il paraît évident que cette « Bourse » est indispensable ! Indispensable à qui ? aux capitalistes, bien entendu, et de cela, nous ne doutons pas ! Les marchés ne sont que des pièces d'un plus vaste ensemble ; la bourse c'est l'im-pact des principes du « libéralisme économique » dans le domaine des

chispas

Hemos oído a Michel Simon en la celda. Se ocupó, con cariño, de las bestias.

Disentimos en el amor a los perros. El perro libre termina mordiendo... libremente; y el can casero, acaba por detentarse al transeunte, ordenadamente. O por orden, para mejor entendimiento.

El perro tiene amo. Y personas también lo tienen. La comparación es odiosa, y, desgraciadamente, permisible.

Hoy, que todo va mejor que antes, la población pájaril se extingue. Pronto habrá reservas de gorriones por protección de Gobiernos.

Antes, la educación escasa y religiosa de los chiquillos se enseñaba a pedradas y deshielos contra las aves. Y no ahora, exterminarlas como pueden ahora los productos tóxicos que envenenan a los insectos que las aves comen, por su desgracia y la nuestra.

Michel Simon es parco, pero objetivo.

Antaño elevabas una cometa y a los quince metros de altura bandadas de pájaros impedían que la vieras.

Una siesta en la arboleda era imposible efectuarla. La sinfonia pronta de mil aves canoras te hacían dimitir de durmiente.

Un espacio sin pájaros es como un cielo raso construido en plástico.

Pronto la modernidad no necesitará trigales, viñedos ni pescaderías. Ahí estarán las fábricas. Todas las aves —excepto la del hombre— serán desaparecibles. Y tal vez mediante el automatismo, el hombre se suceda a sí mismo.

En mis tiempos, el niño miraba desde el codo del conejo a las estrellas pasando por las copas de los árboles. Hoy, las copas de puerro las encuentra en el «bar», de la mano de mamá, y los pájaros —de plástico— se los pegan a la camisa.

CHISPERO

FIESTA DEL NIÑO EN MONTAUBAN

Solidaridad Internacional Antifascista (S. I. A.) invita a la gran Colonia Española de Montauban a asistir numerosa a la tradicional Fiesta del Niño que tendrá lugar el día 16 de enero de 1966 en la Casa del Pueblo de esta villa con la invitación de Monsieur le député-maire.

Como todos los años los niños serán obsequiados con una merienda al mismo tiempo que un espectáculo de variedades de gran valía correrá a cargo del renombrado grupo «Terra Llure» de Toulouse, el cual deleitará de los pequeños a los más crecidos.

S. I. A., que es un organismo altamente humano y solidario, al querer obsequiar a todos los niños en el principio de un Nuevo Año ha sido con el anhelo de mantener el espíritu de solidaridad que mutuamente nos debemos unos a otros y con el deseo también de forjar a los que serán hombres y mujeres, mañana, dentro de la misma concepción altruista.

Nuestra fiesta dará comienzo a las quince horas en punto. La Comisión de Fiestas de S. I. A.

La C. G. T. S. R. et le syndicalisme révolutionnaire libertaire

(Suite de la page 1.) Qui existent en régime capitaliste... Fâcheuse dialectique! Assombrissement d'une technique déjà très claire. Ce qui échappe à Besnard, c'est que, dans la vie sociale, tout, absolument tout, se trouve concréte par la nécessité de satisfaire les besoins, et que production et consommation conditionnent la mise au point d'un plan de production et de consommation.

« Vie = Consommation + Production + Distribution. Besnard s'enforce alors dans un système formé de deux secteurs conjugués à tous les stades: celui des producteurs, l'autre... des travailleurs... Pourquid des travailleurs... qu'ils sont tous des producteurs? »

En fait, il s'agit de deux assemblées distinctes et fédérées: les producteurs et les citoyens... L'une groupe les syndicats, l'autre les citoyens... L'autre groupe les représentants législatifs sur un terrain émotionnel, et qui, par nature, cessera d'être économique pour accomplir une fonction politique... !

En fait, dans ce système associatif à tous les échelons, nous trouvons deux éléments bien distincts: l'un choisi pour ses compétences économiques, l'autre élu politiquement pour des considérations passionnelles qui n'ont qu'un rapport indirect avec l'économie... L'émotivité dans l'administration des choses, la passion partisane dans la sélection des individus, c'est, par chemin détourné, retourner lentement mais sûrement au politique que l'on a banni par utilité et par principe... !

En 1934, Besnard fait paraître un nouveau livre: « Le Monde nouveau ». C'est la contraction du premier avec un chapitre réservé à la coopération qu'on lui reprochait de n'avoir pas traité dans son premier livre.

Pour Besnard, la coopérative de consommation est une heurteuse réaction contre les excès du capitalisme mais sans intérêt et sans fonction dans la révolution sociale: elle n'a plus rien à vendre, et les syndicats, par leurs offices, assureront la distribution.

Una intransigencia necesaria

(Viene de la página 4.)

« Todos los regímenes autocráticos son los mismos ». Y el mismo fenómeno ha producido respecto de algunos sindicalistas y anarco-sindicalistas. Una de las más importantes fracciones de la oposición comunista, ahora fuera del partido, es constituida en Francia por el simpático grupo encabezado por la revista «Revolution proletarienne», redactada por Pierre Monatte, que un tiempo militó en el campo anarquista.

Todo esto se explica. Al contacto con los hechos y la experiencia bolchevista en la revolución rusa se constata de nuevo lo que los Proudhon, los Bakunin, los Reclus, etc., habían observado en las revoluciones europeas de la primera mitad del siglo pasado: que la falta de libertad parece facilitar en primer momento la tarea destructiva de la revolución, pero eso es sólo en apariencia, mientras de hecho sin libertad, mientras que queda muy profusa asfixiada. Lo que queda y usurpa a veces el nombre de revolución, no es en realidad más que reacción y contrarrevolución. Pero sin embargo, no todos los revolucionarios comprenden esto, precisamente por la falta en ellos de la pasión de libertad. Sinceros y ardientes, quedan afeitados a un cadáver y alimentan así la discordia obrera, preparando para ellos y para los demás terribles deslucimientos.

Los anarquistas, salvo la excepción de algunas pobres hojas secas que se separan del árbol del movimiento libertario y acaban en otros campos, no han seguido el ejemplo de los revolucionarios autoritarios, no han olvidado la verdad tantas veces afirmada y confirmada por la experiencia histórica. Sobre esto se hallan todos de acuerdo, sin distinción de tendencias, con el pensamiento que expresa Malatesta no hace mucho, de que « la anarquía hecha toda de libertad, no puede imponerse con la fuerza por la contradicción que no lo consiente ».

Verdaderamente un poco de confusión había penetrado en los ambientes anarquistas italianos en 1917-13 a tal respecto, después de la difusión con una cierta fortuna en el público subversivo de la fraseología bolchevista. Pero fue cosa superficial, brevisima, y más que otra cosa el equivoco debido a los diversos significados dados a las palabras. En realidad todos los anarquistas estaban entonces mismo de acuerdo, como se vio claramente en algunas reuniones celebradas precisamente a fines de 1918 y en 1919 en varias partes de Italia por organizaciones anarquistas locales, y luego en los diversos congresos nacionales hasta 1921. Todas esas reuniones consistieron en el hecho que no sólo la futura organización de la sociedad, sino también la acción y la orientación del movimiento anarquista en la revolución, no pueden y no podrían menos de ser acción, orientación y conducta de libertad, sin cesar de ser prácticos y posibles.

Y es verdad. En el terreno práctico de la propaganda y del movimiento, en el terreno experimental y real, libertario y revolucionario, hay mucho que hacer, permaneciendo siempre idealistas y hombres de pensamiento, en el sentido modesto y común de estas palabras. No podría ser de otro modo, pues la acción no iluminada por una idea ni guiada por un pensamiento, sería acción de desecorados.

« No hay ninguna cabeza eminente entre el alto clero español? » — Si que lo hay; pero se conoce que los procedimientos eclesiásticos logran la invulnerabilidad de la virtud de modo que vemos que la virtud en vitrina es perniciosa y que en las regiones inferiores, y toda España viene a serlo, no es un mirlo blanco el sacerdote de sotana alegre, amigo de jergas, de guitarras y mostos.

« Y qué mal hay en ello? » — Pues que, como no hay guitarras sin rasguídos, no hay tampoco jergas sin desgarros y el mosto induce a excesos donde campea el engaño, y el disimulo, porque con ellos han de cubrirse las impudicias y desorbitados apetitos que despiertan y que tienen terreno abonado en el dirigismo traficante de ánimos y misterios animosos.

« Y yo conocí un franciscano que, yendo desde Antequera a Granada, me confesó sin rubores ir armado de una preciosa pistola, porque sabía que que el prójimo empezaba en sí mismo y no podía vivir sin defenderlo que había que amar. » — El sacerdote sanguinario y cruel no ha sido escaso en las guerras carlistas. Y ya ellos se las compondrán por encerrar nuevas compañías en nombre de Dios y Patria, donde bajo las órdenes de cualquier cabecilla o cabezota, ellos tratan de recuperar el terreno que en sus descuidos de tiempos de paz han ido perdiendo.

« Y la virtud evangélica, existe aún en España? » — No abundan, pero aun se pueden encontrar curas de aldea como aquel del sencillo y casto Pérez Escrich! Aunque estos raros casos, están controlados y son permisibles mientras la virtud personal no se salga de sus casillas para ir a derrocar a las negras potestades que llenan el ámbito nacional.

« Comprendo que así la Iglesia haya nutrido al pueblo en su propio paganismo; que la idolatría católica sea tan primitiva como las figuras que adora y pasea en sus originales procesiones. ¡Ay de los pasos de Azpeitia con sus sinietras estatuas! ¡Y de las vírgenes o emperatrices bizantinas! ¡Oros! ¡Terciopelos! ¡Morados! ¡Mas oro! ¡Ciros! ¡Saetas! ¡Vinazo! ¡Y venga oro! ¡Oro y miseria de aguda triesteza! ¡Quejidos atávicos de millares de hombres! ¡Dolorosas y sonoras alondras de una raza! ¡Junto a esas y otras manifestaciones de religiosidad nefasta y milenaria, en-

Mucho hay que hacer, mucho se puede hacer, y no poco se podría de lo que está en nuestras aspiraciones. Pero el camino mejor para triunfar, —pero no digo que sea el más fácil y cómodo— es propiamente el que no pierde nunca de vista el objetivo final; el que desdena las transacciones y las renunciaciones; el que no rechaza y no niega la ayuda, y no la cambalea, a ninguna fuerza de progreso y de rebelión; el que se dirige hacia el objetivo anarquista de libertad y de justicia, y no lo vuelve las espaldas, y no toma sendas y atajos que lo conducen propiamente al punto opuesto.

Ahora bien; este camino, rectilíneo y coherente tanto como práctico y conclusivo, es posible: existe. Es trazado por la táctica anarquista, por la concepción libertaria del movimiento revolucionario. Ciertamente este movimiento no consiste sólo en la propaganda oral y escrita; la idea debe tener sus instrumentos de lucha y afirmación, sus organizaciones de militantes, sus experimentos de vida, su actividad en el mundo sindical, en el campo cultural y de la educación etc. Se puede ser prácticos, en suma, y quedar en la idealidad de las cosas terrenas, hacer acción y movimiento profucos, construir cosas sólidas, —es decir, salir del sueño y de la utopía,— y hacer en fin la revolución, quedando siempre fieles al programa anarquista, sin renunciar a ninguna partícula del ideal de la libertad.

Digo más. Sólo no renunciando a parte alguna del propio programa, especialmente a sus postulados de libertad, se hacen posibles cosas reales y positivas, realizaciones anarquistas y revolucionarias al mismo tiempo. Con las renunciaciones y las transacciones no se haría más que privar de todo fundamento a cualquier construcción futura propia. Y esta se derrumbaría, sin la sólida base del ideal, a la primera tempestad, al primer soplo del viento... LUIS FABBRI

« Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

« Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

« Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Los hombres y los rebaños de hombres en la historia del mundo

por J. Tato Lorenzo

UNA destacada y relevante distinción en la historia del progreso humano, tiene la condición de la persona, del hombre que piensa, siente y actúa con independencia en cuanto le es posible. El prototipo moderno de este ser humano, es el anarquista, que es el hombre innovador, creatriz y avanicista, que se sitúa siempre como propulsor de todo lo que embellece y dignifica la vida.

En posición distinta están las gentes seguidoras gregarias, que tienden a constituirse en rebaños, y les place ser dirigidos por pastores, gobernados por políticos y orientados desde afuera en una disciplina negativa de libertad y dignidad.

En la historia se definen rutas distintas seguidas por los hombres. En las grandes mayorías humanas predominan las tendencias mastistas, conglomerados gregaristas condicionados en la obediencia. Y, en las minorías, aparecen los hombres conscientes, los hombres inconformistas y en abierta pugna con las normas de las recuas, que se niegan a ser dirigidos desde afuera de sí mismos y resistentes a la dominación y la explotación para otros hombres. Esta actitud de independencia de pasión por ser libres, es lo que enaltece y eleva la vida humana, en los hombres. Esta actitud de independencia de pasión por ser libres, es lo que enaltece y eleva la vida humana, en los hombres.

En vez de avanzar, los hombres del trabajo, por el camino de su liberación y del bienestar de todos, ha retrocedido al pasado de totalitarias dependencias y del incremento del hombre. Guerras y guerrillas, en vez de paz y pan, conciencia y sentimiento humano, libertad y fraternidad.

Los trabajadores de los días iniciales del siglo XX, estaban en la ruta de su liberación del salario y del sudor, pues luchaban por crear una nueva sociedad sin gobernantes y sin patronos, de cooperación, de solidaridad, constituida por hombres conscientes y libres, con ideas, inquietudes y anhelos de superación en contraste con el sindicalismo de hoy. «Es para avergonzarnos! Las luchas actuales de las organizaciones obreras, con pocas excepciones, es de manos tendidas hacia el Estado y los alquiladores de brazos y cerebros, en demanda de más dineros, dando la espalda a todo lo que signifique lucha social.

Los trabajadores que con su solidaridad podrían, si tuvieran pasión por un cambio fundamental del vivir, crear una nueva humanidad, están sumergidos pasivamente en la dependencia y la explotación.

Consideramos que es oportuno que recordemos las gestas heroicas de otros tiempos. ¿Quiénes no se admiran aún de la Lucha de Espartaco y de sus compañeros de rebelión, pese a los siglos transcurridos? No se esclavo mientras en el interior de cada uno vibra el sentido de la dignidad humana, la pasión por ser hombres libres. En la rebelión de los esclavos de Roma existe una máxima grandeza. Fueron hombres que no se resignaron a vivir como bestias doctas y de rodillas ante sus amos, y dieron sus vidas en noble lucha para el ascenso y progreso de los hombres. Decía de ellos, el historiador Sallustio: «En la guerra de los esclavos y de los soldados romanos, los más heroicos, aunque derrotados por el mayor número de las armas y los militares romanos, fueron los esclavos. Los muertos y los heridos, lo fueron de frente, con excepción de dos que lo fueron por la espalda. Esta guerra no fue honrosa para Roma, si bien venció a unos enemigos cuyo valor personal era muy superior a

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

TIERRA TORRADA

CONTRARÁS siempre la guitarra, el vino y la hembra!

«No es cierto que España es el país católico por excelencia? » — Como que Rothschild, por judaicas o muy fariseas mediaciones, ha tenido en ella sus amas prepensionadas. — Por algo florecen de rojo las negruras tremendas de España.

«Un escritor gallego contóme un día que un tío suyo, muy devoto, después de sufrir un dolor moral, esos amores propios del español trebuchado, se encerró en su gabinete no sin cuidar que le acompañase su filosa e intima face y luego de abrirla con sus ordenadas estridencias, se lió a dar puñaladas a un crucifijo familiar, sabiendo de antemano que era de madera blanda y que el decidido se consumaría en miserables astillas.

«¿Qué debió sentir aquel Cristo! » — ¡El Cristo, nada; pero el corazón de aquel tío, de raigambres inquisidoras, sintió que lo mismo podía hacer añicos a todo cristó, por medio de la cruz que a través de ella!

«Es que España, la España que llevó la santa doctrina al nuevo mundo, con beatas imposiciones y horribas sordideces, es como la espada: tiene la cruz unida a la filosa lámina de acero.

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

Este indiscreto y herético amigo no es el lirico autor de «España Contemporánea», publicista de las «Cosas del Cid», de gran cincelar de ritmos y rimas, Rubén Darío, que por puro amor a España creyó que, con decirme públicamente estas cosas, contribuía a la extinción de sus errores. »

CALENDARIO PARA 1966

S. I. A.

Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el compañero V. Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc. Ediciones en francés y español.

Se halla en venta al precio de 3,50 frs.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

DISCOS

Hubo un compañero de buen aprecio que no se quejó de nosotros por no haber correspondido a una epístola incorrespondible que nos había dirigido; tanto era el apasionamiento que la misma destilaba.

Cogiéndenos nosotros el tema por otro ángulo, el compañero consideró ello propensión nuestra al diálogo entre sordos. La circunspección puede ser interpretada de esta suerte.

Lo que no niega, de todas maneras, que en nuestro ambiente el diálogo de los sordos no exista. Cada quisque posee el don de la razón absoluta, lo más irrazonablemente posible. Y conste que por quisques entendemos a hombres con dificultades de compañerismo.

Antes habia en los pueblos un espécimen de sujeto denominado cacique. Políticamente eliminado, no osamos afirmar que no perdure.

Uno puede ser atacado, crudo y alegremente, sin defensa posible. Y cuando uno se defiende —a lo mejor inadecuadamente, en lejanía del primer decorado— no hará más que proseguir la conversación en sordera.

Tenemos el sentido de la audición obstruída, o el teléfono de la relación cortado. Monologamos sin admisión de respuesta; parece que conversamos y le enaligamos un discurso al respetable, que no respetado, con miras a (re)reter conductas ajenas. La propia, siempre resulta inmaculada.

Así, el sentido de la fraternidad se agiganta a pesar nuestro. Cuando entre zarzas... del camino se encuentra una mano tendida, un criterio independiente, un oído que escucha otra voz que la de su amo, la jornada humana puede darse por fructuosa.

El compañero del caso puede estar seguro de la fidelidad de nuestros oídos. Ellos están prestos para el diálogo entre hermanos. Pero, cuando en este valle de... sordos la argumentación no sirve de nada, lo mejor es desatender criterios en espera de la ocurrencia que a todos conviene: la conversación inteligente, el intercambio de palabras, que no es lo mismo que palabrotas.

Porque al fin y al cabo, uno sabe donde están los amigos.

DISCOBOLO

Servicio de librería

Table with columns: Nuestras Ediciones, Francos, Han Ryner, etc. listing various books and their prices.

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

Table listing recommended books by Francis Russell, Nicolas Stoinoff, and others, with prices.

ACABA DE APARECER

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafin Fernández. Precio: 1 franco.

Carta de Alemania

Queridos compañeros: Salud.

El motivo principal de esta carta es el daros noticias de la marcha del Movimiento en estas latitudes.

Son muchas las ocasiones que tenemos para escribir, ya que aquí en Frankfurt nunca sobran motivos para estar quietos y proseguir la lucha inintermitente del movimiento es nuestro deber. Pero la falta de tiempo nos impide comunicarnos tan a menudo como quizá fuera necesario.

Aquí os adjuntamos la reseña de una manifestación que tuvo lugar en Frankfurt y de la que se hicieron eco los periódicos locales, añadiéndoles el llamamiento de la manifestación para que tengáis noticia de ello.

La presencia de la C.N.T. y del Movimiento Libertario se hizo patente no sólo en la participación, sino en la concepción de la idea y la impresión de las octavillas. A esta manifestación también acudieron los compañeros de la U.C.T. y algunos de otras manifestaciones del pensamiento, entre ellos algunos chinos.

La manifestación fue un éxito teniendo en cuenta que por estas fechas la mayoría de los trabajadores españoles se van de vacaciones. El número

conseguido es lo de menos, pero lo de más es el impacto moral y la presencia militante.

Tenemos últimamente bastantes dificultades en nuestro desenvolvimiento, sobre todo económicas. Suponemos que, en repetidas ocasiones habréis recibido nuestro boletín «Ateneo». Este era y es todavía el exponente del Ateneo Sindical Español. Pero las cosas no van por los cauces que debieran ir, y a raíz del programa de ahorro del canciller Erhard, quienes nos protegían dándonos papel para su edición han tenido que acortar los presupuestos para extraños motivos por el cual ya no recibiremos papel. Ya veremos cómo solucionamos las cosas; pero el futuro no es tan claro como deseamos.

Sacad el artículo del propio manifiesto, añadiendo que la presencia de unas 150 personas y la de la policía Federal (cuyo comportamiento fue el previsto), dieron culminación al acto.

Sin nada más por el presente, quedamos vuestros y de la causa obrera. Por la Federación Local: El secretario.

N.D.L.R.—En el próximo número publicaremos el Manifiesto-convocatoria.

COMUNICADOS

F. L. DE BEZIERS-C.N.T.

El 16 de enero de 1966, concentración confederal y anarquista en Béziers. Cita de honor contra el régimen fascista español.

Obreros y confederales españoles, organizar autocares de todas las partes de Francia. Hagamos de esta fecha un día de protesta internacional.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general para el próximo domingo, 9 de enero, a las nueve y media de la mañana, en el Café de la Comedia. En el Orden del día: Dimisión y nombramiento del Comité de la Federación Local.

F. L. DE MONTPELLIER

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 9 de enero de 1966 y a las nueve de la mañana, en nuestro local de costumbre.

Por la importancia de los asuntos a tratar y al mismo tiempo la información de los delegados a nuestro Pleno Interdepartamental, se ruega la asistencia de todos los compañeros.

LLAMAMIENTO DE LA F. L. DE LILLE

A todas las Federaciones Locales del departamento del Norte y Pas-de-Calais, se les ruega que se pongan en contacto con esta F. L. para comunicarle un asunto de gran interés para la buena marcha de la Organización.

Muy encarecidamente a todas las Locales, así como a todos los militantes, estén controlados o no, que sin pérdida de tiempo os pongáis en comunicación con el compañero Flores, 260, rue Pierre Legendre, Lille (Nord), que os pondrá al corriente de todo aquello que os concierne como miembros de la C.N.T. y como revolucionarios. Con saludos libertarios.

PARADEROS

Se desea conocer el de Antonio Fortea Garrido, natural de Torrejaya (Valencia) y de Francisco Gil, natural de Liria (Valencia), para comunicarle una noticia de gran importancia de sus familiares de España. Si algún compañero conoce el paradero de estos dos hombres, puede comunicarlo a la dirección siguiente: Baltasar Quilez, Cité de Cercles, núm. 68, par Firmi (Aveyron).

F. L. DE OULLINS

Reunión de esta F. L. el domingo 9 de enero, a las nueve y media, en el lugar de costumbre.

FEDERACION N. I. FERROVIARIA PARIS

Convocación a Pleno para tratar asuntos de interés, para el domingo día 9, por la mañana, en Ste-Marthe.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Paris: F. L. (noviembre): Isidoro Guillén, 5 F.; Félix Martínez, 5; David González, 10; Cuende, 5; Abelló, 10; Jaén, 10; Hernández L. Antonio, 18; Juan Baeza, 6; Alfonso Domenech, 5; Giménez Fernández, 5; José Arpal, 20; X. 3; Andrés Martínez, de Ivry, 5; Butrón, 2. Le Perreux: Francisca Vega, 5. Courbevoie: Joaquín Satué, 5; Palencias, 12. Fresnes: Torralba, 10. F. L. Argenteuil, 43. Paris: E. Sánchez, 5. Total, 189 F.

NECROLOGICAS

MARIA BAYARRI

En fecha 17 de noviembre de 1965, en la localidad de Servian (Hérault), falleció, a los ochenta años de edad, la compañera de Joaquín Murria, «Maria Bayarri», natural de Caudill (Castellón de la Plana). Dio su último suspiro después de una larga y penosa enfermedad, que, al fin, ni con su gran voluntad de retornar al terruño que la vio nacer no pudo vencer, y la muerte hizo su obra, dejando a una más en tierras del exilio sin lograr su deseo.

Tres años de sufrimiento en cama, le fueron necesarios para encontrar el reposo eterno. Pobre anciana y malograda compañera. Todos los compañeros que la conocían la tenían cariño y respeto por su constante y firme decisión. Por donde pasó nuestra llorada amiga, dejó bien sentada su calidad de mujer honrada, y su convicción de redención humana.

El día 18 a las diecisiete horas se celebró el entierro, que fue civil como era su deseo, y acompañada de buen número de compañeros y compatriotas españoles y franceses fue devuelta a la tierra madre.

LA CUESTION ESTUDIANTIL

BARCELONA. — Como castigo, el rectorado de la Universidad impuso a los alumnos del tercer curso de la Facultad de Derecho, la obligación de inscribirse de nuevo para aplicar medidas discriminatorias contra los estudiantes que han tomado mayor parte que otros en las últimas manifestaciones en pro de la libertad sindical y de los compañeros represaliados. Hasta el momento ningún estudiante ha renovado su matrícula, motivando, esta unanimidad, que personas influyentes resten la anulación de la exigencia promovida por el rectorado.

DOS JUANES Y UN FRANCISCO

MADRID. — Ha causado revuelo en los medios adormecidos de la aristocracia la negativa de Juan Carlos a suceder —cuando se lo ordene Francisco— a su papá Juan, en el problemático reinado de España. Juanito alega a Paco que el trono es un hilo de la historia monárquica que él debe seguir en caso de ausencia final de su padre. Paltaría, pues, a la «recta» trayectoria de la Monarquía si él —Juanito— ocupara un trono que de momento no le pertenece.

Ni a su padre tampoco, puesto que el pueblo ya no está por tronos ni tronios.

ALGODONERA

BARCELONA. — La crisis textil se agudiza, al extremo de que en fábricas acreditadas se establece la semana de tres días. Otras, menos fuertes, están en trance de cerrar las puertas.

UN PROFESOR SE EXPRESA

AMSTERDAM. — De una entrevista del periódico «Volkskrant»: «Creo el señor Aranguren que el ejército está preparado para hacerse con el poder en cuanto se muera Franco? Yo pienso que el ejército no piensa», responde Aranguren. Esta respuesta es altamente significativa si se considera que el profesor Aranguren es un hombre que tiene conciencia de estar viviendo en un país cuya vida pública está dominada por el ejército, el cual sofoca la libertad intelectual, la libertad de prensa, la libertad académica, la libertad religiosa y las libertades de asociación y reunión.

reunión. «Hay que distinguir entre Portugal y España —dice el profesor Aranguren—. Portugal es un Estado típicamente policiaco. España, en cambio, es un país que está dominado por el ejército. De aquí que el individuo tenga en España una libertad relativa, tanto si se trata de expresarse públicamente, incluso en alta voz, como de otras formas. Pero en cuanto se manifiesta un grupo, en cuanto se teme que haya una conspiciencia, las autoridades intervienen.»

DESPOTISMO ANTUNIVERSITARIO

BARCELONA. — Han sido dispuestas sanciones agresivas contra veinte estudiantes de la Escuela Superior de Ingeniería. La autoridad universitaria les ha despojado del derecho de alumnos oficiales, medida que amenaza a afectar a 200 estudiantes de la misma asignatura que se abstuvieron de votar en las elecciones sindicales promovidas por el Gobierno. Las propias autoridades universitarias amenazan con agravar sus disposiciones absolutistas a partir de la reanudación de las clases en este mes enero.

INCENDIO EN UN BARCO CONSTRUIDO PARA CUBA

BILBAO (OPE). — Dos hombres han muerto y otro ha desaparecido a consecuencia de un violento incendio que, por causas hasta ahora ignoradas, se declaró a bordo del buque «Guisa» que se hallaba fondeado y está en construcción frente a los astilleros de la Sociedad Española de Construcción Naval de Sestao.

Este barco fue botado en dichos astilleros el 17 de julio pasado, y en él se estaban efectuando los últimos trabajos con vistas a las pruebas particulares de navegación, que debían haber tenido lugar el 21 del mes actual. El fuego se declaró en los departamentos destinados a camarotes de la tripulación, y adquirió tan rápido incremento que, a pesar de la pronta intervención de los bomberos, quedó totalmente destruida la parte de los camarotes y servicios. El «Guisa» es un barco que se ha construido para la Compañía cubana «Transimpo» y tiene un peso muerto de 13.000 toneladas. No es éste el primer accidente de este género ocurrido en el puerto de Bilbao en barcos construidos para Cuba.

NOTA LITERARIA

BARCELONA (OPE). — He aquí los ganadores de los Premios de Literatura Catalana que se conceden en la tradicional fiesta de Santa Lucía. El de la Novela, «Sant Jordi», el jurado, presidido por don Rafael Tasis, lo ha concedido a Estanislau Torres, por «La derrotat». El de Poesía «Carles Ribes» a Francesc Vallverdú, autor de «Per damunt d'una nosa». El de Teatro, a «Els corbs», de Joan Pi. El «Joaquim Ruyra» para «Obras Narratives para jóvenes (desierto)». El «Maspons i Camarasa» para Ferrat i Montserrat por «Banyoles vora del llac». El de ensayos «Josep Ixart» a «Sobre llegir i escriure», de Maurici Sarrahin. El de Ensayo e Investigación sobre Pedagogía y Enseñanza, a «El nen i l'altra» de Ramon Canals y Pere Darder. El de Narraciones «Victor Catalá» a «El café dels homes tristos» de Victor Mora. El de libros infantiles «Josep Maria Folch i Torres» a «El zoo d'en Pitus» de Sebastià Sorribes Roig. Y el de Investigación sobre el mundo del trabajo «Nova Terra» a «Intrudició a la historia del moviment obrer», de Manuel Tuñón de Lara. El primero de los citados premios está dotado con 150.000 pesetas, el último con 30.000 y los restantes con 25.000 pesetas.



UN AÑO MENOS

ESTABLECER un resumen del año que se va resulta aún prematuro. En todo caso los puntos de ventaja son leves en favor de ésta o aquella de las corrientes que espectacularmente intentan «guiar» a la humana especie. Tanto más confusos que leves. Capitalismo liberal y capitalismo de Estado tienden a semejarse a más y mejor. Se establecen concesiones mutuas y se reafirma la amalgama. El capitalismo liberal o privado se encaja cada día más en el Estado, cediendo a éste un control acentuadamente centralizador. Y el capitalismo de Estado (mal llamado socialista o comunista) tiende a dar paso a la iniciativa privada en favor de un neo-capitalismo que podrá un día enfrentarse con el propio Estado, hasta hoy en todo dueño y señor.

Por encima circulan ideologías confusas y difusas que se moldean y modifican al socaire de las circunstancias. Queda en pie, como banderín de enganche para uso de grandes ocasiones, la mil veces proclamada lucha contra el capitalismo imperialista, por un lado; la de la lucha contra el totalitarismo del imperialismo comunista, por el otro. Con amplias divisiones intermedias en los dos sectores. Con ataques y guerrillas entre componentes de los dos sectores, casi tanto o más que de sector a sector.

La bandera del catolicismo renovado, o renovador, flota al viento con tintes redivivos que suelen agradar al mundo con mayor delicadeza y elegancia que la brutal mancha roja, sin alternancia visual, del comunismo. Razones de estética, o de ignorancia arraigada en la superstición o en una cultura aún no del todo decadente, inclinan ligeramente la balanza en ventaja del vaticianismo rapaz, pero cada día más inteligente y alerta.

La insignia de los que no tenemos insignia, aparece trémula y modesta, un tanto perdidos sus bríos en las catástrofes totalitarias de este siglo, pero rebrotando con fuerza de sugestión, de ensayo, de ejemplo, aquí y allá, en las zonas más insospechadas por su aridez y por su intemperancia. Su vibración se halla limitada por razones internas que la debilitan. En nuestro campo, como en todos los campos ideológicos o de partido, el maleza de la confusión y del desentendimiento mutuo se insinúa en las mejores tierras, ahogando a la flor de la anarquía. También se combate por obtener posiciones de dominio, como en no importa que vulgar corriente conformista. Y ese combate, absurdo en quienes declaran paladinamente ser enemigos de cargas y prebendas, nos conduce a pequeñas catástrofes de campanario. Y ponemos empeño en mantenernos tozudamente en nuestros pináculos, todo y repitiendo cansinamente que los pináculos no deben existir, y que la prueba de que a marchar se aprende andando, se ha de dar cediendo siempre el paso a las nuevas levadas. La creencia de que «yo» lo haré mejor que «tú» se halla afirmada en una innegable (pero discutible) voluntad de sacrificio. Pero resume en sí una profunda desconfianza en las tantas veces proclamados valores del individuo: del hombre, base unitaria de la sociedad que será la nuestra si sabemos comportarnos desde hoy, tal y como lo preconizamos para el futuro.

De ello depende que nuestra tímida flor se libere de las zarzas que la aprisionan. Zarzas no siempre reales y que por tal razón recuerdan las del cuento de los antojos huespedes. Probemos la confianza, nuestra confianza en las ideas y en los métodos que encarna la anarquía, poniéndolos en práctica hoy. Recordando modestamente —pero no sin cierta consciente angustia— que nos queda un año menos a vivir. Un año menos a gozar de la vida que sabemos será bella y digna de ser vivida, dando por nuestra parte ejemplo de confianza en las prácticas de la libertad, del federalismo funcional. No estereotipado, marcado en tinta para las generaciones futuras, que no lo vivieran si desde las generaciones futuras, que no lo vivirán si desde hoy antes con nuestras sinceras y bien intencionadas pretensiones de infalibles y de indispensables.

JUGAMOS A REYES

Sixto de Borbón Parma quiso hacerse español pensando así reforzar a los «carlistas», a su propia candidatura o a la de su padre, que equivale a lo mismo. Pero no le bastó afiliarse a la «Legión Extranjera» para luego reclamar la nacionalidad española, que ahora no posee. Le expulsaron de la Legión por «incapacidad física».

Maniobra de los «juanistas», declaran en todos los los airados gritos, Sixto, su padre y los «carlistas», a quienes hasta el presente fallan en todos sus candidatos. Que lo diga la pobre holandesa, vuelta a sus molinos de papel.

Pero los «juanistas» también están de pega. El traposo de El Pardo propició el «bulo» de su afección por el príncipe Juan Carlos, también Borbón, a quien según «decir» dejaría su Trono. Ahora resulta que el papá llamó la atención al vástago. Y el modesto niño declara, pañuelo en mano y enjugándose los ojos por el bombón perdido, que la plaza corresponde al inclito Don Juan de su padre.

Tal cosa afirma el «consejo privado» del rey de todas las Españas. De manera que ya lo sabe Franco. Ni siquiera le aceptan el Trono a la manera y gusto de sus inefables ilusiones. De aquí a que todos los pretendientes a «reyes» se declaren en huelga media un paso in-

franqueable. Pero vamos, uno hay ya que temblando y todo, cede su vez... Mientras tanto Beutino y su Fabiola se pasean por Madrid... y se comen las uvas a la sombra de Gobernación.

PERO GOBERNAMOS... MAL

Mientras tanto todo es lanzar ditirambos al régimen y a sus dulzuras. Cuando se puede. Porque a Iribarne le han hecho saber que no siempre se puede decir lo que se quiere, aunque se sea Ministro y de la «información». Declaró a los ingleses cosas que «no deben saber los españoles» y que por lo tanto fueron «disparatos» desmentidas y censuradas. Vaya gracia, la de un censurador, censurado a su vez por sus propios servicios.

Pero lo esencial es una cosa: Rusk visitó a Franco, a quien prometió todo lo que entre «tauras» pueden prometerse. Francia construirá esto, aquello y lo de más allá; Polonia comercia con España y «Tas» da cuenta del volumen de operaciones, hasta hoy de 25 millones de dólares anuales, que aumentarán con la compra de camiones españoles, naranjas, aceites y todo aquello que el español no alcanza a comer; Iribarne declara, sin que se le desmienta, que 15 millones de turistas dejaron su bolsa en España; pero...

García Manco, ministro del Comercio, confirma que el coste de la vida aumentó en España en un 12% en el curso de 1965 y que el déficit de la balanza comercial se agravó considerablemente. Las importaciones alcanzaron 2.445 millones de dólares (contra 1.830 el año anterior) en tanto que las exportaciones solo llegaron a 701 millón de dólares, contra 725 en 1964. Con lo que resulta que España bate en Europa el record de la inflación. Amén del record del cretinismo, según las afirmaciones del cardenal Octaviani que sitúa allí una de las bases más sólidas de Roma vaticanista... Y que se lo ha creído el tonusurado...

AGUA DE BORRAJAS

En ello queda, por el momento, todo el barullo constituido por los pactos intrometidos en Madrid entre verticalistas y horizontales (durmientes) a objeto de insuflar sangre nueva en el decrepito sindicalismo franquista: «ejemplo y espejo del mundo». Las Cortes siguen discutiendo y dictando decretos acerca de los derechos de huelga y otras zarandajas, que solo se confirman si de verdad los españoles quieren «por que les da la gana», y por algo más, declarar por su cuenta la huelga. Así lo han hecho cuando les ha parecido conveniente y lo seguirán haciendo. A pesar y en contra de la legislación franco-falangista-vertical.

Si «desde arriba» continúan dando vueltas al manubrio, sin parar mientes en las «conversaciones» de Madrid, puede colegirse que confianza otorgan a los resultados consiguientes. Puede colegirse aún más cual podrá ser el porvenir de un sindicalismo domesticado, vertical, horizontal o de circunvalación. En España o en sus antipodas. Lo mismo día donde y cuando. Lo esencial es que un pacto sin pactantes de base no pasará jamás de la mesa (redonda o no) y del papel manchado, con promesas irreales y con firmas de oropel.

No obstante, si una experiencia puede recogerse de tales entrevistas, es la que a «gente de allí» se sienten «llenar» hasta la coronilla y trata «por todos los procedimientos» de abrir brecha en el régimen. Que el camino es erróneo, que incurre en torpeza y hasta en claudicación, ello redundará en que el desespero conduce a los peores caminos.

TRATA DE NISOS EN PERU

El senador peruano Juan Zea declaró que en la zona de Puno, fronteriza con Bolivia, se venden los niños al irrisorio precio de 100 o de 200 soles, es decir, de 20 a 40 francos nuevos. Se trata de pequeños de 8 a 10 años, a quienes se dirige a zonas de explotación, dedicándoles a trabajos inhumanos, afirma el senador.

Los organismos internacionales de acción contra la esclavitud aportaron el año pasado detalles que hemos recogido en su momento, dando cuenta de la existencia de mercados de hombres en ciertas zonas de Arabia. En América existen diferentes procedimientos de esclavitud y de venta que también en su hora hemos señalado. Pero la venta de niños sobrepasa toda imaginación. Nos recuerda «Germinal», a través de cuyas páginas nos relató Emilio Zola como los niños trabajaban en las minas, en la carga de vagonetas y a la extracción del carbón.

Y EN BRASIL MUEREN DE SED

En el Estado de Sao Paulo murieron de sed ciento treinta y tres niños en los primeros veintidós días de diciembre, a raíz de la canícula que reina sobre la ciudad, declaró el servicio de Salud Pública. Sin comentario... ¿Para qué?



ADMINISTRATIVAS

La Rivière, Montreal (Canadá). Nous fairs nous comme tu desires sur le journal, mais la lettre faisait référence au Service de Librairie. — Devolución a cargo Martínez F. Darbres (Ardèche). En septiembre hubieras podido comunicar la muerte de dicho compañero para retirar el envío. No ahora para devolver talos y rehusar el pago. Durante estos tres meses alguien ha recibido la prensa, ya que no la devuelven. Deuda, 53 F. — Orozco Juan, Reims (Marne). Devuelta carta. No así periódico. Deuda 46,80 F. — Liberto Catalán, Orléans (Loiret). Recibida la tuya. Arreglado caso. — Diego Segura, Thionville, 57. Imposible enviar antes de la fecha que nos indicas.

NOTA

Ruego a los compañeros que hayan estado internados conmigo en el campo de internamiento de la Pallice (Charente-Maritime), dirigido por la O. T. «lager» número 2 y hayan trabajado en la construcción de la Base Submarina de dicha localidad durante la ocupación, se pongan en relación con el compañero Francisco González Carreño, 3, Impasse Beaujeu, 81-Castres.

MIGUEL FOZ

Denuncia de un silencio

de máquina de calcular frases, un autómata literario. Tal vez mi historia lo desmintiera, más, aparte de lo enojoso que es hablar de uno mismo, conviene dejar ocupación a mis biografías. Me llama usted «extraño animal tauturno». Confieso que no es posible deducir otra cosa de las funestas fotografías que me suelen tomar y en las cuales parezco un cadáver bastante bien conservado. ¿Qué importa! Dice usted que me ha leído tres veces, y esta es la alabanza suprema, el consuelo para sus duras conclusiones: «crítico puro», que rechaza usted en nombre de la vida.

La carta está fechada en Arcachon en noviembre de 1910... ¡Un mes antes de su muerte, cuyo advenimiento yo conocía con certeza! Todo esto explica la resistencia que Barrett encontraría salvo honrosísimas excepciones — en sus contemporáneos... Pero, ¿por qué todavía perdura el silencio hecho alrededor de su obra? Hay, en sus obras, razones estructurales y razones ideológicas que lo explican; las primeras, están dadas por las condiciones en las cuales se vio forzado a escribir: Barrett fue un fragmentario, es decir, un hombre que debía cobrar sus artículos día por día para poder comer. Esto conspiró contra su difusión en el tiempo; si hubiera podido resistir hasta estructurar un libro de ensayos, una novela o una obra dramática —para las cuales estaba igualmente dotado— su obra, seguramente, hubiera logrado una mayor trascendencia. Pero la vida fue muy dura con él y, aunque la expresión hubiera chocado a su rigor matemático que despreciaba el azar, podemos afirmar que el silencio hecho alrededor de su obra, no tuvo suerte, más todavía, que el de haber sido perseguido por la más negra adversidad. Y que él la soportó estoicamente, sin que una sola queja plañi-

dera desdibujara su eterna sonrisa bondadosa.

En cuanto a las razones ideológicas, se alzan como un muro infranqueable. Barrett fue anarquista y lo fue con plena conciencia; de haber vivido en nuestros días continuaría siéndolo y su pluma —su espada de combate— se alzaría contra los falsos apóstoles del proletariado que en nombre de una mentida justicia asesinan a la libertad y degradan la dignidad del hombre. Y bien, no nos engañemos: el comunismo monopoliza hoy, en todo el mundo, la clientela intelectual y artística llamada de izquierda; lo hace a través de todos los medios de difusión, que ha conquistado por infiltración, y desde los cuales ejerce una implacable policía del pensamiento que le permite moldear la opinión pública, incluidos los que se consideran enemigos políticos, pero que resultan dóciles instrumentos en el campo del pensamiento y del arte. El partido todo es una gigantesca agencia de publicidad, que sólo pronuncia al escritor o al artista que se pliega a las «consignas culturales» emanadas de Moscú (o de Pekín)...; en cuanto al rebelde inconformista deberá resignarse a realizar su obra anónimamente, sin ninguna resonancia en el público, salvo que el partido resolviera calumniarlo, como en el caso de Pasternak, por ejemplo. Si Barrett pudiera ser «traducido» o «adaptado» por el comunismo, sus libros se editarían por centenares de millares, constituyendo verdaderos «best sellers» según la jerga en uso. Pero la profesión de fe expresada en su artículo «Mi anarquismo» es interloquente, y su imprudente sinceridad lo condena al más completo silencio.

«Hombre Barrett! Ni siquiera cabe concebir la esperanza de que lo tome bajo su protección el Vaticano, la otra formidable agencia de publicidad mo-

derna, a quien Barrett combatiera y pulverizara con sus sarcasmos.

En otras épocas, al menos, los periódicos obreros publicaban con cierta regularidad artículos de Barrett que, siempre, expresaban una opinión, concisa y actual, sobre los problemas sociales y humanos. Ahora ¡ni eso! Se prefiere la crónica chata sobre cuestiones inmediatas, o el ensayo pedante y aburrido —plagado de citas— cuya falta de síntesis y de conclusiones claras, aumentan el desconcierto del lector y posibilitan todas las desviaciones.

Se le suele reprochar a Barrett de que sus artículos no poseían la tónica levantada o heroica, optimista y cantarina, que caracteriza a otros escritores sociales. Es cierto, en gran parte. Pero eso que Barrett era incapaz de engañarse a sí mismo y, como dice González Pacheco: «Trabajamos afuera»; él trabajaba adentro. Vemos los frutos podridos; él veía también las raíces enfermas... Pero mantuvo siempre su fe porfiada en el hombre y su esperanzada visión de un mundo futuro de libertad y justicia y, sobre todo, su encendida piedad por los humildes. En ningún momento, su corazón o su cerebro se resistieron a la mala salud de sus pulmones... Lo confirmaban las acertadas palabras del ilustre pedagogo uruguayo Carlos Vaz Ferreira, cuando dice:

«Y fue hombre de pensamiento y de acción. Es el ejemplo por el cual acostumbro ahora sustituir el de Anatole France, cuando quiero demostrar cómo, tener más bien tendencias a la duda, y aún casi escepticismo a base de sinceridad y ser, sin embargo, un hombre de acción —y de acción noble y valerosa— quizás más eficaz y noble que la de los dogmáticos.»

Barrett no llegó al anarquismo por resentimiento, por decepciones o por meros impulsos biológicos, sino como una lógica conclusión de su talento, en armoniosa conjugación con la bondad de su corazón y la sinceridad viril de su carácter. Su profesión de fe corroboraba magníficamente nuestras toscas intuiciones, nuestros torpes balbuceos, nuestros abocados impulsos. Y nos llenamos de orgullo al poder llamarlo compañero, nuestro compañero Barrett!

CENETISTA EJEMPLAR A SUS 78 AÑOS

SON muchos y muchas que tendrían que tomar nota del caso que vamos a presentar, para corregir actitudes y seguir el ejemplo más justo y perfecto. Hace cincuenta años que conozco el valor positivo que representa nuestra compañera Encarnación Ramia, por su completa formación académica. En Becette —pueblo de ella y mio de nacimiento—, pude experimentar la importancia moral, la ética social-libertaria, o comunista libertaria, de nuestra compañera Encarnación. De hecho, todas sus manifestaciones eran corroboradas con buenos ejemplos. Sagaz como hay que serlo, nunca se dejó llevar por el que hablaba mejor, fijando su acento en el que procedía enteramente con sus actos. Encarnación escogió por afinidad, y siempre la tenemos dispuesta para saber y poder, para una mayor aplicación a la causa de todos, a la renovación social, sacando de la oscuridad religiosa a los hijos de los trabajadores, a los cuales despejaba el horizonte en lo que con-

cierte a dogmas deistas, estatales, burgueses y políticos. Maestra, no lo fue de título ni de intenciones, sino por conducta, empezando en su propio hogar.

Como muchísimos miles de españoles, en febrero de 1939 tuvo que abandonar, con toda su familia, el país que la vio nacer. Venían las hordas mercenarias del enano de El Pardo, de cuyo sabor claramente anarcosindicalista han participado y comentado sus hijos Alberto y María. Para ejemplo de suscriptores y paqueteros de nuestra Prensa, nunca Encarnación se halla en deuda con las administraciones, llevando siempre medio año de abono anticipado.

En fin, la compañera Encarnación reúne condiciones inmejorables para afirmar su independencia y prestigio de mujer libre, aunque no esté en contacto con la Agrupación del mismo nombre que se manifiesta en Londres, París y Quillán. De hecho, está con las tres, para que se vea que el compañerismo sigue existiendo entre el elemento femenino libertario. Con el paso lento que exige la carga de los años, se anima continuamente

SIEGHE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64

Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA



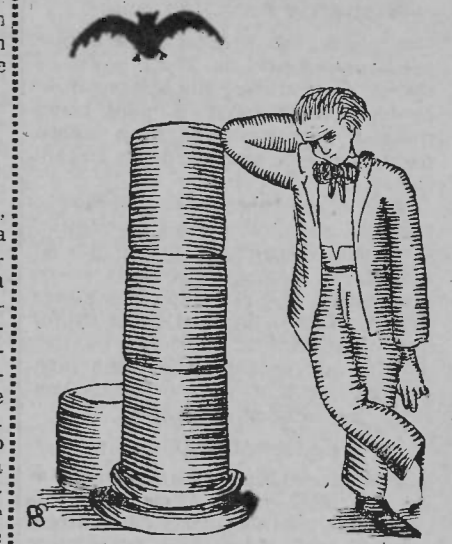
Hay una intelectualidad joven, con decencia para rechazar situaciones de privilegio, puestos bien pagados y de ascendente relieve. Prefieren, como pueden, conspirar contra el régimen, alegrándose de que aires de fronda agiten y hagan bambolear el rancio comando colonial, empeñado a proseguir exprimiendo el sudor de los nativos, cansados de soportar latrocinio y tiranía.

Esperando que llegue el momento en que, perdidas las colonias, de las que come y se lucra, el Estado portugués vaya por los suelos, leen y conspiran los llamados a levantar y regenerar el país. Son jóvenes cultos: médicos, profesores, periodistas, abogados, técnicos. Leen en varios idiomas.

Ejemplares de «Tipos españoles», de Felipe Alai, han circulado por diversas tertulias, de una a otra localidad. «Los escritos de Felipe Alai nos gustan mucho —ha sido el comentario— por el rasgo de humor y la aguda percepción psicológica que tiene de cada personaje. Alai es un iconoclasta que sabe decir las cosas de un modo conciso y original, como su paisano Baltasar Gracián. ¡Es raro que no tengamos recogidos en libros otros escritos de Alai!»

Es curioso que algunos portugueses, que jamás vieron a nuestro querido Felipe, le conozcan más que algunos españoles que con él conversaron muchas veces, por los bulevares parisinos, o en las tierras de vífedos del «Midí» de Francia, pero que no guardan nada de lo que Alai dejó escrito.

OBRAS
de Felipe ALAI
«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.



Giros y pedidos: Roque Llop.
24, rue Sainte-Marthe, Paris, X^e
C. C. P. 13 50 7 56

DIALOGO

HAY que emprenderlo. Se está a tiempo. Las actitudes intertemperadas, extemporáneas, no tienen explicación posible.

Con ideas, con estima a la causa, los obstáculos pueden ser allanados. Sin comprensión ni querer, salir del atolladero es lo que menos importa.

Sonar trompetas sistemáticas, se hace para romper timpanos, no para un ejercicio normal de arte, o de interés humano. Esos altavoces del amor propio, a la chatarra.

Las bestias libres se guían por el instinto y por la experiencia de sus progenitores. El hombre trata a veces, con aberración manifiesta, de inventarse una experiencia propia para uso inmediato. Unos siglos de historia, alcanzable no le sirven de nada.

Nacer sabio obliga a morir, ruco. Sentencia que va para todos. Confederalmente tenemos un 1934 que en Cataluña nos pilló separados, con unos sindicatos C.N.T. opositores al lado de la Alianza Obrera opositora de una C.N.T. ortodoxa, contraria de esa A.O., promotora de sindicatos autónomos disgregadores. Así no se hace historia.

En 1936 no se repitió la suerte en gracia al abrazo de Zaragoza. Pero perdimos sangre confederal en Sabadell y Manresa. No nos cansaremos de repetirlo.

Durante la guerra porfiamos todos en ella para ganarla. Tratando de ganar, fuimos perdiendo hasta quedar en situación moralmente desvalida. Hay compañeros que jamás conseguirán recobrar de aquella orgía gubernamental, colaboracionista, renunciadora.

El congreso de París podía acordarnos a todos, fijarnos a todos en un plan de seriedad confederal-libertaria, para el combate contra el fraquismo, y por la resurrección del pueblo y de las ideas, que nunca se conseguirá malograr ni a fuerza de claudicaciones. El anarquismo es de fondo social, y no privativo de unos u otros. La generación pasa y su pensamiento se hereda.

Y aún esto tan heroico, y verídico, que se ha dicho y nosotros repetimos: Sin C.N.T. hay anarquismo, y sin anarquismo no hay C.N.T.

Pues el congreso de París no tuvo tacto y de él se derivan las desdichas de nuestro exilio. Allí se fue a triunfar, o a romper. Rompimos, y la soldadura vino tras diecisiete años de enormes ventoleras.

Lo soldado: ¿por qué no solidificarlo? ¿Por qué el diálogo se hace a son de trompetas desgarratimpanos? Dialogar es argumentar, sopesar, decir y escuchar. ¿Se está en condiciones para ello? Veamos: la ocasión antifranquista de 1945 la perdimos en pugna sostenida contra nosotros mismos. La posibilidad de 1962 la vamos perdiendo por afición al tropeteo molesto, hiriente, estéril, menos que estéril. En España tratan de pudrir a la C.N.T. y a nosotros ahí se nos tiene, si no indiferentes, sí más atentos, a múltiples pérdidas de tiempo.

Dialogar con ganas de entendimiento: he ahí lo que se impone; y osaríamos decir: he aquí lo que los acontecimientos nos imponen.

El período revolucionario y la revolución según PEDRO KROPOTKIN

(Continuación y fin)
Al concepto geocéntrico del Universo —dice en la «Conferencia» de 1893— corresponden las tetractas orientales. Cuando se dijo que el Sol era el centro de nuestro sistema planetario, repercutió el concepto en alto grado sobre los conocimientos humanos. Hoy existen planetas y soles llenos de materia infinitamente pequeña, y tiene esta vida propia creando los planetas por ella y conservando el calor solar. De la misma manera se afirma que el hombre es un conjunto de microorganismos. En la Historia se aprende a conocer el papel de las masas. En Economía política no se tiene en cuenta la riqueza de las naciones, sino el bienestar del individuo. En política se quiere saber hasta qué grado es libre el individuo y también hasta qué grado se realiza el hecho de la autonomía local. La anarquía, que es a un tiempo producto e inspiración de esta manera de pensar aplicada a los asuntos políticos y económicos y representa a la vez la manumisión de hombre de los prejuicios todos que la religión, la ciencia, la educación y la ley le impusieron... La relativa armonía observada en la Naturaleza se atribuyó a un creador, en nuestro siglo jacobino a las leyes naturales; pero lo que se cree hoy es que el medio mismo produce armonía, que el juego libre de fuerzas constructivas y destructivas crea por sí mismo los objetos que representan el equilibrio más durable entre las fuerzas diversas. Lamarck y Fourier se dan la mano, se complementan. Se aplican a las sociedades humanas las ideas del primero y las del

por Max Nettlau

segundo a los fenómenos naturales. El concepto general de naturaleza y anarquía corresponden a ramas del mismo grandioso movimiento espiritual, dos hermanas que van por la vida con las manos enlazadas.

Los movimientos del pueblo estaban influidos en el fondo de los principios anarquistas. Las masas invocan siempre la costumbre contra la ley de Estados, universidades y dogmas. Como anarquistas, descendemos de la rebelión contra el dogma, del inconformismo que se llamó herejía y proclamaba al iniciarse la equidad, no la propiedad privada ni la autoridad, sin tener en cuenta otra norma que la conciencia humana, también descendemos de la filosofía del siglo XVIII, que se apoyó en la ciencia y en la razón.

El libro de Kropotkin, «La Grande Revolución, 1789-1793» (1900), es referencia estricta del método bosquejado en la carta de Kropotkin de 1903, etcétera; intento de hacer derivar en primer lugar los acontecimientos de la acción de masas (campesinos insurrectos, secciones locales, muchedumbre anónima) y no del individuo agrupado en partidos. El hecho de que nunca desaparece Kropotkin el impulso, la inspiración y la iniciativa parece demostrar que las cosas son muy complicadas, que se producen tantas inter-relaciones y repercusiones que el acto colectivo rara vez tiene el principio determinado por su exterioridad, sino que lo que se crea inicialmente es un momento del desarrollo.

En la «Conferencia» de 1893 reafirma Kropotkin de nuevo su punto de vista sobre el Municipio comunista, asociación que podría sobrepasar los límites o fronteras municipales, garantizando cierto grado de bienestar a cambio de trabajar manualmente determinado número de horas —pongamos cinco— en una actividad útil. Para una conveniencia más extensa y variada, según predilección individual, se constituirán agrupaciones voluntarias. Discutiendo la opinión de los camaradas anarquistas españoles de aquella época que no querían juzgar ninguna actitud respecto al reparto de productos —eran ellos los anarquistas sin adjetivos—, insiste Kropotkin en que es sumamente necesario vigorizar nuestro anarquismo comunista, puesto que no se trata de una simple cuestión de reparto de productos, sino de tener una garantía en la que todos intervendrían con cierto desahogo para proteger también a todos contra la necesidad de vender a uno el producto del trabajo. No se trata, pues, de llegar algún día al comunismo, sino de asegurar la revolución por el comunismo mediante facilidades mutuas. No escribe convencido de que una revolución inaugurada así produzca el comunismo y la anarquía en definitiva, sino que estimula el ejercicio de iniciativas, energías y audacias en el balance de la expropiación directa para aliviar inmediatamente los mayores sufrimientos, abogando por el pacto de solidaridad. Lo que se de-

bera de estas pugnas —dice—, no será el Estado colectivista socialdemócrata, sino el resultado de iniciativas y esfuerzos de libre expansión y desarrollo. En la nueva forma no podrá quedar ningún vestigio que no sea precario, y si queda tendrá vida penosa y efímera hasta su próximo y total aniquilamiento. Tendrá en su intimidad la nueva vida el germen de la anarquía.

Hacia las postrimerias de 1893 hubiera querido Kropotkin —véase «Les Principes de la Révolution» (17 diciembre 1893)— continuar sus artículos sobre la expropiación —véase «La conquista del pan»— con una serie capaz de formar un libro nuevo en el que hubiera tratado de indicar cómo estos principios —si se afirman en el período revolucionario— pueden servir de punto de partida para una sociedad que se encamine hacia la anarquía; como la evolución —influida siempre en lo fundamental por ideas de una revolución precedente— podría desenvolverse mediante impulsión anarquista y elaborar en sus variadas manifestaciones una sociedad anarquista.

El libro en proyecto está descrito por Kropotkin en «Le Révoltes del 30 de diciembre de 1893 como un volumen de él que tal vez el autor se propone discutir a fondo los principios que podrían guiar la revolución «para imprimir a ésta un sello anarquista, como a la revolución subsiguiente». Dice Kropotkin: «Una revolución no crea instituciones acabadas, perfectas; la evolución que sigue las elabora. La revolución facilita para ello los elementos esenciales. La evolución hereda mil posibilidades indicadas, pero la idea dominante será dada ya por la revolución. Así procederá la revolución de los Municipios del siglo XII y la Revolución francesa, imprimiendo su carácter a Europa la primera en los tres siglos siguientes y la segunda al siglo XIX.

Si en rigor «l'Idée de l'Anarchie» (17 febrero de 1894) puede considerarse incluida en esta serie, el período de represión y la suspensión de «Le Révoltes» (10 marzo) impidieron que pudiera elaborarse el volumen en proyecto. En la nueva publicación «Les Temps Nouveaux» (4 mayo 1895) discute más bien Kropotkin los obstáculos y dificultades, más frecuentes de entonces, al desarrollo progresivo de las ideas; dificultades puestas por los Estados como por los socialistas verdaderos malos hermanos—, los políticos y reformistas, que se aprovechan siempre del forzoso silencio de los anarquistas, cuando han de sufrir éstos la mordaza de la represión. Y, efectivamente, puede verse en «L'effet des persécutions» (4 mayo); «Un temps d'arrêt» (22 mayo); «Les Petits Expédients» (15 junio); «Les expédients économiques» (13 y 27 de agosto); «Où menent les palliatifs» (10 de agosto); «Le pain gratuit et l'Etat» (24 agosto); «L'arrêt et l'issue» (7 septiembre); «La crise du socialisme» (26 octubre), todas estas fechas de 1895; y en 1896 la larga serie «Les Congrès internationaux et le Congrès de Londres» (15 agosto-10 octubre).

En varios intervalos escribió su bello trabajo de crítica libertaria, «L'Etat, son rôle historique», que tenía propósitos de leer en una reunión de París en marzo de 1896, pero fue exiliado al desembarco en Dieppe. El trabajo de referencia se insertó en la citada publicación desde 10 diciembre de 1896 al 3 julio 1897.

Publicó también por entonces su reducido libro «L'Anarchie, sa philosophie, son idéal» (Paris, 1896). Hizo en 1897 su primer viaje a América y redactó después sus «Memorias» que aparecieron en volumen en 1899. Nos enteramos de su opinión sobre socialismo experimental por una carta dirigida a los camaradas que organiza una pequeña colonia en Clonsden cerca de Newcastle. La carta se publicó en 1906. Demuestra el texto que Kropotkin era autor de gran cantidad de notas firmadas por «Vindex» en «Temps Nouveaux» en 1895-96, referentes sobre todo a la actualidad inglesa. Su palabra encendida se dejó sentir también altamente en pro de las víctimas de los martirios de Montjuich.

UMBRAL

Sumario del número 48:
ESTAMPA GALAICA (en grabado).
Mastieno: **RAIZ Y COLMO ESPANOL EN GALDOS**.
Dr. Angel Pingarrón Hernández: **HACIA LA HELADE**.
Ignacio Chiapusso: **LIBRE ANALISIS DE LOS MECANISMOS ECONOMICOS DEL SISTEMA CAPITALISTA**.
Max Nettlau: **¿ES POSIBLE LA CONVIVENCIA ENTRE SOCIALISTAS AUTORITARIOS Y SOCIALISTAS LIBERTARIOS?**
José Viadur: **ADALDES DE LA LIBERTAD. LUIS BONAFoux**.
Camilo Berneri: **EL CRISTIANISMO Y EL TRABAJO**.
Eugen Relgis: **DE MI CALENDARIO**.
Cronista: **EL ARTISTA Y LA SOCIEDAD. UN ARTISTA OPINA SOBRE UN LIBRO DE HERBERT READ**.
Alberto Fernández Leys: **PLENITUD DE LA PALABRA EN LA POESIA DE MARCOS FINGERIT**.
J. F.: **COMENTARIO DE LIBROS**.
Costa Iscar: **INSTINTO Y CULTURA**.
Noticiero, libros, ilustraciones, notas, etc.
Un franco en todas nuestras expendedorías de Francia.

El congreso de París podía acordarnos a todos, fijarnos a todos en un plan de seriedad confederal-libertaria, para el combate contra el fraquismo, y por la resurrección del pueblo y de las ideas, que nunca se conseguirá malograr ni a fuerza de claudicaciones. El anarquismo es de fondo social, y no privativo de unos u otros. La generación pasa y su pensamiento se hereda.

Y aún esto tan heroico, y verídico, que se ha dicho y nosotros repetimos: Sin C.N.T. hay anarquismo, y sin anarquismo no hay C.N.T.

Pues el congreso de París no tuvo tacto y de él se derivan las desdichas de nuestro exilio. Allí se fue a triunfar, o a romper. Rompimos, y la soldadura vino tras diecisiete años de enormes ventoleras.

Lo soldado: ¿por qué no solidificarlo? ¿Por qué el diálogo se hace a son de trompetas desgarratimpanos? Dialogar es argumentar, sopesar, decir y escuchar. ¿Se está en condiciones para ello? Veamos: la ocasión antifranquista de 1945 la perdimos en pugna sostenida contra nosotros mismos. La posibilidad de 1962 la vamos perdiendo por afición al tropeteo molesto, hiriente, estéril, menos que estéril. En España tratan de pudrir a la C.N.T. y a nosotros ahí se nos tiene, si no indiferentes, sí más atentos, a múltiples pérdidas de tiempo.

Dialogar con ganas de entendimiento: he ahí lo que se impone; y osaríamos decir: he aquí lo que los acontecimientos nos imponen.

Saludo de Año Nuevo

No tenemos costumbre de observar ritos y rutinas, pero por esta vez deseamos manifestar nuestros fervientes deseos.

Que el año 1966 nos sea propicio a los españoles emigrados. Encamendándonos al Calendario, dejemos a Dios en su postura natural de fantasma desahogado.

Que del 1 de enero al 31 de diciembre que se aproxima, se encuentre la fecha que dé el estacazo final al régimen totalitario franquista.

Que la Confederación Nacional del Trabajo encuentre su lógico camino libertario, y que el Congreso de Montpellier, sea mejor meditado por todos los compañeros.

Que la emigración económica española y portuguesa consiga dar con su Europa y su América en los países que les son propios, previo tumbado de las tiranías franquista y salazarista y lujo burguésista.

Velemos para que la Organización Obrera no se convierta en bazar de Va. Avenida ni en zoco de plaza roja.

El juego de la discusión

El escritor no suele estimar la opinión de quien le contradice y da la llamada por respuesta a quien osa discutirlo.

Todo hombre representativo tiene exceso de amor propio, que se traduce en altiva vanidad y se abroquelada en su retraimiento de no querer discutir. Quizá se cree inexpugnable, o teme reconocer los yerros o desvarios, que se le señalan.

El contradictor, que no tiene animadversión, sino tendencia a investigar los motivos de uno o varios juicios, llega a cansarse del examen imparcial si a su vez, no le hacen objeciones, y entonces vuelve al silencio en que cada uno oculta sus pensamientos.

Los pensamientos son los juegos intelectuales en acción, en que se recrea el hombre que dejó de ser animal jurmante de ajenos pensamientos.

Para jugar es necesario salirse del ensimismamiento, trascender de los diversos juegos solitarios hacia el diálogo en que cada contendiente tiene que demostrar, ante los que formen coro, su destreza y su fortaleza.

Las armas de los juegos intelectuales no son mortíferas y cualquier contienda de palabras no puede ser dañina, cuando la ofensa y la defensa

ser aceptado por el consenso universal.

La confusión seguirá dividiendo a los hombres que, al fin, no son sino un producto del caos cósmico, el cual si puede reirse se reirá de esta pobre criatura que no encuentra nunca su camino en su corta vida.

COSTA ISCAR

CUANDO LA CIENCIA TIENE CONCIENCIA

ES harto sabido que no siempre puede ensalzarse la ciencia, evidenciando su bien obrar al respecto de la especie humana. No pocas veces ha habido que maldecir invenciones nefastas para el ser humano. Un sabio de fama universal, como lo fue Einstein, estaba amargado, francamente arrepenido, según sus públicas manifestaciones, de las derivaciones tomadas por las investigaciones en torno a la desintegración atómica, de las que él, con sus complicadas investigaciones fue uno de los primeros promotores. Diríase que gravitaba en su conciencia, como en la de otros notables hombres de ciencia, que contribuían al terribilísimo experimento, el efecto destructor de la primera bomba atómica.

Se ha glosado en todos los tonos el valor de la ciencia en cuanto que factor de progreso, de civilización. Pero, desgraciadamente, y de un modo particular en nuestros últimos tiempos, la ciencia ha dedicado sus mayores esfuerzos a fortalecer la hegemonía de los Estados, creando instrumentos de destrucción. Se han inventado sus armas considerables en plan de crear pertrechos bélicos que, por supuesto, empleados en evitar los efectos destructivos de la naturaleza, o las dolencias que azotan a los seres humanos, los resultados serían bien favorables a la causa humanitaria, al bienestar social.

De entre lo poco que relativamente se hace con honrosos fines de bienestar humano, cabe destacar lo realizado por unos investigadores suizos. Se trata de un gran descubrimiento de carácter terapéutico. Según el doctor Escoffier-Lambiotte, «ello puede afectar a doscientos cincuenta millones de seres humanos repartidos por el Asia, el África, y la América del Sur. Se trata de una afección, de graves consecuencias, que se ha dejado sentir particularmente en el África, afectando a un sesenta por ciento de la población egipcia, y a los naturales de la Arabia, el Irak, Brasil, Venezuela, las Antillas, Madagascar, Filipinas, el Japón y la China. Como la fiebre palúdica, el mal ha hecho estragos, sin que, hasta ahora, se hubiera podido hallar método alguno para vencerlo.

Origina la enfermedad, llamada «bilharziosis», un parásito en forma de minúsculo gusano, que depositado en las vías sanguíneas y propagándose de un modo considerable, se alimenta de los glóbulos rojos, agotando hasta la muerte las energías del paciente. Los doctores Lambert, Schmidt y Wilhelm han hallado el producto adecuado para eliminar a tales parásitos. Hechos los experimentos precisos, con notable resultado, dará comienzo el año entrante, a cargo de la Organización Mundial de la Salud, el tratamiento del mal en gran escala.

Ante casos como el esbozado, cabe hacer un cumplido elogio de la ciencia, y cifrar en ella las mayores esperanzas.

CUANDO LA CIENCIA TIENE CONCIENCIA

cional Anarquista. Es una idea que rueda ya por ahí desde hace tiempo.

Un congreso puede ser de estimables resultados si de él se hace punto de partida para bien coordinadas iniciativas. Puede ser conveniente si a él se acude con el ferviente deseo de examinar los problemas; de emitir opiniones y de escuchar las ajenas. No todo el mundo sabe escuchar, incluso tratándose de elementos afines en el ideal anarquista. Hay quien anda siempre hinchado de suficiencia, creído de que ya lo sabe todo; de que tiene en su caletre el alfa y omega de todas las cuestiones. «Un poco de modestia sienta bien a todos!»

Y ahora acude una pregunta a la imaginación: En el supuesto de la aconsejable celebración de un congreso internacional, ¿cuál puede ser la aportación al mismo de los compañeros españoles? Considero que en nuestro país se han podido cosechar valiosas experiencias con referencia a distintas facetas afectando al ideal anarquista. Sabemos, y lo comprenden bien muchos compañeros de diversos países, que una etapa como la de la revolución del 1936, ofrece oportunidad para sacar abundantes deducciones. Se pueden aportar datos estimables en torno a la intervención de los anarquistas en el seno del sindicalismo. Pueden hacerse deducciones de lo que supone la acción de resistencia cuando se vive en pleno régimen brutalmente fascista. Valiosas también pueden ser las aportaciones que, a tono con el ambiente que les es familiar, aporten las delegaciones de otros países. De una confrontación de hechos vividos, de experiencias, han de poder fijarse los jalones para una actuación futura. Que ha de revestir tanta más importancia cuanto mayor sea, evidentemente, el dinamismo, la voluntad puesta en la tarea.

Es necesario, de tener lugar un congreso, que se vaya al mismo con la predisposición serena de ver las cosas, nuestras cosas, tal y como ellas son. «Objetividad y no espejismos!» Examinar las deficiencias es lo fundamental para enmendarlas, y conviene enmendarlas si es que no hemos perdido amor y esperanzas en el ideal!

Decíame un compañero hace poco «Los libertarios españoles podemos en un congreso internacional, aportar bastante luz.» A ello le contesté: Es posible que sea así. Pero para ello es menester, ante todo, que se tenga la suficiente inteligencia, el suficiente sentido común, para eliminar querencias de familia, si es que las hay. De no hacerlo así, lamentablemente, en vez de dar luz los españoles darían humo... Cosa que no interesa, desde ningún punto de vista.

PAGINAS DE ALAI EN PORTUGAL

Pesa como una losa, año tras año, y así ya varios lustros, la dictadura en el seno del infeliz pueblo portugués. Hay en Lisboa, en Oporto, en Coimbra, y en otras ciudades que año tras año destacaron por su abolección liberal, una inextinguible savia de humanismo, de afán de cultura, de antenas receptoras de lo bueno y lo noble que se dice y se hace por el mundo.

Son portugueses que sienten en lo más íntimo del corazón la vergüenza de que la tierra de Guerra Junqueiro, de Pascoas, de Raúl Brandão, de poetas, de prosistas, de artistas de espíritu libre, casi libertario, se halla hoy sumida en la inercia; sometida a palurdos endiosados que han llevado el país a la miseria y al retrogrado analfabetismo.

TEXTOS SIEMPRE NUEVOS

Una característica más saliente del anarquismo, sin la cual toda idea anarquista es inconcebible, es la reivindicación de la libertad integral para todos. Esta presunción, es verdad, la existencia de una organización social que haga prácticamente posible tal libertad —pues no puede haber libertad donde todos no somos libres, es decir donde haya todavía explotados y explotadores, gobiernos y gobernados—, pero también desde hoy, incluso en los períodos transitorios pre-revolucionarios y revolucionarios, hasta que sea posible un régimen anarquista, en la propaganda y en la acción práctica, el anarquismo sería inconsecuente y de hecho renegaría de sí mismo si abandonase realmente los caminos de la libertad.

En los métodos de lucha y en la revolución la orientación anarquista consiste en combatir los poderes de los sistemas y las actitudes autoritarias, en defender la propia libertad de propaganda, de asociación y de experimentación para sí, sin lesionar-

Una intransigencia necesaria

por LUIS FABBRI

hipótesis, una libertad de radio reducido, indigno de ese nombre, de la cual podría usufructuar un número más o menos restringido de privilegiados, en comparación con los grandes masas que quedan esclavas. Si fuésemos partidarios de una libertad que se basase en la imposición podríamos ser y decirnos todo lo que se quiera, —comunistas bolchevistas, socialdemócratas, liberales, republicanos, monárquicos, incluso fascistas, — pero no anarquistas, ciertamente.

Muchos revolucionarios, por aque-lla revolución irresistible que ejerce el éxito material sobre los espíritus unitales o superficiales, después de la victoria bolchevista sobre la revolución rusa olvidaron lo que deberían ser tarea principal de toda revolución: la tarea de dar y asegurar a los emancipados de los viejos yugos una libertad completa, estable y duradera, y se convirtieron en partidarios del Estado centralizado en la dictadura, separándose de los compañeros que habían quedado fieles al ideal de la libertad.

Por algunos de ellos han reconocido que se habían equivocado. Conozco más de uno que ha ido con los comunistas dictatoriales, y ha militado algún tiempo con ellos, pero después acabó por salir del partido. Uno de ellos, bastante conocido, me escribía en estos días, desde una capital europea, a propósito del arresto de Francesco Ghezzi en Rusia: (Sigue en la página 2.)

Saludo de Año Nuevo

Que nuestro pan de cada día sea de trigo, no de plástico.

Que la astronómica descubra el Cielo para que los religiosos profesionales se suban a él, y a los sin Dios nos dejen tranquilos en este valle de lágrimas, en este bajo suelo que tanto gusta a todos.

Que el sindicalismo mundial tenga menos voracidad de dinero y que el sindicalismo revolucionario no penetre en el desván cacharrerero de las leyes, automóviles, objetos de cocina y lujo burguésista.

Velemos para que la Organización Obrera no se convierta en bazar de Va. Avenida ni en zoco de plaza roja.

Le Gerant responsable
YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Chotley-le-Rot (Seine)

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBATTANT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

13 JANVIER 1966
NUMERO 384
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

CONSCIENCE DE CLASSE ET TERRORISME

A l'aube d'une nouvelle année, il est commun de faire le point. Il faut bien reconnaître que celui qui peut être fait par les « dirigeants » des organisations ouvrières ne peut être très optimiste. Une année de négociations avec l'Etat et le patronat n'a rien amené de constructif. La grande illusion des élections est venue couronner le tout en créant l'erreur d'un vaste mouvement de gauche qui, en réalité, ne dépassait pas et ne peut dépasser le stade d'une coalition temporaire qui s'est plus occupée du renversement d'un régime que d'établir les bases d'une véritable politique des opprimés, d'un programme social dont il n'a jamais été question.

Il faut bien admettre : le mouvement ouvrier tourne en rond. Les raisons de cette impasse sont, bien sûr, multiples. Cependant, il est possible de dégager deux grands points qui s'opposent à une prise de conscience véritable des masses.

Tout d'abord, le capitalisme s'est arrangé, contrairement à ce qu'on avait pu prévoir à l'origine, pour se rendre tolérable et, en lâchant quelques miettes, pour intéresser les travailleurs à leur propre exploitation. Il n'y a plus, à proprement parler, de prolétariat. Il n'y a plus qu'une masse abrutie par la recherche du confort et qui, pour l'atteindre, s'aliène totalement sans se rendre compte que ce confort relatif, qui la paralyse dans sa pensée et dans son action, est en réalité à sa portée si elle se décide à le prendre purement et simplement en s'emparant des moyens de production.

En second lieu, il faut s'apercevoir qu'on s'est arrangé pour remplacer, dans l'esprit des travailleurs, l'idéal de la révolution sociale par l'idéal « démocratique ». Le premier posait en principe le renversement global de la société capitaliste et ne faisait aucune distinction entre la conquête des libertés purement « politiques » et l'instauration d'un ordre économique nouveau fondé sur l'égalité absolue. L'égalité théorique devant l'Etat et les institutions néo-bourgeoises a remplacé l'égalité de fait dans la production et la consommation.

Dans ces conditions, il n'est plus possible d'attendre le progrès social qui serait réalisé de lui-même et sans bouleversement véritable par l'importance croissante des prolétaires conscients devenant la classe capable d'im-

Les considérations générales d'un syndicaliste libertaire

Il est de bon ton, dans les milieux politiques, de considérer le syndicalisme comme un mouvement absolument primaire, uniquement préoccupé d'intérêts corporatifs et exclusivement matériels.

Les partis politiques, dit prolétaires et révolutionnaires, vont encore plus loin; ils n'hésitent pas à le représenter comme frappé d'impotence sociale.

Selon eux, il n'a et ne doit avoir aucune doctrine. C'est, paraît-il, la condition essentielle de son unité. Il ne doit être qu'un champ d'expériences et de recrutement, où les partis manoeuvrent pour exercer, si possible, une suprématie, en tendant à faire valoir leur idéologie particulière au détriment de celle du voisin.

Et, allant jusqu'au bout, ces « partis révolutionnaires » nient au syndicalisme toute philosophie et lui dénient toute spiritualité.

En un mot, ils considèrent que le mouvement syndical doit être, non seulement une sorte d'école primaire, enfantine plutôt, du socialisme en général, mais encore et surtout un grand corps sans âme animé ou dirigé par eux, avant d'être intégré dans l'Etat totalitaire qu'ils rêvent tous d'instaurer. Et le plus extraordinaire est que ce sentiment — étatisation à part — est également partagé par nombre d'anarchistes de notre époque, qui n'ont encore en vue que l'archaïque et surannée révolution politique.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que toutes les écoles du socialisme traditionnel, du socialisme, forme sociale et moderne du socialisme, soit un mouvement amorphe et complémentaire de leurs partis et groupements;

Education et révolution

L'« éducation des masses » est une question à laquelle un certain nombre d'éléments « progressistes » accordent une importance capitale dans la lutte pour l'émancipation des travailleurs.

Pour certains, tout est question d'éducation. Il suffirait, d'après ces théoriciens, que l'ensemble des travailleurs accède à une certaine somme de savoir pour que soit réalisée, du même coup, une prise de conscience globale débouchant sur la révolution sociale avec le minimum d'effusion de sang.

Dans l'absolu, cela pourrait à la rigueur être vrai. Mais faire de cet élément, dans les conditions actuelles, l'essentiel d'une doctrine révolutionnaire aboutirait, paradoxalement, à la défense des privilèges néo-bourgeois et à perpétuer l'exploitation des masses laborieuses.

En effet, il convient tout d'abord de se rendre compte que les travailleurs n'ont pas la possibilité matérielle de s'atteler à leur propre éducation et qu'ils ne pourraient avoir cette possibilité tant que les conditions de travail les empêcheront de consacrer quelques moments de loisirs à cette tâche. Il faudrait donc tout d'abord arriver à une réduction considérable des horaires de travail.

En second lieu, il faut noter le caractère plus ou moins « dirigé » des moyens d'éducation à la portée des masses. Etroitement associés aux moyens de production capitaliste, les « moyens d'éducation » ne se dissocient pas de la morale et des principes de ce même capitalisme. Par exemple, l'édition reste soumise aux normes qui ont en vue le profit, c'est-à-dire que la sélection portera non pas sur la valeur éducative d'un ouvrage, mais sur les chances escomptées par l'éditeur d'un profit substantiel. Le critère sera fourni par une « opinion publique » façonnée par le gouvernement dans le sens de la soumission ou d'une évocation illusoire arrachant les travailleurs des conditions objectives et les distrayant des problèmes réels qui sont, avant tout, des problèmes économiques.

La Reprise

« Reprise » ! ce terme étant devenu à la mode, on se croit pressé, obligé, de quelque milieu que l'on soit, d'en faire usage à tout propos. Avant les élections, on nous laissait entendre que la reprise serait pour après et que les difficultés de l'heure disparaîtraient assez rapidement. Et maintenant que les jeux de la politique sont finis, on remet une fois de plus la reprise à plus tard. Il faut dire que le travailleur devrait déjà s'être habitué à tous ces rendez-vous manqués; mais, qu'en pensent les dirigeants des diverses centrales ouvrières françaises ?

Il y a eu, certes, quelques prises de position hostiles à la politique du gaullisme, mais elles étaient plutôt symboliques et même quelque peu teintées du dépit de n'avoir pu faire triompher le candidat de la « gôche ». Il faut reconnaître que pour les dirigeants des centrales politiques, ainsi que pour ceux des partis républicains ou démocrates, enfin pour tous ceux qui prétendaient personnifier le peuple en général et les travailleurs en particulier, la conclusion de la consultation électorale n'a pas été flatteuse... mais, passons.

En tout cas, l'évidence est là avec ses difficultés toujours croissantes pour les couches laborieuses les plus déshéritées et sans aucune perspective positive pour l'avenir immédiat.

Notons que les syndicats, qui pensaient résoudre le problème social au moyen de l'urne, n'ont pas hésité, eux aussi, à parler de reprise, mais il s'agissait de reprise des cartes syndicales. Dans toute organisation syndicale qui ne garde de syndicaliste que « l'étiquette », la reprise des cartes a beaucoup plus d'importance que la prise de conscience des travailleurs en marche vers leur émancipation. La force de cette forme d'organisation ne s'évalue qu'en fonction du nombre de ses adhérents; force très relative, certes, car les constantes fluctuations de cette masse dénotent une absence totale du sens de l'organisation.

Puisque le système capitaliste, privé ou d'Etat, a déjà fait la démonstration de son incapacité pour apporter une solution positive aux problèmes du monde du travail, puisque les histoires de reprises d'activités économiques ne sont qu'une fumisterie et que de nombreux foyers ouvriers n'ont pas encore la possibilité de consommer l'indispensable selon leurs besoins, ce n'est que par un retour aux sources du syndicalisme, par la reprise de la conscience révolutionnaire, par l'anarcho-syndicalisme, que ne cesse de proclamer la C.N.T., que nous pourrions enfin donner jour à notre vieille devise : « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins ».

Si nous devions donc, nous aussi,

poser les structures économiques nouvelles, et cela pour deux raisons. D'abord parce que cette question n'a pas augmenté numériquement selon les prévisions théoriques, ensuite parce qu'elle a perdu son autonomie et sa spécificité idéologique au profit d'une masse moutonnière tenue en laisse par le pouvoir capitaliste au moyen d'un formidable arsenal de propagande.

Logiquement, il aurait fallu souhaiter la victoire d'un Mitterrand. Pas seulement à cause de l'échec gaulliste. Mais, bien davantage, à cause de la nécessaire prise de conscience collective qui aurait suivi l'échec de la « coalition démocratique ». En effet, il eût été bon que les masses s'aperçoivent que la conquête du pouvoir, si elle ne s'accompagne pas de la destruction de ce même pouvoir, ne peut aboutir, au mieux, qu'au renforcement des « droits théoriques » et non pas à un changement réel de la situation.

Mais il faut en venir au domaine constructif. Il ne s'agit plus d'œuvrer à l'augmentation numérique d'une couche de population qui, tout en étant opposée au pouvoir capitaliste dans sa seule forme « politique » ne prévoit pas l'avenir comme une conquête effective de l'économie. Il s'agit d'œuvrer à la transformation « qualitative » de cette masse.

Cela ne peut être obtenu que par l'action directe. Les minorités révolutionnaires ne peuvent lutter contre le courant réformiste qui entraîne les masses qu'en choquant les masses, en mobilisant l'« opinion publique » sur un certain nombre d'actions dont l'intensité doit jouer un rôle galvanisant.

Les théoriciens qui érigent en dogme la pensée marxiste aboutissent à l'impasse parce qu'à l'encontre même de la théorie qu'ils entendent interpréter ils conservent un certain nombre d'idées maîtresses qui auraient été valables si les conditions objectives s'étaient réalisées. Le prolétariat ne peut plus être considéré comme une classe conscien-

MANIFESTE

Devant la situation actuelle du mouvement d'émancipation des classes laborieuses, entraîné dans l'impasse par le syndicalisme réformiste, contre l'intégration à l'Etat capitaliste des syndicats ouvriers dont le but doit être, au contraire, la destruction des institutions néo-bourgeoises, les JEUNESSES SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES réaffirment le principe de la lutte de classe.

Par là, nous n'entendons pas la lutte menée pour l'hégémonie purement « politique » de la classe des travailleurs, mais la lutte révolutionnaire visant à la suppression de toute classe et à l'instauration de l'égalité économique et sociale.

Nous rejetons l'égalité théorique des lois constitutionnelles et le suffrage universel comme un moyen légal d'asservissement des travailleurs. Il n'y a pas d'égalité politique sans égalité économique.

Dans les conditions actuelles, face aux conditions créées par le paternalisme capitaliste, les politiciens arrivistes et les syndicats réformistes, nous affirmons que la lutte des classes doit avoir pour but d'exacerber l'antagonisme entre exploités et exploités et d'arriver ainsi à une prise de conscience collective de laquelle doit naître l'organisation effective des masses laborieuses en vue de la destruction des institutions capitalistes.

L'action directe demeure le seul moyen approprié à cette tâche en attendant que la volonté collective des exploités crée les conditions nécessaires à l'éclatement de la Révolution sociale.

En ce qui concerne le problème espagnol, nous dénonçons les prétendus pourparlers entre « militants » anarchistes et représentants du franquisme — et l'interprétation qui en a été donnée par la presse bourgeoise — comme une simple manoeuvre tendant à discréditer l'anarcho-syndicalisme.

EN VRAC

SERVITEUR MONSIEUR

Il est permis, puisque c'est dans les mémoires de tous les temps, de faire la cour à son maître. Mais trop est trop. Notre ministre, M. Peyrefitte, surpasse les courtisans de Beaumarchais. Ecoutez-le quand il déclare : « Ce n'est pas parce que le général de Gaulle, dans son extrême libéralisme, a ouvert très largement les portes des moyens d'expression aux cinq opposants, qu'il doit s'obliger à s'exprimer tout autant. » Précisons que cela fut écrit avant le 5 décembre, mais que le général allait user largement de son temps d'audition.

« Qui ne se souvient de la crosse et de l'épée, les insignes de la supériorité, de l'extériorité, de l'honneur, des privilèges, du bon plaisir, de la somptuosité. A cette époque cela ne faisait pas scandale, mais aujourd'hui il n'en est pas ainsi. Le peuple, bien loin d'admirer, s'étonne et se scandalise si l'évêque apparaît revêtu des insignes anachroniques de sa dignité. »

Double aveu : celui de nous dire que nous avons toujours dénoncé l'alliance du sabre et du goupillon. Les richesses des prélats, leur pouvoir temporel, en un mot leur bon plaisir. Mais aussi l'aveu d'une Eglise qui se repent. Toutefois, cela n'est pas de l'humilité. Tout simplement de l'humilité changeant, le peuple murmure (oh, faiblement) devant les richesses de l'Eglise; il s'étonne de la religion « ancienne manière ». Cela nous rappelle les trois Curiaze contre les trois Horace. Deux des Horace étaient morts, seul un d'entre eux était debout et sans blessures; devant lui, les trois Curiaze, vivants mais blessés. Que fit Horace ? Il s'enfuit,

UN MATIN QUI N'EST PAS BEAU

Un matin qui n'est pas beau, on vous sort de votre lit, on vous conduit à la prison, vous y restez six mois, un an, sans connaître le motif de votre arrestation; on vous torture, on vous insulte. Voilà ce que les Portugais connaissent s'ils ont le malheur non de se révolter, mais seulement de murmurer contre le régime de Salazar, le copain à de Gaulle. Un matin qui n'est pas beau. Ne risquez-t-on pas de voir cela en France ?

G. PIOUS

A PROPOS DE LA GUERRE AU VIET-NAM

Le « Vietnam Day Committee » a fait parvenir à la rédaction du journal une lettre que nous pensons utile de reproduire dans son texte original.

VIETNAM DAY COMMITTEE
2407 Fulton Street
Berkeley, California
U.S.A.
December 17, 1965

Chers amis,

Selon les dernières nouvelles de l'O.N.U. (le 14 déc. 1965) le gouvernement de Johnson va probablement annoncer la guerre (on ne dit pas contre qui) au mois de janvier après la cessation des bombardements au Viet-Nam propose pour une semaine pendant les vacances de Noël. Le lendemain de ces informations on annonce le bombardement de la grande station hydro-électrique près de Haiphong, au Viet-nam du Nord. Si ces rapports sont vrais, le gouvernement de la R.D.V. — avec lequel les Etats-Unis font semblant de vouloir mener des négociations pendant la cessation des bombardements — se trouvera dans la situation difficile d'avoir à risquer son existence nationale si les demandes américaines ne sont pas acceptées.

1^{er} Nous proposons que tous les groupes décidés à la paix, partout, aussi bien que les organisations et les individus qui sont opposés à la guerre, demandent publiquement que les Etats-Unis manifestent leur désir de paix en Indochine.

2^e Etant donné que les Etats-Unis vont probablement étendre la guerre et bombarder les grandes centres de population vietnamiens (Hanoi et Haiphong), il est urgent que les groupes qui s'opposent à la guerre à travers le monde répondent immédiatement.

Nous proposons qu'aussitôt les bombardements commencent, ou la guerre déclarée, des manifestations soient organisées sur l'heure dans les capitales, devant les ambassades américaines, les consulats et les bases militaires, dans autant de pays que possible. Une telle réponse pourrait être l'élan

indispensable au mouvement contre la guerre.

3^e Il est possible, si la guerre est déclarée par les Etats-Unis, que les manifestations en Amérique soient brutalement interdites par le gouvernement. Nous comptons donc sur nos amis de l'étranger. Nous sommes sûrs que vous allez continuer le travail commencé à travers le monde, révéler la vérité sur cette guerre et vous efforcerez de convaincre les gouvernements qu'il faut la cesser.

Vos amis dans la lutte,

Suzanne Pollard, Chairwoman
International Committee
Vietnam Day Committee

L I S E Z

MICHEL BAKOUNINE

«Fédéralisme, Socialisme et Anarchisme». Un volume de 224 pages, format 11 x 18. 9 F. par C.C.P., mandat, chèque bancaire.

à l'ordre de : Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11). C.C.P. Paris 11 289-15.

ANTENA

«LIBRO ROJO» SOBRE GIBRALTR

MADRID. — El gobierno español publica hoy un «Libro Rojo» sobre Gibraltar en respuesta al «Libro Blanco» sobre este mismo asunto publicado por Inglaterra en el mes de abril pasado.

AHORA NOS TOMAN EL PELO

PARIS. — La edición local «The New York Times» publica la noticia de que España va a la cabeza en la exportación de cabello humano. Parece que el pelo de las señoritas españolas tiene cualidades de negrura, brillo y suavidad que ningún otro cabello humano supera.

UN FALANGISTA PIDE LA DEMOCRATIZACIÓN DEL RÉGIMEN

MADRID (OPE). — «Los españoles fenemos delante de nosotros una tarea importantísima: democratizar nuestro régimen, llenarlo de participación popular, de interés colectivo. No lo conseguiremos, ciertamente con «liberalización», que demasiado a menudo favorece a los ya favorecidos, sino «democratizándolo». Porque fue para servir al pueblo español para lo que vino el 18 de julio de 1936, y no para supeditarse a los grupos de presión. Y de acuerdo con sus bases ideológicas es una democracia lo que queremos, no el liberalismo. Que nadie se confunda sobre el particular», dice Jesús Suenes en «Arriba».

Con lo cual quiere decir: «Queremos una democracia en la que nosotros sigamos mandando antidemocráticamente, favoreciendo a los hartos favorecidos y lanzando el anatema contra toda oposición al régimen.»

JUICIO CONTRA UNOS OBREROS

MADRID. — Siete obreros sindicalistas de Bilbao, fueron juzgados por el tribunal de Orden Público.

Los obreros estaban acusados de haber participado el 7 de abril pasado, en Baracaldo (provincia de Vizcaya), en una manifestación organizada como protesta por el despido de varios compañeros de trabajo.

El fiscal solicitó una pena de 4 meses de prisión y 10.000 pesetas de multa. Inicialmente había solicitado penas más severas contra dos de los acusados, por delito de «resistencia a las autoridades», pero renuncia después a mantener el cargo debido a las declaraciones confusas de los policías que declararon como testigos.

Los abogados defensores pidieron la absolución de los acusados, tras haber ironizado durante sus intervenciones respecto a una declaración de la policía, la cual acusaba a los obreros de haberse manifestado «al grito sedicioso de libertad».

PRINCIPE DESERTOR

LYON. — Sixto de Borbon-Parma, hermano del pretendiente carlista al trono de España, Hugo Carlos, ha sido condenado en rebeldía a un año de prisión y a la confiscación de sus bienes por el tribunal militar de Lyon por desertión.

El inculcado, nacido en Francia en 1910, no se presentó para cumplir con sus obligaciones militares. Según ciertas versiones, se dirigió a España donde intentó enrolarse en una «bandera» de la Legión Extranjera.

PORTUGAL CONDENADO EN LA O. N. U.

NACIONES UNIDAS. — La Comisión de Territorios no Autónomos condenó a Portugal por su negativa de dar la independencia a sus territorios africanos de Mozambique, Angola y Guinea Portuguesa.

Dicha comisión pidió a todos los estados que boicoteen los intercambios comerciales con Portugal y que no le suministren armas ni equipos militares.

El Gobierno de EE. UU. ha dicho estar dispuesto a no respetar el acuerdo onense.

CALENDARIO PARA 1966

S. I. A. Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el compañero V. Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc. Ediciones en francés y español.

Se halla en venta al precio de 3,50 frs.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

A LOS LECTORES DE CATALAN

Protegiéndose a la confección del libro «De l'Anoia al Sena sense pressa», memorias sindicales, del exodo y del exilio del compañero Juan Ferrer, se advierte a los compañeros y amigos que se interesen por dicha obra que efectúen su pedido a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10); a Miguel Celma, 4, rue Belfort, 2ème étg. Toulouse (H. G.), o a Jean Ferrer, 20, rue de la Forge Royale, Paris (11), C.C.P. 22 864 24. (Para los giros Juan y no Juan).

Precio de la suscripción: 10 frs. Una vez el libro publicado (250 páginas), 11 frs.

MARIO DE AZEVEDO

LISOA. — Falleció en un hospital de esta capital, a los 80 años de edad, el profesor Mario de Azevedo Gómez, veterano líder del partido Democrático de Oposición.

Hace semanas resultó herido en un accidente automovilístico ocurrido cerca de la ciudad meridional de Beja.

Azevedo Gómez estaba considerado como uno de los expertos agrícolas más destacados de Portugal y fue Ministro de Agricultura durante el régimen republicano que siguió al derrocamiento de la monarquía portuguesa y precedió al gobierno de Salazar.

En 1949, cuando el finado general Norton de Matos fue candidato a la Presidencia de la República, Azevedo Gómez fue detenido. Fue detenido de nuevo en 1959, para ser interrogado cuando algunos miembros de la oposición invitaron al líder laborista británico Aneurin Bevan para que diese una serie de conferencias en Portugal.

Desde 1945, el profesor apoyó todas las manifestaciones de la oposición y presidió muchas de ellas, concediendo conferencias de prensa y firmando manifiestos en los que atacaba al primer ministro Antonio Salazar.

En 1961 fue uno de los firmantes del manifiesto para la democratización de Portugal, que fue suprimido por la censura, y desde entonces ha formado la base de todos los programas de oposición.

Su última aparición en público fue el pasado octubre. Presidió una conferencia de prensa organizada por los candidatos de oposición en las elecciones para la Asamblea Nacional.

SIN ESPERANZAS DE SALVOCONDUCTO

LISBOA. — Una pregunta formulada en una conferencia de prensa del Ministro de Relaciones Exteriores planteó nuevamente el caso de Horacio Gradim, portugués de 30 años de edad que ha pasado cinco de ellos aislado en la embajada venezolana de aquí.

Gradim se fugó de la cárcel en 1960, donde estaba preso por actividades subversivas, y logró internarse en la embajada. Vive en un pequeño cuarto del cual sale muy rara vez. Este año se casó en el mismo apartamento.

Aun cuando no es una figura destacada de la oposición al régimen de Antonio Salazar, Gradim ha causado unos cuantos dolores de cabeza entre Portugal y Venezuela. Tres embajadores venezolanos han procurado hacerlo salir del país, sin lograrlo.

El canciller, Franco Nogueira, declaró claramente que Portugal no le otorgará un salvoconducto por ahora. Dijo que «Portugal no ratificó los acuerdos latinoamericanos sobre el asilo político y por lo tanto en el nivel jurídico y político resulta imposible aplicar dichos acuerdos en territorio portugués.»

El inculcado, nacido en Francia en 1940, no se presentó para cumplir con sus obligaciones militares. Según ciertas versiones, se dirigió a España donde intentó enrolarse en una «bandera» de la Legión Extranjera.

PORTUGAL CONDENADO EN LA O. N. U.

NACIONES UNIDAS. — La Comisión de Territorios no Autónomos condenó a Portugal por su negativa de dar la independencia a sus territorios africanos de Mozambique, Angola y Guinea Portuguesa.

Dicha comisión pidió a todos los estados que boicoteen los intercambios comerciales con Portugal y que no le suministren armas ni equipos militares.

El Gobierno de EE. UU. ha dicho estar dispuesto a no respetar el acuerdo onense.

CALENDARIO PARA 1966

S. I. A. Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el compañero V. Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc. Ediciones en francés y español.

Se halla en venta al precio de 3,50 frs.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.) y en todas las Secciones de S. I. A. y en esta Administración.

A LOS LECTORES DE CATALAN

Protegiéndose a la confección del libro «De l'Anoia al Sena sense pressa», memorias sindicales, del exodo y del exilio del compañero Juan Ferrer, se advierte a los compañeros y amigos que se interesen por dicha obra que efectúen su pedido a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10); a Miguel Celma, 4, rue Belfort, 2ème étg. Toulouse (H. G.), o a Jean Ferrer, 20, rue de la Forge Royale, Paris (11), C.C.P. 22 864 24. (Para los giros Juan y no Juan).

Precio de la suscripción: 10 frs. Una vez el libro publicado (250 páginas), 11 frs.

CRÓNICA INTERNACIONAL

HUELGA DE TRANSPORTES PÚBLICOS NEOYORKINOS

LOS motivos esenciales de la huelga de los transportes públicos de Nueva York quedan escamoteados a la opinión obrera internacional. La prensa llamada informativa especula sobre detalles anecdóticos probablemente inventados, dando carácter pintoresco a una huelga que resulta espectacular y gigantesca en la medida en que es gigantesca la propia ciudad norteamericana. Millones de vehículos detenidos. kilómetros de colas de automóviles. Millares de huelguistas. Millones de viajeros sin transporte. Millones de dólares perdidos. Todo aparece monumental.

Se pretende presentar la huelga como una rivalidad entre Michael Quill, presidente del sindicato de Transporte público, y Lindsay, el flamante alcalde de la ciudad. Los huelguistas no cuentan y apenas si entre líneas, de manera fugaz, se hizo mención sintética de las reivindicaciones obreras.

En verdad, los obreros del transporte, obsesionados por el ejemplo de otros sindicatos, reclaman 32 horas de trabajo repartidas en cinco días semanales, seis semanas de vacaciones anuales pagadas y un 30 por 100 de aumento en los salarios. Hace tres años, los electricistas de Nueva York obtuvieron las 25 horas semanales... ¿Qué lejos se halla todo esto de las costumbres europeas! Aquí los propios obreros reclaman más horas de trabajo en lugar de unas horas de descanso.

Experiencia personal: En 1931, en Montevideo, trabajaba el que esto escribe, seis horas diarias. Cinco días de trabajo y el sexto descanso, establecido un reposo rotativo. Por allí se trabajan hoy —en las ciudades— de seis a siete horas por día. Lo positivo de la huelga de los transportes de Nueva York reside en este reclamo de reducción de horas de esclavitud. Es natural que la prensa europea trate de disimular este hecho trascendental a través de algo así como una parodia de pugilato entre personas, o entre tendencias de partido. ¿Dónde se iría a parar si los obreros europeos, alocados por el ejemplo, se lanzasen también a reclamar por lo menos las ocho horas, ya obtenidas hace setenta años mediante el sacrificio de los ahorcados en Chicago...?

PERO es que los sindicatos obreros europeos recuerdan siquiera tal acontecimiento?

AUN SE MUERE EN HIROSHIMA

Veinte años después de lanzada la bomba atómica, el hospital de Hiroshima deberá agrandarse en una proporción del 42 por 100 de su capacidad actual. Cada año aumenta el número de pacientes afectados por las consecuencias de la tristemente célebre bomba. Además de afecciones internas variadas se hace aún necesario la intervención de la cirugía. Y aún se atreven a fabricar más bombas en el mundo, cada vez más potentes, capaces de producir más víctimas.

¿Dónde se halla, en verdad, radicado el crimen en la sociedad contemporánea?...

POBLACION MUNDIAL

Según las estadísticas de las Naciones Unidas, la población mundial alcanzará la cifra de 3.220 millones de seres humanos, a la fecha del 1º de octubre próximo pasado.

África reunirá 304 millones; América del Norte, 286 millones; América del Sur, 142 millones; Asia, 1.783 millones; Europa, 440 millones; Oceanía, 17 millones.

llones. La U.R.S.S. por sí sola cuenta con 228 millones de habitantes.

Decididamente, Estados Unidos, Rusia, India y China cuentan con población suficiente como para desperdiciarla en aventuras guerreras. No obstante, conengamos que la segunda de las cuatro citadas es el único que por el instante no participa en ningún conflicto de manera directa. Ya vendrá su hora cuando se halle a punto su «asma total»...

Y ESPAÑOLA

Manuel Fraga Iribarne, ministro franquista de la dudosa Información, declaró recientemente que la población española activa se eleva a doce millones de personas sobre treinta y un millón de habitantes. Agregó que el 34,6 por 100 se dedica a la agricultura y a la pesca. No dio previsión alguna en cuanto al porcentaje de militares, de policías, de frailes y de cretinos, a quienes sin duda considera en bloque incluidos en la dicha «población activa». Falta también el número de los presos. Y el de los carceleros. Ni el de los que por hambre salen de España. Ni el de los que por asco no vuelven a ella... En verdad, nunca hay estadísticas completas.

DEFENSOR DE LAS CAUSAS JUSTAS

El 5 de enero, seis años y un día más tarde que Alberto Camus, murió en París el justamente célebre abogado Henry THOREZ, el «defensor de las causas justas», como afirma un titular de *Le Monde*. Efectivamente, a través de una carrera brillantísima y extraordinaria, se manifestó como elocuente defensor de los débiles, de los oprimidos y, sobre todo —jamás lo olvidaremos—, de los rebeldes y de los justicieros... No en vano el propio Alberto Einstein en una carta que se hizo pública, le calificó como «campeón de los derechos del hombre», y Anatole France declaró «que no podía verse una causa justa sin que él se hallara incluido»...

Defendió con ardor a los anarquistas franceses, entre otros a Germaine Berton; arrancó a la muerte al famoso grupo formado por Ascaso, Durruti, G. Jover; defendió a Maciá en sus horas críticas, y salvó la cabeza de Schwartzbar; al juicio de Kromanió que atentó contra Petlióna, y también participó en la campaña internacional en pro de Sacco y Vanzetti.

Hombre de letras, polemista, autor de teatro y hombre político, fue también animador de un lucido debate en la televisión francesa. «En votre âme et conscience», en el que pasó revista a los más originarios y más hermosos de los procesos que proaron su hombría de bien y su coraje.

Pemitémosos este excesivamente modesto, sencillo y sincero homenaje, a un hombre que vivió animado por una fervorosa fe en la libertad y en el porvenir de los hombres dignos. La relación de sus actos requiere mucho más tiempo y espacio del que hoy le dedicamos.

Los anarquistas nos inclinamos con respeto ante su recuerdo, como ante un auténtico combatiente de y por la libertad.

Queríamos hablar de España en lo que concierne a las cosas nuestras, porque la semana pasada quedó trunco lo que decía. Razones ajenas a mi voluntad me lo impiden. Que quede constancia de ello.

N.D.L.R. Para satisfacción de G. Q. y nuestra, en el próximo número se publicará el párrafo trunco.

España al día

LAS SALAS DE CINE PERICLITAN

«Mientras el precio de las cosas ha subido de acuerdo con las necesidades de la vida, hay algo en la sociedad que permanece congelado: este algo son los precios de los cines», la frase, pronunciada por uno de los mil empresarios cinematográficos reunidos en el Salón de Actos de la Casa Sindical con motivo del II Congreso Nacional de Empresarios Cinematográficos, que se ha celebrado en Madrid, es el origen y causa de tal reunión.

Los empresarios son la conciencia económica del cine, los que saben cómo van las cosas por dentro y no se emocionan rápidamente con una larga cola de público frente a las taquillas. Los empresarios saben cómo marcha el negocio sin poner un pie en el salón de proyecciones. Desde hace diez años estos mismos empresarios se están quejando. Motivos: no ganan lo que quieren, o pierden, según sus propias opiniones. «Desde 1956, me decía uno de ellos, los precios de los cines españoles han permanecido insensibles a la subida paulatina que la vida ha sufrido en ese mismo periodo de tiempo. Nos hemos quedado como pigmeos frente a gigantes...»

500 cines cerrados este año

He podido recoger opiniones de este «maestro económico de boca de empresarios potentes y de otros menos potentes...» de provincias. Las opiniones de unos y de otros no son las mismas. Los primeros dicen que los cines de las grandes capitales, Madrid, Barcelona, Sevilla, etc., son los que mayor sobrecarga llevan de impuestos y que son estas empresas las que peor se defienden. Para los de provincias, son los grandes empresarios de Madrid y Barcelona, que están respaldados por fuertes firmas comerciales, pueden sobrevivir al peso enorme de los impuestos, sostener los precios bajos y soportar más o menos bien la falta de libertad en la importación de las películas.

La realidad de unos y otros es que de las 8.322 salas de cines que existen en España, actualmente dos mil tienen abierto un expediente de no pago en los tribunales de la Comisión Mixta, quinientos se han cerrado este año definitivamente y, de los restantes, afirman que pierden dinero.

Con voz ronca y sonora me lo afirmaba un empresario de los calificidos como «fuertes», de Madrid. De los ciento noventa y siete cines que tiene Madrid, más de 60 no sólo pierden, sino que «moribundeán» ya...

Una cita común

Bajo este cielo plomizo que los cerebros económicos del cine presentan, se han dado cita en Madrid. Once años de distancia separan este II Congreso Nacional del que se celebró en 1952. Once años y una perspectiva económica mucho menos risueña «pues, entonces, los cines estaban a la altura del costo general de la vida...»

El temario que ha sido objeto de debate durante los tres días que duró el Congreso en el que Francia, Italia y Portugal enviaron también sus representaciones, ha sido muy variado. Consta de 22 puntos entre los que se destacaban los referentes a la libertad comercial para todos los locales cinematográficos, impuesto único en uno solo; desgracia total de las localidades de un precio no superior a 5 pesetas, y libertad de importación y doblete en un periodo no superior a tres años e inmediato incremento de los cupos de importación de películas.

Dos enemigos: La T.V. y la motorización

Con el dominio de la técnica, los enemigos del cine han aumentado. A mayores comodidades el hombre se acuerda menos de la butaca del cine, la mayoría de las veces incómoda...X

EL MENDIGO ALUCINADO

RIO DE JANEIRO. — España proyecta colocar mil millones de dólares en créditos de exportación a favor de las compañías españolas que exportan a la América Latina, en los próximos diez años, según anunció esta noche el embajador español en el Brasil.

Don Jaime Alba, al hablar esta noche ante una sesión plenaria de la Conferencia Interamericana de la Organización de los Estados Americanos, dijo que una o más misiones industriales españolas visitarían la América Latina para poner el nuevo programa en vigencia. Alba habló a nombre de los observadores invitados especialmente a la Conferencia.

El nuevo programa de ayuda española, dijo el embajador, podría incluir la financiación de proyectos industriales, así como proyectos multinacionales.

Deseamos colaborar (con este programa) en la creación de 40 millones de empleos adicionales para beneficio de nuestros pueblos, a partir de la fecha hasta 1976, dijo Alba.

Así se expresó uno de los ministros franquistas que mendigan dólares en el umbral de la Casa Blanca.

El espíritu comunitario del «Ayllu» y su trascendencia

(Viene de la página 4)

de «gens», de «markas», que tales son los términos europeos que más se aproximan a la definición del ayllu», sobrevivió a la adversidad que aún hoy, a pesar de Constituciones protectoras, se cierne sobre el deshecho habitante de los Andes.

El derecho de propiedad del primer ocupante y usufructuario del comunero ha sido continuamente burlado en la práctica gracias a los leguleyos de que se rodean los latifundistas, los cuales saben distinguir, en las leyes, el espíritu y la letra.

El doctor Francisco Ponce de León dice en *Perú indígena*: «Las comunidades fueron fácil presa de quienes ávidos de riqueza, comenzaron a hacerlas suyas por todos los medios, litigando o la violencia que por los medios legales, las tierras que antes pertenecían a numerosos aborígenes de particulares, formándose así grandes heredades o haciendas. Los antiguos dueños o aborígenes han pasado a ser yanaconas, arrendatarios o aparceros de los nuevos propietarios.»

Los latifundistas acuden a todos los procedimientos, a cual más innoble. Desvían el curso de las aguas, obligan a pagar derecho de peaje, hacen retroceder a escondidas los mojones... No hay artimaña ni burda estratagema que no sea ideada por el ambicioso tratante que, más que la tierra de la comunidad lo que persigue es el mano de obra indígena existente en ella.

Pero el indio se aferra a la tierra y sólo muerto la cede. Los comuneros se continúan siendo un factor de atención para la vida social-económica del Perú. Las estadísticas levantadas cuando el gobierno «de facto» de Manuel Odría iniciaba su administración dieron los siguientes datos:

Comunidades (sólo las registradas): 1.322.
Superficie que ocupan: 4.163.215 hectáreas.
Población: 1.006.586 personas.

Es decir, que una octava parte de la población peruana está directamente afectada al régimen de comunidades, abarcando las mismas todas las ramas agropecuarias y artesanales de la economía nacional, aunque rebasen en cincuenta por ciento el número dedicado a la agricultura y la ganadería.

Hay comunidades florecientes que son una verdadera promesa, como la de Muquiwayu en el departamento de Junín, cuyos miembros, trabajando en las minas del Pasco, consiguieron ahorrar para comprar alrededor de mil hectáreas de suelo a las haciendas. Continuando su programa ahorrador, adquirieron una planta generadora de electricidad que no sólo abastece a la comunidad, sino que cubre el cincuenta por ciento de las necesidades de la ciudad de Jauja. Tienen, además, un molino de harina y, conscientes de lo que significa la

educación para sus hijos, han construido una escuela con capacidad para 300 niños, lo que permite dar cabida en la misma a alumnos no integrantes de la comunidad.

La comunidad de Muquiwayu y aquellas otras descarriadas por los Andes que, libres de vecinos ambiciosos, tienen un presente floreciente, demuestran como sabe adaptarse el indio a la vida moderna sin apartarse de los principios del «ayllu» y cómo la supervivencia rebasa a la línea defensiva-vegetativa para colocarse abiertamente en el campo determinante de la vida del país. Estos indios, conscientes y seguros de sí mismos, han renunciado a la coca y al alcohol, que tienen sumidos a sus hermanos de raza en una embrutecedora existencia con un fondo desesperante, cual refleja una canción ayмара (1). No solamente han mejorado su nivel de vida y elevado el de cultura de sus hijos, sino que les sobra vitalidad y entusiasmo para los que están allende la comunidad.

Los que como Gobineau y Chamberlain hacen del racismo una cuestión de jerarquía de la inteligencia con monopolio de la misma para la raza blanca y, dentro de ella, para la aria, no pueden aceptar la evolución de las razas «inferiores».

Dolicocefalos braquicefalos, prognatistas, índices faciales, pigmentación, peso encefálico: términos y más términos para justificar el dominio de unos hombres sobre otros.

Superioridad que, aunque fuera cierta, no puede justificar, ni siquiera explicar, el estado actual de cosas en todo el mundo, en el que se priva a una gran parte de los seres humanos de medios de instrucción, de higiene elemental, de libertad de pensamiento, alegando, acto seguido, que se trata de seres inferiores que precisan la rienda autoritaria y la tutoría del que ha logrado instruirse, capacitarse.

Las teorías racistas tienen que pasar por la prueba del ácido que colocan en idénticas condiciones a todo el conglomerado humano por más de una generación, cuando un indio logró capacitarse.—Benito Juárez.— Llegó a presidente de los Estados Unidos de México; cuando una comunidad no es atropellada, sabe situarse por encima del medio, imponiendo la solidaridad humana contra la hostilidad y el egoísmo que son norte de la sociedad de nuestros días.

Victor GARCIA
(1) «Nací en noche de tormenta, siendo la lluvia y el viento mi cuna. Nadie se compadece de mí miseria. ¡Maldito el día en que me en-tendieron! ¡Maldito el día en que nací! ¡Maldito sea el mundo! ¡Maldito sea todo! ¡Maldito yo!» (Tomado de «Tierra y Libertad» número revista.)

FANTASIA Y REALIDAD

LA verdad es sólo verdad «humana», falible y variable como todo lo humano.

Lo que está fuera de los acontecimientos humanos no es verdad, sino hecho. La verdad es propia de las creencias, y éstas son acontecimientos psíquicos y, por tanto, vagas y complejas, que no se refieren a un hecho concreto, sino a varios aspectos de los hechos. Las creencias, pues, contrastan con las esquemáticas proposiciones de la lógica, y no se contraponen indefinidamente como verdaderas o falsas, sino que son una mezcla de verdad y mentira. Los que hablan con reverencia de la verdad harían mejor en hablar de hechos y comprender que éstos nada tienen que ver con las creencias. Los hombres se persiguen entre sí porque eran conocer la «verdad». Lo bueno no necesita de disertación ni la moral buena de polémica.

Los hombres de energía pueden fabricar la «verdad» apoderándose del gobierno y persiguiendo las opiniones que no sean las propias.

La filosofía y la ciencia se unen para diferenciarse de las ciencias especiales y llegar a la generalidad de sus problemas por el hecho de ocuparse en la formación de la hipótesis cuando aún falta la evidencia empírica. Todo conocimiento científico, adquirido y probado por métodos científicos, no aspira, como generalmente lo ha hecho la filosofía anterior, a hacer afirmaciones sobre el universo en conjunto ni a la construcción de un sistema comprensivo. Se deduce que la lógica de la filosofía científica no tiene por qué negar la aparente naturaleza incoherente y revuelta del mundo. No considera al mundo como «orgánico», es decir, que por una parte comprendida adecuadamente puede inferirse el «todo». No se trata de deducir la naturaleza del saber, sino de considerar al saber como un hecho natural, como otro cualquiera, sin trascendencia mística y sin importancia cósmica.

La teoría del conocimiento, o del saber, no es la clave mística de los misterios del universo y, las investigaciones tenaces de la ciencia sólo pueden guiarnos racionalmente a descubrirlos humanamente.

El material de los mundos mental y físico es el mismo. La materia sólida es distinta de los pensamientos y del yo persistente, pero si tanto la materia como el yo no son sino agregados convenientes de acontecimientos, es mucho menos difícil imaginárselos compuestos de los mismos materiales.

La física y la psicología se han

aproximado, rompiendo el antiguo dualismo de espíritu y materia.

El gran principio de la física moderna es el del *mínimo esfuerzo*. El empleo de la palabra *dinámico*, para dar sensación de fuerza, es inadecuado. No hay nada dinámico en la dinámica, ya que ésta hace todas sus deducciones de la pereza universal. Y no existe un cuerpo que rijas los movimientos de otro. Así, no deja de ser una divagación metafísica aludir a «grandes leyes y fuerzas naturales».

El realismo sólo aspira a aclarar las ideas fundamentales de las ciencias y a sintetizarlas en una comprensión sencilla de ese fragmento del mundo que la ciencia ha logrado explorar. No sabe lo que hay más allá, ni tiene el talismán que transforma la ignorancia en sabiduría. Si la ciencia es árida y técnica en la actualidad, la culpa es del universo, que prefiere manifestarse de un modo incoherente en vez de hacerlo como lo hubieran deseado los poetas y los místicos, que son los encargados de sublimar la tendencia religiosa que explota en convicción clericales, militares y Estados para la mayor desgracia humana.

Antiguamente se suponía la existencia de algo que se llamaba espíritu, con tres actividades: sentir, saber y querer. Está probado que el espíritu no existe, sino sólo el cuerpo. Todas nuestras actividades son procesos materiales. El «sentir» consiste en incidentes viscerales, especialmente los relacionados con las glándulas. El «saber» consiste en movimientos de la laringe. El «querer» consiste en todos los movimientos que dependen de los músculos.

NECROLOGICA

José San Nicolás

A los cincuenta años de edad nos ha dejado para siempre el abnegado compañero José San Nicolás. Nacido de Alcañiz (Teruel), de muy joven tomó parte activa en los sindicatos de la C.N.T., siendo conocido por su actividad en toda la provincia y en la revolucionaria Zaragoza.

Cuando estalló el movimiento fascista, Alcañiz cayó en manos de los sayones de Torquemada... El compañero San Nicolás, por su astucia y decisión, pudo ganar las filas republicanas.

Días más tarde fue liberado Alcañiz, siendo uno de los primeros que participó a su liberación. Pese a su juventud y debido a su buena fe, ostentó cargos de responsabilidad, hasta que cansado de inactividad salió voluntario al frente de Aragón. Actuando en distintos frentes, se vio obligado de pasar la frontera con la 43. En Francia estuvo momentos pasando nuevamente a España, continuando la lucha contra el fascismo, hasta que por la constante ayuda fascista italo-alemana y la endeblez y complicidad de las democracias, tuvo que abandonar España, que tanto quería.

Liberado de los campos de concentración franceses, vino a los bosques Perigordinos, actuando con los compañeros Espejo, Serón, Membrado y otros, dando cuando pudo por liberar a Francia de la bota hitleriana.

Después tomó parte activa en la F. L. de Villabladiar. Más tarde pasó a engrosar las filas de la F. L. de Bergerac, en la que ostentó varios cargos de responsabilidad. Hasta que la Parca insensible nos lo arrebató para siempre. Descansa en paz, compañero José. Tu destino ha sido el de un hombre que sabe morir antes que doblegarse.

Muchos hombres te precedieron, muchos te seguirán. El ilustre filósofo cordobés, Lucio Amneco Séneca, nos dio el ejemplo abriéndose las venas antes que ser esclavo del monstruo Nerón. Tu compañero José — como tantos hombres dignos —, has preferido que se abran las entrañas de la tierra adoptiva antes que ser esclavo del enano de El Pardo.

Esta F. L. jamás olvidará la pérdida de tan excelente compañero, sumándose al dolor de tu compañera e hijos, y ofreciéndoles nuestra ayuda tanto moral como material. Seguiremos tu ejemplo de lucha, compañero.

F. L. de Bergerac

RETAZOS

EL ESPÍRITU CLAUSTRAL

La terquedad de las instituciones envejecidas persiste en perpetuarse. A eso, sólo cabe una respuesta: Otro tiempo.

Sorbar en la prolongación indefinida de las cosas difuntas y el gobierno de los hombres por embalsamamiento; restaurar los dogmas deteriorados; redorar las cachas; revocar los claustros; volver a bendecir los relicarios; volver a amueblar las supererstitios; abastecer los fanatismos: empujar de nuevo los hisopos y los sables; reconstruir el monaquismo y el militarismo; creer en la salvación de la sociedad por la multiplicación de los paraísos; imponer el pasado al presente, eso parece extraño. Sin embargo, hay teóricos para esas teo-

(Traducción de JUAN.)

PROBLEMAS ORGANICOS

¿Punto final, o puntos suspensivos?

ENTRE los buenos motivos del pasado se encuentran, por ejemplo, los signos, las indoles y los tonos sociales de las *Germanías*. Por el espacio nórdico de la península, hacia el 1838, hombres de acero formaron varias sociedades obreras. A gracia del Pomento de las Artes, de Madrid, especie de ateneo con sus notas simpáticas, en tiempos idos, según la preciosa obra «El Proletariado Militante», con gusto, en arrabales y pueblos, Comisiones Informativas. Siempre según las necesidades, el Sindicato reuniendo, automáticamente, las Sección de los Labores Alimenticios (Campo, Azucareras, Conservas, Carnicerías, Restaurantes, etc.); Sección de las Labores Constructivas (Edificación, Obras públicas y otros); Sección de las Artes Decorativas (Bosques, Ebanistería, Vestidos, etc.); Sección de las Artes Vestimentarias (Hilados, Curtidos, Guarniciones y otros); Sección de las Industrias Metalúrgicas (Hierro, Fundiciones, Joyería, etc.); Sección de las Industrias Químicas (Carbón, Electricidad, Vidrio, Cera y otros); Sección de las Artes Gráficas (Papel, Prensa, Litografía, etc.); Sección de las Labores Transportivos (Ferrocarriles, Coches, Marina y otros), y Sección de las Labores Idóneas (Magisterio, Espectáculos, Medicina, Funcionarios, Limpieza, Peluquería, etc.). Comisiones Seccionales. En puntos precisos de la comarca, por ejemplo, Subsección de las Labores Alimenticios. Subcomisión Seccional. El Sindicato subdividido en Alianzas Profesionales. Subcomisiones Consultivas. Fábricas, talleres, etc., Subcomisión Sindical o Delegado Sindical. En establecimientos colectivos (Entente Laboral), Subcomisión Gestora y Delegados Sindicales.

En valioso tejido, los Sindicatos directamente concertados por recias Federaciones Sindicalistas. Cada una de ellas, Comité Regional. Las Secciones hiladas por eficaces Unión Constructiva, Unión Vestimentaria, etc. Comités de España, en cuadro feliz, no únicamente, desde luego, todas las Colecciones regionales. En lo mismo, las Federaciones, en la península, genérica, la de los hombres que se entregaron a la búsqueda del logro de la unión y del apoyo entre sí de los ilotas, arrastrando los mayores atropellos del mundo. Entrega aguda la de enfrentarse al egoísmo burgués, contra el abuso y la injusticia respecto de los trabajadores. Ningún homenaje más meritorio que el de los entes que en su tarea han sufrido, inclusive, la inquietud, el dolor y la tortura de su mujer y de sus pequeños. Sin duda, el asunto de las situaciones es cada día más complicado. De aquí ciertos juicios sobre las clases. Ahora, bien, para el triste operario que sale de las fábricas, el sentido de algunas opiniones no puede convencerle. No obstante, como es sabido, dase aquello de los que van variando de parecer, según alcanzan mejores puestos. El personal técnico va en continua progresión. Con ello, al mismo tiempo, juega el patrono. For tal, es indispensable el máximo esfuerzo de buena atracción en las diversas ocupaciones. Así, siempre por el mayor grado de acción vigorosa. Personas, sin ser intrigantes, desean encontrar en el cuadro o medio de defensa, un calor, en más, las que sienten el frío y algún proceder de su propia familia. Según cuenta en torno, es entendido el delegado sindical. Esa condición de fuerza, desde luego, implica bondad, energía, tacto y prestigio. Sin dano a la clara y recia fisonomía, sin mena del matiz esencial libertario, debe procurarse, en todo lo posible, no obstante el caso de las alianzas circunstanciales, la conquista de las partes buenas, por la presteza, el afecto, la compañía, la seriedad y el respeto.

El Sindicato Único de Trabajadores. De carácter comarcal. Junta Administrativa. Simple en sencillas demarcaciones y más dividido en radios complejos. Cámaras de Enlace Sindical.

Con un sentido comarcal, la Cooperativa General de Consumo. Simplificada en circunscripciones modestas y más dividida en considerables y fuertes territorios, a tenor de las necesidades. Junta Administrativa. En arrabales, villas menores y agregados, siempre en el plano de lo posible, las Guildas de Apoyo Mutuo. Comisiones Informativas. En lo preciso, la Cooperativa comprendiendo, automáticamente, las Secciones de las Ramas Nutritivas (socios agricultores, panaderos, cocineros, etc.); Edificadores (albañiles, estuqueadores, mosaistas y otros); Amuebladores (aserradores, aleros, barnizadores, etc.); Vestuarias (tejedores, sastres, curtidores, zapateros y otros); Mecánicas (fundidores, relojeros, ajustadores, etc.); Drogueiras (jaboneros, ópticos, gasistas y otros); Ilustrativas (fotografadores, tipógrafos, encuadernadores, etc.); Transmisoras (ferroviarios, telegrafistas, tranviarios y otros); Comprementarias (profesores, dentistas, funcionarios, peluqueros, etc.). Comisiones Seccionales. En torno, en asientos favorables, por ejemplo, la Subsección de las Ramas Nutritivas, etc. Subcomisiones Seccionales. La Cooperativa General subdividida en Alianzas Gremiales (socios harineros, chofers, marmitistas y otros). Subcomisiones Consultivas. Establecimientos de ventas, depósitos, clínicas, casas de reposo, etcétera, en Enseña Especial, con Delegado de Gestión o Subcomisión Gestora y Delegados Sindicales.

Conclusión. ¿por qué ambicionarla? Precisiones, eso sí, visto que no hemos «contactado» estoy precisado a formularlas. Vayamos a ellas. La C.N.T. de España se componía de sindicatos que agrupaban obreros «sindicalmente apolíticos». El carnet político de cada uno (dos que lo tenían) tenían que guardarlo en el bolsillo. La C.N.T. del exilio, sin sindicatos, se compone, en principio, de elementos estrictamente libertarios. No es, aquí la sindical instrumento de la lucha de clases, sino de mantenimiento de valores morales y de jaque a la tiranía peninsular. Las mejoras materiales la C.N.T. las ha conquistado siempre en el tajo y en la calle, jamás mediante las disposiciones parlamentarias. A esto —la adquisición de ventajas mediante esfuerzo propio, directo— se le llama acción directa, que no hay que confundir con la acción brutal motivada por la presencia impositiva y drástica del Estado, totalitario, democrática-capitalista, o democrática-popular que sea. La cooperación con los partidos políticos de izquierda implicaría en nosotros abdicación de los principios antiautoritarios y cooperación con los regímenes de presión u opresión instituidos. Un republicano puede votar monárquico y un dinástico elevar a un anti-realista por motivos tácticos de la política, y partidariamente que-

dar en su puesto. Un antiestatista adquiribles por nosotros mismos. Sentado, a nadie se le da nada, a no ser una vil limosna. Aparte de que no siempre los personajes de «izquierda» son fieles a los postulados del pueblo. Solamente Pi y Margall pudo decir, por honradez de pensamiento: «Yo soy republicano; mi hijo será anarquista», puntualizando con ello la evolución moral de la especie. Pero, ¿y los tránstugas Salvatella, Lerro, Melquides Alvarez, Pérez Madrigal y tantos otros, tras los cuales fueron los votos de proletarios durante años, acumulando no más que desengaños, y energías en la nada? Si por las ventajas materiales que se imputan a la evolución política hay que votar y votar durante toda la vida, el proletariado de los años 10 y 20 de este siglo debía elegir al reaccionario Eduardo Dato, promotor del Trabajo (75 por 100 del jornal percibido) y de la Ley para el establecimiento nacional de las Ocho Horas; leyes que los sindicalistas corrigimos conquistando el jornal entero para los accidentados y otras ventajas que fuimos añadiendo cual hemos relatado en estas mismas páginas; y cuando las ocho horas datistas fueron promulgadas por la Monarquía, los sindicatos ya las había hecho efectivas en los principales centros industriales y agrarios. Amigo Torné, nuestra lucha es otra que la política, y ella no debe degradar a nadie con principios de avance ilimitado. Una fuerza pura, de reserva revolucionaria, debe quedar vigilante para que el espíritu de avanzada no se duerma en sus laureles dando pie al resurgir cavernario, cual ocurrió durante la Primera y en la Segunda republicas. La incapacidad social de los políticos de adelante se reveló en el campo andaluz, al punto de motivar diversos Casos Viejas, cuya crudeza represiva no concieron los sublevados del 10 de agosto en Sevilla. Aranjuez y Madrid. ¿Y el fiasco de un Gobierno republicano en julio de 1936, a pesar de ser fuerte electoralmente y de tener las riendas del Poder en sus manos? Ya vistas como en tan dramática ocasión los que nunca votaban aporran su palabra y su hecho afirmativos. Y ya vimos cómo las embriagadas candidaturas quedaban sin efecto ante la violencia del ancestro encarnado por curas, banqueros y militares.

En estas condiciones, la coincidencia es posible —como tú afirmas—, pero a base de acción directa, de pueblo unido para la defensa y para unas realizaciones que, en desarrollo político normal, incluso a la gente de izquierda se le antojan exageradas. Querido Torné, cuanto deo dicho reducir la jornada de trece horas a ocho, y a menos durante nuestra República. Sería una candidez impropia de la gente experimentada que somos, confiar en adelante a delegados al Parlamento, la consecución de mejoras.

JUAN FERRER

BOURG-MADAME Y GURS 1939

(Viene de la pág. 4)

ticulos a condición de que acudiríamos a misa los domingos y que los niños frecuentaran el catecismo. Mi querida madre rehusaba con dignidad y orgullo todas las viles maniobras de estas malas cristianas, arrojándolas escaleras abajo. Todas estas necesidades materiales y otras morales, constatando el abuso del cura y del capitalista, únicos amos en la sociedad, me convirtió en uno de esos revolucionarios que hoy sufren las mismas calamidades que nosotros sufrimos por haber defendido la paz, la «fraternidad y la libertad de los pueblos». «Es que tienes manta o algo para cubrirte contra la intemperie de la noche que se acerca, José Miguel?» —Sí, Nines; tengo una manta de una de las últimas distribuciones que se hicieron en Orgañá y que yo, por haberla extraviado en la retirada, me remitieron con privilegio, que, por cierto, el fuego me mordió una de sus esquinas calentándose en las cercanías de Puigcerdá. Ella, creo, podrá evitarme la penetración de las heladas en mis delicados huesos, molidos por tanto revolcón dado por el suelo. —Oye, José Miguel, ¿disepones de navaja, cuchillo o algo por el estilo que nos pueda auxiliar para construir una choza estilo primitivo que nos albergue parcialmente? —Pues, fatalmente, la única navaja que poseía y que me regaló Pascual, mi amigo íntimo, que murió acrobilado por el ruego cobarde de los «Ca-pronis» abrazado a un poste telegrá-

fico en el preciso momento en que las autoridades francesas abrían la frontera, los gendarmes se apropiaron de ella, así como del encendedor que mi hermana mayor me había regalado un año anterior para mi cumpleaños. —¿Lástima, pues sin herramienta mal nos las veremos para construir un cobijo que provisionalmente pueda resguardarnos de los frios y heladas de este corto pero inclemente mes del año. —Creo, Nines, que nos van a distribuir una lata de sardinas en aceite para cada seis individuos y un pan por veinticinco. —Procuremos, José Miguel, que una de esas latas quede en nuestro poder una vez vaciada de su contenido, para poder con ella reemplazar el servicio que nos hubiera rendido la navaja es decir cortar los terrones que deberán cubrir nuestra vivienda provisional. —Oye, Nines; me parece que un gendarme se acerca a nosotros. —¿Entre vous tous, quelqu'un parle français? —Oui, moi. —¿Qué est on nom? —Nines. —Nines, comment? —Nines seulement. —Bon, voilà. Vas jusqu'à l'entrée du camp avec ce bon de ravitaillement. D'abord combien êtes-vous ici? Vingt, dit l'un; non, vingt-quatre, dit l'autre. Laissez-moi compter : un, deux... vous êtes exactement vingt-quatre; il vous faut donc six boîtes des sardines et un pain... vous sortez gagnant d'une portion de plus. —Espérame, voy al abastecimiento —lanza Nines—. Algo después. —¿Eh! aquí me tenéis con seis latas de sardinas y un pan redondo; dicen ser tradición de la campaña francesa. —Tradición o no tradición, lo que deberían hacer es aumentar la ración —dice uno—. —Veamos. ¿Cuántos sois ahí? —Cuatro. —No. Reuniros seis. ¿Y estáis? Los primeros; aquí tenéis una lata de sardinas. —Vosotros allí —dice José Miguel—. Coged esta lata. ¿Qué torpe, se le ha tenido que caer al suelo! —Vosotros, ¿no os movéis? —dice Nines—. Aquí va la vuestra. —Los de la fogata, no arriremos tanto al fuego y venir a recoger la lata —se oye una vez. —Los que divagan pensando en el sexo débil, viendo las niñas que los abrazan. Ahí tenéis las sardinas que os consolarán momentáneamente de vuestra melancolía —dice José Miguel—. —A ver, los que quedamos. Hagamos nuestra repartición —propone un maño. —No protestar —ruega Nines—. El aceite se repartirá cuando todo el mundo posea su ración de pan, que igual se distribuirá. —¿Quién es el que corta las raciones de eso? —Inquire uno. —¿Dadme ese pan —reclama un vaso en mal castellano— lo que reparta. Tras de un rato: Aquí tenéis 25 raciones, una para cada uno y sobre un trocito que se rompió cortando. ¿Qué hacer con él? —Dárselo a Nines, que es el más joven y a quien más falta le hace —sugiere un viejo artificio. —Que se lo repartan entre él y José Miguel —claman unos cuantos a la vez. —Bien —dice Nines—. Toma la mitad, José Miguel. Luego: —Ahora con la lata procuremos cortar los terrones helados que servirán

de techo de la choza —pide José Miguel. —Mientras tú los cortas —dice Nines—, yo voy a procurarme ramas de árbol de río que han de servir de sostén. —Bueno, José Miguel —concluye Nines—, la barraca ya está lista, hora es de dormir. —¿No te parece, Nines, que la choza es un poco pequeña? Mi pies sobresalen de ella. —Lo mismo me pasa a mí —reclama Nines—. Pero, apretándonos y con nuestras mantas, no creo que pasemos mucho frío. —Transcurridos dos meses de esta existencia, noche por noche, día por día: —¿Sabes, José Miguel, que mañana nos trasladarán a Septfonds? Dicen que es un campo apropiado para alojarnos decentemente —se le oye decir a Nines. —Ya estaba al corriente, pero se me pasó el decirlo. Nos embarcamos en Tour de Carol, pero hasta ahí nos conducirán a pie y por carretera los gendarmes. Y en columna de a tres. —¿Crees, Nines, que Franco durará mucho tiempo como dictador de España? —No lo creo, José Miguel. En España nunca duraron mucho las dictaduras y creo que la de Franco durará menos. Todo depende del asunto internacional. —Unas chicas cruzan la carretera. —¿Vaya una rubia la que acompaña a ese! —prorrumpen Nines. —¡A mí las rubias nunca me entusiasmaron —contesta José Miguel—. Una morena garbosa, con la belleza de Venus, me incita más hacia el sexo femenino. —Un automóvil se para junto a los expedicionarios. —Salut, les gars! Prenez ça, quelques paquets de cigaretes, et Vive la Révolution du peuple espagnol! Y el hombre se aleja, sin más. —Los cigarrillos son distribuidos rápidamente en un bullicio de reclamaciones. Todo el mundo está ya instalado en vagones de mercancías que los conducirán al tristemente célebre campo de Septfonds. Gritos, frases dulces o barbaridades son dirigidas a las muchachas que el tren adelanta en su ruidosa marcha. —Oye, guapa, eres toda besos! —dice uno de ellos. —¿Eh!, rubia platino, ¿va a sé la mare de toos miijos! —Se oyen cantos revolucionarios como «Amarrado a la cadena», «La Internacional», «Hijos del pueblo» y «A las Barricadas». Al atardecer llegarán a Septfonds, en donde esperarán a campo descubierto y con lluvias diluvianas que les calaría las ropas y los huesos en espera de una semana para poseer una barraca en la que dispondrían de 50 centímetros de espacio vital y la cual quedaba a descubierto por el lugar que más sobaba el aire. —¿Sabes, Nines, que esta gente quiere matarnos antes que lleguemos a viejos? —dice José Miguel—. Me pregunto cómo saldrán de tal sufrimiento físico y moral estos valerosos viejos. Los reumatismos aniquilan a muchos de ellos. —Es inhumano —conviene Nines— que cometan estos atropellos en nombre de una civilización y de una humanidad que no comprenda el sufrir de los oprimidos. —Esta gente, Nines, cree encerrar en este campo a los prisioneros alemanes de la guerra de 1914 y no sabe hacer la diferencia entre quienes lucharon por defender la justicia y la libertad y los que contrariamente deseaban abolir las pocas ventajas que la colectividad productora ha adquirido con grandes sacrificios. —Se oye el altavoz del campo requiriendo de los vasos que se presenten con sus papeles a la oficina con miras a trasladarlos al campo de Gurs, situado en los Bajos Pirineos.

—¿Qué hacemos, José Miguel? ¿Nos presentamos? —Creo que haríamos bien, pues mientras se viaja la existencia se hará más llevadera que supeditados a vegetar en este estrecho campo. —Bueno, pues vamos a la oficina —dice Nines. —Una vez en ella: —¿Etes-vous basque? —Oui. —¿Avez-vous des papiers? —Oui, Voilà. —Trés bien. —Partez dans votre baraque. On vous avertira par haut-parleur. José Miguel sale de la oficina. —¿Salistes bien de la empresa, José Miguel? —Sí. —Bueno pues, esperemos los acontecimientos. —Un día: *Que tous les Basques soient prêts avec leurs valises à la sortie du camp.* —Llegó la hora, Nines —dice José Miguel—. Veremos lo que Gurs nos reserva. José Miguel volvería a España, cansado de tantas prosimicuidades y miserias, para reunirse con su madre enferma. Nunca se supo más de él. ¿Qué suerte le reservó Franco? En cuanto a Nines, continuaría el calvario del exilio, luchando en las filas de la resistencia francesa contra los invasores alemanes, saliendo indemne de la tragedia para volcarse de lleno a combatir el franquismo por todos sus medios, permaneciendo siempre activo, y siendo hoy todavía uno de los que no ha cesado de combatir formando parte de la gloriosa Confederación Nacional del Trabajo y del Movimiento Libertario, organismos únicos que defienden sinceramente los intereses del pueblo español. Que la juventud de nuestros días vaya tomando ejemplo, y que todos en conjunto desarrollemos la fuerza que requiere el pueblo para destruir el aparato opresor que mantiene a los trabajadores esclavos, volviendo a hacer de España el país libre que aporte su ciencia en beneficio común de la humanidad. Félix ALVAREZ FARRERAS

ADMINISTRATIVAS

Julio Sanz, St-Benin (Nièvre). Recibido giro 18,50 F. Pagados «C. S.» y «Umbral» 31-12-65. —Ganzarran, Bomas (Gers). Giro 45 F «C. S.» y «Umbral» 31-12-66. Conferencia y donativo «Umbral». —Caro, Foix (Ariège). Giro donativo del compañero Foix, 25 F a pro ancianos y 25 pro España. —Lou Isidoro, Montreal (Aude). Giro 2-12-65. Pago «C.S.» 366 y «Umbral» 1965. Aclara. —Serrallors, Lima (Perú). Recibido cheque para Librería. Precios catálogos. El tercero no ha salido aún. No enviaremos sin confirmación. —Juan Marquez, Arles (B.-du.-R.). Con tu giro pagas «C. S.» y «Umbral» 31-12-65. —Requena Luis, Dordogne. Con tu giro de 37 F pagas «C. S.» y «Umbral», hasta el 31-12-65. —José Fernández, Tarascon (B.-du.-R.). Giro 28,50 F «C. S.» núm. 382 y «Umbral» 48. —Juan Silles, Rennes (I.-et-V.). Pagados «C. S.» hasta el 31-12-65, con tu giro de 25 F. —Arranz, Gouffran (Var). Con tu giro queda arreglada cuenta hasta 31-12-65. —Garzon, St-Henri, Marseille. Giro de 82 F «C. S.» hasta el número 381 y «Umbral» número 47. —Pérez Clemente, Entraigues (Aveyron). Recibido giro 13 F. Pago «C. S.» 31-12-65, «Umbral» 30-6-65. —GRUPO LUISA MICHEL, PARIS —El 12 de enero a las 9 de la noche conferencia de Aristides Lapeyre, en el Palais de la Mutualité, sobre el tema: *Un anarquista individualista. Nietzsche.*

COMUNICADOS

FIESTA DEL NIÑO EN MONTAUBAN
Solidaridad Internacional Antifascista (S. I. A.) invita a la gran Colonia Española de Montauban a asistir numerosa a la tradicional Fiesta del Niño que tendrá lugar el día 16 de enero de 1966 en la Casa del Pueblo de esta villa con la invitación de Monsieur le député-maire. Como todos los años los niños serán obsequiados con una merienda al mismo tiempo que un espectáculo de variedades de gran valía correrá a cargo del renombrado grupo «Terra Liliure» de Toulouse, el cual deleitará de los pequeños a los más crecidos. S. I. A., que es un organismo altamente humano y solidario, al querer obsequiar a todos los niños en el principio de un Nuevo Año ha sido con el anhelo de mantener el espíritu de solidaridad que mutuamente nos debemos unos a otros y con el deseo también de forjar a los que serán hombres y mujeres, mañana, dentro de la misma concepción altruista. Nuestra fiesta dará comienzo a las quince horas en punto. La Comisión de Fiestas de S. I. A.

EN SAINT-ETIENNE
Organizado por S. I. A. y en colaboración con el Grupo Artístico próximo 16 de Enero a las 15 h. «El Progreso» de St-Etienne, el «Amicale Michelet», los Passemontiers, se celebrará un interesante festival presentando en juguete cómico *La Bolsa o la Vida original* de V. Castro Le y en la segunda parte un escogido y veloso elenco de Variedades rivalizará en granjearse la simpatía y aprobación del auditorio. Hacer compatibles la diversión y el espíritu de Solidaridad es, la cordial invitación de S. I. A. a todo el departamento.

PRO COMPANEROS ANCIANOS
F. L. Paris: José Valverde, 5 F; Martínez Félix, 5; Vicente Bielsa, 10; José Arpal, 10; Jaén, 5; Guillén Isidoro, 5; Camilo Otero, 10; Andrés Martí, 16; Vicente Espinosa, 10; Cuende, 5. V. Toledano, 1. Metz: Alvaro, 10. Neully-Plaisance: Mendoza, 5. Una compañera de Paris, 10. Notsy-le-Sec: Santos Pedro, 5. Grupo de quimicos de Ivry-Thiais, 50. Criach de Paris, 5. Prada, 10. Bourges: Saturnino Plaza, 8. Jacques et Berthe de Paris, 10. Le Havre: Alípio Rodríguez, 11, 10. Poitiers: Luis Capdevilla, 4, 50. Manent de Paris, 10. R. Llop, 10. Paris: Prada, 10. Italia: Sol y Nydie Pereira, 30. Gómez-Le-Rot: Castellvi, 10. Nive: R. Chóisy, 25. Un amigo de Foix, 25. F. L. de Dreux: 107. Lyon: Amador, 5. Fontainebleau: Cortés Pérez, 3. Juan de Orán, Aix-en-Provence, 5. Roquefort-Les-Pins: Lucien Allende, 20. Castelsarrasin: Riera, 34. Longjumeau: Julia Tella, 13. Speredes: Michaud, 10. F. L. de l'Aube, 100. Total, 628,50 F.

REGIONAL CATALANA
Agrupación Lyonesa
En fecha 12 de Diciembre 1965, quedó constituida la Agrupación Lyonesa de la Regional Catalana en Edilio. Por lo cual, se convoca a todos los compañeros que hubieren pertenecido a dicha Regional, antes del exodo de 1930 o después, o eventualmente a todos los compañeros que quisieran pertenecer a la misma, sea de Lyon o de sus alrededores; a su asamblea general de información, que tendrá lugar el día 23 de enero de 1966 a las 9 de la mañana, en la Sala C.N.T. nº 1 del Palais du Travail, Place de la Liberation nº 9 en Villeurbanne.

La obra literaria de V. BOTELLA PASTOR
«Porque callaron las campanas» 9,50
«Así Cayeron los dados» 8,00
«Encrucijadas» 8,00
«Tal vez mañana» 13,00
De venta en esta Administración

«HIJOS DEL PUEBLO» Y «A LAS BARRICADAS»
La F. L. de Thiais notifica que está en curso de reedición el disco, *microsurco-45 revoluciones*, «Hijos del Pueblo» y «A las Barricadas», por lo que a quien interese, puede formular los pedidos, sea a los servicios de librería de «C. S.» o «Espoir», pues en breve estará nuevamente en venta.

UN AÑO MAS

Finaliza un año más. Quienes al hacer balance, comprueban que la gallina de los huevos de oro sigue poniendo, lo celebran a su modo. Con el día que, de una u otra forma nos sacan, han montado una gran fiesta a la que se presentarán artistas de fama ansiosos de propaganda y profesionales del arte dramático, quienes se harán creer que, tanto ellos como las autoridades españolas, os quieren con amor de padres. Hasta quizá hayan algunas lágrimas para que la Televisión española se lleve unos metros de película y así que vean los de dentro de la Península como lloran de pena los de fuera porque «España solo hay una», y los felices son los que no han podido salir de ella. Hasta representantes del Gobierno español actuarán como artistas comprometidos si son capaces de aprenderse de memoria y recitar con aire de naturalidad lo que les habrá preparado por escrito algún secretario como motivo de la fiesta. Los de la Camarilla, la «claque», las aves negras y de mal agüero y algún que otro sordo, aplaudirán al final las palabras que repetirán los altavoces como un disco rayado. Al final la Televisión recogerá el sonido de estos aplausos que le servirán para demostrar la adhesión de la colonia española de Frankfurt a los representantes del Gobierno español y por lo tanto al General Franco. Pero los españoles de la rubia y de la idea, los españoles que viven en Frankfurt y no pueden tolerar que se comercie con el drama de un pueblo que abandonó sus lares para adentrarse en lo desconocido porque lo conocido era francamente malo y pasó, y así y seguirá pasando amargos momentos de separación y de violenta lucha por lograr unir a su familia, no están dispuestos a que la opinión pública quede informada de su pasividad o de su inexistencia. Los españoles sabemos por qué motivos tuvimos que salir y no podemos contemplar impávidos como la «España de charanga y pandereta» ahoga los gritos de los trabajadores encadenados, los llantos de los hijos

cuyo padre cumple condena por exigir parte de sus derechos, los estudiantes que mendigan trabajo por estar viudas aunque sus maridos viven, pero presos. No podemos dejar de pensar en la suerte de los estudiantes y profesores maltratados y perseguidos ni en la suerte de miles de exiliados, condenados a no ver a sus familias y vagar sin rumbo por el simple hecho de querer a España con amor de hijos y defender a su pueblo con amor de hermanos. Nosotros, junto con todos aquellos que quieren unirse a nuestra protesta, protesta digna y justa en honor de quienes ofrecen sus cuerpos al sadismo de la Guardia Civil y a la soldadía de las celdas de castigo, celebraremos algo muy diferente a una fiesta. Nos manifestaremos en silencio: sin hablar con el compañero, sin fumar, en huelga silenciosa pero vigorosa y firme por las calles del Consulado español en Frankfurt. Ni que decir tiene que la policía estará allí, esperándonos. Pero esta policía no es la Guardia Civil. Ella está para defendernos, no para maltratarnos. Si tienen cerrada la calle hay que continuar la manifestación silenciosa por donde ellos nos permitan. Pero sin atomizarse. ¡Esto no es España! Aquí la protesta, si va acompañada de un sentido del orden, no está prohibida. Llevad pequeñas pancartas donde se expresen vuestros deseos. Cartones, papeles pegados a vuestros cuerpos y escritos en español o alemán. Compañeros: Nos encontraremos en el Consulado a las cinco de la tarde, hora en que comenzarán a oírse los eructos de algunos hartos. La manifestación terminará a las siete de la tarde. El día elegido por quienes al eructar se acuerdan de nosotros es el 19 de Diciembre, domingo. Muchos de nuestros compañeros estarán en España, viendo después de larga separación a sus familiares. Quizá por esta causa no seamos de masiados. Pero no importa; los que vamos representamos la existencia de

la disconformidad y por ende la exigencia de Justicia. Nuestra misión es pasear en silencio la bandera de nuestra protesta. Salud a quienes no podáis venir. Procurad demostrar vuestra solidaridad de algún modo. Todo por España y su pueblo. Nada por quienes ensucian con su conducta la historia triste de España.

la existencia de los puntos con existencia de una cooperativa local, y donde los esmerados y cuidadosos hombres de la C.N.T. estuvieron dentro de la misma, con sus bellas esperanzas. Con un sentido comarcal, la Cooperativa General de Consumo. Simplificada en circunscripciones modestas y más dividida en considerables y fuertes territorios, a tenor de las necesidades. Junta Administrativa. En arrabales, villas menores y agregados, siempre en el plano de lo posible, las Guildas de Apoyo Mutuo. Comisiones Informativas. En lo preciso, la Cooperativa comprendiendo, automáticamente, las Secciones de las Ramas Nutritivas (socios agricultores, panaderos, cocineros, etc.); Edificadores (albañiles, estuqueadores, mosaistas y otros); Amuebladores (aserradores, aleros, barnizadores, etc.); Vestuarias (tejedores, sastres, curtidores, zapateros y otros); Mecánicas (fundidores, relojeros, ajustadores, etc.); Drogueiras (jaboneros, ópticos, gasistas y otros); Ilustrativas (fotografadores, tipógrafos, encuadernadores, etc.); Transmisoras (ferroviarios, telegrafistas, tranviarios y otros); Comprementarias (profesores, dentistas, funcionarios, peluqueros, etc.). Comisiones Seccionales. En torno, en asientos favorables, por ejemplo, la Subsección de las Ramas Nutritivas, etc. Subcomisiones Seccionales. La Cooperativa General subdividida en Alianzas Gremiales (socios harineros, chofers, marmitistas y otros). Subcomisiones Consultivas. Establecimientos de ventas, depósitos, clínicas, casas de reposo, etcétera, en Enseña Especial, con Delegado de Gestión o Subcomisión Gestora y Delegados Sindicales. (Terminará en el próximo número)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64

Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.O.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C.

LECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

La C.N.T. al orden del día España al día

NO es cierto que la Confederación Nacional del Trabajo haya quedado en entelequia como interesadamente por ahí se afirma. Solamente, nuestra sindical anarcosindicalista atraviesa su crisis de derrota episcópica, como la sufren en España y en el exilio los partidos socialistas, comunista, pumista, republicanos y autonomistas. La propia U.G.T. está, inevitablemente, en el mismo caso.

Para fracasar, para sentir un abandono del pueblo que trabaja, habría sido preciso que los trabajadores en mayoría hubiesen salido de la CNT en circunstancias normales, es decir, que sin la concurrencia de una guerra implacable el proletariado del país se hubiese desengañado de la actuación y de la orientación de nuestro gran organismo y optado por deslizarse hacia otros sindicatos, progresistas, marxistas o vaticanistas. Y como no hubo tal; como medió una guerra clericalmilitarista (según la moda, fascista) meditada en el extranjero e impulsada por estado mayores alemanes, italianos y españoles, la C.N.T. pereció, momentáneamente, por aplastamiento inevitable. ¿A qué sector antifascista no le ocurrió en la España de 1939 semejante desdicha? ¿Cuánto la fuerza reaccionaria internacional del franquismo fue tan fuerte y decisiva, qué sector de opinión podía librarse del terrible resultado que a todos nos reservó la suerte?

EL LIO PADRE. MIENTRAS CASTRO COMERCIA CON FRANCO

MADRID. — Once mil seiscientos cubanos hay en España, según datos facilitados por la organización cubana de ayuda a refugiados. De esa cifra, dos mil viven en Madrid, mil quinientos en Barcelona, y el resto en Galicia y Asturias.

Los exiliados cubanos, que comenzaron a llegar a España en 1961, lo hacen en gran parte con el propósito de continuar viaje a los Estados Unidos. En España un gran número son acogidos por instituciones asistenciales, como Auxilio Social, Cáritas y la Asociación Cubana de Beneficencia. En Auxilio Social comen diariamente unos mil quinientos exiliados.

Pocos de los cubanos consiguen trabajo en España; un cinco por ciento aproximadamente. Una parte lo hacen en empresas montadas por los propios cubanos, que ya poseen cuatro grandes supermercados, diez cafeterías, cuatro agencias de publicidad, dos fábricas y varios comercios.

Un siete por ciento de los cinco mil cubanos que tienen residencia fija en España, se han establecido montando un negocio o industria, y realizan inversiones que superan los 100 millones de dólares.

El espíritu comunitario del «Ayllu» y su trascendencia

UNA de las fases más interesantes que presenta el indio andino es la que hace referencia a sus comunidades, en las que hay verdaderos ensayos colectivistas y comunales que no pueden ser ignorados por quienes confían en la solidaridad humana y en la terminación de un régimen basado en la explotación del hombre por el hombre.

Las comunidades tienen sus orígenes en el preincásico «ayllu», el cual se pierde en la nebulosa de la prehistoria americana. Lo más probable es que el origen del «ayllu» sea paralelo a la conversión del nómada en sedentario. Varias familias reunidas en un suelo, al que van a arrancar el sustento y sobre el cual los descendientes darán carácter de continuidad a la obra iniciada, ensanchando los límites roturados a medida que las familias se vayan multiplicando.

CONSECUENCIA DE LA EXPLOTACION DE LOS TRABAJADORES

MADRID (OPE). — Afirma un filósofo que la gente en general razona bastante bien partiendo la mayoría de las veces de premisas falsas.

«A B C» pregunta cómo puede estar ocho meses sin funcionar el ascensor del parador de lujo situado en Córdoba. Contestar que no funciona porque no lo han arreglado equivaldría a decir que un tren ha descarrilado porque se ha salido de los rails. Hay que ir más lejos para establecer una conclusión razonable.

Esto nos lleva a pensar que no se ha arreglado el ascensor del parador de lujo por la misma razón que se descarrilan tantos trenes en España. Los hombres trabajan gustosamente cuando encuentran en el trabajo una compensación satisfactoria. Treinta años de problemas interminables en la economía doméstica inclinan al trabajador de España a la desidia y al deseo de burlar de alguna manera a sus explotadores. Las cosas se tuercen y los resultados son los que vemos.

RECUERDOS IMPERECEDEROS BOURG-MADAME Y GURS 1939

—¿Qué edad es la tuya, José Miguel?

—Pues, me parece haber cumplido dieciocho años; pero con este trajín de la guerra, he llegado a perder la noción del tiempo. ¿Y tú, Nines? Parece ser más joven que yo.

—Creo que sí, José Miguel, pues cumplí mis dieciocho años el próximo mes de junio, es decir, dentro de cuatro meses.

Así empezó el diálogo entre estos dos jóvenes combatientes de la Revolución Social, en tierras francesas, advenidos hombres antes de tiempo, consecuencia de los acontecimientos políticos y sociales que desde hacía algunos años atravesaba España, particularmente de 1936 a 1939, años de lucha a vida o muerte contra el fascismo español e internacional. Pero continuemos ilustrando a nuestros lectores con esta verídica narración que nos hacen estos tiernos defensores de la justa causa del pueblo ibérico.

—¿Qué fue lo que te decidió, José Miguel, a alistarte voluntario en las milicias del pueblo?

—Analizando el mal estado general del pueblo, su precaria situación económica que no le permitía desarrollarse normalmente, constatando las ventas y traiciones de sus hombres políticos y de Estado; viendo diariamente las miserias materiales y morales en los hogares de mis amistades y amigos, así como la mía propia —pues sabrás que me quedé huérfano de padre siendo todavía un niño—, desvelándose mi propia madre por resolver el problema de aportar el pan diario a mis dos hermanos mayores, pero de tierna edad como a mí mismo, haciendo de tripas corazón para abrirse paso entre las dificultades eco-

C. N. T. DE ESPAÑA EN EL EXILIO F. L. DE BEZIERS

16 DE ENERO DE 1966

Cita de honor contra el régimen fascista español. Concentración confederal y anarquista en Béziers. Obreros y confederales españoles, organizad autocares de todas las partes de Francia. Hagamos de esta fecha un día de protesta internacional.

CHISPAS

La risa, como el llanto, son dos necesidades físicas del individuo.

Rie, llora, come, duerme, cabalga, y anda, cuando tengas necesidad de hacerlo.

Sin avergonzarte de ninguna manifestación inherente a tu naturaleza.

«Los hombres no lloran». El corcho tampoco.

La cosa del estusado es irreprimible y no la aguantamos. ¿Por qué reprimir el llanto cuando muere la madre?

La persona más enteca, la que no llora por nada, teme a la cebolla

CHARLATANERIA DE CIRCUNSTANCIAS

COMO es ya habitual, al darle el portazo al año viejo, los que se consideran facultados para regir el vivir de los demás, han discurrido a su antojo para hacer patente su obra que, naturalmente, no ha podido ser menos que ejemplar. Y ello, la que podríamos llamar engolada inmodestia queda atenuada cuando el que habla, el que proclama que su obra acumula mérito sobre mérito, sabe que públicamente puede hallar respuesta a lo que dice.

Lo incalificable es hablar a tonos y a locas; pretender repartir consejos chabacanos, huecos como burujos, a sabiendas de que se está a cubierto de réplicas contundentes, que públicamente se podrían hacer. Se podrían hacer a no haber una ley del candado, diluida en el ambiente, para impedir decir en voz alta lo que se piensa, y lo que se dice de oído.

Han pasado siglos desde que era en España la Santa Inquisición la que imponía la ley; imponía el terror, imponía la libre expresión, imponía el silencio. Y llegó a tomar carácter de norma aquel aforismo que aconsejaba: «¡Al Rey y a la Inquisición, chitón!»

Y bien: Ha hablado el «Caudillo», haciendo pobre discurso de circunstancias. Y, como antaño, en el ambiente del país ha tenido que prevalecer el consabido «¡Chitón!» Ni en periódicos, ni en actos públicos, ni en el vivaz diálogo callejero se puede decir lo que se siente; lo que se diría si España, si la España de ahora, no representara en el concierto de las naciones algo así como el furgón de cola, lo más retrógrado, con todo y el que en cada nación se cuezan habas, como en todas partes, según asevera nuestro amigo refrán.

Hace unos meses, hallándome en una de las ciudades del *Midi* de Francia, vi a un muchacho, estudiante, que había salido de España buscando refugio fuera del país que le vio nacer. El joven no estaba aún adaptado al ambiente de libertades cívicas que, como en otras muchas partes, se respira en la tierra francesa, y miraba receloso en torno suyo; y hablaba en voz queda, pesándole todavía en su ánimo el «chitón», que, como en siglos pasados, existe hoy en una triste nación donde sabemos, y sabe el mundo civilizado, que hablan aquellos que más deberían callar.

EL CENENARIO DE ANGEL GANIVET

Ha sido agradable sorpresa recibir el último número de «Insula», la selecta revista literaria, repleta de trabajos dedicados a poner de relieve la destacada personalidad intelectual de Angel Ganivet, en ocasión de su primer centenario. Se tenía en olvido al notable escritor granadino. También a él, como a Joaquín Costa y a Miguel de Unamuno, le «olvida España».

Como ellos, tuvo frases lapidarias contra la chabacanería de unos, la menez, la falta de energía de otros, la estulticia de los de acá y el chapucero engrimeño de los de allá.

Ganivet, como los otros dos pensadores citados, odiaba ese *papanatismo*, esa indiferencia, ese estúpido engorriero de las gentes ante los problemas vitales de España. Para remover las conciencias, para levantar tumulto de pasión, decía Unamuno que debería ponerles a muchos «sal y vinagre en el cogollo del corazón». Y Costa, el que tenía dicho lo de «escuela y despensa», y lo de «cerrar con siete llaves el sepulcro del Cid», contra el gregario anquilosamiento de las gentes, pedía un «cirujano de hierro». Contra un tal endémico estado de ánimo popular, escribió Ganivet «Los Trabajos de Pío Cid» e «Idearium Español». Tuvo, como Unamuno y Costa, apreciaciones bastante discutibles, pero también como ellos, amaba, deseaba con todo el impulso de la pasión, una España liberada de la carroña reaccionaria.

SOBRE UNA FEDERACION DE COLECTIVIDADES LIBERTARIAS

Los compañeros Ferrer y «Horizontes» han hecho referencia, en estas páginas, a un ensayo que, en plan de trabajo colectivo y dentro del quehacer agrícola, se llevó a efecto en la parte del mediodía de Francia, hace unos pocos años. El primero, al igual que el firmante de estas líneas, fue miembro de la comisión que podría llamarse de iniciativa, «Horizontes», que fueron elaborados y aprobados, en torno al fondo, al sentido moral que encarnaban, emitido sus puntos de mira.

Ya de años he venido propiciando en el ambiente libertario las «realizaciones inmediatas». He creído y creo, que en todo lo posible, la práctica debe ir paralela a la teoría. Si se combate la religión en general, por lo que ha representado y representa en el orden social, elemental norma de consecuencia ha de ser, evidentemente, no emplear los servicios establecidos por la Iglesia en lo que concierne a bautismos, casamientos, entierros, etc. Si se está contra el Estado, que según Nietzsche, «muere con dientes prestados», es lógico eludir el ser uno de sus «dientes», rechazando el llevar a cabo aquello que va contra las propias convicciones. Y si combatimos la explotación patronal, lo aconsejable ha de ser manumitirnos de ella. Durante prolongadas etapas en el curso de mi vida, me he desentendido al margen de la explotación directa de los patronos. Unas veces en funciones de pedagogía racionalista; otras veces ocupado en el periodismo ácrata, y algunas desarrollando un modesto comercio de librería. Todo ello en España. En Francia estuve aproximadamente unos cuatro meses trabajando junto con los compañeros de una de las colectividades —creo alcanzaron a ser tres o cuatro— aludidas. Ello me permitió observar de cerca tales ensayos.

Se creó la Federación de Colectividades Libertarias con el propósito de que pudieran formar parte de ella diversas ramas de la producción agrícola, o industrial. Las posibilidades que hubo fueron en el aspecto agrario, y en condiciones harto onerosas: el tener que entregar a los propietarios de las fincas la mitad del total que en ellas se producía, tanto en animales como en los productos de la tierra. Añadase a ello el que las propiedades se hallaban enclavadas en zona de secano, y de que los aperos para el trabajo eran de lo más antiquado, y se tendía idea del considerable esfuerzo, de la enorme voluntad que precisaban los compañeros colectivistas para llevar adelante su labor.

Si en el conjunto hubo fracaso no puede achacarse a falta de predisposición para el trabajo de los componentes de la Federación, quienes, en su casi totalidad, eran antiguos miembros de las colectividades de Aragón en la etapa revolucionaria del 1936, y se desvivían en las tareas, sin fijarse en las horas, trabajando incluso los días festivos no pocas veces. Se trabajaba en condiciones materiales desventajosas. No en todos los componentes de la Federación había amplitud altruista; faltaba en algunos un cierto *sensitido de limitación*, susceptible de frenar el impulso del egoísmo. De ahí el que surgieran algunas dificultades internas. Creo que ello coadyuvó a que no tomara auge y se consolidara tan laudable ensayo.

Ahora bien: un fracaso no significa imposibilidad para nuevos ensayos. Si dentro el propio engranaje capitalista vemos como cada día hay

Henry Torres

TENEMOS el pesar de anunciar que el gran abogado y amigo inseparable del Pueblo español, Henry Torres, ya no existe. Murió apaciblemente el día 4 del corriente en su domicilio de París, Avenida Friedland. Por deficiencias de salud hacía unos años que no ejercía.

La defensa de innumerables casos difíciles por el arrimo de éstos a la extrema izquierda, lo hicieron famoso. Su tacto y su argucia, añadidos a una voz imponente y al dominio de las situaciones, le hicieron a menudo triunfar de pleitos que para otros abogados habrían presentado dificultades insuperables. La anarquista Germaine Berton, que abatió al codirector de un diario parisiño, fue defendida con éxito por Torres al extremo de que (así se dijo) de la guillotina la procesada pasó libre a la calle. Los compañeros Jover, Ascaso y Durruti igualmente fueron absueltos en la Audiencia de París gracias a la inteligente intervención de nuestro abogado Torres. Perdiendo ese pleito, nuestros tres amigos debían pagar deudas con la sociedad burguesa en España, Argentina, y de la propia Francia. Recobrada la libertad, los tres pudieron orientar cabalmente sus pasos.

El compañero Isidro Casals, procesado por un desdichado asunto de Talence, casi tuvo el pesuczo al filo de guillotina, por cuyo aro mortal pasaron dos de sus coprocesados. Gracias a la agilidad profesional y a la agudeza interpretativa que distinguía a tan ilustre abogado, Casals se libró de la caricia de la evituda, yendo a contar días, meses y años, en las tempestuosidades morales y climáticas de la Guyana. Transcurridos 35 años de la fecha del juicio, nos llegó noticia encomiástica de la persona de Isidro Casals, muy querida de todo el mundo en aquellas cálidas tierras. Evidentemente, Torres había salvado a un hombre que en espíritu de sacrificio tiene parangón con Fermín Salvochea, Pedro Vallina, Isaac Puente y José Pujol. Tal afirmamos por haberse aplicado, Casals, al ejercicio intensivo del humanismo integral su pretexto de la medicina. Hoy el rastro de este sufrido amigo ha desaparecido.

A raíz de la guerra de España, Henry Torres fue uno de los más destacados defensores de nuestra causa en el panorama francés e internacional. Cuando refugiados en este país hemos tenido una necesidad de propaganda o un recurso judicial, Henry Torres ha estado siempre a nuestra disposición. Al serle impuesta por el Gobierno republicano en el exilio el distintivo de la Orden de la Liberación de España, al verse entre una espesa concurrencia preguntó si entre ella se encontraba una representación de la C.N.T. española. Al responderle afirmativamente acudió a nosotros para saludarnos y darnos las gracias. Y es así, cuando se «utiliza» a una buena persona, hay que acordarse de ella en momentos que no se la necesita.

En dicho acto y ya en el discurso de gracias, Henry Torres cumplió a los presidentes Aguirre, Tarradellas y Gordón Ordóñez, para dedicarse, acto seguido, a cantar las excelencias, los heroísmos, y el desprendimiento absoluto de los anarquistas españoles, a los cuales tenía a gala tratar en amigos. Estamos seguros de que la concurrencia no se asombró del cariz que tomó el discurso del homenajeado. Y es que éste rehuía el ripio, las frases manidas, los florilegios insustanciales, los compromisos de salón, para manifestar su pensamiento íntimo. Su verbo era, en toda ocasión, preciso, directo y consciente, queriendo decir, con lo último, que jamás la palabra se le descontrolaba de la mente.

El Colombarium (crematorio) del cementerio «Père Lachaise», en la hura del sepelio de Torres fue sumamente concurrido. Una docena de compañeros españoles estuvimos presentes a título personal unos, y representando la F.E.D.I.P., la C.N.T. hispana, las J.L.L. y LE COMBAT SYNDICALISTE otros.

El recuerdo de nuestro amigo Henry Torres nos será siempre grato.

LA CONLLEVANCIA

VARSOVIA — Mieczylaw Jurzak de la Cámara de Comercio de Polonia en España ha dicho: «El comercio entre los dos países se desenvuelve constantemente. El importe de nuestro comercio es actualmente de 25 millones de dólares pero deseamos intensificarlo. España nos vende productos agrícolas, principalmente frutos agrios, arroz, frutas secas y aceite de oliva. Pero a partir del año próximo le compraremos neumáticos, camiones y fibras textiles. Nosotros vendemos cemento, productos químicos, conservas de carne, patatas y vodka, productos de los que los españoles han llegado a ser consumidores muy importantes.»

Le Gerant responsable
YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevrel
Chaisy-le-Roi (Seine)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

B.D.I.C.

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE
20 JANVIER 1966
NUMERO 385
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

LES HOMMES CHANGENT... L'EXPLOITATION DEMEURE

Le second septennat est officiellement commencé. Une « brève mais solennelle cérémonie » en a marqué l'inauguration. Aussitôt après, le gouvernement a été « remanié » tout aussi officiellement. C'est dire que quelque chose n'allait pas dans l'ancien. Dès lors, fallait-il attendre si longtemps pour faire les modifications jugées nécessaires ? Ce ne sont pourtant pas les pouvoirs qui manquent au chef de l'Etat, pour cela comme pour toutes choses !

La vérité est qu'il fallait essayer de montrer que « quelque chose allait changer » et qu'on se trouvait au seuil de l'année sociale tant attendue et dont on ne verrait jamais le premier jour si l'on attend du capitalisme qu'il prenne en main l'émancipation des travailleurs. Il fallait établir, ancrer dans l'esprit des masses, cette illusion d'un gaullisme repentant, se penchant sur la condition des humbles dont il ne s'était guère préoccupé jusqu' alors, pris par des tâches plus « urgentes » et plus « importantes ».

Alors on a bricolé quelque peu, sans changer grand-chose d'ailleurs. On a échangé les postes (il faut bien varier un peu, cela doit devenir lassant d'être toujours ministre de telle ou telle branche). L'ouvrier qui rêvait inlassablement le même geste mécanique échappe sans doute à la règle. Il a fallu tenir compte des susceptibilités des uns, des espoirs des autres. Avouons que cela a dû donner bien du souci à notre vénérable patriarche « identifié depuis plus de vingt-cinq ans avec le salut du pays et de la République » dont il est « le premier et glorieux serviteur » grassement rémunéré et hautement adulé.

Mais parlons sérieusement. Ce qui choque le plus dans ce « remaniement ministériel » c'est de voir, comme toujours, avec quelle facilité on passe de l'Agriculture à l'Équipement, de la Santé Publique à l'Industrie, de l'Information à la Recherche scientifique, etc. Je renaisais qu'un ministre était un homme « qualifié », mais je constate en vérité qu'il doit s'agir d'un « génie » ayant une

naissance complète et sans doute innée (comment pourrait-elle être acquise ?) de tout ce qui est de tout ce qu'il convient de faire... à moins que ce soit tout simplement un homme à la recherche d'un « portefeuille » (bien garni, si possible).
Cela laisse assez voir qu'un ministre n'est pas choisi selon sa « compétence », mais selon un ensemble de critères, sans doute fort complexe et fort ténébreux, qui nous échappe. La minorité qui asservit les travailleurs grâce à un capital doit s'y reconnaître d'avantage, je pense. De toute façon, nous comprenons mieux, et d'ailleurs qui sont une des caractéristiques de l'organisation actuelle de la société.

Un jour, cela changera. Les hommes (ou les femmes) auront des responsabilités selon leur compétence et ne cesseront, pour cela, d'être directement contrôlés par ceux qui les auront choisis. L'Etat capitaliste, comme les privilèges, sera aboli ; il sera remplacé par un organisme dont la tâche essentielle sera de coordonner les efforts en vue du bien-être collectif (de tous et de chacun), d'orienter, sur le plan général, la production selon les seules normes imposées par les besoins de la consommation et les possibilités naturelles et techniques.
Mais cela ne saurait être réalisé sans l'anéantissement total des structures politiques et sociales existantes.

LES CONDITIONS INDIVIDUELLES ET SOCIALES DE LA LIBERTE

Les mouvements libertaires ont toujours souffert d'un mythe exagérant la faiblesse d'un caractère national : l'individualisme.
Nous sommes tous d'accord pour admettre que la société devrait être une communauté agencée de telle façon que l'individu puisse s'y développer, s'y épanouir librement sous une protection collective de tous les membres.
Nous sommes également d'accord sur ce principe « que la société est faite pour l'homme, et non l'individu pour la société... » mais à ce point du mécanisme social, des hésitations et des refus se manifestent, tant chez les privilégiés que chez les philosophes individualistes.
Le premier, ayant des privilèges à défendre, s'efforce d'accentuer les

inégalités de fait afin d'en tirer les avantages principaux.
Les seconds, les individualistes libertaires, se réservent le privilège intellectuel de dénoncer l'inégalité de fait, tout en considérant que les travailleurs « étant ce qu'ils sont », aucun progrès social libérateur ne saurait être obtenu avant que chaque individu ait accompli sur lui-même une révolution individuelle complète.
Ce raisonnement leur permet de se refuser à l'action coordonnée et collective avec l'illusion enfantine de protéger leur « moi », leur orgueilleuse individualité !
Or, le vieux bonhomme que je suis a fréquenté plusieurs communautés de travail. Il fut remarquable de ces expériences, fut que la grande majorité des participants représentait une

culture livresque et philosophique étonnante et une véritable incapacité d'organisation résultant de leur manque de formation libérale : ils étaient incapables de se soustraire au milieu auquel ils voulaient échapper.
Avec moins d'érudition et d'orgueil, n'était-ce pas, n'est-ce pas encore le fait de la grande masse des travailleurs ?
Alors, princes orgueilleux de la pensée libérale, continuez-vous à croire que chacun de nous puisse se libérer sans les autres ?
Osez-vous prétendre encore et toujours que l'homme se suffit à lui-même dans le modelage de son individu ?
Et qui plus est, cette personnalité préparée « à l'étouffée » comme la cuisine de ma grand-mère, croyez-vous l'enrichir sans vous solidariser avec tous les travailleurs ?
La protéger des grands mouvements sociaux en vous retirant dans votre « tour d'ivoire » ?
Le seul risque que vous courrez dans ce renoncement à l'éducation révolutionnaire, c'est de vous intégrer peu à peu, par compromis successifs, dans le système économique qui provoque votre révolte intérieure. Vous seriez effrayés si je vous confiais la liste des déchets humains produits par votre milieu !
L'individu peut écraser son semblable, mais il ne peut, et cela jamais, conquérir la dignité et la liberté dans son comportement, dans sa vie.
Dans cette société, on peut devenir puissant, riche et insolent, mais on ne peut jamais se conduire en homme bon, juste et dévoué sans risquer sa vie.

Je suis un homme prostitué, belle, intelligente. Je m'étonnais de la voir là... Elle me répondit : « Dans les bagnes capitalistes, je devais me prostituer avec tous les cadres pour obtenir un salaire décent. Ici, je me prostitue, mais je gagne largement ma vie !... »
Les travailleurs, en se prostituant, nous maintiennent également dans cet état de désagrégation morale. Nous en souffrons plus qu'eux parce que la nature nous fit plus sensibles et que l'éducation nous rendit plus clairvoyants. Mais nous ne nous libérons pas les uns sans les autres. Notre individualisme restera comme certaines plantes dans un sol stérile : rabougré, desséché par l'isolement.
La condition de notre essor vers la liberté, c'est l'immense de l'économie. Sur le champ immense de l'économie, de l'égalité économique, c'est que les plus aptes, les plus clairvoyants et libéraux, afin de forger tous ensemble les techniques d'un nouveau monde qui l'ironie répandra dans les usines, sur les chantiers.
Avant tout, se rencontrer, se rassembler, se fortifier dans la conception et l'action. Ne pas s'égarer en

Bakounine... pan - destructeur

Encore une de ces légendes qu'on n'a cessé de faire courir sur Bakounine.
Nous nous trouvons ici devant un fait concerté, d'une malhonnêteté caractéristique, mais qui pourrait bien être doublée d'ignorance. Traiter Bakounine de pan-destructeur, c'est ignorer tout de son œuvre. Les critiques se sont arrêtés à un article et n'y ont rien compris, au point de le déformer totalement.
Mais les ineptes ont fait leur chemin, servant, sans aucun doute, la politique de ses adversaires autoritaires. On ne manqua point d'utiliser, voire d'amplifier le malentendu.
Ce qui paraît paradoxal, c'est que ce bout de phrase a été pris en considération même par ses amis idéologues, qui n'ont vu que son côté romantique, sans approfondir les idées générales du penseur.
Il était plus facile de rebâcher quelques lignes et de se croire bakouniniste parfait. On pouvait alors pérorer, développer même sur un thème facile toute une théorie qui donnait aux phrases une semblance de maturité d'esprit. Ils rendirent ainsi de bien mauvais services à l'anarchie et firent un tort immense à la compréhension de la pensée de Bakou-

mine. « Qu'on me preserve de certains de mes amis », a dit jadis un philosophe.
Au cours des ans, on s'est aperçu de cette interprétation erronée, et y remédia. Ce n'était guère facile, car les légendes sont tenaces, même dans nos milieux. On aime à se bercer dans la douce euphorie de l'acquis et on évite tout effort.
Mais au fait, de quoi est-il question ?
Sous le nom de Jules Elysard, Michel Bakounine publie, en octobre 1942, un article dans les « Annales allemandes », que dirige Arnold Rüge. Cet article, un des premiers à ma connaissance, est retentissant, au point qu'Alexandre Herzen même note dans son journal que c'est là un chef-d'œuvre. « De A à Z, l'article est entièrement remarquable ».
« La réaction en Allemagne, fragment par un Français », avait été rappelé à chaque occasion où Bakounine était évoqué. Mais, hélas ! lorsqu'on le citait, il était toujours déformé et, le plus souvent, suivi d'insinuations plus ou moins perfides.
En fait, que disait cette étude ?
Elle analysait les différents courants gouvernementaux et historiques Juridiques de l'esprit révolutionnaire allemand qui, à l'époque, se développaient dans les milieux de gauche. Son auteur opposait à ces réalités l'idéal d'une destruction radicale de l'ordre politique et social. L'article, incontestablement inspiré par la dialectique hégélienne, parut dans les « Hallische Jahrbücher » (1), sur une vingtaine de colonnes. Cette étude révélait Bakounine tel qu'il était, tel qu'il serait toute sa vie de militant. C'était prestigieux. Il n'a encore que 28 ans et il s'appare à affronter la vie !
Voici la version que j'ai trouvée dans la « Correspondance de Bakounine. Lettres à Herzen et à Ogareff ».
« L'air est lourd et porte la tempête dans ses flancs, c'est pourquoi nous faisons cet appel à nos frères aveugles : faites pénitence, ô faites pénitence ! Le règne du Seigneur est proche. Nous disons aux positivistes (2) : Ouvrez les yeux de l'esprit, laissez aux morts le soin d'enterrer leurs morts et comprenez, enfin, que ce n'est pas dans les ruines qui vont s'effondrer qu'il faut chercher un esprit novateur, éternellement jeune, l'éternel nouveau-né... »
« Soyons donc confiants en cet éternel esprit qui détruit et anéantit, parce que réside en lui l'éternelle source de tout ce qui vit. L'atmosphère de la destruction est en même temps celle de la vivification. » (3).
Cette phrase, dont il fut si souvent question, a été traduite de mille et

une façon. Je voudrais en rappeler quelques-unes, afin que le lecteur en médite la forme et l'interprétation.
Voici, dans son étude sur les rapports personnels de Bakounine et de Marx, comment Hubert Lagardelle la rapporte en 1914 (4) :
« Confions-nous à cet esprit éternel qui NE détruit et N'anéantit que parce qu'il est la source INSONDABLE éternellement créatrice de toute vie. Le désir de la destruction est en même temps un DESIR créateur. »
Hélène Iswolsky, dans sa « Vie de Bakounine », la traduit ainsi :
« Laissez-nous confier à l'esprit éternel qui NE détruit et NE supprime que parce qu'il est la source de toute vie. La PASSION de la destruction est une PASSION créatrice. » (5).
Dans son « Bakounine », H. E. Kaminski met en exergue à la deuxième partie de son livre « le Révolutionnaire » :
« LA VOLUPTÉ de la destruction est en même temps une VOLUPTÉ créatrice. »
Jean Bossu, dans son « Michel Bakounine » cite :
« Le DESIR de la destruction est également un DESIR créateur. » (6).
« Tantôt DESIR, tantôt PASSION ou bien encore VOLUPTÉ, chacun choisit une traduction relativement libre. LA SOURCE INSONDABLE devient LA SOURCE DE TOUTE VIE, mais elle peut devenir L'ETERNELLE SOURCE sous la plume du traducteur. Qui me dira où se présente la traduction la plus fidèle ? »
« Confions-nous donc à cet esprit éternel qui ne détruit et n'anéantit que parce qu'il est LA SOURCE INSONDABLE et éternellement créatrice de toute existence. Le DESIR DE LA DESTRUCTION est également UN DESIR CREATEUR. »
Le mot allemand est « Lust », écrit Marc de Préau. On le traduit tantôt par « plaisir », tantôt par « désir » ou par « passion ».
Voici enfin une autre version que je rattache à son contexte :
« Oh ! l'atmosphère est lourde et porte la tempête en ses flancs ; c'est pourquoi nous nous levons à nos frères aveugles : ouvrez les yeux de l'esprit, laissez aux morts le soin d'enterrer ce qui est mort, et comprenez enfin que ce n'est pas au sein des ruines effondrées qu'il faut chercher l'esprit éternellement jeune, l'éternel nouveau-né... »
« Confions-nous donc à cet esprit éternel qui NE détruit et N'anéantit que parce qu'il est la source insondable et éternellement créatrice de toute existence. Le DESIR DE LA DESTRUCTION EST EGALEMENT UN DESIR CREATEUR. »

Cette conclusion peut paraître trop lyrique. Il faut tenir compte du tempérament fougueux qui anime déjà le jeune Bakounine, afin de mieux saisir ses envolées.
« Que des groupements communistes-anarchistes se soient, au cours des ans, arrêtés à cette devise prise dans cette dernière phrase, il n'y a pas à se plaindre, car c'est un chat ! Ce qui est plus étrange, ce sont les conclusions que certains malintentionnés ont tirées de cette phrase, pour en brandir une interprétation devenue bientôt un théorème de la doctrine bakouninienne.
« A l'époque, cependant, Bakounine n'avait encore rien formulé doctrinalement ; on lui connaissait une brochure « Schelling et la Révolution ». Comment s'être laissé aller à utiliser cette phrase ? Cela manque totalement de sérieux, d'autant plus que, détachée de son contexte, elle ne signifie rien. Elle laisse certes l'imagination des uns et des autres vagabonder vers des créations plus ou moins paradoxales.
Situons l'époque 1842 ; Bakounine est venu retrouver à Dresde son ami Arnold Rüge, qui a dû quitter la capitale de Prusse. On lui a interdit son « Hallische Jahrbücher ». Il le fait réparer à Leipzig sous le titre « Deutsche Jahrbücher » (7).
Bakounine se lie d'amitié avec George Herwegh, célèbre poète révolutionnaire. Il fréquente le musicien Adolphe Reichel, chez qui il rencontre Richard Wagner.
Toute cette atmosphère est exaltante, et lors des soirées prolongées tard dans la nuit, on discute à perte de vue de la situation orageuse et révolutionnaire de l'heure.
(Suite page 2.)

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE
20 JANVIER 1966
NUMERO 385
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

A TOUS LES AMIS DE L'EST DE LA FRANCE

Dans le but de mieux se connaître, ensuite d'examiner leurs moyens et possibilités d'action régionale, enfin de coordonner leur travail de militants libertaires, des camarades de Nancy, Metz et Thionville envisagent très prochainement la tenue d'une rencontre régionale.

Tous les amis encore inconnus sont invités à participer à cette réunion qui doit être le départ d'un renouveau libertaire dans l'Est.
Pour tous renseignements, prises de contact et suggestions, écrire à : L. Piron, 19, Promenade Léclerc, Thionville, 57.

LA PUBLICITE

Il est de bon ton, à l'heure actuelle, dans les milieux bourgeois et bien-pensants, de rire plutôt que de pleurer des idées des révolutionnaires : ces gens-là n'apparaissent-ils pas comme des attardés, des obstinés dans de vieilles erreurs, maintenant que s'étalent partout les preuves du triomphe économique du capitalisme et de la finance ? Or, ces preuves, qu'il est de bon ton de considérer comme évidentes, quelles sont-elles ?
Non seulement on nous assène sans arrêt des réels progrès économiques réalisés grâce à la technique (augmentation de la productivité) sans jamais nous parler de ceux qui auraient pu être faits et ne l'ont pas été, mais encore on pousse l'impudeur jusqu'à présenter comme preuve de prospérité une institution qui n'est au contraire que la preuve de l'ineptie gaspilleuse et abrutissante du système.

En effet, la publicité, la hideuse publicité, mensongère, bêtifiante et envahissante, ne nous la présente-t-on pas comme le signe extérieur de la richesse de la société ? Son succès comme l'image d'un succès économique du système ? On va partout répétant qu'elle est à la fois un facteur et un effet du progrès, que l'exploitateur doit se sentir flatté et trouver sa condition améliorée maintenant que de la publicité vient lui rendre visite !
Or, qu'est-ce, en fait, sinon un parasitisme, un cancer de notre société mourante ? La publicité sous-trait au travail productif des dizaines de millions d'hommes et de femmes qui travaillent pour elle de par le monde, et que nous offre-t-elle en échange ? Rien, sinon l'abrutissement et l'exaspération. Informe-t-elle ? Non, puisqu'elle est par nature et par principe excessive, outrancière, mensongère. Distrait-elle ? Non, puisqu'elle est par nature obsédante, préemptoire, contraignante. Et qu'elle est, dans son essence, élitique-t-elle ? Non, puisqu'elle échappe à tout contrôle.

Elle représente donc un gaspillage d'efforts, en pure perte ; elle est l'un des images les plus flagrantes de l'irrationalité de l'économie capitaliste. Elle est de plus néfaste : visant à soumettre la consommation à la production, en modifiant les besoins de l'individu par l'asservissement complet de son esprit dans l'arbitraire-

ment intellectuel et l'absence de réflexion ; elle cherche à lui créer des besoins factices en s'introduisant dans son inconscient, en le « faisant rêver » ; elle est donc une véritable drogue collective, pernicieuse comme l'opium.
Mais tous les toxicologues savent que l'usage des drogues est dangereux ; elles peuvent conduire à des réactions incontrôlables ; n'en est-il pas de même pour la publicité ?
On crée des besoins qu'on ne peut satisfaire, des tensions, malades, des envies de toutes sortes ; on attise les jalousies, dans une société reposant sur l'inégalité ; une révolte sourde de grande, se manifestant, selon les normes de notre société capitaliste, par le meurtre et la brigandage, fondement de la propriété ; le banditisme ne monte-t-il pas en flèche malgré une police plus puissante que jamais ?
Un jour, il faudra bien que ça craque, que les contradictions s'éliquent, et il faudra que ce jour-là une révolution puisse prendre la place de la dévotion irrationnelle.

CRIXUS

A la SNCF LA SECURITE

Le 21 décembre, notre camarade Lambert, lampiste à Paris-Batignolles, trouvait la mort dans un accident de travail. Il fut accroché par un locotracteur alors qu'il circulait dans l'entre-voies pour effectuer son travail. L'accident peut paraître banal à une époque où l'on voit des centaines de tonnes chaque semaine sur les rails.
Néanmoins, un problème important se pose, celui de la sécurité du travail. Plusieurs camarades de Batignolles ont soulevé le problème depuis plusieurs mois, mais la « maistrance » ne semble pas décidée à agir, car, en effet, les dangers accrus auxquels sont exposés les cheminots sont en rapport étroit avec les compressions massives de personnel.
La preuve a cependant été faite à maintes reprises qu'un employé seul

ne peut, à la fois, effectuer un travail et veiller à sa sécurité.
D'autre part, avec la modernisation — qui n'est conçue en réalité que comme une source de profit supplémentaire pour les capitalistes — les cheminots sont soumis à des cadences de travail de plus en plus infernales. Parce qu'au lieu d'alléger le travail, cette modernisation a pour but de supprimer du personnel et de faire travailler davantage ceux qui restent.
Devant cet état lamentable au siècle où nous vivons, les camarades de Batignolles multiplient les protestations, mais jusqu'à ce jour elles restent sans échos. Les dirigeants de la S.N.C.F. attendent sans doute que la liste des victimes s'allonge.
Un autre point caractéristique, c'est que les accidents sont plus fréquents

pendant les périodes de travail de nuit. Ce qui s'explique en particulier par la fatigue supplémentaire et les réflexes moins rapides chez un individu fatigué.
Les cheminots C.N.T. invitent donc les cheminots à revendiquer une journée de repos supplémentaire par cinq nuits de travail en exigeant que ce repos soit attribué selon le désir de l'employé.
Mais nos camarades de Batignolles, comme tous les cheminots, savent que les protestations ont une limite et qu'il est nécessaire pour eux d'unir leurs efforts pour passer à l'action directe, seule action valable pour leur libération de l'esclavage.
La Fédération du rail C.N.T. leur offre la possibilité de s'unir à eux de savoir le faire.
R. J. SOURBIANT

L'action des minorités

Ceux qui pensent qu'aucune opposition ne se manifeste contre le knot néo-staliniste d'U.R.S.S. ont tort. Seulement, cette opposition revêt la seule forme possible dans le contexte et compte tenu d'une part du formidable appareil répressif à la disposition de l'Etat, d'autre part de l'inexistence totale d'un mouvement de masse revendicatif. Cette opposition se manifeste clandestinement et sous la forme de minorités agissantes. La situation n'est d'ailleurs pas très différente en France où seules un certain nombre de minorités pronent une réforme totale des structures économiques et politiques en face d'un mouvement ouvrier divisé et amorphe.
Un communiqué de presse émanant de Moscou annonce qu'« un groupe de jeunes gens, pour la plupart étudiants en chimie à l'université ou chercheurs dans des instituts de chimie, accusés d'avoir publié deux numéros d'une revue « libérale » destinée, ont été condamnés à des peines d'emprisonnement en novembre dernier par un tribunal de Leningrad... Les jeunes gens, indiqués-ont avaient monté une véritable « organisation secrète », comptant quelque deux cent cinquante membres, et disposaient d'une imprimerie clandestine pour y publier leur revue. »
On ajoute qu'« inspirés par les idées du célèbre révolutionnaire russe du dix-neuvième siècle Alexandre Herzen, les jeunes gens prétendaient ne pas s'opposer au principe du communisme, mais à sa forme actuelle dans le pays... »
Ainsi, le socialisme révolutionnaire renait en Russie. On objectera qu'il ne s'agit-là que d'un groupuscule infime, mais rien ne prouve, parce que celui-là est découvert, qu'il n'en existe pas d'autres, rien ne prouve que, demain, la Russie tout entière ne soutiendra pas une minorité authentiquement révolutionnaire attaquant le fait le régime. Car une organisation révolutionnaire peut être numériquement faible et minime en regard au nombre des hommes qui y adhèrent avec conviction et connaissance de cause ; elle peut cependant être immense par rapport à ses adhérents instinctifs, par rapport à ces masses populaires dont elle représente les besoins et les aspirations.
Pour créer une véritable prise de conscience collective, il est nécessaire qu'à un certain stade la minorité révolutionnaire propage ses principes non plus par des paroles mais par des faits, car c'est la plus puissante, la plus puissante et la plus irrésistible des propagandes.
Il s'agit d'entraîner, par l'action et par l'exemple, la majorité à se soulever contre l'autorité des exploitateurs. Or, cette majorité est, théoriquement, prête à le faire, mais elle n'agira pas tant qu'un exemple n'aura pas mobilisé sa volonté d'action.
Que doivent donc faire les révolutionnaires ? Ils ne doivent pas agir par décrets, ils ne doivent pas imposer aux masses, ils doivent provoquer la révolution dans les masses. Ils ne doivent pas leur imposer une organisation quelconque, mais susciter parmi elles l'organisation qui répondra le mieux aux besoins de l'action, une organisation autonome de bas en haut. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'imiter, il faut tout créer parce que les conditions objectives ne sont jamais les mêmes.
Que ceux qui pourraient craindre une dictature des minorités révolutionnaires se rassurent. Elle ne sau-

rait être possible lorsque ces organisations visent non pas la conquête du pouvoir, mais le bouleversement complet des structures économiques de la société, car l'organisation rationnelle de la production qui doit suivre la prise de possession des usines par les masses ne saurait se faire en dehors des masses elles-mêmes.
La tâche des organisations révolutionnaires est donc essentiellement une tâche dynamique qui précède et amène le soulèvement général des travailleurs. A partir de là, la révolution sociale appartient à l'ensemble des travailleurs.

SEVY

Détruire ?

« Nul ne peut vouloir détruire sans avoir au moins une imagination lointaine, vraie ou fautive, de l'ordre de choses qui devrait selon lui succéder à celui qui existe présentement ; et plus cette imagination est vivante en lui, plus sa force destructive devient puissante ; et plus elle s'approche de la vérité, c'est-à-dire plus elle est conforme au développement nécessaire du monde social actuel, plus les effets de son action destructive deviennent salutaires et utiles. Car l'action destructive est toujours déterminée, non seulement dans son essence et dans le degré de son intensité, mais encore dans ses modes, dans ses voies et dans les moyens qu'elle emploie, par l'idéal positif qui constitue son inspiration première, son âme. »
Michel Bakounine

PRODUCTION ET CONSOMMATION

A première vue, consommer est chose facile, tandis que produire demande un effort.

Dans le monde actuel, c'est en réalité la consommation qui est difficile. La production ne pose plus actuellement de problèmes graves; au contraire, des efforts sont faits par les gouvernements pour limiter la production.

On dirait que nous vivons dans un monde à l'envers, dans lequel tout est faussé, même la manière de penser.

Alors qu'il serait logiquement facile de consommer, on se pose un grand nombre de problèmes pour y arriver. On discute sur les débouchés, sur l'emploi des revenus, sur le rythme de dévaluation de la monnaie, etc.; de telle sorte, qu'après bien de changements et réformes la situation sera à peu près la même. Attachés si profondément au système monétaire certains théoriciens sont incapables d'imaginer la vie d'un peuple sans monnaie.

Il n'y a qu'une solution: « la prise au tas ». Est-ce possible? Non seulement la « prise au tas » est possible, mais elle est, dans certains cas, indispensable.

En effet, nous agissons selon ce principe pour les choses les plus nécessaires à la vie comme, par exemple, pour l'air que nous respirons, pour l'eau que nous buvons, pour l'usage du domaine public, pour l'usage des routes (en ce qui concerne ce dernier, le gouvernement français s'efforce de l'inclure dans le système mercantile avec le droit de péage sans y arriver parfaitement).

Prenez un exemple: Pendant la cueillette des fruits, aucun propriétaire ne songerait à demander à ses journaliers une pièce de monnaie ou un ticket chaque fois qu'ils consomment de ses fruits. Rien n'est prévu pour la consommation des fruits sur place, chacun en mange à volonté et sans qu'il y ait de rapport entre ce qu'il mange et le travail fourni. En général, les ramasseurs emportent, même chez eux, la quantité de fruits nécessaires à leur consommation domestique sans formalités d'aucune sorte. Le reste de ce qui a été consommé sur place est expédié sur les marchés où la marchandise est le plus demandé.

Suivant l'ordre normal des choses, il suffirait de généraliser la méthode de consommation la plus logique, la plus simple qu'il soit. Chaque commune consomme la production de son sol, de son industrie, le surplus, presque toujours énorme en comparaison avec ce qui est consommé, est dirigé vers les communes où cette production fait défaut à l'aide des indications des services de statistiques.

Etant donné qu'à l'heure actuelle le pouvoir de production est supérieur au pouvoir de consommation, l'abondance s'étalerait partout. Etant donné que plus de la moitié des travailleurs s'emploie actuellement à des travaux inutiles et nuisibles à l'humanité, si ces travailleurs étaient employés à des travaux utiles avec la moitié moins d'efforts, en considérant que leur nombre serait le même, la production serait supérieure.

Le droit de consommation et d'usage est égal pour tous. Ce droit existe

sur le domaine public. Il suffirait d'affecter au domaine public tout ce qui est du domaine privé.

La terre n'appartient à personne. Par conséquent, personne n'a le droit de s'approprier une parcelle de cette Terre pour en tirer un profit personnel au détriment d'autrui.

Tout le monde doit jouir de tout ce qui existe sans préférence ni privilèges.

Le fait de consommer tout ce qui est produit et selon le besoin de chacun est donc une nécessité vitale et un droit universel.

J. CAPDEVILA

Après les élections à la R. A. T. P.

Pour être dans la note du climat national, on a voté le 11 décembre à la R.A.T.P. pour élire les « députés-délégués » aux Conseils de prévoyance et de discipline.

La C.G.T., qui n'est jamais modeste, chante victoire. Elle s'octroie 90 % des « députés-délégués », c'est une façon comme une autre pour que la direction accorde des privilèges à la dite C.G.T.

Cependant, les chiffres, eux, parlent. Sur 25.562 agents de la R.A.T.P., il n'y a eu que 18.000 votants et la C.G.T. n'obtient que 9.765 voix. Ce qui fait que la C. G. T. n'a de crédit

chez 38 % des agents de la R.A.T.P.; les autres organisations « officielles » n'obtiennent que 30 % des voix et l'on dénombre 32 % d'absentions. Ce qui démontre le peu de crédit de la C.G.T. à la R.A.T.P.

Lorsqu'on sait la quantité de tracts, de journaux distribués, lorsqu'on connaît les tentatives d'intimidation employées par les leaders cégétistes avec la complicité de la direction, on se rend mieux compte que le syndicalisme est totalement absent de l'activité cégétiste.

Près de 8.000 employés de la R.A.T.P. ont refusé de participer à

la mascarade. Ils ont montré qu'ils n'avaient pas besoin de conseil de discipline ou les « camarades délégués » votent les révocations aux côtés des patrons.

Le vrai syndicalisme doit renaitre. L'action directe doit être reprise. La C.N.T. vous offre cette possibilité. En ce début d'année, venez à la C.N.T., qui ne vous demande pas de faire confiance à des bonzes syndicaux; vous y viendrez parce que vous êtes convaincus que l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs-eux-mêmes.

Monique BADOIT

Bakounine... pan-destructeur

(Suite de la page 1.)

Pour Bakounine, il est indispensable de reprendre la devise: liberté-égalité-fraternité. Mais pour lui, cela signifie « la destruction complète de l'ordre politique et social actuel ». Sans doute est-ce l'inconnu de demain, Bakounine l'entrevoit, le souhaite et en appelle à ses frères aveuglés encore par les préjugés. Il est un fervent hégélien, entraîné vers l'apologie des réalités...

Il étouffait à St-Petersbourg quand il s'en vint à Berlin, où, au contact des cours de Schelling et de Werder, il eut la révélation d'un hégélianisme aux aspects bien différents.

La mort de Hegel avait divisé ses disciples en droite, gauche et extrême gauche, à laquelle Bakounine adhère avec passion. Le voilà homme nouveau qui s'appare à affronter la vie. Une légende l'accompagne bientôt. Il est considéré comme le représentant de la pan-destruction, parce que radicaliste. Cela ne signifie rien; à proprement dit c'est une étiquette mise sur un tempérament d'homme toujours à la pointe de l'action, plus qu'autre chose.

Mais Bakounine est devenu, après, l'homme des barricades; c'est un compagnon de la Révolution en permanence, ce qui fera dire, un jour, au préfet Caussidière: « Quel homme! quel homme! Le premier jour de la révolution, c'est un trésor; le second jour, il est bon à fusiller. »

C'est là un jugement par trop simpliste, mais il agrément la légende du pan-destructeur. Sa philosophie se confond avec l'action. S'il abandonne l'hégélianisme orthodoxe, c'est qu'il s'est rendu compte qu'en dehors du monde réel, il n'en n'est point d'autre.

« Conservant la dialectique propre à ce système, il l'appliquait à la défense des idées politiques les plus avancées et annonçait avec une sorte d'enthousiasme fanatique qu'une nouvelle révolution allait éclater, qu'il allait en résulter un renouvellement intégral, dont il n'expliquait pas les principes. »

Les conceptions transcendantales que cette philosophie lui proposait sont vides, vaines et inutiles. Ce qu'il faut, et Bakounine l'entrevoit, c'est que l'humanité réalise sa destinée, durant son existence terrestre. Elle doit se dégarer de ses idées fausses.

Pour Bakounine, l'humanité c'est le

peuple et rien ne peut se réaliser sans lui. Il transposera ces aspirations dans sa philosophie, en cherchant à exalter toujours et partout la nature véritable de l'homme, et en affirmant ses fins dernières. Mais on ne peut négliger l'émancipation économique des travailleurs, indispensable à la libération définitive de l'humanité.

Bakounine fait un examen aussi profond que judicieux de la nature et des destinées de l'homme. Il a écrit que l'être humain n'est, en réalité, qu'un animal plus ou moins perfectionné, soumis aux mêmes obligations naturelles que tout ce qui vit sur terre. Etre pensant, être social, mais la solidarité constitue ce qui lui permet de réaliser son destin.

Sa doctrine est le collectivisme, qu'il ne cessera de développer, de propager à travers une vie riche d'expérience et dans laquelle l'action a une place primordiale. Telle est la pensée à laquelle il s'attache. Toute sa vie sera une action permanente pour la réalisation de cet idéal.

La doctrine anarchiste de Bakounine prit sa forme définitive entre 1865 et 1870. Apôtre de la destruction universelle, de tout ce qui ressemble de près ou de loin à une cristallisation, à un moule, oui. Et pourquoi pas?

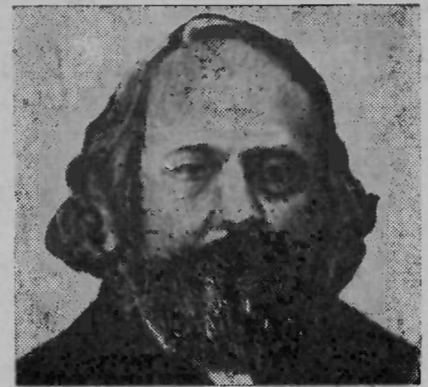
« L'Eglise et l'Etat, ce sont mes deux bêtes noires » (9), dit-il, et comme il le savait raison!

Toute l'évolution de ce dernier demi-siècle n'a fait que confirmer la pensée prophétique de ce génial penseur.

Herzen a écrit de lui: « Ce n'est pas seulement le mugissement insurrectionnel, le bruit des clubs, le tumulte dans les rues et sur les places, non plus que les barricades qui faisaient son bonheur; il aimait aussi le mouvement de la veille, la préparation; cette vie active et en même temps contenue des conférences, ces nuits sans sommeil, ces pourparlers et ces négociations, ces rectifications, l'encre chimique, les chiffres et les signes convenus d'avance; qui, après avoir pris part à la répétition d'une pièce de théâtre, jouée par des amateurs, ou aux préparatifs d'un arbre de Noël, qui ne savait que c'est là le moment le plus agréable! » (10).

Dans une étude qui résumait les insinuations publiées dans « Le contrat social et Bakounine » (11), Gaston Leval écrit: « Qui a lu Bakounine sait qu'il fut tout le contraire d'un pan-destructeur, qu'il a rêvé pour la science, de reconstruire le monde, qu'il a attribué à l'homme un rôle immense et supérieur. Sa philosophie sociale découle de sa vision du cosmos. Lisez « Considérations philosophiques », et vous verrez avec quelle facilité, quel génie, en appliquant les principes du matérialisme à sa vision du cosmos, il en a déduit une interprétation constructive fédéraliste et anti-gouvernementale des sociétés humaines. Non n'a été plus loin, ni plus haut en ce domaine. Et quand il passe de la philosophie au développement de l'avenir, il construit, il construit toujours. Non seulement il ne veut pas « détruire le monde », mais, écrivait Max Nettlau, il avait la manie des programmes. »

Fait-il le citer? Ils sont nombreux depuis les statuts de l'Alliance jusqu'aux Catechismes. Bakounine pan-destructeur? Alors donc! Vu dans la projection des sots et des ignorants, qui n'ont



collectiviste, car une société ne peut être que libre et les individus doivent être égaux. L'union de l'ordre et de l'anarchie doit se faire. Telle est la pensée à laquelle il s'attache. Toute sa vie sera une action permanente pour la réalisation de cet idéal.

La doctrine anarchiste de Bakounine prit sa forme définitive entre 1865 et 1870. Apôtre de la destruction universelle, de tout ce qui ressemble de près ou de loin à une cristallisation, à un moule, oui. Et pourquoi pas?

« L'Eglise et l'Etat, ce sont mes deux bêtes noires » (9), dit-il, et comme il le savait raison!

Toute l'évolution de ce dernier demi-siècle n'a fait que confirmer la pensée prophétique de ce génial penseur.

Herzen a écrit de lui: « Ce n'est pas seulement le mugissement insurrectionnel, le bruit des clubs, le tumulte dans les rues et sur les places, non plus que les barricades qui faisaient son bonheur; il aimait aussi le mouvement de la veille, la préparation; cette vie active et en même temps contenue des conférences, ces nuits sans sommeil, ces pourparlers et ces négociations, ces rectifications, l'encre chimique, les chiffres et les signes convenus d'avance; qui, après avoir pris part à la répétition d'une pièce de théâtre, jouée par des amateurs, ou aux préparatifs d'un arbre de Noël, qui ne savait que c'est là le moment le plus agréable! » (10).

Dans une étude qui résumait les insinuations publiées dans « Le contrat social et Bakounine » (11), Gaston Leval écrit: « Qui a lu Bakounine sait qu'il fut tout le contraire d'un pan-destructeur, qu'il a rêvé pour la science, de reconstruire le monde, qu'il a attribué à l'homme un rôle immense et supérieur. Sa philosophie sociale découle de sa vision du cosmos. Lisez « Considérations philosophiques », et vous verrez avec quelle facilité, quel génie, en appliquant les principes du matérialisme à sa vision du cosmos, il en a déduit une interprétation constructive fédéraliste et anti-gouvernementale des sociétés humaines. Non n'a été plus loin, ni plus haut en ce domaine. Et quand il passe de la philosophie au développement de l'avenir, il construit, il construit toujours. Non seulement il ne veut pas « détruire le monde », mais, écrivait Max Nettlau, il avait la manie des programmes. »

Fait-il le citer? Ils sont nombreux depuis les statuts de l'Alliance jusqu'aux Catechismes. Bakounine pan-destructeur? Alors donc! Vu dans la projection des sots et des ignorants, qui n'ont

rien compris à ses révoltes contre le passé, les préjugés, les dogmes, les dieux et les Etats. Au contraire, il posait les bases essentielles d'un syndicalisme d'action directe. Voilà l'œuvre d'un constructeur et non d'un pan-destructeur.

On cite de Michel Bakounine ces conseils: « Le temps est une force qu'il ne nous est pas permis de dissiper inutilement. C'est pourquoi, après avoir bien réfléchi et pesé une affaire, il faut se mettre à l'œuvre immédiatement et sans perdre un instant. » « Je ne crois pas aux constitutions et aux lois: la meilleure constitution ne saurait me satisfaire. Il me faut autre chose: la tempête et la vie, et un monde nouveau — sans lois et par conséquent libre! »

Allez donc demander de la mesure dans l'expression chez Bakounine alors qu'il est, selon le mot de Bielskiy, « le principe de l'été mouvement, qui agit au fond de son âme ». C'est un agitateur-né et il le prouve durant sa vie; c'est un révolutionnaire par vocation; il doit se trouver là où on l'on conspire, car n'est-il pas un amant de la liberté, celle-ci s'affirmant dans l'action bien plus que dans la doctrine.

Ce géant est dévoré par l'action, il est emporté par les torrents d'une vie parfois débraillée. Cela n'a rien de péjoratif, c'est l'homme qui veut conquérir l'idée qui passe; il entraîne les masses. Héros de la pan-destruction, sans doute, mais il faut s'entendre! Car il est bien vrai que Bakounine veut la destruction de l'autorité, n'admettant que celle de la compétence. Il est bien vrai qu'il veut la destruction totale de l'Etat. Mais c'est un constructeur, car sur les ruines d'une civilisation d'après, il entend instaurer une organisation sociale fédéraliste. Au chaos, il veut substituer l'harmonie et instaurer une société sans Dieu ni Maître, une société libertaire. Il faut détruire pas mal de dogmes et de préjugés pour atteindre à un tel renouveau.

On comprend la pusillanimité de tous ces révolutionnaires en chambre, plus occupés d'élaborations en vase clos, que d'action.

« Tous les raisonnements sur l'avenir sont criminels, parce qu'ils empêchent la destruction pure et entraient la marche de la révolution. » Cette dernière pensée de Bakounine reste dans les conjonctures présentes d'une extraordinaire véracité. Nous la livrons à votre méditation.

HEM DAY

- (1) No 347-251.
- (2) Le mot positiviste n'a pas le sens d'adepte de la doctrine d'Aug. Comte, il s'adresse au conservateur, parce qu'il ne veut rien rejeter.
- (3) Correspondance, p. 18.
- (4) Le Mouvement socialiste, n° 263-264, Mai-juin 1914.
- (5) P. 81. Paris, Edit. NRF-Gallimard. Coll. Vies des Hommes illustres, n° 44, 1930.
- (6) P. 9. Aux Editions de l'Idée Libre, s.d. Coll. Les Gés Figures d'hier et d'aujourd'hui.
- (7) Publié plus tard à Paris.
- (8) Article de J. Elysard, dans « Deutsche Jahrbücher ». Etienne Porgès, Bakounine, p. 35-36. « L'esprit actuel de la Révolution en Allemagne. »
- (9) P. 222. Bakounine, par Iswolsky.
- (10) P. 67. Dragomanoff.
- (11) Le Monde Libertaire, Nov. 1959.

LE COMBAT SYNDICALISTE

ORGANE OFFICIEL NATIONAL DE LA CONFEDERATION DU TRAVAIL

DE TOUT, UN PEU

CIRCULATION ET PARAPLUIES

Dans la petite ville de province où je me trouve en ce moment, la circulation est assez difficile. Non seulement celle des véhicules, car les rues ne sont pas très larges, mais aussi celle des piétons les trottoirs étant presque partout étroits et souvent encombrés. Mais, tout de même, les gens circulant sur des pattes, arrivent à ne pas se télescoper, en temps normal. Je veux dire quand le temps est au beau — il n'en est malheureusement pas de même lorsque la pluie tombe. Apparaissent alors ces espèces d'ustensiles disgracieux et encombrants, qu'on appelle fort injustement des parapluies!

Parapluies, ils le sont jusqu'à une certaine mesure, c'est-à-dire si la pluie est benigne, et si le vent ne souffle tant soit peu, et le parapluie n'est bientôt plus qu'un dérisoire assemblage de soie et de baleines, prêt à se défaire à ceux qui contemplant le spectacle.

Disgracieux sont, en effet, ces espèces de champignons noirs que l'on tient devant soi comme des cierges, mais aussi et surtout encombrants lorsqu'ils déambulent sur les trottoirs dont je vous ai parlé ci-dessus. En encoré lorsqu'ils font partie intégrante d'une commère léchant ses vitrines, ou d'un couple enlacé qui croit occuper ainsi un « coin de paradis ».

Pour circuler, si l'on est désireux d'avancer, il faut alors se livrer à un slalom continu, et dangereux, car le pavé est glissant...

Mais le parapluie n'est pas que gênant, il est aussi dangereux, car elles dépassent, les baleines qui en sont acérées, si vous ne vous méfiez point, ont tôt fait de vous balafra la joue, et même, cela s'est vu, de vous ébouriffer. Sans compter que, même fermé et accroché au bras, reste menaçant par sa pointe ferrée, qui saille toujours en biais de celui qui la porte. Sincèrement, comment peut-on encore utiliser cette ombrelle, alors qu'il existe déjà parfois vêtements imperméables combien plus pratiques! Le parapluie avait pourtant à peu près disparu entre les deux guerres, et même bien après la dernière, et je me suis laissé empoisonner notre existence, c'était uniquement une question de mode.

Réflexion faite, il n'y a pas à se quoi s'étonner, la mode, en France, du moins étant encore assez puissante pour braver le ridicule, en même temps que le côté pratique des choses. Il n'est que de voir, pour cela, une ménagère traînant d'une main son « deux-roues-cabas » avec un ou deux « oses » accrochés à ce véhicule, et, de l'autre, essayant tant bien que mal

de protéger le tout à l'aide d'un parapluie vacillant! Que dire encore du ballet continu que l'on peut contempler dans une rue très passante, un jour de pluie, lorsque les parapluies inclinent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour éviter les accrochages, ou encore s'abaissent ou s'élevaient, pour la même raison! Allons, messames, allons, messieurs, un peu de bon sens, laissez donc le parapluie à la maison, à côté de la lampe à pétrole et de la bouteille. Et munissez-vous d'un imperméable léger et sûr! Vous ne gênez personne, et vous aurez les mains libres.

Mais je n'ai pas la candeur de croire que, pour autant, la circulation sur les trottoirs en sera améliorée, car il n'est pas rare de rencontrer des personnes, particulièrement des femmes, dûment revêtues de manteaux imperméables, et la tête recouverte d'un couvre-tête en nylon, brandir tout de même triomphalement... un parapluie!

BLANQUET

LUTTE DE CLASSE

« Une classe opprimée est la condition vitale de toute société fondée sur l'antagonisme des classes. L'affranchissement de la classe opprimée implique donc nécessairement la création d'une société nouvelle. Four que la classe opprimée puisse s'affranchir, il faut que les pouvoirs productifs déjà acquis et les rapports sociaux existants ne puissent plus exister les uns à côté des autres. »

Est-ce à dire qu'après la chute de l'ancienne société il y aura une nouvelle domination de classe, se résumant dans un nouveau pouvoir politique? Non.

La classe laborieuse substituera à l'ancienne société civile une association qui exclura les classes et leur antagonisme, et il n'y aura plus de pouvoir politique proprement dit, puisque le pouvoir politique est précisément le résumé officiel de l'antagonisme dans la société civile.

En attendant, l'antagonisme entre le prolétariat et la bourgeoisie est une lutte de classe à classe, lutte qui, portée à sa plus haute expression, est une révolution totale. D'ailleurs, faut-il s'étonner qu'une société, fondée sur l'opposition des classes, aboutisse à la contradiction brutale, à un choc de corps à corps comme dernier dénouement?

Ce n'est que dans un ordre de choses où il n'y aura plus de classes et d'antagonismes de classes que les évolutions sociales cesseront d'être des révolutions politiques. Jusque là à la veille de chaque remaniement général de la société, le dernier mot de la science sociale sera toujours: « Le combat ou la mort: la lutte sanguinaire ou le néant. C'est ainsi que la question est inévitablement posée. (G. Sand.) »

KARL MARX (« Misère de la Philosophie »)

PRO PAG AN DE

Faites circuler les brochures de nos rédacteurs: Gaston BRITEL De la Mythologie Marxiste-Léniniste, 2/75 F. René VILLARD Face au racisme et au néo-nazisme. La brochure: 1 F. Remise 30% pour la propagande.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne Paris, IX^e

Très important: Les objets recommandés doivent être adressés: C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant: C.C.P. 20.990-10, Paris

Librairie et permanence: Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IX^e.

UNION LOCALE DE PARIS
Permanence: Adhésions, Cotisations, tous les premiers et derniers dimanches du mois de 10 à 12 heures, dans le local C.N.T., 24 rue St-Marth, Paris, X^e.

Les assemblées générales de la 2^e U. R. ont lieu tous les troisièmes dimanches du mois au siège confédéral de la C. N. T. F.: 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX^e). Métro: Anvers, St-Georges, N.-D.-de-Lorette.

UNION LOCALE DE PUTEAUX
Assemblée générale tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE TOULOUSE
Correspondance: C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

UNION LOCALE, PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

VIENT DE PARAITRE:
« L'Internationale de 1864 »
Libres propos par Hem Day. Editions « Pensée et Action »
Prix: 8,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adresser toute correspondance à Pjoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan.

UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

HUITIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX
Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8^e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE
Correspondance: Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence: Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1^{er} arrondissement).

UNION LOCALE, PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

UNION LOCALE, PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

UNION LOCALE, PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

UNION LOCALE, PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

UNION LOCALE, PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

UNION LOCALE, PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

UNION LOCALE, PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

UNION LOCALE, PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

EN FLANANT...

Entendu à la Radio: « Le gouvernement des U.S.A. va accroître l'offensive de paix au Nord-Vietnam. Il va intensifier la défensive de guerre au Sud du même pays. »

Gardons-nous de l'attaque qui sauve et de la défense qui tue.

En une main le sabre, et en l'autre le gor.pillon.

Pour préparer la paix, disent les capitalistes, faisons la guerre.

L'aide aux pays sous-développés: Le gouvernement des U.S.A. fait, au moyen de ses bombardiers, la distribution gratuite des bombes sur le Vietnam.

Chers frères catholiques! Ne donnez plus de mitraille aux Vietnamiens. N'exagérez pas trop votre charité chrétienne.

ESOPE

LE CONDITIONNEMENT

Cinquante-huit pour 100 des Américains sont d'accord pour l'utilisation d'armes atomiques dans la guerre du Vietnam. D'accord pour l'utilisation des bombes dans cette guerre-ci, et demain d'accord aussi pour l'utilisation de ces moyens de destructions massives sur l'Europe, si l'Europe se trouve en conflit avec les U. S. A. Avec une propagande bien organisée, ce ne sera pas 38 % de la population américaine qui seront d'accord, mais 80, voire 90 %. Devons-nous dire: Ces salauds d'Américains! Non, car les salauds ce sont les chefs du gouvernement américain, tous les chefs de tous les gouvernements du monde qui, pour des raisons de prestige, de classe, sont d'accord pour occire la moitié de l'humanité si nécessaire, et surtout s'ils ont trouvé le moyen de se mettre en sécurité, eux et leurs familles.

Demain, nous verrons peut-être ce conflit; le monde est actuellement sur un volcan; tout semble indiquer qu'il sera catastrophique pour environ la moitié de la population; mais, pour ceux qui survivront, et qui auront eu la chance d'échapper au génocide, ils auront la possibilité de trouver non seulement du travail, mais de gagner beaucoup d'argent, jusqu'à la prochaine dernière guerre, pour que nos enfants ne reviennent plus cela.

RAUVRE CHOU

Un journaliste de « la Nation », organe de l'U. N. R., dit dans un billet qu'il a encadré de noir, son chagrin à la suite du ballottage de Charles, et il décrit l'amertume, la tristesse dudit Charles; il conclut: « Eh bien, vous l'avez votre ballottage, c'était pour rien, une bouchée de pain, pour la France quinze jours de perdus, et, dans le cœur du grand homme, la plus inutile des blessures. » Par ailleurs, il dit, et là il a raison: « Comme ils sont sots les électeurs qui pensent avoir donné une leçon à de Gaulle ils voteront pour lui au second tour. » Cela s'est révélé exact, en partie du moins. En fait, il n'y a que le résultat qui compte et nous avons encore sept ans de malheur; sept ans ou beaucoup plus, hélas!

MOURIR POUR LA PATRIE C'EST LE SORT LE PLUS BEAU

Dans cette période où toutes les orflammes sont de sortie, où la flamme du souvenir est ravivée, où, enfin, les cœurs vibrent au son de la Marseillaise et du Chant du départ, je

ACTUALIDAD

Derrumbes psicológicos

por Rómulo Chávez

SORPRENDE y nos conmueve al mismo tiempo ver el ritmo veloz que toman los acontecimientos políticos-sociales, en sucesión ininterrumpida de hechos y conceptos...

según las cuales el obrero es mejor, más bueno, más casto que el burgués (sic), error mayúsculo que un tiempo no superior a la treintena de años se encargaría de demostrar palmariamente.

Pero nosotros preguntamos: ¿A quién o a quienes pretenden salvar las élites de la Iglesia y sus acólitos demócratas? ¿A la humanidad total entera o, siguiendo la eterna mentira, lo que puedan de lo suyo luego del derrumbe?

Y puesto que de derrumbes hablamos, es misión nuestra evitar el propio, el de casa, que tampoco está exento de peligro, aun contando con un indiscutible andamiaje conceptual que fundamenta la razón de ser de nuestra filosofía que, sin lugar a dudas (y si existían «ahoritas» nos sacan de ellas nuestros adversarios) es la que contiene más cantidad de verdades, pero no todas en absoluto, por lo mismo que no debemos presumir de «soberanos», y pensamos que entre las que nos hace falta asimilar figura aquella que, por naturaleza, está destinada a reducir a mínimas expresiones la gallardía del Yo.

Se ha creído siempre, unos por error y otros aviesamente, que bastaría la mentira, la mixtificación, el látigo y los tiros a la barriga para sostenerse eternamente como jercaras amos y señores.

En efecto, el articulista no se detiene a enfatizar conceptos de alto nivel moral y económico (creemos que ladinamente) como único camino siguiendo el cual la humanidad podría ahuyentar las agonías.

No podemos menos que dudar, al respecto, de esas acometidas que, viniendo de personas a quienes la vida no se ha jamás prescrito sus conductas, podrían estar revestidas de aquella sinceridad tan en uso. Empero, sinceros o no, nos congratulamos que se hayan hecho públicos unos puntos cuyos postulados coinciden, en algunas partes fundamentales, con los que, en todo momento, ha sido pedestal sólido de nuestros hombres iniciados y defensores de Acracia, que a lo largo de los decenios fueron tratados de utópicos, cuando no de los peores adjetivos.

En fecha 12 de Diciembre 1965, quedó constituida la Agrupación Lyonesa de la Regional Catalana en Exilio. Por lo cual, se convoca a todos los compañeros que hubieren pertenecido a dicha Regional, antes del exodo de 1939 o después, o eventualmente a todos los compañeros que quisieran pertenecer a la misma, sea de Lyon o de sus alrededores, a su asamblea general de información, que tendrá lugar el día 23 de enero de 1966 a las 9 de la mañana, en la Sala C.N.T. nº 1 del Palais du Travail, Place de la Liberation nº 9 en Villeurbanne.

La Agrupación «Amigos de S.I.A.» invita a todos sus afiliados y simpatizantes, a la reunión que se celebrará el día 23 de este mes, a las nueve y media de la mañana, a la sala de Force Ouvrière.

Hay asuntos de gran interés a tratar y se espera la asistencia de todos los amantes de la obra que tiene encomendada a realizar.

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el día 23 de enero, a las nueve horas, en la Sala de la Biblioteca de la rue des Pensées.

Compañero, te rogamos asistas a esta asamblea.

Se convoca a todos los afiliados que en el local de Force Ouvrière, a las nueve de la mañana. Insistimos a los compañeros que hagan acto de presencia.

Agua de borrajas

En ello queda, por el momento, todo el barullo constituido por los pactos intentados en Madrid entre verticalistas y horizontales (durmlentes) a objeto de insuflar sangre nueva en el decrepito sindicalismo franquista: «ejemplo y espejo del mundo».

mesa (redonda o no) y del papel manchado con promesas irrealizables y con firmas de oropel.

No obstante, si una experiencia puede recogerse de tales entrevistas, es la que la «gente de allí» se siente aliena» hasta la cornilla y trata «por todos los procedimientos» de abrir brecha en el régimen. Que el camino es erróneo, que incurre en torpeza y hasta en claudicación, ello redundará en que el desespero conduce a los peores caminos.

Por nuestra parte corresponde no ahondar en el desespero con declaraciones inmediatas y alisonantes. Urge diálogo inmediato. Y más que diálogo incrustación práctica, activa y a corazón abierto, con quienes allí mantienen contra todos los vientos, un afán de obrar. Denunciar traiciones y aferrarse en un palabrerío vano no es más que trasunto y evidencia de debilidad, si no acompaña a las declaraciones una prueba tangible de voluntad. — Gregorio Quintana.

(Capítulo cuarto de la C. I. correspondiente al nº 383. El último párrafo lo habíamos deliberadamente retenido.—J. F.)

Problemas orgánicos

por Miguel JIMÉNEZ

(Continuación de fin)

En fructuoso entrelazado, las Cooperativas abarcadas por eficientes Federaciones Cooperativas. Cada una Comité Regional. Las Secciones coligaadas por solicitas Unión Edificadora, Unión Vestuaría, etc. Comisiones regionales. Asimismo, las Federaciones, en el espacio de la península, genéricamente abrazadas por una remarcable Confederación Cooperativa Ibérica. Comité Peninsular. Adicionalmente, las Uniones conjugadas por atentivas Agrupación Amuebladora, Agrupación Mecánica, etc. Comisiones peninsulares.

Como broche dorado, una notable Asociación Internacional de los Consumidores. Comité Mundial. Las antedichas Agrupaciones, en lo seccionado, hermanadas por cuidadosas Corporaciones Droguera, Ilustrativa, etc. Comisiones internacionales. Por lo que se refiere a continentes sin residencia del Comité Mundial, el correspondiente y propicio Secretariado. Del mismo modo, en razón de las significadas porciones Transmisora, Complementaria, etc., a la vez, prestas y ágiles Comisiones continentales.

Hermoso y sublime el afán de las personas de alto y noble sentir, de ardorosos anhelos, fundando escuelas racionalistas y círculos enciclopédicos, eminentemente populares. Si el camino del progreso se encuentra demorado de innumerables escollos, una empresa digna, gentil y dilecta, de cierto, es aquella de la superación de la personalidad consciente, recta y segura, sin tono de paso a soberbias, misantropías, inconsideraciones, desdenes, infidelidades y egoísmos, por el bien, y a fin de que el individuo se concierte, abra vía, persista y no destalezca delante de la periferia y de los grandes rigores. Distinguido empeño el de exaltar convenientemente el entusiasmo, el amor al trabajo, la vivacidad y el dinamismo de la juventud, diamantina promesa, cultivar, fortalecer y desarrollar en todo instante el opalino valor, sugerir y procurar extensa y eternamente las individualidades, al efecto de que vibren con impulso, tesonerías, con lucidez de criterio, limpio proceder y sano juicio, sabiendo respetar, comprender, entenderse y no dejarse llevar, en las relaciones, en las actividades y en la lucha azarosa, de la hipocresía, del pastoreo, de la difamación, del gregarismo, de la envidia, del enredo, de la intriga, del oropel, de la demagogia, del sofisma y de las discusiones estériles. A todo renacimiento sindical le ha acompañado por doquier, una aparición de centros de estudios sociales. El ateneo ilustra, forja, temple. Ateneos un tanto moderados, como el existente en la barriada del Carmelo, en Barcelona, tuvieron su escuela. En la línea de importancia estuvo el Ateneo del Clot, al que tanto contribuyeron el grupo «Sol y Vida». En la misma forma, la Agrupación ateneísta «Fanos», apreciada por los jóvenes. El Ateneo de Sans, estimulado por los componentes del grupo «El Productor», y que vino a destacarse por sus animadas charlas. Y entre otros, el de Barcelona, obra de los grupos afinistas, que acogió la idea de enlace de los variados círculos culturales, para un mejor concurso y para una mayor amplitud del loable trabajo, en sus diversas, limpias, aceras y excelentes manifestaciones.

El Ateneo Popular Libertario. De tipo comarcal. Junta Administrativa. Simple en modestas demarcaciones, más dividido en radios complejos. En atrabales y pueblos, Clubs de Estudios Sociales. Comisiones Informativas. Siempre según las necesidades, el Ateneo abarcando, automáticamente, las Secciones de racionales Instructivas (enseñanza racionalista, grupos de alumnos); Juveniles (Juventudes Libertarias); Prácticas (Mujeres Libres, cursos de costura, etc.); Estudiantiles (grupos de estudiantes, «Estudiantina»); Técnicos (grupos de alumnos de los Liceos Industriales y de las Escuelas de Artes y Oficios). Literarias (peñas de Amigos de las Letras, etc.); Artísticas (cuadros de escénicos, coros, rondallas); Deportivas (equipos de Atletismo, Fútbol, etc.) y Sociológicas (Grupos de Afinidad, Comisión seccional respectiva. En derredor, en puntos favorables, por ejemplo, la Subsección de las Actividades Instructivas, etc. Subcomisiones seccionales. El Ateneo subdividido en Alianzas, Grupos, Juventudes, Peñas, Equipos, etc. Subcomisiones consultivas, Escuelas y otros medios en Fundación Especial, con el Delegado de Gestión, o la propia Subcomisión Gestora.

En bordado expresivo, los Ateneos directamente cohesionados por imponentes Federaciones Ateneístas. Cada una de ellas, Comité Regional. Las Secciones aliadas por suscitadoras Unión Juvenil, Unión Práctica, etc. Comisiones regionales. En lo mismo, las Federaciones, en el área de la península, genéricamente coadunadas por una efervescente Confederación Ateneísta Ibérica. Comité Peninsular. En concordancia, las Uniones fraternizadas por estimables Agrupación Estudiantil, Agrupación Técnica, etc. Comisiones peninsulares. Como arriero engarce, una selectiva Asociación Internacional Específica. Comité Mundial. Las precitadas Agrupaciones, en lo particular, coadunadas por meritorias Corporaciones Literaria, etc. Comisiones internacionales. Por lo que atañe a continentes sin residencia del Comité Mundial, el pertinente y beneficioso Secretariado. De igual manera, en una virtuosa palma de las fracciones Deportiva, Sociológica, etc., apropiadas Comisiones continentales.

Entre otros motivos, muchas mujeres gustarían pasar la tarde en el centro, los días de fiesta, en un ambiente de familia.

De una forma delicada, los órganos comarcales sencillamente armonizados sobre el principio fiel de las mayores atenciones. Con relación a los dos planos subsiguientes, los cuerpos orgánicos simplemente enlazados por Consejos de alianza, de personas con un alto sentido de veneración de las iniciativas, de los actos y de las significativas características. Y en la misma índole, en tendencia, como un cierre de oro, en lo mundial, un mesurado Consejo, correspondiente.

En digna personificación del Movimiento Libertario. La llama instiguable, el objetivo esencial es el Comunismo libertario, norte de las esperanzas. Si otras formas se realizan, ello no implica, ni cabe la menor renuncia. Siempre de presidir el optimismo de una buena coyuntura. El trabajo enérgico por el mejoramiento de las condiciones de vida y del país, con el apunte, por ejemplo, de una unión del Cantábrico y del Mediterráneo, por vía canalizada Nansa-Ebro, y una unión Lisboa-Valencia, línea Tajo-Turía, la preocupación por los ancianos y por los niños, etc., logran la consideración y el concepto de núcleo necesario, indestructible e impercedero. El sistema común y libre debe entenderse como estrechamente ligado a la unidad fed-rativa. Los terrenos no son iguales. En aquellos que son más duros, hay que trabajar más y, generalmente, se consigue menos. No puede la obra equitativa del futuro basarse ni siquiera en el principio de la solidaridad, no obstante lo que el mismo representa. Tampoco es prudente un solo cuerpo de organización. Magnífico y plausible todo lo referente a la cultura y a la dignificación humana, en jardín de las mejores rosas. En la parte del trabajo, la incorporación sindical tiene un gran campo de atenciones, de actividades y de éxitos. Por lo que atañe al lado del consumo, la agrupación de las cooperativas puede realizar un servicio general de estadísticas y de métodos, en forma que los géneros y materiales que se consideren equivalentes, propios, necesarios, para el lugar en que han sido obtenidos, no se muevan de plaza, y aquellos que tengan que ser trasladados, lo sean con un orden de proximidades en las distancias, no importa las posibilidades de que pueda gozarse en medios móviles de conservación y en materia amplia de transportes. La vida es actividad, tesón, lucha. Por el bien, no hay mal en hacer lo más posible. Hay siempre una grandeza en todo esfuerzo por el futuro. Un día, un buen día, feliz, el sol alumbrará un mundo libre.

anticiparse a las resoluciones de la Jerarquía.

Al referirse a la libertad de religión la declaración dice que no significa que todas las religiones son igualmente verdaderas ni que todos los hombres están en libertad de escoger una u otra, sino que «todo hombre está exento de toda coacción» en materia de religión.

El documento señala que compete a las autoridades civiles «proteger a la sociedad contra cualquier abuso que pueda aparecer bajo el pretexto de la libertad de religión. Pero no de modo arbitrario o unilateral, sino de acuerdo con las normas jurídicas...»

Aunque se esperaba que apresurara la aprobación de una ley que diera a los protestantes las libertades religiosas, la decisión al respecto fue suspendida al parecer en espera de que el Concilio Euménico diera una declaración.

Algunos círculos atacaron vigorosamente el proyecto, alegando que podría ser altamente peligroso para este país católico.

ANTENA

NUEVO ATENTADO DEL GOBIERNO CONTRA LA UNIVERSIDAD ESPAÑOLA

MADRID. — Cuarenta y siete estudiantes de la facultad de Ciencias Políticas y Económicas han sido excluidos de la Universidad «por contravención del reglamento interior de la Facultad y por haber provocado incidentes».

Todo el mundo civilizado conoce que los estudiantes españoles no reclaman otra cosa que libertad sindical y anulación de los castigos que por esta causa las autoridades absolutistas les infligen.

LOS REYES NO LLEGARON A TIEMPO

GERONA. — La víspera del día de Reyes en Palamós era celebrada con mucha algarabía por los pequeños, que se entregaron a juegos correspondientes a su edad, particularmente en el grupo de viviendas protegidas Pagés Contar, habitada especialmente por inmigrantes españoles. Divirtiéndose entre dos pilares unidos por una cadena cierra-camino, cedió uno de ellos aplastando a muerte a las niñas María G. Pérez Anezas, de 7 años, y a María Rosa Pérez Anezas, de 9. La Parca amarga se anticipó esta vez a la ficción de los Reyes Magos.

ESPERANZA, SOLAMENTE

LERIDA. — A pesar de los resultados positivos de los estudios y la reserva natural de las empresas explotadoras, existen esperanzas de éxito en los sondos petrolíferos que se llevan a cabo en la comarca leridana de Tremp.

Los trabajos de perforación continúan a buen ritmo en la zona montañosa del pueblo de Boixols, realizados por el Instituto Nacional de Industria con la colaboración de dos empresas privadas. Dado que estos se realizan en pleno macizo, a 1.245 metros sobre el nivel del mar, en la carretera de Jona a Coll de Nargó, hubo necesidad de construir un camino hacia la torre de perforación, así como tender una tubería a lo largo de ocho kilómetros, para la conducción de agua desde el pueblo.

Ingenieros geólogos, técnicos de sondos, especialistas y obreros, desarrollan sus quehaceres de forma ininterrumpida en tres turnos diarios de ocho horas. En la actualidad, se ha sobrepasado con creces los mil metros de profundidad.

POSTURA DEL EPISCOPADO ESPAÑOL: ABSOLUTISTAS... LIBERALES

MADRID. — El clero español no se contradice. El Episcopado español ha dicho que pondrá en vigor las decisiones adoptadas por el Concilio Euménico «hasta sus últimas consecuencias» en lo que a nosotros atañe.

La declaración de 4.000 palabras, dice que en vista de los cambios aprobados por el Concilio, existen dos tendencias distintas aunque igualmente peligrosas: la inercia de quienes atados al pasado temen que del cambio surjan desvíos, y el desseo de los que buscan lo nuevo simplemente porque es novedoso.

La declaración agrega que la Iglesia debe «caudirse de la inercia» y que «nadie que verdaderamente quiera sentir el Concilio (Euménico) debe

Cartas a mi sobrino

(Viene de la página 4)

imagen, del suyo, para evitar que Francia, de acuerdo con la República española, pudiera, más tarde, disponer de todo el Mediterráneo y de los materiales que España pudiera proporcionar.

Pues bien, querido sobrino: el hombre que tu amigo considera que obró un milagro de grandeza, llevaba en sus entrañas el maligno espíritu de dominio para someter a toda la humanidad a sus pies, sin reparar en los medios a emplear para conseguirlo, si sus deseos se hubiesen visto satisfechos. Más que un hombre demostró ser un monstruo.

No me interesa entrar en detalles sobre lo que hemos visto en documentos en la pantalla sobre los campos de la muerte, con sus hornos crematorios, las salas de tortura y las cámaras de gas, ni las atrocidades que nos han contado los que tuvieron la desgracia de estar internados en aquel ambiente de espanto, de hambre y de muerte; pero que, a pesar de todo, tuvieron la suerte de sobrevivir y escapar de aquel antro infernal. Se puede decir, pues, que aquello fue el crimen más horrible que mente desequilibrada haya podido imaginar.

Todos sus actos resumen el mismo instinto criminal. Hace poco tuve ocasión de leer un libro cuyo título es: «Paris, ¿está quemando?». Es igualmente un documento histórico (1) narrado por el mismo comandante de la plaza de París, Von Cholitz, el cual se negó a incendiarlo, aceptando las sanciones que podía haberle acarreado el fuero de guerra por haberse negado a ejecutar las órdenes del loco del Tercer Reich.

«Paris, ¿está quemando?», preguntó repetidas veces, Hitler. Esto hubiese hecho de haber sido él el que organizara la evacuación de sus batidas tropas de la «Ville Lumière». Y luego, cual el Nerón romano, que por su soberbia hizo morir a Agripina, su madre, y a Octavia, su mujer, se hubiese regocijado, desde lo alto de su pedestal, levantado a fuerza de amontonar cadáveres, como se convertirían en cenizas sus sueños irrealizables.

ANTENA

NUEVO ATENTADO DEL GOBIERNO CONTRA LA UNIVERSIDAD ESPAÑOLA

MADRID. — Cuarenta y siete estudiantes de la facultad de Ciencias Políticas y Económicas han sido excluidos de la Universidad «por contravención del reglamento interior de la Facultad y por haber provocado incidentes».

Todo el mundo civilizado conoce que los estudiantes españoles no reclaman otra cosa que libertad sindical y anulación de los castigos que por esta causa las autoridades absolutistas les infligen.

LOS REYES NO LLEGARON A TIEMPO

GERONA. — La víspera del día de Reyes en Palamós era celebrada con mucha algarabía por los pequeños, que se entregaron a juegos correspondientes a su edad, particularmente en el grupo de viviendas protegidas Pagés Contar, habitada especialmente por inmigrantes españoles. Divirtiéndose entre dos pilares unidos por una cadena cierra-camino, cedió uno de ellos aplastando a muerte a las niñas María G. Pérez Anezas, de 7 años, y a María Rosa Pérez Anezas, de 9. La Parca amarga se anticipó esta vez a la ficción de los Reyes Magos.

ESPERANZA, SOLAMENTE

LERIDA. — A pesar de los resultados positivos de los estudios y la reserva natural de las empresas explotadoras, existen esperanzas de éxito en los sondos petrolíferos que se llevan a cabo en la comarca leridana de Tremp.

Los trabajos de perforación continúan a buen ritmo en la zona montañosa del pueblo de Boixols, realizados por el Instituto Nacional de Industria con la colaboración de dos empresas privadas. Dado que estos se realizan en pleno macizo, a 1.245 metros sobre el nivel del mar, en la carretera de Jona a Coll de Nargó, hubo necesidad de construir un camino hacia la torre de perforación, así como tender una tubería a lo largo de ocho kilómetros, para la conducción de agua desde el pueblo.

Ingenieros geólogos, técnicos de sondos, especialistas y obreros, desarrollan sus quehaceres de forma ininterrumpida en tres turnos diarios de ocho horas. En la actualidad, se ha sobrepasado con creces los mil metros de profundidad.

POSTURA DEL EPISCOPADO ESPAÑOL: ABSOLUTISTAS... LIBERALES

MADRID. — El clero español no se contradice. El Episcopado español ha dicho que pondrá en vigor las decisiones adoptadas por el Concilio Euménico «hasta sus últimas consecuencias» en lo que a nosotros atañe.

La declaración de 4.000 palabras, dice que en vista de los cambios aprobados por el Concilio, existen dos tendencias distintas aunque igualmente peligrosas: la inercia de quienes atados al pasado temen que del cambio surjan desvíos, y el desseo de los que buscan lo nuevo simplemente porque es novedoso.

La declaración agrega que la Iglesia debe «caudirse de la inercia» y que «nadie que verdaderamente quiera sentir el Concilio (Euménico) debe

«gran valor»; ésta y no otra fue la «grandeza» de su milagro.

En cuanto al concepto que me merece el cambio de orientación que puede venir después de la sucesión o caída del franquismo, creo oportuno no hacer comentario alguno, puesto que el mismo aprecia que los que tienen el timón, sea con Juan, con Carlos, o con otro franquismo sin sus entrañas el maligno espíritu de dominio para someter a toda la humanidad a sus pies, sin reparar en los medios a emplear para conseguirlo, si sus deseos se hubiesen visto satisfechos. Más que un hombre demostró ser un monstruo.

No me interesa entrar en detalles sobre lo que hemos visto en documentos en la pantalla sobre los campos de la muerte, con sus hornos crematorios, las salas de tortura y las cámaras de gas, ni las atrocidades que nos han contado los que tuvieron la desgracia de estar internados en aquel ambiente de espanto, de hambre y de muerte; pero que, a pesar de todo, tuvieron la suerte de sobrevivir y escapar de aquel antro infernal. Se puede decir, pues, que aquello fue el crimen más horrible que mente desequilibrada haya podido imaginar.

Todos sus actos resumen el mismo instinto criminal. Hace poco tuve ocasión de leer un libro cuyo título es: «Paris, ¿está quemando?». Es igualmente un documento histórico (1) narrado por el mismo comandante de la plaza de París, Von Cholitz, el cual se negó a incendiarlo, aceptando las sanciones que podía haberle acarreado el fuero de guerra por haberse negado a ejecutar las órdenes del loco del Tercer Reich.

«Paris, ¿está quemando?», preguntó repetidas veces, Hitler. Esto hubiese hecho de haber sido él el que organizara la evacuación de sus batidas tropas de la «Ville Lumière». Y luego, cual el Nerón romano, que por su soberbia hizo morir a Agripina, su madre, y a Octavia, su mujer, se hubiese regocijado, desde lo alto de su pedestal, levantado a fuerza de amontonar cadáveres, como se convertirían en cenizas sus sueños irrealizables.

ANTENA

NUEVO ATENTADO DEL GOBIERNO CONTRA LA UNIVERSIDAD ESPAÑOLA

MADRID. — Cuarenta y siete estudiantes de la facultad de Ciencias Políticas y Económicas han sido excluidos de la Universidad «por contravención del reglamento interior de la Facultad y por haber provocado incidentes».

Todo el mundo civilizado conoce que los estudiantes españoles no reclaman otra cosa que libertad sindical y anulación de los castigos que por esta causa las autoridades absolutistas les infligen.

LOS REYES NO LLEGARON A TIEMPO

GERONA. — La víspera del día de Reyes en Palamós era celebrada con mucha algarabía por los pequeños, que se entregaron a juegos correspondientes a su edad, particularmente en el grupo de viviendas protegidas Pagés Contar, habitada especialmente por inmigrantes españoles. Divirtiéndose entre dos pilares unidos por una cadena cierra-camino, cedió uno de ellos aplastando a muerte a las niñas María G. Pérez Anezas, de 7 años, y a María Rosa Pérez Anezas, de 9. La Parca amarga se anticipó esta vez a la ficción de los Reyes Magos.

ESPERANZA, SOLAMENTE

LERIDA. — A pesar de los resultados positivos de los estudios y la reserva natural de las empresas explotadoras, existen esperanzas de éxito en los sondos petrolíferos que se llevan a cabo en la comarca leridana de Tremp.

Los trabajos de perforación continúan a buen ritmo en la zona montañosa del pueblo de Boixols, realizados por el Instituto Nacional de Industria con la colaboración de dos empresas privadas. Dado que estos se realizan en pleno macizo, a 1.245 metros sobre el nivel del mar, en la carretera de Jona a Coll de Nargó, hubo necesidad de construir un camino hacia la torre de perforación, así como tender una tubería a lo largo de ocho kilómetros, para la conducción de agua desde el pueblo.

Ingenieros geólogos, técnicos de sondos, especialistas y obreros, desarrollan sus quehaceres de forma ininterrumpida en tres turnos diarios de ocho horas. En la actualidad, se ha sobrepasado con creces los mil metros de profundidad.

POSTURA DEL EPISCOPADO ESPAÑOL: ABSOLUTISTAS... LIBERALES

MADRID. — El clero español no se contradice. El Episcopado español ha dicho que pondrá en vigor las decisiones adoptadas por el Concilio Euménico «hasta sus últimas consecuencias» en lo que a nosotros atañe.

La declaración de 4.000 palabras, dice que en vista de los cambios aprobados por el Concilio, existen dos tendencias distintas aunque igualmente peligrosas: la inercia de quienes atados al pasado temen que del cambio surjan desvíos, y el desseo de los que buscan lo nuevo simplemente porque es novedoso.

La declaración agrega que la Iglesia debe «caudirse de la inercia» y que «nadie que verdaderamente quiera sentir el Concilio (Euménico) debe

CALENDARIO PARA 1966

Table with 2 columns: Title and Price. Includes items like 'Socialismo autoritario y Socialismo libertario', 'El proletariado militante', 'Orígenes del sindicalismo', etc.

SIEGHE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX* - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X*
Tél. BOT. 23-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



HIELO

HAY hielo en las calles, y en las entendederas. El invierno nos concede sus rigores, y los pueblos su frialdad para las causas útiles.

Con las nieves caídas, bruñidas por el viento del Norte, los mendigos caen como gorriones indefensos, mientras familias proletarias tiritan de frío en sus pocilgas, en sus chozas, en sus «mansardes», incapaces de dedicar a un piso nuevo toda la paga mensual del marido.

Entretanto, el mundo financiero, burocrático, vicioso, dueño de la sociedad, disfruta de calefacciones, recepciones y percepciones que lo mantienen a mil leguas de la putrida tibieza del «meteo». Esto en Madrid, en Barcelona, en Londres, en Berlín, en Moscú, en París y en donde sea. El abate Pierre ha fracasado.

En la vía pública gente perdida o atardecida a las parillas calurosas, de la acera tal vez para un último sueño. Desdichados se aprietan unos contra otros bajo los arcos y en los quicios de las puertas. El hambre y el frío aún existen a pesar de los derechos del ciudadano y de las instituciones sociales. Cuando los anarquistas concedamos nuestro voto a esa proeza reformista, dejáremos de ser tales puesto que el ambigüo servido en sala confortable podría esperarnos.

La sociedad es fría, más que el invierno. Ella hiela durante doce meses anuales y el invierno cuatro, a lo sumo. El aparato oficial trabaja fríamente, calculadamente, inhumanamente, amañando o discando a triturando al individuo, a millones de individuos. Los gobiernos se enriquecen mientras los pueblos se cuadruplican. Se vio cómo un solo Hitler podía descabezar a pueblos enteros. Y llegará el día en que los pueblos solicitarán ser descabezados. ¿Precedente? El de los operarios que se batieron por las ocho horas y hoy con ellas se consideran infelices. De diez en adelante, es ideal de cuacos, propósito de estadio y taberna. Ayer y hoy, en feliz reencuentro.

Un sindicato transportista reclamando —¡precisamente en Norteamérica!— la jornada semanal de 32 horas, es algo que reconfirma, que entusiasma, que aurora, desde la tiniebla sindical europea, el hecho neoyorquino no se comprende, o se estima abuso. 32 horas por semana son 5 horas con veinte minutos por día. ¡Pobre capitalismo, pobre comunismo! ¿Dónde iremos a parar?

Al comunismo libertario, poco a poco, a la calefacción del invierno social, devenido muy crudo. Que empuje el maquinismo, que se imponga el automatismo, si han de liberar al obrero del clasismo laboral. Disminúyese paulatinamente la jornada, no prestar oídos a las quejas «razonadas» del comunismo conformista, del sindicalismo gregario, del populismo en rebatía. Que el sistema «irremplazable» paldiezca, sufra, cruja... y aun así examinémosnos a la jornada diaria de dos horas previstas para nuestra anarquía.

Pero no lo digamos a los transportistas neoyorquinos. Podrían reinteigrarse al trabajo. Puesto que la consciencia aún no anda acorde con el gesto.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

BRECHAS DE REBELION EN LA RUSIA COMUNISTA

SERIA tener un concepto bien pobre de la naturaleza humana creer en la fatalidad de un eterno conformismo, en la borreguil aquesencia general a que despotas de todo pelaje se permitan toda suerte de desafueros. Afortunadamente no es así; afortunadamente, para honra de la especie, a la corta o a la larga, la dignidad se adentra en las consciencias y hace brotar chispas de rebelión.

Se nos habla ensordecido con la matraaca de que, tras el «telón de acero» impuesto por el Estado bolchevique, no había problemas de oposición, de que todo el mundo estaba conforme y satisfecho de atenerse a los dictados emanados de los jerifaltes encastillados en el Kremlin. Como no podía ser por menos, la realidad era bien diferente. Una realidad que procuraban ocultar por todos los medios los mandaderos del régimen. Mas, a la postre todo se sabe. Y se ha sabido que una buena cantidad de artistas, poetas, escritores, cineastas, y otros elementos de formación intelectual, ni estaban, ni están acordes con el rumbo político del Estado ruso. Sin atreverse a una franca oposición, clara, directa, han patentizado en sus obras una posición en discrepancia.

Pero hay más: Hay una comprobación de que la Historia se repite. Allí por los años 1905, fueron los estudiantes, aquellos llamados «decembristas», quienes se manifestaron, desafiando la represión, contra la tiranía de los zaras. Es ahora, sesenta años después, cuando, en Moscú, el olfato persecutorio de los polizontes comunistas ha descubierto una clandestina organización de estudiantes, la mayoría siguiendo estudios de química en institutos y en la Universidad. Contaban con una imprenta clandestina, en la que editaban una publicación titulada «Kolokol» («La Campana») la cual defendía ideas de libertad y de justicia. Al igual que con el mismo título publicó en su exilio de Inglaterra y de Suiza, el célebre pensador revolucionario Alejandro Herzen, quien durante años fue amigo de Bakunin.

La Historia sigue su curso. Todos los principios de una transformación social son dolorosos. Lo fueron para aquellos estudiantes que en el período zarista se enfrentaron contra la injusticia; lo son para los que ahora se han enfrentado también contra la injusticia. Cambian los tiempos y el denominativo de los tiranos, pero los motivos son idénticos: yugular el derecho a la libre expresión del pensamiento. Ahora que, actualmente, se ha llegado al más cínico de los infundios: hablar de justicia social y luego obrar empleando procedimientos iguales, o peores, a los del fascismo.

Pero hay ya brechas abiertas tras el «telón de acero». Se derrumbó el zarismo. Es de creer que también se derrumbará el comunismo, para dar paso a otra modalidad de organización social mejor, por lo menos con las garantías cívicas que fascismo y comunismo buscan siempre eliminar.

NUESTRO DEFENSOR HENRY TORRES

En España, tener la carrera de abogado era algo que «sentaba bien». La tenía cualquier botarate de casa rica. En la tarjeta de visita, bajo el nombre y apellidos, el constar la palabra «abogado», disimulaba el hecho de ser un señorito achulado y parasito. Desde luego, el noventa por ciento de tales «abogados» no ejercían. Hijos de industriales, de terratenientes, tenían el porvenir asegurado. No les interesaba la toga; y pronto la vida de la rana les hacía olvidar los estudios universitarios.

Esos los abogados que, como Layret, Barriobero, Serrano Batanero, o Samblancat, habían tomado su profesión como un apostolado. En Francia, Henry Torres, fallecido recientemente, fue también de los que sentía a fondo el deber de batallar por la justicia, haciendo de ello una cuestión de dignidad.

Henry Torres no era anarquista, como lo fue el gran abogado italiano Pietro Gori. Pero tenía abierta simpatía por los libertarios. En los años de la dictadura del general Primo de Rivera, había en Francia bastantes refugiados políticos españoles, de ellos, muchos eran de formación ácrata. Se actuaba, se conspiraba, se hacía cuanto se podía contra la tiranía de entonces. Razon de ello fue que hubiera compañeros jurídicamente en situación delicada. Y era Henry Torres el defensor de los libertarios hispanos. Durruiti, Ascaso y Jover, residiendo en Francia, corrían peligro de extradición. Y fueron las contundentes razones del abogado Henry Torres que les libraron de ello.

Cuando la joven libertaria francesa Germaine Berton decidió anular al fogoso jefe del partido más reaccionario: «L'Action Française», Leon Daudet, y no hallándole en su despacho, mató a tiros de revolver a su lugarteniente, Marius Plateau, se originó un ruidoso proceso. Y la formidable y convincente elocuencia de Torres obtuvo la libertad de Germaine.

Ha muerto uno de los pocos abogados dignos de serlo.

LA GUERRA INDO-PAKISTANESA

Con mayor acierto del empleado entre Washington y Hanoi en las «operaciones» vietnamitas, el representante ruso, Kossyguine, logró establecer las bases de un acuerdo entre Shartri, representante de la India y Ayoub Khan, presidente de Pakistán. La resolución de paz se resume en nueve puntos bastante claros y precisos. En su análisis se observan la mutua concesión de arbitrariedades. Las mismas arbitrariedades que se producen en todos los países en caso de guerra. Se destaca la confesión implícita por los servicios secretos de Wall Street, podemos estar seguros que España sería una segunda edición del crimen cometido contra la República Dominicana.

Refiriéndose a este caso, tu amigo se pregunta que papel representaron los rusos frente a la posición brutal adoptada por los americanos contra un pueblo indefenso. A ello se le puede hacer la siguiente observación: En política todo es pura comedia. Los rusos, simulando que protestaban, no hacían otra cosa que devolver la pelota que los americanos arrojaron a su tejado cuando, a cañonazo limpio, los rusos destruyeron Budapest para cerrar el paso al «imperialismo capitalista», mientras que los americanos han hecho lo propio en Santo Domingo, barriendo el paso al «imperialismo comunista», tanto que uno y otro no hacen otra cosa que ahogar el sangre las aspiraciones de los pueblos que se manifiestan pidiendo paz, justicia e independencia, es decir: ser libres.

Las cosas, querido sobrino, ahora se quiere que sean así. Cuando un pueblo se encuentra en peligro se corre para socorrerlo. Los señores del dólar, cuando acuden con sus «marines» a proteger un pueblo hunden a sus protegidos en un mar de lágrimas, y si es solo con sus dólares este mar de lágrimas se convierte en un mar de dolores.

Tu amigo, refiriéndose a lo que el franquismo podía haber sido, discute de la forma que lo hace por que no conoce las dos caras de la medalla. Lo demuestra cuando escribe: «En Alemania, Hitler, con un régimen parecido, obró un milagro de grandeza de 1933 a 1936 y, refiriéndose a Italia, aprecio que Mussolini hizo otro tanto.»

Si es por desconocimiento, gritemos: ¡Pura y Santa Ignorancia!

Desahagamos el error. Cuando las tropas aliadas entraron en Berlín se encontró una documentación secreta, referente al caso de España, la cual se dio a la publicidad. En esta documentación podía leerse, con toda claridad, de detalles, como se desarrollaron los preparativos del levantamiento subversivo por la reacción, preparada en Alemania con la intervención de Italia y con la presencia de españoles derechistas.

Da cuenta, igualmente, de las actividades alemanas desarrolladas por todo el territorio español, ordenadas

NOTAS CUBANAS

A nado hacia la libertad

MIAMI. — Desafiando las aguas infestadas de tiburones y de lanchas patrulleras del régimen castrcomunista, diez jóvenes cubanos, inclusive una muchacha de 22 años de edad, nadaron cuatro millas hacia la libertad el 2 de noviembre, después de haber sido decretado por el gobierno que los cubanos de edad militar (1 a 27 años) no podían salir del país.

De un grupo de 14 que nadaron desesperadamente hasta la base naval de los Estados Unidos en Caimanera, provincia de Oriente, tres fueron asesinados por las ametralladoras emplazadas en las lanchas patrulleras del régimen. Dos de los tres asesinados fueron identificados como Pedro Grana, de 25 años, padre de dos criaturas, y Ascanio Galano Furones. El tercero no fue identificado.

Los supervivientes se llaman Roberto Silveira Hernández, de 16 años; Arturo Pomar Lewis, de 16 años; José

DEL SENTIR LIBERTARIO EN LA MUJER

Un ideal, indefectiblemente, puede hallar arraigo lo mismo en la sensibilidad masculina que en la femenina. Tampoco es cosa de atenerse a

Amenaza a los trabajadores retirados

HABANA. — «Para poder cumplir las metas de producción los trabajadores retirados y aquellos que han solicitado su retiro debido a vejez o enfermedad, tendrán que reincorporarse al trabajo si son considerados aptos para la producción. Esta advertencia fue hecha recientemente por Lázaro Peña, Secretario General de Trabajadores de Cuba Revolucionaria (CTC-R) en la plenaria efectuada el 21 de octubre. La drástica medida fue «sugerida» por Fidel Castro en un discurso pronunciado en enero de 1965, para conmemorar el Sexto Aniversario de su llegada al poder (véase Cuba Laboral, marzo).

DOS TRABAJADORES EJECUTADOS

MIAMI. — Los trabajadores azucareros Natalio Hernández Cancio y Elpidio Vidal Carreño fueron ejecutados ante el paredón de fusilamiento en el puesto militar de Holguín el 4 de noviembre. Hernández Cancio fue Secretario General del Sindicato de Trabajadores Azucareros del Central Manatí, Oriente.

DISCOS

- Soy español cien por cien. ¿Y tú? Cincuenta y dos por cien.
- Mal patriota, niegas tu patria.
- En casi la mitad, paisano.
- ¿Por qué no enteramente?
- Por el cuarenta y ocho por cien de mala gente.
- España es una e indivisible.
- Desde aquí, España es invisible.
- Es la España que anda, Miranda.
- ¿Dónde estoy yo está España.
- Tu optimismo te engaña.
- Me afirmo español de grado.
- Que el Cid te lo pague, hermano.
- En España todo es hidalguía.
- Lo era algún día.
- Y caballería diaria.
- De caballería imaginaria.
- ¡Acaba ya con tus versos, pervertidos!
- Acaba con tu España ficticia.
- ¡Dirás que España no existe?
- Apenas.
- ¿Entonces, el mapa?
- Regiones, Iberia.
- Se te ve la oreja, catalán pernicioso.
- Porque no soy yeyeoso.
- A los españoles prefiere a los galos.
- Preferio un castellano bueno a diez catalanes malos.
- Críterio de fuerza.
- Y viceversa.

Cartas a mi sobrino

CUANDO correspondi a tu última te señalé que en cuanto a la copia del artículo que me adjuntabas de tu amigo A. M. pensaba dedicarle un capítulo aparte, cosa que hago hoy.

Me indabas, para reforzar el concepto que a ti te merezca, que posees cursos de ingeniería y de filosofía, añadiendo que sus padres son pequeños propietarios campesinos.

Según he podido apreciar en la lectura de su artículo, existe en su espíritu un sentimiento de rebeldía sin horizonte ni cimentación finalista. Comprende, porque lo menciona más de una vez, que el franquismo no es ningún régimen; que el franquismo morirá con Franco. Y cuando quiere hacer la crítica de la democratización del franquismo abraza el recelo.

Cartas a mi sobrino



sentido por los servicios secretos de Wall Street, podemos estar seguros que España sería una segunda edición del crimen cometido contra la República Dominicana.

Refiriéndose a este caso, tu amigo se pregunta que papel representaron los rusos frente a la posición brutal adoptada por los americanos contra un pueblo indefenso. A ello se le puede hacer la siguiente observación: En política todo es pura comedia. Los rusos, simulando que protestaban, no hacían otra cosa que devolver la pelota que los americanos arrojaron a su tejado cuando, a cañonazo limpio, los rusos destruyeron Budapest para cerrar el paso al «imperialismo capitalista», mientras que los americanos han hecho lo propio en Santo Domingo, barriendo el paso al «imperialismo comunista», tanto que uno y otro no hacen otra cosa que ahogar el

por ORIOL

por el mismo Führer, estableciendo organismos de aparente actividad comercial, pero que no eran otra cosa que centros de espionaje que iban colocando los jalones estratégicos para dirigir el criminal movimiento subversivo.

Es por esta documentación que nos enteramos que Koerner estaba al frente del espionaje en Madrid y era jefe de la Gestapo en España; Güns, a sus órdenes y al frente del espionaje en Cataluña; Koobloch en Alicante; Hoffman en Marruecos; Petersen en Málaga...

Se hace pública también, en esta documentación, el Acta levantado de una reunión en la cual asistieron, por parte de Alemania, Heinrich, hombre de gran confianza del Führer, que presidió la reunión, Hess, Goering, y Boheler, por parte de Italia, el Conde Ciano y por España estaban presentes tres españoles llamados Augusto Conde, Miguel S. Aguilar y Juan Olavarría.

En el curso de esta reunión, el conde Ciano, haciéndose eco de las exposiciones que se venían haciendo por los participantes, dijo: «Yo sé que ni Francia ni Inglaterra irán a la guerra por el asunto de España», y mucho menos si les damos garantías de respetar sus intereses; pero, he de hacer patente que Italia, aceptando la propuesta privada del Führer de que sea el general Franco el que encabece la sublevación, desea que se le designe el Estado Mayor siguiente: Los generales Mola, Goded, Fanjul, Queipo de Llano y Yagüe.»

Refiriéndose a la estrategia de la sublevación, Hess intervino diciendo: «Estimo que, por razones geográficas, la sublevación ha de ser simultánea en todo el país, procurando, a ser posible, asegurar la conquista del Sur y del Este, toda vez que el Mediterráneo es una llave primordial, tanto por la cooperación de Italia y nuestra como para el traslado de tropas marroquíes a la Península.»

Pues, según la documentación que se cita, la sublevación que tanta sangre hizo derramar, fue preparada en el exterior, y del exterior dirigida y apoyada.

A Hitler lo que le interesaba era que en España hubiera un régimen a

NOTAS CUBANAS

A nado hacia la libertad

MIAMI. — Desafiando las aguas infestadas de tiburones y de lanchas patrulleras del régimen castrcomunista, diez jóvenes cubanos, inclusive una muchacha de 22 años de edad, nadaron cuatro millas hacia la libertad el 2 de noviembre, después de haber sido decretado por el gobierno que los cubanos de edad militar (1 a 27 años) no podían salir del país.

De un grupo de 14 que nadaron desesperadamente hasta la base naval de los Estados Unidos en Caimanera, provincia de Oriente, tres fueron asesinados por las ametralladoras emplazadas en las lanchas patrulleras del régimen. Dos de los tres asesinados fueron identificados como Pedro Grana, de 25 años, padre de dos criaturas, y Ascanio Galano Furones. El tercero no fue identificado.

Los supervivientes se llaman Roberto Silveira Hernández, de 16 años; Arturo Pomar Lewis, de 16 años; José

DEL SENTIR LIBERTARIO EN LA MUJER

Un ideal, indefectiblemente, puede hallar arraigo lo mismo en la sensibilidad masculina que en la femenina. Tampoco es cosa de atenerse a

Amenaza a los trabajadores retirados

HABANA. — «Para poder cumplir las metas de producción los trabajadores retirados y aquellos que han solicitado su retiro debido a vejez o enfermedad, tendrán que reincorporarse al trabajo si son considerados aptos para la producción. Esta advertencia fue hecha recientemente por Lázaro Peña, Secretario General de Trabajadores de Cuba Revolucionaria (CTC-R) en la plenaria efectuada el 21 de octubre. La drástica medida fue «sugerida» por Fidel Castro en un discurso pronunciado en enero de 1965, para conmemorar el Sexto Aniversario de su llegada al poder (véase Cuba Laboral, marzo).

DOS TRABAJADORES EJECUTADOS

MIAMI. — Los trabajadores azucareros Natalio Hernández Cancio y Elpidio Vidal Carreño fueron ejecutados ante el paredón de fusilamiento en el puesto militar de Holguín el 4 de noviembre. Hernández Cancio fue Secretario General del Sindicato de Trabajadores Azucareros del Central Manatí, Oriente.

NOTAS CUBANAS

A nado hacia la libertad

MIAMI. — Desafiando las aguas infestadas de tiburones y de lanchas patrulleras del régimen castrcomunista, diez jóvenes cubanos, inclusive una muchacha de 22 años de edad, nadaron cuatro millas hacia la libertad el 2 de noviembre, después de haber sido decretado por el gobierno que los cubanos de edad militar (1 a 27 años) no podían salir del país.

De un grupo de 14 que nadaron desesperadamente hasta la base naval de los Estados Unidos en Caimanera, provincia de Oriente, tres fueron asesinados por las ametralladoras emplazadas en las lanchas patrulleras del régimen. Dos de los tres asesinados fueron identificados como Pedro Grana, de 25 años, padre de dos criaturas, y Ascanio Galano Furones. El tercero no fue identificado.

Los supervivientes se llaman Roberto Silveira Hernández, de 16 años; Arturo Pomar Lewis, de 16 años; José

DEL SENTIR LIBERTARIO EN LA MUJER

Un ideal, indefectiblemente, puede hallar arraigo lo mismo en la sensibilidad masculina que en la femenina. Tampoco es cosa de atenerse a

Amenaza a los trabajadores retirados

HABANA. — «Para poder cumplir las metas de producción los trabajadores retirados y aquellos que han solicitado su retiro debido a vejez o enfermedad, tendrán que reincorporarse al trabajo si son considerados aptos para la producción. Esta advertencia fue hecha recientemente por Lázaro Peña, Secretario General de Trabajadores de Cuba Revolucionaria (CTC-R) en la plenaria efectuada el 21 de octubre. La drástica medida fue «sugerida» por Fidel Castro en un discurso pronunciado en enero de 1965, para conmemorar el Sexto Aniversario de su llegada al poder (véase Cuba Laboral, marzo).

DOS TRABAJADORES EJECUTADOS

MIAMI. — Los trabajadores azucareros Natalio Hernández Cancio y Elpidio Vidal Carreño fueron ejecutados ante el paredón de fusilamiento en el puesto militar de Holguín el 4 de noviembre. Hernández Cancio fue Secretario General del Sindicato de Trabajadores Azucareros del Central Manatí, Oriente.

DISCOS

- Soy español cien por cien. ¿Y tú? Cincuenta y dos por cien.
- Mal patriota, niegas tu patria.
- En casi la mitad, paisano.
- ¿Por qué no enteramente?
- Por el cuarenta y ocho por cien de mala gente.
- España es una e indivisible.
- Desde aquí, España es invisible.
- Es la España que anda, Miranda.
- ¿Dónde estoy yo está España.
- Tu optimismo te engaña.
- Me afirmo español de grado.
- Que el Cid te lo pague, hermano.
- En España todo es hidalguía.
- Lo era algún día.
- Y caballería diaria.
- De caballería imaginaria.
- ¡Acaba ya con tus versos, pervertidos!
- Acaba con tu España ficticia.
- ¡Dirás que España no existe?
- Apenas.
- ¿Entonces, el mapa?
- Regiones, Iberia.
- Se te ve la oreja, catalán pernicioso.
- Porque no soy yeyeoso.
- A los españoles prefiere a los galos.
- Preferio un castellano bueno a diez catalanes malos.
- Críterio de fuerza.
- Y viceversa.

Cartas a mi sobrino

CUANDO correspondi a tu última te señalé que en cuanto a la copia del artículo que me adjuntabas de tu amigo A. M. pensaba dedicarle un capítulo aparte, cosa que hago hoy.

Me indabas, para reforzar el concepto que a ti te merezca, que posees cursos de ingeniería y de filosofía, añadiendo que sus padres son pequeños propietarios campesinos.

Según he podido apreciar en la lectura de su artículo, existe en su espíritu un sentimiento de rebeldía sin horizonte ni cimentación finalista. Comprende, porque lo menciona más de una vez, que el franquismo no es ningún régimen; que el franquismo morirá con Franco. Y cuando quiere hacer la crítica de la democratización del franquismo abraza el recelo.

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE C.N.T. A.I.T.

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... Michel BAKOUNINE 27 JANVIER 1960 NUMERO 386 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

PROFITS OU COLLECTIVISME Syndicalisme, enthousiasme et paresse

PARTOUT, les chefs d'entreprise prennent des mesures de réduction du personnel. Dans telle usine, un mauvais jour, environ un quart du personnel reçoit une lettre de licenciement. Bien entendu, aucune mesure n'est prévue dans presque tous les cas pour assurer le reclassement de ceux à qui l'on retire brutalement le moyen d'existence.

Cela mis à part, on nous sort, bien sûr, l'indispensable notion d'intérêt général ou d'intérêt de l'économie française... mais cette notion ne correspond à aucune réalité dans la mesure où il n'y a pas d'intérêt collectif à main et à bras armés.

entraînerait fatalement une réduction de la capacité de concurrence de la nation. Mais les travailleurs d'un pays ne sont pas en concurrence avec les travailleurs des autres pays.

minorité d'exploiteurs qui entendent définir seuls les options fondamentales de l'économie tout entière. C'est dans cette optique que les puissances financières s'opposent au progrès social.

L'argument principal qui fut donné par les dictateurs russes, au début de la révolution, pour expliquer la nécessité de la centralisation de l'agriculture en des macro-exploitations, fut que les moujiks étaient des indolents et des paresseux.

Ce pouvoir devient par une exaspération de plus en plus malade, la négation du droit à la liberté, l'éclatement de la plus belle aspiration humaine.

geon dans la liberté, où chacun doit apprendre à acquiescer et à développer son sens de la responsabilité pour atteindre enfin le rêve de la joie par le travail, de la sécurité par l'égalité économique et sociale.

GUERRE DE CLASSE

C'est précisément ce que les capitalistes veulent éviter. Aussi, non contents de réduire au chômage une certaine partie des travailleurs, ils cherchent encore à abrutir davantage s'il est possible ceux qui demeurent à leur poste.

La théorie du moindre mal a fait ses preuves. Depuis longtemps, les travailleurs ont pu s'apercevoir que discuter avec les exploitateurs ne saurait amener aucun progrès social réel et durable.

même de l'exploitation capitaliste : le profit. On peut se servir toutefois des institutions créées par le capitalisme pour canaliser les revendications sociales, mais non dans le but d'aplanir l'antagonisme par la discussion et la négociation.

Tous nos efforts doivent porter, dans l'état actuel des choses, sur l'exaspération des conflits afin que ceux-ci dépassent leur point de départ, la revendication limitée en tous sens, pour s'élargir jusqu'à la condamnation globale du système capitaliste tout entier.

La révolution sociale sera donc une nouvelle société d'où toute structure politique sera bannie, à seule fin que les travailleurs industriels et agricoles, sur des terrains d'action dont ils connaissent toutes les matières, les techniques et les faiblesses, puissent remettre en ordre et en marche les engrenages économiques et sociaux.

Le syndicalisme est une grande école ouverte à tous les hommes de bonne volonté, où chacun doit parfaire ses connaissances en confrontant ses pensées et ses gestes avec toutes les expériences en cours (révolutionnaires) sur notre planète.

L'INFLUENCE DE LA PRESSE CATHOLIQUE

Parmi tous les quotidiens, périodiques, qui paraissent en langue française, une forte part revient à la presse catholique. Que l'on jette un œil à la Croix tire à 140.000, la Croix-Démanche à 164.000, le Pèlerin à 540.000, l'Amorale à 165.000, la Vie catholique à 415.000, Télérama à 95.000.

La France est non seulement sous l'emprise des revues, journaux catholiques qui pénètrent dans tous les foyers, celui de l'intellectuel, du commerçant, de l'employé, de l'ouvrier, du paysan, mais elle subit aussi l'emprise d'une radio, d'une télévision plus ou moins, et surtout plus que moins, orientées dans le sens catholique.

la croyance dans le divin est toujours aussi vivace, la foi dans le Dieu sauveur, dans un au-delà plus ou moins teinté de couleur rose, où, à la fin du monde, nous nous retrouverons tous ; dans une béatitude éternelle. Il est dit, paraît-il, de plus en plus de messes pour le repos des âmes, mille de cierges, palmadées de prières ; bref, une résurrection de la croyance de nos pères.

de ce pays. Vous avez bien lu : un demi pour cent. Quand on pense que seuls les faits culturels, que ce soit en peinture, sculpture, architecture, musique, littérature, font la valeur d'une nation, d'un peuple, on reste confondu devant ce procédé criminel de désagrégation de notre culture.

DANS NOS REGIONS CHEZ PECAZAUX ET KREUTLER... C'EST LE BAGNE

Il nous arrive souvent d'entendre (de certains individus) la réflexion suivante : « Dans le fond, nous ne plaignons pas, car nous ne sommes pas bien malheureux en France. »

de travail dont l'un a quitté l'entreprise depuis quelque temps. « Cher camarade, tu n'as rien à regretter de chez Pécazaux et Kreutler, car c'est de plus en plus l'image d'un camp de concentration.

EN VRAC

de ce pays. Vous avez bien lu : un demi pour cent. Quand on pense que seuls les faits culturels, que ce soit en peinture, sculpture, architecture, musique, littérature, font la valeur d'une nation, d'un peuple, on reste confondu devant ce procédé criminel de désagrégation de notre culture.

Lu dans la Vie judiciaire du 18-19-65 : « Nous autres, nous savons bien que la société n'est certes pas parfaite, elle ne peut être qu'un compromis entre le désordre et le chaos. C'est un avocat à la Cour qui le dit. Evidemment, cher maître, les anarchistes sont en dehors de ces tractations ténébreuses. »

Lo fundamen movimiento re

Extracto de una carta abierta a un amigo y compañero

...Llevo seis meses trabajando sin que el trabajo suponga una maldición bíblica y he puesto tantas esperanzas en este principio regenerador de la dignidad humana, que el no poderlo continuar sería para mí un aplastamiento moral, por lo menos momentáneamente.

Nuestro objetivo sería crear una empresa de trabajo colectivo. Algo que nos permitiera trabajar sin explotar ni ser explotado. Ya estaría creada, si no fuese que necesitamos un francés que se ponga a la cabeza como presidente. No es tan fácil a pesar que vivimos en el país de ellos.

He tanteado muchos, unos nacidos aquí y otros nacionalizados pero todos temen perder las pequeñas ventajas que pueden suponer los retrocesos. A pesar de ello yo tengo la confianza que si al terminar las obras que estamos realizando podremos ofrecer cualquier cantidad de dinero respetable, es muy posible que renazca el idealismo en algún compañero que hoy se encuentra indeciso a causa de los repetidos fracasos del colectivismo en el exilio. Lamentablemente sueñan más los efectos destructivos de Aymare, que los constructivos de Glasgow.

Por de pronto he conseguido trabajar sin el azote de patronos y capataces, sin que por ello quiera decir que hemos alcanzado la perfección, aunque puedo garantizar, que trabajamos dentro del compañerismo, habiendo mejorado nuestro trato moral un cien por cien y el económico otro tanto.

Es maravilloso, créeme, nadie manda a nadie. Cada uno escoge el trabajo que mejor se adapta a él y trata de realizarlo en el menor tiempo posible sin que para ganar su jornada tenga que matarse trabajando. Última que en tantos años como dura el exilio, no hayamos sido capaces de demostrar el poder creador de los anarquistas multiplicando de una forma impenable los ensayos de Comunismo libertario a través de múltiples y variadas empresas. No se diga que no es posible, ni que debemos dejarlo para cuando volvamos a España. Puedo garantizar, mediante contratos a la vista que yo he dado un presupuesto que sobrepasa los 100.000 francos actuales, y no he necesitado ni un centímetro para iniciar, ya que nosotros ponemos sólo la mano de obra. Tenemos trabajo asegurado si llegamos al fin de la obra para un plazo superior a dos años. Dominando el egoísmo innato en el hombre, a través de una educación social, yo

te garantizo que podrían funcionar miles de equipos como el nuestro que podrían bien ser controlados por la C.N.T.F.

Cuestión simplemente de estudios y de tácticas de combate. En fin, espero que con el tiempo, este pequeño experimento que supone la falta de un compañero francés, para legalizar nuestra empresa de trabajo colectivo, se resuelva y que podamos alcanzar un principio de vida libre, que nos permita abrir nuevos horizontes en el camino de nuestras esperanzas.

El periódico lo he recibido con frecuencia y si nunca te he dicho nada de él, es por la sencilla razón, que no terminaba de comprender vuestro objetivo.

La unidad sin sentido revolucionario, no es nada; mejor dicho, es lo que propugnan todas las corrientes políticas, cuando quieren sembrar la confusión en los medios sindicalistas revolucionarios.

Te considero un hombre experto en las luchas sociales a las cuales, no eres recién llegado. No eres que soy un puritano, no me gustan los puritanismos, pero es mejor dejarse engañar una y otra vez como si uno tuviera algo de imbécil.

Yo no siento ninguna nostalgia por la flamante república de trabajadores, que tuvimos la desgracia de padecer. Tu sabes que fue cobarde, para enfrentarse a los poderosos y en cambio fue cruel para los trabajadores, a los cuales mató y encarceló dejando muy pequeña a la dictadura de Primo de Rivera. No tuvo bastante con el montón de cárceles y presidios inmundos que tuvo que fletar barcos, y habilitar islas e isletas de donde poder llevar a los trabajadores. Si a eso queremos llamarle libertad, cabe reconocer que en la España de ahora también hay mucha.

Comprendeme, para mí la C.N.T. fue una entidad revolucionaria, que hasta que no cayó en el exilio, que le tendieron los políticos después de los sucesos del 19 de julio de 1936, entrando a gobernar, cumplió magníficamente bien en el entremetido revolucionario de los trabajadores españoles. Gracias a ello se formó una clase selecta de obreros que dieron una lección al flamante ejército español, al clero y a los señoritos, y porque no al mundo entero, que poco después pudo comprobar, en su propia carne, la maldad de los enemigos del pueblo español. A pesar de todos los defectos yo creo que hay que sentirse orgullosos.

Siendo así, yo creo que hay que formar una gran organización, que yo creo que mejor que la nuestra. La que tu y yo hemos conocido, la Confederación Nacional del Trabajo, la que nada sabía ni quería saber con los políticos.

El sindicalismo, puramente de reivindicaciones económicas, ya lo ves, lo adoptan todos los Estados, que un apéndice más de sus ministerios; ningún gobierno le teme. Más pronto lo protegen y le dan toda clase de facilidades, para domesticarles y conducirle a su antojo.

Estas consideraciones me hacían ponerme en guardia leyendo el periódico, que quieres. Hoy por la palabra no distingues el revolucionario del fascista. Al recibir tu último boletín lo he comprendido todo y lo que más siento, es que te considero hombre demasiado maduro, para que de buena fe, puedas caer en el error.

Si de los políticos llamados liberales no nos podemos fiar, ni tan si-

de lamentar, en estas circunstancias, tener que explicarse sobre hechos y cosas que se pasan, sin que por nuestra parte nadie tenga la menor culpa.

Si no hubiese sido por el desinterés y mejor buena voluntad, también dicho en su día por nuestro inolvidable Alai, a esta fecha nada sabría de la muerte de nuestro querido compañero Cándido de la Torre, perteneciente a esta F. L., y que vive con su buena compañera Carmen, en Nouville-sur-Saône, desde que vinieron de Orán, Argelia, en 1962.

Ha muerto el compañero de la Torre, en las mismas circunstancias lamentables, repetimos, que ocurrieran con la del compañero Miguel Guerrero; sin que nadie supiera nada de nada; sin que los compañeros, que tanto lo apreciábamos, pudiéramos rendirle el último tributo. La defunción ocurrió el 25 de diciembre, y fue enterrado el 31 del mismo mes.

Cuando la carta de la compañera Carmen, pasando por Oullins, llegara a nuestro poder en Lyon, todo había pasado, sin que por nuestra parte pudiéramos hacer nada por compartir el dolor y la pena de la buena Carmen. Estas cosas no desearían repetirse. ¿Cual es de quién, y por qué?

No obstante, habremos de significar que nuestro compañero siempre se manifestó en activo para la C.N.T., desde que su llegada al exilio, tanto en Orán como aquí en el metropolitano.

Esta F. L. de Oullins, así como el Núcleo del Rodano y Loire, se asociaron al dolor que embarga a la compañera Carmen y a su hija, ésta por tierras de América donde cursa estudios.

F. DURAN ESQUÍTOS

«Rebelde en el paraíso yanqui»

WALT WHITMAN había escrito estos versos:

«Aquel que camina una sola legua sin amor, camina amortajado hacia su propio funeral.»

Por eso no es de extrañar que Emma Goldman fuese la primera en afirmar que el gran Walt era indiscutiblemente el más universal, cosmopolita y humano de los escritores norteamericanos. Y que estuviese convencida de que nunca se había escrito un poema comparable a «Los hijos de Adán», «Una mujer me espera» y «Una hora de locura y gozo» le ganaron a Whitman un lugar entre los inmortales. Una mujer como Emma no podía pensar de otra manera, porque sin duda jamás caminó una sola legua junto al odio. Porque se contó entre los escandinavos seres humanos que marcharon siempre en brazos del amor. Era como si el gran bardo hubiese escrito su genial pensamiento para ella sola. Por no dejar de amar, amor hasta a los criminales y a los máximos autócratas. Con valor increíble arremetió casi sola en defensa de la vida del asesino del presidente McKinley, al mismo tiempo que se ofrecía para curar las heridas de éste, en su calidad de enfermera titulada, si fuese necesario. No pudo salvar ni a uno ni a otro; pero con su gesto incomparable y su incomparable corazoncillo igualó en un momento en la zona señera del amor a Colgoso el asesino, con McKinley —la víctima— que sin tanto como unidos en un abrazo genial de responsabilidad solidaria y armónica, en la vida y en la muerte. Y por muy inconcebible que ello pueda parecer, sólo por intermedio del verdadero amor pueden fundirse en una sola y grande esencia las aparentemente dispares realidades de la vida y de la muerte.

El resultado tan difícil caminar un solo metro junto al odio que al ser deportado por los EE. UU. a Rusia, en plena revolución, fue la primera en intuir y percarrarse de una manera cierta del terror contrarrevolucionario de los bolcheviques al hacerse dueños del poder. Cuando aún el propio Alejandro Berkman, su inteligente compañero que fuera deportado junto con ella, le reprochaba acaloradamente su falta de confianza frente a la actitud de los bolcheviques, ella no tenía duda ninguna al respecto del lamentable curso dictatorial de los acontecimientos. «Años después, en una de sus cartas, Emma le recordaba aquellas tristes discusiones: «Y lo que es más, querido Sash (?) en el fondo de tu corazón sigues siendo el mismo viejo Adán. ¿No te vi acaso en Rusia, cuando reñías encarnizadamente conmigo porque no quería darme los justificativos de la revolución? ¿Cuántas veces me arrojaste en la cara que nunca había sido más que una revolucionaria de salón, que el fin último de los míos, que el fin último de mi vida, era el bienestar del individuo no cuenta, que Berkman sólo pudo responder: «Tu oposición a los bolches me parecía demasiado sentimental, cosa de mujeres. Necesitaba pruebas más convincentes y hasta que no las tuve, no pude cambiar honestamente de actitud.» (Pág. 324.) Pero hay que reconocer que para cambiar tan rápidamente de actitud, en plena era revolucionaria, cuando apenas la contrarrevolución bolchevique levantaba su monstruosa cabeza, cuando nadie era capaz de darse cuenta de nada todavía, cuando hasta con las más bellas ilusiones revolucionarias era preciso romper frente a la impotencia en que los anarquistas sorprendidos por las arteras armas bien cargadas de los nuevos amos se encontraban, no eran sólo, pruebas más convincentes las que se necesitaban. En aquellos momentos era tan sólo un puro sentido idealista enraizado en el corazón mismo de un sublime amor por el hombre y la humanidad, lo único capaz de romper la gran barrera del misterio y lo imposible que supone lo increíble de momentos cruciales para el mundo, si Berkman —quien por otra parte era un ser dotado de gran inteligencia y carácter firme y decidido en pro de la manumisión humana, lo que demostró con creces cuando apenas tenía veintidós años, al intentar contra la vida del magnate Prik por salir en defensa de los obreros que éste ordenaba matar, sacrar, desinteresada y heroica acción que le costó 19 años de encierro—, hubiese podido sentir, como Emma, el profundo amor que la movió en las fibras más hondas de su ser, lo que parece haber sido la cualidad más sublime de esta mujer extraordinaria, sin duda que no habría encontrado por su parte motivo alguno de reproche en la clara visión del momento ruso que los hechos respaldaban con creces poco después a sus propios ojos y los de cuantos no se dejaron envolver en las tupidas redes del «mito bolchevique». Pero ni si-

quiera de un temperamento tan hondo y elevado, de una inteligencia tan sutil y experimentada como la de Berkman, era dable esperar en ese momento lo que sólo el raro sentimiento del amor hecho ritmo acelerado es capaz de intuir y clarificar en combate esforzado con las fuerzas del odio cubiertas por el velo de la justicia y verdad revolucionarias. Era necesario ser capaz de no poder caminar «amortajado hacia su propio funeral» junto al odio, para descubrir en el acto y a tiempo la faz siniestra y sanguinaria del terror bolchevique que empezaba a inundarlo todo con sus contrarrevolucionarios efluvios de muerte y destrucción. Era por algo que Emma había hecho frente con valentía incomparable a los enemigos del «gran Walt»; era que sentía latir en lo más profundo de su ser la profética poesía de amor y libertad en sus cadenas del bardo de Long Island.

En nuestra opinión la biografía de Emma Goldman que nos ocupa es completa y concienzuda. Su autor se ha esforzado por presentar su obra en las condiciones más fáciles de ser debidamente analizada por todos los públicos, los de casa y los contrarios a ella; incluso para los cerrilleros opuestos les ofrece sorpresas que pueden hacerles meditar, si algún sentido humano y de amor y libertad por los seres y las cosas que pueblan la tierra les queda. Los amantes de la cadena, los fanáticos enamorados del Estado —lámese capitalista o proletario—, los racistas y baldados para todo lo que signifique progreso verdadero, los pandilleros de la cobarde intolerancia, tienen, si quieren, mucho que aprender en esta vida íntegra hasta el fin. Y en la pléyade de otras figuras de relieve que tuvieron íntima relación con Emma Goldman, de entre las que sobresale con cualidades propias y en cierto modo superiores ese hombre magnífico que fue su compañero, amigo y sincero y amoroso colaborador de toda su vida, hasta el último aliento también. Caido en la brecha unos años antes que ella, Alejandro Berkman se mantuvo a través de las 423 páginas del libro algo imponderable motivo que representa una parte insustituible de la biografía y de la cual sería imposible prescindir: que se siente y que se toca en forma constante y armoniosa. Creemos que Berkman es merecedor del mismo u otro Richard Drinnon que lo saque del inmerecido olvido en que se halla.

(Continuad)

(1) «Rebelde en el paraíso yanqui», por Richard Drinnon. Editorial Proyección, Avda. de Mayo, 1370. Buenos Aires, 1965. 423p. Prólogo de Miguel A. Angueira Miranda.

El resultado tan difícil caminar un solo metro junto al odio que al ser deportado por los EE. UU. a Rusia, en plena revolución, fue la primera en intuir y percarrarse de una manera cierta del terror contrarrevolucionario de los bolcheviques al hacerse dueños del poder. Cuando aún el propio Alejandro Berkman, su inteligente compañero que fuera deportado junto con ella, le reprochaba acaloradamente su falta de confianza frente a la actitud de los bolcheviques, ella no tenía duda ninguna al respecto del lamentable curso dictatorial de los acontecimientos. «Años después, en una de sus cartas, Emma le recordaba aquellas tristes discusiones: «Y lo que es más, querido Sash (?) en el fondo de tu corazón sigues siendo el mismo viejo Adán. ¿No te vi acaso en Rusia, cuando reñías encarnizadamente conmigo porque no quería darme los justificativos de la revolución? ¿Cuántas veces me arrojaste en la cara que nunca había sido más que una revolucionaria de salón, que el fin último de los míos, que el fin último de mi vida, era el bienestar del individuo no cuenta, que Berkman sólo pudo responder: «Tu oposición a los bolches me parecía demasiado sentimental, cosa de mujeres. Necesitaba pruebas más convincentes y hasta que no las tuve, no pude cambiar honestamente de actitud.» (Pág. 324.) Pero hay que reconocer que para cambiar tan rápidamente de actitud, en plena era revolucionaria, cuando apenas la contrarrevolución bolchevique levantaba su monstruosa cabeza, cuando nadie era capaz de darse cuenta de nada todavía, cuando hasta con las más bellas ilusiones revolucionarias era preciso romper frente a la impotencia en que los anarquistas sorprendidos por las arteras armas bien cargadas de los nuevos amos se encontraban, no eran sólo, pruebas más convincentes las que se necesitaban. En aquellos momentos era tan sólo un puro sentido idealista enraizado en el corazón mismo de un sublime amor por el hombre y la humanidad, lo único capaz de romper la gran barrera del misterio y lo imposible que supone lo increíble de momentos cruciales para el mundo, si Berkman —quien por otra parte era un ser dotado de gran inteligencia y carácter firme y decidido en pro de la manumisión humana, lo que demostró con creces cuando apenas tenía veintidós años, al intentar contra la vida del magnate Prik por salir en defensa de los obreros que éste ordenaba matar, sacrar, desinteresada y heroica acción que le costó 19 años de encierro—, hubiese podido sentir, como Emma, el profundo amor que la movió en las fibras más hondas de su ser, lo que parece haber sido la cualidad más sublime de esta mujer extraordinaria, sin duda que no habría encontrado por su parte motivo alguno de reproche en la clara visión del momento ruso que los hechos respaldaban con creces poco después a sus propios ojos y los de cuantos no se dejaron envolver en las tupidas redes del «mito bolchevique». Pero ni si-

quiera de un temperamento tan hondo y elevado, de una inteligencia tan sutil y experimentada como la de Berkman, era dable esperar en ese momento lo que sólo el raro sentimiento del amor hecho ritmo acelerado es capaz de intuir y clarificar en combate esforzado con las fuerzas del odio cubiertas por el velo de la justicia y verdad revolucionarias. Era necesario ser capaz de no poder caminar «amortajado hacia su propio funeral» junto al odio, para descubrir en el acto y a tiempo la faz siniestra y sanguinaria del terror bolchevique que empezaba a inundarlo todo con sus contrarrevolucionarios efluvios de muerte y destrucción. Era por algo que Emma había hecho frente con valentía incomparable a los enemigos del «gran Walt»; era que sentía latir en lo más profundo de su ser la profética poesía de amor y libertad en sus cadenas del bardo de Long Island.

En nuestra opinión la biografía de Emma Goldman que nos ocupa es completa y concienzuda. Su autor se ha esforzado por presentar su obra en las condiciones más fáciles de ser debidamente analizada por todos los públicos, los de casa y los contrarios a ella; incluso para los cerrilleros opuestos les ofrece sorpresas que pueden hacerles meditar, si algún sentido humano y de amor y libertad por los seres y las cosas que pueblan la tierra les queda. Los amantes de la cadena, los fanáticos enamorados del Estado —lámese capitalista o proletario—, los racistas y baldados para todo lo que signifique progreso verdadero, los pandilleros de la cobarde intolerancia, tienen, si quieren, mucho que aprender en esta vida íntegra hasta el fin. Y en la pléyade de otras figuras de relieve que tuvieron íntima relación con Emma Goldman, de entre las que sobresale con cualidades propias y en cierto modo superiores ese hombre magnífico que fue su compañero, amigo y sincero y amoroso colaborador de toda su vida, hasta el último aliento también. Caido en la brecha unos años antes que ella, Alejandro Berkman se mantuvo a través de las 423 páginas del libro algo imponderable motivo que representa una parte insustituible de la biografía y de la cual sería imposible prescindir: que se siente y que se toca en forma constante y armoniosa. Creemos que Berkman es merecedor del mismo u otro Richard Drinnon que lo saque del inmerecido olvido en que se halla.

(Continuad)

(1) «Rebelde en el paraíso yanqui», por Richard Drinnon. Editorial Proyección, Avda. de Mayo, 1370. Buenos Aires, 1965. 423p. Prólogo de Miguel A. Angueira Miranda.

El resultado tan difícil caminar un solo metro junto al odio que al ser deportado por los EE. UU. a Rusia, en plena revolución, fue la primera en intuir y percarrarse de una manera cierta del terror contrarrevolucionario de los bolcheviques al hacerse dueños del poder. Cuando aún el propio Alejandro Berkman, su inteligente compañero que fuera deportado junto con ella, le reprochaba acaloradamente su falta de confianza frente a la actitud de los bolcheviques, ella no tenía duda ninguna al respecto del lamentable curso dictatorial de los acontecimientos. «Años después, en una de sus cartas, Emma le recordaba aquellas tristes discusiones: «Y lo que es más, querido Sash (?) en el fondo de tu corazón sigues siendo el mismo viejo Adán. ¿No te vi acaso en Rusia, cuando reñías encarnizadamente conmigo porque no quería darme los justificativos de la revolución? ¿Cuántas veces me arrojaste en la cara que nunca había sido más que una revolucionaria de salón, que el fin último de los míos, que el fin último de mi vida, era el bienestar del individuo no cuenta, que Berkman sólo pudo responder: «Tu oposición a los bolches me parecía demasiado sentimental, cosa de mujeres. Necesitaba pruebas más convincentes y hasta que no las tuve, no pude cambiar honestamente de actitud.» (Pág. 324.) Pero hay que reconocer que para cambiar tan rápidamente de actitud, en plena era revolucionaria, cuando apenas la contrarrevolución bolchevique levantaba su monstruosa cabeza, cuando nadie era capaz de darse cuenta de nada todavía, cuando hasta con las más bellas ilusiones revolucionarias era preciso romper frente a la impotencia en que los anarquistas sorprendidos por las arteras armas bien cargadas de los nuevos amos se encontraban, no eran sólo, pruebas más convincentes las que se necesitaban. En aquellos momentos era tan sólo un puro sentido idealista enraizado en el corazón mismo de un sublime amor por el hombre y la humanidad, lo único capaz de romper la gran barrera del misterio y lo imposible que supone lo increíble de momentos cruciales para el mundo, si Berkman —quien por otra parte era un ser dotado de gran inteligencia y carácter firme y decidido en pro de la manumisión humana, lo que demostró con creces cuando apenas tenía veintidós años, al intentar contra la vida del magnate Prik por salir en defensa de los obreros que éste ordenaba matar, sacrar, desinteresada y heroica acción que le costó 19 años de encierro—, hubiese podido sentir, como Emma, el profundo amor que la movió en las fibras más hondas de su ser, lo que parece haber sido la cualidad más sublime de esta mujer extraordinaria, sin duda que no habría encontrado por su parte motivo alguno de reproche en la clara visión del momento ruso que los hechos respaldaban con creces poco después a sus propios ojos y los de cuantos no se dejaron envolver en las tupidas redes del «mito bolchevique». Pero ni si-

quiera de un temperamento tan hondo y elevado, de una inteligencia tan sutil y experimentada como la de Berkman, era dable esperar en ese momento lo que sólo el raro sentimiento del amor hecho ritmo acelerado es capaz de intuir y clarificar en combate esforzado con las fuerzas del odio cubiertas por el velo de la justicia y verdad revolucionarias. Era necesario ser capaz de no poder caminar «amortajado hacia su propio funeral» junto al odio, para descubrir en el acto y a tiempo la faz siniestra y sanguinaria del terror bolchevique que empezaba a inundarlo todo con sus contrarrevolucionarios efluvios de muerte y destrucción. Era por algo que Emma había hecho frente con valentía incomparable a los enemigos del «gran Walt»; era que sentía latir en lo más profundo de su ser la profética poesía de amor y libertad en sus cadenas del bardo de Long Island.

En nuestra opinión la biografía de Emma Goldman que nos ocupa es completa y concienzuda. Su autor se ha esforzado por presentar su obra en las condiciones más fáciles de ser debidamente analizada por todos los públicos, los de casa y los contrarios a ella; incluso para los cerrilleros opuestos les ofrece sorpresas que pueden hacerles meditar, si algún sentido humano y de amor y libertad por los seres y las cosas que pueblan la tierra les queda. Los amantes de la cadena, los fanáticos enamorados del Estado —lámese capitalista o proletario—, los racistas y baldados para todo lo que signifique progreso verdadero, los pandilleros de la cobarde intolerancia, tienen, si quieren, mucho que aprender en esta vida íntegra hasta el fin. Y en la pléyade de otras figuras de relieve que tuvieron íntima relación con Emma Goldman, de entre las que sobresale con cualidades propias y en cierto modo superiores ese hombre magnífico que fue su compañero, amigo y sincero y amoroso colaborador de toda su vida, hasta el último aliento también. Caido en la brecha unos años antes que ella, Alejandro Berkman se mantuvo a través de las 423 páginas del libro algo imponderable motivo que representa una parte insustituible de la biografía y de la cual sería imposible prescindir: que se siente y que se toca en forma constante y armoniosa. Creemos que Berkman es merecedor del mismo u otro Richard Drinnon que lo saque del inmerecido olvido en que se halla.

(Continuad)

(1) «Rebelde en el paraíso yanqui», por Richard Drinnon. Editorial Proyección, Avda. de Mayo, 1370. Buenos Aires, 1965. 423p. Prólogo de Miguel A. Angueira Miranda.

El resultado tan difícil caminar un solo metro junto al odio que al ser deportado por los EE. UU. a Rusia, en plena revolución, fue la primera en intuir y percarrarse de una manera cierta del terror contrarrevolucionario de los bolcheviques al hacerse dueños del poder. Cuando aún el propio Alejandro Berkman, su inteligente compañero que fuera deportado junto con ella, le reprochaba acaloradamente su falta de confianza frente a la actitud de los bolcheviques, ella no tenía duda ninguna al respecto del lamentable curso dictatorial de los acontecimientos. «Años después, en una de sus cartas, Emma le recordaba aquellas tristes discusiones: «Y lo que es más, querido Sash (?) en el fondo de tu corazón sigues siendo el mismo viejo Adán. ¿No te vi acaso en Rusia, cuando reñías encarnizadamente conmigo porque no quería darme los justificativos de la revolución? ¿Cuántas veces me arrojaste en la cara que nunca había sido más que una revolucionaria de salón, que el fin último de los míos, que el fin último de mi vida, era el bienestar del individuo no cuenta, que Berkman sólo pudo responder: «Tu oposición a los bolches me parecía demasiado sentimental, cosa de mujeres. Necesitaba pruebas más convincentes y hasta que no las tuve, no pude cambiar honestamente de actitud.» (Pág. 324.) Pero hay que reconocer que para cambiar tan rápidamente de actitud, en plena era revolucionaria, cuando apenas la contrarrevolución bolchevique levantaba su monstruosa cabeza, cuando nadie era capaz de darse cuenta de nada todavía, cuando hasta con las más bellas ilusiones revolucionarias era preciso romper frente a la impotencia en que los anarquistas sorprendidos por las arteras armas bien cargadas de los nuevos amos se encontraban, no eran sólo, pruebas más convincentes las que se necesitaban. En aquellos momentos era tan sólo un puro sentido idealista enraizado en el corazón mismo de un sublime amor por el hombre y la humanidad, lo único capaz de romper la gran barrera del misterio y lo imposible que supone lo increíble de momentos cruciales para el mundo, si Berkman —quien por otra parte era un ser dotado de gran inteligencia y carácter firme y decidido en pro de la manumisión humana, lo que demostró con creces cuando apenas tenía veintidós años, al intentar contra la vida del magnate Prik por salir en defensa de los obreros que éste ordenaba matar, sacrar, desinteresada y heroica acción que le costó 19 años de encierro—, hubiese podido sentir, como Emma, el profundo amor que la movió en las fibras más hondas de su ser, lo que parece haber sido la cualidad más sublime de esta mujer extraordinaria, sin duda que no habría encontrado por su parte motivo alguno de reproche en la clara visión del momento ruso que los hechos respaldaban con creces poco después a sus propios ojos y los de cuantos no se dejaron envolver en las tupidas redes del «mito bolchevique». Pero ni si-

quiera de un temperamento tan hondo y elevado, de una inteligencia tan sutil y experimentada como la de Berkman, era dable esperar en ese momento lo que sólo el raro sentimiento del amor hecho ritmo acelerado es capaz de intuir y clarificar en combate esforzado con las fuerzas del odio cubiertas por el velo de la justicia y verdad revolucionarias. Era necesario ser capaz de no poder caminar «amortajado hacia su propio funeral» junto al odio, para descubrir en el acto y a tiempo la faz siniestra y sanguinaria del terror bolchevique que empezaba a inundarlo todo con sus contrarrevolucionarios efluvios de muerte y destrucción. Era por algo que Emma había hecho frente con valentía incomparable a los enemigos del «gran Walt»; era que sentía latir en lo más profundo de su ser la profética poesía de amor y libertad en sus cadenas del bardo de Long Island.

En nuestra opinión la biografía de Emma Goldman que nos ocupa es completa y concienzuda. Su autor se ha esforzado por presentar su obra en las condiciones más fáciles de ser debidamente analizada por todos los públicos, los de casa y los contrarios a ella; incluso para los cerrilleros opuestos les ofrece sorpresas que pueden hacerles meditar, si algún sentido humano y de amor y libertad por los seres y las cosas que pueblan la tierra les queda. Los amantes de la cadena, los fanáticos enamorados del Estado —lámese capitalista o proletario—, los racistas y baldados para todo lo que signifique progreso verdadero, los pandilleros de la cobarde intolerancia, tienen, si quieren, mucho que aprender en esta vida íntegra hasta el fin. Y en la pléyade de otras figuras de relieve que tuvieron íntima relación con Emma Goldman, de entre las que sobresale con cualidades propias y en cierto modo superiores ese hombre magnífico que fue su compañero, amigo y sincero y amoroso colaborador de toda su vida, hasta el último aliento también. Caido en la brecha unos años antes que ella, Alejandro Berkman se mantuvo a través de las 423 páginas del libro algo imponderable motivo que representa una parte insustituible de la biografía y de la cual sería imposible prescindir: que se siente y que se toca en forma constante y armoniosa. Creemos que Berkman es merecedor del mismo u otro Richard Drinnon que lo saque del inmerecido olvido en que se halla.

(Continuad)

(1) «Rebelde en el paraíso yanqui», por Richard Drinnon. Editorial Proyección, Avda. de Mayo, 1370. Buenos Aires, 1965. 423p. Prólogo de Miguel A. Angueira Miranda.

El resultado tan difícil caminar un solo metro junto al odio que al ser deportado por los EE. UU. a Rusia, en plena revolución, fue la primera en intuir y percarrarse de una manera cierta del terror contrarrevolucionario de los bolcheviques al hacerse dueños del poder. Cuando aún el propio Alejandro Berkman, su inteligente compañero que fuera deportado junto con ella, le reprochaba acaloradamente su falta de confianza frente a la actitud de los bolcheviques, ella no tenía duda ninguna al respecto del lamentable curso dictatorial de los acontecimientos. «Años después, en una de sus cartas, Emma le recordaba aquellas tristes discusiones: «Y lo que es más, querido Sash (?) en el fondo de tu corazón sigues siendo el mismo viejo Adán. ¿No te vi acaso en Rusia, cuando reñías encarnizadamente conmigo porque no quería darme los justificativos de la revolución? ¿Cuántas veces me arrojaste en la cara que nunca había sido más que una revolucionaria de salón, que el fin último de los míos, que el fin último de mi vida, era el bienestar del individuo no cuenta, que Berkman sólo pudo responder: «Tu oposición a los bolches me parecía demasiado sentimental, cosa de mujeres. Necesitaba pruebas más convincentes y hasta que no las tuve, no pude cambiar honestamente de actitud.» (Pág. 324.) Pero hay que reconocer que para cambiar tan rápidamente de actitud, en plena era revolucionaria, cuando apenas la contrarrevolución bolchevique levantaba su monstruosa cabeza, cuando nadie era capaz de darse cuenta de nada todavía, cuando hasta con las más bellas ilusiones revolucionarias era preciso romper frente a la impotencia en que los anarquistas sorprendidos por las arteras armas bien cargadas de los nuevos amos se encontraban, no eran sólo, pruebas más convincentes las que se necesitaban. En aquellos momentos era tan sólo un puro sentido idealista enraizado en el corazón mismo de un sublime amor por el hombre y la humanidad, lo único capaz de romper la gran barrera del misterio y lo imposible que supone lo increíble de momentos cruciales para el mundo, si Berkman —quien por otra parte era un ser dotado de gran inteligencia y carácter firme y decidido en pro de la manumisión humana, lo que demostró con creces cuando apenas tenía veintidós años, al intentar contra la vida del magnate Prik por salir en defensa de los obreros que éste ordenaba matar, sacrar, desinteresada y heroica acción que le costó 19 años de encierro—, hubiese podido sentir, como Emma, el profundo amor que la movió en las fibras más hondas de su ser, lo que parece haber sido la cualidad más sublime de esta mujer extraordinaria, sin duda que no habría encontrado por su parte motivo alguno de reproche en la clara visión del momento ruso que los hechos respaldaban con creces poco después a sus propios ojos y los de cuantos no se dejaron envolver en las tupidas redes del «mito bolchevique». Pero ni si-

ANTENA

UNO DE CAPA Y SOTANA

MADRID. — Juan García, alias «Mondeño», renunció a las faenas del ruedo para meterse a fraile. Reclutemente ha colgado los hábitos para reintegrarse al torero. Preguntado por los periodistas, «Mondeño» ha declarado que no vino al mundo para pasar años en el convento. Va a reaparecer en las arenas presentado por Antonio Ordóñez.

FRANCES CONDENADO

MADRID. — El ciudadano francés Bernard Rignuet ha sido condenado por el Tribunal de Orden Público a la pena de dos años de prisión correccional y a 25.000 pesetas de multa bajo acusación de propaganda legal (igual que la propaganda legal en España, exceptuando la propaganda franquista). Rignuet, según el fiscal, trató de introducir 110 kilos de hojas de tónica comunista por la frontera Hendaya-Irún.

EL CHARLAMENTO EN FUNCIONES

MADRID. — Las pre-sesiones de las Cortes franquistas están muy animadas con la «discusión» del proyecto de ley sobre Prensa. La comisión de «información y turismo» es la que procede al estudio del proyecto, habiendo recogido ya 367 enmiendas a esa preparación de ley que cuenta con 72 artículos. Dichas enmiendas se refieren a insuficiencias del proyecto, unas, y al exceso de libertad que el mismo entraña, según otras.

En definitiva, el espíritu que animó a los redactores del proyecto se concentra en una y única fase: lo que consta ya en el Fuero de los Españoles vigente y que expresa, en su artículo 12, que todo español puede expresar libremente sus ideas siempre que ellas estén de acuerdo con los principios fundamentales del régimen. Más claro, agua cristalina.

EL DELFIN DESALPINADO

MADRID. — So pretexto de límite de edad, el próximo día 27 del mes en curso el general Muñoz Grandes dejará su puesto de alto jefe de Estado Mayor y, por ende, de sucesor emergente del general Franco. Al parecer le sucederá, en el aspecto primero, el almirante Carrero Blanco.

MAS DETENCIONES

BILBAO. — Veinte nacionalistas vascos y tres simpatizantes con los mismos han sido apresados por la guardia civil en el pueblo de Urdia (Vizcaya), desde cuyo lugar (según las autoridades franquistas) los detenidos trataban de introducir a la capital prospectos separatistas. Han sido encerrados en esta ciudad.

OASIS SIN PALMERAS

MADRID (OPE). — Según la edición en francés de la revista «ES», del ministerio de Propaganda franquista —el ministerio de Propaganda es el ministerio de Información— hay en Madrid nada menos que doscientas orquestas de música ligera y moderna. Estas orquestas tocan todos los días en los cabarets, en las «boîtes de nuit» y en otros lugares de diversión de la capital española.

Considerando, pues, que Madrid está rodeado de leguas y leguas de pobreza campesina, y viendo que tanto se bebe y disfruta en Madrid, no sería tal vez desafortunado decir que el Madrid franquista es un oasis en medio del desierto.

EL CAPITAL PRIVADO ABANDONA LAS MINAS DE CARBON

MADRID (OPE). — La minería de la hulla viene atravesando desde hace tiempo en España una situación crítica —dice el periódico «Arriba». De una parte, la citada actividad se enfrenta con la competencia que le hacen las demás fuentes energéticas, singularmente los combustibles líquidos. Mas esta situación no es privativa de nuestro país ni acaso pueda ser evitada, por lo que, en lugar de intentar oponerse a ese inevitable fenómeno, lo que la mayor parte de las naciones hacen es ayudar a sus respectivas industrias carboníferas, que siguen siendo imprescindibles en la economía actual.

Sea lo que fuere, y por muy diversas causas, existe una baja productiva, derivándose de ella que el combustible tenga un elevado costo de

de jeter la pierre à leur camarade d'infortune, mais au contraire de l'aider à remonter la pente de la dignité humaine. Nous devons lui faire comprendre d'une part que le progrès technique est arrivé à un stade où la satisfaction des besoins de toute l'humanité est possible et même indispensable, d'autre part qu'il n'est pas utopique de penser que si tous les travailleurs veulent se donner la main, aucune force coercitive ou réactionnaire ne pourra résister, mais faire obstacle à la réalisation radieuse d'une nouvelle société sans maîtres ni valets, sans mythes ni croyances, sans oppresseurs ni opprimés.

La C.N.T., quant à elle, n'a jamais désespéré de connaître l'aurore de cette ère nouvelle et c'est dans cet espoir qu'elle puise la force pour continuer le combat...

Correspondant C.N.T.

de jeter la pierre à leur camarade d'infortune, mais au contraire de l'aider à remonter la pente de la dignité humaine. Nous devons lui faire comprendre d'une part que le progrès technique est arrivé à un stade où la satisfaction des besoins de toute l'humanité est possible et même indispensable, d'autre part qu'il n'est pas utopique de penser que si tous les travailleurs veulent se donner la main, aucune force coercitive ou réactionnaire ne pourra résister, mais faire obstacle à la réalisation radieuse d'une nouvelle société sans maîtres ni valets, sans mythes ni croyances, sans oppresseurs ni opprimés.

La C.N.T., quant à elle, n'a jamais désespéré de connaître l'aurore de cette ère nouvelle et c'est dans cet espoir qu'elle puise la force pour continuer le combat...

Correspondant C.N.T.

de jeter la pierre à leur camarade d'infortune, mais au contraire de l'aider à remonter la pente de la dignité humaine. Nous devons lui faire comprendre d'une part que le progrès technique est arrivé à un stade où la satisfaction des besoins de toute l'humanité est possible et même indispensable, d'autre part qu'il n'est pas utopique de penser que si tous les travailleurs veulent se donner la main, aucune force coercitive ou réactionnaire ne pourra résister, mais faire obstacle à la réalisation radieuse d'une nouvelle société sans maîtres ni valets, sans mythes ni croyances, sans oppresseurs ni opprimés.

La C.N.T., quant à elle, n'a jamais désespéré de connaître l'aurore de cette ère nouvelle et c'est dans cet espoir qu'elle puise la force pour continuer le combat...

Correspondant C.N.T.

de jeter la pierre à leur camarade d'infortune, mais au contraire de l'aider à remonter la pente de la dignité humaine. Nous devons lui faire comprendre d'une part que le progrès technique est arrivé à un stade où la satisfaction des besoins de toute l'humanité est possible et même indispensable, d'autre part qu'il n'est pas utopique de penser que si tous les travailleurs veulent se donner la main, aucune force coercitive ou réactionnaire ne pourra résister, mais faire obstacle à la réalisation radieuse d'une nouvelle société sans maîtres ni valets, sans mythes ni croyances, sans oppresseurs ni opprimés.

La C.N.T., quant à elle, n'a jamais désespéré de connaître l'aurore de cette ère nouvelle et c'est dans cet espoir qu'elle puise la force pour continuer le combat...

Mi punto final

A MIGO Juan Ferrer, cojo al vuestro los leales puntos suspensivos, para puntualizar brevemente lo que sigue:

1.º No me cueles, por favor, la responsabilidad de haber sugerido que los sindicalistas obreros deben ir con el que más da, que éste se llame Dato, Romanones o Companys.

No, las organizaciones obreras no pueden nunca aliarse ni prestar ayuda a los conservadores del orden capitalista, sin desmentirse o negarse.

Lo que yo he señalado es la necesidad y la eficacia de dar apoyo decidido a los hombres de progreso en sus luchas contra dichas derechas.

tal como volucionario

quiera de los llamados de avanzada, como los socialistas. ¿Cómo caer en el error de creer que el fascismo español puede haber evolucionado? ¿A que llamas evolucionar? ¿A que no sigues fusilando obreros en gran escala? Para saber lo que es el fascismo y lo profundo de su evolución nos bastaría devolver a su tierra toda la mano de obra que se encuentra en el extranjero y crearle el problema del paro forzoso.

No me hables de fórmulas políticas de falangistas de izquierda o de socialistas del Opus Dei, etc. etc. Todo es una farsa. Conozco suficiente al fascismo y sus derivados para saber que ellos por palabra más o menos no quedan mal nunca.

Peró el problema es otro. El problema son los americanos. Estos son los que pretenden encontrar un guardespaldas, con la etiqueta honrada de anticomunistas como los hombres de la C.N.T. infatigables luchadores contra todas las dictaduras.

Los americanos saben perfectamente que el día menos pensado un Vietcong español, se les echará encima y llegado ese momento la Falange, antipopular en España, no servirá de nada; es para ese momento que la C.N.T. sería un preciado baluarte para oponerse a las fuerzas que contra él se levantan con el eslogan del «comunismo». (Ya sabes que para los americanos todos los pueblos que no se someten a sus deseos e intereses son «comunistas»). Los anarquistas son anticomunistas, por excelencia, no cabe la menor duda, pero eso no es razón para que tengamos que aprobar la actitud americana vis a vis del régimen fascista español.

Yo soy de los hombres convencidos que los americanos son el noventa por ciento los responsables de las desgracias de nuestro pueblo y del asesinato de tantos compañeros nuestros. Es muy delicada esta cuestión y nuestra posición debe ser contundente: Antiamericanos y anticomunistas, no tenemos otra solución y esto nos obliga a presentar una conducta absolutamente clara a los ojos del pueblo español. Las soluciones falsas o ambiguas sólo pueden llevarnos a la destrucción como fuerza determinante en los próximos acontecimientos de España.

Con relación al periódico, yo soy absolutamente confederal, creo en los grandes movimientos como fue el nuestro, y soy absolutamente contrario a toda acción de grupitos y capillas, que no estén orientadas hacia un mismo fin, como sucedía en España y como debe suceder en el exilio, pues de lo contrario, sin querer o queriendo lo único que hacemos es jugar la carta de los fascistas. No te molestes, pero sometemos nuestro orgullo particular a los intereses de la organización o trabajamos en contra de los intereses del pueblo español.

Por otra parte tengo la absoluta seguridad que el pueblo español no comprende vuestro sistema de propaganda. Entre vuestro mentalidad y la del pueblo español media un abismo, lo conozco muy bien por haber convivido y sentido sus propias penas y necesidades; por eso cuando leo vuestras publicaciones creo que si no perdéis el tiempo se parece mucho.

No se trata de hablar si no de hablar y no de hacer una pequeña coleccioncita, por muy estimada que sea, no es más que la seguridad de nuestra propia existencia. Para convencernos al pueblo español de nuestra razón, hay que hacer una obra social

de gran envergadura, que le ampare y le proteja en donde quiera que esté. Lo demás, como decía Martín Fleiter: «Son campanas de palo».

Para mí la O.N.T. de España, reside en Toulouse y es desde aquí que debe surgir el ataque general contra el tirano. Conozco a fondo la situación política y social de España, y sé perfectamente que desde allí mientras dure la situación política vigente será absolutamente imposible hacer otra cosa que no sea una entrega más o menos interesada, para algunos, y forzada para otros compañeros más desgraciados que nosotros.

Nosotros con no agruparnos todos alrededor de la C.N.T. cuyo S.I. está en Toulouse, solo jugamos la carta de la Falange, de los monárquicos y de toda la reacción española amén de los americanos, que como es natural nada tiene que ver con la nuestra.

En cuanto a la careada evolución del régimen fascista español, repara que yo siempre digo régimen fascista y no franquista, no existe más que en la evolución que cada uno de nosotros hayamos podido dar en nuestra propia mente. Es natural que en estos momentos los fascistas españoles, no tienen la necesidad de matar obreros conscientes a mansalva, como en otros tiempos, pero siguen pensando que la libertad perjudica a los tiranos y no creo que estén dispuestos a hacer otra cosa que una pantomina, que sirva para reclamar cualquier ventaja económica en beneficio propio y no del pueblo español que si quiere vivir y no ir a la cárcel, tendrá que seguir emigrando para ganar su pan en tierras extrañas pero más habitables.

Como ves, no tenemos las mismas opiniones sobre la situación de la política española y me extraña mucho que tu puedas pensar de otra forma, si es que honradamente piensas servir la causa de los españoles.

Yo soy de los hombres convencidos que los americanos son el noventa por ciento los responsables de las desgracias de nuestro pueblo y del asesinato de tantos compañeros nuestros. Es muy delicada esta cuestión y nuestra posición debe ser contundente: Antiamericanos y anticomunistas, no tenemos otra solución y esto nos obliga a presentar una conducta absolutamente clara a los ojos del pueblo español. Las soluciones falsas o ambiguas sólo pueden llevarnos a la destrucción como fuerza determinante en los próximos acontecimientos de España.

Con relación al periódico, yo soy absolutamente confederal, creo en los grandes movimientos como fue el nuestro, y soy absolutamente contrario a toda acción de grupitos y capillas, que no estén orientadas hacia un mismo fin, como sucedía en España y como debe suceder en el exilio, pues de lo contrario, sin querer o queriendo lo único que hacemos es jugar la carta de los fascistas. No te molestes, pero sometemos nuestro orgullo particular a los intereses de la organización o trabajamos en contra de los intereses del pueblo español.

Por otra parte tengo la absoluta seguridad que el pueblo español no comprende vuestro sistema de propaganda. Entre vuestro mentalidad y la del pueblo español media un abismo, lo conozco muy bien por haber convivido y sentido sus propias penas y necesidades; por eso cuando leo vuestras publicaciones creo que si no perdéis el tiempo se parece mucho.

No se trata de hablar si no de hablar y no de hacer una pequeña coleccioncita, por muy estimada que sea, no es más que la seguridad de nuestra propia existencia. Para convencernos al pueblo español de nuestra razón, hay que hacer una obra social

de gran envergadura, que le ampare y le proteja en donde quiera que esté. Lo demás, como decía Martín Fleiter: «Son campanas de palo».

Para mí la O.N.T. de España, reside en Toulouse y es desde aquí que debe surgir el ataque general contra el tirano. Conozco a fondo la situación política y social de España, y sé perfectamente que desde allí mientras dure la situación política vigente será absolutamente imposible hacer otra cosa que no sea una entrega más o menos interesada, para algunos, y forzada para otros compañeros más desgraciados que nosotros.

Nosotros con no agruparnos todos alrededor de la C.N.T. cuyo S.I. está en Toulouse, solo jugamos la carta de la Falange, de los monárquicos y de toda la reacción española amén de los americanos, que como es natural nada tiene que ver con la nuestra.

En cuanto a la careada evolución del régimen fascista español, repara que yo siempre digo régimen fascista y no franquista, no existe más que en la evolución que cada uno de nosotros hayamos podido dar en nuestra propia mente. Es natural que en estos momentos los fascistas españoles, no tienen la necesidad de matar obreros conscientes a mansalva, como en otros tiempos, pero siguen pensando que la libertad perjudica a los tiranos y no creo que estén dispuestos a hacer otra cosa que una pantomina, que sirva para reclamar cualquier ventaja económica en beneficio propio y no del pueblo español que si quiere vivir y no ir a la cárcel, tendrá que seguir emigrando para ganar su pan en tierras extrañas pero más habitables.

Como ves, no tenemos las mismas opiniones sobre la situación de la política española y me extraña mucho que tu puedas pensar de otra forma, si es que honradamente piensas servir la causa de los españoles.

Yo soy de los hombres convencidos que los americanos son el noventa por ciento los responsables de las desgracias de nuestro pueblo y del asesinato de tantos compañeros nuestros. Es muy delicada esta cuestión y nuestra posición debe ser contundente: Antiamericanos y anticomunistas, no tenemos otra solución y esto nos obliga a presentar una conducta absolutamente clara a los ojos del pueblo español. Las soluciones falsas o ambiguas sólo pueden llevarnos a la destrucción como fuerza determinante en los próximos acontecimientos de España.

Con relación al periódico, yo soy absolutamente confederal, creo en los grandes movimientos como fue el nuestro, y soy absolutamente contrario a toda acción de grupitos y capillas, que no estén orientadas hacia un mismo fin, como sucedía en España y como debe suceder en el exilio, pues de lo contrario, sin querer o queriendo lo único que hacemos es jugar la carta de los fascistas. No te molestes, pero sometemos nuestro orgullo particular a los intereses de la organización o trabajamos en contra de los intereses del pueblo español.

Por otra parte tengo la absoluta seguridad que el pueblo español no comprende vuestro sistema de propaganda. Entre vuestro mentalidad y la del pueblo español media un abismo, lo conozco muy bien por haber convivido y sentido sus propias penas y necesidades; por eso cuando leo vuestras publicaciones creo que si no perdéis el tiempo se parece mucho.

No se trata de hablar si no de hablar y no de hacer una pequeña coleccioncita, por muy estimada que sea, no es más que la seguridad de nuestra propia existencia. Para convencernos al pueblo español de nuestra razón, hay que hacer una obra social

de gran envergadura, que le ampare y le proteja en donde quiera que esté. Lo demás, como decía Martín Fleiter: «Son campanas de palo».

Para mí la O.N.T. de España, reside en Toulouse y es desde aquí que debe surgir el ataque general contra el tirano. Conozco a fondo la situación política y social de España, y sé perfectamente que desde allí mientras dure la situación política vigente será absolutamente imposible hacer otra cosa que no sea una entrega más o menos interesada, para algunos, y forzada para otros compañeros más desgraciados que nosotros.

España al día

LO QUE «RENTAN» 3.500.000 EMIGRADOS

MADRID (OPE).—Según la C. C. E. de Emigración, son más de tres millones y medio los ciudadanos que oficialmente trabajan en el extranjero. En América —con enorme ventaja por parte de la Latina sobre la anglosajona— hay unos 2.500.000. En Europa, calculan 1.200.000. Francia 800.000, Alemania 180.000, Suiza 80.000; Países de Benelux 62.000, Inglaterra 36.000, Países nórdicos 15.000. Y en el resto del occidente europeo 10.000. Hay núcleos de poca importancia en Asia y en África. En cambio, por lo que a Australia concierne, las cifras son importantes y van regularmente en aumento. Comentando esta información, escribe «El Economista»:

«Es conveniente destacar que esta enorme masa de trabajadores, salidos normalmente de los sectores más deprimidos de nuestra población, contribuyó cada año con 250 millones de dólares a nuestra reserva de divisas, compensando en parte nuestra balanza de pagos, tradicionalmente deficitaria.»

» Para los que ahora se escandalizan de estas cifras habremos de recordar que en los años 30 las remesas de los emigrantes —entonces en su total en América— representaban cientos de millones de las pesetas de entonces y venían a ser la solución milagrosa para nivelar nuestra balanza de pagos, que entonces no contaba con la partida de entradas de capital extranjero.»

Conviene consignar que «en los años 30» se salió de una dictadura, de seis años y cinco meses y que, aunque atenuada, habría de prolongarse 14 meses más. Aparte de que tan pronto se proclamó la República, los militares trataron de derribarla con intención de prolongarla hasta llegar a lo de 1936.»

Además, como bien recuerda «El Economista», la República no contó con «la partida de entradas de capital extranjero.»

» El día 10, 231 estudiantes se encerraron en el gran anfiteatro de la Facultad, anunciando su propósito de comenzar la huelga del hambre para apoyar sus reivindicaciones: amistad en favor de sus compañeros y creación de un Sindicato libre. Los estudiantes fueron expulsados sin miramientos por la fuerza pública que, por orden del rector entró en el centro docente.

» El rector ha «agraciado» a 184 estudiantes por haber «observado» después «una conducta correcta». En su nota, señala también el señor Gutiérrez Rios que en lo sucesivo continuará adoptando las medidas necesarias para evitar que tales actos se repitan, y observa que muchos de ellos constituyen delitos de derecho común que son de la competencia de la jurisdicción criminal.

En Barcelona, los estudiantes del tercer año de la Facultad de Derecho, tendrán que pagar, por segunda vez, los derechos de matrícula. Tal sanción la ha impuesto el rector señor García Valdecasas por haber boicoteado los cursos del profesor Entrena, secretario de la Universidad que había intervenido activamente en los expedientes académicos. Aconsejados por varios profesores de la Universidad de Derecho, se han negado a pagar por segunda vez. Un Banco les ha prestado 200.000 pesetas, suma que corresponde al conjunto de los derechos reclamados por el rector, y que ha sido depositada en la Delegación de Hacienda. Esta en curso un recurso administrativo contra el rector.

Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

Transcurridas las vacaciones de Navidad, el ambiente no parece haberse calmado. En Madrid se espera que, como respuesta a las decisiones del rector, se convoquen nuevas «asambleas libres».

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

» Por otra parte, el fiscal ha recurrido contra la sentencia del juez municipal que ha absuelto a diez delegados sindicales de la Universidad de Barcelona que fueron juzgados el pasado mes de acusados de perturbar el orden. Estos delegados habían escrito el año pasado una carta al ministro de Información y de Turismo diciéndole que las informaciones que sus servicios habían hecho publicar en la prensa sobre los incidentes estudiantiles, eran inexactas y tendenciosas. El señor Praga Iribarne remitió la carta al Tribunal de Orden Público pero éste estimó que no había delito contra la seguridad del Estado y le envió al tribunal ordinario. Este, a su vez, considerando que no se había delinquido, la transmitió al juzgado municipal. Los delegados sindicales han sido defendidos por primera vez por profesores de la Facultad de Derecho.

Carta a Miguel sobre la amistad

Yo no sólo tengo una opinión mística de la amistad, sino que creo que es un sagrado derecho y un sublime deber mantenerla y cultivarla...»

«Misticismo de la amistad! Sin ir de brazo con tus creencias religiosas, comparto tu elevada concepción de la amistad; ésta significó para mí una buena parte de mis más importantes preocupaciones, desde mi tierna infancia. Huérfano de comprensión en el hogar paterno y excesivamente rico de sensibilidad; hombre antes de tiempo (pues crímenes es de poca humanidad arrancar a un niño estudiosos de la escuela para enfrentarlo al rudo oficio de pleitero); con anhelos y deseos infantiles y una exuberancia desbordante, necesario me fue buscar el alimento espiritual que no se halla en los objetos o cosas materiales.»

«Mas, ¡ay!, buen Miguel, que yo no sabía ofrecer y apartar la mano. Con las puntas de los dedos se me iba el brazo y con el brazo desaparecía el cuerpo entero. Porque yo no sabía mentir, yo no comprendía que la mentira o la doblez pudieran ocultarse tras una sonrisa o una frase afectuosa. Además, me era indispensable abrir la válvula de mi yo interior, necesitaba dar suelta a la vitalidad anímica que saturaba todo mi ser; y, al mismo tiempo, sentía en mí una falta imperiosa de reciprocidad. De ahí aquella búsqueda casi morbida de amistad y de cariño, se hallaren éstos en el hombre, en la mujer, en el niño o en el adolescente.»

Desde aquellas luchas internas (círculos para mi edad), mucha agua se ha deslizado bajo los puentes, arrastrando en sus ondas turbulentas no pocos desengaños. ¿Cuántos? Innumerable. Muchos. Muchísimos. Y así debía suceder a quien, como yo, estaba siempre abierto a la sensación de un aliento humano y fraternal.

«Por ser como yo era (¿deje acaso de serlo definitivamente?), nada más acertado que el más puro anarquismo en contraposición a mi alma resonancia de ecología. «Has leído «Mi comunismo», de Sebastián Faure, o «La conquista del pan», de Kropotkin, o «Sembraos flores», de Federico Urales, o «Entre campesinos», de Malatesta?»

«Por que no podía concebir una cosa ni quería comprender la otra, y porque yo me sentía ingenuamente predispuerto a lo mejor, lo mejor siempre de mí, sin tasa ni medida.»

«Sin embargo, esos mismos hombres a quienes yo daba lo más preciado de mi espíritu y de mi inteligencia, sin exigir nunca nada, se cuidaron muy bien de alccionarme precozmente, y fue muy joven que las decepciones sembraron mi camino de espinas atrozmente dolorosas, y muy joven, también, que una vez, amarga y repelente se obtuvo en sorprendente cuando menos hubiese deseado hallarme con ella.»

«Pese a tan tempranas experiencias, la eclosión fulgurante de un 19 de julio (precisamente en el diecinueve aniversario de mi existencia) me encontré dispuesto a cumplir con mi deber de hombre y de idealista. Con amistad y cariño a flor de piel, pisé tierras de Huesca, de Teruel, de Zaragoza, de Tarragona, de Castellón de la Plana, de Valencia, de Cáceres, de Badajoz, de Ciudad Real; con amistad y cariño viví la trágica incertidumbre de un puerto de Alicante rodeado por las fuerzas italianas de la División Littorio; con amistad y cariño soporté estoicamente el «vacricio» del campo de los Almerinos, de los campos de concentración de Albatera (¿para quién lo hiciste construir, García Oliver?) y de Portacel; con amistad y cariño (siempre manifiestos a través de la odisea) conocí las vejaciones de las compañías de trabajo en Nules y en Bétera; con amistad y cariño me incorporé (ya viejo de tanta experiencia) a la mediocridad vergonzante de una vida civil vilgialda, peligrosa y difícil, y en fin, rebosando aún amistad y cariño me arriesgué, un aciago día, a arrostrar las cumbres y barrancos de los Pirineos para integrarme a quienes seguían amando la libertad en un régimen extranjero que se la otorgaba pesada y condicionada.»

«Desde aquel salto piramidal, muchísima agua sucia ha arrastrado el Sena bajo los puentes de París... y casi un cuarto de siglo ha transcurrido...»

«¿Qué queda, hay, de aquel adolescente romántico, de aquel quietosco sentimental que no sabía mirar más que con los ojos del alma un mundo y unos hombres que han persistido a aparecerse extraños, huidizos? Físicamente, hoy refleja el espejo: una cabellera canosa y rara y un rostro deformado por los avatares del tiempo. Espiritualmente, aún cuando vivo en él bien escondidas, preciosamente conservadas, más refinadas si cabe, las puras concepciones que le animaron antaño, tanto pelizco, tanta zancadilla, tanta baja intención de cumplir: lograr que aquel espíritu revolucionario aumente si la larga noche de veintiséis años franquista lo ha disminuido, o hacer por que renazca con más pujanza si como aver de mal agüero quieren hacernos ver, ha desaparecido.»

«Julian FLORISTAN Enero de 1966.»

A LOS LECTORES DE CATALAN

Procediéndose a la confección del libro «De l'Anoia al Sena sense pressa», memorias sindicales, del exodo y del exilio del compañero Juan Ferrer, se advierte a los compañeros y amigos que se interesen por dicha obra que efectúen su pedido a Roche Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10); a Miguel Celma, 4, rue Belfort, 2ème étage, Toulouse (H. G.), o a Jean Ferrer, 20, rue de la Forge Royale, Paris (11), C.C.P. 22 864 24. (Para los giros Gian y no Juan).

Precio de la suscripción: 10 frs. Una vez el libro publicado (250 páginas), 11 frs.

«Entre campesinos», de Malatesta? «Por que no podía concebir una cosa ni quería comprender la otra, y porque yo me sentía ingenuamente predispuerto a lo mejor, lo mejor siempre de mí, sin tasa ni medida.»

«Sin embargo, esos mismos hombres a quienes yo daba lo más preciado de mi espíritu y de mi inteligencia, sin exigir nunca nada, se cuidaron muy bien de alccionarme precozmente, y fue muy joven que las decepciones sembraron mi camino de espinas atrozmente dolorosas, y muy joven, también, que una vez, amarga y repelente se obtuvo en sorprendente cuando menos hubiese deseado hallarme con ella.»

«Pese a tan tempranas experiencias, la eclosión fulgurante de un 19 de julio (precisamente en el diecinueve aniversario de mi existencia) me encontré dispuesto a cumplir con mi deber de hombre y de idealista. Con amistad y cariño a flor de piel, pisé tierras de Huesca, de Teruel, de Zaragoza, de Tarragona, de Castellón de la Plana, de Valencia, de Cáceres, de Badajoz, de Ciudad Real; con amistad y cariño viví la trágica incertidumbre de un puerto de Alicante rodeado por las fuerzas italianas de la División Littorio; con amistad y cariño soporté estoicamente el «vacricio» del campo de los Almerinos, de los campos de concentración de Albatera (¿para quién lo hiciste construir, García Oliver?) y de Portacel; con amistad y cariño (siempre manifiestos a través de la odisea) conocí las vejaciones de las compañías de trabajo en Nules y en Bétera; con amistad y cariño me incorporé (ya viejo de tanta experiencia) a la mediocridad vergonzante de una vida civil vilgialda, peligrosa y difícil, y en fin, rebosando aún amistad y cariño me arriesgué, un aciago día, a arrostrar las cumbres y barrancos de los Pirineos para integrarme a quienes seguían amando la libertad en un régimen extranjero que se la otorgaba pesada y condicionada.»

«Desde aquel salto piramidal, muchísima agua sucia ha arrastrado el Sena bajo los puentes de París... y casi un cuarto de siglo ha transcurrido...»

«¿Qué queda, hay, de aquel adolescente romántico, de aquel quietosco sentimental que no sabía mirar más que con los ojos del alma un mundo y unos hombres que han persistido a aparecerse extraños, huidizos? Físicamente, hoy refleja el espejo: una cabellera canosa y rara y un rostro deformado por los avatares del tiempo. Espiritualmente, aún cuando vivo en él bien escondidas, preciosamente conservadas, más refinadas si cabe, las puras concepciones que le animaron antaño, tanto pelizco, tanta zancadilla, tanta baja intención de cumplir: lograr que aquel espíritu revolucionario aumente si la larga noche de veintiséis años franquista lo ha disminuido, o hacer por que renazca con más pujanza si como aver de mal agüero quieren hacernos ver, ha desaparecido.»

«Julian FLORISTAN Enero de 1966.»

A LOS LECTORES DE CATALAN

Procediéndose a la confección del libro «De l'Anoia al Sena sense pressa», memorias sindicales, del exodo y del exilio del compañero Juan Ferrer, se advierte a los compañeros y amigos que se interesen por dicha obra que efectúen su pedido a Roche Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10); a Miguel Celma, 4, rue Belfort, 2ème étage, Toulouse (H. G.), o a Jean Ferrer, 20, rue de la Forge Royale, Paris (11), C.C.P. 22 864 24. (Para los giros Gian y no Juan).

Precio de la suscripción: 10 frs. Una vez el libro publicado (250 páginas), 11 frs.

«Entre campesinos», de Malatesta? «Por que no podía concebir una cosa ni quería comprender la otra, y porque yo me sentía ingenuamente predispuerto a lo mejor, lo mejor siempre de mí, sin tasa ni medida.»

«Sin embargo, esos mismos hombres a quienes yo daba lo más preciado de mi espíritu y de mi inteligencia, sin exigir nunca nada, se cuidaron muy bien de alccionarme precozmente, y fue muy joven que las decepciones sembraron mi camino de espinas atrozmente dolorosas, y muy joven, también, que una vez, amarga y repelente se obtuvo en sorprendente cuando menos hubiese deseado hallarme con ella.»

«Pese a tan tempranas experiencias, la eclosión fulgurante de un 19 de julio (precisamente en el diecinueve aniversario de mi existencia) me encontré dispuesto a cumplir con mi deber de hombre y de idealista. Con amistad y cariño a flor de piel, pisé tierras de Huesca, de Teruel, de Zaragoza, de Tarragona, de Castellón de la Plana, de Valencia, de Cáceres, de Badajoz, de Ciudad Real; con amistad y cariño viví la trágica incertidumbre de un puerto de Alicante rodeado por las fuerzas italianas de la División Littorio; con amistad y cariño soporté estoicamente el «vacricio» del campo de los Almerinos, de los campos de concentración de Albatera (¿para quién lo hiciste construir, García Oliver?) y de Portacel; con amistad y cariño (siempre manifiestos a través de la odisea) conocí las vejaciones de las compañías de trabajo en Nules y en Bétera; con amistad y cariño me incorporé (ya viejo de tanta experiencia) a la mediocridad vergonzante de una vida civil vilgialda, peligrosa y difícil, y en fin, rebosando aún amistad y cariño me arriesgué, un aciago día, a arrostrar las cumbres y barrancos de los Pirineos para integrarme a quienes seguían amando la libertad en un régimen extranjero que se la otorgaba pesada y condicionada.»

SIEGHE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64

Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

EL COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

La mano tendida

HACE una docena de años que la consigna comunista era la de «la mano tendida». ¿A quién? A los católicos. La finalidad fue manifiesta: con el truco del estrechón de mano, Stalin trataba de introducirse en casa del vecino vaticanista. El ensayo del «sacerdocio obrero» pudo ser la respuesta del Papa, a título de prueba solamente.

Mas ocurre que entre pillos es peligroso tender la mano. Puede uno resultar manco, o ser limosneado con vil moneda.

Sin embargo, el moscovitismo es incansable. Haciendo caso omiso del aforismo («nunca segundas partes fueron buenas») insiste en la consigna depredativa. ¿Qué intención, esta vez, le guía? El tiempo dará respuesta. El caso es que, bajo la firma de Santiago Carrillo (el comunista que, como la hija de Comorera, renegó de su padre públicamente) en España han sido repartidos unos millares de hojas repitiendo lo de la mano tendida, bajo pretexto de reconciliación nacional, esa frase hecha y carente de sentido que ya empieza a prender incluso en los medios ajenos al franquismo y al comunismo.

El manifiesto comunista recoge el desarreglo político-económico de España y propone soluciones declamatorias que implican la reconciliación nacional a base de los enemigos de 1936-39 entre los cuales están los generales, los cardenales y los grandes banqueros, únicos ganadores de la guerra. Esta reconciliación, tan posible entre las víctimas del régimen, como enfocarla cara a la burocracia franquista, frente a la Falange y al carlismo, y persistiendo el Cuartel, la Banca y Bolsa y la Sacristía en dueños absolutos de la dirección física, moral y económica del país?

¿Las fuerzas patrióticas? ¿En qué consiste, eso? ¿Qué elemento reaccionario español abdicará de su «triumfo», máxime gozando de todas las prerrogativas, de todos los beneficios, imponiendo su voluntad al país en provecho exclusivo? Patriota, cada cual lo es a su modo, y cuando la idea de patria ha costado cara, carísima al 80 por 100 de la ciudadanía, el patriotismo es más para aborrecer que para sustentar. Bajo los pliegues de una bandera no aventando, sino lanzando al espacio bandadas de cuervos de la patria, los apetitos de secta o partido pueden ser fácilmente encubiertos por la nube negra que nubla al sol de todos.

La voz comunista también clama amnistía total («defectando a todos los hombres que hayan luchado no importa en que lado de la barricada»). ¿Ingenuidad o recurso? Franco, desde 1939, tiene «amnistías» y gratificados a los suyos. A centenares de miles de los nuestros no los podrá amnistiar porque duermen el sueño eterno en cementerios, campos y cunetas. Lo que puede devolvernos (y que sea ahora mismo) en personal retenido en cárceles y presidios, ante la enormidad de la suma de sacrificados alcanzará el significado de símbolo.

Viene, acto seguido, la solicitud al clero según la fórmula de la «Iglesia de los Pobres», o católica-progresista. ¿Dónde está esa Iglesia en España y en el Mundo? La Iglesia toda, en sus face-

DISCOS

El oro es un metal precioso destinado, lógicamente, a piezas de precisión y de arte. La avaricia lo ha codiciado, y acaparado, y envilecido. Millones de indios fueron sacrificados para arrebatarles esa materia amarillenta a la cual no concedían importancia. La «civilización» del indio fue una rapacidad sangrienta del catolicismo de lanza y espada.

Heine cantó la belleza y la miseria de lo aurífero, y Wagner igualmente en «El oro del Rhin». Pero la sordidez sigue triunfante.

Incluso uno prende a nosotros, a veces. Pero en ráfagas transitorias de locura.

Perdida la guerra nos aficionamos al fantasma Boniato. «Boniatos» quería decir «tesoro escondidos». En Argel de Mar se escarbaron toneladas de arena para hallar el «boniato» prometido. Incluso a los genitales les pilló la manía. Afortunadamente, en aquella época el bulldozer y la pala mecánica no existían.

S. I. A. de Perpignan acudió en pleno al monte de Collioure con picos y palas para dar con el «boniato», según plan facilitado por un alocado. Luego Paulino trataba de ajusticiarlo, cosa que impidió el abanico de fugados.

DISCOBOLO

La impostura católica y el Concilio

«Es solamente a partir del tercer siglo que se conocieron algunas panfletos de fanáticos que recorrieron el país (Roma) propagando una secta religiosa de un llamado Crestus.»

VOLTAIRE

ES históricamente comprobado que la impostura cristiana fue solamente creada en pleno siglo III por unos cuantos charlatanes transfiguras del judaísmo, que fundaron sus imposturas basadas en la Biblia. De este hecho empezaron a fabricar sus extravagantes lucubraciones, que serán más tarde llamados los Evangelios, ya que ellos pretendían que en el año 470 de Roma nació el Mesías anunciado por los profetas bíblicos. Para dar más autenticidad a esta impostura, falsificaron escritos históricos, crearon personajes enteramente apócrifos y retrocedieron las fechas de los escritos de más de 800 años.

Pero este montón de argucias fue rechazado en bloque por la casta totalidad del pueblo judío, debido a que todos los documentos y las tradiciones históricas de Palestina no mencionaban para nada que en los años 749 a 786 hubieran acontecido ocurrencias tan extraordinarias como el nacimiento y muerte de un Cristo-Salvador, con los milagros y demás absurdos contados por las Escrituras.

No hay tampoco ningún historiador greco-romano y judío (a menos que sus escritos no hayan sido sustraídos y posteriormente falsificados en los conventos) contemporáneo de los años 749 a 850, que hable de alborotos populares relacionados con la crucifixión de un Jesucristo, o de un pretendido hombre revolucionario, como lo afirma gente babieca, inducida por ciertos malabaristas en literatura.

El célebre escritor judío, Flavio Josefo, autor de «Antigüedades Judáicas», obra importante que relata todos los acontecimientos históricos de la Palestina bajo el reinado de los Herodes, a pesar de su gran escrupulosidad, este autor no dice nada relacionado sobre lo relatado por los

GLOSAS SOBRE «EL HOMBRE MODERNO Y LA CONQUISTA DE LA FELICIDAD»

EN esta nueva era (?) apareció la «Asociación Argentina de Bienestar Integral». Nada menos. El primer tema propagado fue el del eufemismo. El orador dicitado es un jugador de sofismas dentro de la dialéctica caduca, saturada de estigmas religiosos.

Ni hay «hombre moderno», ni tampoco «conquista de la felicidad» en una sociedad corrompida y corruptora.

Los conceptos expuestos son consuelos para el enfermo desahuciado que es el hombre. El problema es biológico y no espiritualista... Error secular es remarcar las cadenas del dualismo filosófico, o metafísico, entre materia y alma o espíritu.

Hablar del bipedo humano íntegro, eso es racional, sin dividirlo en una entelequia divina.

El creyente afirma que hay un dios, el increíble y herético en todas las doctrinas, niega su existencia. Los argumentos de los creyentes siempre se han estrellado contra el inconmovible racionalismo basado en hechos afirmados cada día por la ciencia experimental en sus diversas técnicas.

El poder del amor y el optimismo se desmenuza a lo largo de los siglos convulsionados por los odios feroces entre naciones, sectas religiosas, políticas, sociales y aun familiares. ¿Y guerras y más guerras desencadenadas por los «desgobernados del mundo»?

Total: desmanes del autoritarismo y de las autoridades constituidas que desbaratara todo intento de convivencia pacífica.

OPTIMISMO! Hermoso señuelo para los ingenuos que no quieren o no saben ver las trampas sociales, en Oriente, en Occidente, en el Norte o en el Sur. Lo saludable es plantearse en el SCEPTICISMO para sonreír, sin agustia, ante las mentiras de la civilización, que quizá termine por destruirse a sí misma en el maremágnum de sus incongruencias y de sus locuras feroces.

«Oh, «Asociación Argentina de Bienestar Integral», tus pretensiones son falsas, tambaleantes en abstracciones sociales y en planes concretos divinos (?) para seguir contenido, dentro de predicas anacrónicas, la rebelión del hombre absurdo que no halla el verdadero camino de la convivencia biológica y está esperando mayores catástrofes hasta que llegue la última en que perezca este mundo terráqueo, idéntico por las doctrinas y férulas AUTORITARIAS.

Si la especie creadora de dioses sobrevive, tendrá que adaptarse a otro mundo cósmico y seguir allá la búsqueda de sus dios (?).

«Traer al público con espectáculo artístico para después atorgarlo con las soflamas de la oratoria sagrada y reconstruida, para mejor adormecerlo con las mentiras soporíferas y convencionales!

Todo esto cuesta mucho dinero y debe haber muchos mecenas y muchos «salvadores» en esa «Asociación...»

De cualquier modo se hace sospechosa esta escenografía y será difícil averiguar hasta dónde llega su sinceridad o su mascarada en el planteo de sus intenciones estéticas y exotéricas de que se valen todas las tendencias gregarias y «salvadoras».

La sociedad alimenta las aberraciones humanas y divide a los hombres en mandones y obedientes resignados, sin distinguir lo que a todos pudiese convenir biológicamente.

Como nota risueña se destaca la vestimenta de las cantoras del coro

Evangelios y los Actos de los Apóstoles

Flavio Josefo nació y vivió a Jerusalén del año 37 al año 95 de la Nueva Era. (Hay que tener en cuenta que la Era cristiana fue sólo puesta en vigor en el siglo VI). El padre de Josefo era un personaje importante del templo de Jerusalén, siendo igualmente miembro del tribunal teocrático el Sanedrín, que según el relato católico fue el tribunal que condenó a Cristo. Pues resulta de ello que Josefo se encontraba bien situado para conocer todos los pormenores del judaísmo, y en particular si hubiera existido un hombre llamado Cristo, con un séquito de pretendidos apóstoles.

La Iglesia ha acusado siempre al pueblo judío de crimen de lesa humanidad, es decir, que desde la instauración de la dominación cristiana en el mundo, el judaísmo ha sido estigmatizado de



haber asesinado al Dios-Cristo... (Como si fuera posible matar a un Dios!) Esta absurdidad católica propagada durante siglos por el clero, ha pervivido a las multitudes de sí ignorantes, desatando un fanatismo criminal y el odio feroz contra una raza. Siendo así que, debido a esa falsedad fomentada por la Iglesia, se ha criado el antisemitismo racial inductor de programas durante los siglos transcurridos de intolerancia católica.

Si durante la guerra de 1940-45 los fascistas alemanes, embaucados por el nacionalismo y guiados por el viejo odio racista y antisemita del cristianismo, exterminaron tantos millones de judíos, sin distinción de edad ni sexo, la Iglesia es la única responsable de ello.

La base fundamental de la Iglesia son las llamadas Santas Escrituras cuyos dogmas opuestos a la ciencia niegan las leyes biológicas del trans-formismo y la cosmología sideral Copérnico y Galileo fueron condenados, y por el mismo motivo Giordano Bruno y Esteban Dolet murieron torturados por el Santo Oficio por haber contradicho los absurdos de las Escrituras.

La Iglesia, en toda su historia, ha sido siempre enemiga del libre albedrío y de las libertades sociales; sin contar los Autos de fe perpetrados en España y Portugal, que, como se sabe, fueron terribles y numerosos, se pueden citar grandes degüellos colectivos de centenares de miles de personas declaradas herejes: Abbiglianos del Languedoc, Flandes, Merindol, la San Bartolomé, las Dragonadas, etcétera; unos nombres que rememoran «masacres» espantosas.

El fraile De Las Casas, que participó a la evangelización de la América hispano-portuguesa, se lamenta mucho cuando cuenta que 12.000.000 de indios fueron exterminados por el fuego y la espada, porque no quisieron aceptar la esclavitud y convertirse al catolicismo «por el amor de Jesucristo».

CALENDARIO PARA 1966

S.I.A.

Hojas mensuales con ilustraciones marinas. Tema (del mar) desarrollado por el compañero V. Artés. Hojas sujetas por el procedimiento helicoidal, fases de la luna, etc. Ediciones en francés y español.

Se halla en venta al precio de 3,50 frs.

Dirección: S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.G.) y en todas las Secciones de S.I.A. y en esta Administración.

LA IGLESIA Y LOS OBREROS CATOLICOS

LA ignorancia, o la buena fe, justifican, en cierto modo, el dejarse influenciar por quienes usan y abusan de mil artes marrulleras con el fin de llevar el agua a su molino. La Iglesia, que sabe todo el mundo es rica en grado superlativo, cuenta en su seno con elementos preparados para toda suerte de funciones dentro del orden social. Si ello es así en todos los países donde el catolicismo alcanza notoria influencia, es comprensible que en España ello revista mucha más importancia.

Buscando cosechar simpatía entre la clase obrera en particular, es sabido que la Iglesia creó unos sindicatos católicos, ni carne ni pescado, tolerados por el franquismo. Como banderín de enganche se aireaban textos de la encíclica tal, y cual, que, en resumen, no hacen más que repetir lo que dijeron hace ya siglos, los llamados «padres de la Iglesia», y lo que se puede conocer teniendo la paciencia de leer los evangelios, donde está aquello de que antes entrará un camello por el agujero de una aguja que un rico entre en el cielo... Y es la Iglesia, o sea quienes tienen la

representación directa del cielo», acá en la tierra, los que han estado, están, y estarán mientras puedan, apeados como lapas a los ricos... En suma, que sus concepciones sociológicas resultan algo *pour rire*.

Pero no han faltado quienes han tenido la candidez de creer en la sociología católica, apostólica y romana. Y en serio creían que las altas jerarquías de la Iglesia, en España: obispos, arzobispos, y tal, que en Roma, en ocasión del celebrado concilio, y en nuestro país, al regresar del mismo, dirían la verdad, *toda la verdad*, en torno a la triste situación social española. Total que han podido comprobar que aquel famoso Pacto de Constantino, entre la Iglesia y el Estado, a través del tiempo, y variando los personajes, sigue igual.

Nunca es tarde para reconocer la realidad de las cosas y emendar errores. Sin interesado halago, puede decirse que honra a los elementos de los citados sindicatos el hecho que hayan difundido clandestinamente una firme repulsa, a base de hojas impresas, diciendo al pueblo que, pese a lo dicho en las encíclicas, las jerarquías de la Iglesia de España, haciendo causa común con el franquismo, han callado los graves problemas que afectan al país: ausencia de las más elementales libertades; régimen dictatorial que prohíbe toda expresión democrática; un sindicato totalitario, donde hay consejeros comprendidos entre las jerarquías religiosas; negación de los derechos fundamentales de los trabajadores; constante aumento del coste de la vida, detenciones y procesos por actuar en favor de la libertad y la democracia... En fin, toda una serie de hechos incontestables, que y huelga repetir, ya que, al aparecer estas líneas los habrá difundido toda la prensa antifascista de la emigración.

Ahora bien: Habida cuenta que tanto en el Interior, como también en el exilio, hay bastantes obreros españoles miembros de la aludida organización sindical, respaldada por la Iglesia; habida cuenta de que la gran mayoría de ellos son honrados trabajadores que aman lo que es justo, ¿no sería oportuno incitarles a la reflexión, para que vieran la conveniencia de abandonar el *respaldo* de la Iglesia, hipócrita, traicionera, para unir sus esfuerzos a cuantos, en pos de una efectiva libertad sindical, rechazan toda colaboración con el régimen y sus satélites?

En la revista francesa «La Tour de Feu», que edita en Jarnac Pierre Boujut, y en donde colaboran un simpático conjunto de poetas iconofórmistas, surrealistas, futuristas, etc., pues como dice su director: «En «La Tour de Feu» somos pacifistas (hace dos años editaron un número dedicado a Lecoin), anarquistas, internacionalistas, espiritualistas, mas, antes que nada, poetas; por encima de todo poetas.» En ella, nuestro amigo el profesor Jean Duperray, amigo de anarquistas y con simpatía hacia el anarquismo, ha dedicado un detenido ensayo de más de sesenta páginas, al conocido y folletinesco ladrón de guante blanco «Pantomas», y a su creador Marcel Allain.

Duperray es de los que abarcan un vasto horizonte intelectual en sus concienzudos trabajos. Interesantes sus escritos, por lo que dice y por lo que sugiere. Su extenso trabajo, que lleva por título «Le cinéma imprimé de Marcel Allain», merecería un extenso análisis, que no es en esta sección donde puedo hacerlo. Entre las abundantes apreciaciones que se deducen del referido comentario al respecto de «Pantomas»: crítica de diversas modalidades del vivir social, estudio de caracteres, cooperación a la «evasión» del individuo, del lector («La vie c'est si bête»), por el camino de la fantasía, etc., recibo la apreciación muy acertada de que el militante, por ejemplo, libertario, se encuentra que *no puede contrarrestar* con otra, adecuada a nuestras ideas, la literatura popular, de aventuras, de misterio, de erotismo, que le sirven, las editoriales dedicadas a ello.

No hace mucho, por parte del editor que lanzó la llamada «Serie Negra» de novelas policíacas, título de Prevret y portada ideada por Picasso, se celebró una exposición homenaje, al cumplirse sus veinte años de existencia y los mil títulos de obras editadas. ¿Y nada menos que eleven vendidos cincuenta millones de ejemplares!

Del campo nuestro, en plan de literatura popular, recuerdo ahora algunas novelas que escribió Luisa Michel, la labor realizada por la familia Urallés, en España, y algo escrito por Pierre Quiroulet en el Uruguay. Poco, muy poco, frente al «bourrage de crânes», del capitalismo.

En la cárcel, donde es posible hallar los tipos más atrabilarios, frecuentaba nuestra tertulia, en el patio, tertulia compuesta de unos cuantos libertarios de diversas regiones, un carterista, casi profesional, inteligente y rebelde. Un día, tras de contar una serie de perances de su *carrera*, sacó la conclusión: Habiendo visto a tantos y tantos fulanos, bien vestidos y comidos, paseando la buena vida, lo pensé bien y me dije: «Ya está bien, Antonio, que vaya el que quiera a *carrerar*». Y así voy tirando desde hace años. Si se da un *resbalón*, y se cae aquí una temporada, pues mala suerte.» A su manera, era un iconoforista, y si le censuraban sulla del paso con aquello de que «quien roba un ladrón tiene cien años de perdón».

Ha habido, dentro del género de la literatura popular, un matiz novelesco consistente en idealizar, en dar realce, a esa variedad de elementos refractarios al medio social, buscando al propio tiempo, al margen de las leyes y de una normalizada convivencia, sacar el mayor partido posible, arriesgando incluso la libertad, o la vida. En España se había granjeado admiración y estima el tipo del «bandido generoso», que robaba a los ricos y favorecía a los pobres». De entre la *fauna* de tales enemigos de la pro-

UMBRAL

Sumario del número 49:
SIGNO Y CALVARIO DE ANDALUCIA.
Max Nettlau: ¿ES POSIBLE LA CONVIVENCIA ENTRE SOCIALISTAS LIBERTARIOS Y SOCIALISTAS AUTORITARIOS?
José Viadui: ADALDES DE LA LIBERTAD. ENRIQUE IBSEN.
Luis Alberto Musso: ALGO MAS SOBRE CANALES Y CRUCES INTEROCEANICOS.
H. Plaja: ACERCA DEL MISTERIO DE BRUNO TRAVEN.
Ignacio Chiapuso: LIBRE EXAMEN DE LOS MECANISMOS ECONOMICOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.
Camilo Berneri: EL CRISTIANISMO Y EL TRABAJO.
J. Carmona Blanco: LA REVOLUCION DEL AÑO 3001. (Cuento).
Juan Ferrer: EL HOGAR PERDIDO.
J. F. COMENTARIO DE LIBROS.
R. Pérez de Ayala: LOS BUENOS. (Poesía).
Andrés Martínez: VENTANA ABIERTA. (Poesía).
Costa Iscar: CEREBRO Y ALMA.
Noticiero, notas, libros, fotografías, dibujos, etc. Bellatocación de la mezquita de Córdoba.
Un franco en toda Europa.

INCONFORMISMO Y LITERATURA POPULAR

En la cárcel, donde es posible hallar los tipos más atrabilarios, frecuentaba nuestra tertulia, en el patio, tertulia compuesta de unos cuantos libertarios de diversas regiones, un carterista, casi profesional, inteligente y rebelde. Un día, tras de contar una serie de perances de su *carrera*, sacó la conclusión: Habiendo visto a tantos y tantos fulanos, bien vestidos y comidos, paseando la buena vida, lo pensé bien y me dije: «Ya está bien, Antonio, que vaya el que quiera a *carrerar*». Y así voy tirando desde hace años. Si se da un *resbalón*, y se cae aquí una temporada, pues mala suerte.» A su manera, era un iconoforista, y si le censuraban sulla del paso con aquello de que «quien roba un ladrón tiene cien años de perdón».

Ha habido, dentro del género de la literatura popular, un matiz novelesco consistente en idealizar, en dar realce, a esa variedad de elementos refractarios al medio social, buscando al propio tiempo, al margen de las leyes y de una normalizada convivencia, sacar el mayor partido posible, arriesgando incluso la libertad, o la vida. En España se había granjeado admiración y estima el tipo del «bandido generoso», que robaba a los ricos y favorecía a los pobres». De entre la *fauna* de tales enemigos de la pro-

MARIE NOEL, POETISA DE LA NATURA

Otra vez, con motivo de otorgarse el Gran Premio de Literatura de la Villa de París, ha sonado el nombre de esa viejecita, de pelo blanco, con 82 años encima, que es la poetisa Marie Noël. Hace cuatro años obtuvo también el Gran Premio de Poesía de la Academia Francesa. Antes tuvo otros premios notables. Tiene escritas diversas obras de versos y es el suyo un lenguaje claro, sencillo, como hablan las gentes del campo en las tierras del departamento del Yonne, donde siempre ha vivido.

Al margen de sus versos de un misticismo primitivo; evocaciones religiosas, gratas a quienes han cifrado sueños de dicha en un ilusorio más allá, la autora de «Les Chansons et les Heures» tiene bellas evocaciones de la naturaleza; de la naturaleza siempre nueva, siempre juvenil y atrayente. Y ese encanto de la naturaleza se ha adherido en la sensibilidad de la celebrada poetisa de Auxerre.

De su poema «Attente», un detalle de fina percepción, unido su estado de ánimo al desarrollo de la natura:

*J'ai vécu sans le savoir,
Comme l'herbe pousse...
Le matin, le jour, le soir
Tournant sur la mousse.*

Crónica Internacional

ACTUALIDAD ESPAÑOLA

EL régimen del Caudillo se resquebraja—se dice—. Se repite el aserto desde hace largos años. Se aportan pruebas más o menos felices y se señalan síntomas que pudieran parecer decisivos. Pero el régimen no cae. Se mantiene al modo de esos caserones viejos que de larga época amenazan con la apariencia de sus ruinas carcomidas. Pero al tomar en mano la piqueta demolidora se observa con cierto desencanto que las ruinas echan raíces y resisten el ataque con inesperada firmeza.

Las tremendas huelgas que se desencadenaron varios años seguidos en la heroica —y sufrida— región de Asturias, aparecieron como el toque de rebato. Nota reveladora de una cierta reorganización en la oposición. Detalle innegable de que ya «no se tenía miedo» para afrontar a la fiera.

El hecho de que las huelgas se hallaban más o menos «trabajadas» por fracciones de la Iglesia, en pose de «avanzadilla», proporcionaba un argumento más: «Las ratas abandonan el barco. Prueba esto que se hunde.»

Pero el edificio no se desmorona y el barco no amenaza naufragio inminente. Tamborea o acusa inquietud solamente —exactamente— en la medida en que hacen impactos en él los embates de la oposición activa. La verbal no cuenta más que en detrimento y en ridículo de quien abusa de ella. No hace mella alguna en el franquismo y, por el contrario, evidencia a quienes la emplean de manera desmedida.

EL PARTIDO COMUNISTA REINCIDE

Santiago Carrillo pretende especular de nuevo con la repetida canción unitaria. Unión Nacional ayer. «Democracia política y social», hoy. El cuadro de fondo es idéntico hoy al de ayer. Pero los aspectos exteriores son más sumisos y modestos. No ha logrado abrir brecha en el hasta el presente frente común

tácito de todos los sectores de la oposición, contrarios unos y otros a la ingerencia de los comunistas en todo bloque previsible cara al futuro. En todos queda una amarga experiencia de la actuación del Partido en el período 1936-39. No obstante, machacan e insisten, seguros que están de que, en un futuro gubernamental, tendrán opción y cabida, en las combinaciones políticas. Como en todos los países, serán aceptados por los correligionarios políticos. Piensan, además, que en Italia ocuparon puesto predominante a la caída del fascismo y que en España el propio franquismo proporcionaba la suficiente base de propaganda para que el pueblo crea en la eficacia de su acción.

No olvidemos que si la pretendida Central Única tiene lugar, con el beneficiado de no pocos ex-comunistas, el pastel se lo repartirán mano a mano con los demo-cristianos. Es un ciclo difícilmente evitable si la C.N.T. no toma cuerpo real antes —no después— de que Franco caiga o ceda su paso a la monarquía.

Y LOS CATOLICOS MARCAN PUNTOS

La Vanguardia Obrera Social trata de ganar el paso a los comunistas y de cerrar la puerta a la C.N.T., aunque en ciertas regiones exista verdadero afán aliancista U.G.T.-C.N.T.-(Católicos) Vascos. Se confirma el empuje de las Vascongadas contra el régimen y hoy por hoy van cosechando los laureles de la acción, con detenidos, procesos y en intentos subversivos de toda suerte y de fructuoso alcance. Pese a lo hasta hoy indudable —por la probada lealtad de los vascos— a la larga y a la hora de recoger los resultados, los católicos en general, menos arriesgados y menos decididos que los vascos, realizarán el frente unitario democrático cristiano. Corresponde a la C.N.T. y a la U.G.T. mantenerse alerta y tomar plaza de primera fila —en la acción— so pena de no recoger más que los restos. Sólo se obtiene de buena ley lo que se conquista en lucha franca y abierta...

Gregorio Quintana



Pasados los grandes fríos, la nieve helada se ha fundido. Si el hombre supiera copiar de la Naturaleza...

(Pasa a la página 2.)

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE C.N.T. A.I.T.

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge...

Michel BAKOUNINE 3 FEVRIER 1966 NUMERO 387 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

EDITORIAL

Atmosphère « excellente » vendredi dernier, peut-on lire dans la presse au sujet de l'entretien qui a eu lieu entre les représentants des syndicats et ceux du gouvernement. Mais l'optimisme des « camarades délégués » semble difficilement fondé. Malgré toutes les promesses, les statistiques, malgré le climat « détendu », il est bien évident que les discussions engagées n'ont abouti à aucun résultat. Le cinquième plan est essentiellement fondé sur la stagnation du pouvoir d'achat des petits salariés, mais rien ne peut assurer que les prix ne s'éleveront pas en flèche à un moment ou à un autre. Pour parer à toute éventualité, le gouvernement entend se concilier dès à présent les dirigeants syndicalistes réformistes et s'assurer qu'au moment voulu ils seront là pour étouffer toute velléité de révolte chez leurs adhérents. Cette collaboration est consacrée par la procédure dite « Toutée » du nom de celui qui la recommanda. Elle aboutit, en fait, à placer dans les mains de l'Etat l'initiative des mesures à prendre pour améliorer la condition des salariés. C'est-à-dire, que les salariés ne pourront obtenir que ce que le gouvernement aura décidé à l'avance d'octroyer.

FEDERALISME ET COORDINATION

Une série de lois adoptées fin juillet par le Parlement fédéral yougoslave, tendant à assainir l'économie du pays, a provoqué un certain nombre de réactions tant à l'intérieur que dans la presse mondiale. Certains n'ont pas manqué de voir dans la faillite de l'économie yougoslave et les mesures draconiennes envisagées pour y remédier une condamnation du fédéralisme en soulignant le gaspillage des ressources et la mauvaise utilisation des possibilités. De là à prôner le retour au centralisme et au dirigisme étatique il n'y a bien sûr qu'un pas vite franchi. Notons cependant qu'il est facile de trouver un gaspillage aussi important dans l'économie de n'importe quelle « démocratie » occidentale. En réalité, il ne s'agit pas de condamner le système fédéraliste dans ses principes fondamentaux, mais de se rendre compte que seule une « interprétation erronée » du système de gestion ouvrière et de la décentralisation a pu conduire aux absurdités mises à jour. Un exemple : A Zagreb, Belgrade et Ljubljana trois calculatrices de type différent sont en construction, alors que l'union des moyens aurait permis la mise en place beaucoup plus rapide d'un appareil plus perfectionné remplissant la mission des trois calculatrices pour un prix de re-

«BIG EAR» (LA GRANDE OREILLE)

Jadis, les seigneurs du Moyen Age, quand ils partaient guerroyer, imposaient à leurs épouses une ceinture de chasteté, et, naturellement, ils emportaient la clé. Depuis cette époque féodale, les mœurs ont bien changé. Nous nous sommes civilisés. Ainsi, en Amérique, quand un mari part en voyage, il installe sous le lit conjugal un microphone. Si, pendant son absence, madame désire donner un coup de canif dans le contrat de mariage, elle devra le faire en silence. Je plaisante, et pourtant il n'y a pas de quoi. Un livre hallucinant vient de me révéler que les Américains sont journellement espionnés, contrôlés; que ce soit dans leur emploi, dans un service public, à l'usine comme au magasin, des oreilles invisibles enregistrent leurs conversations. Il se vend un jouet, ce jouet se nomme « big ear » (la grande oreille). Avec ce jouet, vous pouvez écouter une conversation à quelque cent mètres de vous. Il paraît que ce jouet fait fureur parmi les enfants de quinze à dix-sept ans. Inutile de dire qu'il est aussi largement utilisé par les adultes. Dans ce pays de liberté, vous ne pouvez solliciter un emploi sans remplir un questionnaire où l'on vous demande si vous êtes pédéraste, si vous avez eu des rapports sexuels avant le mariage, en dehors, naturellement, des renseignements professionnels. On vous demande aussi votre livret militaire; dans ce dernier il est noté une des inscriptions suivantes: 1) Honorable discharge (libération honorable). 2) Indésirable discharge (libération avec mention défavorable). 3) Bab conduct discharge (renvoi dans ses foyers pour mauvais conduite). 4) Dishonorable discharge (renvoi dans ses foyers avec mention défavorable). Si vous avez « honorable discharge », tout va bien; mais si, par malheur, vous avez comme inscription une des trois autres mentions, inutile de vous faire des illusions, vous repasserez pour l'emploi. Les enfants américains ne sont pas à l'abri du questionnaire; à l'école on leur demande, par exemple, si leurs parents se disputent; s'ils sont battus, s'ils ont honte des manières de s'habiller et de vivre de leurs parents, s'ils ont encore foi dans la religion, s'ils croient à l'enfer ou au ciel, s'ils sont troublés par des images sexuelles, s'ils pensent souvent à l'amour. Des milliers d'enquêteurs travaillent tant pour les compagnies d'assu-

Raisons d'être révolutionnaire

A en croire certains, tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes (capitalistes) possible. Ne serait-ce de temps à autre, une affaire Lacaze ou Ben Barka sans parler des piastres, bazooka et autres observatoires, les journaux en seraient bien redoutés à ne parler que de quelques catastrophes de Feyzin ou d'ailleurs. Il y a bien les remaniements ministériels, mais qui s'en préoccupe? La guerre du Viet-nam... mais c'est si loin. Ce calme plat incite nos réformistes à redoubler d'ardeur. « La révolution? Mais c'est impossible. Pourquoi les gens descendraient-ils dans la rue? Et puis, d'ailleurs, ils ont tous la télévision... » Pas d'accord, messieurs; nous, nous avons mille et une raisons d'être révolutionnaires. N'en déplaise au Frachon de service. Les réformistes, qui n'en sont pas à une contradiction près, prétendent que le problème du niveau de vie ne se pose plus avec autant d'acuité qu'il y a trente ans. Malgré cela, ils s'opposent à toute action sur des bases autres que le problème du pain et des heures de travail. Il se refusent à passer du domaine quantitatif (où bien des choses restent à faire d'ailleurs) au domaine qualitatif. Les réformistes comprennent, sans le formuler clairement, que toute contestation réelle qui ne s'arrêterait pas à une critique du niveau de vie, mais engendrerait une critique du mode de vie, serait une remise en question révolutionnaire de la société capitaliste, et en bons « chiens de garde » ils ferment les yeux sur un problème théorique et pratique fondamental. A défaut de développer réellement les forces productives dans les pays hautement industrialisés (ce qu'il ne peut faire à cause de la baisse du taux de profit), le capitalisme utilise mieux les possibilités des pays qu'il tient sous sa coupe (pays dits « en voie de développement ») que l'argent ainsi de développement. C'est en vain à résoudre localement certaines de ses contradictions; cela au prix de leur exacerbation à l'échelon mondial global. C'est pourquoi une étude portant uniquement sur le niveau de vie des pays européens (la critique situationniste, par exemple) peut certes dégager des éléments intéressants du mécanisme capitaliste actuel à l'échelon local. Mais, du fait de son point de vue partiel, elle ne peut servir de base à une stratégie révolutionnaire. Si la question du pain a été résolue en Europe, c'est grâce à l'impérialisme, c'est-à-dire à la mise en coupe réglée des pays sous-développés. L'air de actuelle à ces pays n'est en réalité qu'une tentative désespérée pour développer les forces productives à l'échelon mondial et résoudre la question du pain en Asie, Afrique, Amérique Latine. Malheureusement, une économie capitaliste libérale ne peut pas, en l'état actuel des choses, développer ces forces productives; ce qui fait que l'aide en question ne sert qu'à la propagande politique et à l'entretien d'une bureaucratie locale. Placée entre l'impossibilité d'industrialiser le tiers monde et le risque d'une révolution qui en serait la conséquence, le capitalisme ne peut que réprimer violemment toutes les tentatives insurrectionnelles, cela malgré leurs objectifs actuellement très limités (Viet-nam, St-Domingue; en d'autres temps Guatemala, Congo, etc.). En effet, il n'y a au monde que deux couches sociales qui, dans les cir-

constances actuelles, croient à la révolution : ce sont, d'une part, le prolétariat révolutionnaire (ou plutôt ses actuels porte-parole théoriques) et le grand capitalisme. Dans les conditions où elle s'est déroulée l'insurrection de Saint-Domingue ne pouvait réaliser ses objectifs sans se modifier qualitativement, c'est-à-dire poser le problème du dépassement de ces mêmes objectifs. Le capitalisme américain a, en écrasant la révolte, fait preuve d'une conscience de classe que le prolétariat peut lui envier : si la répression n'avait pas triomphé, c'est été le départ d'un processus de révolution permanente portant en lui la destruction de l'arche bourgeoise. même titre qu'une marchandise, qu'elle était produite par et pour les rapports mercantiles entre individus, aujourd'hui les tendances aliénantes et inhérentes au capitalisme, et plus au moins apparence au XIX^e siècle, ont quitté le domaine de la philosophie pour descendre dans la rue et pénétrer intimement le réel et le quotidien. Cela se caractérise par le manque de perspectives; on sait que demain sera, mais on ne sait pas au juste ce qu'il sera. De toute façon, la construction de demain, de notre lendemain, ne nous appartient pas, elle découle du processus mis en branle par les technocrates et qui leur a finalement échappé. Le capitalisme bureaucratique qui a amené la chose au pouvoir, non pas dans la vie politique mais dans la vie réelle, est l'antithèse même de la création libre de la vie. Il ne nous offre que la survie morte et sans problème jusqu'au réveil brutal révolution ou guerre atomique, socialisme ou barbarie. LE PERIL ATOMIQUE Dans le schéma classique du capitalisme, le secteur militaire est un secteur prioritaire qui ne produit pas par lui-même, mais qui, en revanche, permet de s'emparer de forces productives inexploitées ou peu exploitées et de les utiliser sans les développer

selon la méthode de la déprédation (colonialisme, impérialisme). Au stade actuel, si l'armée peut encore garder des bits de conquête, sans que l'on voie très bien ce qui reste à conquérir, elle joue surtout un rôle direct dans l'économie : il y a des bras à employer, des usines à faire tourner ou à construire, des profits à réaliser. Notons, en passant, que la mercantilisation des produits est telle qu'il est, en régime capitaliste, fort possible de faire des profits substantiels en produisant et commercialisant des produits sans aucune valeur d'usage. L'arme atomique n'est pas considérée en tant que moyen de destruction mais en tant que : 1) source de profit pour les capitalistes; 2) élément de stabilisation des économies nationales; 3) élément déterminant du spectacle, c'est-à-dire de l'ordre de vie qui est offert aux hommes du XX^e siècle privés d'eux-mêmes et de leur créativité. La guerre atomique à venir utilisera des moyens qui n'auront pas été construits expressément pour elle. Elle pourra se déclencher à la faveur d'une lutte pour un nouveau partage du monde entre les différents impérialismes, surtout si l'un des antagonistes utilise comme base (politique et stratégique) une tentative révolutionnaire dans le tiers-monde (exemple, l'U.R.S.S. à Cuba). (A suivre.) AVERNES

LA PROCHAINE REVOLUTION

Toutes les tentatives faites pour réaliser l'unité ouvrière face au patronat sur les bases d'un programme « mitigé » élaboré par les diverses fractions de l'opposition purement politique ont échoué jusqu'à présent et ne peuvent qu'échouer. Les raisons en sont multiples, mais l'une des principales réside dans le fait que l'unité au sommet, c'est-à-dire l'accord entre les dirigeants se fait au gouvernement, dans le cadre des structures de l'Etat, et demeure soumise aux aléas de l'intérêt général utilisé par le patronat pour justifier des mesures qui ne profitent qu'au monde capitaliste. Il faut que l'unité prolétarienne se fasse à la base, par l'action directe en commun et qu'elle se détermine dans le cadre d'une lutte réelle contre le patronat, mais aussi contre l'Etat qui en est l'émanation directe et lui reste attaché en tout point. Il est nécessaire d'entreprendre, dans la mesure du possible, un certain nombre d'actions de masse en passant par-dessus la tête des dirigeants politiques officialisés et des chefs syndicalistes réformistes. C'est uniquement dans ces conditions qu'un début de véritable unité pourrait être créé. L'idéal « démocratique » n'est qu'une lamentable abstraction qui a pu tromper, et trompe encore, la classe des opprimés grâce à la complexité de tous les valets du capitalisme à tous les niveaux et grâce à l'abrutissement des masses. Nous ne sommes plus décidés à mourir sur les barricades pour des « droits théoriques » qui deviennent bientôt les plus sûrs fondements de notre exploitation. Le jour où nous engagerons le combat définitif, il ne s'agira certainement pas de s'emparer d'un pouvoir quelconque, abstrait et inutile, mais de conquérir les moteurs de toute activité, c'est-à-dire les moyens de production, usines, transports, exploitations agricoles, etc., et de les remettre aussitôt en marche pour le compte de la collectivité. La prochaine révolution doit, pour aboutir, avoir pour objectif la conquête de réalités et non celle de droits politiques. C'est pourquoi son premier acte sera l'abolition de la propriété

L'ENSEIGNEMENT CAPITALISTE

Le capital achète la force de travail au prolétaire. Il l'achète suivant ce que les économistes libéraux et bourgeois ont appelé la loi de l'offre et de la demande, loi qui, comme toutes les lois, assure la domination de la force et de l'argent. Il l'achète, en effet, mais au taux qui lui plaît, taux établi grâce à des calculs savants fixant la quantité de marchandises nécessaires à l'ouvrier pour lui permettre de retravailler le lendemain, enrichissant à chaque fois un peu plus le capital. Tout cela implique la reconnaissance par les capitalistes d'une nécessité physique attachée à tout être humain, même au prolétaire, celui-ci a en effet besoin de se nourrir, de se vêtir, de dormir, pour pouvoir être utilisé quelque temps d'une manière rentable. Il y a pourtant une catégorie d'individus à qui on ne reconnaît pas cette nécessité : il s'agit des étudiants. Le jeune homme, ou la jeune fille, qui n'entre pas immédiatement dans le cycle de la production, mais qui au contraire continue ses études, est considéré comme étant à la charge de sa famille, cela jusqu'à l'âge de vingt ans. A cette date, en effet, toutes pres-

CINEMA A BAS MARIA

Annoncé à grand fracas par une publicité des plus tapageuses (plus de quatre millions de nouveaux francs selon certaines sources), le dernier film de Louis Malle « Viva Maria », vient de faire ses débuts sur les écrans des salles d'exclusivité. Que cette publicité nous présente Brigitte Bardot comme la fille d'un anarchiste (Paris-Match), cela doit nous préparer au ton général du film qui aurait pu passer pour une comédie sans prétention si le sujet abordé — une révolution au Mexique — avait été autre. On se souvient trop de « Viva Zapata » et « Tonnerre sur la Mexique » pour qu'une comparaison ne se fasse pas immédiatement au détriment du dernier né de Louis Malle. En effet, Louis Malle effleure un trop grand nombre de sujets et de genres pour que son film nous paraisse intéressant. On ne peut mélanger la comédie musicale, le strip-tease, l'antichristisme, l'antimilitarisme et l'esprit révolutionnaire — même à coups de millions — sans donner une pénible impression de bécotage et même de simples clinis d'yeux avec l'anticommunisme qui se révèle, à l'heure actuelle, de bon rapport commercial. Après les films érotico-bibliques, voici l'érotisme (conforme avec les normes de la censure) au service de la révolution. Compte tenu des circonstances actuelles, gageons qu'il y aura des gens qui seront touchés par le slogan « La propriété, c'est le vol », prononcé sans rire... par Brigitte Bardot ! Bien sûr, le clergé et le pouvoir militaire sont quelque peu caricaturés et brocardés, mais les bons esprits se rassureront en pensant qu'il ne s'agit que d'une critique portée sur les assurances médicales, alors que les notes de Louis Malle, du reste, se contentent d'une charge symbolique et termine chacune de ses critiques par une piroquette en abordant un autre sujet. Il y avait toutefois toute une foule de parallèles à établir avec la situation internationale actuelle, et on aurait préféré voir les clinis d'yeux de Louis Malle se faire dans cette direction. GERARD

BRUIT DE BOMBES

Ce ne sont plus des anges qui volent dans le ciel, comme on nous l'avait appris lorsque nous étions petits, mais des engins U.S.A. chargés de bombes atomiques. Nous vivons sur un volcan. Et sur une nappe de bombes qui n'attendent qu'un ordre du gouvernement pour nous embraser de leur feu purificateur. Il suffit que toutes ces bombes tombent un jour, du ciel pour que nous montions tous ensemble au paradis. Si les gouvernements, bons enfants, n'ont aucune intention d'utiliser les bombes atomiques, pourquoi donc y en a-t-il tellement partout? C'est pour persuader. On ne persuade pas quelqu'un en tenant la chose secrète. Si l'avion atomique n'était tombé en Espagne, on n'aurait jamais eu de telles bombes se baladant dans le ciel divin d'Espagne. Qui nous garantit qu'il n'en est pas de même en France et ailleurs? Une alternative se présente : Ou nous détruisons les engins de destruction, ou ils nous détruisent. C'est à choisir. ESOPHE

AREA MUNDIAL

LAS DISENSIONES EN EL MUNDO COMUNISTA

La unidad comunista a base de patrias es imposible. El equilibrio de «patrias socialistas» a base de egoísmos y conveniencias particulares tampoco es factible. Una «unidad de partido mundial», inútilmente la U.R.S.S. la ha experimentado. Moscú nunca podrá imponer a zarista, aunque se disfrace con ropajes internacionalistas. Cada país, cada nacionalismo, tiene sus proyectos intrínsecos, jamás conectables con los proyectos ajenos, por muy comunistas o socialistas que sus promotores los etiqueten. Resquebrajado el hielo —que no el cemento— del Bloque comunista europeo, los Estados capitalistas pudieron cauterizar el temor que les afligía. En vista de las objeciones de Polonia, Hungría (caso Imre Nagy), Bulgaria y otras, la unidad entre la URSS y las «democracias populares» se deteriora visiblemente. Entonces la prensa capitalista de todo el mundo pudo levantar su canto de gallo.

Engrandecido, sin embargo, el poder del comunismo chino. Cebando a Pekín, Moscú criaba el cuervo capaz de comerse los ojos. Stalin industrializó la China «popular» después de la derrota aplastante de Chang Kai Chek, y Mao Tse Tung, con los elementos de civilización rusa, fortificaba ladamente el potencial totalitario chino. Ya el propio Stalin se había dado cuenta del infundio de las patrias socialistas en cuanto a Rusia-China, dejando las otras de selo europeo como cuestiones de menor cuantía. El tigre Imperial chino renació, y claro, el oso eslavo debía añular a las uñas. Los intereses comunes, mentira exacta, incluso con doctrina marxista. China roja se aprestaría a reclamar la Siberia meridional que en época no remota los zaros le fueron arrebatados. Stalin, ente sin flexibilidad, no estaba indicado para negociar con la fina diplomacia asiática, ni dispuesto a dejar paso a otros compañeros más factibles para el caso. Había, pues, que derribarle como se derriba un monumento obsoleto del tránsito. Y fue derribado. Kruschev tomó las riendas del Estado ruso a los efectos de una nueva y adecuada política. Fracasó ante Pekín a pesar de sus transigencias y trapecerías, y el Politburó tuvo que retirarle para ensayar otro sistema antichino con aporte de nuevos personajes. Todo lo que se adujo: «culto a la personalidad», «incompetencia agrícola y demás zarandajas», en realidad carecen de sentido. Esta suerte de consignas fueron inventadas y circuladas para cubrir el fallo de un orgullo totalitario que reza: «El ídolo nunca se equivoca». E ídolos —cada uno a su manera— lo fueron Stalin y Kruschev, y precisión libertaria es que han tenido que ser derribados a pesar de la infalibilidad marxista.

Mas, pese a los cambios sucesivos, de la política de dirección soviética, China comunista no ha cesado de crecer, de promover conflictos diplomáticos, de doctrina, divisionistas y de Irredentismo nacionalista, al grado de abrir un abismo profundo entre los comunistas aviesamente calificadas de «stalinistas» y «kruschevistas» sin Kruschev. Las distancias se han agrandado, las tensiones extremado, y las sonrisas arcuadas, convirtiéndose en imposible —por ahora— practicar un paso atrás con vistas a una paulatina reconciliación. En cambio, los insultos se prodigan más abundantes que los razonamientos, siendo por este cambio de clima que el degaullismo se desinteresa de la O.T.A.N., Norteamérica pacta en secreto con la U.R.S.S., e incluso Franco flirta con Moscú, Varsovia, Praga, Budapest y La Habana, y lo hará con Pekín el día que Washington se lo permita. El miedo al comunismo ha desaparecido, pues, del ámbito capitalista en gracia a las contradiccio-

nes comunistas que están lejos de desaparecer y en auge evidente, consideradas la duplicidad del partido comunista (ruso y chino) en cada país, las zancadillas mutuas que ambas diplomacias se prodigan, y las intrigas que los agentes blancos y amarillos introducen sin cesar en casa del vecino.

Por prejuicio de raza, no consideramos a los continuadores de la obra imperial del Gran Mongol muy afortunados en su empeño de escarabajar el poder blanco del Kremlin. Quizás en las dos Mongolias y en los confines del Amur consigán, los del Palacio de las Siete Murallas, atraer adictos camuflados a su causa, por color de piel más que por prurito de idea; pero no a la importancia de la última pica plantada por la política soviética en el corazón del maoestenguismo, donde mano secreta ha hecho cundir el desmoronamiento del Partido en lugar de dejarlo solventar o agravar según la propia voluntad de los directores chinos.

Al efecto, en los medios occidentales burgueses se especula sobre el resultado de la lucha de influencias sostenida en la cueva del dragón amarillo comunista. ¿Se impondrá el Ejército al Partido, o el Partido al Ejército?

Pura tontería. Cuando se trata de un poder dictatorial el fusil sirve a la autocracia y esta al fusil, simultáneamente. Es inconcebible la existencia de un Mao, de un Stalin, de un Franco, de un Hitler; de un Ivan, de un Gengis Kan, de un Atila, de un Napoleón, sin un abuso de fuegos y aceros, de una fuerza ferocemente represiva que sobrepase un empuje probable del pueblo en presencia, y de los pueblos alcanzables. Toda empresa de sujeción política y de explotación económica es exigente de un brazo de hierro y otro presto a dirigir las operaciones de engaño popular o no, con tal completamente la obra de pacificación drástica cumplida por el cuerpo armado.

No creemos, en efecto, en la posibilidad de que una desavenencia interior china alentada por servicios secretos exteriores, pueda conducir al comunismo imperial celeste al borde de la ruina. A lo sumo, el episodio «palacio» que actualmente se desarrolla tras las Siete Puertas con infinitas llaves de Pekín, puede determinar el clásico episodio de cambio de personajes, nunca una separación del poder dictatorial del poder de bayonetas, en la seguridad de que sin reunión de ambos males no hay poder despótico posible. Un régimen civil no lo resisten Mao, el Politburó ruso ni el Eñano de El Pardo. Una democracia verdadera, o un sistema libertario por más señas, lo aguantaría felizmente todo país cuya fuerza radicara en el trabajo y cuya trabazón emergiera de la conciencia de las gentes. Lo demás, monsergas.

ANTENIO

LA GRAN DESILUSION

(Viene de la página 4.)

Muerto Lenin, desaparecidos Plejánov, Tassin, Radek, Bularin, Lunatcharsky y Kamenev, que constituyeron en el momento álgido de los acontecimientos la plana mayor de los teóricos del comunismo, se estableció una lucha a muerte por el poder en el que terciaron Trotzky y Stalin. Una pretensión llevar la revolución a través del mundo, el otro la hacia morde el freno del nacionalismo, del imperialismo bajo la férula comunista. Obedeciendo al llamado teológico del alma esclava, el peso de la tiranía se impuso. Trotzky fue perseguido a través del mundo como una alimaña social y cayó bajo el hacha del verdugo a sueldo en mexicanas tierras calientes. En tanto el pueblo ruso, ahora cargado de cadenas soviéticas, con prejuicios y mentiras del más odiado totalitarismo, doblada la cerviz en las mazmorras del paraíso proletario. Y el perfeccionamiento de esta maquinaria estatal que sirvió para entronizar un régimen unitario con todos los resortes heredados del zarismo, se le ofreció a Hitler como modelo de primera mano para levantar su ensangrentado estandarte. Porque el Estado nacional-socialista fue una copia del Estado comunista.

Después, todos recordamos lo sucedido en el intervalo que media entre la ascensión, gloria y muerte del Adolfo, en esos doce años de terrible desamparo moral, cuando ni el hombre ni el soldado sabían por quién ni para qué combatían. Produjéronse repartos de naciones, asesinatos colectivos, trasplantes de pueblos, arrasamientos de campos y ciudades, combates con retumbar de cañones y explosiones de bombas en todas las latitudes del globo. Los señores del Kremlin volvieron a resonar en el espacio de la civilización occidental en la lucha entablada contra Hitler, bautizados con las aguas del Jordán democrático.

El mundo entero ha creído en esta conversión del Santo Sínodo comunista a la bendición democrática que sostenían en sus espaldas los señores Roosevelt y Churchill. Por eso cuando apareció el libro de Krivitzky sobre los entretelones de la política rusa en España y para mayor asombro nos hizo saber cómo quedó atestado el puerto de Odesa de cajones con las 610 toneladas de oro arrancado al pueblo ibérico para el pago de unas cuantas armas, quedamos asombrados al demostrárnosnos cómo la revolución española había tenido sus peores enemigos en los hombres que desde Moscú hacían ametrallar a nuestros combatientes. Y cuando Kravchenko dio a conocer su alegato, «Yo preferí la libertad», consideramos esas dos explosiones como producto de dos renegados, dos apóstatas, mantenidos durante años a sueldo del presupuesto

DIPLOMACIA Y ESPECIALISTAS... PARA GANAR CIEN PESETAS...

MADRID (OPE). — Escribe «Yas»: «El mencionado veterinario —se nos dice— es diplomado en sanidad, no diplomado en cirugía y especialista en ovinotencia, en sus dos secciones de zootécnica y de patología. Pues bien —o pues mal— a pesar de tanto título, el veterinario tiene un sueldo anual de 7.500 pesetas. Sumando al sueldo sus trabajos particulares, no pasa de 3.000 pesetas mensuales.»

UNA PIEDRA MENOS EN EL ALCAZAR

MADRID. — Ha fallecido el general de División don Pedro Menéndez Parada, uno de los fundadores del diario vespertino de Madrid, «El Alcazar». A las órdenes del general Moscardó estuvo en el Alcazar de Toledo con el grado de comandante de Artillería.

DENUNCIA SINDICAL CONTRA ESPAÑA

BRUSELAS. — La Confederación Internacional de Sindicatos Libres (C.I.S.L.) y la Confederación Internacional de Sindicatos Cristianos (C.I.S.C.), ambas con sede en Bruselas, acaban de acusar al gobierno español de violación de los derechos sindicales.

El motivo principal de la denuncia, sometida a la Oficina Internacional del Trabajo, es la aprobación por las cortes el 21 de diciembre de 1965 de la enmienda al artículo 222 del Código Penal Español sobre las huelgas. Esta enmienda no aporta en realidad, subrayan la C.I.S.L. y la C.I.S.C., ninguna modificación real a la legislación precedente y es evidente que el nuevo texto permitirá al gobierno español considerar toda huelga obrera como un delito.

NAVIDENA

VIENNA (España). — Ocho personas perecieron hoy cuando se derrumbó una casa de tres pisos en esta aldea nor-occidental de España.

Había tres hombres, dos mujeres y tres niños pequeños, todos miembros de una familia reunida para celebrar la Navidad. El único que escapó con vida fue el abuelo, Julián Sainz, de 67 años, que estaba sentado cerca de una ventana. La familia Sainz resolvió reunirse en la casa pese a que otras dos familias la abandonaron la semana pasada a causa de su ruinoso condición.

REPRESENTACION SIMBOLICA EN VIETNAM

MADRID. — España estará representada simbólicamente en el Viet-

nam del Sur con un equipo sanitario civil que será puesto próximamente a disposición del Ministerio de Salud Pública para que preste servicios en un hospital provincial civil.

El envío de este cuerpo, formado por médicos, enfermeros y ambulancias —todos civiles— será anunciado oficialmente cuando su personal sea reclutado.

Según la misma fuente, el General Franco decidió el envío de este material sanitario para responder a las instancias del Secretario de Estado norteamericano, Dean Rusk, que insistió durante su reciente visita a Madrid, para que España prestara una ayuda en Vietnam.

EXIGEN SALARIO MINIMO

MADRID. — Algunos centenares de obreros metalúrgicos se reunieron anoche ante la sede de la Delegación Provincial de los Sindicatos, en el centro de Madrid, en el momento en que los delegados de la Comisión de Enlaces entregaron a las autoridades sindicales el pliego de reivindicaciones de los metalúrgicos.

No se produjo ningún incidente y los obreros se dispersaron una vez efectuado dicho entrega.

Los obreros exigen que se establezca como salario mínimo vital la suma de 250 pesetas (4 dólares) debido a que el costo de la vida aumentó en 14 por ciento el año pasado.

TURISMO MOLESTO

BARCELONA. — Cuatro elefantes han sido multados por un agente de policía por «desobediencia a los reglamentos de la circulación». Los pederemos, pertenecientes a un circo, se dirigían tranquilamente desde la Estación de Ferrocarriles hasta el Palacio de los Deportes por las calles céntricas de la Capital Condal. El domador fue objeto de otra multa por «transporte de animales voluminosos sin permiso municipal».

LA CANCION

BARCELONA. — Ante unas 200 personas se cantaron canciones populares catalanas en el cabaret «Druc Drac Store». Tres días más tarde la «botte» —un elegante salón ochocentista en la calle más sofisticada de Barcelona— fue clausurada por orden gubernamental. Algunos trámites burocráticos no habían sido correctamente cumplidos, explicaron los funcionarios locales.

Los círculos catalanistas interpretaron la clausura como una decisión «centralista», pero en la noche del fin de año la «botte» volvió a abrir sus puertas. La «nova cançó catalana» había triunfado.

La «botte» «Druc Drac Store», es el cuartel general de los «Els Setze Judges» (Los dieciséis jueces), un gru-

po de jóvenes, muchos de ellos universitarios, que hace ocho años iniciaron un movimiento para renovar las canciones en lengua vernácula.

«Los dieciséis jueces», que en realidad son trece, se inspiraron en Georges Brassens y en los negros espirituales para componer letras irónicas y tiernas, con resonancias sociales, sobre temas de actualidad, y acompañarlas a la guitarra.

LA SANTA INTRANSIGENCIA

MADRID. — El derecho de huelga, reconocido por el Concilio Vaticano II, es un derecho decadente, transitorio, hipotético y próximo a la caducidad, admisible solamente como recurso extremo, dijo el arzobispo de Madrid, doctor Casimiro Morcillo, en una conferencia sobre la constitución conciliar «Gaudium et spes».

El arzobispo de Madrid añadió que el derecho de huelga fue reconocido por el Concilio Vaticano II no sin la razonada oposición de los obispos centro-europeos y de la Europa Oriental.

COMPLLOT CONTRA EL SALAZARISMO

LISBOA. — Diecisiete personas fueron detenidas aquí el mes pasado, según fuentes fidedignas. En relación con un complot revolucionario en las Islas equatoriales portuguesas de Sao Tome y Principe.

El presunto complot, estaba dirigido por el Movimiento de Liberación de los pueblos Angola (MLPA). Agregaron que el plan establecido consistía en la toma de la Isla española de San Fernando.

Siendo de las personas arrestadas durante una redada que se efectuó en una casa de inquilinato de Lisboa son mujeres.

Los informantes expresaron que el complot parecía destinado a abrir un «cuarto frente» contra Portugal en África. Durante los últimos cinco años, las guerrillas se mostraron activas en los territorios portugueses de Angola, Mozambique y Guinea.

Una de las detenidas es Alda Graca, poetisa y maestra de escuela, nacida en Sao Tomé.

NUOVA MONEDA

MADRID. — La Casa de Moneda prepara la acuñación de una moneda de plata con valor de cien pesetas, ley de 800, copiada de la antigua moneda de cinco pesetas.

España tiene ahora monedas de níquel; no hay ninguna de plata. La nueva moneda se parecerá al peso duro, o pieza de oro reales acuñada en los tiempos de los reyes católicos. La aprobación de las Cortes es esperada el mes próximo. Las monedas llevarán la efigie de Francisco Franco, por un lado, y las armas de España por el otro.

NUUEVAS PALABRAS ADMITIDAS

MADRID. — Trescientas ochenta y ocho nuevas palabras han sido incorporadas al diccionario por la Real Academia Española de la Lengua. Gran parte de ellas proceden del castellano que se habla en los países hispanoamericanos.

Entre las nuevas palabras aceptadas figuran «Conscriptos» (mozo que hace el servicio militar), «abalears» (balea, disparar con bala, herir o matar a balazos), «aitipampa» (aitiplanicie), «estorlari» (enamorado tierna y ostentamiento), «scaris» (que define algo de color pardo en la Argentina y Chile) y «pejerrey» (pez argentino).

AIRE LIBRE

RIO DE JANEIRO. — El ex diputado Francisco Julio, fundador de las ligas campesinas en el noreste brasileño, partió con destino a la capital mexicana en avión de la Varig, en compañía de otros cinco ciudadanos asilados en la Embajada de México en Brasil.

Los salvoconductos entregados por Itamarati fueron concedidos a los siguientes ciudadanos: ex diputado federal Francisco Julio Arruba, ex diputado de la Asamblea Legislativa de Minas Gerais, Sivaldo de Oliveira Bambira, condenado a veinte años de prisión por la justicia militar por el delito de subversión.

El sacerdote católico Francisco Lage Pessoa, condenado a 28 años de prisión por la justicia militar, acusado de subversión.

El sargento Joao Barbosa, do Nascimento, el estudiante Claudio Augusto Colombari y el obrero español Antonio Quiñones, que se asilo para evitar ser enviado a su país.

Permanece aún en la sede de la representación diplomática el sargento Mauro Ribero Alves, condenado por rebeldía a diez años de prisión por la justicia militar.

CAMPIO CARPIO

España 1896 trató de Estado-cerdo al Norteamericano. Ahora el cerdo EE. UU. da de comer a España-Franco el sobrante de su pocilga.

Rusia roja ayudó a la fundación de la China encarnada. Hoy los odios entre ambos estados comunistas están al rojo vergüenza, suponiendo que la haya.

Para «contrarrestar al comunismo», el franquismo consumió la mayor tra-

España, al día

REPRESION Y DETENCIONES

BILBAO (De nuestro corresponsal). — Las autoridades municipales de Mungua, designadas a dedo por el régimen, se caracterizan por su odio al txistu y a todo lo que tenga un carácter vasco. Este odio tomó frecuentemente la forma de una represión, en la que se distinguen, muy especialmente, el alcalde Gamba y el concejal Goitia, apoyados por el sargento del puesto de la Guardia Civil local, de apellido Marañón.

El día de Reyes, un nutrido grupo de montañeros se dio cita en dicha localidad: cantaron canciones, euzcarras y bailaron al son del txistu. No hubo incidentes. Pero el domingo siguiente, día 9, se repitió la concentración de más de un centenar de jóvenes que habían descendido el día en el monte. Los mismos actos del día de Reyes fueron objeto de medidas prohibitivas, pero los jóvenes no se arredraron por ello e hicieron caso omiso de las órdenes de la Guardia Civil para que se disolvieran los grupos. A última hora, nueve y cuarto de la noche, los montañeros fueron a la estación cantando al son del txistu canciones euzcarras. Una vez salido el tren, los alguaciles y la guardia civil trataron de localizar si había quedado algún desperdigado, siendo varios jóvenes del pueblo amonestados.

En los días 10 y 11 de enero fueron detenidos los jóvenes Unai Gallastegui, Jon Arrarte, Eduardo Aurteneche, Lecunza, Sabin Eguiguren, Iñaki Rentería y un tal Uria. Se cree que su detención se debe a su participación en concentraciones, romerías y otros actos de tipo folklórico.

Efectivamente, en dichos días desaparecieron varios jóvenes sin dejar rastro de su paradero. La policía dijo que no sabía nada de ellos y que, desde luego, no estaban detenidos. Pero a los tres días de indagaciones se supo que estaban presos en una Comisaría de Policía, desde donde les trasladaron después a la Audiencia, para más tarde ser conducidos a la cárcel de Larrinaga. Este último traslado coincidió con la salida de los cines de Bilbao, y la aglomeración de gentes se convirtió pronto en manifestación en favor de los detenidos con silbidos y abucheos para la policía.

Entre los detenidos hay un txistulari y jóvenes pertenecientes a los grupos «Txinparata», «Urtaren», «Ometarria», «Gorantz», «Txindoki» y «Beko».

El joven Sabin Eguiguren fue maltratado de tal manera, presentando señales tan evidentes de los malos tratos recibidos, que su familia requirió el traslado al Hospital, donde fue reconocido. Según parte facultativo, el médico dice que «no se obser-

va señales de haber recibido MUY malos tratos». Nuestros lectores podrán juzgar de que pie cojea el medicucho este. Al joven Jon de Arrarte también le molieron a palos y le tuvieron tres días sin probar bocado, ni darle gota de agua. Le pegaron hasta que el joven caía, y una vez en el suelo lo utilizaban como colchón saltando encima de él. El autor principal de todos estos «interrogatorios» es el policía Escobar, individuo que está demostrando tener saña muy particular contra todo lo vasco. (Gudari).

MAS SOBRE LA LEY PENAL PARA HUELGUISTAS

MADRID. — La Gaceta Oficial publicó una ley del Código Penal español que elimina una cláusula disponiendo el castigo para los huelguistas «por sedición», pero la sustituyó con otra que considera «sediciosos» «tanto a los patronos como a los obreros que perturben seriamente la producción nacional o la normalidad laboral».

Los peritos en materias laborales de aquí dijeron que el resultado exacto de estos cambios depende ampliamente de la interpretación de la ley modificada. Las Cortes, que aprobaron los cambios, rechazaron una propuesta del Gobierno que aceptaba el derecho a la huelga en España, por motivos puramente laborales, pero retenía una prohibición legal sobre los disturbios laborales de inspiración política.

Originalmente, la cláusula segunda del artículo 222 del Código Penal español decía «las concentraciones de patronos formadas para paralizar el trabajo serán castigadas por delitos de sedición». La cláusula tres especificaba que las huelgas obreras serán castigadas como delitos sediciosos.

En el código modificado desaparece por completo la cláusula tres y sustituye la cláusula dos con una nueva que dice:

«Tanto los patronos como los obreros, que intentan actuar contra la seguridad del Estado, lesionan su autoridad, perturban su actividad normal o —en forma seria— trastornan la producción nacional o suspenden o alteran la normalidad del trabajo pueden ser considerados culpables de sedición».

Fuentes oficiales dijeron que el propósito original del Gobierno era legalizar las huelgas que tienen bases puramente económicas o laborales, pero mantener también el derecho a castigar las perturbaciones obreras de inspiración política.

DE LA ESPAÑA EN VENTA

ALICANTE. — Una madre, que había vendido a su bebé por 2.000 pesetas (32 dólares), fue aprehendida en Alicante, pero se ignora el paradero de la actual poseedora del niño.

Rebelde en el paraíso yanqui

(Viene de la página 4.)

En su edición de 1961, en inglés, hecha por The University of Chicago, U.S.A., el libro lleva por título: «Rebel in Paradise». Ignoramos por qué razón —a nuestro modo de ver inútil e injustificable—, los editores en castellano agregaron a ese título la fea palabra «yanqui». De todos modos, el acierto que Proyección ha tenido al escoger esta biografía para entregársela en español, borra de nuestro ánimo toda intención de crítica mal intencionada y no podemos por menos que felicitar a los autores de la Editorial Proyección por esta estupenda entrega.

Emma Goldman murió el 14 de mayo de 1940. «Tal como lo deseé siempre, partió de esta vida luchando». Había nacido el 27 de junio de 1869, en Rusia. Sus restos descansan en el cementerio de Waldheim de Chicago, cerca de las tumbas de los Mártires de Chicago.

Pese a todo y por ventura, Emma Goldman no era un dechado de perfección. No se trata de una Diosa, sino de una mujer extraordinaria. Somos humanos y ni adoramos ni nos prestamos a adoración. Lo perfecto en lo humano es imposible, ya que entonces no cabría el desarrollo, el esfuerzo y la búsqueda de nuevos horizontes que son la base fundamental de nuestro ideario. En las páginas 421-422 de su libro, Richard Drinnon muestra un gran sentido analítico al exponer en unos cuantos renglones lo que podríamos llamar la base profundamente humana —y no divina— de nuestra inolvidable compañera. Dice así:

«Emma Goldman, la mujer, no carecía de defectos. Tenía algo de primera donna; un modo imperioso que desarmaba lastimosamente con sus principios anarquistas y, en ocasiones, una increíble insensibilidad respecto de los sentimientos de los demás. Bien había dicho Berkman que no era fácil vivir con ella. Muy exacta la observación de Tom Bell, cuando señaló que un viejo amigo de Emma Goldman podría confeccionar una asombrosa lista de las cosas que ella no debería haber hecho:

«Este amigo podría hablar de las innumerables oportunidades en las que ella se había mostrado impaciente, irritable, irrazonable, injusta, totalmente equivocada; de las veces que había hecho notar bien que tenía sistema digestivo y órganos sexuales, que le molestaban el hígado o los oídos; de las incontables ocasiones en que atacó sin motivo, dijo lo que no debía y no quiso atender razones. Y así muchas otras cosas».

«Al igual que la mayoría de los seres humanos, distaba mucho de ser un ángel. Pero también estaba en lo cierto Bell cuando añadió que ese mismo viejo amigo «atampoco podría olvidar las veces que ella fue paciente y cariñosa con individuos pesados e insupportables a quienes sabía camaradas sinceros, las veces que fue generosa y amplia, que mantuvo su presencia de ánimo en medio del tumulto. Asimismo recordaría las oportunidades en que, pese a todo, se mostraba alegre y amistosa, y era capaz de compartir bromas, aunque las mismas se refirieran a ella... Jamás, ni una sola vez, nos falló en momentos de crisis, y era entonces cuando, infaliblemente, mostraba toda su estatura de gran mujer».

«Quizá el hecho de que su carrera estuviese jalonada por una gran cantidad de crisis, sea la razón de que los estudios sobre Emma Goldman, su autobiografía inclusive, parezcan exagerar sus dimensiones: durante todos los períodos críticos alcanzó cimas extraordinarias».

«El hecho de que Emma rayara siempre a gran altura en las crisis, explicaría su desusada capacidad para la amistad. Su correspondencia revela que mantenía contacto con gran variedad de personas, desde distinguidos escritores hasta parias sociales y presos. Imaginamos que todos ellos veían en Emma, además de una mujer valerosa y enérgica, un alma de ilimitada compasión. Tal como lleno de asombro, observó Henry Alsberg: «Usted ha protegido a tantos indefensos y desamparados (física y espiritualmente), ha sido una madre para tantos fieles amigos sin preguntarle nada ni exigirles explicación alguna...»

Y con ese esbozo agrídulo, pero sin duda muy sentido por quienes tuvieron la gran satisfacción de conocerla a fondo, más la objetividad clara y sincera de su talento biográfico —todo lo cual es preferible a todo posible colorido destenido de alabanza o repulción—, ponemos punto final a nuestro comentario. Queda a la buena disposición o voluntad del amable lector, decidirse a estudiar detenidamente la biografía de tan incomparable luchadora ácrata como lo fue Emma Goldman.

CHISPERO

COSME PAULES

UMBRAL

- Sumario del número 49:
- SIGNO Y CALVARIO DE ANDALUCIA.
 - Max Nettlau: ¿ES POSIBLE LA CONVIVENCIA ENTRE SOCIALISTAS Y LIBERTARIOS Y SOCIALISTAS AUTORITARIOS?
 - José Viadiu: ADALDES DE LA LIBERTAD. ENRIQUE IBSEN.
 - Luis Alberto Musso: ALGO MAS SOBRE CANALES Y CRUCES INTEROCEANICOS.
 - H. Plaia: ACERCA DEL MISTERIO DE BRUNO TRAVEN.
 - Ignacio Chiapuso: LIBRE EXAMEN DE LOS MECANISMOS ECONOMICOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.
 - Camilo Berneri: EL CRISTIANISMO Y EL TRABAJO.
 - J. Carmona Blanco: LA REVOLUCION DEL AÑO 3001. (Cuento).
 - Juan Ferrer: EL HOGAR PERDIDO.
 - J. F.: COMENTARIO DE LIBROS.
 - R. Pérez de Ayala: LOS BUENOS. (Poesía).
 - Andrés Martínez: VENTANA ABIERTA. (poesía).
 - Costa Iscar: CEREBRO Y ALMA.
 - Noticiario, notas, libros, fotografías, dibujos, etc. Bella evocación de la mezquita de Córdoba.
 - Un franco en toda Europa.

CHISPAS

Cuenteme internacionalismos, y sobriedades políticas en conserva.

España 1896 trató de Estado-cerdo al Norteamericano. Ahora el cerdo EE. UU. da de comer a España-Franco el sobrante de su pocilga.

Rusia roja ayudó a la fundación de la China encarnada. Hoy los odios entre ambos estados comunistas están al rojo vergüenza, suponiendo que la haya.

Para «contrarrestar al comunismo», el franquismo consumió la mayor tra-

gedia de la historia de España. La tragedia sigue en pie, pero del anti-comunismo Franco no se acuerda.

La barba de Castro y la calvicie de Franco, políticamente se complementan. Solución capilar: Francostrismo.

Va a resultar que Cristo se suicidó y que Judas iba a arrebatarse la cuerda.

La religión nunca ha sido cuerda. Si acaso, para el cuello de los ateos.

Cohibidas por el Gran Mongol, fauno de nuestros días, las damas Ur-

sina y Ursula sostienen relaciones amorosas a ratos escondidos.

Los soldados de Alemania del Este son defensores del Muro.

Al servicio de la Alemania del otro lado, combatirían el Muro.

El muro de tintebla, no se lo quitan los soldados de todo el mundo.

Lo superior es no soldarse a ningún sistema, a ninguna patria, y no dejarse cimentar a ningún muro.

Y ser ciudadano de sí mismo. No aguantando oco, fustil ni malleta de la sinvergüencería campante y dominante.

C. N. T.

F. L. DE BEZIERS

Siendo muchos los compañeros que por el rigor del tiempo no han podido asistir al acto que la F. L. de Béziers celebró el domingo 16 de enero de 1966...

Los discursos fueron recogidos en banda magnetofónica durante el desarrollo del acto...

Por ser dos piezas auditivas, que formarán época, esta F. L. invita a todos sus socios...

El día 13 de febrero, todos al acto a oír a F. Montseny y a Francisco Isgleas.

Caserna de Saint-Jacques, C.N.T.F.

MAS DE 1.000 KILOMETROS DE RECORRIDO PARA ATENDER A UNA PEQUEÑA F. L. Y A LAS IDEAS.

Esta es la síntesis del discurso formidable, pronunciado por Francisco Isgleas, en el mitin celebrado en Béziers, el 16 de enero de 1966.

Valga este ejemplo de un hombre viejo que puede ser recogido al hacer examen de conciencia...

Puede también recogerlo como magnífico exponente esa juventud briosa, que poseyendo coches y otros medios de traslado rápido y cómodo...

A. I. T.

Eleuterio Quintanilla

La desaparición de este inteligente compañero confirma una vez más la implacabilidad de la Naturaleza. Los valores humanos no son inmutables...

Este criterio, que parece cándido, indica disgusto por lo que debería ser eterno por ley de estima. No lo es, y la resignación, quieras que no, se impone.

Para nosotros, Eleuterio era la cabeza mayor del tercio Quintanilla-Pedro Sierra - Marcelino Suárez. Ellos llevaban a buen puerto la nave publicitaria anarquista «Acción Libertaria» en Gijón...

En las páginas de ambas publicaciones, junto con las de «Tierra y Libertad» y «Solidaridad Obrera» de Barcelona, «El Porvenir del Obrero» de Mahón, «La Voz del Cantero» de Madrid, «Tierra de la Habana y Regeneración» de Los Angeles (Calif.), obtuvimos personalmente la confirmación anarquista ya barruntada a nuestra salida de la Escuela Moderna.

Lejos ya de las apreciaciones precipitadas, y prescindiendo de diferencias de criterio a veces acremente establecidas, hace tiempo que creemos que «Acción Libertaria» ha sido la publicación ácrata mejor escrita en lo que va de siglo. Habíamos apreciado ganancia de estilo en el semanario «Aurora» de Oporto...

En el Congreso del teatro de la Comedia (1919), la organización confederal asturiana propugnó por una entente C.N.T.-U.G.T. que facilitara la fusión de ambos organismos...

En el Congreso del teatro de la Comedia (1919), la organización confederal asturiana propugnó por una entente C.N.T.-U.G.T. que facilitara la fusión de ambos organismos...

En el Congreso del teatro de la Comedia (1919), la organización confederal asturiana propugnó por una entente C.N.T.-U.G.T. que facilitara la fusión de ambos organismos...

F. L. DE PARIS

A todos los compañeros de la región parisina.

Estimados compañeros: Un estado de desánimo que por motivos infundados viene causando tantos alejamientos en nuestra Organización, preocupa grandemente a nuestra F. L. Tanto es así, que en una de sus últimas asambleas, estudió el problema y resolvió hacer un llamamiento a los que sin razón se alejan de nuestros medios.

Si, particularmente hoy, nos dirigimos a vosotros, es porque, a pesar de la situación anormal en que vivimos y luchamos, a pesar de las amargas contrariedades que a todos nos ocasiona este largo exilio y que, sin duda, son el motivo principal de vuestro desánimo y alejamiento, no habéis dejado de ser compañeros ni tampoco olvidado la Organización que todos juntos engrandecemos y defendimos.

Demostro, de una manera bien fehaciente, lo recto de una línea de combate establecida muy antes que naciera la C.N.T. por los anarquistas seguidos por todas las derivaciones que en su amplia escala ha tomado el movimiento libertario español...

Demostro, bien claro, que si bien es evidente que el proletariado europeo, de ciertas naciones, ha mejorado su situación económica, está muy lejos de alcanzar el respeto que la dignidad humana merece. Y que mientras ésta sea ultrajada a diario y vejada el hombre se verá obligado a luchar para alcanzar la plenitud de sus derechos.

Que la explotación del hombre por el hombre justifica la constante oposición de los anarquistas a todas las formas capitalistas, más o menos enmascaradas de liberalismos.

Se extendió en múltiples consideraciones en apoyo de su tesis, netamente revolucionaria y obrera, considerando que si bien no podemos ser exigentes en la pureza del hombre, por ser hombre, tampoco debemos creer que el capitalismo, llamémosle «mercado común», en su forma moderna, o bien «Trust», en su dominación antigua, jamás pueden beneficiar a la clase trabajadora del mundo entero.

Una hora larga ha durado el discurso, que ha sido grabado en cinta magnetofónica y que la F. L. de Béziers pone a disposición de todas las FF. LL., grupos y núcleos, o simplemente compañeros que quieran cooperar en la expansión del pensamiento libertario o poseer una prueba hablada de un momento crucial que marca el renacer de nuestro movimiento Interior-Exilio, frente a todas las tiranías y en particular a la que sufre nuestro pueblo.

Igualmente ha sido grabado el discurso probo, lleno de juventud, razonamiento y sinceridad revolucionaria de nuestra compañera F. Montseny. El ha sido una amplia continuación de lo dicho por Isgleas, poniendo en ello su efervescencia magnífica en la convicción inquebrantable de una vida dedicada a la organización y a las ideas anarquistas a través de la Confederación Nacional del Trabajo de España.

Todo está a disposición de quienes lo pidan. Quienes lo deseen poseer para su archivo particular o colectivo, pueden dirigir sus demandas a la F. L.

El costo será sólo y exclusivamente el importe de la banda y los gastos de envío. Un método rápido y económico de extender la propaganda anarquista y confederal.

Pedidos: Caserna Saint-Jacques, C.N.T.F., 26 - Béziers.

LA F. L. DE BEZIERS

antes eran, ni con promesas de derecha o de izquierda, tampoco puede satisfacerlos el olvido, la indiferencia y el cansancio que ahora se manifiesta.

La vida es lucha y nuestra lucha inmediata es propiciar un cambio de condiciones que permita al pueblo español seguir el ritmo de una evolución que repercute en bien de todos, y para ello es necesario tu concurso como el nuestro y el de todos.

Es por eso que nos hemos permitido haceros este modesto llamamiento, y es por esas razones que creemos volverá a nuestro lado a ocupar el sitio que le merezca.

Saluda a todos, la F. L. DE PARIS

DISCOS

La vida del hombre se desarrolla en la selva. Somos aún primitivos, a pesar del rótulo «Civilizados». Uno debe abrirse paso a brazo partido, entre abrojos y personas.

Aquellos pinchan y estas agreden. Bueno. No es lo peor que a uno le consideren incurso en una «complotación de pelicitanos». Es el argumento que tiene eso, el pacto porrazo neerlandésico da en el vacío, provocando, de rechazo, desgastes impenables.

Por ejemplo, si el defecto físico de un muchacho viviera escarabajo, sentada está la base para escarabajos peores. ¿Hay que ser humano ante los desmerecidos? ¿Hay que ser comedido, y noble, ante las deficiencias físicas de otros, que mañana pueden ser las nuestras?

La saña produce resbalones y el hablar precipitado escurre de golpe el grifo de la palabra. ¿Se impondrán, al fin, la reflexión y el buen sentido? Porque si tanto gusta zafarse de los viejos, haciéndolos, yo, tú, este y aquel humillamos a abuelos, padres, y a grandes compañeros. Obligará a un ochentón a correr con un gamo, yudo haciendo el kapo de stalag látigo en mano. Burlarse de los achaques de González Pacheco, por ejemplo, denotaría frialdad de sentimientos. Si yo infamara a mi abuelo me infamara a mí mismo.

Anoche alterné con otra cma diamca, y sin bloquearnos en nada convínimos en que una casa heredada no merece la estima de entraña que le dedica (¿que remedio?) el vejestón que contribuyó a levantarla. Las 8 Horas con mayúscula pueden ser modernamente burladas por nada costarles a las nuevas generaciones. Esa C.N.T. conseguida con un esfuerzo, un hambre, una persecución, una exposición de vida y un sarcasmo de cada día, puede interesarnos más, incomparablemente más, que a cuanto advenedizo conoce la historia confederal por escrito. Quienes han ESTADO en la historia, y comprueban los grandes resultados de la misma y los tremendos sacrificios de los que no llegaron a viejos porque las balas o las enfermedades prematuras, buscadas, se los comieron, no pueden evitar su mayúscula estima por esta sindical, y con más motivo viéndola zarandeada y desgarrada.

No vamos a llorar, por eso. Con defender la casa de todos, parece que nos satisfacemos. DISCOBOLO

«HIJOS DEL PUEBLO» Y «A LAS BARRICADAS»

La F. L. de Thiais notifica que está en curso de reedición el disco, microsurco-45 revoluciones, «Hijos del Pueblo» y «A las Barricadas», por lo que a quien le interese, puede formular los pedidos, sea a los servicios de librería de «C. S.» o «Espoir», pues en breve estará nuevamente en venta.

para vengar a Cataluña, obsequié a Eleuterio con un fajo de tomillo, hierba buena y unas rosas de mi casa de... la Bastille. Huélgala manifestar lo sensible que el gran gijonés era a esta clase de obsequios.

Y también ante la desgracia ajena. Un día saliendo de la casa de su hija (casada con un catalino como tú, me justaba) nos hallamos con un espagnol enfermo sacado al rellano para un mejor respiro... Pobre hombre, se comprendía morir y a los consuelos y esperanzas de mi amigo respondía con un escéptico movimiento de cabeza. Quintanilla lo besó en la frente y los dos salimos a la calle, él con los ojos humedecidos.

De su casa me admiraba la energía de su compañera. Ella lo ambicionaba más activo, más al unisono con los compañeros.

—Acabará no moviéndonos de casa, siempre meditando y acariciando sus pesimismo.

Yo había ofrecido a su compañero un suplemento de «C.N.T.» donde ocupara de Ricardo Mella y su obra. Podía ser su flaco, y podía ofrecer una obra maestra. Mi ruego y la presión de su compañera resultaron inútiles.

—El tiempo que pierdas te será compensado. —Siendo así, aún menos. —Le había hostigado así en varias ocasiones, con resultado siempre pauroso. Una vez incluso me atreví a insinuarle debilidad de posición a tenor de la actualidad de entonces. No lo hubiera hecho, pues me gané una réplica que sigue siendo certera.

—Cuando vosotros os dejasteis colocar casa, aceptasteis galones y empuñasteis vara de alcalde, yo me negué a ser ministro. ¿Cómo querer que sea político ahora?

Ciertamente, la cartera de ministro de Instrucción estuvo destinada a Eleuterio Quintanilla y no a Segundo Blanco.

Me imagino al querido amigo perorando en su habitual peña de la plaza de la Victoire, en la que agotó todas las posibilidades y todos los recursos para un digno regreso a España, que para él era Asturias. Para nosotros Cataluña, y para todos Iberia.

Como tantos otros compañeros, menos afortunados que los que quedamos, ha tenido que partir para la nada en la mitad de sus sesudas disquisiciones.

Sentimos la pérdida del noble anciano como la de una persona enraizada en nuestra sangre.

No obstante, hay que proseguir el camino... hasta el infinito. — J. F.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

En Burdeos contactamos por primera vez con Quintanilla, y podemos decir que la «bonhomía» que en él nos «imaginamos» quedó plenamente confirmada. Sin duda. Pero Quintanilla debía amargarse para siempre, al ejemplo de sus compañeros de delegación, que no se inmuntaron tanto por una decisión que consideraban adversa. Fue lástima grande que nuestro Eleuterio quedara desde entonces circunscrito a sus operaciones de maestro, que no dudamos fueron de gran provecho para el libre pensamiento y el obrerismo de su amada ciudad, pero que privó al acratismo español e internacional de una recia pluma que no alcanzaría a suplir ninguna otra.

GOTAS DE MEL Y AJENJO

Ante la enfermedad, como en todo lo demás, firmeza en lo adverso. Todo lo que tiene explicación, como estas cosas de los años, achaques de la vejez, se les recibe y se les combate con tensa voluntad. Accidentes que sobrevienen después de mucho caminar por la vida. Desable que las dolencias sean nubes que circunstancialmente eclipsan al sol. Sin duda que se padece viendo el ser amado mordido por el dolor. No nos acordáramos. Al final de cada día ponemos el anhelo de que mañana, después de internarnos por el túnel de la noche será mejor.

Se cumplieron treinta años del fallecimiento —24 de junio de 1935—, aquí, en Montevideo, de Luigi Fabbrì, padre de Luce. Noble compañero, inseparable de Malatesta.

Se debe actuar en la cultura, con Centros de Estudios Sociales, Ateneos, Bibliotecas, etc. Pero la verdadera fuerza de guerra social está en campos, fábricas y talleres, en la organización de los trabajadores. Hay un país en el mundo que ha centrado bien la creación de una nueva sociedad. Es Israel. Ha reemplazado las palabras por los actos. De los pantanos, por medio del trabajo

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LA INDEPENDENCIA DE LAS CENTRALES

La dimisión de dos personajes del comité central de la Confédération Générale du Travail ha causado cierto revuelo en los medios sindicalistas franceses por tratarse de algo no corriente sino en plazos no menores a diez años. Las razones aducidas por ambos (dirigentes defecionistas han sido, exteriormente, de buen recibo, aceptado aquello de que la procepción anda por dentro. Hay causas y concausas en las determinaciones de las gentes, que a veces hay que pasar por alto por nimias o gusanescas. En todas las viñas del señor se cosechan frutos agrios y deteriorados entre una cosecha de condiciones buenas o pasables.

Aparentemente, con la dimisión los sindicalistas aludidos reprobaban que la C.G.T. se haya confundido en el maremagnum electoral último destinado a nombrar presidente de la República francesa. Los sindicatos no deben servir para los menesteres públicos de la política. Para los privados, váyase a saber a Salamanca. Porque la C.G.T., de hecho está con barro político hasta las rodillas desde que el partido comunista la domina, y quizás a partir del momento en que Fontenay la «gubernamentalizó» de acuerdo con los diputados socialistas. ¿Cómo podían ignorar aquellos directivos salientes que en todas las elecciones el consejo ejecutivo de la C.G.T. coopera, más o menos desvergonzadamente, en las lides políticas del partido comunista? ¿Quién desconoce en Francia y posesiones, o relaciones ultramarinas, la connivencia, la estrechez de trato entre el P.C.F. y la C.G.T.? Sería pueril desconocerlo, y de una tranquilidad sofocante negarlo. Modernamente, en las centrales sindicales, desgraciadamente de signo reformista y político, de ansia colaboradora con el Estado, se hace más política que lucha de clases, más comodismo o burguesismo que revolucionarismo y compañerismo. La C.G.T. está neutralizada por la enfermedad de la política e ingresada a ella se hace con la voluntad expresa de contagiarse, no importando que compañeros digan lo contrario, de que aseveren que hay que oponerse al error, en la casa del error mismo. Pero la evidencia indica que en lugares de mil contra uno barrer el muro de la indiferencia y combatir resistencias con cohetes enmohecidos, termina por cansar a todo (incansable), que luego podremos hallar en Fuerza Obrera, igualmente politizada, o en cualquier peña de cegestistas refi-

rados semejante a un puerto de barcos desguzados.

El sindicalismo pordiosero, o de grada de Parlamento, es planta perniciosa y exótica aclimatada en campo obrerista. Siendo lo malo que elementos, confederales incluso, se dejen cateizar por las nefastas corrientes, ahora que nuestra Confederación Nacional del Trabajo resiste en entelequia, NO POR INCAPACIDAD DE LUCHA Y FRACASO DE SU PROPOSITO, sino por esa fuerza bruta, internacional y dominante llamada franquismo, la cual impide, destruye y corrompe, porque puede impedir, destrozar y corromper impunemente, por ahora.

El vicio del desenso moral es fatal a la organización obrera. Se acepta la mano del Estado, se coopera más o menos vergonzosamente en la política (sociológica), se entablan alianzas con católicos (obreristas), hasta llegar a la aberración —que atribuímos a la prensa burguesa— del anarcofranquismo, sin que en nuestros medios levante unanimidad absoluta en el alboroto.

Medítemos, compañeros, y atómosen bien los zapatos anarcosindicalistas antes de reemprender el camino.

Fluorescencias

Nuestra confianza es cada día más grande en el porvenir de acracia, pese a los negros nubarrones que en el firmamento pueblan, amenazando males y tormentas.

¿Qué hacer? Seguir sin prisa, pero sin pausa. Eso es voluntarismo.

No hay problema de «puritanos» o no puritanos. De lo que se trata es de ponerse de acuerdo en si se pueden o no alcanzar las bellas metas por medios inadecuados —o infames—, o por cualquier medio —como lo quieren los jesuitas y los comisarios del pueblo—.

Y, sin embargo, no hay otra forma de llegar que ajustando nuestro pensamiento —individual y colectivo—, con nuestra acción. El resto es darle vueltas a la noria y perder el tiempo en discusiones absurdas. La C. N. T. defiende la reivindicación de los trabajadores —extensiva a todos los miembros de la sociedad humana—. Y no se puede alcanzar dicha reivindicación aburguesándose y muchísimo menos «pactando» con el equipo secular. En nuestras trincheras no se pueden ceder los explotadores del hombre por el hombre en todas sus formas con los explotados. ¿No está esto más claro que la patena?

Lo que no sucede en un año, se hace en un día.

Consecuencia ideal es lo que vale en nuestros medios. Los titubeantes son los verdaderos causantes de que no hayan suficientes seguidores entre la juventud de hoy en día. Mal se puede ejemplarizar con medias tintas. Menos aún argumentando en defensa de retorcidas posiciones, genuflexiones, rendimientos, defeciones, avideces de todo tipo y color. La juventud exige rutas derechas y firmezas ideales que la conmuevan y sitúen. No se alimenta un ideal sin recta acción. Hemos de seguir esforzándonos al máximo por conquistar esta meta: ser considerados por los que quieren no ser en un plano genital de CONSECUCIONA.

«Si nada vamos a dejar tras de

nosotros...» La única forma efectiva de que algo quede es renunciando al exceso de temor que manifiestan quienes todo lo creen perdido. Si nos pasáramos el tiempo rumiando si tras de nosotros quedará algo o no quedará nada, podríamos tener la certeza de que quedaría, pues lo que importa es hacer y dejar a los otros que hagan. Que «a lo hecho pecho» y, donde hubo amor, brasa y cenizas quedan. Mas lo que el fuego de los anhelos no incendia, ni siquiera alcanza a germinar.

Lo que no sucede en un año, se hace en un día.

Consecuencia ideal es lo que vale en nuestros medios. Los titubeantes son los verdaderos causantes de que no hayan suficientes seguidores entre la juventud de hoy en día. Mal se puede ejemplarizar con medias tintas. Menos aún argumentando en defensa de retorcidas posiciones, genuflexiones, rendimientos, defeciones, avideces de todo tipo y color. La juventud exige rutas derechas y firmezas ideales que la conmuevan y sitúen. No se alimenta un ideal sin recta acción. Hemos de seguir esforzándonos al máximo por conquistar esta meta: ser considerados por los que quieren no ser en un plano genital de CONSECUCIONA.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL RASTRO DE LAS BOMBAS AMERICANAS

VAN transcurrido ya unos cuantos días, la angustia, la incertidumbre que había hecho presa en el corazón de esos muchachos almerienses, trabajadores emigrados, procedentes de Garrucha, Mojácar, y Cuevas de Vera, tal vez se haya disipado. Quizás sepan ya, a estas horas, si los efectos del choque y la caída en tierra almeriense de los dos aviones de guerra americanos, cargados de material explosivo del tipo atómico, se han dejado sentir entre sus familiares, entre los humildes pescadores y campesinos que por allí residen.

Un escritor español, Goytisolo, de entre los pocos, jóvenes y viejos, que tienen sensibilidad y vergüenza para repudiar al representante de la España oficial, escribió no hace mucho un relato emotivo: «Tierras de Nijar». Revelaba la desolación, la miseria, el atraso mental, predominante en alguna zona de la provincia de Almería. Y lo expuesto por el joven escritor citado nos lo ha confirmado la conversación con emigrados de la provincia, algunos procedentes de esos pueblos cuyo nombre ha salido en periódicos de diversos países con motivo del percance de los aviones americanos.

El rastro que puede derivarse del trágico acontecimiento, contaminación por emanaciones, producto de averías al chocar en el suelo los terribles artefactos, procurarán descartarlo, puestas de acuerdo, las autoridades americanas y las españolas. De momento se buscó silencio en lo posible determinadas informaciones, evitando en España la venta de prensa extranjera. Es comprensible que a las autoridades españolas y norteamericanas no podía interesarles se dijera en las páginas de periódicos que, diferentemente de los de España, aún se pueden emitir opiniones con toda libertad, sobre quienes recae la responsabilidad de lo ocurrido y de lo que pueda ocurrir. La responsabilidad de

ensayos de una tal naturaleza, tan terriblemente peligrosos, sobre zonas de población.

Hay otro rastro, de orden psicológico, que hincará, dejando huella, como surco de arado en la tierra, en la mente, en la sensibilidad de cuantos españoles, la inmensa mayoría, repudian esa falta de escrúpulo de los hombres de Estado yanquis, favoreciendo, sosteniendo al fascismo franquista, bajo pretexto de combatir el comunismo, como si ambas cosas no fueran lo mismo. Y el rastro de aversión toma un particular significado, simbolizado por esos vecinos de Almazora, formando manifestación y gritando: «¡Abajo los americanos y sus bombas!» Evidencia lo que quisiera demostrar el dramaturgo Bertolt Brecht en aquella de sus obras, cuyo ambiente está en un pueblecito costero de España, en la etapa de nuestra guerra. Es en la zona leal. Una pobre mujer viuda con dos hijos, cree poder eludir, preservarse de los efectos de la guerra. Pero el enemigo, el fascismo, anula a los seres queridos. La conclusión de Brecht es la de que no es posible desentenderse de lo que habrá sentido esos buenos pescadores y campesinos almerienses, no pocos de los cuales vivían indiferentes a lo que ahora habrán empezado a comprender.

de demagogo, aducia, estando preso, que en la Falange podíamos los libertarios hacer buena labor. Ello motivó que los compañeros de la cárcel le negaran hasta el saludo. Otro elemento conocido, hoy fallecido, andaba por España en chanchullos con monárquicos. En nombre de la C.N.T., y con la aquiescencia de unos pocos compañeros, redactó, y difundieron un «Mensaje al Pretendiente», modelo de prosa bajuna, reverencial, motivando la indignación de los compañeros, que a él y a sus incondicionales les manifestaron con dureza lo que se merecían. Estando en la boca del lobo, en la cárcel, arrojando represalias, ha habido quienes se negaron siempre a colaborar con el enemigo, en plan de ejercer funciones de guardianes de los propios compañeros. De quienes a ello se prestaron, ex militantes de la C.N.T., algunos hay actualmente encerrados en Falange... Casos de la naturaleza citada podrían aportar algunos más. Y sería simple dar nombres que, por otra parte, al citar hechos, han de venir en seguida a la memoria de compañeros de allí y de aquí.

Conocida es aquella frase del griego que ha tomado carácter de adagio y que traducida a nuestra lengua expresa: «Amigos de Platón, pero más amigos aún de la verdad». Y la verdad que se le puede decir a quien, *malgré tout*, se le considera amigo, es que se pueden «denunciar traiciones», sin que ello suponga «palabrerío vano», cuando se ha dado «prueba tangible de voluntad» en España y aquí. Y poco valdría decirlo si no se pudiera probar.

DIGNIDAD DE LIBERTARIOS EN PERIODO FRANQUISTA

Entre nosotros, los libertarios españoles, no deben de haber equívocos en lo que afecta a nuestros principios, máxime tratándose de elementos que veteranía para no poder excusarse, o excusarse, de no conocer su contenido, su esencia fundamental. La guerra y la revolución de 1936 han sido pródigo campo de experiencias para saber a qué atenernos en el futuro. Y las experiencias se acrecientan si atalayamos la vida política social del mundo en lo que va de siglo. Ella evidencia cinismo y marrullerías de unas y otras tendencias políticas.

Craso error sería, por supuesto, considerar que tan sólo en el exilio existen, están, los compañeros con firmeza de criterio para repudiar transgresiones, para enfrentarse con las inconsecuencias, y para señalar posibles debilidades, cobardías, o traiciones, tendiendo todo ello a desfigurar la trayectoria anarco-sindical de la C.N.T. En España, dominada por el fascismo franquista, han habido y hay elementos de una moral tanto o más acrisolada como pueda ser la de los compañeros exiliados. De ahí que no es cosa de extrañarnos haya ahora en España compañeros, posiblemente la inmensa mayoría, que han visto con indignación el que ciertos elementos, salidos de nuestro ambiente social, se hayan prestado a cabaldeos y desatinadas resoluciones, pactando con el enemigo de ayer y de hoy. Y no tiene nada de particular que, producto de la indignación, se hayan emitido, por parte de compañeros de allá (hay cartas que lo atestiguan) y compañeros de aquí, frases un poco duras en contra de quienes han tomado y rubricado, en Madrid, posiciones bien poco convincentes.

Pero hay algo más que decir a todo esto: No es de ahora que en España, y desde el advenimiento del fascismo franquista, se han evidenciado actitudes de «chanchucos», por parte de elementos conocidos. Alguno que fue director de «Tierra y Libertad» un cuanto tiempo, y también redactor en «Soli», de Barcelona, actualmente residiendo en un país de América, y afiliado a un partido político, tras de haberlos combatido todos, con aires

EL «NADAL», O LA CENA DE LAS VANIDADES

Como todos los años, ha tenido lugar en Barcelona el acto de conceder el Premio Nadal a una de las novelas presentadas a concurso. Con tal motivo se acostumbró a celebrar en los salones del Hotel Ritz una cena fastuosa, durante la cual el Jurado da cuenta de la novela que ha sido elegida. Este año ha correspondido el premio al escritor y diplomático colombiano Eduardo Caballero Calderón, por su novela «El buen salvaje», ambientada, al parecer, en torno a la vida de los estudiantes suramericanos en París.

Algunas vez hemos leído en prensa francesa, italiana, y de otros países, que el Premio Nadal equivale en España a lo que es en Francia el Premio Goncourt, de renombre internacional en los medios literarios. Posiblemente en el estudio, o examen de las obras, forma de votación por parte del Jurado, etc., exista parecido. Pero hay algo fundamentalmente diferente: Francia es un país en el que existen libertades cívicas, y en España sabemos que no las hay. Y es de comprender que ello repercute también en la vida literaria. Unas semanas antes de celebrarse el acto de referencia, leímos en «Destino» que entre las novelas presentadas a concurso —este año han sido 143— había cantidad de ellas que se referían al problema de los refugiados políticos, y al tema del turismo en España. Por supuesto, ya era de comprender que el Jurado no escogería para premiarla, aun siendo bien escrita, ninguna de esta naturaleza, máxime si el autor ponía, como suele decirse, el dedo en la llaga.

Las cenas del «Nadal», de mil y pico de cubiertos, son una feria de vanidades. Para la gran mayoría, lo de menos es el Arte y la Literatura. Se trata de exhibición de joyas, de alta costura; cháchara, frivolidad...

LA GRAN DESILUSION

HACE más de medio siglo. Fue en 1905. Agonizante Eliseo Reclus, amigos que rodeaban el lecho del gran sabio francés, le susurraron al oído que en Rusia había estallado la revolución.

«Al fin! —dijeron que fueron las dos— postreras palabras pronunciadas por aquel genio, poeta de la naturaleza, hombre libre si lo hubo bajo el sol, que llenó la historia humana de dulce sabiduría.

«Al fin!, la revolución venía en las alas del viento, en el aliento de los desgraciados y en el lamento de tanta víctima inmolada en aras de la libertad, de esa libertad por que el hombre gime a partir de la noche de las cavernas. Y prometía el avión, después de la telegrafía sin hilos y del teléfono y de la luz eléctrica; nos anunciaba el imperio de la velocidad con pasto de nuestros abuelos y abría todas las rutas del mundo al hombre que hasta allí, a comienzos de nuestro siglo, tenía madurado el concepto de la libertad. Que prometía redimirnos, manumirtimos de cuanto pobreza teníamos.

Todos sabemos cómo aquel movi-

por CAMPIO CARPIO

miento popular ha sido reprimido y cuáles las repercusiones sociales, que doce años después habrían de hacer por tierra con la casa de los Romanoff. Visto a la distancia aquel acontecimiento de mayor magnitud, que prometía liberar conciencias, conceptos e ideas dentro del panorama de la sociología contemporánea, cuesta imaginarse cómo ha sido posible que a tanto esfuerzo y sacrificios consagrados correspondiera sólo un recuerdo de lo que pudo haber sido, de cuanto la humanidad esperaba de allí.

Quiénes seguimos de cerca la evolución del estado comunista según la interpretación de Lenin, Trotsky y Stalin, observamos que a medida que va consolidando se torna más cruel y despiadado. A mayor poder, despliega mayor fuerza coercitiva; a mayor estabilidad, menor contenido de libertad, mayor grado de crueldad, de despotismo. El ansia depositada en el triunfo de la revolución comunista, ha cegado también nuestros ojos durante unos pocos años. No quisimos dar fe al relato de Essay Bey de los días de la revolución de octubre, ni de los fusilamientos a punta de ametralladora por parte de los dirigentes comunistas, ni de la matanza de trabajadores revolucionarios que, arrastrados por el hambre, se lanzaron sobre las puertas del Palacio de Invierno de Moscú y allí mismo fueron achicharados sin misericordia.

Pero todo eso ya pertenece a la historia. Sin embargo, pese a cuanto arbitrariedad cometieron desde allí en adelante los hombres que, después de Krensky, se adueñaron del poder en Rusia, el mundo entero esperaba el nacimiento de la primavera humana. Toda acción bélica que condujera a la derrota de los generales traidores, Petliura, Koldchak y Denikin —creaciones del más puro reaccionarismo, encarnación de todos los verdugos que había soportado el gran pueblo ruso a través de su martirio— encontraba en las mentalidades del nuevo movimiento revolucionario un principio de singular simpatía. No podíamos concebir por qué, una vez concertada la paz de Brest Litovsk, los gobiernos europeos, sus anteriores aliados en la primera de las dos últimas grandes guerras, bloqueaban la revolución rusa, poniendo boicot y candado a los estómagos hambrientos de aquellos hombres que invocaban el resurgimiento de una Europa litigante y empobrecida.

Nuestro espíritu insatisfecho de libertad por la libertad misma, nos abrió los ojos y los oídos solamente cuando en 1922 —cuatro años que van desde octubre de 1918 hasta el regreso de los delegados que fueron a Rusia con motivo del Congreso Constituyente de la Tercera Internacional— nos percatamos que aquel movimiento tendía a utilizar los mejores expedientes de destierros, encierros y entierros contra los enemigos políticos, utilizando tan gráfica expresión de un escritor guatemalteco. Y como aquel noble pueblo glorioso al infinito en contenido de libertad, con el que nos habíamos hermanado a través de sus mejores exponentes como Nicolai Gogol, León Tolstói, Fedor Dostoyevsky, Pedro Kropotkin, Ivan Gontcharov, Antón Chejov, Ivan Turgueniev y Máximo Gorki, iba subiendo el calor, trepando escalón tras escalón, con paso lento, de pronto se veía envuelto en las redes de una dicta-

dura detentada en nombre del proletariado para el proletariado. Y que, incapaz de arrojar al abismo las cadenas de la esclavitud a que durante tantos años le había sometido el nefasto régimen de los zares romanoff, éstas servían solamente para apretar aún más los tobillos, las muñecas y los labios de los hombres libres.

Era explicable la gran decepción, el robo de tanto principio inmolado sin gloria en el ara de una revolución opresora. Habíamos concebido la rotura de las amarras que envolvían el problema social en manos de la policía. Vislumbrábamos un nuevo entendimiento de las teorías económicas con relación a una mejor justicia distributiva y equidad en la remuneración del esfuerzo humano. Abrigábamos la ilusión de que las concepciones ideológicas hasta allí consideradas subversivas, adquirieron carta de ciudadanía y se presentaron al libre examen de la conciencia humana. Intuíamos el cullio sin puertas al estudio de los conceptos de Marx, que constituían tabú para la ganimería ilustrada que nos había arrojado a la cárcel aun imberbes, no como índice y dómne obligados hoy en institutos y universidades de la democracia capitalista, sino como herramienta de trabajo, como reja que abriera surcos en el campo social del futuro. La epopeya de la revuelta del acorazado Po-



Con revolución rusa o sin ella.

temkin, la revolución de Cronstadt, el alzamiento de aquellos valientes sin medida en Moscú y San Petersburgo, fue empujándose en estatura y contenido ideológico a medida que la maquinaria estatal soldaba sus resortes a través de la G.P.U. perfeccionada en la N.K.V.D. para llegar a esta encrucijada de desilusiones.

(Pasa a la página 2.)

tero, el alzamiento de Cronstadt, el alzamiento de aquellos valientes sin medida en Moscú y San Petersburgo, fue empujándose en estatura y contenido ideológico a medida que la maquinaria estatal soldaba sus resortes a través de la G.P.U. perfeccionada en la N.K.V.D. para llegar a esta encrucijada de desilusiones.

(Pasa a la página 2.)

tero, el alzamiento de Cronstadt, el alzamiento de aquellos valientes sin medida en Moscú y San Petersburgo, fue empujándose en estatura y contenido ideológico a medida que la maquinaria estatal soldaba sus resortes a través de la G.P.U. perfeccionada en la N.K.V.D. para llegar a esta encrucijada de desilusiones.

(Pasa a la página 2.)

Vida y sociedad

El hombre no tiene misión alguna que cumplir, como predicaban las doctrinas religiosas, metafísicas o sociales, que colocan en un futuro incierto o mentiroso, una liberación, una felicidad, una esperanza siempre frustrada.

La vida y el hombre, o el hombre ante la vida, eso sí es para todos, de cuya premisa se deduce una moral biológica, sin estigmas autoritarios que proceden de las manías espiritualistas (?).

Con insultos personales o de clase, en su infima escala, o en su gran jerarquía, no se remedia la ferocidad de las luchas humanas, el imposible equilibrio de los que mandan y de los que obedecen. Mas, si se puede decir y probar que vivimos en una sociedad de malhechores, de la cual todos participamos relativamente.

El cosmos es increado y hablar del verbo divino es perderse en divagaciones enajenantes, de una ridicez que produce contorsiones sarcásticas, carcajadas convulsivas.

Si somos racionalistas, sin perder nuestra pequeña brújula, permaneceremos incrédulos y espectadores ante los experimentos prácticos de la ciencia aplicada a la técnica y al bienestar humano.

Las leyes son inventos del hombre y él se las atribuye, «generoso», a la naturaleza. Así disculpa sus marrullerías, sus trampas sempiternas para justificar legislaciones anacrónicas y absurdas... [Sin leyes y legisladores no se puede vivir], gritan los necios

y hasta ciertos sabios (?), pero olvidan que la solidaridad, la ayuda mutua y la cooperación para las obras de vida son elementos fecundos. Lo demás, que es lucubración extravagante, sirve sólo para entretener los sofismas que manejan los profesores y los profesionales para su propio medro.

Existe un equilibrio precario en los cuerpos siderales y condiciones cambiantes en el caos universal para llegar irremisiblemente a la desintegración atómica.

Hay quienes creen en el «eterno retorno» y hay quienes afirman que el «retorno» es imposible.

Los espiritistas y demás sectarios metafísicos que se mecen en la dilución de la inmortalidad, aceptan muy complacidos esa llamada ley del «eterno retorno». El materialista «empedernido» se rie de tales divagaciones. En la muerte todos somos iguales y con ella termina la personalidad y la materia seguirá sus transformaciones.

Hay que limpiar el lenguaje anárquico de términos abstractos y abstrusos. Nada de caer en exaltaciones panteístas o en denuestos apasionados contra una sociedad decrepita... ¡Hay que acelerar su muerte y ayudarla a bien morir!

«Los anarquistas tuvieron, tienen y tendrán razón», es una de tantas creencias ingenuas. Quizá se llegue a realizar una humanidad anárquica. En la expectativa habrá que sonreír, o reír ante el espectáculo del mundo actual. El escepticismo grita que quizá llegue a la anarquía la desintegración, en la que nuestra «madre» tierra se hará polvo cósmico en los cataclismos incandescentes.

Aunque uno se coloque como incrédulo sobre la realización de la «madre ANARQUIA», puede estar también en la paradoja de sentirse anárquico... Es una conducta individual, con sus contradicciones en una sociedad saturada de AUTORITARISMOS idealista y de esa arraigada AUTORIDAD compulsiva... El mayor mal de los males!...

REBELDE EN EL PARAISO YANQUI

(Continuación y fin)

No cabe intentar siquiera un esbozo de la incansable y gigantesca actividad de Emma Goldman y Alejandro Berkman que como río de ardiente sangre revolucionaria y ácrata circula por este maravilloso tomo biográfico. El mismo contiene más de 50 años de verídica historia norteamericana. Y se llega a la conclusión de que si los grandes pulpos del poder y la riqueza acaparados cometen barbaridades y han cometido salvajadas sin nombre contra el propio pueblo de los gran país que dominan, no cabe duda ninguna de que por el seno de ese pueblo joven y bastante infantil por el cierto, corre una vigorosa savia de futuro promisor que llena de esperanza aún a los más escépticos. Y que en su seno también ha contenido y sin duda contiene personalidades, temperamentos y figuras que se manifiestan capaces de sostener sobre sus recios hombros de hermosa humanidad liberadora, los pilares de un próximo futuro de bondad y de belleza naturales que será muy difícil que las fuerzas de la reacción, con su brutalidad inaudita y terrible, logren abatir definitivamente. En una palabra es preciso afirmar que en ninguna otra parte de la tierra la pareja Berkman-Goldman habrían podido realizar la gran obra que llevaron a cabo durante cincuenta años sin que sus huesos hubieran dejado de ser triturados por la infernal máquina opresiva de los explotadores del hombre por el hombre. Si bien es cierto que finalmente las fuerzas malignas lograron deportarlos, junto con un excelente puñado de luchadores, en España misma habrían seguido, con muchísima antelación, la suerte de un Francisco Ferrer Guardia, y ni por asomo habrían hallado, por otra

REBELDE EN EL PARAISO YANQUI

(Continuación y fin)

parte, un profesor de universidad que escribiese con tanto cariño sus biografías. Ni tampoco habrían contado como grandes y sinceros amigos, a personalidades, talentos y figuras de relieve singular, como Emma y Berkman encontraron en un país que si bien amaban sin reticencia, los consideraba «extranjeros peligrosos». Para qué decir lo que rebeldes como los que nos ocupan habrían durado en una Rusia marxista, en la China de Mao, en la Cuba de Castro, en la Alemania de Hitler, en la Italia de Mussolini y ni siquiera en la indiferente y fría Albión. No olvidamos que en los Estados Unidos los poderosos Frikis y Compañía Ilimitada, llevaron a la horca a los Mártires de Chicago, a Sacco y Vanzetti a la silla eléctrica y todo lo demás que no ignoramos, ni pretendemos insinuar, que sea olvidado jamás. Pero esa es la otra cara de la medalla. Nos hacemos el deber de señalar que por las páginas de este libro de Drinnon circula esa savia genital, ese fluido de justicia y libertad presente en la idiosincrasia de los mejores hombres y mujeres de un país que está por ofrecer aún lo mejor de su historia y que no se puede negar lo mucho magnífico que ello ha dado al mundo. No hay que olvidar eso, aparte de que una cosa es considerar el sistema represivo y autoritario de un territorio y otra muy diferente la capacidad de un conglomerado humano para rehacerse y significar una promesa que se apoya incluso en su heroico pasado. La fatalidad de la enorme fuerza represiva que hizo mella en la epidermis del pueblo norteamericano impidió y sigue impidiendo con mayor empecinamiento del que era de desear y es prudente aceptar, que no pocos sean ciegos y sordos a la realidad fructificadora de un espíritu libertario que

por COSME PAULES

Rodolfo Rocker en su poco leída y mal comprendida obra Nacionalismo y Cultura, nos hace entrever sin rodeos y con la mejor buena voluntad de crítica constructiva. También hay que decir en esta oportunidad que el otro «imperialismo», el bolchevique, ha cegado y sigue cegando las mentes de las mayorías en el sentido de no ver en el pueblo norteamericano sino el lado feo, cuando lo cierto es que si de comparaciones se trata, entre las posibilidades intrínsecas del pueblo norteamericano y el que actualmente se encuentra sumido en el mar de lágrimas y cadenas bolchevique, nadie todo lo demás que no ignoramos, ni pretendemos insinuar, que sea olvidado jamás. Pero esa es la otra cara de la medalla. Nos hacemos el deber de señalar que por las páginas de este libro de Drinnon circula esa savia genital, ese fluido de justicia y libertad presente en la idiosincrasia de los mejores hombres y mujeres de un país que está por ofrecer aún lo mejor de su historia y que no se puede negar lo mucho magnífico que ello ha dado al mundo. No hay que olvidar eso, aparte de que una cosa es considerar el sistema represivo y autoritario de un territorio y otra muy diferente la capacidad de un conglomerado humano para rehacerse y significar una promesa que se apoya incluso en su heroico pasado. La fatalidad de la enorme fuerza represiva que hizo mella en la epidermis del pueblo norteamericano impidió y sigue impidiendo con mayor empecinamiento del que era de desear y es prudente aceptar, que no pocos sean ciegos y sordos a la realidad fructificadora de un espíritu libertario que

facio. Consideramos que no perderá en absoluto su tiempo si continúa escribiendo. Es un escritor primario. Y en especial posee un tono emotivo que contagia al lector sin remedio posible. Más bien diríamos que sabe descubrir la parte más importante de la vida: su innata tragedia creatriz y salvadora. En el prefacio también escribe los siguientes rasgos: «Emma Goldman fue una mujer verdaderamente notable y de muy altas cualidades personales. Se distinguió como conferenciante y publicista empenada en difundir las ideas anarquistas; luchó públicamente por la libertad de palabra; trató de llevar el arte al pueblo; fue una gran feminista y precursora de la idea de limitar la natalidad; formuló inteligentes críticas contra el régimen comunista soviético y alentó incansablemente a los revolucionarios de Cataluña durante la guerra civil española. Fue ante todo un ser humano, muchas veces temperamental, otras irrazonable, pero siempre valerosa, compasiva e inteligente.»

«Se ganó el caluroso apoyo y la amistad de los radicales más famosos de su época y la furiosa oposición y enemistad de muchas personas notables de ese entonces. J. Edgar Hoover, por ejemplo, advirtió con su peculiar prosa que Emma y su amigo Alexander Berkman eran, «sin duda alguna, dos de los anarquistas más peligrosos de este país, y si se les permitiera retornar a la comunidad, ésta se perjudicaría injustamente.»

(Sigue en la página 2.)

El Gerant responsable
YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevroux
Chruy-le-Rot (Belne)



Sede de la C.N.T. en Igualada, recién abatida por la piqueta franquista.

COSTA ISCAR

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T.

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

10 FEVRIER 1966
NUMERO 388
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

POUVOIR ET ANTIPOUVOIR RECOMMENÇONS

L'ARGUMENT principal des partisans d'une « dictature du prolétariat » et d'un « pouvoir révolutionnaire », lorsqu'ils critiquent l'anarcho-syndicalisme sur le plan pratique, est l'impossibilité, en période révolutionnaire, de supprimer immédiatement toute forme de pouvoir; « la révolution mondiale ne peut être menée à terme en un seul jour et, tant qu'elle n'est pas entièrement accomplie, tant qu'une menace de contre-révolution subsiste, le pouvoir et même la dictature d'une minorité révolutionnaire consciente sont à la fois inévitables et nécessaires. »

A cela que devons-nous répondre ? Il est certain que le pouvoir politique ne pourra disparaître définitivement que quand toutes les structures sociales qui constituent son support et sa justification auront été abolies; il est donc fatal que tant que la révolution sociale n'aura pas été achevée, le pouvoir renaîtra de ses cendres; il est certain que tant qu'elle n'aura pas atteint tous ses objectifs, on verra se succéder diverses formes d'Etats, qui pourront se dire plus ou moins « révolutionnaires » plus ou moins « socialistes ».

Mais là où notre attitude se sépare de celle des marxistes, et où elle devient en fait plus réaliste, c'est quand au jugement que nous devons porter sur tous ces pouvoirs transitoires. Nous considérons que toute forme de pouvoir politique est, par essence, réactionnaire; pourquoi devons-nous arrêter la critique au pouvoir bourgeois traditionnel ? Elle s'applique aussi bien au pouvoir transitoire, rendu nécessaire, ou plutôt inévitable, par le maintien provisoire de structures anciennes impossibles à liquider immédiatement, donc faisant partie lui-même de l'ancien monde.

L'attitude des marxistes n'est-elle pas irrationnelle et irréaliste, qui considère que le pouvoir transitoire est révolutionnaire du moment qu'il se réclame de l'idée de l'abstraction de la révolution ? N'y a-t-il rien de plus opposé au contraire aux principes de la critique matérialiste de l'histoire que cet idéalisme du pouvoir ré-

volutionnaire infaillible parce qu'il se réclame d'un nom ? Les révolutionnaires qui commettent une telle erreur de jugement deviennent, inconsciemment au début, puis de plus en plus consciemment, les fossoyeurs de la révolution; le pouvoir les pourrit, ils peuvent encore se croire très purs, ils ne le sont plus. Les vrais révolutionnaires, eux, savent rester de l'autre côté de la barrière; ce qu'ils ne peuvent éviter pour un temps, ce qu'ils ne peuvent détruire immédiatement, ils savent le subir, mais ils savent aussi s'en défaire et continuer leur lutte. Tout nouveau pouvoir issu d'un progrès se veut Etat, donc stable, donc ennemi d'un autre progrès. Ce n'est pas l'Etat qui pourra imposer une révolution qui est sa négation essentielle; ce n'est pas dans l'Etat que se perpétue l'idée de la révolution, car elle ne peut se maintenir que chez ceux qui ont à subir.

Cette révolution, elle ne peut vivre que dans l'opposition, à l'Etat, qui est son essence et sa justification, ennemie irréductible du pouvoir qui est, en tant que résumé de toutes les vieilles structures, son ennemi irréductible; elle ne peut vivre que dans un antipouvoir aussi durable que le pouvoir, et dont le rôle est d'imposer l'organisation nouvelle contre le pouvoir quel qu'il soit, sans jamais chercher à prendre l'Etat, mais à le détruire finalement.

Faire la révolution, c'est opposer constamment à la thèse du pouvoir l'antithèse de l'antipouvoir; le but lointain est la destruction définitive du pouvoir et, par là même, la disparition de l'antipouvoir, le but immédiat étant le maintien, coûte que coûte, de l'antipouvoir actif sans aucune compromission avec son ennemi.

Pouvoir et antipouvoir peuvent avoir pour un temps un ennemi commun; l'antipouvoir doit participer à la lutte, voire mettre en demi-sommeil son combat avec le pouvoir, mais sans accepter aucune compromission avec celui-ci, sans conclure aucune alliance avec lui, et en cherchant, dans

cette lutte même, à le supplanter sans prendre sa place d'Etat. (La F.A.I. espagnole en 1936 est le meilleur exemple d'antipouvoir bien compris; malheureusement la participation au gouvernement a ensuite affecté pour un temps sa lutte par sa compromission avec l'Etat.) A la suite d'une phase nouvelle de la révolution, une partie de l'antipouvoir peut, oubliant ces principes, prendre le pouvoir. Elle doit être considérée comme perdue, ayant trahi; mais l'essentiel, c'est qu'il reste encore un antipouvoir; c'est de son

Police et géométrie

Des fulgurantes études faites jadis à l'école primaire de mon village, je me rappelle encore vaguement la formule géométrique définissant les lignes parallèles: deux droites qui prolongées indéfiniment, ne se rencontrent jamais.

Plus d'un demi-siècle après, je viens d'apprendre qu'il existait, en fait de parallélisme, autre chose que des lignes droites; tout simplement des droites (1). Des polices parallèles, c'est-à-dire, que dans un même Etat, à côté de la police officielle en uniforme, que tout un chacun connaît et s'aime guère, et qui est doublée d'une autre police en civil, dite de sûreté, que l'on aime encore moins, il existe un ou plusieurs autres organismes dotés de pouvoirs « policiers ». Ces organismes formés et entretenus par certains des princes de son gouvernement dans le but de se maintenir au pouvoir en attisant les antagonismes, ou encore en essayant de contrecarrer les desseins de leurs adversaires politiques, ne sont pas spécialement ce que l'on peut appeler des associations de bienfaisance. Leurs membres sont recrutés pour la plupart dans cette couche mouvante et gluante de cette partie de la population aventureuse qui grouille autour des préfectures de police et des ministères de l'Intérieur de tout Etat digne de ce nom. Et la provocation, l'espionnage, le coup de main, la délation et le faux témoignage font partie de leurs plus honorables occupations. Je sais, le fait n'est pas nouveau et remonte bien loin. Déjà, sous la férule de nos bons rois tant aimés de leurs sujets, de semblables équipes s'adonnaient à des occupations similaires ! Il n'y a qu'à rappeler les dédames de agents secrets de Richelieu ou de Mazarin avec les sbires officiels de leurs monarques respectifs pour s'en rendre compte. L'on peut même, en cette matière, remonter à Louis XI, aux barons féodaux, et sans doute bien plus loin encore, tant apparaît inévitablement la face s'avouer pas très dur, et pas tellement pur spectacle. Aussi, prend-il des mesures spectaculaires et n'hésite-t-il pas à promettre, suivant une formule consacrée, que « toute la lumière sera faite » (2).

Le bon peuple, toutefois, commence à s'y connaître, en fait de lumière, et nombreux sont les électeurs qui, « mis au parfum » au moment du deuxième tour, eussent voté d'autre façon.

Les gens de l'opposition se sont montrés bien timorés, en l'occurrence, mais l'on peut supposer qu'ils n'avaient pas de « barbouzes » à leur service ! Soyons sûrs qu'ils s'en souviendront, le moment venu, c'est-à-dire lorsqu'ils seront parvenus à saisir les leviers de commande.

Et soyons sûrs, encore, qu'ils n'hésiteront pas à utiliser les mêmes « hommes de main », comme l'on disait autrefois, car, dans le clan barbouzard, comme dans toute entreprise honnête et loyale, on sert bien celui qui paye bien !

Résumons et permanons : Le jeudi à 20 h. 30, au siège de la C.N.T., 39 rue de la Tour-d'Auvergne, Paris-9^e, téléphone TRU. 78-64.

Les camarades qui désirent créer des groupes J.S.R. en province sont priés de se mettre en relation avec nous pour recevoir du matériel et toute l'aide nécessaire, en écrivant à Jeunes Syndicalistes Révolutionnaires, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris-9^e.

SEVY

Militants d'Etat...

Décidément, les dirigeants de la C.G.T. ont de la suite dans les idées et n'hésitent pas, pour quelques maigres subsides, à se trainer lamentablement aux pieds du gouvernement capitaliste.

L'Etat. Il est vrai qu'elle a mis beaucoup d'eau dans son vin et qu'elle sera bientôt digne de recevoir les faveurs gouvernementales. Gageons que, quelque jour, le gouvernement poussera l'amabilité et l'intérêt qu'il porte aux Centrales syndicales « représentatives » jusqu'à les doter de « professeurs agrégés d'Etat en matière d'éducation des militants », de « conseillers techniques ». Quant à nous, syndicalistes révolutionnaires, nous sommes sans doute de ces attardés, nous continuons cependant à croire, avec fermeté, que la meilleure formation des militants ne réside pas ailleurs que dans la lutte directe, consciente et sans équivoque contre l'Etat et contre le capital.

On projette actuellement « les Camarades » à Paris. C'est un film italien, l'histoire triste d'une grève menée par les ouvriers des filatures et un théoricien barbu et myope, professeur et en même temps gréviste et créve la faim, comme un Proudhon transplanti. Ce « Germinal » italien se termine sur la grève brisée et sur le lamentable retour au travail du bétail humain soumis après avoir été mitraillé par la troupe.

Police et géométrie

On sort de l'obscurité un peu las d'une plumeuricherie d'usage malgré la sobriété du propos. On entre de nouveau dans le quotidien avec la sensation qu'un millénaire s'est écoulé depuis qu'en cette fin du XIX^e siècle on mitrailait les grévistes parce que les grèves étaient des grèves et les ébauchés de syndicats, des syndicats. On retombe dans la réalité des journaux du soir, dans les méandres du scandale Ben Barka, et puis soudain on lit dans cette réalité du XX^e siècle que les parachutistes ont été envoyés en Belgique sur les régions des mines où sévit une grève, que des troubles ont eu lieu, que la police, pour disperser une manifestation, a tiré dans les jambes de la foule et que deux hommes sont morts de blessures au ventre et à la tête, que plusieurs dizaines d'ouvriers sympathisants et de mineurs sont dans un état grave.

Alors on a envie de gueuler. On se demande où, quand, avec qui, comment... On tue un chef de l'opposition marocaine et pour la simple raison que les assassins n'ont pas respecté les règles d'usage en pareille circonstance, on fait un scandale énorme. Et l'on a raison ! Mais la mort des deux mineurs, elle, restera sans beaucoup d'écho. Peut-être parce qu'ils sont morts, eux, dans les règles. Parce qu'il est de toute éternité et de tous les siècles que les grèves soient écrasées par la troupe et que l'on n'en fasse pas un plat, puisque c'est dans la nature des choses. Faudra-t-il se résigner à ce sort d'insectes producteurs exploités et menacés de la troupe toute-puissante ?

A ce niveau nous sommes tous des Nord-Vietnamiens. Nous souffrons de mille bombardements quotidiens, et il ne reste rien de notre dignité, nous crevons tous de mille mutilations que nous impose cette société d'exploitation et de profit : non accès à l'insurrection, impossibilité de se loger à des prix en rapport avec les salaires. Déformés, malades, tributaires de toutes les atteintes par la publicité et la

« Eh oui, j'ai encore sans doute à apprendre, mais je ne désespère pas, j'ai l'avenir devant moi... ! Et je me donne la peine de réfléchir, ce qui m'amène à penser que, ne votant pas, je ne me trouve pas être complice du système. Ce qui me permet d'avoir bonne conscience. « Idiote, triple idiot », se met à hurler à mon oreille l'individu cité ci-dessus, « ne payes-tu pas tes impôts ? Partant, n'est-tu pas coupable de contribuer à remplir les caisses de l'Etat ? Alors ? »

Police et géométrie

« (1) Il y a lieu, toutefois, de faire une distinction : si les droites parallèles ne se rencontrent jamais, les polices parallèles, elles, se rencontrent souvent, et c'est parfois à ce moment-là que cela fait du vilain. (2) Aux dernières nouvelles, en effet, il se confirme que l'on s'achemine tout doucement vers un entassement de première classe. Quelques « tiers du dimanche » suffiront sans doute à faire oublier tout cela.

BLANQUET

On nous parle de polices parallèles, de réseaux incontrôlés, de voyous repentants ou repentis, de bureaucraties occultes, de fonds secrets, et tous nos bons pasteurs oppositionnels de s'insurger, Mitterrand en tête, lui qui a été grand chef du ministère de l'Intérieur, donc patron à part entière de cette police supra-structurée par des maqueurs, racketteurs, tueurs, mouchards, espions et contre-espions, groupes d'action, réseaux mixtes et autre bétail.

Les tueurs aux mains propres

On nous parle de polices parallèles, de réseaux incontrôlés, de voyous repentants ou repentis, de bureaucraties occultes, de fonds secrets, et tous nos bons pasteurs oppositionnels de s'insurger, Mitterrand en tête, lui qui a été grand chef du ministère de l'Intérieur, donc patron à part entière de cette police supra-structurée par des maqueurs, racketteurs, tueurs, mouchards, espions et contre-espions, groupes d'action, réseaux mixtes et autre bétail.

Il est évident que depuis que le monde est monde, il n'est pas de privilèges sans un moyen honorable où non de les garantir. Tout l'arsenal du Droit n'a fait, au cours des siècles, qu'essayer de camoufler cette barbarie évidente en institutions. Il n'en est pas moins évident que cet état de fait, légitime et justifié par tous les intérêts supérieurs, est resté barbare, et que cette barbarie est la condition même de l'Etat policé.

DISTRIBUTION DIRECTE

Toutes les fois que pour obtenir un objet il est nécessaire d'en donner un autre en échange, il s'opère un marché. Peu importe que le prix soit taxé ou librement débattu, que l'étalon employé soit d'une valeur relative constante, comme l'or, ou qu'il soit d'une valeur provisoire, comme certains bons ou tickets.

Le pouvoir de répression demande à être centralisé, concentré entre les mains de quelques-uns. Ces quelques-uns s'érigent en gouvernement, usant et abusant de leur pouvoir, ainsi qu'il a été démontré par Montesquieu. On s'aperçoit comment un petit détail dans l'organisation publique conduit à des conséquences graves pour le bon fonctionnement de celle-ci.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Police et géométrie

On nous parle de polices parallèles, de réseaux incontrôlés, de voyous repentants ou repentis, de bureaucraties occultes, de fonds secrets, et tous nos bons pasteurs oppositionnels de s'insurger, Mitterrand en tête, lui qui a été grand chef du ministère de l'Intérieur, donc patron à part entière de cette police supra-structurée par des maqueurs, racketteurs, tueurs, mouchards, espions et contre-espions, groupes d'action, réseaux mixtes et autre bétail.

Il est évident que depuis que le monde est monde, il n'est pas de privilèges sans un moyen honorable où non de les garantir. Tout l'arsenal du Droit n'a fait, au cours des siècles, qu'essayer de camoufler cette barbarie évidente en institutions. Il n'en est pas moins évident que cet état de fait, légitime et justifié par tous les intérêts supérieurs, est resté barbare, et que cette barbarie est la condition même de l'Etat policé.

On nous parle de polices parallèles, de réseaux incontrôlés, de voyous repentants ou repentis, de bureaucraties occultes, de fonds secrets, et tous nos bons pasteurs oppositionnels de s'insurger, Mitterrand en tête, lui qui a été grand chef du ministère de l'Intérieur, donc patron à part entière de cette police supra-structurée par des maqueurs, racketteurs, tueurs, mouchards, espions et contre-espions, groupes d'action, réseaux mixtes et autre bétail.

Les tueurs aux mains propres

On nous parle de polices parallèles, de réseaux incontrôlés, de voyous repentants ou repentis, de bureaucraties occultes, de fonds secrets, et tous nos bons pasteurs oppositionnels de s'insurger, Mitterrand en tête, lui qui a été grand chef du ministère de l'Intérieur, donc patron à part entière de cette police supra-structurée par des maqueurs, racketteurs, tueurs, mouchards, espions et contre-espions, groupes d'action, réseaux mixtes et autre bétail.

Il est évident que depuis que le monde est monde, il n'est pas de privilèges sans un moyen honorable où non de les garantir. Tout l'arsenal du Droit n'a fait, au cours des siècles, qu'essayer de camoufler cette barbarie évidente en institutions. Il n'en est pas moins évident que cet état de fait, légitime et justifié par tous les intérêts supérieurs, est resté barbare, et que cette barbarie est la condition même de l'Etat policé.

DISTRIBUTION DIRECTE

Toutes les fois que pour obtenir un objet il est nécessaire d'en donner un autre en échange, il s'opère un marché. Peu importe que le prix soit taxé ou librement débattu, que l'étalon employé soit d'une valeur relative constante, comme l'or, ou qu'il soit d'une valeur provisoire, comme certains bons ou tickets.

Le pouvoir de répression demande à être centralisé, concentré entre les mains de quelques-uns. Ces quelques-uns s'érigent en gouvernement, usant et abusant de leur pouvoir, ainsi qu'il a été démontré par Montesquieu. On s'aperçoit comment un petit détail dans l'organisation publique conduit à des conséquences graves pour le bon fonctionnement de celle-ci.

UNE SUPERCHERIE

Lorsque nous affirmons que la lutte des classes, antagonisme irréductible des aspirations capitalistes et prolétariennes, ne trouvera sa fin que dans la révolution sociale, la suppression des classes et l'égalité économique et sociale, on nous répond parfois en opposant à l'idéal égalitaire les différences entre individus, les inégalités qu'ils peuvent présenter les uns par rapport aux autres, et l'on soutient, à partir de là, la nécessité d'une hiérarchie dans les rapports entre individus.

Ceux qui soutiennent cette thèse sont les mêmes que ceux qui voudraient faire admettre, contre toute objectivité, qu'il existe un ordre pré-établi qu'il serait vain de vouloir modifier et qu'une fois pour toutes il est entendu que la société aura toujours ses riches et ses pauvres, ses privilégiés et ses esclaves. Ce sont aussi ceux qui affirment qu'un Noir aura toujours quelques siècles de retard sur un Blanc.

Mais cette différence entre individus, cette prétendue supériorité des uns qu'on veut nous présenter comme naturelle, n'est rien d'autre, en réalité, qu'une supercherie. Car affirmer ces différences « naturelles et éternelles » revient à ne pas tenir compte des conditions objectives qui déterminent la formation de la personnalité et de ses capacités. Et précisément, les rapports de production sont l'un des éléments essentiels qui font que les uns sont maîtres et les autres esclaves, les uns cultivés et les autres démunis de toute richesse intellectuelle parce qu'ils n'ont pas eu la possibilité de l'acquérir à cause de leur position sociale.

Ainsi, les partisans de l'« ordre naturel des choses » justifient l'inégalité sociale, ressentie comme une injustice, par des élucubrations de théoricien sans se rendre compte, ou vouloir l'avouer, qu'objectivement les inégalités qu'ils considèrent comme « distribuées » par une justice (encore naturelle) ne sont rien d'autres que les conséquences des rapports de production de cet ordre de choses qu'ils considèrent comme invariable et éternel. C'est résoudre le problème en posant d'abord un théorème tout

fait et en consultant ensuite l'énoncé. Or, nos métaphysiciens sont tellement persuadés de la justesse de leurs vues (et pour cause) qu'ils oublient que les différences entre individus ne peuvent être que factices dans la société actuelle puisque les conditions, au départ, sont elles-mêmes différentes d'un individu à l'autre.

Tout au contraire, l'égalité économique et sociale réalisera les conditions, identiques pour tous au départ, dans lesquelles pourront véritablement apparaître les différences réelles de capacités en dehors de toute notion de supériorité hiérarchique qui fausserait encore les rapports.

Aussi, à ceux qui nous déclarent que nos systèmes socialistes « utopiques » ne sauraient être possibles sans une transformation complète de cette mystérieuse « nature humaine » dont ils se réclament, nous répondons : nous n'entendons pas toucher à votre sacro-sainte nature, mais nous sommes bien décidés, par contre, à bouleverser de fond en comble les rapports de production et à instaurer l'économie rationnelle qui permettra à toutes les facultés individuelles de se développer librement pour le plus grand bien de chacun, et qui permettra l'essor collectif vers toujours plus de connaissances et de bien-être.

SEVY

J. S. R. - C. N. T.
JEUNESSES SYNDICALISTES
REVOLUTIONNAIRES
CONFEDERATION NATIONALE
DU TRAVAIL
Communiqué

Les Jeunes syndicalistes révolutionnaires sont en voie de réorganisation pour la Région parisienne. Un bureau provisoire sera incessamment nommé.

Réunions et permanences : Le jeudi à 20 h. 30, au siège de la C.N.T., 39 rue de la Tour-d'Auvergne, Paris-9^e, téléphone TRU. 78-64.

Les camarades qui désirent créer des groupes J.S.R. en province sont priés de se mettre en relation avec nous pour recevoir du matériel et toute l'aide nécessaire, en écrivant à Jeunes Syndicalistes Révolutionnaires, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris-9^e.

SEVY

ANTENA

HA SIDO DETENIDO EL HERMANO DEL PROFESOR AJURIAGUERRA

PARIS (OPE). — La prensa informa haber sido detenido en Bilbao el ingeniero industrial don Juan de Ajuriaguerra. Se trata del hermano del eminente profesor alenista, director de la Clínica psiquiátrica «El Alro» de Ginebra en la que lleva a cabo una labor altamente meritoria reconocida por los periódicos. El ingeniero detenido es considerado como una verdadera autoridad en su profesión.

CONFLICTO OBRERO EN LA NAVAL

BILBAO (OPE). — El día 5 de enero, en el departamento de Reparaciones Navales y Ferrovias de la Sociedad Española de Construcción Naval de Sestao, los maestros de los talleres se negaron a trabajar horas extraordinarias, por considerar que la prima que se les abona no corresponde a su categoría, dándose el caso de que los oficiales de primera y varios de segunda cobran hasta el doble de prima que ellos.

Los maestros dieron cuenta hace un año de esta anomalía ante los Ingenieros de sus respectivos departamentos, los cuales prometieron trasladar la queja a la Dirección y comunicar el resultado de su gestión. Como ha transcurrido un año sin que la demanda fuera atendida, los maestros adoptaron la actitud referida.

Ha habido nuevamente promesa de respuesta, y esto ha bastado para que todos los maestros, excepto los del Taller de Maquinaria, hayan cesado en su actitud de protesta.

Los del referido taller afirman, por el contrario, que no cambiarán de actitud mientras no figure en la nómina el aumento de la prima.

PAU CASALS

GINEBRA (OPE). — Con motivo del 89 aniversario de este eminente violoncelista y compositor catalán «La Tribune de Genève» ha citado algunas de las más destacadas facetas de su vida como músico y como hombre de convicciones firmemente democráticas, poniendo también de relieve su desinterés ya que ha dado muchos conciertos con fines benéficos. Ilustra el artículo una fotografía del maestro a dos columnas.

LAS PUERTAS CERRADAS PARA UN «SINDICALISTA»

FRANCFORT (OPE). — El boletín «Servicio de Prensa» de Frankfurt (Alemania Occidental), informa en un despacho de Washington que una carta oficial de la AFL-CIO ha precisado la actitud observada por esta organización durante la visita a los Estados Unidos del jefe de los sindicalistas españoles y ministro secretario del Movimiento, señor Solís. Intentó éste por diversos medios entretenerse con los dirigentes sindicales norteamericanos, pero la AFL-CIO rehusó toda suerte de contactos con él.

«Mientras Solís y Franco —decía la carta— buscan entablar contactos con los sindicalistas libres del mundo, van deteniendo a los trabajadores españoles que están en contacto con los dirigentes sindicales libres de otros países.»

HASTA EL POLKLORE ES DELICTIVO!

BILBAO (OPE). — Ha tenido lugar el traslado de la Audiencia a la cárcel de Larriaga de ocho jóvenes patriotas vascos entre los cuales figuran Iñaki de Rentería, Julien de Rentería, Jon de Arrarte, Unai de Gasteñu, y Euzkiren, acusados de organizar en Murgueta fiestas de carácter folklórico. Euzkiren había sido objeto de malos tratos por parte de las fuerzas que le detuvieron. Al tratar de obtener certificados médicos respecto de los malos tratos, les fue negada la autorización basándose en que no eran de gravedad. En el momento de ser sacados de la Audiencia —que coincidió con la salida de los cines— se formó una manifestación de simpatía en favor de los detenidos, sin que hubiese de intervenir la fuerza.

LA FIGAROSA ANTIFRANQUISTA (1)

Plegaria conciliar del cardenal Octaviani.

Virgen Santísima: Pues que fieles Vos, Nuestra Señora de las Batallas, la que con vuestra celestial protección, asegurasteis al general Franco sus grandes victorias, dignaos completar ahora, oh misericordiosísima Señora, vuestra caritativa obra, concediendo lo antes posible al glorioso Caudillo el eterno reposo que todos le deseamos, y al pueblo español la paz y la libertad de que gozan tantos otros pueblos menos piadosos, aunque más felices.

Os lo pedimos encarecidamente, por la sangre preciosísima de vuestro hijo y Señor nuestro.

En el nombre del Padre, y del Hijo y del Espíritu Santo, Amén.

Venticinco días de indulgencia plenaria a todo el que la recite con devoción.

24 de diciembre del 1966, aniversario del nacimiento del Señor.

(1) Lo que nuestro corresponsal añade: «Este círculo por España. Aunque vd. sea ateo, recé muchas veces esta plegaria, con devoción, y que Dios la oiga! No se pierda tantas indulgencias.»

MURIO EL CENETISTA LUCH ALBERDI

PARIS (OPE). —Francisco Luch Alberdi, viejo miembro de la Confederación Nacional del Trabajo, que desde

hace muchos años formaba parte de la pequeña colonia de refugiados vascos de París, fue enterrado el 20 de enero en el cementerio de Thiais de esta capital.

Luch Alberdi, combatiente de la guerra de Euzkadi, preso y nuevamente combatiente en la guerra mundial, era una persona muy estimada en la colonia vasca de París. Muchos viejos amigos lo acompañaron a su última morada, y recordarán siempre con simpatía al amigo de tantas penas y esperanzas vividas juntos.

Descanse en paz el eibararra Luch Alberdi.

PROHIBICION SEGUIDA DE ADHESION

MADRID. — El Gobierno franquista no permitió que el profesor López Aranguren al salir para el extranjero, pronunciara hace quince días la conferencia que tenía preparada. Pero no pudo prohibir que se celebrara un banquete de despedida al cual asistieron 250 personas, entre ellas algunas representaciones extranjeras muy calificadas.

EL GOBIERNO DE LA REPUBLICA SENALA:

PARIS. — «El Gobierno de la República Española en el exilio hace responsable al general Franco de los daños que la vida y la salud de los ciudadanos de la provincia de Almería puedan sufrir con ocasión de la pérdida de una bomba atómica por los norteamericanos, puesto que el pacto de España con los Estados Unidos, en cuyos problemas y contenido no entramos, es un compromiso del régimen franquista que no ha sido aprobado por el pueblo, como oportunamente denunciarnos.»

Area Mundial

LOS SUCESES DEL LIMBOURG BELGA

Es uno de los dramas de nuestros tiempos: El carbón, de primerísima necesidad industrial durante un siglo, va siendo remplazado por la hulla blanca, los petróleos y sucedáneos de los mismos. En Francia el cierre de minas ha causado serias preocupaciones, de cálculo en unos, tumultuosas en otros, según la colocación social de las personas afectadas.

Tratándose de una profesión ingrata y sumamente peligrosa, parece lógico desear que el propósito de eliminación de la misma se cumpla. ¡Ah!, pero va en ello el pan de miles de familias, de centenares de miles de personas que viven del «pan negro», sin el cual no prevén desarrollo ni siquiera subsistencia personales. La condición social mantiene acantonada a las familias mineras, y gozando sus componentes de los mismos derechos ciudadanos que el potentado no se pueden desplazar de aquí para allá con la misma facilidad que el rico con su cédula de primer contribuyente. El trabajador suele vivir al día, y un parón cualquiera en el trabajo desarraga absolutamente su siempre comprometida economía. Si se suspende el trabajo definitivamente, entonces el conflicto que se le presenta es insoluble. La miseria, siempre al acecho del desheredado, no tarda ni pocas semanas en llamar, escarotamente, a las puertas humildes.

«¡Huir del pozo! ¡Qué más quisieran los mineros! Abandonar la seguridad, la dureza, la profundidad negra del interior de la tierra, alejarse de la vecindad, siempre inmediata, de la muerte por grisú o derrumbamientos imprevisos. Ninguna madre, nin-

na esposa, ningún hijo ven con agrado que el hombre, los hombres de la familia, descendian al pozo carbonero o metalúrgico; ningún familiar de pescador desea ver desaparecer al deducido querido mar adentro para recoger la plata viviente que exige, a veces, el precio de la existencia de quien la coge. Pero el minero, el pescador... y el albañil, y tantos otros profesionales del peligro!, descendian al fondo, desafiando las olas, suben al andamio tantas veces trágico, aspiran miasmas en producciones químicas, donde morir en el intento paradójico de ganarse la vida.

Recientemente les ha tocado el turno a los ennegrecidos de la comarca minera Watercheil (Bélgica), de abandonar definitivamente el trabajo. Se terminó el pan negro sin que lo hubieran expuestas por la empresa, no pueden interesar a los ya ex asalaridados, pues al padre que ha visto el espectro del hambre en su hogar no hay sutileza fiduciaria que le convenga. Cierta que interviene las promesas: readaptación profesional, subsidios transitorios, primas de desocupación, pero todo ello es nada; a lo sumo, pallativos que no apanan la situación de los afectados. En consecuencia, los despedidos se reúnen, razonan, y ante la impotencia proletaria de hallar una solución en este mundo de la burguesía, se desesperan, se exasperan, y salen a la calle a derribar faroles, coches, árboles, policías, y cuanto obstáculo se les opone para desahogar su rabia por una situación de menudillos siendo dignos trabajadores; para manifestar su pronto contra el sistema social que los explota, acocota y humilla sin consideración humana. El negocio es el negocio. Pero, ¿y la vida propia, y la existencia de los hijos?

Eso proclaman las faces airadas de los mineros cuando salen a derribar o incendiar cosas en la calle, donde concurre también la fuerza protectora de los magnates de la Industria, de la Banca y Bolsa, del Estado ciego y sordo que defiende todo lo que no sean igualdades. Y claro: los soldados del capitalismo advierten, suenan clarines, agotan los gases lacrimógenos, disparan al aire, y luego contra las personas. Hay dos obreros muertos en una región minera de Bélgica, varios heridos, y muchos detenidos.

Un suceso más que el tiempo borrará y que los trabajadores afectados superarán, cada uno con sus rabias, sus penas, y sus inconvenientes de prisión o traslado. Mientras tanto, el sindicalismo europeo, colaborador, sigue progresando.

CAMARA DE REPOSO

Se nos acude escoger un tema extraño: la comedia envoltente como reposo inesperado. Así, como en la novelita antigua.

Nos sugiere el propósito el óbito de un cómic bien conocido: Buster Keaton. ¿El cineasta? Sí, el cineista.

No es serio quien desprecia a un payaso con arte. No es noble menospreciar al «clown» que arranca sonrisas, y risas, con las que calmar traspagos y preocupaciones ajenos. ¿La paga? Maldita sea, maldito el dinero que pretende mediatizar, empujar los fervores humanistas. El dinero no compensa nada por ser, su misión, corromperlo todo.

Un Charlot es un compendio de psicología y de sociología. No porque nosotros manoseemos y voceemos la (social) a cada momento y en reunión, nes innumerables, estamos más dotados en un tema que dramatizamos, y que los cómicos escogidos, alegrándolo al parecer, profundizan gráficamente más que nosotros. Hacer reír en situaciones deprimentes, de miseria permanente, es más meritorio que salir al arroyo especulando rabias y agrediendo los espacios con vocablos alisonantes y detonantes. Burla burlesco, Charlot, Pampinas, y demás

sucesores del gran Max Linder, mimarizar, ridiculizar y desacerditan a las instituciones autoritarias y dierísticas, creando un sentimiento de desgracia estatal que nosotros, torpemente, desaprovechamos por enamoramiento de nosotros mismos, por considerarnos únicos en el problema, o propietarios del tema social, que no queremos ceder al circo, a pesar de que, con nuestros humanismos, con nuestros desprendimientos, nos convertimos automáticamente en pequeños Max, o Charles, o Buster reales. Es un fenómeno, éste, que antiguamente reparamos en un Ramón catalán, charlotista de corazón y conducta, antes que Charlot tuviera eco en la pantalla.

¿Y cuántos, anarquistas, sindicalistas y socialistas en el pensar y el sentir, hemos podido ser equiparados a ese Ramón, a ese precoz charlotista, a ese de la acción sin circo y sin público, reducido al estrecho estrecho de las amistades, de sus afinidades en humanismo... sociológico!

Desaguiar, acarcomar el físico por una causa noble, no es grato como si lo es el donoso arte de los cómicos coincidentes con nuestras nobles aspiraciones. El revolucionario descabellado causa recelo, incluso pánico a las gentes posibles para una idea, al revés del charlotismo, del «pamplínismo», simples y humildes dentro de su grandeza humanista.

Y, además, ¿es que los luchadores no nos hemos dado pausas, o respiros, o tomas de aliento presenciando cne sano, artes plásticas inundándonos de belleza por los ojos, alres amplios y coloridos de Naturaleza, u oido música elevada y arrullos de poetas, y gratos y útiles filosofemas a lo Gener, y dramáticos escénicos de Galdós, Guimerá, Ibsen, y costumbristas como Florencio Sánchez, Ghirardo, Rusñol y otros? ¿O es que la excelentísima literatura sin marchamo confederal la hemos, por desventura, desaprovechado?

No, ni en sueños. En gusto, en enriquecimiento de nuestra moral tan descuidada —salvo excepciones— por la escuela española, nadie ha realizado un esfuerzo tan voluntarioso como considerable cual nosotros, entes de conducta en verdad polifacética. Por esto, en la dureza del combate, hemos agradecido los rasgos de belleza artística, el vocablo en destello, el gesto aparentemente banal que entraña mucha filosofía.

Por ello la muerte de un payaso querido, no importa como se llame, nos ha sumido, por unos minutos, en una quietud de tristeza.

OPINIONES

No es solo el

Lo que importa suprimir es la dictadura. Todas las dictaduras. Lo que importa sobre todo suprimir son las causas que las producen; sin éstas, no existiría el dictador. ¿Y cuáles son las causas? Ya lo dijo La Botie hace más de cuatro siglos: La servidumbre voluntaria.

Así, pues, no es solo el dictador lo que hay que combatir, ya que éste puede ser cambiado, es el principio mismo de toda dictadura. No es cuestión de reemplazarla solamente cambiando las formas. Por ejemplo, reemplazándola por la democracia. La democracia no es más que el principio de autoridad, de la idea del Estado y de la tiranía, extendida al infinito. La dictadura de la democracia equivale a la dictadura del proletariado, lo que se llama el gobierno de la mayoría del pueblo, o sea, la dictadura del pueblo soberano, el sufragio llamado universal que se impone a todos, sin excepción. Es el sistema que dispone de la libertad de todos para medirla y para repartirla, lo que equivale a suprimirla. La dictadura de los más sobre los menos es la servidumbre voluntaria. Uno sobre mil o mil sobre uno, es todo lo mismo. ¿Por qué razón se haría más admisible una injusticia cometida por mil contra uno?

La división es indivisible, y la poder es la simiente de la libertad. Así, pues, la dictadura y la libertad son incompatibles. Un dictador, un gobernante cualquiera, solamente puede servir para demostrar la necesidad que hay en destruir todo principio de autoridad. Se deduce así de lo que hemos dicho, que no se trata del proceso de una sola forma de autoridad, sino de su principio mismo: religiosa, política, económica, cultural, artística, etc.

Un error consiste en darle a la lucha contra el tirano, como se ve, un carácter personal. Acabáramos de descubrir un buen dictador (¡qué paradoja!) o un dictador menos malo, y acabaríamos, como es natural, por admitir el principio de autoridad, a condición que ésta fuera menos mala. Es decir, el medio más seguro para perpetuarla. Ese fue siempre el caso corriente, que mientras se suprimía el tirano seguía ejerciéndose la tiranía disfrazada con la tesis pelúcida del derecho ilimitado del pueblo para gobernar. ¡La tiranía de la opinión pública es la máquina de opresión, la más despotica, fabricada por el Estado moderno!

Se habla a menudo de la democracia como si fuera una idea que tiende a liberar al hombre. Si la llamada dictadura del proletariado fuera verdaderamente del proletariado, y no sobre el proletariado, el daño sería

de un país serían todos funcionarios, aún mayor, puesto que los habitantes representativos de dicha dictadura, cuya autoridad o su ejercicio se extendiera, para imponer el orden, hasta el último de los ciudadanos. (El buen ciudadano es el que sirve bien al Estado.) Y el Estado no se puede concebir sin dominación y sin servidumbre, puesto que es el amo absoluto. Afrármolos así, que la omnipotencia de las mayorías es una forma de dictadura, y un error considerar que la autoridad es un principio contrario al de la democracia.

«El dolor que un pueblo pueda sentir por la muerte del tirano, debe cambiarse por la alegría de la muerte de la tiranía, y no resucitarla por la fuerza de la piedad y la virtud de la sangre hasta el punto de crearla inocente.»

Una concepción mesiánica hace del dictador un superhombre, un ser en principio infalible. Los hechos ahí están para demostrarnos que un hombre es siempre nada más que un hombre, y que es peligroso deificarlo si se quiere mantener el valor de la idea de libertad. No es el tirano, el solo, que ordena las represiones, son todos aquellos que están a su alrededor, que se hacen sus cómplices y lo incitan para que sean más crueles si cabe. Tiranía de la cual sacan éstos su provecho.

La reforma del hombre es, pues, la condición de la reforma de las constituciones. Todo el esfuerzo de la evolución está quizá en el desarrollo de las cualidades morales de los hombres rebeldes que se evaden con osadía de la moral gregaria. La independencia del juicio individual, he ahí sobre esta fuerza que se puede contar para conducir, con la descomposición gradual de todo sistema y creencias dogmáticas, a la ausencia final de la religión y de la autoridad.

Las transformaciones de las costumbres y de las ideas, jamás se hacen de repente. Los más grandes cambios de la vida social se producen insensiblemente y solamente se ven a distancia. A veces, los que las atraviesan no las sospechan. Si las influencias mesológicas modelan al hombre, en cambio, el hombre por su voluntad y su acción puede resistir al medio y modificarlo. No se puede hacer la transformación material antes que la idea. Esta es la que puede destruir la causa de la iniquidad social.

El pueblo no sufre de la dictadura política, solamente se preocupa de poder comer y divertirse. ¿Su sueño? El bienestar. ¿Su grito? Mejoras materiales. «Panem et circenses». Por eso existen y persisten tantas dictaduras. El dictador solo, no sería nada si lo que hace la dictadura posible: la servidumbre voluntaria.

Es menester subordinar la cuestión del vientre a la cuestión de las ideas. La verdad, dura o no, hay que mirarla cara a cara. El que quiera mejorar la organización de sus contemporáneos, más que lo permitan el estado de sus conocimientos, fracasará necesariamente en su empresa. Es por eso que el aporte de las revoluciones, lo que más han traído son promesas.

La justicia, la fraternidad, la libertad, son viejos sentimientos que habrá que resucitar, porque para el pueblo de hoy lo que cuenta, ya los hemos dicho, es la satisfacción de su apetito. Un nuevo estado de espíritu y no leyes, he aquí lo que necesita el mundo nuevo. Y para este mundo

Antenio

LA GRAN DESILUSION

(Viene de la página 4.)

los restaurantes, los teatros y la ópera, los que comparten las tribunas donde se exhibe el «jefe»; los que llenan los grandes sanatorios, los que viven con espléndidos abrigos de pieles a sus mujeres y a sus hijos. En una palabra, son la nueva casta de señores que ha sustituido a la derrocada burguesía.

Después de leer estos libros queda el alma presa de amargura y expectación. La consideración hacia los protagonistas dentro de cuya piel no quisieramos encontrarnos. La frustración de la revolución rusa representa un cambio de tiranos donde el vicio campea y el ideal se baña en sangre de explotados. Por fortuna todavía quedan en el mundo algunos órganos de expresión que pueden divulgar la palabra escrita para lanzar al rostro de los verdugos sus depravaciones. Y bajo este aspecto, sin que el olvido cubra con manto funerario los martirios en las personas físicas y las almas nobles, viene al recuerdo el engaño de tanto hombre que deambula por el mundo, como escondido, silencioso, huyendo de este infierno terrenal, que es el instrumento de la dictadura.

El doblemente doloroso atravesar tanto acontecimiento, intervenir en tanto episodio para encontrarse al final en la encrucijada de un destino incierto, con el alma flagelada y el corazón en pedazos. Si no quedara en pie, y desafiante y siempre inmaculado principio de la libertad, infinito sería el número de suicidas. Si fuera borrada de la tierra esta concepción de entendimiento entre los hombres, en libre acción y determinación, la vida carecería de sentido. En cuanto concierne al comunismo estatal, los cargos aplicados por estos fiscales acusadores son tiros a la bariagra y de tal volumen que no podrán ser levantados.

Si hemos de dar fe al concepto de la idiosincrasia del elemento español como definición de un carácter que reacciona al unisono de la injusticia, aquí existe una prueba fehaciente. Es verdad que también en España hoy la encarnación del totalitarismo se mantiene sobre los cráneos de un millón de españoles y se alimenta con el sangre de 28 millones de habitantes que experimentan las más refinadas torturas administradas por los regimenes nazis y soviéticos con carta de ciudadanía democrática. Confiamos, sin embargo, en que la hora de la liberación llegará también para los hijos de esa nación desventurada que descubrió mundos, formó caracteres y fue portadora de la civilización a todos los extremos de la tierra.

Los documentos que tenemos bajo nuestros ojos humedecidos, aunque el camino está obstruido momentáneamente por montañas de afilados pedernales, así lo confirman. Porque constituyen un examen de conciencia, precursor de una nueva actividad. Si la ruta fue equivocada hasta aquí, la de la libertad, que se reconienza, es la que nos llevará al triunfo.

Quintana quedó aislado, o refugiado en la vida interior privativa de los idealistas. Han transcurrido unos años, y la enfermedad, junto con la tristeza del ambiente, lo han vencido. Ignoramos si la cura se ha venido del extinto tirando de los zapatos. Porque los sac... cerdotes no suelen ser transientes como los alcaldes ocasionales.

DISCOBOLO

España al día

LAS PELICULAS Y SU EXPLOTACION

139.600.000 pesetas, que son recursos de la acción económica y social.

MADRID (OPE). — Con fecha 1 de enero de 1965 en los territorios del Estado español había 9.221 cinematógrafos. De ellos sólo funcionaban 7.257. Los restantes estaban parados temporalmente o cerrados con carácter definitivo. Desde el 1 de enero al 30 de junio, la recaudación bruta ascendió a 2.319 millones de pesetas. La explotación de películas españolas rindió 461 millones con 162.947 entradas. La extranjera 1.858 millones con 491.653.

Durante el mismo periodo de tiempo lo gastado en los cines supuso el 0,74 por ciento de la renta nacional y se cree que lo de todo el año habrá sido de 1,50 por ciento.

Se ha observado que el cinematográfico interesa más en Madrid que en la capital de Cataluña. Aquí, con una renta media de 26.690 pesetas «per cápita», se gastaron 178 pesetas. Los barceloneses, con renta superior a los madrileños solo gastaron 149 por semestre e individuo.

LA COMIDA DE LAS FIERAS

MADRID. — Tomando los datos de la documentación oficial de la Comisión Permanente del Congreso Sindical, escribe «Actualidad Económica»: «El presupuesto para 1966, por un importe de 4.888 millones de pesetas, representa un aumento del 8 por 100 con relación al del año anterior.

«El importe de cuota sindical se prevé para 1966 en 2.525 millones de pesetas con un aumento de 165 millones, es decir, de 6,9 por 100 sobre el importe de 1965.

«Los demás recursos responden, entre otros, a la cuota sindical de trabajadores autónomos, por 160 millones de pesetas; recursos de la Obra Sindical de Colonización, por 37.300.000 pesetas; de la Obra Sindical de Educación y Descanso por 111.700.000; por los conciertos de asistencia de la Obra «18 de Julio», 931.600.000; de la Obra de Formación Profesional, 375 millones; de la Obra Sindical del Hogar, por 72 millones, y de la Obra Sindical de Previsión Social 6 millones por la gestión de la Mutualidad de Previsión Agraria. Además de esto,

MANIFESTACION ANTINUCLEAR

MADRID. — A los gritos de «yanquis criminales» y «no más bases atómicas» se tuvo lugar una manifestación nutrida por más de mil obreros y estudiantes en el paseo de la Castellana. La policía ha intervenido con la carencia de amabilidad en ella característica. Por otra parte, con las firmas de 5.500 ciudadanos ha sido librado un pliego a varios ministros solicitando la eliminación de las citadas bases atómicas.

LA FARSA DE LA LIBERACION DE LA PRENSA

MADRID. — Quinientos intelectuales españoles radicados en Madrid y Barcelona han escrito al presidente de la comisión informadora de las Cortes que el proyecto de ley sobre la Prensa en vías de aprobación es insuficiente, dejando a España muy atrás con respecto a los países evolucionados.

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRENSA». —Recordamos que una vez aparecido este libro costará 11 P., máxime habiendo sido aumentado de 250 a 280 páginas, con fotografía «hors-texte». El precio de 10 P. está reservado a los suscriptores que se anticipen a la aparición del libro.

Aportaciones últimamente registradas: E. Roig, París; M. Alcón, México; F. Durán, Lozère; R. N. B., Nueva York; Villagrana, Eysines; J. Palau, Pithiviers; J. G. Paris; F. X., París; J. Gené, México.

POR QUE EMIGRAN LOS MARINOS MERCANTES

BRUSELAS (OPE). — Como anillo al dedo que viene al dedo después del naufragio del buque bibiano «Monte Palomares», que tantas víctimas a costado, publica la revista «Libertad» de Bruselas, una información tomada de «cartas de marinos» publicadas en la revista «UOMM», de la Unión de Oficiales de la Marina Mercante, en la que se señala que los marinos mercantes abandonan los barcos españoles porque se come muy mal en ellos, los medios de salvamento en las costas españolas son deplorables, se viaja en barcos vetustos que no ofrecen ninguna seguridad, las viudas y los huérfanos de los que fallecen en naufragios quedan abandonados, y lo que es peor, «hay naufragios que muchos marinos llamaríamos criminales—dice una de las cartas—, pues a nuestro entender es criminal el accidente que sufre un buque cuando se ha hecho a la mar sin cumplir los debidos requisitos de seguridad. El armador pierde el buque viejo y gana un seguro que le paga mucho más el valor del buque para el desguace. Y cuando terminan sus estudios los alumnos de la escuela de Náutica no ganan ni el tan cacareado mínimo de 60 pesetas. Por eso la gente joven se marcha en masa. 6.500 marinos españoles navegan actualmente en barcos escandinavos.»

LIBRO INTERESANTE

Disponemos de unos cuantos ejemplares de «La Société Murante et l'Anarchie», de Jean Grave, al precio excepcional de 4 F en esta Administración.

Desde que el hombre se ingenió el disco, desde rueda delante de su ingeniero. Así, al hombre la rueda no le pasa por encima.

Pero lo vence la curva del tiempo. Cronos es implacable con los seres vivos, y, por la regla, murientes.

El que ahora nos sume en abandono es Antonio Quintana. ¿Quién fue Quintana?, puede preguntarse. Pues una institución antifrancquista y cenetista de Capellades.

Se ignora también Capellades. Es posible. Uno no puede estar enterado de todo. Capellades es un reparo del silencio, un magnífico óbito del turismo, una transición entre la Vinya y el Trigo, una máxura de campo y montaña, todo en perfume de sol y amor del surco. Capellades es montaña (manantiales) de agua, con el plan balsámico, una gran arboleda con fuente (la Cuitora), el abismo mágico de Capellá, cuna del omnipotente, el gran tajo del Anota con rumbos de turbinas seculares dando vida y entraña a «molinos paperosos», o casas con quinientas venanas que dan al aire encargo de secar millares de manojos de papel aborrido.

«Se comprende la panorámica? Pues en ella tuvo sede el comité de la Federación Nacional de Obreros Papeleseros de España durante la I Internacional, con sus docenas de anarquistas, con más de veinte de ellos que salieron encierro en Barcelona a raíz del malvado proceso de Cambios pedantes. Quintana, con la docena de impresionables del lugar, se pasó décadas y décadas en comités y riesgos.

Bototestado, lo recordamos andador de cuatro horas diarias para sacar el pan de su familia de las curtidoras de la capital del distrito. Irreflexivamente era invulnerable; no hubo cara capaz de arrebatarle. Para ningún acto trascendente de su vida pisó losa de tiempo. Ni siquiera para incendiarlo.

Durante la guerra tuvo un dolor por engaño dado a una hija suya por un «acompañero». Una esposa que las personas buenas no merecen. El vendaval de la derrota lo trasladó a Francia con su fiel acompañante, con la pena de los hijos quedados allá. Una hija pasó a este país para casarse, mientras la madre se sentía en próximo y fatal desenlace. ¿Por qué no morir, pues, ven casosa? Abraza a los demás hijos y «terminarla». Corriente, Antonio lo siguió. Abrazó a los deudos y la madre murió como pensado. A los dos días del regreso a Capellades.

Quintana se afirmó anticlerical como siempre, y en pleno régimen franquista consiguió entrar a su buena compañera sin ceremonias religiosas. Cierta que al alcalde la ocurrencia le costó la vara. A otros una simple condescendencia les costó la vida.

Quintana quedó aislado, o refugiado en la vida interior privativa de los idealistas. Han transcurrido unos años, y la enfermedad, junto con la tristeza del ambiente, lo han vencido. Ignoramos si la cura se ha venido del extinto tirando de los zapatos. Porque los sac... cerdotes no suelen ser transientes como los alcaldes ocasionales.

Quintana se afirmó anticlerical como siempre, y en pleno régimen franquista consiguió entrar a su buena compañera sin ceremonias religiosas. Cierta que al alcalde la ocurrencia le costó la vara. A otros una simple condescendencia les costó la vida.

Quintana quedó aislado, o refugiado en la vida interior privativa de los idealistas. Han transcurrido unos años, y la enfermedad, junto con la tristeza del ambiente, lo han vencido. Ignoramos si la cura se ha venido del extinto tirando de los zapatos. Porque los sac... cerdotes no suelen ser transientes como los alcaldes ocasionales.

Quintana se afirmó anticlerical como siempre, y en pleno régimen franquista consiguió entrar a su buena compañera sin ceremonias religiosas. Cierta que al alcalde la ocurrencia le costó la vara. A otros una simple condescendencia les costó la vida.

Quintana quedó aislado, o refugiado en la vida interior privativa de los idealistas. Han transcurrido unos años, y la enfermedad, junto con la tristeza del ambiente, lo han vencido. Ignoramos si la cura se ha venido del extinto tirando de los zapatos. Porque los sac... cerdotes no suelen ser transientes como los alcaldes ocasionales.

Quintana se afirmó anticlerical como siempre, y en pleno régimen franquista consiguió entrar a su buena compañera sin ceremonias religiosas. Cierta que al alcalde la ocurrencia le costó la vara. A otros una simple condescendencia les costó la vida.

Quintana quedó aislado, o refugiado en la vida interior privativa de los idealistas. Han transcurrido unos años, y la enfermedad, junto con la tristeza del ambiente, lo han vencido. Ignoramos si la cura se ha venido del extinto tirando de los zapatos. Porque los sac... cerdotes no suelen ser transientes como los alcaldes ocasionales.

Quintana se afirmó anticlerical como siempre, y en pleno régimen franquista consiguió entrar a su buena compañera sin ceremonias religiosas. Cierta que al alcalde la ocurrencia le costó la vara. A otros una simple condescendencia les costó la vida.

DISCOBOLO

CAMPIO CARPIO

JAIME BALIUS Beau Séjour. Hyères (Var).

RIOJALTEÑAS

LOS ALPARGATEROS: sus necesidades y sus luchas

La industria de la fabricación de alpargatas a mano, tenía sus altas y sus bajas. Dependía de toda una serie de factores...

La presentación de mejoras era, pues, una cuestión bastante delicada, ya que había que tener en cuenta todos esos y otros motivos...

La tarea de un alpargatero podía ser corriente: dos docenas de pares de suelas o doble: cuatro docenas...

Corría que bastantes matrimonios trabajaban los dos de alpargateros, lo que podía permitir vivir un poco mejor...

La industria de la alpargata costaba a mano, y esto es lo que ha desaparecido (a cuantos nos ayudó el conserje durante la ocupación en Francia)...

Lo que mal o bien —quién es perfecto o qué cosa lo es?— se hizo y seguimos haciendo en el exilio es lo que correspondía y corresponde a un movimiento lanzado con sangre y lodo de la tierra que lo vio nacer...

Si entonces esa forma de lucha era nefasta para la clase trabajadora en su acción contra el capital, ninguna razón nueva hay por que nuestros Organización deje de pensar como entonces...

Si los tiempos aparentemente han cambiado, no así el afán de explotación de una burguesía que, si en el pasado, se dio a la tarea de buscar los medios para el rescate...

Tenemos el proyecto de editar algo dedicado a recoger los rasgos más salientes de su vida y aquellos documentos que puedan ilustrar sobre su aportación fecunda a la causa de los

La C.N.T. pierde otro hombre

MANUEL TORNER

La última vez que hablé contigo fue el miércoles 12 de enero. Te mentaría si te dijese que me habías parecido en iguales condiciones físicas que la semana anterior...

Además, tu voz no tenía tampoco la misma inflexión; lo que con mucha voluntad y muchos dolores decías, llegaba hasta mí tan débilmente que para comprenderme debía acercarme a tu cabecera...

Hablamos de un montón de cosas: del Pleno regional, del ambiente del hospital y, ¿por qué no?, de España, y de tu Alcolá del Cinca...

—¿Cuántos serán los que, al llegar esa día, se quedarán aquí! —Andrés Martínez no estará entre esos, si en vida se conserva —te respondí yo.

—Cuando con tus familiares me despedí de ti, estreché entre mis manos tu diestra esquelética y blanca, de dedos largos y nudosos.

—Hasta pronto, Torner, y recupera, que puedas alimentarte.

—No temas; eso corre de mi cuenta, que falta me hace.

En la cama, de una blancura inmaculada, quedabas tú, solo y menudito como una criatura inválida abandonada a su suerte...

—Cuatro días más tarde, en la fiebre del Pleno, un compañero me comunicó una noticia que no esperaba, ni deseaba:

—Torner falleció ayer...

No he querido acompañarte hasta tu última morada sin antes verte de nuevo.

—¿Qué chiquitino se te ha quedado el rostro estimado Manuel! Aunque mi marco es pequeña, ella sola bastaría para cubrirlo...

He quedado en suspenso ante lo que de ti quedaba... Hace una semana justa me hablabas, me sonreías, me mirabas; hoy permaneces ostinadamente concentrado en ti mismo...

Un empleado cualquiera de una cualquiera agencia de pompas fúnebres te ha cubierto la cabeza con el sudario blanco, ocultándola a mi vista; otros han cerrado tu ataúd, la última habitación que tendrás en este misero mundo...

El cementerio está cubierto de una espesa capa de nieve blanca, deslumbrantemente blanca (como blancas eran las sábanas del hospital y tus manos, y blancos tu rostro y el sudario).

Hace un frío espantoso. Mientras nosotros pisoteamos el suelo para desentumecernos, unos hombres armados de picos y de palas terminan su sepultura. Una vez acabada la tarea,

tu ataúd es llevado cerca de ella y descendido a sus profundidades.

Aquellos mismos hombres nos han distribuido unas flores que deberemos echar en la fosa, sobre la caja que te guarda; a mí me ha correspondido un clavel, un clavel grande y hermoso, rojo como una herida abierta.

Uno tras otro, en fila india, la comitiva de familiares tuyos y de compañeros y amigos se pone en marcha para rendirte el último tributo. Desde un montón de tierra, a tu «cabecera», dominándonos a nosotros y al paisaje de tumbas heladas, un compañero pronuncia unas palabras de despedida, que tú no oyes. Las flores van cayendo sobre ti, sin ruido; al llegar mi turno me doy cuenta que tu ataúd está inclinado, y pienso para mí —¿una deducción!— que tal vez te sea incómoda esta postura; mi hermoso clavel en sangre va a confundirse con el tapiz de flores que te cubre.

Un llanto desgarrador despierta al silencio de esta mansión agobiada de frío; tu hermana desahogada en lágrimas un dolor compartido por todos los presentes; hay ojos empañados y gargantas anudadas por la pena...

Mientras el coche se aleja, las primeras paletadas de tierra han empezado a caer sobre tu caja; pronto, sólo una suave protuberancia del lugar y tu nombre escrito en blanco sobre una madera pintada de negro señalarán tu definitiva residencia.

Así, de la misma forma, se ha truncado el curso de la vida de tantísimos libertarios españoles; así seguirá truncándose inexorablemente, con una regularidad implacable y sistemática de reloj. Uno tras otro, vamos despareciendo para siempre, dejando en tierra extraña no sólo el fruto de nuestro trabajo, no sólo el aliento de nuestras más caras aspiraciones, sino el cuerpo al que tanta tarea le esperaba en España.

—¿Salud, Manuel Torner! Descansa en paz, amigo y compañero. Para ti se terminaron las zozobras de nuestra vida errante, con sus luchas y decepciones. A nosotros, pues, de saber afrontar el destino.

Andrés MARTINEZ

F. L. DE TOULOUSE

COMUNICADOS

Tras un largo período de actividad militante, en forma de Asambleas en las cuales nos hemos dado por entero al estudio de los problemas propios de nuestra Organización, nos proponemos reemprender nuestras tradicionales actividades culturales y propagandísticas en forma de coloquios (dejados en suspenso al iniciar el estudio del O. del Día del Congreso últimamente celebrado en Montpellier), conferencias y charlas comentadas.

La naturaleza de esta actividad no es exclusivamente dedicada a los confederados afiliados a nuestra F. L., sino a todos los libertarios de Toulouse y Federaciones limítrofes. Los problemas que hayan de constituir los temas de este género de actos han de ser comunes a todos los hombres inquietos e interesados por que la C.N.T. divulgue y afirme sus ideas y sus puntos de vista alrededor de la actualidad española, en general, y militancia en particular; sin olvidar la propaganda proselitista que debe alcanzar muy particularmente a los trabajadores españoles expulsados por la miseria impuesta por el régimen de opresión fascista imperante en nuestro infortunado país.

El primer acto a celebrar consistirá en un Coloquio entre y para militantes de la C.N.T. de España en el Exilio. Próximamente indicaremos día, tema a tratar y el compañero que se encargará de desarrollar inicialmente el Coloquio sobre el cual se versará. Periódicamente iremos dando a conocer los actos que sucesivamente celebraremos y que ya constituyen nuestro programa de actividades por el año que acabamos de comenzar.

Esta F. L. invita a todos los militantes de la C.N.T. interesados en el pensar y sentir de los problemas fundamentales que la actualidad confederal comporta, a asistir al próximo Coloquio organizado por este Secretario y en conformidad con el plan cultural y propagandístico que nos proponemos desarrollar.

El tema inicial de este Coloquio será desarrollado por el compañero Santamaría, bajo el signo del Sindicalismo revolucionario múltiple o único. Dada la actualidad del tema esperamos la asistencia de todos los militantes de Toulouse y alrededores. El acto tendrá lugar en nuestro local social, Bourse du Travail, el sábado 12 de febrero a las 9 en punto de la noche.

El Secretariado Local

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opusculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las Ideas Libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.

Pídase a esta Administración o a la de «Espora» de Toulouse.

COMUNICADOS

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Paris: Berthe et Jacques, 10; Palancos de Creunes (M. et M.) 4; Jaime Casellas, 5; Pco. Gual, 5; Pradas, 5; F. L. de Drancy, 30; Francisco Cobo de Paris, 10; Francisco Galán de Paris, 3; Una compañera de Paris, 10; Criach, 5; Manent, 10; Loto de Italia, 30; Herrera de la Charité (Nièvre), 10; Ballabriga de Etampes, 13; Antonio Alonso de Villarmont (Doubs) 5; Soteras de Troyes, 10; R. Martin de Molhouse, 13; Manuel Edo de Pelissanne, 5; Vicente Maya de St. Etienne, 10.

REGIONAL CATALANA EN EXILIO

Agrupación Lyonesa

Por la presente se convoca a los militantes de dicha regional, a la reunión que tendrá lugar el día 20 de febrero a las 9 y media de la mañana, en la sala C.N.T. nº 1 del Palais du Travail, Place de la Liberation nº 9, en Villeurbanne.

Servicio de Librería

Table with 2 columns: Nuestras Ediciones and Francos. Lists various publications like 'Crónica de un revolucionario', 'Conversaciones Libertarias', etc.

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

Table with 2 columns: Author/Title and Price. Lists books like 'Francis Russell: L'Affaire Sacco-Vanzetti', 'Nicolas Stoinoff: Un centenaire burgeois vous parle', etc.

ADMINISTRATIVAS

—Luis Martín, La Rochelle, (Chte. Mme). De acuerdo con la tuya. Recibidos todos los libros indicados. Pagados «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-55.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

dictador lo que importa

nuevo, hay que transformar el que vivimos. Pero el progreso del hombre, en primer lugar, es en sí mismo que debe realizarse. Es por ahí, por el trabajo incansante de las ideas, que se preparan las revoluciones. Tanto tiempo como el pueblo permanezca sin ideas propias, pertenecerá a otros. Jamás le pertenecerá su soberanía y será siempre una bestia de carga.

—Redundamos. Más que matar al tirano, son las causas que lo producen las que hay que matar, levantando las masas a que comprendan que es la servidumbre voluntaria que hace la fuerza de aquél. Vemos alrededor nuestro un apelo de servidumbre, de fanatismo medioeval, de cobardía moral, toda esa funesta tendencia al servilismo, en la mayor parte del pueblo. Parece como si sólo estuviera hecho para la esclavitud, y eso es debido a la preponderancia del espíritu gregario y de rebato. Desde su infancia, se enseña, se ejercita el individuo en todo momento a cumplir un deber, se le enseña a conformar hacia ese fin, no sólo sus acciones, sino también sus pensamientos, sus sentimientos y sus impulsos. En cambio, cuando la voluntad de todos estuviera fuertemente penetrada por el espíritu de libertad, no estaría en el poder de nadie, el detener sus efectos.

Decirle al pueblo que tiene todos sus derechos es el error más grave que se puede cometer. Con tal de acercarse un poco más al plato de lentejas, no le importa apretar un poco más sus cadenas. ¿Cuántos hombres, venidos de todos los horizontes para mover esa masa compacta, para saca algo que valga, y no encontraron más que ignorancia y cobardía!

No obstante lo expuesto, volvamos por un momento a La Esfera, para recordar algunos de sus pensamientos. No podía éste comprender cómo era posible que tantos hombres, tantos pueblos puedan aguantar al tirano solo, que no tiene más fuerza que la que ellos le dan, que no tiene el poder de definir sino porque quieren aguantarlo y sufrirlo en lugar de oponerse. Tener el cuello bajo el yugo, no obligados por una fuerza mayor, sino encantados y hechizados por el nombre de uno solo, del cual no deben temer, el poder, puesto que está solo; ni amar sus cualidades, ya que para ellos es inhumano y salvaje. Pero, ¿qué puede ser eso? Se pregunta.

¿Cómo diremos que eso se llama? ¿Qué desgracia es esa? ¿Qué desgraciado vicio? ¿Ver un número infinito de personas no sólo obedientes, sino serviles; no sólo ser gobernadas, sino tiranizadas! ¿No teniendo ni bienes, ni mujeres ni hijos, ni su propia vida que les pertenezca! ¿Sufrir los latrocinios, las crueldades, no de un ejército, no de un campo bárbaro contra el cual sería menester defender su sangre y su vida, sino de un solo hombrecito, y a menudo el más cobarde de la nación! Si, vemos, no cien ni mil, un millón de hombres no acometer uno solo, del cual el mejor tratado de todos ellos, solamente recibe ese mal de ser siervo y esclavo. ¿Cómo podremos llamar eso? ¿Es cobardía? Pero si un millón de hombres, mil ciudades, si éstas no se de-

fienden de uno, eso no es cobardía, ésta no llega a tanto. ¿Qué monstruo de vicio es, pues, esto que no merece aun el título de cobardía, que no halla nombre bastante feo, que la naturaleza reprobaba haber hecho y la lengua se niega a nombrar? ¿Quién podría creerlo si no lo viera? ¿Qué decir, comparado todo eso con los hombres que por defender su dignidad, su libertad, sacrificaron todo su bienestar por no sacrificar ni un áuice de esa libertad? Además al tirano no hace falta combatirlo, está por sí mismo deshecho en cuanto el pueblo no haga nada contra sí mismo, y que cesando de servirlo está al cabo de la calle. Son, pues, los pueblos mismos que se dejan castigar, ya que pueden escoger entre ser esclavos y ser libres. Con no poner más leña al fuego, éste se apagará por sí solo, sin que se le echara agua encima.

La fuerza del dictador es de nosotros mismos que la tiene. Con decirse a no servir más, el pueblo cobala libre. Al socavarle la base, el coloso se cae por sí mismo. ¿Acaso esa enfermedad es mortal, que no sienta su propio mal? ¿Es quizá la costumbre la primera razón de su servidumbre? Ciertamente. ¿Cómo podrían desear la luz los que siempre vivieron en las tinieblas?

—Ah, sí, el tirano sojuzga los súbditos, los unos por medio de los otros, que guardado por los de aquellos que, si no valen nada, debería preservarse. Pero, como no se dice: «No hay mejor cuna que la de la misma madera». ¿He aquí sus arqueros, he aquí sus guardias, sus alabarderos! No es que ellos mismos no sufran del tirano, pero estos perdidos están contentos de sufrir de aguantar el mal para hacerlo, no a aquel que los hace sufrir, sino a los que sufren como ellos.

Se diría que los pueblos ya no gritan: «¡Viva el rey! como antaño; quizá no lo griten como entonces, pero vemos cada día cómo aclaman a los papas, a los monarcas y a los dictadores, y también cuando piden el poder para el ejército, lo que quizá es peor.

Existe la diferencia de que los pueblos hoy se creen libres porque, a veces, ellos mismos pueden elegir a sus gobernantes, es decir, sus cadenas. No hay nada peor que el que los esclavos canten su libertad. El trabajo de abrirles los ojos es mucho más difícil que cuando sabían que no eran libres. Y esta es la labor difícilísima para aquellos que se desvelan por el advenimiento de una sociedad más justa, para los que tienen que evolucionar en un medio saturado de servilismo. Lo importante será de saber en qué sentido tendrá que ejercer, pero con perseverancia, su influencia y si tendrán que emplear de una vez sus esfuerzos contra todo principio de autoridad. Que medios serán los mejores para hacer rebelarse a ellos mismos, los anticautoritarios que se ignoren, para la consecución de una mentalidad libre.

El avance de la dictadura, en todas partes, es inmenso y todas las energías e inteligencia que se empleen para detenerlo serán pocas.

JUAN

¿Existe la tierra prometida?

IN duda que habrá retorno a España para los exiliados. (Algunos ya han retornado con las alforjas llenas de su botín de negros, como cualquier burgués; pero dejémos a esos...)

Cuando el verdadero retorno digno y altivo se presente; cuando no sea el tirano quien «perdone», sino que sea los retornantes quienes tengan derecho a decir si están o no dispuestos a perdonar los millones de calaveras abatidas en el nombre de la «Santa Cruzada»; cuando eso suceda, si sucede, se sabrá también si existe o no la «tierra prometida», para los anarquistas.

Desde inmemoriales tiempos los grupos humanos han idealizado su esperanza con eso de «la tierra prometida»; y es lo cierto que hasta el presente esa «tierra» no la ha hallado nadie en parte alguna. La tierra pareciera ser igual en todas partes, porque al fin de cuentas depende del individuo el hacerla buena o mala. No depende de ella, ni de un determinado territorio equis, ofrecer mejores o peores posibilidades de equis y consecuencias, de alegría, bienestar y justicia para los que ahelan una vida mejor. Emma Goldman soñó en su tiempo con la «tierra prometida»; cuando sus cortos años todavía no le habían proporcionado la experiencia que le enseñó después que aquella «tierra» —en su caso específico Norteamérica— no alcanzaba otra cosa que a ser un sueño vano, muy costoso además, que le hizo dejar infinitos jirones de ella misma en su gigantesco andar luchador. Pero no es tampoco oportuno hablar de Emma ahora.

De lo que se trata es de analizar qué es lo que esperan muchos con eso del retorno a España. En qué condiciones estarían dispuestos a enfrentarse tal avernar. Porque hay muchas formas de retornar al lar querido: para dormir, para trabajar, para sufrir y hasta para morir. De todo ello se trata de saber también que resultado efectivo y apreciable se ha de sacar; si se ha de sufrir, trabajar o morir por algo que valga la pena o simplemente acostarse o dormir para nada y dejar las cosas como estaban. Si la tierra prometida —España—, al anarcosindicalismo le diese la oportunidad de reiniciar su lucha, su marcha, sus conquistas, entonces lo sería ciertamente. Si nada de eso —o sólo con algo para matar el hambre—, no habría tal tierra prometida. Y la tierra nuestra sería —seguiría siendo—, el Planeta, el mundo, lo Internacional. Porque, ¿desde cuándo hemos de-

jado o debemos dejar de ser y de sentirnos internacionales? Creemos que desde nunca y hasta siempre. Porque se ha repetido ya bastante que lo nuestro es lo del hombre y la humanidad que compone. No una parte del hombre, de la tierra y de la humanidad, sino todo ello en su conjunto más veraz.

Ya sabemos que es innegable el amor al terruño; pero vivimos más de realidades que de emociones o cursilerías. Hemos leído más de una vez la vuelta eterna del pesimismo en sus mil y un matices. Y entre esos matices está el de querernos hacer tragar muy terruñísticamente que al hacer las cosas que hicimos en el exilio nos olvidamos de España, de lo «nuestro», del interior y de todo, en fin. Ese pesimismo enfrentado a las esencias más vitales del tiempo que nos cobija están fuera de lugar, como casi todo lo pesimista. De acuerdo con ese pesimismo y negación absoluta de todo el bregar del exilio, los exiliados debieron ensimismarse exclusivamente en España, cuando de ella había sido arrojados a viva fuerza so pena de la vida, olvidando en absoluto su vivir presente. En una sola y natural palabra: el exilio en pleno debió suicidarse. No debió concebir hijos, ni criarlos, ni educarlos. No debió relacionarse con nada ni con nadie, no trabajar y activar dentro de sus posibilidades en aquellos territorios en donde pudieron encontrar un baluarte para conservarse y crear una estela de actitud, acción y pensamiento que les ha permitido poder sostener la cerviz en alto en medio de tanta y tanta mediocritad, cobardía, cinismo e indignidad como rodea al mundo por los cuatro costados.

Y nosotros pensamos todo lo contrario: que el anarcosindicalismo existió y existió hizo mal, pero que muy mal, al no arrear su fuerza armónica, su fuerza de atracción fraternalista con vistas a hermanarse de verdad y trabajar hombre a hombre con lo poco o con lo mucho que de comprensivo y eficiente, anhelante de verdades, justicia y libertades existía en los territorios en donde el oleaje lo había arrastrado como lastre. Lastre que no lo era, pero que ha llegado a parecerlo, y que estando vivo, firme, imbatible, fue precisamente por la morriña del terruño por lo que no fue debidamente impulsivo en cuanto tocó y sigue tocando y besando con el fluido magnético de su experiencia revolucionaria. Es todo lo contrario de lo que se dice y se pretende en nombre del pesimismo y el «español-

NECROLOGICA

El día 18 de enero pasado, en las primeras horas de la tarde, ha muerto en Burdeos, de una hemorragia cerebral, el compañero Eleuterio Quintanilla a quien tanto debemos los militantes libertarios de Asturias.

Nuestro Sub-Comité estuvo oficialmente representado en el entierro, que tuvo lugar el día 20 a las once de la mañana, por los compañeros Acracio Bartolomé y Ramón Álvarez. Este último pronunció unas palabras de despedida —cuyo texto conservamos en efectos de una ulterior publicación— ante la numerosa asistencia que acudió al cementerio. La ceremonia fue sencilla, ajustándose estrictamente a la voluntad del llorado maestro que no quería flores ni luto. El féretro iba cubierto de la bandera de la C.N.T. y de la republicana.

COSME PAULES

—Luis Martín, La Rochelle, (Chte. Mme). De acuerdo con la tuya. Recibidos todos los libros indicados. Pagados «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-55.

JULIAN FLORISTAN

—Luis Martín, La Rochelle, (Chte. Mme). De acuerdo con la tuya. Recibidos todos los libros indicados. Pagados «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-55.

—Luis Martín, La Rochelle, (Chte. Mme). De acuerdo con la tuya. Recibidos todos los libros indicados. Pagados «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-55.

—Luis Martín, La Rochelle, (Chte. Mme). De acuerdo con la tuya. Recibidos todos los libros indicados. Pagados «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-55.

—Luis Martín, La Rochelle, (Chte. Mme). De acuerdo con la tuya. Recibidos todos los libros indicados. Pagados «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-55.

—Luis Martín, La Rochelle, (Chte. Mme). De acuerdo con la tuya. Recibidos todos los libros indicados. Pagados «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-55.

—Luis Martín, La Rochelle, (Chte. Mme). De acuerdo con la tuya. Recibidos todos los libros indicados. Pagados «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-55.

—Luis Martín, La Rochelle, (Chte. Mme). De acuerdo con la tuya. Recibidos todos los libros indicados. Pagados «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-55.

SUB-COMITE REGIONAL DE ASTURIAS

Si nos podamos dar detalles sobre la forma que podrá adquirir nuestra organización material con la familia de nuestro inolvidable «Quinta», como solemos llamarlo todos, aseguramos a los compañeros que procuraremos cumplir con ese deber elemental, interpretando el sentimiento íntimo y generoso de cada uno de nosotros.

El mismo día del entierro llegó de Gijón, donde funciona una agrupación de amigos del desaparecido, un conmovedor telegrama, concebido en los siguientes términos: «Disculpas y amigos lloran desaparición inolvidable maestro».

Tenemos el proyecto de editar algo dedicado a recoger los rasgos más salientes de su vida y aquellos documentos que puedan ilustrar sobre su aportación fecunda a la causa de los

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Por la presente invita a todos los compañeros de nuestra regional a la asamblea que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero a las 10,30 de la mañana en el local de costumbre.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tel. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tel. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

11 DE FEBRERO RETAZOS

ES la fecha inaugural de las dos repúblicas españolas. 11 de febrero de 1937, la primera; 14 de abril de 1931, la segunda. La primera, profundamente filosófica, impetuosista, a causa de sus prohombres. La segunda, esencialmente retardada, burguesa, pese a haber nacido por votos proletarios. Escasamente republicanos (escarba, que algo queda), no podemos alegrarnos del fracaso de ambos proyectos progresistas.

Además, ese derrumbe, ese fracaso del republicanismo en dos ocasiones, nos ha lacerado la piel y quemado la sangre a todos. ¿Tienen la culpa ellos? Nada cuesta deslizar una afirmación tremebunda, definitiva. La culpa es fea, y en España más compleja que en otras partes. La primera República fue cándida y tuvo oposiciones carlistas y alfonsistas, y atravesamientos como los cantonalismos de Cádiz y Cartagena. Pi y Margall vio contradicho su federalismo por el ejército reaccionario - republicano que combatió al cartaginés Contreras, viéndose impedido, el gran republicano, a dimitir para eludir la responsabilidad gubernamental que chocaba con sus principios filosóficos. Ya el presidente Figueras se había deshecho del cargo para no lastimar su ética personal usando la fuerza drástica del Estado. Y después de Pi, hubo de ser Salmerón quien renunciara a la más alta magistratura del país al verse en la obligación de firmar una pena de muerte. Sólo el cuarto presidente, Emilio Castelar, más locuaz que moralista, más reaccionario que izquierdista, se avino a contemporizar con el borbonismo (dibarr) hasta la pérdida del sistema antidemocrático. Resultado: el hundimiento de las esperanzas populares, el lacramiento del alma del pueblo, ese que tanto había contribuido, en ardor y sangre, a la derrota del anarquismo integralista. «Sursis» para el republicanismo decimonónico: que las ideas sociales no tenían, en la época, tanto auge como en el siglo próximo han tenido.

ahora que tanto se habla de cristianismo y poco de catolicismo, para vergüenza de éste. El delito de la República abriera consistió en vencer políticamente al derechismo capitalista, para, socialmente, apoyarlo. Una tenida, un juego peligroso que tuvo una recompensa significativa: el 10 de agosto. No obstante, el aviso no hizo mella en gran parte de nuestros republicanos, los cuales prosiguieron su política, antiobrero hasta lograr la pérdida total del acodo popular a pesar del resultado electoral de febrero de 1936, esto es, cuando las armas del enemigo derechista, ya fascitizado, estaban afiladas y con las recámaras cargadas. Quien aún se entusiasma por el fervor republicano-urista, citado, que lo compare con la soledad y el pánico gubernamentales del 18 de julio siguiente.

El fracaso de las dos Repúblicas con el consiguiente colapso para el bienestar del pueblo, no nos concita al desate olímpico de maldiciones inútiles. Por el contrario, nos hace pensar en la necesidad de preparar el porvenir de España desde el ángulo libertario, en cuya disposición todos los hombres libres cabemos. Mas, ¿cómo hacer? Ya se verá sobre la marcha. Lo que no deseamos ver, por sobada de antemano, es esa pretendida (reconciliación de todos los españoles) que entraña abandono de aspiraciones, abafamiento de espíritus, cobardía, en suma, frente a la reacción intransigente y armada, nutrida, también ella, de españoles muy bien reconciliados con sus intereses particulares.

Sin desarme del franquismo, del nazifalangismo, de la reacción tradicional española, no habrá reconciliación posible. En todo caso, confianza imbecil de la oveja en los dientes del lobo.

La sociedad sin gobierno

Cualquiera que mire dentro de sí mismo ve que solo podría satisfacer su verdadera naturaleza, una sociedad en la cual fuera el perfectamento libre y sin embargo ligado a cada uno por la más profunda confianza; y comprende además que no puede estar perfectamente libre de hacer lo que él quiere sino a la condición de fiarse y de interesarse a su prójimo tanto como a sí mismo. Puesto que estas condiciones, en sí mismas perfectamente simples, han sido cumplidas por innumerables tribus de animales y de hombres primitivos, no es imposible que el hombre lo realice. Si, por otra parte, la complejidad de las sociedades modernas (al cual sus sistemas de enseñanza y de educación hubieran, entre tanto, debido permitir de solucionar más arduos problemas que aquellos planteados al salvaje) renuncia a resolver ese problema, no tiene más que volver al salvajismo.

Edouard Carpenter

El hombre

El hombre sabe que sus valores solo valen para él y que desde el punto de vista sideral, la caída de un imperio, o hasta la ruina de un ideal no cuenta más que el hundimiento de un hormiguero bajo el pie de un caminante distraído... Así pues, no tendrá más recurso que aplicarse a olvidar la inmensidad bruta que lo aplasta y lo ignora. Rechazando el estéril vértigo del infinito, sordo al silencio espantoso de los espacios, se esforzará en hacerse tan inconsciente como el universo es inhumano. Bravamente replegado sobre sí mismo, se consagrará humildemente, tristemente, a la realización de sus flacos designios a los cuales finjará atribuir la misma gravedad que si apuntaran a fines eternos.

Jean Rostand

Pero no claudiques en la búsqueda...

Si un hombre se pasea en los bosques, la mitad del día y cada día, por que adora los bosques, se arriesga a ser tragado de gaudul; pero si emplea su jornada entera para arrasar esos bosques en calidad de especulador, y a volver la tierra calva y desnuda antes de su hora, se le tendrá por un ciudadano activo y emprendedor.

¿No te da envidia, esa existencia de caballo de tiro, con la certidumbre del celemin al cabo de la jornada? ¿Con un bello pinacho sobre la cabeza?

Si en la lid el Destino te derriba, si todo en tu camino es cuesta arriba, si tu sonrisa es ansia insatisfecha, si el trabajo es duro y vil la cosecha, si en tu Sendero se contraponen diques de date, si, una tregua, pero... ¡no claudiques!

Por la transcripción JUAN

HUMOR ESPAÑOL

AYER HOY

ELOGIO DE LA SENCILLEZ

HACE poco, en la meritoria colección «Ideas», que viene editando la casa Gallimard, de París, apareció un volumen de ensayos debido a Merleau-Ponty, el notable filósofo francés contemporáneo, fallecido hace unos tres años, joven aún. Se inicia el libro con una conferencia a la que el autor dio como título «Elogio de la Filosofía». Y resulta simpática nota la sencillez, la modestia de un hombre de alta cultura al manifestar, en sus primeras palabras, que quien como él se siente testigo de la propia insuficiencia y trata ante todo de poner orden en su propio sentir; quien lo que fundamentalmente puede dar como bueno, en tanto que filósofo, es el saber que no sabe nada, no puede tener la pretensión de dar soluciones, sino el contribuir, simplemente, a la búsqueda de ellas.

La vida de relación nos ha ofrecido oportunidad de conocer a gentes de diversa naturaleza. Algunos nos han sido repelentes por su modo de ser: petulantes, engreídos, hinchados de suficiencia, como si fueran el ombligo del mundo, de que representan el cenit de la perfección; envarados de orgullo, de soberbia; criticando con aire despectivo, esto, lo otro, todo lo apartado de su peculiar interpretación de las cosas. Diríase que son incapaces de comprender, de concebir, los límites de sus propios conocimientos. De estos los hay que no pasan de zozcos, de pobres diablitos, raquíticos en sapiencia y en experiencia. Otros tienen talento, tienen cultura, pero el endiosamiento, la egolatría, desmerece en ellos lo que pueda haber de estimable.

Las personas sencillas atraen, suscitan afecto, consideración. Cuitos o no, los que son de condición sencilla dejan como una estela de simpatía a su paso. Y motivan singular admiración y aprecio aquellos que unen a la sencillez un reconocido valor intelectual. Tres figuras de reconocido saber, cada una en el ejercicio de sus peculiares facultades, me acuden ahora a la memoria: Max Nettlau, el máximo historiador del anarquismo, biógrafo y pensador; Comas Solá, conocido internacionalmente por sus vastos conocimientos en la ciencia astronómica, y Angel Guimerá, el renombrado poeta y dramaturgo. Los tres eran sencillos en el trato. En la conversación, en el diálogo se les veía atentos, sabían escuchar, como el que considera que de todos puede siempre aprender algo, como el que estima que tal vez pueda hallarse en error.

Y es este el valor fundamental de la sencillez: comprender que todo es

relativo, que siempre se puede aprender, y que es ridículo de marca mayor creer que ya se está de vuelta en todas las cuestiones.

IDEARIO DE ELEUTERIO QUINTANILLA

El fallecimiento de un compañero como Quintanilla, tanto conocido por sus actividades de carácter libertario, por su influencia moral, particularmente entre la militancia asturiana; por haber contribuido, en suma, al desarrollo y consolidación de la C.N.T., da margen a que, quienes le trataron personalmente, aquellos que se consideran sus discípulos, nos ofrezcan de él rasgos biográficos, consideraciones en torno al hombre y al militante. Posiblemente, como todo el mundo, tuvo cualidades y defectos. Tal vez se nos hable de los motivos que le indujeron a retirarse, a ponerse al margen de las actividades de la C.N.T.

Puede mencionarse también el relevante papel que tuvo en el tan comentado Congreso de la Confederación Nacional del Trabajo, celebrado en el Teatro de la Comedia, de Madrid, los días 10 al 18 de diciembre del año 1919. Pocos deben quedar ya de quienes en dicho congreso tomaron parte. Congreso de suma importancia por los temas que en él se abordaron. De importancia por el conjunto de compañeros, conocidos por sus destacadas actividades, que en él tomaron parte. Se hallaban en aquel acto los Salvador Seguí («Noi del Sucre»), Elio Boal, Eusebio Caribó, Angel Pestalía, Andrés Nin, Mauro Bajatierra, Antonio Amador, Manuel Buenacasa, Eleuterio Quintanilla, entre otros muchos llegados de las distintas regiones del país.

Quintanilla tuvo frecuentes intervenciones en el transcurso de aquel Congreso. Representando algunos de los sindicatos de Gijón, razonó con detenimiento y espíritu sereno el criterio que en torno a diversos temas llevaba la misión de defender. Cuatro fueron los principales puntos en los que tuvo más prolongada, y en algunos de los cuatro, apasionada intervención: el relacionado con la actitud de la C.N.T. al respecto de los sindicatos controlados por la U.G.T.; la necesidad de intensificar en nuestro ambiente el estudio de la lengua internacional Esperanto; la conveniencia de dar forma a las federaciones nacionales de industria, y la importancia de patrocinarse en las FF. LL. las escuelas racionalistas.

En lo referente a las relaciones con la U.G.T. se habló de unificación y se puso de manifiesto una tendencia de absorción. Defendía Quintanilla un criterio de concordia en la diversidad ideológica. «Cuanto más riqueza de matices ideológicos aparezcan en una colectividad humana, más variedad manifiesta del espíritu de esa colectividad existirá, y más riqueza de capacidad sensitiva y cerebral reflejará.» En torno al particular, fueron numerosas las intervenciones, amplio debate. Al criterio de unidad se aduce, por una mayoría de delegaciones, que un contacto, una unidad, podrían hacer zozobrar el criterio antipolítico de la C.N.T. Como corolario de la discusión dijo Quintanilla: «En nombre de la delegación de Asturias, no obstante el resultado de la votación, que nos es totalmente adverso, tengo el gusto de declarar que mante-

nemos nuestra posición, ya explicada al Congreso, y que importándonos poco ese resultado, estamos con la Confederación Nacional del Trabajo, como lo hemos estado hasta aquí, y como continuaremos estándolo.

En torno a uno de los temas que originaron intensa discusión, las Federaciones Nacionales de Industria, dijo Quintanilla: «Como las Federaciones regionales se integran a su vez en la Confederación Nacional, tendemos que confluyen en ésta, directamente y por los cauces naturales, todos los nervios que completan el sistema. De esta suerte, la unilateralidad que se observa en el plan de la ponencia desaparece; la Confederación Nacional del Trabajo dispondrá de dos músculos poderosos al servicio de una sola voluntad, y su estructura bilateral responderá ampliamente a los principios armónicos de autonomía y federación, que constituyen un federalismo económico, piedra angular de la doctrina sindicalista, y garantía única de la libertad individual y de la soberanía popular.»

Entendiéndose que, por su profesión de maestro de escuela, podía aportar interesantes apreciaciones al respecto, fue nombrado miembro de la ponencia que dictaminó en torno a la enseñanza racionalista, patrocinada por los sindicatos. Y en efecto, sus apreciaciones revestían entonces singular importancia pedagógica. Y el mismo valor tienen también hoy.

EL LAPIZ DE RAMON CASAS

Poco se ha dicho, en publicaciones hispanoamericanas que tratan de los problemas del Arte, al respecto del centenario del pintor y dibujante Ramón Casas, que nació en Cataluña, a primeros de enero del año 1868. Tal vez en algo haya contribuido al hecho de que Casas, como Steinlen, fue amigo de inconfesados y bohemios, prefiriendo, ya con el lápiz, bien con el pincel, reflejar tipos y escenas populares, antes que adular a los potentados, inmortalizándoles en la tela, o en el papel, como hacían buena parte de artistas contemporáneos suyos.

La originalidad de Ramón Casas en sus retratos al lápiz carbón estriba en las figuras, el retrato de cada uno, refleja, por así decir, la espiritualidad, la íntima personalidad del retratado. Así al poeta Verdagué, le vemos triste, abatido, en lucha consigo mismo al querer domar los arrebatos de ira ante las injusticias de que fue objeto. En el retrato de Rusiñol, su íntimo amigo, el autor de «El Místico» se nota risueño, campechano, dándole a la existencia un sentido dionisiaco. Y todas sus figuras: campesinos, obreros de la ciudad, mujeres, o niños, en sus expresiones el artista diríamos que ha conseguido captar y reflejar su pensamiento con sus sensaciones, tiene esa vitalidad reflejada por el arte de los impresionistas.

Una de las obras más representativas de Ramón Casas es el cuadro «La Carga». Una plaza en la que se desarrolla una manifestación obrera de carácter reivindicativo, es atropellada por un piquete de Guardia Civil de caballería. Antes de que García Lorca no lo dijera en verso, Ramón Casas supo reflejar con el pincel el tético aspecto de los que tienen «de plomo la calavera».

LA GRAN DESILUSION

(Continuación y fin.)

Con frases vitrioladas enjuicia, aunque tarde para redimirse, a todo un régimen, a sus componentes y procedimientos. Para encontrar un paralelo tenemos que remontarnos a Gengis Khan, señor del desierto, emperador de todos los hombres. Este bárbaro, que desde el desierto de Gobi atravesó toda la Asia para llegar con sus fuerzas hasta lo que hoy conocemos por suelo alemán, ha recurrido a todos los procedimientos para someter reyes y príncipes y asesinarlos. La esfinge del Kremlin, que Jesús Hernández dolorosamente zaranda a placer con gracia española, simboliza el hierro y el fuego en esta infernal zarabanda de esturpes morales, de mentiras convencionales urdidas a medida para cada circunstancia, de crímenes perfectos lanzados al rostro de la democracia capitalista.

Cuanto Julián Gorkin consigna en su obra «Canibales políticos» y cuyos rigores ha experimentado, Jesús Hernández lo certifica, llanamente, sin arremetimiento, para imprimirle mayor veracidad. Con frialdad de juez, él mismo se convierte en acusador por mandato de la Komintern. Presenta, para que todos los conozcan, a Togliatti, a Clodoboldo, a la Pasionaria, a Antón, Lister y Modesto, todas ellas figuras campanudas de primer auge dentro del partido comunista español, con todos sus pelos y señales. No les acusa de haber contribuido como él al triunfo del fascismo en España. Los trae a escena por su obediencia a las consignas, después de cuanto ha ocurrido, por permanecer aún asalariados de la mentira comunista rusa, domesticados, persistentes en comer un pan amasado con las lágrimas de todos los proletarios del mundo. Y es Jesús Hernández, el efebo preferido de las masas y jefe indiscutido, el escrupuloso temerario que no reparaba en sentimentalismos burgueses ni creía en la libertad, quien desuella a personalidades de alquiler, quien abandonó la farsa para darnos el documento más descarnado que, sobre los componentes de un partido político, se haya escrito en los últimos tiempos.

Cuanto señalan Rico, Castro y «El Campesino» no es más que un pálido reflejo de esta confesión de Jesús Hernández. «Yo fui un ministro de Stalin rebasa todo lo escrito en original lengua castellana sobre el proceso del comunismo. «El Campesino», llevado por su impulso avasallador, no encontró más adjetivos para calificar adecuadamente a sus merecimientos a cuantos le han sometido a silencio y disciplina cuando llegó el momento de que se le aplicaron a él benignos procedimientos en relación con los prácticos que él había administrado anteriormente en nombre de la dictadura del proletariado. El, con Lister y Modesto, había sido uno de los jefes

militares de la máxima jerarquía dentro del ejército republicano. Había ganado merecimientos por su disciplina y obediencia y por sus victorias contra los enemigos políticos republicanos. Cuando llegó a la patria proletaria fue recibido con atuendo de aplausos y atuendo de bombos y platillos, admitido en la Academia Funze por sus antecedentes militares en España, protegido y mimado por sus camaradas de otros países con hoja de servicios similar a la suya. Razones temperamentales le han divorciado del nuevo empleo y de las tácticas políticas, que todo el mundo medianamente interiorizado de los problemas en torno de la dictadura comunista conocía desde mucho antes. Su distanciamiento, le llevó al destierro, en las nieves siberianas, sobre aquellas nieves blanquecinas que vieron los ojos soñadores y pisaron los pies de tanto desterrado noble como jefe del régimen zarista en nombre de la libertad, del derecho individual, de la justicia sin retaceos, lo fueron Wladimiro Korolenko, Miguel Bakunin, Fedor Dostoyevski, Pedro Kropotkin, Máximo Gorki y aquella cadena de mártires, sin nombre de resonancia, que allí dejaron sus huesos y sus ideas de fraternidad sin fronteras.

El libro de Jesús Hernández, revelador de los secretos de la política del Kremlin y los crímenes de la N.K.V.D. en la guerra civil española, revelados por quien los vio en las más altas esferas, no es producto de ficción ni de cabeza calenturienta, sino que cita hechos, con fechas y con nombres, por lo cual es acreedor a la verdad de los acontecimientos que relata. La circunstancia de estar dedicado a su madre y hermana, crehendes de Stalin en cualquier lugar —hace ocho años que no sé de ellas— del inmenso campo de concentración que es la Unión Soviética, inspiran la confianza del lector porque todas las maquinaciones, encarcelamientos, asesinatos a mansalva y matanzas como la llevada a cabo en Catyn con la oficialidad del ejército de la resistencia, después de la «liberación», en Polonia, entrañan una experiencia de la amenaza que se cierne sobre el mundo.

Jesús Hernández pudo haber alcanzado la jubilación política dentro del partido como el siniestro Togliatti, el domesticado Thorez o el chambelán Dimitrov; pasar su humanidad por las calles moscovitas al recuerdo imperialista del fausto nostálgico como el potentado Ilya Ehrenburg. Los recuerdos del pasado en aquellos años turbulentos que arrancan de las ya lejanas jornadas de julio de 1936 y cerraron uno de los más trágicos capítulos de la historia española con el éxodo a través del Pirineo en 1939, constituirían un sueño de melódica indolencia rusa transportado a la sociedad petersburguesa de fines del úl-

por CAMPIO CARPIO

timio siglo. Los que sucumbieron bajo los bombardeos de Madrid, Bilbao, Guernica, los que quedaron pegados como lapas al terreno incontestable de todos los frentes de lucha, los que fueron masacrados en las checas catalanas y los fusilados en nombre de la unidad proletaria hubieran pertenecido al mundo imaginario de las almas muertas.

Sin embargo, Jesús Hernández trata de reconciliarse consigo mismo, abriendo un paréntesis en su vida política. «Hemos luchado de buena fe, hemos hecho prodigios de organización: hemos despertado el sentimiento de heroísmo en nuestros militantes, miles, decenas de miles de nuestros mejores hombres han caído en la lucha», confiesa apesadumbrado a uno de sus interlocutores. «Han muerto por España y por su pueblo como los mejores y los primeros, bien ajenos a esa miseria que nos convertía en instrumentos de intereses extraños. ¡Es monstruoso!» «Las palabras son de lumbré, que man la boca al pronunciarlas, pero no hay otra», dialoga Hernández. «En nosotros no ha habido conciencia de esta monstruosidad. Hemos sido soldados leales de una causa a la vez que víctimas de un engaño incalcificable, de una mentira trágica.» «Cierto, asiente Hernández, estoy convencido de que en todos nosotros, salvo contadísimas excepciones, no ha existido el propósito preconcebido de luchar contra nuestros mismos contra nuestro pueblo, lo que implicaría la traición y no convertía en abominables traidores: nosotros hemos sido dirigidos en muchos momentos a pisar terrenos colindantes con la traición nacional. Nuestra fidelidad y obediencia a Moscú, nuestra fe en los hombres del Kremlin, la confianza en los «consejeros» políticos nos presenta hoy ante España a la mayoría de los miembros de la dirección del Partido como reos de desertión. Somos hombres de pensamiento dirigido. Así lo hemos aceptado. Esa degeneración de la disciplina, esa interpretación jesuita de la obediencia, esa sumisión absoluta a la jerarquía superior, no tiene nada que ver con el centralismo democrático, pues es una disciplina de burro unido a la noria que no sabe a dónde va ni de dónde viene, disciplina cuartelera que anula la facultad de pensar y que es negación del hombre, todo ese concepto brutal, inhumano, de los hombres, de nosotros mismos, que la hemos aceptado y practicado, nos ha conducido al olvido de que ante todo y sobre todo somos hijos del pueblo español.»

Este lavaje espiritual de Hernández parece constituir su ruptura con los hombres de Moscú. Es una reconciliación con su conciencia, después de

aceptar el finis del frío cañón del revolver en la nuca de tantos desgraciados que han disendido de los principios comunistas ortodoxos, que se atrevieron a pensar en voz alta, haciendo uso de un derecho de crítica prohibido, frente a aquellos «gigantes burocratizados sin autoridad, sin vigor y sin fe» cuando allí «todo individuo teme «escurrirse de la línea» por toda la «ingente superestructura mental y orgánica de la revolución

(Pasa a la página 2.)

Por una nueva moral

por JAIME BALIUS

LOS síntomas de que nos hallamos en una época de transición son evidentes. Existe un desajuste total en el mundo entero que ha llegado a inquietar al Soberano de la Plaza de San Pedro, que siguiendo las huellas de su predecesor interviene como un vulgar político en los problemas de la hora actual.

Las contradicciones del capitalismo son tales que su subsistencia perturba cada día más la vida de todos los seres humanos. En un mundo que, gracias al progreso de la ciencia y de la técnica, existe superabundancia de toda clase de alimentos y de productos manufacturados, se produce el contraste irritante de que millones de hombres pululan en la miseria y que el hambre sea un azote del siglo XX.

La moral cristiana, que durante milenios ha influenciado los variados aspectos de la sociedad, al convertirse a la Iglesia en una razón de Estado —en la época del emperador Constantino y más tarde en el régimen feudal—, se desgajó por completo del espíritu de aquellos cristianos que morían en las arenas de los circos.

La corrupción, el crimen y el robo más escandaloso, matizan la hora presente. Podríamos citar muchísimos ejemplos, pero citémoslos a los más recientes, queremos sacar a colación los asesinatos de Ben Barka y el general Delgado que pueden parangonarse con los no menos viles asesinatos de Lumumba, Juan Pérez, Luis Compagny, Zugaitia, Ceiró, Sallido, etc.

Una sociedad que recurre a tales procedimientos está condenada a desaparecer. Los jerifaltes del capitalismo, en su carrera loca por subyugar al mundo, lo pisotean todo. La sangre de seres inocentes como en el Vietnam, Laos, Congo, República Dominicana, como ayer en España, llegará a ahogarlos. Para los señores del Wall Street, que manejan las finanzas del mundo en íntimo colquio con el Vaticano, todo medio es bueno con

que el anarquismo es una utopía. Nosotros afirmamos que es todo lo contrario. Sin filosofía anarquista no hay salvación. Ni el cristianismo ni siquiera otra ideología ha tenido tantos mártires. Miles de libertarios han ofrecido generosamente sus vidas y han pasado por un calvario que supera a la tragedia del Gólgota. La España asesinada a mansalva, los trabajadores españoles torturados con sadismo, y las salpicaduras de sangre en los calabozos de las Jefaturas de policía y en los cuarteles de la Guardia Civil, dejan atrás lo que pasó Jesús de Galilea en su Via Crucis.

Cuando empuja una idea a tamaños sacrificios —recordemos a Francisco Sabater, a Delgado y a Grandados, entre los más recientes—, es que es una idea excelente que encarna el sacrosanto ideal de libertad.

Pocos somos, en el momento presente, los que pensamos que todavía tienen vigencia las ideas anarquistas. Pero si mantenemos nuestra fe rayana en el misticismo, poco a poco iremos influenciando a los sedientos de libertad y de justicia. Si los eclesiásticos de Madrid no hubiesen perdido la fe en las ideas anarquistas, nunca hubiesen llegado a pactar ni a conversar con el vaticanicismo que está empapado de sangre obrera.

Toda teoría, idea o sistema que no ponga por encima de todo al hombre, está condenada al fracaso. El capitalismo embrutece a los hombres y los corrompe. El capitalismo es propio de las clases adineradas. Y la Religión, protegida y alentada por los grandes magnates, adormece las conciencias de los hombres, actúa de soporífero.

En resumen: una sociedad tal que ponga por encima de todo al hombre, está condenada al fracaso. (Pasa a la página 2.)

chispas

En el país de Cuchipandía:
«El elemento de vida no sufrirá aumento.»
Maló. Aumentarán el sufrimiento.

Un mes después:
«El gobierno se opone terminantemente a que el elemento de vida aumente de precios.»
Maló, porque los precios serán aumentados.

Al cabo de treinta días:
«El gobierno, deseoso de que la moneda no sufra inflación, decide encarecer el elemento de vida para satisfacción de los ciudadanos.»
No creemos que la ciudadanía de Cuchipandía dé las gracias.

Si te propones botocotear el tranva encarecerán el recamodo del calzado. Si piensas comer menos, tu alimentación personal será muy efectiva.

Ni derecho a caer enfermo, visto el precio exagerado de los hospitales.
Ni derecho a ser enterrado, vista la factura necrológica.

Sin lógica, esta necrológica.

Las flores antes eran motivo de amable regalo.
Ahora es un comercio de los más feroces.

Cuando el predefunto testamenta:
«Nada de flores en mi entierro», reverencia profundamente la economía de los deudos que abandonan.

La peseta de Cuchipandía valía 100 céntimos. Céntimo llegó a ser la peseta cuchipandesa.
Destinflando a la inversa, quedan años a vivir para presentarse como el céntimo presente queda pulverizado y disuelto, y la peseta actual centimizada, humillada, y con oscuración en perspectiva.

Para creer en Dios y en el Dinero, Jacuando,
no valía la pena venir al mundo.
CHISPERO

Le Gerant responsable
YVES OBEUF
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Chenly-le-Roi (Seine)

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

17 FEVRIER 1966
NUMERO 389
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE

Le temps presse désormais pour que nous envisagions tous les problèmes qui se posent aux syndicats. Beaucoup trop d'opérations sont envisagées et préférées par les uns, écartées par les autres, beaucoup trop de théories s'ébauchent et se disputent les faveurs des divers dirigeants des diverses centrales pour que d'ores et déjà nous ne proposons un plan de travail qui doit nous guider pour défendre notre conception du syndicalisme, face à ceux qui prétendent avoir trouvé dans les panacées offertes par le capitalisme libéral la solution, sinon de tous les problèmes, du moins des plus importants.

Malgré toutes les évolutions et tous les progrès, certains problèmes demeurent actuels et le resteront tant qu'ils ne seront pas résolus. Ils existaient lors de la création des syndicats et constituent leur raison d'être. Dans le cadre de l'évolution rapide de toutes les centrales syndicales vers la collaboration, voire même l'intégration dans l'appareil de l'Etat, la Confédération Nationale du Travail demeure la seule organisation de classe du prolétariat qui envisage de continuer la lutte jusqu'à la réalisation du socialisme à travers les mesures imposées par les

exploités organisés, et exprimées dans les statuts de la C.G.T. (article 2) : Disparition du salariat et du patronat, suppression du capitalisme, neutralité politique des syndicats, indépendance envers les partis politiques. A travers les luttes du prolétariat enregistrées depuis 1906, date de la Charte d'Amiens, à travers ses conquêtes et à travers ses défaites surtout, la plupart des « dirigeants syndicaux », gagnés par la conception bourgeoise de l'existence, en sont venus à considérer les syndicats comme des organes de « progrès » et non comme des organes de lutte.

A l'abandon du principe fondamental de la véritable lutte de classes de la part des syndicats actuels, le patronat et l'Etat ont répondu par l'organisation de toute une superstructure d'intégration progressive des organes de production à la machine d'exploitation garantissant, par ailleurs, bon nombre de sinécures pour les « dirigeants syndicaux » bénéficiant ainsi immédiatement de la « promotion sociale » proclamée.

ser les réformistes de toutes sortes. Fidèles aux principes du prolétariat militant de la Première Internationale qui entendait faire prévaloir la lutte pour l'émancipation sociale des travailleurs à toute organisation ou structure visant à la conquête du pouvoir bourgeois, destinée en fait à gérer et à perpétuer le capitalisme, le syndicalisme authentique, c'est-à-dire révolutionnaire, continue à croire à la faculté du prolétariat pour l'organisation de la production et de la distribution, seule base véritable de tout socialisme et unique voie à l'émancipation des travailleurs.

SOLIDARITE

LE ROLE DES REVOLUTIONNAIRES APERÇU DU PROBLEME

Seule la solidarité ouvrière peut sauvegarder les intérêts immédiats et futurs des nombreux travailleurs qui, comme ceux des Chantiers de la Méditerranée actuellement, sont menacés ou frappés par la vague de chômage toujours plus inquiétante et plus pressante.

Peut-être qu'avec l'état d'esprit actuel de la classe ouvrière en général, il n'est pas possible de résoudre ce problème et il est certain que de simples pétitions déposées sur les bureaux des préfets ne changeront pas grand-chose au fond de l'affaire, mais, tout de même, les possibilités restent grandes. Sur le plan technique elles vont au-delà des besoins, et les ordinateurs électroniques ne demandent qu'à calculer les nécessités réelles de la population; quant à l'adaptation de la réadaptation de l'homme aux nouvelles normes de travail, c'est-à-dire sa participation dans la production sociale, cela semble réalisable. Là où les difficultés risquent de s'accumuler, c'est dans la répartition du patrimoine collectif.

Le moyen d'y parvenir? ... La solidarité ouvrière! Imaginez un instant que tous les travailleurs, techniciens et manuels, décident de s'entraider, de se soutenir dans la lutte pour cet équilibre, cette égalité économique, et nous aurions alors en grand ce qu'a été sur une petite échelle « la ville morte » de La Seyne; et la victoire, la réalisation d'une société idéale où il n'existerait plus de problème de chômage ni de difficultés matérielles, serait bien proche.

Avant de dégager nos perspectives stratégiques ou simplement tactiques, il convient de rappeler le cadre théorique et pratique dans lequel nous évoluons. Il ne faut en aucun cas oublier que notre conception de l'organisation et du rôle de la conscience de classe est, dans son ensemble, déterminée, et que la révolution le sera aussi dans sa date et ses modalités. La révolution sociale se présente dans notre optique comme une convergence, la rencontre de notre projet révolutionnaire matérialisé dans notre organisation et d'un stade favorable du développement historique (force productive, structures politiques et sociales, conscience de classe). Il est actuellement impossible de nous faire une idée juste de cette rencontre du fait de notre manque d'information; il est impossible de prévoir le déroulement exact des pro-

cessus qui considérés individuellement sont insignifiants, mais qui peuvent dans un contexte donné provoquer une radicalisation des masses prolétariennes (grèves, krach en bourse, crises locales ou générales, scandales politiques, etc.). D'autre part, il ne faut pas oublier que notre projet révolutionnaire est contenu lui-même dans la totalité, qu'il est lié au développement de cette dernière, en clair que nos organisations sont tributaires des phases révolutionnaires ou non de la conscience des masses. C'est pourquoi il est aujourd'hui simpliste et erroné de prétendre que telle ou telle forme d'organisation est plus ou moins révolutionnaire. Le syndicat, le parti, le groupe ou le soviet ne sont pas soi révolutionnaires. La forme d'organisation la plus révolutionnaire à un stade donné est celle qui est le plus en mesure d'accomplir les tâches de l'heure sans pour autant perdre de vue qu'elle se situe dans un processus historique.

Le syndicalisme réformiste et stalinien est en pleine décadence, tant sur le plan de son influence dans les usines que sur celui de ses objectifs politiques, un grand nombre de militants auquel le rôle liquidateur des directions actuelles a ouvert les yeux est susceptible de nous rejoindre bientôt. Nous ne devons pas permettre aux opportunistes et aux francs-maçons de nous barrer le chemin une fois de plus. Chaque union locale, chaque syndicat, chaque groupe J.S.R. que nous reconstituerons sera une épave plantée dans le pied des crypto-réformistes, ce sera un pas de plus vers la révolution.

cadre de l'action purement revendicative. C'est pourquoi le rassemblement dans une organisation spécifique des militants anarchistes révolutionnaires sera tôt ou tard nécessaire; quoi qu'il en soit, le syndicalisme n'englobe pas tout et je suis personnellement d'accord avec Proudhon quand il critique les limites du trade-unionisme et de l'économie. Cela ne signifie pas que l'organisation spécifique doit se présenter en tuteur de syndicat, mais plus simplement qu'elle doit se contenter de réunir les militants les plus formés et les plus conscients afin d'élever par son action théorique et pratique la conscience du prolétariat, qu'elle doit favoriser la prise de conscience de la totalité par les militants syndicaux de la base sans pour cela intervenir d'une manière autoritaire dans le fonctionnement du syndicat. Le syndicat est le groupement de classe des travailleurs. L'organisation spécifique est le groupement plus restreint des travailleurs, acceptant une méthode commune et une certaine conception de l'action révolutionnaire.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la population laborieuse de La Seyne-sur-Mer, dans le Var, manifeste publiquement sa crainte du lendemain et, paradoxalement, nous avions pu lire ces jours derniers, dans la grande presse, que le pouvoir d'achat des travailleurs s'était amélioré ces temps derniers, que le S.M.I.G. allait être relevé, que de nombreuses créations d'emploi étaient en perspective, etc. Bref, apparemment le problème social, en France, ne se pose pas de façon aiguë et les officiels nous disent même « que dans le cas des Chantiers de la Méditerranée, c'est une simple faute de la direction qui n'a pas su prévoir la reconversion de cette industrie ».

La vérité est ailleurs, car nous appréhons au même moment que, dans l'Hérault, de nombreux mineurs qui avaient été reclassés dans une usine de matériel préfabriqué, se retrouvent une nouvelle fois sans emploi parce que cette usine vient de fermer ses portes. Autrement dit, la reconversion d'une industrie n'est qu'un palliatif sans effet s'il reste localisé et surtout s'il n'est pas accompagné d'une reconversion générale du système de distribution. A ce sujet, il nous a été quelquefois répondu que s'il faut transformer les structures sociales actuelles nous allons automatiquement vers la révolution. Or, nous savons que le terme « révolution » a été tellement galvaudé, on a écrit tant d'horreurs sur les révolutions, que nous avons atteint le stade où même ceux qui sont partisans de la transformation de la société hésitent à prononcer ce mot même dans son sens le plus noble.

En tout cas, les tendances les plus diverses et parfois les plus opposées sont d'accord sur un point : « Le problème de la stagnation n'est pas nouveau »; seulement, par esprit de facilité, l'opportuniste aidant, on se rallie à ceux qui prétendent que la solution n'est pas féconde.

CONSTRUIRE L'ORGANISATION SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Par sa forme même, la C.N.T. doit reposer sur la base de l'entreprise des travailleurs révolutionnaires, elle ne doit en aucun cas refuser la présence en son sein de socialistes, de marxistes ou d'anarchistes traditionnels, de la conception de la lutte ne correspond pas à la réalité, elle sera forcée d'accueillir également des militants dont les vues ne dépassent pas le

LUTTES REVOLUTIONNAIRES, OU LUTTES NATIONALES?

Dans un bel élan révolutionnaire, la Chine a suspendu les envois de riz à destination de Cuba. On peut considérer qu'il s'agit là d'une sommation ou plutôt d'une punition après l'échec chinois à la conférence tricontinentale de La Havane. En effet, tandis que les révolutionnaires du tiers-monde y voyaient un espoir dans la lutte contre les impérialismes américain et autres, les délégations de l'U.R.S.S. et de la Chine avaient choisi ce prétexte pour un affrontement qui se voulait idéologique, mais qui n'était en fait qu'une lutte d'influence.

Ces pays latino-américains, appauvris par l'exploitation capitaliste et la monoculture, ne manqueront pas de subir des pressions économiques de toutes parts. Contraints, pour ne pas mourir, à des échanges commerciaux et même à accepter des subventions ou des prêts à long terme, ils se verront obligés de subir, et même de défendre, les idées de tel ou tel défenseur des libertés.

Cet homme que l'on appelle parfois guide, leader, prophète, engendré par les situations difficiles, finit toujours par se considérer comme le principal représentant de l'esprit de la révolution et par s'approprier ce que le peuple a eu tant de peine à gagner. Ce chef a quelquefois plusieurs titres, il s'appelle en ce cas parti unique, unique parti, unique parti unique, mais nous préférons l'appeler bureaucratie. Pour se maintenir au pouvoir, ce chef doit d'abord arrêter la révolution qui pourrait faire la démonstration de son inutilité, puis réveiller le nationalisme, ce qui ne manque pas de provoquer des conflits frontaliers ou bien, si la frontière est calme, il est toujours aisé de se trouver un ennemi héréditaire. Et le peuple se retrouve plongé dans des luttes fratricides comme au bon vieux temps de la bourgeoisie. La « défense de la patrie » efface bien vite l'idée de la révolution et le chef peut enfin s'adonner à son passe-temps favori : la harangue.

Les jeunes vainqueurs en ont été Fidel Castro et les latino-américains. Car pendant que l'Asie jalance entre Pékin et Moscou et que les Africains paraissent, pour l'instant, destinés à aux coups d'Etat militaires, les Sud-Américains semblent être les seuls actuellement à disposer de mouvements révolutionnaires autonomes, même si pour des raisons tactiques ces mouvements semblent d'inspiration castriste. Ils ont montré que la révolution n'est pas le fait d'un grand homme, fut-il Lénine ou Mao, mais est avant toutes choses issue du désespoir d'un peuple et de son sentiment d'une injustice économique ou même et surtout d'une injustice sociale.

Les camarades qui désireaient créer des groupes J.S.R. en province sont priés de se mettre en relation avec nous pour recevoir du matériel et toute l'aide nécessaire, en écrivant à Jeunesses syndicalistes révolutionnaires, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris-9^e.

Point de révolution dans tout cela, tout au plus quelques réformes destinées à faire patienter les mécontents. Seule une révolution internationale, ou tout au moins fondée sur l'internationalisme, peut arriver à surmonter ces obstacles. Fondée sur l'entente entre les peuples, beaucoup moins orgueilleux que les dirigeants et beaucoup plus pressés de voir la révolution s'affirmer, elle peut dépasser les querelles de clocher et s'occuper enfin des points essentiels.

gagnant la guerre au Viet-nam, les Chinois monteraient que leur dynamisme n'est pas émoussé. Pour s'assurer une place dans l'économie mondiale, il leur faut des victoires. Pour être reconnue grande puissance, il faut prouver que sa volonté impérialiste est toujours grande. La possession par les Chinois de la bombe atomique a montré à l'U.R.S.S. et aux U.S.A. que la Chine était sur le point d'être un « interlocuteur valable ». Gageons que l'appareil bureaucratique des « partis révolutionnaires » et le représentant du capitalisme trouveront toujours une base d'accord sur des locomotives électriques ou sur l'exportation du bié. La volonté qu'a la Chine (appuyée par la France, plus clairvoyante que les U.S.A.) d'entrer aux Nations Unies est significative à cet égard. Cette assemblée de représentants des nations n'ont d'autre souci que de maintenir dans l'exploitation les peuples opprimés.

Echec donc pour les deux grands du « bloc socialiste ». Faut-il trouver dans un espoir de voir la révolution dans ces pays prendre une orientation qui ne serait en rien conditionnée par l'un ou l'autre des deux géants communistes? Les chances sont bien faibles.

Le lundi à 20 h. 30, au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris-9^e.

Y. HELLER

L I S E Z « LE COMBAT SYNDICALISTE »

RECONSTRUIRE LA C.N.T.

La période actuelle permet et même favorise le développement de notre organisation syndicale. Il nous est possible de regagner le terrain perdu et de dépasser peut-être l'apogée des années 1947-1948; c'est pourquoi la reconstitution de nos syndicats sur la base des villes et des entreprises est maintenant possible. Cette action nécessite une lutte opiniâtre et impitoyable contre les opportunistes qui prétendent que la lutte anarchiste-syndicaliste se limite à l'entrée à Force Ouvrière. Les chefs de cette tendance jouent en réalité le rôle de frein à l'action révolutionnaire souhaitée par la base des organisations anarchistes. Nous devons démolir l'édifice phraséologique derrière lequel ils masquent leurs compromissions avec le réformisme. Ce n'est pas parce qu'un certain nombre de militants (dont nous ne voulons pas par ailleurs mettre en doute l'intégrité et la valeur personnelle garanties par un long passé de lutte) mènent le mouvement anarchiste vers une solution désespérée d'alliance avec le réformisme le plus stérile que nous devons renoncer à la lutte révolutionnaire.

A PROPOS DU PROBLEME ETUDIANT

Ce qui fait la différence entre un problème syndical étudiant et un problème syndical ouvrier, c'est que l'étudiant ne rentre pas directement dans le circuit de la production. L'investissement intellectuel que l'Etat fait est un investissement à long terme. Ou plutôt, était à long terme. L'étudiant est amené à être un futur professeur ou ingénieur, c'est-à-dire un de ceux qui éduquent les futurs consommateurs ou qui améliorent la production. Et l'Etat ne peut qu'essayer de dresser, de diriger ceux qu'il voudrait ses fidèles serviteurs. L'étudiant du fait de son apprentissage est l'objet d'une exploitation plus hypocrite; ses études sont orientées et comme ses maîtres sont plus de connaissances que lui, celui-ci est amené à ne voir les problèmes que dans le sens où on veut bien qu'il les voit.

EN VRAC

POSONS DES JALONS

La Nation Française, journal de droite, envisage la venue au pouvoir d'un roi en France après la disparition de la Fédération Anarchiste dans notre presse, dans des débats contradictoires doit montrer aux jeunes militants trompés un temps par tout un étalage de phrases creuses que le développement de la C.N.T. est non seulement possible, mais qu'il doit être dès aujourd'hui mis à l'ordre du jour dans les groupes anarchistes.

UN SALAUD PARMIS LES AUTRES... LE CHAH D'IRAN

En Iran, comme au Portugal, comme en Grèce, en passant tous amis de la France, règne un dictateur. On juge en ce moment dans ce pays une brochure de jeunes gens coupables d'avoir eu l'intention de compléter contre le régime du Chah. Après maintes douceurs, celles de toutes les polices du monde, un peu plus copieuses il est vrai dans les pays sunnites, les « coupables » auront tout ce que l'ont voulu bien leur faire avouer. Ils risquent déjà aujourd'hui, la structure de ce

Le problème aujourd'hui se pose avec plus d'acuité avec les réformes Fouchet. A quoi visent ces réformes? Par le fait de la diminution des années d'études, des « barrages » à l'entrée aux facultés, le gouvernement vise trois buts : — par les « barrages » le gouvernement exige une certaine moyenne, ou un examen pour entrer en faculté. C'est-à-dire que les étudiants bénéficiant de bonnes conditions de travail (pas de souci d'argent, tranquillité), c'est-à-dire les enfants de la classe bourgeoise, auront nettement plus de chances que ceux du prolétariat. (Dans l'état actuel des choses, seuls 4 % des enfants du prolétariat sont en faculté.) — en accélérant le cycle des études, l'Etat dépense moins d'argent et cet argent est récupéré pour des tâches plus « utiles », police, armée, etc. — en accélérant le cycle des études, l'Etat forme des professeurs machines, ou du fait de la rapidité des études, n'auront pas des vues assez élargies des grands problèmes, des professeurs valets juste capables de ne servir ce qu'on leur aura enseigné, donc défenseurs des valeurs bourgeoises traditionnelles, donc freins à l'émancipation des futures générations. Le problème étudiant n'est pas un problème mineur, c'est un problème qui intéresse les futures générations et nous ne devons pas laisser se détériorer la situation.

J. TANPLIER

ET VIVE L'ARMÉE

« 1966 verra nos armées accroître matériellement et moralement leurs forces, il le faut, car leur mission incomparable sera demain de veiller à la sécurité du pays et de préparer sa défense. »

Vœux du président de la République française aux armées de terre, de l'air et de mer en 1966.

Sans commentaires.

A RIESGO DE REPETIRNOS, SEGUIREMOS DICRIENDO: NO

por J. MUÑOZ CONGOST

La escuela filosófica, profundamente humana, en la que nos educamos, en la que se formó nuestra juventud, estableció las diferencias fundamentales entre nuestras ideas sociales y otras con argumentos que no viene al caso repetir.

La fuerza de nuestra razón, la sinceridad de nuestras posiciones, nunca orientadas por ambiciones personales, por pretensiones de predominio, establecieron de manera clara la barrera existente entre el anarcosindicalismo español y el resto de escuelas sociales que encontraron calor en nuestro pueblo.

Orgullosos, nos mostramos los libertarios, cuando ante las apetencias determinadas de quienes guiados por la ambición — equivocados en sus concepciones — se apartan de la difícil ruta de la revolución, enarbolaron, más firmes que nunca, nuestra declaración de principios: Contra el Estado, contra el Capital y contra la Religión, por la consecución de la revolución libertaria.

Quiénes no se encuentren convencidos de que hoy, esta bandera de combate, es más actual que nunca, no puede estar en nuestras filas.

Quiénes pretendan vivir de glorias personales, quienes prefieran plegarse a acomodados arreglos que faciliten una supervivencia de sus personales ambiciones. Quiénes no sepan mantener íntegro el caudal histórico que nos legaron los hombres del sindicalismo revolucionario y de la A.I.T., pueden desde ahora considerarse como barridos por su propia decadencia.

Además amargo les diremos, al verles abandonar un pasado no muy lejano de actividad manumisera. Adios amargo, si en su traición se borran, se esfuman se confunden en el anonimato de los vencidos. Pero con la condición de que sigan su camino, sin enfangar el nombre de nuestra C.N.T. Porque si abandonan nuestras ideas, si no están ya en nuestros medios, otros sigan el camino interminable, sin torcer por equivocados senderos.

A los equivocados, intentaremos convencer. A los cegados por el espejuelo de la mentira política, intentaremos llamar a la razón para devolverlos al seno de la familia libertaria, y hacerles comprender el error. Pero a quienes escogieron ruta de traición, para encontrar en ella posibilidad de lucro moral o material, y en ella quisieran jugar con el nombre de nuestras organizaciones, les decimos que nos encontrarán siempre frente a su camino, dispuestos a cortarles el paso.

Marchen si quieren — puente de plata — a conquistar mequinas glorias de poder ridículo y gloria publicitaria. Pero ellos, Pedro, Juan, o Lucas, olvidando que fueron lo que dijeron ser, y declarando públicamente su retractación.

Fuera de nuestras Organizaciones, independientes de la trabazón militante, apóstoles de la deserción y del renunciamiento, sigan su camino guiados de la ambición, del fanatismo o de la ceguera.

Pero apoyar al enemigo es fortalecerlo. Buscar su indecible concubinaje es sumarse al carro gregario de los servidores de la Autoridad.

Y el absurdo social que representa decirse libertario y sumarse a las fuerzas del autoritarismo y del totalitarismo es inconcebible. Para justificarse, son imposibles e impotentes todas las interpretaciones circunstanciales, todas las demagogias.

Ser anarquista, libertario, implica la convicción serena, aceptada por el estudio y la certeza de que el Estado es el enemigo del hombre, y que el Estado totalitario es la más alta perfección del coloso de la coacción, enemigo del individuo y de la libertad.

Que no se pretenda el que las circunstancias aconsejen, determinen, ésta o la otra línea de conducta. Libre es cada cual para ver las cosas en la forma que lo estime más justo.

¿DONDE ESTAN ENTERRADOS Unamuno, Machado y Juan R. Giménez?

El sábado 8 de enero, el denominado Centro Español, que se intenta organizar en Montpellier, posiblemente con apoyo del consul español, que de poco tiempo acá está establecido en Montpellier, organizó la segunda «Soirée cinemática», a la cual invitaron a todos los compatriotas. Había una película francesa de aventuras, con unos cortos metrajes de «Cartas españolas». La película francesa no sé el porqué no llegó y no la pudieron presentar al público. En lugar de ella, para completar la víspera, pasaron cinco cortometrajes que, como he dicho, titulan «Cartas españolas». En una de ellas hacen ver las universidades recientemente construidas, grandísimas, dotadas de todo lo moderno. Mencionaremos una sola de las que hacen ver, la de Tarragona, una hermosa, realizada — dicen — por el esfuerzo de los trabajadores y para los trabajadores, sin tomar parte el Estado en nada. Total, admisiones, 1.500 estudiantes. El simple anexo de la Universidad de Montpellier, en la localidad de Alés, con menos bombos, tiene más de 5.000 estudiantes.

En otro reportaje hacen ver las casas y los pueblos donde nacieron Bizarró, Cortés y otros aventureros de época; interesante arquitectura también, sólo que se manifiesta un enigma: o las vistas de los caseríos y algunas capillas, como Sevilla, son de aquella época, o están cogidas por la noche, pues los caseríos hacen aspecto de abandono, se ven desbordados, igualmente la campiña; las plazas son insólitas y las calles como si fuera uso en el siglo presente. Luego hacen ver la casa en que vivió

TAIJI YAMAGA: Lao Tse y su libro del camino y de la virtud

por COSME PAULES

Ya se sabe que los amarillos son un conglomerado extraordinario. Cuando en Occidente, Notbel, vino a descubrir la dinamita, resultó que una buena decena de siglos antes, los chinos ya la conocían. Y con ese botón de muestra basta para poder afirmar nuevamente que los amarillos son extraordinarios. Ni más ni menos que eso.

Ahi tenemos a Lao Tse, en la página 103-104 del libro de Taiji Yamaga que nos ocupa, afirmando una porra de años antes que las «modernas» religiones que en la actualidad pretenden ser la palabra sagrada del Señor: «Uno de los principios de la ética es: «Corresponde al odio con la virtud». Las religiones modernas nos dicen Taiji Yamaga — que han adoptado este principio no hacen más que seguir las enseñanzas de Lao Tse.

Este libro que nos trae el libro de Ediciones «Tierra y Libertad» de Madrid, no obstante tener en cuenta que no es libro común y corriente, no es «léo para todos». Es un libro magnífico para determinadas minorías capaces de sopesar un contenido tan alto y tan profundo que los ayude a ver claro en el íntimo y sensorial mar de contradicciones supuestas que el ser humano por sí mismo encierra desde el momento de renacer a toda la historia de la humanidad en cada partícula del ser que ha ir formándose, esforzándose por comprender los más armónicos sonidos de la existencia en sociedad.

No es éste, lo repetimos, un libro para cualquiera. Se necesita tener una acendrada voluntad de ascenso para dar término y repetir la necesaria lectura de una obra tan profunda como ésta de Lao Tse, comentada, explicada y anotada por un temperamento tan recto y consecuente, como lo es el de Taiji Yamaga, ese japonés que ejemplariza la actitud más digna de cuantos en Oriente u Occidente se consideran con dificultades apropiadas para seguir el difícil camino del sabio acrítico que en su lejano tiempo fue Lao Tse.

Lo anterior no quiere decir que cualquiera carezca de méritos suficientes, si así lo desea, para adentrarse en la profunda profundidad de esta obra de primer orden que las Ediciones Tierra y Libertad, con gran acierto nos han entregado para el estudio y la crítica constructiva. No. Quien posea voluntad de estoicismo puede muy bien aprovechar con este libro las enseñanzas de una mente que siendo real y efectiva, más bien parece sagrada y propia para crear religiones que conduzcan al campo de la mística. Lao Tse se nos aparece en esta traducción de Yamaga como un verdadero genio inorgánico que supera a la mayoría de los genios conocidos, siendo, como lo es, apenado descubriendo entre las masas o mayorías de este Occidente que se considera «inventor» de las más altas y profundas teorías en pro de un mundo o una sociedad mejor, más limpia y equitativa.

En la página 56 de este pequeño tomo de historia del anarquismo encontramos excelencias como la siguiente: «El espíritu del Valle nunca muere; se dice que es una mujer misteriosa. La puerta de la mujer misteriosa es la base del cielo y de la tierra. Empléala sin llegar al agotamiento.»

Interpretación de Yamaga: El camino simbolizado en un valle y en el órgano femenino, demostrando que entre disciplinas y rezos y amenazas, tenían amedrentados a los buenos viejos y viejas que no podían pasar por otro camino que el de terminar allí, como último recurso, o dejarse morir de hambre en libertad — es un decir —, puesto que a veces hasta los familiares se desahucian de ellos, a menos que se les internara de oficio, por fuerza, para evitar el espectáculo de miseria que en las calles daban.

Triste fin el de tantos que al llegar a una edad en que ya no se les puede extraer más, no pueden hallar otra solución. Ciertamente que no en todos los Hospicios ocurre lo mismo, ni que en todas partes los dirijan o administren «hermanas», que al apartarse de la maternidad, de la unión, por vocación o sin ella, al enclaustrarse dejan secar en su corazón todo sentimiento de verdaderas madres y hermanas. Porque verdaderamente se encuentran algunas que bajo su toca conservan en toda su lozanía el verdadero amor — del que prescindieron — a su semejante, ya que para ellas sólo cuenta el voto que hicieron de entregarse en cuerpo y alma a una religión que de día en día se hace más anacrónica y fuera de época.

Por algo nosotros a la «caridad» preferimos la Solidaridad, más humana, más sincera y llana, más en armonía con la persona humana, a la que no exige rebajarse. «Cuantos prefieren, aún hoy, vivir como sea, antes que encerrarse en un Hospicio! Acaso no sea lo mismo el día que estos centros pueden regirse por sí mismos, que sus componentes o acogidos sean los que, responsablemente, puedan determinar en su marcha y funcionamiento interno, como propios interesados que son.

Y en lugar de separar, como a veces ocurre, a los que vivieron hasta medio siglo y más juntos, se les propone medios de continuar unidos hasta el fin de sus días. Suele ser bien fácil de contribuir a que se realice.

Mientras, compañeros, pensemos en nuestros viejos; ayudémoslos, no nos detengamos de ellos. Hagamos por alegrar un poco la vida que existencia les queda. Y ello es además humanitario que la sociedad es parca en eso.

En la página 56 de este pequeño tomo de historia del anarquismo encontramos excelencias como la siguiente: «El espíritu del Valle nunca muere; se dice que es una mujer misteriosa. La puerta de la mujer misteriosa es la base del cielo y de la tierra. Empléala sin llegar al agotamiento.»

Interpretación de Yamaga: El camino simbolizado en un valle y en el órgano femenino, demostrando que entre disciplinas y rezos y amenazas, tenían amedrentados a los buenos viejos y viejas que no podían pasar por otro camino que el de terminar allí, como último recurso, o dejarse morir de hambre en libertad — es un decir —, puesto que a veces hasta los familiares se desahucian de ellos, a menos que se les internara de oficio, por fuerza, para evitar el espectáculo de miseria que en las calles daban.

Triste fin el de tantos que al llegar a una edad en que ya no se les puede extraer más, no pueden hallar otra solución. Ciertamente que no en todos los Hospicios ocurre lo mismo, ni que en todas partes los dirijan o administren «hermanas», que al apartarse de la maternidad, de la unión, por vocación o sin ella, al enclaustrarse dejan secar en su corazón todo sentimiento de verdaderas madres y hermanas. Porque verdaderamente se encuentran algunas que bajo su toca conservan en toda su lozanía el verdadero amor — del que prescindieron — a su semejante, ya que para ellas sólo cuenta el voto que hicieron de entregarse en cuerpo y alma a una religión que de día en día se hace más anacrónica y fuera de época.

Por algo nosotros a la «caridad» preferimos la Solidaridad, más humana, más sincera y llana, más en armonía con la persona humana, a la que no exige rebajarse. «Cuantos prefieren, aún hoy, vivir como sea, antes que encerrarse en un Hospicio! Acaso no sea lo mismo el día que estos centros pueden regirse por sí mismos, que sus componentes o acogidos sean los que, responsablemente, puedan determinar en su marcha y funcionamiento interno, como propios interesados que son.

Y en lugar de separar, como a veces ocurre, a los que vivieron hasta medio siglo y más juntos, se les propone medios de continuar unidos hasta el fin de sus días. Suele ser bien fácil de contribuir a que se realice.

Mientras, compañeros, pensemos en nuestros viejos; ayudémoslos, no nos detengamos de ellos. Hagamos por alegrar un poco la vida que existencia les queda. Y ello es además humanitario que la sociedad es parca en eso.

En la página 56 de este pequeño tomo de historia del anarquismo encontramos excelencias como la siguiente: «El espíritu del Valle nunca muere; se dice que es una mujer misteriosa. La puerta de la mujer misteriosa es la base del cielo y de la tierra. Empléala sin llegar al agotamiento.»

Interpretación de Yamaga: El camino simbolizado en un valle y en el órgano femenino, demostrando que entre disciplinas y rezos y amenazas, tenían amedrentados a los buenos viejos y viejas que no podían pasar por otro camino que el de terminar allí, como último recurso, o dejarse morir de hambre en libertad — es un decir —, puesto que a veces hasta los familiares se desahucian de ellos, a menos que se les internara de oficio, por fuerza, para evitar el espectáculo de miseria que en las calles daban.

Triste fin el de tantos que al llegar a una edad en que ya no se les puede extraer más, no pueden hallar otra solución. Ciertamente que no en todos los Hospicios ocurre lo mismo, ni que en todas partes los dirijan o administren «hermanas», que al apartarse de la maternidad, de la unión, por vocación o sin ella, al enclaustrarse dejan secar en su corazón todo sentimiento de verdaderas madres y hermanas. Porque verdaderamente se encuentran algunas que bajo su toca conservan en toda su lozanía el verdadero amor — del que prescindieron — a su semejante, ya que para ellas sólo cuenta el voto que hicieron de entregarse en cuerpo y alma a una religión que de día en día se hace más anacrónica y fuera de época.

Por algo nosotros a la «caridad» preferimos la Solidaridad, más humana, más sincera y llana, más en armonía con la persona humana, a la que no exige rebajarse. «Cuantos prefieren, aún hoy, vivir como sea, antes que encerrarse en un Hospicio! Acaso no sea lo mismo el día que estos centros pueden regirse por sí mismos, que sus componentes o acogidos sean los que, responsablemente, puedan determinar en su marcha y funcionamiento interno, como propios interesados que son.

Y en lugar de separar, como a veces ocurre, a los que vivieron hasta medio siglo y más juntos, se les propone medios de continuar unidos hasta el fin de sus días. Suele ser bien fácil de contribuir a que se realice.

Mientras, compañeros, pensemos en nuestros viejos; ayudémoslos, no nos detengamos de ellos. Hagamos por alegrar un poco la vida que existencia les queda. Y ello es además humanitario que la sociedad es parca en eso.

En la página 56 de este pequeño tomo de historia del anarquismo encontramos excelencias como la siguiente: «El espíritu del Valle nunca muere; se dice que es una mujer misteriosa. La puerta de la mujer misteriosa es la base del cielo y de la tierra. Empléala sin llegar al agotamiento.»

Interpretación de Yamaga: El camino simbolizado en un valle y en el órgano femenino, demostrando que entre disciplinas y rezos y amenazas, tenían amedrentados a los buenos viejos y viejas que no podían pasar por otro camino que el de terminar allí, como último recurso, o dejarse morir de hambre en libertad — es un decir —, puesto que a veces hasta los familiares se desahucian de ellos, a menos que se les internara de oficio, por fuerza, para evitar el espectáculo de miseria que en las calles daban.

Triste fin el de tantos que al llegar a una edad en que ya no se les puede extraer más, no pueden hallar otra solución. Ciertamente que no en todos los Hospicios ocurre lo mismo, ni que en todas partes los dirijan o administren «hermanas», que al apartarse de la maternidad, de la unión, por vocación o sin ella, al enclaustrarse dejan secar en su corazón todo sentimiento de verdaderas madres y hermanas. Porque verdaderamente se encuentran algunas que bajo su toca conservan en toda su lozanía el verdadero amor — del que prescindieron — a su semejante, ya que para ellas sólo cuenta el voto que hicieron de entregarse en cuerpo y alma a una religión que de día en día se hace más anacrónica y fuera de época.

Por algo nosotros a la «caridad» preferimos la Solidaridad, más humana, más sincera y llana, más en armonía con la persona humana, a la que no exige rebajarse. «Cuantos prefieren, aún hoy, vivir como sea, antes que encerrarse en un Hospicio! Acaso no sea lo mismo el día que estos centros pueden regirse por sí mismos, que sus componentes o acogidos sean los que, responsablemente, puedan determinar en su marcha y funcionamiento interno, como propios interesados que son.

Y en lugar de separar, como a veces ocurre, a los que vivieron hasta medio siglo y más juntos, se les propone medios de continuar unidos hasta el fin de sus días. Suele ser bien fácil de contribuir a que se realice.

Mientras, compañeros, pensemos en nuestros viejos; ayudémoslos, no nos detengamos de ellos. Hagamos por alegrar un poco la vida que existencia les queda. Y ello es además humanitario que la sociedad es parca en eso.

En la página 56 de este pequeño tomo de historia del anarquismo encontramos excelencias como la siguiente: «El espíritu del Valle nunca muere; se dice que es una mujer misteriosa. La puerta de la mujer misteriosa es la base del cielo y de la tierra. Empléala sin llegar al agotamiento.»

Interpretación de Yamaga: El camino simbolizado en un valle y en el órgano femenino, demostrando que entre disciplinas y rezos y amenazas, tenían amedrentados a los buenos viejos y viejas que no podían pasar por otro camino que el de terminar allí, como último recurso, o dejarse morir de hambre en libertad — es un decir —, puesto que a veces hasta los familiares se desahucian de ellos, a menos que se les internara de oficio, por fuerza, para evitar el espectáculo de miseria que en las calles daban.

Triste fin el de tantos que al llegar a una edad en que ya no se les puede extraer más, no pueden hallar otra solución. Ciertamente que no en todos los Hospicios ocurre lo mismo, ni que en todas partes los dirijan o administren «hermanas», que al apartarse de la maternidad, de la unión, por vocación o sin ella, al enclaustrarse dejan secar en su corazón todo sentimiento de verdaderas madres y hermanas. Porque verdaderamente se encuentran algunas que bajo su toca conservan en toda su lozanía el verdadero amor — del que prescindieron — a su semejante, ya que para ellas sólo cuenta el voto que hicieron de entregarse en cuerpo y alma a una religión que de día en día se hace más anacrónica y fuera de época.

Por algo nosotros a la «caridad» preferimos la Solidaridad, más humana, más sincera y llana, más en armonía con la persona humana, a la que no exige rebajarse. «Cuantos prefieren, aún hoy, vivir como sea, antes que encerrarse en un Hospicio! Acaso no sea lo mismo el día que estos centros pueden regirse por sí mismos, que sus componentes o acogidos sean los que, responsablemente, puedan determinar en su marcha y funcionamiento interno, como propios interesados que son.

Y en lugar de separar, como a veces ocurre, a los que vivieron hasta medio siglo y más juntos, se les propone medios de continuar unidos hasta el fin de sus días. Suele ser bien fácil de contribuir a que se realice.

Mientras, compañeros, pensemos en nuestros viejos; ayudémoslos, no nos detengamos de ellos. Hagamos por alegrar un poco la vida que existencia les queda. Y ello es además humanitario que la sociedad es parca en eso.

En la página 56 de este pequeño tomo de historia del anarquismo encontramos excelencias como la siguiente: «El espíritu del Valle nunca muere; se dice que es una mujer misteriosa. La puerta de la mujer misteriosa es la base del cielo y de la tierra. Empléala sin llegar al agotamiento.»

Quando se libere España haremos esto, aquello, y...

NOTAS: OPTIMISTAS son las opiniones que se escuchan alrededor de la liberación del pueblo español, si no se las analiza. Pero si se las examina detenidamente, son de una superficialidad desoladora. Pues de las mismas se trasluce que el arte de encantamiento del que desde hace largo tiempo se espera la liberación del pueblo español es creencia arraigada. Como si Cervantes y otros genios nada hubieran dicho para disipar esta creencia supersticiosa y las lecciones de la historia nada nos enseñaran.

Proyectar lo que se ha de hacer en España sin antes adoptar la firme resolución de demoler el sistema absolutista que impidió e impedirá todo progreso, es tanto como poner el carro delante de los bueyes o aquello de hacer la tortilla sin romper los huevos. «Aventurado sería adelantarse a qué fecha o qué factores intervendrán en la liberación del pueblo español. Pero a estas alturas lo que debiera saberse por los menos advertidos, es que de ningún pueblo logró las pocas mejoras de que disfruta sin la acción y el acierto en la misma. Pues, si se puede decir que en el pueblo español no faltó ni falta el espíritu de acción y el acierto en la misma. Pues, si se puede decir que en el pueblo español no faltó ni falta el espíritu de acción elegido el momento y el acierto en la misma. Y a juzgar por muchas opiniones recibidas son poco tenidas en cuenta y de las mismas se desprende que queremos tropezar una vez más en la misma piedra.

«Estrazar puentes por los que podamos salirnos atolladero», se ponen esperanzas dignas de mejor suerte. Pues no faltan incluso entre nosotros los que ponen esperanzas en que si Don Juan o Don Gil, pueden servir de puente para desembocar en un sistema más liberal. Como si las amargas experiencias del pasado nada nos enseñaran para enfocar la situación presente.

En la historia de España, los puentes en los que el pueblo puso esperanzas para salir de su atraso le fueron tendidos por las castas reaccionarias para no caer en el abismo, en la liberación del pueblo español, si no se las analiza. Pero si se las examina detenidamente, son de una superficialidad desoladora. Pues de las mismas se trasluce que el arte de encantamiento del que desde hace largo tiempo se espera la liberación del pueblo español es creencia arraigada. Como si Cervantes y otros genios nada hubieran dicho para disipar esta creencia supersticiosa y las lecciones de la historia nada nos enseñaran.

Proyectar lo que se ha de hacer en España sin antes adoptar la firme resolución de demoler el sistema absolutista que impidió e impedirá todo progreso, es tanto como poner el carro delante de los bueyes o aquello de hacer la tortilla sin romper los huevos. «Aventurado sería adelantarse a qué fecha o qué factores intervendrán en la liberación del pueblo español. Pero a estas alturas lo que debiera saberse por los menos advertidos, es que de ningún pueblo logró las pocas mejoras de que disfruta sin la acción y el acierto en la misma. Pues, si se puede decir que en el pueblo español no faltó ni falta el espíritu de acción y el acierto en la misma. Pues, si se puede decir que en el pueblo español no faltó ni falta el espíritu de acción elegido el momento y el acierto en la misma. Y a juzgar por muchas opiniones recibidas son poco tenidas en cuenta y de las mismas se desprende que queremos tropezar una vez más en la misma piedra.

«Estrazar puentes por los que podamos salirnos atolladero», se ponen esperanzas dignas de mejor suerte. Pues no faltan incluso entre nosotros los que ponen esperanzas en que si Don Juan o Don Gil, pueden servir de puente para desembocar en un sistema más liberal. Como si las amargas experiencias del pasado nada nos enseñaran para enfocar la situación presente.

En la historia de España, los puentes en los que el pueblo puso esperanzas para salir de su atraso le fueron tendidos por las castas reaccionarias para no caer en el abismo, en la liberación del pueblo español, si no se las analiza. Pero si se las examina detenidamente, son de una superficialidad desoladora. Pues de las mismas se trasluce que el arte de encantamiento del que desde hace largo tiempo se espera la liberación del pueblo español es creencia arraigada. Como si Cervantes y otros genios nada hubieran dicho para disipar esta creencia supersticiosa y las lecciones de la historia nada nos enseñaran.

Proyectar lo que se ha de hacer en España sin antes adoptar la firme resolución de demoler el sistema absolutista que impidió e impedirá todo progreso, es tanto como poner el carro delante de los bueyes o aquello de hacer la tortilla sin romper los huevos. «Aventurado sería adelantarse a qué fecha o qué factores intervendrán en la liberación del pueblo español. Pero a estas alturas lo que debiera saberse por los menos advertidos, es que de ningún pueblo logró las pocas mejoras de que disfruta sin la acción y el acierto en la misma. Pues, si se puede decir que en el pueblo español no faltó ni falta el espíritu de acción y el acierto en la misma. Pues, si se puede decir que en el pueblo español no faltó ni falta el espíritu de acción elegido el momento y el acierto en la misma. Y a juzgar por muchas opiniones recibidas son poco tenidas en cuenta y de las mismas se desprende que queremos tropezar una vez más en la misma piedra.

«Estrazar puentes por los que podamos salirnos atolladero», se ponen esperanzas dignas de mejor suerte. Pues no faltan incluso entre nosotros los que ponen esperanzas en que si Don Juan o Don Gil, pueden servir de puente para desembocar en un sistema más liberal. Como si las amargas experiencias del pasado nada nos enseñaran para enfocar la situación presente.

En la historia de España, los puentes en los que el pueblo puso esperanzas para salir de su atraso le fueron tendidos por las castas reaccionarias para no caer en el abismo, en la liberación del pueblo español, si no se las analiza. Pero si se las examina detenidamente, son de una superficialidad desoladora. Pues de las mismas se trasluce que el arte de encantamiento del que desde hace largo tiempo se espera la liberación del pueblo español es creencia arraigada. Como si Cervantes y otros genios nada hubieran dicho para disipar esta creencia supersticiosa y las lecciones de la historia nada nos enseñaran.

Proyectar lo que se ha de hacer en España sin antes adoptar la firme resolución de demoler el sistema absolutista que impidió e impedirá todo progreso, es tanto como poner el carro delante de los bueyes o aquello de hacer la tortilla sin romper los huevos. «Aventurado sería adelantarse a qué fecha o qué factores intervendrán en la liberación del pueblo español. Pero a estas alturas lo que debiera saberse por los menos advertidos, es que de ningún pueblo logró las pocas mejoras de que disfruta sin la acción y el acierto en la misma. Pues, si se puede decir que en el pueblo español no faltó ni falta el espíritu de acción y el acierto en la misma. Pues, si se puede decir que en el pueblo español no faltó ni falta el espíritu de acción elegido el momento y el acierto en la misma. Y a juzgar por muchas opiniones recibidas son poco tenidas en cuenta y de las mismas se desprende que queremos tropezar una vez más en la misma piedra.

«Estrazar puentes por los que podamos salirnos atolladero», se ponen esperanzas dignas de mejor suerte. Pues no faltan incluso entre nosotros los que ponen esperanzas en que si Don Juan o Don Gil, pueden servir de puente para desembocar en un sistema más liberal. Como si las amargas experiencias del pasado nada nos enseñaran para enfocar la situación presente.

En la historia de España, los puentes en los que el pueblo puso esperanzas para salir de su atraso le fueron tendidos por las castas reaccionarias para no caer en el abismo, en la liberación del pueblo español, si no se las analiza. Pero si se las examina detenidamente, son de una superficialidad desoladora. Pues de las mismas se trasluce que el arte de encantamiento del que desde hace largo tiempo se espera la liberación del pueblo español es creencia arraigada. Como si Cervantes y otros genios nada hubieran dicho para disipar esta creencia supersticiosa y las lecciones de la historia nada nos enseñaran.

Proyectar lo que se ha de hacer en España sin antes adoptar la firme resolución de demoler el sistema absolutista que impidió e impedirá todo progreso, es tanto como poner el carro delante de los bueyes o aquello de hacer la tortilla sin romper los huevos. «Aventurado sería adelantarse a qué fecha o qué factores intervendrán en la liberación del pueblo español. Pero a estas alturas lo que debiera saberse por los menos advertidos, es que de ningún pueblo logró las pocas mejoras de que disfruta sin la acción y el acierto en la misma. Pues, si se puede decir que en el pueblo español no faltó ni falta el espíritu de acción y el acierto en la misma. Pues, si se puede decir que en el pueblo español no faltó ni falta el espíritu de acción elegido el momento y el acierto en la misma. Y a juzgar por muchas opiniones recibidas son poco tenidas en cuenta y de las mismas se desprende que queremos tropezar una vez más en la misma piedra.

ANTENA

AHORA EL CUENTO DE LA VIDA DE LA VIRTUD

MADRID.—El Tribunal Supremo ha notablemente reducido las penas de encarceramiento infligidas en 1964 a un grupo de antifranquistas acusados de propaganda «comunista». Entre los beneficiados por esta medida de atenuación figura el joven Daniel Lacalle, hijo del ministro del Aire, general José Lacalle. He aquí el porqué del tío Paco con la rebaja.

DONA TERESA DE ESPINOSA SE EXPRESA

MADRID.—Para contener el peligro de inflación atribuible a las despidos del plan de desarrollo, los entendidos en economía, independientes del sistema político que rige en España, sugieren la reducción de la burocracia estatal, en sus tres cuartas partes inútil y gravosa. Consecuencia de la insana situación de la finanza pública, es el vertiginoso encarecimiento del coste de la vida, el cual en dos años ha aumentado en la proporción del 35 por 100. El negocio turístico, que aparentemente aporta bienestar a los españoles, en realidad sirve para enriquecer a unos particulares y aunar el Tesoro franquista; pero a la población «baja», o sea el estado llano, le ocasiona grave perjuicio a causa de la elevación de precios de compra que el turismo provoca. Analizado el asunto desde su punto de vista, los obreros metalúrgicos de Madrid reclaman obstinadamente que el salario mínimo de la profesión sea fijado a 250 pesetas diarias, equivalentes a 21 francos franceses.

LO SACAN DE LA CARCEL PARA NUEVO INTERROTORIO

BILBAO.—El día 23 de enero a las nueve de la mañana volvían a bajar de la prisión de Larrinaga a Iñaki Rentería, detenido el día 11 y para ampliación de declaraciones. La autorización ha sido dada por el Juzgado número 4 de Bilbao, del cual depende. La policía pretendía hacer lo mismo con Jesús Bikandi, negándose a ello el Juzgado número 5 correspondiente a éste. Se ha encargado de bajarle el propio policía Criado y durante tres días, hasta el miércoles de la nueva de la mañana, no pararon de interrogarle y pegarle. Subió a la cárcel completamente desfilado y cojo. Iñaki Rentería solicitó médico y abogado durante su estancia en la Comisaría, pues pensó que a consecuencia de los golpes, oídos, carapachos y piernas pudiera recaer en algo grave. La policía no autorizó la petición. (Gudari.)

EN MEMORIA DE ALBERT CAMUS

PARIS (OPE).—Organizado por el Ateneo Ibero-Americano, se celebró, con gran concurrencia, un acto en homenaje al que fue eminente escritor, incondicional amigo de la causa de la República española, de Euzkadi, de Cataluña y de Galicia. Podríamos calificarlo de homenaje internacional, por cuanto junto a prestigiosas figuras españolas: el profesor Ballester Gozalvo, el escritor Ramón Rufat, cenista, y el también escritor, ministro de la República española, don Fernando Valera, se hallaban el profesor y escritor uruguayo Emir Rodríguez Monegal, director de la revista «Mundo Nuevo» de París, y el redactor en jefe de «Nouvel Observateur», Jean Daniel. Los cinco oradores conocieron y trataron durante varios años al gran escritor, premio Nobel de Literatura. Los discursos fueron interesantes y emotivos y el público los acogió con entusiasmo.

En la entrada se repartió profusamente una fotografía del homenajeado que contenía varios párrafos suyos que datan del 25 de febrero de 1955: «Hay que elegir entre el franquismo y la democracia. Entre ambas concepciones no hay término medio. Hay que elegir entre Cristo y el homicida; ya es tiempo de que la Jerarquía católica denuncie en público y definitivamente esta horrible unión. » Que cada uno de nosotros haga lo que pueda; pero todo lo que pueda. No nos durmamos; no nos dejemos llevar fácilmente por la melancolía y el desaliento.»

DE GESTAPO A RESISTENTES VASCOS

BILBAO.—El número de detenidos en la cárcel de Larrinaga asciende a trece y corresponde a los siguientes: Unai Gallastegui, Iñaki Rentería, Javier Lekunza, Iñaki Albizuri, Julien Rentería, Jon Arrarte, Sabín Uribeaga, Sabín Eguiguren, Eduardo Aurteneche, José María Arregui, Jesús Bikandi, Juan Miguel de Uría, Eugenio Uribebarri.

CAMBIO DE HORARIO EN RADIO EUZKADI

A partir del día 7 de febrero, las emisiones de Radio Euzkadi tienen lugar todos los días a las 21,30 horas en ondas de 23 y 26 metros, y a las 22,30 en onda de 26 metros. Queda, por consiguiente, suprimida la emisión actual de las once de las noches (23 horas).

LEED «UMBRAL»



NOTA FAMILIAR ESPAÑOLA. Dice la radio que Franco liberará a España. No dice la radio que España se liberará de Franco.

Riojalteñas «La boda, la boda...»

por Julián Floristán

Cuando un grupo de chicos, o «chiguitos», como allí suele decirse, veían a lo lejos a dos de nuestros paisanos juntos, sino del brazo, la exclamación era general: «La boda, la boda; Coñin y la Ysidora». «Coñin» era un mote. Hombre del pueblo, más bien bajo y regordete, en cuanto «echaba» unos vasos, ya estaba alegre, seguramente porque su alimentación era bastante limitada y a destiempo. Pero no era peligroso ni fanfarrón, ni rehido; no era simplemente alegre. La Ysidora tampoco tenía mal vino y por las mismas razones que al otro, pronto se le subía a la cabeza, o mejor dicho a los ojos y en seguida la daba por llorar. Si llegaban a ergontarse los dos, la juegra era segura, ya que, como decía, los que en la calle pasaban buena parte del día, formando grupo con ellos recorrían varios lugares céntricos, hasta que el alguacil de servicio salía al paso, amenazando con el bastón y había que desistir, so pena de multa. «Mira, chiguitos, que yo con un papel de fumar pagos», refiriéndose a la denuncia, solía decir Pierraz, el bigotazo, que cada mañana solía refrescarnos en uno de los baños de la fuente de la Plaza Mayor y del que se decía llevaba el miembro viril de goma, por abuso de no sé qué. Pero es que se decían tantas cosas...

Mal vino y peores palabras e intenciones tenía la Marciala. A ésta siempre se le veía con una botella bajo el brazo, llena o vacía. Si vacía, había que guardarse de no provocarla, pues de lo contrario, sin pensarlo mucho, la lanzaba en dirección de donde ella creía venir la broma. Si la llevaba llena, se contenía más y de ello abusaban los más «valientes». Pero a veces, cuando se la provocaba demasadamente, hasta llena de tinto y todo acababa por lanzarla también. Nadie sabía exactamente cómo podía vivir, abierta miserablemente limosna. Dos o tres veces por semana y pobre daban ciertas casas ricas, grandes, para así tener la conciencia tranquila y en paz, en tanto les llegaba el momento de dar cuenta a «dios», de su paso por este valle de lágrimas (para los pobres). Raramente se la veía ocupada en algo que pudiera reportarla unos

reales. Pernoctaba en cualquier cueva del Castillo, en la parte alta del pueblo, detrás de la parroquia, lejos de todo contacto humano. Y así murió la pobre Marciala, abandonada, sola. Un buen día, extrañados de no verla, unos cuantos se decidieron a «explorar» aquellas especie de caverna, que un día debieron ser sótanos de casas señoriales, ya derruidas. En una de ellas fue hallada muerta y en parte devorada por las ratas, acaso más hambrienta que ella misma, pero que resistía mejor el frío. Al llegar a cierta edad, agotados, vencidos, los viejos, ya inservibles, eran abandonados a su suerte, o enviados a la triste Casa de Caridad y Beneficencia (con el honorífico título de «Reala»).

La Isidora vivía, en parte, de algún saquito de arena para limpiar los cubiertos, que iba a buscar, a pie, a una especie de galería de mina abandonada, distante siete kilómetros del pueblo, a S. Felices, Pasaba después de casa en casa ofreciéndola. Porque pesa a sus años y falta de familia, la caridad «cristiana» era como decía anteriormente poco prodiga. Finalmente creo que ingresó, lo mismo que su amigo, en la Casa de Caridad, de donde si lograban salir con cualquier subterfugio, su primera visita no fallaba, era para alguna tasca o «cenas» de su preferencia. Y allí debieron terminar su triste vida, sin afecto, familiar, ni cariño. Porque las monjas, más que hermanas, «Hijas de la Caridad», afincadas en Haro desde 1833, eran verdaderas carceleras,

Como se dicho, los intentos por sacar al pueblo español de su estado de atraso, fueron varios, y ellos nos han probado que ello no es posible si no se les cortan las garras a las clases parasitarias que lo tienen aprisionado para chuparle todo su sudor, hasta que una situación de fuerza les obligue a renunciar a ellas; logrado lo cual, a las san

La demagogía, las promesas y las realidades

por M. OCAÑA

U NOS hombres que pertenecieron a la C.N.T. han elaborado un Plan de Trabajo opositivo, según ellos, y susceptible de cambiar radicalmente las estructuras sociales, primero, y las políticas después, del régimen fascista español impuesto por esas mismas oligarquías que en los albores del año que empieza continúan siendo su mejor sostén.

La lectura de los documentos suscritos por «libertarios» y nacionalistas, en medio de un formidable amaramagnun de puntos de discusión que no resisten al más superficial análisis, haría creer a quien no este muy ducho en cuestiones de tipo sindicalista y libertario que la revolución social iniciada en julio de 1936 sigue su curso, y que Franco no tomó el poder en España sino para facilitar a los cenetistas y libertarios la puesta en práctica de sus ideales comunistas libertarios. Leyendo la documentación en circulación profusa y difusa de estos últimos meses, y algunas de las correspondencias que con un esmero refinado se dirige a los cenetistas exiliados, por quien sin dejar de poner en duda nuestra «positiva eficacia», y sin escatimar las acusaciones de preparadores del «tesoro confederal» pero con una cierta dulzura de lenguaje, cual la que emplean, en el ejercicio de su «profesión», los representantes de Dios en la tierra, tratan de convencernos de algo que, parece ser, hemos olvidado los libertarios exiliados: la bondad, la magnanimidad y los valores morales de las ideas libertarias. Leyendo pues, repetimos, toda esa documentación se podría llegar a la conclusión de que los únicos responsables de que en España el pueblo sufra, somos los que desde hace casi treinta años, nos hallamos alejados, por la fuerza, de nuestro país.

Con arreglo a la argumentación esgrimida por quienes están «haciendo la revolución desde dentro», los exiliados somos una banda de estafadores que vivimos hace treinta años de los «fondos» sindicales que nos procuran los cargos que con carácter permanente estamos usurpando al pueblo.

Si el comunismo libertario no es ya una realidad en España, es porque los exiliados hemos obligado al pueblo a vivir bajo la tiranía. Si en lugar de permanecer alejados de La PATRIA, «imposibilitando con nuestra ausencia el Plan de Desarrollo», la entrada de España en el Mercado Común europeo, y viviendo del escandaloso sueldo que nos pagan nuestros comités y sindicatos, nos hubiéramos incorporado a las labores de reconstrucción nacional, olvidando esos insignificantes pormenores de la historia, y haciendo posible con nuestro silencio, esa tan deseada Reconciliación Nacional, la C.N.T. sería hoy (junto a la C.N.S., naturalmente) una de esas organizaciones sindicales que «no son ya solamente aquel medio o sistema de lucha para conseguir nuevas e importantes reivindicaciones obreras, a la vez que servían de defensa para mantener los derechos orgánicos de agrupación de la clase obrera ante los torpes designios de una burguesía desinteresada por los niveles de vida de sus asalariados, sino que forman parte integrante de la economía de los países y su intervención para resolver los gigantescos problemas que trae consigo, es requerida (ES REQUERIDA, no se olvide) por los propios estamentos y organismos oficiales... si los exiliados hubiéramos hecho a sustracción de simples e injustificados temores», incorporándonos a ese trabajo de reconstrucción nacional, España sería en 1966 una nueva Patria del Proletariado.

Como se puede ver, y leer, nuestros esfuerzos paladines de la reconciliación no tienen nada de aprender del más probado demagogo. Ellos nos prometen hacer que la C.N.T. sea uno de los esos sindicatos que «hoy en todo el mundo, incluidos los países comunistas, representan el principal eslabón para asegurar el normal desenvolvimiento de sus sistemas de vida».

Y, ¿quién ha dicho que nuestros «representantes» no permanentes son reformistas? Este es el más puro concepto libertario de nuestros «representantes».

No totalmente convencidos de que nuestros «representantes» logren alcanzar tan fácilmente sus deseos pues siempre hemos sido algo escépticos, vamos a recoger algunos detalles de, todo el mundo conocidos, que nuestros traedores de buenas nuevas, parecen dejar de lado o ignorar, a pesar de hallarse en medio del «ambiente».

Aseguran nuestros incultos profetas que «las nuevas generaciones gozan de un nivel de vida elevado y que ellas ignoran el desastre de la guerra civil, lo que es causa de la «evolución» del régimen. Solo queremos recordarle que son decenas de millones de jóvenes españoles los que cada año se expatrian para ir a buscar, al extranjero un pan, una libertad y una cultura que en España se les niega. Hemos leído una satírica crítica de un semanario francés que anunciaba hace aún poco tiempo que «cierta cantidad de intelectuales españoles se veían precisados a abandonar el país para ir a ganarse la vida en los países de América latina. Son muchos los jóvenes españoles que, desconociendo la historia de los últimos treinta años, buscan en el extranjero aquellos libros susceptibles de facilitarles su conocimiento, pues es indiscutible que en la historia de estos años de oscurantismo y terror, se halla la posibilidad, por sus magníficas enseñanzas, de conquistar un verdadero y más humano porvenir.

«El Estado español, nacido bajo el signo de la unidad y de la grandeza de la patria, es un instrumento totalitario al servicio de la patria; es fundamentalmente nacionalindustrialista, y representa en todos sus aspectos una reacción contra el capitalismo liberal y el materialismo marxista.» (Libro de texto de Primera Enseñanza.)

En una entrevista concedida al «Times», Praga Iribarne ha dicho, entre otras cosas: «Todos aceptarían la designación, probablemente anticipada, de un nuevo jefe del Gobierno, en el cargo de asumir el poder durante el período transitorio, en el curso del cual aquel será instalado según los deseos del caudillo y los principios fundamentales del Movimiento.» (Noviembre de 1965.)

Así, pues, seguimos con «el aceite de ricino» en contra de la penitencia. Ello no impide a nuestros profetas y redentores, afirmar que la España actual no es la que se nos obligó a dejar a nosotros en 1939.

Pero hay otro aspecto del cual no se quiere tener cuenta, y es sobre las posibilidades de que vuestra «positiva», como tanto gustáis repetir.

Vistos los conflictos estudiantiles de los últimos tiempos; teniendo en cuenta que sus reivindicaciones eran

de los inferiores al programa «positivo» por vosotros presentado a los jerarcas de la C.N.S.; sin olvidar que estudiantes y profesores universitarios están muy lejos de ser libertarios o cenetistas (puesto que ya vosotros afirmáis que la juventud española nos desconoce); si tenemos aún presentes las promesas hechas a estudiantes y profesores universitarios por las «autoridades» superiores, y constatamos el resultado por estos huelguistas obtenido, con toda la secuela de expulsiones de estudiantes y profesores de las universidades españolas, y las represalias ejercidas con unos hombres surgidos del propio régimen, pero un tanto liberales, sin llegar a libertarios; ¿cómo y a quién le podréis hacer admitir que vosotros, que estáis lejos de «arrastrar» detrás vuestra una «masa» tan importante en número y en calidad, conseguiréis la más mínima de vuestras «reivindicaciones»? No, amigos, o sois unos verdaderos soñadores, cosa que no nos parece cierta, a causa de vuestro «positivismo», o sois... eso, unos de aquellos magníficos y sin igual, capaces de hacernos dudar de la existencia solar.

Hay una marcada tendencia a considerar que quienes nos oponemos a lo que consideramos como negativo y contrario a los verdaderos intereses del pueblo español, lo hacemos en aras de un espíritu de revancha y con ansias de venganza. Esto nos parecería cándido si no fuera criminal. Estamos firmemente convencidos de que la revancha o la venganza no nos conduciría sino a la contrarrevancha o a la contravenganza. Somos demasiado amantes de la justicia para dejarnos llevar por tan bajos sentimientos. Pero dudamos, hasta prueba concreta de lo contrario, de ese «espíritu del Movimiento del 18 de julio», que hoy perdura en el espíritu de los que «administran» la justicia, su justicia, en España. Sólo cuando en España se permita la libertad de expresión, de asociación y de propaganda, sin que el guardia civil intervenga en la vida de cada ciudadano, creemos en la «evolución» esa de que tan satisfechos estáis «los parlamentarios». ¿Sabéis que mientras vosotros ofrecéis sobre bandeja la C.N.T. al régimen, se continúa encarcelando, apaleando y con-

denando, no ya solamente a «terribles anarquistas», sino a simples residentes vascos, católicos en grado superlativo, socialistas democratas y contrarios a la violencia, o comunistas partidarios entusiastas de la tan careada «convivencia pacífica»? Tenemos ante nuestros ojos una pequeña, pero significativa noticia de prensa, que indica quienes son los interesados en mantener vivo el espíritu de 1936. «El fiscal del Tribunal de Orden Público pide para el letrado don Eduardo Cierco una condena a nueve años de cárcel acusándole de propaganda ilícita. En breve se conocerá la sentencia. Se le acusa de haber enviado el día 22 de mayo una carta al arzobispo de Madrid-Alcalá, monseñor Casimiro Morcillo, sobre una petición de dos de sus defendidos, estudiantes católicos, por los malos tratos que habían sido objeto por parte de la policía durante los interrogatorios.» «Estamos en la época del aceite de ricino» o de la penitencia?

Sería cuestión de hacernos interminables con la recogida de datos probantes sobre la «evolución» del régimen, la «diberalización», y la cuenta que éste tiene de planes reformativos que no sean los elaborados por los «filósofos» del Movimiento (pero no del Libertario). Por acabar con esta historia que tanto disgusto os procura, pero que tan elocuente es, terminaremos diciéndos que somos, precisamente nosotros quienes nos oponemos, nos oponemos y nos oponemos a los empleados sindicales permanentes, pagados con el dinero de un Estado fascista y reaccionario en 1966, como en 1936, y que nuestros emolumentos consisten en un salario limpio y «honradamente ganado». Así fue ayer, así es hoy y así será mañana. Para que así sea siempre, estamos aquí, y allí también, unos hombres cuyo único «positivismo» consiste en nuestra labor diaria y constante en pro de la emancipación humana. Por eso os decimos desde aquí, y os lo diremos desde allí si la ocasión se nos presenta, que la demagogia y las promesas son muy distintas de las realidades de ese régimen, con el cual tan bien parecéis haberos acomodado, son bien tristes y lastimosas, y que no servís de vuestra superior y científica cultura, si ella no es mejor aplicada, la que torcerá el rumbo de una historia que el pueblo español no quiere ni debe olvidar.

Un grito en Granada

por ABARRATEGUI

EL aguador de Ganivet, engarzo su rústico grabejo, como un lirico ceco, a su pregón.

—¡Acaba de bajar la traiga ahora! ¿Fresca como la nieve! ¿Quién la quiere?

El agua, aunque sea de la Fuente del Avellano, por ser un elemento vivo, no puede obligarse a nadie. Pero como el aguador en Granada conoce los misterios de la sed, sabe apañar con grito y con acento para agudizar la necesidad en su castiza oferta.

Este aguador, que no es aguador, sino albañil, se aleja dejando el grito pregonero, como una espada, en el pecho de Ganivet que, en ese preciso instante, es todo un señor ángel de retablo.

Granada tiene un hijo legítimo. No importa cómo se llama. Lo que importa es su legitimidad moral y su clara hombría. Está hecho de todos los venteros de la Sierra y, más que buenos riñones, estómago e hígado, tiene calidad sideral que no adquirió solamente en el agua de Alfacar o en la de los Pozos del barrio de San Lázaro. Es un «tío» que, más que dejar algo cuando se va, se queda ocupando todo él, porque es el agua misma, el destino ideal de su pregón:

—¡Libertad! ¡Libertad! ¡Que es de lo alto, de la buena, de la que viene a lo bajo y arranca tu cadena! La piedra y el bronce de Marianita vibran aún mientras oyen.

«Por ti la Libertad suspirada por todos pisará tierra dura con anchos pies de plata.»

Este aguador sabe llevar su agua y sus anises y su cesta para los vasos, no piensa en darle una vuelta de ropa a su gente ni en calzar ciertos pies desnudos. Este aguador sin arrogancias, que no se mira ni en sus propias aguas, contempla obsesionado los corazones atados de las masas amorfas que, huera, no tienen conciencia de su sed.

«Por la calle va el grito y nadie lo percibe. ¿Qué es el hombre sin libertad? ¿Sin esa luz armoniosa y fija que se siente por dentro?»

«El «tío» era un jovenzuelo vestido de aguador. Se había aventurado en la vida con faenas de poeta. Tenía, no obstante, un palacio de nardos en los vivos de Biza-Rambalva. Y tenía, además, un dolor intenso de Pueblo descalzo, desamparado y solo y no podía sentir brios en su conciencia varonil si no ofrecía lo que en su corazón manaba, libre y gratuitamente, para todos: —¡Libertad, aunque con sangre llame a todas las puertas!» De Es-

paña y para España! ¡La doy y yo quiero ni un centímetro por ella!

Este aguador tiene presencias de alba en la hora crepuscular. No hay quien tienda la mano para recibir la temblorosa cucharadita de anises. No hay quien quiera hacer boca. Granada está seca. Frente al deliquio transido de la Alhambra, se atraganta el cielo con un tumulto de rojos alumbramientos.

Y el Angel de Ganivet se ensombrece.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca. «SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA» 3,50 F. en esta Administración

COMUNICADOS

SUB-COMITE REGIONAL DE EUZKADI - NORTE

O.P.E., nos anuncia la muerte de nuestro compañero Francisco Luich Alberdi, viejo miembro de la Confederación Nacional del Trabajo.

Descanse en paz, el compañero Luich Alberdi.

NOTA DE VIAJE

Creo que ha sido la primera vez, en nueve años, que no he escrito de Madrid. La verdad, vengo algo contrariado. La vida ha subido como la espuma. El turismo es avasallante, incontentable si se quiere, pero comienza a «hacerle daño» en lo espiritual a la España que conocimos en 1957. España percibirá este año 900 millones de dólares por concepto de turismo. El 500.000 turistas en lo que iba de temporada. El año pasado pagué 400 pesetas diarias, en los apartamentos del Hotel Plaza. Este año, el mismo me costó 600 pesetas. Sin comidas, claro está. Muchos locales, muchas boites y más tabladros, pero por primera vez, advertí el trato a lo turista. Lo que no vi antes lo noté ahora. Hay cierta tendencia, aunque en mínima escala, a la explotación. Algo similar al estilo francés. Aquello comienza a perder su encanto. Mucho turismo, mucho progreso, pero no todo sale perfecto. Comienza a estropearse aquel sabor y aquel duende que no existía en ninguna otra parte. La comida, aunque ustedes no lo creen, más cara que en Caracas. Así como lo leen.

¿Libertad en el Opus Dei?

por José Consuegra

CON la buena intención de aclarar el «batiburrillo» que existe en torno al Opus Dei que funciona en España, el padre Francisco de Gurrucaga nos ofreció, en la edición del 19 de noviembre de «La República», una cándida y angelical imagen de esa organización nacida, si mal no recordamos, en Zaragoza.

Es posible que el Opus Dei del Perú o el de Chile, o el de Colombia, tenga las características propias de una organización de «libre pensadores» tal como nos la revela el artículo de referencia, de cuyo título nos hemos apropiado. Aunque nos cuesta creer sea cierto ese pluralismo político del que se nos habla, que hace posible que, por ejemplo, un arista sea miembro del Opus Dei. De la misma manera que nos parece imposible que un adeco sea opusdelista en Venezuela.

Tampoco creemos que pueda serlo en ninguna otra parte del globo. Pero, en fin, aun suponiendo que haya algo de verdad en eso del «pluralismo político» y de la «libertad dentro del Opus Dei», cuando nos referimos a España, en cambio esa suposición es imposible. El Opus Dei español es, pese a todos los disfraces, y a todas las declaraciones oficiales u oficiales de dicha organización, una entidad en cuyo seno no caben los hombres de distintas tendencias políticas, liberales o democráticas, y mucho menos aquellos que hayan sido siempre, y sigan siendo, enemigos del régimen franquista. La libertad de pensamiento político está negada en España a todos cuantos no comulgan con el franquismo. Y ninguna organización —hoy por hoy— sea religiosa o política que funcione abiertamente y no esté perseguida, o solamente «marcada», por las autoridades franquistas, puede albergar en sus cuadros a elementos que sean sincera y definitivamente antifranquistas.

Por lo demás, es infantil sostener que el Opus Dei eno ha ejercido nunca ni puede ejercer actividad política alguna (en España), ya que es una asociación con fines exclusivamente religiosos y apostólicos. Tampoco la Masonería es una entidad política. Pero nadie puede negar que los masones fueron —y siguen siendo— elementos determinantes en muchos movimientos políticos nacionales e internacionales. Para citar un ejemplo brillante, recordemos que el Gran Precursor Francisco Miranda fue mason, y de la masonería inglesa recabó auxilio para iniciar la lucha por la independencia de Venezuela. Claro está que entre aquellos masones de antaño —y un buen número de hoy— y los socios del Opus Dei hay una notable diferencia. Aunque tampoco militamos en la masonería, no podemos dejar de reconocer que sus genes son, por lo general, de raíz liberal y hasta librepensadora. Y entre ellos sí que se da el «pluralismo político» que no es posible en el Opus Dei español. ¿Cuántos republicanos, socialistas, comunistas, sindicalistas libertarios o, simplemente, antifranquistas por principio, militan hoy día, en el Opus Dei que funciona en España? Según nuestros informes: ¡ninguno!

Pero es que, en realidad, el Opus Dei necesita ser una organización política. Es mucho más hábil situar, en nombre del «apostolicismo», ministros en el Gobierno de Franco (hoy varíolos); gerentes en los principales bancos e institutos financieros; directores en las más poderosas empresas comerciales e industriales; presidentes en las compañías navieras y

de transporte aéreo; catedráticos en las universidades; maestros en las escuelas; profesores en los institutos; mentores o guías en los colejos; líderes entre los cuadros de los que queda de Falange; dirigentes en los «sindicatos verticales», y en fin, en todo puesto o lugar «direccional» desde el cual se puedan manejar los hilos de la política, de la economía y de las esferas sociales y de las instituciones juveniles, obreras y recreativas ya creadas, o que está creando el mismo Opus Dei, para mediatizar la formación ideológica y política de la juventud española.

De esta manera tan simple, escudándose en declaraciones principistas políticas, el Opus Dei es «dueño y señora de la política actual» —en todas sus facetas— de España. Y en sus manos quedará atrapado —si no se le cortan a tiempo— el destino de aquel mi atribulado país. Con el agravante, claro está, de que ese destino, no obstante ciertas piruetas de liberalismo impuestas por la cruda realidad del Mercado Común Europeo (tal el caso de Ullastres), no seguirá

los derroteros de una verdadera justicia social y de una amplia y pluralista concepción política basada en la libertad a que aspira el pueblo español desde el mismo día que triunfó el infante levatamiento militar contra el II República española. Así, pues, el «batiburrillo» en torno al Opus Dei español está más que justificado. Es más, en verdad, ese batiburrillo no existe. Lo palmario es que el Opus Dei ha venido, en cierta manera, a reemplazar a la Compañía de Jesús de los años de la monarquía y de los principios de la República de 1931. Y al paso que va, el Opus Dei llegará a ser la organización política, financiera y religiosa más fuerte de España. Si no lo es ya en estos momentos, y no contento con ello, el Opus Dei está extendiendo, como cualquier otra organización internacional, sus tentáculos dominantes a otras partes del mundo. En Venezuela son varias —según fuentes bien informadas— las instituciones financieras y bancarias que están dirigidas por hombres del Opus Dei, llegados de fuera, quienes, por lo general, tanto aquí como allá, son gente preparada y bien adiestrada, sobre todo en la obediencia a la Organización a la cual se deben por encima de todo. Caracas.

CRONICA NEGRA

El popular cementerio de Almudena es un octogenario que será jubilado en 1967. Su popularidad le ha valido al correr del tiempo que se le reconozca como el campamento del este y con el apodo de «Denque» y «la volutas», que fueron las epidemias que azotaron a Madrid hace muchos años. Los cementerios madrileños ocupan una superficie equivalente a 1.700.000 metros cuadrados, incluyendo el británico y el civil, con varias sacralidades instaladas por su antigüedad dentro de la zona de la villa.

Con la estadística de los sepulcros del cementerio de Almudena los vivos y los muertos estamos casi iguales poniendo una línea paralela con la vida. Los muertos en la Almudena ascienden a unos 2.500.000 y coinciden con tan elevada cifra los habitantes del padrón quinquenal de los vivos. El 14 de julio de 1963 el entonces Alcalde de Madrid, Conde de Mayalde, colocó la primera piedra de la necrópolis que dentro de 3 años sustituirá a la Almudena.

Hasta ahora se le conoce con el cementerio del sur o de Carabanchel por pertenecer los terrenos a la circunscripción del popular pueblo, vecino de Madrid. Su perímetro mide alrededor de 4.000 metros y todavía el muro de cerramiento no se ha construido más que en su mitad. Sólo en esta obra se han gastado 18 millones de pesetas. La extensión se aproxima a 921.700 metros cuadrados. Contará con una zona de defensa de 100 metros a lo largo del muro y el diámetro se levantará orientado. Se dispondrá de edificios administrativos:

la capilla, viviendas, servicios técnicos, depósitos y enfermerías.

Constará de 5.820 nichos de cinco alturas con galerías interiores, para un total de 55.000 nichos. Además se construirá 191.272 sepulturas de primera y segunda clases. Se prevén varias zonas de parcelas para particulares, destinándose la construcción de panteones y mausoleos. Se proyecta en el interior construcción de obras artísticas. En resumen, la capacidad del nuevo cementerio será de unos 555.000 enterramientos y la duración prevista será de 35 años.

Se proyecta construir el primer horno crematorio de cadáveres. La ley de Policía Sanitaria obliga a todas las ciudades de más de un millón de habitantes disponer de un horno crematorio de cadáveres. El respeto tradicional de los españoles a los cadáveres, no acepta este procedimiento, pero las nuevas directrices del Concilio y la política sanitaria obligan a precipitar las construcciones de crematorios, en las necrópolis.

Se calcula que este año un Madrid alrededor de un millón de habitantes han depositado ramilletes de dalias y crisantemos en las tumbas de familiares y amigos.

En el cementerio de la Almudena son inhumados de 14 a 15.000 cadáveres por año. Unas sesenta personas mueren normalmente en Madrid diariamente en días de frío intenso. En el cementerio civil se vienen enterrando unos 75 personas anualmente. Los musulmanes, budistas y de otras religiones que mueren en Madrid pasan al cementerio civil.—E. Madrid.

Servicio de librería

«Las ruinas de Palmira», Volney (cartón) ...	10,00	«Revolución y Regresión», Rocc... ..	18,00
«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, y «Orígenes del socialismo», de Marba 1 vol. ...	20,00	«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon ...	18,00
«Le cours d'une vie», Lecoin... ..	18,00	«Los Sindicatos en la nueva sociedad», H. J. Laski ...	7,50
«La Madre, Gorki, enc. tela. ...»	6,50	«Cuentos de la Alhambra», (cartón), W. Triving ...	7,50
«Mis Universidades», idem ...»	7,50	«Perros hambrientos», Giro Alegría, autor de «El Mundo es ancho y ajeno» ...	9,50
«Mi vida», Gorki, id. ...»	5,00	«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela ...	15,00
«Les frères Reclus, o del Protestantismo a l'Anarchisme», Paul Reclus ...	8,75	«Obras Completas» de Almafuerce, (cartón) ...	18,50
«Misión de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon ...»	6,50	«Influencia de las ideas absolutistas en el socialismo», Rodolfo Rucker ...	1,75
«L'Ethique», Spinoza ...»	5,00	«La crisis española del siglo XX», Carlos Rama ...	29,00
«Les faux célibataires», Jaime Cuadrat ...	9,30	«Contradicciones del comunismo», Imre Nagy ...	15,50
«G. Chetantov», Gr. Balkanski. «L'homme révolté», A. Camus. Textes choisis de Bakunin ...»	5,00	«1894», G. Orwell (tela) ...»	18,50
«España invertida», J. Ortega y Gasset ...	7,50	«Garbido Poético», Joan Ferrer ...»	2,00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias ...	9,50	«Las doce capitales», Eugenio Regis ...	14,50
«Religión y Estado en la España del siglo XXI», Fernando de los Ríos ...	13,50	«Teatro de Benavente (Dor Magín de las Magias, Los niños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo) ...»	7,50
«Veinte siglos de ignorancia», Federico de la Vega, enc. t. ...»	10,00	«Cazadores de Microbios», Paul de Kruf (tela) ...	18,50
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegría ...»	25,00	«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros ...»	26,00
«Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939) ...»	5,50	«Camaradas Errantes», John Steinhack (cartón) ...	7,00
«Pasión y poesía», C. Carpio. «Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual). «L'Església contra la República Espanyola», Joan Comas ...»	6,00	«Motivos de Proteo», J. Enrique Rodó ...	14,50
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu ...»	16,50	«La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartón) ...	16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari ...»	18,50	«Kaput», Curzio Malaparte (cartón) ...»	14,50
«Sangre Negra», R. Wright ...»	20,00	«El Amante de Lady Chatterles», D. H. Lawrence (cartón) ...»	16,50
«El tesoro de Sierra Madre», B. Traven ...»	12,00	«L'Anarchisme», Daniel Guérin ...»	3,00
«Cronica de una emigración» (La de los republicanos españoles), Carlos Martínez Refranero español ...»	6,00	«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau ...»	3,00
«Las mil mejores poesías de la lengua castellana», ed. enc. t. ...»	15,00	«Mon communism», S. Faure ...»	8,50
«Quimets», Felipe Alaz ...»	5,00	«Mon opinion sur Dieu», idem ...»	2,50
«Tipos Españoles», F. Alaz ...»	7,00	«Pasión y Justicia», Iris T. Pa... ..»	3,50
«Tipos Españoles», Tomo II ...»	7,00	«Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 1350756. 15 % a paqueteros y F. L.	
«Salvador Seguí: Su vida y su obra» ...»	3,50		
«Cronica de un revolucionario», Dr. Vallina ...»	2,80		

DISCOS

No disputo. Una pisada con zapato claveteado es una pisada, y siendo el aprieto intencionado, no hay «perdon» a dar ni a recibir, ¡che puche!

«Que soy malo, lo sé de sobra. Mi madre me lo decía cuando, fatigadísimo del trabajo, descubría que yo había desatendido el hervir del puchero. Entonces un servidor tenía ocho años.»

Tanto repitió la columna, que yo incómodo empezaba a creerla. La G.C. entró en sospechas de que yo podía ser causante de los terremotos del Japón en 1924, destructores de Yokohama y de la mitad de Tokio. Con mi poco común contribuyendo a la ruina de los tendones de mi brazo. Los cafeteros cercanos observan mi paso —de largo— con ira. Perteneczo al grupo de los avaros que no gustan para que ahорren los que pueden hacerlo.

Soy enemigo del dinero, y tomo de eso para contradecirme. Para ser constante, debiera tomar de los restos ajenos. Una vez en «chironas», se me podría llamar imbecil. Creo, en fin, que una pisada de suave no es un argumento. Descalzos, a veces iguales, pero limpios, tal vez discursaría. Pero sin padrinos. Uno que tuve me puso Juan y me unció Acacio, por lo que huete y pinche, si necesario. Con que me hayan metido una vez tengo sobrado. Acacio, si en vez de Menti hubiese sido Menti.

DISCOBOLO

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs. Pídsese a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

X. X., Venezuela

SIEGE SOCIAL
89, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e. Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

La liberalización del régimen... Visual del mundo

ES más difícil liberalizar el 1^o de abril de 1939 que instaurar la Anarquía en España. El estallido ultra-reaccionario del 18 de julio de 1936 tuvo por objeto terminar con libertarismos y liberalismos, siempre opuestos a la razón inquisitorial de Felipe II, perviviente en espíritu y mala sangre en el cardenalato y el generalato españoles.

Quien crea en liberalidades administradas y suministradas por Franco, sueña o chochea, si no se presta a presentar nota de servicios en contaduría. Los presos que año tras año han salido para su hogar —cuando lo han encontrado— lo han hecho en condición de ruinas humanas. Centenares de miles de prisioneros de guerra salieron de encierro con los pies por delante. Curas malvados ofendían a esos pobres vencidos camino del cadalso, y si un día esos mismos ministros del Señor cayeron fulminados, ya se oíría el coro internacional de vírgenes chillar impudicas contra el rayo justiciero. No propugnamos violencias. Pero consignamos que esta verdad tétrica, este período de terror atravesado por una ingente masa humana abocada a la más negra desdicha, se debe a la maldad antiliberal de quienes se dice que han de liberalizarnos.

La comisión David Rousset acudió a España y, regresada, certificó la impresencia de campos de concentración en la tierra de Franco. La comisión Rousset olvidó pasar por las cárceles y consultar los registros de los cementerios. Las cuevas y el barranco de Vinar (donde persiste el silencio acusador de García Lorca), por lo abrumadores ni vale la pena detenerse en ellos...

El liberalismo reconquista terreno por cuenta propia, por impopularidad del sino civilizado. Moralmente España está en superior altura, y la asfixia mortal de un cuarto de siglo no tiene razón de sobrevivir. Los ánimos reaparecen y con ellos la huelga, la protesta, el «desparpajo» público. La timidez, el pánico, el horror acobardado desaparecen a medida que los «grandes triunfadores» se arrugan y espiran, y la joven generación se siente deprimida, inferiorizada, cuando se asoma al exterior extranjero y comprende. Los estudiantes que con beca o sin ella han frecuentado «europas o americanas», los trabajadores que romos de inteligencia y con el apetito natural despierto toman camino de Suiza, Alemania, Bélgica, Francia y América, acaban por comprender que «su pa-

tría» es algo que sonroja y que hay que rehabilitar, renovar, desinfectar, para situarla en la condición civilizada que merece.

Se habla de economía española rejuvencida y la sangría de la emigración no cesa. Se habla con emérito de los cardenales del Concilio, y los cardenales propios lo rebuznan con la cabeza gacha. Se indica derecho legal de huelga, y virtualmente sigue prohibida. Se aprueba una libertad de Prensa en las Cortes, y las imprentas gozarán derecho de pensar elogios al sistema dictatorial vigente.

Propusieron unos desecados la exarcelación de sindicalistas para ellos sumirse o sumarse al régimen, y los sindicalistas contaban presos. Y es que la sanarienta «Victoria» del 1^o de abril de 1939 tiene un propietario: Francisco Franco Bahamonde, siendo éste el que dispone y dispondrá cuanto le dé la caudillesca gana, por encima de la venalidad de unos, la credulidad de otros, y de los comentarios amargos o azucarados del periodismo extranjero.

Se puede especular con las enfermedades y la muerte del «caudillismo»: es lógico; y es error-



(Dibujo incompleto, por falta de información).

personalista de todas las dictaduras hinchar un globo, sin reparar que el globo está sujeto a decadencia. A continuación a uno lo cuelgan de un farol como en Bolivia, o pies arriba en una gasolinera como en Italia, o ha de quemarse la sien como en Alemania. Nuestro globo, físicamente se desincha, pero, como buen general, morirá en la cama, seguramente. Mas no arrepentido, sino lamentando no vivir más para darle el trágala eterno a ese liberalismo que gentes absurdas de él esperan.

La densidad expresiva de los míticos y aun de los metafísicos me parece un galimatías atosi-gante.

Perdersen en conjeturas de fantasías imaginarias me parece pueril y más si los que así divagan se creen racionalistas. La materia es eterna, sin principio ni fin, que se agita y se transforma en el caos del cosmos. Angustiar por una supuesta causa primera es engañarse, ya que el simple raciocinio nos dice que más atrás de una causa que produce un fenómeno habrá otra y otras causas en que la inteligencia se pierde... Procedemos del caos, en él vivimos y en él nos disgregaremos... Por poco observadores que seamos, veremos que el equilibrio y la armonía son precarios y se transforman constantemente en cataclismos cósmicos, planetarios y sociales... Nos hallamos siempre dando vueltas, con sobresaltos, por no saber qué momentos son propicios a nuestra pobre existencia y qué otros nos acechan para desbaratar nuestros planes... Esta es mi posición humana, ya que la inteligencia comprensiva también se halla en el caos, en la confusión, que nos deja perplejos... ¡Y basta!...

COSTA ISCAR

COMBATIR LOS EFECTOS SIN ATACAR LAS CAUSAS?

A unos españoles, miembros de la Juventud Obrera Católica en Francia.

EXCUSA, justifica evidentemente, el hecho de que la gran mayoría de españoles de ambos sexos, que emigran hacia otros países, en los que piensan poder vivir mejor, desconozcan las características del problema social, en sus más elementales matices, el no haber oído otras opiniones que las difundidas por los servicios de propaganda que el régimen falangista tiene establecidos. Ciertamente, de unos años a esta parte, con la tutela de la Iglesia, desoída de ganar algo de ascendente en el ambiente popular, comprobada su notoria impopularidad al haber hecho causa común con el fascismo hispano, se han creado agrupaciones, acá y allá, con híbrido carácter religioso-sindical. Pero el Estado, aliado con la Iglesia, ha confiado en el freno moral de ésta, evitando en todo lo posible que los trabajadores hicieran otro papel que el de «mansos corderos del Señor». Ello ha traído consigo los resultados que todos conocemos.

No obstante, arrollando el control del frenar de la Iglesia, en diversas circunstancias, movimientos huelguísticos, en Asturias, en Cataluña, en Madrid, y en Andalucía, han demostrado que ni la draconiana brutalidad de la «Santísima Virgen», ni «San José el probo Obrero de Nazareth» amedrentan, ni convencen. Cuando han surgido hechos de viril y justificada insubordinación por parte del proletariado, la Iglesia ha acostumbrado, en los momentos más álgidos, guardar un silencio zorruno... Y en esa birria periodística que responde al título de «El Español», se ha movido la gran batatola, diciendo que en los organismos de los obreros católicos el comunismo se halla introducido y

hace estragos. Como si para tener dignidad, espíritu de justicia, anhelos de libertad, y valentía, haga falta ser comunista!

Es cierto que en periódicos editados por organismos como la J.O.C. hemos podido leer lamentaciones: acerca de las injusticias de que se hace objeto a los trabajadores; expresiones anatemi-zando las guerras; invocaciones a la paz y al bienestar humano. Pero, en realidad, no hemos sabido ver más que la censura, lo que son efectos, dentro del sistema social vigente. Se olvida, o se omite, atacar las causas del malestar social. Causa de la injusticia de que es víctima el trabajador lo es todo el sistema capitalista. De ahí el que propiciemos un ambiente social, en que las fuentes de la producción, del trabajo, de la economía, estén a cargo de los propios productores. No basta atacar la guerra, de no ir también contra el militarismo. Y al hacerlo, es indudable que se tiene que ir contra el Estado. He ahí las causas fundamentales de los efectos que hemos visto censurar en los periódicos de referencia. No se le dé atacar en sus raíces!

Se alude en prensa católico-obrera a los «sindicatos ateos». Sería aconsejable que aquellos militantes católicos que lo son de buena fe reflexionaran acerca de como es posible que su «Dios Todopoderoso» permita que en la India, en la China, y en otras muchas partes, el pauperismo haga estragos y mueran cada día miles y miles de adultos y de criaturas inocentes. Veán si ello no daría motivo para que si el propio «Jesús» volviera, como vuelve en un drama de Guillermo, ante la citada terrible injusticia, se sintiera ateo...

NUESTROS GRUPOS TEATRALES

Como la Rosa de los vientos, de los marinos, círculo que tiene marcados todos los puntos del horizonte, así para los libertarios es bueno abarcar las diversas facetas que, en orden de actividades, puede abarcar el ideal. Que cada uno tenga sus preferencias, su particular predisposición, es comprensible. Ello no quita el que se abra camino, el que se den facilidades para que otros compañeros lleven a cabo tareas diferentes a las que uno realiza. Lo esencial ahora y siempre, es el que toman en serio el ideal, es dar prueba de vitalidad.

Independientemente de la aportación económica, nada desdeñable, obtenida para fines solidarios, producto de las representaciones, es de enorme valor la obra educativa que por medio del teatro puede llevarse a efecto. Educación, afinamiento de la sensibilidad; motivo de sugerencias, difusión de ideas de signo moralmente progresivo. El teatro ha sido en todos los tiempos cultivado con singular afecto por su notable influencia, tanto en el ambiente popular como entre las minorías de inteligencia bastante evolucionada.

Sabemos que por parte de los españoles exiliados ha habido y hay agrupaciones de «amateurs», dedicadas al teatro. Y cabe decir también que bastante aficionados han puesto tanto afecto e inteligencia en su cometido que han conseguido hacerlo con la competencia de verdaderos profesionales, produciendo la admiración y el entusiasmo de los espectadores.

Entre los miles de españoles llegados a Francia en estos últimos años, hay una gran mayoría que desconocen el francés; que anhelan todo lo que pueda recordarle el ambiente de la tierra que les vio nacer. En las horas de asueto, cuando se ven libres de ocupaciones que les son antipáticas, el folklore, la música, el teatro español, es algo que les resulta placentero.

Sería aconsejable que en nuestro ambiente se intensificara la labor de los grupos teatrales, que se formaran en donde haya elementos de la C.N.T. y abundaran los emigrados, llegados en estos últimos tiempos. Con ello se da margen a que se cree, al respecto de nuestro ambiente, un clima de simpatía, a que algunos tomen cariño a nuestras ideas, percatados de lo que significan, del valor que atesoran.

Hay por ahí vasto repertorio de obras teatrales para seleccionar. Teatro que, en cierto modo, realiza el cometido de instruir deleitando. Podría también llevarse a cabo, como se ha hecho ya alguna vez, algún certamen literario, con miras a escoger alguna obra, de autor novel o de escritor profesional, de interés social o humano.

No echemos en olvido el valor que, a todos los efectos, tiene la labor teatral hecha a conciencia.

ANTENIO

(1) Containers, contenedores.

CHISPAS

A Dios la ciencia lo persigue en el cielo por medio de la astronómica, en la entraña de la tierra con barrenas entradas a 5.000 metros, y en el fondo del mar mediante el «Batiscafo». Y si se refugia en la Luna, en Marte o en Venus, pronto será también echado. Tendrá que acogerse a otro sistema solar, dejando al Vaticano triste y centenario.

Marx no pudo hablar de «Luniks» ni de «Geminis», ni los orgullosos de ahora mismo pueden referirse a la silla de andar por los aires que habrá en el siglo XXII de nuestra era.

Cristo, que en el siglo Cero todo lo sabía, y ahora entre nosotros tendría que ser enterado de todo.

«Las teorías de Proudhon, Bakunin,

Grave y Malatesta son anticuadas.» Anti-cuadas; bueno, que no llevamos. Es decir, que siguen siendo racionales.

Señalando a nuestros teóricos no hace mucho se prorrumió: «¡Abajo los barbudos!» Luego aparecieron nuevas barbas sin otro objeto que aumentar la labor de los barberos.

Pensamiento y modestia. Peine y tijera, eso está al alcance de cualquier ente con 30 francos en el bolsillo.

A Dios la ciencia lo persigue. A los vanidosos es el ridículo quien les da la carrera.

Ideas y nobleza, y al Sol una sonrisa.

CHISPERO

AL RECORDAR A ROMAIN ROLLAND

El ritmo de la vida presente va tan acelerado; hechos y figuras desfilan constantemente por la pantalla de la realidad, que todo se va acumulando en los desvanes del olvido. Pero, de cuando en cuando, el calendario nos ofrece fechas que llevan como el impacto de un recuerdo; son las efemérides de un hombre, o de un acontecimiento, de valor trascendental.

Así con el recién celebrado centenario de Romain Rolland. Nos incita a hurgar en la memoria. Y poco a poco, los recuerdos de lectura, las opiniones escuchadas, las polémicas habidas, van creando un denso conjunto que luego precisa ir eliminando para evitar lo que se pretende sea nota escueta, alcance volumen de artículo frondoso, interminable.

Y al pensar en Romain Rolland, brota de la mente el nombre del amigo Eugen Reigis, quien, quizás mejor que nadie, ha sabido estudiar y reflejar la compleja personalidad del autor de «El alma encantada». Quedan en el recuerdo las infabes sensaciones que ofrecían las páginas de «Juan Cristóbal», sus obras de biografías, singularmente el que dedicó al genial Beethoven.

Persiste en la memoria su firme posición contra la guerra, cuando la conflagración bélica de 1914. Cuando, por cobardía, la mayoría de los intelectuales de los países beligerantes, traicionaron el sentido humanitario, y los deberes de la Intelligencia ante las masas fanatizadas, incultas. Casi solo, arrastrando los insultos de franceses y alemanes; las censuras dimi-nando del país donde creyó poder hallar refugio, la Suiza, fue Romain Rolland el símbolo de la civilización frente a la barbarie.

Después... Como antes no había decepcionado Anatole France, viejo, achacosos, pidiendo un fusil para ir al frente, Romain Rolland nos produjo el amargor de la decepción al notar que ensalzaba a Lenin, el inflexible dictador bajo cuyo mandato tantos atropellos, tantos crímenes se cometieron en la Rusia comunista. Una mujer, Alejandra Kollontai, tuvo el valor de denunciar los atropellos que se cometían contra la clase trabajadora, traicionando los principios de la revolución. Y era Lenin el primero, o uno de los responsables, y Romain Rolland se consideraba gran amigo del dictador... Indudablemente, es de hombres equivocarse. No obstante, cabe realizar lo que tuvo de electorador: su sentido ético de la vida, y el valor de afirmar sus convicciones frente a la hostilidad de la gran mayoría.

España al día

DEL PLAN DE DESARROLLO

MADRID.—En los medios agrícolas se rumorea contra el plan de desarrollo por la lentitud —mejor dirían nulidad— con que se aplicado. «No es plan», repiten los afectados.

En cambio, los industriales se quejan por la precipitación planificadora. «No es plan, llevarlo a velocidades extremas». En efecto, el planismo ha abierto plaza para medio millón de trabajadores, sin base sólida, lo que aboca a una próxima situación de paro. Para evitarla y para contener un sonado descuido, el Instituto Nacional de la Industria ha gestionado cerca de la casa Krupp la implantación de un complejo siderúrgico en las inmediaciones de Gijón, apto para producir tres millones y medio de toneladas anuales de acero. Este sistema industrial, de realizarse, llevaría el marchamo del I.N.I. Solamente el marchamo...

EL FALSO SINDICALISMO FRANQUISTA

PARIS (OPE).—«Democratie 66» publica un artículo de Luis García en el que figuran los siguientes párrafos: «No es necesario destacar que por la prensa y en un ambiente de indiferencia general, los trabajadores se enteraron de su sedicente secretario general Pedro Lamata Melias, había sido nombrado agregado de trabajo en la Embajada franquista de Buenos Aires y que le sustituirá otro burocrata, Arturo Espinosa Poveda, conocido por su oposición sistemática —a título de delegado provincial de los «sindicatos» de la región catalana— a los constantes esfuerzos de los trabajadores en su derecho a obtener la libertad sindical y el derecho a la huelga.

«Si mal no recordamos fue a consecuencia de una gestión de los trabajadores barceloneses para pedir el reconocimiento de una comisión obrera verdaderamente representativa cuando decenas y decenas de trabajadores fueron detenidos y puestos a disposición de la justicia.

«A decir verdad, nadie ha creído ni creará nunca que la C.N.S. sea una organización democrática e independiente del Estado.

(La reproducción de este texto nos parece oportuna teniendo en cuenta que varios trabajadores catalanes —como decíamos en nuestro boletín número 4478— han comparecido ante el tribunal de orden público, para quienes el fiscal ha pedido seis años de cárcel y 100.000 pesetas de multa.)

Le Gerant responsable
YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreuil
Chateau-le-Roi (Seine)

AREA MUNDIAL

LA CONQUISTA DEL ESPACIO

CUANDO el profesor Piccard alcanzó la estratosfera a la altura de 18.000 metros, se estaba lejos de pensar en la conquista de los astros. Incluso a dicho profesor se le supuso fuera de la órbita... mental por dedicarse a experiencias costosas y peligrosas sin óptimo resultado previsible. Sin embargo, la experiencia estratosférica de Piccard permitió a la aviación alcanzar mayor altura, con inusitadas velocidades por menos resistencia del aire. Actualmente la utilización de los grandes espacios es indispensable para los largos cruceros aereo-transatlánticos. Hay avión de prueba que ha alcanzado la altitud inverosímil de 95.000 metros de altura... Casi una competencia a las aeronaves que tantean su viaje a la Luna. En nuestros días, y a partir del primer «spútnik» salido de órbita, la competencia sideral corre a cuenta de Rusia y Estados Unidos, vertiéndose en ello, de uno y otro lado, sumas astronómicas, que, momentáneamente, caen en el vacío. ¿Quién ganará la desafiadora carrera? El reciente éxito del «Lunik 9» logrando posar suavemente en suelo lunar, desde el cual retransmitir datos preciosos sobre la estructura ambiental y «terrena» del satélite de la Tierra, «proporcionará

gale a los soviéticos y a la humanidad entera? «Servirá, la conquista posible de la Luna, a un motivo guerrero, o de imperialismo ultraterrestre, a lo cual estamentalmente se aspira? ¿Quién sabe! La previsión humana es tan limitada, que a este respecto, como en otros, puede perderse en conjeturas.

Científicamente y en valor del hombre, no hay duda de que las hazañas astronómicas de rusos y americanos —otros concurrentes no se prevén, por el momento— son de gran apreciación. En toda gesta grandiosa se precisan sabiduría y experimentación en los dos países citados. Pero es tan grande el problema, tan desbordante el problema, que es posible que ni sus mismos empujadores sepan, en realidad, a dónde se irá a parar, o que resultado dará el afortunado —hasta ahora— escalonamiento Universo arriba. Una vez conquistados la Luna y Marte, planetas próximos, ¿se establecerá en ellos observatorios y bases militares para dominar la amplitud de la Tierra a puro anteojo? O, por el contrario, ¿se estudiará la característica particular de cada astro para lograr materias y corrientes favorables a un mayor bienestar del hombre terrestre?

La hazaña espacial nos tiene ganados. Pero las ambiciones imperialistas de nuestros Estados, nos mantienen prevenidos y alarmados.

tal como la historia de la humanidad se viene manifestando hasta ahora, es de temer que la intención de los gobernantes de nuestros «bajos países» será obediente a las normas de propiedad particular, cuando no de dominio absoluto, por un lado, y de utilización industrial, ocasionalmente afortunada del país-pulpo que consiga la hegemonía ultra-terrestre, para lo cual volverá a surgir el fatídico cuán hipocrita «est vis pacem para bellum». Si quieres paz en la tierra prepara la guerra, y si quieres propiedad en el Cosmos prepara asimismo la guerra. En el suelo como en los aires lejanos, la eventualidad del «caos» bellus es siempre posible, contando con una organización social humana aberrativa, con un sistema social caduco, al cual se trata de remediar con reformas y paños cañavates que en el siglo XVII fueron novedades candente y que en el siglo XX no son más que híbridos y enfriantes cataplasmas sin otra virtud que solidificar la gelatina burocrática, sin otra virtualidad que asfixiar —cuando menos en intento— la generosa doctrina anarquista de fraternidad universal y humana, comprendiendo en nuestra raza a la autóctona de algún planeta, caso de revelar su presencia.

La hazaña espacial nos tiene ganados. Pero las ambiciones imperialistas de nuestros Estados, nos mantienen prevenidos y alarmados.

MAS ESTRECHEZ DE RELACION ENTRE LOS PUEBLOS DE LA TIERRA

El Mercado Común, penosamente establecido entre Francia, Italia, Alemania y Benelux (Bélgica, Holanda y Luxemburgo), con arbitraria exclusión de Inglaterra, tiende, o debiera tender, a la aproximación de intereses materiales y humanos entre todos estos países, al grado de ir suprimiendo, poco a poco, el obstáculo arcaico de las fronteras. Cuando la liebre era en Europa la mayor velocidad reconocida, se comprendía un «fin del mundo» marcado con raya fronteriza. Cuando el velero salía de puerto como despidiéndose de la vida (la vuelta, si acontecía, ocurría al cabo de meses o tres años), hacia temer las inmensidades y repliegarse, mohosamente, sudorosamente, en el regazo patriótico, practicable a herradura de asno. Una modernidad como la de ahora era inimaginable, y sólo suponía haberla dado vértigo. Hoy toda aquella roñosidad secular está superada; los terrenos son velozmente recorridos, las fronteras encogen e impiden, los espacios son hendidos por fulgurantes alas de ingenio, y los antipodas antaño inalcanzables, ahora se atrapan con veinticuatro horas de vuelo mecánico. La concepción industrial del hombre es de un atrevimiento inaudito, en tanto el estrechez patriótico, o el concepto de las patrias, permanece según la modalidad territorial del año mil. Si vale establecer imagen, escojamos la de Icaro sujetado por los pies al suelo.

Nuestro Max Nettlau después de 1918 se quejó del exceso de fronteras centroeuropeas surgido del tratado de Versalles, que impedían andar de un tirón un espacio de mil kilómetros como se hacía antes, y que en adelante exigiría detenerse en tres fieltros prevenido con otros tantos paños. Pues esa imagen es, con ligeras variantes, la misma de ahora pese a la presencia de unos Estados comunistas y no por ello menos nacio-

Perennidad de las ideas anarquistas

SON la variedad que está escrita nuestra prensa, dentro de los distintos matices que llenan sus columnas, nos apercebimos con suma frecuencia de conceptos expuestos sobre la crisis del anarquismo. Elementos anarquistas vienen afirmando, de un cierto tiempo a esta parte, que el anarquismo se encuentra en crisis. Y ello lo hacen de una forma persistente, cargada un tanto de pesimismo. Pero sin decir dicha crisis se manifiesta en la carencia de hombres preparados y dispuestos para la propagación del ideal, o si por el contrario, la crisis está dentro de las propias ideas o doctrina anarquista. Y esto interesaría saberlo. Saber dónde está el mal y las causas que lo producen, para tratar por todos los medios a nuestro alcance de atajarlo, extirpándolo en sus propias raíces.

Sabido es que todo organismo que sufre una crisis, atraviesa momentos decisivos y peligrosos para su normal desarrollo. De cómo se produzca la reacción, depende el poder recobrar la agilidad, las fuerzas perdidas y seguir sobreponiéndose a los elementos o causas que determinan el mal, hasta conseguir la eliminación total de los mismos y poner en función completa y normal todo el organismo. Pudiendo continuar ejerciendo normalmente la actividad que antes había realizado. Pero si la reacción no es energética, favorable, si no se pone empeño, voluntad tesonera para despojar al organismo sufriente de los roños y envenenar, indiscutiblemente seguirá debilitándose, perdiendo energías cada día que pase, hasta llegar resignadamente a la hora de su completa desaparición.

Por mi parte, pienso que la crisis de que tanto se habla está incrustada en el ánimo, en el espíritu de algunos militantes de los que integran el anarquismo que, a través de los años, de las muchas decepciones sufridas, han perdido la confianza, el entusiasmo que tuvieron para de-

fender y propagar las ideas ácratas. Verdaderamente, las circunstancias que nos rodean son adversas a la divulgación de nuestras ideas. En el panorama político social del mundo no se percibe ningún destello de luz que permita vislumbrar nuevas perspectivas para que la lucha que sostenemos por la emancipación total de los pueblos que sufren la imposición de la autoridad y del Estado. El horizonte se nos presenta enmarñado, lleno de nubarrones negros que amestalan una tempestad. Ello está a la vista de todo el que quiera fijar un poco la mirada en la diversidad de acontecimientos que se desarrollan en todo el mundo.

Sin embargo, no debemos desesperar ni darnos por vencidos. Sino seguir haciendo frente a todas las diversidades que se nos vayan presentando a lo largo del camino, que tras la tormenta vendrá el buen tiempo y el sol despejará la atmósfera cargada que imposibilita nuestra marcha, ofreciéndonos un panorama cargado de luz y de futuras posibilidades.

Entonces el mundo del trabajo se dará cuenta con nosotros de que las ideas anarquistas no han sufrido crisis alguna, sino que guardan todo su vigor y fuerza de raciocinio para abrir nuevas vías que conduzcan a la humanidad atormentada hacia una sociedad que garantice el pan y la libertad a todos los hombres, sin distinción de razas ni color. Y esto, desde que el mundo funciona hasta nuestros días, ninguna filosofía ni doctrina, ajena a la anarquista, lo ha podido ofrecer ni menos garantizar. Ni ninguna tendencia política ni social nos ha sobrepasado en el planteamiento y solución sencilla de la infinidad de problemas que afectan a la clase trabajadora. Ni tampoco demuestran más generosidad, más armonía y belleza de raciocinio, que la que nutren los ideales anarquistas.

Se dice que el tiempo todo lo cambia. Ello es cierto. Siguiendo la evolucion producida a través de los años, no podemos percatar de que ciertas fórmulas de las que se empleaban en la lucha clásica anarquista, se harían impracticables, no darían satisfacción en la hora actual. De ahí que se deban revisar ciertos aspectos del anarquismo que, si bien tuvieron su época, y dieron sus frutos, hoy ya no se conciben, no cuadran en el ambiente ni en la mentalidad de las nuevas generaciones.

No obstante, a pesar de que todo cambia en la vida, débese reconocer de que, Godwin, Proudhon, Bakunin y otros precursores del anarquismo, dieron verdades que el tiempo no ha podido modificar, siguen siendo permanentes.

Que es injusta la explotación del hombre por su semejante; que la autoridad es mala, despotica e impositiva; que el derecho de propiedad dimana a los hombres en ricos y pobres, unos sin hacer esfuerzo alguno ni producir nada útil, gozan de todas las comodidades, de todos los placeres de la vida, mientras que otros que reventan de trabajar, que lo producen todo, no pueden cubrir sus necesidades más perentorias; que la Iglesia procura mantener a los trabajadores en la más completa ignorancia para mejor medrar a su costa y perpetuar su dominio en la tierra; son todas éstas y muchísimas más que podríamos citar, verdades inmutables mientras que no se llegue a la consecución práctica de las ideas anarquistas.

Esto refuerza nuestras convicciones y nos impulsa a seguir esforzándonos para conseguir la realización de una sociedad en concordancia con las teorías ácratas, ya que son éstas las únicas que pueden asegurar la libertad plena de los hombres y de los pueblos para que ellos mismos, en completa armonía y entera igualdad económica puedan forjar su propio destino cara al futuro.

J. HIRALDO

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

24 FEVRIER 1966
NUMERO 390
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

Syndicalisme révolutionnaire

Dans le cadre de l'évolution rapide de toutes les centrales syndicales vers la collaboration, voire même l'intégration dans l'appareil de l'Etat, la Confédération Nationale du Travail demeure la seule organisation de classe du prolétariat qui envisage de continuer la lutte jusqu'à la réalisation du socialisme à travers les mesures imposées par les exploités organisés, et exprimées dans les statuts de la C.G.T. (article 2) : Disparition du salariat et du patronat, suppression du capitalisme, neutralité politique des syndicats, indépendance envers les partis politiques.

A travers les luttes du prolétariat enregistrées depuis 1906, date de la Charte d'Amiens, à travers ses conquêtes et à travers ses défaites, surtout, la plupart des « dirigeants syndicaux », gagnés par la conception bourgeoise de l'existence, en sont venus à considérer les syndicats comme des organes de « progrès » et non comme des organes de lutte.

A l'abandon du principe fondamental de la véritable lutte de classes de la part des syndicats actuels, le patronat et l'Etat ont répondu par l'organisation de toute une superstructure d'intégration progressive des organes de production à la machine d'exploitation garantissant, par ailleurs, bon nombre de sinécures pour les « dirigeants syndicaux » bénéficiant ainsi immédiatement de la « promotion sociale » proclamée.

C'est à l'émancipation du prolétariat grâce à sa lutte organisée que veulent nous faire renoncer les réformistes de toutes sortes. Fidèles aux principes du prolétariat militant de la Première Internationale qui entendait faire prévaloir la lutte pour l'émancipation sociale des travailleurs à toute organisation ou structure visant à la conquête du pouvoir bourgeois, destinée en fait à gérer et à perpétuer le capitalisme, le syndicalisme authentique, c'est-à-dire révolutionnaire, continue à croire à la possibilité du prolétariat pour l'organisation de la production et de la distribution, seule base véritable de tout socialisme et unique voie à l'émancipation des travailleurs.

LE DRAME DE LA VIEILLESSE

JEUNES QUI, AUJOURD'HUI, VIVEZ D'INSOUCIENNE, PENSEZ QU'A NOTRE TOUR NOUS SERONS DES VIEILLARDS.

C'est une assez vieille histoire qui ressemble à celle du « Cocotier », auquel certaine peuplade barbare attribuait le pouvoir suprême de déterminer si les vieux devaient continuer à vivre après avoir atteint un certain stade de leur existence. L'épreuve du cocotier consistait à obliger le vieillard à monter au sommet de l'arbre; s'il y parvenait il était autorisé à vivre une année entière jusqu'à une nouvelle épreuve. Dans cette autre histoire, un jeune couple vivait heureux en compagnie de leur jeune fils et du grand-père qui, très alerte encore, contribuait de façon active à améliorer les moyens d'existence de la maison. Mais, les années passées, et, l'âge aidant, le grand-père finit par se transformer en charge pour la famille; ses mains tremblantes étaient devenues inutiles pour accomplir un travail quelconque, il lui arrivait même de renverser sa soupe et il allait jusqu'à casser certains assiettes.

La bru qui appréciait par le passé la source de profits que représentait ce brave homme, ne tarda pas à changer d'avis, et de surcroît à son mari que la vie lui était insupportable et qu'il fallait prendre une décision au sujet du vieillard.

La décision fut prise; d'abord le grand-père ne fut plus autorisé à s'associer à table, on le reléguait dans un coin de l'âtre. En outre, son fils indigné lui fabriqua une écuelle en bois dans laquelle il devait manger désormais... Mais le petit garçon avait grandi lui aussi et avait observé en silence, un jour, il prit un morceau de bois et se mit à le creuser pour en faire une écuelle.

Son père, amusé, lui demanda s'il fabriquait lui aussi une écuelle pour le grand-père. « Non, lui répondit-il, elle est pour toi, quand tu seras vieux comme lui. »

Nous n'avons jamais su comment finit cette histoire, mais une chose est certaine, si les vieux travailleurs d'aujourd'hui se trouvent bien souvent dans un grand dénuement c'est que la classe ouvrière a, bien souvent au cours de ses luttes sociales, lâché « la proie pour l'ombre ».

Certaines périodes particulièrement favorables au rétablissement de la justice sociale et de l'égalité économique, ont été gaspillées à des fins purement politiques quand ce n'était tout simplement à s'abriter dans les heures supplémentaires. Les années 1946-1947 en furent un exemple effectif. A cette époque, le patron était moins agressif, et pour cause; or, rien ne fut changé

dans le domaine social. Les salaires furent, au contraire, de plus en plus hiérarchisés et les travailleurs de plus en plus divisés par les inégalités économiques. Nous voici arrivés à un tel stade qu'il est fréquent d'enregistrer des indemnités de chômage d'un cadastre moyen dix fois supérieures à la pension de vieillesse d'un travailleur de la base.

Nous sommes, bien entendu, pour un pouvoir d'achat égal pour tous les travailleurs et à la théorie qui dit « à chacun selon son travail » nous opposons « à chacun selon ses besoins »; mais nous nous élevons encore avec plus de véhémence contre l'ignoble injustice qui veut que la hiérarchie des salaires joue encore entre individus écartés du circuit du travail soit parce qu'ils ont atteint la

limite d'âge ou pour une tout autre raison.

S'il y a des réformes qui vont être proposées aux travailleurs, ceux-ci ne doivent les accepter que dans la mesure où elles visent à résorber le chômage en réduisant les heures de travail et en abaissant l'âge de la retraite; mais surtout dans la mesure où le problème de la surabondance trouvera sa solution dans la répartition à tous ceux qui ont travaillé et produit pour la société et qui sont en droit, maintenant, d'exiger que celle-ci rende le crépuscule de leur vie un peu plus agréable...

Mais peut-on attendre cette petite révolution dans un régime où le profit est roi ? Non ! et c'est ce que doivent comprendre les syndicats.

Joseph SORIANO

Bas éléments

Maurice Clavel, qui fut, je crois, quelque chose dans le gaullisme, s'indigne dans une tribune libre d'un quotidien parisien de la complicité entre notre police et la police marocaine. Il écrit : *Un étranger exilé, un hôte sur notre sol tombe victime d'un traquenard de ses compatriotes, aidés de bas éléments de nos polices.*

Il n'y a pas, monsieur Clavel, de bas éléments de nos polices, il y a une ou des polices et, que vous le vouliez ou non, elles se valent toutes, celle de notre pays est composée des mêmes éléments que celle de la police marocaine, ou russe, ou américaine, ou de n'importe quel pays. Les polices obéissent à qui les commande, et qui les commande sont les puissants du régime en cours, que demain notre pays soit dirigé par une royauté ou par le parti communiste, nos polices, à quelques éléments près sauront servir avec « honneur, courage, fidélité, abnégation » les maîtres en place.

La police, monsieur Clavel, et vous le savez très bien, agit par ordre; aucun policier n'agit pour son propre compte dans une affaire comme celle de Ben Barka; les policiers ont été commandés, les ordres venaient d'en haut, un policier ne désobéit jamais à un ordre; naturellement, on cherche de préférence un policier qui accepte « d'aider la justice ».

Enfin, il y a plusieurs polices, celle qui, si j'ose dire, s'occupe de menu fretin, celle que l'on connaît, que l'on voit, avec ou sans uniforme, et la police que l'on ne voit pas, mais qui existe, celle dont l'action a quelquefois des répercussions sur le plan international, en un mot, la ou les polices secrètes.

Dans la police se trouvent les « cerveaux » et les « muscles », les « muscles », comme il se doit, obéissent aux « cerveaux ». Quand une affaire se présente, que ce soit l'enlèvement de Ben Barka, celui de Ben Barka ou d'autres que l'on ne connaît jamais, les cerveaux commandent, les muscles agissent; les cerveaux ont horreur des cris, du sang, des plaies et, surtout, quand une « affaire » éclate telle celle

de Ben Barka; seuls les muscles, les bas éléments, comme vous dites, sont « mouillés », les cerveaux sont plus ou moins à l'abri des éclaboussures; mais, croyez-moi, les uns sont aussi coupables — et encore aux yeux de qui ? — que les autres; seuls les muscles payent, c'est en somme le reflet de toute l'humanité.

Vous savez tout cela, monsieur Clavel, mais il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à dire, n'est-ce pas ?

G. PLOU

Publicité révolutionnaire ?

Ces messieurs du parti communiste se sont réunis, vendredi 11 février, autour d'une table bien garnie pour fêter le transfert de l'agence de publicité de l'Humanité. Ces messieurs, forts de leur représentativité prolétarienne se sont gavés de petits fours révolutionnaires arrosés de champagne marxiste-léniniste et ont docilement dévisé de la publicité, ô combien bénéfique au réveil de prolétaires.

Car M. Waldeck Rochet ne refuse pas la publicité. Comment le pourrait-il d'ailleurs, quand sur les plages de la mer Noire, dans la mère patrie, le prolétariat, en diffuse à longueur de journée et sans possibilité d'arrêt, les discours des membres du parti.

Refuser la publicité capitaliste ? Vous n'y pensez pas, camarades. Vous n'y sommes en pays capitaliste, il faut accepter ses conditions. Renverser le capitalisme ? Allons, allons, c'est dépassé.

Je n'invente pas. Ecoutez Waldeck Rochet : *Nous ne répéterons jamais trop, à ce propos, la ligne de conduite qui a toujours présidé dans notre démarche en matière publicitaire et qui découle des conditions de la société capitaliste actuelle.*

Car il est bien évident, pour ces messieurs, que la publicité capitaliste n'est pas toujours si néfaste que ça. Elle permet de faire vivre le journal, et par-la le parti et par-la de faire avancer la révolution. Quelle triste blague !

Cela montre une fois de plus la collusion des partis politiques avec le pouvoir : accepter n'importe quel argent pour faire vivre la bureaucratie. Abrutir le prolo pour pouvoir envoyer son fils dans une école privée (n'est-ce pas, monsieur Kanapa ?).

Mais ce n'est pas tout et la suite de l'allocution de M. Waldeck Rochet est assez significative de la non-représentativité des volontés révolutionnaires des hommes qui en ont maré de tous ces tripatouillages sordides.

J. S. R. - C. N. T.
JEUNESSES SYNDICALISTES
REVOLUTIONNAIRES
CONFEDERATION NATIONALE
DU TRAVAIL
Communiqué

Les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires (Confédération nationale du travail) sont réorganisées pour la région parisienne. Un bureau provisoire a été formé.

Reunions et permanences :
Le lundi à 20 h 30, au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-Auvergne, Paris-9^e, téléphone TRU. 78-64.

Les camarades qui désirent créer des groupes J.S.R. en province sont priés de se mettre en relation avec nous pour recevoir du matériel et toute l'aide nécessaire, en écrivant à Jeunesses syndicalistes révolutionnaires, 39, rue de la Tour-Auvergne, Paris-9^e.

ACTUALITE ET AVENIR DE L'ANARCHISME DANS LE SYNDICALISME

LA SAINTE HIERARCHIE

Un individu se dénommant Malterre, délégué de la C.G.C. (cadres) auprès du gouvernement, a récemment tenu, avec l'insolence infâme de tous ceux de sa race, pardon, de sa classe, les propos que voici et qui en disent long sur la « non-actualité » de la lutte de classes et qui montrent bien que les exploités savent, eux, se défendre.

« Nous n'accepterons jamais que la hiérarchie des salaires soit remise en cause, et, en particulier, nous nous élevons contre des augmentations de salaires qui pourraient prendre le caractère suivant : quatre pour cent pour les ouvriers et les employés, trois pour cent pour la maîtrise et

seulement deux pour cent pour les hauts cadres. »

Espérons que de telles déclarations montreront aux ouvriers ce qu'ils ont dans le ventre, les chers patrons et autres encadreurs, une telle franchise n'est pas inutile et il faut bien que la charogne pue de temps à autre.

Que peut-il se passer ? Précisément cette revendication dont Malterre et les siens ne veulent pas entendre parler c'est la seule, dans le contexte de la lutte opportuniste, qui peut être soutenue par les ouvriers, parce qu'elle peut, seule, améliorer leur sort et rétrécir l'éventail des salaires.

Comme quoi tous les gens ne pensent pas de la même façon... Il va sans dire que la lutte sociale ne doit pas s'arrêter là.

La lutte sociale, ce sont les « cadres », qui sont forts pour la mener... Il est compréhensible que la C.G.C. soit inquiète puisque les ouvriers semblent, avec le marxisme, se lasser de lutter pour faire bénéficier « ceux de la haute » des bénéfices acquis.

Compte tenu du malaise créé par les licenciements et l'histoire de l'« intégration », des mouvements pourraient surgir dans les temps à venir.

Or les centrales réformistes ne bronchent pas et le camarade anarchiste Joyeux a reconnu qu'il s'est trouvé seul, au sein de plusieurs organismes importants de P.O. à préconiser la lutte contre l'augmenta-

tion des salaires au pourcentage. Il ajoute qu'il se peut bien, si les centrales réformistes ne changent pas l'orientation de leur action, que les luttes ouvrières se déroulent, dans un proche avenir, sans elles ou contre elles.

Espérons-le !
Que faire ?
Dés maintenant on doit saisir l'importance d'une pareille situation.

En effet c'est à ce moment-là que, dans le cadre syndicaliste, le rôle de la C.N.T., centrale syndicaliste révolutionnaire d'idéologie anarchiste, peut apparaître et contribuer, sur le plan général, avec les autres mouvements libertaires, à étendre l'influence anarchiste.

Mais cela ne viendra pas tout seul. Il faut, de façon impérative, si nous voulons prendre un essor dans un avenir plus ou moins immédiat et ne pas laisser passer une occasion, faire de la propagande intensive et concertée afin de développer au maximum l'importance de la C.N.T.

Pour cela il faut tâcher d'établir le contact avec des milieux ouvriers qui jusqu'alors nous ignorent entreprendre de faire connaître notre centrale des travailleurs et d'autres milieux, comme les étudiants. Il faut aussi engager la lutte et, bien sûr, ce n'est pas facile, à la base contre les autres centrales dont on doit saboter l'action réactionnaire et l'influence traditionnelle et, quand c'est possible, provoquer au moins à l'échelle des syndicats, l'éclatement.

Il importe d'étudier et de mettre en œuvre les moyens de faire de notre C.N.T., qui, seule, a su, pour reprendre une idée de Malatesta, résister à la sirène du réformisme, une minorité tangible, regroupant tous les révolutionnaires libertaires sur le plan syndical et une fraction de poids de la classe ouvrière.

Non pas que je veuille que la C.N.T. joue le rôle de l'avant-garde éclairée, mais c'est le seul espoir que nous pouvons avoir.

Et alors nous serons aptes à cristalliser autour de nous l'action ouvrière, dès que l'occasion s'en présentera.

J. TAMPLIER

DANIEL FLORAC

TRIBUNE LIBRE

Qu'est-ce que le pouvoir non étatique du prolétariat ?

Au risque de choquer certains camarades, j'ai, dans plusieurs articles, préconisé le mot d'ordre « Pouvoir non étatique du prolétariat ». Ce slogan a pour avantage de faire hurler les trotskystes, et certains anars, pour qui pouvoir et Etat sont synonymes. La phrase de Louise Michel « Le pouvoir est maudit, voilà pourquoi je suis anarchiste » sonne à toutes les oreilles, à presque un siècle de distance. Pour qui accepte de rompre radicalement avec les modes de pensée en cours, le pouvoir en soi ne signifie rien, ce qui compte c'est qui est au pouvoir.

Si une élite politique, fût-elle marxiste-léniniste, dirige la vie d'un pays, la différence avec le pouvoir bourgeois ne sera pas grande. Sur le plan économique, sur le plan politique, cela se traduira par la dictature du prolétariat : « un parti au pouvoir, les autres en prison ». La différence entre Lénine et Staline, c'est que les crimes de Lénine étaient « pour la bonne cause ». Cela explique, mais ne justifie pas Kronstadt, l'Ukraine, etc.

Pour moi, le pouvoir du prolétariat est tout à l'opposé de la dictature bolchevique léniniste que certains pronent à cor et à cris. Le pouvoir est essentiellement la capacité de gérer un ensemble économique selon un régime déterminé, le pouvoir politique est la capacité de mener une activité politique en vue de protéger et de développer la forme de rapports de productions en cours dans le pays.

C'est pourquoi la conception léniniste d'un Etat ouvrier exerçant sa dictature sur une économie encore capitaliste sans tenter le passage immédiat au socialisme est doublement utopique. L'erreur bolchevique s'est inscrite en lettres de sang dans l'histoire du prolétariat.

L'Etat est la forme spécifique de pouvoir d'une classe tendant à se conserver en tant que telle et à maintenir sa domination sur une autre classe.

Or, si le prolétariat doit, dans une

phase transitoire, maintenir sa domination sur la bourgeoisie, ce n'est pas pour exploiter cette dernière, ce qui serait aberrant, mais pour la détruire, et du même coup se détruire en tant que classe.

Le pouvoir non étatique du prolétariat n'est pas exercé par une direction étatique coupée des masses, mais par le prolétariat lui-même, organisé dans ses associations; les différents secteurs de la vie et de l'activité, sont coordonnés par les organismes supérieurs des syndicats. Le schéma exact du fonctionnement de ce pouvoir est impossible à décrire actuellement, et d'ailleurs ce pouvoir subira un devenir qui ne sera pas une dégénérescence, mais plutôt un ajustement perpétuel de la superstructure sur la structure.

Ma conception du pouvoir est, on le voit, nettement opposée à celle des bolchevistes et de leurs héritiers staliniens.

AVERNES

Littérature et décadence

Excepté leurs irremplaçables histoires de bidets déçus ou d'honneurs froissés, on se demande ce que peuvent bien pouvoir raconter nos écrivains. Le grand lamentable dans nos lettres, c'est que la production littéraire dans son entier a établi ses manufactures dans l'égoût. Qu'on entende bien que ce n'est pas dans un but de salubrité publique, et que le très honorable syndicat des égoûtiers n'est en rien visé; être égoûtier, c'est faire œuvre éminemment utile et souvent dangereuse. Il faudra peut-être un jour faire appel à cette honorable corporation pour en finir avec les odeurs pestilentielles qu'exhalent les œuvres de nos contemporains. C'est dire la saveur des odeurs et des sensations que généreusement, et braguette ouverte, nous livrent nos chers esthètes.

Prostitutes repenties ou pratiquantes, pédérastes convertis ou militants, voleurs, voyeurs et marchands de quatre saisons en sont tous de leur expérience. Leur tempérament est là, tout entier.

L I S E Z
« LE COMBAT SYNDICALISTE »

ABSALON

SOLIDARITE AVEC LA MINE BELGE EN LUTTE

Quarante-cinq travailleurs étrangers ont été expulsés à la suite des événements de Limbourg, dont le ministre de la Justice, responsable de cette décision, osera-t-il soutenir qu'il s'agit de « provocateurs venus de l'étranger en voiture » comme cela a été dit au Parlement ?

Cette décision est une infamie : les travailleurs étrangers venus de pays miséreux, bons à être exploités par le capitalisme belge, sont bons aussi à être expulsés lorsqu'ils se mêlent de défendre leurs droits sociaux avec leurs camarades belges.

On compte par dizaines les mineurs étrangers morts pour que vive le patronat minier, avant et après Marcelline. Depuis vingt ans, l'industrie charbonnière belge n'aurait pas pu fonctionner sans l'appui de la main-d'œuvre étrangère. Mais les mineurs étrangers sont bons pour être exploités, bons pour mourir, mais pas bons pour réclamer la sta-

bilité d'emploi et de gagne-pain. Les événements permettent ainsi d'arracher une fois de plus le masque à ces chevaliers hypocrites de l'« Europe unie », des « droits de l'homme », de la « démocratie » et de la « liberté ».

Il s'agit de réagir, et de réagir de plus en plus énergiquement. La voie dans laquelle nous entraîner ce gouvernement de malheur, ce n'est pas seulement la voie de la régression sociale : c'est aussi la voie des menaces qui commencent à peser sur les libertés démocratiques, la voie de l'« Etat fort » et des « pouvoirs spéciaux ». Le mouvement ouvrier doit dresser un front devant ces agressions délibérées de la réaction.

Il faut accorder un appui plein et entier à la grève des mineurs de Limbourg. Il faut élargir le mouvement à tous ceux que menacent d'imminentes fermetures d'entreprises. Il faut réclamer l'arrêt immédiat de toutes les fermetures : reconversion d'abord, fermeture ensuite.

NON aux licenciements et aux fermetures d'usines !

NON à la « loi unique n° 2 » !

NON à la régression sociale en matière d'assurance maladie, à l'augmentation des honoraires médicaux et des tickets modérateurs pour produits pharmaceutiques, à l'agression contre la médecine forfaitaire.

NON aux atteintes au droit de grève, à l'application des lois sur le maintien de l'ordre, à la répression brutale de la gendarmerie !

NON à l'agression contre les travailleurs étrangers, nos frères de combat et de souffrance !

EN AVANT, VERS LA RIPOSTE DES TRAVAILLEURS !

(Documentation Etnaiev et La Gaiuche Belge.)

LE CARNET D'ESOPE

GARE AUX MISSILES !

McNamara, secrétaire américain à la Défense, a annoncé que les plans actuels du Pentagone prévoient que les Etats-Unis doivent disposer de suffisamment de missiles pour détruire à la fois l'Union soviétique et la Chine populaire sans qu'il soit besoin d'utiliser les bombardiers classiques.

Il y aura donc beaucoup de missiles. Et il y aura aussi beaucoup de bombardiers classiques.

Sans doute, ces bombardiers seront utilisés pour détruire les autres pays... Autrement, pourquoi investirait-on tant de dollars pour la construction de ces bombardiers ?

Ne serait-il pas préférable de détruire missiles et bombardiers afin d'éviter que nous soyons tous détruits ?

LA BAISSSE DES PRIX
L'article premier de la loi du 2 juillet 1963 a créé le délit de vente à perte.

Est considérée « vente à perte » la vente à un prix inférieur au prix d'achat effectif majoré des taxes afférentes à cette revente.

Selon la loi, le commerçant doit laisser périr sa marchandise, lorsqu'il y en a beaucoup sur le marché, plutôt que de la vendre à un prix plus bas.

EUBEE

ESOPE

ANIMENA

EN ESTADO DE INSEGURIDAD SOCIAL

MADRID. — La revista «Vida Nueva» publica en su primera página un título a grandes vuelos que dice: «Un millón de accidentados de trabajo se produjeron en España en 1955. Uno de los subtítulos de este trabajo señala que la cifra de accidentes dobló desde el año 1954.

«Los países que se hallan en camino de industrialización, o que su industria es joven —dice en el texto «Vida Nueva»— que son los que padecen más en su carne, los que registran mayor siega de vidas y de heridos por accidentes de trabajo. En España, concretamente, el número de accidentes durante 1955 es estremecedor: más de un millón. En 1954, le llegó al medio millón de accidentes de trabajo. El número de percatados fue entonces de 134 por cada 1.000 trabajadores, en 1955 la proporción ha sido de 200 por 1.000. Esto representa, sumando unos conceptos y otros, una pérdida de 500 millones de pesetas en el pasado año. Es decir que las pérdidas por accidente de trabajo se pueden cifrar en un 2,5 por cien de la renta nacional.»

ESE TREN QUE NO MARCHA

MADRID. — El balance de la Renta para el año 1955 se salda con un déficit de 1.306 millones de pesetas. Dada la exigua mensualidad que perciben los ferroviarios, no es caso de hacerlo enjugar por los mismos.

Pese al déficit, los accionistas siguen recortando —y cobrando— el cupón.

LA BOMBA

ALMERÍA. — Se dijo que la bomba atómica perdida por los americanos en accidente de aviación, ha sido encontrada en el mar por un submarino de bolsillo. Mientras tanto, los campos de Palomares, Vega de Almaraz y demás lugares periféricos al radio del artefacto perdidos, ven sus tierras removidas y las cosechas perdidas, teniendo que conformar con promesas de las autoridades, quienes aseguran que los norteamericanos poseen mucho dinero y que después rociarán el terreno castigado con dólares.

De todas maneras, mejor esperar de los yanquis que de la Virgen del Rocío.

CONGELACION DE CONSUMIDORES

MADRID. — «La instalación de puestos reguladores de venta de pescado congelado en distintos mercados madrileños, ha producido —dice la nota oficial— una baja en la cotización de este artículo cifrada en un 33 por 100.» Esta medida ha hecho retroceder la venta de pescado fresco, y una vez adaptado el público a los pescados helados, estos serán aumentados de precio, quedando el pescado fresco únicamente a la disposición de los ricos. Es así como se congela a los consumidores modestos.

CANALIZACION DE APETITOS

MADRID. — El Consejo de Administración de la «Canalización del Manzanares» ha hecho pública una nota en la prensa tratando de aclarar su posición con respecto a la venta de terrenos bordeando el sistema de canalización del río y pertenecientes al Ayuntamiento. En dicha nota el Consejo trata de aclarar lo que no admite aclaración alguna, pues no queda madriñejo que no haya interpretado como abuso y desvergüenza la liquidación de unos predios municipales en provecho de particulares. «Cuantos individuos preeminentes del régimen llevarán su parte en el negocio?»

LA CIUDAD Suntuaria

ZARAGOZA. — En el Ayuntamiento y en el Consejo Provincial, el tema más debatido es el de la necesidad de construir viviendas económicas urgentemente. Se construyen muchos pisos cuyo coste es superior a millones y medio de pesetas, hay centenares de viviendas para alquiler con rentas superiores a las dos mil y tres mil pesetas mensuales. Pero no quedan de las que puedan ofrecerse a un empleado modesto o a un trabajador sin destrozarse totalmente el presupuesto familiar. Para el bienio 1955-56 solamente se tienen asignadas del primer grupo 1.925, y de las subvencionadas, 7.726. En total, 9.651, número totalmente insuficiente para las necesidades de una ciudad que pasa de los 400.000 habitantes y marcha rápidamente hacia el medio millón. Por eso el Consejo Provincial indicaba lo solicitado un aumento del cupo.

Casi todos los solares resultantes de los derribos de casas viejas vendidas como negocio para construir en su lugar viviendas suntuarias, se utilizan con este fin. Para construir casas baratas no se encuentran ni contratistas. Una última subasta de este tipo, aunque ofrecía las mejores condiciones, quedó desierta.

TAMBIEN EN MADRID

En Madrid, Zaragoza y otras muchas localidades españolas faltan viviendas para obreros. Este problema, como todos saben, se lo agrava con la emigración masiva de los campesinos a las ciudades. Pues bien, si existe una penuria tremenda en pisos para obreros, pasa todo lo contrario con los pisos de lujo. «Vida Nueva» informa que en una reciente encuesta de Prensa de la Televisión Española, hecha en torno a don Manuel de la Quintana, consejero general de Urbis, se ha recordado la cifra de los 72.000 pisos de lujo desocupados que existen en Madrid, junto a una demanda de ochenta y cinco mil viviendas modestas.»

NUEVA PRISION EN BILBAO

BILBAO (OPE). — «Ya está prácticamente terminada —dice la Prensa— la nueva prisión provincial que se está construyendo en el barrio de Basauri, en las afueras de Bilbao. A mediados de este mes de febrero será puesta a disposición del Ministerio de Justicia para su inmediata inauguración oficial.» Hasta aquí la prensa.

La gente, por su parte, comenta la noticia con sorna diciendo que los periódicos debieran haber hablado no sólo de la «inauguración oficial», sino de la otra inauguración, de la verdadera. Las cárceles se hacen para meter presos en ellas. «Cuándo inaugurarán los presos políticos la nueva cárcel? Dado el ímpetu que actualmente registra el movimiento de resistencia vasco, no es nada aventurado asegurar que a los muy pocos días de «inaugurada oficialmente» la nueva cárcel de Bilbao, tendrán el honor, el alto honor, de ingresar en ella los primeros resistentes vascos.

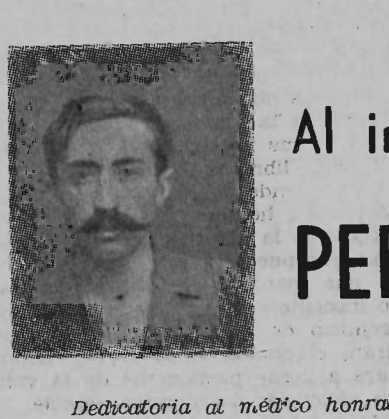
La construcción de una cárcel en territorio vasco en estos tiempos es todo un símbolo.

ESPAÑA ABAJO

AVILA. — A consecuencia de las lluvias y del mal estado del techo se ha hundido la bóveda y una pared del acceso norte en la iglesia parroquial de San Nicolás de Bari, monumento nacional, en Madrid de las Altas Torres, donde fueron bautizados la reina Isabel la Católica, don Alonso de Madrid (El Tostado), el arzobispo de Michoacán (México), entre otras figuras históricas. También, a consecuencia de la humedad, se encuentra en trance de ruina el arco y una pared del contrafuerte de la torre y, de no tomarse urgentes medidas, sufrirán las mismas consecuencias la capilla de Nuestra Señora de la O y de San Antonio, situadas en la parte izquierda del interior de la iglesia. Estos posibles derrumbamientos no sólo afectan al aspecto artístico-histórico del templo, sino que, por hallarse situado en una céntrica zona de viviendas, supone un peligro para los vecinos que las habitan.

EN TOULOUSE

Organizado por la F. L. de la C.N.T., en beneficio de S.I.A., el domingo 27 de febrero, a las tres de la tarde, celebrará un FESTIVAL ARTISTICO a cargo del «Círculo d'Art», en el cine Espoir, 63, rue du Taur. En el mismo habrá abundancia de números de canto y danza, un Cuadro italiano, otro Cuadro español, con Jean MICHEL, Lydia CLARA, V. Ketty DOLBERT, LES BREITELLES ROUGES, etc.



Dedicatoria al médico honrado, libertario y humanista.

HOMBRE digno, luchador anarquista, tiempo de acero, escritor, trabajador insubordinado, idealista de la C.N.T. que ha sembrado por todas partes del mundo que has pisado, luz, amor, cultura, humanidad. Dignos ejemplos de un hombre de bien, que vive y lucha por la libertad, por el bien de España y del mundo, del hombre; que predica con el ejemplo puro, limpio y fortificador, apóstol del bien y la verdad. Tú que representas la Andalucía mártir revolucionaria, esclavizada, sometida, asesinada por los sicarios de la «cruzada» sangrienta del franquismo derrotista.

Recuerdo los grandes luchadores de Andalucía, asesinados por los monstruos que han endogalado a España con la complicación y la cobardía del mundo entero. José Sánchez Rosa, Vicente Ballester, Francisco Maroto, Bernabé López Calle, y tantos y tantos miles de compañeros victimados.

Si todos los hombres que nos declamos de la C.N.T. supiéramos luchar y sembrar ideales como lo ha hecho el compañero Pedro Vallina, la C.N.T. sería más fuerte, más grande, más digna y causaría más miedo a sus detractores y nefastos adversarios, interesados en destrozarnos a la C.N.T. y hundirla para siempre.

Recuerdo al escritor Francisco Carro Crespo, de Jerez de la Frontera (Cádiz), que murió por allá en 1930, a la edad de 25 años, tuberculoso. Había escrito por lo menos 15 dramas sociales, modernos y revolucionarios, entre ellos: «La bestia humana», etc.

En tu país caro Vallina, han habido buenos luchadores, cenetistas temerarios y valientes, Salvachea y otros que no recordamos.

No me conoces personalmente, yo a ti tampoco; no importa; lo que interesa son las obras buenas que las

«Perón en la ruta de las dictaduras» Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández. Precio: 1 F. en esta Administración.

La España que iba ser España al día

SOMOS tan limitados, que el porvenir se nos escurre. Cuando la avalancha franquista nos depuero como escoria en la parte gala de los Pirineos, en los campos de reducción se pensaba en un gobierno español de transición inmediato. Para lo demás —lo nuestro— no quedaba atrevimiento.

Las colectividades libertarias de 1936 estaban lejos, casi cubiertas con el crespon negrísimo de la derrota. Convenía ir «a casa» cuanto antes, y en la época un general liberal «exitoso» —como dice el coliflorismo— habría sido heroísmo.

Con la venia de los Aliados, en 1945 nos acomodamos. No por lo que iban favorecernos, sino por lo bueno que su triunfo sugería. Íbamos ahora a la reconquista de las realizaciones del 19 de Julio, a recuperar nuestras plazas de revolucionarios populares, sin estímulo de un mejor futuro.

Actualmente, el tono ha descendido mucho. No somos exigentes. Cara al presente —de España o de lo que se quiera— transigimos un algo más cada día, nosotros, antaño caracterizados por nuestra santa intransigencia.

Maulados por el colaboracionismo; exparticipes en gobiernos y otras zandajas de perder guerra y crédito, aquí, en esto que llamamos exilio como pudéramos denominar destierro por un gobierno simbólico hemos arriesgado la pérdida total de una serriedad que nos es precisa. Devotos del hoy, del ahora mismo, del importa más España que la consecuencia. Nos hemos ensabado en pactos y alianzas de buena intención e infeliz resultado. Claro que la actualidad es una dama atrayente, pero que se paga a un precio colosal de un olvido: el del mañana que se toca, o casi, con las manos impetrande al sol.

Volviendo la cabeza al pasado sólo damos con un motivo de nostalgia próximo a avergonzarnos: el 19 de Julio. Cara al porvenir, abatimos la frente porque la luz nueva nos ciega. Hay que conservar la vida conservando algo, lo que sea: leyes burguesas, sindicalismo trasnochado, automóviles de segunda mano, preceptos charaterros repintados. Las visiones, para la literatura cervantina, seudo-científica, papanoelística. En adelante, practicasistas, postivistas, arbitristas, cooperativistas, reposteristas, efectivistas. ¿El mañana? Es hoy que hay que comer la manzana, cual dijo Apanos hace cien años.

Mañana, ayer... nada. ¿Y hoy? Otra vez nada. Palabras, muchas; ideas, menos que nunca. Cuando se renuncia a la estirpe de los Lorenzo y los Páco Ascaso; cuando el pensar desciende de la mollera al abdomen; cuando escapados del planoteo vulgaridad nos sentimos angustiados y prisioneros de la inmensidad cósmica, nuestro pensamiento declina al propio tiempo que los ojos se nos enturbian en oldium putrefactor y merecido.

Y es en ese estado deprimente, compañeros, que no se acierta en nada.

que la corded de brazos nos aflige, que la miopía convierte en vacilante nuestro paso. «Por qué el ayer estaba preñado de promesas transformables en hechos? ¿Por generación espontánea? No; por querer propio, por acción determinativa consciente, por idealismo práctico. Torpe de solemnidad quien no lo hubiere reparado, quien, en el colmo de la boba inconsciencia, no reparase en el porqué exacerbación de la rebellón franquista, o de extraneo burguesía; el cúmulo libertario que se elevaba en España merced a los hogares revolucionarios que eran los sindicatos confederales, los ateneos libertarios, los periódicos anarquistas. El embrión de la revolución social tenía ya gran madurez, y los frutos de la conciencia humana los obteníamos a miles. Con cinco años más de desarrollo y preparación libertarios, no hay en España poder reaccionario capaz de detener una revolución arraigada en el deseo de muchas decenas de miles de trabajadores. Si Franco, tarda un quinquenio más en desentranar la espada del fascismo, los problemas de reforma agraria, de la equidad industrial, de la impulsión y generalización de la enseñanza, de los abusos del Poder, de la moralización política y mucho más, la Confederación los habría resuelto. La separación de la Iglesia y el Pueblo se habrían efectivizado sin necesidad de protocolos, concordatos ni que-ma de templos. Roma y la Banca Internacional se dieron cuenta, y por ello nos echaron encima esa sinceridad brutal apellidada Hitler-Mussolini en figura de locos servoservos de una causa que los devoraría una vez utilizados. Ocurrió que el Capitalismo y la Iglesia crearon al monstruo y túcaran: al precio colosal de un olvido: el del mañana que se toca, o casi, con las manos impetrande al sol.

Recordáis? En Tarrasa bullía una cantidad más de tres veces centenaria de jóvenes libertarios, amén de las escuelas racionalistas que allí existían. En Badalona, nuevas centenas de compañeros bíscos adentrados en la lucha por la conquista del porvenir, con nueva promoción formándose en dos escuelas modernas con 200 educandos en una, y 60 en otra, más un centro racionalista de irradiación notable. Barcelona en plena ebullición juvenil en centro y barriadas, con «Sol y Vida», «Paros» y ateneos nuestros por todo punto concéntrico de la ciudad. Granollers, aportando al acervo común cenetista-libertario la contribución de numerosos compañeros en edad envidiable, y la buena y entusiasta gente nuestra del Alto Fanadés, comarca republicanesca, pero soñando con la conquista del sueño plácido asentado en aquellos amplios viñedos. Y la comarca de Igualada, que nadie más que la C.N.T. podía interesar en la parte baja debido al recuerdo grato de los internacionalistas de la ciudad, de Capellades y de Carme. Anotemos el crecimiento casi tumultuoso del anarquismo en la cuenca baja del río Llobregat, el desarrollo anarquista de las comarcas también fluviales del Cardener y el Alto Llobregat, el renacer de Sabadell —con Sardaña-Ripolllet en vanguardia— pese a la defeción de parte de los anarquistas; que siempre han sido Cuxells, Palamós, Calonge, Palafrú, La Escala, en la parte de Gerona; los numerosísimos compañeros actuando en Lérida, Cervera, Escarp, Balaguer, Cerviá, Granja d'Escarp, etc. ¿Y en Tarragona? Excelentes compañeros en la capital, libertarios de solera en el Priorato, Valls, renatación anarquista en Tortosa, Amposta, Mora de Ebro, la Terra Alta, y Confederación en todas partes de la provincia. No quiséramos olvidar Vila-

nová y Geltru, Reus, ni Manresa, ni Berga, ni Puigcerdá, ni Mataró-Arenys, ni Blanes, etc., ni otros hornigueros anarco-confederales. Cataluña estaba en auge para determinar un estallido «bakunista», para dar una versión antimarxista y anticapitalista de la reorganización de la convivencia humana, contra la presunción de múltiples sectores confabulados para corromper el sentimiento libertario del pueblo trabajador de Cataluña. Cinco años más de actuación nuestra, de tesón confederal-anarquista, y el cúmulo de «obras plan», de emplastos sociales, de sindicatos autónomos, de células marxistas y falangistas, de oposiciones de mil y una manera, no hubiesen servido de nada; la avalancha libertaria habría arrollado todo y un ensayo de vida libre hubiese empezado para felicidad del pueblo y ejemplo de países vecinos o lejanos.

Añadamos la madurez de la región levantina, la tradición anarquista andaluza, la raigamberta libertaria en Gijón-Aviles-La Pelguera, con extensivos lugares, la redemulmire confederal de aragoneses, riojanos, e incluso navarros, con pueblos dados a los intentos comunistas libertarios; la disposición igualitaria de Galicia, que firmiza idealista en El Ferrol, La Coruña, Vigo, Santiago, etc., firmeza que iba creciendo en todo el ámbito regional. Y pensemos en la Montaña, con buenos núcleos de compañeros en Santander, en cabezas de distrito y en el campo. Todo progresaba distributivamente, incluso el Norte y Extremadura, y además, «Castilla», con su Madrid cumpliendo, en los 30, la profecía «absorcionista» del congreso del Teatro de la Comedia (1919), con sus multitudes obreras desfilando de la Casa del Pueblo socialista a los centros ya populosos de la Confederación. Cinco años más de posibilidades actuales, y el panorama social de la Villa queda nuestro para grandísima satisfacción de los «viejos» empuñados de Los Iguales; Feliciano Benito y Mauro Bajatierra, y para ilustración de la que puede el obrerismo sano, no contaminado o desconatinado de políticas «sociales», frente al «positivismo» de la colaboración y del politicismo militante.

En los tres años de revolución y guerra la C.N.T. de Madrid respondió magníficamente. Pero lo nuestro de allí merecía consolidarse, desintoxicado de viejos prejuicios, e idealizado con estufios bakuninianos, kropotkinianos, con lecciones firmes, concluyentes, de Malatesta, Rocker, Mella, Lorenzo, Faure, etc.

Cinco años más de respiro, a todos nos habrían ido a maravilla.

JUAN FERRER

(Reproducido de «Tierra y Libertad» de México.)

NECROLOGICA Manuel Torner

«Como expresamos ante tan triste noticia? ¿Como añadir a ello unas palabras que no hayamos repetido tantas veces con el mismo dolor que lo hacemos hoy? ¿Imposible superar aquellas y menos encontrar otras que puedan ser más sensibles a la conciencia de los compañeros? Pero, no obstante, nos es imposible silenciar el vacío que en nuestros medios queda cuando un compañero nos deja para siempre; y más, cuando vemos, por desgracia, lo difícil que es poder reemplazar por otro en su puesto. Por este motivo, nuestro respeto a todos por igual, y sigámos insertando unas sinceras y solidarias líneas a través de nuestros órganos de expresión, ya que otra cosa no podemos hacer por nuestros abnegados militantes y que no por su gusto han quedado en tierras exilidas.

Dos telegramas procedentes de París, en la mañana del 16 de enero (unos de ellos dirigido al S. I. A., rue Belfort, Toulouse, y el otro a nuestra dirección particular (C. R. Is.), nos daban la desagradable noticia de la muerte del compañero Manuel Torner, natural de Alcolea de Cinca (Huesca), a la edad de 51 años.

El amigo Torner ha muerto a consecuencia de una hemorragia interna, en el hospital Laennec (París), recién hospitalizado. Había trabajado incansablemente hasta momentos antes que lo declararon enfermo; se había quejado alguna vez del costado izquierdo, según unos vecinos y compañeros de su casa; pero su extrema prudencia, callado, y sobre todo su frío cuando se trataba de sí mismo, con nadie se manifestaba acerca de su estado de salud y seguía trabajando como si nada hubiese tenido; solamente que el Servicio Social del Trabajo, que periódicamente pasa por toda clase de explotaciones (empresas, patronos, etc.), observó que algo anormal había en su interior, por lo que fue de inmediato hospitalizado para un reconocimiento minucioso y bajo una observación metódica y permanente. Y como hemos visto en el transcurso de un mes, a partir de su ingreso en el hospital, ha dejado de existir para siempre.

Nuestro malogrado compañero, a la terminación de la guerra española quedó prisionero por las fuerzas franquistas, quedando varios años encarcelado y a punto de ser fusilado varias veces, y no teniendo en España ningún familiar, durante su encierro, para asistirle directamente, sus sufrimientos morales, físicos y económicos fueron inexplicables, hasta que un día, después de los años de la liberación de Francia, pudo presentarse en esta tierra dispuesto a todo riesgo y a todo peligro.

Desde hacía varios años, el compañero Torner se ocupaba como delegado de su F. L. de origen, de su rela-

tiva, son terrenos improductivos, bien por la naturaleza árida de los mismos, o por cansancio.

Y ya que hablo de emigración, es oportuno destacar una observación que me es ya familiar. El español que emigró a América Hispánica, y llevó más de ocho años en nuestras tierras, encuentra grandes dificultades de readaptación en la Península. Extraña la vida americana, las costumbres americanas. Y España se le torna difícil, aspera, e incomoda. Y donde más advierte la diferencia, y salta su incomodidad de manera más ostensible, es en la vivienda, en la casa. No se adapta a la vieja construcción española, y se resiste a los altos alquileres de las nuevas edificaciones. Extraña el cuarto de baño intercalado y con lozetas, común en nuestras edificaciones, y las ventajas del servicio de agua permanente, y otras evidentes comodidades que se extienden a todas las capas sociales americanas.

También choca en él, al regreso, el costo de la vida actual, elevado en más de un 15 por ciento en los últimos años. No se trata de la España que abandonó, con un estándar de vida inferior, y en la que una familia de tres, con quince mil pesetas mensuales, solía darse vida de rico, y mirar por sobre el hombro al vecino.

Ahora tenemos otra España. Donde el bi-salario es común, porque un solo salario no sueló alcanzar para disponer del español contemporáneo: televisión, teatro, cafeterías, buenas ropas, vacaciones en la playa o la montaña, y toda esa gama diversa de conquistas de la civilización.

Además, conspira contra el que retorna, la ignorancia del proceso español, y el cambio notable. Su ausencia del medio le desconectó del mismo, y como el español pelea y lucha por vivir mejor, en maratón por las posiciones. El que llega, naturalmente, ha de empezar de nuevo. Ocho o diez años son mucho tiempo, si se tiene en cuenta que España, en los últimos seis, ha dado un salto de quince.

«Cuando estuve en Inglaterra, recientemente, me sorprendió que en todos los hoteles donde me sirvieron comida, eran españoles los camareros. Y ello sucedió hasta en el histórico y cultísimo Oxford, y en la novísima ciudad de Coventry.

Pero, de otra parte, me encuentro en España, y especialmente en Madrid, hombres de todas las razas y nacionalidades. Un turco, por ejemplo, maneja un negocio inmobiliario, y dos árabes una agencia de pasajes.

Norteamericanos e ingleses explotan diversos negocios, y ocupan posiciones preferentes en empresas españolas, o formadas con capital mixto, es decir, español y extranjero. Millares de marroquíes están colocados en diversos lugares del país. Más de cincuenta mil cubanos trabajan en negocios propios o como dirigentes en toda la nación. Conozco hasta alemanes con empleos en Madrid. Nunca se han publicado, que yo sepa, estadísticas a este respecto, pero sí afirmo que más de un millón de extranjeros tienen negocios o trabajo en España, no exagero. Y como es natural, y dije antes, se trata de hombres y mujeres de todas las nacionalidades, incluyendo congoleses, franceses, egipcios y hasta rusos.

Claro que se advierte un déficit de tres millones en el gran total de cuatro que totalizan el número de españoles emigrantes. Pero no olvidemos que España tiene una población sobrepasando los treinta millones en una área territorial de 504.909 kilómetros cuadrados, de los cuales casi

la mitad, son terrenos improductivos, bien por la naturaleza árida de los mismos, o por cansancio.

Y ya que hablo de emigración, es oportuno destacar una observación que me es ya familiar. El español que emigró a América Hispánica, y llevó más de ocho años en nuestras tierras, encuentra grandes dificultades de readaptación en la Península. Extraña la vida americana, las costumbres americanas. Y España se le torna difícil, aspera, e incomoda. Y donde más advierte la diferencia, y salta su incomodidad de manera más ostensible, es en la vivienda, en la casa. No se adapta a la vieja construcción española, y se resiste a los altos alquileres de las nuevas edificaciones. Extraña el cuarto de baño intercalado y con lozetas, común en nuestras edificaciones, y las ventajas del servicio de agua permanente, y otras evidentes comodidades que se extienden a todas las capas sociales americanas.

También choca en él, al regreso, el costo de la vida actual, elevado en más de un 15 por ciento en los últimos años. No se trata de la España que abandonó, con un estándar de vida inferior, y en la que una familia de tres, con quince mil pesetas mensuales, solía darse vida de rico, y mirar por sobre el hombro al vecino.

Ahora tenemos otra España. Donde el bi-salario es común, porque un solo salario no sueló alcanzar para disponer del español contemporáneo: televisión, teatro, cafeterías, buenas ropas, vacaciones en la playa o la montaña, y toda esa gama diversa de conquistas de la civilización.

Además, conspira contra el que retorna, la ignorancia del proceso español, y el cambio notable. Su ausencia del medio le desconectó del mismo, y como el español pelea y lucha por vivir mejor, en maratón por las posiciones. El que llega, naturalmente, ha de empezar de nuevo. Ocho o diez años son mucho tiempo, si se tiene en cuenta que España, en los últimos seis, ha dado un salto de quince.

Raúl ACOSTA RUBIO
Madrid.

Servicio de Librería

Nuestras Ediciones	Francos
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«Conversaciones Libertarias», J. Ferrer	1 50
«Pablo o el discurso del hombre libre», F. Moro	1 00
«Salvador Seguí», Anselmo Lorenzo	3 50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Don Quijote de Alcalá», José María Puyol	1 50
«La Revolución Desconocida», Voline	15 00
Antologías Universales: «Amor y Amistad, Cultura y Civilización», La Libertad, La Religión», García Birlán ..	5 00

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

Francis Russell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Nicolas Stoinoff: Un centenaire burgeois parle	8,50
(Le roman vral d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert ..	7,50
André Lorulot: Pourquoi le suis athée	9,50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer ..	19,00
Henri de Montherlant: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	7,50
Propos subversifs	7,50
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté ..	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Lanau: Quand la mer se retire	12,30
(Sistema de las contradicciones económicas), Proudhon	18,00
(Nacionalismo y Cultura), Rocker	15,00

Giros y pedidos a R. Llop, C.O.P. 12.507.56, 24, rue Ste-Marthe, Paris X^e

«Como expresamos ante tan triste noticia? ¿Como añadir a ello unas palabras que no hayamos repetido tantas veces con el mismo dolor que lo hacemos hoy? ¿Imposible superar aquellas y menos encontrar otras que puedan ser más sensibles a la conciencia de los compañeros? Pero, no obstante, nos es imposible silenciar el vacío que en nuestros medios queda cuando un compañero nos deja para siempre; y más, cuando vemos, por desgracia, lo difícil que es poder reemplazar por otro en su puesto. Por este motivo, nuestro respeto a todos por igual, y sigámos insertando unas sinceras y solidarias líneas a través de nuestros órganos de expresión, ya que otra cosa no podemos hacer por nuestros abnegados militantes y que no por su gusto han quedado en tierras exilidas.

Dos telegramas procedentes de París, en la mañana del 16 de enero (unos de ellos dirigido al S. I. A., rue Belfort, Toulouse, y el otro a nuestra dirección particular (C. R. Is.), nos daban la desagradable noticia de la muerte del compañero Manuel Torner, natural de Alcolea de Cinca (Huesca), a la edad de 51 años.

El amigo Torner ha muerto a consecuencia de una hemorragia interna, en el hospital Laennec (París), recién hospitalizado. Había trabajado incansablemente hasta momentos antes que lo declararon enfermo; se había quejado alguna vez del costado izquierdo, según unos vecinos y compañeros de su casa; pero su extrema prudencia, callado, y sobre todo su frío cuando se trataba de sí mismo, con nadie se manifestaba acerca de su estado de salud y seguía trabajando como si nada hubiese tenido; solamente que el Servicio Social del Trabajo, que periódicamente pasa por toda clase de explotaciones (empresas, patronos, etc.), observó que algo anormal había en su interior, por lo que fue de inmediato hospitalizado para un reconocimiento minucioso y bajo una observación metódica y permanente. Y como hemos visto en el transcurso de un mes, a partir de su ingreso en el hospital, ha dejado de existir para siempre.

Nuestro malogrado compañero, a la terminación de la guerra española quedó prisionero por las fuerzas franquistas, quedando varios años encarcelado y a punto de ser fusilado varias veces, y no teniendo en España ningún familiar, durante su encierro, para asistirle directamente, sus sufrimientos morales, físicos y económicos fueron inexplicables, hasta que un día, después de los años de la liberación de Francia, pudo presentarse en esta tierra dispuesto a todo riesgo y a todo peligro.

Desde hacía varios años, el compañero Torner se ocupaba como delegado de su F. L. de origen, de su rela-

tiva, son terrenos improductivos, bien por la naturaleza árida de los mismos, o por cansancio.

Y ya que hablo de emigración, es oportuno destacar una observación que me es ya familiar. El español que emigró a América Hispánica, y llevó más de ocho años en nuestras tierras, encuentra grandes dificultades de readaptación en la Península. Extraña la vida americana, las costumbres americanas. Y España se le torna difícil, aspera, e incomoda. Y donde más advierte la diferencia, y salta su incomodidad de manera más ostensible, es en la vivienda, en la casa. No se adapta a la vieja construcción española, y se resiste a los altos alquileres de las nuevas edificaciones. Extraña el cuarto de baño intercalado y con lozetas, común en nuestras edificaciones, y las ventajas del servicio de agua permanente, y otras evidentes comodidades que se extienden a todas las capas sociales americanas.

También choca en él, al regreso, el costo de la vida actual, elevado en más de un 15 por ciento en los últimos años. No se trata de la España que abandonó, con un estándar de vida inferior, y en la que una familia de tres, con quince mil pesetas mensuales, solía darse vida de rico, y mirar por sobre el hombro al vecino.

Ahora tenemos otra España. Donde el bi-salario es común, porque un solo salario no sueló alcanzar para disponer del español contemporáneo: televisión, teatro, cafeterías, buenas ropas, vacaciones en la playa o la montaña, y toda esa gama diversa de conquistas de la civilización.

Además, conspira contra el que retorna, la ignorancia del proceso español, y el cambio notable. Su ausencia del medio le desconectó del mismo, y como el español pelea y lucha por vivir mejor, en maratón por las posiciones. El que llega, naturalmente, ha de empezar de nuevo. Ocho o diez años son mucho tiempo, si se tiene en cuenta que España, en los últimos seis, ha dado un salto de quince.

Raúl ACOSTA RUBIO
Madrid.

Servicio de Librería

Nuestras Ediciones	Francos
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«Conversaciones Libertarias», J. Ferrer	1 50
«Pablo o el discurso del hombre libre», F. Moro	1 00
«Salvador Seguí», Anselmo Lorenzo	3 50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Don Quijote de Alcalá», José María Puyol	1 50
«La Revolución Desconocida», Voline	15 00
Antologías Universales: «Amor y Amistad, Cultura y Civilización», La Libertad, La Religión», García Birlán ..	5 00

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

Francis Russell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Nicolas Stoinoff: Un centenaire burgeois parle	8,50
(Le roman vral d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert ..	7,50
André Lorulot: Pourquoi le suis athée	9,50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer ..	19,00
Henri de Montherlant: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	7,50
Propos subversifs	7,50
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté ..	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Lanau: Quand la mer se retire	12,30
(Sistema de las contradicciones económicas), Proudhon	18,00
(Nacionalismo y Cultura), Rocker	15,00

Giros y pedidos a R. Llop, C.O.P. 12.507.56, 24, rue Ste-Marthe, Paris X^e

Al incansable batallador PEDRO VALLINA

personas, y su conducta moral, ideológica, solidaria y consecuente, humana y cultural, esto es, la obra integral, intachable.

Recibe mis saludos cordiales para ti y familia. Tuvo y de la causa libertaria, por la C.N.T. y el anarquismo. ¡Salud y ánimo!

José GINE FOLCH

España clavada en la cruz

SEGUN la leyenda, Cristo fue crucificado por haber predicado una doctrina humanista. Ahora sus discípulos modernos mantienen sujeto al mismo suplicio al pueblo español, no por los treinta dineros de Judas, sino por las riquezas globales de la nación, de las cuales participa el Vaticano. Para esquivar responsabilidades se han inventado eso del socialcristianismo, alimentado con hostias y sostenido con bendiciones de sacerdotía, política esta de nuevo cuño que en España no puede engañar a nadie. Tampoco el Opus Dei conseguirá sacudirse su aliento jesuítico, y el pretendido contacto con cenetistas (en todo caso, ex cenetistas) será el hazmerver de las gentes advertidas. La danza de faldas y sotanas religiosas al unisono con pantalones civiles es notable, pero grotesca.

Este carnaval de todo año animado es para atraer incautos, o al clásico burro de los ojos vendados que ha de rodar la noria, pero esta vez los cubos de la misma subirán de vacío por negarse el peso «nacional» a surtir líquido para rozar el jardín reaccionario-fascista exclusivamente.

Ya no se está en los tiempos faroánicos, feudalistas, en los que la plebe era bestia de tiro, materia de labor y de enriquecimiento de amos, pasto de sufrimiento y de indignidad. Modernamente la voluntad del pueblo se ha manifestado, y pese a una sangrienta pero momentánea derrota volverá a manifestarse todavía y de manera concluyente. Al ocurrir el estallido previsto, nadie se llamará a engaño, y nadie con deseos de



justicia dejará de estar presente, haciéndose responsable del papel histórico que le

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64

Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 29-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECONOMBA

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL ATASCO Hace sesenta años murió Luisa Michel:

27-1-1905

CUANDO una colectividad se atasca y no reacciona, fatalmente palidece y muere. El agua estancada se evapora o se corrompe.

La movilidad, la renovación, el dinamismo es lo que conviene. Mencionar estas palabras solamente, no da agilidad, sino pereza.

Si el hombre de pie, pero inmóvil, regaña al sentado, maldito el efecto que logra. Si una colectividad se mueve mucho, con ruido, pero sin sentido de avance, tras mucho activar inútil queda plantada en el mismo sitio.

Los hombres se hablan para entenderse, y entendidos, cada uno de ellos va a cumplir su cacho de obra. Las colectividades, políticas o sociales que sean, se reúnen, plantean, discuten y solventan. Si proponen, hablan y no resuelven, holgará haberse reunido.

Los temarios son siempre importantes con ánimo de resolverlos. Los órdenes del día son propósitos saludables orientados hacia la construcción, o la solución de algo importante. De lo contrario, en el desorden se pierde el día. O los días.

Más que las reuniones, son importantes los deseos de entenderse, de amarse, de prodigarse para un mismo fin, para una misma idea. Las diferencias de detalle es bueno que existan, para un contraste, para un aumento de visión, para un coordinar de puntos de vista generales. Por esto hay asambleas, plenos, congresos.

Sólo los partidos totalitarios son opuestos a las reuniones libres en las que cada quien puede decir lo suyo. Un partido de esos exige sumisión al comité, al jefe, a la batuta. En última instancia, al sable.

Los organismos libres pueden pasarse de esta vergüenza a base de criterios formados, deductivos, conciliables. Cuando los partidos no se han conciliado, echando cada cual por el quicio de su antojo dejando la cosa pública en suspenso o enmarañada, ha surgido un Miguel Primo de Rivera para imponer su desarreglo parapatado en el desarrejo ajeno.

Se dice que cada pueblo tiene el gobierno que merece, y ello es verdad en todas partes menos en España, la cual no merece el gobierno que tiene. Pero los españoles de ideas libres no logramos entendernos, a veces ni en el nido particularista. ¿Cómo poner orden a semejante caudal?

La autoridad acredita su guardia civil por la escasa disposición moral de sus gobernados. Estos pueden demostrar lo contrario, cuando son conscientes, inteligentes, y autoconciados.

El federalismo es bueno, insuperable, para las colectividades libres con disposición para comprenderse, entenderse y cumplir hasta el fondo un programa. Mas, si el conjunto se pierde en divagaciones y en un «vuelva usted mañana», como en los vulgares ministerios de la Monarquía, la libertad y el federalismo palidecen y el autoritarismo recobra sus fueros.

Movilidad, renovación, dinamismo: esto, pero ciertamente esto.

En recuerdo y homenaje a la buena Luisa, reproducimos unas notas extraídas de un libro recientemente traducido del alemán y publicado por la editorial «Proyección», de Buenos Aires. Se trata de Ideologías y tendencias en la Comuna de París, obra de nuestro amigo H. K. de Basilea, de cuyas actividades actuales hemos dado alguna referencia en la Crónica Internacional.

VRONCOURT, el lugar donde nació Luisa Michel, está situado en el departamento del Alto Marne, a algunas millas de Donrémy. Allí es, en 1830, el año de la Revolución de julio, donde vio la luz, en un apartado castillo, la legendaria heroína de la Comuna de París.

Luisa era hija extramatrimonial de Marianne Michel, una criada; su padre, Etienne Charles Demahis, hacendado de Vroncourt, de ideas liberales, perteneció otrora a la nobleza parlamentaria. Su esposa legítima brindó a la madre y a la niña un amor comparable al de una pariente cercana, y Luisa la consideraba su abuela. Los hermanos de Marianne eran campesinos atados a la tierra y a la tradición.

El ambiente de misterioso romanticismo y a la vez de orientación hacia el progreso que rodeó su infancia, el castillo con sus cuatro torres, desde el que, por la noche, se oía aullar a los lobos, la mística religiosidad de sus tías maternas y la tradición revolucionaria que latía en sus parientes paternos, dieron forma al carácter de Luisa Michel.

Muy pronto demostró Luisa su gran preferencia y vocación por la música y la poesía. La apasionada inclinación hacia el mundo de los sonidos y armonías no la abandonó en toda su vida. Ya desde niña comenzó a escribir poemas al estilo de Victor Hugo, y cuando llegó a revolucionaria dedicó el escaso tiempo que le quedaba libre, a componer piezas musicales fantásticas y extranamente instrumentadas, y a escribir poemas líricos y ensayos dramáticos-novelistas.

Al mismo tiempo que su talento artístico, despertaba en ella su interés por las ciencias naturales y la historia, como asimismo una vivaz, poco menos que ilimitada sed de conocer los destinos de determinados hombres, pueblos y clases.

Cuando fue acreditada de maestra, Luisa Michel obtuvo en 1855 un puesto en una escuela libre de París. Allí trabajó conocimiento con la miseria social de la gran urbe y fue arrastrada por el remolino de la política revolucionaria. Fue una republicana patriota durante la guerra franco-prusiana, y cuando la Comuna se la vio luchar al lado de los guardias nacionales federados en puestos de avanzada y en barricadas. Su temperamento revolucionario la vinculó personalmente con los blanquistas.

Ante el consejo de guerra de Versailles —del que no espera sino la muerte—, la revolucionaria promueve, en lugar de su defensa, una acusación contra el orden social constituido. Sin embargo, se la condena solamente a deportación a Nueva Caledonia. Allí encuentra, tras varios años de sufrimientos, ocupación como maestra en la primitiva tribu de los canacos. Aprende la lengua de los nativos y se gana la amistad de éstos, quienes sólo a regañadientes aceptan



verla partir después de la amnistía. La deportada recoge los mitos y leyendas de Nueva Caledonia y los publica luego en traducción francesa con el título de «Légendes et chants des gestes canaques».

Una vez de regreso en Francia, Luisa Michel se unió al movimiento anarquista, el que en la década de 1880 tomó un enorme impulso. Dedicó el resto de su vida enteramente a la agitación socialista libertaria. Así como Eliseo Reclus y P. Kropotkin fueron las cabezas del anarquismo de entonces, ella fue su alma. Llorada por los trabajadores franceses, que la llamaban «la buena Luisa», la revolucionaria murió el 27 de enero de 1905.

Luisa Michel trata de la revolución del 18 de marzo en dos de sus libros: «Les Mémoires» y «La Commune». Ambas obras carecen de toda armazón lógica y cronológica. Los recuerdos

de su romántica infancia y adolescencia están mezclados con observaciones acerca de música y literatura, con digresiones psicológicas sobre el ser humano y su historia. A la descripción de los combates en las avanzadas de París, le siguen pinturas de la belleza natural de Nueva Caledonia o relatos acerca del destino personal de la gente que conoció. Muchas veces, deriva la autoría hacia el terreno de la botánica o de la zoología.

Aun así el lector percibe que estos dos libros están gobernados por una unidad interna que surge de un intenso amor hacia la plenitud de la vida, y del odio contra todas las barreras que limitan a esa vida, contra todas las injusticias que la asfixian.

Luisa Michel también concibe a la Comuna como una forma de lucha por la vida. El escenario de sus relatos no es el Ayuntamiento, con sus discursos, intrigas y esquivencias, sino los puestos de avanzada, las barricadas, los lugares del heroísmo y del sacrificio solidario, en los cuales desaparecen, piensa ella, las pequeñas de la existencia. Sin embargo, no faltan en esas obras severas críticas que a la concepción revolucionaria de la época de la Comuna formuló la autora, quien por la experiencia de la revolución se convirtió de patriota en internacionalista, de republicana en anarquista.

Sobria y árida se nos aparece la Comuna, en comparación de las apasionadas descripciones de Luisa Michel, cuando leemos...

(Páginas 48, 49 y 50 del volumen de 288 páginas que constituyen un hondo estudio de la Comuna de París, reallizado por H. Koechlin.)

DISCOS

Hace unos días tuve un par de conversaciones singulares. Dos amigos silenciosos —y por lo tanto, tímidos— me entablaron conversación a grandes gritos. Para corresponder a un tal inicio amistoso, grité tanto o más desafortunadamente que ellos. Alarmados, acudieron al lugar del encuentro otros amigos, prestos a cortar una pendencia. Pero, tratándose de un conocimiento de relaciones amistosas, tuvieron que renunciar a su nobilísimo destino.

Por inverosímil que parezca un tal inicio de relaciones, yo lo doy por verosímil y válido. Pues aunque las voces excesivas, alteradas, rompan toda suavidad y agraven la interpretación musical de la voz humana, el fondo del acercamiento puede resultar amical de veras. No en vano ellos y yo frecuentamos un lugar donde los frecuentadores nos llamamos Compañeros.

Digáseme —y convendrá en ello— que la relación entre personas, normalmente se entabla con modales, mejor que con sacudidas físicas o palabrerías. Sin mediación de vocablo, puede intervenir la conciencia de vista, como motivo de posible acercamiento, y así pasar años sin aproximación efectiva. Mas, en vista de que la ocasión de amigabilidad normal una y otra vez falla, se escribe o no existe, puede, lógicamente, ocurrir

que dos compañeros, hallándose en el mismo caso, reúnan sus energías amistosas y emprendan al amigo en ciernes a grito pelado, o extemporáneo, por exceso de energía acumulada o por rebelión íntima por no hallar ocasión sedativa para dar a conocer, al interesado, la proximidad de sus sentimientos.

Yo una vez al día puedo estar equivocado, sin cesar empeño, en mi deseo de que los demás no se equivoquen una vez por hora. Todos podemos herirnos, como decía un gramático de pueblo. Pero una amistad adquirida a grandes voces no pueden inducir a error como las logradías con sonrisas y ademanes que no evitan, sin embargo, rompimientos estruendosos y, en ocasiones, traumáticos.

Si la ley del contraste sigue rigiendo, yo y mis dos nuevos amigos, del agudo de ópera podemos pasar al día-pasión calma y sonriero.

DISCOBOLO

Ser anarquista

Si bien el verdadero anarquista es para sí mismo el más severo de los jueces, el más rígido de los capataces, para los que le rodean es el amigo más sincero y simpático, el que siempre se halla dispuesto a la ayuda. Por lo tanto, el anhelo de cada uno de nosotros sería alcanzar esta benevolencia y poder, de simpatía, que sólo puede obtenerse por la práctica de la bondad, la estima y buen trato hacia las personas que nos rodean. Cada futuro anarquista deberá ser, en su propio hogar y círculo, la persona a la cual todo el mundo acuda a la hora de la verdad, seguro de encontrar comprensión y ayuda.

Los seres más antipáticos, los más necios, los más estúpidos, los más repulsivos, deberían sentir que en el anarquista por lo menos tienen un amigo dispuestos a elevarlos.

No olvidemos que las personas que se acercan a nosotros por empeñar a conocer nuestro camino anárquico, hay que servirlos al instante y desinteresadamente. Si por descuido, por impaciencia, por indiferencia dejamos de atenderlos, habremos lesionado la obra de nuestro futuro. A menudo desatendidos este deber inmediato por hallarnos absorbidos por otra labor, dejando de comprender que la ayuda al ente humano que se nos acerca es nuestra labor del momento. Y necesitamos acordarnos de esta misión, la más sutil, porque una carencia de visión interna es un delito de torpeza.

No debemos apearnos a un trabajo particular. Sin duda que debemos trabajar, pero con el alma libre y alerta, listos para captar la más ligera indicación de aquel que puede necesitar aliento moral de nosotros.

No ha de servirnos de excusa la inactividad de los compañeros pésimamente anarquistas que allá se las habrán con ellos mismos. Nada nos importa su indolencia. Pero si nosotros no hacemos cuanto nos sea posible faltaremos a nuestro deber, y como los desviados, no serviremos a la causa.

Recibamos esta gloriosa luz, no sólo para alumbrar nuestro sendero, sino también para ser, a nuestra vez, antorcha-guía de nuestros agobiados hermanos.

por MIGUEL FOZ

AREA MUNDIAL

EL DRAMA DE LA DESOCUPACION

ESTE se da en Francia como puede darse en no importa que nación de desarrollo industrial y marítimo. Por disminución o carencia de pedidos, los astilleros de Port de Bouc y de La Seyne despiden personal obrero y oficinista sembrando el pánico en los hogares afectados por la medida. Respondiendo a la situación, los múltiples sindicatos obreros y técnicos tratan de reducir los efectos de los licenciamientos con demostraciones públicas, entrevistas con empresas y personajes de gobierno, y, en desespero de causa, obteniendo subvenciones oficiales que palién lo más posible la situación de los despedidos y de los deudos que les siguen.

No ha de servirnos de excusa la imposibilidad de persistir en el momento anarquista, que allá se las habrán con ellos mismos. Nada nos importa su indolencia. Pero si nosotros no hacemos cuanto nos sea posible faltaremos a nuestro deber, y como los desviados, no serviremos a la causa.

Recibamos esta gloriosa luz, no sólo para alumbrar nuestro sendero, sino también para ser, a nuestra vez, antorcha-guía de nuestros agobiados hermanos.

DE LA TIERRA A LA LUNA

ERA un hombre de vida sedentaria, llevaba una existencia apacible, en el evidido, ni envidioso, a fuer de hombre sencillo. Amaba los libros. Y más allá de las lecturas, su fantasía trenzaba caprichosas aventuras, enmarcadas en la racionalidad de la ciencia, entrecerrado el ensueño con la realidad. Fue el primero que dio forma y calidad a lo que más tarde se ha llamado «ciencia-ficción». Fue el precursor de adelantos que se han ido incorporando y han ido dando volumen a la civilización. Persuadido de que a la monotonía del vivir cotidiano le es menester, de vez en cuando, la evasión, en la quietud, en el ambiente silente de su biblioteca, unas tras otra, iba leyendo páginas y más páginas; elaborando un conjunto de libros que hicieran las delicias de la mocedad, en uno y otro país. Era una época en que todavía no se había puesto de moda el que los muchachos tomaran aires de maricas, y las chicas, sin serlo, aspecto de putuelas...

Tenia para Julio Verne carácter de ficción, con ribetes de humorismo, escribir, dar cima a su obra «De la Tierra a la Luna», como el imaginar «La vuelta al mundo en ochenta días», o «Cinco semanas en globo». No describía a unos sabios de buena fe; sin problemas de conciencia que les atormentaran... El mundo no era malo, la Ciencia iba en pos de la felicidad humana... No obstante, alguna vez Verne debió asomarse al horizonte social. Lo cierto es que la figura central de «Veinte mil leguas de viaje submarino», el capitán Nemo, aparece como un hombre desengañado de la vida, del contacto con la civilización. Pero, aquello sólo era un aislado fulgor de desesperanza, llevando a un individualismo absoluto. A Verne le complacía más describir, entretenerse hablandonos del sabio bondadoso, con chistera y paraguas, metido en un bólide de acero, en marcha hacia la luna.

Well, más realista, más de nuestros días, conocedor del egoísmo censurista de los Estados, por haber andado de ceca en meca, dio otro sentido que Julio Verne a sus personajes de ficción. Y lleva por título uno de sus libros «La guerra de los mundos».

Se habla en nuestros días de la conquista del espacio. El Estado ruso se ha apuntado una victoria con haber llegado el primero a depositar un dispositivo en la luna. El Estado yanqui no querrá ir muy a la zaga. Hay el afán de conquista, el anhelo de posesión. Ya se habla de la luna en plan de base militar. Menester es ahora que, así como nos hacen sonreír las pueriles utopías de Julio Verne, llegue también el momento de que no nos preocupen ya, por manifiesta superación de las conciencias, los agoreros vaticinios de una ciencia-ficción fundamentada en el exterminio y el caos.

NUESTRA VISITA A LA DECANIA DE LAS ESCRITORAS IBERICAS

Acaba de fallecer, a la nada corriente edad de noventa y seis años, la escritora ampurdanesa Catalina Albert, que había popularizado el seudónimo de «Victor Catalá». Varias de sus obras literarias, singularmente «Solitud», habían sido traducidas a seis o siete idiomas. Había nacido, y se ha extinguido, en la simpática población marinera, La Escala, en la provincia de Gerona.

Corrían los primeros meses de la Revolución de 1936. A cargo de nuestro diario «Solidaridad Obrera», de Barcelona, íbamos, con el compañero chófer guiando automóvil del periódico, recorriendo los pueblos de la Costa Brava. Haciendo información, recogiendo detalles, hilvanando reportajes para reflexionar en las páginas del diario, las realizaciones de una efectiva transformación social plasmada en los ensayos de colectividades y de socialización. Cruzábamos las comarcas del Ampurdán, tierras de solera federalista y anarquizante.

Por doquier los compañeros rebozaban entusiasmo. Unos al partir hacían los frentes, otros, los de más edad, junto con las compañeras, organizando el ritmo económico de la retaguardia, y cuidando de mantener una moral de solidaridad, de laboriosidad, de justicia y de afecto fraterno.

Al llegar a La Escala nos esperaba el efusivo abrazo de Puig, el querido «Puig de l'Escalá» como se le conocía por toda Cataluña. Tenía el perfil de un filósofo de la Héléde, y su cultura, vasta, selecta, no era obstáculo en su natural alegre, franco, comunicativo, vivaz y rabelesiano. El nos acompañó de ceca en meca; nos explicó lo que habían hecho, lo que pensaban realizar. Su palabra fácil, amena, convincente, nos daba a pensar que hubiera sido un excelente conferenciante, de no haber retener a muchos compañeros con evidentes condiciones para la tribuna, o para escribir.

Y en el curso de una conversación su mirada vivaz, chispeante, se entristeció. Nos dijo: «Aquí tenemos a la «Victor Catalá». Podría desempeñar en la hora presente, por su prestigio, por su capacidad, un papel relevante en el orden cultural. Podría evidenciar, con su pluma, a propios y extraños, que el pueblo, ese pueblo laborioso que ella ha manifestado, en sus obras, comprender y amar, no es la masa brutal que pintan los intelectuales mercenarios. ¡Ah, si en lugar de Catalina Albert, hubiéramos contado con «Severino», la excelente mujer que amaba a los pobres, disculpándose incluso en sus errores, en sus faltas!»

No obstante la opinión que se tenía formada de ella, Puig me dijo que iríamos a verla. Se hallaba en su casa solariega, nos recibió con talante frío, distante. Un saludo escueto y una breve conversación con sombra de reserva. Frases esquivas, matizadas de adustez. ¡Eramos sus enemigos, nosotros que le habíamos guardado siempre afecto, considerándola uno de los valores auténticos de la literatura peninsular!

Al despedirnos de La Escala, entre el afecto de los compañeros, Puig, siempre tan sensible, me dijo: «Ya que te decía la «Victor Catalá». ¡Es lo que te decía!» Y noté como si unas lágrimas fueran a desprenderse de sus pupilas.

Apareció en «Sol» el reportaje dedicado a La Escala. En él hablé de la visita a Catalina Albert («Victor Catalá») señalando su inhibición en circunstancias trascendentales. Ella que había demostrado amar la libertad y combatir la mezquindad y las bajas ambiciones. Ella a quien se consideraba favorablemente afectada por el naturalismo de Zola y del que llamaba su maestro; Narcís Oller. De la que cuando la República, se le había traducido del catalán al castellano, páginas suyas, publicándose en «El Sol», gallardete del liberalismo hispano.

Por esta causa, el pueblo de Decazville, en buena parte se ha desmembrado y las pequeñas industrias acudidas en socorro de los huelguistas forzados están lejos de haber absorbido el caso obrero vacante. La readaptación obrera a otras ocupaciones —por lo general muy diferentes de la acostumbrada— es muy discutible, teniendo en cuenta que la tradición minera la continúan los «antiguos», tomando, la juventud, alas hacia las capitales donde la vida es menos anegras y expuesta. Por voluntad de trabajo nadie puede ganar a los esfuerzos del subsuelo; pero salir a la superficie donde aplicarse en menesteres «extraños» en edad de ellos ya crecida, expone a un ensayo malogrado, en el sentido de que también las antiguas bravismas exigen, como reos de los brazos jóvenes y disposiciones de adaptación no siempre concordantes con la sangre madura. Además, el paso del fondo a la superficie suele entrañar la obligación de abandonar el terruño, con hogar y facilidades establecidos, en tanto el nuevo lugar de residencia ofrece, al recién venido, lo peor de que dispone. En estas condiciones de inseguridad e inclemencia, ¿cómo aceptar un traslado? Incluso en andaluz desheredada se da el caso frecuente de ahogar, en hidrida y fría habitación parisina, la cueva de los padres, o natal, que por lo menos era más confortable que esas grises y hoscas paredes de infimo hotel de la ville lumière. Cuando se cambia para adelantar, el tren se toma con gozo. Pero en proletario que poco dinero, por doquier que se vaya los inconvenientes suelen ser mayores y, en casos, insuperables.

Y he aquí lo intrincado del problema. Solución, ni pensar en hallarla.

LA OBRA LITERARIA DE V. BOTELLA PASTOR

Porque callaron las campanas 11,00
Encrucijadas 9,00
Así cayeron los dados . . . 9,00
Tal vez mañana 13,00

De venta en esta Administración

A LAS FEDERACIONES LOCALES CORRESPONSALES Y SUSCRIPTORES

Como cada año, al mismo tiempo que el Festival, organizamos el «Sorteo de Soli», con la finalidad de ayudar nuestra obra humanista y solidaria. Con el mismo interés que los otros años, esperamos que las Federaciones Locales, corresponsales y suscriptores, nos solicitarán los billetes que tenemos a la disposición de todos.

La contribución a este sorteo es de 0,50 francos el boleto. Diez son los premios que ofrecemos, encabezados por un aparato de televisión de marca. El resto de los otros premios como se verá, son también importantes.

Esperamos que las solicitudes serán a tenor de la obra propuesta, y que nuestro Festival se verá coronado por el éxito que es de esperar.

Redacción y Administración agradecerán el interés de todos los compañeros.

Le Gerant responsable
YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Châtigny-le-Rot (Seine)

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca

«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración



LECCION DE ECONOMIA.

3228

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge...

Michel BAKOUNINE

3 MARS 1966
NUMERO 391
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

URBANISME ET DEPORTATION

Décidément, l'urbanisme et la construction immobilière vont de mieux en mieux en France et particulièrement à Paris : il n'est que de voir la floraison d'immeubles neufs, les démolitions de vieux quartiers, les réclames tapageuses des journaux pour se rendre compte que « le bâtiment va ». Mais il va pour qui ? Pour les entrepreneurs, les promoteurs et autres mercantis, certainement ; seulement, quelle est la situation des principaux intéressés, les habitants, et notamment ceux d'entre eux, c'est-à-dire l'immense majorité, qui ne possèdent aucun capital, mais leur seul travail.

Si l'on veut se loger à Paris dans un immeuble neuf on doit être prêt à débours, chaque mois, entre 500 francs (pour une ou deux personnes) et 900 francs (pour une famille d'importance moyenne). Les H.L.M. ? On n'en construit pratiquement pas à Paris même, et en banlieue il faut attendre longtemps son tour... Seuls les privilégiés qui peuvent disposer de 15 à 25 millions ont la possibilité de se soustraire à l'exploitation des sociétés immobilières, des agences de construction ou de location, des banques et autres rapaces.

Quant aux prolétaires, heureux ceux qui disposent d'appartements anciens à des prix relativement modérés, et qui s'y accrochent ; heureux momentanément, d'ailleurs, comme nous allons le voir. Quant aux autres, les jeunes ou ceux que la recherche du travail amène à Paris, ils n'ont plus qu'à aller se parquer en banlieue, s'ils veulent pouvoir tenir le coup économiquement.

Mais maintenant les pouvoirs constitués s'attaquent aussi aux immeubles anciens dont les loyers sont trop bas pour messieurs les bourgeois. On s'y attaque de deux manières différentes : d'une part,

on relève peu à peu ces loyers ; d'autre part, sous prétexte d'urbanisme, on démolit les quartiers anciens et populaires, en confiant la reconstruction à des sociétés capitalistes. Le conseil municipal et le gouvernement reconnaissent cyniquement leur carence, tout en refusant d'en assumer les conséquences. Un mouvement parallèle est en train de s'amorcer dans les grandes villes de province, qui tend à chasser les prolétaires vers la périphérie, puis vers la banlieue.

Que faut-il déduire de cette politique ? Il semble bien que les bourgeois en aient assez de côtoyer des prolétaires qui prennent leurs places au sein des grandes cités prestigieuses qu'ils entendent se réserver ; il faut chasser de nos beaux quartiers, neufs ou anciens, ces ouvriers qui les souillent et qui sont parfois dangereux ; il faut les parquer, les déporter en banlieue, où l'on pourra les exploiter dans de meilleures conditions, à distance. Et qu'importe s'ils se crivent encore plus dans des transports en commun mal organisés. Ils n'en seront que mieux abrutis, mieux aliénés.

Face à cette situation, que devons-nous faire ? Bien sûr, il faut informer les gens, les éduquer, mais je crois que nous devons aller plus loin : ne pourrions-tenter d'organiser un véritable « syndicalisme du logement » qui, organisé, serait capable de s'opposer d'une façon révolutionnaire, par des grèves de loyers, des refus massifs d'évictions, etc., aux mesures oppressives ? Simple suggestion aux camarades...

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Bulgarie, malgré la dictature féroce qui désola le pays, seul, parmi les écrivains bulgares, notre regretté camarade Getchev osa s'opposer ouvertement aux entreprises du parti communiste au pouvoir. A la suite d'une polémique qu'il entreprit dans la revue *Stoger* en faveur de la liberté de l'art et des artistes, ladite revue fut interdite. La censure ne lui permettait plus de publier et le régime le privait presque de moyens d'existence. En 1949 il fut arrêté et envoyé dans les camps de concentration de Bogdanov-Dol et Béliné, mais l'intervention énergique de l'Union des écrivains put l'en faire sortir. Pendant vingt ans il vécut dans l'isolement et l'étouffement, ne pouvant ni sortir du pays, malgré une invitation officielle du Pen-Club, ni correspondre normalement avec ses camarades réfugiés. Pour avoir contribué à la sortie du manuscrit du livre de Stoinof, « Un centenaire bulgare parle », Getchev fut persécuté par la police il y a deux ans.

C'est dans cette atmosphère étouffante qu'il termina une vie entièrement dévouée à ses idées généreuses et libertaires. De nombreux amis eurent le courage d'assister à son enterrement le 30 août dernier. Georges Getchev fut l'un des plus ardents parmi ceux qui ne veulent pas se courber devant la dictature et qui lui résistent opiniâtement. A Moscou, dernièrement, a eu lieu le procès de deux écrivains soviétiques, Siniavski et Daniel, une des dernières machinations de l'inquisition bolchevique. Malgré cela il existe tout de même un certain nombre de gens minoritaires, mais influents, qui n'acceptent pas comme paroles d'évangiles l'anathème lancé par les autorités officielles, et qui auraient bien voulu prendre connaissance des déclarations des accusés et pouvoir lire le contenu des ouvrages incriminés, pour juger eux-mêmes.

Voici le genre de péroraison par un texte de l'agence Tass. M. Artemov dit : « Ce n'est pas parce que les actions de ces deux peu reluisants écrivains auraient porté un grave préjudice à la société soviétique, c'est parce que ces deux personnages, de Judas, ont commis une trahison à l'égard de leur propre patrie. » N'est-ce pas bien dit et digne d'un censeur bourgeois ? Le mot de patrie, « traître à sa patrie », on se croirait en conseil de guerre. Artemov, ce valet de l'Etat russe continue en disant le plus sérieusement du monde, « ces gens acceptent que les pays socialistes octroient la liberté même à la contre-révolution. Mais pourquoi le peuple a-t-il fait la révolution ? » Oui, Monsieur Artemov, dans vos pays prétendus socialistes, et dans votre régime

Suivant les mêmes périodiques, les Etats-Unis n'ont aucune vue coloniale sur le Viet-nam. Ils attaquent le Sud asiatique simplement dans le but d'utiliser les explosifs et les engins de guerre. L'arrêt de la guerre supposerait l'arrêt de la fabrication d'armement, par conséquent les ouvriers pourraient se trouver sans travail. Si au lieu de jeter des bombes, les avions américains jetaient des objets d'utilité, les Américains au lieu de travailler pour la construction d'engins mortifères, travailleraient à la fabrication de biens de consommation. Naïveté ? Il ne faut jamais désespérer. Les avions américains ont déjà jeté sur le Viet-nam des jouets et autres objets utiles. Au lieu de jeter des bombes, ho ! civilisés des pays sous-développés, jetez donc de la nourriture, des tissus, des chaussures, etc., les Vietnamiens vous béniront et les ouvriers américains auront du travail pour produire tous ces objets.

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Espagne, à Madrid, la police d'Etat franquiste a interdit à plus de deux mille poètes, intellectuels et artistes, venus de toute l'Espagne, de rendre hommage à la mémoire du poète Antonio Machado, à Baeza dans la province de Jaén. Mépris aux habitants de cette bourgade andalouse et criant : « A bas la dictature ! », « Vive la liberté ! », les manifestants ont été chassés par la police ou arrêtés. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le poète Carlos Alvarez, le critique d'art Moreno Galvan, l'écrivain Manuel Aguilar, l'architecte Agustino Perez-Belle, le médecin Pedro Calla, le professeur

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Espagne, à Madrid, la police d'Etat franquiste a interdit à plus de deux mille poètes, intellectuels et artistes, venus de toute l'Espagne, de rendre hommage à la mémoire du poète Antonio Machado, à Baeza dans la province de Jaén. Mépris aux habitants de cette bourgade andalouse et criant : « A bas la dictature ! », « Vive la liberté ! », les manifestants ont été chassés par la police ou arrêtés. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le poète Carlos Alvarez, le critique d'art Moreno Galvan, l'écrivain Manuel Aguilar, l'architecte Agustino Perez-Belle, le médecin Pedro Calla, le professeur

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Espagne, à Madrid, la police d'Etat franquiste a interdit à plus de deux mille poètes, intellectuels et artistes, venus de toute l'Espagne, de rendre hommage à la mémoire du poète Antonio Machado, à Baeza dans la province de Jaén. Mépris aux habitants de cette bourgade andalouse et criant : « A bas la dictature ! », « Vive la liberté ! », les manifestants ont été chassés par la police ou arrêtés. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le poète Carlos Alvarez, le critique d'art Moreno Galvan, l'écrivain Manuel Aguilar, l'architecte Agustino Perez-Belle, le médecin Pedro Calla, le professeur

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Espagne, à Madrid, la police d'Etat franquiste a interdit à plus de deux mille poètes, intellectuels et artistes, venus de toute l'Espagne, de rendre hommage à la mémoire du poète Antonio Machado, à Baeza dans la province de Jaén. Mépris aux habitants de cette bourgade andalouse et criant : « A bas la dictature ! », « Vive la liberté ! », les manifestants ont été chassés par la police ou arrêtés. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le poète Carlos Alvarez, le critique d'art Moreno Galvan, l'écrivain Manuel Aguilar, l'architecte Agustino Perez-Belle, le médecin Pedro Calla, le professeur

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Espagne, à Madrid, la police d'Etat franquiste a interdit à plus de deux mille poètes, intellectuels et artistes, venus de toute l'Espagne, de rendre hommage à la mémoire du poète Antonio Machado, à Baeza dans la province de Jaén. Mépris aux habitants de cette bourgade andalouse et criant : « A bas la dictature ! », « Vive la liberté ! », les manifestants ont été chassés par la police ou arrêtés. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le poète Carlos Alvarez, le critique d'art Moreno Galvan, l'écrivain Manuel Aguilar, l'architecte Agustino Perez-Belle, le médecin Pedro Calla, le professeur

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Espagne, à Madrid, la police d'Etat franquiste a interdit à plus de deux mille poètes, intellectuels et artistes, venus de toute l'Espagne, de rendre hommage à la mémoire du poète Antonio Machado, à Baeza dans la province de Jaén. Mépris aux habitants de cette bourgade andalouse et criant : « A bas la dictature ! », « Vive la liberté ! », les manifestants ont été chassés par la police ou arrêtés. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le poète Carlos Alvarez, le critique d'art Moreno Galvan, l'écrivain Manuel Aguilar, l'architecte Agustino Perez-Belle, le médecin Pedro Calla, le professeur

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Espagne, à Madrid, la police d'Etat franquiste a interdit à plus de deux mille poètes, intellectuels et artistes, venus de toute l'Espagne, de rendre hommage à la mémoire du poète Antonio Machado, à Baeza dans la province de Jaén. Mépris aux habitants de cette bourgade andalouse et criant : « A bas la dictature ! », « Vive la liberté ! », les manifestants ont été chassés par la police ou arrêtés. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le poète Carlos Alvarez, le critique d'art Moreno Galvan, l'écrivain Manuel Aguilar, l'architecte Agustino Perez-Belle, le médecin Pedro Calla, le professeur

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Espagne, à Madrid, la police d'Etat franquiste a interdit à plus de deux mille poètes, intellectuels et artistes, venus de toute l'Espagne, de rendre hommage à la mémoire du poète Antonio Machado, à Baeza dans la province de Jaén. Mépris aux habitants de cette bourgade andalouse et criant : « A bas la dictature ! », « Vive la liberté ! », les manifestants ont été chassés par la police ou arrêtés. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le poète Carlos Alvarez, le critique d'art Moreno Galvan, l'écrivain Manuel Aguilar, l'architecte Agustino Perez-Belle, le médecin Pedro Calla, le professeur

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Espagne, à Madrid, la police d'Etat franquiste a interdit à plus de deux mille poètes, intellectuels et artistes, venus de toute l'Espagne, de rendre hommage à la mémoire du poète Antonio Machado, à Baeza dans la province de Jaén. Mépris aux habitants de cette bourgade andalouse et criant : « A bas la dictature ! », « Vive la liberté ! », les manifestants ont été chassés par la police ou arrêtés. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le poète Carlos Alvarez, le critique d'art Moreno Galvan, l'écrivain Manuel Aguilar, l'architecte Agustino Perez-Belle, le médecin Pedro Calla, le professeur

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Espagne, à Madrid, la police d'Etat franquiste a interdit à plus de deux mille poètes, intellectuels et artistes, venus de toute l'Espagne, de rendre hommage à la mémoire du poète Antonio Machado, à Baeza dans la province de Jaén. Mépris aux habitants de cette bourgade andalouse et criant : « A bas la dictature ! », « Vive la liberté ! », les manifestants ont été chassés par la police ou arrêtés. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le poète Carlos Alvarez, le critique d'art Moreno Galvan, l'écrivain Manuel Aguilar, l'architecte Agustino Perez-Belle, le médecin Pedro Calla, le professeur

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Espagne, à Madrid, la police d'Etat franquiste a interdit à plus de deux mille poètes, intellectuels et artistes, venus de toute l'Espagne, de rendre hommage à la mémoire du poète Antonio Machado, à Baeza dans la province de Jaén. Mépris aux habitants de cette bourgade andalouse et criant : « A bas la dictature ! », « Vive la liberté ! », les manifestants ont été chassés par la police ou arrêtés. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le poète Carlos Alvarez, le critique d'art Moreno Galvan, l'écrivain Manuel Aguilar, l'architecte Agustino Perez-Belle, le médecin Pedro Calla, le professeur

En Espagne et ailleurs, la culture et la liberté sont toujours étouffées... En Espagne, à Madrid, la police d'Etat franquiste a interdit à plus de deux mille poètes, intellectuels et artistes, venus de toute l'Espagne, de rendre hommage à la mémoire du poète Antonio Machado, à Baeza dans la province de Jaén. Mépris aux habitants de cette bourgade andalouse et criant : « A bas la dictature ! », « Vive la liberté ! », les manifestants ont été chassés par la police ou arrêtés. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le poète Carlos Alvarez, le critique d'art Moreno Galvan, l'écrivain Manuel Aguilar, l'architecte Agustino Perez-Belle, le médecin Pedro Calla, le professeur

Syndicalisme révolutionnaire

Dans le cadre de l'évolution rapide de toutes les centrales syndicales vers la collaboration, voire même l'intégration dans l'appareil de l'Etat, la Confédération Nationale du Travail demeure la seule organisation de classe du prolétariat qui envisage de continuer la lutte jusqu'à la réalisation du socialisme à travers les mesures imposées par les exploités organisés, et exprimées dans les statuts de la C.G.T. (article 2) : Disparition du salariat et du patronat, suppression du capitalisme, neutralité politique des syndicats, indépendance envers les partis politiques.

A travers les luttes du prolétariat enregistrées depuis 1906, date de la Charte d'Amiens, à travers ses conquêtes et à travers ses défaites surtout, la plupart des « dirigeants syndicaux », gagnés par la conception bourgeoise de l'existence, en sont venus à considérer les syndicats comme des organes de « progrès » et non comme des organes de lutte.

A l'abandon du principe fondamental de la véritable lutte de classes de la part des syndicats actuels, le patronat et l'Etat ont répondu par l'organisation de toute une superstructure d'intégration progressive des organes de production à la machine d'exploitation garantissant, par ailleurs, bon nombre de sinécures pour les « dirigeants syndicaux » bénéficiant ainsi immédiatement de la « promotion sociale » proclamée.

C'est à l'émancipation du prolétariat grâce à sa lutte organisée que veulent nous faire renoncer les réformistes de toutes sortes. Fidèles aux principes du prolétariat militant de la Première Internationale qui entendait faire prévaloir la lutte pour l'émancipation sociale des travailleurs à toute organisation ou structure visant à la conquête du pouvoir bourgeois, destinée en fait à gérer et à pérenniser le capitalisme, le syndicalisme authentique, c'est-à-dire révolutionnaire, continue à croire à la faculté du prolétariat pour l'organisation de la production et de la distribution, seule base véritable de tout socialisme et unique voie à l'émancipation des travailleurs.

Etat, capitalisme et production

L'affaire des Forges et Chantiers de la Méditerranée souligne l'un des aspects de l'économie néo-capitaliste et laisse entrevoir une crise beaucoup plus étendue qui laissera apparaître dans toute leur ampleur les contradictions du système.

Le bourgeois s'est d'abord appuyé sur l'Etat pour parvenir à l'hégémonie. Mais elle s'est empressée par la suite de se libérer de cadres rigides susceptibles d'entraver la progression des profits en soumettant la production à des critères qui ne soient pas seulement ceux du maximum de bénéfices individuels.

Le résultat, c'est ce qu'il est convenu d'appeler *libéralisme économique*. Il s'agit du droit pour ceux qui possèdent capitaux et moyens de production, d'orienter à leur gré l'économie. Or, les capitalistes n'ont qu'un but : réaliser, à court terme, le maximum de profits sans tenir compte d'une part du niveau de vie des classes laborieuses, d'autre part des besoins réels de l'ensemble de la population.

Ainsi le libéralisme économique laisse face à face le capitalisme qui possède tout et distribue à son gré le travail, et l'ouvrier ou l'employé qui ne peuvent proposer que leur force de travail et sont obligés d'accepter les conditions qu'on leur propose. Comme les capitaines d'industrie subordonnent leur production à la réalisation d'un maximum de bénéfices et préfèrent produire pour la satis-

faction de besoins artificiellement créés plutôt que d'établir une économie rationnellement planifiée, le niveau de vie des classes laborieuses s'abaisse insensiblement parce que les produits d'utilité immédiate n'ont pas, dans la production, la place qui devrait leur être réservée. En dernier lieu, le libéralisme économique aboutit donc à la désorganisation de l'ensemble de la production.

De son côté, l'Etat ne fait qu'aider et favoriser ce processus, ce qui est logique lorsqu'on sait que bon nombre de « dirigeants » politiques sont aussi actionnaires des grandes firmes. Certains capitalistes bénéficient de l'aide de l'Etat, c'est-à-dire d'une participation collective de la population pour mettre sur pied des entreprises rentables dans l'immédiat, mais dont l'avenir est incertain et qui sont implantées sans tenir compte des besoins et des possibilités régionales.

« Les contribuables risquent d'avoir à supporter plus tard les frais de renflouement ou de soutien d'entreprises dont ils auront déjà supporté en partie les frais d'établissement. » En résumé, on peut définir l'intervention de l'Etat dans la vie des entreprises capitalistes grâce à cette formule : *les bénéfices vont aux actionnaires, les déficits sont couverts par la collectivité. La nationalisation n'est rien d'autre que ce processus qui consiste à faire supporter par la collectivité le renflouement d'entreprises mal gérées parce que orientées vers la satisfaction d'une soif de profits immédiats.*

Pourtant, le préambule de la Constitution de 1946, toujours en vigueur, déclare : « Tout bien, toute entreprise dont l'exploitation a ou acquiert les caractères d'un service public national ou d'un monopole de fait doit devenir la propriété de la collectivité. » Or, à notre avis, toute entreprise produisant pour la collectivité ne peut être que le résultat d'un effort collectif et appartient donc, de fait, à la collectivité. Nous ne connaissons pas d'entreprises qui puissent vivre sans le concours, d'une façon ou d'une autre, de la collectivité.

L'intervention de l'Etat, la nationalisation, ne fera jamais que reconverter les entreprises en faillite en fonction des profits à réaliser. A la notion de nationalisation nous opposons celle de collectivisation dont le but est d'intégrer les moyens de production dont les capitalistes réclament la propriété, mais qui appartiennent à tous dans la mesure où ils sont une réalisation collective, dans un plan de production établi fédérativement et orienté vers la satisfaction des besoins réels de l'ensemble de la population.

Comme les travailleurs ne peuvent compter ni sur les capitalistes ni sur l'Etat pour réaliser ce plan social, il ne leur reste qu'un moyen : s'emparer par la grève générale et l'insurrection armée de l'ensemble des moyens de production.

SEVY

Les bons offices

Le gouvernement des Etats-Unis a, à l'en croire, de très bonnes intentions à l'égard des Vietnamiens. Il a promis à ceux-ci de réaliser la réforme agraire.

Les Vietnamiens ont répondu qu'ils ont déjà réalisé cette réforme.

A quoi les Etats-Unis se sont fâchés. Nous ne permettrons jamais, ont-ils dit, qu'un régime s'inspirant de la réforme agraire s'installe dans le Sud asiatique.

Selon certains périodiques financiers, les Etats-Unis attaquent à la bombe non pour faire du mal aux Vietnamiens, mais pour les préserver de l'agression.

Suivant les mêmes périodiques, les Etats-Unis n'ont aucune vue coloniale sur le Viet-nam. Ils attaquent le Sud asiatique simplement dans le but d'utiliser les explosifs et les engins de guerre.

L'arrêt de la guerre supposerait l'arrêt de la fabrication d'armement, par conséquent les ouvriers pourraient se trouver sans travail.

Si au lieu de jeter des bombes, les avions américains jetaient des objets d'utilité, les Américains au lieu de travailler pour la construction d'engins mortifères, travailleraient à la fabrication de biens de consommation. Naïveté ? Il ne faut jamais désespérer. Les avions américains ont déjà jeté sur le Viet-nam des jouets et autres objets utiles. Au lieu de jeter des bombes, ho ! civilisés des pays sous-développés, jetez donc de la nourriture, des tissus, des chaussures, etc., les Vietnamiens vous béniront et les ouvriers américains auront du travail pour produire tous ces objets.

ESOPE

Comme les travailleurs ne peuvent compter ni sur les capitalistes ni sur l'Etat pour réaliser ce plan social, il ne leur reste qu'un moyen : s'emparer par la grève générale et l'insurrection armée de l'ensemble des moyens de production.

SEVY

Les bons offices

Le gouvernement des Etats-Unis a, à l'en croire, de très bonnes intentions à l'égard des Vietnamiens. Il a promis à ceux-ci de réaliser la réforme agraire.

Les Vietnamiens ont répondu qu'ils ont déjà réalisé cette réforme.

A quoi les Etats-Unis se sont fâchés. Nous ne permettrons jamais, ont-ils dit, qu'un régime s'inspirant de la réforme agraire s'installe dans le Sud asiatique.

Selon certains périodiques financiers, les Etats-Unis attaquent à la bombe non pour faire du mal aux Vietnamiens, mais pour les préserver de l'agression.

Suivant les mêmes périodiques, les Etats-Unis n'ont aucune vue coloniale sur le Viet-nam. Ils attaquent le Sud asiatique simplement dans le but d'utiliser les explosifs et les engins de guerre.

L'arrêt de la guerre supposerait l'arrêt de la fabrication d'armement, par conséquent les ouvriers pourraient se trouver sans travail.

Si au lieu de jeter des bombes, les avions américains jetaient des objets d'utilité, les Américains au lieu de travailler pour la construction d'engins mortifères, travailleraient à la fabrication de biens de consommation. Naïveté ? Il ne faut jamais désespérer. Les avions américains ont déjà jeté sur le Viet-nam des jouets et autres objets utiles. Au lieu de jeter des bombes, ho ! civilisés des pays sous-développés, jetez donc de la nourriture, des tissus, des chaussures, etc., les Vietnamiens vous béniront et les ouvriers américains auront du travail pour produire tous ces objets.

ESOPE

Comme les travailleurs ne peuvent compter ni sur les capitalistes ni sur l'Etat pour réaliser ce plan social, il ne leur reste qu'un moyen : s'emparer par la grève générale et l'insurrection armée de l'ensemble des moyens de production.

SEVY

Les bons offices

Le gouvernement des Etats-Unis a, à l'en croire, de très bonnes intentions à l'égard des Vietnamiens. Il a promis à ceux-ci de réaliser la réforme agraire.

Les Vietnamiens ont répondu qu'ils ont déjà réalisé cette réforme.

A quoi les Etats-Unis se sont fâchés. Nous ne permettrons jamais, ont-ils dit, qu'un régime s'inspirant de la réforme agraire s'installe dans le Sud asiatique.

Selon certains périodiques financiers, les Etats-Unis attaquent à la bombe non pour faire du mal aux Vietnamiens, mais pour les préserver de l'agression.

Suivant les mêmes périodiques, les Etats-Unis n'ont aucune vue coloniale sur le Viet-nam. Ils attaquent le Sud asiatique simplement dans le but d'utiliser les explosifs et les engins de guerre.

L'arrêt de la guerre supposerait l'arrêt de la fabrication d'armement, par conséquent les ouvriers pourraient se trouver sans travail.

Si au lieu de jeter des bombes, les avions américains jetaient des objets d'utilité, les Américains au lieu de travailler pour la construction d'engins mortifères, travailleraient à la fabrication de biens de consommation. Naïveté ? Il ne faut jamais désespérer. Les avions américains ont déjà jeté sur le Viet-nam des jouets et autres objets utiles. Au lieu de jeter des bombes, ho ! civilisés des pays sous-développés, jetez donc de la nourriture, des tissus, des chaussures, etc., les Vietnamiens vous béniront et les ouvriers américains auront du travail pour produire tous ces objets.

ESOPE

Comme les travailleurs ne peuvent compter ni sur les capitalistes ni sur l'Etat pour réaliser ce plan social, il ne leur reste qu'un moyen : s'emparer par la grève générale et l'insurrection armée de l'ensemble des moyens de production.

SEVY

Les bons offices

Le gouvernement des Etats-Unis a, à l'en croire, de très bonnes intentions à l'égard des Vietnamiens. Il a promis à ceux-ci de réaliser la réforme agraire.

Les Vietnamiens ont répondu qu'ils ont déjà réalisé cette réforme.

A quoi les Etats-Unis se sont fâchés. Nous ne permettrons jamais, ont-ils dit, qu'un régime s'inspirant de la réforme agraire s'installe dans le Sud asiatique.

Selon certains périodiques financiers, les Etats-Unis attaquent à la bombe non pour faire du mal aux Vietnamiens, mais pour les préserver de l'agression.

Suivant les mêmes périodiques, les Etats-Unis n'ont aucune vue coloniale sur le Viet-nam. Ils attaquent le Sud asiatique simplement dans le but d'utiliser les explosifs et les engins de guerre.

L'arrêt de la guerre supposerait l'arrêt de la fabrication d'armement, par conséquent les ouvriers pourraient se trouver sans travail.

Si au lieu de jeter des bombes, les avions américains jetaient des objets d'utilité, les Américains au lieu de travailler pour la construction d'engins mortifères, travailleraient à la fabrication de biens de consommation. Naïveté ? Il ne faut jamais désespérer. Les avions américains ont déjà jeté sur le Viet-nam des jouets et autres objets utiles. Au lieu de jeter des bombes, ho ! civilisés des pays sous-développés, jetez donc de la nourriture, des tissus, des chaussures, etc., les Vietnamiens vous béniront et les ouvriers américains auront du travail pour produire tous ces objets.

ESOPE

Comme les travailleurs ne peuvent compter ni sur les capitalistes ni sur l'Etat pour réaliser ce plan social, il ne leur reste qu'un moyen : s'emparer par la grève générale et l'insurrection armée de l'ensemble des moyens de production.

SEVY

Les bons offices

Le gouvernement des Etats-Unis a, à l'en croire, de très bonnes intentions à l'égard des Vietnamiens. Il a promis à ceux-ci de réaliser la réforme agraire.

Les Vietnamiens ont répondu qu'ils ont déjà réalisé cette réforme.

A quoi les Etats-Unis se sont fâchés. Nous ne permettrons jamais, ont-ils dit, qu'un régime s'inspirant de la réforme agraire s'installe dans le Sud asiatique.

Selon certains périodiques financiers, les Etats-Unis attaquent à la bombe non pour faire du mal aux Vietnamiens, mais pour les préserver de l'agression.

Suivant les mêmes périodiques, les Etats-Unis n'ont aucune vue coloniale sur le Viet-nam. Ils attaquent le Sud asiatique simplement dans le but d'utiliser les explosifs et les engins de guerre.

L'arrêt de la guerre supposerait l'arrêt de la fabrication d'armement, par conséquent les ouvriers pourraient se trouver sans travail.

Si au lieu de jeter des bombes, les avions américains jetaient des objets d'utilité, les Américains au lieu de travailler pour la construction d'engins mortifères, travailleraient à la fabrication de biens de consommation. Naïveté ? Il ne faut jamais désespérer. Les avions américains ont déjà jeté sur le Viet-nam des jouets et autres objets utiles. Au lieu de jeter des bombes, ho ! civilisés des pays sous-développés, jetez donc de la nourriture, des tissus, des chaussures, etc., les Vietnamiens vous béniront et les ouvriers américains auront du travail pour produire tous ces objets.

ESOPE

Dans les sections de l'A. I. T.

L'Union syndicaliste italienne, faisant face à la crise qui se dessine actuellement dans ce pays, a diffusé des tracts dénonçant la carence des pouvoirs publics et des dirigeants du syndicalisme réformiste, et manifestant sa solidarité avec les travailleurs de la métallurgie en grève. C'est le résumé de ce dernier tract que nous publions ci-dessous pour imager la similitude des problèmes de la classe ouvrière, ce qui nous amène à la conclusion suivante : « Quelle que soit la forme où le lieu de l'exploitation de l'homme par l'homme, il en découle toujours une injustice fondamentale que le syndicalisme se doit de combattre sans répit. »

SOLIDARITE DE L'U. S. I. A LA LUTTE DES TRAVAILLEURS DE LA METALLURGIE

Travailleurs ! Plus grande est la participation de toutes les catégories de travailleurs dans une lutte commune, et plus positive sera cette dernière et les résultats n'en seront que meilleurs.

« Un pour tous, tous pour un », voilà le mot d'ordre qui doit nous servir de guide. Les luttes fractionnées, catégorielles, n'ont jamais permis aux travailleurs de faire respecter leurs droits et, si nous nous en référons à l'histoire de la lutte des classes, nous pouvons constater que seule la solidarité de tous les travailleurs peut conduire à leur victoire.

Depuis trois ans, les travailleurs de la métallurgie réclament le renouvellement des contrats collectifs, mais l'arrogance et l'intransigence patronales d'une part et de l'autre la faiblesse des dirigeants du syndicalisme réformiste et leurs continuels compromis, ont fait que les travailleurs doivent se contenter de promesses.

D'ailleurs, le renouvellement de ces contrats ne peut donner satisfaction aux travailleurs des métaux ; ce qu'il faut c'est une transformation complète des conditions d'existence de la classe ouvrière.

Pour y parvenir, une action décisive de tous les travailleurs est indispensable et nous proposons que cette action soit axée sur les points suivants :

- 1) Rapprocher les travailleurs les uns des autres ; ce qui sous-entend le retour aux origines de la lutte de classe et le nivellement des salaires aujourd'hui hiérarchisés à outrance.
- 2) Rendre effective la journée de six heures avec salaire correspondant à un pouvoir d'achat décent et en rapport avec les progrès de la technique et de la science (le problème du chômage pourrait ainsi être réglé).
- 3) Abolition du travail à la tâche et instauration d'un système de production et de distribution plus rationnel, et en rapport étroit avec les nécessités réelles de la population.

EN VRAC

Quelques cas particuliers ? Dans une revue libertaire, j'ai lu un article très intéressant sur la délinquance et la défense sociale. Toutefois, un passage de cet article me fit bondir, surtout émanant d'un camarade libertaire. Voici ce passage :

« On parle souvent des sévices de la police, et même de tortures. De quelques cas particuliers, qui sont condamnables, on fait une règle générale. » Doucement, camarade libertaire, doucement ; ce n'est pas quelques cas particuliers, mais c'est tous les jours que des hommes sont battus, humiliés, poussés à bout par les policiers. Qui, parmi nous, dans les milieux anarcho-syndicalistes, n'a pas connu sur lui-même ou sur un camarade les douceurs de dame police ? Oui, je m'étonne beaucoup de trouver de tels propos dans une revue qui, par ailleurs, est très bien faite.

Pour la raison suivante : L'excuse absolue de l'ordre reçu. Le journal autrichien *Kurier* écrit : « Un homme qui a ordonné l'assassinat pourra donc continuer à vivre paisiblement parmi nous, est-ce possible ? » Faisons que cet homme était connu de

Certains autres points fondamentaux comme l'intégrité du droit de grève, sont aussi avancés par l'U.S.I. qui demande, en conclusion, à la classe ouvrière, de s'unir sur cette base de revendications.

Quant à nous, nous saluons nos camarades italiens qui, en militants éclairés et courageux, s'opposent avec obstination à l'intégration du mouvement ouvrier dans l'engrenage capitaliste et au conditionnement et à la déchéance de l'individu.

Camarades de l'U. S. I. nous sommes de tout cœur avec vous.

C. N. T.

Viva la C. N. T. auténtica organización española de defensa proletaria!

CONTRE LE COMLOT DE MADRID

CONTRE TOUS LES REFORMISMES ET TOUTES LES TRAHISONS

Ce n'est pas la première fois que le prolétariat espagnol doit faire face, dans des conditions tragiques, à un complot ignominieusement tramé dans son dos par des agents du franquisme et des malheureux égarés, dont on se demande même s'ils sont assez intelligents pour tirer un quelconque bénéfice personnel dans une telle ignominie et une telle trahison.

C'est avec stupeur que l'opinion publique, et en particulier ceux qui savent ce que représente le mouvement libertaire espagnol dans les luttes sociales du peuple ibérique, a appris que venait de se tenir à Madrid une réunion entre des responsables du syndicalisme officiel phalangiste et d'ex-militants du mouvement libertaire espagnol.

On pourrait même se demander pendant quelques instants s'il ne s'agit-

sait pas d'un gigantesque canular. Mais peu à peu des informations ont filtré et l'on a fini par savoir qu'un plan de restructuration des syndicats était à l'étude par les responsables du mouvement syndical fasciste, et qu'ils entendaient, puisqu'ils n'arrivaient pas à être représentatifs et que l'intérêt supérieur de la nation l'exigeait, à prendre contact avec les mouvements clandestins C.N.T., U.G.T., chrétiens, démocrates et autres, pour pouvoir réaliser un programme commun d'élaboration d'une nouvelle centrale unique.

Il s'est trouvé parmi les militants de la C.N.T. clandestine quelques hommes que de telles propositions ont tenté. Mais si on juge un mouvement à l'ensemble de ses militants et à leurs réalisations ou possibilités de réalisation, l'on ne peut décemment

envisager de tenir compte des tarés, des fatigués ou des simplement vendus à l'ennemi.

Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous sommes obligés de faire le bilan d'une telle entreprise. A l'échelle personnelle, les raisons qui ont poussé ce petit groupe de militants à servir d'alibi au régime pour qu'il puisse clabotter en tous lieux une possible libéralisation ne nous intéressent pas. Nous ne voulons même pas savoir si leurs motifs sont avouables et partent d'une analyse de la situation espagnole, et s'ils ont décidé d'agir après de mûres réflexions. Seul nous intéresse l'évidence : un coup a été porté au syndicalisme libertaire espagnol.

Coup d'autant plus lâche qu'il a profité de la publicité et de la propagande officielles, qu'il a semé le doute

et le désarroi dans l'esprit des militants dont la vie est journellement en danger dans le travail clandestin de résistance, coup de lâches qui connaissent les difficultés auxquelles se heurteraient ceux qui voudraient faire hautement entendre que telle n'était pas la position des militants de la C.N.T. dans son ensemble et qui devraient faire face à de nouveaux périls pour que la voix de la C.N.T. authentique se fasse entendre en Espagne et à l'extérieur de la péninsule.

Il s'est trouvé aussi de par le monde des hommes qui, fatigués par l'âge, voient journellement la révolution de leurs rêves s'éloigner, sans considérer que de nouvelles générations ont repris le flambeau que leur âge et leurs luttes passées ont éloigné de leur esprit.

Le camarade Lecoin, qui a si coura-

geusement vécu, a eu dans sa vie une phrase qui résume l'état d'esprit de ceux qui comme lui désespèrent de la révolution prolétarienne et de ses possibilités.

« Ce n'est pas l'anarchie qui s'éloigne, ce sont les hommes qui reculent. » Il est des circonstances qui peuvent exacerber de pareils procédés; l'on peut considérer qu'après des années de luttes harassantes, ces camarades ont songé par leur sacrifice, en souillant délibérément leur passé, à arracher au franquisme quelques libertés pour les organisations des travailleurs. Mais ce n'est pas du tout ce qui ressort de l'attitude et des textes qui nous parviennent de l'intérieur. Tout au contraire, ces « ex-militants de la C.N.T. » qui restaient libres à titre personnel d'engager des conversations et des négociations avec qui bon leur semblait n'ont pas hésité

à vouloir faire prendre en charge par la Confédération dans son entier la responsabilité de leur conduite indignes.

Cet intérêt soudain des autorités franquistes pour ce qui représente encore pour le peuple espagnol le syndicalisme révolutionnaire d'inspiration communiste libertaire, prouve justement que ce n'est pas en vain que nos camarades espagnols ont fait survivre leur Organisation à travers toutes les difficultés de l'exil, de la guerre contre les nazis et les diverses interdictions de leur presse.

C'est à eux que va notre solidarité, aux camarades de l'intérieur insultés par les phalangistes qui ont pu croire que leur basse cuisine pourrait être acceptée par le mouvement libertaire. Contrairement au mouvement communiste stalinien, la C.N.T. d'Espagne en exil et celle de l'intérieur proclament périodiquement leur attachement à la lutte de classes, à l'internationalisme prolétarien, au refus de collaboration, sous quelque forme que ce soit avec l'Etat totalitaire ou bourgeois.

Fidèles aux principes de la Première Internationale ouvrière, le syndicalisme révolutionnaire, tant espagnol que français, continue à considérer que l'intérêt du prolétariat ne passe pas par les farces agrémentées de suffrage universel des Etats. Ce n'est pas la participation aux divers organismes de l'Etat qui fera avancer la cause des ouvriers organisés, c'est, au contraire, un combat de classe à travers des structures capables d'intervenir et de remplacer le système d'exploitation par un système de production et de distribution équitables et dont le fondement est l'égalité des travailleurs gagnée au prix de leurs luttes.

Le complot de Madrid ne trompe personne. L'Etat totalitaire est simplement plus audacieux que l'Etat bourgeois. Il ose avouer que c'est pour sa tranquillité et pour sa survie qu'il essaie de faire appel au prolétariat organisé; cela en France, en Espagne et ailleurs porte un nom, c'est le réformisme. L'Etat de monsieur Franco veut durer, il se met à la page.

L'EVOLUTION EST-ELLE UN MYTHE?

Tous les cerveaux qui pensent, nous ne disons pas ceux qui savent, semblent d'accord pour déclarer que plus la civilisation matérielle progresse plus se creuse le fossé entre le mental et ce progrès.

Sur le plan scientifique, il apparaît avec de plus en plus de relief que les spécialistes s'adaptent à un enrichissement rapide des connaissances. Cette gymnastique intellectuelle ouvre leurs cerveaux, leur attention sur des travaux dont, autrefois, on aurait suspecté la nouveauté sous ce prétexte pieux qu'ils boucaulaient la tradition.

La tradition scientifique s'en va. Le savoir ne respecte que l'efficacité. Chaque découverte déclenche l'enthousiasme, plus par les espoirs qu'elle fait naître que par son contenu pratique.

Il semblerait que ce dynamisme évolutif du savoir devrait imprégner tous les esprits de toutes les couches sociales d'une activité beaucoup plus ouverte sur le « possible » que sur l'acquis. Le mental, cette conscience des faits, semble paralysé par la dépense intellectuelle et ne pouvant suivre le rythme du génie scientifique.

La foule, la masse, l'ensemble du corps social s'émerveille de la rapidité des progrès scientifiques sans toutefois soumettre ses habitudes, ses coutumes, ses traditions à l'analyse imputoyable de l'expérience.

Alors que la science poursuit la fiction, s'acharne aux hypothèses, construit dans l'inconnu en se libérant des attaches traditionnelles, la foule reste attachée à ses superstitions religieuses, politiques, économiques; elle vit dans la poussière des morts, des archives, des dogmes.

Et pourtant! Que de découvertes qui ouvrent à l'homme les possibilités d'un monde nouveau! La machine, l'automatisme, la cybernétique, autant de découvertes qui devraient inciter les travailleurs à prendre conscience de ce fait nouveau et puissant: l'abondance!

L'abondance par le moindre effort. L'abondance qui résout, ou le pourrait, le problème de la satisfaction des besoins, de tous les besoins: matériels, physiques, intellectuels, culturels, de loisirs et de paix.

Un progrès technologique qui ouvre le paradis des merveilles dont la plus éclatante est la possibilité, sans délai, de briser toutes les oppressions parce qu'elles ne peuvent plus prétendre être des nécessités direc-

trices et omniscientes chargées du destin social.

La certitude, au contraire, qu'au sommet de ses conquêtes, l'économie capitaliste est menacée de périr sous le poids des productions qu'elle ne peut distribuer, et que, pour échapper à ce déterminisme social, il ne lui reste qu'une tentative désespérée: la guerre!

Alors, que signifient ces misérables combats menés par la classe ouvrière dans les antichambres des ministres, des ministres, dans le ghetto étatisse?

Alors que la révolution économique se poursuit dans l'inconscience et la lâcheté générales, sous le brouillard de politiques infâmes qui s'efforcent de masquer le fait nouveau de l'abondance afin de sauver le dogme étatisse, nous entendons encore les préceptes de la tradition s'efforcer de maintenir le troupeau prolétarien dans le culte de la charte d'Amiens à qui l'on doit l'asservissement des esprits à l'illusion politique!

Certes, des esprits conservateurs ne manqueraient pas d'objecter que la charte d'Amiens (1905), nous sommes en 1966, contenait un statut déclarant:

« Le congrès affirme l'entière liberté pour le syndicat de participer en dehors du groupement corporatif à toutes formes de lutte correspondant à sa conception philosophique ou politique, se bornant à lui demander en réciprocité de ne pas introduire dans le syndicat les opinions qu'il professe au dehors. »

C'était la reconnaissance, de facto, du parti politique, de son utilité. Cela a donné: l'Union sacrée en 1914, la scission en 1922, l'intégration au parti bolcheviste après la vassalité au parti socialiste. Cela donne aujourd'hui l'intégration dans l'économie capitaliste et dans le système étatisse.

Ce sont là des expériences concluantes sur la qualité d'une théorie! En cours de route les syndicats ont proposé, défendu ou accepté:

a) le minimum vital, déchéance de

la dignité: accepter qu'un homme soit traité comme un cheval de trait au repos alors qu'il exécute les travaux les plus pénibles! Alors que le combat pour l'homme et pour la justice demandait au minimum: le salaire égal.

b) Les retraites ouvrières. Quand le travailleur vieillit, fatigué, malade aurait besoin d'un supplément de salaire, accepter que sa retraite soit calculée à 40 ou 50, ou 60 % de sa moyenne de salaire! Alors que les cadres, les couches privilégiées voient leur retraite se bonifier dans le vieillissement, le travailleur déclinant dans ses réserves physiques et professionnelles voit sa « valeur-argent » se dégrader...

c) L'allocation de chômage. Les syndicats ont accepté que « qui se voit refusé du travail » soit jugé responsable de sa cessation d'activité, et que, ne travaillant pas, il soit privé de la plus grande partie de son pouvoir d'achat. Et ces syndicats réformistes ou révolutionnaires sont entrés par ces portes basses (et bien d'autres) dans le giron d'un système qui ne peut survivre à ses propres maux qu'en dévalant la valeur du travail: on ne peut gouverner que les hommes que l'on domine par la force, la ruse ou la collaboration.

Toutes les instances organisationnelles des travailleurs n'ont donc été jusqu'à ce jour, en dépit de certains sursauts de colère, que des freins soigneusement entretenus pour calmer les doutes des travailleurs sur la qualité d'un régime qui ne peut se bonifier que par leur soumission!

Le mythe de la liberté poursuit sa voie sous le « dogme de l'inégalité » des conditions, alors que l'expérience russe est une démonstration d'une triste éloquence que le « droit inégal » ne peut servir de creuset à la liberté, pas davantage d'ailleurs que les « prix, salaires et profits » puissent conditionner un jour les structures de l'égalité économique et sociale.

L'engourdissement des esprits chloroformés par des satisfactions ventrales limitées, la corruption des consciences par un régime capitaliste inquiet de son devenir, mais encore détenteur de tous les moyens d'information et de mensonge, toutes ces forces dégradantes nous invitent, par-delà toutes les traditions, à donner au syndicalisme révolutionnaire la personnalité sociale qui doit être la sienne, l'activité dont il ne doit jamais se départir: le combat pour l'égalité économique et sociale.

G. B.

Les militants de la Confédération Nationale du Travail d'Espagne s'adressent à l'opinion publique

Le silence imposé aux organisations ouvrières par le régime espagnol ne pourra nous empêcher de faire entendre notre voix une fois de plus, ce que nous considérons comme un devoir impératif et une obligation permanente.

La C.N.T. a cruellement souffert de la répression franquiste, mais celle-ci n'a jamais réussi à étouffer sa voix toujours prête à exprimer les besoins de liberté du prolétariat espagnol.

Il serait trop long de résumer le glorieux historique de notre Organisation confédérale et tel n'est pas notre propos. Section espagnole de la première Internationale ouvrière, la C. N. T. a participé à toutes les luttes et mouvements sociaux qui se produisent en Espagne et cela jusqu'au 18 juillet 1936 où l'intervention de notre Organisation fut décisive aux côtés de tous les secteurs qui combattirent le fascisme.

Malgré la répression policière qui réussit bien souvent à clairsemmer nos rangs, nous avons continué depuis la lutte organisée. Les militants de la C.N.T. réaffirment aujourd'hui les principes libertaires qui les caractérisent dans la lutte contre le fascisme et affirment leur intransigeante opposition au régime et à tous les organismes qui constituent sa base.

Nous sommes pour le dialogue avec tous ceux qui s'affirment antifranquistes, mais nous ne pouvons pas envisager de contacts avec ceux qui collaborent avec le régime de près ou de loin.

Ceux qui prétendent se servir de l'historique de la C.N.T. à des fins douteuses savent qu'ils se heurteront, tôt ou tard, à ses militants; que de telles manœuvres visant à tromper ou à se jouer de l'Organisation confédérale ne pourront être laissées pour compte et que de telles activités sont dangereuses pour ceux qui s'y livreraient. Tous ceux qui nous connaissent le savent. Nous sommes prêts à toutes les éventualités devant une telle situation de quelque manière qu'elle se présente.

Depuis déjà quelques années l'idée d'établir des contacts avec le pouvoir, qui tient notre peuple dans la tyrannie, couve dans un petit groupe du Centre. Ce propos est le fait d'un petit groupe d'individus bien connus de tous. Cette idée machiavélique s'est d'ailleurs développée à l'instigation de la grande majorité des militants de la région du Centre. Nous savons tous comment qualifier un procédé tendant à l'application d'une telle monstruosité. Nous voulons honnêtement croire que les individus qui s'y sont livrés n'ont pas mesuré la portée de leurs actes.

Tous les militants d'Espagne se lèvent comme un seul homme pour condamner ce groupe et proclament leur solidarité avec leurs frères et camarades de la région du Centre. Ils revendiquent une seule et unique conduite face à la trahison. Nous saurons mourir dignement, sans compromission aucune avec le régime actuel. Nous ne pouvons oublier ni le passé ni le présent. Fidèles à nos morts, nous entrerons peut-être dans l'histoire, mais dignement et non comme de pauvres chairés. Il faut que l'opinion publique sache cela ainsi que nos frères de gauche. Nous sommes toujours à la même place comme le savent tous ceux qui nous connaissent.

Ce petit groupe aux desseins occultes n'a plus qu'à disparaître. Afin que tous le sachent, nous proclamons que des membres de ce groupe sont coupés du reste de la Confédération nationale du travail et qu'ils ne peuvent, en aucun cas, se réclamer d'elle pour établir des contacts avec d'autres secteurs de l'antifranquisme pour continuer leurs basses œuvres. C'est ainsi qu'en ont décidé les militants de la Confédération nationale du travail.

Espagne, novembre 1965.

C'est le 6 novembre 1965 que les militants de la C.N.T. furent informés du long processus de la négociation, des buts que poursuivaient ou qu'avaient ceux qui y participaient et les moyens dont ils comptaient se servir pour engager la responsabilité de l'organisation dans son ensemble sur ce qui jusqu'à présent n'avait été que leur œuvre.

La négociation est menée par un groupe de militants de diverses régions dont le but est d'obtenir l'incorporation de tout le mouvement ouvrier espagnol dans la vie publique et légale dans une seule centrale syndicale.

Les négociations s'effectuent jusqu'à présent sous la responsabilité personnelle de ceux qui y participent officiellement. Les camarades qui ont participé à la négociation commencent le protocole qui reprend les divers points d'accord préliminaire acceptés par les deux parties négociatrices.

Ce document, établi par les membres du syndicat officiel (C. N. S.), directement désignés par leur délégué national le ministre Solís, et par un groupe d'ex-militants du mouvement libertaire espagnol, est alors envoyé aux militants exilés et à la C.N.T. en exil ainsi qu'à l'U.G.T. (Union générale des travailleurs), socialistes et à la F. S. T. (démocrates-chrétiens).

C'est ainsi que furent connues les « Résolutions initiales élaborées à l'Institut d'études sociales et coopératives de Madrid pour une structuration nouvelle de l'organisation syndicale espagnole. »

Le document précédent les résolu-

tions fait état en particulier de la nécessité de parvenir à la coopération des forces politiques et syndicales de droite et de gauche dans un esprit véritable de reconstruction nationale sur des compromis fondamentaux au service exclusif de la communauté espagnole.

Il est aussi beaucoup question de la forme institutionnelle du futur Etat espagnol; il est dit en particulier que si les problèmes qui sont actuellement posés à l'Etat espagnol dans le contexte de la situation politique et économique intérieure et extérieure ne sont pas résolus, il est difficile de pouvoir envisager sagement si une couronne royale ou un bonnet phrygien viendra couronner le blason de la nouvelle Espagne. Ces notions de « coopération syndicale » nous paraissent démentes, car nous envisageons encore les syndicats révolutionnaires espagnols comme de véritables organes de défense et de combat de la classe ouvrière, mais au niveau européen cette évidence poussée de réformisme déhànt est dans la nature même des choses.

L'idée d'intégrer les syndicats à la machine de l'Etat est une vieille panne du capitalisme libéral et cette prétendue « évolution du régime espagnol » est en fait une mise au point à l'échelle européenne de ses problèmes de représentation ouvrière au sein de l'entreprisisme et des autorités supérieures de l'économie nationale. C'est en fait le problème de tous les syndicats européens. L'Etat bourgeois libéral ou totalitaire se conduit absolument de la même façon, la tactique est très simple, il s'agit toujours de vider un mouvement de sa substance et de se servir impunément de ce qu'il représente aux yeux des peuples exploités. Se servir des syndicats pour asséoir un pouvoir est en fait la meilleure idée que peut avoir tout système chancelant. C'est en même temps la seule issue que peuvent aujourd'hui envisager tous les phalangistes, ancienne ou nouvelle vague, dont le problème est de durer, soit par une forme de république bourgeoise, soit sous la forme de ce vieux rêve bien espagnol et cousin du fascisme mussolinien qui institua la farce de cet Etat national-syndicaliste qui est tout aussi syndicaliste que le système hitlérien était socialiste.

C'est donc à un problème de succession possible au régime franquiste que se sont heurtés nos camarades d'Espagne.

VIVE LA C. N. T. ORGANISATION DE COMBAT DU PROLETARIAT ESPAGNOL EN LUTTE

On nous a souvent vanté, à l'école, dans les journaux ou ailleurs, la perfection de « notre » système démocratique, de « notre » république, « conquête de la grande révolution de 1789 ».

S'attacher à analyser le système en soi peut paraître oiseux: seule la critique économique de la société bourgeoise peut permettre à la fois de démontrer et de comprendre les raisons fondamentales de son absurdité. Néanmoins une critique « superficielle » qui montre déjà l'ineptie purement formelle du système peut constituer une bonne méthode d'approche des idées révolutionnaires pour

un esprit non préparé à la critique purement économique.

Il est en effet facile, par cette méthode, de régler le compte de la prétendue perfection du système politique actuel.

On nous apprend que la république se décompose en trois pouvoirs: pouvoir législatif, pouvoir exécutif, pouvoir judiciaire; commençons par l'exécutif: le pouvoir législatif fait les lois, le pouvoir judiciaire les applique, cela devrait suffire, logique, à quoi sert donc l'exécutif? Il promulgue les lois, nous répond-on. Mais que signifie ce verbe promulguer? Rien en fait: il sert à

Critique bourgeoise du pouvoir bourgeois

masquer l'incapacité des théoriciens bourgeois à trouver un rôle au pouvoir exécutif dans la logique de leur système. Quel besoin y a-t-il d'un pouvoir intermédiaire entre le législatif qui fait les lois et le judiciaire qui les met en pratique? Aucun.

Cela, c'est la théorie; en pratique, le pouvoir exécutif a un rôle énorme: il empêche sur les deux autres pouvoirs jusqu'à se substituer complètement à eux dans beaucoup de circonstances; il impose ses lois au pouvoir législatif, il impose au pouvoir judiciaire de ne plus se conformer aux lois qui ne lui plaisent plus, il sert à prendre toutes les mesures d'exception, à faire les guerres; c'est lui seul qui contrôle directement les forces coercitives, sans avoir à répondre de ses actions devant personne (les membres de l'exécutif n'ont aucune responsabilité légale, malgré leur

pouvoir de fait énorme). Le rôle du pouvoir exécutif est donc un rôle de dictateur, inconciliable avec les théories des démocrates bourgeois, d'où leur embarras à définir le rôle de ce pouvoir, embarras qu'ils cherchent vainement à dissimuler derrière l'ambiguïté du verbe « promulguer » (il est caractéristique, à ce propos, de constater que la notion de pouvoir exécutif ne fut pas délogée d'embles lors de la Révolution française: il n'existait au début qu'un pouvoir exécutif de facto et non de jure; c'est en fait la réaction napoléonienne qui codifia le pouvoir exécutif, conservé ensuite par les républiques successives de la France et imité par les autres républiques).

Cette critique du pouvoir exécutif est déjà suffisante pour démolir, en pratique, le pouvoir bourgeois dans sa totalité; cependant, pour mener

cette analyse à son terme, il est utile de formuler la critique des deux autres pouvoirs.

La critique du pouvoir législatif, elle, est fondée sur l'absurdité du parlementarisme, c'est-à-dire de la délégation à la fois du jugement et de la compétence à un individu qu'on ne connaît pas et qui n'a à répondre devant vous ni de ses décisions, ni de la tenue de ses promesses; le député est donc, en lui-même, un « petit dictateur » puisqu'on le consulte pour représenter une foule d'individus qu'il ne consulte jamais, et qui n'ont aucun moyen d'action sur lui dans l'intervalle de temps qui s'écoule entre les moments où ils déposent dans l'urne leurs pauvres bulletins de vote, la seule possibilité inefficace (puisqu'on leur fait choisir entre des candidats imposés) et peureuse (puis-

qu'il le vote est secret) d'exprimer timidement une vague opinion dont personne ne tiendra compte. Enfin, la critique du pouvoir législatif est fondée sur celle du centralisme administratif, qui fait que le pouvoir central, loin des « citoyens », leur impose des décisions locales ou individuelles, sans que ceux que cela regarde au premier chef puissent avoir une influence directe.

Le pouvoir judiciaire n'a, lui non plus, aucune responsabilité devant les « citoyens »; théoriquement, il n'a même aucune responsabilité devant personne; en fait, il en a une devant l'exécutif, auquel il est soumis; de sorte que l'application de la loi qui, dans la logique démocratique, est le fruit de la sagesse du peuple, au lieu d'être laissée à celui-ci, est confiée à quelques individus. Les juges, sur lesquels le peuple n'a aucun pouvoir; même dans les cas où il existe un jury (d'ailleurs choisis par l'administration) celui-ci ne prend jamais la décision finale qui appartient toujours au juge; on nous répond à cela qu'il faut bien, pour juger, des spécialistes de la loi. Des spécialistes

de la loi? Mais tout le monde devrait être réputé tel, puisque personne n'est censé l'ignorer!

Mais là, nous tombons dans la critique même de la loi qu'on fabrique pour diriger la décision dans chaque cas particulier en fonction d'une loi générale, mais que l'on complique pour l'adapter à chaque cas particulier, qui prétend codifier le nouveau en s'opposant à l'ancien plus nouveau et qui est par essence réactionnaire, puisqu'elle prétend en fixant un progrès, s'opposer à tout nouveau progrès.

Du seul point de vue de la logique et de la morale bourgeoise, les principes de notre système, ceux des trois pouvoirs, ne tiennent pas, puisque leur forme est opposée aux principes mêmes qui les justifient; la « démocratie » n'est donc qu'une illusion, une tromperie à l'usage des naïfs; nous vivons en fait sous un despotisme, celui de la classe dominante.

C'est ce qu'il importe de faire comprendre à tous par tous les moyens. EUBEE



Area Mundial Comentario a IGUALDAD ECONOMICA DE J. DUBOIN

GOLPES DE ESTADO A PARES

La solidez de los Estados mahometanos consecutivos a los tratados de paz de gran guerra o a la política independentista del continente negro, no parece garantizada. Recientemente en Siria el gobierno Baas-centro ha sido derribado por la fracción Baas-izquierda. Ambas mitades de partido, en sus tiempos unitarios se concertaron con éxito contra el poder damasquino que nacionalmente había claudicado en favor de Egipto a título, desde luego ilusorio, de R.A.U. (Repúblicas Árabes Unidas) presidida por Nasser. La rebelión de la fuerza militar de Alep (capital de la Siria del norte) terminó con la ficción unitaria que tanto favorecía a El Cairo, dándose ahora el caso contradictorio de que la propia guarnición de Alep se ha opuesto a los militares de Damasco que han derribado el gobierno de Salah el Bizar, el cual hacía tres días que había concluido un acuerdo de aproximación con Nasser, lo que, si no iba al restablecimiento de la R.A.U., por lo menos la iba a seguir en algunas de sus líneas.

El consejo revolucionario de Damasco (tal vez a estas horas de Siria entra) cuyas riendas parecen tener los generales Afez Assad, Ahmed Suedani y Jedid, dice inclinarse a la «izquierda revolucionaria socialista», interpretando el fenómeno como un paso decisivo hacia el comunismo, puesto que el gobierno depuesto no negaba el comunismo de Estado, si bien disminuía, visiblemente su importancia cediendo a una necesidad de contacto económico con las potencias de Occidente, y a la política de entente con los demás Estados árabes.

En realidad, la nueva situación siria no puede considerarse orientadora, dados los personalismos y la escasa seriedad política de los personajes afectados en el bando que sea. La propia diplomacia en general, particularmente la representativa de los bloques capitalista y comunista, teme jugar carta definitiva en estos países de desarreglo moral e inconsistentes en firmeza económica y política. Desde luego que ninguna embajada secreta se contenta con sacar la menor tajada de cada acontecimiento «revolucionario» sucesivo. Pero de esto a comprometerse con todas las de la ley, media un abismo.

En cuanto a la cuartelada cumplida por Milton Obote en Kampada (Uganda), podrías afirmar más o menos lo mismo que sobre Siria hemos afirmado. Con ligeras variantes, desde luego, pero con referencia a iguales voracidades de mando y exactos deseos de «servir» al país para servir. Es el eterno «quitate tú para ponerte yo» no hace mucho recreditado en el Congo-Leopoldville y ahora en Uganda para satisfacer la sed de dictadura, de poder personal, del político Obote, nada satisfecho con presidir un gobierno copartidario, intervinido por políticos bantúes tan ávidos de poder particular y de percibir sueldos locales y del extranjero como el propio personaje que los ha hecho de su lado e incluso detenido para despejar de obstáculos su carrera.

Cual ocurre en Damasco, Obote preconiza la impulsión del Partido Único «popular», base de las dictaduras típicas, ensayado en la Rusia de Lenin-Trotsky-Stalin-Kruschef, etc., la Italia de Mussolini, la Alemania de Hitler, la España de Franco, el Portugal de Salazar, y en la sarta de sistemas totalitarios implantados en China, Cuba, Paraguay, Nicaragua, Guinea, Egipto, y lugares de independencia reciente que, incapaces de mantenerse en ella han instituido poderes personales o de grupo, exponiendo su respectivo país al equívoco más o menos de las políticas económica y militar internacionales.

Sin hacer hincapié en el atraso físico y cultural de los Estados nuevos, ciñéndonos a las posibilidades de elevación moral y social de los mismos, creemos que tanto en Oriente Medio como en el África central y periférica, los pueblos deblan, en la hora de su libertad política, buscar en sí mismos, propiciarse un desarrollo y una solución autóctonos, ellos, tan cercanos o identificados con la Naturaleza, madre de los recursos de que dispone el hombre blanco. Camino de la evolución, de la superación de las razas, estos pueblos jóvenes debían rechazar las fórmulas civilizadoras de desarrollo por lo que tienen estas de exageradas, viciosas y negativas. Frente al poder mecánico y a la prestanda política del mundo «civilizado», a negros, amarillos y morenos les cabía revalorizar los principios de convivencia, cooperación y arte en ellos tradicionales, sin que creamos que ello pueda causar risa a nadie de nuestra raza, esta misma que ha colonizado para «civilizar», en

La España que huye

(Viene de la pág. 4)

senta la ruina de la economía y un repudio categórico al tirano de El Fardo y a sus adláteres.

Ante una España desgarrada por el dolor y por el hambre, es canallismo y repugnante querer pactar con los fascistas tal como han hecho ese grupo de desalmados de Madrid, que nunca fueron cenetistas de corazón. Tomen nota también los partidarios del diálogo.

El drama español es tan punzante que exige de todos el que seamos fieles hasta el último instante, a los ideales de libertad y de justicia.

La España que huye es un símbolo ante el mundo y un escupitajo lanzado al rostro de los yanquis y a las democracias que ayudan al fascismo español a perpetuar el calvario de nuestro pueblo.

JAIME BALIUS
Hogar de los porras. Hyères (Var).



realidad para explotar a los selváticos y empobrecer sus, hasta la ocupación, inéditos terrenos.

Los monumentos egipcios y árabes de la antigüedad nunca han sido superados por el blanco; a lo sumo, imitados. Y aún hoy, en época de ingeniería invencibles, las ciudades, los puentes, los palacios y las pistas de cemento, no resisten comparación con las líneas ligeras, aladas, eternamente bellas, de la arquitectura árabe.

La civilización africana podía ofrecer un modelo nuevo para la reconstrucción de la sociedad humana. Porque si en la selva hay atraso humano, hay también sencillez de costumbres, y lucha por el «pan» sostenida con las fieras, luego con el demonio blanco, más feroz e implacable que los felinos y los rastrosos, tan distantes de la vergüenza humana de Buchenwald. Si las tribus son capaces de guerrillas estúpidas (sin la intrusión de la mano blanca, ya perfectamente estable), la civilización orullosa descendida guerras tan inmensas y exterminadoras como las de 1914 y 1939, para citar sólo las mayores.

Las naciones «virgenes» emanadas de tratados apócrifos, hicieron mal abandonando su camino. La ley natural sagazmente observada, e incluso ennoblecida, les convenía mejor que esas caricaturas nacionales fracasadas de una civilización europea fracasada. En su inocencia, se dejaron conducir por ambiciosos y taimados del «Este» y del «Oeste», y no saldrán de guerras, asonadas, dictaduras y pillerías para encontrarse, en 1980, en estado de involución peor que el que antes de la colonización sufrían.

De los civilizados, lo algo bueno que tienen; no lo mucho malo que padecen.

ANTENIO

COMUNICADOS

F. L. DE DECAZEVILLE

Ruega a todos sus afiliados asistan a la asamblea que tendrá lugar el domingo, día 13 de marzo, a las nueve y media.

F. L. DE ROANNE

Convoca a todos sus afiliados para la asamblea general que celebrará en su domicilio social el domingo día 6 de marzo, a las nueve y media de la mañana.

F. L. DE TOURS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 13 de marzo, a las nueve y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE BURDEOS

Invita a todos los compañeros a la reunión de Información y Discusión, que con el título de España y la C.N.T. se celebrará el domingo día 6 de marzo, a las nueve y media de la mañana en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

F. L. DE IVRY

Annuncia su acostumbrada asamblea general para el domingo día 6 de marzo, en lugar y hora habituales. Información de los delegados.

F. L. DE TOULOUSE

El sábado día 5 de marzo, a las 9 de la noche y en nuestro domicilio



Con Portugal, Francia, EE. UU., Polonia, etc., Franco no se cansa de firmar convenios.

Por su parte, los españoles convierten en la inconveniencia de los convenios tales.

El tigre chino y el oso soviético se gruñen.

Según el verbo gruñir, nadie debe alegrarse por ello, puesto que nosotros nos gruñimos, vosotros os gruñís, ellos se gruñen.

Lejos se está de la euforia. El vecino más ceremonioso puede desearse un accidente de primera con entiere de tercera.

En una calle de Burdeos sufrió un accidente de circulación aparatoso, y dos españoles acudieron para auxiliarlo.

Pero, cuando vieron que me las componía solo, se marcharon enfadados. Les había impedido una exhibición humanitaria.

Si he de accidentarme de verdad, lo haré lejos de ellos.

Desde julio de 1936 que estamos en viaje permanente. Y malo que ahora el decurso sea de casa al hospital y de éste al necrocomio.

Y ni ahí estaremos quietos. En entiero provisional, dentro de unos años seremos removidos.

Y aún queda quien se ocupa de inmovilismos.

Viajar en tiovivo no conduce a parte alguna. Ni la butaca con ruedas. Edison consiguió mucho más en su laboratorio que subiendo a los trenes y saltando de los mismos en los desiertos norteamericanos.

CHISPERO

ESTE esquema es una probable forma de la Economía Distributiva y no una profecía. No hace pronósticos sobre el futuro concebido a una sociedad imaginaria ficticia y arbitraria.

La lógica de esta teoría no puede ser comprendida más que por los seres, desechando todos los prejuicios, se dedican a analizar el régimen económico actual. Hay que frenar el deseo de hacer «obra constructiva», como se dice, sin haber hecho una crítica completa del régimen actual, porque un régimen nuevo tiene que desprenderse de las contradicciones del anterior. Y son estas contradicciones las que deben profundizarse si se quieren evitar las divagaciones desde el principio. Cuando la experiencia prueba que una teoría ya no es válida, hay que buscar las razones que conducen al estudio de su funcionamiento. Y al descubrir las causas de este mal funcionamiento, la crítica permite así formular nuevos principios conformes con los hechos. Por ello, un detenido análisis es frecuentemente necesario para una síntesis.

«El régimen capitalista, que es el sistema de precios-salarios-beneficios, no fue establecido subitamente ni fue impuesto por partido alguno político. Sustituyendo al feudalismo, se desarrolló bajo la influencia de los progresos técnicos que hicieron desmenuzarse los cuadros y las instituciones de la Edad Media. Sólo en el siglo XIX se hizo sistema coherente fundado sobre los cambios entre productores y consumidores, que deben armonizarse: equilibrio entre la oferta y la demanda solvente; entre salarios y precios, en el presupuesto; entre las exportaciones y las importaciones. El trabajo es una mercancía más o menos aceptable según la situación del «mercado».

Basados sobre los cambios, el régimen capitalista exige la escasez de las mercancías y de los servicios, por lo que lo que abunda pierde su valor comercial. Como el motor de la actividad comercial es el provecho de un cambio desigual, que consiste en reci-

bir más de lo que se da, de ello se deduce que la demanda debe ser mayor que la oferta.

El régimen capitalista está bloqueado porque a las conquistas de la ciencia que le hicieron nacer, han venido a añadirse nuevas conquistas que le hacen perecer, a la vez que trastornan de arriba a abajo las sociedades. Es vano desear la restauración del pasado, pues si ella fuese posible condenaría a las tres quintas partes de la humanidad a desaparecer. De estas nuevas conquistas, he aquí la más revolucionaria:

A la fuerza muscular del hombre y de los animales, la ciencia ha sustituido la fuerza de la naturaleza, la que encierran el carbón, el petróleo, los saltos de agua y la energía atómica. El problema de la producción de las riquezas está definitivamente resuelto. Liberando al hombre de las servidumbres materiales, la ciencia aporta la libertad efectiva. Pero este gran suceso es un desastre en regímenes capitalista, porque al privar a un número cada vez mayor de hombres de sus habituales medios de subsistencia, les priva también del derecho de consumir las riquezas creadas. Así, estamos ante la paradoja de que la sustitución de los músculos por la energía natural no ha podido evitar todavía las miserias humanas.

A medida que los hombres no pueden comprar lo que se produce sin ellos, el pedido solvente disminuye, porque el que no puede comprar arruina al que no puede vender. Al paro de los trabajadores se añade la quiebra de los empleadores, ya que el beneficio se desvanece ante la abundancia. Los trabajadores licenciados y los jóvenes sin empleo se sienten improvisar como intermediarios, lo que hace aumentar los precios; o bien se hacen funcionarios o militares, lo que hace bajar los impuestos y, por consecuencia, aumentar aún los precios. El resultado patente es la parálisis del mercado interior por el empobrecimiento continuo de los clientes.

Los almacenamientos se acumulan y se busca la exportación: «Exportación o muerte! El fenómeno se produce relativamente en todas las naciones y la parálisis del comercio exterior se acentúa.

Para subvenir al poder de compra, sólo la fabricación de armamentos es eficaz, porque tal medio criminal permite distribuir inmediatamente salarios y beneficios sin crear nuevos artículos consumibles; las compras aumentan sin aumentar los bienes vendibles. Pero los armamentos aumentan los impuestos y también los precios, lo que es fatal para la exportación. Hay, pues, que obligar a los competidores a fabricar también armamentos. Por ello, el 2 de agosto de 1952, Eden dijo en el parlamento inglés: «Si los alemanes no toman parte por sí mismos en el rearme, significará que sólo los países libres podrán dedicar su actividad a la producción de bienes de consumo y de exportación, lo que acentuará su creciente concurrencia en los mercados mundiales.»

Por este razonamiento, los vencedores rearmar al Japon vencido. Y cuando todos los pueblos estén saturados de armamentos, se servirán de ellos para conquistar mercados. (Fatalmente, los armamentos desembocan en la guerra!)

Sin entrar en mayores consideraciones, se llega lógicamente a la Economía de la Abundancia Distributiva, que es la consecuencia ineludible del progreso de las ciencias y pone fin

Los compañeros de la F. Local se darán por enterados que, a consecuencia de esta exposición, nuestra próxima asamblea general tendrá lugar el día 20 de marzo a las 9 de la mañana.

REGIONAL CATALANA TOULOUSE

La Agrupación Local de la Regional Catalana de Toulouse y su radio, convoca a todos los compañeros y militantes para el día 13 de marzo de 1958, a una importante Asamblea General que tendrá lugar en el local de la F. L. de Toulouse, a las nueve y media de la mañana, a fin de abordar el siguiente temario: 1º Nomenclatura de mesa de discusión. 2º Informe de presentación de actividades de la Comisión. 3º Lectura de correspondencia orgánica. 4º Asuntos varios.

Numerosos son los asuntos que tenemos planteados en esa hora de ahora. Los compañeros en general deben unirse a nuestras actividades para sumar esfuerzos, atar energías y unir opiniones con vistas a trabajar por el restablecimiento creciente de nuestra Regional Catalana. Los compañeros que luchan en el Interior de nuestra tierra necesitan de nuestra solidaridad práctica y efectiva. La lucha que tenemos planteada contra la dictadura no admite treguas. Cada uno debe cumplir con su deber en esta fase de lucha por la justicia y el Derecho.

Tenemos confianza en la puntualidad de todos y cada uno. Esperamos que los compañeros se harán eco de nuestra llamada orgánica. El tiempo no debe pasar sin que dejemos constancia determinante de nuestra presencia cenetista y anarcosindicalista. Fraternalmente os saludamos, por la Agrupación Local, El Secretariado.

F. L. DE PARIS

Tendrá asamblea general el día 6 de marzo a las 9 de la mañana. Informe de los delegados.

S. I. A. DE NIMES

Sábado 19 de marzo, asamblea general de afiliados y simpatizantes en el local social.

a la paradoja del hombre que inventa una máquina para trabajar por él, pero que no trabaja para él.

En vez de orientar la producción en el sentido del beneficio capitalista, hay que orientarla en el sentido de la abundancia de los productos y de los servicios. Asimismo, los consumidores se hacen solventes y pueden comprar todo lo que ellos producen. La moneda de consunción de que se sirven les permite ejercer libremente su elección, lo que viene a corregir la producción ulterior.

Si en tiempo de guerra es cómo acelerar la producción de aviones, tanques, cañones, ametralladoras, submarinos, etc., ¿por qué sería difícil organizar en tiempo de paz la producción abundante de viviendas, autos, tractores, bicicletas, máquinas de coser, bañaderas, cocinas eléctricas, etc.?

La Economía Distributiva es también una cooperativa de producción y de consumo que englobaría a todos los habitantes de un país.

No hace desaparecer ningún derecho político, sino que reconociendo a los hombres y mujeres del siglo XX sus derechos económicos, los libera de las servidumbres de la necesidad y de la miseria.

Los sociólogos determinarán el grado de civilización a que puede aspirar un país cuya población toda está instruida y en la que cada uno goza de un bienestar completo, con la seguridad material del mañana, donde cada uno puede morir en paz porque está tranquilo sobre la suerte de los sobrevivientes.

Adaptó COSTA ISCAR

Crisis del anarquismo: NO Tal vez de hombres

NO se trata de poner palos en la rueda ni mucho menos. Tampoco queremos que se nos diga que tiramos el carro por el pedregal. Se trata solamente de dar nuestra modesta opinión sobre ciertos trabajos aparecidos en nuestra prensa en Francia y en el otro continente. Muchos nos comprenderán.

No creo que el anarquismo conozca adversidades en ninguna época. Reveses sí, malos tiempos también; pero esto trajo como consecuencia el que nuestras ideas de libertad y convivencia mutua arraigaran más en la juventud inquieta, rebelde, capaz de desafiar incluso lo adverso de los tiempos.

El quid de la cuestión está en que no existe juventud pensante. Que los hombres desaparecen, se gastan, mueren, sin que otros los pueda reemplazar en la lucha diaria contra el capitalismo, la política y la religión.

El pesimismo que hoy día embarga a muchos de nosotros (hablaremos en plural), es casi normal, corriente, y no nos debe chocar tanto, ni mucho menos espantarnos. Ello es debido a que el que lo dijera tuvo ocasión de poderlo decir, sin que su observación deba ser causa de tanta alarma periodística. Otra mayoría de hombres que callan por lo que sea, saben muy bien que las ideas anarquistas quedarán, persistirán. Tal vez falte coordinación, entendimiento, pero nada más. Tal vez se carezca de contacto continuo en el área internacional, para dar ocasión a un análisis profundo de lo hasta ahora conseguido para las ideas. Inclusive se podría cambiar los modos, pero no las formas.

CARMEN VARGA

Otra compañera más que nos ha dejado en el exilio.

Carmen Varga, que compartía la vida con nuestro compañero Rafael Amat, ha dejado de existir a la edad de 54 años. El día 7 del mes de diciembre de 1955 ingresó en la clínica para sufrir una operación quirúrgica. El día 13 del mismo, a las dos de la tarde, terminó de dar su último suspiro.

La compañera Varga fue una gran militante anónima. Fue miembro y animadora del Ateneo de las Juventudes Libertarias de la Torrasa (Barcelona) antes de la guerra y durante la misma, mientras su compañero Rafael Amat, con el cargo de comisario, se batía en el frente.

Llegó el día de la pérdida de nuestro país, y todos los hermanos Amat pasaron a Francia, como tantos otros miles de refugiados, combatiendo hasta las últimas pulgadas de la tierra española.

Carmen Varga, por motivos contrarios a su voluntad, no pudo atravesar la frontera, quedándose en aquella tierra, rebelde como era la Torrasa.

Nueve años tuvo que soportar a los «torquemados», las injusticias, las presiones, miserias y hambres. Así pasó el tiempo hasta el año 1948, que su compañero, haciendo gestiones para su traslado a Francia, pudo conseguir hacerla pasar clandestinamente por las montañas pirenaicas, en compañía de sus dos hijos.

Diecisiete años hacía ya que vivían en la emigración, refugiados, pasando las peripecias e inconvenientes a soportar como extranjeros, pero con dignidad de refugiados, esperando, como todos, la liberación de la España oprimida para poder respirar en pleno pulmón en el propio terreno, por el Ateneo y por la C.N.T.

El día 15 del mismo mes tuvo lugar el entiero, civil, que estuvo bastante concurrido. Compañeros de Eyragues, Châteaurenard y de Avignon la acompañaron hasta su última morada, así como un buen número de franceses.

La F. L. de Eyragues da sus condolencias a todos los familiares de Amat, sobre todo a Rafael e hijos.

ANTENENA

LOS QUE SE ENCUENTRAN EN LA CARCEL

BILBAO — Iñaki de Rentería, Iñaki de Albizuri, Jon de Arrarte, Sabin de Iturriga, Sabin de Eguiguren, Eduardo de Aurteneche, José María de Arregui, Jesús de Bicandi, Juan Miguel de Uria y Eugenio de Urbarrí, están todos comprendidos dentro de un proceso que se instruye bajo la jurisdicción del Tribunal de Orden Público.

HOMENAJE A LA MEMORIA DEL GENERAL HUMBERTO DELGADO

PARIS (OPE) — En la sala de Saint-Germain, ante numerosa concurrencia tuvo lugar la sesión en homenaje a la memoria del general portugués don Humberto Delgado, que fue candidato a la presidencia de la República de su país y apareció asesinado, junto con su secretaria, en la provincia de Badajoz.

Occupaban la presidencia la representación de la Liga de los Derechos del Hombre, con las representaciones de los gobiernos de la República Española y de Euzkadi. A la derecha

DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESA.

Se activan los trabajos de impresión. 280 páginas, retrato fuera de texto, y cubierta a cinco colores original de un artista del Interior. Últimas aportaciones recibidas: José Brugués, 31-Mané (H.G.); Juan Soler, París; José Ma Serra, 31-Toulouse; V. Artés, Lourdes; A. Capdeville, Perpignan; F. Marin, Houilles; L. Rimbau, E. Marin, A. Marin, F. Giné, Houilles.

del presidente se hallaba el general don Emilio Herrera.

Pronunciaron elocuentes discursos los tres abogados de la Liga — un francés, un inglés y un italiano — los dos abogados de la familia Delgado — un portugués y un español — y el profesor Guerrero. Los discursos emocionaron hondamente al auditorio.

Consiguemos que la Comisión Organizadora del Homenaje a la memoria del democrata ilustre finado, repartio entre la asistencia un llamamiento, escrito en lengua portuguesa, y dirigido a sus compatriotas. Lo firmaban quince patriotas portugueses: profesores, escritores, funcionarios y obreros. En él aparece esta frase: «O sangue dos mortos é o Povo no core».

ARGEL-PARIS-MADRID

MADRID — El ministro de Industria argelino y el presidente de la Compañía Catalana de Gas y Electricidad, de Barcelona, don Pedro Durán, han firmado un acuerdo sobre suministro de gas del Sahara.

No se conoce exactamente la cifra, pero se cree estará comprendida entre 50 y 80 mil millones de metros cúbicos. Se formará una Comisión Mixta que se reunirá anual y alternaivamente en los dos países. El gas será traído a la península en estado líquido y por buques españoles. Se completará principalmente en el norte peninsular.

Habrá también un intercambio comercial más importante que hasta ahora, hablandose de una ayuda española para equipar Argelia que podría llegar a la instalación de fábricas de tejidos y de astilleros navales.

LOS CONFLICTOS OBREROS DE VIZCAYA

BILBAO (OPE) — Los obreros de la Sociedad Española de Construcción Naval de Sestao han elevado a la Dirección de dicha empresa un escrito manifestando que como quiera que sigue en vigor el Convenio Laboral colectivo aceptado y firmado por los obreros y la Empresa, y habiendo cumplido los primeros fielmente sus compromisos, consideran necesario llamar la atención de la Dirección sobre el hecho de que la Empresa ha dejado hace tiempo de cumplir lo que se debe respeto a las necesidades de los obreros y sus familias, teniendo en cuenta que el costo de la vida ha subido de un 25 a un 30 por 100. «Son numerosos los operarios —dice el escrito— que padecen el constante malestar de una agobiante carencia de viviendas o de viviendas convenientes en que sea posible vivir una familia y gozar del necesario descanso.»

Fiden también los obreros que se de curso a cierta promesa que se les hizo sobre una jornada continua de siete horas y media. Y protestan contra la continua repetición de accidentes de trabajo, que han costado vidas, lesiones y daños económicos a los obreros de la Empresa.

En los talleres Echeandia, de Erandio, fueron castigados dos obreros el 2 de febrero so pretexto de haber faltado a la disciplina laboral distrayéndose en el trabajo. La acusación, injusta, no cayó bien entre los trabajadores compañeros de los sancionados, que se declararon en huelga de solidaridad. El movimiento de protesta duró día y medio, y dio lugar a la intervención de la Policía. La Dirección de la Empresa mantuvo el castigo, pero los obreros han hecho saber que no tolerarán en adelante injusticias semejantes.

PROCESO POLITICO

PARIS.—El día 23 tendrá lugar en Valencia la vista de una causa sobre la que se observa reserva absoluta. El Tribunal de Orden Público ha de juzgar a una veintena de personas, entre ellas dos mujeres.

¿SUSPENSIÓN DE LA AYUDA MILITAR A FRANCO?

LONDRES (OPE) — El periódico Evening Standard, de esta capital, ha publicado el siguiente despacho de Madrid:

«La prohibición decretada por el Gobierno de Madrid con respecto al paso de aviones de bombardeo nucleares norteamericanos por el cielo de España, puede dar lugar al cierre por los Estados Unidos de las tres bases de su «Strategic Air Command», y también quizás a una suspensión drástica de la ayuda militar al general Franco.

No ha habido bombarderos nucleares estacionados en España, pero dichas bases se han venido utilizando como puntos de suministro de esencia para las patrullas de bombarderos nucleares que se mantienen en servicio de vigilancia por todo el mundo las veinticuatro horas del día.

Con la prohibición del gobierno de Madrid, las bases españolas han perdido mucho del valor que tenían.»

CERRILISMO CENTRALISTA

BARCELONA.—El productor cinematográfico Walt Disney proyectaba construir unos estudios europeos en Mataró (Barcelona). El proyecto estaba presupuestado en 70 millones de dólares. El gobierno español ha negado la autorización, ofreciendo en cambio otros terrenos en Castilla. Al no interesar la oferta, Walt Disney ha decidido que sus estudios europeos se instalen en Francia.

Le Gerant responsable
YVES OBGUÉ
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

RODAMA

SIEGHE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64

Administration
SORIANO J.
Pontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



NUEVA DEMOSTRACION DE LA INCIVILIDAD FRANQUISTA

La noticia es escueta y clara: siglo XVI; con la evidencia de «En Baeza, la policía ha impedido la celebración de un acto conmemorativo del fallecimiento de Collioure (Francia) del español Antonio Machado». En dicha localidad andaluza, Machado había ejercido de maestro durante unos años, y el señuelo de los manifestantes era «darse un paseo en compañía del gran poeta», descubrir una lápida con su nombre en la sala donde había dado lecciones, y entregar a la población un busto de Machado, obra del escultor Pablo Serrano. Y como quiera que esta demostración cultural-emotiva tenía alcance nacional estando invitados a la misma «cuantos ciudadanos aprueben los valores de cultura y libertad que Antonio Machado simboliza», el gobierno de El Pardo se apresuró a denegar permiso de realización y a bloquear, el domingo 20 de febrero, las entradas al pueblo de Baeza en una extensión aproximada de quince kilómetros, visto lo cual, centenares de españoles decidieron entrar a pie a Baeza para cumplir el ritual de estima a Antonio Machado, desafiando la primera y otras posibles contrariedades.

Organizada la ceremonia, el pueblo se sumó a los numerosos visitantes, siendo la manifestación, interrumpida por la policía enviada al efecto por Madrid y Córdoba. Con la falta de modales peculiar en toda policía de Partido totalitario, los emulos de Franco (invitaron) a los manifestantes a disgregarse y a abandonar la colina en cuya cima el busto de Machado iba a ser emplazado. La gente, indignada, prorumpió en gritos que la autoridad calificó de subversivos: «Viva la libertad, abajo la dictadura», enardeciendo con ellos el furor represivo de los genizaros franquistas. El balance de la jornada se saldó con el fracaso indiscutible de un acto de cultura liberal sometido a presión violenta por unas autoridades marca

en cuyo archivo se halla clasificado Antonio Machado como uno de los más sobresalientes valores de la poética española? Tenemos que negativa. El franquismo, irracional, y como tal moralmente deficiente, figura entre los asociados de la casa según la categoría de los Estados negro-africanos. Pues, si paga puntual la factura, ¿qué va la UNESCO a decirle a Franco?



La España que huye

por JAIME BALIUS

DE un tiempo a esta parte son constantes las noticias que llegan de la desbandada general que alcanza el campo español. Se trata de un éxodo rural que alcanza proporciones insospechadas. Pueblos enteros quedan completamente vacíos. Todos los hombres aptos para el trabajo cargan los bártulos y se dirigen a donde pueden hallar un pedazo de pan. Se dirigen con preferencia a las zonas industriales de España, para más tarde conseguir un contrato de trabajo en el extranjero. Y así se concentran miles de trabajadores españoles en la Europa Occidental. La emigración española es una cosa endémica. Existía cuando la Monarquía y con la República, pero se dirigían a la América latina llamados por sus familiares o bien en pos de la aventura. Hoy es Europa a donde atuye la legión in-

exportadora de naranjas, aceite y vino. Pero ahora es el español mercadería exportable y el que rinde más. Y hasta los cabellos de las mujeres españolas se han convertido en una fuente de divisas. No hace mucho se descurrió un contrabando de cabellos de mujeres. En París, los salones de belleza estiman mucho el cabello de la mujer española. Si dura mucho el fascismo español a nuestras mujeres se les habrá caído el pelo. Queremos entresacar de una correspondencia del rotativo madrileño ABC lo siguiente: «El hecho no es nuevo porque ya se ha producido con anterioridad en otras provincias españolas y ahora alcanza a la tierra leonesa. Se han hecho ofrecimientos de venta al Patrimonio Forestal del Estado de los pueblos de Ferradillo y de Villasmín. El éxodo de las gentes campesinas a otros lugares de España o al extranjero están dejando las casas vacías y las tierras abandonadas que nadie quiere comprar porque otros muchos pueblos se están quedando sin vecinos, consumándose así, en silencio, el drama rural. El pueblo de Villasmín tiene 16 vecinos y Ferradillo por el mismo orden. Pertenecen a los partidos de Villafraña del Bierzo y Ponferrada, respectivamente. Y quieren vender al Patrimonio Forestal del Estado toda su hacienda: casas, tierras, ganados, montes, etc., para obtener algún provecho y huir después, ya que la gente joven y de media edad se han marchado en sucesivas oleadas buscando la civilización y la prosperidad.

mensa de los parias españoles. Esta emigración de tipo europeo, al comienzo, estaba integrada en un 80 por ciento por campesinos.

Años después se han agregado los obreros especializados que de seguir el ritmo actual la industria española se sentirá de la falta de mano de obra calificada. Mejor dicho, ya se resiente. Llegará un instante en que el problema será agobiante, pues los trabajadores especializados no pueden improvisarse ni pueden ser reemplazados por un peón. A los campesinos del Centro y Sur de España se han agregado, pues, los obreros especializados de Cataluña, Valencia y el Norte.

Los españoles huyen hostigados por el hambre y la miseria. Huyen al extranjero.

En París, por ejemplo, es común y corriente oír hablar en español. Las muchachas de servicio, en París, en gran parte son españolas que ganan más trabajando de criadas que en cualquier fábrica de España. Y hasta maestras de escuela que prefieren hacer de criadas, decimos, está empapado de lágrimas y de dolor. A los miles de hogares españoles que lloran la ausencia de un familiar a resultas de la guerra de 1936-1939, se agrega ahora la de millones de trabajadores empujados por el hambre.

El fascismo español ha hipotecado la economía entregándola al capitalismo extranjero. Ante el caos económico en que se debate y ante la corrupción desenfundada que matiza la España actual necesita divisas extranjeras para compensar el déficit que existe en la balanza de pagos. El turismo acude atraído por la ventaja que supone el cambio de dólares en pesetas, cambio ventajoso dada la depreciación de la peseta. Los españoles, en desbandada, son reemplazados por los extranjeros.

No es suficiente el turismo. Por eso el fascismo comercia con la carne humana. La emigración española con sus envíos a sus familiares aportan divisas en gran cantidad.

Antes España era conocida como

Ha transcurrido el Carnaval sin que nos hayamos dado cuenta. En realidad, desde que nos desenvolvemos en el exilio vivimos de espaldas al calendario. La rutina de los festejos nos interesa menos que nunca.

Muy joven me interesó el entierro de Carnestolendas por las críticas agudas que en el mismo se ejercían. Era licencia que la ciudadanía aprovechaba tras el silencio forzado de casi un año.

En las azoteas de las fábricas de cartidos en febrero aparecían monigotes de trapo y paño anunciando unas juergas danzantes sólo aptas para jóvenes. El cartido malduro prefería el reposo recordador de fuerzas.

Poco a poco, los «parias de la piel», como dramáticamente nos llamaban, preferimos la guerra social a to-

do lo otro. Desconsiderando el Carnaval desvigorizábamos la Cuaremasa. «Para los explotados, la Cuaremasa dura doce meses al año, sucesivamente afirmábamos. El hambre debía ser expulsada de los hogares húmedos.

En parte lo fue, con gran disgusto de los hogares pudientes... y mal olientes, como añadía el ángel sambucantino.

Entinto el Carnaval en la calle, el carnavalismo se refugió en la Iglesia. Las caras más difíciles siguen siendo las de las Hijas de María. Siendo hijo de la Religión, el Carnaval fue cortado de cuajo en sus rebrotes. ¿Quién pudo el intento tradicionalista? El carnavalista Franco, emperador en las fiestas de sangre.

Ahora los curas mantienen su Carnaval de todo el año, habiéndolo reintegrado a la calle. Sin críticas donostis ni mordaces, como hacia el pueblo de entret; y si con orquíllas, sinvergüenceras y amenazas. Por algo ganaron la guerra.

Y por mucho la perduró en día que el Calendario no señala. El carnaval de la vida tiene sus cosas.

DISCOBOLO

reciente, no hemos recibido a tiempo la crónica semanal del compañero Fontaura, «Las obras y los días».

Al autor y a los lectores les pedimos disculpa.

Al autor y a los lectores les pedimos disculpa.

Al autor y a los lectores les pedimos disculpa.

Al autor y a los lectores les pedimos disculpa.

JUGUEMOS A LA GUERRA

EL 16 del mes pasado tuvo lugar en Ginebra la 24ª sesión de la Conferencia por el desarme. 240 sesiones a las que no participan todos los países. Aunque la Conferencia llegara a resultados tangibles, el compromiso logrado correspondería a una reducida fracción de Estados. Los más armados, ciertamente. Los más ricos, potentes, peligrosos para la paz, por la razón misma de su poderío. Y por la razón de que éstos, precisamente, los que poseen y fabrican los medios para continuar la guerra. Armas de todo alcance, calibre y composición de fuego, nucleares, bacteriológicas, gases... y además de las armas los instrumentos de transporte.

Quienes de ello tengan conciencia no podrán creer jamás que en Ginebra se debate nada serio, ni que las centenares de sesiones de una Conferencia inacabable puedan llegar a algo positivo. Se hallan allí delegados rusos que proponen condiciones de desarme progresivo en aquellas sesiones en que los delegados norteamericanos ofrecen alardes de poderío bélico. Delegados rusos que hacen luego alarde de potencial guerrero cuando los delegados norteamericanos creen oportuno presentar otras condiciones de desarme progresivo. «Diálogo de sordos o burla sangrienta de carniceros en reposo?». Los delegados de otros países hacen el juego para «ganar» tiempo. Es decir, para tener el tiempo de irse aunando en lo posible, con medios propios o recogiendo las migajas de los «grandes».

Entre tanto, el país del «paraíso proletario» anuncia a voz tonante que posee el arma total. (Guay de quién se atreva con ellos!...). Hace unos meses intentaron terrorizar al mundo con su cohete prodigioso que daría vuelta al planeta en el tiempo de tomarse un desayuno. Cohete terrible que eclipsaría los precedentes de Hiroshima y Nagasaki. Hasta el extremo de que, de no hallar blanco propicio en su recorrido, podría volver al punto de partida pulverizando a sus artilleros y a sus fabricantes.

Estos días, el mariscal Zakharov, jefe del Estado Mayor de los Ejércitos mal llamados soviéticos, anuncia que la U.R.S.S. posee un arma de una potencia inaudita. Su potencia es tal que no importa qué enemigo podrá ser borrado, pro facto, de la superficie terráquea.

En cuanto a los «enfrentes», los «canallas imperialistas», continúan impertérritos. Ellos también tienen armas terribles, y en cantidad astronómica. Hasta tal punto que se toman el lujo de sembrarlas o de perderlas, aunque sea en España.

¿A qué rima, pues, seguir jugando la comedia de Ginebra? ¿No vemos cómo los que pretenden llegar a «grandes», o que en cierto modo lo son, como China o India, hablan con desparpajo de bombas atómicas y otras zarandajas de la misma estofa? Como para entre todos desmenuzar la Tierra, borrándole para siempre del sideral espacio.

Que la guerra ha llegado a la categoría de industria «sana» y provechosa no es ya un secreto para nadie. No hace mucho dimos en estas columnas cifras acompañadas de declaraciones del propio Johnson. Decía con todo desparpajo que si las industrias de guerra se paralizaban de pronto se produciría en Estados Unidos una crisis que sería difícil superar. Pero si se continúa siguiendo al hilo las declaraciones presidenciales, se comprobará que ello es bien cierto. Basta con observar sus repetidas reclamaciones a la Cámara de Representantes, solicitando nuevos créditos, o seguir los comentarios «técnicos» respecto a la «vetustez» de ciertas armas y procedimientos y la necesidad de renovarlas. ¿Dónde van a parar las armas que se pretentan «pasadas de moda»?

No vayamos muy lejos. Apareció estos días, en Alemania, una «interviu» concedida al *Die Welt* por el general Heinz Tretnner, inspector general del ejército de Alemania del Oeste, en la que en substancia declaró que reclamaría un aumento en los créditos para armamento. Se sabe que Alemania no puede fabricar ciertas armas, un aumento de las determinaciones que le fueron impuestas al finalizar una guerra sin paz, pues la paz aún no la firmó nadie. Pero si se continúa siguiendo al hilo las declaraciones presidenciales, se comprobará que ello es bien cierto. Basta con observar sus repetidas reclamaciones a la Cámara de Representantes, solicitando nuevos créditos, o seguir los comentarios «técnicos» respecto a la «vetustez» de ciertas armas y procedimientos y la necesidad de renovarlas. ¿Dónde van a parar las armas que se pretentan «pasadas de moda»?

No vayamos muy lejos. Apareció estos días, en Alemania, una «interviu» concedida al *Die Welt* por el general Heinz Tretnner, inspector general del ejército de Alemania del Oeste, en la que en substancia declaró que reclamaría un aumento en los créditos para armamento. Se sabe que Alemania no puede fabricar ciertas armas, un aumento de las determinaciones que le fueron impuestas al finalizar una guerra sin paz, pues la paz aún no la firmó nadie. Pero si se continúa siguiendo al hilo las declaraciones presidenciales, se comprobará que ello es bien cierto. Basta con observar sus repetidas reclamaciones a la Cámara de Representantes, solicitando nuevos créditos, o seguir los comentarios «técnicos» respecto a la «vetustez» de ciertas armas y procedimientos y la necesidad de renovarlas. ¿Dónde van a parar las armas que se pretentan «pasadas de moda»?

LEO NOEL UMBRAL

FUE una noticia brutal, de momento increíble. Según nuestro informador, Leo Noel había sufrido esa grave enfermedad que tan pudicamente escondía.

Trazar los méritos artísticos y compaeriles de Leo, es tarea para otro día. De momento haremos constar —ahora que estamos organizando el acostumbrado Festival de la solidaridad obrera— que de Leo Noel y de su cabaret «L'Ecluse» siempre recibimos colaboración y fraterna ayuda. Muchas de las atracciones que en nuestros grandes días de la Mutualité artística y moralmente nos han prestigiado, salieron de ese nido de arte ribereño del Sena. Al propio Leo lo hemos tenido personalmente en escena, y con él a sus compañeros Marc y André, todos los cuales nos son, o han sido, familiares de tanto verlos, aplaudirlos y apreciarlos.

La inhumación de nuestro malogrado amigo tuvo lugar el jueves 24 de febrero en el cementerio parisiense de Saint-Ouen, donde también reposan los restos del compañero Daniel Berbegal. La comitiva —desde luego, formada por gentes del teatro, de la literatura, del periodismo, artes varias, y personas de filiación libertaria— fue de tal densidad que no había de quinientos concurrentes. Nuestra orfenda se convirtió en una corona de claveles rojos con cinta rojinegra, cuya leyenda expresaba: «Solidaridad Obrera y sus compañeros de la CNT en el Exilio a nuestro querido amigo». Al lado de nuestras flores figuraban hermosos ramos de «Le Monde de Libertaire», «Les amis chansonniers», de la sociedad de actores, etc.

Renovamos a su justamente atribulada viuda la expresión de nuestro dolor por la enorme pérdida sufrida.

Juan FERRER

casos, se hallaban las armas norteamericanas de los dos lados de las trincheras.

Hace un par de años Washington vendió armas al rey Hussein, y es así como desde Jordania se amenaza a Israel con armas estadounidenses. En revancha, estos días se canceló contrato entre Tel-Aviv y Washington para la venta de doscientos tanques Patton que la Bundeswehr (Alemania) compró hace unos años y que hoy cede para obtener otros nuevos. De esta manera, en defensa del reñido cauce del Jordán, habrá, de orilla a orilla, frente a frente, el mismo modelo de tanques Patton. En tanto que de Egipto y de Siria, de esa Siria en la que se fusila a los comunistas, serán tanques rusos los que se lanzarán al ataque de Israel.

De todas formas, el secreto de toda estas historias de armamentos, de guerras y de guerrillas, queda resumido e interpretado en esta anécdota que nos llega de Estados Unidos: «El doctor Eugenio Wigner, de la Universidad de Princeton (New Jersey), uno de los muchos agraciados con el Premio Nobel, lanzó una proposición que produjo ardientes discusiones y comentarios.

Su idea es la de construir, en todas las grandes ciudades americanas, toda una serie de grandes túneles que en tiempos de paz servirían para aligerar la circulación y para guardar los automóviles. Y en tiempos de guerra se utilizarían como refugios contra las bombas atómicas.

Se le opusieron objeciones de peso. En primer lugar el coste de la operación. Imagínense, por ejemplo, que se hubieran de construir estos túneles-refugios para cuatro millones de neoyorkinos. El «precio» de cada habitación sería exorbitante...

Por otra parte, un grupo de sabios puso en un brete la perspicacia de su distinguido colega. En efecto, dijeron, ¿pero para qué diablos se ha de salvar la vida a tanta gente? ¿Como nos arreglaremos luego para alimentar a todos? Por otra parte, el doctor Wolfgang Panofsky argumentó que semejante programa de defensa civil no serviría más que para incitar al adversario a producir mayor cantidad de bombas y cada vez más potentes.

Si guiendo el método que de esto se deduce, con unas cuantas bombas lanzadas «inteligentemente», en determinados puntos «estratégicos» del globo, se terminaría con el problema de los hambrientos...

LOS AMIGOS QUE SE VAN...

Se ha dicho algo sobre Eleuterio Quintanilla. Poco, muy poco. Confiamos que allegados más íntimos reparen lo subsanable poniendo de relieve los valores del hombre —además de los del militante que fue— resultando su pulcritud moral además de su profundo amor a lo que él llamaba con unción su «fidelidad a la república de las letras». Fidelidad que le constreñía a no improvisar con la pluma y que nos privó sin duda alguna la colaboración escrita que tan necesaria nos fue siempre.

El desgarramiento interno del 1945 acentuó en Quintanilla su propensión al ostracismo. Sufrío por su parte desgarramiento más hondo que marcó profundamente su vida y determinó su conducta en sus últimos veinte años, cargados de un doloroso silencio.

Nos induce a trazar estas líneas el hecho de que las generaciones jóvenes —y las ya maduras— conciben muy poco al expositor, intérprete y continuador de Ricardo Mella. Y el hecho también de que en los recordatorios hasta hoy publicados se haya olvidado que en el famoso Congreso de la Comedia fue Quintanilla prespaz profeta además de firme defensor de la tónica anarquista en los cuadros de la C.N.T. Su voto y su voz, su voluntad entera, se expresó contra la adhesión de la C.N.T. a la Central internacional bolchevique. No se le escuchó entonces. Tal vez creía, en Francia, que tampoco se le escucharía ahora...

No lo veremos más, con su sombrero melón y sus brazos medio arremangados, dando vuelta al manubrio de su orgánillo. Leo Noel, entusiasta animador de los «Galas» de nuestros amigos franceses, se marchó la semana pasada. Simplemente. Casi en silencio. Con la misma sencillez con la que subía al escenario y atendía, cordial y solícito, al público entusiasta que le reclamaba canciones. Leon Azranik —era su nombre— pertenecía a la pléyade de artistas parisinos que dan muestra y prueba de algo más que simpatía hacia el anarquismo y hacia sus grupos y militantes.

PARIS, PALACIO DE LA MUTUALIDAD PARA EL 17 de ABRIL PROXIMO: Fiesta Fraternal y Solidaria

en la que, como cada año, tomarán parte valiosos artistas referentes a todas las variedades del arte: Canto, Danza, Folklore regional español, Recital rapsódico, Caricatura hablada, Caricatura al lápiz, Género *chansonnier* en francés y español, Aires sudamericanos, Números exóticos, etc., y Número sorpresa. En gestión: un compositor-cantante de primera fila.

Por el éxito conseguido en cada uno de nuestros otros Festivales de solidaridad obrera y de fraternidad entre los trabajadores, intelectuales y artistas de abolengo libre, huelga que nos ocupemos de este otro Festival que, como los precedentes, tiene el éxito asegurado. La Comisión Organizadora, deseosa como siempre de dar satisfacción a los dos mil y pico de concurrentes a nuestros fraternales espectáculos, no repara en horas e inconvenientes de gestión para que un excelente resultado sea conseguido.

Para «abrir el telón» de las presentaciones, hoy tenemos el gusto de presentar un familiar de la casa, a un artista español muy querido de todos, cuya falta se hizo sentir en el Festival de 1965 y que en esta ocasión nos apresuramos de corregir tal defecto, máxime habiendo sido insistidos por muchos habituales de nuestro anual espectáculo.

Se trata, pues, del brillante tenor español y amigo nuestro



CARLOS MENDIA

El cual desgranará lo mejor de su bien escogido repertorio.

Creemos haber entrado en liza con pie derecho. Ya se verá en números sucesivos cómo el Programa de la Fiesta del 17 de abril se equivaldrá a los insuperables Programas anteriores.

DISCOS

do lo otro. Desconsiderando el Carnaval desvigorizábamos la Cuaremasa. «Para los explotados, la Cuaremasa dura doce meses al año, sucesivamente afirmábamos. El hambre debía ser expulsada de los hogares húmedos.

DISCOS

do lo otro. Desconsiderando el Carnaval desvigorizábamos la Cuaremasa. «Para los explotados, la Cuaremasa dura doce meses al año, sucesivamente afirmábamos. El hambre debía ser expulsada de los hogares húmedos.

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

10 MARS 1966
NUMERO 392
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

LE NOUVEL AGE

Pardonnez-nous nos offenses...

Grâce aux découvertes scientifiques, physiques, chimiques, mécaniques, aux sources d'énergie de plus en plus nombreuses, les moyens de production se sont multipliés. Nous sommes entrés dans un nouvel âge : l'âge de l'automatisation et de la cybernétique, c'est-à-dire que la production des calculs et d'un nombre déterminé d'objets, demande, aujourd'hui, moins de temps et moins de main-d'œuvre.

La « valeur-travail », en se déplaçant de l'homme sur la machine ou le complexe industriel, voit son taux baisser, et, par conséquent, le prix de revient.

La production des machines supprime une grande partie de la main-d'œuvre. L'énorme plus-value réalisée par cette automatisation n'étant pas distribuée en salaires, la somme totale du pouvoir d'achat distribué par les entreprises baisse avec l'accroissement de la productivité, avec les progrès de l'automatisation !

Le chômage technologique consécutif à l'accroissement de la productivité, au remplacement de la main-d'œuvre par la machine, pourrait être la source d'un grand bien-être si les profits résultant du travail automatisé étaient rationnellement distribués aux travailleurs inactifs et aux retraités.

Il n'est, ni dans la volonté, ni dans l'esprit, ni dans les plans des tenants du profit, de sacrifier leurs dividendes à la satisfaction générale des besoins.

Si l'avenir est imprévisible, nous savons, dès aujourd'hui, que les forces économiques évolueront toujours plus vite vers une automatisation de tous les moyens de production.

C'est le cours normal du progrès. Il n'est pas question de l'interrompre, mais de le soumettre à l'organisation complète et humaine de tous les travailleurs et consommateurs associés sur un plan d'égalité économique et sociale.

Les Américains ont créé un immense service de laboratoire technologique, ou les plus grands spécialistes de la science et de l'industrie travaillent à découvrir l'orientation générale des forces économiques et des techniques de production.

A travers leurs travaux, ils ont calculé que dans les vingt ans à venir « si rien du côté des hommes n'intervient pour ralentir le progrès ou lui donner une orientation nouvelle », on prévoit :

Que la calculatrice électronique sera la reine.

Que des automatismes industriels rendront les efforts humains de moins en moins nécessaires.

Que ces efforts seront diminués de 25 %, c'est-à-dire d'un quart des effectifs actuels.

Que, avec la complexité de la main-d'œuvre industrielle, on produira des produits chimiques permettant des guerres anesthésiantes, paralysant les hommes et les techniques militaires.

Les Etats encourageront l'industrie des transports sidéraux qui deviendront d'une grande facilité, justifiant ainsi le maintien de l'austérité dans le présent pour assurer l'impérialisme de la Terre dans l'univers.

Le radar deviendra d'un usage individuel très courant, utilisable pour des actions utiles et de loisir.

LE CARNET D'ESOPE

LE NEGOCIE

Le gouvernement des Etats-Unis a entrepris l'offensive de paix. Cette fois-ci, c'est à l'O.N.U. que l'offensive se déclenche.

Les gouvernements américains pour prouver qu'ils désirent la paix ont intensifié les bombardements au Vietnam.

Comment pourraient-ils négocier une paix sans, au préalable, faire une guerre ?

On commence par massacrer tout un peuple et ensuite on demande à ce peuple s'il aimerait négocier.

Les magnats américains veulent commercialiser avec la paix. Les affaires sont les affaires.

Est-ce une faute si les Vietnamiens sont contre la spéculation ? Il serait bon de savoir ce qu'en pensent les syndicats américains.

Lu dans la Volonté du commerce et de l'industrie de janvier 1966 :

Mais... en attendant cette mise en subordination chimique ou biologique qui peut être entravée à chaque instant par les appétits du profit et la fragilité des perspectives dans un monde engorgé par la productivité, que faisons-nous ?

Que deviendront les travailleurs soumis à des régimes d'austérité et de privations dans un monde engorgé par la productivité ?

Si le droit au travail ne peut s'exercer que par diminution de sa durée, si, d'autre part, cette diminution du temps de travail provoque la dégradation du profit, ce dernier se refusant certainement à prendre en charge la satisfaction générale des besoins, laissant toute cette charge à l'Etat, c'est-à-dire à charge par ce dernier de récupérer les frais de chômage sur la consommation des travailleurs.

C'est d'ailleurs déjà fait (avril 1965) : le gouvernement vient de dégrèver les dividendes de 50 % de leurs impositions !

Et quel est donc le service de sécurité sociale qui pourrait se substituer à l'irresponsabilité des entreprises ?

Si la sécurité sociale ne recueille pas les bénéfices de l'automatisation, ou trouvera-t-elle le pouvoir d'achat à distribuer aux travailleurs inemployés ?

Quant le monde solvable sera saturé, les marchés mondiaux fermeront à la concurrence et à la compétition ; quand sonnera l'heure de la mévente dans un monde rédié à la pauvreté parce que gorgé de richesses et de moyens de production ; quand les masses populaires seront livrées à des loyers insupportables par manque de pouvoir d'achat, que feront les travailleurs ?

En face de ces problèmes qui se posent dès aujourd'hui, que font les syndicats ?

Au cours de cette évolution dont ils

ne comprennent ni le sens, ni les battements, les syndicats continuent, dans la médiocrité de leur pensée, dans la faiblesse de leur audace, à tenir les mêmes propos qu'il y a 50 ans, à rechercher des réformes que le progrès a dépassées.

Ils recherchent des moyens d'action contre une évolution irréductible, fructueuse, si on veut et sait la dominer, catastrophique à court terme si l'on attend du profit qu'il laisse à la gratuité les services de distribution qu'il n'est pas dans sa nature de reconnaître et d'utiliser.

Le problème posé à l'humanité tout entière est pourtant celui-ci :

« Etant donné les moyens de production actuels et possibles, la machine remplaçant le travail humain, est-il rationnel, logique et humain de ne pas satisfaire les besoins en les privant des productions des machines et des bénéfices du progrès ? »

« Le profit, qui a été le moteur de l'activité sociale, étant devenu le seul obstacle à la distribution de l'abondance, les travailleurs, diminués dans leur rôle créateur, ont-ils le droit de s'emparer des machines et d'en faire les esclaves de leur devenir ? »

Tel est le problème posé aux travailleurs par les victoires du progrès. La productivité est capable d'assurer la sécurité totale des travailleurs s'ils deviennent les maîtres des machines, les conducteurs de l'automatisation.

Et si les syndicalistes réformistes ou progressistes s'efforcent de s'intégrer dans les systèmes capitalistes, c'est que, toute honte bue, leurs fonctionnaires, leurs bureaucrates trouvent davantage d'intérêt personnel à servir les maîtres que de fierté et de joie à conduire les travailleurs à la conquête de l'automatisation par l'abolition des « prix, salaires et profits ».

En ce monde du travail, où les esprits désorientés par les politiques ne

savent plus discerner la voie de leur libération, nous avons cru nécessaire d'apporter à tous nos camarades les suggestions d'un syndicalisme révolutionnaire et libéral, qui colle à l'évolution pour en dominer les arbitraires, lui arracher les conquêtes des siècles et en faire la jouissance des vivants.

Syndicalisme révolutionnaire

Dans le cadre de l'évolution rapide de toutes les centrales syndicales vers la collaboration, voire même l'intégration dans l'appareil de l'Etat, la Confédération Nationale du Travail demeure la seule organisation de classe du prolétariat qui envisage de continuer la lutte jusqu'à la réalisation du socialisme à travers les mesures imposées par les exploités organisés, et exprimées dans les statuts de la C.G.T. (article 2) : Disparition du salariat et du patronat, suppression du capitalisme, neutralité politique des syndicats, indépendance envers les partis politiques.

A travers les luttes du prolétariat enregistrées depuis 1906, date de la Charte d'Amiens, à travers ses conquêtes et à travers ses défaites surtout, la plupart des « dirigeants syndicaux », gagnés par la conception bourgeoise de l'existence, en sont venus à considérer les syndicats comme des organes de « progrès » et non comme des organes de lutte.

A l'abandon du principe fondamental de la véritable lutte de classes de la part des syndicats actuels, le patronat et l'Etat ont répondu par l'organisation de toute une superstructure d'intégration progressive des organes de production à la machine d'exploitation garantissant, par ailleurs, bon nombre de sinécures pour les « dirigeants syndicaux » bénéficiant ainsi immédiatement de la « promotion sociale » proclamée.

C'est à l'émancipation du prolétariat grâce à sa lutte organisée que veulent nous faire renoncer les réformistes de toutes sortes. Fidèles aux principes du prolétariat militant de la Première Internationale qui entendait faire prévaloir la lutte pour l'émancipation sociale des travailleurs à toute organisation ou structure visant à la conquête du pouvoir bourgeois, destinée en fait à gérer et à perpétuer le capitalisme, le syndicalisme authentique, c'est-à-dire révolutionnaire, continue à croire à la faculté du prolétariat pour l'organisation de la production et de la distribution, seule base véritable de tout socialisme et unique voie à l'émancipation des travailleurs.

Boycottage des Syndicats réformistes « GREVE SAUVAGE »

A l'heure où les syndicats ne sont plus que des courroies de transmission du régime d'Etat bourgeois et capitaliste, dont le but est de saboter les grèves qui pourraient déborder et aboutir à des victoires pour les travailleurs, nous pouvons dire que dans un proche avenir les syndicats vont être intégrés totalement au système bourgeois, et après tout ce n'est nullement un mal, car cela clarifiera les choses : d'orientation et de sabotage des syndicats officiels. Face à cette situation les travailleurs devront organiser leur propre force et rejoindre l'anarcho-syndicalisme de la C.N.T., cette organisation qui nous devons le proclamer avec force et sans sectarisme — est l'embryon de la lutte future et sans équivoque des travailleurs. Chaque syndicat est libre d'organiser sa lutte propre en s'efforçant de l'étendre dans tous les secteurs et aussi d'être solidaire avec les secteurs où la grève est importante.

Nous ne voulons plus de bureaucraties syndicales pouvant négocier avec les patrons. Les ouvriers, en organisant eux-mêmes la grève avec « piquets », « occupations d'usines », « caisses de solidarité », n'auront plus à craindre des syndicats traités. Un avenir meilleur pourra être envisagé, les travailleurs reprendront confiance en eux-mêmes et, pour éviter tout échec, à l'avenir on boycottera tous les politiciens de droite et de gauche.

Nous balayons aussi les faux anarcho-syndicalistes qui se fourvoient dans les centrales réformistes et qui cautionnent le libéralisme économique. Dans ces centrales, sous une phrasologie révolutionnaire, les anarcho-syndicalistes de salon sont des bouffeurs de rateliers ; le vrai anarcho-syndicaliste lutte et ne craint pas les coups que le sort lui réserve, il sait rester avec le peuple, il ne gule pas des framenges, il garde les mains propres. Il y a aussi ceux qui veulent la création d'un parti révolutionnaire, ceux-là sont les ennemis des travailleurs. Sous le couvert d'un activisme à tout crin qui, dans l'immédiat, a des apparences révolutionnaires de véritable syndicalisme, ils peuvent devenir dangereux si les travailleurs se laissent prendre à leur démagogie. Dans un embryon de parti, même avec un écran de « libres discussions », toute liberté véritable est étouffée, une discipline de fer est établie, l'individu est broyé dans un étai, le sectarisme marxiste étant de rigueur. Nous n'oublions jamais le bourreau de Cronstadt, « massacreur d'ouvriers ». Faire confiance aux mangeurs de pouvoir, c'est mourir.

Face aux ennemis de tous bords, une seule force : l'anarcho-syndicalisme de la C.N.T.

Ne perdons plus un seul instant ; organisons-nous d'une façon efficace ; créons des liaisons effectives directes entre les travailleurs ; renseignons-

nous de ce qui se passe dans nos milieux de travail (envoyons toute documentation et tous articles à la rédaction du Combat syndicaliste) ; dénonçons les trahisons par les syndicats réformistes de nos propositions revendicatives ; organisons l'éducation anarcho-syndicaliste ; proposons la gestion ouvrière des entreprises et de la société par les travailleurs eux-mêmes.

Nous devons être des démolisseurs et des bâtisseurs pour assurer un avenir meilleur et contrecarrer les faiseurs de fascisme et de guerre.

ETNAIEV

Contre l'intégration des syndicats au système capitaliste ; pour la construction d'un syndicalisme authentiquement révolutionnaire ; pour la lutte pour l'émancipation totale et définitive, rejoignez les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires-C.N.T.

Ecrivez : J. S. R. - C. N. T. 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (IX^e).

LIBERTE D'EXPRESSION

Deux hommes en Russie viennent d'être condamnés à la prison. En France, un autre est frappé de sanction disciplinaire. Un peu partout dans le monde d'autres hommes sont en butte aux vices de la police, qui est, elle, au service des gouvernements. Quel est le crime de ces hommes ? Assassinat ? Vols ? Escroquerie ? Non, un crime beaucoup plus important, celui de dire tout haut ce que la masse pense tout bas ; tout haut, c'est-à-dire par le truchement de livres, d'articles, de brochures.

La liberté n'existe pas, ces condamnations le démontrent. Un homme, qu'il soit écrivain, journaliste de métier ou occasionnel, doit pouvoir dire librement ce qu'il ressent, ce qu'il estime être la vérité, il a le droit de critiquer les hommes qui prennent, au nom de la collectivité, des décisions qui intéressent justement ladite collectivité. Que les personnes visées ne soient pas d'accord avec les écrits publiés, cela est leur affaire ; elles ont le droit de répondre, d'expliquer pourquoi elles ne sont pas d'accord sur telle ou telle publication, mais étant homme politique, donc homme public, il est normal qu'elles soient soumises à l'analyse. Cette analyse peut être une louange, mais aussi une critique, cela est normal et ne devrait souffrir aucune censure.

Or, cela n'est pas. Dès qu'un gouvernement, un homme politique est critiqué, la justice fonctionne. Dans

les pays à forme dictatoriale nettement prononcée, tels l'Espagne, la Russie, le Portugal, c'est la prison ; dans les autres, à dictature larvée, ce sont les sanctions pénales sous forme de censure, l'amende, les sanctions sur le travail, voire la prison. Le résultat visé est de paralyser les journaux, revues, qui, de ce fait, hésitent à publier des écrits jugés, ou pouvant être jugés tendancieux. C'est aussi, naturellement, faire hésiter certains à écrire contre le gouvernement en place ou contre tel homme politique plus ou moins puissant. Comme la grande masse, hélas ! reste en majorité indifférente à de telles sanctions, le but est atteint, et nos maîtres peuvent continuer à jour tranquillement de leur pouvoir.

Les journalistes qui évoquent les condamnations des deux Russes, ceux qui évoquent celle du Français, déclarent à l'unanimité qu'ils étaient de bons patriotes, qu'ils allaient bien leur pays. Mais, que veut dire être bon patriote, aimer bien son pays ? pas grand-chose. On nait dans un pays, bon... Si on est élevé, éduqué, si on vit longtemps dans ce pays, on l'aime, pourquoi ? Tout simplement, parce qu'on y a sa famille, ses

amis, son travail, parce que l'on partage, en gros, les mêmes coutumes, la même façon de réagir, chose normale que la sociologie explique très bien en parlant du pouvoir d'imitation. Mais si on nait dans un pays et que l'on soit élevé, éduqué dans un autre pays, on prendra la manière de vivre de ce dernier et on l'aimera, car on y aura sa famille, ses amis, son travail. Alors, que veut dire son pays, être patriote ? Ce sont des préjugés qui ont la vie dure, préjugés entretenus d'ailleurs par les gouvernements dans des buts bien précis, buts qu'il est inutile de décrire puisqu'ils sont connus de tous.

Toute censure est exécutable : censure cinématographique, censure picturale, censure littéraire. L'homme, pour se faire une opinion, ne dispose que de l'écrit ; ne parlons pas de la radio ou de la télévision où sévit la pire des censures. Un gouvernement qui empêche ses écrivains, ses journalistes de publier ce que bon leur semble est une dictature, quand bien même ses gouvernés disposeraient d'un certain confort matériel. Où se trouve exclue la liberté de parole ou d'écrit, s'exerce un gouvernement néfaste à l'humain, car il détruit ce qu'il y a de meilleur en l'homme : la liberté de pensée, la liberté d'extérioriser sa pensée ; c'est un gouvernement de dictateurs, qu'il se nomme républicain, empire, royaume ou union socialiste.

G. PIOUS

La revue « Censure » critique l'usage excessif que les pouvoirs de coercition du régime gaulliste font de la notion d'offense au chef de l'Etat, est intéressant de prendre connaissance des détails fournis par l'étude publiée.

La loi applicable date de 1881 et fait partie de cet ensemble de mesures prises par le gouvernement dans une période historique donnée et qui ne correspondent plus par la suite aux réalités sociales et politiques. L'astuce gouvernementale consiste à faire voter des lois draconiennes (comme l'ensemble des « lois scélérates ») dans un moment d'agitation sociale qui permet qu'une majorité bourgeoise ou réformiste, apeurée, apporte ses suffrages. Par la suite, et bien que les conditions ne justifient plus les mesures prises, ces dernières demeurent en vigueur et permettent aux dirigeants, en toutes circonstances, de maintenir l'appareil destiné à museler l'expression oppositionnelle. Il est étrange qu'aucun groupe par-

lementaire à tendance « socialisante » ne se soit jusqu'à présent préoccupé d'abolir un certain nombre de lois votées il y a cent ans et qui constituent une atteinte au droit d'expression et à la liberté de pensée et d'écrit.

En ce qui concerne la notion d'« offense au chef de l'Etat », elle peut s'exprimer par les moyens les plus divers, selon la loi : discours, cris ou menaces, écrits, imprimés, placards ou affiches. Comme dans toutes les lois « scélérates » la notion du délit est infiniment extensible, ce qui laisse toute latitude à l'appareil judiciaire répressif pour fonder son intervention et les sanctions prises.

Quant aux peines (trois mois à un an d'emprisonnement sans parler des amendes), elles apparaissent sans rapport avec le délit reproché.

On constatera le zèle du régime gaulliste : pour neuf condamnations en quatre-vingt-deux ans (troisième et quatrième Républiques), il y en aurait eu plus de trois cents depuis 1958.

Notre chef d'Etat souffrirait-il donc d'un complexe ?

L'institution du délit d'offense au chef de l'Etat répondait « au souci de sauvegarder la dignité de la fonction du chef de l'Etat, fonction éminemment représentative mais irresponsable », nous dit-on.

Or, la cour de cassation a estimé, récemment, que l'imputation diffamatoire pourrait être reconnue tant dans l'exercice de la magistrature de l'Etat que dans « la vie privée du président de la République ».

La contradiction n'échappera à personne. Elle s'exprime dans le fait que « la simple relation d'un fait historique peut revêtir un caractère offensant dès lors qu'elle contredit l'histoire officielle ». En fait, c'est la libre critique elle-même qu'on interdit dans le cadre d'un régime prétendu « démocratique ».

Le refus des organes de coercition néo-bourgeois d'établir une distinction entre la fonction exercée par le chef de l'Etat et ce qui touche à sa vie privée laisse assez voir qu'ils identifient l'individu et sa fonction et soulignent le caractère dictatorial du régime.

En réalité, le capitalisme tient à sauvegarder les superstructures politiques qui assurent sa domination et, à partir du « culte de la personnalité », affirme l'immuabilité des principes d'autorité et de hiérarchie, inséparables d'une économie de profits individuels.

D'un côté, liberté pour les capitalistes d'exploiter les classes laborieuses en vue de la réalisation de profits et sans tenir compte des nécessités de la consommation collective. De l'autre, un appareil étatique puissant fondé sur le principe d'autorité et susceptible de maintenir, par tous les moyens coercitifs, la hiérarchie des classes.

Nous réclamons tout le contraire, c'est-à-dire la liberté totale d'expression pour les individus et l'égalité en ce qui concerne les moyens de cette expression d'une part ; orientation de l'économie vers la satisfaction des besoins réels selon les possibilités de la production, par l'abolition de la propriété privée et la collectivisation intégrale des moyens de production, d'autre part.

Dans une telle organisation sociale, axée sur le fédéralisme et l'autogestion, l'Etat centraliste, dont le rôle se résume à être le policier du capitalisme, doit faire place à un simple organisme de coordination n'ayant aucun pouvoir politique.

La société de demain, le collectivisme anarchiste, balayera l'Etat néo-capitaliste... et son chef avec.

CRIXUS

L'HUMOUR EN VRAC

TRENTE ANS CHEZ LES FOUS

Un homme, un Argentin, Alejandro Novse, vient de passer trente ans dans un asile de fous. Faut-il donner raison au gouvernement argentin quand on connaît le motif de cet internement ? Cet homme, figurez-vous, était anarchiste, comme tous les anarchistes du monde il osait critiquer les faits et méfaits de son gouvernement. Il disait que les frontières sont inutiles, inutiles les armées, les drapeaux, la hiérarchie salariale. Comment le faire taire ? Le mettre en prison ? Il risquait de contaminer les autres prisonniers ; ne parlons pas des gardiens, ils sont trop obtus pour comprendre quoi que se soit. Alors ?

Une seule solution : l'asile psychiatrique, c'est ce qui fut fait. Espérons que cet exemple fera tache d'huile, bien que la grande masse devienne de plus en plus imperméable à tout ce qui touche la liberté de l'individu.

SIX MOIS DE PRISON.

PAS ASSEZ

Dans une ville sud-africaine, Bloemfontein, une Blanche vient d'accoucher d'un enfant noir ; l'infirmière de la clinique d'accouchement, ayant des doutes sur la race du nouveau-né, alerta le ministère de l'Intérieur qui traduisit la jeune femme en correctionnelle. Résultat : six mois de prisons ; motif : a violé

la loi qui interdit tout rapport sexuel avec un Noir. Cela est, à mon humble avis, insuffisant, il faut être plus sévère, c'est-à-dire supprimer l'enfant, stériliser la jeune femme et, dans le cas présent, décorer du mérite civique l'infirmière.

Il y aura, paraît-il, beaucoup d'appelés et peu d'élus au paradis. Et les salauds, où iront-ils ? Il faudra un endroit très important, car, hélas ! ils sont légions.

CROITRE ET MULTIPLIER

Il nait deux fois plus d'êtres humains qu'il n'en meurt. La population, qui est présentement de trois milliards, sera de sept milliards en l'an 2000. L'apocalypse, ou, tout simplement, baisse de la mortalité ? Avant guerre, le taux de mortalité pour mille nouveau-nés était de vingt-six ; actuellement il est de quinze pour mille et bientôt il sera de dix pour mille. En 1965 il y a eu, dans le monde, 125 millions de naissances et 60 millions de décès.

Quand les pays sous-développés auront les moyens médicaux des pays européens, le taux de naissance sera encore plus important par rapport à celui de mortalité. Que conclure ? Si le monde reste tel qu'il est actuellement concernant la démographie, la misère régnera sans peu dans le monde. A moins que la sagesse humaine ou une petite bombe atomique ne rétablisse la situation.

LA SURVIE

De La Seyne à Port-de-Bouc, en passant par La Ciotat, c'est dans un climat orageux et angoissant que des milliers de manifestants réclament leur droit à la vie.

Il n'est même plus question de problèmes ouvriers, car c'est toute une population qui s'inquiète sur son avenir. Les commerçants et certains industriels se sont associés à ce cri

d'alarme ; quant à la presse locale l'un de nos correspondants nous dit : « Il y en a tous les jours deux pages sans que cela nous apporte une solution ».

C'est vrai qu'il est difficile de s'y retrouver dans tout ce qui se dit et qui s'écrit autour du marasme des Forges et Chantiers de la Méditerranée. On a pu lire en gros titres : « Les manifestations pour la survie se poursuivent », « Première semaine de 40 heures et croisée des Chemins pour le personnel des F.C.M. », « La crise des F.C.M. Un conseil interministériel décide : aide immédiate », « Vives protestations des salariés à l'annonce de la dissolution des chantiers navals de Port-de-Bouc ».

La confusion est telle que certains se demandent même s'il existe une solution. Considérant que la solution existe, il est de notre devoir de dissiper la confusion et de situer le problème avec objectivité.

En premier lieu, nous devons condamner le comportement de ceux qui tout en s'érigeant en défenseurs des droits des travailleurs des F.C.M., déploient que la semaine de travail soit portée à 40 heures. Bien sûr, le pouvoir d'achat des travailleurs conditionne les profits de tout le commerce local (il paraît qu'en ce moment ils sont en baisse de 20 %), mais, et nous l'avons répété de nombreuses fois, les heures supplémentaires ne peuvent rien résoudre. Ce qu'il faut, c'est un droit identique pour tous à la vie et que tous ceux qui sont physiquement aptes à travailler occupent leur place dans la vie économique du pays... Mais comment y parvenir ?

Certainement pas en attendant le salut du patronat ou de l'Etat.

Le patronat... Voici ce qu'a dit la direction des F.C.M. à ses ouvriers pour les consoler : « Les solutions à nos problèmes ne peuvent être immédiates. Sachons laisser un temps raisonnable aux responsables pour les mettre en place ».

Les officiels?... La déclaration de

M. Bourges disait en gros ceci : « Il faut attendre, en ce qui concerne les F.C.M. les résultats des discussions en cours pour pouvoir faire les moindres prévisions ».

Depuis les travailleurs attendent toujours la solution de leur problème et la fin de leurs inquiétudes ; mais on cherche à les avoir par l'usure.

Et cette usure viendra si nous n'en revenons pas aux sources du syndicalisme et aux conceptions des bourses du travail de F. Pelloutier ; de ces bourses du travail qui : « Convaincues qu'au mal social les institutions ont plus de part que les hommes, en accumulant les fautes des générations... »

... réclament la réduction de la durée de travail, la fixation d'un minimum de salaire, le respect du droit de résistance à l'exploitation patronale, la concession gratuite des choses indispensables à l'existence : pain, logement, instruction, remèdes ; (...) s'efforceront de soustraire leurs membres aux angoisses du chômage... »

Le jour où le prolétariat aura constitué une gigantesque association, conscient de ses intérêts et du moyen d'en assurer le triomphe, ce jour-là, il n'y aura plus de capital, plus de misère, plus de classes, plus de haines. La révolution sociale sera accomplie.

Mais peut-on dire que les travailleurs soient disposés à constituer cette gigantesque association ? Ils l'auraient démontré en se solidarisant de façon plus effective avec les victimes des look-out des Chantiers Navals. S'ils ne l'ont pas fait, les syndicats « traditionnels » y sont pour quelque chose...

J. SORIANO

LISEZ MICHEL BAKOUNINE

«Fédéralisme, Socialisme et Anarchisme». Un volume de 224 pages, format 11 x 18, 9 F. par C.C.P., mandat, chèque bancaire, à l'ordre de : Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11^e). C.C.P., Paris 11 289-15.

Les officiels?... La déclaration de

G. PIOUS

Municipios libres y juventudes libertarias

La revolución social en España

(Viene de la pág. 4.)

COMO el tiempo me sobra en este periodo de enfermedad y de convalecencia, he vuelto a leer el magnífico estudio «Los municipios libres», del compañero Antonio Vidal, publicado recientemente en «Espoir». He repetido su lectura porque contengo tan sabrosos como el que encuentro en nuestra prensa (prensa esencialmente social y sindicalista; prensa intrínsecamente libertaria, no lo olvidemos con la asiduidad que, a mi modesto entender, debiera producirse. No creo que se cometa la imprudencia de argüirse que los fieles lectores de «Espoir», «Combato» o «Tierra y Libertad» somos los mismos de hace treinta, cuarenta o cincuenta años y que, por lo tanto, nada nos queda ya por saber o aprender; o que las circunstancias no se prestan a revisar añejas preocupaciones. Y no se cometerá tal imprudencia porque es notorio que si esas preocupaciones absorbieron en aquellos lejanos entonces un sector escogido (por inquietud y entusiasmo individual) del conglomerado anarquista español y no al conjunto, hoy, reducido aquel sector a reducida expresión cuantitativa, no quedamos, en realidad, más que una mayoría de cenetistas sinceros, sin duda alguna, pero de comunistas libertarios a quienes se nos pondría en un grave compromiso si se nos diesen amplias facilidades para instaurar nuestro ideal en cualquier lugar de la Tierra.

Y como así es y no de otro modo, desgraciadamente, yo me felicito a mí mismo cada vez que el raro azar me regala con trabajos como el que ahora trato, porque sé que, pese a lo que ciertos enterados digan, ellos son leídos con más interés que éstos suponen.

Además de las consideraciones que nos son propias en tanto que partes y elementos constituyentes indispensables a la continuidad vital de nuestra Organización, la publicación regular de exposiciones concernientes al ideal que nos atrae debiéramos estimularla como de una necesidad ineludible si queremos que ese ideal llegue a preocupar al lector más apático de la prensa confederal, y, consecuentemente, al profano en lides sociológicas que es el compañero que sale de España con fines económicos. Si siempre se han hecho en nuestros medios campañas proselitistas — que amparadas en la idiosincrasia del obrero español han dado los últimos resultados que todos conocemos —, hoy se imponen por sí mismas con más crudeza que ayer y exigen una perseverancia sistemática, so pena de arrojarse con las trágicas consecuencias de nuestra inacción en un mañana al que cada día que transcurre nos acerca más y más, ineluctablemente.

Cierto que las consecuencias de

por Andrés Martínez

nuestras «faltas» y «sobras» las estamos padeciendo desde los orígenes, al no introducir en nuestros hogares el primer empeño de afán proselitista que proseguido con amor, infatigablemente, habría aportado al anarquismo español esa savia joven, plebética de vida y de energía que se diluye hoy, estérilmente, en la masa amorfa de pueblos extranjeros imbutidos de pretensiones nacionales y abortados en sus problemas íntimos. (Si hicieramos un cálculo objetivo entre nosotros, creeríamos soñar al constatar que con la sola aportación de nuestros hijos — de ambos sexos — y la continuidad humana que ellos producirían más tarde, las Juventudes Libertarias, Mujeres Libres, los grupos específicos y la Confederación Nacional del Trabajo poseerían en el exilio los elementos más idóneos y mejor constituidos que hayamos podido aperecer.)

Mas si, en general, ya no hay solución viable a ese grave problema que hemos creado nosotros mismos (y que la historia no dejará de considerar como uno de los errores más considerables del exilio confederal), tiempos aún de rectificar ciertos atavismos inoperantes, ciertas concepciones injustificables para dar impulso decisivo a inquietudes latentes e inyectar a nuestros actos y decisiones ese espíritu ambicioso — en el sentido más elevado de la acepción — que nos ha faltado hasta ahora.

Entre las tantas preocupaciones que debieran interesarnos, una de ellas es precisamente — siempre a mi modesto entender — la adopción de tipo ideológico, no ya en el amplio sentido filosófico, que a alguien pueda parecer árida e ininteligible, sino en su aspecto más sencillo y accesible (como es el caso de estos «Municipios libres» del compañero Vidal), cuya lectura pueda asimilarse fácilmente y sirva al mismo tiempo que de agradable entretenimiento, de iniciación progresiva a la cultura anarquista, siguiendo los senderos luminosos de una educación racional exenta de prejuicios y de convenciones capitalistas, limpia de absurdos religiosos y de desmesuras ególatras.

Esta publicación permanente podría estar encomendada a compañeros capacitados de nuestro Movimiento (no siempre el mismo o los mismos, para evitar redundancias); también se podría recurrir a teóricos y maestros del anarquismo internacional, cuyos nombres son citados a menudo sin otra trascendencia que el aditivo de alguna frase o de párrafos sueltos que nada dan a conocer de su obra. De los primeros, puede pedirse artículos de más o menos extensión; de los últimos, deberían publicarse libros íntegros en forma de folletón, susceptibles de poderse guardar recopilados.

Y porque en vena estoy de proposiciones, yo sugeriría, también, la publicación en nuestra prensa de temas sugestivos y variados, tratados a fondo: estudios sobre política y economía, sobre religión, sobre biología, sobre sociología, sobre el origen del mundo y del hombre... Sé que hay revistas y libros especializados que abordan esas cuestiones, pero no ignoro que son raros los miembros de nuestra colectividad que apelan a ellos. ¿Quién de nosotros, pues, eludirá la lectura de trabajos tan instructivos, si las páginas de cualquiera de nuestros periódicos los llevaban impresos? ¿Y por qué no suponer que ellos han leído también obra proselitista, al caer en manos de obreros españoles?

El reformismo no se contenta con introducirse en los medios proletarios; sus aspiraciones llegan a más lejos; ansían el control, el mando, para disponer a su antojo de las masas como el ganadero dispone de sus rebaños de ovejas, o el carnero lanudo. Hace ya muchos años, Lucrecia había denominado a esta suerte de inconsecuencias «veletas», sin más norma de finalidad que girar eternamente en los círculos viciosos del insaciable egoísmo. Claro está, que todas las grandes organizaciones hoy día están pagadas como moluscos del Cantábrico que se titulan democratas, da siempre lo que en buena lógica dan todos los Estados, ya que no hay en ellos otras diferencias que las establecidas entre las enfermedades, que algunas son pasajeras y otras son mortales; pero enfermedad buena no hay ninguna, como tampoco ningún Estado bueno. Cualquiera que sea su nombre, y cuando la hora se presenta, se impone a todo deseo de igualdad repudiándolo sobre el físico de los igualitarios.

Y aquí cabe, pues, señalar las inconsecuencias, incluso las de hombres, que desde su más tierna edad, han sido fogueados en nuestras luchas defendiendo la libertad del individuo hoy nos salen con un insólito cambio de rumbo, sin ni siquiera dar una

«Los municipios libres» del compañero Antonio Vidal me invitaron a una segunda visita, pero que, además de lo antedicho, ellos tuvieron la virtud, en nuestro primer encuentro, de envolverme en la atmósfera de treinta años atrás... Yo tenía, en esa época, dieciocho años y medio; por la edad era, pues, casi un niño. Sin embargo, el hecho de trabajar desde los ocho años y de haber dependido siempre de mí mismo, obligándome a una lucha solitaria y desigual en toda aglomeración humana que había frecuentado, me forjaron con aptitudes óptimas para adoptar apasionadamente todo lo bueno y mejor que hallara en el hombre y en la sociedad.

Y porque nació rebelde y enemigo de opresiones y de injusticias y, por tanto, fuertemente afeccionado, al comunismo libertario me entregué en cuerpo y alma cuando a las puertas de mi conciencia llamaron sus alabanzos eufóricos.

Y cómo podía el destino obrar de otra suerte, si en aquellos momentos trascendentales la historia había imprimido ya en la comunidad hispana sus designios decisivos?

«Cuán hermosa, cuán magnífica aquella euforia desbordante de juventud libertaria! ¡Apenas traspasados los umbrales de la adolescencia y ya promesas sólidas y maduras del más bello y humano de los ideales! Amador Franco, Benito Milla, José Feirats: tres botones de muestra entre tantos otros de aquella legión de Quijotes libertarios, cuyos corazones eran regados por una sangre pura y joven y cuyas mentes resplandecían de horizontes infinitos. Niños-hombres, en cuya convicción e inteligencia descansaban ya los puntales gráficos del anarquismo español. Poetas románticos de un ideal eterno, que no necesitaban más que el fluido mágico de su verbo encendido para levantar las almas hasta regiones de éxtasis vivificante...»

Municipios libres, fraternidad humana, cariño y respeto mutuos, educación y cultura, distribución equitativa de la riqueza producida, colaboración entusiasta y generosa en el trabajo y en la organización, cuidado amoroso de la infancia y de la vejez.

El discurso del payaso

HAY que tener la sangre de horma para no decir nada respecto al discurso escrito por un escritor de profesión, y pasado por la radio española en la noche del 30 de diciembre y leído por el propio caudillo Franco.

No hay peor ridiculez que querer aparentar lo que no se es. El sabiendo que se encargó de escribir este chuchito y anticuado discurso de fin de año 1935, tal vez supo lo que quiso decir, pero el que lo leyó, repitiendo, éste no lo sentía, no le salía de dentro. Tras atráparsele una y otra vez la lengua, más que un jefe de Estado dirigiéndose a la nación, se nos representaba una vieja cotorra legañosa, como decimos por allí.

No acertamos a comprender cómo en épocas como las que corren, se puedan decir tamañas sandeces, hacer tanto el ridículo, el perfecto payaso. Que no se nos confunda a todos los españoles por lo que éste dijera. Que no se nos mida con el mismo metro fascista eipardido, ni se nos compare, que leyó tanto papelito en la noche del 30 de diciembre; es lo que exigimos. El hecho de que el *mesías* de Madrid «chable» con tanta pobreza,

hombres y mujeres sanos de cuerpo y de espíritu...

Y más y más, porque para que así fuese solo hacía falta que tú y yo creyésemos en que el hombre podía ser feliz, inmensamente feliz, totalmente feliz, con muchas menos riquezas materiales y algunas más espirituales. ¿Qué podía interesarnos a nosotros la acumulación del capital individual, si poseíamos — y poseeríamos siempre — las garantías materiales y morales que nos serían indispensables en nuestro tránsito por la vida? Todo eso lo sabían aquellos hombres ínteriores y lo decían con un entusiasmo y una sinceridad profundamente iluminados de tanta belleza, con afán de apostolado expandían la buena nueva entre los hombres sedientos de ventura. Y los hombres creían en ellos y les seguían porque una voz interior les aseguraba que el comunismo libertario era posible, y no solamente posible sino indispensable a la obtención de su dicha sobre la Tierra...

Treinta años han transcurrido... ¿Treinta años? Tres veces el tiempo necesario para haber hecho de España el más fragante de los vergeles y del español el más feliz de los mortales.

Con el alma desgarrada, las Juventudes Libertarias abandonaron la tierra que les vio nacer acogiéndose a la limosna hipócrita de un exilio degradante que, con desprecio, les dieron las naciones que les habían traicionado. Sus miembros que no habían podido incorporarse al éxodo sufrieron en el interior los rigores de un vencedor implacable y sin entrañas.

¿Cuántos quedan aún, y en qué situación, de aquellos jóvenes buenos, inteligentes y cultos? ¿Cuántos pisan todavía el suelo firme de esta tierra que ellos soñaban transformar en Edén? ¿Dónde estáis, vanguardia iluminada, desinteresada y altruista de la Confederación Nacional del Trabajo? ¿Por qué desiertos espirituales cabalgan tristes Rocinantes, caballeros de la hermosa figura y del amor a flor de labio, Quijotes lúcidos del más bello ideal?

Allí donde os halléis, a vosotros va mi abrazo, mi cariño... y estas lágrimas fugaces que no puedo contener...

El campesino, pues, prescindiendo del Consejo de Economía y se dispone a ensayar el sistema colectivista. Los Sindicatos poseen toda la tierra incautada. A la vez han incautado aperos de labranza, cosechas, abonos almenados. Pero esto no basta para comenzar la explotación. Se necesita, además, dinero para poder abonar a cada trabajador el subsidio familiar necesario para subsistir en tanto se obtienen las primeras cosechas. Había cuentas corrientes embargadas por los Municipios y por los mismos Sindicatos, y a ellas se recurre. También se venden las cosechas requisadas y se comienza la faena. Lo más grave era que los colectivistas poseían más tierras de las que podían cultivar de un modo adecuado, en tanto que los pequeños propietarios no poseían la suficiente. Esto debía traducirse en una disminución de la producción que nadie podía aceptar en nombre de nada, sobre todo siéndonos tan necesario vivir de nuestros propios medios y atender a las necesidades de la guerra, cada día mayores.

No cabe duda que los trabajadores del campo han hecho cuanto les ha sido posible porque la producción no disminuía, convencidos de que la guerra había de ganarse tanto trabajando como gurreando. Pero tampoco cabe la menor duda que la producción ha disminuido debido a que no supimos conciliar en la práctica las dos tendencias que venimos señalando. Nosotros no queremos censurar ni criticar. Nos proponemos sólo exponer. Sin embargo, no podemos evitar que al señalar errores que lamentamos vivamente, nuestras opiniones personales se manifiesten. Ni podemos ni queremos. Los partidarios de las colectividades ocuparon desde el principio del movimiento la verdadera posición revolucionaria. No fueron respetuosos ni con los intereses ni con las personas. En algunos pueblos la colectividad fue posible gracias a la imposición de la minoría. Pero etc., cuando se razona serenamente una vez pasada la borrascosa, se verá que es propio de toda revolución. No se puede ensayar nada nuevo en el orden político, social y económico sin herir intereses que los visperas se consideraban sagrados y sin incurrir en errores de bulto. El error principal de

«Nuestra Natacha» es obra muy superior a «El Divino Impaciente». Después vienen otras obras de Casón, una en Madrid y otras en el destierro, como «La Barca sin Pescador», «La Dama del Alba» y «Los árboles mueren de pie». Durante la sangría española, nos agarra la tragedia entre dos fuegos, vamos de Palencia a León, de León a Asturias por Villabona, buscando el mar como era nuestro propósito desde Madrid, y hallamos amigos de calor en Cangas de Narcea y en Pola de Allande. Subimos a la casa de Cangas del Narcea y a lo alto de Besuyco con la casaca que luego ha de tomar cobras poco poéticas e inarmónicas. El poema quedó limpio. Poco después su nombre se hace un relampago y su nombre que, desgraciadamente, no llama a «El Divino Impaciente», que estrena José María Pemán por ese mismo tiempo, son las dos puntas de lanza de nuestra tragedia española. Claro

que «Nuestra Natacha» es obra muy superior a «El Divino Impaciente». Después vienen otras obras de Casón, una en Madrid y otras en el destierro, como «La Barca sin Pescador», «La Dama del Alba» y «Los árboles mueren de pie». Durante la sangría española, nos agarra la tragedia entre dos fuegos, vamos de Palencia a León, de León a Asturias por Villabona, buscando el mar como era nuestro propósito desde Madrid, y hallamos amigos de calor en Cangas de Narcea y en Pola de Allande. Subimos a la casa de Cangas del Narcea y a lo alto de Besuyco con la casaca que luego ha de tomar cobras poco poéticas e inarmónicas. El poema quedó limpio. Poco después su nombre se hace un relampago y su nombre que, desgraciadamente, no llama a «El Divino Impaciente», que estrena José María Pemán por ese mismo tiempo, son las dos puntas de lanza de nuestra tragedia española. Claro

que «Nuestra Natacha» es obra muy superior a «El Divino Impaciente». Después vienen otras obras de Casón, una en Madrid y otras en el destierro, como «La Barca sin Pescador», «La Dama del Alba» y «Los árboles mueren de pie». Durante la sangría española, nos agarra la tragedia entre dos fuegos, vamos de Palencia a León, de León a Asturias por Villabona, buscando el mar como era nuestro propósito desde Madrid, y hallamos amigos de calor en Cangas de Narcea y en Pola de Allande. Subimos a la casa de Cangas del Narcea y a lo alto de Besuyco con la casaca que luego ha de tomar cobras poco poéticas e inarmónicas. El poema quedó limpio. Poco después su nombre se hace un relampago y su nombre que, desgraciadamente, no llama a «El Divino Impaciente», que estrena José María Pemán por ese mismo tiempo, son las dos puntas de lanza de nuestra tragedia española. Claro

que «Nuestra Natacha» es obra muy superior a «El Divino Impaciente». Después vienen otras obras de Casón, una en Madrid y otras en el destierro, como «La Barca sin Pescador», «La Dama del Alba» y «Los árboles mueren de pie». Durante la sangría española, nos agarra la tragedia entre dos fuegos, vamos de Palencia a León, de León a Asturias por Villabona, buscando el mar como era nuestro propósito desde Madrid, y hallamos amigos de calor en Cangas de Narcea y en Pola de Allande. Subimos a la casa de Cangas del Narcea y a lo alto de Besuyco con la casaca que luego ha de tomar cobras poco poéticas e inarmónicas. El poema quedó limpio. Poco después su nombre se hace un relampago y su nombre que, desgraciadamente, no llama a «El Divino Impaciente», que estrena José María Pemán por ese mismo tiempo, son las dos puntas de lanza de nuestra tragedia española. Claro

que «Nuestra Natacha» es obra muy superior a «El Divino Impaciente». Después vienen otras obras de Casón, una en Madrid y otras en el destierro, como «La Barca sin Pescador», «La Dama del Alba» y «Los árboles mueren de pie». Durante la sangría española, nos agarra la tragedia entre dos fuegos, vamos de Palencia a León, de León a Asturias por Villabona, buscando el mar como era nuestro propósito desde Madrid, y hallamos amigos de calor en Cangas de Narcea y en Pola de Allande. Subimos a la casa de Cangas del Narcea y a lo alto de Besuyco con la casaca que luego ha de tomar cobras poco poéticas e inarmónicas. El poema quedó limpio. Poco después su nombre se hace un relampago y su nombre que, desgraciadamente, no llama a «El Divino Impaciente», que estrena José María Pemán por ese mismo tiempo, son las dos puntas de lanza de nuestra tragedia española. Claro

que «Nuestra Natacha» es obra muy superior a «El Divino Impaciente». Después vienen otras obras de Casón, una en Madrid y otras en el destierro, como «La Barca sin Pescador», «La Dama del Alba» y «Los árboles mueren de pie». Durante la sangría española, nos agarra la tragedia entre dos fuegos, vamos de Palencia a León, de León a Asturias por Villabona, buscando el mar como era nuestro propósito desde Madrid, y hallamos amigos de calor en Cangas de Narcea y en Pola de Allande. Subimos a la casa de Cangas del Narcea y a lo alto de Besuyco con la casaca que luego ha de tomar cobras poco poéticas e inarmónicas. El poema quedó limpio. Poco después su nombre se hace un relampago y su nombre que, desgraciadamente, no llama a «El Divino Impaciente», que estrena José María Pemán por ese mismo tiempo, son las dos puntas de lanza de nuestra tragedia española. Claro

que «Nuestra Natacha» es obra muy superior a «El Divino Impaciente». Después vienen otras obras de Casón, una en Madrid y otras en el destierro, como «La Barca sin Pescador», «La Dama del Alba» y «Los árboles mueren de pie». Durante la sangría española, nos agarra la tragedia entre dos fuegos, vamos de Palencia a León, de León a Asturias por Villabona, buscando el mar como era nuestro propósito desde Madrid, y hallamos amigos de calor en Cangas de Narcea y en Pola de Allande. Subimos a la casa de Cangas del Narcea y a lo alto de Besuyco con la casaca que luego ha de tomar cobras poco poéticas e inarmónicas. El poema quedó limpio. Poco después su nombre se hace un relampago y su nombre que, desgraciadamente, no llama a «El Divino Impaciente», que estrena José María Pemán por ese mismo tiempo, son las dos puntas de lanza de nuestra tragedia española. Claro

que «Nuestra Natacha» es obra muy superior a «El Divino Impaciente». Después vienen otras obras de Casón, una en Madrid y otras en el destierro, como «La Barca sin Pescador», «La Dama del Alba» y «Los árboles mueren de pie». Durante la sangría española, nos agarra la tragedia entre dos fuegos, vamos de Palencia a León, de León a Asturias por Villabona, buscando el mar como era nuestro propósito desde Madrid, y hallamos amigos de calor en Cangas de Narcea y en Pola de Allande. Subimos a la casa de Cangas del Narcea y a lo alto de Besuyco con la casaca que luego ha de tomar cobras poco poéticas e inarmónicas. El poema quedó limpio. Poco después su nombre se hace un relampago y su nombre que, desgraciadamente, no llama a «El Divino Impaciente», que estrena José María Pemán por ese mismo tiempo, son las dos puntas de lanza de nuestra tragedia española. Claro

que «Nuestra Natacha» es obra muy superior a «El Divino Impaciente». Después vienen otras obras de Casón, una en Madrid y otras en el destierro, como «La Barca sin Pescador», «La Dama del Alba» y «Los árboles mueren de pie». Durante la sangría española, nos agarra la tragedia entre dos fuegos, vamos de Palencia a León, de León a Asturias por Villabona, buscando el mar como era nuestro propósito desde Madrid, y hallamos amigos de calor en Cangas de Narcea y en Pola de Allande. Subimos a la casa de Cangas del Narcea y a lo alto de Besuyco con la casaca que luego ha de tomar cobras poco poéticas e inarmónicas. El poema quedó limpio. Poco después su nombre se hace un relampago y su nombre que, desgraciadamente, no llama a «El Divino Impaciente», que estrena José María Pemán por ese mismo tiempo, son las dos puntas de lanza de nuestra tragedia española. Claro

obra nueva. Nadie es capaz de trazar y aplicar un plan absolutamente perfecto. Mucho menos en cuestiones en las cuales ha de intervenir la muchedumbre. Los que hacen labor en contra de las colectividades, no teniendo en cuenta sino los errores en que han incurrido, son tan injustos como los que los combaten porque han herido sus intereses particulares o porque no les han permitido redondear su hacienda propia anexionándole una parte de las tierras incautadas a los hacendados.

Las colectividades campesinas han hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda

la explotación del hombre por el hombre. No he hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda

la explotación del hombre por el hombre. No he hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda

la explotación del hombre por el hombre. No he hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda

la explotación del hombre por el hombre. No he hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda

la explotación del hombre por el hombre. No he hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda

la explotación del hombre por el hombre. No he hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

obra nueva. Nadie es capaz de trazar y aplicar un plan absolutamente perfecto. Mucho menos en cuestiones en las cuales ha de intervenir la muchedumbre. Los que hacen labor en contra de las colectividades, no teniendo en cuenta sino los errores en que han incurrido, son tan injustos como los que los combaten porque han herido sus intereses particulares o porque no les han permitido redondear su hacienda propia anexionándole una parte de las tierras incautadas a los hacendados.

Las colectividades campesinas han hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda

la explotación del hombre por el hombre. No he hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda

la explotación del hombre por el hombre. No he hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda

la explotación del hombre por el hombre. No he hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda

la explotación del hombre por el hombre. No he hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda

la explotación del hombre por el hombre. No he hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

De todos modos, la labor constructiva en el campo ofrece enseñanzas de todo orden que conviene tener presente y que van a sernos muy necesarias para estructurar la nueva economía cuando la guerra termine. Los errores de que adolece esa labor son naturales y los observaremos en toda

la explotación del hombre por el hombre. No he hecho mucho bueno a pesar de sus errores. Ha animado a nuestros camorras del campo una buena intención indudable y un sentido claro de la obra revolucionaria. Lo prueba el hecho de que cada día se rectifican algunos de esos errores y lo prueba también el sacrificio que en la mayoría de los pueblos se han impuesto los colectivos. Es sencillamente conmovedor que en casi todos los pueblos los componentes de la colectividad trabajan al día diez, doce y hasta catorce horas y cobren salarios hasta de ochenta céntimos. Este espíritu de sacrificio de que están haciendo alarde de nuestros campesinos aleanta en nosotros las mayores esperanzas. Los que sólo saben censurar debían darse un paseito por esos pueblos rurales y observar lo que en ellos se viene haciendo. Indudablemente hallarán que las cosas se pudieron hacer mejor, pero no dejarán de reconocer que con todas sus equivocaciones los creadores de las colectividades han realizado lo único serio que en el sentido de la reconstrucción de la economía en el orden revolucionario se ha hecho en España desde el 18 de julio de 1936.

obra nueva. Nadie es capaz de trazar y aplicar un plan absolutamente perfecto. Mucho menos en cuestiones en las cuales ha de intervenir la muchedumbre. Los que hacen labor en contra de las colectividades, no teniendo en cuenta sino los errores en que han incurrido, son tan injustos como los que los combaten porque han herido sus intereses particulares o porque no les han permitido redondear su hacienda propia anexionándole una parte de las tierras incautadas a los hacendados.

Las colectividades campesinas

SIEGHE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 23-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

EL COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

VIAJE LIBERTARIO A TRAVÉS DE AMÉRICA LATINA

(Fragmento de un trabajo de Max Nettlau.)

CUANDO los capitalistas no imponen huelgas ruinosas a la F.O.R.A., se ve obligada a perder el tiempo con los *fusionistas*. Los militantes no veían aquella situación con buenos ojos. Prueba de ello que siguieron con interés el esfuerzo de compañeros que acumulaban una cantidad importante de materiales nuevos al animar el Suplemento de *La Protesta* y editar los numerosos libros y folletos de aquella editorial precisamente cuando las ediciones libertarias eran difíciles en España a consecuencia del régimen dictatorial. Renació la vida intelectual del tiempo de Gori y estuvo en buen camino hacia 1930, cuando se interpuso en septiembre la dictadura argentina. Desde entonces pareció general el deseo de no mantener disidencias, de reflexionar y buscar un terreno de concordia. Lo atestiguan las tesis de los presos de Villa Devoto publicadas en enero de 1932 y la importancia del Segundo Congreso Anarquista de Rosario (13 a 17 de septiembre del año 1932). Se comprende que la F.O.R.A. no era lo único; que faltó mucho que hacer al dedicarse exclusivamente a las huelgas del momento aquella organización, huelgas que no tenían fin, que no dejaban espacio para pensar en otra cosa y que iban envenenándose y complicándose de día en día. Cuando los trabajadores bonaerenses acababan de ganar una empujada huelga contra poderosa empresa de capital norteamericano, es muy probable que la victoria fuera aprovechada para reaccionar contra ella el Poder, siendo aquella reacción el punto de partida que permitió la intriga de sustituir a Irigoyen (que tenía en su hoja de servicios las matanzas de Santa Cruz) por el dictador Uriburu, quien invadió la capital argentina con fuerzas armadas. Las huelgas habían absorbido excesiva actividad. Se comprendió en 1932 en momentos represivos y se trata de superar aquel estado de cosas. Creo que está ya dado el paso definitivo al comprenderse generalmente en la Argentina la necesidad de ampliar e intensificar los esfuerzos libertarios.

se el pasado por las cartas de 1872 con el sello «Sección Uruguaya de la Asociación Internacional de los Trabajadores», Montevideo; por un periódico, *El Internacional* desde 5 de mayo de 1878 a las tres series de *La Solidaridad* actual, que empezó el 15 de julio de 1912, precedida de *La Federación* y de *La Emancipación* del 1.º de mayo de 1907, órganos siempre de la F.C.R.U. (Federación Obrera Regional Uruguaya). Hubo muchas series de periódicos anarquistas y sindicalistas, como series de folletos y revistas y poca literatura libertaria vehemente, una literatura que podía calificarse de poco prudente. Ignoro si el carácter posegado se debe a la vida tranquila del país uruguayo o a la vecindad de Buenos Aires, que atrae a los espíritus más expansivos, caso de los escritores y artistas de combate, algunos de los cuales procedían de Montevideo. Ha debido darse en la capital uruguaya una propaganda constante y múltiple, pero no me sería posible destacar un nombre prestigioso en el Uruguay en el curso de medio siglo. Las publicaciones nativistas y los *Studi Sociali* de Fabbri proceden de Montevideo, siendo inapreciables para la historia del Movimiento italiano. Se produjeron también en Montevideo bastantes traducciones escogidas, pero —y probablemente debido a mi falta de información— sin que añadieran nada nuevo a las características de nuestra literatura.

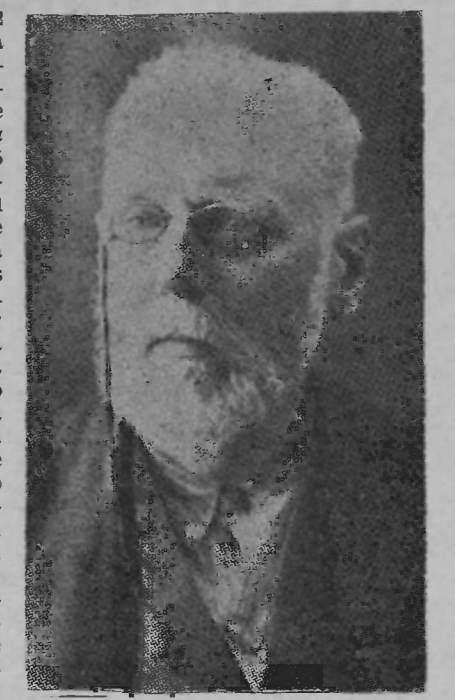
Por lo que respecta al Paraguay, se publicó un manifiesto en 1892 por

por MAX NETTLAU

el grupo «Los hijos del Chaco», manifiesto intervenido y perseguido por las autoridades y que parece ser el primer documento libertario. El primer periódico libertario de que tengo noticia es *El Despertar*, órgano de la Federación Regional Paraguaya (Asunción) 1.º de mayo de 1906. La misma organización publicó *La Huelga*, conferencia de Rafael Barret en aquel 1.º de mayo, un folleto de 11 páginas en 12.º. *Renovación* de 1920 aparecía todavía en 1926, último órgano que he podido ver. Por entonces apareció una serie de folletos editados por la Agrupación «El Combate».

Junto al esfuerzo de algunos grupos y al esfuerzo sindicalista del Centro Obrero Regional del Paraguay, que existía sin la guerra del Chaco y la dictadura que han paralizado la vida intelectual y moral, se dio la extraordinaria figura de Rafael Barret. Había ya pasado un poco de largo ante ella, lo confieso, porque había quien hablaba un poco en exceso nuestras grandes dolores, de su tragedia, de su tolotismo (en el sentido de la pasividad) y hasta quedaba cubierto de cierta inundación verbal como en cierto libro de Buenos Aires. Creo que Barret es realista, incisivo, maestro en la lucha pamfletaria en el mejor de los sentidos; fue tal vez la primera inteligencia literaria entre los que nutren las columnas de la prensa libertaria de su lengua, y si hubo quien demostró más espíritu y más verbo que Barret, si se dio el caso de un Ghirardo, carece del fondo ético que tiene aquél, fondo admirable, digno de que se haga de él un atributo vital en vez de cubrirlo de lágrimas.

Hay en su obra pensamientos anarquistas, capaces de servir de base a nuestras reflexiones futuras sobre el tema de tranquilidad política y social; tranquilidad política y social única; tranquilidad política y social única en América Latina. Montevideo se convirtió en seguro asilo de refugiados. Por otra parte, la expresión que se daba allí a las ideas anarquistas y a la lucha sindical fue moderada, en extremo, tranquila y posegada, al estilo de Suiza. Las persecuciones y demás inconvenientes tuvieron poca importancia si se compara el Uruguay con otras tierras y exceptuando siempre estos últimos años de represión. Puede reconstituir-



una explotación capitalista extrema, explotación que fomenta una esclavitud particularmente ruda y monótona para extraer del suelo productos minerales de curso universal. Por los puertos chilenos del Pacífico entraron las ideas socialistas de procedencia norteamericana, particularmente las de los I. W. W. (Trabajadores Industriales del Mundo) que tenían cierto vigor y cierto impulso, pero nada tenían de libertarias. También entraron en Chile las fácticas bolcheviques. A consecuencia del flaco de América Latina, a consecuencia de su carácter débil en cuanto a las ideas, cundió en el continente el autoritarismo con más eficacia que la fascinación prebolchevique que afectó a mucha gente en la Argentina.

La propaganda anarquista debió ser muy débil antes de 1890. Venos, por ejemplo, una carta de Chile en *Soledad* de Sevilla, 10 de noviembre de 1890, sin que en ella se haga referencia a aquella propaganda, pero *El Oprimido* apareció en 1893; en Santiago (el número 2) y en Valparaíso (el número 4). Hubo cierto número de pequeños periódicos por el estilo en fechas esparcidas hasta 1913 y sin duda posteriormente. *El Agrata*, *La Campaña*, *La Agitación*, *La Rebelión*, *La Luz*, *La Revuelta*, *La Protesta*, *Luz y Vida*, etc. Hubo también órganos de oficio como uno en 1905 en Santiago, *El Alba* de la Federación de Trabajadores en Chile (Santiago); *La Batalla*, periódico anarquista (1912) fue de larga duración hasta 1926 o más. No faltaron otros órganos desde 1920 a 1930, pero en un tono más precario cada vez.

Poco influidas las masas obreras por las ideas anarquistas y por el movimiento sindicalista, se impresionaron ante el brío de los I. W. W. y también ante las promesas comunistas. La juventud de las Escuelas, respondiendo al movimiento expansivo, produjo la revista *Claridad* —a imagen y semejanza de *Clarifé* de París—, que bien pronto recibió la influencia de algunos intelectuales de aspecto solvente, pero manipulados, en realidad por comunistas tipo Barbuse. Descendió el precio del nitrato y se dieron casos extraordinarios de intrusismo yanqui, provocando la reacción del nacionalismo chileno, que llegó al rojo vivo, con las consiguientes variedades escenográficas, después de caer Ibáñez y del régimen Grove, etc. En resumen ocurrió como en Cuba, con la diferencia de que en Chile los sindicalistas de la Confederación General de Trabajadores hicieron causa común con Grove, comprometiéndose hasta un punto que ignoro, como ignoró también si se rehicieron. Los anarquistas quisieron organizar su primer Congreso a fines de 1933. No sé si esto último significa que se suelten las amarras de las organizaciones autoritarias que sólo hubieran podido soterrar las ideas libertarias apenas nacidas en un medio duro poco propicio.

(Terminará)

17 de abril de 1966

NO se trata de una de las fechas de las catalogadas como históricas. Es un día simple que se acerca con una promesa para nosotros: la de la Jornada Confederada del año, el día que reúne a toda la familia confederal y libertaria de la región parisina y extensiones, en haz apretado de hermandad, o compañerismo. En nuestra Jornada no hay diferencias de nación ni clima, ni siquiera de posiciones. Es la fecha de todos, y conjuntamente a su esplendor todos contribuimos. Al llamado de la Confederación Nationale du Travail con sede en la «Tour d'Auvergne», franceses, españoles, italianos y búlgaros (y queda abrazo para otros) nos movilizamos presurosos a fin de que Mitin mañanero y Festival tardero adquieran la fuerza expansiva y solidaria de costumbre para crédito de una A.I.T. y que la publicidad enemiga tanto nos regatea.

El censo de compañeros italianos en esta región no es muy crecido en razón a la inexistencia de dictadura en su tierra de origen; el número de compañeros búlgaros no es muy amplio comparado con el de los españoles, si bien son bastantes y muy estimables por su fuerza de inteligencia y de emoción ideológica, lo cual certificamos por haber convivido con ellos. Los amigos franceses, sindicalmente minoritarios, empiezan a registrar altas de compañeros jóvenes excelentemente preparados, y contando con la anuencia y el entusiasmo de éstos y de los bregados se puede predecir una participación compañeril francesa de gran estima. En cuanto a los españoles, veámoslos —veámonos— por ahí siempre numerosos, bulliciosos, en presa a la solución de problemas interminables, prueba de dinamismo y calor de vida, que no siempre se reduce a una exteriorización de caracteres meridionales, sino que a menudo aporta colaboración y gestos de provecho.

Queda otra perspectiva saludable referente a los libertarios de la ville lumière, con sus grupos erróneamente interpretados estáticos, en pausa de crisis, cuando por fortuna es lo contrario. Según relación habida con ellos, una corriente juvenil libertaria se está incrementando con vigor y seguridad, fenómeno éste muy halagüeño para cuantos individuos u organismos, nos reclamamos de procedencia moral bakuninista. Ya era hora de que los

Fluorescencias

1. Todo acto de libertad y justicia en el cual ponemos nuestro impulso, nuestro pensamiento y nuestra acción, es, en principio, salubre, aunque algunas veces las mas bellas acciones y los mejores anhelos sean echados en el pantano del retroceso al tropezar con el lastre de una multitudinaria fuerza inconsciente.

2. Es cierto que SI SE QUIERE no existe nada que al individuo le impida rebelarse contra el yugo que lo oprime.

3. No venimos a la vida a sufrir; pero el cruel desorden actual todo lo dispone a propósito para hacer del ser humano un verdadero habitante del «valle de lágrimas» que los sacerdotes de todas las sectas han prometido hasta alcanzar el «más allá», mientras que ellos la han gozado y la gozan de lo lindo acá.

4. Los progresos de la ciencia —de los rusos, norteamericanos... y etc.— no pertenecen, como lo pretenden sus mandamases, a esos Estados. El progreso en el campo de la ciencia, como en todos los campos habidos y por haber, pertenece y es obra de la humanidad en pleno.

5. SUEÑO DEL HOMBRE
Respirar un segundo en la pradera, deshojaré mi canto en la colina y cuando el sol enrojecido muera me bañará en su sangre purpurina. ¿No he de romper mi numen? Algún día la débil barca llegará a la rada... Y aquella vieja ruta de agonía quedará muy atrás, abandonada... Si; he de cantar aunque mi estrofa de un himno raro de dolor callado que el vano mundo entre mi pecho [teje. Y cuando escuche de mi llamada al grito, partiré cual piloto entusiasmado hacia ese mal azul del infinito. COSMOS

PARIS, PALACIO DE LA MUTUALIDAD
PARA EL 17 de ABRIL PROXIMO:

Fiesta Fraternal y Solidaria

Bajo los auspicios de la Confédération Nationale du Travail Prosiguendo el orden del Programa que se va gestando, hoy nos cabe la satisfacción de presentar a la simpática y brillante artista

YVONNE SOLAL

ventajosamente conocida de nuestro público por haber presidido varios de estos Festivales de Arte y de Solidaridad obrera cada uno de los cuales parece inaugurar la Primavera cenetista de cada año. YVONNE SOLAL está dispuesta a entretener, el 17 de abril que se aproxima, con la numerosa concurrencia internacional e internacionalista que al influjo de la bondad y de lo fraternal libertario se acumula anualmente en nuestro Festival del Palais de la Mutualité. Mezclada a la buena plana de artistas que vamos presentando, YVONNE SOLAL nos complacerá con sus donosas travesuras de dama que sabe presentar espectáculos al gusto de un público — el nuestro — que tanto conoce y estima.

Las FF. LL. vecinas y los compañeros de donde sea que se propongan acudir al Festival, deben apresurarse a pedir entradas, si es que tratan de coger plazas bien situadas.



YVONNE SOLAL

DE MI CALENDARIO Las ventajas del exilio

16 DE MAYO por Eugenio Reglis

EL exilio no es siempre lo mismo, en sus características y repercusiones, para el prófugo solitario y los emigrantes políticos que constituyen agrupaciones más o menos organizadas y respaldadas por sus compatriotas establecidos desde mucho tiempo en los países hospitalarios.

Un ruso, un búlgaro, un húngaro que ha logrado salir de su país sometido a un régimen opresor y desembarcar en las tierras americanas, tiene que enfrentar la tremenda soledad en medio de una sociedad que lo desconoce, y volver a empezar desde cero (la «lucha por la existencia»). Este destierro, aun si tiene algún apoyo o pariente, no goza del amparo firme y hasta generoso de una colectividad nacional con sociedades mutualistas, clubs, hospitales, grandes empresas económicas e instituciones culturales.

Esta colectividad es como una patria chica en la nueva patria; y esta última es, en gran parte, obra de las emigraciones anteriores, durante varias generaciones y aun durante siglos. Es el caso de los españoles, los portugueses, los italianos, especialmente en la América latina, y aun de los franceses, alemanes, judíos, sin olvidar a los anglosajones en Norteamérica.

Si el exilio individual es muy a menudo trágico, es también una escuela de energía, una prueba de resistencia, el descubrimiento de posibilidades insospechadas en el país natal. Hablar de las ventajas del exilio, ya no es en nuestros días abandonar, ofensa o traición para con la «madre patria». Al contrario, las emigraciones políticas se vuelven tan propias a los verdaderos intereses de la patria de origen, como fueron antes las emigraciones económicas en masa. En este sentido, el ejemplo de los españoles —casi un millón en varios países americanos y europeos— que prefirieron el destierro a la dictadura Francofalangista, es imponente e instructivo por su amplitud y diversidad social e ideológica.

«En nuestra emigración —escribía Manuel Díaz Marta en una serie de artículos, CNT, México— se encuentra una representación auténtica y completa de la sociedad española, que abarca desde los humildes obreros a profesionales destacados, comprendiendo agricultores, industriales, comerciantes, militares y empleados. Abundan las personas que tenían reconocido prestigio cultural o que lo han adquirido en los destierros, como pueden atestiguarlo los claustros de tantas Universidades de América y de Europa que han incorporado a emi-

grados españoles; predominan, sin embargo, los elementos populares, las gentes medias y sencillas, en proporción nunca antes conocida ni en España ni en otros países...»

El autor no ignora que la diversidad de la emigración política, representación genuina del pueblo español, según se encauce, puede llevar a una vida varia y rica o trocarse en antagonismos estériles. Este último peligro se puede evitar si la argamasa de la diversidad nacional está compuesta de comprensión mutua y de tolerancia. «Un quehacer compartido y un espíritu de colaboración y convivencia son preferibles a la uniformación de que tanto se habla».

Esta es la conclusión del debate acerca del exilio político y económico. Muchos españoles (agreguemos y los de otra nacionalidad) ya han comprendido que por encima de las vanas contiendas políticas, perduran las realidades supranacionales, la universalidad humana en la diversidad de las tareas individuales. «La necesidad y la liberación de rutinas y prejuicios que impone el exilio, ha impulsado a los españoles desterrados a ejercer toda clase de tareas productivas y de actividades económicas con una perseverancia que no soñaban cuando estaban en España.» Ocupaciones constructivas, en vez del parasitismo en la burocracia gubernamental, en la milicia, en el foro, etc. «La incorporación de estos emigrados a la economía de nuestra era, capacitada para elevar el nivel medio y abolir la pobreza, es un hecho; y un hecho que contrasta con la economía retardataria que prevalece en España.»

Lo que nos interesa más, a nosotros, es el progreso cultural. Es realmente extraordinaria la preocupación cultural en la emigración. «Si observamos a cualquiera de las familias que conocemos —insiste Díaz Marta— notaremos que la preparación escolar que han dado a los hijos supera a lo acostumbrado en su medio. En casi todos los hogares de emigrados hubo estrecheces económicas y en muchos las hay todavía, mas a pesar de ellas los padres, con sacrificios a veces muy grandes, han logrado sostener los estudios de los hijos hasta grados universitarios, o cuando menos hasta niveles muy superiores a los que ellos alcanzaron en su juventud.»

El progreso logrado por la labor positiva de los emigrados españoles, no ha llegado todavía a España misma, sometida a la dictadura desde más de veinte años; «Sólo lo han ob-

tenido hasta ahora los países acogedores, que en justa compensación a su hospitalidad han cosechado frutos de la intensa actividad cultural y económica desplegada por los emigrados. Pero no es aventurado predecir que el país de origen, España, ha de beneficiarse en un futuro cercano de tantos y tan duros trabajos y peripetias como han pasado sus hijos...»

Estos testimonios acerca de la emigración española, valen para las otras emigraciones y los países respectivos. Y quizás mucho más para los exiliados de lejanos países, de la Europa oriental —satélites en la órbita de una despiadada dictadura que se quiere mundial—, solitarios y fieles desterrados que siguen, en América también, su penoso trabajo, sin embargo redentor, para los hermanos amordazados de hoy y para los libertadores de mañana.

La revolución social en España LABOR CONSTRUCTIVA EN EL CAMPO

por R. N. H.

CON el sistema de incautaciones determinado por las circunstancias se planteó en seguida en las poblaciones rurales un problema de una delicadeza extraordinaria, singularmente en Cataluña y Levante. Ya sabemos que existía un acuerdo firmado por todos los partidos del Frente Popular y por las dos centras de los sindicatos, por el cual nos comprometíamos todos a respetar la pequeña propiedad, siempre, claro está, que el pequeño propietario no fuera fascista. Haciendo honor a este acuerdo desde un principio se empezó por respetar la pequeña propiedad, pero no al pequeño arrendatario. Las tierras arrendadas en parcelas que constituían la gran propiedad en las dos regiones mencionadas, fueron incautadas casi totalmente. No se cobra al colono o arrendador el canon correspondiente, pero tampoco se le autoriza para continuar cultivando. De otra parte, toda la tierra expropiada pertenece en usufructo a los Sindicatos de campesinos, que deben cultivarla como sea más conveniente, mas no fomentando la pequeña propiedad. Incluso a los labradores pertenecientes a lo que se ha venido llamando la burguesía rural, que no hicieron causa común con los fasciosos ni estaban calificados por sus ideas políticas como defensores del Régimen, les expropiaba cuando ellos no pudieron cultivar directamente, por sí y

con ayuda de sus familiares. Se pretendía así acabar con el asalariado.

Los jornaleros del campo, propiamente dichos, se encontraron de la noche a la mañana en posesión de la casi totalidad del término municipal y orientados por la minoría rebelde, que en todos los pueblos contribuyeron siempre a mantener vivo el fuego de la insubmisión, se dispusieron a organizar la economía en régimen colectivo. No todos comprendían ni apreciaban el sistema. Pero como la tierra y los útiles de producción estaban en manos de las organizaciones obreras, no había otro camino que aceptar ese sistema o emigrar. Por su parte, los pequeños propietarios, generalmente individuos amantes de la independencia personal, que habían luchado toda su vida imponiéndose privaciones y haciendo prodigios de economía y de resistencia física para ir adquiriendo la parcela necesaria para no depender de ninguno y no morir de hambre, esperaban no sólo que se les respetara la pequeña hacienda a tanta costa adquirida, sino que se hiciera un reparto equitativo de toda la tierra del término y se adjudicara a cada vecino el lote que fuera capaz de cultivar con el esfuerzo propio. Si después de esto se tomaba el acuerdo de colectivizar, podía colectivizarse. Si las opiniones estaban divididas se podía emplear el método individual y el colectivo, con sólo que los

colectivistas unieran sus parcelas y se lanzaran al ensayo.

Naturalmente esta iniciativa no tiene aceptación. Los Sindicatos se han comprometido a respetar la pequeña propiedad, pero no a fomentarla. La tierra incautada no debe repartirse. Pertenece a la colectividad y únicamente tiene derecho a usufructuarla quien se una a la colectividad y haciendo donación de cuanto posea acepte la nueva ordenación de la economía.

El conflicto no tenía fácil solución. El pequeño cultivador no ve con simpatía el experimento que se proponen realizar los sindicatos. El suspiró siempre por la conquista de una forma de vida independiente, aunque la parcela necesaria para no depender de ninguno y no morir de hambre, esperaban no sólo que se les respetara la pequeña hacienda a tanta costa adquirida, sino que se hiciera un reparto equitativo de toda la tierra del término y se adjudicara a cada vecino el lote que fuera capaz de cultivar con el esfuerzo propio. Si después de esto se tomaba el acuerdo de colectivizar, podía colectivizarse. Si las opiniones estaban divididas se podía emplear el método individual y el colectivo, con sólo que los

rios exclusivos de la tierra que se sienten capaces de fecundar con el propio esfuerzo.

Los partidarios de la colectivización no están dispuestos a ceder de ninguna manera. Ellos ocupan la verdadera posición revolucionaria. El reparto equivale a la creación y consolidación de la pequeña burguesía y a mantener en vigor el absurdo sistema que tan pródigo ha resultado en calamidades y desdichas. No cederán a ningún precio. El que quiera participar de las conquistas de la revolución ha de sumarse incondicionalmente a la nueva corriente y aceptar el sistema colectivista, que es el germen de una sociedad sin hambrientos y sin ams.

Este conflicto existía en estado latente en la mayoría de los pueblos rurales al constituirse el Consejo de Economía de Valencia. Harto se comprendía que de no lograr llegar a una solución de concordia, la economía, en general, había de resentirse y sería además muy difícil evitar choques violentos entre los partidarios de las dos tendencias que tan fuerte-

(Pasa a la pág. 3)

Le Gerant responsable
YVES OBCEUF
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreuil
Chilly-le-Roi (Seine)

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE C.N.T. A.I.T.



Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge...

Michel BAKOUNINE

10 MARS 1966 NUMERO 393 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

LES MINIMALISTES LIBERTAIRES

LES mots anarchisme, anarcho-syndicalisme, syndicalisme révolutionnaire, qui avaient connu quelques années d'oubli, se sont maintenus...

De cela, devons-nous nous réjouir? Certes oui; toute propagande, même indirecte, et d'où qu'elle vienne, qui nous est faite, est toujours bonne à prendre.

Mais méfiance! En effet, qui fait cette propagande, et où veut-elle en venir en fin de compte?

Et pourquoi connaît-elle tant de succès dans des milieux réputés bourgeois et réformistes?

Lorsqu'on examine les choses de près, on constate que les « témoins » anarchistes à la mode, dont la propagande semble si puissamment soutenue par la presse bourgeoise, sont tous des théoriciens purs, éloignés de la lutte de base, et que je qualifierai de minimalistes: c'est en effet un « programme minimum » de l'anarchisme qu'ils défendent...

Ceux-là, au contraire, sont des gens polis, inoffensifs; s'ils remettent des choses en cause, ils le font prudemment, avec des nuances, et ils ne remettent pas tout en cause; s'ils sont souvent activistes en parole, il ne le sont jamais dans les faits...

Alors ils se contentent de servir de « cautions de gauche » à ces syndicats, cartels et lignes qui les réduisent à l'impuissance du point de vue de l'action. Et tous sont très contents: les uns acquiescent avec une audace et parfois une sincérité parce qu'ils deviennent des caids, et les autres (les mouvements réformistes) parce qu'ils peuvent ainsi se donner, vis-à-vis des naïfs, des allures révolutionnaires.

IDEOLOGIE ET ACTION

L'idéologie est une chose. L'action en est une autre. La société telle que nous la rêvons... il n'est pas question d'employer un autre terme pour l'instant...

Car ce qui nous sépare de la société future n'est pas autre chose que la lutte révolutionnaire effective à quel stade qu'elle soit.

Le pire est que ces idéalistes inventés entendent transposer l'attitude du « révolutionnaire » de demain en celle du révolutionnaire d'aujourd'hui. Le moindre pas et avant de devenir impossible si l'on adopte une telle conception.

Le spectre de l'autorité, de la hiérarchie, rejette ceux qui ne cessent de se considérer comme « purs » anarchistes dans un individualisme effréné qui les soumet d'autant plus à l'autorité et à la hiérarchie capitalistes et étatistes qu'ils dénoncent verbalement.

L'organisation ce n'est ni l'autorité ni la hiérarchie; c'est la cohérence et la coordination dans la lutte. Or, il est bien évident qu'une minorité révolutionnaire ne peut espérer actuellement lutter avec quelque succès contre le formidable appareil de l'Etat capitaliste sans un minimum de coordination dans l'action.

naires, et qu'ils ont enfin une thèse « de gauche » à opposer à leurs adversaires de gauche.

Et la révolution, dans tout cela, que devient-elle? « Elle n'est plus payante de nos jours », nous répondent les caids minimalistes en nous tournant avec mépris du haut de leur piédestal de vedettes.

Et si on leur demande ce qu'ils veulent, ce qu'ils cherchent en fin de compte, ils nous répondent par de grands discours très théoriques, où ils pronent vaguement « l'affirmation de l'esprit libertaire » dans le cadre d'un régime bourgeois amélioré grâce au réformisme. Et le malheur, c'est que ces gens-là abusent des hommes sincères qui se laissent prendre à leurs belles paroles; et le danger, c'est que leur activisme verbal joint à leur prestige leur donnent souvent une influence et même une emprise sur des mouvements révolutionnaires qu'ils dénaturent ensuite en les entraînant dans leurs traficotages avec les partis, les ligues, les syndicats réformistes, la franc-maçonnerie, etc.

Le minimalisme, qui nous paralyse vis-à-vis des uns, nous ridiculise vis-à-vis des autres, et nous entraîne en fin de compte dans l'inefficacité d'un verbiage pseudo-intellectuel d'où s'exhale la puanteur de la pourriture réfor-

miste, le minimalisme doit donc être dénoncé avec vigueur et être évité avec soin.

Face à ce minimalisme, qui fait tant parler de lui, que devons-nous faire, nous autres, qui voulons la révolution dans les faits, nous autres, maximalistes?

Nous devons, bien sûr, profiter de la propagande qu'ils nous font indirectement, mais en les désavouant, en montrant au monde ouvrier que le véritable syndicalisme révolutionnaire anarchiste c'est le nôtre, que nous, nous considérons que l'anarchisme, la révolution sociale et le syndicalisme sont autre chose que des titres de bouquins et des sujets de discussion dans des salons, que ce ne sont pas non plus des thèses de doctorat à soutenir devant une université quelconque.

Non, pour nous le théorique n'est qu'accessoire, il se dégage avant tout des faits pratiques.

Et la pratique révolutionnaire, c'est cela qui compte avant tout pour nous, qui voulons réaliser la révolution sociale dans les faits en remettant toute la structure sociale en cause d'un bloc: PAR L'ACTION DIRECTE, POUR LE PEUPLE ET PAR LE PEUPLE, LOIN DES THEORICIENS FOMEUX, COMPROMIS ET FUDISANT LIBERTAIRES.

CHEZ LES CHEMINOTS LA FARCE

Un journaliste a parlé un jour de « grèves douces ». Je crois qu'on peut parler aujourd'hui de grèves tellement douces que de Gaulle joue sur de velours.

La « grève » des agents de conduite C. G. T. tient à la fois de la farce et du vaudeville.

Le 27 janvier, une délégation du bureau confédéral de la C.G.T. fut reçue par Michel Debré. Cette délégation, conduite par Frachon qui était benoîtement, à la télévision, sa satisfaction d'avoir été reçu par M. Debré, le ministre, comprenait Georges Seguy, ex-secrétaire de la Fédération des cheminots C. G. T., membre du bureau de la C. G. T. et du comité central du parti communiste. Seguy avoua que sa principale requête fut la demande de réintégration des représentants de la C.G.T. au conseil d'administration de la S.N.C.F. En d'autres termes, Seguy est allé demander sa part des pots-de-vin.

De l'amélioration de la vie des cheminots, il n'en fut pas question.

On se doute un peu des marchandages qui eurent lieu autour du bureau du ministre. Mais pour faire avaler plus facilement la pilule aux travailleurs du rail, il fallait donner le change.

Seguy et Massabieaux établirent leur plan en collaboration avec la haute maistrance de la S.N.C.F. et la bénédiction du pouvoir.

Tous les trains de luxe, utiles à « ces messieurs »: T. E. E. Mistral, Simplon, train auto-couchettes pour Avignon, Flèche-d'Or, etc., circuleront normalement. On alla même jusqu'à mettre au point des horaires de navires entre Saint-Lazare et Colombes pour ne pas porter préjudice au match de rugby France-Angleterre.

Seuls furent touchés par la « grève » les trains de banlieue et les omnibus qu'empruntent les travailleurs qui n'ont pas le moyen d'avoir une voiture. Pourtant, en certain cas, la S.N.C.F. avait la possibilité d'assurer un bon nombre de ces trains. Mais voilà, il ne fallait pas que la C. G. T. connût un fiasco complet et cette grève était un exutoire à la fois pour les communistes et les gaullistes.

J'autant plus que la S. N. C. F. y gagne lorsque les trains des pauvres ne circulent pas. La preuve: la suppression des petites lignes de province depuis vingt ans. Comme service public au service de tous les citoyens on ne fait pas mieux!

Cette « grève » aura montré plus clairement que jamais comment on berne facilement les travailleurs sous le fallacieux prétexte d'augmentations de salaires de 2,5 ou 2,8 % qui ne résoudront rien.

C'est un fait incontestable qu'un malaise croissant se fait jour chez les cheminots. Mais ce malaise est dû principalement au fait que la majorité des cheminots ne jouit que d'une liberté toute relative. Les heures de services ne permettent ni repas ni repos réguliers. Les cheminots ne disposent pas plus de dates de leurs repos que de leurs périodes de congés.

Les commandes du personnel se font à l'intimidation, et celui qui proteste au nom de la législation du travail se voit mis à l'index et on lui réserve tout un arsenal de « petites vacheries ». Même pendant l'occupation nous n'avions pas connu une telle arrogance de la hiérarchie. Mais cette vie ne préoccupe pas les dirigeants communistes de la C.G.T. Pas plus qu'ils ne sont préoccupés par la diminution de la durée du travail et l'abaisssement de l'âge de la retraite.

Parce que le bien-être et la liberté des travailleurs seraient, à la fois, la fin de la C.G.T. et la fin de la politique de « grandeur » du général. Communistes et gaullistes ont peur de la grève générale illimitée et peur d'un réveil de la classe ouvrière.

Les communistes et les gaullistes depuis 1944 n'ont pas modifié leur objectif qui est de s'emparer de toutes les places sur le plan politique comme sur le plan économique. On se souvient que les gros collaborateurs « socialistes » ne furent pas inquiétés en 1944-1945 par le gouvernement « de Gaulle-Thorez » pour que ne soit pas ébranlée l'autorité patronale ni compromis l'ordre social.

Comment la classe ouvrière ne serait-elle pas démoralisée sous les coups écosaisés que les communistes

« Le principe de la grève était acquis, mais les « syndicats » ont attendu d'être reçus par le ministre de tutelle pour tirer une conclusion définitive sur la négociation « Toutée », c'est-à-dire les discussions sur les salaires entre le gouvernement et les syndicats du secteur nationalisé...

Hier soir, les états-majors des « syndicats » ont tenu une réunion commune pour souligner qu'il n'y avait pas de véritable discussion avec le gouvernement, mais qu'il s'agissait en fait d'un dialogue de sourds...

C'était M. Laborie qui s'exprimait ainsi à Europe-Midi, le 9 mars dernier.

Ainsi donc la valeur sociale de la collaboration de classe est mise en doute par ceux-là même qui, introduits dans les comités d'entreprise et autres conseils économiques, ne cessent de préconiser la collaboration ouvrière dans la gestion de l'entreprise. Il fallait pourtant s'attendre que le gouvernement, et le patronat en général, ne tolèrent l'immixtion des travailleurs dans leurs affaires que dans la mesure où cela pouvait servir leurs intérêts et augmenter leurs profits.

Dans le contexte social actuel, il ne va pas être facile à ces syndicats de concilier leurs tactiques réformistes et les exigences d'une masse ouvrière qui commence à comprendre que tous les appels aux heures supplémentaires et à la productivité qui leur ont été susurrés n'étaient que des leurres. Lors du lancement, à contre cœur, du

car-ferry de Port-de-Bouc, des paroles amères et violentes, d'après certains commentateurs, ont été prononcées par des travailleurs qui comprenaient (mais un peu tard) qu'on se moquait d'eux.

Pour les syndicalistes authentiques, l'heure des grandes décisions et des grandes résolutions n'est peut-être pas aussi éloignée qu'on pourrait le croire. L'échec, ou plutôt les échecs répétés des syndicalistes de dialogue, ne peuvent empêcher ceux-ci de poursuivre les mêmes sentiers battus et de commettre à nouveau les mêmes erreurs.

L'une des premières preuves de ce que nous affirmons c'est la position de ces « représentants » ouvriers à la suite du refus du ministre de tutelle

qui réclame des mouvements très durs et de longue durée. Quant à nous, militants de la C.N.T., nous devons rester vigilants, solidaires et répondre présent à toute action qui, en dehors des désirs secrets des politiciens de tous poils, peut mener la classe ouvrière vers une issue propice à son émancipation et à son bien-être.

Nous persistons à croire qu'il est vain et déprimant, pour les travailleurs, de poursuivre le « dialogue de sourds » et que le meilleur moyen de se faire entendre de nos adversaires, c'est de s'entendre, s'organiser fédérativement et agir en conséquence.

L'avenir dira si nous sommes dans le vrai.

J. SORIANO

D'un continent à l'autre

MIAMI (Floride), 19 février. — « Les syndicats américains des gens de mer et des dockers ont informé lundi dernier le président Johnson de leur intention de boycotter les bateaux des nations qui se livrent au commerce avec le Viet-nam du Nord. »

Cette déclaration est une surenchère des « syndicalistes » américains sur les mesures prises par le gouvernement des Etats-Unis.

Les syndicats à la solde de l'Etat! Les syndicats soutenant la guerre impérialiste! Voilà qui doit faire pâlir d'envie les réformistes de France et d'Espagne et les inciter à persévérer dans leurs manœuvres d'intégration à l'Etat et d'émasculation du mouvement revendicatif des classes laborieuses.

Les syndicalistes réformistes américains affirment que le commerce avec le Viet-nam du Nord « garnit d'argent sanglant les poches des armateurs », mais le sang dont sont imprégnés les dollars perçus pour le chargement des flots de bombes que les Etats-Unis déversent avec tant de générosité chaque jour sur le peuple vietnamien et sur les combattants du Vietcong ne parait pas gêner le moins du monde ces dockers scrupuleux. Il est tout à la fois « civilisation » américaine et tout à la fois « défense » du monde libre.

Nous savons fort bien que la lutte nationaliste du Vietcong ne saurait déboucher sur une authentique révolution sociale telle que nous la préconisons. Mais la coalition démocratique contre l'impérialisme américain est un moment historique nécessaire dont nous devons reconnaître l'utilité et l'efficacité immédiates.

Aussi, il y a des moments dans l'Histoire où c'est être un salaud que de ne pas reconnaître de quel côté se trouve le camp de la lutte pour l'émancipation prolétarienne. Lorsque le salaud s'affuble du qualificatif de syndicaliste, il doit être supprimé pour l'exemple.

Nous souhaitons voir le terrorisme Vietcong se manifester jusque sur les docks de Miami.

WASHINGTON, 25 février. — Le vice-président des Etats-Unis déclare: « Construire le pays et arrêter l'agression, ce n'est pas une tâche

facile, mais il existe un programme d'action qui est appliqué aussi bien sur le plan militaire, pour vaincre le Vietcong, que sur le plan économique, pour réaliser la révolution sociale. »

Humphrey semble avoir une conception assez étrange de la révolution sociale. Pour prendre un exemple, sans doute espère-t-il réaliser l'abondance en bombardant les rizières et en détruisant les récoltes sous prétexte qu'elles peuvent servir à approvisionner les maquisards.

CRUXUS

BOMBES U. S. PERDUES

Les Américains n'avaient pas besoin de perdre des bombes atomiques en Espagne pour que soit clairement défini le caractère néfaste de leurs installations militaires et de leurs divers bases sur tout le monde « libre ».

Cet incident, qui aurait pu avoir des répercussions beaucoup plus graves et qui, de toute façon, risque de se reproduire à tout moment, a, néanmoins mis en lumière un état de fait que trop de monde ignorent. Il est maintenant évident, certain, et normal pour tout le monde, que 24 heures sur 24 des avions, chargés de bombes, se dirigent vers des objectifs qui n'ont rien d'imaginaires. Tout le monde sait aussi qu'un système complexe fait parvenir aux pilotes le contreordre qui fait dévier l'avion meurtrier de son objectif et lui fait regagner sa base.

Déjà des films et des livres ont été réalisés et écrits sur toutes les calamités, tragiques et risibles, qui pourraient arriver si les moyens de correspondre avec les bombardiers ne fonctionnaient plus.

On nous parle à longueur de journée dans des films et des livres d'équilibre de la terreur. En attendant, d'après diverses dépêches, ce sont les paysans de la région de Palomares qui sont complètement terrorisés. Personne jusqu'ici n'a songé à les indemniser du préjudice subi.

Il est hors de question qu'ils parviennent à vendre leurs terrains, pour ceux qui en possèdent. Il est impossible d'emprunter pour acheter des graines, tout ce qu'il y a de plus influant dans l'achat des produits

BOVILLON

agricoles, ayant claironné que pour des raisons de sécurité les récoltes de la région ne seraient pas de siôt utilisées à des fins domestiques.

En attendant, les Américains s'installent et dépensent sans compter; entre la mer et les figuiers de barbarie, ils construisent une autoroute et ils proclament qu'ils resteront un an s'il le faut.

La zone de récupération est strictement interdite aux Espagnols tandis que ces messieurs cherchent.

Tout cela doit finir. Mais les peuples passeront difficilement par-dessus leurs sentiments nationalistes pour balayer les armées qui les persécutent. Le véritable désarmement viendra pas de Genève ou d'une quelconque convention. Il sera le fait de la volonté des peuples qui, découvrant la vanité des frontières et des différences « idéologiques », supprimera ces derniers vestiges des époques barbares: la terreur, l'armée, les Etats.

BOVILLON

EN VRAC

Aucune surprise

M. Bergeron, secrétaire général du syndicat F. O., estime qu'une action généralisée serait néfaste, et il y est violemment hostile. Par contre, les grèves par usine, voire par atelier, sont, elles, utiles à la bonne cause.

Il me semble pourtant que certains éléments F.O. demandaient le « tous ensemble ». N'avez-vous pas, camarade F. O. partisans de cette forme de lutte, l'impression d'être un tantinet couillonés par votre secrétaire général?

LES ORIGINES DU SYNDICALISME UNIVERSITAIRE

Sans prétendre vouloir reproduire la conférence qui fut donnée samedi 5 mars, par P. Gerbod, sous les auspices de l'Institut Français d'Histoire sociale, et qui traitait des associations et syndicalismes universitaires de 1828 à 1928, nous pensons qu'il est intéressant d'en résumer les principales étapes, ne serait-ce que dans un but documentaire et peut-être aussi pour nous permettre de tirer quelques conclusions. (Il y a de nombreuses conclusions à tirer de l'exposé qui fut fait.)

Dans ce qui constitue comme la préhistoire du syndicalisme universitaire et qu'il situe entre les années 1828 et 1890, P. Gerbod essaie de découvrir le germe du syndicalisme dans les multiples associations, fondées sur le mutualisme pour la plupart: il y en avait une floraison.

En 1827, le Lycée, revue éditée par Hachette, mène la campagne contre l'influence du clergé dans l'école et revendique l'amélioration des horaires de travail et du programme. Mais cette revue est contrôlée par l'aristocratie universitaire, et Achille Guillard édité à son tour la Gazette des écoles qui est plus révolutionnaire.

En 1829-30, on retrouve une association qui reprend le combat sur les mêmes bases et qui a la particularité d'offrir des banquets fraternels. Le mouvement grossit, mais les privilé-

giés de l'université se sentant lésés par les nouvelles revendications tendant à rétablir l'égalité, quittent la société; des zézianes multiples en viendront à bout en 1834.

En 1849, Fontan édité l'Education républicaine; cette revue fait le récit des scandales qui marquèrent cette période trouble, réclame l'égalité juridique, s'élève contre la hiérarchie de l'université et le cloisonnement qui y règne. Hélas! une fois de plus la politique fera sombrer cette entreprise.

C'est ensuite le silence qui succède à la répression gouvernementale; des universitaires qui collaboraient à la revue l'Instruction publique, furent persécutés. Ce n'est qu'en octobre 1869 que la résurrection se fait avec les maîtres d'étude qui sont en réalité les lampistes de l'enseignement. L'Etat est hostile à ce regroupement ainsi que les hautes sphères de l'université; le recteur de Paris et celui de Besançon dénoncent le danger de l'association qui, disent-ils, est liée au parti radical. Le manque de solidarité ne permet pas une action efficace.

En 1880 on en vient à réclamer l'égalité entre les lycées et les collèges et ce sont toujours ceux qui sont considérés comme les parias de l'enseignement qui mènent le combat.

En 1890, c'est plutôt la division: on cherche à se regrouper par palliers;

il existe alors une floraison d'amicales de toutes les spécialités.

En 1897 les amicales se fédèrent, mais la division subsiste entre diverses spécialités.

(A suivre la semaine prochaine.)

COMMUNIQUE

Encore de nouveaux crimes du franquisme

Encore une fois le franquisme montre ses mains sanglantes, que ne saurient nous faire oublier les sourires que, pour la façade, il adresse actuellement aux organisations réformistes. Le franquisme prépare un nouvel acte de violation des droits de l'homme.

Au mois de février 1965, ont été détenus, dans leur domicile respectif (Puenterabia et Renteria), les patriotes espagnols

Enrique Gutierrez, père de huit enfants dont six en bas âge; Feliciano Rodriguez; Manuel Tejon et Antonio Tejon, mineurs asturiens; Angel Tobias, père de deux enfants en bas âge.

Ils sont accusés d'appartenir à l'Armée républicaine de libération et d'avoir distribué des tracts au Pays-Basque.

Après avoir été sauvagement torturés, ils ont été traduits devant le tribunal militaire de la caserne Loyola à San Sebastián; le procureur militaire requiert la peine de dix-huit ans d'emprisonnement pour chacun d'eux.

Nous dénonçons devant l'opinion mondiale ce crime juridique, car le franquisme n'a absolument pas changé ces procédés de persécution! Ce pseudo-changement des tribunaux militaires en civil a été monté exclusivement pour les néophytes.

Les faits réels et concrets que nous dénonçons sont assez significatifs pour réduire à néant la campagne orchestrée pour le « libéralisme » et la « démocratisation » du régime fasciste qui opprime et colonise notre pays.

(D'après un communiqué du « Movimiento pro IIIª República española »)

RECUERDOS

HACE muchos años que yo conocí aquellos soberbios compañeros tan valientes y abnegados. Muchos de ellos, entre los cuales figuraba Rafael Arnau, no pudieron conocer los trágicos y gloriosos días de nuestra guerra civil. Pasaron su contribución de sangre, entregando su vida en aras de la emancipación obrera. Otros como Adell, Bude y Aldana cayeron frente al fascismo, con la ilusión puesta en el triunfo de la causa revolucionaria. Querer decir que esa sangre y la de tantos otros ha sido derramada en balde, es lo mismo que negar la existencia del sol.

La guerra no fue perdida. La guerra ha continuado de una manera sorda y fecunda su camino emancipador y a través del mundo entero podemos ver como la humanidad ha cambiado de figura, de tal forma que casi nosotros mismos no nos conocemos.

Sin que el capitalismo haya dejado de ser capitalismo, ha conocido y conoce momentos difíciles que le han obligado a transformarse; no sólo en su aspecto si no en su esencia y en su misma potencia. El capitalismo ha cedido en todas sus partes. Lo mismo en su forma religiosa, que en su forma económica. Queda sólo un aspecto vital a resolver: la dignidad.

Si las clases trabajadoras hubiesen conservado la virilidad de aquellos soberbios compañeros caídos en la lucha continua y permanente que en otros tiempos sostenían a diario contra su verdugo explotador, las facilidades que hoy poseen en todos los órdenes de la vida se habrían multiplicado en alto grado, y posiblemente el aspecto de la dignidad se habría resuelto.

El hombre, mientras conserve sobre sí la ignominia del amo; mientras dependa su economía de la voluntad de otro y no de la libre cooperación, estará innegablemente a la altura de la bestia, que no podría sobrevivir, sin el amo que le cuida y alimenta.

He ahí, lo fundamental de todas las luchas revolucionarias. La economía. Querer resolver los problemas humanos por los medios políticos es prácticamente absurdo. Ninguna teoría es mala. Todas se fundamentan en la planificación sobre el bien general. Desde el fascismo al comunismo, se juramentan en el bienestar de los pueblos, aunque nada más sea que a través de la palabra y lo escrito.

Caer en un engaño tan fundamental como es el de los programas políticos es lo mismo que no haber sabido concebir la misión que el anarquismo tiene en la Tierra como fuerza de permanente oposición.

Acordándose, de aquellos sencillos compañeros que pagaron su fuerza ideal con la vida, no acabo de comprender como otros que fueron con su ejemplo diario el agente de aquellos anónimos luchadores, han podido dejarse embarcar en el juego ilusorio de la magia fascista.

Los mismos conventos fríos y vestidos de la España medieval, se han transformado por las necesidades que la misma evolución de la vida les impone. Todo se transforma en la vida, y nuestra misión, no es precisamente pactar con este o con aquel régimen de turno. Nuestra misión es continuar la lucha incesantemente contra todas las formas de la tiranía ocupando el sitio de honor, como lo ocuparon los hombres de Casas Viejas; los de la noble Asturias del 34 y todas las regiones y pueblos de España, a través de una historia de

Desde mi rincón solitario y silencioso

(Viene de la página 4.)

de la humanidad es la creación de personalidades selectas. Y si la civilización no quiere hundirse, tendrá que reconstruir la individualidad; su objeto primordial deberá ser, formar hombres selectos. La ley de la vida es la diferenciación, y no la fabricación en serie.

Aunque al principio todas las células de un organismo son iguales o muy semejantes, no tardan en encavarse las unas, en alargarse las otras, y en envagarse las de más allá, unas segregan jugos, otras forman pelos, plumas, escamas, hasta constituir todos los órganos de un ser vivo. Esta diferenciación de las células para realizar un trabajo efectivo, ilustra lo que sucede en la sociedad; cada uno debe orientar su vida según su propio deseo; cada uno debe descubrir y desarrollar las características de su propia personalidad. Los hombres no son piedras de la carretera a las que el cilindro compresor iguala sin distinción; no están hechos con el mismo patrón. Múltiples son los tipos de caracteres e infinitas sus combinaciones. Si no hay dos árboles, ni dos montañas, ni dos ciudades, ni dos rostros exactamente iguales, ¿cómo lo serán las individualidades? Nosotros, ácratas por convicción, tenemos una personalidad con fisonomía propia que debemos estudiar y conocer. En esa misma tenemos un tesoro escondido. Hemos de sacar éste tesoro a la luz para encontrar en él las características propias que posee. Este filón hemos de explotarlo al máximo y consecuentemente.

Descubramos nuestra personalidad! Este descubrimiento de nuestras facultades íntimas y humanas, constituyen nuestra más grande contribución a la sociedad que anhelamos. Hemos de descubrirnos a nosotros mismos, y hemos de lanzarnos a la conquista de la vida.

Hemos de desarrollar nuestra personalidad, hasta ser hombres completos. Hasta ser nosotros mismos.

PÉREZ GUZMAN

Un peligro de esclerosis

VIAJE LIBERTARIO...

(Viene de la pág. 4.)

A raíz de una reunión confederal extensa y movida, pero sin grandes resultados, una vez más se ha puesto en evidencia la negatividad del voto introducido en las prácticas confederales. Lo que hasta aquí pudimos determinar es estado de conciencia, de no atajar el mal entre todos degenerará en estado de despersonalización en gracia al ejercicio del voto. Un voto, políticamente no es una voluntad, sino una adhesión al partido, al grupo, a la piedad. El voto es materia de consignación moderna, a veces anacronismo totalitario que suple y anula la voluntad del individuo.

A campo yermo grama segura, lógica extensible a todo campo, o agrupación humana, con idealidad en abandono. Cuando los altos valores colectivos sufren retroceso, es porque antes los individuos moralmente han retrocedido. No se trata aquí de puntualizar immoralidades materiales, sino de señalar enfriamientos y desafecciones de confesión dolorosa.

Antaño el anarquista, el confederal, el sindicalista revolucionario, o como se quiera, tenía a gala ser hombre de franqueza, sin dobleces, sin pensamiento ulterior o escondible. En mala hora, pues, se habría de emplear el recurso, *chez nous*, del fiel vacilante, de los puntos suspensivos, de la palabra dicha a medias, del digo y no digo. Incluso los compañeros de buena fe incurrieron en lo que llaman «teoría revisionista» saldrían ganando expresando su verdad, nueva o no tanto, sin reticencias, sin envoltorios, con argumentos cabales, sinceros, comprobables. Así la discusión — de producirse — podría ser clara, diáfana, bienhechora, puesto que todos sabríamos a qué atenernos.

Cuando la moral colectiva — insistió — se degrada, el empleo del voto se hace necesario. Por el contrario, si las ideas priman por encima de los convencionalismos de barraca, la acumulación de voluntades «empapeadas», o de brazo al aire, o de voz en desaire, aparecen innecesarias, y más que ello, absurdas.

Por mucho que la especie se probara en el exilio, en la C.N.T. de España el voto jamás fue problema. ¿Por qué? Porque los problemas eran de origen superior, por serlo de lucha defensiva y, en ocasiones, ofensiva. Desde una posición u otra (gas diferencias de detalle son inevitables) cada cual concurría, con su esfuerzo a la labor de prestigio, eficacia y superación del organismo madre, sin pretensión de hegemonía por votos, por recuento fructuoso de papeletas alcanzadas, o de brazos hechos levantar para un aplastamiento simbólico del contrario. Para determinar puntos batallones, o minucias de empujados, o para evidenciar un verdadero estado de mayoría, en algún congreso se utilizó el recuento de afiliados. Pero, en general, los empeñados en un punto de mira se rendían a la evidencia cuando comprendían su posición minoritaria.

Pero la C.N.T., en el fondo, no era eso; nuestro organismo mayor no se perdía en digresiones, no abutaba hasta el desbordamiento — como aquí parece hacerse — incidencias y problemas enanos. La misión de la C.N.T. no consistía en librarse a torneos interiores ocasionales para desecular el problema caudal de la emancipación total de los trabajadores, desatendiendo, a la vez, las necesidades morales y pecuniarias de los mismos. La C.N.T. cumplía su papel histórico imprescindible impulsando los movimientos reivindicativos en los trabajos, en el sindicato y en la calle, a base de fervor, decisión e inteligencia para lograr, comúnmente, dos victorias por cada fracaso, o fracaso a medias. En las asambleas magnas de la C.N.T., en las que se incurría en grave responsabilidad de lucha, haber sacado a colación la birria del voto habría causado estupor y repulsa, pues los grandes e inevitables conflictos se gestaban en la necesidad obrera y se preparaban mediante el calor y la convicción de los activos. Jamás la C.N.T. ha recurrido a elecciones entre asociados para determinar el estallido de una huelga, jamás ha dado lugar a los tibios, los timoratos y los conformistas recabarán su derecho a impedir el avance de la clase. Siendo el origen del conflicto justificado, nuestras vanguardias sindicalistas se prodigaban en los tajos y en las asambleas para encarecer la necesidad de lucha. Si el clima levantado no llegaba a denso, se aplazaba el combate para mejor ocasión; pero si el ánimo de la mayoría se levantaba, se acudía a la palestra sin más consideraciones, y en ella nos ahincábamos, engrandecidos, o estrellados por obstáculos superiores, sin recurrir tampoco, en el último y desagradable caso, a la operación funeraria de las elecciones. Sin fijarla, la divisa parecía ser: «A por el todo sin reparar en las consecuencias». Pues, efectivamente, los compañeros activos jamás han calculado el peligro que lo hacían los comodones, los regateadores, los quisquillosos, los precavidos, los recelosos, los aprovechadores, los meramente afiliados, por los cuales, siempre afectados por sus conveniencias particulares, la colectividad no daría jamás un paso.

Hablen francamente los supervivientes de la verdadera C.N.T., la clásica, la anarcosindicalista, la que vino al mundo en 1919 por la lucha directa contra el capitalismo y el Estado, no para pactar con el capitalismo y contemporar con el Estado, y saldrá de ellos una palabra de sorpresa ante una prevista C.N.T. española desarraigada, no sólo de su área geográfica, sino de su tradicional conducta. Votar, puede hacerse con placer en el seno de organismos de ascenso político militante, por entrenamiento urnístico, vicio de consuetud, o para dirimir un pleito. En el seno de una entidad entrañablemente libertaria por expresión natural al voto no se le concede importancia, ni positividad siquiera, por las razones que siguen:

1. La imposición por mayoría lesiona los derechos de la minoría. Libertariamente se busca la unanimidad, la coincidencia, la solución que satisfaga a todos enteramente o relativamente, mediante la transigencia de los mayoritarios y la concendencia proporcional de los minoritarios, con el bien entendido de que mayorías y minorías no deben ser de oficio, compuestas siempre por los mismos individuos, sino ocasionales.

2. a Las partes, los grupos de asociados constituyéndose en rancho privado, en nexo particular y constante dentro del sindicato, corren el peligro social de convertirse en partidos, en corrientes prefabricadas para impedir toda unanimidad, para oponerse a cuanto no sea un criterio fijo, una ley de bandera, o un deseo fraguado en conciliábulo íntimo, y cuya decisión tendrán que acatar los incondicionales y sufrir los intereses básicos de la organización.

3. Una vez la cordialidad y la facultad de entendimiento eliminados, la esclerosis del voto se impone, puesto que puede facilitar una supuesta mayoría en las reuniones, para batir o domeñar por 2 a 1, o 300 a 100, a la supuesta minoría opositora. Introducido el encono, en el trato de mayoría a minoría y viceversa, ya no rige el interés colectivo, sino el capricho, o la determinación particular de este o aquel grupo, de este o aquel cabeza visible, originándose la consecuencia de un desmembramiento social por disgusto de la mayoría efectiva, que poco a poco se aleja de las reuniones habladoras, interminables, y zanjadas por el voto que engrie a unos y humilla a otros; el voto que nunca es expresión popular, sino victoria de un sector o sectorcillo, y derrota de la fraternidad entre asociados.

4. El hachazo brutal de las elecciones en ámbito confederal sectorial, el cuerpo social en tres partes: el superior engallado, el inferior rezongante, y el evaporable por frialdad o hastío. Hicierase un balance de beneficios electorero-confederales, y las tablas de sumar y multiplicar no nos servirían de nada.

5. La ley del voto, aparte de torpe, libertariamente es inhumana por lo que automatiza a los afiliados, por lo que les mecaniza en gesto independiente de la conciencia. El voto es el fusil del soldado de la política, es propensión a la insensibilidad, suspensión o limitación del criterio propio en aras a un criterio exterior establecido, o una consigna que se observa para agradar a los del grupo, una aguja con la que molestar la epidermis del coasociado agrupado en otro círculo; todo menos herramienta de lucha colectiva, beneficiosa, conveniente para el común de compañeros y la finalidad que entre todos se persigue, o debiera perseguirse.

Chispas

En Italia la burocracia absorbe el 3 por 3 de los fondos oficiales por años.

Nadie piensa en absorber a la burocracia.

Fraga Iribarne se ha hecho retratar en aguas marinas de Palamos, siendo atomizadas.

Lo cual le exigirá, en secreto, baños de desinfección y cepillajes intensivos.

El régimen de Franco se llamó de «liberación», y ahora de «liberación», y pronto de «evaporación».

Curiosa la «liberación» de los pueblos que quedan más sujetos que nunca.

A este paso habrá que liberarse continuamente para conservar la opresión eternamente.

Los camiones, de la marca «Pegaso», van a bordo del carguero cubano «Bahía de Nípe».

Por algo Franco ha declarado que el boicot norteamericano contra Cuba castrista es excesivo.

6. a Con el voto nominal se sigue la traza de los grandes dictadores, que se acordaban un beneficio electorero del 99 1/2 y décimas, dejando el resto para la oposición presumible. Nominadamente no se concede ni esa pequeña escoria a neutros y oponentes. Con el voto proporcional la distribución de expresiones es divertida, caprichosa y absurda, por aminorar solamente el efecto absorbente del nominalismo, pero quedando únicamente en paliativo no desarmando el aparato que permite la existencia de vencidos y vencedores entre unos hombres atraídos a la entidad, al parecer, por estima a una misma causa. El voto computable, burguesamente sufragio universal, da una ficción de personalidad a mayorías, minorías e inhibidos, concediendo fisonomía a cada uno de los tres estamentos. Y ni aun así el voto conviene por la cortina de humo que espere en las reuniones, cuyos temas arriesgan no ser profundizados y cuyos discutidores tienden al malentendido y a la desgana de conciliación, en vista de un «triumfo» asequible por votos.

7. a La epidemia votacionista, en elemento nuestro podría corromper, o desviar, el ejercicio libre de las voluntades; propiciar el apetonamiento de individuos, avulgarándolos, desvalorizándolos, dejándolos aptos para servir el interés de corro, cumplir una consigna, o para desaparecer de nuestro elemento cuando — el afectado — se comprueba totalmente despersonalizado, tal vez avergonzado de sí mismo.

Cantando, los soldados alemanes suelen ir al desastre. Votando, en la C.N.T. no sería menos desastroso el resultado.

Vea nuestra Organización la manera de rectificarse en eso del voto nominalista: procure que los nombres no hagan de acuerdo con la voluntad intrínseca de los asociados. Si no podemos prescindir de este rito por competencias o inclinaciones, por lo menos que tres sean tres y uno sea uno para que nadie pueda considerarse «absorbido», o depuesto de sus derechos de compañero.

El voto amenaza ser la esclerosis de nuestro organismo, y el médico puede ser el buen sentido de todos.

JUAN FERRER

Panderetas radioactivas

por Cosme PAULES

MIENTRAS que durante más de un cuarto de siglo, los «mejor dotados» del régimen caudal, llevaban el compás a los jercasas, pandereta en mano, una cordillera de mortal radioactividad se iba almacenando en la península. Todo el mundo, menos ellos, lo sabía. ¿O lo sabían precisamente ellos mejor que nadie? ¿Quién realmente le importaba el actual chisporroteo de Almería? Todo lo que le importaba un bledo a nadie ya. Ahora tienen la palabra los hechos; y los hechos pertenecen a las bombas escondidas, almacenadas por decenas y a la espera de decir su última palabra, que, como todo el mundo sabe, no es una palabra, sino la contundente acción asesina y destructiva para lo que fueron fabricadas en el sacrosanto nombre del «enemigo odiado». Pero, ¿a quién odias tú, compañero que tienes a bien leer estas líneas a esta hora? ¿No anhelas, no amas un mundo de justicia y sin odios? Así lo creo. No obstante eso, «ellos», los fabricantes y los conservadores de las bombas atómicas peninsulares, se obstinan en seguir en sus trece, contra el «enemigo», odiando a toda costa, hasta terminar, cuando ya no tengan enemigo que odiar, por odiarse a sí mismos. Preferible sería, ¿verdad que sí?, que hubiesen empezado por el principio, por odiarse a sí mismos, puesto que bien lo merecen, suicidándose de una sola y maldita vez por todas. Mas no soñemos; ni debemos ni tenemos por qué soñar tan bellas cosas. Bástenos con las nuestras, con nuestros sueños de una humanidad mejor.

Hasta hace poco más de un mes no preparáramos para llegar a una ilógica conclusión mental que nos pareciera en verdad una salida frente a nuestra impotencia individual por impedir el uso y abuso de la radioactividad.

atrevió a decir durante la gran contienda de 1936-1939 que todo aquello no valía por un solo marino inglés, no vale un comino. Ni para importación, ni para exportación vale un tris, como no sea en boca de los pandereteros que han vivido y continúan viviendo a las mil maravillas a costa de un tinglado que ya no sabemos por obra y gracia de qué modernismo Merlín se resiste a caer estrepitosamente. ¿Acaso a los ingleses gobernantes en la actualidad se les sube el agua a la garganta por el hecho de ver invadido también su Estrecho por las bombas radioactivas descendidas del choque eviatorio estadounidense el otro día? No. Y no nos extrañemos si un reactualizado fumador de puros con mando en el presente se levanta uno de estos días en cualquier salita londinense para berrear: «¡Toda España no vale la vida de un marino... etc!»

No obstante, es un poco asombrosa también la actitud del pueblo ibérico; su actitud de última hora. Bien creemos que instantes tienen los pueblos en su historia de incomprendible incertidumbre, de paralogización increíble y que todo puede subsanarse; pero de todas maneras ya es hora. Ya es hora, porque también el pueblo ha debido ir constatando el extremo de malignidad que la venta de las bases atómicas representaba para su misma existencia. Y si bien es verdad, no hay que olvidar nunca, la gran tragedia, la casi completa imposibilidad de defensa, como no sea en estado desesperado, que el pueblo español ha tenido al frente, maniatado, ahorrado, condenado a priori, sin causa, sin delito, porque así, para saciar las negras ansias de sus verdugos, pese a todo hay que reconocer que en el terreno radiactivo no ha estado a su altura; y que el más pobre pueblo de espíritu en el mundo habría echado ya a estas alturas la casa por la ventana si sus mandones hubiesen introducido en ella, de la manera que lo han hecho los de El Pardo, tanto veneno y veneno que ya no es posible predecir hasta dónde es factible un apropiado saneamiento que impida el más triste de los fines a ese pueblo tan digno de mejor suerte.

Por nuestra parte nos atrevemos a echarlo todo a la canibalesca cuenta de los jercasas del régimen y sus cómplices «nacionales» y extranjeras, que de todo ha habido y hay en la vida del señor. El purfido, el purfido, el purfido, hemos de creer que ha hecho tan sólo lo que ha podido en el presidio sin puerta peninsular. Nos asombra, si, es cierto, de que haya hecho eso y lo que ha hecho no haya servido apenas para nada, porque a fin de cuentas no ha podido evitar el horrible atolladero que Almería representa ahora. «Nunca es tarde si la dicha es buena», dice el viejo refrán. Esperemos que la voz de alerta de las bombas radioactivas, acalle por una vez siquiera el ruido ensordecedor y siniestro de las panderetas que loan una situación que ni en la época de las cavernas habría podido concebirse. Esperemos que la rebelión se destape y la olla se colme, para que se diga nuevamente lo que nunca debió dejar de decirse de un pueblo tan viril como el de Iberia: que se sabe pelear contra los toros, entes como el famoso del puro que se

Los tales panderefas, junto con bombos y platillos, fueron marcando un ritmo de risa y escarnio nunca vistos en la historia del pueblo de España, durante más de un cuarto de siglo, como decimos al principio. Era todo un servirse a más y mejor chatos de manzanilla de la buena y un reír y cantar en todos los salones lujosos — o no tanto —, en donde se daban cita las corneas del régimen, mientras que los cajeros de la banca dolariana aportaban las divisas necesarias para hacer posible en extranjeros bancos cuentas corrientes estraperlistas a nombre de tipos desmoriados conocidos entre los directores de orquesta que ofrecieron al mundo ensimismado la nefanda sinfonía del Valle de los Caídos, y mientras que también de vez en cuando las cotorras, pandereta radiactiva en mano se tiraban a la calle a gritar espeluznantemente: «¡Gibraltar para los españoles!» Y allí quedaba la cosa, mientras que los cajeros del dólar continuaban aportando, y enviando, envuelto en papel celofán, con todo esmero y cuidado, bombas, bombitas y bombazas de todos los colores y tamaños, para todos los gustos, incluso hasta dejar saitshecho al santón mayor — lo que ya es decir mucho —, por cuanto nadie ignora que su paladar es exigente en exceso cuando se trata de tales asuntos radioactivos y otras hierbas para uso de caballos de Atila. ¿O no? Nosotros — tú, yo, él — bien sabemos que lo de Gibraltar, al menos para entes como el famoso del puro que se

ANTENA

DE LA «UN» AL CONVENTO

BARCELONA. — Impedidos de celebrar reunión en la Universidad para sindicarse libremente, más de quinientos estudiantes obtuvieron local en el convento de capuchinos Pompeya, consumando en él su intención de asamblea. Enterada, la policía acordó el edificio, conminando a los reunidos a que salieran y se entregaran. Rehacidos a la orden, los estudiantes, y varios profesores que estaban con ellos, permanecieron en el interior hasta que 48 horas después fueron evacuados por la fuerza sitiadora, que había penetrado en el recinto, dicen que sin autorización del arzobispo Modrego. Esta versión — que supondría un conflicto entre El Fardo y el Vaticano — no es muy creída por la opinión pública. Jamás Franco chocará con la Iglesia cual lo hicieron Don Quijote y Sancho Panza.

Veinte estudiantes y treinta profesores fueron detenidos por la policía, y al margen del convento la autoridad arrestó al artista Antonio Tapiés y al escritor Juan Goytisolo.

PASTORES FALSOS

MADRID. — Con cargo al erario público, en 1965 embarcaron para Perú, Venezuela, Argentina, Colombia, Chile y Brasil, 205 curas y frailes y 190 monjas españolas.

MAS DIFICIL TODAVIA

BARCELONA. — En una entrevista con un periodista le ha hecho sobre la miseria del campo, Tomás Allende García-Baxter, personaje del Plan de Desarrollo, declaró:

«No sé lo que cobra un lampista en Barcelona; lo que sí es que a una empresa constructora de Guadalajara se le han ido sus obreros al campo, porque ganaban más. La fuerza de atracción de la ciudad es tan grande que a igualdad de trabajo llegará un día que exigirá más el obrero del campo que en la ciudad.»

BOMBA SI, BOMBA NO

MADRID. — Para conformar a la población afectada y causar buen efecto a la nación, el doctor Otero Navascués, presidente de la Junta de Energía Nuclear de España recientemente ha declarado: «No hubo ni pudo haber peligro de radioactividad en la zona de Palomares».

Pero puede haberlo en adelante. Que un ministro y un embajador se hayan bañado en aguas sospechosas, no prueba que el doctor Otero como cules y pescado «palomáricos» en su refectorio madrileño.

«COADJUTAN» A MODREGO

BARCELONA. — Llegó a esta ciudad procedente del obispado de Astorga el arzobispo reciente Marcelo González Martín, nombrado coadjutor del arzobispo Modrego Casaus por sí este, por sus años de residente en Barcelona, se hubiese dejado influenciar por la corriente catalanista. González Martín, centralista furioso, ha sido furiosamente recibido por el catalanismo de misa y olla por su condición de forastero. Pide, esa grey diocesana, que en lugar de un españolista le sea destinado un arzobispo oriundo de la región.

A todo lo cual el pueblo piensa que abortos morales de la naturaleza de González Martín los hay en Castilla, en Cataluña y otras partes.

EL CLERO SE TRAGA UNA FUENTE

BARCELONA. — Con la aquiescencia del Ayuntamiento, el cura de la capilla llamada del Santísimo se ha apropiado de una fuente de agua termal que mana a 70 grados, para orientar su corriente hacia el templo, el cual de esta suerte será dotado de calefacción gratis. Dicho manantial era utilizado por caldenses y forasteros para servicios domésticos y sanitarios. En adelante la fuente quedará cerrada para mayor gloria de Dios y beneficio del presbítero del Santísimo.

EN PRO DE LA LIBERACION DE DOS JOVENES FRANCESAES

PARIS (OPE). — «Le Monde» recuerda que en abril de 1963 fueron detenidos en España tres jóvenes francesas acusadas de actividades subversivas. El 17 de octubre se dictaron por el Consejo de Guerra las siguientes sentencias: Alain Pecunia, 24 años de cárcel, Bernard Ferry, 30 y Guy Batoux, 15. Del primero, que al ser condenado tenía 19 años, después de dos años y medio de detención y debido a activas intervenciones de varias personalidades francesas, que-
do en libertad el 17 de agosto de 1965. Y añade:

«Los otros dos jóvenes esperan todavía un gesto de gracia del Gobierno español. Guy Batoux no fue condenado más que por «intentos». Bernard Ferry, de 23 años, tuvo una beca de la empresa Zellidja, era motorista y vigilante de un extranjero cuando se le detuvo; todos los testigos estaban de acuerdo en destacar sus cualidades humanas e intelectuales. En 1965 cursó en la cárcel la segunda parte del bachillerato con mención «bien» y prepara actualmente su examen de propedéutica. Cabe esperar que las autoridades españolas admitirán que el castigo ha sido ya suficiente.»

GIBRALTAR

PARIS (OPE). — De un despacho de AFP, Reuter y A.P.: «España comentó en abril las discusiones sobre Gibraltar. Así lo ha anunciado en la Cámara de los Comunes el secretario del Foreign Office, señor Michael Stewart. La iniciativa de estas discusiones, se precisa en Whitehall, la ha adoptado el gobierno español en su nota del 7 de enero último, de acuerdo con la decisión de la Asamblea General de la O.N.T. en su sesión del 16 de diciembre de 1965.»

¿RESISTENTES EN SANTANDER?

PARIS. — Del diario «Le Fígaro» traducimos la siguiente noticia, publicada de la manera «sin importancia»: «Un hombre fue muerto y veinticinco personas detenidas a consecuencia del descubrimiento en un depósito de armas entre Valleupar y Codaci (?) al norte de Santander. En la misma región un grupo armado ha sido apercibido por unos campesinos.»

En espera de noticias propias, ahorramos todo comentario.

LA CONLLEVANCIA

LA CORUNA. — Treinta y cinco camiones de fabricación española han sido cargados en este puerto con destino a Cuba.

CHISPERO

DE MI CALENDARIO Jóvenes y viejos

19 DE JUNIO No le parece que debemos hablar sencillamente de la posibilidad de cierta manera de vivir orgánica, a tono con la cultura y las necesidades del hombre...

Y después de detallar cariñosamente los artículos, poemas y ensayos que va a publicar en el próximo número «Bertrand Russell: Con su expresa autorización» Lewis Mumford dice que a usted le gustará...

—Nunca ha sido, quizás, tan vital para la humanidad volver al sentido elemental de las palabras, para poder marchar a una sencilla integración con la naturaleza. Parecerá pueril a veces...

Los principios orgánicos que no admiten desdoblamientos ni variaciones contrarias a ninguna de las formas de vida conocidas en el animal o en el vegetal...

3 DE SEPTIEMBRE Ya lo dije, otro día, que los jóvenes piensan a menudo como los viejos y que algo tienen que aprender los viejos de los jóvenes...

«Hasta qué punto no hemos tenido que ver esto mismo en nuestros propios padres! Cuando su ocazo comienza, se encuentran tan vacíos como al comienzo, lamentan lo que no han tenido, lo que han tenido y han perdido, y lo que tienen, porque es poco. Además, la felicidad es para los ingenuos o los ignorantes. Usted me ha dicho, irónico: «¡Ah, los jóvenes! Ustedes quieren ser un ideal...»

autógeno y el submarino Peral, descubrir la circulación de la sangre por Miguel Servet y escribir con su sangre el Quijote, también es capaz de terminar de un gigantesco manotazo manumisor, cuando el tiempo lo requiere y grita: «¡ES LA HORA!»

COSME PAULES

defenderlo. Porque las circunstancias nos lo exigen a cada momento y, cuando un mundo se derrumba, cuando la humanidad está amenazada, cuando la decadencia invade todo y la nueva generación de intelectuales se forma en medio de un nihilismo existencialista, ¿quién tendrá el valor de decir: Dejéme mi vida. Yo sólo quiero gozarla. Para mí no valen los ideales, no quiero vivirlos. Necesito mis energías para mí mismo?»

«¿Y no es precisamente a nosotros, los jóvenes, a los que corresponde levantar la bandera solitaria del idealismo (empleamos con cautela el término) en un momento en que todo parece próximo al aniquilamiento? Porque, como decía un profesor nuestro, no tenemos ideas, las ideas nos tienen a nosotros, nos tienen y nos sostienen. Un joven que no es revolucionario, ¿qué tiene de juventud?...

«¿Qué lamenta entonces? ¿Acaso el trabajo que le ha demandado el lograr que su pensamiento perdure en su obra más allá que usted mismo?...

EUGEN BELGIS CONVERSACIONES LIBERTARIAS Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias...

DE L'ANOIA AL SENA SINSE PREESA.—Hay buena demanda en Caracas, Méjico y Francia. Deseamos corresponsales en otras capitales americanas...

ALGUIEN, que debe conocer nuestra dirección, ha tenido la ocurrencia de enviarnos, desde un pueblo andaluz, un paquetito conteniendo unos cuantos recortes del «A B C» sevillano, con artículos de mucha paja y poco grano, del poeta de los señores andaluces, José María Pemán. El que, o la que ha tenido la idea, seguramente no lo ha hecho con el propósito de que nos enteremos de lo que dice el poeta gaditano en los mencionados artículos, que para nosotros, y tal vez para nuestro remitente, no encierran interés alguno. Pero si ha querido que conozcamos lo insertado en otro periódico, que también se publica en España al amparo del régimen caudillesco, del cual, adjunto a la colección de cortes, una serie de números la mar de significativos. Este vocero se titula «Juventud Obrera», de obediencia confesional, huelga decirlo. Sus redactores, en un ejemplar que viene dedicado a la celebración del Primero de Mayo de 1965, se manifiestan más revolucionarios y sindicalistas que los mismos mártires de Chicago, que invocan y reconocen como «anarquistas representantes del radicalismo europeo que se habían introducido en América». Pero no los reconocen como sindicalistas. Estos, según dichos redactores, ni deseaban entonces, ni desean ahora ser confundidos con los anarquistas. En cambio, ellos, confunden los sindicalistas actuales con San José Obreiro, que presentan en la misma publicación, consagrado a la causa de la reivindicación proletaria en su fiesta litúrgica del Primero de Mayo. Y tie-



GREGORIO QUINTANA

¡MUERTE AL TIRANO!

«¡También, hijo mio!» —exclamó César al ver a Bruto puñal en mano en el grupo de los conjurados. Puede que sea una regla de la Historia la que determina el hecho de que los tiranos caigan bajo el rayo justiciero de sus acólitos de ayer, de sus primeros «compañeros de armas». Se dice, en tales casos, que el déspota ha sido traicionado por sus allegados. No deja de ser cierto cuando quien suplantó al tirano no hace otra cosa que proseguir el cúmulo de injusticias que aquel otro inició. ¿Para qué cambiar de amo?...

En cuanto a Castro, se sabe ya que no ha sido un primer intento de tiranicidio del recientemente dado en la prensa. Se han anunciado ya otros complots. Pero el círculo de conjurados se va estrechando y llegando ya a las filas de los íntimos. Rolando Cubela, primer acusado del anunciado reciente complot, perteneció al grupo reducidísimo de los primeros combatientes de Sierra Maestra y de Escambray. De los cuatro «avanzados» de aquel tiempo, tres desaparecieron ya del escenario: Antonio Echevarría murió en el ataque al palacio de Batista, «Che» Guevara continúa siendo una incógnita circundada de negros crespones. En cuanto a Camilo Cienfuegos, se afirma que no fue víctima de un accidente de avión, como se desprende de fabricada leyenda. De fuente bien informada se insiste en que habiendo sido convocado Cienfuegos por Castro, tuvieron ambos un altercado violento en cuyo desarrollo cayó Cienfuegos víctima de una «bala» perdida... ¿Es que Fidel Castro, curándose en salud, procura neutralizar a los Bruto post-bles?

Rolando Cubela se hallaba también fuera de Cuba. Es así, al parecer, que estableció contacto con opositores en Madrid y en París y toma parte en una conspiración en la que aparece la C.I.A., sino como inspiradora, por lo menos como suministradora de fondos para los conspiradores.

Los conjurados fueron descubiertos, detenidos y procesados en un tiempo record. Y en el curso del proceso apareció la voz acusadora de uno de esos «agentes» multifacéticos, que desde hace largo tiempo «cumplía misiones» para la C.I.A., pero manteniéndose siempre al servicio del castrismo. Personajes siempre repugnantes, dispuestos a sumarse a quien mejor paga, si no se trata de fanáticos incondicionales del tirano de turno.

En el proceso se reclamó la pena de muerte para dos de los principales encartados: Rolando Cubela y Ramón Guín. Los demás quedaban condenados a treinta años de presidio.

Dos acontecimientos proporcionaron la nota espectacular del proceso: la magnitud de Castro «solicitando» que no se dictaran penas de muerte; la inefable «confesión» de Cubela y su ignominioso acto de contrición.

Referente al primero acontecimiento, recordemos que Ben Bella, pocos días antes de su «caída», se permitió el mismo gesto de perdón hacia un adversario que fue también compañero de lucha en los tiempos heroicos. ¿Le ocurrirá la misma suerte a Castro? Porque en verdad nadie puede negar que el malestar va «in-crescendo» y la oposición en Cuba va ganando terreno. No la oposición «pagada» y propiciada por la C.I.A., sino la oposición auténtica, lo que desbordará la orientación de los «servicios secretos» si logra liberarse del castrismo.

El segundo acontecimiento, el más tremendo, es el del «mea culpa» de Cubela, efectuado de acuerdo a las reglas más absolutas de un procedimiento deshumanizado, imposible de concebir en un clima de dignidad moral. El hombre negándose totalmente a sí mismo, renegando de su condición y de su estampa, en aras de la «razón de Estado» o del omnipotente partido.

Cubela encarna a maravilla aquel personaje fantasmal «creado» por Koestler. Personaje que se creía imposible, hijo de procedimientos que se suponan producto de la imaginación emotiva del autor.

EL CERO Y EL INFINITO

Hace ya veinte años que apareció el famoso alegato de Arturo Koestler. Su contenido hizo estremecer de horror a los lectores sensuales. Se acusó al

autor de exageración manifiesta. Espíritu morbido inspirado en las tenebrosas historias fantásticas de Edgar Poe...

No pocos atribuyeron a despecho el libro de Koestler. ¿No había sido militante comunista?... Ni más ni menos que un renegado que acudía a invenciones y a patrañas para desprestigiar a sus ex compañeros de partido. Pero Koestler no fue jamás de la calaña de los Kravchenko. Ni de aquellos que han hecho un medio de vida más o menos cómodo su apostasía al ideal —si algún día tuvieron otro ideal que el del mendigio—. Ni de quienes venden su pluma y su pensamiento a los «grandes» de la hora, atacando al rublo lejano e inaccesible en ventaja del dólar «generoso» y cercano.

Koestler combatió a su manera por la dignidad y por la libertad del hombre. Como muchos otros sinceros combatientes adhirió al marxismo. Adhirió, sobre todo, al deslumbrante fanal de la esperanza que constituyó para el mundo la Revolución de Octubre. Actuó en varios terrenos y en diferentes países —Koestler— en primera fila, experimentando en carne propia las incidencias de la lucha y los sinsabores de una ruda y desoladora experiencia. Voluntario en España, cayó en manos de Franco y fue condenado a muerte, «cincomio español» aporta el relato de sus aventuras en suelo ibérico.

Imagino Koestler el argumento de «el cero y el infinito» o fue testigo, en Rusia, de lo que en sus páginas relata?... Los medios de tortura que describe pueden hallarse en no importe qué meridiano. Los superan hoy en Vietnam soldados portaestandartes de la fementida «libertad» que pretende sembrar el régimen dolariano. Lo que importa, en el relato de Koestler —como hoy en Cuba— es esa aniquilación total del individuo, esa absoluta liquidación de todo vestigio de dignidad, esa trituración de la voluntad y de la honrría; ese «cero» inhumano proyectado a jamás, estrellado sin remisión contra el «infinito». Un infinito sin dimensión posible ni aseguible al hombre.

Hasta tal extremo no ha llegado jamás ningún régimen, ninguna tiranía de los tiempos modernos. Habría que remontarnos a los tiempos negros de la inquisición para hallar ciertas graduaciones similares. Pero no que parezca posible para aquellos tiempos de oscurantismo y de superstición abyecta, no tiene lugar en este siglo. No debiera tener lugar en este siglo.

Todos los ejemplos que provienen de los países a régimen llamado comunista, nos dan repetidas pruebas de un decidido desprecio hacia la personalidad del hombre. Militante, artista, escritor, hombre de ciencia, todos, han de inclinarse ante la sacrosanta decisión del partido. Partido rey, partido dios, encarnación de la omnipotencia de la institución sobre el hombre. Jamás podremos aceptar tal interpretación de las relaciones entre el individuo y la sociedad. Por eso nos proclamamos anarquistas.

PRISIONEROS A CAMBIO DE MERCANCÍAS

El semanario «Spiegel» es ya internacionalmente conocido por sus revelaciones y por sus procesos. Es el «chico» tiránico de Alemania occidental. Recientemente ha hecho saber que personalidades de alta relieve realizaron gestiones tendientes al canjeo de unos 2.600 prisioneros políticos detenidos en Alemania del Este. La mayoría de tales detenidos se hallaban condenados a grandes penas. En parte, se trataba de ancianos y de enfermos.

Los pagos se efectúan en mercaderías de primera necesidad: naranjas, café, plátanos, mantequilla y sobre todo productos fertilizantes. Según la personalidad del detenido el precio es más o menos importante. Algunos valen su 50.000 francos nuevos. Pero en general el canje se efectúa por grupos.

Las autoridades de Alemania del Este realizan el clásico tiro que líquida dos pájaros. Por un lado se libera de enemigos y de bocas que alimentan. Por el otro obtiene alimentos y productos que son de imprescindible necesidad.

Los de Alemania del Oeste temen que sus vecinos aumenten el ritmo de detenciones a objeto de obtener más provecho en los canjeos.

El procedimiento no es nuevo. Estos años últimos se practicó con Rumania, rescatando sobre todo a rumanos de origen judío... ¿Quién decía que Hitler?... ¡Vaya con los satélites! En estos casos el pago se efectuó con moneda contante a través de los bancos de Suiza.

Como se comprueba no tiene Castro la exclusividad de tales negocios. Su troque de prisioneros caídos en la Bahía de los Cochinos a cambio de medicinas y de tractores tiene equivalentes en sus maestros europeos.

de sacristía, reformista y autoritario de importación, podrían encontrar en España campo donde desarrollarse, de producirse un cambio político. Para que esto no suceda, es necesario fomentar un espíritu de lucha activa y de independencia nacional entre los trabajadores, haciéndoles comprender que no deben renunciar a las ideas de manumisión que encarna el anarcosindicalismo de la Confederación Nacional del Trabajo, que siempre fue leal al pueblo, sin el cual y sin la cual no puede haber revolución verdadera en España.

TEATRO ESPAÑOL EN DREUX

Domingo 27 de marzo, a las tres y media de la tarde en la Sala de Conferencias, 55 rue St.Thibault, bajo los auspicios de Solidaridad Internacional Antifascista, el grupo artístico «Reflejos de España» presentará al público hispano-portugués de Dreux, la obra del célebre y ya desaparecido autor: Alejandro Casona.

LAS TRES PERFECTAS CASADAS

Abrió el espectáculo, como siempre, Jaimé, deleitándonos con su arte musical, de acordeonista hábil en la primera y segunda parte del festival. Quedan invitados todos los amantes del teatro español y aquellos que deseen disfrutar de un ambiente simpático y fraternal. Entrada gratuita. Aportación voluntaria.

España al día

ACTIVIDADES DE LA RESISTENCIA

IRUN — El día 20 de febrero apareció el pueblo de Llodio repleto de inscripciones de «EGI», «Aberri Egun Gazteiz» y otras de parecido contenido. También se veían por todas partes ikurrinas vascas. Ese día justamente, el asturiano Llana, gobernador de Alava, inauguraba una escuela en la misma localidad. Se sabe que al enterarse del acontecimiento reaccionó con abundantes insultos contra los vascos.

El pueblo se halla impresionado porque considera que la noche del sábado tuvo que pasar por Llodio un batallón de guardias para pintar tantas inscripciones y lanzar tantas «ikurrinas».

Se sabe también que la misma noche aparecieron profusión de inscripciones por las carreteras de Alsasua a Vitoria y de Villarreal a Vitoria. Y parecidas noticias llegan también de Lezama.

Se supone que este trabajo de pintura y de distribución de banderitas es obra de la organización clandestina «EGI».

LA HUELGA DE ZUMARRAGA

Saben ya nuestros lectores que esta huelga que afecta a tres mil obreros de la empresa «Esteban Orbeagoitia, S. A.», ha surgido en la discusión del convenio colectivo en virtud de la reclamación de los obreros que pedían cuarenta pesetas de aumento en los salarios, veinte días de vacaciones pagadas y sueldo íntegro en caso de enfermedad o enfermedad.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

La huelga de la empresa Orbeagoitia, no parece que por ahora tenga solución. A los dos obreros separados de la empresa hay que añadir otros diez «entre ellos una mujer» que por carta certificada se les ha comunicado el despido. La indignación de los obreros es muy grande y no se concibe que por estos caminos vaya a llegarse a una solución del conflicto.

el mismo de los grandes Municipios. No escapa a él Zaragoza, cuya expansión natural y dirigida desborda por completo la posibilidad de que el Ayuntamiento atienda a sus múltiples y costosos deberes y responsabilidades. Esta impotencia de los Municipios de ofrecer a quienes forman su base social un nivel de vida acorde con los tiempos, desemboca, en colaboración con otros factores de no menor importancia, en una desmoralización del hombre del campo, que abandona, lógicamente, su tarea, y origina la despoblación, considerada como el gran enemigo de la vida rural de hoy, no sólo porque son tantos los que se van, sino también porque los que se quedan —y esto es gravísimo— son los peores, los que tienen menos ambición y menos arrestos.»

ROCA Y NAVE

MADRID.—Constituida la C. L. E., con objeto de interpretar los acuerdos del Concilio vaticano II, el nuncio ha visitado para conocer las intenciones de la plana mayor de la Iglesia española. En nombre de la C. L. E. lo ha recibido el berrendo Quiroga Palacios, el cual le rogó «que transmitiera al pontífice la adhesión del episcopado español fiel a su tradición». El episcopado español «quiere cumplir» la norma que el mismo padre santo enunció ante los obispos de España en el Colegio Español de Roma, en la última sesión conciliar: considerar al Papa como roca y nave. En consecuencia, el episcopado español no pretende «ir más allá, ni quedarse más atrás». Por razón de sus mismas adhesiones al Papa y a la Iglesia, el episcopado no pretende ser ni más papista que el Papa ni más conciliarista que el Concilio.

LA MISERIA EN PANCARTA

ALMERIA.— El corresponsal de un diario barcelonés escribe desde Palomares, tras notificar que en ese pueblo y alrededores hay 250 expedientes de reparación de daños y perjuicios presentados a los norteamericanos; «Cuando los ministros de Información y Turismo, y del Aire, acompañados del embajador norteamericano en España, iniciaron su visita a Palomares, fueron recibidos por las fuerzas vivas de la muy noble y muy honrada localidad, con pancartas alusivas al acto y ovaciones al acontecimiento. Entre las pancartas recogimos estos textos: Esperamos al turismo. — Las tropas de Wilson's han sido correctas con Palomares. — Los niños confían en sus palabras. — No estamos más porque muchos emigraron. Mas agua y regresarán. Bien entendido, que el agua tienen que pagarla los yanquis. No menos pediguero que los foglenses, el cura hace rogativas al asno de Johnson para que lo distinga con una iglesia nueva.

COMUNISTAS Y DOS

ENTIERRO EN PARÍS

Otro compañero fallecido: José Abós, de la regional Aragón, Rioja y Navarra. Cita para el miércoles día 16, a las 2 y media de la tarde, calle Chaligny, cerca del Metro Faidherbe.

ARTE Y LETRAS

Domingo 27, por la mañana. Comentario al folleto: «Perón en la ruta de las dictaduras», con secuela de actualidad. Invitados los simpatizantes con nuestra labor de cultura.

REGIONAL CATALANA, TOULOUSE

Para el día 20 de marzo, a las 10 de la mañana, en la Gran sala del café Borios, tendrá lugar la conferencia anunciada, primera del ciclo, por el conocido militante anarcosindicalista, Francisco Iglesias, que versará en torno al siguiente tema: La regional catalana (Sus luchas pasadas, su presente y su futuro).

S. I. A. DE NIMES

Sábado 19 de marzo, asamblea general de afiliados y simpatizantes en el local social.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general para el próximo domingo 20 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en el café de la Comedia. Importantes aspectos de actualidad en el orden orgánico serán analizados.

CONFERENCIA EN LYON

Continuando su misión cultural, la F. L. de la C.N.T. de Lyon y la Sección de la L. F. de Villeurbanne organizan una segunda conferencia sobre astronomía con un tema de actualidad, «La Luna», a cargo del astrónomo M. Gautzi, del observatorio de St-Genis-Laral, para el día 17 de abril, a las nueve y media, en la sala 25 Palais du Travail, Place de la Libération, Villeurbanne (Rhône).

COLOQUIO EN MARSELLA

Esta F. L. organiza un coloquio para el domingo 27 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, 12, rue Pavillon. Un conocido compañero iniciará el tema a discutir que será de palpitante actualidad.

Dado lo interesante del tema, deberían de interesarse todos los compañeros en hacer acto de presencia y ser puntuales en la hora de dar comienzo al mismo.

Tenemos en perspectiva la celebración de otros actos que exterioricen nuestra propaganda y que se irán anunciando en la prensa.

F. L. DE BURDEOS

Invita a todos los compañeros a la continuación de la Reunión de información y discusión, que tendrá efecto el domingo, día 20 del corriente, a las nueve y media de la mañana, en el mismo lugar que la anterior.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64

Administration
SORIANO J.
Pontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECOMBAT

S YNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

PRESENCIA

El mantenimiento de la Organización anarco-confederal no es una testarudez de hombres supervivientes de otra época. El apartamiento de nuestro país de origen y el consiguiente alejamiento de la vida directa de nuestro pueblo, son artificios provocados por la reacción fascista de los años 30, mantenida, por lo que a los españoles concierne, por los Estados democráticos y comunistas vencedores de Hitler y Mussolini, pero que en la península Ibérica mantienen a ambos espectros en estado de victoria. Italia fascista y Alemania nazi han sido «curadas» de influencias totalitarias dominantes, en tanto que España y Portugal, liberales y libertarias por esencia, se ven obligadas a soportar estados de tiranía que los regímenes democráticos actuales en sus dominios no tolerarían.

Equivale a decir, que la diseminación confederal sentida en España y su combate indirecto del Exilio, no son de orden regular, sino episódico. Es una fuerza mayor mundialmente concertada que corta una luz máxima irradiada en Iberia. 300.000 confederales conscientes, abnegados, hemos sido 300.000 gigantes pudiendo obrar en vencedores contra un orbe de enemigos. Frente a la C.N.T. anarcosindicalista, demócratas, comunistas, católicos fascistas e independientes entablan contacto de codos para batirnos. Olvidan sus diferencias de confesión y tácticas, para sentirse comunes en la defensa del monstruo sagrado: el Estado. Porque la organización comunista no asusta tanto a las naciones reaccionario-capitalistas en razón a la sociedad autoritaria que distingue a aquella.

El comunismo libertario ofrecía —¡sigue ofreciendo!— una característica radicalmente contraria. El comunismo libertario va a la conquista de la libertad absoluta del obrero y la liberación moral e intelectual y artístico. El comunismo libertario es un acercamiento audaz a la anarquía humanitaria, a la consecución pronta de una sociedad sin privilegios, sin gobernantes, sin nacionalismos ni fronteras, con moralidad altamente humana, y, por consiguiente, sin miseria, guerras, represiones e irrespetos a la personalidad humana. Nadie osa oponer una teoría parecida a la nuestra; a lo sumo algo simulado, desviatorio, caricaturesco, que deja en el fondo las cosas tal cual están, a través de un cúmulo de literaturas oficiosamente prestigiadas, falsas, torcidas, retrógradas.

La religión cayó en desuso por empujo escavista del Papado de Roma y demás jerarquías dogmáticas. Para proseguir el engaño se montó la ilusión política, con redentores profesionales. Caidos éstos en desuso, se instituye el liderazgo obrero (?), con jefes permanentes y presidentes endiosados. La cadena esclavista continúa y ya reaparece el socialcristianismo, porque el catolicismo esquivo dio resultado inverso. La tradición, la rutina, tan fatales para el pobre («Mingo») que trabaja, o Juan Sintierra, o «Poble Patrás», están llamadas a persistir por voluntad, por necesidad perentoria, de dineristas, ventajistas y fautores de explotación y guerra. Con tanto exceso de civilización, con tanta riqueza en auge, con tanto científico práctico y tanta elucubración sociológica de esoba eléctrica y olla automática, se habla de hambre como nunca y se organizan caridades monstruo que en el mejor de los casos no alcanzan ni a empalmecear al monstruo Hambre. Se habla de justicia social, de revolución socialista, de equidad jurídica, de igualdad de derechos, y de otras y muchas cosas sonoras, brillantes, espectaculares, pero rematadamente inefectivas. Fascistas, demócratas, religiosos, comunistas, rivalizan entre sí para cargar los aires con estridencias sociales, y cuando concretan una solución ésta no va más allá de las nacionalizaciones, quedando el obrero con un cambio de amo y en su deprimente condición de paria, de votante, de soldado, de oveja asambleista, de sustentador de pancartas, de sindicalista amaestrado, de militante ordenado, de vocero fonografiado, de masa asalariada.

No, no saldremos de nuestro comunismo libertario, de nuestra anarquía, de nuestro sindicalismo realizador e irreverente. No importa el avance —cangrejista— de la hora, no importa Franco. Cuando pongamos pie en Iberia, cuando España y Portugal se recobren, se reanimará la llama de la libertad verdadera, de emancipación humana sin mogiganzas ni hipocresías.

PRO ESPAÑA LIBRE GRAN MITIN EN ROUEN

para el miércoles 30 de marzo a las 20,45 h., en la sala Cinéma Cinédit, bajo la presidencia de Louis LECOIN y contará con los oradores CHATROUSSAT de l'Union des Pacifistes; DEHOVE, de Force Ouvrière; Louis DUBOST, del Groupe libertaire; Annie EPELBAUM, de la Ligue des Droits de l'Homme; Yves DECHEZELLE, abogado; Claude BOURDET, escritor, y Denis FORESTIER, maestro.

Todos los amigos de la región y los partidarios de la libertad deben acudir a esta manifestación antifranquista.

El comité organizador cuenta con la asistencia máxima de los refugiados españoles de las zonas adyacentes. No les defraudemos y realicemos toda la propaganda posible para que el acto obtenga el éxito merecido. Organícense todos los procedimientos de transporte para que todos los españoles de la región puedan aportar su entusiasmo y su voluntad antifranquista.

DISCOS

La extinción del compañero José González Malo en nuestros medios ha pasado casi desapercibida. No era «asunto de nuestra devoción», González Malo, que mejor merecía apellidarse Bueno. Pero ha sido hombre con una trayectoria, y ello es siempre respetable.

El eco de González Malo llegó a nuestros lejanos oídos hace muchísimos años, en vibración de las luchas sociales de Santander, especialmente del puerto de la capital montañesa. González Malo —se nos aseguraba— es hombre de capacidad organizadora y de temple libertario-sindicalista. Era un punto confederal en el entonces políticamente confederal Norte. Era compañero de Rufino Macho y discípulo tal vez de Emilio Carral, dos compañeros de agradable memoria. Hay que haber alcanzado «Tierra y Libertad» del grupo «15 de Mayo» para saborear, aún ahora, las fervidas y aleccionadoras literaturas del segundo.

Frente a la híbrida modernista no moderna, puesto que híbrida la humanidad lo es de nacimiento), a veces uno queda satisfecho de su carga de años. ¿Quién puede ayudarnos a recordar a José Vehil de Vilasar de Dalt, Felipe Cortiella y Juan Bolz de Barcelona, Aurelio Delgado de Algeciras, José Sanz Cobo de La Carolina, Federico Forcada de Valladolid, J. Lleó de Cartagena, Salvador Torrens de Mataró, Constancio Romeo de La Coruña, Juan Ortega de San Sebastián, Marcelino Beloso de Lo-

grón, y tantos otros prestigios inmaculados destinados al olvido? Se teme el culto a los muertos, cuando recordando a nuestras glorias personales no hacemos más que revivir conductas ejemplares. El propio González Malo, picado por la «reforma» y todo, de no haber estado enfermo de muerte habría estado que desde una publicación neoyorquina un entrometido, un «viva la virgen», hubiese escrito sandeces a nuestro respecto. Porque en el fondo queda estimada, a pesar de las particularidades del compañero, que, por serlo, no deja de ser amigo por bien que su criterio nos contrarie.

En este mundo, González Malo ha hecho el bien que ha podido. Porque hacemos lo mismo, nos comprendemos en situación de amigos, con desaparición o sin ella.

CINE EN BURDEOS
El domingo, día 27 del corriente, a las tres y media de la tarde, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, se celebrará un gran festival cinematográfico, proyectándose varias películas relacionadas con la situación actual que sufre España.

Se advierte que la entrada es por invitación individual, que puede ser retirada en 42, rue de Lalande, Bolsa Vieja del Trabajo, todos los días, de 9 a 12 de la mañana y de 3 a 8 de la tarde.

PARIS, PALACIO DE LA MUTUALIDAD PARA EL 17 de ABRIL PROXIMO:

Fiesta Fraternal y Solidaria

Bajo los auspicios de la Confédération Nationale du Travail

Turno de presentación honorífica a favor del renombrado

TRIO ALEGRE

De verdadera alegría por sus cantares de variados y escogidos estilos regionales, tanto da si españoles como americanos. El TRIO ALEGRE es ventajosamente conocido de haber participado en el mismo entre un fragor de aplausos de la entera concurrencia.



Otra figura de altos vuelos que nos corresponde es la conocida y estimada triple de ópera

CONSUELO IBAÑEZ

han solicitada por numerosos compañeros al parecerles que tan querida amiga como excelsa cantora había «desertado» nuestro Festival doctoresino por no haberse presentado un par de años hacia.

Con más soltura que nunca y con su preciada voz tanto o mejor timbrada y calibrada que siempre, CONSUELO IBAÑEZ está dispuesta a complacer a nuestro congreso artístico-solidario con las mejores y más difíciles partituras de su repertorio. El tiempo de escena de esta amiga y gran artista nuestra siempre sale a poco, y su nueva irrupción en nuestra escena musicalista será acogida con la satisfacción que a todos tal acontecimiento proporciona.

Para el número próximo, «guitarreo» y otros «excesos».

Para entradas: 24, rue Ste-Marthe, Paris, 10^e, y 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris IX^e.



Viaje libertario a través de la América latina

(Continuación y fin.)

Por lo que respecta al Perú, del cual por su afinidad las figuras de Flora Tristán y Paul Gauguin nos evocan la memoria, tenemos también otra versión, la clerical, el sistema de Laguna y las torturas de los indios de Putumayo. Pero podemos evocar la figura de un libertario original, un viejo liberal que fue asimilándose gradualmente las ideas anarquistas: Manuel González Prada (1848-1918).

En su órgano Los Perus (Lima, 1904-1906) profesó netamente las ideas anarquistas y las explicó de manera clara. La lucha categoricamente contra la autoridad y, en mi opinión, de manera persuasiva. Su obra, como la de Rafael Barrett, me demuestra el valor directo de estos anarquistas que propagaban sus convicciones directamente, sin sentir presión alguna de organizaciones. Tales hombres van derechos contra la autoridad, se tiran al cuello de ésta con razonamiento absoluto y absoluto desprecio. Si se dice que ellos son elementos aislados, también es verdad que permanecen en pleno aislamiento por culpa nuestra, porque no los acompañamos y los dejamos solos. Hay millares de plazas para estos luchadores directos. Hasta ahora hallé entre ellos a Giraldo, a Barrett, y a González Prada; hallaré también a Ricardo Flores Magón, que actuó por sí mismo, en un ambiente elegido por él y sus amigos. Se dio también el caso del Doctor Giovanni Rossi (Cardias) en el Brasil y en cierto grado el caso de Adrián del Valle en su segunda época. Pero Esteve y Santillán han hablado a veces de manera independiente, y no cabe duda de que los temperamentos poéticos han estado con ellos. Ostentando el peso de las organizaciones, siendo siempre patriotas disciplinados y defensores de un organismo, aunque sea la Internacional o la F.O.R.A., no podría contarse con plena eficacia libertaria, con esa eficacia libertaria que impresionaría a los hombres comprensivos que viven ajenos a nuestros medios, a esos hombres que no se sientan afectados por un llamamiento referente a organización. Ignora la primera palabra de nuestras cosas, pero un argumento directo como los que usaron Barrett y Prada harían mella en ellos y les llevaría a reflexionar.

El resto de periódicos anarquistas del Perú de los cuales tengo noticias, surgieron poco después de surgir Los Perus. El número 16 de éste corresponde a agosto de 1905. El Hambriento de Lima, número 4, corresponde a septiembre de 1905, y el número 5 de Siemiento Rojo a noviembre del mismo año. En rigor, y ya que el periódico radical Germinal, aparecido en 1903, figuró algunos trabajos anarquistas por los años 1905 y 1906 —no conozco el contenido de años anteriores—, los artículos de este periódico, (casi no pudieron preceder a Los Perus?)

Posteriormente se dio el extravío bolchevique y el fragor antiyanqui de la juventud estudiantil, el nacionalismo de los jefes del movimiento de los indios, en resumen Claridad y Aprimor, manipulados por los comunistas, que por cierto han sido muy activos en estos países para debilitar la influencia norteamericana creando dificultades al capitalismo yanqui y para sentar el pie en latitudes propicias a la riqueza en primeras materias, aunque más que nada para contrarrestar la idea anarquista, cosa que procuran hacer siempre que pueden. El sindicalismo es poco eficaz en el Perú y los libertarios son débiles. Hicieron falta en Chile y en el Perú inteligencias perspicaces para evitar las desorientaciones y sostener la idea integral. El deseo de triunfar en el terreno sindical produjo un retroceso en la expansión de las ideas.

Ya en 1906 se encuentra un periódico socialista en Bolivia, La Aurora social (Tupiza). En 1923 hubo un grupo anarquista, La Antorcha. Fue el primero y se constituyó en La Paz. En 1930 se forma, mediante el correspondiente Congreso, una Confederación Obrera Boliviana, que tenía un órgano de expresión, La Protesta, en La Paz, habiendo desaparecido ya, al parecer después del número 9, correspondiente al 12 de junio de 1932. La guerra fue lo que sucedió después y lo que tuvo relieve. Se trataba de expansiones doctrinales sin base ideológica para la masa. Creo que se trataba de evitar el hecho de que los comunistas ganaran la adhesión de la masa. A los comunistas no les cuesta nada el aparato de organización, periódicos, propaganda oral, etc. Los libertarios, como los sindicalistas, son absolutamente pobres y no quieren aventurar falsas promesas ni con-

Antinomias del esplendor capitalista

En el desenvolvimiento de la sociedad actual, cualquiera que sea el tinte que se presente abundan los contrastes y paradojas. El caso excepcional en esta norma lo constituyen los Estados Unidos. Vistos a alguna distancia, sin penetrar en sus intimidades políticas y económicas, no pocos los interpretarán como un encanto. La realidad dista mucho de ser eso.

¿Existen motivos para formarse tal criterio? Sin duda alguna. Estas reflexiones producen el factor pobreza, que según creencia general no existe en el país del dólar. Equivocación lamentable. Hay pobreza económica, aunque se derroche y se controlen enormes fortunas; hay miseria, mucha miseria moral, en proporción superior a cualquier otro país. Y un general desequilibrio mental que cada día invade nuevos dominios personales.

¿Interés en subsanar esos males? Se alude públicamente pero no existe; se pretende cubrir el expediente ante quienes la mirada no va más allá de la pantalla. La consigna fue «guerra a la pobreza», desde varios ángulos oficiales, a sabiendas que no interesa suprimirla.

¿Pero en qué sentido interpretan la pobreza los yanquis? Para apreciar este factor solo conocen los instrumentos de contabilidad económica. Gradualmente se desenvuelven, siempre a la zaza de las utilidades, entre los supeditados al salario mínimo como los que adquieren mayores dividendos. Son los extremos que encierran los grados de riqueza, el espacio y los límites en que quieren que la vida, y la eternidad del hombre, se consuman.

¿Dispone todo individuo de ese mínimo que le permite el elemental desahogo? ¿Se hace honor a «la justicia democrática»? Se conceptúa, a tenor de lo que son precios de adquisición, en lo que son artículos de primera necesidad, que lo indispensable es: Una sola persona 1.540 dólares al año, o sea 30 semanales; un matrimonio sin hijos, 1.950 al año, o aproximadamente 38 a la semana; una familia de tres miembros, 2.440 al año, o aproximadamente 47 a la semana; familias con cuatro miembros, 3.130 al año, o aproximadamente 60 a la semana.

Todo lo que en remuneración haya de nivel inferior a lo que acabamos de consignar se conceptúa como pobreza. La creencia general es de que en Estados Unidos no existen ingresos que no alcancen a cubrir las normales necesidades. Sin embargo la verdad es otra. A juzgar por las últimas estadísticas —desde luego oficiales—, en el país hay 34.600.000 personas en situación de pobreza. O sea, que los medios que por concepto de trabajo y demás se pone a su alcance, no permiten afrontar la vida en sus mínimas necesidades.

De la cantidad que acabamos de señalar —uno de cada siete americanos—, 24.200.000 son blancos, 10.400.000 son negros. Es decir, que entre los últimos, uno de cada dos vive con ingresos muy deficientes al nivel considerado como indispensable.

Este exponente, considerado como vergüenza para algunos ciudadanos estadounidenses, motivó una campaña con promesas de acabar con la pobreza. No se considera lógico, que un país propietario casi de la mitad

de los países subdesarrollados. ¿Qué métodos emplear para anular la existencia de la pobreza? La distribución de la riqueza queda descartada; apelar a la filantropía fue la ocurrencia que tuvo aceptación. Mediante ese concurso, en la mayoría de las grandes poblaciones se constituyeron comisiones para afrontar y resolver el problema. ¿Finalidad? ¿Solución? Surgió una nueva burocracia. El liderazgo demagógico aparece en escenario y toma posición de los cargos. A la miseria, como siempre, se impone un nuevo gravamen. He aquí algunos casos de incongruencia intolerable:

N. L., nombrado jefe del Programa contra la pobreza, se incorpora a dicho cargo con sueldo de 18.000 dólares al año. El mismo individuo, en Passaic, por gestiones del mismo movimiento se le reconocen 4.500 más. Para los mismos fines, en San Luis se forma una Comisión. Al presidente se le asigna un sueldo de 25.000 dólares, con una extra suplementaria de 10.000 más. Para los quehaceres de trámite, como ayudante, tiene a un diputado que cobra 20.000. Asimismo también dos asistentes más con 18.000 cada uno; un director llamado de negocios con 15.000; un asistente ejecutivo con 15.000; y un jefe de contabilidad con 9.000.

Las secretarías de la oficina central de esa misma Comisión de San Luis, perciben de 5.400 a 6.800 dólares; las mecanógrafas 4.800, y las recepcionistas 4.200. Se han manifestado quejas, diciendo que lo que se recauda se estufa por la vía burocrática; la pobreza no ha disminuido su horizonte ni reducido su malestar.

En Chicago, el Dr. Daton L. Brooks Jr., negro, goza un salario de 22.500 dólares como jefe del Programa contra la pobreza. Esa remuneración le pone al margen de la solidaridad racial.

En Detroit, Robert P. Rosselle, empleado público, tiene un sueldo de 18.000 dólares como capitán del ejército que pelea contra la pobreza. Su asistente sólo cobra 16.000. Uno y otro, lo que perciben por estas actividades es a más de la remuneración que tienen como empleados.

En este marco general de actividades, la situación difiere un poco en Los Angeles. Los adelantes de la campaña contra la pobreza se creen de alcurnia más aristocrática. Por eso han exigido y conseguido más sueldo. El jefe de esas actividades, señor Joe P. Maldonado, ha conseguido honorarios de 25.000 dólares. A su disposición hay dos asistentes, uno ganando 23.000 y el otro 21.000.

Esta situación está totalmente generalizada en Estados Unidos, que la presencia de esos cargos y remuneraciones se nota en todas partes del país. ¿Responde ese movimiento a una finalidad equitativa? ¿Se constatan resultados que así lo aseveren? No. Sólo se constata el fomento de una nueva red burocrática de elementos incondicionales al régimen. El hemisferio demográfico de la pobreza, como el número de los sin trabajo, sigue su marcha ascendente. La juventud que cuenta entre los dieciséis y veintinueve años, que al dejar estudios se lanza en pos de empleo, le es muy difícil encontrarlo. Lo que más fácil hallan para franquear son las puertas de los cuarteles; las fábricas, talleres y demás lugares de trabajo ofrecen mucha resistencia; cada día hay menos empleos. Y menos, muchísimo menos hallan colocación, si el personal que la solicita es negro. Ninguna de las recientes promociones jóvenes, que dotadas de vigor físico y conocimientos técnicos se ofrecen al movimiento laborioso, puede adaptarse a mediana satisfacción. De las recientes, según estadística del mismo gobierno, apenas un veinte por ciento han podido resolver el problema del trabajo. Los demás deambulan, esperan, son cifras que se suman al desempleo, a la pobreza y a la delincuencia.

La consigna de «guerra a la pobreza», encaminada a suprimir lo que llaman «una vergüenza en la rica democracia yanqui», ha fracasado. Las gentes que lanzaron ese grito desconocen las leyes del mecanismo capitalista; las grandes fortunas sólo pueden tener vigencia a expensas de la enorme pobreza y miseria; unas son consecuencia de las otras.

Ningún régimen de fundamento estatal y capitalista suprimirá esos extremos que motivan tantas violencias. Los pobres y miseros son una representación inevitable, e indispensable, de las condiciones sociales que fomentan la desigualdad. Son condiciones en pugna con el equilibrio económico, sistemas de desenvolvimiento que nunca fomentarán la equidad humana.

Lo indiscutible es, según opinión general, que el problema de «guerra a la pobreza» no tiene solución. Quéto es la iniciación empiezan a confesarlo. Un personaje negro, experto en economía, activo en el movimiento del derecho civil, acaba de exponer, que para atenuar este mal en los Estados Unidos, son indispensables 100.000 millones al año.

En Baltimore, el Dr. Humphrey predice que la guerra contra la pobreza puede durar, sin resolverse, un cuarto de siglo. Este tiempo significa, para los que lo puedan vivir, una perspectiva que revelará muchas esperanzas y realizaciones. Si la pobreza llegara a desaparecer, será porque las prerrogativas del capitalismo desaparecerán al mismo tiempo; si el capitalismo persiste, la pobreza continuará exhibiendo su trágica imagen.

SEVERINO CAMPOS

Desde mi rincón solitario y silencioso

La vida moderna, con sus inventos y sus rápidas comunicaciones, ha borrado en gran parte las notables diferencias que existían entre las naciones. Los hombres actuales —y también las mujeres—, a medida que van perdiendo individualidad se asemejan más entre sí.

El cine, la moda, la radio, la televisión, la fabricación en serie, la industria gigantesca, la estandarización de la vida, el comercio en gran escala, los bancos, así como las grandes oficinas y las casas-colmenas, tienden a nivelar las diferencias entre los individuos, diferencias que aún hoy son más notorias en los pueblos que en las ciudades populosas.

Esta pérdida de individualidad constituye una degradación inmensa para el progreso humano, porque ha convertido las personas en máquina, más aún, en piezas de un vasto engranaje. Muchos hombres de potente individualidad han degenerado hasta no ser más que una parte del rebaño social. La artesanía, la pequeña industria, la iniciativa privada, se han batido en retirada ante la invasión de la producción en masa por poderosas compañías, trusts y monopolios. El resultado ha sido que sólo unos pocos hombres son cabeza y la inmensa mayoría, cola. Sin embargo, para el progreso del individuo siendo verdad aquella antigua máxima que dice: «Más vale ser cabeza de ratón que cola de león». La individualidad, que es el mayor de los valores humanos, no se desarrolla más que cuando el hombre es cabeza, aunque sólo lo sea de «ratón», es decir, cuando de su esfuerzo y de su iniciativa dependa el éxito de cualquiera actividad que emprenda, y no cuando es «cola» por muy vistosa que sea su apariencia.

¿Y pensar que el sueño de la juventud actual, es obtener una sinecure, colocarse en algún puesto secundario donde tenga asegurada una vida vegetativa y donde no tenga mareos de cabeza!

Toda su aspiración se cifra en ser «cola de león». Con ello renuncian a cultivar su individualidad que, claro está, pierden poco a poco y van, como cola que son, por donde los lleven.

Otros, por el contrario, aman la lucha, la independencia, la aventura, la iniciativa, y prefieren ser cabeza, aunque sólo sea de «ratón», es decir, ser dueños de sí mismos. Mientras aquellos no pasarán de ser cola, éstos serán cabeza de «ratón» acaso, pero cabeza al fin y al cabo. ¿Y quién sabe si algún día lo serán de «león»?

En esta hora portentosa de la historia del mundo, la mayor necesidad

(Pasa a la página 2.)

EN NARBONNE GRAN MITIN ANARCOSINDICALISTA

La Comisión de Relaciones Aude-Pyr-O., de acuerdo con la C.N.T. francesa, ha organizado un gran Mitin anarcosindicalista que tendrá lugar en dicha población el domingo, día 3 de abril próximo a las 9 y media de la mañana, en el local que oportunamente se anunciará.

En tan importante acto intervendrán los compañeros: Andrés Capdevila, por la C. de Relaciones; Federica Montseny, por la C.N.T. de España en el Exilio. La Presidencia estará a cargo del compañero Raspaut, de la localidad. Dada la importancia que reviste el acto en los momentos actuales, esperamos que todas las FF. LL., y compañeros de la región, con su presencia darán valor y realce a las ideas que son básicas y consustanciales del Sindicalismo Revolucionario Internacional.

Por la C. de Relaciones, el Secretario.

Le Gerant responsable
YVES OBEUF
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Chaisy-le-Rot (Seine)

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T.

A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

24 MARS 1966
NUMERO 394
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

L'ETAT MENDIANT

Dimanche, journée des paralysés et des infirmes civils. A vot'bon cœur, m'sieurs dames. Sortez votre porte-monnaie, cent balles, qu'est-ce que c'est ? Toute l'année c'est pareil : le cancer, la polio, les vieux, la faim. « Vous qui êtes heureux, pensez à ceux qui souffrent. » Ah, non ! ça va comme ça. Attention, comprenez bien. Moi les vieux, les infirmes, les gosses qui crévent de faim, parce que ça ne s'appelle même pas mourir, ça me touche, ça fait même plus que me toucher, ça me révolte. Mais c'est trop facile. On donne sa pièce, on accroche son petit écusson pour pas qu'on vous en redemande et puis on est tranquille. Terminé. On a soulagé sa conscience. Tout le monde est content. Dans l'allégresse générale il en est qui sont moins joyeux : les infirmes, les vieux, les affamés. Pour quelques-uns il y aura le fauteil roulant, le bois de chauffage, la nourriture pour huit jours. Et les autres ? On recommencera l'année prochaine.

Pendant qu'on brûle le blé, pendant qu'on jette des pommes de terre et des choux-fleurs à la mer pour ne pas faire baisser les prix ; pendant qu'on dépense des sommes d'argent considérables pour fabriquer des moyens de destruction universelle quand l'Etat distribue son fric, c'est-à-dire le nôtre, aux chefs d'Etat du tiers-monde sans se soucier si le bénéfice en revient à la population à qui il est destiné ; quand cet argent sert surtout à maintenir au pouvoir le gouvernement en place « qui vote avec nous à l'O.N.U. » ; tandis que le peuple de ce tiers-monde préférerait sans doute moins de colons et plus de pain ; alors, je dis non. Non à la main tendue, non à la mendicité de l'Etat, non à toutes ces singeries qui nous font croire qu'on fait quelque chose alors que

tout reste à faire, alors que rien n'est changé.

Allons, suffit, messieurs les financiers, messieurs les dirigeants. La misère ne se satisfait plus de vos aumônes, de votre charité chrétienne, de vos apitoiements d'un jour.

Gardez vos larmes, vous en aurez besoin pour pleurer sur vos trésors perdus.

La moitié du monde crève de faim ; des milliers d'hommes meurent à la guerre pour défendre vos seuls intérêts ; des ouvriers sont tués ou mutilés chaque jour par vos machines et vos cadences de production ; des millions de malades attendent que l'on accorde

de un peu plus à la recherche médicale pour avoir quelque espoir de guérir.

Eh bien, gardez votre fric et profitez-en pendant qu'il est temps. Le peuple en a assez des miettes, il va vous prendre le gigot dans l'assiette.

Il vous faut disparaître et nous allons nous y employer. Alors pourra s'établir une société de justice d'où sera exclu le gaspillage honteux des biens de consommation et du travail pour le profit d'une minorité. Nous pourrions préserver la vie au lieu de fabriquer la mort.

Aucune coexistence n'est possible. Vous devez mourir pour que nous puissions exister.

AUTOSATISFACTION ET REFORMISME

Dans le cadre de l'affaire des chantiers et ateliers de Provence, le bureau de la Fédération C. G. T. des métaux, qui s'est réuni hier, a publié un communiqué dans lequel il se félicite de « la lutte menée par les travailleurs qui ont imposé au patronat et au pouvoir un recul sensible ».

La satisfaction à tirer des luttes revendicatives actuelles est pourtant relative et l'aspect pris par ces revendications souligne la voie sur laquelle s'engage le syndicalisme. Ce n'est pas de cette façon que sera mise en échec la politique rétrograde du pouvoir définie par le V^e Plan. L'action syndicaliste se résume, à l'heure actuelle, à des grèves sporadiques — revendiquant des hausses de salaires — sans coordination ; les syndicats du secteur nationalisé ont tenu à séparer l'action qu'ils préparent de celle du secteur privé qui aura lieu le 15 mars, et dont les consignes se résument le plus souvent par quelques

heures d'arrêt de travail.

Lorsque les syndicats obtiennent les hausses de salaires qu'ils demandent, ils ne remportent jamais qu'une fausse victoire. Les travailleurs n'ont rien à attendre de l'Etat, car ce qu'il leur accorde ne diminue en rien le pouvoir de domination du patronat, mais enlève leur effort de libération envers le système économique actuel. Dans la loi de l'économie capitaliste les prix dépassent toujours les salaires ; le profit est la condition de vie du capitalisme ; pour les travailleurs la course aux salaires n'aboutit à rien. Les quelques miettes accordées par le patronat aux revendications des salariés alors même qu'elles ne peuvent mettre le pouvoir d'achat des travailleurs au niveau des prix, profit, au contraire, aux patrons. Une hausse des salaires, en favorisant l'accroissement de la consommation par les travailleurs, permet en même temps aux patrons d'augmenter les prix et de maintenir ainsi la prospérité de leurs entreprises.

Une lutte qui revendique une hausse de salaire prend l'aspect d'une collaboration avec le patronat, en lui reconnaissant le droit d'exploiter la force de travail des ouvriers en leur versant un salaire. C'est une forme de lutte qui se place dans le cadre de l'économie capitaliste, mais ne met nullement en cause. C'est pourquoi il faut que les travailleurs s'emparent des moyens de production qui permettent de satisfaire les besoins de tous. Pour cela les travailleurs n'ont qu'un seul moyen qui est la grève générale expropriatrice et gestionnaire.

Syndicalisme révolutionnaire

Dans le cadre de l'évolution rapide de toutes les centrales syndicales vers la collaboration, voire même l'intégration dans l'appareil de l'Etat, la Confédération Nationale du Travail demeure la seule organisation de classe du prolétariat qui envisage de continuer la lutte jusqu'à la réalisation du socialisme à travers les mesures imposées par les exploités organisés, et exprimées dans les statuts de la C.G.T. (article 2) : Disparition du salariat et du patronat, suppression du capitalisme, neutralité politique des syndicats, indépendance envers les partis politiques.

A travers les luttes du prolétariat enregistrées depuis 1906, date de la Charte d'Amiens, à travers ses conquêtes et à travers ses défaites surtout, la plupart des « dirigeants syndicaux », gagnés par la conception bourgeoise de l'existence, en sont venus à considérer les syndicats comme des organes de « progrès » et non comme des organes de lutte.

A l'abandon du principe fondamental de la véritable lutte de classes de la part des syndicats actuels, le patronat et l'Etat ont répondu par l'organisation de toute une superstructure d'intégration progressive des organes de production à la machine d'exploitation, garantissant, par ailleurs, bon nombre de sinécures pour les « dirigeants syndicaux » bénéficiant ainsi immédiatement de la « promotion social » proclamée.

C'est à l'émancipation du prolétariat grâce à sa lutte organisée que veulent nous faire renoncer les réformistes de toutes sortes. Fidèles aux principes du prolétariat militant de la Première Internationale qui entendait faire prévaloir la lutte pour l'émancipation sociale des travailleurs à toute organisation ou structure visant à la conquête du pouvoir bourgeois, destinée en fait à gérer et à perpétuer le capitalisme, le syndicalisme authentique, c'est-à-dire révolutionnaire, continue à croire à la faculté du prolétariat pour l'organisation de la production et de la distribution, seule base véritable de tout socialisme et unique voie à l'émancipation des travailleurs.

ANNIE

Révolution ou extermination

« Ou les peuples s'entredront sur des bases de paix ou l'humanité disparaîtra par l'effet des bombes nucléaires. »

Telle a été, semble-t-il, la pensée des savants qui ont collaboré à la conception de ces bombes.

Il s'agit de peuples et non des gouvernements qui dirigent ces peuples. Il y a une nuance. Nuance qui constitue le fond du problème.

Les savants ont fait allusion au peuple. Les gouvernements sont l'émancipation du système qui gouverne le peuple et non de la volonté de celui-ci. Il est impossible aux gouvernements de s'entendre perpétuellement sur des bases de paix. La guerre est une condition de leur continuïté.

Les gouvernements le savent très bien. La preuve en est que, aussitôt une guerre terminée, ils s'empressent d'en préparer une autre. La fabrication d'armements fonctionne sans arrêt et partout des unités guerrières sont maintenues en permanence, prêtes à attaquer l'ennemi que les chefs militaires voudront bien signaler.

Il n'est pas question de savoir si tel gouvernement veut ou non négocier avec tel autre gouvernement.

Aucune entente n'est possible entre un troupeau de moutons et un loup. Il n'y a que deux solutions : ou le troupeau se débarrasse du loup ou celui-ci en terminera avec le troupeau. Il en est de même entre le gouvernement et le peuple.

Il est impossible de concilier efficacement des intérêts contraires. Le monde actuel est composé de classes opposées : des gouvernements et des gouvernés, des exploités et des exploités.

Le système d'exploitation actuel nous mène directement à la guerre. La solution consiste à détruire ce système. Si nous attendons qu'il s'effondre de lui-même, nous serons tous aplatis sous ses décombres.

Une révolution devient nécessaire. Nous devons nous tenir à l'écart du vieil édifice capitaliste qui menace

ruine et l'attaque de l'extérieur, tout en nous apprêtant à construire un monde nouveau en dehors de tout antagonisme puisse sans classes.

Il n'est pas question de savoir dans quelles proportions on va établir la hiérarchie des salaires. Le salaire est un des moyens d'exploitation de l'homme par l'homme. Si le salariat subsiste, comment la classe des exploités peut-elle disparaître ?

J. CAPDEVILA

SYNDICALISME UNIVERSITAIRE (1)

1901, l'Etat, après avoir combattu une possible coordination de l'association sur le plan national, s'assouplit et parait plus tolérant.

1902. Un congrès est convoqué pour essayer de regrouper l'enseignement primaire et le secondaire ; il ne ressort rien de positif.

1907. Autre tentative pour rattacher les travailleurs de l'enseignement à la C.G.T., mais c'est un nouvel échec. Il y eut, par ailleurs, des différends qui mirent aux prises les associations ouvrières et les mutuelles.

1910. Un référendum fut lancé en vue d'amorcer le regroupement. Ce n'est qu'en 1920, au congrès de Strasbourg, que les associations universitaires vont se transformer en syndicats. A ce moment-là, l'appellation de ceux-ci était venue plus à la mode ; le syndicat n'était plus un terme à ne prononcer qu'entre personnes se connaissant très bien. Il faut préciser aussi que l'année précédente la première idée de grève était née dans l'enseignement du deuxième degré.

Mais les tendances opposées se manifestaient sans cesse et l'orateur signale qu'en 1925 il existait même une fédération de non-syndiqués.

Nous l'avions dit au début, de nombreux enseignements peuvent être tirés de cette rétrospective sur le syndicalisme universitaire. L'auditoire qui assistait à cette conférence essaya de détacher un premier point très intéressant en se posant la question sur la possible influence qu'avait pu avoir sur l'évolution de cette action universitaire, les différents éco-

logiques et philosophiques. On cita le cas bien particulier de la franc-maçonnerie et du parti socialiste. Certains conclurent même en attribuant la responsabilité des multiples différends qui opposaient les enseignants entre eux, à ceux qui, provenant d'un groupement politique ou philosophique bien déterminé, ne venaient au mouvement syndical que pour y diffuser des conceptions sociales qu'il leur était impossible de diffuser par un autre moyen.

En ce qui nous concerne, nous sommes tentés de faire une parallèle entre cet aspect du principe de noyautage, les zizanies malsaines pour la classe ouvrière, que cela engendre et les principes de la « Charte d'Amiens »

J. SORIANO

(1) Votre numéro antérieur.

A PROPOS DU CONFLIT DE PORT-DE-BOUC

Les incidents de Port-de-Bouc démontrent, une fois de plus, que le système de profit est bien la cause de tous les maux de l'humanité.

Dans ce système de profit du capitalisme privé ou d'Etat, les ouvriers n'ont pas à faire de sentiment. Le patronat, lui, n'en fait pas. Que lui importe que demain, un dix, cent ou mille ouvriers crévent de faim ?

Les patrons de Port-de-Bouc n'ont pas hésité à faire le chantage des salaires. Il est évident qu'une telle attitude frise l'escroquerie et le gangsterisme et donne plus que jamais raison aux principes élémentaires du

syndicalisme qui veut la suppression du salariat et du patronat.

La seule solution valable pour les travailleurs de Port-de-Bouc et de partout, c'est la prise de possession.

Les chantiers de Port-de-Bouc sont avant tout la propriété de ceux qui y travaillent, et ce n'est qu'en transformant leur mouvement en grève générale expropriatrice et gestionnaire que les ouvriers trouveront la solution, la seule solution valable et humaine.

A bas le patronat ! Camarades, en avant !

Roger BOHOMETT

FACE A FACE

Visage rond, petits yeux brillants, crâne dénudé, élocution lente, appliqué comme un écologiste, ton sec et autoritaire : voilà le « camarade » Waldeck Rochet.

Je n'ai pas l'intention de critiquer inutilement les aspects, disons peu marquants, de la personnalité du secrétaire du parti communiste français ; mais enfin, pourquoi le « camarade » Waldeck Rochet prend-il ses interlocuteurs pour des imbéciles ? Pourquoi essaie-t-il continuellement de « noyer le poisson » et ne répond-il pas directement aux questions posées ? Pourquoi s'embarrasse-t-il, et nous avec, d'une phraséologie vide de contenu ? Pourquoi a-t-il l'air de réciter son catéchisme comme un élève récite sa leçon ? Pour le dirigeant d'un « parti révolutionnaire » cela n'est pas sérieux...

Il paraît que le passage du capitalisme au socialisme se fera par la voie

pacifique. En somme, le capitalisme enfermera sans douleurs le communisme. Mais comment ce monde nouveau ne serait-il pas pourri dès sa naissance avec une telle hérédité ?

Le parti communiste, le parti de la révolution sans révolution, a glissé dans la boue du réformisme et commet le crime d'entraîner avec lui la classe ouvrière. Il estime sans doute qu'on parviendra au communisme en aménageant les structures existantes à coups de décrets et de lois votées par une majorité parlementaire de la gauche ; il confond la nationalisation, qui n'est qu'une réforme à l'intérieur du système capitaliste, et la collectivisation des moyens de production qui demande un bouleversement radical du régime actuel.

Je me suis demandé laquelle de ces deux attitudes était la moins naïve : celle du parti communiste ou celle de l'anarcho-syndicalisme.

Le parti communiste considère qu'une fois la majorité obtenue grâce à une alliance qui s'étendra des socialistes « bon teint » au centre gauche en passant par les radicaux, les capitalistes vont rendre les armes, se plier à la loi de la majorité sans doute !... Croire en la générosité de ces Messieurs, leur faire confiance, estimer que tout se passera pacifiquement : là est la grande illusion. Mais les illusions en politique sont criminelles.

Le réformisme, au lieu d'exacerber l'antagonisme de classes l'atténue, donne sa chance au capitalisme, c'est-à-dire lui permet de survivre ; il fait croire à la classe ouvrière dominée que son sort s'améliore, lui fait miroiter devant les yeux, le joyau de la « démocratie véritable ».

Est-ce que cela gêne les monopoles d'accorder 2 % d'augmentation aux salariés ? Non. Est-ce que cela gêne les monopoles, ces dérivés corporatistes et partielles, qui désolidarisent les prolétaires ? Non et non.

L'attitude de l'anarcho-syndicalisme semble beaucoup plus réaliste : déclencher des grèves générales, violentes s'il le faut, amener par des revendications de plus en plus hardies une rupture entre les syndicats et le gouvernement actuel et éviter cette intégration à l'appareil capitaliste que nous constatons actuellement dans l'action syndicale ; là se trouve l'efficacité.

Les capitalistes donnent un os à ronger au peuple comme à un chien pour qu'il s'apaise, tandis que les syndicats réformistes jouent un air de flûte au serpent populaire pour qu'il danse et oublie qu'il peut mordre avec son venin...

Réveillons-le, ce peuple qui dort !

La « POLITIQUE SOCIALE »

Grèves à Issoire chez Ducellier, Cédégur, Wasmer, Forgeal.

Grèves du personnel du Tr. sur dans la Seine.

Grèves chez Breguet dans le 14^e.

Grèves à Laval aux usines Scoman-Chausson.

Grèves chez les cheminots et chez les postiers.

Grèves dans la métallurgie à Bordeaux.

Grèves en peu partout.

C'est cela la politique sociale du grand général. Licenciements, compression des effectifs, pas de réduction du temps de travail, travail de plus en plus dur.

C'est cela la politique sociale des princes qui nous gouvernent. Et devant cette politique de misère que mènent les grandes centrales officielles C.G.T., F.O., C.F.T.D., etc., rien, absolument rien. Si ce n'est que de tergiverser sur des questions mineures de pourcentages absurdes sur les salaires.

Aujourd'hui une seule organisation syndicale est restée fidèle aux principes révolutionnaires : la C. N. T. qui lutte pour la réduction des horaires de travail, l'avantage de congés et la suppression de la hiérarchie. Travailleur, si tu veux en sortir, viens lutter avec nous.

André SALON

FREDERIQUE

MENDICITE DOMINICALE

Il n'est pas un dimanche qui ne soit placé sous le signe de la mendicité ; et on assiste régulièrement à la vente de vignettes, décorées « du bleu 11 Novembre », « des béquilles handicapées physiques », « des cannes blanches », etc. Pas de dimanche, non plus, sans appel d'une dame patronnesse, d'un quelconque bonze, vedette de cinéma ou champion sportif pour la lutte contre la faim, les cheuveux blancs, l'enfance malheureuse, les sinistres de Kerguelen, et j'en passe.

Bien sûr, la presse et la radio orientent leur concours et c'est à qui incitera le plus la générosité de la population de qui les divers comités attendent tant.

Il y a, bien sûr, les banquets que s'offrent ces comités, mais les quêtes sont faites avec tant de gentillesse que nous aurions mauvaise grâce à ne pas donner notre obole...

Je suis aussi sensible que n'importe qui à la misère humaine et je dirai même que mon plus cher souhait serait que tous les hommes s'unissent dans un même élan de générosité pour en finir avec toute sorte de misère et de défense sociale.

J'ai bien dit EN FINIR et c'est la raison pour laquelle je condamne toute forme de mendicité, y compris l'officielle. D'ailleurs, les dimanches physiques, les nécessaireux, sous quel que forme que ce soit, ne veulent pas être traités comme des mendiants ; ils réclament une véritable justice sociale et c'est normal, c'est humain. Dans une société comme la nôtre où l'on regorge de produits de toute sorte, à tel point que les ouvriers sont mis

en chômage pour cause de mévente, rien ne serait plus logique que de distribuer à chaque individu ce dont il a besoin sans nécessité de toutes ces « bonnes œuvres » qui sentent la religion à une lieue.

Tout dernièrement, un grand spécialiste de la question du cancer fit une déclaration qui mérite de figurer sur le fronton de tous les édifices publics : « On fait beaucoup trop pour les questions spatiales et pas assez pour le problème du cancer. »

Cette déclaration contient la solution à tous les problèmes que l'on s'efforce à résoudre depuis toujours avec la mendicité.

Messieurs les représentants à tous les échelons, faites moins de banquets, moins de réceptions, moins de voyages, moins d'engins de destruction aussi ; encouragez moins le parasitisme

Y. M. BIGET

J - S - R

(Texte d'un tract distribué aux étudiants de la région parisienne.)

Le syndicalisme étudiant ne doit plus résider aujourd'hui dans une simple contestation des conditions dans lesquelles est dispensé l'enseignement capitaliste. Trop souvent, il s'arrête à cette forme de revendication immédiate et cautionne ainsi la position de ceux qui soutiennent que l'étudiant, parce qu'il ne se trouve pas inséré dans le processus de la production, n'a pas à prendre part à la véritable lutte politique pour l'émancipation des travailleurs.

Comme le syndicalisme réformiste des « grandes centrales », le syndicalisme étudiant est sur la pente de l'intégration à l'Etat auquel il s'adresse comme au suprême arbitre. Or, l'Etat n'est que l'émanation des classes possédantes.

L'intégration à l'Etat, c'est l'intégration au capitalisme lui-même qui entend orienter l'enseignement en fonction de la seule satisfaction de ses besoins en techniciens, en vue du maintien de l'exploitation actuelle et d'une élite néo-bourgeoise.

Pour le syndicalisme révolutionnaire, l'étudiant est un travailleur comme les autres et, comme tous, sa place est dans la lutte menée, par-delà les revendications immédiates, en vue de la destruction du système capitaliste et l'élaboration d'une économie fondée non plus sur la réalisation de profits individuels mais sur la satisfaction des besoins réels des travailleurs.

La lutte des classes n'est pas une notion périmée comme l'admet l'« opinion officielle ».

Le plan Fouchet, la crise des chantiers navals, la fumisterie qu'on ose appeler « réformes sociales » sont autant de faits démontant la volonté réactionnaire du gouvernement, valet du capital.

Les Jeunes syndicalistes révolutionnaires luttent en vue d'une remise en cause globale du capitalisme et de ses institutions. Dans cette lutte, étudiants et jeunes salariés ont la même place, la même tâche.

Réjoignez les Jeunes syndicalistes révolutionnaires - C. N. T. Ecrivez : J. S. R. - C. N. T. 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9^e.

Communiqué

Les Jeunes syndicalistes révolutionnaires (Confédération nationale du travail) sont réorganisées pour la région parisienne. Un bureau provisoire a été formé.

J. S. R. - C. N. T.

JEUNESSES SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Réunions et permanences :

Le mercredi à 20 h. 30, au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris-9^e, téléphone TRU 78-64.

Les camarades qui désireraient créer des groupes J.S.R. en province sont priés de se mettre en relation avec nous pour recevoir du matériel et toute l'aide nécessaire, en écrivant à Jeunes syndicalistes révolutionnaires, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9^e.

J. S. R.

ANTENA

ARGUMENTACION OLIMPICA

MADRID (OPE). — San Watson, antiguo dirigente del Sindicato de Trabajadores del Carbón de la Gran Bretaña, se ha dado una vuelta por España respondiendo a una invitación de la «Organización Sindical» española y, naturalmente, visitó al Presidente del Sindicato Nacional del Combustible, Víctor Arroyo, no en el fondo de una mina asturiana, sino en un confortable despacho madrileño. A Arroyo le acompañaban varios miembros de su Estación Mayor para posiblemente dar más énfasis a sus palabras.

Y preguntó el británico a «presidentes Arroyo si consideraba legítimo y justo el sistema sindical español y si dicho sistema responde y podrá responder en el futuro a las necesidades auténticas de los trabajadores. La respuesta del señor Arroyo a una pregunta tan clara, precisa y objetiva, fue la respuesta que cabía de esperar de un beneficiario del régimen franquista: «Si era legítimo y justo el ideario defendido por los españoles hace veinticinco años repuso Arroyo, tiene que ser también nuestro sindicalismo, ya que éste recoge lo más sustancial de ese Movimiento».

El líder sindical británico quedó, como vemos, perfectamente informado.

CON CUENTA GOTAS

BARCELONA.—La policía ha puesto en libertad condicionada a veinticinco de los estudiantes detenidos a raíz de la reunión de Sarriá. Quedan profesores detenidos, junto con el artista Tapiés y el literato Juan Goytiso. Un estudiante suizo y otro americano han sido expulsados del territorio nacional. Las licencias de estudio de los quinientos estudiantes «comprometidos» están siendo estudiadas por la autoridad universitaria a los efectos de expulsión o de permanencias.

La expulsión del profesor norteamericano Paul Bondy, ocurrida en Salamanca, está siendo acremente comentada.

AHORA CAUTELOSOS

MADRID.—Sin gran algarabía, la prensa del país ha acogido la noticia de que Inglaterra acepta abrir conversación con la autoridad franquista con respecto al Peñón de Gibraltar. Las pretendidas negociaciones tendrán lugar en abril próximo. Y en caso de que Albión cediera...

Gibraltar es una cuña inglesa en España, y Melilla y Ceuta dos cuñas españolas en Marruecos. Un problema solivianta otro, una solución «preparadora» para España implica otra solución «preparadora» para Marruecos. Rabat observa a Madrid y a Londres, y Madrid se carga de cautela para no perder dos y ganar uno. La posición de Franco es embarazosa, y ya se verá cómo el «taimado gallego» se desenvuelve para ganar una doble partida. Hassan II recela del viaje de un ministro franquista que ha ido a Mauritania para asegurar la frontera del «Sajara español», sin perder —Hassan— de vista los «prejuicios» ceuti y mellillense. ¿Quién acertará ganara esa partida de póker internacional que se juega entre Madrid, Londres y Rabat? Franco cedería a Hassan Río de Oro de muy buena gana, a cambio de que los puertos afgolibraltenses les fuesen respetados. No hay duda, pues, que la gaceta diplomática británica se aprovechará de la obligada cautela franquista para ceder promesas y quedar —si posible— con la roca calpense.

Una vez más, entre pillos anda el juego.

MILITARESCA

PARIS.—Un diario de la mañana hace un estudio de la situación política del ejército franquista, emitiendo la conclusión siguiente: Presencia de un sector militar mayoritario *continuista por cansancio*, pero apegado a su nacionalismo autoritario. Presencia igualmente de un sector militar *jóvenes turcos*, o *tittista*, o *nasserino*, animado por una evolución del país igualmente orientada desde el cuarto de banderas. El pueblo, la parte vital de España, sigue siendo considerado menor de edad, y maltratado por «discolor».

NOTA DE ARTE

PARIS.—Una casa editora de esta capital ha publicado un álbum conteniendo obras superiores del Museo de El Prado de Madrid firmadas Ticiano, Rubens, Goya, Van Dick, Velázquez,

Zurbarán, Ribera, Greco, Veronese, Gerónimo, Bosch, etc.

ESPIONAJE DEL CIELO

MADRID.—La Telefónica española ha cedido a la I.T.T. (Sociedad Internacional de Teléfonos y Telégrafos), los derechos de instalación y explotación de una estación terminal para captar programas de televisión, informaciones y comunicaciones telefónicas procedentes de los satélites mecánicos lanzados por países extranjeros. Dicha estación será enclavada en las cercanías de Madrid y dotada de una antena parabólica oriental de un diámetro de 25 metros, pudiendo recibir emisiones de satélites colocados en órbitas yendo de 9.000 a 40.000 kilómetros. Por ondas hertzianas el resultado de las captaciones será pasado a esta capital.

LA LEY DE PRENSA: UN ESCARNIO

MADRID.—Por fin, tras largos meses de discusiones, regates y sumisiones, los Cortes franquistas han aprobado el proyecto de Ley de Prensa presentado por Fraga Iribarne, el ministro más liberal del gabinete franquista. Dando plácemes a las ovejas diputadas por el honor que le habían hecho, Fraga discursó largo y tendido, de cuya habladuría reproducimos algunos fragmentos: «La libertad de la Prensa será real, sin golpes de mano, sin dictos ni desafíos, sin trastes ni monopolios, sin libertinajes ni abusos». En resumen, la Ley de Prensa será lo que Franco quiera. Porque, «Hay que felicitarse —prosigue Fraga— que las Cortes que han aprobado mi Proyecto no estén compuestas caciquisamente, por hombres reclutados a voleo, por viejos partidos, por intrigantes de tiempos pasados que utilizaban los sindicatos obreros para sabotear la economía nacional, sino por personalidades que durante tres años defendieron la causa nacionalista con las armas en las manos». Concretamente: que la Ley de Prensa es una mordaza para el país, y un imperativo de guerra viejo ya de veintisiete años.

LA HUELGA DE ORBEGOZO HA DEJADO UN RASTRO DE RENCOR

SAN SEBASTIAN (OPE). — Como ya hemos informado (OPE del 3-3-66) el pasado viernes, después de casi dos semanas de paro, agotadas las posibilidades económicas de resistencia, regresaron al trabajo los obreros de la empresa Orbegozo, de Zumarraga. Como se recordará, esta huelga tuvo por causa el despido de dos compañeros considerados responsables de la confección de unas hojas en las que se reclamaba un aumento de salarios, una ampliación de las vacaciones pagadas y una extensión de las indemnizaciones en caso de baja por accidente o enfermedad.

La empresa, lejos de acceder a las reivindicaciones formuladas y a la readmisión de los despididos, como los obreros reclamaban, puso en la calle a otros ocho trabajadores. Esta falta absoluta de consideración para la dignidad y los derechos del trabajador, les obligó a mantenerse en su deter-

España al día

NO HAY MILAGRO ESPAÑOL

Traducimos de la sección financiera de «Le Figaro» de París:

La renta nacional de España en 1955 aumentó en un 10 por 100, índice de progresión el más alto de Europa. Mas los expertos de todos los organismos internacionales son categóricos: la prosperidad española es un sub-producto de la expansión europea, y ella no prepara al país español a entrar en el vasto concierto de las sociedades industriales; contrariamente, España está amenazada, en este aspecto, para dentro de poco.

El general Franco se insurgió, en 1936, en un país que no había sacudido su caparazón antigua. «Sus riquezas mineras? Hierro, cobre, zinc y plomo habían sido explotados por el extranjero en su provecho, no quedando ya más que yacimientos pobres.

«La industria? Localizada en el país vasco y en Cataluña, producía a precios muy elevados. «La agricultura? Permanecía enclaustrada en propiedades excesivas mal explotadas (4.600 propietarios de más de mil hectáreas representando el 20 por 100 de las tierras cultivables) y de pequeñas parcelas incapaces de alimentar a una familia (800.000 explotaciones de menos de una hectárea).

QUISICOSA

por ROMERALES

—Rididos, mañica; ¿quieres que juguemos humorísticamente a los adverbios?
—Acepto alegremente.
—¿Cómo está gobernada la península Ibérica?
—Dictatorialmente.
—¿Cómo vive el pueblo español?
—Generalmente mal. El pobre vive miserablemente, y el rico... ricamente. La mayoría, chichamente.
—¿Cómo vive el trabajador?
—Miserablemente. Y el parasito hoigadamente y el arribista oiparamente.
—¿Cómo se desarrollan los de cara a la pesebrera?
—Rastreramente, y el militar chulescamente, el policia bajunamente, el carcelero judaticamente, el burócrata holgazanamente, jueces y abogados cobardemente. Los verticalistas, vandálamente.
—¿Cómo se comporta la gente de iglesia?

—El doctorado hipócritamente, el ignorante beatamente, los papapanas imbecilmente, los papamoscas sacristamente.
—Los generales felones, ¿cómo sirvieron a la República de 1931 hasta el 18 de julio de 1939?
—Traidoramente, pues terminaron por asesinarla militarmente. Destruyeron a España crísteramente y fusilaron bestialmente.
—¿Y los curas que los bendicen?
—Bendijeron sus horrores, catequizaron las escuelas, dan dos rezos por cada letra, inculcan la obediencia ciega y enarbolan las llamas eternas del infierno para infernar totalmente la vida de los españoles.
—¿Y el Vaticano?
—El Vaticano, desde 1936 al 1966 se comportó franquísticamente.
—Pero las democracias...
—Escondiendo la cabeza debajo del ala, dejaron hacer avestruosamente.
—Lección terminada, mañica.

Roger PRIOURET

PRO ESPAÑA LIBRE GRAN MITIN EN ROUEN

para el miércoles 30 de marzo a las 20,45 h., en la sala Cinéma Ciénit, bajo la presidencia de Louis LÉCOIN y contando con los oradores CHATROUSSAT de l'Union des Pacifistes; DEHOVE, de Force Ouvrière; Louis DUBOST, del Groupe libertaire; Annie EPELBAUM, de la Ligue des Droits de l'Homme; Yves DECHEZELLE, abogado; Claude BOURDET, escritor, y Denis FORESTIER, maestro.

Todos los amigos de la región y los partidarios de la libertad deben acudir a esta manifestación antifranquista.

El comité organizador cuenta con la asistencia máxima de los refugiados españoles de las zonas adyacentes. No les defraudemos y realicemos toda la propaganda posible para que el acto obtenga el éxito merecido. Organícense todos los procedimientos de transporte para que todos los españoles de la región puedan aportar su entusiasmo y su voluntad antifranquista.

EN NARBONNE GRAN MITIN ANARCOSINDICALISTA

La Comisión de Relaciones Aude-Pyr-O., de acuerdo con la C.N.T. francesa, ha organizado un gran Mitin anarcosindicalista que tendrá lugar en dicha población el domingo, día 3 de abril próximo a las 9 y media de la mañana, en el Cine Club.

En tan importante acto intervendrán los compañeros: Andrés Capdevila, por la C. de Relaciones; Federica Montseny, por la C.N.T. de España en el Exilio; Compañero Raspaut, de la localidad. Dada la importancia que reviste el acto en los momentos actuales, esperamos que todas las FF. LL., y compañeros de la región, con su presencia darán valor y realce a las ideas que son básicas y consustanciales del Socialismo Revolucionario Internacional.

Por la C. de Relaciones, el Secretario.

TEATRO ESPAÑOL EN DREUX

Domingo 27 de marzo, a las tres y media de la tarde en la Sala de Conferencias, 55 rue St.Thibault, bajo los auspicios de Solidaridad Internacional Antifascista, el grupo artístico «Reflejos de España» presentará al público hispano-portugués de Dreux, la obra del célebre y ya desaparecido autor: Alejandro Casona.

LAS TRES PERFECTAS CASADAS

Abrió el espectáculo, como siempre, Jaimito, deleitándonos con su arte musical, de acordeonista hábil en la primera y segunda parte del festival.

Quedan invitados todos los amantes del teatro español y aquellos que deseen disfrutar de un ambiente simpático y fraternal.

Entrada gratuita. Aportación voluntaria.

SILUETAS

Son los viejos. Pasan de los sesenta años y muchos están a punto de llegar a los setenta. Discuten. Cuentan historias vividas, algunas de una grandiosa «emplaza», y el resto a todas partes del mundo. Estos trabajadores enviaban al país de procedencia una buena parte de sus salarios.

El turismo afiula, gastando mucho dinero en hoteles y alquileres primero, y comprando terrenos y apartamentos después. El capital extranjero acudiría en masa en acaparador de propiedades. Todo ello se traduciría en abundancia de divisas. Así la España actual dispone de reservas equiparables al 30 por 100 de las existentes en Francia.

Pero, ¡ay!, esa riqueza es poco explotada, los datos de base no han variado. Los yacimientos mineros permanecen empobrecidos. La industria nueva está en manos extranjeras, no siendo, ni así, más competitiva que antaño. La agricultura no exporta sino «productos de postres», severamente concurridos por productos similares del Mediterráneo, y con la agravante de que el país debe comprar al exterior carne y leche.

España no exporta al extranjero más del tercio de lo que ella importa. Desde 1965, España extrae de sus reservas de cambio para hacer frente a sus necesidades.

Decididamente, el «milagro español» no existe.

PAZ UNIVERSAL

El Estado es la más acabada, la más patente calamidad del Universo. Si gana una guerra, resulta que sólo es la ganancia para unos cuantos. Si la pierde, la pierden todos los ciudadanos menos unos cuantos.

(Felipe Alaiz.)

De los muchos y arduos problemas que inquietan a los hombres de buenos sentimientos, que se interesan por el bienestar de los humanos, porque reine la armonía y la fraternidad entre los pueblos, será quizás el problema de la paz universal el que más les conmueve y pone en tensión sus fibras sensitivas.

Mucho se lleva escrito y hablado en favor de la paz entre los distintos países que componen el mundo en que vivimos. Mujeres, hombres de diferente nacionalidad, de variado rango social, han denunciado y maldicado públicamente los estragos, las atrocidades, el barbarismo que representa la guerra y sus nefastas consecuencias.

«¡Abajo las Armas!», de Berta de Suter; «El fuego», de Henri Barbusse, y «Sin novedad en el frente», de E. M. Remarque, son tres obras que, aun siendo distintas en la forma, en el estilo literario muy personal de cada uno de los tres escritores señalados, en el fondo humano en que estuvieron escritas, y quizás en la noble intención con que las escribieron, es coincidente.

De una forma ejemplar, impregnada de buena voluntad, se demuestra en las tres obras citadas, la infinidad de crímenes, el grado de embrutecimiento y de corrupción en que caen los hombres y los pueblos cuando se declaran en guerra. El dolor, el hambre, la desolación moral y material, tanto para los pobres soldados que directamente participan en ella, como para los infelices pueblos que la aguantan, no tiene límites. El abuso de poder, las vejaciones que sufren los que fusil en mano andan arrastrándose, retorciéndose en las trincheras, en ese torbellino horroroso que es el frente de batalla, está descrito con la crudeza real que requieren los acontecimientos que se desarrollaban durante la contienda.

¡Y al! del pobre que se niegue, que ofrezca resistencia a participar en tanto crimen y tanta destrucción como se realizan en la guerra. Un consejo sumariumo lo juzgará y será despiadadamente pasado por las armas, como enemigo de la patria».

Cuanta más resistencia encuentran los vencedores, mayor es la furia y la crueldad que suelen emplear luego con los vencidos. Entran en los pueblos arrasándolo todo. Violando mujeres, asesinando niños y ancianos inocentes. Nadie escapa a la perversidad refinada del enemigo. ¿Y cuál es el enemigo de todos? La guerra! La maldita guerra y los hombres que de ella viven!

Otros escritores y publicistas contemporáneos como Beltrán Russell, Nicolai, Camus, Regis y muchos más han expuesto en libros, revistas y periódicos, lo que representa la locura de «la guerra moderna». Las consecuencias catastróficas que puede traer para la vida de la humanidad entera. El uso de artefactos atómicos produce la pulverización masiva de grandes ciudades en unos segundos; como lo fue Hiroshima el 6 de agosto de 1945.

Hombres bien informados han facilitado cifras horribles sobre los millones de vidas humanas destruidas en la última conflagración mundial. «Más de cincuenta millones de hombres, mujeres y niños fueron destruidos durante el tiempo que duró la contienda! Con tan tremenda sangría y el triunfo de las fuerzas aliadas se dio por terminada la guerra que envió al mundo entero.

Pero las promesas de paz, de libertad y bienestar que habían sido hechas por los que dirigían el destino de los pueblos, se fueron disipando con el transcurrir de los días. Poco tiempo después, antes de que los países

que habían sufrido directamente la destrucción de la guerra se rehicieran de tan tremenda hecatombe, el estruendo de los cañones, aviación y otras armas mortíferas se hacía sentir en Corea, Indochina, Argelia, El Congo y otros pueblos que volvieron a experimentar la muerte, el dolor y la miseria en sus propias carnes. El espectro de la guerra volvía a cernirse sobre sus cabezas.

Ahora es en Vietnam donde se están desarrollando los grandes combates. Las fuerzas americanas están llevando a cabo el ensayo de nuevas armas destructivas; donde se están practicando los terribles bombardeos

contra pueblos y aldeas bastantes alejados de la línea de fuego. Es allí donde la aviación está causando miles y miles de muertos entre la población indefensa. Cada día, cada hora que pasa son destruidos, arrasados por la metralla que lanza la aviación, numerosos pueblos.

Si la sangre y las lágrimas que hace verter la guerra pudiera recogerse sobre un lugar determinado, habría suficiente líquido para hacer aumentar el volumen de un río caudaloso.

«¡Lloran las madres, por el desgarramiento que produce en su corazón la muerte de sus hijos queridos! ¡Lloran las esposas por la desaparición de sus maridos que dejan el hogar deshecho! ¡Lloran las novias por el dolor que sienten al ver cómo sucumben sus prometidos, quedando su amor truncado! ¡Lloran los niños que quedan huérfanos, abandonados, sin poder sentir las caricias de sus padres exterminados! ¡Lloran los hombres de rabia y de impotencia al ver sus miembros mutilados! ¡Lloran y se desangra el pueblo entero!

Ante tan monstruoso espectáculo, sólo ríen los malvados. Sólo pueden reír los hombres sin conciencia; los fabricantes de armas y otros elementos deshumanizados que se benefician y enriquecen a costa de la sangre y de las lágrimas derramadas.

Resulta abrumador el presenciar que todos los enemigos de la paz, como los de la libertad, en todas sus manifestaciones justifican, o tratan de justificar que les intrigan, que sienten las alteraciones políticas y diplomáticas que puedan dar lugar a otra nueva conflagración mundial.

Cada vez que se reúnen los «grandes» de los distintos países que forman el bloque político internacional, lo primero que plantean en unos de los puntos que han de discutir, es el problema de la paz.

Sin embargo, la comprobación que puede sacarse a través de la actuación de los diferentes gobiernos que dicen representar el interés y la prosperidad de todos los pueblos del mundo, es que cada vez nos aproximamos más a otra gran guerra de tipo mundial.

Tal situación se les plantea a los pueblos porque estos, ignorantes, confiados en los elementos que llevan a ocupar los puestos del Estado, duermen el sueño de la indiferencia, sin darse cuenta, sin preocuparse de los problemas que directamente les atañen; que son de su propia incumbencia. Así continúan viviendo, sin tomarse la molestia de pensar sobre el porvenir que les espera. Hasta que un día determinado, por cualquier circunstancia se ven abocados a otra nueva guerra. En la cual, como en todas cuantas han tenido lugar, serán los trabajadores, la juventud productora, los que más contribuirán con sus vidas y con su sangre al sostenimiento de la misma.

No estará asegurada la paz sobre la tierra, mientras que los trabajadores, las masas productoras que son los que mayormente sufren las consecuencias de la guerra, no tomen conciencia de lo que para ellos y sus

familiares representa tanta tragedia y cambio de actitud.

Es hora ya de que los parias, de que los hombres de espíritu libre del mundo reaccionen de una forma enérgica, viril, y decires a sus llamados gobernantes:

«¡Basta ya de tantas historias pacifistas; de tantas monsergas en nombre de la paz y de la libertad! Nosotros, los trabajadores, conscientes de nuestra misión, seremos los que mantendremos la paz y la libertad entre los pueblos. La fundamentaremos en la solidaridad, en la fraternidad que debe reinar entre los humanos. No haremos distinción de razas ni fronteras. Levantaremos el amor a todos los hombres, hacer que prevalezca la justicia en todos los ámbitos del mundo será nuestra mayor inquietud. ¡Esa será también nuestra bandera!»

Lo expuesto sería un medio factible, no de conservar la paz, pues no puede conservarse lo que no existe, sino para conseguirla y perpetuarla en toda la tierra.

Si no se actúa de esta forma u otra semejante, será cuestión de no hacerse muchas ilusiones en torno a que reine la paz y la libertad entre los hombres.

UMBRAL

OFRECE NOVEDADES

Nuestra notabilísima revista «Umbral» en su número 52 introducirá una novedad editorial que puede interesar a todos los compañeros y a los estudiosos ajenos a nuestro campo. Se trata de la publicación en folletón encuadernable de «La Sabiduría Riente» del maestro de la Parábola, Han Ryner, con la promesa de que a «La Sabiduría Riente» seguirá la publicación de «La Sonrisa del Sabio» del mismo autor.

Uno y otro libro, quizás los dos más fuerza educadora y albura de pensamiento del llamado Principio de los Narradores, son ventajosamente conocidos por la opinión literaria francesa, cabiéndoles el mérito, a los españoles, de no ignorar a Ryner por haberlo leído en parábolas dadas en la «Revista Blanca» y merced al libro «La Sabiduría Riente», que muchos compañeros están leyendo en español en nuestras librerías, siempre sin resultado, pero que ahora, gracias a la iniciativa de «Umbral» podrán poseer con solo adquirir mensualmente la revista.

La traducción de «La Sabiduría Riente» y de «La Sonrisa del Sabio» corrió a cargo de nuestro querido amigo de siempre, Manuel Costa Iscar, residente hace años en Buenos Aires, pero de formación intelectual desarrollada en Barcelona en los tiempos heroicos de «Tierra y Libertad» de la calle de la Cadena. Equivaliendo a decir, que tanto el autor como su traductor son suficientes garantía para que «Umbral» pueda promover un tesoro bibliográfico a sus lectores.

Cuantos compañeros deseen suscribirse a «Umbral» obrarán sagazmente haciéndolo pronto para que la Administración pueda ajustar la tirada a las demandas recibidas.

Dirigirse a Roque Llop, 24, rue St-Marthe, Paris (XX).

CINE EN BURDEOS

El domingo, día 27 del corriente, a las tres y media de la tarde, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, se celebrará un gran festival cinematográfico, proyectándose varias películas relacionadas con la situación actual que sufre España.

Se advierte que la entrada es por invitación individual, que puede ser retirada en 42, rue de Lalande, Bolsa Vieja del Trabajo, todos los días, de 9 a 12 de la mañana y de 3 a 8 de la tarde.

ESTOS VIEJOS

Resulta ameno charlar con esta veintena de compañeros que habitualmente se reúnen para hablar y comentar del pasado, el presente y el futuro. En ninguno de ellos ha desaparecido la ilusión, y viven todavía pensando en las posibilidades que siempre tiene el obrero para transformar todo si fuera lo que realmente debe ser: Rebelde a todas las leyes opresoras y la explotación, revolucionario por dar al hombre la libertad que no tiene ni tendrá nunca mientras exista el Estado, al estar éste sostenido por el militarismo, el oro, capital y elementos neutros, más peligrosos, tal vez, que los Gobiernos.

He hablado y hablo todas las tardes con ellos, alrededor de las seis que es cuando la discusión está más caldeada, exponiendo opiniones más o menos razonadas y acertadas. Hay en las exposiciones, y manifestaciones dignas de ser recogidas por la observación y no olvidadas, al ser la experiencia quien las emite.

Se suceden las anécdotas. De entre estos viejos hay quienes tienen una gracia especial para relatarlas y producen la consabida risa, acompañada de la sincera y varonil carcajada de hombres de edad avanzada.

A mí me causan estos ancianos venerables respeto y admiración por lo que son y han sido desde los primeros albores de la juventud; pero el paso del tiempo, que produce físicamente su desgaste en los hombres y en las cosas, en estos cuerpos ha hecho también su recorrido con positivos resultados. Ninguno de ellos ha

podido vivir sin trabajar, como viven los capitalistas, políticos y demás granujas legalizados.

Escuchemos a este simpático y cariñoso anciano. Desde la corta edad de ocho años hasta llegar a los setenta que son los que cuento, no he cesado de trabajar para enriquecer a quienes me han explotado tanto en América, como en España y Francia.

En cuantos países he trabajado para mal comer y vestir, el mismo trabajo, con escasas diferencias, he recibido de todos los explotadores; pero estoy satisfecho de haber disfrutado en el pueblo de los Quijotes, en la España de Cervantes, Francisco Ferrer, Tarrida del Mármol, Machado, García Lorca y otros hombres libres-pensadores y anarquistas, lo que desde mi infancia había soñado. ¿Qué duró poco tiempo? Bueno, pero lo disfruté con todos mis pulmones, corazón y cerebro. «Acaso no fue nada lo sucedido en España el 10 de julio del 36? Para mí no fue poco, sino mucho lo que hicimos nosotros, los obreros de la fábrica y el taller, del campo y de la mina... al empuñar el arma contra el fascismo, al hacerle frente y darle la batalla, aunque más tarde, apoyado por el capitalismo internacional nos hiciera salir violentamente de la península Ibérica. Quizás no vuelva al lugar donde pasé los mejores años de mi vida, pero me queda el consuelo de haber puesto mi granito de arena en el montón de las grandes realizaciones humanas.»

Escuchemos también a este otro un poco más joven a pesar de rebasar

ya los setenta: «Claro que nosotros somos los que pusimos cuanto pudimos y vallamos por el triunfo de la revolución española; pero a mí me pesa ahora lo que pude hacer y no hice. Como yo habrán muchos que pensarán de la misma manera. Fuimos demasiado humanos. En fin, debe quedarnos la satisfacción de que dimos una lección a los otros pueblos. Lástima que los obreros no respondieran mundialmente al llamamiento que se les hizo. No nos engañamos, y ahora sufren las consecuencias. Y es que, los pueblos, en aquella ocasión, no estuvieron a la altura que la actualidad requería, socialmente no contaban con la preparación que poseía la clase trabajadora española, impregnada de savia anarquista.»

Oigamos ahora a éste que está cerca de la estufa donde transcurren pacientemente las horas del exilio: «Mi oficio de ferroviario me permitió conocer mucho más que otros trabajadores y ver cosas que otros no vieron. La posibilidad de tocar, de mover y remover toda clase de mercancía, despertó en mí algo que la curiosidad admitió como razonable, y lo puse en práctica, con tan buena suerte, que me vi correspondido con creces por el mismo que yo le había disminuido las ganancias. Esto sólo pueden hacerlo quienes trabajan en los trenes.»

Y en medio de este ambiente de manifiesta afinidad el reloj va marcando nuestra agonía.

MINGO

«Les bandits en auto»

EL epigrafe que sirve de título a este artículo fue el que ilustró la primera plana de la prensa francesa, allá por el final del año 1911 y todo el 1912. Se trataba de unos cuantos hombres que creyendo resolver el problema moral y material de su vida, pusieron en práctica el dicho: «que el dinero hay que buscarlo a donde está».

Todo esto viene a cuento hoy para hablar de la cantidad de crímenes, llamados «accidents de routes», producidos por el progreso del automóvil. Hemos dicho crímenes, porque sus autores (¿inconscientes?) saben que esos accidentes son inevitables debido a la velocidad en que corren y burlándose de las reglas impuestas para evitarlos.

Cada día se multiplican esos accidentes de la circulación de una manera escandalosa, a pesar de lo horrible del caso por esa locura moderna de la velocidad, y no valen las advertencias ni los consejos de moderación, pues la inmensa mayoría de los automovilistas se burla de todo eso. El caso es ir de prisa, siempre más de prisa, a sabiendas de lo que eso trae como consecuencia.

No es triste constatar que en un país, según estadísticas, el automóvil mata cada año unas 12.000 personas y produce más de 300.000 heridos? (En las últimas fiestas de Navidad el automóvil hizo por carretera 220 muertos) y, no obstante, esta hectome, vemos cómo estos bandidos del volante van aumentando considerablemente el número de sus víctimas sin más preocupación que la de correr siempre más de prisa.

He aquí algunos casos referidos por la prensa: «Dos autos chocan en una carretera recta, para sus conductores para examinar los desperfectos ocasionados; mientras tanto, llega otro coche y derriba la mujer de uno de los automovilistas, acude el marido corriendo para recogerla y en esto llega otro coche y se carga a la mujer y al marido». Otro caso: «Cuatro hombres en un auto, derriban el parapeto de un puente, caen de una altura de 17 metros sobre un cobertizo y recorre todavía este auto una distancia de 20 metros». ¿Queréis decirme a qué velocidad iba ese famoso artefacto? Yo os lo diré: a todo lo que podía dar el motor; si usted hubiera podido correr más de prisa, más lejos habría ido a parar. Un «Passage clouté» al final de un recodo del camino; este pasaje está indicado por dos postes anunciadores reglamentarios, cincuenta metros antes de dicho paso; dos vándantes han emprendido el cruce del pasaje, el choque, dice el periódico, inevitable, fue espantoso; los vándantes fueron arrastrados unos sesenta metros y estos dos desgraciados muertos del golpe y completamente despedazados. El «châuffard» tan fresco, aunque detenido, por ahora. Y no contamos los que huyen abandonando en mitad de la carretera sus víctimas, que, quizá, todavía podían ser salvados antes que surgiera otro coche detrás, rematándolas. ¿Para qué continuar si esto pasa centenares de veces cada día? Todo eso demuestra que estos crímenes son producidos voluntariamente por lo cual cuyos autores merecen el epíteto de «Bandidos en auto».

No falta quien diga: ¿de esto tiene la culpa el gobierno? ¡qué gracia! El gobierno lo primero que se le ha ocurrido es decretar el seguro obligatorio para los accidentes de auto, y naturalmente, ¿para qué se va a preocupar el conductor de lo que pase, puesto

que paga el seguro? ¿Es que no se remedia todo con dinero? ¿Qué importa una «vaga humanidad»? Y el gobierno, como buen administrador, cobra el tanto de caja en forma de impuestos sobre el negocio de las compañías. Además, el Estado que tanto dice preocuparse por el bienestar de los ciudadanos, paga un cierto profesor para propagar, en la televisión, entre la juventud, el gusto o la pasión hacia el riesgo automovilístico. ¿Es que este profesor va a preocuparse de las víctimas que hagan sus «sibiditos»?

Se dice que eso es el progreso y que el progreso nadie lo puede detener. Y esto no es óbice para que mientras el gobierno cubre de decoraciones a los inventores de motores más potentes y a los campeones en las carreras automovilísticas, este mismo gobierno sanciona y castiga con multas a todo aquel que pase de una cierta velocidad impuesta por él.

Ya se ve el efecto que hacen los consejos de moderación en esos borrachos de la velocidad, pues cuando van con una persona de sentido común conduciendo moderadamente, lo único que saben es burlarse o insultar a ese mirlo blanco, que es el conductor de auto que al coger el volante no ha perdido el conocimiento.

¿Y de nuestros compañeros proletarios, qué diremos? De esos conductores «poids lourds» de 20 toneladas, corriendo por esas carreteras a 80 kilómetros hora. ¿Es acaso para aumentar las ganancias de sus explotadores que van atropellando todo aquello que encuentran en su camino?, lo mismo que aquellos otros que abastecen los comercios de las ciudades, sabiéndose hasta en las aceras sin miramiento alguno para las personas, con tal de demostrar al burgués que cumplen con sus deberes como fieles empleados. El que va a pie por esas calles, ha de ir siempre mirando en todas direcciones buscando como si hubiera cometido un delito, recordándonos así el personaje de la obra de Dostoiévski, «Crimen y castigo».

Como el progreso no se detiene, a nosotros tocará, también, pensar en el porvenir, pero mirando al cielo, ya que también va aumentando el turismo en aviación en un terreno donde no existen los «passages cloutés».

Terminamos con la esperanza de que los compañeros libertarios que poseen auto (pues ya hay algunos que tienen su coche) no pierdan la trifulca al coger el volante y den el ejemplo conduciendo su artefacto de muerte con inteligencia y moderación respetando la vida de los que todavía desean vivir.

JUAN

Cartas a mi sobrino

YA ves que no me hago esperar mucho en corresponderte.

Esta vez has sido más lacónico que en otras ocasiones, pero por ello dejas de ser, también, más explícito contándome cosas que si no estuviera ya al corriente no dejarían de ser muy interesantes.

Leo en la tuya que el más sabroso de los «chiu-chius» (rumores) es que pasan de boca a oreja en Cataluña es el de que unos individuos que se presentan como una delegación de la Confederación Nacional del Trabajo, pero que nadie conoce quiénes son, están en negociaciones con los jerifaltes del verticalismo Francfalangista.

Por no haberte escrito una sola línea sobre el particular es posible que exista en ti la creencia de que me pones al corriente de algo que aún no ha pasado la frontera ni como contrabando. Si así fuera te diré que en el exterior ya no es un rumor porque es del dominio público. Comunicados en la prensa denunciando la burda maniobra, artículos de compañeros que ponen en evidencia el cenetismo de los negociadores, informaciones en el exilio, sin contar con la información recibida por vía orgánica, han puesto a la luz del día tan traicionero como criminal engaño.

Además, los «pactantes», por medio de sus capellanes misioneros (pocos por cierto) a quienes se les ha encargado de catequizarnos a todos los débiles de espíritu, hacen circular, como lluvias de estrellas, una nube de papeles multiplicados dando a conocer la toma de contacto. Pero, ¡ah!, lo que nadie dice es de dónde sale el «pape» para pagar tanta multiplicidad y a tanto «ecorrevyid».

Si comparamos los dilatados que se encuentran los dos extremos, entre la C. N. T. cenetista y los sindicalistas verticalistas, podríamos comprender de que la negociación había sido dura y difícil, porque para que un cenetista llegue a reconocer en su igual, en una discusión, a quien tanto odio ha descargado sobre él y ha hecho desaparecer a tantos hermanos suyos de lucha, sería tanao, si estuviera obligado a ello, como plantarle una espina en medio del corazón.

Nada tiene que perder los vendidos; los que poseían tiempo ha que lo tiene perdido. Seguramente que habrán recibido ya su recompensa por tan y tan «grandes» servicios prestados pretendiendo representar a los oprimidos, a la reacción más cruel e inhumana de las reacciones. Pues no se compaña de otra manera el porqué no han vacilado en sentarse al lado de verdugos de los verdugos de

los cenetistas y de la misma C. N. T. ya luego, en su nombre, colaborar a la farsa de la creación de la «Central Única», nombre detrás del cual se esconden, por falta de hombría, la intención de obligar al obrero español a pertenecer al «único sindicato», continuación del vertical, cuando éste desaparece o tenga que ser sustituido.

Cuando estés al corriente de la trama supondrás, como yo he supuesto, que los interlocutores han apurado todo lo que podía dar de sí su materia gris, por haber dado prueba de poseer el secreto o de haber encontrado un sistema de tecnología en materia sindical desconocida hasta la fecha. Razonar tendrían de pedir la patente de invención y luego, exclusiva en mano, ofrecerlo a las demás centrales sindicales, para que no tengan que devanarse los sesos para encontrar la manera de atraer a los afiliados en su seno.

El único sindicato español, cuando entre en funciones, será una maravilla de organización laboral. Verás. Según hemos podido interpretar, por lo poco que se nos ha dado a conocer, todo condenado por la maldición bíblica «ganarás el pan con el sudor de tu frente», tan pronto entre al servicio de no importa que explotador, estará automáticamente sindicalizado. Si es herrero, pongamos por ejemplo, a partir del primer golpe de martillo en el clavo, no en la herradura, deberá demostrar que es un sindicalista convencido y un defensor incondicional de la revolución pactada, al mismo tiempo que una dócil y manejable cosa.

Se puede pedir más facilidad. Los que no acepten tan sabia solución serán los eternos descontentos de siempre, comunistas, cenetistas revolucionarios o anarquistas peligrosos.

Nadie con el nuevo sistema sindical tendrá necesidad de molestarse para saber quiénes son los delegados sindicales; éstos, que habrán perdido su verticalidad, podrán adoptar una posición horizontal que será más cómoda, seguros de que no podrá haber disconformidad porque todo ha sido previsto y solucionado por los «pactantes» y sellado, firmado y rubricado por su caudillal excelencia.

En la tuya das a comprender que existe en ti la creencia de que es posible que la masa para el pastel ha podido ser preparada por el exterior. Nada más lejos. Ya sabes cómo funciona la organización confederal. No es válido si no ha sido estudiado, discutido y aprobado mayoritariamente. Pues aquí primero nos hemos enterado de que había mangleo en la sombra y luego, como digo al principio, nos hemos enterado de que hubo pacto que, desde luego, no se convertirá en un impacto en el frontispicio confederal por más que se esfuerzen tanto romero y tomillo como polulan por ahí, porque ni huelen a tomillo ni a romero: huelen a incienso y apestan a charca.

Terminas preguntándome si puedo deshacerme este enterito al mismo tiempo que pides mi opinión.

Con respecto a hacerle la luz en tu duda, con lo que queda expuesto comprender que de ser «umor» porque es del dominio de la calle, tanto, que aquí se conocen incluso los nombres y el número. Son trece (número de mal agüero), donde con pantalones y una o una con falda, «foi qui s'y fie». En ellos —según su pretensión— descansa todo el peso del cenetismo español y entre ellos se lo comen, porque de entre ellos han sido escogidos los «cooperadores», individuos sin escrúpulos, capaces de presentarse como confederados ante otra comisión de otros tantos no menos desalmados, representantes de la C. N. S.

Conocida la maniobra, lo repetido, ha sido denunciada por el Secretariado que representa a la C.N.T. exiliada y, automáticamente, todos los organismos locales del exterior, en sus asambleas, han condenado y desautorizado el criminal engendro.

¿Cuál es mi opinión sobre el caso? Sin tener la pretensión de brujo ni de profeta, creo que las causas del malestar interno del franquismo y de todo lo que sobre el franquismo desanda, es debido a un error de cálculo. El puntal principal lo habían confiado al verticalismo sindicalismo, y ahora, dándose cuenta de que su verticalidad se degrada cada día más, inclinándose sin cesar amenazando derrumbarse, a sabiendas que está construido sobre base falsa, buscan la manera de apuntalarlo, y nada más conveniente para ellos que si la C.N.T., por ser el cuerpo más sólido y más arraigado en el alma del pueblo explotado español, se presantara a

servicio de la reacción; conscientes, igualmente, de que mañana tendrán que ser ellos los que habrán de recibir de manos de sus antecesores una herencia a administrar, y no queriendo aceptar ser herederos de un sistema de tiranía, señalan el inconformismo de todo un pueblo, puesto de ellos están representadas todas las capas sociales.

Este inconformismo lo encontramos igualmente en las declaraciones de huelga, coto cerrado del régimen, en todos los ramos de explotación industrial y del agro, por el pueblo explotado, pidiendo a voces justicia, libertad y derecho a sentarse al banquete de la vida.

Continúa opinando. La destitución a perpetuidad y la puesta en disponibilidad de profesores y catedráticos por disconformidad con el régimen y no queriendo hacerse responsables de la orientación escolar impuesta por la reacción y el confesionario a los universitarios, hombres que sienten e interpretan el ansia de saber del mundo estudiantil, que saben enfrentarse a la tiranía que quiere humillar su dignidad y su espíritu liberal (¡más la tiranía ha sometido a la rebeldía), demuestra la debilidad caudillal que, en su estentórea fuerza, emplea la política del miedo, esperando que los demás escarmetarán en cabeza ajena.

Las declaraciones irribarristas, no desmentidas por el enano de El Pardo, de que su caudillal regencia será sucedida en el curso del presente año por el niño Juanito, no son otra cosa que el envío de balones sonda para conocer la reacción popular y preparar la inevitable caída.

Las declaraciones del niño mimado, insubordinándose de la tutela de los regentes, reconociendo que es a su padre a quien, de derecho, le corresponde ocupar el trono de España, y las declaraciones del Consejo de la corona de que don Juan no puede aceptar, de acuerdo con la legitimidad, el trono de manos del franquismo y que sólo la historia puede hacerle rey, una y otra declaración son el reverso de la medalla, que demuestra la inseguridad que tiene la monarquía para recupear el trono que un día, por su soberbia y por su incapacidad perdieron, destronados por la voluntad popular, en una manifestación cívica, única en los anales de la historia de los pueblos. Recordemos que tanto civismo nos costó carísimo.

Pues aquí tienes, groso modo, mi opinión, esperando el derrumbe del embrollo y del engaño, y de que nuestro intercambio de ideas continúe...

EL GRITO MAS FIEL DE LOS LIBRES

por Cosme PAULES

CON bastante atraso —por eso del envío por correo ordinario—, acabamos de recibir el Boletín de Información Libertaria, del Movimiento Libertario Cubano en el exilio, desde Miami, Florida, correspondiente a noviembre-diciembre de 1965, donde leemos una noticia de gran interés, muy decidida y que viene a comprobar una vez más lo que el bolchevismo —ya sea en Rusia, en Cuba o en China, etc.—, representa con respecto al capitalismo en sus diferentes formas «privadas», «democráticas» o de las otras. El suelto dice así:

«Represión norteamericana contra los cubanos que luchan por reconquistar su libertad.»

El Gobierno de los Estados Unidos y sus agencias represivas continúan con su equívoca política de no hacer nada ni dejar hacer contra el régimen comunista que esclaviza a Cuba.

Mientras fuerzas del comunismo internacional son preparadas en Cuba para después en sus países de origen atacar contra los regímenes existentes, los Estados Unidos tratan por todos los medios de bloquear la acción liberadora de algunos grupos cubanos que más efectivamente han atacado a la hiena del Caribe.

Hasta aquí lo que nos importa esencialmente de la noticia citada. El Estado es el peor de los males. Llámese bolchevique, socialista, comunista, capitalista o democrata, como quiera que se llame es el mismo pulpo exterminador de los mejores anhelos de la humanidad.

Resulta interesantísimo darse cuenta así, con el desolante cinico que se nos presenta cuando le conviene para su robustecimiento. Es el colmo que el supercapitalismo de Wall Street se oponga a las actividades de libertarios exiliados que por serlo y sin pensar más que en sus esfuerzos por la conquista de las libertades y las justicias que al pueblo cubano le fueron arrebatadas por el castro-bolchevismo se deciden a intensificar la lucha y a permanecer hasta la última gota de aliento dispuesto a no rendirse frente al ogro titulado «revolucionario» hasta abatirlo en aras de un mejoramiento de las multitudes que en la actualidad sufren bajo las garras siniestras de eso que destruyendo a los amos individuales y colectivos se ha erigido en amo absoluto y señor de la isla. Era de esperar que por esta vez al menos los Ogreros de Wall Street, titulados «demócratas» y defensores de la «propiedad privada» se asociasen siquiera en apariencia a quienes por su

LEED «UMBRAL»

COMUNICADOS

ARTE Y LETRAS PRO COMPANERO ABARCA

Domingo 27, por la mañana. Comentario al folleto: «Perón en la ruta de las dictaduras».

CONFERENCIA EN LYON Continuando su misión cultural, la F. L. de la C.N.T. de Lyon y la Sección de la L. P. de Villeurbanne organizan una segunda conferencia sobre astronomía con un tema de actualidad, «La Luna», a cargo del astrónomo M. Gautzi, del observatorio de St-Genis-Larral, para el día 17 de abril, a las nueve y media, en la sala 25 Palais du Travail. Place de la Libération, Villeurbanne (Rhône).

COLOQUIO EN MARSELLA Esta F. L. organiza un coloquio para el domingo 27 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, 12, rue Pavillon. Un conocido compañero iniciará el tema a discutir que será de palpitante actualidad.

Tenemos en perspectiva la celebración de otros actos que exterioricen nuestra propaganda y que se irán anunciando en la prensa.

F. L. DE PARIS Domingo 27, a las 10 de la mañana, conferencia a cargo del compañero Lizcano. Tema: «Noche y día de la C.N.T.».

NECROLOGICAS

ANTONIO NUÑEZ compañeros. Los compañeros del Sindicato de Alimentación de Barcelona, y más particularmente los de la fábrica de cerveza «Damm», recordarán bien sus cualidades sindicalistas, pero también en el exilio varios deben su situación favorecida a su intervención solidaria, aunque apreciemos que en algunos casos no sean merecedores de ello; pero son los efectos de aquellas acciones naturales del compañero Antonio las que determinaron situarse en este país. No es momento de hacer justicia; es el momento de dedicarle un sentido recuerdo, y tomar como ejemplo su comportamiento general. Es con este estado de ánimo, que trazo estas líneas, como último homenaje a la afectión que siempre me mereció.

Los varios compañeros de esta ex-F. L. de Saint-Denis, unimos nuestro dolor y sentimientos, a los que en este momento embargan a su compañera, hijos y familiares.

AMADOR GONZALEZ FLORENTINO GALVAN El sábado 29 de Enero, acompañamos a su última morada al compañero Florentino Galván, conocido militante de la C.N.T. que hasta el levantamiento actuó en Zaragoza. Al caer la capital aragonesa en manos de los militares, Galván se evadió a la zona libre, en donde per-

Servicio de librería

- «Las ruinas de Palmira», Volney (cartón) 10,00
«El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, y «Orígenes del sindicalismo», de Marba 1 vol. 20,00
«Le cours d'une vie», Lecoq, 18,00
«La Madre», Gorki, enc. tela. 6,50
«Mis Universidades», idem 7,50
«Mi vida», Gorki, id. 5,00
«Les frères Reclus, o del Protestantismo a l'Anarchisme», Paul Reclus 8,75
«Misére de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon 6,50
«L'Ethique», Spinoza 5,00

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSE». —Terminadas las operaciones de impresión y encuadernación, este libro de memorias, original de Juan Ferrer, puede ser servido. Contiene 234 páginas y varias ilustraciones, con portada artística debida a los compañeros residentes en Barcelona. Prólogo del profesor E. Roig i Querol y viñetas de dibujante Mario 10 francos para los suscritos y 11 para los otros, franco comprendido. Pedir este libro a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X); Miguel Celma, 4, rue Belfort, Toulouse (H.G.) y a la Imprimerie des Gondeles, 6, rue Chevreul, Choisy-le-Roi (Val de Marne).

Últimas aportaciones recibidas: Paris: J. Falguera, F. Valera, J. Manent, J. Juvé, Six Fours, N. Garnés, La Seyne; M. Sallés, Hyères; Bascompte, Rouei-Malmaison.

ALIANZA SINDICAL - St-Fons A cargo de S.I.A. y de acuerdo con los compañeros de las FF. LL. de Venissieux y de St-Fons O.N.T. y la Agrupación de la U. G. T. de ambas localidades, el 17 de abril a las 10 de la mañana tendrá lugar un acto de A. S. en la Sala de St-Fons.

Tomarán parte oradores de la C.N.T. y de la U.G.T. Presidirá el compañero Fontaura.

Damos por descontada la presencia de todos los compañeros de nuestra región y hacemos un llamamiento a toda la emigración de nuestro país para que acuda a escuchar la voz auténtica de las Centrales Sindicales, que no traicionaron nunca a los trabajadores.

CRONICA INTERNACIONAL poco tiempo adquirió el movimiento de los «provos», a quienes se considera juveniles libertarias «suí géneris», hijos del clima y del medio holandés. Parece ser que organizaron con acertado éxito las manifestaciones populares hostiles al ex-oficial de la Wermark. Se comenzó a tener en cuenta a los «provos» hace dos años. Constitúan apenas unas docenas. Se les calificaba de «originales», casi en el mismo grado que a los «beatlles» de Inglaterra. Sin duda son otra cosa, según afirmó hace tiempo nuestro amigo Smet, quien desde Bélgica, va a menudo a Holanda. Lo veremos pronto, sin duda alguna.

- «Les faux célibataires», Jaime Cuadrat 9,30
«G. Cheitanov», Gr. Balkanski 9,20
«L'homme révolté», A. Camus. 5,00
«Textes choisis de Bakunin» 3,10
«España invertibrada», J. Ortega y Gasset 7,50
«Viento fuerte», M. Angel Asturias 9,50
«Religión y Estado en la España del siglo XXI», Fernando de los Ríos 13,50
«Veinte siglos de ignorancia», Federico de la Vega, enc. t. 10,00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria 25,00
Collectivisations (L'oeuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939) 5,50
«Pasión y poesía», C. Carpio 4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual), 6,00
«Església contra la República Espanyola», Joan Comas 30,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu 16,50
«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari 18,50
«Sangre Negra», R. Wright 20,00
«El tesoro de Sierra Madre», B. Travençolo 12,00
Refranero español 15,00
Las mil mejores poesías de la lengua castellana, ed. enc. t. 6,00
«Quinet», Felipe Alaiz 5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz 7,00
«Tipos Españoles», tomo II 7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra» 3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina 2,80
«Los Sindicatos en la nueva sociedad», H. J. Laski 7,50
«Cuentos de la Alhambra», (cartón), W. Triving 7,50
«Perros hambrientos», Giro Alegria, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno») 9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela 15,00
«El tesoro de Sierra Madre», «Obras Completas» de Almafuerte, (cartón) 18,50
«Influencia de las ideas absolutistas en el socialismo», Rodolfo Ricker 2,50
«La crisis española del siglo XX», Carlos Rama 29,00
«Contradicciones del comunismo», Imre Nagy 15,50
«1898», G. Orwell (tela) 18,50
«Garbuj Poético», Joan Ferrer «Las doce capitales», Eugenio Relgis 14,50
Teatro de Benavente (Don Magín de las Magias, Los niños perdidos en la selva, y Nieve de Mayo) 7,50
«Cazadores de Microbios», Paul de Kruif (tela) 18,50
«Memorias de la República y de la Guerra de España», (2 vol.) I. Hidalgo de Cisneros 26,00
«Camaradas Errantes», John Steinbeck (cartón) 7,00

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSE». —Terminadas las operaciones de impresión y encuadernación, este libro de memorias, original de Juan Ferrer, puede ser servido. Contiene 234 páginas y varias ilustraciones, con portada artística debida a los compañeros residentes en Barcelona. Prólogo del profesor E. Roig i Querol y viñetas de dibujante Mario 10 francos para los suscritos y 11 para los otros, franco comprendido. Pedir este libro a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X); Miguel Celma, 4, rue Belfort, Toulouse (H.G.) y a la Imprimerie des Gondeles, 6, rue Chevreul, Choisy-le-Roi (Val de Marne).

Últimas aportaciones recibidas: Paris: J. Falguera, F. Valera, J. Manent, J. Juvé, Six Fours, N. Garnés, La Seyne; M. Sallés, Hyères; Bascompte, Rouei-Malmaison.

ALIANZA SINDICAL - St-Fons A cargo de S.I.A. y de acuerdo con los compañeros de las FF. LL. de Venissieux y de St-Fons O.N.T. y la Agrupación de la U. G. T. de ambas localidades, el 17 de abril a las 10 de la mañana tendrá lugar un acto de A. S. en la Sala de St-Fons.

CRONICA INTERNACIONAL poco tiempo adquirió el movimiento de los «provos», a quienes se considera juveniles libertarias «suí géneris», hijos del clima y del medio holandés. Parece ser que organizaron con acertado éxito las manifestaciones populares hostiles al ex-oficial de la Wermark. Se comenzó a tener en cuenta a los «provos» hace dos años. Constitúan apenas unas docenas. Se les calificaba de «originales», casi en el mismo grado que a los «beatlles» de Inglaterra. Sin duda son otra cosa, según afirmó hace tiempo nuestro amigo Smet, quien desde Bélgica, va a menudo a Holanda. Lo veremos pronto, sin duda alguna.

cuenta y riesgo están decididos a todo con tal de echar a pique el sanguinario de los del Paredón. Pero ni por esas. Al capitalismo estatal norteamericano, como le sucede a todo capitalismo estatal que se precie de serlo, la interesa mucho más que el capitalismo de Estado se mantenga en sus trece sanguinarios antes de que la libertad y la justicia verdaderas ganen un solo trínfulo en el Caribe o donde sea. Al fin y al cabo los autoritarios piensan que de cualquier manera todos ellos son uno, que todos los autoritarios se pueden poner de acuerdo cuando se defender la esclavitud a ultranza se trata. ¿Quién es el bravo que se atreve a imaginar que el autoritarismo y los mandones, ocultense con el nombre que mejor les convenga, van a estar en alguna parte de acuerdo con los que anhelan y luchan por la libertad, la dignidad y la equidad humanas?

No nos cansaremos de afirmar sin temor al equívoco que donde existen camillas de mandones, ya sea en El Pardo, en el Kremlin, en Pekín, en Washington o en La Habana, etc., siempre estarán dispuestos a ponerse de acuerdo, a tranzar, a negociar la parte de los territorios que les corresponden. Nadie mejor que la historia de los gangsters en los EE. UU. nos presentan la clave de este al parecer misterio para tantos incautos. En tanto una cuadrilla de gangsters se consideraba —o se consideraba— incapaz de dominar todo el terreno, se apresuraban a hacerse concesiones entre ellos con el fin negro de seguir adelante manteniendo la ley de la fuerza del fusil ametrallador. Los Estados son lo mismo y practican exactamente el mismo método explotativo, a sangre y fuego, con cinismo y sarcasmo, como el pueblo cubano le fueron arrebatadas por el castro-bolchevismo.

¿Hay que atacar al castro-bolchevismo? Pues allí estarán Moscú, o Pekín o Washington, el Estado de turno que sea. ¿Hay que atacar a los que quieren seguir la verdadera ruta humanitaria, a los que anhelan destruir toda injusticia y toda explotación del hombre por el hombre? Pues lo mismo unos que otros, los Gobiernos de turno de todos los países aherrojados —que lo son todos los que actualmente ensangrientan la tierra—, se pondrán de inmediato de acuerdo para hacer imposible la lucha contra la tiranía y el crimen de lesa humanidad. Hoy le ha tocado el turno, en el caso de Cuba, al Gobierno norteamericano; mañana le puede tocar igualmente al de Moscú o al de Pekín, etc.

Pero, ¿quién es el insensato que todavía se llama a engaño a este respecto? ¿O es más bien que algunos se hacen, con el fin de que otros les crean y les sigan sus infundios?

LEED «UMBRAL»

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Paris, Gual, 5; Tarragó, 5; Torralba, 5; Oriach, 5; Lajusticia, 7; Andrés Martínez de Iruy, 10; Una compañera, 10. F. L. de Iruy, Segura, 10; Familia Royo, 20. Montreal-Nord (Canada), Bautista Agusti, 11; Cordes (Martín), Nicolaus Gutiérrez, 13; St-Martin, Sardá, 5; Roame, Antonio López, 10; Evreux, Andrea, 10; Aiz en Provence, Jean de Orán, 10; De Amélie-les-Bains, Cayetano, 5; Thionville, Diego Segura, 1,50; Pantin, Senate, 5; México, José Gené (sobrantes del giro), 2,22; La Rochelle, José Calvet, 28; St-Pierre, Redondo, 5; St-Sebastien (L.A.), Pascual Usón, 10.

TOTAL: 202,72 F.

ADMINISTRATIVAS

—C. Zaplana, Villefranche (Rhône). Recibida la tuya. Los libros que pides no se tienen en español.

—Herrández Sdor. Castres (Tarn). Recibido giro 10 frs., «C.S.» hasta el 28-2-66.

—José Gené, México. Recibido cheque 13 D. (62,22 frs.) «C.S.» y «Umbral» hasta el 31-12-66. Los 2,22 sobrantes, pasan a la suscripción Pro-ancianos. Agradecido de tu nota.

—Dolores Matos, Cl-Ferrand. Giro de 30 frs. con destino a «Umbral», números 48 y 49.

—Fco. Murillo, Grand-Combe (Gard) Giro 63 frs. «C.S.» números 386 al 393 y «Umbral» números 49 y 50.

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE C.N.T. A.I.T.

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... Michel BAKOUNINE 31 MARS 1966 NUMERO 395 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

RETOUR AU SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE GRANDEUR ET DECADENCE DES MOTS

COMME la langue française évolue vite! Ainsi, prenez l'adjectif socialiste, dans son sens d'avant 1914, et appliquez-le à sa signification actuelle... En bien, il est à craindre qu'un autre mot, familier du vocabulaire des révolutionnaires, ne subisse bientôt le même sort: le mot syndicalisme...

Dans le cadre de telles formes d'action de moins en moins unitaires et de plus en plus corporatistes, particulières et contradictoires, le rôle des grandes confédérations, en principe générales et unificatrices, devient de plus en plus inutile... Si cela continue, bientôt on ne parlera plus de syndicalistes, puisque le syndicat sera devenu une administration...

partielles et isolées, les revendications inefficaces, le corporatisme et la politique réformiste. Ce syndicalisme authentique dont, si faibles que nous soyons à l'heure actuelle, nous sommes les seuls dépositaires, pouvons-nous le ressusciter, ou plutôt le faire renaître, réorganisé sur des bases nouvelles et à l'abri des errements du passé? Je crois que oui, car une chance s'offre à nous; soyons assez actifs pour savoir la saisir à temps: le pourrissement et l'intégration des syndicats réformistes ne passent pas inaperçus auprès des masses...

tion fédéralistes et unitaires: grèves générales au lieu de grèves partielles corporatistes; et une telle forme de lutte ne peut que séduire les ouvriers désabusés par les méthodes actuelles. A nous de leur faire comprendre que cette voie est la seule qui puisse mener à une amélioration de leur condition sans les diviser, mais que, remettant en cause la répartition du capitalisme, elle ne peut être que violente, c'est-à-dire sans compromission avec celui-ci; que la grève ne vaut que dans la mesure où elle est violente, autrement dit que si elle contraint réellement les capitalistes, ce qui n'est pas le cas des grèves actuelles...

ASSEZ DE DISCOURS UNISSONS-NOUS

Assiégés par la vie quotidienne, nous nous trouvons peu à peu réduits à l'esclavage de l'ignorance et de la solitude. Conscients du danger d'une éventuelle prise de conscience du prolétariat, ceux qui il y a un siècle étaient ceux « affameurs », aujourd'hui venus à des méthodes plus subtiles, déversent sur notre quotidien le milliard de paperasseries et de contraintes policières et sociales qui, tôt ou tard, finissent par avoir raison de l'individu le plus sensé. Seuls dans l'immense jungle de l'exploitation, nous n'aurons plus que la résignation comme remède à notre condition: nous n'avons plus que l'association comme solution à notre isolement.

lutte spécifique du prolétariat jusqu'à sa totale émancipation. Il faut reconnaître que tout n'est pas mauvais dans ces clubs où se pense et se repense la révolution, tandis que les peuples d'Amérique latine la font. Il faut reconnaître l'utilité profonde de certaines discussions sur le rôle exact du soviétique ou du syndicat dans la période qui suit la révolution... Pour être sérieux, il faut constater que seul le futur oppose tous ces bouillants révolutionnaires. L'institution qui succédera à l'Etat bourgeois est la préoccupation principale de ces modernes jacobins, bolchevites, frères du contrat social, trotskistes de la dernière, de la IVe Internationale, de la demi-douzaine ou de la Sainte-Trinité oppositionnelle.

ouvriers, perdus dans leur solitude, puissent militer dans des organisations révolutionnaires que leur organisation prenne corps, se développe sur des bases saines de travail à la base, de revendication immédiate. Il faut laisser la théorie aux théoriciens qui n'ont jamais théorisé et justifié ou expliqué de faits accomplis. Il faut abandonner les petites églises, mosquées ou synagogues de la révolution trahie. Il faut abandonner la tonitruante phraseologie et les discussions métaphysiques sur le devenir de la révolution. Il nous faut constituer une véritable organisation de lutte, pas des moulins à vent qui ne seront jamais les géants que pourraient craindre le patron.

LES GREVES IMPOPULAIRES

Vous êtes-vous promené, parmi la foule, un jour de grève? Je l'ai fait, j'ai écouté... C'est à croire que certains individus trouvent un malin plaisir à déborder toute sorte de sornettes sur les grévistes, et cela en dépit du bon sens. Vous entendez, par exemple, que les travailleurs gagnent trop et que c'est pour cela qu'ils peuvent se permettre de perdre des journées de travail; que la grève ça ne sert qu'à créer le désordre, et quand il s'agit d'une grève des travailleurs des administrations publiques; transports en commun, gaz-électricité, postes et télécommunications, etc., alors les critiques n'ont pas de limites.

la structure même du système capitaliste, n'est pas atteint. Debré, lui-même, n'a-t-il pas dit, ou laissé entendre, qu'il préférerait laisser faire ces grèves plutôt que d'augmenter les salaires? C'est que ces grèves ne s'attaquent pas au principe de la propriété. « Les malheurs et l'esclavage, disait Babeuf, découlent de l'inégalité, et celle-ci de la propriété. La propriété est donc le plus grand fléau de la société ».

minant par sa force d'inertie, doit donc réunir les conditions suivantes: 1° Coordonner un effort massif des couches laborieuses. 2° Réduire au minimum les divergences et les divisions dans la lutte. 3° Avoir un objectif concret et ne jamais s'arrêter en route ni faire de concessions à l'adversaire.

J. SORIANO

Syndicalisme révolutionnaire Civilisés ou militarisés?

Dans le cadre de l'évolution rapide de toutes les centrales syndicales vers la collaboration, voire même l'intégration dans l'appareil de l'Etat, la Confédération Nationale du Travail demeure la seule organisation de classe du prolétariat qui envisage de continuer la lutte jusqu'à la réalisation du socialisme à travers les mesures imposées par les exploités organisés, et exprimées dans les statuts de la C.G.T. (article 2): Disparition du salariat et du patronat, suppression du capitalisme, neutralité politique des syndicats, indépendance envers les partis politiques.

Des jeunes gens furent réformés du service militaire du fait qu'ils avaient mal entendu le chuchotement du médecin, examinateur du sens de l'ouïe. Pour ces motifs, ils ont été traduits en audience pour être entendus. D'après les attendus des juges, ils ont été condamnés à des peines de prison pour n'avoir pas entendu ledit médecin en son chuchotement. De plus, ils devront faire le service militaire. Cette condamnation paraît bien illégale, attendu que ces jeunes gens n'ont commis aucun préjudice. Au contraire, de leur non-incorporation à l'armée, l'Intendance aurait gagné. Elle aurait eu moins de bouches à nourrir. Ces jeunes gens auraient pu faire quelque chose de plus intéressant que d'aller faire les marionnettes à l'armée. Le mal ne réside nullement dans ce que des jeunes cherchent à se soustraire au service militaire. Le mal est qu'il existe encore dans les pays prétendus civilisés une propension trop accentuée à la militarisation.

LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL Organise un GRAND MEETING d'affirmation anarcho-syndicaliste le 17 avril, à 9 h. 30, à Paris, dans la grande salle du PALAIS DE LA MUTUALITE avec la participation de J. F. BROCHARD, secrétaire régional. J. SORIANO, secrétaire confédéral. FEDERICA MONTSENY, de la C.N.T.E. Un responsable du secrétariat de l'A. I. T. Les représentants de deux de ses sections et présidé par GERARD CONTE de la C. A. confédérale.

COMMUNIQUE

COMITE DE SOUTIEN A FRANCISCO ABARCA A tous les antifranquistes et à tous les mouvements progressistes. Chers amis, Il y a deux ans une campagne de sensibilisation de l'opinion publique avait dû être lancée pour empêcher l'extradition en Suisse de Francisco ABARCA, jeune militant anarchiste et antifranquiste espagnol. Réfugié en Belgique, il y fut arrêté en octobre 1963 pour répondre d'un mandat d'extradition lancé par le gouvernement suisse. Ce dernier l'impliquait dans un attentat qui avait eu lieu à Genève contre la compagnie Iberia, et où une valise prit feu sur la piste d'envol d'un aérodrôme, ne causant aucune victime et ne pouvant PAS en causer. Face à l'ampleur de la campagne qui fut menée et à la longue grève de la faim entreprise par ABARCA, le gouvernement belge refusa in-extremis l'extradition.

LE FASCISME BOURGEOIS « Vos papiers, s'il vous plaît. » C'est la phrase à la mode. Le « s'il vous plaît » est de trop, car s'il ne me plat pas c'est pareil, et on me le fera savoir dans une arrière-salle de commissariat avec matraque à l'appui. Ces délices étaient pour l'instant réservés à quelques attardés que leurs occupations ou leurs loisirs amenaient à rentrer à pied chez eux à une heure tardive. La vérification d'identité se démocratisait. Tout le monde aura bientôt le droit de montrer ses papiers à la police. C'est maintenant à 21 h. 30 et dans un quartier très fréquenté que l'on doit, devant un flic soupçonneux énoncer sa date de naissance et son adresse. Et Pourquoi? Parce que la baronne reçoit ce soir-là un quelconque ministre; parce

COMMUNIQUE

pourquoi nous sollicitons votre solidarité, c'est pourquoi nous vous demandons d'ébruiter l'affaire et de malin peut-être de participer à la campagne qu'il faudra lancer. En constante liaison avec les avocats nous vous tiendrons au courant au fur et à mesure du développement de l'affaire. Fraternellement, Le Comité de soutien à Francisco Abarca Adressez toute correspondance à Fournier Clément, B. P. 108, Aubervilliers (Seine), C.C.P. 13.536.34.

C'est à l'émancipation du prolétariat grâce à sa lutte organisée que veulent nous faire reconnaître les réformistes de toutes sortes. Fidèles aux principes du prolétariat militant de la Première Internationale qui entendait faire prévaloir la lutte pour l'émancipation sociale des travailleurs à toute organisation ou structure visant à la conquête du pouvoir bourgeois, destinée en fait à gérer et à perpétuer le capitalisme, le syndicalisme authentique, c'est-à-dire révolutionnaire, continue à croire à la faculté du prolétariat pour l'organisation de la production et de la distribution, seule base véritable de tout socialisme et unique voie à l'émancipation des travailleurs.

Jeunesse syndicaliste révolutionnaire (Confédération nationale du travail) sont réorganisées pour la région parisienne. Un bureau provisoire a été formé. J. S. R. - C. N. T. JEUNESSE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL Réunions et permanences: Le mercredi à 20 h. 30, au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris-9e, téléphone TRU 78-64. Les camarades qui désireraient créer des groupes J.S.R. en province sont priés de se mettre en relation avec nous pour recevoir du matériel et toute l'aide nécessaire, en écrivant à Jeunesse syndicaliste révolutionnaire, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9e.

Après le meeting, les orateurs se tiendront à la disposition de tous ceux qui désireront avoir des précisions complémentaires.

EVIDENCE une activité politique, il faut éviter que les manœuvres policières profranquistes ne posent l'équation: « détenu antifranquiste = détenu de droit commun ». Si jamais la Suisse obtenait l'extradition, comment pourrait-elle la refuser à Franco s'il la réclamait à son tour? L'affaire Ben Barka a illustré récemment la façon dont un gouvernement pouvait se débarrasser de ses ennemis politiques, il faudra peut-être faire campagne pour que sous les apparences d'une pseudo-légalité il ne se tienne aussi une affaire Abarca pour le compte du franquisme. C'est

qu'une personnalité du régime doit visiter une exposition; ou tout simplement parce que nos braves policiers s'ennuient ou font du zèle. Les noms sont soigneusement notés sur de petits papiers. Que deviennent ces papiers? Il serait naïf de croire que ça va s'arrêter là. C'est bientôt en plein jour que nous serons interpellés. Et s'il faut des alibis, la presse bourgeoise s'empressera d'en trouver: Il suffira de mettre en valeur un hold-up spectaculaire ou la mort en service d'un policier. C'est donc un contrôle permanent de nos faits et gestes qui s'établit jour après jour. Nous vivons sous le règne du policier roi. Faudra-t-il reprendre la Bastille? NEEWOY

POLVORA EN SALVAS

SERA difícil convencernos. Los argumentos empleados no se prestan a ello. Además, cuando hablamos de problemas políticos, sociales se nos olvidan los problemas políticos, sociales se nos olvidan...

Hace cosa de dos meses nos fue dirigida desde Madrid una carta con falso remitente relativo a unos artículos de nuestra prensa y a nuestra Organización confederal. Días después recibimos desde París, esta vez sin remitente, un manifiesto del tan ya famoso C. N. Royano-Romero, y hoy mismo acabamos de recibir un extenso documento remitido por alguien que desconocíamos como familiar nuestro, llamado María Ocaña, y habitante en Madrid.

Tenemos el profundo convencimiento de que los tres corresponsales desconocidos son una misma persona, u obedecen al mismo origen espírico, y que lejos de tratarse de antiguos, o modernos, militantes de la C.N.T., quien de manera tan obstinada, a pesar de nuestra crítica, no es ni más ni menos, que lo que ya dijimos en artículo publicado en «Espoir», o un «cínico» o un falangista.

Identificado con esta idea, voy a ocuparme por última vez de estos agentes propagandísticos del régimen fascista español, no sin antes asegurarme que dedicaré todas mis fuerzas físicas e intelectuales (y confieso que estas últimas son escasas), en combatir lo que considero indigno de hombres libres y con vergüenza, y que lo haré allí a donde mi deber de militante cenetista y anarcosindicalista lo exija.

Treinta y seis páginas repletas de una prosa ortegana, u ortegana, completada con ocho esquemas representativos de lo que será, según las floridas pretensiones de estos nuevos redentores del proletariado, la nueva organización sindical, en los cuales vemos emparejados los sindicatos de «productores» a los empresariales. ¿Nueva modalidad para acabar con las clases? Lo cual quiere decir muy simplemente, que el día que la C.N.T. avalese estos inteligentes proyectos, habrá renunciado definitivamente a lo que dio esencia y razón de existir a nuestra sin par Confederación Nacional del Trabajo de España: la abolición de explotados y explotadores, la liquidación de las clases, la abolición de las ideas que la C.N.T. siempre ha actuado a la luz pública, en plena calle.

Transcribimos ya en otro «papel» enviado a «Espoir», un recorte periodístico titulado «Mantenga limpia su conciencia», en el cual José María Vilabera, en «La Voz de Asturias», fustiga duramente a los capitalistas que aprovecharían de su potencial económico, defraudando al fisco; a los empresarios que pagan sueldos ridículos, a los escritores que deforman el gusto de sus contemporáneos, a los inmorales, a los que roban impunemente detrás de una mesa de oficina, a los cínicos, a los corruptores de menores, etc. (Son estos elementos, contrarios y enemigos de la justicia social, quienes formarán al lado de los trabajadores esos Jurados Obreros de Empresa, esos Consejos Sindicales de Relaciones Laborales, esas Federaciones de Industria, esos Consejos Sindicales o Locales Económicos-sociales, etc. ¿Quién os ha dicho, incultos sindicalistas, que este concepto del Socialismo Revolucionario, sea una fórmula nueva y libertaria? El fascismo mussoliniano, el primero, hizo ya esta misma propaganda. Nada de cuanto nos ofrecéis en esta extensa documentación «anarco-sindicalista» que entra y sale de España con una facilidad que pasta, es nuevo ni en la originalidad alguna. Y, lo que es aún peor, toda vuestra filosofía ortegana, fuerte de la «doctrina» de José Antonio y del «autentismo» de su «síntesis» Falange, lleva sobre sus espaldas treinta años de ilusiones perdidas y de fracaso político. Es ya

demasiado tarde para remozar la idea anarcosindicalista, cuyo rotundo fracaso ha costado, y está costando, al pueblo español, ríos de sangre inocente y pura.

«Hemos leído y estudiado la comunicación que nos envía con fecha 16 de los corrientes y la «Resolución Preliminar» que la acompaña.

«No hemos de ocultar la estupefacción que esos textos nos ha producido ni nuestra total disconformidad con los mismos, como ya lo teníamos expuesto anteriormente.

«La «Resolución Preliminar» es realmente un extracto de cuanto en estos últimos tiempos viene manifestando los dirigentes del sindicalismo vertical oficial, y en ella no advertimos ni el más leve indicio de novedad en cuanto a la orientación de los Sindicatos oficiales al sindicalismo libre.

«Lamentamos que se haya creído usted en el deber de comunicarnos los textos de referencia que ya conocíamos al leer los discursos y manifestaciones de los jerarcas de la Organización Sindical.

«Desearnos sinceramente que se percate usted de la inutilidad de sus discutibles propósitos. La salud, La Unión General de Trabajadores.

Nunca nos importó un bledo lo que los otros pensaran sobre la C.N.T. Persuadidos de que la U.G.T. interpreta en esta respuesta dada al dichoso C.N. Romero-Romero, el sentir de toda la militancia sindicalista, y proletaria de la verdadera oposición antifascista española, nosotros nos identificamos con la respuesta Ugetista.

Tenemos nuestra opinión en materia de alianzas y pactos. Conocemos al individuo autoritario, político, aspirante a un puesto en la escala estatal, y hace ya tiempo que le hemos catalogado, y al igual que lo decía una Delegación confederal en el Congreso de Zaragoza, en 1936, consideramos que «la C.N.T. debe tender a la unidad, pero dentro de la misma, dentro de sus principios de libertad. Entre la libertad y la autoridad no puede haber inteligencia posible. No hay distinción entre las diversas escuelas autoritarias.»

Amamos discutir, y discutimos cuantos problemas interesan a la clase trabajadora y al pueblo en general. Pero cuando discutimos lo hacemos cara a cara, sin ocultar nuestra personalidad o nuestro nombre. Todo cuanto nuestros compañeros de la C.N.T. y del anarquismo piensan y hacen, nos importa en grado superlativo. Con compañeros libertarios hemos discutido, discutimos y discutiremos cuanto a la clase laboriosa, que es la nuestra, atañe. Pero, cuando se discute buscando llegar al convencimiento del interlocutor, no es admisible el anonimato. En las circunstancias actuales, como en toda otra circunstancia, no admitimos que nadie se dirija a nosotros escondiendo su personalidad en el anonimato o el nombre supuesto. Exigimos que nuestros corresponsales anónimos de Madrid, de París o de donde sea, se nos presenten a cara descubierta. Ello es signo de nobleza, de lealtad y de hombría de bien. Lo contrario, la persistencia en el anonimato, confirmaría nuestra creencia de que quién a nosotros se dirige, es un enemigo, y como a tal le trataremos. Que Carlos Núñez Trias, María Ocaña y el corresponsal anónimo parisino, cuyo domicilio se encuentra a medio camino entre la Embajada y el Consulado Español, se nos den a conocer, o que los señores que se nos esconden, se nos presenten a cara descubierta. Queremos saber con quién nos gastamos los cuartos, y no seguir el juego de gastar la pólvora en salvas.

M. OCAÑA

Commemorando el inolvidable acontecimiento, transcribimos el «Epitafio» del estudio realizado por H. Koechlin, cuya versión castellana no se halla aún en venta en Europa (1).

CONCRETAMOS aquello que hemos encontrado en nuestro paso a través de la espesura de épocas pasadas, a fin de reducirlo a lo que nos parece esencial.

Consideramos esencial que la Comuna haya sido, entre otras cosas, un ensayo para establecer la libertad a través de la justicia social y, al mismo tiempo, la justicia por medio de la libertad individual. Hoy que la «libertad» y el «socialismo» aparentemente se contraponen en dos frentes enemigos, tiene que interesarnos acuciosamente, en especial, la idea del socialismo libertario, el afán en pos de una libertad concreta, enraizada en la auténtica vida de la sociedad, y de una justicia viviente, implantada en la conciencia libre del individuo.

La Comuna fue el ensayo de una síntesis, un ensayo de medios, que en última instancia tenía que sucumbir a raíz de sus propios problemas. La libertad, que bajo la forma del socialismo federalista fracasó entonces frente a los requerimientos de la justicia social, fue allí en adelante relegada más y más hacia un segundo plano. Estados nacionales centralistas, gobernados en forma democrática o dictatorial; guerras nacionalistas e imperialistas; revoluciones autoritarias: todos van poniendo límites cada vez más estrechos a la libertad del individuo, sin que por ello hayan logrado la solución del problema social. Hoy sentimos más claramente que nunca que al perder la libertad lo perdemos todo. Y con la misma claridad comprendemos que sólo será posible salvarla y reconquistarla cuando sepamos ponerla en funcionamiento dentro de un orden social justo. Está próximo el momento en que se retomaran, en forma crítica, los objetivos y métodos del socialismo federalista del siglo XIX. Esperamos haber realizado con nuestro estudio una pequeña contribución para esclarecer los puntos de vista.

Por sobre todo nos interesa contemplar a la revolución del 18 de marzo de 1871 en su problemática, y extraer de esa problemática fructíferos conocimientos. Entonces descubrimos que los propios comunales nos habían facilitado el camino hacia ese objetivo con valiosos esfuerzos preparatorios. Esta preparación, consistente en consideraciones críticas acerca de la obra por ellos mismos emprendida, durante la revolución y después de ella, es la que, como principal tarea, nos propusimos rescatar del olvido y ordenar según nuestras necesidades.

El punto de partida de nuestras búsquedas ha sido la Comuna, ese agrupamiento natural de seres humanos, que por vivir en la misma aldea, en la misma ciudad o en la misma región, poseen intereses comunes y un espontáneo sentimiento de pertenecer a una unidad. Hemos arribado a las teorías socialistas del mutualismo y del colectivismo federalista, en las que reconocimos sin dificultad una sublimada elaborada alrededor de la misma conciencia comunitaria. El ideal de una íntima combinación y enlazamiento entre la solidaridad y la libertad, que aquellas teorías precisan, alcanzan mayor o menor medida. Encuentra su origen en la vida comunitaria local, cuya conservación depende del grado en que sea capaz de mantener su unidad interna y, al

mismo tiempo, su idiosincracia e independencia.

El ideal, una vez que se ha fijado en la conciencia de los hombres, posee la tendencia a efectivizarse. La revolución no es sino la manera en que una idea busca su propia realización. Pero la revolución, como todo quehacer humano, es problemática. Las divergencias entre el pensamiento y la realidad obligan al revolucionario, como hemos visto, a debatirse con esa realidad, con su ideal y con su mismo. Este conflicto, que ocupa el centro de nuestro interés, fue desarrollado en la parte media de nuestro libro.

Los comunales extrajeron diferentes y opuestas lecciones de su revolución. Los unos concluyeron que la sangrienta derrota se debió a que la Comuna fue demasiado libertaria y poco violenta para oponerse a las fuerzas de la reacción. Algunos llegaron, con rigor lógico, a desechar todo tipo de instituciones libres y fueron los precursores de la «dictadura del proletariado», tal como la practica el socialismo de Estado, enemigo de las comunas y de la personalidad individual. Los otros, por el contrario, explican el catastrófico desenlace del levantamiento comunal diciendo que la Comuna traicionó, en la lucha, su misión libertaria y humanitaria, dejándose llevar por la fuerza de las circunstancias a una conducta contraria a la que quiso seguir en un principio. Algunos de éstos llegaron, después de 1871, por causa de su ideal comunitario, a rechazar completamente toda autoridad política.

Igual que la gran revolución francesa, también la Comuna ha mostrado a la humanidad, en forma drástica, los efectos antilibertarios que comporta toda aplicación de la violencia física. Esta lección fue desaprovechada por los comunales, tanto los autoritarios como los libertarios. Los primeros, que tenían fe en la fuerza, fueron llevados por ese convencimiento a postergar el reinado de la libertad para un futuro muy lejano; prácticamente a renunciar a ella. Los otros arribaron al convencimiento de que la revolución tendrá que mantener el empleo de la fuerza, en aras de la libertad, dentro de límites muy reducidos. Critican todos los excesos de la violencia, pero no encuentran solución a los problemas prácticos del poder con los que se ven enfrentados.

Solo unos pocos se atuvieron, hasta sus más extremas consecuencias, a la lógica de los hechos. Entre estos pocos se encuentra Ferdinand Gambon, el ex-jacobino y revolucionario violento, quien proclamó en el exilio la revolución de la paz, consistente en la realización del ideal socialista libertario con los medios de una eficiente no violencia.

Mientras que el libro de Marx sobre la guerra civil en Francia fue difundido por toda la tierra, convirtiéndose a la Comuna en un instrumento de propaganda de la revolución autoritaria, el libro del anarquista pacifista Ferdinand Gambon, titulado La última revolución, permaneció prácticamente desconocido. Sin embargo, él es el fruto más hermoso y sano de aquellos sangrientos sucesos de 1871, y merece ser rescatado hoy de las tinieblas del olvido.

En realidad, del gran número de escritos de combate que suscitó la Comuna, sólo La última revolución, de Gambon, es capaz de reconciliarlos con la tragedia de la revolución de 1871. En esa obra, la idea vuelve a tomar conciencia de sí misma y por ello a erguirse de nuevo con firmeza, después de haber quedado enredada y perdida en la maraña de la violencia. De manera que no podríamos dar mayor final a nuestro estudio, que transcribiendo las propias palabras del revolucionario, quien en presencia de la embriaguez de victoria en que están sumergidos sus adversarios, no clama venganza, sino que invoca a la paz y a la más alta justicia:

«Ahora solo nuestros prisioneros vosotros los perseguidores y asesinos de vuestros semejantes; no podréis escaparlos. Vuestro proceso no durará un año; no seréis conducidos ante los consejos de guerra, que ya no existen. El tribunal de la razón es suficiente para juzgarlos. Durante siglos nos habéis mantenido en la oscuridad, ahora os condenamos a la luz. Nos habéis reducido a la miseria y a la mendicidad; nosotros os damos el derecho al trabajo y a la legítima propiedad que de éste surge. Nos habéis hecho esclavos; nosotros os devolvemos la libertad. Nos habéis condenado a muerte, a trabajos forzados; nosotros os damos la vida y el trabajo libre. Esta es la sentencia irrevocable de la Revolución, de esa Revolución que fuera asesinada por vosotros cuatro veces en menos de un siglo, y que vuelve para traeros la suprema justicia.»

H. KOECHLIN

(1) Ideologías y tendencias en la Comuna de París. H. Koechlin. 288 págs. Editorial «Proyección». Buenos Aires, 1905.

LO DE BARCELONA

LO QUE DICEN LOS ESTUDIANTES

ES sabido que dos estudiantes extranjeros envueltos en el movimiento estudiantil de las últimas semanas, fueron expulsados de España por la policía. Se trata de Wilfried Rutz, suizo, del secretariado de la Confederación Internacional de Estudiantes con sede en Holanda, y de Eric Berger, miembro del «secretariado del United States National Student Association». Ambos habían sido enviados a España por sus respectivos organismos a título de observadores.

Llegados a Perpiñán, ambos elementos fueron interrogados por el representante del diario «L'Indépendant», el cual cuenta lo siguiente: «Cansados y mal afeitados, conducidos de noche a un taxi y encuadrados por policías con orden de conducirlos, expulsados, hasta la frontera, ambos recién llevados nos han explicado los momentos penosos atravesados por ellos y por sus colegas de ultramarinos.

«En Barcelona —nos han declarado— funciona un sindicato libre de estudiantes a partir de octubre de 1965, un sindicato democrático cuyos delegados fueron elegidos por sus colegas; sindicato político que hace la concurrencia al sindicato oficial cuyos representantes deben beneficiarse de la aprobación de los «poncos» de la Universidad española... y cuyas elecciones fueron boicoteadas por la mayor parte de estudiantes.

«El miércoles 9 de marzo a las dos de la tarde, 420 delegados del sindicato libre afectos a todas las disciplinas universitarias, estaban decididos a reunirse (donde fuera, puesto que en la Universidad les habían sido denegados los locales). Veinte personalidades literarias y artísticas, entre ellas el célebre pintor Antonio Tapiés y el ex rector de la Universidad de Madrid, más una cincuentena de estudiantes, se encontraron en el convento de Sarrá; los más conocedores,

centenar de policías armados —veinte de los cuales de caballería— penetraban por la fuerza en el recinto religioso. Los traltes protestaron. Las cartas de los estudiantes fueron recogidas por los invasores.

«Nosotros, uno americano y el otro suizo, pedimos ver a nuestros consules respectivos, y Frederik fue circunscrito, apaleado y arrojado por los suelos. Yo —Wilfried— también fui maltratado.

«Los dos extranjeros y los veinte intelectuales del país fuimos conducidos en coche celular a la jefatura de policía. Los consules norteamericano y suizo nos visitaron, pero que ello evitara nuestro ingreso en la celda, donde quedamos preocupados por nuestra suerte.

«Acompañados por inspectores, tomamos las maletas y un taxi con el gasto a nuestra cuenta, y a las 3 de la mañana del sábado descendimos en el Perthus, expulsados de España. He aquí lo que ha sido nuestra aventura española.

«Así os lleváis un mal recuerdo de esa tierra.

«Sí, pero también una satisfacción: la de ver cómo en Cataluña la organización estudiantil libre toma cuerpo, completamente ajena a las inscripciones comunistas. Cuando estábamos cercados, una gran multitud de estudiantes barceloneses acudió a las cercanías del convento para testimoniarnos adhesión y simpatía. La policía montada disolvió esta manifestación de la manera nada cortés como sabe hacerlo.

«Ahora nos disponemos a informar cumplidamente a nuestras organizaciones internacionales. Hasta aquí España no formaba parte de ellas, ya que el proceder electivo allí no es democrático. Pero en adelante será distinto, puesto que nosotros somos testigos directos del espíritu de organización libre que reina en el estudiantado español.»

LAS OBRAS Y LOS DIAS

(Viene de la pág. 4)

EL CENTENARIO DE ERASMO

Hay por lo menos tres versiones distintas al respecto de la fecha en que nació el gran humanista holandés Erasmo de Rotterdam. Para unos fue en el año 1469, otros afirman que nació en 1467. Y luego hay quienes dan como buena la del 1466. Es posible que sea esta última la fecha real, ya que se habla por parte de conocidos gramáticos de actos a celebrar de ediciones nuevas que saldrán de imprenta, con motivo del centenario de Erasmo, este año.

En España se han hecho diversas ediciones de la obra más conocida de Erasmo: «Elogio de la locura». Como Rabclaus, como Cervantes, nutridos de los aires intelectualmente renovadores del Renacimiento, trató Erasmo de evitar los efectos represivos del sectarismo imperante en unos y en otros países, planteando con ironía, burla burlesca, los más acuciantes problemas de su tiempo, criticando en broma lo que resultaba difícil criticar en serio. Lenguaraz, casquivana, la Locura anda de ceca en meca, y entre burlas y veras para todos tiene algo que soltar. El clero, los magnates, las gentes acudadas, las gentes de espíritu lacayo, los sabihondos dindoches de pedantería, la Locura no respeta a nadie. Y claro, no es cosa de tomar en serio lo que pueda decir un ente completamente loco...

Erasmo, al igual que Tomás Moro Luis Vives, y otros destacados pensadores del Renacimiento, viajó por toda Europa. En sus escritos, en sus lecciones, propició la tolerancia, repudió las guerras y los antagonismos de partido, aconsejó la convivencia social en un clima de libertad. Ensalzó la cultura en todas sus manifestaciones, fue, en suma, uno de los hombres que en la historia de la humanidad más se esforzaron en contribuir al progreso moral e intelectual.

Erasmo de Rotterdam fue uno de los precursores de los enciclopedistas. También, en gran parte, precursor del pensar libertario que hoy se manifiesta acá y allá. FONTAURA

ALIANZA SINDICAL - St-Fons. A cargo de S.I.A. y de acuerdo los compañeros de las FF. LL. de Venissieux y de St-Fons C.N.T. y la Agrupación de la U. G.T. de ambas localidades, el 17 de abril a las 10 de la mañana tendrá lugar un acto de A. S. en la Sala de St-Fons.

Tomarán parte oradores de la C.N.T. y de la U.G.T. Presidirá el compañero Fontaura.

Damos por descontada la presencia de todos los compañeros de nuestra región y hacemos un llamamiento a toda la emigración de nuestro país para que acuda a escuchar la voz auténtica de las Centrales Sindicales, que no traicionaron nunca a los trabajadores.

MADRID.—Con motivo de haberse nombrado al general Al Mizzian embajador del rey Hassan II en Madrid, varios periódicos de Rabat —entre los que no figuran los del «Istiqalá», afirman: «Españoles y marroquíes formamos una misma familia...»

Justamente, del puerto de Buenos Aires salió en 1931 un barco cargado de refractarios, apátridas, que recorrió los mares largo tiempo sin poder desembarazarse de sus pasajeros forzados. El dictador Uriburu deportó a españoles, a italianos y a franceses a sus países respectivos. Pero los lituanos, croatas, macedonios se encontraban sin patria y los rusos no tenían libre admisión en su tierra natal. Parte de Europa se hallaba convulsa y nadie hacía caso del barco cargado de réprocos. El «Chaco» se asemeja así al «barco fantasma» de Bruno Traven. Israel Hjalta lleva ya sus tres o cuatro viajes de América a Europa o viceversa. A cada puerto ha de presentarse al capitán del barco quien le consigna en un camarote hasta que el barco leva anclas. El interfecto declaró que se halla dispuesto a continuar como pasajero clandestino hasta el final de sus días. Puede que un día escoja el desembarcar como emigrado; clandestinamente. Allí donde mejor le plazca o cuando le fatigüe el vivir en ese «mundo aparte» que es el mundo de los marinos. Mundo un tanto incontrolado, marginal. Propicio al trasiego de ideas y de costumbres. Vehículo de esperanzas en un devenir mejor, en el que a fuerza de rogarse los hombres de razas diferentes, de tierras distantes, puedan llegar a comprenderse y forjar una humanidad mejor.

ANALENA

LA «NUEVA LIBERTAD» DE LA PRENSA FRANQUISTA

BARCELONA (OPE). — A los 67 años ha fallecido en esta capital el señor Hilari Salvador Castell. En tiempos de la «Generalitat» desempeñó importantes cargos entre los que destacó el de alcalde de Barcelona.

Por doquiera dejó grato recuerdo de su paso. Las muchas simpatías de que gozaba se hicieron patentes con motivo del sepelio. Por cierto que su muerte ha dado lugar a un hecho que revela el crédito que puede darse a la propaganda que se viene haciendo sobre la «nueva libertad de prensa» en la «Hoja de Lunes» después del nombre se citaba «Ex alcalde de Barcelona». La mención no debió agradar a quienes mandan. Y se supone que inmediatamente se cursarían órdenes telefónicas ya que en los periódicos que se publicaron después no se citaba el importante cargo que desempeñó el finado.

DIEZ LIBERTADOS

BILBAO (OPE). — Han sido puestos en libertad diez nacionalistas vascos que se hallaban en la cárcel de Larrinaga. Se trata de Itaki de Rentería, Itaki de Alburti, Jon de Arrarte, Sabin de Iturriza, Sabin de Eguiguren, Eduardo de Aurteneche, José María de Arregui, Jesús de Blandi, Juan Miguel de Uria y Eugenio de Uribarri.

PRISIONEROS, LIBERTADES PROVISIONALES Y MULTAS

BILBAO (OPE). — Acabamos de conocer la salida de la cárcel de Bilbao, en libertad provisional —ya que quedan pendientes del proceso que se les instruye por el Juzgado de Orden Público— de un grupo de diez jóvenes ciudadanos vascos. Pero son muchos los otros vascos que padecen prisión en distintas cárceles de la Península a causa de sus actividades como resistentes. En la de Bilbao queda un grupo formado por individuos que sufren prisión subsidiaria por haberse negado a pagar multas cuya cuantía oscila entre las 25.000 y las 37.500 pesetas. Este grupo está compuesto por Prudencio Pastor, Eduardo Marauri, Manuel Espina Basilio Herráez y Eduardo López.

José Antonio Calpasoro, Alberto Garín, Arsuaga, Lasa, de Villafranca, y Lasa, de Lazcano. Javier Pascual Ayucar, Ruperto Ormazá y Angel Trigaray salieron recientemente absueltos o luego de haber cumplido condenas. Angel María Lizarrabarri, aunque salió recientemente sigue pendiente de otro juicio. En Martutene se encuentran Zalabá y Garza.

En junio saldrá en libertad un grupo de presos en la prisión de Soria. Unzunrunzaga, Garitano y Badiola, de Vergara los tres, salieron en libertad hace unos quince días. Urrutia, Otaduy, Ibarri, Echevarría, Sánchez de la Mata, Uribarri, Zubizarreta, Berger, Garate y Murguerza sufren prisión en diversas cárceles de la Península.

Han corrido diversas suertes. con detenciones, procesos o liberaciones prontas Angel Gómez Uria, Arenaza, Arregui, Bergareche, Jauregui, Pagaola, Aranbarri y Burgoa. Hay que añadir a esta lista los nombres de Artola, Aizpuru, Aguado y Mazurriaga...

EL JUEZ ESPAÑOL CONVOCÓ A UN COMISARIO DE POLICIA PORTUGUESA

PARIS (OPE).—El periódico «Le Monde» informa que el juez español que instruye la causa por el asesinato del general Humberto Delgado y de su secretaria ha convocado a Antonio González Semedo, comisario de la P.I.D.E. (policia portuguesa) que en el momento del crimen era responsable del puesto fronterizo de Marao y fue quien presentó los asesinos a Delgado y a los policías españoles de Villanueva del Fresno. Con tal motivo, don Manuel Robles —abogado de la familia Delgado en Madrid— ha declarado:

«Si el gobierno portugués quiere realmente colaborar con nosotros para que se descubra todo cuanto se refiere a ese crimen repugnante, autorizará sin duda alguna al comisario de la P.I.D.E. para que venga a Madrid a declarar.»

PEDIMOS LA BAJA DE ESTA FAMILIA

MADRID.—Con motivo de haberse nombrado al general Al Mizzian embajador del rey Hassan II en Madrid, varios periódicos de Rabat —entre los que no figuran los del «Istiqalá», afirman: «Españoles y marroquíes formamos una misma familia...»

TOURS

En Tours, en la sala del Patronage Laïque Rabelais-Tonnellé, el día 10 de abril, a las diez en punto de la mañana, tendrá lugar un acto de A. S. E. organizado por el comité local. Será presidido por F. O. e interpondrá un miembro del Sindicato de Maestros franceses; R. LIARTE, por la C.N.T., y ROJO, por la U.G.T.

Españoles, la voz autorizada de las organizaciones que integran la A.S.E. trazarán la línea de conducta de la emigración española frente al régimen franquista, el camino a seguir por la liberación de nuestro pueblo oprimido y por la emancipación de la clase obrera.

(Todos al mitin!)

NUEVO CONFLICTO EN LA NAVAL DE SESTAO

BILBAO (OPE).—Por considerarse los tiempos de control dados para efectuar los trabajos eran inferiores al tiempo que se emplea en realizarlos, los obreros de la Sección de Montaje del departamento de Maquinaria de la Naval de Sestao se negaron a aruntar la mano de obra en sus correspondientes hojas de trabajo. Después de estudiar entre los técnicos y una comisión de obreros la manera de solventar el caso, la Empresa dictó una solución que no satisfizo. Esto obligó a los trabajadores a continuar en la misma actitud, y entonces la Empresa suspendió de empleo y sueldo a ocho obreros. Inmediatamente, los demás obreros del departamento iniciaron una huelga de brazos caídos. La Empresa replicó despidiendo a noventa obreros. Esto ocurrió el día 7 de marzo.

En los días 8 y 9 el conflicto continuó sin registrar cambio alguno. Mas como la indignación iba ganando a los demás trabajadores de la Naval, la dirección anuló las sanciones impuestas e invitó a los trabajadores represaliados para que se incorporaran al trabajo el día 11 de marzo.

HA FALLECIDO EL DOCTOR BEJARANO

MEJICO.—A los setenta y tres años ha fallecido el doctor Julio Bejarano, nacido en Madrid en febrero de 1893. Ocupó la cátedra de Dermatología de la Universidad Central. En tiempos de la República fue director general de Sanidad y durante la guerra civil con el cargo de general fue jefe superior de Sanidad Militar.

En Méjico era jefe de Dermatología del Sanatorio Español y atendía un Consultorio de Especialidades en Nueva León. Estaba afiliado al Partido Socialista Obrero Español.

QUERIAN MANIFESTAR

BARCELONA.—Varias conocidas personalidades barcelonesas habían pensado organizar una manifestación pacífica en favor de la paz en el Vietnam. Desde luego, ninguna de ellas puede ser sospechosa de procomunismo. Solicitaron permiso de la autoridad civil. El ministro de Gobernación se ha negado a concederlo.

LA PROTESTA EN LEVANTE

VALENCIA.—Un millar de estudiantes ha celebrado Asamblea libre, y después han recorrido la ciudad dando gritos de «Libertad, sí; dictadura, no!» «Sindicato libre y democracia».

ESTUDIANTE CATALAN DECLARA

PARIS.—Del diario «Combat» y de un enviado a Barcelona: «Hemos escogido un convento —nos informa un estudiante— por ser el único sitio en el que podíamos gozar de cierta seguridad. Quisimos anunciar oficialmente la existencia de un Sindicato Libre y dirigir un llamamiento a las otras universidades para que sigan el ejemplo de la de Barcelona...»

«Barcelona se encuentra en vanguardia del movimiento sindical universitario. Ya en noviembre boicoteamos las elecciones del Sindicato oficial. No hubo más que un 5 por ciento de votantes, y entre ellos, un 4 por ciento de votos folklóricos...»

«La policía española se ha mostrado igual a sí misma... Un delegado de Filosofía ha sido golpeado por los agentes con gritos injuriosos para su madre.»

«El régimen de Franco se encuentra en un callejón sin salida. Si no acepta nuestras reivindicaciones la lucha continuará. Si acepta, otras fuerzas sindicales desarrollarán movimientos paralelos. Pero nosotros planteamos el problema del régimen.»

TOURS

ALIANZA SINDICAL ESPAÑOLA Acto público

En Tours, en la sala del Patronage Laïque Rabelais-Tonnellé, el día 10 de abril, a las diez en punto de la mañana, tendrá lugar un acto de A. S. E. organizado por el comité local. Será presidido por F. O. e interpondrá un miembro del Sindicato de Maestros franceses; R. LIARTE, por la C.N.T., y ROJO, por la U.G.T.

Españoles, la voz autorizada de las organizaciones que integran la A.S.E. trazarán la línea de conducta de la emigración española frente al régimen franquista, el camino a seguir por la liberación de nuestro pueblo oprimido y por la emancipación de la clase obrera.

(Todos al mitin!)

* chispas *

Hemos visto en la T. V. «Les Cathares». En la representación hemos presenciado un Domingo de Guzmán místico y guerrero, luego horrorizado de su guerra, que estima, sin embargo, necesaria. De esa materia salió un santo.

Es evidente que la T. V. blanquea a Domingo. Este ya lo había hecho colocándose hábito blanco.

El hábito blanco puede distmular una entriña negra.

Más sinceros los curas carlistas con alma y sotana negras.

La T. V. no da todo el drama cántaro. Después de siete siglos y medio, la mucha sangre derramada por Simón de Montfort aún tiene las aguas del Aude, del Ariège, del Garona.

A la religión le molesta el recuerdo de sus atrocidades.

Y, sin embargo, ellas cimentan la Tradición, orgullo de Roma.

Las primeras torturas y las llamas inaugurales de la Inquisición tuvieron lugar en la Cité de Carcasona. En 1966, en España «eso» aún continúa.

CHISPERO

Ha muerto JOSE ABOS

militante de la C. N. T. y de la regional de Aragón, Rioja y Navarra

JOVEN aún, 51 años, cuando la vida le podía aún sonreír y sus esperanzas y anhelos ver cumplirse, con la ilusión que tenía puesta en la Organización libertaria y en su hijo Daniel, de 12 años, el compañero José Abós, ha dejado de existir en el Hospital de Saint Antoine, de París, el día 10 de marzo, víctima de una cruel enfermedad que padecía desde que hace algún tiempo fue operado del estómago primero y del pulmón izquierdo después. El compañero José Abós, se hizo querer y apreciar por su fuerte contextura cenitista, su amor a las ideas y su trato afable y leal. Con el compañero José Abós, la C.N.T. y la Regional de Aragón, Rioja y Navarra, pierde a uno de sus mejores hombres y militante defensor de las ideas libertarias y su muerte ha sido muy sentida por todos los compañeros de la Federación Local de París, a la que pertenecía, y compañeros de la región del Sena y de la C.N.T.

José Abós, pertenecía a aquella bella generación inquieta, rebelde y entusiasta, que en 1932 se incorporó a las ideas y a las luchas sociales de la Confederación Nacional del Trabajo en su pueblo de Pina de Ebro, a 40 kilómetros de Zaragoza, y que junto con los compañeros Carmelo Bielsa, Daniel La Hoz, Abenia y Manuel Campos entre otros, fue el alma y nervio de la constitución del Sindicato Único de Campesinos de Pina, que tanto se distinguió en las luchas sociales emprendidas por la Confederación en su lucha permanente y difícil contra una burguesía cerril y dominante.

José Abós, formó parte del Comité Comarcal Revolucionario de Pina, en el movimiento del 8 de diciembre del 1933, cuando la Regional de Aragón, Rioja y Navarra, fiel a su palabra, se lanzó al movimiento revolucionario contra la dictadura del bienio negro de la República que acudieron Lerroux y Gil Robles, tristes personajes que fueron enemigos del pueblo y de la libertad y que tanto contribuyeron al derrocamiento de la República Española, facilitando el levantamiento militar, clerical fascista del 18 de Julio de 1936, ensangantando y llenando de duelo y de llanto, durante tres años, todos los pueblos y ciudades de España, produciendo el desgarramiento moral y físico de la nación y ensangantando los clamores y anhelos de todo un pueblo obrero de libertad y de justicia social, pues no en balde se ha dicho y esa es la verdad que el movimiento obrero español marcha a la vanguardia del proletariado universal y que el Anarcosindicalismo español cubría por aquel entonces el mapa de España, marcando el camino de la libertad y de la emancipación obrera por la instauración del Comunismo Libertario. Las Regionales de Aragón, Rioja y Navarra, Asturias, Andalucía, Castilla y Cataluña, entre otras, llenas de entusiasmo y de revolucionaria marchaban con paso firme y seguro hacia la transformación de una sociedad libertaria, y ello hubiera sido posible antes del 1945, si el alzamiento militar fascista no se hubiera producido.

Los enemigos del pueblo, más enemigos del pueblo que de la República misma, viendo el peligro que les acechaba se confabularon con el fascismo internacional y con la ayuda de las camisas negras de Mussolini y la división Condor alemana de Hitler, se lanzaron al asalto de las instituciones republicanas ahogando en sangre y persecución la virilidad y entusiasmo de un pueblo enardecido y combatiente que pudo haber sido al mundo del trabajo y de la libertad. Nuestro compañero Abós participó heroicamente en nuestra guerra civil impuesta por los sicarios de la cruz y de la espada, siendo teniente ayudante de la 25 división del tercer batallón, tomando parte en las batallas de Belchite, Teruel, a todo lo largo de la guerra, Abós se distinguió por su valentía y su capacidad. Cuando todo el frente de Aragón se consideró perdido, después de las duras y sangrientas batallas del Ebro, obedeciendo a las consignas recibidas, se retiró con los restos de su división al puerto de Alicante, a donde le habían prometido poder embarcar en los barcos ingleses para poner así a salvo su libertad y probablemente su vida. Más de 40 mil hombres se concentraron en el puerto de Alicante con la esperanza puesta en el inmenso océano, y en los barcos ingleses que les habían prometido y que nunca llegaron. La gran tragedia y la

Hasta ahí podíamos llegar!

Carta abierta a Pomares Monleón «que aún se dice republicano» por JOSE MUÑOZ CONGOST

Sin fraternidad: En mis manos cayó, por uno de esos azares que siempre son de agradecer, lo que, como artículo 7 suyo se publicó en Méjico y muy hábilmente recogiera la Prensa franquista. Lei con atención, creciendo al correr de las líneas mi estupor, ante la serie de falsedades que, con mal intencionados y con vistas a turbios objetivos o se deben a que en esa actualidad a que hace referencia, el reblandecimiento cerebral le entregó en brazos de desgraciada anomalía.

En tanto que militante del anarcosindicalismo español que soy, dolióme semejante retahíla de inexactitudes, hayan podido volcarse en el papel, por alguien que viviera, como Vd. vivió, las incidencias del heroico combate de nuestro pueblo por su libertad.

Se siente usted español, frente a lo que llama hispanofobia de las izquierdas españolas, y más cerca a lo que bien—de los hombres del franquismo, que del exilio penoso y de la clandestinidad de los que son oposición permanente al régimen. Más cerca, de quienes vendieron ayer el suelo ibérico a Mussolini e Hitler, hoy a las fuerzas tristes del imperialismo norteamericano.

De quienes convirtieron a España en enorme feria, espectáculo permanente para turistas de todo acabit. De aquellos que abastecen los mercados europeos de carne y sudores baratos, de domesticidad (fuente de anecdótico vergonzoso) exportando la miseria de los hombres del campo y de la ciudad española.

Todo ello, en nombre de un odio ascarosanto hacia los comunistas españoles, responsables únicos —a lo hispano—, de todos los males del país hispano. Aún sin dejar de reconocer la enorme responsabilidad en que incurrieron el Partido Comunista y sus hombres, con su actitud extraña a los intereses de nuestro pueblo, durante los tres años de contienda, no podremos nunca quienes combatimos con todo ardor de nuestras convicciones, la sublevación franco-falangista, confundir nuestra repulsión hacia los servidores del Kremlin y a la III Internacional, con ese anticomunismo de propaganda y de charanga, que se toma como pretexto para actitudes demagógicas y se olvida cuando se trata de convivir con ellos en organismos internacionales o de firmar tratados comerciales.

Su actual posición, aparece sin embargo, menos extraña que debiera, si tenemos en cuenta esa confesión que vuelca en el papel, de que era Vd., como tantos otros, miembro de una «izquierda que ni fu ni fa». Así salió aquella República que tanto ahora, cuando en los hombres que se colocaron a su cabeza, faltaba la convicción sincera de las necesidades del país, y para ellos, los programas y las promesas de acción se confundían con ese izquierdismo de «ni fu ni fa».

Peró, con todo y con aceptar su amargura y el reconocimiento implícito del fracaso de sus ilusiones, lo

que no se puede aceptar en manera alguna, ni aun bajo argumentos de un «hispanismo a machamartillo» es que se mienta deliberadamente, llevando aguas al molino sucio del franquismo. Que escritores de todas las procedencias, dependientes de todas las finanzas, hayan hecho de sus versiones, intencionadamente unilaterales toda una leyenda triste de la historia que se escribiera con sangre de nuestro pueblo, no puede explicarse.

Que plumíferos mercenarios al servicio del régimen oficial, vacien en el papel toda la baba inmundicia de que son poseedores sus glándulas impregnadas de odio, lo comprendemos: cumplen su misión de seguir engañando.

Peró que a título de republicano, a pesar de todos los errores del republicano español, y de exiliado político, con todo lo que el exilio español representa, lance Vd. fantasmas insultantes y afirmaciones que pretendan enlodar la causa de nuestro pueblo, su permanente sacrificio... ¡eso no! ¡Hasta ahí podíamos llegar!

No. Sus líneas, que avergüenzan, y que lamento no haber leído antes, no pueden ni deben quedar así, impresas, para satisfacción de nuestros enemigos y como un insulto a cuantos cayeron, si no quiere Vd. en defensa de esa República tan suya, en la de algo más grande y que parece desconocer: la de las libertades españolas. Si desea Vd. convencerse a sí mismo de cuanto dice en su desgraciado «papel», hágalo para sí en su triste y patriótica soledad. Peró no de pasto en la amarga digestión de sus ilusiones políticas a las campañas orquestadas del criminal régimen que atena a nuestro pueblo.

Porque es lamentable tener que replicarle hoy, en las circunstancias en que vivimos que no es verdad lo que afirma al decir en dos ocasiones: «...que aquella República murió el 17 de Julio de 1936 sin haber inmolado una víctima». Olvida Vd., los incidentes del 1º de mayo de 1931 en Barcelona, como olvida la semana sangrienta de Sevilla en Julio del mismo año... y Castiblanco, y Arnedo... y Casas Viejas, Figols... Octubre de 1934 en Asturias... etc.

Verdad es que todo ello adicionado, no llega a la estufa del zapato al régimen actual, maestro en el crimen y en la represión, pero no quite para que signifiquemos que la verdad, la que la historia habrá de registrar, fue que aquella República, llegada con alegría y el jolgorio de todo un pueblo, quiso asegurar su supervivencia, conservando estructuras y figuras de las experiencias políticas que debían haber terminado con ella, en lugar de criminalizar al pueblo. Y que a la desilusión popular con la natural acción reivindicativa que había de provocar, respondió con los métodos tradicionales de represión que la Monarquía nos dejara como herencia.

Y el alma popular, las clases laboriosas, no pudieron aceptar tales actitudes y de ahí «las revueltas y motines», como usted en su artículo, a los comunistas españoles. ¡Pobres comunistas, que no siendo nadie o muy pocos en aquel entonces, se encuentran hoy cargados por la propaganda franquista,—a la que hoy aporta Vd. su grano de arena—, con el «sentenon» de todo lo que no hicieran bien a su pesar, por cierto. Dice Vd. que estas revueltas y motines, habían de provocar el alzamiento franquista. Y lo dice a sabiendas de la falsedad de tal afirmación, ya que es del convencimiento de todos los hombres sinceros, que la sublevación se preparaba desde el mismo día en que naciera la República.

Como es falso que la segunda República española muriera con la salida a la calle del primer miliciano en Julio de 1936. Hace usted inhabil transposición de términos. El primer miliciano brotó de la calle al constatar la defunción de esa República, su suicidio, provocado por la falta de espíritu de autodefensa de sus hombres representativos.

Parece que lamenta usted la presencia de los hombres que se lanzaron, olvidándose de sí mismo, a la

defensa de las libertades y de su dignidad. Hubiera quizá preferido que se realizasen los proyectos de «conciliación» de don Diego Martínez Barrios, sublevación en el Gobierno, para haber pasado así, en transición pacífica, como en Italia y en Alemania, al régimen totalitario, sin derramamiento de sangre, y con pérdida absoluta de la dignidad social y política de un pueblo que fue el primero en rebelarse contra lo que más tarde el mundo entero dijo combatir.

El miliciano, pues, como usted le llama, el hombre del pueblo, acudió el 19 de Julio a ocupar las posiciones que dejaba libres y sin lucha al régimen que se llamaba popular.

Es posible, pues, que desde esa fecha, no se defendiera ya aquella República modesta y timorata «de sus amos».

No es menos cierto, que la España liberal, democrática, socialista y libertaria, se alzó como barricada de proyecciones imponentes, frente a la coalición reaccionaria, ayudada desde el primer momento por los regímenes totalitarios fascistas de Europa.

No negaremos, sería inútil, y no ocultamos nunca la verdad, que en los duros meses de combate, la acción de los agentes del comunismo fue triste y desagradadora, en sus pretensiones de hegemonía y en su política de extorsión apoyada en la interesada ayuda soviética.

Peró esa acción que pudo parecer decisiva en algunos momentos, no de todo pueblo, con su repudio a toda forma de totalitarismo. Los días de febrero de 1939 fueron la prueba evidente que no desconoce usted.

Y cuando afirma que en razón de esa acción del comunismo las democracias no podían ayudar al pueblo español, quiere desconocer convenciones de lo que no conviene hoy a nadie: de que fueron otras las causas de la indiferencia y complicidad de las democracias europeas para con el fascismo, en la consumación del sacrificio del pueblo hispano. Cuando estas vieron «las orejas del lobo» bien cerca de casa, como ocurrió en 1938, ese mismo comunismo no fue traba para la coalición de las fuerzas del mundo que se llamaba libre, frente a la acción guerrera del fascismo internacional.

La realidad es que estas democracias «dejaran hacer», mientras no se creyeran amenazadas directamente en su carne misma. Y en ese «dejar hacer», España era la primera víctima.

Y habremos de concluir con algunas consideraciones: Se llama usted republicano de buena fe. No lo creemos, como no lo crearán esos correligionarios suyos que, según dice, le niegan el pan y la sal.

Convencido ya de que pasó su hora política (y quizá ahí le duela), no olvide que aquella República u otra, o cualquiera que sea el destino político del país que dice amar, no era, ni puede ser, de usted, ni de su generación, ni de la mía, ni de ninguna otra en particular... porque los problemas que dan cuerpo a la crisis española son de todos los españoles de ayer, de hoy... y de siempre.

Y si acaso considera que llegó para usted y para otros la hora de las «gotitas y el buen vino», disfrútela en tranquilidad y egoísta plazacer a la que le dan derecho los méritos que no existieron, pero no evencen el combate de quienes no aceptan jubilación por la edad, cuando laten los corazones al unisono de los males que abruma al pueblo español.

Y, sobre todo, acéjase al silencio que aconsejan sus añosas dolencias y no descargue en papel sufrido la amargura de sus ilusiones políticas —que se llevó el otoño viento de la inercia en que vive.

Porque para esas invocaciones religiosas a una hispanidad gris y anodina que hace, mejor será que se acja a los «templos de Fraga Iribarne», que a la libertad que le concede para expresarse ese país que le acogió y que tanto dice usted amar.

Ostracismo y jubilación, si quiere, para usted. Peró sin dar traspás con «su» historia ni tocar a la de «verdad» para «memorarla». Repito: Sin fraternidad alguna para con quienes escogen la deserción, pero sinceramente al servicio de una España libre.

Delegados van y vienen

LOS bosches no han perdido aún la costumbre —ni esperamos que la pierdan nunca, por lo que les conviene— de invitar, con todos zascos pagos, a delegaciones sindicales y políticas, para que vayan a conocer «la verdad» sobre Rusia, China, Cuba y todos los territorios que en nombre del comunismo o del socialismo dominan al extremo de haber convertido a sus habitantes en verdaderas bestias de carga, sin derecho a protesta, condenados a trabajos forzados en el exclusivo beneficio de las camarillas erigidas en mandones de turno.

Lo extraordinario del caso es que algunas veces los invitados pagan con creces los gastos, ya que a su regreso, hablan o escriben sobre lo visto, contando maravillas que dejan maravilladas a las gentes incautas y un poco en la duda a no pocos capaces más extraordinario es que los tales de discernir por su cuenta. Peró lo que cuentan son sinceros en la exposición de sus cuentos, porque realmente vieron lo que narran, sin darse cuenta siquiera de que, eso sí, solamente «vieron con sus propios ojos» aquello que convenía que vieran a quienes les tiraban de la rienda durante sus recorridos... de turistas o no.

Acabamos de leer un libro que desde nuestra pequeña biblioteca hacía años que clamaba nuestra atención, siendo esta demorada una y otra vez por la insistencia de temas más actuales que dado lo mucho que a diario se publica exigen primacía. Este ejemplar nos fue remitido desde México, junto con otros, en un paquete de excelencias impresas que el buen H. Plaia se ocupó de hacer llegar a nuestras manos. Peró su título y el tema correspondiente bregaban en su contra, cuando imaginábamos que después de haber leído y meditado con anterioridad «Un militante de la C.N.T. en Rusia», y «Yo elegí la libertad», de Kravchenko —aparte otros escritos muy explícitos con respecto a los sistemas bolcheviques—, cualquiera que se atreviese a escribir sobre lo mismo se vería obligado a repetir en demasía, ya que por muy importante que el asunto sea, todo en la vida tiene un límite. Concretando: pensábamos equivocadamente que el libro en referencia: «Lo que oí en la U.R.S.S.», del que es autor Martin Gudell, si bien sería un documento más al respecto que merecía sin duda haberse escrito para apoyar a los otros, obligadamente sería difícil que trajera nada o casi nada verdaderamente original... ¡Grande fue nuestro error! Por ciertas circunstancias... conocimiento del ruso por su autor; osadía en practicar una visita clandestina (fuera del control de la Cheka) a una familia de obreros rusos; la espléndida calidad de la Delegación revolucionaria de que formaba parte a fines del año 1937 en pleno combate antifranquista; la cuantía e importancia de los contactos hechos en Rusia, el momento decisivo en que se llevaron a cabo, la misma misión que tenían encomendada, conseguir ayuda de Rusia para los trabajadores en lucha contra el fascismo internacional, etc., Martin Gudell, en muchos aspectos sobrepasa en su obra a las ciudades y por ende, a cuantas sobre las interrelaciones del bolchevismo internacional se han escrito hasta ahora.

Ya pueden escribir y hablar sobre lo que vieron o dejan de ver los integrantes de delegaciones extranjeras a los países bolcheviques, que cuanto más digan y escriban más falsedades contarán, mayores errores serán los que planten en el camino de sus compañeros confidentes, más en apoyo saldrán de las mayores aberraciones sociales, de los crímenes más siniestros, de las miserias e inquietudes en que se obliga a existir a conglomerados humanos que anhelan comprensión y solidaridad de quienes se sponen a acudir a ellos en busca de confrontaciones tendientes a mejorar las condiciones de vida, con las cuales sueñan y que, sin embargo, sus visitas sólo sirven para afianzar y propagar más cruelmente sus angustias... Porque los delegados que van y vienen, si pudieran ver y oír como lo hizo Gudell se darían inmediata y debida cuenta de que sus afirmaciones se habían mofado de ellos, como si se tratase de gentes que no merecen la más mínima consideración.

Martin Gudell entendía perfectamente el ruso y los amos bolcheviques no sabían una palabra de ello. Peró en su presencia expresaban la realidad que ocultaban a quienes se

suponía no entendían o sea, la Delegación española que los visitaba. Y el autor de «Lo que oí en la U.R.S.S.» puede decir entre otras muchas verdades irrefutables en la p. 288 —que tomamos al azar y que trata de la conversación en ruso entre un periodista y el agente de la Cheka—, lo siguiente: «—Bueno, pero aquella nota no la hice yo... insistió Almazov. —Por eso digo que no aclararé nada, porque usted no la hizo. Aquella y otras notas las he preparado yo, y sé cómo y por qué las he hecho...»

«Las últimas palabras de Mirov — el agente de la Cheka— tuvieron la virtud de que todos enmudecieron. Almazov no tenía más a decir, sino marcharse. Steimetz tampoco dijo una palabra. «—En la U.R.S.S. no existe más que la «Tass». Es el único órgano de expresión del país de los Soviets. Las notas de la «Tass» que preparan los Mirov, los agentes del Gobierno que saben lo que hacen, como lo hacen y por qué lo hacen, son las únicas que tienen difusión.»

Podríamos y deberíamos citar mucho más de este libro VERDAD; peró el espacio lo impide. Bastenot afirmar que entre las muchas originalidades que sobre las dictaduras bolcheviques nos descubre, esta que se refiere a la gran mentira que en el mundo se sigue propagando por intermedio de esas famosas delegaciones políticas y sindicales que de una manera permanente circulan entre núcleos de personas ansiosas por conocer la verdad directa de unos hechos tan drástica y terroríficamente tergiversados por los mandamases bolcheviques que controlan sus pasos día y noche en medio de comilonas y recepciones, visitas controladas y preparadas, discursos y hasta condecoraciones a los mejor comportados, coloca este libro de Martin Gudell a la altura de uno de los documentos más insoslayables para conocer a fondo la gran estafa de que nos hablase Eudocio Ravines: la gran mentira bolchevique, capaz de enlucenar todavía a estas alturas a no pocos empujados en sostener su estúpida u ultranza.

COSME PAULES

LIBRO RECIENTE APARECIDO: «DE L'ANOIA AL SENNA SENSE PRESSA»



Narración (en catalán) original de Juan Ferrer.

288 páginas, cubierta a cinco colores, fotografía «hors texte», viñetas, etc. Precio, 11 frs. porte com prendido. Pedirlo a: Roque Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (X^a); a Miguel Celma, 4, rue Belfort, 31-Toulouse, y a la Imprimerie des Gondoles, 6, rue Chevrel, Choisy-le-Roi (Val-de-Marne).

Servicio de Librería

Nuestras Ediciones	Francos
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2 80
«Conversaciones Libertarias», J. Ferrer	1 50
«Pablo o el discurso del hombre libre», F. Moro	1 00
«Salvador Seguí»	3 50
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo	1 00
«Don Quijote de Alcalá», José María Fuyol	1 50
«La Revolución Desconocida», Voline	15 00
Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), García Birlán ..	vol. 5 00

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Nicolas Stoinoff: Un centenaire burgrave vous parle	8,50
(Le roman vral d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai non Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert. André Lorulot: Pourquoi les suits athés	9,50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer ..	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastian Faure: Mon communisme	7,50
Propos subversifs	7,50
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté. 14.00	
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol ..	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Lanau: Quand la mer se retire	12,30
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon ..	18,00
«Nacionalismo y Cultura», Rócker	15,00
Giros y pedidos a R. Llop, C.O.P. 12 507 56	
24, rue Ste-Marthe, Paris X ^a	

F. L. DE IVRY

Anuncia su acostumbrada asamblea general para el domingo 5 de abril Lugar y hora habituales.

«CARTAS A MI SOBRINO»

Involuntariamente dejó de aparecer la firma del autor, compañero R. ORIOL, en el artículo publicado en el número anterior con el título que encabeza a esta nota.

Obras de Felipe ALAIZ

«Tipos Españoles» Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz, recién aparecido.

En nuestra Administración se aceptan encargos. Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluido, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.



COMUNICADOS

REGIONAL CATALANA EN EXILIO AGRUPACION LYONESA

Convoca a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 24 abril 1966, a las nueve y media de la mañana, en la Sala C.N.T. Nº 1 del Palais de la Libération Nº 9, en Villeurbanne.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el día 3 de abril, a las nueve horas, en el sitio de costumbre. Compañero, te rogamos asistas a esta asamblea por tratarse de asuntos de gran interés.

F. L. DE MARSELLA

Celebrará asamblea el domingo 3 de abril, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social. Dado lo interesante del Orden del Día, requerimos de todos los compañeros que hagan acto de presencia y sean puntuales a la hora anunciada.

F. L. DE TOURS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el

REGIONAL CATALANA EN EXILIO AGRUPACION LYONESA

Convoca a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 24 abril 1966, a las nueve y media de la mañana, en la Sala C.N.T. Nº 1 del Palais de la Libération Nº 9, en Villeurbanne.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el día 3 de abril, a las nueve horas, en el sitio de costumbre. Compañero, te rogamos asistas a esta asamblea por tratarse de asuntos de gran interés.

F. L. DE MARSELLA

Celebrará asamblea el domingo 3 de abril, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social. Dado lo interesante del Orden del Día, requerimos de todos los compañeros que hagan acto de presencia y sean puntuales a la hora anunciada.

F. L. DE TOURS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el

Prolongación de ANTENA

HACIA EL SINDICATO DEMOCRATICO

BILBAO. — «El viernes en «Asamblea Libre» celebrada en la Facultad de Ciencias de Bilbao se ha acordado proceder la semana próxima a elecciones «democráticas» para designar a los responsables de un «Sindicato auténticamente representativo». La Asamblea ha reclamado la dimisión de los actuales representantes de las «asociaciones profesionales de estudiantes» elegidos en octubre último de acuerdo con el reglamento en vigor, afirmando que fueron designados «en oposición con la mayoría». El delegado Miguel Angel Fuentes que había sido detenido en Barcelona la semana pasada, con motivo de las manifestaciones estudiantiles, ha declarado que la policía había procedido a su detención por suponer que trataba de ponerse en contacto con los separatistas vascos y catalanes. Fuentes ha sido abucheado por una parte de los presentes que le ha acusado de «vendido a la policía».

A los amigos de Manuel Buenacasa A TODOS LOS LIBERTARIOS

Compañeros: Aunque desaparecido recientemente de nuestro lado, Buenacasa sigue y seguirá viviendo en nuestro recuerdo.

Con Eleuterio Quintanilla, muerto también hace poco, era uno de los últimos que nos quedaban de los que fundaron y dieron vida a la Confederación Nacional del Trabajo.

Su figura eternamente sonriente y optimista ha llenado toda la historia de la C.N.T. y del anarquismo organizado en España.

Con la esperanza de que un día pudiéramos publicarlo nos ha legado los escritos que pudo salvar en su vida de militante siempre perseguido. Por fidelidad a su recuerdo y a su obra no podemos dejar ésta en el olvido.

Por ello hemos decidido proceder a la publicación inmediata de dos de sus obras más importantes: «EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1924.» Prólogo de Max Nettlau.

Al poco de aparecer se agotó rápidamente este libro y no ha sido posible encontrar después un ejemplar. En él Buenacasa hace la historia del movimiento obrero español donde le dejó Anselmo Lorenzo en el «Proletariado Militante», y es el único documento existente que refleja las luchas sociales, sobre todo con detalle de los primeros veinticuatro años del siglo.

FIGURAS EJEMPLARES QUE CONOCIMOS. Es lo último que ha escrito Buenacasa, reuniendo los recuerdos sobre tantas personas extraordinarias que conoció y trató, como Teresa Clarumunt, Ramón Acín, Anselmo Lorenzo, Evelio Boal, Seguí, Nettlau, Bajaterra, Oroban Fernández, Durruiti, Joaquín Costa, Barriobero, Ramón y Cajal, etc.

Para llevar a feliz término este plan recabamos el concurso de los compañeros. Sobre todo de los que habiendo tratado y querido a Buenacasa querían y puedan contribuir a esta edición suscribiéndose con un anticipo que será reembolsado a medida que se vayan colocando los ejemplares del libro. También se podrá contribuir enviando su importe por adelantado a cuenta de los ejemplares que encarguen, cuyo precio, no tratándose de una empresa comercial, procuraremos que resulte lo más económicamente posible. Todo dependerá de los fondos que se reciban y del tiraje del libro.

Nos cabe testimoniar las facilidades y la cooperación que nos ha prestado en todo momento Blanca Buenacasa, la hija que tanto lo atendió en los últimos años de su vida. En la seguridad de que contribuiréis al éxito de esta obra, os saludamos. Los amigos y familiares de Buenacasa.

Primeras cantidades recibidas: Blanca Buenacasa, 2.000 F.; Juan M. Molina, 1.000; Helenio Molina, 1.000; Ramón Alvarez, 1.000; Plaza, 10; Cabaldá, 10; Fabregat, 10; Vasco, 50; Castro, 10; Rojano, 10; Martí, 20. TOTAL: 5.300 F.

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina, 11, rue Jean Moulin, Paris (X^a). A medida que vayamos recibiendo cantidades iremos dando cuenta por nuestra Prensa o circulares. Paris, marzo de 1966.

SIEGHE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél.: TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Pontenay-sous-Bols (Seine)
O.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 23-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



APLOMO

El mundo no es de los vacilantes. El mundo es de los convencidos y actuantes. Adoptar una idea no se hace por deporte, sino por espíritu de humanidad y justicia. Se ES siendo convencido, no inductivo. Los inductivos no duran.

El hombre cabal no tiene que ver con los fuegos fatuos ni con los de artificio. El enamorado de Santiago Rusiñol creía en paroxismo a medida que los fuegos de fiesta mayor se apoderaban del espacio. Cuando los canutos se vaciaban de pólvora, el entusiasmo del gallardo se evaporaba hasta llegar a la extinción completa.

La lucha por un ideal no es representación de teatro. Se equivocan quienes acuden a nuestro campo seducidos por un espectáculo auroral, simplemente. La aurora emana de la noche, cierto, pero el día regresa a la noche, fatalmente. Y el hombre, animal consciente, no puede acudir a la cita de la vida para ver y dormir 364 veces según traslación anual de la Tierra; y según hacen nuestros hermanos irracionales.

Un espíritu de justicia, un amor a la belleza de conducta, una gloria de existencia igualitaria, no se adoptan precipitadamente, irreflexivamente, tal vez alegrememente. Estar en nuestro terreno no es un recreo, una fondada, una expansión de equis años. Estimarse libertario no será azar, por capricho o por calaverada, sino por estudio, comprensión y firmeza. Fuera de estas tres condiciones está el vacío, esto es: el griterío, el braceo, el deshinche, la fatiga, la deserción, la reincrustación en la masa, o el anti-libertarismo.

Conocemos el proceso de los que vienen, inmensos, vacilan y claudican. Suponemos la página final de los que acuden, se peñan, no leen, batallan con ánimo y sin causa, en proa al escepticismo. Tienen un remedio que no alcanzan y es la convicción añadida al entusiasmo, la reflexión que motoriza y justifica al empuje.

Todo participante, todo compañero es estimable, pero en condición de evolutivo, jamás en tanto que regresivo. Todo compañero con sinceridad, necesariamente será amigo, no importa si con imperfecciones, tal vez equiparables a las nuestras. Nunca un parejo de causas nos resultará enemigo, o viceversa, acompañándonos la buena fe a todos. Pero todos también, estamos en la obligación formal de conocer el terreno que defendemos, la causa que sustentamos, la idea que nos prestigia, la entraña de la inquietud moral que sentimos.

Así puede hablarse, en este des-

tierra, de las personas en las que las ideas van siendo paulatinamente desterradas; por abulia, por vicio de actuación, por sordera moral progresiva. Nunca como ahora se ha podido observar el fenómeno de la despreocupación propagandística en los individuos. En España los grupos, los ateneos, los sindicatos, obedecían a un móvil primerísimo de propaganda de extensión afanosa de los principios libertarios, que lo son de redención total de los trabajadores y de todo el género humano. El compañero siempre tenía un periódico, un folleto que ofrecer al ajeno, un libro que prestar o pedir al compañero o al semi-militante. El grupo se prodigaba en la calle y en el sindicato, siempre trabajando conciencias, siempre impulsando el carro sobre piedras, con la mayor velocidad posible. En el exilio, sólo unos pocos compañeros se aplican a esa labor ruda y necesaria, cuando deberíamos ser todos.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EL IMPULSO DE LA DIGNIDAD

De Paul Gilie, y en su libro «Esbozo de una filosofía de la dignidad humana», una recordada palabra de aleccionador significado: «Ningún hombre sensato pretenderá que todos los «liberales», todos los partidarios de las libertades políticas, hayan llegado a serlo bajo el imperio de materiales intereses; ninguno sostendrá que no existen entre ellos —y en gran número— hombres cuya actitud es dictada por el idealismo, por superiores preocupaciones de ideas, filosóficas y morales, sin cuidados ni influencias de orden económico.»

Es una apreciación que ha sostenido siempre el anarquismo al manifestarse contra la interpretación materialista del marxismo, que condiciona a móviles de orden material la acción social del individuo en pro de concepciones éticamente elevadas. Y tenemos, entre otros motivos que aseveran tal interpretación, el hecho de que los que podríamos llamar «clásicos del anarquismo», los elementos de un mayor realce intelectual que dejaron escritas las obras que han servido para comprender y difundir el ideal, se encontraban en situación económicamente desahogada. Obraban por incentivos de orden moral.

Más o menos intermitente, a veces

espóricas, lo cierto es que en España la agitación estudiantil se manifiesta desde hace ya unos años. Y alcanza mérito singular el hecho de que no son móviles de sentido económico los que les inducen a una latente agitación. Fielmente, independencia, justicia, el derecho a opinar, a poder asociarse como estiman pertinente. Es la dignidad, esa dignidad humana que ennoblecce a nuestra especie, por encima de todos los defectos que en ella se perciben.

Quizás muchos de estos jóvenes que ahora, desinteresadamente, por amor a las libertades cívicas, se rebelan contra la tiranía, con el tiempo cambien de pensar. No podemos saberlo. Lo importante es que ahora se manifiestan de un modo digno de la mayor estima. Por encima de las comodidades inherentes a los «hijos de papá» está en ellos la dignidad, que engendra rebeldía, que mueve la protesta.

Lo importante es que, como ya se va notando, a la acción reivindicativa de las masas universitarias se une la de los trabajadores, luchando, ya no solamente por conseguir aumentos de salarios, necesidad apremiante en los obreros para hacer frente al excesivo coste de la vida, sino movidos también por impulso de dignidad, idéntico al de los estudiantes.

SOBRE INTERPRETACIONES LIBERTARIAS

Quizá nadie más que los anarquistas se hallen en condiciones de usar de la libertad para hacer crítica de las ideas ajenas, omitiendo criterios sectarios para analizar las otras. No fije entre nosotros el tener que ceñirnos a ninguna forma de «Corona» para ajustar a sus preceptos las ideas y los actos. De ahí también que, incluso entre nosotros, nos parezca plausible el dar como admisible y aplicable aquello que expresa: «de la discusión viene la luz». Claro está que, a fuer de seres humanos, los ácratas no estamos exentos de defectos. De ahí que, a veces, la pasión de la discusión obstruya las entendaderas, o hace que se origine uno a modo de diálogo de sordos que, por supuesto, en uno y en otro caso se apartan de lo que debería ser plausible resultado.

En texto escrito por estimados compañeros franceses nos sorprendió hace pocos días leer en su lengua el título «Los minimalistas libertarios». Ello, francamente, nos pareció cosa singular habida cuenta de que, al tratarse de ácratas, de anarquistas, de libertarios, nunca hemos observado que se haya trazado un escalón diferencial entre «minimalistas» y «maximalistas», dando así con ello menos valor a los primeros que a los otros. Francamente, uno no puede por menos que sentirse perplejo ante apreciaciones de esta naturaleza. Que haya quienes, acordes con su sensibilidad, con su peculiar modo de ser, se inclinen más a una actividad que a otra cosa natural, en nada desentona de lo normal; pero admitir que en la diferencia apuntada haya que conferirse al ser así, calidad de bueno o de malo, creo que se acerca a lo absurdo. O se es anarquista o no se es. No creo pueda admitirse otro dilema.

Que haya anarquistas programando la acción sindical, y hasta que fuera de ella no les interese otra actividad, no es motivo para consideraciones de índole despectiva al respecto de los que, al margen del sindicalismo, desarrollan su actuación. No creo pueda aconsejarse el tomar a la letra lo

EN NARBONNE GRAN MITIN ANARCOSINDICALISTA

La Comisión de Relaciones Aude-Pyr-O., de acuerdo con la C.N.T. francesa, ha organizado un gran Mitin anarcosindicalista que tendrá lugar en dicha población el domingo, día 3 de abril próximo a las 9 y media de la mañana, en el Cine Club.

En tan importante acto intervendrán los compañeros: Andrés Capdevila, por la C. de Relaciones; Federico Montseny, por la C.N.T. de España en el Exilio. La Presidencia estará a cargo del compañero Raspaut, de la localidad. Dada la importancia que reviste el acto en los momentos actuales, esperamos que todas las J.P.F.L.L., y compañeros de la región, con su presencia darán valor y realce a las ideas que son básicas y consubstanciales del Sindicalismo Revolucionario Internacional.

Por la C. de Relaciones, el Secretariado.

LA GUARDIA CIVIL EN ALEMANIA

A noticia la da el órgano de los sindicatos franceses. *Pueblo*, con fecha 21 de febrero de 1966, comunica que hay «patrullas de la Guardia Civil en Mannheim», y que con ello se pretende evitar las dificultades de entendimiento de los obreros españoles con la policía local.

Se sabe de sobra que entre los emigrados económicos que salen de España para alquilar sus brazos al mejor postor, llegan infiltrados curules disfrazadas de obreros, además de policías y espías de toda ralea. Se introducen en todos los medios de la emigración y allí donde pueden provocar situaciones y hechos a fin de que se neutralice, expatriados, a los revoltosos. Al propio tiempo influyen en el ánimo de las autoridades locales a objeto de que se moleste a los españoles antifranquistas y si es posible que se les expulse, bien sea de Suiza, Alemania u Holanda. Con todo ello no podía preverse que elementos de la «benemérita» patrullaran en el extranjero como en casa propia, siguiendo como sombras a los trabajadores españoles. No podía imaginarse que las autoridades locales pudieran descender a tan indecorosos extremos. Por lo demás, nada nos extraña que exista una trabazón y una solidaridad efectiva entre las «fuerzas del orden» de toda Europa. Por algo habla de comenzar la Europa «unida». Y en verdad, en la línea de los actuales estamentos tal medida encarna un encuadramiento lógico: Parlamento europeo; supra organización estatal europea; ejército europeo; servicio de orden europeo, etc. En lugar predominante —no cabe duda— ha de hallarse la Guardia Civil española y la policía secreta de Portugal. Ambas son ejemplo imitable del «orden» y de la «paz» en Europa y en el mundo.

Si alguna duda queda tratase de conocer la opinión —si tal posibilidad existe— de los manes del general Delgado o de cualquiera de los que en Portugal o en España han «aceptado» agregarse a la terminalmente fila de los silenciosos.

En cuanto a los trabajadores españoles, nadie duda que se sentirán profundamente «enternecidos» por la «solicitud y el amparo» de la «madre patria».

OTRO ASPECTO DE LA ALEMANIA

Desde luego, las relaciones hispano-germánicas marchan a buen paso en todos los terrenos. Las afinidades entre capitalistas y gobernantes de ambos países no decayeron con la caída de Hitler, ni nacieron en ocasión de la ayuda que éste prestó a Franco en el proceso de la guerra civil. Ya en la guerra de 1914-1918 las autoridades españolas declaraban sus simpatías hacia el avance prusiano-germánico. Hoy, pese a que Alemania se halla dividida en dos facciones y que perdió la guerra, se halla en condiciones de ayudar de nuevo a Franco. Aunque el dictador español se les da de vencedor (hecho innegable a pesar nuestro) y de salvador de España «ejemplos del mundo». Justamente del que llaman «mundo libre».

El hecho concreto es el de que la Krupp —la famosa fábrica de material de guerra, suministradora con la Schneider (francesa) de los cañones y armas pesadas europeas— construya una fábrica de acero por encargo de la Unión Siderúrgica Asturiana. Los trabajos comenzarán en 1966. La fábrica producirá, en principio, un 1.600.000 toneladas anuales de acero bruto. La Krupp y la Thyssen y la Mannesman son las firmas tradicionales de las altas finanzas alemanas.

FLUORESCENCIAS

Violando el augusto silencio de la no-canto por amor. [che Por el amor errante de los caminos [del mundo que busca un arrebol luminoso y tierno. [No. una ternura blanca, ¡muy blanca! blanca como una rosa blanca, blanca como el mirto, blanca como el lirio... Ternura que viva suspendida de [astro blanco, para realizar el sueño inaudito de mi [vida. Y aunque siempre paldecieron las [perspectivas de alcanzarlo, bajo la inmovilidad de los horizontes [hostiles, sigo cantando la alegría de vivir.

Los que siguen dando la nota del verdadero anarquista, no de palabra como muchos, sino con hechos, nos sirve de ejemplo a quienes también aspiramos a seguir la ruta que ellos nos van señalando.

Una de las cualidades esenciales del anarquista verdadero es la *solidaridad*

LA GUARDIA CIVIL EN ALEMANIA

A noticia la da el órgano de los sindicatos franceses. *Pueblo*, con fecha 21 de febrero de 1966, comunica que hay «patrullas de la Guardia Civil en Mannheim», y que con ello se pretende evitar las dificultades de entendimiento de los obreros españoles con la policía local.

Se sabe de sobra que entre los emigrados económicos que salen de España para alquilar sus brazos al mejor postor, llegan infiltrados curules disfrazadas de obreros, además de policías y espías de toda ralea. Se introducen en todos los medios de la emigración y allí donde pueden provocar situaciones y hechos a fin de que se neutralice, expatriados, a los revoltosos. Al propio tiempo influyen en el ánimo de las autoridades locales a objeto de que se moleste a los españoles antifranquistas y si es posible que se les expulse, bien sea de Suiza, Alemania u Holanda. Con todo ello no podía preverse que elementos de la «benemérita» patrullaran en el extranjero como en casa propia, siguiendo como sombras a los trabajadores españoles. No podía imaginarse que las autoridades locales pudieran descender a tan indecorosos extremos. Por lo demás, nada nos extraña que exista una trabazón y una solidaridad efectiva entre las «fuerzas del orden» de toda Europa. Por algo habla de comenzar la Europa «unida». Y en verdad, en la línea de los actuales estamentos tal medida encarna un encuadramiento lógico: Parlamento europeo; supra organización estatal europea; ejército europeo; servicio de orden europeo, etc. En lugar predominante —no cabe duda— ha de hallarse la Guardia Civil española y la policía secreta de Portugal. Ambas son ejemplo imitable del «orden» y de la «paz» en Europa y en el mundo.

Si alguna duda queda tratase de conocer la opinión —si tal posibilidad existe— de los manes del general Delgado o de cualquiera de los que en Portugal o en España han «aceptado» agregarse a la terminalmente fila de los silenciosos.

En cuanto a los trabajadores españoles, nadie duda que se sentirán profundamente «enternecidos» por la «solicitud y el amparo» de la «madre patria».

Desde luego, las relaciones hispano-germánicas marchan a buen paso en todos los terrenos. Las afinidades entre capitalistas y gobernantes de ambos países no decayeron con la caída de Hitler, ni nacieron en ocasión de la ayuda que éste prestó a Franco en el proceso de la guerra civil. Ya en la guerra de 1914-1918 las autoridades españolas declaraban sus simpatías hacia el avance prusiano-germánico. Hoy, pese a que Alemania se halla dividida en dos facciones y que perdió la guerra, se halla en condiciones de ayudar de nuevo a Franco. Aunque el dictador español se les da de vencedor (hecho innegable a pesar nuestro) y de salvador de España «ejemplos del mundo». Justamente del que llaman «mundo libre».

El hecho concreto es el de que la Krupp —la famosa fábrica de material de guerra, suministradora con la Schneider (francesa) de los cañones y armas pesadas europeas— construya una fábrica de acero por encargo de la Unión Siderúrgica Asturiana. Los trabajos comenzarán en 1966. La fábrica producirá, en principio, un 1.600.000 toneladas anuales de acero bruto. La Krupp y la Thyssen y la Mannesman son las firmas tradicionales de las altas finanzas alemanas.

La revolución proletaria del corriente mes de marzo recoge las dos notas siguientes: «De un artículo reciente aparecido en la revista alemana *Der Spiegel* extraemos estos párrafos que dan prueba del avance tomado por los obreros en Alemania Federal, en lo que respecta a la disminución de horas de trabajo: «A la fecha de hoy en ningún país, salvo los Estados Unidos y Canadá, la semana de trabajo es más reducida que en Alemania Federal. Los acuerdos de Bad Homburgo, tomados en 1960, establecieron para la industria metalúrgica un plan progresivo que garantiza la semana de cuarenta horas a partir del 1.º de julio próximo. Desde ahora los obreros de las fábricas Siemens-Carlton gozan de este derecho. A partir de este año casi todas las grandes industrias seguirán el ejemplo de los meta-

lúrgicos por quienes, entretanto, Otto Brennen, su secretario, reclama la semana de 35 horas.»

El 22 de febrero aparecía en *Le Figaro* la siguiente noticia: «El viernes último tuvo lugar un acuerdo entre el sindicato alemán de la metalurgia y la patronal, con respecto de las reivindicaciones salariales. Queda reconocido un aumento del 6 por 100 para los 2.900.000 obreros del ramo.» «La reducción de horas normales de 41 horas 1/4 a 40 que debía iniciarse el 1.º de julio queda retardada al 1.º de enero de 1967. En esta fecha los salarios beneficiarán de un nuevo aumento de 5 por 100 correspondiente a la indemnización de 3,1 por 100 para compensar la pérdida de salarios debida a la reducción de horas de trabajo.»

Aparte del aplazamiento dejado para el 1.º de enero de 1967, debemos reconocer que nuestros camaradas de Alemania Federal nos llevan una gran ventaja.

DISCOS

En la racha de los compañeros que nos dejan constancia Florentino Galván, uno que vivió la Confederación en Zaragoza. Cada cual la ha vivido en su reducida, unido a los reducidos extensivos.

Galván hizo presente su regional en un seminario que nos afectaba directamente, relatando historia confederal del Coso, voluntad que mucho nos placía. Siempre nos ha interesado en especial la monografía libertaria y comunista de esta localidad, de cada comarca, con la cual —con las cuales— se obtiene, o se obtendría, la historia total de la Confederación Nacional del Trabajo y de las actividades anarquistas de España. Por lo que nos toca, hemos colocado nuestro grano de arena a la obra. Otros enterados no lo aportan, truncando con su desinterés el movimiento sindical-libertario hispano.

Galván, buen compañero y aragonés a rajatabla, chocó, con la pluma, con los acontecimientos revolucionarios de diciembre de 1934, cabales en Aragón, informales en gran parte de España. Echaba la culpa del fiasco decembrino al comité nacional establecido en Madrid, y nos pareció que suscitaba un problema inútil. Medió en aquello una campaña de «no votar» (¿quién lejos se está de ella en las asambleas del exilio, donde se vota por un apartarte un centímetro esa silla!) y una promesa de insubordinación, problemática en caso de éxito electoral derechista. Cierto, la expansión aragonesa de Galván suscitaba una discusión enorme, tremenda, sobre puntos que a la Confederación aún no ha auscultado, y que sin duda discutiremos la media docena de supervivientes el año 1980 más o menos.

A ese tenor hubimos de escribir a Florentino y él se negó a «resuccharnos». El sinceramiento público de nuestra catástrofe de entonces, de nuestro abandono de los revolucionarios aragoneses, podía muy bien regocijar al enemigo —insistimos—. Florentino Galván, interrumpió sus crónicas. Otro compañero, conque se, las había cortado antes por presión ajena, y eso que decía muy bien de la C.N.T. de su tierra. Todo lo cual es lástima, porque pronunció el voto. El hombre ha de irse, lamentablemente. Todos nos tramos. Pero no debiera hacerse sin dejar constancia de lo que se supo. Quien ha pasado historia ha sido testigo de la tarca. ¿Por qué, entonces, no heredamos a los juveniles los saberes vitados? ¿Por qué impedir, y para qué impedir?

DISCOS

En la racha de los compañeros que nos dejan constancia Florentino Galván, uno que vivió la Confederación en Zaragoza. Cada cual la ha vivido en su reducida, unido a los reducidos extensivos.

Galván hizo presente su regional en un seminario que nos afectaba directamente, relatando historia confederal del Coso, voluntad que mucho nos placía. Siempre nos ha interesado en especial la monografía libertaria y comunista de esta localidad, de cada comarca, con la cual —con las cuales— se obtiene, o se obtendría, la historia total de la Confederación Nacional del Trabajo y de las actividades anarquistas de España. Por lo que nos toca, hemos colocado nuestro grano de arena a la obra. Otros enterados no lo aportan, truncando con su desinterés el movimiento sindical-libertario hispano.

Galván, buen compañero y aragonés a rajatabla, chocó, con la pluma, con los acontecimientos revolucionarios de diciembre de 1934, cabales en Aragón, informales en gran parte de España. Echaba la culpa del fiasco decembrino al comité nacional establecido en Madrid, y nos pareció que suscitaba un problema inútil. Medió en aquello una campaña de «no votar» (¿quién lejos se está de ella en las asambleas del exilio, donde se vota por un apartarte un centímetro esa silla!) y una promesa de insubordinación, problemática en caso de éxito electoral derechista. Cierto, la expansión aragonesa de Galván suscitaba una discusión enorme, tremenda, sobre puntos que a la Confederación aún no ha auscultado, y que sin duda discutiremos la media docena de supervivientes el año 1980 más o menos.

A ese tenor hubimos de escribir a Florentino y él se negó a «resuccharnos». El sinceramiento público de nuestra catástrofe de entonces, de nuestro abandono de los revolucionarios aragoneses, podía muy bien regocijar al enemigo —insistimos—. Florentino Galván, interrumpió sus crónicas. Otro compañero, conque se, las había cortado antes por presión ajena, y eso que decía muy bien de la C.N.T. de su tierra. Todo lo cual es lástima, porque pronunció el voto. El hombre ha de irse, lamentablemente. Todos nos tramos. Pero no debiera hacerse sin dejar constancia de lo que se supo. Quien ha pasado historia ha sido testigo de la tarca. ¿Por qué, entonces, no heredamos a los juveniles los saberes vitados? ¿Por qué impedir, y para qué impedir?

Los «apuros» declararon su descontento con nuevas manifestaciones callejeras. Exponían fotografías tomadas el día de la boda en las que se refleja la represión policial. Varios centenares de «apuros» desafiaron de nuevo estos días a la fuerza pública produciéndose choques violentos. Dos heridos graves entre los manifestantes. Varios contusos entre las fuerzas del orden.

También en Grecia se produjeron protestas, en menos cuantía y efecto, en ocasión del casamiento de Constantino y Ana María, debido a que por imposición de la reina Federica, el pueblo hubo de pagar hasta los regalos de boda, amén de los consiguientes gastos de recepción, ceremonia y viaje. Lástima que en Grecia los grupos juveniles no posean el empuje de los «apuros» holandeses. La cosa es difícil porque en Grecia se ha vivido hasta ahora en una semi dictadura ante la que se estrelló Papandreu.

(Pasa a la página 2.)

Desde luego, las relaciones hispano-germánicas marchan a buen paso en todos los terrenos. Las afinidades entre capitalistas y gobernantes de ambos países no decayeron con la caída de Hitler, ni nacieron en ocasión de la ayuda que éste prestó a Franco en el proceso de la guerra civil. Ya en la guerra de 1914-1918 las autoridades españolas declaraban sus simpatías hacia el avance prusiano-germánico. Hoy, pese a que Alemania se halla dividida en dos facciones y que perdió la guerra, se halla en condiciones de ayudar de nuevo a Franco. Aunque el dictador español se les da de vencedor (hecho innegable a pesar nuestro) y de salvador de España «ejemplos del mundo». Justamente del que llaman «mundo libre».

El hecho concreto es el de que la Krupp —la famosa fábrica de material de guerra, suministradora con la Schneider (francesa) de los cañones y armas pesadas europeas— construya una fábrica de acero por encargo de la Unión Siderúrgica Asturiana. Los trabajos comenzarán en 1966. La fábrica producirá, en principio, un 1.600.000 toneladas anuales de acero bruto. La Krupp y la Thyssen y la Mannesman son las firmas tradicionales de las altas finanzas alemanas.

La revolución proletaria del corriente mes de marzo recoge las dos notas siguientes: «De un artículo reciente aparecido en la revista alemana *Der Spiegel* extraemos estos párrafos que dan prueba del avance tomado por los obreros en Alemania Federal, en lo que respecta a la disminución de horas de trabajo: «A la fecha de hoy en ningún país, salvo los Estados Unidos y Canadá, la semana de trabajo es más reducida que en Alemania Federal. Los acuerdos de Bad Homburgo, tomados en 1960, establecieron para la industria metalúrgica un plan progresivo que garantiza la semana de cuarenta horas a partir del 1.º de julio próximo. Desde ahora los obreros de las fábricas Siemens-Carlton gozan de este derecho. A partir de este año casi todas las grandes industrias seguirán el ejemplo de los meta-

lúrgicos por quienes, entretanto, Otto Brennen, su secretario, reclama la semana de 35 horas.»

El 22 de febrero aparecía en *Le Figaro* la siguiente noticia: «El viernes último tuvo lugar un acuerdo entre el sindicato alemán de la metalurgia y la patronal, con respecto de las reivindicaciones salariales. Queda reconocido un aumento del 6 por 100 para los 2.900.000 obreros del ramo.» «La reducción de horas normales de 41 horas 1/4 a 40 que debía iniciarse el 1.º de julio queda retardada al 1.º de enero de 1967. En esta fecha los salarios beneficiarán de un nuevo aumento de 5 por 100 correspondiente a la indemnización de 3,1 por 100 para compensar la pérdida de salarios debida a la reducción de horas de trabajo.»

Aparte del aplazamiento dejado para el 1.º de enero de 1967, debemos reconocer que nuestros camaradas de Alemania Federal nos llevan una gran ventaja.

UMBRAL

Sumario del número 51:
Nano de Sabadell: DE UTOPIAS
Camilo Berneri: EL CRISTIANISMO Y EL TRABAJO
J. F. LECTURAS: (G.) CHEITANOV, de G. Balkanski
Jack London (traducción de Fernando Valera): CHUN AI CHUN, O CHINOS Y AMERICANOS ANTES DE MAO
José Viadiu: ADALDES DE LA LIBERTAD. ANGEL GARNIVET.
Fabián Moro: DESCONOCIDA Y NUNCA TAN MALPARADA AVENTURA DE DON QUIJOTE Y SANCHO PANZA.
Luis Alberto Musso: NOTAS SOBRE BIBLIOGRAFIA.
E. Valls: HOMENAJE A RO-MAIN ROLLAND. EL RE-FUNDADOR UNIVERSAL DE UNA «CONCIENCIA LIBRE»
Eugen Relgis: INTELIGENCIA Y SABIDURIA
Ignacio Chiapusso: LIBRE ANALISIS DE LOS MECANISMOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.
Cristóbal del Campo: DOS TEMAS APASIONANTES.
Han Ryner (traducción Costa Iscar): LA SABIDURIA RIENTE, en folletón encuadernable.
Noticiario, Libros, fotografías, dibujos, notas, etc.
Un franco en toda Francia

PARIS, PALACIO DE LA MUTUALIDAD PARA EL 17 de ABRIL PROXIMO:

Fiesta Fraternal y Solidaria

Bajo los auspicios de la Confédération Nationale du Travail

UN NUMERO DE RELIEVE: ROSALIE DUBOIS

Esta estimable artista es una estrella de la canción francesa de mérito ganado a pulso, por arte propio, donaire y voz potente y bien timbrada cual no suele ocurrir mucho en la escena del cancionismo. ROSALIE DUBOIS viene a nuestro espectáculo para demostrar el cariño que nos tiene, patentizado ya en otras ocasiones, particularmente en las sesiones artísticas de nuestros compañeros de «Le Monde Lib.»

Sigue el despacho de entradas (6 F.) en 24, rue S.-Marthe, Paris(X)

UN NUMERO ESPERADO: YON DE MURGUIA

El gran tenor de ópera, opereta, romanza, y de cuanto bueno se terció, estará de nuevo con nosotros para prestigiar nuestra fiesta con el realce artístico que se ha ganado con sus actuaciones en los principales teatros de la Europa occidental. Aparte su número de ópera, YON DE MURGUIA sacará dúo de la zarzuela «Luisa Fernanda» con la eximia cantante Consuelo Ibáñez, ambos muy celebrados en su actuación de cada día en un famoso escenario parisino.

A YON DE MURGUIA todos lo recordamos en su feliz actuación del Teatro Alhambra-Maurice Chevallier, donde tuvo papel importante en el reparto de «Maruxa» de Amadeo Vives, precisamente dirigido de artistas españoles de primera línea.



G.F.P. 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

7 Avril 1966
NUMERO 396
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

UN MEETING POUR LA BONNE CONSCIENCE LE PROBLEME SOCIAL

LUNDI 28 mars, 20 h. 30, à la Mutualité, a eu lieu le meeting de soutien aux étudiants espagnols, organisé par l'U.N.E.F. Quelques affiches et quelques tracts l'ont annoncé deux ou trois jours avant, mais l'effort de publicité a été somme toute assez faible. On a l'impression que l'U.N.E.F. a organisé cette réunion surtout pour se donner bonne conscience.

Alors que l'affiche annonce des orateurs tous plus ou moins réformistes, chrétiens ou marxistes modérés et intellectuels gauchistes plus ou moins fatigués.

Les 1.500 personnes qui remplissent la salle de la Mutualité sont pour la plupart des jeunes anarchistes, des trotskistes et quelques étudiants communistes. Le public d'âge mûr, lui, est essentiellement composé d'Espagnols. Mais ni le Parti, ni l'Eglise « progressiste », ni la franc-maçonnerie de gauche qui se sont partagés la tribune n'ont jugé bon de mobiliser leurs adeptes pour remplir la salle, ce qui montre bien, en dépit de leurs beaux discours, le peu d'importance qu'ils accordent à la lutte des étudiants espagnols.

Après une introduction faite par un membre du bureau de l'U.N.E.F., nous eûmes droit, successivement :

— Aux pleurnicheries et aux larmes et au verbiage subtil et conciliant, mais dépourvu de toute proposition concrète, du président de la ligue des Droits de l'Homme.

— Aux pleurnicheries et aux mea culpa d'un chrétien, s'évertuant à justifier, excuser, et réhabiliter l'Eglise à propos du problème espagnol et faisant de honneuses avances à tous les partis.

— A un mauvais cours d'économie politique, très long et très insipide, fait par monsieur F. Jeanson, qui eut le mérite de mettre en fuite une partie de l'auditoire qui désespérait de la voir en terminer, (encore prétendait-il avoir « élagué » son exposé, et tout cela pour nous expliquer pourquoi le régime espagnol était mauvais et pourquoi la lutte des étudiants et des ouvriers espagnols était justifiée. S'il n'a pas d'autres arguments que cette démonstration longue et tirée par les cheveux, on peut se demander si sa conviction est bien réelle... — Puis ce fut un discours as-

sez bien fait, dans le style « prise de position de monsieur Laurent Schwarz, le moins mauvais de tous, mais pas plus constructif que les autres.

Enfin il y eut l'exposé du délégué extérieur de la F.U.D.E. Changement de ton. Tout le monde écoutait, plus personne n'avait envie de rire, de bavarder ou de bâiller, comme pendant les discours de messieurs les orateurs; on se sentait transporté ailleurs, dans un véritable climat de lutte comme tout à l'heure, quand on avait écouté la bande magnétique venue de là-bas. Quelque réserve que puisse être notre attitude vis-à-vis de la F.U.D.E., nous respectons ceux qui luttent, qui à leurs risques et périls, font quelque chose d'efficace, qui, pour un temps au moins, va dans le même sens que ce que nous faisons. Quelle différence entre le cabotinage grandiloquent et inf-

efficace de ceux qui n'ont rien à craindre et cet exposé bref, dépourvu de ce qui avait été fait, par quelqu'un qui avait vraiment fait quelque chose ! Cette formulation simple de son espoir par quelqu'un qui espérait sincèrement fut exaltant... là seulement, j'ai applaudi; entre les réformistes par ignorance, qui mènent une lutte, je préfère les seconds.

Pour terminer la soirée, remerciement du président, et quête, comme à la messe. Et s'était bien ça, on avait fait une sorte de prière en commun pour l'amélioration du sort des Espagnols, pas plus efficace, pas plus satisfaisante pour celui qui ne croit pas qu'il y ait un bon Dieu pour en tenir compte.

Les quelques chrétiens venus là devaient être très contents : ils avaient prié pour leurs frères espagnols, pour rendre cette pri-

re plus efficace, ils s'étaient infligé un penum, une mortification : subir trois heures de discours insipides et pour achever de soulager enfin leur conscience, ils avaient soulagé leur portefeuille d'une pièce de un franc; ils pouvaient dormir en paix.

Mais nous, nous étions déçus, éccérés; à quoi cela sert-il ? Ces messieurs n'avaient rien proposé de constructif, d'efficace; ils avaient parlé d'unité d'action; mais unité entre qui ? entre les partis politiques qui ne représentent rien en Espagne que des intérêts ? Unité pour mieux gruger le prolétariat après Franco ?

La véritable unité, efficace et révolutionnaire, qui doit prôner, c'est l'unité d'action entre les travailleurs des différentes catégories, la lutte des étudiants et des professeurs espagnols ne doit pas être isolée, mais coordonnée avec celle des ouvriers.

Les récents projets d'intéresser les travailleurs à l'autofinancement des entreprises ont amené une levée de boucliers de la part des milieux financiers et industriels. « L'Opinion économique et financière » n'a pas hésité à titrer : « Menaces de collectivisme en France » et s'est empressée d'affirmer qu'on ne peut donner que ce que l'on possède.

On voudrait nous faire croire que les entreprises capitalistes ne survivent qu'au prix de l'ascétisme de leurs actionnaires.

En fait, on écarte d'emblée le problème essentiel en ramenant toute la question à une forme de distribution ou d'investissement des profits.

On cherche surtout à écarter au plus vite de l'esprit des classes laborieuses la notion de gestion collectiviste des entreprises.

Or, le problème essentiel n'est pas ailleurs.

Car lorsqu'on nous déclare, comme le fait l'«Aurore», que la solution

des problèmes sociaux est dans la productivité et dans la compétitivité, en s'extasiant devant le système des Etats-Unis on ne sait pourquoi, on évite avec prudence d'aborder véritablement le seul dilemme authentique, celui du sens social de la production.

Productivité et compétitivité ne peuvent amener, dans l'optique capitaliste, qu'à orienter la production dans le sens d'un pragmatisme financier à court terme : il faut produire ce qui est susceptible d'amener le maximum de profits. Au besoin, il faut tabler sur de très courtes périodes et employer tout l'attirail de la publicité moderne, avec ses formidables moyens et créer de nouveaux besoins que ceux qui sont leur absurdité sociale.

Avec le capitalisme moderne, les termes de la production sont littéralement renversés : on ne produit plus en vue de la satisfaction des besoins réels de l'ensemble de la population tout au contraire on oriente la consommation, au sens large du mot, vers les produits susceptibles de réaliser le maximum de profits.

Pour rétablir l'économie, pour lui redonner son sens véritable, il ne s'agit donc pas de poser le problème de la répartition des profits, ni même celui d'une participation des travailleurs à la gestion des entreprises mais, bien au delà, il s'agit de remettre en cause la propriété même des moyens de production et le rôle d'un plan conçu par l'Etat comme devant laisser aux grands capitalistes une certaine liberté tout en préservant le financement de la bureaucratie gaulliste. Dans le même plan on voit en effet s'affronter les intérêts de l'Etat et ses actionnaires et des capitalistes industriels ou financiers. Nulle part on n'aperçoit l'intérêt des classes laborieuses.

L'orientation de la production est, pour toutes du joug capitaliste, quitte ensuite à lutter contre le joug soviétique ou chinois...

A quel sert la non-violence quand du peuple français quand il se trouvait soumis à la dictature nazie ?

A quel sert la non-violence quand le peuple espagnol gémit sous les coups et la torture, monnaie courante du régime franquiste ?

A rien, camarade Lecoin, si ce n'est à prolonger le martyre de tout un peuple.

Frédérique

Le Vietcong. La seule riposte valable à l'impérialisme américain est celle du Vietcong, lorsqu'on voit à quel aboutissent les Nations Unies quand il s'agit de sauvegarder la paix du monde et de faire respecter leurs décisions.

Je ne fais pas ici l'éloge de ces notions dangereuses que sont l'honneur, la légitime défense, le courage ou le patriotisme qui ne servent qu'à masquer de réelles bien sordides. Mais le peuple vietnamien ne peut se payer le luxe du pacifisme et de la non-violence s'il veut se libérer une fois

pour toutes du joug capitaliste, quitte ensuite à lutter contre le joug soviétique ou chinois...

A quel sert la non-violence quand du peuple français quand il se trouvait soumis à la dictature nazie ?

A quel sert la non-violence quand le peuple espagnol gémit sous les coups et la torture, monnaie courante du régime franquiste ?

A rien, camarade Lecoin, si ce n'est à prolonger le martyre de tout un peuple.

Frédérique

assassinée pour servir d'exemple, sur ordre d'officiers français.

Les hommes d'avant-garde : syndicalistes, anarchistes et autres pacifistes étaient surveillés, envoyés au front et leurs officiers, eux, étaient prévenus; d'autres, comme Charles Berthelot de Brest, jeune marin à Alger, furent envoyés aux compagnies de discipline à Calvi.

Quant aux objecteurs de conscience, leur compte était bon : mort, Biribi ou Centrales; mais l'ami Louis Lecoin est beaucoup mieux placé que moi, pour en parler.

Le pays étant en état de siège, les réactionnaires s'en donnèrent à cœur joie, à commencer par le Maurice Barrès de l'affaire Dreyfus qui s'engage dans les tranchées du quotidien « l'Echo de Paris », évidemment moins dangereuses que celles du front.

Ermenonville, je crois, dans son livre « Le Collier de Bellone », réunit un bon nombre de déclarations déjouantes de ceux qu'on appela les just-à-boutistesses.

Face à la meute des réactionnaires mentant frontalement à la population française, il y eut des hommes de renom qui se dressèrent résolument contre cet abattoir. Entre autres, le grand écrivain Romain Rolland qui, par une série d'articles — censurés en France — réunis en le livre « Au-dessus de la Mêlée » stigmatisa les fauteurs de guerre, et fit appel à la conscience des intellectuels pour amener la fin de ce fétau.

Quelle différence de grandeur humaine entre lui d'une part, et de l'autre, ceux comme l'écrivain André Maurois et le cardinal Pelicain qui participèrent soit aux préparatifs soit aux cérémonies officielles du cinquantenaire de Verdun.

Ces deux hommes sont trop intelligents pour ignorer ce qui se publia sur la guerre de 1914-1918, tant sur le plan militaire que sur celui diplomatique; en continuant à participer à ces mascarades ignobles ils se situent dans le camp de ceux qui ont la lourde responsabilité de la mort de centaines de milliers de soldats.

Venons-en à l'origine de ce conflit guerrier. Un homme apparaît tout de suite en premier plan : Raymond Poincaré, lorrain hargneux et d'esprit étroit, qui, avec Delcassé, fit tout ce qu'il put pour déclencher la guerre, en accord avec leur compère russe Iswolsky.

Les livres accusateurs abondent et la publication des archives du gouvernement tsariste sous le titre « Livre Noir » démontre d'une façon irréfutable comment on façonna l'opinion publique, le tout étant d'y mettre le prix.

Sa culpabilité était si évidente, qu'étant élu président de la République en 1913, tout le monde déclara que c'était la guerre et je me rappelle que « l'Humanité » fit éditer des cartes postales reproduisant une photographie où l'on voit Raymond Poin-

caré en compagnie de l'ambassadeur des Etats-Unis, riant parmi les tombes de Verdun.

Pour en terminer avec cet homme qui avait le pouvoir de grâce; celles qui lui furent soumises en faveur de certains mutins de 1917, pourtant signalés comme héros, furent toutes rejetées et ces soldats, ces héros furent fusillés sans que le responsable de l'échec sanglant du Chemin des Dames, le général en chef Nivelle en soit inquiet.

Il est bon de rappeler toute cette époque trouble, même à certains milieux syndicaux, au cours de la quelle le sinistre Georges Clémenceau, en accord avec son compère Lloyd George, n'hésita pas à établir « le cortège sanitaire » autour de la Russie révolutionnaire, en envoyant les troupes d'Orient combattre aux côtés des généraux tsaristes et en faisant canonner le port d'Odessa par la flotte française et ce, sans déclaration de guerre !

Chacun se rappelle la révolte des marins de la mer Noire qui ne demandaient qu'à revenir en France, pour être démobilisés comme ceux de l'Armée de terre, et les lourdes condamnations qui suivirent : les 20 ans, les 15 ans, les 10 ans de travaux forcés, malgré les promesses de l'amiral Bien-Aimé, au nom bien menteur.

Cette période est surtout cristallisée sur le 11 novembre qui est devenu le symbole de la réaction la plus noire. Aussi suis-je surpris de voir la participation de syndicats ouvriers aux mascarades du 11 novembre, c'est tout le contraire de l'esprit syndicaliste.

La guerre de 1939-1945 a été la démonstration nouvelle de l'incapacité manœuvrière de nos généraux et la déroute totale des armées françaises de mai à juin 1940 est passée sous silence par nos militaires qui font du tam-tam outrancier sur Bir-Hakeim.

Il a bonne mine de se parer de cette paix pour attaquer l'impérialisme américain à propos du Vietnam, mais sa faconde, ses rodomontades trompent de moins en moins les gens; d'où sa racœur exprimée lors de la conférence de presse du 21 février.

Son attitude devant l'affaire Ben Barka qu'il essaya de minimiser lors de la dite conférence, révèle une totale inconscience, car c'est bien lui qui mit à la porte le général Flinier, chef du contre-espionnage en France, c'est bien lui qui enleva à Pompidou ce service très important pour le remettre à Messmer, ministre de la Défense nationale, c'est bien lui qui ordonna la transformation des structures de la police et demanda à Léon Noël de l'étudier et de lui en faire un rapport alors que son ministre de l'Intérieur, le sieur Frey, Roger pour les dames, était, de par son poste mieux qualifié que Léon Noël.

Pompidou, Premier ministre, malgré sa prestance de façade, montre une pauvre mentalité. Voilà un homme politique de premier plan, sorti de l'Ecole normale supérieure, possédant un bagage intellectuel incontestable, à qui le de Gaulle enlève son autorité sur plusieurs ministères importants pour la remettre à l'amer Michel (dixit « Canard enchaîné »).

(Suite en page 2.)

Protagores

VIOLENCE OU NON VIOLENCE ?

J'ai dix-huit ans... J'ai lu l'autre jour dans « Liberté » un article du camarade Lecoin. J'ai été ulcéré mais aussi déçu. On travaillait tellement son passé révolutionnaire que je m'en étais fait une image qui n'a plus aucun rapport avec le personnage actuel.

Certes les intentions de Lecoin sont « bonnes et pures » mais poussées à leur extrême signification elles ont de conséquences pour le moins fâcheuses pour un révolutionnaire. Lecoin est profondément pacifiste, comme je le suis et, mais les sommes tous, mais cela n'implique pas que l'on mette dans le même « panier de linge sale » Johnson et Ho Chi Minh. Le pacifisme, ou plutôt la non-violence n'est valable qu'à condition qu'il ne transforme les hommes en moutons et en dupes finalement, du capitalisme. Car les Noirs, aux Etats-Unis, par leur non-violence n'aboutissent à rien. Il ne faut pas hésiter au moment voulu à faire usage de la violence.

Le problème de la violence se rattache finalement à celui de la fin et des moyens. Une intention pure peut-elle justifier les moyens impurs, parce que violents, utilisés pour la réaliser ?

Finalement oui.

D'ailleurs pour réaliser notre « idéal », nous devons nous salir les mains, nous répons à la violence organisée que pratique le régime capitaliste par l'action directe, voire, la violence. Sinon nous serions des dupes comme le sont actuellement les partis et syndicats réformistes qui croient abattre le capitalisme par la négociation.

Le camarade Lecoin, en condamnant la rébellion vietnamienne semble oublier les conditions historiques précises dans lesquelles se trouve placé ce peuple. C'est un crime que de conseiller la non-violence à un peuple soumis à la domination américaine. Il n'y a pas de comparaison possible à faire (et pourtant Lecoin la fait) entre un peuple, dominé et exploité qui se révolte et se défend, et la guerre pratiquée par une puissance capitaliste pour des intérêts économiques et des raisons de prestige bien connues.

Il faut demander bien sûr la paix au Vietnam, mais pas en réclamant de la part du Vietcong un abandon des armes, situation paradisiaque qui profiterait sans aucun doute aux Américains. Il faut au contraire obliger ces derniers à abandonner un sol qu'il ne leur appartient d'occuper sous aucun prétexte encore moins au nom de la liberté du peuple vietnamien violée comme chacun sait par

le Vietcong. La seule riposte valable à l'impérialisme américain est celle du Vietcong, lorsqu'on voit à quel aboutissent les Nations Unies quand il s'agit de sauvegarder la paix du monde et de faire respecter leurs décisions.

Je ne fais pas ici l'éloge de ces notions dangereuses que sont l'honneur, la légitime défense, le courage ou le patriotisme qui ne servent qu'à masquer de réelles bien sordides. Mais le peuple vietnamien ne peut se payer le luxe du pacifisme et de la non-violence s'il veut se libérer une fois

pour toutes du joug capitaliste, quitte ensuite à lutter contre le joug soviétique ou chinois...

A quel sert la non-violence quand du peuple français quand il se trouvait soumis à la dictature nazie ?

A quel sert la non-violence quand le peuple espagnol gémit sous les coups et la torture, monnaie courante du régime franquiste ?

A rien, camarade Lecoin, si ce n'est à prolonger le martyre de tout un peuple.

Frédérique

assassinée pour servir d'exemple, sur ordre d'officiers français.

Les hommes d'avant-garde : syndicalistes, anarchistes et autres pacifistes étaient surveillés, envoyés au front et leurs officiers, eux, étaient prévenus; d'autres, comme Charles Berthelot de Brest, jeune marin à Alger, furent envoyés aux compagnies de discipline à Calvi.

Quant aux objecteurs de conscience, leur compte était bon : mort, Biribi ou Centrales; mais l'ami Louis Lecoin est beaucoup mieux placé que moi, pour en parler.

Le pays étant en état de siège, les réactionnaires s'en donnèrent à cœur joie, à commencer par le Maurice Barrès de l'affaire Dreyfus qui s'engage dans les tranchées du quotidien « l'Echo de Paris », évidemment moins dangereuses que celles du front.

Ermenonville, je crois, dans son livre « Le Collier de Bellone », réunit un bon nombre de déclarations déjouantes de ceux qu'on appela les just-à-boutistesses.

Face à la meute des réactionnaires mentant frontalement à la population française, il y eut des hommes de renom qui se dressèrent résolument contre cet abattoir. Entre autres, le grand écrivain Romain Rolland qui, par une série d'articles — censurés en France — réunis en le livre « Au-dessus de la Mêlée » stigmatisa les fauteurs de guerre, et fit appel à la conscience des intellectuels pour amener la fin de ce fétau.

Quelle différence de grandeur humaine entre lui d'une part, et de l'autre, ceux comme l'écrivain André Maurois et le cardinal Pelicain qui participèrent soit aux préparatifs soit aux cérémonies officielles du cinquantenaire de Verdun.

Ces deux hommes sont trop intelligents pour ignorer ce qui se publia sur la guerre de 1914-1918, tant sur le plan militaire que sur celui diplomatique; en continuant à participer à ces mascarades ignobles ils se situent dans le camp de ceux qui ont la lourde responsabilité de la mort de centaines de milliers de soldats.

Venons-en à l'origine de ce conflit guerrier. Un homme apparaît tout de suite en premier plan : Raymond Poincaré, lorrain hargneux et d'esprit étroit, qui, avec Delcassé, fit tout ce qu'il put pour déclencher la guerre, en accord avec leur compère russe Iswolsky.

Les livres accusateurs abondent et la publication des archives du gouvernement tsariste sous le titre « Livre Noir » démontre d'une façon irréfutable comment on façonna l'opinion publique, le tout étant d'y mettre le prix.

Sa culpabilité était si évidente, qu'étant élu président de la République en 1913, tout le monde déclara que c'était la guerre et je me rappelle que « l'Humanité » fit éditer des cartes postales reproduisant une photographie où l'on voit Raymond Poin-

caré en compagnie de l'ambassadeur des Etats-Unis, riant parmi les tombes de Verdun.

Pour en terminer avec cet homme qui avait le pouvoir de grâce; celles qui lui furent soumises en faveur de certains mutins de 1917, pourtant signalés comme héros, furent toutes rejetées et ces soldats, ces héros furent fusillés sans que le responsable de l'échec sanglant du Chemin des Dames, le général en chef Nivelle en soit inquiet.

Il est bon de rappeler toute cette époque trouble, même à certains milieux syndicaux, au cours de la quelle le sinistre Georges Clémenceau, en accord avec son compère Lloyd George, n'hésita pas à établir « le cortège sanitaire » autour de la Russie révolutionnaire, en envoyant les troupes d'Orient combattre aux côtés des généraux tsaristes et en faisant canonner le port d'Odessa par la flotte française et ce, sans déclaration de guerre !

Chacun se rappelle la révolte des marins de la mer Noire qui ne demandaient qu'à revenir en France, pour être démobilisés comme ceux de l'Armée de terre, et les lourdes condamnations qui suivirent : les 20 ans, les 15 ans, les 10 ans de travaux forcés, malgré les promesses de l'amiral Bien-Aimé, au nom bien menteur.

Cette période est surtout cristallisée sur le 11 novembre qui est devenu le symbole de la réaction la plus noire. Aussi suis-je surpris de voir la participation de syndicats ouvriers aux mascarades du 11 novembre, c'est tout le contraire de l'esprit syndicaliste.

La guerre de 1939-1945 a été la démonstration nouvelle de l'incapacité manœuvrière de nos généraux et la déroute totale des armées françaises de mai à juin 1940 est passée sous silence par nos militaires qui font du tam-tam outrancier sur Bir-Hakeim.

Il a bonne mine de se parer de cette paix pour attaquer l'impérialisme américain à propos du Vietnam, mais sa faconde, ses rodomontades trompent de moins en moins les gens; d'où sa racœur exprimée lors de la conférence de presse du 21 février.

Son attitude devant l'affaire Ben Barka qu'il essaya de minimiser lors de la dite conférence, révèle une totale inconscience, car c'est bien lui qui mit à la porte le général Flinier, chef du contre-espionnage en France, c'est bien lui qui enleva à Pompidou ce service très important pour le remettre à Messmer, ministre de la Défense nationale, c'est bien lui qui ordonna la transformation des structures de la police et demanda à Léon Noël de l'étudier et de lui en faire un rapport alors que son ministre de l'Intérieur, le sieur Frey, Roger pour les dames, était, de par son poste mieux qualifié que Léon Noël.

Pompidou, Premier ministre, malgré sa prestance de façade, montre une pauvre mentalité. Voilà un homme politique de premier plan, sorti de l'Ecole normale supérieure, possédant un bagage intellectuel incontestable, à qui le de Gaulle enlève son autorité sur plusieurs ministères importants pour la remettre à l'amer Michel (dixit « Canard enchaîné »).

(Suite en page 2.)

Protagores

DEMOCRATIE

La gauche « démocratique » se félicite encore des résultats du scrutin présidentiel. Pour peu, elle affirmerait que les élections de décembre 1965 ont permis la classification des forces en présence et leur estimation. Grossière erreur. L'unité approximative et théorique, c'est-à-dire parlementaire, contre un homme n'est pas réelle contre une forme de société ou même seulement contre un régime.

Aussi a-t-on vu Mitterrand et ses sbires mettre bien vite quelques distances entre le parti communiste et eux. Comment, pourrait-on prendre au sérieux l'alliance qui se fait pour « déboulonner » un intrigant militaire et le remplacer par un intrigant politicien lorsque cette alliance n'a pu se faire, ni avant ni après, sur les problèmes qui touchent directement les intérêts des classes dirigeantes et ceux des classes exploitées ?

En gros, on peut distinguer actuellement trois tendances qui s'essouffent dans la lutte parlementaire et rivalisent de déclarations ronflantes sans qu'il en résulte rien :

— l'extrême-droite est pleine de rancune contre le chef de l'Etat — elle ne pardonne pas sa « trahison ». Elle rêve avec arrogance d'un national-socialisme inscrit dans le cadre du Marché commun. Pour elle, l'usine doit être un nouveau ghetto. Elle s'écrie : « Vive la démocratie ! »

— le Centre, c'est la parti des boutiquiers, des intermédiaires, des malres qui revendiquent, contre la centralisation administrative, un fédéralisme type féodal qui leur permettrait d'installer des privilèges et des profits régionaux. C'est naturellement le parti de l'arbitrage et de l'équilibre. Il s'écrie : « Vive la démocratie ! »

— la gauche « démocratique » prétend défendre les intérêts des classes laborieuses, mais elle entend le faire avec toute la modération qui va de soi pour préserver la « coexistence pacifique ». Elle aimerait faire une « révolution de palais ». Pour elle, la politique et le social sont deux domaines bien distincts qu'il convient de ne pas mélanger. Un député dé-

mocratique ne saurait voir les choses de la même façon que son électeur. Il en a une vue bien plus « large » du haut de sa liste civile. La gauche démocratique n'en crie pas moins : « Vive la démocratie ! »

Le gaullisme ou la démocratie. Voilà le dilemme qu'on nous présente. Le gaullisme c'est un képi sur un sac d'écus. Mais qu'est-ce que la démocratie sinon le sac d'écus lui-même ?

La démocratie, c'est la liberté pour le travailleur de vendre son travail au prix qu'on voudra bien lui en donner, c'est la liberté pour l'exploiteur de donner du travail à celui qui se montrera le plus docile et le moins exigeant.

Car la démocratie, c'est le maintien des formes de production actuelles et des rapports sociaux en découlant. C'est le droit de produire « ce

qui rapporte ». C'est l'individu libre dans sa classe enchaînée.

La démocratie, c'est la liberté pour même faculté théorique pour le capitaliste ou le prolétaire d'acquiescer une villa sur la Côte d'Azur. Selon son pouvoir d'achat, bien entendu.

Car la démocratie, c'est le droit égal pour chacun de faire fructifier son capital, qu'il s'agisse de deux bras ou d'un casino.

La démocratie, c'est la fraternité, c'est la coexistence pacifique entre l'exploiteur et l'exploité, c'est le droit à l'auvergne.

La démocratie, c'est dissimuler la lutte des classes derrière un drapeau tricolore.

Liberté ! Egalité ! Fraternité ! Le capitalisme n'aurait pu trouver meilleur mot d'ordre.

CRIXUS

LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL Organise un

GRAND MEETING d'affirmation anarcho-syndicaliste

le 17 avril, à 9 h. 30, à Paris, dans la grande salle du PALAIS DE LA MUTUALITE avec la participation de

J. F. BROCHARD, secrétaire régional.

F. SORIANO, secrétaire confédéral.

FEDERICA MONTSENY, de la C.N.T.E.

Un responsable du secrétariat de l'A. I. T.

Les représentants de deux de ses sections et présidé par GERARD CONTE de la C. A. confédérale.

Après le meeting, les orateurs se tiendront à la disposition de tous ceux qui désireront avoir des précisions complémentaires.

Coercition et égalité économique

Souvent les détracteurs du socialisme et de l'anarchisme utilisent l'argument suivant : « Etablir l'égalité économique suppose une surveillance étroite de la distribution et de la consommation, afin d'éviter les appropriations individuelles, les fraudes, le « vol social », cela nécessite une surveillance étroite, une lutte constante contre les abus de toute nature, donc une force de coercition très stricte, une police nantie de pouvoirs considérables, des sanctions nombreuses. »

Cet argument constitue en fait un « sophisme bourgeois », en effet, l'existence d'une fraude suppose l'existence d'une forme même modifiée,

de propriété; si la propriété n'existe vraiment plus, à quoi sert-il de frauder, de voler des produits qui de toute façon ne seront pas votre propriété; l'existence d'une propriété est nécessaire pour garantir la propriété, non pour la supprimer; son abolition n'est pas une règle imposée au peuple, mais la suppression de règles imposées au peuple, la suppression des lois, règlements et juridictions innombrables, remplacés par des rapports directs et simples sur la base fédéraliste. L'industrialisme (absence de propriété privée) est donc bien libertaire.

L'EQUILIBRE ECONOMIQUE

Dans une période de récession comme celle qui menace actuellement les classes laborieuses, il est de bon goût de parler d'équilibre économique et Pompidou n'a pas manqué d'en faire son cheval de bataille à l'inauguration de la foire internationale qui vient de s'ouvrir à Lyon.

Sans aucun doute, cet équilibre économique dont il a parlé dit, selon lui, se faire sans tenir compte des besoins du peuple; quelque chose comme s'il voulait établir la « quadrature du cercle ». Mais oyez plutôt ses propos :

« La situation demande un effort de grande discipline nationale pour trouver l'équilibre de la France. »

Ainsi donc, après les retours-les-manches, après l'austérité, après la stabilisation, on en arrive à l'effort, à la discipline et autres mots aussi vides de sens, pour exploiter honnêtement la grande masse des salariés au profit d'une minorité de parasites.

Nous avons bien dit des parasites et comme il est dans nos principes de bien penser nos mots et de les appuyer par des faits concrets et vérifiables, voici un échantillon du parasitisme que nous combattons.

C'est France-Soir de jeudi 24 mars qui parle (notons que les déclarations du Premier ministre ont été faites le 27 mars)... A la réception de l'Hôtel de Ville (4.000 invités)... outre les montagnes de petits fours, les invités ont consommé 2.000 bouteilles de champagne, 500 de whisky et 800 litres de jus de fruits. Les chiffres parlent...

En effet, les chiffres parlent suffisamment pour qu'il ne subsiste aucun doute sur les intentions du Premier ministre quand il parle d'efforts et de discipline nationale.

Aussi nous n'allons pas nous y attarder si ce n'est pour souligner le scandaleux contraste qui existe entre ce gâchis et les appels au peuple pour atténuer telle ou telle misère dans le monde. Nous serions tout de même curieux de savoir combien, parmi ses 4.000 convives, ont participé aux divers comités organisateurs de quêtes nationales.

Mais revenons-en à cet équilibre économique tant souhaité et que les syndicats « représentatifs » ont eux-mêmes perdue de vue.

Tout d'abord, il ne peut y avoir d'équilibre économique sans une rationalisation simultanée de la production et de la distribution. Or le but recherché par les exploitateurs de nos jours, est de rationaliser les produits et non de rationaliser la production; quant à la distribution de celle-ci, ce n'est pas en réclamant des augmentations de salaire au prorata d'un indice hiérarchisé à l'infini, que la classe ouvrière parviendra à équilibrer sa situation économique.

C'est donc la prise de conscience de tous les travailleurs qui doit être à la base de cet équilibre et elle doit nous mener infailliblement vers la grève générale et expropriatrice. Ce n'est pas là une utopie et nous pouvons certifier que de nombreux salariés, y compris certains cadres (hélas ! trop peu parmi ces derniers), ont émis l'hypothèse d'une grève générale pour amener le patronat et l'Etat à plus de compréhension.

A propos de Verdun

(Suite de la page 1)
le hué de Lyon; à qui le de Gaulle enlève toute autorité sur le service du contre-espionnage. Voilà un ministre qui reçoit des gifles et les encaisse sans sourcilier, sans broncher. Combien d'hommes auraient pris leurs clics et leurs clacs; lui non, peut-être son passage à la banque Rothschild l'a-t-il habitude aux rebuffades !

En venant à la mort de Figeon, j'ai la conviction que le conseiller à la Cour d'appel de Paris, Fister alias Casamayor, quand il déclare que Figeon ne s'est pas suicidé, est plus qualifié que le général de Gaulle.

D'ailleurs, nombre de journalistes et d'écrivains n'ont pas hésité à déclarer leur plein accord avec ces deux personnalités.

Un dernier mot concernant Charles le Balloté (dit « le Canard enchaîné ») c'est pour signaler le peu de cas que les gouvernements étrangers font de ses paroles, n'en déplaise aux gogos qui le prennent pour un superhomme. Le cas Oufkir va nous en donner la preuve. Lundi 21 février après-midi, dans sa conférence de presse, de Gaulle accuse Oufkir, ex-officier de l'armée française et présentement ministre de l'Intérieur du Maroc, d'avoir organisé le rapt de Ben Barka en France. Le lendemain 22 février, alors que les radiotélévisions, les journaux ont largement diffusé cette accusation, le sultan du Maroc modifie son ministère et maintient Oufkir à son poste de ministre de l'Intérieur; réponse cinglante immédiate à de Gaulle qui, depuis, n'a plus bronché.

En conclusion de ce modeste article, j'ai la conviction qu'en France, il y a nécessité d'une puissance syndicaliste animée de cet esprit de la C.G.T. de 1895 à 1914, d'action directe pour l'amélioration des conditions des travailleurs, qui n'hésitent pas à descendre dans la rue pour manifester

LA SECURITE SOCIALE

LES ORIGINES

C'est dans la longue tradition du mouvement ouvrier français que l'on peut trouver les sources du système des mutuelles, longtemps constituées contre la loi Le Chapelier qui interdisait syndicats et caisses de secours mutuels) ont trouvé dans la période dite libérale du second Empire leur extension maximum, qui culmine avec les lois de 1884, reconnaissant légalement les vœux ouvriers.

Dès lors, leur évolution est celle du mouvement ouvrier, marquée par son caractère corporatiste et réformiste d'une part mais portant d'autre part la griffe du syndicalisme révolutionnaire. C'est justement cette influence contestatrice qui a pu empêcher leur développement sous l'égide de l'Etat.

Pendant le même temps, se développait en Allemagne, sous l'influence de la Sociale Démocratie extrêmement puissante, un système de prévoyance sociale très complet, patronné par Bismarck (1891) destiné en fait à désamorcer le mouvement

ouvrier en lui jetant quelques miettes.

En Angleterre, un système national était créé en 1911 (National Insurance Act) dont le principal intérêt était qu'il couvrait des risques jusqu'alors non définis par le système mutualiste comme le chômage.

Le système mutualiste français est institutionnalisé en 1928 et porte les séquelles des disparités mutualistes (disparités régionales et entre les régimes).

LE ROLE

Le rôle de la Sécurité sociale est de prévenir et d'atténuer les conséquences des maux dont peut souffrir l'individu. Cette définition est extensive en ce qu'aucun des systèmes existant n'a jamais couvert l'intégralité de ces maux, ceux-ci étant immanquablement de caractère social. En effet, la maladie, pour être soignée, nécessite une compensation du salaire perdu. Et il est permis d'inclure dans la définition l'intégralité des conséquences individuelles de l'exploitation de l'homme par l'homme : accidents du travail, maladies profes-

sionnelles, chômage, conséquences psychologiques, etc.

Et nous touchons la limite des efforts mutualistes en ce que fondamentalement, c'est la lutte des classes et son évolution qui fixent le niveau maximum de l'exploitation des travailleurs.

Il serait donc plus opérant de définir la S.S. comme une position ouvrière conquise sur la bourgeoisie et qui vise à améliorer le sort de la classe ouvrière dans son ensemble.

On peut ainsi comprendre la dualité de nature de l'institution : arme ouvrière : son budget de 4.000 milliards d'A. F. (12 % du revenu national) joue un rôle décisif dans la centralisation des organismes de S.S. arme des travailleurs contre la partialisation du coût de risques et en fait des individus dans un corps plus vaste que les défend.

C'est une conquête du prolétariat car son financement (qu'il s'agisse de cotisations patronales ou bien des retenues sur les salaires ouvriers) revient à en faire un élément du prix de revient, c'est-à-dire en fait un

salaires différés, garanti pour une part par la force de l'institution pour-tant car elle joue un rôle de facteur stabilisateur des effets de l'exploitation. Elle assure le travailleur contre le dénuement physiologique complet, assurant ainsi, au moindre frais, la reproduction de la force de travail du prolétariat.

Son évolution : telle que nous la connaissons, la S.S. date des luttes ouvrières qui ont suivi la libération. Mais dès son origine même, et peut-être parce que ces luttes étaient, comme toute, extrêmement ambiguës dans leurs développements, son évolution fut bloquée.

C'est une ordonnance du 4 octobre 1945 qui pose son principe. Le 22 mai 1946, une loi, dont les signataires, outre le général de Gaulle, sont en autres, Ambroise Paré et François Billoux, dirigeants du P.C.F. et respectivement ministre du Travail et de la Santé publique, est promulguée qui porte intégration dans leur régime général de tous les régimes particuliers.

Mais son application est soumise organiquement à l'évolution économique générale. Aussi, dès 1946, le M.R.P. parvient-il à imposer, transitoirement, puis définitivement en 1949, l'autonomie des caisses d'allocation familiales.

Le premier principe de la S. S., pour les travailleurs, à savoir son homogénéité pour les différents régimes et sa gestion décentralisée géographiquement, n'a donc jamais pu être appliquée.

Ce qui est plus grave c'est que l'autre principe, à savoir la gestion des caisses par les travailleurs eux-mêmes n'a pas non plus vu le jour d'une manière totale. Dès 1949, en effet, les caisses locales échappent à une gestion syndicale, sans résistance de la part des syndicats confédérés, le plus petit degré de la gestion ouvrière reste les caisses primaires, où les administrateurs ne peuvent être que les permanents.

La situation n'a fait depuis lors que se dégrader pour la classe ouvrière :

Les pouvoirs des administrateurs élus n'ont fait que se restreindre jusqu'en 1959 et la réforme administrative de 1960 consacre l'éclatement des caisses par régions administratives, place l'appareil de gestion de la S. S. sous la dépendance de l'appareil d'Etat (les machines à traiter l'information pour les caisses primaires sont, après l'éclatement de la caisse primaire de Paris en 7 caisses départementales, celles des préfetures).

Le secteur santé, complètement désorganisé après la guerre, aurait pu passer sous contrôle ouvrier, ou au moins aurait pu être nationalisé. Le fait qu'il ne l'a pas été a permis la croissance démesurée des trusts pharmaceutiques qui tendent maintenant à imposer leur volonté à l'ensemble de ce secteur.

La résolution du problème médical, qui aurait été possible dans le cadre de ce rapport de force favorable, a été laissée à l'initiative gouvernementale (persistance du libéralisme, politique de type conventionniste) ce qui a permis au pouvoir de jouer des médecins réactionnaires comme d'une troisième force dans la lutte qui l'oppose aux syndicats.

Enfin, et principalement, la gestion de la S.S. par les syndicats n'a jamais, à proprement parler, été une gestion politique. Pour que le système n'éclate pas sous les efforts gouvernementaux et patronaux, il aurait fallu qu'il sorte de son rôle de caisse payante et recevatrice, de son rôle de couverture financière des risques, pour affirmer le droit des travailleurs à organiser l'action sanitaire et sociale. Cela aurait signifié par exemple une lutte bien plus directe pour les centres de soins en tiers payants, cela aurait signifié la lutte pour la nationalisation de la pharmacie.

LES PERSPECTIVES

Le gouvernement, par toute une série des mesures, vise en fait au démembrement à la fois horizontal (caisse par caisse) et vertical (risque

par risque) de la S. S. pour pouvoir ensuite rentabiliser, dans un système d'assurances privées, un certain nombre de risques. Cela explique les mesures d'ordre budgétaire et structurel qu'il a prises :

Compression des allocations familiales en les faisant évoluer moins vite que les salaires.

Compression des dépenses de l'assurance-maladie par le ticket modérateur (partie non remboursée des dépenses) par son élévation en cas de tiers payant, par l'élévation du taux de carence, par des attaques contre le « petit risque », etc. Mais toutes ces mesures partielles ne peuvent parvenir à réduire de façon appréciable la part des dépenses de S.S. dans le revenu national. Pour ce faire, une offensive de grand style est actuellement concertée, dont la discussion se fait au plus haut niveau de l'appareil d'Etat.

Le prétendu déficit de la S.S. : depuis 1963 c'est la thèse du pouvoir reprise par les éléments réactionnaires : C. N. P. F., C. G. C., U. N. A. M., U. S. M. F., F. N. E. F., etc. (1) En fait ce « déficit » est dû au fait que le régime général doit supporter le déficit réel d'autres régimes comme le régime agricole.

En 1964 l'excédent de 721 milliards du régime général est transformé par le déficit de 880 milliards du régime agricole, déficit réel cette fois-ci en un préjudice de 169 milliards. La justification de ces mesures est donnée par le C.N.P.F. de la manière suivante (Revue patronat français — numéro spécial — juin 1965).

« Pour répondre aux exigences d'une concurrence internationale de plus en plus serrée, l'économie française en général et chaque secteur productif en particulier doivent procéder à une révision extrêmement sévère de tous les éléments qui peuvent contribuer à alourdir le prix de revient de leurs produits. Or, il n'est pas douteux que la S. S. est un des éléments qui tend à prendre une importance de plus en plus grande dans ce prix de revient.

La conclusion est immédiate : « En définitive, il faut obtenir une limitation raisonnable des dépenses de l'ensemble des régimes de la S.S. »

Car telle est en effet la dimension véritable du problème : pour pouvoir réaliser les objectifs de son plan, à savoir préparer la modernisation de son appareil de production, la bourgeoisie française doit comprimer ce qui dans ses prix de revient est comprisable, à savoir éliminer les secteurs et frais non rentables ou tout au moins en baisser le niveau, ce qui revient, pour les travailleurs, à diminuer la part des salaires. Pour la S. S. cela se traduit par la diminution globale de sa masse totale (voir plus haut) ainsi que par la volonté d'en réinvestir une partie dans les secteurs rentables ou productifs (amortissement de l'appareil hospitalier, passage des risques « productifs » sous contrôle privé, attaque contre les mutuelles). Cette machine de guerre du pouvoir est indissolublement liée au cadre général de ces attaques contre les conquêtes ouvrières d'après guerre (traitative démocratisation de l'enseignement), la condition de son succès, c'est la mise au pas de la classe ouvrière et de ses organisations.

(D'après une étude de l'A.G.D.S.E.P.)

(1) — C.N.P.F. — Conseil national du patronat français.
C.G.C. — Confédération générale des cadres.
U.N.A.M. — Union nationale pour l'avenir de la médecine.
U.S.M.F. — Union Syndicale des médecins français.

LISEZ MICHEL BAKOUNINE
«Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme». Un volume de 224 pages, format 11 x 18. 9 F. par C.C.P., mandat, chèque bancaire. à l'ordre de : Librairie Publika, 3, rue Ternaux, Paris (11). C.C.P. Paris 11 289-15.

DOCUMENTS LE CATECHISME REVOLUTIONNAIRE, de NETCHAIEV

REGLES DONT DOIT S'INSPIRER LE REVOLUTIONNAIRE

Attitude du révolutionnaire envers lui-même

1. — Le révolutionnaire est un homme condamné d'avance : il n'a ni intérêts personnels, ni affaires, ni sentiments, ni attachements, ni préjugés ni même de nom. Tout en lui est absorbé par un seul intérêt, une seule passion : la révolution.

2. — Au fond de lui-même, non seulement en paroles mais en pratique, il a rompu tout lien avec l'ordre public et avec le monde civilisé, avec toute loi, toute convention et condition acceptée, ainsi qu'avec toute moralité. En ce qui concerne ce monde civilisé, il en est ennemi implacable, et s'il continue à vivre, ce n'est qu'à fin de le détruire plus complètement.

3. — Le révolutionnaire méprise tout doctrinarisme, il a renoncé à la science pacifique qu'il abandonne aux générations futures. Il ne connaît qu'une science : celle de la destruction. C'est dans ce but et dans ce but seulement, qu'il étudie la mécanique, la physique, peut-être la médecine. C'est dans ce but qu'il étudie l'histoire et nuit la science vivante des hommes, des caractères, des situations, et de toutes les modalités de l'ordre social tel qu'il existe dans les différentes classes de l'humanité. Quant à son but, il n'en a qu'un : la destruction la plus rapide et la plus sûre de cet ordre abject.

4. — Il méprise l'opinion publique. Il méprise et hait, dans ses motifs et toutes ses manifestations, la moralité sociale actuelle. A ses yeux, il n'y a de moral que ce qui contribue au triomphe de la révolution; tout ce qui l'empêche est immoral.

5. — Le révolutionnaire est un homme condamné d'avance. Implacable envers l'Etat et envers tout ce qui représente la société, il ne doit s'attacher à aucune pitié de la part de cette société. Entre elle et lui, c'est la guerre incessante sans réconciliation possible, une guerre ouverte ou secrète, mais à mort. Il doit chaque jour être prêt à mourir. Il doit s'habituer à supporter les tortures.

6. — Sévère envers lui-même, il doit l'être envers les autres. Tout sentiment tendre et amollissant de parenté, d'amitié, d'amour, de gratitude et même d'honneur doit être étouffé

en lui par l'unique et froide passion révolutionnaire. Il n'existe pour lui qu'une seule volupté, une seule consolation, récompense ou satisfaction : le succès de la révolution. Jour et nuit, il ne doit avoir qu'une seule pensée, qu'un but : la destruction la plus implacable. Travaillant froidement et sans répit à ce but, il doit être prêt à périr lui-même et à faire périr de sa main tout ce qui empêche cet accomplissement.

7. — Le caractère du véritable révolutionnaire exclut tout romantisme, toute sensibilité, tout enthousiasme ou élan. Il exclut même la haine et la vengeance personnelle. La passion révolutionnaire étant devenue sa seconde nature doit s'appuyer sur le calcul le plus froid.

8. — Partout et toujours, il doit incarner non pas ce à quoi le pousseent ses entraînements personnels mais ce que lui prescrit l'intérêt de la révolution.

9. — Le révolutionnaire ne peut chérir et traiter en ami de celui qui a réellement fait preuve d'une activité révolutionnaire égale à la sienne. La mesure de l'amitié, du dévouement et autres devoirs envers un camarade est déterminée exclusivement par le degré d'utilité de celui-ci au point de vue des effets pratiques de la révolution destructrice.

10. — Nous n'avons pas à insister sur la solidarité des révolutionnaires entre eux. C'est en cette solidarité que réside toute la force de l'action révolutionnaire. Les camarades révolutionnaires qui possèdent au même degré la passion révolutionnaire doivent autant que possible discuter en commun et résoudre à l'unanimité toutes les affaires importantes.

11. — En ce qui concerne l'exécution du plan ainsi conçu, chacun doit compter autant que possible sur lui-même. Chacun doit travailler seul à la réalisation de l'action destructrice et n'avoir recours aux conseils et à l'aide de ses camarades qu'au cas où cela serait indispensable pour le succès de l'entreprise.

12. — Chaque camarade doit avoir sous la main plusieurs révolutionnaires de seconde et troisième catégorie, c'est-à-dire à moitié initiés. Il doit les considérer comme faisant partie du capital révolutionnaire mis à sa disposition. Il dépensera avec économie la partie du capital qui lui est échue, cherchant toujours à en tirer le plus grand profit. Il doit se considérer lui-même comme un capital destiné à être dépensé pour le triomphe de la cause révolutionnaire, un capital dont il pourra disposer sans le consentement de toute confrérie des initiés.

13. — Lorsqu'un malheur arrive à quelque camarade et que le révolutionnaire doit décider s'il faut, ou non, lui porter secours, il ne devra pas tenir compte de sentiments personnels mais uniquement de l'intérêt de la cause révolutionnaire. Ainsi devra-t-il peser d'une part l'utilité que présente le camarade en question, d'autre part des forces révolutionnaires nécessaires pour le sauver; il prendra sa décision en conséquence.

14. — Lors d'un malheur arrive à quelque camarade et que le révolutionnaire doit décider s'il faut, ou non, lui porter secours, il ne devra pas tenir compte de sentiments personnels mais uniquement de l'intérêt de la cause révolutionnaire. Ainsi devra-t-il peser d'une part l'utilité que présente le camarade en question, d'autre part des forces révolutionnaires nécessaires pour le sauver; il prendra sa décision en conséquence.

15. — Toute cette société abjecte doit être divisée en plusieurs catégories. Première catégorie : elle est condamnée à mort. Qu'on établisse une liste de ces personnes selon le degré auquel ils peuvent être nuisibles au succès de la cause révolutionnaire afin que ceux qui portent les premiers numéros périssent avant les autres.

16. — En établissant l'ordre de cette liste il ne faudra pas s'inspirer des méfaits personnels de tel ou tel individu ni même de la haine que ces méfaits ont provoqué chez le peuple. Provisoirement, ces méfaits et cette haine peuvent même être utiles car ils aident à éveiller la révolte populaire. Il faudra donc s'inspirer du degré d'utilité qui pourra résulter de la mort de cet individu pour la cause révolutionnaire. Aussi faudra-t-il supprimer en premier lieu les hommes tout particulièrement nuisibles à l'organisation révolutionnaire ainsi que ceux dont la mort violente et subite pourra inspirer le plus de terreur au gouvernement. En privant celui-ci d'hommes fermes et intelligents, on arrivera à ébranler son pouvoir.

17. — La seconde catégorie devra précisément comprendre les hommes auxquels on confère la vie provisoire afin qu'ils provoquent la révolte inévitabile du peuple par une série d'actes féroces.

18. — La troisième catégorie comprend un nombre considérable de brutes haut placées et de personnalités qui, grâce à leur situation, bénéficient de la richesse, des relations et du pouvoir. Il faudra donc s'inspirer de toutes manières, leur faire perdre pied, les rendre bredouille, et en faire ses esclaves en mettant la main sur leurs vils secrets. Leur influence, leurs relations, leur pouvoir, leurs richesses et leur force deviendront ainsi un trésor inépuisable et un puissant secours pour les organisations révolutionnaires.

19. — La quatrième catégorie comprend les hommes d'Etat ambitieux et les libéraux de toutes nuances. Il est permis de conspirer en leur compagnie et selon leur programme, en faisant semblant de leur obéir aveuglément tandis qu'en réalité on les asservit, on s'empare de leurs secrets, on les compromet définitivement afin de leur couper la retraite et de jeter le trouble dans l'Etat par leur entremise.

20. — La cinquième catégorie comprend les doctrinaires, les conspirateurs et les révolutionnaires se livrant à de vaines palabres dans les cercles politiques et dans leurs écrits. Il faut sans cesse les pousser, les entraîner, les obliger à faire des déclarations concrètes et dangereuses dont le résultat sera la faillite définitive de la majorité et l'éducation révolutionnaire de quelques-uns.

21. — La sixième catégorie, fort importante, comprend les femmes qu'il faut diviser en trois sous-catégories : les unes, légères, stupides et sans âme, dont on pourra user de même que la troisième catégorie et la quatrième catégorie des hommes; les autres, passionnées, dévouées mais n'étant pas des nôtres parce qu'elles n'ont pas encore élaboré une conception réelle, pratique et sans phrases de la cause révolutionnaire. Il faudra en tirer parti de même que les hommes de la cinquième catégorie. Enfin,

22. — Les femmes qui sont entièrement des nôtres, c'est-à-dire pleinement initiées et ayant accepté l'ensemble de notre programme. Celles-ci sont nos camarades et nous devons les envisager comme notre plus précieux trésor car nous ne saurions nous en passer.

23. — Le révolutionnaire ne pénètre dans les sphères de l'Etat, des castes et de la société dite civilisée, et n'y vit, que dans le but de leur destruction aussi totale que rapide. Il n'est pas un vrai révolutionnaire s'il regrette quelque chose dans ce monde, si la situation ou les relations d'un homme appartenant à ce monde (ou tout) doit lui être également haïssable et font hésiter. Tant pis pour lui s'il a gardé dans ces sphères des relations de parenté, d'amitié ou d'amour. Il n'est pas un vrai révolutionnaire si elles peuvent faire hésiter sa main.

24. — Dans le but d'une destruction implacable, le révolutionnaire peut et doit vivre au sein de la société et chercher à paraître tout différent de ce qu'il est en réalité. Le révolutionnaire devra pénétrer partout, dans toutes les classes moyennes ou supérieures, dans la boutique du commerçant, dans l'église, dans l'hôtel du noble, dans le monde bureaucratique, militaire, ainsi que dans celui des lettres, dans le 3ème bureau et même au palais d'hiver.

25. — Toute cette société abjecte doit être divisée en plusieurs catégories. Première catégorie : elle est condamnée à mort. Qu'on établisse une liste de ces personnes selon le degré auquel ils peuvent être nuisibles au succès de la cause révolutionnaire afin que ceux qui portent les premiers numéros périssent avant les autres.

26. — En établissant l'ordre de cette liste il ne faudra pas s'inspirer des méfaits personnels de tel ou tel individu ni même de la haine que ces méfaits ont provoqué chez le peuple. Provisoirement, ces méfaits et cette haine peuvent même être utiles car ils aident à éveiller la révolte populaire. Il faudra donc s'inspirer du degré d'utilité qui pourra résulter de la mort de cet individu pour la cause révolutionnaire. Aussi faudra-t-il supprimer en premier lieu les hommes tout particulièrement nuisibles à l'organisation révolutionnaire ainsi que ceux dont la mort violente et subite pourra inspirer le plus de terreur au gouvernement. En privant celui-ci d'hommes fermes et intelligents, on arrivera à ébranler son pouvoir.

27. — La seconde catégorie devra précisément comprendre les hommes auxquels on confère la vie provisoire afin qu'ils provoquent la révolte inévitabile du peuple par une série d'actes féroces.

28. — La troisième catégorie comprend un nombre considérable de brutes haut placées et de personnalités qui, grâce à leur situation, bénéficient de la richesse, des relations et du pouvoir. Il faudra donc s'inspirer de toutes manières, leur faire perdre pied, les rendre bredouille, et en faire ses esclaves en mettant la main sur leurs vils secrets. Leur influence, leurs relations, leur pouvoir, leurs richesses et leur force deviendront ainsi un trésor inépuisable et un puissant secours pour les organisations révolutionnaires.

29. — La quatrième catégorie comprend les hommes d'Etat ambitieux et les libéraux de toutes nuances. Il est permis de conspirer en leur compagnie et selon leur programme, en faisant semblant de leur obéir aveuglément tandis qu'en réalité on les asservit, on s'empare de leurs secrets, on les compromet définitivement afin de leur couper la retraite et de jeter le trouble dans l'Etat par leur entremise.

30. — La cinquième catégorie comprend les doctrinaires, les conspirateurs et les révolutionnaires se livrant à de vaines palabres dans les cercles politiques et dans leurs écrits. Il faut sans cesse les pousser, les entraîner, les obliger à faire des déclarations concrètes et dangereuses dont le résultat sera la faillite définitive de la majorité et l'éducation révolutionnaire de quelques-uns.

31. — Les femmes qui sont entièrement des nôtres, c'est-à-dire pleinement initiées et ayant accepté l'ensemble de notre programme. Celles-ci sont nos camarades et nous devons les envisager comme notre plus précieux trésor car nous ne saurions nous en passer.

32. — Le révolutionnaire ne pénètre dans les sphères de l'Etat, des castes et de la société dite civilisée, et n'y vit, que dans le but de leur destruction aussi totale que rapide. Il n'est pas un vrai révolutionnaire s'il regrette quelque chose dans ce monde, si la situation ou les relations d'un homme appartenant à ce monde (ou tout) doit lui être également haïssable et font hésiter. Tant pis pour lui s'il a gardé dans ces sphères des relations de parenté, d'amitié ou d'amour. Il n'est pas un vrai révolutionnaire si elles peuvent faire hésiter sa main.

33. — Dans le but d'une destruction implacable, le révolutionnaire peut et doit vivre au sein de la société et chercher à paraître tout différent de ce qu'il est en réalité. Le révolutionnaire devra pénétrer partout, dans toutes les classes moyennes ou supérieures, dans la boutique du commerçant, dans l'église, dans l'hôtel du noble, dans le monde bureaucratique, militaire, ainsi que dans celui des lettres, dans le 3ème bureau et même au palais d'hiver.

34. — Toute cette société abjecte doit être divisée en plusieurs catégories. Première catégorie : elle est condamnée à mort. Qu'on établisse une liste de ces personnes selon le degré auquel ils peuvent être nuisibles au succès de la cause révolutionnaire afin que ceux qui portent les premiers numéros périssent avant les autres.

35. — En établissant l'ordre de cette liste il ne faudra pas s'inspirer des méfaits personnels de tel ou tel individu ni même de la haine que ces méfaits ont provoqué chez le peuple. Provisoirement, ces méfaits et cette haine peuvent même être utiles car ils aident à éveiller la révolte populaire. Il faudra donc s'inspirer du degré d'utilité qui pourra résulter de la mort de cet individu pour la cause révolutionnaire. Aussi faudra-t-il supprimer en premier lieu les hommes tout particulièrement nuisibles à l'organisation révolutionnaire ainsi que ceux dont la mort violente et subite pourra inspirer le plus de terreur au gouvernement. En privant celui-ci d'hommes fermes et intelligents, on arrivera à ébranler son pouvoir.

36. — La seconde catégorie devra précisément comprendre les hommes auxquels on confère la vie provisoire afin qu'ils provoquent la révolte inévitabile du peuple par une série d'actes féroces.

37. — La troisième catégorie comprend un nombre considérable de brutes haut placées et de personnalités qui, grâce à leur situation, bénéficient de la richesse, des relations et du pouvoir. Il faudra donc s'inspirer de toutes manières, leur faire perdre pied, les rendre bredouille, et en faire ses esclaves en mettant la main sur leurs vils secrets. Leur influence, leurs relations, leur pouvoir, leurs richesses et leur force deviendront ainsi un trésor inépuisable et un puissant secours pour les organisations révolutionnaires.

38. — La quatrième catégorie comprend les hommes d'Etat ambitieux et les libéraux de toutes nuances. Il est permis de conspirer en leur compagnie et selon leur programme, en faisant semblant de leur obéir aveuglément tandis qu'en réalité on les asservit, on s'empare de leurs secrets, on les compromet définitivement afin de leur couper la retraite et de jeter le trouble dans l'Etat par leur entremise.

39. — La cinquième catégorie comprend les doctrinaires, les conspirateurs et les révolutionnaires se livrant à de vaines palabres dans les cercles politiques et dans leurs écrits. Il faut sans cesse les pousser, les entraîner, les obliger à faire des déclarations concrètes et dangereuses dont le résultat sera la faillite définitive de la majorité et l'éducation révolutionnaire de quelques-uns.

40. — La sixième catégorie, fort importante, comprend les femmes qu'il faut diviser en trois sous-catégories : les unes, légères, stupides et sans âme, dont on pourra user de même que la troisième catégorie et la quatrième catégorie des hommes; les autres, passionnées, dévouées mais n'étant pas des nôtres parce qu'elles n'ont pas encore élaboré une conception réelle, pratique et sans phrases de la cause révolutionnaire. Il faudra en tirer parti de même que les hommes de la cinquième catégorie. Enfin,

41. — Les femmes qui sont entièrement des nôtres, c'est-à-dire pleinement initiées et ayant accepté l'ensemble de notre programme. Celles-ci sont nos camarades et nous devons les envisager comme notre plus précieux trésor car nous ne saurions nous en passer.

42. — Le révolutionnaire ne pénètre dans les sphères de l'Etat, des castes et de la société dite civilisée, et n'y vit, que dans le but de leur destruction aussi totale que rapide. Il n'est pas un vrai révolutionnaire s'il regrette quelque chose dans ce monde, si la situation ou les relations d'un homme appartenant à ce monde (ou tout) doit lui être également haïssable et font hésiter. Tant pis pour lui s'il a gardé dans ces sphères des relations de parenté, d'amitié ou d'amour. Il n'est pas un vrai révolutionnaire si elles peuvent faire hésiter sa main.

43. — Dans le but d'une destruction implacable, le révolutionnaire peut et doit vivre au sein de la société et chercher à paraître tout différent de ce qu'il est en réalité. Le révolutionnaire devra pénétrer partout, dans toutes les classes moyennes ou supérieures, dans la boutique du commerçant, dans l'église, dans l'hôtel du noble, dans le monde bureaucratique, militaire, ainsi que dans celui des lettres, dans le 3ème bureau et même au palais d'hiver.

44. — Toute cette société abjecte doit être divisée en plusieurs catégories. Première catégorie : elle est condamnée à mort. Qu'on établisse une liste de ces personnes selon le degré auquel ils peuvent être nuisibles au succès de la cause révolutionnaire afin que ceux qui portent les premiers numéros périssent avant les autres.

45. — En établissant l'ordre de cette liste il ne faudra pas s'inspirer des méfaits personnels de tel ou tel individu ni même de la haine que ces méfaits ont provoqué chez le peuple. Provisoirement, ces méfaits et cette haine peuvent même être utiles car ils aident à éveiller la révolte populaire. Il faudra donc s'inspirer du degré d'utilité qui pourra résulter de la mort de cet individu pour la cause révolutionnaire. Aussi faudra-t-il supprimer en premier lieu les hommes tout particulièrement nuisibles à l'organisation révolutionnaire ainsi que ceux dont la mort violente et subite pourra inspirer le plus de terreur au gouvernement. En privant celui-ci d'hommes fermes et intelligents, on arrivera à ébranler son pouvoir.

46. — La confrérie n'a pas d'autre but que l'entière libération et le bonheur du peuple, c'est-à-dire des travailleurs. Mais, convaincu que cette libération et ce bonheur ne sont possibles qu'au moyen d'une révolution populaire qui balayerait tout sur son passage, la confrérie contribuera de toutes ses forces et de toutes ses ressources au développement et à l'extension des souffrances qui épuiseront la patience du peuple et le pousseront à un soulèvement général.

47. — La confrérie n'entend pas par « révolution populaire » un mouvement réglé selon les idées de l'Occident, et qui s'arrêterait respectueusement devant la propriété et les traditions de l'ordre social et devant ce qu'on appelle la civilisation et la moralité. Ce genre de mouvement s'est borné jusqu'ici à renverser une forme politique afin de la remplacer par une autre et de créer l'Etat dit révolutionnaire. Seule peut être salutaire au peuple une révolution qui détruira jusqu'à ses racines de l'Etat et supprimera toutes les traditions, les classes et l'ordre même existant en Russie.

48. — Aussi la confrérie n'a nulle intention d'imposer au peuple une organisation venant d'en haut. La future organisation sera sans aucun doute élaborée par le mouvement et la vie populaire même. Mais c'est là l'affaire des générations futures. Notre œuvre à nous est une destruction terrible, entière, générale et implacable.

49. — Aussi, en cherchant un rapprochement avec le peuple, nous devons d'abord nous joindre aux éléments populaires qui, depuis la fondation de l'Etat moscovite, n'ont pas cessé de protester non seulement en paroles mais en actes contre tout ce qui est lié directement et indirectement au pouvoir : la noblesse, les fonctionnaires, les corporations, le commerçant exploitateur. Joignons-nous aux brigands hardis qui sont les seuls véritables révolutionnaires de la Russie.

50. — Foudre ces bandes en une force invincible qui détruira tout sur son passage, telle sera l'œuvre de notre organisation, de notre conspiration, tel sera notre but.

51. — Foudre ces bandes en une force invincible qui détruira tout sur son passage, telle sera l'œuvre de notre organisation, de notre conspiration, tel sera notre but.

52. — Foudre ces bandes en une force invincible qui détruira tout sur son passage, telle sera l'œuvre de notre organisation, de notre conspiration, tel sera notre but.

53. — Foudre ces bandes en une force invincible qui détruira tout sur son passage, telle sera l'œuvre de notre organisation, de notre conspiration,

CONFUSIONISMOS

HABLAR de la CONFEDERACION NACIONAL DE ESPAÑA llamada en nuestros medios C.N.T. del interior, es hablar poco más o menos de un fantasma inexistente. Nadie debe tomarlo por una ofensa. Seguir opinando de otra forma es hacer el juego del fascismo español e internacional.

Tenemos en el extranjero más de tres millones de trabajadores españoles emigrados de sus tierras, conocidos por todos nosotros por «emigrantes económicos», pero que en realidad son el efecto de una causa política, y políticos son, como nosotros, aunque mucho más desconfiados e incluso más inteligentes.

Hagamos con ellos una «enquête» y veréis cómo de no ser alguno de los viejos que vivió con nosotros la guerra, nada sabe de nuestra organización del interior.

Yo no quiero decir con esto que no existen compañeros y otros hombres antifascistas que ansían la terminación del régimen fascista español, que deshonra a nuestro pueblo. Pero de eso, a tener que aceptar que existe una oposición organizada, de cualquier tipo, hay un mundo de diferencia. Las terribles «crazias» y constantes persecuciones, unidos a la impotencia material constatada por nosotros mismos a través de tantos años en la carne de los que han intentado transplantar su lucha allí, es un botón de muestra bien evidente.

El tiempo y los sufrimientos han vuelto a los hombres prudentes y desconfiados. En España, quien honradamente lucha, no puede confiarse a nadie. Cualquier indiscreción supone la pérdida moral y material del individuo. Quien no sea capaz de comprenderlo así, no conoce al fascismo.

Hablar de plenos en España, como el que habla de una representación teatral, es puro infantilismo revolucionario. Nadie aceptaría la responsabilidad de admitir los miembros de un pleno que por representación y agregados sobrepasan el número de veinte, en su casa. En los locales pu-

por HORIZONTES

blicos ni pensarlos y en las montañas como antaño es absurdo. Yo no digo que no se hayan hecho todos los esfuerzos para conseguirlo, pero los resultados son harto elocuentes.

España, por desgracia, no es la primera nación que ha padecido el fascismo. El régimen brutal fascista antes que nosotros lo sufrieron Italia, después fue Portugal. Más tarde Alemania y, por último, nosotros; me refiero a los declaradamente fascistas y no a ese montón de regímenes que se titulan democráticos, pero que son brutales dictaduras, como la rusa que, prácticamente, es el origen de los otros fascismos.

Los años se han sucedido, y en todos los pueblos que han tenido la desgracia de padecer ese régimen, salvo Alemania e Italia, por causa que todos conocemos, lo siguen sufriendo sin que se vislumbre el día que tendrán fin.

Rusia, con su medio siglo de existencia; Portugal, con sus cuarenta años, y nosotros cercanos a los treinta, debieran darnos suficiente que pensar para comprender que el fascismo no es una dictadura cualquiera.

En cada uno de esos pueblos las organizaciones obreras han sido diezmadas sin la menor contemplación y fatalmente vemos que ellas de por sí no son ni serán capaces de rehacerse nunca. Es un fenómeno exterior, como lo ha sido la guerra, para Italia y Alemania las que pueden provocar la hecatombe interior del fascismo.

En estas condiciones, y nuestros compañeros del interior, los buenos y los malos, lo han reconocido, la C.N.T. de España no puede coaccionar sus cuadros. El enemigo es demasiado potente para que pueda existir cualquier intento de oposición organizada.

Siendo inteligentes tendríamos que coincidir que para obtener cualquier éxito en nuestra lucha, necesitamos que los órganos directivos de nuestra organización deben residir en el extranjero.

Si nuestros compañeros del interior organizados en pequeñas unidades de combate se entendieran directamente con el exterior, sus posibilidades de éxito serían aumentadas, pues el confidente voluntario u obligado tendría menos posibilidades.

Aceptando estas premisas, y estando todos unidos, como fue el deseo del congreso de Montpellier, y demás congresos celebrados anteriormente, favoreceríamos su acción, combinando su actividad con una activa campaña de agitación internacional. Pero tengase presente que los grupos entre sí no se conozcan, cuestión imprescindible para evitar que la acción de la policía fascista tenga funestas consecuencias para el conjunto de los que luchan en el interior.

Esta es la única forma de luchar contra el fascismo, pero antes tenemos que coincidir que nuestra única organización interior-exilio tienen sus órganos directivos por determinación de sus congresos y los imperativos de la lucha en Toulouse.

Cuando lleguemos a este resultado positivo, habremos atentado de firme en el corazón del fascismo español. Lo demás es irse por las ramas sin ningún resultado, como lo demuestra el balance de los años pasados hasta el presente.

El fascismo, queridos amigos, no es un sistema estúpido de militarotes. Es una concepción sagaz y cruel de la

mente humana degenerada, que sabe organizarse con la astucia y la sabiduría cubriéndose con sofismas filofascistas de tipo nacional y obrerista. Audaz en la palabra y el pensamiento, como lo es el comunismo, sólo se le puede vencer por la acción inteligente y organizada o por la fuerza bruta; muy superior a la suya, como sucedió con el fascismo alemán e italiano.

En Portugal, en sus largos años de gobierno, el fascismo ha conseguido degradar a un pueblo inteligente hasta convertirle en estómago y bolido. Como lo véis, periódicamente organiza unas elecciones presidenciales, como la Francia democrática, hasta con oposición. Pero también veréis de una forma continua, como la oposición concertada, llegados los últimos momentos de la campaña se ve obligada a retirarse por no poderse desenvolver. ¿Por qué hace eso? Porque esa táctica le permite conocer los focos más álgidos de la oposición de las nuevas generaciones y le permite poder cubrir aquellos puntos más amenazados acudiendo como es natural a los métodos represivos. Eso es lo que puede suceder a la oposición española si en vez de ir a podo el todo, se deja embucar con esa célebre evolución del régimen fascista, y no franquista, español.

Dicho todo esto no quiere decir que no haya medios de combatir al fascismo español. Estoy completamente convencido que existen múltiples acudiendo a la hombría y a la inteligencia, pero basados en el principio de acatamiento general a los congresos y a la unidad revolucionaria de nuestra organización. Quien así no lo entienda, se convierte, queriendo o no queriendo, en servidor de la causa contrarrevolucionaria.

Sometiendo nuestra personalidad al principio de organización, comprendemos que el exilio no es como el interior. Si allí nunca se deben agrupar grandes agrupaciones de combate, en cambio aquí son necesarias las grandes formaciones ambientales de carácter internacional, para secundar y defender apoyándolas con los grandes medios que el exilio puede disponer, las acciones combinadas que en el interior desarrollan las múltiples unidades que allí combatan.

Todo es posible, aprovechando la enorme reedición del pueblo español y la gran cantidad de antifascistas que allí existen y que sólo esperan una demostración de nuestra capacidad organizadora para empezar a desarrollarla una acción continua y permanente que dé el traste con Franco y sus mantenedores, los americanos.

Lo que no podemos aceptar son todos esos C.C. N.N. que se llaman representantes del pueblo y que realmente no se representan ni a ellos mismos. Todo eso da lugar al chantaje y al esquilmo de la buena fe de los miles de compañeros. De esos comités nacionales sólo puede salir la deshonra y la delación de los que de buena fe puedan dejarse embucar.

Si esos comités nacionales son puestos de hombres de buena fe, la organización política fascista los detecta rápidamente, por el formidable engranaje de delación que posee, y como es natural rápidamente son detenidos los componentes de los mismos. Si por el contrario los deja vivir, entonces hay que desconfiar.

Nuestra experiencia en víctimas debe ser suficientemente aleccionadora para convencernos que toda esa espectacular evolución no es más que una pura comedia lanzada a vientos de campanas y coreada por la célebre «quinta columna» que aún no ha dejado de actuar, y que tiene por objeto que la policía pueda constatar lo profundo de la oposición y dónde residen los núcleos más peligrosos, para cortarlos mediante la represión. Creer otra cosa es de imbéciles.

Y nada más, queridos compañeros de «Proyección». Defender y proparar todos esos papelucho con sello oficial de C.C. N.N. consentidos y defendidos por el gobierno español, no es más que servir a la causa de los fascistas, se cubran con la máscara que quieran, por lo que razonablemente debemos decir:

No, a toda clase de negociación de este tipo y color.

ANTENA

TOMANDO LA DELANTERA

PARIS. — En la sede de la Confédération Française Démocratique du Travail (cristiana) tuvo lugar una Conferencia para estudiar la situación y las condiciones de trabajo de la emigración extranjera. Se trató de mejorar la condición social de estos trabajadores en cuanto al habitado, a la adaptación en Francia, y la formación profesional y educacional de los mismos.

Dicha C.F.D.T. propone a las otras sindicales obreras del país la formación de una comisión nacional que tendría por objeto atacar los problemas relativos a los inmigrantes procedentes, en grandísima parte, de países europeos atrasados, entre los cuales, naturalmente, no falta España.

LA CAUSA POR EL ASESINATO DE DELGADO

MADRID. — La instrucción judicial por el asesinato del general portugués Delgado y de su secretaria Arajarri Campos, sigue trayendo de cabeza al juez español José María Crespo Márquez. Recientemente he pedido al gobierno portugués la extradición de Antonio González Samedó comisario de policía de la PIDE del puesto fronterizo de San Lorenzo, cercano a Villanueva del Fresno, en cuyo territorio municipal fueron hallados los cadáveres del general y de Arajarri. Igualmente el juez Crespo ha solicitado la presencia del OAS Jean-Jacques Susini y del ex legionario suizo Samuel Lhemann, y de un tal Giau, propietario del terreno donde el 13 de febrero de 1965, fecha del doble asesinato, estacionó un jeep con desconocidos al acecho... diezos que de perdices, aunque las plizas cobradas fueron humanas.

El profesor antisalazarista, Emilio Guerreiro, refugiado en París, acudió voluntariamente al despacho del juez Crespo para facilitarle —han dicho— información de primera fuerza.

EL «JOSEANTONISMO» DE CAPA CAIDA

MADRID (OPE). — El director general de Prensa, señor Muñoz Alonso ha hablado en Villagracia a la «Falange Gallega». He aquí unas frases:

«Si me encuentro entre vosotros con la voz en los labios, no es para airear una bandera de palabras y gritos en grácil vuelo de nostalgias, sino para recabar la presencia viva y palpante de José Antonio, que empieza a ser dolorosamente herida por algunos españoles en lo más entrañable de su doctrina y de su visión política.»

«Si una elemental y primaria norma, pacientemente practicada, de mantener la coexistencia pacífica, para hacer frente a investigaciones exteriores y a intrigas interiores, ha aconsejado hasta hoy una condescendencia en los hechos y una mansedumbre en las palabras, creo que el sagrado deber ante el futuro nos exige volver a nuestros textos entrañables, depurados de las acomodaciones artificiosas con que algunos los han adornado, limpiando de herrumbre las verdaderas esencias.»

LA PRESENCIA INDESEABLE DE DELEGADOS FRANQUISTAS

GINEBRA (OPE). — En Zurich, la Organización de Cooperación y Desarrollo Económico había convocado una reunión. Entre los asuntos a tratar figuraba el de si la automatización en el trabajo podría o no contribuir a crear un paro obrero.

A título informativo consignaremos que la reunión duró cuatro días y que

finalmente se sacó la conclusión de que la automatización en el trabajo no es causa directa de paro.

CINCUENTA DELEGADOS

BILBAO. — En la Facultad de Ciencias Económicas de Bilbao se han celebrado elecciones libres. Esta reunión es consecuencia de los acuerdos adoptados en la última «asamblea libre» y en la que se acordó separarse del Sindicato Oficial.

Han sido nombrados cincuenta delegados, lo que representa diez delegados por cada uno de los cinco años del curso en lugar de los tres autorizados por el sindicato oficial.

Los elegidos han manifestado su decisión de luchar en pro de las nuevas estructuras sindicales democráticas.

HUELGA ESTUDIANTIL EN SAN SEBASTIAN

SAN SEBASTIAN (OPE). — En un centro escolar de esta ciudad aparece hace tres semanas en la cartela de anuncio, una hoja pidiendo se diera a los alumnos una información objetiva de los incidentes estudiantiles ocurridos en Barcelona. El director de la Escuela arrancó la hoja y los estudiantes le pidieron explicaciones. El director repuso que lo había hecho por orden superior. No habiendo quedado satisfechos con la respuesta, los estudiantes manifestaron su deseo de ver la orden, pero el director se negó a complacerles. En vista de ello los estudiantes se declararon en huelga el lunes, día 21. El martes, 22, se solidarizaron con ellos los demás centros estudiantiles de la capital guipuzcoana, y todos acudieron en masa a la escuela en que se había originado el conflicto. Deliberaron juntos y se pusieron de acuerdo sobre las reivindicaciones a formular, entre

las que figuran la libertad sindical y la libertad de información. Luego se separaron pacíficamente.

ATRACCION DE TURISTAS

SAN SEBASTIAN. — Unos turistas daneses, matrimonio y dos hijos, que se encontraban en Málaga han aparecido muertos en sus habitaciones. Se creyó que se debiera a una intoxicación por haber ingerido comestibles en malas condiciones. Pero se ha comprobado que han perecido por asfixia. Un descuido en la calefacción.

JUZGADA POR EL TRIBUNAL MILITAR

PARIS (OPE). — De «Le Monde», en despacho de su corresponsal particular:

«La señorita Etchalsu, joven francesa de 24 años, detenida el 2 de febrero de 1965 por las autoridades españolas, va a ser juzgada a fines de semana por el tribunal militar de Pamplona. Se la detuvo al mismo tiempo que a un profesor de su colegio, don José Luis Ateca. Se sospechaba que servían de intermediarios entre los nacionalistas vascos. Por otra parte, la policía española había «descubierto» en el auto en que ambos jóvenes regresaban a Francia, después de un accidente que había requerido larga reparación, un cartucho de sesenta gramos de dinamita. El señor Ateca, ciudadano mejicano, fue puesto en libertad después de 42 días de detención. Pero la señorita Etchalsu sigue en la cárcel de Pamplona sin haber sido juzgada.

Para su defensa se constituyó en París un Comité. Los parlamentarios de los Bajos Pirineos han hecho una gestión cerca del ministro francés de Asuntos Exteriores y el obispo de Bayona se ha puesto en contacto con las autoridades religiosas españolas.»

COMUNICADOS

REGIONAL CATALANA, TOULOUSE

La segunda conferencia del ciclo tendrá lugar el 17 de abril a las 10 de la mañana en la Sala mayor del café Borios, Arcades del Capitol. Tema: *Cataluña ante el futuro económico y social*, que correrá a cargo del compañero J. Juan Doménech.

Posibilidades del suelo catalán, esfuerzo de su pueblo y concepción social anarcosindicalista que lo caracteriza para demostrar que los trabajadores catalanes de esta segunda mitad de siglo sabrán ser dignos de sus antecesores del medio siglo primero. Todos los trabajadores, todos los sindicalistas y libertarios estéis cordialmente invitados.

CONFERENCIA EN LYON

Continuando su misión cultural, la F. L. de la C.N.T. de Lyon y la Sección de la L. P. de Villeurbanne organizan una segunda conferencia sobre astronomía con un tema de actualidad, «La Luna», a cargo del astrónomo M. Gautzi, del observatorio de St-Genis-Laral, para el día 17 de abril, a las nueve y media, en la sala 25 Palais du Travail, Place de la Libération, Villeurbanne (Rhône).

REGIONAL CATALANA EN EXILIO AGRUPACION LYONESA

Convoca a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 24 abril 1966, a las nueve y media de la mañana, en la Sala C.N.T. N.º 1 del Palais de la Libération N.º 9, en Villeurbanne.

F. L. DE PARIS

Anuncia Asamblea general para el domingo 10 de abril en la hora y sitio de costumbre.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará Asamblea general ordinaria el día 10 de abril a las nueve de la mañana en el local de costumbre. Se espera la máxima asistencia por tratarse de asuntos de gran interés.

ADMINISTRATIVAS

—Vallejo, Orán. Recibidos 2 giros. Pagais el n.º 358 del «C.S.» —J. Bernard, Sete (Hérault) Recibido giro fact. n.º 38 B. 2 E. (61. FF). —Gallud Juan, Font de Claix (Isère). Recibido giro 50 frs. pago «C.S.» 1965. Los otros 25 pasan a «Espoir».

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Paris. Venta de calendarios «Ruta S.I.A.» de Venezuela, 26; Un francés, 3; Berthe et Jacques 10; Aureille. Ambrosio Garcia, 4,50; Mios. P. Serarrols, 10; Fontainebleu. Cortés Pérez, 5. TOTAL: 58,50.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opusculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs. Pídase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

Manifestación estudiantil en París

ORGANIZADO por la Unión Nacional des Etudiants de France, en colaboración con la Federación Universitaria Democrática Española, la noche del lunes pasado tuvo lugar un mitin público, asistido por 1.500 concurrentes, destinado a prestar calor y apoyo a los estudiantes españoles que tan valientemente forcejean contra la dictadura franquista para lograr el restablecimiento de la libertad universitaria y de las libertades públicas en general.

En el acto tomaron parte Daniel Mayer, presidente de la Liga de los Derechos del Hombre; Pierre Villar, profesor; Claude Roy, escritor; Harry Bartholi, profesor; y Gilbert Murry, Francis Jeanson, Laurent Schwartz. En nombre de la F.U.D.E. se expresó el estudiante José Feito. El acto resultó cálido. Los oradores pusieron en evidencia el arropo constante ejercido por el franquismo contra la inteligencia y el mundo del trabajo españoles. En particular, la tribuna se ocupó de los últimos sucesos estudiantiles ocurridos en Barcelona con motivo de la asamblea libre celebrada por el estudiantado en un recinto religioso de Sarriá, por imposibilidad de realizarlo en interior universitario.

Un nuestro entender, en esta clase de actos se abusa de la notoriedad «mística». Si ciertas entidades católicas pueden manifestarse en España, es por la protección velada de que disfrutan, un muy a propósito para el doble juego entablado por el Vaticano, al cual seguimos considerando parte esencialísima del estallido fascioso del 18 de julio de 1936. Si en la contienda contra el absolutismo franquista hoy median algunos católicos sinceros, no es para desconocerlos si insistimos en la aviesidad de la Iglesia, que con la capa del catolicismo antifranquista trata de recuperar el crédito perdido durante y después de la guerra por la complicidad que tuvo en la misma. España no será rehabilitada desde la Iglesia, esa institución que participó en la monstruosidad guerrera y represiva y que aún mantiene bajo palio a su «Franco, Jefe del Estado español por la gracia de Dios», pero no por la gracia —y sí por la desgracia— de los españoles.

Igual queja manifestamos contra el oportunismo partidista manifestado por cierto Partido, el de los incorregibles. De todas maneras el mitin de referencia resultó simpático. Al fin el estudiantado organizado de este país ha realizado un acto de relieve en favor de sus colegas de España. Hay demasiadas injusticias en la Península que pasan sin la protesta del mundo civilizado. Hemos apurado en demasía la copa de acibar para que un acto de hermandad como éste no nos devuelva un poco de esperanza... El arranque de los estudiantes de nuestro país es sano, simpático, y no hay que mezclarle cristerías y escapularios ni hoces ni martillos para entorpecerlo. Tras la libertad universitaria podría seguir la libertad del mundo del trabajo, y mucho se habría conseguido.

Constancia en ellos, voluntad en nosotros, participación de los estamentos libres del extranjero, y logra remos minar la fortaleza fascista hispana. Pues al fin y al cabo, nuestra desdicha vino de fuera, quedando este «fuertismo», comprometido ante la Historia en el sentido de ayudar a un Pueblo desangrado, vejado, y hasta aquí abandonado.

JO HAN

Obras de Felipe ALAIZ

«Tipos Españoles» Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz.

En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quilnet» incluido, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

JOSE ABOS

(Continuación del número anterior)

La C.N.T., la Regional y Agrupación de París de Aragón, Rioja y Navarra y la Federación Local de París, pierde en el compañero José Abós, a uno de sus más activos y consecuentes militantes, solidario y altruista por definición temperamental, siempre atento a los problemas orgánicos de los que nunca se apartó y que tanto contribuyó a solucionarlos. Su vida ejemplar, testimonio toda su vida confederal al servicio de la C.N.T. y a la causa del franquismo español. Como con los compañeros de la Regional de Aragón, José Dueso, Jacinto Sasot, Manuel Turner, Florentino Galván, fallecido hace algunos días en Vierzon donde residía y desde nos llegó tan ingrata noticia, el Movimiento libertario y la Regional de Aragón, Rioja y Navarra, pierde en el compañero Abós, a uno de los más auténticos y tenaces de la Confederación, muy difíciles a reemplazar en los trágicos y dolorosos momentos que vivimos, por nuestra edad avanzada, por el declive de nuestra salud y por el cúmulo de problemas que tiene pendientes la emigración española exiliada.

La gran cantidad de amigos y de compañeros que acudieron al acto del sepelio, que tuvo lugar a las tres y media de la tarde del día 16 de marzo, así como por la gran cantidad de correspondencia recibida de todos los

lugares de Francia, en la que cabe destacar la de los compañeros aragoneses de Marsella, Toulouse, Burdeos y la del compañero Raluy, como secretario de la Comisión de Relaciones de la Regional de Aragón, Rioja y Navarra, expresando su pena y su dolor, atestiguan la gran simpatía que por el finado sentían todos los compañeros de la Regional y el sentimiento por tan irreparable pérdida.

La caja mortuoria fue cubierta con la bandera roja y negra por la que tanto luchó y defendió y entre la gran cantidad de flores rituales de los familiares y amigos, destacaba una de la Agrupación de París con un gran ramo de flores rojas y una

inscripción en banda roja y negra que decía: *De tus compañeros de París de Aragón, Rioja y Navarra.*

El compañero Lizcano, en nombre de la Agrupación Regional de París, dijo unas palabras exaltando el valor y la recia personalidad libertaria del compañero Abós, que todos escuchamos respetuosos y sobrecogidos por la amargura que nos atenazaba de dejar para siempre en las ingratas tierras del exilio a un gran amigo y compañero, como tantos otros vamos cada día dejando, sin que veamos cumplidos sus deseos de ver a una España liberada de la tiranía que la oprime.

Duerme en paz, compañero José Abós. Que la tierra te sea leve. Nosotros, los que aún quedamos en pie y con vida continuaremos el combate y la lucha por la C.N.T., por la liberación de nuestro pueblo del régimen de oprobio y de vergüenza que sufre y por la consecución de nuestros justos y bellos ideales hasta la consumación de nuestra existencia. A su hijo Daniel, su esposa Denise y a toda la familia de Abós, radicados en Francia y en España, les expresamos nuestro más sentido sentimiento en nombre de toda la C.N.T. española, del Movimiento Libertario, de la Regional de Aragón, Rioja y Navarra.

Salud compañero Abós y hasta la eternidad.

DE L'ANNOIA AL SENA SENSE PRESSE de Juan Ferrer

El 17 de abril este libro estará expuesto en la mesa-librería del Palais de la Mutualité de París.

Pablo VELASCO

Paris, marzo de 1966.

Es la hora del proletariado

(Viene de la página 4.)

mentos que antes eran catalogados como enemigos. La cosa es evidente. El pueblo está hartado del equipo que quieren presentarse ante el pueblo enmascarados por ex-cenetas. Pero la cosa no ha cuajado. El incendio alcanza proporciones pavorosas y los bomberos no han llegado a tiempo, ni llegarán porque nosotros barreremos a todos los bomberos y a cuantos aspiren a serlo.

En España la reacción ha hecho todos los ensayos. El latifundismo a partir de los Reyes Católicos ha ocupado siempre el poder. La economía española ha tenido siempre un matiz feudal. La burguesía catalana y la del Norte que podían haber hecho la revolución democrático-burguesa se aliaron con los latifundistas por temor a la clase trabajadora. De esto tenemos pruebas bien patentes. El líder de la burguesía catalana, Francisco Cambó, en 1919 se entrega con armas y bagajes a los latifundistas. La burguesía catalana se atemorizó con la huelga de la Canadiense que fue una demostración de fuerza del proletariado catalán, o sea, de la Confederación Nacional del Trabajo.

Habiendo fracasado la burguesía catalana en su rol histórico, quedaba la pequeña burguesía que en la persona popular de turno también falló. El 14 de abril era un momento decisivo para cambiar la fisonomía del área peninsular.

No se hizo. Sólo queda, pues, la clase trabajadora que puede y debe encauzar y resolver los problemas planteados en España. Pero la hora de la revolución democrático-burguesa ha sido sobrepasada. El reloj de la historia no vuelve hacia atrás, siempre marcha hacia adelante. Ahora nos hallamos en el preciso instante de la Revolución social que tiene tareas esenciales a realizar:

1.º Reconquistar la soberanía del pueblo español arrojando de España

las bases norteamericanas y todo vestigio de dominio extranjero.

2.º Entregar la tierra a los campesinos, para que la cultiven de la manera que ellos crean más conveniente.

3.º Abolición de la propiedad privada. El latifundismo y la burguesía han mezclado sus riquezas y sus intereses. La Iglesia es el grupo capitalista más poderoso de España.

4.º Abolición del Estado y estructuración de una Confederación de Pueblos Libres de Iberia, a la que puede incorporarse Portugal. A tenor de esta fórmula, el mosaico étnico, o sea, las Españas podrán convivir con la debida armonía y compensación.

5.º Reconstrucción de España a la que tienen que participar todos los españoles. Y para ello habrá que recuperar los capitales evadidos al extranjero.

6.º Incorporación de España al Mercado común europeo.

7.º Creación de una tercera fuerza frente a los bloques americano y comunista.

La Tercera Fuerza, que nosotros propiciáremos, ha de consistir en la «Unión de Todos los Trabajadores del Mundo», que es la única fuerza que puede cambiar la faz del mundo, acabo de esta fórmula, el mosaico étnico, o sea, las Españas podrán convivir con la debida armonía y compensación.

5.º Reconstrucción de España a la que tienen que participar todos los españoles. Y para ello habrá que recuperar los capitales evadidos al extranjero.

6.º Incorporación de España al Mercado común europeo.

7.º Creación de una tercera fuerza frente a los bloques americano y comunista.

La Tercera Fuerza, que nosotros propiciáremos, ha de consistir en la «Unión de Todos los Trabajadores del Mundo», que es la única fuerza que puede cambiar la faz del mundo, acabo de esta fórmula, el mosaico étnico, o sea, las Españas podrán convivir con la debida armonía y compensación.

5.º Reconstrucción de España a la que tienen que participar todos los españoles. Y para ello habrá que recuperar los capitales evadidos al extranjero.

6.º Incorporación de España al Mercado común europeo.

7.º Creación de una tercera fuerza frente a los bloques americano y comunista.

La Tercera Fuerza, que nosotros propiciáremos, ha de consistir en la «Unión de Todos los Trabajadores del Mundo», que es la única fuerza que puede cambiar la faz del mundo, acabo de esta fórmula, el mosaico étnico, o sea, las Españas podrán convivir con la debida armonía y compensación.

5.º Reconstrucción de España a la que tienen que participar todos los españoles. Y para ello habrá que recuperar los capitales evadidos al extranjero.

6.º Incorporación de España al Mercado común europeo.

7.º Creación de una tercera fuerza frente a los bloques americano y comunista.

La Tercera Fuerza, que nosotros propiciáremos, ha de consistir en la «Unión de Todos los Trabajadores del Mundo», que es la única fuerza que puede cambiar la faz del mundo, acabo de esta fórmula, el mosaico étnico, o sea, las Españas podrán convivir con la debida armonía y compensación.

5.º Reconstrucción de España a la que tienen que participar todos los españoles. Y para ello habrá que recuperar los capitales evadidos al extranjero.

6.º Incorporación de España al Mercado común europeo.

7.º Creación de una tercera fuerza frente a los bloques americano y comunista.

La Tercera Fuerza, que nosotros propiciáremos, ha de consistir en la «Unión de Todos los Trabajadores del Mundo», que es la única fuerza que puede cambiar la faz del mundo, acabo de esta fórmula, el mosaico étnico, o sea, las Españas podrán convivir con la debida armonía y compensación.

5.º Reconstrucción de España a la que tienen que participar todos los españoles. Y para ello habrá que recuperar los capitales evadidos al extranjero.

6.º Incorporación de España al Mercado común europeo.

7.º Creación de una tercera fuerza frente a los bloques americano y comunista.

La Tercera Fuerza, que nosotros propiciáremos, ha de consistir en la «Unión de Todos los Trabajadores del Mundo», que es la única fuerza que puede cambiar la faz del mundo, acabo de esta fórmula, el mosaico étnico, o sea, las Españas podrán convivir con la debida armonía y compensación.

5.º Reconstrucción de España a la que tienen que participar todos los españoles. Y para ello habrá que recuperar los capitales evadidos al extranjero.

6.º Incorporación de España al Mercado común europeo.

7.º Creación de una tercera fuerza frente a los bloques americano y comunista.

La Tercera Fuerza, que nosotros propiciáremos, ha de consistir en la «Unión de Todos los Trabajadores del Mundo», que es la única fuerza que puede cambiar la faz del mundo, acabo de esta fórmula, el mosaico étnico, o sea, las Españas podrán convivir con la debida armonía y compensación.

5.º Reconstrucción de España a la que tienen que participar todos los españoles. Y para ello habrá que recuperar los capitales evadidos al extranjero.

6.º Incorporación de España al Mercado común europeo.

7.º Creación de una tercera fuerza frente a los bloques americano y comunista.

La Tercera Fuerza, que nosotros propiciáremos, ha de consistir en la «Unión de Todos los Trabajadores del Mundo», que es la única fuerza que puede cambiar la faz del mundo, acabo de esta fórmula, el mosaico étnico, o sea, las Españas podrán convivir con la debida armonía y compensación.

5.º Reconstrucción de España a la que tienen que participar todos los españoles. Y para ello habrá que recuperar los capitales evadidos al extranjero.

6.º Incorporación de España al Mercado común europeo.

SIEGHE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64

Administration
SORIANO J.
Pontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



UN COMPROMISO DE HONOR

Y si el honor no interesara por maldicho y capcioso, diremos « compromiso voluntario » ideado de la formalidad de ideas y conceptos sociales. La ventaja moral del acuerdo a la C.N.T. es la posesión de convicciones propias, el haber penetrado en el recinto cenetista por voluntad libérrima y no inducido por vaguedades o simpatías personales. El confederal consciente es unidad entera, nunca mediada por amistades « superiores » ni seducido por líderes en expansión o en ligeros. El confederal libre de ligeros acudirá, el 17 de abril, al amplio recinto de la Jornada Confederal se celebre, dispuesto a confraternizar con sus compañeros de todas las procedencias locales, gozoso de establecer con ellos — con el conjunto confederal de la región y su periferia — esa comunión espiritual, o ideológica, que con tanta fortuna acontece una vez al año en una de las salas más grandes de la capital francesa.

Cierto que nuestro criterio colectivo no es roquero, que en el todo confederal se manifiestan diversas facetas en el orden procedimental u episódico.

Pero también es verdad que cada compañero alienta una finalidad pareja a la de otro compañero, tendiendo ambas hacia el comunismo libertario previa eliminación del sistema capitalista, sin dejar campo libre al comunismo autoritario y al socialismo contemporizador, a fin de que el propósito de la revolución emancipadora no sea malogrado. Ser confederal consciente implica, hoy como ayer, despreocupación de las políticas reaccionarias, burguesas y marxistas; y entrega veraz, no condicionada o regateada, a la causa de la emancipación absoluta de la clase trabajadora. Ser anarcosindicalista exige rectitud de conducta, convicción libertaria inalterable, comprensión de los fenómenos políticos y sociales para sacar deducción y ventaja confederal-libertaria de los mismos. La variación dentro de la unidad, es, más que aceptable, necesaria. Hasta aquí nadie ha podido confundirnos con una tropa

necesitada de Estado Mayor, o con un Partido de obediencia obligada al Jefe « que nunca se equivoca ». Para interpretar una situación, un acontecimiento del día, el confederal no necesita consignar de buró ni leer de antemano la Gaceta ortodoxa para regirse y pronunciarse. Es, el nuestro, un estado de conciencia que da fuerza de creación y, también, elasticidad de movimiento. Nuestra dinámica es efectiva por emanar de lo intrínseco de cada uno, consiguiéndose, en resultancia, esa cohesión, ese estado de vitalidad que a través de todos los calvarios, de todas las vicisitudes, y de todos los conatos de desarreglo interno, nos mantienen en estado de presencia real y creadora.

Cualquiera que sea el prisma verdaderamente libertario del compañero, éste acudirá a la manifestación confederal-libertaria del 17 de abril. Nadie de nosotros eludirá el compromiso.

Un lleno de sala es imprescindible, mañana y tarde, para demostrar al franquismo y otras gentes que nos aborrecen y también a la opinión pública internacional, que la C.N.T. existe a pesar de la adversidad de los tiempos y del complot del silencio que se observa con referencia a ella.

Compañero : una dilación, un encogimiento de hombros, una inasistencia a la Jornada Confederal, puede dar al enemigo idea equivocada de la situación actual del cenetismo. Conviene que en la « Mutualité » de París, como en el Palais des Sports de Toulouse, en la gran excursión anual de Provenza, y demás demostraciones que confederalmente se celebran cada año en Francia, que nuestra aportación moral y humana sea fervorosa y multitudinaria.

Estamos seguros de que el 17 de abril los compañeros nos comportaremos como buenos.

Es la hora del proletariado

por Jaime BALIUS

DESPUES de las largas y costosas experiencias vividas, es doloroso tener que constatar que se cae, al cabo de veintisiete años de tiranía, en los mismos errores que condujeron a España al desastre presente.

No valdría la pena de haberse ocupado ni un solo minuto de la famosa Ponencia de Madrid —por tratarse de un ensayo neo-fascista camuflado por un grupo de traidores ex-cenetistas—, si no esgrimiesen argumentos de una falacia tal que pueden sorprender a trabajadores de buena fe.

La reconciliación nacional es la piedra de toque del engendro madrileño. El mismo lenguaje usan el P.C. español y casi todos los sectores orgánicos de la emigración. Es decir, borrar y cuenta nueva. Aquí no ha pasado nada. Eso es inaceptable. La liquidación del fascismo español presupone que rindan cuentas al pueblo soberano todos los delincuentes sean de alta alcurnia o plebeyos, sean nortados o sacristanes, sean rateros de genzía o ladrones de levita. Y en

esta cuenta incluimos a los emigrados políticos españoles que abusaron del dinero que salió de España a raíz de la guerra de 1936-1939 que hoy hace falta para atender a los mutilados, a los invalidos, a los ancianos y a los enfermos que se consumen en los asilos y en los hospicios, y en cambio hay quien se pasea todavía con el producto de lo que roba siendo agente de compras.

Se habla de una Mesa Redonda en donde se sienten representantes de todos los colores y matices con el objeto de llegar a un enfoque común de los múltiples problemas planteados en nuestro país. Según los Puntos de la Villa del Oso y del Madroño en esa Mesa Redonda cabe todo el mundo: fascistas, obispos, militares, etc., y los izquierdistas.

Hace mucho tiempo que los comunistas propugnan una cosa similar, y en ello incurren muchos que no son comunistas. Sería cerrar los ojos a la realidad el aceptar una salida de ese tipo, puesto que la tragedia española parte de siglos atrás y gira en torno de la España y de la anti-España. Quétrase o no existen dos Españas, como existen dos Francias, dos Alemaniás, etc. En una palabra: a un lado los explotadores y al otro lado los explotados. No cabe otra salida al impase actual si no queremos perpetuar las causas que engendraron el fascismo.

No existe el menor peligro de que la C.N.T. sea manciplada por un puñado de aventureros, pues la militancia, tanto en el interior como en el exterior, ha manifestado su más neto repudio.

Pero como en la emigración hace tiempo que se está especulando con lo del diálogo y al entonar constantemente loas a la democracia queremos puntualizar el problema en sí.

El fascismo en España, como en cualquier otra parte del mundo, es un sucedáneo de la democracia burguesa. Es decir, el capitalismo arroja por la borda la careta democrática cuando entra en liza con un proletariado pujante, y entrega en bandeja el poder al fascismo. Recordemos que el 18 de julio de 1936, a raíz de la sublevación militar, el gobierno republicano se negó a armar al pueblo por temor a que la clase trabajadora se convirtiese en árbitro de la situación, y por eso triunfó el fascismo. Recuérdese las órdenes cursadas por Casares-Quiroga, ministro de la Gobernación, a todos los gobernadores para que no entregaran armas al pueblo. Es claro, pues, que la política es la antecámara del fascismo. No olvidemos el origen de la dictadura de Primo de Rivera que fue motivada también para frenar el empuje del proletariado. Podríamos ir desgranando ejemplos que son todos de un significado similar.

En España los latifundistas y los capitalistas ya no tienen cartas para jugar. El Caudillo es un cartucho quemado. Es un estorbo para los mismos que lo auparon. ¿Pero cómo remplazarlo? No existe combina alguna. Todo el pueblo español ha manifestado su repudio. El timo de la liberalización y las cacareadas reformas de estructura no engañan a nadie. El Plan de desarrollo es un fracaso. La clase trabajadora de la ciudad y del campo huye en masa. Los estudiantes y los intelectuales han adoptado una actitud de franca rebeldía.

Por todas estas razones han tratado de hacer una mascarada usando elementos, (Pasa a la página 3.)

ALIANZA SINDICAL - MITIN EN ST. FONS

A cargo de S.I.A. y de acuerdo los compañeros de las FF. LL. de Venisieux y de St-Fons C.N.T., y la Agrupación de la U. G. T. de ambas localidades, el 17 de abril a las 10 de la mañana tendrá lugar un acto de A. S. en la Sala de St-Fons.

Tomarán parte oradores de la U.N.T. y de la U.G.T. Presidirá el compañero Fontaura.

Damos por descontada la presencia de todos los compañeros de nuestra región y hacemos un llamamiento a toda la emigración de nuestro país para que acuda a escuchar la voz auténtica de las Centrales Sindicales, que no traicionaron nunca a los trabajadores.

UMBRAL

Sumario del número 51:
Nano de Sabadell: DE UTOPIAS.
Camilo Berneri: EL CRISTIANISMO Y EL TRABAJO.
J. F.: LECTURAS. «G. CHELTANOV», de G. Balkanski.
Jack London (traducción de Fernando Valera): CHUN AH CHUN, O CHINOS Y AMERICANOS ANTES DE MAO.
José Viadur: ADALIDES DE LA LIBERTAD. ANGEL GANIVET.

Fabián Moro: DESCONOCIDA FABIAN MORO. TAN MALPARADA AVENTURA DE DON QUIJOTE Y SANCHO PANZA.

Luis Alberto Musso: NOTAS SOBRE BIBLIOGRAFIA.
E. Vallis: HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.
Eugen Relgis: INTELIGENCIA Y SABIDURIA.

Ignacio Chiapusio: LIBRE ANALISIS DE LOS MECANISMOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.

Cristóbal del Campo: DOS TEMAS APASIONANTES.

Han Ryner (traducción Costa Escar): LA SABIDURIA BIENHE, en folleto encuadernable.

Noticarios, Libros, fotografías, dibujos, notas, etc.

Un franco en toda Francia

ALIANZA SINDICAL ESPAÑOLA - MITIN EN TOURS

En Tours, en la sala del Patronage Laïque Rabelais-Tonnellé, el día 10 de abril, a las diez en punto de la mañana, tendrá lugar un acto de A. S. E. organizado por el comité local. Será presidido por F. O. e intervendrá un miembro del Sindicato de Maestros franceses, R. LIARTE, por la C.N.T., y ROJO, por la U.G.T.

Españoles, la voz autorizada de las organizaciones que integran la A.S.E. trazarán la línea de conducta de la emigración española frente al régimen franquista, el camino a seguir por la liberación de nuestro pueblo oprimido y por la emancipación de la clase obrera.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LOS TOTALITARIOS DE LA BASE

HEMOS quedado que hay dos totalitarismos: fascismo y comunismo. Del primero pocos debe haber que pertenecan a lo que se denomina «clase humilde», lo que podríamos llamar *fascistas de la base*. De los tales, es de comprender que el que menos, tiene su buen pasar, de ahí que no es verosímil pertenecer al ambiente de los proletarios. Ya entre los del otro sector, o sea los comunistas, es otra cosa.

Si en España no era abundante la cantidad de comunistas, es de comprender que tampoco lo sea la de cuantos anden por ahí exiliados. Y ahí sí que puede hacerse referencia a la base, puesto que admiten, como hecho normativo, el que haya edirigentes.

Se ha dicho que las verdades amargas, y es de comprender que con mayor motivo sea así cuando roza el amor propio. Cada quisque está persuadido de tener razón. Así el que obra por influencia ajena, por falta de personalidad, le duele que se le señale, y se le censure.

Cuando los libertarios, al igual que quienes, sin serlo, en el amplio sen-

VIVIR FRUCTUOSO

EUGEN Relgis supo dar en dos trazos idea cabal de como vivía y trabajaba Max Nettlau. Vivía para ahora y comía lo justo para vivir y así poder continuar obrando. Solitario. Valiéndose de sí mismo, para realizar labor difícil que no siempre logró dar a conocer. Su monumental y tal vez demasiado erudita biografía de Bakunin, hace poco menos que olvidada en los anaqueles de cuatro o cinco bibliotecas. Justo los ejemplares manuscritos que él solo reprodujo. ¿Cuántos manuscritos de Nettlau habrán quedado así, sin conocerse? ¿Es qué de haber laborado en equipo, con el apoyo o el concurso de otros hubiera sido su acción más rica y fecunda? Lo dudamos. Hay obras que solo pueden prosperar si quien las lleva a cabo las siente en sí mismo con fuerza tal, que pudiera suponerse que solo vive por ellas y para ellas.

Tal fue también el caso de Luigi Bertoni. Recluido en Suiza durante la terrible catástrofe desencadenada por el nazi-fascismo, se vio costreado al silencio, por la censura. «Le Reveil» — «El Risveglio», publicación bilingüe por el fundado, quedó prohibida por la fuerza de la ley y de los sicarios. Pero Luigi Bertoni estableció en su propio domicilio una pequeña imprenta. Y así, con tipos de caja, letra a letra, fue componiendo una edición especial de la publicación, siempre bilingüe, lanzada en forma de folleto. Bertoni escribía el texto, lo componía y lo imprimía. Y finalmente se ocupaba de distribuir su obra. Realizó un par de docenas de folletos, comentando la amarga actualidad de aquellas horas ineratadas. Solitario. Desde su atalaya ginebrina pulsó y comentó los avatares de nuestra revolución, nuestra derrota, nuestro exilio y toda la tragedia desencadenada por la guerra mundial.

Gaspar Mancuso es del mismo temple. No nos encontramos en horas tan negras como las que le tocó vencer a Nettlau o a Bertoni. Podía tal vez constituir un grupo numeroso para encarar la labor que por sí mismo se propuso. ¿Se obtiene siempre la penetración necesaria con los propios compañeros de ideales? Puede que sí. Pero Mancuso, entregado a la voluntaria idea de laborar con ahínco para dar a conocer el pensamiento de otros, se mantiene también solitario. Escoge los textos, los traduce al italiano, los pasa a máquina y los reproduce a mimeógrafo, componiendo un Boletín voluminoso. Acabamos de recibir el número 17. Consta de 40 páginas pues las portadas se hallan impresas por el mismo sistema.

Su contenido rebasa las fronteras. En todas las direcciones. Mancuso traduce cariñosamente y reproduce los textos de Eugen Relgis. En este número se trata de correspondencia entre Relgis y Lotar Radacianu, cruzada hace 42 años entre dos viejos propagadores de un humanitarismo trascendente, hondo, caudal. En otras páginas transcribe Mancuso una carta del militante búlgaro B. Guduleff, en la que anuncia la muerte de Jordán Kovachoff, acaecida el 19 de febrero en el hospital de Flovrid (Bulgaria). Una carta de Kovatcheff a Mancuso, una poesía del propio desaparecido y una nota biográfica escrita por Georges Tomalovsky, dan idea de los valores que reunía quién fue contemporáneo y camarada de Stefan Zweig, Augusto Florel, Romain Rolland y entre otros, Eugen Relgis, sobreviviente de una digna pléyade de luchadores. Un artículo de Manuel Devaldes, una poesía de César Vallejo, de una Antología realizada por el infatigable Campio Carpio; varias páginas del libro dedicado por E. Relgis a Romain Rolland: *Un hombre libre frente a la barbante totalitaria*, completan este cuaderno en solidaria emoción, pléyico de ese amor que Gaspar Mancuso dedica a los hombres dados a la gigantesca tarea de mejorar, transformándolas, las relaciones entre los hombres.

Gaspar Mancuso no es desconocido de los militantes españoles. No olvidan que éste, junto a Busico y Deluchi realizaron en noviembre de 1949, un acto protestatorio contra la embajada española en Génova. Mancuso se hallaba en libertad cuando se preparaba el proceso al que habían de comparecer sus dos compañeros. Sin vacilación se presentó ante las autoridades para reivindicar el gesto. Juntos lo realizaron, juntos habían de afrontar todas las incidencias. Y proclamar ante el juez y ante el mundo su repudio al tirano de España.

El juicio contribuyó un magnífico acto. Un volumen titulado «La Protesta Humana», traza todas las incidencias. Los tres acusados quedaron libres. Su gesto quedó dignificado por todos y ante todos...

Las autoridades franquistas no olvidaron a Mancuso. Hace pocos meses la «aquestura» de Torino convocó a varias veces a Mancuso sin justificar motivos valederos. Interesa seguir sus pasos. Saber

cuando, como y porqué se desplaza en su propio país. Donde vá y a quién vé. Futiliza. Gaspar Mancuso es ejemplo de conducta y de dignidad. Se afirma en su condición militante y reclama su derecho a ser él mismo, hombre íntegro y sin doblez, firme en sus convicciones. Así lo declara cada vez que las autoridades le citan. Lo repite en algo así como una «carta abierta» que publica en la prensa.

Y continúa, impertérrito, su obra. Los «Cuadernos de la amici di Eugenio Relgis». Lo que no le priva de participar a las actividades generales del movimiento. De ese movimiento tan rico que es el de nuestros amigos de Italia, divididos hoy por las interpretaciones del momento. Creemos que Mancuso representa un elemento de razonado equilibrio, en esta hora preñada de un nuevo porvenir más fructuoso.

Porque la situación de los compañeros de Italia, la orgánica, la interna, la general y la particular, se ha de ir perfilando hacia una nueva situación.

A todos ellos, a los unos y a los otros. Y a lo que se mantienen a la expectativa, ajenos a la íntima contienda: a todos, les dedico uno de mis más hondos deseos: el de que unos y otros trabajen íntensamente por solidificar sus grupos y sus posiciones de realización ejemplarizadora. Unos y otros, con la misma fe de siempre, inspirados en el ideal que nos es común. No es forzado hallarse juntos en un mismo organismo. Ricardo Mella no tenía las escisiones que se producen como una explosión hasta hallar su centro y su equilibrio, con la consiguiente depuración y renovación sanguínea y vital.

La flor de la diversidad, fuerte en originalidad y en savia primaveral enriquece no sólo a la vida y simplifica el radio de nuestra acción. A condición de utilizar nuestras energías contra el verdadero adversario. A condición de respetarnos mutuamente y no pevernos en disputa estéril.

Cada uno de nuestros viejos militantes, de Bakunin a Malatesta, pasó por momentos diversos que a la luz del tiempo aparecen a menudo como una sucesión de contradicciones. En el fondo se hallaba una coherencia que surgía a flor de piel en los momentos cruciales.

¿Váis a dudar ahora los unos de los otros, queridos amigos de Italia? Que surjan y se reproduzcan libremente todas las fracciones, labores e iniciativas que sea necesario. El peligro se halla en la uniformidad, en el molde impuesto, en la consignación, en la aberrante concepción «mayoritaria», y ese peligro se halla lejos a pesar de las apariencias. No hay militante italiano partidario del bloque ni de la imposición. Tenedlo todos por seguro.

Como en todos los movimientos de todos los países existen diferencias internas que nos enfrentan los unos a los otros. Proliferan las dudas, las posiciones interpretativas y los personalismos. Decepciones ante ilusiones no realizadas, afán de resultados inmediatos; un buscar en un presente que se nos escapa sin dejar en él la necesaria, la deseada mella, nuestra marca. Ahí hay que buscar la causa y tratar de subsanarla...

¿Queréis que os diga algo que os parecerá «una boutade»? Entre las actuaciones del presente os falta una diaria, permanente, actual siempre, que proporcione motivo de equilibrio: la *cuestión obrera*. Con todos sus sinsabores y sus deficiencias.

Porque queráis o no queráis, ni en Italia ni en el mundo no hemos logrado situarnos en una actividad anarquista para que nos permita ocupar el lugar que en la sociedad y en las luchas de su tiempo, ocuparon los internacionalistas. Esta y no otra es la razón de nuestra crisis. De ese bucear en el vacío. De ese forcejear en problemas tan manidos como el de las diferentes formas de organización. Nosotros, los promotores del federalismo y de la diversidad, disputándonos por una forma determinada, única, de organización. Unos por ella y otros contra. Como si ello constituyera la razón esencial de nuestra finalidad. Como si no hubiera otra posibilidad de actuación, fuera de tal o tal otra forma de organización. Como si organizarse — de ésta o de otra manera — significara un crimen de lesa anarquía. Como si el organizarse — de esta manera precisa y no de otra — significara el principio y la razón de todos nuestros sinsabores...

Restablezcamos la armonía de la relación fraternal y activa entre los diferentes modos de agruparse, entre las múltiples formas de organización. Debemos ser capaces de realizar tal mínimo esfuerzo. Nosotros, los convencidos de la asociación libre y del libre arbitrio, los que sabemos que cada hombre es una *unidad*, como lo es en el universo físico una partícula, un átomo. La unidad en la diversidad... La diversidad floreciente de iniciativas a realizarse en compartida expresión de la libertad.

Con lo que, nuestras vidas serán fructuosas...

nacional, siempre al día y con rica documentación, hemos podido leer en el número correspondiente al mes de marzo un comunicado de las Juventudes Libertarias de Milán. Manifestan que allí a primeros del próximo mes de mayo, piensan dedicar una semana a la España libertaria, con debates, conferencias, proyecciones, y con una exposición fotográfico-documental en el local de su Circulo Cultural. Piden a cuantos compañeros dispongan de material útil para la exposición: periódicos, fotografías, documentos, etc. que se les envíe, garantizando la devolución. Y dan sus señas: Juventud Libertaria - Presso Circulo Culturale «Sacco e Vanzetti» Viale Murillo, 1-Milano.

Por supuesto, nos place la iniciativa por lo que ella supone de preocupación y de un efectivo espíritu internacionalista en pos de exponer, demostrar, particularmente, lo que en España se realizó con ejemplaridad revolucionaria, evidenciando ante propios y extraños que no es una utopía el comunismo libertario. Y ello no cabe duda que es de un interés vital para los anarquistas en general, para los compañeros de unos y de otros países. Es de trascendental importancia a los efectos de la propagación de nuestro ideal. De ahí que la excelente iniciativa de los jóvenes compañeros milaneses debería ser imitada; debería repetirse por ahí. Que en Londres, en París, en Ginebra, en Buenos Aires, en Amsterdam, en Hamburgo, en Tokio, etc., nuestros compañeros hicieran algo parecido. Sería de efectos considerables para la propaganda libertaria.

El comunista, afiliado de la base, tiene sobrados motivos para dudar, ante el formidable guirigay de edirigentes. Y abriendo los ojos a la razón, si de ello es capaz, puede al fin comprender lo que cabe esperar de los Estados totalitarios, sean de derecha, de izquierda, o del centro.

REFLEJOS DEL ANARQUISMO HISPANO EN MILAN

En «Volontá» la revista mensual que editan nuestros compañeros italianos de Génova, revista que, dicho sea de paso, es de las más selectas publicaciones del anarquismo inter-

(Stigue en página 3.)

PARIS, PALACIO DE LA MUTUALIDAD
PARA EL 17 de ABRIL PROXIMO:
Fiesta Fraternal y Solidaria
Bajo los auspicios de la Confédération Nationale du Travail
UNA ATRACCION ESPERADA:
LOS GUARANIS

Por lo muy conocido que es este grupo folclórico auténticamente sudamericano, poco habremos de esforzarnos para convencer a nuestros lectores de que se trata de una aportación de calidad artística insuperable. Con ella nuestro Festival del día 17 de abril registra un empujón poderoso, lo que no quiere decir que los demás números presentados y los que quedan por presentar no gocen de un mérito indiscutible.

El caso de LOS GUARANIS es muy curioso. No vamos a formular comparaciones para el caso onerosas. Pero LOS GUARANIS, lejos de actuar por el lucro lo hacen por estima al género, por arrebatado poético, por identificación con los valores anímicos de su tierra.

Los seis componentes del elenco guaraní se darán al canto y a la danza, seguros de placer a nuestro público con su derroche de melodía.

Para el arte de Andalucía ahí estará el gran cantor de flamenco

FRANCISCO TORRES
el cual, acompañado a guitarra por un hábil tocaor desgranará con toda la gracia de su tierra una diversidad de estilos a cual más agradable y difícil. FRANCISCO TORRES es la simplicidad y la seguridad personificadas, agrandando necesariamente a los públicos que trata por la sinceridad y el dominio de su arte.

Para el próximo anuncio, NUMERO DE BAILE ANDALUZ, JONAS, DANZU...

Entradas a 6 F. en 24, rue Ste-Marthe, Paris (X) y 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9). El día del Festival, en la taquilla de la Sala.



17 de abril: Jornada Confederal en París. Todo cenetista de verdad estará presente en la « Mutualité »

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBATEUR SYNDICALISTE A.I.T. C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge...

Michel BAKOUNINE

14 AVRIL 1966 NUMERO 397 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

Vers une action payante

AINSÍ donc, l'hostilité de nombreux travailleurs aux grèves catégorielles qui viennent d'avoir lieu, était justifiée; certains quotidiens vont jusqu'à dire que cette première vague de grèves n'a pas permis jusqu'à présent d'obtenir la moindre satisfaction, même symbolique.

Les dirigeants des syndicats (représentatifs), ont cru devoir à faire à une masse amorphe qui, écartée par le comportement réactionnaire du patronat et de l'Etat, suivrait passivement les consignes syndicales. Or, les travailleurs, même les plus désabusés, ont quelquefois des réactions très saines.

Il se peut que les chiffres soient quelque peu faussés par les officiels qui cherchent toujours à minimiser l'action de la classe ouvrière mais une chose est certaine, c'est que la majorité des travailleurs sont pour la grève générale.

Il est évident que tout ceci est étroitement lié à une prise de conscience collective de toute la masse laborieuse, et nous insistons sur LA MASSE car nous ne croyons pas aux sauveurs suprêmes. Nous ne pensons pas que c'est en médiant des entrevues avec le C.N.P.F. que les dirigeants de la C.G.T. ou la C.F.D.T. amélioreront le sort de la classe ouvrière.

Travailleurs, avez-vous vu des exploités se gêner pour vous licencier sous un motif quelconque quand cela leur fait plaisir? Et avez-vous jamais vu l'Etat prendre votre défense dans ce cas? Par contre, si ces braves ouvriers suédois s'avisent de rompre le pacte, alors toutes les foudres du ciel et de l'autorité légale s'abatront sur eux.

Une seule action est payante pour la classe ouvrière, c'est l'action directe et organisée; cette action directe qui n'est que la forme d'agir et de combattre propre au syndicalisme...

LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL Organise un GRAND MEETING d'affirmation anarcho-sindicaliste le 17 avril, à 9 h. 30, à Paris, dans la grande salle du PALAIS DE LA MUTUALITE avec la participation de J. F. BROCHARD, secrétaire régional. J. SORIANO, secrétaire fédéral. Un jeune libertaire de la C.N.T.E. Un orateur de la C.N.T.E.-Zone Nord. Un responsable du secrétariat de l'A. I. T. FEDERICA MONTSENY, de la C.N.T.E. Présidé par GERARD CONTE de la C. A. confédérale.

Après le meeting, les orateurs se tiendront à la disposition de tous ceux qui désireront avoir des précisions complémentaires.

OPPOSITION REVOLUTIONNAIRE

L'opposition est de mode en Espagne. Il en est toujours ainsi lorsqu'un tyran sénile et dépassé permet toutes les espérances pour ceux qui sont à l'affût d'une syncope glorieuse à la faveur d'un changement de régime.

Le clergé se montre l'un des plus actifs parmi les opposants. Après avoir ramené, avec l'aide des fantasmes maures et l'appui de l'aviation hitlérienne, le règne de la fraternité catholique, il découvre aujourd'hui contre celui même qu'il a porté au pouvoir, le champ de propagande du monde ouvrier.

Dans un manifeste récent, ils déclarent répudier les « syndicats officiels de l'Espagne capitaliste » et réclament pour leur compte, le clergé a compris qu'il fallait jouer la carte de la « démocratie » pour un mouvement réellement populaire qui risquerait fort de supprimer toutes les sinécures possibles.

Mais le clergé n'est pas le seul à soigner sa réputation en prenant position, avec trente ans de retard, pour la cause des masses laborieuses. Les syndicalistes réformistes se déclarent également soudain un militantisme tout théorique par lequel ils entendent prendre leur place au sein de l'opposition officielle.

La manoeuvre est simple et depuis longtemps prévue par les véritables révolutionnaires: il s'agit de détourner, à la veille du changement de régime, les masses laborieuses des organisations clandestines qui n'ont cessé, depuis trente ans, de soutenir réellement la lutte des travailleurs en marche vers une authentique émancipation.

Le syndicalisme apolitique n'existe pas. Ou plutôt, il ne saurait exister en tant qu'organe d'expression et de lutte des classes laborieuses. Le syndicalisme apolitique est celui qui est politisé par le régime existant dans la mesure où il s'interdit de remettre en cause les fondements mêmes du régime existant.

Aussi, lorsque les réformistes madrilènes, dans un récent manifeste publié par la presse, espèrent que leurs aspirations « pourront se réaliser par des voies pacifiques », ils entendent, bien entendu, établir le dialogue avec le régime néo-fasciste. Mais on ne peut parler de dialogue lorsque celui-ci s'établit dans un système coercitif tel que celui qui existe en péninsule ibérique.

La lutte ouvrière, c'est un rapport de forces et rien d'autre. Et c'est un rapport de forces politiques, non pas au niveau du parlementarisme, mais à la base, au niveau de la lutte effective des travailleurs à la fois contre le patronat et contre l'Etat, deux aspects d'une seule et même forme d'exploitation économique en dernier ressort.

Les jeunes syndicalistes révolutionnaires affirment leur soutien aux organisations clandestines anarcho-syndicalistes qui préparent l'Espagne de demain, fédéraliste et collectiviste. SEVY

Le but principal du mariage, alors que le capitalisme a besoin de chômeurs pour maintenir sa pression sur les travailleurs. La peur de la bourgeoisie de voir sa vieille morale s'écrouler et par là même disparaître un de ses moyens de domination, se reflète dans le réquisitoire du procureur de la république, le docteur Lanzi: « Messeurs de la Cour, dit-il, si vous aviez un garçon de quatorze ou quinze ans qui vous demandait à quel servent les produits anticonceptionnels, seriez-vous en mesure de lui répondre? Lui diriez-vous qu'ils permettent d'éviter le danger d'avoir des enfants? Est-ce là de l'éducation ou de la déséducation? Je me refuse à croire qu'il puisse exister un Italien disposé à prendre pour épouse une femme, non pas sortie d'une maison de tolérance, mais qui aurait eu de nombreuses expériences prématrimoniales... Je m'adresse aux gens de bien. On en arrive à dire que la religion est un complexe de culpabilité. Si je ne me trompe, notre constitution respecte encore le Concordat avec le Saint-Siège. Tout ce qui pour l'Eglise est moral et religieux a été acquis par la morale et l'éthique italiennes. C'est pourquoi le mariage ne doit pas être considéré comme un remède à la concupiscentia, mais seulement comme un moyen pour la procréation de l'espèce (...). La morale est la base de notre civilisation. Aujourd'hui, comme vous pouvez le constater, on pense à toute autre chose: c'est l'époque des oses dire que la procréation n'est pas

TRIBUNE LIBRE LE MYTHE DU TRAVAIL SACRE

Quatorze siècles de christianisme nous ont laissés en héritage un certain nombre de préjugés philosophiques dont nous avons beaucoup de mal à nous débarrasser et que la plupart de ceux qui se disent les plus antichrétiens refusent inconsciemment de remettre en cause. Parmi ces préjugés, le plus important est certainement, à l'heure actuelle, celui de la sacralisation du travail, que le christianisme créa à une époque où il répondait à une nécessité historique — ce qui fut un succès — et dont il continue à défendre la légitimité, tout comme le marxisme qui l'a repris, à l'encontre de l'évolution historique et économique; je m'explique:

On peut, à mon point de vue, distinguer trois phases dans l'évolution économique de la société humaine: celle de l'esclavagisme, celle de l'exploitation, et celle du machinisme; et nous sommes actuellement à la jonction des deux dernières.

Dans la première phase, qui remonte à l'antiquité, le moteur de la production était l'esclave au sens de l'époque, c'est-à-dire un étranger ramené prisonnier à la suite d'une guerre, et la plupart des guerres antiques avaient pour principal but la fourniture en esclaves; la plupart de ces esclaves, issus de peuplades sauvages, frustes, ne parlant généralement pas la langue du pays, soumis aux mêmes règles que les animaux de trait, étaient méprisés, ignorés en tant qu'hommes, et considérés par les habitants « libres » comme de simples outils; ces habitants, quant à eux, se décomposaient en deux classes; une classe dominante « aristocratique » riche et détenant tout le pouvoir politique, et totalement oisive, et une deuxième classe, beaucoup plus nombreuse, vivant d'expédients, assez pauvre et dépourvue de tout droit politique, mais tout aussi oisive; de sorte que tout le poids de l'économie reposait sur les bras des esclaves, qui pourtant n'avaient aucun rôle dans la gestion de ces sociétés: les conflits politiques n'opposaient jamais que les membres des deux classes oisives, et la classe immensément majoritaire des esclaves ne pesait en rien dans leurs décisions, inactive qu'elle était, les quelques révoltes d'esclaves n'étaient que des événements occasionnels et isolés, vite réprimés. (Si l'on excepte le seul grand mouvement de Spartacus, qui se plaçait d'ailleurs au système de cette période). Et ce système était alors jugé pleinement satisfaisant, au point qu'on n'envisageait même pas le recours à d'autres solutions techniques pour la production (utilisation d'un machinisme plus perfectionné) et c'est ce qui causa la décadence finale des sociétés antiques; car leurs philosophes subtils et leurs sciences profondes, au lieu de s'intéresser à toutes les considérations sociales, humanitaires ou techniques n'étaient que des perles humaines, qui, s'ils avaient poussé fort loin l'esthétique, la métaphysique, la logique et la géométrie, igno-

raient tout de la sociologie, de la technologie et de l'éthique sociale. Faute de s'intéresser à la masse grouillante des esclaves qui constituaient une énorme « force historique latente » ils s'exposaient à voir d'autres doctrines les faire à leur place, et les balayer ainsi.

C'est ce que fit le christianisme (et aussi, dans une certaine mesure, le bouddhisme) prônant une égalité essentielle (mais toute théorique) de nature de tous les hommes, y compris les esclaves, il allait rapidement réaliser l'unité de ceux-ci, esprits vierges auxquels il était le premier à s'adresser, d'où son succès rapide, qui effaça vite les vieilles philosophies antiques.

Mais ce succès comportait un impératif: ne pas altérer les forces productives, c'est-à-dire ne pas amener tous les esclaves dans les classes oisives, en les émancipant de leur condition; il fallait, du moins en apparence, faire le contraire; jusque-là, les esclaves et le travail étaient méprisés; on allait sacrifier le travail, ainsi les esclaves ne seraient plus méprisés et restaurer enchaînés, mais fiers de leurs chaînes divinisées: « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front »; ainsi la production continuerait, au prix de quelques changements: chaque oisif devrait se trouver un alibi, faire semblant de travailler et s'en glorifier, alors qu'au préalable on mettait un point d'honneur à ne pas travailler.

Les promoteurs du système, eux, eurent vite fait de trouver ce alibi en fondant une église à l'abri de laquelle ils purent en toute quiétude entretenir leur oisiveté « sacrée ». Puis les puissants laïques purent vite, eux aussi, se glorifier du « travail des armes » et bien vite ces deux formes de pseudo-travail furent présentées comme supérieures, et l'on continua à mépriser le travail des seuls vrais producteurs, qu'on appelait maintenant serfs et non plus esclaves. Mais ce mépris plus hypocrite était dissimulé: on ne méprisait plus en fonction du travail, mais en fonction d'une hiérarchie du travail.

Des lors, que cette seconde période fut établie, le capitalisme était prêt à éroder et à la concentration de la production et l'accroissement des échanges commerciaux, le « travail de l'argent » troisième forme de pseudo-travail remplaçant le travail de son propriétaire, allait vite naître et grimper en haut de la hiérarchie; seules des positions rétrogrades de l'Eglise freinèrent un moment cette évolution (interdiction des prêts à intérêt), mais bien vite, se sentant menacée (réforme) elle préféra céder plutôt que disparaître.

Après le serf, il y eut le salarié: toujours en bas de la hiérarchie. Le capitalisme fit naître et développa le machinisme; celui-ci pouvait graduellement asservir enfin tous les hommes au travail. Il servit à accroître le profit. Le travail était sacré, le diable, le faire disparaître était immoral. Es de la révolte des esclaves modernes, instruits par nécessité, naïvement des doctrines qui voulaient détruire la hiérarchie, mais non le travail, toujours sacré; d'où nécessité d'une autorité omnipotente, d'une dictature, d'une police « socialiste ».

Personnellement, je pense qu'il n'y a aucune raison objective de considérer le travail comme sacré, et il me semble évident que les progrès de la science et de la technique doivent en délivrer l'homme. Est-ce à dire que je prône l'oisiveté, l'immobilité complète? Non; simplement, je ne confonds pas travail et activité; le travail est obligatoire, obsédant, routinier, harassant; une activité librement choisie est simplement intéressante, « occupante ».

Je crois aussi que dans une société libre, un homme libre et instruit, même s'il n'a qu'un minimum d'activité obligatoire, saura y prendre intérêt, participer à la production dans la mesure du nécessaire et mettre son initiative au service du bien commun, sans y être contraint, et notre but est de créer une société où chacun sera libre et instruit.

Dans un monde où toute hiérarchie dans la consommation aurait disparu, où la production serait assumée par les machines, esclaves modernes, le travail n'aurait plus lieu d'être sacré, et chacun, en fonction de sa vocation propre participerait, par ses initiatives, par son activité, à la gestion du patrimoine commun; il n'y aurait plus de travail au sens actuel du mot, c'est-à-dire plus de contrainte, et une telle société pourrait être vraiment libertaire.

En attendant, je pense que les travailleurs doivent se grouper et combattre, non parce qu'ils sont travailleurs et fiers de l'être, mais parce qu'ils sont travailleurs et malheureux de l'être, et afin d'échapper au travail, non pas individuellement, ce qui est l'option bourgeoise, mais tous ensemble.

EUDEE

DOCUMENTS LETTRE DE BAKOUNINE A TALLANDIER

Neuchâtel, 24 juillet 1870

Mon cher ami, je viens d'apprendre que N. s'est présenté chez vous et que vous vous êtes empressé de lui faire connaître l'adresse de nos amis (M. et sa femme). J'en conclus que les deux lettres par lesquelles O. et moi nous avons prévenu et supplié de le repousser vous sont arrivées trop tard; et sans exagération aucune je considère le résultat de ce retard comme un véritable malheur. Il peut vous paraître étrange que nous vous conseillions de repousser un homme auquel nous avons donné des lettres de recommandation pour vous, écrites dans les mêmes termes les plus chaleureux. Mais ces lettres datent du mois de mai et, depuis, nous avons dû nous convaincre de l'existence de choses tellement graves qu'elles nous ont forcé de rompre tous nos rapports avec N. et, au risque de passer à vos yeux pour des hommes inconscients et légers, nous avons pensé que c'était un devoir sacré de vous prévenir et de vous prémunir contre lui. Expliquant, je vais essayer de vous expliquer en peu de mots les raisons de ce changement.

Il reste parfaitement vrai que N. est l'homme le plus persécuté par le gouvernement russe et que ce dernier a couvert tout le continent d'Europe d'une nuée d'espions pour le chercher dans tous les pays et qu'il en a réclamé l'extradition tant en Allemagne qu'en Suisse. Il est encore vrai que N. est un des hommes les plus actifs et les plus énergiques que j'aie jamais rencontrés. Lorsqu'il s'agit de servir ce qu'il appelle la cause, il n'hésite pas et ne s'arrête devant rien et se montre aussi impitoyable pour lui-même que pour les autres. Voici la qualité principale qui m'a attiré et qui m'a fait longtemps rechercher son alliance. Il y a des personnes qui prétendent que c'est tout simplement un chevalier d'industrie; c'est un mensonge! C'est un fanatique dévoué mais en même temps un fanatique très dangereux et dont l'alliance ne saurait être que funeste pour tout le monde. Voici pourquoi: il avait fait d'abord partie d'un comité occulte qui, réellement, avait existé en Russie. Ce comité n'existe plus, tous ses membres ont été arrêtés. N. reste seul et, seul, il constitue aujourd'hui ce qu'il appelle le Comité. L'organisation russe, en Russie, ayant été décimée, il s'efforce d'en créer une nouvelle à l'étranger. Tout cela serait parfaitement naturel, légitime, fort utile, mais la manière dont il s'y prend est détestable. Vivement impressionné par la catastrophe qui vient de détruire l'organisation secrète en Russie, il est arrivé peu à peu à se convaincre que pour fonder une société sérieuse et indépendante...

1) Au nom de votre paix intérieure et de la tranquillité de votre famille et de votre considération personnelle, je vous supplie de leur fermer votre porte. Faites-les sans explications, coupez simplement. Pour beaucoup de raisons, nous ne désirons pas qu'il sache maintenant que nous lui faisons la guerre sur tous les points. Il faut qu'ils soupçonnent que les avertissements contre eux sont venus du camp de nos adversaires, ce qui d'ailleurs sera parfaitement conforme à la vérité car je sais qu'on a écrit très énergiquement contre eux au conseil général de Londres. Ne nous démasquez donc pas prématurément à leurs yeux. Ils nous ont volé des papiers dont nous devons nous réemparer d'abord.

2) Persuadez M. que le salut de toute sa famille exige qu'il rompe complètement avec eux. Qu'il les mette en garde. Leur système, leur bonheur, est de séduire et de corrompre les jeunes filles. Par cela, on tient toute la famille. Je suis désolé qu'ils aient appris l'adresse de M. car ils seraient capables de le dénoncer. N'ont-ils pas osé m'avouer ouvertement, en présence d'un témoin, que dénoncer à la police secrète un membre, un dévoué ou dévoué seulement à moitié est un des moyens dont ils considèrent l'usage comme fort légitime et utile quelconque. S'emparer des secrets d'une personne, d'une famille, pour la tenir en leurs mains, c'est à leur moyen principal. Je suis tellement affrayé qu'ils sachent l'adresse de M. que je lui conseille, je le supplie de changer de logement de manière à ce qu'ils ne puissent le découvrir. Si après cela M. infatigablement de son propre jugement, continue ses rapports avec ces Messieurs, que les conséquences funestes, inévitables de cet aveuglement vaniteux retombent sur lui-même.

3) Il faut que vous et M. avertissez tous les amis auxquels vous avez présenté ces Messieurs de se tenir sur leurs gardes et de ne leur témoigner aucune confiance ni assistance. N. plus obstiné qu'un joueur, se perd fatalement; l'autre est perdu. Il ne faut pas que nos amis soient englobés dans leur ruine honteuse. Tout cela est fort triste et très humiliant pour nous qui vous les avons recommandés mais la vérité est encore la meilleure issue et le meilleur remède contre toutes les fautes.

Tout lien personnel, toute amitié, sont considérés par eux comme un mal qu'ils ont le devoir de détruire parce que tout cela constitue une force qui, se trouvant en dehors de l'organisation, amoindrirait la force ultime de cette dernière. Ne criez pas à l'exagération, tout cela m'a été amplement développé et prouvé. Se voyant démasqué, ce pauvre N. est encore si naïf, si enfant malgré sa perversion systématique, qu'il avait cru possible de me convertir. Il est allé même jusqu'à me supplier de vouloir bien développer cette théorie dans un journal russe qu'il m'avait proposé d'établir. Il a trahi la confiance de nous tous, il a volé nos lettres, il nous a horriblement compromis, en un mot, il s'est conduit comme un misérable. Sa seule excuse, c'est son fanatisme! Il est un terrible ambitieux sans le savoir parce qu'il a fini par identifier complètement la cause de la révolution avec sa propre personne. Mais ce n'est pas un egoïste dans le sens banal de ce mot parce qu'il risque horriblement sa personne et qu'il même une vie de martyr, de privations et de travail inouï. C'est un fanatique, et le fanatisme l'emporte jusqu'à devenir un jésuite accompli. Par moments, il devient tout

OPPOSITION REVOLUTIONNAIRE

L'opposition est de mode en Espagne. Il en est toujours ainsi lorsqu'un tyran sénile et dépassé permet toutes les espérances pour ceux qui sont à l'affût d'une syncope glorieuse à la faveur d'un changement de régime.

Le clergé se montre l'un des plus actifs parmi les opposants. Après avoir ramené, avec l'aide des fantasmes maures et l'appui de l'aviation hitlérienne, le règne de la fraternité catholique, il découvre aujourd'hui contre celui même qu'il a porté au pouvoir, le champ de propagande du monde ouvrier.

Dans un manifeste récent, ils déclarent répudier les « syndicats officiels de l'Espagne capitaliste » et réclament pour leur compte, le clergé a compris qu'il fallait jouer la carte de la « démocratie » pour un mouvement réellement populaire qui risquerait fort de supprimer toutes les sinécures possibles.

Mais le clergé n'est pas le seul à soigner sa réputation en prenant position, avec trente ans de retard, pour la cause des masses laborieuses. Les syndicalistes réformistes se déclarent également soudain un militantisme tout théorique par lequel ils entendent prendre leur place au sein de l'opposition officielle.

La manoeuvre est simple et depuis longtemps prévue par les véritables révolutionnaires: il s'agit de détourner, à la veille du changement de régime, les masses laborieuses des organisations clandestines qui n'ont cessé, depuis trente ans, de soutenir réellement la lutte des travailleurs en marche vers une authentique émancipation.

Le syndicalisme apolitique n'existe pas. Ou plutôt, il ne saurait exister en tant qu'organe d'expression et de lutte des classes laborieuses. Le syndicalisme apolitique est celui qui est politisé par le régime existant dans la mesure où il s'interdit de remettre en cause les fondements mêmes du régime existant.

Aussi, lorsque les réformistes madrilènes, dans un récent manifeste publié par la presse, espèrent que leurs aspirations « pourront se réaliser par des voies pacifiques », ils entendent, bien entendu, établir le dialogue avec le régime néo-fasciste. Mais on ne peut parler de dialogue lorsque celui-ci s'établit dans un système coercitif tel que celui qui existe en péninsule ibérique.

La lutte ouvrière, c'est un rapport de forces et rien d'autre. Et c'est un rapport de forces politiques, non pas au niveau du parlementarisme, mais à la base, au niveau de la lutte effective des travailleurs à la fois contre le patronat et contre l'Etat, deux aspects d'une seule et même forme d'exploitation économique en dernier ressort.

Les jeunes syndicalistes révolutionnaires affirment leur soutien aux organisations clandestines anarcho-syndicalistes qui préparent l'Espagne de demain, fédéraliste et collectiviste. SEVY

Le but principal du mariage, alors que le capitalisme a besoin de chômeurs pour maintenir sa pression sur les travailleurs. La peur de la bourgeoisie de voir sa vieille morale s'écrouler et par là même disparaître un de ses moyens de domination, se reflète dans le réquisitoire du procureur de la république, le docteur Lanzi: « Messeurs de la Cour, dit-il, si vous aviez un garçon de quatorze ou quinze ans qui vous demandait à quel servent les produits anticonceptionnels, seriez-vous en mesure de lui répondre? Lui diriez-vous qu'ils permettent d'éviter le danger d'avoir des enfants? Est-ce là de l'éducation ou de la déséducation? Je me refuse à croire qu'il puisse exister un Italien disposé à prendre pour épouse une femme, non pas sortie d'une maison de tolérance, mais qui aurait eu de nombreuses expériences prématrimoniales... Je m'adresse aux gens de bien. On en arrive à dire que la religion est un complexe de culpabilité. Si je ne me trompe, notre constitution respecte encore le Concordat avec le Saint-Siège. Tout ce qui pour l'Eglise est moral et religieux a été acquis par la morale et l'éthique italiennes. C'est pourquoi le mariage ne doit pas être considéré comme un remède à la concupiscentia, mais seulement comme un moyen pour la procréation de l'espèce (...). La morale est la base de notre civilisation. Aujourd'hui, comme vous pouvez le constater, on pense à toute autre chose: c'est l'époque des oses dire que la procréation n'est pas

Le but principal du mariage, alors que le capitalisme a besoin de chômeurs pour maintenir sa pression sur les travailleurs. La peur de la bourgeoisie de voir sa vieille morale s'écrouler et par là même disparaître un de ses moyens de domination, se reflète dans le réquisitoire du procureur de la république, le docteur Lanzi: « Messeurs de la Cour, dit-il, si vous aviez un garçon de quatorze ou quinze ans qui vous demandait à quel servent les produits anticonceptionnels, seriez-vous en mesure de lui répondre? Lui diriez-vous qu'ils permettent d'éviter le danger d'avoir des enfants? Est-ce là de l'éducation ou de la déséducation? Je me refuse à croire qu'il puisse exister un Italien disposé à prendre pour épouse une femme, non pas sortie d'une maison de tolérance, mais qui aurait eu de nombreuses expériences prématrimoniales... Je m'adresse aux gens de bien. On en arrive à dire que la religion est un complexe de culpabilité. Si je ne me trompe, notre constitution respecte encore le Concordat avec le Saint-Siège. Tout ce qui pour l'Eglise est moral et religieux a été acquis par la morale et l'éthique italiennes. C'est pourquoi le mariage ne doit pas être considéré comme un remède à la concupiscentia, mais seulement comme un moyen pour la procréation de l'espèce (...). La morale est la base de notre civilisation. Aujourd'hui, comme vous pouvez le constater, on pense à toute autre chose: c'est l'époque des oses dire que la procréation n'est pas

OSER DIRE QUE LA PROCREATION N'EST PAS

(Suite en page 2.)

LAS OBRAS Y LOS DÍAS

por FONTAURA

LA SERVIDUMBRE VOLUNTARIA

A YUDAR, atender a otro, o a otros, puede significar libre acción solidaria cuando existe reciprocidad...

Desde hace años y años uno tiene desarraigada esa noción de «patria», grande o chica, que de un modo oficial hay quienes ostentan...

En las revistas francesas y belgas, de las que llaman «para el hogar» hemos podido leer comentarios...

Es ya un caso de dignidad el que, por parte de cuantos y cuantas han salido de España para poder vivir un poco mejor en país extranjero...

CUANDO «ZIGLA» DESCUBRIRIO PARIS SIN PASAR POR REUS

Dicen que uno de los siete sabios de Grecia, tras no pocas cavilaciones, hizo una deducción a la que dió carácter de aforismo...

Y así, entre burlas y veras, el amigo y compañero Juan Ferrer ha escrito un libro que se acerca a las trescientas páginas...

Ferrer ha escrito la obra en su lengua vernácula. En un catalán que, como dice el profesor Roig y Querol, en el notable trabajo de presentación...

Buscando evitar en lo posible el «Yo, yo, yo, yo» que campea en muchos libros de «memorias», Ferrer ha tenido el acierto de buscar un «alter ego»...

ner que nombrar constantemente «su pueblo», o sea Igualada, aludiendo a «La Clotada»...

Años de juventud en el pueblo nativo, en ciudades de la provincia y en la capital catalana. Período álgido de lucha social en el que Zigla ha puesto todo su entusiasmo...

Y como que una referencia, crítica, o cosa así, en la que no se encuentran «pelos» a la obra que se menciona parece que tenga escasa importancia...

Excesivo el centrarse en la observación de lo que hacen otros. Crítica mayor de las personas y sus doctrinas y hechos que siembran y afirmación de lo propio...

LIBRO RECIENTE APARECIDO:



DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESA. — Todos los pedidos han sido servidos. La mitad de la edición ha sido colocada...

GOTAS DE MIEL Y AJENO

Los hombres que afirman su dignidad, nos acompañarán adelante, y los otros, quedarán sentados a la orilla del camino...

No podemos condicionarnos, ni aun en las horas malas, de sombra y de frío. Frente a los obstáculos, se enciende aún más nuestro afán de vida nueva...

Uruguay y sus problemas económicos: deudas que el Estado no puede pagar, ni podrá hacerlo nunca...

En Uruguay, el movimiento anarquista es una buena intención de muchos, pero labor de pocos; y casi más de nombre que de realidades...

El anarquismo tiene que ser atracción permanente, casa abierta, con puertas sin cerraduras y ventanas sin trancas ni pestillos...

En un pueblito cercano a Lyon se halla el Observatorio Astronómico. Destaca allí por sus actividades profesionales el astrónomo señor Gautzi...

EL PROFESOR GAUTZI, O LA SENCILLEZ DEL SABIO

En un pueblito cercano a Lyon se halla el Observatorio Astronómico. Destaca allí por sus actividades profesionales el astrónomo señor Gautzi...

J. TATO LORENZO

Obras de Felipe ALAIZ

«Tipos Españoles» Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz.

En nuestra Administración se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quilnets» incluido, 19 F.

U. G. T. LA ALIANZA A LA CLASE OBRERA, S. T.

La clase obrera es la mayoría creadora y laboriosa de la sociedad; representa la fuerza más activa y emprendedora del pueblo...

La clase obrera es la mayoría creadora y laboriosa de la sociedad; representa la fuerza más activa y emprendedora del pueblo...

La clase obrera es la mayoría creadora y laboriosa de la sociedad; representa la fuerza más activa y emprendedora del pueblo...

Después de haber triturado a las organizaciones obreras de signo libre e independiente, la dictadura franquista estableció los sindicatos de Estado...

Después de haber triturado a las organizaciones obreras de signo libre e independiente, la dictadura franquista estableció los sindicatos de Estado...

Después de haber triturado a las organizaciones obreras de signo libre e independiente, la dictadura franquista estableció los sindicatos de Estado...

Guilados por un delirio de desmedida grandeza nacional-sindicalista los jefes falangistas pretendieron montar su organización por ramas de producción...

Guilados por un delirio de desmedida grandeza nacional-sindicalista los jefes falangistas pretendieron montar su organización por ramas de producción...

Guilados por un delirio de desmedida grandeza nacional-sindicalista los jefes falangistas pretendieron montar su organización por ramas de producción...

Un sindicato de empresarios y de obreros reunidos para recibir consignas y acatar órdenes dictadas desde arriba, tenía que ser una incubadora de injusticias...

Un sindicato de empresarios y de obreros reunidos para recibir consignas y acatar órdenes dictadas desde arriba, tenía que ser una incubadora de injusticias...

Un sindicato de empresarios y de obreros reunidos para recibir consignas y acatar órdenes dictadas desde arriba, tenía que ser una incubadora de injusticias...

La Ciencia al servicio del trabajo y la moral

Todo descubrimiento científico-técnico contribuye a aumentar los conocimientos del hombre. No se trata de acumular ciencia sobre ciencia...

Todo descubrimiento científico-técnico contribuye a aumentar los conocimientos del hombre. No se trata de acumular ciencia sobre ciencia...

Todo descubrimiento científico-técnico contribuye a aumentar los conocimientos del hombre. No se trata de acumular ciencia sobre ciencia...

La vida es suma de valores y conjucción de energías. En este principio de asociación se basa el sindicalismo de raíz socialista...

La vida es suma de valores y conjucción de energías. En este principio de asociación se basa el sindicalismo de raíz socialista...

La vida es suma de valores y conjucción de energías. En este principio de asociación se basa el sindicalismo de raíz socialista...

Nuestro sindicalismo cohesionado y unido en la Alianza Sindical, una fuerza independiente, una idea en evolución permanente...

Nuestro sindicalismo cohesionado y unido en la Alianza Sindical, una fuerza independiente, una idea en evolución permanente...

Nuestro sindicalismo cohesionado y unido en la Alianza Sindical, una fuerza independiente, una idea en evolución permanente...

Faut-il museler les corbeaux?

(Suite de la page 1.) Objecteurs de conscience, des jeunes gens en colère et à tignasse. Notre cœur vibrait quand nous entendions l'hymne national...

pris un certain plaisir. Cette affaire permet également de se rendre compte de l'influence de l'Eglise sur la vie et les mœurs d'une population...

Quant à ces lycéens, s'ils sont sympathiques ils ne vont pas très loin. Ils ne s'attaquent en effet qu'à un des éléments de la société...

Pour en revenir au procès, l'acquiescement a été prononcé, mais ça n'est pas fini. Le procureur de la République a fait appel et demande qu'une visite médicale complète soit à nouveau passée...

MITIN A.S.E. EN EVREUX Para el 24 de abril a las 9 de la mañana en la «Bourse du Travail»...

ACLARACION AL MITIN DE ST-FONS La comisión organizadora anuncia que el acto de A. S. ha sido aplazado para el 22 de mayo.

Chispas

La película «La religiosa», argumento de Diderot, ha sido prohibida. Razón de más para que la obra sea gustada en libro.

No obstante el militarismo persiste, sin que el teatro antiguerrero moderno se haga presente.

Ya en España la negación autoritaria de la C.N.T. influye para que la nueva generación intelectual ponga la C.N.T. al orden del día.

«Esto es rematadamente malo! Venga, pues, lo «rematadamente» bueno.

Los autos de fe de Falange sacrificaron incluso las obras de Blasco Ibáñez.

La censura es insubornable, seguro. Pero en nuestro terreno es justo que el compañero deslabazado se censure a sí mismo.

Sin embargo, Blasco ya se puede leer en Obras Completas, mientras que de «Mein Kampf» y del «Evangelio» de José Antonio nadie se acuerda.

La Inquisición, al fin y al cabo es una censura sin lápiz rojo, pero con resina de pino y cerillas.

De la producción más atrevida de Rusiñol, «El héroe», tan perseguida por el militarismo, no se acuerdan ni nuestros cuadros teatrales.

Con la censura, el Tirano reprime a la Opinión. Y le está bien a la Opinión por no reprimir al Tirano.

Hay una voz anódina que lo malogra todo: «Eso es anticuado!».

CHISPERO

Trayectoria y conducta

Donde los sindicatos obreros son fuertes y están bien organizados, las dictaduras no avanzan, retroceden. Por esta misma razón el régimen franquista destruyó con mano de hierro...

Donde los sindicatos obreros son fuertes y están bien organizados, las dictaduras no avanzan, retroceden. Por esta misma razón el régimen franquista destruyó con mano de hierro...

ESTORIL (Portugal). — Los realistas españoles se reunieron aquí con su jefe en el exilio, Juan de Borbon.

EL PODER DE LA ILUSION

V. SINDICAL AL PUEBLO

bolada por la clase obrera a través de decenios y decenios de lucha por la justicia y la equidad. Hacer lo contrario, practicar el mal a sabiendas, incurrir en error por megalomanía antisocial, queriendo ser lo que no se es, supone una aberración sin precedentes. Con la tiranía no se coopera: con la oligarquía del crimen y la explotación no colaboran los hombres que defienden unos sedimentos doctrinales que merecen el respeto íntimo y que han conseguido conquistar la admiración de propios y extraños.

Sindicatos libres e independientes, si; sindicatos desencadenados de la auténtica misión social, dirigidos y controlados por el Estado-policía, no. El sindicalismo clásico y contemporáneo, fiel a la voluntad de nuestro noble y gallardo país no pactará ni « cooperará » jamás con la traición y la dictadura, porque no está dispuesto a hipotecar su independencia social, que es baluarte de dignidad ciudadana y cuna del Derecho de las organizaciones del trabajo.

antena

de 53 años de edad, para conmemorar el vigésimoquinto aniversario de su último rey y pasar revista a las posibilidades del retorno de un nuevo rey al ahora vacante trono de España.

Encabezando la reunión de unos 70 miembros de su consejo privado estaba don Juan, pretendiente oficial e hijo del rey Alfonso XIII que murió en el exilio en Roma en 1941.

LA VIDA CARA

MADRID. El costo de la vida en España subió en casi un 50 por ciento en 1964-65, según cifras reveladas por el diario «Ya».

Tomando el índice 1960 como 100, tal costo subió a 115,9 en 1963, 124 en 1964 y 145 en noviembre de 1965.

SALARIO MINIMO Y CENISMO MAXIMO

MADRID. — El Consejo Nacional de Trabajadores ha adoptado una resolución considerando urgente la elevación del salario mínimo de 60 pesetas vigente desde enero de 1963.

«Es ineludible —añade la resolución— el cumplimiento de los objetivos sociales del plan de desarrollo que determinaban la revisión salarial periódica».

El Consejo Nacional de Trabajadores exige también que el costo de la vida, que ha subido más de un 25 por ciento en los últimos dos años, se establezca. Pide también un mayor sentido social de los impuestos y la «difusión de la propiedad inmobiliaria e inmobiliaria». (En ese «C.N.T.» constan los ex confederados colaboracionistas.)

ORIOI TRATA DE SINCERARSE

MADRID. — Actualmente hay en las prisiones españolas 11.233 presos de derecho común (10.503 hombres y 730 mujeres), declaró el Ministro de Justicia, Antonio de Oriol, en la sesión de las Cortes. Oriol dijo también, que «la delincuencia juvenil aumentó en España en el curso de los últimos años, pasando de 142 a 206 por cada 100.000 habitantes».

De Oriol se elevó contra el empleo por la «propaganda subversiva» del caso de un preso que sufre de un cáncer en el pulmón. «Ese enfermo —declaró el Ministro— es cuidado atentamente por los médicos de la prisión y por los servicios de oncología de la Dirección de Sanidad. Por otra parte, la Asociación contra el Cáncer vigila el curso de la enfermedad y proporciona todos los medios para que el enfermo sea sometido a un tratamiento moderno».

Al hablar así, el ministro aludía a Justo López de la Fuente, militante comunista que fue jefe de una brigada durante la guerra civil, condenado recientemente a 20 años de prisión por propaganda ilegal. López de la Fuente se encuentra actualmente en el hospital de la prisión de Carabanchel, cerca de Madrid.

PROCEDIMIENTO FASCISTA

MADRID. — La vieja técnica de pelar al cerco a los opositores políticos, habría vuelto a ser aplicada en Madrid. Tal es la acusación formulada ante las autoridades judiciales por Antonio Julián López Molina, estudiante, de 23 años, que dice que fue pelado en la Delegación del Movimiento, en el Barrio de Vallecas.

EL ASESINATO DE DELGADO

MADRID. — El abogado italiano y miembro de la Liga de los derechos del hombre, Luigi Cavallieri, aportó elementos importantes al juez de instrucción para el esclarecimiento del caso Humberto Delgado, se indica de buena fuente.

Después de su entrevista de cuatro horas con el juez Cruspó, parece perfilarse más claramente el papel jugado por el médico italiano Ernesto Biogno y el emigrado portugués Mario Carvalho en el asesinato, hace poco más de un año, del líder de la oposición portuguesa y su secretaria brasileña.

Recordemos que la justicia española ha establecido que el General Humberto Delgado y la señorita Arajar Campos fueron asesinados cerca de la frontera portuguesa el 14 de febrero de 1965 por individuos llegados la misma mañana de Portugal.

LEED

« UMBRAL »

OBJETIVOS Y FINALIDADES DEL SINDICALISMO INDEPENDIENTE

El objetivo primordial del sindicalismo consiste en atraer hacia sí a cuantos, víctimas de la explotación y las desigualdades, luchan por su emancipación en su triple aspecto político, social y económico; sus medios de combate son la resistencia moral y material a todo poder extraño. El principio orgánico del sindicalismo tiende a proteger a sus secciones y federaciones. La razón de ser de nuestra tarea es permanente. Mientras exista un esclavo y un amo, el sindicalismo que nosotros postulamos tendrá un cometido a cumplir: elevar la vida de la colectividad hacia cimas de superación y armonía.

El sindicalismo puede asegurar como ningún otro sistema la organización del trabajo, porque es el movimiento de los trabajadores manuales que encamina sus pasos en pos de la emancipación integral. Quiere la más estricta justicia a través de la abolición del patronato y la supresión del salario. No es nuestro sindicalismo un dogma cuadrado en una confesión. Por apostar en las leyes de la naturaleza evoluciona sin negarse, avanza sin destruir el germen del progreso, fuente de experiencias y lecciones ulteriores. Su flexibilidad para interpretar los acontecimientos no le lleva a desnaturalizarse ni a romperse, ya que, si así fuera, dejaría de ser la organización transformadora de los que anhelan instaurar el bienestar y los derechos de la especie humana. No es el nuestro un sindicalismo inmóvil, al decir de los enemigos de la causa que defendemos. Por el contrario, siendo su estructura de abajo arriba, del centro a la periferia, camina remontando climas de interés común, jalonando conquistas cada vez más altas. Su vertebración democrática, solidaria y federalista es apta a todas las creaciones que impone la evolución. Sabe asimilar las modificaciones del mundo y vivir. El sindicalismo es una teoría y una práctica de la justicia y de la libertad, indivisibles de por sí. El paradigma de nuestra Alianza Sindical, han celebrado en el destierro, cuyas decisiones han sido aprobadas por nuestros compañeros del Interior. Nos hemos comprometido a prestarnos la ayuda más desinteresada, que es colaboración fiel y leal a los trabajadores manuales e intelectuales que unidos representamos. Deseamos llegar a la verdadera cooperación con todas las fuerzas sanas del país, mediante la supresión de los fines y medios que provocaron la guerra civil. Hay que acabar con el sectarismo. ¿Cómo? Dando fin al ciclo de las minorías provincialistas, desnaturalizando el caudillaje mesiánico de las conciencias confundidas por el imperio de casta, anulando el reino de la oligarquía y la plutocracia; devolviendo al hombre el poder de la razón, que es la verdadera vida.

Firme en su posición obrera y tesonera en su conducta social, la A.S. reclama: Libertad de pensamiento, de opiniones y creencias; derecho de asociación y de reunión; libertad de palabra escrita y hablada; y libertad de autodeterminación para que el pueblo pueda darse libremente y con todas las garantías de derecho las instituciones que mejor representen costumbres y progreso, y posibiliten la distribución de la riqueza que representa el trabajo con respeto absoluto al pensamiento y voluntad de la mayoría de los ciudadanos españoles. Si reclamamos de nadie renuncia ni abdicación de sus propias convicciones, nos dirigimos a todos cuantos se sienten solidarizados con el movimiento del trabajo y están dispuestos a defender la sagrada personalidad del ser humano contra todos los regímenes totalitarios, para que se asocien con la Alianza Sindical colaborando para que nuestro país y cuanto éste representa en la historia de la civilización pueda incorporarse, por derecho propio, al progresivo caminar de los pueblos libres.

Posición de la Alianza Sindical

Necesario será, una vez más, hablar con propiedad y poner de manifiesto nuestras querencias e intenciones. Entre los hombres de la U.G.T., la S.T.V. y la C.N.T. existen diferencias doctrinales; pero nos unen en la Alianza Sindical, entre otras, tres ideas permanentes: liberar a nuestro pueblo de toda dictadura, defender a la clase trabajadora, objeto de nuestras preocupaciones máximas, e izar la bandera de la causa del interclassismo solidario, cuya lucha no abandonaremos jamás. Nuestra unión no es dirigida ni impuesta; es consentida y aceptada voluntariamente. El hecho de que entre nuestras Organizaciones unidas en la A.S. existan diferencias de criterio y opinión, no nos impide comportarnos como hombres tolerantes que saben trabajar por objetivos comunes. Luchamos sin tregua con el fin de derrocar la dictadura franco-falangista. Propiciamos para nuestro amado país una era de justicia social, de libertad humana, de auténtica soberanía popular.

Nos reprochan los lacayos del régimen totalitario dos pecados que sólo la traición y la tiranía han cometido: no haber vencido el odio carnita y tener ideas de venganza. Somos la justicia hecha carne y verbo, no la servicia transformada en ley de un Estado usurpador que envilece al hidalgo pueblo español. Muevenos la doctrina de paz y fraternidad que hemos defendido y practicado en todo momento. Nos incita el afán de colaborar desde los puestos de trabajo por una sociedad nueva, vigorosa y libre. Queremos ser los artífices de la reconstrucción económica, física y moral de la sociedad española. Pero lo que no haremos nunca es « cooperar » con los verdugos, pactar con los tiranos, confundirnos con Franco y sus corchetes.

Hay que romper las cadenas de la opresión y forjar los nuevos útiles de trabajo. Nuestro pacto de unidad ha sido refrendado por los Congresos nacionales que nuestras Organizaciones han celebrado en el destierro, cuyas decisiones han sido aprobadas por nuestros compañeros del Interior. Nos hemos comprometido a prestarnos la ayuda más desinteresada, que es colaboración fiel y leal a los trabajadores manuales e intelectuales que unidos representamos. Deseamos llegar a la verdadera cooperación con todas las fuerzas sanas del país, mediante la supresión de los fines y medios que provocaron la guerra civil. Hay que acabar con el sectarismo. ¿Cómo? Dando fin al ciclo de las minorías provincialistas, desnaturalizando el caudillaje mesiánico de las conciencias confundidas por el imperio de casta, anulando el reino de la oligarquía y la plutocracia; devolviendo al hombre el poder de la razón, que es la verdadera vida.

HERMANAS MORENO



Corazón y brío en la danza española. Arte y gracia para agradar al público... de nuestro Festival, por supuesto.

El objetivo primordial del sindicalismo es de índole egoísta. Opuestamente, el hombre productor tiende a protegerse y ayudarse. Es la suya una individualidad social; una unidad hecha para vivir en sociedad. Por inclinación natural y sentido de superación busca la manera de construir una sociedad, donde todo hombre tenga iguales derechos.

El sindicalismo es en la teoría y en la práctica una asociación de clase. Cuando se organiza para proteger a los obreros, víctimas de la explotación; cuando articula su resistencia pacífica o activa, frente a la violencia parasitaria y antisocial, persigue un objetivo como medio y una finalidad como fin: servir a la clase obrera, ya que no busca la emancipación limitada o parcial, sino la libertad creciente del hombre. Si el sindicalismo deforma su auténtica fisonomía, pasando a ser dirigido por instituciones extrañas, pierde su impulso de proyección; se niega y desnaturaliza: se aparta de sus objetivos y se aleja de sus finalidades.

Percatados de la razón que nos asiste y capacitados para valorar nuestra fuerza creadora, avanzamos por hitos, por etapas, mas sin negar nuestros postulados. Representamos la verdad del trabajo que no admite la mentira y estando convencidos de que la justicia y la razón nos alientan, no luchamos exclusivamente por una idea de clase que bien merecidos tiene todos los desprendimientos personales, sino por el movimiento de todos los hombres que generosamente ambicionan instaurar una sociedad mejor. Las leyes fundamentales de la Biología nos han enseñado: « La vida no es solamente nutrición », también « es producción y fecundidad ». No se puede vivir sin producir. Queremos que todos los consumidores produzcan para que la humanidad goce de la abundancia y la prosperidad. Vivir no sólo es calcular, es sentir y luchar por los demás. Y una lucha como la nuestra es merecedora de todos los sacrificios.

ALIANZA SINDICAL

Firme en su posición obrera y tesonera en su conducta social, la A.S. reclama: Libertad de pensamiento, de opiniones y creencias; derecho de asociación y de reunión; libertad de palabra escrita y hablada; y libertad de autodeterminación para que el pueblo pueda darse libremente y con todas las garantías de derecho las instituciones que mejor representen costumbres y progreso, y posibiliten la distribución de la riqueza que representa el trabajo con respeto absoluto al pensamiento y voluntad de la mayoría de los ciudadanos españoles. Si reclamamos de nadie renuncia ni abdicación de sus propias convicciones, nos dirigimos a todos cuantos se sienten solidarizados con el movimiento del trabajo y están dispuestos a defender la sagrada personalidad del ser humano contra todos los regímenes totalitarios, para que se asocien con la Alianza Sindical colaborando para que nuestro país y cuanto éste representa en la historia de la civilización pueda incorporarse, por derecho propio, al progresivo caminar de los pueblos libres.

RECOMENDAMOS

- «Perón en la ruta de las dictaduras». Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández. Precio: 1 F. en esta Administración.
«El Sindicalismo en Barcelona» (años 1916 - 1923) del joven escritor Alberto Balcells. 9,50 F. en esta Administración.
Disponemos de varios ejemplares de «La Soledad Murante et l'Anarchie», de Jean Grave, al precio excepcional de 4 F. en esta Administración.
OBRAS DE BOTELLA PASTOR: Porque callaron las campanas, 11 F.; Encrucijadas, 9 F.; Así cayeron los dados, 9 F.; Tal vez mañana, 13 F. De venta en esta Administración.

MAS PAPISTAS QUE EL PAPA

NAPOLIS. — La Archidiócesis de Nápoles prohibió a los católicos que ayuden a una campaña por monumento al Papa Juan XXIII. La razón: el partido Comunista de Italia organiza la campaña.

La curia de la Archidiócesis de Nápoles hizo esta declaración: «Esta curia está enterada de una iniciativa por parte de un movimiento político de clara inspiración anticristiana, que consiste en un plan para erigir un monumento a la memoria del Papa Juan XXIII».

El anuncio, firmado por el vicario general, monseñor Eberardo D'Agenece, dice que las asociaciones clericales, legas y católicas de la ciudad tienen prohibido participar «en forma alguna» en la campaña.

NECROLOGICA

JOSE CUELLO

Otro compañero anónimo que, por serlo, no dejó de ser un activo militante en la lucha contra la reacción, nos deja a la edad de 55 años, después de una larga enfermedad y una larga agonía. Agarrado a la vida como a la hiedra a la roca, no pudo resistir a la acción mortífera de la ganadora sembradora-de desolación y de muerte.

Cuello, bien conocido en el Sindicato de Tintoreros de Barcelona, y aún más conocido por sus compañeros de trabajo en la fábrica del ramo, Bernusell, de Pueblo Nuevo, dejó de existir el 25 de febrero en la localidad de St. Victor-sur-Rhins para recibir, acompañado de buen número de compañeros y amigos de la colonia española, civilmente sepultura, en el cementerio de Roanne.

Nuestra Federación Local se asoció a la manifestación e hizo patente a su compañera, hermana, hijas y demás familiares que participaban en el sentimiento causado por tan irreparable pérdida.—F. L. de Roanne

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moró. Precio: 1 F.

Servicio de Librería

- «La Liberté» (textes choisis), Bakounine 3 10
«Los Motivos de Proteo», José Enrique Rodó 15 00
«Segunda Antología poética», Juan Ramón Jiménez 4 50
«El último puritano», Jorge Santayana, 2 vols. 30 00
«Sangre negra», Richard Wright 20 00
«Veinte siglos de ignorancia», Francisco de la Vega Teatro de Jean Anouilh, (Piezas Rosas, El Zale de los ladrones, La Gita en Senlis, y Leocadia) 9 50
«El hombre y la vida», Jean Rostand 3 50
«La segunda revolución española. Después de Franco ¿qué?», Abraham Guillén 9 50
«Ideología, regiones y clases sociales en la España contemporánea», Carlos M. Rama 6 50
«Sacco y Vanzetti» (teatro), Mino Roll y Luciano Vincenzoni 3 00
«Historia general del socialismo y de las luchas sociales», Max Beer 15 00
«El libro de Pedro», Han Ryner (ilustrada, actualización de Julio) 35 00
«Cantos de la Nueva Resistencia española» (1936-1961), Sergio Diberovic y Michelle L. Straniero 9 00
«Origen del Universo», (H. Bondi, W.B. Bonnor, R.A. Lyttleton y G. J. Whitrow) 3 50
«Pourquoi je ne suis pas chrétien», Russell 3 10
«Dialogues sur la religion naturelle», D. Hume 3 10
«El pensamiento político de Castella», (bilingüe: español-gallego), Alberto Minguez 15 00
«Trasluce de España», (líricas y vilesas desde el siglo XVI al presente), A. Fernández Martínez 15 00
«Ni Dieu ni Maître» (tela) Daniel Guerin 43 00
«La luna se ha puesto», Jhon Steinberg 4 50
«La Catira» (Historias de Venezuela), Camilo José Cela 18 00
«La Colmena» (Camino incierto), Camilo José Cela 25 00
«Mitos sobre el origen del fuego», sir James G. Frazer 6 50
«Comedias completas», Aristófanes, 2 vols. (11 piezas) enc. t. 30 00
«K. L. Reich», (Miles de españoles en los campos de Hitler), J. Amat-Pliniella 11 00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria 2 00
«Breve Historia de la Revolución Mejicana» (dos vols), J. Silva 15 00
«Antología de la Poesía Española», H. Pardellans 4 50
«Antología de la prosa narrativa», H. Pardellans 4 50
«Pensamiento de Concepción Arenal», Clara Campomanes 8 00
«1848», George Orwell 18 50
«Col. Destino, en tela», (Socialismo autoritario y socialismo libertario, Max Nettlau 18 50

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10), CCP Paris 13507 56



LA GUERRA EN EL VIETNAM

OS decía Felipe Alazá con su peculiar agudeza, que la segunda guerra grande no la ganaron los generales ni los Estados Mayores. En realidad la ganaron los metalúrgicos de Detroit. Construyeron éstos los materiales que hicieron posible competir y vencer — en cantidad y eficacia con los implementos bélicos fabricados por el Reich. Fueron los «jeeps», los camiones blindados, los aviones y sobre todo los millares de barcos utilizados en los desembarcos y en el transporte de hombres, armas y víveres, los que posibilitaron el triunfo. Lo demás es ya todo casual y anecdótico. No es casual ni anecdótico el desenlace, con su corolario de tratados.

La industria pesada alemana provocó el desborde paranoico de Hitler y posibilitó el desencadenamiento de la guerra. Sometida aún a ciertas determinaciones de Versalles, la industria alemana carecía de expansión y se ahogaba en los límites que le fueron fijados. Fueron los Krupp, los Bayer, los Thyssen y los grandes capitales los que hicieron de Hitler el instrumento de la revancha... Los políticos tradicionales no se atrevían a lanzarse a otro hecatombe, temerosos de la experiencia del 1918. No sólo de la derrota, sino de la consiguiente rebelión popular y de la revolución amenazante, e incluso de un nuevo Weimar. Se querían aventureros sin escrúpulos y sin historia. Así nació el nazismo. Contrariamente a las previsiones de Marx, el desarrollo industrial desencadenado impone nuevas formas de opresión, anticipándose a una evolución proletaria problemática. Revolución neutralizada incluso por el señuelo de un prometido y en parte realizado bienestar económico. Véanse Estados Unidos y otros etcéteras.

Sin el financiamiento aportado por los trusts y por los agiotistas, Hitler no hubiera podido organizar su partido, ni sobornar a funcionarios que le enseñaron el camino, ni aniquilar a sus adversarios. Sin la complicidad del gran capital no se hubieran tolerado sus desmanes. Una vez desatado, librado a su locura, sobrepasó Hitler los límites previstos por sus sostenedores. Pero nadie le detuvo. Las fábricas de armas trabajaban a un ritmo «rentable» y el porvenir se anunciaba victorioso.

El potencial industrial alemán no tenía parangón en Europa. Apenas si hubieran logrado entonces equivalentes entre todos los países europeos industrializados. Y para ello hubiera sido necesario agrupar potencial y esfuerzo, borrando fronteras y nacionalismos. La cobardía de Munich se asentaba en el reconocimiento implícito de una inferioridad de hecho. ¿Cómo enfrentarse con el nuevo Imperio alemán cuando se había concedido a Italia la aventura de Abisinia? ¿Cómo defender a Polonia y a los Balcanes cuando se había dado carta blanca a la ocupación de España por parte de italianos y alemanes?...

Pasaron treinta años desde entonces. Los polos de producción industrial se establecieron en el terreno de las potencias vencedoras. Europa occidental ocupa una posición más que modesta. Alemania ha de comprar todo aquello que no le está permitido producir. Realiza grandes actividades en el orden llamado civil, ocupando un puesto de primer orden, seguido y no superado por Francia e Italia, constituyendo aún mundo aparte la insular Inglaterra. Cierta desequilibración de reconversión se produjo en Francia al liquidarse las operaciones de Argelia, Toulon y la Seine se ocupaban de algo más que de construcciones navales, así como otros centros de importancia industrial. Los tanques y otros elementos bélicos franceses acuden a un mercado reducido vis-a-vis de Estados Unidos. No existe en Europa — sobre Inglaterra — fabricación desbordante de material de guerra.

El emporio comercial norteamericano en materiales bélicos desborda los mercados de los cinco continentes, compitiendo ampliamente y superando con creces, la producción bélica moscovita. Estados Unidos se había destacado por su producción industrial desde mediados del siglo pasado. Industrias civiles en las que cubraba el transporte automovilístico y aeronáutico. La primera guerra europea comenzó a transformar las industrias pesadas norteamericanas. Ya entonces aportaron hombres y materiales que contribuyeron a vencer al teutón. Las fuerzas antagonistas se hallaban en otro equilibrio que el presentado por la segunda guerra grande y no fué del mismo alcance la intervención de Washington. No obstante, la tremenda crisis económica que sufrió Estados Unidos, al inicio de los años 20 tenía su secreto no declarado en la brutal reconversión de ciertas industrias. Por otra parte, Europa ensangrentada y empobrecida no constituyó mercado inmediato y eficaz que permitiera al dólar seguir el ritmo al que condujo la guerra. Hubo un exceso de producción que no pudo canalizarse normalmente.

Aquel período estadounidense queda identificado por todo un proceso peculiar a situaciones extremas. Se desarrolló una violenta campaña contra el emi-

grante. Sobre todo contra el emigrante subversivo que buscó allí amparo contra las persecuciones policíacas. Léase la historia biográfica de Galeani, anarquista italiano, o de Emma Goldman, de origen ruso judaico, de Berkman, judío alemán... Léase la historia de la prensa libertaria, como «Cronaca Subversiva». Véase el proceso de Tom y Money, militantes americanos de la I. W. W. (finalidad libertaria). Recuérdese el proceso Sacco y Vanzetti y su ejecución. Todo ciclo crítico económico va regularmente acompañado de todo un período de represión social. El capitalismo trata de curarse en salud, anticipándose a posibles revueltas... Pero no siempre usaron tales ciclos críticos para perseguir a insurrectos posibles o actuantes.

Comentando la actualidad política mundial con referencia al hoy zarandeado Pacto del Atlántico se decía estos días en la prensa: 300 millones de europeos cuentan con el apoyo de 180 millones de norteamericanos para defenderse del posible ataque de 200 millones de rusos. Así expuesta la situación, la fórmula se asemeja a una paradoja. Pero si se tiene en cuenta que las dos más importantes firmas de industrias de guerra son justamente la «made in URSS» o la «made in United States of America», se comienza a comprender mejor el problema.

No se trata aquí de los 300 millones de europeos que nos pasaríamos con todo gusto de no importa qué guerra, ni de los 180 millones de americanos, que preferirían gozar de todo su confort técnico en lugar de cruzar de nuevo el Atlántico, ni de los 200 millones de rusos, más deseosos de solucionar los problemas de su economía que el lanzarse a una problemática hecatombe.

Lo que cuenta en la actual coyuntura es el desorbitado desarrollo de las industrias pesadas norteamericanas (permitátenos la insistencia) las que constituyen hoy la base del equilibrio económico del país. El «coco» de la guerra en Europa o en Palestina; la existencia de focos bélicos en África, en Asia y en Mesopotamia; la permanente tensión en que se hace vivir al mundo, suman razones permanentes para que el material de guerra se mantenga en renovación constante. Tal modelo a la chatarra y otro modelo al mercado. Hemos dado ejemplos y datos. Podrían darse muchos más recogidos de la simple lectura de la prensa diaria, en la que se habla de tanques y de aviones, de bombas y otros «juguetes» que se van vendiendo de los «ricos» a los «pobres» a medida que van lanzándose las «novedades»...

Una circular reciente del First National City Bank revela que desde el momento en que se inició la intervención directa de las tropas norteamericanas en Vietnam, los valores de Bolsa van en crecimiento, aportando substanciales beneficios. Se establece el porcentaje de progresión en estos tres años últimos y se observa con nitidez la oscilación de la balanza a partir de época bien precisa...

Si la guerra es hoy un beneficio para quien la realiza con ventaja, dotado de los suficientes capitales para resistir de las suficientes fábricas, para progresar. Sigue siendo el metalúrgico de Detroit (y otros centros) el que determina en el proceso de la guerra. Inconscientemente. Pura y simplemente ganándose el pan.

Esta continúa siendo la tragedia del proletariado. Tragedia no siempre comprendida, declarada, aglutinada. El metalúrgico de Detroit asesina alegremente al campesino del Viet-nam. Sin saberlo ni el uno ni el otro. Víctimas ambos, el uno más que el otro, de un mismo concurso de circunstancias que hace del uno carne de cañón y del otro cómplice de la salvajada.

Aparte de esto se sigue jugando con los ideales: Todos por la libertad. Por la libertad el soldado norteamericano porque, según se oye, combate contra la progresión del comunismo totalitario; por la libertad los de Saigón, que temen la invasión china y sufren la invasión norteamericana; por la libertad los vietcong, que combaten contra la invasión norteamericana y contra sus servidores de Saigón. Por la libertad ahora los que en Huế y en Da-nang se enfrentan a los unos y a los otros... Por la libertad... ¿Por la libertad de qué?... Por la libertad de explotar a mansalva. El sistema con el que los anarquistas no nos conciliáremos jamás, exige sus políticas y sus ejércitos en todos los países...

Y esos policías y esos ejércitos; y esos que en Detroit y en otros centros fabrican armas, son los mismos hijos del pueblo. Hijos de los que mueren en Viet-nam o en las cárceles de España. De los que en la India y en el mundo mueren de hambre. En holocausto al sistema económico que los comunistas aún no han rechazado. El sistema con el que los socialistas parlamentarios colaboran, y son la avanzada de una cierta lucha por la libertad... Libertad que no se logrará sin destruir Estado y autoridad, interés rentable. Sólo así termina la guerra en la muerte.

COMUNICADOS

- REGIONAL CATALANA, TOULOUSE. La segunda conferencia del ciclo tendrá lugar el 17 de abril a las 10 de la mañana en la Sala mayor del café Bories, Arcades del Capitol. Tema: Cataluña ante el futuro económico y social, que correrá a cargo del compañero J. Juan Doménech. Posibilidades del suelo catalán, esfuerzo de su pueblo y concepción social anarcosindicalista que lo caracteriza para demostrar que los trabajadores catalanes de esta segunda mitad de siglo sabrán ser dignos de sus antecesores del medio siglo primero.
F. L. DE TOULOUSE. Comunica que el próximo día 14, en el local social de nuestra F. L., reunión general de todos los componentes del Grupo Artístico «Iberia». A la misma son fraternalmente invitados los simpatizantes del Grupo deseados de cooperar en las actividades teatrales. Secretaria de Cultura y Propaganda.
F. L. DE BURDEOS. La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, día 17 del corriente, a las 9 y media de la mañana, en el lugar de costumbre.
F. L. DE MARSELLA. Celebrará asamblea el domingo 17 de abril, a las nueve y media de la mañana, para tratar un asunto pendiente en la F. L., hace algún tiempo. Y ello puede dar lugar a un interesante debate.
TERRA LLIURE, PARIS. Entrevista el sábado 23 de abril a las 5 de la tarde para tratar del Boletín. Desearios adhesiones de compañeros radicados no importa donde.
NUCLEO AUDE-PYR. OR. Invita a compañeros, familiares y amigos a la gira conmemorativa del 1º de Mayo a Carcazona, en fraternidad con los compañeros del Ariège.
F. L. DE DRANCY. Convoca a reunión general para el 24 de abril, rogando asistencia máxima.
SORTEO ANUAL «SOLI». Quedan aún unos pocos números de este sorteo anual. Háganse pedidos cuanto antes.
F. L. DE MONTAUBAN ADVIERTE. Que la Organización no debe dejarse sorprender por un sujeto oriundo de Badalona con carta de identidad a nombre de Pierre Ortiz. Todo lo que dice es engaño con vistas al clásico «sablazo».
—B. Ayora. Montreal (Canadá). Recibidos carta y cheque. Una vez ingresado distribuiremos como indicas.
—Redondo. Calgary Alta (Canadá). Carta y cheque en nuestro poder. Ingresada la suma daremos situación tuya y de Félix Alvarez.
—Vallejo. Orán (Argentina). Recibidos carta y envíos. Una vez arreglado lo de «Espoir», daremos situación. Van aparte dos discos.
—Almeida. Hyères (Var). Recibido giro 7 frs. librería.
—José Ramos. Hyères (Var). Giro 22 frs.
—Gallud. Pont de Claix (Isère). Pasados a «Espoir» 25 frs. de los 50 de tu giro.

LA CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO ha sufrido diversas crisis, ninguna de ellas insuperable por la fuerza racial, ideológica y dinámica que emana de nuestra central anarcosindicalista. La crisis de ahora, originada por el hecho brutal de la pérdida de la guerra contra el fascismo internacional en España, no afecta en lo esencial a nuestro organismo, de resistencia y capacidad probadas. Tiene por motivo la circunstancia obligada referida, pero con posibilidades de recuperación, y de replantear el problema libertario, por querer propio y por razón de avance social de los pueblos.

Para confirmarlo, los compañeros, familiares, simpatizantes y emigrados en general, haremos acto de presencia en la



DADZU
La intención, la destreza y la donosura en el lápiz

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 75-64

Administration
SORIANO J.
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LECOMBAT
SYNDICALISTE
3 PAGINAS EN ESPAÑOL

JORNADA CONFEDERAL del 17 de abril
con MITIN por la mañana y FESTIVAL por la tarde

OTROS ACTOS

Mitín en Clermont-Ferrand

Organizado por la Comisión de Relaciones del Macizo Central y en celebración del 1^o de Mayo 1966, el día 24 de abril, a las 9 y media de la mañana, tendrá lugar un mitín en la Sala de Fiestas de la «Casa del Pueblo» de Clermont-Ferrand, en el cual harán uso de la palabra los oradores siguientes:

Francisco ISGLEAS, por la C.N.T. de España en el exilio. Un representante de la C.N.T. Francesa y un Joven Libertario, cuyos nombres próximamente daremos a conocer.

Por la tarde, en la misma sala y a las 3 en punto, tendrá lugar un **GRAN FESTIVAL-FOLKLORICO-TEATRAL**, con el concurso del «Grupo Artístico Cultural». En escena: **EL DERECHO DE LOS HIJOS**, seguido de escogido ramillete de **VARIEDADES**.

Confiamos en la mayor asistencia de compañeros y amigos, tanto en el mitín como en el Festival.

A. S. E. de Pau (B. P.)

Con el fin de conmemorar la Fiesta del 1^o de Mayo, Alianza Sindical de Pau celebrará, en la Sala de Actos del local de los Sindicatos Franceses, rue Latapie, una gran velada artística, con la colaboración del prestigioso Grupo Artístico «Terra Libre» de Toulouse, quien pondrá en escena, Primera parte: La humorada cómica en un acto, de Miguel Ramos Carrión, **LA CRIATURA**, pieza representada en el «Théâtre du Taur» en Toulouse, el 6 de febrero último, cosechando estruendoso éxito.

En la segunda parte tendrá lugar un variado y escogido **PROGRAMA DE VARIEDADES**, en el que tomarán parte todas las figuras del Grupo con su dinámico y simpático conjunto de Ballets.

El espectáculo empezará a las 3 horas en punto de la tarde.

C. N. T. Federaciones Locales de Lyon y Oullins A. I. T.

GRAN MITIN

de afirmación y fraternidad anarcosindicalista en LYON, el domingo 8 de mayo, a las 9 h. 30, en la Mairie del 6^{ème}, 58, rue Séze, Sala Victor Hugo. Entre otros oradores, harán uso de la palabra:

José SORIANO, de la C.N.T.F., de París.
José MUNOZ CONGOST, por la C.N.T. de España en el exilio.

Esperamos que los compañeros de toda la región acudirán a éste acto de fraternidad, manera de patentizar nuestra repulsa al régimen español.

Los amigos franceses quedan cordialmente invitados, como asimismo todos aquellos hombres que por una u otra causa, hubieron de refugiarse en Francia.

Por la tarde, en la misma sala, a partir de las 14 h. 30, habrá un **FESTIVAL** en el que actuarán, entre otros cuadros: **AIRES DE ESPAÑA de Grenoble**, completamente reorganizado. Toda una tarde de ambiente español y de risa, con un célebre cómic de reputación mundial. Luego la **AMITIE LAIQUE de MILLERY**, seguida de la brillante actuación de las **HERMANAS PEINADOS**; y también **LOS KAROLIN-KAS**, cuadro que jamás defraudó al público de la región, donde tantos admiradores tiene. Y aún **GEORGE BRESONS** acordeonista de la escuela de Lyon, en excelente forma.

Este espectáculo terminará en buena hora, para los que tengan que regresar a lugares distantes.

DIMANCHE
17
AVRIL

PALAIS de la MUTUALITÉ
28, RUE ST.-VICTOR
Métro: Maubert-Mutualité

OUVERTURE MUSICALE

Dadzu
Caricaturiste

Consuelo Ibáñez
Cantatrice

Hermanas Moreno
Dances espagnoles

Jean Jonas
Chanteur-compositeur

Le Trio Alegre
Chant régional espagnol

Rosalie Dubois
Vedette de la radio

Ivonne Solal
Speakerine

★
Invitation à tous les travailleurs espagnols et portugais.

★
Le matin du 17 avril, au Palais de la Mutualité **GRAND MEETING** de confraternité confédérale, avec des orateurs de la Confédération Nationale du Travail et de la Confédération Nacional del Trabajo.

C. N. T. 39, RUE DE LA TOUR-D'AUVERGNE A. I. T.

GALA ANNUEL

au profit des œuvres sociales de la Confédération Nationale du Travail, organisé en collaboration de la «Confédération Nacional del Trabajo de España en el Exilio»

EXTRAORDINAIRE SPECTACLE ARTISTIQUE AVEC LE PROGRAMME SUIVANT:

OUVERTURE MUSICALE

Francisco Torres
Chanteur de flamenco

Yon de Murguía
Tenor au grand style

Ramón Sánchez
Chansonnier hispanique

Carlos Mendia
Chanteur franco-espagnol

Douby
Fantaisiste

Les Guaránis
Folklore sud-américain

Yvonne Schmitt
au piano

Régie artistique: Suzy CHEVET.

★
Invitation extensive a todos los trabajadores españoles y portugueses.

★
Location: 6 F. Retirez les billets a: C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e); C.N.T., 24, rue Ste-Marthe, Paris (10^e), et au guichet du Palais de la Mutualité le jour de la représentation.



actos que tendrán lugar en la Sala mayor del Palais de la Mutualité, rue Saint-Victor, Metro Maubert-Mutualité, a las 9 de la mañana el primero, y a las 2 y media de la tarde el segundo.

Ningún compañero consciente dejará de acudir a nuestra JORNADA CONFEDERAL por poco que sus ocupaciones y su estado físico se lo permitan. La hora es grave, y lo que se nos ofrece en la Mutualité no es puro pasatiempo, sino posibilidad de afirmación, y forma de manifestarnos contra la dictadura franquista, contra el entreguismo, y para contrarrestar la campaña de silencios, cuando no de calumnias, que el mundo político y periodístico internacional mantiene contra nuestra ejemplar Confederación.

Fascismo, burguesía y comunismo tratan de dar la puntilla al internacionalismo anarquista y anarcosindicalista liquidando, por toda suerte de procedimientos, el temible reducto libertario hispano. Acudamos todos, españoles, franceses, portugueses, italianos, búlgaros y cuántos amigos de donde sea, a los actos de la Mutualité para demostrar al enemigo común que los muertos que él mata gozan de buena salud. ¡Que nadie se quede en casa!

DISCOS

El día 17 que se avecina tenemos espectáculo solidario. Todos los espectáculos nuestros han sido —y siguen siendo— solidarios. Para fines filantrópicos y de hermandad ideológica. Es estimulante, y hermoso, hallarse envuelto por una multitud de amigos, de seres convergentes en aspiraciones morales.

Es el mayor beneficio, sin menosprecio del resultado de taquilla. Este afianza la obra porque concreta la voluntad del conjunto —numerosa— de compañeros.

La reunión en sí importa mucho. No tanto la aportación artística, de escena, buena, no obstante, como tema de cordial asamblea. Corrientemente nuestros festivales de la Pleyel y de la Mutualité han sido buenos, y lo será el de ahora. Pero el éxito mayor lo concretamos en el llenazo que la C.N.T. merece.

Demstraciones vacías, en nuestro elemento no las conocemos. Se nos acusa de movimiento peonístico, sin intelectualidad precisa, por ser, todos o casi, obreros del músculo. Pero en vigor, audacia, iniciativa y fuerza creadora, ningún movimiento de opinión se equipara al nuestro.

No viene, ello, de una etapa de exilio, época en la que el contacto entre afines es más deseado. Necesitamos creer que aquellos, lo ten fuertemente vivido en España, aún continúa.

Nos agrupamos, ya en enjambre, en años lejanos, cuando nuestra organización no era multitudinaria cual lo fue en el año 1919. Para que «Sols» semanal pasara a diario, estuvimos en dos fiestas que beneficiaron al precotidiano con 200 duros. Piénsese en el fervor, en el espesor de ambas reuniones, logrado con entradas de a 2 reales una. La moneda era así de corta, y densa, entonces.

En el Paralelo barcelonés un grupo del Centro Obrero celebró enormes festivales pro presos, con fuertes ganancias por ebullición de público habido, y por participación de grandes artistas —Enrique Borrás uno de ellos— y estreno de obras escritas exprofeso, contándose «Astronomía social, o un habitant de la Lluna», de Joanotus, entre otras.

Para la obra educadora igualmente nuestra Organización tuvo angel. Queda en nuestra memoria la tanda de sesiones cinematográficas escocofadas, en las que se dieron « Enrique VIII », « Catalina de Rusia », « Erquisimo », « Sombras blancas », « Estasis », « Caribón », y cuanto de noble, aleccionador y futurista los realizadores de la época le dedicaban a la pantalla.

En las barriadas y a base de aficionados, las agrupaciones libertario-racionalistas representaban obras seleccionadas del teatro catalán y también del castellano, recurriendo igualmente al material muy importante añadido por el grupo Avenir, acordándonos en este momento de « Els tarats », « El Morenet » y « Els maits pastors ». Tierra y Libertad nos había obsequiado con el « 1^o de Mayo » de Gori, « La epidemia » de Mirbeau, y una obra nueva de autor olvidado conocida por « Arlequin el salvaje ».

Tenemos tradición escenográfica puesta a los cálculos comerciales. Teatros llenos y taquillas nadando en dinero, los hemos tenido cuando nos lo hemos propuesto para fines de solidaridad, educación y propaganda. De otra manera no se explicaría que un movimiento tan perseguido como el nuestro hubiese cumplido obra efectiva, a veces de gran responsabilidad económica.

Incluso el conocido Angel Pestaña actuó de cómic aficionado y el famoso Salvador Seguí desgranó alguna vez canciones excelentemente abarrotadas.

Porque somos así, sin que podamos ser de otro modo.

DISCOBOLO

ESPAÑA AL DIA

LA AGITACION ESTUDIANTIL CONTINUA

BARCELONA. — Los estudiantes e intelectuales detenidos días pasados en el Convento de Capuchinos, donde sostuvieron un sitio durante dos días, rodeados por la policía, fueron puestos en libertad.

Solamente un estudiante, apellidado Mandevil, continuaba detenido mediante un procedimiento de detención en flagrante delito.



JEAN JONAS
Cantor y compositor de tendencia socialista

diada la tarde, suponiéndose que ha sido liberado.

Las autoridades no parecen tener la intención de entablar acciones judiciales contra las personas liberadas, que son 30 estudiantes y unos 20 intelectuales. Es probable que el Gobernador Civil les imponga multas.

Por otra parte, varias mujeres que habían sido igualmente detenidas en un choque contra la policía que se produjo el sábado durante una manifestación de protesta contra la entrada de las fuerzas policíacas en el convento, fueron también soltadas.

Entre los intelectuales puestos en libertad figuran el pintor Antonio Tapies, el arquitecto Antonio Moragas (Presidente del Colegio de Arquitectos de la capital catalana) y García Calvo, profesor que fue suspendido recientemente en la Universidad de Madrid.

Mientras tanto, la agitación de los medios universitarios catalanes continúa notándose en Barcelona. Dos mil estudiantes realizaron una manifestación del silencio en la céntrica plaza de la Universidad, sin que la policía interviniera.

Además en todas las facultades de Barcelona tuvieron lugar «Asambleas Libres». Un comunicado conjunto, que resume las mociones aprobadas en estas asambleas, fue publicado.

Al parecer, las «asambleas libres»

celebradas en los locales universitarios constituyen un medio deliberado para forzar a las autoridades a que adopten medidas masivas de sanción contra los estudiantes, ya que si el número de sanciones es muy elevado será prácticamente imposible de aplicarse.

Un enviado especial del Ministerio de Educación Nacional llegó a Barcelona para investigar los hechos. Al parecer, se informará sobre los incidentes registrados en estos últimos días y decidirá las medidas que deban tomarse.

Estas eventuales medidas podrán aplicarse a los estudiantes y también a los 17 profesores que enviaron un telegrama al Ministro pidiéndole se entablaran negociaciones con los estudiantes.

Se supo, por otra parte, que otros 40 profesores —es decir un tercio de los de la Universidad de Barcelona— han firmado un nuevo telegrama que será enviado próximamente al Ministro.

La situación universitaria en la capital catalana se complica aún más con la dimisión de los miembros de las Asociaciones de Estudiantes de las facultades de Farmacia y de Ingeniería Civil. Estas facultades eran las únicas que habían constituido asociaciones oficiales de acuerdo con la ley.

CUBA Y ESPAÑA

El comercio entre Cuba y España se incrementa paulatinamente y adquirirá una mayor importancia en un futuro próximo, ya que el mutuo interés es coincidente en este aspecto.

Han sido dadas a conocer las cifras del comercio hispano-cubano en 1965. Tales cifras indican que España compró mercancías en Cuba por valor de 31,1 millones de dólares y exportó por valor de 34,4 millones de dólares, lo que por primera vez en la balanza comercial hispano-cubana indica un ligero superávit a favor de España.

Desde 1962, en que España importó mercancías cubanas por valor de 8,5 millones de dólares y exportó por 1,4 millones, las relaciones comerciales entre ambas naciones han recorrido un fructífero camino. A partir de 1963 el comercio hispano-cubano ha ido incrementándose hasta 1965 y se espera que las cifras de 1966 sean más superiores a las del año anterior.

España adquiere en Cuba azúcar, productos alimenticios variados, jaleas, tabaco, legumbres y hortalizas, conservas variadas, frutas frescas y en conserva, y bebidas, en especial, ron. Por su parte, Cuba compra en España máquinas-herramientas y aparatos mecánicos, algodón, automóviles y camiones, jeeps, herramientas

manuales, productos químicos industriales (ácido sulfúrico), medicamentos (antibióticos), productos alimenticios (turrones, mazapanes, bacalao salado) y juguetes.

Por otra parte, España construye en sus astilleros navales numerosos buques de carga que dotarán a Cuba de una flota mercantil realmente moderna y eficiente. Actualmente, numerosos cargueros se hallan en grada en astilleros vascos con destino a la empresa Armadora Nacional Cubana... a pesar de los incendios.

No se debe olvidar el intercambio cultural: libros cubanos vienen a España y libros españoles, pedagógicos especialmente, van a Cuba, así como gran cantidad de ejemplares de los autores clásicos hispanos que los lectores cubanos devoran con fruición.

Si bien este comercio es todavía reducido atendida la capacidad económica de ambas naciones, se tiene el propósito de incrementarlo hasta el máximo. Este objetivo es la principal labor de las delegaciones comerciales de ambas naciones que han visitado La Habana y Madrid recientemente.

Por último, un elemento que favorece el aumento del comercio se halla en el hecho de que los españoles consideran excelentes las mercancías cubanas, que el tabaco, el ron y el azúcar de la «Perla de las Antillas» go-

zan de un favor de todo primer orden ante el consumidor hispano.

Andrés Rubio

CEMENTERIO RADIOACTIVO CON TIERRA ESPAÑOLA

AIKEN (Carolina del Sur E.E. UU.)

El «Cementerio Radioactivo» de Aiken va a recibir en abril 1.500 toneladas de tierra española procedente de Palomares, en donde cayeron las bombas atómicas que perdió un avión norteamericano en un accidente.

La tierra ibérica contaminada por los artefactos norteamericanos se unirá a enormes cantidades de chatarra, trozos de reactor e incluso periódicos radioactivos en este depósito subterráneo construido al efecto en 1953.

Esta tierra de Palomares, encerrada en barriles, será enterrada a tres metros de profundidad y cubierta con tierra y arena.

En el centro, en donde existen ya toneladas de desechos radioactivos, reciben un trato especial, lleno de precauciones, los restos líquidos. Son encerrados en depósitos de cemento armado y de acero, sometidos a perpetuo control.

Los empleados del centro usan trajes especiales y reciben una formación apropiada por el género de trabajo tan particular. No se debe, por ejemplo, enterrar ningún material ra-

dioactivo cuando el viento sopla a más de 15 kilómetros por hora.

En cuanto a la población de Aiken, vecina del «Cementerio Radioactivo», tras no pocos temores, acabó por acomodarse a tan inquietante vecindad.

ALIANZA SINDICAL-MITIN EN St. FONS

A cargo de S.I.A. y de acuerdo con los compañeros de las FF. LL. de Venissieux y de St-Fons C.N.T., y la Agrupación de la U. G. T. de ambas localidades, el 17 de abril a las 10 de la mañana tendrá lugar un acto de A. S. en la Sala de St-Fons.

Tomarán parte oradores de la C.N.T. y de la U.G.T. Presidirá el compañero Fontaura.

Damos por descontada la presencia de todos los compañeros de nuestra región y hacemos un llamamiento a toda la emigración de nuestro país para que acuda a escuchar la voz auténtica de las Centrales Sindicales, que no traicionaron nunca a los trabajadores.

Le Directeur de la publication :

YVES OGBUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevrel

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE C.N.T. A.I.T.

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge...

Michel BAKOUNINE

21 AVRIL 1966 NUMERO 398 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

INTERNATIONALISME Charité et solidarité

LES réactionnaires, réformistes et anti-révolutionnaires de toutes espèces, lorsqu'ils prétendent nier la valeur, l'utilité et l'efficacité de nos principes et de notre action, utilisent principalement un argument historique: de l'échec ou de la dégenérescence de la plupart des mouvements socialistes et révolutionnaires nés à la fin du siècle dernier, et qui paraissent si prometteurs à l'époque, ils veulent déduire la condamnation de toute révolution sociale et socialiste. Je pense qu'il est fondamental pour nous, qui sommes d'un avis différent, de rechercher quelles erreurs furent à la base de ces échecs, afin de pouvoir répondre efficacement à ce genre de critique et surtout pour ne pas recommencer ces mêmes erreurs.

Les explications circonstancielles de tous ordres (tactique, politique, organisationnel) ne manquent pas, mais le crois qu'il faut en fournir de plus fondamentales. Pour ma part, il me semble que la raison profonde, la plus importante de l'échec des premières tentatives socialistes, syndicalistes et révolutionnaires fut le manque de simultanéité et de coordination mondiale, l'absence d'un internationalisme véritable.

Certes, on eut conscience dès le début de la nécessité absolue de l'internationalisme, mais on ne le mit pas vraiment en pratique, ou plutôt on crut suffisant de l'appliquer à l'échelle européenne et occidentale, sans tenir compte des centaines de millions d'hommes des autres pays plus ou moins sous-développés. Il y eut à l'époque une méconnaissance totale des problèmes de ce que nous appelons maintenant le tiers-monde; on prétendait analyser le développement et l'évolution de l'économie mondiale uniquement à partir des pays européens; un véritable racisme inconscient faisait que les populations moins évoluées étaient jugées sans intérêt et sans rôle par les révolutionnaires. Le colonialisme, on se condamnait, bien sûr, mais sans plus, sans chercher à l'analyser et à voir comment il pourrait se transformer, et on préférait lutter contre à l'intérieur des pays colonisés. Et de cette erreur résulte une double catastrophe:

D'une part le capitalisme, qu'on croyait moribond, trouva dans ces pays des ressources nouvelles, une main-d'œuvre nouvelle et des marchés nouveaux; il put ainsi se transformer et éviter les crises économiques fatales qu'on s'accordait à croire imminentes. D'autre part, faute d'une propagande révolutionnaire, il

eut constamment les mains libres dans ces parties du monde qui ne recurent de la civilisation occidentale que ses institutions les plus négatives: religions perfectionnées, salariat, mercantilisme, chauvinisme, militarisme, racisme et aliénation. Remplaçant ensuite astucieusement la colonisation politique par la colonisation économique, il put, en leur laissant une indépendance sans valeur pratique, les exploiter à la pire façon et assurer ainsi le relèvement de niveau de vie des travailleurs occidentaux, devenu nécessaire pour éviter la révolution.

Ajoutons que les marxistes, quant à eux, ne s'intéressèrent à ces pays qu'après leur complète dégenérescence et qu'ils ne le firent jamais dans des buts sociaux, mais à des fins uniquement politiques. On constate d'ailleurs facilement que Moscou ou Pékin utilisent pour accroître leur influence tous les sentiments égoïstes et rétrogrades (nationalisme, racisme, voire fanatisme reli-

gieux) entretenus par les capitalistes. Et rien de tout cela n'était prévu. Face à un capitalisme qui dévalait de nouveaux atouts, les mouvements révolutionnaires furent incapables de faire face rapidement à une situation qu'ils n'avaient pas envisagée et qu'ils ne comprirent pas d'emblée; ils disparurent presque tous, ou virent au réformisme. Il avait pourtant été clairement dit, dès le début, que la révolution n'avait des chances de se faire que dans le cadre de l'internationalisme; mais l'erreur fut de croire qu'on faisait de l'internationalisme, alors qu'on ne pratiquait en fait qu'un «européanisme».

Et maintenant? Maintenant que l'espoir d'une «reprise» se fait jour pour nous autres syndicalistes révolutionnaires, ne devons-nous pas tirer profit de la leçon? Je crois qu'il y a encore beaucoup de gens proches de nous, qui, plus ou moins cons-

ciemment, sont encore attachés à la vieille idée «d'internationalisme européen». Il faut qu'ils réfléchissent un peu et qu'ils comprennent que les travailleurs africains, asiatiques, sud-américains sont comme eux des exploités, que nous sommes tous solidaires et que nous devons préparer la révolution avec eux. Il faut diriger une propagande efficace vers eux, leur faire entendre enfin une autre voix que celle du nationalisme et du stalinisme. Cela n'est pas facile, bien sûr, surtout au début, mais c'est une nécessité absolue. Et pour commencer, n'avons-nous pas en France beaucoup de travailleurs d'origine africaine ou nord-africaine et qui, de par leur situation de géopolitiques économiques, sont particulièrement sensibles aux problèmes syndicaux et sociaux? Nous devons tenter un effort soutenu de propagande vers eux, et ne jamais perdre de vue le mot d'ordre fondamental: INTERNATIONALISME.

Les journaux, la radio, la télévision nous ont fait connaître la situation catastrophique dans laquelle l'Inde se trouve à l'heure actuelle. L'Inde n'a pas assez de blé et de riz pour nourrir toute sa population et malgré les importations, durant la période de soudure jusqu'à la prochaine récolte, 500 millions d'hommes ont encore moins de nourriture que d'habitude et cette nouvelle restriction jointe à une sous-alimentation chronique entraîne la mort quotidienne de milliers d'hommes.

Je n'ai pas l'intention de faire le tour de ce vaste problème, aux aspects trop nombreux pour ces quelques lignes, mais je veux dire ce qui me révolte dans cette situation et dans l'attitude adoptée par les pays étrangers.

Les efforts réalisés par le gouvernement indien pour résoudre les problèmes posés par cette situation, sont nés par le flot de population nouvelle que chaque année apporte. Les progrès sont insignifiants et le problème n° 1 de l'Inde se pose de façon de plus en plus critique. Bien que ce soit la préoccupation première de l'Inde, on se demande si tout ce qui peut être fait est accompli, mais c'est de la colère que l'on ressent devant l'indifférence des faiblessees formules qui subsistent à côté de la détresse de millions d'hommes. Comment ne pas se révolter quand vous entendez une dame indienne, revenant du champ de course, déclarer que la misère de ces hommes ne lui fait rien: «Vous savez, à force de les voir on s'habitue, on ne fait plus attention, on ne les voit plus...» Comment ne pas se révolter, lorsque le journaliste lui demandant comment ses domestiques arrivent à vivre avec leurs salaires de famine, elle répond qu'ils ne sont pas seuls à travailler, mais que leur famille, parents, femmes, enfants, frères et sœurs travaillent et rapportent aussi de l'argent... puis ajoute d'un ton définitif: «Je ne dis pas qu'ils mangent à leur faim, mais ils mangent...» Et puis il y a la charité pour les nourrir... Quelques palais

ouvrent leurs grilles une fois par jour pour recevoir des milliers de loques humaines à qui l'on distribue une louchée de soupe... parce qu'un maharajah, trépassé et sans doute soucieux de son repos dans l'au-delà, a laissé quelques roupies pour faire la charité. Charité écumante...

L'aide des pays étrangers est presque aussi désolante. Tout ce qu'ils font n'est qu'une goutte d'eau dans la mer. Que peuvent des pays capitalistes qui courent vers un profit toujours plus grand et se soucient bien peu de quelques millions d'hommes qui crèvent de faim. Pour le monde et la façade on se lamente, on déplore cette situation et on envoie quelques bateaux chargés de vivres... On se croit quitte, alors qu'il serait si simple d'envoyer les excédents agricoles des pays développés, mais on préfère jeter le lait à la mer, bruler le blé, les légumes... et tous les surplus qui risqueraient de faire baisser les cours. Charité... oui... mais il faut d'abord sauvegarder le sacro-saint

profit. L'intérêt passant avant tout les meurt-de-faim peuvent toujours attendre.

Il y a sur la terre suffisamment pour tous, mais il n'en existe pas moins des pays où l'on meurt de faim et des pays où l'on gaspille quotidiennement. Mais le capitalisme n'en est plus à une contradiction près. Il s'agit de sur les millions de petits Indiens qui meurent de faim, alors qu'il n'en continue pas moins de massacrer à grand renfort de bombes au napalm les petits Vietnamiens.

Cette situation tout le monde la connaît, on la déplore, c'est vrai, mais que faire? C'est si loin... Camarades, c'est loin parce que vous n'avez pas compris que si vous voulez que ça change là-bas, il faut que ça change partout. Camarades, vous pouvez faire quelque chose, commentez par ce qui est proche et vous verrez que ce n'est pas si loin et que c'est une même lutte.

ANNIE

Sommes nous des utopistes?

« Vos idées sont très belles mais, les hommes étant ce qu'ils sont, votre révolution est irréalisable, et vous n'êtes que des utopistes. » Telle est l'objection qu'on nous oppose fréquemment, et qui émane souvent non seulement d'individus inactifs prudemment installés dans leur petit confort bourgeois, mais aussi d'anciens militants, désabusés par les échecs répétés qui couronneront des années de lutttes et par la dégenérescence des révolutions réussies. Et à force de les entendre, nous sommes parfois tentés de douter, et de nous demander si nos efforts ne sont pas inutiles, l'organisation sociale idéale pour la réalisation de laquelle nous luttons n'est-elle pas utopique? Et l'organisation actuelle, pour mauvaise qu'elle soit, n'est-elle pas inévitable? Je crois que de telles pensées doivent être surmontées facilement, car elles ne sont que l'effet démoralisant des sophismes (c'est-à-dire des faux raisonnements) que la bourgeoisie s'ingénie à répandre, en jouant sur la paresse des esprits et sur leurs tendances les plus négatives: les tendances conservatrices et rétrogrades, la peur du nouveau.

Car, objectivement, le mode d'organisation que nous prônons est-il plus utopique que le système actuel? Non. Essayez d'imaginer un individu qui n'aurait aucune expérience de l'une ou de l'autre forme de société et à qui l'on expliquerait, théoriquement et schématiquement, les principes et le fonctionnement des deux. Je crois que, a priori, il serait tenté de le considérer tous deux comme utopiques et irréalisables, mais que,

tout bien réfléchi, le système actuel lui apparaîtrait encore comme le moins applicable; car le capitalisme, avec ses structures de distribution compliquées et irrationnelles, avec sa production dominée par les mouvements abstraits et absurdes, mais tout-puissants, d'un argent et de «valeurs» qui n'ont aucune signification réelle, ne semble-t-il pas s'ouvrir à un meilleur futur que le système libéraliste à qui existe le mérite d'être logiquement conçu et fondé sur des bases humanitaires. Quant à la confiance qu'il faut avoir en l'individu en supposant le respect de principes intelligibles par tous, est-elle moins raisonnable que l'obéissance religieuse à une morale irrationnelle, fondée sur le respect injustifié d'une série de fausses valeurs, nécessaire à la société capitaliste et autoritaire?

Seulement, voilà, le système actuel a l'avantage d'exister et de fonctionner, tant bien que mal, depuis assez longtemps, alors que celui que nous voulons instaurer n'a encore jamais été vraiment réalisé. Et comme il y a dans la nature de chaque individu une tendance instinctive au conservatisme, à la peur des expériences nouvelles et du changement, beaucoup préfèrent rester comme ils sont, plutôt que de risquer quelque chose avec les utopistes qui n'ont à leur proposer qu'un meilleur futur alors que les capitalistes prétendent leur assurer un présent médiocre.

Alors, ces gens-là, nous devons leur ouvrir les yeux en jouant nous-mêmes sur leur peur du lendemain, en leur montrant que, contrairement à ce qu'ils croient, leur passivité même nuit à leur chère tranquillité. Le capitalisme, en effet, nous assure pour l'instant, à nous autres Européens, un confort très relatif, mais à quel prix? En maintenant dans le dénuement le plus complet des centaines de millions d'hommes. Cette situation peut-elle durer longtemps? Certes non, on le voit aux secousses de plus en plus nombreuses et importantes qui agitent le Tiers-monde. Et puis, surtout, le système capitaliste a bien montré qu'il était incapable d'éviter la guerre et qu'il lui fallait produire des armements de plus en plus nombreux et efficaces. Est-ce comme cela que l'on garantit un avenir stable? Et les utopistes ne sont-ils pas ceux qui croient pouvoir former longtemps sur le baril de poudre que le capitalisme leur offre comme un lit, c'est-à-dire ceux-là mêmes qui nous traitent d'utopistes?

La révolution que nous voulons réaliser n'est pas seulement un espoir, c'est le seul espoir; ce n'est pas seulement une aspiration pour les hommes, mais une nécessité pour l'humanité. Ne rien faire et croire pouvoir rester longtemps tranquille, voilà l'attitude utopiste; se préparer à la révolution sociale, voilà la seule attitude réaliste. Et que tous ceux qui craignent la révolution parce qu'ils craignent la violence se disent bien qu'en évitant ils n'éviteront pas les guerres, bien

plus meurtrières qui marqueront inévitablement la fin du système économique actuel. Alors, n'est-il pas plus raisonnable d'essayer de faire la révolution avant plutôt qu'après la guerre mondiale? Non, nous ne sommes pas des utopistes, nous sommes tout le contraire. Nous ne militons pas parce que cela nous plaît, mais parce que nous croyons cela absolument nécessaire; les utopistes, ce sont ceux qui croient qu'il n'est pas nécessaire de lutter. Notre révolution, nous la préparons non seulement pour parvenir au meilleur, mais aussi pour éviter le pire. Nous sommes des réalistes.

J. F. B.

EMANCIPATION OU CONDITIONNEMENT?...

« — Je connais un jeune, me disait un jour un des mes amis, qui n'a aucune formation sociale, mais il se révolte constamment contre tout ce qui vise à conditionner l'individu. » Le cas n'est pas unique; on peut même affirmer que le nombre de jeunes qui s'insurgent contre le conditionnement ou toute autre forme d'asservissement de l'être humain, est plus important qu'on ne pourrait l'imaginer. La preuve en est que très souvent les mouvements de colère populaires sont précédés par des manifestations de jeunes, particulièrement des étudiants.

Mais le drame c'est que le jeune est assailli de toutes parts et finit par céder aux multiples tentations qui lui sont offertes; et nous le retrouvons plus tard, adulte mais soumis, et bien souvent, aliéné par la société. Si vous essayez alors de lui rappeler quelques bons principes, il vous répliquera que c'est là de l'utopie, que la société est trop pervertie et qu'il est inutile de tenter quoi que ce soit. A ce stade de conditionnement il sera contre tout par dépit et parce qu'il a perdu toute confiance en lui-même, mais et précisément à cause de cela, il lui faut alors une idole, un protecteur ou un sauveur.

Sur le plan purement ouvrier, toute action syndicale le dépasse et il s'en remet, constamment, aux dirigeants de son syndicat pour résoudre ses problèmes à sa place. Combien de fois n'avons-nous pas entendu des travailleurs avouer qu'ils n'étaient pas d'accord avec le comportement de telle ou telle organisation syndicale, mais qu'ils y restaient parce qu'elle représentait la masse ouvrière? La même réaction se retrouve sur le plan politique et social et ces mêmes étonnés conditionnés vous diront, par exemple, qu'ils ne souhaitent nullement la prise du pouvoir par le parti communiste parce que toute liberté disparaîtrait comme dans les pays de l'Est, mais qu'ils lui apportent leurs voix pour faire opposition à la réaction. La réponse est simple, bien sûr, car on ne choisit pas entre la peste et le choléra, mais il ne suffit pas de faire des réponses opportunes car c'est à la prise de conscience que nous devons amener les travailleurs.

L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes... mais si nous en croyons l'«Huma» du 10 avril, c'est l'U.R.S.S. qui va s'en charger. Un VIII plan quinquennal dont l'homme est la raison d'être, a été adopté au 23 congrès du parti unique d'Union soviétique. « Le plan quinquennal c'est l'«Huma» qui parle — si on en saisit la substance derrière la rigidité des chiffres, si l'on en sent le poids

l'enveloppe, est un projet dont l'homme est la raison d'être. Ces tonnes de mètres cubes, ces millions d'unités et ces millions de kilomètres sont la toile abstraite ou un soviétisme retrouve facilement les symboles de son confort et de son plaisir, d'un travail ou d'une recherche passionnante. Mais on aurait beau gratter, on ne trouverait pas le plus petit capitaliste... »

Bravo! Mais, au fait, pourquoi ce même n° de l'«Huma» recommandait-il au lecteur d'acheter sa voiture à crédit, de s'organiser pour ne pas rater une émission de télé, même pendant les repas, et pourquoi émettait-il sur deux pages et demie notes performances, pronostics et sélections du tiercé? Est-ce ainsi qu'il compte

apporter aux travailleurs des symboles de confort et de plaisir? Est-ce au cours de la rencontre du 9 avril entre les camarades Léonid Brejnev et Waldeck Rochet que ce plan de conditionnement de la masse ouvrière française fut établi?

Après ça nous ne sommes plus étonnés de voir la façon désordonnée dont les grèves sont organisées par la C.G.T.; mais il reste encore un espoir bien grand car, s'il est vrai que de nombreux travailleurs sont plus sensibles aux courses de chevaux qu'aux luttes ouvrières, le sens de la véritable action n'a pas disparu et nombreux sont ceux qui souhaitent la grève générale.

J. SORIANO

LES DEUX REFORMISMES

Lorsque nous parlons de réformisme, nous désignons (tantôt l'une, tantôt l'autre), deux choses différentes; il n'est peut-être pas inutile de préciser la distinction. Le terme réformiste désigne pour nous:

Soit un mouvement, soit un individu, qui, depuis longtemps, ont renoncé ouvertement à l'action révolutionnaire et à la préparation immédiate de la révolution, et qui prétendent arriver au socialisme par l'action politique et parlementaire dans le cadre de la lé-

galité bourgeoise. Ils affirment vouloir parvenir à leurs fins sans révolution violente, sans illégalisme à aucun stade, par réformes progressives des structures actuelles dont ils s'empareraient progressivement. L'expérience montre qu'ils dégènerent toujours au contact du pouvoir, au fur et à mesure que s'accroît leur importance politique. Tels sont les grands syndicats actuels et les partis qui se réclament du socialisme. Soit des groupes ou individus qui se disent révolutionnaires, qui appartiennent souvent à des mouvements authentiquement révolutionnaires, mais pronent, dans un but qu'ils disent tactique, l'alliance avec des réformistes première manière et s'appuient le plus souvent sur eux, se condamnant par là même à l'inefficacité révolutionnaire, paralysés qu'ils sont par ces alliances, et compromettant l'action des vrais révolutionnaires. Tels sont la plupart des brillants théoriciens libertaires et un certain nombre de prétendus anarcho-syndicalistes.

Cela dit, quels sont les plus dangereux? Les réformistes première manière sont évidemment ceux que nous devons combattre publiquement, dont nous devons nous attacher à démolir la propagande, dont nous devons détacher les fidèles. Mais les réformistes seconde manière, qu'il est souvent plus difficile de dénoncer, constituent un danger permanent et sournois, auquel nous devons veiller si nous voulons éviter des surprises, lorsque notre mouvement aura pris de l'importance.

De toute façon, les deux réformismes sont à combattre et à abattre.

J. S. R.

Le pauperisme

Je ne sais pas qui a dit que les poubelles de New York suffiraient largement à nourrir la population de New-Delhi, mais cette phrase contient en elle tout le drame d'une société pervertie par l'esprit de lucre. Aussi nous assistons au paradoxe de voir détruire des aliments pendant qu'on quête pour soulager la famine de certains peuples. Il ne se passe pas de mois sans que la presse, la radio ou la télévision ne nous parlent de cette plaie sociale qu'est la famine.

Parallèlement à ce problème on nous présente la valeur, de la charité dont notre beau royaume de France se fait le champion.

Il est même des personnes ayant titres de noblesse qui sont sensibles à la misère des autres et n'hésitent pas à organiser collectes et autres divertissements pour secourir des malheureux. Voici un exemple de bon cœur: « La baronne Seillère, présidente du Comité de direction des petits lits blancs a confié qu'elle donnait un bal à Monte-Carlo le 1er juillet. » Elle a précisé en outre que deux rotisseries géantes tourneront devant les diners et que le champagne et le whisky couleront de fontaines aménagées dans le décor.

Sans aucun doute, parmi ces convives, nombre d'entre eux sont sûrement des présidents de comités de direction de sociétés de lutte contre le pauperisme; et qui sait même si certains d'entre eux n'ont pas quelque stock de riz à écouler vers les contrées lointaines comme l'Inde... Mais soyons sérieux.

Le problème de la faim aux Indes est assez complexe et ne repose pas seulement sur une question de réforme agraire; il faut aussi compter sur des structures politiques et en particulier sur l'influence religieuse. Là,

plus que partout ailleurs peut-être, l'émancipation des travailleurs est d'une nécessité impérieuse; les croyances, l'attachement à des coutumes millénaires font de l'Indien un esclave qui s'ignore.

Gandhi commet la grave erreur de ne pas balayer une bonne fois pour toutes l'esprit religieux de son peuple; par ailleurs, la plus qualifiée, s'imposait la limitation des naissances.

Bien que Mao-Tsé-toung ait déclaré en 1959: « Plus il y a de monde, plus il y a d'idées, plus il y a d'initiatives, plus grande est l'ardeur et plus grand le travail », ce qui ne l'a pas empêché de reviser sa position par la suite. Le problème du pauperisme reste lié à une rationalisation humanitaire de la population en concordance avec la satisfaction des besoins. Les pays sous-développés et atteints par le pauperisme ont certes besoin de l'aide des grandes puissances économiques par l'implantation de l'équipement agricole et de la technique moderne, mais l'aide la plus précieuse doit avoir un caractère émancipateur. Or comment peut-on imaginer qu'un pays comme la France, qui vient d'interdire la projection du film *La Religieuse*, puisse, d'une façon quelconque, contribuer à l'élévation morale qui doit amener un peuple vers sa libération...

Bien sûr, une notion exacte du syndicalisme authentique pourrait faire de tous ces parias de la société capitaliste, une armée invincible au service de la liberté, car ne serait-ce que par la force de l'inertie, autrement dit par la grève des bras croisés, elle obligerait les exploités de la misère humaine à renoncer à tous leurs privilèges.

MONIQUE

A CLERMONT-FERRAND Grand meeting anarcho-syndicaliste le 24 avril à 9 h 30, à la salle des fêtes de la «Maison du Peuple» avec la participation de: Francisco Igleas, de la C.N.T. Espagnole. Un représentant de la C.N.T.F. Un jeune libertaire. L'après-midi, dans la même salle UN GALA ARTISTIQUE.

VIVENT LES CAMARADES!

« Les vivants que l'on fait pleurer comme on saigne se vengent parfois. » Verlaine.

Oui, «les camarades», pour venger l'accident dont fut victime l'un des leurs dans une usine à Turin, se mirent en grève et même, transportés par les paroles vibrantes d'un révolutionnaire idéaliste, marchèrent sur l'usine.

La foule, belle par sa force et ses chants... L'usine, imposante et sombre... Devant, soldats irrésolus et policiers prêts à tout... Pas et chants s'avancent, s'avancent... Des coups de feu... Dans la boue, un jeune garçon...

Une épopée héroïque, une belle page d'histoire définitivement tournée: Voilà ce que pense la plupart des gens. Il ne sert à rien de se révolter puisque ces ouvriers s'en retournent finalement à l'usine avec, sur la conscience, la mort de quelques-uns d'entre eux! Mais alors, vous n'avez pas vu que si le révolutionnaire à barbe est arrêté, un autre camarade s'est «déclaré» en prenant la relève pour poursuivre la lutte! Tout est encore possible.

Certes actuellement, les conditions historiques et économiques ont changé. Le néo-capitalisme ne peut se comparer au capitalisme égoïste et à courte vue de la deuxième moitié du XIX^e siècle: il a «mué», il a changé de peau. Le néo-capitalisme semble plus puissant car plus intelligent et plus subtil; il pratique le paternalisme à grande échelle et se veut avant tout social. Quelle grotesque plaisanterie! Les plaisanteries les plus courtes sont, paraît-il, les meilleures. Pourtant, celle-là, le peuple l'apprécie toujours... hélas!...

De nos jours, par le développement du crédit, les capitalistes réussissent à ligoter l'ouvrier qui, par crainte des traites de fin de mois, hésite et même se refuse à faire grève. Par le préavis de cinq jours exigé, la grève perd sa virulence et son efficacité et permet au gouvernement de prendre «des mesures de remplacement». Ces grèves deviennent ainsi des manifestations purement formelles: grèves folkloriques, vides de tout contenu révolutionnaire. Par la différenciation de plus en plus poussée des salaires, par les primes diverses que l'on accorde de-ci de-là, les capitalistes divisent peu à peu les travailleurs. On aboutit ainsi à des grèves, comme celles qui sévissent actuellement, revendiquant des avantages pour une catégorie de salariés: on croit voir renaître les anciennes corporations de métiers du Moyen Âge! Ces grèves catégorielles ne mettent pas en cause le système capitaliste, ne relèvent pas ces revendications matérielles aux fins à viser. Et les syndicats réformistes permettent que l'union des travailleurs soit un vain mot! D'ailleurs, ces grèves ne gênent nullement les capitalistes: elles sont prévues dans le budget annuel. De plus, des grèves n'acquiescent toute leur efficacité qu'en période de plein emploi, d'expansion économique: la grève rompt alors, aux dépens du patron, l'équilibre entre l'offre et la demande sur le marché du travail. Or, actuellement, l'économie française est en période de récession et ces grèves sporadiques à caractère professionnel soulagent presque les capitalistes.

Le seul remède à ce marasme, dans lequel s'enfoncé l'agitation ouvrière, serait une grève générale et insurrectionnelle rendant enfin véritable et riche de sens le vocabulaire de «solidarité» des travailleurs.

Permettez-moi de m'écrier avec Verlaine:

«O toi, persécuteur, crains le vamping...»

Et crains l'étrangleur: Leur jour de colère apparaîtra pire Que toute douleur. Tiens ton âme prête à ce jour ultime Qui surprendra l'assassin comme un crime Et fondra sur le vol comme un voleur...»

FREDERIQUE

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

Vient de rééditer en microsilillon 45 tours une conférence de Sébastien Faure: «Naissance et Mort des Dieux» présentée par Jeanne Humbert. Prix: 8 f. On peut se le procurer 24, rue Ste-Marthe, ainsi que le «Disque du Souvenir» de Charles d'Avray, microsilillon 33 tours. Prix: 16 f.

Humanización del trabajo

por Severino CAMPOS

De no prevalecer un principio de degeneración moral, toda persona admite el trabajo como necesidad elemental de la vida. Las voluntades opuestas, por sistema, son casos patológicos. Esa adversidad tiene sus causas, de procedencia diversa, con expresión de más o menos potencia, pero que generalmente radican en el ambiente que ha formado al individuo.

El mejor estímulo para despertar en el hombre el sentimiento de colaboración es ofrecerle, por lo menos, las mínimas garantías que necesita su existencia. Si falta esa condición, el individuo pasa, de la indiferencia a lo que consideran obligaciones sociales, al campo de las adversidades. Solo busca solución a sus problemas personales.

A esas formaciones, o degeneraciones personales, el sentimiento de solidaridad no les interesa. Por eso no lo cultivan. Ante todo y sobre todo es su yo, el imperativo de sus necesidades, lógicas o aberrantes, aunque para resolverlas dañen a la Humanidad. Y este género, por desgracia, abunda. Va más allá de los que manifiestan ausencia de sentimiento colaborador.

Esas dotes de conducta personal encierran una complejidad en la que solo se agitan fuerzas desintegradas. Para la sociedad, de ahí no surge ninguna aportación constructiva. Toda acción que desde ese medio se desarrolla es repelente a la tendencia y práctica comunitaria. Aquellos que auspician proyecciones de bienestar general tendrán, frente a sí, los ajenos al ejercicio del trabajo.

«No te pierdas en abstracciones quíntesimales —nos dice Proudhon— y reputa la era de la felicidad, y la edad del trabajo, como de períodos consecutivos de la historia. No se trata aquí más que de una correlación. La dicha y el trabajo son gemelos: no haya entre vosotros esclavos: cada cual tenga su parte de trabajo, de propiedad, de gloria; sed todos discípulos, compañeros y maestros unos de otros; en estas condiciones el trabajo será leve, y el placer dejará de entre vosotros el dolor.»

Admitimos esta filosofía proudhoniana como prodigio persuasivo. Es todo un poema de sabiduría. Las abstracciones sistemáticas no son edificantes: la felicidad común al género humano solo se origina en el trabajo. La autonomía se vuelve lacrimante al constatar, que los menos felices de entre los humanos, son los que más trabajan. Es un problema a ventilar a la mayor brevedad.

Cuando ponemos la mirada en esas maravillas científicas que alcanzan circulación, de cuya utilidad no puede dudarse, conviene no perder de vista que todo es producto de la cooperación universal. Es la expresión del trabajo coordinado, del esfuerzo que se sucede y complementa. Cada una de las partes es complemento indispensable a las demás. Y todas juntas expresan el mérito de la inteligencia, del esfuerzo, del genio constructor, que ofrecen felicidad al hombre.

Toda una escala de intervenciones, especialidades y grados de inteligencia, cada cual desempeñando un rol de fundamento social, se dan la mano para lograr los objetivos que el hombre se marca. Y a medida que este sentido triunfa, que gana terreno en extensión y solidez, se fortifican los lazos para las grandes creaciones que a la vida van dando esplendor y sentido ético.

Lo que acabamos de señalar, cuya base indiscutible es de proporción ilimitada, tiene su garantía, continuidad y prosperidad, en el entendimiento humano. Entenderse los entes de nuestro género es primordial para fecundar grandes obras. En cualquiera esfera de actividad humana, si falta el entendimiento entre las partes que la integran, se malogran los frutos previstos capaces de caracterizar las esencias del progreso.

Solo teniendo en cuenta lo precedente podemos inspirarnos en reestructurar a la Humanidad. Los bos-

quejos filosóficos, tendientes a cambios sociales, serán utopías eternas si no unen a los hombres reconociéndoles su valor particular. Y si ese valor es un elemento con mérito para favorecer al conjunto humano, de ahí se infiere, también, unos derechos que el individuo debe tener reconocidos para estimular la colaboración. Si falla esta compensación, el ser humano flaquea, en lo moral como en lo intelectual, hasta traducirse en una nulidad nociva.

Todo sistema social lleva implícito un principio de colaboración; si ésta falta no hay sociedad. La participación al producto es una razón de justicia después de desarrollar el esfuerzo. Solo puede usarse lo que ya se ha creado; solo se crea por el concurso del trabajo. Cualquiera que sea el matiz social donde el hombre radique, a éste no se le pueden enajenar sus derechos; si se le enajenan, el afectado puede eludir toda clase de obligaciones. Cuando estos casos se dan, entre el individuo y la sociedad queda declarada la guerra.

De todos los bosquejos sociales que la mente humana ha fecundado, ninguno como el que corresponde al pensamiento libertario. Es una estructura social que prevé, para el hombre, el lugar que le corresponde por sus condiciones éticas e intelectuales: demuestra, y hace sentir, para los fines de amplia manumisión, la necesidad ineludible de trabajar, de colaborar. Hay tal reconocimiento y respeto a la personalidad, a ese ser susceptible de razonar sus problemas, grandes o chicos, que solo de él depende la suerte que goce.

Mirando bien los problemas del hombre, desde el ángulo libre que en la justicia le corresponde, los programas laboriosos no pueden ser medidas de sujeción y tortura. Esas medidas son hijas de severidad estatal o de voracidad burguesa; son inhumanas. Tanto las relaciones sociales como las estrictamente laboriosas, pueden resolverse sin acritud y a satisfacción. El hombre, por vocación y formación profesional, se plasma en el medio donde sin violentarse desarrolla sus labores; por temperamento, o especialidad y grado cultural, elige sus amistades.

El bosquejo es una necesidad del genio creador, es el armazón de una obra que se pretende realizar, el testimonio de algo que se ofrece a la Humanidad tendente a mejorar su estado. Solo alcanzará plenitud real por el concurso de varias personas, que le observarán atenciones físicas, artísticas o intelectuales. Completada, la obra, si bien expresa comunidad de aportaciones, de diversos méritos personales, a veces de sufrimientos, no siempre queda a disposición del goce general. Ocurre esto, en estos tiempos, porque no prevalece la humanización en el trabajo.

Una de las principales acciones a desarrollar, si la humanidad pretende conquistar su bienestar y afianzarlo, es despertar el sentimiento comunitario. Si en toda la realización de la vida social vemos ese precedente, esa necesidad imperiosa que reclama e impone el ritmo progresivo, el usufructo común de la riqueza, es conclusión justa que no puede rechazarse. Todo cuanto se imponga a esa finalidad será motivo de discordia entre los hombres; si hay denominador común en el esfuerzo, en el trabajo constructivo, lo debe haber también en el usufructo de la riqueza.

En ello radica el carácter universalista del anarquismo, su dinámica constructora, y su espíritu abierto a la amplia y constante ascensión de la vida. El trabajo para todos, como patrimonio de obligaciones, es la alternativa que no falta a nadie, como inherencia de aportaciones que todos estamos en condiciones de tributar. El dilema es sencillo; ningún ser humano carece de ese mínimo recurso, que da solución a sí y a la comunidad social.

taró y S. Juan de Vilasar. Igualmente, S. Ginés, Argenta, Monjat, Cabris, etc. El de Gerona enlaza a las curiosas piezas de Baños, Salt, Gerona y Cassá de la Selva. En igual, entre otras, Llagostera, Amer, La Escala y Llabrillas. Del mismo modo, el de Igualada une a los carinosos lades de Piera, Igualada, Capellades, Masquefa, Calaf y Odena. Así, La Llacuna, Bruch, Argensola, Collbató, etc. El de Vich conecta a las gratas viñetas de Torelló, Vich, Roda del Ter y S. Quirico de Besora. Además, entre otras, Centellas, Sta. Maria de Corcó, Taradell, Gurb y Tona. En la misma índole, el de S. Feliu de Llobregat agrupa a los vivos esmaltes de Hospitalet, S. Feliu, S. Baudilio y Prat de Llobregat. Lo mismo, Cornellá, Molins de Rey, Gavá, Esparraguera, Espiuga, etc. El de Arenys de Mar abarca a las lindas palmas de S. Celoni, Malgrat, Arenys y Pineda. Por igual, entre varias, Tordera, S. Pol de Mar, S. Esteban de Palautordera y S. Cipriano de Vallalta.

A los 41° 36' 16" de Latitud Norte y los 0° 31' de Longitud Oeste, entre Monistrol, Collbató y otros tipos lugares, produciendo la aguda impresión de una vasta fortaleza de colores, y, en cierto aire, la idea de un enorme y magnífico órgano, grave, firme e imponente, en signo extraordinario, con su grandiosa y augusta majestad, se encuentra, para embeleso y sumo placer, el singularísimo y solitario conjunto de Montserrat o monte serrado, con una base superior a 22 kilómetros. La imagen románica del Monasterio quizá tenga otro tinte, como se descubrió en la estatuza románica de Nuria, cuando fue restaurada. En la recia unidad,

Unidad de las izquierdas

por COSME PAULES

No se asuste el lector; no es ésta la transcripción de un estudio publicado tres o cuatro décadas atrás. Se trata de algo actual o, mejor dicho, de algo que se ha intentado actualizar. En alguna parte hemos leído que se estaría planificando la «unidad de las izquierdas», al parecer iniciativa que habría partido del Uruguay, para extenderse, si obtiene éxito, al resto de Hispanoamérica. Y por si ello fuese poco se nos presentaría como una novedad, como algo original y «salvador» que merecía la pena discutirlo y acreedor además a toda una línea de bellas esperanzas revolucionarias para los pueblos de América. Por cierto que el intento es algo extraordinario para la época en que vivimos; no sabemos bien si los contagios de los experimentos espaciales del día influyen en los argumentos y hasta en la voluntad de algunos para atreverse a presentar como cosa de atención positiva semejante bodrio del tiempo de las Catacumbas. Pero lo más chistoso —mejor tomado por el lado del humorismo— del asunto es que se ha dicho también que en esta pretendida «unidad de las izquierdas» no pueden faltar los movimientos libertarios, como el caso concreto de la iniciativa la F.A.U. y que una «unidad de las izquierdas» sin la F.A.U. por el medio o en cabeza, no tendría derecho o algo así de existencia. ¡Vaya, vaya!

Esto ya es atrevimiento de visionarios supersónicos. Que un movimiento libertario no merezca ser ni siquiera reseñado. Ahora bien: si como hemos leído se pretende hacer caer en el lazo de la tal alianza izquierdista a la F.A.U., la cosa cambia rotundamente de color pasando a ser un emplastro inconcebible. Sinceramente afirmamos que el movimiento libertario del Uruguay —lo mismo que ningún otro en cualquier parte— no llegará a extremo de candidez tan monstruosa ni consentirá en aliarse para fin alguno con los elementos que han tenido por delante en sus acciones durante siempre y ahora la divisa nefanda: «lo que no puedas dominar destrúyelo». Por lo demás sería cosa de niños que aliarse con el oso para pelearle al león... ya que en tal caso y suponiendo un vencimiento del león, ¿quién nos libraría después de las garras del oso? Pero incluso todas las comparaciones están en el último extremo fuera de lugar en este caso. Porque la más repetida y examinada experiencia nos confirma en la seguridad de que con los bolcheviques, los libertarios no pueden ir jamás ni a la vuelta de la esquina.

Debemos agregar que la contumacia bolchevique no tiene por qué sorprendernos; esas gentes aspirantes al Poder a toda costa, no cederán jamás un ápice a sus pretensiones aunque el sol dejase de salir, vale decir aunque el mundo se hundiese por su culpa. Está a la vista del mundo avisado lo que el bolchevismo persigue en todo el mundo. ¿Que quieren millones de chinos habrían de morir en una guerra atómica? Mao declaró por adelantado que a la China siempre le restarían algo así como tres o cuatrocientos millones más de chinos con los cuales apoderarse del resto... Y ninguna expresión más descarada y más consecuentes con las propias teorías totalitarias

de la denominación de C.U.T.C.H. (Central Única de Trabajadores de Chile). Ha sido tan desastroso el experimento sufrido por esa causa entre el proletariado chileno que todo lo que se diga es poco. La C.U.T. ha terminado por llevar a cabo una real y contundente división de los obreros chilenos. No hay más que decir, sino atenderse a la realidad de los hechos a la vista de quien quiera que se moleste un poco en consultarlos. Actualmente la C.U.T. Ch. no es otra cosa que una agrupación de células bolcheviques en manos de las cuales algunos pocos trabajadores se dejan conducir como borregos hacia las medidas desde siempre perseguidas por los «hijos de Lenin». En la última huel-

ga general nacional decretada por la C.U.T., de más de tres millones de trabajadores que hay en Chile, se hicieron presentes apenas cincuenta mil y eso para atenderse a los datos oficiales que sus dirigentes no han tenido medios para desmentir. ¿Es ese el resultado de la famosa unidad que tanto prometía en un principio? ¿Es esa una Central Única de Trabajadores? ¿Qué es en resumen eso? No lo sabemos; pero lo que sí sabemos es que la C.U.T. está ahora dominada completamente desde las alturas por elementos al servicio del P.C. Así les crece el pelo a los trabajadores que se han dejado engañar una vez más... Ahora pareciera que después del «frente único» practicado en casi todos los países en donde se creyó poder hacer algo uniendo las fuerzas de izquierda en compañía de tan pésimos amigos, y cuyos resultados de semejantes frentes y alianzas, al guien parece haberse intoxicado al extremo de querer repetirse el plato sin temor a envenenarse. Por cierto que no le arrendamos la ganancia. Pero también es cierto que si en el asunto entraran exclusivamente huestes políticas, para nosotros el problema carece en absoluto de importancia y no merece ser ni siquiera reseñado.

Ahora bien: si como hemos leído se pretende hacer caer en el lazo de la tal alianza izquierdista a la F.A.U., la cosa cambia rotundamente de color pasando a ser un emplastro inconcebible. Sinceramente afirmamos que el movimiento libertario del Uruguay —lo mismo que ningún otro en cualquier parte— no llegará a extremo de candidez tan monstruosa ni consentirá en aliarse para fin alguno con los elementos que han tenido por delante en sus acciones durante siempre y ahora la divisa nefanda: «lo que no puedas dominar destrúyelo». Por lo demás sería cosa de niños que aliarse con el oso para pelearle al león... ya que en tal caso y suponiendo un vencimiento del león, ¿quién nos libraría después de las garras del oso? Pero incluso todas las comparaciones están en el último extremo fuera de lugar en este caso. Porque la más repetida y examinada experiencia nos confirma en la seguridad de que con los bolcheviques, los libertarios no pueden ir jamás ni a la vuelta de la esquina.

Debemos agregar que la contumacia bolchevique no tiene por qué sorprendernos; esas gentes aspirantes al Poder a toda costa, no cederán jamás un ápice a sus pretensiones aunque el sol dejase de salir, vale decir aunque el mundo se hundiese por su culpa. Está a la vista del mundo avisado lo que el bolchevismo persigue en todo el mundo. ¿Que quieren millones de chinos habrían de morir en una guerra atómica? Mao declaró por adelantado que a la China siempre le restarían algo así como tres o cuatrocientos millones más de chinos con los cuales apoderarse del resto... Y ninguna expresión más descarada y más consecuentes con las propias teorías totalitarias

de la denominación de C.U.T.C.H. (Central Única de Trabajadores de Chile). Ha sido tan desastroso el experimento sufrido por esa causa entre el proletariado chileno que todo lo que se diga es poco. La C.U.T. ha terminado por llevar a cabo una real y contundente división de los obreros chilenos. No hay más que decir, sino atenderse a la realidad de los hechos a la vista de quien quiera que se moleste un poco en consultarlos. Actualmente la C.U.T. Ch. no es otra cosa que una agrupación de células bolcheviques en manos de las cuales algunos pocos trabajadores se dejan conducir como borregos hacia las medidas desde siempre perseguidas por los «hijos de Lenin». En la última huel-

Conferencias en Toulouse

La conferencia a cargo del compañero Moisés Martín, que debió celebrarse el próximo día 17, se celebrará el domingo día 24, a las 9 y media de la mañana y en nuestro domicilio social. Esta aplazamiento es debido a que los compañeros de la Regional Catalana de origen interlocal de Toulouse, tienen anunciada conferencia para el día 17 y no puede ser cuestión de interferencias en nuestra actividad. El tema a desarrollar por el compañero M. Martín es el siguiente: «Origen y desarrollo del sindicalismo en Francia».

Posteriormente, el día 8 de mayo, a la misma hora anunciada para la

conferencia anterior y en el mismo lugar, el compañero Bernardo Merino versará sobre el tema: «El exilio puede ser aún un factor eficaz para la liberación de España?».

Igualmente, el día 29 de mayo próximo, el compañero Fontoura ocupará nuestra tribuna local con el tema: «Misericordia y esperanza del internacionalismo libertario».

Posteriormente, los compañeros A. Alorda y G. Leval nos han prometido versar sobre temas aún no definidos. Oportunamente iremos anunciando esta serie de conferencias.

Invitación fraternal a todos los libertarios. La Federación Local.

POR TIERRAS DE CATALUÑA

EL VALLES

donde el famoso Valle y el torrente de Sta. Maria; en la atrayente mole calcarea o baluarte fantástico con lecciones de castillos o «gistasaus» de la antigua imaginativa y que, si bien parece, fueron transformados en piezas figuras por obra del sortilejo de una fuerza misteriosa, sobresale el célebre Turó de S. Jerónimo, que estene el alcance de la altura de 1.241 metros, y que nos ofrece la vista especial de un espléndido panorama. De la misma manera, en ese maravilloso haz de representaciones, de fuentes y de miradores, destacan, entre otras robustas curiosidades, el renombrado Carral Bernat y la Roca Ancha. Así, el remarcable Gigante encantado, con su voluminosa cabeza, la Roca de S. Patricio, los Dedos, la Plana de los Rayos, S. Salvador, la Roca de las Once, S. Juan, la Plana Vieja, el Montros, la Roca de S. Antonio, el Valle de Sta. Maria, los Ecos y la Roca de las Golondrinas.

En el mosaico de Cataluña, el espacio del Vallés aparece rodeado por las circunscripciones cantonales de Barcelona, Mataró, Arenys de Mar, Vich, Manresa, Igualada y S. Feliu de Llobregat. La zona del Vallés se divide en dos partes o sectores. En el Vallés Oriental resalta la villa de Granollers, en centro de enlace. Dentro del Vallés Occidental, como es sabido, existen los áureos nexos de Sabadell y Terrassa.

engloba a las amables piezas de Mollet (f.c.), con sus hortalias; La Garriga (estación), con sus aguas medicinales; Granollers (f.c.), con su industria de tejidos; Cardedeu (estación), con sus galletas; S. Feliu de Codinas, con sus méritos; Caldas de Montbuy (f.c.), con sus aguas minerales; Las Franquesas del Vallés (estación), con sus molinos; La Roca, con su castillo; Parets (f.c.), con sus esfers; Llinas (estación), con sus castaños; Sant Sadurn de Noya, con sus desvelos. Al igual, S. Fost de Camps, con sus sembrantes; S. Antonio de Vilamajor, con sus cultivos; Llíssa de Munt, con sus rasgos; Sta. Eulalia de Riuprimer, con sus particularidades; Martorells, con sus esmeros; Sta. Eulalia de Ronsona, con sus ganados; La Atmelia, con sus motivos; Montornés del Vallés, con sus forrajes; Montmeló, con sus aspectos; Bigas, con sus señales; Forgas de Monclús, con sus desesos, y S. Pedro de Vilamajor, con sus costumbres. Asimismo, con sus buenas aplicaciones, Aiguafreda (estación), Canovés, Llíssa de Vall, Canovellans, Montseny, Sta. Maria de Martorells de Artiba, Montmany, Vallromanes, Sagamanent y S. Quirico de Safaya.

De igual modo, el de Sabadell cohesiona a los entusiastas sitios de Moncada y Reixach (f.c.), con su centro; Sabadell (estación), por sus textiles, la Manchester de Cataluña, Castellar, con sus tejidos; Ripolllet (f.c.), con sus vigores; Sardañola, con

que las del bolche Mao para dejar constancia ante el mundo de lo que son capaces los fanáticos de la «dictadura proletaria». ¡Pobre proletaria! si se dejase en definitiva camelar por sus supuestos dictadores en su nombre! ¿Qué proletariado es ese al cual una camarilla de mandones se dispone a exhibirle lo que tiene que hacer y lo que en ninguna circunstancia puede hacer como ser una declaración de huelga contra el abuso de sus nuevos amos? Semejante cinismo fue preciso arribar al siglo XX para verlo expresado con descaro, para constatarlo en cada sitio donde por circunstancias dadas ha sido posible que corrientes tan inconcebibles y traicioneras haya tomado el poder sobre la boca de las pistolas asesinas; de igual manera en Cuba que en Rusia o que en la China. Es lo incalificable, lo que hace angelical un sistema como el hitleriano o el franquista por aquello de que los primeros se manifestaban en el nombre de los esclavos de siempre, los que trabajan, sufren todas las consecuencias de la desigualdad y la injusticia en el presente mundo y los otros mal que mal lo hacen con el respaldo de métodos clásicamente reconocidos como cavernarios, retrógrados y reaccionarios en tanto que éstos afirman hacerlo peor en nombre de la «revolución e incluso del comunismo». ¡Pobre humanidad que consiste que una farsa tan monstruosa se mantenga en el tapete de la vida sin ser definitivamente repudiada hasta por las bestias más bestias de todas las bestias que en el mundo han sido!

Así y todo alguien nos viene a engañar la monserga de que la nueva «unidad de las izquierdas» resulta una novedad «salvadora» para América. Ignoramos qué clase de materia gris circula por ciertas cabezas. ¿Acaso tendrán alguna cosa que ver con las monstruosidades radioactivas de las que más de una vez nos han convertido los científicos atómicos o contra-atómicos de guerra? Todo pudiera ser. ¿Que entre políticos —si tajada se vislumbra de cerca o en la lejanía—, se concierten alianzas con dios o con el diablo, todo eso importa un biesto o poco menos. Es como quien dice pan comido entre las partes, desde ayer, de hoy y de mañana, en tanto existan ambiciosos de poderes y riquezas que se consiguen tan fácilmente situándose en la tortuosa senda de los engañosos que creen en la política de todos los colores y tiendas habidas y por haber. Pero que adjunto a tan siniestros y repugnantes planes se quieran colocar a movimientos libertarios que estimen en algo el apelativo que se dan... cuando menos es una de las más grandes injurias que concebirse pueda contra todo sentido de justicia, de razón y de equidad. Y si por movimiento libertario ha de entenderse movimiento socialista, la sola mención de una posibilidad semejante es un crimen contra todo lo que anhelamos de bueno y renovador para la nueva humanidad manumitida que deseamos conquistar a costa de los esfuerzos mayores, de la dignidad y de la honra de bien que nadie, desde dentro o desde afuera de nuestro campo revolucionario en el sentido más consecuente que esta palabra encierra, tiene derecho a poner en tela de juicio para hacer el hazmerreir de tontos y troyanos.

Quedan en este punto culminante nuestras afirmaciones acratas. Y déjese para mejor ocasión hacer el ridículo si es que eso es lo que se quiere, o de jugar al gato y al ratón con postulados y premisas que merecen los mayores respetos en un mundo esclavo y a punto de ser pasto de toda clase de mixtificaciones siniestros, hasta de los que se escudan bajo el manto de la verdadera libertad que éstos transforman, sin más ni más en el más repudiable de los libertinajes que se hubieran podido concebir cuando herido de muerte Durruti gritó en el frente de Madrid: «Al fascismo y al bolchevismo no se les discute; se los combate».

En el mismo sentido, el de Terrassa reúne las simpáticas villas de Rubí, a la línea férrea; S. Cugat del Vallés (estación), con sus monumentos artísticos; Terrassa (f.c.), con sus fábricas, la Escuela Industrial y el Museo Textil; Olesa de Montserrat (estación), con sus animadas labores; Castellbells (f.c.), con sus viñedos; S. Lorenzo Savall, con sus cereales; Ullastrell, con sus viñas; Matadepera, con sus hornos de cal y sus olivos; Viladecaballs (estación), con sus atenciones; Vacarissas (f.c.), con sus sembrados; Reñllans, con sus bosques, y Gallifa, con sus plantas.

En la estampa de los fuertes relieves de la zona desuellera el Montseny, con la altura de 1.734 metros y la particularidad de las nieves perpetuas. Igualmente, el tozal de Casa Llimona, S. Lorenzo y otros picachos. Entre las líneas fluviales, figuran las venas del Ripolllet, Congost, Mogent, etc. En el cuadro de las labores y de las obtenciones, destacan los cereales, las hortalias, los viñedos, la alfalfa, los ganados, el carbón vegetal, el cemento, la cal, el curtido, las

España al día

15.000 vascos se manifiestan en el centro de Vitoria a pesar de la represión brutal de la policía

VITORIA (OPE). — Esta ciudad de Vitoria ha vivido toda una semana de fuertes emociones con motivo de la celebración del «Aberrri Eguna» o Día de la Tierra Vasca. Ya para el miércoles de la semana pasada habían sido convocados al Gobierno Civil todos los nacionalistas y democráticos vascos que la policía tiene fichados como elementos dirigentes o influyentes del movimiento de Resistencia vasca. Los argumentos «gestosivos» empleados por la policía iban desde el «consejo prudentes» hasta la amenaza. Se les hacía responsables de lo que ocurriría y se les previno que si se manifestaban no se usaría guante blanco con ellos.

A las cinco y media de la tarde del sábado, hubo un gran despliegue de fuerzas de policía en la capital de Alava. Y mientras esto ocurría en el centro de la ciudad, los ciudadanos democráticos vascos iban penetrando sigilosamente en Vitoria por caminos y senderos apartados. Se repetían en cierto modo las experiencias vividas el año pasado en Vergara. La calle de Dato, arteria principal de la ciudad, estuvo sometida a fuerte vigilancia durante toda la noche. Al amanecer y horas siguientes se pedían los documentos de identidad a todo el mundo en las afueras de Vitoria. La policía practicaba detenciones. Algunos detenidos fueron brutalmente apaleados en el Gobierno Civil.

En la mañana del domingo, no era posible dar dos pasos por las calles de Vitoria sin que le pidieran a uno la documentación. El control policíaco era cerrado, brutal...

Un ligero paseo por la ciudad nos permitió comprobar la presencia de 7 jeeps en la Plaza Nueva y lo frente al Gobierno Civil. Esto no obstante, a las once de la mañana las aceras de la calle Dato estaban llenas a rebosar. A las doce, en Dato y calles próximas la animación era extraordinaria. A las doce y media, la gente, no cabiendo en las aceras, invadió las calzadas. A las 13.30, sonaron las primeras sirenas y toques de atención de los cornetes de órdenes. Y seguidamente irrumpió en la calle Dato todo un ejército de policías, con la pretensión de dividir a los manifestantes en dos grupos. La gente no se deja amilanar, resiste primero y después avanza hacia los policías. Es una escena impresionante, en la que, sin gritos, los hombres y las mujeres llenan la calle parecen querer expresar con tal imperiosa gesto los 36 años de vergüenza vividos bajo la opresión del fascismo español.

La policía retrocede, en parte impresionada por la actitud del pueblo y en parte en cumplimiento de una orden recibida. Va a emplear medios más contundentes, y para ello necesita multiplicar el número de las porras. Cuando reaparecen las fuerzas del orden, ya no ordenan, golpean salvajemente. El choque principal se produce en la confluencia de las calles Dato y General Alava. A los porrazos contesta la multitud con insultos y vivas. Se oye por todas partes gritar: «¡Gora Euzkadi!», «¡Asesinos!», «¡Criminales!», «¡Fuera...!».

Los toques de atención siguen sonando continuamente. La policía persigue el propósito de desalojar la calle, pero no lo consigue. Está anclada en el alma de los manifestantes la decisión de resistir, de hacer historia, de dar un ejemplo, de dejar un recuerdo no menos glorioso que en las dos jornadas precedentes de Guernica y Vergara. Y los insultos forman un clamor continuo. La policía va entretanto practicando detenciones y multiplicando las cargas. Los bares de la calle Dato son poco a poco desalojados, pero, para conseguirlo, la policía se vale de los medios más brutales. La gente es apaleada sin discriminación de edad ni sexo.

En el cruce de las calles Postas y Dato se forma una barrera humana al parecer infranqueable. Es un di-

que contra el cual la policía se estrella impotente durante un largo espacio de tiempo. Doblan los golpes y los gritos. Los manifestantes desafían a los guardias pasándose las consignas en el idioma vasco en voz alta. Hay sitios en los que solo se habla en euskera.

A Llanza, gobernador civil de Alava y hombre que los vizcaínos desprecian desde sus tiempos de alcalde franquista de Baracaldo, se le ha visto paseando en coche con chistera. Es una bella escena de la España política. También se ven jefes militares husmeando u observando por todas partes. La guarnición está acuartelada.

A las dos y media, los guardias persiguen en jeeps a los grupos de manifestantes. Pero a las tres y media aún tiene la policía que dar cargas para disolverlos. El pueblo de Vitoria está en la calle insultando a los guardias. Es decir, Vitoria toda acaba manifestándose contra el régimen.

1.º DE MAYO EN CARCASONA

La F. L. de Perpignan organiza uno o dos autocares para la concentración del Primero de Mayo en Carcasona. A esta concentración asistirán varios departamentos limitrofes del Aude-P.O. Rogamos a todos aquellos que tengan interés en pasar ese día de asueto y descanso campestre en compañía de la familia libertaria, se den prisa en apuntarse a la lista ya empezada, los domingos por la tarde en el Café Continental.

EL EJERCITO...

(Viene de la página 2.) motiva un trabajo intenso. Las dificultades se multiplican a medida que surgen nuevas drogas, cuyo conocimiento utilizan los médicos para su profesión, aunque todas caen en poder de los que de esas prácticas abusar. Como quiera que la ley ha precisado un cuadro de las drogas que se hace uso excesivo, y de las formas indebidas en que se usan, la empresa farmacéutica Smith Kline y French acaba de publicar un manual con ciertos puntos que también tratamos aquí. Pues, aunque la mayoría de los lectores de «La psiquiatría de hoy» no están de acuerdo con las leyes, son muchos los que entienden sobre drogas, aunque probablemente no tanto como para poder saltar completamente la trampa tendida a los adictos a los narcóticos.

EXISTENCIA Y MERCADO

Las drogas que se usan abusivamente faramente se consiguen en el mercado por mediación de médicos y farmacéuticos. En 1963, solamente 74 de cada 300.000 personas detenidas por el tráfico de drogas fueron farmacéuticos y galenos. Los culpables eran fabricantes clandestinos, quienes operaban en sótanos y garajes. Las drogas fabricadas en estos lugares con frecuencia estaban contaminadas, lo cual, además, es otro riesgo que corre quien las usa o de ellas abusa.

Traducción de S. CAMPOS

VIGOROSA e intensa, al «Mare Internum», la brillante región catalana, en mérito, comprende a los llamados Partidos judiciales de Barcelona, Sabadell, Tarrasa, Lérida, Tortosa, Tarragona, Manresa, Reus, Mataró, Gerona, Villanueva y Geltrú y Figueras. Así, Igualada, Vich, Olot, Granollers, Valls, Vilafranca del Panadés, S. Feliu de Llobregat, Berga, Balaguer, Arenys de Mar, Cervera, Montblanch y Sta. Coloma de Farnés. Lo mismo, Borjas Blancas, Vendrell, La Bisbal, Seo de Urgel, Solsona, Tremp, Gaudesa, Puigcerdà, Falset, Sort y Viella. La superficie alcanza 32.196,60 kilómetros cuadrados. Poniendo por caso, el radio cantonal de Barcelona, además de la hermosa metrópoli mediterránea y su término, abarca a las palpitantes plazas de Badalona, Sta. Coloma de Gramanet y S. Adrián de Besós, El de Lérida agrupa a los queridos sitios de Almacellas, Lérida, Alcarraz y Aytona. Asimismo, Mayals, Bell-Lloch, Llardecans, Almatret, etc. De la misma manera, el de Tortosa, reúne a las risueñas localidades de Amposta, S. Carlos de la Rápita, Tortosa y Alcanar. Igualmente, entre otras, Roquetes, Perelló, Cherta, Aldover y Alfar.

Por su lado, el gráfico comarcal de Tarragona abraza a los románticos puntos de Vilaseca, Tarragona, Constantí y Morell. Al igual, La Canonja de Manresa cohesiona a las estimadas prendas de Salient, Manresa, Soria y S. Vicente de Castellet. Asimismo, entre otras, Balsareny, Monistrol, Artés y Sta. Cecilia de Montserrat. De la misma forma, el de Mataró comprende a los apreciados nácares de Masnou, Premiá de Mar, Ma-

manufacturas textiles y los establecimientos metalúrgicos.

Por el 1836 se iniciaron algunas agrupaciones mutuas de trabajadores. Elas tropezaron con los más terribles obstáculos. Los hombres que se hicieron notar en la tarea, se vieron atropellados y envueltos en negras maquinaciones. Por entre los 1833 y 1840 se formaron y consiguieron sostenerse relativamente, contra viento y marea, varios cuerpos de tejedores a mano, en determinados puntos, como Sabadell y Tarrasa. El primer congreso obrero español que se celebró en el Teatro del Circo de Barcelona, en la segunda quincena de junio de 1870, ganó muchas voluntades. Al 1871, en noviembre, la unidad federativa de las Tres Clases de Vapur, ampliada, tomó el nombre de Unión Manufacturera. Entre apreciadas delegaciones, Sabadell y Granollers estuvieron representadas en la conferencia en julio de 1876. Una fuerte concentración vino a ser dura prueba, como puede comprenderse. Ahora bien, no obstante, todavía los atacados tuvieron la grandeza de sostener, como nobles luchadores, que solo se rendirían a fuerzas del ejército. Y así fue, mas, en medio de todo, y a pesar del dolor y del sufrimiento de las encarceraciones, el episodio, por los rasgos, por su tenor, quedó grabado para siempre. En el comicio del Teatro Iris de Zaragoza, del mes de mayo de 1936, se distinguieron, entre otras, las intervenciones de los delegados de S. Feliu de Guixols, Barcelona, Igualada, Sabadell, Tarrasa, Mataró, Badalona, Hospitalet, Reus y Moncada.

Antena

Vigor de la C.N.T. en París

LA JORNADA CONFEDERAL DEL 17 DE ABRIL

COMUNICADOS

TRES ESTUDIANTES DETENIDOS

PAMPLONA. (OPE). — Han sido detenidos en esta capital el pasado día 24 tres jóvenes estudiantes de la Universidad de Navarra...

INCIDENTE ANTE LA CARCEL DE SAN SEBASTIAN

SAN SEBASTIAN. (OPE). — A mediados del mes de marzo, cuando intentaba aparcar su coche cerca de la puerta de la prisión de Martutene el notario Miguel Castells...

CONFLICTO OBRERO

SAN SEBASTIAN. (OPE). — Muchos vocales jurados de Empresa y Enlaces Sindicales elevaron a la Delegación Provincial de Sindicatos una serie de cartas solicitando se celebrara una reunión de representantes de todo el Sindicato Provincial...

Esas cartas han sido contestadas al delegado provincial, manifestando que los vocales de las Secciones Sociales y Jurados de Empresa no son quienes para convocar discrecionalmente reuniones de este tipo...

Hay una decena de obreros despedidos, según el procedimiento generalizado por el franquismo frente a las reivindicaciones obreras, encontrándose entre ellos alguno, como Esteban Astigarraga, que espera tener pronto el noveno hijo...

LA GUERRITA

MADRID. — En una refriega habida en el barrio de Villaverde resultó muerto el sargento jefe del puesto de la Guardia Civil, Valeriano Bariga. En consecuencia, la autoridad está empeñada en responsabilizar a alguien de lo que califica de «asesinato», dedicándose a la persecución obstinada de un paisano llamado Jesús León.

TERRA LLIURE, PARIS

Entrevista el sábado 23 de abril a las 5 de la tarde para tratar del Boletín. Desearé adhesiones de compañeros radicados no importa a donde.

FESTIVAL S. I. A. EN ST-ETIENNE

Con la valiosa colaboración del Grupo Artístico «El Progreso», el próximo 24 de abril, a las 17 horas y en la Bourse du Travail, de St-Etienne se pondrá en escena «El contrabando», juguete cómico en un acto, de costumbres andaluzas.

En la segunda parte, «Variedades», cuya novedad artística consistirá en la presentación de «Estampas Regionales» (Cataluña, Aragón, Andalucía). El entusiasmo vocacional de aficionados, al servicio de las obras solidarias de S. I. A. que invita cordialmente a todos los antifascistas y simpatizantes de la región.

S. I. A. EN DREUX

Gran Primera de «Las Tres perfectas casadas» Interpretación del Grupo «Reflejos de España».

A pesar de que dos de siempre habían hecho circular intencionadamente sobre la emigración que en la rue St-Thibault, se haría política partidista y teniendo en cuenta que el equipodberia tenía partido de competición, el público correspondió al interés despertado por el atractivo programa...

Para corresponder a la manifestación de simpatía los aficionados pusieron tanta voluntad, que aumentaron sus propias cualidades artísticas, llegando, por su impecable ejecución, a dar la impresión de consumados profesionales.

INSTANTANEA

El día amaneció cubierto y exitoso de paraguas. La lluvia se nos antojó franquista, por el público que nos restaría. Para doblar la desdicha, Correos nos había estropeado la propaganda de la Jornada. El COMBAT SYNDICALISTE venía en buena cartelería, y nadie lo ha recibido a tiempo. Así hoy lueve sobre mojado.

Sin embargo, gente de París acude, y de los pueblos llegan autocares. La cosa se anima. ¿Cómo había de ocurrir de otro modo tratándose de cenitismo? En la guerra la lluvia no nos arredra. Pena para los compañeros que se han quedado en cama, puesto que se han perdido magníficos discursos, arte estupendo, y la comunidad con muchos centenares de compañeros y compañeras. Porque la C.N.T. está hoy presente y entusiasta y bulliciosa. Los próximos que nos observan fan fe de esta verdad que gozosamente proclamamos.

Lo que fue el mitin

Presidió CONTE, de la C.N.T. autonómica, el cual indicó que el acto es de afirmación anarcosindicalista. Con el grajeo que lo distingue aludió a las centrales sindicales en auge que supeditan necesidades de huelga a los deseos del Gobierno. Señores sindicalistas, cuando puedan hacer huelga ya se lo comunicaremos...

M. OCANA, en representación de Zona Norte, quien saluda al proletariado consiente y dedica un fraternal abrazo a todos los trabajadores y militantes revolucionarios que en su lucha desgraciada y oprimida España, luchan sin tregua por la libertad y la justicia social.

La C.N.T. de España en el Exilio hoy su fidelidad inquebrantable a los principios revolucionarios del anarcosindicalismo que, en tiempos ya históricos la dieron vida y razón de ser. Basados en ellos hoy más actuales que jamás, los anarcosindicalistas caminamos sin volver la mirada hacia atrás, en busca de una sociedad más justa y libre. Por eso, los hombres de la C.N.T. no renunciaremos jamás a la táctica de acción directa y revolucionaria que permita mostrar una vez más, la bondad y la justicia de sus ideales manifiestos.

Para hacer que esa sociedad soñada sea hecha carne un día próximo, realizado por lo que estamos hoy aquí, para recordar que no es haciendo pactos contra natura como se labora en pro de nuestros humanos objetivos. No aceptamos transigencias con nuestro más encarnizado enemigo. Al fascismo no se le combate con pactos abultados al movimiento de huelga. Destrozaron cometeron el más grave de los errores. No puede haber nobles intenciones en quienes pretenden servir de la nombradía de la C.N.T. para prolongar la dictadura fascista, ofreciéndole un aspecto menos vesánico y terrificante.

Nuestra lucha no ha perdido actualidad, a pesar de cuanto digan los vocales redentores y liderillos habituales a la contemplación del burocratismo sindical permanentemente instalado en nuestro país por los que no han dejado de ser emulos de Hitler y Mussolini.

Esos esquemas en los cuales se nos presenta el principio organizativo de la mal llamada Proyección del Sindicalismo Español, no pueden ser el producto de mentes anarcosindicalistas. El anarcosindicalismo va hacia la abolición de las clases. En la Sociedad que el anarcosindicalismo propaga y defiende desde hace un siglo, no pueden haber «sindicatos laborales» y empresariales paralelamente.

La existencia de los primeros, significa la desaparición de los segundos. No se puede tratar de perpetuar las clases, si no de abolirlas. A ello camina el sindicalismo revolucionario. Por eso estamos aquí los cenitistas.

No puede haber entente entre la libertad y la autoridad. La libertad sólo puede comprenderse en sentido absoluto, el mismo que guió, guía y guiará siempre a la C.N.T. y a sus militantes más abnegados. Los anarquistas son los únicos que mantienen el principio del aliancismo puro, basado en la libertad, que es amplia, y no en la autoridad que restringe y oprime. La C.N.T. debe tender a la unidad, pero dentro de sí misma, dentro de sus principios de libertad, entre la libertad y la autoridad, no.

El acto mañanero estuvo concurrido como el año pasado; no menos de mil personas. Sin las contrariedades resentidas, esta vez llenamos la sala, y por la tarde la desbordamos. Compañeros los vimos del Alsne, de Laon, de Caen, de Orleans, para citar los lejanos. De los pueblos próximos, los compañeros han acudido en bandadas.

La librería ha trabajado como nunca. Llop, María y un Vidalet, la han asistido. Libros los más solicitados: «Las ruinas de Palmira», «La religión al alcance de todos», «Salvador Seguí. Su vida, su obra», «De l'Anoia al Sena sense pressa», «Tipos españoles», etc. Nuestra gente forma el sector refugiado que más lee.

En síntesis: Un triunfo confederal sobre la lluvia, sobre el desearreglo postal, y sobre la melicite.

Con paraguas o sin él, el año próximo reincidiremos.

...Si España no nos ha recuperado.

España no puede renunciar a su historia social, a su empresa ejemplarmente progresiva. España tiene una fuerza social incorruptible y esta es la Confederación Nacional del Trabajo, esperanza de todo el proletariado por encima de los muchos inconvenientes de la hora.

FEDERICA MONTESENY ocupa la tribuna. Recuerda — con su arrollo característico — un sentimiento simpatía de nuestros afanes. En abril de 1931 murió Teresa Claramunt en un piso de la calle Mendizábal; Teresa «la santa», considerada la Michel española. Mientras en las urnas se determinaba el advenimiento de la República, nosotros acompañábamos al cementerio el cuerpo verdo de la que fue gran mujer que sintetizaba el esfuerzo anarquista de cincuenta años.

En 1896 fue vecina del terrible calabozo Cero, del castillo de Montjuich. Sufrió años de presidio, y su impulso luchador no menguó por ello. Cuando el arzobispo de Zaragoza cayó abatido por la justicia anarquista, Teresa consiguió salvar a un comprometido escondiendo la pistola de éste en su seno. A la policía la estragame le pasó desapercibida.

Nuestro pasado no está desplazado. Teresa muerta fue saludada en el Páramo por banderas ajenas. Teresa muerta, puede seguir levantando halitos de vida. Nosotros somos sus hijos espirituales.

Caída la Monarquía se elevó la esperanza del pueblo, pero pronto la República debía decepcionarle. Sin C.N.T., o con ella complicada en negocios de Estado, España habría carecido de instrumento de combate, quedando el proletariado huérfano de defensa. La propia revolución del 34 no fue sino un intento de rescate de lo perdido a fuerza de renuncias.

Señala que un libro falaz falsea la verdad de cuando la Dictadura de Primo. Este indica que la U.G.T. estableció sindicalismo de lucha y que la C.N.T. la contrarió en el empeño. No es cierto. La C.N.T. actuó clandestina y produjo los movimientos de Vera y Aranzaz. La única gente agarrada por la justicia de Primo fue nuestra.

La C.N.T. no se avino a que la historia burguesa de la Monarquía se prosiguiera bajo la República. La reacción fascista fue contra la preponderancia cenetista más que contra la República burguesa.

El sindicalismo que hoy presentamos, obra de común acuerdo con los gobiernos y con los partidos políticos de los cuales depende. En Estados Unidos Unidos líderes obreros y hombres de Estado se entienden a maravilla. Es este un sindicalismo en extremo opuesto al nuestro. Cuando una huelga sincera ocurre, en EE. UU. suscita represiones, como en España.

El sindicalismo mediaticado requiere directores y abogados. Es como una sociedad de socorros mutuos. En España se pretende desprestigiar a la Confederación a fin de venderla políticamente ya que cara a cara no ha podido lograrse. La exclusión de la C.N.T. de la vida española corre presa puesto que Franco periclitó. No es ya el, sino otros. Monarquía regencia, directorio ¿qué más da? Se depende del capitalismo internacional hoy servido por el franquismo. Y claro, una C.N.T. integerrima en una situación preparada será «pelligro público». Tal resultó en julio de 1936.

No negaremos que a partir de la liberación ha habido mutaciones y transformaciones en la vida interior de los pueblos. Pero es evidente que España no sigue a Europa en este camino, a pesar de que Europa no se aproxima a nuestro punto de vista libertario. Socialmente, esta evolución europea es negativa por el egoísmo conservador que la informa. Las

clases siguen distanciadas tanto como las posiciones políticas. Existe la división de Europa en dos bloques. uno marxista totalitario y otro capitalista-vaticanista. Dos bloques ajenos al anarcosindicalismo que dejan a éste como garantía de salvación del mundo. La concentración capitalista europea, acodada por Norteamérica y conducida por los Estados y la Iglesia, no está indicada para la reedificación normal de una Europa de paz y justicia.

A este efecto la C.N.T. lamenta que otras organizaciones obreras se hayan incrustado al Estado para series útiles. Ello no es negocio público, sino privado, y nosotros aseguramos que si los pueblos no pueden determinar libremente no habrá paz ni libertad en el universo humano. Por desgracia, los pueblos tienen la memoria corta. No recuerdan que los partidos políticos de todo el orbe, desde el Poder hicieron y hacen el vacío a las aspiraciones redentoras que informan al proletariado consciente. Manteniendo al margen de la condición social a la clase trabajadora, la paz seguirá siendo quimérica a pesar de los tanteos de corrupción moral en individuos que a ello se presentan.

España no puede renunciar a su historia social, a su empresa ejemplarmente progresiva. España tiene una fuerza social incorruptible y esta es la Confederación Nacional del Trabajo, esperanza de todo el proletariado por encima de los muchos inconvenientes de la hora.

FEDERICA MONTESENY ocupa la tribuna. Recuerda — con su arrollo característico — un sentimiento simpatía de nuestros afanes. En abril de 1931 murió Teresa Claramunt en un piso de la calle Mendizábal; Teresa «la santa», considerada la Michel española. Mientras en las urnas se determinaba el advenimiento de la República, nosotros acompañábamos al cementerio el cuerpo verdo de la que fue gran mujer que sintetizaba el esfuerzo anarquista de cincuenta años.

En 1896 fue vecina del terrible calabozo Cero, del castillo de Montjuich. Sufrió años de presidio, y su impulso luchador no menguó por ello. Cuando el arzobispo de Zaragoza cayó abatido por la justicia anarquista, Teresa consiguió salvar a un comprometido escondiendo la pistola de éste en su seno. A la policía la estragame le pasó desapercibida.

Nuestro pasado no está desplazado. Teresa muerta fue saludada en el Páramo por banderas ajenas. Teresa muerta, puede seguir levantando halitos de vida. Nosotros somos sus hijos espirituales.

Caída la Monarquía se elevó la esperanza del pueblo, pero pronto la República debía decepcionarle. Sin C.N.T., o con ella complicada en negocios de Estado, España habría carecido de instrumento de combate, quedando el proletariado huérfano de defensa. La propia revolución del 34 no fue sino un intento de rescate de lo perdido a fuerza de renuncias.

Señala que un libro falaz falsea la verdad de cuando la Dictadura de Primo. Este indica que la U.G.T. estableció sindicalismo de lucha y que la C.N.T. la contrarió en el empeño. No es cierto. La C.N.T. actuó clandestina y produjo los movimientos de Vera y Aranzaz. La única gente agarrada por la justicia de Primo fue nuestra.

La C.N.T. no se avino a que la historia burguesa de la Monarquía se prosiguiera bajo la República. La reacción fascista fue contra la preponderancia cenetista más que contra la República burguesa.

El sindicalismo que hoy presentamos, obra de común acuerdo con los gobiernos y con los partidos políticos de los cuales depende. En Estados Unidos Unidos líderes obreros y hombres de Estado se entienden a maravilla. Es este un sindicalismo en extremo opuesto al nuestro. Cuando una huelga sincera ocurre, en EE. UU. suscita represiones, como en España.

El sindicalismo mediaticado requiere directores y abogados. Es como una sociedad de socorros mutuos. En España se pretende desprestigiar a la Confederación a fin de venderla políticamente ya que cara a cara no ha podido lograrse. La exclusión de la C.N.T. de la vida española corre presa puesto que Franco periclitó. No es ya el, sino otros. Monarquía regencia, directorio ¿qué más da? Se depende del capitalismo internacional hoy servido por el franquismo. Y claro, una C.N.T. integerrima en una situación preparada será «pelligro público». Tal resultó en julio de 1936.

No negaremos que a partir de la liberación ha habido mutaciones y transformaciones en la vida interior de los pueblos. Pero es evidente que España no sigue a Europa en este camino, a pesar de que Europa no se aproxima a nuestro punto de vista libertario. Socialmente, esta evolución europea es negativa por el egoísmo conservador que la informa. Las

y así se la considera actualmente. No obstante, nuestra C.N.T. vergue cabeza tanto en España como en el exilio; y levantará nuevas promociones y afrontará el peligro que sea. No importa que se nos quiera desprestigiar con el concurso de esos que se desentran pactando con el franquismo. Nadie logrará borrar la página anarquista de la historia. Se pretende la central obrera única para borrar la C.N.T., y los transfugas ni siquiera pueden servir para eso. Ya los comunistas están en el Vertical sin comprometer a su Partido. No hay estupidéz en su caso, como la hay en los renegados de la C.N.T. que se reflicada por la C.N.T.

Mas la C.N.T. auténtica, inmarcescible, está aquí para preservar al pueblo contra toda argucia o trampa; para oponerse a la intromisión capitalista internacional que de antemano ya se reparte España.

Ridículamente, Franco se mete en consorcios nucleares a título de indigente en la materia, en concreto, de servidor de los Estados «democráticos» poseedores de la bomba H. Y en esto estamos, y en la ocupación económica y militar de España. El Oeste arma a Alemania en espera de otro Hitler. España puede facilitar a Bonn material atómico por indicación americana.

El pasado reaccionario-burgués se reproduce. Luchemos a brazos libres y sin renuncia de ideales, pues de lo contrario no habrá lucha concreta, sino sumisión efectiva. Hombres y mujeres, codo a codo, por el anarcosindicalismo, por la A.I.T. sin la cual al mundo se le priva de esperanza. Ni el laborismo inglés, cortés con Franco en lo de Gibraltar, significa garantía. No hay fuerza revolucionaria en Inglaterra ni en toda Europa. Queda la C.N.T. en arma y bandera para nuestro pueblo, frente a la maldad reunida, frente a los entregados, a los oportunistas.

En España se revela una juventud antifranquista, pero sin finalidad concreta. Puesto posible de una Iglesia que presentará factura. Pero parte de esta juventud descubre la C.N.T. y la F. A. I. que con tanto celo se le habla ocultado. Y ven por el camino de la historia que nuestra sindical ha tenido práctica socializante positiva. Se comprende ya que si no hay comunismo libertario para ahora mismo lo habrá mañana. Renunciando negaremos nuestro ferviente pasado e imposibilitaremos el presente. Contra lo que se presume, la C.N.T. sí que vital porque posee sangre ardiente para seguir en la palestra en pro de la justicia y de la dignidad humana. Los hombres con nobleza tienen

en nuestro hogar libertario un sitio y una bandera.

Cómo se desarrolló el festival

UNQUE no con «lleno hasta los topes», la sala mayor del Palacio de la Mutualidad parisino presentaba esta tarde el aspecto característico a toda sesión brillante. La concurrencia realmente numerosa, y calurosa al estilo hispano, acudió bien dispuesta a divertirse con un programa de gracia artística segura, según crédito de cada año.

Rompió el «barrullo» propio de los entrantes con retraso la esforzada formación de JO PETIT y su conjunto dada entusiásticamente al ritmo del día. Plácemes de la concurrencia. Lamentablemente para nosotros y ella, la exquisita Yvonne Solal no tuvo presencia por accidente de coche. Dadu gran enseguida al público con sus agudas y cantadas caricaturas de hombres públicos franceses. A quien le venía una producción suya en las manos, como si ganara la lotería.

Ramón Sánchez vertió un caudal de poesía con marchamo español, demostrando que en la tierra que no debería ser de Franco hay pasta para «acantonar» al pueblo.

Carlos Mendia cantó con brío y maña aunque mano no sea, no olvidando alguna canción de su tierra, cuyo arte siente como vaso sensitivo. Este excelente tenor se pudo dar cuenta de que su presentación constante a nuestra periódica fiesta, lejos de ser casina, es absolutamente necesaria. Los fervientes aplausos de la concurrencia así lo demuestran.

Dobuy fantasmista nos dejó fantaseos de lo lindo, y Jean Jomas ejecutó canciones suyas que demuestran voluntad y talento. Su lira tiende al informalismo, lo cual nos conviene.

Hay que oír a Francisco Torres, diestro en su manera de «dejar el flamenco. En colaboración con su guitarrista consiguió darnos un recital que los andaluces califican de maravilla.

AL TERMINAR UNA LECTURA

gar para el grajeo que ayuda a vivir y a suavizar las situaciones trágicas. «De l'Anoia al Sena sense pressa» es un paseo que nos conduce desde allí hasta París, haciéndonos parar en múltiples encrucijadas de la vida, pasando por caminos espinosos sin que el buen humor del autor nos deje de la mano, haciéndonos sonreír a veces y reír a menudo, con respuestas comedidas e irónicas dadas al apóstrofe autoritario, sacando de angustias al viandante.

Pepe Vizcaya me dice que es una pena que este libro no haya sido escrito en castellano para darle más universalidad. Pienso que ayudará, si la necesita, a dar universalidad a la lengua catalana, que expresa, con tanta riqueza como la que más, todos los sentimientos humanos. FERNAN MURATORE

SORIANO, secretario confederal de la C.N.T. francesa. Anhela para su país una C.N.T. fuerte y realizadora. Glosa un pensamiento de Griffuelhes que concreta lo que ha de ser la actuación cenetista.

Asegura que los mineros de Meurthe et Moselle toman conciencia del verdadero sindicalismo. Consideran el maquinismo que el aumento de tonelaje en producción no corresponde al mínimo estado social del minero. Esa constatación coincide con la verificada por la C.N.T.

Los economistas insisten en lo del arrebujado de mangas para aumentar la producción. Lo mismo se intentó en 1945 estando en el ministerio varios comunistas. La C.N.T. afirma que el caballo de batalla de la productividad carga contra los trabajadores y a favor del parasitismo capitalista. La C.N.T. asienta los derechos del productor en oposición al oportunismo político-sindical que disgrega. Y dice que la crisis económica que la producción acelerada provoca.

Dice que el acto de hoy es simbólico. Refleja un abril del 31 en España, la Commune de París, etc. Pero ante todo es toma de conciencia contra la degeneración sindical y contra la guerra atómica que se prepara con la tolerancia del sindicalismo reformista.

La verdad se comprende, pero hay temor para las acciones. Este temor nada resuelve. Es comprensión y decisión lo que conviene. Precisa elemento propio. La infiltración en otros sindicatos no rinde, absorbe nuestras energías.

Preparar la revolución social nuestra, es problema de convicciones y no de cándidos terrorismos. Si hay que derribar que sea con propósitos constructivos superiores. Solidaridad y acuerdo de clase. Sin diferencia de orígenes nacionales. Hay españoles y portugueses en Francia, estos alojados en «campos de concentración». La organización obrera debe ocuparse de este problema por humanidad y espíritu de justicia.

Bien por la reeducación profesional, pero ampliada con la educación social. Se va a la atención de robots y los obreros somos entidades humanas, no monigotes.

Luchemos con decisión en todo país pero con orientación internacional.

Los compañeros Conte y Ocaña acuerdan el acto bajo los vibrantes acordes de los «Hijos del Pueblo» y en medio del entusiasmo de los compañeros reunidos.

LIBRO RECIENTE APARECIDO:

«De l'Anoia al Sena sense Pressa» Pedirlo a esta Administración.

Consuelo Ibáñez, la gran cantatriz que todos conocemos, nos dio idea de que aún ha mejorado. Su voz es siempre cálida y bien timbrada, dejando-nos a los auditores «el inevitable arrobido» con otro artista famoso, Yon de Murguía, nos dice el duo de «Luísa Fernanda» y algo de la ópera «La Traviata» trasladando al público a las cimas del arte. Yon de Murguía consumió su turno particular con dominio de la música y expresión vocal de la misma, según su apreciable costumbre.

Una pareja de danza arremetió con brío. La sala vibró con aquella.

El Trio Alegre es alegre de verdad, y quienes lo duden no han estado con nosotros. Principalmente la parte central del trio — la dama, precisamente — cumple con gracia y fuego... alimentado por voces acordes y «complicidad» de los guitarristas. Muy bien, querido Trio.

Rosalie Dubois nos convenció de que es una gran artista. Canta divinamente cosas de intención y a su cuerda vocal le saca reserva para todos los oídos. Esta admirable Rosalie alcanzará meta más alta a causa de sus dotes superiores.

De Los Guaránis qué vamos a decir que los lectores no sepan? Su formación de seis es perfecta en la canción y exacta en la danza. El mérito «guaraní» es su honradez en estilos, su sujeción al arte colorido de la tierra indo-criolla de la cual proceden. Los Guaránis conservan, y cuidan, el acento poético del alma sudamericana en sus efluvios ante y postcoloniales. Los Guaránis tuvieron la despedida apoteósica que merecen por sus fervientes y «lindas» actuaciones.

Y... ¿hasta otro año? F.

MITIN A.S.E. EN EVREUX

Para el 24 de abril a las 9 de la mañana en la «Bourse du Travail». Oradores: J. LEPEVRE (Défense des Libertés), M. ROJO (U.G.T.) y R. LIARTE (C.N.T.). Presidirá la Alianza Sindical de Evreux. Acto dedicado a la libertad de España.

REGIONAL CATALANA EN EXILIO AGRUPACION LYONESA

Convoca a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 24 abril 1966, a las nueve y media de la mañana, en la Sala C.N.T. Nº 1 del Palais de la Libération Nº 9, en Villeurbanne.

NUCLEO AUDE-PYR. OR.

Invita a compañeros, familiares y amigos a la gira conmemorativa del 1º de Mayo a Carcasona, en fraternidad con los compañeros del Arlejo.

F. L. DE DRANCY

Convoca a reunión general para el 24 de abril, rogando asistencia máxima.

F. L. DE PERPIGNAN

Se invita a todos los compañeros afiliados a esta Federación Local a la asamblea general que tendrá lugar en el local de costumbre, el domingo 24 del corriente mes a las 9 y media de la mañana. Rogamos puntualidad.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Quedan invitados todos los afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo día 24 de abril de 1966 (rogada la asistencia de todos los compañeros) a las 9 y media de la mañana en el lugar de costumbre.

FEDERACION LOCAL DE OULLINS (RHONE)

Reunión para el domingo 8 de mayo, a las 9 y media en el lugar de costumbre.

ENCARECEMOS LA PRESENCIA DE TODOS.

FEDERACION LOCAL TOULOUSE

Avisa: que cuestiones de actualidad inaplazables reclaman la celebración de asamblea general. En consecuencia convocamos a todos los adherentes a nuestra Federación a la reunión que deberá tener lugar el sábado día 23 de los corrientes, a las 9 de la noche en nuestro domicilio social.

La importancia de los asuntos a tratar hace indispensable la presencia de todo compañero realmente interesado en la vida activa de nuestra Organización confederal. — La F. L. S.I.A. — GRUPO AMIGOS DE DREUX

REUNION EXTRAORDINARIA EL PRIMER DOMINGO DE MAYO EN LA SALA DE REUNIONES, 55, RUE ST THIBAUT, A LAS 10 DE LA MAÑANA PARA INFORMAR DEL PLENARIO REGIONAL Y TRATAR DE ASUNTOS GENERALES PARA LA VIDA DE NUESTRO ORGANISMO SOLIDARIO. ESPERAMOS LA ASISTENCIA DE TODOS LOS COMPONENTES DEL GRUPO Y AMIGOS EN GENERAL.

C.N.T. F.N.I.F. A.I.T.

AVISO: Todas las compañeras viudas de ferroviarios fallecidos que pertenecieron a la F.N.I. Ferroviaria-C.N.T. que quieran reclamar lo que pudiera corresponderles en concepto de viudedad de los Ferrocarriles Españoles, deberán remitir lo antes posible: Partida de nacimiento; Certificado de casamiento; Libro de defunción. Si perciben alguna pensión de la Seguridad Social en Francia, citarán nombre y dirección del organismo del que dependan, señalando si entregaron los documentos que se interesan, en cuyo caso afirmativo, si no se los devolvieron procederán a reclamarlos; reunido todo ello e indicando a ser posible, servicio y dependencia que el afectado empezó a prestar sus servicios en los ff. cc. y donde prestaba éstos a la terminación de la guerra en los primeros meses de 1939. Lo remitirán al compañero E. López Salvador, 45, rue Rouelle, Paris (15).

GRUPO «LUISA MICHEL», PARIS

Miércoles 30 abril a las 9 noche: conferencia de Aristides Lapeyre en el Palais de la Mutualité, quién desarrollará el tema «Face à l'Eglise. Le planning familial et l'avortement».

SORTEO ANUAL «SOLI»

Quedan aún unos pocos números de este sorteo anual. Hagáense pedidos cuanto antes.

NECROLOGICAS

ANGEL PALAGOS

El sábado día 5 de febrero 1966 enterramos al que en vida fue el compañero Angel Palagos, de 52 años de edad, natural de Girona.

En Francia pertenecía a la Federación Local de Mont-de-Marsan, donde residía.

A esta Local llegó desde Montauban acompañado por un compañero de S.I.A., por encontrarse ya enfermo.

A pesar de haber pasado varias temporadas en los hospitales, hacía dos años que se encontraba bien. El día 1 de febrero sufrió un derrame cerebral.

A pesar de ser trasladado al centro de la Abadía de Burdeos, donde le aplicaron todo lo necesario, le fué imposible resistir, falleciendo el día 1 de febrero de 1966.

A su entierro civil asistió un gran número de compañeros de Burdeos y de Mont-de-Marsan. Un compañero de la Sección de S.I.A. de Mont-de-Marsan pronunció unas palabras, recordando su personalidad tanto en su vida privada como de Organización. Durante las dos épocas que regentó la secretaría de esta Sección de S.I.A., siempre fué activo y servicial para todo necesitado.

Los compañeros de Burdeos, de Mont-de-Marsan y el Consejo Nacional de S.I.A. acompañamos en su dolor a todos sus familiares.

OBRAS

de Felipe ALAIZ



«Quinet», tomo I. «Tipos Españoles», t. II y III. 19,00 francos los 3 volúmenes.

LIBRO RECIENTE APARECIDO:



«De l'Anoia al Sena sense Pressa» Pedirlo a esta Administración.

EL EJERCITO DE LA DERROTA

SOLAMENTE la ciudad de Nueva York tiene 25.000 adictos a los narcóticos. Lo que estos sacan a ladrones o prostitutas, para soportar el hábito, suma la cantidad de 700.000 dólares diarios.

Con alguna alteración, no obstante las horribles elevadas estadísticas silenciosas, lo mismo podríamos decir de Chicago, Los Angeles y Detroit. Añadamos a estos los muchos miles de adictos que no se logra incorporar a las estadísticas, algunos de los cuales evitan ser tenidos en cuenta, porque disponen de medios propios para mantener el hábito, y llegaremos a la conclusión de que la cantidad de los drogadictos es casi increíble.

Este ejército de la derrota comprende todas las clases sociales y grupos de edades, empezando por los niños de escuela primaria. Cualquiera que sea el motivo, o el origen, todas las personas siguen los senderos de la desesperación, desprovistos de esperanzas y de voluntad al iniciar esos senderos.

¿Por qué? Varios de los recientes desenvolvimientos proporcionan algunas respuestas. El Acta Federal de Harrison, de 1914, regulariza los narcóticos. Al través de las subsiguientes leyes, también la marihuana fue incluida entre los narcóticos. Esta inclusión es combatida hoy, particularmente por las pandillas bohemias, cuyos miembros arguyen que el uso de esa yerba es, quizá, menos perjudicial que el uso del cigarro, especialmente en esta época de alarma motivada por el cáncer. Sin embargo, las leyes, que no someten a los bohemios, continúan señalando cinco grupos entre los que abusan de las drogas: Primero, el que usa el opio y sus derivados; segundo, el que se familiariza con la cocaína; tercero, el de los mariguanos; cuarto, el de la mepredina; y quinto, el de los llamados opioides.

El efecto de las drogas es, por lo demás, lo esencial del problema. Los componentes mencionados, con excepción de la cocaína y la marihuana, pueden producir alteraciones físicas semejantes a la morfina, sin síntomas aparentes. El efecto de la morfina es, en efecto, lo que establece el criterio de que las drogas producen cierta dependencia.

El uso crónico de cualquiera de estas drogas puede influir en la situación física, pero son las condiciones psicológicas quienes desarrollan el uso habitual, que de cualquier manera siempre es un grave problema. La naturaleza y grado de subordinación psicológica, por otra parte, está relacionada con la personalidad del drogadicto. Algunas personas tienen inclinación a subordinarse, no al través los efectos de la droga, tomada como sedante o estimulante, sino más bien por la euforia de complementos emergentes de la realidad. Frecuentemente, las drogas se usan esperando «solventar» problemas de la vida.

Mientras los abusadores de las drogas, como es de comprender, difieren unos de otros, en sentido emocional, verdaderamente todos tienen precedentes de desajuste social, sufriendo deseos y quebrantos por la presión y exigencias de la vida. Igualmente, también, buscan un medio artificial para escapar a la realidad. Cosa curiosa es, que el hábito, en algunos casos, se ostenta inconscientemente. Para muchos jóvenes, varones o hembras, principiar es un desafío, encaminado a hacer lo que hace el grupo a que pertenece. Perteneciendo a una asociación donde hay varios abusadores de varias drogas, más tarde se llega a ser un importante elemento promoviendo y sosteniendo la subordinación al vicio.

La influencia del tipo de personalidad familiarizada con las drogas ha sido estudiada por Alvin L. Frostad y Gary L. Forrest, en continuadas investigaciones de psicología, ambas de la Universidad de Washington. Y la conclusión a la que llegan es: «La gente que se orienta por la acción responde diferentemente a la que se orienta sin accionar.»

METODOLOGIA

La mayor significación del estudio descansa en el desenvolvimiento de una metodología, por la cual puede ser posible establecer en qué forma diferentemente responden ciertos tipos de personalidades, usando diferentes clases de drogas. Tal como éste y similares estudios se desarrollan, los efectos de las drogas específicas pueden originarse, más claramente, no solamente en pacientes que pueden haber usado como medicamentos, sino también en los viciados, cuyo contenido es, en su conducta, algo apremiante.

Cada droga tiene sus propios concomitantes efectos y peligros inherentes. Los barbitúricos depresionan el sistema nervioso central, y medicinalmente son usados para una variedad de acciones sedativas. Estos proporcionan el sueño, tienen cierta consistencia, como son los efectos calmantes, la disminución de ansiedad, y

por FLORA RHETA SCHREIBER y MALVIN HERMAN

reducen, lentamente, la alta presión de la sangre.

Pero al mismo tiempo, los barbitúricos pueden ser más peligrosos que los narcóticos, pues la depresión y subordinación física a ellos a menudo son concomitantes. Cuando los barbitúricos y el alcohol se han familiarizado, producen una borrachera que dejan al individuo inválido completamente. La inconciencia, reflejando la embriaguez, es lo que se evidencia en tales casos. Se olvidan de sí por un simple trago, mientras niegan el concurso necesario a un tratamiento médico, con riesgo hasta de perder la vida.

SUBORDINACION FISICA

Otro peligro, en las excesivas dosis de los barbitúricos, es la subordinación física con ausencia de síntomas. De una manera significativa, esa ausencia es, en los barbitúricos, mucho más peligrosa, generalmente, que cuando se produce como resultado de otros narcóticos.

El uso excesivo de cualquier tranquilizante forja sus peligros. La subordinación física y psicológica que producen es similar a la que evocan los barbitúricos. Sin embargo, cosa que parecerá paradójica, los más potentes tranquilizantes, incluyendo el phenotiazinas y el reserpine, no causan subordinación. De todos modos, esto, aunque poco, es algo de lo que constituye el abuso.

Entre las drogas clasificadas como estimulantes, el primer lugar en los abusos corresponde a la amfetamina y otras cuidadosamente perseguidas. Estas drogas, que directamente afectan la parte central del sistema nervioso, producen excitación, viveza, desvelos, y algunas veces, temporalmente, se traducen en presión sanguínea y asfixia. Tienen una amplia aplicación en el campo de la medicina. Millones de personas las toman bajo prescripción médica, durante largos periodos, sin alcanzar efectos nocivos. Estas drogas han sido usadas, en el curso de muchos años, en tratamientos de enfermedades mentales, y en serios casos de personas excesivamente gordas. La amfetamina contribuye a ejercer un efecto específico de deseo en el cerebro, y también improvisa buen humor en los pacientes. Estos dos resultados gemelos disminuyen los efectos de la alimentación.

Pero —y el «pero» es crucial—, la excesiva dosis diaria puede causar psicosis drogológica, parecida a la esquizofrenia. Estas drogas crean una psicosis caracterizada por delirios y alucinaciones, visuales y auditivas al mismo tiempo.

Quizá el motivo principal de sus abusadores, en el campo de los narcóticos, no son los barbitúricos, ni los dulces tranquilizantes, o estimulantes,

sino los alucinógenos. L.S.D. (descrito en «La psiquiatría de hoy», agosto de 1965), es el más potente. Durante siglos, las tribus indias usaron un alucinógeno, masticable, extraído del cactus (peyote) en ceremonia religiosa. Hoy el peyote es aprovechado por los abusadores de drogas en forma de «botones». Felizmente las drogas alucinógenas no son las más propensas a adquirir; pero, desafortunadamente, se han vuelto un elemento importante, casi como algo paternal entre los abusadores, amplio campo que abarca los narcóticos, amfetamina, barbitúricos y alcohol.

Los emocionados traficantes de drogas, los promotores de camorras y pintapiés, pueden usar cualquier sustancia, aunque con ella destruyan su salud y terminen lanzando gemidos, paraíso prometido de los sueños perplejos. Son ellos mismos quienes se han reclutado para tal fin. Los niños y adultos, a quienes estos productos son tentadores, viven entre los más prominentes viciados.

Las consecuencias para los adultos, igual que para la juventud, es grave. El perjuicio les es común. Ese ambiente produce aturdimiento, estupor e inconciencia. Pero el peligro más serio es el uso constante de ese expediente, que confirma al interesado siempre en la práctica de las drogas. Es en etapas sucesivas, después de respirar ese medio, cuando se descubre la necesidad de drogas más potentes.

EL PROBLEMA POLICIACO

Médicos, padres y maestros, así como las autoridades gubernamentales, reconocen la gravedad del problema. Cada vez más interesada, la policía efectúa una de sus más grandes tareas, adquiriendo datos de todo lo que se desenvuelve alrededor de las drogas y de los drogadictos. El número de los que se agitan en este medio

(Pasa a la página 2)

SIEGHE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tel. : TRU. 78-64
Administration
BORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tel. BOT. 22-02
Tel. Imprimerie : BEL. 27-73

ECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La integridad del hombre Antena

por Volga Marcos

Las criaturas humanas llevan, desde que nacen, la complejidad del mundo que les rodea. En su desarrollo no son ni buenas ni malas; son como les educan, se impregnan de materia social dogmática y al igual que los arbolillos crecen atados al rodadero de los preceptos y las costumbres hasta cristalizarse los errores de todas sus creencias en el tránsito de las generaciones.

El hombre ha sentido en carne viva, las injusticias de sus opiniones primitivas. Cada dogma forjó su verdad absoluta. Cada religión lleva interna en sus cánones la predicación por la hipocresía, la intolerancia y la autoridad. Los dioses al ser inventados por los hombres adolecen los mismos defectos; imperfecciones mantenidas por el crimen, la persecución el fraude y el engaño. Asimismo las ideas permanecen, se perfeccionan, se justifican se suceden, y cuando sus bases descansan en argumentos sólidos de hombres íntegros; de luchadores incorruptibles estas mismas

ideas permanecen se perfeccionan se hacen realidad constructiva, mejorando la existencia de la clase laboriosa. Los materiales de un edificio forman su masa compacta y armónica. La simetría traza a su vez la belleza y el equilibrio de las superficies; un edificio puede ser presa de vejamenes temporales, hasta que sus muros leprosos son devorados por los elementos y las inclemencias de la tempestad. Las ideas permanecen y los hombres pasan, viven y perecen dejando eternamente sus huellas éticas en el recuerdo de lo que fueron, con sus errores y sus cualidades; perfectos o imperfectos; permutables o íntegros; perseverantes o indecisos; inadaptables o acomodados al medio en que vivieron, así se formó la sociedad, y así vive.

Los grandes pensadores crearon ideas generosas cuyos postulados han llegado limpios hasta nosotros, por ser verdades arrancadas al axioma en

el pecho de la humanidad. Leamos de Taiji Yamara Lao Tse y su libro del camino y de la virtud. Es el hecho de ser íntegros, perseverantes y fuertes de espíritu para enfrentarse contra las adversidades de la sociedad. Sócrates, uno de los más grandes filósofos de la antigüedad creó sus principios con el ejemplo de su persona y la claridad de sus verdades; el derecho a la vida, la dignidad del hombre, el conocimiento de sí mismo, la inutilidad del lujo, el accionarías de los poderosos contra el débil. Sembrador infatigable en la multitud ateniense, escrutador de todas las prevaricaciones patrias los jueces inflexibles de su época lo condenaron a muerte, pero él nunca amaldizó razones humanitarias y se defendió contra los enemigos que le acusaban con obstinación, de corromper la juventud y faltar el respeto a los dioses griegos. El voto que ha sido siempre la mayor absurdidad de todas las piteones, inspirado por el cuita a un anciano de 70 años, torpe quizá para enfrentarse ante los enemigos, pero imperturbable demostró a los sofistas que un ideal no muere jamás con el hombre. El arconte de Atenas, al pronunciar la sentencia fortaleció las doctrinas del filósofo, escritas más tarde por Platón y Aristóteles.

Ser íntegro es permanecer sin vacilaciones en un ideal racional y justo con miras al mejoramiento de la existencia de la humanidad. Ser íntegro es continuar una línea trazada en la vida sin trasegar ideas ni transigir en el vivero de todas entidades políticas.

El hombre puede ser connivente adoptando todas las posturas, ejecutando las piteones, inspirado por el problema del presente; su libertad de acción es perniciosa cuando intenta justificar errores liquidando no sus ideologías sino el organismo por el cual luchó en su juventud por la libertad y la justicia sociales. Pactar con enemigos del pueblo, por egoísmo y cobardía o creyendo acaso que las ideas sahumadas puedan adaptarse mejor en el presente con otras que se parezcan en palabras, en frases prefabricadas que han costado ríos de sangre a nuestro pueblo mártir. Dejarse imbuir por los propagandistas franciscanos del nacional sindicalismo es perder la personalidad y el entendimiento. El fascismo está siempre detrás de las frases bordadas con rollos encantadores, o tras el arma que convence con la muerte.

La integridad del anarquista es el quietismo imperecedero sin fanatismo ciego; pero con lógica y respeto por otras nacidas en el campo revolucionario que no sean autoritarias aunque lleven diferente orientación. Vivir sin arraigarse en ninguna parte, es la más alta dignidad de los hombres desterrados. Cuando meña nuestra entereza es porque se muere el espíritu en espera de la muerte material. Ser hombre masa, unidad vegetativa, un habitante más de la tierra; hambriento o aburguesado espectador del opio moderno; el deportista. Telespectador, lector o auditor, el hombre integral sólo muere de agotamiento; sin envase perece, pero queda siempre su ideología inclumbe y su entereza ejemplar.

Empezamos a vacilar, cuando la mezquindad entre en nosotros con menudencias de pareceres, tratos y acomodamientos, epistolares cursis de prosa barata y tostonos bíblicos con el consiguiente alejamiento de toda orientación social.

Permanecer integrales es respetar la memoria de quienes cayeron por la libertad en una muerte virgen sin reproche pero con el invitado honor de no haber conocido las disgregaciones internas ni las humillaciones del destierro.

Las criaturas humanas llevan al nacer los acordes disonantes de un futuro incierto, sólo la integridad permanece y no muere jamás en los hombres que supieron vivir con el amor a sus ideales y la inquietud constante en la lucha por la liberación de los oprimidos.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»
Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

PALAIS DE LA MUTUALITE

VENDREDI 29 AVRIL A 20 HEURES 45 PRECISES

GALA ANNUUEL DU Groupe Liberaire Louise Michel. Un magnifique programme présenté et animé par Eve GRILLI-QUEZ avec Léo FERRE dans ses dernières œuvres. Le concours du groupe d'art basque GUERNIKA (chœurs, danses, musique folklorique-40 exécutants) Henri GOUGAUD - Jean Claude MERAL et Stéphane ARIEL - Francesca SOLLEVILLE - Monique TARDES et LES GARÇONS DE LA RUE. Régie artistique: Suzy Chevet. Allocation de Maurice Joyeux.

Dès maintenant, il est urgent de retenir ses places (8 F): Librairie du «M. L.», 3, rue Ternaux (11). VOL. 34-08 - CNTE, 24, rue Sante-Marthe (10). - Au concierge de la Mutualité, et près des militants de la F. A.

Rememorando declaraciones DE TIERNO GALVAN

«En España existe actualmente una situación equívoca pre-revolucionaria», declaró el catedrático de Universidad Enrique Tierno Galván al correspondiente de la Agencia «France-Presse» en Madrid. El catedrático Tierno Galván se encuentra suspendido en su cátedra de la Facultad de Derecho de la Universidad de Salamanca por su intervención en un gran Movimiento Universitario de protesta. Tierno Galván había sido atacado a este propósito por el propio ministro de Información español Fraga Iribarne, en una entrevista que éste acordó al periódico danés «Extrabladet».

El catedrático declaró entre otras cosas: «Los recientes acontecimientos en España constituyen el síntoma de una profunda enfermedad que puede ser definida como una rebelión de la clase media la cual atraviesa actualmente una crisis económica, política y moral sin precedentes en nuestra historia contemporánea.»

«Esta clase no encuentra ninguna razón que justifique 26 años de sumisión y es en esto en lo que la reciente reacción de los estudiantes españoles, la mayoría de los cuales proceden de la clase media, es muy significativa. Y este proceso, bien orientado, podría reducir los riesgos del camino que va a conducir a España a la democracia.»

«Un sector importante de la minoría que gobierna el país, especialmente un sector del ejército y de la Iglesia es plenamente consciente del hecho de que las fuerzas sociales han desbordado completamente las instituciones políticas y económicas construidas sobre modelos totalitarios, por completo ineficaces en una sociedad que aspira al desarrollo», añadió el profesor Tierno.

«Hay una contradicción difícilmente salvable entre las pretensiones de desarrollo a nivel europeo y el anticuado sistema institucional pseudo-totalitario.»

«De esta contradicción no se puede salir, como de tantas otras, si no es por una transformación radical de las estructuras políticas y económicas que daría al país seguridad, capacidad creadora y lo pondría al nivel europeo en los planos económicos, sociológico y cultural.»

El profesor Tierno Galván no cree que el equipo gubernamental actual pueda encontrar fuerza moral para realizar estas reformas, incluso si algunos de los elementos que lo integran se dan cuenta de su necesidad. El líder socialista piensa, pues, que la situación en España, sin ser peligrosa en lo inmediato, puede sin embargo conducir a un desorden general que podría llegar hasta el caos. La situación actual —afirmó el profesor Tierno Galván— se caracteriza por: «un orden aparente» en el que existen órganos de gobierno, pero por un gobierno proclama hablando por una economía enferma y frágil que recuerda el proceso de una economía colonial y por «un desorden burocrático sin comparación en Europa.»

«Todo esto produce una situación equívoca pre-revolucionaria», añadió el catedrático socialista. Uno de los signos de esta peligrosa situación es la forma en que muchos españoles, que han perdido el hábito y la práctica de la política, creen actualmente que «la mejor solución política es la del bien absoluto. Con ello se intenta conseguir el bienestar de todos gracias a un cambio radical e inmediato.» «He observado», añadió el catedrático Tierno Galván, este espíritu químérico entre muchos obreros, estudiantes e intelectuales y ello no me gusta nada.»

«Sociológicamente —precisó Tierno Galván— la actitud de la juventud española actual se está convirtiendo en pre-revolucionaria.»

La única manera de prevenir esta inclinación hacia una situación de «desorden general» sería la creación de «unas instituciones democráticas que permitan que la política, en su sentido más amplio, sea preocupación y quehacer de todos los españoles.»

«A partir de esta plataforma después los otros problemas podrían solucionarse poco a poco gracias a un verdadero diálogo en un ambiente de libertad que, de otro modo, no hace más que servir a la dictadura.»

Por otra parte, el catedrático Tierno Galván evocó en sus declaraciones

ACTOS A CELEBRAR

Mitin en Clermont-Ferrand

Organizado por la Comisión de Relaciones del Macizo Central y en celebración del 1º de Mayo 1966, el día 24 de abril, a las 9 y media de la mañana, tendrá lugar un mitin en la Sala de Fiestas de la «Casa del Pueblo» de Clermont-Ferrand, en el cual harán uso de la palabra los oradores siguientes:

Francisco ISGLEAS, por la C.N.T. de España en el exilio. Un representante de la C.N.T. Francesa y un Joven Libertario, cuyos nombres próximamente daremos a conocer.

Por la tarde, en la misma sala y a las 3 en punto, tendrá lugar un GRAN FESTIVAL-FOLKLORICO-TEATRAL, con el concurso del «Grupo Artístico Cultural». En escena: EL DERECHO DE LOS HIJOS, seguido de escogido ramillete de VARIEDADES.

Confiamos en la mayor asistencia de compañeros y amigos, tanto en el mitin como en el Festival.

A. S. E. de Pau (B. P.)

Con el fin de conmemorar la Fiesta del 1º de Mayo, Alianza Sindical de Pau celebrará, en la Sala de Actos del local de los Sindicatos Franceses, rue Latapie, una gran velada artística, con la colaboración del prestigioso Grupo Artístico «Terra Lliure» de Toulouse, quien pondrá en escena,

Primera parte: La humorada cómica en un acto, de Miguel Ramos Carrión, LA CRIATURA, pieza representada en el «Théâtre du Tau» en Toulouse, el 6 de febrero último, cosechando estruendoso éxito.

En la segunda parte tendrá lugar un variado y escogido PROGRAMA DE VARIEDADES, en el que tomarán parte todas las figuras del Grupo con su dinámico y simpático conjunto de Ballets.

El espectáculo empezará a las 3 horas en punto de la tarde.

C. N. T. Federaciones Locales de Lyon y Oullins A. I. T.

GRAN MITIN

de afirmación y fraternidad anarcosindicalista en LYON, el domingo 8 de mayo, a las 9 h. 30, en la Mairie del 6ème., 58, rue Séze, Sala Víctor Hugo. Entre otros oradores, harán uso de la palabra:

José SORIANO, de la C.N.T.F., de París. Francisco ISGLEAS de la C.N.T.-Zona Norte. José MUNOZ CONGOST, por la C.N.T. de España en el exilio.

Esperamos que los compañeros de toda la región acudirán a éste acto de fraternidad, manera de patentar nuestra repulsa al régimen español.

Los amigos franceses quedan cordialmente invitados, como asimismo todos aquellos hombres que por una u otra causa, hubieron de refugiarse en Francia.

Por la tarde, en la misma sala, a partir de las 14 h. 30, habrá un FESTIVAL en el que actuarán, entre otros cuadros: AIRES DE ESPAÑA de Grenoble, completamente reorganizado. Toda una tarde de ambiente español y de risa, con un célebre cómic de reputación mundial. Luego la AMITIE LAIQUE DE MILLERY, seguida de la brillante actuación de las HERMANAS PEINADOS, y también LOS KAROLIN'KAS, cuadro que jamás defraudó al público de la región, donde tantos admiradores tiene. Y aún GEORGE BRESONS acordeonista de la escuela de Lyon, en excelente forma.

Este espectáculo terminará en buena hora, para los que tengan que regresar a lugares distantes.

LA III Y MEDIA

ARGEL.— El ejército republicano de liberación de la tercera república española ha entablado negociaciones con 5 movimientos republicanos españoles de oposición, declara un comunicado publicado por la delegación del consejo para la tercera república. Dichas negociaciones, según el comunicado, «representan un paso importante en la realización de la unificación de las fuerzas revolucionarias españolas.»

EN MOZAMBIQUE

DA RES SALAAM (Tanzania). — Más de sesenta soldados portugueses fueron muertos en acciones de guerrillas en Mozambique, entre el primero y el dieciséis de febrero, dice el Frente de Liberación de Mozambique, con base en Da Res Salaam, en un comunicado expedido desde aquí.

Todas las acciones ocurrieron en la provincia de Niassa en el norte de la colonia portuguesa.

NO CREEN EN EL CRUCIFIXO

LIMA. — Treinta religiosas y cuarenta sacerdotes tienen licencia para portar armas con fines de defensa personal, según informó el Departamento de Control de Armas y Municiones de la Policía.

Los hábitos, dicen las autoridades, no han existido a los religiosos de portar armas, principalmente en los actuales momentos en que la capital peruana soporta los efectos de una ola de delincuencia que mantiene en constante alarma a la población.

Tanto los sacerdotes como las monjas debieron ser sometidos primeramente a un examen psiquiátrico para recibir su licencia de portar armas.

UN PORTUGUES MUERE EN LA CARCEL DE MARTUTENE

La odisea de dos portugueses, buscando el pan y la libertad que les niega su patria y que, como todo hombre humano lucha por su existencia, y de un día para otro se encuentran en la cárcel de Martutene de Donostia (San Sebastián), después de haber cruzado la frontera de Portugal con España —ellos saben cómo— pudieran llegar hasta los Pirineos; pero por mala fortuna enteramente apoderada de ellos, al intentar el otro obstáculo franquista les ha fallado; él; son detenidos y trasladados a San Sebastián a la cárcel de Martutene.

Les ingresan, a uno de ellos en una celda incomunicada, con el rostro cruzado a consecuencia de los malos recibidos. Este medio de incomunicación había sido impuesto como medida de encubrimiento hasta ser curado de los golpes recibidos. No así el otro compañero que, en vista de no tener señales en su físico, lo ingresaron en una celda común con otros 45 presos, y a media noche el drama continúa, las quejas, los dolores...

Alarmados los compañeros de celda, solicitaron del guardia la presencia del médico, negándose éste a dar curso a la petición, contestando que, «avaya cuenta que se trae».

COMERCIO HISPANO-VENEZOLANO

MADRID — El comercio entre España y Venezuela debiera estudiarse «a fondo» en vista de que desde hace años la balanza viene siendo desfavorable para la península, recomienda el diario «Arriba».

Señala el periódico que el desnivel en la balanza comercial se debe principalmente a la gasolina que España recibe de Venezuela. «También se importa sal, azufre, piedras y yesos —añade «Arriba»—, y en muy reducido número, vehículos automotores.»

«España, por su parte, exporta a Venezuela calderas, máquinas y artefactos mecánicos; barcos, libros y artículos de artes gráficas, así como embutidos de carne y conservas de pescado.»

El diario cita las cifras correspondientes al comercio habido entre los dos países, el año pasado, y observa que España realizó importaciones por un valor equivalente a 38.400.000 dólares mientras sus exportaciones fueron por valor sólo 10.200.000 dólares, «notoriamente más reducido que el del ejercicio económico de 1963 y muy aproximado al de la anualidad anterior.»

Véase en TERCERA PAGINA la relación de los actos celebrados en la Mutualidad con motivo de la jornada confederal del 17 de abril

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO

ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones UMBRAL

1 F. en esta Administración

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE C.N.T. A.I.T.

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge...

Michel BAKOUNINE

28 AVRIL 1966 NUMERO 399 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

LA «FETE DU TRAVAIL», C'EST LA FETE DE L'EXPLOITATION CAPITALISTE:

1ER MAI: AFFIRMATION REVOLUTIONNAIRE DE LA LUTTE DE CLASSES

11 Novembre 1887: Spies, Engel, Fischer, Parsons, militants anarchistes, payent de leur vie leur participation à la lutte pour l'émancipation des travailleurs...

tenus dans le monde entier, ne purent arracher au bourreau les condamnés à mort. On ne leur pardonna pas d'avoir choisi de défendre la cause de opprimés.

En 1893, le gouverneur général de l'Illinois, John Altgel, fit remettre en liberté ceux des anarchistes qui n'avaient pas été condamnés à mort et déclara qu'une telle férocité n'a pas de précédent dans l'histoire.

refus de venir en aide à l'Espagne révolutionnaire fait le jeu du fascisme et se laisse entraîner vers un nouveau conflit. Blum est un humaniste: pour les ouvriers espagnols insurgés, des couvertures... mais pas de fusils.

amis, les quelques concessions qui pourraient être faites aux travailleurs pour que ceux-ci ne s'excitent pas trop et ne compromettent pas, par une action énergique, l'équilibre des bénéfices capitalistes, l'« intérêt » général de la nation.

néo-bourgeoise, c'est le syndicalisme qui fut légalisé, rempart économique du capitalisme moderne.

L'EGALITE POLITIQUE EST UN LEURRE. SEULE L'EGALITE ECONOMIQUE ET SOCIALE AMENERA LA SUPPRESSION DE TOUTES CLASSES, L'EMANCIPATION DEFINITIVE DES CLASSES LABORIEUSES.

Une foule de plus de cent cinquante mille personnes assista aux funérailles. Les ouvriers élevèrent un monument commémoratif à l'endroit où reposent les cinq corps.

Mais la « réhabilitation » ne coûte rien aux bourgeois dès lors que les hommes dangereux sont éliminés sous un quelconque prétexte.

Mars 1906: des grèves éclatent partout en France. Une peur panique s'empare du gouvernement et de la bourgeoisie.

En moins d'un siècle, le capital s'est emparé de la journée du 1er Mai pour la jeter à la figure du travailleur comme une aumône.

Spies, Engel, Fischer, Parsons, étes-vous morts comme des chiens pour un brin de muguet ?

Les travailleurs ont perdu de vue qu'ils ont mené leurs premières luttes contre le système tout entier, que leur émancipation ne pouvait se faire que par la destruction globale de ce système et qu'en aucun cas ils ne devaient accepter la légalisation.

Le syndicalisme réformiste se fait le complice de l'Etat et du capital en tendant à maintenir un certain équilibre entre les forces sociales en présence et en laissant croire que cet équilibre est une nécessité économique.

Le 16 février 1886, conflit aux usines Mac Cormick. Douze cents ouvriers sont renvoyés. Ils se réunissent régulièrement pour préparer la lutte malgré l'intervention de la police.

Les syndicalistes révolutionnaires américains décidèrent, au congrès de St. Louis, de décembre 1888, de faire du 1er mai de 1890 une journée de revendications et de manifestations.

En 1890, une réunion de syndicalistes européens, considérée comme constitutive de la Deuxième Internationale, sut tirer tout le parti possible de l'assassinat des militants anarchistes de 1886 internationalisa la journée du 1er Mai en adoptant cette résolution: « Il sera organisé une grande manifestation internationale à date fixe, de manière que, dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, les travailleurs mettent, le même jour, les pouvoirs publics en demeure de réduire, légalement, la journée de travail à huit heures... »

En France, les navires américains utilisent régulièrement les ports pour l'approvisionnement des troupes qui apportent au Viet-nam, dans les soutes des bombardiers, les bienfaits de la civilisation occidentale. Les centrales syndicalistes réformistes, C.G.T. en tête, se taisent.

Le travail, c'est le salariat, c'est-à-dire le minimum, calculé au plus juste, de ce dont a besoin le travailleur pour s'entretenir en tant que machine de production.

Le travail, c'est l'abrutissement de toute une existence immolée au « chiffre d'affaires » d'un patron. Ce sont les heures supplémentaires que le patronat a pu créer sans déficit pour pallier la journée de huit heures « légalement imposée ».

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le samedi 1er Mai 1886, cent dix mille ouvriers sont en grève pour la journée de huit heures. Ils ne céderont pas.

En 1890, une réunion de syndicalistes européens, considérée comme constitutive de la Deuxième Internationale, sut tirer tout le parti possible de l'assassinat des militants anarchistes de 1886 internationalisa la journée du 1er Mai en adoptant cette résolution: « Il sera organisé une grande manifestation internationale à date fixe, de manière que, dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, les travailleurs mettent, le même jour, les pouvoirs publics en demeure de réduire, légalement, la journée de travail à huit heures... »

En France, les navires américains utilisent régulièrement les ports pour l'approvisionnement des troupes qui apportent au Viet-nam, dans les soutes des bombardiers, les bienfaits de la civilisation occidentale. Les centrales syndicalistes réformistes, C.G.T. en tête, se taisent.

Le travail, c'est l'abrutissement de toute une existence immolée au « chiffre d'affaires » d'un patron. Ce sont les heures supplémentaires que le patronat a pu créer sans déficit pour pallier la journée de huit heures « légalement imposée ».

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le 3 mai 1886, Chicago: autour de l'usine Mac Cormick, les ouvriers sont venus haranguer les « jaunes » qui compromettent la lutte. La police est aussi au rendez-vous et, au premier choc, mitraille les grévistes. Spies appelle les ouvriers aux armes.

Les réformistes triomphaient déjà facilement avec le sang des révolutionnaires en déclarant que la journée de huit heures serait une conquête « légale ». Les sociaux-démocrates allemands firent même ajouter: « Les travailleurs des diverses nations auront à accomplir cette manifestation dans les conditions qui leur seront imposées par la situation spéciale de leur pays... ce qui voulait tout dire.

En France, les navires américains utilisent régulièrement les ports pour l'approvisionnement des troupes qui apportent au Viet-nam, dans les soutes des bombardiers, les bienfaits de la civilisation occidentale. Les centrales syndicalistes réformistes, C.G.T. en tête, se taisent.

Le travail, c'est l'abrutissement de toute une existence immolée au « chiffre d'affaires » d'un patron. Ce sont les heures supplémentaires que le patronat a pu créer sans déficit pour pallier la journée de huit heures « légalement imposée ».

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le 5 mai, ils sont quinze mille réunis à Haymarket Square. Le meeting se déroule dans le calme mais les autorités ont décidé de frapper à mort la minorité anarchiste. Lorsqu'il ne reste plus qu'environ deux cents personnes, la police charge et les décharge coups de revolver. Une bombe éclate alors dans les rangs des policiers, tuant sept gendarmes et en blessant soixante. On ne saura jamais si elle fut lancée par un provocateur ou par un ouvrier. C'est le signal de la tuerie. Les fusils à répétition entrent en jeu. Morts et blessés jonchent le pavé.

En 1890, une réunion de syndicalistes européens, considérée comme constitutive de la Deuxième Internationale, sut tirer tout le parti possible de l'assassinat des militants anarchistes de 1886 internationalisa la journée du 1er Mai en adoptant cette résolution: « Il sera organisé une grande manifestation internationale à date fixe, de manière que, dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, les travailleurs mettent, le même jour, les pouvoirs publics en demeure de réduire, légalement, la journée de travail à huit heures... »

En France, les navires américains utilisent régulièrement les ports pour l'approvisionnement des troupes qui apportent au Viet-nam, dans les soutes des bombardiers, les bienfaits de la civilisation occidentale. Les centrales syndicalistes réformistes, C.G.T. en tête, se taisent.

Le travail, c'est l'abrutissement de toute une existence immolée au « chiffre d'affaires » d'un patron. Ce sont les heures supplémentaires que le patronat a pu créer sans déficit pour pallier la journée de huit heures « légalement imposée ».

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Il y eut plusieurs milliers d'arrestations, mais on ne garda que les militants catalogués anarchistes, ce qui montre assez la préméditation de la police de choisir cette manifestation pour éliminer, une fois pour toutes, ces derniers.

En 1890, une réunion de syndicalistes européens, considérée comme constitutive de la Deuxième Internationale, sut tirer tout le parti possible de l'assassinat des militants anarchistes de 1886 internationalisa la journée du 1er Mai en adoptant cette résolution: « Il sera organisé une grande manifestation internationale à date fixe, de manière que, dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, les travailleurs mettent, le même jour, les pouvoirs publics en demeure de réduire, légalement, la journée de travail à huit heures... »

En France, les navires américains utilisent régulièrement les ports pour l'approvisionnement des troupes qui apportent au Viet-nam, dans les soutes des bombardiers, les bienfaits de la civilisation occidentale. Les centrales syndicalistes réformistes, C.G.T. en tête, se taisent.

Le travail, c'est l'abrutissement de toute une existence immolée au « chiffre d'affaires » d'un patron. Ce sont les heures supplémentaires que le patronat a pu créer sans déficit pour pallier la journée de huit heures « légalement imposée ».

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Des meetings de protestation,

En 1890, une réunion de syndicalistes européens, considérée comme constitutive de la Deuxième Internationale, sut tirer tout le parti possible de l'assassinat des militants anarchistes de 1886 internationalisa la journée du 1er Mai en adoptant cette résolution: « Il sera organisé une grande manifestation internationale à date fixe, de manière que, dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, les travailleurs mettent, le même jour, les pouvoirs publics en demeure de réduire, légalement, la journée de travail à huit heures... »

En France, les navires américains utilisent régulièrement les ports pour l'approvisionnement des troupes qui apportent au Viet-nam, dans les soutes des bombardiers, les bienfaits de la civilisation occidentale. Les centrales syndicalistes réformistes, C.G.T. en tête, se taisent.

Le travail, c'est l'abrutissement de toute une existence immolée au « chiffre d'affaires » d'un patron. Ce sont les heures supplémentaires que le patronat a pu créer sans déficit pour pallier la journée de huit heures « légalement imposée ».

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.



LA FETE DE L'EXPLOITATION L'Abondance, le Profit et le communisme libertaire

Jamais, depuis que Ph. Pétain décréta que le 1er Mai serait une journée chômée et payée, la fête du travail n'a ressemblé à la fête de l'exploitation autant que cette année.

Travailleurs qui passerez ce 1er Mai à jouer votre tiercé ou admirer les défilés des troupes soviétiques à la télé, soyez persuadés que votre conscience vous prépare de bien vilains tours. Nous voici arrivés au bord du précipice à cause de cette inconscience et il n'y a plus d'autre alternative que celle de faire face ou de sauter dans le vide.

C'est pourtant ce qui se passera tant que la classe ouvrière ne se regroupera pas derrière un seul mot d'ordre: « Guerre au profit et aux parasites ».

Qu'entend-on par état d'abondance? Un état de productivité agricole et industrielle permettant directement ou par échanges de satisfaire les besoins d'un pays.

n'est pas apparent, ressentit, cette insuffisance est due à ce que l'abondance est freinée par esprit spéculatif à seule fin que l'abondance des biens n'entraîne une dévalorisation de leur valeur, de leurs prix.

car il condamne tout gouvernement des gens au bénéfice de la révolution économique, de l'administration des choses.

La plus grande contradiction de l'économie financière ou de profit est donc — et combien ressentie — que c'est au moment où les progrès scientifiques lui font atteindre l'abondance, ou sa possibilité de réalisation, qu'elle devient incapable de satisfaire le « droit de consommation » dont elle contestait la légitimité quand elle pouvait se prévaloir d'un état économique de rareté.

Durant de nombreuses années, les bonzes syndicaux aidant, les travailleurs ont su s'accommoder de bals populaires, de défilés officiels et de cueillettes de muguet, au lieu de se préparer pour faire échec à la crise économique que leur préparaient les exploités.

Il faut donc faire face tant qu'il en est temps et le premier geste c'est de se refuser à fêter notre état d'exploitation; seuls ceux qui profitent de la situation actuelle de coopération entre classes opposées peuvent encore fêter cette journée.

En France, les navires américains utilisent régulièrement les ports pour l'approvisionnement des troupes qui apportent au Viet-nam, dans les soutes des bombardiers, les bienfaits de la civilisation occidentale. Les centrales syndicalistes réformistes, C.G.T. en tête, se taisent.

Le travail, c'est l'abrutissement de toute une existence immolée au « chiffre d'affaires » d'un patron. Ce sont les heures supplémentaires que le patronat a pu créer sans déficit pour pallier la journée de huit heures « légalement imposée ».

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Nous voici donc revenus à des problèmes et des revendications qui existaient il y a déjà quatre vingt ans: Menace du chômage et diminution de la durée du travail.

La bataille pour l'égalité économique est loin d'être gagnée et, comme le disait dernièrement un gréviste des mines de fer de l'est de la France, « Il est inconcevable que les progrès de la technique non seulement ne profitent qu'au capitalisme, mais qu'ils réduisent aussi le pouvoir d'achat de la classe ouvrière. »

En France, les navires américains utilisent régulièrement les ports pour l'approvisionnement des troupes qui apportent au Viet-nam, dans les soutes des bombardiers, les bienfaits de la civilisation occidentale. Les centrales syndicalistes réformistes, C.G.T. en tête, se taisent.

Le travail, c'est l'abrutissement de toute une existence immolée au « chiffre d'affaires » d'un patron. Ce sont les heures supplémentaires que le patronat a pu créer sans déficit pour pallier la journée de huit heures « légalement imposée ».

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Il y a, hélas ! quelque chose qui différencie ces deux époques apparemment identiques, c'est l'esprit de lutte de classe. Le travailleur de 1886, bien que n'ayant pas eu toujours le privilège de fréquenter les écoles, n'en possédait pas moins un sens très aigu de sa condition d'exploité; il répondait à la provocation patronale et le policier avec toute la violence que lui donnait son bon droit et toute la logique dictée par les événements.

En 1890, une réunion de syndicalistes européens, considérée comme constitutive de la Deuxième Internationale, sut tirer tout le parti possible de l'assassinat des militants anarchistes de 1886 internationalisa la journée du 1er Mai en adoptant cette résolution: « Il sera organisé une grande manifestation internationale à date fixe, de manière que, dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, les travailleurs mettent, le même jour, les pouvoirs publics en demeure de réduire, légalement, la journée de travail à huit heures... »

En France, les navires américains utilisent régulièrement les ports pour l'approvisionnement des troupes qui apportent au Viet-nam, dans les soutes des bombardiers, les bienfaits de la civilisation occidentale. Les centrales syndicalistes réformistes, C.G.T. en tête, se taisent.

Le travail, c'est l'abrutissement de toute une existence immolée au « chiffre d'affaires » d'un patron. Ce sont les heures supplémentaires que le patronat a pu créer sans déficit pour pallier la journée de huit heures « légalement imposée ».

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

On retrouve dans l'histoire ouvrière de ce passé révolutionnaire, des traces de collaborateurs et de fidèles serviteurs du capitalisme, mais le gros des masses laborieuses ne les suivait pas. On ne s'était pas lancé dans le « dialogue » avec l'adversaire de façon aussi honteuse que le font aujourd'hui les dirigeants des syndicats politisés et, après l'odieux procès intenté contre les martyrs de Chicago, le prolétariat international avait su faire du premier mai, une journée de lutte et de revendication sociale.

En 1890, une réunion de syndicalistes européens, considérée comme constitutive de la Deuxième Internationale, sut tirer tout le parti possible de l'assassinat des militants anarchistes de 1886 internationalisa la journée du 1er Mai en adoptant cette résolution: « Il sera organisé une grande manifestation internationale à date fixe, de manière que, dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, les travailleurs mettent, le même jour, les pouvoirs publics en demeure de réduire, légalement, la journée de travail à huit heures... »

En France, les navires américains utilisent régulièrement les ports pour l'approvisionnement des troupes qui apportent au Viet-nam, dans les soutes des bombardiers, les bienfaits de la civilisation occidentale. Les centrales syndicalistes réformistes, C.G.T. en tête, se taisent.

Le travail, c'est l'abrutissement de toute une existence immolée au « chiffre d'affaires » d'un patron. Ce sont les heures supplémentaires que le patronat a pu créer sans déficit pour pallier la journée de huit heures « légalement imposée ».

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

Le SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE AFFIRME QUE L'EMANCIPATION DES CLASSES EXPLOITEES NE PEUT SE FAIRE QUE PAR LA DESTRUCTION DE L'ETAT CAPITALISTE ET LA COLLECTIVISATION DES MOYENS DE PRODUCTION.

LE 1er MAI A 9 H 30 MEETING ANARCHO-SYNDICALISTE A BORDEAUX au Cinéma LES CAPUCINS avec J. SORIANO, C. N. T. FRANÇAISE F. ISGLEAS, C. N. T. E.

LE 1er MAI GRAND MEETING organisé par la 2e Union Régionale de la C. N. T. Dimanche, 1er Mai, à 9 h 30 précises, salle 2 de la Maison de l'Horticulture 84, rue de Grenelle PARIS 7e avec la participation d'orateurs de la C. N. T., de la C. N. T. Espagnole, de l'A. I. T. des Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires, de la Liaison des Etudiants Anarchistes.

Le profit porte en lui un véritable cancer: l'expansion. Là où il cesse de progresser, ralenti ou dégradé par manque d'expansion de ses marchés, la concurrence, loi vitale de son dynamisme, abolit alors sa fonction de distributeur de « pouvoir d'achat ». L'accroissement démographique à long terme est donc une spéculation économique absurde, une facilité immédiate vite dépassée par le chômage technologique. Même en acceptant l'hypothèse à court terme d'une généralisation du mieux-être, les besoins se trouvant saturés (besoins essentiels), que vendra-t-on et à qui vendra-t-on ? Les Etats Unis, en tête de l'abon-

TRIBUNE LIBRE

PROUDHON, SOCIALISTE ANARCHISANT ?

Je te prévins, lecteur : je ne tenterai pas dans les lignes qui suivent de commenter brillamment la doctrine — il faudrait dire « les » doctrines — de ce contemporain de Marx et Bakounine, j'essaierai simplement de répondre à la question que je me suis posée.

« La propriété, c'est le vol ! » Cette vérité ainsi créée fait se braquer sur le typographe Proudhon, le regard éfrazé de la bourgeoisie de la Monarchie de Juillet. Vraiment, ces bons bourgeois s'affolent pour bien peu de choses, même pour une simple violence verbale ! Proudhon étendait lui-même de plusieurs soufflets, cette magnifique lanterne rouge, leur d'espoir pour le monde des prolétaires encore plongé dans la nuit...

Avec une logique bien connue, il expliquera dans son ouvrage « Philosophie de la misère » que « le propriétaire-individu peut encore se montrer accessible à la pitié, à la justice, à la honte » mais que « le propriétaire-corporation est sans entrailles, sans remords ». Et Proudhon fait marcher derrière en admettant le principe de la propriété individuelle du moment qu'elle est justifiée par le travail. Mais c'est à justifier par la même la naissance du capitalisme : un individu, travaillant ou volant plus que les autres, acquiert des moyens de production et peut ainsi légitimement exploiter la force de travail de ceux qui n'ont que leurs deux bras pour subsister. Et Proudhon pousse plus loin la trahison en préchant le maintien de l'héritage. Pensez donc : « si l'amour paternel cesse de pourvoir à l'avenir des enfants, qui y pourvoira pour eux ? » Quelle situation pénible en effet si un « fils-papa » ne peut hériter des biens, injustement acquis, de son père et se trouve dans l'obligation de travailler comme tout le monde !

Je ne comprends pas que l'on puisse qualifier Proudhon de socialiste et encore moins d'anarchiste. Il n'est tout simplement qu'un conservateur, qu'un petit bourgeois qui a peur de voir mourir les classes moyennes et qui se fait leur défenseur. Son idéal passe par l'ordre, la famille et le travail. Pour lui, la révolution n'a jamais signifié autre chose que le retour aux lois de la stabilité et la fin du désordre économique. Rien d'étonnant à ce qu'il ait toujours dénoncé les sursauts populaires et les grèves. « Nous ne devons point persister l'action révolutionnaire comme moyen de réforme sociale. Je crois que nous n'avons pas besoin de cela pour réussir », écrit-il en 1846 à Karl Marx. Il suffit, pour instaurer une société meilleure, d'équilibrer les conditions naturelles dont jouissent les différentes classes en conservant l'aspect positif de la propriété. Quel homme, tout de même !

Et les anarchistes se réclament d'un homme qui entendait « concilier la bourgeoisie et le prolétariat, le capital et le salariat ». Peut-être, est-ce parce qu'il adorait Satan et proclamait l'anarchie « comme le dit Bakounine. La belle affaire ! Est-ce être révolutionnaire que d'adorer Satan et proclamer l'anarchie ?

Je le répète : Proudhon est conservateur de la tête aux pieds. Ne s'avise-t-il pas d'écrire dans « Philosophie de la misère » : « Avec la propriété, commence le rôle de la femme. Le ménage, cette chose toute idéale et que l'on s'efforce en vain de rendre ridicule, le ménage est le royaume de la femme, le monument de la famille. » Et il renchérit : « Voyez dans les grandes villes, les classes ouvrières tomber peu à peu, par l'instabilité du domicile, l'insécurité du ménage, le manque de propriété dans le concubinage et la crapule ! » Sans la famille et la propriété la classe ouvrière se trouve donc vouée à l'infamie, camarades. Et l'on s'aperçoit tout de suite que Proudhon se prononce pour l'émancipation de la femme quand il déclare : « Pour moi, plus j'y pense, et moins je puis me rendre compte, hors de la famille et du ménage, de la destinée de la femme. Courtisane ou ménagère, je n'y vois pas de milieu : qu'à donc cette alternative de si humiliant ! » Quelle misère que cette philosophie ! Partisan de la famille hiérarchisée, Proudhon admet sereinement que la femme soit la servante de « son » homme et que les enfants subissent l'autorité paternelle toute puissante. Et dire que Bakounine saluait en lui le parfait libertaire !

Et l'idée de fédéralisme, me direz-vous ? Ce que l'on prend pour un système fédéraliste chez Proudhon n'est en fait qu'un régime à base égalitaire et mutualiste où l'unité industrielle est représentée par le petit atelier; des liens de solidarité réaliseraient l'union des ateliers sur le plan national et une banque populaire aiderait à l'essor de ce nouveau type d'industrie. En fait, cette vision proudhonienne du futur reflète la volonté d'un homme de retirer des lambeaux d'un passé artisanal ruiné par l'avènement du capitalisme. Un régime communautaire et collectiviste serait voué, selon lui, à la désagrégation certaine. Décidément, Proudhon n'est qu'un conservateur.

Le petit bourgeois que personifie Proudhon prolifère de nos jours, même dans la classe ouvrière, petits bourgeois « dont le rêve est de se retirer, après une bonne petite vie, dans

un petit coin tranquille, sur un petit bout de terre à eux, avec une petite femme qui, se contentant de petites robes pas chères, leur mitonnera de bons petits plats et saura à l'occasion recevoir gentiment les amis pour faire une petite belote » comme l'a si bien dit Daninos. C'est l'idéal Proudhonien étié, transposé dans la vie moderne.

Marx dira de « Philosophie de la misère » : « c'est une Bible : « mystères », « secrets arrachés au sein de Dieu », « révélations » rien n'y manque ». La conclusion elle-même prophétique à grande voix. Proudhon n'a fait que prévoir à long terme l'évolution postérieure d'une économie capitaliste qu'il prétendait abattre : assurance mutuelle, plein emploi, évolution récente de la propriété qui devient plus générale, plus personnelle dans un cadre plus collectif. Je voudrais pour compléter le portrait ajouter encore que Proudhon, en lisant la réponse de Marx « Misère de la philosophie » à son ouvrage s'écriera : « c'est le ténia du socialisme ». Ce s'explique parce que Marx est de la race de « ces êtres méchants, bêteux, envieux, âcres, qui nous haïssent » dit-il en parlant des Juifs. D'ailleurs « le juif est l'ennemi du genre humain... Il faut renvoyer cette race en Asie ou bien l'exterminer. » Décidément Proudhon a le don prophétique mais je me garderai bien de le lui enlever.

Alors, camarades, pensez-vous que l'on puisse encore se réclamer d'un certain Proudhon ?

Frédérique ANTONIOTTI

Autofinancement et Collectivisation

Le « fameux amendement Vallon » relatif à la participation des salariés à l'autofinancement des entreprises fait couler beaucoup d'encre. La crainte du collectivisme a déclenché une levée de boucliers chez les économistes capitalistes appuyés par une série d'arguments juridiques. La position de ceux qui rejettent catégoriquement l'amendement s'en trouve éclairée. Après avoir cherché à montrer, en bons paternalistes, que « sous couleur d'améliorer le sort des salariés, le projet aboutissait à leur fournir des satisfactions à peu près inexistantes en fait » ; après avoir souligné d'autre part que le financement des investissements se trouverait finalement compromis tout comme la position de l'économie nationale par rapport à celle des partenaires, les conservateurs en matière d'écono-

CE QU'ETAIT HIER...

Hier, les chefs d'entreprise, dans le calme de leurs bureaux, près du ronronnement harmonieux et jamais lassé de leurs ateliers, rédigeaient une correspondance d'affaires dont le caractère rituel n'apportait aucune surprise. On travaillait sur des plans d'activité qui duraient toute une vie et que les patrons transmettaient intacts à leurs descendants ou à leurs successeurs.

Hier, les étudiants recueillaient un enseignement qui leur assurait pour toute une vie le calme tranquille d'une profession que rien de spécifiquement nouveau ne venait bouleverser.

Hier, les enseignants vulgarisaient des données scientifiques et culturelles qui ne se modifiaient que sur des détails n'apportant aucun bouleversement pédagogique.

Hier, les cadres et les techniciens appliquaient leurs connaissances techniques à une production toujours égale ou en lente progression, sans que rien ne vienne interrompre leur carrière.

Hier, les travailleurs brandissaient des revendications auxquelles on opposait la rareté des biens pour les satisfaire au compte-goutte, ou pour réprimer leur audace...

Hier, les travailleurs considéraient l'économie comme le complément, la concrétisation de l'évolution politique. Le grand courant politique marxiste tout en déclarant « que l'économie conditionnait le politique et la conscience de classe », n'en faisait pas moins dépendre la libération sociale de la conquête du pouvoir politique !

Hier, les régimes bourgeois et libéraux défendaient la propriété comme le principe intouchable de la démocratie, et le « droit d'entreprise privée », comme la colonne vertébrale de l'exploitation capitaliste.

Hier, les syndicats, par manque de psychologie et de lucidité, également par souci d'un recrutement facile, pénétrés à leur insu, par les émanations de l'ambiance politique dominante, concentrèrent leur activité sur

une charte restée célèbre et inefficace : La Charte d'Amiens.

Or, cette Charte considérant que le travailleur pouvait espérer sa désaliénation, sa libération sociale, par les moyens politiques d'une part, économiques d'autre part, cette Charte, contre son gré, contre les intentions de ses auteurs, devenait un monument de collaboration politico-économique.

Et dans cette civilisation léthargique qui se croyait éternellement dans ses rythmes, ses calculs, ses contradictions, ses dogmes politiques, ses religiosités coutumières, dans ses productions classiques, sur les plans agricoles, industriels et commerciaux, l'audace révolutionnaire des exploités se noyait en des complexes politiques qui semblaient assurer longue vie au « Droit Inégal ».

Hier, la Charte d'Amiens a connu toutes les défaillances, toutes les défectuosités. Le politique à qui elle ménageait sa part l'a pénétré au point d'en dénaturer son objet et de la priver de ses moyens essentiels :

Elle condamnait la guerre pendant la paix... mais elle soutint la guerre contre la paix !

Elle voulait faire du syndicaliste un politicien qui s'ignore ! Le politique en a fait « la courtoisie de transmission » de tous les Etats... !

Hier et encore aujourd'hui... beaucoup de libéraux contaminés à leur insu par l'évolution politico-économique du prolétariat, incapables comme tout d'autres de prévoir le bouleversement économique de notre temps, restent attachés à la lettre d'une Charte qui les faisait les vassaux de la démocratie politique !

Hier, le prolétariat, abusé par son mysticisme politique, croyait à sa libération par la conquête du pouvoir politique, de l'Etat... Il croyait — et n'est pas encore complètement désabusé — que la collectivisation des moyens de production « serait source d'égalité économique et sociale. Les expériences en cours ont démontré que l'égalité réelle, économique et sociale, ne peut être réalisée que par

rapports de production, ne sanctionnent d'autre que la forme même de ces rapports, c'est-à-dire, dans un moment historique donné, la suprématie théorique des classes possédantes. La jurisprudence décrit et justifie les formes de l'économie, elle ne précède pas leur organisation.

Cela dit, qui oserait nier l'apport personnel du travailleur à la vie de l'entreprise ? Chaque établissement industriel, chaque machine, chaque moyen de production n'est autre que le produit d'un effort collectif sans lequel l'accumulation de capitaux n'est que stérile thésaurisation. La propriété individuelle est une abstraction niée à chaque instant par la réalité. L'usine appartient, de fait, au travailleur c'est-à-dire à la collectivité. Ce qui a pu être réalisé en une heure de travail par deux cents bras ne pourra jamais l'être en cent heures par un individu : voilà l'unique fondement de l'économie contre lequel tous les termes de jurisprudence viennent se briser !

Que les économistes néo-bourgeois défendent le principe de la propriété individuelle et l'intégralité des profits capitalistes n'est pas fait pour nous étonner. Position conséquente. Mais que parmi les défenseurs du projet d'intéressement des travailleurs à l'autofinancement des entreprises il ne se soit trouvé personne pour élever le débat à son véritable niveau, voilà qui montre une fois de plus, si nécessaire, les conceptions réactionnaires du syndicalisme réformiste.

En effet, l'opposition officielle à elle, à un moment quelconque, part d'autre chose que de faire « participer » plus largement les travailleurs aux profits capitalistes ? A-t-elle ne serait-ce qu'abordé la question du sens même de la production capitaliste ?

Et pourtant, tout le problème est là.

Une économie rationnelle, une économie sociale, devrait être essentiellement fondée sur la satisfaction des besoins réels de la société. Pour l'économie capitaliste, il s'agit avant tout de réaliser des profits. Les conséquences d'une telle option sont immédiatement visibles : produire n'importe quoi, dans n'importe quelles conditions, pourvu qu'il s'agisse de denrées permettant la réalisation d'un maximum de bénéfices privés ; financier à court terme des entreprises « rentables » pour un temps mais qui ne présentent aucun intérêt pour l'avenir économique de la collectivité ; surabondance, contre toute logique, la consommation à la production. Et l'on ose parler d'un « intérêt général de la nation » auquel le travailleur, mais lui seul, devrait se sacrifier !

C'est seulement lorsque les moyens de production appartiennent à la collectivité, lorsqu'ils seront mis en œuvre par la collectivité et pour la collectivité qu'on pourra parler d'un intérêt général. Jusque-là il ne s'agit que d'intérêts de classe, c'est-à-dire des luttes de classe.

Il n'y a pas de salut, pour les classes laborieuses, en dehors de la conquête révolutionnaire des moyens de production.

J. S. R.

J. S. R. Section Belge
Regroupement de tous les camarades syndicalistes révolutionnaires de Belgique. S'adresser : Socialisme et Liberté, 2, av. des Droits de l'homme, Bruxelles - 7.

LE PAS A FRANCHIR...

chômeurs... et de recueillir l'accueil enthousiaste des syndicats ouvriers américains en faveur de cette guerre.

La révolution ne paye pas, disent de saints innocents... La guerre serait-elle une solution à l'absurdité des temps présents ?

Aujourd'hui, les étudiants doivent brûler les étapes pour assimiler un savoir s'accroissant sans trêve, créant de nouvelles données que la science dépasse bientôt dans sa marche ascensionnelle.

Aujourd'hui, les enseignants d'hier doivent retourner à l'école pour s'adapter à de nouvelles disciplines scientifiques. Cela, ou disparaître, c'est-à-dire perdre son pouvoir d'achat.

Même évolution pour les cadres moyens et les techniciens. Le recyclage est devenu une obligation culturelle, économique et technologique. Malheur aux faibles, aux hommes âgés qui ont perdu leur souplesse intellectuelle ! La civilisation du profit n'a pas prévu leur survie.

Aujourd'hui, les systèmes politiques de l'économie capitaliste, l'attention concentrée sur la sauvegarde du profit, se trouvent obligés d'entamer les privilèges du « Droit de propriété », ce droit sacré, en lui substituant peu à peu « le droit d'exploitation » sur le plan agricole, et en toutes les activités, déterminé et déterminera le processus évolutif de la civilisation ; celle-ci continuant à être axée sur la recherche du profit, ou se brisant dans son effort vers la création de nouveaux besoins qui sont des éléments indispensables aux appétits du profit.

Dans le cadre international de la concurrence, l'insuffisance des marchés provoquerait la dégradation du profit, la récession dans l'abandon. Se produira-t-il une intervention des travailleurs s'emparant des automates pour les soumettre à la satisfaction de tous les besoins, à chacun selon ses besoins ?

Aujourd'hui, toutes les entreprises marginales sont appelées à disparaître, soit par absorption, soit en devenant des ateliers de façonnage pour la grande industrie.

Les chefs d'industrie sont obligés de s'adapter dans une planification générale éclairante des possibilités générales des marchés et des conditions de la concurrence.

Aujourd'hui, il devient plus onéreux de convertir une vieille entreprise que d'en créer une nouvelle avec des capitaux frais et disponibles sur le marché financier.

Aujourd'hui, la saturation des besoins solvables oblige les systèmes industriels à des recherches coûteuses en vue de découvrir de nouveaux objets qui provoqueront de nouveaux besoins grâce à une publicité sacrificielle aux besoins réels aux exigences croissantes des profits.

Par exemple, les Etats-Unis sacrifient 25 milliards de dollars par an (le budget total de la France) à des recherches qui, si elles n'aboutissent pas, provoqueraient une situation révolutionnaire.

Aujourd'hui, sur la voie de l'automatisation (il n'y en a pas d'autre pour le profit) on ne remplace pas la main d'œuvre éjectée, ce qui barre la voie aux jeunes générations. On espère bien que les services créés par la civilisation des loisirs absorberont le chômage chronologique ; c'est une illusion démentie par l'évolution industrielle des Etats-Unis.

Ce pays, le mieux équipé, le plus riche, le premier à réaliser l'abondance, a connu trois récessions récentes :

Il a laissé grandir Hitler pour trouver une nouvelle hospitalité dans son écrasement.

Il a entrepris la guerre de Corée pour la même raison et le même but. Sa presse exultait de joie devant la reprise de l'activité.

Il poursuit la guerre du Viet-nam pour assurer une reprise qui, dit-il, a permis de récupérer 3 millions de

ont félicité Johnson dans un message rendu public, sur une entreprise guerrière qui ranime les prix, les salaires et les profits...

Le problème de l'homme, qui est celui des communistes libertaires, est donc d'entreprendre la conquête des machines pour maîtriser la démographie et l'automatisme.

Nous devons vulgariser les méthodes de lutte pour passer de l'économie de marché à l'économie des besoins.

Et le passage de l'une à l'autre, les hommes, maîtres et esclaves étant ce qu'ils sont, ne peut s'opérer que par la révolution sociale. Le sachant, il nous appartient de faire l'éducation économique des travailleurs, de faciliter leur évolution vers la seule forme de lutte qui puisse briser les égoïsmes, vers l'abolition des Etats par l'instauration de l'administration des choses.

L'individu ne se libère pas dans l'isolement. Il ne s'affranchit pas en se bornant à cultiver son moi et des amitiés éphémères.

L'autorité, le despotisme, l'inégalité ne seront vaincus que le jour où les libertaires, soudés les uns aux autres dans une entreprise commune, auront puisé dans leur union objective et constructive les forces nécessaires à l'édification d'un monde nouveau.

A la mythologie politique, à la métaphysique aimable mais stérile d'un individualisme dénué de structure, doit succéder une formation d'hommes éclairés, dynamiques et résolus dans la marche vers un monde d'égalité économique et sociale.

G. BRITEL

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne Paris, IX^e

Très important : Les objets recommandés doivent être adressés : C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les déclarations seront adressées à cette même adresse en précisant : C.C.P. 20.990.10, Paris

Librairie et permanence : Tous les samedis de 16 heures à 18 h, au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IX^e.

UNION LOCALE DE PARIS
Permanence : Adhésions, Cotisations, tous les premiers et derniers dimanches du mois de 10 à 12 heures, dans le local C.N.T., 24, rue St-Marthe, Paris, X^e.

Les assemblées générales de la 2^e U. R. ont lieu tous les troisième dimanches du mois au siège confédéral de la C. N. T. F. : 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX^e). Métro : Anvers, St-Georges, N.-D.-de-Lorette.

UNION LOCALE DE PUTEAUX
Assemblée générale tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

SIXIEME UNION REGIONALE UNION LOCALE DE TOULOUSE
Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.

UNION LOCALE, PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.

VIENT DE PARAITRE :
« L'Internationale de 1864 »
Libres propos par Hem Day.
Editions « Pensée et Action »
Prix : 8,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.

Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.

Adressez toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoière, Perpignan.

UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 h. au Secrétariat Bourse du Travail.

HUITIEME UNION REGIONALE UNION LOCALE DE BORDEAUX
Adressez toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8^e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE
Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence : Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1^{er} arrondissement).

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI
Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD)
Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nîmes (Gard). (Renseignements et adhésions à la S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

Le Directeur de la publication : **YVES OBEUF**
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

EL PRIMERO DE MAYO Y LA AUTOMATIZACION

OCHENTA años se cumplen este mes de mayo de 1966. Ochenta años se han sucedido desde que ocurrió aquel acontecimiento social revolucionario en Chicago, (Illinois), EE. UU., que culminaría con el frío asesinato por parte del capitalismo americano ahorrando a cinco proletarios, a cinco anarquistas que reclamaron la jornada de 8 horas.

Ochenta años se han pasado desde que la protesta obrera contra la opresión capitalista dió origen al Primero de Mayo, fecha de tragedia humana y de reivindicación proletaria. Mayo de cinco horas, de cinco sacrificados por la emancipación del género humano y trabajador.

Recordar este aniversario significa para todo anarquista, poner sobre el tapete una vil injusticia, un aleve crimen del capitalismo americano, que obedeció a una sola finalidad; desahacer por completo el vigoroso resurgir del movimiento revolucionario — después de la «Comuna de París» — que los anarquistas del mundo entero encaminaban por el justo, noble y honrado buen sendero, Parsons Fischer, Spies, Engel y Lingg, dieron origen a las grandiosas manifestaciones por las 8 horas de trabajo que se desarrollaron en 185 mayores ciudades del mundo en 1886.

En esa época agitada para el productor, se trabajaban 16, 18 y más horas diarias. Por resolución de los congresos obreros, se dio a la consigna de: *A partir de hoy, ningún obrero debe trabajar más de 8 horas por día.* Ocho horas de trabajo. Ocho horas de reposo. Ocho horas de estudio.

La significación revolucionaria del Primero de Mayo es conocida de todo el mundo para que nos atardemos volviendo de nuevo a su génesis. Diferencias brevemente, que el Primero de Mayo, día de reivindicación proletaria, hacia cerrar puertas y ventanas a los burgueses, quienes, temerosos de semejantes concentraciones de obreros, esperaban ser arrollados por ellas y pagar la deuda física y económica que no desonocian haber contraído con la clase de explotados y hambrientos.

La reducción de las horas de trabajo no se determinó fijar hasta el Primer Congreso de la A.I.T. celebrado en Ginebra, quien como objetivo primero, optó por la conquista de las 8 horas.

La Internacional Socialista tergiversó esa memorable fecha en efímera del trabajo. Desde entonces, el Primero de Mayo fue perdiendo su verdadero significado, su más sólido y noble origen. El servicio dejó de reivindicarse, ese día — día en donde se median fuerzas — para malgastarlo y, con él, sus energías, en beneficio de la negligencia social, de la apatía revolucionaria y del ocio mal comprendido, dejando en olvido aquello que tanto le favoreciera en su bienestar económico, moral y cultural.

De esta manera fue dando confianza y doble seguridad al capitalismo quien no despreciando semejante tregua preparaba de nueve sus planes y cuadros para continuar manteniendo de esta forma sus privilegios de casta parasitaria y de fortunas acumuladas con el atropello sin límite en la persona de su semejante.

Perdió el temor de la fuerza obrera, el capitalismo volvió de nuevo al combate, embruteciendo de nuevo y con más brío al trabajador, enviándolo al taller, a la mina y a la fábrica, encerrándolo en esos centros trituradores de conciencia humana, 9, 10 y 12 horas diarias (algunas de estas llamadas suplementarias) pagadas a un porcentaje superior siendo quien más beneficio saca de ellas es el Estado Patrón a quien se le debe nutrir de tasas que luego él empleará en masacres colectivas y guerras devastadoras. Horas que privan al obrero de su reposo normal que tanto reclama su débil organismo humano; horas de instrucción que tanto requiere su cerebro, sin las cuales no llegará jamás a superarse como ente humano y ser racional siendo lo que le distingue del animal y de las fieras selváticas.

En 1886 la automatización apenas se había comenzado. Por tal motivo, el capitalismo de entonces no soltaba presa haciendo oposición rotunda a la reducción de las horas de labor. En parte, aún esos burgueses podrían justificarse, pero que hoy después de 80 años transcurridos veamos a los obreros de la Era atómica trabajar 12 y más horas diarias, es para preguntarse si no evolucionamos como el cangrejo, al tiempo que recordamos con tristeza a nuestras víctimas sacrificadas en vano por un proletariado inconsciente e intoxicado por el virus político.

«¿Qué progresos nos ha aportado la automatización en lo humano y social, si el trabajador, que debería ser el que más provecho sacase de ella es contrariamente cada día más esclavo y explotado y mucho menos útil a la causa de la colectividad humana? ¿De qué le sirve al obrero soldador que la máquina automática de soldar desarrolle cincuenta o cien veces más de labor, si ellos, por su causa, se hallan sin trabajo y expuestos a perecer por falta de ese empleo que le permitía dar lo requerido a su estómago vacío? ¿De qué le sirve al molinero que el molino muele doble, triple de trigo, si él, obrero, continúa sin poder dar el pan necesario a sus hijos? ¿Qué adelanto le aportado la automatización al trabajador de la mina si por causa de aquella le licencian y por falta de carbón se mueren él y el conjunto hogareño de hambre y de frío? La reducción de las horas de trabajo se hace hoy más necesaria que nunca pero sin olvidar que ella debe beneficiar al ser humano y muy particularmente al trabajador, al productor que desde milenios viene sufriendo el peso de las cadenas de la explotación, de la miseria moral y material y sobre todo de la fatiga física que aniquila al más fuerte de los animales que la madre naturaleza creó: el hombre.

El Primero de Mayo debe ser reivindicado honradamente como día de lucha y de protesta proletaria. La sociedad reclama una distribución equitativa de todos los productos y ésta no podrá llevarse a efecto sin el lema que dio origen a la Primera Internacional: « No más derechos sin deberes, no más deberes sin derechos ».

Los anarquistas, que luchamos por un porvenir mejor, de paz y de fraternidad entre todos los seres humanos poniendo todos nuestros conocimientos científicos, técnicos y culturales al servicio de una sana, fuerte, pacífica, solidaria y fraterna sociedad, haremos que este aniversario vuelva a ocupar su puesto de honor, de lucha y de rebelión mientras exista el Estado y sus injusticias. El Primero de Mayo deberá volver a ser una jornada de solidaridad y de amor hacia todos los que sufren miserias físicas y materiales alrededor del globo terrestre. Para lograrlo se impone el deber de empezar desde este momento a reivindicarlo con valor y dignidad.

Por el bienestar, la igualdad y fraternidad de todos los seres humanos sin distinción de raza ni de color. ¡Viva el Primero de Mayo!

Félix Alvarez Farreras

ANTENA

EN FAVOR DE LOS ESTUDIANTES ESPAÑOLES

PARIS. — Recibida la siguiente nota:

«El Congreso de la Federación Internacional de los Derechos del Hombre reunido en París el 18 de marzo de 1966, puso su mayor atención en el conflicto que existe actualmente entre los estudiantes españoles y el gobierno de España, en el que está valiendo de los procedimientos policíacos más duros y violentos, impide que los estudiantes se reúnan pacíficamente para constituir un sindicato de estudiantes libres distinto del Sindicato Español Universitario (S.E.U.), oficial único y obligatorio.

«Estima el Congreso que es legítima la aspiración de los estudiantes españoles y que el derecho a realizar la forma parte del contexto general de la Declaración Universal de los Derechos del Hombre en los artículos 20 y 23, que dicen que toda persona tiene derecho a la libertad de reunión y asociación, que «nadie se le puede obligar a ser miembro de una asociación», y que toda persona tiene derecho a fundar con otras sindicatos y afiliarse a sindicatos para defender sus intereses.

«El Congreso denuncia públicamente y con la máxima energía esta nueva y flagrante violación de los Derechos del Hombre por parte del gobierno español. Asegura a los estudiantes españoles que cuentan con su simpatía y solidaridad en la lucha que sostienen para alcanzar sus propósitos legítimos, y acuerda asimismo poner con el mayor interés en conocimiento de esta violación a la Comisión de Derechos del Hombre de las Naciones Unidas, de la que España es estado miembro.»

LA AGITACION ESTUDIANTIL PERSISTE

BARCELONA. — En la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas se produjo un incidente que motivó la intervención de la Policía Armada reclamada al interior de la casa por el decano Gimferrer. En un momento dado los estudiantes interrumpieron la clase al grito unánime de «¡Que renuncen Scarsiani!». Se trata de un catedrático desposeído de su derecho por las autoridades en octubre último por el movimiento estudiantil protestatario. Obligados por la policía, los estudiantes salieron uno a uno a la calle en cuya puerta eran muciosamente cacheados, habiéndoles despojado, a muchos de entre ellos, de la carta de estudios universitarios. Hay dieciocho detenidos, cuya detención abusiva ha motivado una huelga general de estudiantes barceloneses.

ACTIVIDAD DEL SINDICATO AUTONOMO

BARCELONA. — El Sindicato Autónomo Estudiantil trató de reunirse en recinto universitario, siendo impedido por la Policía Armada, por lo visto especializada en asuntos anti-universitarios. El motivo de la reunión era el inaugurar la Semana de la Renovación Universitaria. Los asambleístas fueron brutalmente expulsados de un lugar que compete a ellos y no a la autoridad armada.

Sin embargo, dicha Semana ha continuado en lugar que no se indica, e incluso se cita el nombre del filósofo francés, Jean-Paul Sartre, quien, de serle posible, pronunciará el discurso de clausura.

LA ZARPA DE KRUPP SOBRE ESPAÑA

MADRID. — El industrial alemán Krupp, asistido por su secretario Beltz, ha estado en España para proponer un establecimiento siderúrgico en Asturias de importancia absorbente, puesto que su proyecto comprende incluso la reunión de las empresas mineras actualmente existentes. Dada la conformidad del gobierno al proyecto de la casa nazi, es de prever que la industria minero-siderúrgica de España será engullida por elemento alemán indeseable.

LA SITUACION SOCIAL EN VIZCAYA

BILBAO. — La situación social de la cuenca minera se ha agravado considerablemente con motivo de la diferencia que opone los obreros a la firma Babcock y Wilcox. A raíz de diversos incidentes y de una huelga de brazos caídos iniciada el 14 de

abril, la dirección del indicado establecimiento ha despedido a 16 obreros y castigado con diez días de paro a 2.500 trabajadores.

Reunidos en asamblea, 120 delegados obreros de la industria en general han estudiado el problema para destacar una comisión extraordinaria que reclama: 1. Indemnizar a los 2.500 operarios por los días de paro forzoso dispuesto por la compañía. 2. Prever una ayuda eficaz al personal asalariado en caso de que el conflicto degenera en huelga indefinida. Y, 3. Reposición de los 16 compañeros despedidos.

Además la organización obrera extraoficial recabará derecho legal a manifestar pacíficamente por las calles de la ciudad el día 1º de Mayo.

En caso de no obtenerse satisfacción, una huelga general sería inevitable, por lo menos en la provincia de Vizcaya.

OTRA CONDENA

PAMPLONA. — Una muchacha francesa, Christiane Echevalus, de 23 años, profesora del Colegio de Hapsaren, que había sido detenida el 2 de febrero de 1965 por la policía española cuando transportaba en su automóvil hojas antifranquistas, ha sido condenada a dos años y cuatro meses de cárcel por el Tribunal Militar de Pamplona.

Las autoridades españolas habían afirmado que la joven, miembro del movimiento autonomista vasco «Euzkadi», al practicarse su detención, llevaba también explosivos. El Tribunal le ha inculcado del transporte de 60 gramos de explosivos.

En detención preventiva desde el 2 de febrero de 1965, la señorita Echevalus ha beneficiado de una reducción de pena y permanecerá encarcelada todavía durante siete meses.

LO QUE SE DICE

MADRID. — Uno de los ministros de Franco previno a cierto amigo suyo que tenía que ver a Franco, que éste no se encontraba bien. No es que se encontrara mal pasajeramente, sino que se encontraba mal irremediablemente. Su enfermedad entra en el catálogo de las arterioesclerosis. Concretamente, a su enfermedad parece que la llaman «arterioesclerosis mental». Es una enfermedad que sume al paciente en abstracciones inespereadas, cuando a lo mejor se está conversando con él, y lo convierte en una estatua, con los ojos en blanco. Los ministros de Franco, que conocen mejor que nadie el estado de salud del Amo, están preocupadísimos por causa de esto.

EXPOLIADO

BILBAO (OPE). — El día 11 de abril, a las once de la mañana, según lo declara el «Edicto» correspondiente, tuvo lugar en la sala audiencia del Juzgado de Primera Instancia número 4 de Bilbao, la subasta de unos lotes que le han sido embargados para hacer efectiva una multa a Luis Obregón Adrián, vecino de Ortuella y perseguido por sus convicciones socialistas. Dos lotes le han sido embargados al señor Obregón. El primero consiste en una cocina de gas, un aparato de radio y una máquina de coser, valorado en 8.500 pesetas, y el segundo en una casa sin número, sita en el barrio de Uroste, que consta de tres habitaciones, cocina, y wáter, valorada en 80.000 pesetas.

HUELGA DE BRAZOS CAIDOS

BARCELONA. — Doscientos cincuenta obreros de la fábrica de motocicletas «Montesa» de Barcelona se han declarado en huelga de brazos caídos como protesta contra la decisión de la empresa de no pagar las primas previstas en el convenio colectivo.

COMBATIENDO A FRANCO

LONDRES (OPE). — «Unas vacaciones en España significan dinero para Franco. No vayan a la España fascista. Vengan con nosotros a nuestro hotel de Rimini, sobre el mar...» Tanto esta invitación como los sentimientos en ella expresados — dice la «Travel Trade Gazette» — proceden de la empresa Del Tronto Holidays Ltd., la cual trata, una vez más, de desviar el curso del turismo británico del sol de España y del régimen de Franco.

Este ataque contra Franco ha aparecido en un anuncio publicado la semana pasada por «Tribune», semanario de izquierda.

ISIDRO PALLARES

Después de una larga y penosa enfermedad falleció el 8 de marzo, el compañero Isidro Pallarés, a la edad de 71 años.

Natural de Puigpelat, comarca de Valls, ejerció en Millau los oficios de agricultor y barbero. Como tantos miles de antifascistas pasó al exilio en donde siempre siguió fiel a sus ideas, perteneció primero a la Federación Local de Saint-Rome-de-Ceranon, y luego a esta F. L. de Millau, en la cual ocupó el cargo de tesoroero con satisfacción de todos.

Aunque enfermo, guardó hasta el último instante su lealtad a nuestros ideales, con la esperanza de ver libre su tierra de toda tiranía.

Al enterrarlo acudieron numerosos españoles y franceses, pues era muy estimado el compañero Pallarés.

La F. L. de Millau, da el más sentido pésame a su viuda, así como a sus hijos y nietos.

rio del ala izquierda socialista. Los hombres que dirigen este asunto son el señor Bob Edwards, candidato laborista, y dos agentes del Partido Laborista, los señores Harry Shiner y Henry Naim.

Afirmar estos señores que el régimen que existe actualmente en España subsiste gracias al dinero que gastan en el país los turistas británicos.

2.500 OBREROS EN HUELGA EN BILBAO

BILBAO. — El conflicto surgido a principios de semana entre obreros y la dirección de la empresa siderúrgica Babcock-Wilcox (Bilbao) que parecía haberse resuelto el miércoles, ha entrado en nueva fase a partir del jueves: la dirección de la empresa ha suspendido a 40 obreros por un plazo de diez días y licenciado por un periodo indeterminado a otros tres.

La factoría apareció prácticamente paralizada el jueves; unos 2.500 obreros han decidido declararse en huelga de brazos caídos hasta que la dirección de la empresa rectifique sus decisiones. Solamente trabajaron un reducido número de obreros de la sección de tubos.

Todas las puertas de la fábrica aparecieron cerradas el jueves por la mañana con la sola excepción de una de ellas por la que debían entrar todos los obreros. Esta medida fue adoptada por la dirección a fin de evitar que algunos de los obreros despedidos consiguiera llegar a su puesto de trabajo.

En el curso de la tarde de este día, 15 abril, se anunciaban nuevos despedidos obreros por un total de unos cien. (Gudari).

HUELGA DE PANADEROS

CADIZ. — Huelga desde hace diez días los 130 obreros panaderos de Sanlúcar de Barrameda. Piden 10 céntimos por pan de lujo elaborado.

EN BURDEOS

Gran Festival artístico de «Varietés», a cargo de la Compagnie du Théâtre Total «Nid d'Art», organizado por Solidaridad Internacional Antifascista, a beneficio de sus obras, para el domingo Primero de Mayo a las 8h30 de la tarde, en el Cine des Capucins.

Exito de «Les bretelles rouges» y de toda la Compañía, compuesta de 25 artistas.

Para entradas, 42, rue Lalande, compañero P. Alonso, y en la taquilla del Cine, una hora antes de empezar el espectáculo.

AVISO A LOS SUSCRIPTORES Y PAQUETEROS

Debido a la huelga de correos durante un par de semanas las distribuciones de la Prensa se han hecho con un retraso considerable que lamentamos. Si algún compañero se ha quedado sin alguno de los números semanales que lo reclama y se lo enviaremos a correo seguído.

F. L. DE MARSELLA

Esta F. L. celebrará un coloquio el domingo 8 de mayo, a las nueve y treinta de la mañana, en su local social. Este será el tercero de la temporada primavera. Un compañero competente iniciará el tema a discutir que será de palpante actualidad.

Dado el éxito moral que han tenido los anteriores, así como el interés que han puesto los compañeros, la armonía y la actitud serena que ha predominado en el ambiente de los debates, esperamos la presencia de todos los compañeros.

AMIGOS DE S.I.A., DREUX

Reunión extraordinaria el primer domingo de mayo en la sala de reuniones, 55, rue St Thibault, a las 10 de la mañana para informar del Pleno Regional y tratar de asuntos generales para la vida de nuestro organismo solidario.

FEDERACION LOCAL DE OULLINS

Reunión para el domingo 8 de mayo, a las 9 y media en el lugar de costumbre.

NUCLEO AUDE-PYR. OR.

Invita a compañeros, familiares y amigos a la gira conmemorativa del 1º de Mayo a Carcasona, en fraternidad con los compañeros del Ariège.

F. L. DE LIMOGES

Celebra asamblea general ordinaria el día 8 de mayo (domingo) a las 10 de la mañana, en el local de costumbre. Se recomienda la máxima asistencia.

CRÓNICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.) EN ESPAÑA

Cada sector de la oposición al franquismo busca toda suerte de pretextos al desarrollo de actos protestatarios. Actos que reúnen siempre millares de participantes a pesar de todos los peligros que ello supone.

En las Vascongadas se realizaron manifestaciones masivas, inspiradas en la situación localizada en el medio ibérico, desde Lisboa a Barcelona. Varios millares de personas irrumpieron por carreteras y caminos vedados clamando por las libertades vascas y españolas en el llamado «Día de la patria vasca».

GRAN MITIN

C. N. T. Federaciones Locales de Lyon y Oullins A. I. T.

de afirmación y fraternidad anarcosindicalista en LYON, el domingo 8 de mayo, a las 9 h. 30, en la Mairie del 6ème., 58, rue Séze, Sala Victor Hugo. Entre otros oradores, harán uso de la palabra:

José SORIANO, de la C.N.T.F., de París.
Francisco ISGLEAS de la C.N.T.-Zona Norte.
José MUÑOZ CONGOST, por la C.N.T. de España en el exilio.

Esperamos que los compañeros de toda la región acudirán a este acto de fraternidad, manera de patentizar nuestra repulsa al régimen español.

Los amigos franceses quedan cordialmente invitados, como asimismo todos aquellos hombres que por una u otra causa, hubieron de refugiarse en Francia.

Por la tarde, en la misma sala, a partir de las 14 h. 30, habrá un FESTIVAL en el que actuarán, entre otros cuadros: AIRES DE ESPAÑA de Grenoble, completamente reorganizado. Toda una tarde de ambiente español y de risa, con un célebre cómic de reputación mundial. Luego la AMITIE LAIQUE DE MILLERY, seguida de la brillante actuación de las HERMANAS PEINADOS; y también LOS KAROLIN'KAS, cuadro que jamás defraudó al público de la región, donde tantos admiradores tiene. Y aún GEORGE BRESONS acordeonista de la escuela de Lyon, en excelente forma.

Este espectáculo terminará en buena hora, para los que tengan que regresar a lugares distantes.

A. S. E. de Pau (B. P.)

Con el fin de conmemorar la Fiesta del 1º de Mayo, Alianza Sindical de Pau celebrará, en la Sala de Actos del local de los Sindicatos Franceses, rue Latapie, una gran velada artística, con la colaboración del prestigioso Grupo Artístico «Terra Lliure» de Toulouse, quien pondrá en escena.

Primera parte: La humorada cómica en un acto, de Miguel Ramos Carrión, LA CRIATURA, pieza representada en el «Théâtre du Taur» en Toulouse, el 6 de febrero último, cosechando estruendoso éxito.

En la segunda parte tendrá lugar un variado y escogido PROGRAMA DE VARIEDADES, en el que tomarán parte todas las figuras del Grupo con su dinámico y simpático conjunto de Ballets.

El espectáculo empezará a las 3 horas en punto de la tarde.

PALAIS DE LA MUTUALITE

VENDEDI 29 AVRIL A 20 HEURES 45 PRECISES

GALA ANNUEL du Groupe Libertaire Louise Michel. Un magnifique programme présenté et animé par Eve GRILLI-QUEZ avec Léo FERRE dans ses dernières œuvres. Le concours du groupe d'art basque GUERNIKA (chœurs, danses, musique folklorique-40 exécutants) Henri COUGAUD - Jean Claude MERAL et Stéphane ARIEL - Francesca SOLLEVILLE - Monique TARBES et LES GARÇONS DE LA RUE. Régie artistique: Suzy Chevet. Allocation de Maurice Joyeux.

Dès maintenant, il est urgent de retenir ses places (8 F): Librairie du «M. L.», 3, rue Ternaux (11). VOL. 34-08 - CNTE, 24, rue Sante-Marthe (10). — Au concierge de la Mutualité, et près des militants de la F. A.

COMUNICADOS

TOMBOLA PRO-SOLIDARIDAD

La Agrupación Local de Toulouse y su radio de la Regional Catalana en Exilio, ha organizado una tómbola pro-solidaridad dedicada a nuestros compañeros que luchan contra el régimen franquista.

Comunicamos a las Agrupaciones Locales, compañeros, y simpatizantes en general, que tienen a su disposición los números que desean adquirir; cada uno de éstos tiene el valor de cincuenta céntimos.

Los lotes que se rifarán oportunamente han sido regalados por compañeros afiliados, que militan en nuestra regional.

Lista de regalos correspondientes a la Tómbola pro-solidaridad:

1º Un tapete confeccionado por un compañero.
2º Una colección de «CENTI» y «SOLIDARIDAD OBRERA».
3º Un hermoso jarro, para flores.
4º Una máquina fotográfica.

Para adquirir los billetes, dirigirse al compañero Ramón Coll, 4, rue Belfort; nuestro compañero, contador asimismo de la A. L., a fin de facilitar el modo de cotizar, a partir de esta fecha, establecerá una permanencia en la Bolsa del Trabajo cada segundo domingo de mes.

Compañeros: Hay que ayudar a nuestros compañeros del interior, ofreciéndoles nuestra protección moral y material en la lucha que tenemos empeñada por la libertad de nuestro pueblo.

Por la A. L. de Toulouse y su radio, el Secretariado.

F. L. DE IVRY

Asamblea general ordinaria aplazada para el domingo 8 de mayo, lugar y hora habituales.

DONATIVO PRO-ESPAÑA

Un compañero anónimo, 97 F.

UMBRAL

Sumario del número 52:

Victor García: UN TEMA DESCUIDADO: LA URBANÍSTICA Y EL OCIO.

J. Sevilla: JUICIOS Y COMENTARIOS SOBRE «LA REBELION DE LAS MASAS» DE ORTEGA Y GASSET.

Juan Ferrer: COMENTARIO INSOLITO.

Alberto Fernández Leys: GUTEMBERG, EN LOS CINCO MOMENTOS DEL HOMBRE.

Camilo Berneri: EL CRISTIANISMO Y EL TRABAJO.

Carmen Español: LA VOCA-CION.

E. Valls: ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.

Alfonso Camín: EMPEÑO J. Viadui: ADALDES DE LA LIBERTAD: IGNACIO IGLESIAS.

NECROLOGICAS

En unos meses, ha perdido nuestra comarca de Valderrobres cuatro compañeros más: Laureano Ferrer (el «Albardé»), de La Fresneda, muerto en Tours; Mateo Zapater, de Calacete, muerto en Belarga, (Hérault) y los dos Caldú, de Fórnoles.

Sobre el segundo de éstos, Ramón, queremos hablar hoy, para resaltar hasta donde llega el clericalismo en su afán de ridiculizarse, al hacer pasar por la iglesia cadáveres de personas que en vida para nada se acercaban a ella. En el caso que nos ocupa, estamos en la creencia de que su

CORREO DE REDACCION

Queda mucho material en cartera. Que nuestros apreciados colaboradores no se impacienten.

—E. Rojo, Marsella. El libro que expedimos a tu nombre, Correos lo ha devuelto. Recógelo en 12, rue Pavillon o envía dirección exacta.

—M. Foz, Montpellier. Recibida la cantidad que en carta indicas.

J. Louzara, Steubenville. Recibidos los últimos originales enviados.

Comarcal de Valderrobres

buena compañera, Bárbara fue otra víctima más de la manía que monjas y curas tienen de llevar almas al paraíso. (Téngase en cuenta que la hija de Ramón Caldú lleva los hábitos desde hace años y no en balde, al parecer).

Al compañero Caldú le operaron de la próstata, pero también venía sufriendo de los riñones. A todo reunido no pudo resistir, sucumbiendo, ya que los cuidados «espirituales» de la monja de poco debieron servirle lo que no fue óbice para que ésta dijera después al compañero Capella que se había respetado su última voluntad, cuando ni siquiera recobró sus facultades completamente después de la operación, por lo que el entierro fue católico.

Compañero Ramón, que la tierra te sea leve y que lo ocurrido con tus despojos pueda servir a otros como lección, para con tiempo, evitar abusos de esa naturaleza, pues unas simples líneas escritas y firmadas por el interesado y entregadas a quien a correspondencia, pueden ser suficientes para que la araña negra no logre envolver a quienes combatieron, convencidos, a una religión que en nada con-

tribuye al avance de los pueblos hacia la libertad y la solidaridad.

Por la comarca de Valderrobres en el Exilio, el secretario de relaciones: J. F.

ISIDRO PALLARES

Después de una larga y penosa enfermedad falleció el 8 de marzo, el compañero Isidro Pallarés, a la edad de 71 años.

SEÑAL SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX* - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X*
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



PRIMERO DE MAYO

No hay fecha del año mejor escogida que ésta. Día máximo de la Primavera, jornada señera de las espezanzas del pobre asalariado. Hay flores en el jardín de la vida y entusiasmo realizador en los hombres. Las corrientes gubernamentalistas, con o sin tiron, quisieran terminar con esta grata circunstancia de doble primavera.

Franco situado en los antipodas de las reivindicaciones proletarias, nos salió con el truco infeliz de San José Obrero para ocultar su derrota de 1º de Mayo, fecha impuesta en el país a

tas se considera motivo de perturbación de relaciones sociales, anacronismo condenable, supervivencia contra natura, puesto que la «naturalidad» del provecho particular ha logrado imponerse a las revoluciones políticas y fulsileras en todas partes del mundo, particularmente en Rusia y China. Por eso los anarquistas americano-alemanes ahorcados en Chicago son mercedores de olvido y su ideario «digno» de la conspición del silencio que lo aflige.

No faltan especimenes libertarios inclinados ante la realidad de un socialismo adormidera del que participan todos los anti-igualitarios de la tierra, sin importancia de etiquetas. La aurora brillante del primer día se les ha metamorfoseado en crepúsculo sin calor ni brillo. Los efluvios primaverales, el «primaverismo», les han huido del alma en la hora de las lamas. No quedará indeleble su nombre cual el de los mártires de Chicago. Hay cementerios que se aviejan y se olvidan al día siguiente de su estremo.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

SEXUALISMO E HIPOCRESIA

Como ya era de suponer, en los debates habidos con motivo del proceso de que han sido objeto los tres estudiantes que llevan la dirección del periódico escolar «Zanzara», que se publicaba en uno de los más importantes liceos de Milán, la intervención de los acusados ha sido la más censurada. Y la opinión liberal italiana ha visto con la mayor satisfacción la absolución de los encartados.

Con este simpático impulso determinado por afán de libertad, que caracteriza a una parte de la masa estudiantil, juventud inteligente y que por serlo, desdénan esa necia admiración por «Los Beatles» y demás «vedettes» por el estilo, que llevan de cabeza a no pocos «hijos de papá», los aludidos estudiantes milaneses, dos muchachos y una muchacha, decidieron hacer una encuesta sobre el problema sexual a sus condiscípulos del liceo. Con criterio independiente, con franca expresión, fiel reflejo de los sentimientos de cada una, manifestaron su sentir. En su conjunto atacaron los prejuicios, los «tabús», la hipocresía que envuelve a lo que afecta al sexualismo. Hubo los que negaban que la procreación sea el fundamental objetivo del casamiento, otras hacían notar la importancia de la procreación consciente; las hubo que atacaron el sentido autoritario de los padres y la ocultación en el hogar y en la escuela de lo relativo al problema sexual; manifestáronse otras en pro de las experiencias sexuales pre-matrimoniales; señalaron también la libertad sexual de que goza el soltero y las trabas y el descrédito de que se hace objeto a la soltera si hace lo propio. En suma, abordaron a su manera lo relativo a las relaciones entre el uno y el otro sexo.

Uno de los periódicos más conocidos de Italia, «L'Unità», reprodujo insertado en «Zanzara» («Mosquito»), y en seguida las «gentes de orden» movieron la gran algarazca clamando contra la «inmoralidad», contra las costumbres licenciosas propagadas en uno de los establecimientos escolares de mayor prestigio, y frecuentado por los hijos de la más empingorotada burguesía milanesa. Se procesó a los responsables de la publicación. Y en defensa de ellos han hablado profesores, escritores, elementos de espíritu libre. Total que las acusaciones han sido demostradas en un basamento de hipocritas convicciones.

Una vez más se ha demostrado, con motivo del aludido proceso de Milán, que el mal no estriba en afrontar de un modo claro y detenido el problema sexual sino, por el contrario, tratar de silenciarlo bajo un velo de hipocresía.

AL MARGEN DE UNA POLEMICA

Sabemos que no es aconsejable examinar las cuestiones de un modo unilateral, sin estudiar debidamente el pro y el contra. Importa en algunos hechos saber apreciar el anverso y el reverso, puesto que en uno y en otro sentido se puede dar el caso de que haya detalles estimables, y modalidades que la más elemental percepción de sentido considere inadecuadas. Es deducción que abona la experiencia y que la apoya el sereno discernimiento.

La polémica que sostienen en «Ruta», de Venezuela, los compañeros Gastón Leval y Octavio Albornoz, propiciando el primero, como labor primordial el formar militantes aptos, valores reales, en el orden intelectual, hombres capacitados para reconstruir nuestro Movimiento». Aduciendo el otro compañero que «para llegar a interesar a los militantes jóvenes para que se capaciten se necesita primero posibilitar la renovación física de los militantes en el Movimiento. Es decir, que se requiere asegurar un efectivo proselitismo entre la juventud», tiene indolu-

SEXUALISMO E HIPOCRESIA

dablemente vital importancia. No pretendo glosar el sentir de uno y otro compañero, siguiendo las derivaciones que dan a sus respectivos puntos de mira. Simplemente haré de ello base para algunas consideraciones adecuadas al tema.

Ateniéndose al ambiente libertario español exiliado se ha de reconocer, y ello se recuerda con frecuencia, que ha habido dos factores influyentes de un modo notable en el desenvolvimiento del mismo: de una parte la prolongada etapa de ausencia del país que nos vio nacer y en donde la mayoría formamos nuestro sentir ideológico y desarrollamos las primeras actividades. De otra parte las características ambientales de aquellos países en que nos hemos refugiado. Conocemos que no existe homogeneidad sociológica entre los militantes, como no la hay de uno a otro individuo, sea cual fuere su modo de pensar. El prolongado exilio ha creado una sicosis de escepticismo; de él se ha originado la apatía y el que algunos se desentendieran de lo que un día les interesó, dejándose llevar, al fin, por un vivir de vegetativa mediocridad. En cuanto a los jóvenes, tanto a los que siendo niños vinieron de la mano de los padres exiliados, como los nacidos en tierras del exilio, se han hallado con un ambiente muy diferente del que vivieron los padres, los militantes, en España. Y el ambiente, en muchos, ha podido más que la influencia moral de sus progenitores. Hay incluso compañeros cuyos hijos, ya mayores de edad, han pertenecido a las Juventudes Libertarias. Poco a poco esos jóvenes se han apartado por completo. ¿Son responsables esos padres de que sus hijos se hayan apartado del ambiente ideológico que ellos siguen estimando? Hay factores de orden sociológico que no pueden ser juzgados de un modo simplista. Ello es de naturaleza más compleja de lo que parece. Así como hijos de militantes libertarios se han apartado de nuestro ambiente, tenemos también el caso paradójico de hijos de elementos reaccionarios que, en oposición al modo de ser de los padres, ingresaron en organismos de formación extremista.

Hay, al margen de todo ello, una realidad que debería de tenerse muy en cuenta por parte de los jóvenes libertarios de ahora, sea o deje de ser creído su número; que debería merecer atención por parte de la militancia con veterania: la necesidad de hacer frente al desgaste, llenar los puestos vacíos, acrecentar el número de afines. Es de trascendental necesidad la labor de proselitismo. Una actividad de envergadura desarrollada de un modo tenaz, estudiando las características, el modo de ser y el desenvolvimiento social de aquellos elementos a los cuales se tratara de darles a conocer e inducirles a estimar el ideal que aboga en sus diversas modalidades.

Yo sé bien que siempre hay quien, llevado tal vez de un innato escepticismo, o del corrosivo pesimismo que anuncia abandono, busca en los proyectos el lado más débil, la falla la fisura que pueda haber. La busca, y de no hallarla, la inventa. Puede aducirse: «Si tenemos hijos de militantes que se desinteresan de nuestras ideas, cómo pretender que las adopten elementos que no nos conocen? Simplemente, basta comprender el profundo alcance de aquel popular adagio castellano que especifica: «Ni son todos los que están, ni están todos los que son».

MISAS PARA ANTONIO MACHADO

La imbecil y brutal intervención policíaca en ocasión del homenaje que lo más selecto de la intelectualidad española quería ofrecer en Baeza a la memoria de Antonio Machado es de comprender que una vez más haya levantado en el mundo liberal oleada de expresiones despectivas y duras recriminaciones contra el Gobierno franquista.

Y, pese a que ya está acostumbrado a ser calificado de lo peor, algunas veces trata de demostrar que no es tan boecia la mentalidad de los componentes del Estado español y sus más allegados servidores. Quien dar a entender que, pese a los desprecios de que internacionalmente son objeto, ellos no son enemigos de la cultura. Y tras del escándalo dado en Baeza, ahora pretende el franquismo emendar una estupidez, celebrando con toda pompa oficial un homenaje al gran poeta, que los trató de viles y traidores...

Anuncian ya por ahí los actos que piensan celebrar, en honor de Machado, para primeros de mayo. Como cosa esencial dicen que se celebrarán unas misas. Luego prometen corrida de toros... ¿Es ya el colmo del cinismo o el no va más de la idiotez? Misas para el que con ironía de ateo reflejó, en breves versos, lo que a su juicio es el «Poder de Dios», tan llevado y traído por los ensotados:

Dijo Dios: «¡Brote la nada!»
Y alzó la mano derecha,
hasta ocultar su mirada.
Y quedó la nada hecha.

España LA JUVENTUD LUCHA POR SU LIBERTAD

UN pueblo decidido a conquistar su derecho a la vida se distingue por la fuerza vital de la juventud predispuesta a conseguir los fines que pretende realizar. La hora actual española marca el resurgir prometedor de una juventud que no está dispuesta a tolerar por más tiempo el presente estado de cosas. De sus labios vigorosos brota una palabra concreta: ¡Basta! Tal es el clamor de oposición a la barbarie gubernamental parapetada en las cumbres del poder para sojuzgar y someter al indefenso pueblo español.

Las corrientes de oposición que se manifiestan dentro de esas fuerzas propiciadoras de nuestro Renacimiento, son más nobles y concordantes al secundar el despertar multitudinario llamado a cerrar el ciclo de descomposición en indignidad franco-falangista, de que esa juventud no es culpable. Sensible de manera primordial al hundimiento de la cultura, a los negocios inmorales y escandalosos, a la

corrupción administrativa llevada a cabo por los usuarios del Estado dictatorial, y la dramática crisis que padece el pueblo, esa juventud valiente y esforzada manifiesta activamente su repudio al régimen opresor.

Los medios de la cultura son tradicionalmente los más susceptibles para percibir y analizar el envilecimiento nacional provocado por el Gobierno totalitario. Contra el despotismo de casta, y la oligarquía de la ignorancia y la miseria se rebela la juventud estudiantil y universitaria. El hecho de pertenecer a una determinada disciplina cultural y científica, que en España constituye un privilegio no disfrutado por todos, no priva a esa juventud de comprender y medir en sus vastos y aterradores alcances, el dramatismo de los jóvenes obreros y campesinos que, no pudiendo aportar al país el valor de sus esfuerzos tienen que huir al extranjero para conquistar el pan y la libertad, o quedarse hincados en su tierra des-

poblada, como seres carentes de medios y posibilidades para llevar a feliz término la grandiosa tarea de reconstrucción del patrimonio español dilapidado y vendido por la dictadura franco-falangista.

Aleccionada por una experiencia trágica, debe la juventud que la libertad y el derecho a disfrutar una vida sana y limpia se conquista a base de constancia y sacrificio. Luego la lucha es imprescindible, la acción necesaria como la luz. El Estado actual le ha hecho muchas promesas, sin cumplir absolutamente nada de cuanto jactándose ha prometido. Por eso la juventud universitaria, obrera y campesina, unida en el dolor y la esperanza, estando más que de vuelta de todas las aventuras totalitarias, se decide a luchar y pasa a la ofensiva para determinar en la marcha ascendente de los acontecimientos que se aviejan.

El régimen de Franco y sus alabarderos no puede persistir; se hunde

C. N. T. LA C. N. T. EN ESTE 1º DE MAYO

LA CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO DE ESPAÑA EN EL EXILIO, y en este 1º de MAYO, consecuente con los principios que son la razón de ser de la Confederación Nacional del Trabajo de España y de la Asociación Internacional de los Trabajadores,

PROCLAMA, una vez más, ante el mundo, que lucha por la emancipación integral de la clase obrera, por la liberación total del hombre, de los hombres de todas las razas y por la de todos los pueblos.

CONSIDERA, que para conseguir tal objetivo, norte de una actuación constante hacia el mismo encaminada, sin desvío, es indispensable la desaparición de llamada sociedad de clases, del sistema capitalista en sus diversas expresiones y estructuras así como la de todos los regímenes totalitarios.

REIVINDICA, como finalidad y concreción definida la plena justicia, inseparable de la libertad y solidaridad humanas, plasmándose en lo real, por el propio esfuerzo progresivo y revolucionario de las corrientes libertadoras más avanzadas, el COMUNISMO LIBERTARIO.

RECHAZA toda colaboración de clase así como toda cooperación con or-

ganismos e instituciones estatales o para-estatales.

REFUDIA al parlamentarismo, considerándolo sostén del Estado y obstáculo para los fines de transformación efectiva de la sociedad burguesa.

DEFIENDE, practica y preconiza, estimándola táctica eficaz y necesaria, LA ACCION DIRECTA.

PRECISA que las reivindicaciones de la clase trabajadora no pueden quedar limitadas a las posibilidades que puede ofrecerle el sistema capitalista y estatal, por muy desarrollado que esté en un país cualquiera, a pesar de todos los adelantos científicos y técnicos. Que deben ser empujadas el máximo constantemente, rebasando el círculo de dicho sistema, puesto que lo mismo en el terreno económico que en el social y político, el HOMBRE, su vida, su individualidad, su personalidad y conciencia, su independencia y soberanía espiritual y moral y en todos los órdenes, debe contar primordialmente.

DECLARA, a la vez que afirma estas premisas fundamentales, sin renuncia alguna cara a su porvenir, que a pesar de todos los obstáculos y defeciones, se irá gestando y perfilando victorioso, que el imperativo urgente en esa hora que vive España es el de DERIBAR LA TIRANIA y el de

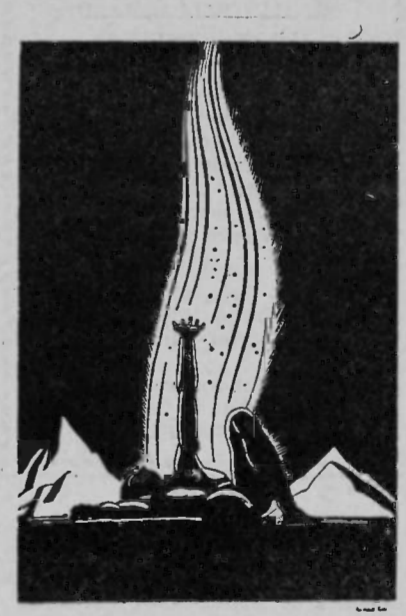
A. I. T. LA C. N. T. EN ESTE 1º DE MAYO

de evitar por todos los medios que cualquier solución de tipo neo-fascista reaccionaria se enseñoree del país, donde no debe haber más soberanía que la del pueblo y donde la libertad debe instaurarse sin restricciones, sólida y perdurablemente.

INCITA, persistiendo en el combate por la LIBERTAD, en el que jamás cede, a los trabajadores manuales e intelectuales, a todos los españoles, a la ALIANZA SINDICAL, a todas las fuerzas que desean sinceramente que España resurja, se renueve y se libere, a coadyuvar en esta magna y trascendental tarea, que ha de ser obra de las presentes y futuras generaciones, de su impulso indomable y porfiado.

RECUERDA Y SALUDA a cuantos sufren cautiverio injusto, a los caídos en la lucha por la emancipación, a aquellos hombres, combatientes ejemplares, inscritos en la Historia con el renombre glorioso de los Mártires de Chicago, a los Parsons, a los Spies, a los Fischer, a los Engel, a los Lings, pioneros de un Mundo Nuevo, por el cual la C.N.T. seguirá laborando siempre.

Por la Confederación Nacional del Trabajo en el Exilio, el Secretario Intercontinental,
Exilio, Mayo de 1966.



rodeado de mentras y contradicciones. España está fuera del mundo internacional como si formara parte de otro planeta olvidado o desconocido. Nuestra balanza comercial es ruinosísima; la agricultura no puede competir con los adelantos técnicos del exterior; la cultura vive de sus propias reservas, sin tener contacto directo con los pueblos civilizados; y nuestra juventud, la riqueza físico-moral más preciada, vegeta y se consume, siendo despreciada por los gobernantes aburridos que no saben ni quieren ofrecerla una posibilidad creadora y laboriosa para forjar un presente digno de parangonarse con el evolutivo discurrir de los pueblos libres y modernos. La acción revolucionaria de la juventud preparada y dispuesta, es la fuerza determinante que puede salvar al país.

Se impone, y a toda velocidad, salir de este ciclo de abandono general, poniendo el conjunto de infamias y libidinosos extendidos por nuestro suelo desmantelado y reseco. La protesta ha de ser cada día más activa y determinante, hasta desbordar los diques de la esclavitud levantados por el despotismo desleído y noño. Hay que protestar en todas partes contra los atropellos de que somos objeto, gritando sin cesar: ¡Fuera! ¡Fuera! ¡Fuera! la incapacidad gubernamental hecha sistema de mando; fuera el franquismo y sus sostenedores; fuera todo lo que representa ruina e inmoralidad. Y de las palabras hay que pasar a los hechos. Los hechos son hijos de

OBRA NUEVA Y DE EXITO CRECIENTE

«DE L'ANNOIA AL SENSA PRESSA»
per Joan Ferrer
«El libro que se lee de un tirón.» (E. Roig i Querol, profesor; Fontaura, Fernando Ferrer, Vicente Artés, Fernando Valera, publicistas; J. Gil, dibujador.)

11 frs. en la Administración del COMBAT SYNDICALISTE

La acción; y la acción depende de la juventud que no se da por vencida. Juventud española que un día fuiste gloria y ejemplo de la juventud mundial, llevando a las cumbres más altas del trabajo y la cultura la bandera de la libertad; recuerda que hace ochenta años, en Chicago, después de celebrarse un proceso infame, cuya injusticia constituyó un desafío a la clase obrera, humanista e intelectual de todos los países, murieron heroicamente en la horca Augusto Spies, Albert Parsons, Adolfo Fischer y Jorge Engel; Luis Lingg el inteligente periodista revolucionario, se suicidó en la cárcel con un explosivo que llevaba oculto en su cabello para escapar a las manos del verdugo.

El sacrificio de los cinco anarquistas no ha sido vano. Luchemos como aquellos idealistas ejemplares para salvar vidas inocentes, para ofrecer a la humanidad un mundo nuevo modelado por la justicia, la paz y el trabajo. Sigamos el ejemplo de los grandes caídos en la lucha por el triunfo de la justicia social, para que el pueblo español, dueño de su propia suerte, de su vida toda, pueda gozar del bienestar al que noblemente aspiramos todas las conciencias rectas y honradas.

Jóvenes amantes de la España nueva: Contra el totalitarismo hay que oponer el movimiento creciente de la liberación colectiva; contra la corrupción y la bancarrota, unámonos para conseguir instaurar la sociedad moderna y libre de nuestros ensueños.

¡Viva el 1º de Mayo!
¡Viva la juventud rebelde y justiciera!
¡Viva la Confederación Nacional del Trabajo!
España, abril 1966.

«DE L'ANNOIA AL SENSA PRESSA»
per Joan Ferrer
«El libro que se lee de un tirón.» (E. Roig i Querol, profesor; Fontaura, Fernando Ferrer, Vicente Artés, Fernando Valera, publicistas; J. Gil, dibujador.)

11 frs. en la Administración del COMBAT SYNDICALISTE

11 frs. en la Administración del COMBAT SYNDICALISTE

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... » Michel BAKOUNINE 5 MAI 1966 NUMERO 400 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

SOCIALISME ET SNOBISME TECHNOCRATIE ET DECADENCE

Il fut un temps où, pour tout le monde, le mot révolution désignait un phénomène né au sein des masses populaires, à la suite d'une prise de conscience spontanée de leur condition; et être révolutionnaire, à cette époque, c'était participer à cette prise de conscience du peuple non pas par la théorie, mais par la pratique, non pas en lui développant des métaphysiques fumeuses, mais en lui faisant une critique immédiate, et par là accessible à tous et incontestable, des conditions économiques actuelles, et en lui montrant l'exemple de l'action révolutionnaire.

Nous avons la faiblesse de nous croire encore à cette époque; eh bien, s'il faut en croire beaucoup, nous avons tort! Il paraît que la révolution se prépare moins dans la rue ou dans les usines que dans les salons engagés ou dans les bibliothèques... Pour être un vrai révolutionnaire, il faut, paraît-il, avoir la tête farcie de belles théories de Marx, de Lénine, de Machin, de tous les prophètes et de tous leurs exécutés à la mode; quant à la grande masse de ceux qui n'ont pas le goût ou la vocation de se plonger dans ces études, elle n'a qu'à suivre aveuglément les ordres de « l'avant-garde » érudite de ces révolutionnaires, de même que les catholiques s'en remettent à leur Eglise quant à l'interprétation du dogme. Et beaucoup, bien que ne connaissant guère ces idéologies si complètes (une métaphysique, une logique, une épistémologie et une sociologie: c'est tout cela que prétend être le marxisme) les respectent et, s'ils ne les suivent pas entièrement, en font un complexe, parce qu'elles sont réputées justes.

Eh bien, il faut dénoncer l'impotisme. On a réussi à créer autour de théories fumeuses, par une propagande effrénée, un snobisme, et aussi un mysticisme souvent à peine conscient, et chacun y croit, chacun croit devoir s'en réclamer, même s'il n'y comprend rien. Car malheureusement beaucoup, lorsqu'ils ne comprennent pas cette métaphysique farfelue, comme toutes les métaphysiques, sur laquelle le marxisme fonde sa philosophie, beaucoup, plutôt que d'avouer leur incompréhension, préfèrent faire semblant de comprendre; et ainsi naît un snobisme. Dialectique et dialecticiens bénéficient de ce snobisme, et beaucoup de ceux qui ne sui-

vent pas cette doctrine en font un complexe dit à la crainte de passer pour des imbéciles. Pour ma part je crois que tous les complexes doivent être liquidés. Je n'ai pas honte de dire que je ne suis pas un marxiste et que, si je trouve beaucoup d'éléments de valeur dans les critiques économiques et historiques de Marx, je rejette totalement et je considère comme incompréhensible pour tout esprit honnête, parce qu'irrationnelle, l'idéologie marxiste complète.

La dialectique, en effet, n'a aucune valeur scientifique: c'est une métaphysique, qu'on suit ou qu'on ne suit pas, question de foi. Par vocation scientifique, je rejette toute foi et toute métaphysique; il y a longtemps que la logique moderne a enterré la

dialectique, comme elle avait enterré la théosophie.

Que ceux qui ont intellectuellement peur du marxisme cessent de craindre ce colosse aux pieds d'argile, et qu'ils n'essaient pas d'en construire d'autres; la religion a besoin d'une métaphysique, pas la révolution; et qu'on cesse de bourrer le crâne du peuple avec des philosophies fumeuses; je ne condamne pas l'éducation, bien au contraire, mais l'éducation c'est l'enseignement d'une science qui n'est ni bourgeoise ni anti-bourgeoise, et qui favorise la prise de conscience. Assez de « théories brillantes », assez de snobismes sociaux, préface la révolution avec le peuple.

Vive la spontanéité révolutionnaire!

Il est une opinion que la presse et l'édition bourgeoises tendent de plus en plus à répandre, souvent par des moyens détournés, dans le grand public, opinion selon laquelle le capitalisme et les structures autoritaires, reconnus mauvais à leurs débuts, dans leur période infantile auraient maintenant atteint leur majorité, grâce aux progrès de l'information, de la prospérité, de la technique et de l'administration, en un mot, grâce au technocratie. Et l'on nous montre souvent les grandes réalisations dites sociales ou les grands projets industriels prétendus profitables à tous, en nous laissant entendre qu'ils sont l'œuvre d'intérêt public de chefs d'industrie et de hauts fonctionnaires qui dirigent notre activité et notre évolution sans nous demander notre avis, parce qu'ils savent mieux que nous, grâce à leurs statistiques, leurs techniciens et leurs plans, comment

il faut faire pour nous mener au bonheur. Ainsi, peu à peu, la vieille idée, pourtant maintes fois réfutée, du despotisme éclairé, revient à la mode, sous une forme déguisée: il n'y a plus maintenant un despote mais une oligarchie nantie des mêmes pouvoirs despotiques et qui, grâce à son organisation supérieure et à la toute-puissance de ses techniciens et de ses sages, gouverne scientifiquement et dans la sérénité la foule soumise de ses sujets, pour le plus grand bonheur de ceux-ci; l'idée n'est pas nouvelle, le pro-nazi J. Burnham l'avait déjà énoncée dans son livre « L'ère des organisateurs » et elle était déjà latente dans les diverses formes de fascisme; mais on n'en est plus au fascisme: l'élite politico-financière qui prétend bientôt nous gouverner de façon aussi despotique que Hitler, Mussolini ou Franco, se prétend, à la différence de ces derniers, « pacifique et raisonnable ».

Et l'on commence déjà à imposer cette idée, sournoisement (parce que pour l'instant, il est nécessaire de sauvegarder des apparences de « démocratie ») par l'intermédiaire de la publicité et des moyens d'information, et déjà certains sont intoxiqués. Ne sont-ce pas ceux-là qui déclarent avec fierté: « Moi, je ne fais pas de politique, je laisse ça aux spécialistes », qui haussent les épaules quand on leur parle de revendications, parce qu'ils n'ont pas de temps à perdre et préfèrent regarder la télé plutôt que de s'occuper de leur avenir et de celui de leurs gosses, si d'autres le font à leur place, pensent à leur place. A ceux-là, nous devons nous efforcer de faire comprendre que l'idée est non seulement intolérable pour un esprit non asservi, mais encore qu'elle est irréalisable, et que tenter de la réaliser comme on fait actuellement le capitalisme ne peut que ralentir le progrès humain et mener à des catastrophes comme la guerre et les crises économiques entraînant des pénuries diverses; et ce, pour plusieurs raisons: D'abord cette centralisation technocratique ne peut se réaliser que par une planification autoritaire de plus en plus stricte, nécessitant des prévisions statistiques de plus en plus précises et à terme de plus en plus long, or, d'un autre côté, le progrès technique et scientifique de plus en plus accéléré rend les prévisions à long terme de moins en moins possibles. Donc le système n'est applicable qu'à condition d'arrêter tout progrès, ce qui n'est pas possible; en revanche, tenter de l'appliquer peut freiner le progrès. Ensuite un tel système a besoin d'un nombre assez grand de technocrates tout-puissants, et il me semble assez vain de croire que ceux-ci puissent rester longtemps d'accord entre eux, car l'ambition qui les aura conduits à leurs postes les poussera fatalement les uns contre les autres et conduira

Et puis nous, nous croyons que chacun a droit à sa part d'initiative, à sa part d'indépendance, à sa part d'ambition, à sa part d'instruction, en un mot, à sa part de liberté; être considéré comme les rouages d'une machine nous répugne, et nous n'éprouvons aucune attirance pour le mode de vie des cermites. Alors, à nous de faire partager ce sentiment aux autres, en les instruisant, en les démystifiant, en les désintoxiquant, substituons à l'idée de technocratie, issue de la décadence du capitalisme, centralisatrice et autoritaire, l'idée anarcho-syndicaliste, fédéraliste et libertaire.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

EUBEE

AFFIRMATION ANARCHO-SYNDICALISTE AU MEETING DU 24 AVRIL, A CLERMONT-FERRAND

Les camarades qui, craignant la pluie obstinée de ce dimanche d'avril, étaient absents à la concentration de tous les amis de la liberté, à la Maison du peuple de Clermont-Ferrand, ont perdu une occasion de se retrouver dans l'ambiance sympathique et cordiale qui caractérise les différents rassemblements que nous organisons. Vous trouverez dans la version espagnole les différentes phases des festivités qui se dérouleront l'après-midi, nous nous contenterons ici de faire un résumé des interventions à la tribune faites par une jeune camarade des Jeunesses Internationales Libérales, le secrétaire général de la C.N.T. française et le camarade F. Izuel, deux militants dont la personnalité et les compétences ne sont plus un secret pour nous.

La jeune libertaire fut brève dans son intervention mais n'en affirma pas moins la fidélité des Jeunesses Libérales à la cause pour laquelle moururent les martyrs de Chicago: la liberté et la justice sociale. Il est normal, dit-elle, et même indispensable d'affirmer notre présence dans ce meeting qui commémore les événements de mai 1886. Tant que la jeunesse se préoccupera des problèmes sociaux et se souviendra que des hommes comme Spies, Parsons, Engel, Lingg, Fischer, Durrer, leur vie pour l'émancipation des travailleurs, soyons persuadés que le sacrifice de ces valeureux militants n'aura pas été vain. Le secrétaire de la C.N.T., après avoir salué la mémoire des martyrs

de Chicago et tous ceux qui, depuis, n'ont pas perdu l'espoir en une société meilleure et plus juste et continuent la lutte dans ce sens, rappelle que le 1^{er} Mai doit rester un symbole de la prise de conscience prolétarienne.

« Que demandaient les manifestants de Haymarket-Square? Les trois heures de travail, huit heures de repos et huit heures de loisir; et ces loisirs ils les demandaient pour augmenter leurs connaissances et leur culture et pour hâter leur émancipation. Si nous comparons avec l'usage qui est fait des loisirs par la classe ouvrière aujourd'hui, nous pouvons en déduire que dans ce domaine les travailleurs qui ne pensent qu'à leur tiercé du dimanche et autres loisirs de cet ordre, sont bien à plaindre pour leur défilé mental. Mais il n'y a pas lieu de désespérer car tous n'admettent pas cet état de conditionnement de l'individu; nombreux sont ceux qui réagissent, qui s'insurgent contre les non-sens de la société actuelle où l'on freine la production pour éviter l'encombrement des marchés pendant qu'on diminue le pouvoir d'achat des masses laborieuses, ce qui déséquilibre la répartition de la production. Il faut même reconnaître, poursuit le camarade Soriano, qu'actuellement les centrales réformistes qui sont très démagogues, ont amorcé un campagne timide vers la réduction d'heures de travail; cela après avoir été pendant de nombreuses années les conseillers du « retour des manches », des primes au rendement et de la fameuse « productivité source de bien-être ».

Après une analyse profonde des différents problèmes qui se posent actuellement à un syndicaliste authentique (Lock-out, déclassement, transplantation dans d'autres régions et concurrence de la main-d'œuvre étrangère) il conclut, mettant en relief la nécessité de l'unité de la classe ouvrière. « Mais cette unité ne peut se faire que sur des bases solides d'une solidarité effective dans la lutte et dans les revendications; comme le disait V. Griffuelhes, elle doit nous amener à la pleine possession de nos droits dans l'usine, l'atelier, etc. » C'est ensuite le camarade Izuel qui souligne que la plus grande honte de la société actuelle c'est la pratique des heures supplémentaires et les journées de travail supérieures à huit heures que des travailleurs se faisaient assassiner il y a quatre-vingts ans pour avoir demandé la réduction de la durée du travail. Il précise que ce n'est pourtant pas tout à fait les travailleurs qui en sont fautifs car le capitalisme ne néglige aucun moyen pour conserver ses privilèges, y compris le meurtre. Il évoque les luttes sanglantes du prolétariat espagnol qui n'a jamais voulu se plier malgré les persécutions des dictateurs que se sont succédés dans la péninsule Ibérique. Les Martinez Anido, Primo de Rivera et autres sanguinaires persécuteurs de la classe ouvrière espagnole n'ont jamais pu venir à bout de la glorieuse C.N.T. qui sut, en 38, donner au monde entier l'exemple de l'héroïsme, de la conscience révolutionnaire et du sens humain de l'organisation sociale. Ce sont les riches pages de l'histoire d'un peuple qui a su comprendre le vrai sens du syndicalisme et du fédéralisme, qui nous sont retracés par cet orateur talentueux. Ce sont aussi des paroles pleines de confiance en l'avenir et de courage pour continuer le combat. « Les jeunes, dit-il, ne démentiront pas des aînés; ils sauront s'aguerir, s'organiser et si la C.N.T. n'existait déjà pas, ils sauraient, et il le faudrait, créer une organisation à son image parce qu'elle porte en elle toute la promesse et la garantie d'une

société sans profits et sans privilèges. Le camarade Lamézia qui présidait le meeting, se déclara très satisfait de l'intervention des orateurs, ce qui, dit-il, est une preuve éclatante que l'anarcho-syndicalisme de la C.N.T. n'est pas une idéologie périmée et qu'elle a su rester fidèle aux aspirations des martyrs de Chicago qui, il y a quatre-vingts ans surent donner leur vie pour que triomphât la liberté et la justice sociale.

Correspondant C.N.T.

COMMUNIQUE

Solidarité Internationale antifasciste Section locale de Nîmes. - Comité Départemental Nîmes. - Gard L'Assemblée générale a eu lieu le 19 mars.

A l'ordre du jour: rapport moral, rapport financier, révision des comptes, commission de contrôle, nomination du concierge.

Le bureau fut constitué de la façon suivante: Secrétaire fédéral: L. PRADIER. Secrétaire local: SAMBERT. Secrétaire adjoint ALLARD. Trésorier adjoint: YVES. Archivistes: HENRY ET GABRIEL.

La section S.I.A. de Nîmes et le Comité départemental se sont étonnés de ce qu'un Comité de soutien à Francisco Abarca existe en dehors de la S.I.A.

Devant cette confusion entretenue par certains individus, la section S.I.A. et le Comité départemental ont adressé une mise au point au Comité national de S.I.A. pour que celui-ci prenne position. S.I.A. - 1, rue Saint-Rémy

ALLOCATION DU CAMARADE SEVY AU MEETING DU 17 AVRIL

Toutes les espérances qui avaient pu naître à la suite de la fondation de la Première Internationale, pour l'émancipation des classes exploitées s'écroulèrent avec la guerre mondiale, bien que les masses laborieuses, en France comme en Allemagne, aient manifesté leur volonté de refuser de prendre part au conflit.

Le syndicalisme révolutionnaire de la C.G.T. de 1906 a été trahi par les réformistes de l'époque, qui ont entraîné le mouvement prolétarien dans l'« Union sacrée ».

1936 verra un certain nombre de conquêtes sociales, mais ne s'agit-il pas, en réalité, d'une « humanisation » indispensable au capitalisme pour éviter un mouvement qui aurait pu mettre en péril ses fondements eux-mêmes? 1936, c'est aussi la grande trahison du gouvernement « socialiste » français à l'égard du prolétariat espagnol révolutionnaire.

Les causes profondes de l'enlèvement du mouvement ouvrier: la légalisation du syndicalisme et son intégration, avec l'aide des dirigeants réformistes, à l'état capitaliste.

La prise de conscience collective, indispensable à la réussite de toute action révolutionnaire de masse ne peut être possible tant que le syndicalisme se résume à un dialogue « au sommet » entre les sol-dissants représentants des travailleurs et ceux de l'Etat et du patronat.

En Espagne, la fin prochaine de Franco détermine une opposition officielle qui, sous le couvert de la « démocratie » veut reprendre à son compte l'exploitation franquiste. La démocratie, c'est la liberté pour les uns de posséder les richesses, pour les autres de vendre leur force de travail à bas prix, c'est le respect des classes sociales et du capitalisme.

A cette opposition officielle nous opposons celle du mouvement anarcho-syndicaliste clandestin d'Espa-

gne que nous soutiendrons dans sa lutte sans équivoque. En France, le syndicalisme s'intègre chaque jour davantage à l'Etat capitaliste et entend respecter la légalité. Mais la légalité n'est rien d'autre que la légalité néo-bourgeoise. L'Etat ne peut être un arbitre valable car il n'est que l'organe par lequel une classe de privilégiés opprime les masses laborieuses.

En séparant l'économique et le politique, le syndicalisme réformiste, la démocratie, aboutissent à définir un individu nommé « citoyen », théoriquement libre mais économiquement aliéné.

Pour la Confédération Nationale du Travail la seule issue est l'organisation révolutionnaire des masses laborieuses en vue de: - la destruction de l'Etat et du capitalisme.

- la prise de possession des moyens de production et leur collectivisation.

COMMUNIQUE

TRIBUNE LIBRE: Sous ce titre paraissent de temps à autre des articles qui peuvent donner matière à contestations. L'équipe rédactionnelle du COMBAT SYNDICALISTE porte à la connaissance des lecteurs que cette Tribune est ouverte à tous nos camarades et n'engage que son rédacteur. Les textes envoyés au titre de cette rubrique seront signés du nom complet de leur auteur. Les responsables du journal se réservent le droit de choisir les textes de cette Tribune ainsi que les réponses qu'ils pourraient provoquer. Ces réponses éventuelles mettront fin à la polémique, du moins en ce qui concerne le journal.

POUR PROUDHON

Des églises réformées aux coopératives agricoles, des festivités municipales aux théâtres savants d'économie moderne, il n'est de précheur, d'écrivain ou de nouveau prophète qui ne se découvre de amours précoces ou des haines pubertaires pour Proudhon. Entendons-nous bien, pour le petit morceau de Proudhon qui a eu le malheur de lui tomber entre les mains. Il se trouve que tant d'amour et tant de haines immodérées ont fini par prendre place dans nos hebdomadaires, dans les revues théoriques spécialisées en économie, chez les mutualistes, coopérateurs, dans diverses communautés et jusque dans nos colonnes: dans une Tribune libre Proudhon a réussi l'exploit de se faire traiter de petit bourgeois et même d'antisémite notoire!

Nous ne défendons pas Proudhon ici. Il se défend seul pour qui veut bien le lire et se donner la peine de rechercher un tant soit peu le contexte social exact de ses propos. Nous n'avons pas la prétention en un article d'absoudre le géant Proudhon des souillures de mouches qui encombrant son portrait que le temps ne parvient pas à jaunir.

L'actualité de Proudhon, contrairement à tous les avis des prophètes du XIX siècle, est plus que démontrée et c'est sa force. L'ampleur de la notion de fédéralisme est si claire et si importante qu'elle constitue aujourd'hui la frontière entre le socialisme et la barbarie; la grandeur de son idée de justice si élaborée, que dans les fondements de la révolte contemporaine, elle trouve sa place dans l'analyse moderne de Camus.

Il est bien sûr, telle ou telle page, tel excès d'humour, telle emphase déclamatoire que les éternels détracteurs de Proudhon citeront toujours, martelant sans cesse le même couple de leur incompréhension du fondement de la pensée proudhonienne. Celle-ci, comme toutes les choses humaines, s'est élaborée peu à



peu jusqu'à n'être plus qu'une masse d'expériences annotées dont l'importance, avec celle de Blanqui, déterminera des événements de la Commune dont tous les théoriciens et surtout tous les détracteurs de Proudhon se réclament. Il n'en reste pas moins que la parution de cette « Tribune libre » qui a pu indignar la plupart de nos camarades répond à la nécessité de prouver à l'auteur de cet article diffama-

CINEMA ET CONSULAT L'ESPAGNE DERRIERE L'ECRAN

A Perpignan les amis du cinéma affiliés à la Fédération française des Ciné-Clubs ont célébré la confrontation II. Lors de la confrontation première ce festival connut un grand succès par la variété et l'originalité du choix de ses œuvres dédiées au cinéma français. Cette année la session a été consacrée à l'Espagne. Les organisateurs désiraient une confrontation entre les images proposées par l'Espagne et celles que donnent les cinémas étrangers; d'où le titre anarcho-syndicaliste, fédéraliste et libertaire.

Et puis nous, nous croyons que chacun a droit à sa part d'initiative, à sa part d'indépendance, à sa part d'ambition, à sa part d'instruction, en un mot, à sa part de liberté; être considéré comme les rouages d'une machine nous répugne, et nous n'éprouvons aucune attirance pour le mode de vie des cermites. Alors, à nous de faire partager ce sentiment aux autres, en les instruisant, en les démystifiant, en les désintoxiquant, substituons à l'idée de technocratie, issue de la décadence du capitalisme, centralisatrice et autoritaire, l'idée anarcho-syndicaliste, fédéraliste et libertaire.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

Et tentons ainsi de détruire le capitalisme avant qu'il ait pu réaliser une expérience technocratique qui précipiterait sa décadence et sa disparition, mais serait, avant, fort préjudiciable pour tous.

REUNIONES

PARA muchos hombres el tiempo carece de valor, para otros el tiempo es oro y entre estos dos tipos de hombres se crea una corriente antagonista que les impide marchar unidos.

Salvar esta barrera sería fácil si entre los dos hombres viviera la buena fe y la honradez, pero si por desgracia, en cualquiera de ellos vive el deseo de hacer la vida imposible al otro, basta que las reuniones se multipliquen para que las diferencias se agranden y profundicen.

Quizá sea uno de los motivos que más nos diferencia entre sí; la enormidad de reuniones insustanciales que se celebran.

Vemos una cantidad de papeles, pese a los acuerdos del congreso, condenando la proliferación de papeles y reuniones extras cuya única misión es confundir y fatigar a los compañeros más indecisos, o más débilmente formados. Lo cual nos hace pensar que esos compañeros que todos los días desean estar reunidos para no acordar nada práctico son, si honradamente son, de esos hombres para los cuales el tiempo carece de valor.

Si la historia, según tengo entendido, es la relación de los hechos vividos en otros tiempos por hombres conscientes y decididos que saben inculcar la savia de un pensamiento o de una idea, me refiero siempre a la historia social de los pueblos en las grandes luchadas haciéndolas sentir y vibrar en deseos de emancipación, no cabe la menor duda de que buenas son las reuniones siempre que tengan como fin presentar un balance de hechos conseguidos y al mismo tiempo planear lo que se desea realizar en el futuro.

Las reuniones de alto vuelo como algunos compañeros desean cada día para imponer sus deseos son altamente perjudiciales para la Organización y para el conjunto revolucionario. Digo, porque a mis manos ha llegado en diversas ocasiones una invitación para acudir a una reunión en Burdeos, de militantes con el fin de llamar diferencias de interpretación, que existen según esos compañeros entre los militantes de la Organización.

Según mi entender, las diferencias fueron subsanadas en el Congreso de Montpellier. Allí habló cuanto quiso el que quiso hablar, y las delegaciones fueron respetuosas escuchando, salvo cuando alguno se extralimitó olvidándose, según creo, que el diccionario de la lengua castellana tiene noventa mil palabras para expresar el pensamiento, sin tener que ofender a nadie. Todos tuvieron tiempo de expresarse, hasta demasiado tiempo, pues en el Congreso, reunidas todas las delegaciones gastamos un montón de millones de antiguos francos, que nuestro buen sentido nos debió de indicar que hubiesen sido mejor empleados fundando con ellos una o dos publicaciones o cualquier editorial que viniera a enriquecer nuestras pobres y casi tristes publicaciones.

Pero en el mundo que vivimos, dada su formación social y la evolución capitalista que trata de confundir a los pueblos mediante espejismos bien organizados desde todos los puntos que uno mira, obliga a que tengamos que deducir y analizar las razones que muchos exponen para negarse a obedecer los acuerdos que ya han sido tomados con la libertad de sentir y expresar que es norma básica en nuestra Organización.

Que uno vaya a una reunión, deseo de ofrecer un programa de hechos a realizar y que una vez expuestos la mayoría entienda que no comparte el punto de vista del proponente, no es razón para que éste se extienda en una furiosa campaña de bulos y desconfianzas. Teniendo en cuenta que en nuestra Organización, basada siempre en el respeto de la libertad individual del hombre, éste tiene siempre la oportunidad de po-

por HORIZONTES

der demostrar a la mayoría, por los hechos, que su teoría era noble y honrada, mediante su conducta de militante siempre dispuesto a defender su Organización y sus compañeros de cualquier calumnia o difamación, o de la persistente actividad del enemigo cubierto o encubierto, no cabe, pues, acción marginal cuando los puntos de origen y destinos para todos los hombres de la C.N.T. son los mismos.

En muchas ocasiones he sostenido y sostengo que por la palabra hoy no se distingue un fascista de un revolucionario. (Y en eso puede estar en la evolución de ciertas evoluciones, en el confusiónismo). En ciertos países del África y del Asia, de la América latina y del Norte y en los pueblos de la Europa libre, como el nuestro y los de las democracias socialistas, podemos ver y oír la demagogia revolucionaria en boca de todos los dictadores del mundo y golpistas. Todos obran por el sacrosanto bienestar del pueblo, al que todos sirven sumisamente, pero al que todos fusilan y martirizan realmente. La confusión es el arma de todos los enemigos de los pueblos. La demagogia reventorista, su «Mito». Caer en esa confusión, es propio de imbéciles.

Si nos teneamos que parecer en nada al cristianismo, para mí la humildad revolucionaria frente al conjunto orgánico, es una virtud ampliamente revolucionaria. Por eso lo ofrezco como ejemplo y sugerencia, para aquellos que malgastan el tiempo queriendo convencer al resto de sus compañeros, de lo mal tomado de ciertos acuerdos en el congreso de Montpellier. Toda acción a menoscar la importancia del comicio, es simplemente una acción en favor de todos los enemigos, porque a nadie puede beneficiar nuestra división y nuestras polémicas insustanciales, más que al confusiónismo de todos los colores.

El congreso de Montpellier, pese a la acción poco inteligente de ciertas delegaciones que se retiraron dio nota de federalismo revolucionario. En él habló quien quiso hablar y cuanto quiso hablar, salvo cuando algunos se olvidaron del respeto que debe haber de militante a militante y de Federación Local a Federación Local, todo el mundo expuso cuanto quiso y algo más.

Si aún somos revolucionarios de antes del 36, ninguno de nosotros aspira a ser ministro o servidor de ministros y mucho menos militares. Si alguna vez lo fulmos, sirvanos de experiencia para comprender el gran error que entonces cometimos dejándonos embaucar, pese a las llamadas circunstancias, pues nos quedamos sin honra y sin honor. Hoy como ayer despreciamos los millones, de una brigada, por entender que nuestro movimiento es simplemente una fuerza de oposición cuya ineta no tiene límites.

La misma evolución de la vida, nos da la razón diariamente. El capitalismo se transforma y deja girones de su potencia en el combate social que en el mundo se sucede todos los días. Que importa su nombre, si el objetivo de los pueblos que luchan es en todos el mismo. Arrancar a los opresores no importa su color, lo que honradamente no les pertenece. Conseguido que la vida se dignifique y mejore, a un precio de sangre y de vidas.

Nuestra misión es seguir y seguir, que importa que hoy se imponga mi criterio o el tuyo. Lo importante, si somos revolucionarios de verdad, es que la unidad confederal persista sin sembrar la duda y la desconfianza hacia nuestros propios compañeros. Nuestros comités son nombrados federal y confederalmente y ellos nos representan por nuestra consciente voluntad, sin que para alcanzar un

puésto máximo en nuestra organización, haya que exponerse como una «vedette», en campañas mitineras. Basta ser militante y activo. Nuestros congresos son libres y libremente discutidos; hablar de nuevas reuniones «extraoficiales», cuando tanto tiempo estuvimos reunidos, por lo menos, incomprensible.

En un mundo de acción como vivimos sobran las reuniones, aunque se encubran con el deseo de «amar criterios». En Montpellier quedamos todos unidos.

RETAZOS

INFLUENCIA PERNICIOSA DE LA RELIGION

LA aristocracia, por ejemplo, dispone de una masa de fuerza física suficiente para aplastar toda resistencia parcial, y sólo pide estar asegurada contra una oposición general simultánea de parte de la comunidad. Para preservarse de ella, está obligada a tomar fuertemente posesión de la opinión pública, de obligarla a llevar el yugo, de implantarle sentimientos que neutralicen el odio a la esclavitud y faciliten la obra de explotación. Es un fin para el cual la clase sacerdotal se halla la más propicia y la más felizmente preparada. Gracias a su influencia sobre los sentimientos morales, ella coloca una sumisión ciega en el primer rango de los deberes del hombre. Sus miembros predicán el más profundo respeto para el poder temporal; ellos representan las autoridades actuales como establecidas y consagradas por el autócrata inmaterial de arriba, y como participe de su divina majestad. El deber de los hombres para con el gobierno temporal se confunde entonces con el deber para con Dios; es una perpetua prostración de la inteligencia, así como de la voluntad. Además de este establecimiento positivo de las facultades morales, destinado a asegurar la no resistencia, los espantajos sobrenaturales, la creencia *extra experimenta*, que el clero es tan hábil en extender, todo eso tiende al mismo resultado. Todas esas causas producen la desconfianza, la inquietud, la inseguridad, que dispone un hombre a estimar dichoso de un poco de goce, y al mismo tiempo ellas ahogan todas las operaciones hacia un mejoramiento a venir y hasta toda idea de que este mejoramiento sea posible.

G. GROTE

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»
Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

ANTENA

FUEGO EN LA BARBA DE CASTRO

BILBAO. — El día 22 de febrero se registró un incendio en otro nuevo barco que se construye para el país de Fidel Castro —dice «La Hoja de Lunes de Bilbao»—. Que haya fuego en un barco o en una casa puede ser normal. Pero no les parece anormal que sean ya cuatro los incendios sofocados en barcos que se construyen con destino a Cuba.

EL ABANDONO DEL CAMPO

MADRID. — Según la revista «Actualidad Económica», durante el año 1965 dejaron el campo 100.000 trabajadores y pasaron a la situación de pensionistas unas 68.000 personas. El déficit de la Mutualidad Nacional de Previsión Agraria, se acerca a los 2.000 millones de pesetas.

CONSECUENCIAS DEL «KABERRI-EGUN»

VITORIA (OPE). — El diario local «Pensamiento Alavés» publicó en su edición del 16 del actual la siguiente noticia: «Se abre hoy esta página de «Pensamiento Alavés» con dos noticias que nos cuesta publicar. Las despedidas son —como decía Andrés Cherner— morir un poco. Y se trata de dos despedidas que nos duelen: la del Gobernador Civil, señor Llaneza, y la del Alcalde, señor Ibarra. Poco vamos a decir de las personas que desde hoy dejan —por imperativo de las renovaciones de la Administración— nuestra tierra alavesa. Don Luis Ibarra ha sido Alcalde de Vitoria durante el largo período de nueve años... En cuanto a José María Llaneza Zabaleta, en el hemos tenido los alaveses a un Gobernador deseoso de llevar la solución a todos los problemas.»

GAUCHADA DE LA O. P. E.

«PARIS (O.P.E.). — En la sala de la «Mutualité» se celebró el «Día Confederal del 17 de abril» organizada por la C.N.T. Presidió el señor Conte y con él ocuparon la tribuna los señores Ocaña, de la Zona Norte, Sevillano director de «Le Combat Syndicaliste», Francisco Iglesias, Soriano, secretario confederal de la C.N.T. francesa, y doña Federica Montseny, ex-ministro de la República. Extensos y razonados discursos en los que se examinaron los problemas que tiene planteados la emigración democrática y otros que afectan, con carácter general, a todos los pueblos. Fueron muy aplaudidos.

«Muy interesante resultó el festival benéfico cuya organización anunciaron en su día. En él tomaron parte artistas de varios países, entre ellos los tenores Yon de Murguía y Carlos Mendia.»

LO QUE LLAMAN JUSTICIA

MADRID. — Un portugués de pasaporte francés sin dinero encima, José J. Ribeiro de Sousa, de 18 años, atrató a un chófer para robarlo. Herido, el atracado pudo escapar de su agresor. En el acto del juicio el defensor de Ribeiro ha solicitado para su «defendido» 20 años de presidio. Algo coincidente con su compañero de toga, el fiscal ha reclamado para el del banquillo 30, y en prueba de comprensión el tribunal ha dejado la pena de portugués que iba a Francia e hizo un atraco sin otro resultado que un herido ya curado, en 34 años de cárcel...

NOTA DE SOCIEDAD

PARIS. — En el «chateau» de Dompure (Ain) un hijo de la casa apareció muerto por disparos de escopeta de caza.

LIEJA (Bélgica). — La barona Julietta Sioet van Oldruitenborgh, anciana y enferma, fue asesinada en su domicilio. Su marido, el caballero Raymond, del cuerpo judicial, se ha suicidado.

BADEN-BADEN. — El príncipe Federico de Prusia, hijo del Kronprinz y por lo tanto nieto de Guillermo II (kaiser), también ha desaparecido sin que exista traza de su paradero. «También la «traza» aristocrática tiene horas de desespero.

CIERRE DE LA UNIVERSIDAD

BARCELONA. — La prueba de fuerza persiste entre las autoridades universitarias y el sindicato de estudiantes libres. Por incidentes de clase durante diez días consecutivos, el rectorado de la Universidad ha decretado la suspensión de clases en todas las Facultades del distrito universitario. La nota-ikase de estos mandatos culpa a «una minoría de alumnos» de la «desorganización» de la vida docente, cifrando en 500 ese grupo de discursos frente a la suma total de 20.000 alumnos. Dicho mando universitario asegura en su comunicado que no abrirá las puertas de las Facultades hasta y tanto los estudiantes motineros (?) no hayan sido sancionados por la autoridad represiva.

DECLARACION IMPORTANTE

MADRID. — El Consejo nacional de Asociaciones Profesionales de Estudiantes, reunido en sesión plenaria, ha acordado hacer pública la declaración siguiente: «El comisariado del S.E.U. en ningún caso puede pretender la representación de los estudiantes ni defender los intereses de los mismos. El S.E.U. no podrá, en ningún caso inmiscuirse en las estructuras o en las actividades profesionales de los estudiantes. Las asociaciones profesionales deberán dispo-

ner de un sitio en las Cortes para hacerse oír y ser aceptadas como elemento legal y libre.

MAS NOTICIAS DE CATALUNYA

BARCELONA. — Al conocerse en los medios estudiantiles la amenaza de retiro de matrícula a los estudiantes que falten en clase por asistir a las asambleas libres, algunos miles de ellos se reunieron en el recinto de la Facultad de Letras para protestar, siendo desalojados a porrazos por la policía a requerimientos del directorio universitario. Luego la manifestación estudiantil se reorganizó en el Paseo de Gracia, con nueva intervención de la fuerza bruta, que ocasionó contusiones y practicó algunas detenciones.

LA RONDA DE LOS ESTUDIANTES

MADRID. — Aprovechando la inauguración de una biblioteca francesa y la presencia de un personaje del vecino país en una dependencia de la Universidad, varios cientos de estudiantes se manifestaron contra la tiranía gubernamental en los centros docentes.

LA HUELGA SIDERURGICA PROSIGUE

BILBAO. — Pese a lo anunciado por el sindicato vertical, la huelga de 2.500 obreros de la firma Babcock y Wilcox continúa. La empresa se dirigió a los obreros conminandoles a que reemprendieran el trabajo, so pena de represalias. Los huelguistas, previamente reunidos, han contestado que no se reintegrarán al trabajo si los 18 despedidos por el director no son readmitidos.

GESTION DEL SINDICALISMO LIBRE

BARCELONA. — Reproducimos de «La Vanguardia», como ejemplo de lo que permite decir el «devantamiento» de la censura: «A últimas horas de la tarde del pasado lunes un grupo de trabajadores pertenecientes a varios sindicatos, sin representación oficial alguna, se personaron en la Delegación Provincial de Sindicatos donde pidieron ser recibidos por el vice-secretario de Ordenación Social a quien hicieron entrega de un escrito dirigido al delegado provincial de Sindicatos. En el citado escrito se solicita, entre otras cosas, que la Organización Sindical, como cauce legal de las aspiraciones de los productores, adopte medidas urgentes para que sea fijado un nuevo salario mínimo y se pro-

vean por elección directa, todos los cargos sindicales y otras reivindicaciones. La reunión entre el mencionado grupo de trabajadores y el vice-secretario de Ordenación Social, señor Urzaiz, concluyó cerca de las diez de la noche sin que hubiera de registrarse incidente alguno.»

LA JORNADA LEGAL Y EL MINISTRO

MADRID. — «Alojando con un periodista, el ministro del Trabajo, Romeo Gorria, dijo que «a partir de la fecha de entrada en vigor de la Ley, se iba a promover una gran campaña nacional para reducir el actual índice de siniestrabilidad, que es muy elevado. El número de accidentes en España es realmente escandaloso», insistió el señor Romeo. «Pero se ha demostrado —continuó diciendo— que sólo el 12 por ciento de los accidentes se deben al acondicionamiento técnico de la industria.»

Al precisar el señor Romeo Gorria, entre las causas fundamentales de estos accidentes, el saneamiento del trabajo industrial por la prolongación habitual de la jornada mediante la realización de horas extraordinarias, manifestó tajantemente, a las preguntas de un redactor de la Agencia Fiel, que el Ministerio estaba decidido a la aplicación estricta de las disposiciones legales sobre la jornada de trabajo.

«El trabajador, muchas veces, es el más interesado en hacer las horas extraordinarias, y de ello se beneficia la empresa...» dijo el señor Romeo.

El periodista le aclaró que, según su información, efectivamente, el trabajador desea «ganar más», pero que preferiría hacerlo trabajando ocho horas en vez de diez o más cada día. Entonces el ministro de Trabajo insistió: «Efectivamente. Por ello el Ministerio tratará de defender a rajatabla la jornada legal de trabajo haciendo que se respeten por las empresas las normas vigentes.»

El trabajador se agarra a la jornada intensiva por miserabilidad de sueldo. El ministro es partidario de la jornada corta y la miseria larga... La Confederación Nacional del Trabajo resolverá el conflicto. SEIS AÑOS DE CARCEL POR INJURIAS A FRANCO

INJURIAS A FRANCO

MADRID. — El fiscal ha pedido seis años de encierro para el ciudadano José García Rodríguez, vecino de Barcelona, que —según el acusador— en la tarde del 6 de enero de 1964 calificó de injurio al general Franco en un tranvía de la línea Plaza de España-Barceloneta. Para agravar la situación del procesado, el distinguido proveedor de carne a los presidios desde el Tribunal de Orden Público, le acumuló horribles antecedentes (abusos deshonestos, estupro hurto, incendios, derrumbes y otros excesos) acreditados en Murcia, Córdoba, Cádiz, Sevilla, Alicante, Ciudad Real, Barcelona etc. Para redondear la situación, el abogado del preso trató a éste de borracho circunstancial, pero irascible, visto lo cual se prevé una sentencia afirmativa. Sospecho la acusación de un testigo militar, sargento de caballería retirado. Otro testimonio, el cobrador del tranvía, no se presentó a juicio alegando carencia de dinero para venir a Madrid desde Barcelona.

EL C.N.T., TABLA DE SALVACION DEL VERTICALISMO

CASTELLON DE LA PLANA. — El elemento obrero de esta ciudad está en agitación creciente al objeto de obtener el salario mínimo de 200 pesetas diarias. Usando de sus poderes «legales», el Consejo Provincial de Trabajadores (filial del Consejo Nacional de Trabajadores establecido en Madrid) trata de intervenir la corriente libre de los obreros canalizando la petición por el cauce verticalista. De todos modos, el sindicalismo oficial persista.

COMO ESTA LA BOLSA

MADRID. — Después de unos años difíciles, pero más o menos normales pasado el Plan de Estabilización, la Bolsa ha vuelto a caer a sus puntos más bajos. Las nuevas medidas «correctoras», adoptadas en diciembre de 1965 y aplicadas con todo rigor en las últimas semanas, han originado una serie de bajas que han terminado por situar la Bolsa española en el índice 201,86, el mismo exactamente que en 1965 fue el más bajo del año. En la vez, el más bajo desde 1949. Nuestra Bolsa está ahora, por lo tanto, mucho peor de lo que estuvo en los más difíciles momentos de la estabilización y hemos de retroceder nada menos que diecisiete años para encontrar un punto similar al actual.

DEFICIT ARROLLADOR

GINEBRA. — El ministro franquista Giménez Arnau, interviniendo en una sesión plenaria de la Comisión Económica de la O.N.U., dijo taxativamente: «La balanza de pagos de España, dijo, se ha caracterizado en los últimos años por la existencia de un déficit creciente de la balanza comercial que era compensado por los superávits obtenidos en los restantes capítulos de la misma. Este proceso ha cambiado en unos 140 millones de dólares al haberse agudizado el déficit de la balanza comercial, tendencia que continúa en los primeros meses del año actual.»

«En 1961 el déficit de la balanza comercial alcanzó los 383 millones de dólares y en 1965 más de 1.800 millones de dólares, debiendo señalarse que más del 80 por ciento de las importaciones españolas proceden de países miembros de la Comisión Económica para Europa, mientras que únicamente el 70 por ciento de nuestras exportaciones están destinadas a estos países.»

Giménez Arnau terminó gritando socorro, o casi.

Más allá del interés y del deber

ES cosa corriente, por no decir natural, que la mayoría de las personas tiendan siempre a arrimarse, como se dice, al sol que más calienta, y a procurar si la ocasión se presenta, que otros les saquen las castañas del fuego.

Ya se sabe que en esta sociedad hipócrita, se prefiere arrastrarse que una culebra que enseñara los dientes cuando el caso lo requiere; pero todo depende del lugar que se ocupa: el de lacayo o el de amo. Siempre y donde convenga el rebajamiento de la persona.

Para no ser menos, el pueblo ingenuo, poniendo también su interés en un nuevo amo y esperando, sea éste mejor que el que tiene.

No obstante hablar constantemente de sacrificio y de amor al prójimo lo que más queremos es nuestra tierna persona. En esta hipocresía general sólo cuenta la adulación y el falso altruismo. Disimulación es la suprema regla. Todo el mal está en la manera franca de comportarse, o en no hacerlo como los demás. Por eso busca la máscara del desinterés para esconder el egoísmo más estrecho.

Más simpático me parece el «egoísta» declarado al que anima una voluntad de armonía, que amor «cartujano» que proclama un amor total a todos sus semejantes y dice estar siempre dispuesto a sacrificarse.

Reconozcamos sencillamente el valor de la persona humana, y sea ésta un elemento libre del conjunto de los hombres de acción. Ese deber ser el interés simplemente humano y el que hay que oponer al interés sordido de los parásitos y de los explotadores.

En el acto generoso, gratuito, el motivo es personal, espontáneo. Nada de austero deber obligado, nada de rebajamiento ante un prejuicio. El imperativo de la conciencia es cuestión de temperamento y movido por un impulso original, interesando al individuo y procurándole una satisfacción. Lo contrario serían actos en que la persona renuncia a su voluntad, sujeta ésta por el sentimiento del deber, y a la que ese deber sirve de faro.

El deber es coacción, implica una obligación. Para quitarnos o arrebatarnos el goce de una buena obra sería suficiente que se volviera ésta un deber. Entonces el peso de la obligación nos haría una carga de nuestras más dulces satisfacciones.

Hay que sustituir pues al deber, la espontaneidad, sin por eso desentendarse ni santificarla. En el ideal del bien, el valor de la acción está en la satisfacción de nuestros sentimientos personales. Si queda mucho que hacer para que el apoyo mutuo y la independencia se armonicen plenamente (armonía de los intereses?) en una verdadera fraternidad, es menester no sacrificar el ideal al confort material si se quiere además avanzar hacia el progreso social. Para que éste sea posible, necesario será también el que el sabio y el filósofo protejan la independencia y la sinceridad de sus indagaciones, apartando de sus actividades todo motivo de interés material y estar ausentes de todo cálculo.

La verdadera generosidad es la que desborda los temperamentos rebeldes, donde se forjan los caracteres y los hombres de acción. Este es el aspecto moral del verdadero desinterés.

La riqueza verdadera no está a la medida de nuestras monedas; éstas no podrán nunca comprar lo que no se vende porque anida y vive en el interior de nuestro ser.

Se puede fingir estar movido por un motivo egoísta para tener ocasión de cumplir un gesto de bondad personal, de tal modo que no sea herido el orgullo de la independencia en un semejante. La generosidad que se distraza así, difiere fundamentalmente de la filosofía abstracta del altruismo,

teórico. Es el placer que siente un corazón generoso al lograr la ayuda a personas cuyo mérito ha suscitado su buena voluntad. Por otra parte bien sabemos que los hipocritas ostentan desinterés aun cuando sus fines son egoístas.

Si nuestro comportamiento es el producto de nuestros sentidos, si responde a lo que consideramos como algo consecuente con nuestras ideas, si es el fruto de nuestros sentimientos, de nuestra inteligencia y de nuestra voluntad, ¿es eso generosidad o interés?

Apliquemos, pues, el principio de la solidaridad voluntaria. Esta debe ser respetuosa de la libertad de los individuos. La solidaridad impuesta no es solidaridad, es un nuevo dogma. El espíritu de solidaridad en el que también cabe el papel de la razón y de la independencia, no debe ser un sentimiento de obligación recíproca.

El interés que emana de la amistad, del apego natural, del sentimiento de afectión, es el que produce, por el sentimiento de fraternidad, la más noble de las relaciones sociales. Ese sentimiento de la amistad y de la

fraternidad es el motor que más influye hacia la solidaridad, porque es el que une a los individuos y asimismo hace sufrir por las desgracias ajenas. Esa solidaridad, pues, no será tampoco un acto oportunista ni con afanes partidarios, sino simplemente humana. Contar con el agradecimiento, el cálculo, usura. Y no hay nada más abyecto que colocar a interés una acción virtuosa. Eso equivaldría a hacer de una buena acción, un buen negocio.

La solidaridad voluntaria que tiene como base el sentimiento de amistad y fraternidad es sin plan ni regla. En el fondo, siempre la libre naturaleza del gobierno de sí mismo. El hombre sigue su naturaleza racional, y ésta, cuando es fuerte no puede quedar paralizada por el estancamiento de ninguna moral.

Espontaneidad, cooperación libre. Dejemos, pues, amplio lugar a las inclinaciones individuales. La conciencia moral, esa tendencia de obrar instintiva derivada de nosotros mismos, no puede ser impuesta por el dogma o por el medio.

JUAN

L'Espagne derrière...

(Suite de la page 1.)
lone qui font savoir leur possibilité de prêter leurs films. Que s'est-il passé ? Une lettre de Bardem apprend aux organisateurs qu'à la suite de la démarche de M. Acerete à Madrid, « l'Espagne » s'est informé sur le sens de Confrontation II.

Nous apprenions aussi que le consul d'Espagne à Perpignan, par la voie hiérarchique avait fait connaître que la manifestation était politique et anti-gouvernementale. Les réalisateurs espagnols, les producteurs, les coproducteurs étrangers ont été priés de ne pas prêter, louer, ou permettre la présentation des films demandés. Les interventions personnelles des réalisateurs n'ont servi à rien pour dissiper le malentendu, ce qui a amené les metteurs en scène espagnols à adresser une protestation à la direction générale de la Cinématographie espagnole contre cet acte arbitraire.

Il apparaît donc que le consul ne s'est pas contenté de refuser sa collaboration, mais qu'il a agi de telle sorte que Confrontation II, correspondit vraiment à ce qu'il avait décidé que ce fut : « une manifestation politique anti-gouvernementale ! Ainsi, voilà des faits d'où il ressort que les autorités espagnoles ont manœuvré et tout essayé pour annuler cette confrontation cinématographique. Four conclure nous dirons que de ces faits nous devons tirer une salutaire leçon que par-delà les frontières, les identiques intérêts solidaires amènent les mêmes amères déceptions, le dialogue ne peut exister avec les tenants de ce régime. Avis aux coopérateurs et collaborateurs futurs. Vigilance et combativité pour la vérité et la liberté, contre toutes les oppressions des régimes policiers.

SALA

DISCOS

En salva sea la parte leímos que la sindical que nos afecta jamás tuvo dificultad en arrinconar a los viejos como ahora. Por lo visto, los ancianos actuales disponen de más energía que los jóvenes de 30 a 40 años. De ser así, estamos apañados.

Si los muchachos con casi un siglo a cuestas carecieran de memoria, quedásemos convencidos de que antaño se arrojaba a los compañeros nacidos demasiado pronto a la basura para que no entorpecieran a los adventizos con sus pies torpes y sus muletas en los pasillos de los sindicatos.

La ley de segregación por la cual el Ku Klux Klan se desvía en Norteamérica, de tener razón la voz ganadora más arriba aludida, en nuestros medios la segregación se ejerce, no contra jóvenes negros, sino contra viejos blancos.

En las tribus antropópagas del África y de Oceanía, la ley eugenética se cumplía comiendo a los ancianos, práctica gastronómica que daba lugar a banquetes colectivos en los que el olor a canela y clavo prevalecía.

Hüter había ideado, para sus queridos vejestorios arto, el establecimiento de un paraíso artificial con cementerio hermoso a la vera. Obra original y coosal que los bombarderos aliados impidieron llevar a cabo.

Antiepidémiase al «sociólogo» que nos da el hilo para esta tela, la burguesía de todo el orbe arrinconado... y sigue arrinconando — a los «restados» trabajadores para no dejar sin trabajo a las generaciones sucesivas. La miseria de los productores disminuidos queda en tema para poetas ritosos.

La vejez es fea y hay que sufrirla. Hay que aligerar de cargas a la sociedad, tanto da si capitalista o proletaria. Por culpa de la generación achacosa hay que disponer seguros sociales, asilos, y dispensarios mocosistas y legañeros. Tal vez próximamente consigamos enviar decretos a los vidrios de la Luna y allá arriba se los compondrán. Quizá sea un servicio que se espera de los odiosos bolcheviques.

Mas esa segregación planteará otro racial problema: ¿cómo tolerar despus a jóvenes enfermos, o listados, o haraganes, o torpes en el trabajo? ¡Eugenesia, eugenesia!

Convenido. Pero que nos expliquen los anclarótopos si han de ser ellos los eugenéticos.

En cuyo caso escamotearian — barranto — la cuerda que los habría de colgar a los 60 años.

DISCOBOLO

Ediciones «SOLI»

Rafael Barré: Obras completas (tres tomos)	22,50 NF.
Voline: La revolución desconocida	13,50 »
Rodolfo Roker: Nacionalismo y Cultura	15,00 »
M. Dommanget: Historia del 1º de Mayo	12,00 »
Antologías: El Amor y La Amistad	5,00 »
— Cultura y Civilización	5,00 »
— La Historia	5,00 »
— La Libertad	5,00 »
Felipe Alaiz: Quinet	5,00 »
Varios autores: Salvador Seguí. Su vida y su obra	3,50 »
Pedro Vallina: Crónica de un revolucionario.	2,80 »
J. M. Puyol: D. Quijote de Alcalá de Henares	1,50 »
Juan Rostand: Lo que yo creo	3,00 »
Antselmo Lorenzo: El poseedor romano y El patrimonio universal	1,00 »
J. Ferrer: Vida Sindicalista (agotado)	1,00 »
Victor García: Raúl Carballera (idem)	1,00 »
EDICIONES «UMBRALES»	
Felipe Alaiz: Tipos españoles (2 tomos)	14,00 »
M. Cranston: Debate imaginario entre Marx y Bakunin	1,00 »
Fabián Moro: Discurso del Hombre Libre	1,00 »
J. Ferrer: Conversaciones Libertarias (CNT)	1,50 »
Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe C.C.P. 1350756, Paris (X ^e)	

VIDA EN ROSA

Por segunda vez he querido poner a prueba mis fuerzas, y por segunda vez he tenido que rendirme a la evidencia de que una operación y la estancia en un hospital dejan secuelas difíciles de atenuar en tres días de convalecencia. Así, pues, he vuelto hoy de mi paseo matinal con dos canutos de algodón en vez de piernas y una cabeza convertida en trompo volador.

por Andrés Martínez

«¿Qué poco vale uno cuando está enfermo», me digo para mí coleteo mientras subo los peldaños de la escalera olvidando que aquellos veinte años hace tiempo, mucho tiempo, que se han confundido en el hacinamiento de no pocos más. Sólo en circunstancias como éstas, o semejantes, nos percatamos de que los años no transcurren en vano para el cuerpo, aunque el espíritu guarde cierta frondosidad de ánimo y de humor...

Par que nada impida al sol de llegar hasta mí, descorro las cortinas del comedor. Mi rey, mi señor, mi dios, libre ya de obrar a su guisa, invade la pieza en tromba y lo ilumina todo de una claridad deslumbradora. Trazando una estela reluciente en el suelo, va a posarse en el paisaje andorrano de Canillo; en el ánfora esculpida de bajos relieves representando Don Quijote, Sancho Panza y el molino de viento manchego; en el bello paisaje marineramente costabruvenos; en la pareja de bailarines catalanes tocados con los clásicos vestidos de la región; en las macetas de vivaces plantas; en el corro multiforme de sardanistas, danzando alrededor de los célebres versos de la hermosa poesía de Maragall: «La sardana és la dança més bella de totes les dances que es fan i es destan...» Y una sinfonía beethoveniana de rojos, azules, verdes, amarillos, blancos y negros desgrana en este silencio recoleto sus más cálidas expresiones...

«Vida en rosa!»
Mucho menos y sin embargo, con el retorno al hogar, la ilusión de que el mundo es hermoso, de que los hombres son buenos y de que la vida vale la pena de vivirla...

Sumido en las profundidades de esta soledad momentánea, acude a mi mente el recuerdo de esos quince días de hospital. Una vez más la experiencia me ha demostrado que al ser humano le falta mucho para admitir una cohabitación continua con sus semejantes. Por mil razones diversas, se siente impelido casi de continuo a manifestar una incompreensión y una hostilidad que dicen muy poco bien en su favor, dejando, así, constancia de su vana pretensión de superioridad racional.

Nada mejor, para el estudio de ese animal «inteligente y culto» que se llama hombre, que el contacto directo en lugares donde las relaciones resultan ineludibles por una convivencia impuesta. Y en este caso, una habitación de hospital con sólo tres camas para sendos huéspedes resulta una cantera inagotable de análisis y de sorpresas, aumentada considerablemente si el azar reúne en la misma sala a individuos que se conocen ya y que siguen frecuentándose en detrimento de la tranquilidad ajena.

Desembarazado del joven a la barba de chivo, la «suerte» me deparó la compañía de otros dos vecinos: un alcoholico de cincuenta y siete años que aparentaba diez más..., y un adolecente de veintitrés con mentalidad de quince. Más tarde se sumó a ellos, en calidad de visitante asiduo, otro enfermo, amigo del cincuenta, uno de esos especímenes vanidosos y egocéntricos imbuidos hasta la médula de grandeza lugareña.

El problema más difícil a resolver en una comunidad exigía cuyo espacio vital se reduce a veinte metros cuadrados es el de la conversación. Es difícil y engorroso, porque es precisamente de ella que dependen las buenas o malas relaciones de quienes componen la reducida comunidad, y

Solidaridad Internacional Antifascista

Ante la precaria situación de nuestra Organización solidaria, en la región quizás la más abandonada, hacemos una llamada a los compañeros en general para que hagan el recuento de efectivos; contadismas localidades mantienen FF. LL. y Grupos de Amigos.

Y pensar lo que se podría hacer con un mínimo de voluntad. ¿Qué costaría la creación de Federaciones Locales en las localidades más pobladas con sólo ajustarse a las formalidades establecidas por las autoridades; que es suficiente que figuren como responsables amigos de nacionalidad del país; y donde no sea posible se pueden crear los Grupos de Amigos de S.I.A., que son tolerados, como en Dreux, y otras localidades. Constituidos los organismos solidarios se podría pensar en las aportaciones y distribución de los efectivos. Los primeros se conseguirían por las representaciones de Grupos Artísticos, concentraciones juveniles que, aparte de facilitarles diversiones propias se podían organizar rifas, destinadas al beneficio a obras solidarias; salidas familiares; improvisación de charlas educativas; inculcar el espíritu solidario, de confraternización e intercambios de carácter regional; y ¿por qué no? la creación de una hojita regional de propaganda solidaria.

Estas sugerencias realizables y otras que fuesen propuestas serían un estímulo para las actividades solidarias.

Solidaridad Internacional Antifascista

no conviene, por motivos fáciles de comprender, crear animosidades en su seno.

Más, ¿de qué hablar que pueda interesar al auditorio y esté en concordancia con el título? Ahí está el quid de la cuestión. Para mí, desde que residí aquí las relaciones con el autóctono han supuesto esfuerzos titánicos de adaptación y exigido concesiones que he otorgado a desgana y avaramente. ¿Por hostilidad sistemática? Sí; pero no mía, sino suya. Puesto que, fatalmente, en el transcurso del contacto humano, un día u otro hará sentir, si a decirlo no se atreve, la diferencia esencial que existe entre ser o no ser hijo del país en que se habita.

Alleccionado por la experiencia, el problema se me presentó de nuevo en toda su crudeza. Mas al abordarlo restablecíme comprobé que, por esta vez, no cobraría la algeidez de otras ocasiones. Si la preocupación del muchacho (¿cuánto habíamos vivido nosotros a su edad!) reunía la del otro adolescente, es decir, el yé-yé y las lecturas de magazines a la moda, la del tercer huésped consistía en fumar, roncar y hacer cábalas intrincadas sobre las carreras de caballos. En los pocos días que compartimos la misma habitación, no pude obtener de ellos cualquier alusión transcendental, cualquier inquietud de índole social o intelectual. Banalidad, estrechez de espíritu, aspiraciones a ratos de tierra, insulsez deprimente.

Sin embargo, con la intrusión del amigo del viejo el sabor insipido de la atmósfera cobró gustos amargos. Y el mal sabor se reveló insuperable a media mañana de un sábado... La noche anterior, la emisión televisada «Panorama» había dado un reportaje sobre los «bidonvilles» y sus habitantes. Todos pudimos ver la existencia miserable e inhumana de aquella pobre gente viviendo en las peores condiciones higiénicas, sin luz ni agua potable, en barracas de madera o restos de derribos, sin posibilidades para desembarazarse de las basuras o de los excrementos, andando hundidos en el fango y en las inmundicias. Todos pudimos ver aquel reportaje, y a no pocos nos sobrecogió la visión de semejante espectáculo (con doble razón, si se quiere, puesto que la mayor parte de los interrogados eran compatriotas nuestros).

Al comentar entre ellos tres, la nota acerbamente discordante brotó de los labios del visitante, que se enardecía al hallar en sus interlocutores una aprobación sin reservas: «Esta gente —decía el megalómano— no merece otra cosa que la que tiene. Se quejan por quejarse, para aumentar la importancia de su situación y hacerla interesante ante el

El pasado mes de febrero nos dejó el que en vida fue el compañero Ramón Clavería, a los 67 años de edad, cuando iba a comenzar a disfrutar el retiro obrero que tenía bien ganado.

Era natural de Tamarite de Litera (Huesca), pero había trabajado bastantes años en Cataluña. En Royan era muy estimado por su laboriosidad. Desde hacia algún tiempo daba cierta sensación de anomalia. Así ocurrió su desaparición el 22 de febrero, injustificada, y al haber permanecido seis días sumergido apareció en las cercanías del puerto, poco menos que indentificable; el mar había hecho otra víctima más.

El entierro, que tuvo lugar el 2 de marzo, fue civil, acompañándole por última vez bastantes ciudadanos franceses, especialmente trabajadores y empleados de la Compañía de las Aguas de Royan, en la cual estuvo empleado durante varios años, hasta que recientemente hubo de pasar al retiro, semanas antes de morir.

MARIA MIGUEL

El día 4 de abril dejó de existir la que en vida fue nuestra compañera María Miguel, natural de Madrid. Ha muerto a la edad de 58 años después de una enfermedad de 7 meses. Su entierro fue civil y a pesar de ser este pueblo propio a curas y monjes, el entierro fue muy concurrido. El féretro iba cubierto con la bandera roja y negra de nuestra C.N.T., la que María pertenecía desde muy joven.

Su carácter era rudo, pero su corazón todo era solidaridad. Por su casa han pasado muchos españoles, y a todos ha ayudado, hasta quitar de su hijo para darlo a los demás.

DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA. Recordamos que cuantos tienen obligaciones contraídas con el autor, que las señas de éste son: Jean Ferrer, 20, rue de la Forge Royale, 75-Paris (XII). C.C.P. 22 864 24. Todos los pedidos han sido servidos.

público que les contempla. ¿De qué les serviría una casa confortable y amplia, si ya en sus países de origen vivían en cuevas sucias y oscuras, como verdaderos salvajes? Estad seguros que si les conceden pisos nuevos los transformarán en cavernas al cabo de poco. No se puede eternecer uno por casos que no tienen solución.»

«Sabía aquel repugnante individuo que yo era también «extranjero» y que podía hallarme en situación análoga a la de los «théoses» del reportaje? Ignoro lo que sabía de mí, mas lo que sí puedo asegurar es que no tardé mucho en ponerle al corriente de una multitud de apreciaciones que los tercios de su especie se obstinan en no querer comprender, por aquello de la superioridad incontrovertible del ciudadano francés sobre la inmigración heterogénea que llega de países más pobres o subdesarrollados.

Cada vez que se me presenta uno de estos acontecimientos (¿cuántos suman ya desde mi exilio?), me devano los sesos en busca de una imposible explicación satisfactoria. Y aquí, indefectiblemente, no tengo más remedio que concluir siempre admitiendo el ya viejo resultado: aceptando que cultura no es sinónimo de inteligencia y viceversa.

Triste condición es la del pobre miserable que abandona el terruño donde nació para buscar lejos de él el pan de cada día; mas doblemente preciable es la condición del que le debe su prestigio y su tranquilidad y lo paga con los treinta dineros del orgullo y de la grandeza.

«Vida en rosa!»
Si, vida en rosa en mi casa en aquella casa que dejé en la otra vertiente de los Pirineos; entre gente que me saludó al pasar y me tiende la mano desde lejos, entre quienes me ofrecen su hogar y se preocupan de mí cuando estoy enfermo.

Y a lo demás, nada.

El Gala del Grupo «LUISA MICHEL»

Con asistencia numerosísima casi en su totalidad de dinámico juventud divulgando prensa y octavillas libertarias, tuvo lugar el viernes por la noche el Gala anual del Grupo «Luisa Michel».

A la hora prevista y después de haber escuchado los «Hijos del Pueblo» y a «Las barricadas» y una Intermedia con un poco fantástica, empezó el espectáculo con la interpretación del Grupo vasco «Guernica» con cantos y bailes regionales, y un cuadro de juramento de bandera a nuestro parecer, un tanto desplazado.

Seguidamente el joven Jehan Jonas que hace poco ya tuvimos el gusto de aplaudir en esa misma sala de la Mutualité nos cantó su repertorio mordaz y estilizado.

Después de Ariel y Meral en sus números de parodia, y Francesca Solleville, siempre fiel a ella misma e incluso superada en la recia canción de Brel, «Amsterdam», llegaron los «Garçons de la rue». Este simpático grupo, lleno de talento, que nos gustaría volver a ver en un futuro gala nuestro, levantó el entusiasmo. Antes el cantador-poeta H. Gauguier, sobrio y sensible, nos confirmó que la canción inteligente sigue conservando su atractivo.

La segunda parte fue enteramente reservada a Hugues Aufray, este cantador tan actual que merece toda nuestra simpatía, pues nos demostró que los anarquistas españoles teníamos el stya. Su frase «muera el viejo» arrancó los aplausos de la sala. Su actuación en escena desenfundó el público; sin embargo no parece que un poco más de sobriedad no disminuya en nada su talento en la interpretación de canciones de tendencia americana llamadas «engagés».

En todo agradable velada, animada por Eva Grigulez, de la ORTF, que aprovechó para recitarnos algunos poemas. — F. F.

Desde mi rincón solitario y silencioso

CUANDO vemos la desembocadura de un caudaloso río no pensamos en la humilde fuente donde nace. En los fragmentos de la tempestad nadie se acuerda de la tenue nubecilla que pocas horas antes la presagiaba. Así en las borrascas e inundaciones de la vida no tenemos en cuenta la minucia, la futesa, la fruslería o la que las engendró.

Si el secreto del éxito está en adaptarse a las circunstancias superiores a nuestra voluntad, el secreto del fracaso consiste en dar coces contra el aguijón, en creer que dando el cántaro contra la piedra, ha de quebrarse la piedra y no el cántaro, en no tener exacto concepto de la dignidad y confusión con el orgullo.

El talento, la habilidad, la perseverancia, la exactitud y la honradez, son cualidades indispensables para gozar optimistamente de la vida; pero de nada sirven cuando las empuja y deduce la irascibilidad. Es la irascibilidad impedimento tan grave como el beodo y el cólico no hay diferencia en el resultado.

Así como el beodo deplora su vicio al recobrar la serenidad, así el irascible lamenta sus arrebatos cuando se le sosiega el ánimo. Pero muchas veces llega tarde el lamento y lo acompaña la mortificación de verse ocupado lugares subalternos a pelear de su natural apatía para ocupar lugares de responsabilidad y de

confianza. ¿Cabe mayor locura que un ser invierta años en su educación moral y profesional, y cuando ya ha logrado adelantar algún tanto lo arrebató de ira? (¿Qué diríamos de un artista que después de emplear meses enteros en esculpir una estatua le desmenuzase a martillazos en un instante y se pusiera a esculpir otra para luego hacer lo mismo con ella? Diríamos que lo encerraran en un manicomio. Pues tan loco como él es el irascible que en un momento de obcecación y arrebatado destruye la obra de muchos años.

Quienes por cualquier fruslería se electrizan y estallan a la más mínima represión y que todo lo toman como afrenta a su dignidad, nunca están seguros de sí mismos ni en parte alguna se consideran seguros y bien. Entre sus compañeros — mismo entre sus más afines — hacen el mismo efecto que si anduvieran agfre una tenue capa de hielo con riesgo de hundirse a cada minuto. Hay que tratarlos con tantas precauciones como se manejan los explosivos, y mirarse mucho en lo que se les dice, no sea que lo vayan a tomar por ofensa personal.

Pero así como sólo por absoluta necesidad nos echáramos a dormir junto a materias inflamables o explosivas, así también todo el mundo rehuye en cuanto cabe el trato con los quisquillosos e irascibles, porque

de la sociedad corrompida en que vivimos; éste se vende al mejor postor. Franco, por ejemplo, tiene miles y miles de ganchos permanentes en España. Cada vez que sale de El Pardo los ganchos de las provincias son movilizados. A todos los empleados municipales, desde el misero barrendero al más alto empleado de Gobierno civil se le obliga a desplazarse; este día está todo pagado, desde el transporte ida y vuelta, al hotel, al café y a la casa. Fuerzas para gritar todo el día: «¡Franco, Franco, Franco!» Vaya ridiculez, la de estos ganchos.

La Virgen de Lurdes también dispone de sus ganchos y el Papa Pablo VI lo paga a su manera. Y la Macarena, y el Cachorro de Santa María, como le llaman los gitanos al Nazareno. Paráliticos hubo que se presentaron ante pedazos de palos vestidos de terciopelo, en peregrinación, y tuvieron que dejar las mulatas colgadas en la pared, porque ya podían andar.

Checos de remate habemos muchos que nos limpiamos las legañas con el manto polvoriento, pero con oro bordado de la Macarena y que después vieron. ¡Vaya disparate, vaya trola!

Cantémosle una eseta que viene a cuento: «En mi huerta te criaste, de tu fruto yo comí, los milagros que tú hagas, que me los cuelgues aquí».

Así dijo aquel pobre campesino que vendió su castaño de mil años; éste no creía en los ganchos. En cierta ocasión de arresto comisaral conversamos con un «poll» de la célebre brigadilla «social» del sargento Rebollo, en Sevilla. Este me mostraba hasta prensa libertaria y folletos como demostrando ser enamorado de las ideas anarquistas. Mal hacía este pobre mendrugero el oficio de gancho.

Los falangistas españoles, los sindicalistas verticalistas, han necesitado de ganchos a fin de sobrevivir como tales. Ya los conocemos. Quizás sea su última carta en el oficio de gancho, porque ni Juan Petró quiso hacer de gancho, criminal oficio parecido al de verdugo. Por eso lo fusilaron los falangistas que hoy están de acuerdo con esos miserables... ganchos. ¡Porque Peiró no quiso servir de gancho!

RODAMA

«RELIQUIA DE LA GUERRA?»

BARCELONA. — En una casa en derribo de la calle de San Gervasio fueron halladas tres pistolas del 9 largo, un revólver y tres mosquetones, todo oxidado.

EL GANCHO

SERVIR de gancho puede hacerse de miles maneras, pero todas guardan el mismo fin: desplumar al «primo». El «primo» es aquí que viene una vez por año al pueblo para la feria de abril o septiembre. Aquél que con la mejor voluntad y buena fe piensa pasar unos días de holganza tras un año de ahorrío, visitándolo todo, desde el juego «ya está la rata bajo la lata», hasta «a pares y nones», u otras miles de trifurruetas propias de las fiestas pueblerinas.

En casi todas partes se emplean los ganchos. Es un bajo oficio, pero se ejerce sin el menor escrúpulo por el Estado, el Capitalismo y la Religión. No hay partido político que no se sirva de uno a miles de ganchos, mediante miserables personas.

Los curas, «obreros» por supuesto, hacen como que trabajan, incluso secundan huelgas, hacen cara al Gobierno, pero es haciendo de gancho.

Un político llora cuando discursa, haciendo de gancho a su jefe. Muchos de los que gritan y aplauden, son ganchos.

Gancho, igual a vil mendrugero

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Esta F. L. celebrará un coloquio el domingo 8 de mayo, a las nueve y treinta de la mañana, en su local social. Este será el tercero de la temporada primavera. Un compañero competente iniciará el tema a discutir que será de palpitante actualidad.

F. L. DE LIMOGES

Celebra asamblea general ordinaria el día 8 de mayo (domingo) a las 10 de la mañana; en el local de costumbre. Se recomienda la máxima asistencia.

F. L. DE IVRY

Asamblea general ordinaria aplazada para el domingo 8 de mayo, lugar y hora habituales.

F. L. DE TOULOUSE

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 15 de mayo a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE MARSELLA

Esta Federación Local tiene comprometidos algunos autocares para asistir a la Jira de concentración del Núcleo de Provenza, organizada para el domingo 29 de mayo, en el hermoso y típico lugar de la Fontaine Mary-Rose, situado entre Miramas y Salon-de-Provence.

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

Assemblé générale, tous les militants sont convoqués à la réunion, le dimanche 7 mai, a 9h30 au local habituel.

FEDERACION LOCAL DE LILLE

La Federación Local de Lille invita a todas las FF. LL. de los departamentos limítrofes al del Norte a la concentración confederal que tendrá lugar el día 29 de mayo a las 10 de la mañana en el lugar denominado Aubigny-au-Bac. Tendrá a su cargo el compañero Muñoz Conzost, que su presencia sea la afirmación de los sentimientos antifascistas y la demostración palpable de que la C.N.T. no ha muerto ni morirá.

REGIONAL CATALANA EN EL EXILIO

Agrupación Lyonesa

Convoca a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 15 de mayo a las 9 y media de la mañana, en la Sala C.N.T. núm. 1 del Palais du Travail, place de la Libération núm. 9, en Villeurbanne.

REGIONAL CATALANA

Agrupación de Paris

Continuará su asamblea general el 14 de mayo a las 5 exactas de la tarde. Se ruega un máximo de asistencia.

F. L. DE TOULOUSE

Anuncia conferencia a cargo del compañero B. Merino, quien versará sobre el tema siguiente: «El exilio puede ser aún factor eficaz para la liberación de España». El acto tendrá lugar el próximo día 8 de mayo, a las 9 de la mañana, en nuestro local social de la Bolsa del Trabajo.

A LOS COMPAÑEROS DE CAHORS

Por defunción del compañero Minguión y por dimisión del compañero F. L., rue Pavillon, todos los días, exceptuando lunes y martes de cada semana.

DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA. Recordamos que cuantos tienen obligaciones contraídas con el autor, que las señas de éste son: Jean Ferrer, 20, rue de la Forge Royale, 75-Paris (XII). C.C.P. 22 864 24. Todos los pedidos han sido servidos.

PEREZ GUZMAN

JIRA EN PROVENZA

La Zona A del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, organiza una gran Jira para el domingo día 29 de mayo de 1966, en el hermoso lugar de la Fontaine Mary-Rose situada en la carretera de la municipalidad de Bouches-du-Rhône, número 69, entre las comunas de Miramas y Salon-de-Provence, cerca de Grans.

El sitio de la Jira es muy típico, con un pequeño lago y amplia explanada, debidamente sombreado y con excelente agua abundante, reuniendo magníficas condiciones para una jornada campestr.

No faltarán los correspondientes y potentes altavoces, tampoco los juegos infantiles ni la música variada, y el popular Radio-Crochet.

Después de la comida el compañero Cristóbal Parra secretario de la Zona A, iniciará una charla sobre un tema de actualidad.

Todos los compañeros, familiares, amigos, simpatizantes antifascistas, emigrados económicos, quedan cordialmente invitados a la Jira de la Fontaine Mary-Rose.

La Comisión de Propaganda de la Zona A (FF. LL. de Alleins, Istres, Miramas, Martigues, Pélassanne y Port-de-Bouc) y la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C.N.T. recomiendan la consiguiente organización de los desplazamientos colectivos para que la Jira de confraternidad confederal sea un éxito.

«[Dad a la Jira] FF. LL., compañeros! Reservad las siguientes fechas: Domingo 28 de junio, Jira a la playa de Hyères; domingo 17 de julio, gran mitin regional en Marsella; domingo 31 de julio, Jira Inter-nuclear en Lézan y, domingo 28 de agosto, Jira en Cabrières d'Avignon.

PARADEROS

Se desea saber el paradero de Carlos Barquin, que estuvo en la guerra de España junto con Antonio Cabello Moreno. Su madre es de Reinos (Santander), y su padre es francés. Comunicarlo a José Moreno, 9, rue du Grand-Clos. — Melun (S. et M.).

— Flores de Sallent, que habitaba en Manresa, pregunta por Aranda, de Ferrocarriles Andaluces, pues desea ponerse en relación con él. Escribir a Flores, 52, av. de Lyon, Gagny-la-Selles (S. et M.).

la puntualidad es realmente el reconocimiento de la propia insuficiencia y está fundada en la vanidad y egoísmo.

Este malanso puntillo es todavía más intenso en las jóvenes que cridas entre rufinos y condescendientes se ven precisadas, por quebrantos de fortuna, a ganarse la vida con su trabajo. Acostumbradas desde pequeñas a ver satisfechos todos sus caprichos y a tratar despoéticamente a cuantas personas le rodeaban, se crean humilladas en su situación subalterna. Les parece que todo el mundo se les ha de acercar sombrero en mano y toman por insulto cualquier minucia de palabra. Siempre tienen llagados sus puntos sensibles, que sangran al menor toque con intención o sin ella.

Pero... ¿hay mayor humillación que la de sentirse esclavo de sí mismo, y proponer por bueno que sea el propósito, a deshacer en un instante todo cuanto uno ha hecho con fatigoso esfuerzo? Debemos no sólo pensar, sino también conocer positivamente que podemos dominar en toda circunstancia, y mientras no lo consigamos no esperamos llegar muy lejos, sobre todo en lo que debe merecernos ese concepto tan cordial y humano que creemos tener de la amistad.

A primera vista parece formidable tarea, casi imposible, vencer un temperamento tracundo; pero si bien lo analizamos veremos que como recho cable por tenues hilos, y la montaña por deleznales granos, está constituido por minutos que un día u otro nos es dable eliminar de nuestro carácter.

Todos hemos de anhelar ser una fuerza beneficiosa para el mundo hacer algo que supere a lo vulgar, alzarse por encima de la medianía; pero nadie lo logrará mientras, ante todo, sobre todo y contra todo, no sea dueño de sí mismo.

El hombre que sabe esperar por mucho que le cueste, que se mantiene en calma por dura que sea la provocation, que conserva su equilibrio en cualesquiera circunstancias, que aparece sereno cuando en su torno rugen la tempestad de las pasiones y que nunca se desquicia de su centro, ese hombre inspira confianza, infunde respeto y es dueño de voluntades porque es dueño de sí mismo.

ADMINISTRATIVAS

Gilbert, Anney (Hte-Savoie). Rdos. giros 12 y 25. Pagado «O.S.» y «Umbral» h. 31-12-65.

Pedro González. Unieux (Loire). Rdo. giro 50 frs. Pago «C.S.» 65 y 66.

Juan García Vidal. Greasque (B. du Rh). Rdo. giro 40 frs. «C.S.» y «Umbral» h. 31-12-66 y los 3 restantes pasarán a Pro-Ancianos.

Miguel Póz. Montpellier (Ht.). Rdos. sus giros Librería 1-4-66 y Prensa. Con el del 3-4-66 pagas «O.S.» y «Umbral» h. 31-12-66.

Vda. Ramla Rsmón. Montpellier (Ht.) Rdo. 13-1-66 giro 37 frs. Pagado «C.S.» y «Umbral» h. el 31-12-66.

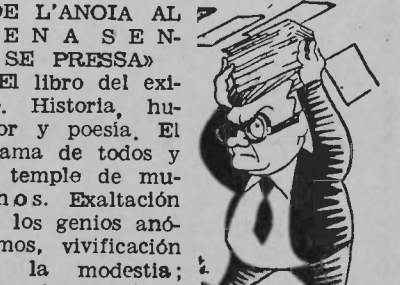
Juan Miñarro. Montpellier. Giro 10-2-66 (37 frs). Pago «C.S.» y revista h. 30-4-66. (Aclaración: el 21-7-66 con tu giro de 18,50 frs. pagaste h. el 30-6-65 «C.S.» y «Umbral»). Si entre ambas fechas hay otro giro da fecha.

EL LIBRO DE PEDRO de Han Ryner

Edición especial, sumamente cuidada e ilustrada, debido al arte tipográfico del compañero H. Pla. Libro recomendado a los bibliófilos.

Nos quedan escasos ejemplares.

Precio: 35,00 francos. Pedidos a Roque Llop.



SINGE SOCIAL
39, rue de la Four d'Avengne
Paris, IX^e - Tel. : FRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECONOMIBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



NAZISMO EN CHILE

A todas luces increíble. Se recuerda estos días en Francia la tragedia de la deportación. El mismo tiempo se descubre en Chile en plena democracia «libre y cristiana», una guardia de alemanes torturadores. Los mismos, probablemente, que actuaron en los campos de exterminio creados en la época de la euforia del nazismo. Escaparon al tribunal de Nuremberg y a la vindicta pública. Se refugiaron como fieras, buscando el anonimato. Y cuando ya parecían olvidados del mundo, se descubre que en sus cerebros tarados continúa la misma perversión de los días más negros de la guerra y del propio.

Dos personas lograron fugarse estos días de lo que aparentaba ser un lugar normal de trabajo. Situada en el territorio de El Parral, la estancia de «La Dignidad» aparecía como una empresa próspera y tranquila, cuya única particularidad era la de estar en su mayoría compuesta por extranjeros, cosa nada extraña en Sud América.

Según las apariencias exteriores, «La Dignidad» parecía una comunidad, compuesta en principio por familias de alemanes.

Los dos fugitivos se personaron a la policía local declarando que en «La Dignidad» se hallaban sometidos a tan dura disciplina que provocaba un estado mental rayano al terror; que se maltrataba a la gente y se aplicaba la tortura; que por lo menos dos o tres personas habían fallecido a causa de los malos tratos; citaron los nombres de Ursula Schmidt, una jovencilla, y de Reinard Vedder, joven de 17 años fallecido en 1943 después de haber atentado al jefe del campo. Declararon además los fugitivos que sumado a los castigos de toda suerte se practicaba una forzada homosexualidad. El responsable principal, un tal Schaeffer, se había fugado amparado por Herman Schmidt, actual jefe de la colonia.

Previo interrogatorio de Wolfgang Müller (fugitivo de la colonia) y de su madre Vera, la que a causa de las torturas hubo de ser internada en un asilo psiquiátrico de Santiago, las autoridades decidieron exhumar tres cuerpos a objeto de practicar la autopsia. Una treintena de jóvenes armados de fusiles intentaron oponerse a las investigaciones.

Albert Schreiber, responsable alemán de la colonia, salió en defensa de Herman Schmidt, declarando que todos los colonos de «La Dignidad» se marcharon de Chile si se le condenaba. Heinz Kuhn, Gerard Mucke y el citado Schreiber firmaron algo así como un manifiesto de protesta en el que declararon que «los fundadores de la colonia proceden de un país en el que se aplastaron todos los valores materiales, espirituales y morales». Agregan que ese trato de hombres que sobrevivieron a los horrores de la segunda guerra mundial y que decidieron consagrar todos sus esfuerzos en apoyo de los seres humanos más necesitados. Los periodistas locales han quedado perplejos ante tales declaraciones.

La embajada de Alemania Federal en Santiago recibió del Ministerio alemán de Asuntos Extranjeros, el encargo de establecer un informe completo del caso. Se rumorea que a 600 kilómetros de El Parral, en la provincia de Osorno, existe otra estancia similar a «La Dignidad», perteneciente al mismo grupo emigrado. Se ha sabido que existe un organismo central establecido en Siegburgo, cerca de Bonn, el que probablemente controla a toda una serie de colonias semejantes diseminadas por América del Sur. Hugo Baar, director general de la Sociedad recibió el encargo de elevar el correspondiente informe sobre «La Dignidad». A pesar de los inquietantes rumores llegados desde Chile, nadie dimisionó del organismo. Por el contrario, se habla de enviar un apoyo económico a lo que ellos califican de «misión social privada» y organización de beneficencia.

¿De qué se trata pues? ¿Simple colonia de emigrantes o refugio de torturadores salvados de la guerra? ¿Es que se preparan los racistas hitlerianos para la revancha? La organización central en Alemania constituye el foco de un renacer del fascismo alemán?

Se sabe que se hallan diseminados por el mundo un número incontrolado de aquellos individuos que se dedicaron a conciencia, por que así les placía, a torturar a los detenidos civiles y a los prisioneros de guerra. Se supone que en su mayor parte hallaron refugio en América del Sur, amparados en la incontrolada extensión de las Pampas o de los bosques, tanto como en los regímenes fascizantes que al terminar la guerra dominaba en aquellos países.

Eichman se hallaba en Argentina. Se dice que Borman se halla en el Paraguay y que otros se encuentran en Brasil, huyendo unos y otros a la vindicta de los sobrevivientes de Polonia, Austria y Alemania. Lo que aparece como cierto es que los «colonos» de «La Dignidad» no son pacíficos emigrantes que fueron a buscar en América una vida sosegada. La práctica de la tortura les señala. Son portavoces de la aberración que se desenrolló durante el período hitleriano, pero que existe en todos los rincones del mundo. La inquisición sentó cátedra en la materia. Todos los policías del mundo — y los ejércitos en tiempo de guerra —

aplican los conocimientos modernos al servicio de la tortura convertida en operación «científica». Los hitlerianos ostentan la triste gloria y calificación de maestros en la tortura. Su paso por la historia supera a todos los Torquemadas. La inquisición era bárbara, ignorante procedía de las tinieblas y de la superstición. El hitlerismo unió ciencia y barbarie en un acoplamiento monstruoso, hecho de refinamiento y de brutalidad, de ciencia sin conciencia. Genio del mal sin atenuantes de ninguna suerte. Superbrutos estilizados y académicos. Es que por desventura son éstos los que en la estancia «La Dignidad» ejercitan aún su gesto predilecto en la espera de volver a envenerar al mundo sumergidos en el más horrible de los caos?

La policía sudamericana aprendió mucho de estos nuevos centauros de la muerte. Los militantes revolucionarios lo sintieron en sus carnes y muchos pagaron con su vida las repetidas experiencias de tortura. Es por ello tal vez que estos elementos — que deshonran a Alemania y a la actual civilización — hallan amparo en los regímenes «fuertes» de América del Sur.

INTERNACIONALISMO JUVENIL

No escogieron los jóvenes iconoclastas festividad religiosa para reunirse en torno a una mesa de discusión. Aprovecharon Pascuas para participar en manifestaciones protestatarias que tuvieron lugar en sus respectivos países. En los 16 y 17 de abril desde Suecia, Holanda, Bélgica, Italia, Francia, España, Inglaterra, etc., Cita internacional juvenil...

Melenudos, barbudos, desaliñados... muchos de ellos. Se diría un retorno a la época de nuestros precursores. Hasta el punto de imaginar los rasgos de Bakunin en uno de los circunstantes. Algo había cambiado, sin embargo, en el cuadro de los participantes. Algo de una profunda importancia: entre más de un centenar de concurrentes, la presencia femenina no era inferior a la masculina. Jóvenes muchachitas que intervenían con seguro acento y participaban a las diversas tareas del encuentro. ¿Signo de los tiempos? En todos los países, en todos los sectores sociales se presenta el nuevo espectáculo: el de la mujer tomando plena posesión de sus derechos y conciencia de su valor.

Siempre hemos contado con los dedos la participación femenina en las actividades sociales. George Sand no hizo escuela en su tiempo. Luisa Weiss es una excepción de un presente cercano. Se consideraba una extravagancia la actitud de la duquesa de Atoll o de la Reina madre de Bélgica. Bien recientes ambas y conocidas en internacional esfera y no de clase popular por cierto. Ni a tener en cuenta en la verdadera actividad social.

Se recuerda o se habla en el presente de una Luisa Michel o de Jeanne Humbert; de una Virgilia D'Andrea, de Giovanna y de María Luisa Berneri, de Leda Rafanelli; de Emma Goldman y de Voltairine de Cleyre; de Juana de Rouco y de Concepción Fernández; María Colazzo; Teresa Claramunt; Soledad Gustavo, Kira Kyralina, Amparo Poch, Federica Montseny. No pueden olvidarse, en otro campo, Rosa Luxemburgo, la Kollontay y la legendaria Spiridonova, ni Concepción Arenal y Victoria Kent.

No muchas docenas se cuentan entre las internacionalmente conocidas. No muchas más, entre el más amplio cuadro de las anónimas y no menos valiosas... Hemos citado de 8 países. No hemos citado entre las actuales a María Rader ni a Luce Fabril. Adrede silenciaremos otras que hoy militan en varios países, de nuestra generación y algo más jóvenes. No olvidamos a ninguna si alguna se halla en Roma o en Buenos Aires, en New York o en París. Pero fijación tal como la presente, como la reunida estos días en amplio y maravilloso ramillete, en una Torre de Babel lingüística emplaza en pleno centro de Arcadia, no era posible imaginarla.

Es para creer, sin imaginar, con presencia evidente, que la semilla lanzada a voley se afirmó en buen surco y promete renovada cosecha. Si, porque estas muchachitas no asistían en función de testigos presenciales de un hecho. Interventían y forjaban con decidida presteza, la obra que por lo general queda a cargo y función de los varones...

De lo que entre ellos trataron los propios interesados (e interesadas) darán normal nota informativa. Abrigamos la esperanza de que los jóvenes romperán nuevas lanzas, irrumpiendo en la arena con el soplo vivificador de aquellos barbudos de antaño, verdaderos forjadores de un ciclo de actividades que marcó una época con fuerza tal que su herencia continúa siendo venero de riquezas morales, alentadoras, instructivas...

Esta época, la actual, es la vuestra, jóvenes con barbas o sin ellas. De vosotros dependerá el presente inmediato, sin el cual no habrá porvenir posible. Contad con vosotros mismos. Como lo hizo cada generación desde que la Historia registra los pasos del hombre. Pasos no siempre seguros vacilantes a veces, como el de los Sabinos...

Pero los Sabinos no eran ya jóvenes y sufrían el peso invisible de los intereses creados. La suerte de los jóvenes es la de hallarse libres de toda suerte de intereses. Así se dice. Que así sea.

Supresión de la censura en España

MERCEDES al decreto hecho aprobar por Franco en sus Cortes, actualmente ya no rige la censura de Prensa en España. Es decir, rige con ciertas, con múltiples limitaciones. Aunque el pedón anticensurista se vergue incoólume para engañar a las democracias exteriores, que fingen ignorar el engaño franquista. Hay razones comerciales que cimán más alto que la decencia de trato.

Ojeados los diarios que de allí nos llegan, vemos efectivamente, que los mismos informan del conflicto de la Universidad de Barcelona, de las dificultades entre obreros y patronos de la firma Babcock-Wilcox, de Bilbao, de la huelga de panaderos de Sanlúcar de Barrameda, etc. Pero en contrapartida, las informaciones son parciales, desnaturalizadas, y en el caso de un periódico clerical-obrero a furibundeces «pro-obreristas», se ha procedido a la recogida del mismo por disposición gubernativa. El chantaje de la democratización del régimen no puede ser más evidente.

Por otra parte, fuerza es consignar la procedencia hitleromussoliniana de ese régimen que, por necesidad de divisas, se «liberaliza». En consecuencia, no queda otra solución a España que la de liberalizarse por su cuenta, no por el recurso franquista. La pedagogía de hoy es completamente cavernaria por disposición y mando de la jerarquía eclesiástica, y que no se nos venga con modernizaciones de una Iglesia atávica a pesar de la comedia conciliar de Roma. El auto de fe sufrido por las obras de gran relieve moral y progresista en 1936 y años sucesivos, sigue vigente en España, pues la Iglesia y el Estado que la sirve mantienen mutiladas y desahucio elevado las bibliotecas del país. Las lenguas naturales de tres regiones importantes siguen siendo prohibidas en la Prensa, en la Escuela y en la Calle, tres estamentos del país que cimantan y concretan la opinión popular que tanto molesta a los poderes autoritarios.

Cotidianos, publicaciones periódicas, revistas de tono independiente, no tienen facultad de salida. Los directores de diario ya no es obligado someterlos a la aprobación del caudillaje. Sin embargo, la existencia de un director desahucio a la política que mandan hacer es inconcebible. La recomendación, la amenaza, la inseguridad del derecho de gentes, siguen rigiendo el destino de la ciudadanía española.

Por ejemplo, cuando un Jefe superior o no tanto, de Policía, o un gobernador civil o militar, o una jerarquía religiosa guardan poderes omnímodos, y en ocasiones retroactivos, la libertad de la Prensa es puro infundio, es un recurso de propaganda falaz y grosero.

Si cierta libertad de librería se les concedió a los editores, ella tiene una justificación precisa: la recuperación de divisas. No se trató de un reconocimiento cultural (no vayamos a equivocarnos) sino de la fuga de editores a ultramar, del traslado de casas españolas a Méjico D.F. y a Buenos Aires, donde publicar lo que el cerrillismo clerical-franquista prohibía editar en España. Hay quienes creen que la denuncia mundial del deshielo de la dureza del Pardo en cuanto a la publicación de libros en España. Algo habrá de ello; pero el miedo a que la cultura castellana se asentara en lo que fue colonias y el negocio de las letras también, obligó a Franco a implorar a su dueña la Iglesia un mejor respiro para la Lengua y mayor aporte a la Finanza.

El establecimiento de capillas protestantes en Sevilla pese a la tea incendiaria del cardenal Segura, motivó la dolorosa cuan involuntaria oposición de Franco al terno tonsurado. Porque Dios es Dios, y el Dólar es el Dólar. Incluso la «supresión de la censura» de estos días puede ser imaginada en dólares. ¿Porque los valores de Banca y Bolsa pesan más que los valores «espirituales», qué caramba!

Reanudada la gesta del 19 de julio, se dará al traste con todos los privilegios de España y el mundo, y nunca podrá ser ESO de ninguna otra manera.

Hay que ir en todo momento al fondo de los problemas; es en la base donde se enraza la podredumbre de la presente sociedad autoritaria. Pedar sus ramas y secar sus hojas es tanto como quemar pólvora en salvas.

La existencia de los jóvenes llamados «rebeldes sin causa» es consecuencia de la falta de orientación juvenil conducente a formar núcleos de verdaderos rebeldes con causa y finalidades ácratas. El vigor encendido de la juventud tiene que romper las vallas de una u otra manera. Y en medio del desconcierto y la desorientación reinante, es lógico que esa fuerza siempre virgen arrase y destruya los buenos y los malos sembrados en forma indiscriminada. «Orientémosla, pero no la detengamos!»

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UNIVERSALIDAD DE CERVANTES

CUMPLESE este año los tres siglos y medio del fallecimiento de Cervantes. Con dicho motivo la Radiodifusión Francesa ha dedicado varias de sus emisiones en homenaje al autor de «Don Quijote de la Mancha». También, que separamos en Bélgica y Suiza han hecho lo propio. Igualmente se le habrá recordado en otros países, singularmente en los de la América Latina. En cuanto a España ya es de comprender que, con motivo de ello, se le haya recordado. Habrán alicado actos oficiales quienes hallan ya habituados a la hipocresía y al cinismo, fingiendo amar y ensalzar a lo que nada de común les une con su proceder. ¿Qué tendrá que ver la geniosidad, el liberalismo, el espíritu de libertad, de justicia, que caracterizan la obra, el sentir de Cervantes, con el sentir y el proceder de las cabezas parlantes del régimen? Hay en España una intelectualidad no comprometida: ella es la que puede hablar de Miguel de Cervantes, no los que, en plan de farolear, andan en actor: oficiales como figuras representativas.

Recordar a Cervantes lleva consigo evocar el «Quijote», leído y releído en distintas etapas de la vida. Y ese transcendental valor simbólico que la obra contiene es lo que la ha universalizado, siendo traducida a más de treinta idiomas. Dondequiera, en tal o cual país, han habido hombres de mente progresiva y corazón abierto a las ideas generosas, humanitarias, se ha puesto interés en conocer y dar a conocer un libro que patentiza los dos polos que han movido, mueven y moverán la especie humana: lo ideal y lo material, el romanticismo de las ensañaciones de perfección, y el realismo de la vida corriente.

Que las aventuras de Don Quijote de la Mancha y de Sancho Panza, con el profundo simbolismo que encierran, han motivado gran estima lo prueba las repetidas ediciones que en diversos países se han hecho de la obra inmortal. Tomo los datos que siguen de la edición española, impresa por la Editorial Aguilar hace seis años:

Por supuesto, España va a la cabeza de las ediciones hechas a partir del siglo XVII. Ellas suman un total de trescientas ochenta y seis. Le sigue Francia con doscientas treinta y cuatro. Inglaterra ciento setenta y nueve. Rusia cuarenta y dos. Italia treinta y seis. Alemania setenta y siete. Holanda veinticuatro. Otros países con diez, seis, y dos ediciones. A título de curiosidad puede mencionarse que hay una edición en Esperanto, otra en lengua árabe, una en mallorquín, y dos ediciones catalanas hechas del siglo pasado.

Pocos libros como el «Quijote» se leen y releen siempre con singular placer. Y siempre se hallan en la obra nuevos motivos de reflexión, facetas que en una lectura nos habían pasado desapercibidas y en otra ocasión se nos adentraban en la mente incitándonos a pensar en lo que el autor nos enseñó, o nos incitó a adivinar.

Como todos los genios que ha producido la humanidad, Cervantes, más allá de la tierra que le vio nacer, alcanza relieve de figura universal.

LIBERTARIOS DEL JAPON

Es siempre satisfactorio el poder tener noticias del desenvolvimiento del modo de pensar y actuar de aque-

llos compañeros, hermanos nuestros en ideal, que viven en lejanos países, tan diferentes al nuestro en características raciales, en costumbres, en el desenvolvimiento social. Tal es el caso del Japón.

Conocida es la actividad, en el seno de la organización anarquista italiana, del compañero Umberto Marzocchi. Atento, alerta siempre al desenvolvimiento internacional de las ideas, no descuida oportunidad para informarse y para, a su vez, ofrecer a los compañeros en general el resultado de sus observaciones. De ahí su satisfacción al haber podido, hace unas pocas semanas, entrevistarse con el compañero Ehguchi, joven escritor japonés, llegado a Europa en viaje de estudios. A su paso por Roma, naturalmente, quiso conocer a los compañeros, y se personó a la redacción de «Umanita Nova», donde Marzocchi tuvo ocasión de entrevistarse.

He ahí, brevemente condensadas, las apreciaciones del compañero Kan Ehguchi, respondiendo a las preguntas que le fueron hechas:

En lo que afecta a la difusión de las ideas y en lo relativo a la relación y orientación, la Federación Anarquista Japonesa cuenta con el periódico «Libre Federación», que antes tenía como título «Bandera Negra». Hay además otros periódicos, como «Trabajo y Liberación» y «Cuadernos de la Resistencia». En el Congreso del año pasado la F.A.J. tomó el acuerdo de publicar, además del órgano de la Federación, cuatro periódicos, a cargo de grupos locales. Mediante ellos, por supuesto, piensan intensificar el proselitismo desarrollando la actividad de encuestas e informaciones particularmente en el ambiente de las fábricas y en las comarcas rurales. Entre otras, desean también desarrollar tareas de tipo escolar. Al parecer, se publican actualmente en el Japón bastantes libros con buena documentación anarquista.

Al criterio del compañero citado, son numerosos en su país los grupos de anarquistas y simpatizantes. Lo que ocurre es que carecen de pensadores del relieve intelectual de Sakae Otsugi, asesinado por la soldadesca imperialista nipona en el año 1930.

Antes de la guerra de Corea el anarquismo tenía más ascendente entre los trabajadores, singularmente en importantes sindicatos como los de metalúrgicos, tipógrafos y alguno de artesanos. Con la ocupación americana mejoró el nivel de vida de la clase obrera, lo que ha hecho que buena parte de los trabajadores se haya desentendido de la lucha social. Actualmente las ideas anarquistas abren brecha particularmente entre los intelectuales y los estudiantes. Aduco Ehguchi que en lo relativo a las profesiones liberales existe una acusada confusión en cuanto a quienes militaban en partidos políticos, unos anquilosados en un esquematismo inoperante, y otros, como los comunistas, habiendo perdido una gran influencia tras de los hechos de Hungría y el proceso de la destalinización. Se ha creado en el ambiente de la cultura a modo de una atmósfera con el anhelo de buscar otra vida en la que el anarquismo puede obtener un puesto de honor, especialmente en lo concerniente a los periodistas.

Ya al margen de las manifestaciones del compañero citado, y refiriéndonos también al Japón, merece citarse la curiosa omisión que en «Rutas» de Venezuela, se hace, en su número

LA SENSIBILIDAD HUMANISTA DE DUHAMEL

De Georges Duhamel, el notable escritor francés fallecido recientemente, recuerdo la lectura de uno de sus primeros libros: «Vida de Martíres». En 1914, atendía a los heridos en los hospitales de sangre. Y aquellos hombres cuyo dolor trataba de mitigar, eran los mártires, de los que habló con acento emocionado, con tono patético. Pocos, muy pocos libros se habrán escrito contra la guerra de sentido tan impresionante como la obra citada. Unos hombres que sufren evocan lo que fue su vida junto al calor hogareño de los seres queridos, a los que la mayor parte ya no volverán a ver más. Rememoran las ilusiones perdidas. Todo lo que se llevó el brutal impulso belicista!

Si solamente hubiera escrito Duhamel la obra citada, hubiera evidenciado tener condiciones de escritor de fibra. Pero ha dejado escritos muchos libros más, abarcando diversos temas: poesía, viajes, novelas, crítica de libros, ensayos. Ha viajado mucho, amaba los libros, la música, todo lo que encarna cultura y superación moral. Tenía la sensibilidad de aquellos humanistas del Renacimiento a quienes nada de lo que pudiera contribuir a dignificar la existencia de los seres les era indiferente.

Como Montaigne, uno de sus maestros, Duhamel era un tanto escéptico; del trato con las gentes había recogido no pocas decepciones. De ahí que considerara la música como elemento consolador. A uno de sus últimos libros le puso como título: «La música consolatoria». Y en sus páginas dice: «La música nos libra de las falsas conversaciones que no son más que charlatanería.»

En un mundo donde prepondera la frivolidad, el bajo egoísmo, y el servilismo rebafego, los libros de Duhamel constituyen una lección y un placer para quienes tienen conciencia, y gustan de las cosas selectas.

Fluorescencias

Aquel crimen de Chicago, dejó su perenne huella, del corazón arrancarla, no habrá negatón que pueda.

¿Olvidar a los ahorcados, y a Ling, titán corajudo, por el mismo fulminado para escapar al verdugo?

El grito de los rebeldes, ¡Salud, oh tiempos! será, mientras en el mundo queden, negros que derribar.

Al final sólo resta la Acción directa; todo lo demás lo arrastró el viento.

Los senderos retorcidos son tiempo perdido y desilusión. ¿Cuándo la libertad se ha conquistado con figuritas de papel? Las conquistas se han hecho y se seguirán haciendo en base al esfuerzo y sacrificio personal y colectivo de cuantos las anhelan. Al fin y al cabo hasta las falsas conquistas deben pagarse a precio de sangre, sudor y lágrimas; ¡por qué extrañarse, pues, de que las verdaderas tengan que ser pagadas al más elevado de los costos?

Reanudada la gesta del 19 de julio, se dará al traste con todos los privilegios de España y el mundo, y nunca podrá ser ESO de ninguna otra manera.

Hay que ir en todo momento al fondo de los problemas; es en la base donde se enraza la podredumbre de la presente sociedad autoritaria. Pedar sus ramas y secar sus hojas es tanto como quemar pólvora en salvas.

C. N. T. Federaciones Locales de Lyon y Oullins A. I. T.

GRAN MITIN

de afirmación y fraternidad anarcosindicalista en LYON, el domingo 8 de mayo, a las 9 h. 30, en la Mairie del 6^{ème}, 58, rue Séze, Sala Victor Hugo. Entre otros oradores, harán uso de la palabra:

José SORIANO, de la C.N.T.F. de París.
Francisco ISGLEAS de la C.N.T.-Zona Norte.
José MUÑOZ CONGOST, por la C.N.T. de España en el exilio.

Esperamos que los compañeros de toda la región acudirán a este acto de fraternidad, manera de patentizar nuestra repulsa al régimen español.

Los amigos franceses quedan cordialmente invitados, como asimismo todos aquellos hombres que por una u otra causa, hubieron de refugiarse en Francia.

Por la tarde, en la misma sala, a partir de las 14 h. 30, habrá un FESTIVAL en el que actuarán, entre otros cuadros: AIRES DE ESPAÑA de Grenoble, completamente reorganizado. Toda una tarde de ambiente español y de risa, con un célebre cómic de reputación mundial. Luego la AMITIE LAIQUE DE MILLERY, seguida de la brillante actuación de las HERMANAS PEINADOS; y también LOS KAROLIN'KAS, cuadro que jamás defraudó al público de la región, donde tantos admiradores tiene. Y aún GEORGE BRESONS acordeonista de la escuela de Lyon, en excelente forma.

Este espectáculo terminará en buena hora, para los que tengan que regresar a lugares disantes.

C.N.T. A.I.T.

Organo del Comité Provincial de Lérida

La C.N.T. de antaño en las comarcas catalanas: Acracia, Fructidor, Estela, El Trabajo, El Sembrador, Acción Social Obrera, ¡y tantos otros!

Signo los compañeros del sonsonete dando la tabarra y a ver cuantos proselitismos le proporcionan a la causa. Con diez años a lo menos gritando a todo evento que no valemos nada, que nuestra hora ha pasado, a ver a quién se beneficia: a la emancipación moral y económica de los trabajadores, o a la sujeción y a la explotación eterna de los mismos.

Cuando una idea o un procedimien-

to no agradan, o se les encuentra defectos e insuficiencias, es obligación de los suficientes el ofrecer apaños y superioridades; reglas de recomposición de lo que se estima descompuesto; proyección de recursos elevados y enmiendas superiores a la filosofía anarquista. Nada cuesta criticar, descompartar, inquisitorial, sentenciar. Lo duro, pero preciso y obligado, es construir obra seria y consecuente después del derribo efectuado — a veces ostentoso — de lo nuestro, de lo que han sido nuestros arraigados y razonados anhelos. Lo sabio, lo sagaz, lo honrado, es aportar materiales nuevos, de avance, pensamientos edificantes, normas superadoras de las «viejas» cada vez que, los que sean, las desacrediten.

De no concretar una razón suprema para justificar esa obra de desmonte que se prosigue con gran regocijo de los sectores de enfrente; de no aportar un galacio para suplir lo que se considera pocilga, razón tendrán los persistentes al no comprender una tesitura de harakiri en la cual videntes en decadencia quisieran que se les acomodara.

Y bien: albaniles sólo para destrucciones, la sociedad no los necesita.

JO HAN

Le Directeur de la publication : YVES OBGUF

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevreuil 94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE
12 MAI 1966
NUMERO 401
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

Le silence des prophètes... La liberté de conscience

Ce dont ils ne parlent pas, afin de ne pas être gênés dans leurs entreprises électorales ou, tout simplement parce qu'ils ont peur de n'être pas assez convaincus, c'est que la liberté n'a aucun rapport avec l'égalité politique, pas davantage avec le profit. La liberté peut se définir sous cette forme concrète : « Un état de fait économique et social où tout ce qui se produit est mis à la disposition de tous par une jouissance communautaire. »

La liberté est donc conditionnée par l'organisation communautaire de l'économie et de tous les services publics. Ces définitions impliquent donc le renoncement à toutes pratiques politiques comme à toute économie financière.

Nous avons l'avantage, si l'on peut dire, d'avoir vécu ou vu se dérouler sous nos regards des expériences révolutionnaires politiques de toutes nuances.

Et ces révolutions expliquent, toutes, leurs difficultés par le manque de rendement individuel, de conscience sociale.

Ne faisant pas confiance à l'homme, elles l'ont opprimé. Ne le comprenant pas, elles l'ont méprisé.

C'est que leurs philosophes, leurs sociologues, leurs dictateurs, leurs « utopistes » étaient, ou des ignorants de la nature humaine, ou des hypocrites pétrissant les masses et spéculant sur ses imperfections pour asseoir leur domination.

Pénétrons les silences. La production est une activité obligatoire pour tous les hommes : travailler ou disparaître. Mais cette loi naturelle, une fois appliquée, devrait satisfaire le droit de consommation et d'usage de tous, sans discrimination.

Hélas ! Les plus forts, les plus habiles, les mieux doués, les sans scrupules, ont rejeté sur les faibles, les moins entreprenants, le fardeau de leurs propres tâches.

Ils ont violé la loi naturelle en faisant du travail une marchandise vendable avec des prix spéculatifs. Le profit est devenu le moteur de l'activité, et qui le détient peut échapper à la loi du travail, réduire son activité, accroître ses loisirs, accéder à une liberté relative qui nourrit plus ou moins sa paresse.

La lutte pour le profit vise à satisfaire les besoins de loisirs et de paresse. La paresse est donc l'élément dominant du caractère de l'homme qui la discipline par nécessité, intelligence, ambition, ou sous le poids du esclavage.

Comment voudrait-on que les salariés, se libérant dans un effort révolutionnaire, ne puissent désirer réduire leur effort, la durée de leurs labeurs, ne pas désirer plus de loisirs et devenir les gérants indivises de la communauté sociale.

La liberté sociale ne peut pas continuer à n'être qu'un mirage dans les déserts politiques : elle devient une réalité.

Par l'abolition du profit, cause de toutes les inégalités. Par l'exploitation intensive de l'automatisme, source d'abondance réduisant la durée du travail humain.

Par la limitation des naissances, de telle façon que les fetuses

ne doivent pas les prévisions bénéfiques de la productivité. Par l'autogestion de toutes les activités productives et collectives, les travailleurs prenant ainsi conscience de leurs obligations et de leurs droits.

La liberté n'est pas cette abstraction que l'on jette démagogiquement aux masses comme des os à des chiens affamés, mais un milieu où les travailleurs placés sous leur propre responsabilité, font l'apprentissage de la liberté : car la liberté s'apprend.

La croissance économique concurrentielle ne poursuit qu'un but unique : le profit, alors que la liberté ne peut avoir d'autre but que la satisfaction de tous les besoins dans une évolution justement débarrassée de toute compétition concurrentielle financière.

La liberté politique, cette faimeuse « part entière », ou cette

dictature prolétarienne, ou toutes ces fausses démocraties bâties sur la Bible, l'Évangile ou la propriété, ont fait de la dignité la litière du profit.

Nous rompons ce silence sur la vraie nature de l'homme. Nous déclarons à tous les bêteleurs de la sociale, à tous les barbares du « moindre mal », à tous les rêveurs que la liberté ne peut fleurir et s'épanouir là où règne le profit, serait-il collectivisé.

La bataille de l'homme, de la liberté, c'est la lutte pour l'abolition du profit.

Les réformistes peuvent se commettre à la vouloir grignoter comme des rats autour d'un fromage, mais en dernier ressort les rats sont toujours mangés par les chats comme les réformistes sont digérés par les États.

Et tout à coup, ô miracle... La presse nous apprend que certains prophètes syndicalistes ont rom-

pu le silence pour affirmer leur foi dans la démocratie politique. Écoutons Bergeron de F. O. : « Le syndicalisme ne peut être l'État. L'État c'est l'affaire des citoyens et non celle des syndiqués. Nous sommes à F. O. con-

vaincus plus que jamais de la nécessité des partis politiques en démocratie. Ils ont leurs responsabilités et nous avons les nôtres. Nous n'avons jamais envisagé de nous substituer à eux. Notre vocation c'est de rassembler les travailleurs de toutes opinions pour défendre leurs intérêts de salariés. »

Oh mystère ! Curieux ragout au sein duquel le citoyen se débat pour n'être pas mangé comme un ver d'araignée par le ver d'araignée.

Et c'est joyeusement que les syndicalistes révolutionnaires voteront le rapport de leur bureaucratie du bout des lèvres...

Le grand silence fut observé tant sur la conquête de l'automatisme par les travailleurs que sur l'action à mener pour abolir le profit.

A genoux, prisonniers du boulot et du capital.

G. BRITTEL

LE 1^{ER} MAI A BORDEAUX

Comme tous les ans, notre Union Locale de Bordeaux a tenu à marquer de son cachet anarcho-syndicaliste, cette date historique du prolétariat international.

Une fois de plus, la salle du cinéma « Les Capucins » était envahie par les nombreux travailleurs qui pensent encore que le Premier Mai est autre chose qu'une journée de fête qui doit être consacrée à l'achat ou la cueillette d'un bouquet de muguet. Mais la chose la plus réconfortante fut la présence très marquée de la jeunesse. Cette jeunesse tant décriée, et qui n'est bien souvent citée en exemple que pour lui imputer des méfaits, a tout de même d'autres occupations que celles qui lui sont suggérées par le système capitaliste et l'État.

Les interventions des orateurs furent toutes axées sur la lutte de classe pour en finir avec l'exploitation de l'homme par l'homme. Nous pourrions tout résumer en ces mots : UNITE et CLARTE dans la lutte.

Il fut en effet question d'unités mais, en opposition avec les dirigeants de la C.G.T. qui veulent que les travailleurs s'unissent sous leur coupe (une espèce de masse moulinière), nous préconisons l'unité des travailleurs à la base avec un objectif précis et favorable aux intérêts immédiats et futurs de toute la classe ouvrière.

D'ailleurs, précisa le camarade Soriano au cours de son exposé, une éventuelle unité des dirigeants des diverses centrales ouvrières ne peut, en aucun cas, résoudre les différents problèmes qui se posent aux travailleurs et qui découlent du système capitaliste lui-même.

Un camarade de l'Union Générale des Travailleurs d'Espagne en exil, qui monta à la tribune pour manifester sa solidarité à notre actif et nous apporter le salut fraternel de son organisation, tint à souligner, lui aussi, le caractère social et révolutionnaire que doit revêtir l'unité des travailleurs. Parvenu au terme de l'Alliance syndicale pour faire échouer au régime dictatorial de Franco en Espagne, il insista sur la nécessité d'un commun accord à la base pour défendre et contre tous, les principes et les buts pour lesquels les martyrs de Chicago surent donner leur vie.

Notre ami Isglés nous apporta le mot de la fin, non sans avoir auparavant fait l'historique des luttes syndicales du passé et mis en relief la barbarie dont avaient fait preuve certains chefs d'État pour réprimer ou endiguer toute tentative d'émancipation ouvrière ; une idée, dit-il, quand elle est bonne, personne ne la détruit complètement. On peut assassiner les hommes qui ont épousé l'idée, mais celle-ci renaîtra, d'autres générations lui redonneront des forces et elle finira par triompher.

Puisse chacun de nous méditer cette pensée et le sacrifice des martyrs de Chicago n'aura pas été vain.

Correspondant C.N.T.

Imposer des « revendications inacceptables »

M. Bourges, grand inquisiteur de la République (oh ! pardon, ministre de l'Information), a prononcé à propos des grèves du 20 avril, les mots de « revendications inacceptables ». De qui se moque-t-on ? Les prétentions des grandes centrales sont pour-tant des plus timides et comme le constate Didier Dutailly dans *Combat* (21-4-66) : Les syndicats n'ont pas fait comme leur objectif numéro 1 la revalorisation des bas salaires, Quels sont donc ces revendications ?

Toujours d'après *Combat* du 21 :

- obtenir une part plus substantielle des redistributions des revenus dues à la croissance économique,
- obtenir des véritables négociations.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir les travailleurs s'interroger sur des grèves qui ont pour but non la satisfaction des revendications mais simplement leur discussion autour du tapis vert, c'est-à-dire dans le contexte actuel, la création d'une nouvelle commission Grégoire Toutoué ou Machinchouette.

Face à cette situation nous devrions proposer :

- a) l'élaboration par une conférence des ouvriers révolutionnaires d'une liste de revendications minimum :
- garantie du salaire en cas de reconversion,

- augmentation inversement hiérarchisée,
- abolition de la loi Croizat sur les délégués du personnel,
- cinquante semaine de congés payés, etc.

- b) proposer aux grandes centrales une lutte effective pour ces revendications et les pousser sur leur gauche jusqu'à ce qu'elles soient obligées de prendre une position nette, c'est-à-dire avouer clairement leur démission.

MEETING A PARIS

ORGANISE PAR LA 2^E U. R. DE LA C. N. T.

C'est devant une nombreuse assistance, comprenant beaucoup de jeunes, qu'a eu lieu le meeting du Premier Mai, organisé par la 2^{ème} Union régionale, salle des Horticulteurs. Après une introduction faite par les camarades Sévy et Vidal, présidents, rappelant ce qu'était en fait le Premier Mai et le caractère toujours actuel des luttes qui en furent l'origine, des orateurs de la 2^{ème} U. R., de la C.N.T. et des J.S.R., s'attachèrent à démontrer la démission des centrales syndicales actuelles et définissant notre position par rapport à celles-ci tant sur le plan théorique que sur le plan pratique de la société actuelle (la base fondamentale de la société actuelle) et sans État. Puis un camarade de Liaison des Étudiants Anarchistes, nous fit part des possibilités et des problèmes du mouvement anarchiste en milieu étudiant.

Enfin le camarade Marcellin, parlant au nom de l'A.I.T., d'abord en français, puis en espagnol, mit l'accent sur la nécessité de notre lutte dans tous les pays, rappelant qu'il y a quatre-vingts ans on se battait déjà pour des horaires de travail non encore obtenus malgré l'introduction dans les luttes ouvrières de méthodes dites nouvelles, qui, en fin de compte, aboutissent à dévier le prolétariat de son but initial, parlant de l'Espagne, il dénonça le complot de Madrid, et toutes les trahisons et compromissions qui ont pour but de

détruire la C.N.T. et sa finalité communiste libertaire.

Nombreux furent les applaudissements à ce meeting qui fut l'occasion de réaffirmer nos positions et notre volonté de lutte devant nos adhérents et sympathisants de la Région Parisienne.

« C. S. »

DANS LE RESPECT DE LA LOI...

Qui commande en France ? Il faut bien que quelqu'un commande, disent les chrétiens. Ce sont donc les chrétiens qui commandent, c'est-à-dire les catholiques, pour mieux préciser, les curés ; ce sont eux qui dictent la ligne de conduite de l'État.

L'État exécute les ordres de la curie romaine, il le fait contre la loi, s'il le faut, et par-dessus l'avis des commissions de contrôle que lui-même crée sur l'invitation de l'Église, elle-même.

Vous le savez, c'est le Nouvel Observateur qui, selon référence du « Monde » du 17-4-66 à propos de l'interdiction du film « La Religieuse » : « Le général de Gaulle, la comédie ailleurs, a laissé l'Église dicter ses ordres à l'État. »

A quand les autodafés ?

D'un discours d'un député français, entendu à la radio :

« La France va dans le sens de l'histoire. Quelle histoire. Histoire de rire. »

De provenance U.S.A. : « Les U.S.A. défendront l'Europe, même si celle-ci refuse d'être défendue. »

Qui nous défendra de nos défenseurs ?

Esopo

La liberté de conscience, dit le Larousse, consiste dans la faculté, pour l'individu, d'admettre ou de repousser telle ou telle croyance religieuse. Aucune personne ne peut être inquiétée pour ses opinions religieuses pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public. Avant Jean XXIII, l'Église a toujours nié cette liberté. Elle jouissait d'une puissance spirituelle et temporelle qui lui permettait même dans les temps modernes, d'agir pour paralyser ou interdire cette liberté.

La science s'étant débarrassée de tous les tabous religieux, il est advenu que les croyances se sont trouvées menacées d'engloutissement par la marée des connaissances scientifiques.

C'est alors que l'Église, se débarrassant de ses traditions civiles, a adopté une nouvelle attitude à l'égard de la liberté de conscience.

Elle a adopté (avec combien de réticences !) la formule assez confuse de la liberté de conscience espérant y retrouver le respect implicite de ses dogmes, tous fondés sur le mensonge religieux.

Quelle belle découverte ! La liberté de conscience impliquant le respect de opinions religieuses, et, par conséquent, la liberté d'enseigner et de propager le mensonge religieux !

Car tel est bien le but de l'opération délicate : faire admettre le mensonge comme une vérité spirituelle et morale, véritable « raison sociale » d'un commerce profitable aux finances du Vatican.

La question que se posent l'intelligence et l'esprit de recherche, au regard aux religions, est celle-ci : « Les religions ont-elles pu, au cours d'une histoire vieille de milliers de siècles, prouver l'existence de leurs dieux ? »

Je dis, les dieux, car un seul dieu n'est pas plus vraisemblable que plusieurs.

Cette preuve peut-elle être administrée ?

Un soir, à Montpellier, devant une large assemblée, un incroyant traitait de l'inexistence de dieu. Pas de contradiction valable. La foule s'écartait déjà, quand un jeune homme, s'approchant de l'orateur, le pria de le guérir de ses dernières incertitudes.

« Je suis étudiant en médecine. J'ai été élevé religieusement par une famille bourgeoise. Je suis très ébranlé, la proie du doute. »

« Très bien. On vous enseigne une science expérimentale, même si en face de certains maux, vous restez dans l'incertitude, réduit à l'hypothèse, vous cherchez confirmation d'un diagnostic par des techniques de recherche qui vous donneront la possibilité d'un avis éclairé. Et dans le doute vous n'affirmez jamais, car vous avez peur de vous tromper. L'expérience est la condition de vos recherches. »

« Naturellement. »

« Bon. Cette scène est un grand bloc cubique. Supposons que nous camions sur le bloc toutes nos connaissances. Vous admettez qu'au-delà, autour de nous, c'est l'inconnu... Je ne dis pas l'inconnu, mais le pénétrons peu à peu et que l'inconnu d'hier est devenu connaissance aujourd'hui. »

Faisons le tour de ce bloc en regardant si nous distinguons quelque chose dans l'inconnu qui nous entoure. Voyez-vous quelque chose ?

L'étudiant souria : « Évidemment, non... »

« Eh bien, vous vous trompez comme on vous a trompé en essayant de me tromper puisque vous prétendez que là où vous ne voyez rien il y a dieu. Je déclare que prétendre que dieu existe, à notre époque de lumière, ce n'est pas seulement se tromper c'est mentir. La foi est donc la science du Mensonge. »

L'étudiant, entièrement conquis, serrait la main du militant : « Je pars enfin débarrassé de mon doute. Je vous remercie. »

On ne saurait donc accorder aux

Eglises le bénéfice de la personnalité morale, celui d'enseigner le mensonge. Nul ne peut enseigner les enfants que le mensonge est un devoir et que le respect est dû aux correcteurs de la pensée libre.

Que chacun puisse émettre des hypothèses, soit. Mais la défense de l'homme exige que le mensonge soit banni de la pédagogie, chassé des écoles, et que nul artifice puisse permettre aux porteurs de superstitions grossières d'enfoncer les esprits plus profondément encore dans les ornements des soumissions superstitieuses.

Plus que jamais notre rôle est d'intensifier notre lutte antireligieuse en dénonçant la liberté accordée au mensonge, de défendre avec courage, éhémence et persévérance la conscience de nos enfants contre tous les mensonges religieux.

La vérité est l'humus où s'élabore, pour germer et fleurir, la liberté humaine. Chacun de nous ne doit respecter que ce qui nous conduit à l'épanouissement de l'humain.

Notre devoir moral et social est d'aider, d'instruire et de défendre l'homme d'où qu'il vienne et où qu'il soit, dans son humanité. Notre devoir est aussi de ne pas respecter aucune tradition, erreur ou mensonge qui s'oppose à l'organisation réelle et de paix sociale.

La liberté de conscience conçue comme le respect de ce qui peut nuire à l'homme éclairé ou inconscient est un leurre.

G. B.

SUR LA DECLARATION COMMUNE U. A. S. F. A.

L'union des anarcho-syndicalistes et la commission syndicale de la F. A. ont publié en mars une déclaration commune.

Ce texte de terminologie révolutionnaire et d'affirmation dépassée sur l'actualité de la Charte d'Amiens, montre le peu d'espoir qu'a l'allié droite de l'anarcho-syndicalisme de survivre en tant que telle.

« Mais la marge de plus en plus étroite dans laquelle le syndicalisme peut évoluer sans se saborder, dans le cadre du réformisme traditionnel, ne peut être que la base de repli d'où repartira l'offensive généralisée dont la préparation apparaît de plus en plus à la conscience des travailleurs comme une impérieuse et immédiate nécessité. » Cela signifie en clair que cette tendance dont certains militants de base sont encore révolutionnaires, se trouve engagée à fond dans l'impasse. F. O. ne voit comme moyen de s'en sortir qu'une hypothétique poussée des masses qui lui permettrait de prendre la direction de cette centrale.

Mais si, d'ici là, la « marge » cesse d'exister, que deviendront les militants embarqués dans cette galère ? (Pour les dirigeants nous ne nous inquiétons pas de l'expérience prouvée qu'ils s'en tirent toujours.)

Mais (autre cas à prévoir) si la poussée des masses vers des luttes généralisées se produisait le prolétariat serait-il disposé à suivre des gens qui participent depuis 1947 aux agissements d'un syndicat jaune, n'enverraient-ils pas promener une fois pour toutes la racaille réformiste et ceux qui sont associés à son destin ?

Si les camarades qui sont actuellement à l'U.A.S.F. et à la F.A. n'avaient pas désespéré de la situation, s'ils étaient restés dans la C. N. T. ou par un travail unitaire ils auraient acquis la sympathie de la masse des adhérents des grandes centrales, nous n'en serions, ni eux, ni nous, à « recoller les morceaux ». Mais comme chacun sait les leçons du passé sont faites pour ne pas être comprises.

R. A.

DANS LES SECTIONS DE L'A.I.T. ... L'U.S.I. FACE AU RÉFORMISME

La section italienne de l'A.I.T. que d'aucuns auraient bien voulu enterrer à une certaine époque, continue son œuvre de démythification et, petit à petit, sa voix se fait plus forte et plus écoutée. Il faut préciser que l'Italie se trouve devant un problème identique à celui de tous les pays capitalistes en période de récession : LE CHOMAGE, ce qui rend les travailleurs plus réceptifs aux principes du véritable syndicalisme.

Nous publions ci-dessous la traduction d'un tract diffusé par nos camarades italiens à l'occasion du 1^{er} Mai 1966 et qui a reçu un très bon accueil parmi les classes laborieuses.

Travailleurs manuels et intellectuels. Nous devons nous élever contre toutes les tentatives tendant à transformer le 1^{er} Mai, journée historique de lutte des travailleurs, en un mythe ; quels qu'en soient les promoteurs.

Revenons à ses origines : LE PREMIER MAI - qui fut marqué par la sacrifice des martyrs de Chicago, doit rester un symbole de la lutte des travailleurs contre les exploités, lutte

essentielle pour la diminution des heures de travail et pour l'augmentation des loisirs qui permettront aux travailleurs de perfectionner leurs connaissances et d'activer leur émancipation.

Revenons à son Premier Mai d'action pour des améliorations sociales, de la classe ouvrière qui doit profiter du développement de la science et de la technique. Le progrès économique doit nous amener au bien-être général.

Revenons à son Premier Mai de protestation contre tous les sommets, grands et petits, des États et des super-États, des partis politiques et des syndicats politisés ; contre tous ceux qui, du haut de la tribune, nous parlent de reprise économique, de victoire du syndicalisme et qui, dans la pratique, préparent le chômage et les licenciements en signant des compromis avec le patronat (rappelez-vous le 29 avril 1965).

Protestons contre tous ceux qui prétendent conquérir les municipalités, pour le bien-être du peuple et ne font que créer une bureaucratie de privilégiés et de parasites qui vivent sur le dos des travailleurs.

Protestons en un mot contre toutes les injustices, mais pour que cette protestation soit constructive tous les travailleurs doivent passer à l'action directe, afin de débarrasser la société de toute forme d'exploitation.

Notre chemin sera peut-être difficile, mais c'est le seul qui puisse nous conduire vers un monde meilleur, sans esclaves ni tyrans ; un monde fondé sur l'émancipation, la fraternité et la liberté de tous les hommes.

U. S. I.

Contre l'intégration des syndicats au système capitaliste, pour la construction d'un syndicalisme authentiquement révolutionnaire, fer de lance du prolétariat en lutte pour l'émancipation totale et définitive, rejoignons les

Jeune syndicalistes révolutionnaires-C.N.T.

Ecrivez : J. S. R. - C. N. T. 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (IX^e).

España al día

EN TORNO A LA NUEVA LEY DE PRENSA

La nueva ley de Prensa ha producido cambios curiosos en los medios informativos de la península.

Hasta hace poco ningún periódico español publicaba informaciones de los juicios iniciados por actividades políticas, como la incluida por el diario «Pueblo» en su edición del 12 de abril.

La nueva Ley establece el derecho de libertad de expresión y hace al redactor, y, en última instancia, al periódico, responsable de lo que publica.

Con tal motivo todos los periódicos han dado a sus redactores una responsabilidad personal y se ha designado en cada provincia tribunales especiales que velen por el cumplimiento de la Ley.

En vista de esta responsabilidad, se ha establecido lo que se llama una «consulta voluntaria», por la cual los periódicos pueden someter sus artículos a la censura previa para evitar incurrir en penalidades.

Los culpables de «información errónea» están sujetos a una multa máxima de un millón de pesetas (16.666 dólares) y el periódico culpable podría ser clausurado por seis meses.

Hasta ahora ninguno ha recurrido a la «consulta voluntaria» que se estableció para evitar sanciones.

La nueva legislación también permite a los periódicos designar a sus propios directores, pues hasta ahora ello se hacía por acuerdo entre la empresa del periódico y el Ministerio de Información.

Ha quedado autorizada, además, la aparición de nuevos periódicos, lo que estaba prohibido y ya se anuncia la publicación de varios diarios nuevos, algunos de tendencia republicana como «El Sol».

DE UNAS DECLARACIONES DE JOSÉ DE REZOLA EN CARACAS

«La declinación del franquismo es evidente», dice José de Rezola, vicepresidente del Gobierno Vasco en el exilio, en la rueda de prensa que tuvo lugar en la sede del Centro Vasco en El Paraíso, «y es muy probable que se produzca durante este mismo año algún movimiento espectacular del régimen como un esfuerzo desesperado para tratar de asegurar su permanencia a través de alguna clase de institucionalización», agregó.

Según Rezola, hay muchos factores concurrentes en el momento político que se está precipitando en el franquismo, pero él hace sobretodo énfasis en la razón generacional, inevitable, de que ya existe un vacío insalvable entre los que hicieron la guerra, que quieren permanecer en el poder por necesidad de inercia, y las nuevas generaciones, que asumen la responsabilidad con carácter mucho más limitado, personal, a la que estorba la sangrienta responsabilidad de los que hicieron la guerra.

José de Rezola, siendo Secretario de Defensa del Gobierno de Euzkadi, fue hecho prisionero con sus guardias a la caída de Vizcaya, y después de ser conmutada su pena trabajó como jefe de la resistencia clandestina vasca, labor en que fue detenido otra vez, y escapó luego de manos de la Guardia Civil.

En cuanto a la moral política en el país vasco, Rezola afirma que la reciente concentración de los vascos en Vitoria, organizada por el Gobierno Vasco con ocasión del Aberrri Eguna, a pesar de las represiones de la policía, es un índice elocuente del creciente sentimiento de que el régimen franquista se está acabando, y necesariamente llega una solución democrática en que los pueblos de la península tendrán oportunidad de hablar con su voz legítima.

AIRES DE FRONDA

La «Revista de Occidente», continúa su aparición regular. El último número llegó a nuestras manos, es el correspondiente a febrero último. De él, debemos destacar el ensayo de E. Imman Fox, sobre José Martínez Ruiz «Azorín». El subtítulo llama nuestra atención. El autor habla sobre la actitud y el compromiso contraído por ese estilista del lenguaje, con el anarquismo militante. Como todos los escritores de la generación del 98, estableció el suyo con una ideología política. Unos militaron o simpatizaron con el socialismo y otros

UNA BIBLIOTECA «Miguel Campuzano»

Los trabajadores de redacción, de portes, fotografía y corrección de pruebas de «La República» inauguraron el 25 de abril la biblioteca «Miguel Campuzano». Ella lleva el nombre del desaparecido periodista y educador Miguel Campuzano, ex-jefe de provincia de dicho diario. Es la primera creada en nuestro país por los trabajadores de un periódico. Su fundación ha sido auspiciada por los periodistas de «La República» afiliados al Sindicato de Trabajadores de la Prensa, quienes aportaron una cuota inicial para ello, y contó con la colaboración de la Empresa. Periódicamente serán adquiridos libros, con una contribución que mensualmente hace cada trabajador. Al acto de inauguración fue invitada Armonía de Campuzano, viuda de Miguel Campuzano, quien descubrió un retrato del desaparecido compañero.—L. Caracas.

con el anarquismo. Y ello tiene una clara explicación. Tanto una corriente de opinión como la otra, ejercieron su influencia sobre las masas trabajadoras de distintas regiones españolas. En eso, como en otras muchas cosas, se identificaron esos hombres. Y todos, con contadísimas excepciones, no han querido después oír hablar de sus primeros pasos políticos.

La obra política de los escritores de esa generación, que ha dado tanto que hablar a los amantes de la literatura, se encuentra desperdigada en artículos de prensa. Bueno sería que al editar sus obras completas figuraran en ellas. Debido a circunstancias y motivos que no han explicado nunca, habrá que esperar a que alguien desempolva todos esos papeles, cuyo interés no se ocultará a nuestros lectores. Es curioso ver como Azorín en sus años mozos se preguntara «¿Con qué derecho proclamaré el arte por el arte cuando en todas las esferas del pensamiento se trabaja por algo? ¿Con qué derecho vivir aislados de la gran corriente revolucionaria cuando el arte es el principal factor de la revolución?»

Ya avanzado este siglo, Azorín había dejado de ser el Azorín anarquista. Ligado a la actuación política, ocupó un cargo que en este momento es el equivalente al de viceministro. Desde él, supo ser generoso. Al menos, así se refleja al impedir que un proyecto de decreto real saliera de la gaveta de su escritorio por el que se eliminaba del escalafón de cátedráticos de Universidad, a don Julián Besteiro, miembro del Comité de huelga de 1917 y más tarde presidente en el Penal de Cartagena.

Otra serie de ensayos figuran en el sumario. En las notas, merece destacarse la de José L. Aranzuren sobre la obra de María Zambrano.

Por la diversidad y la independencia con que son tratados todos los temas en la «Revista de Occidente», observamos que la misma sigue la tradición de Ortega y Gasset, con las precauciones que impone el régimen político español que de ahora en adelante serán más peligrosas con la decretada Ley de Prensa.

(Nota de Pedro F. Lizardo).

CRONICA OBRERA

Realidad y perspectiva

LA propaganda franquista ha hecho circular profusamente por todo el mundo, como una de las grandes realizaciones de la dictadura, los años venturosos de paz, de orden social, de tranquilidad y de trabajo permanente realizado con fervor y alegría, de los que ha gozado España durante el gobierno del caudillo Franco.

Dejando de lado el «trabajo permanente» que mal se avene con el paro endémico de los obreros agrícolas en el Sur de España, y de los cientos de miles de trabajadores obligados a emigrar al extranjero por falta de trabajo; así como de la alegría del trabajo, que no se compagina con los salarios de hambre y miseria, que durante años ha padecido el obrero español, nos dedicaremos en el presente artículo a los conflictos sociales que actualmente se plantean en España a pesar de «la paz y orden social» que se atribuye al franquismo.

Como antecedentes citaremos entre las más importantes por su amplitud, las grandes huelgas de 1947 en Euzkadi; la de Marzo de 1950 en Barcelona; las huelgas de la primavera de 1956 en Euzkadi, Madrid, etc.; 1958 en Asturias así como las de Abril, Mayo y Agosto-Septiembre de 1962 en la misma provincia, y otoño de 1964 en Euzkadi.

Esto no quiere decir que fueran las únicas huelgas realizadas en esos años, ya que los conflictos sociales motivados por la acción de las masas obreras se han sucedido, en su diversidad, en una forma continua en el ámbito general de España. Desde el año 1962 a 1964 hubo un marcado aumento en el número de acciones de la clase obrera, que pasa de 425 acciones y 659.300 participantes en 1962 a 835 acciones con 890.500 participantes en 1964.

Avance que hay que tener en cuenta, se realiza en las condiciones de ilegalidad de las huelgas, e incursos sus participantes en delicto sometido a jurisdicción sumarísima de los Tribunales especiales militares.

En 1965, aun cuando todavía no se han dado a conocer los datos, no es aventurado el señalar un importante aumento de precios representa para el salario de un obrero español, que alcanza, según datos oficiales a la cifra de un 17 %.

Los obreros españoles, que han padecido en todas las etapas de la dictadura: inflación, plan de estabilización, así como en la actual, llamada etapa del plan de desarrollo, no están dispuestos a ser los eternos sacrificados.

Como antecedentes citaremos entre las más importantes por su amplitud, las grandes huelgas de 1947 en Euzkadi; la de Marzo de 1950 en Barcelona; las huelgas de la primavera de 1956 en Euzkadi, Madrid, etc.; 1958 en Asturias así como las de Abril, Mayo y Agosto-Septiembre de 1962 en la misma provincia, y otoño de 1964 en Euzkadi.

Esto no quiere decir que fueran las únicas huelgas realizadas en esos años, ya que los conflictos sociales motivados por la acción de las masas obreras se han sucedido, en su diversidad, en una forma continua en el ámbito general de España. Desde el año 1962 a 1964 hubo un marcado aumento en el número de acciones de la clase obrera, que pasa de 425 acciones y 659.300 participantes en 1962 a 835 acciones con 890.500 participantes en 1964.

Avance que hay que tener en cuenta, se realiza en las condiciones de ilegalidad de las huelgas, e incursos sus participantes en delicto sometido a jurisdicción sumarísima de los Tribunales especiales militares.

En 1965, aun cuando todavía no se han dado a conocer los datos, no es aventurado el señalar un importante aumento de precios representa para el salario de un obrero español, que alcanza, según datos oficiales a la cifra de un 17 %.

Los obreros españoles, que han padecido en todas las etapas de la dictadura: inflación, plan de estabilización, así como en la actual, llamada etapa del plan de desarrollo, no están dispuestos a ser los eternos sacrificados.

Como antecedentes citaremos entre las más importantes por su amplitud, las grandes huelgas de 1947 en Euzkadi; la de Marzo de 1950 en Barcelona; las huelgas de la primavera de 1956 en Euzkadi, Madrid, etc.; 1958 en Asturias así como las de Abril, Mayo y Agosto-Septiembre de 1962 en la misma provincia, y otoño de 1964 en Euzkadi.

Esto no quiere decir que fueran las únicas huelgas realizadas en esos años, ya que los conflictos sociales motivados por la acción de las masas obreras se han sucedido, en su diversidad, en una forma continua en el ámbito general de España. Desde el año 1962 a 1964 hubo un marcado aumento en el número de acciones de la clase obrera, que pasa de 425 acciones y 659.300 participantes en 1962 a 835 acciones con 890.500 participantes en 1964.

Avance que hay que tener en cuenta, se realiza en las condiciones de ilegalidad de las huelgas, e incursos sus participantes en delicto sometido a jurisdicción sumarísima de los Tribunales especiales militares.

En 1965, aun cuando todavía no se han dado a conocer los datos, no es aventurado el señalar un importante aumento de precios representa para el salario de un obrero español, que alcanza, según datos oficiales a la cifra de un 17 %.

Los obreros españoles, que han padecido en todas las etapas de la dictadura: inflación, plan de estabilización, así como en la actual, llamada etapa del plan de desarrollo, no están dispuestos a ser los eternos sacrificados.

Como antecedentes citaremos entre las más importantes por su amplitud, las grandes huelgas de 1947 en Euzkadi; la de Marzo de 1950 en Barcelona; las huelgas de la primavera de 1956 en Euzkadi, Madrid, etc.; 1958 en Asturias así como las de Abril, Mayo y Agosto-Septiembre de 1962 en la misma provincia, y otoño de 1964 en Euzkadi.

Esto no quiere decir que fueran las únicas huelgas realizadas en esos años, ya que los conflictos sociales motivados por la acción de las masas obreras se han sucedido, en su diversidad, en una forma continua en el ámbito general de España. Desde el año 1962 a 1964 hubo un marcado aumento en el número de acciones de la clase obrera, que pasa de 425 acciones y 659.300 participantes en 1962 a 835 acciones con 890.500 participantes en 1964.

Avance que hay que tener en cuenta, se realiza en las condiciones de ilegalidad de las huelgas, e incursos sus participantes en delicto sometido a jurisdicción sumarísima de los Tribunales especiales militares.

En 1965, aun cuando todavía no se han dado a conocer los datos, no es aventurado el señalar un importante aumento de precios representa para el salario de un obrero español, que alcanza, según datos oficiales a la cifra de un 17 %.

Los obreros españoles, que han padecido en todas las etapas de la dictadura: inflación, plan de estabilización, así como en la actual, llamada etapa del plan de desarrollo, no están dispuestos a ser los eternos sacrificados.

Como antecedentes citaremos entre las más importantes por su amplitud, las grandes huelgas de 1947 en Euzkadi; la de Marzo de 1950 en Barcelona; las huelgas de la primavera de 1956 en Euzkadi, Madrid, etc.; 1958 en Asturias así como las de Abril, Mayo y Agosto-Septiembre de 1962 en la misma provincia, y otoño de 1964 en Euzkadi.

Esto no quiere decir que fueran las únicas huelgas realizadas en esos años, ya que los conflictos sociales motivados por la acción de las masas obreras se han sucedido, en su diversidad, en una forma continua en el ámbito general de España. Desde el año 1962 a 1964 hubo un marcado aumento en el número de acciones de la clase obrera, que pasa de 425 acciones y 659.300 participantes en 1962 a 835 acciones con 890.500 participantes en 1964.

Avance que hay que tener en cuenta, se realiza en las condiciones de ilegalidad de las huelgas, e incursos sus participantes en delicto sometido a jurisdicción sumarísima de los Tribunales especiales militares.

El aumento en relación con el año precedente.

Entre las causas que han contribuido a este aumento, podemos citar en primer lugar la elevación no sólo de la conciencia social de los trabajadores, sino también política, hallándose mejor predisuestos y preparados para la lucha social, y en segundo lugar el aumento vertiginoso del costo de vida durante el año 1965, que alcanza, según datos oficiales a la cifra de un 17 %.

Los obreros españoles, que han padecido en todas las etapas de la dictadura: inflación, plan de estabilización, así como en la actual, llamada etapa del plan de desarrollo, no están dispuestos a ser los eternos sacrificados.

Como antecedentes citaremos entre las más importantes por su amplitud, las grandes huelgas de 1947 en Euzkadi; la de Marzo de 1950 en Barcelona; las huelgas de la primavera de 1956 en Euzkadi, Madrid, etc.; 1958 en Asturias así como las de Abril, Mayo y Agosto-Septiembre de 1962 en la misma provincia, y otoño de 1964 en Euzkadi.

Esto no quiere decir que fueran las únicas huelgas realizadas en esos años, ya que los conflictos sociales motivados por la acción de las masas obreras se han sucedido, en su diversidad, en una forma continua en el ámbito general de España. Desde el año 1962 a 1964 hubo un marcado aumento en el número de acciones de la clase obrera, que pasa de 425 acciones y 659.300 participantes en 1962 a 835 acciones con 890.500 participantes en 1964.

Avance que hay que tener en cuenta, se realiza en las condiciones de ilegalidad de las huelgas, e incursos sus participantes en delicto sometido a jurisdicción sumarísima de los Tribunales especiales militares.

En 1965, aun cuando todavía no se han dado a conocer los datos, no es aventurado el señalar un importante aumento de precios representa para el salario de un obrero español, que alcanza, según datos oficiales a la cifra de un 17 %.

Los obreros españoles, que han padecido en todas las etapas de la dictadura: inflación, plan de estabilización, así como en la actual, llamada etapa del plan de desarrollo, no están dispuestos a ser los eternos sacrificados.

Como antecedentes citaremos entre las más importantes por su amplitud, las grandes huelgas de 1947 en Euzkadi; la de Marzo de 1950 en Barcelona; las huelgas de la primavera de 1956 en Euzkadi, Madrid, etc.; 1958 en Asturias así como las de Abril, Mayo y Agosto-Septiembre de 1962 en la misma provincia, y otoño de 1964 en Euzkadi.

Esto no quiere decir que fueran las únicas huelgas realizadas en esos años, ya que los conflictos sociales motivados por la acción de las masas obreras se han sucedido, en su diversidad, en una forma continua en el ámbito general de España. Desde el año 1962 a 1964 hubo un marcado aumento en el número de acciones de la clase obrera, que pasa de 425 acciones y 659.300 participantes en 1962 a 835 acciones con 890.500 participantes en 1964.

Avance que hay que tener en cuenta, se realiza en las condiciones de ilegalidad de las huelgas, e incursos sus participantes en delicto sometido a jurisdicción sumarísima de los Tribunales especiales militares.

En 1965, aun cuando todavía no se han dado a conocer los datos, no es aventurado el señalar un importante aumento de precios representa para el salario de un obrero español, que alcanza, según datos oficiales a la cifra de un 17 %.

Los obreros españoles, que han padecido en todas las etapas de la dictadura: inflación, plan de estabilización, así como en la actual, llamada etapa del plan de desarrollo, no están dispuestos a ser los eternos sacrificados.

Como antecedentes citaremos entre las más importantes por su amplitud, las grandes huelgas de 1947 en Euzkadi; la de Marzo de 1950 en Barcelona; las huelgas de la primavera de 1956 en Euzkadi, Madrid, etc.; 1958 en Asturias así como las de Abril, Mayo y Agosto-Septiembre de 1962 en la misma provincia, y otoño de 1964 en Euzkadi.

Esto no quiere decir que fueran las únicas huelgas realizadas en esos años, ya que los conflictos sociales motivados por la acción de las masas obreras se han sucedido, en su diversidad, en una forma continua en el ámbito general de España. Desde el año 1962 a 1964 hubo un marcado aumento en el número de acciones de la clase obrera, que pasa de 425 acciones y 659.300 participantes en 1962 a 835 acciones con 890.500 participantes en 1964.

Avance que hay que tener en cuenta, se realiza en las condiciones de ilegalidad de las huelgas, e incursos sus participantes en delicto sometido a jurisdicción sumarísima de los Tribunales especiales militares.

En 1965, aun cuando todavía no se han dado a conocer los datos, no es aventurado el señalar un importante aumento de precios representa para el salario de un obrero español, que alcanza, según datos oficiales a la cifra de un 17 %.

Los obreros españoles, que han padecido en todas las etapas de la dictadura: inflación, plan de estabilización, así como en la actual, llamada etapa del plan de desarrollo, no están dispuestos a ser los eternos sacrificados.

Como antecedentes citaremos entre las más importantes por su amplitud, las grandes huelgas de 1947 en Euzkadi; la de Marzo de 1950 en Barcelona; las huelgas de la primavera de 1956 en Euzkadi, Madrid, etc.; 1958 en Asturias así como las de Abril, Mayo y Agosto-Septiembre de 1962 en la misma provincia, y otoño de 1964 en Euzkadi.

Esto no quiere decir que fueran las únicas huelgas realizadas en esos años, ya que los conflictos sociales motivados por la acción de las masas obreras se han sucedido, en su diversidad, en una forma continua en el ámbito general de España. Desde el año 1962 a 1964 hubo un marcado aumento en el número de acciones de la clase obrera, que pasa de 425 acciones y 659.300 participantes en 1962 a 835 acciones con 890.500 participantes en 1964.

Avance que hay que tener en cuenta, se realiza en las condiciones de ilegalidad de las huelgas, e incursos sus participantes en delicto sometido a jurisdicción sumarísima de los Tribunales especiales militares.

En 1965, aun cuando todavía no se han dado a conocer los datos, no es aventurado el señalar un importante aumento de precios representa para el salario de un obrero español, que alcanza, según datos oficiales a la cifra de un 17 %.

Los obreros españoles, que han padecido en todas las etapas de la dictadura: inflación, plan de estabilización, así como en la actual, llamada etapa del plan de desarrollo, no están dispuestos a ser los eternos sacrificados.

Como antecedentes citaremos entre las más importantes por su amplitud, las grandes huelgas de 1947 en Euzkadi; la de Marzo de 1950 en Barcelona; las huelgas de la primavera de 1956 en Euzkadi, Madrid, etc.; 1958 en Asturias así como las de Abril, Mayo y Agosto-Septiembre de 1962 en la misma provincia, y otoño de 1964 en Euzkadi.

Esto no quiere decir que fueran las únicas huelgas realizadas en esos años, ya que los conflictos sociales motivados por la acción de las masas obreras se han sucedido, en su diversidad, en una forma continua en el ámbito general de España. Desde el año 1962 a 1964 hubo un marcado aumento en el número de acciones de la clase obrera, que pasa de 425 acciones y 659.300 participantes en 1962 a 835 acciones con 890.500 participantes en 1964.

Avance que hay que tener en cuenta, se realiza en las condiciones de ilegalidad de las huelgas, e incursos sus participantes en delicto sometido a jurisdicción sumarísima de los Tribunales especiales militares.

El paro franquista que su propaganda nos está pintando, donde nada hay que enturbie la completa armonía entre patronos y obreros, lograda gracias al Sindicato Vertical creado por el genio del franquismo, «para ejemplo de los Estados, que todavía se empeñan en mantener sus instituciones democráticas, y que la realidad nos muestra como nada ejemplar y en completa crisis».

Reducida a una burocracia al servicio y defensa de los intereses económicos de los poderosos, desestimando o desoyendo las reclamaciones obreras por justas que sean, careciendo los obreros de una auténtica representación en su seno, pues los cargos que ostentan ese carácter, por las limitaciones, vetos, despidos y sanciones que se imponen a candidatos o elegidos, anulan su condición representativa, y la formalización de los contratos colectivos (anunciado como una gran realización del franquismo, cuando fue una concesión impuesta) sin participación, ni siquiera conocimiento de los obreros interesados, ha hecho que los obreros se hayan ido separando del Sindicato, y que han llegado, a la creación de espaldas del mismo de comisiones obreras, que extendidas por toda España, han sido de hecho, aceptadas por la parte patronal, en las incidencias y litigios que han surgido en las Empresas.

Al franquismo se le escapa el Sindicato, que es uno de los pilares fundamentales, amenazado con su derribamiento, la liquidación total de toda la «estructura franquista».

Dándose cuenta de la gravedad de esa situación, no han vacilado en atraer, para llenar su vacío, la colaboración de un grupo de renegados de la C.N.T. (con desautorización de este organismo), que lejos de representar un esfuerzo, revela al recurrir a estos medios, la crisis y debilidad en que se encuentra el franquismo, así como la fuerza y presión, cada día más potente de la oposición de los trabajadores al régimen franquista.

Madrid. G. de B.

El paro franquista que su propaganda nos está pintando, donde nada hay que enturbie la completa armonía entre patronos y obreros, lograda gracias al Sindicato Vertical creado por el genio del franquismo, «para ejemplo de los Estados, que todavía se empeñan en mantener sus instituciones democráticas, y que la realidad nos muestra como nada ejemplar y en completa crisis».

Reducida a una burocracia al servicio y defensa de los intereses económicos de los poderosos, desestimando o desoyendo las reclamaciones obreras por justas que sean, careciendo los obreros de una auténtica representación en su seno, pues los cargos que ostentan ese carácter, por las limitaciones, vetos, despidos y sanciones que se imponen a candidatos o elegidos, anulan su condición representativa, y la formalización de los contratos colectivos (anunciado como una gran realización del franquismo, cuando fue una concesión impuesta) sin participación, ni siquiera conocimiento de los obreros interesados, ha hecho que los obreros se hayan ido separando del Sindicato, y que han llegado, a la creación de espaldas del mismo de comisiones obreras, que extendidas por toda España, han sido de hecho, aceptadas por la parte patronal, en las incidencias y litigios que han surgido en las Empresas.

Al franquismo se le escapa el Sindicato, que es uno de los pilares fundamentales, amenazado con su derribamiento, la liquidación total de toda la «estructura franquista».

Dándose cuenta de la gravedad de esa situación, no han vacilado en atraer, para llenar su vacío, la colaboración de un grupo de renegados de la C.N.T. (con desautorización de este organismo), que lejos de representar un esfuerzo, revela al recurrir a estos medios, la crisis y debilidad en que se encuentra el franquismo, así como la fuerza y presión, cada día más potente de la oposición de los trabajadores al régimen franquista.

Madrid. G. de B.

El paro franquista que su propaganda nos está pintando, donde nada hay que enturbie la completa armonía entre patronos y obreros, lograda gracias al Sindicato Vertical creado por el genio del franquismo, «para ejemplo de los Estados, que todavía se empeñan en mantener sus instituciones democráticas, y que la realidad nos muestra como nada ejemplar y en completa crisis».

Reducida a una burocracia al servicio y defensa de los intereses económicos de los poderosos, desestimando o desoyendo las reclamaciones obreras por justas que sean, careciendo los obreros de una auténtica representación en su seno, pues los cargos que ostentan ese carácter, por las limitaciones, vetos, despidos y sanciones que se imponen a candidatos o elegidos, anulan su condición representativa, y la formalización de los contratos colectivos (anunciado como una gran realización del franquismo, cuando fue una concesión impuesta) sin participación, ni siquiera conocimiento de los obreros interesados, ha hecho que los obreros se hayan ido separando del Sindicato, y que han llegado, a la creación de espaldas del mismo de comisiones obreras, que extendidas por toda España, han sido de hecho, aceptadas por la parte patronal, en las incidencias y litigios que han surgido en las Empresas.

Al franquismo se le escapa el Sindicato, que es uno de los pilares fundamentales, amenazado con su derribamiento, la liquidación total de toda la «estructura franquista».

Dándose cuenta de la gravedad de esa situación, no han vacilado en atraer, para llenar su vacío, la colaboración de un grupo de renegados de la C.N.T. (con desautorización de este organismo), que lejos de representar un esfuerzo, revela al recurrir a estos medios, la crisis y debilidad en que se encuentra el franquismo, así como la fuerza y presión, cada día más potente de la oposición de los trabajadores al régimen franquista.

Madrid. G. de B.

El paro franquista que su propaganda nos está pintando, donde nada hay que enturbie la completa armonía entre patronos y obreros, lograda gracias al Sindicato Vertical creado por el genio del franquismo, «para ejemplo de los Estados, que todavía se empeñan en mantener sus instituciones democráticas, y que la realidad nos muestra como nada ejemplar y en completa crisis».

Reducida a una burocracia al servicio y defensa de los intereses económicos de los poderosos, desestimando o desoyendo las reclamaciones obreras por justas que sean, careciendo los obreros de una auténtica representación en su seno, pues los cargos que ostentan ese carácter, por las limitaciones, vetos, despidos y sanciones que se imponen a candidatos o elegidos, anulan su condición representativa, y la formalización de los contratos colectivos (anunciado como una gran realización del franquismo, cuando fue una concesión impuesta) sin participación, ni siquiera conocimiento de los obreros interesados, ha hecho que los obreros se hayan ido separando del Sindicato, y que han llegado, a la creación de espaldas del mismo de comisiones obreras, que extendidas por toda España, han sido de hecho, aceptadas por la parte patronal, en las incidencias y litigios que han surgido en las Empresas.

Al franquismo se le escapa el Sindicato, que es uno de los pilares fundamentales, amenazado con su derribamiento, la liquidación total de toda la «estructura franquista».

Dándose cuenta de la gravedad de esa situación, no han vacilado en atraer, para llenar su vacío, la colaboración de un grupo de renegados de la C.N.T. (con desautorización de este organismo), que lejos de representar un esfuerzo, revela al recurrir a estos medios, la crisis y debilidad en que se encuentra el franquismo, así como la fuerza y presión, cada día más potente de la oposición de los trabajadores al régimen franquista.

Madrid. G. de B.

El paro franquista que su propaganda nos está pintando, donde nada hay que enturbie la completa armonía entre patronos y obreros, lograda gracias al Sindicato Vertical creado por el genio del franquismo, «para ejemplo de los Estados, que todavía se empeñan en mantener sus instituciones democráticas, y que la realidad nos muestra como nada ejemplar y en completa crisis».

Reducida a una burocracia al servicio y defensa de los intereses económicos de los poderosos, desestimando o desoyendo las reclamaciones obreras por justas que sean, careciendo los obreros de una auténtica representación en su seno, pues los cargos que ostentan ese carácter, por las limitaciones, vetos, despidos y sanciones que se imponen a candidatos o elegidos, anulan su condición representativa, y la formalización de los contratos colectivos (anunciado como una gran realización del franquismo, cuando fue una concesión impuesta) sin participación, ni siquiera conocimiento de los obreros interesados, ha hecho que los obreros se hayan ido separando del Sindicato, y que han llegado, a la creación de espaldas del mismo de comisiones obreras, que extendidas por toda España, han sido de hecho, aceptadas por la parte patronal, en las incidencias y litigios que han surgido en las Empresas.

Al franquismo se le escapa el Sindicato, que es uno de los pilares fundamentales, amenazado con su derribamiento, la liquidación total de toda la «estructura franquista».

Dándose cuenta de la gravedad de esa situación, no han vacilado en atraer, para llenar su vacío, la colaboración de un grupo de renegados de la C.N.T. (con desautorización de este organismo), que lejos de representar un esfuerzo, revela al recurrir a estos medios, la crisis y debilidad en que se encuentra el franquismo, así como la fuerza y presión, cada día más potente de la oposición de los trabajadores al régimen franquista.

Madrid. G. de B.

El paro franquista que su propaganda nos está pintando, donde nada hay que enturbie la completa armonía entre patronos y obreros, lograda gracias al Sindicato Vertical creado por el genio del franquismo, «para ejemplo de los Estados, que todavía se empeñan en mantener sus instituciones democráticas, y que la realidad nos muestra como nada ejemplar y en completa crisis».

El déficit de la agricultura india, zonas deficitarias señala que el problema se agudiza, si bien en ninguna parte presenta la urgencia y tragedia que en la India. De todos modos, lo que resulta, que se indica con gran claridad temores, es que la tendencia del hambre gana terreno, y no se hará esperar mucho tiempo en que varios países tendrán que afrontar las mismas condiciones que hoy soportan los hindúes.

Dadas las proyecciones que se formularon, todas revestidas de cierto optimismo, ¿cómo se justifica ese fracaso de la economía capitalista? Se señalan varios fenómenos que no fueron previstos. Tomando como punto de referencia a Estados Unidos, se alega que «el presupuesto para 1967 establece un aumento en los gastos militares de 4.102 millones, que sumados a los 54.200 millones de 1966, nos dan la suma de 58.000.000. Cantidad fabulosa que, haciendo honor a la auténtica «democracia» podría ahorrar mucho dolor y miseria».

Pero los horizontes trazados son muy distintos; opuestos completamente a los que reclama la sensatez y el humanismo. Se tiene previsto, que si en Vietnam siguen los acontecimientos como actualmente se desarrollan, los gastos del ejército, en ese país, tendrán que elevarse a diez millones trescientos mil dólares el próximo año.

«Visto lo que antecede, queda comprobado, sin ninguna duda, que el capital proyectado, y prometido, para impulsar el progreso de los países subdesarrollados, se está invirtiendo en guerra y pretratos militares. Siendo así, no pueden cifrarse muchas esperanzas en una era de paz y prosperidad instaurada por el capitalismo que signo democrático».

La perspectiva de conflictos guerreros, más o menos intensos, se diseña al través de las incompatibilidades que internacionalmente fomentan los grandes Estados. Toda diferencia, entre potencias de primera categoría, equivale a un aumento en el equipamiento militar y preparación de guerra, y en ello se derrocha lo que tantos sudores y esfuerzos ha costado a los pueblos, lo que podría fecundar su tranquilidad y bienestar.

Se acentúa el criterio de que los grandes problemas que la Humanidad tiene planteados no los resolverá el sistema vigente. Cunde el desaliento; se tantea en bosques programáticos, pero todo se diluye muy distante del camino que puede conducir a una efectiva solución. Todavía cuanto se pretenda especular, usando los recursos que esgrime el capitalismo, será de nula efectividad.

Los países deficitarios en producción agrícola, como lo son la gran mayoría de América Latina, por ejemplo, se superan tan lentamente que apenas si se les ve ascenso. El caso más típico nos lo ofrece Venezuela; en este país está evidenciando un atraso en el progreso social. A pesar de que en 1965 el aumento del producto bruto nacional fue de 8 %, y el incremento del petróleo de 3 %, la desocupación, en estos momentos ya llega al 20 %.

Estas características de desdesarrollo, que prevalecen en los lugares donde el actual sistema ha acentuado sus dominios, no dan augurio de solución al problema de la miseria. La ética del capitalismo no se presta a tanto; por eso no aportará satisfacción fundamental al problema general que los pueblos ansian resolver. Observamos, por el contrario, que si bien las promociones de técnicos tienen ciertas probabilidades de colocación, a veces privilegiada, las esferas de capacidad secundaria, para el trabajo, cada día ven aumentar su tragedia.

Hemos insinuado, que de prolongarse se el actual desequilibrio económico, todos

de la condición social

por Severino Campos

parte del producto bruto de todas las naciones.

Para precisar el contraste de condiciones económicas... se desmenuja la riqueza, al menos en su aspecto cuantitativo, en cuatro categorías: los muy pobres, los relativamente pobres, los de ingreso medio y los de alto ingreso.

La fórmula nos parece poco convincente; margina la precisión de datos concretos en que queda cada una de las categorías; hay una aproximación, o margen para deducciones que siempre responderán a la verdad. Pero quedamos sin noción matemática de los ingresos que los individuos tienen para el usufructo personal.

No obstante, a tenor de cómo se nos plantea el problema nos encontramos en qué la Humanidad cuenta: con 90 millones de personas muy pobres; con 1.150 millones de relativamente pobres; con 390 millones de ingreso medio; y con 810 millones que dispone de ingresos elevados.

¿Qué hay de cierto en estas indicaciones? Las aceptamos con bastantes reservas, por otros datos que escribiremos más adelante. Como quiera que sea, lo que resulta, con imágenes categóricas, es la falta de partes de la población. Suponiendo que los 750 millones "basta" para normales "atenciones" a la vida, la conclusión a que se llega es, que de 3.340 millones de personas que se nos enumeran, sólo 810 viven al margen de la miseria.

Necesario es remitirnos a otro aspecto del tema que estimamos de sumo interés. Siempre basándonos en el promedio per cápita, se indica, que el ingreso de quienes viven en los países que forman el Mercado Común Europeo es de 1.400 dólares; el de los norteamericanos de 3.000. Los primeros suman 175 millones de habitantes; los segundos, según datos que se nos ofrecen, 194. Ambas zonas demográficas nos dan un total de 369 millones de seres humanos que se supone, por sus ingresos, viven relativamente bien. Esta conclusión difiere de la anterior; el número de los satisfechos ya es más limitado.

Numericamente, ¿qué significan estos últimos frente al resto de la población? ¿Es lo indispensable para vivir normalmente, que ellos perciben, en qué condiciones se desenvuelve el resto de la Humanidad? ¿Cuál es la verdadera condición de esos supuestos 810 millones que se colocan al margen de la pobreza o miseria?

Hemos observado, a través de las referencias oficiales, ciertas contradicciones sustanciales. Por encima de ellas, lo que queda indeseable, como graves responsabilidades de los sistemas imperantes, es el estado agobiante de la mayor parte de la población. Hay condiciones, que por más alardes de prosperidad que los gobiernos prodigan a la opinión, el individuo, o su propia clase, las identifica con su visible estándar de vida.

Estas condiciones generales, con sus enormes diferencias de recursos vitales, entre unos y otros países del globo, han motivado estudios profundos. Las conclusiones a que se llega, desde el ángulo capitalista, nada tienen de alentadoras. La guerra, por lo menos la social, cada día que transcurre se hace más inevitable. Los grandes poderes económicos ven, en el cumplimiento de la ayuda prometida, el principio de su eclipse. No sienten la máxima cristiana que dicen es su norte y guía; la explotación, lo más intenso que sea, a cualquier costo.

quier colectividad o individuo, es lo que importa mantener a toda costa.

Alegando interés en resolver la caótica situación internacional, el Banco Mundial, por su parte, también ha efectuado estudios reputados de primera línea. De los denominados subdesarrollados ha llegado a controlar 80 países. En éstos, aunque no todos lo alcanzan, el promedio de ingresos anual per cápita es de 120 dólares. Abandonados a sus propios recursos, el ritmo progresivo apenas cubre el 1%. La conclusión a que se llega es, que a fines del año 2000, o sea, dentro de 34 años, podrán gozar un ingreso de 170 dólares.

Nos encontramos ante un fenómeno sumamente desagradable: las leyes del determinismo económico del capitalismo no pueden proporcionar otro resultado. Excluido el factor solidaridad, que eluden incluso los programas democráticos, se hacen más ostensibles las injusticias y las diferencias de clase. Contando con sus propias defensas, y soportando extrema miseria, los pueblos en estado de subdesarrollo no alcanzarán, hasta el año 2000, el nivel de 170 dólares. En poco, o en nada, superarán el estado en que ahora viven.

Sin embargo, el contraste que ofrecen las naciones económicamente poderosas es inadmisiblemente desde un punto de vista humano. Como hemos indicado, el promedio actual per cápita, en Estados Unidos, es de 3.000 dólares. Dado el ritmo progresivo que le permiten sus recursos, el nivel previsto para el año 2000 es de 4.500. O sea, que mientras los países miserables lograrán un aumento de 50 dólares en el curso de 34 años, la primera potencia capitalista actual aumentará en 1.500.

Así las cosas, ¿qué perspectiva social ofrece el capitalismo? Huelga decir que de no concurrir fenómenos sociales no previstos por quienes tienen en sus manos el timón de los sistemas vigentes, todo tiende a complicarse.

El Mitin de la Alianza U.G.T.-S.T.V.-C.N.T.

EN la gran Sala de Actos de la avenida Maine se celebró el sábado 30 de abril mitin en conmemoración del 1º de mayo. Al mismo ha asistido la militancia de las tres grandes organizaciones con sus familiares, interesada en la juventud inquieta e interesada en la lucha contra el fascismo que oprime a nuestro pueblo bajo el signo del kaudillo (con k de km.) porque debe el caudillismo a la Alemania nazi, a los mercenarios marroquíes e italianos, junto con la tolerancia de todo el capitalismo internacional; con la figura más representativa de éste, Pio XII, santificado por el último concilio.

Hacer la reseña de las intervenciones de los oradores sería tarea difícil porque éstas no han sido recogidas taquígraficamente. Por otra parte sería absorbido un espacio en el periódico que es también muy preciso para otras cosas. Por ello nos limitaremos a reseñar lo más saliente de las intervenciones y en primer término ex-presamos nuestro reconocimiento a la C.G.T.-F.O. al haber delegado un militante del Bureau Confederal, la persona de un joven dinámico, emocional y entusiasta, que mereció la simpatía del auditorio por su cálida intervención.

El representante del S.T.V. empezó titubeando, pero consiguió imponerse dominio unido a la sinceridad y nobleza que caracteriza a ese admirable pueblo, descrito tan admirablemente por nuestro precursor anarquista Eliseo Reclus. Jamás perdonará el pueblo vasco a Franco y su cuadrilla los crímenes cometidos en toda la península y de una manera particular la destrucción de Guernica. Con sencillez e imparcialidad, nos relató uno de los hechos heroicos que se daban en los períodos de represión después del triunfo fascista. Estuvo detenido en el Penal del Dueso y los días sacaban los detenidos al patio y los hacían cantar los himnos fascistas y dar vivas a Franco, y un día cuando llegó ese momento, vieron avanzar un hombre que dando tres pasos de frente gritó: ¡Viva Euzkadi! ¡Viva la libertad! ¡Muera Franco! El que tomó esa resolución era un anarquista. Fue fusilado contra el paredón unas horas después.

El compañero Lizcano, representante de la C.N.T. expone que la labor de la Alianza no es lo que fuera de desear. Refiriéndose al hecho llevado a cabo por unos insensatos ex-

PUBLICADO EN LA PRENSA FRANQUISTA CON FECHA 4 DE MAYO DE 1966

«Información en los Sindicatos sobre los contactos con la C. N. T. Se ha manifestado que los resentimientos que florecieron en el pasado aparecerán espectacularmente atenuados o desaparecidos»

«MADRID, 3. — Algunos periódicos españoles han publicado en los últimos días informaciones sobre reuniones celebradas, al parecer el pasado año entre miembros de la antigua Confederación Nacional del Trabajo (C.N.T.) y un grupo de dirigentes de la Organización Sindical.

«Comentarios de esos mismos periódicos señalaban la conveniencia de que se informara a la opinión pública sobre las reuniones, en caso de que hubieran tenido lugar. Un redactor de Cifra se ha dirigido a la Organización Sindical en demanda de noticias sobre este asunto, y los hechos son los siguientes:

«Contraste de pareceres

«A través del Instituto de Estudios Sociales, Sociales y Cooperativos —que es el que estudia la evolución del sindicalismo a niveles doctrinales—, se consideró el deseo de un grupo de miembros de la antigua C.N.T. encaminado a conocer, dentro del proceso de evolución a que nos referimos, el grado de coincidencias entre distintas personas en razón de sus opiniones, pero preocupadas todas ellas por estas cuestiones.

«En ningún caso las reuniones celebradas tuvieron el alcance de un diálogo entre la Organización Sindical y otra organización sin carácter legal, sino el oportuno contacto de personas calificadas por su realismo y espíritu de evolución, y, desde luego, por su experiencia y conocimiento de un tema tan estrechamente ligado a las grandes estructuras políticas del presente y del futuro.

«Como resultado de estas conversaciones sostenidas en el Instituto se puso de manifiesto que un cuarto de siglo transcurrido había operado muy

favorablemente sobre la conciencia y las disposiciones de todos, no solamente por haber podido constatar la evolución operada sobre el sindicalismo —como el gran fenómeno político y sociológico de nuestro tiempo— en orden a la nueva sociedad, sino también porque los resentimientos que florecieron tristemente en el pasado aparecieron espectacularmente atenuados o desaparecidos.

«Colaboración múltiple

«En la Casa Sindical se ha informado a Cifra que esta no ha sido la primera vez que sus organizaciones y entidades han acogido solicitudes, en este sentido, de personas de distintas tendencias, ni será la última, y su comportamiento queda bien reflejado en el hecho de que, dentro de la legalidad electoral sindical, no han existido nunca discriminaciones para ocupar cargos representativos y directivos a miembros de las viejas organizaciones. El censo de antiguos militantes de las diferentes organizaciones obreras es numeroso y muchos ocupan cargos. A este respecto se añade que no solamente la Organización Sindical, sino Departamentos de la Administración, han recibido en todo tiempo estas solicitudes y concursos.

«La Organización Sindical —se añade— tiene el deber y el deseo, dentro del orden político vigente, de proseguir su proceso de integración de todos, con respeto y comprensión, en la noble tarea de consolidar un sindicalismo que ha sido ya elevado a la dignidad de representación pública con su presencia en las estructuras de poder, y por ello se encuentra obligado a sumar, y no a excluir; a buscar todas las adhesiones, a disipar todos los recelos, y a ser, efectivamente, y plenamente, representativo en marcos estrictamente laborales.

«La reacción exterior

«Y todo alboroto levantado en el exterior con el pretexto de estas conversaciones no constituye otra cosa que las luchas internas de la emigración, que tienen, con perfiles más acusados que en otro lugar, sus sectores de inmovilistas y revanchistas luchando entre sí, y esterilizando, como en el pasado, la lucha por los verdaderos objetivos de los trabajadores. A estos efectos los miembros de la antigua Confederación Nacional del Trabajo, cuya historia señala permanentemente escisiones con los grupos de un anarquismo extremista, aparecen divididos en dos sectores, uno de los cuales permanece anclado en su pasado y no parece encuadrable en ningún propósito de recon-

lización y de unidad. La reacción de los sectores comunistas a estas conversaciones prueban no solamente la preocupación por la utilidad de este diálogo, sino una nueva oportunidad de ajuste de cuentas con sus más tradicionales enemigos dentro de la clase obrera.

«En las conversaciones, y con argumentos nada extraños a la Organización Sindical, solicitaron informes y se cambiaron impresiones relacionadas con la unidad sindical, la autonomía de los sectores obreros y empresariales en un marco de concordia, el congreso sindical mixto, la independencia del sindicalismo respecto a la Administración y los agrupamientos políticos, el conflicto colectivo, el mutualismo laboral, el cooperativismo, y la presencia de los trabajadores en todos los organismos públicos donde se decidan cuestiones que afectan a la producción y al trabajo.

«No han existido convenios ni pactos, sino que se ha reunido un material de gran interés y se han tratado correctamente personas de diferentes opiniones.

«Se afirmó finalmente a Cifra que este es un servicio prestado a la libertad por la Organización Sindical y que precisamente en nombre de la libertad no parece muy consecuente crear a su alrededor una atmósfera de sensacionalismo. — Cifra.»

Fijamos la atención de los compañeros lectores en la importancia del capítulo «Reacción exterior». En él se da un problema interior de la C.N.T. de los cuales está bien enterado el ex confederal que estuvo en Montpellier durante nuestro Congreso, y cuya misión solapada los «inmovilistas» desconocieron en aquellos días.

Por lo que el documento verticalista refleja, las dimensiones recogidas por el ex confederal en cuestión le hacen el caldo gordo a la cocina confederacionista montada por la élite del vertical-falangista de conjunto con unos antiguos compañeros que tratan de rescatar unos años de conciencia zafándose de los intereses morales y económicos de la clase trabajadora.

Para comprender el problema no se necesitan anteojos, compañeros.

«De l'Anoia al Sena sense Pressa» per Joan Ferrer

Años de fervor, de ironías, de aguanie, de meditaciones, de privaciones, de victorias, de fracasos, de elevación y de depresión del pueblo, y de caída en el abismo de 1939, con duelos, hambres, trallazos y... constancias.

Un resumen de la vida vuestra, y de la de los otros, compañero. 11 francos en el COMBAT SYNDICALISTE.

«F. L. DE PARIS

Invita a toda la militancia a la conferencia del compañero F. Olaya, para el próximo domingo día 15 a las 10 de la mañana, sobre el tema: «La C.N.T. ante el presente y el futuro de España».

F. L. DE MONTAUBAN
Convoca a asamblea general para el próximo domingo, 15 de mayo a las nueve y media de la mañana en el café de la Comédie. Importante documentación orgánica, y procedencia del interior, será dada a conocer, por lo que se recomienda la presencia de todos los compañeros.

F. L. DE MARSELLA
Celebrará asamblea el domingo 22 del corriente, a las nueve y media de la mañana. Dado lo interesante de la correspondencia recibida, es de esperar la presencia de todos los compañeros y la puntualidad de la hora señalada.

DONATIVOS PRO COMPANEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Paris: Berthe et Jacques	10 00
Pablo Muñoz	3 00
Gual	5 00
Manent (dos veces)	20 00
Una compañera	10 00
Francisca Vega, Le Perreux	5 00
Joanin Satué, idem	5 00
G. Ibañez	10 00
Juan Ferré, St-Ouen	20 00
Sanahuja, Vitry	10 00
Agapito Domínguez, Dorval	4 00
Cándido Cacho, Montcoerf	7 00
Criach, Paris	5 00
F. L. de Drancy	10 00
Castel, Paris	2 00
Lyon-Vaise, Belmonte	14 00
Rocenne, Antonio López	10 00
Dreux, Grupo Artístico «Reflejos de España», producto del último festival	100 00
Familia Lias-Tarrago, por conducto de Francisco Gil, de Hyères	24 00
Brugy (Cher), Santolaria	10 00
Greasque, Juan García Vidal	3 00
TOTAL	278 00

DE L'ANOIA AL SENNA SENSE PRESSA. Recordamos que cuantos tienen obligaciones contraídas con el autor, que las señas de éste son: Jean Ferrer, 20, rue de la Forge Royale, 75-Paris (XIX). C.C.P. 22 864 24. Todos los pedidos han sido servidos.

ANTENA

LA BARACA SINDICALISTA. AHORA C.S.D.T.

MADRID.—La A.S.O., agrupación obrera formada por católicos, socialistas y sindicalistas, aprobó un proyecto de creación de una Central Sindical Democrática de Trabajadores diluyendo H.O.A.C., U.G.T. y C.N.T., en una reunión celebrada en esta capital. El proyecto ha sido difundido clandestinamente, consistiendo el mismo en los siguientes objetivos (7): 1. Los instrumentos de producción y crédito deben ser propiedad social. 2. Los sindicatos deben participar en la política del país con independencia de los partidos y del Estado. 3. El sistema capitalista actual debe ser suprimido. Acto seguido vienen las acomodaciones.

DETENCION DE COMUNISTAS

MADRID.—La prensa regimental ha lanzado las campañas a vuelo ocupándose de un complot comunista descubierta. En la redada cayeron Paulino García Mora, José María Ayerza Gutiérrez de la Torre, Epifania Pérez Barja, Javier Estévez Pérez y Miguel Ángel Areces Bayo. La policía insiste en que los detenidos son comunistas pro-chinos, lo que no parece probable por haberseles encontrado paquetes de «Mundo Obrero». La propia policía añade que estos elementos imprimían «Vanguardia Obrera» en las máquinas del sindicato oficial de estudiantes S.E.U.

APELAN CONTRA LAS MULTAS

BARCELONA.—Treinta y tres intelectuales y artistas españoles apelaron en justicia contra las multas desproporcionadas que les fueron impuestas, se supo de fuente fidedigna. Ese grupo de intelectuales había compartido la suerte de los estudiantes catalanes en el curso del asedio de éstos por la policía en un convento de Sarriá.

Las multas infligidas en el penúltimo Consejo de ministros a proposición del Ministerio del Interior, se elevan a 2.580.000 pesetas (unos 50.000 dólares). Siete de esos intelectuales y artistas, entre los que figuran el editor Carlos Barral, el arquitecto Oriol Boigas y el pintor José Tapies, fueron condenados a multas de 200.000 pesetas (unos 40.000 dólares). El tercio de las multas fue ya pagado por los interesados.

Por otra parte, el obispo de Lérida, monseñor Aurelio del Pino Gómez, confirmó que el Padre jesuita Juan Cabrerá, director de las congregaciones mariales de Lérida, había sido relevado de su cargo apostólico por haber protestado en dos ocasiones contra la entrada de la policía en los conventos.

LA PROTESTA DE LOS ESTUDIANTES

MADRID.—El 1º de mayo dos mil estudiantes de filosofía y ciencias políticas fueron dispersados por la policía por manifestar contra el Gobierno. Varios manifestantes fueron atendidos en los dispensarios, así como un

teniente de la Policía Armada. Sesenta estudiantes fueron detenidos y varios de ellos puestos en libertad una vez la identificación verificada.

En Pamplona sesientos alumnos universitarios intentaron manifestar ante el gobierno civil para reclamar la libertad de dos compañeros encarcelados en ocasión de la huelga de solidaridad estudiantil hacia los compañeros de Barcelona. La lucha de los manifestantes y agentes de la autoridad franquista fue dura, logrando ésta, tras grandes esfuerzos, dispersar a los manifestantes.

De Barcelona se sabe que las autoridades universitarias han decretado la expulsión de 41 estudiantes en ciencias económicas, medida que, lejos de apaciguar los ánimos, agrava más la situación ya de por sí tensa.

NUUEVAS DEMOSTRACIONES ESTUDIANTILES

MADRID.—El día 4 de mayo tres mil estudiantes de la Universidad se dirigieron en segundo intento hacia el edificio de la dirección rectoral para protestar de la sumisión del rectorado al capricho dictatorial del Gobierno. Llegados al lugar fueron acometidos por la policía, originándose la consabida refriega, que los estudiantes sostuvieron con gritos ensordecedores de «Queremos sindicatos universitarios libres!» Muchos cristales de la casa saltaron hechos añicos.

Otros grupos poderosos de estudiantes se posesionaron de las calzadas de los alrededores de la Ciudad Universitaria, siendo desalojados por la policía después de grandes esfuerzos.

Todos estos sucesos tuvieron lugar después de la magna asamblea estudiantil universitaria proclamadora de la legalidad del sindicato libre frente al S.E.U., que el Gobierno impone y protege.

DETENCIONES EN CANARIAS

LAS PALMAS.—El 1º de mayo fue día de regatas en este puerto, y mientras éstas tenían lugar interrumpió la fiesta una columna de varios cientos de estudiantes que desfiló la atención de la multitud festiva gritando: «Libertad para España!» «Queremos sindicatos libres!»

La fuerza pública cargó contra los manifestantes, deteniendo además a unos sesenta de entre ellos. Veintuno ingresaron en el cárcel sometidos a proceso por el Juzgado de Instrucción número 3.

MANIFESTACION DE LOS ESTUDIANTES DE LA UNIVERSIDAD DE DEUSTO

BILBAO.—A las once y media del día 3, un millar de estudiantes de la Universidad de Deusto ha destruido públicamente miles de periódicos nacionales en señal de protesta por las informaciones difundidas sobre los disturbios estudiantiles de Bilbao. Al parecer protestan por considerar que ciertos sectores de prensa han informado de que la Universidad de Deusto rechazó la huelga cuando en realidad se había acordado la fórmula de una manifestación por considerarla más eficaz, eludiendo así las sanciones académicas que se derivarían de la falta a clase, lo que suponía la pérdida de los exámenes de junio.

Los estudiantes ocuparon la calzada de las proximidades de la Universidad cortando el tráfico durante unos minutos, hasta que la intervención de la policía les obligó a refugiarse en el recinto universitario, donde la autoridad académica había ordenado cerrar las puertas, que fueron violentadas por los estudiantes.

PETICION CONFIRMADA

MADRID.—La pena de seis años y medio requerida por el fiscal contra el paisano Leandro Rodríguez Muñoz, que en Barcelona consideró invertido al jefe del Estado, ha sido aceptada por el Tribunal de Orden Público. Para mayor ilustración, el condenado anda sobre carrizo por ser inválido de las piernas.

Parece que a ese Tribunal de Orden Público el público tendrá que llamarlo al orden.

EL DESFILE

EL FERROL SIN CAUDILLO.—Falleció el almirante Salvador Moreno Fernández, de triste recordación para las familias de los 5.000 marinos republicanos periclitados en los primeros días de la sublevación franquista en este puerto.

OBROEROS CONDENADOS

MADRID.—La Corte Nacional de Orden Público anunció su veredicto en relación con 34 personas acusadas y juzgadas aquí la semana pasada.

De ellas 28 son mineros del carbón y seis están acusados de ser subversivos.

Seis de los mineros fueron condenados a cuatro años, dos meses y un día de prisión; diez a dos años y cuatro meses; ocho a seis meses, y los restantes cuatro fueron absueltos.

Todos fueron procesados «por el asalto y daños materiales ocasionados a una estación de policía» en Mieres durante una manifestación en relación con la intranquilidad laboral en Asturias en 1964.

Angel Navarro Martínez, principal acusado entre las seis personas juzgadas por actividades subversivas en Valencia en 1964, fue condenado a ocho años de cárcel. Lo juzgaron en ausencia.

Antonio Campos Filgueira fue sentenciado a dos años y los restantes cuatro, a seis meses.

ADMINISTRATIVAS

—Francisco Moreno, Gardanne (B. du Rh.). Giro de 26 frs., pago «C. S.» y el de Antonio León, hasta el 30-6-66.

—José Ceirdeira, Bolbec. (S. Martinié). Giro de 37 frs. pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-66.

—José Serrano, Tours. (I. et L.). Recibidos 25 frs. «C. S.» hasta el 31-12-66.

—Etienne Farré, Mont de Marsan. Giro de 25 frs. para «C. S.» 31-12-66.

—Faustino Cerezo, Riganton (Tarn). Pago «C. S.» 31-12-66.

—Antonio Giménez, Blayes. Recibido giro 4,50 frs. Se hará como indicas en talón.

—Ballesteros Victor, Nevers. Giro de 29,50 frs. Distribución indicada en carta. Tomamos nota de la indicación hecha.

—Andrés Domingo, Limoges. Recibido giro. Distribución hecha de acuerdo a tus indicaciones.

—Teresa Plané, Orleans. Giro de 20 frs. pro «C. S.» como señalas.

—Daniel Morchón, Grenoble. Con giro de 50 frs. pagas «C. S.» del 30-6-65 al 31-12-66, y «Umbral» del 66.

—Miguel Foz, Montpellier. Giro de 37,50 frs. Pago envío librería. Dada nota de los otros giros.

—Milhau, Aubière (P. de C.). Giro de 34 frs., cuenta de librería.

—Gómez, Paris (XX). Recibidos 25 frs. pago «C.S.» 30-6-66.

—Vicente Cruz, Beziers. Giro de 37 frs. pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-66.

—Manuel Añchs, Limoges. Recibido giro 58,70 frs. distribución indicada y pasados a Ferrer lo de los libros enviados.

—Sanjuan, Pumel (I. et Gne.). Recibidos 65 frs. destino indicado.

—C. Planas, Nice. Giro 70 frs. Prensa luya y de Olivé año 66. A Ferrer los 30 frs. de sus libros.

—Juan Rossetti, Koepsot (U.S.A.). Giro Int. de 39,02 frs. «C. S.» 31-12-66.

—G. Muñoz Vernille (Ariège). Con tu giro pagas «C. S.» y «Umbral» año 66.

—A Reifs, Vizille (Isère). Con el giro de 37 frs. pagas «C. S.» y «Umbral» 31-12-66.

SINQUE SOCIAL
89, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél.: TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-82 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



MAS SOBRE LA GUERRA

No hay problema que suscite en el mundo más protestas que el de la guerra. Podría ser éste el punto común de enlace de todos aquellos que de una forma u otra luchan por la dignificación del hombre. ¿A qué hablar de moral, de dignidad y de respeto cuando lo que impera en todos los continentes es el desprecio a la vida humana? Ante todo, acabar con la guerra. ¿Pero cómo liquidar el mal sin eliminar sus causas profundas?...

Nuestro amigo Louis Louvet inició en «*Combat*» una encuesta en torno a los acontecimientos del Viet-nam. Viejo militante pacifista se esfuerza por interesar a los más amplios sectores de opinión. Es por lo que se sitúa en el terreno de las actuales convenciones sociales y políticas en el planteo de los dos siguientes puntos:

1º ¿Qué juicio le merece a Vd. la intervención de los Estados Unidos en Viet-nam, sin mandato de la O. N. U. y al margen de las dos naciones, que garantiza el tratado de Ginebra?

2º ¿De qué manera concibe Vd. una paz negociada, teniendo en cuenta la existencia del Viet-cong y de la influencia de su acción en el Viet-nam del Sur?

Con la crónica de hace tres semanas abordábamos ciertos aspectos de la guerra. De todas las guerras. Y en particular dedicábamos detalles de conciencia a la actitud de los Estados Unidos en el conflicto del Viet-nam. No contestamos entonces directamente a los puntos de Louvet porque partimos de otro punto de vista. No reconocemos a la O. N. U. autoridad moral ni política, para intervenir en los problemas entre naciones. La campaña del Congo habría de servir de ejemplo al mundo acerca de la infirmitad y de la inestabilidad de tal organismo. Lo ocurrido en Santo Domingo podría desvanecer en las mentes todo vestigio de esperanza.

Lo que importa es preguntarse el porqué los Estados Unidos se interesan por los acontecimientos del Viet-nam hasta el punto de lanzarse directamente a una guerra descarada, sin consultar a nadie y sin tener siquiera en cuenta los puntos clave del tratado de Ginebra. Seguimos interpretando que la guerra es base y medio propicio al negocio. Se disputan zonas de influencia. Y se trata de que la enorme máquina militar — e industrial sobre todo — funcione a pleno rendimiento del *First National City Bank* acerca de la evolución de las finanzas en relación con la guerra en el Viet-nam. Las notas eran concluyentes. Los negocios marchan a maravilla...

Nos limitaremos hoy a dejar hablar a personajes de las altas esferas políticas norteamericanas. Las finanzas y la política van de la mano en estos asuntos. No obstante, los políticos suelen decir lo que los financieros callan, explicando algo en cuanto al desarrollo de ciertos negocios.

Los moscovitas son más cucos y no deslian la lengua. Tampoco Mao Tse-tung deja grandes asideros a la observación y a la crítica. Pero nadie ignora que los aviones rusos se enfrentan a los aviones norteamericanos y descargan — unos y otros — su metralla sobre el Viet-nam. Los «*marinas*» norteamericanos caen bajo el fuego granado de los chinos convertidos en viet-congs.

¿Qué se disputan unos y otros? ¿Prenderán que se baten por Marx o contra Marx? ¿El «*mundo libre*» contra el mundo totalitario? ¿Habrá aún quien crea en tales historias? Desgraciadamente, sí. De uno y otro bando aparecen fanáticos e ignorantes capaces de creer que es la «*patria*» o la «*libertad*» lo que allí se disputa. No caen en la cuenta de que la guerra no es más que una superchería sangrienta que sirve a procurar negocios y a garantizar mercados para el futuro.

Extraemos de «*Combat*» del 26-6-66: «*En una declaración dada la semana pasada ante la Comisión de Asuntos Extranjeros del Congreso, en Washington, Mr. Henry J. Kiss, secretario adjunto del Departamento de Defensa, subrayó un aspecto importante del papel jugado por la O.T.A.N., el C.E.N.T.O. y el S.E.A.T.O., en cuanto a la estandarización de los armamentos hacia las normas norteamericanas. Mr. Kiss reveló que durante los últimos años las ventas de materiales U.S.A. al extranjero produjeron el valor de 45 mil millones de francos (actuales). Si bien para los Estados Unidos esto no representa más que el 5 % de su producción total de armas, los países que las compran consagran a menudo el 50 % o el 75 % de sus presupuestos de defensa a la adquisición de materiales militares a los Estados Unidos. En los balances de cuentas individuales — por país — la*

incidencia de estas compras es sumamente considerable. Si bien éstas no representan más que el 4 % de los gastos militares estadounidenses, llegan sin embargo a compensar en un 50 % el despliegue de las fuerzas americanas en el extranjero.

«*Solamente 10 países compran el 90 % de los productos militares norteamericanos exportados. Alemania se halla en cabeza con 15 mil millones de francos (actuales). Otros países del O.T.A.N., como Italia, Bélgica y Canadá, cuentan con mil millones de francos. Inglaterra, con sus recientes adquisiciones de material aeronáutico llega a los mil millones de francos. Australia y el Japón cuentan también entre los buenos clientes de la industria pesada americana.*

«*Estas ventas contribuyen al equilibrio de los pagos norteamericanos y emplean una mano de obra importante. Además — siempre es Mr. Kiss quien habla — contribuyen a mantener «*un grado razonable de estabilidad*» en las regiones agriadas, tales como las del Oriente medio y las de América latina.*

Al día siguiente reconocemos también otra nota en «*Combat*». Se titula «*De tal siembra tal cosecha*». Continúa así: «*Mr. John Kenneth Galbraith, ex-embajador de los Estados Unidos en la India piensa que la entrega de material norteamericano a la India y a Pakistán dieron lugar al conflicto que en el pasado otoño enfrentó a estos dos países a causa de Cachemira.*

«*El antiguo diplomático declaró el lunes, ante una comisión del Senado, encargada de Negocios Extranjeros, que si los Estados Unidos no hubieran proporcionado armas a estos dos países, «*Pakistan* no hubiera escogido una solución militar*». «*Para colmo de la ironía, los soviéticos — contra quienes se había previsto que se utilizarían estas armas — intervinieron y lograron que en principio se arreglara el conflicto — manifestó Mr. Galbraith. Se felicitó de la reciente decisión — que considera tardía — de interrumpir la entrega de armas a estos dos países.*

«*Opina Mr. Galbraith que en el futuro toda asistencia económica acordada a la India y a Pakistán deberá limitarse en la medida en que tanto Nueva Delhi y Rawalpindi se abstengan de consagrar parte de tal ayuda a la compra de armas.* «*El ex-embajador propuso también que el Congreso prohíba toda clase de apoyo militar a los países cuya entrada económica individual sea inferior a los 200 dólares anuales.*

Las dos declaraciones coinciden en un punto: la abundancia de armamentos en los Estados Unidos es prácticamente ilimitada. Tanques y cañones, aviones y bombas salen de «*cadena de montaje*» ni más ni menos como salen los automóviles. Desde luego, son estas mismas fábricas de automóviles, reconvertidas y transformadas parcialmente, las que producen los armamentos. La producción no puede detenerse, so pena de romper el equilibrio económico del país. Hay, pues, que colocar los productos donde sea y como sea. «*Inglaterra fabrica aviones que reclaman nuevos «*créditos*» ya a los planes que reclaman materiales «*tácticos*» condicionados a los recientes materiales norteamericanos. Véase a este respecto cómo los ministros ingleses de Aviación y Defensa, se vieron obligados a ceder a los Estados Unidos cierto mercado de aviones tratado entre Inglaterra y Arabia Saudita. Una bicoca de 280 millones de dólares. Todo esto a cuenta de las necesidades «*estratégicas*» inglesas.*

Se objetará que abordamos el problema de manera simplista, subordinando el todo a una baja cuestión de dólares y de comercio. Bien — convengamos por un momento en que nuestros objetivos tienen razón — ¿Cuáles son, en tal caso, las causas de la guerra?

Se produjo un conato de conflicto en Suez. ¿Por qué? Egipto — su gobierno — cayó un día en la cuenta de que el canal se hallaba emplazado en su territorio. La utilización del canal beneficiaba intereses económicos y aquellos otros que se llaman «*estratégicos*». ¿A qué respondían los citados intereses estratégicos? A garantizar el paso regular de mercancías bajo el control de determinadas potencias en competición con otras. Tal zona de influencia correspondió a las potencias que a lo largo de la marcha establecieron puntos de apoyo. Bases militares de vigilancia. He aquí la «*estrategia*». Al propio tiempo, el paso del canal requiere el pago de un derecho, y la Compañía usufructuaria del Canal de Suez repartía importantes dividendos a sus accionistas, de Londres, de New York o de París. El gobierno egipcio decidió atribuirse los beneficios de tales accionistas... Allí fueron barcos, tropas, aviación. Todo lo necesario para dominar al insolente...

(Termina en la página 2.)

Rumores de milonga Aires de España

Grandes manifestaciones populares en Euzkadi - Alarde de fuerzas represivas - Numerosos heridos entre los manifestantes - Varias detenciones.

Comunican los compañeros del Interior:

En ocasión del primero de Mayo, como se había previsto, el pueblo trabajador de Vizcaya, trató de manifestar. Se habrían repartido profusamente manifiestos de Alianza Sindical y de las organizaciones clandestinas de resistencia.

El lujo de fuerzas para impedir el acceso a la calle de la cita, fue extraordinario. Los guardias, tanto de paisano como uniformados, se contaban por centenares, en diferentes lugares estratégicos de la ciudad de Bilbao.

A pesar de ello, las gentes, entre las que destacaba francamente la juventud decidida, se obstinaba por llegar al lugar fijado.

La policía combinaba a los manifestantes para que no llegaran a la Gran Vía. Tenían órdenes rigurosas de impedirlo.

La fuerza armada, viéndose arrollada, finalmente cargó, sin consideración alguna.

Hubo heridos, muchos heridos, carceras, detenciones.

Los gritos de «*Libertad sindical!*» «*¡Asesinos! ¡Gora Euzkadi!*» se oían por doquier.

Los manifestantes, ante la furia de las cargas sucesivas, se dispersaban, para luego volver a manifestar. Algunos de ellos intentaban refugiarse en las Iglesias, lo que conserguían. La policía trataba, también de penetrar en ellas, a lo que se oponían algunos sacerdotes, en medio de las puertas de los templos.

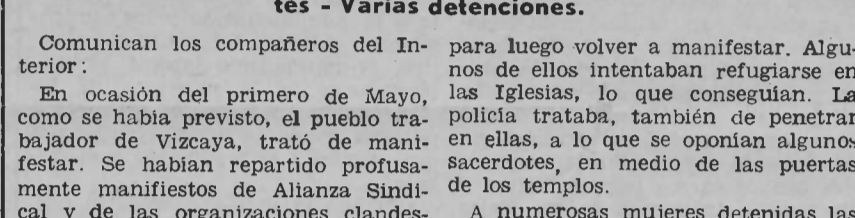
A numerosas mujeres detenidas las hemos visto en la Audiencia. También a numerosos heridos, trasladados al Hospital de Basurto por gentes ajenas a la manifestación.

A la manifestación iban en cabeza compactos trabajadores cenetistas ugetistas y de la S.T.V. unidos, gritando «*Libertad Sindical!*» Algunos de los detenidos fueron soltados al mismo día.

Otros de Alianza Sindical, han sido retenidos y alguno maltratado. Posiblemente se les incoará proceso.

En San Sebastián, en Pasajes y Trincherte, al igual que en Bilbao, al llamamiento de Alianza Sindical, han acudido también miles de manifestantes. Los incidentes han sido numerosos. Los golpes y apaleamientos cuantiosos. En estos últimos lugares citados hay una veintena de detenidos.

A pesar del alarde de fuerza represiva, en Vizcaya, el franquismo no ha podido impedir que el pueblo manifestara valientemente en la jornada del 1º de Mayo. (Informa el S.I.)



Actualmente ofrecen al mundo prueba de dignidad y de justa rebelión, son hijos de elementos que tienen, o han tenido, puestos representativos en la entraña del régimen, señores que, en su día llegaron a creer como tesis indiscutible, el predominio absoluto de Hitler y Mussolini, cimentando en unas y otras generaciones, y sobre uno y otro continente, el absolutismo fascista. La vida social de los pueblos ha tomado otro rumbo del que ellos imaginaron. Los sistemas políticos que perduran en España y Portugal representan ya un anacronismo. Y ante las perspectivas del futuro, van desentendiéndose de los compromisos del pasado.

APRENDER DE LOS DEMAS

Cuando solamente se trata de los sentimientos, uno no puede consultar más que a sí mismo. Pero, en aquellos casos que deben ser discutidos, siempre es conveniente saber lo que piensan los demás. — Senancour.

En la vida de relación se tropieza, por supuesto, con elementos de toda naturaleza. Independientemente del ideal que defiendan, o aduzcan defensor, su peculiar modo de ser evidencia ya lo que pueden dar de sí, lo que cabe esperar de ellos. Hay el individuo de mentalidad zorruna que, diga lo que quiera, a tono con las circunstancias, siempre va a lo suyo, andando tras del beneficio particular, importándole un bledo todo lo demás. Está el tipo pedante, engolado, el que se considera de vuelta en todo, el que ya no necesita aprender nada, y que en plan de dómimo, trata siempre de dar lecciones a los otros. Vemos el abúlico, el papanatas, el simplín, que ni corta ni pincha, que lo mismo puede hoy decir sí, que mañana aducir no, tratándose de lo mismo, todo según el viento por donde sopla y le haga mover, al no tener personalidad, criterio propio. Por fortuna, en nuestro ambiente, quizás por características de formación, no suelen darse tales casos.

Es atrayente, suscita confianza, el que es observador, sin darselas de perspicaz; el que considera que siempre puede aprender; el que, sin falsa modestia, sabe escuchar y reconoce los límites del propio valor. Personas así ya no solamente pueden granjearse simpatía, sino que, ya en plan de actuación idealista, su obra puede ser más eficiente, conllevando sinceridad y al no pretender ser poseedores de la clave de todos los problemas.

Al leer, día tras día, los periódicos diarios, notamos como de una parte y de otra, partidos políticos, entidades culturales, religiosas, deportivas y demás, se reúnen y buscan hallar soluciones a sus problemas; se esfuerzan en lo de enfocar puntos de mira que pueden serles favorables, tratan de subsanar errores, o perfeccionar trayectorias. Días pasados, y limitándonos a Francia, se hablaba en los diarios de «*La Rencontre Socialiste*, de Grenoble. Luego, también en tanto que sectores de matiz democrático, se nos enteró de los «*Entretrats* de Bayonne». Si es por parte de

la Iglesia, el último Concilio romano ha dejado como una estela, que se traduce en coloquios frecuentes, y en distintas partes. Véase pues como existe por ahí un latente dinamismo, un evidente interés puesto en sobrevivir y progresar a toda costa. Y esto, provenga de donde sea, supone ya un ejemplo digno de aprovecharse.

Al parecer, y por lo leído en nuestra prensa, los compañeros de la F. L. de Marsella llevan por delante, desde hace algún tiempo, la organización de unos coloquios, que es de suponer tratarán de temas vitales en relación con la C.N.T. Perseverar en este empeño no cabe duda que ha de ser favorable en alto grado. Temas los hay. Todo consiste en tomar en serio las ideas, esto es en que cada compañero considere que a él también le alcanza un grado determinado de responsabilidad en la trayectoria del ideal.

(Pasa a la página 2.)

DISCOS

Tenemos amigos, y muchos. Más de los que nos parece. Siendo extraño que a veces, entre nosotros, juguemos a los enemigos. Igual que hacen en las familias los hermanos.

Aquí mismo en el «*C. S.*» se habló de intereses creados a favor de los viejos. De haber aquellos, podrían alcanzar igualmente a los jóvenes. Y así, en pelea estúpida de ese grado, podrían quedar indemnes los amigos, los ni jóvenes ni viejos. De existir en casa intereses creados, sería invención a propósito para hermandades a la greña.

Mas tenemos amigos, «*nosotros*» y «*vosotros*», en tanto que sin aquella esa diferenciación, o disimulatio, de anarquía. Hace poco de Léo Ferré se nos dice, admirablemente, que es un anar sin ostentación, justificador, con la poesía en el puño y en el corazón... Otro, en el mismo escarapateo de «*inconformismos*», Jerónimo Gauthier, se confiesa de los nuestros, sin dnos ni amo... con solo prescindir de nuestra afición a la pelea invicta. Recientemente uno, notabilidad de la escena, Rosalía Dubois, que tan excelente impresión causó en nuestra fiesta del 17 de abril, no ha podido contener la satisfacción de haber convalidado con nuestro público habiéndonos, para el caso, escrito una carta:

«*Cher camarade: Je suis rentré à Tours. Laisse-moi te dire que c'est bien reconfortant quand même d'avoir passé quelque temps hier soir avec vous à la Mutualité. Tu voudras bien transmettre à tous les camarades espagnols toute la joie qu'ils m'ont donnée hier. Je te remercie d'avoir pensé à moi pour le Gala et à chaque fois que vous voudrez je serais des vôtres.*

«*Accepte, cher camarade, ma très fraternelle salutation.* — Rosalía Dubois.»

Traducimos. «*Querido compañero. Acabo de regresar a Tours, y permíteme que te diga que es muy reconfortante haber pasado, ayer, algún tiempo en vuestra compañía en la Mutualidad. Ruégote transmitir a todos los compañeros españoles el placer que me dieron, y te doy gracias de haber pensado en mí para el Festival. Y cada vez que lo desees yo estaré con vosotros.*

«*Accepta caro compañero, mis fraternalmente saludos.* — Rosalía Dubois.»

Saludos que hacemos extensivos a los amigos franceses, búlgaros, italianos y portugueses que estuvieron en la sala, y a los compañeros españoles que, por imposibilidad o equivocación, se mantuvieron lejos de la misma.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

Actualmente ofrecen al mundo prueba de dignidad y de justa rebelión, son hijos de elementos que tienen, o han tenido, puestos representativos en la entraña del régimen, señores que, en su día llegaron a creer como tesis indiscutible, el predominio absoluto de Hitler y Mussolini, cimentando en unas y otras generaciones, y sobre uno y otro continente, el absolutismo fascista. La vida social de los pueblos ha tomado otro rumbo del que ellos imaginaron. Los sistemas políticos que perduran en España y Portugal representan ya un anacronismo. Y ante las perspectivas del futuro, van desentendiéndose de los compromisos del pasado.

APRENDER DE LOS DEMAS

Cuando solamente se trata de los sentimientos, uno no puede consultar más que a sí mismo. Pero, en aquellos casos que deben ser discutidos, siempre es conveniente saber lo que piensan los demás. — Senancour.

En la vida de relación se tropieza, por supuesto, con elementos de toda naturaleza. Independientemente del ideal que defiendan, o aduzcan defensor, su peculiar modo de ser evidencia ya lo que pueden dar de sí, lo que cabe esperar de ellos. Hay el individuo de mentalidad zorruna que, diga lo que quiera, a tono con las circunstancias, siempre va a lo suyo, andando tras del beneficio particular, importándole un bledo todo lo demás. Está el tipo pedante, engolado, el que se considera de vuelta en todo, el que ya no necesita aprender nada, y que en plan de dómimo, trata siempre de dar lecciones a los otros. Vemos el abúlico, el papanatas, el simplín, que ni corta ni pincha, que lo mismo puede hoy decir sí, que mañana aducir no, tratándose de lo mismo, todo según el viento por donde sopla y le haga mover, al no tener personalidad, criterio propio. Por fortuna, en nuestro ambiente, quizás por características de formación, no suelen darse tales casos.

Es atrayente, suscita confianza, el que es observador, sin darselas de perspicaz; el que considera que siempre puede aprender; el que, sin falsa modestia, sabe escuchar y reconoce los límites del propio valor. Personas así ya no solamente pueden granjearse simpatía, sino que, ya en plan de actuación idealista, su obra puede ser más eficiente, conllevando sinceridad y al no pretender ser poseedores de la clave de todos los problemas.

Al leer, día tras día, los periódicos diarios, notamos como de una parte y de otra, partidos políticos, entidades culturales, religiosas, deportivas y demás, se reúnen y buscan hallar soluciones a sus problemas; se esfuerzan en lo de enfocar puntos de mira que pueden serles favorables, tratan de subsanar errores, o perfeccionar trayectorias. Días pasados, y limitándonos a Francia, se hablaba en los diarios de «*La Rencontre Socialiste*, de Grenoble. Luego, también en tanto que sectores de matiz democrático, se nos enteró de los «*Entretrats* de Bayonne». Si es por parte de

Por una España libre

por Jaime BALIUS

Dejando de lado el puro episodio, queremos insistir en que el anarquismo es el exponente más elevado de libertad. Bakunin desarrolló y profundizó cuanto dijo Proudhon. Bakunin manifiesta sus simpatías por toda insurrección nacional en contra de la opresión.

Dice Bakunin. «*Cada pueblo tiene el derecho de ser el mismo y nadie tiene derecho a imponer costumbres extrañas, idioma y leyes, pero remarca que no hay federalismo sin socialismo, es decir, que la emancipación de todo un pueblo no puede desligarse de la emancipación económica de los individuos que integran los pueblos. Bakunin manifiesta que la liberación se haga en favor, tanto político como económico, de las masas. La emancipación económica, o sea la autogestión de la producción y la distribución por los trabajadores, es la antítesis de la «*casa i de l'hortet*», que nos querían endilgar los prohombres de la Generalidad.*

La liberación nacional no ha de hacerse con el propósito de crear un nuevo Estado, así nos dice el gran hombre de acción y gran clarividencia, tal como fue Bakunin. Y sigue: «*Toda revolución de independencia nacional no se hace al margen del pueblo, pues en tal caso se hará contra el pueblo y caerá en manos de una clase privilegiada que conducirá a un movimiento funesto, retrógrado y contrarrevolucionario.* Palabras proféticas: «*Para emancipar a los pueblos hay que destruir en las masas toda fe en la autoridad, sea divina o humana.*

No hay más salvación que la Revolución Social.

Tal como hemos dicho en líneas anteriores, en el primer congreso de la III Internacional, los bolcheviques lanzaron el slogan de la autodeterminación de los pueblos presentándolo ante el mundo como una cosa nueva, pero no hicieron nada más que copiar a Proudhon y a Bakunin. «*Pero cómo podía ser la libertad de los pueblos con un Estado policiaco y con un centralismo autoritario y absorbente? La auto-determinación propugnada por Lenin con un partido único y con una dictadura bestial se redujo a un engaño-bobos.*

Con emoción hemos seguido todo el movimiento estudiantil, y aunque puedan existir influencias que huelen a sacristía, no puede subestimarse la significación netamente libertaria que tienen las Asambleas Libres. Estas son el prólogo y el primer paso que llevará a las nuevas generaciones a nuestro lado. Es cuestión de que sepamos acercarnos a los jóvenes y ganarlos para la causa de la libertad integral.

Las Asambleas Libres pueden hallar eco en el seno de la clase trabajadora, que, para enfrentarse al sindicalismo vertical y a cualquier Central Sindical de Estado, deberían los trabajadores españoles crear *Comités de fábrica y de taller y hasta Comités de Barriada*, que harían doblar el espinazo a toda maniobra sindical.

A la emigración nos corresponde el cooperar, sin regatear esfuerzos y dinero a esa España que, por su grandiosidad, debe devolver la fe a los que la perdieron, y que ha de considerarse como un movimiento que lanza el pueblo español a todos los españoles amantes de la libertad y de la justicia social, que nos consumimos en nuestros años posteros, ahorando la tierra que nos fue robada por el fascismo.

Hogar de los Parias, Hyères, (Var)

Le Directeur de la publication : YVES OBCEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

C.F.P. 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE C.N.T. A.I.T. ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... Michel BAKOUNINE 19 MAI 1960 NUMERO 402 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

LE TRAVAIL ET LA PROPRIETE

L'homme isolé ne peut subvenir qu'à une très petite partie de ses besoins; toute sa puissance est dans la société et dans la combinaison intelligente de l'effort universel. La division et la simultanéité du travail multiplient la quantité et la variété des produits; la spécialité des fonctions augmente la qualité des choses consommables.

Pas un homme donc qui ne vive du produit de plusieurs milliers d'industries différentes; pas un travailleur qui ne reçoive de la société tout entière sa consommation, et, avec sa consommation, les moyens de reproduire. Qui oserait dire, en effet: Je produis seul ce que je consomme, je n'ai besoin de qui que ce soit? Le travailleur, que les anciens économistes regardaient comme le seul vrai producteur; le travailleur, logé, meublé, vêtu, nourri, secouru par le maître, le menuisier, le tailleur, le menuisier, le boulanger, le boucher, l'épicier, le forgeron, etc.; le travailleur, dis-je, peut-il se flatter de produire seul?

La consommation est donnée à chacun par tout le monde; la même raison fait que la production de chacun suppose la production de tous. Un produit ne va pas sans un autre produit; une industrie isolée est une chose impossible. Quelle serait la récolte du cultivateur, si d'autres ne fabriquaient pas pour lui granges, voitures, charrues, habits, etc.? Que ferait le savant si le libraire, l'imprimeur, ceux-ci à leur tour sans une foule d'autres industriels?...

Or, ce fait incontestable et incontesté de la participation générale à chaque espèce de produit a pour résultat de rendre communes toutes les productions particulières: de telle sorte que chaque produit, sortant des mains du producteur, se trouve d'avance frappé d'hypothèque par la société. Le producteur lui-même n'a droit à son produit que pour une fraction dont le dénominateur est égal au nombre des individus dont la société se compose. Il est vrai qu'en revanche, ce même producteur a droit sur tous les produits différents du sien, en sorte que l'action hypothécaire lui est acquise contre tous, de même qu'elle est donnée à tous contre lui; mais ne voit-on pas que cette réciprocité d'hypothèques, bien loin de permettre la propriété, détruit jusqu'à la possession? Le travailleur n'est pas même possesseur de son produit; à peine l'a-t-il achevé, que la société le réclame.

Mais, dira-t-on, quand cela serait, quand même le produit n'appartient pas au producteur, puisque la société donne à chaque travailleur un équivalent de son produit, c'est cet équivalent, ce salaire, cette rétribution, cet appointement, qui devient propriété. Nieriez-vous que cette propriété ne soit enfin légitime? Et le travailleur, au lieu de consommer entièrement son salaire, fait des éco-

nomies, qui donc osera les lui disputer? Le travailleur n'est pas même propriétaire du prix de son travail, et n'en a pas l'absolue disposition. Ne nous laissons pas aveugler par une fausse justice; ce qui est accordé au travailleur en échange de son produit, ne lui est pas donné comme récompense d'un travail fait, mais comme fourniture et avance d'un travail à faire. Nous consommons avant de produire; et le travailleur, à la fin du jour, peut dire: J'ai payé ma dépense d'hier;

LES FEMMES DANS LE SALARIAT

On a pu parler de la grève des 3 000 ouvrières de la Fabrique nationale d'armes à Herstal, en Belgique, qui ont cessé le travail depuis le mois de février et réclament un salaire au moins égal à celui d'un manoeuvre; car bien qu'étant spécialisées elles sont moins payées que l'ouvrier non spécialisé, simplement parce que le patronat, prétextant que ce sont des femmes juge leur activité inférieure à celle des hommes.

La lutte menée par ces ouvrières doit être considérée comme autre chose qu'une simple revendication salariale, et doit être envisagée dans un contexte européen, car on constate la même infériorité des salaires féminins par rapport aux salaires masculins dans les autres pays membres du Marché commun et cela évidemment, malgré l'article 119 du Traité de Rome, qui institue la parité des salaires masculins et féminins dans la théorie, mais que les patrons se gardent bien d'appliquer. C'est le cas notamment en France où l'écart entre salaires masculins et féminins est d'environ 12%.

En effet, si l'émancipation de la femme est un sujet à la mode, on ne fait pas grand-chose pour qu'elle devienne un fait économique et social. La vieille conception de la « femme au foyer » occupe encore certains esprits nostalgiques et retardataires, mais le rôle actif de la femme dans la société est enfin reconnu; cependant son activité est jugée indigne qu'une activité masculine équivalente, et l'intérêt patronal trouve un bon prétexte pour exploiter encore un peu plus son personnel et accroître sa plus-value. Et quelle que soit son activité, simple ouvrière, technicienne ou cadre supérieure, la femme qui travaille se verra pénalisée parce qu'elle appartient au sexe féminin. Certains rapports sont évocateurs: le manoeuvre masculin qui débute gagne plus que l'ouvrière qualifiée qui débute après avoir accompli son apprentissage; la technicienne gagne environ 40% de moins que le technicien et la femme cadre supérieure doit attendre la quarantaine pour espérer avoir un salaire équivalent à celui qu'elle perçoit le cadre supérieur masculin qui n'a pas encore 30 ans.

A tous les postes, dans tous les métiers, pour le même travail qu'un homme, une femme ne mérite pas le même salaire. Telle est la morale patronale, qui s'enrobe de prétextes fallacieux comme une force physique

demain, je payerai ma dépense d'aujourd'hui. A chaque instant de sa vie, le sociétaire est en avance à son compte courant; il meurt sans avoir pu s'acquitter; comment pourrait-il se faire un pécule? Conclusions: Le travailleur est, à l'égard de la société, un débiteur qui meurt nécessairement insolvable; le propriétaire est un dépositaire infidèle qui ne le dépot commis à sa garde, et veut se faire payer les jours, mois et années de son gardiennage. PROUDHON

moins grande, les congés de maternité, le manque de formation professionnelle (alors que chaque année, par manque de place, l'enseignement technique est obligé de refouler des centaines d'élèves). Les femmes doivent donc mener un combat énergique contre l'exploitation patronale et leur lutte, dans le cadre de la lutte de tous les travailleurs pour l'abolition du salariat, de la condition salariale instituée par une classe pour en exploiter une autre.

Dans leur lutte elles ne doivent faire aucune concession et refuser toute avance patronale qui pourrait les conduire à une collaboration avec le patronat. Se contenter, des 10 ou 15 centimes que celui-ci « lâche » de temps en temps pour maintenir la situation, conduit à faire son jeu. Si 10 ou 15 centimes suffisent pour faire cesser une grève, comme cela se passe actuellement, les patrons n'ont qu'à estimer, à ce compte-là, l'avenir nouvelle du coût de la vie. Les patrons sont obligés d'augmenter les salaires, mais pas de philanthropie, juste le minimum nécessaire pour que le salarié puisse continuer à entretenir sa force de travail. Concessions qui n'entraînent en rien leur profit! (Pas si bêtes). Une nouvelle hausse des prix, fournira de nouveaux profits, tandis que pour le salarié le décalage entre son pouvoir d'achat et le coût de la vie se trouvera rétabli.

Si les salariés, hommes et femmes, ne veulent plus être les instruments de l'enrichissement d'une minorité, il n'existe qu'un moyen: l'abolition du salariat et pour cela la grève générale expropriatrice qui permettra au prolétariat de s'emparer des moyens de production, et d'en assurer lui-même la gestion

MEETING DU 8 MAI A LYON

Nous avons tenu à reproduire les interventions des orateurs dans l'idiome qu'ils ont utilisé pour s'exprimer au cours du meeting et c'est la raison pour laquelle les interventions faites en espagnol ont été insérées dans la page en version espagnole. Le camarade Soriano, qui prit la parole après une brève allocution de bienvenue de la présidence, retraça les diverses étapes des luttes ouvrières à travers le monde et à travers le temps.

« Ne serait-ce que par respect, dit-il, pour tous ceux qui ont tout sacrifié, y compris leur vie, comme les martyrs de Chicago, les fédérés de la Commune de Paris et les milliers de militants anonymes qui se dressèrent contre le fascisme en 1936, le 1er mai devrait être autre chose qu'un jour de fête destiné à la cueillette du muguet. Mai est un symbole de lutte de la classe ouvrière et doit nous inciter à la prise de conscience. Par ailleurs, la menace croissante du chômage, le nombre toujours plus grand de travailleurs déracinés posent des problèmes de regroupement pour une action commune vers un but commun. C'est parce que les centrales ouvrières...

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTÉ

Ce nouveau livre que vient d'écrire l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire. C'est un livre qui peut être acheté et qui doit être lu par tous les travailleurs. Il est à la fois peu onéreux, riche en idées et facile à lire. Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

Syndicalisme révolutionnaire

Dans le cadre de l'évolution rapide de toutes les centrales syndicales vers la collaboration, voire même l'intégration dans l'appareil de l'Etat, la Confédération Nationale du Travail demeure la seule organisation de classe du prolétariat qui envisage de continuer la lutte jusqu'à la réalisation du socialisme à travers les mesures imposées par les exploités organisés, et exprimées dans les statuts de la C.G.T. (article 2): Disparition du salariat et du patronat, suppression du capitalisme, neutralité politique envers les partis politiques. A travers les luttes du prolétariat enregistrées depuis 1906, date de la Charte d'Amiens, à travers ses conquêtes et, à travers ses défaites surtout, la plupart des « dirigeants syndicaux », gagnés par la conception bourgeoise de l'existence, en sont venus à considérer les syndicats comme des organes de « progrès » et non comme des organes de lutte.

A l'abandon du principe fondamental de la véritable lutte de classes de la part des syndicats actuels, le patronat et l'Etat ont répondu par l'organisation de toute une superstructure d'intégration progressive des organes de production à la machine d'exploitation garantissant, par ailleurs, bon nombre de sinécures pour les « dirigeants syndicaux » bénéficiant ainsi immédiatement de la « promotion social » proclamée.

C'est à l'émancipation du prolétariat grâce à sa lutte organisée que veut nous faire renoncer les réformistes de toutes sortes. Fidèles aux principes du prolétariat militant de la Première Internationale qui entendait faire prévaloir la lutte pour l'émancipation sociale des travailleurs à toute organisation ou structure visant à la conquête du pouvoir bourgeois, destinée à faire régner et à perpétuer le capitalisme, le syndicalisme authentique, c'est-à-dire révolutionnaire, continue à croire à l'organisation de la production et de la distribution, seule base véritable de tout socialisme et unique voie à l'émancipation des travailleurs.

Mission réelle du syndicalisme révolutionnaire

Le lecteur qui consulte le « Petit Larousse » (14ème édition, 1952), trouve au mot: Syndicalisme, le texte suivant: « Théorie politique fondée sur le principe syndicaliste, action syndicale. » Au mot syndicaliste, il est précisé: « Partisan du système syndical » et au mot syndical, il est écrit: « Qui appartient au syndicat: « l'action syndicale ». « Chambre syndicale » espèce de tribunal disciplinaire institué pour juger les infractions aux règlements d'une corporation et aux devoirs imposés à ses membres. » Quant au mot syndicat, il est précisé: « Groupement formé pour la défense d'intérêts économiques communs. »

De l'ensemble de ces textes, la vérité est déformée et le lecteur possède une information erronée de ce qu'est le syndicalisme. Le « Petit Larousse » est consulté par une multitude de travailleurs, si la vérité est dénaturée en cet ouvrage sur l'ensemble de ces mots, il n'est pas possible d'admettre que c'est un erreur, ce serait douter du savoir de ses rédacteurs, il faut donc reconnaître que, volontairement, on tient à faire ignorer l'origine et le but du syndicalisme.

Précisons, tout de suite, que le syndicalisme est: 1° apolitique, 2° que sa mission est d'assurer, dans le présent, une rétribution du salariat plus juste, tout en préparant, pour l'avenir, la libération de ce dernier, la conquête de la liberté par la transformation de l'économie. On conçoit que le véritable syndicalisme étant d'ordre révolutionnaire « Le Petit Larousse », qui est une base d'enseignement pour les sujets de l'Etat, ne puisse donner la définition réelle du syndicalisme. Emile Pouget traduit plus exactement ce qu'est celui-ci en exclaimant: « La prématé de cohésion des individus réside en ce fait que l'œuvre d'améliorations partielles et celle plus décisive de transformation sociale, y sont menées de front et parallèlement. Et c'est justement parce que le syndicat répond à cette double tendance sans plus sacrifier le présent à l'avenir et celui-ci au présent, c'est pour cela que le syndicat s'érige comme le groupement par excellence. » Il dit encore: « Outre l'œuvre de défense quotidienne, les syndicats ont pour besoin de préparer l'avenir. Le groupement de producteurs devra être la cellule de la société nouvelle. Il est impossible de concevoir une transformation sociale réelle, sur d'autres bases. Donc, il est indispensable que les producteurs se préparent à la besogne de prise de possession et de réorganisation qui doit leur incomber et que

seuls, ils sont aptes à mener à bien. C'est une révolution sociale et non une révolution politique que nous voulons faire. Ce sont là deux phénomènes distincts et les tactiques qui conduisent à l'une détournent de l'autre. » Georges Yvetot, à son tour, définit le syndicalisme comme suit: « Sans aucune espèce de parti-pris, en respectant les convictions de chacun, nous voulons convaincre l'ouvrier qu'il doit considérer le Syndicat non seulement comme un groupement de défense ou de conservation des améliorations acquises, mais encore comme un groupement de combat et de conquêtes sociales. Nous voulons persuader l'ouvrier que le terrain économique est le meilleur de tous pour sa lutte contre l'exploitation et l'oppression capitaliste. Nous voulons qu'il apprenne à ne compter que sur lui-même et sur son entourage cordiale avec tous ses frères de misère pour conquérir son affranchissement intégral. C'est notre but; c'est celui du syndicalisme. » — Prison de Clairvaux, 1908.

Sur le même sujet, Fernand Pelloutier écrit, le 20 octobre 1895: « Que les hommes libres entrent dans le syndicat et que la propagation de leurs idées y prépare les travailleurs, les artisans de la richesse, à comprendre qu'ils doivent régler leurs affaires eux-mêmes, et à briser, par suite, le jour venu, non seulement les formes politiques existantes, mais toutes tentatives de reconstitution d'un pouvoir nouveau. » Enfin, Victor Griffuelhes précise: « La question ouvrière est posée par nous, syndicalistes révolutionnaires, de la façon suivante: lutter contre le patronat pour obtenir de lui, et à meilleur compte, toujours plus d'améliorations, en nous achevant pour la suppression de l'exploitation. Pour les camarades syndicalistes réformistes, avec lesquels nous sommes en opposition, la même question ouvrière se pose comme suit: se grouper pour établir une entente avec le patronat, ayant pour but de lui démontrer la nécessité d'accorder quelques satisfactions, n'entraînant en rien le privilège patronal. Cette dernière façon de procéder nous amène loin du but que nous nous assignons. » La volonté de libération des travailleurs est la même en tous les pays, le problème étant identique. Parmi les sections légales de l'Association internationale des travailleurs, celle de Suède, la « Sveriges Arbeters Centralorganisation », est la seule au monde disposant d'un quotidien « L'Arbetaren » (l'ouvrier) qui parait à Stockholm. Il définit le Syndicalisme révolutionnaire de la façon suivante:

« Le mouvement syndicaliste révolutionnaire est né de la classe ouvrière comme un moyen de défense pour les intérêts du peuple producteur. Il a mission de transformer la société dans un sens socialiste libérateur, ce qui veut dire que la liberté la plus grande possible et la justice sociale doivent exister pour tous. Le syndicalisme révolutionnaire s'oppose à l'absorption de la vie économique, sociale et culturelle par l'Etat. Il fait appel à tous ceux qui s'opposent à toute forme d'exploitation, à tous ceux qui ne défendent pas de privilèges économiques ou autres et qui sont disposés à participer à la lutte pour un ordre social où tous les producteurs auront la possibilité de partager la responsabilité dans la gestion des moyens de production en adhérant à des unités de production coopérative, et où chaque membre de

la communauté sociale, fondée sur un élargissement des autonomies communales et régionales, aura l'occasion d'intervenir activement dans une vie politique et sociale décentralisée. Le syndicalisme révolutionnaire s'efforce de contribuer à la création d'une économie coopérative dans un esprit socialiste; il tend à la constitution de fédérations internationales entre des entreprises coopératives de production comme un premier pas vers le socialisme libertaire de l'avenir. »

Ainsi, le syndicalisme a pour but de lutter pour des conditions matérielles plus justes du travailleur et pour son élévation intellectuelle et morale. Le salariat étant une des dernières formes de l'esclavage, il appartient à celui qui en est la victime d'obtenir, dans le présent, des conditions meilleures d'existence et, dans l'avenir, la libération de son exploitation. Pour lutter contre cette exploitation et préparer la libération du salariat, le groupement des salariés est indispensable; cette association qui réunit en une formation aux mêmes buts tous les exploités, est le syndicat. La mission du syndicalisme n'est pas de préparer la libération du salariat, le groupement des salariés est indispensable; cette association qui réunit en une formation aux mêmes buts tous les exploités, est le syndicat. La mission du syndicalisme n'est pas de préparer la libération du salariat, le groupement des salariés est indispensable; cette association qui réunit en une formation aux mêmes buts tous les exploités, est le syndicat.

la communauté sociale, fondée sur un élargissement des autonomies communales et régionales, aura l'occasion d'intervenir activement dans une vie politique et sociale décentralisée. Le syndicalisme révolutionnaire s'efforce de contribuer à la création d'une économie coopérative dans un esprit socialiste; il tend à la constitution de fédérations internationales entre des entreprises coopératives de production comme un premier pas vers le socialisme libertaire de l'avenir. »

Pour lutter contre cette exploitation et préparer la libération du salariat, le groupement des salariés est indispensable; cette association qui réunit en une formation aux mêmes buts tous les exploités, est le syndicat. La mission du syndicalisme n'est pas de préparer la libération du salariat, le groupement des salariés est indispensable; cette association qui réunit en une formation aux mêmes buts tous les exploités, est le syndicat.

Entre l'esclavage du passé et celui des temps présents, la seule différence qui existe est dans la présentation de cet esclavage; direct autrefois, il est aujourd'hui indirect. La loi de l'exploitation de l'homme par l'homme existe toujours, elle subsiste aussi longtemps que les travailleurs ne prendront pas conscience de leur force et de leur responsabilité. Le syndicalisme révolutionnaire est l'instrument de combat le plus efficace, car il permet de combattre le capitalisme et de préparer des générations de travailleurs à s'affranchir du joug de l'Etat.

LES PAYS LIBRES ET LA PAIX Dans le cadre de la défense des pays « libres » et du maintien de la paix, les U.S.A. vont remplir l'Espagne d'avions à réaction. Si c'est ainsi que l'on défend la liberté et que l'on prépare la paix, comment faudrait-il faire pour défendre la dictature et préparer la guerre? QUI S'EMPARERA DES BIENS QUI APPARTIENNENT A TOUS? A propos des derniers mouvements de grève, les gros financiers se sont exclamés: « Ce qui est choquant, c'est qu'on dirait que le poste appartient aux postiers, le gaz aux gaziers et les chemins de fer aux cheminots. » Ce qui est beaucoup plus choquant, c'est que le monde appartient aux financiers.

RENÉ VILLARD

ESOPE

PACIFISME ET ANARCHISME EN ANGLETERRE Londres a vu le rassemblement de centaines de camarades autour des bannières noires et rouges des fédérations de toute l'Angleterre. Les anarchistes constituaient la majorité des participants dans la marche contre la fabrication des bombes atomiques; certains camarades allèrent jusqu'à contre les réactions du service d'ordre de « Sa Majesté ». Les orateurs du groupe de Londres définirent aux sympathisants les raisons qui faisaient militer les libertaires dans le C.N.D. (dont ils furent les plus actifs promoteurs), l'antimilitarisme ne pouvant être contesté comme principe strictement anarchiste. Les anarchistes répandaient des tracts expliquant que l'Etat c'est la guerre, et que la lutte pacifiste efficace doit réaliser la disparition de l'Etat. Tous les camarades se retrouvèrent à Trafalgar Square pour conspuer les traités du parti travailliste (dont la manifestation était révoltante pour les pacifistes) et tous les étatistes avoués) ont ouvert une lutte d'influence avec les vrais révolutionnaires.

ESOPE

Jeunes syndicalistes révolutionnaires-C.N.T. Ecrivez: J. S. R. - C. N. T. 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (IXe).

Informations belges

La grève des ouvrières belges suscite un courant de sympathie qui va croissant. Mais la sympathie ne suffit plus. Il faut, dès aujourd'hui, concrétiser la lutte et l'étendre à tous les secteurs concernés. Il ne faut pas permettre que les courageuses grévistes soient laissées seules dans leur action comme le souhaitent les délégués syndicaux socialistes et communistes.

Déjà, pour la deuxième fois, les ouvrières de la F. N. manifestent ensemble et dans la rue leur détermination sans défaillance de faire aboutir leurs justes revendications. Malgré les provocations et les chantages patronaux, malgré le sabotage et la trahison des bonzes syndicaux réformistes, les ouvrières liégeoises sont décidées à ne rentrer au travail que la tête haute et en chantant victoire. L'unité, l'intransigeance, la combativité inlassable et chaleureuse des ouvrières liégeoises est un exemple pour toutes les femmes, non seulement de Belgique, mais d'Europe, et aussi pour l'ensemble des travailleuses. Cependant, au stade actuel de la lutte, le monde ouvrier ne peut plus se contenter d'un soutien platonique, moral ou financier. Il est nécessaire d'intensifier et d'étendre la lutte pour l'action directe des travailleuses contre le capital. Pour cela il nous paraît indispensable de sensibiliser la population la-

borieuse et l'ensemble des femmes sur les objectifs de cette grève: à travail égal, salaire égal. Au bloc patronal, décidé, de toutes ses forces, à combattre des revendications justes et révolutionnaires, il faut opposer un front uni des travailleurs dans l'action directe et révolutionnaire. Par cette première grande grève des femmes qui fera date dans l'histoire internationale de la lutte émancipatrice des masses laborieuses c'est l'ensemble du monde féminin et du monde du travail qui prend conscience de la surexploitation des femmes et de leurs possibilités de lutte révolutionnaire pour la réalisation immédiate de l'égalité des salaires et de l'égalité de condition des femmes et des hommes, telles que le veut le syndicalisme révolutionnaire. Pour une rénovation de la lutte syndicaliste en Belgique. Pour l'action directe des travailleuses contre le capitalisme (privé ou d'Etat) Pour une organisation révolutionnaire du travail par les travailleuses eux-mêmes. Rejoignez les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires.

J. S. R. Section belge Renseignements: SOCIALISME ET LIBERTÉ 2 E, av. des Droits de l'Homme Bruxelles-7

España al día

MANIFESTACION ESTUDIANTIL EN VALENCIA

VALENCIA. — Haciendo causa común con sus compañeros de otras ciudades universitarias españolas, el censo estudiantil valenciano ha manifestado ruidosamente por las calles céntricas de la ciudad a las voces de «Queremos sindicatos libres» y «Libertad de Prensa». Porque los diarios informan tendenciosamente de lo que ocurre, perjudicando a la opinión democrática y favoreciendo al Gobierno. Las redacciones de los rotativos han sido apedreadas, prueba manifiesta de la indignación que sus mentiras han causado en los medios universitarios.

LA POLITICA DE FERNANDO VII

BARCELONA. — Prosiguiendo su política de represión contra la inteligencia libre, el Gobierno de Madrid ha suspendido de empleo y sueldo a dieciocho catedráticos de la Universidad de Barcelona que no han ocultado sus simpatías hacia el estudiantado que se esfuerza por obtener la libertad sindical de que carece en el sindicato falangista denominado SEU y de pertenencia obligada.

CURAS ATACADOS POR LA POLICIA

BARCELONA. — Ha causado estupor la escena de persecución de curas por las calles de esta ciudad. Los persecutores no eran revolucionarios, sino policías, que pagaban a los ensonados a porrazos. El asunto es como sigue:

El estudiante Joaquín Boix, de la Escuela de Ingenieros y delegado de la misma al sindicato estudiantil libre, fue detenido y torturado por la policía. Para proteger contra tal vanidad de los «guardadores del orden», 200 curas salieron de la catedral hacia la Via Layetana, en donde estacionaron silenciosamente ante la Jefatura de Policía. Conminados a circular, los sacerdotes se negaron a ello, siendo acto seguido atacados a porrazos quedando la manifestación disuelta. La mayor parte de religiosos se refugiaron en las iglesias vecinas al lugar del suceso.

OTRA MANIFESTACION DISUELTA A GARROTAZOS

MADRID. — Una fuerte tropa de «agentes del orden» ha acometido a palos una manifestación de estudiantes en ciencias económicas y políticas, favorable a sus compañeros de Barcelona.

A RAZA DE UNA MANIFESTACION

MADRID. — «La Embajada de los Estados Unidos ha comunicado al ministro de Asuntos Exteriores que la policía «había apaleado bárbaramente» a siete estudiantes norteamericanos, cuando estos salían pacíficamente de la Facultad de Letras. Entre ellos se encontraba la nieta del exseretario de Estado norteamericano señor Herter y un estudiante ciego de 17 años. La embajada ha enviado además una protesta oficial al Gobierno español.

DOS FRANCESES LIBERTADOS

PARIS (OPE). — «Le Figaro» inserta un despacho de Barcelona dando cuenta de que han sido liberados el profesor del Liceo francés señor Louis-Henry Chateaur y su hijo Bernard de 17 años. Fueron detenidos con motivo de una manifestación estudiantil.

A PESAR DE LAS LEYES SOCIALES

VALLADOLID. — El mundo trabajador está alarmado por la conducta de todas las empresas poderosas y medianas de Valladolid a tenor de la cual los obreros no encuentran trabajo a partir de los 45 años.

SITUACION ECONOMICA

BARCELONA. — En nota servida por la Cámara de Comercio y Navegación se lee, entre otros detalles:

«En materia de transportes se acusa un aumento en el tránsito ferroviario para viajeros, estabilizándose el de mercancías. La situación agrícola parece tener buenas perspectivas si no se produce un brusco cambio de tiempo que perjudique a las plantaciones. En diciembre se constituyeron 107 sociedades con un capital de 219 millones de pesetas y otras 97 sociedades aumentaron el capital que alcanzó la cifra de 713 millones, fueron disueltas 6 sociedades cuyo capital ascendió a 26 millones; desde el 16 de diciembre a 15 de enero fueron protestados 15.694 efectos y presentaron suspensión de pagos cuatro empresas y una de ellas, muy importante, del sector textil.

Por lo que afecta a los productos alimenticios descendió la demanda y consumo de patatas, estabilizándose su precio que tiene tendencia a una alza, que ya se ha experimentado en algunas frutas y hortalizas como plátanos, coliflores, alcachofas y tomates de Canarias, manteniéndose a nivel estable el precio de manzanas, limones y, especialmente, naranjas. El pescado fresco se cotizó a precios elevados por lo que afecta a la merluza, pescadilla, langostas y langostinos. Aumentó el volumen de ventas de polterías, huevos y caza y no hubo sensible variación en aceites y vinos.

Cabe señalar el satisfactorio incremento de actividad en el sector textil y existe cierta preocupación por la calidad del algodón nacional de la última cosecha. La suspensión de pagos que aludimos en nuestro segundo párrafo afectó a varios comerciantes algodoneros. Las empresas del sector textil del Vallés, que sufrieron los efectos de las inundaciones del año 1962, se están preparando para la dimisión de liquidez que supondrá el pago de los intereses y la devolución de parte del préstamo que le fue concedido.

DE L'ANOIA AL SENA SENSIF PRESSA.

Un andar de 27 años entre la niebla del exilio. 11 frs. en «C. S.»

CRONICA OBRERA

EL COMBATE A LA LIQUIDACION DEL SINDICADO VERTICAL, ENJUICIO A SUS MIEMBROS BAJO LA ACUSACION DE CALIFICACION LEGAL.

No por esto ha conseguido dar a las comisiones obreras, el gobierno franquista liquidación, por que subsistiendo cada día con mayor fuerza y amplitud las causas que fueron su origen como son: la ineficacia, carencia de representabilidad y libertad de los cargos sindicales, lógica consecuencia, la extensión de las comisiones obreras y su fortalecimiento. Es así como no tardaron en implantarse en Cataluña, Madrid, etc., originando al igual que lo sucedido con el Sindicato Estudiantes Universitarios (SEU) el desarrollo de una organización ajena y paralela al Sindicato oficial, tan fuerte y poderosa, ya que puede desafiar a ésta. El desafío está en la calle y no cabe duda que plantea al gobierno un serio problema en el que puede llegar a arriesgar su propia existencia.

COMIENZO DE LAS NEGOCIACIONES PARA LA RENOVACION DE LOS CONTRATOS COLECTIVOS DE ALGUNAS EMPRESAS, ASI COMO LA DECLARACION DE LA PRIMERA VEZ DEL AÑO 1962, HUBO MARCADO ASTURIAS LA BANCAROTA DE LOS SINDICATOS VERTICALES, NO SÓLO PORQUE HABIAN SIDO INCORPORADOS EN EL TRANSURSO DE LA MISMA, SINO PORQUE LOS OBREROS SUPERION EN LA MAYOR PARTE DE LAS MINAS Y ALGUNAS FABRICAS, ORGANIZAR UNA DIRECCION PROPIA, CON PODERES PARA DISCUTIR SUS PROBLEMAS CON LA PATRONAL Y LAS AUTORIDADES.

Por ejemplo, en «Carbones Asturianos» existía una comisión, que logró la autorización para reunirse en los locales de la Empresa. En la fábrica de Mieres los obreros destituyeron al Jurado oficial por haber firmado el Convenio colectivo, sin consultarles previamente. Seguidamente eligieron una comisión que recibía y tramitaba las demandas de los obreros.

Cada vez que la policía amenazaba a algún miembro de esta comisión, los obreros replicaban así o detienen vamos a la huelga, con lo que impidieron los desajustes de la policía, y aseguraron el funcionamiento de la comisión.

Pero donde tuvo verdadero desarrollo e importancia la comisión obrera fue en Guipuzcoa y sobre todo en Vizcaya, donde su origen fue el siguiente:

En mayo de 1963 los representantes obreros de las Empresas más importantes de Vizcaya se reunieron para tratar sobre los despedidos por la huelga de 1962, y sobre las elecciones sindicales que se habían convocado. Acordaron en esta reunión redactar un escrito de conclusiones sobre estas materias y nombraron una comisión para que hiciera entrega del mismo al Delegado Provincial del Sindicato.

La comisión obrera así nombrada no sólo realizó este encargo encomendado, sino al no ser reconocida la admisión de los despedidos, redactó y firmó un escrito en defensa de los mismos, entregándolo al Vicesecretario de Ordenación Social y al Gobernador Civil, que les recibió como tal comisión. Más acá, con motivo de la manifestación del 1º de Mayo, tratando de impedir su celebración, se procedió a la detención de cinco de sus miembros, que fueron puestos en libertad por la presión de los trabajadores.

Más tarde fue detenido otro de los miembros de la comisión, lo que fue motivo para que ésta elevara una energética protesta a Madrid.

Ante la fuerza y el prestigio que esa comisión provincial obrera iba ganando, hasta el punto, que en numerosas Empresas plantearon y defendieron reivindicaciones de los trabajadores como en la Babcock Wilcox, Euskalduna, Urquiza, etc., llegando con las direcciones de éstas empresas a su solución, recibiendo como hemos señalado, contestación oficial, lo que implicaba en cierta manera un reconocimiento de hecho de tales comisiones, el gobierno, comprendiendo que por estas comisiones, no sólo se llegaría al aislamiento y abandono de los obreros del sindicato oficial, sino a la sustitución de éste por una nueva estructuración en las que dichas comisiones obreras serían la

EL COMBATE A LA LIQUIDACION DEL SINDICADO VERTICAL, ENJUICIO A SUS MIEMBROS BAJO LA ACUSACION DE CALIFICACION LEGAL.

base, lo que llevaría a la liquidación del sindicato vertical, enjuicio a sus miembros bajo la acusación de calificación legal.

COMIENZO DE LAS NEGOCIACIONES PARA LA RENOVACION DE LOS CONTRATOS COLECTIVOS DE ALGUNAS EMPRESAS, ASI COMO LA DECLARACION DE LA PRIMERA VEZ DEL AÑO 1962, HUBO MARCADO ASTURIAS LA BANCAROTA DE LOS SINDICATOS VERTICALES, NO SÓLO PORQUE HABIAN SIDO INCORPORADOS EN EL TRANSURSO DE LA MISMA, SINO PORQUE LOS OBREROS SUPERION EN LA MAYOR PARTE DE LAS MINAS Y ALGUNAS FABRICAS, ORGANIZAR UNA DIRECCION PROPIA, CON PODERES PARA DISCUTIR SUS PROBLEMAS CON LA PATRONAL Y LAS AUTORIDADES.

Por ejemplo, en «Carbones Asturianos» existía una comisión, que logró la autorización para reunirse en los locales de la Empresa. En la fábrica de Mieres los obreros destituyeron al Jurado oficial por haber firmado el Convenio colectivo, sin consultarles previamente. Seguidamente eligieron una comisión que recibía y tramitaba las demandas de los obreros.

Cada vez que la policía amenazaba a algún miembro de esta comisión, los obreros replicaban así o detienen vamos a la huelga, con lo que impidieron los desajustes de la policía, y aseguraron el funcionamiento de la comisión.

Pero donde tuvo verdadero desarrollo e importancia la comisión obrera fue en Guipuzcoa y sobre todo en Vizcaya, donde su origen fue el siguiente:

En mayo de 1963 los representantes obreros de las Empresas más importantes de Vizcaya se reunieron para tratar sobre los despedidos por la huelga de 1962, y sobre las elecciones sindicales que se habían convocado. Acordaron en esta reunión redactar un escrito de conclusiones sobre estas materias y nombraron una comisión para que hiciera entrega del mismo al Delegado Provincial del Sindicato.

La comisión obrera así nombrada no sólo realizó este encargo encomendado, sino al no ser reconocida la admisión de los despedidos, redactó y firmó un escrito en defensa de los mismos, entregándolo al Vicesecretario de Ordenación Social y al Gobernador Civil, que les recibió como tal comisión. Más acá, con motivo de la manifestación del 1º de Mayo, tratando de impedir su celebración, se procedió a la detención de cinco de sus miembros, que fueron puestos en libertad por la presión de los trabajadores.

Más tarde fue detenido otro de los miembros de la comisión, lo que fue motivo para que ésta elevara una energética protesta a Madrid.

Ante la fuerza y el prestigio que esa comisión provincial obrera iba ganando, hasta el punto, que en numerosas Empresas plantearon y defendieron reivindicaciones de los trabajadores como en la Babcock Wilcox, Euskalduna, Urquiza, etc., llegando con las direcciones de éstas empresas a su solución, recibiendo como hemos señalado, contestación oficial, lo que implicaba en cierta manera un reconocimiento de hecho de tales comisiones, el gobierno, comprendiendo que por estas comisiones, no sólo se llegaría al aislamiento y abandono de los obreros del sindicato oficial, sino a la sustitución de éste por una nueva estructuración en las que dichas comisiones obreras serían la

EL COMBATE A LA LIQUIDACION DEL SINDICADO VERTICAL, ENJUICIO A SUS MIEMBROS BAJO LA ACUSACION DE CALIFICACION LEGAL.

base, lo que llevaría a la liquidación del sindicato vertical, enjuicio a sus miembros bajo la acusación de calificación legal.

COMIENZO DE LAS NEGOCIACIONES PARA LA RENOVACION DE LOS CONTRATOS COLECTIVOS DE ALGUNAS EMPRESAS, ASI COMO LA DECLARACION DE LA PRIMERA VEZ DEL AÑO 1962, HUBO MARCADO ASTURIAS LA BANCAROTA DE LOS SINDICATOS VERTICALES, NO SÓLO PORQUE HABIAN SIDO INCORPORADOS EN EL TRANSURSO DE LA MISMA, SINO PORQUE LOS OBREROS SUPERION EN LA MAYOR PARTE DE LAS MINAS Y ALGUNAS FABRICAS, ORGANIZAR UNA DIRECCION PROPIA, CON PODERES PARA DISCUTIR SUS PROBLEMAS CON LA PATRONAL Y LAS AUTORIDADES.

Por ejemplo, en «Carbones Asturianos» existía una comisión, que logró la autorización para reunirse en los locales de la Empresa. En la fábrica de Mieres los obreros destituyeron al Jurado oficial por haber firmado el Convenio colectivo, sin consultarles previamente. Seguidamente eligieron una comisión que recibía y tramitaba las demandas de los obreros.

Cada vez que la policía amenazaba a algún miembro de esta comisión, los obreros replicaban así o detienen vamos a la huelga, con lo que impidieron los desajustes de la policía, y aseguraron el funcionamiento de la comisión.

Pero donde tuvo verdadero desarrollo e importancia la comisión obrera fue en Guipuzcoa y sobre todo en Vizcaya, donde su origen fue el siguiente:

En mayo de 1963 los representantes obreros de las Empresas más importantes de Vizcaya se reunieron para tratar sobre los despedidos por la huelga de 1962, y sobre las elecciones sindicales que se habían convocado. Acordaron en esta reunión redactar un escrito de conclusiones sobre estas materias y nombraron una comisión para que hiciera entrega del mismo al Delegado Provincial del Sindicato.

La comisión obrera así nombrada no sólo realizó este encargo encomendado, sino al no ser reconocida la admisión de los despedidos, redactó y firmó un escrito en defensa de los mismos, entregándolo al Vicesecretario de Ordenación Social y al Gobernador Civil, que les recibió como tal comisión. Más acá, con motivo de la manifestación del 1º de Mayo, tratando de impedir su celebración, se procedió a la detención de cinco de sus miembros, que fueron puestos en libertad por la presión de los trabajadores.

Más tarde fue detenido otro de los miembros de la comisión, lo que fue motivo para que ésta elevara una energética protesta a Madrid.

Ante la fuerza y el prestigio que esa comisión provincial obrera iba ganando, hasta el punto, que en numerosas Empresas plantearon y defendieron reivindicaciones de los trabajadores como en la Babcock Wilcox, Euskalduna, Urquiza, etc., llegando con las direcciones de éstas empresas a su solución, recibiendo como hemos señalado, contestación oficial, lo que implicaba en cierta manera un reconocimiento de hecho de tales comisiones, el gobierno, comprendiendo que por estas comisiones, no sólo se llegaría al aislamiento y abandono de los obreros del sindicato oficial, sino a la sustitución de éste por una nueva estructuración en las que dichas comisiones obreras serían la



RECORDANDO A UNA VICTIMA DE SALAZAR

CARACAS. — El Movimiento Democrático de Liberación de Portugal y sus Colonias, imprimió un número especial de su revista «Oposição Portuguesa», dedicado enteramente al asesinato del general Humberto Delgado.

El número especial está consagrado enteramente al primer aniversario del asesinato del general Humberto Delgado cuyo cadáver apareció junto al de su secretaria Arajaral Campos hace un año en la provincia de Badajoz (España).

El número reproduce todos los titulares de la prensa venezolana anunciando el asesinato, información que fue dada por vez primera en Caracas por Mario Méndez Fonseca, dirigente del Movimiento de Liberación de Portugal y sus colonias.

Este número de «Oposição Portuguesa», que incluye gran número de fotos del general Delgado en distintas épocas de su vida, tuvo una enorme difusión en los círculos políticos y sociales de Venezuela.

ALICANTE PARA EL TURISMO

ALICANTE. — Una plaga de moscas del Mediterráneo está causando grandes destrozos en los cultivos de las Vegas Bajas del Mediterráneo, según informes de la Hermandad de Labradores y Ganaderos de Orihuela, hasta el punto de que se ha pedido sea declarada calamidad pública.

Igualmente se registran grandes pérdidas en los cultivos de patatas, debido a la inadaptación de la semilla empleada en la Vega Baja del Segura y especialmente en los pueblos de Dayas, San Pulgencio, Dolores, Almoradiz y Guardamar.

PIDEN SALARIO MINIMO DE 231 PESETAS

GINEBRA (OPE). — «La Tribune de Genève» publica este despacho de la A.F.P.: «Varios centenares de obreros impresores se reunieron en la Casa Sindical de Madrid para reclamar la renovación del contrato colectivo. El anterior caducó el 31 de diciembre. Piden un salario mínimo de 231 pesetas diarias, o sea 15 francos suizos, en tanto que los patronos no les ofrecen más que 104 pesetas. Pero no es el salario el único que hay desacuerdo entre ambas partes. Los trabajadores reclaman también igualdad de derechos y salarios para hombres y mujeres, 30 días de vacaciones anuales y semana de 45 horas. La

«Ignoro lo que el porvenir reserva al pueblo español — añadió el canciller mexicano — pero hago votos para que sea él el único árbitro de su destino y que encuentre, llegado el momento, las fórmulas de vida política económica y social que le aseguren la libertad, la prosperidad y el bienestar.»

PESETERIAS

MADRID. — En la Casa de la Moneda se procede a la acuñación de monedas de a cien pesetas en plata. Se prevé el acaparamiento de las mismas por los ricos numismáticos. La peseta fue lanzado al mercado de cambio en 1868, dos meses después de la caída de Isabel II, cuenta, por lo tanto, 98 años de existencia.

El símbolo monetario español de la antigüedad fue el real duro en España, transformado en peso duro en las colonias americanas, moneda de plata considerada ocho reales fuertes de vellón. Peseta equivale a peso chico.

MIRO ACADEMICO

BARCELONA. — O los pintores «pintados» por ellos mismos. El nombramiento de Joan Miró para la Academia de Bellas Artes suscita diversos comentarios. Durancamps considera el hecho una estupidez. Cree que hay gato político encerrado. «Miró — afirma — es el pintor con menos condiciones artísticas que jamás he conocido. Es una auténtica negación de la pintura y no pasa de ser un vulgar «payés».

He visto cosas de niños de tres años que están mucho mejor que cualquier obra mironiana.» Por su parte, Joan Miró reclama que Picasso sea ingresado en la Academia antes que él, y considera que a Dalí la Academia debe cerrarle la puerta. «Dalí al principio fue un gran artista — añade —; ahora es un payaso. Todo lo genial que se quiera, pero un payaso.»

ESCARNECEN A GUERNICA

SAN SEBASTIAN. — El Ayuntamiento franquista de Guernica obsequió al caudillismo con una medalla de brillantes con motivo del sexto centenario de la fundación de la villa. Además Franco fue designado por el citado Ayuntamiento con el cargo de presidente de honor de la comisión organizadora de los festejos. Las fiestas podrán celebrarse, pero el honor de los ediles y del propio verdugo de la villa, no aparecerá por ninguna parte.

MANUEL HERNANDEZ

Así, con el esfuerzo de todos unificados haríamos nuestro deber de militantes del ideal, y así nuestros periódicos y revistas no sufrirían la penuria que adivinamos.

Porque está archidemostrado que las publicaciones no tienen más vida que la que les damos los obreros mismos.

EXALTACION DE LA LECTURA

Acaba de tener lugar en Francia una campaña nacional, de mérito excepcional, a la que han denominado «Semana del Libro». Se ha difundido por doquier el slogan: «Un hombre que lee vale por dos», y «Una mujer que lee vale por diez». Hay muchas expresiones recopiladas al respecto del valor de la lectura. Montaigne decía: «Nunca he tenido preocupación que con una hora de lectura no me haya desaparecido.» Mauriac aduce que la lectura es una puerta abierta hacia un mundo encantador. Y estima también que el adagio: «dime lo que lees y te diré quien eres», es cierto, pero sería mejor agregarle: «mejor te conoceré si me dices lo que lees». En efecto, relee supone ya tener un criterio seleccionado, tener considerados como buenos algunos libros, que se halla placer espiritual al releerlos.

Entrevistas, conferencias, exposiciones, comentarios radiofónicos han te-

Problemas de ayer y de hoy

«Pero hay otra razón que nos tiene ligados y que mal que pesa prima por sobre la razón ideal, a pesar de estar la... insubablemente mezclada con la otra: esta es, la lucha contra el franquismo. Trabajar sin descanso y con una sola obsesión (los subrayados son míos) hacer desaparecer el régimen que oprime a España.»

«No creo que haya nada en nuestro Movimiento que objeta, como motivo de organización, el derrocamiento del franquismo...»

«En otro párrafo se nos dirá: «...nos obliga sin miramiento a formar un frente de voluntades antifranquistas capaz de transitar todos los caminos posibles hasta dar la libertad a España...»

Antonio Serrano G. — «Rutas» de Venezuela, correspondiente a los meses Marzo-abril 1966.

EL trabajo cuyos párrafos hemos reproducido es uno más que se suma a la lista de quienes emiten opinión en trance de hallar una salida al problema español.

Como el que más, soy sensible a las desdichas de los pueblos de Iberia y me siento solidario, aun dentro de la lejanía en que me hallo, de cuantas acciones francas, valerosas y sobre todo con nobleza de ideales hanse acometido con miras al derribo de la dictadura. Pero lo que no podemos ni debemos hacernos solidarios es de esos planteamientos que llevan por marco una sola obsesión y pretenden transitar todos los caminos, criterios esos que abonan el concepto de patria, de los nacionalismos más abominables y dan pábulo a claudicaciones aberrantes cuales han tenido lugar en Madrid. No, estamos lejos de apoyar alianzas con quien sea y como sea.

Anárquicamente o libertariamente, en su acepción pura y llana, los problemas sociales y humanos a «enfrentar» es del todo inconcebible establecerlos por una sola «obsesión» y con miras a un solo país.

Por desgracia nuestra se echa en olvido que de dictaduras feroces y tiranías abyectas está la tierra manchada como lunares la piel del leopardo, que reclaman atención adecuada por los núcleos cuyos componentes en modo alguno pueden dejar de llamarse ciudadanos del mundo.

En virtud de que principio ético

habíamos de estar obsesionados únicamente por el problema español? Personalmente a España no le concedo, en energías y sabiduría para la lucha, más cantidad que la parte alícuota que le corresponde como un país más tiranizado, de los muchos que pueblan, desgraciadamente, el globo terráqueo. Ni más ni menos ni menos ni más.

«Que esto entraña ausencia de patriotismo y de sentimiento de España? Sin duda será la primera exclamación que se les ocurrirá a quienes de la política hacen una profesión de su provecho y del dolor humano una especulación ventajista. De éstos me sentiría honroso ser estigmatizado de mal patriota, de los otros, de mis compañeros «anarquistas», que no dudo de que los habrá echándose pestes, me causará pena. Y no por mí, por supuesto.

No nos oponemos a las alianzas circunstanciales con aquellos núcleos o movimientos de verdadera solera y tradición antifascista, antitotalitaria, que aun sintiéndonos con cierto escepticismo en cuanto a la eficacia y resultados satisfactorios en la empresa, por lo menos queda a salvo la moralidad, la veracidad, la ética en suma, cuyos atributos se malogran, se pierden cuando se intenta sin miramiento transitar todos los caminos, pues en ellos pernoctan los sempiternos y seculares enemigos, quienes no hace falta nombrar por sernos harto conocidos.

Insistimos en que el problema español es parte integrante de los otros problemas mundiales que a la humanidad le toca enfrentar, y tratar de resolverlos localmente, enarbolando las banderas del nacionalismo nos parece incongruente. Este «caso» les queda bien a su medida a los políticos en funciones de salvadores de patrias, pero no a los anarquistas, cuya misión frente a todo es más elevada, y si queremos evitar una mayor fisura en la crisis cuantitativa que aflige al Movimiento Libertario internacional, que nos atrevemos a proclamar como causa primordial del descenso no a las dictaduras o gobiernos de mano dura ni a los actos de terrorismo llevados a cabo, como táctica de lucha, discutiblemente errónea por épocas precursoras, sino por la interpretación clasista que equivocadamente le damos al anarquismo.

Creo que, en nuestros medios libertarios, ya no serán legión los conven-

cidos de una fuerza capaz de atemorizar al capitalismo y al Estado, y menos aún para imponer la solución a «huevo», circunstancia desalentadora que motivaría, sin duda, el deprime de unos y la huida de otros de nuestro Movimiento, pensando que la solución estaría filtrando energías nuestras a las de fe y creencias anarquistas. Esta «solución» es la más idiota que pueda haber.

Convenimos en que somos débiles en cantidad de periódicos y en número de militantes, pero ricos en haber atesorado un ideal indiscutiblemente portador de las mayores verdades, entre las más desoladoras está aquella que, comprendiéndola en su justo valor nos haría desestimar en vasta proporción, el concepto de clase.

Si mal no recuerdo creo que fue Costa Isaac quien dijo, y yo al respecto creo a pies juntitos, que el problema del mundo es biológico. Cabría entonces lógicamente enmarcar nuestros actos propagandísticos que tuvieran por norte y guía esta tan sabia enseñanza, cuyos resultados difícil resulta vaticinarlos, pero con intentarlo mostraríamos capacidad creadora, máxime en estos tiempos en los que peligra la seguridad global de la vida humana, por lo que los intentos de soluciones en todo tiempo y lugar deberían ser intrasferiblemente globales.

Rómulo Chávez

CLARO Y PRECISO

Una publicación que se reclama de la «Regional de Andalucía-Extremadura» inserta en su número 34, un escrito de C. Lizcano que, según el autor, no fue publicado en COMBAT SYNDICALISTE ni en «Espoir».

Ni en el órgano que lo «publica» puesto que no se trata del mismo artículo. En todo caso, del mismo escrito, habiendo desaparecido de tal pieza literaria el motivo causal —una imprudencia— que impidió que las cuartillas del compañero Lizcano aparecieran en el «C. S.»

A mayor abundancia, ni el título del trabajo inserto en Andalucía-Extremadura es el mismo ni el editado por el «Secretario de la C. de R. del Núcleo Zona Norte» es serio, puesto que el referido trabajo llegó a esta Redacción firmado estrictamente «C. Lizcano».

Todo lo cual podemos acreditar pruebas en mano.

JIRA EN PROVENZA

La Zona A del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, organiza una gran Jira para el domingo día 29 de mayo de 1966, en el hermoso lugar de la Fontaine Mary-Rose situada en la carretera departamental de Bouches-du-Rhône, número 69, entre las comunas de Miramas y Salon-de-Provence, cerca de Grans.

El sitio de la Jira es muy típico con un pequeño lago y amplia explanada, debidamente sombreado y con excelente agua abundante, reuniendo magníficas condiciones para una jornada campestra.

No faltarán los correspondientes y potentes altavoces, tampoco los juegos infantiles ni la música variada y el popular Radio-Crochet.

Después de la comida el compañero Cristóbal Parra, secretario de la Zona A, iniciará una charla sobre un tema de actualidad.

Todos los compañeros, familiares, amigos, simpatizantes antifascistas y emigrados económicos, quedan cordialmente invitados a la Jira de la Fontaine Mary-Rose.

La Comisión de Propaganda de la Zona A (F.F. LL. de Alleins, Istres, Miramas, Martigues, Péllissanne y Port-de-Bouc) y la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C.N.T. recomiendan la consiguiente organización de los desplazamientos colectivos para que la Jira de confraternidad confederal sea un éxito.

EL LIBRO DE PEDRO

de Han Ryner

Edición especial, sumamente cuidada e ilustrada, debido al arte tipográfico del compañero H. Flajla. Libro recomendado a los bibliófilos.

Nos quedan escasos ejemplares.

Precio: 35,00 francos. Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

VIDA PROPIA PARA NUESTRAS PUBLICACIONES

Ududa alguna la actividad pro-NA de las inquietudes, fue sin-panagandística. Así trataron de dotar a la C. N. T. de un potencial de lucha y defensa por medio de la imprenta, sin el cual jamás se habría podido hacer frente a los enemigos camuflados unos y declarados otros. Tenazmente, la C. N. T. se creó un estado de simpatía y confianza en el seno de la clase trabajadora, la cual, sin regateo, la hizo depositaria de sus altos destinos. Dándose cuenta de la responsabilidad adquirida, los militantes confederales se comprometieron a encauzar las aspiraciones de la clase, como idealistas y como pertenecientes a la misma. Voluntariamente y sin calcular los sacrificios, se libraron a la lucha activa, en buena parte servidos por el sistema gráfico o de prensa, que nos habíamos propuesto. Tuvimos publicaciones confederales y específicas, sin olvidar de las ediciones patrocinadas por grupos o individualidades, todas de tipo convergente y sin finalidades mercantilistas.

Entonces abundaban los compañeros activos que rehusaban la ostentación de cargos para confundirse con la verdadera base del sindicato, en la cual procedían e influenciaban más que el ejemplo que con la palabra. En las asambleas creaban conciencias, despertaban interés por nuestros valores, y jamás se oyó la voz absurda de hacer desaparecer las publicaciones sin vida propia. Los actuales en aquella época, la más floreciente del anarquismo practista, se daban cuenta de que las publicaciones nuestras sólo podían tener vida dándose nosotros mismos. Presididos por esta idea los compañeros aptos para la pluma, a la salida de los periódicos siempre entusiastas inundando de cuartillas las mesas de Redacción, animando y vigorizando el contenido impreso y causando la admiración incluso en los medios contrarios. Los considerados «intelectuales» y los que carecían de condiciones para la pluma, a la salida de los periódicos se aunaban, y cargados de paquetes se repartían por la vía pública para salir al encuentro de compradores, pensando que dando vida a los órganos impresos se conseguía al mismo tiempo atraer nuevos adeptos, y tal vez futuros continuadores de la obra.

Recordando estos sucesos sería ingratitud desestimar la tenacidad del puñado de compañeros que, diseminados por el exilio, a veces agotados físicamente pero afrontando todas las imposibilidades, continuaban firmes en la brecha. Ni el peso de los años puede con ellos. La letra les atrae, cuando a tantos jóvenes la letra no les seduce. Olvidemos, si, a los viejos prematuros, a los moralmente vencidos, que les parece haber ingresado en una suerte de Comunidad de los Apartados. Los tales merecen capítulo aparte; ellos, que viviendo solamente de un pasado reaparecen de vez en cuando, accidentalmente, para animar el concierto del circunstancialismo; ellos, que con su

LAS OBRAS Y LOS DIAS

(Viene de la pag. 4.)

EXALTACION DE LA LECTURA

nido lugar con el laudable fin de incitar a leer. El escritor Chamson ha dicho que el libro es la piedra angular de la civilización. Es cierto. Se ha hablado también frecuentemente de «el placer de la lectura» y de que «el que nada sabe es quien menos deseos tiene de aprender». En efecto, ya es sabido que leyendo es como va desarrollándose la afición a la lectura. Hay libros para todos los gustos. Y los gustos pueden depurarse a bateda de buenas lecturas. Abunda, en su obra, y en otras publicaciones, la crítica de libros. Por ella puede, quien quiere, informarse, saber a que atenerse. Importa referirse a los libros con insistencia ya que la cultura, la civilización, en lo que tienen de mejor, es gracias a los libros que se obtiene. Los libros pueden ser también

Lo que se debiera escribir y no se escribe

Hay quienes escriben por el solo placer de escudriñar los fallos humanos, sin tener en cuenta los que ellos cometen...

cordar lo que otros escribieron. Creo que está bien claro. Conste que no me refiero únicamente a cuanto pasa por las rotativas de nuestra imprenta periodística...

ACTIVIDADES CONFEDERALES

El Núcleo Ródano-Laira, acaba de terminar su entrevista anual. Para los militantes que de tal se precien, fue la reunión más plena a lo vivo...

EL 8 DE MAYO EN LYON

esto culminó en encarnizadas gestas revolucionarias, cuando entonces contábamos en el país con una central de verdadero espíritu revolucionario...

confederales, de tácticas y luchas revolucionarias de ayer, hoy y mañana. Por ello aprovechamos esta tribuna libre para declarar con la misma firmeza que nos manifestamos siempre...

sus hombres cuando se les llama; no estaba ni lo está pese a todos los augurios de mala ventura; pese a las ambiciones de unos y otros...

NOTA a una reseña

En el último número de «C. S.» correspondiente al 12 de mayo aparece la reseña del mitin organizado por la Alianza Sindical en París...

DISCOS

Señor espiritualista, no comulgó. Inútil que se esfuerce. El liberalismo del Concilio no alcanza a enfriar la Inquisición existente en la amada España...

Dejad, pues, de lado la búsqueda de frases y episodios en libros y folletos y escribid únicamente lo que os dicte el corazón. Siendo éste en potencia libertario, se expresará en términos que enaltecerán la moral anarcosindicalista.

La 13ª reunión regional celebrada en el exilio ha marcado su orientación cara a cuantas maniobras se pudieran poner en práctica por nuestros enemigos de todas partes. Ninguna duda cabe que no podemos dormirnos en los laureles. La información responsable que se nos dio para el caso, no es de las que se olvidan.

J. MUÑOZ CONGOST Hace 80 años — comienza diciendo — la Federación Americana del Trabajo, después de una serie de luchas por las reivindicaciones del mundo de la producción, decidía establecer combate decisivo. La fecha del 1º de mayo de 1886 fue señalada para imponer como objetivo la jornada de ocho horas...

ni el oro americano hará mella en el cuerpo de una organización que dio las más evidentes pruebas de firmeza en el pensamiento y en la acción. Así las intenciones nacían ya con color de cadáver. La A.S.O. los acompañó; cuatro nombres dispersos en algunos países, que aún y a pesar del disfrute de medios económicos que su claudicación les facilitó...

¿Qué decir de la situación desesperada de muchos países de África, América y Asia, donde el hambre es la dura condena de elevados porcentajes de hombres ya al nacer? ¿Cuántos millones de hombres mueren de hambre en la India? ¿Cuántos miles de miles de desheredados viven gracias a la miseria de una subvención de parado en la espléndida Yanguilán?

Se dice textualmente en la reseña: «España lleva un retraso de 100 años, y nosotros la Alianza tenemos el deber de propiciar un cambio, no estableciendo el Comunismo Libertario ni el Socialismo, pero sí el deber de aportarle (al pueblo trabajador español) la libertad y un mejor bienestar.»

COMUNICADOS

FEDERACION LOCAL DE LILLE F. L. DE MARSELLA Celebrará asamblea el domingo 22 del corriente a las nueve y media de la mañana. Dado lo interesante de la correspondencia recibida, es de esperar la presencia de todos los compañeros...

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

COMUNICADOS

FEDERACION LOCAL DE LILLE F. L. DE MARSELLA Celebrará asamblea el domingo 22 del corriente a las nueve y media de la mañana. Dado lo interesante de la correspondencia recibida, es de esperar la presencia de todos los compañeros...

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

COMUNICADOS

FEDERACION LOCAL DE LILLE F. L. DE MARSELLA Celebrará asamblea el domingo 22 del corriente a las nueve y media de la mañana. Dado lo interesante de la correspondencia recibida, es de esperar la presencia de todos los compañeros...

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

COMUNICADOS

FEDERACION LOCAL DE LILLE F. L. DE MARSELLA Celebrará asamblea el domingo 22 del corriente a las nueve y media de la mañana. Dado lo interesante de la correspondencia recibida, es de esperar la presencia de todos los compañeros...

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

COMUNICADOS

FEDERACION LOCAL DE LILLE F. L. DE MARSELLA Celebrará asamblea el domingo 22 del corriente a las nueve y media de la mañana. Dado lo interesante de la correspondencia recibida, es de esperar la presencia de todos los compañeros...

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

COMUNICADOS

FEDERACION LOCAL DE LILLE F. L. DE MARSELLA Celebrará asamblea el domingo 22 del corriente a las nueve y media de la mañana. Dado lo interesante de la correspondencia recibida, es de esperar la presencia de todos los compañeros...

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

DEL ORDEN al desorden no hay más que un paso. No olvidemos que todo cuanto se ha logrado edificar en el curso de un siglo con el pago de mil sacrificios, puede malograrse en el curso de unas horas.

SINCE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 76-64
Administration
BORIANO J.
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.O.P. 14.103-42 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 28-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



PROBLEMAS ARTIFICIALES

«JUBILACION DE ANARQUISTAS»

SEAMOS formales. Este problema nunca ha existido en los medios libertarios. Es en esta época de negociaciones, de permanencia deletérea en el exilio, que semeja absurdo se provoca. Hay que rendir armas a la juventud, en muchos casos inexistente. Vayanse los viejos, y muchos organismos nuestros se desploman por carencia de sostenedores.

La juventud como elemento sucesor se comprende por transcurso normal de generaciones. Como imposición de un estado humano sobre otro estado humano, no hay comprensión ni coherencia posibles.

La humanidad, siempre en escala proporcional de edades, no admite desarrollo sincopado, o saltos. Ni asaltos de un grupo contra otro, pretensiosamente justificados por la novedad de unas vidas, por otra parte destinadas al curso de la vida suma. En anarquía principalmente, la segregación contra los persistentes, los que se niegan a morir, sería más que en otra parte odiosa. La clasificación, la militarización de la especie, sea por separación de sexos, de jóvenes, de intermedios y de maduros, es a todas luces absurda.

La gran Confederación Nacional del Trabajo que tuvimos desde 1910 a 1936, se obtuvo bajo el signo del hombre libertario, no bajo especialidades feministas, de pioneros, esa fanfarronada marxista, de sazonados y de maduros. Con ardor y pensamiento, todos acudimos al palenque sindical y callejero, a las páginas, a las tribunas. Jamás en el anarquismo y en la Confederación se le solicitó al compañero otra cédula que la de las buenas intenciones. ¿Qué importa la edad, cuando la importancia radica en la convicción, en la sinceridad, en la aplicación voluntaria del compañero?

La anarquía no tiene propietarios por ser un bien, y un afán de cuantos la aman. La anarquía carece de batallones, de grupos edaficos, de formaciones cerradas y contrapuestas destinadas a empujar, autoritariamente, unas a otras. Y sería estúpido que así ocurriera. Un joven y un viejo pueden coincidir en pensamiento, y dos bisoños pueden disentir con frecuencia, igual que a un par de años puede ocurrirles lo mismo. Un anciano puede guardar su ardor de compañero y un joven quedar perfectamente despreocupado de la causa en beneficio del cabaret, del balompié, de los toros, o del columpio. El compañero sesentón o algo más que ello deja tras sí una estela de dignidad, entusiasmos y consecuencias, en tanto el advenedizo tiene por delante un porvenir anarquista de cumplimiento propuesto, pero inseguro.

A nadie se desprecia en la C. N. T., en el acratismo. A todos se estima, o debiera estimarse. La juventud está en sus primicias y la vejez en sus experiencias, en su historia, y en su filosofía difícilmente superable.

Encanta la juventud no gritona, la que estudia y se adhiere con fundamento de causa. Desencanta la madurez cuando claudica, cuando sostiene B después de siempre haber aguantado A, heroicamente las más de las veces.

Afirmamos: todos somos pocos. Y repetimos: si la vejez libertaria (esa irrealdad, esa mentira) ha de refugiarse al asilo (esa creación burguesa), la casa arriesga quedar solitaria, porque no son los exabruptos los que llenan, sino las conductas, las formalidades, las convicciones, sin las cuales no hay, ni en nuestra casa ni en la de enfrente, garantía de moralidad ni siquiera de persistencia.

Comunicado del Secretariado Intercontinental

EL TERROR EN VASCONIA

Después de los acontecimientos del 1^o de Mayo y de las detenciones habidas en el curso de las manifestaciones, se nos comunica que los obreros detenidos de «Alianza Sindical», han sido ferozmente apaleados por los esbirros del franquismo.

En San Sebastián, en Alava, en Vizcaya hay numerosos trabajadores detenidos por el gran delito de manifestar libremente el día 1^o de Mayo. Desde estas provincias se nos informa que los compañeros continúan, no obstante, en la brecha alentando y socorriendo a los familiares y presos, buscando abogados.

La «Alianza Sindical» por su parte aporta la ayuda que puede. Nosotros también aportamos toda la ayuda que está a nuestro alcance.

Que los compañeros, que los amigos, que todos los amantes de la libertad incrementen la suscripción pro-España, única manera de poder continuar socorriendo al ritmo actual y cubrir todas las necesidades que de ello dimanen.

Contra el terror en Vasconia; solidaridad unánime de los trabajadores exiliados y emigrados, y de todos los trabajadores amigos.
Nota: Enviad los fondos a Subirats Francisco. Toulouse 2 388 11, 4, rue de Belfort, Toulouse (H. G.).

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

ANTORCHAS EN LA NOCHE DE NUREMBERG

DE la Alemania romántica, la de aquellos «maestros cantores» que Wagner hizo revivir en la escena; la que Hoffmann recordaba con nostalgia, evocándola en sus cuentos fantásticos; la que amaba Romain Rolland, había una ciudad que guardaba su aire más representativo: Era Nuremberg, la que vio nacer al poeta Hans Sachs y al pintor Alberto Dürer. Ciudad con plena fisonomía medieval, con su dédalo de plazuelas y callejas donde el tiempo parecía no hacer mella en sus edificios de gótica arquitectura.

Pero la plácidez, el aire de laboriosa y concienzuda artesanía de la villa que turbado por la plebe del nazismo, que en una de sus más populares cervecerías estableció su cuartel general. Hitler tenía sueños de cesarista grandeza. Y la población veía manillar su tranquilidad por los espectaculares desfiles de fanáticos hitlerianos, iluminando la noche con sus antorchas. Apogeo de aquellos «camisones pardos», lo fue el año 1937.

Han pasado tan sólo 27 años después de la etapa del más desbordante entusiasmo belicoso de los nazistas en Nuremberg, marciales algaradas callejeras que luego se traducían en repugnantes orgías de promiscuidad homosexualista y borracheras de cerveza. De la nueva Alemania, una generación de escritores, poetas, artistas, han maldiceido la barbarie del pasado. Han evocado el culto espíritu germano, con el recuerdo de Goethe, de Schiller, de Beethoven, de Heine... Mas, al margen de ello, un neonazismo ha germinado y se va desarrollando disfrazado con el denominativo equivocado de Partido Nacional Demócrata. Tiene sus jefes, tipos que, como los que recientemente, actuaron en mística peregrinación, dieron al cementerio de la prisión de Landsberg, donde están enterrados unos cuantos responsables de miles

de crímenes, en tanto que jefes en campos de concentración. Los elementos en cuestión: Franz Winter, Adolf Thadde, Friedrich Thielen, fotografiados, en fervoroso recogimiento, ante las cruces que señalan el sitio en que fueron depositados los cuerpos de los criminales nazis, evidenciando, ateniéndolos a que «el rostro es el espejo del alma», como dice el adagio popular, sus sentimientos de impasible crueldad.

Y la importante revista alemana, de espíritu liberal, «Der Spiegel», da ya la voz de alerta ante las idas y venidas de los devotos de Hitler: «No cabe ninguna duda, en la República Federal Alemana el extremismo de derecha ha llegado a ser algo más que un fantasma».

Y de nuevo, en las calles de Nuremberg, desfilen a la luz de las antorchas, recuerdan un no lejano pasado. Ahora son pocos. Pero la amenaza, como mancha de aceite, se irá extendiendo, si a ello no se oponen con empeño decidido, aquellos que posean sentimientos humanitarios.

EL MANIFIESTO DE LOS «PROVOS», DE AMSTERDAM

Brujulea por ahí una juventud en discordia contra el mundo social en que nos vemos constreñidos a desentendernos. Diríase que una buena parte de muchachos y muchachas andan tras de un punto de apoyo desde el cual poder hacer presión, diríamos como en física: la ley de la palanca. Algunos parecen ser que desconocen ya lo que buscan; a su manera van fijando posiciones.

El manifiesto divulgado por un grupo de jóvenes anarquistas holandeses, radicados en Amsterdam, estableciendo una diferencia entre «proletariado» y «proletariado», tiene indudablemente sus matices simpáticos, y originales si se quiere. Para ellos el «proletariado» no es más que un conglomerado sujeto a los jefes políticos de uno o de otro color, entusiasmados con su televisor y en amalgama de costumbres con su enemiga la burguesía constituye una inmensa masa vulgar. Mas el «proletariado» representa el conjunto de los disconformes que si por el momento carecen de fuerzas para hacer la revolución, pueden hacer uso de la provocación. «La provocación — dicen — con sus plinchas, representa nuestra única arma, impuesta por la fuerza de las cosas. Es nuestra actual posibilidad de atacar a la autoridad en su parte más sensible y vital».

De lo expuesto sacan un curioso corolario, poniendo de relieve: «Así las autoridades tendrán que manifestarse en tanto que autoridades realmente activas; teniendo el semblante, la mirada encolerizada, amenazando a derecha, amenazando a izquierda, mandando, prohibiendo, condenando. Con ello se harán, cada vez más impopulares. Así la conciencia de las gentes madurará hacia la anarquía. Y vendrá la crisis! Es nuestra última posibilidad: la provocada crisis de las autoridades». Y a título de llamamiento, expresan: «¡Provocad! ¡Formad grupos anarquistas!».

El manifiesto en cuestión, aparecido, según información de «Le Monde Libertaire», en el periódico anarquista «Provos» de Amsterdam, es todo él un alegato en favor de la acción de carácter violento contra lo que son instrumentos del Poder: la policía. Ello puede ser adecuado en aquellos países donde no existen libertades cívicas; donde impera la dictadura de uno o de otro color. Mas, si hay libertad para poder exponer el pensamiento, libertad para la propaganda, más que los «atrazos» de la provocación es posible que sea de mejor resultado una acción de proselitismo íntenso, dando a conocer a diestra y siniestra lo que son las ideas anar-

quistas, el porque se enfrentan con la sociedad actual; lo que es la sociedad. Wells escribió una obra a la que puso por título: «Conspiración abierta», donde hablaba de una nueva estructura de la sociedad contemporánea. Si el Estado no pone trabas a la difusión de las teorías ácratas, con seriedad de razonamientos pueden exponerse, con razonamientos puede hacerse controversia con el adversario, si quiere dialogar. Lo conspirativo en clandestinidad se requiere cuando se amordaza el derecho a la libertad de escribir o de hablar defendiendo un ideal, como en el caso de España y Portugal.

«Bien por los afanes libertarios de los «provos» de Amsterdam! Ahora es de desear la consolidación de apreciaciones, por el estudio, por la observación, por la confrontación de opiniones. Que no vaya a resultar como un pasajero sarampión el entusiasmo de los «provos» holandeses, independientemente de que les de por llevar cabello largo, o a caballo corto.»

(Pasa a la página 2.)



En los tiempos de ahora
El sindicalismo avanza
Caminito de la panza
A veintisiete por hora.

LA CRUZ DE LOS APOSTATAS

LAS tribulaciones de Monseñor Ussia terminaron decorosamente. No podía ser, no debía ser de otra manera. Imaginamos el grado de violencia moral que han debido sufrir — tratándose de libertarios confesos — quienes por unos días privaron de libertad a un hombre. Dan de ello prueba evidente las propias declaraciones del cuidado, un tanto maravillado por la delicadeza y el respeto con que fue tratado. Este mismo sentido de delicadeza nos veda establecer juicio acerca del hecho, ni el especular en torno a su negatividad o a su eficacia. Lo cierto es que la redondez del mundo quedó ahogada por un anillo de hondo interés. ¿Cómo, la C.N.T. existe? ¿Y los anarquistas? ¿Y las rejas y los presos?... Con todo, no juzguemos, seamos testigos reflexivos...

No podemos reclamar a todos esta regla de conducta. En ciertos casos resultaría vana pretensión. ¿Quién se atrevería a reclamar consecuencia y dignidad a los perjurios? Vana sería la tarea e impropia la ilusión. La noticia nos llega, como ya otra de improviso, inesperada. Marcos Nadal y varios de sus congéneres, convocaron — ellos también — a los periodistas. Aprovecharon una ocasión que se les brindó en bandeja. ¿Su actitud?... Condenaron solemnemente la «maniobra» de Roma. ¡No podía ser por menos! Acto no solo negativo, afirmó la cuadrilla, sino impropio. El porvenir de la C.N.T., de todo el sindicalismo español, está en sus manos. Depende del ya por seguro, descontento, triunfo de sus «gestiones»...

Presentaron a los periodistas la factura de su pasado: detenciones y condenas múltiples — declararon —. Larga y dura militancia que les autoriza para llevar a cabo las actividades ya conocidas con la intención de constituir una Central Única de trabajadores españoles. Borrando el pasado de un plumazo rubricado por Solís o por Franco. Por quien ofrezca mayor garantía. Borrando el pasado de su propia militancia, de su propia personalidad, de su propia honrra de bien, de las organizaciones que pretenden representar, de las ideas que aún tienen el cinismo de mencionar... Apóstatas integrales de su historia y de su fe...

Ofrecieron a los periodistas — y a la opinión pública — un cuadro pintoresco de la actualidad orgánica libertaria. Ellos encarnan la realidad y la justicia, además de la claridad de propósitos. Los que en España se oponen a sus planes son dignos de continuar viviendo entre rejas. En cuanto a los del exilio — dijeron — se trata de gente que, tras de no arriesgar el pellejo, representan atrabiliaria contradicción con lo que ha de ser el porvenir de España. Los otros pretenden actuar como en el pasado. Los otros predicaban el inmovilismo, como único consuec de las «situaciones». Pero hay quienes en el exilio solo esperan la ocasión de unirse a ellos una vez concluidas las «negociaciones»...

Es posible ¿por qué? que los Nadales lleguen a sus fines y que obtengan la confirmación de su buscado Pacto. ¿Y qué? ¿Es qué cuentan poder ponerlo en práctica? ¿Pasarán más allá de sus antecesores, los Fornells y demás «avanzadillas»?... ¿Lograrán meter en un puño a los trabajadores de España?

Lo dudamos. No puede tener cabida en nuestras mentes tal idea. Franco no lo logró, de ello dan prueba las huelgas y las cárceles, los muertos y los torturados a lo largo de los veintisiete años de dura dominación.

De lo que no dudamos es que los Nadal y sus acólitos, los que en el interior o desde el exterior, desde Francia o desde América, pretenden condenar a la C.N.T. y al movimiento libertario a la traición y al dolo, cargarán a jamás sobre sus espaldas la pesada cruz de los apóstatas. La más dura y penosa de las cargas para quienes se hicieron un nombre en la Historia en virtud de los conceptos que en su vejez renegaron. Sentidas dolorosas e inconscientes que dejarán en todos imborrable mancha.

Y a pesar de todo, renegados lústrres, las ideas anarquistas, y los grupos humanos que las sustentan se abrirán paso por encima de todas las pequeñas nebulosas morales y por encima de todas las pretensiones de paternalismo o de grandeza.

EL COBRE, LAS FINANZAS Y LA GUERRA

El gobierno Frei no tardó en poner remedio a la crisis económica forzada inopinadamente por la huelga que paralizó las minas de cobre. El 15 de abril 1966, Chile anunció que el precio del cobre aumentaba

en un 50%. Es decir, la libra de cobre chileno pasaba de 42 a 62 cents. Ya en enero último Katanga elevó el precio de 4 a 42 cents. La libra. La carencia de cobre en el mercado internacional permite tales medidas. Por otra parte, las minas de Zambia, explotadas por la Anglo American Corporation, se declararon en huelga este mismo mes, posibilitando el intento de Frei. En los tres meses que duró la huelga en las minas chilenas, se perdió la extracción y la venta de 50.000 toneladas de cobre.

La extracción de este metal alcanza en Estados Unidos 1.200.000 toneladas anuales, en Zambia se obtienen 683.000 toneladas y en Chile 622.000. Estados Unidos necesita para sus industrias una cantidad superior a su producción propia. Compra 300.000 toneladas anuales a Chile y adquiere parte de las extracciones de Zambia y de Katanga. La nueva tarifa impuesta por Chile supone un aumento de 3 nuevos francos la libra, o sea 1.240 dólares la tonelada «corta», que equivale a 907 kilos.

La guerra en Vietnam afectó en gran manera las existencias en el mercado mundial al provocar una demanda creciente de cobre y de latón para las fabricaciones militares. El aumento de precio decidido por las autoridades chilenas trastornó el mercado mundial. En Wall-Street montó en dos días a más de 50% de su valor habitual. En el London Metal Exchange se elevó a 90 cents. y en el New York Commodity sobrepasó los 80 cents. Como quiera que el gobierno Johnson había bloqueado el precio a 36 cents. el cobre no podrá prácticamente entrar en los Estados Unidos, puesto que el precio mundial se establece en 62 cents.

Sea como quiera, el gobierno chileno recupera con creces las pérdidas producidas por la huelga. No las recuperarán los mineros y menos aún los que cayeron frente al pelotón de soldados enviados por Frei para vengular la huelga. Los negros de Zambia se apresuraron a seguir el ejemplo de Frei. A partir del lunes 25 de abril pasa de 336 a 635 libras la tonelada. Los medios interesados contaban ya con el aumento decidido por el gobierno de Zambia, en parte como consecuencia de la huelga reciente, pero sobre todo a causa de la creciente demanda de cobre a raíz de la guerra en Vietnam. El 26 de abril, la Unión Minera del Alto Katanga declara que lamenta que Chile y Zambia hayan procedido a fijar aumentos de precio demasiado elevados. Pero, agrega, que por su parte se ven obligados a seguir el movimiento de alza aumentando también el precio del cobre.

En las altas esferas de la metalurgia internacional se experimentan procedimientos a objeto de reemplazar el cobre, hasta hoy indispensable para ciertas mezclas.

Las industrias de guerra acaparan todas las existencias. Desde hace unos años la demanda es superior a la oferta. El valor de los títulos aumenta considerablemente, sobre todo en la compañía de Río Tinto y en la Unión Minera de Alto Katanga.

Que los mineros de Chile o de Zambia aprovechen la situación para iniciar nuevos movimientos reivindicativos; que éstos movimientos obtengan un triunfo merecido; que por tal procedimiento obtengan ciertas mejoras los obreros, significaría un hecho importante en su caso particular. Pero en el fondo tal hecho no modifica el problema fundamental, el terrible y angustioso problema que supone la participación proletaria en la continuidad de la guerra. Como productores de armas, como extractores de materias primas, como soldados.

De nada valen las manifestaciones protestatarias contra la guerra si no se hacen carne en la conciencia de los productores, si no se establece la negativa formal a fabricar más armas y a empuñarlas. Negativa a empuñarlas para ahogar huelgas en sangre o para asesinar a otros obreros accladamente situados más allá de la «otra» frontera... Decidamos que la guerra es un negocio y aquí dejemos sentada otra prueba más...

Hemos afirmado que la conciencia popular va despertando a ciertas realidades y de ello daremos algunos ejemplos en ocasión oportuna. Pero no es cosa de dormirse. Ninguna campaña de protesta fue capaz de detener la guerra de 1914-18. Ni las anteriores. Ni las que sigueron. Los anarquistas precorizaron entonces, preconizan hoy, una solución posible: la huelga general revolucionaria. Posible como método y como resultado. A condición de que tal huelga general revolucionaria sea la última...

De no acabar de una vez con el sistema social que engendra las guerras, todo será recomenzar...

VIOLENCIA O NO VIOLENCIA

por HORIZONTES

POR lo simpático, y por la briedad que demuestra, cojo la pluma, como vulgarmente se dice, para contestar a los diez y ocho años de Frédéric. Imagino que Frédéric, es una muchacha que se interesa por las cuestiones humanas y sociales; más que interesarse, que ama y siente las ideas y el pensamiento libertario.

Lo razonado de su escrito aparecido en «C. S.» n.º 396 del 7 de abril, demuestra que su capacidad no es poca, lo cual me alegra en extremo. Yo hace tiempo que busco la conversación hablada o escrita, con lo joven de nuestro movimiento... Si joven puede llamarse a la edad y no al género creador de las cosas humanas y bellas.

Aunque a mí no va dirigido el escrito de referencia, titulado *Violencia o no violencia*, me meto en la conversación. No para defender a nadie, pues nadie necesita ser defendido. Ni mucho menos nuestra simpática y joven Frédéric. (Sigo sin espíritu morboso, por mi parte yo tengo dos hijas que desearía relacionar con Frédéric.)

La no violencia, como yo la imagino, no es una fuerza pasiva que se entrega sin apparar al agresor. Nada de eso.

Totalmente enemigo de la política americana, según la practican internacionalmente, por sus efectos contraproducentes para la emancipación del hombre, soy partidario de contrarrestar su política en cualquier sitio donde ésta se manifieste.

Ahora bien. Atacar a los americanos para favorecer a los rusos, chinos etc., me parece poco genial e impropio de un pensamiento, de tan amplias consideraciones como el pensamiento libertario.

Cuando se habla del Viet-nam del

sur, no se puede olvidar que ese pueblo ya luchó en la guerra mundial bajo el espolismo de su liberación. Que terminada ésta con la derrota de los japoneses, lo hizo en el mismo sentido contra los franceses, y que ahora con el mismo fin, lo está haciendo contra el dominio americano. Para ese pueblo valiente y sufrido todos mis mejores deseos. Yo le admiro, aunque de antemano se, que su camino es equivocado. Que por ese sendero jamás encontrará la solución de sus problemas...

El problema humano es más profundo. Está fuera de cualquier nación, por muchas bombas atómicas que posea y por muy grande y ultramoderno que sea su ejército y armada. La solución de los problemas humanos, está precisamente en la eliminación de los nacionalismos, elementos morbosos del género humano.

Coincidir con cualquiera de los promotores seudo-nacionalistas, es colaborar implícitamente con los elementos del mal.

Es difícil no caer, llevados por los sentimientos, en esa trampa de la causa justa de esa guerra, que se sirve de la desgracia de un pueblo para defender intereses bastardos de seudos-capitalismos, que no otra cosa son el comunismo y el imperialismo americano.

Yo estoy de acuerdo con los deseos de ese pueblo... Con su derecho a ser libre; pero también estoy cierto que terminada esa guerra desgraciada e inhumana, como son todas las guerras, nacerá otra de sus propias entrañas, contra un nuevo sistema de opresión que sucederá al que hoy conocemos, llámese Ho-Chi-Min o K.

Si la guerra de España, puede servirnos de algo, debe ser: porque la «experiencia» después de honrar nuestros héroes, que hubo muchos, nos debe enseñar que si el «Ejército republicano» hubiese triunfado, su

trunfo seguramente se hubiese más pronto conocido por exterminio de los más valientes y decididos revolucionarios de pensamiento libertario, que por las buenas obras de su gobierno.

Todo gobierno nace, según hemos podido ver a través de un siglo de agitaciones revolucionarias, de la necesidad de «imponer el orden», porque «desorden», es, según la concepción comunista y capitalista, aquello que pueda poner en peligro la seguridad de su existencia.

Reconocer lo injusto de la acción americana en el Viet-nam, no es óbice, para poner de manifiesto la difícil situación de ese pueblo que al igual que otros no ha servido su rebeldía, para otra cosa que para dar vida a otro nacionalismo, tan perjudicial y rabioso, como el que han combatido. Lástima que su destino actual le lleve de Herodes a Pilatos, para terminar crucificado.

Imperialismo es el americano; imperialismo asimismo es el comunismo ruso o chino, cuyos elementos de descomposición se manifiestan, en las diferencias internacionales, hijas de sus propios sofismas y de sus nacionalismos acerbados, sin los cuales no habría lugar a la formación de los ejércitos ni a las guerras.

Yo entiendo que nuestra misión no es servir a uno u otro imperio. Nuestra misión es canalizar esos corrientes llenas de selectos sentimientos que se manifiestan en el área internacional. Forma con ellos la Tercera fuerza, que tan resultados positivos pudiera dar como dique de contrapeso, que salve a la humanidad de un cataclismo y de un retroceso, que es lo que significa en el fondo la corriente dictatorial del comunismo, no menos nefasto que el propio capitalismo.

Hay mucho que hacer para una juventud dinámica y decidida. No cabe la menor duda que obtendría un puesto de honor en el gran combate por la libertad y el Progreso. Pero debe ser una juventud serena en la cual la charanga militar, más o menos encubierta no haga la menor huella. Posiblemente nuestro compañero Lecoin, haya querido expresar la impotencia de las armas para conquistar la integridad y la dignidad del hombre.

Todos hemos creído en el poder manumisor de las armas revolucionarias, pero el tiempo nos ha convencido, sin oponernos a la defensa organizada, que lo que un día liberará al hombre son los sistemas de convivencia humana, demostrando sencillamente que se puede vivir mejor y más dignamente.

Si yo pudiera juntar la experiencia adquirida en mi medio siglo de existencia, a la fogosidad de tantos jóvenes, genéricamente hablando, que existen en el mundo, como Frédéric, tengo la completa seguridad que la «no violencia» sería el arma más energética y fulminante que se podría oponer a los estados opresores.

Nuestros sistemas de convivencia libertaria, realizando los méritos del individuo, crearía conciencias que no podrían ser anuladas como no lo fueron antaño. La propagación del ideal, por el ejemplo cotidiano buscando el bien general antes que el propio, sería sin lugar a dudas el arma nuclear de nuestro ejército.

Construir es mucho más importante que destruir. Ayer lo afirmaron hombres de corazón y grandes sentimientos y no creo que pueda desmerecer el pasado revolucionario de nadie, si seguimos afirmando que nuestra misión es construir una sociedad libre y humana oponiendo todas nuestras fuerzas y sentimientos, contra la guerra y la destrucción.

Me gustaría seguir intercambiando ideas, con la joven generación.

* chispas *

En Cataluña se ha constituido un «Serenísimo Capítulo de Caballeros del Vino».

Eso de «serenísimo» ya se verá después del consumo.

En la calle del Buen Humor (Hospital del Llobregat), un obrero pecó electrocutado. En Franconia, incluso el «buen humor» es ¡junero!

Leemos: «Tanto empuja la técnica electrónica que es de temer un desempleo al 50 por 100 de la clase trabajadora existente en el mundo. En previsión, en Alemania y EE. UU. se habla de adelantar el retiro para la vejez a la edad de 45 años».

Un poco más, y la juventud tendrá que refugiarse en la infancia.

Una tal Micaela, amiga íntima de Isabel II, ha sido beatificada. Según sus biógrafos, «era bella, esbelta, graciosa, amiga de la paz, holgazana, goliarda, reconciliadora de hermanos y criados». Y practicaba el saltito y le gustaba el columpio.

De todo esto, Pablo VI, hágame una santa.

«El Instituto Nacional de Colonización ha hecho acto de presencia en la provincia de Gerona».

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

OBRAS DE FELIPE ALAZ



«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.

GFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

26 MAI 1966
NUMERO 403
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

LES MENDIANTS

Les quelques survivants de ce qui se dénomme maintenant « La Belle Époque », avec une certaine pompe, ont connu une catégorie d'individus qui représentaient la honte de la société capitaliste : c'étaient les mendiants. Vêtus de haillons, pour la plupart infirmes, ils allaient se traînant au gré du hasard et demandant l'aumône afin de se sustenter. C'était chez les paysans, pourtant à peine moins misérables qu'eux, mais qui avaient un chez soi, que les mendiants trouvaient le meilleur accueil, c'était peut-être un simple plat de soupe ou un croûton de pain mais le paysan le donnait de bon cœur. E. Sue, dans son livre « Les Mystères de Paris », nous a présenté les mendiants sous un autre aspect par une longue et descriptive étude sur le cours des Miracles. Dans ce récit, les mendiants sont des êtres qui vivent hors la loi ou plutôt ne respectent que leurs propres lois et sont en état de révolte contre une société de nantis, prêtres et politiciens de tout acabit, incapables de porter remède à la grande misère humaine autrement que par cette action aussi dégradante qu'inefficace qu'est la charité. Les syndicalistes et les anarchistes de la Belle Époque se penchèrent sur ce problème social aussi ; leurs principales revendications étaient : l'abolition des privilèges et l'égalité économique.

Les revendications qui visaient à la disparition des exploités et des exploités étaient autre chose que des déclarations platoniques ; elles s'appuyaient sur la seule raison d'être du syndicalisme : l'action directe. Tout bien réfléchi, c'était vraiment la Belle Époque. La soif de liberté, l'idéal d'émancipation et aussi le désir de justice ne pouvaient pas se contenter de propagandes de salon. On pouvait tout mendier mais pas l'égalité économique et la justice sociale ; ce sont là des droits que le travailleur doit exiger et non solliciter. Bien sûr, de nombreux syndicalistes payèrent leurs exigences par la correctionnelle et la prison, mais pour les syndicalistes qui avons vécu avec les Ricordeau et autres bons militants ouvriers, c'était la Belle Époque, l'époque du véritable syndicalisme. De nos jours, les « chefs » syndicaux en sont réduits à mendier des entrevues avec les dirigeants du C. N. P. E. Après avoir conduit la classe ouvrière dans des voies sans issue et amoindri ses forces par une hiérarchisation honteuse de salaires, tous ces leaders de la collaboration de classe s'égosillent en accusant l'Etat de trahison.

Inutile de préciser d'où vient la trahison et la chose serait comique si les conséquences ne retombaient pas sur les classes laborieuses qui sont trop souvent accusées d'inconscience ou de lâcheté. Mais il y a un terme à tous les abus et déjà de nombreux exploités se refusent à jouer le jeu des politiciens du syndicalisme. On entend une sorte de murmure de désapprobation, les grèves catégorielles et limitées sont de plus en plus critiquées et de moins en moins suivies. La forte participation à la grève du 17 mai dénote la volonté de la base pour une unité réelle dans la lutte et les revendications. Nous nous achevons vers des actions plus dures, peut-être, mais en tous cas plus saines. De toutes façons les travailleurs ne peuvent exiger le respect de leurs droits que par un retour aux sources du syndicalisme. C'est donc en désertant les centrales où rien ne peut être réglé sans solliciter le dialogue avec l'adversaire, que les travailleurs partisans de l'égalité économique, pourront précipiter les événements... Oui, en désertant, mais pour se regrouper au sein du véritable syndicalisme. C'est en tout cas ce que vous propose la C.N.T.

PH. PECASTAING

Editorial

Face aux offensives sans cesse plus nombreuses du réformisme, qui étale maintenant partout ses thèses avec impudence, face à l'intégration en cours des grandes centrales, il est plus que jamais nécessaire d'étendre notre mouvement, et de l'étendre réellement, c'est-à-dire de créer partout où s'en présente la possibilité, des syndicats C. N. T. Facile à dire, répondra-t-on, mais que faire là où les syndicats réformistes ont encore favorisés par les illusions des travailleurs ? Et bien, justement, attaquons-nous pour commencer à tous ceux qui ne nourrissent pas ces illusions, c'est-à-dire les plus défavorisés des travailleurs, souvent employés dans des conditions iniques et illégales, et que les syndicats laissent seuls, désarmés face aux patrons parce qu'ils ne constituent pas une clientèle intéressante. Et ils sont nombreux, ouvriers agricoles, personnels de remplacement dans les administrations, au service des municipalités, main-d'œuvre fluctuante, personnels contractuels sans contrats. Tous ceux-là ne se font aucune illusion sur les syndicats actuels, ils sont même très prévenus contre eux qui, systématiquement, les ignorent, d'accord avec les patrons et l'Etat, et si ces travailleurs trouvent une organisation qui s'intéresse à eux, qui les regroupe et les défend efficacement, ils accourront tous, et bien vite, nous pourrions constituer des syndicats puissants et actifs, avec tous ceux que négligent les syndicats. Voilà un objectif valable. Mais pour passer à la mise en pratique, il faut un plan de bataille, et pour cela, des informations précises ; aussi lançons-nous un appel à tous ceux de nos camarades qui peuvent prendre contact avec des travailleurs désarmés face à leurs exploités, et employés dans des conditions iniques de nous écrire en nous donnant toutes les précisions désirables sur les conditions d'emploi et de travail, et sur les possibilités d'organisation et de propagande, ainsi que leurs suggestions. Et à partir de la collaboration de tous pourra être entreprise une tâche de reconstruction du syndicalisme authentique et révolutionnaire.

BAKOUNINE CONTRE DIEU ET LES THEOLOGIENS

par HEM DAY

Le 150^e anniversaire de la naissance de Bakounine — 8 mai 1814 — nous a incité à étudier certains côtés extraordinaires de la pensée de ce grand calomnié de son vivant et qui continue à l'être effroyablement après sa mort. Cependant, Bakounine ne cesse d'inspirer des milliers d'hommes épris de liberté et de justice sociales. Chez lui, des idées maîtresses animent toute son action internationale et ses écrits sont tous empreints d'un humanisme vivant. C'est dans « Dieu et l'Etat » plus particulièrement, que se retrouve l'envergure de sa pensée contre le fantôme Dieu, la religion et l'Eglise. « Composé de la même manière que la plupart des autres écrits de Bakounine, écrit Carlo Caffiero et Elisée Reclus, dans l'avertissement de la première édition (1), il a le même défaut littéraire, le manque de proportions ; en outre, il est brusquement interrompu ; toutes les recherches faites par nous pour retrouver la fin du manuscrit ont été vaines. » Cette information quelque peu erronée est d'une fâcheuse légèreté, que l'historiographie de Bakounine, l'érudite Max Nettlau a rectifiée, en remplaçant « Dieu et l'Etat », fragment d'une étude plus étendue, dans son contexte historique. En effet, « Dieu et l'Etat » n'est qu'une partie de « L'Empire knoutogermanique ». Par ailleurs, disons qu'il n'est guère facile de démêler ce qu'a plaisir l'esprit quelque peu désordonné de Bakounine, s'est plu à mêler : à tel point que, lorsque le 26 juillet 1870, il revint s'installer à Genève, il présente à nouveau ses vues sur des thèmes identiques, sous cette forme choisie : « Lettres à un Français ». Certes, chaque fois, Bakounine amplifie son sujet, car son imagination remarquable, parfois surprenante, débordait à chaque coup de données nouvelles. Ce qu'il faut retenir dès l'abord, c'est que, parmi les idées maîtresses dans l'ossature de son œuvre entière, se retrouvent : exaltation de la liberté, précision du fédéralisme, argumentation d'un anti-théologisme qui renforcent ses écrits acerbes, logiques et convaincants contre l'autorité, l'Etat, Dieu et l'Eglise. Contre l'Etat, immense cimetière où viennent se sacrifier, mourir, enterrer toutes les manifestations de la vie individuelle, il dit laconiquement : « L'Etat est une abstraction dévorante de la vie populaire. » On sait que Bakounine ambitionna de devenir professeur de philosophie. Après sa sortie de l'école d'artillerie, envoyé dans une garnison de la région de Minsk, il éprouva un mortel ennui. Le spectacle de la répression de l'insurrection polonaise de 1831 lui inspira une profonde répulsion pour la vie militaire et il détermina à abandonner la carrière. Il part pour Moscou, fréquente les cénacles littéraires et philosophiques. La jeunesse alors est éprise de la philosophie allemande. Hegel est étudié et admiré ; Fichte est étudié et De Vogan a écrit dans son étude sur « Le Romantisme », au sujet de la nouvelle marotte qui fait fureur et dont la jeunesse russe est enroulée : « Les cheuvs que les Allemands coupaient en quatre, on les recoupa en huit à Moscou. » C'est ici que Bakounine conçut la liberté, et, chose paradoxale dans une forme transcendantale et idéaliste à la fois, son hégélianisme lui donna une justification de l'absolutisme de son gouvernement ! Résignation éphémère, vite ébranlée par les deux opinions développées par des députés et des condamnés révolutionnaires, retour d'exil administratif. Les opinions radicales des Herzen et Ogareff étaient, elles, empruntées aux philosophes français du XVIII^e siècle. Bakounine s'achemine vers la gauche hégélienne. En 1840, il est à Berlin et fréquente Arnold Ruge, Strauss Feuerbach, Bruno Bauer, tous membres de ce groupe d'idéalistes qui critiquent avec sévérité l'idéalisme religieux et tout système politique absolutiste. Il reste cependant un dialecticien fervent, mais il utilise ses nouveaux acquis pour combattre l'orthodoxie hégélienne et bientôt il rejette les fantasmes et les rêves, considérés comme des créations fantasmagoriques. « Nous avons compris enfin qu'en nous amusant, comme de véritables enfants, à peupler de nos rêves le vide immense, Dieu, le Néant, nous abandonnions la société, nous-mêmes, toute notre existence réelle à la merci des prophètes, des tyrans, des exploités religieux, politiques, économiques de l'idée divine sur la terre et qu'en cherchant une liberté idéale condamnions nous-mêmes au plus triste et honteux esclavage. » Bakounine a marqué par cet écrit

Relevons ce qu'il écrit au sujet de la bible : « La bible, qui est un livre très intéressant, et ça et là très profond, lorsqu'on le considère comme l'une des plus anciennes manifestations de la sagesse et de la fantaisie humaines, exprime cette vérité d'une manière fort naïve dans son mythe du péché originel. Jehovah qui de tous les bons dieux adorés par les hommes, fut certainement le plus jaloux, le plus vaniteux, le plus féroce, le plus injuste, le plus sanguinaire, le plus despotique et le plus ennemi de la dignité et de la liberté humaines. Jehovah venait de créer Adam et Eve, par on ne sait quel caprice, peut-être pour se donner des esclaves nouveaux. » (2) Généreusement comme le dit l'historien biblique, Jehovah mit tout à la disposition du couple, fruits et animaux, avec défense expresse de toucher aux fruits de l'arbre de la science ! Ainsi, l'éternel privait l'homme de toute conscience, bête éternelle réduite à ramper devant son créateur et maître. Mais Satan, qui fait honte à l'homme de son ignorance et de son « obéissance bestiale », est pour Bakounine « l'éternel révolté, le premier libre-penseur et l'émancipateur des mondes. » Il pousse l'homme à désobéir et à manger du fruit de la science et ainsi, « il émancipe, imprime sur son front le sceau de la liberté et de l'humanité. » Plus loin, Bakounine écrit encore : « Le bon Dieu, dont la préséance, constituant une des divines facultés, aurait dû l'avertir pourtant de ce qui devait arriver, se mit dans une terreur et ridicule fureur. » Satan fut maudit et Jehovah ne décolorant pas, le voici reniant sa propre œuvre, sa création. Ne parlons point du reste, laissons aux théologiens l'absurde vocation de nous expliquer cette monstrueuse iniquité. Sans doute, trouveront-ils bon d'inventer d'autres fables pour reconquérir l'amour éternel et le divin, expliquer la mort, excuser ses victimes et se laver des tourments des milliards de pauvres êtres condamnés à l'enfer. L'une d'elles s'appela : le mystère de la Rédemption, que Bakounine dénonce avec véhémence. « Et encore, si le divin sauveur avait sauvé le monde humain ! » Mélangé ainsi le fantôme avec le réel, non sans avoir évoqué le paradis promis par le Christ, Bakounine ironise sur le peu d'élus qui y seront admis. Le reste, c'est-à-dire l'immense majorité, les mauvais, selon un choix arbitraire, seront envoyés sur le grill éternel, c'est-à-dire, selon la belle et douteuse formule religieuse, en enfer, tandis que le monde où nous sommes sera livré pour nous consoler entre temps, par ce Dieu, aux despotes, aux exploités de tout acabit. Belle morale, en vérité, que tout cela ! Et Bakounine de rétorquer : « Tels sont les contes absurdes qu'on débite et telles sont les doctrines monstrueuses qu'on enseigne, en plein XIX^e siècle, dans toutes les écoles populaires de l'Europe, sur l'ordre exprès des gouvernements. On appelle cela civiliser les peuples ! N'est-il pas évident que tous les gouvernements sont les empoisonneurs systématiques, les abatteurs intéressés des masses populaires. » Bakounine ne mâche pas ses mots ; il écrit « inique » et il s'explique : « Ce mystère a été et continue encore d'être la consécration de toutes les horreurs qui sont commises et qui se commettent dans le monde. » Tout serait à citer, tant la pensée de Bakounine s'exprime clairement, simplement, mais avec force, sur ce « mystère » absurde parce qu'implétable. (Suite dans le prochain numéro).

« Bien de gens seraient très heureux de ne pas entendre à tout propos le son des cloches de certains edifices de notre ville. Les responsables de ce tintamarre devraient comprendre que quand on a travaillé toute une nuit à l'usine, et c'est le cas pour tous ceux qui sont soumis au travail d'équipe, on aime bien récupérer, dormir dans le calme et le silence. » Si quelque fidèle des sons cristallins des cloches veut satisfaire ses pieuses faiblesses et s'il a un tant soit peu de sens de civilité, il pourrait s'acheter quelques enregistrements sonores qu'il aurait tout loisir de savourer chez lui, en famille, sans perturber la tranquillité d'autrui.

INFORMATIONS BELGES

Le Syndicalisme révolutionnaire en Belgique

La section belge des Jeunesses syndicalistes révolutionnaires vient de tenir sa première assemblée. Après discussion, les camarades présents adoptèrent la motion suivante : « Devant le référendum des syndicats belges traditionnels (P. G. T. B. C. S. C.), les J. S. R. s'engagent à résister vigoureusement. A cet effet les J. S. R. dénonceront toute tentative d'aliénation du prolétariat par l'Etat capitaliste, seconde par les syndicats intégrés. En vue de répondre aux accusations d'adventurisme, de gauchisme, voire d'ouvriérisme, les syndicalistes révolutionnaires chargeront une commission d'études économiques et financières d'établir le tableau de la conjoncture sociale et économique actuelle. Les J. S. R. s'efforceront d'apporter une critique sérieuse et sévère aux agissements et aux manœuvres des politiciens « syndiqués ». En toute occasion ils proposeront les solutions anarcho-syndicalistes d'organisation sociale. A cet effet, ils engageront la lutte pour : — une socialisation sans étatisation. — une planification par la gestion producteurs-consommateurs. — un contrôle ouvrier. — une égalisation des revenus, débouchant sur la suppression du salariat. — la gratuité complète de tous les services publics. — le fédéralisme économique, politique et culturel. Pour arriver à telle organisation

socialiste du monde, le syndicalisme révolutionnaire privera le capitalisme et l'Etat de toute possibilité d'action en s'emparant des moyens de production et d'échange. Il défendra les conquêtes prolétariennes qui doivent permettre d'assurer l'existence de l'ordre socialiste nouveau. Il remettra en marche l'appareil de la production et des échanges, après avoir réduit au minimum le temps d'arrêt de la production et des échanges ruraux et urbains, suite à l'établissement de l'ordre nouveau. Il remplacera le pouvoir étatique par l'organisation fédéraliste et rationnelle de la production, de l'échange, de la consommation, de la culture et des loisirs. Par un exemple d'organisation souple et efficace, les J. S. R. démontreront la valeur des concepts libertaires, car seule la réalité vivante de nos méthodes organisationnelles permettra à la masse ouvrière de prendre conscience du bien fondé de notre éthique. A cet effet, les J. S. R. considèrent que dans la période pré-révolutionnaire le rôle du syndicalisme est de dresser une opposition constante aux forces capitalistes, de diminuer le pouvoir patronal en augmentant sans cesse celui des organisations révolutionnaires du prolétariat. La mission du syndicalisme révolutionnaire devient alors claire et dès aujourd'hui, les J. S. R. revendiquent : — la diminution de la durée du travail. — le salaire annuel garanti et unique. — la retraite à 50 ans, à salaire complet. — la mise en gratuité de tous les services publics : médecine, hygiène, gaz, électricité, enseignement. Il appartient au syndicalisme révolutionnaire d'être désormais le guide pour l'obtention de l'égalité économique, sociale et culturelle, et de promouvoir sur les chemins du socialisme et de la liberté, les masses sciemment égarées par les partis électoralistes et le culte de la valeur financière.

Les J. S. R. disent NON : — à l'impérialisme. — à l' militarisme. — à l' capitalisme. — à l' autoritarisme et à la violence qui en découle. Les J. S. R. proposent l'action directe des masses laborieuses : — pour l'égalité économique. — pour la suppression des profits. — pour l'autogestion et le contrôle ouvrier. — pour l'instauration du socialisme. Jeunesses syndicalistes révolutionnaires Section belge Pour tous renseignements et contacts : J. S. R. — C. N. T. C. Fycke, 445, av. de la Couronne, Bruxelles-5

AGRESSION DEFENSIVE

Les gouvernements des U.S.A. deviennent de plus en plus leur jeu. Ils affirment dernièrement que la guerre se poursuivait en Indochine dans le but de défendre les sud-vietnamiens contre les vietnams. Maintenant, les attaques de l'armée U. S. vont se porter contre les sud-vietnamiens eux-mêmes. Les services psychologiques de l'armée devront chercher une autre justification à l'agression. Les peuples soumis commencent à comprendre la question et des manifestations s'élevèrent dans le monde entier y compris aux U.S.A. contre le gouvernement des U.S.A. Puisse les peuples prendre conscience de leur force et continuer la lutte contre les gouvernements, même après la défaite du gouvernement des U.S.A. au Viet-nam. Les crimes des militaires U.S. ont soulevé d'indignation la conscience universelle. Réjoignons-nous de cette prise de

conscience, mais nous devons continuer l'action révolutionnaire, non seulement dans le but de faire cesser une action militaire en cours, mais aussi une action militaire en préparation. Partout où l'action guerrière se prépare, le peuple doit déjouer cette préparation par tous les moyens. Quel est le gouvernement qui ne prépare l'action guerrière en même temps qu'il dépouille les sujets ? A bas la guerre et les causes qui l'engendrent et vive l'association des travailleurs anarcho-syndicalistes. ESOPE COMMUNIQUE Création du Groupe Eugène Varlin (lycéens et étudiants du Quartier latin). Ecrire à : Guy Pétermann. — 29, rue de Bucy. — Paris (6^e).

A. I. T. CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Travailleurs, Face aux contradictions du système social actuel, où la productivité entraîne la saturation des marchés en même temps qu'elle diminue le pouvoir d'achat de la classe ouvrière. Face à la menace d'un conflit militaire, seule issue du capitalisme pour se perpétuer en détruisant massivement pour créer de nouveaux débouchés... Face à la perspective d'une guerre thermo-nucléaire dont les moyens d'extermination réduiraient notre planète à néant. La Confédération Nationale du Travail lance un appel solennel à toutes les classes laborieuses, par-dessus toutes les hiérarchies et toutes les divisions, et les invite à réagir énergiquement. Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, groupant les ouvriers manuels et intellectuels au sein d'un syndicalisme authentique fondé sur les principes du fédéralisme et du rationalisme. La Confédération Nationale du Travail revendique l'abolition des privilèges sous toutes ses formes y compris la hiérarchie des salaires et l'organisation d'une société où l'on travaille pour produire et non pour percevoir un salaire et dans laquelle la production se réalise pour satisfaire les besoins et non les profits. C. N. T.

La publicité qu'ils méritent

« Les débats du IX^e congrès C.G.T.-F.O. ont montré que cette organisation (était bien l'héritière de la vieille C.G.T. qui fut créée en 1855, et dont les communistes sont devenus les maîtres en 1947, mais dont ils ont trahi l'esprit », ce n'est pas moi qui le dit mais le numéro 689 de Informations politiques et sociales ». Celle parce que d'après elle les trois tendances du congrès d'absence se seraient retrouvées en présence : les syndicaux (70,3 % des voix), les socialistes (9,24 %) et... les anarcho-syndicalistes (11,48 %). Des anarcho-syndicalistes à F. O., où diantre ? Heureusement les « Informations politiques et sociales » nous mettent sur la voie en précisant que ceux-ci « vont beaucoup moins loin que leurs prédécesseurs d'il y a un demi-siècle », ce qui nous permet de reconnaître dans cette définition quelques-uns des

« ténors » de l'ex-organisation spécifique et de ses divers appendices syndicaux. On a les agents publicitaires qu'on méritait. Quant à polémiquer pour savoir qui est le continuateur de la grande C.G.T. très peu pour nous. Au risque de passer une fois de plus pour un marxiste, je voudrais rappeler à ceux qui l'oublient que le rôle objectif de certaines positions ne peut être compris que si on tient compte LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE Viennent de rééditer en microsilicon 45 tours une conférence de Sébastien Faure : « Naissance et Mort des Dieux » présenté par Jeanne Humbert. Prix : 8 F. On peut se le procurer 24, rue Ste-Marthe, ainsi que le « Disque du Souvenir » de Charles d'Avray, microsilicon 33 tours.

du contexte historique. La grande C. G. T. était valable en 1906, plus du tout en 1914. C'est Marx, je crois, qui a dit qu'une même situation pouvait se reproduire deux fois dans l'histoire, la première fois sous forme de tragédie, la seconde fois sous forme de farce (avis aux neo-bolchevicks, à la troisième édition de la IV^e Internationale et aux annonceurs de la Charte d'Amiens) tout projet révolutionnaire implique son propre devenir s'il y a une héritière de la C.G.T. d'avant 14, c'est-à-dire une continuatrice de son projet révolutionnaire compris dans son devenir, c'est notre C.N.T. Quant aux gens de F. O., nous leur accordons de bonne grâce le titre de continuateurs scolastiques, isolés du réel, méprisés de l'histoire, et finalement récupérés par la bourgeoisie. ROBERT

Alerte au bruit

Certains spécialistes de la question du bruit et de son action néfaste sur l'organisme humain, en sont venus à la conclusion logique qu'il faut attaquer le mal à la source. De là les nombreux décrets municipaux ou préfectoraux qui répriment dans les agglomérations tout abus dans ce domaine. Nous ignorons les mesures qui ont été prises à Thionville (Moselle) par les pouvoirs publics pour combattre le bruit, mais voici ce qui nous a été communiqué de cette localité par un groupe de travailleurs : — « Bien de gens seraient très heureux de ne pas entendre à tout

propos le son des cloches de certains edifices de notre ville. Les responsables de ce tintamarre devraient comprendre que quand on a travaillé toute une nuit à l'usine, et c'est le cas pour tous ceux qui sont soumis au travail d'équipe, on aime bien récupérer, dormir dans le calme et le silence. » Si quelque fidèle des sons cristallins des cloches veut satisfaire ses pieuses faiblesses et s'il a un tant soit peu de sens de civilité, il pourrait s'acheter quelques enregistrements sonores qu'il aurait tout loisir de savourer chez lui, en famille, sans perturber la tranquillité d'autrui.

ACTIVIDADES CONFEDERALES

El 8 de Mayo en Lyon

ANTIFRANQUISTA

Intervención de Congost

NO, la crisis económica no está resuelta, ni podrán resolverla los estamentos económicos de una sociedad en quiebra. El mundo entero es un volcán de violencias: golpes de Estado, asesinatos políticos, guerra fría y ardiente. Y ante este estado de cosas, ¿qué quieren, que los hombres de la C.N.T. dejemos de ser lo que fuimos y somos? ¿que abandonemos nuestras ideas y los principios que nos animan? ¿Pero hay algo acaso prosigue Congost... en ese maremagnum sangriento clérigo-bolchevista-estatal que indique que estamos en un error? ¿Qué es lo que hay que cambiar en la C.N.T., si todo lo que nos rodea confirma aún más la justicia de las aspiraciones del anarcosindicalismo? La verdad es que la maldita maría nuestra de decir la verdad, y en voz alta, no deja ninguna duda en el corazón de quienes quisieran vernos desaparecidos.

«No somos nada, no pinta nada la C. N. T. en el presente; no respondemos a la mentalidad de las nuevas generaciones...» y con esta y otras zarzajas se nos quiere convencer de lo que ni muchos consejeros están convencidos. Si nada somos ni nada valemos; si nada pintamos ni representamos, si no respondemos a las necesidades del momento, ¿por qué no se nos deja en paz? ¿Por qué tanto empeño en que desaparezcamos en tanto que organización revolucionaria española? ¿Por qué, si estamos atrasados con arreglo al mundo y no ofrecemos ningún peligro, tanto encono puesto en incorporarnos al rebaño? Si nadie se acuerda ya de la C. N. T. en España, ¿a qué viene querer «borrarla» por todos los medios?

Este mismo empeño, ese encono del enemigo, ese manifiesto interés en que la C. N. T. desaparezca y sus militantes se confundan en el anonimato mastodóntico, demuestra que todas las argumentaciones son falsas. La C. N. T. sigue siendo preocupación legítima para quienes quisieran adocenar, por los siglos de los siglos, a nuestro pueblo. La militancia confederal que vivió la experiencia del 36-39 y que ha sufrido en su carne la verdad de todos los imperativos nacionales e internacionales, no podrá comulgar con ninguna religión mística o política. Y su acción se encaminará, sea cual fuese el régimen de transición o de sucesión por tiras o aflojas de los poderes internacionales, a la reorganización de sus sindicatos y Federaciones de Industria, a la lucha por la manumisión de las multitudes obreras del campo y de la ciudad, no limitándose al logro de simples mejoras salariales, procurando su camino hacia la emancipación total; tarea dura, pero que sabremos sostener y realizar. Como hoy lo podemos decir aquí con la frente bien alta: Por duro y angosto que sea el atajo, no nos amedrenta. Lo decimos los hombres de la generación de los años 36-39. No cederemos un ápice de lo que constituye la personalidad de la C. N. T. y de las organizaciones hermanas.

Hace tres o cuatro años en los órganos de las llamadas hermandades laborales y de las juventudes cristianas, se dibujaba una tendencia paternalista netamente trazada. Se trataba de pedir a los industriales y comerciantes que tuviesen en cuenta que los Evangelios aconsejaban la práctica de la caridad, y que, en consecuencia, tuviesen compasión al obrero, que es, en fin de cuenta, quien les hace ganar dinero, ¿qué distancia recorrida por aquella Iglesia, la que en el 36 bendecía los aviones que enviaba el pagano Hitler, y a las fuer-

Intervención de F. Isgleas

Emplea diciendo que siendo este acto la afirmación sindicalista, tiene que hacer resaltar que la C. N. T. española, en los momentos que vive nuestro país deberá estar en el vértice del combate, como lo supo esta siempre. No habrá oposición que consiga frenarla ni hacer marcha atrás en el camino recto de la emancipación de los trabajadores.

El franquismo hoy está dividido en cuatro fracciones y todos partidarios de una restauración monárquica, pintada según el color de cada pretendiente; aunque sólo el hijo del primogénito, nieto de Alfonso XIII, sea el más llamado a hacerla, según cuentan; es decir, como legación de toda una dinastía de triste recuerdo para el pueblo español; reinado que sumió a España en la indigencia y en el más grande analfabetismo.

Frente a este estado caótico que España atraviesa; ante una España que devoran los negreros, la C.N.T. está dispuesta a oponerse con cuantos medios tenga a su alcance, y en la ocasión que se le presente. Y para ma-

za, Bélgica, la propia Alemania, a la que hay que reconstruir, acogen todos los días miles de estos hombres familiares y abandonados. La miseria por doquier reina, y un silencio de muerte embarga a todos los hombres de conciencia y dignidad.

Es muy cierto cuanto dijera el compañero Soriano, refiriéndose a esa escandalosa emigración traspassando los Pirineos, para ser más tarde los emigrados concentrados y seleccionados entre jóvenes y viejos, entre enfermos y buenos mozos para el trabajo abrumador que les espera en el suelo que les aceja.

En cuanto a España, bien alto se puede decir: el pueblo se ve obligado a trabajar 10 horas diarias, como mínimo, si pan quiere comer y alargarla quiere calzar. Todos estos trabajadores llevan en su interior fermento revolucionario y confederal que guardan para mejor ocasión, en síntesis, tal vez ignorada, de ideas libertarias. Otro tanto ocurre en cuanto a la juventud que sale de las universidades, sin tener donde alquilar su inteligencia, adquirida en ocasiones con mucho sacrificio.

El estudiantado español, por lo que representa y pesa como movimiento de fuerza en el interior está constantemente vigilado por la Iglesia, tratando de monopolizarlo para ella y sus fines políticos establecidos por Roma.

La Confederación Nacional del Trabajo de España, el anarcosindicalismo ibérico, deberán colocar sus piezas

El Festival

Del festival sólo diremos que fue mucho festival. Los amigos de Grenoble, como siempre, se portaron a las mil maravillas, como lo debieron haber hecho los de nuestro propio núcleo. Llegaron en autocar a la hora del mitin, como si algo propio les tocara, y así es, en verdad; y otros en coches particulares. Dignos son estos compañeros de tenerse en cuenta para futuras actividades. El compañero Díaz, supo tomarse, al tener que vérselas con el público, y al frente de un conjunto como lo es «Aires de España», que de todo y para todo tiene elementos. Elementos que de corazón sienten el arte de las tablas, y unos admiradores, que bien supieron aplaudir para alentarlos tras bastidores y desde la sala.

La presentación, hecha por el sin par Enrique Soler, fue perfecta; que fue mucho conseguir, dado los diferentes grupos de diferentes lugares. De Grenoble, francamente, lo que más nos gustó fue Sampere, el cómico, aunque poca ocasión tuvo para hacer sus números. La batería, incansable, contribuyó mucho, en toda ocasión, en el realce del espectáculo.

Los jóvenes imitaron Molina y al Mejorano con bastante perfección. Ambos en farfugas y zambas, se ve que van ganando costumbres y terreno. Juegos malabares perfectos y limpios. Poesías, bastante bien dichas, aunque con mucho más nervio en la compañía de edad que en la peque-

ña principiante y cuyos nombres no damos por no haber podido estar en todas partes el que estas líneas escribe. ¿Cómo no citar el interés del amigo Alvarado a sus zagales? Bravo, compañero Antonio, y prosigue en la obra que te has propuesto, de hacer de ellos hombres. Pues cuando los viera tras el escenario, cada vez que pasaba por cualquier gestión, pude comprobar que son hombres atentos a tus indicaciones y movimientos. Se interesaban por lo que su padre les decía, en lo que tenían que hacer, para salir adelante en su cometido.

De los «Karolinka's», conjunto fiel y desinteresado del grupo Tierra y Libertad de Lyon, no vale la pena extendernos. Este es ya un conjunto «grano» y con mucha veteranía; están más fogados que los congolesos. Y son, hasta egoístas en su actuación de saltarines. Es una verdadera lástima que este conjunto no haya probado las tablas de la Mutualidad de París donde hubiese ganado dos mil admiradores. A ver si el año próximo eso ocurre.

Y nada más, amigos. Solo diremos que a otra vamos. Pues las Federaciones Locales de Lyon y Oullins, de todas formas, agradece a cuantos colaboraron en este día tan desinteresadamente.

Lyon, mayo 1966.

OPINIONES: EL PROBLEMA DEL DIA: La preparación de la guerra...

(Viene de la página 4.) Infima minoría que tuvo el valor de negarse no obstante los riesgos que eso comporta. Los socialistas alemanes votaron el presupuesto de guerra. (El movimiento antimilitarista había llegado entonces a su apogeo, particularmente en Francia). Pero lo más triste fue el espectáculo dado por algunos de los hombres más destacados del movimiento revolucionario, a favor de la matanza. (Es justo hacer resaltar aquí, el caso del movimiento libertario español que se manifestó netamente contra la guerra).

Después de la segunda guerra mundial tuvimos en Francia, aparte otros intentos, «La federación pacifista». Pero cabe preguntarse, ¿quién estará un poco en la naturaleza del hombre el hacer la guerra? El ejemplo, para así pensar, nos lo dan los pueblos mismos en revolución, que dicen y hacen una humanidad fraternal, con sus luchas de tendencia: Rusia eliminando criminalmente los adversarios en ideología, con Krostadi, el makhovismo en Ucrania, etc. Cuba, las luchas sangrientas intestinas en las antiguas colonias. En la revolución española misma recordamos el 3 de mayo de 1937 en Barcelona y otras diferencias partidistas liquidadas a tiros. Esas luchas violentas son algo que la continuación del espíritu guerrero, y quizá, una vez el enemigo vencido, arrojarse sobre la ralea, apoderarse del poder, cosechar los puestos y pisotear la justicia. ¡A cada uno su turno!

La guerra no es un mal pasajero, sino que promete extenderse en todas partes y hacerse permanente. No es sólo bajo el punto de vista político o económico que el mundo se halla encerrado en los tentáculos de un pulpo nefítico; lo es también bajo el punto de vista religioso, pues entendemos que una liberación espiritual consistirá en liberarse asimismo, de ese contagio moral que es el virus religioso. Se ha propagado mucho «Aplastad al infame», pero ya quedó borrado en la patria del proletariado aquello de que: «La religión es el opio del pueblo».

Cuanto más se aproximan los peligros de guerras, menos se obra para la paz, y la diplomacia secreta va haciendo su obra en vista de ciertas

coaliciones. Los gobiernos socialistas o comunistas y todos los gobiernos, por muy avanzados que se proclamen, son tan imperialistas como los Estados capitalistas. Si las causas de la guerra se pueden descubrir con facilidad ¿por qué tanto más difícil hallar el remedio para que desaparezcan? No hay que engañarse, pues, con optimismos que están enredos con la realidad. Si es bello soñar, mejor es realizar, y más bello prevenir que curar. El remedio vale para evitar las guerras es lo más difícil, ya lo hemos dicho, porque esto estriba, precisamente, en la manera de ser de los hombres. Siendo una de las causas, la principal, quizá la única del desorden social, esa mentalidad de esclavos fomentada y cultivada por todos los partidarios del principio de autoridad, creemos que ahí es donde radica el problema que hay que estudiar para el cambio de esa mentalidad. Y esa preocupación para dicha reforma ya la manifestó el gran biólogo francés, Jean Rostand, de ser posible, como unico remedio al mal social. «Se precisa cambiar esas mentalidades, como se precisa cuidar una enfermedad en su origen».

La acción que habría que emprender, tan difícil para la otra antigüedad, habrá de estar basada sobre el desarrollo del respeto a la libertad individual, única vía, no parece, que posibilite el advenimiento de una humanidad pacífica y libre, donde todas las actividades intervengan. En estas luchas, toda esa labor contra la guerra, vendría a resumirse en la lucha contra el principio de autoridad, causa primera y esencial de toda violencia, pues no hay que olvidar que la guerra es inseparable de todo régimen autoritario. Pero, ¿cómo poder cambiar la manera de ser de los hombres, mientras los gobiernos disponen de la prensa prostituida, del monopolio de la radio y de ese instrumento extraordinario de embrutecimiento del pueblo que es, en sus manos, la televisión? El poder del Estado existe porque todo el mundo lo consiente; y será menester desarrollar una gran obra para contrarrestar ese poder del Estado hacia la guerra: cambiar los sentimientos y las ideas en favor de, interhacionalismo, una educación seria de las mentalidades en el sentido universalista para la liberación de

NADA CHOCANTE, EL CHEQUE

BARCELONA. — Entre las estaciones Plaza de Cataluña y Plaza de Urquinaona han chocado dos convoyes del Metro Transversal. De momento se ignoran las causas del siniestro. Lo que no se ignora es la existencia de 21 heridos, varios de entre ellos graves.

MISAS ALBOROTADAS

BARCELONA. — En cinco iglesias de esta ciudad curas sermoneros han señalado a la policía y altas autoridades como responsables del ataque «sacrilego» de sacerdotes en la Via Layetana frente a la Jefatura de Policía. Varios feligreses españoles replicaron querrelas y no discursos políticos, siendo contrarreplicados por otros asistentes, originando, entre todos, un barullo de mil demonios.

POR LA ROCA CALPENSE

LONDRES. — El ministro franquista Castiella y el gubernamental inglés Michael Steward sostienen conversaciones en el Foreign Office con vistas a solucionar «o agravar» el problema «irredentista» de Gibraltar. El Peñón gibraltareño es una extremidad sud de Andalucía cautivada por los ingleses en 1604. Durante la expansión hitleriana en Europa, cuando todo parecía indicar el triunfo de las armas alemanas, Franco dispuso un ayuntamiento simbólico de Gibraltar en San Roque, del cual las crónicas franquistas no se ocuparon más cuando Hitler y Mussolini perdieron la partida. Ahora El Pardo aplica un boicot al Peñón, a la par que pone dificultades a los 8.000 obreros españoles que trabajan en labores inglesas, al mismo tiempo que pone dificultades al turismo por vía terrestre.

Dada la irreductibilidad de cada una de las posiciones, es difícil que Castiella y Steward lleguen a un acuerdo.

LAS CONDICIONES

MADRID. — Las condiciones propuestas por el gobierno de Franco para entablar negociaciones sobre Gibraltar en Londres, son cuatro, a saber: 1.º Reconocimiento de la soberanía española en Gibraltar. 2.º Presencia de una base militar británica en el perímetro calpense. 3.º Estatuto especial para sus habitantes, y 4.º Todo acuerdo entre Madrid y Londres debe ser suscrito y registrado por la O.N.U.

Entretanto, el flemático Franco teme a la flama inglesa.

EL LIBRO CATALAN EN TOULOUSE

TOULOUSE. — La exposición del libro catalán celebrada el 17 de abril en esta ciudad no obtuvo el éxito que los organizadores esperaban. Culpas de ello a la intromisión solapada de elementos reaccionarios, que dieron a entender que esa demostración de cultura era organizada por ellos, trataba que motivó que elementos de izquierda

MAS VASCOS EN EL BANQUILLO

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha celebrado juicio contra José Ignacio Arezaga Golleneche, Agustín Bergareche Umamuro, José A. Arregue Ekpe, José A. Kaurregui Jaitzegui, Esteban Burgos Arribazabalga y José María Arambarrí Achaburu, acusados de «actividades» contra la unidad nacional, de asociación ilícita y propaganda ilegal. En total, tres burbujas que el fiscal propone sean motivo para condenar al primero a 6 años de prisión y 110.000 pesetas de multa, y para el resto de procesados 3 años, cuatro meses de cárcel y 110.000 pesetas de multa cada uno. Afortunadamente, Arezaga no ha sido habido.

MACABRO HOMENAJE

MADRID. — Par conmemorar el centenario del nacimiento de Melquíades Álvarez, algunos abogados y personalidades del régimen se han reunido en el cementerio de la Almudena frente a la tumba del desaparecido.

LA PROPIEDAD ES SAGRADA

LEON. — Dos heridos graves y tres de menor consideración fue el balance de una riña familiar entablada por cuestión de una finca. Una de las familias estaba formada por Vicente Valencia Gigante, de 65 años, su esposa y sus hijos Adela, Severiano y Delmiro, y la otra la de su hermano Marcelino Valencia, su esposa y su hijo Antonio. En la riña, en la que se emplearon hachas, cuchillos y paños, sufrieron heridas graves Vicente Valencia y su hijo Delmiro, y de menor importancia Marcelino Valencia, su esposa Agustina y su hijo Antonio.

REGIONAL DE ORIGEN DE LEVANTE EN EL EXILIO NECROLOGICA

Después de una larga y penosa enfermedad, falleció en París, donde residía junto con su amada compañera e hija, a los 53 años de edad, el militante de la Regional Levantina, y estimado compañero José Orts Navarro nacido en Albalat dels Sorells, provincia de Valencia. Activo militante de la C.N.T. y de la F.A.I., el compañero Orts, tanto en el interior como en el exilio siempre fue altamente estimado por su espíritu de constancia hacia el ideal que tanto amaba: la C.N.T. y la F.A.I. Tanto en Toulouse como en París desempeñó diferentes cargos de responsabilidad entre los cuales la de secretario de la Agrupación Levantina de París, que tuvo que abandonar por enfermedad. Su entierro fue civil y su última morada ha sido el cementerio parisiense de Pantin.

La Regional de Origen de Levante en el exilio, se asocia al profundo dolor de la compañera e hijos del que en vida fue José Orts, cuyo recuerdo será imperecedero. Secretario de Relación: S. Pla.

REGIONAL DE ORIGEN DE LEVANTE EN EL EXILIO NECROLOGICA

Después de una larga y penosa enfermedad, falleció en París, donde residía junto con su amada compañera e hija, a los 53 años de edad, el militante de la Regional Levantina, y estimado compañero José Orts Navarro nacido en Albalat dels Sorells, provincia de Valencia. Activo militante de la C.N.T. y de la F.A.I., el compañero Orts, tanto en el interior como en el exilio siempre fue altamente estimado por su espíritu de constancia hacia el ideal que tanto amaba: la C.N.T. y la F.A.I. Tanto en Toulouse como en París desempeñó diferentes cargos de responsabilidad entre los cuales la de secretario de la Agrupación Levantina de París, que tuvo que abandonar por enfermedad. Su entierro fue civil y su última morada ha sido el cementerio parisiense de Pantin.

REGIONAL DE ORIGEN DE LEVANTE EN EL EXILIO NECROLOGICA

Después de una larga y penosa enfermedad, falleció en París, donde residía junto con su amada compañera e hija, a los 53 años de edad, el militante de la Regional Levantina, y estimado compañero José Orts Navarro nacido en Albalat dels Sorells, provincia de Valencia. Activo militante de la C.N.T. y de la F.A.I., el compañero Orts, tanto en el interior como en el exilio siempre fue altamente estimado por su espíritu de constancia hacia el ideal que tanto amaba: la C.N.T. y la F.A.I. Tanto en Toulouse como en París desempeñó diferentes cargos de responsabilidad entre los cuales la de secretario de la Agrupación Levantina de París, que tuvo que abandonar por enfermedad. Su entierro fue civil y su última morada ha sido el cementerio parisiense de Pantin.

ES O EL LAMAN JUSTICIA

MADRID. — Dos ejemplos de cómo se administra justicia en los tribunales de España: En León ha sido condenado Bernabé Isidro Puente a ocho años de encierro y 150.000 pesetas de indemnización por haber matado a golpes a su esposa. En Madrid sufren condena de seis años y tres meses los estudiantes Ricardo Gaulino Garofal (italiano) y Luis Catalán Burgos, por delitos de asociación ilegal y distribución de hojas clandestinas.

TAMBIEN EL MEDITERRANEO DELINQUE

LA UNION (MURCIA). — Cientos de horas de trabajo y miles de kilos de arena transportada a la playa artificial que se pretendía crear entre El Carril de Las Palmeras y Las Salinas, en el Mar Menor, han resultado inútiles. Con el auxilio de todos los medios mecánicos necesarios se trabajó durante varias semanas en modificar el perfil natural de la costa. Se eliminaron las zonas pantanosas de la orilla, se retiraron toneladas de piedras salientes del terreno y se depositó arena en cantidad suficiente para crear una auténtica playa que los temporales han deshecho casi por completo.

CINE O COMEDIA, DA LO MISMO

TUDELA. — Uno de los cines de Tudela será habilitado para templo durante el tiempo que duren las obras de restauración y embellecimiento de la parroquia de Nuestra Señora de Gracia. Se trata del Cine Cervantes, uno de los primeros que cerraron sus puertas ante el mal negocio de la exhibición de películas. El insólito caso se comentó por el público, que no se hace a la idea de ir al cine a oír la santa misa.

REGIMEN DE LIBERTAD PROVISIONAL

LAS PALMAS (CANARIAS). — Los 22 estudiantes que el día 1º de mayo fueron detenidos durante la manifestación estudiantil efectuada en el puerto durante la fiesta de regatas, han sido puestos en libertad por disposición del Tribunal de Orden Público, el cual, sin embargo, los mantiene sujetos a proceso por intento de subversión contra el Estado.

LA PICARESCA

MADRID. — Mingote, el caricaturista de «ABC» hace gala a menudo de un agudo sentido crítico. En la edición del 24 de abril publicó una caricatura en la que se ve a un funcionario del Estado franquista sentado tras una mesa, rodeado de papeles y legajos y con una cola de ciudadanos delante. El funcionario le dice a la víctima de turno: «Le falta a usted un documento que debe llevar fecha de ayer, pero que no lo puede conseguir hasta mañana y que, desde luego, sólo sirve para hoy.»

MAS VASCOS EN EL BANQUILLO

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha celebrado juicio contra José Ignacio Arezaga Golleneche, Agustín Bergareche Umamuro, José A. Arregue Ekpe, José A. Kaurregui Jaitzegui, Esteban Burgos Arribazabalga y José María Arambarrí Achaburu, acusados de «actividades» contra la unidad nacional, de asociación ilícita y propaganda ilegal. En total, tres burbujas que el fiscal propone sean motivo para condenar al primero a 6 años de prisión y 110.000 pesetas de multa, y para el resto de procesados 3 años, cuatro meses de cárcel y 110.000 pesetas de multa cada uno. Afortunadamente, Arezaga no ha sido habido.

MACABRO HOMENAJE

MADRID. — Par conmemorar el centenario del nacimiento de Melquíades Álvarez, algunos abogados y personalidades del régimen se han reunido en el cementerio de la Almudena frente a la tumba del desaparecido.

LA PROPIEDAD ES SAGRADA

LEON. — Dos heridos graves y tres de menor consideración fue el balance de una riña familiar entablada por cuestión de una finca. Una de las familias estaba formada por Vicente Valencia Gigante, de 65 años, su esposa y sus hijos Adela, Severiano y Delmiro, y la otra la de su hermano Marcelino Valencia, su esposa y su hijo Antonio. En la riña, en la que se emplearon hachas, cuchillos y paños, sufrieron heridas graves Vicente Valencia y su hijo Delmiro, y de menor importancia Marcelino Valencia, su esposa Agustina y su hijo Antonio.

REGIONAL DE ORIGEN DE LEVANTE EN EL EXILIO NECROLOGICA

Después de una larga y penosa enfermedad, falleció en París, donde residía junto con su amada compañera e hija, a los 53 años de edad, el militante de la Regional Levantina, y estimado compañero José Orts Navarro nacido en Albalat dels Sorells, provincia de Valencia. Activo militante de la C.N.T. y de la F.A.I., el compañero Orts, tanto en el interior como en el exilio siempre fue altamente estimado por su espíritu de constancia hacia el ideal que tanto amaba: la C.N.T. y la F.A.I. Tanto en Toulouse como en París desempeñó diferentes cargos de responsabilidad entre los cuales la de secretario de la Agrupación Levantina de París, que tuvo que abandonar por enfermedad. Su entierro fue civil y su última morada ha sido el cementerio parisiense de Pantin.

REGIONAL DE ORIGEN DE LEVANTE EN EL EXILIO NECROLOGICA

Después de una larga y penosa enfermedad, falleció en París, donde residía junto con su amada compañera e hija, a los 53 años de edad, el militante de la Regional Levantina, y estimado compañero José Orts Navarro nacido en Albalat dels Sorells, provincia de Valencia. Activo militante de la C.N.T. y de la F.A.I., el compañero Orts, tanto en el interior como en el exilio siempre fue altamente estimado por su espíritu de constancia hacia el ideal que tanto amaba: la C.N.T. y la F.A.I. Tanto en Toulouse como en París desempeñó diferentes cargos de responsabilidad entre los cuales la de secretario de la Agrupación Levantina de París, que tuvo que abandonar por enfermedad. Su entierro fue civil y su última morada ha sido el cementerio parisiense de Pantin.

REGIONAL DE ORIGEN DE LEVANTE EN EL EXILIO NECROLOGICA

Después de una larga y penosa enfermedad, falleció en París, donde residía junto con su amada compañera e hija, a los 53 años de edad, el militante de la Regional Levantina, y estimado compañero José Orts Navarro nacido en Albalat dels Sorells, provincia de Valencia. Activo militante de la C.N.T. y de la F.A.I., el compañero Orts, tanto en el interior como en el exilio siempre fue altamente estimado por su espíritu de constancia hacia el ideal que tanto amaba: la C.N.T. y la F.A.I. Tanto en Toulouse como en París desempeñó diferentes cargos de responsabilidad entre los cuales la de secretario de la Agrupación Levantina de París, que tuvo que abandonar por enfermedad. Su entierro fue civil y su última morada ha sido el cementerio parisiense de Pantin.

REGIONAL DE ORIGEN DE LEVANTE EN EL EXILIO NECROLOGICA

Después de una larga y penosa enfermedad, falleció en París, donde residía junto con su amada compañera e hija, a los 53 años de edad, el militante de la Regional Levantina, y estimado compañero José Orts Navarro nacido en Albalat dels Sorells, provincia de Valencia. Activo militante de la C.N.T. y de la F.A.I., el compañero Orts, tanto en el interior como en el exilio siempre fue altamente estimado por su espíritu de constancia hacia el ideal que tanto amaba: la C.N.T. y la F.A.I. Tanto en Toulouse como en París desempeñó diferentes cargos de responsabilidad entre los cuales la de secretario de la Agrupación Levantina de París, que tuvo que abandonar por enfermedad. Su entierro fue civil y su última morada ha sido el cementerio parisiense de Pantin.

REGIONAL DE ORIGEN DE LEVANTE EN EL EXILIO NECROLOGICA

Después de una larga y penosa enfermedad, falleció en París, donde residía junto con su amada compañera e hija, a los 53 años de edad, el militante de la Regional Levantina, y estimado compañero José Orts Navarro nacido en Albalat dels Sorells, provincia de Valencia. Activo militante de la C.N.T. y de la F.A.I., el compañero Orts, tanto en el interior como en el exilio siempre fue altamente estimado por su espíritu de constancia hacia el ideal que tanto amaba: la C.N.T. y la F.A.I. Tanto en Toulouse como en París desempeñó diferentes cargos de responsabilidad entre los cuales la de secretario de la Agrupación Levantina de París, que tuvo que abandonar por enfermedad. Su entierro fue civil y su última morada ha sido el cementerio parisiense de Pantin.

CHISPAS

«Cataluña exige arzobispo coadjutor catalán.» No, Cataluña exige que no haya catalán ni castellano ni de ninguna especie. «El paro obrero se extiende en el mundo.» Porque en el mundo no se extiende el despertar obrero. «La economía social marcha empujada por la novedad eléctrica.» Y las sindicales obreras empujadas por el gas acetileno. No consigo imaginarme a Jesucristo montado en bicicleta ni a

Karl Marx descendiendo de un 60º piso en paracaídas. Menos importante, Julio Verne a Jesús y a Marx los dejó tumbados. Bibliocamente, los curas están en Cireneza, pero maravillosamente en el self-service, en el Boeing, en el Cristal-Palace. ¡Si Dios lo vierá! «Todo dios adelanta, menos el hombre de trabajo. El barro reformista es pegajoso. No obstante, nuestro ideal se llama Esperanza, siendo fundamental no perderla. CHISPÉRO

Como se desnaturalizan las ideas anarquistas

LOS que hemos vivido el movimiento de finalidad anarquista de hace cincuenta años, hemos formado nuestro primer bagaje intelectual leyendo nuestras publicaciones de entonces. En el presente, la labor de agrupaciones anarquistas y libertarias como así de sus publicaciones, salvo contadas excepciones, por su superficial contenido nos causan profunda pena. Y si no estuviéramos impregnados de las ideas que por la virilidad y claridad con que se exponían penetraron hondo en nuestro espíritu, hoy ya se nos hubieran enfiado y anublado.

Salvo excepciones, publicaciones que siguen llamándose anarquistas y libertarias, comparadas con las de pasados tiempos, por su pálido contenido dan la impresión de farolillos de barro pobre, cuya luz mortecina apenas destaca en las tinieblas. La falta de espíritu subversivo y de confianza en las ideas se puede probar en infinidad de textos de actuales publicaciones. Y lo más grave es que los declinantes de hoy, como los declinantes de ayer, en la medida que pierden confianza en las ideas anarquistas y en la organización finalista, van depositando su confianza en otras ideas y organizaciones que nada tienen de aspiración anarquista y que, por el contrario, son adversas a la misma.

Publicaciones que se creen continuadoras de Malatesta, Faure, Gillman, Arango, y otros muchos destacados del movimiento anarquista, fluctúan en vago intelectualismo que gira a los cuatro vientos, sin clara posición frente a los problemas presentes ni confianza en proyecciones futuras.

Uno de los argumentos con que quieren justificarse es que las ideas, presentadas en forma más pálida, pueden ser más aceptadas porque asustan menos al público. Pero lo cierto es que a fuerza de pálidas resultan vulgares. Y las gentes que por temperamento inquisitivo quieren salir de la vulgaridad, no encuentran en tales publicaciones alicientes que las animen. Lo que explica que publicaciones que salieron diarias, sin tropezar con fuerzas mayores descendieron a semanales, luego a mensuales con tendencia a la desaparición.

Agrupaciones y publicaciones, por la manera mediocre con que exponen las ideas y afrontan los problemas se confunden con otras publicaciones escritas por liderillos con mentalidad de rateros, cuya única preocupación es la de enriquecerse a costa de los trabajadores, para lo cual explotan la dialéctica izquierdista y redentorista.

Las «teorías» con que se llenan las columnas de tales publicaciones, se reducen a criticar los malos gobiernos y los malos líderes que engañan a los pueblos y a los trabajadores. Y después de que los gobiernos sufren la tiranía por gobiernos encabezados por partidos de todos los colores, los trabajadores fueron engañados por las más variadas dialécticas. Si alguien cree que puede haber gobiernos o líderes buenos, serán los que se limitan a criticar su mal proceder.

De los que pierden la confianza en las ideas, los capaces de autoanularse son dignos de aprecio. Como lo son de desconsideración los que desnaturalizan las ideas descendiendo a los terrenos movizados de las diversas

corrientes reformistas. Los que desdiciendo se encuentran con ex compañeros, que descendieron en tiempos anteriores, ya amaestrados en toda suerte de fraudes. En las impudencias denuncian. Y así se explica que las publicaciones declinantes silencian las múltiples traiciones que los líderes de todos los colores cometen con los trabajadores.

Los declinantes se denuncian con una extraña fraseología que en el fondo resulta una variación de la dialéctica marxista. Emplean diciendo que las ideas, las tácticas, principios y aspiraciones finalistas están bien, pero... que los compañeros que se mantienen consecuentes con las mismas son buenos, pero... Y cuando en su declive descendiendo al segundo escalón, desmoran de tono y les lanzan los viejos calificativos de sectarios, dogmáticos, petrificados, etc., e incluso repiten con un descubrimiento aquello de renovarse o morir. Lo de renovarse es de una necesidad incontestable. Porque, por pocas nociones que tengamos de biología, sabemos que el estado que no existe. Aunque en muchos casos nos pasc desapercibido, lo que no evoluciona regresa. Lo que se hace necesario es distinguir en qué consiste lo uno y lo otro. En nuestra continua actividad nos circundan corrientes socialmente evolutivas que hay que saber distinguir y asimilar, como así corrientes reactivas que nuestro espíritu rebelde debe saber clasificar, denunciar y rechazar. Entonces, cuando nos falta aliento rebelde, para rechazar las corrientes regresivas, el darse por muerto, aunque es una falla, no es un delito. El delito empieza cuando el declinante quiere arrastrar con él el movimiento anarquista y de finalidad anarquista, al reformismo, y del reformismo al conservadurismo, y

aún más bajo si la muerte no los sorprende en el camino.

Los movimientos sociales, como todas las actividades del saber y el hacer, se renuevan por la experiencia de su propia acción. De las conquistas logradas y la influencia moral bienhechora de los movimientos de acción directa creados y orientados por los anarquistas hay experiencia como la hay de los movimientos legalistas y reformistas cuya obra consiste en sacar las cadenas de los pies y ponerlas en las muñecas o viceversa. Se comprende por ello que la experiencia que emana de estos movimientos no puede renovar las ideas anarquistas, sino desnaturalizarlas si con ellas se cubren. Lo que ha renovado y puede renovar las ideas anarquistas es la acción de los movimientos organizados y orientados por los anarquistas, de acuerdo con los principios de la A.I.T.

El valor de las ideas anarquistas y su obra reconocida por nombre de excepcional talento, está constatada por la historia de su propia acción. La C. G. T. francesa, en la que adquirieron gran influencia las ideas anarquistas, al ser abandonada por éstos, al enclaustrarse en las agrupaciones de afinidad, descendió al reformismo y luego al comunismo autoritario. Por el contrario, el movimiento obrero español hoy representado por la C. N. T., que empezó su organización y su obra con una pequeña dosis de ideas anarquistas propagadas con tesón en su seno a través de la encrucijada social más tremenda de la historia sin apartarse de las ideas. Y éstos y otros muchos ejemplos debieran poner fin a la obra de desnaturalización de las ideas que está llevando a cabo militantes, agrupaciones y publicaciones llamadas anarquistas.

SERAFIN FERNANDEZ

Caleidoscopio oriental

SIEMPRE hay que volver a la verdad intensa, pues los anarquistas y demás antiautoritarios tienen razón, particularmente en lo que concierne al Estado y al nacionalismo.

En la India se muere de hambre porque el Estado se mantiene por encima del interés humano. Allí como en todas las patrias, los poderosos no sufren hambre, pero «representan» al pueblo, que es el que no come. Los tesoros nacionales son para la nación, no para los nacionales de tercera.

Lo mismo ocurre en Siria, Egipto, Irak, Arabia Saudita, Líbano, e incluso en la Rusia soviética. No nos olvidemos tampoco de Israel, donde la gente no muere de hambre, pero donde el desarreglo social subsiste. Se está constantemente amenazado por la provocación árabe, cierto, pero las castas «superiores» y los hombres de Estado no resisten la privación económica alguna.

El gobierno aquí elegido hace solamente unos meses por los propios proletarios, nos muestra más que claramente que los Estados nada tienen de común con los intereses populares. Los señores ministros que antes de la prueba electoral se manifestaron «proletariamente», una vez situados arriba ya se expresan de otro modo. Argumentan ahora que la clase obrera vive en un nivel excesivamente alto, el cual el Estado se ve impelido a rebajar el interés de la industria y de la economía nacionales. Nada de lujo para uso de obreros!

La réplica a esta desusada situación es el encarecimiento de la vida dispuesto por el propio gobierno, entrando en ello los automóviles, el calzado (para los que prescinden del auto), los correos, etc. Las huelgas son declaradas de hecho y no de palabra, en contraposición con los repetidos anuncios de huelga propagados por la central sindical única, que jamás cumple esos avisos porque está nacionalizada, estatificada, «esproletarizada», no pareciendo en nada sostener los intereses de la clase trabajadora.

Recientemente ha reaparecido un movimiento llamado «Truak-ha-Vitruim», cuyo denominante, traducido en lengua occidental expresa «Separación de la realidad», aunque los componentes indiquen «Movimiento de renuncia». Estos proceden mayormente de las clases académicas, cuya situación de hecho es buena. Y parece que diversas unidades obreras siguen la senda de estos señores, en este tiempo en que los precios sufren la corriente astronómica, y cuando las enormes fortunas son hacendadas en Israel.

Por lo exterior, la vecindad árabe, especialmente siria, acomete en su frontera con Israel para una pre-erguía nacionalista y dicen de régimen económico. Actualmente el comunismo sirio grita desafortunadamente que un conflicto armado con Israel es una necesidad «socialista». Nasser la secundaría con placer, aunque como es de las soluciones de fuerza. Pero todavía sus soldados están en el Yemem sin que puedan salir, no quedándole poder militar visible para emprender una guerra por este lado, pese a la cooperación siria.

Se ha visto también en Ghana a un líder estatal convertirse en pequeño Stalin. Pero atendiendo más a su partido que al país perdido buyes y esquilas, a pesar de las armas e instructores recibidos de la U.R.S.S. De placer ver lloquear a un tirano, pero no nadie garantiza a los ghanenses ni media felicidad con la nueva forma de Estado que les han dado.

Estando, en fin, los proletarios del mundo aprendiendo el nacionalismo y el estatismo nada tienen que

UMBRAL

Sumario del número 53:
Lázaro Flury: REALIDAD Y PRESENCIA DEL TELURISMO.
J. Sevilla: JUICIOS Y COMENTARIOS SOBRE EL LIBRO «LA REBELION DE LAS MASAS» DE ORTEGA Y GASSET.
Emilio García: COMENTARIO A «DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA» (Lecturas).
Campio Carpio: EN TORNO AL TRAUMATISMO DEL ARTE LITERARIO CONTEMPORANEO.
Ignacio Chiappus: LIBREANALISIS DE LOS MECANISMOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.
Francisco Carrasquer: ANTONIO MACHADO. LA MAS CLARA PRUEBA POSITIVA DEL CLISE ESPANOL.
Dr. René Marino Aguirre: EL AMANECER DE LA CULTURA OCCIDENTAL.
Luis Capdevilla: NOVELAS DE LA GUERRA DE ESPAÑA.
G. de Bérail: EL OLEAJE ESTUDIANTIL EN ESPAÑA.
E. Valls: HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CIENCIA LIBRE.
José Viadiu: ADALIDES DE LA LIBERTAD. JOAQUIN COSTA.
Han Ryner: LA SABIDURIA RIENTE. (folleto encuadernable).
Noticiero, libros, notas, grabados, retratos, y una soberbia fotografía (terrarrar).

Un solo franco en todos nuestros puestos de venta y en nuestra Administración.
En suscripción, UMBRAL llega a domicilio.

SILUETAS Del mismo árbol

DESDE la Conferencia de Yalta que los «grandes» se reunieron para asignarse cada uno el terreno a ocupar en el mundo: Comercio, industria y demás fuentes de riquezas, que las Naciones de escasos ingresos están amenazadas de desaparecer como tales o por lo menos ser administradas directa o indirectamente por las naciones grandes; Norteamérica y Rusia. Estos dos colosos, capitalistas los dos y los dos ambiciosos, hacen como que se pelean, pero nunca llegan a los mares. El sistema empleado les autoriza a los dos pueblos de economía menos floreciente, pero existe un desbarajuste político-económico, ocasionado por el acaparamiento de los principales mercados de las cinco partes del globo terráqueo. Políticamente hablando, la situación no es nada halagüeña, puesto que hay en el mundo capitalista la maniobra de absorción, saliendo perjudicada la nación más pequeña y la menos desarrollada. Lo que ocurre en el Viet-Nam, y antes en el Congo, son efectos de esa política, de ese interés especulativo, de ese trazado económico estado-unidense y soviético. Se ven, se han visto y se verán los puntos principales de emergencia que cuando para sus fines comerciales. Todo, claro está, a costa de los trabajadores. Es la consecuencia natural salida del pacto mundial en las llamadas potencias industriales, bancarias y comerciales. A estas potencias no se las quebranta fácilmente; una y otra se dan la mano aunque digan a voz en grito que no son amigas, para que los pueblos sigan engañados con la democracia europea, el federalismo Norteamericano, el soviétismo y el republicanismo popular.

Los grandes se han entendido siempre y se declaran la guerra fría de común acuerdo para seguir manteniendo la confusión.
Ahora Rusia y los Estados Unidos trabajan, aunque separadamente, por la conquista de la Luna y otra nación obra con el consentimiento mutuo de los dos. Son muchas las coincidencias que se han dado desde que se liquidó la segunda guerra mundial, y esto da a entender que ambas solo cumplen con la distribución habida, pues no se concibe como, después de pasado lo ocurrido entre las dos desde el día siguiente de la liberación, hayan llegado a las conclusiones parejas, garantizadas mutuamente por ambos beligerantes.
Algún curioso habrá que tendrá archivado desde las primeras conversaciones de Stalin, Churchill, Roosevelt hasta las últimas declaraciones de los tres, y podrá comparar lo que aquí apuntamos, con lo dicho por ellos, de gran importancia actual, que los norte-americanos están en guerra con el Viet-Nam. Todo se compagina y todo está subvencionado por los Estados Unidos.
Los países africanos, menos cultos quizás que los Europeos, norte-americanos y rusos, son víctimas de estos comerciantes, políticos y diplomáticos. Con el espejuelo de la independencia lanzan a la guerra para que se destruyan, y los autores de tales mortandades puedan acaparar lo que amañan, que, ciertamente, lo más fundamental de esas carnicerías humanas.
No podemos negar los contrastes

que sobresalen de esas entrevistas, y que desvelan la verdad de todo lo tratado. Se observa a través de ellos, la negación a lo manifestado anteriormente. Ni es asombroso ni extraordinario ver que, lo que ayer querían hacer pasar como blanco, hoy es negro, porque desde la antigüedad sucede lo mismo. Esos manejos de la política internacional, nos aclaran en su lenguaje, aunque es bastante oscuro, enrevesado, los fines que les guía —no sólo a una nación, sino a más de una— para poder continuar adelante con la hegemonía del mundo.
Si hojeamos las páginas de la historia encontraremos esta afirmación: Política y capitalismo actúan siempre de común acuerdo, no pueden ir desahadamente, porque unas y otras pertenecen al mismo árbol, al mismo desorden social creado por ellos y por ellos mantenidos, guiados por el espíritu de dominio.
Cuando tales elementos encuentran resistencia en lo que quieren apoderarse, no vacilan en recurrir a la fuerza, empleándola a todo riesgo, con la seguridad de que saldrán vencedores; pero comprobamos que, los distintos modelos, usados para reducir a los opositores a la obediencia incondicional, son más refinados, por lo tanto, más crueles y mortificantes que todos los anteriores, demostrándose palpablemente que, a medida que el progreso avanza, a medida que el tratamiento que se le da al hombre, considerado como delincuente. Ya tenemos, pues, una base para juzgar, ciertamente, como se ha engendrado y formado el motivo de los trastornos morales y materiales, que padece el género humano, es decir la humanidad desheredada de todo privilegio.
Ni los negros son culpables de las guerras que sufren en el presente

MINGO

«El amor a las ideas honra al individuo»

El que me ame que me siga

J. DEJACQUE

PODRÍAMOS resumir en este laconico pensamiento, todo el contenido de estas líneas, pero seguimos hilvanando nuestro razonamiento. Dejaque hablaba de las dictaduras de bonete rojo y de sable largo, es decir, que el entendido que el deber del hombre libertario era inmovilizar a unos y a otros. Lo cosa no tiene vuelta de hoja. El que ama las ideas las sigue, y forzosa ha de ser la consecuencia con ellas. Fábri en escritos recomienda cuidar con muchos de los propagandistas, aunque hacía excepciones en sus demoliciones críticas, que casi siempre eran trabajos doctrinarios.
Max Nettlau nos incitaba al estudio de los precursores de las ideas anarquistas. Hacía un detenido estudio de ciertos documentos de Herbert Spencer, y de muchas cartas que éste, en su juventud había traducido, y según Nettlau había publicado en un folleto. Todo esto que el sabio nos ha dejado, es simplemente para que alcancemos a descifrar y llegar a com-

prender muchas cosas y los arcanos del ideal acrat.
Como es sabido el anarquismo ha tenido siempre contradictores, pero los que más daño le han hecho fueron los que se enrolaban en él con aviesas intenciones. Cuando de las ideas se pretendía hacer algo fuera de lugar, Malatesta escribió en polémica con los detractores: «Por lo tanto, las ideas anarquistas no llevan a las gentes a convertirse en ladrones, ni el mismo que no las llevan a convertirse en capitalistas.»
Aquí pregunto yo que tampoco las ideas pueden servir de trampolín a ningún despropósito, ambicioso, o mal intencionado.
Podríamos resumir estas laconicas líneas con el pensamiento del consecuente de J. Dejaque: «El que me ame que me siga». Esta hablaba con su corazón, ponía en las ideas lo que tenía, y él, como tantos otros, combatía los conductos de escape, que como el gas helio, se escurren por la mínima rendija; y téngase en cuenta que estos escapes pueden incluso asfixiar a mucha gente.
El que no ama no sigue, por la sencilla razón de que no tiene amor, ni siquiera a su personalidad, y se convierte en veleta de esas que vuela el viento.
Nadie puede retener a su semejante, que, cuando no se halla cómodo en un lugar, debe trasladarse a otro, pero siempre con lealtad, altura de miras, y mirando primero de no perjudicar las ideas de retención que un día dijo abrazar.
Nos encontramos además, ante el hombre zancadillero, más abominable que un Judas, a la par que con intenciones de introducir el virus de la desafección entre sus hermanos de esclavitud.
«Qué te queda a ti, compañero que sigues el pensamiento de Dejaque? Impertérritos en la lucha, debemos desafiar todos los malos temporales, resistiendo los epates del tiempo y de los hombres, como las montañas resisten, y ahí las tenemos haciéndole frente al tiempo.
En tu puesto de combate, respondiendo siempre: ¡Presente!

R. LONE

F. L. DE MELUN

Organiza una jira-campesre para el día 29 de mayo, invitando a la misma a todos los compañeros de las FF. LL. de S. et M., París y alrededores.
Sitio de concentración: el bosque de Montalgon.
Habrá flechas y compañeros para indicar el sitio. De todos modos los que vengan por carretera deben dirigirse a la desviación Norte de Melun (Paris-Montereau o viceversa) y a través el cruce de la carretera de Réau-Brie-Conte-Robert.
Los que vengan con el tren, en la estación hay Car que los lleva hasta el sitio escogido.

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS
Con el fin de incrementar nuestra actividad en orden a los problemas generales que nos envuelven, y de la necesaria confrontación de conceptos e ideas respecto a la presencia vital del Anarquismo en sus orígenes, su desarrollo y su futuro, la Sección de Cultura y Propaganda de la F. L. de Paris organiza un ciclo de charlas y conferencias comentadas que se desarrollarán intercaladamente los domingos por la mañana en el lugar de costumbre y bajo el siguiente doble temario: *Problemas militantes de actualidad y El anarquismo ante su destino.*

Como es natural en nuestros medios, estas charlas serán seguidas de animados debates y comentarios a cargo de los asistentes, «sin más limitación que la que sugiere el uso de un lenguaje correcto y el respeto y la estima mutuas que debe presidir las relaciones entre miembros de la familia libertaria.

El domingo 29 a las 10 de mañana continuación del ciclo de charlas y conferencias. El compañero Francisco Iglesias con el tema: *El militante de la C.N.T. ante la actualidad española.*

F. L. DE OULLINS
Reunión extraordinaria el domingo 29 de mayo, a las 9,30 en el local de costumbre.
Información del Pleno regional y otros puntos de máxima importancia.

F. L. DE ROANNE
Convoca a todos los compañeros afiliados a la asamblea que celebrará el domingo 5 de junio a las nueve y media de la mañana en su domicilio social.

F. L. DE DRANCY
Convoca a asamblea para el día 29 a fin de dar lectura y comentario a circulares importantes.

F. L. DE BRIVE
Comunica a sus afiliados que las reuniones ordinarias se celebrarán el primer domingo de cada mes a las ocho de la mañana en el sitio de costumbre.

F. L. DE MONTPELLIER

La reunión anunciada para el 29 de mayo se celebrará el 5 de junio.

FEDERACION LOCAL DE LILLE

La Federación Local de Lille invita a todas las FF. LL. de los departamentos limítrofes al del Norte a la concentración confederal que tendrá lugar el día 29 de mayo a las 10 de la mañana en el lugar denominado Aubigny-au-Bac. Teniendo en cuenta que se dará una conferencia a cargo del compañero Muñoz Conogost, que su presencia sea la afirmación de los sentimientos antifascistas y la demostración palpable de que la C.N.T. no ha muerto ni morirá.

Para información dirigirse al compañero Flores, 200, rue Pierre Le-grand, Lille (59).

GRAN JIRA DE S. I. A.
Siguen los trabajos de preparación de la gran jornada solidaria del día 12 de junio. Ya se tiene asegurado el concurso del grupo artístico «Reflejos de España» de Dreux, que presentará la interesante obra de Alejandro Casona, «La barca sin pescador», y el del prodigio de la acordeón Jaimito.

Que todos los compañeros y simpatizantes junto con sus familiares reserven esta jornada campesre que será completada con otras diversiones al aire libre en un cuadro y ambiente bien fraternales.
Comité Regional S. I. A. - Paris.

PARADEROS
—La viuda de Sancho Miguel, que vive en (37, rue de la République, Beaucaire (Gard), quisiera tener noticias de Venancio Pou, que vivía en 1947 en Lyon-Vaise (Rhône), 12 rue Manavilyz.

—Los hermanos Hernández, que en 1945 hasta el 1948 se encontraban en Salon-de-Provence (B. du Rh.) desearían ponerse en relación con los compañeros Silverio y Andrés y Carmen. Dirigirse a Fernando Hernández, cité G. Rouleaud, Bt. B. Génic escalier, n.º 6, 93 - Drancy.

ADMINISTRATIVAS

Ayora, Montreal (Canada). Recibidos 99,04 frs. «C. S.» y «Umbral» avión 31-12-66.
—Presta Miguel, Toulon (Var). Giro de 147,50 frs., pagando «C. S.» del n.º 386 al 400, «Umbral» del n.º 43 al 51. Los 50 restantes al destino indicado.
—Elas Moya, St-Etienne (Loire). Giro de 84 frs., pagando los números indicados de «C. S.»

—Pedro Moreno, Maurelhian (Hil.). Con el giro de 43 frs., pagas «C. S.» hasta el n.º 400 y «Umbral» hasta el n.º 52.
—Castro, Beapuy (T. et Gne.). Recibidos 30 frs. Sin distribución indicada. Pagamos «Umbral» año 66 y «C. S.» 30-9-66. Aclara si hay otro destino.

—Salvador Fernández, Montluçon (Allier) y Pere Fitó de Villeneuve s. Lot, recibidos giros respectivos.
—Vicente Artés, Lourdes, Giro de 60,50 frs. Distribución indicada.

—P. Alonso Bordeaux. Recibidos 50,40 frs. pago «C. S.» n.º 400.
—Redondo y Alvarez, Calgary (Canada) Cheque de 8 D. C. (35,51 frs.) suma distribuida para los dos partes iguales. Detalle situación aparte.

—B. Agustí, Montreal (Canada). Falta aún el título no servido y el último solicitado. Se hará el envío tan pronto obren en nuestro poder. Los 5 ejem. de las Ruinas de Palma enviados hace tiempo.
—Vicente Agustí, Béziers. Giro pagando «C. S.» n.º 370 al 301.
—Libretón, Tonerre (Yonne). Giro de 25 frs. para «C. S.»

—Blas González, Castellfranc (Lot). Giro pagando «C. S.» hasta 31-12-66.
—Francisco Galindo, Champigny s. Marne (Seine). Giro de 74 frs., pago «C. S.» y «Umbral» años 65 y 66.

SUSCRIPCION PRO COMPANEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Nousy-le-Sec. Sorns, 5; Paris. Moliner, 10, frs.
Total: 15 frs.
Nota.—Los 23 frs. aparecidos a nombre de Pedro Lacosta, Vierzon (Cher) en el n.º 402, no fueron destinados a la suscripción sino a pagar un envío de Librería y la otra parte a «Umbral».

«CENIT»

Sumario del n.º 169.
Editorial. — R. Liarte. La ciencia, la técnica y el trabajo responsable. — Julio Just. El hombre de la voz de bronce. — A. Machado: Palabras proféticas. — S. Comapos: El hombre y sus consecuencias sociales. — H. Ryner. El único estuero útil. — E. Roligis: Literatura viva. — F. Ocaña: Por España y la Humanidad toda. — J. Guerrero Lucas: Símbolo de libertad. — Regeneración: Fetiche divinos y humanos. — Perlas de Shakespeare. — S. Palacio: En recuerdo de Alejandro Casona, muerto en Madrid. — Costa Iscar: Sólo hay verdades relativas. — H. Bellis: Kropotkin en C. Paulus: Las huellas de un peregrino. — Abarrádegui: Romance de la calera. — El dinero. — Sambanqui: El aprismo.

DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA
Los años primaverales, la lucha nuestra, la energía, la sonrisa. La noche de España, la tiniebla del exilio y la immanencia de los ideales. Un libro que se hace leer dos veces. Precio: 11 F.

Algo sobre la voluntad

La voluntad puede mucho, si añadimos a ella lo que verdaderamente sentimos y deseamos llevar a cabo, el resultado será mayor completo y más positivo. Anadamos pues a la voluntad, la inteligencia, que puede aumentar nuestro deber en la obra que nos proponemos realizar.

El voluntarismo ha de ser perseverante siempre; no basta simplemente querer llevar adelante un proyecto, un deseo; ha de perseverar siempre cada día, todos los instantes. Y sobre todo hay que pensar bien lo que quiere realizar, para una vez decidido, que ningún obstáculo pueda desviarle en el deseo de alcanzar lo que se propone.

Si es cierto que todo el mundo posee poca o mucha voluntad, bien puede ser que ella se incline hacia el mal, hacia lo negativo, hacia lo que es y ha de ser contrario al avance humano en su afán de libertad y bienestar. En ese caso es necesario que uno mismo, dándose cuenta, trate de encarrilarla hacia lo positivo, hacia el bien para todos y contra el afán de poder, imposición, engaño y explotación del semejante, ni aun en nombre de lo que dicen más sagrado: el derecho a vivir. Vivir sí, pero a costa de los demás, que tienen los mismos derechos que nosotros a disfrutar de la vida.

Servicio de librería

- «El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, y «Orígenes del sindicalismo», de Marba 20,00
- «La Madre», Gorki, enc. tela. 6,50
- «Mis Universidades», idem 7,50
- «Mí vida», Gorki, id. 5,00
- «Woodcock - I. Avakoumou», Pierre H. Popokine, le príñce anarchiste 3,50
- «El profeta del hombre» (Poesía de Almatuerre), H. Adolfo Cordero 4,50
- Congreso de Zaragoza 2,00
- «Les freres Reclus, o del Protestantismo à l'Anarchisme», Paul Reclus 8,75
- Refranero español 6,00
- «Le cours d'une vie», Lecoic, 18,00
- «Motivos de Proteo», J. Enriquerodó 14,50
- «La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartón) 46,50
- «El Amante de Lady Chatterley», D. H. Lawrence (cartón) 14,50
- «Pasión y Justicia», Iris T. Fa (cartón) 18,50
- Gtros y pedidos a Roque LLOP 24, rue Ste-Marthe, Paris, (X) C.C.P. 13507 56 Paris

Si la voluntad no es consentida y responsable, puede dar lugar a nuestros actos a lo que un idealista sentiría de evitar por lo que pueden tener de negativos, nefastos y contraproducentes al fin propuesto. La autosugestión puede sernos siempre de un valor y ayuda muy grandes. Cultivar la voluntad y aplicarla al bien siempre, con inteligencia, desoyendo al subconsciente si él tratara de desviarnos hacia el mal, el odio o la venganza, es lo que todo voluntarista debiera siempre observar.
Queramos sólo aquello que engrandezca y sirva positivamente al ideal a que estamos entregados. Detestemos cuanto se oponga al avance de la Ética, tan explícitamente expuesta por Kropotkin, al avance de la moral anarquista, demostrando a todos sus detractores interesados que Anarquía es «la más alta expresión del orden». No del orden burgués limitado y raráctico, sino del por nosotros soñado, que es ausencia de autoridad impuesta a través de esbirros y leyes todas a cual más arbitraria.
Es entonces cuando podremos decir que querer es poder, producto de nuestra voluntad consciente, es, por entero positivo, interesante y emancipador sin distinción de razas ni colores. Nuestra aspiración de toda la vida podrá así irse convirtiendo en realidad.

JULIAN FLORISTAN

SINON SOCIAL
 89, rue de la Tour d'Anvergne
 Paris, IX^e - 7561. - TRU. 78-64
 Administration
 BORIANO J.
 Pontenay-sous-Bois (Seine)
 C.C.P. 14.103-42 - Paris
 ABONNEMENTS
 Six mois : 13 F
 Un an : 25 F
 24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
 Tél. BOT. 22-02
 Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECONOMIBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

FRANCO, PERON y el índice rojo

HEMOS visto a la Cruzada fulgurante curas nacionalistas vascos. Sin embargo, la Cruzada fue bendecida por el Vaticano y aceptada por este como una necesidad de la Santa Madre Iglesia Católica, Apostólica y Romana.

El general Franco, sucio de sangre española, se ha paseado por las calles de España bajo palio, y en sus monedas Roma le permite inscribir: «Caudillo de España por la gracia de Dios».

La catolicidad de la avalancha nazifascista del 36 en España es, pues, evidente.

¿Por qué entonces Franco permitió el fusilamiento de curas que, vascos o no vascos, eran ministros de la Iglesia que él servía? Por los mismos motivos que el kaiser Guillermo II, ídolo de los católicos españoles, bombardeó sistemáticamente la catedral de Reims. Ante un designio de sangre y fuego, el cristianismo de los poderosos es un prurito risible, si no caricatura espantosa.

La policía de Franco ha apaleado, recientemente, a unos manifestantes religiosos, todos ellos con hábito. ¿Por cuál delito? Por el de no ser españoles ortodoxos. Aquí, también la tecla cristianista de Franco suena falso. Católicos sí, pero adscritos al decálogo falangista. Derivado en regionalistas, incluso los sacerdotes pierden categoría ciudadana en la España del «caudillo».

Francisco tolera la presencia de capillas protestantes en la Península porque el yanqui se lo paga en dólares. Mas, bien mirado, finanzas cuentan, que no regionalismos. Cristo —dicen— fue vendido por treinta dineros. Franco vende España a cambio de muchos millones en moneda del país que sea. El cristianismo detrás de la Peseta por la gracia de Dios.

Pablo VI no excomunicará a Franco por unos empujones dados por su policía a unos ministros del Señor. Y Franco le habrá asegurado al Nuncio que él acata a Dios a condición de que todo Dios inferior lo acate.

Cuando un S.S. (su santidad, no confundamos) excomulgó a Napoleón, es fama que el emperador hizo encerrar sus baterías contra Roma. Pero al serle dicho que los cañones de la Francia 1808 no llegarían a Roma, repuso que tampoco las maldiciones de Roma llegarían a él.

Posiblemente, Bonaparte no temía al infierno como lo teme Franco, menos inteligente, más supersticioso. Pero, terco que terco, el gallego mejor prefiere el Cabo de Guardia que el Ángel de la Guarda. Todo es cuestión de retrasar la hora del botazo fatal, que por algo es frugal y casi vegetariano. Pero la horchata y el apio se le terminarán un día.

Perón se indispuso con la Iglesia porque ésta se negó a canonizar a Evita tal como lo hizo con Magdalena. Por consiguiente, de protector de ensotados, Perón pasó a atizador de los mismos, a cerofébo distinguido, originándose un tango irreligioso tan absurdo, tan vertiginoso, que terminó perdiendo, el dictador, el punto, aunque no la cabeza. Y es que todo el Circo Eucreste y todo el santuario militar de su país le cayeron encima.

Francisco no arriesga correr la misma suerte por unos curas catalanistas aporreados. Los mismos marchistas (marxismo de March, caramba) y los propios arrastras cables que mataron dieciséis curas nacionalistas vascos, igual procederían con otros tantos y más de otra región, que no conciben que Dios hubiese nacido en las Batuecas o en un lugar de la Mancha...

AREA MUNDIAL

LAS GUERRILLAS EN LAS COLONIAS PORTUGUESAS

La disolución del imperio colonial portugués empezó hace cinco años. Desde entonces Goa ha pasado a poder de la India, en febrero de 1961 se inició la guerra de guerrillas en Angola; en enero de 1963 en la Guinea llamada portuguesa y en septiembre de 1964 en Mozambique. La agitación política continúa en las islas de Cabo Verde y de Santo Tomé. Sólo la de Timor, al otro extremo del mundo parece tranquila por ahora.



Para juzgar mejor la situación, conviene recordar el estado anacrónico de las instituciones y de la economía del propio Portugal. En este país, sometido desde hace cuarenta años a la dictadura de Salazar y al dominio de algunos grandes monopolios financieros, es el más retrógrado de Europa. Los principios en que se basa su acción colonizadora no han variado en el curso de los siglos: se reducen a practicar el comercio y a subyugar a los autóctonos. Por lo demás, la ocupación efectiva de los territorios sólo se terminó por completo hacia 1930. De ahí que el colonialismo portugués sea débil y que las fuerzas políticas que lo combaten en el interior de las colonias estén poco desarrolladas y atraviesen grandes dificultades. Citaremos un solo ejemplo: la presencia portuguesa en Guinea se remonta al siglo XV y no obstante, según los datos oficiales, la proporción de alfabetos en este territorio era en 1950 del 99 %.

En Angola (cuatro millones de habitantes), la situación no ha evolucionado. Desde la insurrección popular de 1961 las posiciones de los adversarios no han variado gran cosa. Pero los rebeldes se han organizado. Una fracción considerable del norte del país sigue en poder de los insurrectos, representados por el llamado Gobierno revolucionario de Angola en el Exilio (G.R.A.E.), dirigido por Holden Roberto. Este movimiento, que se apoya en las estructuras tradicionales del pueblo bacongó, está sostenido por varias organizaciones privadas norteamericanas y por diversos Estados africanos moderados, como el Congo-Leopoldville, donde hay numerosos refugiados angoleños. Cabe pensar que el nuevo régimen no debe subestimarse la política mitlgadora norteamericana en dicha región que, para llevar a los portugueses a un arreglo, acepta un mínimo de inseguridad. Otro movimiento más radical y combativo, el M.P.L.A. (Movimiento Popular para la Liberación de Angola), cuyos dirigentes han tenido que refugiarse en Brazaville, tropieza también con grandes dificultades, tanto para la definición de su línea política, que ha de ser realista, como para su acción, ya que las autoridades de Congo-Leopoldville y los hombres de Holden Roberto les impiden prácticamente acercarse a la frontera de Angola, debido a lo cual su intervención militar queda reducida a muy poco. Además, la fusión de estos movimientos parece imposible. Esta división y la prudencia de Holden Roberto permiten a los portugueses hacerles frente con un ejército reforzado y bastante bien equipado. En las regiones todavía tranquilas, la economía ha recibido un nuevo impulso, pero en dicha región todo ha dependido hasta ahora del equilibrio de las fuerzas mundiales. Y existe la posibilidad de nuevas iniciativas procedentes del Interior, para reavivar la lucha.

En Guinea (ochocientos mil habitantes) la situación es muy distinta. El comienzo de las hostilidades, decidido en 1961 y realizado a principios de 1963, se debe a la acción de un partido sólidamente estructurado, el PAIGC (Partido Africano de la Independencia de Guinea y de Cabo Verde). En este país, cuya única actividad colonial es el tráfico, los portugueses han tenido que ir evacuando numerosas posiciones. Lisboa puede dar por perdido un tercio, si no es la mitad, de este territorio, que se halla actualmente bajo la administración de dicho partido. Los guerrilleros están presentes en todas par-

tes y en ciertas regiones han organizado unidades regulares provistas de armamento pesado. Por su parte los portugueses responden con bombardeos, pero su prensa reconoce que han sufrido pérdidas importantes. Es indudable que la Guinea portuguesa es el país de África donde las guerrillas son más fuertes y donde indudablemente los colonizadores serán vencidos.

Los resultados más importantes obtenidos por los rebeldes son la obtención de carácter político. Han logrado poner fin a la inercia de los campesinos, multiplicando las reuniones de información y los comités locales, implantando una estructura administrativa y manteniendo la producción económica. La importancia del PAIGC y de la actividad de su jefe, Amílcar Cabral ha sido subrayada por Fidel Castro en su discurso de clausura de la reciente Conferencia Tricontinental.

La rebelión de Mozambique ha progresado rápidamente en los últimos

tiempos. Y no obstante, en este país —el más densamente poblado del imperio portugués, con siete millones de habitantes— es donde ha sido más difícil la creación de un movimiento nacionalista por falta de cuadros. El FRELIMO (Frente de Liberación de Mozambique), fundado en 1962 y dirigido por el Dr. Eduardo Mondlane, emprendió la formación acelerada de sus militantes en su sede Dar-es-Salaam (Tanzania). A fines de 1964, los primeros grupos de estas fuerzas se infiltraron en las aldeas que se habían adherido a su causa. Los portugueses prevenidos de la entrada en acción de las guerrillas, desencadenaron inmediatamente una represión muy dura, pero el movimiento ya estaba en marcha. Desde entonces todo el norte del país vive en la inseguridad, y los partes de Lorenzo Marques han anunciado la llegada de refuerzos. La lucha no ha salido aún de la fase de las escaramuzas. La actuación de las guerrillas carece todavía de importancia; pero gracias a ellas la presencia portuguesa se halla dispersa. Aún es pronto para poder tener una idea exacta de la situación, pues las informaciones son escasas. Sin embargo puede afirmarse que Mozambique ha entrado en un nuevo período.

Este hecho constituye un elemento importante para el colonialismo portugués, que se ha visto obligado a abrir un tercer frente. Los recursos de la metrópoli son limitados y Portugal no tiene la menor posibilidad de vencer. No tiene más esperanza que retardar algunos años el desenlace final, pero a costa de pérdidas exorbitantes. Y el resultado será el mismo.

S. TRISTAN

¿FIDEL CASTRO CONTRA LA CORRUPCION?

Fidel Castro descubrió el 13 de marzo que mientras el pueblo estaba trabajando y estudiando, muchas figuras de su gobierno han estado de fiesta y de borrachera en borrachera... A las pocas horas de hacerse público el anatema fidelista contra esos elementos del amiguismo, de la pinta de las fiestas, de las juergas, del vicio, del parasitismo, que, según el tirano barbudo, «exagerando mucho no pasan de 50», comenzó la «purga» contra elementos señalados, iniciándose con el comandante Efigenio Ameijeiras, Vice-Ministro de las Fuerzas Armadas, chivo expiatorio fácil de sacrificar, porque siempre contó con la aversión de «la vieja guardia comunista y de los hermanos Castro».

Aparte de Ameijeiras —sacrificado después de los comandantes Cubelas y Guin—, suenan los nombres de Raúl Roa —padre e hijo—, Emilio Aragón y de otras figuras políticas y militares del régimen, hasta involucrar en la purga a dirigentes obreros como José María de la Aguilera, Jesús Soto, Rogelio Iglesias Patiño, Lázaro Peña, Justo Guerra, etc.

Al parecer la ola depuradora afecta principalmente al Ministerio de Relaciones Exteriores, el Ministerio de Comercio Exterior, las Fuerzas Armadas Revolucionarias y la Central de Trabajadores de Cuba Revolucionaria, CTC-R, o sea, a los soportes más importantes de la dictadura castrocomunista, tanto en el interior del país como en el exterior.

En la CTC-R la situación adquiere un particular tinte de tragedia, puesto que las «purgas» sucesivas han agotado las reservas dirigentes del aparato sindical, lo cual induce a pensar que no se trata solo de la «depuración» de los cuadros sindicales, sino más bien de una liquidación definitiva de los organismos representativos de la clase trabajadora cubana, transfiriendo sus funciones a la Comisión Laboral del Comité Central del Partido Comunista de Cuba, PCC, recién creada.

Sin embargo, la gente enterada de la verdad no se ha dejado engañar por la palabrería de Fidel Castro, pues sabe que detrás de todos esos alardes depuradores del «barbudo máximo», no hay ninguna preocupación por elevar la moral de sus seguidores ni el menor deseo de aliviar la suerte del pueblo cubano, que trabaja bestialmente, pasa hambre y muere por falta de todo, mientras los panlaguados de «la nueva clase» gozan de todos los placeres de la vida dulce y muelle en Cuba y en el extranjero.

La realidad es que Fidel Castro, utilizando una vez más la vieja técnica comunista de permitir la corrupción de sus seguidores para tenerlos sujetos a su voluntad —técnica archiconocida desde los tiempos de Lenin, Trotsky y Stalin—, está jugando la carta de la moralidad con dos fines concretos: a) cargar toda la culpa del fantástico desastre que su régimen ha producido en todos los órdenes de la vida cubana a sus colaboradores de segunda y tercera fila, y b) desbarbararse por ese medio de todos aquellos elementos que por razones de tipo político o ideológico puedan perturbar su entrega total al

Kremllin, asumiendo una actitud prochina o simplemente de carácter independiente como la de los yugoslavos de Tito.

Pero su maniobra está dando resultados contraproducentes, porque hablar en Cuba hoy de corrupción es como mentar la saga en casa del ahorcado. ¿Qué funcionario del régimen castrocomunista, por alto y encumbrado que esté puede jactarse de estar libre de ese pecado?

El propio Fidel Castro, que rasga en público sus vestiduras y aparenta ser un revolucionario íntegro, puro y leal, no es más que un hombre corrupto por el uso desenfrenado del poder personal, que no ha sido capaz siquiera de normalizar su vida íntima.

Pero Fidel Castro no solo ha cometido el error de producir una «depuración en cadena», sino que pretende mezclar algunos nombres del exilio en sus acusaciones, obligando así a sus adversarios a intervenir indirectamente en la «purga» descubriendo aquellos hechos que el «amáxiro lider» tiene particular interés en ocultar.

En el proceso contra Cubelas y Guin, Castro aludió a Odón Alvarez, de la Campa, llamándolo «traidor y vendido». El líder obrero y militante del 26 de Julio que hace poco abandonó su cargo de Embajador castrista en Madrid, sumándose a la oposición, recogió el guante y ha iniciado una serie de entrevistas radiales, en las que está poniendo al descubierto la realidad de la corrupción del régimen castrocomunista, dando nombres, citando fechas, circunstancias y lugares, para demostrar que mientras el pueblo de Cuba sufre hambre y miseria y mientras la clase obrera cubana se consume trabajando bestialmente, los encumbrados personajes del régimen llevan una vida regalada y cómoda.

Hemos oído con atención las referidas entrevistas radiales, y aunque comprendemos la necesidad de poner al descubierto toda la podredumbre moral de los hombres que forman la columna vertebral del régimen castrocomunista, no podemos evitar el asco y las bascas... ¡Tanta es la inmunidad que está saliendo a relucir!

Por otra parte, estamos más convencidos que nunca de que la dictadura castrocomunista está en las últimas. No hay duda que la crisis interna actual y las subsecuentes «purgas» son síntomas mortales. Pero también tenemos la convicción de que Fidel Castro no se cae solo, ni lo tumban las fuerzas de oposición internas con sus solos recursos, sino que es necesario un esfuerzo gigantesco de toda la masa emigrada para hacer posible su caída, mediante una

CONVERSACIONES LIBERTARIAS
 Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las Ideas Libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs. Pídase a esta Administración o a la de «Espora» de Toulouse.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

CUANDO DESDE EL MARXISMO SE PIDE LIBERTAD

AQUEL viejo adagio francés, un tanto escéptico, aduciendo que todo pasa, todo cansa, todo se rompe, podríamos aplicarlo ahora a lo que muchos consideraban de factura monolítica, de esencia insalterable, de aquiescencia obligatoria inclusive. Me refiero a la doctrina y obra del comunismo estatal.

La dictadura llamada «del proletariado», y que ya es sabido se viene ejerciendo «sobre el proletariado»; la falta de libertades cívicas, obligando, política y socialmente, a ir en sentido único: el que a los jefes del partido interesa, apelando a la brutal coacción y a la vigilancia, del más abyecto sentido policíaco, en plan de descubrir herejes, o sea a los que no se conforman, diciendo «¡amén!» a las ideas prefabricadas, ha rebasado ya su apogeo de rigidez imperativa en casi todos los países comunistas. La dignidad, el anhelo de libertad, el repudio a un sistema social brutalmente represivo, se deja sentir en todo país totalitario, sea de tipo fascista, como España, o de índole comunista, como Rusia, ¡no es posible eternizar la arbitrariedad, la tiranía hecha ley de convivencia!

Ya de tiempo, pugna el descontento en Polonia; vibra el descontento en buena parte de la intelectualidad rusa; se nota ostensible malestar social en China. Y así en los demás países, que, citando la expresión de Churchill, viven atrás un telón de acero.

Harto significativas son las recientes manifestaciones del escritor checoslovaco Vladimir Minac, quien en el órgano comunista de su país, «Rude Pravdy», y en un artículo al que puso el expresivo título de «El hombre no vive sólo de pan», considera que Checoslovaquia está en condiciones de edificar el sistema social más libre del mundo. Lamenta el aburguesamiento imperante, y la corriente pesimista que hace presa en el ánimo de algunos escritores. Manifestando:

«Los viejos ideales no son suficientes en nuestra sociedad. ¿Es que contamos con otros? Me es desagradable decirlo, pues mi nuevo ideal, de hecho, es muy viejo. Mas, en nuestra marcha cotidiana, inclinados con fatiga y obstinación sobre los

misterios del mecanismo de nuestra sociedad, ¿acaso no olvidamos nuestro deber esencial, que es el edificar una sociedad humana, que sea la más libre de todas?» Agrega: «Nosotros pertenecemos a una cultura antigua, con inclinación respecto a unos principios tales como: la libertad, la democracia, la tolerancia, la fraternidad, la justicia.» Dice que el pueblo checoslovaco puede estar predestinado para llevar a efecto una experimentación grandiosa, que en el mundo no ha tenido precedentes. Y pide a todos que ello ofrezca motivo de reflexión.

LAS «ANTOLOGIAS UNIVERSALES» DE G. BRILAN

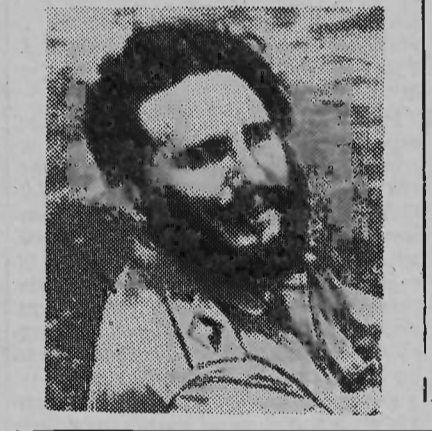
Hace pocos días se habló en esta sección del periódico del valor de los libros; de la lectura como fuente de cultura. Cabe agregar a lo dicho otros breves comentarios relativos a la labor de relevante importancia cultural realizada en nuestro ambiente ideológico, por el compañero Antonio García Brilan, quien llegó a popularizar, con sus escritos, diferentes seudónimos, sobrealizando los de «Dionysios» y «Denis».

Sería interesante el hacer referencia, con profusión de detalles, de la obra llevada a cabo, en tanto que escritor libertario, por García Brilan. Mencionar sus escritos en el semanario anarquista de Barcelona, «Tierra y Libertad», en una de sus mejores etapas; sus trabajos en la revista «Mañana», en «Estudios», en «Revista Nueva», la selecta publicación que fundó y corrió a su cargo, contando con la frecuente colaboración de Felipe Alaz; en «La Revista Internacional Anarquista», en «CNT» de Toulouse y «Solidaridad Obrera» de París. Pero, a los efectos de este trabajo, se trata ahora de evidenciar la importancia capital de las «Antologías universales», seleccionadas con inteligente minuciosidad por el compañero citado.

Las antologías que preparó y se han ido editando por la Editorial argentina «Americalea», a cuenta del Servicio de Librería de «Solia» de París, y que seguramente las hay en existencia, abarcan lo que podríamos llamar temas vitales: el amor, la amistad, la libertad, la cultura, la civilización, la justicia, la vida, la muerte, etc. Cada volumen consta de cerca de doscientas páginas de apretada lectura. Hay al respecto de cada materia valiosas opiniones de eminentes autores, antiguos y modernos. Proceden de muchos libros, de ellos se hace mención. Nota bibliográfica e incitación a la lectura. La importancia de la mayoría de libros, de cuyas páginas proceden los textos seleccionados, se evidencia al manifestar que son obras que merecen leerse y releerse. He ahí lo que en torno a su labor, nos dice el autor:

«Se ofrecen en estos volúmenes, si no todos los aspectos de los problemas a los cuales se acercan, los más esenciales. Camino para desentrañarlos. Sólo de lo evidentemente absurdo, o de lo manifiestamente superficial, se ha prescindido. No del juicio que mira hacia el ayer, ni del que se mantiene en el hoy, ni del que fija la mirada en el mañana. Ventanas, ventanas abiertas al panorama del pensamiento universal. Eso son estas Antologías. Y por eso, no importa repetirlos, son libros únicos.»

acción decidida que comience con la desaparición del tirano... (Del Boletín de los compañeros cubanos.)



OPINIONES:

LA PREPARACION DE LA GUERRA MUNDIAL

por JUAN

SI no es difícil ver claro en las causas de guerra, a pesar del montón de mentiras y de justificaciones esparcidas en el mundo entero, más difícil será, me parece, hallarle el remedio.

Aquellos que proclamaban ser los más furibundos partidarios de la paz en el mundo, son los que hoy amenazan con más desdoro, si el caso se presentara, con arrasar en unos momentos, continentes enteros, donde no fuera posible ya, toda señal de vida. Ellos consumen toda la riqueza, todo el producto del trabajo para la preparación del gran crimen. Y la vergüenza mayor es que son, precisamente, cuantos se proclaman de regímenes populares, los mismos que en nombre de los intereses del pueblo y de la justicia pretenden llevar a cabo una revolución para el advenimiento de un mundo de paz definitiva; pretensión que ha quedado reducida al establecimiento de unos sistemas de feroz dictadura donde el hombre es más esclavo que nunca, y no teniendo inconveniente, cuando les ha convenido, en masacrar a pueblos vecinos y mantenerlos a su merced. De los antiguos regímenes autoritarios y capitalistas nada nos extraña, pues el afán de dominio y de riquezas de explotación y persecución está llena la historia. Desgraciadamente no se ve en los pueblos, que son las primeras víctimas de la guerra y de la explotación, ningún interés en ninguna parte, ningún intento, para estudiar las causas de guerra y oponerse al crimen.

Congreso de la paz, conferencia de la paz, premio de la paz, el Papa haciendo llamamientos para la paz, ¡bendiciendo las armas! Todos los pueblos piden la paz. Si, todo el mundo hablando de paz y al mismo tiempo, todos, desesperadamente, trabajando a la preparación de la próxima y quizá última guerra, en la cual, como dijo Einstein, ya no quedarán ni ven-

EL PINTOR SALVADOR DALI, EN TANTO QUE «CERDO EXCELENTISIMO»

De los surrealistas nos complacían las consideraciones del escritor André Breton, su más caracterizado apologeta, por el tono iconoclasta, por el desenfado con que atacaba los prejuicios y los empingorotados valores oficiales de la vida social. En cuanto a los artistas que seguían la expresada tendencia: plasmar en la tela esas imágenes más extravagantes, fruto de la fantasía, nos gustaban algunos cuadros de Max Ernst, de Yves Tanguy, y de René Magritte. A Salvador Dali, que al principio anduvo también con los surrealistas, se le consideraba como al payaso que a fuerza de repetir piruetas se hace cansado. Reuniendo despropósitos, haciendo alarde de cinismo, ha sabido valorizar sus méritos de pintor, más por lo que en sí representa, por una habilísima manera de cultivar la propaganda. En «La Gaceta Literaria», que fundó en Madrid el escritor fascista Giménez Caballero Dali escribía unos poemas sin pies ni cabeza, haciendo combinaciones de frases de gusto bien dudoso, como lo de repetir cada dos por tres lo de «muera secos» y otros detalles que podríamos considerar de «deformatoria suicida».

Un escritor francés, Alain Bousquet, ha publicado hace poco, «En-tre-tiens con Salvador Dali», donde el pintor se define a sí mismo como «cerdo excelente», repitiendo sus acostumbradas extravagancias, publicitarias «boutades» en torno a cuanto le viene por la cabeza. Habla de García Lorca, cuenta que el gran poeta fue un pederasta, y que estuvo enamorado de él. Ya en vena de cínico cacareo, prosigue Dali, refiriéndose a García Lorca: «En el momento en que supo que había muerto, tuve una reacción de bandido; me trajeron el periódico, comprendí que acababa de ser fusilado y exclamé: «¡Oh! Así es como en español se expresa ante un torero que acaba de efectuar un paso particularmente triunfal ante la bestia ensangrentada. Encontraba que para Federico García Lorca era la manera más bella de morir: muerto violentamente por la guerra civil.» Al oír tales palabras, dice el autor del libro que le contestó le parecía repugnante hablar así del asesinado de un gran poeta. Compárense las citadas expresiones con el sentido poema que dedicó Antonio Machado a la muerte de García Lorca. Indudablemente, sería hacer una ofensa al animal en cuestión considerar a Dali en la categoría que el mismo se ha adjudicado, definiéndose como cerdo, aun siendo «excelentísimo».

En su conocida obra «Historia de la Pintura Moderna», el renombrado crítico de arte, Herbert Read, escribe: «Salvador Dali ha caído a un nivel muy bajo, acamionado en la explotación cínica de una religiosidad sentimental fundada en lo sensacional (su «Cena», prestada a la National Gallery of Art, de Washington es un decorado de teatro a los efectos de la superstición). Su comportamiento teatral, que siempre le ha caracterizado, le ha situado ahora al servicio de las fuerzas reaccionarias españolas, cuyo triunfo fue la más grave afrenta hecha al humanismo, que ha sido siempre la preocupación primordial del movimiento surrealista, pese a todas sus extravagancias.»



CONQUISTAS «VERTICALES». — La estabilidad de empleo.

EL PROBLEMA DEL DIA: LA PREPARACION DE LA GUERRA MUNDIAL

gobernar y dominar a cualquier precio. ¿Cómo podrían ir los gobiernos contra la guerra si es ésta el medio más seguro para seguir gobernando? Ahí tenemos los Estados, reunidos en esa verdadera asociación de mathechores, llamada O.N.U., los más grandes fautores de guerra que pretenden dar la libertad a los pueblos colonizados y solamente han sabido crear matanzas que ensangrientan dichos países y a «camuflar» la ley del más fuerte. Nunca se fabricaron tantos armamentos como desde que se dio esa seudo independencia, que conduce a la miseria más intensa de esas masas explotadas. El negocio de los armamentistas ha extendido el crimen en la mayor parte del planeta. Después de derramar mucha sangre, sin tiempo para contar los muertos, tienen ya preparada la guerra que sigue, como eslabones de una cadena sin fin. No valen, ya se ha visto, las conferencias de paz, pues todas fracasan. La coexistencia pacífica entre los regímenes autoritarios es una mentira y un engaño incompatibles con la paz. No solo fracasaron las conferencias burguesas de paz, sino también las organizaciones antiguerreras. En 1911, se celebró en París en la «Salle Wagram», un mitin internacional contra la guerra, (al cual asistió) presidido por el famoso Léon Jouhaux, en el cual fue como delegado de la C.N.T. española, mi gran amigo José Negro. En dicho mitin, en el que estaban representadas las naciones más importantes de Europa, se tomó el acuerdo de responder, en caso de movilización, con la huelga general revolucionaria y la insurrección armada. Total. Los pueblos fueron a la guerra como corderos, salvo una

(Pasa a la página 2.)

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF
 Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul 94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

A propos de « La Religieuse »

Les milieux catholiques, après avoir provoqué le scandale, se sont indignés du scandale. Or, la campagne visant à supprimer l'adaptation cinématographique d'une œuvre d'un grand écrivain et penseur français, d'un classique de la littérature mondiale, issu d'une époque aussi riche en initiatives intellectuelles libératrices que fut le 18e siècle, a bien été orchestrée par les ouailles de la hiérarchie religieuse et, sinon à son instigation directe, du moins avec son entière approbation.

Il n'était pas besoin d'un tel remuement en France, c'est la bourgeoisie catholique, le bon capitalisme chrétien qui détient le pouvoir économique, donc social et politique. L'Etat est gardé par les agents fidèles de cette classe de propriétaires qui trouve sa justification dans les traditions d'obscurantisme et de réaction ; et au 20e siècle, la liberté d'expression n'est pas tout à fait aussi effective qu'à la veille de la révolution bourgeoise. La classe des conservateurs, les croyants de la vieille France sont bien au pouvoir, avec tous les moyens de coercition sur les esprits. Ainsi, la censure a voulu créer, à partir de la vaine « exigence » des ligues catholiques, un précédent : elle a voulu établir là une barrière avancée opposée à l'émancipation de l'intelligence du peuple, marquer un arrêt du mouvement progressiste général des élites intellectuelles et artistiques de notre temps. A une telle initiative, 5.000 signatures connues de protestation et une levée de boucliers sans précédent devaient répondre. Précisément, l'élite intellectuelle libre s'est levée comme un seul homme pour ne plus se rasseoir avant la victoire contre l'un des plus forts bastions de la censure en occident. Déjà la « police de l'art » s'était attaquée à H. Alleg, à J. L. Godard, à W. Burroughs et les forces créatrices avaient réagi. Le combat contre la censure s'annonce comme précurseur

d'une attitude nouvelle de l'intelligence prenant conscience de ses responsabilités dans la communauté humaine. P. R.

LA POLICE ET LA LIBERTÉ

Des agents de police étaient postés à l'entrée du square du Vert-Galant pour en interdire l'accès à tous ceux qui portaient les cheveux longs. Véritable atteinte à la liberté individuelle, à la liberté d'aller et venir. Moi qui n'avais pas eu le temps d'aller me faire couper les cheveux, j'ai eu peur, d'autant plus que j'ai laissé pousser ma barbe. Est-ce que les coiffeurs, véritables coupeurs de cheveux en quatre, seraient-ils mêlés à cette affaire pour inciter les « pouvoirs publics » à couper court à cette mode de cheveux longs ?

LA BOURSE OU LA VIE ?

On est en train de faire un garage souterrain à la Bourse. Ce ne sont ni les boursiers ni le gouvernement qui creusent le sol de la Bourse, mais les salariés, des esclaves à demi affranchis, risquant leur santé et leur vie pour que les spéculateurs puissent venir, chacun avec sa voiture, marchander à la Bourse des valeurs. Quatre de ces salariés viennent d'être ensevelis par les décombres d'un éboulement, l'un d'eux a été retiré gravement blessé, son nom est El Hadj Ben Hamor. Ce nom fait penser qu'il s'agit d'un Nord-Africain. Les Nord-Africains sont considérés par certains gens malpropres comme une « sale race ». Or, c'est cette sale race qui doit peiner et se faire tuer pour que les « honorables » puissent venir dans leurs voitures particulières, engager les millions qu'ils ont amassés par le système de l'exploitation humaine. ESOPE

Le syndicalisme apparaît pour la première fois en Grande-Bretagne en 1792, en France, les premiers organisations ouvrières se créent en 1863, sous la dénomination de Chambre Syndicale Ouvrière. Le syndicalisme est né en pleine prospérité industrielle, mais la hausse du coût de la vie détériore le salariat, alors que le patronat voit progresser ses bénéfices.

Tout au long du dix-neuvième siècle, le salariat a lutté pour que son action ne puisse être confondue avec un mouvement politique, alors que la bourgeoisie espérait absorber le syndicalisme, le détourner de sa véritable mission. Ce sont toujours des forces d'obscurantismes qui tentent par la force, la ruse, ou l'achat des consciences, de mettre un frein à la marche ascendante du prolétariat vers la liberté. L'Etat qui veille sur les privilèges du capitalisme s'est employé, par tous les moyens, à cette basse besogne d'étouffement de la liberté des travailleurs. Chaque fois que l'ouvrier descendait dans la rue pour réclamer son droit à la vie et exiger plus de justice, il trouvait devant lui les fusils de l'Etat, lequel, sous prétexte de défense de l'ordre, n'hésitait pas à tirer sur lui. Il n'est pas question de faire une distinction entre les pouvoirs ; que ceux-ci soient de droite ou de gauche, ils ont tous et toujours, reconduit l'exploitation des travailleurs.

Certes, l'Etat consent à délivrer au peuple des libertés politiques mais, en ce qui concerne les libertés économiques, il demeure intraitable, il faut réellement une poussée révolutionnaire pour obtenir également une amélioration du sort du prolétariat. Quand le pouvoir consent à l'amélioration du sort de la classe prolétarienne, c'est que, déjà, cette amélioration existe pratiquement. Le pouvoir ne fait qu'entériner une prise de position réalisée par la classe des travailleurs ; il ne donne pas avec un esprit de justice et d'humanité, il cède devant la force d'une majorité de travailleurs. 1936 est un exemple. C'est pourquoi il y a nécessité et, de plus en plus, de s'organiser, de protester, de lutter et de descendre dans la rue pour manifester. Ce n'est que là graine de la révolution prolétarienne et de ses conséquences qui permettra au prolétariat d'obtenir des conditions d'existence plus humaines et, de donner force au véritable syndicalisme révolutionnaire. La mission de l'Etat est de prolonger le régime du capitalisme et il ne peut céder à une pression du salariat, pour une amélioration économique ou sociale, qui ne porterait tort aux privilèges établis, qu'en toute dernière extrémité. Pour que cette amélioration économique ou sociale puisse se réaliser, il faut que les ouvriers organisés par leurs syndicats possèdent suffisamment de force et de courage pour imposer déjà eux-mêmes. L'utilité du syndicat apparaît ici en pleine lumière, ce n'est que le syndicat qui, réunissant tous les travailleurs, peut décider d'une grève profitable à tous les exploités. Un syndicat qui n'est pas révolutionnaire, n'est qu'une assemblée de prolétaires impuissants, disposés à toutes les soumissions, à toutes les servitudes. Le premier texte qui, en France, s'élève contre l'existence d'un groupement ouvrier est la loi Le Chapelier (10 juin 1791) : « Les citoyens d'un même état ou profession ne pourront, lorsqu'ils se trouvent ensemble, se nommer ni président, ni syndic, ni tenir des registres, ni prendre des arrêtés ou délibérations, ni former des règlements sur leurs prétendus intérêts communs ». Cette loi avait pour mission de mettre fin aux nouvelles ouvrières dont l'objectif consistait simplement en l'augmentation de salaire de la journée de travail. Supprimées officiellement, les mutuelles devinrent clandestines. En 1863, apparaissent les premières Chambres Syndicales, ces Chambres recherchent une collaboration avec le patronat, les ouvriers souhaitent que ces Chambres Syndicales fonctionnent sous l'impulsion du salariat et du patronat. Il n'est question ni de nationalisation, ni d'expropriation, le patronat, cependant, repousse l'idée des ouvriers, n'envisageant comme limite de classe. En 1867, une délégation d'ouvriers français prend contact à Londres avec les ouvriers anglais ; à leur retour, ils comparent le progrès supérieur obtenu par le Trade-Unionisme pour le prolétariat anglais, comparativement à la position syndicale des ouvriers français. La solidarité de classe tend bientôt à dépasser la solidarité de métier et, à Londres, en 1864, une délégation d'ouvriers syndicalistes français participe aux

travaux de l'Association Internationale des Travailleurs qui, encore aujourd'hui, maintient le flambeau du syndicalisme révolutionnaire dans le monde.

Très vite, l'Association Internationale des Travailleurs (A.I.T.) s'étend aux centres industriels de France et gagne les pays limitrophes. Mais la Commune de Paris, en 1871, donne naissance à une répression terrible. « Au lendemain de la Commune, les militants ont été frappés, fusillés, emprisonnés, les organisations ouvrières persécutées et désorganisées, disparaissant, avoir disparu ». — Edouard Dolléans. L'Association Internationale des Travailleurs (A.I.T.) durement touchée disparaît, pour un temps, car au Congrès constitutif de l'A.I.T. tenu à Berlin en décembre 1922, elle adopta les nouveaux statuts du Syndicalisme révolutionnaire international.

Des lois d'exception sont votées (14 mars 1872) : la grève est déclarée « complot contre l'ordre social » et les syndicats sont interdits. Opprimés les militants syndicalistes devinrent révolutionnaires et s'organisent clandestinement. Peu après, l'Etat tente de regagner la confiance du prolétariat en autorisant, par la loi du 20 mars 1884, la création de syndicats ouvriers et patronaux, mais, désormais, après le massacre de leurs, au moment de la Commune, soit un peu plus de 20.000 victimes, les militants syndicalistes, n'ont plus aucune confiance en l'Etat. En 1866, nouvelle tentative de séduction du pouvoir qui autorise les syndicats à se réunir et tenir des permanences dans des locaux dénommés Bourse du Travail. Rapidement, des Bourses se multiplient, alors qu'elles ne sont que 40 en 1868, on en compte 157 en 1908. Mais l'Etat, une fois de plus, n'a pu attendre le cœur du prolétariat, tout au contraire, les Bourses du Travail permettent aux syndicats de toucher la masse du salariat et de repousser toutes les offres de collaboration avec le pouvoir, les militants se refusant à perdre leur indépendance et à pactiser avec l'Etat qu'ils considèrent, à juste titre comme l'ennemi du prolétariat.

En 1886, un Congrès réunit les délégués des syndicats, il décide la constitution de la Fédération nationale des syndicats. En 1894, le Congrès de Nantes fait adopter, avec une large majorité, sous l'impulsion de Briand, le principe de la grève générale. En 1892, se crée la Fédération des Bourses du Travail. Celle-ci tient un Congrès à Paris (juillet 1893) où elle discute de l'organisme de classe, lequel devait devenir la Confédération Générale du Travail. A ce Congrès, il est précisé : « Tous les syndicats ouvriers devront, dans le plus bref délai, adhérer à leur Fédération de métier ou en créer une s'il n'en existe pas ; se former en Fédération locale ou Bourse du Travail, puis ces Fédérations et Bourses du Travail devront se constituer en Fédération Nationale ». A ce même Congrès, il est précisé que la Fédération Nationale des Syndicats et la Fédération des Bourses du Travail se fondent en une seule organisation. Mais sur la question de la grève générale, la Fédération des Syndicats est mise en minorité, c'est le prétexte de son effritement qui se traduit par sa disparition et la création au Congrès de Liège, en 1895, de la Confédération Générale du Travail (C.G.T.). Au Congrès de Bourges, 1904, le principe d'une grève générale pour le 1er mai 1906 est voté, son but est d'obtenir la journée de travail de huit heures.

La doctrine du syndicalisme révolutionnaire ou anarcho-syndicalisme se développe parmi la classe des travailleurs grâce à des militants comme Emile Pouget, et Georges Yvetot, Victor Griffuelhes, et bien d'autres. A la guerre de 1914, un revirement total des objectifs de la C.G.T. s'opère. Sous la direction de Jouhaux, la C.G.T. trahit la classe ouvrière et le syndicalisme devient un vaste rassemblement prolétarien soumis à l'Etat. Ce qui nous permet d'entreprendre la guerre apporte toujours avec elle la ruine de tous les travaux de libération du prolétariat. En 1871 la Commune, née de la défaite de Sedan, se termine par la destruction de tout l'appareil syndicaliste. En 1914, la simple déclaration de la guerre et la trahison de la C.G.T. qui s'était engagée à déclarer la grève générale et illimitée en cas de conflit, permet au pouvoir de saboter et de jeter le véritable esprit syndicaliste. Je ne ferai pas au Bureau Confédéral le reproche de ne pas avoir déclenché la grève générale devant la mobilisation, non ! Nous avons été impuissants et les uns et les autres, la vague a passée, nous a emportés. Nos ennemis de classe ont agencé leur entreprise, ils ont affolé le pays. — Monatte. A Lyon, les 15 et 16 novembre 1926.

J. S. R. - C. N. T. JEUNESSES SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Réunions et permanences : Le mercredi à 20 h. 30, au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris-9e, téléphone TRU 78-64.

Les camarades qui désiraient créer des groupes J.S.R. en province sont priés de se mettre en relation avec nous pour recevoir du matériel et toute l'aide nécessaire, en écrivant à Jeunesse syndicalistes révolutionnaires, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris, 9e.

la Confédération Générale du Travail Syndicaliste Révolutionnaire (C.G.T.S.R.) est créée et en décembre 1946, la Confédération Nationale du Travail (C.N.T.), à son Congrès constitutif présente la Charte du Syndicalisme révolutionnaire, dite Charte de Paris.

Depuis, la classe prolétarienne, pulvérisée en plusieurs syndicats, inféodée à la politique, est représentée par la Confédération Générale du Travail (C.G.T.), la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens (C.F.T.C.), la Confédération Générale du Travail Force Ouvrière (C.G.T.-F.O.), la Confédération Générale des Cadres (C.G.C.), la Fédération autonome de l'Education Nationale (F.E.N.) ainsi qu'une multitude de syndicats indépendants. Comme on le voit, le

pouvoir a manœuvré avec habileté pour diviser la multitude des travailleurs en une quantité de syndicats qui affaiblit toute force revendicative ou révolutionnaire. Diviser pour régner. Se plaçant en dehors de tous ces syndicats de soumission, la Confédération Nationale du Travail (C.N.T.) poursuit seule, l'affranchissement des travailleurs par la préparation au syndicalisme révolutionnaire. Héritière des principes élaborés à Saint Martin's Hall, à Londres, le 28 septembre 1864, lors de la constitution de l'Association Internationale des Travailleurs, elle demeure affiliée à cette association, base de la 1re internationale, dont les directives conservent toutes leurs valeurs pour la libération totale des travailleurs. RENE VILLARD

EN PATAUGEANT DANS LA CLOAQUE

En tous pays, les travailleurs ont accepté en « droit » ou en « fait », le principe du « minimum vital ».

Faysan, je suis certain que les bêtes que les soignants dans mon étable, n'eussent jamais acceptés ce principe si elles avaient pu se prononcer.

Il faut être un esclave dépourvu de toute dignité, même et surtout si l'on est syndiqué, pour ratifier un tel renoncement à l'humanité la plus stricte.

Et que penser encore des retraites accordées aux travailleurs ? Je travaille toute une vie à un salaire qui m'assure une vie normale s'il dépasse suffisamment le « minimum vital ». A 65 ans, si je vie encore, j'aurai droit à une retraite obtenue par un prélèvement sur mon salaire.

En bien, les syndicats, et par conséquent les salariés, ont accepté le principe d'une retraite inférieure au salaire comme ils avaient accepté le principe du minimum vital. Biologiquement, le salaire retraite aurait-il donc acquis en vieillissant une résistance plus grande à la fatigue, à la maladie, au froid ?

Le fait de vieillir est-il donc assez déshonorant pour valoir aux vieux les privations dont ils sont l'objet ? Alors que leurs maîtres, leurs patrons, tous les exploités qui continuent à vivre de nos consommations voient leurs moyens d'existence s'accroître avec l'âge ?

N'est-il pas évident que l'homme reste « une personnalité morale et physique » du berceau à la tombe et que le « droit de consommation » qu'il acquit en naissant devrait lui donner droit à la jouissance intégrale des biens de consommation (matériels et culturels) jusqu'à sa mort ?

C'est qui manque aux travailleurs c'est le sens de la dignité, cette promotion morale qui ne s'acquiert qu'en cultivant son esprit et sa conscience. Il ne nous suffit pas de dominer notre animalité, faut-il encore que

nous fassions l'effort nécessaire pour devenir des hommes, des êtres pensants, soucieux de cultiver leur dignité pour acquérir la liberté.

La volonté de liberté absolue est un mythe au sein duquel les esprits abstraits, les mystiques et les politiciens s'abîment sans avoir donné une structure déterminée à leur sentiment. Les réveurs jouent les Robinsons Crusoe, les religieux placent la liberté en des dieux inexistantes, les politiciens gavent les électeurs d'une liberté politique qui les asservit socialement.

Voudrait-on nous faire croire que les scientifiques ont acquis avec leurs diplômes le don de l'ubiquité sociale ?

Et qu'ils sont capables de promouvoir les esprits vers la liberté ? En Russie, ils sont la litère de la dictature.

En Allemagne hier, comme aux Etats-Unis et ailleurs, ils mettent leur science au service de l'extermination.

Dans tous les laboratoires du monde ils participent aux inventions meurtrières les plus horribles.

Partout, comme les travailleurs des usines d'armements, ils font l'importation qu'il faut de l'argent », parce que, les uns et les autres, n'ont aucun sens de la dignité, de l'humain.

A la conquête de la liberté il ne faut ni des moutons qui béent, ni des esclaves amoureux de leur dégradation morale et sociale.

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

Vient de paraître en microfilm 45 tours une conférence de Sébastien Faure « Naissance et Mort des Dieux » présentée par Jean Humbert. Prix : 8 F. On peut se le procurer 24, rue St-Marthe, ainsi que le « Disque du Souvenir » de Charles d'Avray, microfilm 33 tours.

BAKOUNINE CONTRE DIEU ET LES THEOLOGIENS

(Suite du n° 403.) Et c'est ici qu'intervient l'astuce — oh combien ! — de la religion qui, enlevant à l'homme sa raison, pour lui concéder une force aveugle et stupide, ira répétant, après Tertullien, ces paroles, quintessence de la théologie : « Credo quia absurdum ». « Je crois cela parce qu'absurde ». Ce qui veut dire en homme logique religieuse, croire parce cela est absurde, puisque cela ne peut être démontré par la raison. Il faut y croire, c'est la vertu de la foi du chrétien.

C'est lamentable, car du coup, plus de discussion possible, la foi triomphe avec cette affirmation stupide. Et Bakounine de s'écrier : « Comment peut naître dans un homme intelligent et instruit, le besoin de croire à ce mystère ? »

Il l'explique et ses explications sont pertinentes, sauf quelques réserves qui ne sont pas en l'honneur de l'homme et des peuples.

Il faut une religion pour les peuples, nous disent les oppresseurs et exploités : rois, princes, prêtres et hommes d'Etat, qui font semblant d'y croire, pour mieux gruger le monde et servir les desseins des financiers, des hommes de guerre. Et toute une armée de policiers, de gendarmes, de géologues, de bourgeois, de magistrats, de professeurs, d'appuyer les dogmes religieux, les absurdités des religions, car... « C'est la soupe de sûreté ».

Bakounine dresse en quelques pages virulentes, tout le procès d'un monde malade, rendu totalement résigné par ce nuage ténébreux d'une divinité insolite.

On comprend la colère de Bakounine, lorsqu'il pense à ces « ignobles et criminels moyens » utilisés pour maintenir les peuples dans un esclavage éhonté, afin de mieux « le tondre ».

Il revient alors au mythe du péché originel, du fruit défendu : « Voilà que l'homme est devenu l'un de nous, il sait le Bien et le Mal ; empêchons-le donc de manger du fruit de la vie éternelle, afin qu'il ne devienne pas immortel comme nous. »

« Dieu donna raison à Satan et reconnut que le diable n'avait pas trompé Adam et Eve en leur promettant la science et la liberté, comme récompense de l'acte de désobéissance, qu'il les avait induits à commettre. Qu'il ne devienne pas immortel comme nous. »

L'homme est un farceur qui veut paraître un « dur ». Se sauver ainsi en se mettant à l'abri d'une force qu'il ne peut définir, mais qu'il ne cesse d'adorer... la solution est par trop facile.

Ainsi se comportent les enfants, lorsque devant l'inconnu, ils se composent une image qu'ils définissent inconsciemment. L'homme, dans ses croyances, reste donc enfant, priant sans trop savoir quoi, ni pourquoi. Il prie à la mesure de sa personnalité ; c'est-à-dire que ses prières sont le reflet de son intelligence et de son évolution.

« Les idées, y compris celle de Dieu, n'existent sur cette terre qu'autant qu'elles ont été produites par le cerveau. »

Quelqu'un dise, quelqu'un écrive, Bakounine a enfermé la vérité dans ces affirmations qu'il est bon de redire. Ces axiomes auront force éternelle face au fantôme dressé par les thaumaturges, pour les besoins de leur cause, aussi absurde que l'absurdité avec laquelle orientent les individus aux préjugés millénaires.

Au fait, ce Dieu n'aimait pas la concurrence. Nous savions, nous, qu'il fallait que le beau conte pour enfant puisse tenir, et que Dieu, Dieu seul soit éternel, sinon tout s'effondrait.

Bakounine pose donc trois principes fondamentaux qui, selon lui, constituent les conditions essentielles du développement social et humain.

D'abord, l'animalité humaine ; ensuite, la pensée ; enfin, la révolte sans laquelle — et Bakounine insiste — toute évolution resterait un leurre.

Les transplantant dans le réel, il leur adjoint un corrélatif, c'est-à-dire l'économie sociale, la science, la liberté. C'est tout le bakouninisme.

Ces trois principes de vie, d'évolution sont développés dans ses considérations philosophiques sur le fantôme divin, sur le monde réel et sur l'homme. Rejetant l'interprétation idéaliste de la vile matière, enseignée par les écoles aristocratiques et bourgeoises, auxquelles se mêlent les théologiens et métaphysiciens et que renforce encore les politiciens, les moralistes, les religieux et les poètes, il oppose sa conception de l'homme, qui avec toute « son intelligence magnétique, ses idées sublimes, et ses aspirations infinies, n'est, comme tout ce qui existe dans le monde, rien que matière, rien qu'un produit de cette vile matière. »

Il précise que les matérialistes entendent par la matière : « ... matière spontanément éternellement mobile, active, productive ; matière chimiquement ou organiquement déterminée, et manifestée par les propriétés ou les forces mécaniques, physiques, animales et intelligentes qui lui sont forcément inhérentes — que cette matière n'a rien de commun avec la vile matière des idéalistes. » Sans doute, fallait-il pour bien équilibrer l'absurdité, opposer un être stupide, inanimé, immobile, incapable au Dieu, être suprême. Ainsi, face à la matière qui, dépourvue de tout, représente ce suprême

néant, il dresse l'Etre imaginaire créé par la fantaisie de ceux qui veulent asservir les peuples et les plier à leurs impératifs.

Cela révolte tout esprit dont la raison ne s'est pas annihilée par ces absurdités.

« On conçoit parfaitement... le développement successif du monde matériel, aussi bien que de la vie organique, animale et de l'intelligence historiquement progressive, tant individuelle que sociale, de l'homme dans ce monde. »

Cette cause première si souvent avancée par les croyants pour placer l'incroyant dans la gêne, Bakounine s'en explique, mais n'a pas la prétention de tout connaître, et il remplace le je ne sais, par le divin, ce qui est une solution de facilité, sans plus.

« D'ailleurs comment pourrions-nous trouver la cause première, puisqu'elle n'existe pas ? Ce que nous avons appelé la *causité* universelle n'étant elle-même qu'une résultante de toutes les causes particulières agissantes dans l'Univers. Demander pourquoi les lois naturelles existent, ne serait-ce pas la même chose que de demander pourquoi existe cet Univers, en dehors duquel il n'y a rien, pourquoi l'Etre est ? C'est absurde. » (T. III, p. 234.)

« La plus nuisible de choses n'est pas le salut éternel que l'on veut nous proposer, car au fait, nous ne croyons pas à l'immortalité de l'âme. Alors, que nous importent les vagues divagations sur l'éternité. Mais il y a pour l'humanité, pour la vérité, pour le progrès quelque chose de plus déterminé. L'existence même de l'Eglise, Bakounine, à ce propos, déclare avec sa fougue coutumière :

« N'est-ce pas à l'Eglise qu'incombe le soin de pervertir les jeunes générations, les femmes surtout ? N'est-ce pas elle qui par ses dogmes, ses menaces, sa bêtise et son ignominie, tend à tuer le raisonnement logique et la science ? Est-ce qu'elle ne porte pas atteinte à la dignité de l'homme, en pervertissant en lui la notion des droits et de la justice ? Ne rend-elle pas cadavre ce qui est vivant ? Ne perd-elle pas la liberté ? N'est-ce pas elle qui prêche l'esclavage éternel des masses, au bénéfice des tyrans et des exploités ? N'est-ce pas elle, cette implacable Eglise, qui tend à perpétuer le règne des ténèbres, de l'ignorance, de la misère et du crime ? »

Si le progrès de notre siècle n'est pas un rêve mensonger, il doit en finir avec l'Eglise. — (T. IV, p. 275.)

L'expérience humaine, le bon sens, toutes ces conditions essentielles sont rejetées par le renversement des systèmes.

« Au lieu de suivre la voie naturelle de bas en haut, de l'inférieur au supérieur, et du relativement simple au plus compliqué ; au lieu d'accompagner sagement rationnellement, le mouvement progressif et réel du monde appelé inorganique au monde organique végétal, et puis animal, et plus spécialement humain ; de la matière chimique ou de l'être chimique

à la matière vivante ou à l'être vivant, et de l'être vivant à l'être pensant. » — (T. IV, p. 275.)

Il est avéré que les penseurs idéalistes — que Bakounine considère obsédés, aveuglés et dominés par le fantôme divin — héritent d'une théologie, prennent un chemin différent que celui dicté par le bon sens, pour en arriver à affirmer leurs absurdités d'un Dieu personnel, substance ou idée divine !

Le Dieu éternel, infini, parfait, absolu, est alors figé dans le ciel, comme un suprême néant. Le Dieu des théologiens, des métaphysiciens s'insère aux nuages ; le mystère reste entier, et n'est, plus qu'un objet de dissertation pour les poètes et les mythologues.

L'anti-théologues Bakounine, dans le 3me chapitre de sa Proposition motivée au Comité Central de la Ligue de la Paix et de la Liberté, reste convaincu que toutes les religions sont « la création de la fantaisie, croyance et crédule de l'homme non encore à la hauteur de la réflexion pure et de la pensée libre appuyée sur la science. »

Bakounine affirme par ailleurs, avec non moins de véhémence : « ... qu'il ne peut y voir rien de vivant et d'humain en dehors de la liberté, et un socialiste qui ne l'accepte chrétien et comme bête nous mériterait tout droit à l'essalage et à la bestialité. » — (T. I, p. 230.)

En résumé, Michel Bakounine, « orbe de la nature, fut un voyageur impénitent, avant tout un homme d'action plus qu'un homme d'étude. Il fut toute sa vie, en lutte à la calomnie, il passa une grande partie de cette vie dans les prisons de l'Europe, faillit y périr, et ne sortit qu'émoussé ou l'avait enfermé le régime tsariste, qu'il grâce à l'astuce de sa « Confession ».

Le collectivisme, dit « communisme anti-autoritaire » est une idée purement bakouninienne.

Chez Bakounine, le principe de l'éternel mouvement agit au fond de son être.

« Charmé, grandeur, puissance de renouvellement, de rayonnement sont des forces qui comptent dans sa vie tumultueuse et n'appartiennent qu'à lui. »

Vie intense au service de l'humanité, où l'action toujours complète la pensée, éternel printemps ; Voilà Bakounine.

Son nom ne peut être oublié. Il resurgit chaque fois que les peuples se retrouvent dans l'impasse ou qu'ils retournent se retremper aux sources de la pensée libre.

Athée, anti-théologues, maître à penser humaniste, tel nous le découvrons dans ses écrits.

Voilà tout Bakounine, notre Bakounine.

HEM DAY
Le Directeur de la publication : YVES OBGUFF
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

Communiqués

- CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL**
39, rue de la Tour d'Auvergne Paris, IXe
- UNION LOCALE DE NARBONNE**
Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.
- HUITIEME UNION REGIONALE UNION LOCALE DE BORDEAUX**
Adressez toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8° U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).
- DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE UNION LOCALE DE LYON**
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.
- UNION LOCALE ST-ETIENNE**
Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.
- DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE UNION LOCALE DE MARSEILLE**
Permanence : Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).
- UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI**
Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.
- SIXIEME UNION REGIONALE UNION LOCALE DE TOULOUSE**
Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place St-Sernin, Toulouse.
- UNION LOCALE, PERPIGNAN**
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille.
Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar.
Adressez toute correspondance à Plojan Amor, 5, rue de la Bédoière, Perpignan.
- VIENI DE PARAITRE :**
« L'Internationale de 1864 »
Libres propos par Hém Day
Editions « Pensée et Action »
Prix : 8,00 F.
En vente à notre service de librairie.
39, rue de la Tour d'Auvergne.
- COMMUNIQUE**
Création du Groupe Eugène Varlin (lycéens et étudiants du Quartier latin).
Ecrire à : Guy Pétermann, 29, rue de Bucy, Paris (6e).
- J. S. R. Section Belge**
Regroupement de tous les camarades syndicalistes révolutionnaires de Belgique. S'adresser : Socialisme et Liberté, 2, av. des Droits de l'homme, Bruxelles - 7.

ANTENA

CARTAS A M. SOBRINO

por J. ORIOL

PERSECUCION DE INTELLECTUALES

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha tomado a su cargo el proceso incoado por la autoridad policia...

PROXIMO RECONOCIMIENTO DE LA U.R.S.S.

MADRID. — España debe reanudar sus relaciones diplomáticas con la Unión Soviética, estima el diario católico «Ya».

PICASSO, ALBERTI Y ESPAÑA

CANNES. — Picasso y el poeta Rafael Alberti, ambos en exilio desde el final de la guerra de España...

MACH DE FUTBOL ANIMADO

BILBAO. — Durante el encuentro habido entre los equipos del Betis sevillano y el Atlético bilbaíno...

DESCUBRIMIENTO MEDICO

MADRID. — El profesor Manuel Rapallo Ronco, presidente de un centro de investigación médica...

EL 1º DE MAYO EN LA CAPITAL CATALANA

BARCELONA. — Por caer el 1º de Mayo en domingo, la población obrera manifestó el sábado 30 de abril...

EL DESPERTAR MEDICO

MADRID. — La Junta Española de Médicos dijo que la ingerencia del Estado ha degradado la profesión...

LA FARSA DE LA AUTONOMIA GUINEENSE

MADRID. — El Consejo de Gobierno Autónomo de Guinea Española fue suspendido por la asamblea general...

En nombre 38.000 médicos de España, después de una asamblea general...

La junta dijo que los médicos españoles, a pesar de su sacrificio personal y económico para cumplir con su deber...

Millares de médicos que trabajan para el sistema médico socializado (conocido aquí como «Seguro Obligatorio de Salud») han estado pidiendo...

PALABRA A CUMPLIR

BARCELONA. — Según declaración del presbítero José Monserrat Torrens...

DISCOS

En esta época de materialismo a ultranza la libertad no interesa...

El comunismo de 1871 inscrita en sus banderas: «Libertad o muerte».

El distintivo suple la dignidad ideológica cuando ésta no existe.

«Libertario quiere decir hombre de libertad. Para todo y para todos...

Si la libertad burguesa (ciudadana) es estrecha, que la nuestra sea amplia y en desarrollo constante.

Si los anarquistas no defienden la libertad no la defenderá nadie.

Francisco detesta la libertad de los otros, puesto que él la tiene toda.

Todos los tiranos mayores que en el mundo son o han sido, reducen la libertad ajena para extremar la propia.

Defendamos nosotros la propia para defender la ajena.

Desde temprano en el día, la policía había estado patrullando las calles de la segunda ciudad más grande...

Los testigos dijeron que cuando la policía dispersó a los manifestantes en la plaza Victoria...

Más de 15 personas, incluso estudiantes y profesores, han sido arrestadas en los últimos cuatro días...

CONSERVIAS DE PESCADO EN BURGOS, Y DE TOMATES Y RABANOS EN SANTURCE?

BURGOS. — Para favorecer el desarrollo industrial de esta provincia Madrid ha dispuesto la erección en la misma de sendas fábricas de salzones y conservas de pescado.

FRATERNIDAD LIBERTARIA EN BAGNEAU

COMO ya fue anunciado, el día 1 de mayo los compañeros de la F. L. de Aufferville efectuaron su gran reunión de confraternización libertaria.

Día inmemorable, que Febus, no muy acostumbrado por esos parajes, se siente benevolido y con sus rayos...

De buena mañana, los compañeros de las localidades limítrofes empezaban a bullir y prepararse para acudir al sitio indicado...

De buena mañana, los compañeros de las localidades limítrofes empezaban a bullir y prepararse para acudir al sitio indicado...

Después de la comida los compañeros Monzón y Zaragoza provocan una charla sobre el 1º de Mayo...

Defendamos nosotros la propia para defender la ajena. Aunque a los sumisos les pese.

PROXIMO RECONOCIMIENTO DE LA U.R.S.S.

MADRID. — España debe reanudar sus relaciones diplomáticas con la Unión Soviética, estima el diario católico «Ya».

Después de los últimos acontecimientos diplomáticos —dice este diario— y en especial de la visita de Andrei Gromyko al Papa...

El diario afirma que «razones de alta política internacional son susceptibles de producir un cambio en nuestra actitud diplomática hacia la Unión Soviética».

De paso por Madrid, el profesor Rapallo declaró a la agencia AFP que su «técnica bioeléctrica» de radiaciones anticancerosas se basa en la producción, acumulación y distribución de la energía eléctrica en el organismo.

EL 1º DE MAYO EN LA CAPITAL CATALANA

BARCELONA. — Por caer el 1º de Mayo en domingo, la población obrera manifestó el sábado 30 de abril...

LA FARSA DE LA AUTONOMIA GUINEENSE

MADRID. — El Consejo de Gobierno Autónomo de Guinea Española fue suspendido por la asamblea general...

Desde temprano en el día, la policía había estado patrullando las calles de la segunda ciudad más grande...

Los testigos dijeron que cuando la policía dispersó a los manifestantes en la plaza Victoria...

Más de 15 personas, incluso estudiantes y profesores, han sido arrestadas en los últimos cuatro días...

CONSERVIAS DE PESCADO EN BURGOS, Y DE TOMATES Y RABANOS EN SANTURCE?

BURGOS. — Para favorecer el desarrollo industrial de esta provincia Madrid ha dispuesto la erección en la misma de sendas fábricas de salzones y conservas de pescado.

FRATERNIDAD LIBERTARIA EN BAGNEAU

COMO ya fue anunciado, el día 1 de mayo los compañeros de la F. L. de Aufferville efectuaron su gran reunión de confraternización libertaria.

Día inmemorable, que Febus, no muy acostumbrado por esos parajes, se siente benevolido y con sus rayos...

De buena mañana, los compañeros de las localidades limítrofes empezaban a bullir y prepararse para acudir al sitio indicado...

De buena mañana, los compañeros de las localidades limítrofes empezaban a bullir y prepararse para acudir al sitio indicado...

Después de la comida los compañeros Monzón y Zaragoza provocan una charla sobre el 1º de Mayo...

Defendamos nosotros la propia para defender la ajena. Aunque a los sumisos les pese.

RAVO. Por una larga carta como me tenias prometido, debo reconocer que he rebasado los límites del cerco en el cual, mentalmente, la había encerrado.

Después de haberla leído toda de un tirón, (aún que mandastes los dos sobres por separado llegaron juntos, pero no revueltos) me hizo pensar a un interrogante que circula durante nuestra contienda...

Yo creo que más que conformismo es una compra de espera. Nada tendría de extraño que un día lo que consideramos conformismo hoy nos sorprendiera...

Después de referirse a la posición social que disfrutan, aunque trabajando, tus familiares de Madrid, planteas varias ideas y problemas suficientes para hilvanar un tema de economía política y social.

ACTIVIDADES EN MONTPELLIER

El día 12 de junio hay un mitin organizado de la Alianza Sindical para el cual invitamos a todos los compañeros de Montpellier...

El acto se celebrará en la Sala Senechal, rue Remusat, Toulouse, el 19 de junio, dando comienzo al acto a las nueve horas.

Se invita cordialmente a los compañeros de Toulouse y a los que residen en lugares próximos a esta ciudad.

JIRA EN EL TARÑ. El Núcleo del Tarn organiza una Jira para el 12 de junio en el pintoresco lugar de Montrédon-Labessonnié...

PRO PrensA. Donativo de la Comisión de Prensa Gratuita de la F. L. de París, la suma de 500,00 frs., distribuidos mitad a COMBAT SYNDICALISTE y mitad a «Espoir».

REGIONAL CATALANA. Agrupación de París. Permanencia y cotización el día 4 de junio. Para la asamblea se avisará en el momento oportuno.

F. L. DE ROANNE. Convoca a todos los compañeros afiliados a la asamblea que celebrará el domingo 5 de junio a las nueve y media de la mañana en nuestro domicilio social.

F. L. DE MONTPELLIER. La reunión anunciada para el 29 de mayo se celebrará el 5 de junio.

F. L. DE IVRY. Anuncia su acostumbrada asamblea general par el domingo día 5 de junio, lugar y hora habituales.

lo mismo hay algunos tienen su caritativo milenaria en el espacio del tiempo, todo y teniendo que reconocer que aquel principio aún existe, no es menos cierto que el sistema ha cambiado.

Si el esclavo fue declarado franco, si el plajo de bazofia se ha convertido en salario, si el esclavista de ayer está encamado en la persona del explotador de hoy...

He de hacer constar igualmente, que aprecio que la causa de que el pueblo español se encuentre más atravesado por la misma línea circular que divide el estérico terrestre...

Más bien podríamos atribuir las causas del atraso al asar y borreguil egoísmo de los administradores de la cosa pública...

Después de referirse a la posición social que disfrutan, aunque trabajando, tus familiares de Madrid, planteas varias ideas y problemas suficientes para hilvanar un tema de economía política y social.

Si el régimen de partidos, llamado constitucional, elegido por medio del sufragio universal, en su sistema de administración fuera peor que los que se administran a dirección única...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si el régimen de partidos, llamado constitucional, elegido por medio del sufragio universal, en su sistema de administración fuera peor que los que se administran a dirección única...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Es que se puede concebir, que el pueblo español, si no hubiese conocido el franquismo y su sistema importado de Alemania hitleriana...

De Norte a Sur, de Este a Oeste, una generación ávida de superarse a sí misma, profundizaba sus estudios en todas las ramas del saber...

La banca, la espada y la cruz, dándose cuenta de que el mundo de la producción junto con las profesiones liberales les tomaba la delantera...

Si el régimen de partidos, llamado constitucional, elegido por medio del sufragio universal, en su sistema de administración fuera peor que los que se administran a dirección única...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

com) publicado por los ingleses. Let también el discurso que pronunció Castiella cuando lo presentó a los diputados a Cortes.

Sobre el problema de Gibraltar yo creo que no hay más que una razón que da motivo a dos libros. La razón de los ingleses de poseer el dominio del Estrecho, cedido por los españoles según el tratado de Utrecht...

Qué resultado tendrá este nuevo planteamiento del problema de Gibraltar? El Comité de los 24, ¿encontrará la manera de que las negociaciones se establezcan? ¿Es que los ingleses no recurrirán al subterfugio, cosa que sería justo, de que el régimen que impera en España, para poder negociar, no representa la voluntad del pueblo español...

En cuanto a los demás temas que planteas, que también merecen contestación, lo haré oportunamente.

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

El mismo tiempo que las cartas recibí el «Mundo Hispánico» y, como me recomendabas, lei los puntos que hacen referencia a los temas del «Libro Rojo» publicado por el Gobierno español contestando al «Libro Blanco».

LOS TRES PECADOS CAPITALES

La sublevación franquista, falangista, requetista, monárquica de 1936 contra la República, tuvo por consecuencia el aplastamiento de aquella gracias al apoyo más descarado, cínico de la Alemania hitleriana...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Si algún me afirmara que con la continuidad del régimen zarista, después de medio siglo de revolución bolchevique, Rusia se encontraría hoy a un nivel de vida igual o parecido al que disfruta el pueblo ruso...

Siendo así que ese Franco que vende a la URSS productos que faltan en los hogares humildes españoles, se puede permitir la calamidad de esclavizar al pueblo so pretexto de contrarrestar al comunismo.

Porque el mundo está ciego y sordo de conveniencia.

José Giné Felch

NECROLOGICAS

El 25 de abril dejó de existir el compañero y amigo Vicente Durán natal de la Puebla del Duc (Valencia) a la edad de 84 años.

El abandono que sufrimos en 1936; el desprecio de que se nos hizo objeto en 1945, y el apoyo monetario, político y militar que en 1953 le fue concedido a la España franquista por parte de los EE. UU., son los tres puntos en que se basa la desgracia de nuestro pueblo...

El abandono que sufrimos en 1936; el desprecio de que se nos hizo objeto en 1945, y el apoyo monetario, político y militar que en 1953 le fue concedido a la España franquista por parte de los EE. UU., son los tres puntos en que se basa la desgracia de nuestro pueblo...

El abandono que sufrimos en 1936; el desprecio de que se nos hizo objeto en 1945, y el apoyo monetario, político y militar que en 1953 le fue concedido a la España franquista por parte de los EE. UU., son los tres puntos en que se basa la desgracia de nuestro pueblo...

El abandono que sufrimos en 1936; el desprecio de que se nos hizo objeto en 1945, y el apoyo monetario, político y militar que en 1953 le fue concedido a la España franquista por parte de los EE. UU., son los tres puntos en que se basa la desgracia de nuestro pueblo...

El abandono que sufrimos en 1936; el desprecio de que se nos hizo objeto en 1945, y el apoyo monetario, político y militar que en 1953 le fue concedido a la España franquista por parte de los EE. UU., son los tres puntos en que se basa la desgracia de nuestro pueblo...

El abandono que sufrimos en 1936; el desprecio de que se nos hizo objeto en 1945, y el apoyo monetario, político y militar que en 1953 le fue concedido a la España franquista por parte de los EE. UU., son los tres puntos en que se basa la desgracia de nuestro pueblo...

El abandono que sufrimos en 1936; el desprecio de que se nos hizo objeto en 1945, y el apoyo monetario, político y militar que en 1953 le fue concedido a la España franquista por parte de los EE. UU., son los tres puntos en que se basa la desgracia de nuestro pueblo...

AREA MUNDIAL

(Viene de la página 4.) dente, fue revelado. El comandante José Ponce Diez fue designado en su lugar.

Otro de los más allegados a Fidel Castro, el comandante Calixto García, expedicionario de Gramma, fue también relevado de su puesto del Ejército del Centro, Arnaldo Ochoa Sánchez ocupa su puesto.

José Nibaldo Causse Pérez, que desempeñaba el cargo de Jefe de Dirección Política de la FAR, fue sustituido por un primer Cap., nonbrado Tony Pérez Herrero. Otros cambios se están produciendo constantemente en los mandos militares. Algunos son dados a conocer, otros son silenciados. También se siguen practicando detenciones. En la Marina de Guerra también hubo purga. El propio jefe, el Cap. de Corbeta Rolando Díaz Azarín, fue sustituido por Aldo Santamaría. Según éstas y otras noticias que nos llegan de Cuba, la situación militar de Fidel Castro se torna cada vez más crítica.

(Información del Movimiento Libertario en Exilio.)

Servicio de librería

El proletariado militante, Anselmo Lorenzo, y «Orígenes del sindicalismo», de Marba 1 vol. 20,00

«La Madre», Gorki, enc. tela. 6,50 «Mis Universidades», ídem . . . 7,50 «Mi vida», Gorki, id. 5,00

G. Woodcock - I. Avakoumitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste 3,50 «El profeta del hombre» (Adolf von Almafuerte), H. Adolfo Cordero 4,50 Congreso de Zaragoza 2,00

«Les frères Reclus, o del Protestantismo a l'Anarchisme», Paul Reclus 8,75 Refranero español 6,00 «Le cours d'une vie», Leclon, 18,00 «Motivos de Protesta», J. Enrique Rodó 14,50 «La Incógnita del Hombre», A. Carrel (cartón) 16,50 «El Amante de Lady Charteris», D. H. Lawrence (cartón) 16,50 «Pasión y Justicia», Iris T. Pavon 4,50

Giros y pedidos a Roque LLOP 24, rue Ste-Marthe, Paris, (X) C.C.P. 13507 56 Paris

SIGN SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Pontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

Ignorancia o malevolencia

Los españoles refugiados en tierras extranjeras suelen decirse que no deben inmiscuirse en la política del país que simplemente los admite. Nada de derechos políticos que no les incumben. Respetuosos con la decisión ajena, los refugiados antifranquistas españoles no se dedican sino a la política propia.

No así la Prensa autóctona, en este caso, la de Francia, la cual enjuicia hechos y casos que a España y a los españoles incumben; y menos mal que fueran los diarios solamente. Pero en cambio sólo a las intromisiones escritas.

Un diario de París, «Combat», escribió el 20 de mayo con respecto a una algarada ocurrida en el interior de la catedral de Barcelona.

«En Barcelona, se trata de un deseo de autonomía que expresan los catalanes, autonomismo que no se explica sino por la tradición, lo cual representa, en el siglo XX, una justificación muy relativa.»

Otro diario de París, «Le Figaro», atribuye carácter comunista a una asamblea libre de estudiantes madrileños en la que asistieron intelectuales como Sartre, Salinas, Rídruejo, Tierno Galván, etc., lo cual es de una gratitud manifiesta.

Hay ignorancia o mala fe en ambas aseveraciones, y siempre ganas de adular el problema creciente que agita a la población española. Hay una tiranía de tipo meroniano en España, de la cual la publicidad que aludimos no parece darse cuenta. Como si para no favorecer al totalitarismo soviético fuese lícito y obligado tolerar la existencia de una dictadura asentada sobre las bases nazifascistas que los Aliados en 1945 destruyeron; como si España estuviera obligada a sufrir vejación, tormento y hambre franquistas para darles gusto a unos periodistas «extranjeros» ignorantes o trapisondistas.

La autonomía que ciertas regiones ibéricas reclaman es la misma que rige en Estados Unidos de América y en la Alemania federal de nuestros días. Y aun en Suiza y en Italia (alusión al caso de Sicilia), Cataluña y Euzkadi gozaron de régimen autónomo — y Galicia iba a gozarlo —, en armonía con las demás regiones peninsulares, de 1932 hasta el triunfo de las armas nazifascistas en España, por cuya razón actualista la autonomía de todas las regiones peninsulares se aclamaba a la modernidad de los tiempos, aunque el señor editorialista de «Combat» nos retrotraiga a los tiempos (1114) en que su paisano Felipe de Bourbon consumió un anticipo de franquismo arrebatado en «espagnols» y a sangre y fuego los fueros de la región vecinda.

Causa asombro que un problema tan claro como lo es el de la libertad española, unos señores plumíferos considerados liberales, o demócratas, o antitotalitarios, traten de confundirlo y enturbiarlo a favor de un Estado nazifascista que en calidad de único persiste en Europa merced a la internacional oculta del totalitarismo de derechas, y a la internacional pública del demócratismo impulsor de una situación de hierro, por miedo a la resurrección moral de España.

Ignorantes o malévolos, esta suerte de periodistas vinieron al mundo demasiado tarde. En la corte de Felipe V habrían hecho un buen papel de cronistas. O escribiendo actualmente en «Arriba», en «ABC» o en «El Correo Catalán», al servicio de su casi amigo Francisco Franco Bahamonde, alias «Caudillo», «Generalísimo» y «Paco Medallas» por las 20.000 que tiene coleccionadas, con algunas de las cuales podría distinguir a los periodistas exteriores que le sirven.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ



«Quinet», tomo I.
«Tipos Francoses», t. II y III.
19.000 francos los 3 volúmenes.
Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e). C.C.P. 13507 56.

A LA C. N. T. NO LA REPRESENTA QUIEN QUIERE, SINO QUIEN PUEDE

por JOSE VIADU

Sí, a veces uno se pregunta si han valido la pena las inquietudes sufridas en defensa de un ideal al contemplar el panorama actual de este semestral exilio, con sus eternas disputas entre grupos, con sus rivalidades y sus querrelas embarradas, por lo común, de principios y fines, pero que en lo íntimo lo que predomina es la egolatría y la vanidad de desplazar al contendiente, con el fin de conquistar victorias pírricas, con olvido de lo esencial, o sea de alcanzar los objetivos que debemos perseguir, como el asegurar la continuidad del movimiento cenetista en la España del mañana.

Digámoslo de una vez. El espectáculo que se ofrece en nuestros medios es muy deprimente. Como muestras aquí tenemos este desordenado tirar de la manta con tal de llevarse un pedazo, este perenne estira y afloja, este afán desorbitado de aparecer como cabeza de grupo, estas ansias de convertirse en exégeta indiscutible de textos libertarios como si se tratara del «Abrete, sésamo» de ciencias infusas. La verdad es que cada cual trabaja por su cuenta y se hacen más esfuerzos para fragmentar y atomizar a nuestro organismo confederal que para vigorizarlo.

Constatar esta realidad no es por cierto ningún estímulo. Y por si fuera poco parió la abuela con eso de «democratizar los sindicatos verticales». Y eso precisamente en los momentos en que los estudiantes andan revueltos, cuando clausuran universidades y la agitación va en aumento. Nos cuesta trabajo concebir como nadie experimentado haya podido pisar en este cebo. Uno no se explica cómo gentes avezadas a la lucha, que han recibido zarzapos de esos mismos tufiferos de un régimen despótico y criminal, puedan prestarse a una colaboración semejante, como hayan podido aceptar tan incalificable tubernismo.

Creemos que los pactistas venían obligados a recordar que se deben a un organismo y que viven aún bajo el régimen de terror del felón Francisco Franco, principal responsable del asesinato cometido contra centenares y miles de compañeros nuestros de la gran tragedia que padeció España. ¿Qué cambios benéficos ha sufrido el régimen que hagan suponer una transformación radical en su estructura capaz de facilitar mayores libertades al pueblo? Y aun siendo así, ¿cómo es posible un entendimiento entre el carnicero y los corderos? No creemos que tal hecho conduzca a nada práctico ni que los intrusos ejerzan la menor influencia en la evolución sindical española. Pensamos que todo lo que lograrán es una repulsa general de los compañeros e incluso de la opinión pública.

Hemos de decir que nada hubiéramos dicho en relación con este asunto si tal proceder lo hubieran adoptado como individuos particulares y no en nombre de la C. N. T. Ya colocados en este terreno, nos parece inconcebible, absurdo o inhumano, la presunción de inyectar savia libertaria a ese engendro de sindicalismo vertical, viejo remedo nazifascista, que más que puntales necesita picos para su destrucción. No, nadie tiene derecho a usar las siglas del organismo confederal para menesteres tan bajos y reprochables. Así lo exigen sus tradiciones, sus luchas, sus ideales y en especial la sangre derramada de compañeros nuestros por estos mismos sujetos que se trata de apoyar.

Sin embargo, no hay que desorbitar el problema, ya que la Confederación no la representa quien quiere sino quien puede. Si, ni tú ni yo somos la C. N. T., por meritosa que haya sido nuestra actuación, puesto que la componen el conjunto de trabajadores afiliados que se rigen por los acuerdos de sus congresos. De forma que todos cuantos bailan este vals de la «liberalización sindical», o sea los siete militantes del interior, el grupo de «argentinos» que los secundan, alguno que otro individuo aislado y ese «genio» del sindicalismo que con gastos pagados ha saltado de México a los madriles, no son más que voces sueltas, que individuos que se representan a sí mismos.

Uno se pregunta: ¿Qué añagaza pueden perseguir los líderes del franquismo en propiciar la colaboración con militantes cenetistas? Según todas las versiones los sindicatos verticales están escapando de las directivas de Falange por el predominio siempre creciente que responden a las órdenes de clericales y comunistas. ¿Acasos piensan utilizar a los nuevos catequizados como un medio para contrarrestar el ascendente de las fuerzas antedichas? ¿Se han propuesto simplemente desacreditar y hundir a un grupo que por sus antecedentes anteriores y sus largos años en prisión podían representar un peligro revolucionario en el momento de traspaso a la caída del régimen franquista?

Lo que nadie puede creer es que se propongan realizar algo de provecho colectivo y menos otorgar libertades a obreros y campesinos. Como ejemplo,

aquí está la reciente ley de imprenta que no tuvo otra virtud que otorgar la función de censor al propio director del periódico, que por lo general ejerce su cometido con mayor rigor para evitar consecuencias desagradables. En este caso, para tapar el ojo del macho y apantallar a la opinión pública (habrán recurrido al truco de aportar elementos cenetistas con el fin de explotar en el aspecto sindical como lo han hecho en el económico y en el político, y dar la sensación al exterior de que al fin van a liberalizar a los sindicatos?

Cada una de estas finalidades o todas juntas son posibles. El juego político del franquismo, de arriba abajo y viceversa, es la falacia, la argucia, la triquiñuela. Pero conociendo todo esto y más, ¿cómo se han prestado a este juego luchadores veteranos? ¿Ingeniería, canchis, buscar un medio de acomodarse, creer en realidad que pueden hacer algo provechoso en beneficio de los que trabajan? Nosotros creemos que es este último aspecto el que ha privado en ellos, pero también pensamos que están profundamente equivocados, que han obrado indebidamente, que han hipotecado en una mala carta su posibilidad de ser útiles a sus compañeros de trabajo.

No, no se trata de procedimientos nuevos ni de tácticas adecuadas a los tiempos que corremos. ¡Cámelos no! Hay que reconocer que ha sido un proceder impropio para gentes que se llaman libertarios. Hasta aquí, se han mantenido discusiones y finalidades sobre tendencias y finalidades, pero en medio de excesos verbosos siempre predominaba un forrajeo normal, un sentido ético para que prevaleciera éste o aquel punto de vista, tal o cual interpretación de cómo debe actuar la C. N. T., pero con sinceridad creemos que lo hecho por este grupo rebasa todos los límites, ya que violentan todo lo que ha venido representando nuestra central sindical.

Por descontento, precisamente igual que ayer: nada de enjuagues ni compendios. Por nuestra parte no dejaremos de insistir que cuando sea, con quien sea, al emprender el camino del retorno a una España liberada, toda actuación se haga de cara al pueblo exponiendo en comicios y asambleas los ideales y aspiraciones del movimiento libertario, lo que ha sido la C. N. T. en sus luchas de antaño y de hoy en día al tratar de adaptar sus predicados y orientaciones a las realidades que viva el pueblo español en sus ansias de progreso y libertad, todo ello logrado en la calle, en contienda franca y abierta como siempre lo ha hecho la C. N. T.

UMBRAL

Sumario del número 53:

Lázaro Flury: REALIDAD Y PRESENCIA DEL TELURISMO.

J. Sevilla: JUICIOS Y COMENTARIOS SOBRE EL LIBRO «LA REBELION DE LAS MASAS» DE ORTEGA Y GASSET.

Emilio García: COMENTARIO A «DE L'ANNOIA AL SENA SENSE PESSA» (Lecturas).

Campió Carpio: EN TORNO AL TRAUMATISMO DEL ARTE LITERARIO CONTEMPORANEO.

Ignacio Chiapuso: LIBRE ANALISIS DE LOS MECANISMOS DEL SISTEMA CAPITALISTA.

Francisco Carrasquer: ANTONIO MACHADO. LA MAS CLARA PRUEBA «POSITIVA DEL CLISE ESPANOL».

Dr. René Marino Aguirre: EL AMANECER DE LA CULTURA OCCIDENTAL.

Luis Capdevila: NOVELAS DE LA GUERRA DE ESPAÑA.

G. de Béraiz: EL OLEAJE ESTUDIANTIL EN ESPAÑA.

E. Vallis: HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.

José Viadú: ADALIDES DE LA LIBERTAD. JOAQUIN COSTA.

Han Ryner: LA SABIDURIA RIENTE. (folletón encuadrable).

Noticiero, libros, notas, grabados, retratos, y una soberbia fotografía (terramar).

Un solo franco en todos nuestros puestos de venta y en nuestra Administración.

En suscripción, UMBRAL llega a domicilio.

«Para qué hipotecar el futuro de la C. N. T. a base de confulabarse con sus propios victimarios en aras de promesas de «liberalización» que vengan a representar la continuidad de la farsa, del atropello y de la injusticia imperantes? ¿Cómo es posible borrar de buenas a primeras los años de ignominia y de criminalidad falangista, tratando de insuflarle nuevos riegos sanguíneos para perpetuar su ignominiosa existencia? Juzgamos infinitamente más interesante y promotor lo que pueda alcanzar la C. N. T. en franca lucha con sus enemigos, que condicioner ese futuro mezclándose con elementos gastados y putrefactos que están esperando ya la hora del entierro como elementos representativos del obrerismo español.»

La C. N. T. se deberá, íntegramente a este mañana, conquistando en la calle su porvenir, organizando sindicatos y marchando codo con codo con las multitudes trabajadoras. Las luchas pueden ser distintas de las de ayer, pero lo sustantivo de la central sindical libertaria es el trato directo con los obreros en la defensa de sus aspiraciones y de sus necesidades, que éstos actúen y resuelvan sus problemas sin intervención de tutores mercenarios y que se capaciten para la transformación global de la sociedad. Estas son características básicas cenetistas. Acerca de ello tenemos la convicción que bajo este signo será el camino que reempresen grupos e individuos que sean capaces de comprender con dignidad y firmeza la continuidad gloriosa de la C. N. T.

Area Mundial

NOTICIAS DE CUBA

Los arrestos de oficiales, soldados y civiles del régimen castrista, suman cientos en las seis provincias. Muchos de los civiles serán canteados solamente de sus cargos, cuando no aparezcan muy comprometidos en el último complot para que no se conozca la extensión del mismo.

Solamente en un sector de importancia, el G-2 de la ciudad de la Habana, han sido detenidos más de 200 militares, los que fueron enviados a la Cabaña. Otros presos están siendo alojados en cárceles militares del interior del país.

Letreros contra Fidel Castro, advirtiéndole que lo asesinarán para vengar la revolución han inundado las facultades de las Universidades. Incluso está siendo distribuido clandestinamente un manifiesto donde se señala que Fidel Castro tiene que ser liquidado para salvar al país.

En algunos departamentos militares han sido dispuestas maniobras de combate como una advertencia a los que están esperando la primera oportunidad para precipitar la caída del régimen.

El nuevo cuerpo represivo creado por Raúl Castro, conocido por CIM (igual al SIM de Batista aunque con una letra de diferencia) ha adquirido mayor preponderancia después del complot. Sin amigos, con sus mejores colaboradores de principio de la revolución tachándolos de traidores, odiados por el pueblo, los hermanos Castro dependen ahora del servicio de Contra Inteligencia Militar, para vigilar los próximos complots, los que estamos seguros no se harán esperar.

Efigenio Ameijeiras, alto miembro de las Fuerzas Armadas y del Comité Central del Partido Comunista Cubano, fue suspendido de todas sus funciones, según anuncio oficial.

Según el comunicado, será sometido a un juicio militar por decisión del buró político, acusado de corrupción e irresponsabilidad, así como de su amistad con el ex-comandante Rolando Cubela.

El informe del buró político señala que varias decenas de personas han sido separadas de sus cargos y arrestadas acusadas de ser «enemigas» a costa de la revolución del pueblo.

Ameijeiras pertenecía a una destacada familia revolucionaria (tres de sus siete hermanos perdieron la vida durante la lucha contra Batista). Perteneció al reducido grupo de hombres que desembarcó en el yate Granma en 1956, expedición de Fidel Castro a las costas cubanas y al organizarse las guerrillas en la provincia Oriental, sirvió bajo las órdenes de Raúl Castro, ganando por méritos de guerra sus grados de comandante. Con el triunfo de la Revolución fue el primer jefe de la Policía Nacional. Posteriormente ascendió dentro de las filas del ejército y llegó a ser Vice-ministro de las Fuerzas Armadas Revolucionarias. El informe del Buró Político puntualiza que Ameijeiras es completamente ajeno al complot de

LA MUERTE DE LOS DIOS

En todos los tiempos el sentir racionalista, más o menos desarrollado, con mayor o menor capacidad de intuición y examen, se ha manifestado en contra de las aberraciones determinadas por la ignorancia y sancionadas por la rutina y los convencionalismos. Sabido es que la religión, o mejor dicho, las religiones, han sido factores sociales de una trascendental influencia. Y con profusión de razonamientos, con solidez de irrefutable argumentación, se han escrito páginas y más páginas, libros y más libros, en contra de las religiones.

Se ha buscado incluso, al analizar las características del sentimiento religioso, justificar los móviles que a muchos les ha inducido a profesar tales creencias. Así Augusto Dide, inició su obra magistral «El fin de las religiones», diciendo: «Las religiones no son el producto de un cálculo riguroso, de una ciencia exacta. Ellas son la consecuencia, más o menos espontánea y lógica, de necesidades del corazón, de protestas de la conciencia, de temores de la imaginación, de las caricias del ensueño, de inventadas quimeras.»

Un hombre de fina sensibilidad de poeta, de profunda intuición de filósofo, a quien la muerte arrebató en plena juventud: José María Goyau, legó a la posteridad, entre otros, un libro pródigo en enseñanzas, al que puso por título: «La Irreligión del porvenir». Presentimiento de una evolución con desvinculación de creencias, lo dicho ayer en torno a la irreligión notamos como encarna en la realidad, maravillando a unos, escandalizando a otros.

Una de las publicaciones más leídas por el pueblo norteamericano, «Time», ha formulado para sus millones de lectores la acuciante pregunta. En la portada de la revista, puesta en grandes titulares, recientemente ha destacado la interrogación: «¿Ha muerto Dios?» Y como un eco, la misma pregunta ha tomado cuerpo en la primera cara del parisino «Nouvel Candide».

La crisis religiosa es ya un hecho incontrovertible, incluso para los pro-

prios religiosos, que hasta no hace mucho nada querían saber de ello. Pese a los prolongados debates habidos en el último Concilio; no obstante las concesiones que han conservado el fervor y la afluencia de los fieles, cada día los templos están más vacíos. Ya va pareciendo un absurdo la observancia de las prácticas litúrgicas por parte de aquellos que antes frecuentaban las iglesias.

Las ciencias han hecho un avance considerable; la astronáutica está en sus albores, y a miles y miles de kilómetros remontan el espacio intrépidos cosmonautas. Pese a las deducciones de los astrónomos, quedaba un cierto promedio de gentes sencillas que mantenían la ilusión de que «allá arriba» estaba el «cielo», donde imperaba el «Dios Todopoderoso», con toda su cohorte de ángeles y arcángeles. Arriba, en lo alto, estaba la anhelada región de las bienaventuranzas, el anhelado retiro para «la *secunda seculorum*...» Y bien: nuestros tiempos se han puesto de tal manera, que ya ni se sabe donde está el «cielo», ni por donde anda «Dios»...

LA PRECISA UNIDAD MORAL

No pueden eliminarse lo que son características temperamentales. A lo sumo, la educación, esa autodisciplinada que confiere el dominio de sí mismo, corrige, o atenúa desviaciones, en pos de plausibles resultados. No pocas veces las discrepancias entre adeptos de un mismo ideal han terminado cariz más o menos agudo, a tono con influencias del temperamento. Ha faltado serenidad para dilucidar los problemas. Y de ahí han surgido lamentablemente escisiones.

Y no es cosa, no se trata de oficiar de *templarios*; de querer estar bien con tirios y troyanos... No faltan quienes estiman chocante el que haya elementos poco predisuestos a echar leña a la hoguera de las desavenencias. Suelen ser aquellos que ven las cuestiones con criterio unilateral.

El bien sentido aconseja coadyuvar a la persistencia de un frente sin fisuras, dispuesto para el ataque al enemigo común. Contra el enemigo que es, al fin de cuentas, el que sale beneficiado de las divisiones entre aquellos que le atacan. Contra el enemigo lo de «elivir y vencerás».

No pocas veces dialogando por separado con miembros del mismo sector ideológico, escindidos por diferencias tácticas, en procedimientos de actuación, se nos ha dicho: «No, no, si la cosa no es de gravedad, en el fondo todo coincidimos.» Pues bien: todo es una coincidencia de lo mismo, que es el fondo, se pueden evitar fricciones que lesionan a lo que ha de ser obra de conjunto, tarea de interés común. Si las divergencias, por consideraciones apreciativas, encrespan las pasiones; si no es posible el alternar uno junto a otro, hombre con hombre, la mano en la mano, lo sensato es procurar que, en acción paralela, se haga camino, se actúe con miras a la idea de fondo.

Hay una unidad moral que entre idealistas de una misma tenacidad debe de prevalecer. Se han de buscar, con el máximo de lealtad, puntos de coincidencia. Se ha de tratar de eliminar todo cuanto sean motivos de fricción, que a la postre, perjudican a todos. El tiempo elimina, poco a poco lo que en un principio pareciera infranqueables escollos en la rela-

tivo a la relación. El tiempo atenúa, y hasta disuelve, enconos pasionales. No, no es problema perdurable, no debe serlo, el de las discrepancias entre compañeros. Todo escrito en mantener con sinceridad lo que sea objetivo fundamental. Y de lo cual puede, a la postre, derivarse, en el orden moral, la precisa unidad.

PUBLICACIONES DE LA A. I. T.

Con una nota editorial en la que se manifiesta que, como suplemento al periódico «A I T», aparecerá una nueva colección de folletos de carácter documental bajo el epígrafe: «Hechos, ideas, hombres», se ha publicado en francés un opúsculo titulado: «De la esclavaje a la libertad», del que es autor el compañero René Villar, bien conocido por sus colaboraciones en la parte francesa de este semanario. Contiene un prefacio de J. Soriano, el compañero secretario de la C.N.T. francesa.

Opúsculo bien presentado, cuyo texto se pone de manifiesto sirve de preparación al sindicalismo revolucionario, consta de tres partes: «La Esclavitud», «La Libertad», «Preparación al Sindicalismo Revolucionario», cada una de cuyas partes se divide en breves capítulos en los que, de una manera sencilla, clara, se pone de relieve lo que representan las clases en nuestra actual sociedad, lo que es capital, la propiedad, el Estado, la religión. Se habla de lo que representa la libertad, de lo que es la objeción de conciencia, de lo que supone la acción directa, del valor de la revolución. Se explica lo que son las centrales sindicales obreras. Especifica, con justas apreciaciones, el curriz reformista de tales internacionales, en contraste con lo que es nuestra Asociación Internacional de Trabajadores. Habla de lo que es la C.N.T. francesa y de lo que supone la denominada Charte de París.

Muy estimables también son las páginas que, como demostración de realizaciones de tipo económico, dedica Villar a lo que fueron las colectividades en la España revolucionaria del 1936, y lo que son las colectividades («kibutz») de Israel. En suma, se trata de un trabajo que puede hacer buen papel a los efectos de la propaganda entre los trabajadores franceses.

Ahora bien, dicho lo que antecede, me complacería, en tono cordial, hacer algunas objeciones al texto de referencia. Abreviaré:

En las primeras páginas del citado opúsculo, ensalzando el «sindicalismo revolucionario», nos dice que ha hecho en torno suyo la «ley del silencio», que se hablará del comunismo, del sindicalismo amorfo, y que se hablará de la anarquía, porque hablar de ello *hace romántico*. Dice que el sindicalismo revolucionario *es romántico*. Creo que no había necesidad de colocar el anarquismo a un mismo nivel que el comunismo y el sindicalismo neutro. Creo que el espíritu romántico *no es un defecto*. Precisamente ser romántico es una característica de los idealistas que no tengan la cabeza embotada de materialismo marxista. El espíritu romántico de los anarquistas les hizo crear escuela en los sindicatos, en pos de formar una humanidad mejor. Así se hizo en España, cuya C.N.T. a no ser por la influencia anarquista, escasa hubiera sido su consistencia moral, escasa su influencia en la entraña de las masas productoras.

LA C. N. T. DE HOY Y DE SIEMPRE

(Editorial de «Solidaridad Obrera» de Méjico, mayo 1966.)

EN relación con la C. N. T., lo que muchos olvidan, ignoran o disimulan es que como organismo sindical se mueve bajo la égida del movimiento libertario o anarcosindicalista, como quiera llamarsele, y que éste tiene sus características propias, su ideología, sus teorías y sus prácticas peculiares, expresadas en las obras de sus creadores y continuadores y aplicadas en sus luchas a través de más de medio siglo y en todos los lugares y países en donde han existido sindicatos que han luchado por defender dicha concepción social. Creemos que la raíz de toda idea socialista debe ser aplicada a la manumisión del hombre, y que ninguna de las teorías en boga tiene como base y contenido, como aspiración y propósito, un sentido más humanístico que cuanto encierra dicha ideología.

Una breve síntesis de sus normas, de su filosofía de su pensamiento, así como una leve muestra de su acción, pueden alocucionarnos en los siguientes extremos:

En no confiar en el Estado ni en la Iglesia, ni en instituciones u organismos extraños, en lo que concierne a cuanto el trabajador puede resolver por sí y para sí.

En considerar como uno de los mejores atributos humanos el respeto a la libertad individual y la justicia distributiva.

En atribuir importancia esencial a la acción directa, o sea que los trabajadores actúen y resuelvan sus problemas sin necesidad de mentores ni guías, y que sus realizaciones y problemas sean resueltos por libre acuerdo.

Conceder gran valor a la educación y preparación del individuo, igual en un sentido profesional, en cultura general, que en el aspecto revolucionario.

Detesta toda dictadura como determinante de su propio sentir liberta-

rio; por no ignorar que todo poder estatificado se ejerce contra el proletariado y en provecho de la burocracia, y por tener la convicción de que sólo es un instrumento represivo de las clases laboriosas.

Alenta para que los sindicatos no sólo sean elementos para superar el nivel de vida de sus componentes, sino que a la vez aspire a que se arduen en el sentido económico para que en la formación del nuevo orden sean factores determinantes en las materias que le conciernen, o sea en la producción y distribución de los productos elaborados por los elementos sindicados.

En sus luchas ordinarias habituales labora por obtener mejoras más o menos circunstanciales y aleatorias como aumento de sueldo, disminución de horas de trabajo y cuanto pueda elevar el nivel de vida de sus componentes, sin olvidar al conjunto social, pero fundamentalmente ansia transformar a la sociedad actual, capitalismo y dictaduras imperantes, actuando sobre las conciencias del individuo y de la colectividad, pues por mucho que sean el poder de la técnica y de la ciencia, siempre será el hombre el factor determinante.

Su meta es minimizar, hasta su anulación, la desorbitada función de Estado que cada día que pasa absorbe más y más la iniciativa y las realizaciones que corresponden intrínsecamente al hombre o al grupo específico, y en su lugar establecer una concepción federalista, donde la descentralización y una racional estructura, equilibrada en el orden distributivo, económico, social y educativo, respete el máximo desenvolvimiento y superación del ser humano.

De manera que cualquier forma de pensar que escapa a estas normas, o al tipo de lucha que no encuadre en estas características, que nosotros simplemente tratamos de interpretar y resumir, no creemos que con justicia se pueda actuar y llamarse anarcosindicalista. La cosa es clara; si la inclinación individual, de no importa-

quién, es la de abogar por la intervención política, con su secuela de formar parte en juntas laborales, en comités paritarios, en elegir diputados y senadores, y en confiar en el Estado la solución de los problemas sociales, esto tiene ya una definición y un nombre preciso, por cierto muy sobado y gastado, que se llama socialismo reformista.

Si por otra parte, éste o aquél se sienten inclinados por las dictaduras proletarias, o por eso que se denomina comunismo, tiene muy bien en donde escoger puesto que a esta teoría presuntuosa, llamada ayer socialismo científico y bautizada de nuevo con el nombre de marxismo-leninismo le han salido más exégetas, santones pontíficos y definidores que a las religiones intituladas cristianas, ya que de momento cuentan con las ramificaciones trostkistas, estalinianas, y en donde privan más los cañones, las bombas neutrónicas, la violencia y el afán de poder, que la virtud de las ideas, las convicciones socialistas y el deseo de liberar a las clases trabajadoras.

En fin, que creemos que sería una cuestión de ética ideológica el despegar el camino y que cada cual ocupe el lugar que le corresponda y que le dicten sus convicciones.

VICTORIA OBRERA

BILBAO. — Se ha resuelto desués de 21 días de conflicto el problema de Talleres «Herluc», de Erandio, tras unas conversaciones directas. La empresa ha llegado a un acuerdo con los trabajadores, que se reincorporarán a sus puestos de trabajo inmediatamente. El acuerdo está basado en la reincorporación de la totalidad de la plantilla y la posibilidad de un aumento de salarios, a estudiar en un futuro inmediato entre la empresa y los trabajadores.

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

9 JUIN 1966
NUMERO 405
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

L'INEVITABLE REVOLUTION LA POURRITURE DE L'ETAT

Contrairement à tous les autres partis, qui prétendent vouloir créer le bonheur au nom d'une entité, le socialisme révolutionnaire, négateur de toute hiérarchie et de toute préséance, ne voit dans l'humanité que des hommes égaux devant la nature, des citoyens du monde sans patrie et sans lois, l'individu étant, en quelque sorte, à lui-même sa propre cause finale.

Procédant du simple au composé, le socialisme libertaire constate que l'individu pour bien se porter et donner le maximum dont il est susceptible, doit être en mesure de satisfaire intégralement ses besoins et ses passions et que seule la réalisation de ce bien-être et de ce bonheur étendus à tous les individus fera naître l'équilibre, la société harmonique.

Les besoins et les passions de l'homme sont en raison de son développement et s'alimentent par l'estomac, le cœur et le cerveau.

Se bien nourrir, aimer à sa guise et avoir la faculté de donner à sa pensée toute l'envolée dont elle est capable, c'est être un homme dans la plénitude du sens que nous attachons à ce mot.

Le but de la révolution est la réalisation de ces desiderata pour tous les êtres humains sans distinction de couleur, de race, de nationalité, de sexe et d'âge.

Mais comme, de par la fatalité de la constitution de notre planète, le besoin de nutrition prime tous les autres et que les battements du cœur aussi bien que la faculté de penser avec intensité dépendent du fonctionnement normal du tube digestif, c'est un impératif catégorique de la révolution que la Terre, dont nous émanons, et les instruments de production, qui sont la création de tous les hommes présents, passés et à venir, deviennent la propriété indivise, le libre usufruit mis à la disposition de tous.

L'expropriation capitaliste et la socialisation des forces productives est le préambule, le sésame ouvre-toi de la société nouvelle.

Cette expropriation ne s'effectuera ni sur l'ordre d'un dictateur, d'un gouvernement ou sur l'initiative de chefs, elle sera, et ne peut être, en raison de cette loi sociale : on n'a que la liberté et le bien-être qu'on prend, que l'œuvre des intéressés eux-mêmes : les travailleurs.

La révolution sociale sera l'aboutissant logique, fatale de la révolution socialiste de notre époque comme l'accouchement du nouveau-né l'est de la gestation.

Il serait oiseux et présomptueux de pronostiquer le quand et le comment de la future révolution. Ce qui est cependant certain, c'est qu'économiquement, elle ne pourra surgir que de faits économiques.

L'étude attentive des grandes secousses populaires du passé nous donne une indication précieuse au sujet de l'orientation nouvelle que devrait revêtir l'action révolutionnaire lors du prochain soulèvement du prolétariat.

Au seizième siècle, au temps de la Réforme, et plus spécialement pendant la guerre des paysans en Allemagne, en 1525, et plus tard dans la grande Révolution française, de 1789-1794, nous voyons partout que les chefs, qui semblaient initier le mouvement, finissent inévitablement par prêcher le calme et à s'opposer, dans la mesure de leurs forces, à l'extension de la révolution.

C'était, il y a quatre siècles, le cas avec les Luther, Calvin, Zwingle, etc.

Le même phénomène se produit pendant la Révolution française du dix-huitième siècle.

trouvons parmi les calomnieux les plus enragés des hébertistes. Maximilien Robespierre, qui tremblait devant les victoires des armées républicaines et qui eut ce cri magnifique, sublime de sain fanatisme révolutionnaire : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe », ce qui voulait dire : Nous émanciperons les nègres, nous leur donnerons des droits politiques et sociaux égaux aux blancs, dussions-nous succomber à la tâche, se fait lui aussi, contre-révolutionnaire, en jetant, par sa fête de l'Être-Suprême, un pont entre la Révolution et le passé monarchiste et religieux et en préjudant par le massacre des hébertistes à l'avènement de la dictature sanglante du Premier Empire.

La Convention nationale, la grande assemblée elle-même, Sinaï de la Révolution et de la Pensée humaine selon Victor Hugo, s'effondre dans la boue de Thermidor le jour où le peuple des faubourgs est décimé et qu'elle n'a plus à trembler devant le défilé de la guillotine qui, pendant deux années avait hypnotisé et tenu en haleine toute l'aristocratie de l'Europe.

L'âme de la Révolution c'était le peuple, c'était cette foule anonyme, innombrable, enfin réveillée de sa longue léthargie et qui dans sa marche vers le bonheur commun — c'est ce qu'elle entendait par République — venait de son remous gigantesque de

balayer la royauté et de jeter sous le couperet vengeur la canaille aristocratique. C'est ce peuple, cette plèbe en haillons, ce grand martyr, cet éternel méprisé des privilégiés et des intellectuels, qui a été tout l'élan, toute la générosité, toute la sublime grandeur et toute l'ineffable beauté de la Révolution française.

C'est lui, ce peuple, c'est elle cette foule héroïque, qui met le feu aux châteaux, brûle l'arbre de la féodalité, organise la chasse aux nobles, prend la Bastille, ramène le roi de Versailles à Paris, fait la République par la grande lessive salubre de septembre, crie par la voix de Grégoire : Les rois sont dans l'ordre moral ce que les monstres sont dans l'ordre physique, il faut s'appliquer à les détruire par tous les moyens. C'est elle encore, toujours elle, qui hurle, tonne avec Danton : De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, qui se lève en masse, refoule la coalition monarchique, décapite la Royauté et installe la Raison à Notre-Dame.

C'est dans le peuple, dans la foule anonyme des militants qu'est le salut. On ne saurait jamais trop le dire, de le répéter. C'est directement, sans intermédiaires, et en ne s'inspirant que de son intérêt, de l'expérience du passé et des possibilités du moment que la grande révolte plébéienne et interna-

tionale de l'avenir devra agir et lutter pour son émancipation économique et morale. Pénétrés de cette vérité qu'on n'est rien servi qu'en se servant soi-même, les ouvriers et les paysans, qui se seront décidés à avoir recours à l'arme libératrice de la Révolution, devront, régionalement et internationalement unis, organiser, comme ils le firent jadis en Angleterre contre les loups, la grande bataille des usiniers et des propriétaires.

L'œuvre de l'expropriation en s'étendant d'usine à usine, de quartier en quartier, de ville à ville, de village en village sans centre directeur, et en surgissant, en quelque sorte spontanément, partout, des entrailles mêmes des masses spoliées, dérouterait les résistances gouvernementales, et administratives et aurait seule chance d'embrasser sans sa marche victorieuse les plus vastes régions, des nations entières, tous les pays à production capitaliste.

C'est n'est qu'ainsi que le peuple de l'atelier et de la charrue pourra conquérir sa liberté et son bien-être et qu'il arrivera à expropriar les expropriateurs pour fonder enfin, sur la base d'airain de la socialisation du sol et des instruments de production, sa République à lui, la République sans frontières, sans dieu et sans maîtres. PTN

KROPOTKINE
Extrait de « L'Inévitable Révolution »

Chacun sent, indiscutablement, la nécessité d'une transformation de la société; on s'aperçoit que des lois, prétendues sociales, ne font que continuer d'assurer l'oppression du peuple et parfois même de l'accentuer. Ce qui était hier considéré comme l'expression d'une morale saine, apparaît souvent aujourd'hui comme une injustice. La conscience populaire s'insurge devant les scandales de ceux qui gravitent autour du pouvoir et que la justice ne se permet pas d'atteindre. L'autorité de l'Etat ne subsiste plus par la considération du peuple, mais par la répression et la dictature larvée. La course effrénée des classes dirigeantes vers un enrichissement éhonté, protégée par des décrets et des lois, opère au grand jour par le vol légalisé. Chacun peut prendre connaissance du pourcentage d'augmentation des bénéfices déclarés des grandes sociétés capitalistes et chacun peut comparer ces pourcentages à celui de la hausse des salaires consentie par l'Etat. Si la situation du capitalisme n'a jamais été aussi florissante, celle du travailleur s'amenuise chaque jour. L'Etat ne se soucie pas des moyens d'existence du prolétariat et il méprise ceux qui par leur travail assurent la rentabilité du capitalisme.

Au lieu de représenter l'ordre, l'Etat ne fait qu'engendrer le désordre; en place de paix sociale, l'Etat provoque le chaos. Le travailleur,

l'artisan, l'agriculteur, sentent l'insécurité du lendemain; ils se savent à la merci d'un arrêté, d'un décret du pouvoir, qui comprimerait encore davantage leur droit à l'existence. Des milliards sont engloutis en une production d'armement qui ne peut être qu'un danger pour la paix des peuples; cependant que des vieillards souffrent de la misère, que les municipalités manquent d'écoles, les hôpitaux de lits, que le chômage étend sa lèpre et que, pour bafouer toutes ces misères, les commerces de luxe, les boîtes de nuit, les grands hôtels, prospèrent pour la plus grande satisfaction de ceux qui vivent de l'exploitation des travailleurs.

Un Etat qui arrive à de tels excès, se condamne lui-même, car emporté par les mauvais instincts de la classe capitaliste, il est dans l'impossibilité matérielle de rétablir la justice, l'honnêteté, l'ordre. Quand son pourrissement devient à ce point catastrophique, ce n'est plus la ruse des politiciens qui luoivent, la dictature de quelques prétentieux qui s'imaginent être des sauveurs, qui peuvent remettre une vie saine, juste, fraternelle pour tous. Arrivé à ce point, avant que les malfaiteurs au pouvoir puissent anéantir la plus importante partie des peuples par une guerre atomique, il n'est plus qu'une solution : la révolution. — Ce n'est pas en un jour que le flot grossit au point de rompre la digue qui le con-

tient; l'eau monte par degrés, lentement; mais une fois qu'elle atteint le niveau voulu, la débâcle est soudaine, et la digue s'écroule en un clin d'œil. — James Guillaume.

C'est ainsi que les peuples se trouveront placés dans un temps indéterminé devant deux solutions : ou bien admettre la violence d'Etat qui fera périr la plus grande partie de l'humanité, ou bien reconnaître la nécessité de la violence révolutionnaire qui pourra stopper la course à la mort et établir des conditions plus humaines pour les peuples; la civilisation nouvelle qui pourra se faire avec le minimum d'atteinte à l'humanité. Les peuples se trouveront un jour placés devant ce dilemme : ou bien assurer une existence pacifique et heureuse reposant sur des droits et des devoirs équitables pour tous, par une révolution comportant un minimum de violence, ou bien, après des années de misères et de privations, disparaître dans un cataclysme mondial, fruit du monstrueux orgueil de quelques malfaiteurs de l'humanité au service du capitalisme international.

Nous estimons que, pour arriver à une période révolutionnaire active, propre à éveiller parmi les peuples le sens des réalités et l'élevation morale nécessaire à la création d'une société plus humaine, nous devons utiliser les fautes des adversaires des travailleurs. Or, la course au désastre mondial, à laquelle participent les pouvoirs des principales nations, nous autorise à insister auprès des peuples pour qu'ils étudient sérieusement ce que depuis 1864, l'Association Internationale des Travailleurs propose au prolétariat pour qu'il puisse se libérer des jougs qui l'écrasent.

Certes, ce combat révolutionnaire engagé par l'Association Internationale des Travailleurs, il y a plus d'un siècle, a permis au prolétariat la conquête de quelques lois sociales et quelques victoires sur l'oppression des maîtres de la classe prolétarienne; mais combattue sans cesse par les pouvoirs des nations, trahie par les syndicats à la solde des gouvernements, l'Association Internationale des Travailleurs n'a pu réaliser, à ce jour, qu'une faible partie de son programme de libération des travailleurs.

Aujourd'hui, la possibilité de progresser dans notre combat s'offre à nous, car, si par la raison, on ne peut donner à la majorité des hommes le courage nécessaire pour gagner la liberté, la peur du suicide international, œuvre des maîtres esclavagistes des peuples, leur donnera la force nécessaire pour s'unir afin de défendre leur vie. La révolution conserve ainsi une possibilité de parvenir à ses fins et ceci pour le plus grand bien de l'humanité.

SEVY

RENE VILLARD

TRIBUNE LIBRE: Lutte révolutionnaire et adaptation bourgeoise

Assister à un congrès de la Fédération anarchiste d'expression française est toujours intéressant. On y prend part au spectacle toujours renouvelé, mais toujours le même, d'une opposition jeune et fougueuse, riche d'idées nouvelles, tentant vainement de briser les anciennes structures et de faire prévaloir une idéologie rénovée.

Mais la vieille garde a pour elle l'expérience et sait, avec un certain brio, ramener les débats au niveau étouffant du vase clos tout en commettant certaines erreurs qui, malheureusement, ne sont pas relevées comme elles pourraient l'être.

Il paraît, le camarade Joyeux nous l'assure, que le fait économique n'est plus un élément déterminant dans les luttes sociales d'aujourd'hui. Ce qui serait déterminant, ce sur quoi devrait porter essentiellement notre critique serait une nouvelle forme d'aliénation qui ne mettrait plus en jeu la satisfaction de besoins immédiats mais qui toucherait les exploités dans leur dignité d'hommes libres, dans leurs aspirations intellectuelles.

Certes, nous ne nions pas qu'un certain nombre de thèmes moralisateurs immédiats, comme celui de la *faim* par exemple, ne puissent plus être, à l'heure actuelle, dans les milieux qui nous entourent, utilisés. Nous ne nions pas qu'un certain bien-être soit aujourd'hui à la portée de tous. Mais poussons l'analyse un peu plus loin que ne le fait le camarade Joyeux.

Si l'aliénation des travailleurs n'apparaît plus avec évidence au niveau de la satisfaction des besoins immédiats il n'en reste pas moins vrai que

sa cause profonde demeure inchangée et qu'elle se place, et se placera toujours, dans le fait économique.

Car l'aliénation qui étreint les masses non plus peut-être au niveau de l'estomac mais à celui de l'intellect, l'aliénation qui tend à transformer les hommes en mécaniques dont chaque mouvement doit correspondre aux nécessités d'une certaine forme d'exploitation, cette aliénation n'existe que parce que les travailleurs sont économiquement asservis, économiquement conditionnés. Si une certaine prise de conscience est rendue impossible c'est parce que les conditions matérielles de cette prise de conscience sont rendues impossibles par les structures économiques elles-mêmes.

Dénier au fait économique une valeur primordiale c'est admettre que, sans un bouleversement des structures économiques, par le simple effet de l'éducation, la prise de conscience nécessaire à la révolution sociale faite par les masses est chose possible. Et nous savons bien que ce n'est pas dans les conditions actuelles de travail que les opprimés peuvent avoir la possibilité d'une émancipation intellectuelle débouchant tout naturellement sur une volonté de transformation effective de la société. Les masses ne pourront s'éduquer qu'à partir du moment où elles ne seront plus économiquement abruties. Et lorsque nous parlons de l'abrutissement économique des masses nous n'entendons pas seulement par là l'abrutissement inhérent aux conditions de travail en régime capitaliste, mais également les conditions de vie en général créées par ce régime (publicité, presse, radio, télévision, etc...)

Car si l'analyse de la société actuelle nous amène à constater un certain nombre de modifications intervenues dans le contexte social, cette analyse ne doit pas nous faire perdre de vue que notre tâche est de modifier les structures sociales et non pas de nous y adapter. Cette analyse ne doit avoir aucune incidence sur les options fondamentales qui constituent l'idéologie anarchiste révolutionnaire mais seulement nous amener à repenser, si besoin est, les *voies d'action* les plus efficaces.

Ces sens, nous pensons, contrairement au camarade Joyeux, que le problème de la recherche n'est pas un « problème tout à fait inutile ». L'anarchisme n'est pas une philosophie contemplative qui serait donnée, une fois pour toutes, dans l'absolu. Cet anarchisme-là nous le laissons aux non-violents, à tous ceux dont la conscience bourgeoise se satisfait d'un dogme éhéré. Nous sommes des révolutionnaires, c'est-à-dire que nous entendons briser les structures matérielles de l'exploitation néo-bourgeoise et non pas lutter contre les moutons à vent. Nous sommes des collectivistes et en tant que tels, nous entendons

la notion de Liberté avec une majuscule, toute théorique, autour de laquelle entendent nous rassembler les pontifes de l'anarchisme « pur », à cette notion bourgeoise nous opposons celle de la liberté qui n'est pas séparable des conditions matérielles de son existence. Aussi nous estimons que l'émancipation des masses laborieuses ne saurait être envisagée sans la destruction préalable des structures économiques-politiques qui régissent l'exploitation de l'homme par l'homme.

Car si l'analyse de la société actuelle nous amène à constater un certain nombre de modifications intervenues dans le contexte social, cette analyse ne doit pas nous faire perdre de vue que notre tâche est de modifier les structures sociales et non pas de nous y adapter. Cette analyse ne doit avoir aucune incidence sur les options fondamentales qui constituent l'idéologie anarchiste révolutionnaire mais seulement nous amener à repenser, si besoin est, les *voies d'action* les plus efficaces.

Ces sens, nous pensons, contrairement au camarade Joyeux, que le problème de la recherche n'est pas un « problème tout à fait inutile ». L'anarchisme n'est pas une philosophie contemplative qui serait donnée, une fois pour toutes, dans l'absolu. Cet anarchisme-là nous le laissons aux non-violents, à tous ceux dont la conscience bourgeoise se satisfait d'un dogme éhéré. Nous sommes des révolutionnaires, c'est-à-dire que nous entendons briser les structures matérielles de l'exploitation néo-bourgeoise et non pas lutter contre les moutons à vent. Nous sommes des collectivistes et en tant que tels, nous entendons

lutter au milieu des travailleurs et non à côté d'eux.

Aussi nous refusons de fermer les yeux sur les événements qui nous entourent pour nous réfugier dans la facilité des discussions théoriques. Nous assumons les temps que nous vivons parce que nous en sommes,

Syndicalisme révolutionnaire

Dans le cadre de l'évolution rapide de toutes les centrales syndicales vers la collaboration, voire même l'intégration dans l'appareil de l'Etat, la Confédération Nationale du Travail demeure la seule organisation de classe du prolétariat qui envisage de continuer la lutte jusqu'à la réalisation du socialisme à travers les mesures imposées par les exploités organisés, et exprimées dans les statuts de la C.G.T. (article 2) : Disparition du salaire et du patronat, suppression du capitalisme, neutralité politique des syndicats, indépendance envers les partis politiques.

A travers les luttes du prolétariat enregistrées depuis 1906, date de la Charte d'Amiens, à travers ses conquêtes et à travers ses défaites surtout, la plupart des « dirigeants syndicaux », gagnés par la synergie bourgeoise de l'existence, en sont venus à considérer les syndicats comme des organes de « progrès » et non comme des organes de lutte.

A l'abandon du principe fondamental de la véritable lutte de classes de la part des syndicats actuels, le patronat et l'Etat ont répondu par l'organisation de toute une superstructure d'intégration progressive des organes de production à la machine d'exploitation garantissant, par ailleurs, bon nombre de sinécures pour les « dirigeants syndicaux » bénéficiant ainsi immédiatement de la « promotion sociale » proclamée.

C'est à l'émancipation du prolétariat grâce à sa lutte organisée que veut nous faire renoncer les réformistes de toutes sortes. Fidèles aux principes du prolétariat militant de la Première Internationale qui entendait faire prévaloir la lutte pour l'émancipation sociale des travailleurs à toute organisation ou structure visant à la conquête du pouvoir bourgeois, destinée en fait à gérer et à perpétuer le capitalisme, le syndicalisme authentique, c'est-à-dire révolutionnaire, continue à croire à la faculté du prolétariat pour l'organisation de la production et de la distribution, seule base véritable de tout socialisme et unique voie à l'émancipation des travailleurs.

par notre action ou notre inaction, les responsables.

Nous ne modifierons pas la société actuelle en nous tenant à l'écart mais bien plutôt en y insérant le plus valablement possible notre action.

Les buts et la forme des « mouvements sociaux » actuels ne recueillent absolument pas notre accord. Cependant nous estimons qu'il est indispensable d'y participer, non pas comme quelques éléments de plus suivant bêtement les chefs de file réformistes, mais en tant que *ferments révolutionnaires* susceptibles de faire dévier ces actions vers une véritable prise de conscience et vers une remise en cause totale de la société capitaliste.

Si, au cours d'une manifestation, nous « faisons un bout de chemin » avec les syndicalistes réformistes c'est en essayant de couvrir leurs voix réactionnaires même si cela doit nous coûter quelques coups de poing sur la gueule. Bien sûr, il serait plus facile et moins dangereux de faire, avec le camarade Joyeux, un « bout de chemin » un peu plus long en sonnant le la trompette pour Force ouvrière.

On assiste, depuis quelque temps, à une sorte de révolution de principes dans les diverses institutions qui caractérisent le système capitaliste. Les ministres eux-mêmes rivalisent dans la recherche de méthodes nouvelles pouvant, dans leur application, donner satisfaction aux nombreux sujets qui, placés sous « la protection » des différents ministères, sont en outre des futurs électeurs en puissance.

Le ministre de la jeunesse a même fait des propositions sans précédent dans l'histoire des ministres et de la jeunesse. Il demandait en gros, aux jeunes, de manifester leurs inquiétudes, de préciser leurs aspirations. Pourquoi ? C'est la question que nous nous sommes posée nous-mêmes, car nous ne sommes pas naïfs au point de croire un ministre, quel qu'il soit, capable de donner satisfaction aux revendications les plus justes et les plus élémentaires des nouvelles générations; c'est-à-dire la garantie formelle, d'une formation intellectuelle et technique complète et d'une intégration normale dans le domaine de la production (sans la menace de chômage ou de déracinement qui pèse sur les épaules des travailleurs actuellement).

Dans cette euphorie qui fait dire aux mauvaises langues que ça sent déjà la campagne électorale, on veut même réformer la Sécurité sociale. C'est là une de nos revendications les plus immédiates. Nous avons, pendant longtemps, préconisé une S. S. plus humaine, mieux adaptée aux besoins des travailleurs, puisque en définitive elle est la fille de l'action ouvrière, mais l'expérience nous rend méfiants. Voici pourtant ce qui ressort du rapport Bordaz : « — Il serait vain d'espérer la poursuite du progrès économique dans une sorte de stagnation du progrès social... Bravo ! Mais pourquoi tout ce verbiage quand il n'y a qu'à ouvrir les jour-

naux d'information un peu sérieux pour s'apercevoir de la dégradation inquiétante de la situation sociale ?...

— Usinor, à Denain, a fermé ses portes le 30 avril.
— Les Etablissements Bonnet, de Jujurieux (Ain), ont licencié 74 personnes sur un effectif de 200.
— La Direction des Etablissements Decauville-Nord, à Marquette (Nord), a informé les délégués du personnel de son intention de procéder à 33 licenciements, soit 10 % du personnel.
— A Lyon, chez Richard Continental, une centaine d'employés ont occupé, le 5 mai, pendant trois heures, les bureaux de la direction pour s'opposer à 60 licenciements.
— Chez Nericp, à Grenoble, à la suite de l'annonce de 200 à 250 licenciements, les syndicats entendent réagir et proposer des solutions.

Nous pourrions continuer, encore cette énumération, tant il est vrai que les multiples dialogues des syndicats réformistes avec le patronat ont conduit la classe ouvrière dans une voie sans issue. En tout cas il ne faut pas vouloir nous faire croire que nous sommes sur la voie du progrès social. Les travailleurs de Saint-Nazaire, par exemple, en savent quelque chose.

Il faut donc apporter une solution constructive au problème de la classe ouvrière et ce n'est pas en faisant miroiter « les droits des salariés » l'accroissement des valeurs d'actifs des entreprises, tout en laissant pourrir les manifestations de mécontentement sur le plan local, qu'on peut y parvenir.

La solidarité de la classe ouvrière doit être réelle et efficace; sourde aux verbiages de nos adversaires qui ne cherchent qu'à gagner du temps et doit tenir compte que notre but ne peut être que l'abolition des privilèges de l'émancipation du peuple.

A propos d'un curé perdu et retrouvé

« Le prélat enlevé par les anarchistes » : cela pourrait constituer un titre honorable pour une fable de La Fontaine ou un conte moderne. Cela a permis à « France-Soir » d'économiser un peu la matière grise de ses collaborateurs (ils en ont si peu) et de titrer en caractères imposants, à l'intention de toutes les minidettes un alléchant placard où se conjuguait harmonieusement la veuve éplorée et romantique d'un chef d'Etat qui a eu le malheur de trouver son Caserio, la robe pourpre du prélat et l'anarchiste désincarné et tout aussi romantique, ennemi mortel de tout ce qui fut, qui est et qui sera.

Soyons sérieux car, malgré les apparences, cette affaire pourrait l'être plus qu'on ne l'imagine.

Il ne se passe pas un jour sans que le clergé ne manifeste en Espagne, d'une façon ou d'une autre, sa volonté de prendre une part active aux manœuvres douteuses qui préparent l'après-règne de Franco. Lorsque le bateau coule, les rats quittent le navire, c'est bien connu.

Ces rats d'église ne se contentent pas de retirer leur épingle du jeu. Ils entendent avoir leur part de gâteau et s'exhibent un peu partout comme les justiciers vertueux du franquisme. Ils ont bien saisi, les tiens, que l'intérêt n'est plus du côté de l'ancien régime, mais bien du côté de l'opposition « démocratique » et li-

bérale » qui prépare les bases d'une bonne petite république néo-bourgeoise. Les étudiants madrillènes peuvent offrir : « les serons avec nous ! » En effet, ils le seront encore longtemps car s'ils soignent tant leur publicité c'est pour s'assurer, en « démocratie post-franquiste », le monopole d'enseignement.

Et c'est ce contexte réjouissant que choisissent quelques individus pour assurer encore plus de publicité à toute la curaille, pour séquestrer, avec tous les égards dus à son rang et à sa personne, le représentant du clergé espagnol auprès du Vatican. Mesure d'intimidation ? Même pas. On s'empresse de rassurer l'opinion publique : il ne sera fait aucun mal à l'honorable curé. Nous ne sommes pas des bandits, des « révolutionnaires » assurent les ravisseurs : tout ce que nous voulons, et nous le demandons humblement, c'est une simple déclaration du Vatican par laquelle il ferait savoir à tous que la situation du peuple espagnol occupe une place de choix dans la liste des prières qu'il adresse chaque soir à Dieu le père.

L'histoire est amusante en elle-même et il n'est pas même besoin de démontrer aux véritables militants que les ravisseurs respectueux ont peu à voir avec un authentique mouvement révolutionnaire, qu'ils n'ont ni

l'envergure ni les méthodes d'anarcho-syndicalistes authentiques.

Mais cette plaisanterie pourrait avoir de graves conséquences : Tout d'abord, elle cautionne, qu'on le veuille ou non, l'action du clergé espagnol qui cherche à s'infiltrer dans le mouvement d'émancipation des masses, pour le diriger sur la voie de garage de la « démocratie », d'un système accordant tous les droits théoriques au travailleur mais n'en continuant pas moins, dans les faits, à l'asservir économiquement.

Ensuite parce qu'elle jette la confusion dans le mouvement libertaire espagnol, déjà obligé de lutter contre son aile droite réformiste.

La situation des masses laborieuses de la péninsule ibérique ne sera pas réglée par l'adoption d'une « démocratie-bidon » ni par l'action parlementariste de quelques isolés. L'émancipation des travailleurs espagnols ne peut être le fait que d'un effort conscient, avec des buts et des méthodes sans équivoque, par des moyens véritablement révolutionnaires.

Le mouvement d'ensemble des anarcho-syndicalistes peut trouver une aide efficace dans un certain nombre d'actions individuelles; mais le critère de ces actions individuelles n'est pas la publicité tapageuse mais l'efficacité.

SEVY

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :
Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste » 2 75
René Villard : « Face au fascisme et au néo-fascisme » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté » 5 00
En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 14.103.62

Por la unidad de acción

por Jaime Balius

La reacción española ha podido soportar los embates, que desde hace unos cuantos años se vienen produciendo de una manera inintermitente, por falta de coordinación de las fuerzas que pugnan por derribar al fascismo.

Los trabajadores asturianos iniciaron la reconquista de España con una serie de huelgas memorables que sorprendieron al mundo entero, que creía que en España se había extinguido el espíritu de rebeldía.

Al poco los estudiantes tomaron el relevo de los mismos asturianos. De una manera fraccionada es imposible vencer al fascismo.

Es necesario ligar la acción de los obreros y de los estudiantes constituyendo la Alianza Obrera - Estudiantil a la que debe incorporarse la intelectualidad española que con tanto ahínco se manifiesta en pro de la libertad.

Hay otros factores que también hay que fijar. El sentimiento de libertad en Cataluña y en Vizcaya no puede desligarse de la lucha entablada por los trabajadores y los estudiantes.

La libertad de pensamiento conciliada en las Universidades y la libertad sindical no pueden plantearse sin plantear la libertad de todo el pueblo español.

Años atrás se escucharon ciertas apreciaciones de líderes estudiantiles diciendo que ellos plantean los problemas del recinto universitario y que no pueden ligarse con la clase trabajadora. Este error de cálculo y de estrategia conduce a hacer el juego al fascismo.

Los estudiantes nunca conseguirán sus objetivos si no cuentan con el apoyo de la clase trabajadora. Y los trabajadores precisan también de la solidaridad de la juventud universitaria. Una vez establecida la Alianza Obrera - Estudiantil, serán contados los días del fascismo español, máxime cuando todo el pueblo está deseando que se termine el régimen de hambre y de opresión que por falta de unificación en el combate no se cuenta con bastante fuerza para hacer puyar a la anti-España que un general africano impuso a costa de torrentes de sangre.

De la emigración podemos decir lo mismo. Y quizás mucho más.

A mi criterio la emigración del año 1939, heredera del espíritu de las jornadas de Julio de 1936, no supo hacer honor al legado que recibimos de los millares de luchadores que sucumbieron en las barricadas, en los frentes de batalla, en los presidios y ante los pliques de ejecución. En una palabra, que no hemos estado a la altura de las circunstancias.

Nunca se ha podido llegar a una unidad de acción en la emigración para luchar contra el fascismo. No hablo de unidad de pensamiento, porque es difícil.

En la emigración subsisten los personalismos, las apatencias personales, los rencores de grupo, etc. Esto es lo que debe desaparecer. Importa ante todo, vencer a la reacción española unificando los esfuerzos de todos.

La hora histórica que vivimos nos obliga a todos a hacer examen de conciencia, corrigiendo los errores cometidos en el pasado. No es el momento de pelearse por cosas triviales. Debemos hacer dejación de un amor propio exagerado que conduce a un angustioso aislamiento.

LO DE GIBRALTAR

FRACASO DE LA PRIMERA ENTREVISTA

LONDRES: Las negociaciones anglo-españolas sobre Gibraltar, al nivel de Ministros de Asuntos Exteriores terminaron el 18 por la noche con la negativa formal de Gran Bretaña, que no reconoce a España derecho alguno de soberanía en El Peñón.

Subrayando que su país no tiene duda alguna sobre sus títulos jurídicos en Gibraltar, el ministro Stewart declaró que si El Peñón era un «símbolo» para España, como el Ministro español Castiella afirmó, también lo era para Gran Bretaña, pues su honor y su palabra ante los gibraltareños estaban en juego.

Fuentes oficiales indicaron sin embargo que las negociaciones se proseguirán, pero al nivel de altos funcionarios. Por otra parte, el jefe de la delegación española, Fernando María Castiella, permaneció hasta el viernes en Londres.

Aunque rechazando formalmente la insistencia española de anular el artículo 10 del Tratado de Utrecht, firmado en 1714, y restituir a España sus derechos soberanos sobre El Peñón, el jefe del Foreign Office prometió sin embargo estudiar atentamente las propuestas españolas.

Estas atañen en particular a la autorización de mantener en Gibraltar una base militar británica que se incorporaría al sistema de defensa español, y a un acuerdo anglo-español que garantice los derechos de los actuales habitantes de Gibraltar.

Stewart pidió que se eliminen todas o algunas de las medidas de restricción que el gobierno español ha impuesto a la colonia británica.

Rechazando las acusaciones del Ministro español, según las cuales Gran Bretaña había violado el Tratado de Utrecht al ocupar una parte del territorio neutral y al transformarlo en un «base de la OTAN» (Organización del Tratado del Atlántico Norte), Stewart refutó asimismo la tesis española de un «grupo demográfico artificial» creado por los británicos a fin de introducir un tercero en la actual controversia.

El Ministro Inglés subrayó asimismo la importancia primordial que tiene para su gobierno la salvaguardia de los intereses gibraltareños de la colonia y el derecho de los habitantes de El Peñón a ser consultados sobre su propio futuro.

La Regional del Centro, a la Militancia

Los militantes de la Regional del Centro en el Exilio de la Región parisiense, ante los graves acontecimientos por que atraviesa en la actualidad la C. N. T. y el M. L. E., reunidos en París conjuntamente con el Comité Regional del Centro de la C. N. T., declaramos públicamente lo que sigue:

No es nuevo el empeño de los enemigos de la clase trabajadora de España y de su más genuina representación, la C. N. T., puesto para perturbar la vida de nuestra Organización confederal y libertaria, para introducir en sus filas la división, procurando quebrantar su línea antipolítica y revolucionaria. En el curso de la historia de la C. N. T., fueron diversos los intentos destructivos que el capitalismo y la reacción pusieron en práctica para conseguir la desaparición de la escena político-social española, de la última Organización de tipo y carácter revolucionario capaz de representar una esperanza de emancipación total y verídica de los trabajadores. Esa fue la labor realizada en 1919 a 1923. Era fue la labor realizada en 1932, como esa fue la labor realizada contra la Primera Internacional en 1871.

El enemigo mortal de los trabajadores no perdona fácilmente a la C. N. T. y a sus militantes revolucionarios el empeño, la obstinación, puestos por ellos en mantener vivo el espíritu de la verdadera lucha de clases, indicando claramente a los explotados el camino hacia su emancipación.

Hoy, cuando la dictadura fascista impuesta al pueblo español con la ayuda de Hitler y Mussolini, y con la complicidad de las democracias capitalistas y bolchevique. Hoy, cuando esta cruel dictadura presenta los más iminentes síntomas de pronta desaparición, provocada por la fuerza de su propia corrupción política, social, económica y moral, unos hombres desposeídos del más elemental sentido de la dignidad y de la entereza, juerguistas de sus insanos apetitos, víctimas de un fanatismo moral tardío, se aprestan a seguir el juego de los magnates de ese mismo capitalismo privado o estatal, con fachada democrática, fascista o roja, que permitió el aplastamiento bajo la más terrible de las dictaduras de todos los tiempos, de la clase trabajadora española.

Hoy, cuando la dictadura fascista impuesta al pueblo español con la ayuda de Hitler y Mussolini, y con la complicidad de las democracias capitalistas y bolchevique. Hoy, cuando esta cruel dictadura presenta los más iminentes síntomas de pronta desaparición, provocada por la fuerza de su propia corrupción política, social, económica y moral, unos hombres desposeídos del más elemental sentido de la dignidad y de la entereza, juerguistas de sus insanos apetitos, víctimas de un fanatismo moral tardío, se aprestan a seguir el juego de los magnates de ese mismo capitalismo privado o estatal, con fachada democrática, fascista o roja, que permitió el aplastamiento bajo la más terrible de las dictaduras de todos los tiempos, de la clase trabajadora española.

Todo el mundo sabe hoy, y los capitalistas mejor que nadie, que la dictadura fascista de Franco y su fanatismo, han entrado en periodo agónico y que su muerte es inminente. Esas mismas oligarquías que le dieron vida, se han percatado, hace ya varios años, de lo innecesaria e inútil que es hoy esa dictadura. Y hasta la encuentran molesta.

El régimen que sufre nuestro mártir país, con la inhumana complicidad de ese mismo capitalismo que, cual cuervo acude a embestir a España con sus finanzas, está condenado a muerte en plazo breve. La Banca internacional, representada por Wall Street, la City, los grandes industriales alemanes, gentes sin patria ni honor, intentan dar continuidad permanente a un régimen que permita sus tranquilas digestiones, haciendo de España la jaula parisiense de banqueros, militares y obispos. Y para que en nuestro país sean posibles otros cien años de paz, en los que los aventureros de la política, de la finanza y de la nueva industria atómica y nuclear, puedan gozar a sus anchas de la inercia de un pueblo adormecido por la ignorancia de su propia historia, rica en luchas épicas por la libertad.

Con un pueblo hastiado y receloso de la política de tipo social y revolucionaria. Con unos sindicatos cortados sobre el patrón de los sindicatos norteamericanos, alemanes, rusos o ingleses, las prebendas y disfrutes estarían asegurados en España para siempre. ¿Qué importa si mientras tanto los mejores hijos de nuestro país se ven forzados a abandonar sus familias y sus hogares yendo a engrosar las filas del ejército imponente de los emigrados económicos o políticos? ¿Qué importa si nuestras hijas, nuestras hermanas, han de verse obligadas a emigrar hasta las lejanas tierras de Australia y Nueva Zelanda, para dar a los gobiernos de aquellos países, los soldados que ellos harán masacrar impunemente en todas esas guerras imperialistas, coloniales, con las cuales someten al universo al terror y a la desmoralización?

Nuestra insignie y sangüinaria dictadura ve de otro lado que al socaire de unas seducidas democracias, las purgas de los organismos internacionales no se abren todo lo fácilmente que fuera de desear, ante la persistencia de un régimen, que como decimos anteriormente, ya no es necesario al capitalismo internacional.

Por todas estas razones, el relevo de la guardia fascista del occidente urge. Urge al Vaticano, le urge al bolchevismo ruso, para ampliar su política de la mano tendida. Les urge a los Krupp y a los herederos de Goering, les urge a Washington, a la City, y a todos los banqueros que en España se emplean en empujar sus capitales.

Pero España supone también un peligro de tipo revolucionario, susceptible de provocar nuevos disturbios sociales. En España existe aún el régimen de la revolución social encarnado por el espíritu libertario de sus hijos, y por su genuina representación, la C. N. T. No se puede proceder al cambio de estructuras tan necesario y urgente, sin asegurar las retaguardias capitalistas. Y la mejor defensa de esas retaguardias son esos sindicatos amorfos que sólo sirven de punto de apoyo al partido de turno, en el poder o en tiempo de elecciones, que renuncia de antemano a la acción directa y revolucionaria, y que se burlean desvergonzadamente de las aspiraciones legítimas de la clase obrera.

Es bajo tales imperativos que surge la necesidad de lavar la fachada del régimen fascista, español, haciendo crecer a las nobles gentes que el mismo evolucionan, que se liberalizan, que admiten la posibilidad democrática en nuestro país, así como la existencia de un seudo socialismo del tipo de los que hemos señalado.

Para lograr el objetivo fijado de antemano por quienes tienen en su poder el motor que hace avanzar los peones, el capitalismo tiene ya a su disposición los «hombres nuevos» que se disponen a actuar con arreglo a tales designios. Hace ya bastantes años que la maniobra está emprendida. Y la corrupción moral de algunos elementos descañados del seno mismo de la clase obrera permite de encarnar el porvenir con cierto optimismo.

La C. N. T. es todavía el último bastión de la clase trabajadora española. A la C. N. T. es necesario descartarla del tablero de ajedrez en que el capitalismo internacional ha empujado su prestigio de dominación y opresión. Para desgracia nuestra, unos hombres gastados moral y socialmente hablando, surgen de las sombras como por encanto, para ofrecer en bandeja todo un pasado de honor y gloria revolucionaria que, bien dosificado con un elevado porcentaje de huerro patrioterismo, sirve para dar la sensación de que algo está cambiando en España, cuando la realidad es que todo sigue lo mismo.

De esta mezcla de falso patriotismo y de patriotismo trastrocado, surge la oferta hecha por unos ex militantes cenetistas de incorporar la C. N. T. a los sindicatos falangistas en aras de una unidad sindical que no puede tener otro carácter que el de la sumisión pura y simple de la clase trabajadora a los sindicatos parisienses.

Apunta Madariaga una serie de palabras, tomadas del inglés, que se han ido introduciendo en el castellano. Y explica como no había necesidad de ellas, puesto que existe la expresión apropiada que hace sean innecesarias. Detalla incorrecciones gramaticales de diversa naturaleza que están haciendo estragos, particularmente en los países de la América latina. Y saca la conclusión de que se impone corregir las aberraciones que señala con una acción sistemática y constante. Aduce que solo la Academia puede organizarla y si no ejerciera, dirigirla.

Notable ejemplo de purificación del idioma de todo aporto de defectuosidades. Ta muestra de filología que en el orden lingüístico tiene como divisa lo de

DE MOS EJEMPLO

En una de las crónicas del compañero Fontaura, «Las Obras y los días» se hace hincapié al sentir libertario de la mujer. Leído y releído este apartado, me considero en la necesidad de responder por sentirme atañada.

Ciertamente, recuerdo con que energía luchábamos desde Mujeres Libres, cuyo resultado opimo se recogió principalmente en Barcelona. Pero ahora estamos esparcidas por diferentes países, en los cuales hay más abundancia que en España, punto primordial para conectar con el conformismo las personas que sienten poco o nada la situación de otras no equiparable a la suya. Bien que las económicamente rotundas se quejen; pero ven una montaña escabrosa en la superación, mediante lucha, de su triste estado.

También las mujeres de los compañeros en mayoría son pesimistas, y bastantes compañeros no se preocupan por ello.

Tal vez esto que escribo lo lean antiguas fundadoras de M. L. de Inglaterra, y siendo así me permito ofrecer una iniciativa que posiblemente estudiarán en sus reuniones. Acabo de leer en «La Paz mundial» (Ediciones Humanidad, Montevideo) que existe una Liga Internacional de Mujeres por la Paz y la Libertad, y ya que Mujeres Libres en el exilio no ha tenido el éxito que era de desear, a ver si se tiene mejor suerte agrupándonos en esta entidad internacional antifascista y pacífica, que se aproxima mucho a nuestra querida agrupación.

Por mi parte, no me recuerda la conciencia por el defectuoso arranque de M. L. aquí en el exterior, pues he hecho y sigo haciendo lo que me corresponde. Pero, a riesgo de exclamar como las ignorantes de las ideas anarquistas, digo: ¿cómo hacer? Cuento con una adhesión de compañera harta atareada en sus quehaceres, no pudiendo ayudarme en nada. Sólo un sitio de organización les gusta a otras.

A mi amiga le hago llegar el portavoz de M. L. de Londres, pero estos pasos no me agradados por carencia de tiempo Bado todo. No obstante, el papel recibido por mi hija es el caso de una madre y su hija que se demuestran libres. En ocasiones he intervenido en locales cenetistas, para ser tratada de incauta, pues no parecen creer más que en el organismo de su preferencia. No obstante, no desmayo, pese a esa suerte de decepciones, que a otras mujeres podrían desmoralizarlas. Tengo ánimos para proseguir la lucha porque mi mi estima al ideal es invencible.

Fontaura aduce la existencia de compañeras capacitadas para la pluma y la tribuna a efectos proselitistas. Es bueno que así ocurra, pero en mí, como en otras muchas, la posesión de una firme voluntad no se debía de una capacidad como la indicada. Mi condición es sencilla, mi expresión deficiente. Sin embargo, una vez enviado un escrito a una compañera de Quilán, cosa que hice no para darme tono, sino para contribuir a dar luz, a derramar simpatía, y ofrecerme en nombre y domicilio por si algunas compañeras querían establecer nexo para la finalidad comúnmente perseguida.

Sin empaque intelectual y por la forma natural y sincera, podemos atraer elemento ajeno, tras haber reunido el propio. Por comprensión, o tal vez por instinto, sabemos distinguir lo hermoso de lo feo, lo cual es un arte aunque no seamos artistas.

Con saludos libertarios, RUBI LLADOS

«Perón en la ruta de las dictaduras» Folleto escrito por el compañero Sorafin Fernández. Precio: 1 F. en esta Administración.

«Perón en la ruta de las dictaduras» Folleto escrito por el compañero Sorafin Fernández. Precio: 1 F. en esta Administración.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

(Viene de la página 4.) MADARIAGA EN DEFENSA DEL IDIOMA

Es de un encanto singular oír hablar con propiedad la lengua que uno conoce. La expresión fonética, las palabras apropiadas a cada cosa, la claridad de dicción, la variedad de léxico. Todo constituye un valor idiomático apreciado. Recuerdo la fruición que me produjo, viajando en tren por tierras de Castilla, oír hablar a unos campesinos segovianos. El goce de oír el catalán ampurdanés a una muchachas, en Figueras. La satisfacción de escuchar a unos huertanos, atravesando, viajando en autocar, tierras de Almería y Almería. Ojeando textos de Cervantes, de Fray Luis de Granada, de Teresa de Ávila, de Mateo Alemán, Vicente Espinel, Quevedo, Galdós, se capta la riqueza del idioma. De ahí el que Felipe Alaiz, que tanto había leído y releído los clásicos castellanos, escribiera con estilo cuidado, a través, usando un léxico abundante y variado.

En «Revista de Occidente», correspondiente al pasado mes de marzo, Salvador de Madariaga, en documento y extenso artículo, abarcando el tema lingüístico, arremete contra las aberraciones idiomáticas que tienden a deformar la lengua castellana. Dice: «Hubo un tiempo en que la lengua española gozó de plena soberanía. Hoy es una colonia del inglés. Se me argüirá que lo mismo dicen en Francia, y que hasta se habla de la lengua «francesa», y replicaré que mal de muchos consuelo de tontos, y que a cada cual su mal, y que no es tan grave el de los franceses como el nuestro.»

Apunta Madariaga una serie de palabras, tomadas del inglés, que se han ido introduciendo en el castellano. Y explica como no había necesidad de ellas, puesto que existe la expresión apropiada que hace sean innecesarias. Detalla incorrecciones gramaticales de diversa naturaleza que están haciendo estragos, particularmente en los países de la América latina. Y saca la conclusión de que se impone corregir las aberraciones que señala con una acción sistemática y constante. Aduce que solo la Academia puede organizarla y si no ejerciera, dirigirla.

Notable ejemplo de purificación del idioma de todo aporto de defectuosidades. Ta muestra de filología que en el orden lingüístico tiene como divisa lo de

DE MOS EJEMPLO

En una de las crónicas del compañero Fontaura, «Las Obras y los días» se hace hincapié al sentir libertario de la mujer. Leído y releído este apartado, me considero en la necesidad de responder por sentirme atañada.

Ciertamente, recuerdo con que energía luchábamos desde Mujeres Libres, cuyo resultado opimo se recogió principalmente en Barcelona. Pero ahora estamos esparcidas por diferentes países, en los cuales hay más abundancia que en España, punto primordial para conectar con el conformismo las personas que sienten poco o nada la situación de otras no equiparable a la suya. Bien que las económicamente rotundas se quejen; pero ven una montaña escabrosa en la superación, mediante lucha, de su triste estado.

También las mujeres de los compañeros en mayoría son pesimistas, y bastantes compañeros no se preocupan por ello.

Tal vez esto que escribo lo lean antiguas fundadoras de M. L. de Inglaterra, y siendo así me permito ofrecer una iniciativa que posiblemente estudiarán en sus reuniones. Acabo de leer en «La Paz mundial» (Ediciones Humanidad, Montevideo) que existe una Liga Internacional de Mujeres por la Paz y la Libertad, y ya que Mujeres Libres en el exilio no ha tenido el éxito que era de desear, a ver si se tiene mejor suerte agrupándonos en esta entidad internacional antifascista y pacífica, que se aproxima mucho a nuestra querida agrupación.

Por mi parte, no me recuerda la conciencia por el defectuoso arranque de M. L. aquí en el exterior, pues he hecho y sigo haciendo lo que me corresponde. Pero, a riesgo de exclamar como las ignorantes de las ideas anarquistas, digo: ¿cómo hacer? Cuento con una adhesión de compañera harta atareada en sus quehaceres, no pudiendo ayudarme en nada. Sólo un sitio de organización les gusta a otras.

A mi amiga le hago llegar el portavoz de M. L. de Londres, pero estos pasos no me agradados por carencia de tiempo Bado todo. No obstante, el papel recibido por mi hija es el caso de una madre y su hija que se demuestran libres. En ocasiones he intervenido en locales cenetistas, para ser tratada de incauta, pues no parecen creer más que en el organismo de su preferencia. No obstante, no desmayo, pese a esa suerte de decepciones, que a otras mujeres podrían desmoralizarlas. Tengo ánimos para proseguir la lucha porque mi mi estima al ideal es invencible.

Fontaura aduce la existencia de compañeras capacitadas para la pluma y la tribuna a efectos proselitistas. Es bueno que así ocurra, pero en mí, como en otras muchas, la posesión de una firme voluntad no se debía de una capacidad como la indicada. Mi condición es sencilla, mi expresión deficiente. Sin embargo, una vez enviado un escrito a una compañera de Quilán, cosa que hice no para darme tono, sino para contribuir a dar luz, a derramar simpatía, y ofrecerme en nombre y domicilio por si algunas compañeras querían establecer nexo para la finalidad comúnmente perseguida.

Sin empaque intelectual y por la forma natural y sincera, podemos atraer elemento ajeno, tras haber reunido el propio. Por comprensión, o tal vez por instinto, sabemos distinguir lo hermoso de lo feo, lo cual es un arte aunque no seamos artistas.

Con saludos libertarios, RUBI LLADOS

«Perón en la ruta de las dictaduras» Folleto escrito por el compañero Sorafin Fernández. Precio: 1 F. en esta Administración.

«Perón en la ruta de las dictaduras» Folleto escrito por el compañero Sorafin Fernández. Precio: 1 F. en esta Administración.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

(Viene de la página 4.) MADARIAGA EN DEFENSA DEL IDIOMA

Es de un encanto singular oír hablar con propiedad la lengua que uno conoce. La expresión fonética, las palabras apropiadas a cada cosa, la claridad de dicción, la variedad de léxico. Todo constituye un valor idiomático apreciado. Recuerdo la fruición que me produjo, viajando en tren por tierras de Castilla, oír hablar a unos campesinos segovianos. El goce de oír el catalán ampurdanés a una muchachas, en Figueras. La satisfacción de escuchar a unos huertanos, atravesando, viajando en autocar, tierras de Almería y Almería. Ojeando textos de Cervantes, de Fray Luis de Granada, de Teresa de Ávila, de Mateo Alemán, Vicente Espinel, Quevedo, Galdós, se capta la riqueza del idioma. De ahí el que Felipe Alaiz, que tanto había leído y releído los clásicos castellanos, escribiera con estilo cuidado, a través, usando un léxico abundante y variado.

En «Revista de Occidente», correspondiente al pasado mes de marzo, Salvador de Madariaga, en documento y extenso artículo, abarcando el tema lingüístico, arremete contra las aberraciones idiomáticas que tienden a deformar la lengua castellana. Dice: «Hubo un tiempo en que la lengua española gozó de plena soberanía. Hoy es una colonia del inglés. Se me argüirá que lo mismo dicen en Francia, y que hasta se habla de la lengua «francesa», y replicaré que mal de muchos consuelo de tontos, y que a cada cual su mal, y que no es tan grave el de los franceses como el nuestro.»

Apunta Madariaga una serie de palabras, tomadas del inglés, que se han ido introduciendo en el castellano. Y explica como no había necesidad de ellas, puesto que existe la expresión apropiada que hace sean innecesarias. Detalla incorrecciones gramaticales de diversa naturaleza que están haciendo estragos, particularmente en los países de la América latina. Y saca la conclusión de que se impone corregir las aberraciones que señala con una acción sistemática y constante. Aduce que solo la Academia puede organizarla y si no ejerciera, dirigirla.

Notable ejemplo de purificación del idioma de todo aporto de defectuosidades. Ta muestra de filología que en el orden lingüístico tiene como divisa lo de

Hogar de los Parias. — Hyères (Var)



LA COLERA DEL CIELO

LEON. — Durante una tormenta un rayo perforó el tejado de la catedral, incubando un incendio que se declaró al cabo de tres horas, precisamente en el momento en que se celebraba un oficio divino. A la vista de las llamas salientes del techo, los feligreses pusieron pies en polvorosa, regresando algunos de ellos para recongraciarse con el cabildo acompañado de los bomberos. Entretanto el fuego se había desarrollado ampliamente, devorando la parte alta del edificio en la que causó destrozos enormes.

Si el juez quiere actuar contra el responsable del incendio, deberá acusar a Júpiter y no a Dios, para no comprometerse.

MEDIA DOCENA DE AVIONES

MADRID. — Como es sabido, seis aparatos de caza franceses cayeron en perdición sobre tierras de Huelva. Segundos antes los seis aviones se habían salvado lanzándose al espacio en paracaídas. Según estos pilotos, habían terminado la provisión de gasolina para regresar a su base de Cazau (Francia), y por estos espacios se hallaban perdidos y mal comunicados con la base aérea de Sevilla. La jefatura de este campo niega la aserción francesa, asegurando que sus servicios comunicativos son perfectos y que en aquel día funcionaron sin dificultad alguna. Por otra parte, no lejos de aquella región aérea están las bases americanas de Morón de la Frontera y de la Rota, las cuales están dotadas de facilidades comunicativas ultramodernas. Ciertos diarios españoles suponen que los seis aparatos caídos cumplían una misión secreta. A última hora se ha cargado el mochuelo al capitán del equipo.

CAPITALISMO HISTORICO

NEW YORK. — Se creó —al fin— un Banco para la gente «archidistinguida» en el que se servirá lucroso a los clientes. Los cheques incluirán el nombre de sus poseedores en letras doradas y las cartas de miembro serán de oro y costarán casi 150 dólares. Para ser cliente de este Banco su otro miembro presente al candidato. Para abrir una cuenta corriente, hará falta un mínimo de 5.000 dólares. Para una cuenta de ahorro precisarán 25.000 dólares y 50.000 dólares serán necesarios para la apertura de una cuenta «comercial».

Según el director del nuevo «Banco Continental», dichos reglamentos draconianos deben servir para prevenir una «invasión de las masas» y para garantizar a la clientela escogida y ricachona el trato de favor que de derecho le corresponde.

El Banco Continental constituye una sucursal del «Franklin National Bank», el que seguirá por su parte abierto al común de los mortales y a sus transacciones más o menos fúacas.

DECLARACION SOBRE ESPAÑA

ESTOCOLMO (OPE). — En el Congreso de la Internacional Socialista celebrado en esta capital del 5 al 8 de mayo, Congreso que fue precedido

por la Conferencia Especial de Upsala celebrada el 27 al 29 de abril sobre el pensamiento y la acción socialistas en los países nuevos, y por una serie de reuniones de carácter informativo celebradas también en Upsala y Estocolmo se adoptó la siguiente resolución sobre España: «El Congreso denuncia de nuevo los regimenes de España y Portugal, por la continua negación que hacen de los derechos humanos. El Congreso rinde especial homenaje al pueblo español, cuyo espíritu se mantiene invicto, y cuya lucha por volver a ser dueño de sus destinos es incansable. El Congreso rinde también homenaje a los que resisten en Portugal al dictador.»

HUYEN DEL HAMBRE PATRIO

Galicia sigue siendo fuente inagotable de emigrantes. En el último quinquenio, cerca de 120 mil personas abandonaron estas tierras para trabajar en países extranjeros. De este total, 45 mil emigraron a Ultramar, y el resto nutrió los países más industrializados de Europa.

En el pasado año, la abrumadora mayoría se inclinó por Europa: concretamente, el 86,2 por ciento de los que emigraron (cerca de 19.815). Los países que acogieron más brazos gallegos fueron Alemania, con 7.842 personas y Suiza, con 6.200. También Inglaterra y Holanda se nutrieron en 1935 de mano de obra gallega, según informaciones facilitadas por las Oficinas Provinciales de Migración.

Orense continúa siendo la provincia gallega que aporta mayor contingente emigratorio. En el año a que hemos hecho referencia, el 50,7 por ciento del total de emigrantes gallegos eran oriundos de la provincia de Orense. Según el informe publicado por una entidad bancaria coruñesa, si ya las provincias de Lugo y Orense habían sufrido un déficit censal entre los años 1950-60, tal circunstancia es posible que se repita cuando estudien los datos correspondientes al decenio 1960-70.

Los movimientos migratorios tienen, en general, su origen, en las zonas campesinas. Pero con una agravante que son precisamente los mejores brazos, los que están en mejores condiciones para desarrollar un eficiente trabajo en el campo, los que se van. En estos momentos, el mayor porcentaje de población está compuesto por niños y ancianos.

LA BARBARIE BIBLIOTECARIO AGREDIDO

MADRID. — El bibliotecario de la Casa de Velázquez, M. Jean Paul Trebut Cussal, resultó gravemente herido, ayer, a las siete de la tarde, a consecuencia de una disputa con dos profesores de sendas escuelas de automovilismo. M. Trebut, al parecer, había protestado por escrito, ante los organismos competentes, de que las proximidades de la Casa de Velázquez se utilizaran como lugar de entrenamiento para los futuros conductores. Ayer salió de su residencia y al parecer pretendió quitar algunas de las señales utilizadas por Academias de conducir para fijar los límites de aparcamiento. También intentó sa-

car algunas fotografías de los vehículos y sus conductores. Dos profesores, Alberto Purificación Pascual, de la «Academia Pascual», y Juan Sánchez González, de la «Escuela Ferraz», discutieron con él y parece que le golpearon con un objeto contundente, rompiéndole además, la cámara fotográfica. M. Trebut pasó al equipo quirúrgico.

VOCES AMIGAS

Amigos de la C. N. T. española, que es como decir unión de trabajadores libres por lo libertario de vuestra lucha.

Soy sobrino de dos viejos cenetistas, mi querida tía Prudencia y su esposo J. L. G.; dos exiliados en Francia, uno de los cuales, mi tía, ya no regresará a España por haber fallecido hace unos meses.

Yo me encuentro trabajando en Alemania y, dicho sea de paso, anhelante de abandonar este país porque el orgullo alemán no me va. Mientras eso llega, o no llega, mi deseo es luchar por los de mi clase, habiendo podido comprobar que son los cenetistas los únicos que se interesan por el cumplimiento del ideal puro y noble que la humanidad necesita.

De momento, deseo unirme a ustedes como buen simpatizante para propagar sus ideales tan concordantes con los míos, y si algún día me consideran digno militante, pasará a engrosar las filas de la Confederación.

De sobra se que la labor de ustedes es difícil. Hacerles ver a los hombres cual es el camino para conseguir el bienestar de todos que tanto se desea, es duro cuando los interesados se cubren de indiferencia por temor a los resultados de una actuación.

Camino certero hay uno: la unión. Si la clase obrera estuviese unida desaparecería radicalmente la división en clases sociales. Por desgracia se hace poco por la unión, haciendo más los elementos disgregadores. Y pienso que tanto los que ya están en el buen camino como los que nos acercamos a él, deberíamos dedicar un mayor esfuerzo por pediros que me suscribáis a la revista y a otras publicaciones libertarias.

Queridos compañeros de «Umbral». Os llamo «compañeros» porque el sentimiento me lleva a ello. Estamos en el mismo combate, pero yo con menos luces que vosotros, los bréagados. Yo no soy político ni es mi deseo serlo, pero si trato de ser hombre libre, con sólo dos obligaciones: trabajar y respetar a mis semejantes.

De vosotros deseo una orientación para luchar a vuestro lado y pagar el ideal en forma práctica, con resultados.

En la historia de la vida y de los hombres, se presentan hechos que no pueden pasar sin el profundo análisis de los hombre pensadores si quieren recoger los frutos de sus esfuerzos y sacrificios.

No hace mucho leyendo el «C. S.», pude constatar el estado deprimente de las publicaciones de nuestro movimiento, gracias a un artículo publicado por uno de nuestros compañeros del movimiento francés, el cual hacía resaltar la enorme diferencia que existía entre el número de publicaciones socialcristianas y nuestras.

El fenómeno no es raro, teniendo en cuenta los diferentes medios que tienen los cristianos para hacerse oír en todo el mundo y la similitud aparente entre las concepciones anarquistas y cristianas.

Con frecuencia hemos oído a inteligentes compañeros afirmar que Cristo, fue uno de los primeros mártires anarquistas, que se atrevieron a enfrentarse contra los privilegios de la inhumanidad de los poderosos de su tiempo, atacando la tiranía en el área internacional, sentando como principio la igualdad del hombre en su condición universal sin importar su color y su raza.

La inseguridad que vivían los humanos de aquel tiempo, hizo posible que sus doctrinas fuesen aceptadas en una y otra esfera de la sociedad, que no conocían otro código moral de convivencia que la que les prestaba la fuerza de las armas y la suerte de éstas.

El valor de un hombre despreciando el poder de las armas como remedio a los males de los hombres, llegando hasta el sacrificio de sí mismo, para demostrar la fuerza moral de su filosofía revolucionaria, en unos tiempos más ley que la que imponía el más brutal de los imperios conocidos hasta entonces. El imperio romano, fue un recurso de energías para los que sufrían persecución.

Quizás en estos momentos que el poderío de las armas ha llegado a extremos únicos, un motivo de nuestro resurgir, sería presentar soluciones pacíficas a todos los problemas humanos, que pusieran en evidencia los métodos feroces de las naciones.

El anarquismo debiera ser su competidor en la práctica, demostrando que la solución de los grandes problemas humanos depende más pronto de la dignidad, y de los nobles sentimientos, que otra forma de imposición cualquiera.

Nuestra filosofía comparada con el cristianismo tiene la diferencia fundamental que nuestras soluciones son humanas y no metafísicas. Que nosotros deseamos que el bien alcance al hombre en su diario vivir y no en las soluciones problemáticas extraterrestres. Que todo cuanto deseamos y pedimos es para el hombre y nada más que para el hombre genéricamente hablando.

Las soluciones extremas llevadas al maximum de su expresión suelen traer consecuencias nefastas, de las que más tarde hay que arrepentirse, como le ha sucedido al cristianismo, a través de dos siglos de historia de exterminio. Apartado de las fuentes puras que le dieron vida, ha vivido el desprecio de los grandes pensadores que han condenado su camino de corrupción y asesinato. Hoy le vemos volver a las grandes multitudes amparándose en la ficción de sus teorías humanas.

El anarquismo debiera ser su competidor en la práctica, demostrando que la solución de los grandes problemas humanos depende más pronto de la dignidad, y de los nobles sentimientos, que otra forma de imposición cualquiera.

Nuestra diferencia de cualquier otra filosofía política es radical. Nuestros métodos no pueden ser los mismos que ellos usan, porque dejaríamos de ser nosotros.

Se comprende bien que el mundo no está hecho de facilidades, pero que mérito tendría ser revolucionario si el camino fuese fácil y sencillo. No disponiendo de un nudo de comunicaciones, de radios y televisiones, periódicos, revistas, etc., etc., como disponen los cristianos apoyados por gran número de gobiernos y países, nosotros podíamos disponer de una gran levadura del mañana esplendoroso y revolucionario.

Es la fuerza de la concepción que se impone. Es la amplitud de la visión revolucionaria en el concepto universal. Dejando el concepto precario de los problemas nacionales y reuniendo en comunidades activas que nutren la disciplina revolucionaria, pues no cabe la menor duda que si los objetivos no coinciden hacia un mismo fin, los resultados pueden ser contraproducentes y totalmente negativos.

No pretendo sentar ninguna teoría prefabricada, todo lo contrario. Lo que pretendo es sentar y precisar la acción revolucionaria adaptándola a la actual situación tal como nos la presentan las actuales circunstancias internacionales.

El enorme progreso obtenido por la humanidad en todos los campos experimentales nos demuestra que nuestra

LA DIGNIDAD

por Horizontes

situación actual es mucho más precaria; si nos apartamos del peso que representan los derechos del hombre, y los que la vida concede al nacer, que desgraciadamente fueron exterminadas por la colonización que se abatió sobre ellos y que ellos quisieron resistir por la fuerza de las armas.

Entre los métodos destructivos y represivos de hace un siglo hasta ahora, hay tanta diferencia que sólo puede ser acautelada por la fuerza de la dignidad, amparada por el dique de los sentimientos humanos.

En otros tiempos proclamábamos la necesidad de crear grupos de afinidad para expandir nuestras ideas y para defenderlas. Son esos mismos grupos, convertidos en comunidades de afinidad, dando ejemplo de organización y coordinación, los que se debieron fomentar y apoyar, apartándonos del marco estrecho, que sólo las comunidades son posibles en el campo o en vidas en común.

Concebir la lucha revolucionaria como fue concebida hace un siglo o más es apartarse de la realidad actual y frenar la posibilidad de que muchos hombres volcados al cristianismo o a cualquier otra teoría confusional pudieran venir a reunirse con nosotros. Hay muchos seres de apariencia neutral o bien militando en campos opuestos al nuestro, por haber perdido el anarquismo su fuerza de expresión espiritual.

Mi concepción es humana, altamente humana, más que el poder destructivo de cualquier formación, que resolver los problemas de la humanidad en la más amplia expresión de la palabra.

Llegar a convencer al hombre que puede vivir sin amos ni explotadores, a través de un magnífico ejemplo de dignidad, sería nuestra mayor fuerza de expresión y propaganda. En cada pueblo una colectividad.

El domingo 12 de junio a las 10 de la mañana, continuación del ciclo de charlas. El compañero Gómez Peláez disertará sobre el tema: «Nuestra crisis».

REGIONAL CATALANA Agrupación Elyonesa Convoca para el 26 de junio a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 26 de junio a las 9 y media de la mañana, en la sala C.N.T. nº1, del Palais de la Libertación, nº 9, en Villeurbanne.

ENCARNACION RAMIA

Nuestra Encarnación nos ha dejado para siempre. Medio minuto del día 23 de mayo fue lo suficiente para que a nuestra compañera Encarnación Ramia, de Beceite (Teruel), le quitara su vida una congestión cerebral que nos la apartó para toda la eternidad.

Más de medio siglo trabajó en favor de nuestro Movimiento Libertario, y en la fecha indicada empieza su reposo eterno. A su entierro civil fue acompañada por un buen grupo de compañeros y compañeras que le prometimos jamás olvidarla y que seguiremos su ejemplo en la propagación de la causa común de renovación social, y seguir también como ella combatiendo la oscuridad religiosa, estatal, política y capitalista y cuan-

JIRA-CONCENTRACION DE THIAIS A última hora llega la noticia de que el compañero Alejandro Lamela tomará parte en la misma en calidad de conferenciante, ocupándose del tema: «La relación solidaria e internacional del mundo verdaderamente libre».

En consecuencia, en la diversidad del programa de diversiones, charlas y números de arte, constará también la interesante aportación del compañero Lamela, acudido expreso desde Clermont-Ferrand.

CORREO DE REDACCION UNA NOTA DE INTERES. Cuanto se refiere a las páginas en español debería ser enviado directamente al 24 de la rue Sainte-Marthe, 75-Paris (10º). Así no ocurriría que avisos de interés se recibieran tarde en la imprenta, no pudiendo ser publicados. Que tal les ha ocurrido a los del Grupo Artístico «Liberación» de la Talandière y a la Regional Catalana-Agrupación de Toulouse.

JIRA EN EL TARN El Núcleo del Tarn organiza una Jira para el 12 de junio en el pintoresco lugar de Montredon-Labessonnié, a la que son invitados todos los afiliados, simpatizantes y amigos de la Organización.

Leed y difundid «TIERRA Y LIBERTAD» ALIANZA SINDICAL DE TOULOUSE Día de afirmación Aliancista Con la celebración de un GRAN MITIN, que tendrá lugar el día 12 de junio a las 9,30 en la Bolsa del Trabajo. Tomarán parte en el mismo destacados compañeros de la Alianza Sindical, representando a las organizaciones componentes de la misma, como asimismo las Juventudes Sindicalistas.

Recordamos a las FF. LL. y compañeros que, bajo los auspicios de la organización gala, el domingo 17 de julio de 1966 se celebrará en Marsella un gran mitin de Núcleo, con la participación de Henri Julien, abogado y presidente de S.I.A. en Provenza, Joseph Soriano, secretario de la C.N.T. francesa y Federica Montseny.

NECROLOGICAS

ENCARNACION RAMIA Nuestra Encarnación nos ha dejado para siempre. Medio minuto del día 23 de mayo fue lo suficiente para que a nuestra compañera Encarnación Ramia, de Beceite (Teruel), le quitara su vida una congestión cerebral que nos la apartó para toda la eternidad.

JIRA-CONCENTRACION DE THIAIS A última hora llega la noticia de que el compañero Alejandro Lamela tomará parte en la misma en calidad de conferenciante, ocupándose del tema: «La relación solidaria e internacional del mundo verdaderamente libre».

CORREO DE REDACCION UNA NOTA DE INTERES. Cuanto se refiere a las páginas en español debería ser enviado directamente al 24 de la rue Sainte-Marthe, 75-Paris (10º). Así no ocurriría que avisos de interés se recibieran tarde en la imprenta, no pudiendo ser publicados.

JIRA EN EL TARN El Núcleo del Tarn organiza una Jira para el 12 de junio en el pintoresco lugar de Montredon-Labessonnié, a la que son invitados todos los afiliados, simpatizantes y amigos de la Organización.

Leed y difundid «TIERRA Y LIBERTAD» ALIANZA SINDICAL DE TOULOUSE Día de afirmación Aliancista Con la celebración de un GRAN MITIN, que tendrá lugar el día 12 de junio a las 9,30 en la Bolsa del Trabajo.

Recordamos a las FF. LL. y compañeros que, bajo los auspicios de la organización gala, el domingo 17 de julio de 1966 se celebrará en Marsella un gran mitin de Núcleo, con la participación de Henri Julien, abogado y presidente de S.I.A. en Provenza, Joseph Soriano, secretario de la C.N.T. francesa y Federica Montseny.

ENCARNACION RAMIA

Nuestra Encarnación nos ha dejado para siempre. Medio minuto del día 23 de mayo fue lo suficiente para que a nuestra compañera Encarnación Ramia, de Beceite (Teruel), le quitara su vida una congestión cerebral que nos la apartó para toda la eternidad.

JIRA-CONCENTRACION DE THIAIS A última hora llega la noticia de que el compañero Alejandro Lamela tomará parte en la misma en calidad de conferenciante, ocupándose del tema: «La relación solidaria e internacional del mundo verdaderamente libre».

CORREO DE REDACCION UNA NOTA DE INTERES. Cuanto se refiere a las páginas en español debería ser enviado directamente al 24 de la rue Sainte-Marthe, 75-Paris (10º). Así no ocurriría que avisos de interés se recibieran tarde en la imprenta, no pudiendo ser publicados.

JIRA EN EL TARN El Núcleo del Tarn organiza una Jira para el 12 de junio en el pintoresco lugar de Montredon-Labessonnié, a la que son invitados todos los afiliados, simpatizantes y amigos de la Organización.

Leed y difundid «TIERRA Y LIBERTAD» ALIANZA SINDICAL DE TOULOUSE Día de afirmación Aliancista Con la celebración de un GRAN MITIN, que tendrá lugar el día 12 de junio a las 9,30 en la Bolsa del Trabajo.

Recordamos a las FF. LL. y compañeros que, bajo los auspicios de la organización gala, el domingo 17 de julio de 1966 se celebrará en Marsella un gran mitin de Núcleo, con la participación de Henri Julien, abogado y presidente de S.I.A. en Provenza, Joseph Soriano, secretario de la C.N.T. francesa y Federica Montseny.

Recordamos a las FF. LL. y compañeros que, bajo los auspicios de la organización gala, el domingo 17 de julio de 1966 se celebrará en Marsella un gran mitin de Núcleo, con la participación de Henri Julien, abogado y presidente de S.I.A. en Provenza, Joseph Soriano, secretario de la C.N.T. francesa y Federica Montseny.

Recordamos a las FF. LL. y compañeros que, bajo los auspicios de la organización gala, el domingo 17 de julio de 1966 se celebrará en Marsella un gran mitin de Núcleo, con la participación de Henri Julien, abogado y presidente de S.I.A. en Provenza, Joseph Soriano, secretario de la C.N.T. francesa y Federica Montseny.

Dos instantáneas

REPASO la prensa cotidiana de no hace mucho y resulta en la misma como actualidad principal, la llama racista desencadenada de la costa del Pacífico a la del Atlántico.

Explosiones de indignación encienden braseros de odio, en los Angeles, Chicago, Springfield. Incidentes se producen en New-York.

La fuerza brutal al servicio del Estado trata de ahogar la revuelta y que es consecuencia de la fomentación de la separación de razas. Con refinado cálculo aprovechado por los altos dirigentes de la mafia del trust capitalista.

Siniestra perspectiva en el concierto de la llamada libertad de los pueblos y la igualdad de razas.

Mas esos siniestros personajes que en la sombra disponen esas masacres que no olviden que ese mismo resaca del fuego alumbra por sus ambiciones, los devorará dentro de no poco tiempo.

La humanidad será libre cuando sus seres se despojen de la inconstancia hereditaria, transmitida de una generación a otra.

NOTA ROGADA

XVI «APLEC DE LA SARDANA»

En su cuadro tradicional del «Parc de Sports», entre la avenida Camille-Soula y la piscina, tendrá lugar, el domingo 26 de junio, el XVI «Aplec de la sardana».

Recientes manifestaciones de estudiantes, de intelectuales apoyados por todo el pueblo barcelonés, rebelándose contra la jerarquía impuesta por Franco, han probado una vez más que los catalanes no abandonan la lucha contra el régimen que desde hace veintiséis años abruma a España. Y una vez más también se ha revelado lo que puede la fuerza de las tradiciones y de los particularismos en nuestra España tan diversa, cuando se alia al espíritu democrático, al ansia de libertad, en la lucha contra un sistema de intolerancia y de encarceramiento fascista.

Ha sido siempre éste el espíritu del «Aplec de la Sardana», ya que los catalanes exiliados no ignoran que el despertar cívico, la lucha total por la libertad comienza siempre en Cataluña con la exigencia del respeto de los valores culturales, lingüísticos, populares, que definen su personalidad dentro del mosaico ibérico. Y que en los momentos de más cruenta en el campo político o social se ha hecho imposible, es bajo la forma de una batalla por la lengua, que se manifiesta y se alimenta la oposición del

Para este XVII «Aplec de la Sardana», el comité organizador ha contratado la columbia Combo-Gill, con puesta de once músicos y con el virtuoso de la «tenora» J. Roura. Las sardanas empezarán por la mañana a las 10 y media y continuarán, después de comer, a partir de las tres de la tarde. La fiesta se terminará con el folklorico del «Foment de la Sardana» de Perpignan, con sus dos conjuntos (niños y jóvenes) de un programa de «ballats» catalanes escogidos. G. D. 11, place des Carmes, Toulouse.

El enorme progreso obtenido por la humanidad en todos los campos experimentales nos demuestra que nuestra

NOTA ROGADA

XVI «APLEC DE LA SARDANA»

En su cuadro tradicional del «Parc de Sports», entre la avenida Camille-Soula y la piscina, tendrá lugar, el domingo 26 de junio, el XVI «Aplec de la sardana».

Recientes manifestaciones de estudiantes, de intelectuales apoyados por todo el pueblo barcelonés, rebelándose contra la jerarquía impuesta por Franco, han probado una vez más que los catalanes no abandonan la lucha contra el régimen que desde hace veintiséis años abruma a España. Y una vez más también se ha revelado lo que puede la fuerza de las tradiciones y de los particularismos en nuestra España tan diversa, cuando se alia al espíritu democrático, al ansia de libertad, en la lucha contra un sistema de intolerancia y de encarceramiento fascista.

Ha sido siempre éste el espíritu del «Aplec de la Sardana», ya que los catalanes exiliados no ignoran que el despertar cívico, la lucha total por la libertad comienza siempre en Cataluña con la exigencia del respeto de los valores culturales, lingüísticos, populares, que definen su personalidad dentro del mosaico ibérico. Y que en los momentos de más cruenta en el campo político o social se ha hecho imposible, es bajo la forma de una batalla por la lengua, que se manifiesta y se alimenta la oposición del

Para este XVII «Aplec de la Sardana», el comité organizador ha contratado la columbia Combo-Gill, con puesta de once músicos y con el virtuoso de la «tenora» J. Roura. Las sardanas empezarán por la mañana a las 10 y media y continuarán, después de comer, a partir de las tres de la tarde. La fiesta se terminará con el folklorico del «Foment de la Sardana» de Perpignan, con sus dos conjuntos (niños y jóvenes) de un programa de «ballats» catalanes escogidos. G. D. 11, place des Carmes, Toulouse.

El enorme progreso obtenido por la humanidad en todos los campos experimentales nos demuestra que nuestra

NOTA ROGADA

XVI «APLEC DE LA SARDANA»

En su cuadro tradicional del «Parc de Sports», entre la avenida Camille-Soula y la piscina, tendrá lugar, el domingo 26 de junio, el XVI «Aplec de la sardana».

Recientes manifestaciones de estudiantes, de intelectuales apoyados por todo el pueblo barcelonés, rebelándose contra la jerarquía impuesta por Franco, han probado una vez más que los catalanes no abandonan la lucha contra el régimen que desde hace veintiséis años abruma a España. Y una vez más también se ha revelado lo que puede la fuerza de las tradiciones y de los particularismos en nuestra España tan diversa, cuando se alia al espíritu democrático, al ansia de libertad, en la lucha contra un sistema de intolerancia y de encarceramiento fascista.

Ha sido siempre éste el espíritu del «Aplec de la Sardana», ya que los catalanes exiliados no ignoran que el despertar cívico, la lucha total por la libertad comienza siempre en Cataluña con la exigencia del respeto de los valores culturales, lingüísticos, populares, que definen su personalidad dentro del mosaico ibérico. Y que en los momentos de más cruenta en el campo político o social se ha hecho imposible, es bajo la forma de una batalla por la lengua, que se manifiesta y se alimenta la oposición del

Para este XVII «Aplec de la Sardana», el comité organizador ha contratado la columbia Combo-Gill, con puesta de once músicos y con el virtuoso de la «tenora» J. Roura. Las sardanas empezarán por la mañana a las 10 y media y continuarán, después de comer, a partir de las tres de la tarde. La fiesta se terminará con el folklorico del «Foment de la Sardana» de Perpignan, con sus dos conjuntos (niños y jóvenes) de un programa de «ballats» catalanes escogidos. G. D. 11, place des Carmes, Toulouse.

El enorme progreso obtenido por la humanidad en todos los campos experimentales nos demuestra que nuestra

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS Domingo 12 de junio a las 10 de la mañana, continuación del ciclo de charlas. El compañero Gómez Peláez disertará sobre el tema: «Nuestra crisis».

REGIONAL CATALANA Agrupación Elyonesa Convoca para el 26 de junio a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 26 de junio a las 9 y media de la mañana, en la sala C.N.T. nº1, del Palais de la Libertación, nº 9, en Villeurbanne.

F. LOCAL DE DECAZEVILLE Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 19 de junio en el local F. O.

S. I. A. DE TOURS El grupo de afiliados y amigos de Solidaridad Internacional Antifascista de Tours tendrá reunión el domingo día 12 de junio a las 9,30 de la mañana, en la Bolsa del Trabajo. Se recomienda la máxima asistencia debido a las cuestiones a tratar.

F. L. DE MARSELLA Esta Federación Local organiza un coloquio para el domingo, 19 de junio, a las 9,30 de la mañana, en nuestro local social. Este será el cuarto de la temporada. Dado el interés que han despertado entre los compañeros, los diversos temas que se han tratado, siempre de actualidad, así como el esfuerzo mental que hacen los que intervienen en los debates para aportar soluciones convincentes, el entusiasmo y el espíritu de tolerancia que reina entre todos cuantos asisten a nuestras reuniones, es de esperar que éstas se verán concurridas por el mayor número de compañeros.

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS Domingo 12 de junio a las 10 de la mañana, continuación del ciclo de charlas. El compañero Gómez Peláez disertará sobre el tema: «Nuestra crisis».

REGIONAL CATALANA Agrupación Elyonesa Convoca para el 26 de junio a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 26 de junio a las 9 y media de la mañana, en la sala C.N.T. nº1, del Palais de la Libertación, nº 9, en Villeurbanne.

F. LOCAL DE DECAZEVILLE Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 19 de junio en el local F. O.

S. I. A. DE TOURS El grupo de afiliados y amigos de Solidaridad Internacional Antifascista de Tours tendrá reunión el domingo día 12 de junio a las 9,30 de la mañana, en la Bolsa del Trabajo. Se recomienda la máxima asistencia debido a las cuestiones a tratar.

F. L. DE MARSELLA Esta Federación Local organiza un coloquio para el domingo, 19 de junio, a las 9,30 de la mañana, en nuestro local social. Este será el cuarto de la temporada. Dado el interés que han despertado entre los compañeros, los diversos temas que se han tratado, siempre de actualidad, así como el esfuerzo mental que hacen los que intervienen en los debates para aportar soluciones convincentes, el entusiasmo y el espíritu de tolerancia que reina entre todos cuantos asisten a nuestras reuniones, es de esperar que éstas se verán concurridas por el mayor número de compañeros.

DISCOS

La catedral de León ha sufrido un incendio. «Dios mío! ¿Y cómo se le ha ocurrido incendiarla, al Dios tuyo?» Gracias a Dios, la catedral de León no ha ardido totalmente. Pero sí parcialmente. Por la gracia de Dios, traspasada a Franco, la reconstrucción del gran templo leonés la sufrirá —quieras que no— el Pueblo. Sabida es la letanía. Pablo se rompió una pierna trabajando. Gracias a Dios le queda entera la otra. En accidente callejero, Pedro perdió las dos piernas. Gracias a Dios, le quedan los brazos. A la señora Ana la peste le arrebató al marido. Gracias al Todopoderoso, le quedan dos hijas como dos soses. A la señora Ana un coche le mató una hija. Gracias a Nuestro Señor, le queda otra. Pobre señora Ana, la gripe le ha muerto a la hija que le quedaba. Es que Dios las quería con él en el Cielo. A la viuda no, por desolada y vieja. Cuando la señora Ana fallezca, irá al Cielo. Y no encontrará a Dios porque, avergonzado, habrá huido. Puesto que vergüenza debe haber en el paraíso, ya que es descomodidad en la tierra. CHISPERO

LA GLEBA

Todo el azul firmamento está enojado de estrellas; bajo el velo obscuro de la noche, avanza el misterio... A lo lejos, como un titán cansado por la jornada del día, en el arrabal; las casas de los cerros, como faroles colgando del cielo, están mudas, guardando en su seno, el hacinamiento humano. del hambre, del dolor, de la miseria y de la prostitución clandestina y miserable... Solo en una esquina, una vieja casa sucia y mal oliente, raspa con su haz de luz amarillenta, las entrañas de la noche... Es la cantina... En su interior, una voz cascada, a intervalos cortada por el hipo, canta una cueca... Ritúan el compás, sordo palmeteo... voces chillonas y agudulentas la corean. De pronto, una imprecación dura, cantante como el cuchillo de un carnicero, rompe el silencio... Vasos rotos, sillas que caen, botellas que ruedan, y el grito agudo de una mujer, dice la tragedia... Reina silencio... sólo se oye el rápido chocar de los aceros... Y un instante después, un grito de agonía y un cuerpo rueda... un hombre de pie, inmóvil por el terror, solo un segundo queda... Una sombra que cobarde huye... ¿Cobarde? ¿Puede cobarde? ¡Esa es la gleba!

CONVERSACIONES LIBERTARIAS Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs. Pídanse a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

JIRA SOLIDARIA DE HYERES (Var)

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, invita a todas las Federaciones Locales, afiliados, familiares, amistades, simpatizantes y emigrados económicos, a la jira que tendrá lugar el domingo día 26 de junio de 1966 en el hermosa playa de La Ayudade de Hyères. El lugar de concentración está rodeado de arboleda junto a la inmensa playa de arena fina, permitiendo oír la variada música por mediación de los potentes altavoces instalados al efecto y el radio-crochet, además del normal desarrollo de los juegos infantiles. Al final de la fraternal comida campestre, un calificado compañero dará una charla sobre un interesante tema de actualidad. A la jira, como es costumbre anual, acudirán todos los ancianos residentes en la Casa de Reposo del «Beau Séjour», sin excepción. Todas las familias aportarán lo elemental para obsequiar a alguno de los ancianos. ¡Seamos dignos de los ancianos que generosamente supieron darlo todo por la libertad del pueblo español en lucha permanente contra la tiranía del régimen franco-nazi-fascista, acudiendo numerosos a la jira de Hyères.

JIRA SOLIDARIA DE HYERES (Var)

Esta F. L. ha tomado la iniciativa de organizar una conferencia en la que el militante y miembro de esta F. L., Ramón Liarte, disertará sobre el tema: «Pasado, presente y futuro de la Confederación Nacional del Trabajo». El acto se celebrará en la Sala Senechal, rue Remusat, Toulouse, el 19 de junio, dando comienzo el acto a las nueve horas. JIRA EN EL TARN El Núcleo del Tarn organiza una Jira para el 12 de junio en el pintoresco lugar de Montredon-Labessonnié, a la que son invitados todos los afiliados, simpatizantes y amigos de la Organización. Leed y difundid «TIERRA Y LIBERTAD» ALIANZA SINDICAL DE TOULOUSE Día de afirmación Aliancista Con la celebración de un GRAN MITIN, que tendrá lugar el día 12 de junio a las 9,30 en la Bolsa del Trabajo. Tomarán parte en el mismo destacados compañeros de la Alianza Sindical, representando a las organizaciones componentes de la misma, como asimismo las Juventudes Sindicalistas. A este acto que será presidido por la C.N.T.F. y C.G.T.-F.O., invitamos fraternalmente a todos los trabajadores españoles, para, con su presencia, apoyar los esfuerzos de la Alianza Sindical en torno a la liberación de España. Todos al mitin. Por la tarde gran baile y atracciones, con la participación de dos grandes orquestas.

ADMINISTRACION

Se ruega a los compañeros que hayan cambiado de dirección, nos den la nueva residencia, pues ignoramos por qué nos devuelven la prensa con la mención: «Parti sans laisser d'adresse». Los suscriptores que noten alguna anomalía en el recibo regular del «C. S.» y «Umbral», que lo señalen haciendo constar los números que les faltan para enviárselos de nuevo. Ruiz Pérez, Francfort (Alemania). Tenemos las obras de Marañón. Di si enviamos junto con folletos diversos. Floreal Rodríguez, Francfort (Alemania). Lamentamos no poder servir las obras que solicitas. ADMINISTRATIVAS José Castro, Bullac (T. et G.). Giro de 30 frs. «C. S.» 31-12-66. Los 5 restantes pasan a Pro-Ancianos. Rivera, Castelsarrasin (T. et G.). Con los 37 frs. recibidos pagas «C.S.» de Redó hasta el 31-12-66. Romero, Liège (Belgique) Giro de 60 frs., pagando «C. S.» hasta el número 391. Recibidos los demás giros y hecho cambio del nombre. Saraca, Tarbes (H. P.). Recibido giro de 25 frs., pagando «C.S.» hasta 31-12-66. E. Nadal, Lambese, (B. du R.). Con los 25 frs. de tu giro pagas segundo semestre «C.S.» y «Umbral» del 66. Los 6 frs. sobrantes pasan a Pro-Ancianos. Rios, Grenoble (Isère). Giro de 260 frs. Pago «C. S.» h. nº 382. Quedará «Umbral» solamente. Bernardo Diaz, Tucumán (Argentina). Los interesados agradecen la oferta de tu carta. Poseen el vol. en cuestión también. Sánchez, Casablanca (Maroc). Faltan los títulos no servidos anteriormente. El segundo no habrá forma de dar con él. Tan pronto lo tenga te enviaremos el ej. de «El Vicario».

Servicio de Librería

«Las ruinas de Palmira», Volney (cartón) 10,00 «Misére de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon 6,50 «L'Ethique», Spinoza 5,00 «Les faux celtibaires», Jaime Cuadra 9,30 «G. Chetanova», Gr. Balkanski 9,20 «L'homme révolté», A. Camus 5,00 «Textes choisis de Bakounin 3,40 «España inventebrada», J. Ortega y Gasset 7,50 «Viento fuerte», M. Angel Asturias 9,50 «Religion y Estado en la España del siglo XX», Fernando de los Ríos 13,50 «Veinte siglos de ignorancia», Federico de la Vega, enc. t. 10,00 «El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria 25,00 «Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)» 5,50 «Pasión y poesía», C. Carpio 4,50 «Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual), 6,00 «L'Espésta contre la République Espanyola», Joan Comas 30,00 «La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu 16,50 «Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari 18,50 «Sangre Negra», R. Wright 20,00 «El tesoro de Sierra Madre», B. Traven 12,00 Las mil mejores poesías de la lengua castellana, ed. enc. t. 15,00 «Quinet», Felipe Alalz 5,00 «Tipos Españoles», F. Alalz 7,00 «Tipos Españoles», F. Alalz 7,00 «Salvador Seguí: Su vida y su obra» 3,50 «Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina 2,80 «Los Sindicatos en la nueva sociedad», H. J. Laski 7,50 «Cuentos de la Alhambra» (cartón), W. Triving 7,50 «Perros hambrientos», Ciro Alegria, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno») 9,50 «Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela 15,00 «Obras Completas» de Almafuerte, (cartón) 18,50 «Influencia de las ideas absolutistas en el socialismo», Rodolfo Rocker 2,50 «La crisis española del siglo XX», Carlos Rama 29,00 «Contradicciones del comunismo», Imr. Nagy 15,50 «1894», G. Orwell (tela) 18,50 «Garbux Poética», Joan Ferrer 2,00 NOTA: Sorteo de «Soli». Antes de ir a la celebración del mismo, rogamos la devolución de los boletines circulados o el arreglo de los envíos. Si aún se desea participar al sorteo, nos quedan unos pocos números disponibles.

SIGLO SOCIAL
89, rue de la Vierge d'Anvergne
Paris, IX^e - Tel.: TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.O.P. 14.103-42 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-08
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



Madrid, Londres, Gibraltar...

EN Londres ha habido conversaciones sobre el destino de Gibraltar, sostenidas entre el ministro de Relaciones Exteriores de Franco y su colega del gobierno laborista de Wilson. Conversaciones que, dicho sea de paso, no se distinguieron por su mucho entusiasmo. Con entusiasmo o sin él, Madrid y Londres pueden disponer de la suerte de 25.000 gibraltareños que nada quieren saber con la entrada del franquismo en el perímetro calpense. Estos calpenses aducen dos razones poderosas para ahuyentar el espectro de la posesión « española » del Peñón: La inferioridad económica a que serían automáticamente reducidos, y al hálion de libertades que sufrirían al pasar del régimen político inglés a la situación de dictadura fascista que agarrota a España.

Contra el primer argumento Franco menciona el plan de desarrollo de la bahía de Algeciras (pesquerías, industria siderúrgica, establecimientos turísticos) con resultado a comprobar dentro de veinte años. En cuanto a lo otro, el caudillismo no encuentra más solución que tratar a los naturales de rescaca internacional, en el caso, de antiespañola. Una calificación que hace prever el trato que recibirán los calpenses, nativos o refugiados, en caso de intromisión administrativa y autoritaria de España en la roca.

Sobre el papel, la industrialización de Algeciras puede ser muy interesante, igual que la « miseria » española prevista para un Gibraltar tenazmente britanizado y puesto en evidencia por una vecindad hispana extraordinariamente rica... Pero la verdad indiscutible de ahora, es que 8.500 obreros andaluces hallan ocupación diaria en el Peñón, en tanto que ni un solo peñonista va a trabajar a la pre-espandorosa Algeciras.

El argumento principal que esgrime el franquismo es el irredentismo de ese cacho de montaña andaluza, arrebatado por los ingleses hace 262 años con arcas de guerra y de tratado. Si es delito conquistar por la violencia, diez años más tarde, en 1714, Felipe V de Bourbon conquistó por el mismo procedimiento Barcelona. Más de doscientos años antes de la ocupación inglesa de Gibraltar, la corona española arrebató a los moros las poblaciones de Ceuta y Melilla, que la propia monarquía española llamó « presidios » porque, en realidad, estableció penitenciarías en ambos lugares. El poeta filipino José Rizal y el anarquista Fermín Salvochea, constaron como reclusos en el penal ceutí del Hacho, con lo que se ve que los justamente llamados « presidios » lo han sido durante un mínimo de 500 años. En 1939, un vaticanista, Fran-

cisco Franco Bahamonde, asociado a un contrabandista internacional apellidado March, servidos ambos por tropas neofascistas españolas, marroquíes y portuguesas, se apoderaron de España a sangre y a fuego y sin necesidad de diplomacia alguna, a no ser la complicidad cobarde de las casillerías de países considerados democráticos. Franco impera en la cabeza de puente del fascismo internacional que es España, por la razón de las armas, por ejercicio de la fuerza bruta, no por ese o parecido copio de razonamientos y sutilezas que ahora aduce ante unos señores ingleses con cuyos cañones no puede medirse la artillería franquista.

Defendiendo su punto de vista, Franco asegura que ante la recuperación de Gibraltar todos los españoles son unánimes. Que el caudillo no borre de la lista. Venga ante todo la libertad de España, sáldense convenientemente los crímenes y latrocinios perpetrados en 27 años de paz de cemenitero, y después la España libre se ocupará del resto.

Actualidad de Dios? ¿Lo que cuesta mantenerla a través de los siglos? Actual lo es el hombre. Sin él, sin los prejuicios del hombre, la idea de Dios es idea al agua. Si un día las explosiones nucleares — que evitarán o provocarán los hombres, no los dioses — acaban con los seres vivientes o provocarán los hombres, no los dioses — acaban con los seres vivientes de la Tierra, de Dios no restará ni vestigio sobre el suelo, el agua y el espacio desolados.

Y suponemos que sólo desapareciera totalmente la criatura humana. ¿Qué harían, los hipopótamos, los reptiles, los zorros, las aves y los peces para exaltar el criterio deista, caso — improbable — de que lo sintieran? ¿Qué clase de tópicos levantarían y qué forma de ritos emplearían?

Ya veo a los escasos creyentes que pueden leerme gesticular tratándose de sacrilegio. Sin embargo, tras la gesticulación y el anatema no aportarán la fórmula religioso-animalística que casi encauzco.

La avaricia del religioso bipedo quisiera reservar el «alma» para sí, negándole a las especies «inferiores» pese a ser, éstas, creaciones de Dios. El tiburón, el tigre, el gavilán, mal-

hechores de naturaleza, no pueden ser amados; en cambio, puede serlo un malhechor humano y de academia. La fiera mata por hambre y el fiero por recreo. Humanamente, el balance es irresistible.

Un águila, con todo el poder de sus garras, es más noble que un «Konador» y que un «Capromb» de esos que participaron, abusiva y cobardemente, en la guerra de España. Sin embargo, Dios «estaba» en éstos y no en el águila; éstos, que el agua pía del Vaticano había bendecido.

Dios es siempre actual por servicio intensivo de sus hombres. Desaparecieran éstos, y Dios se iría con ellos. En los tres años de zona republicana la religión no existía, y el pueblo no la echaba en falta. En menos de treinta y seis meses la importancia religiosa se había disipado. Sólo en algunos hogares el rito religioso se practicaba secretamente. No para loar a Dios, sino para impedir de lo desconocido — del conocido: Hitler — el triunfo de las armas franquistas.

Dios será actual en tanto la humanidad sea desdichada. Cuando ésta sea feliz, la idea de Dios habrá fenecido.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

HA MUERTO UN ALACRAN

HAY cosas de matiz tan repulsivo, de carácter tan odioso, de considerables, al referirse a ellas, brota casi instintivamente la idea de comparárlas, de asimilarlas a esos bichos que la naturaleza ha creado, y que no debían de haber nacido, tales la araña, el alacrán, la víbora, entre otros tantos, merecedores de ser destruidos, por lo nocivos que son.

Blasco Ibáñez decía que la Iglesia era como una araña negra. A un alacrán ponzoñoso, malévolo, podía asimilarse el semanario «El Español». Pero el descrédito acumulado, tanto en España como en el extranjero, ha debido alcanzar tales proporciones que, a la postre, han decidido suprimirlo. Dar muerte a un engendro que habrá costado millones y millones de pesetas. Y total para servir de un mayor descrédito en lo que afecta al franquismo. Tal vez haya sido una medida de prevención, por si los estudiantes y los obreros de Madrid, como en diversas ocasiones han quemado montones de periódicos, por la falsedad, por la mala intención de sus informaciones, no les diera un día por quemar «El Español», echando también en la hoguera, como a trastos inútiles, al director y a todos sus redactores...

periodista! ¿Cómo serían los demás que secundaban su labor en semejante estropajo fascista! Dada la chillona chabacanería de las portadas de «El Español», para muchos, que, naturalmente, no lo compraban, era motivo de burla de chacota, al ver en los kioscos, otros al divisarlo, apartaban la mirada con repugnancia, como suele hacerse con cualquier porquería que se encuentra en la calle. Aunque su venta era exigua, a juzgar por lo que decían los vendedores de periódicos, es natural que siendo financiado por el Gobierno no faltaran medios para editarlo. Pero el descrédito acumulado, tanto en España como en el extranjero, ha debido alcanzar tales proporciones que, a la postre, han decidido suprimirlo. Dar muerte a un engendro que habrá costado millones y millones de pesetas. Y total para servir de un mayor descrédito en lo que afecta al franquismo. Tal vez haya sido una medida de prevención, por si los estudiantes y los obreros de Madrid, como en diversas ocasiones han quemado montones de periódicos, por la falsedad, por la mala intención de sus informaciones, no les diera un día por quemar «El Español», echando también en la hoguera, como a trastos inútiles, al director y a todos sus redactores...

por los trabajadores del mismo oficio. Todo lo demás, que obtenían como beneficio — y era bastante — lo asignaban a propaganda antifascista, para atender a los presos, y a solidaridad a los compañeros perseguidos. Con su trabajo, con los medios que no hubiera desaprobado Proudhon, obtenían riqueza, o sea dinero, pero a ella le daban una aplicación de un alto sentido moral.

Se sobreentiende que un idealista de criterio anarquista es todo lo contrario del burgués hinchado de egoísta mezquindad que nunca se cree lo suficiente rico. Laudable empeño puede ser el de buscar, en cooperación de compañeros, medio independiente de desenvolvimiento económico. No es criticable si el que trabaja, el que hace labor útil en el orden social, trata de vivir con ciertas comodidades, a tono con lo que deparan los progresos de la técnica. ¿Quién con más derecho que él? Ahora bien: lo inadmisible, lo que merece el mayor desprecio, es que haya quienes lleguen a proceder como esos millonarios que en condiciones de poder aportan una ayuda sustancial a obras de carácter humanitario, o cultural, para tener la conciencia tranquila, se limitan a darle a cualquier mendigo una mezuquina, una ruin limosna.

(Pasa a la página 2)

EL IDEALISTA Y LA RIQUEZA

Siempre es provechoso leer o releer libros de Proudhon. Admira su dilatada intuición y sobre todo, la sinceridad, la nobleza de carácter que reflejan sus escritos. Releyendo páginas autobiográficas de uno de sus mejores libros: «De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise», he subrayado unas líneas que inducen a la reflexión. Dice Proudhon: «Soy pobre, hijo de los pobres, y segun todas las apariencias, moriré pobre. ¿Qué queréis que os diga? Me complazco en ser pobre. Creo que la riqueza en sí es buena, que ella puede servir a todo el mundo, incluso al que es filósofo. Pero yo soy difícil en cuanto a los medios para adquirirla. Y en cuanto a los que quisiera usar no están a mi alcance. Además para mí no es cosa de ir tras de hacer fortuna en tanto que existan pobres. A este respecto, yo digo como César: «Nada hecho er tanto que quede por hacer.»

Proudhon era idealista sin rampa ni cartón. Sentía en su fuero interno la probabilidad de ser consecuente con las ideas que públicamente exponía. Y es así como los valores morales que conlleva el progreso humano han persistido a través de los siglos. Porque, conocidos o anónimos, han habido idealistas consecuentes. Y la consecuencia, la consonancia de las ideas con las obras, puede manifestarse de diversas maneras. Lo esencial es dar prueba de que se hace obra, de que se ayuda, de que se coopera. Todo lo que no sea así, lo que no pasa de las buenas palabras, es fuletería, charlatanería que el viento se la lleva.

Hace unos cuantos años, imperando el fascismo en Italia, había un grupo de libertarios exiliados, hábiles mecánicos especializados en las reparaciones de automóviles. Poseían un taller en el que, trabajando por su cuenta, se desenvolvían económicamente bien. Se habían asignado un sueldo que no excedía de lo percibido

ANTE TODOS LOS CONFUSIONISMOS

LA reciedumbre moral, la firmeza en las ideas que han mantenido siempre los militantes de la C.N.T. y del anarquismo español, les ha expuesto continuamente a la maledicencia del enemigo. De todos nuestros enemigos!

Encubierta o descaradamente, según las circunstancias, no han dejado de buscar la forma más factible a la maledicencia del enemigo. De todos nuestros enemigos!

Encubierta o descaradamente, según las circunstancias, no han dejado de buscar la forma más factible a la maledicencia del enemigo. De todos nuestros enemigos!

¿HUELGA GENERAL EN INGLATERRA?

LOS trabajadores ingleses de la marina mercante trasponen con entereza la tercera semana de huelga. En los diversos puertos de Inglaterra se hallan paralizados cerca de 700 barcos. A medida que llegan los navíos va aumentando el número de huelguistas. Sobrepasan ya los 20.000. Algo más del tercio de los efectivos. Los obreros se hallan enfrenados contra la patronal de armadores y contra el Estado, convertido hoy en patrón.

En un tiempo aun reciente los movimientos sindicales auténticos rechazaban todo contacto con el Estado. Este era entonces el soporte de la burguesía y el canchero de las libertades públicas. Intervenia en las luchas de clase para imponer la Ley y sobre todo para defender los desmanes de los pudientes. Poderosos en la medida en que se hallaban respaldados por las fuerzas del Estado. Sobre todo en la medida inversa de la conciencia social proletaria entonces naciente. Las posiciones eran claras. Frente a frente explotadores y explotados. A la expectativa, marginal pero decantado en pro de la burguesía, se hallaba el Estado y su fuerza represiva que ahogaba en sangre huelgas y rebeliones proletarias.

La era industrial, transformadora y en ese sentido revolucionaria, avanza impregnada de proposiciones socializantes, democráticas. El Estado se modifica en su composición, en sus funciones y en sus prerrogativas. Surge del juego político socializante reformista una nueva clase: la de los gobernantes usufructuarios del poder con derecho de acceso a la Administración y a la riqueza. El viejo Estado vivía de la explotación autenticada por el privilegio de las castas y de la nobleza. El nuevo Estado administra, dirige la economía y la producción... «Socializa» por el procedimiento de la nacionalización de las empresas y se convierte en patrón. A medias aún en los países sometidos al sistema capitalista liberal. Patrón absoluto en los países dirigidos por el capitalismo de Estado, titulados socialistas porque socialismo de Estado y revolución industrial se desarrollaron en etapas paralelas. Son los hermanos siameses de este siglo. Sólo una revolución profunda podrá separarlos. Será la revolución de este siglo...

Un semanario «ultra» de París «Carrefour», analiza el proceso de la huelga de los marinos ingleses y concluye alegremente anunciando el descalabro de la huelga general. Afirma «Carrefour» que la citada huelga se halla provocada por los «agentes comunistas» empeñados en destruir Europa en beneficio de los moscovitas. Obtuso — además de malintencionado — el articulista escamotea los motivos esenciales de la huelga. Afirma también, en contradicción evidente, que los propios comunistas se oponen a la huelga general, temerosos de las tremendas consecuencias que indiscutiblemente se descargarían sobre Inglaterra.

En honor a la verdad los marinos mercantes declararon que extenderían los efectos de la huelga hasta los extremos posibles, pero no amenazaron con la huelga general. En cambio, el gobierno «laborista» decretó el estado de urgencia sin llegar a ponerlo en práctica, probablemente temeroso de sus imprevisibles consecuencias. Exactamente lo contrario de lo que afirma «Carrefour».

Lo que en verdad se observa es que la situación se agrava en Inglaterra, amenazada de asfixia económica. No faltan las maniobras conducentes a lograr la entrada de ciertas mercaderías. Regularmente llegan a los puertos cuarenta barcos petroleros a la semana. En 15 días solo entrarán tres barcos ingleses, que no fueron descargados. En su lugar llegan petroleros extranjeros pero el sindicato establece una lista negra destinada a boicotarlos. Señalaron ya petroleros enviados por la ESSO americana. A pesar de todas las maniobras se sienten ya los efectos del «bloqueo». Ciertos productos de importación escasean y por otra parte el turismo — esta nueva gran industria del presente — se halla casi totalmente paralizada. Hasta las carreras internacionales motociclistas que debían desarrollarse en la Isla de Man, entre el 13 y el 17 de junio, han debido aplazarse para fecha indeterminada.

Los ingleses no pueden salir del país en procura de sol y de distracciones. Los visitantes no pueden llegar más que a cuenta gotas. La compañía naviera «Townsend & Car Ferries» que efectúa el servicio de «ferry-boats» entre Douvres y Calais, anunció que cedia la explotación del servicio a los ferrocarriles franceses. El director de la compañía declaró que la huelga les costaba 10.000 libras esterlinas diarias. La «Townsend» lanzó a los huelguistas tres ofertas que

éstos rechazaron. Más de 500 automovilistas esperan en el puerto de Douvres que un milagroso «ferry-boats» les saque del apuro.

Hozart, secretario del Sindicato marítimo, declaró que los huelguistas se hallaban dispuestos a tomar medidas serias con respecto a la llamada fraudulenta del petróleo y que por su parte, los marinos alemanes, holandeses y noruegues, que aseguraban el transporte de carburantes, enviaron al sindicato su adhesión solidaria. El movimiento comienza a repercutir en los transportes y en diversas industrias, sobre todo en la del automóvil. Los obreros recibieron ya la advertencia patronal de una probable paralización del trabajo para la semana próxima. La huelga general cuyo fracaso anuncia «Carrefour» se producirá por la misma fuerza de las cosas: se paralizarán industria y comercio por falta de materias.

El gobierno «laborista» de Mr Wilson se halla en apuros. Imposible congeñar los deberes que impone «la razón del Estado» con la sedicente posición izquierdista y obrerista. Hubo por parte del gobierno reclamas y sermones, hasta llegar a la suprema amenaza. La Reina firmó la orden y anunció la resolución de «medidas extremas». Los huelguistas contestaron con el ejemplo, continuando en su puesto de lucha.

Los marinos reclaman aumento de salario. Desean ajustar sus entradas a la evolución de la economía. Pero sobre todo exigen la semana de 40 horas. Otros sindicatos las han logrado ya y en tal extremo se declaran intransigentes. Flor de Mayo que se incrementa en la tónica de 1886, semana con sangre y sacrificio se reafirmó la semana de 48 horas. Semana que en países «avanzados» como la propia Francia, se estipula hoy oficialmente en 56 horas, en tanto que en otros no tiene límite preciso y en algunos se limita ya a menos de 40...

Tenacidad y buen éxito para los marinos de Inglaterra...

¿QUIEN HABLA DE PACIFISMO?

«El pacifismo, hasta en sus expresiones mínimas, es absolutamente inaceptable para nosotros, los comunistas». Esta declaración constituye el tema central de un discurso pronunciado por el general Alexis Epitchev, jefe de la dirección política del ejército soviético, a raíz de una reunión habida entre representantes del ministerio de la Defensa y miembros de la «inteligencia», hace unos 15 días, según notifica «La estrella roja». «Nuestro deber, declaró el general Epitchev es el de utilizar lo mejor posible entre las tropas, el arma potente del Este socialista, afin de que llegue a convencer a cada soldado y suscite en él las cualidades de combatiente patriótico.»

Al igual que otros oradores oficiales se dedicó al ataque de ciertas narraciones «negativas» publicadas en la revista «Novy Mir», lamentó que en las obras actuales no se presenten más que los aspectos negativos de la guerra.

A continuación — según «Estrella Roja» — otros oradores oficiales y escritores, se manifestaron contra el «inbilismo» y la deformación de la realidad que se desprende de ciertas obras contemporáneas. Los oradores atacaron el célebre poema de Alejandro Trudowski, redactor en jefe de «Novy Mir», titulado «Torkine en el otro mundo», así como la pieza de teatro que se realizó inspirada en dicho poema y que obtuvo recientemente un gran éxito en Moscú.

Transcribimos lo que antecede de «Combat», cuyo redactor termina con esta reflexión: «Es que los militares soviéticos tienen miedo de perder su empleo?»

La prensa de ayer mismo da cuenta de otro discurso pronunciado en Khabarovsk por Nicolás Podgorny, Presidente del Presidium del Soviet Supremo, en el que lanzaba un llamado a la defensa de las fronteras del extremo oriente soviético. «Es que en verdad temen los rusos un ataque de sus compañeros chinos?»

Ni temor a perder empleos ni miedo al ataque de los chinos. Lo que en verdad debe deducirse es que todo Estado, no importa que Estado, se afianza en las fuerzas policiales y militarizadas. ¿Cómo habían de declararse pacifistas los dirigentes bolcheviques, ni los «super-man» americanos? Lo lógico es que, como titula «Combat», declaren abiertamente la guerra a los pacifistas.

Porque el día que el pacifismo integral gane las conciencias de los hombres no será ya posible la existencia del Estado, ni de los ejércitos. Ni la explotación del hombre por el hombre. El pacifismo integral es el camino más sólido, más seguro, el más «consciente» y «directo» para llegar a la ANARQUÍA, es decir, a la más amplia fraternidad entre los hombres.

tías manifestó siempre hacia los libertarios. De ahí que el mejor calificativo que se les pueda dar a estos renegados, sea el de sapos. Si, sapos innundos que tratan de corromperlo todo con el veneno que le sale por la boca.

El ex ministro confederal habrá dado buenos gruñidos de satisfacción ante la paela que le ofrecieron por su claudicación y después de retractarse de todo cuanto había dicho durante sus años de exilio.

No obstante, la reacción digna y consecuente que se ha producido entre la militancia del Interior y del exilio, en defensa de las ideas y de la dignidad de los hombres que las sustentan y propagan, ha sido la mejor respuesta que se les ha podido dar a la pandilla de transfugas que por un misero plato de habichuelas se han postrado a los pies de los enemigos de la libertad y la justicia.

Esta digna reacción es la que debe imponerse y perdurar en los medios libertarios, estimulando a todos los compañeros para continuar en la lucha por la liberación de nuestro pueblo.

La firmeza en las ideas, la honestidad de los libertarios romperá una vez más las maniobras ruines que están llevando a cabo contra el prestigio de la C.N.T. y del Movimiento Libertario en general.

Mantengamos la firmeza que siempre nos distinguió, y con el tiempo volveremos a recuperar las fuerzas, el prestigio y las simpatías de que gozábamos entre la clase laboriosa. Entre tanto, sigamos propagando, y demostrando con palabras y con ejemplos, el humanismo de nuestros principios. Continuemos popularizando, como diría Ricardo Mella, nuestros ideales. Seamos consecuentes en la discusión y en la crítica contra el orden social establecido. Que al final la Verdad triunfará sobre todos los confusionismos y la justicia arrastrará en la conciencia de los hombres aunque ello les pese a los traidores!

S.I.A.

El Comité Regional y las Secciones de Dreux y Thiais, han organizado para el DOMINGO 12 DE JUNIO, una CONCENTRACION solidaria en beneficio de compañeros enfermos y ancianos, la cual se desarrollará bajo el siguiente programa:

A las 10 de la mañana en el Stade Municipal de Thiais:

Gran partido de fútbol amistoso a cargo de los equipos «Hispania» de París e «Herbia» de Dreux, con trofeo S.I.A. ofrecido al equipo ganador.

Después del partido, pique-nique en el propio campo de deportes.

A las 3 de la tarde, en la Sala de Fiestas de Thiais, el grupo «Reflejos de España» de Dreux presentará el drama de A. Casona, LA BARCA SIN

JIRA CONCENTRACION



PESCADOR. En la segunda parte del espectáculo: JAIMITO, prodigio del acordeón; LOLA ENCINAS, danzas españolas y clásicas acompañada a guitarra, y, por último, el gran compositor y cantor valenciano.

RAIMON

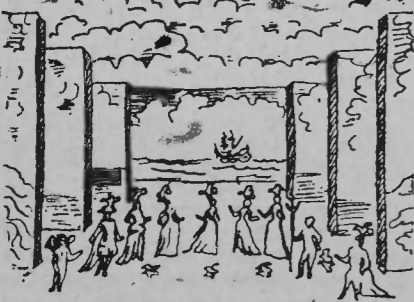
Entrada gratuita, con aportación voluntaria para fines estrictamente solidarios.

Metro Porte de Cholsy para coger el autobús 283 hasta parada terminal. Salidas a partir de las 7,30 todas las horas.

LA COMEDIA DEL DIA

MADRID. — El día 31 de mayo se reunió la comisión permanente de jurarquias eclesiásticas españolas en la que participan 18 prelados para estudiar, hasta el 3 de junio, el proyecto de estatuto sobre libertad religiosa en España, según los principios del concilio Vaticano II.

Como se recordará, la participación española en dicho concilio fue típicamente cavernaria cual corresponde a la Iglesia devota de Torquemada. Posiblemente la permanente citada se incline por una Inquisición sin llamas, pero en ascuas, o confiada a placer de los esbirros policíacos servidores del bien amado de Roma; Franco.



Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevrolat 94 - Cholsy-le-Rot (Val-de-Marne)

DOMINGO

12

JUNIO

Gran Concentración Solidaria EN THIAIS

organizada por el Comité Regional de **S. I. A.**, con el concurso de grupos de amigos de **S. I. A.** en Dreux y Choisy-le-Roi -Thiais, a **beneficio de los enfermos y ancianos**, bajo el siguiente **PROGRAMA:**

A las 10 de la mañana, en el Estadio Municipal
GRAN PARTIDO AMISTOSO DE FUTBOL
entre los equipos

HISPANIA, de París

IBERIA, de Dreux

S. I. A. ofrecerá un trofeo al ganador



Después del partido, «**pique - nique**» en el propio estadio



A las 3 de la tarde, en la Sala de Fiestas
el Grupo Artístico **Reflejos de España** de Dreux, presentará el
drama en tres actos de A. CASONA

LA BARCA SIN PESCADOR

en la segunda parte

JAIMITO

el prodigio del acordeón

LOLITA ENCINAS

danzas andaluzas y clásicas, acompañada a guitarra por su padre

y como final de fiesta

RAIMON

Compositor - Cantador de Avanzada

ENTRADA GRATUITA — APORTACION ESTRICTAMENTE VOLUNTARIA CON FINES SOLIDARIOS

Metro Porte de Choisy — Autobús 283 al término, salidas a partir de las 7'30 todas las horas

Imp. des Gondoles.—4 et 6, rue Chevrenil. Choisy-le-Roi (Seine)

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.



« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

16 JUIN 1966
NUMERO 406
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

IRRESPONSABILITE ? Unité contre-révolutionnaire

« L'irresponsabilité de l'individu conduit tout droit la société à un climat de méfiance et de doute. »

C'est pourtant le seul qualificatif que nous voulons retenir contre ceux qui, sous prétexte d'affinité à nos principes fédéralistes et libertaires incarnés par l'A.I.T. se sont permis de véhiculer les plus grotesques accusations à l'encontre de responsables de l'actuel secrétariat de la section espagnole de l'A.I.T. en exil. Il faut croire que les problèmes ouvriers, le malaise social qui menace les travailleurs en France, laissent ces bateleurs dans la plus grande indifférence pour qu'ils aient sacrifié leurs loisirs à des problèmes qui ne les concernent pas.

Nous n'avons nullement l'intention de plaider, dans ces colonnes, la cause de nos camarades espagnols; sur ce point nous sommes tranquilles, ils sont assez grands garçons pour rétablir la vérité face à leurs détracteurs. Ceci dit, il y a une question de principes qui est en jeu et c'est sur ce point que nous ne pouvons transiger... Il s'agit du FÉDÉRALISME... En termes plus clairs, nos sections sont régies par des décisions élaborées à la base, c'est-à-dire dans le syndi-

cat, organe authentique d'expression de la classe ouvrière, et approuvés dans nos congrès à différents degrés.

Si nous avons parlé plus haut de « problème qui ne les concerne pas », c'est précisément parce qu'ils n'ont pas le droit, n'étant pas membres de l'une des sections de l'A.I.T., de s'immiscer dans nos questions internes...

S'il existe « un professionnalisme de la propagande » dans une quelconque section de l'A. I. T., c'est à notre base qu'il appartient de le manifester: les étrangers à notre organisation devant s'en abstenir. Comme dit le proverbe: Que chacun s'occupe de balayer devant sa porte.

Mais au fait, derrière cette campagne de dénigrement systématique n'y a-t-il pas autre chose que de l'irresponsabilité ?

En compulsant des documents nous avons pu faire le recoupement suivant: « L'un des détracteurs des plus hargneux, celui qui parle de « pouvoir personnel », « de dictature », a précisément beaucoup de sympathie pour l'A. S. O.; or, cette même A. S. O. reconnaît avoir des amitiés sérieuses avec la S.A.C. suédoise. » Pour ceux qui méconnaissent

ce qu'est la S.A.C. rappelons brièvement qu'elle adhérait à l'A.I.T. en tant que section suédoise et qu'elle se retira avec un passif de plusieurs millions de francs anciens sous prétexte que l'A.I.T. restait trop intransigente sur ses principes.

Il nous est désagréable d'étaler tout ce vilain passé qui n'était plus pour nous qu'archives poussiéreuses, mais il était nécessaire de rétablir certaines vérités pour éviter une mauvaise interprétation de notre silence.

Nous n'y reviendrons pas puisque chacun sait maintenant que le est la position de la C.N.T. française; et que l'on n'oublie pas que nous avons adhéré à une Internationale qui accepte les principes suivants: « Autonomie complète, indépendance absolue du syndicalisme, dans l'administration, la propagande, la préparation de l'action, dans l'étude des moyens d'organisation et de lutte future dans l'action elle-même. »

Qu'il y ait irresponsabilité ou malveillance, que chacun retienne ceci: « Nous ne sommes pas de ceux qui tendent la joue droite quand ils ont reçu une giflle sur la gauche. »

Le Bureau Confédéral

Allons-nous vers une réunification syndicale, ou du moins une réunification partielle ?

Il paraît bien hasardeux de l'affirmer; cependant certains signes semblaient le présager et, du moins, l'unité d'action est un fait d'ores et déjà pratiquement acquis. Déjà la C. G. T. et la C. F. D. T. regroupent en une action commune la majorité des travailleurs, et si par des raisons qui lui sont propres, F. O. semble rester un peu en dehors, notamment à cause de sa prétention à continuer la « grande » C. G. T., ce qui l'oppose à l'état-major de la centrale bolchévique, elle ne pourra qu'exécuter avec les autres centrales des actions d'une certaine ampleur, car son abstention pourrait lui être fatale. Quelques mots d'ordre, d'apparence radicale (grève générale ou semi générale) répondant à la situation achèveront facilement de cristalliser en un seul bloc la classe ouvrière.

Tout cela ne dépend plus que du bon vouloir de MM. Deschamps, Bergeron et Frachon.

Comme par hasard, d'ailleurs, cette unité syndicale se trouvera peut-être suivie, ou précédée, d'une unité politique dans le genre « Front Populaire ».

Comme vous le voyez, 1936 n'est peut-être pas aussi loin qu'on pourrait le croire...

Seulement, la différence de 1936, on ne sent pas frémir la puissance des masses.

A ces mots d'unité syndicale, combien de vieux militants syndicalistes doivent ressentir une bouffée de joie. Et, de fait, combien de syndicalistes révolutionnaires ne devraient-ils pas être comblés par la réalisation d'une des pièces maîtresses de leur idéal ? Cependant il est aisé de voir qu'une telle situation ne pourra rien apporter à la classe ouvrière et qu'au contraire elle ne permettra que de la berner plus facilement, plus aisément.

En effet, l'unité d'action entre les grandes centrales ne pourra être, de par leur nature même, qu'éminemment contre-révolutionnaire. Les centrales réformistes ont atteint un degré de décomposition petite-bourgeoise qui devrait ôter à ceux qui veulent y croire encore tout espoir de voir un jour faire peut-être, renaitre avec un programme au contenu authentiquement révolutionnaire. La C. G. T. est à la remorque d'un parti politique, mis totalement en tutelle par le P. C. F. qui en a fait son appendice syndical, mettant en pratique un principe de Lénine. Le fait qu'elle se rapproche de la C. F. D. T., la centrale anti-révolu-

tionnaire et réformiste par excellence, dans son essence et ses principes mêmes, montre bien où elle en est.

Il est donc évident que l'addition: C. G. T. bolchévise plus C. F. D. T. ne saurait donner un résultat révolutionnaire. L'adjonction à ce composé vaseux de la C. G. T.-F. O. ne peut rien changer à ce résultat, si ce n'est lui ajouter quelques éléments démocrates, socialistes, libéraux et « vieux syndicalistes apolitiques ».

Enfin, il faut bien se rendre compte qu'une telle unité syndicale n'aura pour but, dans l'esprit des dirigeants, que de favoriser l'unité politique anti-gaulliste et de permettre la mise en place d'un gouvernement de « gauche ». Ce but atteint, le travail des cadres syndicaux sera de « serrer la soupape de sécurité », de limiter au minimum l'esprit revendicatif des masses; cela s'est déjà vu sous le Front populaire et en 1945.

Unité donc, éminemment contre-révolutionnaire. Si De Gaulle demeure au pouvoir, le mouvement revendicatif continuera et prendra peut-être une tournure aiguë dans certaines circonstances, mais il ne devra jamais dépasser les limites fixées par les spécialistes en hauts lieux. Examinons maintenant ce que pourrait être la réunification syndicale telle que l'envisagent ceux qui la souhaitent sincèrement: Ce serait la recréation d'une espèce de C. G. T. telle qu'elle était en 1906, dotée, bien sûr, d'une sorte de nouvelle Charte d'Amiens, ou, même de la Charte d'Amiens elle-même, qui proclamerait la volonté de maintenir le syndicalisme dans un apolitisme virginal. Ainsi serait inoculé à la nouvelle organisation le virus de son pourrissement futur. En effet, même si elle prétend vouloir l'abolition du salariat et substituer les organismes ouvriers à ceux de l'Etat, une centrale syndicale ne pourra y parvenir si elle n'est pas dotée, au moins implicitement, d'une « doctrine » qui l'impulsera et lui indiquera les voies à suivre. Il suffit d'examiner ce qu'ont donné le syndicalisme français issu de la Charte d'Amiens et l'anarcho-syndicalisme espagnol, malgré ses erreurs qu'il conviendrait d'étudier, dans la période 1936-1939 pour voir quelles furent les différences.

Il y a deux manières d'entendre « l'apolitisme syndical »:

- Ou bien la volonté de maintenir les syndicats en dehors de l'action des partis politiques et de l'Etat (ce que nous voulons);
- ou bien le désir d'en faire un organisme sans doctrine et sans âme, incapable de construire quoi que ce soit en dehors de l'action quotidienne et qui, après avoir erré, tomberont avec la lassitude ou les égarements des masses, à la merci de ses chefs, immanquablement liés aux partis politiques et, de là, à l'Etat. C'est ce qu'il faut éviter.

On a trop glorifié la Charte d'Amiens qui, après tout, n'est qu'un moment de l'évolution de la guerre des classes, moment positif, certes, mais qui procède d'un empirisme fatigué et circonstancié et du désir de maintenir l'instabilité à tout prix, ce qui en fait un pot-pourri que nos ennemis surent utiliser, une notion vague, parfois contradictoire. Cela devient significatif lorsqu'on voit avec quelle religion les bonzes syndicaux révèrent cette Charte, devenue complètement vide, depuis que ceux qui l'utilisent ont trahi l'esprit des masses qui assistèrent à sa naissance. On peut prétendre que qu'à de bon la Charte d'Amiens et laisser, une fois pour toutes, tomber le reste. La Charte qui sera un des outils de l'émancipation prolétarienne et qui permettra, par son apport, aux ouvriers de reconstruire le monde sur des bases nouvelles, socialistes et libertaires, c'est celle qui proclame de façon péremptoire non seulement l'indépendance vis-à-vis des partis politiques, mais encore son opposition totale à ces derniers, à leurs méthodes, à l'Etat et toutes les dictatures sous toutes leurs formes, et les organismes de cooptation; autrement dit, la Charte ou

s'exprime la résolution « non seulement de renverser le régime actuel, mais encore de rendre impossible la prise du pouvoir et son exercice par tous les partis politiques qui s'en disputent âprement la possession ». (Charte de Paris, 1946).

Bien que cette Charte même doive être perpétuellement réadaptée et complétée, elle se situe à un plan autrement plus élevé que celui de la Charte d'Amiens. L'unité syndicale à partir des centrales réformistes politisées actuelles ou selon les mots d'ordre d'Amiens ne peut pas être révolutionnaire.

D'ailleurs ceux qui clament actuellement « unité de partout » ne le prétendent pas. Tout ce qu'ils demandent au patronat c'est de négocier. Donc, si une réunification syndicale se produit, et même si elle ne se produit pas, une unification de l'action, ce qui est essentiel, est probable, elle ne sera que contre-révolutionnaire, et orientera la classe ouvrière vers des voies de garage. Cela est d'autant plus dangereux que les ouvriers seront d'autant plus bernés, que l'unité dans l'action et le radicalisme de quelques mots d'ordre les auront trompés et qu'une infrastructure syndicale réformiste unifiée, plus ou moins unique, pourra mieux les contrôler que lorsque plusieurs organisations agissent en ordre dispersé. Il va sans dire que dans ce pétrin les minorités révolutionnaires et anarcho-syndicalistes seront étouffées totalement.

Quant à la C. N. T., elle n'a pas, évidemment, à rejoindre ce cloaque.

d'ailleurs on ne le lui a pas demandé et elle n'a jamais eu l'intention de le faire.

Seulement sa tâche n'en sera pas rendue plus aisée, d'autant plus que ses éléments se trouvent plus ou moins isolés face à la « méga-organisation » ou au grand rassemblement d'organisations de masses. Cependant ce n'est pas en laissant ses militants et ses syndicats dans un état contemplatif qu'elle se fera connaître et pourra s'accroître en importance et en influence. L'action, et particulièrement à la base, bien sûr, au niveau de l'entreprise, de l'atelier, du chantier, auprès des camarades et des amis, sera plus que jamais indispensable pour notre survie et pour notre nécessaire développement, ainsi que pour porter la contradiction, dès que c'est possible, aux réformistes. Un élément peut jouer en notre faveur: les difficultés sociales indéfinies entraînant l'exaspération des masses, ce qui pourrait faire qu'en certaines circonstances les ouvriers dépasseraient les objectifs assignés par les états-majors réformistes de l'unité contre-révolutionnaire et les submergeraient; mais encore faut-il arriver, à la mesure de nos moyens, notre présence et notre action.

Tôt ou tard, c'est autour d'une centrale comme la nôtre que devra se réaliser l'unité d'action du prolétariat d'aujourd'hui, même si elle n'a pu rassembler en tous temps des fractions importantes de la classe ouvrière.

DANIEL FLORAC

LES BASES DU SYNDICALISME

La disparition de l'esclavage antique sur la presque totalité de la Terre, a laissé place à l'esclavage moderne par le salariat; mais les mêmes principes d'injustice demeurent à la base de cette exploitation. Dans l'Antiquité les hommes étaient par petits groupes et se battaient entre groupes. Les prisonniers servaient de nourriture aux vainqueurs, mais il advint qu'il fut reconnu plus profitable, non de manger les prisonniers, mais de les astreindre aux travaux les plus pénibles. La loi du plus fort permit, dans l'injustice, de profiter du travail d'autrui. Par la suite, les esclaves furent loués à ceux qui avaient besoin de main-d'œuvre. L'abolition de l'esclavage ne rendit pas la liberté à l'homme, la civilisation capitaliste obligea celui qui ne possède rien, à travailler, pour celui qui possède, ce fut l'exploitation du salariat.

La société capitaliste use et abuse de lois qui lui sont favorables pour écraser l'ouvrier et le réduire à un esclavage déguisé. Certes, en apparence, l'ouvrier paraît libre; libre d'aller à son travail ou de ne pas y aller, mais s'il ne se soumet pas à cette obligation, c'est la misère et la famine. Le capitaliste fort de l'obligation faite au prolétariat en profite, sous la protection de l'Etat pour tirer le maximum de production pour le minimum de salaire. Tout le mal et l'injustice pour une multitude de producteurs, tout le profit et la jouissance pour la classe du capitalisme.

Le privilège du non-producteur est fait de la misère du producteur. La jouissance et le luxe du capitaliste sont les fruits de l'asservissement du producteur dont les moyens d'existence sont réduits au strict nécessaire. C'est ainsi que le salariat produira des articles et des produits de consommation que son salaire ne lui permettra pas de consommer et qui seront réservés strictement à la classe possédante qui ne produit rien.

L'ouvrier isolé tentera vainement auprès de son employeur d'obtenir plus de justice et d'humanité, il n'y parviendra pas; la lutte contre le patronat ne peut produire effet que si celui-ci se sent directement menacé dans ses intérêts, ce qui amène l'ouvrier à se grouper, à se syndiquer et à utiliser, si nécessaire, la seule arme dont il dispose: la grève.

Le salariat et le patronat sont deux adversaires irréconciliables en présence et les chocs successifs que sont les grèves partielles, peuvent se traduire, dans un avenir lointain, par la grève générale et illimitée, base de départ de la fin de l'exploitation des travailleurs.

L'astuce du pouvoir est de diviser la masse syndicaliste en deux grands groupes, l'un composé de syndicalistes qui recherchent l'application de la so-

lution politique en maintenant la discussion avec l'Etat-patron, l'autre composé de syndicalistes révolutionnaires qui recherchent l'application de la solution économique et qui se refusent à reconnaître à l'Etat un droit de regard sur leur activité.

Toute la rigueur de l'Etat est plus spécialement réservée à la fraction qui entend mener le syndicalisme dans la lutte économique, qui peut se traduire, un jour, par la grève générale et illimitée qui est la grande peur de l'Etat et du capitalisme.

L'Etat, en montrant plus de tolérance pour le syndicat recherchant des solutions d'accord politique, arrive cependant et très adroitement, à brayer l'unité syndicaliste en une multitude de syndicats obéissant à des directives diverses.

Pour nous, syndicalistes révolutionnaires, toute la lutte syndicale repose sur des intérêts et des besoins qui se situent dans le présent et l'avenir; nous ne pouvons nous allier avec les syndicats réformistes qui entendent collaborer à l'élaboration d'avantages communs et immédiats, donc provisoires, avec le patronat. Nous savons trop bien que des avantages arrachés, dans les temps présents, au patronat sont réglés, en définitive, par les consommateurs dont la plus grande partie est constituée par la classe des travailleurs. Nous savons, trop bien, que les salaires rentrent dans l'établissement du prix de revient et que le bénéfice du patronat s'établit par un pourcentage appliqué à ce chiffre, ce qui, en définitive, permet d'affirmer qu'une augmentation de salaire du prolétariat se traduit par une augmentation de bénéfice du patronat. C'est pourquoi notre combat, à nous, syndicalistes révolutionnaires, tout en reconnaissant la nécessité des besoins dans les temps présents, ne perdons pas de vue que la véritable solution aux maux et aux injustices supportés par le prolétariat, réside non seulement en cette amélioration présente, mais encore pour l'avenir, en la suppression du salariat, ce qui ne peut être que le fruit de l'émancipation des travailleurs autorisant la possibilité de la révolution. Comme on le voit, le fossé est grand entre les syndicalistes révolutionnaires qui entendent s'attaquer aux causes et non aux effets et les syndicalistes réformistes, dont toute l'activité ne peut donner comme résultat que quelques avantages immédiats et péculiers, rapidement rendus inutiles par le rajustement des prix de vente des marchandises de consommation. La liberté et la justice ne se donnent pas, il faut les arracher. Le prolétariat soumis et sans courage ne peut se plaindre de son sort d'esclave.

A ce travail « en commun » des syndicats réformistes et du patronat, nous opposons la lutte, par la réunion du prolétariat clairvoyant groupé en un syndicat autonome, la C. N. T. Le principe de lutte étant le même en tous les pays à base capitaliste: l'Association Internationale des Travailleurs (A. I. T.) crée le lien nécessaire à donner une portée mondiale d'affranchissement à la lutte du salariat contre le patronat; la révolution espagnole demeure un exemple de la solidarité de tous les travailleurs du monde qui aspirent à la jus-

tice et à la liberté. Notre syndicalisme est un syndicalisme de défense, défense contre le patronat qui exploite la classe des travailleurs sous la protection de l'Etat; l'ingérence permanente de celui-ci dans le conflit salaires-travail, sa bienveillance envers le capitalisme, apporte une fois de plus, la preuve que l'Etat et toute sa force de répression sont au service du capitalisme contre le prolétariat. C'est pourquoi toutes les formes de représentation de l'Etat sont nuisibles et qu'il faudra, en définitive, arriver par la révolution à la suppression de l'Etat pour constituer une nouvelle société libre, égalitaire, humaine. Le travailleur qui accorde sa confiance à des syndicats réformistes, pro-étatiques, est abusé et sa crédulité ne peut que prolonger la survie de son esclavage déguisé.

RENE VILLARD

EN PASSANT

Surprise ! L.A.C.A. et la F.A. ont enfin trouvé leur point de contact. Pour une fois, ces deux organisations qui se criblent mutuellement de grossièretés se trouvent d'accord sur une prise de position qui dénote, de part et d'autre, le même enqumement pour une certaine forme d'anarchisme « romantique ».

En enlevant le prélat espagnol romain, les farfelus de l'anarchie ont réussi l'impossible: réunir sur un même problème des vues idéologiques chez les dirigeants de l'A.O.A. et de la F.A.

On peut noter cependant quelques nuances: pour les premiers, cet acte doit prouver à la face du monde que l'anarchisme n'est pas ce « grand méchant loup » dont les bourgeois craignent les débordements imprévisibles mais un être plein d'humanité dont la délicatesse nous confond. Il paraît qu'il aurait spécialement choisi la « victime » parmi le clergé qui comme chacun sait est atteint au vœu de chasteté pour éviter à une épouse les affres de l'angoisse ! Ne sentez-vous pas les larmes vous monter aux yeux ? Pour les seconds, c'est déjà plus sérieux: il s'agirait d'un acte authentiquement révolutionnaire dont on escomptait véritablement un résultat.

Toute cette littérature à l'eau de rose ne nous fera pas perdre de vue la seule position qui soit réaliste et qui, au delà d'une publicité tapageuse, cherche à déterminer les causes profondes d'une action que nous jugeons non seulement inutile mais encore passablement équivoque.

Alors que le clergé espagnol se livre à une mascarade burlesque pour tenter de se placer à la tête du mouvement d'opposition ibérique et qu'il y réussit plus ou moins dans l'esprit des masses petites-bourgeoises, nous estimons que c'est entrer parfaitement dans son jeu que d'implorer l'intervention de l'épiscopat romain. Sur une question de pure tactique, nous pensons qu'on ne peut à la fois se réclamer de l'action directe et accepter, et même solliciter, une sorte d'arbitrage au sommet. Ne parlons pas enfin de ces « athées » qui re-

connaissent dans les faits le pouvoir temporel du Pape !

En définitive, un seul mobile s'impose: on a voulu créer dans le mouvement anarchiste espagnol et international d'avantage de confusion pour tenter d'éliminer d'authentiques révolutionnaires qui ont conservé leur pouvoir d'analyse et ne seront jamais d'accord avec la « nouvelle vague » plus ou moins réformiste.

En tous cas, reconnaissons-le, l'A.O.A. possède la faculté au plus haut point de mettre le pied à l'encloué précis où il ne le faudrait pas. Ce n'est pas donné à tout le monde ! Par delà les élucubrations d'un groupement qui pense qu'il suffit de se donner un bureau théorique et de l'affubler du nom pompeux de « International Office » pour créer un mouvement d'envergure, nous restons persuadés que l'émancipation des travailleurs espagnols ne peut se faire que par un effort concerté et authentiquement révolutionnaire des masses exploitées elles-mêmes.

Quant à l'action des minorités révolutionnaires, elle demeure pour nous celle qu'on accomplit et dont on ne parle pas.

SEVY

LA BOMBE

Il paraît que la France s'apprête à faire exploser une bombe atomique dans le Pacifique.

Le Chili proteste de cette intention à cause du danger d'empoisonnement que cela représente pour les pays qui se trouvent à proximité du lieu de l'explosion.

Les Chiliens vont, à juste titre, prendre en antipathie la France et par conséquent les Français.

Nous, en tant que Français, nous protestons également contre l'empoisonnement de l'atmosphère par de telles explosions. Nous protestons, encore plus vivement, lorsque de tels méfaits sont perpétrés par le gouvernement français: d'une part, pour faire connaître à l'opinion mondiale

que tous les Français ne sont responsables ni solidaires des méfaits du gouvernement français; d'autre part parce que nous considérons que de tels essais atomiques ruinent les Français.

Le crime est double: dépouiller les gens pour empoisonner l'atmosphère. Nous, travailleurs français, n'avons nul besoin de persuader l'ennemi que le gouvernement français est fort, étant donné que ce gouvernement français est précisément notre ennemi.

Que les gouvernants cessent de faire joujou avec les bombes et qu'ils laissent les gens vivre en paix.

ESOPE

A propos du « mouvement provo »

La parution dans *ICO* et *Le Monde Libertaire* du manifeste des provoc suscita dans le mouvement révolutionnaire des réactions diverses. Les uns, comme les rédacteurs de *L'Anarchie*, s'y ralliant avec plus d'enthousiasme que de discernement, tandis que d'autres le critiquaient à juste titre. A cette occasion on a vu des militants trotskystes ressortir le vieil attirail d'injures gratuites contre ce

que Marx nommait « les classes dangereuses ». A en croire ces camarades les couches sociales dans lesquelles ils recrutent les provoc seraient historiquement destinées à fournir des nerfs aux fascistes et des flics à la bourgeoisie.

Le fait que les provoc se réclament de l'anarchie ne leur vaut aucune indulgence, car chacun sait que les anars ne sont que des petits bourgeois sans principes, juste dignes d'être méprisés par les révolutionnaires professionnels en attendant d'être « kronstactisés » par la Tcheka. Ces camarades proviennent par là leur incapacité absolue d'apporter un sang nouveau à la théorie révolutionnaire et leur mépris de la vie réelle à laquelle ils préfèrent leur vision étriquée du monde et leurs polémiques sectaires. Pour nous le phénomène provo n'est pas une péripétie indigne d'intérêt, mais au contraire, le signe d'une aggravation des contradictions du capitalisme, le signe avant-coureur d'une période révolutionnaire.

La décolonisation, malgré ce qu'elle eut de formel a forcé un certain nombre de pays impérialistes à réimporter des capitaux et à les réinvestir sur le marché national créant ainsi des zones de suréquipement. Tout le baratin mené autour de la soi-disant aide aux pays sous-développés n'est que la couverture de la tentative d'une réexportation de ces capitaux. Nous sommes donc devant deux aspects du problème: d'une part, les contradictions internes de certains pays, contradictions dues à la difficulté d'implantation de l'économie « spectaculaire marchande » (c'est de cette contradiction qu'est né en Hollande et en Belgique le mouvement provo et en Scandinavie l'Internationale situationiste); d'autre part contradiction entre les zones de suréquipement limitées dans leurs volontés d'extension par un tiers monde affamé et menacé dans sa survie par la possibilité d'une guerre atomique.

La société marchande, en séparant l'homme de son travail a aussi séparé l'homme concret en une série d'abstractions: l'homme producteur, l'homme consommateur, le citoyen, l'homme de la civilisation, des loisirs, etc. On peut remarquer que tous ces hommes abstraits se ramènent en définitive aux deux premiers, lesquels sont d'ailleurs en contradiction constante. La société de consommation a pour logique de permettre à l'homme consommateur de consommer le plus possible, mais elle ne peut le faire qu'en opprimant l'homme producteur.

Au premier stade de son développement seul le producteur pouvait prendre conscience de son oppression et ainsi se constitua la conscience de classe du prolétariat. Au stade actuel l'aspect oppressif de la consommation commence à être ressenti surtout dans les couches les plus opprimées de la jeunesse (jeunes prolétaires, étudiants) et ce n'est pas parce que des éléments bourgeois et petits-bourgeois se mêlent par snobisme au mouvement (que la situation les obligera à valuer d'ici peu) que celui-ci est sans valeur révolutionnaire.

Le prolétariat en est tout juste à (Suite en 2^e page)

Situation Sociale

EN BELGIQUE

Communications d'entreprises Augmentation du chômage

Le ministère des Affaires économiques vient de publier son dernier aperçu de l'évolution économique.

Nous pouvons y voir que le chômage augmente de façon considérable en Belgique.

Le nombre de demandeurs d'emploi aptes au travail s'élevait fin mars 1966 à environ 21.800, soit 7,20% de plus qu'à la même période de 1965.

Le nombre de demandeurs d'emploi masculins a augmenté de 52%; celui des femmes de plus de 16%.

D'un autre côté, le nombre d'emplois vacants est passé de 9.500 en mars 1961 à 8.000 en mars 1966.

Le nombre de permis de travail accordés à de nouveaux immigrants est, lui, passé de 8.750 pour le dernier trimestre 1965, à 5.625 au premier trimestre 1966.

Rien que pour les constructions métalliques, l'emploi qui occupait 237.000 ouvriers en octobre 1964 a diminué de 6.000 unités en 1965.

Les nombreuses menaces de fermetures et de licenciements qui pèsent sur les travailleurs ne sont pas faites pour améliorer la situation, du moins si la masse ouvrière ne réagit pas.

POSTIERS

Il y a une semaine, les postiers de Bruxelles ont arrêté le travail le matin pendant plus de deux heures ainsi que l'après-midi. Ils voulaient de la sorte protester parce qu'ils ne reçoivent pas les jours de repos qui leur sont dus et qu'ils sont obligés de fractionner leurs vacances.

Cette situation dont les postiers ne veulent plus, est due essentiellement au manque de personnel, le recrutement étant empêché par les « mesures d'économie » gouvernementales. Les postiers, pour assurer les services, sont astreints à faire de nombreuses prestations supplémentaires non compensées.

La réaction des travailleurs ne se fera pas attendre.

Avec les J. S. R. Action directe pour l'égalité économique et sociale, pour l'autogestion de l'économie par les travailleurs, pour la socialisation des moyens de production, pour le fédéralisme économique, social et culturel.

Jeunesses syndicalistes révolutionnaires. — 14, rue des Tanneurs, Bruxelles.
Pour renseignements écrire à: C. Fycke, 445, av. de la Couronne, — Bruxelles-5

LE 26 JUIN
GRANDE RENCONTRE LIBÉRAIRE INTERREGIONALE
aux environs de Montargis.

Les camarades intéressés pourront prendre contact avec les différentes F. L. limitrophes, et au siège, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

Sucesos de todos los días

En la construcción de un puente sobre el río Bow, en cierta ciudad de América del Norte, una de mis amistades empleada como carpintero, resultó muerta instantáneamente al desprenderse el andamio de una altura de 26 pies. Su esposa y cuatro hijos menores lo lloran desconsoladamente.

Según la versión de los obreros que con él trabajaban, la inseguridad del andamio fue la causa de su desgracia. Se habían negado los trabajadores de la empresa que lleva por nombre Commonwealth Company, subir a él, antes de que éste no fuera condicionado para evitar todo accidente. Mi amistad fue a entrevistarse con el capataz para exponerle las quejas y las razones que les impedían desarrollar la labor que se les había encomendado. El responsable de la obra en construcción, en vez de escuchar atentamente las razones que los obreros le exponían y tomar una decisión favorable, contestó que aquello estaba perfectamente edificado y que si que no subiera, es porque era un «chickena» (gallina), y que siendo así, lo licenciaría en el acto. Mi amistad teniendo que la letra y que sus hijos fueran los que sufrieran las causas de su cespido, subió al andamio. Cuando llevaba algunos minutos ejercitando en él ciertos trabajos que la obra requería, el andamio se desprendió y mi amistad fue a estrellarse contra el suelo de cemento, haciéndose trizas la caja cerebral por lo cual dejó de existir instantáneamente.

Mi amistad era un ciudadano muy religioso, lo que no le impedía educar en debidas formas a sus hijos y mantener un respeto de los más amplios en su hogar. Siempre respetó mi ideología respetando yo a la suya y así manteníamos buenas relaciones.

Al sucederse su desgracia, su esposa, que no desconocía nunca mis convicciones antirreligiosas, me pidió, casi en rezo, que por una vez, y por la memoria de su esposo desaparecido, que entrara a la Iglesia y presenciara la manifestación mortuoria que se debía realizar en recuerdo de su alma. La manifestación mi oposición con argumentos de fácil convicción, pero ella, no satisfecha de mi rechazo y no teniendo en cuenta las relaciones que conjuntamente su esposo y yo manteníamos, empezó por difamar mi actitud entre los «buenos cristianos», calificándome de hombre sin corazón, sin piedad y otras muchas frases que toda persona católica en general emplea para insultar al no creyente.

A pesar de todo, yo acompañé el féretro a su última demora, lamentando de todo corazón y con todo mi pesar, la pérdida de un amigo amado por sus hijos, contrariamente a muchos de los católicos que lo acompañaron y que anteriormente y después lo criticaron por celos y envidias de todas clases. Que mi amistad descansa en paz eternamente y que nadie venga a perturbar su tranquilidad demora.

Según las estadísticas oficiales, la nación en que yo resido está infectada por el vicio del alcohol. 75 por ciento de la población, (según el decir de los especialistas de esta oficina) hacen abuso de las bebidas alcohólicas y un 10 por ciento se hallan alcoholizadas gravemente. Temiendo que este proceso vaya multiplicándose, las autoridades del país están estudiando la manera de frenar esta decadencia moral. He aquí algo relacionado sobre el alcohol:

Me agrada después de finalizar mi labor semanal en la empresa en que trabajo, y acompañado de mi compañera, darme un paseo por la campaña admirando y gozando de todas las fuentes naturales que la primavera efímera nos ofrece en estos meridianos. Es un placer poder evadirse de los suburbios de la ciudad, de sus ruidos y de sus «va et viens» que tanto perjudica a nuestro delicado sistema nervioso, aspirando el oxígeno y la tranquilidad que estos inmensos prados nos ofrecen majestuosamente. Rodando por un camino vecinal, y haciendo oras a las maravillas de la naturaleza, admirando los campos de siembra, sus elevadores y sus hermosos lagos cubiertos de patos salvajes, que todo cazador europeo envidiaría... de pronto, sin haberlo oído, se presenta detrás de mí automóvil, otro vehículo conducido por un jovenzuelo y ocupado por cuatro viajeros más. Después de hacerle vía libre para que nos pasara, se acercan a nuestro lado preguntándonos la dirección de la

ciudad, la cual dicen haber extraviado. Constatamos que todos están ebrios y que el que conduce lo está mucho más. Les indicamos la dirección que tienen que seguir y a boca de jarro me preguntan en frases envilecedoras si vengo de efectuar el acto que tan solo ellos animados por el alcohol llevan metidos en el cerebro anormal. Les manifesté que quien me acompaña es mi compañera y que ella es madre de cuatro hijos y que nuestra educación nos impide de hablar tal como ellos se expresan. Uno de ellos saca una botella de whisky y me ofrece un trago. Rechazo el ofrecimiento agregando que no bebo nunca alcohol. Me ofrece una botella de cerveza diciéndome que es la última y amenazándome que no la rechace. La acepto. Mi compañera temerosa me insta a cerrar la ventanilla y a que aprete el acelerador lo que es imposible en un camino vecinal cubierto de piedras y de hoyos. Uno de ellos me pregunta si las mozas de la ciudad son hermosas. Les contesto que lo son, pero que si se presentan ante ellas en estado de embriaguez les rechazarán. Después de un diálogo que duró quince minutos, consigo convencerles a que me dejen continuar mi ruta y ellos aceptan. Mi compañera no desconociendo los actos que diariamente se cometen en este país, tales que crímenes, robos y violaciones por consecuencia de las bebidas alcohólicas, respira ya por el camino de vuelta a la ciudad comentando el hecho, la falta de respeto, el vocabulario indecoroso y la pena de una juventud que malgasta su tiempo y su salud, embriagándose y cometiendo actos de inmoralidad porque los gobiernos no se ocupan de ella, no siendo, únicamente para sus intereses personales de dominio en la sociedad perversa que representan. Una sociedad caduca; una sociedad insegura en todos los aspectos; una sociedad que avergüenza y humilla al que vergüenza tenga.

F. ALVAREZ FERRERAS

Daniel Guérin: MARXISMO Y SOCIALISMO LIBERTARIO

por Cosme Paules

Dedicado por su autor a la juventud, puesto que «sin la participación de la juventud, sería en vano tratar de reconstruir el mundo» —son sus palabras—, este libro constituye una crítica imparcial, pero rotunda y demolidora del marxismo y socialismo autoritario —aceptado a priori que el autoritarismo pueda, en algún momento de la historia, tener algo de verdadero socialismo—. Si autoritarismo es Estado y éste supone la peor máquina opresiva y si el socialismo es una concepción de bienestar colectivo, difícilmente pueden conciliarse en tal caso la opresión y el bienestar, ya que ambos se rechazan mutuamente. ¿O no?

MARXISMO Y SOCIALISMO LIBERTARIO de Daniel Guérin, es un tomo de 114 páginas, que traducido del francés al español por Eliba Leite, editora Proyección de Buenos Aires en 1964. Es el mismo que en francés se titula JEUNESSE DU SOCIALISME LIBERTAIRE y que editaron en París Rivière et Cie., en 1959. Vale la pena anotar todo eso por tratarse de un libro de gran actualidad sobre un tema que difícilmente se pierde todavía durante un buen puñado de años. Todo, sabemos lo inculcado que se halla en el seno del mundo presente el marxismo y su secuela de horribles defectos en medio de algunas virtudes más o menos significativas. La tragedia de los pueblos abatidos en una noche impenetrable, como consecuencia de algunos cegadores rayos de luz inconsecuente y retorcida, hacen del marxismo en todas sus interpretaciones la piedra de toque en la interrupción de la marcha revolucionaria de los trabajadores en pos de una sociedad más digna y libre. Es repetir un tópico conocido por los que no pienden de vista lo fundamental, el hecho innegable de que la triunfante forma de interpretar el marxismo — forma que va explícita e implícita del filósofo alemán —, en la actualidad y desde hace más de cuarenta años representa para el avance del proletariado por la ruta de la manumisión el mayor de los obstáculos habidos y por haber en la historia; y de acuerdo con Bakunin, la nueva forma de autoritarismo bolchevique-marxista-leninista-stalinista, etc., supone retroceder a situaciones oligárquicas nunca igualadas en los siglos históricos. Mal que les pese a

La revolución china está en marcha, el enigma es escalofriante. Hasta los gigantes del mundo atómico palidecen de incertidumbre. ¿Qué pasará, se preguntan, cuando surja el cataclismo de la guerra a ultranza que unos y otros buscamos a tientas en las tinieblas de nuestra incoscincia?

Ese día, ochocientos millones de chinos que acechan con mirada siniestra al Occidente. Esta inmensa nube humana representa el total de América del Norte y del Sur, añadiendo a la salsa el condimento de toda África, luego sería pueril negar la importancia que tiene China en el contexto mundial.

Cierto, existen múltiples razones políticas y otras... tal vez de mayor apremio que reprimen un justo razonar, pero de esto a pretender luscamente echar un borrón sobre el vasto territorio que ocupa la China, es otra cosa que deberíamos estudiar con más alteza y lucidez, inclinándonos sobre un simple mapa. Toda vez, para que nos sirva de base de reflexión podríamos añadir que el aumento demográfico en este inmenso país, es aterrador, y que dentro de unos años la China contará con más de mil millones de habitantes, lo que significa que antes del año dos mil, la mitad de la población del globo será asiática.

Sin embargo, España, que aparece en la carta del mundo como un punto apenas perceptible, fue la llama de la revolución de nuestro siglo. El mundo cerró los ojos y toleró que fuese arrastrada por el torbellino de la tormenta de la injusticia. Pero no importa, España, mal pes, sigue también siendo un enigma para el mundo.

Sabemos pues, por dolorosa experiencia, en que se convierten las revoluciones, aun cuando éstas sean iniciadas por un sobralto nacional de las clases oprimidas. Lo lógico sería que las mismas se convirtiesen en

acontecimiento histórico, ya que en todos los casos, son alimento esencial de las masas humanas, escandalosamente explotadas; pero no es así.

China ha puesto en marcha su revolución. En España también tuvimos la oportunidad de ponerla en marcha para hacer triunfar la voz de la razón. Razon que asistía al pueblo español, por cuantas injusticias había sido objeto a través de la historia. Nosotros, anarcosindicalistas, salimos a la calle para conseguirla, pero... el pueblo dividido, diera ante los problemas artificiales que le presentaban las cancelierías internacionales, con el fin de embarullar la lógica aspiración que albergábamos. Mas al rechazar tan odioso precedi-

por Félix Cuende

miento firmó el pueblo español su sentencia de muerte.

Hoy, después de tantos años de agonía exclada, constatamos que lo que consiguieron en nuestro país, lo que consiguieron en China, porque el problema de potencialidad se impuso, frenando en seco las intenciones basadas en una reacción despreciable.

¿Qué podía significar el pueblo español para el cuadro demográfico del mundo? Un punto perdido en el mamapundi, o algo así, como un grano de arena en una inmensa playa. El mundo prefirió contemplar fríamente la horrible tragedia que vivía España, en lucha atroz y desigual contra las fuerzas demónicas del fascismo internacional toleradas.

Pero la chispa de la guerra civil española iba a prender otros polvorines en Europa y en el mundo, llevando el luto y el dolor a millones y millones de hogares humildes que sólo deseaban vivir en paz y en fraternal armonía con los demás pueblos de la tierra.

Habiendo cometido el sacrilegio humano, al sacrificar a España en marcha hacia un mañana mejor, no les quedó más remedio a los que consiguieron que la intolerancia y la crueldad fuese reina, que aceptar la China tal como es geográficamente y demográficamente, y lo peor de todo, es que tienen que aceptarla, no como China comunista, sino, porque, comunista o no, la China ocupa una gran parte del globo y en ella bullen millones y millones de seres que se multiplican con las hormigas en proporciones desconcertantes y con los cuales el resto del mundo tiene que buscar métodos pacíficos de relación, y si es posible, de entendimiento político, si no quiere desembocar en un horrible drama atómico. Esto puede realizarse poniendo al mundo a un mismo nivel, nivel basado en el principio fundamental que rija la evolución histórica.

Como no tener en cuenta que la China poseyendo su propio y gigantesco potencial humano irá día tras día afirmándose en las perspectivas del presente y del futuro. Y por qué negar la evidencia. Despierten, pues, los incrédulos o los que todavía puedan vivir asidos a falsas nociones del tiempo. Que conste que no me refiero en el fondo de mi trabajo, al régimen actual de China, puesto que sabéis que lo rechazo por natural incompatibilidad humana, sino que me refiero a lo que la China es en sí.

Nadie ignora que para cuando los europeos llegaron a China, ésta poseía ya una vieja cultura y que por mucho que se detuvieron a hacer un profundo estudio de las realidades geo-humanas de China, convinieron que era más prudente regresar a Europa convencidos de que ésta no tenía suerte alguna de supervivencia en un país como aquel, donde la longevidad de su civilización era asombrosa. Muchas han sido las civilizaciones que la China ha visto nacer y desvanecer, mientras que ella, impenetrable, imperturbable, con su enigmática sonrisa, prosigue resuelta su marcha hacia la conquista del mundo.

¿Quién o quienes serán capaces de contener esa gigantesca ola humana el día en que se desencadenen las

tempestades que vislumbramos en el futuro? ¿Qué muro de contención podrá elevarse para que en él se estrellen los asaltos del Goliath asiático enfurecido contra el Occidente, dividido y decadente?

Un escalofrío recorre todo mi cuerpo y una sola respuesta me viene a la memoria: desencadenar un conflicto armado que convierta al mundo en polvo y sangre. Esto es atroz, inhumanamente impensable. ¿Por qué? Porque aun empleando todos los recursos atómicos de que disponen los occidentales, divididos como lo están, no bastarían para arrasar sus alturas e inaccesibles montañas, ni fundir sus nieves eternas, ni pulverizar su legendaria muralla ni hacer desaparecer su inmensa superficie desértica y mucho menos para borrar del mapa sus inhóspitas junglas. Luego ¿qué le resta hacer al Occidente para evitar ese cataclismo a que aludo? ¿Continuar rezando y elevando plegarias al cielo? ¿Creen otros que lo conseguirán oponiéndose a la violencia y a las bombas atómicas esgrimiendo un simple misal ideológico?

El enigma es enorme, ya que la marcha hacia el predominio y la violencia no cesa, preguntándose si es posible detenerla. Pues sí, creo que sería posible detenerla, en el lugar mismo donde la madre lanza su grito desgarrador al dar vida a un ser que ha de amar entrañablemente. O sea, en el hogar.

El hogar ha de ser la catedral de enseñanza colectiva, base de todo principio humano y riqueza inagotable del hombre que, hermanado a otros hombres, edificará un mundo exento de crueldad enfermiza y de desequilibrio mental, taras sociales que llevan a los pueblos al horror y a la miseria.

Me atero a pensar en ese ímpetu revolucionario chino, cuya tendencia al sectarismo es tan flagrante, la cual ha producido siempre un efecto de desintegración que puede tener raíces en su prehistoria religiosa. Nos es fácil observar en nuestros días, como va infiltrándose en la vida de todo credo autoritario la tendencia a ir desarrollándose el comunismo, desde el punto de vista psicotécnico, tal como una religión. Sería absurdo el no detenerse ante un peligro desintegrador semejante, oponiéndose a tales ambiciones de dominación del hombre.

Por éstas y otras muchas razones que podría alegar, me niego a abandonar a la juventud de hoy deseducada y formación a la base de su adolecencia porque esto sería tanto como condenarla a servir de pasto a los tiburones que pululan por los mares de nuestras pasiones. Tenemos la sagrada obligación de interesar a la juventud a la idea fascinadora de las construcciones intelectuales, lo que avelinará a la misma hacia el pensar revolucionario. La pedagogía social de nuestro tiempo ha de concentrarse en la libertad como una impenitosa obligación. Pero cuidado, observemos como el hombre se desata en muchas ocasiones de la libertad que quiere atarzarle. La insubordinación se adueña de su espíritu por puro desasosiego y rebeldía, y hay que salvarlo, compañeros, enseñándole a ser consecuente con la libertad y con todo lo que ésta lleva consigo de sublime y de grandesa.

Apresémonos pues a crear las condiciones correspondientes para que esta libertad alcance todo su auge. Lo contrario sería un consciente falseamiento de la realidad, la mentira como base de toda pedagogía social.

Sólo la antorcha de la libertad podrá decir NO a esa aspiración irracional del alma china que vuelve a una concepción colectiva y unitaria del mundo, ahora que las decoraciones montadas artificialmente estos últimos siglos se derrumban entre lágrimas, sangre, hambre y miseria espantosa.

Napoleón dijo un día ante un mapa del mundo, señalando a China con el dedo: «¡Ahí hay un gigante que dormita. Dentro de cien años hará temblar al mundo. Ojalá que tal vaticinio no se realice jamás y que la humanidad viva en paz su mediocre existencia hasta que consiga alcanzar la cima de sus anhelos.

La democracia ¿mal menor?

por Julián Floristán

CUANDO el hombre —el hombre que se considera idealista— ocurre o se agarra al «mal menor», irremisiblemente ha claudicado. Poco o mucho, consciente o inconscientemente, pero ha claudicado. Que se nos aconseje hoy desde nuestra propia prensa, el escoger entre reacción —en el ambiente que nos rodea— o democracia, a la segunda nos parece bastante chocante. Todos los recursos en pro de justificarlo, son demasiado menores, ninguno de ellos tiene la suficiente consistencia para que pueda ser aceptado, pues equivaldría a hacernos cómplices de errores demasiado voluminosos. Antes, habríamos de declararnos vencidos por cobardía para seguir luchando. Aceptar la «democracia» frente a la reacción es demasiado superficial, demasiado cómodo y fácil. Porque sería además necesario que nos señalaran antes cuales son las democracias exentas por completo de métodos reaccionarios.

«Democracias Populares» llaman a todas esas Repúblicas del Este Europeo, controladas por el mastodonte de la de la inmensa China continental. «Democracia Orgánica» se dice pomposamente el sistema que oprime y asesina al pueblo español. Demócratas son todos los regímenes que gobiernan los países americanos y otros. Acaso en alguno de éstos queden reminiscencias de democracia, pero nada más.

Demócratas del Este —Rusia, China y satélites— Demócratas Norteamericanos, pretenden ser los campeones sin discusión de esa forma de dirigir y gobernar a los pueblos. En unas, sabido es que las elecciones se llevan a cabo por el sistema de «lista única»; en la otra, tras estruendosa y carísima propaganda, que después habrá de pagar sus súbditos. ¿Hay una enorme diferencia de libertad entre todas esas democracias? Sí: la de que en un lado persiguen por comunista y en el otro, por anti-comunista.

En unas no se puede entrar ni salir sin libertad, en la otra, casi que tampoco; el visitante no puede justificar plenamente su amorfismo completo en cuanto a ideas avanzadas se refiere, y es conocido como militante de una tendencia revolucionaria, (y revolución no quiere decir forzosamente, repetimos hoy, violencia, terror, asesinato, destrucción, ha de renunciarse. O entra, clandestinamente, ateniéndose a las consecuencias y a la aplicación de leyes democráticas, naturalmente.

Otro aspecto de la cuestión que nos ha dejado algo así como paralizados o viendo visiones: la recomendación de votar. Más que raro, ello nos ha parecido inaudito y casi que un abuso de confianza. Nunca se había llegado a ese extremo, descazonadamente; lo más (y siempre fue nuestra norma orgánica) era decir que cada cual obrara según su conciencia o según lo arraigadas que llevan sus ideas. Si nuestra propaganda descendiera a ese nivel, con

A propos du...

(Suite de la page 1)

prendre conscience de son existence et se présente comme existant uniquement dans des secteurs limités et certains lui reprochent déjà de ne pas avoir suffisamment théorisé. Effectivement, le provotariat, si on en croit l'appel d'Amsterdam, n'est le rôle révolutionnaire de la classe ouvrière dont il se sent distinct. Il se place encore sur le terrain de la séparation absolue du producteur et du consommateur. Il pense la révolution à la manière des socialistes utopistes à travers les schèmes de la pensée bourgeoise.

Mais ériger ceci en reproche, c'est se priver d'oublier l'aspect toujours virtuel, de la théorie révolutionnaire. C'est du futur, d'un futur que nous espérons proche, que nous attendons la clarification: la révolution, la réconciliation de l'homme avec lui-même, du provo avec le prolétaire.

R. A.

Frente a la traición

NO radica el mal en los verticalistas; ellos cumplen su papel absorbente de cuantos se prestan a sus manejos sucios y repugnantes. Los franquistas podidos de haber asesinados a millares de españoles lo que les sirve para abonar el campo donde pillos, embusteros y granujas pastan, y pactan con verdad de lavadero, creídos que por categoría de unos ex-centenistas, podían influenciar nuestro organismo y cambiar los principios anarquicos que encarna la Confederación Nacional del Trabajo y libertaria. La respuesta ha sido categórica, clara y firme como es costumbre en nosotros los libertarios.

Si esos excentenistas usaron la organización confederal, adjudicándose unos derechos que nadie les dio, son acreedores a la repulsa más justa de todos los confederados. En nuestros medios la traición se paga con la pena de muerte cívica y esta la tendrán tarde o temprano, lo mismo que los demás traidores. Nosotros somos así, y los demás sean como quieran.

Estamos hartos de tantas bajezas, no sólo de cenetistas claudicantes sino de otros que, llamándose anti-fascistas, atacan solapadamente, ya que cara a cara no son capaces de hacerlo. Las consecuencias han sido de todos los calibres, pero nunca con-

siguieron dar muerte al ideal anárquico. Si han creído hacernos desparecer por esos o parecidos procedimientos se equivocan lamentablemente. Estamos acostumbrados a recibir golpes duros y lo que se ha conseguido es fortalecer más la organización, darnos personalidad y revalorizar nuestros principios, únicos capaces de poner en marcha un sistema de libertad, trabajo e igualdad entre los hombres.

Desde mis primeros años en la Confederación Nacional del Trabajo, que se remonta al reinado de Alfonso XIII, pasando por el sanguinario Martínez Anido, Primo de Rivera, Berenguer, Gil Robles, la República de Trabajadores, el Partido Comunista y, por último, el terror de la dictadura de Franco, y haciendo un estudio de todos, se resume en ser todos iguales en el concepto malo de querer acabar con hombres de pura idea anarquista. Todos nos han tratado a puntapiés, cuando ya el servicio se lo hemos prestado; todos han tenido el firme propósito de vencerlos por la fuerza armada, clausurando nuestros sindicatos y ateneos, prohibiendo nuestros medios de pu-

blicidad, oponiéndose violentamente a todo movimiento huelguístico con mira a reivindicaciones morales y materiales, encarcelando y a veces matando a nuestros compañeros, no daban trabajo a ninguno que tuviese carnet de la C. N. T. Estas son las consideraciones que nos han tenido todos los gobiernos, sean del color y forma que sean. Hasta estos momentos no hemos variado en nada nuestra forma de pensar y de hacer, quedando dispuesto a todo menos a renunciar a nuestra lucha por la Libertad. Abatir al fascismo hasta el último momento, y, si para ello hay que volver al combate, aquí estamos como siempre, dispuestos a dar todo lo que somos como anarquistas. Si los que hablan tanto están dispuestos a la pelea, empecemos por dar muerte de ser enemigos del fascismo. Es de la única forma que podrían conocer que no hemos retrocedido y que seguimos siendo los mismos de antes y de siempre.

Por consiguiente, el que hayamos tenido traidores en nuestra organización no quiere decir haber rectificado nuestros postulados; éstos se mantienen íntegros, por lo cual nuestra historia honrada sigue manteniéndose.

No todos pueden hablar de esta forma.

A. GONZALEZ

bastante razón se podrá decir que apenas si somos sombra de lo que fuimos.

Ya está bien que se escriba el que en 1936, los «treinta mil presos» salieron en libertad a consecuencia de las elecciones de Febrero, de lo que se nos habrá de permitir dudar no obstante. Más no se olvide añadir también que a consecuencia de ello se aceleró el levantamiento fascista de Julio, que si bien se preparaba desde 1931, una vez implantada la República, no estaba aún bien a punto.

Volviendo más atrás «chech nous» ¿cómo fue posible el «bienio negro», a seguido de una larga etapa en que los votos dice que fueron quienes trajeron la tal República Democrática?

Es exagerado decir que quien no vota por las «izquierdas» (aún no sabemos, porque no se nos dice, donde termina la izquierda y comienza la derecha), al abstenerse ello aprovecha forzosamente a las derechas, a la reacción. Demosnos un claro imparcial por el país que nos oge y veremos que con abstenciones «numerosas» — y todo, lo que se ha dado en denominar reacción, o reminiscencia fascista, ha sido batida en toda la línea.

Es posible que, en apariencia, a la reacción se la elimine efímeramente por medio del voto de las elecciones. No es el momento ni el lugar de discutir ello. Por nuestra parte hemos preferido siempre vencerla por otros medios, y nos referimos a la reacción que desde cualquier poder haya tratado de avasallar al pueblo, a esa reacción que ocurre sin escrupulo alguno a la fuerza, al atropello, a la violencia, al crimen incluso contra el pueblo. Contra esa reacción no queda otra respuesta que la misma violencia. Veintitrés años hace que se espera vencer por medios «inercuosos» a la que usurpó la «democracia» en España (y trata y trata que dure la de Portugal), con resultados sumamente edificantes y que a la vista y alcance observativo de todos están.

Democracia = a mal menor = a dejación, negación, impotencia, incapacidad para seguir luchando. Porque delegar en otro, elegido por medio del voto en la urna para que en nuestro nombre lleve a cabo lo que solamente nosotros — todos nosotros — debemos realizar, es por lo menos todo lo citado. Venirnos a estas horas ensalzando la democracia, que como dijimos no ha mucho repletiendo lo que otros con más capacidad y facilidad ya nos tienen dicho y redicho, no es forzosamente libertad; venimos todavía hoy a recomendar votar a los que aburridos conscientes, o asqueados se abstuviéron toda su vida, por la izquierda, cuando ésta poco o nada se diferencia de las demás tendencias nos parece sumamente infantil, cándido, o bien simplemente fuera de lugar. Más fuera de lugar si tenemos en cuenta que nos hallamos sin ese derecho. Y si se dirige la recomendación a los que a lo largo del exilio lo hayan adquirido, nos parece un poco impropio también. Además, ¿no es cada cual mayor de edad, sabe o debe saber? a qué atenerse y lo que ha de hacer? Para nosotros no puede haber términos medios. La política, como vehículo de emancipación, pasó tiempo hace a la historia. Los que en ella crean pueden y deben practicarla, cantarla loas o hacerla el «réclame», ya que libres son de ello. Por fuera, lejos, no er nuestros medios; no desde las columnas de nuestra prensa, que estarían mucho mejor empleadas en combatir a cuantos de una u otra forma, descazada o disimuladamente se oponen a que los pueblos sean libres como lo desean y se vean educar y sobre todo hacer para que el paces. Cuando tanto tenemos por franquismo deje de ser nuestra perpetua afrenta, así como vergüenza de todo el mundo «democrático» y no democrático, no descendamos tan bajo, pues vamos a dar la sensación de que los años de exilio nos han embotado hasta la manera de andar, hablar y escribir.

Para nosotros, ese mal menor, lo hemos de convertir en lucha permanente contra la reacción, contra todas las reacciones. Y si eso lo hemos demostrado durante toda nuestra vida, ¿por qué no continuar hoy, mañana y siempre? El conformista se niega a sí mismo; nosotros ninguna intención hemos de mostrar en ese sentido. ¿O es que vamos a evolucionar a la inversa, hacia atrás? Antes habría que hacer dejación completa. Crear una nueva confusión en nuestros medios sería más que lamentable. No olvidar un solo momento que ni siempre «quien calla otorga», ni en esto, ni en lo otro o lo de más allá.

Y cuando acuerdos orgánicos existen contra esa forma libre de exponer, no ideas, sino desdos particulares o personales, que nada tienen de renovadores, hasta nos vean un principio de abuso de confianza.

«La libertad de cada uno ha de terminar donde empieza la de los demás». Que los conformistas se consuelen con el mal menor y quieran votar en ese sentido. No seremos nosotros quienes lo impidamos más para ello, para hacer su propaganda, recomendación y demás, sirvanse de otros recursos. La C. N. T. no fue creada, sostenida y guantada, ni siquiera en las peores etapas de su vida (y la actual pudiera ser una de ellas) para tan raros menesteres.

DISCOS

Español me ha comunicado su orgullo de serlo. Incluso radicado en el extranjero, tiene patria. Pero posee más años y necesidades que patria.

Español no soporta que un grupo de habladores hablen en lengua que él desconoce. Pero encuentra natural que el caso se dé a la inversa.

Español es de aboleño proletario; pero antes que esto es muy hijo de su tierra. Pero el rico nacido en España, es mucho menos español que rico.

Un burgués madrileño y otro barcelonés pueden entenderse por encima de las «fronteras». Un obrero de allá y otro de acá no deben entenderse para facilitar, «apartadamente», la explotación de trabajadores madrileños y «provincianos».

Cuando digo a un compañero proclamar su orgullo españolista, no me persigno porque no me van las «circularitas».

La guardia civil española nos ha apelado a los obreros castellanos o a un pedido de capitalistas que nos son «capisamos». De haber sostenido prejuicios patrióticos, me los hubieran despedido a sablazos.

La idea de patria es incomprensible en el obrero, y más en pretendidos internacionalistas. Cuanto más se quiere burlar y «avlear» la tónica anarquista de las ideas, más encono hay que observar en el «repentino» de teorías e historias de un tenebroso pasado, para presentarlas como actualidad fatal de hoy y de mañana.

Que el triste español me dispense. Pero al ex emancipado, no lo despenso.

DISCOBOLO

(Ver página 3, col. 1-2)

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 P.

ANTENENA

AGUDEZA de O. P. E.

El zahorí Vicente Carrera Martínez, ha terminado sus trabajos en Bouza (Vigo). No hay otro. Su péndulo, con cordón amarillo, ha permanecido inmóvil durante su largo paseo. Si hubiera buscado azul, el cordón hubiese sido blanco. Y negro si la prospección se hacía con vistas al petróleo. Sería curioso saber qué color de cordón escogería si tratara de buscar en tierra sojuzgada por el franco-falangismo algún yacimiento de libertad, de democracia y de justicia social...

LA SITUACION EN LA BARCOCK-WILCOX

BILBAO (OPE). — A título informativo recogemos de la prensa la información de que la vuelta al trabajo de los obreros de dicha factoría tuvo lugar mediante el siguiente laudo arbitral a cargo del teniente fiscal de la Audiencia de Bilbao don Fernando Barriero:

«Quedan sin efecto las sanciones de despido impuestas por la empresa los días 14 y 15 de abril contra dieciséis trabajadores pudiendo ahora recuperarse el tiempo no trabajado en las condiciones permitidas por las vigentes disposiciones legales. Otra de las resoluciones del laudo se refiere a señalar la fecha de 15 de julio para iniciar negociaciones de renovación del convenio colectivo.

«En la resolución arbitral se destaca la buena disposición para el diálogo y el entendimiento que han observado tanto los trabajadores que se reintegraron a sus puestos como conviniere sus representantes, como la empresa, que a pesar de haberse roto unilateralmente el primer acuerdo, aceptó de buen grado someterse a la fórmula del arbitraje.»

LOS ESTUDIANTES DE BARCELONA

PARIS. — Entresacas de unas declaraciones de Joan Grau, delegado de la F.N.E.C., hechas a un periodista parisino:

«No es esta la primera vez que los estudiantes catalanes han manifestado y reclamado sus derechos. Hay tres fechas-clave: la lucha de 1956 cuando los estudiantes rompieron los retratos del jefe del Estado y del fundador de Falange. A partir de febrero 1962 puede decirse que la Universidad de Barcelona quedó ampliamente politizada. Y ahora, se ha intentado crear sindicatos autónomos de estudiantes después de haber boicoteado las elecciones del Sindicato oficial.

«Al nivel de los Sindicatos democráticos de los distritos universitarios estamos en contacto con los otros. En el nivel completamente clandestino de la FENEC lo estamos con «Euzko-Ikasketa-Alkatasuna» del país Vasco y con la F.U.D.E. de Madrid. Las tres representadas en la Conferencia Internacional de Estudiantes que reside en Holanda.

«La parte de las reivindicaciones catalanas consiste en la libertad en la enseñanza y la utilización de todos los medios de información (prensa, radio, televisión), de la lengua catalana prohibida como lengua co-oficial en 1939 y también la continuación de nuestras propias instituciones.

ACTO CENETISTA

LYON. — Han disertado sobre temas de actualidad dos destacadas figuras de la C.N.T. los señores Congost e Igleas. Han expuesto la obra que lleva a cabo la central cenetista en favor de la libertad. Ha habido también un festival artístico a cargo del grupo de Grenoble. — (OPE)

SEÑORES TURISTAS, AL «CAR»

MALAGA. — Un autocar transportando 39 veraneantes, perdida la dirección, ha ido a estrellarse al fondo de un barranco profundo de veinte metros cerca de la localidad turística de Marbella. Dos muertos y veintiséis heridos.

GOBIERNO MONARQUICO NO EXILIADO

MADRID. — En Barcelona se ha constituido una suerte de gobierno dinástico con la conformidad del caudillesimo Franco, pero a título de Secretario Ejecutivo Monárquico a los fines de restauración (cuando sea) de la Monarquía. Este gobierno fantasma está presidido por el conde de Motril, con Luis María Ansón en Informaciones, conde de los Andes en Relaciones Exteriores, Juan Jesús González en Leyes Constitucionales, Florentino Pérez Embid (del Opus Dei) en Relaciones con el gobierno Franco, y un general X (no se da el nombre) en Asuntos Militares. Quedan para proveer las carteras de Finanzas y Negocios Inconcesables.

La confusión democrática...

(Viene de la pág. 2.) su magnífica exposición —: «dar al César lo que es del César». De tal manera que algunas veces pensamos que Marx no ha sido jamás tan bien tratado como en este libro. Se le dedican algunos largos párrafos de sinceros elogios y se le pone a una altura que nosotros nos negamos a aceptar, pero es que nosotros no nos comprometemos en este terreno con nadie, ni siquiera con la juventud. Creemos que el problema del Estado y la Libertad está encima de todo concepto, de toda concesión, de toda posición, que se preste a complicidad con el primero, aún cuando fuese supuesta, como lo es en el caso de Guérin.

Mediten todos — jóvenes o viejos — estas documentadas páginas que Gué-

INTENTO DE CHANTAGE

MADRID. — Aguirre de Cácer, especialista en asuntos norteamericanos, ha sido enviado por Franco a Washington para solicitar del gobierno federal que interceda cerca de Londres para dotar a Gibraltar de un estatuto favorable a El Pardo. En caso de una negociación infructuosa, se indica que Aguirre de Cácer dispone de autonomía para amenazar a los EE.UU. con la rescisión de los tratados que permiten a los americanos mantener bases aviatorias y atómicas en suelo español, lo cual facilitaría totalmente el acercamiento que se busca entre El Pardo y el Kremlin, además de las Siete Puertas pequesas.

FRANCO IRA A BARCELONA

MADRID. — El generalísimo irá a la ciudad condal dentro de unos días. Ya debía haber ido, pero renunció al viaje por haberse — imprudentemente — anunciado. El no gusta dar cita exacta, por si las moscas. ¡Ten tan-tísima gente agoviada! Ya una vez le anunciaron entrada por Pedralbes y entró a Barcelona por la Estación Marítima, por lo cual el capitán de parada en Diagonal alta tuvo algo que decir de su jefe supremo. Ahora el caudillesco pondrá pie en la capital catalana en día, hora y lugar secretos. Seguramente tratará de sembrar simpatía franquista, cosa harto difícil en aquellos pagos. Celebrará comedia de ministros, o consejo de tales, y prometerá bienandanzas para el pueblo, particularmente para los curas. Luego anunciará un referéndum nacional sobre reformas de estructura del régimen, previamente preparadas por los regimientos mismos. Adelantamos: que el pueblo español no tragará ese gazpacho.

ERA DE ESPERAR

MADRID. — La conferencia episcopal sostenida por 18 notabilidades de la Iglesia española han condenado abiertamente las manifestaciones curas de Barcelona, sin mencionar siquiera las causas del inconformismo de los sacerdotes. Esa misma autoridad episcopal no acierta a redactar el proyecto de libertad religiosa aplicable en España por inducción de Roma, según disposiciones del Vaticano II.

TRES ESTUDIANTES EN LIBERTAD PROVISIONAL

MADRID. — El proceso instruido contra los universitarios Joaquín Boix, delegado del Sindicato Libre de la Escuela de Ingenieros; Evaristo Manzano de la Escuela de Arquitectura y Manuel Rodríguez, de la Escuela de Técnicos Industriales sigue su curso. Se les acusa de Asociación ilegal, «ya que la ley concede el monopolio de la representación estudiantil al S.E.U.» Han quedado en libertad provisional, pero cada quince días tendrán que presentarse a la policía.

LO QUE LLAMAN JUSTICIA

BILBAO. — La guardia civil del puesto de Sopuerta (Vizcaya) ha multado con cantidades de cinco mil y mil pesetas, por haber asistido a la concentración del «Berri Egunaz» de Vitoria, a Onaki Ocerin, Muguel Zubietza y Juan José Lejarza.

S. I. A. EN THIAIS

Anticipamos que la concentración en el Estadio de Thiais fue un éxito. Hubo fútbol, conferencia, picnic y espectáculo. La aportación de Dreux fue valiosa. En el número próximo se publicará reseña.

PARADEROS

El compañero Pedro Roselló, que se interesa por la dirección del compañero Ribera, de Esparraguera, puede pasar por esta Redacción para recogerla.

PARIS: Segunda conferencia del ciclo

Con buena asistencia tuvo lugar el pasado domingo 29 la anunciada conferencia del compañero Francisco Igleas bajo el tema: «El militante de la C.N.T. ante la actualidad española».

Precedentemente el delegado de la sección local de Cultura y Propaganda, hizo la silueta del orador resaltando las particularidades que distinguen por historia, ambiente y «circunstancia» social, al militante de la región catalana con respecto de la andaluza. Organizativo, postivista y multitudinario el uno; soñador, rebelde e individualista el otro. «La C.N.T. y el anarquismo tienden a coordinar y hermanar, en el respeto de las par-

cularidades de cada uno, esta eterna variedad creadora de las familias regionales ibéricas».

El veterano compañero Igleas comienza su disertación pidiendo tolerancia ante posibles desfallecimientos, dada su edad y su pulso alterado por los años y las luchas. Hace un profundo análisis del ambiente en que se elaboró el gachapcho de Munich y que los personajes que intervinieron. Hace «El Movimiento Europeo» que organizó aquella reunión famosa tiene vida legal en la España de Franco. Sin embargo todo quedó en agua de borrajas. De lo que se trata es de evitar que el pueblo trabajador español le tome gusto a la acción directa en la exigencia de sus derechos y libertades, que le niegan tanto la derecha como la izquierda política.

Estudia, después, el proceso del mercado común, sus fines y sus hombres que en sítesis no es otra cosa que un hábil instrumento moderno al servicio del Vaticano y del Congreso de Zaragoza, termina manifestando que el futuro del capitalismo social de la clase trabajadora representado por las huelgas de los mineros de Asturias en el 62. Esos movimientos eran de índole económica y en ellos marcaron su influencia las organizaciones católicas, aunque también participaron la U.G.T. y la C.N.T. clandestinas. Ataca con firmeza a la A.S.O. por que su doctrina es de tipo integrista, totalitario, («central única»), y por estar financiada por los sindicatos americanos que hacen el juego a los manejos monarquicistas de la «Casa Blanca» en España.

COSME PAULES



GREGORIO QUINTANA

LAS IES DEBAJO DE LOS PUNTOS

RECIBI tu carta, compañero M. P. Expresas en ella toda la preocupación de un militante inquieto por el porvenir de nuestro movimiento. Sinceramente inquieto y alarmado por un largo exilio que nada tiene de esperanzador. Dolorido ante situaciones recientes que comenté en la Crónica hace tres semanas. Debía contestarte con urgencia.

Sin ningún esfuerzo me coloqué en tu caso. Es preciso penetrarnos mutuamente para comprendernos todos en nuestros íntimos desgarros. A través de tus líneas observé dos detalles fundamentales. Parece ser que no te hallas informado a fondo en cuanto al problema que traté de paso en mi Crónica. Es probable, además, que observemos el problema desde un punto de partida diferente. Estos dos detalles motivaron tu carta.

Un tercer aspecto, menos importante y en el caso actual episódico, establece un tercer punto en la diferencia que pudiera haber entre nosotros. Por ser menos importante me ocuparé de éste último en primer término.

No es grato juzgar los actos una vez éstos realizados. Sobre todo si ni de cerca ni de lejos se ha participado en ellos. Correctamente, y en base a una solidaridad que jamás habría de ser desmentida entre nosotros, se ha de estar al lado del que actúa, codo a codo, en tanto el acto se halla en curso. Más tarde se podrá discutir en cuanto a su oportunidad o a su eficacia. En cuanto a si es éste, procedimiento y norma aceptable... Pero que no nos domine la idea de que lo precario de una situación dañe ha de ser freno a la obra.

El militante vivió siempre de precario. La suerte era más incierta cuanto más se hallaba en la brecha, toda su persona entregada por entero a la lucha. Las organizaciones vivieron siempre de precario. Nuestras organizaciones. Organizaciones que no se constituyen por el placer de vernos, en común reunidos, sino para hacer de ellos punta de lanza de nuestra acción. Me dices que llevamos «casi 30 años de exilio y estamos peor que en el 1936...» Peor estaremos de aquí a pocos años si nos domina la idea de que cualquier gesto puede costarnos... ¿el qué?... ¿que puede costarnos más que el continuar brazos cruzados, en ese exilio que al parecer te atormenta?».

Pero vayamos a lo que más importa. No mencioné a la A.S.O. en la Crónica a que te referías. Ni una sola vez. Hablé de la A.S.O. en Crónicas anteriores. En el caso que nos ocupa no tenía porque mezclar a unos con otros. Se trataba pura y exclusivamente de quienes se arrogaron el derecho de «representar» a la C.N.T. en la procura de un «pasteleo» sin precedentes.

Partes de un error de información. No hubo, como supones, acuerdos de ninguna especie. Nada pasó felizmente del estado de proyectos. No te extrañe pues que ni «Espoir» ni «C.S.» hayan publicado nada concreto al respecto. Pero por conducto orgánico puedes procurarte toda la documentación que al caso concierne, publicada por el S. I. y ampliamente difundida. Verás allí la parte que juzgaron los fundadores de la A.S.O. y es posible que llegues a comprender cómo y por qué se fundó tal organismo existiendo ya en funciones otra Alianza. Verás la honda disputa y desconfianza creada entre los de la A.S.O. y los otros. Es decir, los que intentaron por su cuenta y riesgo la famosa operación destinada a pactar con los sindicatos verticales, con la pretensión de que la C.N.T. hiciera frente único con los falangistas.

Los de la A.S.O. se hallan como tú y como yo, pregando de aquí, por la constitución de una Central Única. Pero sin Falange. He aquí porque no mencioné a la A.S.O. en el problema de un Nadal o un Inigo dirigiéndose a la prensa oficial, del régimen, para denunciar a quien desbastó sus planes, dirigiéndose a la prensa extranjera residente en Madrid.

Las declaraciones de Edo evidenciaron el comportamiento de los que erróneamente se titula «partidarios» de Madrid. No llegaron a pactar nada. Simplemente se hallaban en tratativas que fracasaron estruendosamente, cuando todo el mundo supo que no era la C.N.T. la que intentaba contactos, sino un grupo de apóstatas, perjuros de su pasado, que pretendieron obrar en nombre de la C.N.T.

No pretendo convencerte, compañero M. P. Reclama y la obtendrás, toda la documentación concerniente al caso. Sabrás a quienes me refiero y conocerás todo el alcance de su intento. Extraerás las conclusiones tu mismo. El S. I. se limitó a la «copia conforme» de los documentos.

No se sabía en Montpellier lo que se tramaba en España. Los que del interior intervinieron allí nada dijeron al respecto. Ni los de la A.S.O., ni los que no son de A.S.O. Menos aún los interesados directos. Todo ello provocó una confusión interna que aún se arrastra desde entonces. Entérate de ello.

Es probable que observemos el problema desde un punto de partida diferente. Por mi parte continúo negando el «circunstantialismo» que dio lugar a tantos traspasos además de dividirnos y debilitarnos. He insistido en que es necesaria una cohesión entre los militantes del interior y del exterior y en que a los que de aquí no nos movemos nos corresponde apoyar, sin de ninguna manera pretender dirigir. Pero sin que ello nos condicione a aceptar todo cuanto de allí pueda surgir... Si no pruebas al canto son las que quienes intentaron embarrar a la C.N.T. en una aventura deleznable y sin futuro posible.

Dicho esto, aprecio tu carta y tu intención. La discusión de ser franca y abierta. Te contesto desde aquí sin citar tu nombre en el deseo de respetar — así a ti como a tu anonimato.

EL CANCER RACISTA

El atentado de que fue víctima James Meredith refleja ese estado de odio y de lucha que se halla latente en el hombre, inculcado por la nefasta idea de la superioridad y de el Derecho. No se trata de Hitler. Si. Se trata de Hitler. Es decir, del Hitler que poco más o menos todo hombre lleva a flor de piel, oculto tras un barniz de pretendida cultura. Todo hombre. De todos los sectores sociales, de todas las clases, de todos los partidos. Basta la más ligera disputa o desavenencia para que el odio se manifieste en la media y en la virulencia que lo permita el medio que rodea a los litigantes.

De Iglesia a Iglesia hubo, hay, persecución o muerte, mitigada por ese soplo fraternal que comienza a soplar de todos los horizontes. Ese soplo fraternal alienta en todos los sectores sociales, con todas las clases, en todos los partidos y en todas las iglesias. Viven paralelos el odio y el amor. Tan unidos entre sí que difícil es discernir a veces cual es el verdadero odio y cual es amor verdadero.

El pastor King, predicador de paz y de no violencia, ocupó la plaza vacante de Meredith, víctima de la violencia. ¡Llegará King a ofrecer su mejilla si otros bárbaros blancos le amenazan con sus fusiles? En cuanto a Meredith — es doloroso — declaró que «a la próxima no le pesarán despreviendo. Su amor rezuma ahora odio...» No obstante, Meredith confiesa que en la justicia de los hombres y de las instituciones. Fue herido en ocasión en que realizaba una «marcha» a objeto de incitar a sus congéneres negros a inscribirse para las próximas elecciones. King y ocho voluntarios continuán el mismo acto propagandístico, en la confianza de que la ley llegue un día a sancionar — en todos los Estados de América del Norte — la igualdad de derechos para todos, negros o blancos. La ley ya existe. Pero no se cumple. Ni se cumplirá en tanto trabaje en las entrañas y en el cerebro de los blancos, el cancer del racismo.

Robert Kennedy se halla en África del Sur en jira de propaganda. En una carretera de los Estados Unidos caía un negro acorralado por las balas de los blancos. Simultáneamente, Kennedy, auténtico estadounidense, proclamaba el respeto debido a los negros y por otra parte de los blancos de África. ¿Paradoja? Bien es cierto que los Kennedy, en África o en América, proclamaron en voz alta los derechos de la gente de color. Pero algo se insistió que Kennedy siguió las trazas de Lincoln. Los esclavistas personalizan el cáncer que roe a los Estados Unidos, en las zonas del Sur, así como en tierra asiática el cáncer aparece por todos los sitios en que se halla un uniforme, un fusil, un espía, un personaje que huele a norteamericano.

CONTINUA LA HUELGA EN INGLATERRA

Los marinos mercantes ingleses rechazaron las propuestas de la patronal y del gobierno. Podía haber puntos de acuerdo en lo que respecta a los salarios. En escalonamiento progresivo éstos irían en aumento. En lo que no transigen las partes es en cuanto a los horarios. Los huelguistas exigen de inmediato las 40 horas. Los armadores y el Estado proponen soluciones ambiguas con descansos intercalados que compensen — para los explotadores — lo que en sí significa pagar el mismo salario con disminución de horas.

Se aproximan momentos críticos para ambas partes. El Estado ha de afrontar un problema urgente: la baja de la libra esterlina en la Bolsa internacional de valores. Tarea difícil ante el trastorno económico interior producido por el bloqueo de la huelga. Las industrias amenazan parálisis por asfixia. La alimentación acusa deficiencias y el transporte interior sufre ante la crisis de carburantes.

Los huelguistas han de vencer la desbandada que podría producirse si hay defeción en los diferentes ramos industriales y han de prepararse para afrontar con firmeza las consecuencias de una represión que reclama ya toda la prensa reaccionaria internacional.

Entre tanto se prepara la quinta semana de huelga, lo que constituye en sí un triunfo.

ADMINISTRATIVAS

Aparicio Juan, Castagnac (Arlège) y Villalba Antonio, St-Gaudens au Ponech (Hte Gne). Ignoramos las razones por que nos devuelven «Umbral». A las mismas direcciones enviamos el «C. S.», sin ser devuelto hasta ahora.

Panicello, Panamá. Rdo. cheque 25 pes. (121,37 frs.). Distribución mitad «C. S.» y mitad «Umbral» para paliar el atraso.

Julio Blasco, Bagnuls (Gard). Giro 12 frs. «Umbral» h. el 30-6-65. Df si hay gira intermedio entre ambas fechas.

Calero E., Evreux (Eure). Giro 50 frs a su correspondiente destino.

Francisco Pascual, Lury (Cher). Giro 37 frs., pagando «C. S.» y «Umbral» h. el 31-12-66.

NOTA IMPORTANTE. — Con el fin de evitarnos trabajo y gastos, antes de hacer las reclamaciones para el primer periodo del 66, (30-6-66), rogamos a todos los que no hayan pagado las suscripciones del «C. S.» y «Umbral» hasta la fecha citada, lo hagan lo antes posible por sernos necesario. Lo mismo, y particularmente, declinamos a los que van atrasados en demasía, y a los suscriptores y correspondientes del extranjero que no lo hayan hecho.

DE L'ANNOIA AL SENA SENSE PRESS. SA. — Una caricatura del dolor y de los hombres, empezando el autor por caricaturizarse a sí mismo.

Libro de éxito creciente en Francia, Cataluña, Venezuela y Méjico. 11 francos, franco de portes.

AIRE LIBRE

JIRA SOLIDARIA EN HYERES (Var)

F. L. MONTPELLIER

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, invita a todas las Federaciones Locales, afiliadas, familiares, amistades, simpatizantes y emigrados económicos, a la jira que tendrá lugar el domingo día 26 de Junio de 1966 en el hermosa playa de La Ayguade de Hyères.

El lugar de concentración está rodeado de arboleda junto a la inmensa playa de arena fina, permitiendo oír la variada música por mediación de los potentes altavoces instalados al efecto y el radio-crochet, además del normal desarrollo de los Juegos Infantiles.

Al final de la fraternal comida campestre, un calificado compañero dará una charla sobre un interesante tema de actualidad.

A la jira, como es costumbre anual, acudirán todos los ancianos residentes en la Casa de Reposo del «Beau Séjour», sin excepción.

Todas las familias aportarán lo elemental para obsequiar a alguno de los ancianos.

«Seamos dignos de los ancianos que generosamente supieron darlo todo por la libertad del pueblo español en lucha permanente contra la tiranía del régimen franco-nazi-fascista, acudiendo numerosos a la jira de Hyères.

Recordamos a las FF. LL. y compañeros que, bajo los auspicios de la organización gala, el domingo 17 de julio de 1966 se celebrará en Marsella un gran mitin de Núcleos, con la participación de Henri Julien, abogado y presidente de S.I.A. en Provenza, Joseph Soriano, secretario de la C.N.T. francesa y Federica Montseny.

F. L. DE FONTAINEBLEAU

Organiza Jira campestre para el domingo 26 de junio de 1966 en medio del bosque, sitio llamado *Aux Prés Larcher*, a 300 metros de la estación Fontainebleau-Avon. Lugar situado junto a la piscina. Tomar la carretera llamada *Tour Dénécur*, entre la vía y la piscina. Se invita a todas las FF. LL. de la región, compañeros y simpatizantes a pasar un día fraternal.

COMUNICADOS

F. L. DE MONTAUBAN

Esta Federación Local convoca a sus afiliados a asamblea general para el próximo domingo 19 de junio a las nueve y media de la mañana en el Café de la Comedia. Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta Federación Local invita a todos sus afiliados y militantes a la asamblea general que tendrá lugar en el local de costumbre el domingo 19 del corriente a las 9 y media de la mañana. Esperamos asistencia y puntualidad.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, 19 de junio, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande. Esperamos la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE TOURS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 26 de junio a las 9 y media de la mañana en el sitio de costumbre. Discusión del orden del día para el próximo Pleno regional.

F. L. DE OULLINS

Esta Federación Local se ve en la necesidad de convocar reunión extraordinaria para el domingo 3 de julio, a las 9h.30, en el lugar de costumbre. Recordando a todos aquellos que se consideran controlados por la misma, no desoigan este llamamiento y acudan a la reunión, pues deberán tratarse asuntos de máxima importancia que a todos nos conciernen.

F. L. DE PORTET-SUR-GARONE

Esta F. L. ha tomado la iniciativa de organizar una conferencia en la que el militante y miembro de esta F. L. Ramón Liarte, disertará sobre el tema: *Pasado, presente y futuro de la Confederación Nacional del Trabajo*.

El acto se celebrará en la Sala Senechal, rue Remusat, Toulouse, el 19 de junio, dando comienzo el acto a las nueve horas.

LA ADMINISTRACION DICE:

NOTA: Sorteo de «Sols». — Antes de ir a la celebración del mismo, rogamos la devolución de los boletos no circulados o el arreglo de los enviados. Si aún se quiere participar al sorteo, nos quedan unos pocos números disponibles.

F. L. DE MARSELLA

Esta Federación Local organiza un coloquio para el domingo, 19 de junio, a las 9.30 de la mañana, en nuestro local social.

REGIONAL CATALANA Agrupación Lyonesa

Convoca a los compañeros a la asamblea general el domingo 26 de junio a las 9 y media de la mañana, en la sala C.N.T. nº1, del Palais de la Libération, nº 9, en Villeurbanne.

F. LOCAL DE DECAZEVILLE

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 19 de junio en el local F. O.

REVISTA APIN

Le nº 81 des *Cahiers des Amis de Han Ryner* est paru (3, allée du Château, Pavillons s-Bois, 93). Au sommaire: Han Ryner, par René Duman, et Lettres d'Han Ryner à René Duman, de Han Ryner, «Sur Frédéric Lefèvre», Romain Rolland, Cazamian, Marcello Victor Hugo; Rome n'est plus dans Rome; Divers inédits et réponses à des enquêtes.

F. L. DE DRANCY

Celebrará reunión de pre-vacaciones el domingo 19. Puntualidad recomendada por el mucho e interesante papéramen a leer y comentar.

CORREO DE REDACCION

F. L. Marsella. Tarde para este número. Para el próximo, seguro. L. S., Aulnay-s-Bois. Aviso reunión no llegó a tiempo.

DONATIVOS PRO COMPANEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Lista anterior	
Royan: J. Floristán	5 00
F. L. de Drancy	20 00
La <i>Charité</i> (Nivore): Serge Peince	5 00
Idem: Herrera	5 00
Bullac (T et Gne): José Castro	5 00
Pérguez: Orillana	10 00
Mios: Pablo Serrallós	10 00
Muides-S-Loure: Dionisio Oimom	3 00
Paris: Guillot	10 00
Lambesc: E. Nadal	6 00
Total	79 00

Lista actual

Paris: Fermin Samitier	2 00
Gual	5 00
Manent	10 00
Mme Marcelle	10 00
Ramos Arizo	5 00
Mercedes Cipés	5 00
Jumencourt: Santana	13 00
Lambesc: E. Nadal	6 00
Roanne: Antonio López	10 00
Aurelle: Vicente Gujarró	10 00
Total	76 00

Deducción por devolución sobranante de envío de turnones Fernández Cl. Ferrand incluido en el beneficio total

Total 56 10

NOTA: SORTEO DE «SOLS»

Servicio de Librería

«Las ruinas de Palmira», Volney (cartón)	10,00
«Mistère de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon	6,50
«L'Ethique», Spinoza	5,00
«Les faux celtibataires», Jaime Cuadrat	9,30
«G. Chékhov», Gr. Balkanski	9,00
«L'homme révolté», A. Camus	5,00
Textes choisis de Bakounin	3,40
«España inventada», J. Ortega y Gasset	7,50
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	9,50
«Religión y Estado en la España del siglo XXI», Fernando de los Ríos	13,50
«Veinte siglos de ignorancia», Federico de la Vega, enc. t.	10,00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria	25,00

SINGE SOCIAL
59, rue de la Vour d'Auvergne
Paris, LX - Tel. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-42 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tel. BOT. 22-02
Tel. Imprimerie : BEL. 27-78

EL COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

Actualidad del anarquismo

LEIMOS en una publicación caraqueña que, en ocasión de un suceso romano, el anarquismo español se ha sacudido el polvo. Según ese decir, el anarquismo hispano yacía enterrado. Sin otro suceso parecido, el polvo volverá a cubrirlo. Este criterio, ya otros lo habían sostenido. Si el anarquismo fuere braseo y ruido, el polvo del olvido no se asentará. La frivolidad, la sensación, el fuego de artificio, en el mundo de la superficialidad es actualidad permanente.

En realidad, lo que se quiere es que se cubran de polvo los libros, las teorías, las ideas. Las anarquistas, principalmente, han sido calumniadas, vituperadas, malditas, y... desconocidas. El enemigo no las discute; las ataca. Porque las odia y las teme. Estudiarlas, profundizarlas, no puede. Podría desarmarlas, revelar un mundo desconocido, desampararlo en esta vida que ofrece privilegios especiales para sinvergüenzas. Despreocupado de la injusticia social permanente, al arquista le sienta mejor un desconocimiento que permite la burla, la injuria, parapetado tras unas leyes que, en definitiva, sostiene a fusilazos la guardia civil.

La idea anarquista contiene un sumum de bondad, es el resumen de cuantas filosofías de paz, equidad y nobleza han emitido las intelectualidades de todos los siglos. Que es una quimera lo dicen, necesitan decirlo, los defensores interesados en el mantenimiento de las colectividades aborricativas que no lo eran en la Era Primaria, pero que lo son sin culpa en las sociedades contemporáneas, tanto más defectuosas cuanto más científica y mecánicamente superadas.

El problema de ayer era de desigualdad y abuso; hoy sigue siendo de abuso y desigualdad. El poder de antaño era personal y el de hoy colectivo, y a veces personal, nuevamente. Se adelanta a duras penas si el pasado reaparece. La realidad de ahora podrá ser tan brillante como se quiera, pero la verdad es que el maquinismo, la electrónica y la propulsión nuclear se han adelantado al hombre político, que, en realidad, se mantiene en la escala humana primitiva. El egoísmo permanece feroz, como las ambiciones de mando, como el desprecio al derecho de gentes y a la existencia tranquila del semejante. Las experiencias am-

SOBRE EL AMOR A LA VERDAD

Si buscamos la verdad, en efecto, si la encontramos, es que la amamos; y si podemos amarla, es que la creemos idéntica a lo que se llama el bien. Es bueno estar en el verdadero; es bueno, es moral que el pensamiento se concuerde consigo mismo, no se anule por contradicciones, no se rebaje por errores. Buscar la verdad, a ese punto de vista, aparece como una dignidad; y se buscándola de esta manera que se la puede hallar toda entera. Al contrario, ¿podría alcanzarse el ideal que sólo se haría desear por un deseo egoísta? ¿Y si el solo egoísmo nos condujera hacia lo verdadero, podríamos conseguirlo? — El genio, ha dicho un hombre genial, es la perseverancia. — Pero perseverancia es voluntad, es valor. Para descubrir las verdades más humildes, ha sido menester, a menudo, una voluntad dispuesta a todos los sacrificios, dispuesta a dar sin medida para obtener lo que no tiene precio. Existen, sobre todo en el campo moral y social, que han exigido abnegaciones múltiples y que han sido pagadas con sangre.

MARO GUYAU

OBRAS DE FELIPE ALAZ

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
19,00 francos los 3 volúmenes.
Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). C.C.P. 13507 56.

PROPAGANDA EN LA REGION

La concentración de Aubigny

Jornada de fraternización y franco compañerismo, el 29 del pasado mes de mayo.

Respondiendo a la llamada de la F. L. de Lille, los compañeros de aquella localidad, con los de la F. L. de Lens, uniéndose los de Montescourt, Amiens, Peronne, Lens, Bettune et Lille, reunieron en el lugar llamado Aubigny-sur-Bac, para pasar el día y mostrar que la presencia militante es una realidad, aun y en estos lugares, donde son pocos los compañeros radicados, y siendo pocos, espaciados acá y acullá, con la debida relación reducida a lo indispensable.

Autocares y coches fueron llegando en la mañana, espléndida de sol y de luz, como condición excepcional que la región ponía a disposición de esta manifestación confederal.

Saludos, abrazos, el preguntar por este y por aquel otro, rememoración de la situación, sobre perspectivas, etc... La mañana fue un ir y venir entre los diferentes grupos espaciales por el verde césped.

Tiempo ha que no se veían así reunidos los compañeros del rincón norteño de este país, y era normal la ansiedad de saber, de interrogarse unos a otros, de pedirse aclaraciones de derecha e izquierda.

Todo ello, unos sentados, tomando el sol; otros, paseando por las avenidas del Parque de Aubigny, lugar de encuentro, cuadro magnífico de color y solar para pequeños y mayores.

El bosquecillo, los terrenos de juego, el lago... fueron recorridos por la gente menuda, más preocupada de su propia diversión que de las serias conversaciones de sus mayores.

Parada, que fue la hora del yantar, reunidos en rústico corro, el compañero Secretario de la F. L. de Lille señaló a los presentes que iba a dar comienzo la charla anunciada, a cargo del compañero Muñoz Compost.

LA CHARLA

Comenzó éste señalando que iba a limitarse a dar unas rápidas impresiones sobre la situación actual de nuestro país y la presencia permanente de nuestros hombres, de nuestra idea en el contexto peninsular.

Hizo hincapié en las diferencias fundamentales que existen entre la causa del socialismo que representamos los libertarios y los que siguieron las ideas emitidas por Marx. Más con los llamados socialismos de todas las tintas, que hoy pululan al socaire de regímenes más o menos totalitarios haciendo patente la realidad humana de nuestras concepciones, que conforme a los conceptos explicados por E. Reclus, al decir que el progreso es la lucha constante del hombre por la conquista de la comodidad, no puede reducir las ansias humanas al solo logro de mejoras económicas.

El hombre, factor decisivo de la vida colectiva social, en tanto que productor y consumidor, tiene a vez una proyección más importante en la rebusca del solar, del placer, de las satisfacciones morales, de su afán de saber, de conocer, de mejor situarse en el complejo natural de todo cuanto le rodea.

De esta necesidad de vida social, que no choque con un individualismo indiscutible, nace la concepción del libre contrato, que es base de las ideas anarquistas.

Extendiéndose sobre las coincidencias entre estas concepciones y

el sentir de los pueblos españoles a través de las manifestaciones históricas, explicó la razón por la que el crea que las ideas libertarias encontraron tal arraigo en nuestro suelo, ya que sin necesidad de proclamación y quizá sin llamarlas así, eran las mismas concepciones, respondían a las aspiraciones tradicionales de un pueblo temiblemente individualista, pero indiscutiblemente social.

La vida española de todos los tiempos, fue un amalgamarse del espíritu libre de sus ciudades y del respeto en ellas a sus gremios y asambleas.

De este examen de las características ibéricas, dedujo la razón de la permanencia centista y libertaria a pesar de los años de exilio y clandestinidad, porque aun en los jóvenes, cuyo germen de rebeldía vive falto de orientación en las calles españolas, existe un alma de reivindicación económica y de libre toma de conciencia de sus derechos. Y ese sentimiento no cuadra con los estrechos límites de la acción de Partidos, cuadros para lideratos con renuncia del individuo.

A continuación hizo un examen de la situación actual de la crisis española y de las perspectivas que el panorama nacional ofrece para llegar a la consecución de las aspiraciones de nuestro pueblo.

Terminó considerando que sólo la acción militante puede ser determinante en situaciones como la actual, y llamando a los compañeros a la presencia activa en el seno de la Organización para responder al sacrificio permanente de nuestros compañeros del Interior.

Se acercan — dijo — horas cruciales, en las que quizá momentos de prueba para todos y cada uno imprevistos de combate por la liberación. Sepamos responder como respondieron en todo momento los militantes de la Confederación Nacional del Trabajo.

Unas palabras del Secretario de Lille, cerraron este aspecto de la manifestación.

Y horas después, saturados de sol, luz, de conversaciones y discusiones vinieron las despedidas, y el regreso de cada cual hacia los lugares de su diaria actividad.

Corresponsal

EL FRANQUISMO NO NECESITA ESCUELAS

HARTO sabido es que el problema escolar ha destacado siempre en nuestro país por la inatención que a él le han conferido los gobernantes. Es de comprender que ello se haya agudizado en grado superlativo con el actual régimen fascista. Si antes había abandonado en lo relativo a crear escuelas y dotarlas de lo pertinente en materia pedagógica, ¿qué será ahora que lo importante para el régimen es lo relativo a presupuestos es que quede cubierto con creces lo que aña a orden público: proliferación de guardia civil, policíacos, y demás elementos, de baja ralea, con misión de ofatear todo aquello que no cuadre con las consignas del fascismo?

Hay tal desidia en lo relativo a labor pedagógica que, aun haciéndolo con explicable corteza, casi de un modo tímido, hay quienes han sentido la necesidad de decir algo. Recientemente en el semanario «Destino», de Barcelona, se ha hablado de «La escuela, en crisis». Se destaca: «En nueve de los doce distritos de Barcelona, faltan colegios». «Cada vez son más los maestros que abandonan su profesión». Se agrega: «Cuestión de nuestro país y que, en Barcelona y Madrid, reviste características que entran, sin discusión posible, dentro de la gravedad.»

Faltan escuelas, y los sueldos que perciben los maestros son tan ínfimos que valorizan aquel dicho antiguo: «pasar más hambre que un maestro de escuela». En efecto: si tenemos en cuenta que el sueldo de un maestro es de cuatro mil seiscientos pesetas, puede colegirse los milagros que han de hacerse en su hogar para llenar el puchero, pagar casa, y vestir algo decentemente. De ahí que se vean precisados a tener alguna entrada más de dinero, dando lecciones particulares, cobrando horas extras a algunos alumnos, o vendiendo por ahí en plan de llevar la contabilidad en modestas casas de comercio. De no ser así, el maestro busco con vivo interés hallar otra cosa mejor retribuida, abandonando la carrera del magisterio, que debió cursar a fuerza de sacrificios.

No pocos maestros de escuela, al reflexionar que los servicios que pueden realizar cualquier militarote, o un polizonte cualquiera, son mejor retribuidos que los relativos a la enseñanza, ha de ponerles de malhumor... Y las consecuencias las perciben los alumnos, ya sean aplicados o no.

En cuanto a los métodos de enseñanza, podría hablarse largo y tendido explicando las deficiencias de una y otra naturaleza. Claro está que ello debe de ser ya cosa prevista. Al régimen le importa más confiar con un vasto conglomerado juvenil, entusiasmado por los deportes, y aficionado a las novelas tipo «Coyote», que teniendo la propensión a pensar en

cosas de un orden más elevado. Posiblemente, de no temer al ridículo, como aquellos esotanos del siglo pasado, difundirían por ahí, como norma de conducta, lo de: «¡Dios nos libre de la funesta manía de pensar!»

CONGRESO INTERNACIONAL LIBERTARIO

Se nos han dado referencias al respecto del reciente congreso que ha celebrado los compañeros franceses de la F.A. Interesa ahora, al margen de ciertas consideraciones que podrían hacerse en torno a tal o cual acuerdo, poner de relieve el que se haya creído en la conveniencia de ir a la preparación de un Congreso Internacional Anarquista.

Al parecer, se quiere hacer una cosa que revista la mayor importancia aunque para ello se tarde un año más. Se pretende, como labor inicial, el ir tomando contactos con los compañeros de uno y otro país. Establecer, ante todo, vínculos de relación, que es la forma de poder crear la cohesión de voluntades y de inteligencias, mediante lo que puede darse impulso a una efectiva confraternidad internacional.

Lo hemos dicho en diversas circunstancias: poca cosa supone el considerarse acrata, si nada, o casi nada, se hace en favor del ideal, ya difundiendo las ideas, bien preocupándose de cómo piensan los afines, y las iniciativas que puedan madurar entre los compañeros de acá o de acullá. Ello, la relación, el contacto entre afines, puede estimular y servir incluso de emulación.

Hay también un aspecto que aconseja y valoriza la relación entre afines: Es la sensación de fortaleza que de ello se deriva. El contacto lleva consigo el apoyo mutuo, la solidaridad. Implica la reconfortadora sensación de tener compañía; de poder contar con apoyo moral y material.

Hasta ahora, salvo algún período de una más acrecentada actividad por parte de C.R.I.A., ha sido bien escasa la relación internacional entre afines libertarios. Muy de tarde en tarde se han tenido noticias del Japón, de Suecia, del Brasil, de Alemania, de Holanda, y de otros lugares en los que, en mayor o menor cantidad, se sabe que se puede contar con compañeros.

Ya una vez establecida una red de relaciones, habiendo coincidencia en la celebración del congreso internacional apuntado, es de comprender que se procederá a la elaboración del Orden del día, en torno al que se pueda discutir y tomar acuerdos. En estos casos, suele caerse en defecto de profusión de temas para ser discutidos. Y no pocas veces se dejan de lado matices de factura original para perder tiempo en cosas harto sabidas y comentadas.

Una de las cosas que mayormente ha de ser aconsejable el tener en cuenta es que se procure sea el acto de referencia punto de partida para una frecuente relación, bien por me-

dió de la Comisión que al efecto sea nombrada o entre los propios compañeros de uno y de otro continente.

PLANCHON EN LA DESCENTRALIZACIÓN DEL TEATRO

Hace ya seis o siete años, en una cruda mañana invernal de domingo, cubiertas las calles, en un humilde local de Villeurbanne, y entre un número de españoles que apenas si llegarían a la docena, Roger Planchon y su compañía, tuvieron la atención de pasar unas horas de conversación. Planchon autor de teatro, artista, director de compañía, empresario y realizador, todo a la vez, había correspondido a la invitación, al objeto de que pronunciara una conferencia.

Planchon es un hombre joven, de recia complexión, de un mirar vago, como abstracto en su vida interior, tipo semejante al de aquellos místicos medievales que poseían el vigor físico y mental para andar por los caminos propagando la fe que latía en su fuero interno. Propagadores arduos de la convicción que en ellos había hecho arraigo.

Planchon, en aquella conferencia de Villeurbanne nos habló de las características del teatro moderno, del valor cultural del teatro en sí, y sobre todo, se refirió a sus campañas en pro de conseguir descentralizar la tarea teatral del exclusivismo parisiense, consiguiendo para ello, el favor del público y la ayuda económica de los fervientes amigos del teatro, hecho con talento y cautivadora voluntad.

Como Jean Dasté, en Saint Etienne, así Roger Planchon en Villeurbanne, a fuerza de talento, de persistencia en la labor, ha sabido obtener la simpatía popular. Y el eco de sus cualidades se ha extendido por Francia. Y Planchon y sus amigos, ya no solamente han efectuado representaciones, en París y diversas villas de provincia, sino que incluso han traspuesto fronteras, dando a conocer al público de diversos países, las bellezas del teatro clásico francés: Molière, Corneille, Racine, así como lo más relevante de los modernos.

Se ha dicho que el verdadero poeta, nace, no es fácil aprender a serlo, como se aprende el oficio de panadero, o de albañil. El artista de teatro lleva ya en sí condiciones innatas que casi espontáneamente brotan del mundo interior del actor. Sin forzar la nota, con la naturalidad de aquello que está vinculado al ser. Es el caso de María Casares, y también el de no pocos «amateurs» de nuestros grupos teatrales.

Planchon, como Dasté, han sabido demostrar, con sus palabras, y con la virtud del ejemplo, que el arte teatral es como flor esplendente que puede y debe ofrecer su perfume, tanto al público escogido de la capital, como al que vive existencia sencilla en cualquier villorrio, o aldea, perdida entre montañas.

La confusión democrática en economía política

NUESTRA curiosidad, interesada en hallar «la democratización del capitalismo», no ha sido satisfactoria. Alguna vez hemos pensado si la culpa no será de nuestra obsesión. Lo cierto es, que en los países de esencia y poder capitalista, vemos la sistemática rigidez conservadora de hace un siglo. Y esto ocurre, sin perjuicio de usar anagramas sugestivos.

Las críticas de Rogers, Henry George, Leroy Beaulieu, Bastiat y otros, todavía no hallaron motivos de silencio. En todos ellos hay cierta agudeza, para el detalle, sin dejar de fluctuar en contradicciones que inutilizan los loables deseos. Sus argumentos, aireados desde el área de la economía política, señalando lo que llaman imperfecciones, no perderán actualidad durante la existencia del capitalismo. Ese esfuerzo es digno de otra causa.

No supieron comprender, o les faltó experiencia, para deducir, que los defectos enjuiciados son congénitos al propio sistema que defienden y pretenden perfeccionar. Lo fundamental y los detalles, sus auxiliares, por estar entrelazados, por ser del mismo género, por servir a la misma finalidad, desaparecerán al mismo tiempo. Viven de la misma savia; la decadencia les afecta por igual.

Todo cuerpo adquiere vida se resiste a morir. Al llamado liberalismo le está costando mucho desprenderse de los errores convencionales; no tiene consciencia de la biología social; se le escapa la evolución general que ha sufrido la humanidad desde hace siglos y medio. Y lo sensato sería ver, generalmente, en el conjunto de todas las poblaciones, surgieron y se afianzaron nuevas necesidades que, por ser lógicas, son imperiosas e inmutables.

Impotentes y vanas serán cuantas resistencias se opongan; el ascenso social está sostenido por un determinismo progresivo incontestable; la evidencia de vida superior es un hecho fatal. El esfuerzo del hombre, que no cesa un momento, que es cada vez más amplio y coherente, es la fuerza conceptual que hace florecer todo lo que para su mejor vida ha de servir.

Ello quiere decir, que en el antagonismo planteado, entre fenómenos sociales que nacen, y otros que se resisten a perecer, lo que no se adapta a satisfacer las necesidades de justicia social será retirado muy a su pesar.

Las ciencias político-económicas hacen muy poco honor a sus títulos, los resultados de nobles deseos, y las proyecciones innovadoras de los intelectuales privilegiados, aun sufren influencias que mediatizan su valor y poder social. Apenas hacen notar su aplicación, y sometidas al molde político de estructura capitalista, exclusivamente con el fin de potencializar este sistema.

¿Qué se desprende de esas normas? El perjuicio es incalculable. Desde el momento que efectúan esa usurpación, se extraña a las creaciones, aun que no sea más que provisionalmente, de los cauces del progreso inmediato y del usufructo general. Bien mirado, ante el código moral que imparcialmente vela por el bienestar humano, esa conducta es delictuosa. Su práctica es disolvente, opuesta a la unidad y salud social. Al no estar al servicio de los pueblos sin distinción, de la Humanidad, su sentido democrático es nulo.

acciones. Al resto de la población se le impone obediencia, colaboración, silencio. Total: negación del sentido democrático.

Las llamadas de atención de los economistas burgueses, encaminadas a neutralizar excesos del capitalismo, otras a regularizar la producción en sus diferentes sectores de la sociedad, jamás lograron hacer florecer augurios y realidades de equidad en el campo laborioso. Si el sector proletario no está exento de esas bellezas, lo debe a su iniciativa, a su esfuerzo, al ejercicio intelectual de sus limitados alcances. En su mayor proporción, esas cualidades, que tienen un gran porvenir, se deben a las organizaciones y efervescencias obreras.

«Frente a la potencia de los capitales concentrados, las actuales estructuras democráticas son inofensivas. Ocupen el gobierno, o estén en la oposición, son frágiles e incompetentes en estrategia. Perdiendo la noción de su poder y de su misión histórica. Gubernamentalmente no pueden influir en los grandes acontecimientos de la vida social; el capital, o su equivalente, los grandes intereses, los corrompen, las malden, las inutilizan para toda misión eminentemente transformadora.»

«Las exigencias y los vicios de los gobiernos —J.E. Thorold Rogers, «El sentido económico de la Historia», pág. 393— son los que han arrebatado a los pueblos todo lo que tenía valor, sin dejarles más que la débil energía precisa para buscar el pan cotidiano. Pero en los tiempos modernos, un mal gobierno no llega, por lo común, más que a detener el progreso natural de la nación.»

Este razonamiento traduce exactamente la realidad de los hechos históricos; tiene el valor de apreciación científica. De ahí se infiere una afirmación constantemente mantenida por los principios acratas: jamás los gobiernos facilitarían medios para la emancipación de los pueblos; su misión, de acuerdo con los poderosos en economía, estriba en contener las aspiraciones que pretenden materializar la equidad social.

Sin hacerse muy visibles en el escenario de los acontecimientos políticos, las potencias capitalistas nacionales, generalmente confabuladas, asociadas, marcan pautas a los gobiernos y matizan los sistemas administrativos. En su afán absorbente tienden a rebasar los límites de potestad nacional. Se hacen internacionalistas, porque su lugar predilecto es aquel que mayor rendimiento ofrece a sus inversiones.

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

GFR 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE A.I.T. C.N.T. B.D.I.C.

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... Michel BAKOUNINE 23 JUIN 1966 NUMERO 407 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

SOLIDARITE !

TACHE DU SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE

L'ETHIQUE de la classe ouvrière doit reposer essentiellement sur la solidarité effective et permanente de tous les travailleurs et sur le plan international. Or, dans ce domaine, le capitalisme vient de nous donner une leçon de morale à propos des difficultés créées à la Livre sterling par la magnifique grève des marins britanniques.

Les différents apprentis-leaders qui prétendent que pour toucher la masse ouvrière il faut se tourner au sein de ces centrales pourront tirer de ces élections les conclusions qui s'imposent. Quant à nous, nous nous réjouissons de ce progrès de l'absentéisme ouvrier vis-à-vis d'institutions à caractère capitaliste mais nous ne voulons pas en faire une théorie.

Le syndicalisme — a écrit Emile Pouget — apparaît comme la cellule organique de toute société, il sera, dans l'avenir, la base sur laquelle s'érigera la société nouvelle, expurgée d'exploitation et d'oppression. Il précise bien ainsi les aspirations des syndicalistes révolutionnaires, car il est bien évident que le jour où s'opérera une révolution dirigée, non pas par des militaires ou des partis politiques avides de pouvoir et de privilèges, mais par les travailleurs, les seuls producteurs véritablement utiles à la société, il est bien évident que la tâche la plus urgente et indispensable serait de mettre en contact les représentants de tous les syndicats révolutionnaires, d'accord avec le prolétariat, pour assurer la mise en route de l'économie nouvelle.

effectif, c'est sa qualité, sa portée révolutionnaire, l'expression de sa volonté tenace de libération des travailleurs. Et, à ce sujet, Emile Pouget écrit : « Ainsi, le Syndicat s'érige comme une école de volonté : son rôle prépondérant résulte du vouloir de ses membres et, s'il est la forme supérieure d'association, c'est parce qu'il est la condensation des forces ouvrières, rendues efficaces par leur action directe, forme sublime de l'activité consciente des volontés de la classe des travailleurs. »

LES SERVICES PUBLICS ET LA LIBERTE

Qu'est-ce qu'un service public ? Une administration gérée directement ou indirectement par l'Etat, et chargée d'assurer un service reconnu d'utilité publique et générale. Ce service, quel qu'il soit dans la gamme des utilités, représente une somme considérable d'investissements qui ont été prélevés par contributions sur l'ensemble de la communauté, c'est-à-dire par prélèvements sur la somme globale des salaires et par retenue d'un coût sur tous les usagers.

autre prise qui ne fera qu'accroître le coût du service. A noter par exemple que l'EDF a fait subir dernièrement une hausse de ces tarifs s'élevant à 55 % ! Les travailleurs de ces services n'ont pas ressenti cette hausse du courant, car ils le consomment gratuitement ! Mais les autres ? Cette diminution du pouvoir d'achat des usagers est particulièrement ressentie par les faibles, ce qui rend les grèves impopulaires et sans efficacité.

Le logomachie révolutionnaire des politiciens, si éloquent soit elle, ne parviendra jamais à atténuer la défaite de toute révolution qui conserverait le change financier pour assurer les échanges par rémunération du travail et soldes d'un profit. La gratuité, c'est-à-dire le communisme libertaire, sera la science d'administrer les choses pour les distributeurs gratuitement, ou ne sera jamais ! En conséquence, la marche vers la liberté est conditionnée par une lutte de tous les jours pour assurer la gratuité des services publics.

En devenant syndicaliste révolutionnaire, le travailleur évolue, prend la responsabilité de participer à la lutte de la libération de sa classe, il y participe librement, sans contrainte, mais en toute conscience. A quel service d'être inscrit à une Union de Syndicalistes révolutionnaires, pour ne figurer que sur un effectif, ne représentant aucune valeur si ceux qui y sont inscrits sont incapables de participer à l'action directe. Ce qui fait la force du Syndicalisme révolutionnaire, ce n'est pas la quantité de son

Lettre ouverte à Monsieur Marcihacy

Monsieur J'ai trouvé dans mon courrier votre bulletin « Le Courrier de la liberté ». Je l'ai lu, et parmi les articles de ce dernier, j'ai été arrêté par celui de votre collaborateur Mr J. Grandmougin intitulé « Justice pour nos enfants ». Dans celui-ci monsieur Grandmougin dénonce avec vigueur les injustices dont souffrent nos enfants et leurs parents ; il dénonce, je cite : « Ces bébés qui crouissent dans les taudis. Les femmes qui abandonnent leurs enfants sous une porte cochère. Les femmes qui se jettent dans la rivière avec leur enfant arriéré faute de pouvoir l'élever. Les enfants battus par leurs parents alcooliques. Les enfants qui ne connaissent jamais le goût de la nature, leurs parents n'ayant pas les moyens de les envoyer en vacances. Les élèves des écoles à cinquante dans une classe ou l'instituteur est plus pion que pédagogue. Les enfants contraints très jeunes à travailler, ne pouvant pour diverses raisons poursuivre leurs études. Les étudiants qui ne trouvent pas de place dans les facultés, le manque de laboratoires d'études. Les yvés qui font fortune, les filles de 16 ans qui font le trottoir, et gagnent dix fois plus qu'une femme de ménage. Les enfants enfermés avec les détenus de droit commun. Enfin les jeunes qui n'ont comme idéal que la deux-chevaux, le réfrigérateur. Et vous concluez : « Quand nous laissons une société en état de carence ou de péché, alors que nous nous prétendons socialistes ou chrétiens il y a injustice. »

Il y a des femmes qui se jettent à l'eau parce qu'elles sont enceintes et qu'elles ne veulent pas d'enfants, ou parce que celui-ci est un arriéré, il y a des femmes qui élèvent — si l'on peut dire — cinq, dix enfants, non désirés, et vous, les grands bourgeois vous êtes contre la liberté conceptionnelle, comme est contre la médecine officielle. Une femme devrait pouvoir avoir ou ne pas avoir d'enfant, selon son gré, elle devrait trouver dans le commerce les moyens contraceptifs sans ordonnance médicale, la loi sur l'avortement de 1920 devrait être abrogée, les hôpitaux, les cliniques devraient recevoir comme clientes les femmes désirant éviter les débuts d'une grossesse. Voilà, monsieur ou serait la justice. Il y a des enfants qui ne vont jamais en vacances, qui ne peuvent suivre des études faute de moyens matériels, les parents étant trop pauvres pour pouvoir aux frais que cela demande. Mais vous, les grands bourgeois, vous êtes pour la hiérarchie salariale, vous êtes pour que l'humain manœuvre vive avec dix, vingt fois moins que l'humain universitaire. Et pourtant les produits vendus sont identiques comme prix pour l'O. S. que pour le président-directeur-général. Injustice, les filles qui font le trottoir, les yvés-yés qui gagnent beaucoup d'argent avec leurs disques. Mais les grands bourgeois actionnaires, ceux qui vont à la messe tous les matins, mais qui palpent les dividendes de leurs actions bien placées dans une usine de ceci ou cela où les ouvriers travaillent à la chaîne pour un salaire de misère ; et vos prélatés de toutes obédiences, ceux de l'Eglise comme ceux de la politique, évêques, députés, ministres, avec leurs sous-évêques sous-ministres, etc. ? De quel droit peut-on dire injustice en voyant vivre tous ces inutiles, dites, monsieur Marcihacy ? L'idéal des deux-chevaux, de la télé, du tiérou, du frigo. C'est vrai mais à qui la faute ? A vous les grands bourgeois, comme le disait si bien un de vos écrivains, Bernanos, vous, qui avez créé de toutes pièces cet état d'esprit par votre politique antisociale. Vous craignez maintenant la colère des jeunes, car les jeunes n'ont plus le respect des préjugés que vous nous avez inculqués, ils ne croient plus en dieu, ou du moins ils n'y croient plus avec la foi, ils désirent pulvériser le vieux monde, et un jour peut-être ils pénétreront dans vos appartements douillet et chambouleront tout ; ils ne savent pas encore très bien ce qu'ils veulent, mais ils veulent que cela change, et cela changera cette société imbécille et criminelle que des siècles d'abrutissement religieux ont créée s'écroule, peut-être que tout s'écroulera. A ce moment-là que vous ayez ou non péché, comme vous dites, cela n'aura plus d'importance, car la société jeune ayant balayé les mythologies religieuses et le respect de la sacrosainte hiérarchie, ou s'écroulera dans le néant ou construira un monde un peu plus équilibré. Il n'existera alors ni morale bourgeoise, ni inquisition physique ou morale. Acceptez monsieur Marcihacy, mes salutations.

LE TEMPS DU REFORMISME

Aucune action n'échappe à son contexte historique. Autrement dit, toute action, pour être valable, doit être conçue en fonction des données politico-sociales de son cadre. Cela ne signifie pas qu'à une époque donnée on doive rejeter systématiquement telle ou telle forme d'action. Cela signifie simplement que telle ou telle forme d'action ne contient pas, en elle-même, sa propre signification mais qu'elle prend sa valeur dans son résultat pratique qui n'existe qu'en fonction du contexte historique. Nous sommes à l'heure du réformisme, à l'heure du « progrès social » s'appuyant sur la notion d'intérêt général que Pierre Besnard énonçait déjà il y a cinquante ans mais qui n'en triomphe pas moins aujourd'hui. Cela signifie-t-il que l'action directe est actuellement dépassée ? Bien au contraire, cela signifie que toute forme d'action parlementaire ne peut aller que dans le sens recherché par défenseurs de la collaboration des classes, par les démocrates petit-bourgeois. Il faut rejeter toute idée d'institutionnaliser légalement le socialisme comme il faut rejeter toute idée d'une médiation au sommet. Même si nous n'avons aucune chance de réaliser à présent, par les méthodes révolutionnaires, la transformation sociale, il nous faut accepter la mission historique qui nous est dictée non par une fatalité quelconque mais par l'analyse concrète d'une réalité dont nous ne devons pas nous éloigner. Cette mission consiste à maintenir, face au formidable appareil d'intoxication dont dispose l'Etat capitaliste et ses valets réformistes, l'idéologie syndicaliste révolutionnaire, la notion fondamentale selon laquelle le progrès social doit nécessairement passer par l'action directe des masses pour aboutir à la collectivisation, à l'égalité sociale et économique. On ne doit pas en conclure pour autant que les minorités révolutionnaires doivent se contenter d'un travail d'éducation. Leur rôle actif est au contraire essentiel dans une période de stagnation sociale favorisée par les manœuvres des partis politiques et des syndicats réformistes. Mais leur action ne peut s'appuyer sur des démarches parlementaires

sous peine de faire le jeu du néo-capitalisme. En période de stagnation sociale, l'action des minorités révolutionnaires ne peut servir qu'un but : démontrer que l'antagonisme des classes est une réalité vivante et susciter au sein des masses une prise de conscience orientée vers l'action directe et la prise de possession des moyens de production. Cette action ne peut être que totalement illégale si elle veut être un exemple pour une organisation autonome des travailleurs révolutionnaires. Dès qu'elle fait appel, d'une façon ou d'une autre, aux autorités sur lesquelles s'appuient les forces néo-bourgeoises, elle laisse entendre que la transformation sociale pourrait se réaliser par l'intermédiaire d'une médiation qui serait au-dessus des antagonismes de classe. Or c'est l'un des points fondamentaux de la doctrine anarchiste que de dénoncer cette possibilité, de montrer que police, armée, église sont au service de l'Etat et que l'Etat lui-même n'est pas, comme on voudrait le faire croire, au-dessus des classes, mais l'émanation de la classe économique dominante, de la classe des exploités. La force des minorités révolutionnaires réside dans l'intensité de leurs actions puisqu'elle ne peut résider dans leur étendue. Aussi, toute coopération avec des organisations réformistes ne peut-elle être qu'une régression et qu'une perte de ce qui constitue l'originalité et la force du syndicalisme révolutionnaire. Toute alliance organique susceptible de faire dégénérer la doctrine anarcho-syndicaliste doit être systématiquement rejetée comme l'ont assez prouvés les expériences qui ont pu être faites. Nous devons accepter, comme telle la tâche historique qui nous incombe, même si elle n'a rien de glorieux. SEVY

CAMPING INTERNATIONAL

Nous engageons toutes nos régions à faire le maximum de publicité autour de ce camping dont le caractère principal est d'être international et libertaire. Nous invitons tous les libertaires et syndicalistes révolutionnaires à venir dans ce camp, non seulement pour y goûter des loisirs, mais aussi pour y puiser l'expérience qui leur permettra l'an prochain, d'en fonder un autre dans une région plus accessible aux camarades du Nord. Moyens d'accès : Par le train, les deux gares les plus commodes sont celles d'Istres ou de Martigues. Un service de cars assure la correspondance jusqu'à St-Mitre-les-Remparts. Départ des cars d'Istres : 6 h 20 - 8 h 15 - 12 h 40 - 14 h - 16 h 45 et 18 h 30 tous les jours. Départ des cars de Martigues : 6 h 45 - 10 h 05 - 11 h 50 - 15 h 35 18 h et 19 h 35, tous les jours. Si vous voulez annoncer votre arrivée, écrivez à : Camping International, Campagne du Père Icard, St-Mitre-les-Remparts, 13 - (B du Rh.). Cette année, le camping aura lieu du 18 juillet au 31 août 1966. Pour l'organisation pratique du camping, toutes les bonnes volontés sont acceptées. Quelques camarades seront sur place les 14, 15, 16 et 17 juillet pour préparer le camp et monter les installations nécessaires. Nous espérons ne pas nous retrouver tous seuls à de telles réjouissances.

LE 26 JUIN GRANDE RENCONTRE LIBERTAIRE INTERREGIONALE aux environs de Montargis. Les camarades intéressés pourront prendre contact avec les différentes F. L. limitrophes, et au siège, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

DECIAMOS AYER

R EPASANDO nuestros viejos papuchos damos de manos a boca con un documento orgánico, reflejo de lo que creímos sinceramente una fecha feliz en la historia de la C. N. T., por un lado, y de un pequeño escrito nuestro que, un año más tarde, reflejaba ya que la tal fecha no era tan feliz como habíamos supuesto en un principio.

«Es absolutamente cierto que el odio es una escuela del fanatismo, y que todo hombre que adolece de éste, está sujeto a aquél.»

«Los militantes de la C. N. T., mal que nos pese, sufrimos también los imperativos de estos dos vicios que tanto mal han hecho, y hacen, a la humanidad, y se hace necesario que en tanto que hombres idealistas hagamos examen de conciencia y lleguemos a la conclusión de que, si nuestra Organización se hizo grande y poderosa en España, su grandeza y su poder tuvieron por base el idealismo de sus militantes, su generosidad su comprensión, y sobre todo esto, la tolerancia de que en los medios confederales se dio prueba.»

«Dicho en julio de 1931. Y más adelante, después de algunas consideraciones referentes a los distintos problemas internos que la C. N. T. se ha visto precisada a solucionar, o por lo menos a intentar solucionar, decíamos así: «Lo principal en nosotros es la buena voluntad, la comprensión, y la transparencia para con aquéllos a quienes hemos confiado una misión. Nada se consigue poniendo trabas al desempeño de la misma, y todos estamos obligados al respeto de nuestros compañeros, ya que somos nosotros mismos quienes les hemos encargado de poner en práctica nuestros acuerdos. Pues es indiscutible que aquéllos que, por olvido o negligencia, nos jugaran mala pasada, nosotros somos ya bastante capaces de hacerles comprender su error.»

«En la época de aparición de estas nuestras palabras, nuestro órgano responsable estaba compuesto por los compañeros siguientes: R. Santamaría, J. Pintado, F. Olaya, Celma y F. Montseny, los cuales habían sido nombrados para el S. I. en el Congreso de Límoges.

«Confesamos con toda sinceridad que el citado Congreso, y los acuerdos por el mismo adoptados, nos hacían ver las cosas con mucho más optimismo que hoy. Pues es cierto que esos dos vicios terribles que, un año más tarde, nos veíamos precisados a denunciar, nos han penetrado a todos hasta el tuétano. Nuestro fanatismo, causante de nuestro odio y complemento del mismo, está causando en nosotros estragos difícilmente curaderos.

«Aparte el intento de disolución confederal, llevado a efecto por unos hombres cuyo pasado queda totalmente desmentido por su acción presente, nadie entre nosotros cree ya en la necesidad de renunciar a unos principios revolucionarios que, a pesar del progreso industrial y científico del capitalismo moderno, y aun admitiendo la realidad presente, no dejan de afirmarse con más fuerza de día en día. «¿Quién, entre nosotros, olvida que el Estado, los ejércitos, la Iglesia, la reacción, en una palabra, son más absorbentes hoy que lo fueron ayer? Nadie, creemos nosotros. Y, en todo caso, así lo afirmamos todos en todo lugar y a toda hora. ¿Por qué, pues, estos fanáticos odios entre hombres que dicen sustentar las mismas ideas?»

«Curémosnos del odio y del fanatismo y veamos en todos los hombres sin excepción que hoy se encuentran a nuestro lado, en nuestras propias filas, al compañero merecedor de nuestra entera confianza.»

«Hemos de tener fe en la sinceridad de todos, ya que si hay alguien que esté impregnado de malas intenciones, siempre estaremos a tiempo de sacarle por la borda, como en otras ocasiones lo hicimos. No dudamos un solo instante de que la C. N. T. ha sido, es, y será siempre, mientras sus militantes así lo quieran, la C. N. T.»

«Discutamos más y más compañeros, ya que de la discusión sale la luz. Pero hagámoslo con alteza de miras y sin ver a cada instante en nuestro interlocutor al enemigo implacable y tenaz. Alejemos los fantasmas de nuestra atormentada imaginación.» Esto decíamos por aquel entonces.

«Nosotros opinábamos así en julio de 1931, porque ya en aquella época, éramos testigos de una pugna contra el S. I. que no ha cesado de aumen-

tar en virulencia. Más tarde, algunos de los que estaban con el poder, pasaron a la oposición. Las personas hoy son otras, pues el hombre pasa, pero la C. N. T. es la misma, pues la C. N. T. queda. Es esto, compañeros todos, lo que habríamos de tener en cuenta. ¿Cuántos son hoy los compañeros que han pasado por el poder? Muchos. ¿Quién tiene, entre todos la conciencia más tranquila? El que se crea mejor que lo diga.

«La C. N. T. no es la sola organización responsable de que Franco y su régimen estén aún ahí. No olvidemos que la C. N. T. siempre estuvo sola. Las alianzas elaboradas desde 1916 a 1966 han reportado poco o ningún beneficio a la clase trabajadora española. La única alianza que puede dar un fruto a la clase trabajadora, y por tanto a la C. N. T. es la que hemos de hacer en nuestro propio seno. Nada nos paraliza más, nada coarta más nuestros movimientos que nuestras propias discrepancias y discusiones bizantinas. ¿En nombre de qué principios anarquistas o sindicalistas revolucionarios, podemos considerar que el nombre de los que ven con el poder, tiene algo que ver con la lucha por la libertad?»

«Es necesario decirnos la verdad a nosotros mismos. Y la verdad es que no siempre fueron los mismos quienes ejercieron la política del «mno-vilismo». El inmovilismo es el efecto de una causa que debemos borrar de nuestro panorama interno. El inmovilismo nos lo procura el exceso de pasiones, de fanatismos y de odios personales que nos impiden ver que «no hay galgos ni podencos», sino un sistema capitalista que es solidario con Franco y su régimen fascista. El inmovilismo es debido a nuestro olvido de que «somos milicias en lucha». Hemos olvidado que «la guerra no terminó en abril del 39». Hemos olvidado que «no hemos venido al exilio a ganar certificados de buena conducta, sino a hacernos portavo-

ces del sufrimiento de España, del derecho de su pueblo, y a levantar la voz pública del inmenso deshonro que implica la tolerancia que el llamado mundo libre viene ofreciendo al caudillo.»

«Tenemos ante nosotros otro viejo papelucho que nos señala la pauta que debiera haber sido la nuestra desde siempre. Se trata de un recorte de nuestra «SOLI» de marzo de 1950, que lleva por título: «Los refugiados políticos en Francia contribuyen masivamente a la suscripción para salvar a Pletias Rouco.» Esta era la misión que la historia había encomendado a los refugiados españoles. Esto es lo que los libertarios no hemos sabido comprender o no hemos querido tener en cuenta. Lo demás son zarandajas, y ganas de perder tiempo en discutir unos principios, unas tácticas o unas finalidades que, como lo dicen los compañeros del Centro de la región parisina, son valedores y perennes hasta que otro Congreso como el de mayo de 1936, en Zaragoza, no decida lo contrario.

«Por todo lo expuesto, y algo más que podríamos alegar, terminamos estas líneas diciendo, como entonces: «Alejemos los fantasmas de nuestra imaginación.»

«Lo de Madrid, o lo de A. S. O. no son sino simples incidentes que sólo a hacernos pasar el tiempo tirando pólvora en salvas, van encamhiando. A nosotros todos, recordar cual es la razón que nos trajo al exilio, y cuales serán los medios que nos pueden devolver una España en la cual, nuestras discordias de ahora queden ahogadas por la acción revolucionaria de que tan necesitados estamos, para que la C. N. T. continúe siendo lo que ha sido y lo que debe volver a ser.»

Y nada más.

— CRONICA —
DE UN REVOLUCIONARIO
Con trazos de la vida de
FERMIN SALVOCHEA
por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 NF. en esta Adminis.

DISCOS

«Que España es un país esencialmente religioso es una idea hecha, una canción aprendida. ¿Qué prueba presentan los empollados forasteros para demostrarlo?»

«Lo que se repite consuetudinariamente; lo que afirman los católicos profesionales; las vírgenes llorosas y los cristos llagados y purulentos que plasmaron los pintelistas afamados; la propaganda religiosa intensiva; las procesiones de semana santa y los gitanos saeteros; el beaterismo sudoroso y marmurante; el «por la gracia de Dios» de los portoseros. ¿Y qué más? Porque, de no acudir en 1936 Italianos, alemanes, moros y cristianos en ayuda de la Iglesia franquista, las horas del Vaticano se habrían acabado en España.»

«¿Qué país ha quemado más templos católicos en el mundo? España. Si ella es enteramente católica, ¿cómo se ha permitido el lujo de incendiar a sí misma? Si sólo hay una minoría de herejes, ¿por qué la gran mayoría ha permitido en 1833, en 1909, en 1932 y en 1936 excesos de esta especie?»

«Antes de la II República se creía que el venero de la religión lo guardaban las mujeres, ellas, víctimas seculares del confesionario. Los políticos dieron derecho de voto a la mujer, y ésta se inclinó por la República que cortaría la paga a los curas y apartaría el Estado de la Iglesia. La lección de anticlericalismo femenino fue enorme, pero en el exterior aún no se han enterado.»

«Sin duda, en España hay religiosos pero en menos proporción que en otros países. También ahora se acusa de poco a más, y cuando se hace es para obtener el litro de leche y la libra de arroz o para que a uno no lo despidan del trabajo o para que le den empleo; o para que al morido no lo persigan y al hijo de fusilado no lo sospechen.»

«Ahora la Iglesia hace el doble juego para que su crimen del 18 de julio sea olvidado. Pero el español, que aún se acuerda de Torquemada, más le costará olvidar al tético Franco la Iglesia.»

SACCO Y VANZETTI

El día 23 de agosto de 1927, en una penitenciaría de los Estados Unidos, fueron ejecutados en la silla eléctrica dos italianos anarquistas condenados por un asesinato cometido en 1920.

Después de siete años de sufrimientos pasados en la cárcel llegó al fin el día, para ambos el último, la liberación — como fuera! — que ya anhelaban; pero no para el resto del orbe. Para los que creían en su inocencia era, la ejecución, un golpe doloroso con el cual no estaban de acuerdo y no admitían el terrible desenlace. Los que habían colaborado en la perdición de Sacco y Vanzetti tuvieron que pasar a la defensiva en pesadilla para ellos, y hasta hoy día casi no pasa año sin que aparezca alguna importante publicación en pro o en contra, o por lo menos sobre el caso Sacco y Vanzetti. Recientemente un extenso libro ha aparecido por mano del escritor americano Francis Russell, en donde se cumple un esfuerzo para abarcar todos los aspectos y calificarlos. Se trata de «Tragedia en Dedham. La historia de Sacco y Vanzetti.»

Dos hombres que el día 15 de abril de 1920 llevaban los sueldos de una fábrica de calzados en Sur Baintres, no muy lejos de Boston, fueron atacados por algunos malhechores en auto, los cuales dispararon a mansalva, y después de hacerse con el botín desaparecieron rápidamente. Todo ha durado menos de un minuto.

Este fue el delito, por el cual tres semanas más tarde serían arrestados Sacco y Vanzetti en calidad de sospechosos.

Nicola Sacco tenía 29 años, había nacido en Italia, hijo de un acomodado campesino. Era un activo y diligente muchacho que, aunque estaba bien en su hogar, deseaba ir a los Estados Unidos, tierra de sus sueños donde llegó en 1906 a la temprana edad de 16 años. Tras algún tiempo de vivir en honda miseria, consiguió ser obrero especializado en una fábrica de calzados. Más tarde se casó con una italiana, teniendo varios hijos. Nunca se sintió americano y abandonó los esfuerzos por dominar el inglés. El era un italiano más, vivía entre italianos, con los cuales se llevaba bien y con muchos de ellos, se hizo anarquista.

Bartolomeo Vanzetti, de 32 años de edad, también había nacido en Italia y era hijo de campesinos. Había llegado el mismo año de 1908 a Norteamérica. Luego de muchos sinsabores se agenció un carrito para la venta de pescado, haciéndose muy popular entre sus paisanos. Muchos de los que durante el proceso llegaron a conocerlo quedaron gratamente impresionados por su inteligencia y valor. Aunque tan sólo poseía una educación primaria, leía a Darwin, Spencer, Marx, Hugo, Tolstói, Zola, y además los escritores anarquistas, y sobre todo a Dante y Renan.

El arresto de un par de anarquistas italianos no era en aquel tiempo nada extraordinario, así como los continuos atracos a mano armada en Bancos y otras instituciones.

Según algunos americanos de la época, una gran conspiración anarcocomunista estaba a punto de derribar al gobierno. Para el Estado americano no había llegado el momento de represarlar, y así miles de americanos y extranjeros fueron arrestados, y gran parte de ellos deportados sin tener en cuenta si su estancia en el país era plenamente legal o no. Era una medida ciega de represión, contra la oleada de atentados y bombas, ya que reinaba un clima de protesta y desasosiego entre los anarquistas, al decir de los legalistas.

Cuando Sacco y Vanzetti fueron detenidos llevaban cada uno una pistola cargada, lo que, naturalmente, durante el proceso que se les siguió les perjudicó en sumo grado. Este proceso, que fue algo terrible por la aturdimiento y obstinación del acusador público que trató de probar que Sacco y Vanzetti formaban parte de la banda de Baintre. Unos testigos declaraban que los habían visto, pero los testigos de la defensa en la misma condición manifestaban lo contrario. Luego los testigos empezaron a desdecirse mutuamente en una especie de guerra que duró varios años. Depositiones del pasado actual no aparecen como verdicas. Todo esto viene como ilustración de la cita que hace poco expresó un jurista holandés, de «que el testigo siempre miente.» Como ejemplo puede servir uno de los testigos más importantes del caso: Mary Splaine. Si tomamos sus declaraciones en el libro de Russell, consta que esta señora, que había presenciado el atraco, confrontada con algunas fotos de malhechores señaló con firmeza una de ellas como retrato de uno de los atacadores, y suerte para éste que en el día del atraco estaba en completa «seguridad» en la cárcel. Al ser arrestados Sacco y Vanzetti fueron careados con Mary Splaine, quien en un principio reconoció a ambos; vaclante, declaró después que quizás Sacco estaba entre los delincuentes, no así Vanzetti.

Desde una distancia de veinte metros había vislumbrado a unos hombres dentro de un coche por espacio de segundos; así volvió a declarar más tarde que tampoco reconocía a Sacco con exactitud. Pero cuando se inició el proceso, expuso en seguida que estaba absolutamente segura de reconocer a Sacco a causa de sus características físicas. Interrogada por la defensa, se irritó, y afianzándose en su testitura llegó hasta reconocer a Sacco en la fotografía de un conocido gangster. Y en el testimonio más importante contra Sacco! Su intervención influyó sobremanera los jurados y juez.

Se ha comentado posteriormente que quienes en aquel tiempo llevaron a la silla eléctrica a Sacco y a Vanzetti sabían muy bien que eran inocentes; pero para ellos sólo contaba el que eran extranjeros, anarquistas.

También se creyó en todo a los testigos a cargo con la creencia de que era una condena más parecida a tantas otras, lo que no puede parecer justo e imparcial.

La mayoría de los americanos no podían comprender este conflicto entre un honorable jurado del Estado de Massachusetts y un par de reconocidos anarquistas. Los italianos podían tener razón; pero el público, con su carga de prejuicios no podía ver el conflicto más que de parte de la ley. En América solamente una minoría se manifestó abiertamente contra la ejecución. Mucho mayor fue la oposición en Europa que, probablemente para el caso, más bien tuvo una influencia desfavorable. Al transcurrir de los años se fue formando una montaña enorme de tergiversados y desagradables recuerdos que encendidos más enconadamente las dispares opiniones de los testigos en sus convicciones.

«¿Y quién tenía razón? Francis Russell llega, al final de su libro, a la conclusión de que Vanzetti era inocente y que quizás Sacco había tenido connotancia anterior con los delincuentes de Baintre.

Los argumentos de Russell en este último sentido nos parecen fuertemente contrarrestables, y una cosa es segura: que en ningún momento del proceso la culpa de los italianos fue probada de manera que convenciera a todo el mundo. En su generalidad los argumentos de la defensa aparecen más claros que los del fiscal. Y sobre todo, el abogado defensor no necesitó probar la inocencia de Sacco y Vanzetti, por no ser verosímil el cargo de culpabilidad aducido por el fiscal. Esta coyuntura confiere razón absoluta a quienes rechazaban la ejecución.

Los vencedores no pudieron tener ninguna satisfacción por la victoria obtenida. El juez que ejerció el cargo de presidente, tuvo hasta el día de su muerte una irreprimible angustia, temiendo algún posible atentado. Nuestra compasión por él desaparece al pensamiento de que Sacco y Vanzetti pasaron siete largos años de su vida en las celdas, con la acrecentada seguridad de que su fin sería la silla eléctrica. Los últimos días de su calvario percibirían hasta los ruidos que se producían al poner en orden el macabro aparato.

Sacco, quien poco había leído y siempre había tenido necesidad de calor familiar y de actividades, era, en esta ocasión, el que menos podía resistir. En algunos períodos de tiempo hubo de ser internado en una cárcel de enfermos mentales; pero, cada vez recuperó el dominio de sí mismo.

Vanzetti siempre poseyó una serenidad y dominio pasmosos; su tranquilidad y coraje fue ejemplar. Lo contrario del «caso Dreyfus», tenía conciencia de su martirio y expresó lo siguiente: «Si esto no hubiera sucedido, nuestra vida no hubiera tenido probablemente más motivo que hablar por las esquinas de las calles entre gentes a veces sarcásticas. Y yo hubiera podido morir desconocido y fracasado. Ahora no somos ningún fracaso; ésta es nuestra labor y nuestro triunfo. Nunca hubiéramos podido anhelar, en nuestra vida, hacer tanta labor por la humanidad, por la comprensión de los hombres; unos de otros. Hemos logrado esto, por medio de esta casualidad y de esta injusticia. ¿Nuestra vida de un hábil zapatero y de un vendedor de pescado, qué son? ¿Nuestras palabras y nuestro dolor? ¡Nada! Pero, este último momento nos pertenece y nuestro sacrificio es nuestra victoria.»

«Lástima es que el personaje que recogió estas palabras no haya sido más extenso y explícito. Pero sabemos bien que Vanzetti, sentado ya en la silla eléctrica con los ojos vendados, dijo: «Ahora quisiera olvidar todo el daño que me han causado quienes me han traído aquí.»

El director de la prisión que había de dar la señal de ejecución, lloraba. «Mas, la día, sin embargo!»

(Traducción libre del holandés por M. V. Graetla)

zetti sabían muy bien que eran inocentes; pero para ellos sólo contaba el que eran extranjeros, anarquistas.

También se creyó en todo a los testigos a cargo con la creencia de que era una condena más parecida a tantas otras, lo que no puede parecer justo e imparcial.

La mayoría de los americanos no podían comprender este conflicto entre un honorable jurado del Estado de Massachusetts y un par de reconocidos anarquistas. Los italianos podían tener razón; pero el público, con su carga de prejuicios no podía ver el conflicto más que de parte de la ley. En América solamente una minoría se manifestó abiertamente contra la ejecución. Mucho mayor fue la oposición en Europa que, probablemente para el caso, más bien tuvo una influencia desfavorable. Al transcurrir de los años se fue formando una montaña enorme de tergiversados y desagradables recuerdos que encendidos más enconadamente las dispares opiniones de los testigos en sus convicciones.

«¿Y quién tenía razón? Francis Russell llega, al final de su libro, a la conclusión de que Vanzetti era inocente y que quizás Sacco había tenido connotancia anterior con los delincuentes de Baintre.

Los argumentos de Russell en este último sentido nos parecen fuertemente contrarrestables, y una cosa es segura: que en ningún momento del proceso la culpa de los italianos fue probada de manera que convenciera a todo el mundo. En su generalidad los argumentos de la defensa aparecen más claros que los del fiscal. Y sobre todo, el abogado defensor no necesitó probar la inocencia de Sacco y Vanzetti, por no ser verosímil el cargo de culpabilidad aducido por el fiscal. Esta coyuntura confiere razón absoluta a quienes rechazaban la ejecución.

Los vencedores no pudieron tener ninguna satisfacción por la victoria obtenida. El juez que ejerció el cargo de presidente, tuvo hasta el día de su muerte una irreprimible angustia, temiendo algún posible atentado. Nuestra compasión por él desaparece al pensamiento de que Sacco y Vanzetti pasaron siete largos años de su vida en las celdas, con la acrecentada seguridad de que su fin sería la silla eléctrica. Los últimos días de su calvario percibirían hasta los ruidos que se producían al poner en orden el macabro aparato.

Sacco, quien poco había leído y siempre había tenido necesidad de calor familiar y de actividades, era, en esta ocasión, el que menos podía resistir. En algunos períodos de tiempo hubo de ser internado en una cárcel de enfermos mentales; pero, cada vez recuperó el dominio de sí mismo.

Vanzetti siempre poseyó una serenidad y dominio pasmosos; su tranquilidad y coraje fue ejemplar. Lo contrario del «caso Dreyfus», tenía conciencia de su martirio y expresó lo siguiente: «Si esto no hubiera sucedido, nuestra vida no hubiera tenido probablemente más motivo que hablar por las esquinas de las calles entre gentes a veces sarcásticas. Y yo hubiera podido morir desconocido y fracasado. Ahora no somos ningún fracaso; ésta es nuestra labor y nuestro triunfo. Nunca hubiéramos podido anhelar, en nuestra vida, hacer tanta labor por la humanidad, por la comprensión de los hombres; unos de otros. Hemos logrado esto, por medio de esta casualidad y de esta injusticia. ¿Nuestra vida de un hábil zapatero y de un vendedor de pescado, qué son? ¿Nuestras palabras y nuestro dolor? ¡Nada! Pero, este último momento nos pertenece y nuestro sacrificio es nuestra victoria.»

«Lástima es que el personaje que recogió estas palabras no haya sido más extenso y explícito. Pero sabemos bien que Vanzetti, sentado ya en la silla eléctrica con los ojos vendados, dijo: «Ahora quisiera olvidar todo el daño que me han causado quienes me han traído aquí.»

El director de la prisión que había de dar la señal de ejecución, lloraba. «Mas, la día, sin embargo!»

(Traducción libre del holandés por M. V. Graetla)

INCIDENTE EN LA CASA SINDICAL

BARCELONA. — En la tarde del 7 de junio un grupo de trabajadores, amparándose en aquellos otros que diariamente acuden a la Delegación Provincial de Sindicatos para reuniones de Juntas Sociales, deliberaciones de convenios colectivos, o para solicitar información y asesoramiento en los consultorios jurídicos, fueron llegando a la Casa Sindical, hasta alcanzar el número de setenta, aproximadamente.

Desde Chile: LA BATALLA ETERNA

RESULTA sorprendente la base en que se afirman los Estados. Para demostrarlo, obsequiamos a nuestros estimados lectores con la celebración del 21 de mayo chileno, que bien puede servir de ejemplo para todos los territorios del planeta. Tanto hoy como ayer. ¿Será lo mismo mañana?

El 21 de mayo es fecha señalada en el calendario nacional significando que en el año de 1879, en Iquique norte de Chile — la Covadonga, mandada por el héroe nacional Arturo Prat, derrotó al Huáscar peruano que comandaba el almirante en jefe de la marinería de aquel «país hermano»: su obra importa un bledo, como lo debería importar el de su contendidor que en esta fecha en Chile, recibe los eternos agradecimientos de un pueblo borracho de estúpido patriotismo.

Ha dicho algún historiador que cuando Arturo Prat se lanzó a la muerte contra el Huáscar estaba borracho como una cepa; que no se tiró al barco, sino que se cayó en el momento preciso que lo conduciría a la «gloria eterna». Poco importa tam-

bién el hecho realista. Supongamos que no fue como el historiador olvidado nos ha dejado escrito; supongamos, por el contrario, que, efectivamente, el héroe nacional A. Prat, lo fue de verdad. Tiene su calle importante en la primera capital de Chile: Santiago. Y monumentos que le bastarían para seguir siendo recordado en el corazón de los más exigentes en el campo del desprendimiento patriótico. Todo eso podría pasar debidamente al haber de los que se entregan a una causa, por equivocada que ésta pueda ser.

Lo que es malo y recalcitrante es que el gobierno, el Estado, llámese como se quiera, se siga representando en una acción guerrera contra un pueblo «hermano» y vecino, como lo es el peruano, y que en nombre de esa representación bélica y eterna se quieran hacer pasar por héroes y vencedores a quienes no vieron la batalla de marras, ni en fotografía, como quien dice; a quienes no estuvieron en el corazón de la «quemada» el día y a la hora misma en que Arturo Prat se cayó o se tiró de un salto sobre el Huáscar, para poner hasta el tope la bandera de Chile, desprestigiando y poniendo a la altura del último moro a la bandera de aquel pueblo vecino y hermano que se llama Perú.

«Es justo que un pueblo hermano desfile para afrontar todos los años el 21 de mayo con la «derrota» de los marineros que tuvieron la mala suerte de sufrir, en momentos que deberían haber sido y seguir siendo de victoria hermana y fraternal entre dos conglomerados humanos que por ser vecinos y deberse favores unos a otros se deberían considerar como carne y uña? De justo no tiene nada. Pero lo que duele en lo hondo de todo sentimiento fraternal es que una acción marítima que en su tiempo pudo significar entretenimiento para todos aquéllos que de cuantos luchan por algo se hacen motivo de carcajadas siniestras, hoy debería ser de respeto el acontecimiento silencioso y hermano entre dos pueblos que nunca deberían separarse y enzarzarse los dientes por hechos sucedidos hace cerca de un siglo.

Pueblos hermanos, vecinos. ¿Es posible sostener entre ambos la amistad de que nos hablan de vez en cuando las cancellerías — las cuales nunca en verdad representan a los pueblos, sino que en su lugar hacen gala de los poderes drásticos de turno —, cuando por una parte se dan infusas de «vencedores» y por la otra se resenten de «vencidos»? ¿Es posible en esa forma mantener la verdadera paz, la hermandad, el progreso y el superdesarrollo entre conglomerados que siendo realmente hermanos, sus Estados hacen todo lo posible por mantener a toda costa el odio guerrero y triunfador o de revancha entre los que nada tienen que perder y si mucho que ganar con la impatía, con el olvido de errores y malas intenciones pasadas, añañadas, que las nuevas generaciones conocen solo de nombre y sin poder dilucidar de qué parte está el verdadero heroísmo, la razón, la cualidad imprescindible que da derecho a querrelarse contra quienes sólo consta que se quiere mal en los anales de los mandones de cada uno de los dos territorios en referencia y en eterna contienda «oficial» a pesar de los cantos de cisne de los presidentes y demás camarillas privilegiadas que cada una por su parte pretenden seguir manteniendo un odio esciego y un estado de «alerta» entre

los ciudadanos de Chile y del Perú? Desearíamos tener vivo el gran González Prada, para que nos repitiera tan magistralmente como él sabía hacerlo, lo que supone que dos pueblos hermanados en la historia y en la insincrasia, perfectamente humana, se tengan que odiar en si en gracia y sabor a que sus gobiernos, eternos aprovechadores de la cosa pública, continúen utilizando el control de la educación infantil y juvenil, para hacerlas desfilir por plazas y avenidas, en una parte con la idea siniestra de mantener la estúpida ecuación de que los chilenos son más valientes que los peruanos, y en la otra, para recordar en forma eterna que los peruanos tienen una deuda que cobrar a los chilenos («desalmados»). Esto es inconcebible en el siglo XX.

Y si en verdad todo ello sucede a la vista y paciencia de los mejor dispuestos a reconciliarse y hacer de dos territorios que en nada se diferencian por la esencia natural de independencia que hace una centuria y media se operó en conjunto contra el poder imperialista de los reyes españoles, resulta ciertamente asqueroso y criminal en grado sumo que los mandones estatales no cedan nunca el terreno que debería obligarlos a conciliar con la libertad, la justicia y la independencia verdadera de esta América Hispánica que está en condiciones — si a ello no se opusieran tercamente sus gobiernos y sus camarillas de perros falderos de la educación y otras hierbas —, de ser un ejemplo efectivo para otros meridianos que desde hace milenios se desenvuelven en medio de una fatalista atmósfera de odio derrotista o vencedor de sí mismos, lo cual ha conducido y continúa conduciendo al peor de los caos habidos y por haber, entre una humanidad que debe olvidar sus errores para caminar fraternalmente por la senda de la unidad en la hermana diferenciación creatriz. — COSME PAULES.

«NO HAY QUE SER VIOLENTOS»

Hace algún tiempo leímos en nuestro paladín de Toulouse un trabajo en el que el autor recomienda que dejemos de ser violentos, no emplear la acción; en resumen, que según él tenemos que ser buenos chicos, olvidando lo pasado, y dejar correr... Los buenos consejos se toman en consideración a veces, aunque vengan de un joven si se considera que tiene razón.

Los que ya no somos jóvenes y hemos vivido la monarquía, la dictadura de Primo de Rivera, la República, la guerra, y los campos de concentración de Francia, no estamos de acuerdo con el compañero en cuestión; esas maneras de pacifismo no nos convencen. Vemos que grandes y pequeños Estados se están armando y acrecientan sus ambiciones, y sin embargo nos hablan del desarme y de la paz, y de nosotros, quien más quien menos, sabe que de lo que piensan es llevar a los pueblos a la guerra.

«Es que los de la C.N.T. no somos lo suficiente correctos donde nos encontramos? Los cenetistas somos los únicos que no empleamos la violencia sino que cuando las circunstancias lo exigen. Si el 19 de Julio del 36 tuvimos que emplear la violencia en la calle y después en los frentes, fue para defender la libertad del pueblo español, contra los generales que se sublevaron contra el mismo.

Nos extraña en gran manera que a estas alturas hayan compañeros que crean estar a nivel y que nos vengamos con la de que hay que ser buenos chicos, y que siendo todo se pasará bien. No seremos violentos y para no ver nos pondremos gafas de soldador y todo cuanto se pasa por el mundo lo obviaremos aunque no se trate de una pequeña broma... El compañero en cuestión, o tiene un erróneo concepto de la Confederación Nacional del Trabajo, o el sabe si está sufriendo un empacho de literatura... atómica.

Que no se olvide que la organización a la que nos debemos, si llega el momento de salir a la calle empleará la acción directa frente al enemigo opresor de nuestro pueblo.

DISCOBOLO

«NO HAY QUE SER VIOLENTOS»

Hace algún tiempo leímos en nuestro paladín de Toulouse un trabajo en el que el autor recomienda que dejemos de ser violentos, no emplear la acción; en resumen, que según él tenemos que ser buenos chicos, olvidando lo pasado, y dejar correr... Los buenos consejos se toman en consideración a veces, aunque vengan de un joven si se considera que tiene razón.

Los que ya no somos jóvenes y hemos vivido la monarquía, la dictadura de Primo de Rivera, la República, la guerra, y los campos de concentración de Francia, no estamos de acuerdo con el compañero en cuestión; esas maneras de pacifismo no nos convencen. Vemos que grandes y pequeños Estados se están armando y acrecientan sus ambiciones, y sin embargo nos hablan del desarme y de la paz, y de nosotros, quien más quien menos, sabe que de lo que piensan es llevar a los pueblos a la guerra.

«Es que los de la C.N.T. no somos lo suficiente correctos donde nos encontramos? Los cenetistas somos los únicos que no empleamos la violencia sino que cuando las circunstancias lo exigen. Si el 19 de Julio del 36 tuvimos que emplear la violencia en la calle y después en los frentes, fue para defender la libertad del pueblo español, contra los generales que se sublevaron contra el mismo.

Nos extraña en gran manera que a estas alturas hayan compañeros que crean estar a nivel y que nos vengamos con la de que hay que ser buenos chicos, y que siendo todo se pasará bien. No seremos violentos y para no ver nos pondremos gafas de soldador y todo cuanto se pasa por el mundo lo obviaremos aunque no se trate de una pequeña broma... El compañero en cuestión, o tiene un erróneo concepto de la Confederación Nacional del Trabajo, o el sabe si está sufriendo un empacho de literatura... atómica.

Que no se olvide que la organización a la que nos debemos, si llega el momento de salir a la calle empleará la acción directa frente al enemigo opresor de nuestro pueblo.

«NO HAY QUE SER VIOLENTOS»

«NO HAY QUE SER VIOLENTOS»

NECROLOGICAS

MARTIN NAVARRO

Otro compañero que nos deja en este maldito exilio que tanto se prolonga. Dejó de existir el 7 de mayo, en el Hospital de Límoges, a la edad de 61 años, a consecuencia de una penosa y larga enfermedad, contraída en los campos de concentración y lugares de trabajo en condiciones insolubles.

En España, desde muy joven pertenencia a la C. N. T. en los sindicatos únicos de Cardona y Sallent, habiendo participado en los movimientos revolucionarios que se desarrollaron en aquellas cuencas mineras en el año 1933.

El compañero siempre su espíritu solidario, estando dispuesto en toda ocasión a prestarle el apoyo moral y material a la F. L. de Límoges, a la cual pertenecía desde la Liberación. Sin afán, como el de todos los que no hemos renunciado a la nacionalidad, era de hacer libre a España de la fatality del fascismo, pero la fatality ha querido truncar tan bellas ilusiones, llevándolo a la eternidad del silencio.

Su entierro fue por lo civil y tuvo lugar el 9 de mayo, a las 4 de la

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO

ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones ALMORAL

1 F. en esta Administración

EN THIAIS

Lo que fue la jornada de S. I. A.

El día 12 de junio se presentó espléndido, luminoso, con calor solar no excesivo. Temperatura ideal, como los móviles que animaban la «ciudad», como en catalán se dice.

Cuando llegamos al estadio los héroes de la pelota ya estaban trabajando, cada equipo para su victoria, puesto que en este mundo cada cual anhela la suya. El Hispania de París arreaba de firme tratando de apurar al contrario. Este, a su vez titulado Iberia, arremetía lo suyo para llevar el trofeo de S.I.A. a su refugio de Dreux. Si con todo esto decimos algo, es que las fuerzas de ambos «teams» (con cuyo inglesismo descubrimos la antigüedad de nuestra cédula) se revelaban notablemente igualadas, de donde el gran empuje puesto en juego por los 22 peloteros.

Hacia años que no habíamos presenciado un partido de fútbol, y vista la destreza — no sin apuros — de los porteros, consideramos a estos más esforzados y nobles que los de las casas francesas que nos alojaban. La empeñada contienda se cerró con un resultado de 3 a 3, y no podía ocurrir otra cosa tratándose de hispanos e iberos. Un desempate a «penalty» prolongó el mismo resultado, determinando los amigos del Hispania ceder la copa en cristal al «forastero» Iberia, gesto elegante que les honra mucho. Laboraron el trofeo los deportistas Ferrer y M. Hernandez (entre los dos, 139 años) y los imponentes David y Peralta.

Seguidamente en la sala contigua rompió a todo dar la orquestina «Jo et son ensemble», que ya dejó conocer su brio en el Festival del 17 en la Mutualité. Algunas parejas tantearon unos compases, pero tuvieron que renunciar ante la presencia del compañero Lamela, que con su prestancia de conferenciante sin apuntes de nada, impelió a los músicos a recoger solfas, quedando así dueño con Marcellán, del tablado.

Con facilidad suma, el amigo Lamela desarrolló su tema: «S.I.A. en la relación solidaria e internacional en el mundo verdaderamente libre». Trajo, naturalmente, el saludo del Consejo Nacional de S.I.A., consideró simpáticos los actos que se iban realizando, glosando el deporte al aire libre y la música (que él había succionado transportadora de ritmos de la raza. Goza — afirma — hablar en familia, entre afines, de las cosas humanas, solidarias, y de avance. Pija el inicio de S.I.A. en 1936 para cumplir deberes de propagación, y de ayuda a las víctimas del fascismo. En 1937 esta entidad dispuso de secciones en todos los pueblos de la España libre, animándose en labores para el frente y de organización en la retaguardia. Su actividad fue enorme en vistas a los soldados de las trincheras, a los hospitales de sangre y a las familias doloridas. Ayuda moral tan importante como la material, en las que S.I.A. no fue escasa, siendo lamentable que las crónicas de la guerra de España no registren la efectividad de estas cooperaciones, como si sólo interesara el destroce de cuerpos humanos.

El joven antifascista español se integró a la lucha y el ciudadano añoso a la producción. Fervor íntegro que tuvo gran auge en S.I.A. aunque en la hora del balance se trate de mantenerla en olvido. No haremos ningún descubrimiento recordando que, gracias a S.I.A. la causa del pueblo español se internacionalizó frente a los infundios del extranjero. Un organismo como S.I.A. no se ve en todas las guerras.

Nos derrotaron pero no vencieron. Nosotros continuamos y S.I.A. persiste. Estamos presentes por obligación moral más que por empeños materiales. Los fatigados, claro, se quedan. Pero el vigor persiste en los viejos y renace en los juveniles. Los campos de concentración no nos abastieron, por espíritu propio y por intervención de S.I.A. En 1939 como en 1945, así estuvo y está S.I.A., en Francia y otros países. Muchos adherentes activos, con desprendimiento particular. Fiestas y otras demostraciones, y más de 2.000 familias en estado precario asistidas, centenares de miles de francos recogidos y repartidos, en un solo año dos millones. Favorecidos, lo han sido los mineros huelguistas de Asturias y los damnificados de las cuencas del Turia, del Llobregat y el Ripoll, ayuda que se cifró en cuatro millones de pesetas. Para los enfermos de aquí S.I.A. hace cuanto puede, y más hará si la ayuda que le prestamos se incrementa. Internacionalmente también S.I.A. se demuestra.

Remonta el espíritu solidario a la época de la esclavitud clásica, con los forzados de las pirámides exigiendo una galleta más que el farón negro, y luego cedió, por paralización unánime de las obras. En Roma los esclavos tuvieron en jaque a un emperador poderoso. En los años 73-71 de N.E. Espartaco reunió a los esclavos en haz solidario para, con voluntad omnimoda, morir o vencer. Por esos rasgos de la historia la humanidad es imperecedera. Raza libre, la nuestra, que ha ido jalmando su paso por la tierra con hitos de rebeldía por la libertad.

S.I.A. encarna este pasado, siempre presente. Humanista, rechaza las guerras de conquista, en las que, incluidos los vencedores, desprecian a sus propios aliados y olvidan pronto a los muertos. La última contienda mundial produjo 36.000.000 de cadáveres y 12.500.000 mutilados; he ahí donde conducen el patriotismo y el borreguismo materialista. La bomba de Hiroshima arrasó 62.000 edificios y la vida de 70.000 personas. El precedente atómico quedó sentado y la continuación de la política militarista en el mundo puede acarrear a la humanidad los más desastrosos efectos.

Precisa, entonces, la renovación radical de la sociedad, empezando por borrar las dictaduras, acabar con la sucesión de las guerras, desmantelar los aparatos militaristas, terminar con la miseria de muchos y la excesiva riqueza de pocos; en fin, suceder el Estado por una asociación de hombres trabajadores y libres. Para conseguirlo precisa la unión de productores universales, para cuyo logro las madres, bien orientadas, podrían hacer mucho. También aquí S.I.A. tiene su papel a jugar. Incrementemosla, vigoricémosla, y dará resultado como antes, y como ahora en esta jornada de estima y solidaridad que estamos celebrando. He dicho.

Seguidamente las familias escogen sitio para comer en el ancho campo provisto de sombras, hierbas y mesas. La mañana ha resultado llena y hay que pretrecharse para apurar el espectáculo de la tarde.

Este corre a cargo del estimable grupo artístico «Reflejos de España», de Dreux, el cual presenta «La barca sin pescador».

Tema de esta obra de Alejandro Casona lo es el tentar la fortuna mandando a alguien, o al mandarín en el caso que presenta Eça de Queiroz. «Ricardo pacta trato con el diablo para salvar su situación de financiero aceptando la muerte de un pescador de región remota. El drama comienza a dos familias desconocidas de Ricardo, pero la conciencia de una maldad compartida lleva al banquero a la región nórdica donde se desarrolló el drama. Conmovido por la vida simple de los aldeanos marinos el protagonista comprende la superficialidad de la sociedad de la que procede, e imbuido por primera vez de humanidad, rompe con el diablo... de la avaricia, renuncia al barco de regreso junto con la fortuna que tan inescrupulosamente acumulara. El amor lo despierta a la realidad y por el amor se redime.

Todo esto no es más que un síntesis de la obra, inmejorablemente bella, concisa y aleccionadora según el estilo sobrio y poético de Casona.

De las partes afectadas por el desarrollo destacan a Rosa María (Frida) que arrancó un aplauso espontáneo en su disputa con «Estela» (Yolanda Muñoz), aprobación que alcanzó también a esta muchacha. Antonia igualmente se hizo apreciar por seguridad de gesto y dicción en su interesante papel de «Abuela». José Luis («Ricardo») trabajó muy voluntarioso, dando realismo a las escenas por él intervenidas.

El resto de la «troupe», bien, aunque alguna vez desenmarcada.

No tanto empero, como el público, que no sabe sujetar a la chiquillería ni las butacas de alza automática.

En resumen, una óptima jornada.—F.

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

Vient de rééditer en microfilm 45 tours une conférence de Sebastien Faure: «Naissance et Mort des Dieux» présentée par Jeanne Humbert. Prix: 8 f. On peut se le procurer 24, rue Ste-Marthe, ainsi que le «Disque du Souvenir» de Charles d'Avray, microfilm 33 tours.

JIRA SOLIDARIA EN HYERES (Var)

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, invita a todas las Federaciones Locales, afiliadas, familiares, amistades, simpatizantes y emigrados económicos, a la jira que tendrá lugar el domingo día 26 de junio de 1966 en el hermosa playa de La Aiguade de Hyères.

El lugar de concentración está rodeado de arboleda junto a la inmensa playa de arena fina, permitiendo oír la variada música por mediación de los potentes altavoces instalados al efecto y el radio-crochet, además del normal desarrollo de los juegos infantiles.

Al final de la fraternal comida campestre, un calificado compañero dará una charla sobre un interesante tema de actualidad.

A la jira, como es costumbre anual, acudirán todos los ancianos residentes en la Casa de Reposo del «Beau Séjour», sin excepción.

Todas las familias aportarán lo elemental para obsequiar a alguno de los ancianos.

Seamos dignos de los ancianos que generosamente supieron darlo todo por la libertad del pueblo español en lucha permanente contra la tiranía del régimen franco-nazi-fascista, acudiendo numerosos a la jira de Hyères.

Recordamos a las FF. LL. y compañeros que, bajo los auspicios de la organización gala, el domingo 17 de julio de 1966 se celebrará en Marsella un gran mitin de Núcleos, con la participación de Henri Julien, abogado y presidente de S.I.A. en Provenza, Joseph Soriano, secretario de la C.N.T. francesa y Federica Montseny.

F. L. DE FONTAINEBLEAU

Organiza Jira campestre para el domingo 26 de junio de 1966 en medio del bosque, sitio llamado *Auz Prés Larcher*, a 300 metros de la estación de Fontainebleau-Avon. Lugar situado junto a la piscina. Tomar la carretera llamada *Tour Dencour*, entre la vía y la piscina. Se invita a todas las FF. LL. de la región, compañeros y simpatizantes a pasar un día fraternal.

F. L. MONTEPELLIER

Para el domingo 26 de junio esta F. Local tiene una Jira organizada en la *Colonie de vacances de Bionne*, en la que participarán compañeros de Béziers con las cintas registradas del mitin que tuvo lugar en aquella ciudad y en el que tomaron parte los compañeros F. Montseny y Germain Isigles, cuyas intervenciones servirán de tema para un comentario donde sus puntos de vista.

Considerando el interés de dicha Jira, invitamos a todos los compañeros, simpatizantes, y españoles en general de Montpellier y pueblos limítrofes, a que vengan a pasar un día agradable en nuestra compañía, a la orilla de un río y a la sombra de los árboles.

Lugar de la Jira: Montpellier, Celleneuve, a 500 m. en la Route de Saint-Jean de Vedas.

ALTOS Y BAJOS PIRINEOS

Organizada por la Comisión de Relaciones de la C. N. T., con la colaboración de A. S. E., de Pau, tendrá lugar el domingo, día 3 de julio, en la magnífica playa de Capbreton. Quedan cordialmente invitados los amantes de la libertad y familiares, así como los emigrados económicos que tuvieron que abandonar la tierra querida para mejorar su condición de existencia.

Este desplazamiento se hará colectivo. Lugar de concentración de autobuses y coche a la salida de Pau, carretera de Bayona. Para que esta Jira de confraternidad sea un éxito, compañeros, guardad esta fecha y todos a la Jira.

JIRA-CONCENTRACION EN EL MACIZO CENTRAL

Organizada por la Comisión de Relaciones del Macizo Central, la Jira-concentración anual, conmemorativa al 19 de Julio 1936, se celebrará el presente año en el Estanque de Chanclade (P. de D.), el 17 de julio 1966. Como todos los años, todos a la Jira-concentración con el mismo entusiasmo y sentir de siempre!

CONTRA EL QUE TRABAJA

BARCELONA. — La prensa franquista informa que, por no haber asistido a sus puestos de trabajo, la empresa Bosuga, de Mollet (Barcelona), había acordado el despido de 770 obreros.

«Podrán reingresar — añade la prensa franquista — aquellos que lo soliciten por escrito.» Destabale procedimiento, muy impropio de un régimen que presume de cristiano, éste de imponer la condición de las horas caudinas al trabajador. Los veintiseis años de paz han sido, en efecto, veintiseis años de venganza.

HOMENAJE EN MEMORIA DEL RECTOR SARRAILH

PARIS. (OPE). — Como estaba anunciado tuvo lugar en el gran anfiteatro de la Sorbona la entrega a la señora viuda de Jean Sarrailh, de la «Miscelánea» que lleva el nombre del inolvidable rector de la Universidad de París. La concurrencia fue muy grande y se hallaban presentes firmes valores de diversos sectores de la Inteligencia.

Organizaron el acto un Comité del que formaban parte el actual rector Jean Roche, presidente del Consejo de la Universidad de París y el profesor Marcel Bataillon, miembro del Instituto y administrador honorario del Colegio de Francia. Hubo brillantes intervenciones enalteciendo la obra llevada a cabo en favor de la Cultura por el finado rector. La señora de Sarrailh dio las gracias vívidamente emocionada.

Representata al gobierno de la República Española, el ministro don José Maldonado. La representación de Euzkadi — que guarda perdurable recuerdo de la simpatía activa que en todo momento el profesor Sarrailh demostró por los vascos — la ostentaba el ex ministro de Justicia don Manuel Irujo. Y los señores Giner y Cardó representaban al Ateneo Iberoamericano.

DEFICIT: 10.000 MILLONES DE PESETAS

MADRID (OPE). — En el Boletín Económico y Financiero se dice que las estadísticas provisionales del balance de pagos del mes de marzo, indican un déficit mensual que bate el récord: de 8,9 millones de dólares. Así pues el déficit del primer trimestre del año en curso asciende a 167,23 millones de dólares, o sea alrededor de 10.000 millones de pesetas.

La cuenta del Instituto Español de la Moneda Extranjera, con relación al Banco de España, ha perdido en cuatro meses (enero-abril) 13.376 millones de pesetas, lo que supone un modo de una pérdida de 226 millones de dólares en dicho período. Resulta un poco atrevida una interpretación de la evolución interna. Pero es bien sabido que la incorporación de la contrapartida de pesetas convertibles (que representan generalmente deudas) constituye un plus únicamente contable.

LA ALIANZA SINDICAL EN LOS BAJOS PIRINEOS

PAU (OPE). — Con la valiosa colaboración de «Force Ouvrière» se celebró en esta ciudad la Fiesta del Trabajo. Usaron de la palabra los señores José Terrene, Paulino Barrabés y Ramón Liarte. La asistencia fue muy numerosa y las intervenciones y los discursos calurosamente aplaudidos.

Por la tarde tuvo lugar una representación teatral a cargo del grupo «Terra Llure» de Toulouse.

LOS FALSOS CENETISTAS

PARIS (OPE). — El veterano escritor don José Viadui, una de las más populares firmas de la C.N.T., refiriéndose a algunos cenetistas que se han puesto al habla con elementos de los Sindicatos de Palange, escribe: «...son siete militantes del interior del grupo de «argentinos» que les secundan, algún que otro individuo ais-

lado y ese «genio» del sindicalismo que, con gastos pagados, ha saltado de Méjico a los Madriles. No son más que voces sueltas, de individuos que se representan a sí mismos. A los que combate Viadui porque — dice — «es inconcebible, absurdo, e inmoral la presunción de inyectar savia libertaria a ese engendro de sindicalismo vertical, viejo remedo nazi fascista, que más que puntales necesita picos para su destrucción.»

NEUVA VERSION DEL FESTIVAL

SAN SEBASTIAN. — Coincidiendo con la celebración del Festival Cinematográfico Internacional, unos centenares de jóvenes vascos manifestaron por pequeños grupos ante los hoteles donde se alojaban las estrellas de cine extranjeras, a los gritos de «Libertad» y «Viva Euzkadi». La policía intervino porra en mano, aporreando también a unos personajes del cine checoslovaco, rompiéndoles además las máquinas fotográficas con las que enfocaban las escenas que se daban. A raíz de este incidente la delegación checoslovaca anunció su intención de retirarse del Festival, desistiendo de hacerlo ante las excusas presentadas por las autoridades franquistas.

No se excusaron a los manifestantes, 18 de los cuales ingresaron en la cárcel.

EL PARALELO

MADRID. — Un centenar de obreros justificando en el sindicato «Paralelo», o no sumiso al verticalismo, ha dirigido una reclamación al ministro del Trabajo solicitando derecho de huelga, salario mínimo de 250 pesetas diarias (el vigente es de 60), y autorización de utilizar los locales de los sindicatos oficiales independientemente de los mismos.

CEPILLERIA

TUDELA. — Tres «cepillos» desaparecieron, arrancados de cuajo de la pared, y otros tantos fueron forzados, para apoderarse de su contenido, en la iglesia de Nuestra Señora del Carmen, de Tudela. El hecho ocurrió entre las cuatro y las seis de la tarde. Los rateros trabajaron con toda tranquilidad, aprovechando estas horas en que la concurrencia de fieles es casi nula. En algunos despreciaron la calderilla y las pesetas, llevándose las monedas mayores de un duro. No es la primera vez que los «cepillos» de esta iglesia han sido desvalijados, pero en ninguna ocasión se los habían llevado.

CONFLICTOS SOCIALES, ATAQUES AL PLAN DE DESARROLLO

MADRID (OPE). — El Boletín Económico y Financiero se ocupa con detalle de la situación social. Consta que, por primera vez, se ha podido leer que los obreros de más de 45 años encuentran dificultades para colocarse. Esto, sería posiblemente normal en los Estados Unidos, pero hasta ahora no era conocido en España. Menciona el conflicto de la Babcock-Wilcox, resultado por arbitraje. Y añade: «por lo que se refiere a la casa Perkins, donde se había notado claramente malestar, la empresa ha dispuesto el licenciamiento de 142 obreros con lo que había suscrito un contrato temporal. Se reconoce que la Empresa ha procedido de acuerdo con su derecho, pero se ejerce cierta presión para conseguir que no se mantenga la orden de despido. Con motivo de este conflicto se ha enjuiciado duramente al Plan de Desarrollo «que pretenden — dicen — crear nuevos puestos de trabajo y lo hace sin estabilizar las condiciones de trabajo de los obreros». Por otra parte, la solución de estas cuestiones depende del resultado que se obtenga en la construcción de motores Diesel en España y de la incertidumbre en lo que concierne a la combinación con Motor Ibérica.»

ALERTA, TRABAJADORES!

Trabajadores: ¡No! a las elecciones que amaña el sindicalismo fascista, responsable de tanta explotación. Luchamos por un sindicalismo libre, con estructura democrática de abajo arriba.

ALIANZA SINDICAL DE EUZKADI U. G. T. — C. N. T. — S. T. V.

(Es copia literal auténtica del manifiesto que circula con profusión en el Interior de Euzkadi).

NECROLOGICAS

TOMAS ROCA

El 23 de noviembre pasado falleció en Lyon, víctima de un accidente de trabajo, el que en vida fue consecuente militante confederal compañero Roca.

Hacemos aparecer esta escueta y triste noticia para conocimiento de los que tanto le estimaron en el Sindicato de la Construcción de Barcelona, en la F. Local de Orán y Lyon.

Los amigos del libro de Orán, muchos por Francia, y en particular el Núcleo de Rhône-Loire, F. Local de Oullins a la que perteneció, se asociaron al dolor que embarga sus familiares en España, Francia, Saint-Genis-Laval, por tan sensible pérdida.

ALERTA, TRABAJADORES!

Trabajadores: ¡No! a las elecciones que amaña el sindicalismo fascista, responsable de tanta explotación. Luchamos por un sindicalismo libre, con estructura democrática de abajo arriba.

ALIANZA SINDICAL DE EUZKADI U. G. T. — C. N. T. — S. T. V.

(Es copia literal auténtica del manifiesto que circula con profusión en el Interior de Euzkadi).

NECROLOGICAS

TOMAS ROCA

El 23 de noviembre pasado falleció en Lyon, víctima de un accidente de trabajo, el que en vida fue consecuente militante confederal compañero Roca.

Hacemos aparecer esta escueta y triste noticia para conocimiento de los que tanto le estimaron en el Sindicato de la Construcción de Barcelona, en la F. Local de Orán y Lyon.

Los amigos del libro de Orán, muchos por Francia, y en particular el Núcleo de Rhône-Loire, F. Local de Oullins a la que perteneció, se asociaron al dolor que embarga sus familiares en España, Francia, Saint-Genis-Laval, por tan sensible pérdida.

ALERTA, TRABAJADORES!

Trabajadores: ¡No! a las elecciones que amaña el sindicalismo fascista, responsable de tanta explotación. Luchamos por un sindicalismo libre, con estructura democrática de abajo arriba.

ALIANZA SINDICAL DE EUZKADI U. G. T. — C. N. T. — S. T. V.

(Es copia literal auténtica del manifiesto que circula con profusión en el Interior de Euzkadi).

NECROLOGICAS

TOMAS ROCA

El 23 de noviembre pasado falleció en Lyon, víctima de un accidente de trabajo, el que en vida fue consecuente militante confederal compañero Roca.

Hacemos aparecer esta escueta y triste noticia para conocimiento de los que tanto le estimaron en el Sindicato de la Construcción de Barcelona, en la F. Local de Orán y Lyon.

Los amigos del libro de Orán, muchos por Francia, y en particular el Núcleo de Rhône-Loire, F. Local de Oullins a la que perteneció, se asociaron al dolor que embarga sus familiares en España, Francia, Saint-Genis-Laval, por tan sensible pérdida.

ALERTA, TRABAJADORES!

Trabajadores: ¡No! a las elecciones que amaña el sindicalismo fascista, responsable de tanta explotación. Luchamos por un sindicalismo libre, con estructura democrática de abajo arriba.

ALIANZA SINDICAL DE EUZKADI U. G. T. — C. N. T. — S. T. V.

(Es copia literal auténtica del manifiesto que circula con profusión en el Interior de Euzkadi).

NECROLOGICAS

TOMAS ROCA

El 23 de noviembre pasado falleció en Lyon, víctima de un accidente de trabajo, el que en vida fue consecuente militante confederal compañero Roca.

Hacemos aparecer esta escueta y triste noticia para conocimiento de los que tanto le estimaron en el Sindicato de la Construcción de Barcelona, en la F. Local de Orán y Lyon.

Los amigos del libro de Orán, muchos por Francia, y en particular el Núcleo de Rhône-Loire, F. Local de Oullins a la que perteneció, se asociaron al dolor que embarga sus familiares en España, Francia, Saint-Genis-Laval, por tan sensible pérdida.

ALERTA, TRABAJADORES!

Trabajadores: ¡No! a las elecciones que amaña el sindicalismo fascista, responsable de tanta explotación. Luchamos por un sindicalismo libre, con estructura democrática de abajo arriba.

ALIANZA SINDICAL DE EUZKADI U. G. T. — C. N. T. — S. T. V.

(Es copia literal auténtica del manifiesto que circula con profusión en el Interior de Euzkadi).

NECROLOGICAS

TOMAS ROCA

El 23 de noviembre pasado falleció en Lyon, víctima de un accidente de trabajo, el que en vida fue consecuente militante confederal compañero Roca.

Hacemos aparecer esta escueta y triste noticia para conocimiento de los que tanto le estimaron en el Sindicato de la Construcción de Barcelona, en la F. Local de Orán y Lyon.

Los amigos del libro de Orán, muchos por Francia, y en particular el Núcleo de Rhône-Loire, F. Local de Oullins a la que perteneció, se asociaron al dolor que embarga sus familiares en España, Francia, Saint-Genis-Laval, por tan sensible pérdida.

ALERTA, TRABAJADORES!

Trabajadores: ¡No! a las elecciones que amaña el sindicalismo fascista, responsable de tanta explotación. Luchamos por un sindicalismo libre, con estructura democrática de abajo arriba.

ALIANZA SINDICAL DE EUZKADI U. G. T. — C. N. T. — S. T. V.

(Es copia literal auténtica del manifiesto que circula con profusión en el Interior de Euzkadi).

NECROLOGICAS

TOMAS ROCA

El 23 de noviembre pasado falleció en Lyon, víctima de un accidente de trabajo, el que en vida fue consecuente militante confederal compañero Roca.

Hacemos aparecer esta escueta y triste noticia para conocimiento de los que tanto le estimaron en el Sindicato de la Construcción de Barcelona, en la F. Local de Orán y Lyon.

Los amigos del libro de Orán, muchos por Francia, y en particular el Núcleo de Rhône-Loire, F. Local de Oullins a la que perteneció, se asociaron al dolor que embarga sus familiares en España, Francia, Saint-Genis-Laval, por tan sensible pérdida.

ALERTA, TRABAJADORES!

Trabajadores: ¡No! a las elecciones que amaña el sindicalismo fascista, responsable de tanta explotación. Luchamos por un sindicalismo libre, con estructura democrática de abajo arriba.

ALIANZA SINDICAL DE EUZKADI U. G. T. — C. N. T. — S. T. V.

(Es copia literal auténtica del manifiesto que circula con profusión en el Interior de Euzkadi).

NECROLOGICAS

TOMAS ROCA

El 23 de noviembre pasado falleció en Lyon, víctima de un accidente de trabajo, el que en vida fue consecuente militante confederal compañero Roca.

Hacemos aparecer esta escueta y triste noticia para conocimiento de los que tanto le estimaron en el Sindicato de la Construcción de Barcelona, en la F. Local de Orán y Lyon.

Los amigos del libro de Orán, muchos por Francia, y en particular el Núcleo de Rhône-Loire, F. Local de Oullins a la que perteneció, se asociaron al dolor que embarga sus familiares en España, Francia, Saint-Genis-Laval, por tan sensible pérdida.

ALERTA, TRABAJADORES!

Trabajadores: ¡No! a las elecciones que amaña el sindicalismo fascista, responsable de tanta explotación. Luchamos por un sindicalismo libre, con estructura democrática de abajo arriba.

ALIANZA SINDICAL DE EUZKADI U. G. T. — C. N. T. — S. T. V.

(Es copia literal auténtica del manifiesto que circula con profusión en el Interior de Euzkadi).

NECROLOGICAS

TOMAS ROCA

El 23 de noviembre pasado falleció en Lyon, víctima de un accidente de trabajo, el que en vida fue consecuente militante confederal compañero Roca.

Hacemos aparecer esta escueta y triste noticia para conocimiento de los que tanto le estimaron en el Sindicato de la Construcción de Barcelona, en la F. Local de Orán y Lyon.

Los amigos del libro de Orán, muchos por Francia, y en particular el Núcleo de Rhône-Loire, F. Local de Oullins a la que perteneció, se asociaron al dolor que embarga sus familiares en España, Francia, Saint-Genis-Laval, por tan sensible pérdida.

ALERTA, TRABAJADORES!

Trabajadores: ¡No! a las elecciones que amaña el sindicalismo fascista, responsable de tanta explotación. Luchamos por un sindicalismo libre, con estructura democrática de abajo arriba.

ALIANZA SINDICAL DE EUZKADI U. G. T. — C. N. T. — S. T. V.

(Es copia literal auténtica del manifiesto que circula con profusión en el Interior de Euzkadi).

NECROLOGICAS

TOMAS ROCA

El 23 de noviembre pasado falleció en Lyon, víctima de un accidente de trabajo, el que en vida fue consecuente militante confederal compañero Roca.

Hacemos aparecer esta escueta y triste noticia para conocimiento de los que tanto le estimaron en el Sindicato de la Construcción de Barcelona, en la F. Local de Orán y Lyon.

Los amigos del libro de Orán, muchos por Francia, y en particular el Núcleo de Rhône-Loire, F. Local de Oullins a la que perteneció, se asociaron al dolor que embarga sus familiares en España, Francia, Saint-Genis-Laval, por tan sensible pérdida.

COMUNICADOS

F. L. DE TOULOUSE

Por acuerdo expreso de nuestra última asamblea se determinó celebrar otra especialmente dedicada al estudio de la circular de nuestro Secretariado Intercontinental, por la cual se emplaza a la Organización a pronunciar respecto al futuro Congreso de nuestra Internacional.

Siendo especial el interés que esta cuestión suscita en nuestra Federación Local invitamos muy especialmente a todos los compañeros a asistir a la asamblea general que deberá tener lugar el próximo día 23, a las 9 de la noche, en nuestro local social.

F. L. DE MARSELLA

Celebrará asamblea el domingo, 3 de julio, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social. En el orden del día hay correspondencia y problemas a tratar que requieren la presencia de todos los compañeros que integran nuestra Federación Local.

F. L. DE TOURS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 26 de junio a las 9 y media de la mañana en el salón de costumbre. Discusión del orden del día para el próximo Pleno regional.

F. L. DE OULLINS

Esta Federación Local se ve en la necesidad de convocar reunión extraordinaria para el domingo 3 de julio, a las 9h.30, en el lugar de costumbre. Recordando a todos aquellos que se consideran controlados por la misma, no desoigan este llamamiento y acudan a la reunión, pues deberán tratarse asuntos de máxima importancia que a todos nos conciernen.

REGIONAL CATALANA Agrupación Lyonesa

Convoca a los compañeros a la asamblea general el domingo 26 de junio a las 9 y media de la mañana, en la sala C.N.T. nº1, del Palais de la Libération, nº 9, en Villeurbanne.

REGION DE LEVANTE, PARIS

Todos los compañeros de nuestra región quedan invitados a la reunión de nuestra Agrupación que tendrá lugar el próximo domingo día 26 de junio a las diez de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE PARIS

El domingo 26 de Junio a las 9,30 Asamblea general ordinaria.

El domingo 3 de julio a las 10 de la mañana: «Tertulia de tribuna» con la participación directa del delegado de C. y P. y el compañero Luis Edo, bajo el tema: *Impresiones de una situación.*

AVISO A NUESTROS COLABORADORES Y A LOS ORGANISMOS CENETISTAS

Con motivo de las vacaciones que se aproximan, la imprenta permanecerá cerrada durante todo el mes de agosto. En consecuencia, para no desconectar con los lectores, la Redacción del COMBAT SYNDICALISTE se apresura a adelantar unos números conviniendo que escritores, comités y FF. LL. se anticipen en sus colaboraciones, comunicados, notas y avisos, a fin de que todo ello pueda ser acogido en las páginas de los números en preparación.

Plazo último previsto para la recepción de materiales: hasta el 22 de julio.

ADMINISTRATIVAS

A. Morales, Roanne (Loire), Rdo. giro 19 frs., «C.S.» y «Umbral» hasta 30-6-66.

Gonzalo García, St-Genest (Loire). Giro de 13 frs., pagando «C.S.» hasta el 30-6-66.

Gaspar Ronds, Thuir (P. O.) Recluidos 40 frs. de tu giro para «C.S.» y «Umbral» hasta los números indicados en el talón.

NOTA DE LIBRERIA. — Nos complace el autor que la obra «Esglesia contra la República Española», está completamente agotada. Los compañeros que la hayan solicitado saben, desde ahora, no podremos servirla.

LA ADMINISTRACION DICE:

NOTA: Sorteo de «Soll». — Antes de ir a la celebración del mismo, rogamos la devolución de los boletos no circulados o el arreglo de los enviados. Si aún se quiere participar al sorteo, nos quedan unos pocos números disponibles.

NOTA IMPORTANTE. — Con el fin de evitarnos trabajo y gastos, antes de hacer las reclamaciones para el primer período del 66, (30-6-66), rogamos a todos los que no hayan pagado las suscripciones de «C.S.» y «Umbral» hasta la fecha citada, lo hagan lo antes posible por sernos necesario. Lo mismo, y particularmente, decimos a los que van atrasados en demasia, y a los suscriptores y correspondientes del extranjero que no lo hayan hecho.

PARADEROS

Deseo saber la dirección de Jessg Castillo, que reside en Venezuela con su mujer e hija.

Dirigirse a M. et Mme Atanasio Aranda, 34, avenue César Franck. — Sarcelles (S. O. T.).

— El compañero Francisco Moreno, de la Comarcal del Vallés occidental, Cataluña, y en particular Sabadell, desea relacionarse con compañeros de dicha comarca. Escribirla a Extré-choux. — 34-Graissessac (Hérault).

OBRAS DE MANUEL BUENACASA

Tenemos la satisfacción de anunciar la pronta aparición de las dos obras de Manuel Buenacasa, comprendidas en un solo volumen de cerca de 300 páginas, con dos fotografías de Buenacasa fuera de texto.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Oróben Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE CONOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacados figuras de la vida sindical, política y social de España.

A partir de este momento los compañeros pueden hacer los pedidos en firme, enviando su importe los que no lo hayan hecho, para contribuir a cubrir los gastos que origina la edición.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado, encargado los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retienen personalmente.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Cantidades recibidas para ayudar a la edición:

Suma anterior, 5.300 frs.; D. Camacho, 10; A. Barran, 10; D. Marchón, 10; A. Alvaro, 10; A. Moreno, 10; Compañeros de Grenoble, 50; D. Taboada, 10; J. Cercós, 10; F. Jaime, 10; A. Huerta, 20; A. Fumado, 10; A. Gainzarain, 10; J. Borrás, 20; J. Lobo, 20; A. Ibáñez, 10; S. Villa, 10; S. A. C. Stockoolm 1.420,45; D. Morchón, 40; R. Serón, 20; J. Martí, 50; E. Calero, 35; A. Viader, 50; F. Martínez, 20; R. Rivera, 200; F. Rodríguez, 200; A. López, 20.

Total: 7.655,45 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molnron, Paris (XV). C.C.P., Paris 21 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Si algún compañero posee el «Manual del Militante», del mismo autor, editado en 1937 por la Escuela de Militantes de Cataluña y que pueda desprenderse de él, momentáneamente, rogamos nos lo envíe, pues, lo necesitaríamos para una consulta importante.

En nombre de todos los que han contribuido al éxito de esta obra, gracias compañeros.

Los amigos y familiares de Buenacasa.

Paris, junio de 1966.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F. 11 frs. en esta Administración.

BIEN SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : 87.80.78-84
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.O.F. 14.103-42 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-78

EL COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

La mentira «económica»

ELEMENTOS que se estiman libertarios creen religiosamente que la condición del obrero actual económicamente es satisfactoria. Para tenderos de las ideas, semejante criterio es pernicioso; no a los idealistas sinceros y prácticos.

El hambre se cebaba en centenares de personas en Asia, América, África y — ¿por qué no? — en Europa. Pero, tal parece que las gentes de color no blanco no interesarán burguesamente ni proletariamente en nuestro «feliz» Continente. Estando lejos, dejan de ser problema inmediato. Y a los que perecen de inanición (milés cada día) que los entierran lejos de nuestra vista y de nuestras preocupaciones sociales. El caso es poder afirmar que el «standard» de vida del obrero europeo es satisfactorio.

Sin embargo, a la verdad de una miseria «ajena» se une la miseria propia. Acumulemos nebulosas que las mil legalidades sociales de la hora no disipan:

Mentira del valor monetario. De 100 la unidad moneda del país X pasó a 15 en cuarenta años. Reconvertido el signo monetario, el valor unitario pasó de peseta a céntimo. De ello hace tres años, y la nueva peseta (mil céntimos de antaño) se ha desvalorizado de 4 a 3, y seguirá perdiendo hasta alcanzar, dentro de equis años, la categoría de nueva moneda reconvertible. El agio estatal y comercial devora, por el procedimiento de las alzas, de los encarecimientos, la energía del mercado del trabajo y las modestas.

Por consiguiente, el ahorro es otra mentira. Depositamos 10 y tres años después te resulta un depósito de 8. Hay el rédito del año, merced al cual el Banco o la Caja cumplen la misión estricta de guardarte, solamente, unos cuantos con los que hacer fructificar negocios que no competen al depositante.

Y mientras (todo sube) los salarios permanecen estáticos, salvo cuando el trabajador recurre a la huelga para mejorarlos, de cuya circunstancia resulta un nuevo encarecimiento de comestibles, habitación, transportes, vestimenta, etc. Y así hasta el infinito. El asalariado en sociedad con Estado jamás atrapa a los favorecidos por el mismo. Tanto aquí como en Chenigov y en Nankin.

El obrero come más que antes, usa coche particular, goza de confort relativo. También el número de ellos es relativo, como relativa es la manera de proporcionarse elemento de compra. Nuestro «recomfortado», señores, se sujeta a la esclavitud del crédito, hipoteca, su semi-huelga en aras a los intereses del comerciante moderno. Para acudir a todos sus compromisos monetarios vulnera la jornada, establecida, que es, hipotéticamente, de 40 horas semanales. Pues el «obrero moderno» que no trabaja 56 se considera infeliz y en bancarrota. El capitalismo clásico y también el comunista han dado con el secreto de vulnerar la jornada mínima a petición de los mismos jornaleros. Así se comprende que el recuerdo de los mártires de Chicago enfada a la sociología politizada y comercializada de nuestros días.

Y aún eso: El trabajador con más de 40 años a cuestas ya es rechazado, en todas las manufacturas. El maquinismo más que nunca en la vida ahorra brazos; la automatización es un hecho palpable y no un ripio literario. La gente joven es la única admitida en labores de nueva facturación, incluso en las que, por facilidad de la misma, podrían absorber brazos de venas usadas. El espectro del paro forzoso, reaparece más negro y empujista que en los días lioneses de combate contra las fábricas Jaquard. Si el pueblo no socializa libertariamente y pronto, puede sobrevivir la época pronta de un pueblo de 100 gandules (en ejemplo) cifrando su dorada gandulería sobre 10 esclavos — también dorados — del trabajo.

El sindicalismo adaptado a la razón capitalista del Estado, acabará, tal vez acaba, con el propio sindicalismo. Las larvas proletarias del sistema ultra moderno que a grandes zancadas se avencina, tendrán sindicato oficial regido por sus propios explotadores y consejeros. El genial Charlot ha previsto el vestir, el comer y la condición monigota de tales gusanos de trabajo.

Al daño material que sufren los obreros se une el prejuicio moral que el proletariado de hoy arriesga se traduzca en definitivo. A ciencia cierta, el sindicalismo amorfo, colaboracionista, contribuye a la bestialización de los trabajadores.

Anarquistas, ara más que mail, compañeros!

En MARSELLA Gran Mitin Confederal

Commemorativo del aniversario de las históricas jornadas de julio 1936.

Bajo los auspicios de la Organización hermana gala, tendrá lugar en Marsella, el domingo 17 de julio 1966, a las nueve y media de la mañana, en el Cine Varietés, la Canebière, con la participación de los siguientes oradores:

Henri JULIEN, Abogado. Presidente de Solidaridad Internacional Antifascista en Provenza.

Joseph SORIANO, Secretario general de la C.N.T. Francesa.

Federica MONTSENY, por la C.N.T. Española.

Presidirá: Anibal Ferré, Secretario de la 19ª Unión Regional de la C.N.T. F.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio — Asociación Internacional de los Trabajadores —, invita a todas sus Federaciones Locales, afiliadas, simpatizantes, emigrados económicos y a los antifascistas en general, para que asistan al acto y demostrar la común repulsa al régimen franquista imperante por la fuerza en España.

¡Contra Franco y el fascismo!
¡Por la libertad de España!
¡Todos al mitin!



EN TOULOUSE

24 de julio libertario

Compañeros y antifascistas todos:

EL 24 de julio de 1966 a las 9 de la mañana, la C. N. T. F., Sexta Unión Regional y, en conmemoración del 30 aniversario de la revolución social española y guerra por la libertad de España y del mundo oprimido, organiza un gran mitin de afirmación anarcosindicalista, en el que intervendrá un compañero de la C. N. T. F. y por la C. N. T. de España en el exilio lo harán los conocidos compañeros Andrés Capdevila y Federica Montseny, que tratarán y conseguirán (de ello estamos seguros) aportar un rayo de luz a esta noche de tinieblas y confusionismos en que se debate y vive el pueblo revolucionario español y el antifascismo exiliado, creados al social del más vil y criminal manbroque falangista, clerical y monárquico, con el aviso cálculo de seguir tiranzando a nuestro pueblo, y que nada de lo hoy establecido desaparezca.

En tanto que españoles y libertarios, nuestro deber de todos es que las cinco mil plazas del Palacio de los Deportes de Toulouse resulten ese

día insuficientes para acoger a la familia libertaria y amigos de ésta.

A las 15 horas de ese día y en el mismo local el Consejo Nacional de S. I. A. (Solidaridad Internacional Antifascista), organiza un Gran Festival de Varietés, al que ya han dado su entusiasta colaboración buen número de reconocidísimos valores artísticos que colmarán y darán satisfacción sin lugar a dudas a los más exigentes críticos del arte.

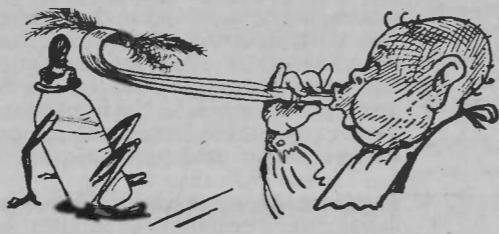
En números sucesivos daremos a conocer el programa de ese día cargado en cantidad y calidad.

Compañeros y amigos: Retened en vuestra memoria la fecha del 24 de julio de 1966 y tened presente que será vuestra presencia masiva a estos actos la que hará meditar a los manbroeros que una vez más preparan el nuevo asesinato de España.

Libertarios y no libertarios, pero hombres y mujeres libres ante todo, la cita de Toulouse no debe ni puede ser indiferente para nadie que se sigue preocupando de la situación actual y futura de España.

Todos a Toulouse el 24 de julio.

ESPAÑA AL BORDE de la INFLACION



ESTOS días se vienen celebrando las Juntas generales de accionistas de varios Bancos.

El hecho en sí, de la celebración de estas Juntas, parecerá a primera vista, de un interés limitado a la esfera de las actividades bancarias particulares o generales, y por consiguiente desprovistos de todo interés político.

Sin embargo, no es así, ya que en dichas Juntas intervienen los presidentes de los Consejos de Administración, y en sus informes, en mérito de las obligaciones loas al gobierno franquista y a su política, exponen sus reservas y sus críticas, así como sus preocupaciones por una situación económica, que no es tan próspera y estable como podrían dar a entender aquellas loas.

En este artículo haremos referencia a los informes de dos Bancos: el Gupuzcoano, por la personalidad de la esfera económica, de su informante el Sr. Aguirre Gonzalo, y el Banco de Villalonga, por ser uno de los Bancos más poderosos de España.

Al referirnos a los problemas, que según estos informes afectan a la economía española, no podemos menos que citar en primer lugar a la subida vertiginosa de los precios, que según el Sr. Villalonga «amenaza y puede dar origen a una inflación que compromete al plan económico del gobierno».

Amenaza, que para el Sr. Aguirre es ya una verdadera inflación, diciendo claramente: «En España se ha producido una inflación. El hecho se ha producido, y nada se gana con desmentar viejas opiniones en su defensa o tratar de ocultarlo. No queda más remedio que aceptarlo y encararse con la realidad que entraña».

La situación llega a tal extremo, que según el Sr. Aguirre, «todo el mundo importa algo y quiere pagar al contado. ¿Por qué? Porque se habla insistentemente de la devaluación de la peseta. Devaluación a la que se opone, porque aún cuando diere un alivio pasajero, no sería solución, sino al contrario, pues afectaría a la balanza de pagos y provocaría la desconfianza extranjera, dificultando las inversiones que nos son tan necesarias».

Hace referencia igualmente el señor Aguirre a «la incertidumbre que reina en la economía española a la vista de las medidas que producirá el gobierno para parar el alza de los precios y la inflación, incertidumbre que alcanza respecto como se va a aplicar el plan de desarrollo QUE NO SE HA CUMPLIDO».

«¿Cuáles son las soluciones que proponen contra la inflación? Para el Sr. Aguirre: la política de la restricción de precios, mayor rendimiento de la agricultura y el equilibrio presupuestario del Estado».

Para el Sr. Villalonga el control de las retribuciones laborales y rentas del capital, que no deben rebasar la proporción del aumento de productividad, y el equilibrio presupuestario.

La restricción de precios, como intenta hacer el gobierno franquista, abriendo el cauce de las importaciones es peligrosísima, ya que favorece a algunas industrias perjudicando a otras de una economía marginal muy limitada, que no pueden sostener la competencia con el mercado extranjero. Estas industrias son numerosas en España, incluso algunas básicas y de gran importancia, por lo que su ruina acarrearía serias consecuencias.

Es absurdo solucionar con una congelación de salarios, a costa de los trabajadores, que son los que han sufrido en una mayor proporción las consecuencias de la inflación, sin haber sido su causa, pues todavía sus salarios se hallan muy por lo bajo con el aumento de la proporcionalidad de producción a que se refiere el Sr. Villalonga.

En cuanto a las limitaciones de las rentas del capital, base de las inversiones, la cosa no es tan clara como se dice, ya que sostiene en otros tiempos de que las «empresas deben ganar dinero para actuar» y si pretenden reforzar las inversiones con el ahorro, igualmente deben estimular económicamente ese ahorro. Así pues esa limitación no aparece tan contundente ni tan convincente como se propone, y mucho menos cuando vemos que los beneficios líquidos de los dos Bancos a los que nos referimos solamente de 1958 a 1963 subieron en el Banco Central de 297 millones de pesetas a 440 millones y en el Gupuzcoano de 33 a 60 millones.

En relación a la agricultura, es cierto que es necesario aumentar su productividad, pero esto no se puede conseguir sin la liquidación de los latifundios, que abarcan en algunas provincias a más del 75% del total

de las tierras y donde los terratenientes tienen hasta un 65% de sus tierras sin cultivar. Esa liquidación de los latifundios, verdadero lastre para el desarrollo agrícola, no lo puede realizar el franquismo, ya que los grandes terratenientes juntamente con los capitalistas financieros constituyen el último resto que sostiene al franquismo.

Igualmente esta política agrícola del franquismo es la que ha obligado a los campesinos a emigrar, abandonando sus tierras y disminuyendo con ello la producción agrícola.

Es cierto igualmente, que el desequilibrio de los presupuestos del Estado español es una de las causas de la inflación, pues como dice el Sr. Aguirre «los presupuestos están sin equilibrar y de seguir así, ha de conducirnos a una inflación horrosa».

El boletín estadístico del Banco de España de Octubre de 1965, proporciona las cifras de la evolución del Estado español. Según estas cifras el superávit de 12.610 millones de los ocho primeros meses de 1962 y 325 millones de igual período de 1964 se han convertido en un déficit de 12 mil 331 millones en idénticos meses de 1965, aparte de otros 10.000 millones en febrero y otros 10.000 millones en octubre. Sólo los anticipos del Banco de España para salvar esos déficits suponían en el citado mes de 17.000 millones de pesetas.

Sin que se pueda defender ese déficit con el aumento, bien producido, a los funcionarios, pues se produce con anterioridad a tales aumentos.

El verdadero desequilibrio se encuentra en que son unos presupuestos que tienen por finalidad la de satisfacer los intereses de las clases económicas que sostienen a la dictadura, sin responder a las verdaderas necesidades del país, ni obtener recursos por la contribución de los que poseen mayor capital u obtienen mayores beneficios, con el empleo preterrito.

El verdadero desequilibrio se encuentra en que son unos presupuestos que tienen por finalidad la de satisfacer los intereses de las clases económicas que sostienen a la dictadura, sin responder a las verdaderas necesidades del país, ni obtener recursos por la contribución de los que poseen mayor capital u obtienen mayores beneficios, con el empleo preterrito.

(Termina en la página 3)

HOMBRES Y MAQUINAS

ES harto sabido que el progreso incansante lleva consigo problemas acuciantes en lo que atañe al futuro de la especie humana. La técnica lleva hechos adelante de tal magnitud, ya en camino de tales transformaciones, que sin caer en un optimismo simplista, puede decirse que existen posibilidades para el advenimiento de una vida social armoniosa para todos. Pero, indudablemente, ello ha de ir condicionado a una honda transformación de las estructuras sociales.

Mientras tanto, la incertidumbre tiene carácter predominante. Incertidumbre al respecto de como se producirá la reacción ante hechos que entran en el primer plano de lo que en sí es la civilización. Según datos estadísticos, en los Estados Unidos toda una variedad de «robots», constituyendo en su conjunto una vasta fase de automatización, han llegado a suprimir un promedio de treinta y cinco mil empleos por semana. Conocidas publicaciones dedican profusión de artículos al tema de referencia. Se lleva el plan de ensayar la travesía del Atlántico en barco, contando tan solo con un hombre a los efectos de tipo técnico, que antes necesitaban diversos miembros de tripulación. Se asegura que solamente con veinticinco personas pueden fabricarse cuantas lámparas eléctricas puedan hacer falta en todo el país y durante el año, en lo concerniente a los Estados Unidos.

Las máquinas calculadoras hacen que sea innecesaria una enorme cantidad de personal técnico que hasta ahora se consideraba imprescindible en diversas funciones de control. Economistas, sociólogos, escritores de formación humanista, particularmente en aquellos países de preponderante industrialización hacen cálculos, analizan perspectivas, de orden moral y técnico, con miras al futuro. El paro forzoso se nota ya de un modo acuciante. La máquina hace innecesarios empleos que antes ocupaban hombres y mujeres. La máquina posee el poder de dar un mayor rendimiento con muchísimo menos coste, ya que ahorra mano de obra.

Por descontento, los beneficios de la automatización van en favor del capitalismo. Ello puede ser motivo para que, sindicatos que hasta ahora han ido vegetando, manteniendo un cómodo liderismo y un aburguesamiento de las masas sindicadas, se vean conmovidos a cambiar de tácticas. Es posible que ello lleve consigo el despertar de muchos millones de conciencias que andaban adormiladas.

Con las paradojas que conlleva el progreso; lo que puede ser un bien de efectos incalculables al estar en trance en el sentimiento mucho mejor de los problemas que presenta el auge de las máquinas pueden muy bien hacer brotar en el seno de los productores, manuales e intelectuales, una corriente de rebelión y de lucha, en pos de

un ambiente social en donde las máquinas hagan posible a todos los seres humanos una nueva vida, en la que el trabajo resulte casi placentero, que sea una especie de pasatiempo, en lugar de resultar, como en nuestros días, algo odioso, debido a las condiciones en que se hace.

LA FEMENINA SENSIBILIDAD LIBERTARIA

El exilio conlleva dificultades de diversa naturaleza, derivadas evidentemente de tener que vivir un clima social distinto al que se conoció en el país de origen. Tanto para la compañera como para el compañero de formación libertaria, se entiende, el horizonte moral o las características ambientales son más reducidas de lo que eran cuando, con algunas libertades cívicas, se podía vivir en España.

Hemos recordado no pocas veces lo que era la organización femenina *Mujeres Libres*. Tal vez pudiera señalarse deficiencias, pero lo seguro es que quedaban ventajosamente compensadas por la labor que desarrollaban en circunstancias donde todo era poco en plan de actividades de tipo idealista.

Se ha intentado encauzar, en tierras de exilio, influencia de organización respecto a la entidad *Mujeres Libres*. La compañera Rubi Lladós ha hecho recientemente, y en este semanario, con su bien coordinado trabajo «*Demos ejemplos*», atinadas consideraciones. Indudablemente, ellas pueden hallar eco, incitando a la reflexión.

En realidad, al margen de una posible vertebración de esfuerzos, que podrían tener como consecuencia el que, en diversas localidades de nuestro exilio, cuajara lo de un renacer de *Mujeres Libres*, o que, de no ser así, se enviaran adhesiones a un organismo social femenino, de índole internacional, que, al parecer, tiene algo de semejanza, en sus postulados, con M. L., queda lo de estimular, lo de alentar el máximo desenvolvimiento de lo que podríamos definir como *sensibilidad femenina libertaria*. Afortunadamente, alientan por ahí compañeras que sienten el ideal, sea cual fuere su preparación mental, su grado de experiencia, o su edad. Nos enseña la experiencia que lo esencial es sentir el ideal. De una o de otra forma, cuando se siente el ideal, la mujer, como el hombre, puede dar a conocer su criterio, bien al respecto del ambiente que le sea habitual, bien en la relación a distancia, mediante la correspondencia.

La sensibilidad femenina, dicho sea sin emplear el fácil y empalagoso procedimiento del halago, tiene características cuya virtud es la de adormirnos en el sentimiento mucho mejor que el nombre con sus razonamientos. Si ello es así, tratándose de la mujer en general, toma más acusado relieve cuando la mujer tiene un sentimiento anarquista.

A la compañera no han de faltarle

ocasiones para dar a conocer las ideas para atacar prejuicios, para señalar aberraciones, en lo que atañe a los que nada conocen de nuestro ideal. Incluso esta sensibilidad femenina de fondo libertario puede alcanzar un señalado papel en aquellos casos — que no deja de haberlos — en que dentro del propio hogar, en el compañero, o en los hijos, se acentúa una cierta tibieza que presagia abandono. Y la compañera, con buen temple moral y fina sensibilidad, ha sabido infundir valor y hacer revivir la fe a los vacilantes.

XATIVA EN EL CORAZON DE RAIMON

Para el poeta que lo es con la pulcra exquisitez del sentimiento, el ambiente que sus ojos han acariciado diríase que late en su corazón y le ofrece inspiración. Así Antonio Machado, evocando los montes de Soria; Vicente Medina hablando de los orlillas del Segura, en tierra murciana. Jacinto Verdaguer sintiendo la nostalgia de los valles pirinéicos, con visión del Canigó. Rosalía de Castro hechizada por la sencilla placidez aldeana del galáico Padrón.

Notamos en Raimon cuidada sensibilidad de poeta. Pero en sus versos que lanza al aire transformados en melodía de canción, vibra algo vital que se aparta de tanta banalidad hoy en boga entre la juventud; entre esa estúpida juventud «yé-yé». Como aquellos rapsodas de la Grecia antigua, que iban de acá acullá desgranando estrofas viriles, invocando la Indeflexión, propiciando la amistad, así, con acento viril, Raimon entona el fervido anhelo de poder vivir, los humanos en paz y libertad. Y además de la de poeta, es la suya una convicción de pensador, pues no hemos de olvidar que Ramón Pelegrero tiene la licenciatura de Filosofía y Letras, y es excelente prosista también.

Con seguridad que el joven Raimon natural de Játiva, lleva en su corazón el caído recuerdo de la bella ciudad valenciana, en donde tiene a su madre. Simpática población de horizontes claros, de históricos recuerdos, más que por los dos imponentes castillos que destacan sobre la villa, por esas mansiones, herencia del Renacimiento, con patios hermoosados por las flores. Ciudad amiga de la poesía, como lo muestra, en su Jardín Público, esos bonitos azulejos, que llevan grabadas poesías de los más dedicados poetas, azulejos que destacan entre los árboles y los maticos de flores. Esta sonriente ciudad tiene, entre sus glorias pasadas, el haber sido un firme baluarte de las Germanías, uno de los primeros movimientos sociales que registra la Historia de España.

Y en Játiva, su ciudad natal, ha podido hallar Raimon, en su bella campiña y en el recuerdo de sus agermanats, vibrante inspiración para sus recitales, que le han deparado una aureola de simpatía.

La confusión democrática en economía política

por Severino Campos

Dadas las características de orden político que hoy tiene el mundo, la internacionalización del capitalismo persigue objetivos esenciales. El mayor rédito, no importa dónde, y la oportunidad de combatir todo lo que considere una amenaza para sí. Su preferencia por los regímenes no es de credo sino de seguridad propia; todo cuanto reúna esa garantía tendrá su colaboración y asistencia, sin llegar al más mínimo sacrificio de sus prerrogativas.

Las democracias, si admitimos sus principios y posturas primitivas, iniciaron sus combates como auxiliares incondicionales de las necesidades humanas. En la vida del hombre todo lo que imprime un destino fausto; todos los elementos reconocidos como riqueza, naturales o de creación humana, tenían que concurrir como protectores de la superación permanente. A tales efectos se encaminaba como primera providencia, la llamada economía política, destinada a acrecentar la producción y darle una distribución justa.

Si la preocupación del hombre democrata estriba en conquistar mayor grado de felicidad general, las democracias modernas, al pretender asumir poderes gubernamentales no fueron previsoras en el grado que a ello estaban obligadas. Proclamaron el derecho a gobernar contando solo con un bagaje simplista de lo político y de lo económico. Y gran parte de ese contenido era asimilación de otros ideales, en pugna con los originales fines democráticos.

Poniendo el pensamiento en lo mejor que hayan ofrecido a los pueblos, y usando una generosidad nazarena, tendrá que aceptarse hacían gala de una bella e ingenua ilusión. Nada más que eso; toda la potencia del individuo de reconocido signo democrático, como la colectividad de esa condición, no ofrecía al futuro social que anhelaba más que las palpaciones sentimentales.

Pero con ese factor, cuando el propósito es de operar una transformación social, nada puede resolverse. Podría ser un estímulo, un auxiliar de importancia, si la corriente popular que propugna el cambio estuviera dotada ampliamente de pericia para los ejercicios que en la diversidad social son indispensables. Mas si la ilusión es única, o preponderante, el caos disolvente siempre será inevitable.

Al instar al pueblo a la conquista del poder, recalándole sistemáticamente sus derechos a labrar su destino, no se ha tenido en cuenta el horizonte de su conciencia ni el grado de su formación moral. En ello ya hay un principio de error que no se supera por el camino emprendido; frente a todo sistema de potestad gubernamental se pone a prueba el intelecto y las condiciones éticas de las personas que entran en nuevas funciones. Y en esta empresa, en la que queda comprometida la suerte de los que más necesitan de la equidad económica y política, el Estado y los fueros capitalistas ganaron todas las batallas.

La suplantación gubernamental, si los fines de la acción democrática consisten en materializar lo prometido, nunca debería degenerar en la formación de una nueva clase privilegiada. Lo esencial, en esa operación político-económica, consiste en demostrar una rotación moral que refleje en actos sociales la verdadera justicia humana. Este fenómeno, al través de la égida democrática, no se ha visto en los tiempos modernos ni en los primitivos.

En los sistemas políticos de fundamento gubernamental concurren las mismas circunstancias que en el problema racial; ninguno conserva nítida definición de principios, ni características homogéneas. En uno y otro campo de estudio, si analizamos hallaremos, que a medida que transcurre el tiempo va desapareciendo la diferenciación original o primitiva. Actualmente no hay razas puras ni principios políticos puros. Y este fenómeno, circunscrito a lo político, es más característico en las llamadas democracias modernas que en otro sector.

Los clásicos doctrinarios de pensamiento democrata estaban destinados a fracasar; la misma suerte reservaba el tiempo a sus continuadores modernos. Y no más afortunados tenían que ser sus intérpretes políticos. Unos y otros descuidaron un factor importante de la vida social: El estudio del hombre. Si algún día llegaron a comprender este extremo como necesidad elemental, veríanse obligados a una revisión básica de sus principios. Y entonces, purgados de los elementos nocivos y superficiales, elementos que impedía el bienestar de las clases desheredadas, casi se ha hecho de ella la enemiga del género humano».

Novicov es uno de los tantos so-

prendidos; fluctúa, pero justo es reconocer hay en su haber interpretaciones muy sanas. No obstante ser sociólogo y resultados democráticos le son deplorables. Esto no es óbice para que no quede incurso entre los muy equivocados; pues a pesar de lo que le hemos transcrito, que suscribimos de buen grado, murió creyendo en los fundamentos político-económicos del democratismo.

Postulando la democracia como sistema social, sus defensores pensaron era suficiente enlazar lo político y lo económico y simplicarlos. El tiempo se ha encargado de demostrar la inutilidad de ese engendro. Ni la participación del pueblo en el gobierno, ni la profunda reducción de la gran propiedad, resolvieron el medular problema social.

Para que una sociedad vea en su seno a la población relativamente satisficida, son necesarias otras bases y otras normas que las que usaron y están usando los democratas. De no llevarse a cabo esa renovación, los regímenes que se sucedan llegarán a la misma conclusión. En ética e inteligencia, el crisol estatal que se defiende formará y lanzará a sus hombres representativos; nunca permitirá renovación y transformación de voluntades, de sentimientos e inteligencias.

«La ciencia que trata de explicar la verdadera naturaleza de la riqueza — habla Novicov, «El Problema de la Miseria y los Fenómenos Económicos Naturales — es la Economía Política. Pero, por desgracia, dicha ciencia ha defraudado hasta ahora su misión. La Economía Política se explica en la actualidad de un modo tan imperfecto que resulta, para la generalidad del público, una ciencia farragosa, oscura e incomprendible; hasta hay quien llega a negarle el carácter de verdadera ciencia, se ha llegado casi hasta reclamarla que impedia el bienestar de las clases desheredadas, casi se ha hecho de ella la enemiga del género humano».

Verticalizado, ahora soy libre

Le Directeur de la publication : YVES OBGEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreuil
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

Verticalizado, ahora soy libre

Le Directeur de la publication : YVES OBGEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreuil
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

Verticalizado, ahora soy libre

Le Directeur de la publication : YVES OBGEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreuil
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

CFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE A.I.T. C.N.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

30 JUN 1966 NUMERO 408 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

VIVE L'INSURRECTION D'AMSTERDAM ! L'ETAT CONTRE LES TRAVAILLEURS

Nous voulons ici répondre à l'attitude cynique et hypocrite de la presse bourgeoise qui nous relate les événements d'Amsterdam en les accompagnant de commentaires à la hâte journalistique et l'incompréhension le disputaient avec le parti-pris cynique et haineux et le paternalisme minimisant. Pour nous, n'en déplaise à ces messieurs, il y a là autre chose qu'un « fait divers à grande échelle » qu'une « explosion de violence aveugle et sans but » regrettable et condamnable, il y a là un phénomène social, dont la responsabilité incombe aux structures actuelles de la société et c'est cette société qui est condamnable, et ce phénomène nouveau, réaction contre cette société condamnable constitue par là même un facteur de progrès; donc il ne doit pas être regretté.

lement leurs intérêts, c'est-à-dire, authentiquement révolutionnaires. Devant cette action directe des travailleurs du bâtiment, la réaction des autorités ne se fit pas attendre, ce qui se traduisit par des bagarres violentes et la mort d'un maçon. Des manifestations de protestation furent organisées, auxquelles furent obligés de se rallier les syndicats.

train de s'effectuer, malgré quelques erreurs de départ, inévitables dans un mouvement né spontanément, et que nous devons les aider à surmonter; mais les thèses anarchistes et libertaires ne sont elles pas les seules admises par le mouvement « provo » ? Simplement ce mouvement a basé pour l'instant son action sur les contradictions au niveau de la consommation, et non de la production; ils sont en train de combler un vide créé par l'évolution moderne de la société marchande. C'est au mouvement libertaire en général d'effectuer la coordination et la synthèse entre le syndicalisme révolutionnaire de la production et le syndicalisme révolutionnaire de la consommation dont nous assistons aux premiers balbutiements. Non, le mouvement « provo » n'est pas un mouvement irréflichi, c'est simplement un mouvement en train de naître, qui se cherche, et où l'on rencontre tous les stades de prise de conscience, depuis le révolté individualiste jusqu'au révolutionnaire responsable.

sentiment de frustration par l'étalement du spectacle du luxe insolent, des gadgets, du gaspillage, de la publicité provocante, tout en les privant du pouvoir d'achat nécessaire à la satisfaction des besoins ainsi créés ? Par son caractère iconoclaste, ce vandalisme présente un fond sain, puisqu'il en arrive à détruire les objets convoités, donc à nier le culte que constitue la publicité; les vandales sont, eux aussi, des révoltés à un stade très primaire. Leurs révoltes et leur vandalisme ne sont que des signes de pourrissement appelés à se multiplier, fruits des nouvelles contradictions de la société mercantile, ils nous donnent l'avant-gout des crises fatales entraînées par ce type de société, et qui entraîneront son écroulement.

Si les hommes vivent plus ou moins misérablement dans l'injustice et la soumission aux pouvoirs des Etats, chargés de maintenir leur esclavage, c'est qu'ils n'ont jamais eu le courage de faire une véritable révolution autorisant un avenir constructif. Les révolutions qui ne sont que le fruit de l'assouvissement de révoltes et d'injustices, trop longtemps contenues, ne peuvent apporter la liberté aux hommes. C'est exactement comme une chaudière d'eau qui chauffe pendant un certain temps et qui brusquement se libère de sa vapeur; après son dégagement rapide de la vapeur, il ne reste rien. Les révolutions des hommes sont identiques pour ce qui est de l'agitation pour rien du tout. Nous estimons qu'il y a eu assez d'exemples négatifs, pour croire encore aux explosions de colère d'un jour de la masse prolétarienne. La révolution de demain sera autre chose qu'une vaine agitation.

Le capitalisme a ses assises sur la misère des travailleurs et cette misère n'est réalisable que par le crédit, le manque de courage et de dignité de ceux qui travaillent à œuvre utile et enrichissent ceux qui ne font rien d'autre que de les commander, les faire mettre en prison, ou les envoyer massacrer d'autres travailleurs d'une nationalité différente.

Autre exemple, l'aide de Mussolini et d'Hitler à Franco, devant la puissance de la révolution espagnole. — « Faire garder les pauvres en bourgeois par les pauvres en uniforme, voilà le secret de la tyrannie et le problème du gouvernement. » — Talleyrand. La révolution de demain, faite par des travailleurs conscients et libérés de la fausse morale des Etats devra permettre la réalisation d'une société égalitaire où chaque homme verra son intérêt dans l'intérêt commun. Ce sera la fin des privilèges, du culte de la personnalité, de la violence véritable institution d'Etat; car l'unique moyen de parvenir à une parfaite harmonie, réside en la suppression des pouvoirs, en la suppression des recrutements, obligatoires ou non, de toute formation de mercenaires, pour donner aux véritables syndicats des travailleurs et à ceux de la production, de la consommation, de la répartition, l'indépendance et la possibilité d'initiative, pour assurer le bonheur de tous, dans le travail, l'instruction, les loisirs, la paix.

RENE VILLARD

CHRONIQUE JURIDIQUE

Droit d'exploiter autrui.

Dans les milieux juridiques ce droit est dénommé droit du travail ou encore droit social. En réalité c'est le droit de faire travailler les autres le plus possible en échange d'un salaire le plus bas possible.

Actuellement la réglementation de l'exploitation humaine est l'œuvre de l'ensemble des exploités avec l'accord des chefs des syndicats réformistes (espèces d'arrivistes qui, eux ont exploité leur talent oratoire, qui se font payer pour trahir la cause des travailleurs et qui arrivent à amasser des fortunes rondettes), cette réglementation a pour nom, les conventions collectives.

Un horaire de travail a été établi, en ces conventions, horaire qui sera le temps maximum imposé aux salariés; pour ceux-ci ce sera le temps minimum qu'ils seront tenus d'accomplir. Au delà de l'horaire légal, les travailleurs pourront accepter ou refuser de faire des heures supplémentaires. Pourtant, aussi choquant que ceci puisse paraître, il en est autrement. C'est ce qu'il ressort d'une réponse à la question écrite n° 17.506, Journal officiel, débats Assemblée nationale, 26 février 1966 :

« Si l'employeur a obtenu l'autorisation de faire des heures supplémentaires et que l'horaire de travail a été préalablement communiqué à l'inspecteur du travail, le refus par le salarié d'exécuter des heures supplémentaires peut constituer une faute justifiant éventuellement la résiliation par l'employeur du contrat de travail. »

On voit par là comment le salarié est tenu de respecter la loi, par contre l'employeur peut être autorisé à ne point la respecter et peut obliger d'une manière légale à faire exécuter des heures supplémentaires à ses subordonnés sous peine de renvoi.

La loi, c'est la volonté des exploités, non la volonté définie et établie préalablement et une fois pour toutes, mais la volonté du moment et selon les désirs de ceux qui l'édicte. Les travailleurs doivent se plier aux décisions générales du patronat, aux conventions collectives, et en plus et principalement aux caprices de chaque patron en particulier.

ESOPE

Contre l'intégration des syndicats au système capitaliste; pour la construction d'un syndicalisme authentiquement révolutionnaire, fer de lance du prolétariat en lutte pour l'émancipation totale et définitive, rejoignez les Jeunes syndicalistes révolutionnaires-C.N.T.

Ecrivez : J. S. R. - C. N. T. 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (IX^e).

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTÉ

Ce nouveau livre que vient d'éditer l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

C'est un livre qui peut être acheté et qui doit être lu par tous les travailleurs. Il est à la fois peu onéreux, riche en idées et facile à lire. Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

REVOLTE ET REVOLUTION

Les événements d'Amsterdam nous ont montré qu'il existe dans certains pays d'Europe, et sans doute en France comme ailleurs, une masse de jeunes disponibles pour certaines formes de révolte spontanée. C'est une force dont nous devons tenir compte sous peine de ne pouvoir apprécier avec exactitude le rapport des forces sociales en présence au sein des contradictions capitalistes.

ment élevé est assez caractéristique et dévoile le piège d'une révolte aveugle qui pourrait peut-être aussi bien aller dans le sens d'un néo-fascisme que dans celui d'un socialisme libertaire. Le problème n'est, d'ailleurs pas aussi simple que cela, car on peut également se demander dans quelle mesure un certain bien-être matériel minimum, en désageant l'individu d'une lutte imminente pour la satisfaction de ses besoins fondamentaux, n'est pas nécessaire à une prise de conscience supérieure et à l'élaboration d'un véritable programme révolutionnaire remplaçant la révolte immédiate. N'est-ce pas également dans un pays à fort niveau de vie que les partis « démocratiques » ou même réactionnaires ont le plus de possibilités pour gagner finalement à leur propagande les jeunes révoltés dont nous parlons ?

Notre position ne doit aller ni dans le sens d'une désapprobation ni dans le sens d'un ralliement inconditionné. En tant que minorités révolutionnaires, nous devons savoir que les forces spontanées issues des contradictions capitalistes, historiquement éphémères, seront toujours numériquement supérieures aux nôtres et que leurs actions trouveront toujours plus d'écho dans les masses bourgeoises, en qualité de « phénomènes sociaux » que n'en peuvent avoir nos actes de propagande révolutionnaire que le système Etat-capital entend, pour des raisons faciles à saisir, tenir dans l'ombre. Il ne s'agit donc pas pour nous de nous laisser absorber, dans un mouvement d'enthousiasme irréflichi, par une masse qui doit nécessairement se disloquer et dont certains des éléments rejoindront bien vite leur classe : la bourgeoisie.

Antigaullisme, Antifranquisme...

Gaullisme et franquisme, s'ils opèrent, le premier dans une ambiance relativement libérale, le second, par une tyrannie féroce, n'en sont pas moins d'accord sur la nature des facteurs économiques et politiques qui doivent régenter la société. Tous les deux poursuivent la défense de l'économie capitaliste, le maintien des privilèges, du profit, la subordination du salaire à ce profit.

Notre position ne doit aller ni dans le sens d'une désapprobation ni dans le sens d'un ralliement inconditionné. En tant que minorités révolutionnaires, nous devons savoir que les forces spontanées issues des contradictions capitalistes, historiquement éphémères, seront toujours numériquement supérieures aux nôtres et que leurs actions trouveront toujours plus d'écho dans les masses bourgeoises, en qualité de « phénomènes sociaux » que n'en peuvent avoir nos actes de propagande révolutionnaire que le système Etat-capital entend, pour des raisons faciles à saisir, tenir dans l'ombre. Il ne s'agit donc pas pour nous de nous laisser absorber, dans un mouvement d'enthousiasme irréflichi, par une masse qui doit nécessairement se disloquer et dont certains des éléments rejoindront bien vite leur classe : la bourgeoisie.

TRIBUNE LIBRE

Toujours «A propos d'un curé»

L'esprit de l'article de Sevy, paru dans le COMBAT SYNDICALISTE numéro 405, est que les auteurs de l'enlèvement ont été trop timorés; et dans l'acte même « ils l'ont bien traité », et dans leur demande « ils ont demandé humblement ». Il semble également accuser les ravisseurs de complicité avec la victime.

se ? Ils n'ont pas réussi à faire prendre position au pape contre Franco. Et alors ! Ils ont fait quelque chose d'important. Eux, au moins, vivent au présent et non pas au passé, comme quelques vieux militants qui furent valables, ou au futur, comme d'autres qui font de l'anarchie comme ils feraient des modèles réduits, après les heures du travail et quand ils ont le temps.

En conclusion, même s'il y a des critiques à faire sur des points de détail, nous estimons que la C.N.T.F. ne peut qu'exprimer sa solidarité envers ces camarades et apporter le soutien moral et effectif, s'il le faut, à des projets similaires pour que vive l'anarchie.

G. DEBRAS

CAMPING INTERNATIONAL

Nous engageons toutes nos régions à faire le maximum de publicité autour de ce camping dont le caractère principal est d'être international et libertaire. Nous invitons tous les libertaires et syndicalistes révolutionnaires à venir dans ce camp, non seulement pour y goûter des loisirs, mais aussi pour y puiser l'expérience qui leur permettra l'an prochain, d'en fonder un autre dans une région plus accessible aux camarades du Nord.

Le terrain de camping se situe sur la Campagne du Père Icard, sur la départementale 50 qui relie St-Mitre-les-Remparts à Port-de-Pouc. Le camp se trouve exactement à 1 km 500 de St-Mitre-les-Remparts, en allant vers Port-de-Bouc. Deux cyprès signalent le chemin qui mène au terrain particulièrement boisé, ce qui nous permettra de nous abriter à l'ombre.

6 h 45 - 10 h 05 - 11 h 50 - 15 h 35 18 h et 19 h 35, tous les jours. Si vous voulez annoncer votre arrivée, écrivez à : Camping International, Campagne du Père Icard, St-Mitre-les-Remparts, 13 - (B. du Rh.). Cette année, le camping aura lieu du 18 juillet au 31 août 1966. Pour l'organisation pratique du camping, toutes les bonnes volontés sont acceptées. Quelques camarades seront sur place les 14, 15, 16 et 17 juillet pour préparer le camp et monter les installations nécessaires. Nous espérons ne pas nous retrouver tous seuls à de telles réjouissances...



Dos anarquistas: un ideal LITERATURA DEL EXILIO

Por J. CARMONA BLANCO

Federica Montseny

REFIRIENDOSE al importantísimo papel jugado por el Movimiento antes de 1936 y durante la guerra civil — período álgido y cuan alicionador —, Federica Montseny dijo en el mitin celebrado en la Mutualidad de París el 17 de abril de 1936, ante auditorio de mil personas: «Si la C.N.T. no hubiese existido, habría sido necesario inventarla...»

Momentos antes, al ser públicamente invitada por el presidente a hacer uso de la palabra, una salva de aplausos había saludado su nombre; cuando la oradora pronunció la frase antedicha, una ovación ensordecedora dejó mudo al edificio que nos alberga...

En aquellos añejos tiempos de nuestras actividades sindicales y propagandísticas, el aplauso era considerado como una adulación burguesa o una sumisión borreguil al orador y, por ende, como una aspiración al culto de la personalidad. Así, pues, salvo aquellas excepciones de frenético entusiasmo individual, en nuestros actos no se oían más que aisladas aprobaciones y murmullos incoherentes.

Hoy, los apremios han sido limados y depurados por lustros de adaptaciones circunstanciales, y esa manifestación tan espontánea, tan emotiva y tan íntima que es el aplauso se ha instaurado en nuestros medios insensiblemente, sin esfuerzo alguno. A decir verdad, sin ánimo de dar o negar la razón a partidarios o enemigos del aplauso, debemos convenir en que esas palmas expresan, en ciertos momentos psíquicos, un estado sincero de exaltación, y que ellas se ofrecen como homenaje, y también como agradecimiento de haber sabido decir o interpretar lo que vive en el subconsciente de todos o parte de los oyentes.

Federica Montseny — anarquista, como se la llama aún pese a todos los pesares — posee la virtud peregrina de esmaltar sus discursos de esas pinceladas sentimentales que calan hasta las entrañas. Si ya en sus años mozos, y rodeada de aquella pléyade de valores libertarios, se destacaba por su fuga, por su inteligencia y su calidad femenina, imponiéndose en la tribuna con un dominio insuperable, hoy, en el erial de nuestros medios, ella sola sabe mantenerse fiel a sí misma en esa multiplicidad de facetas que la caracterizan como orador de masas y conferenciante. Mas si su cultura, y su experiencia, su apañada historia vivida, su inagotable memoria hacen de ella motivos de consideración, lo que evoca el nombre de Federica Montseny con más unción entre los viejos de la «vieja guardia» y no pocos empujados de aquellas Juventudes Libertarias de los años 30, es esa emoción que ella sabe poner en sus palabras, esa poesía que ella sabe sembrar en sus frases, aún cuando se llame a sí misma adversaria del verso.

Yéndola hablar — con íntimo placer, ¿por qué negarlo? — recordando lo que, suyo, leímos ya en nuestras primavera; observando a aquel público, amigo y extraño, que después de veintiséis años de olvido seguía devorando con los ojos anegados de lágrimas, el alma en un suspiro y las manos contraídas de emoción; viéndola allí ante el micrófono dueña y señora de la tribuna y de la atmósfera que respirábamos, iracunda y severa una vez, sentimental y dulce otras, y otras grave y sentenciosa, yo me decía para mí mismo: «Si es verdad que de no haber existido la CNT hubiese sido necesario inventarla, no menos verdad es, también, que si no hubiese existido Federica Montseny hubiese sido preciso procrearla.»

Ya sé de antemano que otras palabras mías van a sonar muy mal en ciertos oídos, sólo predisuestos a músicas — y qué músicas! — determinadas. El eco que ellas suscitan me tiene sin cuidado. Yo sé quién soy y sé por qué digo lo que digo, sin importarme un comino lo que a otros interesa que no sea o apetece que se diga.

Para mí, Federica Montseny es una compañera confederal, una compañera anarquista con una personalidad indiscutible petracha de un historial libertario que nadie puede negar. Que nadie puede negar y que, por considerarnos anarquistas, debemos respetar, porque la flor más hermosa

que debiéramos cuidar en nuestro jardín es el respeto, ese respeto que, pese a errores y defectos, une y estrecha al ser humano.

Porque mortal es, Federica Montseny caerá un día azotada por la fatalidad de la muerte. Pese a los pesares, repito, a partir de ese instante el Movimiento Libertario español dejará de ser el mismo. Una página de su historia (la más emotiva, la más lozana, la más enjundiosa) se enlutará, y en el coro abigarrado de la C. N. T. faltará para siempre una voz incomparable: la de una mujer que, siendo mujer, esposa y madre, supo añadir a esas cualidades propias de su sexo, las tareas improbas — ¡y cuan amargas! — de responsable del anarquismo español.

Gastón Leval

La noche anterior al mitin de la Mutualidad (el sábado 16 de abril), Gastón Leval pronunció, en el Centro de Estudios Sociales y Económicos, su anunciada conferencia «Situación y perspectiva del sindicalismo español». El acto debía empezar a las nueve en punto; en realidad, dio comienzo a las diez menos cuarto de la noche, tras haber esperado una asistencia que no acudió. En todo y por todo, el número de oyentes apenas llegábamos a la docena. «Causas de tal ausencia de público confederal?» Se pueden argüir tantas, que más vale no perder el tiempo insistiendo en ellas.

Personalmente hablando, y porque a pesar de desengaños y experiencias no muy edificantes, siento un sincero afecto por cualquier compañero de nuestro Movimiento. Gastón Leval sí que siendo, para mí, un valor inapreciable de lo que aún queda de anarquismo en el mundo.

Dícese de él que se repite; que, en sus conferencias o charlas, vierte conceptos añejos y expuestos hasta la saciedad. No es esa mi opinión. Claro que, en esencia, es del anarquismo, es del comunismo libertario que él extraerá la lección para presentar, como ejemplo y prueba luminosa; pero ¿acaso no es esa confirmación definitiva que debiéramos oír de labios de un convencido militante de tanto horas sin desplazarse, sin apartarse del asunto inicial, de una cartería infinita de temas. Y lo ha hecho con esa meticulosidad, con ese cariño del obrero concienzudo y maniaco que pule su trabajo con la pasión del amoroso artesano.

De la misma manera que gusta oír a Federica Montseny en ese modo peculiar tan suyo, me encanta escuchar a nuestro viejo compañero Gastón Leval en esa su «façon» personal de hablar y de andar hasta la raíz la materia interesada.

Y uno de los aspectos que más admiro en ese fiel continuador de las teorías bakuninianas, es el saberle un tanto más en sus palabras, auto-didacta intermisco. Si de algo siento envidia entre los hombres, es de la memoria y de la cultura de algunos de ellos. Nuestro amigo Gastón se cuenta en el escaso número de éstos, pues si tantos y tantos vastos conocimientos posee, a su empeño personal lo debe y al privilegio de ser dueño de una colosal memoria de elefante (valga aquí, con perdón, la ilustre comparación).

Nunca me han cansado sus conferencias y a pocas de ellas renuncié mientras me sea posible, porque sé de antemano que no perderé el tiempo, que siempre oíré de su boca aspectos nuevos y conceptos bellos. Sus conferencias son y serán magníficas lecciones de historia, de economía, de sociología, de geografía, de humanismo; cada intervención suya es una apelación a la reflexión y al estudio, un acicate que impele al individuo a razonar sobre el por qué de los problemas que se debate la humanidad; cada uno de sus actos entraña el más elogioso encomio que se pueda hacer a la causa del más hermoso de los ideales.

Ha ahí aún en la tarea, pese a su avanzada edad, al irreductible Gastón Leval, los ojos sombreados por una maraña de intrincadas cejas; la voz fuerte, varonil, de los hombres formados en todas las luchas, hablando en un español «afrancesado» que musitamos hijos de España queremos para sí.

También cuando llegue para él la infuista e inapelable hora, otra página del anarquismo se cubrirá de respetar, y otra personalidad, sencilla más

cuán valiosa, nos dejará hueco imposible de llenar.

Reflexiones

Cuando dejando tras de mí los ecos del mitin de la Mutualidad, mis pasos me encaminaban a la estación Justeiu, un cúmulo de pensamientos atormentaban mi mente. Rememoraba el acto de la noche precedente en el Centro de la calle Saint-Denis, recordaba el sensible vacío que acababa de presenciar (vacío tanto menos importante por la asistencia de una vez a los extraños al Movimiento), y una tristeza invencible sentía invadir todo mi ser. Como un leit-motiv insistente, obsesivamente, una frase ya antiguamente elaborada volvía de nuevo a golpear mis sienes: «¿Habrá sido inútil tanta lucha, habrán resultado vanos tantos esfuerzos, no habrá servido a nada aquella entrega total del cuerpo y del espíritu?»

Y pensaba en nuestros «viejos», firmes aún en la brecha y en la obra como en sus buenos años, F. Montseny, Gastón Leval, Francisco Isglesias, Juan Ferrer, Cipriano Mera, Andrés Capdevila, y otros, y más aún, y los Vidal y Viadit, y...

Y pensaba en nosotros «jóvenes» de cuarenta y cinco a cincuenta años, que mameamos la vida en las urbes de las Juventudes Libertarias, de la C.N.T. y de la F.A.I., y que, por sentir aún en nuestros labios el gusto de aquel néctar vivificador, nos preguntamos angustiados si somos víctimas de una interminable pesadilla...

¡Ay! ¿Dónde hallar fuerza y poder suficientes para introducirme en el subsociente de cada compañero y hacerle comprender que la finalidad elegida hace más de dos decenios es la peor; que esa es la única, la sola que no debíamos haber adoptado? Y para volver a ser dignos de nuestra Acracia mancillada, y que nuestra dignidad se eleve como símbolo y ejemplo, sólo una solución, la más fácil y viable, se nos brinda todavía: formar un bloque granítico en torno a esa misma Acracia con lo que aún nos queda de energías físicas y espirituales.

«¿Cómo? Despojándonos de la vestidura egotística personal que tanto nos afea, y adornándonos, por dentro y por fuera, del sayo rojo y negro, encarnación de fraternidad, de comprensión, de respeto.

Todos para uno, uno para todos. No ya como una frase más, sino como sentencia escrita con nuestra sangre...»

«Briseurs d'images»

Buscando el origen etimológico de los «Briseurs d'images» leemos que fue hace más de 1.210 años en los rincecos de la antigua «Konía». Este es el nombre más moderno, pues anterior al año 756 de nuestra era, su nombre era «Iconium» de donde podemos extraer el verdadero origen de los primeros «Iconoclastas». Este fue el nombre del primer grupo de hombres que rebelándose contra los poderes absolutos del imperalismo turco y el poder de los sultanes, su primera labor era eliminar y destruir todas las imágenes de santos y con ello hacer desaparecer el culto que ellas significaban.

Su obra fue de un valor real, tanto que su fuerza numérica llegó a que el emperador Constantino V en un Concilio obtiene la condenación de las imágenes; el tiempo o los tiempos acompañados de guerras de dominación, hicieron tal presión sobre estos hombres que fueron casi eliminados en casi su totalidad, pero no todos; unos emigraron hacia el Asia, y muchos por el Eufrates, el resto, sobre la Rusia ucraniana. Aquel grupo diseminado sabiendo que la insconsciencia de la «dey» del más fuerte empleaba todos los medios para su taid, goce, ni momentos de vida plena.

(«DE L'ANNOIA AL SENA SENSE PRESSA», de Juan Ferrer, Marzo de 1966, Francia, 287 páginas.)

La lectura de este libro me ha traído a la mente, entre otras cosas, el recuerdo de una frase que le escuché pronunciar más de una vez a Felipe Alai. Solla deciría inmediatamente después de referir alguna de sus innumerables anécdotas, aterroradas a lo largo de su vida de luchador. Anécdotas casi siempre humorísticas o, que si no lo eran, se convertían en tales al ser subjetivamente filtradas por él, por su espíritu vitalmente humorístico, vertiéndolas en un catalán (adaptivo) rico y gráfico. La frase es: «¡Ah, si yo me decidiera alguna vez a escribir la historia del anarcosindicalismo español!»

No se trata aquí de una comparación sino, como ya he dicho, de un recuerdo sugerido. No pretendo decir que Juan Ferrer haya escrito el libro que Felipe Alai no se decidió nunca a escribir. Ignoro totalmente lo que tal libro hubiese sido. Pienso que el propio Alai no lo llegó a saber con exactitud en ningún momento. Aquella frase que frecuentemente repetía era sólo el atisbo de una mirada personal y distinta sobre todos los hechos que le había tocado presenciar o protagonizar a lo largo de su vida. Una mirada alegre, inteligentemente irónica, sin que por serlo pudiera dar lugar a que se la considerara escáptica. Y esto último que tal vez en beneficio de un libro que Alai no escribió nunca, sí tiene que ver con el libro de Juan Ferrer, «De l'Annoia al Sena sense pressa», ya que con tal espíritu ha sido escrito. Un libro que encierra la experiencia vital de Juan Ferrer, y que sólo por él podía ser escrito. De lo que esta obra implica como logro literario es a lo que quiero referirme. Después de alguna digresión, si se me permite.

La vida es juego. Todo lo trascendente que se quiera, pero al fin juego. Deseo advertir, para aquellos cuyos temperamentos les inclinan unilateralmente hacia la faz trágica de la vida, que esta afirmación está sostenida sobre el pensamiento de los más caracterizados psico-sociólogos. Desde Freud a Erich Fromm, pasando por Lewis Mumford. No se trata de hacer un alarde de erudición que está al alcance de cualquiera, sino de situar al lector entre lo verdadero y lo falso, lo que realmente es y lo que no es. Quienes saben atribuyen al espíritu jugueteo del hombre el tirón, de punta a punta, de la civilización; desde la prehistoria hasta nuestros días. Sin el insaciable deseo de ju-

gar que el hombre no logra agotar durante la niñez no habría arte ni progreso técnico. No habría, lo cual sería mucho peor, instinto de libertad, goce, ni momentos de vida plena. Si el hombre no conservara a lo largo de la vida esa mirada burlesca que el niño «normal» tiene para todas las cosas que le rodean, acabaría por ahogarse estancado en su propio llanto. Los que ya se ahogan y hacen bien, porque una vida tan húmeda no merece en verdad la pena de ser vivida.

Juan Ferrer nos habla en su libro de su vida plena. Plena en cada instante, incluso en aquellos en que la tragedia le sacude hasta los huesos. Lo hace con una amabilidad contagiosa, penetra limpiamente en el espíritu del lector obligándole a convivir las situaciones, con un humanismo henchido de saludable regocijo.

Como el propio título del libro lo indica, «De l'Annoia al Sena sense pressa» es la narración que Ferrer nos ofrece de los hechos (no sé si más importantes, pero con toda seguridad que han dejado huella más profunda en su espíritu) de su vida. Recuerdos de infancia, mocedad y trabajo; de militante anarco-sindicalista, huelguista, periodista, revolucionario, exiliado, concentracionario, perseguido a salto de mata, etc. Geográficamente el relato comienza en Igualada, ciudad natal del autor, y nos va llevando por Cataluña y Francia, en un periplo clásico de exilio, hasta París. Con acierto que revela al escritor de recursos y que posee amplia noción de relator, el libro no se sucede cronológicamente. En un vaivén que atrapa rápidamente al lector, los hechos de las distintas épocas se van intercalando a medida que se sugieren, en el ordenamiento subjetivo que el autor les confiere. Hay una inmensa galería de personajes que por sí solos constituyen un verdadero y ameno tratado de observación sociológica. Con tal técnica Ferrer logra dar a sus memorias un dinamismo prácticamente novelístico.

No hay crítica sin puntos de referencia. Al mejor cuadro de Picasso, colgado de la eternidad sobre la inmensidad del espacio (abstracción de abstracciones), no se le podría reconocer ninguno de sus valores. «De l'Annoia al Sena sense pressa» no es el libro aislado. Se enmarca perfectamente en un contexto claro de la literatura. Tiene padres y tiene hermanas. Y aunque a tal vez no son los que pueden presuponerse sin haber leído el libro.

No estoy al día con la literatura de lengua catalana. Mas por lo que recuerdo de mis pretéritas lecturas de sus clásicos, no hallo influencias precisas en este libro, como no sea la general pureza del idioma. Innovaciones hay, pero lo son en pro de un auténtico enriquecimiento y de un grafismo notable.

Desde un punto de vista literario me parece a mí que los parientes de «De l'Annoia al Sena sense pressa» son otros no menos respetables por cierto. Hallo un tronco evidente compartido con la mejor novelística picaresca de lengua castellana, en particular con Quevedo, incluido el enfoque moralizador que predomina en ella. Y cabe preguntarse: ¿Acaso las andanzas, vicisitudes, necesidad de agudizar el ingenio para sobrevivir, del perseguido y del exiliado no han sido de un modo u otro la «evidencia buscada»?

El escritor argentino Adolfo Bloy Casares escribió hace años una frase que a mí me parece normativa: «Tal vez la Poética y la Retórica de Aristóteles no sean posibles; pero las leyes existen, escribir es, continuamente, descubrirlos o fracasar.» Entiendo que Juan Ferrer ha descubierto con claridad las leyes que literariamente regían a su tema. De ahí el inevitable tronco que a me he referido. De ahí también la brillantez de lo por él logrado.

Pero hay algo más. Hay a todo lo largo de este libro una luminosidad y una vitalidad que creo deben ser llamadas mediterráneas, y que le alistan a un determinado conjunto de li-

teratura contemporánea. No logro sustraerme a la tentación de una referencia más. El paralelismo que creo percibir me lo impide. La alegría vital con que el catalán Zigma enfrenta la vida es, en lo fundamental, la misma con que lo hace Zorba, el griego, de Niko Kazantzakis. Hay en ambos la misma fuerza indeclinable ante la adversidad, el mismo humorismo extraído del «sentimiento trágico de la vida», la misma sed de libertad y justicia. Y todo ello, uno no puede menos que sospecharlo, obtenido de un modo directo de un paisaje que les dio la vida, y al que ellos aprendieron a amar a fuerza de caminarlo y contemplarlo con una sensibilidad natural. No puede extrañar esta coincidencia greco-catalana o catalana-griega si se tiene en cuenta la historia mediterránea y las múltiples identidades folklóricas, especialmente entre estos dos pueblos.

Pienso que una traducción al castellano de «De l'Annoia al Sena sense pressa» no sólo sería oportuna para su mayor difusión, sino necesaria para una mejor valoración de una literatura catalana que, generalmente, se ignora en todo el mundo. Sin permiso del autor me he permitido traducir una página que creo sirve de muestra. La he elegido no por creer que sea la más lograda que otra, sino porque ofrece mejor que otra la posibilidad de un desglose. El título «Regreso sin causa», es otro atrevimiento mío sin permiso del autor, ante el cual espero que me disculpe mi buen propósito. He querido ponerlo porque entiendo que esta página elegida constituye por sí sola un magnífico cuento, entre los innumerables que incluye el libro. Mi intención, manifiesta, es la de ofrecer una breve y calculada degustación que incite a quienes todavía no lo han hecho, a disfrutar del libro. Un libro que, estoy seguro, está destinado a figurar entre la buena literatura del exilio, el día que, inevitablemente, ésta se recopile para constituir un importante capítulo de la Literatura Española Actual.

REGRESO SIN CAUSA (I)

EN el año 45, tomar el tren hacia Pau desde Burdeos es difícil. Son pocas vueltas para una muchacha gente que ríe. He tenido que meterme en el vagón correo poniendo a prueba la tolerancia humana, la cual ha resultado buena. Un puñado de ex-prisioneros landeses y vascos me ha seguido y ya somos un grupo de treinta. Cambonés trae esposa berlinesa con un niño de cuna, y como buen marido me pide mi rincón para la mujer y la criatura. Se lo cedo con gusto y el hombre, agraciado, me dice: «De l'Annoia al Sena sense pressa», de Juan Ferrer.

El aguacil del pueblecito nos da la bienvenida y unas muchachas vino pasadas de higo, huevos duros, caramelos y un beso en cada mejilla. Y esto mismo ocurre en la estación siguiente y en otras dos más también. A decir verdad para mayor placer mío, porque lo que es yo, esta existencia de prisionero suelto ya la tengo asimilada desde hace rato.

Cuanto más rueda y para el tren más compañeros de calvario perdemos. El convoy los va dejando en el lugar de origen y ellos, con no poco gusto, se quedan. Al fin y al cabo todos haremos techo en casa.

El maquilista alfoja de nuevo y pronto bajarán los seis morcenenses que tenemos en el grupo. Yo ya estoy sintiendo que después de tantos años de convivencia en el «estalg» duele un poco separarse. Morecén es una estación respetable, hoy animada por una decena de vistosas damiselas que traen canastas adornadas. Delante de ellas hay un personaje de cierta importancia. El tren se detiene sin sacudidas y los veinte que todavía quedamos ponemos pie en el suelo y nos alineamos en semicírculo para escuchar al personaje, recoger la comida y recibir los besos. Una charanga nos saluda con música marcial y el hombre importante toma la palabra y a mí por cabeza de turco. Y me dice, dándome un susto negro (el cual disimulo), que somos unos bravos hijos de aquella tierra, salvadores de Francia, gloria de Gascuña. Como no hace otra cosa más que señalarme, deseo fundirme antes que tener que responderle. Miedo no siento, pero puedo comprobar que estoy temblando.

Afortunadamente el orador calla y todo se resuelve con trompetazos y cantos de Marsellesa, vino, pasas de higo, huevos duros, mazapán, caramelos, besos y enervados vivos la patria. Se va el tren y ya sobre el vagón puedo decirme sin cuidado que fuera del teatro también existen los desenlaces favorables.

Llegado a Pau, por Dax, Pepita Manril me pregunta por qué llego tan tarde.

Porque vengo de Alemania, es decir... de Burdeos. Me han hecho ex-prisionero y traigo pasas de higo, huevos duros, mazapán, caramelos y las mejillas hinchadas de besos.

«¿Cosas así sólo a ti pueden ocurrirte!» — razona Pepita —

(Traducido del catalán por J. Carmona Blanco)

Servicio de Librería

«Las ruinas de Palmira», Volney (cartón)	10,00	«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Miserè de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon	6,50	«Por qué muere la libertad», Manuel Antonio Molinari	18,50
«Les faux célibataires», Jaime Cuadrat	5,00	«Sangre Negra», R. Wright	20,00
«G. Cheitavov», Gr. Balkanski	9,30	«El tesoro de Sierra Madre», B. Traven	12,00
«L'homme révolté», A. Camus	5,00	Las mil mejores poesías de la lengua castellana, ed. enc. t. «Quinto», Felipe Alai	15,00
«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7,50	«Tipos Españoles», F. Alai	7,00
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	9,50	«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Religión y Estado en la España del siglo XX», Fernando de los Ríos	13,50	«Salvador Sugli: Su vida y su obra»	3,50
«Veinte siglos de ignorancia», Federico de la Vega, enc. t. «El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria	10,00	«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	25,00	«Los Sindicatos en la nueva sociedad», H. J. Laski	7,50
«Cuentos de la Alhambra», (cartón), W. Triving	5,50	«Perros hambrientos», Ciro Alegria, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Pasión y poesía», C. Carpio	4,50	«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual)	6,00	«Obras Completas» de Almagro fuerte, (cartón)	18,50

CHISPAS

Se acercan las vacaciones de verano, después de las pasadas 2 (granada), 1 (lorde) y 0 (navidiana).

La pasada de todo el año nos la hacen los comerciantes en la ciudad, en la montaña, en el mar y en el desierto.

Antes se iba al campo o a la playa a respirar soledad y aire sano.

Ahora el lugar es libre es una prolongación de la urbe. En ruidos, espesor ciudadana y mismas, quétese decir.

La gente gusta de apolonarse en todas partes. (En el mitin, en el regimiento, en las ramblas, en locales cerrados, a cielo abierto.)

Antaño cada mochitero escogía su atajo.

Ahora el turismo te envía arriba o abajo.

«Ellas se deja llevar a la playa de moda para que la vean. Pero hay mil,

veinte mil, que acuden con la misma idea.

¿Quién ve a quién? ¿Qué hacer un cero entre veinte mil ceros?

Perico tiene una barca y yo no quiero ser menos.

A mí y a Perico es el vendedor quien nos embarca.

Cujo un mes de vacaciones para descansar. Pero me pejo al volante y recorro cuatro mil kilómetros, y aun no concurrendo anomalía regresaré al trabajo sin haber descansado.

Si estuviese en Toulouse vendría a París. Estando en París iré a Toulouse.

A lo mejor, el bosque que imagino a mil kilómetros lejos, lo tengo detrás de mi casa.

Donde acude el jazz-band hay chispas y roce.

Busca a Beethoven para hallar silencio y goce.

CHISPERO

«Todos los hombres nacen iguales y libres: de consiguiente ninguno tiene derecho a mandar sobre otro...»

«Y en la verdad, por natura, todas las cosas son comunes y ningunas particulares...»

(Tratado de la República, de Alonso Castriello. — Burgos, 1521.)

TAN antigua como la aspiración del individuo a sentirse libre de trabas que minimicen el ejercicio de su libertad soberana, es el sentimiento comunitario y comunitario de los hombres de nuestro pueblo.

Se ha dicho siempre y la demostración de los hechos confirmó, la afirmación repetida, que el español, o que los españoles de todas las regiones de la península, son individualistas natos, enemigos por principio del concepto de la autoridad.

La expresión popular que dice «cada español tiene un rey en el cuerpo» expresa de una manera plástica este trazo de independencia personal que marca cual característica de indudable relieve, la silueta del hombre ibérico de todos los tiempos.

Y aun cuando haya quien pretenda que ese individualismo pudo ser y es una traba, un obstáculo a la convivencia social y a la actividad común en el conjunto de las actividades que por fuerza han de ser colectivas, los hechos, la historia, el desmoronarse de los acontecimientos, puso de manifiesto en todo momento, sin necesidad de teorías precedentes, ni programas pre-elaborados, que los pueblos de nuestro país, en esa misma necesidad de defender la individualidad misma, supieron encontrar los fundamentos de la vida colectiva. Prueba indiscutible de este hecho evidente, de la realidad incontestable de la armonización entre el individuo y

ALMA IBERICA

el todo social que forma el alma española, es la existencia desde remotos tiempos de los fueros de cada lugar, de las cartas pueblas garantizando la vida y la libertad de cada comuna frente a la autoridad.

Y no aceptamos el hecho de que estos «fueros» y «cartas» fuesen concedidos por el Poder central en sus luchas contra los feudalesmos. La realidad histórica nos muestra con reflejos vigorosos que estas fueron más bien arrancadas que concedidas, aprovechando cuantas circunstancias de momento se prestaron a la imposición por el pueblo de sus propias reivindicaciones. Dichas «cartas», garantizando la presencia activa y determinante de pueblos, burgos y ciudades, eran la expresión clara de la proyección liberal de defensa de cada ciudadano.

Porque las comunas se encontraban administradas bajo el principio de la determinación por las asambleas populares y las corporaciones de producción, de toda la vida económica y social.

Y el individuo, el ciudadano, el hombre, participando de una manera activa y permanente en el conjunto social, sintiéndose siempre libre y determinante sin abdicaciones humillantes y sin sometimientos, en realización solidaria.

La literatura de otrora, llamada clásica, nos refleja con contornos precisos este espíritu de lucha entre el hombre y la autoridad y la conciencia neta de los derechos del primero, que animaba la vida y la acción social. «Fuenteovejuna», «El Alcalde de Zalamea» y otras piezas de carácter teatral que por dirigirse al pueblo habían de reflejar su propio sentir, nos

traen imagen más exacta que todas las crónicas de aquel estado espiritual de los españoles.

En el «Tratado de la República», escrito en Burgos hace más de cuatrocientos años por Alonso de Castriello, se encuentran esos conceptos que reproducimos aquí encabezamiento de este trabajo, y a través de los cuales el sentimiento anti-autoritario, y contrario mismo a la postura de la propiedad privada, resaltan como retrato vigoroso del pensar y del sentir popular.

«Nadie tiene derecho a mandar sobre nadie». Con la afirmación de la igualdad entre los hombres y de la libertad individual, la conclusión natural de que la autoridad es un absurdo que niega los principios precedentes.

«Por natura, todas las cosas son comunes y ningunas particulares». Con pocas palabras y precisión que nadie puede discutir, el autor del libro a que nos referimos, afirmaba ya entonces la condena rotunda a la existencia de la propiedad privada, disfrute particular por unos pocos, de las cosas que son comunes.

La influencia creciente de las fuerzas del abuso y la necesidad publicitaria de defensa de todas las desviaciones que dieñan el sentir común, de instituciones contrarias, no sólo intentó deformar para el futuro estas realidades sociales integradas en la vida del país, sino que, creando una «historia oficial» al servicio de sus intereses, quiere interpretar a su modo y manera aquellas realidades.

Así, cuando se nos habla del pasado

histórico de nuestro pueblo y de su amor a la democracia, se nos quiere presentar, las Cortes existentes en las regiones españolas, como los antepasados de un parlamentarismo político, de partidos diversos, o aún de esa ridícula y gregaria institución que el franquismo creara con el nombre de Cortes de Procuradores.

Se quiere borrar el carácter verdadero de aquellas instituciones, representando, no a fracciones determinadas de tendencias, ni aún de clases o de corporaciones de orden económico.

Fueron las Cortes españolas de la Edad Media y principios de la Moderna la realización de un federalismo nacional, espontáneo y natural, que contra todo verticalismo autoritario, nacía de la base ciudadana, para garantizar a ésta contra todo abuso de la creciente influencia autoritaria de los reyes.

Representaban las Cortes, las diferentes ciudades y sus representantes eran los de las comunas, de sus asambleas, de sus decisiones soberanas.

Lejos de constituir organismos permanentes, investidos por la abdicación de personalidad de los electores, como hoy son todos los Parlamentos, eran asambleas de carácter temporal, reunidas accidentalmente cada vez que la necesidad se hacía sentir, sin otro poder determinativo que aquel que le concedían las ciudades delegadas, para un objetivo determinado, en uno o varios de sus ciudadanos, la voz del conjunto.

«Nos, que valemos tanto como vos, y todos juntos más que vos...» respuesta de una de estas cortes a la Corona,

ANTENA

DESGRACIA

BARCELONA. — Un accidente de circulación ha costado la vida por inmersión en el agua a ocho pasajeros de un autobús. Otros doce viajeros han resultado heridos graves o de consideración.

OTRA DESGRACIA

BARCELONA. — Franco ha llegado a esta ciudad, en la cual pasará quince días. Dicen que tratará de reconciliar a los curas jóvenes con la situación franquista, que celebrará consejo de ministros, que consultará a los jerarcas verticales sobre la situación social, que hablará de mejoras referentes a Barcelona, etc.

Pero no ofrecerá la mano al público cual lo hace su colega de Francia.

RASGO DE SOLIDARIDAD

PARIS. — Buen número de artistas e intelectuales franceses y españoles recogieron una cantidad apreciable de pinturas, esculturas y libros contemporáneos para sustituirlo todo y destinar el producto material de la venta a pagar las enormes multas impuestas por el gobernador civil de Barcelona a un puñado de profesores y artistas que se declararon solidarios del movimiento estudiantil reivindicativo de la libertad y de la personalidad humanas. Recientemente dicha subasta ha tenido lugar en la Galería Galliera, consiguiéndose el apreciable resultado de 242.000 francos fuertes, que al cambio vienen a dar unos 2.420.000 pesetas, considerándose suma suficiente para que el gobernador civil de Barcelona se considere saciado.

HA MUERTO EL GENERAL ROJO

PARIS (OPE). — Despachos de las agencias France-Press y United Press anuncian la muerte en Madrid del general republicano Vicente Rojo Lluch. Permaneció fiel a la República y dirigió las principales operaciones ofensivas en Belchite, Brunete, Ebro y Teruel y actuó de jefe de Estado Mayor del Ejército republicano. A la terminación de la guerra marchó a la Gran Bretaña. Más tarde sería director de la Escuela Militar de la Paz (Bolivia). Como ya antes de la rebelión militar había sido profesor de la Academia Militar de Toledo. Ha dejado escritas varias obras sobre técnica y estrategia militares, consideradas de gran valor. En 1957 murió de salud regresó a Madrid.

LA NEGRA ESPAÑA

MADRID. — Acusados de pertenecer al partido comunista han sido condenados a seis meses de prisión, María Isabel Amil, Francisco Eusebio Molinero, y Alejandro Mess Luba. Los procesados proceden de Córdoba. Mientras esta farsa judicial prosigue, Franco está filreando con el Kremlin por el asunto rublos.

LA ESPAÑA NEGRA

MADRID. — Sabino Urrutia Ureta, Ignacio Ambrosio Ibaigurre Ereno, Luis María Echave Orbeño y Jesús Altaduy Belastegui, fueron condenados en 17 de agosto de 1962 por reparto del periódico S.T.V. «Lande», Sabino a 4 años, dos meses, un día de cárcel y 10.000 pesetas de multa; Ignacio Ambrosio y Luis María a un año y 10.000 pesetas de multa, y Jesús a dos años también de encierro y 15.000 pesetas de multa.

Intepuesto recurso por tres de los condenados, el Supremo ha confirmado las penas infligidas a los cuatro empapelados por delito de conspirarse en estado de libre opinión.

CRONICA INTERNACIONAL. — (Vi de la pág. 4.) clarará obrerista. Cada Papa tiene su Enciclica adaptable a cada caso... Dispuesta se halla la Iglesia a coronar a un Rey. Y a hundirlo si conviene al caso. Que no se fie Don Juan. Jueguen los pretendientes, tanteen el terreno. Todo es posible en un país que lleva el yugo (y las flechas) desde hace 27 años.

Hasta es posible que un día de San Juan vuelva a encender aquellas alegres y tradicionales hogueras... Imprudentes! Mira que mencionan tal fecha, y, como quien dice, en tono de amenaza...

Aserrín, aserrán. Los maderos de San Juan. Píde pan, no le dan. Píde queso, le dan un hueso y le cortan el pescuezo.

Juega jugando que el hueso te darán ¡Don Juan!

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina 11, rue Jean Molron, Paris (XV) C.G.P., Paris 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1896-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobon Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

A partir de este momento los compañeros pueden hacer los pedidos en firme, enviando su importe los que no lo hayan hecho, para contribuir a cubrir los gastos que origina la edición.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado encargando los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina 11, rue Jean Molron, Paris (XV) C.G.P., Paris 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1896-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobon Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

A partir de este momento los compañeros pueden hacer los pedidos en firme, enviando su importe los que no lo hayan hecho, para contribuir a cubrir los gastos que origina la edición.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado encargando los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina 11, rue Jean Molron, Paris (XV) C.G.P., Paris 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1896-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobon Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

A partir de este momento los compañeros pueden hacer los pedidos en firme, enviando su importe los que no lo hayan hecho, para contribuir a cubrir los gastos que origina la edición.

AREA MUNDIAL

LA «SOLUCION» NORTEAMERICANA EN LA REPUBLICA DOMINICANA

WALL STREET, emporio del capitalismo norteamericano, en la Dominicana se ha salido con la suya. Por el momento.

Quiérase o no, el multimillonarismo rige la política civil, económica y «pentagónica» de EE. UU. Los superpoderados de la Union Fruit Company junto con los trusts de la industria, colonizan, en lo posible, la América latina a semejanza de la colonización rusa en los países satélites. Con la leve diferencia de una fuerza moscovita sostenida en Alemania del Este, y una fuerza mercenaria de Wall Street-Casa Blanca encabezada por aventureros criollos, de esos que pueden llamarse Batista, Castillo, Trujillo, Pérez Jiménez...

El general Trujillo pudo ser impuesto y sostenido por EE. UU. hasta que la soberbia de éste se excedió de tono. Que matare en su feudo dominicano, carecía de importancia. Pero que asesinara en los propios Estados Unidos e incluso a norteamericanos que «sabían demasiado», ello en Washington pareció excesivo. El caso Gallez, internacionalizado, colmó la medida, y la taifa Trujillo quedó desprotegida.

Temeroso, Leónidas Trujillo finió democratizar su régimen utilizando para ello al moderado Balaguer. Balaguer se dio tizne de buena persona para dar crédito de tal al mandato Trujillo, que seguía apoderado del país y de la existencia de las personas. La oposición no pudo más y balé «al por mayor» al tirano no importa si perdiendo una docena de existencias de revolucionarios. Muerto el tigre, los tigrillos quedaron anodados, desentendidos, permitiendo su dispersión por el mundo acompañados de maletas llenas de oro, la instauración de un régimen de trujillista presidido por el «menor trujillista» de los políticos trujillistas: Balaguer.

Más, consultada la opinión nacional, este individuo oportunista tuvo que dejar plaza entera a Juan Bosch, hombre liberal e independiente, de donde la inquina que le profesan los multimillonarios de Yanquilandia, inspiradores y financieros del golpe de Estado militar que derribó a Bosch hace tres años.

La conducta de los militares dominicanos es archiconocida para que volvamos a explicarla. Ellos, fieles y bárbaros servidores del tirano Trujillo, se sientan mal debajo de su pueblo. Acostumbrados al dominio absoluto, nuevamente «trujillarian» sin Trujillo. Avida de restablecer la situación libre, la ciudadanía, apoyada esta vez por una parte del ejército dirigida por Caamaño, recobraría los derechos populares a tiro limpio, batiendo a la reacción militarista hasta su guarida de San Luis. Pero Johnston enviaría tropas norteamericanas en apoyo del neotrujillismo, logrando o casi, aplastar la insurrección legítima del pueblo dominicano. Desde luego, el pueblo no ha cedido, dejando en evidencia el afán imperialista del capitalismo americano. Pese a laudos y ceses de lucha, en la República la normalidad no ha sido restablecida. Por decirlo así, EE. UU. ha logrado «pudrir» a la reacción liberal ciudadana al serle afeada su descausada intervención neotrujillista por las naciones de todos los continentes. La bravuconería militar ha causado efecto en los dominicanos pacatos, así como las caridades mitigadoras de una miseria adrede provocada, más la mentira de un Bosch comunista y una promesa de ayuda económica e industrial yanqui a cambio de la sumisión al sistema Balaguer-Johnson.

HA DIMITIDO EL VICERRECTOR

BARCELONA. — El profesor Martín de Riquer, vicerrector de la Universidad de Barcelona y su secretario general el profesor Entrenas han presentado la dimisión de sus cargos. Se cree sea debido a la apertura de un expediente contra 68 profesores auxiliares de la Universidad que habían enviado una carta al rector y un telegrama al ministro de Educación apoyando la acción de los estudiantes con vistas a crear un Sindicato Estudiantil democrático.

EXPLOSION DE UNA BOMBA

PARIS (OPE). — «France Soir» ha publicado el siguiente despacho de la A.F.P.: «Frente al cuartel de la Guardia Civil, de Segura, cerca de San Sebastián, ha hecho explosión una bomba. Sólo ha causado daños materiales. El atentado sería, al parecer, una respuesta a la prohibición de una fiesta vasca.» (Segura, es una villa de bastante importancia, pertenece al partido judicial de Azpeitia, distante de 31 kilómetros y 50 de Donostia.)

OBRAS DE MANUEL BUENACASA

Tenemos la satisfacción de anunciar la pronta aparición de las dos obras de Manuel Buenacasa, comprendidas en un solo volumen de cerca de 300 páginas, con dos fotografías de Buenacasa fuera de texto.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1896-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobon Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

A partir de este momento los compañeros pueden hacer los pedidos en firme, enviando su importe los que no lo hayan hecho, para contribuir a cubrir los gastos que origina la edición.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado encargando los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina 11, rue Jean Molron, Paris (XV) C.G.P., Paris 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1896-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobon Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

A partir de este momento los compañeros pueden hacer los pedidos en firme, enviando su importe los que no lo hayan hecho, para contribuir a cubrir los gastos que origina la edición.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado encargando los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina 11, rue Jean Molron, Paris (XV) C.G.P., Paris 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1896-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobon Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

A partir de este momento los compañeros pueden hacer los pedidos en firme, enviando su importe los que no lo hayan hecho, para contribuir a cubrir los gastos que origina la edición.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado encargando los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina 11, rue Jean Molron, Paris (XV) C.G.P., Paris 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1896-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobon Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

A partir de este momento los compañeros pueden hacer los pedidos en firme, enviando su importe los que no lo hayan hecho, para contribuir a cubrir los gastos que origina la edición.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado encargando los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina 11, rue Jean Molron, Paris (XV) C.G.P., Paris 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1896-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobon Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

A partir de este momento los compañeros pueden hacer los pedidos en firme, enviando su importe los que no lo hayan hecho, para contribuir a cubrir los gastos que origina la edición.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado encargando los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina 11, rue Jean Molron, Paris (XV) C.G.P., Paris 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1896-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobon Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

A partir de este momento los compañeros pueden hacer los pedidos en firme, enviando su importe los que no lo hayan hecho, para contribuir a cubrir los gastos que origina la edición.

Así las últimas elecciones han dado un saldo de 55/45 a favor del neotrujillismo, por donde se ve que con «guardias marinas» o con «Quisling» criollos el imperialismo dolariano en Santo Domingo continúa.

«¿A qué quejarse luego de la colonización rusa de Cuba?»

Porque el asunto no es de barbas ni bigotes, sino de decencia.

Y ya se vio a raíz del caso Sacco y Vanzetti, que la misma en las altas esferas de EE. UU. anda escasa.

HOLANDA Y SUS «PROVOS»

El gobierno holandés se reservó el 2 por 100 de la paga de vacaciones para obreros. Estos rechazaron la oferta y manifestaron pública desconfianza, en Amsterdam más que en otros lugares. La policía atacó sañudamente a los inconformes matando a uno, convirtiendo en grave un problema que habría dejado de serlo renunciando el gobierno a meter mano en el bolsillo de los obreros. He aquí una inconsistencia típica del orden emanado del Estado.

Vegelaelar — el obrero muerto — fue enterrado populosamente. La gravedad de los rostros presagiaba acontecimientos. Los «provos» (jóvenes inconformistas vestidos de blanco) se encontraban en el séquito, fieles a su propósito de intervenir en todas las protestas desquiciadoras del Estado. Se intitulan también anarquistas, si bien se las dan de pacíficos. Son inteligentes y se prestan a

la polémica, para la cual están preparados. Con su inconformismo sacuden la tradicional modorra holandesa y las clases ilustradas los ven con simpatía.

Los disturbios de durante cinco días no han hecho retroceder los dedos garfios del gobierno ni han devuelto la vida al albañil Vegelaelar. Pero los cimientos de un sistema amonolítico se han conmovido y la fama de los «provos» (indicativo de provocadores) se ha internacionalizado. Ya aparecen «provos» en París gritando «libertad» y «anarquía». Veremos lo que habrá de serio en la actitud «barriolatinésca».

Específicamente anarquistas los «provos» de Amsterdam no deben serlo por cuanto disponen de un concejal en el ayuntamiento. Pero tienen ideas originales que ellos traducen en prácticas. Por ejemplo, han declarado que el transporte debe ser común y libre habiendo instituido para ello el uso de la bicicleta blanca. Tu la coge cualquier sitio y la abandona al fin de cada carrera. Allí otro la montará y correrá con ella a su destino, y la abandonará igualmente para que la use un tercero, y así sucesivamente, al extremo de que, apreciada la originalidad y la utilidad del sistema, centenares de amsterdameses pintaron de blanco su bicicleta particular para libraria a esta especie de propiedad colectiva. Y he aquí que lo que puede parecer una mera ocurrencia de unos jóvenes deslabazados, sienta un problema de «jurisprudencia» anarquista frente a la jurisprudencia estatal, la cual, manteniéndose en su dominio, acaba de fallar contra un sistema libre que contradice al derecho de propiedad privada.

Otro «capricho» «provo» se dirige a la utilización de las salas poco utilizadas en edificios oficiales, cámaras señoriales, estaciones y museos solitarios, para organizar reuniones y festejos en ellas. Las sesiones «sardas», tales como juicios de audiencia, recepciones académicas, tablas redondas ampulosas, etc., deben ser interrumpidas, o cuando menos alteradas para romper con las tradiciones carcamales.

De hecho, el movimiento «provo» es anticonformista, es una especie de resistencia civil a las fórmulas sociales viejas, un empujón aplicado a la rutina, una piedra de tamaño arrojada al estanque de la tranquilidad microbiada.

Hay reacciones saludables en la juventud «ajena» que podrían ser aprovechadas por el anarquismo organizado. Desdichadamente, éste está de sobras ocupado en disonar en lo interno para pecararse de lo externo.

UMBRAL

Sumario del número 54:

Nano de Sabadell: CERVANTINA.

LETANIA DE NUESTRO SEÑOR DON QUIJOTE (poesía).

Severino Campos: LAS BASES DEL FUTURO LIBERTARIO EN LAS VIRTUDES DEL TRABAJO.

Alberto Fernández Leys: OTRA VEZ EL MUELLE DE LAS BRUMAS.

Juan Ferrer: HEMOS OIDO A RAIMON.

Victor García: CEILAN: INSULAR DEL TE Y DEL BUDA. LOS VEDDAS. LA EDAD DE PIEDRA EN EL SIGLO XX.

Clarence L. Swartz: JOSIAH WARREN: EL PRIMER ANARQUISTA AMERICANO.

Dr. René Marino Aguirre: EL AMANECER DE LA CULTURA OCCIDENTAL.

J. F. LECTURAS. (TAL VEZ MANANA) de Botella Pastor.

José Viadilla: ADAIDES DE LA LIBERTAD: ENRIQUE HEINE.

E. Vallis: HOMENAJE A ROSSINI ROLLAND. EL REPLICADOR DE UNA CONCIENCIA LIBRE.

Antonio Pereira: EN LA SELVA (poema).

Susana Mariño: POEMAS.

PROGRAMA DEL XVI FESTIVAL PAU CASALS EN PRADES.

Han Ryner: LA SABIDURIA RIENTE (folletón encuadernable).

Noticario, libros, dibujos, retratos, avisos, etc.

Un número de agrado para las vacaciones. 1 solo franco en Francia.

EL LIBRO DE PEDRO de Han Ryner

Edición especial, sumamente cuidada e ilustrada, debido al arte tipográfico del compañero H. Plaia. Libro recomendado a los bibliófilos.

Nos quedan escasos ejemplares.

Precio: 35,00 francos. Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

datos que muestran lo que ha sido lucha permanente de nuestras poblaciones.

Aún cuando se afirma por la Historia legal, la unidad española, todos sabemos, que aquellos reyes, de Isabel y Fernando a Felipe II solicitaron su coronamiento separadamente a las Cortes Aragonesas, Navarras, Castellanas, Leonesas y Catalanas.

Erán países separados reunidos quizá bajo una misma corona cual fórmula precursora de esa «Commonwealth» inglesa.

Cada vez que las circunstancias se prestaron a ello, la personalidad de los pueblos, se manifestó frente a la carencia de las instituciones artificiales del Estado: invasión napoleónica en 1808 y sublevación franquista en 1936...

«Es pues de extrañar que las ideas del anarquismo, encontrasen el formidable eco que siempre encontraron en nuestro país? Ellas responderán a un viejo sentimiento y a la forma de ser, a la idiosincrasia profunda de las poblaciones ibéricas. Erán el reflejo del sentir popular. No hubo pues aceptación, sino incorporación e identificación de ideas.

Realidad que nadie desconoce, y que se encuentra hoy en la base quizá, de todas las soluciones que quieran darse a la crisis política económica y social que creara el franquismo.

Quiere darse, ello es indudable una solución, una sucesión, a lo que fue abuso autoritario, con nueva fase de autoritarismo mitigado, de democracia artificial tipo europeo... pero se teme que en la transición necesaria, con crisis de autori-

conquistado los territorios que van desde sus fronteras hasta el río Elba.

Por lo que se ha venido viendo, atentos siempre, la élite, en agenciarse la mayor abundancia posible de bienes vitales para sus respectivos pueblos, agrandarlos tanto más y salvaguardarlos eternamente (pues tal parece ser la misión del gobernante, por encima de teorías abstractas) aconsejarían esos intereses individualistas, insolidarios, y a la vez convergentes de las dos naciones más poderosas del mundo, U. S. A. y U. R. S. S., a una velada coexistencia, en detrimento de otras naciones dichas amigas de aquéllas respectivamente.

Si Rusia vióse obligada a coexistir con el capitalismo, estas mismas circunstancias la llevan al extremo de imponerse a sí misma a una abdicación de lo que fue su ideal revolucionario. Por consiguiente, el confesionario que en una universidad del norte del Perú afirmó que «el marxismo se halla congelado no lo faltó razón. También nosotros hace tiempo que venimos propagando la misma tesis.

Como ya en otra ocasión dejamos establecido, es muy posible que se nos coloque ante una realidad cruda, pavorosa, macabra, ya sea en Asia o en Europa, o ambas simultáneamente que, al parecer, desmentiría nuestras afirmaciones, pero no debemos caer en el error de fijar nuestra atención únicamente en la primera fase del conflicto en desarrollo, y que lo más probable culmine en explosión, si no viéramos en ello más artificio que el que mandamiento nos presenten los profesionales de la mixtificación como despiste científicamente tramado, ahí se quedaría patente el desmentido. Empero, los resultados finales (y es ahí que debemos atenernos) confirmarán, pensamos, lo que en otras ocasiones hemos formulado: que en virtud de esos intereses de individuo-nación y no ideológicos, han hecho converger a las dos naciones rusa y yanqui, con el propósito (así se va viendo) de lograr un reparto del mundo para su dominio y exclusivos dominios. Y si esto resultara de acuerdo a estas previsiones, como creemos firmemente en tales contingencias, ¿por qué escandalizarse cuando alguien habla de congelamiento del marxismo?

Si las teorías de Marx, de otro lado, se han advertido a fortalecer el concepto de nación desmintiendo la solidaridad universal ¿no indica ello un fracaso rotundo al mantener el principio individualista, la idea de nacionalidad, perpetuándose por tal motivo la lucha del hombre sobre el hombre? ¿Existe acaso modo de acabar con esta lucha haciendo que persistan las jerarquías, desigualdades y las clases adividas antagonizadas por derivación de estos malsanos principios?

¿Y no está el marxismo alineado a la vereda de ese desastre?

José Muñoz Congost

ROMULO CHAVEZ

COMISION DE RELACIONES DE RHONE-LOIRE

Esta comisión, comunica que para el día 24 de julio, y cumplimentando acuerdos del Núcleo, organiza en Givors (Rhône) una gran jira campestre confederal, en conmemoración de las grandes gestas revolucionarias del 19 de Julio de 1936.

A este efecto invitamos a todas las F.F. LL., afiliados, simpatizantes y emigrados económicos, para este día recordatorio de una fecha escrita con sangre en la historia del proletariado español e internacional.

Esperamos que como siempre la familia confederal y libertaria acudirá numerosa, para demostrar a los incrédulos, que todavía en nosotros arde llama vivificadora, que solo se extinguirá con la conquista de la libertad y la caída del fascismo español.

NOTA.—En la plaza-mercado de Givors se encontrarán compañeros para indicar el lugar de la concentración.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Celebrará reunión ordinaria el sábado 2 de julio a las 5 en punto de la tarde.

F. L. DE ROANNE

Convoca a todos los afiliados a la misma a la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de julio a las nueve y media de la mañana en nuestro local social.

ALTO Y BAJOS PIRINEOS

Gran Jira a la playa de Capbreton

Organizada por la Comisión de Relaciones de la C. N. T., con la colaboración de A. S. E., de Pau, tendrá lugar el domingo, día 3 de julio, en la magnífica playa de Capbreton. Quedan cordialmente invitados los amantes de la libertad y familiares, así como los emigrados económicos que tuvieron que abandonar la tierra querida para mejorar su condición de existencia.

Este desplazamiento se hará colectivo. Lugar de concentración de autocarros y coches a la salida de Pau, carretera de Bayona. Para que esta Jira de confraternidad sea un éxito, compañeros, guardad esta fecha y todos a la Jira.

JIRA-CONCENTRACION EN EL MACIZO CENTRAL

Organizada por la Comisión de Relaciones del Macizo Central, la Jira-concentración anual, conmemorativa al 19 de Julio 1936, se celebrará el presente año en el Estanque de Chancelade (P. de D.), el 17 de Julio 1966.

COMISION DE RELACIONES DE RHONE-LOIRE

Esta comisión, comunica que para el día 24 de julio, y cumplimentando acuerdos del Núcleo, organiza en Givors (Rhône) una gran jira campestre confederal, en conmemoración de las grandes gestas revolucionarias del 19 de Julio de 1936.

A este efecto invitamos a todas las F.F. LL., afiliados, simpatizantes y emigrados económicos, para este día recordatorio de una fecha escrita con sangre en la historia del proletariado español e internacional.

Esperamos que como siempre la familia confederal y libertaria acudirá numerosa, para demostrar a los incrédulos, que todavía en nosotros arde llama vivificadora, que solo se extinguirá con la conquista de la libertad y la caída del fascismo español.

NOTA.—En la plaza-mercado de Givors se encontrarán compañeros para indicar el lugar de la concentración.

REGIONAL CATALANA, PARIS

SIERGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECONOMIBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



«RES, NON VERBA»

Las magníficas y nunca justamente ponderadas exaltaciones del oscuro hidalgo Quijano, convirtieron al iluminado manchego en caballero ilustre y de memoria imperecedera, por sus acciones en los que fue defensor de las «buenas y de las grandes causas», y a su vez precursor de inagotable pasión creadora.

Pero todo el vigoroso esfuerzo del Quijote hubiérase diluido en discursos, en los que la sin razón de su plática vierase en duro aprieto para aprobarlo acertado de sus nobles intenciones. Flugo a la razón equilibrada de Don Cervantes de Saavedra la genial visión de la doble personalidad del hombre. Y creó la antitesis. No para contradecir, si no para completar las aspiraciones del Quijote con el espíritu modesto, pero realizador, de Sancho.

Se hallan latentes en el hombre las dos disposiciones, pujando en contradicción aparente, ora la una, ora la otra, en procura del natural equilibrio dosificados las dos vocaciones, ambos esfuerzos.

Malatesta fusil en mano representaba — en 1880 — el impulso imperecedero del Quijote. Como lo representaron varias décadas más tarde los campesinos revolucionarios de Mas de las Matas, en el Aragón libertario. Cabet, con su intento comunitario, establecía la síntesis Quijote-Sancho. Los unos y los otros lanzaban sus miradas hacia el porvenir. Los unos seguían las estrellas, rutilantes y fugitivas. Los otros, todo y siguiendo la ruta de la estrella Polar, la que marca el Norte, pisaban con precaución la tierra, trazaban el surco, rompían el terrón, lanzaban semilla.

Entre Quijotes y Sanchos, los que esperan, por ésta o aquella circunstancia, que mañana será hora más propicia que la de hoy, no dejarán rastro sobre la tierra. Obrar, de una manera u otra, es lo que importa. Sin dejar que la hora pase.

Así opinan los amigos de «Nuestra Chacra» brasileña...

Nos referimos en varias ocasiones al ensayo comunitario que unos compañeros jóvenes iniciaron en Uruguay. Abordando tareas diversas para las que ni siquiera se hallaban preparados algunos de los componentes, la comunidad de Montevideo se abrió camino, se solidificó, se hizo en pocos años carne y ejemplo de como se puede vivir en libertad aun en el estrecho y apasiantado mundo que nos rodea. Establecieron contactos con otras comunidades que sin titularse libertarias lo eran, lo son, en lo que concierne a las reglas simples y sanas que rigen su desarrollo, en pleno respeto a la personalidad de los componentes de la comunidad. De las comunidades. No esperaron — ni intentaron — realizar la revolución para poner en práctica sus concepciones de relación y de organización humana. Ni siquiera se sienten revolucionarios. Huyen de la violencia. Pero desean vivir y viven en libertad.

Se conocen las colonias rusas que en Canadá y Estados Unidos niegan al Estado todos los derechos que determina una Ley en la que ellos no quieren intervenir. Se niegan a pagar impuestos. No aceptan el servicio militar. Llegan a quemar sus casas y sus cosechas si el Estado envía sus tropas para imponerse. Se defienden desunidos, hombres y mujeres y practicando las conocidas normas no violentas. Tolstói obró en su favor en tiempos del Zar. Con el apoyo directo de Tolstói llegaron a Canadá y Norteamérica... Pero es de otra cosa que queremos ocuparnos...

De todos es sabido que en Brasil, como en el resto de los países de América del Sur se vive de precario. Precariedad económica, precariedad política, inestabilidad de todo orden. Desorganización general, comparados los regímenes y las situaciones, con los regímenes y situaciones de la mayoría de países europeos. Precaria concepción de libertad y de respeto para con los ciudadanos y entre los ciudadanos. Es «otro mundo» y una civilización sensiblemente diferente a la de Europa. ¿Será por ello que los movimientos obreros de principio de siglo fueron por allí tan vigorosos y eficaces?

Todo es que por allí, como en el mundo entero, el movimiento obrero fue desahucándose hacia la política. La reacción desencadenada por sucesivos regímenes dictatoriales aniquiló las organizaciones auténticas y los políticos no realizaron otro esfuerzo que el recoger la cosecha haciendo suyas las organizaciones constituidas. Los libertarios se hallaron en trance de trazar, en América y en el mundo, caminos que sirvan de tránsito a prácticas e ideas que ejercieron influencia en la transformación general de la sociedad.

En tal trance se hallan los compañeros de Montevideo, con su comunidad, de Buenos Aires, con la editorial «Proyección», de Brasil, con la casa de campo que llaman «Nuestra chacra». El ensayo carnicero lleva pocos años. En torno al viejo militante Lawrence se inició el intento, que pronto fue polarizado voluntades. Una carta que nos acaba de llegar nos da cuenta en portugués que:

«El año pasado efectuamos una reunión en «Nossa Chacra» a la que asistieron muchos compañeros. El profesor Mario Ferreira dos Santos pronunció tres discursos seguidos de debates. Fue la última

reunión allí realizada pues ya estaba determinada la venta del local.

En abril último nos reunimos en la nueva casa. Terreno magnífico con una ladera montañosa cubierta de arbolado, un magnífico lago y un terreno con mil pies de árboles frutales. La tierra es extraordinariamente fértil. Ya estamos construyendo los alojamientos. La intención es la de efectuar una existencia comunitaria. Todo nos costará 5 millones de cruzeiros que debemos liquidar en octubre próximo. Es por ello que lanzamos un llamado solidario a los compañeros del Sur y a todos cuantos deseen contribuir a nuestro esfuerzo.

La reunión se realizó con éxito. De Río de Janeiro delegaron 23 compañeros. Pasamos tres días espléndidos en compañía de los amigos de Sao Paulo. Ni que decir tiene que trabajamos con todo entusiasmo. Pero he aquí otras actividades del país.

El tercer número de nuestro periódico deberá aparecer en Sao Paulo. El Centro Cultural de Sao Paulo funcionará como teatro de Arena. Representaremos piezas de fondo social o político. Las reformas valoradas en 1 millón y medio fueron efectuadas con la ayuda de compañeros. El local será magnífico y beneficiará al desarrollo de nuestras ideas.

En Río de Janeiro se va reafirmando la editorial «Mundo Libre» ya hemos pagado las deudas de imprenta. Este mismo año lanzaremos el libro de Edgar Rodrigues: «Historia del movimiento obrero y anarquista en el Brasil». Constará de tres volúmenes. De la editorial «Germinal» saldrá estos días «Pequeño manual individualista», de Han Ryner. En la Feria de Río, en pleno festival del cine, tenemos montado un puesto en el que se venden todos nuestros libros al gran público. Aprovechando la afluencia que atrae el festival hemos organizado en el «Centro de Estudios profesor José Otílica», una serie de conferencias sobre los siguientes temas: «La verdadera historia de la revolución rusa»; «Historia del movimiento Macknovista»; «La psicoanálisis en el mundo moderno»; «La pedagogía como ciencia revolucionaria», etc. En las fiestas organizamos círculos de Estudios para la juventud, en las diferentes barriadas, todo esto da un gran resultado. Además de un grupo teatral, preparamos recitales poéticos y organizamos un coro para entonar canciones revolucionarias.

Mantenemos relaciones con los compañeros del extranjero y recibimos periódicos de todos los países. Nos escribió un compañero de Israel que hace 14 años que vive en un kibutz. Le pedimos orientación sobre agricultura para completar nuestra experiencia.

Es necesario examinarse resueltamente de la teoría a la práctica...

Militantes colectivistas españoles se hallan esparcidos por el mundo. ¿Quién puede oponerse a que pongan en práctica su declarada vocación? La ausencia real de la vocación pregonada. Comunidades, cooperativas, toda cuanto obra requiera la contribución de varios puede ser exponente de una posibilidad de vida en común al margen de patrones y de el Estado, a pesar de ciertas condiciones que es difícil eludir, es decir: la moneda y los impuestos...

¿La Revolución?... De acuerdo, si de ella puede surgir un principio de vida libre. Si no trae tras de sí a los Robespierre o a los Castro y otros Lenin, hecho más seguro que probable. Pero nadie puede negar que los grupos experimentales pueden laborar y reproducirse. Núcleos de ejemplo, capaces de producir la revolución profunda que se dirige a las conciencias y que requiere más voluntad que violencia. Que requiere también modesto sacrificio. Duración y ferviente dedicación. De no ser así, desde el tiempo que tales ensayos se pregonan, ya habría en cada país millares de centros de ensayo.

Ya que no es así, aportemos nuestra solidaridad a quienes tienen el coraje de la consecuencia y del entusiasmo.

JUGAMOS A REYES

No. Las ratas no abandonan el barco. Se aferran a los cordajes y hacen bastión de cada rincón. En el puente o en la cala. Maestros en el mimetismo camaleónico adoptan la posición y el ropaje de todos, tripulantes o viajeros, procurando hacerse dueños del timón.

Con Monarquía, con República, o con quien fuese. Un pelotón de avanzada se encuentra en cada sector de los tantos sectores que aspiran a ser algo o «todo» en el porvenir de España. Opus Dei o Jesuitas, que importa si éstos o aquellos. La Iglesia siempre... Aun cuenta con rebano para sentirse dueña de España.

Con Don Juan ofrecen una Iglesia liberalizada dispuesta a reconocer una Monarquía constitucional, como la inglesa. Hasta que los carlistas ofrecen, ya que es la moda, un cartel «democrático». Con los Partidos que se dicen avanzados aceptará la República, híbrida siempre y más aún con los pujos falangistas (revolucionarios y obreristas). (Ridrujeo si que simulará ser que abandona el barco). Con los sindicatos (cristianos) la Iglesia se desahucia. (Termina en la página 3.)

Suposiciones valederas

El ataque nazifalangista del 18 de julio de 1936 paralizó el reloj de las conquistas proletarias, a raíz de lo cual compañeros desencantados, inconsistentes, convienen con sectores adversos que la Confederación Nacional del Trabajo ha quedado desplazada del obrerismo militante.

Es tanto como ceder razón a Franco. Para evitar la implantación del comunismo libertario, sacar la espada y cortar cabezas. La excusa sería hallada: la empresa comunista de la URSS sobre España. Así de un tiro la reacción «cobrará» dos pájaros: aniquilar al comunismo libre y propagar el comunismo autoritario.

Inconscientemente, esta carta esconde la jugada de grupos inconcretos, y cuando el ambiente degenera en un contubernio Romano-verticalista, no puede causar sorpresa. Se pone pie en la pendiente, y resbalando, resbalando, se llega fatalmente al fondo. Si hemos de dar otro nombre, ahí va el de Juan López, cuya trayectoria «cenetista» es bien conocida de todos.

Mas huayamos de nombres y apellidos, para valorizar nuestras tres iniciales: «C.N.T.», esta entidad soñolienta, rebasada, pasada de moda, como se dice. ¿Es que la igualdad, la libertad y la justicia son «prejuicios» pasables de moda? ¿Es que la dignidad de la especie humana, nunca respetada por el principio autoritario, puede someterse a un capricho de «sastrería», o de volubilidad política momentánea?

La C.N.T. contribuyó ahincadamente a despertar el sentimiento de emancipación entre los asalariados. Los ilustró, los ejerció en la lucha, les hizo comprender la superioridad del hombre que trabaja, que produce por y para la sociedad. La C.N.T. contribuyó poderosamente a la conquista de la jornada de 8 horas, alcanzando en los años 30 la de 7. La C.N.T. impuso a la sociedad española la razón libertaria de los trabajadores. Los cuales, lejos de acaparar las ventajas de su triunfo, harían partícipes directos del mismo incluso a los antiguos oponentes que se adaptaron a la situación de igualdad establecida.

Concedámonos, por un momento, que el golpe de Estado fascista no hubiese tenido lugar y que el Estado republicano hubiese aguantado en sus ansias de reprimir al cenetismo a cambio de un silencio de nuestras pistolas. Así, crudamente.

¿Qué hubiese ocurrido? Pues un avance social irresistible orientado desde la calle, esto es, al margen de la sociología de laboratorio, de despacho, de Parlamento. Si todas las conquistas la C.N.T. las conseguía directamente, por esfuerzo íntegro de sus adherentes y de sus adheribles, la semana de 42 horas habría paulatinamente disminuido, las ventajas sociales que en los países de vanguardia política se confiaban a la ley, habrían beneficiado a nuestros hogares madurados por la acción obrera, más completas, menos restringidas y policiadas que las emanadas de gente delegada que no trabaja. Poco a poco, la clase trabajadora se habría ido desclasificando a la par que la clase burguesa, ésta cada vez con menos privilegios y más sujeta a las obligaciones igualitarias.

Pero «crepitan nuestras pistolas», porque la posición de enfrente era de violencia; de resistencia al espíritu evolutivo (evolución, tradición, o nominalmente a contención); de ignorancia premeditada hacia nuestras ideas y propósitos y de

convicción profunda en cuanto a la necesidad de destruir a la C. N. T. por todos los medios. No haremos la ofensa de considerar a republicanos y socialistas incuriosos en ese empeño atléscico. Pero con Pi y Margall, Eduardo Benot y Fernando Garrido y otros republicanos antiguos, los libertarios de 1936 mejor nos hubiéramos entendido.

Gobernar en avanzado, al tiempo que debe velarse por los «aspirados» intereses del capital, es una incongruencia que lo adelantado de la época ya no tolera. Siendo lo grave que nuestros socialistas no superan las experiencias wilsoniana y saragatiana ni un problema de vida o muerte, de «dictadura franquista o marxista», los hombres de libertad deben abrir su entendimiento y ofrecer sus disposiciones para el ensayo comunista libertario al cual conduce, infaliblemente, el amor a la igualdad y el asco a las opresiones.

La opción que ofrecemos no es despreciable, máxime cuando se ha pagado, carísimo por una pretensión menos apreciable.

Si del 36 al 66 la C. N. T. hubiese podido actuar plenamente...

CONMEMORACION DEL 19 DE JULIO DE 1936 Gran Mitin en Toulouse

El día 24 de julio de 1966, en el Palais des Sports de Toulouse y a las 9 en punto de la mañana, se celebrará un gran mitin en conmemoración del 30 aniversario de la Revolución española.

El mitin está organizado por la 6^a Union Régionale de la C.N.T. francesa, con la colaboración de la C.N.T. española.

La Presidencia está asegurada por el Bureau de la Sexta Union Regional de la C.N.T. y tomarán parte en el acto, como oradores:

JOSEPH SORIANO, por la C.N.T.F.

ANDRES CAPEDELLA, por la C. de R. del Alto Garona.

FEDERICA MONTSENY, por la C.N.T.E.

Todos al Palais des Sports de Toulouse, el día 24 de julio de 1966.

La solidaridad con el pueblo español, que no ha cesado en su combate por la libertad desde hace treinta años, así lo exige!

Por la tarde, organizado por Solidaridad Internacional Antifascista

GRAN FESTIVAL DE VARIETES

a las 3, en el Palacio de los Deportes de Toulouse, Place Dupuy, con

YON DE MURGUIA Tenor de fama internacional

RECITAL DE POESIAS por un grupo de amigos.

S. J. TERREY Fantasiista del Teatro Capote y de la O.R.T.F.

SUSANA Y PEDRO en bailes españoles.

LOLITA MARTIN canción española.

GRUPO FOLKLORICO de Toulouse.

JUAN MONTIEL (hijo) canción moderna.

DE MIGUEL joven baritono.

CONSUELO IBANEZ Insuperable en su género.

Planista, profesora Mme. GALCERAN

PRECIO UNICO: 4 francos.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

PROCEDIMIENTOS INQUISITIVOS DEL FRANQUISMO

PARA quienes, como suele decirse, «conocen el país», nada de lo que puedan llevar a efecto, por abyecto que sea, los mandatos del fascismo franquista puede sorprendernos. Hemos podido comprobar tanta bellaquería, tanta maldad! Pero, cabe que, fuera de España, existan aún almas ingenuas, susceptibles de creer en los cuentos chinos de la «liberalización del régimen». De ahí la importancia de señalar, a los cuatro puntos cardinales, cuantas ignominias se están cometiendo en España.

Según informaciones que con fecha 17 de junio ofreció la agencia Reuters a la prensa, sesenta y ocho profesores, de un total de 100 de la Universidad de Barcelona, iban a ser objeto de medidas disciplinarias. Ello como consecuencia de las manifestaciones estudiantiles del pasado mes de mayo. Manifestaciones que en ningún país civilizado han de poder considerarse arbitrarias, ya que tenían como objetivo algo de un elemental sentido cívico: el derecho a la libertad sindical, el derecho de reunión.

Conocida la proverbial brutalidad de la policía española, pudo comprarse, una vez más, su proceder frente a unos muchachos y muchachas universitarios, que no hacían más que pedir algo lógico, algo normal en todo país civilizado. Y ante lo que era de razón, y lo es en todo conglomerado humano: el derecho a la libertad, llevados de un sentido de dignidad, que les honra, ofrecieron los profesores su adhesión; y elevaron su protesta ante el trato bestial de que hicieron objeto a uno de los estudiantes detenidos los polizontes.

Y bien, según el rector de la Universidad, los profesores aludidos van a ser objeto de minuciosas investigaciones para averiguar su grado de culpabilidad. Gravitó sobre ellos la amenaza de suspensión de funciones.

Se quiere exigir del profesorado que carezca de sensibilidad, de humanismo, de dignidad. Se pretende que, de no sumarse, aprobándolas con calor,

labor de captación. Mas, para ello, cuanta la energía, la actividad. Bakunin decía que el que pretenda hacer labor revolucionaria, ha de empezar por serlo él, por llevar, como decía, en expresión metafórica, el «diablo en el cuerpo». ¿Se han lanzado, la generalidad de nuestros compañeros franceses, a una actividad de propaganda intensa, poniendo en ello todo lo que puedan dar de sí? No pongo en duda que algunos lo hagan; si puedo afirmar que otros ni lo han hecho, no lo hacen. Y esto es sensible para quienes quisiéramos ver una organización hermana, como es la francesa, fuerte, pujante.

Hará unos dos años, en ocasión del Primero de Mayo, nos halláramos cinco compañeros españoles, (podría dar nombres si hiciera falta, para aseverar lo que digo) en el local de una de las secciones francesas de la C. N. T., llamada a ser la segunda, o la tercera, del país. Y bien: nos fue dable comprobar como, en un rincón del local, estaban paquetes de hojas de propaganda y periódicos que no habían sido reparados, por abulia, por negligencia. ¡Y ahí está lo que duele! ¿Duele comprobar que compañeros que podrían desarrollar laudable actividad no lo hagan, por tener una voluntad blandengue, inoperante! Saben los compañeros franceses que nos conocen, que uno habla con fraternal lealtad, Saben también que nadie ha de hacerles lo que ellos no lleguen a realizar a fuerza de actividad, y de una energía con temple de acero.

Hará unos dos años, en ocasión del Primero de Mayo, nos halláramos cinco compañeros españoles, (podría dar nombres si hiciera falta, para aseverar lo que digo) en el local de una de las secciones francesas de la C. N. T., llamada a ser la segunda, o la tercera, del país. Y bien: nos fue dable comprobar como, en un rincón del local, estaban paquetes de hojas de propaganda y periódicos que no habían sido reparados, por abulia, por negligencia. ¡Y ahí está lo que duele! ¿Duele comprobar que compañeros que podrían desarrollar laudable actividad no lo hagan, por tener una voluntad blandengue, inoperante! Saben los compañeros franceses que nos conocen, que uno habla con fraternal lealtad, Saben también que nadie ha de hacerles lo que ellos no lleguen a realizar a fuerza de actividad, y de una energía con temple de acero.

(Pasa a la página 3.)

NUESTROS CAMARADAS CENETISTAS FRANCESES

Ahora que, al parecer, se quiere ir procediendo a la preparación de un Congreso de la A.I.T. brotan a la imaginación reflexiones en relación con las características que nos unen y nos diferencian de nuestros compañeros franceses actuando en la organización hermana. Tenemos nosotros, los españoles, una ventaja sobre ellos: es la de conocer su idioma, unos en razón de residir en Francia, otros por haberlo estudiado ya antes de hallarnos exiliados en la tierra de Descartes y Rabelais. Ellos no conocen el español, en su gran mayoría, siéndoles en razón de ello, desconocida la psicología que a nosotros nos caracteriza, mientras que nosotros, a través de lo que escriben, y de lo que hacen, sabemos las particularidades de su desenvolvimiento en lo que al sentido orgánico se refiere.

Es sensible la ausencia de un reciproco y estrecho conocimiento, más allá de lo que pueda decirse alreodir de un temario, como el que condiciona el discutido en un comicio de la A. I. T. Por otra parte, es delicado ayudar a particularidades que significan eficiencias en la trayectoria social de nuestros compañeros. Es delicado en el sentido de que se interprete el amor propio, por lo que se siente rozada la sensibilidad. Y no debiera de ser así; no debiera de constituir ofensa el que lealmente se expusieran apreciaciones críticas. No es ofensa el que en el seno de una familia se analice el modo de ser de unos y de otros de sus componentes.

Constituímos los compañeros franceses y nosotros a modo de una familia. ¿Por qué, en este caso, no ha de ser noble y estimulador señalar, nos aciertos y deficiencias? De todo ha de haber, ni nosotros, los españoles, lo hacemos todo bien, ni ellos, los franceses, por supuesto, han de dejar de comprender que tengan características que sea aconsejable tratar de enmendar.

Hay un hecho de suma importancia: es el proselitismo. Nuestros compañeros han de reconocer que poseen, por hallarse en su país, ventajas de orden jurídico, de convivencia social, que nosotros, en tanto que extranjeros, no poseemos. Pueden desarrollarse, a vis del proletariado francés en general, una intensa crítica social y

labor de captación. Mas, para ello, cuanta la energía, la actividad. Bakunin decía que el que pretenda hacer labor revolucionaria, ha de empezar por serlo él, por llevar, como decía, en expresión metafórica, el «diablo en el cuerpo». ¿Se han lanzado, la generalidad de nuestros compañeros franceses, a una actividad de propaganda intensa, poniendo en ello todo lo que puedan dar de sí? No pongo en duda que algunos lo hagan; si puedo afirmar que otros ni lo han hecho, no lo hacen. Y esto es sensible para quienes quisiéramos ver una organización hermana, como es la francesa, fuerte, pujante.

Hará unos dos años, en ocasión del Primero de Mayo, nos halláramos cinco compañeros españoles, (podría dar nombres si hiciera falta, para aseverar lo que digo) en el local de una de las secciones francesas de la C. N. T., llamada a ser la segunda, o la tercera, del país. Y bien: nos fue dable comprobar como, en un rincón del local, estaban paquetes de hojas de propaganda y periódicos que no habían sido reparados, por abulia, por negligencia. ¡Y ahí está lo que duele! ¿Duele comprobar que compañeros que podrían desarrollar laudable actividad no lo hagan, por tener una voluntad blandengue, inoperante! Saben los compañeros franceses que nos conocen, que uno habla con fraternal lealtad, Saben también que nadie ha de hacerles lo que ellos no lleguen a realizar a fuerza de actividad, y de una energía con temple de acero.

Hará unos dos años, en ocasión del Primero de Mayo, nos halláramos cinco compañeros españoles, (podría dar nombres si hiciera falta, para aseverar lo que digo) en el local de una de las secciones francesas de la C. N. T., llamada a ser la segunda, o la tercera, del país. Y bien: nos fue dable comprobar como, en un rincón del local, estaban paquetes de hojas de propaganda y periódicos que no habían sido reparados, por abulia, por negligencia. ¡Y ahí está lo que duele! ¿Duele comprobar que compañeros que podrían desarrollar laudable actividad no lo hagan, por tener una voluntad blandengue, inoperante! Saben los compañeros franceses que nos conocen, que uno habla con fraternal lealtad, Saben también que nadie ha de hacerles lo que ellos no lleguen a realizar a fuerza de actividad, y de una energía con temple de acero.

(Pasa a la página 3.)

NUESTROS CAMARADAS CENETISTAS FRANCESES

Ahora que, al parecer, se quiere ir procediendo a la preparación de un Congreso de la A.I.T. brotan a la imaginación reflexiones en relación con las características que nos unen y nos diferencian de nuestros compañeros franceses actuando en la organización hermana. Tenemos nosotros, los españoles, una ventaja sobre ellos: es la de conocer su idioma, unos en razón de residir en Francia, otros por haberlo estudiado ya antes de hallarnos exiliados en la tierra de Descartes y Rabelais. Ellos no conocen el español, en su gran mayoría, siéndoles en razón de ello, desconocida la psicología que a nosotros nos caracteriza, mientras que nosotros, a través de lo que escriben, y de lo que hacen, sabemos las particularidades de su desenvolvimiento en lo que al sentido orgánico se refiere.

Es sensible la ausencia de un reciproco y estrecho conocimiento, más allá de lo que pueda decirse alreodir de un temario, como el que condiciona el discutido en un comicio de la A. I. T. Por otra parte, es delicado ayudar a particularidades que significan eficiencias en la trayectoria social de nuestros compañeros. Es delicado en el sentido de que se interprete el amor propio, por lo que se siente rozada la sensibilidad. Y no debiera de ser así; no debiera de constituir ofensa el que lealmente se expusieran apreciaciones críticas. No es ofensa el que en el seno de una familia se analice el modo de ser de unos y de otros de sus componentes.

Constituímos los compañeros franceses y nosotros a modo de una familia. ¿Por qué, en este caso, no ha de ser noble y estimulador señalar, nos aciertos y deficiencias? De todo ha de haber, ni nosotros, los españoles, lo hacemos todo bien, ni ellos, los franceses, por supuesto, han de dejar de comprender que tengan características que sea aconsejable tratar de enmendar.

Hay un hecho de suma importancia: es el proselitismo. Nuestros compañeros han de reconocer que poseen, por hallarse en su país, ventajas de orden jurídico, de convivencia social, que nosotros, en tanto que extranjeros, no poseemos. Pueden desarrollarse, a vis del proletariado francés en general, una intensa crítica social y

En Marsella: GRAN MITIN CONFEDERAL

Conmemorativo del aniversario de las históricas jornadas de julio 1936.

Bajo los auspicios de la Organización hermana gala, tendrá lugar en Marsella, el domingo 17 de julio 1966, a las nueve y media de la mañana, en el Cine Variétés, la Cabinière, con la participación de los siguientes oradores:

Henri JULIEN, Abogado. Presidente de Solidaridad Internacional Antifascista en Provenza.

Joseph SORIANO, Secretario general de la C.N.T. Francesa.

Federica MONTSENY, por la C.N.T. Española.

Presidirá: Anibal Ferré, Secretario de la 1^a Unión Regional de la C.N. T. F.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación

Nacional del Trabajo de España en el Exilio — Asociación Internacional de los Trabajadores —, invita a todas sus Federaciones Locales, afiliados, simpatizantes, emigrados económicos y a los antifascistas en general, para que asistan al acto y demostrar la común repulsa al régimen franquista imperante por la fuerza en España.

¡Contra Franco y el fascismo!
¡Por la libertad de España!
¡Todos al mitin!



Popularidades que se desmienten

A nos ha que leímos el lote integro de cinco obras de Gustavo Valcárcel, poeta, ensayista y novelista peruano que, como el mismo autor declara en uno de sus libros, fue en su juventud y hasta en sus primeros años de su exilio en México, a causa de la dictadura del general Doria, un militante del A.P.R.A., (Asociación Popular Revolucionaria Americana) pasando a ser más tarde un admirador de Marx y ferviente defensor de las teorías materialistas, «realistas», del maestro alemán.

Por el tiempo transcurrido ya casi habíamos olvidado el contenido de las obras de referencia, pero algo recordábamos de bueno y muy sabroso que invitaba a una segunda lectura, y esto me llevó a no interrumpirla hasta concluir, de nuevo, con la Prisión, Sus mejores poemas, Artículos literarios, El amanecer latente y Ensayos, que así se titulan las cinco obras.

En la última de las obras nombradas, tras contener pasajes no identificados con nuestro pensamiento y modo de entender las cosas, existe en todo lo largo de esos Ensayos del señor Valcárcel, una defensa apasionada y en cierto modo también una temática muy científica del marxismo, cuya filosofía es la valedera por excelencia, según el autor de la Pri-

stión. Así se encaminarían sus esfuerzos para darlo a entender al auditorio que lo escuchaba en uno de los salones de la Universidad Mayor de San Marcos, citando, como para dar mayor realce a su peroración, a tres personalidades pertenecientes al mundo antagónico de las teorías de Marx, y como evidencia suya que descartaría toda duda al respecto.

Dijo el señor Valcárcel: «Si en una universidad nortena los estudiantes han escuchado con asombro la peregrina tesis de que el marxismo se halla congelado, aquí tenemos el derecho de sostener el punto de vista opuesto: Hasta los mismos enemigos del marxismo se ven obligados, a veces, a reconocerlo. Así, por ejemplo, el profesor de Ciencias políticas de la universidad de Washington, A. Meier, escribía en la revista Current History (1953): «Ella (se refiere a la ideología soviética) encuentra eco entre los oprimidos y encuerda del mundo entero porque explica a esas gentes algunos aspectos de su mundo que ninguna otra teoría puede explicar.»

De otra renombrada personalidad nos dirá: «El tan difundido historiador idealista inglés, Arnold Toynbee, muy citado por el autor de la tesis del marxismo congelado, en un artículo titulado «Rusia y Occidente»,

reconoce que el comunismo posee una fuerza de atracción para todas las gentes.»

Y por último Valcárcel termina con esta cita: «Cuando, al celebrarse el

octogésimo aniversario del filósofo idealista Bertrand Russell, (tan olvidado recientemente por el autor de la tesis del marxismo congelado) un periodista le preguntó quién era, a su juicio, en los momentos actuales el filósofo más popular del mundo, Russell vió obligado a confesar con amargura y acrimonia, que era Carlos Marx.» (Sigue en pag. 3.)

ROMULO CHAVEZ

CC. DE RR. DE PROVENZA Y HERAULT, GARD Y LOZERE

JIRA INTER-REGIONAL

Como en años anteriores se organiza para el domingo día 31 de Julio de 1966 la grandiosa concentración en «Les Sablières de Lézan».

En esta ocasión además de las CC. de RR. de Provenza, Hérault, Gard y Lozère se ha interesado a las CC. de RR. de los Núcleos Aude-Pyr. Orientales, Tarn, Aveyron y Rhône-Loire.

Será la más importante salida campestre del cuerpo Confederal exiliado. La parte oral correrá a cargo de la compañera FEDERICA MONTSENY. En lo musical y artístico se cuenta con el concurso y colaboración de múltiples aficionados. Una parte de música regional y un «radio croché» armonizarán el conjunto artístico que tanto gusta a todos.

Durante la jornada se procederá al sorteo de una Tómbola donde los objetos sorteados representan un valor aproximativo de 1.000 francos.

Fuertes altavoces facilitarán la acústica a los compañeros y familias esparcidos por los prados ocupados al efecto.

Un servicio meticoloso de agua potable, bebidas, panecillos y tabacos complementarán el que la jornada nos resulte altamente agradable a todos.

Por último conviene precisar, que los fondos recogidos serán íntegramente destinados a la suscripción permanente pro-España oprimida.

¡Todos a las «Sablières de Lézan» el domingo 31 de julio de 1966 para demostrar con nuestra presencia el potencial orgánico!

Invitación cordial y particular a cada uno de los compañeros en nombre de los Núcleos de Provenza, y del Hérault, Gard y Lozère, y por ende las CC. de RR. de los Núcleos Rhône-Loire, Tarn, Aveyron y Aude-Pyr. Orientales.

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

7 JUILLET 1966
NUMERO 409
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA COGESTION

A cogestion ouvrière-patronale de l'entreprise est aujourd'hui la meilleure forme d'assujettissement des travailleurs au système capitaliste; or, ceci explique mal que le projet « Vallon », qui est un premier pas vers la cogestion, n'ai pas reçu un accueil plus chaleureux, tant de la part du patronat français que de celle du gouvernement.

Bien sûr, les récentes expériences réalisées dans ce domaine en Allemagne, dans certaines mines et dans la sidérurgie, n'ont pas donné entière satisfaction aux employeurs qui en sont venus jusqu'à parler d'amputation des droits des propriétaires (ils auraient plutôt dû dire « les privilèges »); mais il n'en reste pas moins vrai que le syndicalisme qui s'engage sur cette voie est obligé de renoncer à ses prétentions de vouloir aider l'émancipation des travailleurs.

M. Wilhelm Throm indique dans la « Frankfurter Allgemeine Zeitung », une conséquence assez édifiante sur la cogestion (l'Usine Nouvelle de Mai 66 en fait de larges extraits); en voici l'essentiel :

« Ces membres du Conseil de surveillance, en particulier ceux désignés par le syndicat, se trouvent en face d'un dilemme. Lorsqu'ils luttent pour des salaires de plus en plus élevés et une durée de travail de plus en plus courte, les négociations collectives les placent en effet en opposition aux entreprises, en tant qu'employeurs. Par contre, dans le Conseil de surveillance, ils doivent brusquement avoir le souci des intérêts de l'entreprise. »

C'est un peu le rôle que joue le délégué syndical français au sein du Conseil d'entreprise.

De toute façon il n'y a aucun doute, la cogestion ou, comme le dit M. Vallon, « la participation des salariés à la valeur d'actif des entreprises », annihilent la personnalité du syndicalisme en condamnant sa meilleure arme : l'action directe.

Mais alors pourquoi cette opposition du patronat et de l'Etat ?

Il faut croire que le vieil esprit conservateur a eu une grande influence sur ceux-ci, mais il y a aussi le fait que le travailleur français, en dépit de ses renouements multiples, est resté assez frondeur et plutôt rétif à toute forme de discipline, ce qui n'est pas le cas pour le travailleur d'outre Rhin. On a peut-être tenu compte, dans les services psychologiques du capitalisme fran-

çais qu'à une certaine époque, des hommes comme Georges Yvetot faisaient comprendre à la classe ouvrière qu'avec l'action directe, les beaux parleurs de la politique ne réussissent plus à leurrer les travailleurs. Leur dangereux concours n'est plus sollicité par les grévistes. On n'est jamais si bien servi que par soi-même. » Il reste toujours quelque chose des bonnes idées qui sont semées.

En ce qui nous concerne nous rejetons toute idée de cogestion parce que fidèles à une vieille motion votée par l'Association internationale des travailleurs, réunie à Genève le 1^{er} septembre 1873 et qui disait qu'il fallait pratiquer, entre tous les travailleurs du monde et quelque soit la forme d'organisation qu'ils aient choisie, la solidarité dans la lutte

contre le capital et pour obtenir l'émancipation du travail.

C'est ça le véritable but du syndicalisme; c'est pour cela que nous devons unir dans la lutte. Tout le reste, qu'il s'agisse de « conversations » avec le patronat ou l'Etat, d'augmentations de salaires hiérarchisés ou d'intéressements aux bénéfices, doit rester du domaine des politiciens.

L'avenir nous réserve peut-être des moments difficiles, mais, si nous sommes conscients et organisés, ils ne seront pas insurmontables. Notre syndicalisme s'en porte garant car il est celui des prolétaires organisés sur le terrain économique et qui ne comptent que sur leurs propres forces d'éducation, d'organisation et d'action pour obtenir l'amélioration constante de la société et du travail.

LE LABYRINTHE DES PROFITS

Le salarié est exploité deux fois : la première, sur sa production; la deuxième, sur sa consommation.

La somme globale des profits représente donc ce qui est soustrait à la consommation générale du salarié.

On ne peut donc consommer au-delà de son pouvoir d'achat. C'est la loi du profit. En économie capitaliste privée ou d'Etat, le profit étant considéré comme le moteur indispensable de l'activité, le pouvoir d'achat du salarié doit nécessairement être inférieur au prix de vente de sa production, laisser un profit au capital privé ou d'Etat.

On traduit ce mécanisme du marché du travail par un slogan très populaire : les prix dépassent toujours les salaires.

Les salaires ne peuvent donc diminuer la marge des profits, mais le « mieux être » peut résulter d'un accroissement de productivité, sous condition que cette dernière trouve acquiescement sur le marché mondial.

Car le capital n'étant que de l'accumulation de profits, son marché national n'offrant pas assez de solvabilité pour qu'il y puisse écouler (vendre) sa production, il se trouve donc obligé de rechercher des marchés extérieurs sur le plan mondial, et même extraplanétaire, vers la Lune...

Mais il rencontre sur ce marché une concurrence très active qui l'oblige à pratiquer des prix concurrentiels, c'est-à-dire, à comprimer le salaire national (austérité), ou à lui substituer une automatisation toujours croissante (chômage), ou à faire la guerre.

On voit bien que, quelle que soit l'orientation prise (même si l'on pro-

voque des mises-bas...), l'économie capitaliste est condamnée à échéance plus ou moins lointaine...

La fragilité de ses plans la rend sensible aux moindres spéculations, la met à la merci de la moindre récession. D'où l'effort des économies capitalistes vers des concentrations continentales...

N'est-il pas démonstratif que le pays le plus riche, le mieux outillé, le plus dynamique, les Etats-Unis, se trouve dans l'obligation de mener des guerres afin que sa productivité ne devienne le tombeau des profits ?

L'encouragement à la croissance démographique pratiqué par tous les Etats industriels dans le but d'élargir le marché intérieur de la consommation s'avère une solution ridicule puisqu'elle ne fait que précipiter l'automatisation, source de chômage.

Hier, et d'une façon systématique, l'économie capitaliste sortait de ses difficultés cycliques par des guerres appropriées. Aujourd'hui, la guerre menace de provoquer une destruction totale de la vie sur la planète. A tel point que tous les Etats s'inquiètent sur les perspectives de l'initiative américaine.

On ne voit donc pas d'issue qui puisse protéger le profit d'une désagrégation en chaîne. Et sur un monde alourdi par ses digestions et ses famines, confiant dans une évolution méthodique et calme, on voit s'étendre avec de plus en plus d'obscurité, l'immense nuage des récessions...

Il nous appartient de rester l'esprit en éveil, de ne pas nous laisser surprendre par la guerre ou la faillite; d'être prêt pour le meilleur comme pour le pire...

G. B.

LE PROFIT

Quels sont les mobiles qui font agir l'humanité ?

Selon certains théoriciens l'idée de réaliser des profits serait le seul mobile que ferait agir l'homme. Le progrès serait dû à l'ambition humaine. Enlevez aux hommes l'espoir d'obtenir des profits et personne, disent-ils, ne fera plus rien.

Il serait puéril de nier l'influence que l'idée de réaliser des profits peut avoir, en certaines circonstances, sur les actes humains.

Le profit est un des mobiles de la vie humaine.

Ce qui rend fautive la théorie en question c'est le fait de confondre la partie pour le tout. L'homme est mû par l'idée de réaliser des profits, mais en certaines circonstances seulement. Il s'ensuit que l'homme agit aussi par d'autres mobiles que celui de l'idée de profit.

Il est probable qu'un système commercial doive reposer sur l'ambition de réaliser des gains. Serions nous véritablement irremédiablement et véritablement en un tel système ? Est-il souhaitable qu'il en soit ainsi ?

Si le système mercantile a pu se maintenir en s'appuyant sur un des mobiles humains, avec toutes les contradictions dont il est entaché et avec toutes les horreurs que ce système entraîne, pourquoi l'humanité ne pourrait-elle pas vivre en une organisation moins contradictoire ayant comme base

d'autres mobiles existant également en l'humain, organisation plus en conformité avec les nécessités des êtres humains.

Si le système mercantile se maintient malgré les horribles perspectives de l'avenir qu'il nous réserve, malgré l'image des massacres en masse par le fer et le feu ou ce système doit fatalement aboutir mettant en péril l'existence de toute l'humanité et même de tout être vivant ? comment l'humanité ne s'apprêterait-elle à organiser le mode de vie en une société capable d'assurer la sécurité et la tranquillité du lendemain ?

L'homme continuera-t-il dans sa routine, dans ses habitudes en concentrant toutes ses facultés vers ses plus bas sentiments, à savoir : l'ambition de s'enrichir au détriment d'autrui; la vanité d'être plus que les autres, même si cette attitude doit entraîner sa perte et celle des siens et de l'humanité tout entière ?

La raison n'arrivera-t-elle à donner à chacun une impulsion par dessus les ambitions malsaines vers un idéal d'entraide, de solidarité universelle dans le but de fonder une société où chacun apportera son effort son talent sans arrière pensée, sans calculs égoïstes, ou les produits bénéficieront à tous en général et où les guerres exterminatrices soient devenues inutiles ?

Cette raison qui doit guider l'activité humaine vers une organisation logique, fait elle défaut ?

Cette raison existe, mais elle se heurte à la mainmise de bandes d'individus dépravés habitués à vivre dans l'opulence, dans la gloire de se sentir supérieurs à leurs semblables, dont l'idée d'égalité avec le commun des mortels les effraye.

Ces bandes exercent un pouvoir considérable sur la masse du peuple. Parce qu'ils sont étroitement asso-

ciés entre eux, tandis que le peuple est dispersé.

La solution est, dans l'organisation du peuple, particulièrement des travailleurs en une société universelle et indépendante, mais il faudrait que cette société soit l'œuvre de tous et non celle de quelques chefs de file.

Si une telle société repose sur l'existence de chefs, à la longue deux cas peuvent se produire, ou bien ces chefs se font acheter ou ils se font abattre par les ennemis du peuple et avec eux la société perd son sens, ou elle disparaît. Pour éviter cet écueil chaque membre doit prendre une part active dans le combat.

L'idéal doit être le seul guide, la raison la seule conseillère.

La solidarité des opprimés doit être le lien d'union du mouvement révolutionnaire capable de balayer sur son passage tous les ennemis du peuple.

J. CAPDEVILA

CAMPING INTERNATIONAL

Nous engageons toutes nos régions à faire le maximum de publicité autour de ce camping dont le caractère principal est d'être international et libéral.

Nous invitons tous les libertaires et syndicalistes révolutionnaires à venir dans ce camp, non seulement pour y goûter des loisirs, mais aussi pour y puiser l'expérience qui leur permettra l'an prochain, d'en fonder un autre dans une région plus accessible aux camarades du Nord.

A 50 km des Baux, de la chaîne des Alpilles et de Marseille.

A 80 km des Saintes-Maries (Camargue), vous aurez : Le Solsil et la Mer.

L'action directe. — L'action directe veut dire action des ouvriers eux-mêmes, c'est-à-dire action directement exercée par les intéressés. C'est le travailleur qui accomplit, lui-même, son effort; il exerce personnellement sur les puissances qui le dominent; pour obtenir d'elles les avantages réclamés. Par l'action directe, l'ouvrier crée lui-même sa lutte; c'est lui qui la conduit, décidé à ne pas s'en rapporter à d'autres qu'à lui-même du soin de le libérer.

Pour Emile Pouget : « Les syndicats ont une rude méfiance pour la bienveillance du gouvernement à leur égard. Il s'en faut qu'ils répugnent à conquérir des améliorations fragmentaires. Seulement, ils les veulent réelles. C'est pourquoi, au lieu de les attendre du bon plaisir du pouvoir, ils les arrachent de haute lutte par leur action directe. »

Pour Victor Griffuelhes : « L'action directe pour nous n'est donc qu'une manifestation continue de nos efforts. Nous disons que la lutte doit être de tous les jours et que son exercice appartient aux intéressés. Il y a, par conséquent, à nos yeux, une pratique journalière, qui va chaque jour grandissant, jusqu'au moment où, parvenue à un degré de puissance supérieur, elle se transforme en une conflagration que nous dénommons grève générale, et qui sera la révolution sociale. »

Pour Roger Hagnauer : « Car, et c'est là toute la philosophie du syndicalisme révolutionnaire, ce que notre mouvement exige, c'est que les militants ouvriers s'affirment par la confiance en soi, par la confiance en la classe ouvrière, par leur dynamisme propre. Rien dans les idées des grands penseurs, rien dans les exemples des pionniers ne peut remplacer cette participation consciente et volontaire de l'action. Il faut répéter que la classe ouvrière ne jouira vraiment que des biens qu'elle aura conquis. L'action directe c'est tout autre chose qu'un aspect de la bataille revendicative. C'est la volonté d'accomplir ce que l'on a conçu sans soumettre à l'intervention des politiques et des chefs. »

Pour Georges Yvetot : « L'action directe est celle qui, en dehors de tout secours étranger, sans compter sur aucune influence du pouvoir ou du parlement, est exercée par les intéressés eux-mêmes, dans le but d'obtenir satisfaction d'une façon partielle ou complète, mais définitive. Les résultats sont toujours plus durables et toujours meilleurs s'ils dépendent absolument de la pression ouvrière spontanée ou méthodique sans le concours de personnes interposées. L'action directe est l'action puissante et efficace, nous le répétons à dessein, exercée par les ouvriers eux-mêmes sur les exploitateurs ou sur les représentants qui les protègent. Sous ces formes diverses l'action directe peut être individuelle ou collective. Au point de vue syndical, elle est l'une et l'autre. »

Le pouvoir, et la presse à sa solde, ont présenté l'action directe, auprès du parlement, comme un épouvantail; en fait, elle n'est qu'une manifestation permanente à la réalisation, à plus de justice; citons entre autres, comme résultats obtenus par l'action directe : la suppression du bague de la Guyane française en 1939, la suppression des bureaux de placement privés qu'ils profitent de la misère des travailleurs en chômage, la campagne pour la création d'un statut de l'objection de conscience. Mais elle est, également, une manifestation volontaire du peuple révolté par les actions malhonnêtes du capitalisme et du pouvoir; elle est bénéfique et pacifique, mais elle peut être vigoureuse et violente, si elle se trouve en opposition avec les mercenaires à la solde des pouvoirs, cela dépend des circonstances. L'action directe est essentiellement révolutionnaire, elle peut être individuelle ou collective, elle est la preuve de la vitalité et de la conscience du prolétariat organisé et instruit par le syndicalisme révolutionnaire.

L'action directe, selon les cas, peut comporter le sabotage en temps de grève ou de conflit; le boycottage, c'est-à-dire la mise à l'index d'une firme capitaliste qui ne respecte pas les droits des travailleurs ou qui les exploite ignominieusement.

L'action directe comporte l'action dans la rue comme pression extérieure sur le gouvernement, soutien du patronat. La grève, elle aussi, est une forme de l'action directe ainsi que l'occupation d'usines par les travailleurs.

L'internationalisme du capitalisme, l'exploitation honteuse de la main-d'œuvre étrangère, ainsi que de la main-d'œuvre féminine, exploitation tolérée, conseillée par le pouvoir aux capitalistes, l'accord du gouvernement pour briser tout mouvement de grève, sa partialité envers la classe ouvrière apporte la preuve que patronat et pouvoir agissent d'une façon provocatrice permanente envers la classe prolétarienne.

L'Etat et le capitalisme ne font plus, pratiquement, qu'une même force; il n'y a plus de discussion de partis, l'unité est réalisée. Le syndicalisme réformiste, complice de l'Etat, à pour mission d'encadrer la masse ouvrière, de limiter son désir et son droit à la justice et à la liberté. On conçoit le peu de marge qui reste au syndicalisme révolutionnaire, sur

tous les plans, pour poursuivre le combat; cette marge nous est suffisante, cependant, à condition que nous sachions l'exploiter; c'est pourquoi les unions de la Confédération Nationale du Travail (C. N. T.), qui groupent les syndicalistes révolutionnaires d'une même région doivent être principalement des centres de propagande dont la mission est d'informer les travailleurs des conditions présentes de leur exploitation et des avantages qu'ils doivent arracher, de haute lutte, pour mettre fin au plus sordide des esclavages. Entendons-nous bien, il ne s'agit pas, dans les temps présents, de faire la révolution, mais de préparer son avènement. Pour réussir une révolution, il faut qu'elle soit mûrie, préparée, que les circonstances soient favorables et que les militants éclairés et décidés soient capables de diriger la masse des travailleurs, conquis à cette décision révolutionnaire. Une révolution insuffisamment préparée est un crime, c'est risquer de faire couler le sang des travailleurs inutilement.

Fernand Pelloutier écrit à ce sujet : « En présence de la puissance militaire mise au service du capital, une insurrection à main armée n'offrirait aux classes dirigeantes qu'une occasion nouvelle d'étouffer les revendications sociales dans le sang des travailleurs; le dernier moyen révolutionnaire est donc la grève générale. »

« Certainement que Fernand Pelloutier reste sous l'influence de la Commune et de sa terrifiante répression par les Versaillais, mais, à notre époque, une révolution préparée est réalisable car dans la préparation de celle-ci est comprise la neutralisation de l'armée et de la police.

Pour terminer, disons que l'action directe des travailleurs n'est qu'une défense réalisée dans le but de conditions d'existence plus justes dans les temps présents ainsi que pour préparer, pour l'avenir, la destruction totale des pouvoirs capitalistes et gouvernementaux, coupables de la mise en esclavage de la classe prolétarienne. L'action directe est internationale : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ». La liberté ne consiste pas seulement à repousser les formes d'organisation qui vous gênent ou vous nuisent, mais surtout à en créer d'autres qui ne vous gênent pas ou ne vous nuisent pas. Que, par conséquent, si la société dans laquelle nous nous trouvons présente des imperfections, ou des défauts graves, nous ne nous en libérons pas parce que nous la dénonçons, cette société à cor et à cri, mais dans la mesure où nous serons capables d'en construire une autre, ou de contribuer à la construire. » — Gaston Lévy.

RENE VILLARD

LES OPTIONS FONDAMENTALES

« Toute option fondamentale exige au préalable une connaissance exacte de la matière, une probité intégrale et un sens profond des responsabilités. »

Ces trois conditions élémentaires sont-elles réunies par M. Felgines qui, dans le journal « Combat » du 17 juin, opte pour des méthodes assez barbares en matière de planification familiale ?

Jugez-en vous-mêmes : Après avoir développé un schéma assez clair, il faut le reconnaître, sur les variations démographiques assez sensibles suivant les régions ou les continents, il en vient à craindre d'une vaste campagne pour la limitation des naissances ne se révèle efficace que dans les seuls pays occidentaux, les mieux préparés à la recevoir, ce qui aurait alors pour conséquence d'aggraver le déséquilibre actuel au lieu d'y remédier.

Nous pensons que cet argument manque de sérieux, car comme il le dit si bien par la suite :

« Si donc une limitation des naissances en ce qui concerne certaines régions peut être considérée comme nécessaire et même souhaitable, c'est à une double condition : il faut que soient respectées les consciences et la liberté des couples, par le recours, d'abord notamment à une libre répartition des naissances, basée sur une information objective et une solide éducation sexuelle et familiale. Enfin, il ne faut pas voir dans cette limitation l'unique solution ni une fin préalable. Elle doit se situer dans le prolongement d'une grande politique de développement économique et social associant tous les pays dans un même effort de solidarité et de promotion. »

Nous sommes entièrement d'accord que la solidarité doit être internationale et c'est précisément cette solidarité qui doit être le meilleur garant de l'équilibre et de l'harmonie dans le monde.

Là où nous ne sommes pas d'accord c'est la raison pour laquelle nous avons parlé plus haut de méthodes barbares, c'est quand M. Felgines nous dit que :

« Si l'on considère enfin l'accroissement des populations est aussi, pour une très large part, la conséquence d'un phénomène heureux, la prolongation de la vie active, pourquoi s'obstiner à prendre le pro-

blème toujours par le même bout plutôt que d'entrebâiller jalousement la porte côté naissances au risque d'aboutir à un vieillissement sensible de la population, pourquoi ne pas accélérer la sortie en secouant vigoureusement le cocotier ? »

Il est heureux que Marcel Felgines n'ait pas incliné dans ces options fondamentales la possibilité de détruire, en même temps que les vieux, les infirmes et les anormaux; ça l'eût raproché énormément des procédés hitlériens.

Nous serions tout de même curieux de savoir l'âge de ce monsieur et le cas échéant, s'il est décidé à monter lui-même au cocotier car, pour ce qui nous concerne et bien qu'il nous répugne toujours de porter atteinte à la vie d'autrui, nous nous ferions un plaisir de dépenser les énergies de

nos jeunes années à secouer le cocotier sur lequel il serait juché.

Nous voulons bien opter pour l'accélération de la sortie, mais uniquement en ce qui concerne les parasites de la société; quant aux vieux travailleurs, nous leur réservons toute notre estime et même s'ils ne se sont pas toujours comportés en hommes dignes de ce nom, nous n'oublions pas qu'ils nous font (peut-être malgré eux) les héritiers de tout ce qu'ils ont créé de leur cerveau ou de leurs mains.

Même si nous avons quelques griefs pour leurs erreurs passées, nos conceptions humaines nous font un devoir d'atténuer leur misère matérielle et morale en nous attaquant à la cause de leur état : la société du profit.

J. SORIANO

DE LA GRATUITE MEDICALE

La morale du système capitaliste peut se traduire par cet axiome : « Enrichissez-vous ! Et si vous ne le pouvez, supportez votre patrérité, votre exploitation par la richesse ! »

Il est bien évident qu'une telle morale ouvre la porte à tous les abus les plus préjudiciables à l'homme, au salarié...

La spéculation, considérée comme base du système social, se donne libre cours sur le choix des moyens.

Tout est considéré comme matière à exploiter, depuis le pain jusqu'à la conscience; mais l'exploitation la plus honteuse est certainement celle de la santé !

Nous en sommes là... La santé est devenue une marchandise sur laquelle on édifie des fortunes scandaleuses !

De mission humanitaire, la médecine est devenue le plus fructueux des commerces, une exploitation éhontée de la souffrance, une source de profits qui vicie l'exercice de cet art et prive les malades d'une partie essentielle de leur pouvoir d'achat, malgré la contribution insuffisante de la Sécurité sociale, elle-même victime des spéculations pharmaceutiques et médicales.

La vie tient à la santé. L'apport médical a pour devoir de la protéger et non de l'exploiter.

Les médecins ont droit à un pouvoir d'achat comme tous les travailleurs, mais non à abuser de leur fonction pour s'enrichir sans scrupule.

Leurs prix ? De 11,00 fr. à 60,00 fr. la consultation...

La part du malade ? L'excédent au dessus de 2,80 à 4,50 fr. !

Sur les médicaments dont la médecine abuse, le malade acquitte 20 % !

La santé se trouve ainsi grevée de charges qui diminuent d'autant le pouvoir d'achat de chaque foyer...

Par contre, cette exploitation de la santé par les médecins et pharmaciens leur permet de réaliser des bénéfices nets de 150,00 fr. à 1.000,00 fr. par jour !

Il ne faut donc pas s'étonner si, sur les plus beaux sites de la Côte d'Azur les plus belles villas et les plus beaux chalets sont réservés à des médecins et de chirurgiens...

En toute humanité, la santé doit être protégée de toute exploitation lucrative. C'est d'ailleurs ce qu'ont pen-

sé des hommes de civilisations différentes.

La gratuite médicale est ainsi pratiquée par des pays dont le nombre s'accroît irrésistiblement :

En Angleterre, pays de l'Individualisme.

En Russie, Tchécoslovaquie, Hon-

(Suite en page 2)

LE CAMPING INTERNATIONAL

Comme notre numéro précédent vous en a avisé, le camping se tiendra cette année près de l'étang de Berre.

C'est une occasion que tous les jeunes de France et d'ailleurs doivent mettre à profit pour jouir « expérimentalement » d'un milieu libéral, organisé de telle façon que chacun y trouve la plus grande variété des tendances et la plus grande liberté d'expression.

Que vous faut-il pour participer à ce camping ?

Une canadienne individuelle ou à deux ou trois places. Or, cette tente vous pouvez l'acquérir à deux ou trois, ce qui se traduit par une dépense personnelle très légère.

Chacun achètera un matelas pneumatique. Ensemble vous achèterez encore le nécessaire pour cuisiner sur place.

D'ailleurs, vous trouverez sur place une cuisine communautaire et la solidarité agissante de tous les copains.

C'est un vieux campeur qui vous lance cet appel afin que déjà, dans la joie, la solidarité et l'espoir vous puissiez vivre aujourd'hui l'ambiance fraternelle de la commune libérale.

Vous participerez également à la semaine culturelle à laquelle chacun de vous apportera les fruits de son expérience et la nature de ses espoirs.

Jeunes et vieux, nous vous attendons, certains que vous voudrez vivre cette occasion annuelle et périodique de passer vos loisirs dans une auto-gestion totale préluée de la Commune libérale.

Pour tous renseignements, écrivez, selon l'avis qui précède, à : Camping International, Campagne du père Icard, St-Mitre-les-Remparts, 13 (B.-du-R.).

Por una nueva España

A historia de España es un constante zig-zag, unas veces en un sentido progresivo y otras veces en sentido contrario. La unidad que surge, después de las abundantes lágrimas derramadas por Boabdil el chico — cuando la rendición de Granada en 1492 — se hizo en torno de una meseta árida y en perjuicio de la periferia o sea de las zonas marítimas comerciales y por ende industriales.

El descubrimiento del Nuevo Mundo presenta el mismo cariz. Cataluña es excluida del comercio con las nuevas tierras descubiertas por Colón. La expansión catalana se hizo sentir en el Mediterráneo. Eran dos enfoques distintos y dos políticas también distintas; Castilla, agrícola por excelencia, estaba dominada por la Meseta, grandes propietarios de ganado, mientras que en Cataluña se desarrollaba una economía basada en el comercio, en la artesanía y en la pequeña industria.

La unidad se hizo, pues, en torno de factores completamente negativos y todavía sigue en pie el mismo problema.

El aumento de población ha creado problemas que no los podía resolver la aridez de la Meseta y mucho menos el proteccionismo a la Meseta, o sea a los grandes propietarios de ganado, política económica que no incrementaba la producción.

El resultado fue que mientras el aumento de población fue *in crescendo*, el ritmo de producción sufrió un neto descenso. Eso lo hemos visto en nuestros días y la prueba de ello es que los españoles viven en masa al extranjero. De 1950 a 1960 han emigrado dos millones de trabajadores de la ciudad y del campo.

De esta dualidad económica surge el problema catalán, que hoy tiene tanto vigor o más que en la época que se realizó el compromiso de Caspe.

El latifundio — que ha de calificarse como una escuela de la Meseta — ha sido y es una rémora. Ha fomentado la pobreza del campo. Tierras incultas dedicadas a cotos de caza, a ganaderías, mientras que el campesino no posee un pedazo de tierra. El resultado es el éxodo del campo, en donde sólo quedan viejos y enfermos. La juventud huye a los centros industriales y más tarde al extranjero. La gran masa campesina sin capacidad adquisitiva no puede adquirir los productos elaborados por la industria. Y la industria, al no poseer un mercado intenso queda ahogada, pues no puede competir en los mercados extranjeros. Esta es la crisis eterna de España, que alcanza a la clase media que al salir de la Universidad y de las distintas Facultades no hallan manera de trabajar en su país. Este problema es el que agobia y sea quien sea el que suceda a Franco, tendrá que resolver estos problemas y si no los resuelve se hundirá. Solamente el proletariado revolucionario puede cambiar toda la estructura económica del país practicando la justicia proclorada por Joaquín Costa, el León de Graus: la política de Escuela y Despensa.

Escuela y despensa es lo que necesita el pueblo español. Es decir, educarse y comer. He ahí la gran tragedia que constatamos diariamente a medida que entramos en contacto con los viejos refugiados y con los nuevos refugiados, que no dejan de ser también refugiados a pesar de que se los moteje como emigración económica y de la año 1939 de política. Las causas son idénticas y los resultados idénticos. España necesita escuelas, fuentes de producción y capacidad adquisitiva. A través de la historia de España hallamos intentos de rectificación en el siglo XVIII: el siglo del despotismo ilustrado. En este siglo se hacen grandes esfuerzos para readaptarse al mundo moderno. Entre 1787 y 1797 la cifra de fabricantes y de comerciantes gana 250.000 unidades. La legislación apoya tal movimiento. Ella ataca las aduanas interiores, a los derechos sobre la producción, sobre la importación de máquinas, prohíbe a las corporaciones la prueba de la limpieza de sangre. La limpieza de sangre consistía en que no procedían de Judíos o moros, es decir, que con esa sangre española, con un certificado de limpieza de sangre podían trabajar. Es lo mismo que ahora ocurre con la cruzada. Hay que probar, para entrar en España, que no se tienen las manos manchadas de sangre. En la agricultura favorece la venta de tierras reales, la desamortización de los bienes de la Iglesia y acaba con los mayorazgos.

A ese siglo se le llama el siglo

afrancado, por la influencia de los enciclopedistas. El siglo XIX es el siglo de las intrigas, de las comedias y de los dramas. Es el siglo de los pronunciamientos y de las revoluciones de Palacio y de los favoritos fabricados en las alcobas reales.

Después de tres guerras carlistas llegamos en pleno siglo XX a la gran comoción de 1936-1939, que se diferencia de las guerras carlistas por la intervención masiva de un proletariado que dio a la lucha un carácter netamente revolucionario; entendiéndose con ello las colectivizaciones y los municipios libres. La guerra de 1936 fue ganada por las fuerzas extranjeras y con una intervención masiva italo-alemana y con la complicidad de las democracias burguesas.

Cuando la batalla de Villalar, al ser derrotados los comuneros castellanos, es una dinastía extranjera, la Casa de Austria, quien liquida las libertades municipales. En 1939, es un africano llamado F. Bahamonde, de origen judío.

Las repúblicas del 73 y del 31 tuvieron en sus manos la opción que tan a menudo se repite en la historia de España. Temblaron ante el empuje popular y ambas dejaron paso a la reacción. La del 73 con el general Pavia y la del 31 con Franco.

El problema que se plantea en España en la hora presente, es muy sencillo. Hay que dejar simplemente que el pueblo manifieste qué es lo que quiere. Para ello sobran las ingerencias extranjeras. Manos extrañas fuera de España. Ni influencia del Oeste, ni del Este, ni vaticana. El pueblo español, desde hace años está reclamando la libertad que le arrebataron extranjeros que el capitalismo mundial escogió para ahogar el resurgimiento de una nueva España trabajadora. Hay que dar ocasión al pueblo español para que manifieste libremente su voluntad y pueda encaminarse por una nueva senda dentro de la mayor libertad y en un ambiente de estricta justicia social.

Este es el camino a seguir. Nuestro papel como anarquistas está al lado del pueblo, interpretando los anhelos del pueblo. Las fórmulas prefabricadas y los programas lo podemos dejar para los políticos, sean del color que sean. La fórmula es sencilla: Que se deje manifestar libremente al pueblo español por primera vez en la historia de España y como en Puentevejiuna: «Todos a unax. Esta es la nueva España por la que lucharemos».

JAIME BALIUS

Hyerés (Var)... Hogar de los parias)

SOLIDARIDAD OBRERA

EL CALVARIO DEL PUEBLO ESPAÑOL CONTINUA

He aquí, para los que han pretendido unificar el nombre de la C.N.T. al carro del franquismo, un balance alentador. ¿Qué dirán, que dicen, ante las persecuciones desencadenadas en Vasconia y en Asturias contra los trabajadores; en Barcelona, en Madrid, contra los estudiantes y los profesores destituidos, los que pactan con el enemigo y le facilitan el medio de tirando en el maldito? ¿Qué poder tienen para impedir los desmanes de la policía, la actuación de los Tribunales de orden público, que van a funcionar nuevamente contra los obreros que han participado en las manifestaciones del Primero de mayo en diversas ciudades españolas? ¿Qué dirán, ante la toma de posición antifranquista de grandes capas de la opinión española, los que han renunciado a combatir al franquismo y han pretendido deshonrar el limpio nombre de la C.N.T., involucrándolo en compromisos imaginarios?

El pretexto es siempre el mismo, bien recibido por los amigos yanquis, que practican la misma política en el Vietnam, en Santo Domingo, en todas partes donde llega la zarpa del Pentágono o de la C.I.A. o del F.B.I.: ¡hay que evitar el peligro comunista! ¡Hay que impedir que los comunistas se apoderen de España!

¿Qué importa que entre los vascos, apaleados, maltratos, encarcelados, haya no pocos obreros católicos! ¿Qué importa que entre los estudiantes catalanes estén también no pocos cristianos! ¿Todos son comunistas, cuando así conviene al régimen! Son capaces de calificar de comunista al Nuncio Apostólico, si el Nuncio Apostólico, saliese a la calle a manifestar, cosa que se guardará muy bien de hacer, porque al Vaticano le interesa mantener excelentes relaciones con el actual gobierno... y con el futuro. Que involucremos en compromisos imaginarios a la diplomacia vaticana es la más fina del globo.

Ahí está la réplica, viril y rotunda, por parte de los obreros y de los estudiantes. Entre los detenidos, hay bastantes compañeros nuestros, de los que mantienen la bandera gloriosa de la C.N.T., símbolo de lucha contra todas las opresiones, contra todas las injusticias, en pugna permanente por el progreso y la libertad de los pueblos. Este ejemplo, uno más, entre otros miles, sirve además para revelar la verdadera naturaleza del régimen que padecemos. Toda liberalización, todo alajamiento en la prisión del dogal que llevamos al cuello, es una comedia. La dictadura es tan violenta, tan despiadada, tan feroz hoy como en aquellos espantosos días de 1939-1940 y años siguientes, que los que sobrevivimos a ellos no podemos olvidar nunca. Modifica las maneras, porque está obligada a ello. Finge mano de terciopelo, porque las circunstancias se lo aconsejan. ¡Ah! pero cuando el origen de cualquier cosa que él ha impuesto a España, puede peligrar, se quita la careta y reaparece tal como es, tal como se mostró en los días en que los ejércitos nazifascistas subían Europa y saturaban la retaguardia de sus erimenes. Entonces las fuerzas armadas reciben las consignas de actuar, sin compasión. ¿Cuándo hasta llueven palos sobre las espaldas de curas y frailes manifestando, como no van a llover sobre las de los obreros!

A la opinión pública se le tiene al corriente solo de lo que interesa. Para saber de las detenciones, torturas y desmanes de Bilbao, de San Sebastián, de tantas y tantas ciudades del país vasco y del país astur, hay que leer la Prensa francesa que se deja pelear en España. Porque la famosa Ley de Prensa no pueden serlo, si no son personas periodistas al régimen, salidas del vivero de adiestrados creados por el propio régimen.

Pese a todo, esta opinión pública conoce la verdad y reacciona, cada vez con más violencia, cada vez con más simpatía hacia los opositores, cada vez con más esperanza que se ahora si que va de veras, que el sistema se hunde y de que algo nuevo vendrá en España.

Para que ello sea real, compañeros, conviene que nadie deserte de su puesto de lucha, que todos cumplamos con nuestro deber de militantes confederales y libertarios, de hombres conscientes y dignos, como han sabido cumplirlo nuestros compañeros presos, torturados, víctimas del terror policíaco. Que se ejemplo nos estimule, nos dicte nuestra conducta a seguir. Que exista solidaridad moral y material se manifieste ayudando en la medida de lo posible a sus familias, denunciando a los hechos, interesando en su suerte a cuantos tienen el deber de tender la mano y de defenderlos.

La C.N.T., la verdadera, la auténtica, está en la lucha. La C.N.T. sabe que en la lucha entablada no puede haber vacilaciones ni titubeos. Que el tiempo trabaja para nosotros y que nosotros debemos aprovechar el tiempo.

Sabe además el franquismo que se está jugando la última carta. Que si permite el desmoronamiento popular, lo que le permitirá instalar como sucesión de Franco, a cambio de tantas maniobras, de tantos maquiavélicos planes, de tantos diabólicos esfuerzos, podría verse comprometido. ¡Mal suerte, pues, contra los «perjudicados» del régimen franquista, sean estos estudiantes u obreros!

El tiempo será testigo.

F. BOLERA.

Aquí tenemos un facsimil de SOLIDARIDAD OBRERA, periódico redactado en España y cuyo interior trabaja eficazmente, particularmente la región catalana. Es un esfuerzo conjunto del Interior y del Exilio que los compañeros desparpados por Europa y América no debemos subestimar. SOLIDARIDAD OBRERA precisa la ayuda de todos en el sentido que de mensual tiene que aparecer semanalmente, tal como reiteradamente piden los compañeros de España. Ellos llevan la carga más dura: la responsabilidad reductiva y distributiva. Seamos nosotros quienes nos ocupemos de solidificar la parte administrativa. Será un sacrificio bien leve.

El político, el hombre que hace política, que se ocupa por los intereses del Estado, es poco frecuente que diga la verdad escueta y sencillamente. Procura hacerse de un vocabulario, enrevesado, para impresionar mejor a los ignorantes y poder ocultar con mayor facilidad el sentido real de las cosas. Pone empeño en dar la sensación de que les afectan e interesan cuantos problemas agobian a los pueblos que dicen representar y defender.

Para encubrirse en el Poder, sabiendo que sus promesas no podrán ser cumplidas, ofrecen el oro y el moro a los parias que en ellos depositan su confianza. Y luego cuando llega la hora de la realidad, de poner en práctica siquiera sea una infima parte de lo mucho que prometieron, justifican su incumplimiento con la misma facilidad y desprecio que antes prometían.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Con el cinismo que les es consuetudinal, se lamentan del dolor, del sufrimiento que deben soportar los trabajadores, las familias humildes que se ven reducidos a la miseria por de sus brazos para ganar el diario sustento. Pero luego en todos los actos de rebeldía, de reivindicaciones proletarias, los encontraremos al lado de los fuertes, de los poderosos de los dueños de la fortuna.

Desde la Puerta del Sol

APOSTILLAS AL AIRE

Los extremos se tocan, dice el adagio. Y así lo parece. Parece que los rusos y franquistas se han dado el brazo, lo mismo que hicieron Hitler y Stalin. La consigna de las dictaduras de adalace la una a la otra firme y sin descausa. Prensa y radio desmientan a todas horas contra el autismo del comunismo ruso. Nos lo ponían hasta en la sopa. Estábamos ya hasta la coronilla de tanta parambanda y coco ruso. Parecían dos lobos enjambados el lomo con los pelos erizados enseñando los dientes con furiosa ira, tremolando de labios y prestos al ataque, y de repente, nada... silencio sepulcral! Pero... ¿qué ha pasado aquí, amigos? No lo sé; sus razones tendrán para ello. Lo único que yo sé, es que están publicando las obras de Carlos Marx y de Federico Engels. Como también una biografía de Carlos Marx, de la que Radio Madrid hacía el panegirico penitencioso por las nubes, casi como a un santo. ¡No hay gato encerrado! Lo dudo. Las dictaduras, blancas o rojas, todas valen poco más o menos lo mismo: son despotismos; y el despotismo todo tiene el mismo color, venga de arriba, o de abajo. Pero la diplomacia política tiene sus trucos y embrollos. Este silencio mudo quiere decir algo; algo quizá de mucha importancia para la dictadura española. De no ser así no irían con tanta saltema con respecto a los rusos. Pero como por el hilo se saca el ovillo... pudiera ser muy fácil, que los rusos le hayan entregado ya a Franco el oro español que guardaban en sus cajas de caudales. ¡Habría algo de extraño en eso! Pues no creo. No concibe otra cosa, ya que el caballo de batalla Franciscuino era el coco ruso, con carn, rabo y fauces del propio Satanás, y en seco para los ataques milanes.

Ruso, amigos; hay motivo para ello: 35 canchales de los grandes cargados de oro en barras y amonedado (800 cañales), no son cualquier cosa, ya puede uno hacer mate y salir por el foro como en el teatro. Pero todavía falta una cosa: que la familia de Thorez, secretario en aquel entonces del partido comunista, se emocione por la acción magnánima de los rusos y le entregue a Franco los 9 canchales de oro que recibió y además 2,800 millones de francos. Todos estos datos, sacados del libro escrito por el Campesino «Yo escogí la Exaltación».

¿Qué cosas se ven y se saben desde esta alcañala de la Puerta del Sol! Toda la historia que se olvidaban rusos y franquistas al final se ha reducido a una triste comedia... no entre lobos feroces, sino entre cacuchas. Y a no tardar muchacho, veremos entrar en la liturgia santológica, un nuevo santo: Carlos Marx.

El tiempo será testigo.

F. BOLERA.



LA MANIFESTACION DE MADRID

MADRID. — Cual profusamente se había anunciado, la demostración obrera del 28 de junio tuvo lugar a pesar de haber sido gubernativamente prohibida. Una apreciable afluencia de productores con mezcolanza de estudiantes, se presentó ante el ministerio del Trabajo, siendo recibidos por unos centenares de guardias empeñados en disgregar a los grupos compactos. Como es natural, hubo gritos y empujones, algunos manifestantes arrestados, y parte triunfal de Orden Público asegurando que la manifestación «comunista» había fracasado.

Sin embargo, de haberse podido formar la comitiva, ésta no habría sido inferior a 12.000 personas.

CRITICA A LOS DIPUTADOS LABORISTAS QUE VISITAN ESPAÑA

LONDRES (OPE). — El diario «The Guardian» ha publicado una carta del profesor de español de la Universidad de Londres R. O. Jones, que en su último párrafo dice así:

«He tenido varias ocasiones de poder dar cuenta de la credulidad de algunos de los diputados laborista que en el pasado han visitado España en jiras oficialmente patrocinadas. Y sé cuán grande es la desilusión que por causa de esa credulidad se llevan los liberales españoles, los cuales se ven obligados a vivir, como lo prueban los últimos sucesos de Barcelona y de otras partes, en urias condiciones cuyo carácter opresivo no ha cambiado.

Hay que hacerles comprender a esos diputados el daño que tales visitas oficiales hacen. Si quieren conocer el actual estado de cosas en España, no es la mejor manera de averiguarlo el servirse de una jira dirigida por el régimen.

DOS COMPAÑEROS FRANCESES LIBERTADOS

PARIS. — Por conducto indirecto enteramos que los compañeros Guy Batou y Bernard Ferry, condenados en España bajo acusación de terrorismo han sido indultados e invitados a salir del territorio español. Anteriormente había conseguido su libertad el compañero Alain Pecunia, procesado y condenado por idéntica acusación que la imputada a sus compañeros.

La libertad de Batou y Ferry el diario «Le Monde» la atribuye a una gestión directa de Pompidou, más no

LA MANIFESTACION DE MADRID

MADRID. — Cual profusamente se había anunciado, la demostración obrera del 28 de junio tuvo lugar a pesar de haber sido gubernativamente prohibida. Una apreciable afluencia de productores con mezcolanza de estudiantes, se presentó ante el ministerio del Trabajo, siendo recibidos por unos centenares de guardias empeñados en disgregar a los grupos compactos. Como es natural, hubo gritos y empujones, algunos manifestantes arrestados, y parte triunfal de Orden Público asegurando que la manifestación «comunista» había fracasado.

Sin embargo, de haberse podido formar la comitiva, ésta no habría sido inferior a 12.000 personas.

CRITICA A LOS DIPUTADOS LABORISTAS QUE VISITAN ESPAÑA

LONDRES (OPE). — El diario «The Guardian» ha publicado una carta del profesor de español de la Universidad de Londres R. O. Jones, que en su último párrafo dice así:

«He tenido varias ocasiones de poder dar cuenta de la credulidad de algunos de los diputados laborista que en el pasado han visitado España en jiras oficialmente patrocinadas. Y sé cuán grande es la desilusión que por causa de esa credulidad se llevan los liberales españoles, los cuales se ven obligados a vivir, como lo prueban los últimos sucesos de Barcelona y de otras partes, en urias condiciones cuyo carácter opresivo no ha cambiado.

Hay que hacerles comprender a esos diputados el daño que tales visitas oficiales hacen. Si quieren conocer el actual estado de cosas en España, no es la mejor manera de averiguarlo el servirse de una jira dirigida por el régimen.

DOS COMPAÑEROS FRANCESES LIBERTADOS

PARIS. — Por conducto indirecto enteramos que los compañeros Guy Batou y Bernard Ferry, condenados en España bajo acusación de terrorismo han sido indultados e invitados a salir del territorio español. Anteriormente había conseguido su libertad el compañero Alain Pecunia, procesado y condenado por idéntica acusación que la imputada a sus compañeros.

La libertad de Batou y Ferry el diario «Le Monde» la atribuye a una gestión directa de Pompidou, más no

LA MANIFESTACION DE MADRID

MADRID. — Cual profusamente se había anunciado, la demostración obrera del 28 de junio tuvo lugar a pesar de haber sido gubernativamente prohibida. Una apreciable afluencia de productores con mezcolanza de estudiantes, se presentó ante el ministerio del Trabajo, siendo recibidos por unos centenares de guardias empeñados en disgregar a los grupos compactos. Como es natural, hubo gritos y empujones, algunos manifestantes arrestados, y parte triunfal de Orden Público asegurando que la manifestación «comunista» había fracasado.

Sin embargo, de haberse podido formar la comitiva, ésta no habría sido inferior a 12.000 personas.

CRITICA A LOS DIPUTADOS LABORISTAS QUE VISITAN ESPAÑA

LONDRES (OPE). — El diario «The Guardian» ha publicado una carta del profesor de español de la Universidad de Londres R. O. Jones, que en su último párrafo dice así:

«He tenido varias ocasiones de poder dar cuenta de la credulidad de algunos de los diputados laborista que en el pasado han visitado España en jiras oficialmente patrocinadas. Y sé cuán grande es la desilusión que por causa de esa credulidad se llevan los liberales españoles, los cuales se ven obligados a vivir, como lo prueban los últimos sucesos de Barcelona y de otras partes, en urias condiciones cuyo carácter opresivo no ha cambiado.

Hay que hacerles comprender a esos diputados el daño que tales visitas oficiales hacen. Si quieren conocer el actual estado de cosas en España, no es la mejor manera de averiguarlo el servirse de una jira dirigida por el régimen.

DOS COMPAÑEROS FRANCESES LIBERTADOS

PARIS. — Por conducto indirecto enteramos que los compañeros Guy Batou y Bernard Ferry, condenados en España bajo acusación de terrorismo han sido indultados e invitados a salir del territorio español. Anteriormente había conseguido su libertad el compañero Alain Pecunia, procesado y condenado por idéntica acusación que la imputada a sus compañeros.

La libertad de Batou y Ferry el diario «Le Monde» la atribuye a una gestión directa de Pompidou, más no

LA MANIFESTACION DE MADRID

MADRID. — Cual profusamente se había anunciado, la demostración obrera del 28 de junio tuvo lugar a pesar de haber sido gubernativamente prohibida. Una apreciable afluencia de productores con mezcolanza de estudiantes, se presentó ante el ministerio del Trabajo, siendo recibidos por unos centenares de guardias empeñados en disgregar a los grupos compactos. Como es natural, hubo gritos y empujones, algunos manifestantes arrestados, y parte triunfal de Orden Público asegurando que la manifestación «comunista» había fracasado.

Sin embargo, de haberse podido formar la comitiva, ésta no habría sido inferior a 12.000 personas.

CRITICA A LOS DIPUTADOS LABORISTAS QUE VISITAN ESPAÑA

LONDRES (OPE). — El diario «The Guardian» ha publicado una carta del profesor de español de la Universidad de Londres R. O. Jones, que en su último párrafo dice así:

«He tenido varias ocasiones de poder dar cuenta de la credulidad de algunos de los diputados laborista que en el pasado han visitado España en jiras oficialmente patrocinadas. Y sé cuán grande es la desilusión que por causa de esa credulidad se llevan los liberales españoles, los cuales se ven obligados a vivir, como lo prueban los últimos sucesos de Barcelona y de otras partes, en urias condiciones cuyo carácter opresivo no ha cambiado.

Hay que hacerles comprender a esos diputados el daño que tales visitas oficiales hacen. Si quieren conocer el actual estado de cosas en España, no es la mejor manera de averiguarlo el servirse de una jira dirigida por el régimen.

DOS COMPAÑEROS FRANCESES LIBERTADOS

PARIS. — Por conducto indirecto enteramos que los compañeros Guy Batou y Bernard Ferry, condenados en España bajo acusación de terrorismo han sido indultados e invitados a salir del territorio español. Anteriormente había conseguido su libertad el compañero Alain Pecunia, procesado y condenado por idéntica acusación que la imputada a sus compañeros.

La libertad de Batou y Ferry el diario «Le Monde» la atribuye a una gestión directa de Pompidou, más no

LA MANIFESTACION DE MADRID

MADRID. — Cual profusamente se había anunciado, la demostración obrera del 28 de junio tuvo lugar a pesar de haber sido gubernativamente prohibida. Una apreciable afluencia de productores con mezcolanza de estudiantes, se presentó ante el ministerio del Trabajo, siendo recibidos por unos centenares de guardias empeñados en disgregar a los grupos compactos. Como es natural, hubo gritos y empujones, algunos manifestantes arrestados, y parte triunfal de Orden Público asegurando que la manifestación «comunista» había fracasado.

Sin embargo, de haberse podido formar la comitiva, ésta no habría sido inferior a 12.000 personas.

CRITICA A LOS DIPUTADOS LABORISTAS QUE VISITAN ESPAÑA

LONDRES (OPE). — El diario «The Guardian» ha publicado una carta del profesor de español de la Universidad de Londres R. O. Jones, que en su último párrafo dice así:

«He tenido varias ocasiones de poder dar cuenta de la credulidad de algunos de los diputados laborista que en el pasado han visitado España en jiras oficialmente patrocinadas. Y sé cuán grande es la desilusión que por causa de esa credulidad se llevan los liberales españoles, los cuales se ven obligados a vivir, como lo prueban los últimos sucesos de Barcelona y de otras partes, en urias condiciones cuyo carácter opresivo no ha cambiado.

Hay que hacerles comprender a esos diputados el daño que tales visitas oficiales hacen. Si quieren conocer el actual estado de cosas en España, no es la mejor manera de averiguarlo el servirse de una jira dirigida por el régimen.

DOS COMPAÑEROS FRANCESES LIBERTADOS

PARIS. — Por conducto indirecto enteramos que los compañeros Guy Batou y Bernard Ferry, condenados en España bajo acusación de terrorismo han sido indultados e invitados a salir del territorio español. Anteriormente había conseguido su libertad el compañero Alain Pecunia, procesado y condenado por idéntica acusación que la imputada a sus compañeros.

La libertad de Batou y Ferry el diario «Le Monde» la atribuye a una gestión directa de Pompidou, más no

LA MANIFESTACION DE MADRID

MADRID. — Cual profusamente se había anunciado, la demostración obrera del 28 de junio tuvo lugar a pesar de haber sido gubernativamente prohibida. Una apreciable afluencia de productores con mezcolanza de estudiantes, se presentó ante el ministerio del Trabajo, siendo recibidos por unos centenares de guardias empeñados en disgregar a los grupos compactos. Como es natural, hubo gritos y empujones, algunos manifestantes arrestados, y parte triunfal de Orden Público asegurando que la manifestación «comunista» había fracasado.

Sin embargo, de haberse podido formar la comitiva, ésta no habría sido inferior a 12.000 personas.

ANTENA

INTRANSIGENCIA

BILBAO, (OPE). — La prensa informa con más detalle del conflicto existente en la factoría Zar, de Zorrozaurre, al que ya anteriormente nos referimos.

Hace diez días se iniciaron las conversaciones con vistas a la renovación del convenio colectivo. Al no llegarse a un acuerdo los 125 trabajadores redujeron su producción para llegar a la total paralización de la tarea. La empresa estimó esta decisión preclaudicante, afirmando que procedía esperar se dictase el laudo o la norma de obligado cumplimiento.

La empresa — que según se asegura atraviesa una situación económica difícil — despidió a los trabajadores, pero volviendo de su acuerdo los readmitió con exclusión de cuatro, pero «con unas cláusulas realmente duras — dice la información — como pérdida de antigüedad, la consideración de nuevos trabajadores a los reintegrados y excluir de los mismos unos períodos de pruebas de dos meses. Los trabajadores, por su parte, se niegan a volver a sus puestos hasta que la empresa acceda a readmitir a los cuatro despedidos.

LA OPENSIVA CONTRA LOS PROFESORES NO INCONDICIONALES

PARIS (Ope). — Reuter comunica a «Le Monde» que el rector de la Universidad de Barcelona ha anunciado que se van a tomar medidas disciplinarias contra 68 profesores auxiliares como derivación de las manifestaciones estudiantiles de mayo. Ha precisado que los profesores tendrán que justificar su conducta ante una Comisión Investigadora y que podrían ser suspendidos de sus cargos por períodos de mayor o menor duración. Se les acusa de haber firmado una carta dirigida al rector en la que expresaban su apoyo a los estudiantes, y un telegrama al ministro de Educación, protestando contra los malos tratos de los que debió ser víctima un estudiante, y de haber participado en las reuniones de protesta.

LA MANIFESTACION DE MADRID

MADRID. — Cual profusamente se había anunciado, la demostración obrera del 28 de junio tuvo lugar a pesar de haber sido gubernativamente prohibida. Una apreciable afluencia de productores con mezcolanza de estudiantes, se presentó ante el ministerio del Trabajo, siendo recibidos por unos centenares de guardias empeñados en disgregar a los grupos compactos. Como es natural, hubo gritos y empujones, algunos manifestantes arrestados, y parte triunfal de Orden Público asegurando que la manifestación «comunista» había fracasado.

Sin embargo, de haberse podido formar la comitiva, ésta no habría sido inferior a 12.000 personas.

CRITICA A LOS DIPUTADOS LABORISTAS QUE VISITAN ESPAÑA

LONDRES (OPE). — El diario «The Guardian» ha publicado una carta del profesor de español de la Universidad de Londres R. O. Jones, que en su último párrafo dice así:

«He tenido varias ocasiones de poder dar cuenta de la credulidad de algunos de los diputados laborista que en el pasado han visitado España en jiras oficialmente patrocinadas. Y sé cuán grande es la desilusión que por causa de esa credulidad se llevan los liberales españoles, los cuales se ven obligados a vivir, como lo prueban los últimos sucesos de Barcelona y de otras partes, en urias condiciones cuyo carácter opresivo no ha cambiado.

Hay que hacerles comprender a esos diputados el daño que tales visitas oficiales hacen. Si quieren conocer el actual estado de cosas en España, no es la mejor manera de averiguarlo el servirse de una jira dirigida por el régimen.

DOS COMPAÑEROS FRANCESES LIBERTADOS

PARIS. — Por conducto indirecto enteramos que los compañeros Guy Batou y Bernard Ferry, condenados en España bajo acusación de terrorismo han sido indultados e invitados a salir del territorio español. Anteriormente había conseguido su libertad el compañero Alain Pecunia, procesado y condenado por idéntica acusación que la imputada a sus compañeros.

La libertad de Batou y Ferry el diario «Le Monde» la atribuye a una gestión directa de Pompidou, más no

LA MANIFESTACION DE MADRID

MADRID. — Cual profusamente se había anunciado, la demostración obrera del 28 de junio tuvo lugar a pesar de haber sido gubernativamente prohibida. Una apreciable afluencia de productores con mezcolanza de estudiantes, se presentó ante el ministerio del Trabajo, siendo recibidos por unos centenares de guardias empeñados en disgregar a los grupos compactos. Como es natural, hubo gritos y empujones, algunos manifestantes arrestados, y parte triunfal de Orden Público asegurando que la manifestación «comunista» había fracasado.

Sin embargo, de haberse podido formar la comitiva, ésta no habría sido inferior a 12.000 personas.

CRITICA A LOS DIPUTADOS LABORISTAS QUE VISITAN ESPAÑA

LONDRES (OPE). — El diario «The Guardian» ha publicado una carta del profesor de español de la Universidad de Londres R. O. Jones, que en su último párrafo dice así:

«He tenido varias ocasiones de poder dar cuenta de la credulidad de algunos de los diputados laborista que en el pasado han visitado España en jiras oficialmente patrocinadas. Y sé cuán grande es la desilusión que por causa de esa credulidad se llevan los liberales españoles, los cuales se ven obligados a vivir, como lo prueban los últimos sucesos de Barcelona y de otras partes, en urias condiciones cuyo carácter opresivo no ha cambiado.

Hay que hacerles comprender a esos diputados el daño que tales visitas oficiales hacen. Si quieren conocer el actual estado de cosas en España, no es la mejor manera de averiguarlo el servirse de una jira dirigida por el régimen.

DOS COMPAÑEROS FRANCESES LIBERTADOS

PARIS. — Por conducto indirecto enteramos que los compañeros Guy Batou y Bernard Ferry, condenados en España bajo acusación de terrorismo han sido indultados e invitados a salir del territorio español. Anteriormente había conseguido su libertad el compañero Alain Pecunia, procesado y condenado por idéntica acusación que la imputada a sus compañeros.

La libertad de Batou y Ferry el diario «Le Monde» la atribuye a una gestión directa de Pompidou, más no

LA MANIFESTACION DE MADRID

MADRID. — Cual profusamente se había anunciado, la demostración obrera del 28 de junio tuvo lugar a pesar de haber sido gubernativamente prohibida. Una apreciable afluencia de productores con mezcolanza de estudiantes, se presentó ante el ministerio del Trabajo, siendo recibidos por unos centenares de guardias empeñados en disgregar a los grupos compactos. Como es natural, hubo gritos y empujones, algunos manifestantes arrestados, y parte triunfal de Orden Público asegurando que la manifestación «comunista» había fracasado.

Sin embargo, de haberse podido formar la comitiva, ésta no habría sido inferior a 12.000 personas.

CRITICA A LOS DIPUTADOS LABORISTAS QUE VISITAN ESPAÑA

LONDRES (OPE). — El diario «The Guardian» ha publicado una carta del profesor de español de la Universidad de Londres R. O. Jones, que en su último párrafo dice así:

«He tenido varias ocasiones de poder dar cuenta de la credulidad de algunos de los diputados laborista que en el pasado han visitado España en jiras oficialmente patrocinadas. Y sé cuán grande es la desilusión que por causa de esa credulidad se llevan los libera

SEIJE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX* - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

UMBRAL

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

BARCELONA AL CAER EL FRANQUISMO

Y A estará ahora destefido y arrinconado todo el armatoste de pancartas, percalina, paltroques, banderolas y banderines; farfalle de circunstancias, que fue repartida del modo más espectacular por los ganapanes del falangismo que se encargaron de preparar la visita de su «Caudillo» a Barcelona. Ya habían regresado a sus puntos de residencia los miles de polizontes, concentrados en la capital catalana, llegados de los cuatro puntos cardinales de España, par humear la sombra de cualquier peligro pudiendo afectar al mandamás de los mandamases.

Ya el pueblo barcelonés habrá tenido ocasión de comentar largo y tendido el chabacano espectáculo; unas veces con chirigota ante las tremebundas precauciones de seguridad tomadas por doquiera; otras veces con indignación ante el cirismo de presentar la cosa como genuina expresión popular... ¡Y nada menos que en Barcelona!

Era de comprender que los gerifaltes del franquismo, ante la manifiesta hostilidad del pueblo barcelonés al respecto del régimen, evidenciada de un modo preciso desde hace ya meses, por parte de los obreros, de los estudiantes, de los intelectuales, del clero inclusive, tenían que remover los sesos para, con vistas al extranjero, espectáculo para la televisión, preparar uno de esos recibimientos delirantes, familiares a los dictadores de toda calaña, organizarlo con todos los detalles.

El método que se usa para tales recibimientos es harto conocido: Con unos días de antelación, la Dirección de fábricas, talleres, y oficinas, recibe la orden tajante de que el personal empleado, sin dejar de pagarle el sueldo, en tal fecha y tal hora, se encuentre en el lugar que le tienen asignado. Pasando lista para que no falte ninguno; ello bajo amenaza de sanciones... ¡Y así se hacen siempre las manifestaciones espontáneas!

La que, indudablemente, resultará manifestación espontánea, apoteósica será la que haga el pueblo barcelonés, — como el del resto de España — el día que se pueda felicitar de la caída del franquismo. ¡Entonces hasta cabe suponer que los adquirentes de las calles se levantarán para bailar de alegría!

IDEAS Y AGITACION DE LOS «PROVOS» HOLANDESES

De nuevo la reciente actualidad llamó la atención al respecto de los «provos», de Amsterdam. Se ha hecho reiterada mención de esos muchachos que, al parecer, fueron la principal fuerza impulsiva que, con motivo de unas huelgas, desencadenaron los serios disturbios habidos en la citada ciudad holandesa.

Hace pocas semanas, en esta misma sección del periódico, se hizo referencia a un manifiesto hecho público por los «provos». En él justificaban sus puntos de mira en relación a la posible lucha social, tal y como ellos la conciben. Propensión a un constante hostigamiento a las fuerzas policíacas, a los llamados «guardadores del orden».

Tenemos escasez de antecedentes al respecto de esos jóvenes que, en diversos aspectos, dierse que coinciden con el ideario de las Juventudes Libertarias, en tanto que en otros difieren bastante. Denotan un manifiesto inconformismo al respecto de los organismos oficiales que son la piedra angular de la sociedad presente. Pero, a tenor de lo que hasta

ahora se ha podido observar, diríase que en ellos hay un recargado acento en la obra destructiva en la lucha en sí, más que en perfilar modalidades de tipo constructivo. Repto que uno posee escasa documentación para poder emitir juicios que no resulten disonantes.

Y es el caso que, en tanto que fuerza social de carácter idealista, los «provos» de Amsterdam representan un conjunto de una evidente importancia. Se dice que hay de doce a trece mil, que publican un periódico; y hasta se dice que en el Municipio de la villa tienen un delegado, muchacho de 23 años en tanto que concejal... Modalidad esta que no cuadra con el criterio libertario de los españoles, jóvenes o viejos, tras la experiencia de la revolución del 1936.

Tal vez obedezca a lo dicho respecto a la insuficiente propaganda, de orden constructivo, el que cierto periodista que tuvo una entrevista con el director del órgano periodístico de los «provos», Eoel van Duyn, quien manifestó que se trataba de un joven, muy barbudo y cabelludo, que denotaba saber lo que quería y lo que era, pero que lo consideraba incapaz de imaginar concretamente hacia que caos podría conducir una victoria de sus ideas. Ahora bien: el joven en cuestión le manifestó al periodista que creía en una sociedad impulsada por la cibernética, donde las máquinas harían el trabajo de los hombres, si es que no se dejaban engañar de nuevo. Y expresó que la organización de esta nueva sociedad había de confiarse a los jóvenes. Y, como «mot de la fin», dijo que en Alemania, en Dinamarca, y en Bélgica había movimientos juveniles similares al que se desarrolla en Amsterdam, con el denominativo de «provos».

Si los jóvenes libertarios españoles no lo han hecho ya, no cabe duda que resultaría de importancia el que establecieran contactos con los citados jóvenes de Holanda. Tal vez de un mutuo cambio de impresiones saldrían unos y otros aleccionados, particularmente en lo concerniente a presentar opiniones de tipo constructivo, y en torno a las particularidades esenciales para encauzar entusiasmo y rebeldía del seno de la masa juvenil.

MANUEL DE FALLA EN GRANADA

Veinte años han transcurrido desde que dejó de existir uno de los músicos más eminentes, más originales, del presente y del pasado siglo. Ha

sido recordando este aniversario en los Jardines de Vallpineda, de Stiges. Ha tenido lugar un homenaje al maestro granadino. Falla, como su amigo Santiago Rusiñol, amaba la citada bella población marinera. Y se dice que fue en el famoso «Cau Ferrat» que le tocó a la municipalidad el singular dramaturgo y pintor catalán, donde Falla concluyó una de sus obras más características: «Noche en los Jardines de España».

No obstante el gran conocimiento que tenía Falla del folklore español, y de esas tonadillas, de esos aires populares, herencia de los siglos pasados, como las que captó por tierras de Castilla al crear la maravilla que es «El Retablo de Maese Pedro», bella evocación cervantina, el autor de «El Amor Brujo», sentía en grado sumo el influjo de Andalucía, y singularmente de su ciudad natal: Granada, a la que amaba tanto, o más, que su amigo, el infortunado García Lorca.

Alguien que tuvo ocasión de intimar con Manuel de Falla, nos decía que al renombrado compositor, a todas las horas del día y de la noche le eran familiares las callejuelas del Albacín. No se cansaba de admirar la ornamentada piedra del Zacatín. La belleza de las puestas de sol, contempladas desde la Torre de la Vela. El nacer el alba entre los jardines perfumados de la Alhambra o del Generalife. Había aplacado la sed, junto con los amigos de otro ilustre granadino: Angel Ganivet, bebiendo el agua deliciosa de la Fuente del Avellano. Había hallado inspiración para sus evocaciones de la naturaleza virgen, deambulando por las selváticas orillas del Darro y del Genil. Admiraba esos tipos de mujer, de ojos grandes, sonadores, y piel morena que pintaba en Córdoba Romero de Torres, y que también en Granada abundan. Le eran familiares las gitanas, los gitanos y sus raícosos de «churumbel», que pueblan las cuevas del Sacromonte.

Tenia Falla afecto y devoción por Granada, la que inspiró sus mejores versos a los poetas Zorrilla y Villalón. Había captado de un modo genial, toda una gama de facetas de la antigua ciudad moruna: el aire, el color, la fragancia de sus «cármenes» y el vivir abigarrado de muchos de sus moradores. De ahí su originalidad: Esa música en la que se percibe la suavidad del céfiro a la par que el grito agrio, desgarrado, que evoca el pregón de esas zagalas que en las mañanas de verano recorren la ciudad vendiendo frescos higos chumbos, de las chumberas del Sacromonte, cogidos entre el rocío de la madrugada.

EDITORIAL LAS SITUACIONES PEREGRINAS

EL DIA 18 de junio último un notario llamado Blas Piñar, especie de supervivencia de la Edad Trogolítica, dio una conferencia en la Academia General Militar de Zaragoza, para un «Elogio y defensa de la vocación militar». Más papista que el Papa, el notario osó interpretar en público lo que privadamente piensan los militares marca 18 de Julio.

Dejando aparte la enormidad de gansadas «patrióticas» emitidas por Blas, nos interesa sobremanera destacar un párrafo que no tiene desperdicio y, tal vez, el más celebrado y aplaudido por el auditorio galeonado y archigaleonado de la Academia citada. Dice, el párrafo merecedor de releve:

EL EJERCITO NO PUEDE CON-

SENTIR QUE SE PACTE CON EL ANARQUISMO NI CON LA C. N. T.

Evidentemente. Ni el anarquismo ni la C.N.T. admitirán jamás pactos con la morrala militarista. Ni contrato o legajo tienen preparado ni prepararán jamás para que un notario con tufo de cuadra coloque el «doy fe» al pie de los mismos.

Pero, vayamos a lo que interesa, a lo que de los aplausos al espolado — que no espólan — Blas se desprende: La militarada española, como su dueño capitalista y la milicia vaticanista, jamás podrán transigir, subastar su principio de intransigencia, jugarse a los dados el gaje del 1 de abril de 1939 con el primer Royano que se tercié. Dada la tradición cavernícola de estos tres elementos españoles, HOY POR HOY PRIVATIVOS, ¿cómo puede salir de cabezas normales la posibilidad de una coyuntura favorable a los intereses del pueblo? ¿Cuándo la reacción clásica de nuestro país ha consentido el más leve paso del Estado en favor de las clases humildes, que, por serio, las desprecia inapelablemente?

Se habrá visto que nos abstenemos de hablar en peyorativo en cuanto al royanismo que el tema de hoy sube a la superficie. Que la acción pro-verticalista emprendida por unos cuantos ex-cetistas, cada cual la designe a su manera. Pero, la insigne estupidez del mal paso o la consciencia puesta en el traspiés, nos hacen dudar de la inteligencia y de la normalidad del propósito de ese mundillo que ayer estuvo en la C.N.T. como podía haber estado en regateos en el Rastro. Vidas de azar, regidas por el viento, capaces de una buena acción como de un disparate gigantesco.

UMBRAL

Sumario del número 54:

Nano de Sabadell: CERVANTINA.

LETANIA DE NUESTRO SEÑOR DON QUIJOTE (poesía).

Severino Campos: LAS BASES DEL FUTURO LIBERTARIO EN LAS VIRTUDES DEL TRABAJÓ.

Alberto Fernandes Leys: OTRA VEZ EL MUELLE DE LAS BRUMAS.

Juan Ferrer: HEMOS OIDO A RAIMON.

Victor García: CELAN: ISLA DEL TE Y DEL BUDA. LOS VEDDAS. LA EDAD DE PIEDRA EN EL SIGLO XX.

Clarence L. Swartz: JOSIAH WARREN: EL PRIMER ANARQUISTA AMERICANO.

Dr. René Marino Aguirre: EL AMANECER DE LA CULTURA OCCIDENTAL.

J. F. LECTURAS. «TAL VEZ MAÑANA» de Botella Pastor.

José Viadiu: ADALIDES DE LA LIBERTAD: ENRIQUE HEINE.

E. Valls: HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND, EL RESPLANDOR DE UNA CONCIENCIA LIBRE.

Antonio Pereira: EN LA SELVA (poema).

Susana Mariño: POEMAS.

PROGRAMA DEL XVI FESTIVAL PAU CASALS EN PRADES.

Han Ryner: LA SABIDURIA RIENTE (folletón encuadrable).

Noticiero, libros, dibujos, retratos, avisos, etc.

Un número de agrado para las vacaciones. 1 solo franco en Francia.

«UMBRAL»

NUMERO DE VACACIONES

Resumiendo los números 55 y 56 (julio y agosto de 1966): 32 páginas de texto (comprendidas 16 páginas del cuaderno Han Ryner). Magníficas colaboraciones de A. Fernandes Leys, Victor García, Campio Carpio, René Marino Aguirre, E. Valls, Luis Capdevila, Vladimir Muñoz, Andrés Martínez, Susana Mariño, Luis Alberto Musso y otros.

Un número para llevar en el bolsillo.

Precio: 2 francos.

CRONICA INTERNACIONAL

EDIC. GREGORIO QUINTANA

EL NOBEL DE LA PAZ PARA FRANCO

Lo cortés no quita lo valiente», afirma un proverbio español. Rendir pleitesía a fórmulas conciliatorias y hasta «entrar en el juego» de las convenciones y de los mitos sería cosa baladí. Sería cosa respetable. Podría serlo, baladí y respetable, al mismo tiempo. Bastaría con que se juzgara limpio. Premios y prebendas podrían así dar medida, nota, significación, de ciertos valores reconocibles. Que se ponga de manifiesto la probidad moral de un hombre, su entrega personal a una labor humanista, puede no ser desdoro para quien recibe el reconocimiento de las gentes, ni baja para quienes halagan y premian. Pero conviene distinguir entre el homenaje sincero de los hombres y el medido, calculado premio de las instituciones.

Hace unos años sufrimos lo indecible cuando nuestro querido Eugen Relgis aceptó que un comité de hombres de buena voluntad, pero de ingenua aprobación a un desgraciado rito, le presentara como candidato al Premio Nobel. Que me perdonen los cuidados si entones fui irreverente y si me mantengo en las mismas. Manifiesté mi opinión en estas columnas.

Un premio Nobel de la Paz, decía poco más o menos unos años después de aquel percatame, no se otorgará jamás a un Louis Lecoin. No pueden hallarse en la misma fila los Relgis, los Lecoin y los Churchill. A mi gran asombro y a mi infinita pena, comprobaba a las pocas semanas después de haber escrito aquello, que ocurría con Lecoin idéntica aventura que con Relgis... Me aperchí a la lectura de la segunda edición de su libro que en su edición primera se llamó «De cárcel en cárcel». Caía Lecoin, voluntariamente esta vez, en la cárcel, en el calabozo de invisibles muros constituido por la trivialidad y el absurdo de las convenciones sociales... Con noble gestos cedía Lecoin su ración de gloria a otro candidato... pero se reservaba para el año próximo. No contaba, no podía ni siquiera imaginario, que entre los contrincantes de este año, tendría a quien pocos meses antes Lecoin enviaba al diablo... Su competidor, uno de sus competidores, es el propio Francisco Franco Bahamonde.

LA CANDIDATURA PRO FRANCO

La noticia llega de Noruega, retransmitida por varias agencias de prensa y recogida por «La Vanguardia» de Barcelona en los siguientes términos: «EL GENERALISIMO FRANCO PROPUESTO PARA EL PREMIO NOBEL DE LA PAZ. La noticia, de un periódico Noruego, ha sido difundida por la Associated Press.»

«OSLO, 22. — La Agencia de noticias Associated Press se hace eco de una noticia difundida por el diario de la tarde de esta capital «Verdens Gang», según el cual el jefe del Estado español generalísimo Franco, ha sido propuesto para el premio Nobel de la Paz.»

Citando fuentes bien informadas, el citado periódico dice que la propuesta la han formulado al Comité del premio Nobel de la Paz un grupo de profesores extranjeros que enseñan en la Universidad germano occidental de Cotinga.

«Verdens Gang» escribe que los autores de la propuesta arguyen que Franco se merece el premio por su «sabia y prudente política exterior» que ha mantenido a España al margen de la guerra durante 27 años. Con ello Franco contribuyó al equilibrio europeo y a la preservación de la paz mundial, siguiendo el camino de la paz.

El citado periódico noruego añade que dichos autores alaban a Franco por su coexistencia económica con la Unión Soviética y otros países del Este de Europa, contribuyendo de esta manera a un mejor entendimiento entre Oriente y Occidente. «EFE.»

Protesto. No se trata de cretinismo, como seguramente querrá decir el lector sorprendido por tal noticia. No. Por el contrario. La proposición es sólida, congruente y se basa en el fondo de lo que en sí constituye la institución Nobel. Su creador dejó establecido de forma testamentaria lo que constituye el fondo y la esencia de la sociedad. Con la invención de la pólvora contribuyó Nobel a que la guerra fuera más eficaz. Liquidada la humanidad, la PAZ, la inmensa PAZ, la inviolable PAZ planeará «in eternum» sobre un planeta preñado de intenciones puras, virginales. Franco contribuyó como pudo, en España, a que la paz cubriera la faz del mundo. No es su culpa, no es culpa de Franco el que aún queden españoles en España y en el mundo. No es su culpa el que se haya liquidado prematuramente a Hitler y a sus hordas, a Mussolini y sus legiones, dispuestas a terminar con los españoles, los judíos y los opositores de todo color, raza, profesión y rango. Parte de culpa la tuvo Churchill. Y sin embargo le premiaron con el Nobel.

UN CANDIDATO MAS MODESTO

La lista de pretendientes al premio Nobel es más larga que la lista de candidatos al Trono, o no importa.

En MARSELLA Gran Mitin Confederal

Conmemorativo del aniversario de las históricas jornadas de julio 1936.

Bajo los auspicios de la Organización hermana gala, tendrá lugar en Marsella, el domingo 17 de julio 1966, a las nueve y media de la mañana, en el Cine Variétés, la Canebière, con la participación de los siguientes oradores:

Henri JULIEN, Abogado. Presidente de Solidaridad Internacional Antifascista en Provenza.

Joseph SORIANO, Secretario general de la C.N.T. Francesa.

Federica MONTSENY, por la C.N.T. Española.

Presidirá: Anibal Ferré, Secretario de la 10ª Unión Regional de la C.N.T. F.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio — Asociación Internacional de los Trabajadores — invita a todas sus Federaciones Locales, afiliados simpatizantes, emigrados económicos y a los antifascistas en general, para que asistan al acto y demostrar la común repulsa al régimen franquista imperante por la fuerza en España.

¡Contra Franco y el fascismo!
¡Por la libertad de España!
¡Todos al mitin!

TRES CANDIDATOS MARGINALES

¿Quién no conoce a Vinoba? Más joven que Gandhi, se lanzó al apostolado con fervor tal que ciertos observadores le consideran su discípulo y proseguidor. Vinoba no lo niega ni lo acepta. Lo cierto es que no accedió al poder, con Nerhu, ni lo intentó después. Germinial Gracia trasladó al castellano algunas referencias de quien es por muchos considerado como uno de los actuales anarquistas hindúes.

Acaba de aparecer en París «Le médiant de Justice: Vinoba», de Hallon Tehnyson, traducción del inglés por nuestro querido amigo André Prudhommeaux. La traducción data de unos cinco años y nuestro amigo me la confió para gestionar una edición española. Fracasó en el intento. Led el libro que ahora prologa amorosamente Lanza del Vasto.

Vinoba es de aquellos que no buscan premio a su labor. Su obra y él constituyen una sola unidad indivisible. La una terminará con el otro. Sin reposo y sin fatiga aparente continúa su peregrinación por el inmenso territorio de la India, a pie, hollando el polvo con su pie desnudo, sin otra preocupación que la de propiciar en el hombre, su hermano y amigo, una toma de conciencia de su situación. Toma de conciencia susceptible de transformar el cuadro del país, luchando con impedimentos e imperativos extremadamente complejos, difícilmente comprensibles para los oriundos de Occidente.

No podemos imaginar a Vinoba, el «emendigante de justicia», solicitando ni aceptando los oropeles del premio Nobel. Su vida, su acción, su conducta, su desprendimiento total de los bienes y de las prebendas, constituyen repudio frontal a tales vanidades...

Danilo Dolci es suficientemente conocido en el mundo occidental. Brillante ingeniero, agil escritor y sociólogo despierto, se dio por entero a la causa del más mísero siciliano. Para atarse con más pureza a la tierra árida y reseca prendada de vestigios de la civilización griega, Danilo Dolci contrajo matrimonio con una viuda del lugar, madre de varios hijos. Acto de una pureza simbólica capital.

Danilo Dolci se enfrentó solo contra el gobierno central, contra la incuria de las autoridades sicilianas, contra la misma «mafia», reclamando pan, agua y trabajo para los campesinos. Carreteras para que los intercambios de productos sean más posibles y provechosos, Escuelas y viviendas... En su cruzada sufrió procesos y cárcel. Multas a granel y la amenaza constante de las autoridades y los notables. Su arma personal: la huelga del hambre, la no violencia, sus giras por Europa, sus conferencias, sus escritos.

Giovanna Berneri le consideraba como un anarquista activo y ejemplar. Conocidos entonces y mantenemos la misma opinión. La prensa anarquista italiana sobre todo «L'Agitazione del Sur», le dio cabida en sus columnas. Pero en el fondo Danilo Dolci sólo cuenta consigo mismo, con su perseverancia, con su voluntad. ¿Quién diría que también le presentaran este año como candidato al Premio Nobel?

En Francia y fuera de aquí se conoce ampliamente a Louis Lecoin, el hombre cuyo pasado, íntegro y ejemplar, quedó consagrado a las más nobles campañas por la libertad y por la dignidad humana. Hace bien poco se halló a punto de perder sus huesos en su acción por los objetores de conciencia. Como Vinoba y como Dolci, su amor predilecto fue la del don de sí mismo, en una huelga de hambre de duración ilimitada.

Militante anarquista y luchador sindicalista en su mocedad, combatió las instituciones burguesas y al Estado. No ha cesado en su labor y aún recientemente fue animador de una vibrante campaña contra el franquismo. Inquieto e infatigable se lanza a todas las labores penibles a su edad...

He aquí el tercer candidato «marginal» al Premio Nobel: Vinoba, Dolci, Lecoin... Tres candidatos marginales. Marginados por su actitud refractaria frente a los desmanes de la sociedad, del sistema social que actualmente rige los destinos del mundo. Marginados por el mismo sistema social que no puede reconocerles como suyos...

(Pasa a la pag. 2.)

CONMEMORACION DEL 19 DE JULIO DE 1936 Gran Mitin en Toulouse

El día 24 de julio de 1966, en el Palais des Sports de Toulouse y a las 9 en punto de la mañana, se celebrará un gran mitin en conmemoración del 30 aniversario de la Revolución española.

El mitin está organizado por la 6ª Unión Régionale de la C.N.T. francesa, con la colaboración de la C.N.T. española. La Presidencia está asegurada por el Bureau de la Sexta Unión Regional de la C.N.T. y tomarán parte en el acto, como oradores:

JOSEPH SORIANO, por la C.N.T.F.
ANDRES CAPDEVILA, por la C. de R. del Alto Garona.
FEDERICA MONTSENY, por la C.N.T.E.

Todos al Palais des Sports de Toulouse, el día 24 de julio de 1966. La solidaridad con el pueblo español, que no ha cesado en su combate por la libertad desde hace treinta años, así lo exige!

Por la tarde, organizado por Solidaridad Internacional Antifascista

GRAN FESTIVAL DE VARIETES a las 3, en el Palacio de los Deportes de Toulouse, Place Dupuy, con

YON DE MURGUIA Tenor de fama internacional
RECITAL DE POESIAS por un grupo de amigos.

S. J. TERREY Fantasiista del Teatro Capilote y de la O.R.T.F.

SUSANA Y PEDRO en bailes españoles.

LOLITA MARTIN canción española.
GRUPO FOLKLORICO de Toulouse.

CUADRO JOTEROO con los hermanos Zapata, campesinos de Aragón, y la Rondalla Aragonesa.

JUAN MONTIEL (hijo) canción moderna.

DE MIGUEL Joven baritono.

CONSUELO IBANEZ Insuperable en su género.
Pianista, profesora Mme. GALCERAN

PRECIO UNICO: 4 francos.

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

14 JUILLET 1966 NUMERO 410 0,50 F LE NUMERO 38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

UN SYMBOLE . UN EXEMPLE

La meilleure façon de mettre en relief notre idéologie anarcho-syndicaliste c'est de s'affirmer auprès des travailleurs par l'exemple les faits et les réalisations

Dans ce domaine, nous n'avons pas la prétention d'être des novateurs et nous dirons même qu'en nous contentant de répondre à notre compte toutes les bonnes idées, les bonnes intentions, et quelquefois aussi les bonnes réalisations de nos aînés, nous pourrions faire un grand pas en avant sur le terrain social.

Certes, nous ne faisons pas l'unité autour de nous sur ce sujet et il nous a souvent été reproché de ne pas être dans le vent ou de rester trop attachés à des théories quelque peu vieillottes; mais qu'importe, le temps travaille pour nous et certains de nos vieilles utopies deviennent aujourd'hui des nécessités urgentes. Les socialisations, les collectivisations des moyens de production et de répartition deviennent tous les jours plus indispensables pour en finir avec l'exploitation de l'homme par l'homme.

Or, il y a trente ans, le peuple espagnol, symbolisant toutes ces aspirations humaines, donnait au prolétariat international l'exemple le plus glorieux de l'histoire, avec la Commune de Paris et la Révolution d'Ukraine, en s'élevant courageusement contre le fascisme sanguinaire et en constituant les bases de la société idéale, dans la commune libre.

« Ceux qui ont vécu ces jours mémorables, marqués par le désir unanime de tracer dans l'histoire des peuples la voie lumineuse de la lutte pour la liberté, jamais nous ne pourrions les oublier. »

Ainsi s'exprimait dernièrement l'un de ces nombreux anonymes qui, au meilleur de leur jeunesse et au mépris de tout esprit nationaliste, était parti, il y a trente ans déjà, dans les brigades internationales, pour la péninsule ibérique assaillie par tous les vautours de la réaction internationale.

Que furent ces glorieuses journées de juillet 36 ? Des journées de lutte sans merci pour réduire l'insurrection fasciste et même la détruire dans certains secteurs névralgiques d'Espagne où l'action combinée des forces phalangistes, mussoliniennes et hitlériennes durent s'incliner devant l'élan irrésistible du peuple.

Mais ce fut aussi un effort considérable qui fut réalisé dans la réorganisation, quelque peu improvisée peut-être, car les exigences du moment ne permettaient pas de lanterner, mais toujours avec succès et enthousiasme. La gestion des entreprises abandonnées par une bourgeoisie trop compromise dans le soulèvement factieux, fut prise en main par les travailleurs. Un historien républicain espagnol écrivait un jour ces lignes, qui reflètent la conscience de classe des travailleurs espagnols de 36 :

« Le travail responsable est la norme qui régle la conduite des travailleurs et ils éprouvent une grande satisfaction à évoquer les magnifiques assemblées où il se trouvait toujours un bon camarade pour s'exprimer ainsi : « La transformation sociale sera bientôt une réalité et nous ne devons pas oublier que demain nous serons peut-être appelés à prendre des responsabilités dans l'administration des entreprises; tenant compte que dans la société idéale de demain chacun devra produire selon ses forces pour être en mesure de consommer selon ses nécessités, nous devons, dès aujourd'hui, ajuster notre conduite aux principes que nous voulons établir. »

Nous pensons que cet appel qui était lancé aux travailleurs espagnols avant la Révolution de 36, n'a rien perdu de son actualité et c'est la raison pour laquelle nous le laissons à la méditation de tous les innovateurs en matière de syndicalisme.

A bas les masques

La radio nous a appris que les Américains ont horreur des régimes totalitaires.

Il est fort probable qu'il y ait des Américains à qui ces régimes répugnent.

Dependant le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique, peuple libre — soutient les pires régimes totalitaires.

Exemple typique : l'aide massive et ouverte des U.S.A. au régime totalitaire d'Espagne.

ESOPE



UNE PAGE DE LA REVOLUTION ESPAGNOLE

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres, Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres.

Ainsi s'exprimait Le Cid de Corneille, ainsi pourraient s'exprimer les héros de la Révolution espagnole, mais il y eut aussi des réalisations aussi célèbres que les actions. Le communisme libertaire trouva alors en Espagne, un terrain d'expérience d'une fertilité extraordinaire.

Le cri de guerre des travailleurs fut, dès le début : *collectivités... collectivités...* C'était d'ailleurs le seul moyen d'en sortir; la répartition individuelle s'avérant impossible dans la mesure où chacun devait se trouver sur un même pied d'égalité avec l'ensemble des travailleurs. Du reste, dans le domaine agricole, la valeur des terres est inégale, les récoltes varient suivant le secteur et sont plus ou moins difficiles à réaliser; il y a aussi des risques d'intempéries qui ne peuvent être supportés individuellement, et enfin le travail en commun est plus rentable sous tous ses aspects.

De nombreuses mise en garde furent d'ailleurs faites contre le risque de la P.A.I. C'est peut-être la peur de ce risque qui incita la classe ouvrière au collectivisme; mais il y avait surtout un vieux rêve à réaliser : une société sans classes ni Etat, sans politiciens et en accord avec la formule déjà très répandue : « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins. »

Il y avait aussi de grands penseurs et théoriciens libertaires qui ne vivaient que pour la réalisation de ce rêve et qui œuvraient en conséquence.

« Le communisme libertaire, écrit le docteur Isaac Puente, c'est l'organisation de la société sans Etat et sans propriété privée. Pour cela il n'y a rien à inventer, ni aucun organisme nouveau à créer. Les noyaux d'organisation autour desquels doit s'organiser la vie économique future, sont déjà présents dans la société actuelle : ce sont les syndi-

cats et les communes libres. Dans le syndicat se regroupent tous les travailleurs des entreprises collectivisées; quant à la commune libre, organisme très vieux dans l'histoire, elle regroupe tous les habitants d'une localité dans un but bien déterminé d'apporter une solution équitable à tous les problèmes que peuvent se poser au sein de la commune.

Ces deux organismes, fondés sur des principes fédéralistes et démocratiques, seront souverains dans leurs décisions, sans aucune tutelle d'organisme supérieur et tenus uniquement à se confédérer par obligation économique des organismes de relation et de communication constitués en fédérations d'industrie. »

Bien sûr, il n'est besoin de rien inventer pour instituer une société plus humaine, mais il faut par contre éliminer tous les parasites et il faut dire que pendant la Révolution espagnole certains excès de zèle étaient néfastes à la cause libertaire.

« Solidaridad Obrera » fut même obligée d'intervenir dans ces termes : « Nous avons appris que certains éléments irresponsables ont terrorisé des paysans et nous avons constaté par ailleurs une certaine apathie dans le travail quotidien. Ce sont là des faits regrettables et qui vont à l'encontre de notre idéal. »

Mais la grande œuvre de la C.N.T. est restée intacte malgré les actes commis par des irresponsables et si la coalition des Etats a détruit ces réalisations pratiques, son éthique est restée intacte même après trente ans de dictature franquiste.

Joseph SORIANO

Communication de Socialisme et Liberté

La situation économique et sociale de la Belgique ne fait que se dégrader. La mauvaise gestion des patrons capitalistes soutenus par l'Etat autoritaire, accable de plus en plus les travailleurs.

L'apreté au gain des dirigeants actuels de l'économie les oblige, pour résister à la concurrence à augmenter le rythme de travail au détriment des travailleurs, à négliger l'entretien des lieux de travail, ce qui entraîne une plus grande insécurité (Cf. les conditions de travail à la F.N.), à fermer les entreprises peu rentables ce qui provoque une augmentation du chômage.

Conscients des difficultés de l'économie et des risques prochains d'inflation, les industriels belges se tournent vers les U.S.A. et implorent l'aide du capital américain.

De telles menaces d'inflation sont rendues plus précises encore par l'installation, contre la volonté du peuple belge, du S.H.A.P.E. - O.T.A.N. en Belgique.

Face aux manœuvres des patrons et de l'Etat monopoliste, secondés par les syndicats (F.G.T.B. - C.S.C.) et les partis politiques de gauche (P.S.B., P.C.) la réaction des travailleurs a été ferme et déterminante. Deux grandes grèves (Lwartzberg, F.N. à Herstal) ont démontré que la volonté révolutionnaire des travailleurs était encore bien réelle, et que l'emboisement de la masse ouvrière n'était qu'un mythe fabriqué de toutes pièces par les bonzes syndiqués et les chefs politiques pour expliquer leur intégration au régime capitaliste.

En ce moment, la méfiance à l'égard des organisations « traditionnelles » de la classe ouvrière grandit, et la lutte des travailleurs pour leur émancipation prend enfin son sens véritable : organisation directe et action immédiate des travailleurs contre les exploitateurs.

SOCIALISME ET LIBERTE
secrétariat : Destryker François,
2^e, av. des Droits-de-l'Homme
Bruxelles 7.

L I S E Z

RENE VILLARD « LE COMBAT SYNDICALISTE »

L'ESCLAVAGE DES TRAVAILLEURS

Le capital, par la publicité, a su faire entrer dans les mœurs l'usage du crédit; celui-ci est devenu une véritable exploitation qui arrive à dépouiller le travailleur dont les bas salaires ne peuvent permettre d'acheter comptant une marchandise qui lui est nécessaire. Cette branche crédit est venue réduire un peu plus les moyens d'existence du travailleur, car elle exploite honteusement la situation malheureuse de ce dernier. Celui-ci arrive à payer, sans s'en rendre compte, 20 % d'intérêt sur une marchandise, du fait qu'au siècle du capitalisme, il est atteint de cette maladie honteuse : la pauvreté. En revanche les prêteurs, pour ne pas écrire les usuriers, dont le pouvoir autorise cette forme d'exploitation, s'enrichissent sous le couvert de la loi. C'est ainsi que pour la dernière période recensée (1^{er} semestre 1965), la Compagnie bancaire spécialisée dans les opérations de crédit mobilier et électroménager, a augmenté, pour cette période, ses recettes de 25 % et ses bénéfices bruts de 50 %. Sur le marché boursier, ses titres sont, en 1966, en hausse de 50 %, comparativement au cours le plus bas de 1965.

Le travailleur, qui est dans l'obligation de passer par des intermédiaires perd ainsi un peu plus de sa liberté. Il se trouve enchaîné à son travail, qu'il ne peut quitter pour tenter d'améliorer sa situation. Il n'ose plus prendre aucune situation où il y aurait un risque, car il ne dispose plus que de très faibles moyens pour assurer son existence. La chaîne de l'exploitation capitaliste est encore un peu plus lourde pour lui. Non seulement il enrichit par son travail le capital bénéficiaire réel de sa production, mais encore, il lui fait un don complémentaire pour pouvoir utiliser une marchandise dont il est, le producteur. On ne sait où s'arrêtera l'exploitation capitaliste qui suce le sang des travailleurs avec l'accord du pouvoir, lequel est souvent composé d'individus qui ne sont que des capitalistes ou, à défaut, de représentants du capitalisme.

Le code civil napoléonien, s'il défendait la propriété, ignorait la détresse du travailleur. Ce code a été la base des devoirs imposés aux Français. Le principe de la propriété, érigé en droit, a autorisé, tout naturellement, la création du patronat, devant lequel celui qui ne possède rien est dans l'obligation de s'abaisser. Le travailleur est un esclave, à notre époque moderne, il est rivé à sa machine du matin au soir. La machine lui impose son rythme quand le processus de fabrication est mécanisé. Quand il ne l'est pas, c'est le chronométrier qui impose la cadence; le chronométrier est l'agent des négriers, il impose la cadence, il prescrit un programme du travail comportant le nombre de pièces que le travailleur doit produire dans la journée. Au-dessous du nombre imposé, c'est l'observation, l'avertissement, la pénalisation, le renvoi.

Pour la femme, la pénalisation est identique. Elle est astreinte à des travaux plus minutieux, soudage, meulage de pièces minuscules qui demandent une concentration sans défaillance malgré la monotonie du travail; les experts reconnaissent qu'un homme ne résisterait pas. C'est pourquoi la femme, dont le salaire est inférieur d'un tiers à celui de l'homme, est utilisée pour ces travaux minutieux. Le rythme du travail est tellement abrutissant qu'au bout d'un certain temps la femme, qui tient son ménage en plus de son travail à l'usine, doit s'absenter quelques heures ou quelques jours pour récupérer. Ceux qui critiquent tout le temps les femmes qui s'absentent devraient se demander pourquoi elles agissent ainsi. S'il y avait plus de crèches, de services, d'aides ménagères, l'absentéisme diminuerait. Les conditions de la femme qui travaille en usine font l'esclavage. Si elle accepte ce travail forcé par la cadence, malgré une rémunération au rabais, c'est que les conditions de l'existence l'exigent.

80 % des femmes travaillent par nécessité absolue pour survivre ou permettre à leur famille de vivre. Elles n'acceptent pas, elles sont contraintes. Les syndicalistes révolutionnaires, par leurs campagnes, auprès des travailleurs et du public, ont permis aux syndicats inféodés au pouvoir, d'obtenir quelques avantages sociaux. L'Etat a dû consentir ces progrès sociaux aux syndicats avec qui il pactise; il entend ainsi perdre le minimum de ses avantages, car l'Etat a tout intérêt à faire croire à la classe prolétarienne que ses véritables détracteurs sont les syndicats qui lui sont inféodés. Les travailleurs sont ainsi bloqués sur des voies de garage et de temps en temps on leur consent un petit avantage. Il n'est pas question de faire entrer dans ces pourparlers la Confédération nationale du travail (C.N.T.) pour la raison que les syndicalistes révolutionnaires, s'ils

soutiennent toutes les grèves, toutes les revendications, ne s'abaissent pas devant un pouvoir qu'ils méprisent, ils ne s'agenouillent pas devant un capitalisme qu'ils combattent. Traiter avec les ennemis du peuple serait devenir complices des ennemis du peuple. Les syndicalistes révolutionnaires ne traitent jamais avec les représentants des Etats, leur but est la suppression totale des pouvoirs, de tous les pouvoirs, ceux de l'Etat comme ceux du capitalisme.

En plus de l'esclavage consécutif au capitalisme, le travailleur en supporte un autre qui l'atteint dans sa dignité. Trois siècles avant Jésus-Christ, on comptait en Grèce 30.000 hommes libres pour 400.000 esclaves. Bien peu se révoltèrent, leur révolte consistait en la fuite. De nos jours, les hommes modernes, soumis à l'esclavage de la violence des Etats, peuvent prendre la même détermination que les esclaves de l'antique Grèce, ils peuvent fuir, passer en territoire étranger, pour ne pas s'abaisser à la perte de leur dignité d'homme, pour ne pas apprendre à tuer des travailleurs pétris comme eux des mêmes misères, soumis aux mêmes obligations criminelles des Etats. Le travailleur des temps présents peut conserver sa dignité d'homme en respectant l'humanité, ce qui l'oblige à changer de pays, mais il demeure esclave en ce qui concerne le travail, qui est partout sous le joug du capitalisme.

Les vices actuels de notre civilisation semblent incurables, une seule ressource subsiste pour assurer l'existence des hommes dans plus de justice et d'humanité, c'est, répétons-le, une fois de plus, la révolution. Et cette révolution deviendra aussi certaine que la disparition des patries et la suppression du capitalisme. Engels a écrit : « Un jour viendra où toute la machinerie des Etats sera reléguée

CAMPING INTERNATIONAL

Nous engageons toutes nos régions à faire le maximum de publicité autour de ce camping dont le caractère principal est d'être international et libéral.

Nous invitons tous les libertaires et syndicalistes révolutionnaires à venir dans ce camp, non seulement pour y goûter des loisirs, mais aussi pour y puiser l'expérience qui leur permettra l'an prochain, d'en fonder un autre dans une région plus accessible aux camarades du Nord.

A 50 km des Baux, de la chaîne des Alpes et de Marseille.

A 80 km des Saintes-Maries (Camargue), vous aurez : Le Soleil et la Mer.

Le terrain de camping se situe sur la Campagne du Père Icard, sur la départementale 50 qui relie St-Mitre-les-Remparts à Port-de-Pouc. Le camp se trouve exactement à 1 km 500 de St-Mitre-les-Remparts, en allant vers Port-de-Bouc. Deux cyprès signalent le chemin qui mène au terrain particulièrement boisé, ce qui nous permettra de nous abriter à l'ombre.

Moyens d'accès Par le train, les deux gares les plus commodes sont celles d'Istres ou de Martigues. Un service de cars assure la correspondance jusqu'à St-Mitre-les-Remparts.

Départ des cars d'Istres : 6 h 20 - 8 h 15 - 12 h 40 - 14 h - 16 h 45 et 18 h 30 tous les jours.

Départ des cars de Martigues : ces...

6 h 45 - 10 h 05 - 11 h 50 - 15 h 35 18 h et 19 h 35, tous les jours.

Si vous voulez annoncer votre arrivée, écrivez à : Camping International, Campagne du Père Icard, St-Mitre-les-Remparts, 13 - (B. du Rh.).

Cette année, le camping aura lieu du 18 juillet au 31 août 1966.

Pour l'organisation pratique du camping, toutes les bonnes volontés sont acceptées.

Quelques camarades seront sur place les 14, 15, 16 et 17 juillet pour préparer le camp et monter les installations nécessaires.

Nous espérons ne pas nous retrouver tous seuls à de telles réjouissances.

C. N. T. A. I. T. XXX ANIVERSARIO DE LA REVOLUCION ESPAÑOLA DE JULIO



L. cumplire el XXX Aniversario de la grandiosa e inventada Revolución Española de Julio de 1936-39, saludamos a los luchadores caídos, saludamos a los luchadores vivos...

No recordamos esta gesta gloriosa a manera de simple ritual conmemorativo, sino como afirmación de una voluntad de lucha inquebrantable...

Los años transcurridos, los desencuentros encajados en las diversas etapas pasadas después del triunfo transitorio de la dictadura y de la bar-

En MARSELLA Gran Mitin Confederal

Commemorativo del aniversario de las históricas jornadas de julio 1936.

Bajo los auspicios de la Organización hermana gala, tendrá lugar en Marsella, el domingo 17 de julio 1966, a las nueve y media de la mañana, en el Cine Variétés, la Canebière, con la participación de los siguientes oradores:

Henri JULIEN, Abogado. Presidente de Solidaridad Internacional Antifascista en Provenza.

Joseph SORIANO, Secretario general de la C.N.T. Francesa.

Federica MONTESENY, por la C.N.T. Española.

Presidirán: Anibal Ferré, Secretario de la 19ª Unión Regional de la C.N.T. F.

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio - Asociación Internacional de los Trabajadores - invita a todas las Federaciones Locales, afiliados, simpatizantes, emigrados económicos y a los antifascistas en general, para que asistan al acto y demostrar la común repulsa al régimen franquista imperante por la fuerza en España.

¡Contra Franco y el fascismo! ¡Por la libertad de España! ¡Todos al mitin!

MITIN DE ALIANZA SINDICAL EN VIERZON

La Alianza Sindical de Vierzon celebrará un mitin el domingo 24 de julio a las diez de la mañana en el local que comunicaremos en el plazo de unos días, así como el nombre del orador de la U.G.T., pudiendo adelantarse que el compañero que intervendrá por la C.N.T. será Alejandro Lamela.

Señalamos además que por la tarde habrá salda al lado del río (el Cher). Tomen nota los compañeros y amigos de la región y consideren invitados los presentes.

CONMEMORACION DEL 19 DE JULIO DE 1936

Gran Mitin en Toulouse

El día 24 de julio de 1966, en el Palais des Sports de Toulouse y a las 9 en punto de la mañana, se celebrará un gran mitin en conmemoración del 30 aniversario de la Revolución española.

El mitin está organizado por la 6ª Unión Regional de la C.N.T. francesa, con la colaboración de la C.N.T. española. La Presidencia está asegurada por el Bureau de la Sexta Unión Regional de la C.N.T. y tomarán parte en el acto, como oradores:

JOSEPH SORIANO, por la C.N.T.F. ANDRES CAPEDELA, por la C. de R. del Alto Garona. FEDERICA MONTESENY, por la C.N.T.E.

Todos al Palais des Sports de Toulouse, el día 24 de julio de 1966. ¡La solidaridad con el pueblo español, que no ha cesado en su combate por la libertad desde hace treinta años, así lo exige!

Por la tarde, organizado por Solidaridad Internacional Antifascista

GRAN FESTIVAL DE VARIETES

a las 3, en el Palacio de los Deportes de Toulouse, Place Dupuy, con

YON DE MURGUIA Tenor de fama internacional con los hermanos Zapata, campeones de Aragón, y la Rondalla Aragonesa.

RECITAL DE POESIAS por un grupo de amigos.

S. J. TERREY Fantasiasta del Teatro Caplote y de la O.R.T.F. SUSANA Y PEDRO en bailes españoles.

LOLITA MARTIN canción española. GRUPO FOLKLORICO de Toulouse.

PRECIO UNICO: 4 francos.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA JUVENTUD ENTRA EN ESCENA

IMPORTA, por supuesto, tener en cuenta la edad de los protagonistas del mundo social. Notamos como quiera hoy como un rebullir de ansias juveniles. Obreros, estudiantes, gente moza que lleva vida aventurera, todos diríase que atraviesan por una etapa de inconformismo, que unos y otros manifiestan a su manera...

Se adivina interesante el segundo de los libros en cuestión, por el modo de ser de su autor era activo, y buscan y crean socialidad, doquiera que se encuentren, coscheando por su carácter amistades y estima.

Creo que había algo en Buenacasa, pese a los defectos que pudiera tener, como cada uno los tiene, que constituía una cualidad digna de estima y merecedora, por tanto, de ser imitada.

En realidad toda esta agitación juvenil ofrece la sensación de algo impreciso, como faltado de un bien coordinado criterio; carencia de una clara objetividad; ausencia de bien definidos rasgos al respecto de una hipotética consecución esperada del futuro.

El semanario «Paris-Match», en colaboración con el Instituto Francés de Opinión Pública, están preparando una vasta encuesta nacional, consulta directa a la juventud, integrada por muchachos o muchachas de diecisiete a los veinte años.

El despertar popular, en su vigoroso impulso, no debe ser frenado ni desviado. Más allá siempre es nuestra divisa y también la del Pueblo. Queremos para España una Sociedad que liquide pura y simplemente al franquismo, que extirpe las raíces de todo fascismo, que no deje en pie ni feudalismos, ni monopolios económicos, ni oligarquías políticas de privilegio o de casta, diferencias de clase, injusticia alguna.

Esta sociedad anhelada la conquistaremos, hemos de conquistarla, luchando. En las filas populares. Codo a codo, con los que se hallen dispuestos a hacerlo a nuestro lado, a la vanguardia. Que nosotros no renunciemos a nada y menos a la victoria del Pueblo, que será la nuestra, y al que jamás traicionaremos.

Nadie tiene derecho a hipotecar el porvenir español. El camino de la Libertad, de las realizaciones de Justicia, del progreso económico, científico, técnico, de la cultura, del bienestar social, debe trazarlo y conseguirlo el Pueblo mismo, con su esfuerzo directo, con el concurso de sus hijos, trabajadores del músculo y del cerebro, intelectuales, universitarios, técnicos, obreros y productores en general, animados de espíritu de Libertad, de sentimiento fraternal, capaces de una acción sostenida y dinámica coherente, de idealismo generador de un Movimiento revolucionario constructivo, inteligente y audaz, en el que sean elemento básico orientador, realizador y determinante. Un movimiento de verdadera liberación, de raíz esencialmente federalista, libertaria, capaz de aplastar definitivamente a la dictadura, al fascismo, dejando paso libre a la expresión de la voluntad popular, sin condicionamientos castradores.

«Compañeros! ¡Trabajadores! ¡Antifascistas! ¡Viva la Impercedera Revolución Española! ¡Adelante, con sus claros objetivos de transformación social, de renovación y organización de la nueva España, reconquistada para todos los españoles!»

Por la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio. Secretariado Intercontinental. Exilio, julio 1966.

Conozco el primero de los volúmenes. Supongo que el segundo es inédito. Tuve entre mis libros, en España, al que ahora se pretende recitar, empresa laudable, merecedora de apoyo. Recuerdo que contenía profusión de datos interesantes en torno al desenvolvimiento y vicisitudes de nuestro sindicalismo libertario, del que, en tanto que Confederación Nacional del Trabajo, ya sabemos que Buenacasa fue uno de los primeros animadores.

Se adivina interesante el segundo de los libros en cuestión, por el modo de ser de su autor era activo, y buscan y crean socialidad, doquiera que se encuentren, coscheando por su carácter amistades y estima.

Creo que había algo en Buenacasa, pese a los defectos que pudiera tener, como cada uno los tiene, que constituía una cualidad digna de estima y merecedora, por tanto, de ser imitada.

En realidad toda esta agitación juvenil ofrece la sensación de algo impreciso, como faltado de un bien coordinado criterio; carencia de una clara objetividad; ausencia de bien definidos rasgos al respecto de una hipotética consecución esperada del futuro.

El semanario «Paris-Match», en colaboración con el Instituto Francés de Opinión Pública, están preparando una vasta encuesta nacional, consulta directa a la juventud, integrada por muchachos o muchachas de diecisiete a los veinte años.

El despertar popular, en su vigoroso impulso, no debe ser frenado ni desviado. Más allá siempre es nuestra divisa y también la del Pueblo. Queremos para España una Sociedad que liquide pura y simplemente al franquismo, que extirpe las raíces de todo fascismo, que no deje en pie ni feudalismos, ni monopolios económicos, ni oligarquías políticas de privilegio o de casta, diferencias de clase, injusticia alguna.

Esta sociedad anhelada la conquistaremos, hemos de conquistarla, luchando. En las filas populares. Codo a codo, con los que se hallen dispuestos a hacerlo a nuestro lado, a la vanguardia. Que nosotros no renunciemos a nada y menos a la victoria del Pueblo, que será la nuestra, y al que jamás traicionaremos.

Nadie tiene derecho a hipotecar el porvenir español. El camino de la Libertad, de las realizaciones de Justicia, del progreso económico, científico, técnico, de la cultura, del bienestar social, debe trazarlo y conseguirlo el Pueblo mismo, con su esfuerzo directo, con el concurso de sus hijos, trabajadores del músculo y del cerebro, intelectuales, universitarios, técnicos, obreros y productores en general, animados de espíritu de Libertad, de sentimiento fraternal, capaces de una acción sostenida y dinámica coherente, de idealismo generador de un Movimiento revolucionario constructivo, inteligente y audaz, en el que sean elemento básico orientador, realizador y determinante. Un movimiento de verdadera liberación, de raíz esencialmente federalista, libertaria, capaz de aplastar definitivamente a la dictadura, al fascismo, dejando paso libre a la expresión de la voluntad popular, sin condicionamientos castradores.

«Compañeros! ¡Trabajadores! ¡Antifascistas! ¡Viva la Impercedera Revolución Española! ¡Adelante, con sus claros objetivos de transformación social, de renovación y organización de la nueva España, reconquistada para todos los españoles!»

Por la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio. Secretariado Intercontinental. Exilio, julio 1966.

«Cenit». Labor que puede consistir en buscarle nuevos lectores; en hallar nuevos colaboradores, en ampliar el número de páginas; el agregarle detalles de orden estético; grabados, viñetas, mejoramiento del papel, etc. Y al pensar en los amigos de «Cenit», por asociación de ideas, uno piensa en la otra publicación hermana: «Umbral». También de nuestro ambiente; también creada por nosotros, con tarea que le es propia, puede desenvolverse en marcha paralela a la antes citada. Pudiera decirse inclusive que ambas publicaciones se complementan, cuidando a la sociología, la historia, abarcando la otra, la literatura, el arte. Unidas las características de cada una suman un valioso caudal de cultura que honra al conjunto de nuestro Movimiento Libertario.

«Umbral» puede haber la feliz disposición de que unos cuantos compañeros se consideren como Amigos de «Umbral». La publicación, y por lo tanto sus lectores, podrían sentir la satisfacción de que adquiriera nuevos atractivos, nuevo estímulo para ser leída.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

«Umbral» puede haber la feliz disposición de que unos cuantos compañeros se consideren como Amigos de «Umbral». La publicación, y por lo tanto sus lectores, podrían sentir la satisfacción de que adquiriera nuevos atractivos, nuevo estímulo para ser leída.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

Cumplo con estas líneas el deseo del compañero que en Tolosa me invitó a hablar de «Cenit»; lo hago con agrado porque, al propio tiempo, ello me ha inducido a referirme a la otra publicación hermana, c sea «Umbral» que por sus características, merece también singular atención y estima.

ACTUALIDAD Los graves problemas del mundo

CON motivo de los próximos ensayos atómicos franceses en el Pacífico sur, que según anuncio oficial los primeros de la serie de ellos puede que se realicen en momentos que este artículo se halle en camino de París para su publicación, China, se ha hecho de todo ello una incandescente de parte de políticos, gobernantes y periodistas desde sus tribunas habituales (parlamentos, senados y órganos de prensa), destacando la peligrosidad de las pruebas nucleares, que los científicos nombrados por esos mismos gobernantes para que determinaran son contestes, posible efecto radioactivo sobre el planeta, en su mayoría, en no atribuirles, a las próximas experiencias francesas, más peligro que las realizadas por otras potencias, desde años ha y que aún perduran.

Salta a la vista sin mayores esfuerzos que de lo que se trata es de evitar los efectos radioactivos, sino los efectos competitivos de orden económico y político con una Europa y una China proliferadas en sus armamentos atómicos. No importa que para tales fines, igual por las potencias que tratan de evitar la proliferación cuanto por las que ponen en fuego sus defensas para no ser evitables, pongan al mundo en una terrible y eterna pesadilla cuyos alcances son previsibles, desde el mismo instante en que aquel gran sabio, tras descubrir la fisión del átomo, se le ocurrió, en un momento, asesorar a un gobernante en sentido tan negativo como el proclamar que de esa energía podían fabricarse bombas. Ahora no más es cuando se cae en la cuenta de que unos socios de más dentro del club atómico romperían el equilibrio que los Estados Unidos y Rusia establecieron para el mantenimiento de la paz, cuya paz seguiría estando constantemente amenazada aun dentro del muy probable caso en que Francia y China sean rechazadas violentamente, con puerta en las narices y tranca de seguridad.

No faltan al respeto publicistas y comentaristas de política internacional con algún sentido de la lógica y de fina visión en desentrañar el verdadero problema actual y lo que es más importante, las causas que han originado las rebeliones de Francia y de China frente a sus respectivos aliados y amigos, que resumidos en una sola palabra esta causa debe llamarse desconfianza. Así, en el diario «Examiner» de Lima, del pasado 22 de junio, Ismael Pinto, de largos alcances en esta materia aunque a veces contradictorio y muy tímido en señalar soluciones duraderas, con acopio de argumentos nos muestra como fue esa desconfianza precisamente (y él pregunta si justificada o no) el origen de la disputa franco-norteamericana de un lado y chino-rusa de otro.

Lo lamentable de esos trabajos periodísticos que nos brinda de vez en cuando la prensa burguesa, y que a veces cumplen en satisfacer nuestras curiosidades, rarísimos son los que bosquejan soluciones dignas de tal nombre, y cuando las da por hacerlo paran en seco, no insisten. Y a fuer de bondadosos, queremos creer que esos comentaristas no adolecen de malos sentimientos y hasta posiblemente les subleve, en algunos casos, la forma como el poderoso sume a la indigencia posible a sus semejantes. Pero viven de la pluma, que es su profesión, y las empresas periodísticas no admiten más que aquello cuya principal misión consiste en agrandar y perpetuar las castas y jerarquías.

Por eso los párrafos finales del artículo de Ismael Pinto (interesante en varias de sus partes y que seguidamente reproducimos) los objetamos porque queriendo resolver algo no resuelve absolutamente nada, pues que así se expresa:

«Podríamos culpar a Rusia o a Estados Unidos de que se haya producido, pues, la situación actual? Creemos que no. Ambos países saben perfectamente las consecuencias que serían de una guerra atómica, y de algún modo preferido perder un aliado antes que llevar a la humanidad a una exterminación total.»

Perder un aliado que respondería al nombre de Thailandia, Arjelia o Perú, pongamos por caso, no significaría ni el más leve peligro para Rusia o Estados Unidos, ni para la totalidad del género humano. Sin embargo, esos aliados a que se refiere el articulista se llaman China y Europa (obsérvese que no tan sólo aludimos a Francia, pues creemos que detrás de esta nación deben estar otras que de algún modo respaldarían su posición) cuyo potencial técnico, industrial y científico de estos países del occidente europeo es, como se sabe, prodigioso. Y difícil resultaría entonces aceptar la idea de un quietismo impuesto por los dos colosos, cuando existen dos hechos: uno biológico y otro económico que no admiten, por su naturaleza misma, una posición de quietud y conformismo en el hombre, mas aun cuando las naciones sometidas, tras la humillación que todo signo de esclavitud supone, han adivinado antes colonizados, medianamente por los países creadores de artillugos, no tan sólo los creadores internamente por los países dependientes, sigue también (y quizás en mayor grado) por apoyo externo, medidas que, añadidas a la división de Europa con enfrentamiento y el control absoluto de los mares, ha colocado a esta Europa de postguerra en una inseguridad de vida que nadie aceptaría atendiendo a intereses muy vitales. En semejante situación se halla China, peor aún, pues está archipoblada y tan falta de recursos como sobrada de hambre.

De modo que el peligro de verse la humanidad en total o casi desaparición persistiría aun cuando estas naciones persistieran con sus industrias atómicas controladas o destruidas, pues sin duda quedarían, o se fabricarían tan luego, otro tipo de armamentos igualmente destructivos, pues, como hemos dicho, la capacidad creadora de los citados países europeos (creadores hasta en lo negativo, claro está) es inmensamente grande, y la ferocidad para emplear los armamentos, cuales que fueren, es ingénita en el hombre. Entonces, pretender solucionar el angustioso problema mediante la fuerza imponiendo el quietismo, no parece torpe, inconveniente y, en suma, antihistórico.

El desarme tiene que ser total y completo, y no tan solamente el desarme físico sino que, más importante aún, sería propender al desarme en los hombres del arma moral que la naturaleza nos legó, y cuyo empleo para el mal nos aferramos compitiendo con omnia y criminal maestría, haciendo del dolo, la traición, la imposición y el asesinato un arte rugante y cruel. Y todo por ambicionar más en provecho exclusivo del YO, igual da que individuo o nación, y querer disponer más que el vecino ya en bienes materiales o vanidades, y asegurarlo eternamente. Tal es el principio siguiendo el cual hemos llegado a esta posibilidad de destrucción total del género humano, y que haya quienes, en nuestros medios, dedicados a estas alturas exaltando los valores como excelsa virtud del individualismo, nos parece lamentablemente incongruente!

ROMULO CHAVEZ

Le Directeur de la publication: YVES OBEUF. Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul 94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LAS REALIZACIONES COLECTIVAS

recompensa de sus grandes servicios, que le rinda su salud de otra manera que los dictados por las reglas de la Salas de espectáculos y proyecciones. Así, del Casino o Sindicato Agrícola, de las fondas, de los cafés de las fuentes y de la Sociedad Cooperativa, La Plaza Mayor, El Portal. Las calles Mayor, Aytona, Ingéniero, Calvario, Honda, Molino, Vingaña, etc. La farmacia. El despacho de consulta médica. Las panaderías. Los establecimientos de ultramarinos. Las carnicerías. El taller de modistas. Las barberías. El punto del calzado. Las sastrerías. El taller de cestos. Las carpinterías. El punto de guarnicionería. Las herrerías. El matadero. La fábrica de aceites, a tensión eléctrica. El molino de trigo. La fábrica de jabón, los tres molinos de aceite (dos Solo, Cherrell, Percho, Barra, Cok, Gayte y Caldere. En el gráfico de los resultados destacan, entre las diversas obtenciones, el trigo, las almendras, el ganado, las aceitunas, el maíz, la alfalfa, los garbanzos, las judías, los pimientos y las verduras. Asimismo, los tomates, las patatas, los melones, las peras, los albaricoques, las manzanas, los higos, las uvas y las cerezas.

Amable, cuidadosa, dulce y ensoñadora, la abogada villa de Serós atravesada en mucho por la bondad de sus muelles, tras, de sus trazos y de sus costumbres. En sitio de vistosidad y de notable importancia, en llano y sobre la parte de una ladera de la colina, disfrutando, a la vez, de la clara perspectiva de la Acequia, a gusto y placer, siempre animosa, ella nos hace el obsequio de la localidad, desde el Monumento artístico, de las Ca-

de Cinsa, la Granja de Escarpe, Sarroca, Mayals y Aytona. Si bien se quiere, indudablemente, a recia y pronunciada atracción, en alta valla y en justo resalte, cabe advertir que, en aurora, tanto la palma o esfera de Serós, como más de uno de los radios o sectores que la rodean, no se halla carente de cuidado, guarda asistencia. Así, en sitio especial, de aguda importancia, el Montneuve sur verge con augusta fuerza, virtud, tesón y gallardía. De la misma suerte, en punto diamantino, el Colmulvó se alza, alegre, bizantino y robusto, a igual, con aire simpático y feliz de agual protectora.

Propicio, con una agradable fisonomía, el crédito término municipal de Serós presenta el cuadro diverso de unos buenos tintes y pormenores. Sin grandiosos contrastes, el terreno es, por lo común, benévolo y favorable. Ahora bien, entre las notas de cierto grado, viene a distinguirse un grupo de crestas rocosas, por donde algunos restos o señales de una época más o menos alejada. En este aspecto de huellas o vestigios, se dan igualmente, los signos de una fuerte obra del pasado. En otra particularidad, existen buenos pastos. Por los pueblitos, colinas y abrigos, hay muchas parideras. El Segre entra en el término por la parte de la Municipación, con permiso de la Municipalidad, saluda graciosamente a Serós por Levante, como a cosa de un kilómetro de la plaza afable y romántica. Después de mostrarse bien propenso con las tierras de cultivo, se despidió por el límite de la Granja de Escarpe. Otra vena de aprecio es la Acequia, que viene a ser, como puede comprenderse, muy bien aprovechada. Entre las orlas de Fraga y de la Granja de Escarpe, el Canal de Aragón y Cataluña atraviesa el tapiz de Serós, por el lado ponentino, a una distancia relativa de la localidad, desde siempre cariñoso, que le permite, en

de Cinsa, la Granja de Escarpe, Sarroca, Mayals y Aytona. Si bien se quiere, indudablemente, a recia y pronunciada atracción, en alta valla y en justo resalte, cabe advertir que, en aurora, tanto la palma o esfera de Serós, como más de uno de los radios o sectores que la rodean, no se halla carente de cuidado, guarda asistencia. Así, en sitio especial, de aguda importancia, el Montneuve sur verge con augusta fuerza, virtud, tesón y gallardía. De la misma suerte, en punto diamantino, el Colmulvó se alza, alegre, bizantino y robusto, a igual, con aire simpático y feliz de agual protectora.

Propicio, con una agradable fisonomía, el crédito término municipal de Serós presenta el cuadro diverso de unos buenos tintes y pormenores. Sin grandiosos contrastes, el terreno es, por lo común, benévolo y favorable. Ahora bien, entre las notas de cierto grado, viene a distinguirse un grupo de crestas rocosas, por donde algunos restos o señales de una época más o menos alejada. En este aspecto de huellas o vestigios, se dan igualmente, los signos de una fuerte obra del pasado. En otra particularidad, existen buenos pastos. Por los pueblitos, colinas y abrigos, hay muchas parideras. El Segre entra en el término por la parte de la Municipación, con permiso de la Municipalidad, saluda graciosamente a Serós por Levante, como a cosa de un kilómetro de la plaza afable y romántica. Después de mostrarse bien propenso con las tierras de cultivo, se despidió por el límite de la Granja de Escarpe. Otra vena de aprecio es la Acequia, que viene a ser, como puede comprenderse, muy bien aprovechada. Entre las orlas de Fraga y de la Granja de Escarpe, el Canal de Aragón y Cataluña atraviesa el tapiz de Serós, por el lado ponentino, a una distancia relativa de la localidad, desde siempre cariñoso, que le permite, en

de Cinsa, la Granja de Escarpe, Sarroca, Mayals y Aytona. Si bien se quiere, indudablemente, a recia y pronunciada atracción, en alta valla y en justo resalte, cabe advertir que, en aurora, tanto la palma o esfera de Serós, como más de uno de los radios o sectores que la rodean, no se halla carente de cuidado, guarda asistencia. Así, en sitio especial, de aguda importancia, el Montneuve sur verge con augusta fuerza, virtud, tesón y gallardía. De la misma suerte, en punto diamantino, el Colmulvó se alza, alegre, bizantino y robusto, a igual, con aire simpático y feliz de agual protectora.

Propicio, con una agradable fisonomía, el crédito término municipal de Serós presenta el cuadro diverso de unos buenos tintes y pormenores. Sin grandiosos contrastes, el terreno es, por lo común, benévolo y favorable. Ahora bien, entre las notas de cierto grado, viene a distinguirse un grupo de crestas rocosas, por donde algunos restos o señales de una época más o menos alejada. En este aspecto de huellas o vestigios, se dan igualmente, los signos de una fuerte obra del pasado. En otra particularidad, existen buenos pastos. Por los pueblitos, colinas y abrigos, hay muchas parideras. El Segre entra en el término por la parte de la Municipación, con permiso de la Municipalidad, saluda graciosamente a Serós por Levante, como a cosa de un kilómetro de la plaza afable y romántica. Después de mostrarse bien propenso con las tierras de cultivo, se despidió por el límite de la Granja de Escarpe. Otra vena de aprecio es la Acequia, que viene a ser, como puede comprenderse, muy bien aprovechada. Entre las orlas de Fraga y de la Granja de Escarpe, el Canal de Aragón y Cataluña atraviesa el tapiz de Serós, por el lado ponentino, a una distancia relativa de la localidad, desde siempre cariñoso, que le permite, en

de Cinsa, la Granja de Escarpe, Sarroca, Mayals y Aytona. Si bien se quiere, indudablemente, a recia y pronunciada atracción, en alta valla y en justo resalte, cabe advertir que, en aurora, tanto la palma o esfera de Serós, como más de uno de los radios o sectores que la rodean, no se halla carente de cuidado, guarda asistencia. Así, en sitio especial, de aguda importancia, el Montneuve sur verge con augusta fuerza, virtud, tesón y gallardía. De la misma suerte, en punto diamantino, el Colmulvó se alza, alegre, bizantino y robusto, a igual, con aire simpático y feliz de agual protectora.

Propicio, con una agradable fisonomía, el crédito término municipal de Serós presenta el cuadro diverso de unos buenos tintes y pormenores. Sin grandiosos contrastes, el terreno es, por lo común, benévolo y favorable. Ahora bien, entre las notas de cierto grado, viene a distinguirse un grupo de crestas rocosas, por donde algunos restos o señales de una época más o menos alejada. En este aspecto de huellas o vestigios, se dan igualmente, los signos de una fuerte obra del pasado. En otra particularidad, existen buenos pastos. Por los pueblitos, colinas y abrigos, hay muchas parideras. El Segre entra en el término por la parte de la Municipación, con permiso de la Municipalidad, saluda graciosamente a Serós por Levante, como a cosa de un kilómetro de la plaza afable y romántica. Después de mostrarse bien propenso con las tierras de cultivo, se despidió por el límite de la Granja de Escarpe. Otra vena de aprecio es la Acequia, que viene a ser, como puede comprenderse, muy bien aprovechada. Entre las orlas de Fraga y de la Granja de Escarpe, el Canal de Aragón y Cataluña atraviesa el tapiz de Serós, por el lado ponentino, a una distancia relativa de la localidad, desde siempre cariñoso, que le permite, en

de Cinsa, la Granja de Escarpe, Sarroca, Mayals y Aytona. Si bien se quiere, indudablemente, a recia y pronunciada atracción, en alta valla y en justo resalte, cabe advertir que, en aurora, tanto la palma o esfera de Serós, como más de uno de los radios o sectores que la rodean, no se halla carente de cuidado, guarda asistencia. Así, en sitio especial, de aguda importancia, el Montneuve sur verge con augusta fuerza, virtud, tesón y gallardía. De la misma suerte, en punto diamantino, el Colmulvó se alza, alegre, bizantino y robusto, a igual, con aire simpático y feliz de agual protectora.

Propicio, con una agradable fisonomía, el crédito término municipal de Serós presenta el cuadro diverso de unos buenos tintes y pormenores. Sin grandiosos contrastes, el terreno es, por lo común, benévolo y favorable. Ahora bien, entre las notas de cierto grado, viene a distinguirse un grupo de crestas rocosas, por donde algunos restos o señales de una época más o menos alejada. En este aspecto de huellas o vestigios, se dan igualmente, los signos de una fuerte obra del pasado. En otra particularidad, existen buenos pastos. Por los pueblitos, colinas y abrigos, hay muchas parideras. El Segre entra en el término por la parte de la Municipación, con permiso de la Municipalidad, saluda graciosamente a Serós por Levante, como a cosa de un kilómetro de la plaza afable y romántica. Después de mostrarse bien propenso con las tierras de cultivo, se despidió por el límite de la Granja de Escarpe. Otra vena de aprecio es la Acequia, que viene a ser, como puede comprenderse, muy bien aprovechada. Entre las orlas de Fraga y de la Granja de Escarpe, el Canal de Aragón y Cataluña atraviesa el tapiz de Serós, por el lado ponentino, a una distancia relativa de la localidad, desde siempre cariñoso, que le permite, en

de Cinsa, la Granja de Escarpe, Sarroca, Mayals y Aytona. Si bien se quiere, indudablemente, a recia y pronunciada atracción, en alta valla y en justo resalte, cabe advertir que, en aurora, tanto la palma o esfera de Serós, como más de uno de los radios o sectores que la rodean, no se halla carente de cuidado, guarda asistencia. Así, en sitio especial, de aguda importancia, el Montneuve sur verge con augusta fuerza, virtud, tesón y gallardía. De la misma suerte, en punto diamantino, el Colmulvó se alza, alegre, bizantino y robusto, a igual, con aire simpático y feliz de agual protectora.

Propicio, con una agradable fisonomía, el crédito término municipal de Serós presenta el cuadro diverso de unos buenos tintes y pormenores. Sin grandiosos contrastes, el terreno es, por lo común, benévolo y favorable. Ahora bien, entre las notas de cierto grado, viene a distinguirse un grupo de crestas rocosas, por donde algunos restos o señales de una época más o menos alejada. En este aspecto de huellas o vestigios, se dan igualmente, los signos de una fuerte obra del pasado. En otra particularidad, existen buenos pastos. Por los pueblitos, colinas y abrigos, hay muchas parideras. El Segre entra en el término por la parte de la Municipación, con permiso de la Municipalidad, saluda graciosamente a Serós por Levante, como a cosa de un kilómetro de la plaza afable y romántica. Después de mostrarse bien propenso con las tierras de cultivo, se despidió por el límite de la Granja de Escarpe. Otra vena de aprecio es la Acequia, que viene a ser, como puede comprenderse, muy bien aprovechada. Entre las orlas de Fraga y de la Granja de Escarpe, el Canal de Aragón y Cataluña atraviesa el tapiz de Serós, por

JIRA INTER-REGIONAL

Como en años anteriores se organiza para el domingo día 31 de Julio de 1966 la grandiosa concentración en «Les Sablières de Lézan».

UMBRAL

Número 55-56 extraordinario de vacaciones, 24 páginas de revista y 16 de «La Sabiduría Riente».

COMUNICADOS

F. L. DE ANGOULEME. Organiza un viaje en autocar para participar a la Jira que tendrá lugar el domingo 24 de julio en la isla de Olerón.

tiempo, en el local del Sindicato Unico se formaron las Juventudes Libertarias. Mientras corría la especie de que, por los regimientos, los jefes y oficiales conspiraban en los cuartos de bandera...

ACTIVIDADES LIBERTARIAS

Gran Jira de Hyères

la hora indicada en la pizarra de nuestra Federación Local, tres autobuses confortables, llenos de familias libertarias y simpaticizantes, salieron rumbo a Hyères...

los lugares habían venido a refrescarse. Otros, y otras, peinando canas, los invitaban en el baño, pues el sol apretaba y el cuerpo pedía el resquebrajamiento.

COMUNICADOS

F. L. DE TOURS. La F. L. de Tours convoca a todos sus afiliados a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el día 31 de julio en el sitio de costumbre a las 9 y media de la mañana.

colectiva se encargó de la general asistencia médica y del servicio farmacéutico. Los socios contaron con leña, útiles, etc. Por su parte, los solteros quienes contrajeron matrimonio...

plia carne, y la denunciaremos públicamente mientras existamos. Mientras nosotros seguimos en el exilio haciendo lo que podemos por que España consiga su libertad...

Un grupo de compañeros del «Beau Séjour» de Hyères solidarizados con la concurrencia de la Jira a la playa de Les Aygades.

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA. Esta F. L. tiene contratados algunos autobuses para asistir a la Jira organizada por las Comisiones de Relaciones del Núcleo de Provenza y Hérault-Gard-Lozère...

CHISPAS. El 19 de julio fue un estallido de ideas, más que de bras y explosivos. Imaginamos el triunfo sin tiro, del fascismo en un pueblo desdichado y amorfoso.

ANTINENA

CONFLICTOS EN LOS FERROCARRILES Y EN LA COSNTRUCCION

MADRID, (OPE). — Se han registrado protestas colectivas por parte del personal administrativo de la RENFE. Se quejan de la diferencia de trato y consideración entre hombres y mujeres de la misma categoría.

EL AYUNTAMIENTO DE SASTAGO DESPOJADO

ZARAGOZA. — En 1614 el conde de Sástago aceptó la carta puebla. La sucesión de la casa en 1898 cedió varias fincas al común de Sástago y Cinco Olivas.

EL HOMBRE LIBRE SEGUN FRANCO

BARCELONA. — El general Francisco Franco Franco Franco Bahamonde ha hecho un discurso «elaborado» que en el número próximo del COMBAT SYNDICALISTE comentaremos.

SEROS. Serós posee unas buenas comunicaciones con todas las plazas y lugares de los contornos y de la lejanía. En lo que se refiere a las características del medio particular agrario, los sencillos trabajadores de la gleba, teniendo que vivir únicamente de su jornal...

OBREROS ENCARCELADOS

PARIS. — «Le Monde» da un despacho de su corresponsal particular, dando cuenta de que «mil treientos trabajadores de la fábrica Perkins Hispania se declararon en huelga los jueves como protesta por la detención de su representante sindical don Marcelino Camacho».

EL AYUNTAMIENTO DE SASTAGO DESPOJADO

ZARAGOZA. — En 1614 el conde de Sástago aceptó la carta puebla. La sucesión de la casa en 1898 cedió varias fincas al común de Sástago y Cinco Olivas.

EL HOMBRE LIBRE SEGUN FRANCO

BARCELONA. — El general Francisco Franco Franco Franco Bahamonde ha hecho un discurso «elaborado» que en el número próximo del COMBAT SYNDICALISTE comentaremos.

SEROS. Serós posee unas buenas comunicaciones con todas las plazas y lugares de los contornos y de la lejanía. En lo que se refiere a las características del medio particular agrario, los sencillos trabajadores de la gleba, teniendo que vivir únicamente de su jornal...

25-7-1909 ★ 19-7-1936

RESUMEN Y COMENTARIO

Oposición a la guerra

Del 25 al 31 de julio de 1909 Barcelona y su provincia y la parte marítima de la de Gerona, estuvieron en revolución contra la guerra dicha de Melilla. El movimiento antimilitarista fue general en casi toda España, contándose el gesto de las mujeres madrileñas que se tendían sobre los raíles en la estación de Atocha para evitar que sus hijos o maridos fuesen trasladados a puerto donde ser embarcados para la guerra de Marruecos. Pero lo que más allá del Ebro y del Cinca fue huelga dramática, en el litoral mediterráneo catalán fue insurrección franca y decidida.

Ningún político de izquierdas levantó bandera de fuego republicana. Ningún vociferador antidinástico pensó utilizar aquel movimiento popular espontáneo reivindicándolo para fines electorales. Era demasiado peligroso.

Hubieron de ser los anarquistas quienes recogieran el anhelo revolucionario del momento, exponiendo sus vidas los primeros en las barricadas y en las incursiones anticonventuales.

El choque con las fuerzas del orden monárquico fue duro, y diz que en los primeros días la partida parecía ganada por el pueblo por la pasividad de la tropa y poco exceso de guardias civiles y de seguridad. España estaba alterada y al gobierno Maura-Lacrieva le convenía emplear la prudencia. Pero el ministro de Gobernación (Lacrieva) difundió la falaz especie de que se trataba de un movimiento catalán separatista, y las provincias no



Montjuich, octubre, 1909.

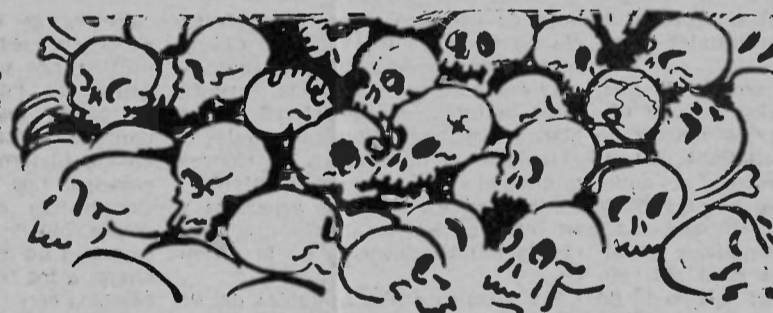
catalanas se reintegraron al trabajo. Por donde se ve que el prejuicio nacionalista ha rendido siempre grandes favores a los gobiernos reaccionarios.

Se abusó incluso, en fecha reciente, de la bondad revolucionaria para calificar la magnífica gesta del 25 al 31 de julio 1909, de movimiento insolvente por sus ribetes «clericales». ¡Clericales, y ardieron durante aquellos días una sesentena de iglesias y conventos! No se mató, ciertamente, a ningún profesional religioso. Esto se hizo en julio de 1936 y se salió igualmente criticado. ¿Cómo hacer para evitar la crítica sistemática?

En su carrera incendiaria, el ateísmo popular invadió el Asilo de S. Juan de Dios para aniquilarlo. Mas, viendo el cuadro desolador de unos cincuenta niños enfermos incurables, los «diablos con cola» respetaron la casa y aun trajeron a ella cuanta vitualla y mantención encontraron en las casas religiosas incendiadas. Con todo eso aludimos al amigo Andrés Saborit, para el cual todo lo que no sea Fabra Ribas y José Comaposada no existió en Cataluña, o fue motín con misa de 12. El apasionamiento conduce a la excentricidad la más de las veces. Y a falta de fidelidad a la historia.

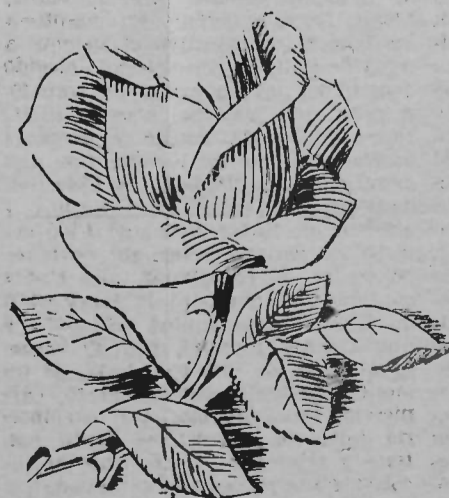
Libre una gran parte del perímetro español del peligro revolucionario, Maura y Lacrieva pudieron destitución delicada. ¿Se perdió por esta vacilación de los primeros días? ¿Habríamos hecho mejor declarando la vigencia del comunismo libertario en toda la extensión del territorio antifascista? ¿Debíamos «arrinconar», sobreponerlos a nuestros aliados políticos? Podíamos hacerlo, y perder la partida tal vez antes. De todas maneras, la derrota tarde o temprano sobrevendría; por intervención de la «No Intervención», por apoyo descarado romano y berlinés a Franco, y velado por parte de ciertas e importantes cancillerías «democráticas».

Aceptado el contemporizar con el Estado, nosotros perdimos primero la Revolución, luego la dignidad anarquista, y finalmente la guerra. Derrota dos veces más considerable que la sufrida por los estamentos políticos, puesto que la nuestra afecta a nuestra moral y entereza ideológica.



El ideal de militares y curas.

mos tierras abandonadas, nos desentramos para ganar la guerra y no se nos estima. Tal vez, ni entre nosotros el mutuo querer abunda. ¿Qué nos pasa? La lección es tremenda y obliga a todo compañero de buena fe a meditarla, y a conducirse confederal y libertariamente como se debe. Seamos constantes. Seamos lógicos.



¿Queda esperanza!

B.D.I.C.

LECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Oposición a la coalición fascista internacional

BARCELONA. — En la mañana del día 19 de julio de 1936 las fuerzas militares fascistas salían de los cuarteles de Pedralbes, de la calle de Tarragona y del paseo del Cementerio dispuestas a apoderarse de la ciudad de Barcelona, y, por ende, de toda Cataluña. En Madrid, ante una reacción previsible del pueblo, la militarada se concentró en el cuartel de la Montaña, hoy derruido por el «triumfalismo» para silenciar un dramático testigo de su derrota. En Asturias el pueblo se adueñó heroicamente de Gijón dando asalto al cuartel de Simancas y a los baluartes civiles de Mieres, La Felguera, Avilés, etc. Oviedo quedaba sitiada por los nuestros, y en manos del enemigo por traición del militar «masón» Aranda. Zaragoza, Huesca y Teruel quedaron al dominio de los fascistas, así como la Rioja, Galicia, partes de Andalucía, Extremadura y Norte, especialmente Navarra. La guarnición de Valencia se demostró leal a la República tras algunas vacilaciones desvirtuadas por la presión del pueblo. Igual lo aconteció en Murcia, Cartagena y Almería.

En Barcelona la Confederación y los anarquistas vigilaban los cuarteles desde hacía ocho días con sus noches. No «confiaban» como las autoridades civiles. Pese a dificultades de armamento, pudieron ser los primeros en salirles al paso a las formaciones fas-

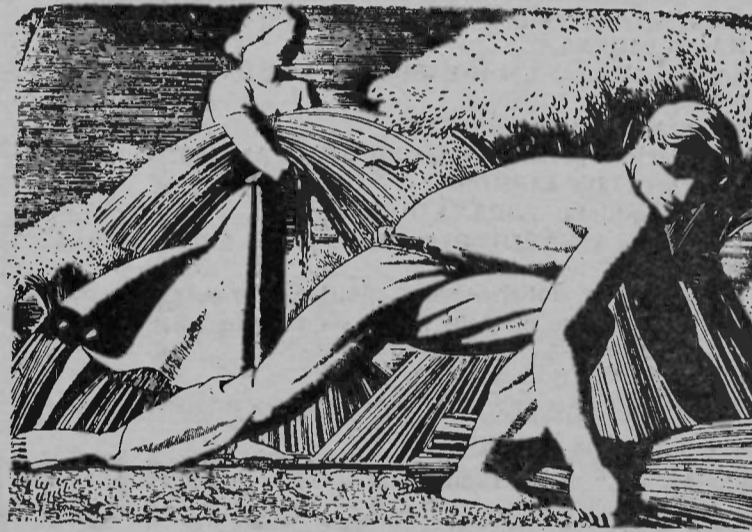


El frente.

cistas. Seguidamente se añadieron al combate los G. de A., policías, mozos de escuadra, algunos carabineros y hombres de partido.

Pero el ambiente era de F.A.I.C.N.T. por méritos propios. El propio Companys convino en ello. ¿Podíase, por consiguiente, consumar la Revolución a toda anchura? Pro-

blema exigente de discusión — serena — que permanece sobre la mesa. España estaba partida en dos mitades y la gloria no era totalmente confederal en la España escapada al control de Hitler-Mussolini-Franco. Esta circunstancia y la presión contraria a nosotros iniciada en el extranjero, nos colocó en si-



Las colectividades.



El extrañamiento.

El drama de la Confederación consistió en una revolución convertida en guerra clásica. La salud de nuestro Movimiento y la de la España proletaria radicaba en el triunfo rápido de las armas populares en toda la amplitud del país. En adelante ya aprenderemos a propagar en vascos en Euzkadi, en gallegos en Galicia, en catalán en Cataluña, en mallorqués en Aragón, en bable en Asturias; ya aprenderemos a ganarnos las simpatías populares en todos los rincones de España para que la C.N.T. sea conocida y amada en todas partes y apta para acometer una empresa revolucionaria sola, o bien acompañada, puesto que en la revolución social no seremos excluyentes con otras

fuerzas de libertad fraternidad, e igualdad verdaderas. En las barricadas y en los frentes perdimos muchos miles de compañeros que se batieron en anarquistas y no en contemporizadores, en comunistas libertarios y no en republicanos ni patriotas. El ensayo municipal libre y colectivista lo realizamos adecuadamente y afortunadamente, en el 80 por 100 de los casos. Pero incluso nuestros aliados nos echan en cara las expropiaciones, los «cementos clandestinos» y toda una gama de excesos, exagerados, inevitables o inexistentes, dejándose ellos como unos angelitos admirables y pertumados. El ogro, la C.N.T., la anarquía. Sin embargo, fuimos los más singulares, y también humanos. Se nos desangró en la vanguardia y en la retaguardia; incluso se nos encarceló y maltrató en los mismos lugares de nuestra victoria juliana. Reorganizamos industrias caídas, trabaja-



España, 1910.

tinar fuerzas de represión a Barcelona hasta dominar la capital, Sabadell, Manresa, Granollers, S. Feliu de Guíxols, Palamós, etc. Una vez aplastado el esfuerzo popular las detenciones fueron numerosas, culminando el esfuerzo represivo del gobierno con el fusilamiento de Baró, conserje de un centro republicano de S. Andrés de Palomar, de Malet. re-



El valle de los caídos... por hambre.

volucionario de S. Adrián del Besós, de Clemente García, que intervino en una barricada del distrito V, del guardia de Seguridad García Hoyos, que en el propio distrito V hizo causa común con los revolucionarios; y de F. Ferrer Guardia, fundador de la Escuela Moderna y sin delito «juliano» probado.

Gracias a una protesta mundial, los tribunales militares dejaron de condenar a muerte a muchos encausados. La represión había aflojado en 1910 y en el mismo año nacía rolliza la Confederación Nacional del Trabajo...



El valle de los caídos.



El exilio confederal, siempre animado.



El mundo libertario protesta.

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE C.N.T. A.I.T.



« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

21 JUILLET 1966 NUMERO 411 0,50 F LE NUMERO 38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

Leçon d'une révolution

Dix-sept cent quatre-vingt-neuf est déjà bien loin dans l'esprit de ce bon peuple français qui ne rêve que tiercé, télévision ou voiture; tout juste s'il se souvient qu'un certain 14 juillet on s'attachait à la Bastille...

heuf, qui fut certainement l'un des hommes qui donna le plus pour la liberté et le respect de l'individu. Tout pouvoir, disait-il, doit passer devant celui du peuple...

qui avaient été déclarées biens nationaux. A propos de trafiquants de ces biens Jean Jaurès rappelle dans son histoire socialiste que, parmi les acheteurs urbains, monsieur Minzès relève constamment la mention : juge de paix, négociant, marchand de vin, de fer, de drap, de bois, boucher, député, vanner, maître de poste, tailleur d'habits vivant de son revenu, arpentier, rentier, notaire, etc., et il ajoute : ainsi le plus souvent il ne servait à rien aux paysans que les lots fussent très morcelés.

Universalisation du syndicalisme révolutionnaire

Les hommes ont un droit égal de consommation, cependant, les producteurs se voient limités dans la consommation, alors que les non-producteurs disposent de l'intégralité de ce droit. Cette monstrueuse injustice qui se poursuit de siècle en siècle, a ses assises sur la violence et le vol.

Violence, car le non-producteur n'hésite pas à l'utiliser indirectement pour contraindre le producteur à sa loi. Vol, car le non-producteur ne produisant rien, vit du travail du producteur, c'est le vol légalisé par la complicité de l'Etat qui, lui-même, ne vit que par ses prélèvements sur le travail.

Pour faire cesser cette inégalité, les travailleurs se groupent pour défendre leur droit à la vie et exiger l'application de la justice, c'est-à-dire, au-delà des revendications corporatives, la liquidation de l'Etat nuisible et malfaisant. L'éducation sociale des travailleurs est donc indispensable à la réalisation de ces buts. Il est nécessaire de soulever la dignité et la révolte du prolétariat à seule fin qu'il réalise qu'on ne doit pas implorer l'Etat qui est méprisable, on ne doit rien solliciter de ce qui a été pris par la ruse, la fourberie, l'esclavage, on ne doit rien solliciter, mais obliger l'Etat et le capitalisme à rendre gorge, en attendant que la force révolutionnaire soit suffisamment forte pour les supprimer.

Les ambitions personnelles sont réalisables en politique, elles le sont également dans le syndicalisme réformiste, mais elles sont incompatibles avec le syndicalisme révolutionnaire qui élimine tout individu dont la prétention serait d'utiliser le syndicat pour améliorer personnellement sa situation. Les syndicalistes révolutionnaires travaillent bénévolement pour tous, en travaillant pour tous, ils travaillent également pour eux. Le syndicalisme révolutionnaire est l'ennemi déclaré de l'autorité, de l'Etat, de tous les pouvoirs. Notre ennemi, c'est notre maître. — « Il n'y a pas de pouvoir qui ne soit l'ennemi du peuple, car quelles que soient les conditions dans lesquelles il se trouve placé, quel que soit l'homme qui en est investi, de quelque nom qu'on l'appelle, le pouvoir est toujours le pouvoir, c'est-à-dire le signe irréfutable de l'abdication de la souveraineté du peuple; la consécration d'une maîtrise suprême. » — A. Belle-garique.

Si nous tenons aujourd'hui à revenir dans la poussière des ans c'est que tout n'a pas encore été dit et encore moins retenu sur cette Grande Révolution. Certaines grandes figures de la Révolution se bornèrent à faire prévaloir les prérogatives d'un gouvernement au détriment d'un autre, croyant avoir institué une République par le simple fait d'avoir condamné un roi, alors qu'en définitive ils avaient substitué l'autorité de plusieurs individus à celle d'un seul; mais il y eut des hommes qui se donnèrent entièrement à la cause de l'égalité et de l'affranchissement réel du peuple français.

Il y eut pourtant des inégalités sociales et les abus les plus flagrants se manifestèrent dans l'achat de terres confisquées et

Leçon de ce passé révolutionnaire c'est que, comme nous dirait ce bon La Fontaine : « Notre ennemi c'est notre maître ». Il faut donc que le syndicalisme révolutionnaire veuille avant tout au risque que court le prolétariat tant que ses revendications ne visent pas à l'abolition des privilèges et des prérogatives.

LEVONS L'EQUIVOQUE (1)

fait le monde capitaliste, cette société de lutte le plus approprié pour obtenir l'émancipation économique et la justice sociale qui nous reviennent de droit et qui sont notre bien.

Souvenons-nous de la Première Internationale et de sa devise : « Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

Reniant un passé glorieux de luttes révolutionnaires, les centrales syndicales réformistes, même la C.G.T., en faisant du compromis, trahissent, points communs, nous réaliserons nos présents de la classe ouvrière, conduisent les organisations vers une inefficacité voulue et recherchée qui mène, nous n'en doutons pas, sur la voie de garage.

Le syndicalisme diffère des autres groupements humains parce qu'il groupe les hommes qui travaillent et que le travail apporte la vie à la société. Alors que ce groupement a droit à l'estime de tous, il est, en principe, méprisé. Il est méprisé par fait que ceux qui ne produisent pas possèdent les moyens publicitaires pour induire l'opinion publique en erreur, en diminuant toute la consistance de son travail; ce mépris rencontre l'approbation de tous les politiciens qui, eux aussi, vivent sur le travail des producteurs. L'Etat, refuge par excellence de nombreux non-producteurs, politiciens, militaires, policiers, maintient l'oppression de la classe prolétarienne. Par d'habiles manœuvres, par l'achat des consciences la force du syndicalisme est réduite et devient un service additif de l'Etat se situant entre celui-ci et le prolétariat. Un tel syndicalisme s'oppose à ces basses manœuvres qui autorisent le maintien du prolétariat en esclavage déguisé, ce syndicat, qui ne se soumet pas devant l'Etat, est celui de la Confédération nationale du travail (C.N.T.) qui groupe tous les syndicalistes révolutionnaires de France.

Parmi ces hommes — écrit Buonarroti — qui brillèrent dans l'arène révolutionnaire, il en est qui, dès le commencement, se prononcèrent pour l'affranchissement réel du peuple français : Marat, Maximilien Robespierre et Saint-Just figurent glorieusement, avec quelques autres dans la liste honorable des défenseurs de l'égalité.

Un décret d'égalité, de liberté et de bonheur disait par ailleurs à ce sujet : « que l'inégale distribution des biens et des travaux est la source intarissable de l'esclavage et des malheurs publics. Donc, que la propriété de tous les biens de la France réside essentiellement dans le peuple français, qui peut, seul, en déterminer ou en changer la répartition. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

ROLE DE LA MONNAIE

Nous savons que la monnaie fiduciaire, c'est-à-dire le billet de banque, était, à son origine, un reçu au porteur d'un dépôt d'une quantité déterminée d'or.

augmenter ce mouvement en sens unique. Un autre moyen de dépouiller la population, c'est l'émission de monnaie scripturale. Les Banques s'arrangent pour prêter cinq fois plus de monnaie qu'elles ont en caisse grâce au système de compensation des chèques, elles perçoivent ainsi des intérêts sur des capitaux qui n'existent nulle part.

Il faut ajouter à la liste le système d'escompte. L'Administration, au lieu de payer ses fournisseurs en billets de banque, tire des lettres de change payables à terme assez éloigné; pour obtenir des billets de banque les fournisseurs doivent escompter ces lettres de change aux caisses spéciales de l'Administration. Ce jeu de l'escompte laisse des profits non négligeables.

Unité à la base pour la base, voilà notre but. Quel est le travailleur conscient qui ne désire pas cette unité ? Cette union doit être accompagnée de tout un programme réel et efficace; tant pour l'immédiat que pour le futur, les deux facteurs étant bien associés, étroitement liés, on ne peut les séparer. Ce programme ne se concrétisera que par la solution de l'ensemble des problèmes.

Je déclare que si les syndicats ne sont que des caricatures à pâles reflets de ce qu'ils devraient être; s'ils ne figurent que par des sigles ou des noms depuis longtemps galvaudés, il faut agir pour que tout cela disparaisse. Syndicalistes révolutionnaires, nous rappelons volontiers avec passion aux travailleurs exploités ce que nous sommes et qu'une prise de conscience de leur part est nécessaire. Que l'ac-

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

Les émetteurs de billets de banque n'ont rien à rembourser contre ces billets (hormis les dollars U.S.), ce sont des reçus du néant.

A noter aussi le système des bons d'émission, des obligations, etc. Ce sont des prêts faits à l'Etat moyennant intérêt. Avec la dévaluation de la monnaie, les particuliers ayant prêté leurs épargnes se trouvent, au bout de quelques années, avec presque rien. Autant de gagné pour le gouvernement.

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

Le négoce s'avère excellent, il permet d'obtenir des marchandises et des services sans rien donner en échange.

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

Une deuxième fois et périodiquement cette masse de billets revient dans les caisses du gouvernement sous forme d'impôts et taxes diverses, ce qui permet d'obtenir à nouveau des marchandises et des services gratuitement.

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

CAMPING INTERNATIONAL

Nous engageons toutes nos régions à faire le maximum de publicité autour de ce camping dont le caractère principal est d'être international et libertaire.

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

DU SPONTANEISME

Le Larousse donne cette définition du mot « spontané » : « que l'on fait de soi-même sans être poussé par une influence extérieure. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

EST-IL PSYCHIATRE?

Il est extrêmement rare que je lise les comptes-rendus de procès criminels, n'ayant ni le temps ni le goût de cette lecture, mais j'ai fait une entorse à ce principe en ce qui concerne le procès de Kaddour Méhayaoui; je ne sais pas, et je ne cherche pas à savoir s'il est ou n'est pas coupable; des crimes il s'en commettent les jours; il est vrai que l'on ne rencontre pas tous les jours un policier maillant les empreintes du présumé coupable pour l'accuser; il n'est pas d'ailleurs le but de cet article; en effet, j'ai relevé dans la lecture d'une des séances de ce procès une phrase qui m'a fait bondir, cette phrase émanait d'un psychiatre. La voici : « La question est grave et délicate, mais chacun d'entre nous peut ne pas être absolument maître de ses réactions dans certaines circonstances. Je pense que le fait d'être intelligent ne suffit pas à prouver que l'on ne puisse jamais se montrer brutal et méchant si les circonstances vous y poussent. Ainsi je ne prétend pas qu'un professeur est moins capable de tuer sa femme que son ouvrier. »

« Tous unis à la base sur des points communs, nous réaliserons notre but final, mais pour cela il faut que la lutte devienne une réalité tangible. »

G. PIOU

CUMBRES DEL IDEALISMO ANARQUISTA

GUILLERMO GODWIN

por J. Tato Lorenzo

BRIMOS un bello e instructivo libro de Pablo Eltzbacher: «El Anarquismo...»

nos hombres, una monstruosidad de privación de la actividad lícita. El acúmulo de riquezas, se convierte en dueño del trabajo de otros y tiene un privilegio social. El rico dice: Yo puedo consumir 100 veces más alimento del necesario y tener 100 veces más vestidos de los que puedo ponerme.

«¡Qué hermoso idealismo, sembrando en la conciencia de los hombres! Asombra, por cierto, que este ideal fue la labor que floreció en días tan lejanos como los del fin del siglo XVIII y principios del XIX, y que luego amaron las luchas sociales de los trabajadores agremiados, en la iniciación del siglo XX.

Una de las más notables definiciones respecto de la «justicia», consiste en esta afirmación de Godwin: «La justicia abraza todos los deberes morales. Si algún sentido debe tener, es que justo que yo coopere tanto como me sea posible por el bienestar de la comunidad.»

Y agrega algo, que resalta como orientación para el hombre que piensa por su cuenta acerca del rumbo moral de la humanidad: «El hombre verdaderamente sabio se esfuerza por el bienestar colectivo. No le mueve, interés, vanagloria, honores, ni fama. Se siente obligado, por el bien de todos, y considera a los demás como colaboradores y a nadie como rival.»

Lo que se llama «derecho», es una institución jurídica que produce los más perniciosos efectos... Y define como absurdo dar nombre de «derecho», a lo que se ha legislado, «Sabiduría de nuestros padres, cuando ellos han sido hijos de sus pasiones, de su temor, de sus envidias, de sus ambiciones de mando...»

En cuanto a la existencia del Estado, Godwin lo proscribió radicalmente, lo considera en total oposición al bien de la colectividad... Repudia el tripartito en que se pretende fundamentar el Estado: «La fuerza, el derecho divino y el contrato.»

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

CC. DE RR. DE PROVENZA Y HERAULT, GARD Y LOZERE

JIRA INTER-REGIONAL

Como en años anteriores se organiza para el domingo día 31 de Julio de 1966 la grandiosa concentración en «Les Sablières de Lézan».

«También es injusto que un hombre no tenga tiempo para educar su espíritu, mientras que otro no mueve un solo dedo en beneficio de la comunidad.»

LIBRE EXAMEN

El carácter más notable del espíritu filosófico y científico moderno, es el de no encerrarse más en una doctrina, de abrirse a todas las doctrinas, pronto a admitir la verdad nueva, dispuesto a empezar de nuevo el trabajo de otras veces, a romper con el pasado, pleno de esa tranquilidad que la naturaleza aporta en sus metamorfosis y que no cuentan para nada los tormentos del yo, sus prejuicios desvanecidos y sus esperanzas quebrantadas.

«También es injusto que un hombre no tenga tiempo para educar su espíritu, mientras que otro no mueve un solo dedo en beneficio de la comunidad.»

«También es injusto que un hombre no tenga tiempo para educar su espíritu, mientras que otro no mueve un solo dedo en beneficio de la comunidad.»

«También es injusto que un hombre no tenga tiempo para educar su espíritu, mientras que otro no mueve un solo dedo en beneficio de la comunidad.»

«También es injusto que un hombre no tenga tiempo para educar su espíritu, mientras que otro no mueve un solo dedo en beneficio de la comunidad.»

«También es injusto que un hombre no tenga tiempo para educar su espíritu, mientras que otro no mueve un solo dedo en beneficio de la comunidad.»

«También es injusto que un hombre no tenga tiempo para educar su espíritu, mientras que otro no mueve un solo dedo en beneficio de la comunidad.»

TRABAJO CASTRIFICADO EN CUBA

Trabajar noche y día. — En su edición del 4 de mayo, el periódico «Granma», órgano oficial del Partido Comunista de Cuba, P.C.C., publicó unas declaraciones de Arnaldo Millán, primer secretario del Buró Provincial del P.C.C. en Las Villas.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

«Tenemos que movilizar más de 150.000 obreros durante la «Quincena de la Guataca». Esta será la cifra más alta alcanzada en la historia de las movilizaciones obreras provinciales. Cada trabajador voluntario recibirá un diploma por su trabajo.

CONMEMORACION DEL 19 DE JULIO DE 1936

Gran Mitin en Toulouse

El día 24 de julio de 1966, en el Palais des Sports de Toulouse y a las 9 en punto de la mañana, se celebrará un gran mitin en conmemoración del 30 aniversario de la Revolución española.

Por la tarde, organizado por Solidaridad Internacional Antifascista GRAN FESTIVAL DE VARIETES a las 3, en el Palacio de los Deportes de Toulouse, Place Dupuy, con YON DE MURGUIA Tenor de fama internacional.

CARTA ABIERTA

Dr. D. Abel Martínez Velasco. Calle S. Jerónimo, 43, Granada. Prescindible señor: Su carta de perdonavidas ha caído en mis pecadoras manos. Al decir que los emigrados de España somos un grupo de criminales o de imbeciles, porque desertamos del rebaño franquista, denota en usted un jesuita fracasado, un torpe, una camisa vieja para el trapero.

«Civilización de masas y salvaguardia de los valores individuales» Texto de una conferencia — publicada en un periódico de Aix-en-Provence — dada por el decano Audinet, a la Academia.

«Civilización de masas y salvaguardia de los valores individuales» Texto de una conferencia — publicada en un periódico de Aix-en-Provence — dada por el decano Audinet, a la Academia.

«Civilización de masas y salvaguardia de los valores individuales» Texto de una conferencia — publicada en un periódico de Aix-en-Provence — dada por el decano Audinet, a la Academia.

«Civilización de masas y salvaguardia de los valores individuales» Texto de una conferencia — publicada en un periódico de Aix-en-Provence — dada por el decano Audinet, a la Academia.

«Civilización de masas y salvaguardia de los valores individuales» Texto de una conferencia — publicada en un periódico de Aix-en-Provence — dada por el decano Audinet, a la Academia.

«Civilización de masas y salvaguardia de los valores individuales» Texto de una conferencia — publicada en un periódico de Aix-en-Provence — dada por el decano Audinet, a la Academia.

COMISION DE RELACIONES DE RHONE-LOIRE

Esta comisión, comunicó que para el día 24 de julio, y cumplimentando los acuerdos del Núcleo, organiza en Givors (Rhône) una gran jira campesino confederal, en conmemoración de las grandes gestas revolucionarias del 19 de Julio de 1936.

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

FRATERNAL ACLARACION

A todos los compañeros y compañeras asistentes a la Jira del 26 de junio en la localidad de Saint-Thurin y así a todos aquellos que se hayan inquietado por mi no asistencia a la misma, fraternalmente les hago saber que desde el primer momento de la organización de la concentración consté inscrito, convencido de no faltar a la cita anual con el entusiasmo que concierne en lo que me concierne. Y no pude estar entre vosotros ese día 26 de junio porque a mediados del mismo mes nos veíamos en la necesidad, junto con mi compañera, de hospitalizar a la madre de ésta.

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

«Respecto al «sistema de la Propiedad», estima que es la más absurda y selectiva institución jurídica, que se opone entera y especialmente al bienestar de la comunidad...»

Levons l'équivoque

(Suite de la page 1.) même divisés, obéissent à leurs intérêts vitaux en tant qu'exploités ne doivent pas admettre la condition d'esclave que leur préparent les centrales politisées, inféodées aux partis dont le seul but est et reste la conquête du pouvoir politique. Ou alors le travailleur ne pourra jouer que le rôle du dindon de la farce, une fois de plus berné, dépité et désabusé.

DIARIO DE LA GUERRA

(Ver el número 409 del «C. S.»)

Tal bazofia condimentada en el Hotel Colón, lugar primeramente visitado, hizo ignorar al corresponsal soviético, el ofrecimiento total que del gobierno hizo Companies a la C.N.T. como únicos triunfadores y dueños de todo tras vencer la sublevación.

Y sigue el Diario: Desempeña un papel de provocación y desmoralizador el P.O.U.M., organización trotskista. Se ha formado, inmediatamente después de la sublevación, a base de dos partidos; del grupo trotskista de Nin y de la organización de Maurin, constituida por renegados derechistas de tendencias bujarinistas. Excluidos del Partido Comunista. Los comunistas tienen su periódico, hacen campeonatos a los anarquistas, azuzándolos contra los trabajadores comunistas, exigen una amplia e inmediata revolución social en España, hablan con repugnante demagogia de la Unión Soviética. En el terreno práctico, son mucho más razonables, se han apoderado de los hoteles, mejores y más aristocráticos de Barcelona, controlan los restaurantes y los establecimientos de diversión más caros.

Esta alusión al P.O.U.M. al igual que otras, son las que sin duda el editor señala como lugares comunes de la campaña de difamación auspiciada desde Rusia, pero esas parrandas dirigidas a la C.N.T. y a la P.A.I. alma y vida del proletariado catalán por más de medio siglo, con las páginas más hermosas escritas en todo ese tiempo por el pueblo español, lo presenta como un movimiento recién llegado que necesita gente de alivio para nutrir sus cuadros. Solamente voy a dar una cifra que me facilita el último libro que firma Dolores y que prueba quienes llenaron sus filas con recién llegados. «De 30 mil afiliados en Enero del 36, subió a 100.000 a fines de julio.» (4).

Prosigue un diálogo — aquello es un monólogo — con G. Oliver, que es lo más abstruso y pedestre que hallarse pueda, y página en frente, unas fotografías que son todo un menis al texto: camiones blindados en Bilbao y Barcelona llenos de consignas CNT-FAI. Es que esos blindados podían hacerse con igual facilidad con la que podía el soviético emborronar cartillas.

Sería más tarde, cuando Caballero abandonaría la jefatura del gobierno, que reconocería la capacidad de trabajo de Oliver, desplegada sobre todo en el Consejo de la Guerra, para la cual el comunista Urebe delegado de armamento, no llegó a entregar ni un cartucho, según la propia versión de Caballero. Una persona influenciada hacia nuestras tardas, opina así: «En justicia hay que admitir que Largo Caballero prestó a Oliver su apoyo incondicional. Cordón y yo establecimos contacto con él, pero todo lo que nos quedaba que hacer era llevar a efecto sus instrucciones. Cuartiles, instructores, equipos y todos los requisitos fueron suministrados inmediatamente. Oliver era infatigable. El mismo arregló y lo supervisó todo. Entraba en los más pequeños detalles y comprobaba por sí mismo si estaban convenientemente provistos. Se interesó también por el horario de los estudiantes y la comida. Pero sobre todo, insistió en que los nuevos oficiales debían ser adiestrados en la disciplina más estricta. Yo, que no creo en las improvisaciones, quedé asombrado ante la capacidad de organización demostrada por este anarquista catalán. Observando la habilidad y seguridad de todas sus acciones, comprendí que era un nombre extraordinario y no pude menos de deplorar que semejante talento se estuviera derrochando en actividades destructivas.» (5).

Una cualidad del soviético que está acostumbrado a incensar a los jefes del partido y a todo lo que está ligado a ello, surge a través de las páginas cuando habla de los jefes españoles de la escuela de Moscú. La suavidad de la frase se desliza aromática como frágiles pétalos de rosas, mientras que la breve referencia a Oliver o Durruti, son un cruce de frases hirientes cargadas de aviesas intenciones, como sin duda debe ser en gentes incultas, mal educadas y peor crísticas. Esta es la estampa propagada en muchos años por la burguesía, y el soviético no tiene por que cambiar la imagen, al contrario, hay que seguir difamando a los cuatro vientos la imagen del anarquista violento, obtuso, obseso de una millagería fantástica que lo ciega y carece de ojos para ver la realidad. Cualquiera podría pensar así y traer el anzuelo, si no existiera esa monumentalidad tan tangible que llama C.N.T. Cuando una organización tiene cincuenta años de lucha y en crecimiento constante, y cuando cada miembro por sí y solo por sí, sabe el lugar que tiene que ocupar en la barricada o en el taller, y cuando aún no ha concluido la lucha callejera ya está blindando camiones para asaltar los reductos fortificados, es cierto que esta clase obrera orientada

«ESCUELA MODERNA» del Canadá

El motivo de cursar esta misiva, es con el objeto de comunicarnos el nuevo domicilio de la redacción y administración de la revista *La Escuela Moderna* para que podáis inscribirla en las páginas del periódico *LE COMBAT SYNDICALISTE* y que todo el mundo conozca su nueva dirección, la cual es la que encabeza esta carta, o sea: *La Escuela Moderna (Félix Álvarez Farreras)* 834-3 Ave. W. Calgary (Alberta) Canadá.

Os señalamos que toda documentación y prensa que tengáis que enviar a nombre de Félix Álvarez Farreras lo hagáis a la misma dirección indicada ya.

y guiada por la C.N.T., tiene una conciencia de clase formada y bien desarrollada. Solo una intención manifiesta de descrédito hacia esta organización, puede expresarla un soviético intrigante, pero nadie que conozca la historia del movimiento social español, puede poner en duda la capacidad la laboriosidad y constancia de este movimiento por dar a sus cuadros una formación lo más profunda y amplia posible.

Como ilustración sirva una anécdota que hace años me refirió R. Llopis. Fue por los días en que era Ministro de Comercio J. López. El gobierno español firmaba un convenio con Francia y una vez acabada la ceremonia protocolar de la firma del tratado, el delegado del gobierno francés dirigiéndose al ministro español le dijo:

— ¿Usted habla bastante bien el francés. ¿Dónde lo aprendió?

— En Alcalá de Henares — contestó el ministro español.

— ¡Ah! sí. En la célebre Universidad de Alcalá.

El francés no entendió el sentido de la frase de nuestro compañero J. López. Este quiso decir, la conocida prisión de Alcalá de Henares.

Sabido es que Koltsov desapareció después de su regreso a Rusia. Muchos desaparecieron igualmente, decenas y centenas de miles de buenos hombres quizás, pero después del XX congreso del partido ruso, donde Kruschev hizo pública la otra cara de la fachada a que se nos tenía acostumbrados, muchos de aquellos que vivieron años de horror y tormento en las cárceles y los campos de trabajo, pudieron regresar. Los que no volvieron, víctimas de sus propias mentiras. Koltsov — los más, no pudieron soportar la inhóspita vida del trabajo forzado o fueron muertos por fusilamiento. Cuantas veces en la larga y fría noche del invierno ruso, encerrado en su celda, Koltsov se preguntaría donde estaba el desfilz que lo había conducido a su miserable situación carcelaria. Repasaría mentalmente cada página de su Diario, deteniéndose aquí y allá, calibrando cada frase laudatoria o los queridísimos jefes del pueblo, sopesando las injurias vertidas contra los otros grupos por si era de allí que venía la causa de su estado. Y no, sabía que no, de allí no podía ser, había vertido sobre el papel el mayor cúmulo de mentiras e infundios que la mente humana puede valorar.

Cuando las horas se van haciendo más críticas sobre Madrid, y ese mundo que pulula en toda capital, ajeno a ella, — pero viviendo de ella — al percibir la proximidad del peligro inicia su retirada discreta, es aprovechando el momento para decir: «Tienen miedo a que en el transcurso de las últimas horas antes de la caída de Madrid, «la chusma de la ciudad», y sobre todo los anarquistas, los persigan y los maten». De nuevo la estampa terrificante sobre anarquistas, tan del gusto de la burguesía y del clericalismo.

Quién fuera capaz de escribir tales páginas debía tener la certeza de que jamás tendría que vérselas aclarando algo o todo lo dicho. Sin rubor alguno dice: «Mañana se puso a buscar a la Junta de Defensa. No encontró a nadie. Los representantes de los partidos designados para formar parte de la Junta, habían abandonado la capital sin autorización, excepción hecha del comunista Mije.» Podría la casa editora salir defendiendo esta afirmación?

«La enorme oleada de refugiados va pasando poco a poco a través de Madrid. Ahora, aunque despacio, cruza ya su parte oriental. En la carretera de Valencia, los anarquistas han establecido patrullas de control, dejan pasar a quién se les antoja, y a quién no se les antoja no lo dejan pasar.» No sería más correcto decir: «Retienen a aquellos que hubieran sido útiles para ampuñar las armas o hacer trabajos auxiliares. Pero esto aunque verdad, no se podía decir, sería una contradicción con lo anotado anteriormente.

«Hoy, de repente, — sigue el Diario — Largo Caballero ha decidido en efecto, evacuar. Ha hecho aprobar su decisión por mayoría del Consejo de Ministros. Ya se ha ido, se han ido casi todos. Los ministros co-

por Antonio Serrano

munistas querían quedarse.» Veamos como lo cuenta Caballero. «A los cuatro Ministros de la Confederación no les acompañó la suerte al inaugurar sus tareas gubernamentales. En el primer Consejo a que asistían, se trató y acordó salir de Madrid, y el asunto no era agradable. Ellos y los comunistas se opusieron, pues tenían miedo de que se produjese en el pueblo el desaliento, y se diese motivo a algún trastorno.» Hay aquí un hecho concreto de conducta moral. Mientras el soviético dice: «Los comunistas querían quedarse», Caballero dice: «los cuatro ministros confederales y los dos comunistas. ¿Qué lección de ética!

El día 8 de febrero lo inicia muy libre de preocupaciones: «¿Qué agradablemente estábamos comiendo con del Vayo y su mujer en un restaurante de la playa! Nos sirvieron enormes langostas frescas y nuestra conversación giraba en torno a la situación internacional.» Aquel triste día se perdió Málaga, y más de cien mil personas de todas las edades, arrastraban su miserable cuerpo por la carretera que iban hacia Almería. No será hasta el 23 de Marzo, que este Diario de Guerra dé cuenta de haberse perdido la bella ciudad andaluza. «Sabido es — dice — que una parte importante del Estado Mayor de Málaga no sólo estaba en relación con los fascistas, sino que, además, se quedó en la ciudad hasta su llegada. Lo que no dice el soviético, es que entre ellos estaba un tal Guerra de filiación comunista. Como tampoco menciona para nada la persona del diputado comunista Cayetano Bolívar, quien ejercía como comisario del ejército.

La duplicidad del verdadero carácter de la presencia de Koltsov, está al trasluz de muchos pasajes del libro. Es el periodista que envía notas de guerra a «Pravda»; asiste a las salas de los estados mayores, sobre todo a la de esos generales, Stein, Goriev, Grischin, más tarde todos ellos liquidados al igual que Antonov Ovsenko, Rosemberg, y cientos de ellos más. Asiste a cuanta reunión importante realiza el buró; por ello, vemos con cuánta ligereza alude a política interna del país, cosa que está a gran distancia de un corresponsal de guerra.

Es conocido en todo detalle por el gran público, el momento en que por orden expresa de Moscú, se pone a funcionar la máquina en la intención de desalojar a Caballero de la presidencia del gobierno, y con esa desventaja que caracteriza a quien sabe que no tiene objeción en aquello que pueda decir, escribe: «Los comunistas, por fin, han adoptado una actitud más severa frente a Largo Caballero. Se va a la rotura, a la crisis de gobierno. ¡Ojalá fuera pronto!» Esto está escrito el 27 de marzo, la dimisión se produjo el día 16 de mayo.

En viaje hacia Moscú pasa unos días en Barcelona, donde no encuentra motivos para su versátil pluma ya que solo le dedica diez líneas. «Han aparecido taxis pintados con los colores rojinegros de los anarquistas.» Esto no tiene ninguna otra razón para él, que cada quien que le saque sus propias consecuencias. El sentido de transformación que ello significa no tiene ningún sentido para este llamado marxista revolucionario.

(Terminará en el prox. nº.)

(4) Pastonaria. «Unico Caminos», pág. 375. J. Diaz, «Tres años de lucha», pág. 288-339. Para marzo del 37 han ingresado, 76.700 propietarios rurales y 15.485 miembros de la clase media urbana. Mije en «Prente Rojo», 21-10-37 y M. Ferrer en «La Vanguardia» 9-4-38; Como medio de proteger los intereses de la clase media obrera en esta región, los comunistas encuadraron dieciocho mil comerciantes, artesanos y pequeños fabricantes en el G.E.P.C.I.

(5) Martín Blázquez, oficial del Estado Mayor: I Helped to Build an Army, pág. 299.

Ediciones «SOLI»

Rafael Barret: Obras completas (tres tomos)	22,50 NF.
La revolución desconocida	13,50 »
Rodolfo Rocker: Nacionalismo y Cultura	15,00 »
M. Dommanget: Historia del 1º de Mayo	12,00 »
Antologías: El Amor y La Amistad	5,00 »
— Cultura y Civilización	5,00 »
— La Historia	5,00 »
— La Libertad	5,00 »
Felipe Alaiz: Quinet	5,00 »
Varios autores: Salvador Seguí. Su vida y su obra	3,50 »
Pedro Vallina: Crónica de un revolucionario. J. M. Puyol: D. Quijote de Alcalá de Henares	2,30 »
Juan Rostand: Lo que yo creo	1,50 »
Anselmo Lorenzo: El poseedor romano y El patrimonio universal	1,00 »
J. Ferrer: Vida Sindicalista (agotado)	1,00 »
Victor García: Raúl Carballeira (idem)	1,00 »

EDICIONES «UMBRAL»

Felipe Alaiz: Tipos españoles (2 tomos)	14,00 »
M. Cranston: Debate imaginario entre Marx y Bakunin	1,00 »
Fabian Moro: Discurso del Hombre Libre	1,00 »
J. Ferrer: Conversaciones Libertarias («CNT»)	1,50 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 2, r. Ste-Marthe

C.C.P. 1350756, Paris (X°)

LA DEFENSA DE LOS DETENIDOS

LOS ABOGADOS DE LOS SINDICATOS NO SE PRESTAN PARA LA DEFENSA DE LOS DETENIDOS

PARIS, (OPE). — «Le Monde», en despacho de su corresponsal particular que titula «Cuatro sindicalistas detenidos son inculcados de asociación ilegal», refiriéndose a la manifestación de la semana pasada, para entregar unas peticiones al ministro del Trabajo — lo que la fuerza pública impidió — confirma la detención y el proceso de los señores Cefarino Maestu, Victor Martínez Conde, Marcelino Camacho y José Hernández, confirmando así lo que dijimos en pasados boletines.

«Como ningún abogado de los sindicatos se ha presentado para defender a los cuatro detenidos, defenderán a éstos los profesores Ruiz Giménez, Tierno Galván, Gregorio Peces Barba y el letrado don Jaime Miralles. Los trabajadores de la empresa Perkins Hispania, a la que pertenece el señor Camacho han parado la labor durante una hora como protesta por la detención de representantes de las Comisiones Obreras. Y los metalúrgicos de Pegasus, Isodel y Schneider han efectuado, como prueba de solidaridad, una marcha pacífica durante una hora.»

LA REPRESION ANTI-UNIVERSITARIA

BARCELONA. — La Federación Nacional d'Estudiants de Catalunya ha publicado una relación extensa de la persecución de que son objeto por parte de las autoridades franquistas los universitarios democratas. La relación comprende todos los detenidos desde finales de marzo hasta la fecha. Los hay de todas las Facultades, Institutos y Escuelas. Asegura que la mayor parte han ido siendo puestos en libertad provisional pero muchos de ellos serán encausados por el Tribunal de Orden Público, que condena a fuertes multas. Recuerda que estuvieron detenidos en Barcelona el director del Liceo francés señor Marcel-Henri Chateaux y su hijo.

TRESCIENTOS AUTOMOVILES FRANCESES RETENIDOS EN GIBRALTAR

PARIS, (OPE). — Con despacho de la A. P., los periódicos anuncian que son en mayor número que el día anterior los automóviles franceses bloqueados a la salida de Gibraltar por parte de la Aduana española. El número de vehículos asciende a trescientos. La situación se ha agravado ya que el despacho se consigna: «Algunos de los automóviles están inmobilizados desde hace tres noches. Por lo que al martes se refiera se consigna que cada uno de los vehículos retenidos llevan entre 4 y 5 viajeros.»

HUELGA EN BADALONA

BARCELONA. — La casa Andreis Metalgraf registra conflicto porque sus 1.100 obreros exigen la readmisión de un compañero despedido por la empresa. Según los huelguistas, la casa no reanudará sus funciones hasta y tanto la injusticia empresarial no sea corregida.

VISITA DE SINDICALISTAS BELGAS Y FRANCESAS

MADRID. — Según la Europa-Press, el día 13 de julio ingresaron en avión a París, los seis dirigentes sindicalistas belgas y francesas que habían llegado a Madrid el lunes a primera hora de la tarde, con el fin de ponerse en contacto con sus colegas españoles. El martes por la mañana trataron de ser recibidos por el ministro de Trabajo, señor Romeo Gorria, pero no lo consiguieron por estar ocupado, el ministro en sus múltiples ocupaciones. Ayer por la tarde, los agentes de la autoridad impidieron una proyectada conferencia de prensa, porque no había sido solicitado permiso previamente.

El grupo estaba formado por: Claudio Flandre, secretario de la Federación de la Industria de la Energía, de Bélgica, Romeo Knapen y Jean Klengtsen, belgas, representantes del Sindicato Metalúrgico de Lieja, afecto a la Federación General de Trabajadores Belgas (FGTB), y los señores Domenguez, Lafond y Postel, franceses, en representación, respectivamente, de la Oficina Federal de los Obreros de la Construcción, de la Federación del Libro Francés y de la Federación Metalúrgica Francesa.

Ya veremos como se expresan esos sindicalistas menospreciados por las autoridades franquistas.

SUMARIO POR SEDICION EN CASTRELO DO MIÑO

MADRID. — Con motivo de los sucesos ocurridos el 30 del pasado junio en Castrelo de Miño, de la provincia de Orense, en los que fue incendiado un barracón de «Dragados y Construcciones», previamente instalado para construir un pantano, el Juzgado de Orden Público ha incoado el sumario número 182 de 1966, por presunto delito de sedición.

En las primeras indagatorias todavía no ha sido dictado auto de procesamiento contra persona alguna.

HUELGA MANTENIDA

BILBAO. — Las fábricas de la firma «Frestone-Hispania S. A.» permanecen paradas a causa de la huelga total mantenida por los obreros. La empresa ofrece diálogo, pero no mejor. También solicita la mediación del teniente fiscal de la Audiencia bilbaína, Barrilero, más como amenaza que como garantía de imparcialidad. La dirección del vertical trata de entrometarse para ser considerada, sin que ambos bandos le hagan caso. Mientras tanto las fábricas de Basauri y de Usáldo están silenciosas por totalidad de parón.

REFLEXIONES

POR HORIZONTES

EVENENDO determinados artículos de ciertos compañeros, comprendo el error que en cuanto a la palabra acción se encuentran. Yo no soy un académico de la lengua y no es precisamente su definición etimológica la que me induce a escribir estas reflexiones.

Un hombre de acción no es solamente aquel que pone el valor en manejar las armas o los artefactos mortíferos. Ni tampoco quiero decir que el hombre que opone la fuerza a la fuerza sea más valiente, virilmente hablando, que aquel otro que defiende sus derechos a través de la creación de conciencias revolucionarias que se opongan a la tiranía por propia razón y convencimiento.

En el exilio se ha demostrado que los hombres de más convicción revolucionaria, son aquellos que a lo largo de un cuarto de siglo han sabido sobrevivir a todos los confusionismos, creados por la actividad enemiga.

La acción más profunda y demolidora del sistema capitalista es la conciencia revolucionaria del hombre, aquella que no obedece al natural deseo de aventura, que todos hemos sentido en nuestros años jóvenes. Por esa misma razón vemos hoy a muchos hombres que en su tiempo mismo fueron ejemplo de valor y de acción. No hace mucho, un compañero que fue un buen militante de la C.N.T., me decía, refiriéndose al pasado. «Yo no comprendo cómo a ti te perseguía la policía con tal saña, cuando a mí que actuaba mucho más intensamente, no me molestó tanto.» El tiempo ha contestado por mí. Mi buen compañero hoy se encuentra casi apartado de nosotros y no tiene otra actividad que de cuando en cuando visitar a un amigo.

Esa es la realidad. La acción, simplemente por la acción, no es la idea. No es el pensamiento revolucionario. Por eso en muchas ocasiones el hombre de acción es simplemente un recuerdo del pasado.

Con esto no quiero decir que no sea partidario de la acción, y que no haya puesto mi granito de arena como cualquiera, pero yo siempre he considerado la acción violenta y revolucionaria armada como un accidente doloroso, al cual debemos hacer frente o recurrir porque no nos queda otro recurso. Destruir las vidas humanas es odioso, y cuando a ello acudimos es porque no hay otra solución.

Para mí lo más importante es la propagación del ideal. Demostrar en todas las ocasiones que se presente lo ingenuo del estado y al mismo tiempo demostrarle como la humanidad entera podría vivir en el comunismo libertario, a través de una armonía, en una verdadera conjunción de voluntades humanas.

Crear una conciencia, despertando el deseo de vivir en una sociedad donde el hambre y la desesperación del mundo no se conozcan. Demostrar de una forma sencilla que en realidad la humanidad entera camina hacia ese despertar, donde el hombre

LIBERTAD DE PRENSA

AVILES. — Varios ejemplares del periódico «La Voz de Aviles» de la edición del pasado 22 de junio, fueron secuestrados por agentes de la Policía Gubernativa a requerimiento del Juzgado de Primera Instancia número 1 de esta ciudad.

Como la orden de secuestro fue dictada varios días después de haber sido puesta a la venta la edición del 22, la policía recogió los ejemplares procedentes de la devolución.

El motivo de la recogida es el pie graso colocado debajo una foto en la que aparecen el alcalde y el concejal festero al lado de una señorita redondeada de carnes elegida reina de una fiesta.

FALLECE VICTORIO MACHO

TOLEDO. — Victorio Macho rindió su último suspiro en su «Roca Tarpeya», entre esculturas propias y tristes españolas. Desde que había dejado de ser refugiado en el extranjero se refugió en este su predio, del cual apenas salía. La prensa franquista lo incensaba abyectamente, guardándose de añadir que Macho había sido hombre y artista libre.

IMPOSIBLE HACER CINE

MADRID. — Luis G. Berlanga ha renunciado a sacar una película humorística sobre la bomba de Palomares en vista de los inconvenientes que le pone la censura.

REFLEXIONES

sea hombre y conozca a su hermano, sin el deseo de espoliarle y explotarle sometiéndole a tormento y tortura es para mí una satisfacción. Una necesidad diaria. Hoy como ayer, actuar y desear al hombre que un día encuentre su verdadero camino. Que apartándose de tanto horror como hoy se conoce, maldiga la violencia, la destrucción y la guerra.

Dolorosamente yo sé que no es para mañana, que el hombre, confiándose a su semejante se aparte de las sendas de la violencia. Tampoco digo que empujaré un fusil como antaño para defender las libertades del pueblo y las mías. Pero desear la guerra y la destrucción, no. Porque eso me situaría a la altura de los que viven asesinando a los pueblos.

Nuestro pensamiento es humano y yo estoy, completamente convencido que hoy somos más que ayer. Que los anarquistas abundan, aunque no estén controlados en clásicas organizaciones como antaño. Que los deseos de millones de criaturas humanas a través de todos los continentes se confunden con los nuestros. Españolas por toda la humanidad, diversas corrientes emancipadoras caminan por distintos senderos hacia un mismo fin. La igualdad del hombre y sus derechos.

Diariamente vemos a todos los estadistas y sociólogos del globo, ceder nuevas concesiones. Sólo los ciegos de espíritu se negarían a ver tan gran realidad que se palpa y se vive. Trodas las corrientes se precipitan y la lucha contra el capital se extienden a todos los campos en el área mundial. Yo lo sé bien y cada día pongo mi granito de arena como antaño, en toda hora y en todo momento que me es propicio hago presente mis simpatías por la solución libertaria: única en la Tierra que podrá resolver el problema de la humanidad doliente.

No obstante, sin apartarme que cada uno puede operar en el campo que prefiere, teniendo en cuenta el bien general de nuestra organización, si es militante; yo pretiero el campo del pacifismo; claro está, el pacifismo combativo y revolucionario que todos los días opone a la barbarie capitalista, su razón, si ceder un ápice. Sin temor a las matracas y a las bombas lacrimógenas, ni a la muerte, porque la sangre de los pacíficos también riega los campos y las calles de las ciudades, como los hombres de acción, como los revolucionarios que pretieren construir a destruir, pero que saben aguantar a pecho firme cuando el dolor llega y la desolación.

En los EE. UU. de América del Norte; en el Viet-Nam del Sur, en Amsterdam, y en cualquier parte del mundo, los pacifistas luchan por su libertad, por sus derechos, como los hombres, sin tanto hablar de acción, para no hacer nada, o para hacer cualquier cosa que más pronto es un contrasentido que una acción revolucionaria.

Accionar es lógico y normal. Sólo los muertos pueden no desear la acción, pero la acción inteligente en todos los terrenos; en el camino de la paz y en el camino de la guerra, aceptando las consecuencias sin lamentos ni euforias.

La serenidad es una fuente de energías que ayuda a descubrir nuevos e intensos horizontes. La serenidad ayuda a razonar y a comprender y de la razón y la comprensión, nacen los grandes experimentos que nutren la inteligencia del hombre. Porque vamos a ser nosotros quienes nos llamamos precursores de un mundo nuevo. Un mundo de cariño, de fraternidad, de humana comprensión y de justicia, quienes no encontremos más solución a oponer que el recurso de la fuerza, de la violencia y del terror, si esa es el arma mortífera y asesina de los capitalistas contra sus esclavos los trabajadores.

Yo estoy de acuerdo que hay que accionar. En todos lo sentidos. Pero también hay que organizar. Crear un cuerpo poderoso, que pueda recibir todos los inquietos, a los ansiosos de libertad, a los que sueñan con defender sus derechos, a los que aman la igualdad y todos aquellos que sienten la vejeación y el escarnio del sistema capitalista. Como esos jóvenes nosotras nuestro sendero, sin tan inquietos que no sabiendo bien lo que desean; desean cualquier cosa que les distinga, aunque sean los cabellos largos o el blanco traje de los «Provos».

Ni que decir tiene que nosotros podríamos ser la gran esperanza de todos los que sufren, haciéndonos com-

prender y querer, hablando con claridad y sabiduría, pero para ello sería necesario que nosotros mismos cogiéramos el problema intestino creado por confundirnos, para exasperarnos y para impedir que podamos aprovechar tanta energía revolucionaria como se disipa por no encontrar un punto de conjunción.

El campo es amplio. Hay para todos los gustos. Quienes son valientes, exageradamente valientes como lo fueron tantos compañeros como yo conocí y admiré, tienen un gran frenetismo de batalla donde experimentan sus dotes guerreros. Pero, ¡ah! No nos confundamos. No calcemos nuevamente generales o simplemente tenientes coroneles. Creamos un nuevo y sostenido del capitalismo y perderíamos un buen compañero, como antaño. Si somos revolucionarios, seámoslo como nihilistas y nada más. La experiencia es ingrata y el resultado erróneo.

Hay también campo, cuyos límites no se conciben para los creadores de conciencias. Para quienes saben hablarle al espíritu y despertar las ansias irredentas de redención. Para los economistas y sociólogos, que saben empujar el progreso físico y mecánico y ampliar los derechos del hombre. Para los forjadores de conciencias, a través de la cultura social y no del Estado. Nuestro campo es inmenso: abarca todos los límites de la oposición honrada. De la justicia y de la libertad.

Porque batallar diariamente en el campo de nuestra propia incompreensión, para engañarnos a nosotros mismos buscando siempre excusas que nos justifiquen. ¿Si hubiéramos estado en España? ¿Y porqué no en el mundo? El campo es más amplio, las perspectivas mayores, para aplacar la ambición de los que desean, porque desear es soñar y sin deseos no se puede ser revolucionario. Como aquellos que no pudiendo más, se queman vivos, para alcanzar lo que desean. Si lo deseamos, ¿porqué no batallar? (Porqué no cubrir los montes de Sierra Morena? Todo estaría bien. Todo. Menos desintegramos un vano forcejeo queriendo demostrar que cada uno somos mejor que los otros.

Mil veces lo he leído en nuestros semanarios, que viven sedientos de páginas hermosas. Todas las ideas son buenas cuando persiguen el bien común. La grandeza del movimiento. Todos podemos actuar en el campo de nuestra preferencia, colaborando y combinando nuestra acción. Sembrando las semillas del mañana y recogiendo los frutos del presente con las semillas del pasado. Todos somos útiles para escribir la historia, como el ejército de Spartacus, compuesto de mujeres, niños y hombres esclavos. Todo está bien. Todo. Hasta dejar de hablar de acción para empezar a accionar, como accionan los hombres revolucionarios.

«ANDALUCIA LIBERTARIA Y MARTIR»

Un opúsculo muy rico en enseñanzas, en fuerza histórica y en calidad propagandística. Saldrá en dos números (dos páginas cada): los 415 y 416, correspondientes al 18 y 25 de agosto respectivamente, y en forma encuadernada.

Ambos números costarán el precio usual de 0,50 frs., siendo muy interesante que FF. LL., corresponsales, compañeros y grupos de propaganda formulen su pedido extraordinario a esta Administración cuanto antes a fin de regularizar las tiradas.

ADMINISTRATIVAS
Giros a SORIANO J., Fontenay-sous-Bois (Val-de-Marne).
C. C. P. n.º 1410362 - Paris.
o a Llop Convalia Roque, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10°).
C.C.P. n.º 13507 56 - Paris.
No girar a nombre de COMBAT SYNDICALISTE, «Umbral» y Librería. Hay inconvenientes en correos para cobrarlos.
Téngase en cuenta.

LA REDACCION RUEGA
A los compañeros Diego Ibañez y José Aguiló que pasen por la misma o den a conocer sus señas, a fin de darles noticias del compañero Manolo.

COMUNICADOS

F. L. DE TOURS
La F. L. de Tours convoca a todos sus afiliados a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el día 31 de julio en el sitio de costumbre a las 9 y media de la mañana.

DE L'ANOIA AL SENA SENSE
PRESSA

F. L. DE MARSELLA
Esta F. L. tiene contratados algunos autobuses para asistir a la Jira organizada por las Comisiones de Relaciones del Núcleo de Provenza y Hérault-Gard-Lozère, en el típico lugar de Lézán, el domingo 31 del mes en curso.

F. L. DE ANGOULEME
Organiza un viaje en autocar para participar a la Jira que tendrá lugar el domingo 24 de julio en la isla de Olerón. Todos los compañeros y amigos son invitados a tomar parte. Para las inscripciones dirigirse a un miembro de la F. L.

Una historia de sesenta años leible en seis horas.
La cuenta de los árboles hallados en la carretera de la vida.
Un libro de compañía para las horas solitarias.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



¿NUEVA VERSION DEL HOMBRE ENCADENADO?

FRANCO, el hombre que en España ha acabado con todas las libertades, recientemente se ha ocupado del hombre libre. No para propiciarlo, sino para aplastarlo en definitiva. Pero el sentir ciudadano permanece libre y no hay poder represivo ni taumaturgico que lo detecte. El español sojuzgado, impedido, inquisitorado, piensa y siente libremente y sólo la presión exterior de todas las armas y de las brutales leyes franquistas pueden ejercer sobre el comportamiento del hombre hispano. En estas condiciones, el sucesor ibero de Hitler puede monologar a capricho, puesto que réplica frontal no la admite. Por eso está rodeado de servidores, más traumáticos que pragmáticos.

Así y todo, ¿qué es lo que puede decir el tirano de España sobre un tema para él extravagante? El hombre libre... ¡Ahí es nada! La sola evocación del mismo pone al sátrapa de El Pardo fuera de concurso.

Mas, como buen alumno de Loyola — o como recitador de un loyolita — Franco tiene su concepción del «hombre libre». «El régimen se esfuerza por hacer el hombre libre» — ha declarado en Barcelona —. «¿Cómo? Según sus palabras, facilitando al obrero casa, amparo en la enfermedad, asegurar su futuro, sacarlo de la ignorancia, librarlo de la explotación por hombres o por empresas.» Nada más ni nada menos.

Tenemos, pues, un Franco de mago, proclamador de un programa el cual jamás habían rozado las izquierdas políticas, a las que exterminó mediante una guerra interior tanto o más salvaje que las demás guerras. Franco — insinúa un programa («socializante», bueno para la galería extranjera, no para los españoles «liberales», a los cuales no hay cura castrense ni opusdico que los engañe. «Es tan cruda la realidad fascista española».

A ese manójo de promesas franquistas; a ese esbozo de programa «socializante» del franquismo, todo buen regimental lo considerará de buen tono, de alta estrategia política, si bien de aplicación risible. «No se hizo la guerra para aplastar toda exigencia de los de abajo? ¿no perpetraron el crimen del 18 de julio los curas sin sueldo republicano, los militares ancestrales, los banqueros omnímodos, la Bolsa extranjera, el carlismo homicida, el saldo germanifilo de 1914 y la germanofilia de 1937? ¿Cómo de esa magna exaltación del castriano hispano va a salir el «hombre libre?»

Antes habría que apartar dos millones de esqueletos, confesarse — sinceramente — por tanta tragedia introducida en decenas de miles de hogares españoles. Antes habrían, los franquistas, de quitarse la roña de la mente y eliminarse el vniagre de la sangre. Y hacer penitencia cargando — una hora cada uno — con la cruz de Cuelgamuros a cuestas. Y quitarse el orgullo (infundado), renunciar a la holganza, al cúmulo de vicios que los ignavia, la comoción del dinero público, o Tesoro ídem. Antes deberían ejercitarse los «fachas» a lo Teresa de Jesús, a lo Fermín Salvochea, a lo Ramón Acín e Isaac Puente, nombres de pro y prototipo — esos hombres — del verdadero HOMBRE LIBRE y, por serlo, sacrificados.

Pero veamos. El hombre libre de Franco es un caballo de tiro, y con ello Franco y su padre confesor no inventan nada. «Gloriar andorras» es el ideal de Sancho Panza. «Llene yo vientre y riase la gente» procede del sarcasmo poético del siglo XVIII. «A mi pesetas y lo demás puñetas» es la

MITIN DE ALIANZA SINDICAL EN VIERZON

La Alianza Sindical de Vierzon celebrará un mitin el domingo 24 de julio a las diez de la mañana en el local que comunicaremos en el plazo de unos días, así como el nombre del orador de la U.G.T., pudiendo adelantarse que el compañero que intervendrá por la C.N.T. será Alejandro Lamela.

Señalamos además que por la tarde habrá salida al lado del río (el Cher). Tomen nota los compañeros y amigos de la región y considérense invitados los presentes.

Le Directeur de la publication : YVES OBOEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

concreción sociológica de los pobres de espíritu, de la masa imbecil, de las mentalidades romas. Modernamente es una premisa bolchevique, por donde se ve que la mendacidad franquista puede empalmar, tranquilamente, con el comunismo de rancho, cuadra y paja nueva todos los días.

Franco no puede descubrir nada ni engañar a nadie por estar vistas sus intenciones. Morirá matando, como buen guerrero, sin guerras o con ellas. Y en la hora vieja y negra que se le acerca, se preparará — se prepara — una aureola «sociológica» que borre, en lo posible, la aureola trágica que brilló del 36 hasta la cadaverización de dos obreros libres apellidados Granado y Delgado.

Luego, el Vaticano podrá santificarlo.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UNA SINGULAR LIBERTAD DE PRENSA

DIESTROS en el sinuoso arte de la falsedad, es sabida la manera peculiar, usada por los botafumeiros del régimen franquista, para, con miras al exterior, ensalzar cualquier disposición legislativa a la que interese presentar como manifestación de tipo liberal. Siempre que ello se produce, es harto sabido que no tardan los hechos en demostrar que ello es una birria; un burdo engaño. Cosa que nada tiene de extraño.

Los hechos vienen demostrando a lo que alcanza la flamante «libertad de Prensa» en torno a la que se echan, por así decir, las campanas al vuelo ensalzando sus virtudes: La suspensión de publicaciones, las multas, están al orden del día. Sobre toda suerte de publicaciones diráse que hay el peligro de aquella famosa «Espada de Damocles», pendiente de un hilo... Existe la amenaza de sanciones si se nota alguna desviación en lo que se imprima. Es de comprender que se tilde de contraproducente todo cuanto no tienda a favorecer al régimen. Y téngase en cuenta que los directores, los responsables de los periódicos y revistas, siempre han sido elementos escogidos, en tanto que leales al franquismo!

Una de las excepcionales publicaciones que en España se venían editando, desde hace algún tiempo, con la aprobación y respaldo de la Iglesia, o sea aprobación católica, apostólica y romana, ha sido «Juventud Obrera», que aparece en Madrid. En el pasado primero de mayo, quisieron soltarse el pelo, publicando un número extraordinario, en plan de frases gruesas, de palabras duras como pedruscos. En cierta ocasión, aludiendo a alguien que había manifestado de: «¡Si yo supiera escribir!», me decía Peiró: «¡Aquest lo que vol és sang i fetge!» Lo decía con sorna, aludiendo a quienes quisieran que se escribiera de un modo violento, y por tanto demencial.

Claro que pueden haber deficiencias en nuestras publicaciones. Y hasta quien, sin saber escribir, tenga ideas originales. Pero ello ha de ser en plan de iniciativas serias, meditadas, congruentes. Cosa muy diferente de criticar por el hecho de que no se escriba a lo empujamiento.

También están los que poseen un criterio unilateral en orden a las ideas. Aman una faceta, un aspecto determinado, y les parece que sobre todo lo demás. Hay quien cree es de interés solamente lo que atañe a la Economía; otros todo lo proponen a la crítica de la política de turno; tenemos quienes ven solamente con buenos ojos lo relativo a la Historia; quienes se esfuerzan en teorizar sobre teoría sindical, o anarquista, pareciéndose superfluo todo lo otro.

Todos conocimos en España «El Sol», de Madrid. Era un diario cuyos animadores se habían propuesto darle amplia irradiación cultural. En él publicó en folletón el eminente pensador José Ortega Gasset, una de sus más discutidas obras: «La Rebelión de las Masas». En el periódico se insertaba la exquisita prosa literaria de Gabriel Miró. En sus columnas: hablaba de escuelas y de pedagogía Luis Bello. Como la Rosa de los Vientos, «El Sol» abarcaba todos los puntos cardinales de la cultura.

Si una publicación «burguesa», siendo un diario de información busca la variedad cultural, ¿por qué razón, dentro de lo posible, y a tenor de nuestros limitados medios, no hemos de ir, nosotros libertarios, en pos de la cultura, respetando las preferencias de cada uno?

DISCOS

Joven, presérvate de los hipócritas y de la hipocresía. Los falsos dañan solapadamente, y en el contagio también tú danarías, y te danarías.

Nada cuesta ser leal y solvente, decir exacto lo que se dice, no lo contrario de lo que aparentemente se dice.

A alguien puede haberle prendido el dicho árabe: «Me dices que vas a Rabat para que yo crea que vas a Rabat; pero yo sé que vas a Rabat».

Filosofía torcida señalando hasta qué punto de incredulidad conducen la ficción y la mentira.

Entre tenderos la hipocresía puede ser recurso contra la clientela. Entre amigos, la ficción, la simulación, la deslealtad, son inconcebibles.

El hipócrita finge inocencia con la sonrisa, es rictus que en su natural tanto ennoblecía a la persona. Fingir sentimientos inexistentes, es una monstruosidad que se venera en la iglesia.

Antaño, al traicionero se le llamaba jesuita. Hoy ya no se usa el vocablo, aunque el falso utilice la misma Biblia.

Ser hipócrita es ser perverso. Prefiere la franqueza animalística, con ser igualmente detestable.

En todas partes don Fingido puede ser admitido, excepto en elemento de franqueza, y ahí pongo el libertario. Entre seres formales, el solapado da el efecto del tizón en campo de trigo sano.

Huye, joven, de la sonrisita cuchillera, de la palabra melosa y venenosa, del hombre dirigido que pretende dirigirse. Huye de la iglesia de los taimados y tu integridad será garantizada.

Yo, hombre de todos los días — y de todas las noches —, al gato pardo lo veo venir de lejos. Aunque se tina de blanco, aunque se disfraza de negro.

DISCOBOLO

VICTORIA OCAMPO EN SU REVISTA «SUR»

Ya no solamente de la Argentina, sino de toda la América latina es la revista «Sur» lo más selecto que se publica. Fue fundadora y ha venido siendo alma de la revista la notable escritora Victoria Ocampo, la cual tomó consejo de José Ortega y Gasset antes de darle vida. Acaba de celebrar «Sur» su treinta y cinco aniversario.

Siempre hemos ojeado con singular placer las páginas de «Sur» atraído por la altura intelectual de sus colaboradores y por la variedad e importancia de los temas que en ella se han expuesto. Ha sido un magnífico exponente de cultura encauzada dentro de un inconfundible sentido liberal.

En las páginas de «Sur» hemos leído sugestivas páginas de Albert Camus, de Jorge Luis Borges, de Simone Weil, de Rosa Chacel, de Denis de Rougemont, de Fernando Valera, de María Zambrano, de Cassou, de muridismo lo era Felipe Alaz. Sabía zurrar cuando convenía. Mas: empleaba agudeza de conceptos, crítica demoleadora y razonada. Ello dicho en prosa aprendida de nuestros clásicos, particularmente de Baltasar Gracián y de Quevedo Pulcrítico de dición y solidez de argumentación eran su mayor anhelo.

Juan Peiró sabía debatir en la prensa, con singular competencia, los problemas sociales. Tanto escribiendo en castellano, como haciéndolo en catalán acertaba en lo de hilar van las pertinentes deducciones, y decirle, si se terciaba, a cada cual lo suyo. Y solía hacerlo sin perder los estribos, sin argumentar a base de frases gruesas, de palabras duras como pedruscos. En cierta ocasión, aludiendo a alguien que había manifestado de: «¡Si yo supiera escribir!», me decía Peiró: «¡Aquest lo que vol és sang i fetge!» Lo decía con sorna, aludiendo a quienes quisieran que se escribiera de un modo violento, y por tanto demencial.

Claro que pueden haber deficiencias en nuestras publicaciones. Y hasta quien, sin saber escribir, tenga ideas originales. Pero ello ha de ser en plan de iniciativas serias, meditadas, congruentes. Cosa muy diferente de criticar por el hecho de que no se escriba a lo empujamiento.

También están los que poseen un criterio unilateral en orden a las ideas. Aman una faceta, un aspecto determinado, y les parece que sobre todo lo demás. Hay quien cree es de interés solamente lo que atañe a la Economía; otros todo lo proponen a la crítica de la política de turno; tenemos quienes ven solamente con buenos ojos lo relativo a la Historia; quienes se esfuerzan en teorizar sobre teoría sindical, o anarquista, pareciéndose superfluo todo lo otro.

Todos conocimos en España «El Sol», de Madrid. Era un diario cuyos animadores se habían propuesto darle amplia irradiación cultural. En él publicó en folletón el eminente pensador José Ortega Gasset, una de sus más discutidas obras: «La Rebelión de las Masas». En el periódico se insertaba la exquisita prosa literaria de Gabriel Miró. En sus columnas: hablaba de escuelas y de pedagogía Luis Bello. Como la Rosa de los Vientos, «El Sol» abarcaba todos los puntos cardinales de la cultura.

Si una publicación «burguesa», siendo un diario de información busca la variedad cultural, ¿por qué razón, dentro de lo posible, y a tenor de nuestros limitados medios, no hemos de ir, nosotros libertarios, en pos de la cultura, respetando las preferencias de cada uno?

¿DEMOCRACIA, IGUAL A LIBERTAD?

Si la libertad es algo que fluye del interior del individuo, ésta se calculará por la necesidad de libertad de cada cual. Es como la igualdad en el derecho de alimentar, no por una ración igual para todos, sino por la necesidad de cada estómago.

Para la democracia, la libertad es el derecho sacrosanto de nacimiento de cada hombre. El espíritu de la democracia es el de formar cada individuo según un modelo tipo, de dotarlo de la igualdad política, constituyendo su humanidad un pasaporte que le confiere su estado de miembro de la colectividad democrática; por su calidad de humano, y no por sus cualidades personales y su voluntad de defender la igualdad. La democracia manda a sus miembros el mantener un estatuto igual para todos.

El anarquismo propicia el advenimiento de hombres libres que se reconocen un respeto mutuo, pero no en virtud de un derecho de nacimiento. Es un error suponer que por falta de una regla impuesta, el hombre ha de ser necesariamente el lobo del hombre. No es su naturaleza tan diferente para que así sea. Cuando los hombres sacudan sus creencias y sus dogmas, se darán cuenta de su valor en tanto que individuos y la libertad para todos fluirá de su afirmación práctica, de una fuerza similar. Esta afirmación es el hecho del hombre consciente de su existencia. Cuando cada uno de nosotros se

PLATICA FRATERNA

ESTIMADO compañero Puente: Corresponde cordialmente, desoso de que entre militantes se establezca este afán tuyo de clarificar las cosas nuestras. No las mequinas, fuente de discordia más que de entendimiento. Hemos de ahondar en lo básico, eludiendo lo personal. Ni más ni menos que de la manera que tú mismo lo haces.

A la vez que tu carta recibí el tributo que amorosamente dedicas a Quintanilla. No te pesa revisar y completar tu trabajo dedicándole a reunir datos documentales que lo enriquezcan. Sería bueno explicar la vida del maestro de escuela que fue Eleuterio, dónde, cómo y cuándo ofició. Detalles y anécdotas de su vida militante. Lo fundamental de sus ideas propias, de su concepción particularista de las ideas, además de su labor truncada, junto a Sierra, cuyo plan consiste en reeditar y comentar las obras completas de Ricardo Mella... La labor propagandista: el organizador, el orador, el periodista. Mención de sus trabajos principales y de los órganos en los que colaboró. Su compañera, sus hijos, algunos viejos amigos asturianos te ayudarán sin duda a completar lo que en sí mismo, tal cual está, constituye la base de un precioso documento. Magnífica idea la tuya. Pocos tienen la paciencia y la dedicación empleada por un Ugo Fideli al retrazar la vida de nuestros militantes. Confió en que tú realizarás esa obra que Eleuterio Quintanilla merece y que el Movimiento necesita.

Dividiré en puntos aparte los aspectos esenciales de tu carta al objeto de contestarte en el mínimo de espacio. De la teoría a la práctica, la revolución ofrece toda una gama de incógnitas que hasta hoy se averan insolubles. Nos decía Felipe Alaz que los problemas comienzan a partir del momento en que la revolución estalle. Hasta entonces todo se resuelve en el papel. A partir de entonces ya no hay papeles que valgan. Todo es absolutamente nuevo y hasta cierto punto imprevisible. Hasta el extremo que las más brillantes teorías se estrellan ante la imperiosa sed de soluciones que reclaman los hechos inmediatos. Sin espera ni reposo. Sobre la marcha. Arrollando los planes...

En verdad las revoluciones fallan, entre otras razones que también son de peso, porque en el fondo el grueso de las sedicentes revoluciones no se enfrentan claramente con las teorías. No escogen el camino, no determinan el cómo deben hacer lo que al caso conviene. De qué manera han de afrontar las situaciones. Hasta qué punto es admisible sujetarse «a las circunstancias» en lugar de forzarlas en procura de lo que en principio se declara querer obtener. García Fradas insistió a menudo acerca de este importante detalle, y de otro fundamentalmente trágico. Todas las revoluciones se disolvieron en sangre a partir de la revolución francesa y en todo otro antecedente histórico.

Si en el orden cronológico que me presentas llegas adrede al 1789, no es cosa de olvidar 1848. Si bien en 1871 se precisaban ciertas fórmulas de una nueva concepción social, no existían aún los fundamentos orgánicos de una tendencia francamente antiespital. Nuestro amigo Koechlin lo aclara en documentado libro que hemos mencionado en estas columnas, en el que vierte un estudio profundizado de todas las corrientes que intervinieron en su gestación y en su proceso.

No debemos olvidar 1905 en los anales de la revolución rusa. Lecciones recientes las aporta la revolución mexicana, a la que acuden voluntarios de todos los países, como ocurrió en España. Nos hemos referido aquí a las incidencias de la revolución de México y a los desacuerdos fundamentales que presentó Galeani, poco conforme con la constitución del partido liberal. Después de Madero se produce otro ensayo de cierta convergencia mediante la comuna húngara, hundida en sangre mediante los esfuerzos combinados de Bela-Kum y de la Santa Alianza, atacando cada sector por su parte hasta su total liquidación. Stalin agradece el gesto de Bela Kum sometiéndole a una de sus purgas. La República de Weimar constituye otro episodio digno de estudio y referencia. Gustavo Landauer y Eric Müsham fueron sus víctimas más afinitarias, entre las figuras conocidas de nuestro tiempo.

La revolución china no fue lo cómoda que de tus líneas se desprende. Costó mucha sangre e innumeras batallas antes de que los partidarios de Mao-Tse-Tung lograsen echar por la borda a Chang-Kai-Chek. Y desde entonces circularon las versiones más contradictorias en cuanto a los métodos diversos ensayados en tan inmenso territorio. Se habló de comunas y hasta de Kropotkin... Todo ahogado bajo la férula del Estado-Dios, aunque para no pocos «creídos», intelectuales o no, todo lo que lleve el apelativo de comunista, o de socialismo, mantenga un significado esperanzador. Cuba no resulta hoy más que una ligera variante en el círculo de los regímenes comunizantes, como es otra variante Argelia y... hasta el mismo Egipto.

La comuna húngara constituye un anticipo de lo

realizado en España. En 1956, la rebelión antitotalitaria reeditó punto por punto las premisas del primer intento. Pero es España donde, por primera vez en la Historia, se concretizan los ideales anarquistas, cristalizados en ensayos positivos. El aplastamiento de la guerra civil corresponde a un complejo de situaciones de orden internacional varias veces analizadas en procura de explicación posible. Pero queda la cosa nuestra. Tú quieres, compañero Puente, que se clave el bisturi en carne viva para exprimir el tumor a viva luz. Bien. En términos breves te diré que es siempre el «circunstancialismo», el mismo resabio camaleónico que prima en los actuales tratos de Madrid, el que minó en 1936 la base de nuestras concepciones más claras y que pudieron estimarse inequívocas.

El Congreso de París (1945) condena el pasado «circunstancialista». Apena llegados a esta conclusión se produce un nuevo intento de retorno al período ingratu de nuestra defecación. Todo el movimiento, interior y exterior, sufre las consecuencias de la recaída. Aún no se ha repuesto. Lo prueban con creces los intentos madrileños. Volvemos a ello más ampliamente.

No faltaron declaraciones condenatorias para con la actitud gubernamentalista, que dio al traste con nuestros postulados y que minó en su base las realizaciones sociales logradas. La historia del Consejo de Aragon es una prueba; como el decreto sobre colectivizaciones; como el propio pleno de Valencia. Pero en realidad, los militantes españoles manifiestan cierta repugnancia en analizar el pasado para hallar las causas de aquel descalabro. Vero Richards dedicó un libro al estudio de las razones — o de las actitudes — que condujeron al Movimiento libertario a la claudicación. Existen dos ediciones, la inglesa y la italiana. Se halla traducida al francés en espera de editor. Diez realizó en Chile la traducción española, que oficialmente verá la luz, ante la repulsa injustificada de los españoles que no quieren «que se discuta su caso a la luz pública».

En resumen, Vero Richards llega a la conclusión de que la militancia de base no participó en el entuerto, aunque lo aceptó de manera incomprensible. El «aparato», como dice Ignacio Silone, es decir, los comités, que entonces se erigieron en dirigentes, consumaron el acto. Con indudable buena fe. No cabe duda. Impulsados por el «circunstancialismo», guiados tal vez por el antecedente del famoso pacto de Brest-Litovsk, firmado por Trotski, para liberar uno de los frentes peligrosos. Pero España de 1936 no se hallaba en la situación de Rusia en 1919. Ni las condiciones ni el cuadro. El oportunismo marxista no podía servir a nuestra causa, ni entonces, ni ahora, ni jamás.

Lo cierto es que, al margen de la complejidad de la situación que vivíamos, nuestra vuelta atrás en el terreno de las convicciones y de las prácticas anarquistas, no podía ser favorable a la Revolución. Atados al tren de legislación, de la participación en el Poder Público y en los diversos estamentos derivados, no nos hallábamos ya en el camino de Nuestra Revolución... Ni con fuerza moral para reivindicarla.

Pero antes de tal gesto y a pesar de los compromisos contraídos por su causa, aquí quedó de la Revolución Española que será impercedero y que servirá de guía, de punto de partida, de referencia practicable, para todas las revoluciones futuras. Castro se afianzó en algunos de sus principios y también Ben Bella. Y ahora Tito (desde hace varios años) y recientemente en Rusia se acude a ensayos (ya puestos en práctica en China) que se entroncarían — si se desarrollaran en plena libertad —, con los ensayos de las colectivizaciones y de las socializaciones españolas. Se dice hoy a boca llena, en todos los tonos y en todas las lenguas: *la auto-gestión*. Un librito pequeño en apariencia, pero medular en su contenido, vierte un bálsamo de renovadas esperanzas. Lo encontrarás por tres francos en la Colección «Ideas», edición de bolsillo. Se titula «Anarchisme». Su autor: Daniel Guérin, a quien contamos entre nuestros amigos.

Es necesario romper con los mitos, compañero Puente. Y con las leyendas. Y con todo sentimentalismo decadente. El mito, la leyenda y el sentimentalismo de los que «desde España, arrostrando sufrimientos y peligros», tienen más derechos que nosotros — apoltronados en el exilio — para decidir de la manera en que «se ha de obrar». Si bien la idea de los conciliábulo y de los pactos se desarrolla en España, sus instigadores se hallan en Argentina, en México o en Francia. Como tú y como yo, se hallan apoltronados en el exilio. Alguno volvió al Interior cuando creyó que «estaban maduros...» y se volvió al ver que aún no caían... Pero ello posee importancia episódica. Lo cierto es que Fornells y los Vallejo llevan ya 25 años de paso, en funciones que no aporaron gloria ni beneficio a ellos ni a nadie. Salvo al falangismo. Incrustados en los Sindicatos, como a la postre estarían los que a tu juicio «revalorizan el sindicalismo». Pero a que sindicalismo te refieres? No olvidés que el enjuague consiste en pactar con los sindicatos (Pasa a la página 2.)

UMBRAL

Número 55-56 extraordinario de vacaciones, 24 páginas de revista y 16 de «La Sabiduría Riente».

Con el siguiente sumario:

Alberto Fernandes LEYS: ALEJANDRO KORN Y EL COMPROMISO CON ESPAÑA.

Lázaro Flury: RAZONES DE LA PERVIVENCIA DE MARTIN FIERRO.

Luis Alberto Mussó: OURO PRETO.

Vladimir Muñoz: UNA CRONOLOGIA DE ELISEO RECLUS.

Victor García: CELAN: INSULA DEL TE Y EL BUDA.

Luis Capdevilla: CONTAR LO VISTO Y OIDO.

E. Valls: HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.

Campio Carpio: EN TORNO AL TRAUMATISMO DEL ARTE LITERARIO CONTEMPORANEO.

Kessel Schwartz: EL «ABC» DE LA CORRIENTE FASCISTA LITERARIA ESPAÑOLA.

Andrés Martínez: Y CUANDO LLEGUE EL DIA (poesía).

Dr. René Marino Aguirre: EL AMANECER DE LA CULTURA OCCIDENTAL.

J. Carmona Blanco: UN HOMBRE AL DIA (Cuento americano).

Mario Zaragoza: EL «JUANITO».

Susana Mariño: ¿PERO CUAL ERA EL CAMINO?

Juan Ferrer: LOS LIBROS.

J. Puig d'Agullera: ESPAÑA BREVE.

Han Ryner: LA SABIDURIA RIENTE, en folletón encuadernable.

Noticiero, fotografías, dibujos, libros, etc.

Un número que no debe faltar en ningún bolsillo ni en ningún hogar. Una publicación altamente conseguida.

Precio: 2 F. franceses.

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE A.I.T. C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge...

Michel BAKOUNINE

28 JUILLET 1966 NUMERO 412 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

QUAND fut créée la C.N.T. française elle ne suivit pas le même rythme de développement que son homologue espagnole...

Un vrai dire, le prolétariat d'un pays s'apparente, à quelques variantes près, à celui des autres nations. Quand il s'agit de misère prolétarienne, le nationalisme n'établit que de maigres distinctions...

Il est certain que l'époque que nous vivons est assez sensiblement différente de celle qui l'a précédée. Il y a des appareils électroménagers dans les foyers ouvriers, et quelques avantages sociaux, rétraite pour les vieillards, assurances chômage et maladie, allocations familiales...

La C.N.T. lutte, c'est bien évident, pour le pain quotidien, mais aussi au bénéfice des lendemains libertaires. La C.N.T. est prête à pousser la force ouvrière par ses propres moyens sans recourir à des armes négatives...

Cependant, il y a une faille dans ce bel édifice: l'absence des anarchistes dans les organismes syndicaux cégétistes. Il y a une faille dans notre syndicale et dans la conduite de ces libertaires qui brouillent les autres moutons dans les maigres pâturages du syndicalisme collaborationniste ou bolchevique...

des groupes capables de réflexion bénéfique. Qu'ils méditent donc, sur le rôle qui syndicalement leur convient, et qu'ils fassent une petite promenade vers la Tour d'Auvergne et qu'ils entrent au numéro 39. Ils trouveront là des camarades, une atmosphère, non pas de cénacle littéraire, mais d'émancipation totale, d'idéal anarchiste vers lequel nous menions les Palloutier et Pouget...

Car la lutte sociale n'est pas faite pour des « dilettantes » mais bien pour des hommes responsables et conscients. Il n'y a qu'à voir l'exemple des camarades anarcho-syndicalistes espagnols, dont les théoriciens ne sont ni meilleurs ni pires que les nôtres, et qui, à force d'énergie et de travail sont arrivés à une maturité qui leur a permis, en 1936, d'installer provisoirement les bases d'un communisme libertaire pour l'Europe et le monde.

La C.N.T. entend-on dire — est petite. Numériquement et momentanément, mais il y a eu le levain pour une grande œuvre. Que nul n'en doute.

LEVONS L'EQUIVOQUE

Une des conditions primordiales pour se libérer de notre état d'exploités, est d'abolir toutes les représentations et collaborations qui dérivent des sentiments de lutte d'hommes libres et responsables.

Pour cela nous indiquons un programme minimum d'accélération de la destruction des États et sociétés établies, une possibilité d'œuvrer tous unis, sous le signe de chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins, et, en application avec la devise de la vieille C.G.T., Bien-être et Liberté.

Le premier combat doit être mené contre le mythe de l'argent, le capital-or (noir, rouge ou jaune), qui, comme tel, détient et exerce tous les pouvoirs. Il faut recourir à la lutte de classe, trop souvent abandonnée et laissée pour compte: le producteur-consommateur contre l'exploiteur-profiteur. Le syndicat, de par son origine, rejette toute entente, toute collaboration, intégration et participation avec la classe des patrons. Il doit ignorer, donc refuser tous les intermédiaires placés et désignés sur commande pour entraver la marche vers le but final: l'émancipation totale. Si le syndicat garde encore un peu le caractère revendicatif de ses origines, en revanche il a perdu le sentiment de la lutte, le goût de l'action directe, le sens de la finalité révolutionnaire. Les tenants des centrales syndicales réformistes étant une ferme opposition à la libération sociale de tous ceux qui produisent, donc embarrassants et nocifs, nous exigeons leur départ, nous n'en voulons plus, nous sommes capables d'aller seuls vers ce que nous désirons car nous comprenons que la gestion directe et l'administration des choses doivent être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Cela dit, levant l'équivoque et pronant la grève totale et générale expropriatrice et gestionnaire, nous devons clamer notre droit et notre force. Les revendications immédiates que nous formulons nous les savons parfaitement réalisables. Journée de six heures continue, semaine de cinq jours sans diminution de salaire, trois mois de congés pour tous et payés, rétraite égale au salaire en vigueur après trente ans de service actif et utile, gratuité de tous les services publics: transports, sé-

MŒURS DES SAUVAGES

M. de Bougainville fit, de 1766 à 1769, un voyage autour du monde, qui est resté justement célèbre. La relation de ce voyage, effectué par les vaisseaux La Boudeuse et L'Étoile, a été publiée et commentée par différents auteurs et nous n'entendons pas y revenir ici. Mais nous avons la bonne fortune de posséder des manuscrits inédits d'un grand intérêt, concernant cette expédition.

Il s'agit du livre de bord de la frégate La Boudeuse, contenant les procès-verbaux quotidiens de l'expédition, rédigés par Louis-Antoine de Saint-Germain, désigné par le roi pour remplir les fonctions d'écrivain pendant la durée du voyage. Ces documents nous ont été confiés par Mme veuve de Saint-Germain et l'Idée Libre tient à la remercier vivement de nous avoir autorisés à reproduire quelques extraits des papiers de son célèbre ancêtre.

On trouve dans ces pages des détails curieux sur la mentalité des indigènes. Un jeune sauvage avait un miroir dont les matelots lui avaient fait cadeau et manqué d'en mourir. Plus loin, nos voyageurs abordent à Tahiti, c'est-à-dire à la Nouvelle-Cythère et dont M. de Saint-Germain nous décrit les mœurs naïves et spontanées. Toutes ces observations sont consignées en un style clair et vivant, de lecture agréable.

Nous reproduisons ci-dessous quelques passages parmi les plus suggestifs. On conviendra qu'un tel témoignage ne manque pas de valeur, n'ayant été adulé, ni déformé d'aucune façon. Combien sont enfantines et sincères ces mœurs de « sauvages »! Comme ils sont supérieurs, à plus d'un titre, à nos civilisés cupides, voleurs et violents! La « civilisation » n'apportait guère que des souffrances à ces grands enfants de la nature (à noter cependant que M. de Saint-Germain lave les Européens du reproche d'avoir apporté la syphilis à Tahiti; cette maladie existait déjà, paraît-il, parmi les vénéreux « Cythérens », avant la venue des Blancs). Mais, d'autre part, leur ignorance était grande, leur superstition n'avait pas de limites. Il faudrait pouvoir tout reproduire: descriptions de la religion, des produits du pays, du genre de vie des habitants, etc.

Bornons-nous pour aujourd'hui à relever quelques notes pittoresques. Il nous a paru éducatif de montrer combien les indigènes étaient éloignés, à l'égard naturel, de nos mœurs sexuelles si raffinées et si compliquées. Nous n'entendons tirer aucune conclusion de ces faits, car l'évolution ne se « remonte » pas et la promiscuité ancestrale semble fort éloignée des goûts actuels de l'humanité. Il n'en est pas moins bon de savoir comment ont vécu nos ascendants et par quelles étapes l'être humain s'est développé.

Après quelque temps de promenade, nous retournâmes à son logis, où nous trouvons sa femme et une jeune fille de 12 à 13 ans. On nous fait asseoir, on apporte des cocos, des bananes. Nos satissaisons. Nous voyons ensuite chacun d'eux s'emparer d'une branche de feuillage et se ranger en cercle autour de nous. Un des assistants s'empare d'une flûte, dont il tire des sons doux et agréables et on apporte une natte que l'on étend sur la place et sur laquelle s'assoie la jeune fille. Les signes de tous les Indiens nous firent bientôt comprendre le fait dont il s'agissait. Cependant, cet usage étant si contraire à ceux établis parmi nous, et voulant en être assuré, un de nous s'approche de la victime offerte, lui fait présent d'une fausse perle, qu'il lui attache à l'oreille, risque un baiser qui lui fut bien rendu, une main hardie et conduite par l'amour se glisse sur deux pommes naissantes, ennemies l'une de l'autre et dignes, comme celles d'Hélène, de servir de modèle à des coupes, incomparables par la beauté et l'agrément de leurs formes. La main glissa bientôt et par un heureux effet du hasard tomba sur des appas cachés encore par un voile, qui fut bientôt ôté par la fille elle-même, que nous vîmes alors avec le seul habillement que portait Eve avant son péché. Elle fit plus, elle s'étendit sur la natte, frappa sur la poitrine de celui qui était l'agresseur, lui faisant entendre qu'elle se donnait à lui et écarta les deux obstacles qui empêchent l'entrée de ce temple, où tant d'hommes sacrifient tous les jours. L'appel était bien engageant et l'athlète qui la carressait connaissait trop bien l'art de l'écriture, pour ne pas la prendre sur le champ, si la présence des 50 Indiens qui l'environnaient, n'eût, par un effet de nos préjugés, mit un frein à ses désirs violents. Mais, quelque ardeur qui vous anime, il est bien difficile de surmonter tout d'un coup les idées avec lesquelles on a été nourri. La corruption de nos mœurs nous a fait trouver du mal dans une action, dans laquelle ces gens, avec raison, ne trouvent que du bien. Il n'y a que celui qui fait ou qui croit faire mal qui craigne la lumière. Nous nous cachons pour faire une œuvre aussi naturelle, ils la font en public et souvent. « Plusieurs Français, moins susceptibles de délicatesse, le même jour, ont trouvé plus de facilités à lever les préjugés. Après quelque temps de séjour dans cette case, nos yeux las enfin de regarder, nous nous retirâmes. Les habitants fort mécontents de nous voir si peu après à la curée et même nous le témoignèrent.

« La polygamie est permise. Chez eux, beaucoup ont plusieurs femmes, les chefs surtout. Leurs mariages se font, je crois, en public. Je tire cet augure de ce qui est arrivé peut-être aux deux tiers des Français. Des pères et mères amenaient leurs filles, les présentaient à celui qui leur plaisait, les engageaient à consommer l'œuvre du mariage avec elle. La fille frappait sur la poitrine de celui à qui elle était offerte, lui disait plusieurs mots qui exprimaient, selon le sens que nous leur avons attribué, l'abandon qu'elle lui faisait de sa personne, se couchait par terre et se dé-

poillait de ses vêtements. Plusieurs faisaient des façons quand il s'agissait d'en venir au fait, se laissant vaincre cependant. « Durant l'opération, les assistants insulaires, toujours en grand nombre, faisaient un cercle alentour, une branche de feuillage à la main. Quelque fois, ils jetaient sur l'acteur une de leurs toiles, comme à Cythère on couvrait les amants heureux de branches de feuillage. S'il se trouvait parmi eux quelqu'un qui eût une flûte, il en jouait. D'autres l'accompagnaient en chantant des couplets dédiés au plaisir. L'opération finie, la fille pleurait, se consolait aisément et faisait mille caresses à son nouvel époux, ainsi que tous ceux qui avaient été spectateurs. Il y a quelque apparence, que ce sont les mêmes cérémonies usitées dans leurs mariages. Il y a peut-être d'autres formes nécessaires. Je le crois d'autant plus volontiers qu'un officier de l'Étoile à qui une jeune indienne s'était offerte, ne se trouvant pas dans de favorables dispositions, un Cythérien, le même qui s'est embarqué pour nous suivre dans nos courses, s'empara de la fille et lui montra comment il devait faire... « D'ailleurs, tout ce qu'ils ont fait pour nous ne pouvait être regardé que comme des honneurs qu'ils voulaient

rendre à des étrangers. Les femmes mariées sont d'une fidélité exemplaire à leurs maris. Nous en avons vu plusieurs leur demander la permission de se découvrir à notre sollicitation, ce qu'ils accordent sans peine. Ils donnent aussi la liberté de toucher, et quelquefois les livrent entièrement, mais il paraît qu'ils punissent de mort les hommes pris en adultère sans le consentement des maris. M. le P.D.N. (1) voulut un jour caresser une des femmes d'un chef, jaloux sans doute. Peut-être aussi était-ce sa favorite. Le roi, notre ami, l'arrêta sur le champ, avec une grande colère, lui criant qu'elle était mariée et lui fit plusieurs signes qui indiquaient qu'on tuait vraisemblablement celui qui se mettait dans le cas dont j'ai parlé. « Quant à celles des célibataires qui veuves, elles sont libres et se prostituent avec qui bon leur semble. Ainsi vous devez juger de la vie qu'on menait dans cette île fortunée, la plupart des Français. Elles se donnaient à nous d'abord sans exiger aucune récompense, empressées seulement à nous procurer quelques plaisirs. Bientôt l'intérêt les guida, elles exigèrent des présents... » Ici apparaît la civilisation: mercantilisme et prostitution viennent se superposer à la jalousie naturelle et au mariage autoritaire, qui semblent avoir existé dès l'aurore de l'humanité.

Les Français avaient été reçus, on le voit, avec les plus grandes marques d'amitié. Der abus se produisirent cependant. Certains marins, ne connaissant plus de bornes à leurs désirs, ne songèrent qu'à dépouiller les indigènes candides et bons. Ils allèrent jusqu'à employer la violence et à se servir de leurs armes. Un Indien est tué d'un coup de fusil. Ses compatriotes manifestent alors le désespoir le plus ému et songent à s'enfuir pour éviter le contact de ces étrangers bizarres et... dangereux. C'est l'éternelle histoire de tous les pays qui ont été « civilisés » par la race blanche — et nous n'avons vraiment pas à être fiers de notre « supériorité » et de l'usage qu'on en faisait!

« Le soir du même jour, quatre soldats sortirent du même camp, malgré l'expressé défense qui en avait été faite.

(1) M. le prince de Nassau.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent: Gaston Brittel: « De la Mythologie marxiste-léniniste... 2 75 René Villard: « Face au racisme et au néo-fascisme... 1 00 René Villard: « De l'esclavage à la liberté... 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 14.103.62

LE VOYAGE DE M. DE BOUGAINVILLE

te, avec leurs baïonnettes et furent à une demi-lieue. Là, ils voulurent traire un cochon pour deux clous. Sur le refus qu'en fit celui à qui il appartenait, ils prirent le cochon de force, de leur aveu même, et maltraitèrent l'Indien. Il voulut peut-être se défendre, ses compatriotes vinrent à son secours, les soldats en tuèrent ou blessèrent plusieurs. M. le prince de Nassau arrive sur ces entrefaites au lieu où s'était passée cette scène tragique. Toutes les femmes et tous les hommes en pleurs vinrent à sa rencontre, lui baisant les mains et la poitrine, invoquant son assistance et lui faisant entendre le malheur qui venait de leur arriver. Un matelot de l'Étoile, qui passait non loin de là, trouva un Indien qu'on empoyait, percé de deux coups de baïonnette. M. de Nassau courut à l'instant à la poursuite de ces soldats et les joignit. Il appliqua quelques coups de plat de sabre à plusieurs et les ramena au camp. M. de Bougainville fut instruit sur le champ de cette aventure, il descendit à terre et fit mettre les soldats aux fers, à la porte du hangar, bien résolu à en faire fusiller, s'il eut trouvé des preuves convaincantes. Il fit descendre même l'aumônier, pour que l'exécution se fit sur le champ pour l'exemple et en même temps pour prouver à ces habitants que la nation entière n'avait pas trempé dans le meurtre. Tous les Indiens avaient déjà déserté le pays à une demi-lieue aux environs de l'endroit que nous occupions. Heureusement pour ces soldats, il n'y eut point de preuves... « Le chef chez lequel nous nous trouvions revint sur le soir portant un bananier à la main, signal de paix, le présenta au P. de Nassau et lui baisa la poitrine, en versant un torrent de larmes et lui disant: « Taio, taio, maté » (ce qui signifie, dans leur langue: « Vous êtes nos amis et vous nous tuez »). Il se retira sur le champ... Le lendemain, les Français s'étant avancés à l'intérieur, à la recherche des indigènes qui s'étaient enfuis, furent par les trouver. Ils furent reçus avec les démonstrations d'amitié les plus touchantes. M. de Saint-Germain écrit à ce sujet: « Ces différents spectacles nous ti-

rent les larmes des yeux! Sont-ce là des sauvages? Non! Certainement, c'est nous qui nous sommes conduits en barbares et eux comme des gens doux, humains et polis. Nous les avons assassinés et ils ne nous ont fait que du bien. « Le chef nous conduisit dans une case voisine et nous fit apporter des bananes et des cocos dont nous mangâmes et bûmes. Après quelques moments, nous nous levâmes et l'engageâmes à revenir avec nous, ce qu'il fit. Nous arrivâmes au camp avec une bonne provision de poules et de cochons que nous avions traités dans notre course. M. de Bougainville, qui se trouva à terre, fit des présents à tous les chefs qui se trouvaient bientôt rassemblés, tels que haches, clous, ciseaux, généralement toutes sortes de fers dont ils font grand cas, car toutes les traites que nous avons fait pour les poules et cochons, etc., n'ont été que des clous, haches et perles. Notre ami envoya chercher toutes les femmes qui vinrent et pleurèrent de joie toute la matinée. Il fit aussi apporter la charge d'un navire de bananes. Ils nous avaient montré en chemin l'endroit où les coups de baïonnette avaient été donnés... »

Les explorateurs partirent peu après. Les Indiens vinrent leur faire des adieux fraternels et les engagèrent vivement à revenir. Un d'eux insista même pour partir avec eux. Que devint-il? Le maruscrit ne le dit pas, mais on peut à bon droit partager à son sujet lesangoisses de M. de Saint-Germain lorsqu'il écrit: « Je crois très fort que ce pauvre misérable se repentira longtemps de la sottise qu'il a faite, car je regarde comme impossible son retour dans sa patrie. Heureux si le chagrin de rester longtemps en mer ne le prive pas du plaisir momentané qu'il aura de voir la France. Le principal mobile qui le fait agir est l'envie qu'il a de se marier pour quelque temps à des femmes blanches. » Ah! les femmes! Toujours les femmes!

« Les sauvages eux-mêmes sont capables de faire, pour elles, des folies! A. L. (Tiré de «L'Idée Libre», d'André Lorulot.)



Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL 39, rue de la Tour d'Auvergne Paris, IX^e

Très important: Les objets recommandés doivent être adressés: C.N.T., 19, rue A. Tessier, Fontenay-sous-Bois (Seine). Les cotisations seront adressées à cette même adresse en précisant: C.C.P. 20.990-10, Paris

Librairie et permanence: Tous les samedis de 16 heures à 18 h. au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne (métro Pigalle ou Anvers), Paris IX^e.

UNION LOCALE DE PARIS Permanence: Adhésions, Cotisations, tous les premiers et derniers dimanches du mois de 10 à 12 heures, dans le local C.N.T., 24, rue Ste-Marthe, Paris, X^e.

UNION LOCALE DE NARBONNE Réunion tous les jeudis à 21 h., au Secrétariat Bourse du Travail.

HUITIEME UNION REGIONALE UNION LOCALE DE BORDEAUX Adresser toute correspondance à P. Alonso, C.N.T. 8^e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde).

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE UNION LOCALE DE LYON Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, num. 60, Lyon, V.

UNION LOCALE ST-ETIENNE Correspondance: Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité). Permanence: Même lieu, les mercredis de 18 à 20 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE UNION LOCALE DE MARSEILLE Permanence: Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1^{er} arrondissement).

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

NIMES (GARD) Permanence du camarade Pradier tous les jours de 17 h. à 20 h. à la S. I. A., 1, rue Saint-Rémy. Le dimanche, de 10 h. à midi au local C.N.T., 16, rue des Orangers, Nîmes (Gard). (Renseignements et adhésions à S. I. A., à l'A.O.A. et à la C.N.T.)

COMMUNIQUE Création du Groupe Eugène Varlin (lycéens et étudiants du Quartier latin). Ecrire à: Guy Pétermann. — 29, rue de Bucli. — Paris (6^e).

J. S. R. Section Belge Regroupement de tous les camarades syndicalistes révolutionnaires de Belgique. S'adresser: Socialisme et Liberté, 2, av. des Droits de l'homme, Bruxelles - 7.

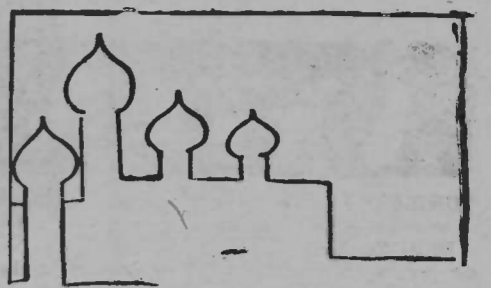
CAMPING INTERNATIONAL

Nous engageons toutes nos régions à faire le maximum de publicité autour de ce camping dont le caractère principal est d'être international et libertaire. Nous invitons tous les libertaires et syndicalistes révolutionnaires à venir dans ce camp, non seulement pour y goûter des loisirs, mais aussi pour y puiser l'expérience qui leur permettra l'an prochain, d'en fonder un autre dans une région plus accessible aux camarades du Nord.

Le terrain de camping se situe sur la Campagne du Père Icard, sur la départementale 50 qui relie St-Mitre-les-Remparts à Port-de-Pouc. Le camp se trouve exactement à 1 km 500 de St-Mitre-les-Remparts, en allant vers Port-de-Bouc. Deux cyprès signalent le chemin qui mène au terrain particulièrement boisé, ce qui nous permettra de nous abriter à l'ombre.

Moyens d'accès: Par le train, les deux gares les plus commodes sont celles d'Istres ou de Martigues. Un service de cars assure la correspondance jusqu'à St-Mitre-les-Remparts. Départ des cars d'Istres: 6 h 20 - 8 h 15 - 12 h 40 - 14 h - 16 h 45 et 18 h 30 tous les jours. Départ des cars de Martigues: 6 h 45 - 10 h 05 - 11 h 50 - 15 h 35 18 h et 19 h 35, tous les jours. Si vous voulez annoncer votre arrivée, écrivez à: Camping International, Campagne du Père Icard, St-Mitre-les-Remparts, 13 - (B. du Rh.). Cette année, le camping aura lieu du 18 juillet au 31 août 1966. Pour l'organisation pratique du camping, toutes les bonnes volontés sont acceptées. Quelques camarades seront sur place les 14, 15, 16 et 17 juillet pour préparer le camp et monter les installations nécessaires. Nous espérons ne pas nous retrouver tous seuls à de telles réjouissances.

EL ESPRITU RUSO EN EL MUNDO SOCIALISTA EUROPEO HISTORICAMENTE CONSIDERADO



ITUADA la península Ibérica al extremo oeste de Europa-Asia es, con América latina, el único gran territorio en cuya historia y en cuya vida actual Rusia y los demás pueblos eslavos no cuentan literalmente para nada. Es, pues, sumamente fácil para un español tener una idea independiente, desinteresada en el más alto grado y equitativa sobre aquel país y cuestiones que con él se relacionan; pero tal opinión sería una entelequia para los demás pueblos europeos sobre los cuales el problema ruso y europeo gravitó en mayor o menor grado en el transcurso de dos siglos. Gravitó como mayor peligro y amenaza sorda permanente o fue una esperanza para otros pueblos eslavos, constituyendo para otros pueblos factor inculcable de oposición y de constante rivalidad o siendo alianza eventual con resultados no susceptibles de previsión, etc. En suma, junto a ciertas esperanzas de carácter social, las dificultades, incertidumbres y angustias prevalecieron largo tiempo. Los que viven en las inmediaciones de la inmensa Rusia zarista, teniendo en cuenta la misión mundial que pareció Rusia darse a sí misma, se encuentran aproximadamente en la disposición mental de los conejos o ratones que a veces se ponen en la jaula de una fiera que se supone dormida para que esta fiera se divierta sin hacerles daño, hasta que un día la fiera aplasta a aquellos animalitos tal como éstos tenían previsto. Comparada la extensión de Rusia-Siberia con los Estados del continente europeo, tenía las proporciones de una Roma imperial con respecto a algunos pueblos limítrofes no conquistados nunca, pero nunca tranquilos respecto a su mañana. Rusia parecía tener la facultad de dirigir de nuevo sobre Europa pueblos bárbaros en masa como los que inundaron Roma o los que en la Edad Media devastaron la Europa central y llegaron hasta las llanuras de Francia.

Es difícil razonar con el mar desbordado que ruga contra la costa y puede decirse que hubo tan sólo tres hechos que salvaron a Europa: el nivel cultural retardatario de las enormes masas ruso-asiáticas, sus predilecciones por regiones no europeas (Turquía, Cáucaso, Asia oriental) y la militarización intensiva de los países vecinos que sufrirían el primer choque (Suecia, Prusia, Austria-Hungría, Turquía). En el siglo XVIII Polonia también, aunque ésta última fue de tal manera roída y minada por Rusia, que estuvo a punto de convertirse por completo en presa o botín. Ante el avance de Rusia Europa central adentro, Prusia y Austria anclaron y dispusieron los repartos de que fue objeto Polonia, de la que sólo quedaba Cracovia y sus inmediaciones como territorio autónomo hasta 1846. Ocurrió entonces lo que probablemente ocurriría con Abisinia, que se dividiría en tres zonas de influencia: italiana, francesa e inglesa. Así se evitaría que Italia se quede con todo el territorio abisinio. (1). A lo largo de sus inmensas fronteras avanzaba Rusia directamente o provocaba la creación de Estados que consideraba ganados para sus intereses. Suecia perdió Finlandia; los Estados del litoral báltico quedaron incorporados al zarismo; Serbia, Rumania, Bulgaria y Montenegro estaban dentro de la esfera de influencia rusa, de la cual se desprendía Grecia con mucha dificultad, después el Cáucaso y la extensa zona-contorno de las Indias inglesas; y se dio la expansión a expensas de China en los diez años que median desde 1850 a 1860, a cuya expansión el Japon se opone cincuenta años después con eficacia militar preponderante, amenazando treinta años más tarde con arrojar a Rusia de los bordes del Pacífico.

A mayor abundamiento existían codicias inconfesables, aunque perfectamente conocidas: los territorios de Polonia incorporados a Prusia y Austria. En Chipsovolavka una parte de rusos nacionalistas checos hubieron querido incorporar al país a la Rusia del zar; Constantinopla, los Dardanelos y el protectorado Indio de los Balcanes; Persia y la India inglesa... Los recursos financieros y diplomáticos de Inglaterra; los gastos militares ruinosos en Austria-Hungría (un alerta de casi un siglo, desde 1814 a 1914) la política obsequiosa, hipócrita diluyéndose sobre el desarrollo interior del país en Prusia para dominar al vecino ruso sin que éste reclame la parte prusiana de Polonia; un acomodamiento de los países escandinavos para no ofender al vecino ruso... Tal fue la vida íntima de un siglo de oposición consecuente a la avanzada rusa amenazadora. A todas estas circunstancias puede añadirse que Francia empezó a servir de Prusia como Estado amigo o aliado precisamente porque ningún litigio de vecindad tenía con él. Francia dio fuerza a Rusia con enormes empréstitos y apoyó a su aliada prestándole militarmente en la política internacional. Esto fue lo que contribuyó enormemente a la catástrofe de 1914, porque Rusia contaba con el apoyo de Francia, y por una seguridad inédita hasta entonces estaba segura también del apoyo de Inglaterra, convirtiéndose en potencia más fuerte que nunca, intratable para cualquiera diálogo sobre los Balcanes y generadora de la guerra, inevitable ya después de ser contenida desde 1915 por esfuerzo perseverante de todos los momentos.

Analice en mis trabajos publicados en «La Revista Blanca» (9 de octubre, 2 y 9 de noviembre 1934) con el título *tendencias autoritarias y libertarias en los países eslavos* cierto número de hechos patentes, emitiendo razonamientos justificativos de la opinión que expreso ahora. Opinión de un hombre que pasó su vida en un ambiente determinado por el peligro

ruso. Esfó se hizo tangible en 1914, determinando la sucesión fatal de acontecimientos en los 21 años siguientes hasta hoy. No repito ni doy en bosquejo aquellos artículos sino que los pongo en la oposición a la autocritica. Se quería que cesara el régimen de la esclavitud de tantos millones de seres, obteniendo de éstos la posibilidad de elevarse, instruirse y cuidar con más sentido su vida personal, renunciando a prestarle a la política de conquista de miliares, diplomáticos, etc. Había, pues, simpatía para cualquier esfuerzo de oposición y hasta de subversión. Se exaltaba a los polacos insurrectos en 1831, refugiados en Alemania, Francia o Inglaterra. Cundió la admiración a los grandes autores rusos: Pushkin, Lermontov, Gogol, Turgueniev y otros que siguieron a éstos. Se recibió cordialmente a Bakunin, Herzen, etc., en Alemania, Suiza, Francia e Inglaterra. Los destinos de Europa dependían efectivamente desde 1814 a 1914 de que se incorporaran a la colectividad europea los cien millones de rusos que permanecían en el inmenso territorio como masa ciega del despotismo zarista y posteriormente, como se ha visto, del despotismo bolchevique. Los destinos de Europa dependían de que los rusos se contentaran con trabajar en su ambiente como otros pueblos, como el propio pueblo ruso hacia. Dependían aquellos destinos europeos de que el pueblo ruso no se prestara a ser masa de maniobra del zarismo. En 1914 aquel deseo de que el pueblo ruso fuera instrumento ciego del despotismo no pudo realizarse; tampoco pudo realizarse en 1935. ¿Por qué hasta ahora no se emancipó el pueblo ruso de sus opresores?

Indudablemente la libertad fue finalidad excesivamente grande para poder realizarse en un solo siglo. Era necesario en primer lugar abatir el poder imperial antes de que el pueblo empezara a moverse. La oposición al despotismo se llevó a cabo por los valores liberales y sociales revolucionarios que como tales se manifestaban en el seno de la sociedad. De la clase aristocrática salieron Tolstói, Bakunin, Kropotkin, Mureviev y tantos otros; de la juventud estudiosa y literaria, incluso de la clase militar y de otras, de la pequeña burguesía, del artesanado y del medio campesino, salieron valores inconformistas que apoyaron con admirable desinterés y generosidad — a cambio de sufrimientos y suplicios — la causa popular durante un siglo con pruebas fuera de todo lo visto. Sin embargo aquel esfuerzo amador, absorbido por necesidades de lucha y pagado, dominado por necesidades de orden defensivo y ofensivo, no pudo ser al mismo tiempo educador en gran escala; no pudo ser pedagogo y constructor. No faltó quien creó un arte literario profundamente crítico y ampliamente humano. Desde todos los puntos de mira de Europa llegaban a Rusia simpatías liberales apoyando el esfuerzo incesante y múltiple de los subversivos, esfuerzo que momentáneamente triunfó en 1905, aunque fuera invalidado y reprimido en años sucesivos.

Hay que decir la verdad aunque sea desagradable. Hay que decir que la simpatía y tal vez el apoyo morali hubiera sido mayor fuera de Rusia si hubiera tenido la segunda parte de un movimiento inconformista de los valores progresivos desaproba de la política zarista de expansión y conquista. No se dio nunca tal caso. Lejos de oponerse a las miras conquistadoras del zar, la oposición, sus animadores más visibles, fueron los patriotas rusos más ardorosos y vehementes. No se agrupaban con los paneslavistas, ni con los panrusos ni con los eslavófilos — que eran tropas avanzadas del zarismo — pero laboraban paralelamente a ellos. Y aquel paralelismo se daba no solamente en relación con los pueblos vecinos, eslavos o no eslavos incorporados ya al Estado ruso.

El pueblo de la Gran Rusia, pueblo ruso propiamente dicho, tenía la misa preponderancia sobre las nacionalidades englobadas, que tanto se reprocha a los austriacos de lengua alemana y a los húngaros de lengua magyar en la Austria-Hungría, disuelta en 1918-19. Ya las primeras sociedades conspiradoras, destruidas por su fracaso en diciembre de 1825 — los dekabristas —, estaban minadas por los antagonismos entre los centralistas de la Gran Rusia y los federalistas de la Pequeña Rusia, Norte y Sur, rusos y ucranianos. Las relaciones de unos y otros con los polacos fueron precarias, porque en la Gran Rusia no se quería que hubiera una Polonia independiente, mientras los polacos se atribuían la hegemonía sobre Ucrania, Rusia Blanca, Lituania, etc. Sesenta años después estando Kropotkin en Ginebra, las tres naciones estaban en recíproca animosidad en los medios más revolucionarios. Hay que consultar al respecto los escritos del profesor Dragoménov sobre la Polonia histórica y conocer lo que dice sobre el nacionalismo de la Gran Rusia, de los socialistas rusos de la época. Kropotkin se entendió entonces, más o menos bien, con los socialistas polacos, pero no perdieron nunca a los polacos que conspiraron en 1862 para provocar la intervención militar de Inglaterra y Francia, en favor de Polonia. A este hecho atribuyó la oía rusa de patriotismo imperialista, que destruyó la revolución rusa nacida en 1832, acabando con Cheryuhevski y con todo el esfuerzo radical y socialista ruso de aquel tiempo. Kropotkin no tenía simpatías por los polacos, y detestaba a Dragoménov, contra el cual lanzó Cherkesov una diatriba violenta, aun cuando Cherkesov, que era georgiano, despojado de su nacionalidad caucá-

sica por el zarismo, menosprecaba el patriotismo de la Gran Rusia. Si el lector español piensa en los antagonismos entre Castilla y Cataluña, tendrá concepto aproximado de lo que separó a los zaristas de la Rusia Grande y dominadora y a los rusos de la Pequeña Rusia, de la Ucrania englobada, del Mediodía de la región que daba los elementos revolucionarios más denodados y activos. Anarquía y socialdemocracia estaban distribuidas por Norte y Mediodía, y se sabe que Kropotkin, en 1873-74, casi aislado en el gran círculo socialista del Norte, quería al fin de aquella época trasladarse a los círculos anarquistas del Mediodía, propósito que fue irrealizable por ser detenido Kropotkin. Puede decirse en general, sin equivocarse mucho, que los anarquistas del Mediodía cavaron el camino a la revolución rusa y que los campesinos siguieron las enseñanzas anarquistas en el verano de 1917, mientras que los socialdemócratas de las capitales cosecharon el fruto para ellos solos, dominando el país por el aparato creado por el zarismo de la Gran Rusia. Cuando Kropotkin volvió a Rusia en 1917, no tardó en darse cuenta de que el poder limitado de los nuevos centros gubernamentales, aquel poder que era político y, a la vez, económico-social, educativo, etc., paralizaba las fuerzas de iniciativa por doquier. Fue entonces cuando Kropotkin estimuló la existencia de grupos *federalistas* en Moscú. Bien pronto se le hizo salir de la capital rusa, destinándole la residencia en la pequeña localidad de Dimitrov, donde murió. Los bolcheviques han sancionado posteriormente numerosas y supuestas autonomías nacionales, Repúblicas soviéticas donde se tolera, y aun se enseña el idioma particular, pero también el ruso. Se pudo reprochar a Austria que hiciera cosa parecida. El gobierno austriaco hubiera

te, y después de la derrota de Rusia por el Japon (tratado de Portsmouth, Maine), se acumuló en los Balcanes, lo que en fin de cuentas provocó la guerra de 1914-18, precedida de otras dos guerras en 1912 y 1913. Los revolucionarios rusos no se apartaron nunca de la política imperial de expansión. Incluso en la *Confesión* de 1851, hace Bakunin lo imposible y lo posible para interesar al zar como ejecutor de sus planes consistentes en volver a dibujar el mapa de Europa. Cheryuhevski fue probadamente el que vio más claro y sin pasión al atacar la política paneslavista. Por ello quedó su voz pérdida en el desierto. Hubo hombres que como Herzen se habían adaptado a otra mentalidad; la que atribuía tal decadencia a Europa occidental (Centro y Oeste), que según aquél y quienes le seguían la misión de Rusia era de ejercer completamente el Occidente europeo (2).

Otra corriente se produjo en los diez años que median entre 1850 y 1860, mediante la expansión, por Siberia hacia el Pacífico. Se contaba entonces con fundar unos nuevos Estados Unidos, la República de los Estados Unidos de Siberia, desde el Atlántico al Pacífico, de la cual Rusia europea no sería más que una dependencia o una antecámara. Bakunin vivió estos sueños desde 1857 a 1861. Por lo que respecta a Kropotkin, que permaneció en Siberia desde 1862 a 1867, convivió con hombres del mismo ambiente respirado por Bakunin, y pudo inspirarse directamente, puesto que hizo expediciones y viajó como oficial. Si impresionados estos hombres como estaban por los primeros actos de intervención se hubieran concentrado sobre la colonización siberiana, se les comprendería mejor; pero estaban ellos convencidos de que Rusia había bien obligando a retroceder a Turquía. El atestiguado de Kropotkin en 1877, siendo solidario en el mismo grado de la guerra de los Balcanes en 1912. En resumen, la supuesta misión de Rusia tenía hondos raíces en el corazón de los más revolucionarios. ¿Cómo no habla de seducir aquella misión a liberales y conservadores, miembros de oposición y zaristas? Las últimas ilusiones se derrumbaron en 1905, cuando los demócratas constitucionales (cadetes) demostraron ser en política europea tan nacionalistas rusos como los reaccionarios.

Los bolcheviques de 1917-18 supieron establecer una política diferencial sobre esta cuestión. Ellos se diferenciaron de los demás partidos, y sin mirar a que precio, firmaron la paz de Erestotow. Aquella política les dio preponderancia sobre los demás partidos, preponderancia que conservan todavía. Fue como lo de «Paris bien vale una misa» — el Enrique IV; fue como el sacrificio de Moscú, quemado por Rostopchin en 1812, manera de arrojar a Napoleón del suelo ruso. Aquella política de los bolcheviques sitúa a éstos entre los grandes autoritarios, entre los que saben obligar a pagar a otros el precio de la conquista del poder por aquellos mismos autoritarios en gran escala. Pero estas maniobras no les incorporan al pensamiento internacional solidario y pacifista, puesto que a lo largo de los años, los rusos han reanudado, o poco menos, la alianza con Francia sostenida año por año por el zarismo con la burguesía gala.

por MAX NETTLAU

querido, por ejemplo, que junto al idioma checo del país, se enseñara el alemán, como el castellano se enseña en las escuelas catalanas, para que los niños, hombres de mañana, pudieran circular por todo el país.

Fuera de Rusia se conoció mal lo que ocurría en el interior ruso. No podía menos de observarse la actitud de los rusos avanzados, los más inteligentes, los más agradables para la población de los Estados vecinos. No me refiero ahora al sentido de atracción individual que se ve en los rusos al admirar a un hijo de Paris, odiar a los alemanes, sentir poca simpatía por los ingleses, etc. Se examinó al respecto lo mejor de la literatura rusa y se encontraron siempre los mismos clichés. Esto se explica tal vez por el hecho de que el ruso de clase culta y dosamente educada había pasado por las manos de una institutriz francesa y de un preceptor alemán pedante, por el hecho de que tenía trato frecuente el ruso con traficantes o ingenieros ingleses de visión más amplia que él, por el hecho de que tiene por acreedor a un judío, etc. ¿Qué hace el ruso? Reserva su internacionalismo para las nacionalidades que no le han visto de cerca. Pero sobre esta inevitable base, Bakunin se esforzó directamente desde 1846 a 1863 a cambiar el mapa de Europa central, exactamente sobre las directrices de los tratados de 1919. Aquel propósito no podía hacerse popular entre los que veían que Bakunin refundía a Europa de Rusia. Escandinavia, Alemania, Austria-Hungría, Turquía, Persia, la India, China y Japon, en los años que median entre 1814 y 1914, como antes y después. Debí y pudo aquel socialismo sustraerse a la sugestión expansionista, puesto que nadie amenazaba al coloso ruso y convenía que estuviera quieto, sin pretender ensanchar sus fronteras y su esfera de influencia. Tal como estaban las cosas, un buen europeo no hubiera podido entenderse con Bakunin, ni con Kropotkin, ni con Plekhanov, ni con Miljukov. Lenin hubiera tal vez hecho concesiones, pero sin el propósito de cumplir las promesas. En estas condiciones no pudo fundamentarse una verdadera solidaridad, y continuaron la incertidumbre y la desconfianza.

A consecuencia de todos estos hechos, creo que los rusos se confundieron completamente con pueblos no vecinos en los movimientos de estos, mientras que no establecieron contactos durables y serios, los rusos, con países inmediatos vecinos. Bakunin se confundió con Italia, Suiza y España, Kropotkin con Suiza, con Francia y con el movimiento inglés. Los países vecinos de Rusia se consideraban por aquellos poco menos que intranquilos, enemigos desde un principio, puesto que desde un principio suponían en ellos hostilidad. Bakunin estuvo bien informado sobre los años 1840 a 1849, que pasó viviendo íntimamente con los radicales alemanes. Por lo que respecta al período de los quince a los veinticinco años siguientes, no pudo observar directamente. Sin verdadera experiencia directa, Kropotkin tenía deficiencias, porque aquella falta de experiencia influye en sus opiniones. Sin embargo, hubiera sido penoso señalar menudamente cada deficiencia. Los demás no conocían la centésima parte de lo que sabían Bakunin y Kropotkin, y a pesar de ello expresaban ideas dafanas sobre todas las cuestiones. Evidentemente, los cama-

radas no rusos sabían menos aún sobre Rusia que los propios rusos. Ocurría lo contrario si los rusos intervinieran en un movimiento no ruso que les interesaba: Joukovsky en Ginebra, Ana Kulshov en Milán, N. Claikovski en Londres y tantos otros. La aportación rusa es de valor diferente. Se señala, a mi ver, por rigidez y doctrinarismo, aunque desinteresado éste; se señala por cierta falta de agilidad, que se deriva de la carencia de datos. Hay en Europa un número relativamente elevado de militantes intelectuales del socialismo, sobre todo del marxismo, y también viejos anarquistas que se acercan al socialismo autoritario, teniendo unos y otros compañeros rusos. Sobre todo se dá este fenómeno en Francia, Suiza e Italia. Los hombres las hallan generalmente en medios estudiantiles y quedan deslumbrados por los conocimientos en socialismo que tienen los jóvenes. Las tienen ellos por revolucionarios, pero yo creo que son ellas las que contribuyen a apagar el brio de los compañeros, infiltrando en éstos un marxismo rígido, intransigente, en alto grado antibolchevique. Si hay excepciones se trata de una minoría que no señalo aquí o bien que me son desconocidos.

Permanece desconocido para nosotros, no rusos, el espíritu del verdadero pueblo socialista ruso, siendo también un misterio sus dieciocho años de bolchevismo ya que el pueblo, a lo que parece, permanece tal llamado como en los siglos zaristas. Conocemos lo que es el pueblo ruso por idealizaciones que nos han servido autores de aquel país, y no conocemos más. Ha sido Rusia para nosotros un espectáculo patético por sus enormes sufrimientos, por su fragilidad y su paciencia. A pesar de los libros escritos por los viajeros que fueron a Rusia desde 1917, nada sabemos de la opinión que tiene el pueblo de los acontecimientos. No sabemos si aquel inmenso pueblo considera su actual estado como episodio del calvario propio, o si guarda alguna esperanza y se asimila algún beneficio. Se habla, se piensa por cuenta y en vez del pueblo ruso, y se le dirige. El silencio y la resistencia pasiva constituyen todavía su mejor defensa. Una vida verdaderamente popular hubiera aportado a Rusia diversidad, talento, alguna sorpresa, en fin. Parece buscarse lo contrario, algo así como el término medio de la vida popular. Parece que se trata de la vida de una granja en cuyo gallinero se ponen huevos metódicamente. El proletariado europeo no puede deducir mirando a Rusia, más que la lección de no imitarla. Una III Internacional que tratara de generalizar tales sistemas de nada serviría en Europa, cuyo promedio progresivo era más alto que el ruso hasta 1917; lo es todavía donde la servidumbre prestada al fascismo no interrumpió la vida anterior o no paralizó temporalmente las condiciones sociales e individuales.

Si hasta el año 1914 no dio Rusia a Europa más que algunas individualidades — desde Bakunin a Tolstói y

desde Pushkin a la juventud de Gorki, individualidades éstas que en las condiciones actuales no podrían desenvolverse — es improbable que cuando desde 1917-18 a hoy pueda Rusia tener alguna nueva figura relevante. En los últimos dieciocho años ha probado Rusia una sola cosa: ha probado que con el sistema más autoritario y todopoderoso no puede llegarse tampoco más que a vivir de manera precaria; que no puede haber verdadera renovación a costa de vidas humanas, de vejaciones, crueldades intelectuales del socialismo, sobre todo del marxismo, y también viejos anarquistas que se acercan al socialismo autoritario, teniendo unos y otros compañeros rusos. Sobre todo se dá este fenómeno en Francia, Suiza e Italia. Los hombres las hallan generalmente en medios estudiantiles y quedan deslumbrados por los conocimientos en socialismo que tienen los jóvenes. Las tienen ellos por revolucionarios, pero yo creo que son ellas las que contribuyen a apagar el brio de los compañeros, infiltrando en éstos un marxismo rígido, intransigente, en alto grado antibolchevique. Si hay excepciones se trata de una minoría que no señalo aquí o bien que me son desconocidos.

Permanece desconocido para nosotros, no rusos, el espíritu del verdadero pueblo socialista ruso, siendo también un misterio sus dieciocho años de bolchevismo ya que el pueblo, a lo que parece, permanece tal llamado como en los siglos zaristas. Conocemos lo que es el pueblo ruso por idealizaciones que nos han servido autores de aquel país, y no conocemos más. Ha sido Rusia para nosotros un espectáculo patético por sus enormes sufrimientos, por su fragilidad y su paciencia. A pesar de los libros escritos por los viajeros que fueron a Rusia desde 1917, nada sabemos de la opinión que tiene el pueblo de los acontecimientos. No sabemos si aquel inmenso pueblo considera su actual estado como episodio del calvario propio, o si guarda alguna esperanza y se asimila algún beneficio. Se habla, se piensa por cuenta y en vez del pueblo ruso, y se le dirige. El silencio y la resistencia pasiva constituyen todavía su mejor defensa. Una vida verdaderamente popular hubiera aportado a Rusia diversidad, talento, alguna sorpresa, en fin. Parece buscarse lo contrario, algo así como el término medio de la vida popular. Parece que se trata de la vida de una granja en cuyo gallinero se ponen huevos metódicamente. El proletariado europeo no puede deducir mirando a Rusia, más que la lección de no imitarla. Una III Internacional que tratara de generalizar tales sistemas de nada serviría en Europa, cuyo promedio progresivo era más alto que el ruso hasta 1917; lo es todavía donde la servidumbre prestada al fascismo no interrumpió la vida anterior o no paralizó temporalmente las condiciones sociales e individuales.

Si hasta el año 1914 no dio Rusia a Europa más que algunas individualidades — desde Bakunin a Tolstói y

desde Pushkin a la juventud de Gorki, individualidades éstas que en las condiciones actuales no podrían desenvolverse — es improbable que cuando desde 1917-18 a hoy pueda Rusia tener alguna nueva figura relevante. En los últimos dieciocho años ha probado Rusia una sola cosa: ha probado que con el sistema más autoritario y todopoderoso no puede llegarse tampoco más que a vivir de manera precaria; que no puede haber verdadera renovación a costa de vidas humanas, de vejaciones, crueldades intelectuales del socialismo, sobre todo del marxismo, y también viejos anarquistas que se acercan al socialismo autoritario, teniendo unos y otros compañeros rusos. Sobre todo se dá este fenómeno en Francia, Suiza e Italia. Los hombres las hallan generalmente en medios estudiantiles y quedan deslumbrados por los conocimientos en socialismo que tienen los jóvenes. Las tienen ellos por revolucionarios, pero yo creo que son ellas las que contribuyen a apagar el brio de los compañeros, infiltrando en éstos un marxismo rígido, intransigente, en alto grado antibolchevique. Si hay excepciones se trata de una minoría que no señalo aquí o bien que me son desconocidos.

Permanece desconocido para nosotros, no rusos, el espíritu del verdadero pueblo socialista ruso, siendo también un misterio sus dieciocho años de bolchevismo ya que el pueblo, a lo que parece, permanece tal llamado como en los siglos zaristas. Conocemos lo que es el pueblo ruso por idealizaciones que nos han servido autores de aquel país, y no conocemos más. Ha sido Rusia para nosotros un espectáculo patético por sus enormes sufrimientos, por su fragilidad y su paciencia. A pesar de los libros escritos por los viajeros que fueron a Rusia desde 1917, nada sabemos de la opinión que tiene el pueblo de los acontecimientos. No sabemos si aquel inmenso pueblo considera su actual estado como episodio del calvario propio, o si guarda alguna esperanza y se asimila algún beneficio. Se habla, se piensa por cuenta y en vez del pueblo ruso, y se le dirige. El silencio y la resistencia pasiva constituyen todavía su mejor defensa. Una vida verdaderamente popular hubiera aportado a Rusia diversidad, talento, alguna sorpresa, en fin. Parece buscarse lo contrario, algo así como el término medio de la vida popular. Parece que se trata de la vida de una granja en cuyo gallinero se ponen huevos metódicamente. El proletariado europeo no puede deducir mirando a Rusia, más que la lección de no imitarla. Una III Internacional que tratara de generalizar tales sistemas de nada serviría en Europa, cuyo promedio progresivo era más alto que el ruso hasta 1917; lo es todavía donde la servidumbre prestada al fascismo no interrumpió la vida anterior o no paralizó temporalmente las condiciones sociales e individuales.

Si hasta el año 1914 no dio Rusia a Europa más que algunas individualidades — desde Bakunin a Tolstói y

España al día

EMPRESAS QUE QUIEBRAN

MADRID (OPE). — «No somos economistas ni es ésta una revista especializada en tal tema — dice «Vida Nueva» — pero del hecho económico nos interesan vivamente las implicaciones sociales y humanas. Por lo mismo no podemos dejar de observar con preocupación muy honda las repercusiones sociales y humanas de la actual crisis económica de nuestro país. Digan algunos expertos que no hay tal crisis, que estamos sólo en una transacción, que la restricción de créditos — según el Banco de España, una transacción de 1966 respecto del 1965 del 50 % — es poco importante. Pero raro es el día que no nos dan la noticia de empresas que quiebran — incluso en zonas como Burgos, que deberían estar en plenísima promoción industrial por ser «polo de desarrollo» — dejando a mucha gente en la calle.

Dejemos a los economistas el análisis profundo de los datos que manejan. A nosotros nos llena de alarma y nos hacen preguntarnos qué tiene que ver con todo esto el llamado Plan de Desarrollo, que, a juicio de algunos, no es tal desarrollo sino intento de estabilización. Recordando aquella estabilización tristemente célebre, esto nos da escalofríos.»

«EL LADO SECRETO DE ESPAÑA»

LONDRES (OPE). — El «Daily Mail» ha publicado, con títulos a cinco columnas, un reportaje de Anthony Cartwright «El lado secreto de España», al cual pertenece lo que sigue:

«Esta semana — el periódico es del 6 de julio —, en Barcelona, todos los taxis llevan en la ventana de atrás un retrato del general Franco con unas letras que dicen: «Los taxistas de esta ciudad siempre están con Franco». Cuando uno se pone a hablar de esto con los taxistas, se enojan de hombres un tanto emborrachados y dicen que es mejor llevar en el taxi el retrato que pasar la noche en una comisaría. Y después de esto pisan el acelerador para poder llevar más turistas a las minas de

oro arenosas de la Costa Brava y de la Costa Blanca. Los turistas reaccionan de muy distinta manera. «¿Quién es el de la foto?», pregunta una señora a su esposo. «Es Franco, querido». «Espero que no vuelvan a darnos la hora que cenar aquel pescado frito con aceite.»

PROTOCOLO COMERCIAL HISPANO-CUBANO

MADRID. — Se publicó el texto del nuevo Protocolo Comercial hispano-cubano, valiendo por cuatro años. Las compras españolas de azúcar cubano aumentan en un siete por ciento con respecto al anterior protocolo (570.000 toneladas contra 544.000 hasta la fecha). El precio del azúcar adquirido ha bajado de 6,5 a 2,5. Aún así, sigue siendo superior al precio internacional.

El contrato cubano de 1964 con los astilleros españoles — construcción de cuarenta barcos por un valor total de 61,5 millones de dólares — concluirá el próximo otoño con la entrega de la última de las embarcaciones. No se esperan nuevos encargos del gobierno cubano.

España cuenta con mantenerse parcialmente en el mercado de Cuba mediante la exportación de camiones y autobuses de las marcas «Barreiros» y «Pegaso».

LA COLA DEL FESTIVAL

SAN SEBASTIAN. — Carlos Fernández Cuenca, director del Festival Internacional de Cine de San Sebastián desde hace tres años, anunció su dimisión.

Fernández Cuenca hizo el anuncio en una conferencia de prensa, pero declaró también — tras una intervención del crítico español Joaquín Romero Marchent — que retiraría su dimisión si la prensa insistía mucho en su favor.

El semifracaso del XIV Festival de San Sebastián precipitó la crisis entre el director y el comité de organización. Fernández Cuenca subrayó que para salvar ese certamen sería necesario más dinero y mayor organi-

desde Pushkin a la juventud de Gorki, individualidades éstas que en las condiciones actuales no podrían desenvolverse — es improbable que cuando desde 1917-18 a hoy pueda Rusia tener alguna nueva figura relevante. En los últimos dieciocho años ha probado Rusia una sola cosa: ha probado que con el sistema más autoritario y todopoderoso no puede llegarse tampoco más que a vivir de manera precaria; que no puede haber verdadera renovación a costa de vidas humanas, de vejaciones, crueldades intelectuales del socialismo, sobre todo del marxismo, y también viejos anarquistas que se acercan al socialismo autoritario, teniendo unos y otros compañeros rusos. Sobre todo se dá este fenómeno en Francia, Suiza e Italia. Los hombres las hallan generalmente en medios estudiantiles y quedan deslumbrados por los conocimientos en socialismo que tienen los jóvenes. Las tienen ellos por revolucionarios, pero yo creo que son ellas las que contribuyen a apagar el brio de los compañeros, infiltrando en éstos un marxismo rígido, intransigente, en alto grado antibolchevique. Si hay excepciones se trata de una minoría que no señalo aquí o bien que me son desconocidos.

Permanece desconocido para nosotros, no rusos, el espíritu del verdadero pueblo socialista ruso, siendo también un misterio sus dieciocho años de bolchevismo ya que el pueblo, a lo que parece, permanece tal llamado como en los siglos zaristas. Conocemos lo que es el pueblo ruso por idealizaciones que nos han servido autores de aquel país, y no conocemos más. Ha sido Rusia para nosotros un espectáculo patético por sus enormes sufrimientos, por su fragilidad y su paciencia. A pesar de los libros escritos por los viajeros que fueron a Rusia desde 1917, nada sabemos de la opinión que tiene el pueblo de los acontecimientos. No sabemos si aquel inmenso pueblo considera su actual estado como episodio del calvario propio, o si guarda alguna esperanza y se asimila algún beneficio. Se habla, se piensa por cuenta y en vez del pueblo ruso, y se le dirige. El silencio y la resistencia pasiva constituyen todavía su mejor defensa. Una vida verdaderamente popular hubiera aportado a Rusia diversidad, talento, alguna sorpresa, en fin. Parece buscarse lo contrario, algo así como el término medio de la vida popular. Parece que se trata de la vida de una granja en cuyo gallinero se ponen huevos metódicamente. El proletariado europeo no puede deducir mirando a Rusia, más que la lección de no imitarla. Una III Internacional que tratara de generalizar tales sistemas de nada serviría en Europa, cuyo promedio progresivo era más alto que el ruso hasta 1917; lo es todavía donde la servidumbre prestada al fascismo no interrumpió la vida anterior o no paralizó temporalmente las condiciones sociales e individuales.

Si hasta el año 1914 no dio Rusia a Europa más que algunas individualidades — desde Bakunin a Tolstói y

desde Pushkin a la juventud de Gorki, individualidades éstas que en las condiciones actuales no podrían desenvolverse — es improbable que cuando desde 1917-18 a hoy pueda Rusia tener alguna nueva figura relevante. En los últimos dieciocho años ha probado Rusia una sola cosa: ha probado que con el sistema más autoritario y todopoderoso no puede llegarse tampoco más que a vivir de manera precaria; que no puede haber verdadera renovación a costa de vidas humanas, de vejaciones, crueldades intelectuales del socialismo, sobre todo del marxismo, y también viejos anarquistas que se acercan al socialismo autoritario, teniendo unos y otros compañeros rusos. Sobre todo se dá este fenómeno en Francia, Suiza e Italia. Los hombres las hallan generalmente en medios estudiantiles y quedan deslumbrados por los conocimientos en socialismo que tienen los jóvenes. Las tienen ellos por revolucionarios, pero yo creo que son ellas las que contribuyen a apagar el brio de los compañeros, infiltrando en éstos un marxismo rígido, intransigente, en alto grado antibolchevique. Si hay excepciones se trata de una minoría que no señalo aquí o bien que me son desconocidos.

Permanece desconocido para nosotros, no rusos, el espíritu del verdadero pueblo socialista ruso, siendo también un misterio sus dieciocho años de bolchevismo ya que el pueblo, a lo que parece, permanece tal llamado como en los siglos zaristas. Conocemos lo que es el pueblo ruso por idealizaciones que nos han servido autores de aquel país, y no conocemos más. Ha sido Rusia para nosotros un espectáculo patético por sus enormes sufrimientos, por su fragilidad y su paciencia. A pesar de los libros escritos por los viajeros que fueron a Rusia desde 1917, nada sabemos de la opinión que tiene el pueblo de los acontecimientos. No sabemos si aquel inmenso pueblo considera su actual estado como episodio del calvario propio, o si guarda alguna esperanza y se asimila algún beneficio. Se habla, se piensa por cuenta y en vez del pueblo ruso, y se le dirige. El silencio y la resistencia pasiva constituyen todavía su mejor defensa. Una vida verdaderamente popular hubiera aportado a Rusia diversidad, talento, alguna sorpresa, en fin. Parece buscarse lo contrario, algo así como el término medio de la vida popular. Parece que se trata de la vida de una granja en cuyo gallinero se ponen huevos metódicamente. El proletariado europeo no puede deducir mirando a Rusia, más que la lección de no imitarla. Una III Internacional que tratara de generalizar tales sistemas de nada serviría en Europa, cuyo promedio progresivo era más alto que el ruso hasta 1917; lo es todavía donde la servidumbre prestada al fascismo no interrumpió la vida anterior o no paralizó temporalmente las condiciones sociales e individuales.

Si hasta el año 1914 no dio Rusia a Europa más que algunas individualidades — desde Bakunin a Tolstói y

desde Pushkin a la juventud de Gorki, individualidades éstas que en las condiciones actuales no podrían desenvolverse — es improbable que cuando desde 1917-18 a hoy pueda Rusia tener alguna nueva figura relevante. En los últimos dieciocho años ha probado Rusia una sola cosa: ha probado que con el sistema más autoritario y todopoderoso no puede llegarse tampoco más que a vivir de manera precaria; que no puede haber verdadera renovación a costa de vidas humanas, de vejaciones, crueldades intelectuales del socialismo, sobre todo del marxismo, y también viejos anarquistas que se acercan al socialismo autoritario, teniendo unos y otros compañeros rusos. Sobre todo se dá este fenómeno en Francia, Suiza e Italia. Los hombres las hallan generalmente en medios estudiantiles y quedan deslumbrados por los conocimientos en socialismo que tienen los jóvenes. Las tienen ellos por revolucionarios, pero yo creo que son ellas las que contribuyen a apagar el brio de los compañeros, infiltrando en éstos un marxismo rígido, intransigente, en alto grado antibolchevique. Si hay excepciones se trata de una minoría que no señalo aquí o bien que me son desconocidos.

Permanece desconocido para nosotros, no rusos, el espíritu del verdadero pueblo socialista ruso, siendo también un misterio sus dieciocho años de bolchevismo ya que el pueblo, a lo que parece, permanece tal llamado como en los siglos zaristas. Conocemos lo que es el pueblo ruso por idealizaciones que nos han servido autores de aquel país, y no conocemos más. Ha sido Rusia para nosotros un espectáculo patético por sus enormes sufrimientos, por su fragilidad y su paciencia. A pesar de los libros escritos por los viajeros que fueron a Rusia desde 1917, nada sabemos de la opinión que tiene el pueblo de los acontecimientos. No sabemos si aquel inmenso pueblo considera su actual estado como episodio del calvario propio, o si guarda alguna esperanza y se asimila algún beneficio. Se habla, se piensa por cuenta y en vez del pueblo ruso, y se le dirige. El silencio y la resistencia pasiva constituyen todavía su mejor defensa. Una vida verdaderamente popular hubiera aportado a Rusia diversidad, talento, alguna sorpresa, en fin. Parece buscarse lo contrario, algo así como el término medio de la vida popular. Parece que se trata de la vida de una granja en cuyo gallinero se ponen huevos metódicamente. El proletariado europeo no puede deducir mirando a Rusia, más que la lección de no imitarla. Una III Internacional que tratara de generalizar tales sistemas de nada serviría en Europa, cuyo promedio progresivo era más alto que el ruso hasta 1917; lo es todavía donde la servidumbre prestada al fascismo no interrumpió la vida anterior o no paralizó temporalmente las condiciones sociales e individuales.

Si hasta el año 1914 no dio Rusia a Europa más que algunas individualidades — desde Bakunin a Tolstói y

desde Pushkin a la juventud de Gorki, individualidades éstas que en las condiciones actuales no podrían desenvolverse — es improbable que cuando desde 1917-18 a hoy pueda Rusia tener alguna nueva figura relevante. En los últimos dieciocho años ha probado Rusia una sola cosa: ha probado que con el sistema más autoritario y todopoderoso no puede llegarse tampoco más que a vivir de manera precaria; que no puede haber verdadera renovación a costa de vidas humanas, de vejaciones, crueldades intelectuales del socialismo, sobre todo del marxismo, y también viejos anarquistas que se acercan al socialismo autoritario, teniendo unos y otros compañeros rusos. Sobre todo se dá este fenómeno en Francia, Suiza e Italia. Los hombres las hallan generalmente en medios estudiantiles y quedan deslumbrados por los conocimientos en socialismo que tienen los jóvenes. Las tienen ellos por revolucionarios, pero yo creo que son ellas las que contribuyen a apagar el brio de los compañeros, infiltrando en éstos un marxismo rígido, intransigente, en alto grado antibolchevique. Si hay excepciones se trata de una minoría que no señalo aquí o bien que me son desconocidos.

Permanece desconocido para nosotros, no rusos, el espíritu del verdadero pueblo socialista ruso, siendo también un misterio sus dieciocho años de bolchevismo ya que el pueblo, a lo que parece, permanece tal llamado como en los siglos zaristas. Conocemos lo que es el pueblo ruso por idealizaciones que nos han servido autores de aquel país, y no conocemos más. Ha sido Rusia para nosotros un espectáculo patético por sus enormes sufrimientos, por su fragilidad y su paciencia. A pesar de los libros escritos por los viajeros que fueron a Rusia desde 1917, nada sabemos de la opinión que tiene el pueblo de los acontecimientos. No sabemos si aquel inmenso pueblo considera su actual estado como episodio del calvario propio, o si guarda alguna esperanza y se asimila algún beneficio. Se habla, se piensa por cuenta y en vez del pueblo ruso, y se le dirige. El silencio y la resistencia pasiva constituyen todavía su mejor defensa. Una vida verdaderamente popular hubiera aportado a Rusia diversidad, talento, alguna sorpresa, en fin. Parece buscarse lo contrario, algo así como el término medio de la vida popular. Parece que se trata de la vida de una granja en cuyo gallinero se ponen huevos metódicamente. El proletariado europeo no puede deducir mirando a Rusia, más que la lección de no imitarla. Una III Internacional que tratara de generalizar tales sistemas de nada serviría en Europa, cuyo promedio progresivo era más alto que el ruso hasta 1917; lo es todavía donde la servidumbre prestada al fascismo no interrumpió la vida anterior o no paralizó temporalmente las condiciones sociales e individuales.

Si hasta el año 1914 no dio Rusia a Europa más que algunas individualidades — desde Bakunin a Tolstói y

desde Pushkin a la juventud de Gorki, individualidades éstas que en las condiciones actuales no podrían desenvolverse — es improbable que cuando desde 1917-18 a hoy pueda Rusia tener alguna nueva figura relevante. En los últimos dieciocho años ha probado Rusia una sola cosa: ha probado que con el sistema más autoritario y todopoderoso no puede llegarse tampoco más que a vivir de manera precaria; que no puede haber verdadera renovación a costa de vidas humanas, de vejaciones, crueldades intelectuales del socialismo, sobre todo del marxismo, y también viejos anarquistas que se acercan al socialismo autoritario, teniendo unos y otros compañeros rusos. Sobre todo se dá este fenómeno en Francia, Suiza e Italia. Los hombres las hallan generalmente en medios estudiantiles y quedan deslumbrados por los conocimientos en socialismo que tienen los jóvenes. Las tienen ellos por revolucionarios, pero yo creo que son ellas las que contribuyen a apagar el brio de los compañeros, infiltrando en éstos un marxismo rígido, intransigente, en alto grado antibolchevique. Si hay excepciones se trata de una minoría que no señalo aquí o bien que me son desconocidos.

Permanece desconocido para nosotros, no rusos, el espíritu del verdadero pueblo socialista ruso, siendo también un misterio sus dieciocho años de bolchevismo ya que el pueblo, a lo que parece, permanece tal llamado como en los siglos zaristas. Conocemos lo que es el pueblo ruso por idealizaciones que nos han servido autores de aquel país, y no conocemos más. Ha sido Rusia para nosotros un espectáculo patético por sus enormes sufrimientos, por su fragilidad y su paciencia. A pesar de los libros escritos por los viajeros que

AMBIENA

TURISMO A 5 G. SOBRE CERO

BARCELONA. — Reina un tiempo de perros. Lluvia fina del norte con alternativas torrenciales. De Bilbao y Alicante anuncian temporales con bajón pronunciado de temperatura. Millones de turistas contemplan el sol de España en cromos y al pie de una hogaza, o miran Llover detrás de los cristales de un café...

ESO FUE EN MAYO

MADRID. — El gobernador de la provincia de Oviedo prohíbe la participación del cantante valenciano Raimon en el Ateneo de Gijón, por ser considerado un separatista catalán de izquierda, declaró a la AFP el escritor catalán José Agustín Raimon, que canta en lengua vernácula. Es un cantante muy conocido en España.

CESO EL «MOVIMIENTO»

PUENTE LA REINA (Navarra). — El General de Caballería Xavier de Churruga Auzero falleció en Puente La Reina (Navarra), a la edad de 64 años. Ex oficial del ejército de Marruecos, el finado fue uno de los principales organizadores del levantamiento fascista de 1936 en Navarra, junto con el general Emilio Mola.

PREMIO NOBEL PARA UN MONSTRUO

OSLO. — Un grupo de estudiantes extranjeros y de profesores de la Universidad de Gotingen (Alemania Federal) pidieron el Premio Nobel de la Paz para el Jefe del Estado Español, General Franco.

Esto es lo que afirma el diario «Verdens Gang» de la capital noruega, que refiere la noticia a «buenas fuentes».

Según el periódico, la razón esgrímida es la siguiente: «Gracias a su política exterior prudente y juiciosa, el General Franco ha conseguido mantener a su país al margen de todo conflicto durante 27 años. Pudo así contribuir al equilibrio europeo occidental y a la causa de la paz. «Además, su política prudente y equilibrada de coexistencia económica con la U.R.S.S. y demás países comunistas, contribuyó en los últimos años a la mejor comprensión entre el Este y el Oeste», concluye la propuesta.»

GOBIERNO CATALAN CLANDESTINO

BARCELONA. — Los dirigentes regionalistas catalanes decidieron al parecer formar un «gobierno catalán clandestino» en un futuro próximo, según rumores que circulan insistentemente en diferentes círculos políticos de Barcelona.

Desde hace algunas semanas se han multiplicado en este sentido los contactos y las conversaciones entre los catalanes exiliados y los regionalistas del interior.

No existe sin embargo una unidad de opinión entre todos los regionalistas catalanes. Los más jóvenes estiman que no ha llegado todavía el momento de constituir un «gobierno clandestino» y son partidarios de «acciones masivas», similares a las que se han desarrollado en la capital catalana en el curso de los últimos meses.

ESPAÑA CANI

GRANADA. — El barrio de Albaicín, es sin duda el más típico de esta ciudad formado por casas de dos o tres pisos, sobre un laberinto de calles estrechas que en empinadas cuestas suben hacia el Monte Albaicín.

Todas las edificaciones tienen el mismo estilo; blancas paredes, ventanas enrejadas y tejados rojos. Los vecinos del barrio quieren que siga conservándose su tipismo y su sabor a sociedad, y ante el anuncio de la posible construcción de casas más altas se han unido bajo el slogan de «en el Albaicín moruno, rascacielos, ni uno».

TRAS EL FUEGO, EL AGUA

LEON. — La catedral de León, afectada hace semanas por un incendio que destruyó su artística techumbre de madera, fue inundada por las torrenciales lluvias que azotaron esta ciudad castellana. El agua entró en las navas del templo, alcanzando, en

algunos lugares, hasta un nivel de metro y medio. La catedral, considerada una joya del arte gótico del siglo XIII, está siendo restaurada por etapas, tras los destrozos sufridos durante el incendio, que fue provocado por un rayo.

EN LIBERTAD

PARIS (OPE). — «Le Monde» anuncia que han sido puestos en libertad cuatro líderes sindicalistas detenidos el 28 de mayo en una manifestación que tuvo lugar en Madrid.

FALLECE ALBAREDA

BARCELONA. — Ha fallecido en una clínica de esta ciudad el cardenal ex monje de Montserrat, Anselmo M. Albareda. Era bibliotecario del Vaticano y protector del depósito abad Montserrat, padre Escarré.

PROCURADOR EN CORTES

MADRID. — Entre los siete espolonados procuradores en Cortes recientemente designados, figura don Hamuadi Uid Ahmed Uid Hamuadi Jamalajani, alcalde de El Afun.

ENVUAGADOS Y FLECHADOS

MADRID. — La cruz del yugo y las flechas ha sido concedida a Porcillos, alcalde de Franco en Barcelona, y al pescador sin barca Francisco Simó Orts, el que encontró la bomba atómica de Palomares. Como quiera que la distinción pechera a Simó no le arregla nada, el ayuntamiento acordó abrir una suscripción para comprarle una barca nueva. Pero, según el alcalde, la suscripción no cunde. Que recurran al papá Noel americano.

RASTRO DE LA GUERRA

MADRID. — En reciente estadística oficial se certifica que en España hay 800.000 mujeres más que hombres. Claro está, la estadística no cita las causas de esta superabundancia femenina.

LOS ENTORPECIMIENTOS A LOS TURISTAS EN GIBRALTAR

PARIS. — Un despacho de la A.F.P. y de Reuter, publicado en la prensa señala que en la jornada del viernes había setenta automovilistas detenidos en Gibraltar esperando poder entrar en España. Y añade:

«En los medios autorizados de Madrid se estima que las autoridades de Gibraltar han aumentado el servicio de los «erry boats» con Tánger y disminuyen el precio del billete. La creación de esta «ratonera» sería un modo de provocar incidentes susceptibles de interrumpir las conversaciones hispano-británicas, y se precisa que esta actitud ha dado ya sus frutos puesto que diputados conservadores han pedido ya la suspensión de las conversaciones. Y el miércoles, el «Foreign Office» cursó una protesta al Gobierno español sobre el retraso que sufren los turistas a la salida de Gibraltar.»

TRES AÑOS DE CARCEL POR DELITO DE TRACION

MADRID. — Se conoce la sentencia dictada por el Tribunal Supremo en la vista instruida contra Francisco García Villalba González, por delito de tración con agravante de precio y la atenuante de arrependimiento espontáneo: Tres años de prisión. (Ya dijimos que el diplomático García Villalba se había acusado a sí mismo.)

LIMPIAR EL CAMPO

LONDRES. — «Mantenga limpio el campo» es la consigna de una campaña que se ha llevado en toda España, pero la caricatura de Arturo que reproducimos aquí (se trata de un verdadero bloque de emigrantes que marchan por la carretera hacia Alemania y van pasando por frente de un gran letrero que dice «Mantenga limpio el campo»), nos permite comprobar que los trabajadores, materia contagiosa, mantienen limpia a España yéndose a trabajar a Alemania. Esta caricatura — dice «The Guardian» —, no pasó la censura en España, y la nueva libertad de prensa — aunque controlada — puede revolucionar a España.

«Su majestad el Estado»

(Viene de la página 4)

libre porque le es su servidor y lo utiliza, y si un día un ciudadano intenta protestar o rebelarse no tarda mucho en hacerle sentir el peso de su fuerza, de su «derecho». Si el ciudadano tiene el derecho de pensar es a condición de que ese pensamiento sea el pensamiento del Estado. Se deduce de esto que el verdadero enemigo es el que piensa por su propia cuenta. Querer manifestarse libremente, para el Estado es dar el mal ejemplo. Este no tiene ninguna confianza en el ciudadano, supone siempre en él que la mentira es la regla; por eso lo primero que hace es pedirle «sus papeles». El individuo no cuenta para nada frente al Estado, que es sagrado, y todos los ciudadanos tienen el deber de reprimir el factor de desorden. No es solo con la crítica que se vence al Estado, es con no servirle. Sabe este que ese que no le sirve, que no se hace su cómplice es su enemigo y lo elimina. Se dice que todos los ciudadanos tienen los mismos derechos: eso es falso, porque el Estado que los tiene todos y los ejer-

(Continuación y fin) Es requetasabido como y cuando las conveniencias tácticas del partido a las órdenes de Moscú, hacia el buró abrir su caja de Pandora, y la consigna dada replicaba insistentemente como única verdad. Se posita así toda la prensa y se hacía uso particular de aquella que era subsidiaria del gobierno, y la que no era dócil, recibía las caricias de Doña Anastasia. Como orquestación fiel, todos salían con grito en cuello poniendo la nota por sobre la octava. ¿Qué hace el frente de Aragón que no ataca? Para la operación proyectada para atacar Zaragoza llegaron al frente más de 30.000 hombres bien equipados, las mejores fuerzas de que se disponía, de casi todo el material bélico existente y del que solo disponían estas fuerzas. A estas fuerzas se unieron las ya establecidas allí desde hace tiempo, las cuales fueron mejoradas en equipos, para esta operación. Con todo y ello, Zaragoza no fue tomada y no pudo irse más allá de Puentes de Ebro.

Solamente vamos a reseñar algunos párrafos del soviético. «Durante estos días, el ejército, aunque con lentitud, ha atacado sin cesar. Después de Quinto, han sido tomadas las poblaciones de Mediana, Codo, Puebla de Albornó, Ermita y Castillo de Pinaro. Todo esto no son solo pueblos, sino auténticas fortificaciones pequeñas, con defensas en círculo, con excelentes reductos de cemento armado, sistema alemán, con fortines y refugios, con artillería, mortero y ametralladoras. Todo ello, en su conjunto, constituye un fuerte cinturón fortificado que cubre a los fascistas en el frente de Aragón. La pasividad de las unidades republicanas de Cataluña durante casi un año entero ha permitido a los fascistas fortificarse aquí tan sólidamente. Ahí tienes, lector, una narración fiel y sin insidias malévolas. Sin duda alguna que el editor lea con lente ahumado, de aquello de «veraz y justo».

En la toma de Belchite, se expresa así: «Todo el peso del ataque ha recaído en este flanco, el izquierdo. Por el otro lado, desde detrás de la estación, dos brigadas locales, formadas por aragoneses, actúan con muy poco empuje, y se pasan la mayor parte del tiempo discutiendo con los tanques sobre como atacar y quién ha de estar primero. Cuando los tanques abrieron energético fuego contra la estación, los soldados de estas brigadas se agruparon junto a las máquinas y se pusieron a aplaudir llenos de entusiasmo. Pero no han ido al ataque y han esperado a que la artillería de Belchite disparara contra los grupos y matara a varios hombres».

Tengo ante mí un libro del general Rojo, Jefe del Estado Mayor de España. España Heróica, es como lo indica el subtítulo del mismo, diez bocetos de la guerra española, donde se indica de manera sencilla, lo que fueron los diez hechos de guerra más sobresalientes realizados por las fuerzas republicanas. El esquema que hace de la batalla de Belchite, está presentado por un croquis en el que se indica la línea de posición donde estaban situadas las fuerzas. Unas flechas señalan la partida de las armas leales y los puntos alcanzados. Cada núcleo de fuerza está indicado con el número de la unidad que opera; por esto, podemos ver quienes son y cual es su origen. Oigamos qué nos dice el general: «Recorrimos una tarde de septiembre la zona donde se verificaba la reunión de nuestras tropas para las operaciones que iban a realizarse. Nos interesaba uno de los sectores por donde el ataque iba a realizarse, el de Zuera; llegamos con el coche hasta uno de los puestos avanzados y habríamos podido continuar sin alarma para nadie adentrándonos en el territorio enemigo. Ya detenidos en la línea donde se hallaban (o se deberían hallar) nuestros puestos avanzados, acudí un teniente con un uniforme absurdo; su jerarquía po-

dría descubrirse dibujada sobre la tela izquierda de su torso desnudo. Allí aún no había llegado la obra de reorganización; la mayor parte de las unidades conservaban una estructura netamente política y miliciana, el frente se mantenía de modo bastante arbitrario, aunque eficazmente, por la especial aptitud guerrillera que siempre han tenido nuestros combatientes; aquellos hombres eran cazadores; más que una línea de defensa organizada había unos modestos elementos de resistencia que servían de refugio para el descanso y unos observatorios que ni siquiera aseguraban la continuidad de vista a lo largo del frente». Es necesario preguntarse, ¿quién compete la responsabilidad por el estado de abandono en que yacían aquellas fuerzas? El responsable único era el gobierno y dentro de éste, el Ministerio de la Defensa y los órganos más próximos a éste, el Estado Mayor. Pero el verdadero responsable eran los consejeros soviéticos, «los infalibles uniformados», los que ejercían su autoridad y presionaban a los poderes jerárquicos para que las cosas se hicieran como ellos gustaba, ya que de otra manera no habría armas y las que legaban las monopolizaban ellos para su uso y abuso.

«Al regresar — sigue diciendo el general Rojo — al Cuartel General del Cuerpo de Ejército presenciamos las disposiciones que se habían adoptado por el jefe de la División que iba a realizar el ataque. Aquella impresión satisfactoria respecto a las posibilidades que teníamos se arraigó porque las tropas que iban a actuar eran orgánicamente distintas de las que en el frente se hallaban; se trataba de una de las Divisiones instruidas y con cuadros de mando y medios, que contaba, además, con un deseo ardiente de atacar y de vencer sin ninguna clase de reservas mentales y a costa de cualquier sacrificio. Los hechos comprobaban más tarde que otras tropas, aparentemente peor organizadas e instruidas, eran capaces de dar un rendimiento útil».

Estas fuerzas que están en el frente de Zuera pertenecen al POUm y las que van a ocupar las líneas, la 27 división del comunista Trueba, que según Rojo, está adiestrada, tiene buenos mandos y deseos de atacar sin reservas mentales, pero que «los hechos comprobaban más tarde que otras tropas aparentemente peor organizadas e instruidas eran capaces de dar un rendimiento más útil. Estas fuerzas a las que alude el general Rojo son la 25 división, la de nuestro compañero Vivanco. Veamos como lo dice Rojo:

«Hubo en tal operación local una maniobra realizada audazmente, haciendo caer, en sólo dos días, posiciones exteriores fortísimas, con una atrevida acción de flanco a cargo de los hombres de la 25 División. Conseguí el cerco total en la tercera jornada, los defensores de Belchite pusieron en la conservación de la plaza un tesón extraordinario, que resultaba difícil de superar por cuanto las obras del lindero les consentían aferrarse y resistir.»

«Si Belchite fue el esfuerzo militar más rudo, el fracaso más concreto se manifestó en el intento que se hizo de actuar en la maniobra de conjunto con dos columnas motorizadas dotadas de medios mecánicos de combate; la brigada que desde Zuera debía descender por la carretera que sigue el valle del Gállego hacia Zaragoza, y la División que había de marchar sobre esta misma plaza por el sur del Ebro: la primera ni siquiera logró iniciar su misión; la segunda quedó agotada en el primer salto.»

Otra breve opinión sobre lo que fue esta operación, nos la dará Enrique Castro, quien después de haber sido estalinista rabioso, se ha cortado la «coleta». En su libro «Hombres made in Moscú», que tiene semblanzas a ser autobiografía, nos dice así: «La 45.ª división republicana avanza desde Parlete hacia Zaragoza. La 45.ª división

Alianza Sindical y libertad de acción

CUANDO se habla de unidad se da la impresión de que cada cual quiere imponer la suya, sin tener en cuenta el espíritu unitario que guía a las centrales sindicales firmantes del pacto. Atendámonos al punto 7.º, una vez liberada España cada sindical recobrará su libertad de acción, siendo este el símbolo catal de la Alianza. Con ello quedan disipadas todas las dudas, aclaradas las torcidas interpretaciones. Cumpléndose responsablemente el espíritu del pacto interdicionalmente se puede militar objetivamente en la Alianza.

Una vez en España, en posesión de sus órganos propagandísticos, cada central sindicalista propagará lo suyo sin que ello quiera decir que establezca sana competencia al extremo de hacerse la guerra en vez de convivir en las necesidades del mundo del trabajo.

Los distintos militantes podrán mantener fraternales relaciones, discutir respetuosamente a fin de no establecer distancias que los conviertan en enemigos, imposibilitando así la unidad de acción cual ocurre en otras naciones cuyos sindicalismos están politizados.

Entre nosotros la libertad de asociación no debe ser letra muerta, siempre que se trate de escoger sindicato efectivo contra el imperio del capitalismo. Se han visto sindicatos «obreritos» inspirados por los patronos, cual el caso de las sociedades de «amarillos» y el peor del «sindicato libre».

Los sindicatos auténticamente obrer-

ristas podrán sin dificultad alguna coaligarse contra las resistencias o las censuras de los patronos y de los gobiernos que los favorecen.

Quedarán motivos en España para mantener estrecho contacto inter-sindical, lo que aquí llamamos Alianza. Puestos de acuerdo para el objetivo común, nadie tendrá que renunciar a sus puntos de vista sobre el sindicalismo y sobre la sociedad futura.

No es humanamente posible hacerse una idea de A. S. permanente. La atadura podría romper los lazos de amistad y cooperación. Cumplido el hecho eventual, cada cual a su idea y a su prestigio.

MISION DE LA C. N. T.

No podemos negarnos. Nuestra obligación libertaria es fundamental. Necesitamos dotar a los trabajadores de conciencia de su derecho total a la vida, y de un arma para conseguirlo: la acción directa, que es la confianza en sí mismo. Que separearse el yo militante, aborreciendo liderismos y delegaciones absorbentes. En casa el solo carnet no basta; se necesita el complemento esencial del individuo moralmente formado, del hombre que cree en la superación económica y espiritual propia mediante a la mejoración moral y material de los compañeros de clase. Compañeros desprendidos, sin pretensiones jefaturales ni ganas de ser jefaturizados.

Por la misma razón del cnetista la C. N. T. no puede dejarse involucrar en organismos gubernamentales, no puede convertirse en un estamento

DIARIO DE LA GUERRA

por A. SERRANO GONZALEZ

golpea en las defensas de Quinto. Las fuerzas del XII cuerpo de ejército inician el cerco de Belchite.

Kleber mira el coche que se acerca. «Castro» «Kleber»

Y se estrechan las manos con fuerza. Y Kleber le arrastra hacia su puesto de observación. Y con una mirada aleja a la gente que está con él. Y después mira a Castro fijamente. «¿Qué pasa, Castro?»

«Líster se ha detenido estupidamente en Puentes de Ebro. La 27 división después de ocupar la mayor parte de Zuera se dejó dominar por el pánico de dos cobardes y abandonó el pueblo... Y se ahogó su avance. Eran estas divisiones, la 11 y la 27 las que debían jugar el papel principal en la penetración hacia Zaragoza. Kleber le miró.

«¿Por qué no hablas con Rojo y le propones que se cambie la dirección principal?». Y que sea yo con mis fuerzas quien avance. No sería difícil... Con seguridad el enemigo concentrará sus reservas contra Líster y Del Barrio. Yo podría hacerlo, Castro, yo podría hacerlo... Habla con Rojo, ¡por favor!... «¿Comuniqueme con Rojo!» «El general Rojo al aparato.» «Rojo... Aquí habla Castro.» «En vista de la detención de Líster ante Puentes de Ebro y de la 27 división ante Zuera, creo que sería bueno cambiar la dirección principal. Kleber está en disposición de hacerlo. ¿Qué piensas?»

«Tenemos que esperar unos minutos, Kleber. Rojo quiere hablar con Córdón y con el coronel Chaponov... Espero su respuesta.» «El general Rojo al habla.» «Dime... Dime, Rojo.» «¿Por qué no quieres?» «¿Y qué importa que sea Kleber? ¿Acaso lo importante no es ganar la batalla emprendida?»

Castro soltó el auricular con rabia. Y miró a Kleber. Estaba pálido. Y parecía un gigante uniformado que comenzara a deshacerse, a empujarse, a agonizar. «No quieres, Kleber.» «¿Quién no quiere?» «Chaponov.»

La palidez de Kleber se hizo más intensa... Y dio unos pasos alejándose de la gente de su Estado Mayor que le miraba. Castro le siguió.

«Kleber... La gente te está mirando... Sé que las lágrimas. Ellos no comprenderían por qué el general Kleber llora.»

Castro vista de nuevo a Líster. Líster está sombrío y medio borracho. No quiere hablar con nadie. Y cuando mira, mira fijamente a Fuentes de Ebro, a la cúpula de la iglesia que aún se mantiene en pie.

«ANDALUCIA LIBERTARIA Y MARTIR»

Un opusculo muy rico en enseñanzas de fuerza histórica y en calidad propagandística. Saldrá en dos números (dos páginas cada): los 415 y 416, correspondientes al 18 y 25 de agosto respectivamente, y en forma encuadernable.

Ambos números costarán el precio usual de 0,50 frs., siendo muy interesante que FF. LL. correspondientes, compañeros y grupos de propaganda formulen su pedido extraordinario a esta Administración cuanto antes a fin de regularizar las tiradas.

COMUNICACIONES Y DOS

F. L. DE ST-JEAN DE LA RUELLA. Advierte, contra lo que se ha dicho, que nada tiene que ver con la «royanada» ni en otras palabras que tengan por motivo destruir la lucha por lo que es y debe ser la C. N. T. de España en el exilio.

F. L. DE TOURS. La F. L. de Tours convoca a todos sus afiliados a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el día 31 de julio en el sitio de costumbre a las 9 y media de la mañana.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la presencia de todos.

F. L. DE MARSELLA. Esta F. L. tiene contratados algunos autobuses para asistir a la Jira organizada por las Comisiones de Relaciones del Núcleo de Provenza y Hérault-Gard-Lozère, en el típico lugar de Lézan, el domingo 31 del mes en curso.

Inscripción todos los días de las 3 a las 8 de la tarde en 12, rue Pavillon.

F. L. DE MONTPELLIER. En ocasión de la Jira inter-nacional en Lézan el día 31 del presente mes, esta F. Local tiene los autocares repletos, basándose en la del año pasado. Como esperamos que serán muchos los compañeros y amigos que desearán ir a dicha Jira, solicitamos de todos los deseados de pasar un día confederal y agradable en Lézan, que se apunten para las plazas lo antes posible, para saber de cuántas debemos disponer.

PARA IR A SABLIERES DE LEZAN. Alés, para Anduze y pronto Lézan. Cerca, tes Sablières, lugar de la Jira confederal del 31 del mes en curso.

PARADERO. Teresa Lamas, de París, puede recoger en esta Administración la dirección del compañero Bielsa.

OBRAS DE MANUEL BUENACASA. Tenemos la satisfacción de anunciar la pronta aparición de las dos obras de Manuel Buenacasa, comprendidas en un solo volumen de cerca de 300 páginas, con dos fotografías de Buenacasa fuera de texto.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Oróbn Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE CO-NOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado, encargado los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molnón, París (XV), C.C.P., París 25 67 66, Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Castro se acerca cuanto puede a él. «¿Los tanques?» «En el lecho del río.» «¿Y ahí se quedarán?» «No... ¡No!... He dado la orden a nuestra artillería que los deshaga... ¡Nuestros tanquistas tenían razón!...» «¿Que dicen los consejeros?» «Nada... Se limitan a esperar a que nuestros cañones destruyan los tanques.»

No se necesita ser muy avisado para captar las diferencias de óptica que se perciben en lo expuesto por Koltsov, el general Rojo y las afirmaciones de Castro.

Una vez, nuestro soviético, el periodista autor del Diario que comentamos, pasó por Barcelona y nos habló de toreros abrazados a los hombres armados y a bailarinas y cupletistas enseñando las piernas a los ojos absortos de los mirones. No tuvo ningún interés por averiguar que era lo que hacía aquella clase obrera que había causado siempre el asombro del mundo entero, por el impulso revolucionario que supo imprimir a sus actos en la defensa de los intereses de su clase. Con una suavidad que nada tiene de natural y si mucho de duplicidad interesada, se hace una caricatura a Cataluña en el día de su fiesta nacional, y se recogen en algunas frases de Companys, nada brillantes, pero sí muy significativas para la política que el Diario viene sosteniendo. Porque digame: ¿cómo es que a más de un año de aplastada la sublevación en Cataluña vuelven a aparecer fascistas? ¿Porqué Companys, en vez de amenazar con insinuaciones, no los manda detener? Aquellos mozos de Rodríguez Sala tan diligentes contra la Telefónica ¿no actúan contra estos fascistas y emboscados? Si fuésemos a hacer preguntas no acabaríamos.

Este lenguaje laudatorio hacia Cataluña destapado a última hora, lleva en sí la marca de la estrategia moscovita para entrar a saco a por el resto de lo que queda en manos de las otras fuerzas que no comulgan con las hostias unmasadas en los laboratorios del Kremlin. Si ya se dueño del Estado Mayor del Ejército, del mayor número de unidades militares adiestradas y bien armadas, de la aviación y del cuerpo de tanques, ha llegado la hora de apropiarse de las fábricas de guerra. Y es así, que tras la frase zalamera, se dice: «que no se trabaja lo suficiente», y se culpa a los comités, a la «fraseología revolucionaria izquierdista», a la nivelación de salarios y todo aquello que el propio pueblo trabajador se había dado y creado por sí y para sí el 19 de Julio.

Pudiera ser que, entre los pliegues y repliegues que se van formando día a día, haya quedado oculto algún hecho o suceso digno de haber sido retenido y luego dado a conocer por cualquiera de los varios miles de comentaristas que ha tenido la guerra civil española. Pero los nechos de la transcendencia como es la industria de guerra, no podía quedar oculto al ojo avizor que ansiaba captar efectos que más tarde pudiera llevar a la hoja del papel. El mismo soviético menciona como en Madrid, aún no terminada la acción de sometimiento de los sublevados, miembros de la C.N.T. fueron a incautarse de una fábrica y blindaron camiones que les servirían para reducir y someter a los grupos guardados en cuarteles y otros lugares fortificados.

En Barcelona como donde quiera fue necesario, la clase obrera por inclinación propia, producto de su madurez labrada en el curso de muchos años de lucha y estudios, fue acumulando las experiencias de que surgió el triunfo de Julio. Se apoderó de los talleres y fábricas, de los medios de transportes y puso todo en servicio para que la vida activa siguiera su ritmo y dar los elementos factibles para lograr el triunfo sobre los sublevados. Todos los infundios levantados contra la labor industrial, quedan reducidos a polvo con solo un documento, la carta de Luis Companys como presidente de la Generación Fria, ministro de Defensa Nacional, en diciembre del año 37 y que in-extenso consta en el libro de J. Feirats, «La C.N.T. en la Revolución Española», 2.º tomo. Allí se señalan los impedimentos para dar a Cataluña las posibilidades de ampliar y desarrollar la industria de guerra. Y pese a ello, se dan las cifras de cómo fueron los montantes a que se llegó tanto en la fabricación de balas de fusil como de las cañón, también se dan los datos referentes a otro tipos de fabricación de cosa bélica que con anterioridad no se había fabricado no ya en Cataluña, ni siquiera en España.

A estas alturas de los días de guerra, aún quedaban muchas batallas por ver, mucha sangre por derramar, hambre miseria y frío por sufrir. Quedaba aún, más de dieciocho meses de guerra, y el soviético ya comenzaba a sentir vacío el tanque de su pluma.

El Diario comienza a espaciar sus flechas, y cabalgando cada vez a mayor velocidad, se desvanecen nuestro autor en lo que debería ser el fulgor esplendoroso de la fiesta conmemorativa de la Revolución de Octubre en Moscú, en cuyo piétago absorberse caería Koltsov, en tránsito sonámbulo hacia el camino desconocido que lo lidad de Cataluña, enviada a Indalec llevaba a la muerte.

En una palabra, continuaremos la C. N. T. corregida y superada, sin desdén, con fraternidad hacia los trabajadores de las otras sindicales opuestas al capitalismo.

Manuel Hernández

LIGA DE MUTILADOS Y ENFERMOS DE LA GUERRA DE ESPAÑA

19 JULIO 1936

HACE TREINTA AÑOS

Al cumplirse el treinta aniversario de la sublevación militar del pueblo español que se lanzó valientemente a la lucha en defensa de sus libertades, sentimos la necesidad de expresar nuestro profundo recuerdo en memoria de todos los compatriotas que cayeron en el curso de la lucha, sin olvidar a los que durante el largo período de combate clandestino han sacrificado su vida o su libertad para que en España puedan recobrar los derechos arrebatados por el fascismo.

Queremos igualmente poner de relieve las fundadas esperanzas que depositamos en el porvenir del pueblo español, que poco a poco, pero con paso firme y seguro va aculando hacia sus últimas trincheras al régimen que deshonra a nuestro país y que es una mancha indigna para un mundo que se pretende libre, sin alcanzar siquiera a cubrir los objetivos más elementales de la justicia y de la democracia.

Los mutilados e inválidos de la guerra de España en el exilio deseamos evidenciar nuestra pervivencia en este 19 de Julio de 1966, asegurando también nuestra persistencia en la lucha por la libertad del pueblo español, objetivo primordial que los avatares de la vida nunca los hicieron olvidar.

Al dejar constancia de cuanto precede, hacemos un llamamiento a través de estas líneas al conjunto de la emigración para que cada uno de nosotros, en la medida de sus posibilidades, prosiga incansablemente la lucha encaminada a procurar al pueblo español el apoyo total y desinteresado que le debemos, para que triunfen las aspiraciones de libertad que tan abiertamente se manifiestan en el seno de las masas españolas.

Con las mejores esperanzas depositadas en el porvenir, los mutilados e inválidos de la guerra de España en el exilio, saludan fraternalmente a todos los que prosiguen la lucha en el interior y al conjunto de la emigración y reiteran su le inquebrantable en el próximo y definitivo renacer del pueblo español.

El Comité Nacional Burdeos, julio 1966.

COMUNICACIONES Y DOS

F. L. DE ST-JEAN DE LA RUELLA. Advierte, contra lo que se ha dicho, que nada tiene que ver con la «royanada» ni en otras palabras que tengan por motivo destruir la lucha por lo que es y debe ser la C. N. T. de España en el exilio.

F. L. DE TOURS. La F. L. de Tours convoca a todos sus afiliados a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el día 31 de julio en el sitio de costumbre a las 9 y media de la mañana.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega la presencia de todos.

F. L. DE MARSELLA. Esta F. L. tiene contratados algunos autobuses para asistir a la Jira organizada por las Comisiones de Relaciones del Núcleo de Provenza y Hérault-Gard-Lozère, en el típico lugar de Lézan, el domingo 31 del mes en curso.

Inscripción todos los días de las 3 a las 8 de la tarde en 12, rue Pavillon.

F. L. DE MONTPELLIER. En ocasión de la Jira inter-nacional en Lézan el día 31 del presente mes, esta F. Local tiene los autocares repletos, basándose en la del año pasado. Como esperamos que serán muchos los compañeros y amigos que desearán ir a dicha Jira, solicitamos de todos los deseados de pasar un día confederal y agradable en Lézan, que se apunten para las plazas lo antes posible, para saber de cuántas debemos disponer.

PARA IR A SABLIERES DE LEZAN. Alés, para Anduze y pronto Lézan. Cerca, tes Sablières, lugar de la Jira confederal del 31 del mes en curso.

PARADERO. Teresa Lamas, de París, puede recoger en esta Administración la dirección del compañero Bielsa.

OBRAS DE MANUEL BUENACASA. Tenemos la satisfacción de anunciar la pronta aparición de las dos obras de Manuel Buenacasa, comprendidas en un solo volumen de cerca de 300 páginas, con dos fotografías de Buenacasa fuera de texto.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Oróbn Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE CO-NOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado, encargado los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molnón, París (XV), C.C.P., París 25 67 66, Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX* - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

Treinta años después

Con este mismo título el cronista Roger Massip ha escrito:

En 1945, un oficial superior del ejército soviético confió a un diplomático aliado: «Terminaremos la guerra donde ella empezó: en España.»

Esta reflexión no era una simple ocurrencia. Expresaba a la vez una esperanza que la sucesión de los acontecimientos se encargaría de desvanecer, y un hecho sobre el cual todos los historiadores actualmente convergen: la guerra civil española marcó el inicio de la segunda guerra mundial.

El levantamiento franquista lleva fecha del 18 de julio de 1936. Desde el 19, el gobierno legal no pudo contar sino en una infima parte del ejército y de la administración. El 25 de julio las fuerzas rebeldes se detienen en el puerto de Somosierra, pero algunas semanas después se apoderaban de Badajoz, y en 1.º de octubre Franco, nombrado jefe del Estado, instalaba su gobierno en Burgos.

No obstante, la guerra civil devastaría al país durante dos años y medio. Lucha tenaz que no fue posible sino por el heroísmo de un pueblo que, para salvar su libertad, aceptó ir hasta el extremo de los grandes sacrificios. No entró en nuestro propósito explicar episodios de esta larga guerra, pero sí recordar que ella hizo de España un campo cerrado para que la Alemania hitleriana y la Italia mussolinista pusieran a prueba sus medios militares. Unidades regulares del Eje Berlín-Roma, apoyados por una potente aviación, ayudaron

Por el fondo veraz de este artículo, nos ha parecido bien reproducirlo entero. Reservándonos, naturalmente, el derecho de operarle algunas apostillas.

Veamos. «En 1940 el generalísimo rechazó a Hitler autorización de dar paso libre a sus tropas a través del territorio español, para coger de espaldas Gibraltar, se sobreentiende. Es argumento franquista no demostrado. Es argucia de fascista hispano cogido de dedos a la puerta con el triunfo de los Aliados en 1945. Véase la descarada prensa franquista del propio 1940 y las ventas voluntarias o involuntarias se vendrán al suelo. La prensa ilustrada francesa de la época dio una fotografía (ha poco reproducida en gran tamaño por Luis Lecoin) en la que se aprecia un general Franco en Hendaya sonriendo humildemente, abyectamente, a un Hitler orgulloso rodeado de soldados de élite alemanes. Consciente Franco de deberle su trono a Hitler, no podía negárselo a nada, y menos en una época en la que la euforia nazifascista reinaba en España y el ejército y su nación domineada y destruzada económica y moralmente, nada podían oponer a los deseos del dios nazi de aquellos tremendos días. La «España triunfal» estaba de corazón con Alemania y contra Inglaterra y la Francia (de antes). La España de Franco ambicionaba Gibraltar, el Marruecos francés y la feraz Orania. Franco podía arrogar, no «oponerse» a Hitler, su dueño. Si éste rueda sus cañones a través de la Península, el franquismo se hubiese resignado. No pasar fue convenido por razones que Hitler ya no puede explicar y que Franco no explica por la cuenta que le tiene. Mussolini ambicionaba a su vez las partes francesas del Norte de África y el bello Adolfo le quitó las agallas. Ceder Gibraltar a Franco a Hitler le agravaba el problema subsistente con el tragicómico de Roma. Insistimos: un humilde seguro servidor que le besa la mano a Hitler cual lo era Franco,

a Franco a vencer a un pueblo en armas al cual las brigadas internacionales prestaron solas su apoyo. En tanto Londres y París se empeñaban en una política de no intervención que sólo tenía un defecto: el de ser unilateral.

Mas, de paso, es justo señalar que la ayuda hitleriana a Franco no fue correspondida por éste. En 1940 el generalísimo rechazó a Hitler autorización de dar paso libre a sus tropas a través del territorio español, autorización que, de haber sido concedida, tal vez hubiese cambiado el curso de la guerra permitiendo a la Wehrmacht sentar pie en Africa del Norte.

Las brigadas internacionales compuestas de voluntarios alemanes, franceses y polacos, mel surtiditas en armas modernas, disponiendo de apoyo aéreo insuficiente, resultaron impotentes para compensar la superioridad aplastante de los rebeldes ante unos hombres que no podían oponer sino armas irrisorias al servicio de su valor indomable.

Guerra atroz, ciertamente, cuyo recuerdo no está presto a extinguirse. Aún hoy, los adversarios más resueltos del franquismo apartan la idea de un recurso a la violencia para restablecer el régimen instaurado tras la caída de Alfonso XIII en 1931. Ninguno de ellos acepta la idea de volver a la lucha fratricida de hace 30 años. Es por otros conductos que España se empleará a reencontrar los caminos de la democracia el día en que se abra la sucesión del hombre que, hace ahora treinta años, tomaba las armas para derribar la República.

no podía imponer», sine «cautar» las órdenes del dueño y reproducirlo entero. Reservándonos, naturalmente, el derecho de operarle algunas apostillas.

Ahora democracia española... ¿Cómo? ¿Por elecciones? ¿Cómo haberlas, y con qué hombres, estando el liberalismo abatido, desagrado, denigrado, ante la indiferencia cómplice de las democracias triunfantes?

«Este pintor cadaquiesmo conoce su arte, no hay duda. Que la dignidad de persona le es extraña, no lo dudamos siquiera: lo sabemos exacto. Sus conferencias de antaño, con boniato y ratera; sus trepaduras ar-

«Su majestad el Estado»

por JUAN

A un siglo de distancia de la constitución de la Primera Internacional, cuyo lema era: «La emancipación de los trabajadores será obra de los trabajadores mismos», y debido a la obra nefasta de los estatales, llamados comunistas (vulgo marxistas), actualmente el Estado fortalece y extiende más su poder cada día que pasa. El Estado sigue viva y coleante como nunca. Jamás tuvo tantos partidarios como ahora, y esto por obra y gracia del gran C. Marx. La misión del Estado ya no es solo la de proteger o prolongar el régimen capitalista, sino la de extenderse y dominar absolutamente. Los marxistas sostienen que ellos también persiguen la supresión del Estado. Pero para después. Para Marx, el Estado es el producto y la manifestación del antagonismo incontrolable de las clases; el Estado capitalista, dice, es hoy el producto de ese antagonismo entre el proletariado y la burguesía, considerando que esta escisión entre las diferentes clases hizo del Estado una necesidad. Por consiguiente este poder será provisional, pues una vez abolidas las clases, automáticamente, puesto que ya se hace inútil, desaparecerá también el Estado. Ya antes, su antecesor Lassalle, declaraba que el instrumento de la emancipación de los trabajadores será el Estado, «órgano de la conciencia colectiva» creadora de nuevos derechos. Entendía que ese Estado debía ser «una asociación de pobres».

Para Marx también, el hombre real debe vivir antes que pensar, es decir, comer. Pues afirma que todas las instituciones sociales resultan mecánicamente de hechos de orden económico. No es la conciencia de los hombres, dice, que determina su ser, sino por el contrario, es su ser social que determina su conciencia.

El error de los marxistas está en la creencia de que el Estado nació a consecuencia de un cierto grado de evolución económica produciendo la llamada lucha de clases y haciendo necesaria la intervención de ese Estado para poner orden en las contradicciones de esta misma evolución. Pero, es que en este caso de la sociedad capitalista, puede el Estado ser un arbitrio desinteresado? No, el Estado se puso siempre del lado del más fuerte. Es más, es el mismo la clase más fuerte, es el que siempre dominó y sujetó, en beneficio propio, a las clases oprimidas. Y es por lo cual los anarquistas profesan la opinión de que el Estado fue siempre, en todos los tiempos, una fuerza de opresión que hay que combatir sin cuartel. No, el Estado no cavará su propia tumba por la desaparición de las clases (ejemplo Rusia) sino que morirá por la acción de los enemigos de la autoridad, y cuando el pueblo tenga conocimiento de lo funesto que es el Estado y se disponga también a suprimirlo. El Estado no muere si no se le mata.

La cuestión la más actual y la más esencial políticamente es pues, la cuestión del Estado en general. Cuando los hombres tengan voluntad propia abolirán el Estado. Este no puede ser concebido sin dominación y sin ser-

vidumbre, pues debe ser el amo absoluto de todo lo que contiene, y esa voluntad se llama «la voluntad del Estado». En cuanto la sumisión cesara, se habría terminado con la dominación. La voluntad irreductible de los individuos y el Estado son enemigos mortales; entre estas dos fuerzas no puede haber paz posible. Todo Estado es tiranía, sea la tiranía de uno o de varios. Así es como se pasa en república o en régimen socialista autoritario o totalitario, donde de todos son legisladores. Tal es especialmente el caso, cuando la ley que nos dan cada día los legisladores, cuando esa ley, expresión de la voluntad general, se vuelve luego la ley para el individuo, a la cual debe obediencia.



Todos los Estados en sus diferentes formas, representan siempre el poder supremo. ¿Contra quién? contra el individuo. El papel del Estado, es el ejercicio del poder que él llama «derecho», el poder del individuo lo llama «crimen». Y es solamente por el crimen de los individuos que se puede destruir el Estado.

Es del principio de que todo derecho y toda fuerza pertenece a la totalidad del pueblo, que nacieron todas las formas modernas de gobierno. pues todas se reclaman de la totalidad y obran y ordenan en nombre del pueblo, el Estado. Según la opinión de todos los gobiernos, aquel que no está por el Estado, está contra él. So-lamente está tranquilo el Estado y no tiene ya ningún peligro cuando el pueblo le es adicto y fiel. La afirmación individual es ya en principio el hecho de un criminal contra el Estado, y es por lo cual este vigila y le controla todo. Y cuando arremete con la furia que lo hace, contra el criminal, el Estado demuestra que no está enfermo, que aún no se tambalea sino todo lo contrario. Su único recurso es la severidad porque ese enemigo no tiene remedio, es irreductible, y si es peligroso para el Estado es porque esa irreductibilidad es su naturaleza, su propia vida. Por eso el Estado quiere que todos los ciudadanos sean iguales, es decir, to-

LO QUE EL VIENTO SE LLEVO...
H EMOS leído en ocasión del treinta aniversario de la revolución de 1936 algunos reportajes, hilvanados por redactores de algunas publicaciones francesas que, al parecer, han estado España en plan de ofrecer una referencia al respecto de la situación político-social del país. Posiblemente, el escribir

para un público heterogéneo en cuanto a ideas sociales ha hecho que, como suele decirse, hayan ofrecido en sus informaciones una de cal y otra de arena.

Coinciden unos y otros en lo de España, económicamente, ha dado un salto adelante, gracias a las intervenciones de capital extranjero. singularmente en lo relativo a los dólares norteamericanos, montándose, acá y acullá importantes industrias. Se han referido a los planes de desarrollo económico, citando el parecer de los elementos gubernamentales con los cuales han conversado y que, naturalmente, les han ofrecido detalles optimistas. Han referido igualmente los periodistas en cuestión, detalles con miras al turismo: playas de moda, establecimientos nocturnos donde se danza y se bebe hasta las tantas de la madrugada, y otros pormenores frívolos por el estilo.

Casi de refilón aluden a la crisis del campo; apenas si en tales reportajes se habla de los miles y miles de españoles que andan por Europa, trabajando en unos y otros países, cosa que, por supuesto, no harían de poder vivir un poco mejor en la tierra que los vio nacer.

«Pero el problema es más complejo de lo que tales enviados especiales quieren hacer ver. Hablan la mayoría con una desparpantada ligereza aduciendo que la etapa de cononociones sociales ha sido despasada; exageran la nota sobre la supuesta prosperidad económica sin tener en cuenta el hecho de que aún y con todo el suponer que ello fuera verdad — que no lo es — existe aquella objeción contundente que asevera: «no tan sólo de pan vive el hombre... Poco dicen que ya han resuelto, de tiempo, el problema de conseguir el pan de cada día. Poco nos dicen de que en España existe un problema de dignidad. El de recobrar aquellas libertades cívicas que en todo país civilizado se estiman de un valor fundamental.»

A lo que apenas aluden la mayoría de periodistas extranjeros que aducen haber estudiado la España de hoy es que una nación en la cual existe la «ley del candado», al objeto de que las masas no puedan expresar públicamente su sentir, no es como para jalear sus progresos. No, no se puede aún decir, como lo ha dicho recientemente «L'Express»: «Le soleil se lève sur l'Espagne». Amanecerá, se levantará el sol con la caída del franquismo. Y, evidentemente, a ello se va, de una parte, gracias a las ideas de dignidad y decencia que brotan en el país, y dado también a que el viento no se ha llevado el recuerdo y la experiencia de la etapa revolucionaria que se inició en julio de 1936.

EL PERENNE VALOR INTELLECTUAL DE VOLTAIRE

El amigo que escribe desde España, y que ama honrar en las librerías de lance de la ciudad, explica que es muy poco lo que se puede leer y encontrar de Camus, de Sartre, de Bertrand Russell, en una palabra, de los escritores contemporáneos de reconocida tendencia liberal. Manifiesta que los librereros aducen tener no pocos clientes que buscan con afán las obras, en fondo de librería, de aquellos pensadores clásicos, por así decir, de los siglos XVIII y XIX. Y, sobre todo, se buscan, en traducción, o en la lengua original, las obras más conocidas de Voltaire.

«EL ZUMBÓN», O LA VERDAD DICHA EN BROMA

La verdad, al censurar las características de un sistema social, se puede evidenciar con aire de seriedad, poniendo incluso en ello acento dramático. Se puede decir lo mismo, pero, a la inversa, razonando burla burlando, poniendo en evidencia, haciendo resaltar la parte grotesca, ridícula, de un organismo social determinado, de una institución a la que se confiere oficialmente importancia trascendental. Se puede poner en ridículo por ejemplo, la necesidad del individuo que no sabe cómo colocarse para darse aire de una mayor importancia, como ese militarote que para dar mayor solemnidad a su cargo, con aire de seriedad asnal, se hacía fotografía bajo palio...

Si el tono patético emociona, y puede encender la indignación en contra de un sistema de gobierno, particularizado en alguna de sus instituciones, la risa, la burla, la ironía, pueden concitar el desprecio hacia las mismas instituciones. Una y otra forma son ineficaces para una contundente obra demoleadora. Toca ahora, hablar de las verdades dichas en broma, usando el arma de la burla. Es una función que cuenta con dos figuras ilustres, geniales en el arte de la ironía y la burla. Me refiero a Cervantes y a Rabelais, que tantas verdades supieron expresar, burla burlando, en el «Quijote» y en el «Gargantúa y Pantagruel».

Hemos visto el primer número de

«El Zumbón», que nuestro semanario «Espoir» venía anunciando. Chistosa y harto elocuente «Declaración de principios», variedad de caricaturas, con punzante sátira al pie de cada una, buena campaña, en broma, contra el franquismo. No podía faltar en una publicación de la naturaleza de «El Zumbón» el lápiz desparpantante del amigo dibujante de «Espoir». Nadie más apropiado que él para poner en evidencia a esos que llaman la «Benedictina», o sea a los guardias civiles. Hemos conocido diversos dibujantes que han cosechado popularidad por su maestría en dibujar un tipo o unos elementos determinados: «Picarolo», creó el modelo del «Senyó Esteve», tipo del burgués catalán, egoísta, hipócrita y santurrón. «Sleonio» reflejaba al rentista madrileño, panzudo y decorativo. «Bagaria» trazaba la silueta de unos frailes que le hubieran hecho perder el respeto a la religión al mismísimo Beato Luis Gonzaga. «Xaudaró» hizo popular al perro al que pusieron el seudónimo del propio dibujante; un perro de aire vivaracho, con más caletre que los siete sables de Grecia puestos en fila... ¡Ah, pero los «civiles», o «civilonos» de nuestro compañero el dibujante de «Espoir», merecen por sí solos ser incorporados, con todos los honores, en un álbum! Aparecen en toda su variedad de matices, el grullo, el patán, el bestiajo, el atolondrado, el trebuchado, el berzotas, en fin, toda la gama que constituye el «cuero» en cuestión.

Esperamos que la «chispa» de los redactores y colaboradores de «El Zumbón» se ponga de relieve con el acierto debido. Ya queda expresado que lo que produce indignación, y lo que causa risa, puede en su diferencia de matices, ser arma eficaz para combatir al régimen que avasalla al pueblo hispano.

Y al hacer referencia a un camisa satírica, a la crítica demoleadora de tipo humorístico, o zumbón, sería injusticia no citar lo hecho por unos compañeros a este respecto, a base de un paciente trabajo manual, al esfuerzo de todos y cada uno, según posibilidades, a la tarea de poner en evidencia lo que el franquismo hace y representa.

El amigo que escribe desde España, y que ama honrar en las librerías de lance de la ciudad, explica que es muy poco lo que se puede leer y encontrar de Camus, de Sartre, de Bertrand Russell, en una palabra, de los escritores contemporáneos de reconocida tendencia liberal. Manifiesta que los librereros aducen tener no pocos clientes que buscan con afán las obras, en fondo de librería, de aquellos pensadores clásicos, por así decir, de los siglos XVIII y XIX. Y, sobre todo, se buscan, en traducción, o en la lengua original, las obras más conocidas de Voltaire.

EL PERENNE VALOR INTELLECTUAL DE VOLTAIRE

El amigo que escribe desde España, y que ama honrar en las librerías de lance de la ciudad, explica que es muy poco lo que se puede leer y encontrar de Camus, de Sartre, de Bertrand Russell, en una palabra, de los escritores contemporáneos de reconocida tendencia liberal. Manifiesta que los librereros aducen tener no pocos clientes que buscan con afán las obras, en fondo de librería, de aquellos pensadores clásicos, por así decir, de los siglos XVIII y XIX. Y, sobre todo, se buscan, en traducción, o en la lengua original, las obras más conocidas de Voltaire.

«EL ZUMBÓN», O LA VERDAD DICHA EN BROMA

La verdad, al censurar las características de un sistema social, se puede evidenciar con aire de seriedad, poniendo incluso en ello acento dramático. Se puede decir lo mismo, pero, a la inversa, razonando burla burlando, poniendo en evidencia, haciendo resaltar la parte grotesca, ridícula, de un organismo social determinado, de una institución a la que se confiere oficialmente importancia trascendental. Se puede poner en ridículo por ejemplo, la necesidad del individuo que no sabe cómo colocarse para darse aire de una mayor importancia, como ese militarote que para dar mayor solemnidad a su cargo, con aire de seriedad asnal, se hacía fotografía bajo palio...

Si el tono patético emociona, y puede encender la indignación en contra de un sistema de gobierno, particularizado en alguna de sus instituciones, la risa, la burla, la ironía, pueden concitar el desprecio hacia las mismas instituciones. Una y otra forma son ineficaces para una contundente obra demoleadora. Toca ahora, hablar de las verdades dichas en broma, usando el arma de la burla. Es una función que cuenta con dos figuras ilustres, geniales en el arte de la ironía y la burla. Me refiero a Cervantes y a Rabelais, que tantas verdades supieron expresar, burla burlando, en el «Quijote» y en el «Gargantúa y Pantagruel».

Hemos visto el primer número de

DISCOS

Se habla demasiado de Salvador Dalí, como escapan del círculo. Se habla de las necesidades comerciales de Dalí, y cuesta saltar la risa. Porque la comedia satírica, franquista de conveniencia, carga demasiado.

Que este pintor cadaquiesmo conoce su arte, no hay duda. Que la dignidad de persona le es extraña, no lo dudamos siquiera: lo sabemos exacto. Sus conferencias de antaño, con boniato y ratera; sus trepaduras ar-

bolescas en Nueva York para épatar a los transatlánticos; sus elucubraciones «cosméticas» sobre la coliflor en la Sorbona; sus estúpidas bigoterías en las televidiones; sus ridículas «inspiraciones» en el fúido pitáico... todo eso es peccata minuta. Lo indignante de Dalí es cuando se ocupa de la figura mártir de Federico García Lorca. Era su amigo, con él andóografiado en las obras completas de Lorca. Y a su amigo lo trata de forma indigna para dar gusto a sus innobles asesinos.

Ha dicho perrerías de Federico. Ha profirido imbecilidades en público, en la prensa, ante cenáculos literarios. Ha hecho el bufón, el lulu, el papagayo para darse una fama y le paguen las telas millonariamente, como a Picasso. En la cloche francesa, en el mundo portadosero de España, no hay un caso de abyección como en este hombre que nació en el Ampurdán, como podía haberlo hecho entre estercoleros de no importa qué rincón inmundado de la tierra. La luminosa y franca tierra gerundense no merece ser afeada con la paternidad de un ex hombre cual ese Salvador que, por no salvar a nadie, ni se salva — del ridículo — a sí propio.

Nos fue particularmente odioso cuando en la Tele francesa dijo que el orgullo de todo buen español es morir fusilado. Y que cuando se enteró de que «su amigo» García Lorca murió fusilado, exclamó: «¡Olé!»

«Se ha visto indecencia? Olé para un amigo cobardemente inmolado por la Falange. Olé para aplaudir, en el fondo, a los nuevos amos de España. Olé por la tolerancia que tienen para él, y olé por el dinero que su abyecto menosprecio a la memoria

de un gran poeta pueda proporcionar.

Sin embargo, Dalí pinta bien cuando quiere.

Y un fusilazo se lo tiene merecido por esas indecencias.

Pero no seamos malos. Con una docena de reverses bien aplicados el hombre se contentaría.

A pesar de su orgullo de español verdaderamente fusilable.

DISCOBOLO

(Pasa a la página 3.)

CC. DE RR. DE PROVENZA Y HERAULT, GARD Y LOZERE

JIRA INTER-REGIONAL

Como en años anteriores se organiza para el domingo día 31 de Julio de 1966 la grandiosa concentración en «Les Sablières de Lézan».

En esta ocasión además de las CC. de RR. de Provenza y Hérault, Gard y Lozère se ha interesado a las CC. de RR. de los Núcleos Aude-Pyr. Orientales, Tarn, Aveyron y Rhône-Loire.

Será la más importante salida campesine del cuerpo Confederado exiliado. La parte oral correrá a cargo de la compañera FEDERICA MONTSENY.

En lo musical y artístico se cuenta con el concurso y colaboración de múltiples aficionados. Una parte de música regional y un «radio croché» armonizarán el conjunto artístico que tanto gusta a todos.

Durante la jornada se procederá al sorteo de una Tombola donde los objetos sorteados representan un valor aproximativo de 1.000 francos.

Potentes altavoces facilitarán la acústica a los compañeros y familias esparcidos por los prados ocupados al efecto.

Un servicio meticoloso de agua potable, bebidas, panecillos y tabacos complementarán a que la jornada nos resulte altamente agradable a todos. Por último conviene precisar, que los fondos recogidos serán íntegramente destinados a la suscripción permanente pro-España oprimida.

[Todos a las «Sablières de Lézan» el domingo 31 de julio de 1966 para demostrar con nuestra presencia el potencial orgánico!

Invitación cordial y particular; a cada uno de los compañeros en nombre de los Núcleos de Provenza, y del Hérault, Gard y Lozère, y por ende las CC. de RR. de los Núcleos Rhône-Loire, Tarn, Aveyron y Aude-Pyrénées Orientales.

Economía, igual a sinvergüencería

MADRID. — Un acuerdo de concesión a Venezuela de un crédito de diez millones de dólares, fue firmado esta mañana en Madrid.

Lo rubricaron el Embajador de Venezuela en España, Mendoza Goiticoa y el Marqués de Loriana, Consejero delegado de «Camer» internacional.

Asistieron a la ceremonia los miembros de una delegación venezolana, que viajó al al respecto de Caracas bajo la presidencia de Robert Cabaldón, Secretario Ejecutivo de la Comisión de Financiación del Ministerio de Fomento.

El indicado crédito ha sido concedido por España a la Comisión Nacional de pequeña y mediana industria y abarca los tres puntos siguientes: Adquisición de bienes de equipo, desarrollo de la pequeña y mediana empresa y asistencia técnica.

En una alocución, el Embajador de Venezuela subrayó que la importancia

de este acuerdo radicaba en el hecho de que la oferta española fue aceptada, frente a los otros países europeos y asiáticos. El presente convenio, agregó, constituye además el primer resultado efectivo de los esfuerzos para intensificar las relaciones económicas entre Venezuela y España. El acuerdo será aplicado en cinco años.

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul 94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)



LE ECONOMIBAT

SYNDICALISTE

A.I.T.

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

C.N.T.

B.D.I.C.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

4 AOUT 1966
NUMERO 413
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

JEUNESSE INSOUCIANTE

On a trop l'habitude de penser que les jeunes vivent dans une complète insouciance et toutes les occasions sont bonnes pour les rendre responsables de leur inadaptation aux structures sociales actuelles.

Des tas d'exemples pourraient être cités, qu'il s'agisse de jeunes issus de « zones », d'H.L.M. ou de milieux dans lesquels on peut toujours compter sur papa.

Et pourtant... nous sommes persuadés que les jeunes se heurtent prématurément aux difficultés sociales et leur insouciance n'est, bien souvent qu'apparente. Ils apprennent à leurs dépens que les difficultés que leur ont léguées leurs aînés constituent un lourd fardeau pour leurs épaules. Dans une société dominée par le profit, on ne tient plus compte de leur personnalité ni de leurs aspirations; ce sont des pions sur un échiquier.

Le récent scandale du bacc. pour ne citer qu'un exemple, image admirablement bien la situation difficile dans laquelle on cherche à plonger la jeunesse. Des flots d'encre ont coulé sur cette dernière session du baccalauréat; toutes les tendances politiques se sont vues concernées par ce problème, les uns cherchant à le justifier, les autres

condamnant des réformes arbitraires qu'ils jugent inacceptables parce qu'ils sont dans l'opposition.

La réalité c'est que le bacc. n'est plus un examen des valeurs intellectuelles des candidats, mais un moyen à la disposition des puissances occultes qui cherchent avant tout à satisfaire des statistiques inhumaines autant qu'immorales.

Le fait que 27 % seulement des candidats aient été reçus en juin et compte tenu des besoins actuels, ne serait-ce que dans l'enseignement, il est flagrant que les étudiants sont souvent victimes de querelles politiques ou autres que ne les concernent nullement. Si on consulte la carte statistique des résultats du bacc. et qu'on la compare à la carte électorale, on constate un phénomène assez édifiant : les départements de l'Est à influence gaulliste se sont distingués par leurs brillants résultats; Nancy, Strasbourg sont en tête, alors qu'on enregistre des échecs massifs dans tout le Midi de la France, ainsi qu'à Saint-Nazaire où tout le monde sait les résultats négatifs apportés par le cinquième plan. Certaines mauvaises langues sont allées jusqu'à dire qu'il s'agissait d'une manœuvre

antigouvernementale et que les professeurs n'ont pas trouvé d'autres moyens pour faire échec au plan Fouchet.

Quoi qu'il en soit il est étonnant qu'un élève du Lycée Henri IV à Paris qui fut reçu premier au concours général de Maths ait été refusé au bacc. et précisément en série Maths. Elém. D'ailleurs de nombreux cas d'échecs ont été enregistrés dans des matières où le candidat excellait d'ordinaire. A l'Académie de Grenoble on a présenté par erreur un sujet sur l'hérédité partie du programme supprimé depuis deux ans; l'erreur ayant été constatée par la suite, les candidats furent invités à recommencer l'épreuve de sciences naturelles.

Voilà ce que les braves gens appellent insouciance de la jeunesse et, nous l'avons dit plus haut, il ne s'agit là que d'un seul exemple; nous en aurions des milliers d'autres à exposer.

Nous y reviendrons certainement car les problèmes de la jeunesse sont les problèmes de l'avenir et la C. N. T. doit veiller à ce que l'automatisation de la production et le conditionnement de l'individu ne s'associent jamais pour le malheur de l'humanité.

LA CONJONCTION DES MENSONGES...

Les structures temporelles des Eglises étant édifiées sur des mensonges religieux plus ou moins grotesques, il était à prévoir que les progrès scientifiques ruinerait peu à peu les bases essentielles de ces industries superstitieuses.

Une vague d'indifférence et d'incrédulité ouvrit la voie à une incroyance de plus en plus manifeste chez les travailleurs, et à un courant d'athéisme très remarquable chez les intellectuels professionnellement indépendants des milieux religieux.

Cette désaffection générale orienta les travaux du Concile dans ses recherches vers des positions temporelles et sociales qui pourraient, retenir dans le giron de l'Eglise des fidèles et des oppositions se manifestant au grand jour. C'est ainsi que les Eglises menacées dans leur influence abandonnèrent l'esprit et le conservatisme des précédentes encycliques pour adopter une Constitution pastorale à caractère socialiste.

Certes, ce socialisme est dosé, mesuré, soigneusement édulcoré de tout esprit subversif, mais, tel quel, c'est un nouvel engagement dans une voie autrefois condamnée : le socialisme et la paix.

Ce qui a permis à l'historien catholique Jacques Madaule, de déclarer à la clôture des débats de « la semaine de la pensée marxiste » :

« Nous avons compris que l'athéisme n'est pas une simple négation haineuse, qu'il est aussi une grande attitude humaine avec laquelle nous devons engager le dialogue. »

La densité des équipages des partis socialistes invite certainement l'Eglise à des dialogues ou, de chaque bord on s'efforcera assez hypocritement de maintenir la foi religieuse chez les politiciens, pour au sein des partis socialistes, capter insidieusement des voix électorales.

Si, en général, on peut se réjouir de la nouvelle attitude cléricale qui renonce à imposer ses dogmes par la force tout en s'opposant à une révolution sociale qui seule peut réaliser la justice par l'égalité, on peut se réjouir encore davantage d'une attitude nouvelle qui démontre que la foi connaît les mêmes contradictions de toutes les entreprises humaines, ce qui réduit considérablement l'inspiration et la puissance d'un soi-disant créateur.

L'Eglise, par souci de recrutement, et donc par sens des affaires, a donc évolué sans pouvoir se soustraire à ses fondations dogmatiques liées entre elles par le Mensonge-dieu.

Comme le progrès social est conditionné par le progrès moral, et que ce dernier ne peut être que la découverte de la vérité appliquée à la conscience, les religions étant toutes bâties sur la mensonge, nous ne saurions à aucun moment envisager la possibilité d'un dialogue culturel avec des puissances dont le but avoué est de maintenir les intelligences dans la soumission à des croyances surnaturelles indémonstrables.

Mais les bolchevistes ont de bonnes raisons pour multiplier les dialogues avec les représentants des Eglises. A la semaine de la pensée marxiste, Garaudy membre du comité central, déclarait : « Les chrétiens sont comme nous des soldats. »

Certes, les soldats bolchevistes obéissent à des dogmes bien différents de ceux des chrétiens, mais le mensonge politique qui les impulse n'a pas eu jusqu'à nos jours, plus de valeur humaine que le mensonge religieux.

Or, et c'est là la grande nouveauté, les bolchevistes, désespérant de conquérir le pouvoir par leurs propres forces, sentant s'effriter leur influence sous le poids de leur rigidité dogmatique, de leur intolérance dictatoriale, viennent de s'imposer en Italie et en France une mutation, vraie ou fausse, qui se veut spectaculaire !

A la différence de l'Eglise où la bataille pour une conversion relative a été menée principalement par le bas clergé, l'assaut contre le dogme soviétique a été mené par les intellectuels du P. C.

Cette évolution qui couvrait de longue date, s'est surtout traduite au cours de la semaine de la pensée marxiste. Répondant à des interlocuteurs religieux, les intellectuels du parti ont amorcé, précisé ce que seraient les déclarations du comité central.

La condamnation par Moscou de deux littérateurs accusés d'avoir trahi la pensée marxiste dans leurs œuvres devait faire éclater parmi les bonzes intellectuels du parti, la révolte de l'intelligentsia.

Le combat fut mené sur deux fronts par Garaudy au cours de la semaine de la pensée marxiste et par Aragon à la session du comité central.

Aragon, littérateur renommé, a commencé d'abord par combattre le bolchevisme. Puis, il adhère au parti, ce qui lui vaut une publicité fructueuse sur le plan mondial. L'amour sera sans doute pour une grande part la raison de son adhésion totale au marxisme, selon Staline.

Il chantera la gloire, la sublimité du père des peuples, de Staline le tyran. Sa rigueur militante est égale à son courage. Il est sectaire, tyrannique. Après la répression de Budapest de nombreux intellectuels qui quittent le parti, il évolue vers une conception de la liberté à laquelle il donnera libre cours dans sa lettre à Moscou contre la condamnation des écrivains soviétiques.

La résolution du comité central du P. C. sur les questions idéologiques, invite les intellectuels à s'exprimer « avec audace et indépendance » ! Elle déclare et met en garde « contre la prétention de régenter dans le domaine de la culture, mais aussi contre toute conception dogmatique de la culture. »

Le P. C. F. tend la main aux catholiques et non plus seulement « aux travailleurs chrétiens » comme auparavant.

A la clôture de la semaine, Waldeck Rochet déclarera :

« En bref, parce que nous croyons à la nécessité d'une collaboration vé-

ritable entre croyants et incroyants, nous estimons que dans la société socialiste de demain l'Etat doit être laïque, la liberté du culte et des croyances religieuses doit être garantie comme toutes les autres libertés... »

Préfaçant la résolution du comité central, le secrétaire du parti déclare encore :

« Nous sommes pour la pluralité effective des partis, pour la garantie des libertés et des droits fondamentaux de tous les citoyens, pour le respect des droits de la minorité fixés dans la loi. »

Quant on connaît les bolchevistes, on peut douter que leur mentalité forgée par 50 ans de fanatisme aveugle puisse prendre un caractère aussi nouveau.

L'Eglise a abandonné ou presque son droit d'excommunication, par tactique et non par conviction. Il est difficile d'admettre que qui enseigne le mensonge religieux puisse sincèrement défendre le progrès et la liberté !

Le bolchevisme peut sembler abandonner ses vaisseaux, son absence de scrupules, ses manœuvres criminelles, ses salomnies, ses pièges pervers, son idolâtrie dogmatique, son fanatisme jésuitique... il est impossible de faire confiance à ceux qui, par principe, ont nié le droit à la liberté en soumettant les travailleurs à la pire des dictatures. Le mensonge politique dont ils sont les militants ne saurait ouvrir la voie à la liberté.

G. B.

L'action révolutionnaire

Comme les Romains de la décadence, nous enregistrons que les Etats en sont réduits à des expédients pour assurer encore leur pouvoir. Nous constatons, tous les jours, que les pratiques des Etats sont opposées à toute morale et que sans le renforcement d'effectifs de mercenaires, chargés de protéger leur régime de dictature larvée, les peuples résisteraient à ces profiteurs de l'exploitation des travailleurs le sort qu'ils mériteraient. Malgré le renforcement de forces de police de toutes sortes la révolution est inévitable et sa nécessité apparaît aussi bien dans le domaine moral que dans le domaine économique.

Pouvons-nous encore concevoir qu'un changement de gouvernement permette à tous les hommes de bénéficier des immenses progrès, fruits des travaux de tous les travailleurs depuis plusieurs siècles ? Non, nous ne le pensons pas et personne ne peut y croire, car le progrès demeure la source de bénéfices exclusifs pour le capitalisme et l'Etat. Quant au travailleur, on lui fait comprendre que la surproduction existant dans tous les domaines, la machine se révélant plus productive que son travail, il doit limiter ses prétentions, sa production se révélant d'un coût plus élevé que celui de la machine. On oublie trop facilement que l'outilage assurant une production industrielle intensive est le fruit des travailleurs et que le capital s'en est approprié le monopole. On oublie, trop facilement, que réduire la possibilité de production du matériel moderne, pour assurer strictement les ventes apportant un pourcentage de bénéfice intéressant pour le capital, est un crime envers la population, la bourgeoisie et un crime à l'échelle mondiale, quand on veut bien admettre que dans les pays sous-développés, les tiers de l'humanité connaît la famine.

Tant d'injustice et de vol légalisé, justifient la révolte des travailleurs, mais il serait vain de combattre des forces de mercenaires puissantes et organisées sans une longue préparation révolutionnaire, apportant aux travailleurs la compréhension bien nette d'une société plus humaine et véritablement fraternelle.

Le succès du national-socialisme en Allemagne, celui du fascisme en Italie, celui du franquisme en Espagne, ne sont pas la valeur d'un Hitler, d'un Mussolini, d'un Franco, mais la défense désespérée du capitalisme devant la montée du socialisme, devant les revendications populaires. Là, où le travailleur devient menaçant et conscient de ses droits, le capital, qui entend conserver ses privilèges, n'hésite pas à faire appel à toutes les compromissions, toutes les injustices, tous les crimes, à la guerre, s'il ne parvient pas, par la politique ou la dictature, à maintenir le prolétariat en état de soumission.

La violence, pour nous, syndicalistes révolutionnaires, face au capitalisme et au pouvoir des Etats sera à l'heure de la révolution, plus qu'une nécessité, ce sera un devoir. Tout le passé est là pour nous apprendre qu'il est impossible de faire confiance à la parole de gouvernements dont les injustices et les privilèges reposent sur la force, alors que toute leur histoire n'est qu'une longue suite de reniements de la parole donnée, d'arrestations arbitraires, de crimes justifiés par la raison d'Etat, de jugements sommaires et de violences sous toutes les formes. — « Resté salarié, le travailleur restera esclave de celui à qui il serait obligé de vendre sa

force, que cet acheteur soit particulier ou Etat. Dans l'esprit populaire — dans cette somme de milliers d'opinions qui traversent les cerveaux humains — on sent ainsi que si l'Etat devait se substituer au patron dans son rôle d'acheteur et de surveillant de la force de travail, ce serait encore une tyrannie odieuse. L'homme du peuple ne raisonne pas sur des abstractions, il pense en termes concrets, et c'est pourquoi il sent que l'abstraction « Etat » serait pour lui la forme de nombreux fonctionnaires, pris parmi ses camarades d'usine ou d'atelier, et il sait à quoi s'en tenir sur leurs vertus; excellents camarades aujourd'hui, ils deviendront demain des gérants insupportables. Et il cherche la constitution sociale qui élimine les maux actuels, sans en créer de nouveaux. » — Pierre Kropotkine (« Paroles d'un révolté »)

Nous savons trop bien que ceux qui possèdent le droit d'exploitation sur les travailleurs, l'abandonneront non par la raison, mais par la peur et la démonstration de force du peuple. L'organisation de la force combattive de la révolution ne devient plus un vague projet, mais la nécessité absolue d'une étude et d'une longue préparation; sans cette force représentative du peuple qui nécessitera une difficile mise au point, la révolution échouerait et les travailleurs vaincus supporteraient plus d'injustices que par le passé.

L'action présente du syndicalisme révolutionnaire est d'affranchir les travailleurs, de les placer devant leurs droits, de soulever leur dignité, leur révolte, de leur donner le courage de préparer la révolution pour mettre en place une civilisation plus juste et plus fraternelle. La civilisation présente a pour base l'ignorance, l'égoïsme, la force, la violence. Tout reposant sur l'intérêt et sur la jouissance individuelle, il en résulte qu'il faut être exploiteur ou exploité, voleur ou volé, employeur ou employé. La solidarité n'est qu'un mot, chacun ne vit que pour un profit plus ou moins immédiat. L'égoïsme règne dans tous les rapports entre les hommes. Chacun veut accaparer, s'enrichir, jouir; les mots profits, intérêts, camouflent le vol autorisé, l'escroquerie légalisée, l'exploitation honnête; personne ne veut donner et tout le monde veut prendre; cette situation est le fait de l'enseignement reçu dès l'école, précédant celui des parents qui limitent l'humanité aux frontières de la famille.

Tant d'ignorance facilite l'arbitraire des classes, du capitalisme, de l'Etat; le travailleur totalement inconscient, se montre surpris quand les pouvoirs font preuve d'autorité et de dictature. Mais qu'a-t-il fait cet exploité pour éviter son esclavage ? Rien. Tout au contraire, par une multitude de bassesses et de renoncements à leur dignité, certains de ces exploités tentent d'obtenir la considération de leur employeur, dans le but de parvenir à un poste leur permettant, contre quelques menues monnaies, de brimer leurs camarades d'exploitation. Quant au moins courageux, ils souscrivent un engagement dans une formation armée ou de police de l'Etat, chargé de respecter l'ordre, c'est-à-dire, en temps de grève, de matraquer les travailleurs ou de tirer sur eux.

« Selon mon opinion, l'antimilitarisme est la doctrine qui affirme que le service militaire est un commerce abominable et assassin et qu'un homme ne devrait jamais consentir à

prendre les armes au service des maîtres, et ne jamais combattre excepté pour la révolution sociale » (Malatesta.)

On conçoit que ces mercenaires, qui forment une minorité, reçoivent, la considération des exploités des travailleurs. De tout temps, il y a eu des esclaves et de tout temps, il y a eu parmi ceux-ci des individus sans dignité, pour brimer leur frère de misère, afin d'obtenir les bonnes grâces des maîtres.

Le syndicalisme révolutionnaire ne demande pas aux travailleurs de se sacrifier pour les autres, la loi de l'égoïsme est trop imprégnée dans la nature humaine pour demander un tel sacrifice, non, le syndicalisme révolutionnaire demande aux travailleurs de secouer leur inertie, de faire preuve de courage, de ténacité, de dignité, pour gagner pour eux et leur descendance des conditions justes et humaines d'existence. Se sacrifier pour les autres exigerait une dévotion morale que les travailleurs ne peuvent posséder, puisque, dès le berceau, ils n'ont jamais appris ce que pouvait être la solidarité humaine et que tout, dans leur entraînement, avait ses assises sur l'égoïsme.

On conçoit que tant que la majorité des individus ne réalisera pas l'exploitation dont elle est victime, tant que ceux qui réalisent cette exploitation seront en minorité, il sera inutile et nécessaire d'encourager la révolte chez les plus exploités, afin d'attirer l'attention des inconscients qui travaillent dans des conditions d'injustices préjudiciables à l'ensemble du prolétariat.

Il faut sans cesse dénoncer ceux qui exploitent les plus faibles et ceux qui se font valets de ces exploités. En soulevant la révolte des travailleurs, on les achemine vers la solidarité, on développe leur sentiment d'humanité, ils arrivent à réaliser que leur exploitation n'est que le fruit d'une organisation sociale vicieuse dont le prolétariat est victime et dont il ne pourra s'affranchir que par l'union face à l'injustice et à l'exploitation.

Aiors, seulement, devant la constatation de son exploitation, un renversement profond s'opère chez le travailleur, il devient non plus un révolté, mais un révolutionnaire, apte au travail constructif de la préparation à la révolution. Ce travailleur, libéré de tous les enseignements faux du passé, est désormais un syndicaliste révolutionnaire.

recul ce n'est pas la faute du communisme, mais des non-communistes, qui se sont enlisés dans une alliance avec les forces réactionnaires pour pratiquer une politique de droite : « De fait, comme vous le savez, jamais le parti communiste n'a changé de politique, une seule ligne de conduite, et elle est sacrée... » Sacré farceur de rapporteur !

Un aveu de ce pince-sans-rire : « Il faut redonner confiance aux hommes et aux femmes de notre pays qui se sont détournés de la gauche. » S'ils s'en sont détournés ce n'est pas la faute des communistes, mais celle des non-communistes... Voir plus haut.

Je ne sais pas si aux prochaines élections la gauche, c'est-à-dire les communistes, les socialistes et quelques radicaux seront majoritaires; je ne sais pas si dans cette hypothèse il y aura un gouvernement de gauche basé sur les partis dits de gauche. — P. C., S.F.I.O. et radical-so-

ABONDANCE-CONCENTRATION-RARETE

Si l'abondance oriente ou pourrait orienter l'économie vers la satisfaction de tous les besoins solvables, ou non, elle a le grave défaut, du point de vue capitaliste, et donc dans un monde où la solvabilité est restreinte, de jeter sur les marchés mondiaux plus de produits que l'on ne peut vendre.

Cela donne lieu à des luttes concurrentielles préjudiciables aux entreprises et aux masses salariales qui doivent supporter ce manque à gagner par des restrictions insupportables et incompatibles au sein d'une productivité abondante.

Les entreprises sont donc poussées vers des fusions inévitables pour diminuer l'intensité de la concurrence par absorption des concurrents nationaux d'abord, puis continentaux, ensuite.

Dans cette voie, et par la force des choses ce qui semble au Profit, par faitement rationnel sur le plan national, ne sera pas moins demain sur le plan continental pour s'achever à travers mille difficultés vers une concentration mondiale des entreprises.

Aujourd'hui, c'est la fusion de constructeurs d'automobiles, de biscuitiers, de parfumeurs, d'industries di-

verses. Déjà quelques fusions franco-allemandes, et plus encore des fusions américano-européennes qui deviendront de plus en plus nombreuses.

Cette concentration progressive éliminant toute concurrence sur le plan européen et sur un objet déterminé, ce marché continental ne recevrait alors que la quantité de marchandise correspondant exactement à la demande solvable.

C'est-à-dire qu'avec des moyens immenses de production, qu'avec des possibilités d'abondance toujours plus vastes, le Profit capitaliste aboutirait à une rareté calculée fortifiant théoriquement son règne insolent et cruel.

Les Etats Unis ont entrepris le rachat de toutes les entreprises européennes dans le but évident de contrôler plus étroitement l'économie mondiale d'abord, puis, si faire se peut, de fusionner les entreprises sur une base internationale.

Impérialisme du dollar bannissant toute concurrence sur ce vaste monde par la création d'une rareté spécifique assurant le profit contre toute dégradation par la création d'une solvabilité générale, mesurée, commandée et soumise de plus en plus

étroitement à l'économie capitaliste ! Il est évident que la plupart des industriels et des technocrates d'Etats européens n'agissent pas dans ce sens avec une vue claire des éventualités; mais lucides ou non, la centralisation des entreprises à laquelle ils ne peuvent se soustraire, les entraîne dans cette voie... En 1965, 850 fusions industrielles ont été réalisées. Depuis le 1^{er} janvier 1966 jusqu'au 1^{er} juin, 450 ont été réalisées ou sont en voie de l'être... Cela donne l'importance des fusions industrielles en cours, des concentrations financières qui les accompagnent.

Un point noir à l'horizon, toutefois. Ces concentrations ne s'opèrent et ne peuvent s'opérer que par une automatisation de plus en plus poussée des entreprises géantes... Alors que disparaissent les travailleurs ? Des milliards ou des milliers de l'automatisation ?

En face de cette mondialisation de l'économie capitaliste, de ce sens nouveau d'une progression qui ne saurait se complaire, s'attarder en des économies nationales que les difficultés financières rendent impuissantes sur le marché mondial; en face d'un capitalisme qui s'internationalise de plus en plus, tout en se livrant à lui-même de furieux combats d'arrière-garde, que font les travailleurs de tous pays ? Ils subissent l'exploitation capitaliste avec une inconscience qui semble imperméable !

On égare leur attention par des participations à des grilles réformistes, à des jeux politiques dans lesquels ils sont entretenus autant par les industriels, les Etats que par la bureaucratie prolétarienne.

Dans la Rome antique, alors que les privilégiés s'engraissent des dépouilles des peuples vaincus et asservis, on jetait aux plébéiens et aux esclaves les jeux du cirque, les débauches saturnales... Et dans l'état de cette barbarie la pauvreté se roula dans l'ordure de ses maîtres...

Dans nos Etats industriels, les maîtres s'adonnent à la culture du patriotisme à seule fin que leurs esclaves ne prennent conscience trop tôt qu'ils sont, en fait, devenus les citoyens d'un monde d'escarpes !

La grève des marins anglais n'a pas reçu l'appui qu'elle était en droit d'attendre de tous les marins du monde. Cette honte, cette trahison internationale à laquelle se sont associés tous les syndicats, témoigne que jusqu'à ce jour les travailleurs sont restés des primitifs dans une civilisation qui ne leur accorde un mieux-être relatif que pour les mieux écraser demain...

ÇA BOUILLONNE DUR CHEZ LES COCOS

Le camarade Paul Laurent, rapporteur devant le Comité central, a donné un brevet de bons et loyaux services aux militants du P. C. et à la politique suivie par le parti. D'après lui, on doit se féliciter des progrès accomplis dans la lutte contre le régime du pouvoir personnel. En effet, on est prié de ne pas confondre le chef de l'Etat français mandataire du capitalisme et le camarade de Gaulle, actuellement en délégation en U.R.S.S. Le rapporteur dit notamment : « Notre attitude a contribué à porter un coup sévère au pouvoir personnel et à faire progresser l'union des forces ouvrières et démocratiques. » Je me demande quelle fut la réaction (intérieure) des délégués à ce congrès, comme dirait Zazie, rapporteur mon cœur...

Mais il y a mieux; écoutons encore le camarade Laurent : « La gauche a été majoritaire plusieurs fois dans notre pays; si à chaque fois il y eut

recul ce n'est pas la faute du communisme, mais des non-communistes, qui se sont enlisés dans une alliance avec les forces réactionnaires pour pratiquer une politique de droite : « De fait, comme vous le savez, jamais le parti communiste n'a changé de politique, une seule ligne de conduite, et elle est sacrée... » Sacré farceur de rapporteur !

Un aveu de ce pince-sans-rire : « Il faut redonner confiance aux hommes et aux femmes de notre pays qui se sont détournés de la gauche. » S'ils s'en sont détournés ce n'est pas la faute des communistes, mais celle des non-communistes... Voir plus haut.

Je ne sais pas si aux prochaines élections la gauche, c'est-à-dire les communistes, les socialistes et quelques radicaux seront majoritaires; je ne sais pas si dans cette hypothèse il y aura un gouvernement de gauche basé sur les partis dits de gauche. — P. C., S.F.I.O. et radical-so-

Le terrain de camping se situe sur la Campagne du Père Icard, sur la départementale 50 qui relie St-Mitre-les-Remparts à Port-de-Pouc. Le camp se trouve exactement à 1 km 500 de St-Mitre-les-Remparts, en allant vers Port-de-Bouc. Deux cyprès signalent le chemin qui mène au terrain particulièrement boisé, ce qui nous permettra de nous abriter à l'ombre.

Moyens d'accès : Par le train, les deux gares les plus commodes sont celles d'Istres ou de Martignes. Un service de cars assure la correspondance jusqu'à St-Mitre-les-Remparts. Départ des cars d'Istres : 6 h 20 - 8 h 15 - 12 h 40 - 14 h - 16 h 45 et 18 h 30 tous les jours.

Départ des cars de Martignes : 6 h 45 - 10 h 05 - 11 h 50 - 15 h 35 h et 19 h 35, tous les jours.

Si vous voulez annoncer votre arrivée, écrivez à : Camping International, Campagne du Père Icard, St-Mitre-les-Remparts, 13 - (B. du Rh.).

Cette année, le camping aura lieu du 18 juillet au 31 août 1966.

Pour l'organisation pratique du camping, toutes les bonnes volontés sont acceptées.

Quelques camarades seront sur place les 14, 15, 16 et 17 juillet pour préparer le camp et monter les installations nécessaires.

Nous espérons ne pas nous retrouver tous seuls à de telles réjouissances...

« Resté salarié, le travailleur restera esclave de celui à qui il serait obligé de vendre sa

JEUNES FILLES, GARE AUX GARDIENS !

Le chef du poste de Police du Grand-Palais a offert à une fille de 26 ans, prénommée Danielle, de l'amener chez elle avec le car de police secours. Elle ou l'imprudance d'accepter. C'était une nuit de grève de l'électricité.

Trois gardiens occupaient l'intérieur du véhicule.

Un des gardiens, Denis Champenois montrait avec ostentation « un objet qui ressemblait, dans l'obscurité ambiante, à son bâton blanc administratif », les deux autres : Emilier Sanguera et Hubert Debouzy « avaient

essayé de l'aider à commettre, à cette occasion, un acte beaucoup plus grave encore », dit l'information.

Plainte ayant été déposée, les dits gardiens ont été condamnés avec sursis.

La plaignante est restée atteinte de troubles nerveux, se manifestant essentiellement par une curieuse allergie aux uniformes de la police.

Morally : En cas de grève du Métro, mieux vaut faire le trajet à pied que risquer d'être violée par la police.

« Resté salarié, le travailleur restera esclave de celui à qui il serait obligé de vendre sa

RENE VILLARD

Francisco Ferrer y la escuela moderna

Humanidad, acaba con el castigo!

13 de octubre de 1909-13 de octubre de 1965. Hará cincuenta y siete años que Francisco Ferrer Guardia fue fusilado en el mal-dito castillo de Montjuich, en Barcelona (España)...

Nuevo centro de enseñanza universalista y nueva Editorial Escuela Moderna, de haber sabido, de libertad y paz, de desarme de odios entre los seres humanos...

Francisco Ferrer, al que la envidia malsana, la maldad y la mediocridad rondaron en vida, siendo víctima también de la calumnia; sabemos que desdeñaba la idolatría, el culto a los muertos y a los vivos...

Si Ferrer hiciste la experiencia pedagógica racionalista - humanitaria más atrevida y avanzada que se conoce en la historia universal y de la pedagogía rodeado de las circunstancias más adversas...

Francisco Ferrer nos dio el ejemplo social-libertario y humanista; en cada instante de nuestra existencia sin cesiones ideológicas al ambiente malsano político-religioso...

Recordamos que en la misma España se abrieron centenares de escuelas inspirándose en lo esencial de la Escuela Moderna...

OBRAS DE FELIPE ALAIZ



«Quinet», tomo I. «Tipos Españoles», t. II y III. 19,00 francos los 3 volúmenes. Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X). C.C.P. 13507 56.

Y al de la Generalidad, a la llamada Escuela Nueva y a otras escuelas, fundamentalmente ciudadanistas. La misma C. N. T. de Cataluña, en el Congreso Cultural...

La obra pedagógica que Francisco Ferrer Guardia inició en 1901-1909 no será estéril; las experiencias se hicieron a la vista de todo el mundo; la semilla educativa, limpia de dogmatismos...

Cierto, Ferrer, que caíste bajo el fuego de las armas movidas por las gentes de la espada, el hisopo y la cruz que hoy continúan eliminando en España a hombres y mujeres de pensamientos y sentimientos libres...

FLOREAL OCANA

EL CURA MERINO DE DON PIO

A MI AMIGO ANDRES MARTINEZ

El cura Jerónimo Merino era un hombre regordete. No pudo ser nunca gordo porque lo mimbaba por una sordida inquietud; ni delgado, porque tenía sus plácidos sopores...

El hábito no hace al monje, fraile, cura o sacerdote oriental; pero produce otros hábitos que enseñan magistrales pasiones de espíritu. La humanísima libertad que esas perniciosas formas talan y que, como la sangre...

Jerónimo Merino, de Elduayen, hijo del arroyo, fruto de otras aberraciones sociales, había llegado a ordenarse como se ordenan las almas sin orden armonioso y por el mismo sistema infrahumano...

«Qué sería, qué haría o no haría el cura Merino que fueron a prenderle en pleno oficio sacerdotal, posiblemente en el instante en que, lo que debió ser cáliz de amarguras por el sufrimiento del Pueblo, pasaba al buche sin dejar de ser, por natural consubstancialización, vinillo revoltoso y exaltante!

El fenómeno regordete, más bajo que alto, de tipo insignificante, como aun reza en las aventuras de Zolacain el aventurero, que Don Pio le trató así para no confundirlo con un Pio cualquiera...

«Quienes fueron a prenderle comen-»

Anarquismo delincuyente España y el Opus Dei

No tendríamos necesidad de insistir sobre el problema de la delincuencia y de las características del delito en relación con la propaganda revolucionaria...

Tratándose de individuos calificados como peligrosos en actividades subversivas, costaba poco dar al público la sensación de su peligrosidad como asaltantes. Para cierta opinión y para la prensa acostumbrada a ver en el anarquismo un exponente de delincuencia...

Del argumento capcioso de la policía se aferra «La Prensa» para sostener que el anarquismo es una teoría compatible con el delito común y hasta que la delincuencia, en sus aspectos más violentos, se desarrolla gracias a la propaganda anarquista...

«Esta peligrosa agremiación les da la oportunidad de reunirse cuantas veces quieran para forjar sus planes y los hace partícipes de la ayuda que proporciona una vinculación fundada en el propósito de aniquilar el orden social...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Esta peligrosa agremiación les da la oportunidad de reunirse cuantas veces quieran para forjar sus planes y los hace partícipes de la ayuda que proporciona una vinculación fundada en el propósito de aniquilar el orden social...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

luto abandono de la función preventiva. Los individuos que viven del delito pueden aprovechar como mejor les plazca la libertad de que gozan por las absoluciones arrancadas al formalismo legal...

«Es en el transcurso de la pesquisa cuando las autoridades argentinas y uruguayas han obtenido datos precisos sobre la estrecha unión de los delincuentes profesionales de los dos países y han pretendido orientar sus tareas con esos datos descubrimientos. No encontramos un ejemplo más elocuente para explicar la causa, quizás principal, del fracaso policial que por ahora se divisa.»

«Para «La Prensa», anarquismo y delincuencia son la misma cosa. Si hay anarquistas que asaltan y roban individual, forzadamente debe caer la responsabilidad sobre todos los que profesan las mismas ideas. La misma medida debería aplicarse a los católicos que delinquen. Cuando un convento o un patriota comete una acción punible, ¿se responsabiliza de su delito la colectividad a que pertenece? Nosotros podríamos decir que la religión es delincuencia, ya que la mayoría de los delincuentes fueron educados en las prácticas religiosas. Generalizando ese problema, sostendríamos también que el delito tiene en las leyes su principio de difusión y de denuncia de impunidad. Y el resultado lógico sería éste: que los anarquistas que roban son el fruto de esta sociedad, basada en el robo, en el crimen y en la violencia.»

«Con la teoría determinista se justifica todo, incluso la explotación burguesa. Nosotros no necesitamos apelar a esa teoría cómoda para defender nuestras ideas del ataque de los adversarios. Podrán o no ser anarquistas los asaltantes del hospital Rawson. Esa circunstancia no demuestra nada. Pero que el anarquismo no es delincuencia común, ni que sea una práctica revolucionaria la apropiación individual, lo demuestra la historia de nuestro movimiento, sus luchas, sus principios y todas las manifestaciones del esfuerzo colectivo.»

«La crónica de la infructuosa y novelesca persecución policial de los supuestos asaltantes del hospital Rawson ha venido a revelar que los centros de propaganda extremista son el refugio de delincuentes profesionales que han tenido la habilidad de escapar a las sanciones de la ley represiva, en diferentes procesos, por no haberse podido comprobar la culpabilidad que en conciencia se les atribuye.»

«Esta peligrosa agremiación les da la oportunidad de reunirse cuantas veces quieran para forjar sus planes y los hace partícipes de la ayuda que proporciona una vinculación fundada en el propósito de aniquilar el orden social, traicionado en el odio común a las autoridades que lo representan y defienden.»

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

luto abandono de la función preventiva. Los individuos que viven del delito pueden aprovechar como mejor les plazca la libertad de que gozan por las absoluciones arrancadas al formalismo legal...

«Es en el transcurso de la pesquisa cuando las autoridades argentinas y uruguayas han obtenido datos precisos sobre la estrecha unión de los delincuentes profesionales de los dos países y han pretendido orientar sus tareas con esos datos descubrimientos. No encontramos un ejemplo más elocuente para explicar la causa, quizás principal, del fracaso policial que por ahora se divisa.»

«Para «La Prensa», anarquismo y delincuencia son la misma cosa. Si hay anarquistas que asaltan y roban individual, forzadamente debe caer la responsabilidad sobre todos los que profesan las mismas ideas. La misma medida debería aplicarse a los católicos que delinquen. Cuando un convento o un patriota comete una acción punible, ¿se responsabiliza de su delito la colectividad a que pertenece? Nosotros podríamos decir que la religión es delincuencia, ya que la mayoría de los delincuentes fueron educados en las prácticas religiosas. Generalizando ese problema, sostendríamos también que el delito tiene en las leyes su principio de difusión y de denuncia de impunidad. Y el resultado lógico sería éste: que los anarquistas que roban son el fruto de esta sociedad, basada en el robo, en el crimen y en la violencia.»

«Con la teoría determinista se justifica todo, incluso la explotación burguesa. Nosotros no necesitamos apelar a esa teoría cómoda para defender nuestras ideas del ataque de los adversarios. Podrán o no ser anarquistas los asaltantes del hospital Rawson. Esa circunstancia no demuestra nada. Pero que el anarquismo no es delincuencia común, ni que sea una práctica revolucionaria la apropiación individual, lo demuestra la historia de nuestro movimiento, sus luchas, sus principios y todas las manifestaciones del esfuerzo colectivo.»

«La crónica de la infructuosa y novelesca persecución policial de los supuestos asaltantes del hospital Rawson ha venido a revelar que los centros de propaganda extremista son el refugio de delincuentes profesionales que han tenido la habilidad de escapar a las sanciones de la ley represiva, en diferentes procesos, por no haberse podido comprobar la culpabilidad que en conciencia se les atribuye.»

«Esta peligrosa agremiación les da la oportunidad de reunirse cuantas veces quieran para forjar sus planes y los hace partícipes de la ayuda que proporciona una vinculación fundada en el propósito de aniquilar el orden social, traicionado en el odio común a las autoridades que lo representan y defienden.»

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

luto abandono de la función preventiva. Los individuos que viven del delito pueden aprovechar como mejor les plazca la libertad de que gozan por las absoluciones arrancadas al formalismo legal...

«Es en el transcurso de la pesquisa cuando las autoridades argentinas y uruguayas han obtenido datos precisos sobre la estrecha unión de los delincuentes profesionales de los dos países y han pretendido orientar sus tareas con esos datos descubrimientos. No encontramos un ejemplo más elocuente para explicar la causa, quizás principal, del fracaso policial que por ahora se divisa.»

«Para «La Prensa», anarquismo y delincuencia son la misma cosa. Si hay anarquistas que asaltan y roban individual, forzadamente debe caer la responsabilidad sobre todos los que profesan las mismas ideas. La misma medida debería aplicarse a los católicos que delinquen. Cuando un convento o un patriota comete una acción punible, ¿se responsabiliza de su delito la colectividad a que pertenece? Nosotros podríamos decir que la religión es delincuencia, ya que la mayoría de los delincuentes fueron educados en las prácticas religiosas. Generalizando ese problema, sostendríamos también que el delito tiene en las leyes su principio de difusión y de denuncia de impunidad. Y el resultado lógico sería éste: que los anarquistas que roban son el fruto de esta sociedad, basada en el robo, en el crimen y en la violencia.»

«Con la teoría determinista se justifica todo, incluso la explotación burguesa. Nosotros no necesitamos apelar a esa teoría cómoda para defender nuestras ideas del ataque de los adversarios. Podrán o no ser anarquistas los asaltantes del hospital Rawson. Esa circunstancia no demuestra nada. Pero que el anarquismo no es delincuencia común, ni que sea una práctica revolucionaria la apropiación individual, lo demuestra la historia de nuestro movimiento, sus luchas, sus principios y todas las manifestaciones del esfuerzo colectivo.»

«La crónica de la infructuosa y novelesca persecución policial de los supuestos asaltantes del hospital Rawson ha venido a revelar que los centros de propaganda extremista son el refugio de delincuentes profesionales que han tenido la habilidad de escapar a las sanciones de la ley represiva, en diferentes procesos, por no haberse podido comprobar la culpabilidad que en conciencia se les atribuye.»

«Esta peligrosa agremiación les da la oportunidad de reunirse cuantas veces quieran para forjar sus planes y los hace partícipes de la ayuda que proporciona una vinculación fundada en el propósito de aniquilar el orden social, traicionado en el odio común a las autoridades que lo representan y defienden.»

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

luto abandono de la función preventiva. Los individuos que viven del delito pueden aprovechar como mejor les plazca la libertad de que gozan por las absoluciones arrancadas al formalismo legal...

«Es en el transcurso de la pesquisa cuando las autoridades argentinas y uruguayas han obtenido datos precisos sobre la estrecha unión de los delincuentes profesionales de los dos países y han pretendido orientar sus tareas con esos datos descubrimientos. No encontramos un ejemplo más elocuente para explicar la causa, quizás principal, del fracaso policial que por ahora se divisa.»

«Para «La Prensa», anarquismo y delincuencia son la misma cosa. Si hay anarquistas que asaltan y roban individual, forzadamente debe caer la responsabilidad sobre todos los que profesan las mismas ideas. La misma medida debería aplicarse a los católicos que delinquen. Cuando un convento o un patriota comete una acción punible, ¿se responsabiliza de su delito la colectividad a que pertenece? Nosotros podríamos decir que la religión es delincuencia, ya que la mayoría de los delincuentes fueron educados en las prácticas religiosas. Generalizando ese problema, sostendríamos también que el delito tiene en las leyes su principio de difusión y de denuncia de impunidad. Y el resultado lógico sería éste: que los anarquistas que roban son el fruto de esta sociedad, basada en el robo, en el crimen y en la violencia.»

«Con la teoría determinista se justifica todo, incluso la explotación burguesa. Nosotros no necesitamos apelar a esa teoría cómoda para defender nuestras ideas del ataque de los adversarios. Podrán o no ser anarquistas los asaltantes del hospital Rawson. Esa circunstancia no demuestra nada. Pero que el anarquismo no es delincuencia común, ni que sea una práctica revolucionaria la apropiación individual, lo demuestra la historia de nuestro movimiento, sus luchas, sus principios y todas las manifestaciones del esfuerzo colectivo.»

«La crónica de la infructuosa y novelesca persecución policial de los supuestos asaltantes del hospital Rawson ha venido a revelar que los centros de propaganda extremista son el refugio de delincuentes profesionales que han tenido la habilidad de escapar a las sanciones de la ley represiva, en diferentes procesos, por no haberse podido comprobar la culpabilidad que en conciencia se les atribuye.»

«Esta peligrosa agremiación les da la oportunidad de reunirse cuantas veces quieran para forjar sus planes y los hace partícipes de la ayuda que proporciona una vinculación fundada en el propósito de aniquilar el orden social, traicionado en el odio común a las autoridades que lo representan y defienden.»

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

«Cuando se puso en movimiento para capturar a los delincuentes, la policía de la capital cayó en la cuenta de que los prófugos podían haber sido socorridos del otro lado del río, y sólo entonces convinieron tácitamente las dos naciones interesadas en la pesquisa...

«Los componentes de la banda criminal perseguida por la policía y los individuos vinculados a ella por hechos anteriores y posteriores al asalto de antecedentes francamente malos o de los sospechosos o a favor de su solidaridad...

Nueva York.

por Herbert L. Matthews

UNA visita a España después de cinco años de ausencia nos permitió comprobar los cambios que se han operado en ese país y que consideramos los más importantes que se hayan registrado desde que terminó la Guerra Civil el año 1939.

Desde luego, el general Franco, Franco, Franco, todavía está allí; todavía sigue siendo el «Caudillo»; todavía es el dictador todopoderoso. Sin embargo, por primera vez comienza a dar señales de fatiga y de estar resintiéndose por el peso de la edad (73 años cumplidos). Según parece, Franco ha estado delegando mayores poderes a los miembros de su Gabinete y otros dirigentes de su gobierno. Existe cierta tensión en Madrid, y la pugna por el poder futuro es obvia, teniendo casi carácter de lucha franca y abierta.

CRECE EL OPUS DEI

En estos últimos cinco años una organización que ya era importante en 1960 ha ido adquiriendo cada vez mayor poder y es hoy una fuerza política de máxima importancia. Nos referimos al Opus Dei. De todos los cambios que se han operado en España, quizás el de mayor relieve es éste que acabamos de señalar.

El Opus Dei es una organización laical cuyo principal objetivo es descrito en el «Manifiesto» que el Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el poder que tiene la Iglesia sobre la educación en el país. Sin embargo, debe advertirse que el clero joven de España está imbuido de las ideas progresistas del extinto Papa Juan XXIII, en tanto que los Jesuitas son adversarios declarados del Opus Dei.

El Opus Dei favorece medidas prudentes, aunque paternalistas en las cuestiones sociales. El Opus Dei es conservador en materia política y muy ligado a la Iglesia, cosa que muchos españoles no ven con agrado. Además, dicha organización se opone firmemente a la separación entre la Iglesia y el Estado o a que debilita el

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX* - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X.
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECONOMAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Unificación, centralización

ACTUALMENTE en Francia se registra el fenómeno de la fusión de Municipios recomendada por el Estado. Que ello tenga lugar en este país no es objeto del presente comentario. Cada sociedad se organiza y reorganiza a su antojo, cambiando a nuestro comentario la extensión general que el fenómeno unificador requiere.

Partiendo de la autonomía del individuo — principio caro al proudhonismo — se alcanza la libre asociación de lugares, en la concreción social, municipios. Cuanto menor es el número de vecinos mayor garantía de libertad para los mismos, y mejor desarrollo autonomía de la sociedad toda. Ibricamente, dejemos sentado que este sistema de amplia asociación, de mínima sujeción al aparato nacional, concuerda perfectamente con la preocupación pimaralliana y con los principios del comunismo libertario.

Y siendo la tendencia actual de los Estados centralista, absorbente, imperativa, se comprende la limitación que se intenta, primero: de los poderes socio-municipales, y segundo: de la diversidad municipal antiguamente establecida. La modernidad recaba otras formas organizativas, la creciente demografía humana, exige la confusión de intereses comunales. Bien, pero en beneficio exclusivo del Estado arrollador, y devorador de atributos populares tradicionales.

La gente se apoltona y hacina en ciudades enormes, obstruyéndose el paso en las vías callejeras, en los subterráneos, en los locales públicos, en las ferias. Es incómodo, es un fastidio, pero a los gobiernos les conviene esa «síntesis» urbana para un control superior al ejercible en el campo. Por ejemplo, 200 grandes y medianas ciudades serían más gobernables que 600 grandes, regulares y pequeños municipios. Mas surge el fenómeno de las resistencias. En Francia, París choea con la autonomía municipal de los pueblos que lo rodean, los cuales aborrecen ser absorbidos. A su vez, éstos se hincan en razón a sus «ciudades dormitorio», tocándose unos a otros y estableciendo enganche físico con la capital, todo lo cual hace una suma de 2.850.000 habitantes para París y 5.150.000 para la banlieue. En España, Madrid se hincaba personal absorbiendo municipios aledaños y fragmentos de poblaciones lejanas, alcanzando la villa irracional — para una villa impropriadamente — de 2.300.000 habitantes. Por su parte, Barcelona mantiene conflicto con las vecinas Hospitalet (110.000 habitantes), Badalona (160.000 habitantes, incluidos los de San Adrián) y otros pueblos menores, igualmente celosos de su Ayuntamiento respectivo. Y es que, aparte intereses particulares y de vieja escuela, los vecinos se sienten más «ellos», más libres, más personalizados pudiendo administrar sus intereses morales y físicos, contra un poder superior y ex-

traño que trata de (administrárselos) confundidos con los suyos propios.

Se aduce que la fusión de intereses permite obras de mayor envergadura; que la persistencia de municipios minúsculos o mediodores impide las grandes realizaciones. Sin duda, si premisamos rechazos de colaboración de parte de los municipios «desaparecibles». Con duda, tal vez con afirmación opuesta, si los municipios autónomos (y no decimos libres por corresponder, ellos, al comunismo libertario) aceptan el sistema federativo que comporta la realización de mejoras y proyectos generales en común con participación en cargas y suministro de brazos.

Unificar, en términos estatales presentes significa centralizar, agigantar, masodotizar el poder central o único, el cual reduce y mata toda iniciativa y personalidad al convertir una colectividad autóctona en representación delegada. Y sabido es que quien delega se relega.

DISCOS

Salimos de vacaciones, no con la emoción y la calma de antes, sino con precipitación y desespero. Lo que antes era un gusto, hoy es un imperativo.

Sales vestido según padrón de tendero, equipado con un atuendo de H. L. M. Tela y plástico en vez de la drilla y madera. Huyes de las aglomeraciones ciudadanas, en coche, seguido, y precedido, por los coches de las ciudadanas aglomeraciones. En la ciudad, en la carretera, en la playa, en la aldea, en todas partes se está espeso; por doquier respiras y tragas sudor ajeno.

La moda recomienda el agua, y a ella caemos todos de cabeza. Un traje interior que en la capital inmoraldad, en la orilla del mar ejemplariza.

Niña blanca en quince días trata de pigmentarse, para presentar piel morena en la oficina. Da mucho tono. Vivimos de espectáculo. Cada cual se debe al público más que a sí mismo.

Niña Pirules se tiende en la arena, porque en la arena hay dos mil Pirules y Pirules tendidos. A solas con el sol, las olas y la arena; sola ante lo inmenso, no resiste un cuarto de hora el suplicio de la soledad.

La Naturaleza ya asusta, porque nos hemos fabricado una naturaleza de nylon, de plástico, o de ambos elementos mezclados.

Cuando la moda disponga vacaciones subterráneas, la brillantez del día y el negro bajo estrellas serán gozosamente abandonados. Y esa moda de sótanos vendrá cuando, por proliferación aérea, los túneles urbanos quedarán abandonados.

Medio siglo atrás, la mochila o el hatillo le bastaban al excursionista. Ahora hay exigencia de un arrastre de automóvil. ¡Caracol complicado!

La tienda de campaña era asunto de soldados. Una lluvia la aguantamos dentro del mar o del río. En su defecto, en la cueva de nuestros ancestros.

Tanto nos mecanizamos, que ya no distinguimos las piezas de metal de los miembros de nuestro organismo.

Y aun es posible que un «Boeing», un «Panhard» y un «dungelow», dejen tamaritá la importancia de llamarse Hombre.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EN PLENA NATURALEZA

El poeta Anacreonte aconsejaba gozar del presente en todo lo posible, ya que nada sabemos de lo que será mañana. Así en la breve, fugaz, etapa de vacaciones. Representa una cura de reposo. Supone la evasión de una cotidiana existencia de signo rutinario y vulgar, cual la que se respira, casi siempre, en la tarea cotidiana, ya sea en la fábrica, en el taller, en la oficina, en las labores del campo, o en las de la mina.

Place el hacer vida libre en plena naturaleza. Unos aman el paisaje de las cosas, frente al mar. Otros prefieren la montaña. Todo tiene sus peculiares encantos. Evocamos ahora el mar. Todos hemos tenido momentos en que la nostalgia ha trasladado el pensamiento bien lejos de la tierra en que vivimos. Y la imaginación nos lleva, al trazar estas líneas, al que denominamos «Evante feliz», allá entre Alicante y Santa Pola.

Observábamos el mar. Unas veces era de un azul intenso, otras veces de un tinte verdoso. En ocasiones, cuando la tormenta agitaba el oleaje, adquiría el agua un color plomizo, fondeando la playa de una blanca ceniza de espuma.

El rumor, el susurro del mar no era el mismo a lo largo de la jornada. Al amanecer, cuando frente a la inmensidad de las aguas se iba precisando el lejano contorno de las montañas; cuando en el confin del líquido elemento nacía la aurora, el purpúreo disco solar, las olas eran todo suavidad y armonía. Ya se manifestaban más bulliciosas al mediodía, cuando recibían en vertical los rayos solares. Y al morir el día, era un rumor grave que se prolongaba

intermitente al chocar el oleaje en las rocas costeras.

Posee el mar como un poder de fascinación. Sentados en la arena, frente a la inmensidad azul, la idea de infinito, el sentido de la eterna quietud nos dominaba; la imaginación parecía adentrarse en el misterio cósmico de lo existente. En las noches de luna ofrecían singular belleza las cabrilleantes franjas plateadas, que resaltaban en la oscuridad de las aguas. En el verano las barcas pesqueras, cerca de la costa, realizaban su cometido. El motor que movía cada embarcación producía un «tac-tac-tac» incessante. Y bajo los luceros, bajo las titilantes estrellas, los entendidos faroles de las barcas pescando a poca distancia unas de otras, daban singular animación a la bella noche estival.

El mar, inmenso, prepotente, ofrece incommensurable sensación de libertad, de eterna vitalidad. La libertad y vitalidad, sin trabas ni acotados, que debió respirarse en las primeras edades del mundo.

LA RAZON DE CADA UNO

«El buen sentido es lo que está mejor repartido, puesto que nadie cree en él. Así, con cierta ironía, lo escribía Descartes. Es ello un equivalente a lo de «estar al cabo de la calle», como se dice entre nosotros, del que toma aire de suficiencia, como si ya lo supiera todo.

Si en verdad tuvieran la inteligencia que pretenden demostrar, los engruidos, los pedantes, los vanidosos, es de comprender que no hubieran arraigado tales defectos. La inteligencia les hubiera hecho comprender que si incluso en las denominadas ciencias exactas se ha hallado una relatividad, ella ha de ser más acusada todavía en lo concerniente a nuestro modo de ser, a nuestras peculiaridades de tipo psicológico.

Por suerte, o por desgracia, no pertenecemos los libertarios a una *fantasia especial*. De ahí que no estemos exentos de defectos; de ahí que también entre nosotros se perciban aberraciones de mayor o menor calibre, detalles susceptibles de enmienda.

Si los defectos nombrados son censurables en las gentes que denominamos «vulgares», ¡qué no ha de ser notarlos en personas que se consideran y a las que se considera anarquistas? Maxime siendo ideal al que solemos atribuirle el *summum* de la perfección.

El hombre razonable, y por ende, inteligente, debe de esforzarse en lo de aquilatar las cosas, y también comprender los límites del propio conocimiento. De no ser así, de considerarse sistemáticamente mejor que los demás, no ha de extrañarle si, entre los demás, hay quien se siente herido de amor propio ante las maneras autosuficientes del pedante inveterado que da la sensación de poseer, en exclusiva, los atributos de la razón. Es en un plano de cordialidad y sencillez cuando pueden conocerse las faltas, las deficiencias mutuas, si es que las hay.

La ausencia de sencillez, incluso entre libertarios, suele crear pugnas y antagonismos a los que suelen darse motivos que en realidad son de un carácter envidioso, puesto que, más que otra cosa, tienden a justificar lo que en realidad es pasión morbosa, que no se atina a eliminar o controlar.

Singularmente entre los de una misma idealidad han de buscarse los puntos de convergencia. Para ello se ha de partir del principio consistente en escuchar a los demás, persuadidos de que todos somos susceptibles de aciertos y de errores; con-

SOBRE MORAL

Que llamamos la ley moral, la ley de la libertad en la que el individuo se hace perfecta. La individualidad se desarrolla aún hoy, y que se hará el carácter definitivo de la humanidad, será la aptitud a reconocer esta ley y a obedecerla. La afirmación siempre más intensa de los derechos del individuo significa una pretensión siempre más fuerte para hacer respetar las condiciones externas indispensables al desarrollo de la individualidad. No sólo se concibe hoy la individualidad, y se comprende por qué medios se la puede defender, más se siente que se puede pretender a la esfera de acción necesaria al pleno desenvolvimiento de la individualidad. Y se le quiere obtener. Cuando el cambio que se opera ante nosotros sea terminado, cuando cada hombre una en su corazón a un amor activo por la libertad sentimientos activos de simpatía por sus semejantes, entonces los límites a la individualidad que subsisten todavía, tribas legales o violencias privadas, se borrarán; nadie estará ya impedido de desarrollarse, pues aun sosteniendo sus propios derechos, cada cual respetará los derechos de los demás. La ley no impondrá ya restricciones ni cargas, ellas serían a la vez inútiles e imposibles. Entonces, por primera vez en la historia del mundo habrá serse cuya individualidad podrá extenderse en todas las direcciones. La moralidad, la individualidad perfecta y la vida perfecta serán al mismo tiempo realizadas en el hombre definitivo.

(Traducción de Juan)
H. SPENCER

Vigencia de Camilo Berneri

CAMILO BERNERI es una de las figuras activas del movimiento anarquista internacional que se ha desarrollado en Italia. Refractario al medio ambiente de la sociedad contemporánea, cuando apenas se había doctorado en Filosofía, se voló de lino a la lucha. Discipulo de Carlos Caffero, Enrique Malatesta, Gigi Damiani, Luis Fabbri, Luis Galleani, que leyó en su propia lengua alterado con el estudio de los clásicos de tan vasta cultura, pronto se hizo un mundo idealista, en una lucha incansante que había de llevarle al martirio.

Berneri había nacido en Lodi el 20 de mayo de 1897 y sucumbió a manos de la Gestapo comunista, por órdenes del señor Stalin, el 5 de mayo de 1937 en un rídon de Barcelona. El mal que con este crimen ha querido repararse terminó de cubrir de cieno una política desastrosa seguida en España por los hombres del Kremlin.

Se había embebido este denodado luchador de cuanto diera de sí la revolución rusa por obra de sus teóricos más prominentes. El pensamiento de Lenin y de los teóricos que le siguieron en los primeros momentos de aquel acontecimiento singular, le eran comunes. Los ideales del socialismo político europeo atrajeron su atención y los había seguido con espíritu de comprensión, no obstante encontrarse apartado del parlamentarismo y de las tácticas de la revolución por vía de la evolución. Temperamento altivo y noble en sus afanes, como buen latino había estallado al cercenarse cuanto de libertad había en él. En 1916 se adhirió al movimiento anarquista. Era profesor de filosofía, distinguiéndose, sobre todo (por los ensayos vastos y metódicos sobre los temas más variados de la cultura revolucionaria. Era uno de los hombres más eruditos de nuestra generación, dice Santillán, y fue de los pocos intelectuales que rehusó el juramento al régimen fascista, siendo profesor en la Universidad de Camerino.

Ante tal circunstancia tuvo que refugiarse en Francia, desde donde prosiguió su labor fecunda de capacitación e interpretación del pensamiento anarquista. En el diario «Humanidad», la revista «Pensiero e Volontà», en los periódicos «Fedec», «Studi Sociali», «L'Adunata del Refrattario», la «Lota Umana», «El Suplemento de La Protesta», «Tiempo Nuevo», «Tierra y Libertad», «La Revista Blanca», «Estudios», frecuentemente contaban con su copiosa colaboración.

El asesinato de G. Matteotti que por un momento hizo temblar al régimen, le dio la sensación del enorme peligro que significaba la permanencia del fascismo en su carrera devastadora. Los titubos ideológicos de E. Leone y el vuelco de Arturo Labriola, que abrían profundos abismos en el pensamiento libertario como gustaban denominarse entonces, le pusieron en contacto con las ideas de Erich Mühsam y de Gustavo Landauer, intérpretes de lo que tenía de vigencia el pensamiento de Rosa Luxemburgo, Carlos Liebnicht y E. Lunatcharsky. En este recorrido ideológico por encontrar dentro del socialismo los cauces naturales hacia la sociedad futura entre los escombros de la revolución bolchevique, la Comuna húngara y la República de Weimar, Camilo Berneri, hombre rectilíneo y apasionado, poseedor de vastísima cultura revolucionaria, encontraba en aquella Europa de post guerra combustible tan abundante para quemar su espíritu.

La conquista de Etiopía, el entronizamiento del nazismo que de lejos se venía perfilando, la democracia europea circunscripta al capitalismo y burguesía proveniente del comercio

en grande, encontraban muy escasos pioneros para salvar el pensamiento libre. Apenas Francia se movía dentro de un marco más semiliberal. Los restos del imperialismo, originarios del colonialismo constituían una vigorosa fuerza negativa de choque. En Italia era Guillermo Ferrero el hombre que simbolizaba la resistencia y en el destierro, Camilo Berneri en otra ala del campo socialista.

Carlos Roselli, otra de las víctimas seleccionadas por el fascismo, era de casi la misma edad que Berneri. Refugiado igualmente en Francia, logró publicar allí la revista «Giustizia e Libertà», publicación de amplios horizontes interpretativos, que recogió una polémica amplia entre las dos figuras representativas del movimiento socialista y anarquista de aquel momento. Este debate, de gran interés para el porvenir de las ideas que habían de manifestarse de distintos modos en el curso de los años posteriores, es un modelo de honestidad y libertad de pensamiento.

Roselli y Berneri eran dos representantes de la juventud italiana, estudiantos de las grandes corrientes ideológicas, que se encontraban muy cerca. Igual que tantos intelectuales, como Ignacio Silone, A. Rosmer, M. Eastman, F. Brupbacher y otros, Berneri, pasó de la admiración y de la solidaridad con la revolución rusa, a la crítica, a la polémica y a la oposición y a la destrucción del Estado como órgano de poder que conduce al despotismo. Condena al dogmatismo y atribuye al futuro de la revolución italiana un papel de primera magnitud al anarquismo.

Al estallar en España la actual guerra de los años treinta, Berneri saltó de Francia al suelo ibérico con ánimo de ser útil a la causa por la que venía combatiendo en Europa. Llegaba tras sí diez años de emigrado político, pasando largas temporadas en las mazmorras de los países del occidente europeo. Fuera expulsado de Suiza, de Francia, de Bélgica, de Alemania, de Holanda y de Luxemburgo. Al producirse los sucesos que culminaron con el 19 de julio de 1936, determinó tomar parte activa en aquel acontecimiento, para poner su prestigio y saber al servicio de la revolución social. Como, aparte de padecer una acentuada miopía resultaría un contrasentido permitirle incorporarse a su primera intención, se le convenció para que utilizara su valer en la retaguardia, prosiguiendo la obra revolucionaria por la que con tanto empeño venía combatiendo en todos los flancos del pensamiento social europeo.

Quedóse en Barcelona, donde publicó varios números muy ilustrativos y de valor permanente del periódico «Guerra de clases». El acopio de elementos que había acumulado en el curso de su vida como sociólogo y el curso que iba tomando la causa ibérica como resultado de la alta política de las potencias guerreras, conmovió su intimidad. Los sucesos de mayo de 1937 y el proceso que el comunismo español por indicación del Kremlin denunció al P.O.U.M. y costara la vida a Andrés Nin, le permitió lanzarse con todos sus conocimientos al ataque contra tamaño crimen. Se encontraba preparando materiales para el mencionado periódico, que divulgaba la gesta ibérica y el esfuerzo de aquellos milicianos a través de la prensa mundial, cuando fue capturado. Su cadáver apareció en las cercanías del edificio que ocupaba la presidencia de la Generalidad de Cataluña. El asesinato, aunque por otras manos, fue la culminación brutal de un sistema bestial gubernativo entre cuyas trampas cayera Ma-



teotti, Roselli y ahora él. «Su labor antifascista, antidictatorial, revolucionaria, de dos largos decenios está ahí. Su muerte no podía interesar más que a los enemigos de la libertad del proletariado», dice Santillán.

Evidentemente, la caída de aquel compañero, que aún no contaba cuarenta años de vida, no ha podido sustituirse. Sus diversos y apretados ensayos sobre diferentes tópicos del pensamiento humano han tenido lógica repercusión y prosiguen como elementos de estudio sobre los que se está construyendo la sociedad del porvenir. El más reciente es el que en un hermoso volumen de 40 páginas acaba de dar a luz Edizioni EL - Génova. Es un estudio inédito que trata de «El cristianismo y el trabajo», que Camilo Berneri escribió en 1932. Los puntos sobresalientes abarcan el concepto bíblico de la fatiga, según el Génesis del Antiguo Testamento y sirviéndole de referencia el «Desarrollo del trabajo humano» que en aquel entonces publicara el profesor Nicolai en los cuadernos de Imán. Le sigue el «Concepto cristiano del trabajo», a base de los antecedentes históricos; luego, «El catolicismo y el trabajo»; la «Reforma y el trabajo»; la «Dignidad del trabajo y la dignidad del trabajador». Su precio es de 100 liras y puede obtenerse pidiéndolo a cualquiera de nuestras publicaciones italianas *Volontà* y *Umanità Nova*. (1).

Però la nota más importante y que se destaca en orden editorial es el magnífico libro de Páginas escogidas que de Camilo Berneri seleccionaron los compañeros Carlo Masini y Alberto Sorti. Integra un volumen de 260 páginas. Su título es *Pietrogrado 1917*. Barcelona 1937 y lleva el sello de Sugar Editore - Galleria del Corso 4 - Milán. Precio 1.500 liras, de muy buena tipografía y repleto de emotivos recuentos ideológicos que parten

de la revolución rusa, con Kerensky o con Lenin. La marioneta histórica, la autocracia, la duda de Lenin, el movimiento anarquista, bolchevismo y marxismo, la crítica de Berneri al bolchevismo, la contribución a un debate sobre federalismo con otras páginas sobre interpretaciones sociológicas. Recoge el pensamiento de Kropotkin sobre el federalismo y se acerca a los hechos que dieron por resultado los entendimientos entre Moscú y Berlín, el estado artificioso, unas palabras con Archinov, la polémica con Carlos Roselli sobre socialistas libertarios o socialistas liberales, el antiestatismo Bakuniniano, el humanismo anarquista, el Estado, el clase y el marxismo y la abolición del Estado. Completa el índice la dictadura del proletariado, la respuesta a Escoli sobre la revolución española, la defensa de P.O.U.M. y el discurso que Berneri pronunciara cuando la muerte de Antonio Gramsci, Termina con un apéndice sobre el caso Berneri y un índice de nombres.

Recomendamos este volumen de páginas selectas de Camilo Berneri, feroz e inteligente compañero que con sus conocimientos fortaleció el pensamiento italiano para la anarquía y en un exilio para la libertad. Todos le debos algo.

CAMPIO CARPIO
(De «Solidaridad» de Montevideo.)

(1) Trabajo publicado entero en diversos números de la revista «Umanità», traducido por F. Ferrer (C. S. 3.)

CASAS SIN DESVAN

Las reflexiones de André Beucler sobre «el inmediato» han reavivado mi inquietud. Cuando cogí su crónica, yo estaba, justamente, en el punto de lamentarme por nuestra manía de «la actualidad». Pero él tiene razón: no es actualizada que cabe decir. Las actualidades hanse convertido, por uso y abuso, en lunas viejas. Vivimos aprisa. Es nuestra enfermedad, y cuánto hemos progresado al respecto!

«Actualidad». El vocablo nació con los diarios. Littré lo considera un neologismo; Larousse cita el siguiente ejemplo de su empleo por Balzac: «Está en el carácter de los franceses apasionarse por el meteoro del momento, por las cañas flotantes de la actualidad.» La imagen es feliz, para la época en que la gente se tomaba aún un tiempo para soñar. La tal palabra ha encontrado su plural en el periodismo, y las actualidades ya no son cañas que flotan y que nosotros vemos transcurrir dulcemente, en las aguas circulantes. Las preferimos violentas, las cañas, con posibilidad de que nos salten los ojos.

Janos guarda siempre sus dos caras. La que mira al porvenir se ha convertido, hace cerca de doscientos años, singularmente más animada. Tiene ojos relucientes; es «prospectiva», como se empieza ya a decir. La otra faz, vuelta hacia el pasado, se cubre decididamente de sombra y parece no interesar más. Estamos, sin cesar, ebrios de modernismo. Es Stendhal quien dio la señal explicando, antes que nadie, que el escritor más grande de una época es siempre, en fin de cuentas, el que se propone dar un título adecuado para su novela: «Lugares inhabitables». Así define él esos tristes países super desarrollados, tal vez deshumanizados, que son los nuestros. También ha publicado, en este año, otra novela de título menos claro: «Un terror precioso», en cuya trama denuncia nuestras existencias tan al día, sin pasado y sin recuerdos. «Hemos entrado — dice Oster —, en el periodo de las vacas medianas, de grandes espacios y memoria corta... (No ve, señor, que su hijo está preocupado? Estar sin recuerdos no le parece una sincura. Precisa aún, y sobre todo, saber lo que antes era. Antes que usted, antes que él, antes que este presente en el que a usted le parece bien encerrarlo. Este presente que no tendrá para él sentido hasta que nuestro pasado vendrá a tiznarlo, a amenazarlo, a batiirlo, hacerle batir. ¡Atención!, que un padre sin recuerdos es un padre sin palabra.» Existe quizás en ello materia de reflexión para padres e hijos. Precisa reconstruir su propia traza, esquivar la auto-ruta.» Los hombres tienen necesidad de su propia historia, precisión de su desvan.

JEAN GUEHENNO
(Traducción por J. F.)

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO

ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Editorial LINGUAL

1 F. en esta Administración

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE A.I.T.

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

11 AOÛT 1966
NUMERO 414
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

Syndicalisme révolutionnaire

Dans le cadre de l'évolution rapide de toutes les centrales syndicales vers la collaboration, voire même l'intégration dans l'appareil de l'Etat, la Confédération Nationale du Travail demeure la seule organisation de classe du prolétariat qui envisage de continuer la lutte jusqu'à la réalisation du socialisme à travers les mesures imposées par les exploités organisés, et exprimées dans les statuts de la C.G.T. (article 2) : Disparition du salariat et du patronat, suppression du capitalisme, neutralité politique des syndicats, indépendance envers les partis politiques.

A travers les luttes du prolétariat enregistrées depuis 1906, date de la Charte d'Amiens, à travers ses conquêtes et à travers ses défaites surtout, la plupart des « dirigeants syndicaux », gagnés par la conception bourgeoise de l'existence, ont vu venir à considérer les syndicats comme des organes de « progrès » et non comme des organes de lutte.

A l'abandon du principe fondamental de la véritable lutte de classes de la part des syndicats actuels, le patronat et l'Etat ont

répondu par l'organisation de toute une superstructure d'intégration progressive des organes de production à la machine d'exploitation garantissant, par ailleurs, bon nombre de sinécures pour les « dirigeants syndicaux » bénéficiant ainsi immédiatement de la « promotion sociale » proclamée.

C'est à l'émancipation du prolétariat grâce à sa lutte organisée que veut nous faire renoncer les réformistes de toutes sortes. Fidèles aux principes du prolétariat militant de la Première Internationale qui entendent faire prévaloir la lutte pour l'émancipation sociale des travailleurs à toute organisation ou structure visant à la conquête du pouvoir bourgeois, destinée en fait à gérer et à perpétuer le capitalisme, le syndicalisme authentique, c'est-à-dire révolutionnaire, continue à croire à la faculté du prolétariat pour l'organisation de la production et de la distribution, seule base véritable de tout socialisme et unique voie à l'émancipation des travailleurs.

A VOTRE BON CŒUR, MESSIEURS DAMES...

Depuis plusieurs années fleurit sur les grands boulevards une activité sans doute fort lucrative puisqu'elle a tendance à gagner les villes de province. Elle tient à la fois de la mendicité, du colportage, de l'œuvre de bienfaisance et du ragoage. Son principe en est fort simple et ne nécessite qu'une mise de fonds peu importante : son rapport dégage ce que l'observateur non averti peut sincèrement estimer.

— Monsieur, avez-vous quelque chose contre les jeunes ? — Voulez-vous aider des étudiants ? — Quand on vous dit Y-o-bon, à quoi, pensez-vous ? N'importe quelle question est valable pourvu qu'elle permette d'acoster et d'arrêter le passant à qui l'on propose une revue pour 2,00 F. (ou deux numéros en un seul pour 4,00 F.). Si la « vente » s'opère, l'acheteur s'éloigne avec la satisfaction d'avoir accompli une bonne action (ou à la tripe sensible mais le cœur sec) en aidant une œuvre charitable, tandis que le vendeur continue un peu plus loin son commerce ambulancier.

En fait de quoi s'agit-il ? Les quelques chiffres qui suivent vont donner une idée assez précise du problème. L'achat de numéros vendus (ceux qu'il m'a été possible d'acheter de la sorte ont au moins un an d'âge) auprès d'éditeurs heureux de se débarrasser de leurs bouillons se situe aux environs de 0,20 F. La vente sur la voie publique étant généralement de 2,00 F. le bénéfice net de l'opération est de 1,80 F., à savoir 0,80 pour le vendeur (parfois moins si c'est un débutant) et 1,00 F. pour les « intermédiaires ».

Le vendeur muni d'un vague papier est considéré comme courtier libre ce qui est absolument faux puisqu'il doit rendre compte de son travail à un « chef de vente » lequel lui demande d'écouler au moins 25 numéros quotidiennement.

Une organisation de vente peut facilement arriver à placer 1.000 exemplaires par jour. Cela assure un revenu d'autant plus appréciable qu'il est strictement extra-légal. L'aspect légal de la chose n'est pas de notre ressort, et nous ne voyons aucun inconvénient à ce que l'Etat ne soit pas invité à prélever sa quote-part. Nous estimons seulement que notre devoir est d'attaquer tous les exploités quels qu'ils soient et de démasquer tous les requins qu'ils soient de grandes ou petites envergures.

J. S. R. - C. N. T.

JEUNESSES SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Réunions et permanences :

Le mercredi à 20 h. 30, au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris-9^e, téléphone TR 78-64.

Les camarades qui désireraient créer des groupes J.S.R. en province sont priés de se mettre en relation avec nous pour recevoir du matériel et toute l'aide nécessaire, en écrivant à Jeunes syndicalistes révolutionnaires, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9^e.

Une société digne de ce nom se doit de permettre à sa jeunesse de trouver des occupations rémunérées plus dignes. Certains pays (Suède, Danemark, U.S.A.) leur offrent des possibilités de travail autres que le tapage sur la voie publique.

Il nous est encore permis d'espérer un monde où la jeunesse n'aura pas besoin de solliciter la charité publique pour s'assurer un minimum de confort. Mais ce ne nous empêche pas d'élever la voix, de mettre nos possibilités en action pour que des abus tels que celui-ci cessent au plus tôt.

ITRY

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTÉ

Ce nouveau livre que vient d'éditer l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

C'est un livre qui peut être acheté et qui doit être lu par tous les travailleurs. Il est à la fois peu onéreux, riche en idées et facile à lire. Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

Le sabre de bois

Pourquoi le gouvernement se gênerait-il ? Une journée de travail bloquée n'a jamais tué personne. Le lendemain tout repart comme d'habitude et l'on n'en parle plus jusqu'à la fois d'après ou tout recommence dans les mêmes conditions...

La grève est une arme, elle est l'un des moyens, et le plus dur, de la guerre sociale. On ne fait pas grève en se souciant de ménager les intérêts du public, comme le disent les bons apôtres. Quand il n'y a pas d'électricité, il n'y en a pas non plus pour les industries de la défense nationale. Il n'y a pas de gaz pour le déjeuner et le dîner des grévistes.

Une grève dont on a décidé qu'elle durerait 24 heures et pas une seconde de plus, c'est un coup de bâton dans l'eau. Ça éclabousse ceux qui passent, mais pas le garde-champêtre à dix mètres de là. C'est du temps perdu et, je m'excuse de le dire comme je le pense, c'est une escroquerie morale. Quand on a décidé la grève — et on n'en fait pas une tous les dix jours — on la fait jusqu'à la victoire. Car c'est une question de force et il faut mettre l'autre à genoux : l'autorité, le pouvoir, le patron, celui d'en face.

Le jour où une décision de ce genre est prise, on sait ce que l'on veut et où l'on va. On fait appel à la solidarité ouvrière, de tous les ouvriers et l'on ne craint pas l'usage de la chaussette à clous, bien connue avant la guerre, pour faciliter la compréhension aux durs d'oreille. On fait appel à la solidarité internationale et, dans le même temps, ceux qui la mènent ne votent pas pour le gouvernement la veille ou le lendemain.

Sinon, on brandit un sabre de bois qui fait rire les autres...

Guy VINATREL (Les guépés)

Le syndicalisme révolutionnaire ne peut arriver à la libération des travailleurs que par la révolution ; le capitalisme et l'Etat, fermement décidés au maintien de leurs privilèges, se trouvent dans l'obligation d'entretenir, avec l'argent du peuple, des mercenaires chargés de garantir leur autorité et leur injustice, de faire barrage ainsi, par la force, à toute évolution libératrice des peuples.

Il est donc nécessaire et indispensable de posséder une force pouvant neutraliser celle des ennemis des travailleurs ; ce qui ne veut pas dire une force numérique importante, mais une force organisée, dont chaque membre a sa mission bien définie à accomplir, mission devant paralyser la force défensive de l'ennemi de la révolution ; chacun sait que ce sont toujours des minorités qui soulèvent les peuples, mènent, parfois à bien, les revendications de ceux-ci. Ennemis de la violence, les syndicalistes révolutionnaires n'en sont pas moins obligés de se préparer à combattre durement pour la révolution. On ne peut faire face aux hordes de mercenaires des Etats avec un rambeau d'olivier. La violence est, dans le combat de la révolution, une nécessité à laquelle nous devons nous plier, malgré notre répugnance à l'utiliser. Nous savons tout bien, que les pouvoirs dictatoriaux ne voudront jamais entendre raison et se refuseront toujours à toute humanité. Le peuple doit donc gagner sa liberté et ses droits naturels par la force. Mais pour être valable, toute solution révolutionnaire doit être l'expression de la pensée de la majorité des travailleurs. Il n'est donc pas nécessaire que cette majorité soit composée de militants révolutionnaires, mais il est indispensable que cette révolution réponde au besoin de justice des travailleurs, sinon cette révolution ne serait, en réalité, qu'une dictature.

L'action directe ne comporte pas uniquement la nécessité de travailler aux principes d'organisation de la vie de tous sur les bases de l'égalité et de la fraternité. Il ne suffit pas que tous les rouages se trouvent en place pour remplacer, en une nuit, tout un appareillage d'esclavage et de servitude, par des syndicats de production, de répartition, de consommation, autorisant d'assurer à tous, sur un plan d'égalité, le maximum de bien-être et de justice, non, avant de mettre en place la civilisation nouvelle, il faut détruire, supprimer, anéantir, tout ce qui a pu maintenir les travailleurs en esclavage depuis des siècles, ne pas le faire pourrait porter préjudice au succès de la révolution ; en effet, il suffirait que quelques rouages restent en place pour retarder l'accomplissement de l'œuvre de la révolution. Loin de la pensée des syndicalistes révolutionnaires de rechercher un bain de sang, le but de la révolution, nécessitant, avant tout, la destruction totale des pouvoirs criminels de l'Etat. Les criminels profiteurs des loix injustes des Etats seront, dans la société de demain, la période révolutionnaire passée, autoritaires comme les autres, possédant les mêmes devoirs, les mêmes libertés, les mêmes joies. La haine et la vengeance appartiennent à ceux qui, privilégiés, bénéficient, présentement, des loix des Etats. Les amis du peuple se trouvent dans les quartiers ouvriers des grandes villes, ses ennemis dans les quartiers résidentiels. Honorer et couvrir d'éloges les profiteurs du capitalisme, révèle l'inconscience ou la servilité. Le travailleur honnête qui paye à la société sa contribution à la vie par son travail, considère malhonnête le riche qui ne produit aucun travail utile à la société et comme traître à la libération des travailleurs, ceux qui s'abaissent devant les détenteurs du capital.

Afin de limiter des violences regrettables, la révolution de demain devra être rapide pour éviter des heurts et des brutalités inutiles ; c'est-à-dire que cette révolution, préparée clandestinement, s'assurera la prise des postes de commandement en quelques heures, afin d'éviter le minimum de réaction. Malheureusement, si des oppositions violentes réagissent à la prise des postes de commandement, l'utilisation de la violence deviendrait une nécessité. Réalisons bien que, quelle que soit l'époque de cette révolution, l'action devra toujours primer sur l'organisation ; les militants qui ne posséderaient pas la foi révolutionnaire pour une action rapide, violente si nécessaire, devront s'abstenir de toute participation active, à l'heure décisive du combat de la révolution.

« La révolution sociale ne peut être que l'œuvre de la masse. Mais toute révolution s'accompagne nécessairement d'actes qui, par leur caractère — en quelque sorte technique — ne peuvent être le fait que d'un petit nombre, de la fraction la plus hardie et la plus instruite du prolétariat en mouvement. Dans chaque quartier, chaque cité, chaque région, nos groupements formeront, en période révolutionnaire, autant de petites organisations de combat, destinées à l'accomplissement des mesures spéciales et délicates auxquelles la grande masse est le plus souvent inhabile. » — Congrès anarchiste, Amsterdam, 24-31 août 1907.

Le facteur principal de réussite de la révolution de demain, résidera en la surprise, la rapidité de l'opération, afin de ne pas laisser le temps nécessaire à l'adversaire de réaliser, de se mettre en mouvement, de combattre. La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence.

Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun.

La violence révolutionnaire ne s'exercera envers les tyrans et leurs mercenaires, que dans la mesure où ceux-ci s'opposent par la force à la liberté des travailleurs. Toute pratique abusive de la violence, terrifiant la grandeur de la révolution ; il est donc nécessaire que les commandos d'action soient composés de travailleurs énergiques, capables de sang-froid, d'initiatives, et décidés à n'utiliser la violence qu'en cas de nécessité absolue pour la réussite de la révolution.

Toute révolution connaît des situations imprévisibles ; il est possible que des mercenaires, ayant une longue pratique de la violence, obéissant à des consignes d'ordre supérieur, tentent de défendre une civilisation agonisante ; en ce cas, les révolutionnaires en présence de ces mercenaires utilisant la violence, doivent accomplir leur mission en opposant la violence à la violence. Toute cruauté, perte de vie inutile, doit être considérée comme nuisible à tout point de vue, mais un syndicaliste révolutionnaire, dans le combat de la révolution, n'a pas le droit de se laisser tuer inutilement, quand il dispose de moyens pour protéger sa vie, qui est nécessaire à assurer la participation à l'œuvre de la révolution.

Toute obligation de pratique de la violence, dans le combat de la révolution libératrice des travailleurs, ne peut être considérée à la charge des syndicalistes révolutionnaires, mais, tout au contraire, à la charge des Etats, car cette violence n'est jamais que le fruit de celle enseignée et pratiquée sur la masse des travailleurs, depuis toujours, par les Etats.

N'oublions jamais que nous nous prétendons meilleurs que les criminels qui dirigent les Etats, qui assurent leur pouvoir par la pratique de la violence. N'oublions jamais que si nous nous trouvons dans l'obligation d'utiliser la violence, ce ne peut être que pour le temps d'anéantir une civilisation abjecte, mais que cette tâche accomplie, nous devons donner à la nouvelle civilisation son véritable visage, c'est-à-dire, l'union de tous les travailleurs pratiquant une fraternité générale et une égalité sociale.

Certes, il nous sera précisé que la fraternité et une morale élevée laissent le champ libre à la possibilité d'une violence d'Etat vite reconstituée, ce qui autoriserait, à nouveau, l'esclavage de l'homme par l'homme et il sera ajouté que nous serons reconnus responsables d'avoir fait preuve de clémence au jour de la révolution, de ne pas avoir pris l'initiative de mesures énergiques envers ceux qui auront abusés des travailleurs. A ceci, nous répondrons que tous les responsables qui auront profités des travailleurs, demeureront, un temps, sous le contrôle d'un service de surveillance, tout en jouissant d'une liberté que nous prétendons indispensable à tous les individus, même à ceux qui auront été les ennemis des travailleurs.

« Parce que toutes les formes de l'autorité se tiennent ; elles sont indissolublement liées les unes aux autres. Elles sont complices et solidaires. En laisser subsister une seule, c'est favoriser la résurrection de toutes. Malheur aux générations qui n'auront pas le courage d'aller jusqu'à la totale extirpation du germe morbide, du foyer d'infection ; elles verront promptement repaître la pourriture. Inoffensif au début, parce qu'inapparent, imperceptible et comme sans force, le germe se développera, se fortifiera et lorsque le mal, ayant perfidement et dans l'ombre grandi, éclatera en pleine lumière, il faudra recommencer la lutte pour le terrasser définitivement. » — Sébastien Faure.

On nous objectera encore que notre effectif pitoyable, en comparaison de celui des Etats, ne laisse aucun espoir de réussite à notre mouvement de libération des travailleurs. Ce qui est une erreur. Tous les mouvements populaires qui ont connu le succès ont toujours été constitués par de très faibles minorités. Camille Desmoulins, en 1793, écrivait : « Nous étions à peine une douzaine de républicains en 1793, à Paris. »

A la fondation du national-socialisme, le parti d'Hitler ne comprenait que sept membres. A la vérité, riches de notre passé, de notre implantation dans les pays, de nos effectifs internationaux, modestes, mais réels et bien constitués, nous nous trouvons dans une position bien supérieure à celle de révolutionnaires qui ne disposaient pas, comme l'Association Internationale des Travailleurs, d'un idéal qui ne peut recevoir que l'approbation de tous les travailleurs et de tous les honnêtes gens. Notre effectif suffit à notre organisation, le jour où il nous faudra nous battre pour la conquête de la liberté des travailleurs, nous ne serons pas seuls. Mais est-il nécessaire pour le moment, de constituer des groupements importants de travailleurs qui s'implanteraient, ne réalisant pas que la révolution est une œuvre de longue haleine ? De plus une formation importante d'individus ne devient-elle pas, obligatoirement, un parti avec sa doctrine, sa discipline ? Cette formation ne risquerait-elle pas de devenir un vaste mouvement politique ? Et la politique, n'est-elle pas la reconnaissance d'un pouvoir ? Les travailleurs, véritables moutons de Panurge, ne tomberaient-ils pas, à nouveau, sous le joug d'un pouvoir ? Non, la libération des travailleurs est autre chose que la reconnaissance d'une servitude, quelle que soit le nom qu'on puisse lui donner. Les travailleurs se libèrent eux-mêmes, quand l'heure sera venue, quand ils se seront élevés à une dignité leur faisant mépriser les pouvoirs et tous les oppresseurs.

« L'émancipation des travailleurs, sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » Le syndicalisme révolutionnaire est la grande école de la libération réelle du prolétariat, c'est la pépinière où surgiront les militants capables d'entraîner les compagnons nécessaires à la révolution, capables par leur dévouement à la cause de la liberté, de convaincre les exploités que l'heure est enfin sonnée de faire preuve de courage et de dignité et de briser les fers de l'exploitation capitaliste.

« La révolution ne doit pas seulement se faire pour le peuple, elle doit se faire par le peuple, et il pourra jamais réussir que si elle entraîne, à la fois, toutes les masses des campagnes aussi bien que celles des villes. » — Michel Bakounine. — Organisation de la Campagne de l'Association Internationale des Travailleurs.

Nous invitons tous les libertaires et syndicalistes révolutionnaires à venir dans ce camp, non seulement pour y goûter des loisirs, mais aussi pour y puiser l'expérience qui leur permettra l'an prochain, d'en fonder un autre dans une région plus accessible aux camarades du Nord.

A 50 km des Baux, de la chaîne des Alpilles et de Marseille.

A 80 km des Saintes-Maries (Camargue), vous aurez : Le Soleil et la Mer.

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

« La révolution de demain se fera par la mise en action simultanée de commandos qui prendront possession, par surprise, de tous les principaux postes de commandement, désorientant ainsi les forces des mercenaires de l'Etat. C'est par la rapidité dans l'action, que les militants de la révolution parviendront au but avec un minimum de violence. Les syndicalistes révolutionnaires, et c'est là leur force et leur supériorité sur les mercenaires de l'Etat toujours avides de violence, prétendent arriver à la libération des peuples par une longue préparation d'éléments capables de l'action révolutionnaire, par la mise en place de responsables, aptes à assurer la production générale, sans que celle-ci subisse un arrêt transitoire. Toutes les révolutions de militaires ou de politiciens n'ont fait, jusqu'à ce jour, que perpétuer l'injustice et la violence, car elles n'avaient à solutionner aucun problème économique, mais simplement à remplacer un régime de profiteurs de travailleurs par un autre tout aussi nuisible. Tout au contraire, la révolution du syndicalisme révolutionnaire a pour mission, dès la destruction des Etats nuisibles, de mettre en place les organisations de travailleurs propres à assurer, dans la justice, le bien-être de chacun. »

FRANCISCO FERRER y la escuela moderna

Humanidad, empieza el proceso contra el castigo!

Se procesó y asesinó a Francisco Ferrer como se han asesinado centenares de filósofos, de hombres de ciencia, de pedagogos, etc., y a millones de nuestros semejantes anónimos por defender ideas de progreso, de libertad y bienestar para todos los seres humanos.

La autoridad, símbolo de tiranía, de castigo, no cesa de contener y apretar los pensamientos y sentimientos más elevados de sociabilidad y de solidaridad humana.

Trabajadores manuales e intelectuales de buena voluntad de todas las latitudes, de todas las razas: escuchad el apremiante llamamiento de los libertarios que defendemos la obra pedagógica de Francisco Ferrer, de los que deseamos colaborar, con vosotros, a producir la reacción social, psicológica y biológica salvadora del género humano.

Arriba las mentes y los corazones! Las guerras que sufrimos son el más alto ejemplo del fracaso de todos los métodos de educación autoritaria, no importa cómo se llame, de castigo.

Civilización y cultura autoritaria, de guerra, que utilizas los conocimientos educativos para castigar y disciplinar a niños y a hombres con objeto de que acepten resignados el hambre de pan y de saber que les impone, la carencia de higiene, de oportunos y necesarios cuidados científicos y la guerra como castigo máximo a su servilismo, a su disciplinamiento, a su docilidad que cultivas castigándolos más y más, la humillación va cansándose de padecer tanta injusticia, tanto castigo y por boca de uno de sus hijos grita que tu hora llega, la hora de procesarte, de abrir el proceso universal contra el castigo que tanto la ha castigado ya, que tantos azotes recuperados continúa dándole.

Al mundo autoritario, de castigo han de combatirlo, resueltamente, todos.

ANDALUCIA LIBERTARIA Y MARTIR

Un opusculo muy rico en enseñanzas, en fuerza histórica y en calidad propagandística. Saldrá en dos números (dos páginas cada): los 415 y 416, correspondientes al 18 y 25 de agosto respectivamente, y en forma encuadernable.

Ambos números costarán el precio usual de 0,50 frs., siendo muy interesante que FF. LL., corresponsales, compañeros y grupos de propaganda formulen su pedido extraordinario a esta Administración cuanto antes a fin de regularizar las tiradas.

Humanidad, acaba con el castigo!

por FLOREAL OCAÑA

nuestra disposición los materiales debidamente aprovechados, pueden contribuir a disminuir lo malo, lo perjudicial, en grado sumo, y proporcionar más bienestar a cada uno y a todos los seres humanos que vivimos sobre la superficie del globo terráqueo.

No; no son los hombres más malos que buenos, ni los peores autoritarios son absolutamente malos, como no lo es la Naturaleza que nos ha producido con sus maravillosas combinaciones físicas-químicas, como tampoco es mala la madre que da luz al hijo que nace con instintos malos y buenos, con naturaleza heredada que puede ser mejor o peor, más o menos buena o sociable según la crida, la cultura y el trato que recibe: lo malo, lo verdaderamente malo, es la herencia autoritaria, de violencia, de agresión permanente, de castigo! que el medio autoritario conserva y cultiva, que ha educado mal a los niños y a las niñas, a hombres y mujeres. He aquí lo malo, lo que se empeña en continuar impidiendo el despertar y buen cultivo de las buenas tendencias, de los mejores instintos, pensamientos y sentimientos, en mantener la herencia antibiológica, antisocial, antihumana, de educación mala que aumenta la maldad de unos sujetos y los sufrimientos innecesarios y evitables de otros que forman el mayor número de nuestros semejantes.

Observad al niño llegado a hombre en medio del mundo autoritario, de castigo. Ayer lo castigaron por no saber qué responder a una de sus preguntas ingenuas, infantiles o porque reclamó el juguete, la caja de compases, la libreta, el libro de cuentos, el vestido los zapatos o un pedazo más de pan que los progenitores no pudieron darle por no tenerlo, por no poder comprarlo recibiendo, en cambio, golpes y palabras hirientes; hoy, adulto ya, pretenden que continúe sometido, como en la niñez, a la orden de: «Silencio, obedece y calla», por toda razón. Y si se atreve a reclamar no juguetes y libros, por los regímenes autoritarios político-religiosos: herencia de mal educativo que males continuará produciendo a la humanidad mientras permitamos que aquellos subsistan.

Trabajadores manuales e intelectuales de buena voluntad de todas las latitudes, de todas las razas: escuchad el apremiante llamamiento de los libertarios que defendemos la obra pedagógica de Francisco Ferrer, de los que deseamos colaborar, con vosotros, a producir la reacción social, psicológica y biológica salvadora del género humano.

Este pide y exige la educación político-religiosa: sometimiento del hombre a la autoridad, a la tiranía, al castigo!... Y herencia de castigo de mala educación, es la que castiga y debilita al género humano desde hace milenios. Sin embargo, los autoritarios de todos los colores político-religiosos, comiten por la posición de mala herencia cultural para aumentarla en sus manos sin importarle — por estar mal educados — que perjudique a todos, absolutamente a todos nuestros semejantes, en particular a los desheredados.

Cierto, hemos dicho que la mala cultura, la autoritaria, que reciben las sociedades humanas perjudica a todos. Lo reafirmamos: hasta a los mismos privilegiados que la sostienen que no pueden escapar a empujarse moralmente, y se empujaron, generalmente hablando, sus cuerpos que no ejercitan, adecuadamente, sobrealimentan o degeneran con los vicios que la pereza los enseña e inventan para comerciar y aumentar sus riquezas monetarias; no les es posible eludir las epidemias engendradas por las guerras o por las miserias y la falta de higiene que sufren la mayoría de los habitantes de los pueblos por los que circulan sin poder evitar la invasión microbiana infecciosa; tampoco se salvan del odio justificado de los más castigados, de los que hacen sufrir, de los trabajadores a los que condena a no consumir lo que necesitan siendo los que todo lo producen, a los molinos y revoluciones que los hacen primeras víctimas de aquellos por oponerse a su felicidad, por ser obstáculos a su emancipación integral que quieren conquistar para acabar con todas las perjudiciales restricciones económicas, culturales y de libertad.

No acusamos a los hombres de malos, sin posibilidad de enmienda. Eso sería tanto como acusar de mala a la misma Naturaleza que nos ha dado la vida. Si bien ésta tiene manifestaciones que nos hacen mal nos favorece con más bien poniendo a

fancia por la celda de la prisión bien guardada por carceleros de oficio que lo apalean y lo encadenan si se resiste a ser encarcelado, si se opone al castigo.

Hace más y peor sociedad autoritaria: los juguetes de guerra que hoy en las manos del niño al llegar a hombre se los cambia por armas destructivas y mortíferas para hacer la guerra de verdad contra otros semejantes, y lo castigan con la muerte, fusilándolo, asesinándolo «legalmente» si desobedece o trata de oponerse a la misma. Aplica el castigo a todos los aspectos de la vida individual y colectiva. En el aniversario del asesinato de Francisco Ferrer que condenaste a morir por atreverse a defender a los niños del Castigo, por combatir a la guerra con amor, pedimos a la Humanidad que emplee el proceso contra la «sociedad» autoritaria para terminar con sus iniquidades, sus violencias y sus creencias, en una palabra: con sus castigos.

Que el veredicto de la Humanidad sea: «No más castigo! Pero mientras no sentemos al Castigo en el banquillo de los acusados, y la conciencia humana universal lo condene a desaparecer, para siempre, defendamos a cuantos niños podamos del Castigo, salvémoslos de sus tormentos y atropellos; abramos Escuelas Modernas en cuantos lugares hayan suficientes seres humanos comprensivos y buenos dispuestos a sostenerlas seguras que así contribuiremos a realizar el sueño de Francisco Ferrer que el mundo autoritario, político-religioso, que desvaneciese arrebatándole la vida; seguros, repetimos, que así acercamos la hora que la humanidad pueda abrir el Proceso contra el castigo, contra los métodos educativos autoritarios que obstruyen el advenimiento de la Armonía Social Universal. De ésta, en el futuro, la Escuela Moderna será la que mejor la cultive y sostenga.

¡Viva la Escuela Moderna! A trabajar todos, hombres y mujeres, de todas las edades físicas y mentales por abrir cuantas más escuelas mejor de esta nueva enseñanza, en todos los países, al margen de influencias políticas y religiosas. Salvemos cuantos niños podamos de los centros de «educación» del Estado. Hay que acabar con la «educación» de odio y de guerra, de servidumbre y tiranía, de castigo, centros de domesticación, contra los métodos educativos autoritarios que obstruyen el advenimiento de la Armonía Social Universal. De ésta, en el futuro, la Escuela Moderna será la que mejor la cultive y sostenga.

Los pueblos capaces de organizar la vida social libertaria — como ocurrió en España en 1936-9 — sólo Escuelas Modernas abran. Cuantos partidos o políticos-religiosos se opongan, en estos momentos, a la apertura de escuelas con ética racionalista — humanitaria — la que más de acuerdo está con la Pedagogía científica — que ayuden a formar nuevas «células» humanas altruistas dispuestas a la cooperación para constituir un cuerpo social sano, en el que cada una y todas salgan igualmente beneficiadas, pondrán al descubierto, una vez más, que no son progresistas, que sólo se importan abrir escuelas que defiendan sus intereses particulares, sus egoísmos mezquinos a costa del mal general de la sociedad.

La Pedagogía científica y humanitaria sólo padres y maestros, de pensar y sentir libres, pueden estar interesados en iniciarla y cultivarla. Es con ella que será posible empezar la nueva Civilización de Paz, sin castigo, que salve a la Humanidad de todas las miserias y desventuras evitables, y de todas las luchas fratricidas.

Animo, padres del mundo, recordando a Francisco Ferrer que no lo perdí ni nate el pelotón de ejecución: ¡A salvar a niños del Castigo tocan! ¡Humanidad, el niño está ahí!; el niño es tuyo, salvado de todos los azotes autoritarios y guerreros! Una vez más: ¡Viva la Escuela Moderna!

RETAZOS

¿VIEJOS? «A los de 70 años y más que no han abandonado todavía la herramienta».

Es una evidencia. Los años han pasado sobre nuestros sueños, nuestras ilusiones, nuestra utopías.

Ellos continúan más abrumados. La herumbre está en los engranajes, antaño lubricados, de nuestras articulaciones. Eso cruje en algún sitio, y es doloroso en otra parte.

Al cuerpo le cuesta ir tirando, como a nuestras penas acumuladas a lo largo de los días, donde tantos fueron sin calor ni alegría ambientes.

Sobre el cráneo, que desdén del cielo y sus infiernos, y paraísos ilusorios, el cabello se ha hecho más raro, entrecano, después, todo blanco como nuestra alma de niño, y que permanece igual.

Pero dentro, hermanos, se agita la tempestad del pensamiento abundante y múltiple entre los rasgos de nuestro sol individual y el encantamiento de las flores; en la juventud siempre. La frente, marcada por los surcos de la edad, ve nuestra juventud que las que suben. Todo eso, es la vida, la nuestra. Qué viejos son todos aquellos, de todas las edades, que no llevan en sí estas riquezas!

¿Qué importan, entonces, los gestos más mesurados, el paso más circunspuesto, el entumecimiento invasor de los miembros y de los sentidos? No es para nosotros, que sabemos y podemos todavía pensar y amar, que suena el toque de agonía.

EDUCACION Y ORGANIZACION

La pobreza, cuando en un sentido cualquiera implique el sufrimiento, puede desaparecer enteramente, gracias a la sabiduría de la sociedad.

Refrescando la memoria

El II Congreso de FF. LL. del M. L.E.-C.N.T. en Francia, reunido en Toulouse los días 20 y siguientes de Octubre de 1947.

Considerando que todas las experiencias vividas y todos los acontecimientos producidos en el mundo en estos últimos tiempos no han hecho más que confirmar la trayectoria seguida desde 1870 por el proletariado organizado bajo el lema de la Primera Internacional;

Considerando, que todas las concesiones hechas al Estado han significado más que el robustecimiento del mismo y que toda aceptación, aun circunstancial, del principio de autoridad representa una pérdida efectiva de posiciones y una renuncia a las finalidades integralmente manumisoras;

Considerando, que cualquier dejación de tácticas a título circunstancial ha producido una herencia de permanencias circunstanciales o de circunstancialidad permanente que subsiste en su secuela de consecuencias;

Considerando, que toda desviación de tácticas ofrece la medida del grave peligro inherente a la vida y desenvolvimiento de movimientos que, cual el nuestro, concentran la atención de las diversas fuerzas políticas y de los Poderes Constituidos;

Considerando, que las propias experiencias de la guerra y de la Revolución en España han confirmado el valor permanente y las realizaciones por impulso popular y la revalorización con la fuerza de los hechos, de las tácticas de acción directa, antestatal y revolucionaria;

Considerando, que la crisis universal del sistema capitalista y el fracaso internacional de todas las fórmulas minimalistas así como el furor totalitario de los regímenes absolutistas — fascismo y comunismo estatal — precipitan al mundo en una encrucijada de la que sólo saldrá mediante la acción energética sin debilidades ni vacilaciones doctrinales ni tácticas del anarco-sindicalismo militante;

Considerando, que el problema social que afecta a la generalidad de los explotados no ha sufrido la más ligera variación en su aspecto fundamental desde que existe la explotación del hombre por el hombre;

Por todo lo expuesto, el Congreso declara: Que se ratifica en los principios y tácticas de acción directa antestatal y revolucionaria consustanciales con el anarquismo y con el anarcosindicalismo, aprobados en el Congreso de la Comedia (Madrid 1919), del Conservatorio (Madrid 1931) y del Teatro Iris (Zaragoza 1936), proclamando: Que todo poder constituido bajo la política y económica del Estado — sea cual sea su denominación y sean cuales fueren los Partidos y Organizaciones que lo respaldan — son otras tantas transfiguraciones del principio de autoridad.

Que todo principio autoritario es antagónico a toda expresión de libertad. Que la libertad individual y colectiva, concretada en el principio de autonomía y en el federalismo funcional, es incompatible con toda supervivencia del mecanismo político del Estado y del sistema económico capitalista.

Que la acción directa revolucionaria es la única táctica eficaz para derribar al capitalismo y al Estado.

Que nuestro Movimiento tiene como finalidad la implantación del comunismo libertario — sin etapas de transición — y con tácticas acordes con los principios

En consecuencia, el M. L. E. de la C. N. T. en Francia luchará incansablemente y pondrá a contribución to-

Declaración de principios

SOBRE EL APARTADO A

Esta Ponencia entiende que el Congreso ha patentado su voluntad de anulación de los dictámenes del Congreso de FF. LL. de París de mayo de 1945 que no respondan a las realidades del momento ni a los intereses fundamentales de la Organización.

SOBRE EL APARTADO B

La Ponencia pasa a analizar y revisar los dictámenes del referido Congreso y de aquellos sobre los cuales la mayoría de las FF. LL. han tomado acuerdos en firme señalando concretamente los puntos 9, 12, 13 y el que hace referencia al reconocimiento del C. N. de la C. N. T. En consecuencia presentamos al Congreso el siguiente dictamen:

Punto 9 del Congreso de París. — Apartado A. — Entendemos debe rechazarse por referirse a aspiraciones de carácter inmediato y no finalistas. Sugerimos al Congreso tome el acuerdo de que el M. L. E.-C. N. T. en Francia curse a la Organización una circular invitando a todas las Federaciones Locales para que dictaminen sobre economía, con carácter finalista y sus acuerdos sean enviados al C. N., quien nombrará una Ponencia que emitirá dictamen que será refrendado por la base. Una vez aprobado será considerado acuerdo del 2º Congreso de FF. LL. del M. L. E.-C. N. T. en Francia, ya que consideramos que dicha omisión representa un vacío en el Orden del Día del presente Congreso.

Apartados b), c), d), y e) del punto 9. — Creemos que deben ser rechazados por completo. Aceptamos, en cambio, el apartado f), que trata del orden cultural de educación nacional.

Punto 10º. — Es considerado pura y simplemente desplazado y, por lo tanto, proponemos su anulación. Recomendamos lo mismo en lo que respecta al 11º Punto.

Punto 12º que trata de la alianza C. N. T.-U. G. T. — Debe también ser anulado remitiéndose a los

acuerdos que este Congreso adoptó en el 18º Punto del Orden del Día. Punto 13º que trata de las relaciones con la A. I. T. — Lo rechazamos como consecuencia de su apartado 2º, que dice: «Y consultará con la Organización de España si procede enviar un delegado a dicho secretariado». En consecuencia nos remitimos a lo que el Congreso acordó en el 16º Punto del Orden del Día del presente congreso.

Punto 15º que trata de las autonomías regionales. — Entendemos debe rechazarse por estimar que no es de incumbencia nuestra el mezclarnos en litigios de uniformidad o diversidad de Estados. Dentro o fuera de lo que se llama nación. Además consideramos que el circunscritivismo y la aceptación del mal menor en que está inspirado el dictamen de referencia están reñidos con nuestras tácticas clásicas y nuestros principios finalistas.

Puntos 16 y 17. — Los consideramos también completamente desplazados ya que estimamos que los llamados militantes calificados que no actúan en el Movimiento no pueden ser considerados tales militantes por razones obvias y por ser de dominio común. En nuestra Organización figuran los hombres que sienten y no los personajes.

Punto 18, que trata de las relaciones con España, etc. — Lo anulamos por considerar que el primer párrafo significa una supeditación incondicional a criterios no confrontados con la base militante.

Punto 21º. — Lo anulamos por razón de que se hacen llamadas a organismos inexistentes unos o antagonismos otros con nuestra Organización.

Los Puntos que no son objeto de análisis por parte de esta Ponencia, o sea el apartado f) del Punto 9º y los Puntos 14, 19, 20 y 22, se sobreentiende que son considerados acordes con nuestros principios.

Por la Ponencia: Burdeos, Marsella, Readión, Perpignan, Rennes, Comité Intercontinental, Nevers, Seixas, Palmers, Lyon, Toulouse, Auzat, Arles-sur-Tech, Dijon, Seyfons

Toulouse, 24 octubre 1947.

¿ PARADOJAS ? ¿ MAQUIAVELISMO ?

LAS dos cosas pueden coexistir en la vida del desconcierto que al movimiento confederal, provocado por los interesados en que así sea.

Nos cuesta hacer esfuerzos. Nos es difícil entender o comprender ciertas actitudes y actividades, cuando la contradicción no ofrece el menor análisis, sino que queda comprobada diametralmente.

Se viene hablando, desde hace muchos años, de la unificación de la clase trabajadora en España, cuyas centrales sindicales de vieja tradición, mantiene sus propios puntos de vista con arreglo a sus peculiares medios y finalidades para lograr llegar a la emancipación de las clases trabajadoras respectivas.

En diferentes ocasiones se han producido corrientes de opinión favorables a la fusión de la C.N.T. y la C.I.T.

En 1919, en el Congreso histórico celebrado en el Teatro de la Comedia de Madrid, ya se inició tal posición por los compañeros de Asturias y alguna otra Delegación. Pero no tuvo éxito el propósito, y al devenir de los tiempos — aún persistiendo en su generoso empeño sus partidarios — no pudo llevarse a efecto tal empeño.

Y las razones no pueden ser desconocidas por cuantos sean poseedores de un grado estimable de buen sentido y concedores, a la vez, de lo que esencialmente representan dichos centrales sindicales. Un cierto sentido común que según vulgar interpretación, suele ser el más común de los sentidos, podría aleccionar a algunos imponentes y conducirlos por la ancha vía de la comprensión exacta del problema.

En realidad, lo imposible de tales aspiraciones radica en la diversa interpretación táctica e ideológica de ambas tendencias, cuya dispar característica es evidente. Y pocos son los militantes un poco inquietos, que no sepan exactamente el motivo de tal imposible matemático. Hasta aquí, las cosas son claramente explicables.

No obstante la diferencia de medios y fines que han informado a los dos sindicatos, siempre que las circunstancias lo han reclamado o impuesto, se han celebrado pactos de unidad para casos y fines concretos, terminados los cuales, cada sindical ha recobrado su libertad de acción y sus características de lucha. Como actualmente, la lucha contra el régimen franquista he hecho necesario tal solidaridad de objetivos para derrocar el imperio tiránico existente en España.

Pero hay un caso que uno, en su torpeza mental quede confesado, no llega a explicarse con claridad y francamente. Grupos de militantes de la C. N. T. se cansan de hablar de unidad; se fatigan hasta lo indecible propagando la necesidad de llegar a la constitución de una central única en España (¿como la Verónica?). Los argumentos que aducen nos indican que al sistema viejo que encarnan las centrales sindicales, no escarгарían de constituirse un día, la central única española.

Por otra parte, ¿cómo explicarse que quienes mantienen la necesidad de la central sindical única española, pasen el tiempo predicando tal necesidad, y en la práctica, se dedican

— cada vez con mayor empeño — en dividir a la C. N. T., creando agrupaciones marginales, que constituyen la más flagrante contradicción a sus ideas y propósitos?

En 1932, ya se hablaba de semejante propósito por parte de destacados compañeros de la O. N. T. Ahona, en el exilio, y ya hace desde algunos años, se vuelve a la carga. Y el resultado de tales propósitos siempre va a recalar en la más desgraciada escisión de nuestro movimiento.

En 1942, en 1945, en 1951 y en 1955, se abre un ciclo incomprensible de propósitos de «unificar» que terminan invariablemente en el mayor de los desaciertos y en la mayor de las contradicciones; en las más fatales escisiones.

Si de verdad, sinceramente, se es partidario de unificar a los trabajadores españoles creando una única central sindical que los agrupe, ¿por qué este empeño en causar tantas fisuras, tan repetidas escisiones en el seno de la propia C. N. T.?

El fallecido compañero Buenacasa hace pocos meses, publicó unos libros sobre materia tan discutida, sobre la creación de la central única española. Los identificados y conformes con tal idea, se han esmerado en hacer no ver que Buenacasa puede haber iniciado o abierto el camino para la discusión y determinación de su idea. Y los mismos que coinciden con la idea de Buenacasa, en el propio seno de la C. N. T.

Hablemos más claro de una vez. Si se es partidario de la creación de la central única en España, ¿cómo se explica que en Méjico se vaya minando el terreno, provocando escisiones, divisiones, enemistades y rencores, en el propio seno de nuestra militancia que no comparte tales propósitos o aspiraciones? Nuestra rama perspicacia no acaba de entender tales inconsistencias...

...O tal vez lo comprendemos demasiado y es por ello que nos parece un absurdo y una verdadera manera de dislocar nuestro movimiento, en aras de algo que únicamente podrían explicarnos los cultores de tamaña incongruencia.

La verdadera moral militante en la C. N. T. es la que expresa el firme propósito de servir y de predicar con el ejemplo, aun cuando no estemos conformes en ciertos aspectos, teniendo en cuenta que siempre hay ocasión de manifestar su pensamiento, para quienes no se hallan centrados en el pensamiento mayoritario que dirige la marcha normal y las actividades del organismo confederal en todos los acontecimientos que así lo reclaman.

H. PLAJA

EL LIBRO DE PEDRO

de Han Ryner

Edición especial, sumamente cuidada e ilustrada, debido al arte tipográfico del compañero H. Plaja. Libro recomendado a los bibliófilos.

Nos quedan escasos ejemplares.

Precio: 35,00 francos. Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

Servicio de Librería

Table with 2 columns: Book title and price. Includes titles like 'Las ruinas de Palmira', 'La lengua catalán-español', 'El tesoro de Sierra Madre', etc.

Primer Lote

Table with 2 columns: Book title and price. Includes titles like 'Crónica de un revolucionario', 'Salvador Segura', 'Influencias burguesas', etc.

Segundo Lote

Table with 2 columns: Book title and price. Includes titles like 'Antologías Universales', 'Tipos Españoles', 'Salvador Segura', etc.

Tercer Lote

Table with 2 columns: Book title and price. Includes titles like 'Obras completas de Rafael Barret', 'Historia del Primero de Mayo', 'Las Mil Mejores Poesías', etc.

Fuerte de Mac-Kinley y Sierra Nevada

A IROSAS, vibrantes, rústicas y sugestivas las partes que, en cierto modo, figuran del cabo Barrow a la punta de Agi. Arena o Tancha, y en cuyas diversas fracciones descuellan, entre otros graves picachos, la mole del Mac-Kinley, de 6.840 metros de altura, y los almirantes de Sierra Nevada, con sus vivaces y embriagados paisajes. Solar de aprecio. Perla de lozanas. Estampa de rutas soberanas. Palma de luces. Terreno de aromas. Nácar de graños recuerdos y de buenas alegrías.

Como muestras y señales de magícos nenúfares, en obsequio, cedidos a eternidad, por unos espíritus extraordinarios, existe la isla Manhattan, cuna de New-York, y Long Island, con Brooklyn y Long Island City. Igualmente, las islas Atsecha, Rats, Unataschka y otras, en el lindo rosario de las Aleutas. De la misma manera, en mérito, Alexandrowskaia, Marthas Minegard, Sta. Cruz, Aquidneck o Rhode Island, Lowell's, Pribiloff, Cinkar's, Nantucket, San Lorenzo, Kodiak, Dezhnev, Ball's y Santa Rosa, Asismismo, Pine Islands, Simon's, Ripley, Vaca, S. Miguel, Bretton Sound, Nounivak, Spie, Concepción, Mourse, Sumter, Nashawena, Ram y S. Clemente. En igual sentido entre otras, Sea Island, Naushon, Sta. Catalina, Marsh, Indiana, West, Marquesas, Kelley, S. Nicolás, Gost, Linkens, Mackey, Cow, Deer y Tortuga.

Sobre los motivos importantes donde, en bien, las tierras se contienen a una prudente distancia, se distingue, en mucho, el estrecho de Bering o Behring, entre la Punta del Príncipe de Gales, en Siberia, y el cabo Deshnew, en Siberia, reuniendo el Océano Glacial Ártico y el Mar de Bering. Dicho paso septentrional vino a ser descubierto, en 1778, por el navegante dinamarqués Vitus Bering (1680-1741). Entre la isla Nounivak y la costa de Tchutchis, en Alaska, se halla el estrecho de Cook. Del mismo modo, el paso de Isdnotski se encuentra entre la península de Alaska y el archipiélago de las Aleutas. En la misma índole, el canal de la Florida y el paso de Bahama cumplen su virtuosa misión entre los términos de la Florida y las islas antillanas, descubiertas en el siglo XV.

A gracia y cambio, en singular aspecto, como piezas que han tenido el reparo de quedar desligadas, se nos aparecen, entre otras, las simpáticas y venturosas penínsulas de Tchutchis, York, Alaska, Waterford, Florida, Cod, New Jersey, Great y Bergen.

Por lo que hace referencia a los extremos litóralos un tanto más o menos agudos y de una breve avanzada, figuran, con su signo de arroyo, a las ocasiones, en compañía de escollos y rompientes, los cabos Hatteras, Montauk, Henlopen, Cook, Mearning, St. George, Kennedy, Fear, Nome y Flattery. En la misma enseñanza, Lookout, Mondocino, Henry, Arguello, Charles, Malabar, Cod, Hope, May y Lisburne. A igual orden, entre otros salientes, las puntas North, Cedar, Petaluma, S. Bruno, Gorda, Reyes, Concepción, Lobos y Montara. En el mismo sello, Pilar, Rincón, S. Pedro, Bonita, East, Howa y Sandy Hoot, con el faro, su estación semaforica y su centro de servicios auxiliares por los casos de niebla, tempestad, choque y naufragio.

En otra de las particularidades del encierro marítimo de un bien, se encuen tra, con sus fulgores, el memorable Golfo de Méjico y las rientes bahías de Chesapeake, New York, S. Francisco, Newark, Passamaquoddy, Sealwater, Potomac, Susquehanna, Green, Cod y Galveston. Así, Chocotawatcha, Buzzard, Kostokuin, Appomatox, Sta. Rosa, Narragansett, Mobile, Saginaw, Kotzebue, Rappahanock, Larga y San Pablo. Sobre el mismo tono, Apalache Bristol, Nahant, Willoughy, Carlotta Vermillion, Raleigh, Nautuket, Esteros, S. Bernardo, Fundy y Chelsea. En la misma fortuna, entre otras, Atchafalaya, Borgne, Albarmar, S. Blas, Cook, Barataria, Homé, Raritan, San Andrés, James, Tampa y Delaware.

A la orla expresiva de los grandes aportan su concurso, en Alaska, el nexo de siluetas, el Agulh, las untones Tanana, Yukon, etc., y la Cadema Costera (Coast Range). En este agrupamiento de serranías sobrepasah con su potencia, los gigantescos adelides Mc Kinley, Logan, St. Elie, Wrangell y Sushitna. Muy distante en la otra zona, no lejos del cabo Flattery, se halla el juego de antenas de Olympia. Así, a lo largo del Océano Pacífico se encuentran, en serie y forma bastante regular, unas líneas de atalayas costeras. En la brillante Cadena de las Cascadas existen varios cimeros de un antiguo alcance volcánico. También en ella se yergue y turba la imagen del Rainier o Tacoma, con sus propios glaciares Emmon, Bailey Willis, Edmund, White, Caribon, Cowitz, Fyvalulu y Nisqualli. Igualmente, en la misma, los recitales ocasionales, en los accidentados y sensacionales recorridos del Columbia, Snake, etc., una buena cantidad de saltos, destacando, en el Snake, las Cascadas de los Shoshones. En el conjunto de la Nevada sobresale la arrongante figura del Whitney, y se hace remarcar, entre sus cortes y vaguadas, el valle de Yosemite, con una respetable cuantía de saltos de agua. Al Este de dicha formación, en el núcleo de los altos y contrafuertes de Wahsatch, impresionan los cortes y pasajes llamados cañones, entre los cuales tiene sus mayores acentos el Gran Cañón del Colorado. Los pelotones de cresteros Big Horn, Cristal, Lincoln, Blaw, Little Belt, S. Juan Snow, Abajo, Zúñi, Carrizo, Big Belt, etc., se nos brindan, más o menos aproximadas entre sí, en el resalte de las montañas Rocosas. Este sistema, que parte del territorio de Alaska y que viene a terminar en el país mexicano, se estima en un sentido de extensa unidad de núcleos, ramas y estribaciones. En el lado



oriental de la zona, el sistema de los Appalachos o Alleghany se compone de una serie de cadenas paralelas, separadas por valles de una curiosa e intensa fisiónoma. Bien considerado por sus centelleos, en el mismo tienen sus reales la línea de Cumberland, el trazado de las Montañas Azules y, entre otros, los nexos Kat y Green. El punto culminante es el Black Dome, de 2.050 metros. Mostrando siempre su buena disposición, el sistema prosigue en tierras del Canadá, al costado del St. Laurent, en plática amena y gentil, por los finales de su curso.

Con todo vigor, entre macizos, muelas y tozales, los grupos Hoosis, Lookout, Henry, Siskiyou, Elk, Selkirik, Mitchell, Sal, Blood, Wichita, Missouri, Saba, Ozark, Taconic, Rean y Smoky. Canchos robustos de Shasta, Highwood, Fire's Peak, Torrill, Belknap, Washburne, Taylor, Holmes, Bell's Peak, Marcy, Clingman's Dome, Ocate, Enota, Torkey y S. Francisco. Igualmente, Catskills, Old Greylock, Blanca, Mansfield, Kearsage, Monadnock, Sunapee, Wasington, Slide, Diablo, Adam's Knob, Tray, Black Hills, unión, Hunter y Sta. Elena. Pitón de Tamalpais. Picos de Clarke, Fremont, Culebra, Long y James. Altos de Schoharie, Hausatonic, Diamont Baldy, Lassen, Adirandacks, Hamilton, Grassy Ridge, Haw's Hill, George Weber, Jefferson, Katahdin, Ragged, Hood Scot, Raimie, Etony, Jason, Helderberg Hills, Marshall, Lincoln, Baker, Cerbat, Wachussetts, Clinton, Helyoke, Franklin, Telons, Chocolate, Kaibak y Unata. Asismismo, Bear, Madison, Pitt, Eopous, Torn, Clay, Desert, Gallon, Calabaza, Tam, White, Nebo, Firs y monroa. Entre otras muchas, las Colinas Negras o de Boston. En igual agrado, los promontorios de Marblehead y Harper's Perry. Con sus efectos, la gruta de Wyandott, donde, sensiblemente perseguidos con cierta tenacidad, lograron salvarse, al decir, un guerrero iroqués y una princesa india.

Por lo que atañe al cromó de particularidades que poseen el brillo de sus colores y de sus contrastes, con el mayor cariño se nos brindan los hermosos valles de Albuquerque, Scheynekill, Tennessee, Rio Grande, Alkali, Brown's, Chattanooga, Yellowstone, Kittating, Monongahela, San Joaquin y Susquehanna. En la misma índole, Wabash, S. Luis, Cache, Willamette, Makuntawin, Death, Connecticut, Minnesota, Trinity, Great, S. Quintin, Sacramento, etc. Igual

mente, entre otros, los pasos Two, Evans, Truckee, South y Tahichipi. Asimismo, en síntesis, los cañones Real, Chelly, Glen, Glat y mármol. En igual manera, entre los santuosos parques North, Wisconsin, South, Range, etc., el magnífico Parque Nacional de Yellowstone, con las célebres terrazas de Nammouth y otros felices, donosos, rosados y excelentes detalles.

En zafiro, con el delicioso placer de los candores, entre otros lagos, estanques y lagunas, los espejos Michigan, Superior, Erie, Ontario, Huron, Champlain, Salado, Utah, Winnemueca, Pontchartrain, Bonneville, Humboldt y Sabina. Al igual, Crater, Murrepas, George, Monmantuni, Enlé, Winnebago, Calcasieu, Monona, Taboe, Maqueta, Okeechobee, Klamath y Tulare. Así, Borgine, Sevien, Okeecholice, Tear, Winnisecogee, New Lake, Pyramid, Owens, Yellowstone, Pamlico, Mendots y Raqueta. En la misma dicha, Albarmar, Goose, Pepin, Cratière, Diabli, Bargne, Henry, Mono, Itasca, Elk, Bear y Sta. Catalina. Por los 46° 30' y 49° de Lat. N. y entre los 87° 10' y 93° 30' de Long. O., el Lake Superior es de 83.627 k.c. A este lago y al Huron (59.500 km) les enlaza el río St. Marie. El Erie presenta la extensión de 28.400 k.c. Al NE, el Ontario alcanza los 19.233 km.c. de superficie. El río Niagara, que tiene un recorrido de 55 kil., une los lagos Erie y Ontario. En la vena se halla la isla de la Chèvre (Goat Island). La corriente ha venido haciéndose cada vez más rápida. La isla ha impuesto la separación en dos brazos o líneas de agua. La formidable caída tiene unos 50 metros, y del lado de Niagara Falls (U. S. A.) resulta un poco más profunda que en la parte canadiense, donde el salto presenta la forma de herradura. El punto donde el famoso desprendimiento de la cascada se conciona con el nombre del Taubillon (Whirlpool). La caverna que ocasiona la magnífica catarata lleva el nombre de Cave des Vents (Cave of the winds). Según los estudios efectuados por Lyell, las aguas producen en la roca un retroceso o desgaste continuo, en el medio de 28 centímetros por año. El lago Champlain, al 1608, en virtud, fue descubierta por el viajero francés Samuel Champlain (1562-1635). Por su lado, el Grand Lac Salé (4.690 k.c.), nos concede las islas Carleton, Stansbury, Framont y Antelope. En premio, al lago Michigan (68.149 km.c.), adorsosa, se alza la villa de Chicago, centro de augusta categoría, y, por los nobles corazones del mundo, punto de llama eterna de los mártires libertarios Spies, Lingg, Fischer, Parsons, Fielden, Schwab, Engel y Nebe.

Con relación a las útiles y fecundas arterias, se nos ofrece el río Mississippi (5.400 kil.), que nace por el lago Itasca y que desemboca en el Golfo de México, formando un vasto delta. El Missouri, afluyente del Mississippi, tiene sus orígenes por las Montañas Rocosas (4.700). Por el norte, el Youkon (4.000.), con sus pormenores. El Colorado (3.200), tiende hacia el Golfo de California. Al río Gran o Rio Bravo del Norte (3.000), le agrada el Golfo de México. El Arkansas (2.350), aparece por las Montañas Rocosas. Al Oregon o Columbia (2.000), le interesa el Océano Pacífico. El Ohio (1.500), nace en la Pensylvania, por los valles del Monongahela y del Allegheny. En igual, Tennessee, Yellowstone, Brazos, Hudson, Wisconsin, Susquehanna, Trinity, Wabash, Gile, Nueces, Sabine, Osaje, Sacramento, Delaware, Shuykill, Nueces y Colville. Así, Moines, Nebraska, Potomac, Alabama, Porcupine, Anhedroscogin, Fenobscott, Kennebec, Marmiac, Cooper, Housatonic, Colorado (Texas), Maume, Connecticut, Gardner y Kansas. Igualmente, Sushitna, Roanote, Kanawha, Saco, Kouskokuim, Blectone, Coosa, Appomatox, Lehigh, Tanana, Kentucky, Rappahanock, Charles, Tombigbee,

Chippewa, Mohawk y Kanatha. Asimismo, Moose, Atna, Kwicpac, Vermont, Neuse, Minnesota, Pamunkey, Mattapony, Congaree, Sta. Cruz, Yprague, Atchpalaya, Muskegon, Chipewa, Fox, Turkey y Weber. También, entre otros, Altamaha, Oconee, Salmon, Chotamatelrec, Monongahela., Rook, Plumas, Merced, Edisto, Wapsipinicon, Vesilho, Nottoway, Sames, Yuba, Holston y Santea. A dije, los saltos y cascadas de Great Fall, S. Antonio, Tallulah, Cohoes, Range, etc. En joyales, entre otras líneas azules, los canales Welland, Wabash, Ohio, Michigan, Erie y Miami.

Para la entera satisfacción de todas las personas que tienen el gusto de los grandes espacios, existen las palmas y lanuras de Laramie, Columbia, Nebraska, Dakota, Kansas, Arizona, Texas y Nuevo México.

Sobre los puntos de tráfico y servicio, a bondad y presteza, se nos ofrecen los puentes de New York, S. Francisco, Baltimore, Chicago, Boston, Philadelphia, Cleveland, Sitka, Vineyard Haven, Gloucester, New Bedford, Key West, Richmond, Saint Louis y Albany. Por igual, Odenburg, Towsted, Wilmington, New Haven, Birmingham, Galveston, Portsmouth, East Haven, Charleston, Erie, Savannah, Beaufort, Branswich, Rochester, Mobile, Saint John y Buffalo. Asimismo, entre otros, New Orleans, West Haven, Norfolk, S. Diego, Portland, Salem, Pittsburg, Monterey, Pensacola, Oswego, New Port, Fair Haver, Bath, Sta. Bárbara, El Paso, Linn y Seattle.

En el gráfico de alcances y labores destacan, en grado, los cereales, las legumbres, el azúcar, las patatas, el tabaco y las frutas. De igual modo el algodón, las maderas, los ganados, el cobre, mercurio, cine y petróleo. Carbón, Mármol, Fábricas de conservas, Acerías, Industrias de azúcar, Arsenales, Fabricación de bulldozers, Artes del libro, Producción cinematográfica, Manufacturas textiles, Construcción de máquinas y vagones, Industrias del avión y del automóvil, Productos químicos, Aparatos, Establecimientos constructores de máquinas agrícolas.

MIGUEL JIMENEZ

VARIACIONES

SOBRE LA LIBERTAD

La libertad personal es ese sentimiento que se complace en no encontrar en las condiciones circundantes ninguna restricción a los diversos modos de actividad; es el sentimiento que está herido hasta en la naturaleza inferior, por todo lo que encadena los miembros o detiene la locomoción, y que, en las naturalezas superiores, está herido por todo lo que indirectamente impide los modos de actividad y hasta por todo lo que amenaza el impedirse. Ese sentimiento, que sirve primitivamente a mantener intacta la esfera reclamada por el individuo para el legítimo ejercicio de sus derechos y el cumplimiento de sus deseos, sirve secundariamente, cuando es excitado por la simpatía, a causar el respeto por las mismas esferas en los otros individuos; sirve también, por su excitación simpática, a provocar la defensa de los demás cuando sus esferas de acción están invadidas.

SPENCER

SOBRE EL CARACTER Y LA DIGNIDAD

Admito plenamente esta verdad, que la cultura de una nobleza ideal de voluntad y de conducta es, para los seres humanos individuales, un fin al cual debe ceder, en caso de conflicto, la búsqueda de su propia dicha o de la de los demás. Pero sostengo que la cuestión misma de saber lo que constituye esta elevación de carácter debe ser decidida refiriéndose a la dicha como principio regulador. El carácter mismo debería ser para el individuo un fin supremo simplemente porque esta nobleza de carácter perfecto o aproximándose de este ideal en un número bastante grande de personas, contribuiría más que nada a hacer la vida humana dichosa; dichosa a la vez, en el sentido relativamente humilde de la palabra, por el placer y la ausencia de dolor, y en el sentido más elevado, por una vida que no sería ya lo que es ahora, casi universalmente puérril e insignificante, pero tal como pueden desealar y quererla seres humanos cuyas facultades están desarrolladas a un grado superior.

STUART MILL

SOBRE LA LIBERTAD

Resulta que el progreso se hace hacia un estado en el cual cada ciudadano, sin tolerar ninguna otra restricción a la libertad, tolerará la que impliquen las iguales reivindicaciones de sus conciudadanos, o más bien, no tolerará simplemente esta restricción, sino que espontáneamente la reconocerá y la afirmará; él estará simpáticamente ansioso por la esfera de acción legítima de cada ciudadano como para la suya propia, y la defenderá contra la invasión de los demás, e impidiendo también el invadir la suya. Ahí está manifestamente la condición del equilibrio, que los sentimientos egoístas y los sentimientos altruistas cooperan en producir.

SPENCER

(Traducción de Juan)

La música, sus instrumentos y sus hombres

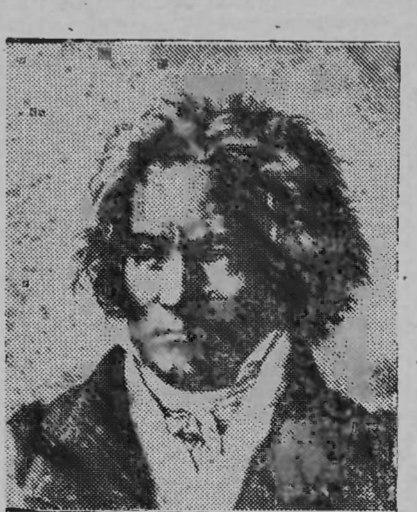
(Viene de la página 4.)
piano, etc., etc. Murió en noviembre de 1883 considerablemente pobre.

Richard Wagner nació en 1813 y es el autor de Tannhauser, de Lohengrin, del Barco de los Maestros cantores y de la Tetralogía. Músico de una extraordinaria fuerza escribió el mismo sus poemas sacados generalmente de las leyendas de su país. Envuelto en la Revolución de Dresden en 1849 fue obligado a buscar refugio en Zurich. Fue en este lugar en donde proyectó el gran Nibelungen. Al concederle su país la amnistía volvió a éste y a Munich con Tristan und Isolde y Die Meistersinger, que fueron producidas en 1876. Parsifal apareció en 1882. Ciertos recitados y escenas de este gran genio son a veces pesadas y monótonas, pero la orquesta en donde busca este músico el medio principal de la emoción dramática, es espléndida, llena de color y a veces de poesía. Miguel Bakunin, el gran revolucionario ruso, tiene gratos recuerdos de la música de Wagner por haber sido grandes amigos y es muy posible que le recomendó la marcha y éste todos los días iba a pasearse y a meditar al mismo tiempo ante la estatua de Ludwig Van Beethoven. Al igual que Schumann, la mayoría de compositores que siguieron a este gran genio han reconocido tener una deuda con este potente arquitecto de la música que luchó, meditó y sufrió por modelar y pulir todos los elementos de un edificio tan enorme, que cubría toda la música compuesta hasta nuestros días. Beethoven buscó la música en el pedestal de la belleza de Haydn y Mozart, haciéndola más humana. Puso en la música todos los dolores y todas las sonrisas de los hombres. Su música nos emplaza ante un pectus misterioso por su profundidad en 1781, Die Entführung aus dem Serail en 1782. En sus últimos cinco años, lo que va de 1786 hasta el día de su muerte, compuso una infinidad de piezas maestras: Don Juan, Las Bodas de Figaro, La Flauta Mágica, Così fan tutte, Clemenza di Tito, tres grandes sinfonías. En mayor, G minor y C mayor y un famoso Requiem que fue su canto del cisne. En treinta y seis años de vida Mozart ha escrito 626 trabajos, entre ellos 17 sonatas para órgano, 40 ofertorios, 10 cantatas, 23 operas, 22 sonatas para piano, 45 sonatas para piano y violín, 49 sinfonías y 55 conciertos, cuartetos, trios, etc. Murió minado por la tisis y en Viena en 1791.

Hector Berlioz nació en la Côte St. André (Francia), en diciembre de 1803, fue gran compositor. Educado para practicar la medicina se inclinó por la música. A consecuencia de esta determinación sus padres le abandonaron por un cierto tiempo, obligándole a soportar todos sus gastos. Reconocidos de nuevo, sus padres le autorizan a seguir sus estudios musicales. Más tarde ha de componer verdaderos éxitos musicales en los conciertos que realiza y en los que da sus descripciones en su Autobiografía. Es compositor de la Escuela Romántica y sus numerosas composiciones lo comprueban: Sinfonía Fantástica, Harold, Romeo y Julieta, La Condemnation de Fausto, Las Benvenuto Cellini, los Troyanos y un inmenso Requiem, todo ello obras notables por su ciencia de la orquesta y la potencia de su sentimiento dramático. Murió en 1869 siendo uno de los más originales inventores de todos los compositores.

Ludwig Van Beethoven nació en Bonn en 1770 y se distinguió como gran pianista. Compuso varios conciertos entre 1781 a 1796. El gran compositor Robert Schumann halló en ella un artista completo del piano, del órgano, del violín y de la viola. Fue comisionado por el Emperador José II para que escribiera ópera cómica en 1768 con el título de La Finta Semplice. Escribió Idomeneo en 1781, Die Entführung aus dem Serail en 1782. En sus últimos cinco años, lo que va de 1786 hasta el día de su muerte, compuso una infinidad de piezas maestras: Don Juan, Las Bodas de Figaro, La Flauta Mágica, Così fan tutte, Clemenza di Tito, tres grandes sinfonías. En mayor, G minor y C mayor y un famoso Requiem que fue su canto del cisne. En treinta y seis años de vida Mozart ha escrito 626 trabajos, entre ellos 17 sonatas para órgano, 40 ofertorios, 10 cantatas, 23 operas, 22 sonatas para piano, 45 sonatas para piano y violín, 49 sinfonías y 55 conciertos, cuartetos, trios, etc. Murió minado por la tisis y en Viena en 1791.

Hector Berlioz nació en la Côte St. André (Francia), en diciembre de 1803, fue gran compositor. Educado para practicar la medicina se inclinó por la música. A consecuencia de esta determinación sus padres le abandonaron por un cierto tiempo, obligándole a soportar todos sus gastos. Reconocidos de nuevo, sus padres le autorizan a seguir sus estudios musicales. Más tarde ha de componer verdaderos éxitos musicales en los conciertos que realiza y en los que da sus descripciones en su Autobiografía. Es compositor de la Escuela Romántica y sus numerosas composiciones lo comprueban: Sinfonía Fantástica, Harold, Romeo y Julieta, La Condemnation de Fausto, Las Benvenuto Cellini, los Troyanos y un inmenso Requiem, todo ello obras notables por su ciencia de la orquesta y la potencia de su sentimiento dramático. Murió en 1869 siendo uno de los más originales inventores de todos los compositores.



Ludwig Van Beethoven.



Manuel de Falla

gran pianista. Compuso varios conciertos entre 1781 a 1796. El gran compositor Robert Schumann halló en ella un artista completo del piano, del órgano, del violín y de la viola. Fue comisionado por el Emperador José II para que escribiera ópera cómica en 1768 con el título de La Finta Semplice. Escribió Idomeneo en 1781, Die Entführung aus dem Serail en 1782. En sus últimos cinco años, lo que va de 1786 hasta el día de su muerte, compuso una infinidad de piezas maestras: Don Juan, Las Bodas de Figaro, La Flauta Mágica, Così fan tutte, Clemenza di Tito, tres grandes sinfonías. En mayor, G minor y C mayor y un famoso Requiem que fue su canto del cisne. En treinta y seis años de vida Mozart ha escrito 626 trabajos, entre ellos 17 sonatas para órgano, 40 ofertorios, 10 cantatas, 23 operas, 22 sonatas para piano, 45 sonatas para piano y violín, 49 sinfonías y 55 conciertos, cuartetos, trios, etc. Murió minado por la tisis y en Viena en 1791.

Hector Berlioz nació en la Côte St. André (Francia), en diciembre de 1803, fue gran compositor. Educado para practicar la medicina se inclinó por la música. A consecuencia de esta determinación sus padres le abandonaron por un cierto tiempo, obligándole a soportar todos sus gastos. Reconocidos de nuevo, sus padres le autorizan a seguir sus estudios musicales. Más tarde ha de componer verdaderos éxitos musicales en los conciertos que realiza y en los que da sus descripciones en su Autobiografía. Es compositor de la Escuela Romántica y sus numerosas composiciones lo comprueban: Sinfonía Fantástica, Harold, Romeo y Julieta, La Condemnation de Fausto, Las Benvenuto Cellini, los Troyanos y un inmenso Requiem, todo ello obras notables por su ciencia de la orquesta y la potencia de su sentimiento dramático. Murió en 1869 siendo uno de los más originales inventores de todos los compositores.

Ludwig Van Beethoven nació en Bonn en 1770 y se distinguió como gran pianista. Compuso varios conciertos entre 1781 a 1796. El gran compositor Robert Schumann halló en ella un artista completo del piano, del órgano, del violín y de la viola. Fue comisionado por el Emperador José II para que escribiera ópera cómica en 1768 con el título de La Finta Semplice. Escribió Idomeneo en 1781, Die Entführung aus dem Serail en 1782. En sus últimos cinco años, lo que va de 1786 hasta el día de su muerte, compuso una infinidad de piezas maestras: Don Juan, Las Bodas de Figaro, La Flauta Mágica, Così fan tutte, Clemenza di Tito, tres grandes sinfonías. En mayor, G minor y C mayor y un famoso Requiem que fue su canto del cisne. En treinta y seis años de vida Mozart ha escrito 626 trabajos, entre ellos 17 sonatas para órgano, 40 ofertorios, 10 cantatas, 23 operas, 22 sonatas para piano, 45 sonatas para piano y violín, 49 sinfonías y 55 conciertos, cuartetos, trios, etc. Murió minado por la tisis y en Viena en 1791.

Félix ALVAREZ FERRERAS

MUSICA PROHIBIDA

Madre anarquía

I
Porque tu amor ofendieron;
Porque tu albur mancharon
Los que no te concieron.
Y por que te calumniaron.
¡Madre!
Porque estás en el martirio
Y el adversario en acecho
Ha clavado en su delirio
Cien espadas en tu pecho.

¡Canto, madre, tu amargura!
Yo soy tu poeta y cantoro,
¡El fuego de mi locura
Ha de abrillantar tu llanto!

II
Porque el montón de bribones
Azuzados en la noche
Por impudicos sayones,
Te ha arrojado su reproche.
¡Madre!
Porque ignara muchedumbre
De lacayos y rufianes
Pretende apagar la lumbre
Que emerge de tus volcanes.
¡Canto!

(¿Vejarte? ¡No! No pudieron.
¡Ya lo sé! Mas te amargaron.
Ebríos te desconocieron
Y sicarios te insultaron.)

III
Porque tu hermoso camino
Hay quien quiere ensombrecer.
¡Cual si una fuerza, un destino
Se pudiera entorpecer!
¡Madre!
Porque, bárbaros, te niegan;
Porque, cobardes, te ofenden;
Claudicantes te reniegan
Y, torpes, no te comprenden.
¡Canto!

¡Canto, madre, tu amargura!

IV
Y canto porque estás triste.
Y canto porque estás sola
Y a tu alrededor subsiste
La violencia de la ola.
Ola de odio, ola inconsciente;
Ola impura, ola sin luz,
Ola igual a la demente
Que fue a quebrarse en la cruz.

Fariseos de este instante,
Cristo no ha resultado:
¡Cristo está siempre, triunfante,
En la cruz, crucificado!

Alberto GHIRALDO

OBRAS DE MANUEL BUENACASA

Tenemos la satisfacción de anunciar la pronta aparición de las dos obras de Manuel Buenacasa comprendidas en un solo volumen de cerca de 300 páginas, con dos fotografías de Buenacasa fuera de texto.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1888-1926, segunda edición muy corregida y mejorada, la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por U. Oróbn Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE CONOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado, encargado los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo reciben personalmente. Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giro a: Heleno Molina, 11, rue Jean Motin, Paris (X^e), C.C.P., Paris 2316766. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opusculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs. Pídense a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

DISCOS

A veces me da por observar la figuración o plasmación homomítica. ¿Que poder inconsciente tuvieron José y María? Porque, de tenerlo consciente, le quitarían aureola al hijo.

No creo en un Cristo sin alegrias. ¿A donde puede llevarnos esa figuración, ese sentido, o ese mimetismo? Al habernos apuntado socio del casino popular de las Cuatro Esquinas? Sus pirantes no le habrían faltado. Dos mil años después (más fuerte que en las novelas de Luis de Val) muchas cosas se meten a monjas para esportarse con usted (las esposas del Señor) para dejarlo en estado de enorme bigamia y en evidencia ante los jueces, que a su vez evidencian su lenidad en el oficio no procediendo como la ley y la moral... cristiana mandan.

Péter. — Pero andaba descalzo y cruz cuando dolor, por su contextura magra, no podía sentirlo.

Proeza de circo que ningún otro artista ha reproducido.

Además, como Buster Keaton, Jesús Cristo nunca reía.

¿Por que no reía nunca, Jesús Cristo?

Por no desmerecer la angustia de sus lagas.

¿Por que heridas y no sonrisas? ¿Por que esa religión de casa de socorro, de sala de operaciones? ¿Por que avencindar el amor con el traumatismo?

Preferíamos un Nazareno festivo, promotor, risueño, de vecindad atrayente, dicharachero ante las mozas. Y que se casara con una de ellas y que tuviera con ella hijos no santurrinos y aun capaces de propagar el comunismo libertario.

Lo aborrecemos con cara de palo, expresión de mármol, estige de cartón o concebido en hierro, siempre protector, amparador, perdonador, reprobado y caritativo.

Con su mirar ausente, implorando arriba — por haber venido abajo — parece menospreciar a los terrenos, cuando nosotros sin su trágica sueta mejor los salvaríamos. La tragedia se presenta sola, sin sollicitaria, y en tanto ella nos alivia, no nos olvida Cristo, recordándonos que tal vez pronto seremos tragediados o tragediantes.

¿Por que no haber tomado esposa aquí abajo, señor profeta; por que no habernos apuntado socio del casino popular de las Cuatro Esquinas? Sus pirantes no le habrían faltado. Dos mil años después (más fuerte que en las novelas de Luis de Val) muchas cosas se meten a monjas para esportarse con usted (las esposas del Señor) para dejarlo en estado de enorme bigamia y en evidencia ante los jueces, que a su vez evidencian su lenidad en el oficio no procediendo como la ley y la moral... cristiana mandan.

Cierto, Cristo, porque usted ternaría inatipendiéndose conungo, o por contarle yo un chiste que, provocándole la risa, le perdería el empleo.

DISCOBOLO

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX. Tél.: TRU. 78-64
Administration: J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n.º 13.507-56, Paris.

ABONEMENTS
Six mois: 13 F
Un an: 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie: BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

EN ESTA HORA CONFUSA

Revolucionarios, si; voceros de la revolución, no. — R. Mella.

NO hace mucho tiempo que proclamarse revolucionario atraía las iras de todo orden organizado. Ahora incluso los sátrapas presumen de revolucionarios.

¿Hay que decirlo? Pues el propio Franco es uno de ellos; y Nasser, y el rey Fayçal, el esclavista. Lo fueron (?) Mussolini, Hitler, Perón y otros cuadrilleros de la historia. En los partidos totalitarios de izquierda, también el revolucionarismo de trompeta abunda, lo que no impide que las masas proletarias resulten más proletarizadas que nunca.

Si se trata de matar enemigos (esa obsesión omnipresente) la revolución no se justifica. En buena ley, revolución quiere decir evolución precipitada, gran beneficio que se consigue empezando por evolucionarse uno, por superarse moralmente a sí mismo.

Libertariamente, no se va a la masa para sacar ciega adhesión de la misma, sino para emanciparla, elevarla; para arrancar del montón humano, recias y numerosas individualidades, caracteres definidos, conciencias claras, cuando no preclaras.

Libertariamente, no se acude al pueblo para obtener votos e incondicionalismos, borracheras de aplausos, vitores y cotizaciones. Al pueblo vamos para emanciparle de sus errores, de sus ruinas, de sus miedos, de sus conformismos letales. Cuando de la cualquiera sacamos un compañero, es tanta nuestra emoción que lo besáramos.

Es esto, compañeros; nuestra revolución primera es ésta. La otra, la sangrienta, nos será en todo caso impuesta. Quiérese decir, que no la deseamos. La idea de la muerte está lejos de nosotros, grandes estimadores de la vida. Nuestra razón es tan prístina, y tan inmensa, que no necesita disparos de pistola, estruendos espectaculares para hacerse presente. Es la sociedad burguesa, son los poderes comunistas quienes nos abocan a la lucha frenética, imbécil, del hombre contra el hombre para fines cemeniteriles. No. Los idealistas de la anarquía, los visionarios de la igualdad, no aceptamos el derramamiento de sangre humana como premisa revolucionaria. Anhelamos la transformación moral de las gentes, la sociabilización libertaria de las mismas, la elaboración de un acuerdo general, de una moral común a todos que determine la anulación de privilegios particulares, la liquidación de las barreras fronterizas, la superación de los pueblos atrasados mediante el esfuerzo de los pueblos verdaderamente superados.

La acción por la acción es sólo venganza, en el fondo; y demostración de impotencia. No condenamos al ravalochismo, pero no lo preconizamos. Al fin y al cabo, fue ineficaz la lucha. Pero las explosiones, que tanta comidilla dieron a la prensa burguesa, hundieron en el anonimato producciones de muy alta envergadura firmadas Jean Grave, Carlos Malato, Sebastián Faure, E. Armand, entre otros. De tal suerte, que el anarquismo francés setenta años después aún no se ha recuperado.

Nuestro terrorismo español fin de siglo nos produjo un colapso del cual nos pudimos recuperar merced al estado de conciencia de firmes minorías, de bastantes idealistas que jamás desdijeron la organización obrera, y que aún supieron prevalecer en ella, no por discursos y alharacas sino por voluntad y espíritu de sacrificio. En España, es totalmente imposible que el pueblo trabajador se desentienda de los anarquistas por haber sido ellos, en toda circunstancia, no importa si la más peligrosa, quienes se han arrojado a la lucha para obtener un beneficio colectivo que las más de las veces a ellos, por desdicho, destierro o cárcel, no les alcanzaba. El pueblo español estima a los anarquistas por ser personas que lo dan todo a cambio de nada, por no presentar jamás factura, por no ambicionar una posición, un acta, un cargo que permita comer y cenar dos veces al día.

Si hemos tenido encontronanzas armatísticas ha sido fatalmente por lesión y por defensa, puesto que el enemigo, falto siempre de razones superiores, para imponerse agredió. En España como en la U.R.S.S., donde el espécimen de anarquista se extinguió en los fusiladeros y en las heladoras de Siberia.

Revolucionarios, sí. Gritadores de la revolución, nunca.

PLUMAS DE AYER (1)

Leyendo un libro de Mirbeau

HE leído un libro de Mirbeau, entregado a la comisaría de policía y el comisario después de decirle su admiración. Está editado en 1910 y se llama "Le roman expérimental". Por eso en 1910 ya estaba superado el anarquismo literario de Octavio Mirbeau. No tiene la recia arquitectura de sus otras obras, pero subsiste la misma virulenta rebeldía, análogo odio a la burguesía, semejante rencor hacia el militar y el cura, idéntica amargura en el desfile de una humanidad atacada por el morbo del sexo y del dinero.

Hace cuarenta años, Octavio Mirbeau pertenecía al Estado Mayor de las letras francesas. Sus libros estaban como bombas. Su teatro parecía el teatro de la anarquía. En la Barcelona de nuestra juventud "Los malos pastores" enardecían al Paralelo y "Los negocios son los negocios", consensaban a la burguesía en los teatros del Centro. Poco a poco, la fama de Mirbeau fue decreciendo y el que en los principios inmediatos del siglo había obtenido la adhesión de grupos selectos y la admiración de multitudes insurgentes, se difuminaba en la lejanía de lo anacrónico acompañada de aquellos grandes inteligentes y refractarios que se llamaron Fénéon, Laurent Tailhade o Madame Séverine. La militancia anarquista nos postergó y los olvidó, quedándose con los militantes auténticos, Juan Grave o Sebastián Faure, y en la resaca literaria, sólo flotaron inmarcescibles "Los negocios son los negocios", que aún persisten en los corrales, pero que los públicos oyen, más por el enorme ingenio dialéctico que contienen, que los burgueses rien y aplauden.

¿Qué ha ocurrido para que se produzca este fenómeno literario y social? Ha ocurrido nada menos que lo que Mirbeau y Laurent Tailhade y Séverine pedían se ha cumplido. La revolución social en 1917. Escarceados, vejados, perseguidos en toda Europa, comenzaron a gobernar por Europa. La retórica explosiva y el ingenio corrosivo, ya serían para muy poco. El burgués, además, ya no era el burgués adiposo, zafio e implaceable de las caricaturas. El también tenía una doctrina y unas estadísticas, y una filosofía y una fuerza que extraía, no del engaño burdo del pueblo sino del engaño inteligente del pueblo. Fue forzoso oponer una filosofía proletaria a la tradicional, una economía colectiva o comunista al liberalismo económico y al dirigismo socializante, ver en el militar la proyección ejecutiva del Estado de la nación y no la voluntad personal, media de brutalidad y de engrandecimiento decorativo, y en el cura, la presencia organizada del sentimiento angustioso del más allá en vez de un hombre, aprovechando las ciegas credulidades para convertir el altar en centro de cosechas privadas. Contra estas transformaciones, que son, también simulaciones, poco podían hacer las frases contundentes y las historias corrosivas, y el sentimentalismo anarquico de Octavio Mirbeau ha tenido que ceder ante el intelectuismo.

Todavía en el libro que leo me entusiasma la zarpa de Mirbeau. Aquel general colonialista que tapiza su salón con piel de negro; aquel ladrón que justifica su profesión creyéndola la más honorable y franca de las que ha ejercido; aquel cura que exige desde el púlpito que paguen sus feligreses un nuevo pendón a la Virgen y al verlos indecisos los acusa de todas las liviandades y de todas las indecadelicias; aquel propietario que alquila su villa y su mujer en la ciudad termal a los solteros ricos y de paso; aquel vagabundo que encuentra una cartera con diez mil francos, la

entrega a la comisaría de policía y el comisario después de decirle su admiración. Está editado en 1910 y se llama "Le roman expérimental". Por eso en 1910 ya estaba superado el anarquismo literario de Octavio Mirbeau. No tiene la recia arquitectura de sus otras obras, pero subsiste la misma virulenta rebeldía, análogo odio a la burguesía, semejante rencor hacia el militar y el cura, idéntica amargura en el desfile de una humanidad atacada por el morbo del sexo y del dinero.

Hace cuarenta años, Octavio Mirbeau pertenecía al Estado Mayor de las letras francesas. Sus libros estaban como bombas. Su teatro parecía el teatro de la anarquía. En la Barcelona de nuestra juventud "Los malos pastores" enardecían al Paralelo y "Los negocios son los negocios", consensaban a la burguesía en los teatros del Centro. Poco a poco, la fama de Mirbeau fue decreciendo y el que en los principios inmediatos del siglo había obtenido la adhesión de grupos selectos y la admiración de multitudes insurgentes, se difuminaba en la lejanía de lo anacrónico acompañada de aquellos grandes inteligentes y refractarios que se llamaron Fénéon, Laurent Tailhade o Madame Séverine. La militancia anarquista nos postergó y los olvidó, quedándose con los militantes auténticos, Juan Grave o Sebastián Faure, y en la resaca literaria, sólo flotaron inmarcescibles "Los negocios son los negocios", que aún persisten en los corrales, pero que los públicos oyen, más por el enorme ingenio dialéctico que contienen, que los burgueses rien y aplauden.

¿Qué ha ocurrido para que se produzca este fenómeno literario y social? Ha ocurrido nada menos que lo que Mirbeau y Laurent Tailhade y Séverine pedían se ha cumplido. La revolución social en 1917. Escarceados, vejados, perseguidos en toda Europa, comenzaron a gobernar por Europa. La retórica explosiva y el ingenio corrosivo, ya serían para muy poco. El burgués, además, ya no era el burgués adiposo, zafio e implaceable de las caricaturas. El también tenía una doctrina y unas estadísticas, y una filosofía y una fuerza que extraía, no del engaño burdo del pueblo sino del engaño inteligente del pueblo. Fue forzoso oponer una filosofía proletaria a la tradicional, una economía colectiva o comunista al liberalismo económico y al dirigismo socializante, ver en el militar la proyección ejecutiva del Estado de la nación y no la voluntad personal, media de brutalidad y de engrandecimiento decorativo, y en el cura, la presencia organizada del sentimiento angustioso del más allá en vez de un hombre, aprovechando las ciegas credulidades para convertir el altar en centro de cosechas privadas. Contra estas transformaciones, que son, también simulaciones, poco podían hacer las frases contundentes y las historias corrosivas, y el sentimentalismo anarquico de Octavio Mirbeau ha tenido que ceder ante el intelectuismo.

Todavía en el libro que leo me entusiasma la zarpa de Mirbeau. Aquel general colonialista que tapiza su salón con piel de negro; aquel ladrón que justifica su profesión creyéndola la más honorable y franca de las que ha ejercido; aquel cura que exige desde el púlpito que paguen sus feligreses un nuevo pendón a la Virgen y al verlos indecisos los acusa de todas las liviandades y de todas las indecadelicias; aquel propietario que alquila su villa y su mujer en la ciudad termal a los solteros ricos y de paso; aquel vagabundo que encuentra una cartera con diez mil francos, la

entrega a la comisaría de policía y el comisario después de decirle su admiración. Está editado en 1910 y se llama "Le roman expérimental". Por eso en 1910 ya estaba superado el anarquismo literario de Octavio Mirbeau. No tiene la recia arquitectura de sus otras obras, pero subsiste la misma virulenta rebeldía, análogo odio a la burguesía, semejante rencor hacia el militar y el cura, idéntica amargura en el desfile de una humanidad atacada por el morbo del sexo y del dinero.

Hace cuarenta años, Octavio Mirbeau pertenecía al Estado Mayor de las letras francesas. Sus libros estaban como bombas. Su teatro parecía el teatro de la anarquía. En la Barcelona de nuestra juventud "Los malos pastores" enardecían al Paralelo y "Los negocios son los negocios", consensaban a la burguesía en los teatros del Centro. Poco a poco, la fama de Mirbeau fue decreciendo y el que en los principios inmediatos del siglo había obtenido la adhesión de grupos selectos y la admiración de multitudes insurgentes, se difuminaba en la lejanía de lo anacrónico acompañada de aquellos grandes inteligentes y refractarios que se llamaron Fénéon, Laurent Tailhade o Madame Séverine. La militancia anarquista nos postergó y los olvidó, quedándose con los militantes auténticos, Juan Grave o Sebastián Faure, y en la resaca literaria, sólo flotaron inmarcescibles "Los negocios son los negocios", que aún persisten en los corrales, pero que los públicos oyen, más por el enorme ingenio dialéctico que contienen, que los burgueses rien y aplauden.

¿Qué ha ocurrido para que se produzca este fenómeno literario y social? Ha ocurrido nada menos que lo que Mirbeau y Laurent Tailhade y Séverine pedían se ha cumplido. La revolución social en 1917. Escarceados, vejados, perseguidos en toda Europa, comenzaron a gobernar por Europa. La retórica explosiva y el ingenio corrosivo, ya serían para muy poco. El burgués, además, ya no era el burgués adiposo, zafio e implaceable de las caricaturas. El también tenía una doctrina y unas estadísticas, y una filosofía y una fuerza que extraía, no del engaño burdo del pueblo sino del engaño inteligente del pueblo. Fue forzoso oponer una filosofía proletaria a la tradicional, una economía colectiva o comunista al liberalismo económico y al dirigismo socializante, ver en el militar la proyección ejecutiva del Estado de la nación y no la voluntad personal, media de brutalidad y de engrandecimiento decorativo, y en el cura, la presencia organizada del sentimiento angustioso del más allá en vez de un hombre, aprovechando las ciegas credulidades para convertir el altar en centro de cosechas privadas. Contra estas transformaciones, que son, también simulaciones, poco podían hacer las frases contundentes y las historias corrosivas, y el sentimentalismo anarquico de Octavio Mirbeau ha tenido que ceder ante el intelectuismo.

Todavía en el libro que leo me entusiasma la zarpa de Mirbeau. Aquel general colonialista que tapiza su salón con piel de negro; aquel ladrón que justifica su profesión creyéndola la más honorable y franca de las que ha ejercido; aquel cura que exige desde el púlpito que paguen sus feligreses un nuevo pendón a la Virgen y al verlos indecisos los acusa de todas las liviandades y de todas las indecadelicias; aquel propietario que alquila su villa y su mujer en la ciudad termal a los solteros ricos y de paso; aquel vagabundo que encuentra una cartera con diez mil francos, la

MARIO AGUILAR
Montpellier, 1948.

(1) Mario Aguilar, brillante periodista valenciano-barcelonés, anarquista en sus orígenes, periodista de izquierda luego, y director de "El Día Gráfico" hasta el fin de la guerra de España. Falleció casi ignorado en el exilio.



SONIDO es la sensación que se percibe por medio del oído siendo el aire el principal vehículo del mismo. Sonido es el canto de los ruseñores y de las cigüeñas, el bramido del toro y de todos los animales que pueblan nuestro mundo. Sonido es el silbido de los grillos y otros insectos ortópteros. Sonidos más o menos agradables al oído son los ruidos que emiten el alud, las olas del mar al estrellarse contra las rocas, el viento en huracán y el fuego en gigantes cas llamas, al igual que todos los fenómenos naturales que la Naturaleza nos legó a su fundación hace millones de años, sucediéndose sin intervalo segundo por segundo, día por día, año por año.

La música es el arte de combinados estos ruidos y sonidos de un modo agradable al oído. La música es conocida desde la antigüedad y todos los pueblos conservan en su historia uno o más personajes a quienes atribuyen la invención de este arte. Entre los griegos fueron, Apolo, Orfeo, Lino y Anfión. Según los poetas, edificó a Tebas este último al sonido armonioso de su lira: las piedras sensibles a la dulzura de sus acantos; se movían y colocaban por sí solas encima de otras. Acudían los animales feroces al oír la lira de Orfeo, y agitaban al oírle los árboles sus ramas candeliciosamente.

Dijo Congreve que «la música tiene sortilegios para calmar la furia del corazón». Horacio, hablando de la música dice que, es el bálsamo que cura las inquietudes». Coleridge decía, «que le refrescaba y fortificaba

AIRES DE MONTE

Salir del ambiente cotidiano en pos de nuevos horizontes. Cambiar, variar de vida, he ahí el aliciente de las vacaciones para la gran mayoría de quienes tan sólo una vez al año pueden permitirse una tal satisfacción.

Sueñan algunos la placentera ocasión de pasar las horas tendido el cuerpo sobre la arena de la playa, tras del baño en la salobre agua del mar. Les complace el ambiente marítimo, los panoramas costeros, frente a la inmensidad azul.

Están los que prefieren la montaña. Tapan a las cumbres, a través los barrancos cruzar por los bosques... También la montaña puede ser leñitudo para curar, para desvanecer el pesar de esos estados de ánimo que en ocasiones han trastornado nuestro ser. La natura, siempre bella, siempre fascinante, puede llevar la calma a la mente, y aquietar el corazón conmovido por ideas turbulentas.

Así Eliseo Reclus, en esa pequeña obra maestra que es su «Historia de una montaña», explica cómo ha gozado observando las particularidades de la naturaleza, en cuyo seno ha hallado paz, satisfacción por las sensaciones experimentadas. Así da comienzo a las páginas de su libro: «Estaba triste, abatido, cansado de la vida. El destino había sido duro para mí, me había arrebatado seres que me eran queridos, había arruinado mis proyectos; reducido a la nada mis esperanzas...» Y, en busca del olvido, Reclus cuenta en el libro, que salió de la ciudad hacia la montaña. Refiere detalles, características de lo que van observando sus ojos, lo que le sugiere el panorama de las cumbres. Así ha pasado unos días viviendo en la intimidad de la natura, que le ha deparado goces inefables; que ha curado su melancolía. Y en el reposo hogareño, en la calma y reflexión que hace germinar las ideas, pudo escribir el citado libro, admirable en el fondo y en la forma, obra de pensador, de geógrafo, y de poeta. Y son sus líneas finales:

«Ya la montaña estaba lejos de mí, que de nuevo me hallaba en el torbellino de la cotidiana convivencia humana. Pero en la memoria guardaba la dulce impresión del pasado. Me parecía ver surgir de nuevo ante mis ojos el amado perfil de los montes. Con el pensamiento entro en los valles umbrosos, y durante unos instantes puedo gozar en paz de la intimidad de la roca, del insecto, y de la brizna de hierba.»

EL TEMA DEL HAMBRE EN SOCIOLOGIA ANARQUISTA

He podido ver en fotografía la imagen de unos negritos, montados en bicicletas nuevas, vestidos y calzados ya casi como esos jóvenes europeos que andan presumidos, peripuestos. Erán jóvenes trabajadores pasando por una carretera de uno de esos países africanos donde han sido explotados en explotación de un modo intenso sus riquezas naturales. Se trata al parecer, de lugares en que ya los obreros nativos no pasan hambre, que

incluso pueden vestir decentemente, y hasta comprarse una bicicleta. Lo dicho incita a la reflexión. Uno recuerda las manifestaciones que haría, no hace mucho, un compañero japonés a los compañeros de «Umanita Nova», de Roma. Les decía que en el Japón habíase desarrollado algunos potentes sindicatos, proclaman la acción directa, y con finalidad revolucionaria, por ello identificados con las secciones de la A. I. T. de la que es parte nuestra C. N. T. Agregaba que ellos quedaron casi disueltos, por falta de cotizantes, cuando con la ocupación de los norteamericanos tomó un gran incremento la industrialización, produciéndose con ello un acrecentamiento de los sueldos, cosa que facilitó elevar el estándar de vida.

Es posible que ocurra lo propio que se señaló en Asia en tierra africana. O sea que al matar el hambre, al poder, ya no solamente comprarse bicicleta, sino inclusive automóvil, cunda el aburguesamiento entre el proletariado de color, como ocurre actualmente en una gran parte de Europa y América del Norte. Puede darse el caso de que surja un proletariado con ideas pedestres aceptando un dirigismo sindical, a base de acatar las disposiciones de líderes efectivos o en potencia, masas dirigidas por las conveniencias estatales. Todo ello en virtud de tener resueltas las necesidades del estómago.

Considero que si el anarquismo internacional se propone el realizar tareas de vital importancia, una de ellas es hacer frente, tomar conciencia, inteligente posición, ante el hecho social esquemáticamente apuntado.

Abordar el tema de las necesidades de orden material las deficiencias en el plan de vida cotidiana, es necesario. Es más: resulta trascendente dado que son millones los que, desgraciadamente, no pueden resolver las elementales necesidades que físicamente requiere el ser humano para su normal desarrollo. Pero si, a medida de que las gentes puedan ir comiendo y vistiendo un poco mejor, ha de ser motivo para apartarse de toda inclinación ideológica «en plan de solidaridad humana, de justicia, de libertad, entonces puede decirse que se ha salido del mal para entrar en el mal. Tendremos unos multitudes de conciencia, sin arraigado sentido de la dignidad, bien que tengan el estómago satisfecho. Así es como puede ir fundamentándose una civilización de robots, manejados por el capitalismo, dirigidos por las conveniencias del Estado.

Ciertamente, la acción proselitista anarquista conlleva, desde siempre, incitación a la reflexión y asimilación de lo que son postulados morales. Pero la realidad nos demuestra que hemos de acentuar más mucho más aún de lo que se ha venido haciendo. la difusión de apreciaciones éticas, como el momento en que vivimos. Para ello puede ser conveniente el asimilar y acoplar a nuestras concepciones sociológicas lo que en los pensadores contemporáneos más conocidos por buscar solución a una generalizada crisis de valores éticos notamos en sus libros. Con ello no

EL VIOLONCELO DE PABLO CASALS

Se hará más que hacer lo que hacían nuestros clásicos al asimilarse parte de las teorías de los Guyau, Espinas, Letourneau, etc. Ello no puede ser menos que ser útil para captar voluntades frente al gregarismo predominando hoy en día en todas las capas sociales.

Los festivales de música los conciertos de reambulón, llevan consigo un acusado contenido de lujo, de propensión exhibitoria. Se luce el exterior boato y presentación espectacular, por así decir. Ocurre en el Metropolitan, de Nueva York; en la Escala, de Milán; en la Opera, de París; en el Liceo de Barcelona. Stendhal, ferviente admirador de la buena música como juicio crítico inteligente y sutil, escribió páginas magistrales hablando de la ostentación, de la desecuada vanidad imperante en las salas de concierto.

Casals, que había recorrido Europa y América, dando a conocer en las más renombradas salas de conciertos la maravilla de su arte, ya como director de orquesta bien como solista del violoncelo, tuvo un gesto simpático dando aliento, en Barcelona, a aquella asociación obrera de conciertos donde mediante una módica cotización anual se podían escuchar varios conciertos al año, a base de una excelente selección de obras sinfónicas a la altura de lo mejor que se daba en las más reputadas «otéres» sinfónicas de las diversas capitales del mundo. Y allí se veía al obrero endomingado con un sencillito traje de lana junto al que, de modicos aún talón azul de mecánico, limpio y planchado con esmero.

Atentos, como en éxtasis, en un silencio absoluto, aquellos obreros que al día siguiente tendrían que soporitar en fábricas y talleres el molesto, el agrio rechinar de máquinas de una y otra especie, escuchaban con fervor a la Orquesta Pau Casals y las interpretaciones del maestro desgranaban en el violoncelo la música de Juan Sebastián Bach, a quien su gran admirador y discípulo Beethoven decía que tenía en los dominios de la Música la magnitud del Océano; bien las notas románticas de Mendelshon; o las notas vívaces de intenso sabor popular, reflejadas en las «Goyescas» de Granados.

En la paz silente del hogar, junto a la grata compañía de los volúmenes de la biblioteca, simple homenaje a Casals, —del que tanto se ha hablado con motivo de sus noventa años— unos discos desgranaban la música de su violoncelo. Música de ayer, de hoy y de mañana.

CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO

Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA por Pedro VALLINA
Precio: 2,80 NF. en esta Admnlis.

PLUMAS NUESTRAS DE AYER

Sépalos y pétalos de la flor de la muerte

EL Sol, rojo de ira y de vergüenza, lucía tras los cenicientos montes, mientras la técnica noche cubría, con su negro manto el espantoso cuadro sangriento de la carnicería humana, y envolvía con sus tenebrosidades el espeluznante espectáculo de aquel horrible campo de pavosas batallas, cubierto de sanguinolentos despojos, de huesos triturados, rasgados músculos, carnes magulladas manando sangre, pus y cieno, y en revuelto y confundido montón, hombres, caballos y máquinas de diabólica destrucción.

La Luna, pálida de emoción, pero más piadosa, abrióse paso entre la cortina de encajes nubosos, para enviar sobre aquel cementerio inmenso el frío beso de su cirineica luz plateada y glacial.

De entre los escombros eleváronse dos esqueletos humanos envueltos en largos sudarios blancos, y con voz cavernosa, armonizada por el gemido angustioso de dolorosos ayes y el piñar de moribundas bestias y el castañeteo de huesos que se quejaban y el silbido agudo de balas que cruzan el aire llevando la muerte, así hablabron:

— Campos desnudos, pastos convertidos en cenizas, ciudades reducidas a escombros, ¡yo os saludo! Por mi cesaron vuestras máquinas de producir. A mi presencia vuestras universidades enmudecieron. Ante mi vista vuestros laboratorios fueron abandonados y vuestras escuelas se cerraron. A mi sólo mandato paralizaronse la ciencia, la industria, el arte, el comercio, y hasta la filosofía torció su derrotero. Soy... Y tú, hombre que ante mí se aventura levantar, ¿quién eres?

La otra figura contestó:

— Sobrate gaber, majestad, que por mí y a mi gestión debido, hubo hijos que abandonaron a sus pobres, enfermos y ancianos padres; hubo marido que huyó del amoroso abrazo de su cariñosa mujer necesitada; hubo hijos que se desnaturalizaron sin oír las voces de sus angustiadas madres; hubo padres que olvidaron sus pequeños hijos sumidos en la desesperación más cruel; no olvidés, majestad, que por mi suggestionados, corrieron como mariposas al fuego del combate inhumano y cruel los hombres todos sin distinción, y que, por mi inducción, cantó la Humanidad en son de gloria su propio oficio de difuntos, sin darse cuenta de que vos, majestad, y yo, nos engañáramos engañándola.

— ¡Exijo me aclares tu nombre!... ¿Cómo te llamas? ¿Habla, quiero conocerte, buen servidor! Pagaré tus servicios.

— ¡Necio ofrecimiento!... Si ni existo, ni ya existí. ¿Qué harás? ¿Qué podré aceptar? Para que mejor me conozcas os diré que a mí se debieron claudicaciones bochornosas y apostasias desviadoras, merced a las cuales pudistéis contar como soldados vuestros a los enemigos de ayer... — ¡Basta!... Ya te conozco, fiel servidor, tu eres... la Prensa.

Esfumáronse los espectros; sacudi la pesadilla. Todo era un sueño. Los vendedores de periódicos diarios vocaban anunciando los últimos telegramas de la guerra.

ZOAIS

(Maestro racionalista en Sans, 1915)

CHISPAS

Fabiola tendrá un hijo.
Fabiola no tendrá un hijo.
¿Porqué fablotarnos de esa manera?

Ahora va de veras.
Pues ya no va de veras.
La cual se comenta en patios y aceras.

¿Qué tiene una «reina» más que las otras mujeres?
Joyas y espejos. De lo otro, habbláramos.

Para mantener la prestancia real, hay en la prensa un desespero de propaganda... pagada.

Las únicas monarquías simpáticas, las de los principados de opereta con valores y otras evoluciones de Franz Lehár.

Hay más reyes y príncipes desempleados que presidentes de república negros.

Y eso que ya hay uno para cada oasis y para cada zoco.

Locos andan los carlistas siguiendo la genealogía primo-borbonica en un laberinto de sucesiones con orígenes hoteleros.

La rama alfoncina es más definida. Es la restauración la que se presenta indefinida.

¿Monarquía? ¿República? ¿Frijoles! (Simbolismo exagerado de la creación político-comunista.)

Y los españoles, ¿somos republicanos omnivaleses? Si, con 30 millones de presidentes.

CHISPAS

Le Directeur de la publication: YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevruel 94 - Chaisy-le-Rol (Val-de-Marne)

La música, sus instrumentos y sus hombres

físicamente». Goethe, de difícil fibra musical, declaraba que da música le hacía ceder que los dedos de un puño amenazado se afiljan en un gesto amical». Tchaikovsky dijo que «si la música triunfa es porque sabe interpretar, pacificar y calmar; es porque no es la arista que se recoge en el último momento, pero una amiga fiel, una protectora, un sostén».

La música se dice que es el más libre de todos los artes por tener su «significación» en su propio universo y en sus propias expresiones. La música es el arte que nos deleita y nos ayuda a evadirnos de las contingencias de la vida, haciéndonos olvidar los dolores por muy crónicos que sean. Las armonías musicales son penetrantes y nos hacen vibrar todo nuestro ser cuando las escuchamos reposadamente.

El Greco contrataba músicos para que tocasen música mientras él pintaba.

La música, dice Beethoven, «viene a ser una revelación más alta que la filosofía».

Leonard Bernstein dice: «es la música que me da fuerzas, me siento siempre rejuvenecido después de un concierto».

La música es el arte que nos da aliento en el vivir cotidiano, nos fortifica el espíritu, nos da coraje, alegría, nos humaniza y nos hace buenos; ella es pues parte integrante de nuestra cultura ayudándonos a armonizar nuestra existencia.

El buen músico halla su inspiración en el campo abierto, porque constituye su libertad sin la cual toda composición musical maestra es imposible. El aire y el sol, los pájaros y las fieras, el mar y las montañas, las verdes praderas y sus maravillosos arroyos, la soledad del preso y la suerte miserable del esclavo, la angustia de los humildes y el llanto de los desesperados son las bases de inspiración para una composición perfecta cual tuvieron genios como Beethoven, Chopin y Mozart, por no citar otros en este momento.

Las antiguas civilizaciones egipcia, china, griega y romana nos hacen ver



se popularizó rápidamente en toda España, pero se extendió a Italia en el 16 centenario y más tarde en toda Europa. Berlioz fue el primer compositor que escribiera música adecuada para la guitarra.

El piano, «como la mayoría de los instrumentos señalados, existe desde la antigüedad y, al igual que todos, éste ha sufrido sus transformaciones. En 1710 el «piano» es fuerte fue inventado por Cristófori. Esta invención formó las bases para el piano moderno.

En 1829 la concertina fue inventada y patentada en Inglaterra por Weatsons, pero el acordeón fue inventado en Viena por Damlan. Este instrumento se popularizó rápidamente en Italia y en la actualidad toma seria solidez en América.

El italiano Giudo de Arezzo imaginó las líneas de la portada y los signos particulares que usamos para designar las notas.

Gracias a todos estos instrumentos los compositores han llegado a la composición musical perfecta y entre los grandes genios de este arte citáramos a Juan Sebastián Bach. Huérfano a los diez años nació instruido por su hermano. Nació en Eisenach, en 1685. Durante cerca de dos siglos su familia produjo excelentes músicos, organistas, etc., etc. Su música arde de fervor inextinguible. Chopin decía que «la escuela de Bach es la mejor de las escuelas y que nadie crearía jamás otra más ideal». Desconocido durante generaciones su música es uno de los monumentos de la cultura humana. Sus obras musicales son admirables por la sublimidad de su inspiración. Se le considera como el padre de la música moderna. Murió en Leipzig en 1770.

Franz Peter Schubert nació en 1797, siendo su existencia verdaderamente muy corta por morir a los 31 años. Ha sido uno de los más grandes y fértiles compositores. Ha escrito más de cinco óperas y operetas, nueve sinfonías, quince cuartetos, música para

(Pasa a la página 3.)

Isaac Albéniz

3428

B.D.I.C.

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS
L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE
18 AOUT 1966
NUMERO 415
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

Nos faiblesses et notre force

(Discours prononcé par G. Balkansky au meeting du 1 décembre 1963)

Un siècle après la fondation de la Première Internationale et presque autant depuis le Congrès antiautoritaire de 1872 à St-Imier — acte de naissance de l'anarchisme ouvrier organisé et moderne; quarante ans après la formation de l'actuelle A. I. T. qui célèbre aujourd'hui son XII^e congrès — il est grand temps d'aborder le bilan de nos faiblesses et de celles des autres, afin de dégager au milieu de tant de défaites, de drames et de désespoirs notre force réelle, notre seul espoir de survie et de victoire.

Faiblesse, d'abord. Retard numérique relatif et réel même dans l'extension géographique. Au moment de la naissance de l'Internationale la tendance antiautoritaire était prédominante: Espagne, Italie, Suisse, France, Belgique étaient ses forteresses. Malgré le recul imposé par la réaction après l'écrasement de la Commune de Paris et à la suite de la trahison du mouvement ouvrier par la déviation politique et parlementariste du marxisme, le mouvement révolutionnaire allait reprendre vers la fin du XIX^e siècle avec la naissance du syndicalisme révolutionnaire en France: Pays Scandinaves, Tchécoslovaquie et Europe centrale, pays balkaniques et slaves en Europe, Etats-Unis, Argentine et Uruguay — en Amérique, marquaient un grand réveil.

La révolution russe de 1905 et celle de 1917 vinrent renforcer les positions idéologiques et tactiques du socialisme autoritaire. La révolution espagnole de 1936-1939, bien que trahie et cruellement érosée souligna, la dernière, la vigueur et la justesse de notre conception et de notre méthode d'organisation et de luttes sociales demeurant toujours irréfutables.

Que reste-t-il aujourd'hui de ce passé si prometteur? Les cartes de Suisse, de Belgique, des Pays-Bas, du Danemark, de l'Allemagne, de l'Autriche et de toute l'Europe centrale ne représentent plus que des taches presque entièrement blanches; les pays Scandinaves, la France, l'Italie, les Etats-Unis, l'Argentine et l'Uruguay sont marqués par des points dispersés, témoignant plutôt de beaux souvenirs que de véritables efforts dans la voie du progrès libertaire. Quant à l'Espagne, au Portugal, à la Russie et à la Bulgarie, une couche épaisse noire et couleur de sang couvre actuellement non seulement leurs cartes géographiques, mais aussi leurs terres plongées dans l'obscurité.

Comparés aux millions de masses qui dans l'ensemble mondial suivent les socialistes autoritaires, les libertaires désorganisés dans notre A. I. T., la seule héritière de la Première Internationale, ne représentent qu'une infime minorité. Faiblesse quantitative évidente. A vrai dire, cette faiblesse est relative par rapport seulement au grand nombre des autres. Car, comparés à nos propres effectifs d'autrefois, nous sommes de loin plus nombreux aujourd'hui bien qu'avec un recensement important sur le plan géographique; nos nombreux journaux en plusieurs langues, leur tirage incomparablement plus vaste et leur meilleure présentation témoignent de progrès incontestables et encourageants.

La véritable faiblesse est plutôt de caractère qualitatif. Cette insuffisance se ressent de façon douloureuse; aucun enrichissement idéologique en présence d'une énorme richesse d'enseignements apportés par l'expérience et surtout par la révolution russe et la révolution espagnole; aucune élaboration pratique des modes d'activités multiples; aucun approfondissement de notre influence dans la réalité sociale contemporaine depuis presque un demi-siècle. Plus encore, un manque de courage inexplicable d'aborder les problèmes vitaux de la doctrine et de sa réalisation dans un monde qui se complique de jour en jour.

Voilà quelques-unes de nos faiblesses. Quelle explication leur donner? Sujet d'études laborieuses et approfondies. Trois séries de causes essentielles sont à souligner: — les persécutions. — la concurrence du socialisme autoritaire, (toutes les deux de caractère extérieur) — et la troisième, d'origine in-

terne: certain individualisme et dans les raisonnements et dans le comportement, insuffisance du sens de responsabilité, préférence pour actes spectaculaires au détriment de l'effort continu et persistant, tolérance inexplicable de la part de l'organisation vis-à-vis des actes réalistes sans son accord et contrairement à sa façon de voir la réalité et l'intérêt de la propagande.

Où, nous avons des faiblesses. La seule prise de conscience de ces faiblesses détermine déjà une attitude de volonté d'y remédier. Mais face à nos faiblesses reconnues, quelle est la « force » des autres? Sur le plan doctrinal, faillite totale. Du socialisme chez les marxistes il ne reste que le nom. Sur le plan des réalisations à l'Est, un monde ultra-militariste et policier, déchiré déjà, avant d'avoir abouti à la domination mondiale à laquelle aspire, par divisions internes dressant dirigeants contre dirigeants, Etats contre Etats, empires contre empires, prêts à s'égorger mutuellement et à provoquer même la guerre dont l'éclatement un jour étonnera personne, prêts aussi, les uns ou les autres, de s'allier avec les pires ennemis capitalistes pour servir... le prolétariat et le socialisme comme à l'époque de Staline-Hitler; un monde d'esclaves à qui les anciens esclaves n'ont rien à envier, d'autocrates et de privilégiés irresponsables et incontrôlables à qui les pauvres aristocrates zartistes d'autrefois auraient tout à envier.

A l'Ouest: des socialistes laqués du capitalisme jouant le rôle de femme de chambre de la bourgeoisie et consolidant un régime social périmé. Sur le plan syndical, des organisations mastodontes au service soit du capitalisme américain, soit de la politique de pansivisation du monde, soit du Vatican, soit, enfin, du nationalisme des Etats nouveaux-nés dont elles font souvent partie intégrante, organisations mastodontes incapables pourtant d'aucune action efficace dans l'intérêt vital des travailleurs.

C'est cela la « force » des autres. Nos faiblesses à nous, sont les faiblesses du monde du travail tout entier qui ne représente à

l'heure actuelle aucune puissance effective ni sur le plan d'organisation pour les luttes revendicatives, ni sur le plan d'organisation pour l'action révolutionnaire et transformatrice, la seule capable de résoudre radicalement les problèmes.

Telle est la réalité, un siècle après la naissance de la glorieuse Association Internationale des Travailleurs dont nous avons encore — et les seuls dans le monde — le courage de tenir haut le drapeau. Nous vivons une époque de décadence idéologique et morale où l'originalité de la pensée ne paie pas, où toutes les grandes valeurs humaines se déprécient et l'éclectisme des malins prend l'allure de grandes doctrines. Après la race des grands d'esprit d'autrefois, c'est celle des nains qui s'installent en maîtres bien rétribués par les puissants, pour le service qu'ils leur rendent en étouffant tout esprit, toute nouvelle création, tout développement idéologique.

Si les quelques dizaines d'années qui termineront le XX^e siècle confirment l'espoir de nos nombreux ennemis élevant en culte l'Etat, nous disparaîtrons avec notre noble idéal.

Heureusement tout l'histoire et chaque jour que nous vivons prouvent que c'est une illusion. Toute l'expérience confirme la justesse de nos conceptions et des nos attitudes. Et c'est en cela que réside notre force. Car, si la disparition complète de l'Etat est la condition sine qua non pour la réalisation du bonheur universel — et c'est cela justement que l'expérience confirme — tôt ou tard, l'humanité trouvera ses hommes, ses organisations, ses moyens et ses armes pour réaliser la liberté dans l'égalité et le bien-être dans la justice, en dehors desquels il ne peut y avoir de bonheur.

Dans les ténèbres que nous traversons il faut savoir résister contre toutes les oppressions, contre toutes les trahisons, contre toutes les lâchetés. De nouveau l'heure est à la race des forts d'esprit, des minorités conscientes et agissantes qui par leur dévouement à l'organisation, par leur abnégation, par leurs sacrifices assureront le triomphe le jour où notre sombre époque disparaîtra et que notre présence persistante fera reculer.

L'éternelle piétaille sacrifiée

Quand les « volontaires » espagnols assiègent Léninegrad

Si nous parlons un peu de la division Azul? « Oui, je sais, le moment est bien choisi. Le général Franco, qui en 1940 avait réclamé vainement à l'Allemagne, pour prix de son intervention, la moitié de l'Afrique du Nord et de l'Afrique occidentale « française », est aujourd'hui un grand ami de U. S. A. qui lui fournissent de quoi remonter son armée; il est aussi un grand ami de l'U. R. S. S. et de ses satellites qui l'ont triomphalement accueilli parmi les Nations-Unies; un grand ami des pays arabes, dont il reconnaît l'indépendance après les avoir, durant sa guerre civile, exploités comme une mine de carburant humain; et un grand ami de la Papauté, à qui il doit à vrai dire une fière chandelle; et un grand ami de la France républicaine, à qui il a rendu non-intervention pour non-intervention.

Il n'y a qu'un seul endroit où il n'ait pas d'amis: à peine des complices, ce qui n'est pas la même chose, comme nous l'apprend, entre autres, le XX^e Congrès du Parti communiste (bolchevique); c'est l'Espagne, où les grèves succèdent aux manifestations d'étudiants — et où le clergé, la caste militaire, la féodalité terrienne et capitaliste, la nouvelle bureau-

cratie et l'appareil politique lui-même ne le soutiennent plus sans réserves, tandis que le gros de la population, n'était la crainte d'une seconde tuerie à la façon de 1936-1939, l'aurait déjà depuis fort longtemps liquidé. Sans le spectre du communisme qu'il agit sans verser goutte en se faisant ouvrir des crédits par les héritiers de Staline), Franco ne se serait jamais tiré d'affaire, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Or, quel appoint représentait-il, comme auxiliaire à une croisade offensive ou défensive? Nul. Ses parrains anticommunistes auraient le plus grand tort de croire qu'il puisse être, sur ce terrain, du « donnant donnant », autre chose qu'un boulet à traîner. Témoin en est l'histoire de la fameuse « Division Azul », la division bleue, envoyée par Franco sur le front russe en 1942 et dont « C. N. T. » l'organe des syndicalistes libertaires espagnols en exil a publié la véritable histoire. Une histoire qui est, plus ou moins, celle de tous les « fantassins » des guerres passées, présentes et futures et où plus d'un reconnaîtra sa propre expérience — celle qui se résume dans cette question toujours sans réponse: « Qu'est-ce qu'on fout là? »

Le prix du sang
Quand un homme d'Etat rend service à un autre, c'est généralement avec du sang: or le sang, comme on sait, ne se paye que par le sang. La gratitude des hommes d'Etat leur interdit de se servir d'une autre monnaie pour reconnaître les services rendus. D'où nécessité de trouver des donneurs de sang, volontaires ou non. En fait, on en trouve toujours. Hitler et Mussolini en avaient trop en abondance pour aider leur collègue Franco à s'installer au pouvoir sur une Espagne pacifiée en forme de cimetière. Franco ne pouvait pas être en reste. D'où l'intervention espagnole aux côtés de l'axe Berlin-Rome.

Il s'agissait, au moment où les chances risquaient de tourner contre le nazisme, de payer la dette politique contractée en 1936-1939 par l'Espagne nationaliste envers la Légion Condor et la Gestapo, envers les junkers et les messerschmitts de la Luftwaffe, envers le cuirassé Deutschland survillant Minorque et l'escadre allemande bombardant Almería en signe de non-intervention.

En tribut de reconnaissance pour Guernica, en tribut de reconnaissance pour la mort de 1.200.000 Espagnols (dont 800.000 combattants) tués par le militarisme totalitaire, une force « volontaire » devait se lever de terre, exprimant l'impatience des donneurs de sang espagnols de se saigner à blanc pour la Wehrmacht.

Comme la chose fut organisée, nous ne prétendons pas le savoir, bien que les méthodes des sergents-recruteurs aient peu varié depuis l'origine des armées. Nous préférons laisser la parole à un témoin oculaire, celui-là même qui a rédigé pour « C. N. T. » l'historique de la division Azul.

« Dans chaque localité, nous dit-on, fut organisée une espèce de *festi-mayor* (foire, kermesse) avec organisation de danses et de banquets; divers divertissements suivis, naturellement par un essai d'enrôlement général. Mais l'enrôlement se réduisit pratiquement à peu de choses; phalangistes compromis dans des meurtres ou des malversations, aventuriers ou géracins de toute espèce, et surtout républicains menacés de mort ou de représailles familiales, tel fut le recrutement de la division Azul. Il fallut recourir à un véritable porte à porte. On vit circuler des camions chargés de la chair à canon ramassée dans les bourgades traversées, au milieu de la froidure absolue des populations, des écrivains qui proclamaient: « De Burgos à Moscou! ». « De l'Espagne aux monts Oural! », etc... Pauvres Ibériques, pauvres méridionaux brûlés de soleil, promis à l'abandon dans les neiges infinies! Des cris, des drapeaux, un enthousiasme factice. Puis ce fut l'embarquement dans les wagons à bestiaux des trains sinistres, éternel symbole de la guerre.

Le chemin du sacrifice
La Division Azul prit le chemin du sacrifice, le chemin de Franco — pays alors « collaborant » — dans un climat d'indifférence glaciale. Chose curieuse, les « Boinas rouges » (bérêts carlistes) des soldats de la civilisation totalitaire allaient s'éclaircissant au fur et à mesure que le train les emportait. Tous les jours des vides béants se produisaient dans les rangs des « volontaires » sacrifiés, de gré ou de force, à la défense d'une cause qui leur était étrangère. C'est que parmi les recrues germanophiles, les plus enthousiastes, ceux qui avaient le plus donné de la voix contre Staline et contre Churchill, s'étaient prudemment éclipsés: les uns étaient restés dans les lieux de prospection parcourus en auto, les

autres, les plus nombreux, étaient retournés à Madrid. « A peine débarqués à Berlin, dit un témoin, notre troupe mercenaire fut traitée avec dureté, comme de la viande à brûler qu'on attendait depuis longtemps et qui avait tardé à arriver... La Division Azul, officiellement dénommée *Division espagnole de volontaires*, était destinée au secteur nord du front oriental, et c'est entre la Finlande et la ville de Léninegrad qu'elle prit position, par une température de 60 degrés au-dessous de zéro, comme si l'on avait fait exprès pour ne pas laisser un homme en vie... »

A ces malheureux, le commandant responsable de leur sacrifice, le général Muñoz Grandes, confortablement installé avec quatre cents *enchufistas* (combinards) dans son quartier général de Berlin, trouva bon de faire un discours par radio, à l'occasion de Noël 1942. Les pieds au feu, il adressa les encouragements suivants à ceux de ses subordonnés qui affrontaient alors un froid mortel et le feu des défenses intérieures de Léninegrad: « Très tenace est l'ennemi, et très dur l'hiver russe: mais notre race est encore plus dure, dans cette lutte aux côtés des héroïques troupes allemandes. »

Et il les engageait classiquement à tenir jusqu'au bout. Entre temps, ceux qui tombaient étaient saisis et étouffés par la neige, et leur place était prise par des « renforts »: malheureux venant des prisons d'Espagne, convertis à force de faim, de coups, de prolongation de peine — et phalangistes « volontaires du devoir », toujours moins nombreux.

Bleus de froid et de coups
Les glorieux faits d'armes portés au compte de la Division Azul furent: la liquidation d'une tête de pont établie par les Russes sur une rivière qui servait de ligne de démarcation, et une action défensive imposée par la pression bolchevique aux environs du lac Ilmen, dans la nuit du 27 décembre 1942.

A cette occasion, Muñoz Grandes avait ordonné à ses soldats: « Que personne ne recule! Conservez vos positions comme si vous étiez cloués à terre! Les « bleus » n'ont rien de bon à bouger. Le gel, et les balonnets allemands situés à l'arrière, leur en enlèvent jusqu'à la tentation.

Le froid faisait plus de mal aux divisionnaires bleus que les rafales et les feux de salves des Russes. Un autre facteur statistique de pertes était l'abondance des « lâcheurs ». Il était tellement plus beau de plastronner dans les cafés de Madrid que de crever dans la glace! Tout cela fit que, sur 27.000 hommes qui passèrent par les unités combattantes de la *Division espagnole de volontaires*, il y eut 8.000 déserteurs plus ou moins protégés et 11.000 morts, estropiés, hospitalisés ou « disparus » sur le front et le long du chemin qui sépare Léninegrad de la frontière d'Espagne.

L'oraison funèbre des victimes fut prononcée en ces termes par le colonel von der Gross: « Des centaines de tombes fraîchement creusées ça et là, dans l'immense terre russe, soulignent la véacité

de vers célèbre: *No hay un puñado de tierra sin una tumba española* (il n'y a pas un coin de terre sans une tombe espagnole). Et les noms de toutes les régions d'Espagne sur les bras de ces croix rustiques témoignent tacitement des vertus militaires d'une race d'authentiques soldats. »

Les restes désarmés de la Division Azul revinrent en Europe occidentale en qualité de prisonniers rapatriés. Des centaines de survivants, la plupart blessés, furent accablés d'outrages lorsqu'ils arrivèrent en convoi à la station française de Chambéry, après avoir traversé la Suisse, et ils eussent été lynchés par la foule sans les efforts de la Croix-Rouge et l'intervention des Américains.

« Vae victis! »
Il est pénible de constater que les Français ont réservé aux rescapés espagnols « fascistes » des plaines russes les mêmes huées et les mêmes coups qui avaient salué l'arrivée à la frontière pyrénéenne des soldats et des réfugiés « antifascistes » en 1938. L'insulte aux vaincus ne cesse, depuis Brennus dans les mœurs de ce peuple qui se croit le plus généreux et le plus spirituel de la terre: et cela, malgré les terribles leçons d'humanité de 1871 et de 1940!

Combien il serait temps pour nous de tirer de nos propres misères historiques cette notion trop oubliée, que si l'oppresser est maudit, l'hôte, le proscrit, le vaincu, le fugitif, le suppliant, et plus généralement le *malheureux*, est sacré dans sa personne et dans son honneur. Belle revanche, certes, pour une déroute comme nous en avons tous connus nous-mêmes, de frapper et d'insulter un adversaire désarmé! Sous un uniforme détesté, il faut savoir discerner une victime: nous savons maintenant que la Division Azul se composait en bonne partie de républicains recrutés sous la menace des pires représailles, et l'on peut supposer que le reste avait acquis pour Muñoz Grandes et Franco la considération que mérite le chef oublié de ses hommes. Ce sont ces gens-là que les communistes et les superpatriotes de Chambéry ont essayé de massacrer, pour leur donner une leçon de courage et de démocratie!

« C. N. T. » n'a pas évoqué dans ses colonnes, par un oubli généreux à quoi il faut rendre hommage, la *lâcheté française bien connue*, qui s'est ostensiblement exercée à l'endroit des rescapés d'Irun, de Catalogne, et d'ailleurs, avant d'accabler les Allemands et les Espagnols capturés sous l'uniforme nazi.

Cette lâcheté, d'ailleurs, n'a pas épargné les Français eux-mêmes. Dans nos discordes civiles, tout homme appartenant à un autre parti que celui au pouvoir était réputé hors l'humanité! Si Franco a mis à la mode de tondre, de marquer, de promener nues, de violer ou avouer les femmes des rouges, il faut avouer que les rouges et les tricolores de chez nous ont montré qu'ils étaient de bons élèves. Le fascisme de gauche valait celui de droite: il l'a prouvé en surpeuplant les bagnes et les cimetières. Et cela aussi devait être dit.

André PRUNIER

AU FOYER VEGETALIEN:

PRESENCE DE HAN RYNER

Après avoir pris contact avec Unamuno, j'eus l'occasion de connaître un autre philosophe, mais celui-ci d'une espèce fort différente, presque l'antipode de l'espagnol. Je vais évoquer ici la figure d'un Français: Han Ryner. Dans les cercles littéraires parisiens, on l'appelait « le prince des conteurs ». En vérité, de prince, il n'avait rien; de Diogène, le cynique, beaucoup. Je fis sa connaissance dans l'endroit le moins princier que l'on puisse imaginer, au « Foyer Végétalien ». Ce foyer était, en même temps, restaurant des pauvres et académie de réfugiés pour raisons politiques. Il avait été installé par des Catalans anticiviques dans un des quartiers les plus sordides de la ville, très près des abattoirs, aux environs de la Villette. Plus d'une fois je suis allé là-bas; non pour des raisons idéologiques, mais parce qu'il en résultait aussi bon marché qu'amusant le repas qu'on offrait. Le tel foyer était une sorte de vestraire baraque, très ample et très peu confortable, aux murs de laquelle on voyait les portraits des génies végétariens, depuis Elisee Reclus jusqu'à Bernard Shaw. En outre, des bonnes châtaignes bouillies, des magnifiques légumes crus et cuits, des pommes rosées, émouvante et pittoresque polychromie à la portée de la main, on nous donnait aussi des conférences avec débat libre, parfois trop libre... Au tel endroit, pour seulement trois francs on vous nourrissait le corps et l'esprit. Assis de métal en main et fourchette en arrêt, les commentateurs, debout, soumettaient les orateurs au tourment d'inquisitions doctrinaires. C'était une pittoresque Babel, car tout le monde ne savait pas le français, et chaque interlocuteur aspirait à être compris dans sa propre langue. Il est clair que les moins compris étaient ceux qui parlaient l'idiome universel connu — mais inconnu — l'espéranto.

Je vis à la rustique tribune un robuste vieillard, de longue barbe et blanche chevelure tombante; petit, de couleur rosée, beau, malgré ses vêtements de bohémien négligé; il me sembla un Français typique, non-obstant le portrait qu'il écrivait dans ses « Voyages de Psychorore », où il nous fait savoir textuellement qu'il était un barbare hybride, fils d'un père norvégien et d'une mère catalane, né en terre française. Ses yeux vivaces, son sourire bienveillant et sa barbe patriarcale anticipaient un philosophe aimable. Il parlait une langue harmonieuse, douce, musicale; avec un ton de voix qui était une caresse pour l'oreille et avec une grâce de pensée qui était une caresse pour l'esprit. Les gens l'écoutaient avec un respect silencieux, fixés dans cette ambiance presque toujours bellueuse. Tout son discours inspiré de la philosophie du Mahatma Gandhi, qui avait été divulgué alors par le livre connu de Romain Rolland, traita de la condamnation de la violence comme instrument de lutte révolutionnaire.

On a dit que la musique domestique les bêtes. L'harmonieuse dissertation de Han Ryner, philosophique et émouvante, éloquente et poétique, laissa perplexes un auditoire de tempérament agressif, de révolutionnaires de toute sorte, presque tous vétérans dans l'exercice des révoltes sanglantes qui eurent lieu dans cette post-guerre mondiale. Il me sembla que Han Ryner ne conviait pas beaucoup, peut-être, personne, mais un fait est certain: il captiva tous. Seulement quand il descendit de la tribune, on commença à formuler des objections. Et lui, patiemment, diaboliquement avec les uns et les autres, semblait un sophiste athénien de la meilleure classe, qui aimait nourrir le feu de la discussion avec une agilité mentale et un esprit si spontané, qu'on devinait le plaisir pour lui de ce jeu du dialogue, conduit par lui avec une jouissance socratique. C'était un disciple d'un Diogène; mais d'un Diogène sociable, ironique, compréhensif, tolérant; avec une âme de poète et une formation spirituelle d'humaniste. Il enseignait à ses disci-



ples que la « sagesse consiste à faire de l'action, du rêve et de la pensée, une harmonie inséparable ». Ce philosophe esthète enseignait que « nulle sagesse et nul amour ne se trouvent en dehors du cœur de l'homme; et le ciel comme la beauté sont une création de nos yeux ». Toute son œuvre est une profession de foi individualiste. Mais Han Ryner sut différencier, avec une profonde pénétration psychologique et historique, qu'il culmine dans les tyrannies classiques et aussi dans les modernes, et qu'il individualisme d'harmonie, qui conçoit la société humaine organisée pour l'épanouissement de la liberté de l'homme. Dans ce sens, son individualisme humaniste s'éloigne également de Nietzsche comme de Stirner et aussi du subtil pessimisme ironique d'Anatole France.

Et ce Diogène optimiste donna à ses disciples, dans « Les artisans de l'avenir », cette leçon admirable: « Mes chers amis, chacun de nous peut une chose, chacun de nous peut produire en lui-même un homme tel qu'il rêve les hommes futurs. »

« Que chacun de nous réalise cet acte, qui paraît d'abord médiocre et qui est le plus merveilleux et le plus rare des chefs-d'œuvre. Que chacun de nous se sculpte et se réalise comme il rêve l'homme plus tard. Et, dans les laideurs et les tristesses du même présent, nous formerons déjà un merveilleux oasis de bonté et d'amour. »

Il est évident, mesdames et messieurs, que cet homme de demain, qui est aussi homme d'aujourd'hui, voit comme s'élargit le chaud désert et comme disparaît le frais oasis annoncé par le poète. Mais il ne faut pas désespérer: si, maintenant, nous sommes dans un hiver de l'histoire, le printemps viendra.

Luisi di FILIPPO



« Le Garrot » (eau forte de Goya)
Franco vu par César Garcia.

Les vacances sont finies Pour le centenaire d'un orateur (1)

UNE des conquêtes du prolétariat moderne, les vacances, sont en passe de s'achever en 1966. Le reste de l'année n'offre que des repos de routine. Chacun établira à sa manière le bilan de ce mois qui se termine. Se reposant en pleine nature l'individu se sera désintoxiqué les poumons, rempli de santé.

nous targuons d'être des personnes combattives, des anarchistes, le désir d'être utile à la cause est bienvenu à tout moment et en toutes circonstances. L'individualiste peut tirer les conclusions imparciales qu'il croit justes à la suite de son analyse de ce phénomène social à sa portée, et les « collectivistes » peuvent également de leur brève vie en commun tirer les leçons que nous mettons en évidence plus haut. Tout réflexion issue de l'observation directe est profitable. Ce qui ne l'est pas, c'est la dispersion infructueuse des camarades, le voyage sans observation, l'usage effréné et couteux de l'es-

sence et des boissons rafraichissantes, la boutique à la mode où l'on amasse des sujets de vanité, l'intégration à la foule des plâtres en souvenir sans doute du métro, du boulevard, du troupeau des capitaux. Sacrifier un mois de repos, perdre une occasion de préparer à l'humanité un énorme pas en avant peut être le propre d'insouciés, de « je-m'en-foutistes », de bourgeois mal intentionnés mais pas d'individus moralement émancipés. Camarades : ne soyons pas des « vacanciers », soyons des idéalistes prompts à saisir toutes les occasions qui s'offrent à nous.

MESDAMES, messieurs, camarades, l'homme c'est une époque. « Le génie des masses silencieuses », dit Renan, « est la source de toutes les grandes choses. Mais la masse n'a pas de voix ; il lui faut un interprète. » Sébastien Faure, de la naissance duquel nous commémorons aujourd'hui le centenaire, fut l'un des grands interprètes de son époque, le traducteur de ce génie des masses silencieuses du XIX^e et XX^e siècle et qui furent celles de la grande activité oratoire de Sébastien Faure. Faure fut à la fois — ce qui était

alors presque inséparable : un orateur et un homme d'action, un militant. Le temps où il vécut fut celui des grands orateurs. Non seulement celui des Guesde, des Jaurès, des Vandervelde, des Enrico Ferri, mais, plus encore, peut-être, celle des grands tribuns-ouvriers qui savaient traduire magnifiquement les aspirations et les passions de la classe ouvrière, les Tortellier, les Girier-Lorion, les Tom Mann et tant d'autres, sans compter les femmes telles que Louise Michel ou Sorgue. On médit parfois de l'éloquence ; à mon avis, c'est un tort. Il n'est d'action, d'action populaire, d'action de masse que grâce à l'enthousiasme. Or, c'est cet enthousiasme que traduisent et renforcent à la fois les accents passionnés d'un homme parlant à d'autres hommes, ce sont ces accents qui créent la chaleur qui fait communier une foule en une même foi et revêtent cette foi de ce caractère impératif qu'il donne à chacun le sentiment qu'il lui faut, s'il ne veut pas déchoir, se sacrifier pour le triomphe de la cause.

C'est pourquoi toutes les grandes époques, toutes celles qui ont été marquées par un pas en avant, ont été des temps d'éloquence, quand la tribune est muette, c'est qu'on est à des époques de seconde zone, dans des moments où l'humanité s'endort. C'est lors de la grandeur d'Athènes que fleurirent les Périclès et les Démosthènes ; c'est au temps de Cicéron que Rome atteint son point culminant ; au moyen âge, c'est l'éloquence de Pierre l'Ermite qui arrache l'Occident à la résignation et au désespoir dans lequel il crouissait depuis au moins un demi-millénaire et le lance dans cette grande aventure des croisades qui va lui ouvrir des horizons nouveaux ; plus tard, ce seront les harangues de Jacques Guillaume Karle et les prêches du moine John Ball qui pousseront les manants à l'assaut des châteaux de l'Ile-de-France et de la Cité de Londres ; enfin, dans les temps modernes, c'est avec la Révolution française que l'éloquence renaît, elle se poursuivra à la barre, au Parlement et dans la rue tout au cours du siècle dernier, le siècle des révolutions.

Trente ne passent en jugement, eut lieu le meurtre du président Carnot, ce qui n'était pas précisément fait pour créer un climat de complicité anarchistes, le délit de complicité morale ne fut pas retenu et les Trente furent acquittés. Bientôt cependant la propagande par le fait disparaît, et avec elle s'achève la période héroïque de l'anarchisme. C'est que la période de grande dépression économique et de terrible misère qui commença peu après la guerre de 70 est en train de prendre fin ; les choses commencent à aller un peu mieux ; un faible espoir luit. D'autre part, le syndicalisme révolutionnaire s'élabore ; de nouvelles formes de lutte, moins désespérées et susceptibles de résultats plus immédiats, sont utilisées, aussi les anarchistes vont-ils abandonner la bombe pour l'action directe et des syndicats ouvriers. Mais, en même temps, voici qu'éclate un drame, un drame qui, pendant plus d'une demi-décennie, secouera le pays tout entier, toutes classes réunies : l'affaire Dreyfus. Les anarchistes, à peu près tous, se jettent dans la mêlée, car il s'agit avant tout d'une lutte contre la calotte et l'armée, contre le sabre et le goupillon. Sébastien Faure est à leur tête. Il fonde un quotidien, le « Journal du Peuple ». Il est de toutes les réunions. Or, les réunions ne sont pas alors une petite affaire, car les antirefusalards et leurs hommes de main, Jules Guérin, l'homme du Fort Chabrol, Dubuc et d'autres, non seulement ne craignent pas la bagarre, mais la cherchent. Il n'est guère de meeting ou de réunion de quartier où l'on n'ait à échanger des horions. De même dans la rue au cours des manifestations. On peut dire que si la victoire est finalement restée aux défenseurs de Dreyfus, c'est aux anarchistes, ou, plus généralement, aux travailleurs révolutionnaires qu'elle fut due, car il ne restait aux partisans du trône et de l'autel, déjà maîtres de l'armée et de la plupart des corps constitués, qu'à devenir les maîtres de la rue pour être les maîtres de l'Etat.

A l'atelier, il racontera à ses camarades de travail son « très intéressant voyage » durant lequel il aura vu beaucoup de pays (sans les regarder) et rencontré beaucoup de monde (sans les connaître). Et que viennent l'an prochain, de nouvelles vacances hystériques !

La qualité des résultats produits par le Suffrage Universel dépendent nécessairement des conditions où il s'exerce, le moyen de savoir ce qu'il vaut, c'est de connaître les conditions politiques et économiques qui président à son application et de savoir si elles sont de nature à lui imprimer le caractère de sincérité qu'il exige, à lui donner toute la valeur à quoi il prétend, ou bien à le fausser, de telle sorte que le dol et le fraude se puissent servir de lui comme d'un excellent instrument de domination et d'exploitation.

Notre système économique est tel que si toute réforme y accroît la richesse circulante aucune n'y peut rendre le bien-être universellement égal. Toutes, au contraire, ont pour conséquence soit l'accroissement de la fortune des riches, c'est-à-dire, l'accroissement de l'inégalité, et des iniquités sociales, soit une hausse des produits annulant l'augmentation accidentelle et partielle de la puissance d'achat, mais aggravant jusqu'au rétablissement de l'équilibre habituel la situation des hommes demeurés pauvres, parce que la loi d'incidence leur en fait porter presque tout le poids.

D'où il s'en suit que le Suffrage Universel est impuissant à résoudre le problème social parce qu'il existe une loi, dite de l'offre et de la demande, en vertu de laquelle nul ne peut s'enrichir qu'un autre ne s'appauvrisse ; parce que l'Argent permet à ceux qui le détiennent de rejeter sur les autres le poids des réformes désagréables ; parce qu'enfin toute mesure d'amélioration du travail ou d'éducation d'un monument, construction d'une route ou extension des établissements d'instruction publique) aboutissant à une question d'argent, le principe inamovible de la société présente est que, quoi qu'on fasse et quel qu'il y aura des riches et des pauvres, il devra nécessairement y avoir... des pauvres et des riches.

Quand une conquête se paie cher, il est stupide de ne pas l'utiliser. Un mois de vacances bien administré est une leçon d'anarchisme expérimental, un brin de futurisme. Trente jours de repos, de liberté physique, d'indépendance personnelle réduisent la servitude ouvrière à une activité manuelle ou intellectuelle de onze mois. Pourquoi ne pas utiliser cette notable conquête pour le repos du corps, le plaisir des yeux, l'enrichissement de la pensée et l'essence d'une société humanitaire ? Des campements à l'air libre s'établissent pour les camarades et leurs familles, où de nombreux idéalistes de la même école peuvent se succéder, dans une vie semi-communautaire et faire ainsi l'expérience des résultats de la vie en communauté entre des égaux et fraternels. Ce n'est pas la même chose de côtoyer des voisins de hasard, routiniers et sans profondeur de pensée, que des individus ayant des affinités avec vous, disposés comme vous-mêmes à poser les bases de la vie en commun et prêts à étudier avec vous les avantages et les inconvénients d'une tentative qui servira d'enseignement dans le futur pour l'élaboration définitive d'espérons-nous de la commune libertaire.

Depuis, loin de nous l'idée de préconiser une identité absolue dans l'accomplissement de nos vacances. Chacun a la possibilité de s'en accommoder suivant son libre arbitre. Mais puisque nous

excellente, mais pratiquement quelconque. S'il ne produit que de faibles résultats c'est que les conditions sociales où il s'exerce empêchent d'être même l'instrument temporaire et inutile qu'il deviendrait dans un état organisé sur d'autres bases que le présent.

C'est l'ignorance qui a fait les résistances. C'est assez dire que l'ART doit faire des révoltes. A la perception enfreinte d'être même l'instrument temporaire et inutile qu'il deviendrait dans un état organisé sur d'autres bases que le présent.

La parole de Sébastien Faure était extrêmement châtiée. Il avait conservé de ses études chez les Jésuites le goût de la phrase rigoureusement correcte, de la composition soignée, de l'enchaînement rigoureux de l'argumentation, de sorte que ses discours étaient des modèles de style.

Arrêté, il passera aux Assises dans le fameux procès de Trente. Selon le procédé de l'« amalgame » cher à toutes les polices, celles-ci cherchent autant à déshonorer leurs victimes qu'à les faire condamner, on avait arrêté mille-mille des délinquants de droit commun et tout ce qui comptait alors comme écrivains ou orateurs libertaires et l'on entendait démentir que ces derniers étaient moralement complices des attentats. Cependant, en cette fin du XIX^e siècle l'esprit de liberté n'était pas encore mort. Il demeurait des possibilités de se défendre, non seulement devant les juges, mais devant l'opinion publique. Les Juges, certes, étaient des bourgeois (des jurés), mais non fonctionnaires dont l'avancement dépend du gouvernement, comme le sont les magistrats des tribunaux correctionnels auxquels sont maintenant délégués tous les délits politiques. C'est pourquoi, bien que, peu avant que les

Conférence prononcée dans une réunion publique tenue à Nice par le groupe Elisée Reclus pour célébrer le centenaire de la naissance de Sébastien Faure.

Traits de Fernand Pelloutier

En 1895 Fernand Pelloutier se signale par son importante collaboration au « Temps Nouveau » de Jean Grave. Voici son article sur le suffrage universel intitulé « Les réformes partielles » :

La qualité des résultats produits par le Suffrage Universel dépendent nécessairement des conditions où il s'exerce, le moyen de savoir ce qu'il vaut, c'est de connaître les conditions politiques et économiques qui président à son application et de savoir si elles sont de nature à lui imprimer le caractère de sincérité qu'il exige, à lui donner toute la valeur à quoi il prétend, ou bien à le fausser, de telle sorte que le dol et le fraude se puissent servir de lui comme d'un excellent instrument de domination et d'exploitation.

Notre système économique est tel que si toute réforme y accroît la richesse circulante aucune n'y peut rendre le bien-être universellement égal. Toutes, au contraire, ont pour conséquence soit l'accroissement de la fortune des riches, c'est-à-dire, l'accroissement de l'inégalité, et des iniquités sociales, soit une hausse des produits annulant l'augmentation accidentelle et partielle de la puissance d'achat, mais aggravant jusqu'au rétablissement de l'équilibre habituel la situation des hommes demeurés pauvres, parce que la loi d'incidence leur en fait porter presque tout le poids.

D'où il s'en suit que le Suffrage Universel est impuissant à résoudre le problème social parce qu'il existe une loi, dite de l'offre et de la demande, en vertu de laquelle nul ne peut s'enrichir qu'un autre ne s'appauvrisse ; parce que l'Argent permet à ceux qui le détiennent de rejeter sur les autres le poids des réformes désagréables ; parce qu'enfin toute mesure d'amélioration du travail ou d'éducation d'un monument, construction d'une route ou extension des établissements d'instruction publique) aboutissant à une question d'argent, le principe inamovible de la société présente est que, quoi qu'on fasse et quel qu'il y aura des riches et des pauvres, il devra nécessairement y avoir... des pauvres et des riches.

La parole de Sébastien Faure était extrêmement châtiée. Il avait conservé de ses études chez les Jésuites le goût de la phrase rigoureusement correcte, de la composition soignée, de l'enchaînement rigoureux de l'argumentation, de sorte que ses discours étaient des modèles de style.

Arrêté, il passera aux Assises dans le fameux procès de Trente. Selon le procédé de l'« amalgame » cher à toutes les polices, celles-ci cherchent autant à déshonorer leurs victimes qu'à les faire condamner, on avait arrêté mille-mille des délinquants de droit commun et tout ce qui comptait alors comme écrivains ou orateurs libertaires et l'on entendait démentir que ces derniers étaient moralement complices des attentats. Cependant, en cette fin du XIX^e siècle l'esprit de liberté n'était pas encore mort. Il demeurait des possibilités de se défendre, non seulement devant les juges, mais devant l'opinion publique. Les Juges, certes, étaient des bourgeois (des jurés), mais non fonctionnaires dont l'avancement dépend du gouvernement, comme le sont les magistrats des tribunaux correctionnels auxquels sont maintenant délégués tous les délits politiques. C'est pourquoi, bien que, peu avant que les

Conférence prononcée dans une réunion publique tenue à Nice par le groupe Elisée Reclus pour célébrer le centenaire de la naissance de Sébastien Faure.

LA CORRESPONDANCE DE JEAN GRAVE

INVENTAIRE ET ETUDES Le mouvement anarchiste qui se développa en France antérieurement à la Grande Guerre fut animé par des militants de valeur. Jean Grave, l'ami d'Elisée Reclus et de Pierre Kropotkine, fut de ceux-là. Né le 18 octobre 1854 au Breuil, dans le Puy-de-Dôme, il appartenait à une famille ouvrière et connut une jeunesse difficile. Epris de justice sociale, il fréquenta les milieux socialistes mais, très vite, il devint anarchiste. Fin 1883, à la demande d'Elisée Reclus, il se rendit à Genève pour s'occuper du journal libertaire « Le Révolté ». Trente ans plus tard, à la veille de la guerre, Jean Grave administrait toujours le journal — établi à Paris depuis 1885 — qui, s'il avait changé de titre (« La Révolte » puis « Les Temps Nouveaux »), n'avait cependant pas varié dans sa ligne de conduite générale.

Grave, ce dernier surtout, ne firent guère que se survivre. Retiré à Plessis-Robinson, Grave dut renoncer à diriger un véritable journal et se contenta de publier de petits fascicules à parution intermittente. Il vécut assez longtemps, malheureusement pour voir se déchaîner la seconde guerre mondiale et il mourut à Vienne-en-Loiret le 8 décembre 1939.

Jean Grave est autodidacte qui, durant une longue vie, fut à la fois élève et professeur. Il s'instruisit sans cesse et, sans cesse également, il écrivait articles, brochures et livres. Peintres, romanciers, poètes, volontiers anarchisants vers 1900, entretenaient d'amicales relations avec lui. Aussi possédait-il, outre une riche bibliothèque d'ouvrages dédiés, une importante correspondance qu'il avait su conserver et classer.

Que comprend cette correspondance ? L'inventaire qu'en fit Mlle Chambeillard permet de la classer en quatre parties : — Les lettres de militants (1890 à 1934) au nombre de plusieurs centaines dont les auteurs sont environ 70 ; — plusieurs centaines de lettres — dues à quelques écrivains et artistes. Certaines de ces lettres — celles des peintres M. Luce, Vallotton, Signac, Steinlen, etc. — ont été utilisées par un jeune professeur américain préparant une thèse et nous espérons publier bientôt une étude relative à ce travail ; — 6 lettres du lieutenant-colonel du Paty de Clam datées septembre-octobre-novembre 1912 qui exposent son attitude durant l'affaire Dreyfus ; — 11 lettres de Max Nettlau que M. Alfred Costes présentera dans un de nos prochains bulletins.

« L'effet n'en était pas moindre. Lorsqu'après avoir tenu, pendant une heure ou davantage, l'esprit tendu de ses auditeurs sous le charme d'une logique impeccable, il en arrivait à sa péroraison dans laquelle les images fortes éclataient et où il traçait les vastes perspectives de l'avenir, personne ne pouvait ne pas être profondément ému. A une condition cependant ! C'est que la salle soit pleine d'une foule capable de vibrer à l'unisson de celui qui lui parlait. J'ai eu l'occasion d'entendre Sébastien en des salles bondées, devant des publics composés presque exclusivement d'ouvriers. Et, d'autre part, en des salles à moitié vides en des quartiers bourgeois. Ce n'était pas le même homme. Au lieu de se donner tout entier, on aurait dit, dans le second cas, qu'il s'acquittait d'un pénitent. Mais il en est ainsi pour tous les vrais orateurs. Ils reçoivent autant de la salle que ce qu'ils lui donnent. S'il n'y a pas de cordes à faire vibrer, l'archet est impuissant. Comme le disait la grande amie de Faure et pressentait sa rivale en éloquence, Louise Michel, quand on parle, « c'est la salle qui vous porte ».

« C'est pourquoi, aux époques où il n'y a pas de salle pour vous porter, lorsqu'il n'y a plus ni foi, ni enthousiasme, il n'y a plus d'éloquence. Il n'y a pas besoin de lui tordre le cou ; elle disparaît d'elle-même. S'il n'y a plus de cordes capables de vibrer, l'archet devient inutile. Sébastien Faure fut donc et avant tout un orateur. Mais, par cela même, il fut aussi un militant. Il fut l'un des hommes les plus représentatifs de l'anarchisme français, à la grande époque de l'anarchisme français, époque qu'il vécut de bout en bout. Lorsqu'il n'y a point de cordes à faire vibrer, disais-je tout à l'heure, il n'y a pas de place pour l'archet, mais, tout au contraire, au moment où Sébastien Faure, débarrassé des idées religieuses qui lui avaient été inculquées dans sa jeunesse, parvient à la maturité, des cordes sont en train de vibrer et avec quelle résonance ! C'est, en effet, l'instant où l'anarchie fait son entrée dans le monde, et tout particulièrement en France, non plus seulement comme théorie, mais comme mode d'action. Nous sommes dans les années 90. C'est-à-dire en pleine époque de la « propagande par le fait ». C'est le moment, où profitant de l'invention récente de la dynamite, les révoltés jettent au monde bourgeois l'ultime défi des bombes. C'est Ravachol qui jette son défilé à la Justice en déposant des bombes aux domiciles du président des Assises et de l'avocat général qui ont fait condamner à de lourdes peines les ouvriers Decamps, Dardor et Lévillé coupables de s'être défendus héroïquement un soir de Premier Mai contre les brutalités policières, c'est Emile Henry qui entend montrer la responsabilité globale de toute la classe bourgeoise dans l'injustice sociale en la frappant collectivement et anonymement de sa bombe lancée sur la terrasse du café Terminus de la gare Saint-Lazare ; c'est Vallant, l'ancien guesdiste dégoûté, qui s'en prend particulièrement à l'institution type du régime bourgeois, le Parlement, en jetant une bombe en pleine séance, dans l'hémicycle du Palais-Bourbon ; c'est Caserio, enfin, qui venge la mort de Vaillant guillotiné bien qu'il n'ait fait personne, en poignardant Carnot, président de la République. A cette action « par le fait » se joint simultanément une intense propagande par l'écrit et la parole. Il faut bien expliquer ; il faut bien justifier. Aussi est-ce alors que Reclus fait sa brochure sur « l'anarchie » et son petit livre intitulé « Evolution, Révolution et l'idéal anarchique » ; c'est alors que Kropotkine écrit ses « Paroles d'un révolté » et sa « Conquête du Pain », tandis que Pouget et la « Révolte » et le « Révolté » ; qu'à Sébastien Faure et à Louise Michel revient la tâche de défendre l'anarchisme par la parole. Faure multiplie donc les conférences sur tous les sujets et s'adressant à tous les milieux. Entre temps il fonde avec les deux anciens combattants de la Commune Louis Michel et Constant Martin, un journal hebdomadaire, « Le Libertaire » et il adopte Sidonie, la fille qu'a laissée Vaillant et qui avait déjà perdu sa mère. Arrêté, il passera aux Assises dans le fameux procès de Trente. Selon le procédé de l'« amalgame » cher à toutes les polices, celles-ci cherchent autant à déshonorer leurs victimes qu'à les faire condamner, on avait arrêté mille-mille des délinquants de droit commun et tout ce qui comptait alors comme écrivains ou orateurs libertaires et l'on entendait démentir que ces derniers étaient moralement complices des attentats. Cependant, en cette fin du XIX^e siècle l'esprit de liberté n'était pas encore mort. Il demeurait des possibilités de se défendre, non seulement devant les juges, mais devant l'opinion publique. Les Juges, certes, étaient des bourgeois (des jurés), mais non fonctionnaires dont l'avancement dépend du gouvernement, comme le sont les magistrats des tribunaux correctionnels auxquels sont maintenant délégués tous les délits politiques. C'est pourquoi, bien que, peu avant que les

Conférence prononcée dans une réunion publique tenue à Nice par le groupe Elisée Reclus pour célébrer le centenaire de la naissance de Sébastien Faure.

JEUNESSES SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Réunions et permanences : Le mercredi à 20 h. 30, au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris-9^e, téléphone TRU 78-64. Les camarades qui désireraient créer des groupes J.S.R. en province sont priés de se mettre en relation avec nous pour recevoir du matériel et toute l'aide nécessaire, en écrivant à Jeunesses syndicalistes révolutionnaires, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, 9^e.

Lorsque j'étais à la tête de quelques lettres écrites par Jean Grave. Par la suite, je fus amené à rédiger un article biographique pour la « Revue d'histoire économique et sociale » (année 1950, numéro 1) et quelques nouvelles lettres du militant sortirent des archives familiales. En janvier 1954 j'obtins enfin communication de la correspondance reçue par Jean Grave. A cette époque madame Laligant vivait encore. Après son décès, survenu en décembre 1953, la correspondance passa aux mains de M. Ma-

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE Viennent de rééditer en microsilicon 45 tours une conférence de Sébastien Faure : « Naissance et Mort des Dieux » présentée par Jeanne Humbert. Prix : 8 f. On peut se le procurer 24, rue Ste-Marthe, ainsi que le « Disque du Souvenir » de Charles d'Avray, microsilicon 33 tours.

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE Viennent de rééditer en microsilicon 45 tours une conférence de Sébastien Faure : « Naissance et Mort des Dieux » présentée par Jeanne Humbert. Prix : 8 f. On peut se le procurer 24, rue Ste-Marthe, ainsi que le « Disque du Souvenir » de Charles d'Avray, microsilicon 33 tours.

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE Viennent de rééditer en microsilicon 45 tours une conférence de Sébastien Faure : « Naissance et Mort des Dieux » présentée par Jeanne Humbert. Prix : 8 f. On peut se le procurer 24, rue Ste-Marthe, ainsi que le « Disque du Souvenir » de Charles d'Avray, microsilicon 33 tours.

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE Viennent de rééditer en microsilicon 45 tours une conférence de Sébastien Faure : « Naissance et Mort des Dieux » présentée par Jeanne Humbert. Prix : 8 f. On peut se le procurer 24, rue Ste-Marthe, ainsi que le « Disque du Souvenir » de Charles d'Avray, microsilicon 33 tours.

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE Viennent de rééditer en microsilicon 45 tours une conférence de Sébastien Faure : « Naissance et Mort des Dieux » présentée par Jeanne Humbert. Prix : 8 f. On peut se le procurer 24, rue Ste-Marthe, ainsi que le « Disque du Souvenir » de Charles d'Avray, microsilicon 33 tours.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X.
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

EL COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

El humor y el malhumor de los españoles

La salud mental de los españoles es bastante buena.—
Dr. López Ibor.

Si la salud del sujeto español es «bastante buena», ello parece indicar que (no es) buena del todo. Hacemos votos para que mejore.

El próximo congreso internacional de siquiatria que tendrá lugar en Madrid no resolverá el asunto. Aludiendo al desarrollo siquico mundial, los sesudos doctores de cada país, en lo íntimo, procurarán solución particular para el caso nacional que les afecta. Para ellos Madrid habrá sido un paseo, una asamblea especulativa, una comilona, una cana al aire. Para el resto hispano, cero.

Y es que cada nación cria y mata sus pulgas, y tanto sería pensar que los sabios de allende fronteras que acuden a la «fiesta siquiatria» de Madrid, se van a prohibir una cantidad de pulgas — «tan molestas» — de nuestra patria. Tras el festín esos colegas lejanos se dirán, con razón, que cada uno se rasque lo suyo.

En cuyo caso (lo suyo) quiere decir lo nuestro, lo español, lo patrio. ¿Y qué pulgas le pican a la patria? La ignorancia, motivo de atraso en la clase popular, o desheredada. La miseria, otro motivo de linterna roja en la carrera hacia el relativo bienestar que sostienen todos los países de Europa, y cierre de la Universidad a la juventud obrera, carencia de medios, y la amplitud de puerta abierta a los niños de papá a fin de que, en su prevista gandería, puedan importanciar su parasitismo con un título académico.

La salud mental no es de efecto solamente patológico, y lo decimos antes del congreso por si la sabiduría siquiológica en general no ha cursado esa elemental asignatura... sociológica. La salud de la mente procede de la condición moral del individuo, que será buena, mediana o peor según sea el trato social que reciba. El hambriento, por ejemplo, robará pan o estafará a un fondista, delicto que un pudiente no cometerá, y que podría cometer en caso de ruina. En ambos casos la enfermedad (mental) afecta a la sociedad y no al individuo juguetes de la misma.

Un ignorante supino, es decir, por falta absoluta de escuela, puede cometer un crimen con más inconsciencia que una persona ilustrada, quien, por su parte, puede entrar en desafuero por contrariedades amorosas o dineristas, o por infundios de honor, u otros prejuicios sociales fundados contra Natura. En todos estos casos precisa también curar al sistema social, desveneciándolo en normas y leyes, y darle viabilidad sane y jurisdiccional racional de acuerdo con la necesidad colectiva, protectora de las necesidades económicas e intelectivas de todos los individuos.

Por ejemplo, la leña no existe en el español que se lava diariamente. Puede existir, en el español que carece de toalla e incluso de agua, y de unos principios de higiene que la sociedad no le ha enseñado.

La envidia — esa plaga de vejez que tanto teme el doctor López Ibor — es combatible nivelando derechos y culturas, liquidando desigualdades y sentando, en efectivo, el derecho integral de cada uno. Y recurramos de nuevo al ejemplo: a la enfermedad mental que necesita desahuciar al público con joyas de alto precio, y a la deficiente cordial que a la vista de lo que no puede

obtener y lucir, el veneno interno se le sube a la lengua o al puñal se le viene a la mano. La envidia es una enfermedad artificiosa que sólo se justifica en una sociedad de locos voluntarios unos, y de consecuencia otros.

Tal vez si que en una sociedad sin dinero y todos trabajando y disfrutando del bien común, algún desafuero ocurriría. Pero reducido al 5 % por carencia de motivos criminales. Sin dinero no se roba, no se roba de carteras, ni el robo de carteras. Con pan al alcance de todos se com-

prendería mal un asalto a la tahona. Sin el tabú amoroso, con la estima voluntaria, los crímenes pasionales existirían apenas. Las tribus de los mares del sur desarrollándose naturalmente no conocían el drama amoroso. Debía ser la civilización, con sus prejuicios, sus biblias, sus códigos y sus prostituciones, quien debía sumirlas en infelicidad amorosa.

Está el drama de la toxicomanía: estupefacientes, alcoholes, tabacos, todo lo cual explotan los gobiernos... y deben combatir los gobiernos mismos, contradicción

flagrante que sólo se puede dar en un mundo alocado, atiborrado de leyes que se enzarzan unas a otras, originando el abultamiento del cuerpo legislativo y ejecutivo, con bandadas de jueces, fiscales, procuradores, abogados, pasantes, loqueros, carceleros, y políticas represivas a los cuales hay que esconder el frasco o la botella.

A pesar de todo España — ya que de ella nos ocupamos — en salud mental está bastante bien. Celebraremos una total mejoría merced a una fuerte dosis de comunismo libertario.

El valor del compañero

EN reciente y estimable trabajo del compañero Mariano Puente dedicado a Eleuterio Quintanilla, entrañable compañero desgraciadamente desaparecido, nos impide a tomar parte en una suerte de contienda que, no por amable deja de tener oposiciones y originalidades.

En alguna ocasión dejamos dicho ser contrarios a envasar la figura de ningún compañero. El carácter, la idiosincrasia de cada uno es como es, estando la persona en vida. Dar al compañero que se glosa toda su humanidad, toda su personalidad, junto a sus errores y aciertos, previsiones e imprevisiones, es más lógico que presentarlo, una vez extinto, como un vidente, un captador de situaciones exactas, un infalible, un intocable, un justo por ley suprema.

Al propio Cristo sus adoradores lo dejan ridículo convertido en profeta, cuando el tal ni pudo barruntar la presencia mundanal del paracaidista. De la pasta dentífrica, de la galleta dextrinizada. Todas las sabidurías experimentadas a partir del año primero de la Edad, la Iglesia las atribuye a la facultad milagrosa de los santos, dejando a los sabios, a los expertos, a los inventores, como un hueco escuadrón de ejecutores de la ley divina. Al propio San Cristóbal, el Vaticano le atribuye paternidad y protección del automóvil, cuando el pobre barbudo tuvo que andar corriente arriba apoyado en un gayato por carencia del menor rudimento mecánico o de rucio que lo condujera.

Caiga, compañeros, esta irreverencia nuestra en saco religioso, no sobre el ánimo de los amigos. No obstante, nos ha interesado sacar un símil para anticipar cuenta de nuestras intenciones: no hay santos de yeso en ambiente libertario; no hay honradía para nadie en el hogar de la personalidad de la individualidad, de la irreverencia. Nuestros amigos, nuestros hermanos en ideas valen por su intrínseco, que es valor, constancia, saber, experiencia y estima. Un anarquista es esto, o no hay anarquista. No hay profetas en nuestro anchísimo campo. El «profeta» acude en estuche a la sociedad, fabricado por la sociedad misma. ¿No hay sobre de infalibles con los que pulular en la iconografía y en la literatura?

Integrémonos al asunto. No solo el compañero Puente, en su laudable amor por la figura y la obra del compañero Quintanilla, se ha excedido en elucubraciones. Antes lo hizo otro, siendo lo más ingrato ese tono de alumnos quejosos de otros alumnos desmerecedores del maestro. ¿No se sabe ya glosar la existencia noble de un compañero sin mentar el pantallón de otros compañeros?

Unos que estimar a Eleuterio Quintanilla sin sentirse, digamos, «quintanillados». Uno puede amar el recuerdo de Juan Peiró, o de Mauro Bajatierra sin disminuirlo. Uno puede convenir en unas cosas y disentir de otras sin menoscabo de la escuela. ¿Estamos o no en anarquía? ¿Tiene o no tiene autonomía, el individuo anarquista?

Sin poder presumir de una amistad estrecha, también nosotros hemos tratado a Quintanilla. En nuestra modestia, epistolamente; en el destierro, personalmente. Una vez no vimos a redactar «Solidaridad Obrera» en París, en parte por su consejo. Era hombre juicioso. Y eso que no penetraba el ambiente, siendo el ambiente quien penetraba en su casa. Como si no, y nos seguía. Nos discutió unas veces; convenimos otras, lo que ya es trato. El, en los cincuenta y seis de 1946 veía a sus alumnos avanzados, cortidos por todos los vientos, favorables o adversos. Y por poco que te descuidaras, te arreaba su conferencia. Y claro, oyéndolo no se perdía tiempo, como tampoco lo perdía el recogiendo réplicas y novedades ilustrativas.

Se quiere hablar del Congreso del Teatro de la Comedia. Háblese entonces, pero lo debido, lo justo. Una proposición asturiana no iba a la centinela como se afirma, sino a la «fusión» con la U.G.T. Asturias tendría sus razones, pero la reunión de marxismo y bakunismo en una sola en-

tidad, a la mayoría nos pareció inconveniente. La intenció no tenía por qué ser propuesta, puesto que en diciembre de 1916 y lo que sigue hasta el agosto de 1917 fue efectiva. Y — dicho está en otras ocasiones — el primer cerrojazo autoritario que sufrió la C.N.T. tuvo por causa el intento de huelga general en favor de los mineros ugetistas de Vizcaya. Sabortó, que tantos hechos sociales recuerda, parece no acordarse de éste que se remonta a la mitad del año 1911, estando en la presidencia del Gobierno el liberal José Canalejas.

Reiteramos: Asturias confederal sostuvo en el congreso del 19 un proyecto de fusión de ambas sindicales, y habiéndolo defendido sin trabas, extensamente, Asturias no podía darse por molestada por el rechazo mayoritario recibido. Aunque las réplicas resultaron caídas — y a la par argumentadas —, Quintanilla y sus compañeros de delegación no debían salir deprimidos de un comicio que los había bien considerado. Ni todo ello merecía, a nuestro modesto parecer, que un hombre de aplomo como Eleuterio en 1945 aún conservara una cierta aprensión contra la noble figura de Salvador Seguí, uno de sus oponentes más persuasivos. Otro temible para la polémica, Eusebio C. Carbó, se había producido en el asunto, diríase que inmensamente según era su facilidad y su costumbre; pero su fogosidad proverbial le ahorra de antemano las acometidas a las que los ponderados tipo Seguí no tenían derecho.

En definitiva, el Congreso rechazó un intento de fusión ceneugetista tras un examen general de opiniones y circunstancias. ¿Podemos, 45 años después, condenar una decisión lógica entonces y tal vez ahora, por sentimentalismo o por un desplazamiento de época? Que los compañeros mediten esto con el debido sosiego.

Otra acusación contra la mayoría del congreso de 1919 es el rechazo de los Sindicatos de Industria. ¿Eran videntes los compañeros que la propiciaban? No, puesto que los almanaque del socialista Morató daban, año tras año, las direcciones de las federaciones internacionales de profesión con sede en poblaciones casi todas alemanas. Se trataba de la II Internacional, por supuesto. No propugnaba Asturias ese empalme transfronterizo; pero introducía en la C.N.T. un método, bueno o no tanto, infructuosamente ensayado por la socialdemocracia. No afirmamos con esto, que la proposición «industrial» asturiana fuese defectuosa, inactual o pernicioso. Nada de ello. La regional astur y voces que la apoyaron estaban en perfectísimo derecho de proponer, argumentar y abogar por un recurso sindicalista a su modo de ver interesante. Lo hicieron hábil y juiciosamente, y salieron minoritarios del encuentro. ¿Y qué? ¿Cómo superar a una mayoría que contaba, asimismo, con sus razonadores?

Cual cumple a un estamento federalista, especulador y deductivo como el nuestro, el comité nacional había servido a todas las secciones el temario completo, con aclaraciones ilustrativas, para que en toda la amplitud de España se pudiera aquilatar la importancia exacta del orden día. Así las cosas, las delegaciones acudieron a Madrid con un criterio determinado, en un 75 % coincidente en la necesidad de desarrollar la organización y el ímpetu del Sindicato Único. Porque la modalidad confederal hispana de la época era la sindicación por gremios totales para acabar con la dispersión sindical de las industrias en sociedades insignificantes de profesión y aún de especialidad. El Sindicato Único se estaba ensayando favorablemente en Cataluña y no era cuestión de abandonar el experimento para probar otro sistema de perspectiva incierta. Se comprendía en la época una federación nacional ferroviaria y otra de correos, telegrafos y teléfonos, pero no tanto las de profesiones localistas. Ensayos de la última especie los ofrecían los vidrieros, los carpinteros y el textil y textil, pero con escasa irradiación nacional. La pasión sindicalista iba enfocada hacia el Único y habría sido una extorsión manifiesta, un desco-

nacimiento de la realidad histórica — ya que tanto se habla de ella —, y un renjón a los entusiasmos obreristas, el abandonar la modalidad en ejercicio en el momento crucial de la prueba.

Buenacasa debe haberse ocupado del orgullo de los trabajadores de la madera de Barcelona con referencia a su sindicato. «¿Dónde perteneces?» «Al Ramo!» (al Ramo de la Madera). Y con motivo. Venía eso de la huelga de ebanistas de 1916-17. Catorce semanas de huelga con promesa de no subir la escalinata del gobierno civil para respetar los fueros de la acción directa. De tú a tú con los patronos sin concesión a intermediarios. Los patronos, tercios, aflojaron su terqueidad a medida que el poco trabajo que conseguían se perdía en sabotaje. Tanto desgastó hacia insostenible el orgullo burgués, en tanto el desgastó proletario — por huelguistas encarcelados — era suplido por compañeros carpinteros, aserradores, torneros, etc. Por fin la patronal atemperó y cedió en todo lo requerido por los obreros, pero éstos no se reintegraron al trabajo sin garantía de libertad para los compañeros detenidos. En este punto los ebanistas hubieron las gradas del gobierno civil para tratar con el gobernador en compañía de los patronos, llegando a un convenio que de inmediato saldrían los gubernativos y seguidamente los encausados por reintegro de las denuncias por sabotaje. Para expresar toda la verdad, es justo consignar que en esta ejemplo huelga de ebanistas no hubo derramamiento de sangre caracterizado.

La solidaridad de todos los obreros del ramo maderero determinó la reunión de las sociedades del Ramo en un solo nexo, resultando de ello la concreción general del Único, que se fue extendiendo a toda la capital y a las ciudades y pueblos de la provincia industrial barcelonesa. Y siendo el movimiento así de marcado y arrollador al extremo de irradiar en toda la península, ¿por qué la C.N.T. había de renunciar a la práctica nueva, a un entusiasmo general, y a la posibilidad confederal de la hora? Se puede argüir que los sindicatos unificados no eran de industria y que poco les costaría federarse nacionalmente. Pero no todas las capitales y pueblos nos eran afectos, y en las localidades importantes, o menos que ello, de significación confederal, todas las profesiones estaban acumuladas en un mismo sindicato. Además el Único era desconocido y aun combatido en Oviedo, en Vizcaya, en Madrid, en Valladolid y demás lugares de predominio socialista, lo cual comprometía el potencial de la prevista Federación de Industria, si pena de convenir en la fusión U.G.T.-C.N.T. que el Congreso de 1919 rechazara.

Si la Organización en general es más actualista la posición de «Barcelona» y dilatoria la de «Gijón», ¿contra quién hay que cargar el acento? Contra nadie. Tanto es así, que a ningún compañero le queda derecho a verter amarguras personales con motivo de la pérdida de un estimado compañero, el cual, por su sentido de probidad, no pudo considerarse zaherido por una voluntad mayoritaria que contradijo regularmente el criterio de una región, no de Quintanilla en tanto que individuo.

Visto el desarrollo de los acontecimientos, nada cuesta dar razón enteramente a los partidarios absolutos de no conectar con la III Internacional. Quintanilla acertó y no le regateamos mérito. Antes que él se expresó en el mismo sentido José Prat en su «Dictadura y Libertad» editado por «Tierra y Libertad» de Barcelona. La prevención era justificada, pero nadie conocía exactamente como la revolución rusa se desarrollaba. Maximiliano, compañero del Único maderero expulsado en 1918 de España, jamás dio señales de vida. Los gobiernos más poderosos alimentaban la guerra civil rusa apoyando a los generales zaristas. En Rusia estalló un hambre de miedo por pérdida de guerra — de las cosechas. Nuestros jóvenes de acción se constituían en «soviets» pues el brillo de una revolución proletaria en auge no es fácil extinguir, y, menos desconocidos la rea-

LA «CASETA I L'HORTET»

El tren, ya al final de la breve etapa de vacaciones, nos ha dejado en la localidad de residencia. Hemos podido deambular yendo de acá para allá, por algunas ciudades, de más o menos censo de población, unas ya conocidas, otras visitadas por la primera vez. En todas partes hemos notado a modo de un impulso febril en la construcción de viviendas. Mas en todas partes también, hemos notado idénticas características: Edificios de seis, de ocho, de diez pisos, o más, con viviendas apretadas, uniformes, como los alvéolos de una colmena. Diríase que las gentes han de vivir encajonadas. Vecinos a la izquierda, a la derecha, arriba, abajo. Entrando todos por la misma puerta, como en un hormiguero, como la prosaica entrada de un cuartel, de la fábrica, del taller, de las oficinas. Todo medido, cuadrado; y deportando mutuamente los ruidos de los de arriba, de los de abajo, de los de la derecha, de los de la izquierda.

Hace ya unos años se hizo popular en Cataluña un «slogan» dicho y repetido por uno de los elementos políticos que más bregaban por obtener la autonomía de la región; me refiero a Francisco Maciá. Prometía,

para cuando el territorio catalán fuera independiente, que cada familia de trabajadores gozaría de su «casetta i l'hortet» (la casita y el huertecillo). Desde luego, todo promesa vana, como la del monarca francés, que a todo evento prometía la famosa «poule au pot», o como el diputado que ofrecía puentes para pasar el río, y poner un río donde no lo hubiera... En la verdad que no deja de ser cosa ideal el poder disponer de una vivienda espaciosa, ventilada, tranquila, independiente, con su jardín, o con su huerto; sin molestar a nadie, y sin ser molestado. No, el trabajador que todo lo produce no tiene derecho a ello. Ha de vivir — y no para todos es asequible dado el alquiler nada reducido — metido en un agujero, dentro de un ciclópeo bloque de cemento armado.

En los periódicos, en los semanarios de gran circulación, se anuncian viviendas espaciosas, «villas» encantadoras, dechado de higiene y ventilación independientes, abiertas al aire y al sol, rodeadas de magnífico jardín, verdadero placer de los sentidos, sensación de dicha y de armonía. Por su puesto, oasis de paz, de sosiego, de poesía hogareña, vedados al que no sea capitalista.

Sociólogos eminentes nos hablan del acuciante problema del urbanismo. Problema de trascendente importancia, ya que implica la revisión de todas las estructuras sociales. La realidad, es deprimente; pero tampoco es cosa de caer en el fatalismo pesimista. Lewis Mumford, en su obra «Técnica y civilización», advierte: «Aunque la ciencia y la técnica modernas no hayan aún realizado todas sus posibilidades; a lo menos han enseñado una cosa a la humanidad: que nada es imposible.»

DE LA CRITICA SALUDABLE A LA MURMURACION NOCIVA

No es cosa de confundir los términos, de incurrir en errores de naturaleza tal que sean susceptibles de crear por incomprensión un clima de tirantez entre afines, llevados por un igual sentido de rectitud y lealtad. Nuestra C. N. T. se ha dicho, se dice, se repite en todos los tonos, diferencia de aquellas organizaciones cuyos afiliados se atienden, dan casi como norma, el aceptar las disposiciones que emanan de los que conceptúan como dirigentes, los cuales, indefectiblemente, no pueden equivocarse, tienen siempre razón.

Ahora y siempre, como acontece con toda organización de masas, en la Confederación ha habido elementos que, con inconsciente finalidad, han buscado una influencia susceptible de restar inclinación hacia lo que son postulados básicos, que en el caso de la C. N. T. ya es sabido son el comunismo libertario. Todo el que lleva una actuación de años sabe que en distintas ocasiones ha sido necesario el enfrentarse contra determinadas modalidades deformistas. Por lo general, aquellos empeñados en la aludida inclinación han hecho uso de todo suerte de recursos con tal de conseguir su objetivo, con tal de sembrar descredito, desorientación, confusión, malevolencia. Han apelado a la murmuración, a la especie de cabildos en la sombra, buscando bases de influencia entre quienes han sido susceptibles de ser influenciados.

Sobre todo ello no caben dudas; ya se sabe a qué atenerse. Se conviene en que es censurable a carta cabal. De ahí el ir contra ello, el establecer como una homogénea corriente de oposición a las desviaciones. Un táctico acuerdo de militantes buscando contrarrestar lo que es de naturaleza disolvente.

Mas la censura, las campañas en contra de las influencias perjudiciales a lo que son fundamentos de la Organización, se ha de procurar que no lleguen al extremo de adquirir un

aire dogmático, mediante el cual se confunda la oposición diametral con lo que es crítica sana, constructiva, y por lo tanto necesaria. Cerrarse a la banda y atacar a todo aquello que no sea decir «amén» al acuerdo tomado ayer, o anteayer, es a todas luces impropio.

La crítica ha sido siempre necesaria; el sopesar el pro y el contra en los problemas, el libre examen, ha sido una condición fundamental en nuestra Organización. De no ser así, es obvio decir que se caería en los mismos defectos que se censuran en tales o cuales organismos de tipo político-social. De ahí la conveniencia de poner atención en no confundir los procedimientos.

No se puede, en libertario, yugular el derecho a la discrepancia. Discrepar de un acuerdo, de la posición de tal, o tales compañeros, sea el que fuere el cargo que desempeñen. No evidencia sensatez poner recelo en tal o cual compañero por el hecho de que disienta de una u otra modalidad.

Si de la discusión sale la luz, lo lógico es buscar pug de entre opiniones distintas surja una conversación plausible para todos. Y ello, naturalmente, tras la serena confrontación de criterios.

EL TONESCO DE «RINOCERONTE»

Se anuncia, hace unos días, el estreno en París, de unas breves piezas teatrales de Ionesco, uno de los autores de teatro de mayor realce internacional. De ser ellas parecidas, en su fondo, a la que lleva por título: «Escena a cuatro», donde uno de los personajes, al finalizar la obra, se dirige al público para decir: «Señoras y señores: Estoy completamente de acuerdo con ustedes. Esto es totalmente idiota.» De ser algo semejante, en realidad deben de resultar bastante endebles, exceptuada tal o cual escena cómica.

De Ionesco quedará posiblemente como obra capital, de un formidable sentido simbólico, su drama en tres actos «Rinoceronte». Estrenada en Alemania, lo fue después, siempre con gran éxito y laudables comentarios de prensa, en Francia, Norteamérica, Inglaterra, Japón, Italia, Polonia, Suecia, Noruega y otros países, exceptuando Rusia, que exigía del autor una modificación escénica para mostrar que el advenimiento y desarrollo del totalitarismo era sólo y exclusivamente algo propio del nazismo hitleriano. Tonesco, que en su obra quiso atacar toda clase de totalitarismos, se negó acertadamente a toda modificación.

La obra «Rinoceronte» evoca la avasalladora brutalidad del animal que embiste, que atropella, que lo va derribando todo a su paso. Tiene la obra — de ahí su tono simbólico — matiz fantasmagórico. En una pequeña población, de vida apacible, vulgar, alguien, al parecer, ha visto andar por las calles a un rinoceronte. Es noticia vaga, algo a lo que no se da primordial importancia. Pero poco a poco aparecen otros rinocerontes. Y ya se multiplican de un modo ostensible hasta formar una masa considerable, de la que van formando parte incluso quienes en torno a su existencia se habían mostrado escépticos. Es ya una corriente que lo engulle todo, que priva sobre los sentimientos familiares, que destruye vínculos de estrecha amistad, que ciega la lucidez mental de intelectuales habituados a razonar y ver el lado nocivo de las cosas. Es una corriente de «rinocerontamiento» que todo lo convierte en masa gregaria, en masa amorfa.

Pero Ionesco, en su obra magistral, uno a salvo la dignidad humana. Uno de los personajes del drama, Berenger, pese a considerarse débil ante semejante alud avasallador, fraciona y grita con dentado: «¡Contra todos me defenderé! ¡Soy el último hombre, y lo será hasta el fin! ¡Yo no capitulo!»

Almería del dolor y de la muerte

HACE exactamente 20 años se publicó en México, en la Editorial Isla — que por aquel entonces dirigía el poeta Manuel Altoluá — un libro de poesía titulado «De mar a mar». Su autora, la poeta andaluza María Enciso, murió hace diecisiete años, por estas mismas fechas, en Ciudad de México; con la bandera republicana sobre su atad, María Enciso fue llevada al «sueño», donde siempre había vivido. Su muerte no fue más que un anuncio de una vida mejor para todos nosotros, los que quedamos sobre el mundo.

María Enciso no fue una gran poeta, ni tuvo tiempo de serlo. Sin embargo dejó unos cuantos libros en prosa y poesía en los que se respira el aliento de un alma fuerte y generosa. Yo quiero hoy, a veinte años de distancia del libro «De mar a mar», hablar acerca de un poema allí incluido. Después de tanto tiempo, el poema tiene una actualidad alarmante. Su autora se espantaría de haber anunciado premonitory ante, en su poema «Almería del dolor y la muerte», unas cuantas cosas horribles que ocurren en este año de 1966. El poema tiene un epigrafe que reza así: «Bombardeada por los alemanes el 31 de mayo de 1937.»

Ningún lector sensible puede dejar de sentirse perturbado en este momento al oír la palabra «Almería». ¿Qué ocurre en esa pequeña y blanca ciudad del sur de España, casi perdida entre la historia? En 1937 ocurrió el bombardeo alemán; en 1966 ocurre el «aburdo» bombardeo norteamericano, el «accidente» de las bombas atómicas caídas sobre España. Llámasse accidente al hecho de que unos avio-

nes choquen en el aire y suelten sobre Almería nada menos que cuatro bombas atómicas; llámasse también accidente al hecho de que algunos campesinos tengan las rodillas llenas de quemaduras radioactivas, y al hecho de que se haya perdido la cosecha por dos años. Dijo María Enciso hace 20 años:

Tu blanco olor de nardos se ha quemado sobre la arena rubia de tus playas. Que un viento enloquecido ha velado una noche en tus orillas a la sombra del agua derramado.

«Nos damos cuenta de lo que hoy significa ese olor de nardos que se ha quemado en las playas almerienses, no por la luz del sol, sino por el secreto viento radioactivo? Y después dice María Enciso:

A la ventana livida del día una luz temblorosa se ha asomado. El campesino cuyas rodillas arden en este momento, puede decir lo siguiente:

Silencio y soledad. El aire envuelve el lúgubre cantar de tus heridas...

Y ese mismo campesino puede, luego de enterarse de que los Estados Unidos tendrán que pagarle la cosecha por dos años (después de los cuales supone idealmente que habrá cesado la influencia radioactiva), decir lo siguiente:

Almería del dolor y de la muerte, nombre simple de todos ignorado, una esquina del mundo silenciosa, viviendo su dolor, triste y callado. La florecida y andaluza playa que sueña...

Ludovico SILVA

OBRAS
DE FELIPE ALAIZ

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
1600 francos los 3 volúmenes.
Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). C.C.P. 13507 56.

Le Directeur de la publication :
YVES OBOEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

las heridas para caer más tarde y no levantarse más, a la entrada de las fuerzas fascistas en Utrique.

También cayó herido de pistola en una pluma el joven libertario Nabona, uno de los punteros en todas las acciones revolucionarias de la provincia, fusilado después en venganza criminal por los fascistas de Jerez.

De la reyerta con las fuerzas negras salió el pueblo victorioso y salvó a la República que lo hambreada y perseguida. No obstante, a sabien- das de que la provocación había partido de los fascistas, hubo proceso contra algunos liberta- rios de los que más se habían significado en la lucha. Mientras que pocos días después de los hechos que relatamos, los fascistas volvían a provocar, armados con nuevas pistolas.

Margalef, Barjol Lorda (uno de los milicianes que mejor enterraron el anarquismo andaluz) y otros que se silenciaran, intentando a los otros que se silenciaran, elevaron cuanto pudieron el valor de las ideas libertarias, intentando a los punteros en todas las acciones revolucionarias de la provincia, fusilado después en venganza criminal por los fascistas de Jerez.

De la reyerta con las fuerzas negras salió el pueblo victorioso y salvó a la República que lo hambreada y perseguida. No obstante, a sabien- das de que la provocación había partido de los fascistas, hubo proceso contra algunos liberta- rios de los que más se habían significado en la lucha. Mientras que pocos días después de los hechos que relatamos, los fascistas volvían a provocar, armados con nuevas pistolas.

el espíritu revolucionario de los trabajadores andaluces, ni el de sus hermanos de las demás regiones de España.

Los movimientos huelguísticos, que desde hace varios años se vienen manifestando en casi todo el país lo evidencian claramente.

Los campesinos de Jerez de la Frontera y todos los pueblos de su comarca lo vienen paten- tizando a través de los años, todas cuantas veces consideran la situación propicia para decla- rarse en huelga. Consiguendo con su digna actitud arrancarles algunas mejoras económi- cas y morales a la voracidad de la burguesía que los explota. ¡Y lo más esencial del caso, es el espíritu solidario que los anima en la Lucha Espiritu que trasciende a las nuevas genera- ciones.

En algunos casos concretos, la juventud de estos pueblos que trabaja en el extranjero, ha puesto todo su haber al servicio de sus herma- nos los huelguistas para que ganaran la batalla emprendida.

Lección ésta que deberían recoger los escép- ticos y los «cansados» del exilio.

A nosotros nos estimula y alienta para con- tinuar bregando para que nuestro país se vea libre del régimen fascista que sufre y por la consecución del comunismo libertario en Espa- ña y en el mundo entero.

LA REPUBLICA Y LOS LIBERTARIOS

Con la proclamación del nuevo régimen rep- ublicano, la vida social en Andalucía marcha- ba con paso acelerado hacia la consecución práctica de los ideales que se habían gravado en la conciencia del pueblo laborioso.

Los trabajadores organizados en la C. N. T. no se conformaban con las promesas que les ha- cían los políticos de todas las tendencias, mien- tras llegaban a encaramarse en el Poder. Exi- gían que la distribución de la riqueza fuese hecha con más equidad entre todos los produc- tores. Los sindicatos campesinos multiplicaban sus actividades para arrancarles mejoras a la patronal. Nuevas modalidades de trabajo fueron establecidas debido a las exigencias de los que trabajaban. La jornada de ocho horas, inclu- yendo el tiempo que se empleaba en el camino hasta llegar al tajo, fue impuesta a los amos de la tierra. En acción directa con la patronal, con- seguían los trabajadores sus ventajas económi- cas y morales.

De ahí que, en poco tiempo, los salarios fue- ran aumentados en más del doble de lo que unos meses antes se ganaba. En el programa de reivindicaciones quedaba incluido, como es natural, el adecentamiento y la higiene de las

los primeros días del alzamiento fascista, horas negras, integradas por moros y legio- narios, traídos de Marruecos para servir los designios de la reacción, desembarcaron en Al- geiras y Cádiz e invadieron casi toda la pro- vincia. La obra devastadora contra personas y bienes, que imponían en los pueblos donde en- tababan, no tenía parangón en la historia de España, allí quedaba reducido al grado de un pobre angélico, al compararlo con estos mons- truos que integraban las fuerzas fascistas.

Matanza masiva de hombres, exterminio de familias enteras, violación de mujeres, destruc- ción de los hogares humilides. Tal era el pro- grama que se habían trazado los nuevos Tor- quemadas.

Solamente del Sindicato de Campesinos de Jerez, pasaron de mil los trabajadores asesi- nados. Igualmente asesinaban a los trabajadores de los distritos geminos que componían el con- junto laborioso de la ciudad. Identico barbaris- mo practicaban en los demás pueblos donde dominaban. Los pesos sociales de la República, que se encontraban encerrados en el penal del Puerto de Santa María, en la prisión de Cádiz y en otros lugares donde el pueblo no pudo li- berarse.

EL REINO DE LOS BARBAROS

contradicciones que se produjeron, a veces, entre los propios luchadores que pudieron pelear abiertamente contra el fascismo, el no haber sufrido, sobre todo, la influencia, la corrupción del colaboracionismo político que tuvieron los libertarios, les hacía mantenerse optimistas, guardando en lo más profundo del corazón, el romanticismo y la pureza de las ideas anar- quistas.

Poco tiempo después de la terminación de la guerra, a pesar de los muchos y diarios fusilamientos, la C. N. T., el Movimiento Liberta- rio, desafiando los peligros, reaccionó vigorosa- mente, volviendo a ocupar su puesto de vangua- rdia en la lucha que todavía no ha termi- nado.

En cada cárcel, en cada pueblo, existían nú- cleos de libertarios organizados, esforzándose, sacrificándose por mantener el espíritu de resis- tencia y de combate al régimen franquista. El contacto sostenido entre los que sufrían con- dena y los que estaban en libertad, era frater- no y solidario. Tal magnitud tenía la Organizac- ión, que hubo un cierto periodo en que algu- nos sindicatos o gremios recaudaban más fon- dos de la cotización de los militantes que los que podían recoger en tiempo normal, es decir, anterior a la guerra. Ello patentiza la buena voluntad, el espíritu solidario que caracterizó siempre a los libertarios andaluces y a los de España en general. Y ello ocurría a pesar de la

Al acabarse la guerra con el triunfo de las horas negras del fascismo, España entera sen- tia en sus carnes el martirio que a que fueron sometidos los hijos del trabajo. Todos los hom- bres y mujeres de pensamiento libre, de senti- mientos nobles, eran vilmente asesinados o con- denados a duras penas de cárcel.

Los que llegaban a los pueblos que habían estado ocupados por el fascismo durante la guerra, encontraban sus hogares deshechos, las familias destruidas, sus seres más queridos fu- sidos o cumpliendo largos años de cautiverio. Ellos mismos experimentaron en sus propios cuerpos las palizas, las grandes torturas, la ter- rible venganza que empleaban los fascistas contra los vencidos.

Dentro del infierno, del calvario colectivo que se le imponía a todo un pueblo, era cosa evidente que, al moral, el espíritu de resisten- cia de los supervivientes de los pueblos que ha- bían estado durante toda la contienda bajo la Bota del fascismo, era más fuerte, más resis- tencia y de combate al régimen franquista. El contacto sostenido entre los que sufrían con- dena y los que estaban en libertad, era frater- no y solidario. Tal magnitud tenía la Organizac- ión, que hubo un cierto periodo en que algu- nos sindicatos o gremios recaudaban más fon- dos de la cotización de los militantes que los que podían recoger en tiempo normal, es decir, anterior a la guerra. Ello patentiza la buena voluntad, el espíritu solidario que caracterizó siempre a los libertarios andaluces y a los de España en general. Y ello ocurría a pesar de la

¡AY DE LOS VENCIDOS!

berarlos, fueron ejecutados sin consideración alguna.

Las damas de la aristocracia, cargadas de alhajas y de vicios, las «señoritas» cachondas, las beatas histéricas, todas azuzadas por sus confesores, cuidan a los centros de tortura para ampliar el suplicio de los detenidos, martiri- zándolos e insultándolos antes de ser fusilados.

¡Qué tremenda diferencia existía entre esta obra de exterminio, de crueldad y ensañamiento contra los vencidos, con el régimen de igual- dad, de libertad y de justicia que reinaba en los pueblos donde los trabajadores, con las escasas armas que tenían, pudieron vencer a los facciosos!

Quiénes más se percataban de la profunda diferencia establecida entre las dos partes en pugna, eran los que tenían la suerte de poder escapar de la zona dominada por los fascistas y pasar a la parte que seguía leal a los dere- chos y a la libertad del pueblo.

Detrás se dejaban el dolor, las lágrimas, la violación de las mujeres por los cafes traídos de Marruecos para servir a la «Santa Cruzada». La Iglesia, el militarismo y la burguesía unidos, sembrando la muerte, el duelo y la mise- ria en el seno del pueblo laborioso.

Delante se les ofrecía la realización de su sue- ño dorado: La libertad, el trabajo, la equidad y la justicia para todos los humanos.

Grazaema, Villaluenga, Utrique, Cortes de la Frontera, Jimena, Benaojan, Montejaque,

mas gente de la que estaba trabajando. Así, más compañeros y hacia comida para bastante hacia de cocinero y tenía la confianza de los de- putados en el asunto de comida. El que propia cuenta en el asunto de comida. El que las tareas agrícolas, se administraban por su parte que tenían la suerte de estar ocupados en un cortijo había otro, buscando trabajo. campaña se llenaba de hombres desahuciados no encontraban donde emplear sus brazos. La obra. Cada día eran más numerosos los que de toros de Hida) tomaba incremento el paro (cortijos enteros ocupados por grandes paras republicano, dejando, las tierras sin sembrar el saboteaje que hacía la burguesía al régimen Con el empleo de la maquinaria agrícola y nes y así sucesivamente.

esta que iba pasando de los viejos a los jóve- cesas corrientes entre los humildes. Condición alegría ha sido, a través de todas las épocas, partirse el pan, el albergue, las penas y las y ennoblecido al campesinado andaluz. Com- una de las virtudes que más ha caracterizado el espíritu de solidaridad ha sido siempre y ninguno de ellos llegaba a tener treinta años, ocho militares del sindicato de la localidad, más apartados lugares, ocuparon la tribuna masa, donde acudieron los campesinos de los rario, donde se había congregado el pueblo en pueblo este genuinamente confederal y libe- 1936, en las Arcos de Arco de la Frontera, ocasión de la celebración del 1º de Mayo de sino una realidad viviente. Así fue posible, en

que se se puede vivir sin patronos y sin autoridad! La matanza perpetrada por el gobierno republi- cano contra este pueblo indefenso, fue de lo más brutal que se haya conocido en la his- toria. No hubo respeto ni piedad para nadie. Niños, mujeres y ancianos, fueron vilmente asesinados. El viejo «Seis Dedos» quedó en la historia de los revolucionarios como símbolo de rebeldía y de heroísmo. Manuela Lago y otras mujeres asesinadas demostraron al mundo, el espíritu de abnegación y de sacrificio que alienta a la mujer española para secundar a los hombres en la lucha por la libertad. María Sil- va, La Libertaria, escapó difícilmente de tan tremenda masacre para luego ser fusilada por los fascistas y abandonada en la cuneta de una carretera.

El gobierno republicano, el de «dos tiros a la barriga», se anticipó de tres años, con su crue- dad y exterminio, a la barbarie fascista.

En Arcos de la Frontera y otros pueblos tam- bién hubo choques violentos entre los liberta- rios y la Guardia Civil en aquellos días aciagos, donde el suelo se empapó, una vez más, de san- gre proletaria.

La prensa libertaria denunciaba energicamen- te la vanidad llevada a cabo por las autoridades republicanas contra los humildes trabajadores. La pluma viril de Alfonso Nieves Núñez des- tacaba en las columnas de «La Voz del Campesi- no» arrojando la protesta que se levantó en todo el país contra los elementos que ocupaban

funcionaban en la mayor clandestinidad. La libertaria suspendida, los cuadros confederales Los sindicatos fueron clausurados, la prensa y pagados por la República de Trabajadores con carácter permanente, tenían a su servicio, bajadores custodiados por la Guardia Civil, que, ellos se presentaban ante las cuadrillas de tra- bajadores. Al contrario, los patronos de los cor- tijos se molestaban por parte de las autoridades repu- licanas, más desahuciado, sin que sufrieran la me- miltares, conspiraban descaradamente contra de la República, el clero, la burguesía y los anarquismo español. Entre tanto, los enemigos rantes más selectos, los de mayor prestigio del contraban sufriendo duras condenas los mili- En el penal del Puerto de Santa María se en- tizado a todos los humanos.

el trabajo, el pan y la justicia estuviere garan- tizados ni los explotados. Donde la libertad, to de una sociedad donde no existiesen los ex- de hombres que luchaban por el establecimien- tos cárceles volvieron a llenarse de revolucionarios había destacado en las filas proletarias. Las hombres que por su actuación digna y honrada asuntos, más magníficos que reales, a todos los con la sangre verídica y guerra cumplían en Aún no había quedado satisfecho el gobierno hizo sentir en todos los pueblos de Andalucía. Casas Viejas, la represión gubernamental se Después de la tremenda masacre realizada en los ministerios republicanos y las fuerzas re-

estaba preparado para lanzarse a un movi- miento insurreccional y liberar los presos; la situación no era propicia.

De ahí que los libertarios no hicieran cam- paña abstencionista en dichas elecciones. De- jaron que las multitudines trabajadoras obraran con arreglo a su voluntad. Y esta actitud pro- porcionó, evidentemente, el triunfo a las iz- querdas.

La amnistía prometida tuvo lugar. Las cár- celes se vaciaron de presos sociales; aunque pronto, como era de esperar, volvieron a lle- narse de militantes confederales y anarquistas.

La C.N.T., el Movimiento Libertario surgió en la palestra de la lucha social, poniendo to- do su valer, todas sus energías en la defensa de los intereses de la clase trabajadora. La ju- ventud acudía a los sindicatos llena de dinami- smo, con el corazón henchido de entusiasmo, dispuesta a conseguir la libertad tan anhelada por todos. Eran las J.J. L.L. el nervio, la savia que daba impulso a la lucha entablada contra la autoridad y el capitalismo.

El amor a la lectura, al estudio de los pro- blemas sociales, a la superación intelectual que manifestaban muchos jóvenes, les hacía que los compañeros se fijasen en ellos, les dieran la confianza, y los eligieran para ocupar los cargos de la Organización.

En la brega continua y sin descanso, el mo- vimiento juvenil llegó a consolidarse de tal for- ma, que ya no era una promesa cara el futuro,

varias manifestaciones donde concurrieron mil- les de personas con grandes pancartas pidien- do la libertad de «Raspadura».

Sabido es que fue en la plaza de toros de Cádiz donde se dio el primer mitin de Alianza Sindical después del Congreso confederal cele- brado en el mes de mayo de 1936 en Zaragoza.

Vicente Ballester en nombre de la C. N. T. y Francisco Largo Caballero por la U. G. T., fueron los oradores de tan grandioso acto. En la misma fecha se celebraba otro mitin de afir- mación confederal y anarquista en la plaza de toros de Sevilla, donde los conocidos tribunos Juan García Oliver y Federica Montseny hicie- ron sentir la voz de la C. N. T. y del anar- quismo español.

Centenares de miles de personas de todas las provincias andaluzas acudieron a los dos actos. Las plazas de toros resultaban pequeñas para acoger tanto público como acudía. Potentes altavoces transmitían la voz de los oradores a los miles de personas que escuchaban en la calle. Andalucía entera estaba en vilo, vibraba de alegría y de entusiasmo ese día. Fueron los dos actos de propaganda más trascendentales que se han dado en la historia del proletariado español.

Pocas semanas después tenía lugar otro mitin, de carácter libertario en Jerez de la Fron- tera, donde se concentraron miles de trabaja- dores, venidos de los pueblos y cortijos de la comarca. Los oradores: Exiquio, Tejero, José



LE COMBAT SYNDICALISTE
21, rue Ste-Marthe
PARIS (X^e)

que se avizoraba. El gobierno, las autoridades...
...y encarcelados los hombres que tenían el...
...eran perseguidos salvadamente...
...fascismo en general.
...daban los planes de los falangistas y los del...
...pueblo, como perros fieles a sus amos, se cum-
...siempre con sus fusiles picados de guerra,
...Bajarrera en sus jugosas crónicas de guerra,
...Civil, «los malditos» como les llamaba Mauro
...a los trabajadores en plena calle. La Guardia
...las armadas provocaban, cuando no asustaban
...las libertades del pueblo. Grupos de falangis-
...que estaban tramando contra los derechos y
...Para nadie era un secreto el plan destructivo
...del gobierno republicano, preparaba el alza-
...y el militarismo, contando con la «derechista»
...Bajadores organizados, la burguesía, la Iglesia
...Según aumentaban las exigencias de los tra-
...esperar a que alguien se acordara de invitarlos.
...acción que produce la necesidad, teniendo que
...de la colectividad. Así no sufrían la humi-
...sas con plena conciencia, como si formaran par-
...pan, sacaban cuchara y se arrojaban a la me-
...nadie! Los mismos recibían los golpes corrían
...cortijo. ¡Y no había necesidad de invitar a
...de del pecora que estaba empleado en el
...a la hora de la comida se reunían más del do-
...plato asegurado. Con frecuencia se veía que
...los que llegaban buscando ocupación, tenían el

letarios de la tierra que los recibían con regocijo
y los leían con avidez.
Cabe señalar que los folletos amenos y sen-
cillos de José Sánchez y Rosa, de Mauro Baja-
tierra, «La Novela Ideal», de Federico Urales,
contribuyeron grandemente a la siembra de los
ideales anarquistas entre el campesinado andaluz,
así como a la iniciación ideológica de mu-
chos y buenos militantes.
A medida que se iba desanchoando el horizonte
cultural, la profusión de la literatura ácrata
iba aumentando. Libros y folletos de los me-
jores autores del anarquismo internacional,
ocupaban lugar de preferencia en las bibliote-
cas particulares de los compañeros y en las de
los sindicatos, que cada cual tenía la suya y
bien repleta de obras selectas.
La continua propaganda oral y escrita man-
tenía tenso el espíritu revolucionario de la clase
trabajadora. El comunismo libertario gravitaba
en la conciencia de los campesinos explotados.
Llevar esta idea a la práctica era el anhelo de
todos los oprimidos.
De ahí que fuera Cádiz y su provincia la que
más secundó con la huelga general, el movi-
miento revolucionario del 8 de Enero de 1933.
El paro se hizo total, lo mismo en los pueblos
que en el campo. Los campesinos de Casas Vie-
jas se adueñaron del pueblo. Izaron la bandera
roja y negra en el balcón del Ayuntamiento y
declararon el Comunismo Libertario. ¡Caro pa-
garon la osadía de querer demostrar al mundo

miseria que reinaba, que hacía estragos en los
hogares proletarios.
En todas las montañas andaluzas quedaron
hombres libertarios aislados o bien formando
grupos, que no se dieron por vencidos cuando
el fascismo ganó la batalla. El eco de sus dis-
paros atravesando el espacio iba a unirse al de
los demás luchadores que seguían batiéndose en
otras regiones españolas.
Los grupos de guerrilleros eran reforzados
por antifascistas que conseguían evadirse de
las cárceles y de los campos de concentración.
Otros compañeros que estaban en libertad pro-
visional, desplegaban intensa actividad orgáni-
ca, pero ante la bárbara represión de que eran
continuo objeto, cuando se veían verdadera-
mente descubiertos, antes de volver a sufrir los
tormentos que empleaban los fascistas, de los
que ya tenían dura y amarga experiencia, por
haberlos sufrido en sus propios cuerpos, opta-
ban por irse a la sierra y seguir batiéndose
junto a los compañeros que formaban los gru-
pos de guerrilleros.
La colaboración que practicaban los grupos
que actuaban en los pueblos con los que se en-
contraban en las montañas, era generosa, real
y desinteresada.
La juventud, los hombres maduros, los an-
cianos, como lo eran mis padres, lo mismo
hombres que mujeres, estaban siempre prestos
a ayudar a los que se batían en las sierras.
Algunas mujeres, heroínas anónimas, cuyo nom-

reacción, con el consentimiento del gobierno,
volvía a reivindicar su pasado tenebroso, lleno
de despojos y de crímenes.
Los Comités pro-presos actuaban cuanto po-
dían para poder ayudar a los compañeros que
se encontraban entre rejas. Por difícil y dura
que se hacía la actuación de los militantes, la
moral se mantenía fuerte, el espíritu revolucio-
nario no sufría merma alguna. Cual quijote
en Ronda, dirigido por Miguel Pérez Córdón,
informaba sobre las actividades de los distritos
y frentes, al mismo tiempo que armonizaba y
orientaba el espíritu de los que realizaban con
camino áspero de la emancipación obrera.
Nuevos cuadros de militantes se forjaban en
la adversidad de la lucha. Esto garantizaba la
continuidad de la Organización Libertario Ir sal-
ta. Así pudo el Movimiento Libertario ir sal-
vando las escollas que se le iban presentando en
todo lo largo del camino y pasar el terrible
bienio negro sin sufrir deserciones ni desva-
ción alguna, para luego salir airoso, rumbo a la
meta fijada: El Comunismo Libertario.

LAS ELECCIONES DE FEBRERO DE 1936
Ante la perspectiva de que pudieran ganar
las elecciones las izquierdas, la burguesía se
mostraba inquieta. Activaba su campaña elec-
toral derrochando cantidades fabulosas de di-
nero. Ofreciendo el oro y el moro a los traba-
jadores hambrientos, a los mismos que duran-
te siglos venían despreciando y humillando. A
Vicente Ballester trataron de comprarlo, ofre-
ciéndole una gran fortuna si hacía propaganda
en los medios libertarios para que la C.N.T. se
abstuviera y no fuera a las urnas. Pero el
anarquista, más tarde fusilado por los mismos
que le hicieron tan indigna proposición, era
de convicciones firmes, de moral elevada y su
dignidad no se vendía a ningún precio.
No obstante, a pesar del apoliticismo de los
libertarios, sin creer en la eficacia de los
políticos que aspiraban de nuevo al Poder, ante
la disyuntiva de las elecciones se les plan-
teaba un problema de conciencia. Problema
éste del que se hizo bastante especulación.
Las cárceles estaban abarrotadas de presos
por asuntos sociales. Más de treinta mil re-
volucionarios purgaban condenas. La revolución
en la calle era preferible, más positiva que la
del sufragio universal. Pero el ambiente no

Arriate, Ronda y otros pueblos que quedaron
fronterizos a la zona ocupada por el enemigo,
pusieron en práctica los ideales que tan profun-
damente habían arraigado en la conciencia de
la clase trabajadora.
La tierra y los instrumentos de trabajo fue-
ron socializados, puestos a disposición de los
que debían trabajarla. El dinero, corruptor de
conciencias, fue suspendido. Todo el mundo go-
zaba de los mismos derechos y de idénticos de-
beres a cumplir en la nueva sociedad que se les
abría por delante. La palabra «tuyo» y «mío»
dejó de tener valor alguno en toda esta vasta
zona: ¡Todo para todos!
Los hombres maduros acudían voluntarios y
confiados a los lugares de trabajo. Los grupos
de trabajadores eran organizados entre los que
más afinidad se tenían unos a otros. Los viejos,
los incapacitados para el trabajo, disfrutaban
de los mismos beneficios, del mismo derecho a
la vida que los demás ciudadanos. La juventud,
con las armas que había arrancado al enemigo,
marchaba voluntaria a los frentes de combate.
Había más voluntarios que armas. En los frentes
se reemplazaban los hombres, pero las ar-
mas, siempre las mismas, pasaban de unas ma-
nos a otras para hacer frente al enemigo.
La fraternidad, la solidaridad, la alegría, el
gozar de la vida se reflejaba en todos los sem-
blantes. Las asambleas se celebraban en la pla-
za de cada pueblo. Todo el mundo tenía dere-
cho a opinar, a exponer su criterio sobre los

todo el año a un número de jornaleros corre-
llas el tener que asegurarse el trabajo durante
diciembre que los campesinos exigían, entre
Bajadores. La patronal firmó todas las reivin-
dicaciones la huelga, el triunfo fue de los tra-
to de los afectados. Veintidós días después de
al trabajo, no hacía mella en el ánimo resuel-
pues, para que los campesinos se incorporaran
Las promesas pimiento, y las amenazas des-
dientes, sin términos ni nadie que las sujetase.
dades de otras. Las patas se mezclaban se-
raban unos rebajos de otros, o unas propie-
lones, caían al suelo las alambreadas que sepa-
Por las noches, a pesar de los malditos civi-
de vacas bramaban desesperadas de sed.
sudar la gota por primera vez en la vida. Miles
sacar agua para los rebajos. Daba gusto verlos
gmo, estaban obligados a cogerse al igual y
tías, acostumbrados a no hacer ejercicio al-
ternas, en las que brillaban las mejores sor-
rían a sus anchas. Los «señoritos» de manos
los cortijos. Las grandes patas de ganado co-
pastores secundaron la huelga. La campaña
quedó solitaria de hombres. Sumergida en un
silencio imponente. La Guardia Civil guardaba
abandonadas todas las faenas del campo. Los
Al llamamiento que hizo la C. N. T., fueron
campesinado andaluz.

bre silenciamos porque aún no los perdonarían
los fascistas, saltando picachos, ocultándose de
todo el mundo, hacían kilómetros por llevarles
ropa limpia, tabaco y comida a los que lucha-
ban por la libertad y la justicia entre peñascos
y matorrales.
Apenas se movían los del tricordio — siem-
pre la maldita Guardia Civil! — salían varios
enlaces voluntarios por diferentes caminos, a
prevenir a los guerrilleros sobre el rumbo que
llevaban los torturadores del pueblo.
Pero con el transcurrir de los años, muchos
de los hombres que desde los picos más eleva-
dos de las montañas daban jaque al enemigo,
como lo eran los hermanos Moreno, Antonio
Raya, Bernabé López y su hijo, Diego «el de la
Justa», al que pusieron los «valientes» guardias
civiles su propio hijo por delante para que no
pudiera defenderse, mientras que ellos le dis-
paraban con sus fusiles, fueron cobardemente
asesinados. Otros cambiaron de lugar de resi-
dencia y de nombre, así van sobreviviendo a los
embates cruentos del fascismo, en espera de
tiempos mejores.
No obstante, ni la larga prolongación del ré-
gimen franquista, ni la traición de los países
libres al pueblo español, ni la indiferencia ma-
nifiesta de los trabajadores del mundo hacia el
sufrimiento de un pueblo que les enseñó el ca-
mino de cómo se combatía al fascismo, ni tan-
tas y tantas decepciones sufridas a lo largo de
la lucha, han podido mellar los sentimientos ni

LIBROS Y FOLLETOS QUE PODEMOS SERVIR

«El anarquismo», Kropotkin	1 50
«Romero de la libertad», G. O'Han	2 00
«Exkursión sobre los fundamentos históricos del anarquismo, y labores del anarquismo», B. Cmo Ruiz y George Woodcock. Prólogo de Victor García	2 00
«La campaña jerezana y los olivares de Morón de la Frontera. fueron siempre los que dieron ocupación a los campesinos de los comarcas. «Entre campesinos», E. Malatesta	1 50
«El quijote de Alcalá», J. María Pujol	1 50
«El humanitarismo», J. Dejacque	1 50
«El poder de la educación», Albano Rosell	0 50
«Fábulo, o el discurso del hombre libre»	1 00
«Portugal hoy», Edgar Rodríguez	1 50
«El anarcosindicalismo en el Perú», (P. A. P.)	1 50
«El fascismo en la ideología del siglo XX», Car- los Rama	2 50
«La Internacional obrera», Victor García	4 50
«Conversaciones libertarias», J. Ferrer	1 50
«Recuerdos de la vida pampera y «Peron en la ruta de las distancias», Serafin Fernandez	2 00
«Un debate imaginario entre C. Marx y M. Ba- kunin», Cranson	1 00
«Andalucía libertaria y mártir», J. Hiraldo	1 00

dia fueron heridos. Así reaccionaba «Raspadur»
(3) frente al enemigo.
Por aquellos días, un joven libertario cuyo
nombre silenciamos, hacia morder el polvo al
teniente de la Guardia Civil de Lebrija, que,
como la mayoría de los que integran tan odioso
cuerpo, se ensañaba contra los trabajadores que
caían en sus manos por pedir libertad y pan
para sus hijos.
Intencionalmente, la prensa reaccionaria ter-
giversaba los hechos. Les daba un carácter
bien distinto del verdadero. Presentaba como
malhechores pagados al servicio de los intere-
ses ocultos, para que actuaran contra «los
guardadores del orden republicano...», a los
que tan valientemente habían obrado. Querían
dar la impresión, los periódicos burgueses, de
que los responsables de los hechos caecidos
eran algo así como elementos fascistas, per-
turbadores del orden establecido.
Algún efecto tuvo tan nefasta propaganda,
sembrando cierta confusión en la opinión pú-
blica. Pero pronto la reacción de los trabaja-
dores, del pueblo jerezano, se hizo sentir favo-
rablemente hacia los compañeros que tan enér-
gicamente habían reaccionado. Se organizaron

(3) Lamentamos haber olvidado el nombre y ape-
lidos de tan valioso compañero, así como el de
dos compañeros más que lo acompañaban y que
y que murieron en los hechos de Arcos de la Fron-
tera.

Hacia un día lluvioso. Casi todo el mundo
iba provisto de paraguas, instrumento éste que
se emplea como arma de defensa en las manos
de los trabajadores para apagar el movi-
miento fascista. El jefe de los falangistas, Ber-
nar, recibió seis tiros de pistola. Sobrevivió a

gañanías, así como la abolición absoluta de
realizar ninguna clase de trabajo a destajo.
Ya que esta forma de producir establecida por
los pudientes, agota y embrutece al que la rea-
liza, beneficiando solamente al que explota.
Para la observación estricta de las nuevas
bases de trabajo, cada cuadrilla de jornaleros
llevaba un delegado sindical, nombrado en
asamblea del sindicato.
Con todo y teniendo en cuenta el conjunto
de reivindicaciones económicas, bien merecidas,
al bienestar que aspiraban los trabajadores, la
C. N. T., los libertarios, no descuidaban la pro-
paganda de las ideas que las circunstancias re-
querían. Aprovechando todas cuantas ocasio-
nes propicias se presentaban, la voz confederal
y anarquista se hacía sentir públicamente. Mi-
tines, conferencias, coloquios eran organizados
con suma frecuencia en pueblos y aldeas.
Oradores profundos y elocuentes, como Beni-
to Pavón, Domingo Germinal, García Oliver,
Federica Montseny, Francisco Ascaso, Vicente
Ballester, Pedro López, Manuel Pérez, Bartolo
Lorda, entre otros, ocuparon la tribuna en los
pueblos campesinos, eran bien conocidos y es-
timados en toda Andalucía.
También se exteriorizaba la propaganda im-
presa. Los periódicos libertarios: «Castilla Li-
bre», «Tierra y Libertad», «El Luchador», «So-
lidad Obrera», «C. N. T.», «La Voz del Cam-
pesino», y demás prensa y revistas de contenido
cultural y ácrata, era divulgada entre los pro-

arrogante del tirano, subido en brioso caballo.
Esta fue cubierta con un lienzo de saco hasta
en presencia del general.
Aquí se puso de manifiesto el humor rebelde
de los andaluces, y su desprecio al fanatismo
militar. Una mañana, apareció un cartel col-
gado en la estatua que, con letras grandes, de-
cía: «Paisano, por cochino y chivato, te ves cu-
bierto con tela de saco».
La campaña jerezana y los olivares de Morón
de la Frontera, fueron siempre los que dieron
ocupación a los campesinos de los comarcas.
«Entre campesinos», E. Malatesta

de las duras represalias que siempre han caído
sobre los libertarios, no faltaban los hombres
de acción, los que como Antonio Raya, los her-
manos Arca, Delgado, «Raspadur», Maroto e
infinidad de otros anónimos que son los que
con su aporte personal, con sus ideas valoriza-
ban a la Organización, le daban una interpre-
tación práctica, emotiva, trágica a veces, a la
lucha. Respondían a la violencia del enemigo
con la acción y con el valor que les caracte-
rizaba. Defendiendo las ideas y los intereses de
la Organización con todos los medios que en-
contraban a su alcance.
De ahí que en un mitin de afirmación fas-
cista, de desafío a las fuerzas liberales, orga-
nizado en la Isla San Fernando, donde se ha-
bían concentrado todos los elementos más rea-
ccionarios de la comarca, cuando estaba el acto
en plena efervescencia, irrumpieron en la sala
unos jóvenes libertarios y lo interrumpieron. De
la refriega salió la dama que presidía el acto,
con un ojo menos.
Igualmente la acción viril de «Raspadura»
cortó los bríos a dos civilones de Jerez que te-
nían la especialidad de torturar a los presos
de carácter social que caían en la cárcel del
pueblo. Pocos días después caía muerto el te-
niente de la Guardia Civil de Arcos de la Fron-
tera. El sargento del mismo cuerpo y un guar-



« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE
1 SEPTEMBRE 1966
NUMERO 417
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

CHACUN A SON POSTE

POUR la plupart des travailleurs le temps des vacances est passé dans les souvenirs. Fini ce temps de l'insouciance pendant un an il ne faut plus penser à ces congés payés qui, comme le disait R. Tréno dans le « Canard Enchaîné » du 27 juillet dernier, amènent des millions de Français au pays de Franco triomphant.

Nous voici donc face à face avec les dures réalités que nous avons essayé d'oublier pour un temps. Les impôts sur les petits revenus que l'on nous promettrait alléger, attendaient sournoisement dans les boîtes à lettres de ce bon peuple insouciant qui n'a pas encore compris le risque qu'il court tous les ans, à pareille époque en relâchant sa vigilance.

Ce n'est pourtant pas la première fois que les pouvoirs publics choisissent la période des vacances pour faire le petit coup en douce. Cette année, pour ne pas déroger à la règle et sous les auspices de la « saine stabilité des prix » on nous a gratifiés de quelques augmentations fiscales et autres.

Bien sûr, nous direz vous, l'installation du téléphone portée à six cents francs ne doit pas jouer dans le pouvoir d'achat du travailleur de la base; mais il ne s'agit hélas que d'augmentations préliminaires et nous savons tous très bien que l'Etat-patron ne s'en tiendra pas là. L'approche des élections peut à la rigueur retarder les mesures d'austérité qui attendent dans les dossiers des ministères, mais la menace n'en reste pas moins imminente.

A cela, quel sera le combat préconisé par les centrales ouvrières dites « représentatives » ? Sans aucun doute le même que par le passé: des petites grèves catégorielles et limitées à quelques heures seulement pour obtenir l'autorisation ou l'agrément d'un dialogue avec le patronat ou l'Etat. Tout cela sans s'émouvoir le moins du monde des difficultés accrues des travailleurs menacés par le chômage.

Il faut pourtant sortir de cette situation qui risque d'être si lourde de conséquences. Chacun à son poste donc.

Notre émancipation ne pouvant être que notre propre œuvre, nous devons dès la rentrée, prendre conscience du péril encouru par la classe ouvrière et du devoir de celle-ci en ce qui concerne la défense de ses propres intérêts.

Seul le véritable syndicalisme, le syndicalisme révolutionnaire, peut, par son action coordonnée et permanente, répondre aux exi-

gences du moment et cela par un programme adapté aux besoins des travailleurs; à savoir !

1° Concentration de toutes les bonnes volontés au niveau de l'entreprise; de l'atelier ou même de l'entreprise;

2° Objectivité dans la lutte et dans les revendications pour ne pas retomber dans les mêmes travers du passé; ce qui nous a quelquefois conduits vers des absurdités ou des contradictions;

3° Volonté de vaincre; et pour cela les méthodes de grève employées ces derniers temps doivent être entièrement revues et corrigées.

Par cet appel, la C.N.T. n'a pas l'intention d'établir des consignes, elle ne dit pas : « les travailleurs devront se conformer à... ceci ou cela... » elle suggère simplement et ce sont les travailleurs qui doivent déterminer; la C.N.T. est à leur disposition, pour les servir.

Pour le centenaire d'un orateur

(Suite du n° 416 du C. S.)

Lorsque le conférencier monta à la tribune, la salle était pleine, pleine d'une foule en majorité hostile qui le hua. Il n'en prit pas moins la parole et n'arriva à prononcer endiement son discours. Lorsqu'il eut achevé, le commissaire de police qui avait assisté à la réunion sur l'estrade, comme la loi lui en donnait le droit, lui dit (je rappelle que le gouvernement était alors un ministère dreyfusard qui essayait d'endiguer comme il pouvait, la marée nationaliste) : « Monsieur Faure, il y a une porte qui d'ici même donne par derrière sur une issue qui est gardée par mes hommes; venez avec moi, nous allons sortir par là ensemble ! » Mais Faure refusa net : un anarchiste se mettre sous la protection de la police, jamais ! Et il s'en alla en traversant toute la salle entre deux haies de volonteers, mais sans que personne n'ose le toucher.

Fait étrange, mais non moins étrange qu'il ne parait.

Courage ne signifie pas témérité. S'il faut savoir affronter le danger, il ne faut l'affronter qu'après avoir pris le maximum de précautions. Or, celles-ci avaient été prises. Elles se réduisaient d'ailleurs à une seule. Avant le départ de Sébastien Faure pour Alger, les anarchistes avaient fait dire à Edouard Drumont, le directeur de la Libre Parole qui était le chef reconnu de tout le mouvement antisémite de France et d'Algérie, que si, à Alger, on touchait seulement à un cheveu de Sébastien Faure, eux, les anarchistes parisiens se chargeaient de faire la peau à Drumont. C'est pourquoi Sébastien Faure put rentrer sain et sauf en France, mais il fallait tout de même un sacré cran pour aller affronter, même dans ces conditions, les meutes de Régis, car un « accident » était toujours possible !

gées. (Quand on veut faire une grève on doit, dès le départ, savoir si on peut la mener jusqu'au bout, et si oui, tout doit être mis en œuvre pour obtenir la victoire. Ce sont là des enseignements de base qui nous ont été légués par nos aînés.)

Par cet appel, la C.N.T. n'a pas l'intention d'établir des consignes, elle ne dit pas : « les travailleurs devront se conformer à... ceci ou cela... » elle suggère simplement et ce sont les travailleurs qui doivent déterminer; la C.N.T. est à leur disposition, pour les servir.

XXX^e anniversaire de la révolution espagnole

TRENTE ans déjà que le peuple espagnol, les travailleurs organisés de la péninsule ibérique se dressaient d'un seul bloc pour faire échec à la rébellion militaire-fasciste et cléricalle.

Unis par cette même pensée et décidés à démontrer au monde leur opposition au régime dictatorial qui sévit, depuis, en Espagne, c'est par milliers qu'ils s'étaient donné rendez-vous à Toulouse le 24 juillet dernier, au Palais des Sports, pour assister au meeting organisé pour la circonstance par la Confédération nationale du travail.

Ce meeting, présidé par le camarade Gil, fut assuré avec le concours des camarades J. Soriano pour la C.N.T.F., et Capdevilla et F. Montseny qui traitèrent tout, particulièrement du problème douze heures vit le peuple espagnol actuellement.

Les interventions des deux derniers camarades seront reproduites dans la version espagnole pour respecter toute la valeur des thèmes qui y furent développés.

Le camarade Soriano salue, au nom de la C.N.T.F. qu'il représente, le sacrifice de tous les héros et auteurs de cette révolution sociale ainsi que l'obstination et le courage de tous les exiliés qui, après trente ans, conser-

vent intacts leurs espoirs et leur idéal de ces jours glorieux.

Il souligne ensuite le caractère éminentement social de cette révolution de 1936 qu'il identifie à la Commune de Paris ou à celle d'Ukraine et rappelle que les enseignements tirés de ce passé révolutionnaire restent d'une brûlante actualité.

« Laissons, dit-il, si vous le voulez bien, les enseignements qui ont pu être tirés de cette lutte acharnée contre le despotisme des classes dominantes et la fureur sanguinaire des hordes mauresques, italiennes et allemandes, bien qu'il semble indispensable de retenir que, en ces moments décisifs où le sort de tout un peuple et peut-être même de tous les peuples se jouait en Espagne, les politiques espagnols à la tête du gouvernement et ceux à la tête des partis furent tous incapables d'une quelconque intervention décisive. Il faut donc rendre un hommage bien mérité aux organisations ouvrières espagnoles qu'étaient la C.N.T. et l'U.G.T. Ceux qui prétendent encore de nos jours que le syndicalisme est quelque chose d'inefficace ou de périmé peuvent méditer les leçons que donnent les travailleurs espagnols de 1936 au prolétariat international. Il faut dire, je ne sais plus avec quel grand penseur, qu'il faut un temps pour faire la révolution, mais il en faut un aussi pour la préparer; et la révolution espagnole se préparait dans les syndicats depuis de nombreuses années. Je ne citerai qu'un exemple, un homme qui symbolise l'anarcho-syndicalisme de cette pré-révolution et qui disait déjà le 3 juillet 1913 au théâtre de Barcelone :

« Je voudrais vous inculquer l'idée que dans le mal social qui nous accable, nous ne sommes pas exempts de responsabilités; en d'autres termes, si nous sommes victimes, nous n'en sommes pas moins coupables de sa prolongation si, au combat pour l'abolition, nous ne dédions pas la pensée, la volonté et l'action qui correspondent à chacun de nous. »

Cette pensée, cette volonté se concrétisèrent dans des réalisations sociales qui restent encore de nos jours des exemples cités à travers le monde. Daniel Guérin, éminent écrivain passionné de réalisations sociales nous

ironie, qui devait être, au cours de la guerre suivante, ministre de Pétain, se leva et, rappelant l'entrevue de Malvy et de Sébastien Faure, déclara que Malvy s'était en cette circonstance rendu coupable de forfaiture car les lettres de soldats saisies par la police appartenaient à l'Etat, qu'un ministre n'a pas le droit de détruire des documents d'Etat.

Le prétexte était trouvé; Malvy dut partir pour l'exil.

La période qui suivit, celle de l'entre-deux guerres, fut une période de repos relatif pour le vieux luttteur. Non point qu'il éprouvât le besoin de se reposer, mais la situation n'était plus de celles qui conviennent à la lutte. Le mouvement révolutionnaire français était en train de disparaître; à la volonté révolutionnaire, au « Producteurs sauve-nous-nous-mêmes » de l'Internationale, s'était substitué le mirage russe. On se contentait d'attendre le nouveau Messie. De ce fait, les cordes n'étaient plus capables de vibrer, l'archet n'avait donc plus que faire.

C'est pourquoi Sébastien Faure se consacra alors presque exclusivement à la confection et à la publication de « l'Encyclopédie anarchiste », un ouvrage en quatre volumes qui présentait la doctrine anarchiste sous la forme d'articles rédigés par divers écrivains anarchistes, chacun d'eux étant consacré à l'un des mots de la langue française susceptibles d'une interprétation philosophique.

Dépendant, en 36, un nouveau coup de tonnerre retentit : la révolution espagnole. Le pèlerin reprit alors son bâton, l'orateur la tribune. Il et de la F.A.I., en Espagne et en France, et bien qu'il ait maintenant tout près de 80 ans, sa voix demeure si claire et sa diction si nette que même dans une immense salle comme celle de la Mutualité, à Paris, pas un mot de lui ne se perdit qui n'il refuse toujours l'aide du microphone.

Quelques années plus tard, au cours de la seconde guerre, il s'éteignait subitement, assis à sa table de travail, dans la petite ville de Royan où il s'était retiré et dans le cimetière de laquelle il est aujourd'hui enterré.

Sa tombe, très simple, porte sur une plaque de marbre :

Au grand orateur libertaire
De ses amis d'hier
A ceux de demain.

Ainsi se termine la vie exemplaire de celui que dans les milieux anarchistes on avait coutume d'appeler seulement Sébast.

Ve exemplaire, parce qu'est exemplaire la vie de celui qui décide de la consacrer à un idéal, et qui demeure fidèle à cet idéal tout au cours de son existence.

Quoi qu'il en soit, Sébastien Faure, après sans doute un moment de douloureuse hésitation, opta pour écarter le danger le plus pressant : il accepta de ne plus publier de tracts et Malvy aussitôt brûla les lettres.

Sébastien Faure tint parole; il se contenta de publier un dernier tract, qui, cette fois, était intitulé : « Pourquoi je cesse ma campagne contre la guerre », dans lequel il expliquait les causes de sa résolution.

Peu après, cependant, il lançait un hebdomadaire : « Ce qu'il faut dire », mais qui, comme toute la presse à l'époque, était soumis à la censure et où l'on ne pouvait donc faire passer tout ce qu'il était possible de mettre dans un tract plus ou moins clandestin.

Cette affaire n'eut pas d'autres suites pour l'anarchiste, mais elle en eut pour le ministre : son geste devait le faire condamner à l'exil quelques années plus tard.

Lorsque, à la fin de la guerre, Clemenceau, devenu tout puissant, résolut de se débarrasser des hommes politiques, comme Malvy et Caillaux, qui s'étaient opposés à sa politique de guerre, Malvy eut à comparaître en Haute-Cour sous l'inculpation de l'ennemi, mais au cours du procès l'accusation s'effondra si totalement que, malgré le désir qu'avaient les sénateurs de complaire à Clemenceau, ceux-ci allaient être obligés de prononcer l'acquiescement, lorsque l'un d'eux, Flandin, le père de celui, o-

pleine nature, qu'il baptisa « la Ruche », et où il accueillit les enfants que leurs parents voulaient bien lui confier.

La Ruche fut, dans toute l'acceptation du terme, une école anarchiste, non point, certes une école où l'on apprenait l'anarchisme, comme on apprend le pseudo-marxisme dans les Bobigny, mais une école où l'on vivait l'anarchisme, c'est-à-dire une école d'où était bannie l'autorité, aussi bien sous forme de récompenses que de punitions, et où, au lieu de bourrer la mémoire des enfants d'un tas de choses apprises, on s'évertuait à développer chez eux l'esprit d'observation et le sens critique, le goût du libre examen.

Mais l'expérience fut bientôt interrompue, car l'année 1914 arriva, et, avec elle, la guerre, la première guerre mondiale.

Ce fut au cours de cette guerre que se présenta pour Sébastien Faure ce qui fut sans doute le plus terrible cas de conscience de sa vie et l'un des plus graves qui puissent se poser à la conscience d'un homme.

Dans les débuts du conflit il avait fait paraître un tract contre la guerre qui avait été abondamment diffusé dans les tranchées et beaucoup de « poilus » lui écrivirent pour lui dire leur accord. Or, la plupart de ces lettres furent interceptées par la Sûreté militaire.

Alors Malvy, le ministre de l'Intérieur, convoqua Sébastien à son bureau. Celui-ci s'y rendit et se vit présenter tout un lot de ces lettres. Celles-ci étaient congués en termes tels que leurs auteurs étaient passibles du Conseil de guerre. Malvy proposa donc à Sébastien Faure le marché suivant : « Ou vous continuez à écrire et à envoyer aux soldats des tracts du même genre, et tous ces soldats seront poursuivis, et il peut leur arriver d'être condamnés même à la peine capitale, ou bien vous cessez et, dans ce cas, je brûle toutes ces lettres immédiatement devant vous. »

Le cas de conscience devant lequel Faure se trouvait ainsi subitement placé était vraiment terrible : ou bien risquer de faire fusiller des dizaines de jeunes gens qui lui avaient fait confiance, ou bien cesser de dire ce qu'il croyait qu'il fallait dire, en ce moment de grande crise, pour le bien de tous les hommes.

J'ignore, camarades, quel parti vous auriez pris si vous vous étiez trouvés placés devant une pareille alternative; pour moi, j'avoue que je n'en sais rien !

Quoi qu'il en soit, Sébastien Faure, après sans doute un moment de douloureuse hésitation, opta pour écarter le danger le plus pressant : il accepta de ne plus publier de tracts et Malvy aussitôt brûla les lettres.

Sébastien Faure tint parole; il se contenta de publier un dernier tract, qui, cette fois, était intitulé : « Pourquoi je cesse ma campagne contre la guerre », dans lequel il expliquait les causes de sa résolution.

Peu après, cependant, il lançait un hebdomadaire : « Ce qu'il faut dire », mais qui, comme toute la presse à l'époque, était soumis à la censure et où l'on ne pouvait donc faire passer tout ce qu'il était possible de mettre dans un tract plus ou moins clandestin.

Cette affaire n'eut pas d'autres suites pour l'anarchiste, mais elle en eut pour le ministre : son geste devait le faire condamner à l'exil quelques années plus tard.

Lorsque, à la fin de la guerre, Clemenceau, devenu tout puissant, résolut de se débarrasser des hommes politiques, comme Malvy et Caillaux, qui s'étaient opposés à sa politique de guerre, Malvy eut à comparaître en Haute-Cour sous l'inculpation de l'ennemi, mais au cours du procès l'accusation s'effondra si totalement que, malgré le désir qu'avaient les sénateurs de complaire à Clemenceau, ceux-ci allaient être obligés de prononcer l'acquiescement, lorsque l'un d'eux, Flandin, le père de celui, o-

disait dernièrement à Marseille que l'œuvre des collectivités libertaires réalisée en Espagne a servi et sert encore d'exemple dans des pays où, comme l'Algérie, la Yougoslavie et Israël on a essayé les méthodes du collectivisme.

Après avoir développé les avantages de ces collectivités et fait une mise en garde contre la duplicité dont risquent d'être victimes les travailleurs qui l'on veut intéresser au bénéfice de l'entreprise, il réaffirme la fidélité de la C.N.T. aux principes fédéralistes préconisés par la Première Internationale et qui furent à l'origine de toutes ces merveilleuses réalisations de la révolution espagnole.

Il fait ensuite un petit tour d'horizon sur la situation sociale en France, déplorant la division actuelle de la classe ouvrière :

« Il faut à tout prix, dit-il, réaliser l'unité de la classe ouvrière si nous voulons faire échec au malaise social actuel. Mais il n'est surtout pas question de faire l'unité des cadres des diverses centrales syndicales, ce qui ne résoudrait rien; l'unité des travailleurs doit se faire à l'atelier, sur le chantier, c'est-à-dire à la base et avec un programme bien défini, bien déterminé et qui ne lèse en aucune façon les intérêts des travailleurs. »

Mais le mot de la fin il le réserve aux jeunes; à tous ces jeunes que l'on croit insoucients et sans problèmes et qui pourtant s'interrogent plus souvent qu'on ne le croit sur les difficultés qu'ils auront demain pour s'intégrer dans une société qui n'est plus à la mesure de leurs aspirations.

Il résume en mettant en relief les nombreuses tâches qui incombent au syndicalisme authentique qui a pour mission d'instaurer une société sans maîtres ni esclaves; une société à l'image d'une petite localité d'Aragon, en 1936, et de laquelle on disait : « Ici, à Fraga, vous pouvez monter la rue de bills de mille pesetas, personne n'y fera attention. Rockefeller lui-même, s'il venait ici avec tous ses dollars, ne pourrait rien acheter, pas même une tasse de café. Votre argent, votre diou et serviteur, a été aboli ici et le peuple est heureux. »

Correspondant

LE ROLE DU SYNDICALISME

Décrié par les uns, zélé par les autres le syndicalisme a pourtant plusieurs raisons d'être. C'est en premier lieu une source d'éducation et d'information objective pour les travailleurs. Si certaines formes du syndicalisme contemporain ont dévié de cette voie et ce sont fourvoyées dans les dédales de la politique, c'est toujours au détriment de la classe ouvrière. Cette éducation, cette information objective se font le plus couramment par le journal syndical, les circulaires ou les tracts, mais ce qui le plus est le contact humain. Elles se basent sur deux actions parallèles : une action destructive qui ne demande qu'un minimum de conscience de la part de l'individu et beaucoup de misères, et une action constructive qui exige une lutte perpétuelle qui ne peut être efficace que si un but bien précis est déterminé. Nous devons donc nous éduquer et aider au maximum les autres dans leur éducation vers ce but commun.

En second lieu, il est le lien de tous les travailleurs dans la lutte à court terme qui est engagée (aménagement des horaires de travail, défense immédiate de l'ouvrier en butte à l'autorité patronale et amélioration de la réglementation du travail). C'est la seule lutte que mènent encore (si peu et si mal) les grandes centrales réformistes. Cet aspect du combat semble d'ailleurs, à première vue, le plus important. Or, que se passe-t-il dans la plupart des cas où ces centrales font une action syndicale ? Le travailleur s'estimant lésé dans ses droits les plus élémentaires n'hésite pas à se lancer dans la lutte et obtient des résultats, hélas, très provisoires. Le syndicalisme réformiste n'ayant pas fait comprendre à ce révolté que le sens profond de la lutte, le but final est la disparition du capital; ne lui ayant pas fait sentir la valeur réelle de la solidarité ouvrière, le combat cesse bien souvent après cette lutte éphémère. Dans ce cas le syndicat a failli à son devoir d'éducateur et pourtant ces bons apôtres de la C.G.T., C.F.D.T., ou F.O. osent se plaindre du peu d'intérêt que le travailleur porte au syndicat.

J'ai d'ailleurs vu bien souvent des grèves mi-figue, mi-raisin coûtant plus chères aux travailleurs qu'au patronat; et cela parce que cette forme de syndicalisme réformiste est en réalité un modérateur de la lutte de classes au lieu d'en être le ferment.

La mission du véritable syndicalisme, son rôle le plus important c'est l'abolition totale de l'exploitation de l'homme par l'homme. L'exploitation économique n'étant qu'un effet il faut avant tout en supprimer la cause, c'est-à-dire le principe de l'autorité (aussi bien politique que religieux).

Mais, nous direz vous, ce sera l'anarchie... Peut-être, en tout cas c'est dans ce sens que doit s'orienter toute la lutte ouvrière consciente.

Dans une société libre de contraintes, anarchiste si vous voulez, le syndicat aujourd'hui groupement de résistance deviendra la base de l'organisation économique et sociale comme ce fut le cas dans les collectivités libertaires de l'Espagne révolutionnaire de 1936.

Bien sûr, pour qu'une telle organisation fonctionne correctement il faut que le syndicat soit organisé par la base, que cette base soit consciente de ses responsabilités. Seul l'anarcho-syndicalisme nous donne cette garantie par son information objective et la défense réelle et efficace des intérêts des travailleurs. Seul l'anarcho-syndicalisme répond à la définition du syndicalisme complet. Travailleur, ta place est donc à nos côtés dans la lutte que nous menons contre tous les oppresseurs.

G. DEBRAS

COMMUNIQUE

TRIBUNE LIBRE : Sous ce titre paraissent de temps à autre des articles qui peuvent donner matière à contestations. L'équipe rédactionnelle du COMBAT SYNDICALISTE porte à la connaissance des lecteurs que cette Tribune est ouverte à tous nos camarades et n'engage que son rédacteur. Les textes envoyés au titre de cette rubrique seront signés du nom complet de leur auteur. Les responsables du journal se réservent le droit de choisir les textes de cette Tribune ainsi que les réponses qu'ils pourraient provoquer. Ces réponses éventuelles mettront fin à la potémque, du moins en ce qui concerne le journal.

COMMUNIQUE

Pour notre PROPAGANDE Faites circuler les brochures de nos rédacteurs : Gaston BRITEL De la Mythologie Marxiste-Léniniste La brochure : 2,75 F. René VILLARD Face au racisme et au néo-nazisme. La brochure : 1 F. Remise 30% pour la propagande. « Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e) COP-Soriano- 14.103.62 Paris.

Inconscients et complices

L'occasion du XII^e anniversaire de l'accord de Genève sur l'Indochine, le président Ho Chi-minh vient de prononcer, le 17 juillet, un important discours où il a décrit la mobilisation de ses troupes. Jusqu'alors, les combattants vietnamiens étaient composés de maquis vietcongs, qui recevaient, certes, l'appui total du Vietnam; ces forces étaient considérées par les Américains, comme forces terroristes; désormais, du fait de la mobilisation, l'armée américaine se trouvera en présence de l'armée régulière du Vietnam du Nord. Ainsi, le conflit s'aggrave de jour en jour et prend un caractère officiel.

La dernière décision américaine de l'escalade qui, désormais, franchit le 17^e parallèle et porte le combat aux environs d'Hanoi ne fait que durcir la résistance vietnamienne et Ho Chi-minh déclare : « La guerre peut durer cinq, dix, vingt ans et plus. Hanoi, Haiphong, les autres villes peuvent être détruites, mais le peuple vietnamien ne se laissera pas intimider. » Déclaration de politicien, bien sûr, mais cependant empreinte de vérité, car Ho Chi-minh (malgré la divergence de vues qui existe entre Hanoi et Pékin, relative aux accords de Genève de 1954, accords que Pékin dénonce comme périmés, alors que le Nord-Vietnam reconnaît encore aujourd'hui ces textes) sait, fort bien, que la Chine fera barrage aux Américains quand elle le jugera nécessaire.

Les Etats-Unis, en poursuivant la guerre, ne font que prolonger le relais des armées françaises battues au Vietnam; en maintenant, par le feu, la destruction des villes, l'assassinat, des enfants, des femmes, des travailleurs, la volonté de supprimer de la carte du monde tout un peuple, ils se mettent au ban de la civilisation. La vie des travailleurs et du peuple vietnamien est sacrée; chaque enfant, chaque femme massacrés sous les bom-

bes, chaque Vietnamien fauché par le tir des mitrailleuses dans les rizières, sont ressentis par nous, comme une atteinte à notre classe, celle des travailleurs.

Ce qui nous surprend le plus et nous blesse profondément, est la complète indifférence de la majorité de la classe prolétarienne, sa lâcheté devant le crime, sa soumission, sa tolérance devant les propagandes capitalistes, son insensibilité devant ce conflit qui demain peut se transformer en un cataclysme mondial. Si ce conflit s'étend à l'Asie, puis à l'Europe, il sera bien tard, travailleurs, éternels exploités, bafoués, trompés, trahis, de vous frapper la poitrine et de crier à la révolte. Ce cataclysme mondial, vous en serez les complices, vous l'aurez accepté de sang-froid car il faudrait que vous soyez aveugles pour ne pas voir l'épée de Damoclès, suspendue au-dessus des peuples.

Nous devons donc, par des manifestations de plus en plus nombreuses, des meetings, des affiches, une propagande incessante, sensibiliser la masse amorphe, tous les moutons de Panurge prêts à marcher à l'abattoir. C'est en montrant notre volonté pacifique et fraternelle envers les peuples opprimés que nous obligerons les gouvernements capitalistes qui sont disposés à étendre ce conflit, à réviser leur prise de position et obliger les Etats-Unis à respecter la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, qui précise : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. » Que les capitalistes américains respectent donc les engagements pris; les syndicalistes révolutionnaires, groupés en l'Association internationale des travailleurs, n'en demandent pas plus, pour le moment... « Créer l'humanité, c'est créer la raison. » — Jaurès.

RENE VILLARD
Bourg-Saint-Maurice, juillet 1966.

COMMUNIQUE

Nous faisons appel aux camarades de la C.N.T.E. et C.N.T.F. et aux groupements anarchistes des départements suivants : Orne, Mayenne, Sarthe, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, en vue de la formation d'un Comité de coordination anarcho-syndicaliste et anarchiste pour une propagande révolutionnaire syndicale en dehors des formations officielles d'intégrations à l'Etat, pour une action directe libertaire et anarchiste sans compromission avec des organismes qui n'ont rien d'anarchistes. Il est temps de s'affirmer et de reprendre l'agitation avec des anarchistes pour l'anarchie.

Un Comité provisoire est constitué pour le Maine-et-Loire et l'Indre-et-Loire.

Se mettre en rapport avec Alexandre René, 13, cité des Capucins, 49, Angers.

Pour l'Orne, la Mayenne, la Sarthe et le Loir-et-Cher : Senez André, Le Bourg, 72, la Chapelle Gauslain.

COMMUNIQUE

Nous faisons appel aux camarades de la C.N.T.E. et C.N.T.F. et aux groupements anarchistes des départements suivants : Orne, Mayenne, Sarthe, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, en vue de la formation d'un Comité de coordination anarcho-syndicaliste et anarchiste pour une propagande révolutionnaire syndicale en dehors des formations officielles d'intégrations à l'Etat, pour une action directe libertaire et anarchiste sans compromission avec des organismes qui n'ont rien d'anarchistes. Il est temps de s'affirmer et de reprendre l'agitation avec des anarchistes pour l'anarchie.

Un Comité provisoire est constitué pour le Maine-et-Loire et l'Indre-et-Loire.

Se mettre en rapport avec Alexandre René, 13, cité des Capucins, 49, Angers.

Pour l'Orne, la Mayenne, la Sarthe et le Loir-et-Cher : Senez André, Le Bourg, 72, la Chapelle Gauslain.

CRITERIOS AL VIENTO

HACE días que guardamos el escrito que sigue. Su contenido es tan discutible como claro. Y tras haberlo meditado decidimos darlo porque al fin y al cabo es un criterio. No importando que nuestro cruce de responsabilidades ya no nos lea.

Venistruz, 15-12-65. ESTIMADO compañero director de LE COMBAT SYNDICALISTE, te deseo salud. No sé cómo empezar para decirte lo que yo pienso, después de 30 años de lucha por nuestra querida C. N. T. Tengo 52 años y es la primera vez que escribo al periódico y lo que te voy a decir no me interesa que lo publiques, primero porque yo no sé escribir, y segundo, que no lo hago en ese sentido, y estas cosas que pienso decirte si es que se expresan con la pluma lo que de palabra estoy seguro que me haría comprender.

Hace años que en asambleas y donde he podido me he manifestado siempre en contra de que la Organización publique dos periódicos en Francia, pues considero que con «Espoir» tenemos suficiente para nuestras informaciones orgánicas y demás cuestiones. Y LE COMBAT SYNDICALISTE publicarlo, sí, pero no como se publica ahora. No escribir para nosotros; nosotros los que tenemos el periódico, la mayoría estamos suscritos para sostenerlo, pero no por lo que en él se publica. No es que yo no sea interesado en tu contenido; yo no critico a nadie y a ti, compañero director, me lo recomiendo rápida e inteligentemente estamos perdidos. Si aquí que podemos hacer no lo hacemos y lo dejamos todo para cuando vayamos a España, no puedo concebirlo. Yo, amigo director, soy seguramente un temperamento especial. No hago lo que creo no debo hacer aunque los demás compañeros hagan lo contrario. Estaba en Guadalupe cuando terminó la guerra que los hombres dijeron y decidieron cesar el combate contra Franco; yo no me entregué y seguí luchando sólo como pude durante ocho años. Después pasé a Francia. Hoy tampoco me entrego. Si el periódico no lo hacemos servir para sobrevivir; si los demás no hacen su deber yo haré el mío. No quiero que me manden más el periódico; la suscripción 1966 no la quiero; no quiero ser cómplice de nuestra burocracia a conciencia. Los curas y los comunistas se frotan las manos de contentos, pues les dejamos el campo libre y así haremos una C. N. T. grande y libre...

Ahí te mando un recorte de un artículo publicado en este periódico (1) que comprueba mi criterio. Compañero director, te ruego que tú que eres un hombre que puedes y sabes, hagas algo; escribe algo en nuestro periódico en ese sentido, pues mi criterio no es sólo mío, sino el de muchos compañeros. Desde luego mi resolución está tomada. Recibe un saludo amigable de un manchego que te estima. — Emilic Agustín Vico.

UNAS CORTAS PALABRAS. — Mejor dos semanarios que uno; mejor uno que ninguno. La Organización propone, pero son los lectores los que disponen. Cuando éstos quieren, ambos semanarios tendrán más vida o

(1) 20.000 ESPECTADORES. En el partido de balompié recientemente disputado entre una selección española y otra irlandesa en el Parque de los Príncipes, de París, bajo la bandera franquista, asistieron 35 mil espectadores, 20.000 de ellos trabajadores semigrados españoles. La prensa franquista, con razón se felicita de ello.

A nuestros actos, pocos de estos emigrados acuden, y nuestra prensa dificultada por nosotros mismos, salvo honrosas excepciones, no llega a menos de esos españoles «nuevos», que, por serlo, ignoran todo.

La emigración española es una cantera virgen explotable por los comunistas, los curas franquistas, y por el vicio ambiental que les acecha. Entretanto, nosotros, tenemos ocupación en mortificarnos unos a otros. La «unidad confederal» ha llegado a ponernos tristes. ¡Abríremos los ojos! Ramón Ollé.

perecerán, o quedará uno, o habrá tres, o etc. En España no había periódico nuestro especial para inconscientes. Nuestra prensa era esencialmente proletaria y bastaba para todo. ¿Por qué en el exilio no ha de ser lo mismo? Intento de publicación para emigrantes económicos ha habido varios, todos desgraciados. Y es que en el fondo no hay entusiasmo para ello, y no habiéndolo, no surgen colaboradores y sostenedores y todo debe recaer sobre redactores y administradores titulares. ¿Entonces?

Hay un acuerdo de publicación especial emanado del Congreso de Montpellier, y preguntamos: ¿qué estimulos ha recibido el S. I. para que el acuerdo sea cumplimentado? Así estamos, y cada cual se comporta a su guisa. Y ante la imposibilidad de coordinar esfuerzos y voluntades al efecto que interesa al compañero E. Agustín Vico y a algunas FF. LL., esta Redacción se pronuncia por la presentación de páginas fijas en nuestros semanarios, referencias al tema de la tan manoseada «desentratada emigración española». Y también la portuguesa!

Más para ello precisamos tres condiciones: que los suscriptores no deserten, que los interesados en el tema cooperen sin desmayo, y que las colaboraciones de disputa se queden en el tintero... Con estas garantías se le asegurará a la C. N. T. un gran provecho.

Encuesta sin puntos a discutir. ESTAMOS en el momento más peligroso quizá de nuestra existencia, y esto lo hemos manifestado en varias ocasiones. No hay cosa más peligrosa que las iras desatadas entre compañeros, que seguramente sin darnos cuenta, causamos un daño incalculable a nuestra propaganda en todos los conceptos.

En todas las tendencias se suscitan de vez en cuando discusiones y polémicas, pero, el Movimiento libertario se halla o debe hallarse, a cien codos de altura de todas las chabacanerías de la política, sea del color que ella fuere.

Yo sé muy detenidamente el llamado que insertó la revista «Umbral», de París en su número 45 perteneciente al mes de septiembre de 1965. Lo leí y me sentí hasta lo más íntimo de mi corazón. No lloré, pero sí medité y recordé hasta dónde se desciende en nuestros medios.

Me dio escalofríos el párrafo en donde dice: «La Administración resiente los efectos de un boicot sordo, y si nuestros verdaderos amigos no concurren en la defensa de esta revista, que es la suya, la existencia de «Umbral» puede resultar comprometida.»

Yo hice un alto en las teclas de la maquina, crispé mis manos y reflexioné que es lamentable constatar que en nuestros medios puedan existir tales «baches» entre la gran familia libertaria. Hablar de que un libertario boicotee una publicación suya es penoso. Y quizá quien tal haga gritará cultura y mil cosas más que no siente ni desea que se pongan en práctica. Pero cuando he releído la nota que inserta «Umbral» me acordé de lo que, siendo yo un muchacho, alguien me dio a leer un ejemplar de una revista que se publicaba en Barcelona, que se titulaba «Salud y Fuerza». Al mismo tiempo que me la prestaba para que la leyera, me señaló un trabajo que en ella venía insinuándose la altura de miras del redactor de «Salud y Fuerza».

Había una polémica entre la mencionada revista de Barcelona y el «Porvenir del Obrero», de Mahón. Referente al malthusianismo. El «Porvenir» de Mahón al parecer publicó un artículo combatiendo el malthusianismo, pero «Salud y Fuerza» lo refutaba. Se dio el caso no insólito de que cuando «Salud y Fuerza» estaba en prensa publicaron los diarios de la mañana de «El Porvenir», de Mahón, junto con el arresto de su director, compañero Mir.

El director de la revista de la Ciudad condal al leer tal medida retiró su refutación de la revista, retrasando la salida de la misma. ¿Proceden así hoy día muchos hombres intituados idealistas?

El Dr. Luis Bullfi había dado una prueba de su valor intrínseco al no atacar a un hombre encerrado ni a una publicación anarquista suspendida. ¿Qué alcances puede tener, pues, un boicot contra nuestras publicaciones?

Yo me doblo como un mirme ante la altura de miras de esos hombres que respetan las ideas a la par que ensalzan las suyas propias. Las ideas están por encima de las miserias humanas, y ellas no hay quien pueda

A vueltas con la patria

Por considerarlo de interés reproducimos de «La Vanguardia», de Barcelona.

LA TELEVISION

CERCA de nuestra televisión, o mejor dicho, de sus programas, existe en el país una impresión más bien triste. Nuestra televisión se caracteriza por un tenaz y acusado aire de aprendizaje y parece basarse en una permanente improvisación de urgencia. Uno tiene siempre la impresión de hallarse ante una jornada inaugural o, al menos, de que en los estudios de Madrid y Barcelona se realizan a diario unos prodigiosos esfuerzos para sacar adelante, en dos o tres horas, un conjunto de cosas que no acaban de estar muy definidas y que revisten unas características sorprendentes por muchos conceptos.

A nosotros nos duele nuestra televisión. Con un pie puesto en Europa, a punto de ingresar en ella, no podemos siquiera pensar en el injerto de esta organización, tal como está, en el ámbito europeo. Uno cree con toda sinceridad que conviene cambiar urgentemente de modo total el rumbo seguido hasta ahora e inyectar en los cuadros de colaboradores y realizadores de la TV, un dinero que, según parece, no se emplea de momento sino en cantidades poco convincentes para conseguir la precisa y

Encuesta sin puntos a discutir

Encuesta sin puntos a discutir. ESTAMOS en el momento más peligroso quizá de nuestra existencia, y esto lo hemos manifestado en varias ocasiones. No hay cosa más peligrosa que las iras desatadas entre compañeros, que seguramente sin darnos cuenta, causamos un daño incalculable a nuestra propaganda en todos los conceptos.

En todas las tendencias se suscitan de vez en cuando discusiones y polémicas, pero, el Movimiento libertario se halla o debe hallarse, a cien codos de altura de todas las chabacanerías de la política, sea del color que ella fuere.

Yo sé muy detenidamente el llamado que insertó la revista «Umbral», de París en su número 45 perteneciente al mes de septiembre de 1965. Lo leí y me sentí hasta lo más íntimo de mi corazón. No lloré, pero sí medité y recordé hasta dónde se desciende en nuestros medios.

Me dio escalofríos el párrafo en donde dice: «La Administración resiente los efectos de un boicot sordo, y si nuestros verdaderos amigos no concurren en la defensa de esta revista, que es la suya, la existencia de «Umbral» puede resultar comprometida.»

Yo hice un alto en las teclas de la maquina, crispé mis manos y reflexioné que es lamentable constatar que en nuestros medios puedan existir tales «baches» entre la gran familia libertaria. Hablar de que un libertario boicotee una publicación suya es penoso. Y quizá quien tal haga gritará cultura y mil cosas más que no siente ni desea que se pongan en práctica. Pero cuando he releído la nota que inserta «Umbral» me acordé de lo que, siendo yo un muchacho, alguien me dio a leer un ejemplar de una revista que se publicaba en Barcelona, que se titulaba «Salud y Fuerza». Al mismo tiempo que me la prestaba para que la leyera, me señaló un trabajo que en ella venía insinuándose la altura de miras del redactor de «Salud y Fuerza».

Había una polémica entre la mencionada revista de Barcelona y el «Porvenir del Obrero», de Mahón. Referente al malthusianismo. El «Porvenir» de Mahón al parecer publicó un artículo combatiendo el malthusianismo, pero «Salud y Fuerza» lo refutaba. Se dio el caso no insólito de que cuando «Salud y Fuerza» estaba en prensa publicaron los diarios de la mañana de «El Porvenir», de Mahón, junto con el arresto de su director, compañero Mir.

El director de la revista de la Ciudad condal al leer tal medida retiró su refutación de la revista, retrasando la salida de la misma. ¿Proceden así hoy día muchos hombres intituados idealistas?

El Dr. Luis Bullfi había dado una prueba de su valor intrínseco al no atacar a un hombre encerrado ni a una publicación anarquista suspendida. ¿Qué alcances puede tener, pues, un boicot contra nuestras publicaciones?

Yo me doblo como un mirme ante la altura de miras de esos hombres que respetan las ideas a la par que ensalzan las suyas propias. Las ideas están por encima de las miserias humanas, y ellas no hay quien pueda

A vueltas con la patria

Por considerarlo de interés reproducimos de «La Vanguardia», de Barcelona.

LA TELEVISION

CERCA de nuestra televisión, o mejor dicho, de sus programas, existe en el país una impresión más bien triste. Nuestra televisión se caracteriza por un tenaz y acusado aire de aprendizaje y parece basarse en una permanente improvisación de urgencia. Uno tiene siempre la impresión de hallarse ante una jornada inaugural o, al menos, de que en los estudios de Madrid y Barcelona se realizan a diario unos prodigiosos esfuerzos para sacar adelante, en dos o tres horas, un conjunto de cosas que no acaban de estar muy definidas y que revisten unas características sorprendentes por muchos conceptos.

A nosotros nos duele nuestra televisión. Con un pie puesto en Europa, a punto de ingresar en ella, no podemos siquiera pensar en el injerto de esta organización, tal como está, en el ámbito europeo. Uno cree con toda sinceridad que conviene cambiar urgentemente de modo total el rumbo seguido hasta ahora e inyectar en los cuadros de colaboradores y realizadores de la TV, un dinero que, según parece, no se emplea de momento sino en cantidades poco convincentes para conseguir la precisa y

Encuesta sin puntos a discutir

Encuesta sin puntos a discutir. ESTAMOS en el momento más peligroso quizá de nuestra existencia, y esto lo hemos manifestado en varias ocasiones. No hay cosa más peligrosa que las iras desatadas entre compañeros, que seguramente sin darnos cuenta, causamos un daño incalculable a nuestra propaganda en todos los conceptos.

En todas las tendencias se suscitan de vez en cuando discusiones y polémicas, pero, el Movimiento libertario se halla o debe hallarse, a cien codos de altura de todas las chabacanerías de la política, sea del color que ella fuere.

Yo sé muy detenidamente el llamado que insertó la revista «Umbral», de París en su número 45 perteneciente al mes de septiembre de 1965. Lo leí y me sentí hasta lo más íntimo de mi corazón. No lloré, pero sí medité y recordé hasta dónde se desciende en nuestros medios.

Me dio escalofríos el párrafo en donde dice: «La Administración resiente los efectos de un boicot sordo, y si nuestros verdaderos amigos no concurren en la defensa de esta revista, que es la suya, la existencia de «Umbral» puede resultar comprometida.»

Yo hice un alto en las teclas de la maquina, crispé mis manos y reflexioné que es lamentable constatar que en nuestros medios puedan existir tales «baches» entre la gran familia libertaria. Hablar de que un libertario boicotee una publicación suya es penoso. Y quizá quien tal haga gritará cultura y mil cosas más que no siente ni desea que se pongan en práctica. Pero cuando he releído la nota que inserta «Umbral» me acordé de lo que, siendo yo un muchacho, alguien me dio a leer un ejemplar de una revista que se publicaba en Barcelona, que se titulaba «Salud y Fuerza». Al mismo tiempo que me la prestaba para que la leyera, me señaló un trabajo que en ella venía insinuándose la altura de miras del redactor de «Salud y Fuerza».

Había una polémica entre la mencionada revista de Barcelona y el «Porvenir del Obrero», de Mahón. Referente al malthusianismo. El «Porvenir» de Mahón al parecer publicó un artículo combatiendo el malthusianismo, pero «Salud y Fuerza» lo refutaba. Se dio el caso no insólito de que cuando «Salud y Fuerza» estaba en prensa publicaron los diarios de la mañana de «El Porvenir», de Mahón, junto con el arresto de su director, compañero Mir.

El director de la revista de la Ciudad condal al leer tal medida retiró su refutación de la revista, retrasando la salida de la misma. ¿Proceden así hoy día muchos hombres intituados idealistas?

El Dr. Luis Bullfi había dado una prueba de su valor intrínseco al no atacar a un hombre encerrado ni a una publicación anarquista suspendida. ¿Qué alcances puede tener, pues, un boicot contra nuestras publicaciones?

Yo me doblo como un mirme ante la altura de miras de esos hombres que respetan las ideas a la par que ensalzan las suyas propias. Las ideas están por encima de las miserias humanas, y ellas no hay quien pueda

A vueltas con la patria

Por considerarlo de interés reproducimos de «La Vanguardia», de Barcelona.

LA TELEVISION

CERCA de nuestra televisión, o mejor dicho, de sus programas, existe en el país una impresión más bien triste. Nuestra televisión se caracteriza por un tenaz y acusado aire de aprendizaje y parece basarse en una permanente improvisación de urgencia. Uno tiene siempre la impresión de hallarse ante una jornada inaugural o, al menos, de que en los estudios de Madrid y Barcelona se realizan a diario unos prodigiosos esfuerzos para sacar adelante, en dos o tres horas, un conjunto de cosas que no acaban de estar muy definidas y que revisten unas características sorprendentes por muchos conceptos.

A nosotros nos duele nuestra televisión. Con un pie puesto en Europa, a punto de ingresar en ella, no podemos siquiera pensar en el injerto de esta organización, tal como está, en el ámbito europeo. Uno cree con toda sinceridad que conviene cambiar urgentemente de modo total el rumbo seguido hasta ahora e inyectar en los cuadros de colaboradores y realizadores de la TV, un dinero que, según parece, no se emplea de momento sino en cantidades poco convincentes para conseguir la precisa y

Encuesta sin puntos a discutir

Encuesta sin puntos a discutir. ESTAMOS en el momento más peligroso quizá de nuestra existencia, y esto lo hemos manifestado en varias ocasiones. No hay cosa más peligrosa que las iras desatadas entre compañeros, que seguramente sin darnos cuenta, causamos un daño incalculable a nuestra propaganda en todos los conceptos.

En todas las tendencias se suscitan de vez en cuando discusiones y polémicas, pero, el Movimiento libertario se halla o debe hallarse, a cien codos de altura de todas las chabacanerías de la política, sea del color que ella fuere.

Yo sé muy detenidamente el llamado que insertó la revista «Umbral», de París en su número 45 perteneciente al mes de septiembre de 1965. Lo leí y me sentí hasta lo más íntimo de mi corazón. No lloré, pero sí medité y recordé hasta dónde se desciende en nuestros medios.

Me dio escalofríos el párrafo en donde dice: «La Administración resiente los efectos de un boicot sordo, y si nuestros verdaderos amigos no concurren en la defensa de esta revista, que es la suya, la existencia de «Umbral» puede resultar comprometida.»

Yo hice un alto en las teclas de la maquina, crispé mis manos y reflexioné que es lamentable constatar que en nuestros medios puedan existir tales «baches» entre la gran familia libertaria. Hablar de que un libertario boicotee una publicación suya es penoso. Y quizá quien tal haga gritará cultura y mil cosas más que no siente ni desea que se pongan en práctica. Pero cuando he releído la nota que inserta «Umbral» me acordé de lo que, siendo yo un muchacho, alguien me dio a leer un ejemplar de una revista que se publicaba en Barcelona, que se titulaba «Salud y Fuerza». Al mismo tiempo que me la prestaba para que la leyera, me señaló un trabajo que en ella venía insinuándose la altura de miras del redactor de «Salud y Fuerza».

Había una polémica entre la mencionada revista de Barcelona y el «Porvenir del Obrero», de Mahón. Referente al malthusianismo. El «Porvenir» de Mahón al parecer publicó un artículo combatiendo el malthusianismo, pero «Salud y Fuerza» lo refutaba. Se dio el caso no insólito de que cuando «Salud y Fuerza» estaba en prensa publicaron los diarios de la mañana de «El Porvenir», de Mahón, junto con el arresto de su director, compañero Mir.

El director de la revista de la Ciudad condal al leer tal medida retiró su refutación de la revista, retrasando la salida de la misma. ¿Proceden así hoy día muchos hombres intituados idealistas?

El Dr. Luis Bullfi había dado una prueba de su valor intrínseco al no atacar a un hombre encerrado ni a una publicación anarquista suspendida. ¿Qué alcances puede tener, pues, un boicot contra nuestras publicaciones?

Yo me doblo como un mirme ante la altura de miras de esos hombres que respetan las ideas a la par que ensalzan las suyas propias. Las ideas están por encima de las miserias humanas, y ellas no hay quien pueda

A vueltas con la patria

Por considerarlo de interés reproducimos de «La Vanguardia», de Barcelona.

LA TELEVISION

CERCA de nuestra televisión, o mejor dicho, de sus programas, existe en el país una impresión más bien triste. Nuestra televisión se caracteriza por un tenaz y acusado aire de aprendizaje y parece basarse en una permanente improvisación de urgencia. Uno tiene siempre la impresión de hallarse ante una jornada inaugural o, al menos, de que en los estudios de Madrid y Barcelona se realizan a diario unos prodigiosos esfuerzos para sacar adelante, en dos o tres horas, un conjunto de cosas que no acaban de estar muy definidas y que revisten unas características sorprendentes por muchos conceptos.

A nosotros nos duele nuestra televisión. Con un pie puesto en Europa, a punto de ingresar en ella, no podemos siquiera pensar en el injerto de esta organización, tal como está, en el ámbito europeo. Uno cree con toda sinceridad que conviene cambiar urgentemente de modo total el rumbo seguido hasta ahora e inyectar en los cuadros de colaboradores y realizadores de la TV, un dinero que, según parece, no se emplea de momento sino en cantidades poco convincentes para conseguir la precisa y

Encuesta sin puntos a discutir

Encuesta sin puntos a discutir. ESTAMOS en el momento más peligroso quizá de nuestra existencia, y esto lo hemos manifestado en varias ocasiones. No hay cosa más peligrosa que las iras desatadas entre compañeros, que seguramente sin darnos cuenta, causamos un daño incalculable a nuestra propaganda en todos los conceptos.

En todas las tendencias se suscitan de vez en cuando discusiones y polémicas, pero, el Movimiento libertario se halla o debe hallarse, a cien codos de altura de todas las chabacanerías de la política, sea del color que ella fuere.

Yo sé muy detenidamente el llamado que insertó la revista «Umbral», de París en su número 45 perteneciente al mes de septiembre de 1965. Lo leí y me sentí hasta lo más íntimo de mi corazón. No lloré, pero sí medité y recordé hasta dónde se desciende en nuestros medios.

Me dio escalofríos el párrafo en donde dice: «La Administración resiente los efectos de un boicot sordo, y si nuestros verdaderos amigos no concurren en la defensa de esta revista, que es la suya, la existencia de «Umbral» puede resultar comprometida.»

Yo hice un alto en las teclas de la maquina, crispé mis manos y reflexioné que es lamentable constatar que en nuestros medios puedan existir tales «baches» entre la gran familia libertaria. Hablar de que un libertario boicotee una publicación suya es penoso. Y quizá quien tal haga gritará cultura y mil cosas más que no siente ni desea que se pongan en práctica. Pero cuando he releído la nota que inserta «Umbral» me acordé de lo que, siendo yo un muchacho, alguien me dio a leer un ejemplar de una revista que se publicaba en Barcelona, que se titulaba «Salud y Fuerza». Al mismo tiempo que me la prestaba para que la leyera, me señaló un trabajo que en ella venía insinuándose la altura de miras del redactor de «Salud y Fuerza».

Había una polémica entre la mencionada revista de Barcelona y el «Porvenir del Obrero», de Mahón. Referente al malthusianismo. El «Porvenir» de Mahón al parecer publicó un artículo combatiendo el malthusianismo, pero «Salud y Fuerza» lo refutaba. Se dio el caso no insólito de que cuando «Salud y Fuerza» estaba en prensa publicaron los diarios de la mañana de «El Porvenir», de Mahón, junto con el arresto de su director, compañero Mir.

El director de la revista de la Ciudad condal al leer tal medida retiró su refutación de la revista, retrasando la salida de la misma. ¿Proceden así hoy día muchos hombres intituados idealistas?

El Dr. Luis Bullfi había dado una prueba de su valor intrínseco al no atacar a un hombre encerrado ni a una publicación anarquista suspendida. ¿Qué alcances puede tener, pues, un boicot contra nuestras publicaciones?

Yo me doblo como un mirme ante la altura de miras de esos hombres que respetan las ideas a la par que ensalzan las suyas propias. Las ideas están por encima de las miserias humanas, y ellas no hay quien pueda

CARTA ABIERTA

Al compañero Martín y a los amigos que dicen SI, al anarquismo.

¡Querido amigo! ¡Ah, esa salud! ¡Cuánto deseo no tengas que maldecirla por poca y, así me anuncies tenerla abundante!

Claro está, la mucha de ella no va muy de la mano con el copio de yo. Observo, no obstante, que tu ánimo no mengua, siguiendo siempre de acuerdo con el ideal de tu vida.

Si, ya sé. Fue mucha la bulla en torno a cierto anuncio donativo. A la hora de la verdad, demostrando ser lo que se es, aprovechando de la libertad que se goza en nuestros medios, se da media vuelta y se queda uno tan tranquilo. Con darse de baja de la Organización, asunto concluido.

En cuanto a lo de Madrid, da grima pensar que haya comprometido a personas de las que nunca se pensó poder llegar tan bajo. Porque el tan sobado diálogo podía llevarse a cabo, para ser fructífero, con personas ajenas al régimen y sus soportes, pero no con los fascistas, aunque ahora se barnicen de demócratas y progresistas.

Dialogar quiere decir sospechar posibilidades de entendimiento sobre determinados puntos. Como comprenderás, jamás puede establecerse diálogo con quienes aceptándolo, lo hacen supeditando de antemano, a sus intereses, las opiniones de los dialoguantes. En el caso que nos ocupa. Los de Madrid, sobre ensuciar su pasado, han querido someter toda la Organización a un plan pre-establecido por los sindicatos verticales para amortiguar su propia caída con el tentemozo de nuevas fuerzas.

Quedemos en paz con nosotros mismos, «mon cher vieux». Sin infantes intelectuales te lo digo: comamos el pan que nos da el trabajo cotidiano, amigo de la honestidad que impide tender la mano para recibir el pago de obras ruines.

La guerra de España no ha dejado de hacer correr la tinta, después de haber hecho correr la sangre a raudales. Los políticos de siempre, sin salirse del encasillado de sus fórmulas, que continúan fracasando; no logrando una salida noble a los problemas que tiene planteados el mundo entero; empujándose en mantenerse fuertes en el Poder, saben que el malestar de la Humanidad podría conjurarse mediante una entente racional. Claro está, esa entente terminará, sin duda alguna, con los privilegios de las clases adineradas, de los autoritarios que proclaman la igualdad tras cercenar las cabezas sobresalientes.

En previsión de ello, para retardar siempre más el día de esa pérdida de privilegios, provocan guerras por doquier, jurando, al provocarlo, que la lucha que ellos organizan es para salvaguardar la libertad de los individuos, cuando, en realidad, amordazan a los pueblos, para castrar su vitalidad creadora.

Hoy el Viet-Nam como ayer España, es el laboratorio experimental del nuevo armamento. Como en España, en el Viet-Nam se está ensayando la política del miedo, hasta que se ponga en práctica, localmente si es posible, el poder de los artefactos nucleares.

Ello podrá provocar, quizá una nueva guerra grande, que América procurrará no llegue hasta su continente.

Unamuno : « Niebla. Abel Sánchez. — « Por tierras de Portugal y de España. Andanzas y visiones españolas. — Undset, Sigrid : « La orquídea blanca. — « La zarza ardiente. — Valera : « Juanita la Larga. — Valle-Arzpila, A. de : « Virreyes de la Nueva España. — Vasari : « Vidas de grandes artistas. — Vega, Lope de : « La estrella de Sevilla. — Peribáñez y el comendador de Ocaña. El caballero de Olmedo. Fuenteovejuna. — Vega, Garcilaso de la, y Boscán, Juan : « Obras completas. — Vélez de Guevara : « El diablo cojuelo. El asombro de Turquía y valiente toledano. El ollero de Ocaña. — Verdaguer, Jacinto : « Antología poética. — Veruaine : « Obras poéticas. — Vicente, Gil : « Teatro y Poesía. — Villalpessa, P. : « Teatro escogido. »

«El Anarquismo», Kropotkin... 1,50 «La Escuela Moderna»... 1,50 «La incógnita de Indomérica», V. García... 1,50 «Portugal, Hoy», Edgar Rodríguez... 1,00 «El anarcosindicalismo en el Perú» (F. A. del Perú) «Carlos II el Hechizado» (novela histórica), R. Sender. «Les Frères Reclus, ou du Protestantisme à l'anarchie»... 8,75 «Les faux célibataires», Jaime Chadrat... 9,30 «Histoire de ma vie», Charles Chaplin... 29,95 «Un centenaire bulgare parle», Nicolas Stoinoff... 8,50 «G. Chaitanof» (pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare), Gr. Balkanski... 9,20 «Le pardon au fils du curé», Henri Ponce... 10,00 «Les secrets du Vatican», Conrado Fallenberg... 7,00 «Le charnier natal», Castillo Navarro... 11,30 «La maison des autres», Bernard Clavel... 15,45 «Socialismo autoritario y socialismo libertario», Max Nettlau... 3,00

«El Anarquismo», Kropotkin... 1,50 «La Escuela Moderna»... 1,50 «La incógnita de Indomérica», V. García... 1,50 «Portugal, Hoy», Edgar Rodríguez... 1,00 «El anarcosindicalismo en el Perú» (F. A. del Perú) «Carlos II el Hechizado» (novela histórica), R. Sender. «Les Frères Reclus, ou du Protestantisme à l'anarchie»... 8,75 «Les faux célibataires», Jaime Chadrat... 9,30 «Histoire de ma vie», Charles Chaplin... 29,95 «Un centenaire bulgare parle», Nicolas Stoinoff... 8,50 «G. Chaitanof» (pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare), Gr. Balkanski... 9,20 «Le pardon au fils du curé», Henri Ponce... 10,00 «Les secrets du Vatican», Conrado Fallenberg... 7,00 «Le charnier natal», Castillo Navarro... 11,30 «La maison des autres», Bernard Clavel... 15,45 «Socialismo autoritario y socialismo libertario», Max Nettlau... 3,00

«El Anarquismo», Kropotkin... 1,50 «La Escuela Moderna»... 1,50 «La incógnita de Indomérica», V. García... 1,50 «Portugal, Hoy», Edgar Rodríguez... 1,00 «El anarcosindicalismo en el Perú» (F. A. del Perú) «Carlos II el Hechizado» (novela histórica), R. Sender. «Les Frères Reclus, ou du Protestantisme à l'anarchie»... 8,75 «Les faux célibataires», Jaime Chadrat... 9,30 «Histoire de ma vie», Charles Chaplin... 29,95 «Un centenaire bulgare parle», Nicolas Stoinoff... 8,50 «G. Chaitanof» (pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare), Gr. Balkanski... 9,20 «Le pardon au fils du curé», Henri Ponce... 10,00 «Les secrets du Vatican», Conrado Fallenberg... 7,00 «Le charnier natal», Castillo Navarro... 11,30 «La maison des autres», Bernard Clavel... 15,45 «Socialismo autoritario y socialismo libertario», Max Nettlau... 3,00

«El Anarquismo», Kropotkin... 1,50 «La Escuela Moderna»... 1,50 «La incógnita de Indomérica», V. García... 1,50 «Portugal, Hoy», Edgar Rodríguez... 1,00 «El anarcosindicalismo en el Perú» (F. A. del Perú) «Carlos II el Hechizado» (novela histórica), R. Sender. «Les Frères Reclus, ou du Protestantisme à l'anarchie»... 8,75 «Les faux célibataires», Jaime Chadrat... 9,30 «Histoire de ma vie», Charles Chaplin... 29,95 «Un centenaire bulgare parle», Nicolas Stoinoff... 8,50 «G. Chaitanof» (pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare), Gr. Balkanski... 9,20 «Le pardon au fils du curé», Henri Ponce... 10,00 «Les secrets du Vatican», Conrado Fallenberg... 7,00 «Le charnier natal», Castillo Navarro... 11,30 «La maison des autres», Bernard Clavel... 15,45 «Socialismo autoritario y socialismo libertario», Max Nettlau... 3,00

«El Anarquismo», Kropotkin... 1,50 «La Escuela Moderna»... 1,50 «La incógnita de Indomérica», V. García... 1,50 «Portugal, Hoy», Edgar Rodríguez... 1,00 «El anarcosindicalismo en el Perú» (F. A. del Perú) «Carlos II el Hechizado» (novela histórica), R. Sender. «Les Frères Reclus, ou du Protestantisme à l'anarchie»... 8,75 «Les faux célibataires», Jaime Chadrat... 9,30 «Histoire de ma vie», Charles Chaplin... 29,95 «Un centenaire bulgare parle», Nicolas Stoinoff... 8,50 «G. Chaitanof» (pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare), Gr. Balkanski... 9,20 «Le pardon au fils du curé», Henri Ponce... 10,00 «Les secrets du Vatican», Conrado Fallenberg... 7,00 «Le charnier natal», Castillo Navarro... 11,30 «La maison des autres», Bernard Clavel... 15,45 «Socialismo autoritario y socialismo libertario», Max Nettlau... 3,00

«El Anarquismo», Kropotkin... 1,50 «La Escuela Moderna»... 1,50 «La incógnita de Indomérica», V. García... 1,50 «Portugal, Hoy», Edgar Rodríguez... 1,00 «El anarcosindicalismo en el Perú» (F. A. del Perú) «Carlos II el Hechizado» (novela histórica), R. Sender. «Les Frères Reclus, ou du Protestantisme à l'anarchie»... 8,75 «Les faux célibataires», Jaime Chadrat... 9,30 «Histoire de ma vie», Charles Chaplin... 29,95 «Un centenaire bulgare parle», Nicolas Stoinoff... 8,50 «G. Chaitanof» (pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare), Gr. Balkanski... 9,20 «Le pardon au fils du curé», Henri Ponce... 10,00 «Les secrets du Vatican», Conrado Fallenberg... 7,00 «Le charnier natal», Castillo Navarro... 11,30 «La maison des autres», Bernard Clavel... 15,45 «Socialismo autoritario y socialismo libertario», Max Nettlau... 3,00

«El Anarquismo», Kropotkin... 1,50 «La Escuela Moderna»... 1,50 «La incógnita de Indomérica», V. García... 1,50 «Portugal, Hoy», Edgar Rodríguez... 1,00 «El anarcosindicalismo en el Perú» (F. A. del Perú) «Carlos II el Hechizado» (novela histórica), R. Sender. «Les Frères Reclus, ou du Protestantisme à l'anarchie»... 8,75 «Les faux célibataires», Jaime Chadrat... 9,30 «Histoire de ma vie», Charles Chaplin... 29,95 «Un centenaire bulgare parle», Nicolas Stoinoff... 8,50 «G. Chaitanof» (pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare), Gr. Balkanski... 9,20 «Le pardon au fils du curé», Henri Ponce... 10,00 «Les secrets du Vatican», Conrado Fallenberg... 7,00 «Le charnier natal», Castillo Navarro... 11,30 «La maison des autres», Bernard Clavel... 15,45 «Socialismo autoritario y socialismo libertario», Max Nettlau... 3,00

«El Anarquismo», Kropotkin... 1,50 «La Escuela Moderna»... 1,50 «La incógnita de Indomérica», V. García... 1,50 «Portugal, Hoy», Edgar Rodríguez... 1,00 «El anarcosindicalismo en el Perú» (F. A. del Perú) «Carlos II el Hechizado» (novela histórica), R. Sender. «Les Frères Reclus, ou du Protestantisme à l'anarchie»... 8,75 «Les faux célibataires», Jaime Chad

TRABAJOS Y LOS DIAS

por FONTAURA

FINAL DE VACACIONES

SABEMOS que todas las circunstancias ofrecen motivos de reflexión. Es la trama de la vida corriente, compuesta por los hechos de alguna, o de ninguna trascendencia, entre los que destila la existencia.

Ya toca a su fin el período de vacaciones, a las que cada uno ha dado un sentido, según posibilidades, o de acuerdo a peculiares condiciones de humor o de conveniencias. Para unos, ha sido gozar de la estancia en lugares de frecuentación bulliciosa: playas de moda, o lugares que si un día ofrecieron matiz pintoresco y hasta un aire romántico, por su bella soledad, el aluvión turístico se lo ha hecho perder. Algunos, desestimanando el «mundanal ruido» que desahaba el poeta Frey Luis de León, aun han podido hallar alguna parcela de tranquilo contacto con la naturaleza, gozando del aire de la playa, o de la montaña, en placido aislamiento. Para otros las vacaciones han sido un simple descanso en el propio hogar, sin ir de ceca en meca, ya durmiendo más que de costumbre, leyendo, o mirando las musarañas, sin hacer nada, y sin pensar en nada.

Pero los días buenos suelen ser breves... Y, a la postre, se ha impuesto el retorno a lo que, para la gran mayoría, es la rutina de casi todo el año: la monotonía del trabajo a cuenta de otros. Quedan los recuerdos agradables. Y brotan los anhelos para el año que ha de venir.

También, para quienes de idealistas se precian, para los que del ideal se han responsabilizado ante la propia conciencia, el período de vacaciones puede haber sido factor susceptible de enseñanzas: Poder estudiar algo más del modo de ser de las gentes, de la gran mayoría. El grado de insensibilidad ante los problemas de la hora, los acuciantes problemas del mundo: la guerra, el hambre, la tiranía totalitaria. Para el idealista reflexivo, inteligente, ante el panorama humano de una masa que, tras las consabidas funciones fisiológicas, tan solo trabaja y busca divertirse, se le plantea el dilema: O considerar aquellas alidades multitudinarias tienen la sensibilidad cerrada a la comprensión de ideas justicieras, humanitarias, o bien creer que puede hallarse, puede buscarse una forma, una manera adecuada, para que lleguen a sentir otras sensaciones que las que les son habituales.

SOBRE LA «ENCICLOPEDIA ANARQUISTA»

Una vez más se habla de publicar la «Enciclopedia Anarquista», traducción de la que en francés coordinó Sebastián Faure hace unos treinta años. Digo una vez más porque, a mi conocimiento, se habló de ello, cambiando impresiones, trabajando contacto entre compañeros, por parte de una comisión nombrada al efecto, en el seno del Ateneo Libertario, de Elda (Alicante), allá por los albores de la república arribana. También, hará unos seis o siete años, en la Federación Local de Lynn se creó una comisión igualmente llevando la misión de tantear el terreno en torno a posibilidades para la «edición en español» de la «Enciclopedia Anarquista». Pese a que todos los compañeros consultados en ambas ocasiones consideraban excelente la iniciativa en cuestión, la cosa es que ello paró en punto muerto, singularmente de orden económico. Ahora son compañeros, radicados en Méjico y en Venezuela, los que han tomado la iniciativa por delante. Y la tienen tomada con brio puesto que, como ha manifestado uno de ellos, y en este mis-

mo semanario llevan ya la obra por delante, dando ocupación a compañeros traductores, y poniendo en contacto tinta y papel con las máquinas que han de imprimir la obra.

Creo que, singularmente por parte de los libertarios, es cosa de congratularnos de que tan meritisima iniciativa, como lo es la de dar vida en la lengua de Cervantes a la «Enciclopedia Anarquista», pueda llevarse a feliz término. De ser así los compañeros del Grupo «Tierra y Libertad», de Méjico, y los de la Editorial «Eufrosino», de Venezuela, habrán hecho un singular beneficio a las ideas anarquistas, puesto que facilitarán a los compañeros estudiosos hispanoamericanos, así como al público en general, una obra mediante la cual nuestras ideas, nuestro sentir, alcanzará en su modalidad expositiva la amplitud, el valor documental que su importancia sociológica requiere.

No se nos escapa que el proyecto en cuestión habrá sido lo suficiente meditado por parte de quienes han tomado esta responsabilidad, para saber a que atenerse respecto a todas las dificultades que precise solventar. Ya deben de tener previsto que la empresa requiere constancia, puesto que no ha de ser materialmente posible darle fin en dos o tres años. Habrán sopesado el importe aproximado de los gastos para llevar adelante la obra. Tendrán en cuenta la tarea de difusión, el establecer la propaganda adecuada, buscando que ella trascienda más allá del ambiente propiamente libertario, dado que, al margen de nuestros medios, hay gentes de un acentuado espíritu liberal e inteligentes, comprensivos; susceptibles de interesarse en lo que son nuestras ideas, asimilándoselas inclusive, y hasta hacerse paladines de ellas al ofrecérselas posibilidades de conocer una obra de la importancia de la que se comenta. Habrán observado igualmente que desde que vio la luz la «Enciclopedia Anarquista» han pasado unos cuantos años, y en el transcurso de ellos, han acontecido una serie de hechos; han surgido novedades, en ciencias, en artes, en literatura, en filosofía, cuya definición, evidentemente, debe de ser incorporada a la obra de referencia. Considerarán que, al tratarse de un público de lectores distinto en gran parte del que Faure percibía, se han de observar factores históricos y sociológicos que no se tuvieron en cuenta al tratarse de los lectores franceses, pero si habrá que mencionar al tratarse de lectores de España y América latina. Y, en suma, es de comprender que se buscará, en lo que atañe a redacción y traducción, hacer trabajo esmerado, a fin de que cuantos ojeen la obra, sean amigos o no, vean que responde a un depurado criterio de perfección en todos los sentidos.

ELOGIOS A UN POETA ANARQUISTA

Que nosotros hablemos, dándole el valor que se merece, de aquellos que con su aportación intelectual, o el ejemplo de su conducta en lo moral, se puede decir que han dado realce a nuestro ideal de libertarios, es cosa natural, es lo corriente. ¡Ah, pero que de elogios que el reconocimiento de los méritos que se han manifestado en tanto que anarquistas, es ya más raro que se note entre

quienes solemos llamar los de «la» acera de enfrente! Y, no obstante, hay que reconocer que ya se han dado y se dan bastantes casos de ello. Homajes, conmemoraciones, artículos periodísticos, por parte de elementos que no son precisamente de nuestros medios, en favor de quienes en verdad lo fueron. Así tenemos en Suramérica lo mucho que se ha recordado y celebrado al dramaturgo anarquista Florencio Sánchez. En Italia, a Pedro Gori. En Holanda a Domingo Nieuwenhuis, en Francia a Eusebio Reclus.

Desde un cuanto tiempo a esta parte se viene haciendo mención, y comentando elogiosamente su valor intelectual, al poeta catalán Joan Salvat Papassit. Su vida en el ambiente social de Cataluña podría decirse que fue el paso de un meteoro. Muerto joven, tenía treinta años. La tuberculosis, que minaba su organismo, lo aniquiló. Fundó un periódico, con resonancia anarquista de tipo ibseniano, al que puso por título: «Un enemigo del Poble». Publicó cinco o seis libros, casi todos de versos. Y cuando más podía dar de sí, en plena juventud, desapareció para siempre.

Recientemente, la revista catalana «Serra d'Or», ha dedicado un detallado trabajo a Salvat Papassit, el primer poeta anarquista de Cataluña. La revista «Índice», de Madrid, publica en su último número, el trabajo de referencia traducido al castellano.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las Ideas Libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs. Pídale a esta Administración o a la de «Espol» de Toulouse.

ADMINISTRATIVAS

—José Martínez Gavet (Isère). Giro 19,2-66, pago «C.S.» y «Umbral» hasta el 31-12-66.

—María Fernández, París (18). Giro 21-1-66 pagando hasta el 31-12-65. Sólo a girar hasta el 30-6-66, como indicas.

—José Planas, Les Melles (B. du Rhône). Recibida la tuya. Giro el 26-1-66. Pagas «C.S.» hasta el 31-12-66. A partir del 1º de enero del 67, se arreglará como sugieres.

—Mme Imbernon, Ingres (Loiret). Recibido giro 33 frs. (C.N.T.F.) pasados a su destino. El giro de 18,50 frs. para pagar «C.S.» y «Umbral» hasta el 30-6-66.

—Romero, Liège (Bélgica). Giro 25-5-66, pago «C.S.» 301-309. Con el giro del 30-7-66 pagas «C.S.» hasta el nº 408.

—José López, Tours. Giro 12-8-66 (18,50 frs.) «C.S.» y «Umbral» hasta el 31-12-66.

—Marcial Canon, Districte de Sarriena. Recibido giro 49,50 frs. Distribución indicada.

—Joaquín Moya, Niza. Giro 50 frs. «C.S.» hasta el 31-12-66.

—Pedro Cano, Mirepoix (Ariège). Giro 16 frs. para «C.S.» hasta el nº 418.

—Catena, La Roche-s-Foron (H. Savoie). Recibidos giros. Con el del 11-8-66, pagas hasta el 31-12-66, ambas publicaciones.

—Caravaca, Caen. Giro 96 frs. para «C.S.» hasta el nº 412 y «Umbral» 55-56.

—Domingo Cuberes, Alés. De acuerdo nota talón, pagas hasta el 31-12-66.

—Signes, Marsella. Giros 138,60 «C.S.» 406-410 y 72,55 para librería.

—Patricio Guijarro, Castelbau (Hb). Giro 19 frs. «C.S.» y «Umbral» 31-12-66.

—Arjol, Dunes (T. et G.) Recibido giro 68-66 (13 frs.) «C.S.» 31-12-66.

—Rodríguez, Poissons (Hte. Marne). Con giro de 13 frs., pagas «C.S.» hasta el 31-12-66.

—Prado Rodríguez, Michigan (U.S.A.) Recibido cheque 7 D. (33,30 frs.) pago «Umbral» avión.

—Francisco Murillo, Grand/Combe. Giro 65 frs. «C.S.» nº 413 y «Umbral» nº 54-56.

—S. Bueno, Perpignan. Con giro 10-8-66, pagas «C.S.» hasta el nº 409 y «Umbral» nº 54. Tomo nota de la tuya.



ANTENA

CREA EL DELITO Y CASTIGA AL DELINCUENTE

MADRID. — Dos muchachos detenidos por delito político y cuyo nombre las autoridades ocultan, han sido de nuevo cogidos y nuevamente procesados al intentar fugarse del Palacio de la Justicia franquista. El fiscal les pedía 45 años de presidio para los dos, y ahora, en condena previa por intento de fuga con agresión a dos agentes de la autoridad, el tribunal de Desorden Público les da un «adefiantos», de 30 y 25 años de reclusión respectivamente. Es a eso que el franquismo llama justicia.

ANDORRA LA MUY VIEJA

TOULOUSE. — Instigado por Francia y España, el consejo del Valle de Andorra ha instituido régimen de seguro social para cbreros y dependientes, ha fijado en ocho horas la duración de la jornada de trabajo, ha decretado el descanso dominical y concedido dos semanas de vacaciones a toda persona asalariada.

LA LEY NO SE EQUIVOCA NUNCA

VITORIA. — Un error administrativo que puede llegar a tener pesadas consecuencias acaba de ser descubierto en Alava. Hace nueve años se llegó a la expropiación forzosa de terrenos en el término de Villarreal, con motivo de la construcción de un embalse. Después, al hacer nuevamente el reparto de tierras sobrantes, y de otras nuevas cedidas a los agricultores y ganaderos afectados, no se formalizaron las escrituras, por lo que ahora cuando ellos han querido constituir una cooperativa, se han encontrado con la desagradable sorpresa de que oficialmente no son propietarios de las tierras.

FRANCO Y CASTRO FLIRTEAN

MADRID. — Pedro Salvador de Vicente, subdirector del Instituto de Cultura Hispánica y director general de Iberoamérica, del Ministerio de Asuntos Exteriores, ha sido recibido por el jefe del Gobierno cubano, señor Fidel Castro. Según los periódicos estadounidenses se trata del primer contacto de alto nivel entre un representante del Gobierno de Madrid y el líder cubano, en La Habana.

AL TRIBUNAL DE ORDEN PUBLICO

MADRID. — El día 9 de julio, firmada por el fiscal del Tribunal de Orden Público, señor González Cué-

INCENDIAN UNA SINAGOGA

BARCELONA. — Intento de incendio de la sinagoga de la calle Porvenir, número 24, que para su culto religioso tiene establecida la Comunidad Israelita en Barcelona. Al lugar del suceso acudieron los bomberos del cuartel central, que en pocos minutos sofocaron el fuego.

PANICO EN LA MINERIA

OVIEDO. — Diez mil mineros quedarán cesantes debido al plan de reestructuración hullera dispuesto por el gobierno. En un plazo de tres años serán cerradas varias explotaciones del subsuelo, medida que dejará cesantes a 10.000 obreros, a saber: 5.000 en Asturias, 1.900 en Córdoba (empresas Encasur y Minas de la Reunión) y 3.000 en las restantes provincias hulleras españolas.

LA AYUDA DE ANDORRA

MADRID (OPE). — «El Economista» informa que la «Calvo Sotelo» ha cerrado su factoría de destilación de pizarras, cesando también la extracción de las minas. Estas no eran sino los vacíos que había ido dejando Penarroya después de agotar las venas de carbón en el subsuelo de Puertollano. El cierre de las minas y de la destilación — añade — deja un sobrante de 1.100 obreros de los 400 que han sido colocados en otras secciones de Puertollano. También se les ofrece trabajo en las minas de lignito de Andorra.

LA LLUVIA QUE FALTA

MADRID. — El campo español está falto de dinero. Esto es, sin duda, su mayor y más grave problema. Pero el dinero que el campo necesita y reclama para emprender la tarea de su desarrollo, sólo llega a éste con cuentagotas. Para la obtención de créditos, los agricultores tropiezan con montañas de trabas, obstáculos y dificultades. La peor de todas, la exigencia de garantías para la concesión de dichos créditos. Conseguir el aval que el Banco de Crédito Agrícola pide, es empeño engorroso y difícil, lo mismo si se trata de obtener la garantía solidaria y mancomunada de los peticionarios que si se pretende por el camino del respaldo de una entidad bancaria privada.

EL FIEL (O INFIEL) DE LA BALANZA

MADRID. — La balanza comercial arroja un saldo deudor, en los cinco primeros meses de 1966, de 65.650 millones de pesetas, mientras que en los mismos meses de 1965 ese saldo deudor se elevó a 48.402 millones. El déficit de la balanza comercial de 1966 alcanzará en este año a este ritmo a 2.626 millones de dólares. La misma operación fundada en el déficit de los primeros cinco meses de 1965, arroja un resultado de 1.940 millones de dólares, déficit no muy alejado del que efectivamente se sufrió, que fue de 2.054 millones de dólares.

NOS PROVEEMOS EN EL RASTRO

MADRID. — Los dos primeros helicópteros del Ejército de Tierra han llegado desde Rota a la base de Colmenar Viejo.

De los seis helicópteros — todos ellos norteamericanos tipo «Bell» — llegados a la base de utilización conjunta de Rota, estos dos han efectuado el viaje Rota-Talavera la Real-Colmenar, para tomar tierra en lo que un día será — todavía hoy está en construcción — la Base de Helicópteros de Colmenar Viejo del Ejército de Tierra. Tanto los dos helicópteros hoy como los cuatro restantes serán encuadrados en la Unidad de Helicópteros del cuerpo de Ejército.

MODESTIA APARTE

MADRID. — Francisco Simó Orts, patrón del pesquero «Manuela Orts Simó», que localizó en alta mar el lugar exacto donde se encontraba la bomba nuclear norteamericana perdida en aguas de Palomares (Almería) el día 31 de diciembre de 1966, después del accidente, un escrito recordando al Gobierno de los Estados Unidos 5.000.000 de dólares (30 millones de pesetas).

PERDIDAS EN MONTEVIDEO

Ayer enteramos a Cristóbal Deber Otero.

Ante la fosa que iba a recibir su cuerpo, de entre el numeroso séquito se alzaron tres voces a hacer un primer recuento de lo que era Otero: Angel Seoane, recordando su militancia desde el sindicato de chóferes, sus campañas gremiales y culturales en el Centro Protección de Chóferes de Montevideo, en la dirección de «El Auto Uruguayo», y finalmente como cruzado de confraternidad nacional y continental a través de la Confederación Americana de Chóferes; luego, José Salgado, a nombre de los coterráneos orensanos, exaltando el cariño de Otero hacia la tierra nativa, aun tras los mares, en el cultivo del recuerdo de cuanto fue su vida real en la Galicia inolvidable, emotiva y estética en estas tierras de promisión; y por último una gallega rusa, María Noya, directora de la Escuela de Industria, nº 137 de 2ª grado, que en Otero halló desde el día de su fundación, y por más de veinte años, el paladín siempre dispuesto a la lucha por la justicia y la verdad que son objeto y fin de toda obra educativa. Destacó la Maestra que la comprensión y la disposición de Otero a favor de la Escuela no era simple retribución por cuanto allí iban recibiendo sus tres hijos, sino entrega profunda, sanguínea a ese taller donde se forjan individuos y generaciones; vocación que en Otero alcanzaba tonos místicos y líricos tanto en la acción suasoria como en la lucha a brazo partido contra los prejuicios y la regresión.

Las palabras cálidas y emocionadas de Noya, anudaron nuestra voz y acaso confundieron nuestros pensamientos; y por esto, como porque no tenemos disposición oratoria, no recordamos a los presentes dos o tres factas de la personalidad de Otero que se fundía espiritual e ideológicamente, su amor y pasión por la libertad, su tensión cultural y estética, su sensibilidad emotiva.

Gallego sin renuncios, el amor a la tierra y a sus pobladores ponía su concepto de la vida en un plano de comprensión y de rebeldía. Esta, por las injusticias del mundo; aquella, por el respeto hacia el individuo, por su fe en la vida y en la solidaridad humana.

SALVADOR SEGUI EN MENORCA

En el próximo número de la revista «Umbral» aparecerá una información interesantísima sobre los actos de propaganda confederal a que se libró el malogrado compañero Salvador Seguí (Noi del Sucre) en Menorca y en marzo de 1923, o sea el propio mes de su muerte. Lo más destacado de esta relación es el discurso pronunciado por el Noi en la ciudad de Mahón.

No dejen los compañeros y los estudiosos del sindicalismo anarquista de adquirir el próximo número de «Umbral», del cual se aumentará prudentemente la tirada.

Espritu amasado desde las primeras letras en una autodidaxia ejemplar, fue incansable luchador por la superación cultural del hombre, sea desde la Comisión de Cultura y Biblioteca del Centro Protección Chóferes — y por su iniciativa se llamó a una compañera, Inés Guida, para organizar esa biblioteca —, sea desde «El Auto Uruguayo», tribuna de todas las causas humanas, y durante muchos años una de las mejores publicaciones literarias de Montevideo; sea como fundador y dirigente del «Chófer Club», núcleo donde germinaron nuevas personalidades, donde hallaron eco y cultivo inquietudes superiores, y cauce disposiciones docentes; sea como autor de «El Auto», como autor de «Cercos violados» y «Ciepmies», como realizador de una audición radial —, ya en colaboración con otros espíritus tomados por sus mismas inquietudes estéticas y sociológicas.

Todo eso — el sentimiento telúrico; el pensamiento elevado — templó en Otero una tenaz rebeldía, que ya en los primeros choques con la sociedad le arriñeraron en la militancia sindicalista, y que luego le reafirmaron en la ideología anarquista que sostuvo íntegra aun victimado por la fuerza — sufrió cárcel durante la dictadura de Terra —, y por los embates a que el mundo somete al sujeto más lúcido.

Hablar del Otero orador o poeta, del Otero polemista y proselitista, del Otero paternal y revolucionario sería reavivir en propios y extraños episodios, anécdotas, mil recuerdos. Como al fin tampoco solventarían una interrogante que bulle en nuestra mente: si la idea anarquista caló en Otero por su condición de gallego, de su alma clara, o viceversa, si estas cualidades que le distinguían se acentuaron en él tras el fuego del pensar anárquico.

Sea como sea — la ideología nacida del hombre, o el individuo templado por la doctrina — lo que siempre consagró el espíritu de Otero, lo que vibraba en sus acciones y perdura en sus escritos es su bondad comprensiva, su combatividad inflamada por la verdad, su noble concepción de un ente humano digno, justo, bello.

CORREO DE REDACCION

—Varios organismos enviaron comunicados al «C.S.» durante el mes de agosto sin tener en cuenta el aviso que repetidamente publicamos. Comprendan el porqué sus notas no aparecieron o el retraso que alguna ha sufrido.

—J. H., Marsella. Lo que indicas irá en «Umbral».

—F. L., de Marsella. La información de la jornada confederal de Lézan irá en el próximo número de este semanario por imposibilidad de hacerlo en el número presente.

—M. F., Montpellier. Se nos olvidó decirte que el precio del libro es siempre de 10 frs. servido a mano y de 11 enviado por Correos. Para los individuales, naturalmente.

Mensaje a un amigo querido

Se lo que digo, como lo digo y por qué lo digo.—Gracián.

Y también, querido amigo procura saber lo que digo, como lo digo y el por qué lo digo.

Enjuiciar las cosas que nos parecen un error, y hacerlo sin acritud venenosa, nos parece y nos ha parecido siempre, un deber ineludible en un militante del anarquismo y también de la C.N.T.

De aquí que no comprendamos por qué un traidor a la causa de la C.N.T. pueda merecer el mérito de ser escuchado y ser atendido amigablemente, como lo era antes de su acto reprochable.

Si ayer fue un buen compañero, un buen amigo, y la reciprocidad no falló en ningún momento, no hallamos razón visible, hoy, en que aquellos valores morales tengan que continuar teniendo validez y permanencia.

Hubo amistad, sinceridad y buena relación mientras la ética y la honestidad marcaron su huella en las actividades normales de un militante honrado. Cuando en estas cualidades se cuartea la continuidad por razones poco claras y, hasta cierto punto un tanto egoístas y de conveniencia personal, es obligado, improrrogable romper con lo que deshonra toda conducta presente, maculando de rechazo, la pasada.

Muchos años se ha mantenido, y en circunstancias trágicas, sin que ellas influyeran en la tenacidad, una coherente actitud ante las embestidas y traiciones de los adversarios, encubiertos o visibles, y jamás, se nos ocurrió justificar por a o b una ve-

leidad consistente en reconocer a nuestros verdugos una patente de dignidad que durante 3 años fue puesta en evidencia a base de ríos de sangre de nuestros hermanos caídos en la lucha contra el Franco-falangismo.

¿Qué razones, qué circunstancias, qué milagro, ha sido operado que permita siquiera, suponer que el «borron» y cuenta nueva» pueda ser el escudo de nuestras actividades futuras, para acreditar una continuidad que jamás pudo ser desmentida en cuanto a la integridad ética de nuestra C.N.T. y de nuestros ideales anarquistas?

¿Perspectivas de orden económico no lejano? ¿Posibilidades de recuperación de puestos y sinecuras cuya nostalgia atosiga estómagos y vanidades? Todo ello en todo caso constituiría una potencia de mezquinas vanidades y resabios de grandeza que jamás estuvieron en el pensamiento ni en los deseos de los hombres de ideales superiores.

Lo único que nos sugiere, es que con estas actitudes, este cansancio de la emigrada partícula de militantes, no se habrá hecho otra cosa que deshonrarse a sí mismo, y apuntalar la carcomida base sobre la que se asienta el actual armatoste Franco-falangista.

Y lo que no podrá evitarse, por mucho que se diga y se haga, es que la deshonra caiga eternamente sobre una traición que nadie comprende... sino es que lo comprende demasiado todo hombre de inequívocamente sincera y honestidad personal.

H. PLAJA

Ediciones «SOLI»

- Rafael Barret: Obras completas (tres tomos) 22,50 NF.
 - Volline: La revolución desconocida 18,00 »
 - Rodolfo Rocker: Nacionalismo y Cultura 15,00 »
 - M. Dommanget: Historia del 1º de Mayo 12,00 »
 - Antologías: El Amor y La Amistad 5,00 »
 - Cultura y Civilización 5,00 »
 - La Historia 5,00 »
 - La Libertad 5,00 »
 - Felipe Alaiz: Quinet 5,00 »
 - Varios autores: Salvador Seguí. Su vida y su obra 3,50 »
 - Pedro Vallina: Crónica de un revolucionario. J. M. Puyol. D. Quijote de Alcalá de Henares 2,30 »
 - Juan Rostand: Lo que yo creo 3,00 »
 - Anselmo Lorenzo: El poseedor romano y El patrimonio universal 1,00 »
 - J. Ferrer: Vida Sindicalista (agotado)
 - Victor García: Raúl Carballeira (idem) 1,00 »
- EDICIONES «UMBRAL»
- Felipe Alaiz: Tipos españoles (2 tomos) 14,00 »
 - M. Cranston: Debate imaginario entre Marx y Bakunin 1,00 »
 - Fabian Moro: Discurso del Hombre Libre 1,00 »
 - J. Ferrer: Conversaciones Libertarias («CNT») 1,50 »
- Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe C.C.P. 1350756, París (X^e)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX* - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X*
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

COMO LA C. N. T. ENDEREZA ENTUERTOS POR LOS CAMINOS DEL DESTIERRO

LA OBRA DE LA C. N. T. EN LA PRESA DEL AGUILA (CANTAL)

El peligro nacionalista

LIBERTARIAMENTE el vicio nacionalista es feo y peligroso. Ser a la vez libertario y nacionalista lo judicamos imposible. Y es ese ángulo del nacionalismo el que hoy nos trae de cabeza.

Anárquica y confederalmente, o se es antipatriótico o no se es nada. Estimar el terreno de nacionalidad algo más que otros que nos sustentan o pueden sustentarnos, es un defecto o una virtud que no marca fronteras. El individuo libre no se libra de querer esto más que aquello merced a la ley de preferencias. Pero creer que el Tamesis, el Tiber o el Sena son menos importantes que el misero trago de agua que circula detrás de la casa céntrica de nuestro engendro, es propio de nacionalistas memos.

Y el anarquista no lo es por haberse librado de imbecilidades. En buena hora. Y aun su delicia patriótica a cuanto nacionalista de buena fe pueda andar por esos predios mundanos del exilio y de los españoles exiliados en la propia España.

Claro que en Francia, por ejemplo, los compañeros, terriblemente franceses, no ayudan a que el criterio internacional se generalice en nosotros. Viven, se desarrollan y proceden en francés, casi ignorantes de la existencia de compañeros de otros países. No pretendiendo ofender a nadie con esta observación implacable, complacidos marcamos a los «anar» galos internacionalizados, con piedra blanca. Pero, ¿y los otros, mucho más numerosos? Para ellos España existe porque en ella domina un señor repulivo apellidado Franco. Apagada esa «lama negra», los compañeros de referencia arriesgan quedar sin noción de la España que mejor conviene: la libertaria, la de Salvochea, de Sarago, de Esteve, de Sola, de Sánchez Rosa, de Vinas, de Sentiñón, de Negro, de Ars, y de muchos que anteceden, o siguen.

Nosotros, antiespañoles en España y patrióticos fuera de ella, cuando menos hemos bebido en fuentes francesas (S. Faure), rusa (Kropotkin), holandesa (Nieuwenhuis), alemana (Rocker), americana (Tucker), inglesa (Owen), italiana (Malatesta), argentina (Gilimón), portuguesa (Neno Vasco), brasileña (Oiticica), peruana (González Prada), y nos quedamos cortos.

Y no presumimos, pues el mucho conocer no extirpa completamente los viejos prejuicios. Por venir de siglos, algo queda de ellos en el alma y en el cerebro del más pintado.

Ahora mismo nosotros glosamos con frecuencia las excelencias de la «patria», y echando así que de la patria nos echaron y en la patria rige el infierno. Implícitamente aceptamos la división nacionalista de los países, con las consecuencias militaristas, diplomáticas y financieras que la noción de patria trae aparejada consigo. Incluso confederalmente nos agrupamos por regiones en guisa de «selección» racista. Ya somos menos internacionalistas que españoles; por otra parte, ya no somos penitus-

lantes de azar (el nacer no es libre), sino aragoneses, catalanes, nortños, andaluces, gallegos, etc. Este trabajaba en La Felguera, pero aquí se agrupa con los de Aragón porque nació en Cinco Villas; aquel se afilia a la Andaluza aunque proceda de Barcelona; y el de allá se añade al grupo levantino no importa si al estallar la guerra radicara en La Arboleda, no lejos de Bilbao; y el de acá se afilia a la regional del Centro, pese a haber transcurrido sus últimos veinte años de España en las minas de Cardona. Y así sucesivamente.

Estamos, pues, ante un peligro nacionalista que puede acarrear graves daños para el futuro de la C.N.T. Si no meditamos el asunto, si no nos corregimos, pronto seremos más regionalistas que libertarios, más «españolistas» que Don Clodoaldo, más papistas que el Papa.

«Tan advertidos siempre, y vamos a ser el camarón dormido ante la corriente que se le echa encima?»

Sepamos, compañeros, ser lo que decimos. Es esencial para la seriedad de todos, y la de nuestro Movimiento.

DISCOS

Hemos abarcado, con la vista ya menguante, la azul inmensidad del mar. ¿Azul? Quiere decir haberla visto a la luz solar. Porque el color del agua es el poeta y no el químico quien lo define.

Las olas espiran, en la playa, a los pies de los bañistas; dándose tanta importancia, éstos, que las arenas se sonrojan. Las aguas no; y se vengán. de vez en cuando, ahogando a algún rechazado de la creación.

Dice Salvochea en una de sus raras poesías, que en trance de naufragio desaparecen las castas sociales que divierten a los pasajeros. En la playa no ocurre lo propio, o tal vez suceda a la inversa. Hay muchachas espléndidas, simples empleadas, que lucen una riqueza, una belleza de cuerpo que es la envidia de las Fabiolas huesosas y torcidas, y de las dueñas de palacio a las cuales ni el sol ni una conjunción de soles conseguirían fundirles las dos arrojadas de grasa que a cada una les sobra.

«El vestido más elegante, y ceñido, es el que nos regaló, al ponernos al mundo, la madre, tenemos dicho en algún sitio. Y así es; y aquí, en este amontonamiento de gente desnuda — o casi — se comprueba.

En el oro marino la desigualdad no es social a pesar de los trapitos carismos o baratitos. La hermosura de la juventud, y la de naciencia, prevalecen sin concesión al afete, al depilatorio y al dismulatorio. Libre el cuerpo de cinturas de contención y fajas de compresión, las panzacas se desbordan y los pechos se dan en cascada. Quizás si que los huesudos sean los más tristes proletarios de la playa.

Son interesantes estas reflexiones, vendidas a la mente por esa subversión, o inmersión de valores ocurridos en alta marinería. El militar sin kepis muestra su calva risible y la matrona exigente queda humillada por la soberbia desnudez de su criada. Si supieran reír, los peces acudirían las aguas con cien millones de risas por tanto muslo hinchado o seco, tímidamente penetrados en este cacho de Mediterráneo.

Porque es así: la pobreza real se llama vejez y fealdad y la riqueza verdad juventud y belleza, para la cual — para las cuales — todos tenemos participación en épocas determinadas de la vida.

Lo otro, lo rico o pobre por sobre o falta de dinero, es puro artificio que no merece la risa de los peces, sino la indignación creciente de las personas.

LA lucha por mejoras inmediatas y resistir los atropellos patronales y gubernamentales, se había hecho credo rutinario en nuestro Movimiento. Y fue al vernos errantes por los caminos del destierro que hemos comprendido que tales conquistas son fundamentales. Para un movimiento idealista, batallador y creador de nuevas condiciones de vida, las modalidades de lucha sin renuncia para el logro de nuestros fines son múltiples y de valor en no importa qué rincón del mundo.

Por los azares de la guerra y por la inteligencia de los directores del «Barrage de l'Aigle», que salían sacar buen rendimiento de los españoles sin enfadarlos, en dicho barrage éramos numerosos. Y entre las diversas corrientes, la C. N. T. era mayoritaria, la mejor organizada y decidida en todo y para todo.

La instalación del barrage con su población de barraques en medio de un precipicio peñascal que la inteligencia humana hizo productivo cubriéndolo de frondosa arboleda, era lo más apropiado para librarnos de los zarzapos de la guerra y del hambre. Y por obra de la C. N. T. y los que bajo su influencia siguieron su ejemplo en medio de la tragedia que estaba ocasionando la guerra, el solitario desierto se convirtió en lugar bullicioso, alegre, confiado y combativo.

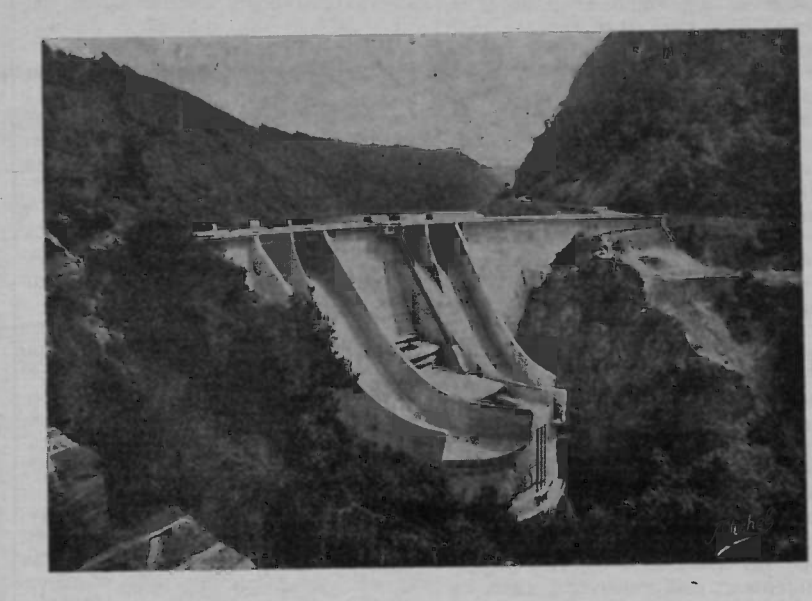
En la Auvergne había numerosos españoles económicos que gozaban de confianza. Pero los que habíamos hecho aquella tremenda revolución y la propaganda que contra nosotros habían hecho las derechas con el silencio cómplice de las izquierdas, para las autoridades y las gentes con que nos encontrábamos los refugiados éramos otra clase de españoles con los que había que tener cuidado. Y como tales fuimos recibidos, con una gendarmería bien montada, una iglesia para los arrepietidos y los que quisieran arrepietirse, y unas barraques, especie de campo de concentración a tres kilómetros de la población de la presa.

De los refugiados, los de la C. N. T. éramos los más temidos. Y aunque pareciera mentira, fueron los hombres de la C. N. T., con su conducta societaria los que hicieron desaparecer la gendarmería por innecesaria, como así el campamento que para nosotros se había construido aparte.

En un conjunto de gentes de distintas procedencias donde en alegres franchechas se daba rienda suelta a las pasiones, algún desorden es inevitable. Pero a éstos se nos neutralizaba sin gendarmes como lo haremos cuando vivamos en anarquía, dando razonados consejos o pesadas caricias a los desordenados.

Aunque la ración que se nos daba en las cantinas era superior a la impuesta por la guerra, ésta no nos reponía del hambre atrozada, y como para resistir aquel pesado trabajo, y nos desplazábamos por las «fermes» en busca de suplemento. Y tratando con los rústicos campesinos de la Auvergne, constatamos que éstos, salvo excepciones, también tienen un corazóncito, y las mujeres ni que hablar.

Para recaudar recursos con fines solidarios, los primeros festivales fue-



Discobolo

106 combatientes, se puso en campaña, con jefes que cumplían con lo que determinaba la base.

En la zona que le fue confiada al «maquis» C. N. T., habiendo escasa industria de guerra y sin enclavadas estratégicas no se presentó ocasión de poner a prueba su heroísmo. Pero lo cierto es que desde que se puso en campaña tal «maquis», los alemanes no intentaron más secuestrarnos y los comunistas dejaron de amenazarnos. Y por una coincidencia nuestro «maquis» ganó gran confianza en la población de la zona en la que actuaba, cortando las vías de transporte y comunicaciones de que pudiera valerle el enemigo. En aquella zona se organizó un «maquis» de niños bonitos, y al solo rumor de que llegaban los alemanes humaron en desbandada, dejando campamento y armamentos, que fue ocupado por el «maquis» C. N. T. En el «maquis» francés murieron luchando hombres de todos los credos y clases. Pero sus combatientes más decididos fueron los que estaban formados en las luchas sociales.

La presencia del «maquis» no sólo contruvo el peligro de que los alemanes nos secuestraran, sino que contruvo también la amenaza comunista. Cuando los socialistas repartieron por aquella zona el primer manifiesto en el que invitaban a sus afiliados a organizar el partido y la U. G. T., dos de los militantes que lo repartían fueron asesinados por los comunistas españoles en Nevic (Corrèze). Entre los socialistas cundió el pánico y uno se refugió en nuestro «maquis» y el manifiesto socialista fue repartido por los hombres de la C. N. T.

Cuando la liberación de Francia tocaba a su fin y se sometió a órdenes oficiales de todos los «maquis», el de la C. N. T. se dio por disuelto el 31 de octubre del 44 por no marcar el paso bajo la disciplina del gobierno. En esa fecha se organizó un mitin en Decazeville, principal foco comunista de la zona. Y los comunistas amenazaron de que dicho mitin no se realizaría. Por la presencia de 50 «maquisards» de la C.N.T., el mitin se realizó y los oradores de la C.N.T. y la U.G.T. pudieron cantar las del barquero sin ser molestados.

Las virtudes a prueba de nuestro Movimiento y sus hombres en tales trances no niega la existencia de defectos que aún nos falta corregir. Pero estos pequeños ejemplos de vida anarquizante son una prueba más del valor de nuestras ideas y la posible realización de las mismas.

Un «maquis» con unos jefes que no ejercían ninguna autoridad, y que a pesar de ello mantuvo su unidad moral en medio de situaciones tan anormales, es un ejemplo que cabe citar en estos momentos «modernos» en que la ambición de mando tiene perturbado incluso a nuestro Movimiento.

Cabe declarar que la obra narrada no es exclusiva del «Barrage de l'Aigle». En otros barraques y conglomerados de refugiados de la C.N.T., si bien con menos posibilidades y fortuna, han hecho lo que han podido con los mismos fines. Ejemplo de desinterés y valía que por ser un gran ejemplo ocupará escaso espacio en las historias oficiales.

SERAFIN FERNANDEZ

OBRA DE MANUEL BUENACASA

Tenemos la satisfacción de anunciar la pronta aparición de las obras de Manuel Buenacasa, comprendidas en un solo volumen de cerca de 300 páginas, con dos fotografías de Buenacasa fuera de texto.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por Y. Orobon Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado, encargado los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente. Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Helenio Molina, 11, rue Jean Molon, Paris (X*). C.C.P. Paris 23 167 06. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

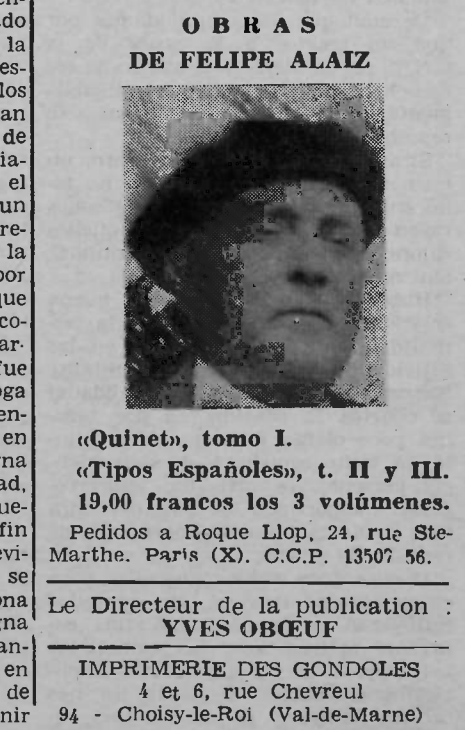
OBRA DE FELIPE ALAZ

«Quilnet», tomo I.
«Tipos Españoles», t. II y III.
50 francos los 3 volúmenes.

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). C.C.P. 13507 56.

Le Directeur de la publication : YVES OBOEUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)



BREVES

Epístola a un generalazo

Llegó, estuvo y se fue, apenas se enteró nadie. De puntillas llegó, estuvo y se marchó. Como los ratones. La gorra hundida, hacia los ojos. Pasando solo nocturnamente y por avenida alumbrada. Tal era el temor de que se le reconociera. Pero no ha venido por nada. Ha venido con misión que habrá tratado de cumplir. Misión que al tratarse del segundo personajillo de España, no cabe duda, era importante, por lo menos para seguir con las tiendas en la mano y desgobernando a su país. Las concesiones no habrán faltado. A cualquiera le avergonzaría tener que amagarse, pero a ese como a todos los paniaguados, no importa qué tarea puede confiárselo. Aun que tenga que descolgarse la «chatarra» que en otros momentos y en otras circunstancias otro «angelito» le colgara, que lo otro.

Una cosa es servir una causa, y otra servirse, no de la causa, sino del dueño. Y para ello los apellidos por niños y grandes y sonantes que sean nada tienen que ver. Hay que saber y naturalmente poder adoptar la postura del día. Y por ahora hay que bailar en la cuerda floja.

Y hablando de cuerda, la que se está preparando, esa... si que no es floja.

T. M. M.

Esto me contó un exilado del 39

por FELIX ALVAREZ FERRERAS

FRANCIA se hallaba dividida en dos zonas: zona ocupada y zona libre. Nosotros nos ubicábamos en la ocupada. Decidimos pasar a la libre que de libre no tenía más que el nombre, pero mi amigo y yo teníamos familiares en esa parte y decidimos por tales razones ir a ella.

Residíamos por entonces en Mimi-zan-Plage. Llegamos a Burdeos y por nuestras amistades pudimos entrar en posesión de los documentos que necesitábamos para el viaje, o sea, el «laissez-passer», salvoconducto que se requería para poder viajar.

Correspondía yo con una muchacha francesa con la que forjé amistad durante el tiempo que estuve trabajando en Châlons-sur-Saône, y la cual digno es decirlo, se portó muy bien con nosotros los exiliados españoles, ayudándonos en todo lo posible a mantener nuestros ánimos y miserias.

Contando con esta amistad sincera, acordamos ir a esa ciudad, ya que era uno de los puntos de demarcación de línea y allí veríamos las posibilidades que esa aglomeración urbana nos ofrecía para realizar nuestro plan.

Subimos en el primer tren que salía con dirección a París, y llegados a esta capital, constatamos que no poseemos permiso de viaje como trabajadores de la organización. Todavía que tenía que acompañar a nuestros documentos. Los alemanes en todas las salidas de estaciones parisinas exigían los papeles de identidad: «Ausweis, Ausweis». Al presentar el nuestro nos preguntan a qué lugar trabajamos. Respondemos que en la base submarina de Burdeos, ¿Dónde está el permiso de las autoridades de la O. T.? Nos defendemos dando las mejores excusas que podemos. Nos dicen que no vale justificación ninguna y que en vista de tal irregularidad se ven obligados a llevarnos a la Kommandantur. Ya estamos, pues, entre una pareja de la Gestapo y vamos a salir de la estación, cuando aprovechando la multitud de personas que descienden de los trenes de «banlieue» y agarrando fuertemente la mano de mi amigo y a empujones entre la gente, carrera perdida por las calles de París, logramos deshacernos de nuestros guardias. Después de tomar aliento de esta marcha forzada, con mucha precaución caminábamos hacia la Gare de Lyon, evitando las patrullas de alemanes que no cesaban de circular en esos días trágicos. Sin obstáculos y no sabemos por qué fenómenos, entramos en esta estación sin ser molestados.

Visto lo sucedido en París, y para no creamos complicaciones, decidimos apartarnos a ocho kilómetros de Châlons-sur-Saône. Así lo hicimos. — Tengo que aclarar que jamás cogimos trenes expresos para evitar a la policía. — Descendimos del tren sin contratiempo ninguno, y sin molestia de indole policiaca, salimos de la estación. A pie y por carretera llegamos a Ohálons y al hogar de la muchachita francesa, la cual nos recibió alegremente. La explicamos nuestras intenciones y ella se prestó sin interés ninguno a ayudarnos lo que pudiese. Creer necesario, sin embargo, que descansemos algunos días, dándole tiempo para preparar la posible travesía de la zona.

Pasado este tiempo y cuando todo estuvo a punto, salimos con ella, ya por bosque, ya por senderos. Estando a la vista de la zona libre nos detenemos. Ella nos da toda información y señalándonos el camino nos despedimos, brotando nuestros ojos las lá-

grimas de la cordial amistad y de la emoción. De vez en cuando nos volvimos para saludarnos y, como para desearnos acierto en la empresa que habíamos determinado llevar a cabo.

Continuamos solos por el bosque y cualquier movimiento de este nos hacía estremecer creyéndonos haber sido descubiertos. Todo se desenvuelve como lo habíamos previsto, llegando sin obstáculo ninguno al primer pueblo de la zona libre denominado Varennes-le-Grand. ¿Zona libre, digo? En el preciso momento que subíamos al tren dos policías franceses de la famosa «Sûreté Nationale» nos interpellaron exigiéndonos documentación. Les presentamos el «ausweis» y todos nuestros documentos. Todo está en regla, pero al llegar al «laissez-passer» los contestamos no poseerlo por haber atravesado la línea clandestinamente. Desearnos — decimos — trabajar en esta zona, ya que somos contrarios al sistema alemán. Como respuesta nos dicen que lo lamentan, pero que sus órdenes son las de conducirnos ante el comisario de la estación de Maçon. Somos introducidos en su despacho y después de hacernos las preguntas que quisimos, nos informa que se ve en la obligación de ponernos a la disposición del prefecto y que momentáneamente vamos a ser dirigidos a la cárcel (couvent de Carmélites). Sus órdenes son ejecutadas por estos «patriotas». Somos encerrados en esta prisión y en una celda en donde ya se hallan varios detenidos más, entre ellos varios judíos.

Residía mi hermana en esa ciudad y no faltó en venir a visitarnos y ayudarnos todo lo que pudo el tiempo que duró nuestra detención. A los veinte días mi compañero salió para ser incorporado al Grupo de Trabajadores 552 con residencia en Pontaneveaux, a doce kilómetros de Maçon. Dos días más tarde abrazaría a mi amigo por haber sido enviado al mismo grupo.

Trabajar y pasar hambre era la labor a efectuar en ese organismo penitenciario. Gozábamos de algunos permisos que nos permitían abastecernos de algunos productos en diferentes lugares y mejorar de esta manera nuestra misera ración cotidiana. El capitán de grupo Mr. Villalongue, personaje sin escrúpulos, estúpido e ignorante, comandante de este cuerpo, hace aparecer una nota informando

UTILITARISMO Y EDUCACION

Es menester por medio de una nueva organización social, elevar y emplear racionalmente la raza humana, desde el nacimiento, durante todo el curso de la vida, hasta la muerte, y efectuar inmediatamente ese cambio reemplazando todas las circunstancias humanas inferiores que existen, por circunstancias superiores, tanto como cuanto la humanidad unida pueda ahora crear... Hagamos que el capital, el talento y la industria de la población del globo sean empleados con energía y sabiduría para introducir medidas eficaces aptas para cambiar las circunstancias inferiores en circunstancias superiores, para dar un arreglo científico a la sociedad, para asegurar la más grande suma de dicha a todos a través de las generaciones sucesivas.

OWEN

A TODO VAPOR

Si no sabemos hacer de la decisión virtud, si dejamos deshacer en nubes la gratitud;

si en desaliento guardamos en costal la semetiera; en laxitud aguardamos que nos de la primavera la floración que esperamos;

si alejamos el pensar de lo que nos amenaza queriendo solo hacer baza con las cartas del ganar;

si atizamos la tormenta que un día puede esallar y no sentimos la alerta de no hacer el bien obrar;

si el que accionando puede ir allanando el camino deja impagado su Debe lanzando un reto al Destino;

si hay quién de todo murmura sin hacer nada jamás aventando el aura pura de amor hacia los demás.

Si ante la necesidad somos como de cemento; si más que ante la Verdad nos inclinamos al viento que halaga en su falsedad... Recomendamos: Silencio.

FOGONERO

El «maquis» C.N.T.

A los jefes franceses de la resistencia de la zona no les había pasado desapercibida la actividad de la C. N. T. del barrage; no les era desconocido su valor y por medio de los patronos de la empresa — que eran de la resistencia — a los afiliados de nuestra Organización les fue confiada la recogida de material para el «maquis», que se parachutaba en un campo vecino al barrage. Los empresarios, de acuerdo con los jefes de la resistencia — no comunistas — por su espíritu de resistentes o por lo que apreciaban nuestro trabajo, nos comunicaron la iniciativa de organizarnos en «maquis». La iniciativa fue aceptada, pero la consigna en boga de morir por la Francia no nos entusiasma. El asunto fue tratado en concurrencias asambleas y la consigna adoptada fue morir por la libertad, o sea en la lucha contra los que quieren privarnos de ella, y con tal fin nuestro «maquis», aun siendo revivido por el «maquis» francés, se movería con independencia en la zona que le fue confiada. Nuestra consigna no fue desechada por el mando francés, y el «maquis» de la C. N. T. en el que participaron compañeros de otros «barrages» y que llegó a reunir

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE A.I.T. C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... Michel BAKOUNINE 8 SEPTEMBRE 1966 NUMERO 418 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

VACANCES ET LOISIRS

LES vacances prenant de plus en plus d'importance aux yeux de la classe ouvrière, il ne manque pas de profiter pour se gaver en faisant vibrer la corde sensible d'une foule de naïfs qui n'hésitent pas à sacrifier onze mois dans l'année pour avoir des vacances « comme tout le monde ».

« Jeunesse », le sympathique journal des « C.L.A.J. » disait à ce sujet dans son numéro 13 : « Consommateurs nombreux d'une denrée nouvelle : les loisirs, les sociétés anonymes ne pouvaient manquer d'y voir un nouveau « filon », une nouvelle mine de profits.

LIMITER LES NAISSANCES

Il ne suffit pas de limiter les naissances pour arrêter le flot de la croissance démographique. Telle est la question posée dans le n° 67, de « Faim et Soif », sous le titre « Vérités ».

Le ne partage pas cette façon de poser le problème; cela me semble une contre-vérité banale reflétant un état d'esprit d'une rare indigence.

Je dis, au contraire, que si l'on permet en toute liberté la propagande pour la limitation des naissances, en procurant aux intéressés les moyens scientifiques contraceptifs, sous contrôle médical, le flot de la croissance démographique sera rapidement arrêté.

DE LA VIOLENCE REVOLUTIONNAIRE

Le droit de concomitance appartient, naturellement à celui qui est l'artisan de la production mais ce droit est fort souvent limité du fait de la civilisation capitaliste qui maitresse des biens de production, en assure la distribution là où son intérêt est le plus profitable.

La prochaine révolution respectera la dignité de tous les travailleurs, de tous les malades, de tous les vieillards; il n'y aura plus d'amour, mais le droit absolu de tous sur le même pied d'égalité face au besoin et à la nécessité de l'existence.

Du porte-clef au transistor de poche (1)

Au moment où de partout surgissent des techniques nouvelles. A l'époque de l'atome, de l'électronique, de l'automatisme. Alors que nous assistons à la naissance d'une nouvelle société qui nous entraîne dans un rythme étourdissant, voici l'apparition massive d'un nouveau phénomène :

rouge ou la « Triumph » blanche qui les font tant rêver, eux et leurs copains ! On peut les compter sur les doigts de la main, les garçons ou les filles qui se la payent. Mais par contre, ceux qui font les heures supplémentaires pour « être à la mode », ils sont beaucoup plus nombreux.

Et pendant les vacances, le phénomène s'amplifie, c'est l'année collective — même pour les responsables de la lutte ouvrière — c'est « Alice au pays des merveilles ».

AUX JEUNES

Vos ascendants n'ont pas su construire un monde à la mesure de nos possibilités industrielles, un monde de paix, d'égalité et de liberté...

Vos savants, qui, comme les ouvriers des armements, n'éprouvent aucune honte à vendre leur savoir à la plus hieudeuse des causes...

LES TUEURS AMERICAINS

Vitman, le fou tireur d'Austin (Texas), le bon tireur ! a abattu 15 personnes à lui tout seul et de sa propre initiative.

« Au milieu de l'euphorie générale, nous saurons — nous — que ce jour de fierté est un jour de honte. Nous saurons qu'il fut une insulte à la paix, une défaite pour l'homme, une offense à la civilisation, un défi à l'avenir.

COMMUNIQUE

Si vous désirez lire un reportage sur le camping de St-Mitre, camping libertaire qui a rassemblé de nombreux participants; si vous désirez lire cette curieuse expérience, envoyez votre adresse et un timbre pour frais à G. Britol à Spéracécès 06(A.M.). Il ne s'agit pas d'un récit littéraire, mais des résultats d'une expérience qui enrichira votre pensée.

COMMUNIQUE

Chasseurs de nègres, ils vendaient leurs cargaisons humaines à tous les européens émigrés aux Amériques, que ni la Bible, ni l'Evangile n'empêchaient de participer à la plus honteuse des exploitations après avoir exterminé les Indiens : l'esclavage !

COMMUNIQUE

« On » voudrait nous faire croire qu'il n'y a plus de différence entre ouvriers, employés, apprentis, lycéens et ruraux d'une part, et grands banquiers, gros industriels, cadres supérieurs d'autre part. Que la division de la société en classes n'existe plus.

COMMUNIQUE

« On » voudrait nous faire croire qu'il n'y a plus de différence entre ouvriers, employés, apprentis, lycéens et ruraux d'une part, et grands banquiers, gros industriels, cadres supérieurs d'autre part. Que la division de la société en classes n'existe plus.

LES FLIBUSTIERS

Aviation, l'exploitation de l'atome ont fait reculer l'avantage des forces maritimes, mais à l'égard des peuples sous-développés, des peuples mineurs dans l'art de la destruction, et qui ne possèdent — même s'ils ont des côtes — aucune marine militaire, les flibustiers restent, pour ces petites nations, les pilliers à la recherche de marchés nouveaux...

Nous faisons appel à la conscience des hommes qui, quelles que soient leurs inclinations sociales sont attachés à ce principe supérieur « qu'avant le pouvoir et la force, le profit, le dollar et le capital, il y a l'homme. Et qui porte atteinte à sa révolte contre l'exploitation, mérite d'être mis au ban de l'histoire, là où dans la mémoire des justes pourrissent les souvenirs des tyrans.

LES révolutions n'ont jamais libéré les hommes de l'oppression du fait que les tueries, les basses vengeances, les règlements de compte, les jugements sommaires, qui doivent être réprimés par les responsables de la révolution, font perdre à celle-ci sa grandeur, sa dignité et que les révolutionnaires qui s'abaissent aux mêmes injustices que celles qu'ils combattent, sont incapables de mettre sur pied une civilisation humaine et sociale.

Pour notre PROPAGANDE Faites circuler les brochures de nos rédacteurs: Gaston BRITEL De la Mythologie Marxiste-Léniniste La brochure: 2,75 F. René VILLARD Face au racisme et au néo-nazisme. La brochure: 1 F. Remise 30% pour la propagande. « Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

UN CITOYEN DU MONDE J. S. R. - C. N. T. JEUNESSES SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL Réunions et permanences: Le mercredi à 20 h. 30, au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris-9e, téléphone TRU 78-64.

LES camarades qui désiraient créer des groupes J.S.R. en province sont priés de se mettre en relation avec nous pour recevoir du matériel et toute l'aide nécessaire, en écrivant à Jeunesse Syndicalistes Révolutionnaires, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris, 9e.

RENE VILLARD

Grandiosa Concentración en Lezán

(Viene de la página 4.)

deseo sexual de los oficiales y soldados del ejército de ocupación, eran autorizadas para ir a Marruecos. Ana Villalobos sacó carnet de prostituta para poder seguir a su compañero. Pero al llegar allí no hizo tan baja profesión. Se puso a trabajar de criada; así ganaba algo para sostener a su compañero.

Los presidiarios del Hacho salían para hacer distintos trabajos. Ana consiguió tomar contacto con los presos. Tanto fue así que llegó a quedar en cinta durante tres veces consecutivas. Debiendo engañar sucesivas veces a la patrona que servía, hasta terminar por decirle la verdad, y quién era el padre de las criaturas.

Fue de esta manera que los hijos de Sánchez Rosa nacieron en Ceuta. Y esta mujer tan abnegada, tan dispuesta al sacrificio, tuvo que sufrir, pasar por el dolor, de ver el fusilamiento de su esposo y el de su hija mayor, practicado por las fuerzas franquistas que dominan España.

Todo eso que relatamos tuvo el valor de estar encarnado en una infinidad de militantes de la C. N. T. y del anarquismo.

Si en La Escala un barbero consiguió hacer del pueblo un centro anarquista, Aquilino Gómez, de Baracaldo, fue orientador de los metalúrgicos de Bilbao. El caso de Aquilino se repetía en la influencia que ejercía Seisdedos entre los campesinos de Casas Viejas y de toda la comarca.

Igual ocurría en Pedralva con Narciso Poeymirán. Hombre culto, bueno y honrado. Ejemplo de luchador anarquista que a los setenta y un años, después de machacar a palos, de someterlo a toda clase de torturas, trataron de asesinarlo delante de todo el pueblo, pero no lo consiguieron. El pueblo aterrado huyó hacia el campo para no presenciar tan horrendo crimen. El recuerdo de Narciso Poeymirán y el de otros muchos luchadores, sigue perenne entre los trabajadores españoles. Ello se demostró recientemente, en plena dictadura, enterrando por lo civil a una nieta de Narciso, con gran acompañamiento de trabajadores y amigos de los familiares.

Todo cuanto venimos relatando explicará a los jóvenes que conviven con los franceses por qué no se hace en este país un gran movimiento. Y es como un movimiento no se hace en torno a un periódico o en torno a una figura, sino por hombres abnegados, con espíritu de sacrificio, dispuestos a enfrentarse con todas las consecuencias que conlleva la lucha por verdaderos anarquistas.

En las épocas que venimos retratando, el anarquista era la encarnación de las ideas que propagaba. El anarquista no bebía, no fumaba, no tenía vicios de ninguna clase. Era el mejor hijo, el mejor padre, el mejor marido, el mejor compañero.

A mi padre lo llevaron al Castillo de Montjuich con todas las agravadas de anarquista. Mi madre buscó cincuenta y dos mil firmas que pedían la libertad de mi padre. Demuestra ello que la potencia de Beus, exortando las curas y la reacción, tenían en estima a mi padre. No salió en libertad, pero le pusieron fuera del proceso que tramaban contra los anarquistas.

Igual ocurrió con los hermanos Torrrens, con Ferrida del Mármol, orador profundo en cuatro idiomas, y con otros compañeros más.

Cuando los anarquistas salían en libertad se iban a otros países para seguir propagando las ideas, no para acomodarse y darse la buena vida. A medida que una generación iba desapareciendo de la lucha, otra generación surgía que continuaba el combate. Así pudieron salvarse las circunstancias más difíciles que se iban presentando, como por lo que recobra el alma. Casals dice la verdad.

Aquí — gusta el repetir — hacemos música, simplemente y seriamente.

Al cabo de unos minutos, tranquilizado por la integridad de la técnica, no pienso sino en la fortaleza de espíritu que mantiene en vida a este cuerpo tan frágil, y, curado de toda ansiedad debida a la avanzada edad del concertista, entro en la obra como en una catedral firmemente arquitecturada. El milagro, una vez más, se ha cumplido. Desafiando las leyes naturales, Casals continúa siendo Casals: el primero de todos.

Que el embobamiento no me haga injusto por sus brillantes segundos! Distráctas desgrana sonidos arrebatadores, cuya pureza angélica se opone a la austeridad grandiosidad de su vecino. En el piano, Julio Katchen se ajusta, espléndidamente, al gorgojo

pueblo hacia el camino del trabajo y de la reconstrucción.

Si Barcelona comió fue porque el sindicato de la alimentación se ocupó de organizar la distribución. Fuimos nosotros los únicos que resolvimos los problemas que se iban presentando en el fragor de la lucha; porque los demás no resolvían nada. No tenían programa de ninguna clase.

Dimos lección al mundo de que es posible organizar la sociedad entre productores libres, sin parásitos de ninguna clase. Lo demostramos al mismo tiempo que nos batíamos con las armas en la mano.

Entre tanto, demócratas, socialistas, comunistas se ponían de acuerdo para que el ensayo de los libertarios no repercutiera. ¡Todos se pusieron de acuerdo para vencerlos!

Nosotros no perdimos el combate. Toda nuestra obra quedó grabada en el pueblo español. Todas las calamidades, todas las vilezas se estrellan ante la realidad de los hechos. Por más que traten de destruir a la C.N.T., nuestro porvenir está asegurado, porque España por toda España esta nuestra obra y nuestra semilla.

El compañero Alvarez resumió lo dicho por Federica y cedió el micrófono a los artistas que esperaban la ocasión de poderlos deleitar con su música, cante y recitar de poesías. Así pudimos escuchar en varias canciones de los vnos de Murguía, la música melosa del acordeonista Caparrós, de Arles, la de otro acordeonista de Sète y que no pudimos recoger su nombre.

También intervinieron muchos y buenos aficionados al canto, al recital de poesías, contar chistes, y de los cuales ignoramos sus nombres. Vaya hacia todos nuestro saludo y hasta la próxima!

QUINET

El milagro PABLO CASALS

FRECUENTEMENTE se habla de niños prodigios. ¿Y si hubiera ancianos prodigiosos? Yo he visto y oído uno un sábado por la noche: Pablo Casals.

Al ver adelantarse a este nonagenario en el coro de la iglesia de San Pedro, uno se decía: es una apuesta, un espectáculo para la vista ese hombre menudito con un violoncello en la diestra casi tan alto como él, con el cual tocará, y si lo hace, ¿qué será ello? Acompañado de David Oistrakch y de Julio Katchen, Casals se inclina ceremoniosamente ante el público que invade hasta el último confesional de la arquitectónica iglesia catalana, y luego el presentado toma asiento. En los pupitres brillan las partes del «Trío en mi bemol» de Schubert. Es cuando, sin tiempo de pulso, Casals levanta el arco...

Yo estoy en primera fila, a tres metros del maestro. La sofla me escorche de su rostro y le veo, solamente, la mano derecha en la que brilla un anillo de oro. El arco va y viene, rasga, resaca, ataca de taldn o hace cantar las cuerdas. La mano que lo guía, cierto, no es la de un hombre de noventa años. Sorprendente vigor de los golpes de arco, intransigente virilidad de los acentos; diríase que virutas de oro, arrancadas a la masa del violoncello, vuelan en torno de Casals. A veces un gruñido de satisfacción puntúa un esfuerzo recompensado. ¿Qué es lo que busca, este hombre obstinado? No la suavidad, sino la elocuencia. Para otros los desmayos, las frases muelles acariciadoras, los rurnunos arrulladores. Casals desecha lo bonito por lo bello, la historia por lo que recobra el alma. Casals dice la verdad.

«Aquí — gusta el repetir — hacemos música, simplemente y seriamente. Al cabo de unos minutos, tranquilizado por la integridad de la técnica, no pienso sino en la fortaleza de espíritu que mantiene en vida a este cuerpo tan frágil, y, curado de toda ansiedad debida a la avanzada edad del concertista, entro en la obra como en una catedral firmemente arquitecturada. El milagro, una vez más, se ha cumplido. Desafiando las leyes naturales, Casals continúa siendo Casals: el primero de todos.

Que el embobamiento no me haga injusto por sus brillantes segundos! Distráctas desgrana sonidos arrebatadores, cuya pureza angélica se opone a la austeridad grandiosidad de su vecino. En el piano, Julio Katchen se ajusta, espléndidamente, al gorgojo

de los arcos. Al lado del violinista ruso, Katchen ejecuta la «Sonata en la» de Bach y pronto la «Sonata a Kreutzer» con una perfección inaudita, con la sobria grandeza que Pablo Casals inspira sin reclamarla. Aquí todo el mundo está al unisono con este músico genial que da el tono, el día, si puedo decirlo, con una humildad brillante.

Bernard GAVOTY
Prades, 31 de Julio 1966.
(Traducción de J. F.)

¿DONDE TERMINA EL DERECHO DE LOS GENERALES?

VERDADERAMENTE, me parece imposible dejar sin réplica las sorprendentes declaraciones recientemente hechas en el diario «Le Figaro» por un eminente profesional de la estrategia. El general Beaufre es libre de creer en las virtudes pacificadoras de las armas atómicas y de pretender que la force de frappe francesa trabaja, por su parte, por el mantenimiento de una paz fundada en el equilibrio de terror. Pero cuando, aventurándose en el terreno de la biología se permite afirmar que la polución de la atmósfera terrestre por los residuos radioactivos no constituye ninguna amenaza para la humanidad, el general se expone a ser vigorosamente contradicho por cuantos, un poco mejor que él, están capacitados para evaluar el peligro.

Uno no comprende sobre qué argumentos se apoya el general Beaufre para alejar, de un trazo de pluma, los terribles presagios del gran sabio Linus Pauling, premio Nobel de química, uno de los promotores de la biología molecular; y sobre todo, cabe extrairse de la seguridad con la que osa concluir que la situación actual no es nada inquietante después de las 362 explosiones nucleares habidas en nuestro planeta. ¿Qué sabe el general de ello?

La situación presente, en cuanto al estado del patrimonio hereditario humano nadie la conoce exactamente, incluidos los genealogistas más competentes, ya que, si estragos ha habido en los elementos constitutivos de este patrimonio (en los genes) ellos se manifestarán tardamente, en el curso de las próximas generaciones.

Pero lo que a partir de ahora pueden manifestar los genealogistas, es que tales daños son una realidad; que la calidad media de los genes humanos ha descendido con respecto a lo que era antes de las explosiones, puesto que cada una de éstas ha determinado un acrecentamiento de la radioactividad, el cual, por ligero que sea, provoca una elevación de tasa en las mutaciones, siempre o casi siempre desfavorables. Lo que los biólogos pueden afirmar es que a causa de estas explosiones un gran número — no precisamos más — de personas deformadas, enfermas, débiles, van a nacer, y que en mejores circunstancias no habrían venido a luz en cantidad de tales. Lo que pueden afirmar, visto el influjo canceroso de las radiaciones, es que no hemos acabado de ver el aumento de las frecuencias de ver el aumento de las frecuencias de cáncer y leucemias (la leucemia ha aumentado, en E.E.U.U. entre 1952 y 1959, de 300% en los bovinos y de 400% en los porcinos; ¿y por qué no va a ser igual entre los humanos?) Lo que pueden afirmar es que el contenido en strontium radioactivo no cesa de elevarse en la leche y en la harina, por las que pasa — y no para nuestro bien — a los esqueletos de todos los niños del mundo...

Y debo manifestar, además, que no expreso aquí convicciones personales, que me es dado enunciar hechos elementales reconocidos por todos los hombres de ciencia, a excep-

ción, quizás, de algunos que, por razones que les afectan, prefieren callar o disfrazar una verdad mal recibida en altas esferas.

Así cuando el general Beaufre escribe que la situación actual no es inquietante, contradice los datos fundamentales de la biología y, por la autoridad que se asigna a su rubrica, contribuye a acreditar un optimismo ilusorio en una opinión pública ya tendenciosamente informada.

Los generales tienen el derecho de considerar que el daño causado al hombre está justificado por los intereses superiores de la defensa nacional. Pero no están en el derecho de afirmar que el mal no es el mal...

Jean ROSTAND
(Traducción: J. F.)
12 agosto 1966.

ACTUALIDAD

LOS más recientes contactos de los jefes de Estado franceses, indostánico e inglés con los altos gobernantes soviéticos en el Kremlin y las declaraciones en Washington del señor Rainer Barzel, segundo de a bordo en nave del partido Democrócrata de Alemania Occidental, relacionado todo ello con la grave situación que atraviesa el mundo vis a vis del Vietnam con indubiables repercusiones extracontinentales, viene a reactualizar un comentario que no formulé a su debido tiempo. Se trata de un coloquio (1) entre intelectuales marxistas realizado en Praga, en el pasado año, donde el filósofo y escritor francés Jean-Paul Sartre intervino, criticando el término «decadencia» que, al parecer, se propala dentro su mundo socialista, afirmando que «solo sobre la base estrictamente artística se que la decadencia puede ser justificada y definida».

Pero lo que merece especial atención, sin dejar de objetar el concepto precedente, que trataremos de analizar luego sustancialmente, son las palabras finales siguientes de la intervención del señor Paul Sartre: «El verdadero problema consiste en saber si la izquierda del Oeste puede o no entenderse con la izquierda, con los socialistas del Este y si será posible establecer un frente común.»

Son del dominio público los esfuerzos que vienen prodigando ciertas élites del occidente europeo con el fin de reunificar Europa, en muy especial modo el primer mandatario francés, proponiendo una entente desde Gibraltar a los Urales y, como es sabido también, el alemán occidental su punto vital, el interés supremo de su política interna f externa se encuentra en conseguir, a cualquier precio, la unificación de las dos Alemanias.

Por boca de uno de los más encumbrados representantes del partido germanista, Doctor Barzel, con una sagacidad premeditada digna de la de-

DISCOS

He vivido una naturaleza de pínos, he gozado efímeros de luz mediterránea. Me he reencontrado a mí mismo, he revivido mis años mozos dentro del marco de las férvidas, agresivas y perfumadas excursiones. Puesto que el pínos, el espáñes, la roca y la panorámica estaban en mi camino.

Pero las aves, brillaron por su ausencia. ¿Por qué no estaban, las aves? En los tonidos del sol, la golondrina acude a su presencia. En mi lugar de paso Helios impera y la gracia y veloz «falzillo» no existe. El espacio, de un azul brumido, tórrido a pesar del viento, no aienta ni el mosquito. ¿Es esta la causa de la ausencia de pájaros, de la despoblación comarcal de las aves?

En «nuestras» alamedas pululaban cien especies de alados y en ellas competían ruseñeros y jilgueros. De la mochila sacábamos el cacho de torta y la urraca retona atendía nuestra partida para recoger el pínos que se había desprendido de nuestra acarada comía.

Seco de bosque y verde de fuente, entonces, y verde esperanza de los años jóvenes, robustos luego.

Lo de ahora, vida inobjativa en marco agosto, dorado de sol y verde de pínos. Y azul extensivo, en el éter y en el agua.

Y gente acaracolada en coches por todo. Gente que va y viene, en velocidades, sin aventajar a los calmos caracoles. Arenas — y piedras — desparecidas bajo la masa humana, desnuda a medias, y a medias anudada en arabescos chillonos. Chilla más la pretensión que el oleaje. Y que el viento amestrado. Mistral de Mallorca calla esta vez acogido por el chirriante ayeisismo. Provenza y todo, y la chicharra tiene voz en el cromo, y los cigallars se revelan desahuciados. Como las golondrinas.

¿Volverán, esas? Ningún bardo provenzal lo predice, porque ningún reporter enterado de todo sabe que ellas han desertado, por ahora, este espacio mediterráneo.

¿Dónde están, pues, las golondrinas?

Sin duda donde no estamos nosotros, los veraneantes rutinarios, amodermistas, trepidantes, espesos, vulgares y corruptores de paisajes.

DISCOBOL

CONTRA EL COLONIALISMO

BISSAU (Guinea portuguesa). — La dirección militar ha descubierto un arsenal clandestino cerca de Cacoacas, perteneciente a los rebeldes guineanos. El depósito contenía solamente algunos miles de proyectiles para fusil y algunas granadas de mano.

En la Punta del Inglés, región de Date, las fuerzas de Salazar sostuvieron un encuentro con los insurrectos, con algunas bajas por ambas partes.

En Angola, las tropas portuguesas sufrieron once bajas (un muerto y diez heridos) en el periodo del 2 al 8 de agosto, según un comunicado publicado en Luanda, por el mando militar de aquella provincia.

MAS CONDENAS

MADRID. — Ha dictado sentencia el Tribunal de Orden Público en la causa seguida a Manuel Fernández-Montesinos García, Jesús González Quesada, Mariano Nuevo Díaz, Antonio Nogué Diez, José B. R., José P. G. y Hermes P.

El primero de los procesados ha sido condenado a seis meses de arresto; los tres siguientes a cuatro meses de privación de libertad, y los tres últimos que estaban procesados en rebeldía y para los cuales retró la acusación el fiscal, han sido absueltos.

De Fernández-Montesinos dice el texto judicial que se afilió a una Organización Sindical clandestina y que trabajó para la captación de adeptos, entre los que se encontraban Jesús, Mariano y Antonio.

(Nota: Se trata de elementos de A.S.O.)

«DOS PAREDOES»

BOGOTA. — El periódico «Crisol» de Cali compara el muro de Berlín con la alabrada de Gibraltar, «Crisol» no acrisola bien al escaparse el muro de Guardia Civil y Carabinero que Franco mantiene cerca del alambre de los ingleses.

SOLO ESO LE FALTABA

LIMA. — Ahito de diplomas y medallas, el general Francisco Franco ahora nombramientos de alcalde de barrio. Tal distinción se la ha concedido el barrio limeño de Comas.

Para cuando pierda el caudillaje en España, ya tiene empleo peruano.

ESCRUPULOS DE MONJA

GIBRALTAR. — Dos españoles, Manuel Oriuñuela y Martín Mena deambulaban por las calles de esta ciudad en la madrugada del 5 de agosto. Metiéndose en una conversación inquisitiva sostenida por cuatro policías británicos, ambos intrusos se ocuparon de la inverosimilitud española, siendo desmentidos por la fuerza bruta no española, que a mamporros los acompañó a la alabrada fronteriza. Regresados a la patria, ambos malparados patriotas presentaron denuncia al sindicato Vertical y a las autoridades a los efectos de declaración de guerra — o casi — de La Línea a Londres. El suceso ha sido enormemente explotado por la prensa franquista de toda España, pero el recuerdo de Torrero, Badajoz, barranco de Viznar, Parque de María Luisa, Campo de la Bota, etc., ha reducido considerablemente el brio de la campaña.

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández.

Precio: 1 F. en esta Administración.

CATOLICAS EXTRAVIADAS

HUESCA. — Treinta muchachas excursionistas de Acción Católica de Madrid se extraviaron en el Pirineo, sector de Canfranc. Rezando no encontraron el buen camino, teniendo que pasar una noche fría no en el cielo, sino debajo del mismo. La Providencia no acudió a salvarlas, pero si una veintena de socorristas, que hicieron el papel de providencias.

LA IMPORTANCIA DE UN TRAPO

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha dictado escandalosa sentencia en la causa seguida a J. Fernández García y Andrés Serra Masaguer, por delito de ultrajes a la bandera española.

Los procesados arrancaron una bandera izada sobre la puerta de un banco en Vich, dejando un trozo en el suelo y abandonando otro en las cercanías del cementerio de la localidad. El Tribunal les ha condenado a sendas penas de dos años de prisión.

ANTENA

unos años a esta parte, se están produciendo numerosos casos de cáncer. CON EL ANGEL DE LA GUARDA DORMIDO

CORDOBA (Argentina). — Unos desconocidos penetraron en el palacio episcopal de la ciudad de Villa María, tras forzar una puerta, y se apoderaron del anillo episcopal y de 80.000 pesos en efectivo. El obispo de Villa María, monseñor Deano, puso el hecho en conocimiento de las autoridades, las cuales realizan activas diligencias para identificar a los saqueadores y autaces ladrones.

CON DINERO, LOS BURGUESES SE ARRANGLAN

BARCELONA. — El contratista y el encargado de las obras de la nave en construcción en la calle Llérida, 27, de Badalona, que se derrumbó, matando a tres obreros, han sido procesados y pasados a prisión por orden judicial. El juez ha señalado para cada uno de ellos la cantidad de 250.000 pesetas como fianza para la libertad provisional y la suma de dos millones y medio de pesetas como responsabilidad civil. Los procesados son los hermanos Angel y Sebastián Costas Engray.

En las obras del Metro en San Andrés también hubo tres obreros muertos por aplastamiento.

CREA EL DELITO Y CASTIGA AL DELINCUENTE

SAN SEBASTIAN. — En la Plaza de Urquiza, de Elbar, intentaron manifestarse unos grupos de obreros. Como la manifestación no estaba autorizada aquéllos fueron disueltos por la Fuerza Pública.

Fueron detenidos seis manifestantes, de los cuales tres quedaron en libertad. Los otros, Claudio Plaza Morales, Sabino Bastarrica Arizaga y Víctor Lecumberri Arana, fueron trasladados a San Sebastián y puestos a disposición de la autoridad competente.

PASADAS LAS VACACIONES PENSEMOS EN LA «ESCALADA»

HAN pasado las vacaciones; la flaccidez del país se ha recobrado; la producción restablecida; los veraneantes con el cambio de clima han saturado sus espíritus; han recobrado energías aún a cambio de la pérdida de calorías.

Pero, ¿y los nuestros pensarán en nuestras «cosas» del interior y el Exilio, paralizadas por falta de «materias primas» y escasez de «mano de obra»? ¿Estarán dispuestos a hacer un supremo esfuerzo para ponerlas en marcha?

Esto es lo que me preocupa y me inquieta, pues mientras no se restablezcan las actividades en parte desahucadas, tendremos en el pensamiento nuestra verdadera impotencia; y pensaré que con un mínimo de voluntad solucionariamos nuestro único gran problema!

Son muchos los años que hemos perdido por nuestras luchas intestinas, que han malogrado las posibilidades de recuperar el Interior obstaculadas en crearnos obstáculos por querer mantener el orgullo a ultranza y el fatídico Yo personal; el Interior reclama unificación de voluntades, que se complementen con la acción mancomunada. Lo que se ha dado en denominar quietismo se ha apoderado de todos nosotros; pues si no se hace nada es porque no se quiere, pues jamás los hombres de acción pidieron permiso a las organizacio-

nes para darles libre expansión a sus verdaderas inquietudes. Lo que ocurre es que se critica para justificar lo injustificable sin querer comprender que estamos anquilosados por falta de entrenamiento y no contentamos con tirar piedras al tejado del vecino.

Se impone, pues, la reflexión; hay que restablecer la confianza perdida terminando con el periodo del descreído, dispando dudas y recelos, y entre todos buscar la solución. Repito: nuestro único y gran problema es la recuperación del Exilio. Dejémosnos de buscar justificaciones, todas fuera lugar, simple bagatelas.

España jamás será liberada ofendidos, reprochando a otros lo que sabemos que no somos capaces de realizar, pues el quietismo es general. No nos queremos dar cuenta de que valores indiscutibles no dejan para siempre y que no tenemos preparado el plan para la reproducción y la «continuación».

Tenemos el deber de estimular a los compañeros que por fútiles pretextos se alejan de la lucha activa, con merma considerable de aportaciones que, empleadas en material de lucha tendríamos elemento para combatir al verdadero enemigo. Creó llegado el momento de la reflexión y la unificación y que, previo examen de conciencia, cada uno sepa juzgarse y reconocer errores, llegando todos a «ensiderarnos» hermanos. Nuestro enemigo acecha y echa leña al fuego, y nosotros de forma irresponsable le hacemos el juego. Nuestro deber es dar calor a nuestras publicaciones, animar las asambleas planteando problemas con la noble intención de encontrar soluciones. Si se comprende que se impone una confrontación general de efectivos, iremos todos, pero con el compromiso de que los acuerdos resultantes los aceptaremos al pie de la letra sin pensar en vencer, pues no es el más fuerte quien siempre tiene razón. Ni hay que minimizar al vencido, pues a veces no es comprendido. Suprimamos de una vez para siempre lo antiorgánico, las reuniones de sectas, la competencia de publicaciones, y demos vida propia a las responsables, pues aun nos sobran recursos para mantenerlas junto con lo que representan.

Que la comprensión nos haga olvidar agravios, errores e ingratitudes; pensemos en nuestros largos años de exilio; sin extrañas influencias; sin escuchar tutelas malsanas; aprestémonos a ocupar nuestros puestos de combate; y preparemos la «escalada» contra el fascismo. Seamos dignos de nosotros mismos y no defraudemos las esperanzas que en el interior se tiene de todos nosotros.

MANUEL HERNANDEZ

como fuerza y expresión vivas de este pensamiento mismo.

No importa que en los países subdesarrollados se abraza la idea del marxismo, como salida a sus miserias, agonías e injusticias sin fin. Sin tardanza, la decadencia habrá de alcanzarnos también por imperativo de equivocada filosofía y de acciones e hechos falsos emanados del «poder supremo» de esa «madre» que, intereandole tan solo la grandeza y conservación de su Yo-nación, educa a sus hijos con intencionalidad y visible falsedad.

ROMULO CHAVEZ

(1) Dio referencia de ese coloquio el Suplemento dominical del diario «El Comercio» de Lima, quien lo tomó de la revista «El Escarabajo de Oro».

permanecemos divididos?—se preguntarán. De ahí que las masas socialistas, igual del Este como del Oeste, poseídos de un nacionalismo no desarraigado a pesar de un largo y costoso adoctrinamiento universalista de parte de sus maestros, habrían de pedir explicaciones a los jefes marxistas del Kremlin. El derrumbe de parte de esas bases, sin querer jugar a los profetas, creemos será estrepitoso, y a cuya desintegración habrá venido a sumarse, sin proponérselo, sin que entrara el cálculo directo al efecto esa revelación alemana de que hemos hecho mención, que indudablemente marcará historia...

Aunque el señor Paul Sartre, sin duda alguna no podía prever que los acontecimientos iban a provocar una tal reacción en las altas esferas del comando partidista alemán occidental, que haría imposible todo entendimiento o «frente común» entre los marxistas de dentro y afuera del telón de acero, habrá de convenir que el «verdadero problema» que el Kremlin y jerarcas que siguen se ha agrandado enormemente, y solo sobre la base de un cambio profundo en lo filosófico y en lo estructural es que podriase esperar la unificación de los socialistas del Este y del Oeste, con la libertad como signo vital y con planes auténticamente colectivistas, repeliendo por tal forma la conducta individualista, traicionera, en que se concreta la labor fundamental del país socialista más poderoso de todos cuantos existen.

Como dijimos antes, el término «decadencia» que el citado escritor francés considera inapropiado para los valores sociales e ideológicos, (pues afirma que tan sólo la «decadencia» pueda definirse en lo artístico) nosotros entendamos que la decadencia sobreviene igualmente en los movimientos ideológicos cuando originariamente los planes trazados de acuerdo al pensamiento que les da vitalidad y triunfos dejan de responder

CHISPAS

Llansola, Celma, Esglesas y Subirats, caros amigos, han sufrido todos ellos sendos accidentes de auto.

Formar parte del S.I. es más peligroso que el oficio de astronauta.

En un autocar de guerra pude adentrar una rueda que corría paralela al coche que nos conducía.

Se había desprendido del coche mismo.

Pero entonces la vida de un hombre no valía ni cinco céntimos.

Trabajando en el empedrado he torcido a más diez mil coches, con suerte.

Y como la calle no es plaza, jamás las crónicas no se han ocupado de mis afortunadas hazñas.

Mi amigo Salvador, chófer de guerra, se perdió en un laberinto de carreteras españolas y a accidentes provocados por su impericia, fue la autoridad quien lo orientó fu-

diciamente hasta una Audiencia, y de la Audiencia a casa.

Mi chófer del diario venía a buscar carne cada lunes a 70 km. de distancia de la redacción. Una vez encontró el coche lleno y sin conductor a la vista.

Cuando éste, escamado, se presentó a la redacción, yo ya estaba en ella. El auto-stop me había adelantado dos horas al servicio, no prestado — por mi puntual y servicial chófer.

En otra ocasión, me vino a sacar de Rosas con doce horas de retraso. Yo se apeó gritando.

—Dispensa — le rogué —. Creía que era yo quien debía armar la escaudadera.

Lo mejor es llevarse.

Y que, incluso a pie, no te lleven a la clínica, como al amigo Celma y a su compañera.

CHISPERO

CHISPAS

CHISPAS

CHISPAS

AREA MUNDIAL

LA GUERRA DEL VIETNAM

ES una actualidad que deben señalar nuestros periódicos. Desapasionadamente, independientemente. De nada sirve el ríspido alboroto cuando la libertad de un pueblo no se alcanza ni a simple vista ni con telescopio.

Pierre Loti se ocupó en uno de sus libros, de la facilidad con que las armas francesas ocuparon Indochina con sus cañones en el siglo XIX. Y no tuvo inconveniente en ponderar la valentía de los superarmados, ejercitados sobre las vidas de unos asiáticos asombrados e inermes. Igual indecidez tuvo, tiempo después, el falso bohemio Emilio Carrere al celebrar, en poemas, el desparramamiento de centenares de miles de indios por lanzas y espadas de Cortés, Pizarro y otros incorteges y pizarrosos.

El mal de Asia fue su atraso seguido de humillaciones y expoliaciones perpetradas por los blancos. Aun en 1905, éstos entraron a saco en Pekín aduciendo derecho a castigo. Japon, erigido en rector de Extremo Oriente merced a su triunfo sobre los civilizados rusos, enyugó a China hasta que ésta pudo librarse merced a acontecimientos guerreros mundiales.

Chang-Kai-Shek, fementido continuador de la obra del republico de 1912, doctor Sun-Yat-Sen, declinó en agente de la reacción «blanca» y así Mao-Tsé-Tung, comunista ex anarquista (según se dijo en «El Libertario» de La Habana) pudo imponerse a Chang ayudado por los bolcheviques. Luego ya se ha visto cómo éstos crizaron el curvo que podría devorarnos los ojos. Las facilidades obtenidas de Moscú pusieron a Pekín en vías de descubrir la fuerza nuclear, y una vez ésta conseguida, el maolismo arceaba en su empresa de someter a todos los países asiáticos bajo su férula, empezando por Indochina, siguiendo la reclamación de Siberia (causa esencial del distanciamiento entre Pekín y Moscú), y aun probando suerte en depauperados países de Iodoamérica y Africa.

Corea del Norte se emancipó por armas chinas y rusas; Corea del Sur es prisionada... pero galvanizada por apoyos sajones. Francia tuvo que ceder el Vietnam norteño al comunista Ho-Chi-Min tras duras derrotas, y ahora el Vietnam sudista puede aguantar por sostén directo de los norteamericanos. ¿Imperialismo? En base a la economía, seguro. Colonización pareja de los norteamericanos la vemos en España y demás naciones. Pero el juego es más profundo: comunismo o reacción capitalista. La «liberación» del Vietnam del Sur sería o será la sujeción al poder rojo-imperialista de Pekín, y la «liberación» sostenida por Washington puede determinar la ampliación del cuadro mundial de titeres fascistas entre los cuales se cuentan el Chang-Kai-Shek de Formosa, el general Ky de Saigón, Franco-Franco-Franco de España, el dictador del Paraguay, y otras ruidadas mussohiterianas que al multimillonarismo de Wall Street le convienen mejor, no ya que los

sistemas comunistas, sino que los de tipo liberal y progresista. Acordémoslo de la miserable intervención penitenciaría en la República Dominicana para derribar al presidente Juan Bosch y sucederlo por el político trujillista Balaguer.

El pobre titer, el lamentable rey-zuelo de Camboche, Sihanuk, que puede hacer más que doblegarse a la voluntad de Mao tocando su principado con la frontera de China? Camboche, Laos, Tailandia, etc., ante los acontecimientos actuales no pueden sentir más que miedo por el peligro cercano que les amenaza. En estas condiciones, hablar de «neutralidad» y de «independencia» es algo que mete a piedada lo que suscita el sarcasmo.

No creemos, no, en la «liberación» de los pueblos conducidos por la fuerza despótica de las potencias comunistas. Ni consideramos humano y desinteresada la intervención armada de la «gran democracia americana» en favor de los países amenazados por la garra comunista, y que en Wall Street se piensa «amparar» sometiendo a degradación fascista. La rivalidad es dura y los platos rotos van a cargo de los pueblos «secundarios» en cuyo suelo, otros han sentido el tablero de su disputa.

Lo terrible es el sufrir de las familias inocentes, en España, en Europa, en Corea, Indochina, Cuba, Santo Domingo...

Y es cierto que, mientras los pueblos de todas las latitudes sean amigables a los ideales anarquistas, pagarán constantemente, e inevitablemente, con dolor y sangre esa crasa ignorancia o tal vez ese estúpido ovido.

Y es cierto que, mientras los pueblos de todas las latitudes sean amigables a los ideales anarquistas, pagarán constantemente, e inevitablemente, con dolor y sangre esa crasa ignorancia o tal vez ese estúpido ovido.

Y es cierto que, mientras los pueblos de todas las latitudes sean amigables a los ideales anarquistas, pagarán constantemente, e inevitablemente, con dolor y sangre esa crasa ignorancia o tal vez ese estúpido ovido.

Y es cierto que, mientras los pueblos de todas las latitudes sean amigables a los ideales anarquistas, pagarán constantemente, e inevitablemente, con dolor y sangre esa crasa ignorancia o tal vez ese estúpido ovido.

Y es cierto que, mientras los pueblos de todas las latitudes sean amigables a los ideales anarquistas, pagarán constantemente, e inevitablemente, con dolor y sangre esa crasa ignorancia o tal vez ese estúpido ovido.

Y es cierto que, mientras los pueblos de todas las latitudes sean amigables a los ideales anarquistas, pagarán constantemente, e inevitablemente, con dolor y sangre esa crasa ignorancia o tal vez ese estúpido ovido.

Y es cierto que, mientras los pueblos de todas las latitudes sean amigables a los ideales anarquistas, pagarán constantemente, e inevitablemente, con dolor y sangre esa crasa ignorancia o tal vez ese estúpido ovido.

Y es cierto que, mientras los pueblos de todas las latitudes sean amigables a los ideales anarquistas, pagarán constantemente, e inevitablemente, con dolor y sangre esa crasa ignorancia o tal vez ese estúpido ovido.

Y es cierto que, mientras los pueblos de todas las latitudes sean amigables a los ideales anarquistas, pagarán constantemente, e inevitablemente, con dolor y sangre esa crasa ignorancia o tal vez ese estúpido ovido.

Y es cierto que, mientras los pueblos de todas las latitudes sean amigables a los ideales anarquistas, pagarán constantemente, e inevitablemente, con dolor y sangre esa crasa ignorancia o tal vez ese estúpido ovido.

Y es cierto que, mientras los pueblos de todas las latitudes sean amigables a los ideales anarquistas, pagarán constantemente, e inevitablemente, con dolor y sangre esa crasa ignorancia o tal vez ese estúpido ovido.

Y es cierto que, mientras los pueblos de todas las latitudes sean amigables a los ideales anarquistas, pagarán constantemente, e inevitablemente, con dolor y sangre esa crasa ignorancia o tal vez ese estúpido ovido.

NI DE CERA NI DE YESO: SOLO NATURAL, DE CARNE Y HUESO

Querido Ferrer:

Así encabezó la contestación que hoy a tu interpretación al «Tributo» al virtuoso compañero Eleuterio Quintanilla que dediqué cuando tuvimos la desgracia de perderle y que ya otros también, de una manera indirecta y en otro periódico, quisieron recordarme a Sancho, y que voy a completar yo con otra recordándonos el comienzo de la obra nietzscheana. «Así hablaba Zarathustra», con esta frase: «Oh sol, qué sería de ti si no estuviera yo para contemplarte».

Ya ves, no es por desconocimiento del efecto que hubiera podido causar mi consciente elogioso escrito dedicatorio al malogrado compañero y que reunía bien todas las condiciones de «el valor del compañero» con lo que me contestas, rogándote a la vez que, si en esta fogosidad mía en la contestación hubiera alguna palabra o frase que te pareciera desplazada, la perdones por asegurarte de mi parte no llevar mala intención; sinceridad, sólo sinceridad y «valor de compañero» y porque no agregar, amigo, ya que como a tal te quiero y aprecio.

El error es humano, bien lo sabes, esta vez creo va en ti, y es humano en ti porque responde a una fidelidad sentimental más que espiritual, perdona la palabra, o mental si quieres, a la realidad de las cosas.

Ves el mundo a través de tus años infantiles y mozos, en todos tus escritos lo aprecio, demuestras no tener por norte más que lo que en tu infancia y adolescencia era el pan cotidiano del revolucionario circunstancial. De eso ese anticlericalismo, no antireligiosismo; no es lo mismo

como veremos más tarde, y amigo del estruendo ensordecedor (revolucion) como sea, ya veremos después tal y como se decla en aquellos tiempos, buenos o malos, justos o injustos, el tiempo es algo que transcurre trae con su viento la semilla y según el terreno donde cae germina, florece y grana; en ti ha salido una especie de «artichaud» en otros ha salido un mojado dulce, para muchos también insipido. Vayamos al caso.

Tu comparación religiosa con la probidad del malogrado compañero, como la del otro periódico, es debido a que posiblemente no hayáis encontrado en vuestras relaciones humanas personas dotadas de esa sensibilidad intelectual que determina la conducta natural, es decir, normal. Claro está, esa normalidad psicológica para mí, aparece en la apreciación de los otros lo que el prisma con que se mira la vida les hace ver. Este es el problema humano que ya Campoamor nos describió, pero mucho antes que él y posiblemente desde las primeras observaciones de la vida o conducta humana de nuestros primeros padres, (también frase religiosa) con toda seguridad existía y se manifestaba. Es un hecho que enriquece la mente humana y permite la evolución y no hay en ella falta alguna si no se aplica la inteligencia y la pretensión. La variación intelectual es una riqueza que no debemos desear desaparecer.

Ese era «el valor del compañero» Quintanilla, integridad ideológica que, ninguna circunstancia, ni cárcel, ni suplicios, (de reventar el estómago de una patada) ni persecuciones, ni decadencia moral por el kappat, bien sabes que no quiso ser ministro, ni aprovechar ni para él ni sus hijos, lo que cierta condición personal le permitía y daba derecho. Nada, integridad pura, eso solamente, ni cera, ni yeso, solo lo natural, carne y hueso. Valor del compañero. No hubo para él error cuando lo ministrable, no lo quiso tampoco, no habla duda en él de buenos o malos ministros ni de posibilidades gubernamentales, lo concebido por él que todo gobierno implica autoridad, no le fue nunca dudoso y no quiso ejercerlo. Cuando profesaba como maestro en aquella escuela que con la colaboración de otros de buena voluntad como la suya y se encontraba ante alumnos difíciles y les castigaba con el estudio durante las horas de salida, allí se quedaba con ellos sufriendo él el mismo castigo. Nunca de su escuela se despidieron un niño porque sus padres no pudieran pagar el pequeño importe que daba, «tu traes a tus hijos como todos los días» solía decir a las madres que se quejaban de tal desgracia. «¿Quién en el concepto ideológico allí o aquí, le puede reprochar una conducta impropia e incompatible con nuestra ideología o concepción filosófica? Parece tu escrito poder justificarse un algo que no existía en él cuando escribiste, «... no hay santos de yeso en ambiente libertario, ni hornacina para nadie en el hogar de la personalidad de la individualidad, de la irreverencia. Nuestros amigos, nuestros hermanos en ideas valen, por su intrínseco, que es valor, (esto era él, valor intrínseco) el entreparentesis es, valor, constancia, (también) saber, (o mismo) experiencia y estima. Un anarquista es eso, (eso era él) o no hay anarquista.»

Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.

Pero al no haber «hornacina para nadie en el hogar de la personalidad» no debe haber tampoco irrespeto que es el contrasentido, y eso fue lo que hubo con él y que nos lo apartó del área natural, pero no de las ideas a las que fue siempre fiel, a otros cultos les ganó el desprecio y se fueron y se convirtieron en muy malos. «No te parece también esto una virtud en él, a pesar de su mucho sufrimiento moral? Mucho fue calumniado, injuriado y muy mal llevado en nuestra prensa si aquella circunstancia histórica hubiera facilitado otras cosas, posiblemente hubiéramos deplorado un hecho más en la conducta de algunos que se llamaban compañeros, como más tarde lo hemos presenciado desgraciadamente.

«Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.»

«Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.»

«Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.»

«Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.»

«Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.»

«Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.»

«Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.»

«Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.»

«Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.»

«Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.»

«Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.»

«Eso en otros términos es lo que digo yo en mi escrito justificándolo con su conducta que a ti te parece reitigiosa y a mi normal, natural, porque lo demás es ficticio, apariencia, superficialidad, macaquismo o vulgar imitación.»

REIVINDICANDO EL DERECHO A LA PEREZA

REPLICA

CUANDO de trabajar se trata, reivindicando el derecho a la pereza, y, ello, no obliga a nadie a vivir de prestado; ni por su virtud entrar en los medios de quienes por ser perezosos, pueden resultar autoritarios.

Todo lo dicho sobre la ociosidad en esa «afirmación anarquista» es el resultado de un análisis a saltos, sin pararse ante ciertas particularidades. Lo de: «No son dignos de estar en este mundo», exhala juicio columpante, falto de la dialéctica o filosofía que se impone para estudiar los elementos de cierta complejidad.

Es, para mí, el trabajo una obligación impuesta por la estructura económica de la actual sociedad. La fábrica, el taller, el taller o la mina me producen la impresión que me produciría la antigua población penit de la Guayana francesa, en los que se respiraba esclavitud; y esa impresión y concepto resulta igual ante cualquier estructura, por muy social que ella sea; pues lo social no resulta obligatoriamente, humano.

Yo he trabajado en esos lugares, obligado por las circunstancias, y lo del esfuerzo mínimo, que el firmante coloca a la siniestra, resulta un lenitivo.

Reivindicando el derecho a la pereza aun cuando se halle representada en el mejicano durmiendo su siesta con el rostro bajo el sombrero; el derecho a bañarse en los ríos, el de subir a los montes para, a su altura, ver mejor la pequeñez de las cosas. En aquel río y a la sombra del árbol frondoso, pescar en el espejo de sus aguas sin

los elementos nauseabundos. Lejos de las obligaciones encuadradas en sagrados deberes, que hacen de mí el eterno obligado. Lejos, también, de las estructuras socialistas, que también necesitan el sacrificio del hombre para su función.

La cuestión económica resulta un dios que se manifiesta con mucha influencia que los fabricados por los antiguos profetas, y cuando cambie la estructura de hoy y se la encuadre en la que se denominará «social», cambiaremos de esclavitud, y será así porque no destruiremos ese dios que domina al mundo.

«¿Qué los ociosos son inútiles, que deben desaparecer? He ahí el «gran dogma» que desvirtúa a la libertad y mutila la razón. Los ociosos ¿son autoritarios? De esa dicción nada he comprendido, y no se puede comprender porque carece de una premisa que autorice, que dé o pueda dar principio a una especulación.

Todo es artificial y pernicioso, cuando cerca del nido del águila miramos las andadas de abajo; las iglesias se sumergen y con el contenido de sus relaciones envejecidas, hundiéndose las que se oponen bajo estándares de nuevas sumisiones.

No, no se puede hablar de libertad estableciendo medidas obligatorias u obligacionistas; deberes que resultan de la nueva autoridad.

El se debe y no debe resultan líneas rectas que se oponen a la oblicuación o al tercio circundante. El hombre que siente lanceidad de serlo en el aire y el espacio sin miasmas viciadas en uno y sin sistema calculador en el otro. Sin ese ojo eternamente fijo, vigilante. Sin guardianes del nuevo sistema que me invoquen sagrados principios y obligaciones supremas.

El aire se halla infectado de principios múltiples dando forma al honor, y éste es otra invención de los hombres que inventaron dioses y dogmas.

Se debe partir del principio que lo malo es cuanto produce mal y dolor, y bueno su contrario, que hace bien evitando el dolor y el sufrimiento. He ahí lo que debe servirnos de principio y premisa. Lo de hoy, o su compuesto: la sociedad, da cuerpo al monstruo que trata de ingresar en su vientre el derecho a la personalidad, y la única libertad.

El ocioso puede ser el ser que ha visto la silueta de la libertad libre. (1).

Lucio GOMEZ

(1) Siempre que el ocioso no se agazape como una costra en la economía de la gente bondadosa, convenido. (Apostilla del redactor X.)

OBRAS DE MANUEL BUENACASA

Tenemos la satisfacción de anunciar la pronta aparición de las dos obras de Manuel Buenacasa, comprendidas en un solo volumen de cerca de 300 páginas, con dos fotografías de Buenacasa fuera de texto.

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Oróben Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE CONOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio especial de suscripción para los que antecipadamente hayan colaborado, encargado los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente. Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molton, Paris (X^e). C.C.P., Paris 23 187 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

SALVADOR SEGUI EN MENORCA

En el próximo número de la revista «Umbral» aparecerá una información interesantísima sobre los actos de propaganda confederal a que se libró el malogrado compañero Salvador Seguí (Noi del Sucre) en Menorca en el año 1922. Lo más destacado de esta relación es el discurso pronunciado por el Noi en la ciudad de Mahón.

No den los compañeros y los estudiosos del sindicalismo anarquista de adquirir el próximo número de «Umbral», del cual se aumentará prudentemente la tirada.

SORTEO TOMBOLA PARA LA SOLIDARIDAD OBRERA

Nos excusamos ante los compañeros y amigos, de no haber podido celebrar ante el sorteo anual. Hablando por fin podido llevarlo a cabo, damos a continuación los números agraciados:

Table with 2 columns: Prize level and amount. Primo obsequio: 4.454; Segundo: 3.702; Tercero: 2.792; Cuarto: 5.899; Quinto: 8.828; Sexto: 0.016; Séptimo: 1.311; Octavo: 6.513; Noveno: 3.757; Décimo: 9.660.

Una amargura escrita en catalán por un catalán que siente la amargura también a la manera española: con ironía. (Antonio Pereira.)

Libro de porvenir, con insuficientes ejemplares para la venta. Aún los hay en COMBAT SYNDICALISTE de Paris y en «Espoir» de Toulouse.

ADMINISTRATIVAS

Manuel Frank Torre, Minichen (Alemania). Rdo giro 23,69 frs. Pago «C. S.» 30-6-66. «Umbral» 30-6-65. La suscripción para «C. S.» y «Umbral» (extranjero) es de 30 y 15 francos respectivamente al año. 25 y 12 se refiere a la metrópoli. Con lo girado no llega a todo.

Juan Valdés, Mandeurre (Doubs). Pagados «C. S.» y «Umbral», como indicas. Hecha rectificación.

Antonio Ferrero, Nimes. Con giro de 25 frs. pagas «C. S.» hasta el 31 del 12-66.

Rosendo Cacho, Gretz (S. et M.). Rdos. 37 frs. Pagadas ambas publicaciones por el año 66.

José Sin, Arles. La reclamación hecha se refería al pago del 1er semestre vencido. El 8-8-66 se recibió el giro de 37 frs., pagando «C. S.» y «Umbral» h. el 31-6-66.

Mortimer T. Choen, New York. Recibido el paquete enviado.

Cervantes, Mornay Berry (Cher). Rdos. giros 21-12-66 y 24-8-66. Con los que pagas ambas publicaciones hasta el final del 66.

Morchón Daniel, Grenoble (Isere). Con tu giro del 6-5-66, pagas todo el año 66, de ambas publicaciones.

José Alvaro, Sens (Yonne). Giro de 25 frs. para «C. S.» h. el 31-12-66.

Regino Ruiz, Petit Quevilly (S. Mme.). Giro 6-8-66, de 37 frs. pagando «C. S.» y «Umbral» h. el 31-6-66.

José Faure, Auch. Pagas con tu giro de 13 frs., el 1er semestre de «C. S.».

Ramón Bolea, St Amans (Lozère). Rdo giro de 13 frs. Abonado h. el 30-6-67, ya que, con el que enviaste el 28-2-66, cubrias para todo el año en curso.

Jorge Atares, Le Vivier (P. O.). Recibidos giros del 28-6-66 y 5-8-66. Con ambos pagas todo el año 66, y no el 1er semestre, como indicabas.

José Querol, Ballargues (Hérault). Giro de 18,50 frs., 1er semestre del 66, para «C. S.» y «Umbral».

Obaya José, Parentis (Landes). Giro de 25 frs. para «C. S.» h. el 30-6-66. Ubaldo Peinado, Millery, (Rhône). Con los 18,50 frs. recibidos, pagas «C. S.» y «Umbral» h. el 30-6-66.

Juan Fernández, Charley (Rhône). Pagado «C. S.» h. el 30-6-66, con los 13 frs. enviados.

Liberato Gurrera, Gravigny (Eure). Pagado h. el 30-6-66.

Enrique Grasa, St. Symphorien (Gard). Rdos 37 frs. «C. S.» y «Umbral» hasta 1er semestre 66.

Costa, Ornault (L. A.). Pagado «C. S.» hasta fin de junio, con los 25 frs. recibidos.

Tomás Pena, Ginebra. Giro de 13,50 frs. «Umbral» h. el 30-6-66.

Colomer, Espoan (Gers). Hecho cambio y con los 25 frs. enviados pagas «C. S.» h. el 30-6-66.

José García, Mácón (S. et L.). Con el giro enviado, pagas h. el 30-6-66 el semanario.

Antonio Calderón, Oullins (Rhône). Rdo. giro de 18,50 frs. para «C. S.» y «Umbral» h. el 30-6-66.

Miguel Ballabriga, St-Genis (P. O.). Giro 3-8-66, distribución indicada para ambas publicaciones, h. el 30-6-66.

Fernando Rodríguez, Imphy (Nièvre). Pagado el 1er semestre del 66, con los 13 frs. recibidos.

Vicente Escartin, Albert (P. de Dôme). Giros de 3-1-66, y 3-8-66, para «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-66.

Joaquín Moyó, (Alpes Mêmes). Giro de 50 frs. para «C. S.» 31-12-66.

M. F. Montpeller. Recibido el importe de los 20 folletos últimos.

NOTA. — Todos los libros que no se han servido hasta la fecha de los pedidos solicitados, es porque están agotados y no se tiene «existencia». Algunos tal vez podrán servirse cuando funcionen normalmente los servicios que los facilitan. Enviaremos los que podamos de las notas to-madas.

COMUNICADOS

F. L. DE LIMOGES Convoca a todos los compañeros a asamblea general ordinaria que se celebrará el domingo día 11 de septiembre a las 9 de la mañana en el local de costumbre. Por tratarse de asuntos de gran interés, se espera la máxima asistencia.

F. L. DE PERPIGNAN Invita a todos sus afiliados y militantes en general a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar en el local de costumbre, a las nueve de la mañana del domingo 18 de septiembre. Esperamos que habiéndose terminado las vacaciones y reintegrados todos a nuestros respectivos domicilios seréis numerosos a la reunión. Se ruega puntualidad, pues hay mucho que leer.

REGIONAL CATALANA, LYON Convoca a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 18 de septiembre de 1966 a las 9 y media de la mañana, en la sala C.N.T. núm. 1 del Palais de la Libération núm. 9, en Villeurbaine.

F. L. DE OULEANS Esta F. L. celebrará asamblea en el sitio de costumbre, a las 9 horas del día 11.

Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE OULLINS Reunión para el domingo, 18 de septiembre, a las 9,30, en el lugar de costumbre. Se recuerda a todos los militantes de esta F. Local, cual fue el acuerdo de la última reunión.

F. L. DE BURDEOS Domingo, día 11 de septiembre, la F. L. de Burdeos celebrará asamblea general, para tratar asuntos de suma trascendencia. Rogamos a todos los compañeros hagan el máximo esfuerzo para asistir a la misma, dada su importancia.

COMUNICADO de la sección francesa de la A.I.T. Se hace un llamamiento a todos los compañeros que quieran ayudar a la constitución de un comité de coordinación en los departamentos siguientes: Orne, Mayenne, Sarthe, Maine et Loire, Indre et Loire, Loire et Cher.

Se trata de reorganizar el anarcosindicalismo en esa región y es necesaria la colaboración de todos.

Según convenga dirigirse a: Alexandre René, 13, Cité des Capucins, 49-Angers; o a: Senez André, Le Bourg, 72-La Chapelle Gaugain.

F. L. DE PORTET SUR GARONNE El día 18 de septiembre en la Sala «Senechal», 17, rue Remusat, Toulouse a las 9 horas el compañero José Muñoz Congost disertará sobre el siguiente tema: «Frente al desequilibrio social, las soluciones libertarias».

Quedan invitados cordialmente todos los compañeros de Toulouse, como asimismo los que residen en otras localidades más o menos distantes de esta capital.

F. L. DE DRANCY Tendrá asamblea el día 11 del corriente a las 9 y media de la mañana. Importa estar todos.

F. N. I. FERROVIARIA Convocatoria para domingo día 11, a las 9 de la mañana en Ste-Marthe, Paris.

F. L. DE PARIS Celebrará reunión general el domingo 11 de septiembre a las 9 y media de la mañana.

PARADERO —Se desea conocer el paradero del compañero Matias Burro, de Almdúvar (Huesca). Dirigirse al compañero Andrés Capdevila, 5, rue Rempart Villeneuve, 66-Perpignan.

LOS PRINCIPIOS Y LAS TACTICAS DE LA C. N. T. AL DIA CON LA TECNICA

LA gran evolución que se opera en la sociedad por el arrollador impulso de la ciencia, que tiende a desbordar todas las estructuras que en el curso de largos años ha elaborado el capitalismo desde las cumbres gubernamentales, no puede desbordar nuestros principios y tácticas, que tienden desde hace más de un siglo, a preparar capacitando a los pueblos para establecer una sociedad nueva super evolucionada en las artes y las ciencias, capaz de preparar cauces y horizontes que dijieran sin trastornos la gigantesca producción que desborda en la actualidad a la impotente sociedad capitalista cada día más agobiada sin encontrar otra solución que la clásica de siempre, obstinación y ceguera de conservar sus viejos privilegios sin llegar a comprender que ha llegado la hora de poner el engranaje mecánico en marcha, para producir en abundancia lo que la sociedad entera necesita y no lo que necesitan sus mezquinos intereses particulares.

Queremos llamar la atención sobre un extremo que desde hace poco tiempo se polivianta a todos los gobiernos de los países llamados más civilizados, que incluso ha sido discutido por el Concilio último de los representantes de Dios en la tierra «bajo la presidencia del jerarca mayor. Nos referimos claro está al control de los nacimientos «planning familiar».

El economista inglés Malthus (1766-1834) suscitó este problema y su doctrina fue considerada «inmoral y contraria a las clases pobres». El ataque respondía a las consignas de todos los gobiernos, que si bien dicen representar a los pueblos, lo cierto es que representan de manera parcial los intereses capitalistas y los estamentos que sostienen a estos.

Ni que decir tiene, que este problema mereció una atención preferente en nuestros medios anar-sindicalistas, con diferentes argumentos y finalidades y eran puestos en práctica por diferentes medios, haciéndose una producción que nos costó detenciones, recargadas de publicaciones y toda clase de censuras tendentes a infamar y sembrar el descrédito a nuestras ideas, destacándose: la Iglesia, los burocratas y el capitalismo de los diferentes Estados, cosa muy natural teniendo en cuenta que han precisado a los trabajadores para explotarlos, y para prolongar esa explotación han organizado potentes ejércitos para con éstos organizar guerras con diferentes premeditadas intenciones, unas veces para dar salida a una llamada super-producción, otras para frenar los avances de la clase trabajadora y otros móviles de ambiciones morales y materiales inconfesables, cuyos secretos han sido disimulados siempre en las cancellerías.

El haberse puesto sobre el tapete este asunto se debe, mayormente, a los avances de la ciencia. Como hemos dicho, el gigantesco avance de la técnica ha de producir una especie de inundación, en la que la pobre mentalidad burguesa se ahoga, y es que esa técnica que mencionamos no sólo prescinde del trabajador manual. La máquina electrónica sustituye a los hombres de ciencia de los grados más superiores, ingenieros, matemáticos, contables, etc., etc. De otra parte la química da vida cada día a industrias nuevas que an

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-84
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roquay
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA



Enciclopedia Anarquista

EN nuestro número 413 sonó un campanazo de honda armonía: unos compañeros de Caracas, junto con los compañeros de «Tierra y Libertad», de Méjico, se proponen editar en español la enjundiosa obra de Sebastián Faure: LA ENCICLOPEDIA ANARQUISTA. Varios compañeros de diferentes latitudes se han hecho eco de tan elogiable propósito, entre ellos nuestro querido colaborador Fontaura. En verdad, el esfuerzo merece la pena y debe ser emprendido. No por los iniciadores solos, sino por cuantos, por encima de las pasiones y las contradicciones de la hora, anteponen su condición de idealistas, de hombres convencidos de la entera finalidad libertaria.

Editorialmente no puede decirse que no se hace nada, pese a los sistemáticos de la negación. «C. S.», «Espoir», «Umbral», «Cémit», «Tierra y Libertad», «Vértice», «Buta» y venezolana y otras entidades y compañeros editan libros y folletos. En otras esferas internacionales, libros aparecen sin profusión, pero con una continuidad relativa. En Francia, aunque el Movimiento francés no se ahinca en la importante labor «bouquiniste», ahí tenemos la meritisima labor de la «Ruche Ouvrière», incansable en la publicación de libros de Lacaze - Duthiers, Armand, Balkanski y sus compañeros búlgaros, del bueno de Jean, de Hem Day, de Xigrec..., amén de la publicación en francés de «La C. N. T. en la Revolución de España» si se le hubiesen dado facilidades...

La anarquía no queda atrás cual lo propalan los pesimistas incurables. La filosofía ácrata no cae en olvido y no deja de ser propagada merced a la existencia de grandes e inagotables voluntades. El propio Hem Day, de Bruselas, es un ejemplo de voluntad e inteligencia. Mantiene en Bélgica casi solo el fuego sagrado de la Idea con su ya copiosa y famosa Biblioteca, que debe constar de más de cincuenta volúmenes. Sus «Cahiers Pensée et Action», de aparición trimestral, estudian los personajes más altos de la anarquía tanto en el aspecto biográfico como en el bibliográfico. Las monografías de Hem Day, que osaríamos calificar de maestras, son muy completas, por no decir exhaustivas como hoy es uso, y es lástima que en nuestros medios hispanos la formidable obra de Hem Day no sea más conocida y apreciada.

No se puede decir que en ambiente libertario las ediciones escaseen. Podría publicarse mucho más, pero la extensión de lectores y de propagadores es limitada, y así resultan limitadas las posibilidades. Con ser muy querido, Felipe Alaiz no tendrá su obra recopilada e impresa por incompreensión de bastantes compañeros de habla castellana, pero por lo menos dos de sus obras han podido de dar a la luz del día: «Quinet» y «Tipos españoles» en dos tomos.

Queda la perspectiva de ver reeditado «El Movimiento Obrero Español» del extinto compañero Manuel Buenacasa, obra de relieve histórico que comprende del año 1886 hasta el 1926, siguiendo la trayectoria relatora del maestro Anselmo Lorenzo y de su discípulo Palmiro Marbá en «El Proletariado Militante», dos densos y meritisimos trabajos editados por «Vértice» de Méjico, reunidos en un solo tomo. Con lo mucho perdido en España, así parece haberse salvado, cupiéndonos el mérito a los compañeros editores de «El Movimiento Obrero Español» de dar a la luz pública esta obra del compañero Buenacasa en cuya fuente — como en la de Lorenzo — beben hoy en día buen número de jóvenes y ya duchos historiadores.

Volviendo a la Enciclopedia Anarquista, los compañeros editores nos piden a todos aporte moral, material y redactivo. Que no quede un compañero sin sus-

cribirse para los cuadernos que vayan apareciendo; que se difunda el proyecto de edición total de la Enciclopedia, y desde este momento los compañeros conocedores de los idiomas francés y español pueden ofrecerse para colaborar en la sección traductora a fin de que una enormidad de trabajo no recaiga sobre un pequeño grupo de compañeros voluntarios. LE COMBAT SYNDICALISTE recibirá con sumo agrado ofertas en los tres sentidos puntualizados, las cuales pasaremos al lugar correspondiente. Además, la Redacción de este vóculo se ofrece a los iniciadores de la idea de publicación de la Enciclopedia Anarquista, por lo que puedan tener de utilidad estas siempre «solidarias» páginas.

Por encima de los desagrados y de las intemperies de la hora, LABOR FIRME Y POSITIVA.

En esta concepción tan sencilla fue situada la idea de una humanidad futura, federativa y trabajadora. Es la conjunción de todos los progresos humanos, en la ruta no autoritaria. Natural es la hermandad de los hombres por el trabajo, el amor y el pensamiento.

Lo autoritario divide, separa, crea antagonismos. De la autoridad provienen las guerras, se generan las codicias que animan conflictos y los odios de unos hombres a otros. En lo libertario están las normas naturales. Lo autoritario, lo arbitrario y complejo, que anima resistencia, divisiones y oposiciones en el seno de la humanidad.

Libertario e igualitario es el «amar al prójimo como a sí mismo». El amor es el bien de todos. El vivir, dejar vivir y ayudar a vivir a los demás hombres. Este reconocimiento del valor de lo libertario, y de la inferioridad y deficiencia de lo autoritario, proviene del mundo antiguo, de la palabra de los filósofos.

Lo libertario es el anhelo de «bastarse a sí mismo», del hombre sin dioses, sin sacerdotes, sin caclques, ni jefes ni amos. Lo autoritario es lo opuesto, la tragedia de la esclavitud y de la servidumbre en el pasado, y del alquiler de cerebros y brazos — el asalariado — en la época actual.

Lo libertario es el hombre creador, el productor de lo necesario para todos. Lo autoritario es apropiarse por astucia y violencia de lo creado, de lo producido por la ciencia, la técnica y el trabajo; y el consumir y no crear, hogar y no trabajar, pero consumir en exceso con ansias de lo superfluo, lo que no le pertenece. No es un trabajador el político, el financiero y el mercader, privilegiados del círculo de lo autoritario.

Lo libertario está en la raíz de la sociedad, si lo que se quiere es el vivir fraternal en el amor y la paz. En los años de la primera mitad del siglo pasado, nos decía el sociólogo y filósofo francés Proudhon, de tratar de «encontrar como crear una organización social que no sea gregarismo ni despotismo, ni fragmentación ni caos, sino libertad bien comprendida, independencia en la unidad».

Es decir, una colmena de seres libres e iguales. Todos trabajadores y procreadores, sin zánganos ni reinas, o sea la federación de las gentes humanas, unidas por el trabajo, por el amor, que es pensamiento y sentimiento fraternal.

Lo libertario preside las normas de la justicia que es, también, la moral verdadera. Lo autoritario es vigencia de las cadenas y mordazas, y de la desigualdad inhumana y antisocial. Bien sabemos, por experiencia, a dónde conduce lo autoritario y cuán ne-

OBREROS, NO VOTAR

¿De qué sirven los mandos sindicales, los procuradores a Cortes, los Sindicatos Verticales?

La C. N. S. no es una organización sindical: es un pulpo que con sus asquerosos tentáculos paraliza la verdadera acción obrera y ahoga todas nuestras más justas y legítimas reivindicaciones.

A la C. N. S. nada puede regenerarla. El obrero decente que se nombre para ocupar un cargo sindical en ella tiene que hacerse cómplice de sus inmundidades, propias de un régimen asentado en la mentira y en la podredumbre política y sindical.

¡Trabajadores!: Que se queden solos los partidarios del régimen y sus comparsas.

Nosotros a lo nuestro: Sindicatos libres, auténticamente de los trabajadores y para los trabajadores.

¡Absteneos en las próximas elecciones sindicales!

Confederación Nacional del Trabajo

Publicado en España, agosto 1966.

La ruta fraternal de la humanidad

ES necesario construir un nuevo vivir libertario. En eso estamos, sembrando y luchando cada día, sin desalentarnos el crecimiento y la omnipotencia del Estado, centro máximo de lo autoritario.

Confiamos en la posibilidad de un mundo federalista libertario, animado por la asociación igualitaria de los hombres de ciencia, los técnicos y los trabajadores manuales. Conocemos el poder de la solidaridad revolucionaria del trabajo. Por otra parte, aliena nuestra esperanza un vivir libertario, el progreso de la inteligencia de los seres humanos, el avance de la cultura que va acrecentando los valores de la rebeldía consciente y la voluntad de independencia del hombre.

En la ruta autoritaria crece la codicia de la burocracia y de la política. Se desacredita cada día más la organización del Estado. La humanidad acrecienta su inconformismo con los dioses y los gobernantes, temerosa de ser impulsada por la religión y el poder hacia la destrucción con una tercera guerra mundial nuclear.

Es que en el clima autoritario se multiplican los factores que los conflictos de pueblos y los juegos de la codicia y del imperialismo.

Los hombres empiezan a pensar por su cuenta. ¿Quién es el que no ve el hambre que padece más de la mitad de los habitantes del mundo? Es una

elocuente prueba del fracaso de la civilización autoritaria. El sistema social autoritario es el desorden, la ineptitud, la desorganización y la ausencia de valores auténticos en la humanidad. Ni libertad ni justicia ni moralidad.

En el monstruoso sistema del Estado, del capitalismo y del comunismo, crecen el déficit y las deudas. Los gobernantes se mueven dando «manotazos de ciegos». No razonan ni encierran su nación por la ruta de la verdad. Cuanto más predicaban la paz, más acrecientan los medios de la guerra.

El camino libertario no es fácil. El autoritarismo aún tiene hondas raíces en el vivir de los pueblos. Pero la dignidad humana anima el esfuerzo del hombre para una organización colectiva con el ritmo fraternal. El mundo nuevo de los hombres creadores está en marcha. No nos adaptaremos nunca a la sujeción autoritaria. Estamos en el camino libertario y nos cesaremos en nuestro avance.

Hace más de un siglo lo dijo Proudhon: «Pasarán siglos antes que el ideal social anarquista sea alcanzado, pero hemos de seguir marchando en esta dirección y aproximarnos sin cesar al objetivo». Este objetivo es la libertad y la igualdad, el bienestar de todos en una convivencia fraternal.

J. TATO LORENZO

ACTIVIDADES LIBERTARIAS

ES espléndido, radiante, fue el señalado para la concentración libertaria de Lezán. Cuando llegaron los autobuses repletos de familias libertarias y simpatizantes del Núcleo de Provenza, ya estaba ocupada la hermosa explanada del lugar indicado por gran multitud de compañeros y amigos legados de los distintos departamentos más cercanos al sitio escogido para la celebración de la jira. Pero a medida que avanzaba la mañana, iban acudiendo numerosos grupos de compañeros y familias que habían hecho el viaje en automóviles particulares.

Por esta vez vamos a prescindir de señalar por sus nombres respectivos las Federaciones Locales que hicieron acto de presencia en tan grandiosa jira. Sólo diremos que estaban presentes la gran mayoría de compañeros y familias de casi todos los pueblos que integran los dos Núcleos organizadores de la concentración.

También había compañeros de las FF. LL. de Lyon, Oullins y Venissieux. Entre ellos encontramos al compañero José Lara hecho una sopa por haber tenido la abnegación de arrojarse al río sin tiempo ni para quitarse la gorra y salvar a un niño que estaba a punto de ahogarse.

La jira que reseñamos habrá sido quizás la más concurrida de todas cuantas se han celebrado en el exilio durante el año que vamos pasando. De ahí la tremenda respuesta al pesimismo corrosivo de ciertos elementos que tratan de minimizar la integridad, la fuerza que representa la C. N. T. y el anarquismo español actualmente, así como la esperanza, la garantía moral para un futuro de redención humana; para la emancipación completa de los trabajadores.

Instalados los altavoces, empezaron a funcionar los discos de música popular y canto de todas las regiones españolas.

Las paradas intermitentes entre disco y disco las aprovechaba el compañero España para anunciar el programa establecido por los organizadores del acto, o para poner en relación, a través del micro, a algunos compañeros de diferentes lugares del exilio que difícilmente podrían encontrarse entre la inmensa multitud abigarrada.

Por la tarde, cuando un tenue alicillo movía las copas de los frondo-

es de comprender que, para él y sus amistades políticas, significa la representación de todos los españoles que anda metido en tales cabildos.

Y es el caso que no hace falta andar muy versado en lo que concierne a la Historia de España para conocer que en nuestro país la Monarquía ha hecho más mal que la peste. Desde los siglos: IX, X, XI, en que reinaban, empujándose unos a otros, haciéndose sangrientas trastadas, aquella pandilla de reyes que se llamaban: Fruela, Ordoño, Sancho, y demás, de quienes un historiador que pasa por sensato, como el padre Mariana, decía que no mandaban por virtudes que tuvieron, ni por consentimiento general, sino «por las armas, en que muchos ponen el derecho de reinar.» Hasta el Alfonso número trece con el que ha finalizado la monarquía en nuestro país ¡vaya colección de fichas que podría hacerse!

Toda una interminable cohorte de parásitos, viviendo, naturalmente, ellos y sus familiares, servidores y encargados de guardarles, a expensas del pueblo productor. Viven opíparamente de sus rentas, yendo de una a otra de sus magníficas propiedades, castillos, los que ahora se les pone en candelero: los que se consideran deben de ser opción para ocupar uno de ellos — ¡si es que se llegaron a entender! — el puesto de rey.

era oradora elocuente, con conocimientos extraordinarios. Luchadora ejemplar, en todos los movimientos revolucionarios se encontraba en primera fila. Sufrió el monstruoso proceso de Montjuich y la hicieron presenciar la ejecución de los anarquistas Ascheri, Nogués, Mola, Alsina y Más.

Cuando esta luchadora salía en libertad, incrementaba su actuación hasta que volvía a caer en las manos de la policía. Después de su vida agitada, de mujer incansable, aun tuvo tiempo para parir ocho hijos.

Estuvo en Sevilla unido al compañero Ojeda. Activaron juntos hasta que Ojeda volvió a casarse. Volvió a Barcelona. Cada sábado por la tarde íbamos un grupo de muchachas a charlar con ella. Conocía perfectamente los problemas sociales y daba gozo escucharla cuando sencillamente nos hablaba de sus inquietudes.

Hablo de Teresa Clarumunt para los jóvenes que me escuchan; porque la obra de esta mujer abnegada fue fecunda en ideas y en acciones. Si hubo una Luisa Michel española esa fue Teresa Clarumunt. Sufrió varias decepciones en su amor con diferentes compañeros, en los cuales puso toda su pasión y amor sincero.

Cuando el atentado al cardinal Soldevila, principal inductor de los pistoleros a sueldo de la burguesía catalana, efectuado por Francisco Ascaso, Teresa se encontraba en Zaragoza en casa de Dalmau. Allí se refugió Ascaso. Previo a un registro policiaco, como así fue, Teresa cogió la pistola que ejecutó a Soldevila y fin-

diendo estar muy enferma se acostó y la ocultó en el pecho. Mientras tanto, Ascaso, con su temple y sangre fría salía a echar a Correos una carta que terminaba de escribir delante de la propia policía.

Francisco Ascaso era un hombre modesto, silencioso, inteligente y tenaz. Uno de los valores más grandes de la C. N. T. y del anarquismo español.

En un café de Manresa solían reunirse los pistoleros que habían intervenido en el atentado contra Angel Pestaña. Allí entró un día Ascaso con una pistola en cada mano y les hizo morder el polvo a los siete asesinos que formaban la banda.

Hablemos de otra figura anónima. Se trata de Ana Villalobos, compañera de José Sánchez Rosa. La mayor parte de la militancia andaluza ha sido influenciada por la escuela de este maestro del anarquismo andaluz. Y a los analfabetos que no podía impregnar de ideas con los libros y los periódicos, lo hacía con sus palabras cálidas y sinceras.

Este militante tomó parte en los sucesos de Jerez de la Frontera y fue condenado a perpetuidad en los presidios de Marruecos. Lugar donde estaba prohibido rigurosamente que fuesen familiares y amigos. Sólo las prostitutas, que iban para saciar el

(Pasa a la página 2.)

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES 4 et 6, rue Chevreul 94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

CUANDO LAS RANAS PIDEN REY

EN verdad que ya parece la cosa el descomunal barullo que movían las ranas, pidiendo rey, según una de las más burlescas fábulas de La Fontaine. En efecto, aprovechando el leve resquejido de tolerancia, — sería ridículo llamarle a ello libertad de prensa, así, con todas sus letras, cuando vemos la suspensión y secuestro de publicaciones, por si en un artículo se ha dicho, o se ha dejado de decir! — para poder decir algo diferente de lo dicho hasta ahora por parte de los que, ni han pasado, ni pasan por enemigos acérrimos del régimen, notamos lo que se dice aprovechando una tal «vigilada tolerancia».

Y es tema del día, en algunas publicaciones de la Prensa española, lo que hace referencia a la monarquía, en tanto que solución apropiada después del franquismo. Pero, entendámonos: la cosa tiene sus pros y sus contras, en lo que van implícitos también los consiguientes pasteles, puesto que no faltan aquellos que propugnan una singular «monarquía franquista»; o sea, poner cualquier rey, de bastos, o de copas, en tanto que fíjese de pro, pero en realidad, será el «Caudillo» y los amanuenses que le rodean, quienes muevan los hilos de gobierno, lo cual resultaría, evidentemente, aquello tan popular de: «los mismos perros con diferentes collares».

Por lo visto, queda aún algo de la polvoreda levantada por el consejero, secretario, o apoderado, de uno de los reyes, o de las sotas, de la baraja, presentando en un artículo, y en las columnas del diario «ABC», su plan de monarquía ideal, y considerando la monarquía necesaria «para todos».

Es de comprender que, para él y sus amistades políticas, significa la representación de todos los españoles que anda metido en tales cabildos.

Y es el caso que no hace falta andar muy versado en lo que concierne a la Historia de España para conocer que en nuestro país la Monarquía ha hecho más mal que la peste. Desde los siglos: IX, X, XI, en que reinaban, empujándose unos a otros, haciéndose sangrientas trastadas, aquella pandilla de reyes que se llamaban: Fruela, Ordoño, Sancho, y demás, de quienes un historiador que pasa por sensato, como el padre Mariana, decía que no mandaban por virtudes que tuvieron, ni por consentimiento general, sino «por las armas, en que muchos ponen el derecho de reinar.» Hasta el Alfonso número trece con el que ha finalizado la monarquía en nuestro país ¡vaya colección de fichas que podría hacerse!

Toda una interminable cohorte de parásitos, viviendo, naturalmente, ellos y sus familiares, servidores y encargados de guardarles, a expensas del pueblo productor. Viven opíparamente de sus rentas, yendo de una a otra de sus magníficas propiedades, castillos, los que ahora se les pone en candelero: los que se consideran deben de ser opción para ocupar uno de ellos — ¡si es que se llegaron a entender! — el puesto de rey.

En efecto, ya se trate de los «proves» de Amsterdam, de los «beatniks» que andan por las Baleares, de los «comuniterios», que particularmente en el Mediodía de Francia, han venido trabajando este verano, en plan constructivo, buscando levantar, o adecantar, pueblos y aldeas abandonados. Lo cierto es que toda esta juventud constituye lo que podríamos llamar, valga la expresión, «material aprovechable». Y es verdaderamente lamentable que, vis a vis de ellos, no se haga lo que se podría hacer.

Hemos de ser realistas: la juventud busca, admite, juventud. No son los hombres de cincuenta, sesenta, o setenta años, los más adecuados para emprender la tarea proselitista buscando contacto con los jóvenes aludidos. Es obra de mocedad el alterner en camaradería con la mocedad.

No se trata de dar consejos a nadie; no se busca usar y abusar del aire paternalista, que tan antipático resulta. Simplemente, se comenta. Y el comentario ni está, ni puede estar segulado según condiciones de edad. El comentario es conveniente, máximo si con él se agrega el diálogo. Solamente acostumbrar a creerlo innecesario aquellos, ya sean jóvenes, o simplemente aquellos, llevados de regulado según condiciones de edad, en rigida altivez, que estiman saberlo ya todo, por lo que creen ocioso

el diálogo, el cambiar impresiones en tema de la monarquía está en danza, pero diríase que unos y otros olvidan, o no quieren tener en cuenta, que quien debe hablar es el pueblo, cuya libertad de expresión, franca, decisiva, se ha evitado, y se evita, por todos los medios.

LABOR DE JUVENTUD LIBERTARIA

Tenemos por ahí numerosa juventud de un natural inconformista. Ven en la estructura social del mundo una serie de aspectos que consideran absurdos; chocan con su sensibilidad. Notan que las relaciones humanas no son lo que deberían de ser. Y, a su manera, muestran su inconformismo, su anhelo de diferenciarse de los demás. Constituyen un conjunto, desoso y abigarrado. Se nota que entre ellos hay de todo, desde los que demuestran ser inteligentes, buscando un norte de vida ideal para la humanidad de hoy, para la humanidad de la Era Atómica; hasta los cretinos que no alcanzan más allá de sus narices. Y creer haber emulado, o superado, a los héroes, o heroínas, de novelas o films policíacos, comediendo repugnantes salvajadas.

Aparte el que, según los más eminentes pedagogos, se puede sacar partido incluso de los seres más retrasados, más embrutecidos, si con ellos se atina a emplear métodos adecuados, están los jóvenes que rechazan los procedimientos brutales, y tratan de orientar sus inclinaciones de un modo noble, moralmente elevado. Es particularmente al respecto de ellos, en torno a ellos, que, en plan libertario, se puede hacer labor proselitista. Y es en lo que a ellos concierne que importa insistir.

En efecto, ya se trate de los «proves» de Amsterdam, de los «beatniks» que andan por las Baleares, de los «comuniterios», que particularmente en el Mediodía de Francia, han venido trabajando este verano, en plan constructivo, buscando levantar, o adecantar, pueblos y aldeas abandonados. Lo cierto es que toda esta juventud constituye lo que podríamos llamar, valga la expresión, «material aprovechable». Y es verdaderamente lamentable que, vis a vis de ellos, no se haga lo que se podría hacer.

Hemos de ser realistas: la juventud busca, admite, juventud. No son los hombres de cincuenta, sesenta, o setenta años, los más adecuados para emprender la tarea proselitista buscando contacto con los jóvenes aludidos. Es obra de mocedad el alterner en camaradería con la mocedad.

No se trata de dar consejos a nadie; no se busca usar y abusar del aire paternalista, que tan antipático resulta. Simplemente, se comenta. Y el comentario ni está, ni puede estar segulado según condiciones de edad. El comentario es conveniente, máximo si con él se agrega el diálogo. Solamente acostumbrar a creerlo innecesario aquellos, ya sean jóvenes, o simplemente aquellos, llevados de regulado según condiciones de edad, en rigida altivez, que estiman saberlo ya todo, por lo que creen ocioso

el diálogo, el cambiar impresiones en tema de la monarquía está en danza, pero diríase que unos y otros olvidan, o no quieren tener en cuenta, que quien debe hablar es el pueblo, cuya libertad de expresión, franca, decisiva, se ha evitado, y se evita, por todos los medios.

LABOR DE JUVENTUD LIBERTARIA

Tenemos por ahí numerosa juventud de un natural inconformista. Ven en la estructura social del mundo una serie de aspectos que consideran absurdos; chocan con su sensibilidad. Notan que las relaciones humanas no son lo que deberían de ser. Y, a su manera, muestran su inconformismo, su anhelo de diferenciarse de los demás. Constituyen un conjunto, desoso y abigarrado. Se nota que entre ellos hay de todo, desde los que demuestran ser inteligentes, buscando un norte de vida ideal para la humanidad de hoy, para la humanidad de la Era Atómica; hasta los cretinos que no alcanzan más allá de sus narices. Y creer haber emulado, o superado, a los héroes, o heroínas, de novelas o films policíacos, comediendo repugnantes salvajadas.

Aparte el que, según los más eminentes pedagogos, se puede sacar partido incluso de los seres más retrasados, más embrutecidos, si con ellos se atina a emplear métodos adecuados, están los jóvenes que rechazan los procedimientos brutales, y tratan de orientar sus inclinaciones de un modo noble, moralmente elevado. Es particularmente al respecto de ellos, en torno a ellos, que, en plan libertario, se puede hacer labor proselitista. Y es en lo que a ellos concierne que importa insistir.

En efecto, ya se trate de los «proves» de Amsterdam, de los «beatniks» que andan por las Baleares, de los «comuniterios», que particularmente en el Mediodía de Francia, han venido trabajando este verano, en plan constructivo, buscando levantar, o adecantar, pueblos y aldeas abandonados. Lo cierto es que toda esta juventud constituye lo que podríamos llamar, valga la expresión, «material aprovechable». Y es verdaderamente lamentable que, vis a vis de ellos, no se haga lo que se podría hacer.

Hemos de ser realistas: la juventud busca, admite, juventud. No son los hombres de cincuenta, sesenta, o setenta años, los más adecuados para emprender la tarea proselitista buscando contacto con los jóvenes aludidos. Es obra de mocedad el alterner en camaradería con la mocedad.

No se trata de dar consejos a nadie; no se busca usar y abusar del aire paternalista, que tan antipático resulta. Simplemente, se comenta. Y el comentario ni está, ni puede estar segulado según condiciones de edad. El comentario es conveniente, máximo si con él se agrega el diálogo. Solamente acostumbrar a creerlo innecesario aquellos, ya sean jóvenes, o simplemente aquellos, llevados de regulado según condiciones de edad, en rigida altivez, que estiman saberlo ya todo, por lo que creen ocioso

el diálogo, el cambiar impresiones en tema de la monarquía está en danza, pero diríase que unos y otros olvidan, o no quieren tener en cuenta, que quien debe hablar es el pueblo, cuya libertad de expresión, franca, decisiva, se ha evitado, y se evita, por todos los medios.

LABOR DE JUVENTUD LIBERTARIA

Tenemos por ahí numerosa juventud de un natural inconformista. Ven en la estructura social del mundo una serie de aspectos que consideran absurdos; chocan con su sensibilidad. Notan que las relaciones humanas no son lo que deberían de ser. Y, a su manera, muestran su inconformismo, su anhelo de diferenciarse de los demás. Constituyen un conjunto, desoso y abigarrado. Se nota que entre ellos hay de todo, desde los que demuestran ser inteligentes, buscando un norte de vida ideal para la humanidad de hoy, para la humanidad de la Era Atómica; hasta los cretinos que no alcanzan más allá de sus narices. Y creer haber emulado, o superado, a los héroes, o heroínas, de novelas o films policíacos, comediendo repugnantes salvajadas.

Aparte el que, según los más eminentes pedagogos, se puede sacar partido incluso de los seres más retrasados, más embrutecidos, si con ellos se atina a emplear métodos adecuados, están los jóvenes que rechazan los procedimientos brutales, y tratan de orientar sus inclinaciones de un modo noble, moralmente elevado. Es particularmente al respecto de ellos, en torno a ellos, que, en plan libertario, se puede hacer labor proselitista. Y es en lo que a ellos concierne que importa insistir.

En efecto, ya se trate de los «proves» de Amsterdam, de los «beatniks» que andan por las Baleares, de los «comuniterios», que particularmente en el Mediodía de Francia, han venido trabajando este verano, en plan constructivo, buscando levantar, o adecantar, pueblos y aldeas abandonados. Lo cierto es que toda esta juventud constituye lo que podríamos llamar, valga la expresión, «material aprovechable». Y es verdaderamente lamentable que, vis a vis de ellos, no se haga lo que se podría hacer.

Hemos de ser realistas: la juventud busca, admite, juventud. No son los hombres de cincuenta, sesenta, o setenta años, los más adecuados para emprender la tarea proselitista buscando contacto con los jóvenes aludidos. Es obra de mocedad el alterner en camaradería con la mocedad.

No se trata de dar consejos a nadie; no se busca usar y abusar del aire paternalista, que tan antipático resulta. Simplemente, se comenta. Y el comentario ni está, ni puede estar segulado según condiciones de edad. El comentario es conveniente, máximo si con él se agrega el diálogo. Solamente acostumbrar a creerlo innecesario aquellos, ya sean jóvenes, o simplemente aquellos, llevados de regulado según condiciones de edad, en rigida altivez, que estiman saberlo ya todo, por lo que creen ocioso

el diálogo, el cambiar impresiones en tema de la monarquía está en danza, pero diríase que unos y otros olvidan, o no quieren tener en cuenta, que quien debe hablar es el pueblo, cuya libertad de expresión, franca, decisiva, se ha evitado, y se evita, por todos los medios.

LABOR DE JUVENTUD LIBERTARIA

Tenemos por ahí numerosa juventud de un natural inconformista. Ven en la estructura social del mundo una serie de aspectos que consideran absurdos; chocan con su sensibilidad. Notan que las relaciones humanas no son lo que deberían de ser. Y, a su manera, muestran su inconformismo, su anhelo de diferenciarse de los demás. Constituyen un conjunto, desoso y abigarrado. Se nota que entre ellos hay de todo, desde los que demuestran ser inteligentes, buscando un norte de vida ideal para la humanidad de hoy, para la humanidad de la Era Atómica; hasta los cretinos que no alcanzan más allá de sus narices. Y creer haber emulado, o superado, a los héroes, o heroínas, de novelas o films policíacos, comediendo repugnantes salvajadas.

Aparte el que, según los más eminentes pedagogos, se puede sacar partido incluso de los seres más retrasados, más embrutecidos, si con ellos se atina a emplear métodos adecuados, están los jóvenes que rechazan los procedimientos brutales, y tratan de orientar sus inclinaciones de un modo noble, moralmente elevado. Es particularmente al respecto de ellos, en torno a ellos, que, en plan libertario, se puede hacer labor proselitista. Y es en lo que a ellos concierne que importa insistir.

En efecto, ya se trate de los «proves» de Amsterdam, de los «beatniks» que andan por las Baleares, de los «comuniterios», que particularmente en el Mediodía de Francia, han venido trabajando este verano, en plan constructivo, buscando levantar, o adecantar, pueblos y aldeas abandonados. Lo cierto es que toda esta juventud constituye lo que podríamos llamar, valga la expresión, «material aprovechable». Y es verdaderamente lamentable que, vis a vis de ellos, no se haga lo que se podría hacer.

Hemos de ser realistas: la juventud busca, admite, juventud. No son los hombres de cincuenta, sesenta, o setenta años, los más adecuados para emprender la tarea proselitista buscando contacto con los jóvenes aludidos. Es obra de mocedad el alterner en camaradería con la mocedad.

No se trata de dar consejos a nadie; no se busca usar y abusar del aire paternalista, que tan antipático resulta. Simplemente, se comenta. Y el comentario ni está, ni puede estar segulado según condiciones de edad. El comentario es conveniente, máximo si con él se agrega el diálogo. Solamente acostumbrar a creerlo innecesario aquellos, ya sean jóvenes, o simplemente aquellos, llevados de regulado según condiciones de edad, en rigida altivez, que estiman saberlo ya todo, por lo que creen ocioso

el diálogo, el cambiar impresiones en tema de la monarquía está en danza, pero diríase que unos y otros olvidan, o no quieren tener en cuenta, que quien debe hablar es el pueblo, cuya libertad de expresión, franca, decisiva, se ha evitado, y se evita, por todos los medios.

LABOR DE JUVENTUD LIBERTARIA

Tenemos por ahí numerosa juventud de un natural inconformista. Ven en la estructura social del mundo una serie de aspectos que consideran absurdos; chocan con su sensibilidad. Notan que las relaciones humanas no son lo que deberían de ser. Y, a su manera, muestran su inconformismo, su anhelo de diferenciarse de los demás. Constituyen un conjunto, desoso y abigarrado. Se nota que entre ellos hay de todo, desde los que demuestran ser inteligentes, buscando un norte de vida ideal para la humanidad de hoy, para la humanidad de la Era Atómica; hasta los cretinos que no alcanzan más allá de sus narices. Y creer haber emulado, o superado, a los héroes, o heroínas, de novelas o films policíacos, comediendo repugnantes salvajadas.

Aparte el que, según los más eminentes pedagogos, se puede sacar partido incluso de los seres más retrasados, más embrutecidos, si con ellos se atina a emplear métodos adecuados, están los jóvenes que rechazan los procedimientos brutales, y tratan de orientar sus inclinaciones de un modo noble, moralmente elevado. Es particularmente al respecto de ellos, en torno a ellos, que, en plan libertario, se puede hacer labor proselitista. Y es en lo que a ellos concierne que importa insistir.

En efecto, ya se trate de los «proves» de Amsterdam, de los «beatniks» que andan por las Baleares, de los «comuniterios», que particularmente en el Mediodía de Francia, han venido trabajando este verano, en plan constructivo, buscando levantar, o adecantar, pueblos y aldeas abandonados. Lo cierto es que toda esta juventud constituye lo que podríamos llamar, valga la expresión, «material aprovechable». Y es verdaderamente lamentable que, vis a vis de ellos, no se haga lo que se podría hacer.

Hemos de ser realistas: la juventud busca, admite, juventud. No son los hombres de cincuenta, sesenta, o setenta años, los más adecuados para emprender la tarea proselitista buscando contacto con los jóvenes aludidos. Es obra de mocedad el alterner en camaradería con la mocedad.

No se trata de dar consejos a nadie; no se busca usar y abusar del aire paternalista, que tan antipático resulta. Simplemente, se comenta. Y el comentario ni está, ni puede estar segulado según condiciones de edad. El comentario es conveniente, máximo si con él se agrega el diálogo. Solamente acostumbrar a creerlo innecesario aquellos, ya sean jóvenes, o simplemente aquellos, llevados de regulado según condiciones de edad, en rigida altivez, que estiman saberlo ya todo, por lo que creen ocioso

el diálogo, el cambiar impresiones en tema de la monarquía está en danza, pero diríase que unos y otros olvidan, o no quieren tener en cuenta, que quien debe hablar es el pueblo, cuya libertad de expresión, franca, decisiva, se ha evitado, y se evita, por todos los medios.

LABOR DE JUVENTUD LIBERTARIA

Tenemos por ahí numerosa juventud de un natural inconformista. Ven en la estructura social del mundo una serie de aspectos que consideran absurdos; chocan con su sensibilidad. Notan que las relaciones humanas no son lo que deberían de ser. Y, a su manera, muestran su inconformismo, su anhelo de diferenciarse de los demás. Constituyen un conjunto, desoso y ab

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE A.I.T. C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... Michel BAKOUNINE 15 SEPTEMBRE 1966 NUMERO 419 0,50 F LE NUMERO 38 ANNEE

LA DERNIERE CHANCE ABSOLUTISME CLERICAL

Lettre ouverte à la minorité F. O., à l'ECOLE EMANCIPEE et à quelques autres

Depuis plus d'un siècle la classe ouvrière a théoriquement le choix, pour son émancipation, d'opter soit pour le parti préconisé par les marxistes, soit pour le syndicat révolutionnaire animé, dans la plupart des cas, par les anarchistes.

tants hurlent contre les méthodes staliniennes ou la moindre incorrection lorsqu'ils en sont victimes, mais se chargent d'employer ces mêmes méthodes à leur tour, contre d'autres, les anarcho-syndicalistes en particulier.

L'automation aussi est un problème. Réalisée par le patronat ou l'Etat, elle le sera contre les travailleurs. Mise en place par ceux-ci, elle peut être un facteur de libération.

l'histoire de ce courageux épicière italien (de Prato), victime de l'intolérance catholique, est loin d'être exceptionnelle. La plupart des journaux qui ont consacré des articles à cette affaire se sont bien gardés de le dire.

Partout où les cléricaux sont en nombre (que ce soit en Alsace, aux Pyrénées, dans tout l'Ouest et ailleurs), ils en profitent pour brimer les incroyants.

C'est de bouche à oreille, dans le calme des presbytères, qu'il dénonce les impiétés à la haine justicière des biens pensants.

Ce qui est vrai pour le commerçant, l'est bien souvent pour l'ouvrier, pour le fermier. A l'usine, au bureau, à la ferme, l'incroyant doit dissimuler ses opinions d'avant-garde, politiques et surtout religieuses.

A l'origine, la vieille C.G.T., celle de Pelloutier, de Delessalles, de Griffuelhes, de Puget et d'autres encore, s'orientait dans ce sens. Avec la charte d'Amiens, ce fut en quelque sorte le compromis entre le syndicalisme (celui de l'actuelle C.N.T.) et les positions des partis « ouvriers ».

De nos jours, les problèmes que la classe ouvrière a à résoudre sont de la plus extrême gravité. C'est le sort même de l'organisation ouvrière (le syndicat) qui est en jeu.

La dernière chance réside dans la capacité des militants syndicalistes révolutionnaires à reconstruire l'organisation ouvrière. Certes, il faut beaucoup de volonté, de courage, d'honnêteté intellectuelle pour y parvenir.

La dernière chance réside dans la capacité des militants syndicalistes révolutionnaires à reconstruire l'organisation ouvrière. Certes, il faut beaucoup de volonté, de courage, d'honnêteté intellectuelle pour y parvenir.

Certes, les curés ne montent pas en chaire pour injurier — en les désignant par leurs noms — ceux qui ont l'indépendance de se passer de leurs services.

Il ne s'agit pas seulement de convertir, il faut, surtout, les rendre inoffensifs. Les indifférents, les non-pratiquants donnent, en effet, un très mauvais exemple.

Si on les laissait faire, la contagion de leur impiété ne tarderait pas à s'étendre. Chez beaucoup des catholiques, la foi est tiède... Ils ne pratiquent que pour la forme; obéissent à l'usage, cédant à l'influence et à l'entraînement du milieu.

VERS LA REVOLUTION INTERNATIONALE

L'action présente du syndicalisme révolutionnaire réside donc en la propagande et la diffusion de nos principes. Elle doit permettre l'éducation et l'élévation des travailleurs autorisant à devenir des militants actifs dans l'attente d'être des révolutionnaires véritables, capables d'initiatives, de courage, et, s'il le faut, de violence.

Les exploités, tous les révolutionnaires, qui luttent pour une fraternité sociale, n'ont pas de patrie; les frontières ne subsistent que pour les profits des politiciens, des militaires, des capitalistes.

de responsabilités. La conscience sera enfin le seul tribunal de l'homme qui trouvera sa dignité. A ce sujet, considérons la différence qui existe entre la Déclaration des droits de l'homme de 1789 et la Déclaration Universelle des droits de l'homme de 1948.

Il y a des conflits entre les hommes qui abaissent la civilisation, l'un en avant, qui ouvrent un horizon pour la libération des peuples. La violence de la guerre est toujours une atteinte à la morale chez les individus et ils en supportent tout le mal pendant des générations; mais la révolution est souvent salvatrice et d'une haute portée civilisatrice.

Il y a des conflits entre les hommes qui abaissent la civilisation, l'un en avant, qui ouvrent un horizon pour la libération des peuples. La violence de la guerre est toujours une atteinte à la morale chez les individus et ils en supportent tout le mal pendant des générations; mais la révolution est souvent salvatrice et d'une haute portée civilisatrice.

Il y a des conflits entre les hommes qui abaissent la civilisation, l'un en avant, qui ouvrent un horizon pour la libération des peuples. La violence de la guerre est toujours une atteinte à la morale chez les individus et ils en supportent tout le mal pendant des générations; mais la révolution est souvent salvatrice et d'une haute portée civilisatrice.

Il y a des conflits entre les hommes qui abaissent la civilisation, l'un en avant, qui ouvrent un horizon pour la libération des peuples. La violence de la guerre est toujours une atteinte à la morale chez les individus et ils en supportent tout le mal pendant des générations; mais la révolution est souvent salvatrice et d'une haute portée civilisatrice.

VERS LE REGROUPEMENT

Un jeune camarade nous a posé, à son retour du camping international libertaire qui vient d'avoir lieu dans les Bouches-du-Rhône, une question fort pertinente et susceptible de faire réfléchir de nombreux militants.

l'évidence que penser que les syndicats traditionnels regroupent la majorité des travailleurs alors que c'est l'inverse qui se produit actuellement. Une autre précision dans ce domaine, depuis 1948-1949 dans les milieux libertaires, on n'a pas cessé de préconiser l'infiltration des éléments révolutionnaires dans les syndicats « traditionnels ».

voiyons mal les avantages, posifs pour les travailleurs, que pourrait donner un éventuel regroupement, comme le préconise l'U. A. S. avec « des travailleurs de toutes les tendances, y compris des militants réformistes, y compris des travailleurs communistes ou socialistes, ou même certains syndiqués de la C. F. D. T. ».

Il est bien évident que le travailleur, s'il perçoit l'injustice des temps présents et la nécessité d'une civilisation nouvelle, ne réalise pas, pour autant, les principes fondamentaux de la société nouvelle même.

Il est bien évident que le travailleur, s'il perçoit l'injustice des temps présents et la nécessité d'une civilisation nouvelle, ne réalise pas, pour autant, les principes fondamentaux de la société nouvelle même.

Il est bien évident que le travailleur, s'il perçoit l'injustice des temps présents et la nécessité d'une civilisation nouvelle, ne réalise pas, pour autant, les principes fondamentaux de la société nouvelle même.

Il est bien évident que le travailleur, s'il perçoit l'injustice des temps présents et la nécessité d'une civilisation nouvelle, ne réalise pas, pour autant, les principes fondamentaux de la société nouvelle même.

España al día

Homenaje al Sindicalista Desconocido



AL PUEBLO DE EIBAR

En los pasados días la Plaza Unzaga ha sido escenario de hechos graves e indignantes. Algunos ciudadanos han sido detenidos, y hombres, mujeres y niños brutalmente golpeados, sin discriminación, cuando solamente se reclamaban los derechos propios de seres humanos.

Una vez más se ha revelado el carácter fascista del régimen y la imposibilidad de tener con él otro diálogo que el de la escoba con la basura. Los trabajadores no queremos nada con el franquismo, ni con los sindicatos verticales que son su instrumento en el seno de la Clase Obrera. Por ello a la farsa electoral de las inminentes elecciones sindicales con las que se pretende engañarnos y enganar a los pueblos de Europa para forzar el ingreso en el Mercado Común con pruebas de una falsa liberalización, responderemos con el boicot negándonos a ser cómplices de nuestros opresores: el Gobierno y el Capital.

Los eibarreses hemos experimentado en nuestra propia carne estas verdades enfrentándonos a las cargas policíacas con que se ha respondido al clamor que exigía Libertad Sindical sin confusionismos de ninguna clase, como siempre lo hicimos. En las recientes acciones, como en todas que se vienen desarrollando en Euzkadi, los hombres de la Alianza Sindical hemos participado con coraje y decisión, y ahora, nuevamente pedimos al pueblo de Eibar y a los trabajadores, a los que aquí nacieron y a los que vinieron de otras tierras, hermanados y unidos bajo nuestra bandera democrática y proletaria, que sin prestar oídos a irresponsables desconocedores de las tradiciones y del sentido de lucha independiente de nuestro movimiento obrero — se mantengan firmes a nuestras consignas:

- Contra los sindicatos fascistas: *Nuestro sindicalismo libre.*
- Contra la farsa electoral: *La abstención, la resistencia a colaborar.*
- Contra la represión: *La liberación.*

CORREO DE BARCELONA

CATASTROFE EN EL METRO TRANSVERSAL

La ciudad está conmovida por la desgracia ocurrida ayer en la estación de la Plaza de España. E insiste en que el nombre de España continúa siendo infuisto. Hay cinco muertos y veinte personas moribundas. De 150 viajeros sólo una treintena han escapado indemnes de la tragedia.

A la llegada del convoy afectado, el subterráneo estaba lleno de humo. Clientes y personal de servicio de Ferrocarriles Catalanes contiguos, habían abandonado los lugares. De pronto fue el drama, con el resultado — provisional — descrito. Por lo visto, los pasajeros se atropellaron y los más débiles murieron o están hospitalizados. La persona no está desahogada de la ley de la selva.

Hace dos semanas que perecieron tres obreros en la construcción del ramal de Metro que llegará a San Andrés de Palomar. Con C.N.T. a la vista tal vez la desgracia no se hubiera dado y, de darse, este problema social habría vibrado, de grado o a la fuerza, en todas las esferas sociales. A los tres desgraciados el seguro los valoró en una cantidad módica y el cura los arrostó por la pata. ¡Y el vivo al brazo!

Durante la dictadura de Primo de Rivera, de un agujero para Metro, de la Gran Via sacaron 16 cadáveres de obreros. La clase obrera manifestó, pero la C.N.T. estaba endogalada y la cosa no pasó a mayores.

El incendio interior de ahora permanece inexplicado. Tres vagones carrinonados ardieron, pero la gente supone lógicamente, avaro descuido en la Empresa. Además los viajeros, desparpados, tuvieron que escapar por la especie de cado de conejos que es el corredor que va del Metro a Ferrocarriles Catalanes. Se vé que el contable de aquellas obras ignoraba la existencia de ciudadanos de «ancho» respetable. El español sin coche particular no tiene derecho a un peso personal que exceda de 60 kilos.

Acostumbrada a sufrir, Barcelona sufre en silencio, el silencio de la impotencia. Cuando se han atravesado meses y meses de bombardeos criminales, cuantas calamidades siguen sin pecata minuta. Aun se nos refieren

LA REPRESALIA

MADRID. — Se han dado a conocer los castigos propuestos por el rector de la Universidad de Murcia, señor Battle, juez especial designado al efecto, contra los profesores y estudiantes de la Universidad de Barcelona comprometidos en los graves disturbios que tuvieron lugar a principios de año en la capital de Cataluña. El castigo pedido para setenta profesores es el de separarlos por dos años de toda actividad académica. Las sanciones propuestas contra 38 estudiantes van de dos a tres años de descalificación para continuar sus estudios en todo centro educativo español y la pérdida de todo título y de todo privilegio académico.

Recientemente, estos 70 profesores de Facultad y treinta y ocho estudiantes que habían sido excluidos de la Universidad de Barcelona a causa de los incidentes ocurridos con motivo de la organización sindical impuesta por el Gobierno, han recibido de las autoridades el ofrecimiento de levantar las sanciones a cambio de que reconocieran sus faltas. Algunos de estos castigos consistían en exclusión de la Universidad por el plazo de dos años.

Atalaya de los detenidos y la solidaridad con sus familias.

Con el fin de que los jerarcas y sus agentes conozcan nuestra decisión llamamos a los trabajadores para que después de las vacaciones, concretamente el día 1º de septiembre, entre las 3 y las 4 de la tarde, realicemos un paro en todos los centros de trabajo. Durante esa hora no efectuaremos ninguna clase de labor.

¡Eibartarrak! ¡Todos unidos por la libertad!

Alianza Sindical de Euzkadi
U. G. T. — C. N. T. — S. T. V.
(Este manifiesto fue difundido por Euzkadi, principalmente en Eibar, desde el día 29 8-66)

VERSION DE LA PRENSA

SAN SEBASTIAN. — Una serie de incidentes entre la fuerza pública y trabajadores de las comisiones obreras han dado origen a la detención de seis trabajadores de la localidad guipuzcoana de Eibar.

Al parecer, los trabajadores pretendían reunirse a las ocho del pasado jueves, en la plaza de Urtiz, siendo disueltos por la policía, que practicó varias detenciones. Los trabajadores mostraron su disconformidad con la actitud de las fuerzas del orden, centrándose en el edificio de la Guardia Civil y exigiendo la inmediata libertad de los detenidos. La intervención de la Policía armada de Bilbao logró restablecer el orden a una de las madrugada.

Durante el sábado la Policía ocupó lugares estratégicos de la villa, pues en algunas empresas se declararon paros parciales en solidaridad con los detenidos.

Tres de los detenidos, que responden a los nombres de Claudio Plaza Morales, de Madrid; Sabino Bastarrica Arrizaga y Victor Lecumberri Arana, ambos de Eibar, fueron trasladados a San Sebastián. Los tres restantes fueron puestos en libertad.

Las sesenta víctimas de la Sagrera a raíz del bombardeo a ciegas del buque pirata «Canariass». Para preservarse de los cañonazos «por Dios y por la Patria», docenas de vecinos pensaron abrigarse en el túnel no terminado de la compañía del Norte, donde les sorprendió un temporal que les metió un torrente de agua dentro imposibilitándoles la salida. Y allí quedaron enterrados entre barro, pedruscos y broza.

Pero cuanto ocurre en esta repajolera Barcelona está bendecido y santificado por la Virgen de la Merced, esa dama de palo (buscad, dicen los catalanes) que le hace la competencia a la Moreneta, esa negra de Montserrat salvada por Luis Companys, y que no se dignó salvar a Companys cuando éste estuvo «políticamente» damnificado.

El Viejo de las Ramblas

TRABAJO HUMILLANTES

CON el título nos referimos a cierta noticia aparecida en la prensa diaria, en la cual hace referencia que los chicos de la Guardia roja habían sometido a una comunidad de religiosas a ciertos trabajos humillantes.

Ignoramos qué trabajo puede considerarse humillante, aunque sea manual, porque siendo trabajadores y no de los más afortunados nos ha tocado en esta vida toda clase de trabajos manuales. Desde aquellos que solemos llamar leves hasta aquellos otros brutales y penosos que tanto abundan en este hermoso siglo de progreso científico y mecánico.

Sabemos perfectamente que el trabajo siempre ha sido el derecho del esclavo, del vencido, del siervo y por último del hijo del pueblo, conocido por todos los nombres que se le quieren aplicar según sea el régimen político que le gobierna, pero que en el fondo siempre es el mismo, el esclavo antiguo o moderno, dependiente siempre de un amo, como bestia irracional que no es capaz de organizarse y necesita quien le administre y facilite lo necesario para vivir.

El trabajo es humillante porque proviene de la maldición divina, «gnarás el pan con el sudor de tu frente, pero no el tuyo solo. También el de tu señor y el de tu guardián y el que por ser seres sometidos están libres del trabajo humillante.

El periodista tiene razón. A una religiosa, ser privilegiado y escogido por la divinidad celeste, para vivir adorado las puresas celestiales, someterla a un régimen de trabajo productivo es atentar las leyes divinas del dios celeste, señor poderoso que tiene la facultad de poseer más espesas que todos los sultanes juntos.

Los guardias rojos, y cabe la verdad de que han tenido un mal gusto para designar su organización, deben atacar las hijas del pueblo, son esas las que han sido designadas para trabajar noche y día en fábricas, campos y talleres y en los hospitales y hasta en las letrinas. En cualquier sitio que el trabajo impuro y maldiciente aparezca y se considere necesario. Y necesario será mientras el adelanto técnico sea un privilegio de los Estados y del capitalismo antiguo y moderno.

Mientras la ciencia se venda como las prostitutas al mejor postor, en vez de servir para el bienestar de la humanidad, el hombre del pueblo y

para otros paisajes. El viejo Massana fue de los que quedó «al pie del cañón», involucrando en sus entusiasmos y convicciones, inamune a las contrariedades, como una entidad fija, o una potencia personal con la cual podía, en todo momento, contarse. Pertencia a la docena de incommodos, de seguros, de arraigados, de «veteros». Era parte de la base esencial del sindicalismo de un pueblo, invariable ante la variedad o volubilidad de la mayoría, esa que se va y vuelve, y que a su regreso encontrada a los «roqueños», a los desinteresados impulsores de siempre.

Nos viene a la memoria uno de los gestos de Massana en un intento de solidaridad de carreteros y curtidores. Los delegados de fábrica no permitíamos carga ni descarga de carros con conductor no sindicado. A su vez, Massana no admitía en su carro géneros de adobería elaborados por obreros inasociados. Las consecuencias de tales conductas los confederados en exilio pueden imaginarlas, máxime estando «obligados» a jornadas de nueve y más horas que el sindicalismo agrasado de los franceses permitía.

El firmante se ha desarrollado al lado de viejos sindicalistas como Massana. Al lado de ellos aprendí seriedad, constancia y modestia. Las ideas no me vinieron de ellos, pero sí la rectitud sindicalista. La generación de ahora conoce apenas el valor del delegado sindical, del activista de sindicato, del propagador de ideales restringido. Asimismo, la gente «libre» de capital ignora la opresión moral y física ejercida por el alcalde, el rector, el burgués y el sargento de la G.C. sobre las escasas individualidades que en el burgo se producen sindicalmente, «descaramientos», la prisión, el pacto del hambre, la calumnia, la oposición de la familia, se manifiestan al unisono, haciendo difícil el mantenimiento del individuo en irri en la población que le dio ser y luces. «Cuántos en la capital han sido destacados compañeros cuando en su pueblo de origen no fueron nada por temor o semi inconsciencia! Para el caso, huir no es condenable. Mejor se aprovecha en escenario «nuevos que en el propio. Pero lo normal, lo macho, consiste en quedar desafiando las iras de enemigos poderosos y coligados; en seguir comportándose en anarquista y en confederal intrasigente aunque el cielo local a uno le caiga encima.

Antonio Massana, sindicalista enragé, era de estos últimos. Sin el exodo de 1939 no se hubiera aumentado de sus lares. Su «societarismo» estricto no había distanciado alguna vez, pero su integridad moral, su invulnerabilidad sindicalista, nos lo habían mantenido en simpatía y estima.

Frecuentemente, en asambleas obreras se disponían medidas salvaguardadoras de las conquistas obtenidas. Sin caldeo de ánimos, el proletariado descendía de tono y la burguesía, siempre vigilante, aprovechaba la coyuntura: destajos, vulneración de horarios, empleo de obreros amarillados, disminución de salarios, despidos abusivos. Y en general los trabajadores habrían pasado por eso sin la presencia del delegado sindical exigente: o se cumplen las bases, o conflicto en la casa. En ocasiones era el delegado el solo conflictado, y gracias a que la peripicia no terminara en la cárcel. Y así semanas, meses, años y décadas, compañeros. Algunos probaron, y, o bien cedieron o tomaron tren

de origen y durante su gallarda juventud, actuó de auriga de mérito llegando a enjaezar cuatro caballos de diligencia para un largo recorrido que iba de Pons a Lérida. Figurámonos la prestancia del conductor de aquellos tiempos, nada parejo al cochero de berlina, o capitulino, poco avezado a las duras travesías, al enjauzaje de varios nobles brutos, al tropiezo con brutos innobes en un recodo solitario de carretera, dominando con la tralla y el grito hípico la sangre de los caballos y los baches y demás accidentes del camino, hasta dejar a los zarandeados viajeros a pie de hostel, o de plazaeta, o de punto terminal del duro recorrido. Imaginando a Antonio Massana luciendo vestido de pana, verde botanado con puros de holajala bruñida, los jóvenes solíamos bromearle, aunque un traje de trabajo sea eso: un traje de trabajo. La vida a veces es teatro, y el teatro se asemeja a la vida.

De la vieja generación sindicalista (la de 1900) que en años sucesivos nos fue familiar, solamente Antonio Massana quedó fijo en nuestros medios por contradicción a las Parcas, por constancia congénita, y porque otra concepción de existencia para él no la había. Desde su atalaya de militante ha visto desfilar algunas generaciones. Tal vez seamos injustos con Miguel Tudó, quedado allá para un morir de asco, perdida la fe en la vida por desaparición — en la guerra — de su hijo José, un compañero de los más inteligentes, abnegado y precioso que hemos tenido.

En el exilio Antonio Massana, tras innoble padecimiento en el campo de Ribesaltes, del cual salió en esquelito de Mathausen, fijó sistemática residencia en Pirineos Orientales a causa del idioma y de las costumbres que son algo de nuestra tierra. Deambulando, quedó acogido en una casa montañera rodeada por exiliados igualadinos, y en la cual hallaba cobijo un grupo de compañeros maños que pasaba la frontera, siendo su introductor Massana, en la circunstancia pastor de bovinos... Después trabajó en la barrancada del Tet entre compañeros fervientes y solidarios, cuyos albañiles arrastraban los sacos de cemento que debía arrastrar el setentón Massana. Seguidamente fue a parar en un hogar bondadoso y acogedor de Pont-Romeu, en donde recontactamos, y desde cuyo lugar emprendimos el único viaje «por Francia» que el ex cochero se ha permitido: Toulouse, Burdeos, Arcachon, Béziers, Méze, en visita ferroviaria hecha a compañeros. Últimamente se acogió en el Hospicio (libre) de St-Laurent de Cerdans, del cual se declaró satisfecho tanto por la relación como por el trato. Anhelaba, si, conocer noticias de los amigos, recibir prensa, estar al corriente de la disposición confederal para la lucha contra el franquismo; y tras numerosos achaques y una enfermedad fímitiva, nuestro querido Antonio Massana se extinguió en un hospital de Perpignan a la respetable edad de 87 años, y sin que el firmante (especie de hermano menor de Antonio) fuese reñado directamente y a tiempo de la infauista noticia.

Como insinuado, Massana, terminado en peon albañilero, procedía de la tracción a sangre. En nuestro lugar fue el clásico presidente de la sección Transporte, pero en su tierra

Antonio Massana

En huelgas parciales, de profesión y generales, el compañero Massana siempre estuvo en vanguardia, y en los hechos de colaboración propagandística, de fervor solidario y de familiaridad entre compañeros, resultó invariablemente presente. Esto a la solda, entraña, y da una familia amplia y de consistencia segura. El hogar común era el sindicato, el ateñito libre, que el viejo Massana ha visto con emoción reproducido en «Umbral». ahora que *Allá Baix* ha sido derribado para darse, el verticalismo, un edificio de cuatro plantas. Para una excursión teatral, para un día de campo, para fraternidades íntimas, para un coloquio sobre ideas y artes, para un estallido solidario, pañero evitar el paso atrás y darlo hacia adelante, nuestro nexo familiar no bajaba de cien compañeros y compañeras. Era hermoso, aquello.

Como insinuado, Massana, terminado en peon albañilero, procedía de la tracción a sangre. En nuestro lugar fue el clásico presidente de la sección Transporte, pero en su tierra

La droga y a la prostitución la masa entera de un pueblo que surge amenazante y guerrero. Son ellos los fomentadores de esos regímenes brutales que han caído esos pueblos desgraciados, que han de vivir con un fusil en el brazo temerosos de ver surgir sus liberadores.

Si la vergüenza del mundo capitalista no faltara, no sería Mao-Tse-Tung, convertido en un semidios por el fanatismo rabioso quien gobernara a un pueblo como el chino. Posiblemente una sociedad más sencilla, confiada y fraternal administraría la vida de ese pueblo y la de tantos otros que hoy viven sometidos a su propio terror.

Pero quién puede fiarse de un pueblo como el americano y su gobierno que no se para en bombardear poblaciones prácticamente indefensas, aliándose a todos los gobiernos reaccionarios del mundo entero.

Protector del fascismo español, refugio de todos los fascistas de la Alemania nazi, los americanos y el capitalismo mundial van cavando su

Ferrer de Igualada

La droga y a la prostitución la masa entera de un pueblo que surge amenazante y guerrero. Son ellos los fomentadores de esos regímenes brutales que han caído esos pueblos desgraciados, que han de vivir con un fusil en el brazo temerosos de ver surgir sus liberadores.

Si el capitalismo fuera inteligente comprendería que ningún enemigo es pequeño y que el desorden que el mismo representa no puede traer la revolución para terminar con el trabajo indigno, humillante y maldiciente, que los trabajadores del mundo entero soportan durante largos siglos.

Si valiera para algo la experiencia China el mundo podría curarse en salud, cosa que dudamos pese a la enorme cantidad de sabios y universidades que hoy existen.

HORIZONTES

El fiasco es tremendo. La Falange, o sea los Sindicatos verticales, al percatarse de que el equipo entreguista no arrastraba a la mayoría de la C. N. T., no tuvieron el menor interés en concertar un pacto con individuos que no representaban a nadie.

El error cometido es de bulto. Por eso ahora patalean. Pero ya no pueden hacer marcha atrás. Son repudiados por la totalidad de la militancia, que no aceptará jamás ir del brazo de los asesinos que tienen en su haber torrentes de sangre española y que fueron los que asesinaron a Luis Com-

panys y a millares de trabajadores españoles.

Me atrevo a opinar que todo es fruto de una incapacidad tal que raya en lo histérico. Podría ser que hubiesen incurrido en la necedad de crear y que se sostuvieron con unos individuos que habían pertenecido a la C. N. T., pero que no la representaban. Añadió que desde hace tiempo se hace lo propio con individuos de otros sectores para incorporarlos al movimiento.

Yo tengo fe y confianza en el próximo triunfo de la revolución española siempre y cuando procuremos radicalizar el movimiento estudiantil y las aspiraciones económicas de la clase trabajadora. Nuestro puesto está al lado del pueblo español, — o sea estudiantes, trabajadores y clase media — empujándolos hacia adelante y dando un carácter insurreccional al descontento manifiesto que existe en toda España.

Pero el equipo entreguista — los ex centetistas — pretenden convertirse en puntales de un régimen que es objeto del repudio general, porque hasta las curas jóvenes se echan a la

para otros paisajes. El viejo Massana fue de los que quedó «al pie del cañón», involucrando en sus entusiasmos y convicciones, inamune a las contrariedades, como una entidad fija, o una potencia personal con la cual podía, en todo momento, contarse. Pertencia a la docena de incommodos, de seguros, de arraigados, de «veteros». Era parte de la base esencial del sindicalismo de un pueblo, invariable ante la variedad o volubilidad de la mayoría, esa que se va y vuelve, y que a su regreso encontrada a los «roqueños», a los desinteresados impulsores de siempre.

Nos viene a la memoria uno de los gestos de Massana en un intento de solidaridad de carreteros y curtidores. Los delegados de fábrica no permitíamos carga ni descarga de carros con conductor no sindicado. A su vez, Massana no admitía en su carro géneros de adobería elaborados por obreros inasociados. Las consecuencias de tales conductas los confederados en exilio pueden imaginarlas, máxime estando «obligados» a jornadas de nueve y más horas que el sindicalismo agrasado de los franceses permitía.

El firmante se ha desarrollado al lado de viejos sindicalistas como Massana. Al lado de ellos aprendí seriedad, constancia y modestia. Las ideas no me vinieron de ellos, pero sí la rectitud sindicalista. La generación de ahora conoce apenas el valor del delegado sindical, del activista de sindicato, del propagador de ideales restringido. Asimismo, la gente «libre» de capital ignora la opresión moral y física ejercida por el alcalde, el rector, el burgués y el sargento de la G.C. sobre las escasas individualidades que en el burgo se producen sindicalmente, «descaramientos», la prisión, el pacto del hambre, la calumnia, la oposición de la familia, se manifiestan al unisono, haciendo difícil el mantenimiento del individuo en irri en la población que le dio ser y luces. «Cuántos en la capital han sido destacados compañeros cuando en su pueblo de origen no fueron nada por temor o semi inconsciencia! Para el caso, huir no es condenable. Mejor se aprovecha en escenario «nuevos que en el propio. Pero lo normal, lo macho, consiste en quedar desafiando las iras de enemigos poderosos y coligados; en seguir comportándose en anarquista y en confederal intrasigente aunque el cielo local a uno le caiga encima.

Antonio Massana, sindicalista enragé, era de estos últimos. Sin el exodo de 1939 no se hubiera aumentado de sus lares. Su «societarismo» estricto no había distanciado alguna vez, pero su integridad moral, su invulnerabilidad sindicalista, nos lo habían mantenido en simpatía y estima.

Frecuentemente, en asambleas obreras se disponían medidas salvaguardadoras de las conquistas obtenidas. Sin caldeo de ánimos, el proletariado descendía de tono y la burguesía, siempre vigilante, aprovechaba la coyuntura: destajos, vulneración de horarios, empleo de obreros amarillados, disminución de salarios, despidos abusivos. Y en general los trabajadores habrían pasado por eso sin la presencia del delegado sindical exigente: o se cumplen las bases, o conflicto en la casa. En ocasiones era el delegado el solo conflictado, y gracias a que la peripicia no terminara en la cárcel. Y así semanas, meses, años y décadas, compañeros. Algunos probaron, y, o bien cedieron o tomaron tren

Antonio Massana

En huelgas parciales, de profesión y generales, el compañero Massana siempre estuvo en vanguardia, y en los hechos de colaboración propagandística, de fervor solidario y de familiaridad entre compañeros, resultó invariablemente presente. Esto a la solda, entraña, y da una familia amplia y de consistencia segura. El hogar común era el sindicato, el ateñito libre, que el viejo Massana ha visto con emoción reproducido en «Umbral». ahora que *Allá Baix* ha sido derribado para darse, el verticalismo, un edificio de cuatro plantas. Para una excursión teatral, para un día de campo, para fraternidades íntimas, para un coloquio sobre ideas y artes, para un estallido solidario, pañero evitar el paso atrás y darlo hacia adelante, nuestro nexo familiar no bajaba de cien compañeros y compañeras. Era hermoso, aquello.

Como insinuado, Massana, terminado en peon albañilero, procedía de la tracción a sangre. En nuestro lugar fue el clásico presidente de la sección Transporte, pero en su tierra

La droga y a la prostitución la masa entera de un pueblo que surge amenazante y guerrero. Son ellos los fomentadores de esos regímenes brutales que han caído esos pueblos desgraciados, que han de vivir con un fusil en el brazo temerosos de ver surgir sus liberadores.

Si la vergüenza del mundo capitalista no faltara, no sería Mao-Tse-Tung, convertido en un semidios por el fanatismo rabioso quien gobernara a un pueblo como el chino. Posiblemente una sociedad más sencilla, confiada y fraternal administraría la vida de ese pueblo y la de tantos otros que hoy viven sometidos a su propio terror.

Pero quién puede fiarse de un pueblo como el americano y su gobierno que no se para en bombardear poblaciones prácticamente indefensas, aliándose a todos los gobiernos reaccionarios del mundo entero.

Protector del fascismo español, refugio de todos los fascistas de la Alemania nazi, los americanos y el capitalismo mundial van cavando su

Ferrer de Igualada

La droga y a la prostitución la masa entera de un pueblo que surge amenazante y guerrero. Son ellos los fomentadores de esos regímenes brutales que han caído esos pueblos desgraciados, que han de vivir con un fusil en el brazo temerosos de ver surgir sus liberadores.

Si el capitalismo fuera inteligente comprendería que ningún enemigo es pequeño y que el desorden que el mismo representa no puede traer la revolución para terminar con el trabajo indigno, humillante y maldiciente, que los trabajadores del mundo entero soportan durante largos siglos.

Si valiera para algo la experiencia China el mundo podría curarse en salud, cosa que dudamos pese a la enorme cantidad de sabios y universidades que hoy existen.

HORIZONTES

El fiasco es tremendo. La Falange, o sea los Sindicatos verticales, al percatarse de que el equipo entreguista no arrastraba a la mayoría de la C. N. T., no tuvieron el menor interés en concertar un pacto con individuos que no representaban a nadie.

El error cometido es de bulto. Por eso ahora patalean. Pero ya no pueden hacer marcha atrás. Son repudiados por la totalidad de la militancia, que no aceptará jamás ir del brazo de los asesinos que tienen en su haber torrentes de sangre española y que fueron los que asesinaron a Luis Com-

panys y a millares de trabajadores españoles.

Me atrevo a opinar que todo es fruto de una incapacidad tal que raya en lo histérico. Podría ser que hubiesen incurrido en la necedad de crear y que se sostuvieron con unos individuos que habían pertenecido a la C. N. T., pero que no la representaban. Añadió que desde hace tiempo se hace lo propio con individuos de otros sectores para incorporarlos al movimiento.

Yo tengo fe y confianza en el próximo triunfo de la revolución española siempre y cuando procuremos radicalizar el movimiento estudiantil y las aspiraciones económicas de la clase trabajadora. Nuestro puesto está al lado del pueblo español, — o sea estudiantes, trabajadores y clase media — empujándolos hacia adelante y dando un carácter insurreccional al descontento manifiesto que existe en toda España.

Pero el equipo entreguista — los ex centetistas — pretenden convertirse en puntales de un régimen que es objeto del repudio general, porque hasta las curas jóvenes se echan a la

VINO BLANCO PARA HABLAR DEL VINO

MADRID. — Según estadística reciente facilitada por el señor Blanco, España figura en tercer lugar en la producción mundial de vinos, ocupando los dos primeros puestos Francia e Italia respectivamente.

No obstante nuestro país ha disminuido en un 9 por 100 su producción del pasado año respecto a la campaña vinícola precedente, debido a las malas condiciones meteorológicas referentes que afectaron fuertemente las viñas; primero una prolongada sequía y luego un exceso de lluvia durante la recolección.

Por el contrario, Francia e Italia aumentaron su volumen de vinos en la última campaña y el resto de los países europeos se estacionaron en la producción.

ALARMA EN PUERTOLLANO

CIUDAD REAL. — Las minas de carbón inauguradas en 1874 están en peligro de cierre. La hulla se acumula en montañas, puesto que no halla satisfactoria salida. En consecuencia la empresa ha decidido el licenciamiento de la mayor parte de los obreros que ocupa, sembrando la alarma en las familias asalariadas. Para calmar momentáneamente las inquietudes, una delegación del gobierno ha prometido a las autoridades locales la implantación en Puertollano de una central térmica que consuma parte del carbón acumulado y del que se vaya acumulando.

LA FIESTA NACIONAL

BILBAO. — En la plaza de Vista Alegre murió de una comada en el corazón el banderillero Antonio Rizo. Los toreros han dedicado un beneficio a la familia (500.000 pesetas), el cura funerales hizo, y ahí se acabó Rizo.

SIGUE EL DESMORONAMIENTO INDUSTRIAL

OVIEDO. — El desmantelamiento de la siderúrgica de Mieres sigue su curso. El alto horno está desmontado — dice la empresa — para proceder a reparaciones. Entretanto el personal permanece parado. En diversos talleres — no todos — ciertas reformas también se efectúan, de todo lo cual se recoge una posibilidad para que el consorcio siderúrgico UNINSA reemprenda parcialmente sus actividades.

PINCELES EN HUELGA FORZOSA

MADRID. — Mientras se anuncia la reparación del Teatro Real (tras 45 años de permanecer cerrado) en calidad de academia musical y de teatro, se confirma que por presión oficial han sido retirados los copistas del Museo del Prado, para que no entorpezcan el paso a los turistas visitantes del mismo.

LIBERALIZACION DEL REGIMEN

BARCELONA. — El pasado día 30 de agosto fue detenido Isidoro Soto Castañeda, acusado de repartir propaganda clandestina. El Juzgado de guardia que lo era el número 3, al hacerse cargo del acusado ordenó su ingreso en la prisión celular y lo puso a disposición del Tribunal Especial de Orden Público, de Madrid.

El citado Tribunal y en exhorto que se ha recibido en el Decanato de los Juzgados, comunica al detenido que se ha dictado, contra él, auto de procesamiento y prisión según sumario número 267 del corriente año y se le señala la cantidad de 50.000 pesetas en metálico para la libertad provisional.

PENETRACION ALEMANA EN LA ECONOMIA ESPANOLA

MADRID. — Hay setenta y dos importantes empresas alemanas establecidas en España.

Los sectores económicos a los que se dirigen las inversiones son principalmente industrias químicas y, en general, todas aquellas industrias para las que se requiere gran mano de obra. La inversión en inmuebles representa del 10 al 15 por 100 de la inversión total alemana en España. El sector del automóvil aún no ha alcanzado demasiada importancia. La introducción de Volkswagen en España es prácticamente segura y ello aumenta sensiblemente la inversión alemana en este sector.

LA SITUACION

MADRID. — Salario mínimo. Actualmente es de 60 pesetas diarias. El sindicalismo libre lo reclama de 250 pesetas, el verticalismo de 130 y el gobierno lo ha fijado a 84. Los obreros protestan, y arrecian en su campaña abstencionista referente a las próximas elecciones sindicales.

Por otra parte se sabe que huelgan 7.000 obreros siderúrgicos en Villarreal y Zumárraga.

DEFORMACION PROFESIONAL

LERIDA. — En la calle Principe de Viana, Demetrio Magaña Grocin, de 47 años, funcionario de prisiones, casado, natural de Pamplona y domiciliado actualmente en Lérida, mató de dos disparos de escopeta a Jenaro Múlica Urterán, de 47 años casado, natural de Alborcancan (Alava), y residente en la misma pensión que el asesino. Este fue encarcelado.

CONTRA (?) MAO

BARCELONA. — En virtud de un exhorto del Tribunal Especial de Orden Público, de Madrid, se ha ordenado a las autoridades judiciales de Barcelona la incautación de la documentación y ejemplares que hubiese de la publicación del libro «Mao Tse Tung», del que es autor Robert Payne y que está traducido al español.

LA HUELGA DE GIBRALTAR

CADIZ. — Los seis días de huelga registrados en Gibraltar a raíz de unos bofetones recibidos por dos españoles en la plaza, fue organizada por el sindicato vertical, o franquista, contra las autoridades inglesas. Nueva prueba de ello es que los jornales correspondientes a los días huelgados han sido satisfechos a los huelguistas por la filial de C. N. S. en La Línea.

DISCOS

ESTAMOS al abrigo de una galería provenzal, con tientos de flores en los soportales, y parras velando las estrellas. En torno, silencio y perfumes de bosque. Ni el grillo crickets, absorbido por la calma del momento. La familia José ha sabido escoger su sitio. Más arriba otro amigo — nuestro gran Garnés — recobra sosiego de sus tareas refugiándose en los recuerdos de La Clotada y de «La 26».

Palabra al aire, o, con ella. Estamos entre amigos — unos y otros, un puñado — y el diálogo es natural, amistoso, convergente. El «no» no es agresivo y el «sí» nada gregario. Estamos en la antitesis de la asamblea convocada para complicar las complicaciones.

Un silencio es aprovechado para ver estrellas entre hojas, o recibir conscientemente el efluvio de hierbas y pinos, todo cercano. Al fin existe la calma, el reposo, la «saudade», que tanto poetiza a Galicia.

La fiebre metropolitana; el inevitable nerviosismo de las carreteras; el codo a codo, o el pie pillando taldón, de las aglomeraciones peatonas, aquí no existen. Se teme encontrar todo eso mañana; pero mentalmente, mañana está lejos. Mejor un cacho de noche en sosiego que una eternidad escandalosa y devoradora.

Este grato estar terminará, no hay duda, y mejor no pensarlo. ¿Para qué? Estar en la muerte en cada salida de sol, es morir cada día, y con dejar de ser una sola vez hay bastante. Los buenos ratos hay que prolongarlos, aunque sea en extensión de deseo, o arrojando realidad al vacío.

En nuestra tierra hallábamos momentos de evasión, enteramente de cada uno, al margen de las grandes y graves tareas. En Francia, sin rendimiento palpable, nos comprobamos absorbidos, braceadores inútiles. Es que el país es más ancho y largo, o es que nuestras piernas — y nuestras labores — no alcanzan. Ahí, al salir de la cárcel, nos expandíamos en el campo, y aquí, en el campo nos entristecemos como allí en la cárcel.

Ya, la galería provenzal está lejos. Pero en los ratos de soledad provocados, la revivimos. DISCOBOLO

NI DIALOGOS NI PACTOS

por uno de los asistentes al pleno que se informase del estado en que se hallaban las conversaciones iniciadas por Falange con la C.N.T. Contestó el señor Solís que las conversaciones tales no llegaron a cuaservicios que se sostuvieron con unos individuos que habían pertenecido a la C. N. T., pero que no la representaban. Añadió que desde hace tiempo se hace lo propio con individuos de otros sectores para incorporarlos al movimiento.

El fiasco es tremendo. La Falange, o sea los Sindicatos verticales, al percatarse de que el equipo entreguista no arrastraba a la mayoría de la C. N. T., no tuvieron el menor interés en concertar un pacto con individuos que no representaban a nadie.

El error cometido es de bulto. Por eso ahora patalean. Pero ya no pueden hacer marcha atrás. Son repudiados por la totalidad de la militancia, que no aceptará jamás ir del brazo de los asesinos que tienen en su haber torrentes de sangre española

NI DE CERA NI DE YESO: NATURAL, DE CARNE Y HUESO

(Ver el número anterior.)

ENTRANDO en los otros párrafos que dedicas a lo que motivo su separación nacional, hay que llamarla así, te diré que aquí tu apreciación es humana porque está relacionada con tus amistades, me figuro, y esa sentimentalidad infantil y moza.

Lo del 1914-18 no tiene ninguna justificación racional, fue un atropello bárbaro a la humanidad deseado por el sentimiento bestial de los nacionalismos, cada cual iba a por lo suyo ya previamente bien pensado y calculado. Fue la consecuencia del 1870, cuyos aliados no eran los mismos, pero que como consecuencia de la victoria teutónica, rompía el equilibrio establecido. En unos el recibo de sus regiones perdidas, en otros la conservación de su predominancia, y en los victoriosos del 1870 la expansión ilimitada de su poderío militar. Ninguno tenía razón. Se ajustaba a esto, la lucha de clases que podríamos decir, claro y alta burguesía de una parte, con los teutones, y resistencia defensiva de republicanos y demócratas. Con estos últimos estaban los Kropotkin, Jean Grave, Quintanilla y otros más que no vale la pena citar. La guerra estaba encima y se encontró la Europa y con ella la humanidad, ante el hecho de caer en manos de un totalitarismo militar-religioso, papista mejor dicho, o defender lo poco que se había conseguido como libertad. La inhibición o indiferencia hacia el conflicto era una posición cómoda pero no justa. La escasa libertad que se había conseguido con la instauración de la República de Francia, aunque existía como emperador Napoleón III, hasta Sedán, la lucha interior de Francia por los fueros republicanos existía y era esperanzadora. En Inglaterra siempre se disfrutó de cierta libertad por aquello de lo que los ingleses son muy amigos del respeto a la libertad individual dentro de su isla. En la Alemania no había dudas de su conducta, ésta ya había demostrado dentro de la nación y sus conquistas anteriores, países bálticos y otros, la no tolerancia en la vida colectiva. ¿Cómo ser indiferente ante el triunfo del uno o del otro? No era posible, como no nos fue posible en el 1939 cuando ya éramos víctimas de ese totalitarismo. Sin el Tratado de Versalles no hubiéramos conocido el 1939 y posiblemente nuestra República se hubiera consolidado. En esta última contienda más visible y ya víctimas nosotros, todos fuimos al unísono como digo en el escrito, y con razón ya que la suerte de la humanidad estaba en juego. En aquella época Quintanilla tenía y con él los que con conocimiento de causa, no por pasiones sentimentales, estaban con él. Como nosotros tenemos razón al combatir hoy todavía la bestialidad nacionalista. ¿Qué los contrincantes se portan mal, qué no reconocen nuestro sacrificio en favor del triunfo que han tenido? Cándidos seríamos si tal cosa creyéramos, nuestra filosofía no tendría razón de ser ya que los gobernantes son suficientes ellos mismos para crear la equidad social dentro del respeto de la personalidad humana. Ellos van a por lo suyo, nosotros debemos ir a por lo nuestro. El mundo no se acaba en un día y la lucha continúa.

Quintanilla era sinceramente federalista y dentro del federalismo autónomo respondía muy bien a los Estatutos de nuestra Confederación Nacional del Trabajo; por lo tanto, no podía haber aceptado la fusión con cualquier organización que tuviera por principio el ejecutivismo. No hay que desfigurar las cosas; estas son el reflejo de nuestra mentalidad; por eso no podía ser partidario de la fusión sino de la entente; lo demás son palabras.

La absorción es la palabra que corresponde a la posición de las regiones catalana y andaluza, porque estaba en los espíritus, y la constitución de sindicatos únicos es el reflejo fiel de ello; que fuera circunstancial o no, es cosa aparte; la unicidad es autoridad pura, como el ejecutivismo, o el federalismo sin autonomía, el árbol no puede esconder el bosque, y ese era el problema que se lidió allí y que responde bien al ambiente y ambición o creencia de la militancia de esas regiones, de que la revolución se encontraba a la vuelta de

NECROLOGICAS

JULIAN AYUDA
Con cierto retraso — lo que lamentamos por nuestra parte — pasamos a dar cuenta de la muerte ocurrida repentinamente, de nuestro compañero y amigo Julián Ayuda, en la localidad de Causades, donde militaba, siendo su actuación de una conducta ejemplar.

En España, podemos decir que fue un compañero organizador y animador de la colectividad de Tamarit, gozando de la estima de toda la población, como asimismo la tenía en la F. L. de Causades por ser un compañero de excelentes cualidades. Orgánicamente era el secretario de esta localidad, como también delegado de Solidaridad Internacional Antifascista, desplegando en dichos cargos una actividad digna de imitación, ya que el sublime amor que sentía por las ideas superaba a su estado físico. Días tras días se daba cuenta de que sus fuerzas no le obedecían para llevar a cabo una labor que muchos jóvenes podrían sustituirle. Prueba de ello es que a la última morada de Julián Ayuda acudió gran número de compañeros y amigos, tanto de la colonia exilada como de la población francesa, por la cual fue siempre muy estimado.

Reciban sus familiares el testimonio de nuestra sincera amistad y sentido pésame.

F. L. de Causades

la esquina, como ha sido la creencia durante muchos años después, a pesar del folleto del malogrado, también compañero Prat, que citas. También el tiempo le dio razón al compañero Quintanilla, y de ahí la actual, con justa razón y necesidad histórica española. Esto no quiere decir que la C.N.T. o la U.G.T. abandonen parte alguna de su Integridad ideológica o moral, la asociación solidaria de las centrales sindicales y de los sindicatos que las componen es una necesidad constante. Las Federaciones de Industria no tienen necesidad de ser internacionales, aunque es mejor que lo sean y los ejemplos positivos que han dado tanto la Federación del Transporte y la de Estivadores merece la confianza de la industria. Pero la Federación de Industria es necesaria en todo país porque extiende el lazo solidario a todos los obreros de la industria, el gremio es local, máximo regional, pero difícilmente nacional. No solamente por eso, sino que una organización de espíritu y finalidad revolucionaria como la C.N.T. necesita estas federaciones de industria para reorganizar su economía durante la revolución y su prolongación, como lo es hoy el nuevo tipo de organización solidaria obrera, la empresa, consecuencia lógica de la federación de industria, aunque no lo parezca. La empresa es la fusión para un fin determinado de todos aquellos obreros manuales e intelectuales de la industria competente para la elaboración de la obra acordada. También tiene su alcance internacional a través de la Federación de Industria o del Consejo Nacional de Empresas.

El desvío de la Revolución Rusa vino de la carencia de capacidad organizadora de los llamados revolucionarios, y aunque Lenin cedió a los sindicatos el administrador de sus empresas, se le retiró al ver el desbarajuste que había y se estableció la responsabilidad directa o administrativa vigilada por el Partido. Cuando Trotsky creó los Soviets en Leningrado, que no eran ni más ni menos que nuestros Comités de barriada, no pensó tampoco en que estos perdían la libertad, y al manifestarse los compañeros de Kronstadt por el Soviet libre, fue cuando se dio cuenta de lo que había creado y lo barrió con su cabeza de acero como decía; de ahí nació el totalitarismo que después Stalin llevó al extremo. Estas lecciones de historia debemos de tenerlas presentes, para evitar que nuestra buena fe y conducta no nos lleve por necesidad revolucionaria a instaurar un autoritarismo camuflado a través de los insultos y calumnias, cuyas consecuencias son las purgas que pretenden puristas.

Y nada más por hoy, porque parece un abuso tanto escrito, y como lo hago a correr de pluma, como se dice, (recibi ayer el periódico) corrige lo que quieras, publica lo que te parezca, y considera siempre que a pesar de lo dicho te continuo apreciando como amigo y compañero.

MARIANO PUENTE

COMUNICADOS

AMIGOS DE S. I. A. — ALBI
Esta agrupación invita a sus adherentes y simpatizantes a la reunión que se celebrará el domingo 18 del corriente a las 9,30 de la mañana en el local de F. O.

F. L. DE PORTET SUR GARONNE
El día 18 de septiembre en la Sala «Senechal», 17, rue Remusat, Toulouse, a las 9 horas el compañero José Muñoz Congot disertará sobre el su gestivo tema: «Praxis de equilibrio social, las soluciones libertarias».

Quedan invitados cordialmente todos los compañeros de Toulouse, como asimismo los que residen en otras localidades más o menos distantes de esta capital.

F. L. DE OULLINS
Reunión para el domingo, 18 de septiembre, a las 9,30, en el lugar de costumbre. Se recuerda a todos los militantes de esta F. Local, cual fue el acuerdo de la última reunión.

F. L. DE PERPIGNAN
Invita a todos sus afiliados y militantes en general a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar en el local de costumbre, a las nueve de la mañana del domingo 18 de septiembre. Esperamos que habiéndose terminado las vacaciones y reintegrados todos a nuestros respectivos domicilios seréis numerosos a la reunión. Se ruega puntualidad, pues hay mucho que leer.

REGIONAL CATALANA, LYON
Convoca a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 18 de septiembre de 1966 a las 9 y media de la mañana, en la sala C.N.T. núm. 1 del Palais de la Libération núm. 9, en Villeurbanne.

SORTEO TOMBOLA PARA LA SOLIDARIDAD OBRERA
Nos excusamos ante los compañeros y amigos, de no haber podido celebrar antes el sorteo anual. Habiendo por fin podido llevarlo a cabo, damos a continuación los números agraciados:

- Primer obsequio » 4.554
- Segundo » 3.702
- Tercero » 2.792
- Cuarto » 5.829
- Quinto » 8.828
- Sexto » 0.046
- Séptimo » 1.311
- Octavo » 6.513
- Noveno » 3.757
- Décimo » 9.660

Cómo nos envenenan en nombre del progreso

HUBO un tiempo en que se podía respirar aire puro. Hoy, ya es casi imposible. Árboles, cada día hay menos. Se destruyen sin miramiento de ninguna clase, sea para hacer pistas para el automóvil, sea para construir fábricas, etc., además de los incendios con sus consecuencias correspondientes y cada día, como es natural, las inundaciones más numerosas. Con razón se dice que el sentido común es el menos común de los sentidos. Parece que la única finalidad, hoy, de los hombres, es una carrera hacia el suicidio. Como si se estuviera organizando una marcha hacia la muerte de todos, por ese envenenamiento llamado progreso, que con tanta razón, Gérard de Lacaze Duthiers, tildaba de falso progreso. Falso progreso sí, ya que el verdadero debería consistir en hacer que el hombre viva siempre mejor.

¿En que consiste pues el progreso? ¿Es tener toda una serie de aparatos más o menos mecánicos o automáticos en casa para evitarnos todo esfuerzo? ¿Coche para llegar a perder la costumbre de andar? ¿es el progreso no poder vivir en una ciudad sin respirar una atmósfera asfijante, sin tener el sistema nervioso trastornado con alaridos, sirenas, campanas de toda suerte? ¿es el ir siempre corriendo a todas partes? ¿para ir al trabajo, para ir a comer, hasta para ir a distraerse? Y con todo eso, todo el mundo proclamándose partidario de ese progreso. Nada de extraño tiene que muchos viejos, aturridos por tanto ruido y tantas carreras, recuerden con tristeza, «la belle époque».

¿Sería un error creer que estamos contra el mejoramiento de las condiciones de vida de los hombres. Al contrario, todo nuestro esfuerzo va encaminado hacia ese fin. Ese ha de ser para nosotros el verdadero progreso. Pero lo esencial es procurar al hombre una vida sana, moral y material, lejos de esos fabricantes de dicha adulterada, de esa publicidad intoxicadora, cuya única preocupación es el negocio. Y esa vida sana, solamente la puede conseguir el hombre con el sol, el aire, el agua y los frutos de la tierra.

Evolucionar, progresar, no es envenenarse adaptándose a esa atmósfera impura y viciosa, ni a engullir alimentos adulterados propagados por la publicidad de los fabricantes sin escrúpulos. ¿el negocio es el negocio! No hace falta ser minero para tener los pulmones deshechos, los gases (óxido de carbono) de los millones de coches y camiones que circulan sin cesar por las ciudades se encargan para ello. Todas las mejoras destinadas a preservar nuestra salud por medio de la higiene, están neutralizadas por los inconvenientes de una civilización mal entendida y mal adaptada a las necesidades naturales del hombre. La construcción de las grandes ciudades se hace sin cuidado alguno con esas pilas de pisos prefigurando el mundo de mañana y haciendo de los seres humanos las víctimas de esta civilización materializada. Es una evidencia, y no se puede negar, que no se hace nada para resolver este problema.

Ese mal de la impureza atmosférica que hemos señalado, es, sin duda, uno de los más graves, constituido por todos los gases, humos y polvos producidos por las industrias, vehículos, etc., y la falta de insólación, debido a los «trascendidos» de las grandes ciudades. Y no hablemos de ciudades como Londres, donde la niebla muerta y obnubiladora, a veces, a cerrar puertas y ventanas, (el colmo del progreso). Se imagina fácilmente lo que puede penetrar en las vías respiratorias a pesar de todas las precauciones, la cantidad de veneno que está mezclado en el aire que se respira y a causa del cual la proporción de enfermedades respiratorias y del aparato circulatorio aumentan de una manera asombrosa.

Se organizan manifestaciones por una princesa se casa, con un conde o con un sastre, se organizan también para pedir aumento de salario. ¿Para cuando las manifestaciones para reclamar el derecho a respirar aire puro? ¿Qué hacen los señores diputados representantes del pueblo para aportar un remedio a esta calamidad? Verdaderamente, tan ocultos como están en la política, les queda poco tiempo, si no para prometer la luna, y más, al elector.

Por lo que respecta al agua que bebemos, ídem de lenzo; ese elemento indispensable para la vida del hombre, está cada día más corrompido, y para purificarlo número de aparatos para purificar el agua acumulada en la general cantidad de desechos de las industrias químicas, refinerías, destilerías, fábricas de conservas, madereros, etc. Se acabó el tiempo en que las mujeres se reunían alrededor de las fuentes públicas para abastecerse de agua pura. Nos apartamos cada vez más de la naturaleza. Hemos creado, bajo el pretexto de progreso, un universo artificial del cual somos sus servidores inconscientes, haciendo de nosotros un simple rebaño.

El veneno va en aumento en todo lo que consumimos, debido al grado en que ha llegado la comercialización, y fácil es comprender a donde llegaremos por ese camino. Recordemos lo que dijo un americano, hace unos años: «Con dinero y la publicidad hago comer m... a todos los americanos». Podríamos también, recordar la obra: «Los envenenadores de Chicago». Y a todo esto, las tierras más fértiles por los abonos químicos, y el número de los habitantes aumentando a un ritmo que espanta. Será por eso que algunos pobres gentes dicen que una buena guerra podría poner remedio a todo eso.

El remedio, hoy es producir siempre más y a la carrera. Se emplean productos para que los animales produzcan pronto y mucho. Ya no se hace la crianza natural de los animales; ahora se fabrica la carne, se fabrica la leche, se fabrican los huevos. Lo mismo que los productos agrícolas. He visto fábricas, donde las naranjas entran por la mañana completamente verdes y salir al medio día enteramente rojas. ¿Cómo es posible que la fruta produzca, sin el tiempo que necesita en el árbol, un producto con todos sus elementos nutritivos como son el azúcar y el almidón natural? Esta es la violencia que se realiza contra la naturaleza. La repercusión que esto pueda tener sobre la salud del hombre, la verán aumentada más tarde nuestros hijos. No olvidemos que el D.D.T., etc., empleado en los campos, no solo mata los insectos, sino también al hombre. Nada de extraño tiene que hoy, no haya familia donde uno de sus miembros no sufra del estómago, del hígado, los riñones, etc. Ya, ni los vegetarianos pueden pretender sustentarse con una alimentación racional. Puede ser que algunas personas, a causa de este progreso en la alimentación pierden apetito, pero no así los financieros y los fabricantes, cuyo

apetito va siempre en aumento sin más preocupación que el negocio.

Hoy, mi el pan es lo que era, pues para que sea bien blanco y bien biondo, la harina, solamente está comestible del almidón, dejando aparte el gluten, que es el alimento y da su gran parte energética, si contar cuando panaderos poco escrupulosos, para aumentar aún más su blanco incorporan en la harina bromato de potasio. Si se trata de las conservas, ahí intervienen toda clase de substancias tóxicas, para que duren y tengan buena presentación. Es natural pues, que estos productos nocivos tengan a la larga, para la salud, una acción nefasta para el organismo. Una prueba más de esta infección lenta está en el número de intoxicaciones colectivas producidas, particularmente en grandes reuniones celebrando acontecimientos o fiestas familiares, por las salsas, pasteles y cremas. Y no olvidemos la parte de culpa que pueden tener los frigoríficos cuya acción no es siempre la de impedir la descomposición de los alimentos. No faltan, asimismo, lugares donde el pescado no esté totalmente contaminado por la cantidad de hidrocarburos y desechos tóxicos o radioactivos que infectan nuestras costas.

Para acabar de asegurarnos una muerte lenta, nada más nos faltaban los ruidos para arregar nuestro desequilibrio nervioso, pues las víctimas de esta vida moderna tumultuosa ya no se cuentan. Y la causa de esta bahulla infernal, hay que buscarla, no cabe duda, en el desarrollo espectacular de nuestras actividades llamadas progreso. Hace algún tiempo, dijimos algo respecto a los manifiestos del volante. No insistiremos, pues. Pero, ¿no preguntábamos al principio: ¿qué hacen los representantes del pueblo para aportar un remedio a esta calamidad? Ahí están, preparando al mundo un dichoso futuro: la guerra nuclear. Si llega ese día ya lo hará falta preocuparse de los gases ni de los ruidos. Para muestra, basta Hiroshima.

Mientras tanto siguen envenenándonos. Se sigue abatiendo árboles, y sus raíces no reteniendo ya las aguas, siguen las inundaciones, sigue el ruido, el aire impuro, los alimentos adulterados y siguen las carreras hacia la muerte. El hombre lleva tendencia a sucumbir por exceso de lo que se llama civilización. Parece que la sociedad así lo hace, inconscientemente. Sin embargo, esta civilización que parece haber llegado a un punto grave de decadencia, aún podría discernir las causas de su mal. El no hacerlo, conducirá sin duda alguna, a la ruina de la humanidad. Todo el mundo está unánime en repetir que este famoso progreso no puede ser detenido; no obstante, el remedio se hallaría en no continuar por ese camino y disponerse a destruir todo lo que hoy tiene a hacerle al hombre la vida imposible.

No somos enemigos de la ciencia, pero a condición que no haga del hombre un esclavo. Es por eso que condenamos la ciencia de los seudo-científicos que trabajan para la destrucción. Que entendemos marcar nuestra reacción contra el maquinismo exagerado que hace del hombre un rodaje de la máquina. Huir, en lo posible, de las grandes ciudades, de sus vicios y de su inconsecuencia.

Lo repetimos una vez más, estamos por el progreso que no tienda a destruir lo que puede hacer el bienestar del individuo. Quisieráamos que el fondo de barbarie de la civilización moderna desapareciera para que los hombres pudiesen vivir una existencia sana y más conforme con los sentimientos de justicia y de libertad, en lugar de vegetar en una vida superficial y de necesidades ficticias.

JUAN

CUBA: El trabajador, asno del régimen

La jornada de trabajo en Cuba comienza laborando desde las 7 de la mañana hasta la 1 de la tarde, domingos inclusive, realizando una tarea titánica», anunció el diario «Granma», órgano oficial del régimen castrista, en su edición del 5 de junio. La información fue suministrada por el Instituto Nacional de Reforma Agraria, INRA, en un artículo sobre la distribución de fertilizantes.

Plantearon la movilización de 90.000 trabajadores voluntarios en Camaguey. — La movilización en Camaguey de 90.000 trabajadores voluntarios durante 30 días, para resolver «todos los problemas actuales», ha sido planteada por Felipe Torres, del Comité Central del Partido Comunista de Cuba (P.C.C.) Torres, cuya aplicación fue publicada por el «Granma» en su edición del 20 de junio, añadió:

«Que nadie crea que ésta es una movilización más, sino que es una extraordinaria, marchando hacia las granjas para trabajar nueve horas diarias y así cumplir nuestro compromiso con Fidel».

Más planes y jornadas obligatorias para la movilización obrera. — El régimen castrista comunista está estableciendo más «planes» compulsivos para mantener a los trabajadores cubanos permanentemente en los «cañaverales» como «trabajadores voluntarios» (Cuba Laboral, junio de 1966).

En el mes de abril, durante la «Quincena de Girona», el régimen cerró prácticamente la mayoría de los establecimientos comerciales, las fábricas y las industrias para mandar a cientos de miles de trabajadores de la ciudad a los cañaverales para realizar labores de corte y alza de caña.

De esta manera la economía del país se paralizó en un esfuerzo desesperado por realizar una producción azucarera adecuada a «las necesidades del régimen». Después de terminada esa campaña, en vez de mandar a los trabajadores a sus respectivos hogares, la mayoría de los mativos cheteros «voluntarios» fueron obligados a continuar trabajando en los cañaverales, porque, «los aguaceros han demorado la producción».

Bajo el «Plan Mayo Norte» miles de estudiantes fueron movilizados para realizar trabajos agrícolas en la provincia de Oriente. La edición del «Granma» del 4 de mayo informó que el 41.000 estudiantes de Secundaria de Baracoa, provincia de Oriente, están sembrando y recogiendo las cosechas en esa zona. La edición del 8 de mayo añade que «más de 3.000 estudiantes de Holguín están sembrando, recogiendo cosechas y regando fertilizantes».

esperado por realizar una producción azucarera adecuada a «las necesidades del régimen». Después de terminada esa campaña, en vez de mandar a los trabajadores a sus respectivos hogares, la mayoría de los mativos cheteros «voluntarios» fueron obligados a continuar trabajando en los cañaverales, porque, «los aguaceros han demorado la producción».

Bajo el «Plan Mayo Norte» miles de estudiantes fueron movilizados para realizar trabajos agrícolas en la provincia de Oriente. La edición del «Granma» del 4 de mayo informó que el 41.000 estudiantes de Secundaria de Baracoa, provincia de Oriente, están sembrando y recogiendo las cosechas en esa zona. La edición del 8 de mayo añade que «más de 3.000 estudiantes de Holguín están sembrando, recogiendo cosechas y regando fertilizantes».

En la provincia de La Habana, el «Plan Tomate» reunió a miles de mujeres como recogedoras de tomates. En Matanzas el Buró Provincial del Partido Comunista de Cuba (PCC) organizó la «Quincena del Desyerbe y la Fertilización» del 2 al 16 de mayo, en la que los ciudadanos de otros muchos pueblos fueron obligados a participar.

Durante la «Quincena de la Guatavaya», también del 2 al 16 de mayo, en la provincia de Las Villas, según dijo el «Granma» en su edición del 5 del mismo mes, fueron movilizadas ocho mil personas. En su edición del 12 de mayo añadió que el Buró Provincial del PCC en las Villas había extendido la movilización para «la Quincena del Desyerbe», del 13 al 30 de mayo, en la provincia de Camaguey, y en la provincia de Pinar del Río el Buró Provincial del PCC, ordenó la movilización para la «Quin-

Además de esto se movilizó para la «Quincena del Desyerbe», del 13 al 30 de mayo, en la provincia de Camaguey, y en la provincia de Pinar del Río el Buró Provincial del PCC, ordenó la movilización para la «Quin-

CAMPO DE GIBRALTAR

PEQUEÑA REMEMBRANZA

NO dedicar, aunque ser por una sola vez, unas cuartillas de remembranza, a lo que fue, y volverá a ser, para nuestro movimiento confederal y anarquista, el llamado Campo de Gibraltar, sería tanto como desconocer la Andalucía rebelde y noble, todo a la vez lo que redunda en injusticia.

Se que aún viven compañeros más llamados que yo a hacerlo, y con más conocimiento de causa; pero que, dada su residencia actual, algunos en la propia ciudad alpujarreña, donde se recibe nuestra prensa, se abstienen, y otros, tal vez desgastados, también silencio. Muchos factores influyen en esta caso; todo y teniendo en cuenta, que muy pocos de aquellos militantes, gustaban escribir ni decir en la tribuna.

Desde muy pequeño supe que en ese rincón se refugiaban buenisimos militantes de todas las provincias españolas, en particular de la gaditana. Todos aquellos hombres que se velan boicoteados, calumniados, perseguidos, allí encontraban campo de acción y de abono para las ideas y para su propia vida. En San Roque, Los Barrios, La Línea de la Concepción, Palmones, El Tesorillo, Guadalupe, Jimena de la Frontera, Algeciras, y hasta en el apartado rincón de las Saucedas de Cortes, llegó la voz del anarquismo.

Sin menoscabo de lo que pudimos encontrar, por ejemplo en Castilla, Extremadura y Cataluña, cuyas regiones tuvimos ocasión de visitar, en cuanto al concepto de la solidaridad y la fraternidad se refiera. El convencimiento de las ideas libertarias y desarrollo del movimiento confederal, fue allí, podemos decir, que dimos los primeros pasos, comprobando al alcance y la nobleza de aquella militancia.

Muchísimas veces tuvimos ocasión de visitar Algeciras: una amistad inexplicable nos atrajo con aquellos compañeros, tan nobles, solidarios, e inteligentes. Para dialogar, sin que nadie tirara las patas por alto, ni una desconfianza se notaba para con el que no compartiera otras opiniones.

En el Ateneo libertario, donde la cabida de tantísimos compañeros, jóvenes y viejos, era de todo punto imposible; en los sindicatos y secretaría de la F. Local; en la propia imprenta donde el compañero Liano tiraba «La Protesta»; en la Plaza alta paseándonos; en la calle donde se encontraban los fotógrafos Bondoso y Joseito; en la casa de cualquier compañero de la simpática barriada de Villa Vieja, siempre se hablaba de lo mismo, de las ideas, de cómo se desarrollaba determinada huelga en Madrid o Barcelona, de cómo se superaba nuestro portavoz «CNT» en Madrid con su estupendo cuadro de redacción: Callejas, Mallada, Orobón, Inestál, Benito, Ballester, y yo. Como no, de la preparación del alzamiento criminal clerical-fascista.

La guerra de Abisinia, que como la de España después sirviera de campo de experimentación al nazismo, estaba entonces al orden del día. Los pocos reportajes que desde el mismo lugar se recibieron y publicaron en «Solidaridad Obrera», eran seguidos con sumo interés, como cosa propia. La industria ferroviaria contaba un compañero de un movimiento muy importante. Su desenvolvimiento económico era bastante holgado para poderse costear una escuela racionalista, bajo la responsabilidad pedagógica de Juan Rueda, padre e hijo.

«La Comarca del Campo de Gibraltar era de reciente creación; pero en una de sus primeras y últimas huelgas bien demostró a la reacción de cómo se debe plantear un movimien-

JUAN

to de tal naturaleza, hasta conseguir que la cosecha sirviera de pasto al ganado; ni un solo grano se recogió aquel verano de 1935.

Constantemente se celebraban en aquella plaza consejos de guerra contra nuestros compañeros; unos por delito de imprenta, otros por rebeldía militar. Una campaña de bastante envergadura se inició desde «La Protesta», que costó la suspensión de nuestro paladín y semanas de cárcel a su director. Algunas veces debió salir clandestinamente.

Si quisiéramos mencionar nombres de militantes de esta localidad, por fuerza tendríamos que ser injustos; de todas las épocas. Ahí tenemos las actas del congreso de la Comedia de Madrid, y de el de Zaragoza. El compañero Manuel Mayo, la familia Piñero, Bondoso Vera, Julio Quintero, Sierra, la familia Guijarro, Palacio Vázquez, Medina, tan nobles en el decir y en el obrar.

Otras veces subíamos hasta Jimena; bajábamos en la estación, y desde allí hacíamos el camino que lo separa del pueblo, en plena cresta, para, con el compañero Merino, o Melgar, hacer nuestra visita acostumbrada al Sindicato, donde, dicho sea de paso, se podía comer en el suelo de limpio que estaba.

No podíamos visitar este rincón, de tanta solera anarquista, sin que fuéramos a ver en San Roque al compañero Cándido; siempre nos esperaba acogedor y optimista.

Al querer decir de la Línea de la Concepción, ya no es lo mismo. Ahí hemos vivido, y hemos rozado más de cerca a los compañeros. Hemos compartido la creación de aquella importante Federación Local, con los compañeros Torremocha, Joaquín Rey, Gloria Fúnez, de la Luz, J. Gómez, M. Martínez, (este compañero expulsado de Chiclana por los sucesos de Casas Viejas), el Colonia, el Libertario, M. Sánchez y otros. Aquí nos cogió el 18 de julio de 1936, en plena efervescencia confederal. Controlábamos en la F. Local todos los gremios, el de más significación; el de la Aguja; más los de lecheros, barrenderos, música, oficios varios, gastronómica, intelectuales.

Con el Libertario y Manuel Sánchez, este último inteligente y fugaz el primero, comprobado que hubimos lo del alzamiento, subimos hasta Jimena de la Frontera el mismo día 19, y de aquí pasamos al Tesorillo, donde nos unimos a las fuerzas que bajaron desde Málaga para ayudar a los compañeros de este rincón. Todas estas fuerzas eran de las J.J. LL. En San Roque hubimos de librar batalla con las fuerzas moras; intento que hubimos de abandonar, tras algunas horas de tiroteo.

Permanecimos en un pozo cuatro días, con la compañera Blasina, de Cádiz, hasta conseguir escapar a Gibraltar, donde el compañero Germinal García, de La Línea, nos acompañó a Estepona en nuestro barquillo emisario, que hacía este recorrido tres veces por semana.

Cuando llegamos a Estepona, me encontré de nuevo con la compañera Blasina, que había escapado por Sierra Carbonera, con su anciana madre, y hermano Fernando. Las dos primeras muertas en el exilio. El compañero Barrera en estos momentos está en una F. Local cerca de los Pirineos.

Bondoso Vera estaba en la comandancia militar con el coronel Romero, como responsable de las fuerzas confederales compuestas de la Columna Fermín Salvochea y Campo de Gibraltar; las únicas que en aquel sector había.

RODAMA

OBRAS DE MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobón Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado, encargado los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retirén personalmente. Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molnón, Paris (X^e). C.C.P., París 2316766. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

PARADEROS

Preguntan, sus familiares de España, por Francisco Carrasco, de Pedroñillo de Alba (Salamanca), ahora de 60 años, y que pasó la frontera en 1939. Quien pueda dar noticias al respecto, escribirá a Teolindo Hernández, 151, rue du Général de Gaulle, 94 — Villiers-sur-Marne — France.

— Baldomero Alvarez Corral, nacido en Amazcara, provincia de León. Toda persona que pueda dar noticias sobre él, que lo comunique al compañero Urbano Nereo, 37, boulevard de la Victoire, Stasbourg-67.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»
Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX* - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 23 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X.
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECONOMAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ELECCIONES SINDICALES EN FRANCONIA

La campaña electoral para cubrir cargos sindicales en España está en auge. Con candidaturas dirigidas el régimen trata de dar a entender que la dirección del sindicato vertical corresponde a los electores. Las mentiras que acumula la máquina de propaganda gubernamental son tan numerosas, que si se las eliminara del plan propagandístico éste resultaría inválido. La ficción es la armadura amoral del régimen. La realidad, traumática, es lo que sobrepasa del sistema.

Como signo de liberalidad o de paternalismo franquista hacia los obreros, la campaña oficial ofrece los siguientes datos: (Más de diez millones de trabajadores en toda España pondrán en marcha la máquina electoral; en Ma-

drid, por ejemplo, 700.000 trabajadores elevarán a otros 30.000 compañeros a enlaces sindicales. En este orden, en Barcelona, de 1.081.404 trabajadores saldrán 53.508 puestos representativos.) Dichos puestos se explican, «verticalmente», de la siguiente manera: Hasta cien trabajadores por empresa se eligen sólo enlaces sindicales, suerte de mandaderos. A partir de más de cien, se eligen enlaces y jurados, estos últimos ya algo determinantes en el cotarro dirigista. El pobre enlace (delegado, diríamos en nuestro ambiente) debe estar a disposición del patrono y de los obreros. En adelante — según uno de los jefes verticalistas de Madrid, Manuel Hernández — el enlace deberá ser protegido de los obreros cuando lo concep-

tuán vendido, o de los patronos cuando lo estiman subversivo. A la caza de tales puestos también concurren diversos elementos de la «oposición», sean ellos comunistas, católicos u oportunistas. No será extraño que a título de eso o lo otro el cenetismo apócrifo intervenga en pro o en contra de candidaturas oficialmente aprobadas. Remando la charca el fango aparece a la superficie.

La elección tan bombeada para crear un ambiente que en fábricas, talleres, obras, obradores, despachos y en la calle no existe, será dividida en cuatro fases, a saber: la primera, nombramiento de vocales y jurados de empresa; la segunda, de vocales de las Juntas locales económicas y sociales; la tercera, de vocales de

las Juntas provinciales económicas y sociales, y, finalmente, las elecciones nacionales.

Sin libertad de opinión, habiéndose anulado el derecho de pensar y concebir de los productores; privándose todas las disposiciones de lo alto y quedando los trabajadores y empleados en la categoría de meros votantes en favor de compañeros, o supuestos tales que habrán de sujetarse a las leyes social-fascistas que rigen el país, esa práctica electiva es una farsa, máxime desembocando, todo ese tinglado representativo, a la formación de una Jefatura, de una dictadura naturalmente ejercida por personas emanadas del régimen establecido mediante una guerra espantosa, reaccionaria, devoradora de vidas, de libertades, derechos y responsabilidades, y restablecedora del principio de autoridad absoluta caro a los Carlos V, Felipe II, Fernando VII y Calomarde. Votar ese cartel sindical franquista sería absurdo, y suerte que las generaciones actuales obreras, pese a la presión antideológica a que han sido sometidas, no calzan pie franquista aunque los electores del caudillo les prometan zapatos nuevos y regalados.

Por fortuna, el trabajador español sabe andar solo, sin el alzado de préstamo o para huellas trazadas de antemano, y en el caso actual que le presentan sus enemigos verticales y verticalistas, todo el conjunto obrero practicará consciente y abnegadamente la huelga del voto tras de haber sentado el derecho a la huelga en el tajo por encima de las disposiciones del gobierno y de la Jefatura sindical-nacionalista.

Por oposición al sindicalismo dirigido, por la dignidad y la libertad del pueblo productor, hermanos trabajadores de España: ¡NO VOTAR!



TIRANICIDIO EN EL CABO

La situación social en África del Sur es conocida en todos los continentes. Aparte las convencionales diferencias de clase, el problema predominante es el social. Es allí donde los campeones de la «discriminación» llegaron al límite de lo concebible. Las gentes de color — afirman — son seres inferiores a quienes no se debe otorgar derechos políticos ni sociales. Raza maldita que ha de sufrir en sus carnes el delito de haber nacido.

Hendrich Verwoerd se presentaba como el campeón de la segregación. Hacia él convergían todas las protestas que sin cesar afluyen de todos los puntos del planeta. África del Sur polarizó la antipatía de todos los hombres dignos de tal apelativo. En todas las reuniones internacionales de cierta importancia se tomaron resoluciones condenatorias para con los imperiosos ritos negros, quienes por su parte acentuaron su acción hasta el extremo de establecer Estados dependientes del gobierno central en los que no habitarían más que los negros, reclusos a jamás y excluidos de los beneficios de la civilización. Por otra parte África del Sur se manifestó solidaria de Portugal en su función colonial y esclavista. Es éste un índice importante, ya que el tiranidico, Dimitri Stafendas, de origen griego y por lo tanto blanco, residió en Mozambique y en Angola, lo que hace suponer su participación en la resistencia contra Portugal.

Importa consignar que en 1960 otro blanco atentó ya contra Verwoerd. Por lo que fuere, los negros no se atrevieron a un acto semejante o no son lo vindicativos que se afirma.

«Modificará su conducta el Gobierno de África del Sur? Es dudoso. Se afirma que el ministro Vorster será el sucesor de Verwoerd y a lo que parece este es peor que el propio ajusticiado.

Los tiranidicos no liquidan las tiranías, es indudable. El problema de la esclavitud y del racismo es de conciencia y no de fuerza. ¿Pero como despertar la conciencia blindada de oro y acero de los poderosos?..

EFEMERIDES DE AGOSTO

La prensa diaria notificó días pasados un nuevo intento de revisión del proceso de Nicolás Sacco y Bartolomé Vanzetti, «degalmente» asesinados en Boston el 23 de Agosto de 1927. Un sobrino de Sacco — Ermete Sacco — obtuvo el acuerdo de otros familiares para establecer relación con Beltrondo Brini y con Vincenzina Vanzetti, hermana de Bartolomé a objeto de coordinar sus gestiones con las del Comité italiano constituido hace tiempo para reclamar la rehabilitación de los dos inocentes.

Conviene recordar que Beltrondo Brini, que tenía entonces 13 años de edad, fue testigo en el primer proceso incoado contra Vanzetti. Afirmó que el 24 de diciembre 1919, fecha del acto imputado, se halló todo el día junto a Vanzetti, vendiendo pescado por las calles de Plymouth. La madre del testigo, Alfonsina Brini, confirmó la declaración. La Corte de Justicia rechazó el testimonio y condenó a Vanzetti a 15 años de cárcel. Poco después se le acusó, junto con Nicola Sacco, de intervención en otro atraco que tuvo lugar el 15 de abril 1920.

Los antecedentes del proceso son ampliamente conocidos por las generaciones del segundo decenio del siglo. Upton Sinclair dedicó al proceso un volumen de 600 páginas, traducido del inglés al castellano por Felipe Alaiz. El proceso provocó grandes manifestaciones de protesta en todas las ciudades del mundo.

Armando Gatti refleja admirablemente aquel momento de alta tensión internacional en su pieza *Canto público ante dos sillas eléctricas*, representado en París en el Teatro del Este Paríen y luego en el T. N. P. Otras piezas de teatro se representaron en Europa y América y se anunció una película sobre el mismo tema.

Es notoria y acreditada la convicción moral de que se condenó a Sacco y Vanzetti a conciencia de su inocencia, pura y simplemente porque se trataba de dos «despreciables» extranjeros y además militantes anarquistas. No obstante debe reclamarse en todos los tonos la revisión del proceso en procura de la verdad «jurídica». Cosa difícil, extremadamente difícil en un país en el que ni siquiera se ha hecho luz acerca del asesinato de su Presidente. Estos días se afirma que el proceso contra los Rosenberg también fue un crimen judicial fraguado como el crimen contra Sacco y Vanzetti.

LAS BOTAS MARCAN EL PASO

Armando Gatti se nos aparece con la dimensión dramática de Brecht. La pieza dedicada a Sacco y Vanzetti constituye una exégesis de las crueldades sociales, fruto de la gigantesca degradación moral que ofrece la historia de los Estados Unidos, «Le Crapond Bufiles» («El sapo-buey») personifica la extravagante catadura del dictador tipo de las tierras de América. Ejemplo viviente moderno es la figura del verdugo de Haití. Supera en horror a Trujillo, que fue su vecino y toma ejemplo de aquel «rara avis» que de 1816 a 1840 sentó sus reales en Paraguay: el doctor Francia. Pretendiendo garantizar la paz en su país cerró a cal y canto las fronteras. El muro de Berlín tuvo en él su antecedente. Los paraguayos no podían salir del país ni los extranjeros podían entrar. Suprimió todo contacto político, diplomático y hasta económico con el extranjero. Cuenta la historia que cuando el doctor Francia salía de su palacio reclamaba camino libre. La guardia disparaba a quemarropa contra los transeúntes y en las calles no quedaban ni las sombras de los ciudadanos aterrorizados. El desgraciado paraguayo conoce aun hoy tremenda dictadura. Rafael Barret describió en «Los yer-

bales» y en «El dolor paraguay», la tremenda aventura de un pueblo sufrido y apaleado.

Vivió el argentino nada momentos difíciles que registra el inigualado «Martín Fierro». Pero después de Rosas... Si, en el correr de este siglo proliferaron en Argentina toda suerte de vándalos. Se conocieron batallas callejeras con abultado saldo sangriento. La Patagonia trágica entra en la historia con tal apelativo en circunstancias horrosas. En tierra árida, inhóspita, los bracosos intentaron un movimiento reivindicativo contra sus explotadores. La situación se agudizó por la intervención policial y los hechos adquirieron contorno de revuelta. El gobierno... democrático, envió la tropa a igual modo que treinta años más tarde se enviaba en España la tropa para ahogar la rebelión de Asturias. En la Patagonia, el teniente coronel Varela operó con un vigor pocas veces igualado. Hubo combates y prisioneros. Se trataba de obreros de todos los extremos de la tierra. Españoles y lituanos; italianos y polacos; portugueses y rusos. Como dijera más tarde Koestler, «toda la hez de la tierra».

El teniente coronel Varela ordenó a los prisioneros cavar largas trincheras. Apenas terminadas éstas ordenó fuego a la tropa vigilante. Con picos y palas aun en sus manos caían los rebeldes en las fosas recientemente abiertas. En cuanto a los heridos en combate se utilizó método más expeditivo. Pilas de cuerpos doloridos y angustiados rociados con gasolina. Piras abracadabrantas de miembros retorcidos en dolorosos y dantescos gestos... Varela pagó con su vida, al igual que el esclavista Verwoerd.

En 1930 se produjo la dictadura encabezada por el general Uriburu. «Su» gobierno se hallaba formado en comandita por representantes de los grandes trusts del petróleo y del automóvil. El desarrollo normal del país requería un período de «paz social» se dijo — y la «paz» se hizo. Regida por las bayonetas y por las botas. Se legisló rápidamente para liquidar las conquistas obreras y se situó a las organizaciones «al margen de la ley». Ley que la F.O.R.A. jamás había reconocido.

Más tarde, el «desarrollo normal del país», recurrió a Perón, aventajado discípulo de Mussolini que logró granjearse ciertas simpatías entre la «peonada», y en ciertos gremios que consideró provechosos aventajar para sentar plaza de «benefactor». La caída de Perón no valió más que para probar la incuria de su régimen y el bandolerismo de que hizo gala. Pero en nada mejoró el argentino medio.

Las botas y el sable se arrastran de nuevo en las inmediaciones de la Casa Rosada. El general Ongarría, al igual que sus «ilustres» antecesores, pretende «enderzar el país» empleando el arma de las intenciones del general y de sus acólitos. Las detenciones y apaleamientos de obreros y de estudiantes son de rigor. Como lo son la persecución a la Prensa y a la literatura «subversiva», la visita de imprentas (como hacia Perón) y las de las librerías, para retirar de la venta y realizar «sagrada pira» con los libros que no correspondan a la moral y a «los destinos de la Patria».

Desde hace cuatro décadas el estudiantado argentino se situó en un plano de privilegios obtenidos a través de luchas sangrientas. En 1918 se proclamó la Reforma Universitaria en la adocta ciudad de Córdoba y la conquista se extendió a toda la República y a las principales Universidades de América del Sur.

Durante el período peronista la Universidad fue inviolable foco de rebelión. Ni Uriburu ni Perón atentaron a las prerrogativas de la Reforma. El gobierno Ongarría, como Franco en España, violó los derechos de la Universidad estableciendo en ella la «intervención» gubernamental. En Córdoba 7.000 estudiantes declararon la huelga y al igual que en Buenos Aires fueron perseguidos, detenidos y apaleados y a su vez los profesores destituidos. Centenares de profesores contestaron con la dimisión protestataria y el movimiento universitario va creando serio problema al gobierno.

A pesar de que el movimiento obrero argentino se halle en manos de políticos y en parte desorientado por la influencia peronista, se observa una reacción viril contra la nueva dictadura. Se producen huelgas espontáneas y masivas: 40 mil azucareros, 270.000 metalúrgicos, transportes, portuarios y otros oficios. Para salir de esta protesta inopinada el gobierno Ongarría acaba de decretar el arbitraje obligatorio de los conflictos sociales. Media expeditiva destinada a liquidar las huelgas y detener «degalmente» a los huelguistas, a quienes ya encarceló anticipándose a la nueva ley.

El movimiento protestatario se va amplificando por todo el país. Después de los hechos acaecidos en Córdoba se señalan otros en San Miguel de Tucumán y en La Plata. A tal extremo llegan las cosas que la policía atacó con bombas lacrimógenas un acto organizado por profesores y estudiantes para conmemorar el aniversario de la muerte del famoso arquitecto francés Le Corbusier.

Entre tanto los diplomáticos argentinos recorren febrilmente las capitales de Europa a objeto de obtener el reconocimiento del Gobierno y de establecer contratos comerciales que permitan solidificar la posición gubernamental. Uno de tales representantes declaró en París que las elecciones no sirven para nada alguna vez el pueblo no debe perder el tiempo en tales tonterías. Paradojicamente el representante de Ongarría dijo una gran verdad. Pero ocurre que al decirlo se afirma en las convicciones de todos los dictadores grandes o pequeños: Castro, Franco, Licio Gadio, Tito, etc. Para todos ellos las elecciones constituyen un acto de subversión.

LA REFORMA UNIVERSITARIA

Desde hace cuatro décadas el estudiantado argentino se situó en un plano de privilegios obtenidos a través de luchas sangrientas. En 1918 se proclamó la Reforma Universitaria en la adocta ciudad de Córdoba y la conquista se extendió a toda la República y a las principales Universidades de América del Sur.

Durante el período peronista la Universidad fue inviolable foco de rebelión. Ni Uriburu ni Perón atentaron a las prerrogativas de la Reforma. El gobierno Ongarría, como Franco en España, violó los derechos de la Universidad estableciendo en ella la «intervención» gubernamental. En Córdoba 7.000 estudiantes declararon la huelga y al igual que en Buenos Aires fueron perseguidos, detenidos y apaleados y a su vez los profesores destituidos. Centenares de profesores contestaron con la dimisión protestataria y el movimiento universitario va creando serio problema al gobierno.

A pesar de que el movimiento obrero argentino se halle en manos de políticos y en parte desorientado por la influencia peronista, se observa una reacción viril contra la nueva dictadura. Se producen huelgas espontáneas y masivas: 40 mil azucareros, 270.000 metalúrgicos, transportes, portuarios y otros oficios. Para salir de esta protesta inopinada el gobierno Ongarría acaba de decretar el arbitraje obligatorio de los conflictos sociales. Media expeditiva destinada a liquidar las huelgas y detener «degalmente» a los huelguistas, a quienes ya encarceló anticipándose a la nueva ley.

El movimiento protestatario se va amplificando por todo el país. Después de los hechos acaecidos en Córdoba se señalan otros en San Miguel de Tucumán y en La Plata. A tal extremo llegan las cosas que la policía atacó con bombas lacrimógenas un acto organizado por profesores y estudiantes para conmemorar el aniversario de la muerte del famoso arquitecto francés Le Corbusier.

Entre tanto los diplomáticos argentinos recorren febrilmente las capitales de Europa a objeto de obtener el reconocimiento del Gobierno y de establecer contratos comerciales que permitan solidificar la posición gubernamental. Uno de tales representantes declaró en París que las elecciones no sirven para nada alguna vez el pueblo no debe perder el tiempo en tales tonterías. Paradojicamente el representante de Ongarría dijo una gran verdad. Pero ocurre que al decirlo se afirma en las convicciones de todos los dictadores grandes o pequeños: Castro, Franco, Licio Gadio, Tito, etc. Para todos ellos las elecciones constituyen un acto de subversión.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

DIRIGISMO EN LA VIDA Y EN LA MUERTE

Ha tenido lugar en Estrasburgo, entre fines de agosto y principios del mes en curso, la Primera Conferencia Demográfica Europea, con observadores que acudieron de América. Asistieron ciento cincuenta delegados: expertos en demografía, economistas y sociólogos.

Por supuesto, a juzgar por información de Prensa, las intervenciones tuvieron singular interés. El Director del Instituto Francés de Estudios Demográficos, Jean Bourgeois-Pichard, puso de relieve los matices fundamentales que importa tener en cuenta «en un momento en que la ciencia y el progreso técnico se hallan en curso de ofrecernos los medios de dominio en lo relativo a la fecundación y a la mortalidad.»

Adujo que gracias a los modernos medios de control sobre los nacimientos, existirá en el día de mañana lo que se denomina ya la «fecundación dirigida», o sea el poder tener los hijos que se quiera y cuando se quiera. Mas, paralelamente, habrá la «defunción dirigida». Dados los progresos de la Medicina, el hombre podrá tener una vida normal que llegue a los noventa años. Puntualizó: «Al entrar la humanidad en la lucha contra la mortalidad exigirá considerables medios que no se podrán ofrecer a todos y será necesario escoger aquellos a quienes se dejará morir... La muerte en el mañana será pues un fenómeno social del que nos hace falta inventar las leyes.»

Desde luego, en lo que concierne a lo que entre los libertarios se ha llamado «procreación consciente» años hace que se ha venido propiciando, singularmente entre quienes adoptan las tesis del neomalthusianismo. Aconteció que por parte del Estado, de la Religión, de los «puntales de la sociedad», era considerado como una reprensible herejía propagar las concepciones relativas a la limitación de los nacimientos. A la postre, ante los acuciantes problemas que plantea la demografía, se han visto constreñidos los Estados a examinar lo relativo a la procreación consciente, dando como necesario lo que antes habían prohibido.

Cabe, en una organización social evolucionada, que el hombre de edad procreta tenga menos achaques, en lo físico, que los habituales en nuestros días. Puede la sociedad garantizarle una existencia decorosa, y hasta hacer que, pese a la carga de los años, encuentre estímulos para seguir viviendo. Incluso puede admitirse, y en ello quizás estriba particularmente el «dirigismo» antes aludido, que en el caso de su vida, conscientemente, sin sufrimiento, dados los progresos de la ciencia médica, dueño de sí mismo, el individuo, si le cansa el vivir, si le aburre, si le carece de alicientes, corte el flujo de su existencia con toda naturalidad, y sin que ello cause asombro o estupor.

Ya es harto sabido aquello de que cada uno es como es; como la naturaleza le ha hecho. Pero al ser el individuo consciente de sus actos, — cosa que nadie pone en duda al tratarse de sí mismo! — supone un mínimo de atención, de control en torno a lo que se hace y a lo que se pretende hacer.

Si «por la boca muere el pez», también por lo que dice, por sus expresiones, puede calibrarse el pensar, la mentalidad de cada cual. Si existiera un espejo psicológico, quien habla de un modo entonado, hueco como abultada bambolla, con aire de saboteado, sin haber estudiado nada; sin haberse tomado el trabajo de examinar nada un tanto a fondo; indolente el pensamiento, prodiga la lengua en la hojarasca de palabras vanas; de entrárselo por los ojos a la mollera lo que es en realidad, el ridículo que hace, o moría de vergüenza, o quedaría mudo hasta el fin de sus días.

Tenemos el individuo inteligente, que analiza los problemas, que se documenta, que procura no hablar a tontas y a locas, ¡Ah, pero lo hace con almidonado aire de dómíne! ¡Como encorsetada suficiencia de magister! Como si todo el mundo, excepto él, se compusiera de pobres mortales, con menos inteligencia que el más simple rumiante. Y bien: quien así se comporta con los demás, sea cual fuere el grado de inteligencia de los otros, no ha de granjearse la estima, la simpatía, el reconocimiento de lo que pueda valer, al contrario: ¡Suele dejarse de lado, para que se ree cree con su autosuficiencia!...

Entre los muchos que se podrían citar, elementos de reconocido talento, de positiva sabiduría, citaré a dos anarquistas: Max Nettlau y Han Ryner. Erán sencillos, afables en el trato. Podían enseñar a muchos; pero ya trataran con sabios, o bien con ignorantes, lo hacían de un modo atento, condescendiente en todos los casos, como si fueran ellos, en todas circunstancias, quienes tuvieran que aprender de los demás. ¡Y es que la inteligencia no anda reñida con la sencillez!

PIO BAROJA EN LA CRITICA SOCIAL

Hemos podido leer estos días una reseña relacionada con el Festival de Venecia, en donde un joven cineasta español, Angelino Fons, ha presentado «La Busca», adaptación de la obra de Pio Baroja que lleva el mismo título. Bien que reconociendo las dificultades que existen hoy en España para realizar películas, el crítico comenta el «film» de referencia aduciendo que nada tiene de notable; que más bien peca la obra de trivialidad, de un falso tipismo de barrios bajos, de vulgar melodrama con tópicos manidos.

No he visto la película en cuestión. Quizás la enviada especial de «Le Monde», Yvonne Baby, que se espere en los términos aludidos, tenga ra-

biduría, el no va más del conocimiento, el máximo oráculo de lo habido y por haber... ¡Menudos discursos los de Jehová desde lo alto del Sinaí!

Los años han ido pasando. Uno ha conocido a gentes todo pelaje. Y cada vez que he topado con petulantés, engreídos, ególatras, pedantes, — ¡algo menos que moscas, pero los ha habido y los hay! — por asociación de ideas, y acogiéndome a lo simbólico del caso, he pensado en el hinchado empaque del famoso figurón bíblico, hablando desde el Sinaí. Por aquello de estar de vuelta en todo, y en lo de poder dar lecciones infalibles a diestra y siniestra, sin tener, por descontento, necesidad de recibir las de nadie. ¡En fin, como el propio Jehová!

Ya es harto sabido aquello de que cada uno es como es; como la naturaleza le ha hecho. Pero al ser el individuo consciente de sus actos, — cosa que nadie pone en duda al tratarse de sí mismo! — supone un mínimo de atención, de control en torno a lo que se hace y a lo que se pretende hacer.

Si «por la boca muere el pez», también por lo que dice, por sus expresiones, puede calibrarse el pensar, la mentalidad de cada cual. Si existiera un espejo psicológico, quien habla de un modo entonado, hueco como abultada bambolla, con aire de saboteado, sin haber estudiado nada; sin haberse tomado el trabajo de examinar nada un tanto a fondo; indolente el pensamiento, prodiga la lengua en la hojarasca de palabras vanas; de entrárselo por los ojos a la mollera lo que es en realidad, el ridículo que hace, o moría de vergüenza, o quedaría mudo hasta el fin de sus días.

Tenemos el individuo inteligente, que analiza los problemas, que se documenta, que procura no hablar a tontas y a locas, ¡Ah, pero lo hace con almidonado aire de dómíne! ¡Como encorsetada suficiencia de magister! Como si todo el mundo, excepto él, se compusiera de pobres mortales, con menos inteligencia que el más simple rumiante. Y bien: quien así se comporta con los demás, sea cual fuere el grado de inteligencia de los otros, no ha de granjearse la estima, la simpatía, el reconocimiento de lo que pueda valer, al contrario: ¡Suele dejarse de lado, para que se ree cree con su autosuficiencia!...

Entre los muchos que se podrían citar, elementos de reconocido talento, de positiva sabiduría, citaré a dos anarquistas: Max Nettlau y Han Ryner. Erán sencillos, afables en el trato. Podían enseñar a muchos; pero ya trataran con sabios, o bien con ignorantes, lo hacían de un modo atento, condescendiente en todos los casos, como si fueran ellos, en todas circunstancias, quienes tuvieran que aprender de los demás. ¡Y es que la inteligencia no anda reñida con la sencillez!

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafin Fernández. Precio: 1 F. en esta Administración.

Baroja, como los demás escritores de la llamada «Generación del 98», tuvo algunas debilidades. Pero nadie puede negar su inquietud espiritual, su talento, su contundente crítica social, de la que hubiera podido ser claro exponente si en lugar de llevar un fragmento a la pantalla, se hubiera filmado todo lo vital que aliena en la citada trilogía.



SALVADOR SEGUI EN MENORCA

En el próximo número de la revista «Umbral» aparecerá una información interesantísima sobre los actos de propaganda confederal a que se libró el malogrado compañero Salvador Seguí (Noi del Sucre) en Menorca en el año 1922. Lo más destacado de esta relación es el discurso pronunciado por el Noi en la ciudad de Mahón.

No dejen los compañeros y los estudiosos del sindicalismo anarquista de adquirir el próximo número de «Umbral», del cual se aumentará prudenientemente la tirada.

ACTIVIDADES LIBERTARIAS

Ultima jira provenzal

Con esta gran jira, celebrada en el Château de la Barben, cerca de Pellissanne, finalizó el programa de salidas establecido por la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza para la temporada de verano del año que transcurrió.

Se había anunciado que esta concentración sería celebrada en St-Mitre, lugar donde fue instalado el Campamento Libertario Internacional. Pero por dificultades del terreno, inapropiado en este sitio para la cantidad de personal que suele reunirse en las jiras de Provenza, la C. de Relaciones del Núcleo se vio precisada a buscar otro punto más espacioso donde pudieran concentrarse los compañeros, simpatizantes y familiares con bastante holgura.

De ahí la necesidad de tener que anunciar otro lugar a última hora. Explicación que consideramos necesaria para esclarecer ciertos malentendidos que se habían suscitado sobre la celebración de la jira en distinto paraje al que se tenía previsto. No obstante, cabe señalar que, ya que la jira no pudo celebrarse en el Camping por las causas apuntadas, la gran mayoría de los que integraban el Camping vinieron a la jira. Y ello a pesar de que habían quienes se obstinaban en no querer reconocer las dificultades señaladas, la razón y la lógica de las cosas.

Los autobuses de las FF. LL. de Marsella y de St-Henri que habían llegado los primeros al lugar indicado para la concentración, se trasladaron al Campamento para volver unas horas después repletos de compañeros y amigos de varios países que venían a pasar una jornada libertaria y fraterna bajo la frondosidad de los árboles del Château de la Barben, donde habían acudido los compañeros y familiares de la mayoría de FF. LL. que integran el Núcleo de Provenza.

Instalados los potentes altavoces, el compañero Alorda, secretario del Núcleo, ocupó el micrófono para saludar a la numerosa concurrencia y particularmente a los que habían llegado del Campamento Juvenil Libertario. Saludo que fue traducido seguidamente en lengua inglesa y francesa.

Para distracción de los pequeños y de los mayores, se organizaron las típicas carreras en sacos, el juego de la olla, tirar de la cuerda y otras cosas que producían la risa y el jolgorio entre todos. Al mismo tiempo se distribuía chewing-gum entre la numerosa chiquillería que saltaba gritando de un lugar a otro como bandada de gorriones.

El compañero Enrique Soler, de Lyon, que hacía de speaker, se esforzaba por animar desde el micrófono todo cuanto sirviera para alegrar a la concurrencia.

Con estas distracciones y la música variada que transmitían los altavoces, se pasó la mañana en completa satisfacción de todos los reunidos.

Por la tarde, después de buena digestión, respirando el aire de los pinos, mezclado con el aroma del tomillo y del romero, plantas que abundan en tan hermoso lugar, el compañero Floreal Samitier, venido con los

del Camping, fue requerido para que dirigiera la palabra a los congregados.

Fue bastante breve Samitier en su disertación. Pero en lo poco que dijo, manifestó optimismo y esperanza en el triunfo de nuestros ideales, pese a todos los contratiempos que venimos sufriendo; pese también a los que se empeñan en destruir lo básico y fundamental de nuestra Organización.

También dijo Alorda unas vibrantes palabras, sobre todo para la juventud, que fueron bien acogidas entre el numeroso auditorio.

Seguidamente fueron pasando por el micrófono los aficionados al canto, a recitar poesías, a decir chistes y otras cosas que entretenían al público alegremente.

Allí pudimos escuchar el canto flamenco en toda su variedad. Desde los «fandangos» hasta las «medias granainas» todo cantado con fuerza y tonalidad andaluz. Igualmente se cantaron bastantes jotas aragonesas, cantos y buen recital de poesías. Sin olvidar a los que contando chistes nos hacían morir de risa.

También los jóvenes franceses, confundidos con los españoles, cantaron a coro algunas canciones llenas de excelente melodía.

Los compañeros ingleses también quisieron demostrar sus cualidades artísticas cantando en coro algo que no comprendimos por desconocer su lengua. Pero que ello sirvió para que la jira regional tomara aspectos de verdadero internacionalismo, fraternizando todos los asistentes en la más completa alegría.

Para finalizar queremos subrayar la nota simpática que ofreció un amigo recién llegado de Asturias, tocando con entusiasmo la gaita asturiana, al mismo tiempo que otro le acompañaba cantando la jota clásica de aquella región bravia y rebelde.

Con el baile de unas sardanas se dio por terminada tan grandiosa jornada, ya que el sol se ocultaba a ocultarse y había que volver al punto de residencia para emprender de nuevo el diario trabajo. QUINET

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul 94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

COMBAT

SYNDICALISTE

A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE
22 SEPTEMBRE 1966
NUMERO 420
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS
L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

Syndicalisme révolutionnaire

Dans le cadre de l'évolution rapide de toutes les centrales syndicales vers la collaboration, voire même l'intégration dans l'appareil de l'Etat, la Confédération Nationale du Travail demeure la seule organisation de classe du prolétariat qui envisage de continuer la lutte jusqu'à la réalisation du socialisme à travers les mesures imposées par les exploités organisés, et exprimées dans les statuts de la C.G.T. (article 2) : Disparition du salariat et du patronat, suppression du capitalisme, neutralité politique des syndicats, indépendance envers les partis politiques.

A travers les luttes du prolétariat enregistrées depuis 1906, date de la Charte d'Amiens, à travers ses conquêtes et à travers ses défaites surtout, la plupart des « dirigeants syndicaux », gagnés par la conception bourgeoise de l'existence, en sont venus à considérer les syndicats comme des organes de « progrès », et non comme des organes de lutte.

A l'abandon du principe fondamental de la véritable lutte de classes de la part des syndicats actuels, le patronat et l'Etat ont

répondu par l'organisation de toute une superstructure d'intégration progressive des organes de production à la machine d'exploitation garantissant, par ailleurs, bon nombre de sinécures pour les « dirigeants syndicaux » bénéficiant ainsi immédiatement de la « promotion sociale » proclamée.

...
C'est à l'émancipation du prolétariat grâce à sa lutte organisée que veulent nous faire renoncer les réformistes de toutes sortes. Fidèles aux principes du prolétariat militant de la Première Internationale qui entendait faire prévaloir la lutte pour l'émancipation sociale des travailleurs à toute organisation ou structure visant à la conquête du pouvoir bourgeois, destinée en fait à gérer et à perpétuer le capitalisme, le syndicalisme authentique, c'est-à-dire révolutionnaire, continue à croire à la faculté du prolétariat pour l'organisation de la production et de la distribution, seule base véritable de tout socialisme et unique voie à l'émancipation des travailleurs.

FRANCISCO FERRER GUARDIA

SES IDEES, SON IDEAL

« Précisément, la démesure de ceux qui ne comprennent pas l'anarchie, provient de l'impuissance ou ils sont de concevoir une société raisonnable. »
Francisco FERRER.

L'A pensée intime de l'idéal qui guidait Francisco Ferrer pour l'élaboration de son œuvre, ne peut, sous de vains prétextes, être passée sous silence.

Chaque fois que je me plais à rappeler l'homme que fut cet idéaliste, les paroles qu'il exprimait peu de temps avant d'être fusillé, me reviennent toujours à la mémoire. Je ne puis que m'inspirer des dernières dispositions testamentaires que Francisco Ferrer dicta avec un tranquille courage, en ces heures déjà, où pour lui toute espérance d'être retenu aux liens était devenue illusoire.

Mais n'a-t-on pas été jusqu'à prétendre, afin de lui nuire, que Francisco Ferrer était anarchiste ? L'auditeur général, faisant la critique de l'École moderne, affirmait :

1. que Ferrer a consacré les énergies et toutes les activités de sa vie au triomphe de la « révolution » ;
2. qu'il s'adonna à la propagande anarchiste et à l'enfantement de la révolution sociale ;
3. qu'il a été le vrai chef des anarchistes, nihilistes et libertaires espagnols.

Ces accusations qui lui font honneur, certes, ont un fondement, mais elles sont formulées avec tant d'arrière-pensées et mêlées à tant de mensonges et de calomnies, que nous refusons d'accepter les vues de cet auditeur général, pour qui la compréhension de l'anarchie dépasse les bornes de son intelligence.

Car pour ce quidam, comme pour tant d'autres de ses compères, voire tous ceux qui embotent le pas sur ces traverses de l'imbécillité, l'anarchie n'est pour eux que terrorisme, propagande par le fait, bombes, dynamite. De cette noble philosophie élaborée à travers les siècles par les penseurs, philosophes et savants, ils ne connaissent rien et veulent tout ignorer.

Elisée Reclus. C'est des écrits de ces pionniers que Francisco Ferrer a tiré de quoi édifier son « socialisme humanitaire ».

Cet adolescent se forme à l'école de la vie et à celle de l'étude. Au « Club » il a toujours l'intention de discuter ce qui se débat. Fréquentant les réunions — période des élections municipales, législatives — il écoute les sottises débitées par les batteurs de la politique, manœuvriers électoraux, hommes de toutes les compromissions, de toutes les corruptions du système vicié d'un régime parlementaire abusif.

Ainsi il constate le manque d'éducation du peuple qui se laisse tromper par ces phrases pompeuses et vides de sens.

C'est ici que se précise une époque qui marquera dans l'histoire sociale de l'Espagne. Panell s'en est venu dans la péninsule ibérique. Il est « envoyé » par Bakounine pour l'organisation d'une nouvelle section de la « Première Internationale. L'Alliance ouvrière ne tarde pas à être fondée, et Francisco Ferrer entrera « en relation » avec Anselmo Lorenzo, flirté avec les idées d'action directe des Forja Pellicier, glisse vers l'anarchie et fait connaissance des adeptes de celle-ci, il dira, sans jamais en démor-

« Il lit... Que ne lit-il ?
En dix-huit mois, le jeune exilé a fait le tour, crayon en main, de toute l'extraordinaire floraison socialisante, libertaire qui s'épanouit depuis cinquante ans sur le vieux monde et il trouve en France et en Angleterre son terrain le plus favorable. Fourier, Proudhon, les précurseurs, William Godwin, l'auteur des Recherches sur la justice et sa propriété, qui date de 1814, vient de ressusciter le oubli ; Marx et Engels, vieillies connaissances. Tucker, beaucoup moins sectaire, dont les articles de la Liberty sont reproduits ou critiqués dans le Révolté, que Jean Grave a hérité de Reclus ; Nieuwenhuys, César de Peape, Malatesta — que Malato va bientôt lui faire connaître en personne — Cafiero, Jean Marestan, ajoutent les deux grands Russes, Bakounine et Kropotkine, pour lesquels il rompt les lances à l'abbaye de Thélème ou à la taverne du Panthéon (avec une prédilection marquée par le second « tellement moins haineux » dans un petit cercle où se coudoient ses amis français (Malato, Paraf-Javal, le fils Salmeron, etc.) Plusieurs, du cénacle, épouseraient « l'humanitarisme » de Tolstoï, dont Ferrer désolait au contraire la propension à

une partie de la France pensante, tandis que l'autre répand sur lui l'influence de l'exécution.

» Ferrer n'est pas que miroir et reflet, il rayonne aussi de lui-même ; il analyse et il vibre ; il invente et il déduit. « Anarchiste » oui, si l'on entend qu'il répugne à toute direction qu'il n'ait discutée en lui-même. Nul homme ne fut plus indépendant.

A certains moments, il irait aux extrêmes de l'audace. Dans les bas-fonds d'une capitale, il voit de près les méfaits d'une société capitaliste, troublée, dont les chefs capitalistes, cherchant le vent, sont prêts à souscrire au despotisme du sabre. (Ce sont les années du boulangisme.) Il observe autour de lui les mêmes vices intolérables qui, enfant, le soulaient déjà de rancœur dans la banlieue barcelonaise. Malato fait une enquête sur le « Calvaire du prolétariat ». Il emmène mon père. Ils se rendent aux forges de Montataire, où ils voient des chargeurs, lapidés à l'instinct de fermer leur trappe, des fondeurs dont l'organisme est si desséché qu'il leur faut absorber vingt litres d'eau par jour. A côté, à Creil, aux verreries, où des misérables se traitent eux-mêmes de « viande à feu », ils constatent le « coup de chaleur » des souffleurs de bouteilles, dont le métier tue poumons et yeux. (Les aveugles sont repris comme hommes de peine, au taux de fr. 0,20 à l'heure.) Ailleurs, les meuliers que leur besogne assassine tous en quinze ans. (Ils succombent, phisiques, à l'action des poussières de silice et d'acier.) Ailleurs encore, les égoutiers, les tubistes et scaphandriers. Les embauchés de l'Exposition, les constructeurs de cette formidable Tour Eiffel, que Ferrer admire comme une prodigieuse démonstration du génie de l'homme, mais qui fait, murmurent, plusieurs victimes par jour. (C'est faux.)

» Plus près de lui ces malheureuses confectionneuses, sœurs de celles de Barcelone, exploitées par les « économistes » qui leur vendent à fr. 9,70 le pain acheté à fr. 9,35, les tiennent par les amendes et les avances, les accueillent à chercher refuge, parfois, en d'autres « maisons ». Tout cet envers du décor, tout cet enfer des faubourgs, dont, bientôt, les frères Bonhoff dresseront le sinistre tableau. » Comment ne pas incliner vers les solutions de colère, vers l'attentat, « sonnette d'alarme » ! Ferrer et Malato rapportent des arguments de rature au cercle des discutateurs où maintenant se joignent parfois Laurent Tailhade, Sébastien Faure, voire des illustrations de lettres ou de la politique : Gómez Carrillo, Clemenceau.

» Notre temps a pris l'habitude de sous-estimer la valeur des solutions qu'apportent les « anarchistes à système ». On méconnaît que nombre d'entre eux, idéalistes, mais nullement « primaires », repus de culture et de science, suggéreraient sur mille questions, « du neuf et de raisonnable ». Si on les avait écoutés, si on avait luté ensemble contre le Moloch-Etat-Nation, notre monde de 1947 n'en serait sans doute pas où il en est. » (1)

Ce que je retiens de Francisco Ferrer, c'est le tempérament actif qui anima toute sa vie, en marche vers la réalisation de ses « rêves », et comme il l'écrivait lui-même.

« Les actes seuls, quels que soient ceux dont ils émanent, doivent être étudiés, exaltés ou flétris : qu'on les loue pour qu'on les imite quand ils paraissent concourir au bien commun, qu'on les critique pour qu'ils ne se répètent pas, si on les considère comme nuisibles au bien-être général. »

Cette pensée mérite d'être méditée ; elle nous fait comprendre toute l'importance de son idéal libertaire, que trop souvent pour des buts déterminés, en vue de servir les desseins de certaines causes personnelles, des politiciens ou des sectaires ambitieux se sont plus à voler et à taire et nous présenterent Francisco Ferrer comme un simple anticlérical, escamotant avec désinvolture ses opinions révolutionnaires.

LA REVOLTE DES CANUTS

L'A reconnaissance, l'admission, la tolérance de l'esclavage déguisé de la classe prolétarienne est la conséquence logique de la division des individus en exploités et exploités.

Au fond du cœur de l'homme est gravé le principe d'égalité, la soif de justice, c'est pourquoi, de tous temps, des mouvements justifiés de révolte dressent les travailleurs contre leurs maîtres. La transmission héréditaire de la propriété n'a jamais laissé au travailleur, en fait de liberté, que celle de choisir son maître. Et cette classe d'exploiteurs, ignorante de tous sentiments de fraternité et d'humanité, ne fit jamais que confondre salariat et esclavage. « Le salariat est la dernière forme de l'esclavage. » — Chateaubriand.

Le travailleur ne connaissait, autrefois, la source de ses maux, tant il était exploité ; il ne lui était pas possible de se libérer, il était dans l'impossibilité matérielle de s'élever, de s'émanciper, c'est pourquoi des mouvements populaires, comme la révolte des canuts, ne pouvaient être que l'explosion de colère des travailleurs devant l'intransigence et la soif de profits de la classe possédante.

C'est pourquoi, aussi, que les révoltes, comme celles des canuts, révoltes spontanées ne pouvaient apporter de libération aux travailleurs, du fait qu'elles n'étaient pas constructives pour des lendemains de justice et de fraternité, mais simplement l'expression violente de la lutte contre l'injustice trop longtemps supportée.

La révolte des canuts fut le fruit de l'exploitation des travailleurs de la soie par la classe bourgeoise lyonnaise qui, en refusant le salaire nécessaire au minimum vital des ouvriers, volait le fruit de leur travail, pratiquant la plus basse, la plus vile, la plus dégradante exploitation envers celui qui produisait.

En 1830, à Lyon, la soie est l'activité principale de la cité ; elle occupe près de 150.000 ouvriers. C'est bien plus tard que l'industrie pourra prendre une place prépondérante. Les canuts représentent une concentration des travailleurs du textile qui est considérée comme une force.

A cette époque, à Paris, une révolution met fin à des luttes sanglantes entre aristocrates et bourgeois. Les trois journées, 27, 28, 29 juillet 1830 marquent la fin d'une impossible réconciliation entre les aristocrates et les bourgeois, lesquels, arrivés au pouvoir entre 1789 et 1815, estimant nécessaire d'utiliser comme force d'appoint une fraction de la classe ouvrière.

A Lyon, les canuts représentent cette force. « Dans la foule qui dépassa la place des Terreaux, il y

avait certainement plus de blouses de redingotes. Pour cette besogne, comme pour la construction de la barricade du quai de Retz, il fallait des mains calleuses. » — (La Révolution de 1830 à Lyon. — Revue de l'université.)

On réalise alors pourquoi la presse lyonnaise couvre les ouvriers d'éloges et de considérations pour leur courage et les beaux sentiments qui les animent et le Précurseur écrit le 26 septembre : « Ce sont les classes inférieures qui ont fait la révolution. Nos bons, nos excellents ouvriers n'obéissent qu'à leur propre impulsion, aucun chef ne peut revendiquer l'honneur de leurs actions. » En vérité, les canuts espéraient que la chute de Charles X apporterait plus de liberté à leur classe et, également, l'amélioration de leur sort. L'éducation politique du prolétariat était, à cette époque, pratiquement nulle. Les canuts ne pouvaient réaliser qu'en luttant contre Charles X en faveur de Louis Philippe, ils ne faisaient que changer de maître. Cette incompréhension était le fruit d'une misère extrême qui interdisait toute élévation à une possibilité de liberté pour les travailleurs.

Les promesses envers les canuts, les travailleurs les plus exploités, étaient imprimées chaque jour par la presse locale et, dans une proclamation, Prunelle affirmait : « C'est pour la ville de Lyon que va commencer une ère nouvelle de prospérité. » Et le nouveau roi communiquait aux ouvriers de Lyon, le 18 septembre : « Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour accroître la prospérité du commerce de Lyon. »

Dans les hautes maisons de la Croix-Rousses, où battent encore aujourd'hui, les métiers à tisser, les canuts se prenaient à espérer une vie moins pénible et plus juste. Le prolétariat honnête ne pouvait imaginer le coup de passe-passe dans lequel il était tombé au bénéfice de la bourgeoisie cadette des Bourbons, et un journal local n'hésitait pas à écrire : « Le peuple s'est volontairement donné un roi dans l'intérêt de la liberté. » Pendant toute cette période, le patron parlait fraternellement avec l'ouvrier, lequel pensait, benoîtement, que la fraternité s'implantait dans les rapports entre le patronat et le salariat.

L'étendue des illusions des travailleurs devait se heurter, après cet été de 1830, au raidissement patronal, lequel entendait que la révolution ne serve qu'un but politique et non économique, alors que les travailleurs escomptaient l'amélioration de leur sort.

En décembre, de violentes manifestations se déroulaient à Paris et les manifestants qui étaient honorés trois mois auparavant, étaient traités « d'excités de la population parisienne ». A Lyon, le maire Prunelle précisait : « Respect aux personnes et aux propriétés. » La révolution se transformait en parti de l'ordre et le loi du 19 avril 1831 fixait à 200 francs l'imposition des contributions directes donnant droit d'inscription sur les listes électorales. Ainsi, 5 % seulement de Français obtenaient le droit de vote et ce 5 % était composé, bien naturellement, de bourgeois, de propriétaires, de commerçants d'industriels ; le travailleur ne possédait pratiquement plus le droit de vote et la bourgeoisie gouvernait seule la France. Les travailleurs ne pouvaient recueillir les fruits de la victoire et les bourgeois pouvaient dormir en paix.

On peut mesurer la misère des canuts en 1830, quand on saura que ces

ouvriers travaillaient 18 heures par jour, pour un salaire qui s'élevait au tiers de celui appliqué en 1810. Pour faire admettre ces bas salaires, les patrons invoquaient la concurrence suisse et anglaise. Le patronat exploitait, sans vergogne, des travailleurs non préparés à la défense de leur salaire, incapables de se solidariser sur le principe d'unification des revendications dont l'aboutissement était nécessaire à leur vie et à celle de leur famille. « Pourriez-vous me dire, à votre tour, monsieur, s'il y a une loi qui ordonne à des milliers d'individus, de se livrer à un travail de dix-huit à vingt heures pour un salaire insuffisant de plus de la moitié de leurs besoins dans le seul but d'augmenter les bénéfices déjà énormes de 300 à 400 autres individus ?... » — (Lettre d'un ouvrier au Précurseur, 25 octobre 1831.)

Enfin, des embryons d'organisations se créent qui autorisent la possibilité au salariat de faire face aux exploités par la grève. En 1831 le nombre des mutualistes, association créée de 28 juin 1828, possédait un effectif de militants autorisant de donner l'impulsion nécessaire à la lutte pour l'amélioration de leur sort. Des 1831, des affiches apposées aux portes des ateliers appelaient les ouvriers à l'action. « Le bandeau tombe enfin de nos yeux, la liberté sans pain ne nourrit pas nos familles... Mes amis, nous sommes maintenant tous armés, restons-nous dans nos foyers en voyant nos enfants mourir de faim ?... » — (Archives de la ville de Lyon. Recueil de documents politiques, tome XII, pièce 26.)

Certes, il n'est pas encore question d'insurrection armée, mais le mécontentement jusqu'à cette époque individuel, se généralise et devient collectif. Le 19 janvier 1831 des rassemblements commencent à se former aux cris : « Du travail et du pain ! » La bourgeoisie prend peur, des arrestations arbitraires sont exécutées, l'adjoint au maire, Terme, fait afficher un placard où il précise : « Ceux qui vous excitent ne sont pas de véritables Lyonnais, ils vous trompent, ils ne souffrent pas, eux, mais ils cherchent à profiter de votre malaise. Nous les connaissons, nous surveillons leurs démarches... » — (Archives municipales de Lyon. Troubles, Novembre 1831.) Et le politicien Fulchiron, défenseur de la bourgeoisie, écrit : « Jamais je n'admettrai qu'une force brutale, qu'un rassemblement tumultueux doive l'emporter sur les lois existantes... J'ai aimé tout ce qui est régulier, par devoir, par disposition de mon esprit que je crois correct, par honnêteté de cœur, et, le dirai-je, par intérêt. »

Les nouvelles dispositions fiscales du gouvernement ne faisaient qu'accroître la misère des canuts, qui prenaient conscience de la duperie dont ils avaient été victimes. Le 26 mars, l'impôt sur les portes et fenêtres était augmenté et l'ensemble des impôts qui frappaient les canuts se trouvaient quintuplés. — « L'augmentation des impôts pour la seule ville de Lyon était de 663.287,43 frs, dont plus de 2/3 étaient à la charge des classes indigentes qui, jusqu'à présent, avaient été dispensés de tout impôt ou ne payaient que des cotisations très légères. » — Le Précurseur, 28 décembre 1831. — A cette augmentation de la dime s'ajoutait un ralentissement du marché de la soie, ce qui produisait, naturellement, travail au rabais et ne faisait qu'accroître la difficulté d'existence des canuts.

Ferrer était anarchiste au point de vue des conceptions générales, c'est-à-dire qu'il se réclamait de cet idéal sublime dont nous devons toujours nous efforcer de nous rapprocher si même nous n'avons pas l'espérance de l'atteindre complètement. Et ajoutant :

« A coup sûr, il avait une foi profonde dans l'avenir de l'humanité affranchie ; et il ne voyait que lièbres et entraves malfaisantes dans les réglementations de toutes sortes qui ligotent l'individu, même dans les pays les plus libres. »

« Ce qui est certain, c'est que comme homme politique, il détestait les embrigadements, les coteries, les chapelles ; qu'il croyait surtout à l'efficacité de l'action individuelle, et que, partant de là, et recherchant dans quel domaine son action propre pourrait être la plus féconde, étant données ses aptitudes particulières, il s'était confiné sur le terrain de l'éducation. »

Mon intention n'est pas d'exposer cet idéal anarchiste. J'institute parce que Ferrer a manifesté dans toute son œuvre, dans toute son activité et dans ses écrits des conceptions qui rallient la philosophie exposée et exprimée par ceux qui se sont réclamés de l'anarchie.

Ce n'est donc point dans l'intention de chicaner ou de polémiquer que je précise, car je n'ai point l'intention de revendiquer pour telle ou telle « chapelle » politique ou philosophique la mémoire du disparu ; au fond les étiquettes importent peu, partis et sectes, trop souvent autoritaires et dogmatiques, divisent les cœurs généreux qui pourraient s'entendre.

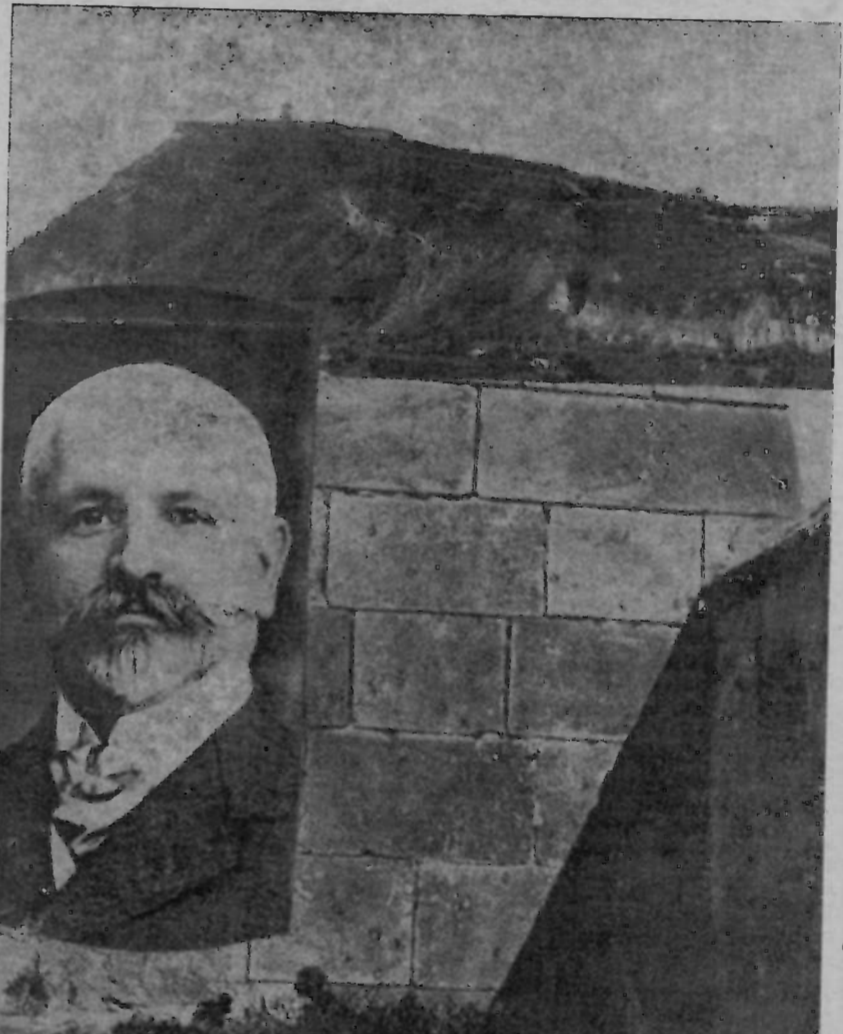
Mais il est indispensable ici de rappeler quelques faits et gestes.

On connaît peu de la vie du jeune Francisco Ferrer et moins encore son évolution vers les idées libertaires, de cet adolescent que son patron républicain et franc-maçon a commencé à entraîner dans ses tournées à la découverte d'un monde nouveau et du même coup sur les chemins de la perte de la foi religieuse.

Jeune commis à la vente des draps, le voici entré en relation avec tout une société inconnue pour lui jusqu'à ce jour. Il se lie avec des hommes au caractère sérieux, prend contact avec eux, et connaît, ainsi, bientôt les salaires misérables de ce monde du travail, dans des entreprises démocratiques, s'épuise, s'empoisonne, pour finalement devenir phisique.

Dans le « Club », où Francisco Ferrer accompagnait son « patron », il assista aux discussions sans fin, parlottes où chacun se plait à faire valoir de son point de vue et gagner l'auditoire aux propositions de réforme qu'on avance pour le plus grand bien des exploités.

Francisco Ferrer, je le redis, s'efforça de s'initier aux innovations, se força de consulter les auteurs Bakounine, Karl Marx, Kropotkine, Jean Grave,



« tendre l'autre joue », si opposée à la fierté native du Catalan.

» Tous, ou presque, les auteurs qu'on révère la sont des « anarchistes », n'en déplaise à R. Zorrilla. Et mon père sent le plus près de son cœur : Reclus, qu'il brûlait de toucher, et Jean Grave, qu'il va visiter. On imagine mal aujourd'hui ce que furent les vingt ans qui suivirent la guerre de 70. Déjà, le régime capitaliste avait fait la preuve de ses tares et de son impuissance, s'était montré fauteur de misère et d'entre-tuerie. Cependant il avait triomphé, par la défaite de la Commune, confirmant l'écrasement des « hommes de 49 ». D'où une vague de désespoir passait sur le peuple incapable d'arracher de vains coqûtes, j'irait à bas tous ses esprits de justice et de fraternité. Les intellectuels s'aignaient. Le retour décampé des déportés de 71 jetait sur le pavé de Paris un ferment de vengeances. Il reformait en coulisse un prolétariat revanchard qui, sentant la route barrée vers le mieux-être indispensable, préférait faire sauter l'obstacle. Sauter qui ? C'était l'époque typique des lanceurs de bombes, ceux-là que Ferrer avait déjà vu à l'œuvre dans son pays. Quelques poignées d'hommes de toutes les origines, soudés par la rancœur, gens d'action ou théoriciens, parfois une vraie pègre, cambrioleurs, assassins ou violeurs de sépultures, comme — selon certains — Ravachol, souvenant une « élite » en son genre susceptible des gestes les plus nobles et des paroles les plus magnanimes, comme — peut-être — ce même Ravachol devant qui, à l'heure de l'échafaud, s'incline respectueusement

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTÉ

Ce nouveau livre que vient d'éditer l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

C'est un livre qui peut être acheté et qui doit être lu par tous les travailleurs. Il est à la fois peu onéreux, riche en idées et facile à lire.

Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

« Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :
Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste... » 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme... » 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté... » 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 14.103.62

« tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE
22 SEPTEMBRE 1966
NUMERO 420
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

« Les actes seuls, quels que soient ceux dont ils émanent, doivent être étudiés, exaltés ou flétris : qu'on les loue pour qu'on les imite quand ils paraissent concourir au bien commun, qu'on les critique pour qu'ils ne se répètent pas, si on les considère comme nuisibles au bien-être général. »

« Notre temps a pris l'habitude de sous-estimer la valeur des solutions qu'apportent les « anarchistes à système ». On méconnaît que nombre d'entre eux, idéalistes, mais nullement « primaires », repus de culture et de science, suggéreraient sur mille questions, « du neuf et de raisonnable ». Si on les avait écoutés, si on avait luté ensemble contre le Moloch-Etat-Nation, notre monde de 1947 n'en serait sans doute pas où il en est. » (1)

Ce que je retiens de Francisco Ferrer, c'est le tempérament actif qui anima toute sa vie, en marche vers la réalisation de ses « rêves », et comme il l'écrivait lui-même.

« Les actes seuls, quels que soient ceux dont ils émanent, doivent être étudiés, exaltés ou flétris : qu'on les loue pour qu'on les imite quand ils paraissent concourir au bien commun, qu'on les critique pour qu'ils ne se répètent pas, si on les considère comme nuisibles au bien-être général. »

HEM DAY
(A suivre)

COMMUNIQUE

Si vous désirez lire un reportage sur le camping de St-Mitre, camping libertaire qui a rassemblé de nombreux participants ; si vous désirez lire cette curieuse expérience, envoyez votre adresse et un timbre pour frais à G. Britel à Spéracédes -06(A.M.). Il ne s'agit pas d'un récit littéraire, mais des résultats d'une expérience qui enrichira votre pensée.

RENE VILLARD

Filosofía y acción

(Ver la página 4.)

los organizadores de comités a sueldo de las potencias capitalistas.

Nuestra guerra es un caudal inabundante de ejemplos vividos en este sentido. No olvidemos hombres como Vallejo. Los que preferimos vivir nuestra epopeya en las trincheras, aunque pudimos hacerlo desde un puesto de mando; constatamos bien, como poco a poco las diferencias nos iban separando de nuestros antiguos hermanos de sufrimientos, que halagados por la acción malfética de los puestos de mando militares y administrativos, aceptaban como naturales las mismas causas que habían provocado nuestro enfrentamiento a la reacción, considerándolas anormales por el imperativo del momento. Poco a poco una profunda separación nos obligaba a mirarnos con desconfianza, producto de la espina clavada hábilmente por la reacción, llegando a hacerse célebre aquella frase tan extendida en los tiempos de nuestra guerra: «Compañero ¿de qué?»

Si nuestro movimiento tiene por base la unidad, ninguna filosofía que no sea extraña a él, puede provocar la desunión, sin servir a intereses bastardos. Si nuestro movimiento honradamente quiere superar la crisis y reposarse de la desconfianza, debe rechazar todas las sugerencias que no nazcan de las filosofías naturales de nuestras ideas basadas en el bien común, negando validez a toda pretensión que no se someta a la disciplina colectiva. Sin menoscabo para nadie, las minorías deben aceptar la ley de mayorías y las mayorías deben tratar de satisfacer el deseo de las minorías, a menos que sean antitesis en cuyo caso serán filosofías distintas que no podrán convivir en un mismo movimiento.

Conjugar la acción en un sentido paralelo no es equivalente de derrota para aquella fracción que por el azar de las circunstancias o de las coincidencias se encuentre en minoría momentánea por el juicio razonado de un mayor número de puntos de vista coincidentes, máxime cuando el camino a recorrer es el mismo.

Los caminos de la acción claros y fecundos son aquellos que nacen del consejo general de nuestras deliberaciones, sin marginalismos ni ententes secretas, respetando aquello que son creaciones nuestras y defendiéndolas con el calor que defendemos todo lo que es nuestro. Como nuestro pensamiento no es un dogma y si un juicio natural de la vida social de los pueblos, los caminos son amplios y fecundos para que la acción se desborde sin menoscabo de la personalidad militante de ningún compañero. Toda lucha intestina es la consecuencia de la acción del enemigo que trata de menoscabar el potencial de nuestro movimiento, en su propio beneficio.

La sensatez de todos se impone y todo militante debe tener suficiente capacidad para discernir las filosofías confusionalistas introducidas en nuestro movimiento para menoscabar la confianza en el seno de la organización en defensa de los acuerdos de ella misma. Las filosofías confusionalistas se distinguen por el interés que ponen en sembrar la difamación y la calumnia.

Elas discordan siempre de los acuerdos generales, discrepando de todos los puntos de vista que no estén en minoría, impidiendo con su acción todo acuerdo constructivo. Su misión es que el tiempo pase sin que nada positivo se realice, alegando siempre su mayor clarividencia para el futuro problemático e inseguro como toda metafísica insustancial. Nuestro eclecticismo nos obliga a reconocer que si una filosofía no tiene acción se corrompe y pervierte a sí misma; pero de la misma manera, estamos convencidos que una acción esporádica, puede acarrear frutos catastróficos que obliguen a un movimiento a batirse en retirada por haber sido sorprendido por la inopuntividad de aquella acción y sus consecuencias.

CONFERENCIA DE PARIS

El pasado domingo día 4 en la «Sala de Ste-Marthe» prosiguió el ciclo de charlas y conferencias, que ha estado suspendido durante el período vacacional. Ocupó nuestra tribuna el viejo militante compañero Escudero con un tema que sitúa, por su alcance e intención, en el enunciado específico: «El anarquismo ante su destino».

El conferenciante, a pesar de que hizo constar su carencia de dotes oratorias, no se quedó corto en la retrospectiva y en la perspectiva que trazara, con bastante soltura, respecto a la actuación del anarquismo y sus militantes dentro del movimiento obrero de pre-guerra, y sobre lo que pudiera reservarnos el porvenir. Señala ciertos defectos y debilidades que se registran en la actividad militante del exilio como son, por ejemplo, la manía de cozer candidaturas y prefabricar Plenos, cuando no pactar con organizaciones de tipo confesional (vascos) y comprometerse orgánicamente a respetar los latifundios en el régimen democrático que siga al franquismo.

Estima que tanto la C.N.T. como la «espe» tienen que volver por los fueros antañones de su condición revolucionaria y anticlerical, imprimiendo a su actuación en el interior del sello anárquico y viril que le son consustanciales. «La militancia de hoy está dominada por la pasión dirigista, y aunque abundan los que se titulan revolucionarios faltan notoria-

En buena ley federalista, es siempre el beneficio del conjunto que se debe imponer, tratando siempre de encontrar la aprobación de las multitudes y la de nuestra propia conciencia. La lógica de este razonamiento, nos hace pensar que cuando una causa, cualesquiera que sea, está en su justa posición no tiene necesidad de establecer pugilatos entre hermanos de ideas, valiéndose de la insidia y la ridiculización. Cuanto más se penetra en ese terreno, más nos obliga a desconfiar de la justicia de su causa. Hasta cuando se es injustamente maltratado por la organización que uno ama, cabe demostrar que nuestro potencial ideológico, tanto para el ataque como para la defensa, está por encima de la baja conducta.

Una asamblea es soberana para pronunciarse y un congreso más por la conjunción de un conjunto de asambleas que han coincidido en sus apreciaciones. Una vez determinado, todo militante honrado debe defender los acuerdos tomados sin interés en mixtificarlos y debe defender los hombres salidos de él para representarle en la vida pública de las organizaciones. No tenemos otro camino si queremos salir adelante. Nosotros no podemos admitir la lucha por los cargos y puestos clave de la organización, ni impedir con nuestra acción su normal desenvolvimiento. Esta acción subterránea debe ser considerada orgánicamente, como el efecto de filosofías enemigas a nuestra causa.

Los hombres que honradamente ocupan una posición discordante deben rectificar demostrando con ello que son verdaderos militantes que saben posponer sus puntos de vista en bien de la armonía colectiva. Noticias y papeles dudosos e interesados deben ser rechazados rotundamente, cuando de menoscabar la personalidad de compañero militante u organismo representativo. Así, si queremos volver airosos a la tierra donde nues-

tra organización supo batallar admirablemente a un mundo por la proyección fabulosa de sus ideas. Que los mártires que cayeron duerman tranquilos, con la seguridad que sus compañeros les sobrevivió en sus diferencias de continuidad.

Siempre veremos con respeto a los hombres que como Schirru, atacan de frente. Siempre que sean ellos y que su acción no vaya orquestada por una propaganda que por audaz suena a hueca. El verdadero valor se encuentra en la lucha silenciosa que calibra el valor de los verdaderos hombres. Tuvimos tantos así, que valdría la pena de imitarles, para que nuestra obra fuera positiva.

Nadie debe ofenderse, si no tiene segunda intención, pues cabe reconocer que el ataque dirigido contra cualquier compañero desde la sombra sólo puede beneficiar al fascismo, que hoy vemos resurgir en busca de otra guerra devoradora de seres humanos. Nuestra unión y nuestra lealtad debe ser el baluarte que nos defienda contra tanto peligro que nos amenaza. Cuando alguien ataca a cualquiera de nuestros compañeros o comités, debe encontrarse con la oposición descarada nuestra; de esta manera pronto pondríamos al descubierto el origen de las extrañas filosofías introducidas en el campo revolucionario.

Que la clarividencia confederal tenga el suficiente discernimiento para fijar su verdadera posición frente a la acción malfética de las filosofías anti-libertarias, que tienen por objetivo sembrar la duda en compañeros y organismos nacidos de nuestras propias asambleas y congresos. De momento esa sería la más profunda acción para hacer triunfar nuestra filosofía libertaria.

Si la unión hace la fuerza, que el enemigo y sus filosofías se encuentren con la unidad de nuestra convicción.

HORIZONTES

COMPANERO Puente, estoy perplejo. Nuestro diálogo, que no puede enojarnos por serlo de amigos, por exceso de bifurcaciones no conduce a ninguna parte. En ningún instante me cruzó por la mente desmerecer al compañero Quintanilla, y en cada momento preciso he manifestado el respeto filial que me merece. Nadie de nosotros debe crear santos de yeso exagerando elogios y disminuyéndonos para mejor agigantar al ser escogido.

¿Por qué ahora «religiosismo» y retóricas fuera de tema? No me gustan las reuniones sin orden del día en que los asuntos generales se engranan en cadena para obtener una sola asamblea que dure todo el año. Las derivaciones, frecuentemente pierden el billete de destino. Yo planteé cuatro cuestiones precisas: 1a: La no adopción, en el Comité, de la proposición fusionista; 2a: El rechazo normal de la estructura sindical industrialista, por el mismo Congreso; 3a: La razón del anti-tercerismo y prudencia de adhesión a la Internacional moscovita, y 4a: La sinrazón de la intervención anarquista en la guerra.

Muchas consideraciones verdaderas por mi querido interlocutor ni siquiera me rozan, ni rozan al enunciado que planteamos. Seguidamente vayamos por puntos: 1o. — Según Buenaesca, en «El Movimiento obrero español», el tema referente a la C. N. T. y a la U. G. T. se planteó como sigue: «Necesidad de la fusión del proletariado español en un solo organismo nacional» (páginas 100, 101 y 102).

En tiempo en que los refugiados económicamente se iban restableciendo, Pujol, su compañera y la hija seguían en su tén de privaciones, originándose la estrategia camuflado del convite camuflado y de la existencia falaz de enfermos para atraer visita pújulesca en horas de comida. «Por qué no estableces honorarios?», se le preguntaba. «No puedo», respondía. Hasta que se trasladó a Toulouse, donde conectado con el doctor Martí Fedec se estableció en casa sin permiso — por lo demás inasequible — de la autoridad sanitaria francesa. Lo que Pujol resolvió en su piso y en domicilios, los compañeros de Toulouse lo saben. Tanto ejerció, tanto prodigó, que Pujol quedó convertido en una entidad simpaticísima. Al desahucio compañero Grau (balizado por la G. C. al pasar la frontera de Andorra), nuestro buen médico lo restableció en su casa. A compañeros en sufrimiento moral los «curó» igualmente en su domicilio. Su pan lo compartieron gentes no siempre merecedoras de solidaridad y estima. A más de un individuo le hemos oído contar barbaridades contra nuestro amigo después de haber abusado de su hospitalidad y de su estima. Era tan bueno, Pujol, que más de un indigno podía abusarlo. Por fortuna, este filantropo sencillo ha tenido amistades rectas, verdaderas. Es posible que al correr definitivamente sus ojos se haya acariado con la visión de esas almas hermanas.

Estando nosotros en la montaña, en varias ocasiones nos hizo visita. Llegaba, por lo visto, su idea. Una vez cruzó la Cerdeña y se «olvidó» la documentación gala en un domicilio fronterizo. Pujol había entrado en España. Pero no pasaría de Gerona, hospedado en la cárcel de la provincia. En ella alguien le sugeriría de decir, ante el inevitable policía Quintela, «Pepe, Pepe, Pepe», llamando

indudablemente a Melis, llavero condicionalista para la calle. Pero Pujol no pepetó ni una sola vez y fue a parar a la Modelo de Barcelona, donde le transcurrió un mal año. De esas fechas le vino la estima sentida por los muchachos de las J. J. LL. de la época, estima que por muchos de ellos — no por todos — se vio correspondida.

Ya libre se confió al Colegio de Médicos para que le operaran. Comprobándole un pulmón perdido, para sobrevivir al paciente los operadores se lo quitaron. Los que tiempo a venir vieron aun Pujol «fresco», llegaron a ignorar que el amigo alentaba con un pulmón neumático.

Y en estas condiciones se atrevió a reparar, con amigos, los montes Pirineos camino de Francia. Huyendo, naturalmente, otra vez de los estridos de Franco. Unos muchachos habían sostenido duro enfrentamiento con la policía en el pedazo de Rambla puntualizado con el nombre de Canaletes. Total, un compañero muerto y otro gravemente herido y unos policías extintos. Y un rastro de sangre que se interrumpió al olfato de los sabuesos de Quintela y Polo. «Un enemigo herido? ¿Quién puede haberle atendido más que el médico que había venido de Francia?»

Pujol regresó a duras penas a su lar del exilio, como se ha dicho. En ella cobijó a Facerras, impeliendo a residir más allá del Alto Garona. Pujol fue molesto y, seguro que persistiendo se exponía. Cuando Face reclamado por Franco, en Montpellier amigos franceses y españoles lo defendieron. Pujol entre ellos. A raíz de esto el doctor fue sugerido, severamente y con gran pena Pujol tomaría barco. Lo duro para él fue la despedida. Sufría más que nadie, pues lo hacía por él, por doscientos, en tanto que cada uno de nosotros pensaba por sí propio. Una amistad, una bondad cual la del doctor José Pujol Grau, no se encuentra por la calle todos los días, ni todos los años.

En 1933 tuvimos la alegría de abrazarnos nuevamente. Se quejaba de una pierna que no le obedecía. Nos hicimos una ilusión que él no se hacía: la curación de esa otra dolencia. Y es que a veces creemos que un médico no puede estar enfermo. Y que un amigo verdadero debe vivir eternamente para acudir al entierro de todos sus amigos.

No obstante, el bondadoso, el abnegado, el íntegro compañero José Pujol ha fallecido. Hemos visto caras tristes por ello; hemos visto llorar a varias compañeras. Y llamamos, por no acabar confesándolo todo.

(1) En esta acción el compañero de Mollet, Bellavista, fue traidoramente herido por la espalda. Un reaccionario camuflado de miliciano tuvo necesidad de este crimen para pasarse al enemigo. En plena retirada, el infamado Bellavista perecería asesinado por elementos al servicio de la República. Conste aquí nuestra permanente emoción por la pérdida de este joven valeroso y desprendido que conocimos en el Congreso confederal de Zaragoza, y reencuentramos en 1933 en las orillas del Segre.

Cierro.

J. FERRER

UN MEDICO LIBERTARIO: JOSE PUJOL GRUA

(Viene de la página 4.)

En tiempo en que los refugiados económicamente se iban restableciendo, Pujol, su compañera y la hija seguían en su tén de privaciones, originándose la estrategia camuflado del convite camuflado y de la existencia falaz de enfermos para atraer visita pújulesca en horas de comida. «Por qué no estableces honorarios?», se le preguntaba. «No puedo», respondía. Hasta que se trasladó a Toulouse, donde conectado con el doctor Martí Fedec se estableció en casa sin permiso — por lo demás inasequible — de la autoridad sanitaria francesa. Lo que Pujol resolvió en su piso y en domicilios, los compañeros de Toulouse lo saben. Tanto ejerció, tanto prodigó, que Pujol quedó convertido en una entidad simpaticísima. Al desahucio compañero Grau (balizado por la G. C. al pasar la frontera de Andorra), nuestro buen médico lo restableció en su casa. A compañeros en sufrimiento moral los «curó» igualmente en su domicilio. Su pan lo compartieron gentes no siempre merecedoras de solidaridad y estima. A más de un individuo le hemos oído contar barbaridades contra nuestro amigo después de haber abusado de su hospitalidad y de su estima. Era tan bueno, Pujol, que más de un indigno podía abusarlo. Por fortuna, este filantropo sencillo ha tenido amistades rectas, verdaderas. Es posible que al correr definitivamente sus ojos se haya acariado con la visión de esas almas hermanas.

Estando nosotros en la montaña, en varias ocasiones nos hizo visita. Llegaba, por lo visto, su idea. Una vez cruzó la Cerdeña y se «olvidó» la documentación gala en un domicilio fronterizo. Pujol había entrado en España. Pero no pasaría de Gerona, hospedado en la cárcel de la provincia. En ella alguien le sugeriría de decir, ante el inevitable policía Quintela, «Pepe, Pepe, Pepe», llamando

indudablemente a Melis, llavero condicionalista para la calle. Pero Pujol no pepetó ni una sola vez y fue a parar a la Modelo de Barcelona, donde le transcurrió un mal año. De esas fechas le vino la estima sentida por los muchachos de las J. J. LL. de la época, estima que por muchos de ellos — no por todos — se vio correspondida.

Ya libre se confió al Colegio de Médicos para que le operaran. Comprobándole un pulmón perdido, para sobrevivir al paciente los operadores se lo quitaron. Los que tiempo a venir vieron aun Pujol «fresco», llegaron a ignorar que el amigo alentaba con un pulmón neumático.

Y en estas condiciones se atrevió a reparar, con amigos, los montes Pirineos camino de Francia. Huyendo, naturalmente, otra vez de los estridos de Franco. Unos muchachos habían sostenido duro enfrentamiento con la policía en el pedazo de Rambla puntualizado con el nombre de Canaletes. Total, un compañero muerto y otro gravemente herido y unos policías extintos. Y un rastro de sangre que se interrumpió al olfato de los sabuesos de Quintela y Polo. «Un enemigo herido? ¿Quién puede haberle atendido más que el médico que había venido de Francia?»

Pujol regresó a duras penas a su lar del exilio, como se ha dicho. En ella cobijó a Facerras, impeliendo a residir más allá del Alto Garona. Pujol fue molesto y, seguro que persistiendo se exponía. Cuando Face reclamado por Franco, en Montpellier amigos franceses y españoles lo defendieron. Pujol entre ellos. A raíz de esto el doctor fue sugerido, severamente y con gran pena Pujol tomaría barco. Lo duro para él fue la despedida. Sufría más que nadie, pues lo hacía por él, por doscientos, en tanto que cada uno de nosotros pensaba por sí propio. Una amistad, una bondad cual la del doctor José Pujol Grau, no se encuentra por la calle todos los días, ni todos los años.

Cierro.

J. FERRER

ATASCO

COMPANERO Puente, estoy perplejo. Nuestro diálogo, que no puede enojarnos por serlo de amigos, por exceso de bifurcaciones no conduce a ninguna parte. En ningún instante me cruzó por la mente desmerecer al compañero Quintanilla, y en cada momento preciso he manifestado el respeto filial que me merece. Nadie de nosotros debe crear santos de yeso exagerando elogios y disminuyéndonos para mejor agigantar al ser escogido.

¿Por qué ahora «religiosismo» y retóricas fuera de tema? No me gustan las reuniones sin orden del día en que los asuntos generales se engranan en cadena para obtener una sola asamblea que dure todo el año. Las derivaciones, frecuentemente pierden el billete de destino. Yo planteé cuatro cuestiones precisas: 1a: La no adopción, en el Comité, de la proposición fusionista; 2a: El rechazo normal de la estructura sindical industrialista, por el mismo Congreso; 3a: La razón del anti-tercerismo y prudencia de adhesión a la Internacional moscovita, y 4a: La sinrazón de la intervención anarquista en la guerra.

Muchas consideraciones verdaderas por mi querido interlocutor ni siquiera me rozan, ni rozan al enunciado que planteamos. Seguidamente vayamos por puntos: 1o. — Según Buenaesca, en «El Movimiento obrero español», el tema referente a la C. N. T. y a la U. G. T. se planteó como sigue: «Necesidad de la fusión del proletariado español en un solo organismo nacional» (páginas 100, 101 y 102).

En tiempo en que los refugiados económicamente se iban restableciendo, Pujol, su compañera y la hija seguían en su tén de privaciones, originándose la estrategia camuflado del convite camuflado y de la existencia falaz de enfermos para atraer visita pújulesca en horas de comida. «Por qué no estableces honorarios?», se le preguntaba. «No puedo», respondía. Hasta que se trasladó a Toulouse, donde conectado con el doctor Martí Fedec se estableció en casa sin permiso — por lo demás inasequible — de la autoridad sanitaria francesa. Lo que Pujol resolvió en su piso y en domicilios, los compañeros de Toulouse lo saben. Tanto ejerció, tanto prodigó, que Pujol quedó convertido en una entidad simpaticísima. Al desahucio compañero Grau (balizado por la G. C. al pasar la frontera de Andorra), nuestro buen médico lo restableció en su casa. A compañeros en sufrimiento moral los «curó» igualmente en su domicilio. Su pan lo compartieron gentes no siempre merecedoras de solidaridad y estima. A más de un individuo le hemos oído contar barbaridades contra nuestro amigo después de haber abusado de su hospitalidad y de su estima. Era tan bueno, Pujol, que más de un indigno podía abusarlo. Por fortuna, este filantropo sencillo ha tenido amistades rectas, verdaderas. Es posible que al correr definitivamente sus ojos se haya acariado con la visión de esas almas hermanas.

Estando nosotros en la montaña, en varias ocasiones nos hizo visita. Llegaba, por lo visto, su idea. Una vez cruzó la Cerdeña y se «olvidó» la documentación gala en un domicilio fronterizo. Pujol había entrado en España. Pero no pasaría de Gerona, hospedado en la cárcel de la provincia. En ella alguien le sugeriría de decir, ante el inevitable policía Quintela, «Pepe, Pepe, Pepe», llamando

indudablemente a Melis, llavero condicionalista para la calle. Pero Pujol no pepetó ni una sola vez y fue a parar a la Modelo de Barcelona, donde le transcurrió un mal año. De esas fechas le vino la estima sentida por los muchachos de las J. J. LL. de la época, estima que por muchos de ellos — no por todos — se vio correspondida.

Ya libre se confió al Colegio de Médicos para que le operaran. Comprobándole un pulmón perdido, para sobrevivir al paciente los operadores se lo quitaron. Los que tiempo a venir vieron aun Pujol «fresco», llegaron a ignorar que el amigo alentaba con un pulmón neumático.

Y en estas condiciones se atrevió a reparar, con amigos, los montes Pirineos camino de Francia. Huyendo, naturalmente, otra vez de los estridos de Franco. Unos muchachos habían sostenido duro enfrentamiento con la policía en el pedazo de Rambla puntualizado con el nombre de Canaletes. Total, un compañero muerto y otro gravemente herido y unos policías extintos. Y un rastro de sangre que se interrumpió al olfato de los sabuesos de Quintela y Polo. «Un enemigo herido? ¿Quién puede haberle atendido más que el médico que había venido de Francia?»

contendientes; si en todas las elecciones hemos de colaborar con «el partido mejor», en cada contencimiento político-estatal hemos de optar por el «mal menor», dejémosnos de una vez de creernos anarquistas e integrémonos a la vulgaridad ambiente.

La guerra de España fue el primer acto de la gran tragedia de la década que nos pilló de pleno. La hez reaccionaria mundial removió su ceno y arriesgó asfixiar al mundo. De haber, en 1945, triunfado los ácratas, la hidra ultra-autoritaria tendría aplastada la cabeza. Ahora no, porque las armas victoriosas se detuvieron al pie de la frontera española, con el siguiente resultado: esclavitud nazifranquista en España, y liberalismo (?) en Italia, Alemania, Abisinia, el Congo y las Islas betuneras.

Pero, ¿es que no habíamos dicho esto, lo otro y lo demás?

Cierro.

J. FERRER

PAGINAS DEL PROCESO DE LOS EE. UU. CONTRA HERMANAS FLORES MAGON

DECLARA ENRIQUE

CUANDO fui convicto se me sentenciaba a la Isla McNeil, por el término de 23 meses; se me puso en libertad de la Isla McNeil en lo de enero de 1914, regresé inmediatamente a Los Angeles y me hice cargo de nuevo de mi trabajo editorial en «Regeneración», además, me dediqué a trabajar como labrador. Cosché legumbres para venderías y ayudarme en mi subsistencia, pues no recibía ni un centavo por mi ayuda que prestaba en aquella época, al periódico, así es que tengo que trabajar como labrador, además de escritor; mi hermano Ricardo estaba en la penitenciaría al mismo tiempo que yo, y fue licenciado a la vez que yo; desde nuestro licenciamiento él ha estado colaborando en «Regeneración», al mismo tiempo que para ayudarse a subsistir ha estado trabajando en labores del campo, estos son los únicos medios de vida presentes; antes que fuera yo propietario de «Regeneración», Ricardo solamente hacía escritos que pasaba al editor, para que el editor viera si convenía o no publicarlos, y se publicaban los que el editor creía conveniente; en lo que respecta al salario o compensación, antes de que yo fuera dueño, Ricardo estaba bajo las mismas bases que yo; pues no recibía ni un solo centavo del periódico, Ricardo únicamente ha estado colaborando; con esto quiero dar a entender que escribía artículos que me los entregaba a mí para que yo llevara los mismos y me traía si eran adecuados a la política del periódico y si yo me interesaba en publicarlos o no; yo no le pagué a él ni un solo centavo por esos servicios, él trabajaba en la agricultura para su subsistencia.

Yo fui la autoridad final en lo que apareció en «Regeneración» en septiembre, octubre, noviembre y diciembre de 1915; yo soy el único que recibía todos los escritos que iban a salir en el periódico; yo revisaba lo escrito, lo veía y cuando encontraba algo que no debía publicarse lo apartaba y lo tiraba a la canasta de los desperdicios; y el material que encontraba bueno para entregarlo al impresor, yo mismo en persona iba y se lo entregaba a los muchachos del taller de imprenta, para que pararan aquel artículo y lo imprimieran; mi hermano Ricardo no tenía ningún interés ni ganancias que el periódico,

ni tampoco tenía ninguna participación en las pérdidas del mismo; en lo que respecta a las circunstancias bajo las cuales fui aprehendido yo estaba en mi casa en mi propio hogar privado, cuando alguien me allá y dijo que la policía me estaba esperando afuera y buscándome.

Entonces salí y encontré a detectivo León y luego llamó a los muchachos y dijo: «Estos quieren hablarles, «Bueno, vamos», y me llevó hacia los policías y ahí encontré a varios detectives y entre ellos Mr. Thompson. Cuando llegué ahí M. Thomson me dijo «Usted está bajo arresto». «Bien, yo pienso que tengo perfecto derecho de saber por qué estoy bajo arresto», — «yo creo que estoy en mi perfecto derecho para solicitar a usted, me enseñe la orden para mi aprehensión», «Sí, yo tengo la orden aquí (indicándome la orden)». «Bien eso no prueba nada para mí, absolutamente», «por tanto pido a usted enseñarme la orden». «Sí, así usted lo ve, voy a mostrarle la orden y me convenci que era una orden legal y luego dije: «Está bien, estoy listo para ir a la cárcel, pero quisiera traer mi sombrero y mi saco» pues yo estaba en mangas de camisa. — «No, usted no necesita nada en la cárcel». «Bien, alguien me oyó que yo pedía mi sombrero y vino con el saco y con el sombrero en sus manos para entregármelo, y cuando iba yo a tomar mi saco y mi sombrero, Mr. Thompson, que me parece estaba asustado, quizá alguien le había dicho que nosotros éramos «pecuceros toscos», me agarró por el brazo y me empujó para atrás. «Vuelve acá, tu hijo de perra». Luego le dije: «Caballero, esa no es una manera caballerosa de tratar a un hombre», y luego él dijo: «Si no te gusta eso, toma esto», y me golpeó en la cabeza.

Por supuesto, yo me vi asaltado por este hombre, no obstante él era un representante de la autoridad, pues yo pensé que yo tenía un perfecto derecho de protegerme a mí mismo y traté de devolver el golpe, no obstante reconozco que soy un hombre débil, porque en ese tiempo hacía cuatro días que me había levantado de la cama donde estaba enfermo; yo estaba débil, por eso, a despecho de mi debilidad, yo pensé que debía de resistir este viejo asalto de golpe, pero otros detectives, yo creo, como cinco de ellos saltaron sobre mí es-

acostumbro las frases de «al infierno con el presidente» o alguna cosa relacionada a eso; yo no acostumbro nada de ese lenguaje bajo, obsceno y sucio que dice Thompson que profetizó. Cuando llegué a la Oficina del Marshal, me llevaron a un cuarto dentro de la oficina, cuando usted entra a la mano izquierda, después de que cruza un cuarto; aquí en el mismo piso, justamente en el mismo lugar en que nos tiene ahora, cuando nos llevan aquí, primero nos llevan a un cuarto, y después fuimos llevados a otro cuarto de la derecha, y luego encontramos a este caballero que está sentado aquí, Mr. Walton, y cuando entramos, Mr. Walton dijo: «¿Son ustedes los hombres a quien se les acusa con la publicación de un periódico mexicano?» Y yo respondí: «Sí». Luego él dijo: «Yo sé que ustedes se han metido en dificultades allí, y yo no quiero que ustedes puedan pensar que aquí somos «pecuceros toscos». Yo no quiero que ustedes puedan tener una mala impresión de mi oficina. Por eso es que yo deseo hablar con ustedes. ¿Están dispuestos a hablar conmigo?» — «Sí señor, nosotros estamos dispuestos a hablar con usted.»

Yo mismo era el que llevaba la palabra porque mi hermano no habla muy bien el inglés al menos como yo hablo, y yo estaba llevando toda la conversación; luego el caballero dijo: «Bien, parece que ustedes están metiéndose en dificultades muy frecuentemente». Yo dije: «Sí, nosotros siempre nos metemos en dificultades. Nosotros hemos estado en dificultades en México. Nosotros hemos estado en dificultades aquí en los Estados Unidos, y esperamos estar siempre en dificultades, porque nosotros estamos luchando por el bienestar de nuestros paisanos. Nosotros estamos luchando por la subsistencia del pueblo mexicano. Nosotros estamos esforzándonos para obtener su libertad; social económica y política liberal, a fin de que todo el pueblo de México pueda llegar a ser un pueblo, un pueblo libre, un pueblo que tenga todos los medios para la felicidad, todos los medios para vivir, todos los medios para disfrutar de los honestos placeres de la vida.»

Yo estoy hablando como si estuviera hablando allá, a Mr. Marshal; yo

ANTENA

CON LA MANO EN EL PECHO

MADRID. — Mientras se hallaba en la Iglesia de Jesús, don Joaquín Cabanes Molines, de 85 años, viudo, natural de Barcelona, tentente coronel retirado, fue víctima de un ladrón que le quitó una cartera llena de dinero. La cartera era bastante vieja, de piel, del tamaño de las carteras de mano. Contenia 89.000 pesetas y mil más procedentes de la Conferencia de San Vicente de la parroquia de San Jerónimo, de la que la víctima es tesoro.

LA GUERRITA

TARRAGONA. — El guardia civil del subsector de Tráfico de Tarragona, Joaquín Reina Lozano, de 24 años de edad, falleció en accidente de tráfico en la carretera de Barcelona a Valencia, cerca de las inmediaciones de Camarruga. El accidente fue de tal gravedad, que el guardia, que se hallaba cumpliendo su servicio, murió en el acto.

PARA EL TRIBUNAL DE ORDEN PUBLICO TODO ES VIOLENCIA

MADRID. (OPE). — El Tribunal de Orden Público de esta capital condenó en el mes de agosto pasado a Luis Arrieta de las Heras, natural de Liliabao y vecino de San Salvador del Valle, Vizcaya; a Pablo Crespo Soto, natural y vecino de San Salvador del Valle, y a José González León, natural de Baracaldo y vecino de San Salvador del Valle, de 46, 48 y 28 años respectivamente, a seis meses de prisión, los dos primeros, y tres el tercero y el pago cada uno de ellos de una multa de 5.000 pesetas.

Los tres fueron detenidos en el mes de abril pasado por haber repartido en la localidad de su residencia, según rezan los resultados y considerando de la sentencia — por bares y lugares próximos a los centros de trabajo, y numerosas octavillas en las que se convocaba a todos los trabajadores, hombres y mujeres, a manifestarse el día Primero de Mayo contra el Estado despótico y tirano, cuyo derrocamiento es inaplazable, acusándoles del delito de asociación ilícita, por pertenecer a la organización clandestina Alianza Sindical de Euzkadi y como promotores de una manifestación ilegal.

El segundo considerando de la sentencia señala que es de toda evidencia la aplicación del artículo 174 del Código Penal, «porque la Alianza aludida pretende la destrucción de la organización social del Estado vigente al pretender sustituir, por la violencia, la organización sindical actual por una sindicación que ellos denominan «libre», para llegar a la cual es inaplazable en su concepto el derrocamiento del régimen».

NO HAY CONCILIACION EN EL CONFLICTO DE «TARABUSI»

BILBAO. (OPE). — La prensa informa que en la Magistratura del Trabajo ha tenido lugar el acto para lograr la conciliación en el pleito que los trabajadores de la casa Tarabusi sostienen con la empresa con motivo

MORIMOS COMO HORMIGAS

MADRID. — En un tajo del campo de aviación norteamericano de Torrejón de Ardoz (Madrid), un elevador de materiales se vino abajo aplastando y matando a nueve obreros. Hay además cuatro heridos.

A LA VENDIMIA

MONTEPELLIER. — Procedentes de España han llegado 80.000 vendimadores españoles que han sido repartidos por los departamentos del Aude, Hérault y Gard. Hay entre ellos familias enteras. Por su aspecto se comprende la miseria que en su país pasan. En mayoría estos recolectores proceden del sur de España. El término medio del jornal que van a ganar en Francia es de 3.000 f. v. diarios. Todos ellos vienen controlados por agentes del sindicalismo franquista.

CRONICA

DE UN REVOLUCIONARIO

Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA por Pedro VALLINA

Precio: 2,80 NF. en esta Adminis.

dije: «Nosotros estamos empeñados en el mejoramiento de las condiciones del pueblo mexicano, por eso es que nosotros siempre tenemos dificultades, porque nuestra lucha es contra los grandes intereses de los burgueses. Esto quiere decir, los grandes intereses, y nosotros estamos luchando por la libertad del pueblo, por lo consiguiente a los grandes intereses y los grandes intereses, por supuesto, no quieren que continuemos esta lucha, porque si nosotros algún día lo conseguimos, ellos ya no cobrarán más gente que trabaje para ellos y los enriquezca. Que nosotros estamos luchando por el mejoramiento de las condiciones del pueblo mexicano y por eso nosotros debíamos y esperamos tener dificultades, por que nosotros estamos luchando contra los intereses de los capitalistas como Mr. Rockefeller, Mr. Morgan, Mr. Guggenheim, Mr. Ellis, Mr. Hearst, y todos esos individuos que han sacado provecho con el régimen de Porfirio Díaz. Por ejemplo: Mr. Otis obtuvo dos millones de acres de tierra en Baja California, tierra muy rica.»

Preguntado por la Corte: «¿Dijo usted eso a Mr. Walton?»

Respuesta: «Sí, señor, esas son tierras ricas, y esa tierra fue entregada a Mr. Otis, solamente por una canción, como se dice en inglés, para que él alardeara de la administración de Díaz. Mr. Hearst obtuvo tres millones de acres, de tierra muy rica, también en el Estado de Chihuahua, con el mismo propósito, para que él hiciera alarde de la administración de Díaz. Porfirio Díaz era un hombre bueno, no obstante era un tirano...»

(Continuará...)



Ricardo Flores Magón

NO VA DE CUENTO

¿Quién hizo el «Quijote»?

A obra del actual régimen español contra el analfabetismo, según nos cuentan todos los días, es de lo más grande que realizarse pueda. No ya tan sólo allí, sino en «sus posiciones africanas».

interrogados contestaron que en el mar. Este hecho es verídico y amargo como la tuerca. Tanto, que un inspector de Primera Enseñanza fue a visitar la escuela de un villorrio en el que ya había luz eléctrica, por cuyo motivo los ricos poseían la televisión; más una estación férrea de infima clase, a cuyo jefe preguntó un inspector al apearse del tren: «¿Dónde encontraría al señor alcalde?»

De España, ya podemos suponer; no hace el caso publicar cifras. Nos limitaremos sólo a señalar cierta campaña actual de alfabetización, interesándose alguien por averiguar el nivel cultural en pueblecitos extremos y manchegos, donde fue preguntando un estudiante a los vecinos por si sabían quien era Cervantes, y nadie, mayores o pequeños, supo dar una respuesta exacta, ni siquiera aproximada. Ninguno había oído el nombre del Príncipe de los Ingenios. Verdad era, que también ignoraban donde está Almagacilla. Casi todos los

Servicio de Librería

- «Misére de la Philosophie et Philosophie de misère», K. Marx y Froudhon... 6,50
«L'Éthique», Spinoza... 5,00
«Les faux célibataires», Jaime Cuadrat... 9,30
«G. Cheitanov», Gr. Balkanski... 9,00
«L'homme révolté», A. Camus... 9,20
Textes choisis de Bakounin... 3,10
«España invertida», J. Ortega y Gasset... 7,50
«Viento fuerte», M. Angel Asturias... 9,50
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria... 25,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939)... 5,50
«Pasión y poesía», C. Carpio... 4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual)... 6,00
«La pell de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu... 16,50
«Por qué muere la Libertad», Manuel Antonio Mollnar... 18,50
«Sangre Negra», R. Wright... 20,00
«El tesoro de Sierra Madre», B. Travén... 12,00
«Quinet», Felipe Alaz... 5,00
«Tipos Españoles», F. Alaz... 7,00
«Tipos Españoles», tomo II... 7,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»... 5,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina... 2,80
«Cuentos de la Alhambra», (cartón), W. Trivling... 7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegria, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)... 9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernado en tela... 15,00
«Obras Completas» de Almafuerte, (cartón)... 18,50

EL LIBRO DE PEDRO de Han Ryner
Edición especial, sumamente cuidada e ilustrada, debido al arte tipográfico del compañero H. Plaja. Libro recomendado a los bibliófilos.
Nos quedan escasos ejemplares.
Precio: 35,00 francos. Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

SORTEO TOMBOLA PARA LA SOLIDARIDAD OBRERA

Nos excusamos ante los compañeros antes del sorteo anual. Habiendo por fin podido llevarlo a cabo, damos a continuación los números agrados y amigos, de no haber podido serlo:

- Primer obsequio... n.º 4.454
Segundo... 3.702
Tercero... 2.792
Cuarto... 5.899
Quinto... 8.828
Sexto... 0.046
Séptimo... 1.311
Octavo... 6.513
Noveno... 3.757
Décimo... 9.670

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

CRÓNICA INTERNACIONAL

GREGORIO QUINTANA

LA LEY DE LA VIOLENCIA

La violencia es ley reconocida por la sociedad. Con una salvedad. Se reconoce y se acepta cuando es resultante del ejercicio del Poder. Se pretende condenar cuando la violencia se constituye en medio de defensa.

Así se condena al tiranicidio, pero se acepta que los Estados determinen la muerte violenta de sus súbditos, cuando estos se enfrentan contra determinaciones del Estado.

Se condena en Estados Unidos la obediencia de conciencia. Constituye un crimen el reclamar el derecho a no matar. Hace unos meses se intentó linchar en plena vía pública a un objeto de conciencia. Más afortunado, Dennis Mora pasará tres años en los trabajos forzados por negarse a endosar el uniforme militar. No quiso participar en la masacre que se desarrolló «legalmente» en Vietnam. Más aún. En Atlanta, la Cámara de Acusaciones, condena como «incitador a la violencia» a Stokely Carmichael, presidente nacional del Comité estudiantil de coordinación de la «no violencia», partidarios de la integración racial y defensores de los escolares negros salvajemente apaleados por los blancos «cultos y civilizados». Con lo que cabe deducir que la muerte de Verwoerd en África del Sur seguido por el atentado de Londres, no sirvió de lección a nadie. Por el contrario, se designó allí como sucesor del finado a otro negro aún más procaez e insolente. Vorster es aún más reaccionario que el difunto.

En Grecia, «cuna de la libertad y de la dignidad del hombre», se decidió la pena de muerte contra el recluso Christos Kazanis, quien, en nombre de sus convicciones se negó a empuñar las armas. Como pertenece a la secta de los Testigos de Jehová, hasta los propios representantes de la Iglesia ortodoxa aprobaron la pena de muerte, calificando de herejético al acusado. Días más tarde se condenó a otro objeto a cuatro años y medio de cárcel. El precedente salvó la vida al anterior. Pasará también cuatro años en las mazmorras quizás, repletas de presos políticos desde hace 21 años ya.

Los argelinos no quieren quedar a la zaga de la violencia. Un fabricante y difusor de moneda falsa ha sufrido muerte heroica frente al pelotón de ejecución. Cítase un solo país en el que la violencia no sea el signo esencial de su política. Una golondrina no es la primavera, pero anuncia un porvenir risueño y placentero. Procuraremos seguir su pista.

ERRORES INVOLUNTARIOS

El lector advertido de la actualidad habrá rectificado: No es Ongorria, sino Onganía, el flamante dictador argentino accidentalmente bautizado en el texto de la última crónica. A menudo aparecen errores de bido sin duda a mi escritura difícil — y deficiente — pero el lector comprensivo acierta a analizar las fés bajo sus respectivos puntos. No obstante en crónica pasada el equivoco era más grave y no pocos militantes manifestaron extrañeza. Parecía ser que atribuía yo al compañero Puente — y a mí mismo — una inclinación hacia la proyección de la idea de «la Central única» en España. (1) Lejos de mi intención el querer atribuir tal opinión al compañero Puente, en lo que a mí respecta he combatido desde aquí en todos los tonos y ocasiones, la constitución de la Central única. Ello hubiera debido bastar para evitar suposiciones absurdas.

ENVIO

Estimado compañero Puente, te debo aún una respuesta. No tomes a desaire mi silencio excesivamente prolongado. Quedan — de ti a mí y viceversa — algunos puntos de apreciación no antagónicos, pero tampoco acordes. Estoy persuadido de que en contacto personal, de tú a tú, llegaríamos a compenetrarnos. Tendríamos detalles más concretos en que afirmarnos. Referencias más precisas que no siempre se confían a la pluma. No hemos establecido polémica, sino mutuo afán de entendimiento en cuanto a la interpretación de ciertos hechos. Tus cartas testimonian la pasión de un militante que se da sin regateos. Que el punto de partida — el que llamamos neutro. Militante que antepone a la cordialidad y el respeto a las vanidades del particularismo, a menudo dilatante e intrascendente, de no importa qué fracción secta-

rista (sectaria inconsciente) de las que abundan en todo movimiento, sin exceptuar el nuestro. De ahí que aprecie tus críticas y que considere tu opinión como ejemplo de una sana preocupación por el porvenir de nuestras cosas.

Me inquieto — como a tí mismo — ese porvenir. A menudo he dedicado a tal preocupación buena parte de mis crónicas. Lo mismo hace Fontaura, y buen número de militantes se hallan atosigados por la misma inquietud. Sobre todo aquellos que no se conforman con respetar afirmaciones que no bastan para que nuestro movimiento prospere. Afirmaciones que apenas valen para que se mantenga y vegete. Y que a fuerza de repetirlas sin contrastarlas con el presente, servirán para estancarnos. Harán función de mortaja. Ni más ni menos que cualquier concepción dogmática que pretenda detener la marcha del tiempo. Lastre y freno. No empuje del humano rebaño.

Conveníamos en que, en lo que atañe a nuestro movimiento español, atravesamos una fase ingrata. Confirmo sin variar un ápice lo que tú dices, en lo que respecta a los exiliados. De no superar la situación por los procedimientos de un fraternal entendimiento, no nos hallaremos en condiciones — ni mucho menos — de prestar apoyo substancial a los compañeros de España. Contribuiremos a la confusión orgánica del interior con nuestra confusión. Lo que allí se produce como consecuencia de un largo calvario de persecuciones y penurias, se presenta en el exilio como producto de exasperados y artificiales antagonismos. Digo artificiales, porque a estas alturas no habrían de haber eguivocos.

Animados unos y otros por una pasión obtusa, no caemos en la cuenta de que el fraccionamiento debilita y disminuye todo esfuerzo. La vertebración cada día más necesaria y urgente de nuestros cuadros en el interior depende del grado de seguridad que garantice el exilio. Una retaguardia en desbandada mina la moral del frente.

Día tras día espero, como creo que lo esperan muchos compañeros, el gesto de conciliación en el que se depongan las posiciones negativas que abundan las diferencias. Existe un interés común por encima de todos los purritos. Y las virtudes innegables de la personalidad y del amor propio han de resurgir en sus características más nobles. Que eso y no otra cosa, es anarquismo.

Todas las dudas quedarán ya desvanecidas, en cuanto a las maniobras que en su día fueron repudiadas desde aquí y desde aquí. La experiencia resultó ostensiblemente saludable y aleccionadora.

Los tanteos de Madrid siguieron el proceso previsto. La militancia se reagrupó al conocer con exactitud los hechos, manifestando su reprobación. Todo contribuyó a que la opinión militante lanzara su voz de alerta. La reacción resultó favorable a lo que fueron los postulados de la C. N. T. y de sus ramas. Lo que importa ahora es no perder tiempo en sutilezas y abordar de lleno el problema de la organización de bases de apoyo en todos los terrenos posibles. El campo se halla abonado con el precedente de los consejos de fábrica, que proliferaron con un vigor laudable. Ahí se halla el procedimiento favorable al federalismo «funcional». Desde la base, en la base y con la base, se obra en el sentido natural y explotan hoy con júbilo. Es nuestro terreno natural. Terreno que otras tendencias hallaron abonado y explotaron. «En verdad nuestro lugar está allí, en el tajo y en los puntos neurálgicos de toda suerte de actividad.» «Una reintegración inteligente y masiva al interior, nos permitiría aposentarnos con provecho en el verdadero terreno de la lucha.»

¿Estaría en lo cierto el compañero? Barrunto que nos hallamos ya un poquito cargados de años para intentar. Que ello no constituya ningún freno para los mozuelos. En verdad serían más útiles allí que en el desconcierto de un exilio cada día más desintegrado por el hastío de un presente insulso.

(1) El redactor responsable de estas páginas queda a disposición del compañero G. Q. para aclarar la anomalía que sea, y de quien sea.

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS

La Sección de Cultura y Propaganda comunica que por causas ajenas a su voluntad la conferencia que debía desarrollar el compañero Merino el día 18, queda aplazada para el domingo 2 de octubre a la hora y lugar conocidos.

CICLO DE CHARLAS Y CONFERENCIAS

«Hombres y mujeres por la libertad» El domingo, día 25 de este mes, a las diez de la mañana, tendrá lugar en la Federación Local, con el tema arriba indicado, la primera conferencia del Ciclo de charlas y conferencias organizado por «Mujeres Libres» de París.

La conferencia estará a cargo del compañero C. Lizcano, y presidida por la compañera Suceso Portales.

F. L. DE PARIS Continúa de Asamblea el 25 del corriente a la hora de costumbre.

F. L. DE TOURS Convoca a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el 2 de octubre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

DONATIVOS PRO COMPANEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Aries: José Siu, 13; Angoulême: Vandellós, 13; Baone: Antonio López, 10; La Rochelle: José Calvet, 15; Mios: Pablo Serrarols, 10; Orleans: Lozano, 5; Paris: Pradas, 5; Gual, 5; Jaime Casellas, 10; Bernay: Juan Candelas, 10,50; Eduardo Marzal, 3,50. Total: 100,00 F.

REDACCION DEL «C. S.»

Entrevista a las 5 de la tarde del 1º de octubre próximo. Encarecida la asistencia de todos los redactores.

F. L. DE ROANNE Celebrará reunión general el 2 de octubre para asuntos importantes. A las 9, en el local social.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Quedan invitados todos los compañeros afiliados a esta F. Local, a la asamblea general que tendrá lugar el próximo domingo 24 de septiembre a las 9 y media de la mañana en el sitio de costumbre.

«DE L'ANNOIA AL SENA SENSE PRESSA». — Algunas traducciones que nos han sido requeridas:

Aixabuc: apuro. Quec: tartamudo. Gosadia: osadía. Eixora: estéril. Endebades: en vano. Eixarri: desahogado. Angoia: angustia. Mangó: leas. «maña». Esvair: desvanecer. Déria: tema, manía. Xotre: sucio. Reixoir: conseguir. Eixelebrat: alocado. Mersell: insensible. Xavalla: calderilla. El libro sigue siendo distribuido por LE COMBAT SYNDICALISTE de París y «Espoir» de Toulouse.

PARADEROS

—Se desea tener noticias de Florencio García Monferrer, nacido en Mas de las Matas (Teruel). Preguntan su hermana Pilar y esposo Modesto. Escribir a Herranz Salvador, 19, rue Henri IV, Castres, 81-Tarn, Francia.

—Interesa la dirección de Manuel Ramos, que en 1963 estaba en Padric (Gironde). Comunicar a Juan Benedit, 69, rue Victor Faugier, 38-Vienne.

—Paradero de Antonio Mur. Nació en Grado (Huesca). Su última residencia fue St-Sauveur (Yonne). Comunicarlo a Pablo Durán, 7, Impasse des Herbeusses, 94-Ivry-la-Seine.

—Yarza Gómez, Francisco de Mollat del Vallés, que perteneció a la F. Local de Marsella, o quien sepa algo de él, escribirán a José Domínguez, 3, rue de la Gare, Figeac (Lot).

ADMINISTRATIVAS

—Antonio Montoro, Vernon (Eure). Giro 14-1-66 pagado año 65.

—Juan Aparicio, Castagnac par St-Barth (Ariège). Devuelven prensa. Da día 18, queda aplazada para el domingo 2 de octubre a la hora y lugar conocidos.

—Blanchido, Cepie (Aude). Giro 37 frs. «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-66. Recibida la tuya. La respuesta se ha cruzado con el giro.

—Ridao, Vacaville (U.S.A.). Recibido cheque, Cambio 121,81 frs. Suscripciones 66 tuya y Deogracias.

—José Díaz, Carpentras (Vse). Con el giro de 37 frs. pagas ambas publicaciones hasta el 31-12-66.

—José Palarde, Orleans. De acuerdo con tu carta, queda arreglado caso.

—Labrid, Maison Retraite, Carcasonne. Recibida la tuya. Enviaremos para que puedas hacer tu labor.

—Antonio Falcón, St-Germain en Laye. Recibida la tuya, tomamos nota de cuanto indicas.

—Lwis Latte, Gotbourg (Suecia). Recibido tu giro a cuenta de «C. S.» y «Umbral».

F. L. DE TOULOUSE

La asamblea general celebrada por nuestra F. L. el próximo pasado día 10 de los corrientes acordó su continuación el sábado día 24 de los corrientes.

El tema pendiente de estudio y discusión es el siguiente: «¿Qué piensa el militante tolosano del problema español, según sus informes e impresiones?»

La naturaleza amplia, y compleja por consecuencia, de este tema, ofrece, a todo compañero amante de las ideas libertarias que informan a la C.N.T., una perspectiva de análisis y conclusiones susceptibles de promover una discusión fructífera y constructiva interesante. Ello ofrece, asimismo, la ocasión a todo militante de expresar opiniones e formular juicios alejados por completo de la esterilidad acostumbrada, en materia de discusiones, la mayoría intrascendentes y sin fondo moral consecuente con nuestros principios. Hacer de las asambleas un campo de prospección y estudio de la situación y sus posibles soluciones, en función del prisma de cada uno de los participantes en la exposición de ideas y opiniones, tal es el propósito originario del tema. A participar en él invitamos fraternalmente a todos cuantos se sientan identificados con el sindicalismo revolucionario y las ideas libertarias.

OBRAS DE MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobón Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado, en el pago de los ejemplares, remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente.

Precio del ejemplar en librería: 13 frs. Correspondencia, pedidos y giros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molnon, París (X). C.C.P., París 23 16766. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

La idea de traducir al español la «Enciclopedia Anarquista», para hacerla accesible a los libertarios y simpatizantes de España e Hispanoamérica, ha sido intención repetida por parte de muchas individualidades y grupos ácratas desde el mismo momento en que Sebastián Faure y el grupo que le secundaba la editaban en francés.

Cuando todavía el último de los cuadernos impresos se acababa su tinta en un humilde taller tipográfico de Límoges el 8 de diciembre de 1934 ya eran numerosos los anarquistas españoles y de Idoamérica que comprendieron lo necesaria que resultaba una obra tal para los lectores de habla española. Sin embargo, aquellas ambiciones nunca pasaron al deslinde que separa el proyecto de la realidad y ello motivado por varias razones, todas ellas de peso. A pesar de que individualidades anarquistas españolas colaboraron, entre las primeras, para la realización de la obra, el oneroso trabajo de traducción y, también, la conveniencia de esperar a que se imprimieran las otras cuatro partes de las cinco que, teóricamente, tenían que integrar la obra, eran motivos más que convincentes para no arriesgarse en un trabajo de tan largo hábito o aconsejaban, el último de los motivos por lo menos, a esperar hasta que Sebastián Faure y su abnegado grupo terminaran la edición de la totalidad de la obra.

La propia Primera Parte, una vez terminada, demostró que Sebastián Faure había calculado excesivamente corto cuando se dirigió a los anarquistas, mediante extensa circular, para recabar la ayuda de todos en la edición de la «Enciclopedia Anarquista». Esta Primera Parte consta, definitivamente, de cuatro tomos y un total de 2.895 páginas de 24 por 30 centímetros; o sea, casi el doble de lo que, en principio, debería de ser la totalidad de la Enciclopedia, es decir, las cinco partes completas, las cuales, según la circular de Faure, quedarían comprendidas en 36 cuadernos mensuales — o sea que se calculaba un total de tres años para la totali-

trabajo no permitieron llevarlo a cabo, o sea un total de 1.728 páginas. Es más, Sebastián Faure nos habla en esta histórica circular de «La Pequeña Enciclopedia Anarquista», adjetivo que se ve obligado a eliminar en el Prefacio de la edición en francés quedando, en definitiva «La Enciclopedia Anarquista».

De haber continuado la edición de las demás partes con igual prolijidad e ímpetu, «La Enciclopedia Anarquista» figuraría entre las más voluminosas enciclopedias internacionales con decenas de volúmenes y más de 15.000 páginas, es decir, unos 150 millones de letras.

Decididamente, esperar la aparición del resto de las partes de la «Enciclopedia Anarquista» tiene que ser motivo descartado. Por otro lado, esta Primera Parte, consistente, de acuerdo con la propia explicación de Sebastián Faure, en «Diccionario Anarquista». Aspecto filosófico y doctrinal del Anarquismo. Exposición de Principios, teorías, concepciones, tendencias y métodos del pensamiento y de la acción verdaderamente revolucionaria, es decir, anarquistas, forma un todo completo y suficiente para satisfacer las necesidades más exigentes del anarquista estudioso.

Además, como era intención de Sebastián Faure el que «La Enciclopedia Anarquista» fuera traducida al español y al italiano «a pocos meses de distancia, el tiempo de hacer una traducción fiel y rigurosa», por lo que, como albaaceas que nos consideramos de todos esos grandes teóricos que enarbolaban el pabellón ácrata, no podemos dejar transcurrir más tiempo sin que iniciemos la publicación de esta gran obra hasta donde de nuestro hábito pueda. Queremos poner de relieve que el grupo «Tierra y Libertad» de México también había acariciado la idea de llevar a cabo la edición, en español, de «La Enciclopedia Anarquista», mas los imponderables de la edad y el

es el caso de Pierre Larousse que confía a Proudhon la definición, para su «Grand Dictionnaire Universel» de la palabra «Anarquía», y como, unos años más tarde, lo decidieran los directores de la «Enciclopedia Británica» que solicitaron de Kropotkin la misma definición; diccionarios a los que se puede acudir confiados.

Sin embargo, y por ser el anarquismo tan antagónico al estatismo imperante, la presencia de un diccionario que sepa definir, bajo el punto de vista anarquista, este cúmulo de conceptos que tanta diferencia ofrecen según los vientos de un libertario o un autoritario, se hace rigurosamente necesaria.

Hallaremos en un diccionario, por objetivo que sea, la definición que deseamos de «Acción Directa», por ejemplo. Muy difícilmente, ¿Definen los diccionarios, con suficiente extensión, vocablos como «revolución», «anarquismo», «libertad» y otros que tanto implican para el anarquista? Naturalmente que no.

Hay algo más a señalar y que pone de descote la importancia de «La Enciclopedia Anarquista». Sebastián Faure, consciente de la importancia de la obra, que no vacilara en llamarla «la coronación de mi carrera», y usando del inmenso crédito y reputación que tenía en el seno de la mayoría de individualidades ideológicas y preparadas, llamó a la puerta de todo anarquista, revolucionario y científico, autorizados y capaces de saber definir, con marchamo genuinamente libertario y progresista determinados vocablos, candidatos a figurar en «La Enciclopedia Anarquista», para que aportaran su colaboración a la obra, de manera que el poseedor de «La Enciclopedia Anarquista» tendrá a su alcance, en una sola obra, trabajos de gran solera, obra de plumas ácratas y revolucionarias reputadas. A Faure le mandaron colaboración personalidades como Luigi Bertoni, Pierre Bernard, Gérard de Lacaze-Du-



thiers, Jean Marestan, Georges Vidal, Georges Bastien, P. Maugé, Victor F. Elous, Han Ryner, Emilio Armand, P. Vigné-d'Octon, Voline, Louis Loreal, Pierre Comont, Lucien Leautaud, Virgilio Gozzoli, Ugo Fedeli, André Lorulot, Edouard Rothen, F. Merma, Agustín Soucy, Frédéric Stackerberg, G. Brocher, Max Nettlau, L. Guerinou, Charles Mochet, Paul Morel, Wastiaux, Aristide Lapeyre, Raoul Odin, Athanassoff, Pierre Archinoff, J. Chazoff, S. Ferandell, Georges Yvetot, E. Delaunay, Doctora Pelletier, Georges Pioch, Victor Méric, M. Parant, Camilo Berneri, Aiguerperse, G. Bessire, Henri Beauvois, Ch. Alexandre, L. Barbedette, Charles Boussinot, G. Goujon, Etie Soubeiran, Albert Mary, J. Melline, J. Eugénier, Gabriel Hardy, Xigire, Eugénier y Juana Humbert, A. Daudé-Bancel, Lashortes, Louis Izambart, M. Pierrot, Doctor Legrain, Sam Meyer, Hem Day, Jean Bosst, E. Gross-Fullonis, René Valfort, Errico Malatesta, Stephen Mac Say, Alexandre Laurant, J. A. May, Doctor G. Riquoir, A. Mauzé, L. Clement-Camus, Sophia Zalkowska, y otros.

«Perón en la ruta de las dictaduras» Folleto escrito por el compañero Serafin Fernández. Precio: 1 F. en esta Administración.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU, 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

VALORES

ESTAMOS en constante pérdida de los mismos, en el sentido estrictamente humano. Ahora Manuel Costa Iscar en Buenos Aires, y seguidamente José Pujol Grua en Porto Alegre. En cuanto a morir, tanto da si en la América o en otro continente cualquiera. Lo que importa, en todo caso, es la vida.

No nos extendemos aquí sobre la personalidad de ambos amigos. Ellos tienen derecho a una crónica aparte. Nos preocupa, singularmente, esa constante desaparición de compañeros que dejan un vacío cada vez más creciente en las filas del movimiento libertario y cenetista. Antaño, las bajas resentidas eran automáticamente cubiertas por aportaciones incesantes, por ingresos inextinguibles que enriquecían la sangre y el cuerpo de nuestra gran familia. Hoy no se da esta ventaja y ello nos mueve a pensar más que a pensar.

¿Por qué nuestra fuerza ética y numérica no se halla en estado floreciente como antaño? Pretendemos señalar las causas:

El exilio.
La llevadera del exilio.
La corrosión por comodidades.
La trivialidad del acratismo de guerra.

El aburguesamiento de la mayor parte de nuestros hijos.
El atractivo de los cargos superiores.

ligros de la lucha, los cuales aceptaban solamente para los hijos de otra progenie. Tratar de inconscientes a nuestros padres para venir a eso de aguantar el sermón del hijo sin conciencia revolucionaria? Mantener la integridad moral hasta el último aliento se nos antoja que debe ser una riqueza inmensamente mayor que la monetaria del hijo.

Cargos de relumbrón, la persona modesta o curada de prejuicios no los ambiciona. La creencia, la estima a la igualdad imponen ese precio. El libertario de corazón y pensamiento no quiere situarse por encima o por debajo de sus semejantes. Si algo se sabe, ignorémoslo, para que otros ignoren que saben más que nosotros. En última instancia, el saber es patrimonio común, puesto que nadie personalmente se lo ha fabricado. Solo en la selva, el saber de Ramón y Cajal no se habría desarrollado. Y cuando el enterado necesita de la atención y de la lisonja para creerse, la causa del ambicioso está perdida. Anárquicamente, cenetista-

camente, hay que mantenerse — o recobrar — a fuerza de sencillez, sinceridad y firmeza, sin cuyos altos requisitos la Confederación no hubiese sido lo que fue y puede seguir siendo.

Amistad con elementos políticos puede sostenerse por ascendencia humana, jamás político. Ideas tal que las nuestras no pueden ser confundidas con las ideologías estatales ni a título de ventajas inmediatas. O la C.N.T. conquista motu proprio, o deja de existir solicitando del Parlamento.

El problema nuestro lo es de convicción, firmeza, propaganda, acción y capacitación y no de transigencias, transacciones, camarillas, capillas, dirigencias y otras impertinencias. Observando clara conducta, el movimiento libertario que denominamos español persistirá, crecerá y se impondrá a pesar de la crisis pasajera que actualmente lamentamos. Hay obra expuesta, teoría practicada, y solera. Y esa verdad inconcusa que reza que el porvenir es de los constantes.

* chispas *

Sintino se ha ocupado de mí madre. Sin conocerla.

Le voy a contar algo al respecto, a Sintino.

Mi progenitora tuvo cinco hijos y tres se le murieron. Durante nueve años sostuvo dignamente el boicot que le aplicó la burguesía. Por el hijo menor pasó un calvario, por frecuentes encarcelamientos, persecuciones y pactos del hambre que éste sufrió.

Y le quedaba mucho corazón, a la madre, para otros compañeros presos, perseguidos o sin trabajo.

La buena mujer murió a los 88 años, con el hijo menor en interminable destierro.

No pudo aguardarlo más.

Sintino debe descubrirse ante el recuerdo de esa dama sublime. Quitándose la gorra, el sombrero, o la cabeza, caso de poseerla.

CHISPERO

Un médico libertario: JOSE PUJOL GRUA

por JUAN FERRER

tras una brava resistencia al gran oleaje se va a pique con calma chicha. Temple, hay que poseerlo en todas las ocasiones. Y así hasta la muerte.

Pujol se nos antoja generoso por optimismo impercible. Su característica era el hombre que, obligaciones cumplidas, al atardacer se fumaba un puro sentado al fresco. Acogía todo al amigo y su dicho, con una franca sonrisa, tras la cual venía su interés por la visita.



Dr. José Pujol Grua

— Sabes, hay tantos y cuantos compañeros enfermos sin recurso para curarse. Ve tú mismo lo que desde aquí puede hacerse.

— No se puede nada — scila respondiendo. — Solo aspirinas y yodos. Pero les haré visita, y los que puedan se les lleven por aquí.

Luego recibía para éste o aquél y lo enviábamos a S. I. A. peripneumosa. Esta correspondía lo que podía, pudiendo, por lo visto, poco. Pero casos de cierta gravedad, con el doctor y S.I.A. pudimos solventarlos.

Más tarde el viento francés nos disgregó y nos perdimos de vista. Cada cual prosiguió su odisea arrastrado por su sino, y en 1943 nos reencuentramos en el Aude. El abrazo fue inmenso. La cordialidad de este hombre era contagiosa. Pronto intentamos reorganizar la C. N. T. con los Puzo, Guillén, Sara, Ruiz y otros, muy ruidosos por cierto. Incluso llegamos a disparar proclamas...

Estaba Pujol en Carcasona pasando hambre con su familia. El gran cirujano Trias, acogido en una clínica como «mozo de operaciones», daba de vez en cuando algo a ganar a su colega. Esa desnutrición era grave por dar continuidad al asesinato por desnutrición de que fueron víctimas los «acampados» en Gurs, donde comprendí que era posible asenar para robar comida. Pujol nos dijo seriamente. Tanto déficit nutricional le ocasionó una tisis pulmonar al extremo de serle extraído un pulmón en Barcelona. Ya volveremos a ello.

De Carcasona pasó al buró de Sanidad de la Caserne Niel de Burdeos, cuya estancia servía de nexo confederal para múltiples servicios generales, siendo de allí que salió el compañero Carreño para secretarier el comité clandestino que actuaba en Toulouse. En el mismo buró dimos meses y tal vez años. Salvados de la terrible contienda española, no era ocasión de perecer en la dulce Francia con la tripulación del barco de Victor Hugo (El hombre que ríe) que

Organización y a muchos refugiados, merced al cargo que ocupaba en la casa. Téngase presente que en Burdeos actuaba el Sub-Comité confederal de la Zona Ocupada, en contacto con el «comité nacional» tolosano.

Eran tantos los favores que Pujol rendía a los amigos acuartelados, que la dirección superior alemana le envió un emisario que lo amenazó con represalias si los permisos de descanso obrero eran tantos. Tras una segunda amonestación, el bueno de Pujol fue detenido y trasladado al este de Francia, donde serios combates entre germanos y aliados interrumpieron el paso, quedando el deportado escondido en un sótano de Metz, del cual no salió hasta el cuarto día, encontrándose con la población desierta de aliados y enemigos. Desorientado, tomó el «camino de los cigarrillos», tabacos apenas mascados que en su nerviosismo los soldados americanos habían arrojado al suelo. Por esta especial senda el tabaquista Pujol inició camino hacia Burdeos, a cuya ciudad se reincorporó con gran contento nuestro dos meses después de ser liberada.

No terminó, por ello, el calvario económico de nuestro amigo. Llevada de su excelente corazón, cometía la torpeza de curar ingente número de personas, compañeros o simplemente españoles, completamente gratis. Su casa de Talence siempre estaba invadida de clientes, y tal se puso la cosa que llegó a establecerse cola en la puerta. Alarmada la policía, se propuso dar asalto al «curandero de España», realizándolo una vez ahuyentada la clientela. Entre guardias franceses, Pujol explicaba a comisarios, teniendo fundadamente entrar en la dependencia que contenía un botiquín de maleta. Y cual no sería su estupor al entrar y darse cuenta de que la maleta había desaparecido. El respiró, mientras los del orden se retiraban malhumorados. El intrépido que había resuelto la situación saltando con el cuerpo del delito por la ventana, no era otro que López Ferrer, hijo de la conocida compañera Lola Ferrer.

(Pasa a la página 2)

DISCOS

Mi amigo José posee un original de recuerdos. De nuestra guerra, que presentó con ojos y sentidos de niño.

José guarda ese original de doble valor, histórico y literario, y no cesará — creo — hasta convertirlo en libro. Es su derecho.

¿Y el nuestro? El nuestro, radica en la exigencia. Un mundo sin letras es inconcebible. ¿Cómo justificar, sin letra escrita, la existencia de lectores? ¿Cómo agregar el saber de uno al saber de todos?

Mas, editar un libro sin editor dispuesto, levanta duro problema. Pío Baroja, con ser Pío Baroja, en sus ediciones no iba más allá de cinco mil ejemplares. José, por ser José, y amigo nuestro por más señas, queda al margen de los cinco mil lectores citados. ¿Entonces?

Para remediarlo estamos nosotros, tan diferentes de los otros. Nosotros, los que iniciamos publicaciones semanales o diarias con un capital inicial de cero pesetas. Los que, a fuerza de imaginación y de entusiasmo, aún sacamos pan del aire y corderilla de la gallina de oro cuando queremos. No disponemos de Banca amiga, pero sí de banco de prueba. Nos falta agente de cambio. En cambio, no cambiaríamos aliento y empuje propios por una letra de cambio... de ideas.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LAS PARADOJAS DEL COMUNISMO

Las aberraciones que conlleva todo régimen estatal ya sabemos que se evidencian cada dos por tres; y de tal manera que precisa ser bien probe de inteligencia quien de las no se percate. Ahora destacan en primer plano de actualidad los traspiés emanando de los gobernantes de la China comunista. Como en Rusia, como en Polonia, como en Yugoslavia, como en todas partes donde los paraisos sociales han defraudado e indignado a los beneficiados. El anhelo de libertad, el sentido de dignidad humana, afortunadamente, pigan por abrirse camino en todo régimen político que pervive con el brutal apoyo de la dictadura. Y es de comprender que el Estado, por medio de sus órganos represivos, trate de oponerse a lo que zapa sus propios fundamentos.

Un pensador de raigambre libertaria, como Paul Gilie, demostró, hace ya tiempo, en su opusculo «La Pensée Chinoise», que por naturaleza, por tradición de costumbres, el ambiente popular chino es pacifista, solidario, comunitario, y nada inclinado a la reglamentación que conllevan férreas disciplinas de partido. El comunismo de Mao y consortes es algo artificial que, como todo el dictatorial, se ha impuesto por la fuerza. Pero el tiempo tiende siempre a restablecer el equilibrio. La obstrucción nacida en el ambiente popular, entre los productores y entre los intelectuales, ha promovido pugnas incluso en el propio seno del partido. Y antes de que la obstrucción pudiera alcanzar empuje arrollador de riada, han buscado Mao, Lin Piao y compañía, en tanto que fracción de los duros dentro del partido, efectuar depuraciones y sembrar el terror inclusivo. Para ello, consideraron que haciendo uso de una parte de juventud, inexperta, fanatizada, confiriendo calidad de Guardia Roja, y achuchándola como a jauría de perros que van a la caza, amedrantaría, detendría el espíritu crítico, los aires disolventes.

¡Ah, pero el imbécil y bestial empuje de la tal Guardia Roja, en plan de borrar todo lo «burgués» ha hecho estragos! Y han llegado a poner en ridículo ante el mundo entero a los propios responsables de una tal salvaje trapatiesta. Han hecho estragos destruyendo bibliotecas, destruyendo obras de arte, unas por ser del Occidente; otras por tener origen en la antigua China imperial. Han voceado a pleno pulmón que de Beethoven, Bach, Mozart, y demás clásicos de la música no habían hecho más que despreciables obras burguesas... Brutalizando a diestra y siniestra, cometiendo los mayores delisates.

Ante ello, la oleada de abyección, el Gobierno ha tenido que frenar sus amenazas de pobres imbéciles. Y en el «Diario del Pueblo», de Pekín, el órgano oficial del Partido, se ha escrito: «Uno de los principios políticos más importantes de la Revolución, es el recurrir a la persuasión por el razonamiento». La paradoja es de lo más cínico que cabe imaginar: «¿Qué ahora hablen de persuadir razonando

LA AVENTURA DEL «SANTA MARIA»

Entre los hechos llamados a perdurar en el recuerdo, en relación a las actividades contra el fascismo en Iberia, es indudable que alcanza lugar relevante la gesta llevada a cabo por un reducido número de hombres decididos al apoderarse, en alta mar, del trasatlántico portugués «Santa Maria». No siendo mucho el tiempo transcurrido después de los hechos de referencia, aún queda un tanto fresco el detalle de no pocos pormenores. Pero, ya al margen de las noticias oficiales y tendenciosas, que en su día difundieron internacionalmente emisoras y agencias de información periodística, nada como el testimonio de uno de los que tomaron parte activa en aquellos acontecimientos.

Referir los hechos, relatar las circunstancias de lo que ha hecho el compañero Francisco Rico, en su libro: «El asalto al «Santa Maria» que acaba de ver la luz, editado por las Juventudes Libertarias, de Caracas, en Venezuela. La obra lleva unas páginas liminares del compañero Vicent Sierra, donde traza de un modo escueto las características de luchado antifascista de Rico.

En las primeras páginas del libro su autor manifiesta que no ha pretendido hacer un trabajo aderezado con galas literarias. Pretende reflejar una serie de referencias objetivas y veraces. Algo, en suma, muy distinto de lo conocido, divulgado en sentido tendencioso. Por la precisión en los detalles al paso de la realidad, el libro alcanza auténtico valor de documento humano.

Dos docenas de hombres, con un meneguado bagaje de armas y municiones, tenían que estar poseídos de un recio impulso heroico para lanzarse a una tal aventura. Había entre esos hombres algunos con positivo fervor idealista. Así el propio autor del libro; que en Caracas tenía su hogar, esposa y dos niños, a quienes nada dijo de su temeraria empresa, como lo era la de adueñarse de un gran trasatlántico con más de mil personas de pasaje, abundante marinería mandada por oficiales de talante orgulloso. Podía haberles costado caro su intento. Les iba en ello la vida. La habilidad, el valor, la audacia, consiguieron que en cosa de pocos minutos se hicieran dueños de la situación, reduciendo en rápido y breve tiroteo, a los oficiales y marinos que pretendían oponer resistencia.

Cuenta Francisco Rico todos los pormenores de lo que llevaron a efecto, desde la entrada al barco hasta que dejaron la nave, no sin antes haberle cambiado el nombre, haciendo que ondeara al viento gran bandera con el simbólico nombre de «Santa Libertad».

Relata el compañero citado hechos y características de los que con él actuaron. Laudable sinceridad la suya al poner de manifiesto la valentía, las cualidades de cada uno; evidenciando también los defectos, destacando el sentido autoritario, el afán

de mandar, tan repelente cuando se da con individuos de espíritu, de temperamento libertario. Culminando ello en el ex-general portugués Humberto Delgado, empeñado en que aquel grupo de hombres, que voluntariamente se habían comprometido en un hecho de tal naturaleza, se cuadraran en formación para presentarle honores. Tanta obsesión cuartelera de militar engreído, que allí estaba desplazada.

El autor del libro, ya al margen de los hechos que refiere, se extiende en reflexiones, apoyando la necesidad de llevar a cabo hechos de tipo subversivo que llamen la atención del mundo, como en el caso del asalto al «Santa Maria». A ello nada tengo que objetarle. Ahora bien; prosiguiendo en sus reflexiones, cae en un atroz pesimismo, o derrotismo, presentando al pueblo español como amodorrado, acogotado por el fascismo. «El conformismo lo ha sumido — dice — en un letargo ignominioso.» ¡No vale exagerar! En España han habido huelgas, acciones de protesta; se ha hecho y se hace propaganda contra el régimen. Se podrían citar incluso hechos de rebeldía, de insubordinación dentro de las propias cárceles franquistas. Téngase en cuenta también la sangría tan terrible habida en el país. Y no echemos en olvido, en lo concerniente a la resistencia armada, que a los antifascistas hispanos no se les han parachutado armas y municiones, como en el caso de resistencias de otros países...

En tanto que documento histórico, y como estudio sociológico de unos auténticos hombres de acción, el libro «El asalto al «Santa Maria» merece leerse.

EL VALLE-INCLÁN DE «EL RUEDO IBERICO»

La escritora María Aurelia Capmany ha dicho, refiriéndose al centenario de Ramón del Valle-Inclán, que ha tenido lugar estos días: «Una cultura que tiene que recordar a sus más altos exponentes, por el simple hecho de que hace cien años que nacieron o murieron, o entraron en la Academia, es una cultura que huele a nicho». En efecto, así suele ocurrir en España, al recordar, con escueta trasología oficial de circunstancias a valores intelectuales desaparecidos, y que de vivir sentirían el sorrojo de hallarse en un régimen como el actual.

A Valle-Inclán, por supuesto, hay que admirarle por lo que tuvo de estilo formidable. Hay el escritor barroco y decadente de las «Sonatas», con pujos de aristócrata. Está el Valle-Inclán de «El Ruedo Ibero» que escribe con magistral desgaire, poniendo en solfa a toda la «Corte de los milagros» de la empingortada monarquía isabelina. Como antes hizo Pérez Galdós con sus «Episodios Nacionales», algo parecido Valle-Inclán. Pero en la agudeza satírica, en la variada riqueza de imágenes literarias, y diseño de tipos de todo pelajo, supera a Galdós, quizás con menor precisión de datos históricos. De ahí que resulte agradable leer y releer las que fueron postreras páginas de Valle-Inclán.

personal y de su propia personalidad en aras del conjunto, sin caer en el sectarismo y para evitar convertirse en una minoría dominadora.

Sería lerdó olvidar que los grandes y trágicos dictadores tuvieron su origen y formación en las llamadas alas socialistas; Stalin y Mussolini, e incluso Hitler y toda esa gama de dictadores de las llamadas democracias populares, que gobiernan a perpetuidad, tuvieron su origen en el pueblo, sin tener que ir más lejos para señalar otros ejemplos. Hombres nacidos y reneados en su mayoría de teorías libertadoras, se apoyaron en minorías reaccionarias que fueron mixtificando las verdaderas filosofías emanadas, provocando con ello la acción contrarrevolucionaria llegando al objetivo general de sus propios hermanos y colaboradores.

Al amparo de minorías reaccionarias, sobrevividas a la expansión popular establecieron programas confusionistas, alieccionados con «logos» revolucionarios aureolados por una acción, terminando por atacar supuestas faltas de sus antiguos compañeros de combate. (Cuba es un buen ejemplo), que permanecieron insobornables por disponer de clarividencia suficiente para juzgar el camino equivocado, emprendido por los nuevos redentores de pueblos. Filosofías malvadas llevadas al frenesí de los sentimientos por la droga de una acción oportuna, hicieron responsables de encontrar los mercenarios que darán todas las desgracias a los hombres conscientes que siguieron con firmeza la verdadera senda de libertad. El mal con el poder de los dineros sabe cuerpo a la idea de destruir los hombres y las organizaciones honradas que luchan por el bienestar y la emancipación de los pueblos. La historia moderna y antigua está llena de ejemplos del poder corruptor de las filosofías malvadas que se disfrazan en su inicio con la acción revolucionaria amparada y consentida por el Poder y llevada a cabo por

SALVADOR SEGUI EN MENORCA

Información de gran interés para el movimiento español anarcosindicalista. Una página de nuestra historia revidada. Tal es lo que va a ofrecer la revista «Umbral» en su número de septiembre de 1966. Ocho páginas conteniendo una enjundiosa conferencia de Salvador Seguí, la relación de una tira de propaganda en la que intervinieron Seguí, Amador, y Crespo de Cullera. Y también una impresión completa de lo que fue la deportación de 33 compañeros, más el abogado Luis Companys, en el castillo mahonés de La Mola.

Un número para divulgar y de archivo que los compañeros sabrán apreciar.

Para regularizar la tirada de este número de «Umbral», compañeros y P.F. LL. pueden escribir a la Administración de la revista, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (X), puntualizando los ejemplares de más que desean. Intútil escribir si no hay aumento.

Filosofía y acción

por HORIZONTES

A filosofía, según mi entender es la concepción humana de la vida. La filosofía puede ser mala o buena, según su aplicación.

Si duda por esa razón, nacen de nuestra meditación, las filosofías que nuestros actos encierran y aquellos otros que de una manera cercana parecen interesarnos o referirse a nosotros. De ese razonamiento nace el juicio que las cosas y los hechos nos merecen. Si nuestro juicio es favorable a la acción que los provoca nos sentimos alegres y satisfechos y posiblemente entusiasmados y hasta desbordados por los resultados de la acción.

La acción es la consecuencia natural de la filosofía experimentada. El verbo hecho carne, sin lo cual toda filosofía se convierte en una metafísica insustancial e inaplicable a la vida diaria del hombre, que en síntesis, el Génesis de la misma filosofía. La acción podemos afirmar, sin duda, es la sangre del pensamiento que da vida a las ideas.

He ahí, porque una colectividad organizada en movimiento que afirma tener filosofías análogas debe tener por consecuencia natural, acción parecida, a menos de convertirse en un contradictorio. De la misma forma que dos líneas rectas que se cortan en cualquiera de sus puntos no darán ángulos desiguales, aunque extiendan los mismos hasta el infinito, la acción individual del movimiento, practicada no importa donde, debe conjugar la acción general del mismo, para ser eficaz, si el hecho que lo provoca nace de la filosofía natural de las ideas.

Toda acción que se aparte de la acción general del movimiento se convierte en un cuerpo extraño al mismo, cuyo resultado es la desarmónica del conjunto.

Aunque nos encontremos en una época que los contradicciones se imponen como regla, debemos desconectar de los resultados finales por atacado en su fondo las leyes del equilibrio de la lucha social, que nace de la repulsión instintiva que los pueblos sienten a las cosas impuestas por exceso de extravagancia o por que obedecen a intereses ocultos, cuyo análisis escapa al juicio del buen sentido.

Un movimiento depende del juicio que sus actos relevan en la conciencia de los pueblos que los observan y nosotros por lógica natural no escapamos al juicio de los pueblos y de la historia. La acción consecuencia natural de la vida de las ideas debe ser una sentencia razonada que provoca el fallo colectivo, aunque por circunstancias materiales, sea aplicada individualmente. La acción confederal y anarquista, será razonada y lógica cuando nazca del imperativo del conjunto. Cuando su necesidad se impone de un profundo estudio de las filosofías que lo provocan dirigiendo sus efectos al bien común, tratando de conseguir la aprobación general. Todo hombre confederal está obligado por la ley de la armonía a entregar parte de su interés

personal y de su propia personalidad en aras del conjunto, sin caer en el sectarismo y para evitar convertirse en una minoría dominadora.

Sería lerdó olvidar que los grandes y trágicos dictadores tuvieron su origen y formación en las llamadas alas socialistas; Stalin y Mussolini, e incluso Hitler y toda esa gama de dictadores de las llamadas democracias populares, que gobiernan a perpetuidad, tuvieron su origen en el pueblo, sin tener que ir más lejos para señalar otros ejemplos. Hombres nacidos y reneados en su mayoría de teorías libertadoras, se apoyaron en minorías reaccionarias que fueron mixtificando las verdaderas filosofías emanadas, provocando con ello la acción contrarrevolucionaria llegando al objetivo general de sus propios hermanos y colaboradores.

Al amparo de minorías reaccionarias, sobrevividas a la expansión popular establecieron programas confusionistas, alieccionados con «logos» revolucionarios aureolados por una acción, terminando por atacar supuestas faltas de sus antiguos compañeros de combate. (Cuba es un buen ejemplo), que permanecieron insobornables por disponer de clarividencia suficiente para juzgar el camino equivocado, emprendido por los nuevos redentores de pueblos. Filosofías malvadas llevadas al frenesí de los sentimientos por la droga de una acción oportuna, hicieron responsables de encontrar los mercenarios que darán todas las desgracias a los hombres conscientes que siguieron con firmeza la verdadera senda de libertad. El mal con el poder de los dineros sabe cuerpo a la idea de destruir los hombres y las organizaciones honradas que luchan por el bienestar y la emancipación de los pueblos. La historia moderna y antigua está llena de ejemplos del poder corruptor de las filosofías malvadas que se disfrazan en su inicio con la acción revolucionaria amparada y consentida por el Poder y llevada a cabo por

personal y de su propia personalidad en aras del conjunto, sin caer en el sectarismo y para evitar convertirse en una minoría dominadora.

Sería lerdó olvidar que los grandes y trágicos dictadores tuvieron su origen y formación en las llamadas alas socialistas; Stalin y Mussolini, e incluso Hitler y toda esa gama de dictadores de las llamadas democracias populares, que gobiernan a perpetuidad, tuvieron su origen en el pueblo, sin tener que ir más lejos para señalar otros ejemplos. Hombres nacidos y reneados en su mayoría de teorías libertadoras, se apoyaron en minorías reaccionarias que fueron mixtificando las verdaderas filosofías emanadas, provocando con ello la acción contrarrevolucionaria llegando al objetivo general de sus propios hermanos y colaboradores.

Al amparo de minorías reaccionarias, sobrevividas a la expansión popular establecieron programas confusionistas, alieccionados con «logos» revolucionarios aureolados por una acción, terminando por atacar supuestas faltas de sus antiguos compañeros de combate. (Cuba es un buen ejemplo), que permanecieron insobornables por disponer de clarividencia suficiente para juzgar el camino equivocado, emprendido por los nuevos redentores de pueblos. Filosofías malvadas llevadas al frenesí de los sentimientos por la droga de una acción oportuna, hicieron responsables de encontrar los mercenarios que darán todas las desgracias a los hombres conscientes que siguieron con firmeza la verdadera senda de libertad. El mal con el poder de los dineros sabe cuerpo a la idea de destruir los hombres y las organizaciones honradas que luchan por el bienestar y la emancipación de los pueblos. La historia moderna y antigua está llena de ejemplos del poder corruptor de las filosofías malvadas que se disfrazan en su inicio con la acción revolucionaria amparada y consentida por el Poder y llevada a cabo por

personal y de su propia personalidad en aras del conjunto, sin caer en el sectarismo y para evitar convertirse en una minoría dominadora.

Sería lerdó olvidar que los grandes y trágicos dictadores tuvieron su origen y formación en las llamadas alas socialistas; Stalin y Mussolini, e incluso Hitler y toda esa gama de dictadores de las llamadas democracias populares, que gobiernan a perpetuidad, tuvieron su origen en el pueblo, sin tener que ir más lejos para señalar otros ejemplos. Hombres nacidos y reneados en su mayoría de teorías libertadoras, se apoyaron en minorías reaccionarias que fueron mixtificando las verdaderas filosofías emanadas, provocando con ello la acción contrarrevolucionaria llegando al objetivo general de sus propios hermanos y colaboradores.

Al amparo de minorías reaccionarias, sobrevividas a la expansión popular establecieron programas confusionistas, alieccionados con «logos» revolucionarios aureolados por una acción, terminando por atacar supuestas faltas de sus antiguos compañeros de combate. (Cuba es un buen ejemplo), que permanecieron insobornables por disponer de clarividencia suficiente para juzgar el camino equivocado, emprendido por los nuevos redentores de pueblos. Filosofías malvadas llevadas al frenesí de los sentimientos por la droga de una acción oportuna, hicieron responsables de encontrar los mercenarios que darán todas las desgracias a los hombres conscientes que siguieron con firmeza la verdadera senda de libertad. El mal con el poder de los dineros sabe cuerpo a la idea de destruir los hombres y las organizaciones honradas que luchan por el bienestar y la emancipación de los pueblos. La historia moderna y antigua está llena de ejemplos del poder corruptor de las filosofías malvadas que se disfrazan en su inicio con la acción revolucionaria amparada y consentida por el Poder y llevada a cabo por

(Pasa a la página 2)

Le Directeur de la publication :
YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreur
Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

COP. 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE A.I.T. C.N.T. SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SÉRIE

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... » Michel BAKOUNINE 29 SEPTEMBRE 1966 NUMERO 421 0,50 F LE NUMERO 38^e ANNÉE

LES TACHES DES REVOLUTIONNAIRES

Le mouvement révolutionnaire correspond à une évolution du peuple — c'est le peuple qui par sa propre recherche devient révolutionnaire par l'action — et c'est aux révolutionnaires de longue date de souligner les combinaisons pratiques de sa propre libération, sans retard. Les changements de la carte politique doivent faire comprendre aux révolutionnaires qu'ils doivent plus que jamais s'organiser s'ils ne veulent pas que les sociaux-démocrates se substituent à eux. S'il n'y a pas d'organisation révolutionnaire, il n'y a pas de sérieuse propagande révolutionnaire (qui peut inspirer confiance s'il n'y a pas de lutteurs) et quand il y a mécontentement populaire (car la vie du peuple est une succession d'alternatives, d'illusions et de conscience forcée), il tourne court. Quand l'économie aura dépassé la loi de l'offre et de la demande, l'abondance sera véritablement un fait, la création sera la vie. Mais en régime capitaliste, la bourgeoisie préfère s'attacher à dématérialiser la demande plutôt que de voir déborder l'offre — le circuit travail, production, consommation est faussé dans le sujet et l'objet. Dans l'abondance, la bourgeoisie sacrifie le progrès à l'inutilité sociale, elle trouve encore un moyen de diversifier l'inégalité, en réservant une production de qualité, très chère, donc pour sa classe, et une production moyenne ou standard,

inférieure, vulgaire ou mauvaise pour les masses, dans tous les secteurs de la consommation, seulement les classes aisées pouvant vivre dans leur époque ! Le système des classes est contraire à la jouissance démocratique, humaine, du niveau contemporain, par définition. Cette hiérarchisation est une des moins en vue et des plus révoltantes; il ne manque pas de raisons de vigilance, camarades. Tout est à refaire, recréer l'organisation (après la trahison, la décomposition, la déchéance, le ridicule grossier) c'est créer un esprit, aussi une habitude, un niveau de fait exigé et distingué hautement le groupe. La force de la classe ouvrière, c'est la cohésion de tous ses éléments mus par leur spécificité non bourgeoise, non exploiteuse, entièrement tournée contre les capitalistes; tout le travail des dirigeants bourgeois, de l'usine à l'Etat, c'est d'isoler les éléments révolutionnaires pour qu'ils s'aliènent eux-mêmes ou entre eux, quitte à les éliminer systématiquement si possible avec les lois officielles, ou envers et contre elles. Comme dit Guy Mollet (congrès socialiste) en France, il y a du travail, pour tous, mais Guy Mollet ne tire pas la conclusion révolutionnaire de l'organisation du chômage par les capitalistes, toujours soucieux de créer des difficultés à la classe ouvrière, de la mettre à genoux, de la démolir, de noyer la combatti-

vité justicière dans la faim, la peur, etc. Les méthodes des révolutionnaires s'opposent évidemment aux méthodes de collaboration; il n'y a rien à attendre, pour la minorité révolutionnaire, de la bonne volonté du gouvernement (M. Krasucki ! MM. les dirigeants de la C. G. T. !). Par une discipline draconienne, les capitalistes soumettent la classe ouvrière et affament les plus récalcitrants et ceux qu'ils peuvent. Ils pourchassent les individus conscients, imposant le niveau de sous-individualité (et de sous-consommation). En régime capitaliste ce n'est pas la main-d'œuvre en elle-même qui est un but de satisfaction économique (pour cela il faudrait qu'elle détienne effectivement tous les moyens de produire), mais le profit pour un seul; un tel état de choses n'est pas comparable à l'organisation sociale égalitaire. L'économie capitaliste, c'est l'économie politique de la bourgeoisie, la dictature immanente de la classe qui détient l'Etat; il s'ensuit que la moindre propriété du mouvement révolutionnaire est d'être organisé. Le système de la démocratie permanente à l'intérieur du mouvement révolutionnaire (au moins des membres de bonne volonté, pose clairement la question de la désignation des responsables: 1^o, candidature; 2^o, élection; 3^o, travail; 4^o, constat. Et ainsi de suite !

FRANCISCO FERRER GUARDIA SES IDEES, SON IDEAL

Si Francisco Ferrer fut un grand éducateur, s'il fut un éminent pédagogue qui avait compris qu'il fallait « stimuler l'évolution progressive de l'enfance, en évitant les atavismes régressifs, qui sont comme les obstacles qu'oppose le passé aux élans francs et décidés vers l'avenir... », il ne fut pas moins un grand révolutionnaire qui devant la stérilité des révolutions politiques du passé, devant la conviction qu'il avait de la stérilité de celles qu'ébauchaient les républicains espagnols avec des programmes aux aspirations mesquines, périlleux, rêva d'éduquer les jeunes, pour en former des générations d'hommes conscients qui feront d'une façon beaucoup plus certaine et plus définitive la révolution sociale. Parant du programme de son Ecole Moderne, il écrivait: « Ni dogmes, ni systèmes, ces moules qui réduisent la vitalité à la mesure des exigences d'une société transitoire qui vise à être définitive; des solutions prouvées par les faits, des théories acceptées par la raison, des vérités confirmées par l'évidence, voilà ce qui constitue notre enseignement, tendant à ce que chaque cerveau soit le foyer d'une volonté et à ce que les vérités brillent par elles-mêmes, pénètrent dans tous les entendements et par leurs applications pratiques, bénéficient à l'humanité, sans exclusions indigènes ni exclusivismes répugnants. » La véritable et intime pensée de Francisco Ferrer, celle pour laquelle il donna toute sa vie, il l'a exprimée maintes fois dans « La Huelga General », périodique auquel il collaborait sous le pseudonyme de Cero.

« Anarchistes, nous voulons détruire la propriété telle qu'elle existe, parce qu'elle est le produit de l'exploitation de l'homme par l'homme, du privilège octroyé par les gouvernants ou du droit du plus fort. » « Acrates, nous ne voulons pas qu'il existe des propriétaires de grandes étendues de terrain à côté de familles qui n'ont pas où reposer leurs corps, nous ne voulons pas d'héritiers de la fortune et d'héritiers de la misère. » « Libertaires, nous ne voulons pas qu'il suffise d'un titre ou d'un testament pour passer sa vie sans travailler. » « Dans la société idéale anarchiste, l'éducation et l'instruction de l'enfance se feront de telle sorte que tous comprennent la nécessité du travail sans autres exceptions que les infirmités physiques irrémédiables. Et comme il n'y aura plus de mauvais exemple actuel des uns qui travaillent et des autres qui se pavant, qui jettent, tout le monde contribuera à la production de la richesse commune dans la mesure de ses forces et tous mangeront selon leur appétit. » « Et si sera facile aux éducateurs d'inculquer aux enfants le goût et l'obligation générale du travail. » « Les hommes étant raisonnables, à l'inverse de ce qui arrive actuellement, ils trouveront sans grands efforts la manière d'être durant leur vie propriétaires de ce qui les entoure et qu'ils aiment, sans que ce droit à la propriété puisse porter préjudice à personne, ni créer de suprématie d'aucune sorte. » « Précisément, la démente de ceux qui ne comprennent pas l'anarchie provient de l'impuissance où ils sont de concevoir une société raisonnable. »

Il serait difficile, après de tels écrits, de contester le caractère anarchiste de la pensée de Francisco Ferrer. Mais enfin pourquoi cacher ou taire ce qui fut ? A quels mobiles obéissent donc ceux qui essaient de passer sous silence cette conviction intime qui animait le fondateur de l'Ecole Moderne ? Pourquoi ces réticences ? Le mot anarchiste serait-il encore ce brandon qui ferait peur à certains de ceux qui se réclament de la Libre pensée, de la Franc-Maçonnerie et du Libre examen. Anselmo Lorenzo, qui a bien connu Francisco Ferrer, et avec qui il a collaboré au groupe « La Huelga General », a montré dans une étude qu'il a consacrée à son ami et collaborateur, comment Francisco Ferrer contribua au mouvement des revendications ouvrières en créant avec lui, et quelques autres, ce journal que fut « La Grève générale ». « Dans cette société bourgeoise où nous vivons, qui limite toute noble aspiration, qui dépasse tout sentiment généreux et qui se développe au milieu d'un antagonisme dissolvant d'intérêts, prétendant se justifier par la norme de coloris scientifiques « la lutte pour l'existence », Francisco Ferrer fut un homme vraiment exceptionnel. Intelligence claire, caractère droit, Ferrer se montrait un adversaire de l'hypocrisie conventionnelle et opportune. Chez lui, la pensée et la parole, les actes de la vie et l'action formaient un tout indissoluble. Il se peut que cette franchise ait offusqué quelques timorés, que cette intégrité de pensée éloignât certains autres qui trouveraient là prétexte à le considérer comme un Don Quichotte. Ils étaient incapables d'apprécier la générosité qui animait ce révolutionnaire, incapables de saisir la grandeur de l'altruisme qui débordait de son être, prêt à tout sacrifier, et il le prouva bien, pour réaliser les rêves de l'idéal de régénération humaine qu'il portait en lui. Anselmo Lorenzo n'a pas hésité à écrire ces lignes que tous ceux qui péroreront trop facilement du martyr de Montjuich feraient bien de méditer. « Si tous ceux qui font aujourd'hui l'éloge de Ferrer et de son œuvre s'étaient réunis à lui lorsqu'il vivait et travaillait, si l'on avait fait pour Ferrer vivant toute la propagande par la parole et par la plume qui s'est faite pour honorer Ferrer mort, si l'on avait réuni alors toutes les ressources que l'on a réunies depuis, certes nous n'aurions pas maintenant des places et des promenades portant le nom du précurseur et du martyr, mais nous aurions beaucoup d'écoles rationalistes qui, parlant tous les idiomes du monde civilisé et étant en relation, auraient été bien entendu en mesure de remettre les destinées de l'humanité à une nouvelle génération rationnellement éduquée. » Inutile de se lamenter, il n'en fut pas ainsi parce que cela ne pouvait être. Le vulgaire, et l'on sait que devant des personnalités éminentes, par le génie ou le caractère, bon nombre d'hommes réputés supérieurs apparaissent au niveau de la moyenne des hommes, le vulgaire donc ne put se-

couler l'atavisme et abandonner le système et les misères de l'antagonisme régnant, et, si l'on loue Ferrer, c'est peut-être parce que l'on est plié au routinier culte des morts plus que par désir de continuer son œuvre; et ceci est d'autant plus vrai que si nous cherchons des idées chez ceux qui s'agitent pour honorer la mémoire de Ferrer, nous ne trouverons que des politiciens qui préconisent l'enseignement obligatoire laïque, ou des pédagogues qui discutent sur le technicisme de l'Ecole Moderne, c'est à peine s'ils réussissent à exprimer une idée, le confondant toujours avec le type d'enseignement de l'école laïque: c'est uniquement ainsi qu'ils comprennent la négation de l'enseignement religieux traditionnel. Le 15 décembre 1901, dans la « Huelga General » était publiée une étude: « L'hérédité sociale ». Elle portait les signatures de Lorenzo et de Ferrer. J'en extrais quelques passages qui préciseront, une fois de plus, la pensée de Francisco Ferrer. « Quoi qu'en disent les codes, les religions et les écoles, il est un fait certain, c'est que chaque individu qui naît à droite, en tant qu'unité, à sa part de la propriété commune et c'est un grand crime que de lui contester et de lui enlever ce droit, comme ce serait un crime que de le priver des rayons du soleil et de l'air qu'il doit respirer. » « Une abominable série de forfaits a favorisé cette spoliation, mais, aujourd'hui, étant donné l'état de progrès où nous nous trouvons, on ne peut plus la tolérer. » Plus loin, ils poursuivaient, faisant allusion à la propriété: « On admet sans difficulté que tous les passants, sans distinction, circulent sur la voie tracée, construite et conservée aux frais de la communauté, soit par les générations antérieures, soit par la génération actuelle. En stricte justice, toutes les propriétés devraient être utilisées de la même manière, chacun jouissant des produits accumulés par les générations précédentes, comme on jouit de l'air, de la lumière, de la chaleur solaire. » « Resteraient propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement à la quantité des produits accumulés et à la population. » Invoquant l'héritage, ils écrivent: « Cependant, discutons la question. Trouvera-t-on quelqu'un pour soutenir que la classe des privilégiés a produit plus qu'elle n'a consommé et, partant, qu'il est licite qu'elle transmette et excède exclusivement à sa descendance ? » « Resterait propriété personnelle les objets d'utilité privée: denrées alimentaires, vêtements, mobilier, etc., le tout réparti proportionnellement

Elecciones sindicales escandalosas

No se puede elegir libremente cuando no hay libertad y donde los derechos humanos son pisoteados y escarnecidos continuamente.

Por decencia nadie debe hacer coro a los jerarcas de la C.N.S., a los jerifaltes del régimen. Entrar en el juego del aparato de la sindical vinculada al «Movimiento» y al sistema, es hacerse cómplice de los mismos.

Los representantes que se elijan, como los actuales, en el supuesto de que tuvieran vergüenza y recta intención, carecerán de poder y de facultades para cambiar nada, para defender como corresponde vuestros intereses, y de auténtica representatividad para ser portavoces de la clase obrera.

Votar en estas escandalosas elecciones sindicales, nadie, honradamente, puede aconsejarlo. La abstención electoral es un imperativo de conciencia y de moralidad en estas horas en que la propia dictadura franquista busca febrilmente donde apoyarse.

«Que los responsables del desastre nacional y sus comparsas se queden solos!»

C.N.S., no: Sindicatos libres, si. Fuera el engaño sindical, la explotación social, la opresión y el despotismo!

Libertades sindicales y políticas, sin C.N.S., sin Falange, sin Franco ni tiranía!

Alianza Sindical Española C.N.T. - U.G.T. - S.T.V.

España, septiembre de 1966.



LAS GANANCIAS DEL OBRERO

SANTO OFICIO TÍPICO

GRANADA. — Un hombre resultó muerto y otros cuatro heridos en un corrimiento de tierras producido a última hora de la tarde en la Avenida de Calvo Sotelo, esquina a la calle de Jaén, donde se realizan obras de excavación y desmonte. El obrero fallecido se llamaba Juan Barbero Martínez, de 24 años, casado y vecino de Churriana. Los heridos son Rafael Rodríguez Castillo, José Leiva Cavado, Nicolás Guerrero García y Antonio Castro Valverde.

BARCELONA. — El Juzgado Especial que en Barcelona instruye los sumarios por delitos de Frensa e imprenta, a que ella del ministro fiscal, ha ordenado la recogida del libro titulado «La monja», publicado por una editorial barcelonesa.

El citado libro es la traducción de la novela del enciclopedista francés, Dionisio Diderot, titulada «La Religieuse». Como se recordará, la película del mismo título, dirigida por el director francés Jacques Rivette, fue prohibida su exhibición en toda Francia.

La acusación para la recogida de «La monja», se basa en que su contenido es antirreligioso y contra la moral.

LAS «ELECCIONES DIFÍCILES»

PARIS. — Leído en «Le Figaro»: «El Consejo de ministros se ha ocupado de las elecciones sindicales que han de tener lugar próximamente en el conjunto del territorio español. El secretario general del Movimiento, José Solís, ha dicho que se han adoptado todas las disposiciones para que «las listas electorales» sean conocidas en el plazo más breve. Pero parece que el engranaje no funciona bien. Porque la Alianza Sindical Obrera, que como ya es sabido, agrupa los sindicatos paralelos, socialistas, anarquistas y católicos, han pedido a sus afiliados que se abstengan y no participen, bajo ningún pretexto, a esta «consulta».

EMIGRACION DE CATEDRATICOS

MADRID. — Ha salido para los Estados Unidos, por vía aérea, el catedrático don Enrique Tierno Galván, contratado para explicar un curso en la Universidad norteamericana de Princeton, en el Estado de Nueva Jersey. El señor Tierno Galván había sido sancionado con suspensión en su puesto a consecuencia de los sucesos estudiantiles del pasado año.

También se encuentra en los Estados Unidos, con otro contrato universitario, el profesor de Filología de la Universidad de Madrid y ex rector de la de Salamanca, don Antonio Tovar.

Por su parte, el catedrático de la Facultad de Medicina de la Universidad madrileña, don Pedro Lain Entralgo, ha marchado hace unos días para pronunciar un ciclo de conferencias en la Universidad de Buenos Aires.

CASUS BELLI HISPANO-ARGENTINO

ALICANTE. — Las barcas pescadoras «Nuestra Señora de África» de Alta; «Las dos rosas» de Calpe; «Castillo de Denia» y «Salvador María» de Denia, y «Piscis» de Valencia, han sido apresadas por una embarcación armada argelina. El comandante de ésta argue que las pescadoras de arrastre españolas estaban en aguas jurisdiccionales de Argelia, en tanto la autoridad española aduce que las cinco barcas pescaban en aguas internacionales. La pelota está en el tejado.

«EL ALCAZAR» TAMBIEN SE OCUPA DE INMOBILISMO

MADRID. — Y en los siguientes términos: «Hay también entre la «vieja» y la nueva generación personas inflexibles — políticamente inamovibles, si se prefiere, inmovilistas — acostumbra a hacer oír sus voces dramáticamente, con una reiteración más propia de la propaganda que de la conversación. Es lógico que no a estos sectores a quienes habrá que tener en cuenta a la hora de decidir cuestiones importantes».

FASCISMO CLASICO

MADRID. — El Juzgado de Orden Público ha dictado auto de procesamiento contra el escritor coruñés don Alberto Mínguez autor del libro titulado «El pensamiento político de Castelar», por supuesto delito de propaganda ilegal. El libro había sido editado en Francia. La defensa que corre a cargo de don Valentín Paz Andrade, he presentado recurso de reforma del auto de procesamiento.

CONFLICTO EN EL «METRO TRANSVERSAL»

MADRID. — Un conflicto laboral interno del «Metro Transversal» ha trascendido esta mañana (1 de septiembre) a la calle, al ocasionar algunas dificultades en el servicio que han producido retraso de trenes y molestias a los viajeros.

Los jefes de tren, en parte de las estaciones de dicho metro realizan la apertura de las puertas del convoy en los puntos donde existen andenes a ambos lados. Por realizar este trabajo, pedían un plus en el sueldo de mil pesetas mensuales que al no recibir en el día de hoy, por la mañana, les ha decidido a no efectuar la maniobra dejando las puertas cerradas. Con ello los pasajeros sorprendidos, o debían salir por el lado contrario, y en algunos casos se han quedado dentro del convoy, siendo trasladados a la estación siguiente.

SALARIO MINIMO EN TEJIDOS

MADRID. — El salario mínimo para obreros del tejido (seda, lana y algodón) ha sido fijado en 110 pesetas, calificación «una». Para los otros calificados la importancia es menor. Estamos, pues, en lo de «110 pesetas, pero...».

FRONTERA INTERIOR EN EL SEMINARIO

BARCELONA. — El Seminario de esta capital ha sido cerrado a causa de una original protesta de 19 seminaristas. 21 de ellos debían ser examinados para curas en lección de teología. El profesor, Pablo Termes, pasa por ser un españolista impertinente y sólo dos alumnos se han sometido a la prueba. Los restantes se han negado alegando parcialidad centralista de Termes, motivando, con su actitud, el cierre de dicha clase de teología.

GRAVE ESCASEZ DE VIVIENDAS

SEVILLA. — En la Plaza de Chapina, en el barrio de Triana, ocho familias quedaron en la calle porque la casa, declarada en ruinas, había tenido que ser desalojada judicialmente. Como pudo, la Secretaría de Vivienda del Ayuntamiento sevillano habilitó en sus refugios un modesto lugar para estas personas, que encontraron así provisionalmente alojamiento.

Este suceso ha venido a poner de relieve la crisis de la vivienda que cada día se agudiza más en esta ciudad, sobre todo para familias humildes que habitan casas antiguas, muchas de ellas declaradas en ruina, pero que no pueden abandonar porque no encuentran otras al alcance de sus modestas economías.

Todos los refugios construidos por el Ayuntamiento están completos. La propia Secretaría de Vivienda está buscando nuevos terrenos para levantar otras naves. Esta Secretaría, que se creó con motivo de las inundaciones, continuó su labor para acabar con los suburbios de la ciudad, pero ahora tiene que atender a cuantos habitan en las casas ruinosas.

Más allá del comunismo y del capitalismo

por JOSE VIADIU

A QUI nos vamos a referir a eso que llaman independencia de los pueblos africanos y asiáticos a quienes se les ha otorgado el título de nación. Uno se siente complacido por lo que entraña el vocablo independiente, que viene a ser como sinónimo de libertad, pero pronto se percibe una honda depresión al constatar los infimos resultados obtenidos... Tenemos presentes los largos años de cautiverio, de humillaciones y de trabajos forzados a que han estado sometidos. Pensamos en el calvario de privaciones y sufrimientos que han soportado las razas de pigmentos negros o amarillos en su vida vegetativa y dolorosa durante el largo martirio de su existencia desesperada y esclava. No se nos escapa que hasta el momento de culminar en el vía crucis de su manumisión, su carne y sus músculos sólo habían servido para que amasaran grandes fortunas cuadrillas de bandoleros capitalistas, banqueros, políticos y burocratas que, disfrazados de «civilizadores», ejercían la más vil y deshumanizada explotación.

Sin embargo, este cambio en apariencia favorable no creemos, que les haya beneficiado en lo más mínimo. Para ellos la cosa se presenta difícil, puesto que la tragedia que viven estos pueblos en la actualidad consiste en arrancar los productos de sus minas y de su suelo, que en gran parte es con el único básico que cuentan para su sosten y desarrollo, discurren hacia el centro de gravitación donde residen los grandes consorcios y entornos bancarios, industriales y comerciales, que monopolizan la vida o muerte de estos pueblos a base de la cotización: alta o baja de sus productos, que por lo general es para que lleven una existencia infrahumana que aún haya multitudes campesinas que se alimenten de raíces.

¿No resulta paradójico que los gobiernos responsables de que subsistan en rectores y guías de un anticolonialismo justo y decente? ¿Cómo pueden sentir la causa de la liberación de estos pueblos extraños a su idiosincrasia cuando ellos esclavizan y sojuzgan a sus vecinos y al suyo propio? ¿Acaso siguiendo las rutas imperialistas francamente absorbentes y dominadoras, por obra y gracia de un charlatanismo vocingleros e interesadísimo pueden convertirse en fuente de progreso y libertad? La verdad es que las monstruosas apetencias de Poder convierten a los conductores del cotarro político mundial en esclavos de fórmulas estereotipadas y caducas, en ciegos instrumentos de un ambiente nefítico que nos incapaces de remanar o de sacudirse y que puede resumirse en la frase shakespeariana: «palabras, palabras, palabras».

Lo cierto es que para llegar a la entraña del problema hay que dejar de lado las discusiones oficiales y oficiales, toda la chatarra verbosa que nos suministra la propaganda estatificada. En los grupos en pugna la cosa consiste en que los países que han alcanzado su independencia se integren a la órbita de uno u otro de los imperialismos en disputa de la hegemonía mundial, importándoseles ni poco ni mucho su liberación ni su bienestar, el que superen su nivel de vida y el progreso de sus infortunados.

INCURSION RAPIDA

Panorama de la Costa Azul

por J. HIRALDO

DESPUES de un año de continuo trabajo, llegan las vacaciones de verano. Al mismo tiempo que se reposa el organismo, se experimenta la satisfacción de sentirse liberado, aunque sólo sea por unas semanas, de la obligación del trabajo, del ambiente prosaico y rutinario que se respira en las fábricas, talleres y demás centros de producción.

De antemano se hacen proyectos con arreglo a los medios económicos con que se cuenta, para ver el lugar donde puede irse a cambiar de aires, a disfrutar los días de asueto de que dispone.

Hay quienes aprovechan estos días para visitar los amigos, los familiares, personas queridas que viven a larga distancia y no pueden venir cuando se desea. Otros se dejan llevar por el anhelo de ver lo desconocido; visitar lugares de arte, de recreo; gozar de nuevos paisajes, percibir distintas costumbres.

A nosotros, el aguijón de la curiosidad nos ha inducido a hacer un ligero recorrido por la Costa Azul.

Los altavoces de la estación anuncian la hora de salida. El tren empieza a moverse. Según avanza, la velocidad va aumentando hasta llegar a un tal grado que apenas si da tiempo para retener la vista unos segundos sobre el mismo objeto. El amigo Antonio se ha enfascado en aclarada discusión con un estudiante de medicina español que viaja en el mismo departamento. Ambos argumentan sobre el régimen tiránico que impera en nuestro país. La compañía de Antonio sigue distraída mirando por la ventanilla, indiferente a la discusión.

La primera ciudad que visitamos es Toulon. Ciudad de aspecto burgués; limpia, con buenos jardines, amplias avenidas bordeadas de palmeras y puerto de guerra, donde se ven brillar los cañones amenazadores de la escuadra francesa.

En una de estas avenidas encontramos un tipo de aire arrogante, que permanecía estirado mientras que una anciana, que por los años podría bien ser su madre, arrodillada a sus pies, con su caja de limpiabotas al lado, sacaba brillo a sus zapatos.

El hecho nos repugnó, lo vimos humorados. Lo único que les interesa es la sujeción de nuevos satélites fieles a su dominio. En sus especulaciones, de manera esencial, esta política tiende a tener más peones a su disposición, lo mismo por sí se presenta la gran contienda que para ir aumentando su poderío. También entra en sus cálculos el interés de suplir a los colonialistas de antaño: belgas, portugueses, franceses, holandeses... con el fin de que el producto de la explotación de estos países siga otros derroteros, sea China, en el caso del Tibet, Rusia o Norteamérica. Ello quiere decir, según nuestras cuentas, que pretenden ocupar el rendimiento lugar que antes ocupaban los grandes monopolios europeos, lo cual no tendría otra virtud, de salirse con la suya, para los trabajadores indígenas, que la de un cambio de amos, seguida de idénticas privaciones, de humillaciones parejas y de no menos esclavitud.

De modo que no sabemos hasta qué punto la mirada de pueblos que han luchado denodada y dramáticamente para alcanzar su libertad, que han amasado con sangre propia la ruta para un miserable destino, no sabemos, repetimos, si está a su alcance rehuir la nefasta influencia de los bloques imperialistas dominantes, pero de lo que sí estamos seguros es de que si logran algún avance, que si en algo mejoran su situación, será debido a su propio esfuerzo, a su decisión inquebrantable de ser sus guías, al margen de profesionales del anticolonialismo, con cuya impostura cínicamente tratan de encubrir el más voraz y desenfrenado imperialismo.

Es decir, pensamos que si estos pueblos logran salir de su estado precario y escalar nuevas metas más bonancibles, será situándose al margen de sus pretendidos protectores; llámense comunistas o capitalistas.

En París se conocía a Casanova por haber ocupado, y bien, la dirección de SOLIDARIDAD OBRERA durante cierto tiempo. Nosotros lo conocimos en uno de sus viajes accidentales a Barcelona, procedente de una división federal cuya revista de guerra redactaba con espíritu sagaz y extraordinaria disposición artística. Sin duda alguna, Casanova logró sacar la mejor publicación de guerra, tanto en interés divulgativo como por interpretación de los muchachos de la unidad, la 25 D. M. o la 28, no recordamos.

Rodando por el exilio dimos con este simpático compañero en la parada (por nazi) neblina bordeada, afectados, ambos, en tajos obstruidos por cantidades de maderos, hierros y cementos. La vida no era fácil y el aspecto civil no revelaba más que sombras. Recurso del día lo eran el hablar prevenido y coger pan aproximativo con tickets seguramente falsos. En tal circunstancia Casanova no perdió humor, ni interés por las ideas y la organización de los idealistas.

En el propio Burdeos alternó con el atrabiliario cuan inteligente Benigno Bejarano, formidable ironista cuyo trato con émulos de Serrano Suñer (segunda edición del caso Fornells-Corbella dado en la Cataluña francesa) siempre nos pareció envuelto en una capa de misterio. Pero es creíble que una broma pesada a costa de los alemanes Bejarano la pagara en un horno de Hitler, aunque Casanova quitara «jierros» a un imprudente compromiso contraído por el recurrente escritor con el fascismo hispano-nazi.

En París volví a tratar al ahora malogrado Casanova, con más intimidad que antaño. Nuestros trotes fueron por cosas de arte, ideas y también de mantel y cubierto. En su última vez parisina poso en la casa del pueblo que es el hogar de Teresa-Ronchera, donde a la sazón estaba acogido Alaiz enfermo, y con el cual se enfadó por irregularidad del hombre perfectamente irregular por abundancia de inteligencia y falta de disposición para soportar la dura vida, como hay otros. En la última carta de Casanova recibida, éste me recordaba el caso, reconociendo noblemente haber empleado una dureza extemporánea. Los hombres de corazón no pueden eludir conclusiones como ésta.

La estima por los que le dan generosamente un tercio o más de su vida a la Idea, debe cundir sin cesar entre nosotros. Casanova era hombre de ideal y así lo comprendía. A su revista del frente, a «SOL» parisina y últimamente a la Editorial Proyección, se dio todo, sin regateos. Y éste es el compañero que acabamos de perder.

Ya se verá de donde sacamos sucesores para él y otros que en eso tan desagradable de morir se le anticipa.

De nuestras asambleas infecundas, no, desde luego. J. FERRER

OBRAS DE MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Ordoña Fernández. FIGURAS EJEMPLARES QUE OCURRIERON EN LAS GUERRAS SINDICALES, NOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España. Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado, encargado los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente. Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y otros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molon, París (X^e), C.C.P. París 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Correspondencia, pedidos y otros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molon, París (X^e), C.C.P. París 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Correspondencia, pedidos y otros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molon, París (X^e), C.C.P. París 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Correspondencia, pedidos y otros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molon, París (X^e), C.C.P. París 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Correspondencia, pedidos y otros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molon, París (X^e), C.C.P. París 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Correspondencia, pedidos y otros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molon, París (X^e), C.C.P. París 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Correspondencia, pedidos y otros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molon, París (X^e), C.C.P. París 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

España al día

Escritores españoles escogieron la cárcel

LONDRES (OPE). — «Cuatro escritores españoles han recibido la orden de presentarse esta tarde en la Jefatura de las fuerzas de seguridad de la capital de España — dice «The Times» — para dar comienzo a una sentencia de prisión que se les ha impuesto por no haber querido pagar unas multas dictadas contra ellos en junio pasado.

Se trata de Antonio Sastre, dramaturgo; Armando López Salinas, novelista; Dionisio Ridruejo, poeta y antiguo jefe falangista, y Fernando Escrivano. Las multas que les impusieron eran de 150 a 300 libras. Los cuatro habían sido interrogados en sus casas por la Policía por haber tomado parte en una «asamblea libre» de estudiantes celebrada el 20 de mayo en la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas de la Universidad de Madrid. La reunión había sido organizada para protestar contra la brutal represión de la policía y para solidarizarse con los estudiantes e intelectuales de Barcelona. También hubo un acuerdo de apoyo en favor de los jóvenes sacerdotes que fueron maltratados el 11 de mayo en las calles de Barcelona.

Las autoridades impusieron, sin previo juicio, multas a 10 intelectuales que asistieron a la citada reunión, y como los cuatro citados se negaron a pagar y se mantuvieron en su decisión hace unos pocos días ante el señor Yague, jefe de la brigada política y social, han recibido la comunicación de presentarse a cumplir un periodo de prisión.

También tendrá que ingresar esta semana en la prisión don José María Moreno Galván, crítico de arte que fue multado en junio y se ha negado también a pagar. Este asistió también a la reunión ilegal del 20 de mayo.

El Ayuntamiento cierra sus presupuestos con trece millones de superávit

BURGOS. — El Ayuntamiento ha dado a conocer las liquidaciones de los presupuestos ordinarios correspondientes al pasado ejercicio. Todos ellos, a excepción del de urbanismo, que presenta un déficit de 33.000 pesetas, han sido cerrados con superávit. El presupuesto municipal ordinario con seis millones y medio de pesetas; el de beneficencia, con cien mil; el de servicio de autobuses, con 2.760.000; el de la Estación de Autobuses, con 978.000 y el Servicio Municipalizado de Aguas, con 2.818.000 pesetas.

Uno, en verdad, no llega a comprender cómo el Ayuntamiento de Burgos puede permitirse el lujo, cuando la ciudad es una de las más sucias de España, cuando las averías en la conducción de aguas están a la orden del día, cuando las tarifas de autobuses se incrementaron en más de un cincuenta por ciento el pasado año, cuando en ese mismo pleno se acordó aumento de tarifas para la Estación de Autobuses, cuando también en esa misma sesión se aprobaron los nuevos impuestos de circulación y elevación de los de recogida de basuras y plusvalía, cuando en infinidad de ocasiones y para obras de pequeña monta en reparación que no llegaban a los dos mil duros, se ha dicho no contar con dinero para esas partidas. En fin, que esto viene a ser una versión del cuento aquel de burro acostumbrado a no comer para no gastar, porque el ahorro de esos millones ha sido a costa de un sin fin de molestias y sinsabores para todos los ciudadanos.

Menos mal que este año el Ayuntamiento no se ha expresado, como en anterior ocasión, alabándose a sí mismo por poder presentar ese ahorro pero cuidando muy bien en callar a costa de cuánto sacrificio de la población entera. Uno entiende que es preferible que los organismos públicos cierren sus ejercicios con una cuenta abultada de deudas con tal de que hayan cumplido eficazmente su misión. Los presupuestos futuros y los préstamos ayudarán a equilibrar la balanza y sanear la Hacienda. Pero el interés público no puede quedar desatendido por el simple prurito de acabar el año con varios millones en caja. Los gobernantes que dejan la memoria en los pueblos y los alcaldes que recuerdan los ciudadanos son aquellos que ayudan a crear riqueza y bienestar, no los que atesoran el dinero que se les entrega para ser administrado. No es buena política esa de nuestro Ayuntamiento, cuando diariamente en la prensa local aparecen cartas denunciando la desidia y el abandono en todos los sectores de la vida ciudadana.

Felipe Fuente (Extraído de «La Vanguardia» de Barcelona.)

Nuevo estilo de huelga

ZARAGOZA. — Ochocientos noventa y tres obreros de la Compañía de Tranvías de Zaragoza, S. A., han practicado el trabajo de «marcha lenta» en señal de protesta por desavenencias surgidas con la Compañía. La «marcha lenta» comenzó a las doce del mediodía de ayer lunes y se ha prolongado durante todo el día de hoy. Los vehículos circulan con lentitud exasperante, aunque el servicio no ha quedado interrumpido en ninguna de sus líneas.

Desde las primeras horas de la mañana las autoridades han mantenido numerosas entrevistas con representantes de la empresa de tranvías y de los productores. Estos han decidido «hacer el 4» (expresión tranviaria que significa mantener la velocidad sin pasar de ese número de la manivela), en tanto no sean atendidas sus peticiones.

Las desavenencias se fundamentan en la subida de tarifas, anunciada recientemente por la Compañía de Tranvías y en su repercusión en los haberes de los productores. Actualmente los haberes del personal de tranvías alcanzan un promedio de cuatro mil quinientas pesetas mensuales.

A lo largo del día de hoy se han producido algunos altercados entre los usuarios del servicio público y los conductores y cobradores de estos vehículos porque la «marcha lenta» ha quebrado el ritmo de la ciudad y son muchos los que han llegado tarde para cumplir con sus obligaciones laborales.

En los tranvías de Zaragoza existe actualmente un solo billete de trayecto único, al precio de una peseta, cualquiera que sea la parada de destino de las distintas líneas establecidas. En principio se acordó una subida de 0,50 pesetas, pero no fue aceptada. Más tarde se solicitó que el precio de este billete de trayecto único se fijase en 1,20 pesetas, y por último, en 1,30. Al parecer, tampoco en este último caso se ha llegado a un acuerdo.

En los tranvías de Zaragoza existe actualmente un solo billete de trayecto único, al precio de una peseta, cualquiera que sea la parada de destino de las distintas líneas establecidas. En principio se acordó una subida de 0,50 pesetas, pero no fue aceptada. Más tarde se solicitó que el precio de este billete de trayecto único se fijase en 1,20 pesetas, y por último, en 1,30. Al parecer, tampoco en este último caso se ha llegado a un acuerdo.

En los tranvías de Zaragoza existe actualmente un solo billete de trayecto único, al precio de una peseta, cualquiera que sea la parada de destino de las distintas líneas establecidas. En principio se acordó una subida de 0,50 pesetas, pero no fue aceptada. Más tarde se solicitó que el precio de este billete de trayecto único se fijase en 1,20 pesetas, y por último, en 1,30. Al parecer, tampoco en este último caso se ha llegado a un acuerdo.

En los tranvías de Zaragoza existe actualmente un solo billete de trayecto único, al precio de una peseta, cualquiera que sea la parada de destino de las distintas líneas establecidas. En principio se acordó una subida de 0,50 pesetas, pero no fue aceptada. Más tarde se solicitó que el precio de este billete de trayecto único se fijase en 1,20 pesetas, y por último, en 1,30. Al parecer, tampoco en este último caso se ha llegado a un acuerdo.

En los tranvías de Zaragoza existe actualmente un solo billete de trayecto único, al precio de una peseta, cualquiera que sea la parada de destino de las distintas líneas establecidas. En principio se acordó una subida de 0,50 pesetas, pero no fue aceptada. Más tarde se solicitó que el precio de este billete de trayecto único se fijase en 1,20 pesetas, y por último, en 1,30. Al parecer, tampoco en este último caso se ha llegado a un acuerdo.

En los tranvías de Zaragoza existe actualmente un solo billete de trayecto único, al precio de una peseta, cualquiera que sea la parada de destino de las distintas líneas establecidas. En principio se acordó una subida de 0,50 pesetas, pero no fue aceptada. Más tarde se solicitó que el precio de este billete de trayecto único se fijase en 1,20 pesetas, y por último, en 1,30. Al parecer, tampoco en este último caso se ha llegado a un acuerdo.

En los tranvías de Zaragoza existe actualmente un solo billete de trayecto único, al precio de una peseta, cualquiera que sea la parada de destino de las distintas líneas establecidas. En principio se acordó una subida de 0,50 pesetas, pero no fue aceptada. Más tarde se solicitó que el precio de este billete de trayecto único se fijase en 1,20 pesetas, y por último, en 1,30. Al parecer, tampoco en este último caso se ha llegado a un acuerdo.

chispas

De Arriba: «¿Quién necesita la Casa de la Cultura?»

Luego, «habrá cultura para albergarla? Puesto que el franquismo la ha ahuyentado.»

Franco prepara una «Constitución» nueva. Y dice: «Nuestra permanente fidelidad al espíritu del 18 de julio...»

«¿Cuál? Porque en 1800 también lo hubo.»

«El rey de Marruecos es partidario de que Gibraltar sea devuelto a los españoles.»

Para que Ceuta y Melilla sean devueltas a los marroquíes.

«La Iglesia española se propone controlar los nacimientos.»

Con sólo tener el impulso amoroso de los curas, asunto conseguido.

Los «propos» holandeses se han declarado republicanos.

«Los socialdemócratas suecos se van a inclinar hacia la izquierda.»

Por haber perdido las elecciones inclinados a la derecha.

La unidad de las izquierdas españolas... Sólo posibles en el infortunio.

Ahora resulta que «ha aparecido el revolver con el que Angiolillo mató a Cánovas del Castillo.»

Atenámolos ahora a la reaspiración del italiano y del presidente del Consejo de Ministros...

«Por qué Franco no ha pescado aún su cuarta ballena?»

«¿Con lo cercano que está el cierre de la temporada?»

El cardenal Herrera ha renunciado al hábito.

Con hábito o sin él, Herrera seguirá huyendo a los españoles.

CHISPERO

COMUNISMO Y CAPITALISMO FRENTE A FRENTE

La emisión de televisión «Face à face» nos dio, en un 7 de marzo, la prueba de sus muchas posibilidades, y nos demostró hasta qué extremo un simple coloquio puede revelar caracteres históricos no sólo por la presencia alrededor de una mesa de hombres importantes, sino precisamente por lo que éstos puedan decir y por lo que sus gestos y actitudes, captados magistralmente por la cámara, puedan expresar.

Como en las dos primeras ediciones de su serie, Jean Farran, del equipo de «Paris-Match», enfrentó, esa vez, a tres periodistas con una personalidad política de gran relieve. Aquellos fueron: Bruel, de «La Vie française»; Vianson-Ponté, de «Le Monde»; Suffert, de «L'Express». La tal personalidad política resultó ser nada menos que Waldeck-Rochet, secretario general del partido comunista francés.

En conversaciones de esta especie, un defecto flagrante se manifiesta enseguida: la premura del tiempo. Ya se prolongó unos minutos la controversia, para permitir a este último personaje desarrollar una respuesta; mas ellos resultaron insuficientes para abordar desahogadamente los temas apenas esbozados. Astuto, y bien preparado de antemano, Waldeck-Rochet se hizo dueño de la situación después de una vaga vacilación inicial, y el solo predominó ante sus tres adversarios, intimidados o excesivamente discretos pero incapaces de defender la posición que se les había asignado.

Sin embargo, para el profano en política y sociología contemporáneas el coloquio, pese a la concisión, fue un curso de diáfanos enseñanzas. De un lado, los serviles defensores del capitalismo; del otro, uno de los representantes más sobresalientes del comunismo occidental. Y sobre el tema, las candentes relaciones entre esas dos fracciones de la sociedad actual, y sus múltiples derivados.

He dicho que el coloquio fue de diáfanos enseñanzas para el no avezado a tales lides oratorias, porque

admito que éste haya seguido su desarrollo con el interés necesario. Si así hizo, pudo advertir sobre qué bases falsas se sostuvo la discusión, y el empeño vacilante de los contendientes en defender unos principios ficticios cuya hipotética validez se amparaba en la ignorancia o en el comediamento del adversario. Y lógicamente tuvo que llegar a la deducción de que ni el capitalismo de unos ni el supuesto comunismo del otro podían elevar al obrero al rango de ser humano consciente, libre y dueño de sus destinos.

Si para el capitalista y sus secuaces el obrero no tiene más importancia que cualquier elemento automático que contribuye — mientras puede o aquél le considera válido — a producir y aumentar su riqueza, para el marxista engañonado su antiguo compañero de penas no representa otra cosa que el medio de consolidar una hegemonía personal conseguida en luengos años de imposición por el terror, la muerte o el encarcelamiento.

Mas abordemos definitivamente la controversia de que hablo y conveniamos que en ella faltaba una aportación extraña a cada uno de los adversarios; una aportación antagónica y, sin embargo, esencialmente vinculada a los intereses del productor de todos los bienes que se disfrutan sobre la Tierra, que no podía ser otro que un anarquista.

Como en tal confrontación no podía eludirse el reciente proceso, en Moscú, de los escritores soviéticos Siniavski y Daniel ni el artículo del líder comunista Aragón publicado en «L'Humanité», que estigmatizaba la condena a ocho y seis años de reclusión en un campo especial de aquellos intelectuales, el periodista Suffert abrió el fuego de la discusión con una pregunta a ese respecto, seguida de otra inquiriendo el motivo de esta publicación del partido comunista francés, que ha silenciado siempre otras injurias cometidas en la U.R.S.S. La actitud de Aragón — referendada sin duda alguna por sus correligiosos

del Comité central — y del organismo a que él se debe, fue justificada por Waldeck-Rochet como una consecuencia de los diferentes puntos de vista que pueden producirse entre comunistas franceses y rusos, sin que ellos debiliten los lazos de amistad y de solidaridad existentes. A la otra pregunta empezó respondiendo que era cierto que la declaración de Aragón expresaba una opinión, pero que ésta no significaba un cambio fundamental de posición, sugiriendo acto seguido no continuar debatiendo este asunto.

En este sólo detalle advertimos enseguida la táctica de todos los totalitarismos, que escurren el bulto cuando se ven envueltos en mallas indiscretas de las que temen no poder evadirse o salir mal parados, máxime si millones de personas les observan y escuchan. (La Iglesia apela también a esos cobardes recursos, soslayando la verdad e invocando miles tabús incognoscibles). El ilustra suficientemente sobre la sinceridad de los propósitos de esos falsos redentores de la humanidad.

Las otras preguntas hechas por los representantes del periodismo capitalista trataron del carácter de las relaciones internacionales que el partido comunista francés sostenía en caso de que éste accediese mayoritariamente al poder, así como también de sus relaciones con los demás partidos que integran la vida política francesa.

A la declaración del secretario general del P.C.F. «Las condiciones históricas han evolucionado y ya es posible considerar un pasaje «pacífico y democrático» al socialismo. Es para favorecerlo que nosotros proponemos una entente duradera a todos los socialistas. Esto supone la existencia, en Francia, de la «pluralidad de partidos», Bruel interpelló: «¿Ustedes admiten la pluralidad de partidos; pero cuando estén en el poder, ¿habrán para ustedes partidos no democráticos y serán declarados ilegales?» A esto respondió Waldeck-Rochet: «¿En qué depende esencialmente su actitud? Si hay quien se da por objetivo de recuperar el poder para volver a instalar el capitalismo, la mayoría de los partidos democráticos tendrá derecho a tomar medidas para evitarlo.»

En esta última frase, que yo he subrayado, radica, pues, todo el tinglado de la política bolchevique, todo el tinglado y la oscura, la sinuosa, la hipócrita artimaña de su conducta vis a vis de los que, ingenuos o timoratos, le sirvieran de trampolín para auparlo a los lugares determinados de la ejecutiva del Estado. El que no quiera ser ciego ni obtuso ha visto y comprendido lo que esos pretendidos demócratas han hecho siempre de sus compromisos verbales o escritos. ¿A qué quedó reducida la democracia rusa, a partir de la instalación definitiva del bolcheviquismo en la U.R.S.S.? ¿Cuántos republicanos, cuántos anarquistas sobrevivió a las horribles matanzas dictadas por los cabecillas leninistas y a las permanencias en los infernales campos de concentración siberianos?

¿Quién de nosotros ignora el comportamiento de los comunistas durante nuestra guerra civil, sea desde el gobierno, sea al mando de fuerzas militares, sea como simples funcionarios civiles (comportamiento que preludiva, con los sucesos de Barcelona y de Madrid, la destrucción de nuestras colectividades y el asesinato de sindicalistas, lo que podría acontecer más tarde si, por desgracia, apoyados desde el exterior, se apoderaban de las riendas de los destinos de España)?

¿Quién ha olvidado la suerte que les cupo a Estonia, Letonia y Lituania? ¿Quién pretenderá ignorar la tragedia dantesca que la democracia

ha sufrido — y sigue sufriendo aun, como lección constante y viva — en los países de alande el telón de hierro; y el martirio de Polonia, de Hungría y de Alemania del Este?

¿Acaso no tenemos otro ejemplo al alcance de la mano en la política «democratizadora» del barbudo Castro, cuyo país, con la nueva ley, se vacía de cubanos para huir de la miseria, del terror y de los crímenes que van esmaltando la hegemonía del ángel liberador?

¿Es que China, Yugoslavia o Albania pueden tentar a cualquiera a establecer un régimen similar, sacrificando, en aras de un espejismo y de una hipótesis absurdos, libertad individual, aspiraciones colectivas?

En cuál de los países citados, sometidos a la razón de la fuerza del bolcheviquismo, se ha permitido la creación y la supervivencia de la pluralidad de partidos de Waldeck-Rochet? Y de haberse permitido, ¿cuánto tiempo hubiese sobrevivido la tal «pluralidad» a la influencia comunista y a su trabajo de zapa?

Que no se me atribuyan por lo leído hasta aquí, inclinaciones demagógicas sospechosas; ya he dicho alguna vez la opinión que me merece la política de toda laya, y espero seguir diciéndolo. Pero no puedo negar tampoco la indignación que me producen las declaraciones de la especie del secretario general del partido comunista francés, que más bien parecen dirigidas a niños de teta que a hombres hechos y derechos con dos dedos de sentido común.

Y me indignan doblemente sus declaraciones porque él sabe mejor que nadie que, con todos sus defectos — que no son pocos —, las democracias conceden al bolcheviquismo lo que éste no otorgará nunca a los demócratas: una más que relativa libertad de expresión y de reunión.

ANDRES MARTINEZ

CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA por Pedro VALLINA Precio: 2,80 NF. en esta Admín.

JUAN ROVIRA

Después de una penosa y larga enfermedad nuestro compañero Juan Rovira ha fallecido a sus 73 años de edad en el hospital de Nevers. Rovira, antiguo militante confederal del Sindicato de Camareros, nos ha dejado sin poder ver su país natal liberado de la dictadura que subyuga al pueblo español.

Solo y alejado de sus familiares, la F. L. de Nevers y Amigos de S.I.A. de la Nièvre han participado solidariamente a sus mínimas necesidades. En el entierro, verificado civilmente el día 21 de mayo, estuvieron presentes compañeros de S.I.A. y de la F. L., amigos españoles y franceses. Un compañero de la F. L. de Nevers y otro de S.I.A., con frases de dolor, se dirigieron a todos los presentes agradeciendo el acompañamiento a su última morada del cadáver de nuestro compañero en nombre de sus familiares ausentes imposibilitados para venir desde España.

Reciban sus familiares nuestro más profundo pesar. S.I.A. y C.N.T. de Nevers.

RICARDO BRANGOLI

Carta recibida del compañero F. Hernández me comunica la triste noticia de fallecimiento, el 10 de septiembre en el hospital de Orléans, del que fue excelente compañero Ricardo Brangoli.

Tal como fue su deseo, envuelto su cuerpo con la bandera roja y negra, así fue acompañado y enterrado el buen amigo y compañero. La estima que disfrutaba como a tal que daba patentizada con el acompañamiento heterogéneo, todos tristes y deseosos de dar la última despedida al hombre de la C. N. T. Franceses y españoles, nuestra organización y S. I. A. representados eran fiel reflejo de lo que significaba el hombre confederal. Lo merecía...

Ignoro si algo se habrá escrito o bien si se escribirá sobre el tal compañero, pero yo me creo en el deber de escribir unas líneas a tal efecto por haber vivido con él la vida militante, de organización y lucha en Barcelona, y en este caso en el seno del Sindicato de Transportes y Comunicaciones (Sección Autobuses G.). Seguro estoy de que quedarán satisfechos de lo que yo haga cuantos convivieron y lucharon al lado de Brangoli en Barcelona y están esparcidos por todos los rincones de Francia.

Aún leo correspondencia que desde hace poco recibí del buen compañero. Al lado de su inextinguible optimismo por ver a la C. N. T. en el plano de valor histórico que siempre lo caracterizó, un algo de amargura, sin embargo, quedaba reflejada en su escritura. «Ah, si estuvieramos en Barcelona...» me decía.

El compañero Brangoli fue, en Barcelona, uno de los tantos hombres confederales, un luchador infatigable, un convencido, un militante. Sus ojos, sus gestos, decían más que un discurso. Nada de medias tintas. Reflexión, sí, pero partidario de la acción inmediata. Así era Brangoli. Con hombres de voluntad y carácter

LIBERTAD SINDICAL

MILES de gargantas llevan gritando este deseo desde hace 27 años y miles de hombres han pagado su «osadía» con la vida o con duros años de cárcel... e incluso hoy, que tanto se pondera «la paz española», despistando a una juventud «que no conoció la guerra», hoy si ya no se paga con el piquete de ejecución ni con treinta años de cárcel, se sigue no obstante, «castigando» con condenas menores y la moda de la multa, que muchas veces lleva consigo sacar a la pública subasta el ajuar reunido con muchas penas y sacrificios.

Así, el deseo expresado colectivamente de «sindicatos libres» resulta un verdadero triunfo, no del sindicalismo fabricado por Franco para medro de ambiciosos, sino de aquel otro sindicalismo de marchamo apolítico y de neta aspiración libertaria, hasta hoy calumniado, masacrado, triturado. Y la resultante es que, pidiendo sindicato libre desde los estudiantes y obreros hasta los curas (véase la manifestación clerical del 11 de mayo) y reugetes en Montejurra, se explica claramente que el «cuarto de siglo de paz» (léase de guerra y de odios contenidos) no es otra cosa que un período nefasto para el pueblo español. Esto lo hemos venido pregonando nosotros y con nosotros toda la izquierda perseguida y clandestina, todos los catalanes honestos y todos los vascos consecuentes desde que el tirano de El Pardo se alzó en armas contra un régimen democrático con sindicatos libres, con Parlamento abierto y con una libertad de asociación y de propagación de ideas. Y hasta hace poco éramos solos este conglomerado de españoles — marginados por el régimen en cárceles y presidios — los únicos a gritar la gran estufa que se estaba haciendo al pueblo español. Nuestro trabajo perseverante, nuestra acción mantenida pese a la salvaje represión que hemos sufrido, pese al dislocamiento de nuestros hogares, pese a todos nuestros sinsabores y vicisitudes, ha permitido que comience a clearing la aurora de nuestra libertad, con la coyuntura actual que amenaza seriamente los cimientos de este régimen podrido que sólo sostienen los que criminal y jurídicamente llevan ligadas sus vidas y haciendas a él. El resto, se aparta para condenarlo o para ver su caída indiferentemente.

Ahora, los papeles se han invertido: el cura «trabucaire» que pregonaba en las galerías de las cárceles en épocas de «preparación pascual» con sus

«astras del 9 al cinco y bien visible, amenazándonos con el «finquero» con un día de juicio final que acabará con la peste marxista», grita con nosotros: «¡Sindicato libre!», y hasta los carlistas provocadores de tres guerras civiles en España, le dicen a Franco que no, que también quieren ellos Sindicatos libres, y la Falange, que cree sentirse aún bajo el dominio de sus «cinco rosas» y espadachines de degüello, quiere también «sindicato más a tono con las realidades de hoy», coqueteando con figuras que otrora fueron destacadas en el movimiento sindical español.

Así están las cosas. Y van de mal en peor para este régimen que ya no sabe qué hacer y que cuenta con un Caudillo que el monárquico y decadente Pemán — pelmazo de la poesía — lo glorifica «como personaje inédito dado por Galicia» «para gloria de España». — ¡Pobre Rosalía de Castro! Y la resultante es que, pidiendo sindicato libre desde los estudiantes y obreros hasta los curas (véase la manifestación clerical del 11 de mayo) y reugetes en Montejurra, se explica claramente que el «cuarto de siglo de paz» (léase de guerra y de odios contenidos) no es otra cosa que un período nefasto para el pueblo español. Esto lo hemos venido pregonando nosotros y con nosotros toda la izquierda perseguida y clandestina, todos los catalanes honestos y todos los vascos consecuentes desde que el tirano de El Pardo se alzó en armas contra un régimen democrático con sindicatos libres, con Parlamento abierto y con una libertad de asociación y de propagación de ideas. Y hasta hace poco éramos solos este conglomerado de españoles — marginados por el régimen en cárceles y presidios — los únicos a gritar la gran estufa que se estaba haciendo al pueblo español. Nuestro trabajo perseverante, nuestra acción mantenida pese a la salvaje represión que hemos sufrido, pese al dislocamiento de nuestros hogares, pese a todos nuestros sinsabores y vicisitudes, ha permitido que comience a clearing la aurora de nuestra libertad, con la coyuntura actual que amenaza seriamente los cimientos de este régimen podrido que sólo sostienen los que criminal y jurídicamente llevan ligadas sus vidas y haciendas a él. El resto, se aparta para condenarlo o para ver su caída indiferentemente.

Ahora, los papeles se han invertido: el cura «trabucaire» que pregonaba en las galerías de las cárceles en épocas de «preparación pascual» con sus

Cabe reflexionar a estas horas si era preciso un millón de muertos, treinta años de atraso moral y económico, el embrutecimiento de un pueblo — que era en aquella época orgullo de Europa y sal de España — la división en cada aldea de la mitad de unos contra otros, el sueño iluso de un Imperio ganado por Alemania e Italia y hoy dominio militar del Yanku... Cabe y es deber de pensar de todos los que aun no han caído en la cuenta de que para este viaje río se necesitaban alforjas... Este es el gran daño ocasionado a España como entidad geográfica, como colectividad humana y como esperanza para el mundo.

Nosotros, que no estamos empujados en resolver el problema a sangre y fuego, alertamos a la opinión obrera y alertamos también a los de arriba. A los de abajo, a los nuestros, a cerrar filas, unidos codo a codo y empujemos todos a una. Y a los de arriba: aun estáis a tiempo, si no para salvar vuestras haciendas, que son patrimonio nacional que habéis robado, si para salvar el pellejo por los mundos que tantos y tantos exilados políticos españoles han regado con su sangre y con su llanto.

Para los de abajo es nuestra consigna de lucha y para los de arriba es un consejo generoso de los que queremos vivir en paz. — R. S.

NECROLOGICAS

Transporte, de Tranvías y Autobuses. Si cada uno no perdió la memoria, comprenderemos lo que fue en vida Ricardo Brangoli, para que en nuestro yo viva un algo de tristeza, además de comprender que con su desaparición la Confederación Nacional del Trabajo ha perdido uno más de sus puntales, en donde se asienta toda una historia de lucha e idea.

Si bien la C. N. T., en Orléans le acompañó con la despedida para siempre, específicamente todos los de Autobuses — creo es cumplir con mi deber — le damos la nuestra. ¡Vaya nuestro saludo de despedida, querido Brangoli! — J. Bassons.

Servicio de librería

Table with 2 columns: Title and Price. Includes items like 'Salvador Seguí', 'Obras completas de Rafael Barret', 'Teatro de Rodolfo González Pacheco', etc.

Panorama de la Costa Azul

(Viene de la página 2.) kilómetros a una velocidad vertiginosa. Las olas del Mediterráneo crujen al romperse sobre el acantilado, formando copos de espuma. De vez en cuando pasamos cerca de algún campamento de veraneantes instalado en los sitios de mejor sombra.

En Mónaco, sobre un cerro que forma profundo acantilado sobre el mar y que domina todo el principado, fue construido hace dos siglos y medio el palacio de los príncipes. Pequeño Versailles, morada también del actual príncipe que rige la vida de este pueblo. El palacio está custodiado por guardias rígidos, estrizados, que no pastean, con su uniforme blanco, casco y fusil con bayoneta calada.

Simbolo del Poder, del dominio, del gran señor que se impone a la voluntad del pueblo trabajador. Reminiscencias de un pasado que la revolución francesa no supo destruir en lo más profundo de sus raíces.

El panorama que se descubre desde este lugar rodeado de jardines, poblado de comercios, bares y restaurantes, es grandioso. Debajo, el pueblo con su ajetreo de coches, bonitos jardines hasta en lo alto de algunas azoteas y el pequeño puerto lleno de barquitos y yates con mucho lujo.

En frente están las montañas de los Alpes, con sus faldas verdes, llenas de olivos, que se extienden hasta el interior de Italia. A la espalda queda el mar azul, donde se ven muchas barquitas con sus velas blancas desplegadas, corriendo hacia todas las direcciones.

Sabido es que en el dominio de este principado se encuentra Montecarlo, conocido internacionalmente por su famoso casino, donde acude gente acaudalada del mundo entero para juzgarse grandes fortunas.

Al fondo de amplios jardines, sobre la orilla del mar, está construido tan suntuoso edificio. La espaciosa plaza que toca sobre sus muros está siempre llena de autos lujosos. Los empleados con uniforme se inclinan al pasar los señores que son más o menos asiduos al juego.

«¿Cuánto vicio, cuánta perversion, cuánta ruindad encierran los muros de esta confortable casa! ¿Cuántas almas deben salir destrozadas por siempre de este centro de corrupción con escaleras de mármol y brillante fachada!

Contrasta esto con la llegada cada mañana de varios trenes cargados de trabajadores, de hombres y mujeres honestos y laboriosos que vienen de

Italia para ser empleados durante la jornada en todas las profesiones que dan vida y progreso al principado, volviendo por las tardes a sus respectivos domicilios, con la satisfacción de haber podido ganar el pan de sus hijos y familiares.

En pocos minutos hacemos el trayecto que separa Montecarlo de Menton. Posiblemente sea este lugar el que disfruta de mejor clima en toda la costa, contando desde Perpignan a la frontera italiana. Los naranjos y limoneros plantados en las calles no lo confirman. La extensa y aseada playa está llena de bañistas. Hoteles confortables donde se paga por cenar y dormir una noche, lo que gana un trabajador durante la semana. Esto de los precios, con más o menos variantes, en todos los lugares que hemos señalado vienen a ser casi lo mismo.

Subiendo por la carretera que serpentea la vertiente de los Alpes, el campo está moteado de casitas blancas, cercadas de olivos, eucaliptos, higueras chumbas, pitas, retamas, lentiscos, encinas y otras plantas que hace tiempo no habíamos visto y que llenan de fragancia el aire que se respira.

«Vous êtes espagnols? Nos preguntó un viejo pequeño y demacrado que bajaba por la carretera encorvado bajo un saco de hierba. Después nos explicó en lengua confusa, mezclando el italiano, el español y el francés, que él había sido jardinero de V. Blasco Ibañez, informándonos de algunos pormenores de su vida.

Desde nuestra atalaya vemos el pueblo lleno de autos y de turistas bulliciosos. El sol matiza el exuberante paisaje que contemplamos. El azul del cielo se confunde con el Mediterráneo en el horizonte infinito.

Junto a una mancha verde, que se distingue, formada por olivos centenarios, se encuentra la Fontana Rosa. «El Jardín de los Novelistas», como solían llamarle. Vasta propiedad de Blasco Ibañez, con hileras de naranjos y limoneros un tanto abandonados de las labores necesarias.

Al interior, sobre rincones apartados, cubiertos de árboles y enredaderas, pueden verse los bustos en bronce de los novelistas que más fama han tenido en el mundo de las letras: tales como Balzac, Dickens, Dostoyevski, Victor Hugo y otros.

En el jardín aireado se encuentra el busto de Cervantes; al pie una balasa de agua para darle más frescor.

«Cuando Trotsky creó los soviets en Leningrado, que no eran ni más ni menos que nuestros Comités de Barriada, no pensó tampoco que en éstos perdían la libertad...», hay que leer que en ellos perdían la libertad; dicho en otros términos, el poder, que en principio era la idea de él y todos los que hasta entonces habían teorizado sobre revolucionarismo federal, como era para los socialistas de todo color, comprendidos nosotros mismos.

Posiblemente haya más errores, pero esos tres son capitales, ya que parecen confundir y desfigurar las frases, aunque el espíritu sigue en las otras. Si consideras propio indicarlo te lo agradeceré, para satisfacción de todos, — M. Puente.

COMUNICADOS

F. L. DE TOURS Convoca a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el 2 de octubre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

REDACCION DEL «C. S.» Entrevista a las 5 de la tarde del 1º de octubre próximo. Encarecida la asistencia de todos los redactores.

F. L. DE ROANNE Celebrará reunión general el 2 de octubre para asuntos importantes. A las 9, en el local social.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE Quedan invitados todos los compañeros afiliados a esta F. Local, a la asamblea general que tendrá lugar el próximo domingo 24 de septiembre a las 9 y media de la mañana en el sitio de costumbre.

F. L. DE BURDEOS Se invita a todos los compañeros a la charla que el compañero Vicente Llansola dará el domingo 2 de octubre a las 9,30 de la mañana, en la Bolsa, 42, rue Lalanda.

REGIONA CATALANA Agrupación de Paris Asamblea general ordinaria para el sábado 1 de octubre a las 5 de la tarde en el lugar de costumbre. Se ruega puntualidad y asistencia, hay asuntos de importancia.

F. L. DE PARIS Día 2 de octubre a las 9 y media, continuación de la asamblea.

CORREO DE REDACCION

—J. H., Marsella. Lo que me olvidé añadir no tiene importancia. Hay confianza.

—Compañeros de Gibraltar. — Los paquetes se reciben normalmente.

—F. L. de Bruselas. Un acuerdo de Congreso indica que esa suerte de avisos deben ser publicados en el Boletín Interior, a cuyo efecto trasladamos a Toulouse vuestro comunicado.

—P. C., Toulouse. Efectivamente, los 35 F. fueron recibidos. Pero el dinero administrativo no lo dirijas a la Redacción.

NUMERO 57 DE «UMBRAL» —S. I., Toulouse. Irán las 250 ejemplares.

—Fernández, Paris. Servidos 20 ejemplares.

—Rodríguez, Choisy-le-Roi. Pasa a recoger los 3 ejemplares.

—C. R., Salamanca. Recibirás los ejemplares que pides.

—E. C., Barcelona. Idem, de idem.

FESTIVAL Y CHARLA COMENTADA EN CLERMONT-FERRAND Con el concurso del conocido «Grupo Artístico Cultural» se celebrará un festival folklórico y de variedades, el día 9 de octubre a las 15 h., en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU, 78-84
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. n.º 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SINDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



LA FARSA DE LAS ELECCIONES SINDICALES

La oposición a las elecciones sindicales-franquistas que se pretende celebrar en España arrece. Los sindicatos clandestinos multiplican la propaganda abstencionista coincidiendo con gran parte de la población trabajadora que ya se iba preguntando el porqué de una «contienda» electoral-sindicalista con candidatos para cándidos, esto es, de aceptación condicionada a la disciplina política del régimen. Por poca que fuese la conciencia de clase en nuestro malhadado país, donde el derecho ciudadano está proscrito para mayor ventaja de la dictadura, la voz velada, pero certera del sindicalismo llamado libre no puede menos que gozar de audiencia preferente en los espíritus de los humildes. Tan densa es ya el «rumor» protestatorio (o disconforme) de los trabajadores del campo y de la industria, que en la dirección del Vertical se han manifestado deseos de aplazar esa contienda figurada para darle en unos meses, tal vez dentro de un año, más «verosimilitud proletaria» con nuevos procedimientos.

Pero claro, tan avanzada está la propaganda, que suspender (momentáneamente) las pretendidas elecciones equivaldría a un fracaso, y los fracasos no apanan al régimen. Ahí está el fiasco del S. E. U., que ha penetrado tan adentro en la entraña del franquismo. Otro fracaso del sistema en campo obrero doblaría el des crédito de Franco, ese descreído de que «el jefe nunca se equivoca». Se equivocó jugando la carta nazifascista y se había equivocado en la creencia de que un golpe de espada contra el pueblo en 1936 le apartaría España en tres días, y en ello, tan sangriento y desastroso, estuvo porfiando durante tres años. Se equivocó creyendo catequizar a los españoles mediante el pánico y la escuela, y sus huérfanos han resultado impopulares, repudiados y odiados. La generación nueva no ha salido franquista, ni siquiera lo fue la vieja, abollada por tres años de guerra y diez de represiones sangrientas y vejatorias. No dio el resultado esperado el Plebiscito de 1947 (99 y medio por 100, característico en los grandes dictadores) puesto que el «gaje se cifró en un 60 y medio con decimas de votos, a pesar de las coacciones, amenazas e imperiosidades características de la época.

Franco y su sistema han fracasado también con su política centralista, ya que las regiones se le desbordaban, teniendo que contener mediante la fuerza, puesto que en ellas no ha entrado la convicción franquista. Franco todopoderoso se ha rajado durante treinta años frente al Peñón de Gibraltar porque los ingleses no son «rojillos» desamparados y cazables como conejos. La economía franquista no se ha reivindicado por sí propia debido a que, pobre mendiga, se columpia en brazos del Dólar y se «re-

hace» con la caridad extranjera del turismo. Ninguna solución ha aportado el fascismo nacional, o el nazifalangismo, a los problemas vivos de España. Ni el mundo del trabajo — el más esclavizado por la espurea ley franquista — ha alzado voz contra los deseos franquistas a pesar de ser el que más razones de pánico posee en España. Las huelgas espontáneas le han sido impuestas a Franco desde 1950, llegando ellas a tomar carta de naturaleza. El nacional-sindicalismo está virtualmente vencido.

Y para reanimarlo las jerarquías tratan de democratizarlo... aparentemente. Y organizan elecciones (libres) con candidatos obedientes, o forzados a la obediencia. Políticamente Franco no admite elecciones (porque el sufragio universal es una farsa), y trata de introducirlos en lo social para farsar a los trabajadores. Pero éstos ven lejos a pesar de la ignorancia sistemáticamente sembrada por el franquismo. Y dicen para su sayo: «Estrechos de bolsillo, pero anchos de entendaderas».

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

TRASNOCHADOS APOLOGISTAS DEL FASCISMO HISPANO

ARTICULOS y más artículos, libros y más libros se han escrito en relación a la trascendental etapa de guerra y revolución que se inició en España en julio del 1936. Aparte de lo escrito por los propiamente interesados en la contienda, miembros de partidos y organizaciones diversas, por lo que cabe decir lo de que cada cual tratara de echar el agua a su molino, tenemos todo un caudal biográfico aportado por elementos de uno y otro país que, desafortunadamente, con objetividad, han tratado de poner al desnudo hechos e ideas. De lo que hemos podido leer, por su lealtad, por su volumen de documentación, guardamos en particular, grato recuerdo de los libros: «El laberinto español», de Gerald Brenan; «La Revolución Española» — «Las izquierdas y la lucha por el Poder», de Burnett Bolloten; «El mito de la Cruzada de Franco», de Herbert R. Southworth; «La revolución y la guerra de España», de Pierre Broué y Emile Témime.

Cuando se han leído obras como las citadas, destaca por su pobreza de ideas, por su menguado papel de último mono, el libro «L'Est de Saint-Sébastien», de Robert Cassagnau, que acaba de aparecer en las librerías francesas. Se nos dice en la cubierta del libro que está concebido «sans parti pris». El autor nos convence de su imparcialidad al decírnoslo (pág. 74): «El sector de los Nacionalistas nos parecía el más interesante, porque no teníamos simpatía por el Frente Popular, y porque nos hallábamos en la edad en que uno se inclina de preferencia por el orden nuevo, contra el orden establecido.» Como se ve, el autor esgrime razones de peso, argumentos convincentes...

Creo que fue Oscar Wilde quien escribió que incluso las cosas trágicas, cuando se explican de un modo exageradamente absurdo, caen en lo ridículo, se transforman en cosa risible, por lo grotesca. Es lo que le ocurre al libro de referencia, escrito «sans parti pris». He ahí unos pocos detalles:

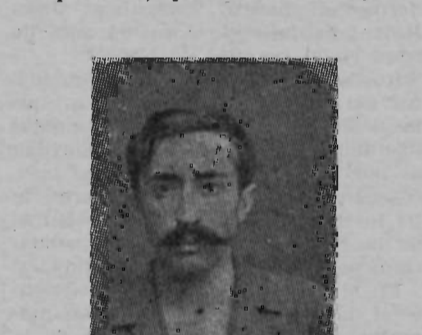
Todo el mundo sabe que el fascismo español, antes de lanzarse a la calle estaba en convivencia con el alemán e italiano, de quienes recibió ayuda en todos los órdenes. Se saben la serie de crímenes que cometieron contra el pueblo indceno apenas iniciaron por sorpresa el levantamiento. Respecto a Mallorca, nos lo relató el escritor catalán francés Bernanos; y en un libro titulado «Doy fe», un abogado, secretario del Juzgado, en Burgo, huído de allí, contó con detalles pormenores, toda una retahíla de crímenes. Pues bien, el imparcial autor antes nombrado, nos dice que según los fidedignos informes aportados por Burgos, fueron «los del otro lado» quienes iniciaron las atrocidades. Y si los «nacionales» llevaron combatientes de otros países a combatir en sus filas fue porque los «rojos» los tuvieron antes. Guernica, que ya es sabido fue masacrada por la aviación fascista, en la versión del libro en cuestión, lo de la aviación fue poca cosa. Los anarco-comunistas destruyeron la población antes de evacuarla... Es harto sabido que Alejandro Lerroux, en sus años de demagoguismo, siendo el «Emperador del Paralelo», escribió uno de sus artículos fulminantes, al que puso por título: «Rebeldes, rebeldes» destacando la famosa frase: «Levantad el velo de las novicias y hacéldas madres!» Pues bien, monsieur Cassagnau, le cuebla la frase en cuestión a Indalecio Prieto, aduciendo que se le escapó en una exaltada intervención mitinesca, en Barcelona...

Y si para muestra basta un botón, sobra ya crónica para señalar tantas sandeces como contiene el libro.

LAS «MEMORIAS» DEL DOCTOR VALLINA

Los epistolarios, las «memorias», los «diarios», por su carácter de intimidad en el relato, suelen constituir valiosos documentos humanos, revelando las características de la sensibilidad del autor, y los factores ambientales que le influenciaron de una o de otra forma. Ya se ha dicho, en relación con nuestro ambiente libertario, lo interesante que hubiera sido el que ciertos compañeros, unos por su vida agitada, otros por sus relaciones, hubieran dejado escritas sus «memorias». No lo han hecho, algunos por desprecocupación, los demás por un sentimiento de mal entendida modestia. Es una verdadera lástima, ya que se nos hubiera ofrecido el conocer detalles estimables.

Como vía de ejemplo en nuestro ambiente idealista, pueden citarse las «memorias» de Pedro Kropotkin y las de Rodolfo Rocker. Más que el maté personal, particularmente en el



primero, notamos un conjunto de hechos, de historia social, sumamente ilustrativos; traza la psicología de elementos de más o menos relieve, especificando defectos y cualidades. Con mayor extensión, con más profusión de detalles, las «memorias» de Rocker se han ido extendiendo en varios voluminosos tomos. Los futuros historiadores sociales hallarán en dichas obras, las de uno y otro escritor, pródiga cantera de información.

Si no es posible hacerlo ahora, algún día será menester pensar en la reedición de «Mi Vida», de Federico Urales, «memorias» ricas en detalles para el militante y para el hombre estudioso. Se hará buena labor si se llevan a la imprenta las de Manuel Pérez, fallecido en el Brasil, sin poder ver editadas un manojito de cuartillas, donde resaltan diversas características, en glorias y penas, del desenvolvimiento de la C.N.T. y del Movimiento Libertario hispano-lusitano. Desearíamos también que el querido compañero Plaja tuviera el sosiego necesario para poder concluir sus empujadas «Memorias», que, por tratarse de quien se trata, han de ser interesantes.

Desde Venezuela, nos dice el compañero Vicente Sierra que tal vez, a no tardar, verán la luz las «Memorias» de nuestro veterano compañero el doctor Pedro Vallina. Se trata de ser la suya vida larga y laboriosa; pródiga en hechos acaecidos en cuanto a idealista de formación anarquista. Varios detalles autobiográficos nos ha ofrecido en diversos escritos; mas esperamos que sea ahora una relación detenida, cohesionada, a lo largo de su fecunda existencia. Y esperamos, deseamos, que aún y con todo su edad bien avanzada, continúe, año tras año, manteniendo su fuerza vital, tranquilo, sereno, en su bien ganado reposo.

UNA APRECIACION DE EUGENIO NOEL

Treinta años se han cumplido desde el fallecimiento del hoy olvidado Eugenio Noel. Escritor de fibra, de positivo talento, que puso el empeño de un Joaquín Costa, y de Francisco Giner, en luchar por una España progresiva, siendo el que más batalló contra el vicio nacional de las corridas de toros y la chulería del flamenquismo. Destacan entre sus li-

bros: «Pan y Toros», «Escenas y andanzas de la campaña antiflamenca» y «Nietos de la Baza», que dedicó a la memoria de Ernesto Renán y León Tolstói. «Por vosotros (dice en la dedicatoria) el espíritu que arde en mí tomó la forma de apostolado.»

En el segundo tomo de «Tipos españoles», de Felipe Alaiz, hay un trabajo interesante, como todos los suyos, que lleva por título: «Eugenio Noel, hijo de la lavandera». He ahí unos párrafos del mismo: «Noel describió las capeas como nadie; como nadie trazó cuadros de españoltería soez... Su pluma ampliamente realista, aguda y briosa, con el estilo de los que no escriben por escribir, tenía una desesoperación razonada.»

«Si se quiere conocer la España del primer cuarto de este siglo, habrá que recurrir a Noel y a sus aguafuertes. A pesar de las limitaciones en la profundidad, impuestas por el colorismo, a pesar de todo y de todos, Noel es un garboso aguafuertista que tal vez no sospechaba su valor documental. Es el español que da el salto de la garrocha y se mata, sin tener tiempo de vivir por él.»

En efecto, como todos los hombres que viven por el ideal; como cuantos se han tomado en serio y en su sentido romántico la ideología sustentada, Eugenio Noel no buscó con espíritu calculador hacerse una situación. Murió pobre, y en una cama de hospital. Tenía talento, pero no era un talento rentable, como dicen los hombres de negocios, las gentes prácticas.

Creo que fue su obra «Escenas y andanzas de la campaña antiflamenca» que le unas apreciaciones de Noel, dignas de reflexión. Opinaba que si los librepensadores, los hombres de espíritu justiciero y progresivo, pusieran el empeño, el tesón que ponen los fanáticos en defender ideas retrogradadas, mucho se hubiera adelantado, el progreso moral hubiera alcanzado insospechadas proporciones. Desgraciadamente, observamos como no pocos que podrían ofrecer ejemplo de sensatez y dinamismo, en la acción contra las fuerzas del mal, se enzarzaron en mezquindades con los propios compañeros de camino y de fe. Como si vivos y otros fueran incapaces de llegar a un acuerdo en un clima de lealtad, arrojando por la borda el ciego, el estúpido apasionamiento.

La aparición de un número de la revista «Umbra» dedicado ocho páginas a Salvador Seguí y a la deportación de 33 compañeros al castillo mahonés de La Mola, me sumerge en un sinfín de recuerdos. «Solidaridad Obrera», de París, se celebró frecuentemente de la figura del Noi de Sucre, habiéndole incluso dedicado un libro, y tal vez de estos sucesos que la figura máxima del sindicalismo libertario español sea o parezca ser — así conocido. Sin embargo, el tema no se ha tratado exhaustivamente. Y es que nuestro hombre, por mérito personal y acierto de época (la fundación de la C. N. T. y su trepidante desarrollo), va resultando una cantera de materiales morales e históricos inagotable. Si por esta afirmación «atrevida» se nos exigen explicaciones, daremos una que nos parece satisfactoria: El interés que la figura de Seguí y su ambiente despertaron en los historiadores de España. Efectivamente, Bolcels, en su esbozo histórico del movimiento obrero confederal barcelonés (años: del 1916 al 1923, o sea los más expuestos para ser tratados durante el franquismo), se ocupa preferentemente de nuestro compañero en términos convenientes, y asimismo se anuncia la edición de una biografía de Salvador Seguí emprendida por una entidad benéfica nortea, que para el caso se atribuye visos de imparcialidad que ya veremos.

A nadie se le escapa que, exponiendo los valores personales de una entidad, se valoriza, de rechazo o adrede, a ese propio organismo que da fondo a los biografiados. De donde

LOS QUE NOS DEJAN

La ciencia no ha llegado aún a evitar el desgaste de los tejidos y de las vísceras. Humildes y poderosos siguen — seguimos — idéntico proceso. Todos nos encontramos nivelados — con gloria o sin ella — en el momento postrero. Los que por ahora continuamos — y los que nos «continuarán» — nos hallamos sujetos a la misma suerte.

Sobran los pesames entre quienes tienen conciencia del proceso biológico que rigió nuestra existencia. Corresponde a nuestra ética una manifestación de afecto, de sentido recuerdo hacia nuestros compañeros de lucha. En nuestra prensa internacional recogemos a menudo notas extremadamente dolorosas. Nuestro propio yo van quedando en las letras molidas, arrancando a nuestra memoria no pocas veces valiente hechos y escenas de un ayer agitado y rico en incidencias.

La semana pasada se mencionó en estas columnas al Doctor Pujol, entusiasta militante que fue, de un Granollers plerótico de afanes libertarios. Nuestro correlacional nos dio cuenta del acto de sepelio realizado en Petropolis. Explicó que se ofrecieron una treintena de coronas de flores. Compañeros de trabajo de la compañía de aviación en la que Pujol prestaba sus servicios, personal de un hospital en el que trabajó cierto tiempo; vecinos que le apreciaban por su valor moral; militantes libertarios que recordaron la C.N.T., la F.A.I. y las J.J. LL... Escarnio o desverguenza, hasta los representantes del gobierno franquista enviaron su corona. Todos los cuervos se acercan al olor de la carroña...

Se comunicó también la semana pasada, la muerte de Antonio Faciáben, conocido en las letras por el pseudónimo de Costa Iscar. Espiritu culto y selecto, formó parte de la corriente individualista que tanto aportó al anarquismo, que constituyó valiosa orientación en nuestros años mozos. A través de Elizalde y de Costa Iscar conocimos en las orillas del río de la Plata el venero inagotable de maestros de la talla de Han Ryner, Emile Armand, Eric Ibsen, B. Bjoernson, Tucker, Mackay, Voltairine de Cleve, Stirner y a la portuguesa insignie Marina Lacerda de Moura... Los años me pesaron sobre el cerebro de Costa Iscar quien, al igual que Rocker y Armand se mantuvo lúcido a pesar de su edad. Desde hace unos años no insistía en el deseo de que se publicara en español «La Risa del Sabio», de Han Ryner, amorosamente traducido por él. La segunda parte de «La Sabiduría Riente» aparece en folletín encuadernable con un suplemento de «Umbra»...

Con pocos días de intervalo supimos la desaparición de Cristóbal Otero, en Montevideo y de Antonio Casanova, en Buenos Aires. Dos nombres que se adelantaron en nuestro afecto desde hace largos años. Conocimos a Cristóbal Otero en 1931. Dias aciagos y al propio tiempo ricos en incidencias y en contactos humanos, solidarios de compañero a compañero. Los deportados de la Argentina no podían, no pueden olvidar a Cristóbal Otero. Lo podía atestiguar Sobrino, uno de los no muchos sobrevivientes de entonces, que reside en la Argentina. Desde México podría abundar en lo mismo Miguel Ramos, Giménez Igualada, el de la voz ronca y cascada que en las tribunas del Gaucho, de Cagancha o del Cerro lograba enternecer los corazones de los oyentes, en una intensa emoción...

Otero, sonriente y acogedor, se hallaba en todas partes, como dotado del don de ubicuidad. Entre otras cosas organizó una biblioteca en el Centro Protección de Chóferes y se hizo cargo de una revista: «El Auto Uruguayo», que durante más de treinta años constituyó en Montevideo una alta tribuna del «buen sentido». Modesto órgano de una organización cooperativa de taxistas, fue notable vehículo de educación intelectual en el que en prioridad se hallaba la colaboración anarquista. Otero era un «funcionario» del Centro. En realidad fue un orientador y tal vez irremplazable. De tanto en tanto hemos mantenido contacto epistolario, sobre todo en torno a labores editoriales...

Un amigo común que llegó hace tres meses de Buenos Aires me informó confidencialmente: Casanova se acaba. Hospitalizado, en plena conciencia de su situación, Antonio se mantenía alerta y vivaz, sin que decayeran sus ánimos, «obrando», en la medida de sus fuerzas, por la Anarquía.

Casanovas se halló aquí, entre nosotros, en París. En los tiempos de Gerónimo Rodríguez, hoy en Buenos Aires, de Luzaga — que se fue sin irse — y de todos aquellos que en la rue de la Douane animaban y daban forma a «Solidaridad Obrera». Durante cierto tiempo fue director responsable del semanario. Por aquel entonces le publicamos en Burdeos un folleto en el que se elevaba contra las reincidentes veleidades «gubernamentalistas» que resurgieron en el exilio. Se tituló el folleto «Posición revolucionaria». Llegó Casanova a España al propio tiempo que Maguid, Grimfeld, Cotelto, Trua, Raúl Carballera y tantos otros entusiastas que desde América del Sur se integraron a la Revolución Española... Volvió a Buenos Aires hace unos quince años. Sus rasgos morenos y enérgicos quedaron grabados en nuestra retina... y en nuestra memoria sus palabras y gestos...

CONTRASTES

Un industrial inglés que dirige en Durham una fábrica de tejidos decidió recientemente acordar completa libertad a su personal. Reptiendo una expresión que se empleó en los contornos, «decolonizó» a sus obreros. Estos pueden entrar y salir de la fábrica cuando les da la gana, como cuando les place y fumar un cigarrillo a su guisa. Por otra parte pueden reducir o combinar sus horarios por su propia voluntad. Es el propio obrero el que establece su hora de paga en razón de su propio rendimiento. Se procede luego a una simple verificación.

El director de la fábrica se felicita de la experiencia. La producción aumentó considerablemente. El trabajo se realiza a conciencia y cada obrero aspira a probar su propia capacidad. La empresa progresa y todos se hallan satisfechos. El director ha de haberse inspirado en Owen, Samuel's Miles y en las modernas concepciones sociales.

En cambio, el comentarista de tal noticia pretende abundar en ejemplos negativos. Cita la descolonización en África e imagina a los obreros desorientados, ignorantes de toda concepción económica y social. Hay gentes que pasan por su signo sin apercebirse de lo que en torno suyo ocurre. Ignoran lo ocurrido en España y nada saben de los ensayos cooperativos, colectivistas y de autogestión, que tienen lugar en diversos países, y que tienen conexión directa con el ensayo del industrial inglés. Una de las preocupaciones primordiales del «neo-capitalismo» es la de integrar al obrero en las responsabilidades de la empresa, ofreciendo una calculada participación en los beneficios. La revolución industrial prosigue en etapas cada día más rápidas transformando las condiciones económicas y sociales de las clases laboriosas hasta el extremo de modificar su mentalidad. No piensa hoy el obrero en la Revolución Social manumisa. Concibe un bienestar puramente económico que se halla al alcance de su mano. Basta con obtener un «buen salario» aunque se le exija el sacrificio de innumerables horas de trabajo. No se trata — ahora — de luchas sindicales par obtener un respeto y una situación de dignidad. Todo basta con lograr «una buena plaza y un buen salario», ya que en régimen capitalista «basta un poco de suerte» para acceder a la riqueza... Lo demás son zarandajas y ganas de perder el tiempo. Vale decir que el sistema de «libre concurrencia», a la vez que va unificando las clases sociales, hace del obrero un burgués en potencia, restándole fuerzas y actividades a los propagadores de la revolución.

Evidentemente nada de esto ocurre aún en España, rincón escondido tras los Pirineos donde Capitalismo e Iglesia se hallan al nivel de los primeros años del siglo, o más atrás. Un comunicado de prensa explica que «una cincuenta de operarios de la sociedad «Tarabusi», de Bilbao (fabricante de piezas para automóviles) fueron puestos de patitas en la calle, de acuerdo al veredicto del magistrado del trabajo. Los trabajadores expulsados fueron acusados de organización de huelgas en dicha empresa.»

Hasta aquí nada de particular. Lo tremendo es que las huelgas se hallaban motivadas por una decisión de la dirección. La empresa imponía una multa sobre el salario en razón de las piezas defectuosas o destruidas en curso de fabricación...

Al citado industrial inglés no le ocurren tales aventuras. El obrero en libertad, dueño de sus decisiones, es enteramente responsable de sus actos. Y la responsabilidad basilar de la sociedad del porvenir.

NOTA REFLEXIVA

Encontramos muy a menudo en «La Revolution Proletarienne» la serena invitación al estudio, además de importantes informaciones y documentos. La nota mensual de Robert Louzon es siempre sabrosa. En el número correspondiente a septiembre aborda el zarandeado problema de la revolución, al que a menudo aludimos en estas mismas columnas. En el rápido análisis de hechos conocidos no menciona — y se lamenta — la Revolución Mexicana, casi constantemente olvidada en Europa a pesar de su importancia. Establece maduro juicio en cuanto a la «evolución» de la idea y de la práctica de la Revolución a partir del 89. Registra sinsabores y esperanzas llegando a la conclusión de que:

«Como todo lo que vive, la revolución — repitió — sigue un curso en zig-zag, avanzando a veces por el buen camino, otras por malas sendas. Desde luego, la fidelidad a la Revolución no consiste en seguir al paso en todos sus meandros, sino a combatir a fondo a la dirección que esta emprende cuando se considera nefasta y a sostenerla a fondo también cuando su orientación se juzga provechosa. No hemos dejado de hacerlo, en la limitada medida de nuestros medios, desde 1917. Pero esto no puede cumplirse en su entera utilidad sino se establece la condición de rechazar resueltamente los errores de la Revolución, negándose a todo compromiso con el enemigo; es decir, la sociedad capitalista y su ideología burguesa...»

Lo que sigue en el artículo de Louzon — en relación con lo que ocurre en China — nos parece tan importante que no vacilamos en recomendar a todos su lectura. Toda referencia directa tiene más valor que el mejor de los comentarios.

DISCOS

fluye la importancia de una labor de reactualización que nos afecta, y que en la propia España acometen otros «falta hacerlos» — poderlo hacer nosotros mismos. Poseyendo — o hechos sólidos y trascendentes, el retorno de la Confederación en solar hispano no será tan desabrido como a algunos de nosotros nos parece.

El drama que personalmente chocamos se cifra en la inutilidad provisional de la rebúsqueda de un Seguí en estampa física. Su contemper moral bien que mal consta diseñada, pero su fisonomía, su porte un tanto insolente (en el vestir, me refiero) sólo queda en el recuerdo de los que lo conocimos y tratamos. Porque los retratos y dibujos que del Noi damos y reíríamos no pasan de ser burdas y desagradables caricaturas. Aprovechamos un rasgo, una octava aproximada, grabando nada que porque grabarlo bien con el material que se posee es imposible. El buen dibujante que fue César García, de «Le Canard Enchaîné», no pudo dar con el Seguí preciso y no por culpa suya. El formidable retratista que es Ferran Callicó, tampoco se atrevió a componer un Noi que como artista le desacreditara. Un «Sucre» (en la intimidad solíamos también llamarle «el Sucre») se nos perdió en casa, quedado a la merced de los «atriunfalés», que debieron anicar esa auténtica efigie del Noi después de haberlo asesinado años antes. Si en

España apareciera un retrato cabal de Salvador Seguí (y ello es posible que así ocurra) sería ocasión de gritar «¡liberación!».

Lo más aproximado que se da de Seguí actualmente son los cuatro redondelas aparecidas en «El Mundo Gráfico» después del atentado mortal efectuado contra nuestro amigo. Cuatro poses de orador de Ateneo, perfectamente verídicas, pero con características faciales insuficientes por «delito de imprenta». Además ese Seguí «seniorito» no concuerda con el Seguí exacto. El habría acudido al Ateneo de Madrid en traje de domingo (igual al del lunes), calzando alpargatas simples y cubriéndose el cuello con su clásico pañuelo de seda blanca, displicentemente amarrado. El Seguí «seniorito», apremiado por una «paritaria» importuna, fue obra indudable de Teresa Muntaner, su compañera, que — lo pienso — debió decirle: «Al Ateneo de Madrid no se va de cualquier manera.»

El Seguí libre, llano, auténtico, el de nuestros mítines, de nuestras peñas, de nuestros coros bromistas, el hombre fácil de todas partes, sin excluir a Can Blais, esguina Clot Montaña, donde el atacarla su ración mientras el apasionado José Viadiu glosaría científicamente el valor nutritivo de mi bifte con muchas patatas (¡tan necesitado estaba de ellas!) y cuyos tres servicios el modesto efigie del Noi después de haberlo asesinado años antes. Si en

zados propagandistas de la época era éste: Comer seis veces al día, de ser posible, como el injustamente olvidado Antonio Loredó, frente a la perspectiva, nunca lejana, del restaurante en huida vergonzosa ante nuestra insólita presencia.

En cierta ocasión el que firma ponía en limpio unas actas embarrulladas, y al mismo local acudía Seguí para enjabeigar éste. Cada cual estuvo en su tarea hasta que a las 12 el pintor se interesó por dónde yo comía.

— Aquí mismo — le dije.

El desconjío por esos fajos de papeles, libretas e inicios de biblioteca comunes a nuestras sucursales de barriada.

«¿Comes cuartillas?» — insistió. — No: soberrada i pa de tres crostons. Si quieres me haces compañía. Me acompañas, porque el Noi no era difícil. Salí por pan y agua (nuestra secretaria de curtidores disponía de un cantar negro), y ya de regreso saqué del armario el resto de sobras que manchaba al primer tomo de «El Hombre y la Tierra», y nos dispusimos para el banquete.

Comiendo le expliqué la procedencia del sabroso embutido, si bien es por que de su extraria presencia en nuestra sufrida biblioteca al Noi no le sorprendió por conocer la gananciosa relación de los plereros mallorquines con sus congéneres de Barcelona.

Con menos presunción que ahora, la máquina confederal funcionaba bien entonces, merced a un estado de humana anarquía que hoy barrunto comprometido.

DISCOBOL

UMBRAL

Número 57, dando relieve a la figura de Salvador Seguí (Noi del Sucre) y a otros compañeros deportados en 1920 a La Mola.

Fernando Ferrer: SALVADOR SEGUI (NOI DEL SUCRE) EN MENORCA. (8 páginas, con fotografías).

Ferrer de Igualada: TRIBUTO A MANUEL COSTA ISCAR. J. Guiraud: XVI FESTIVAL PAU CASALS.

Dr. René Marino Aguirre: EL AMANECER DE LA CULTURA OCCIDENTAL.

E. Valls: ROMAIN ROLLAND. EL RESPLANDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE. (fin de capítulo).

Abarrátegui: PERFIL DE UNA ETERNIDAD (poesía).

Carlos Lereña: SEIS POEMAS.

Victor García: LA HIJA MENOR DE LA GRAN REVOLUCION.

José Viadiu: ADALIDES DE LA LIBERTAD. CONCEPCION ARENAL.

Juan Ferrer: Comentario a «LES ESSAIS FANTASTIQUES DU DOCTEUR ROB», de Ixigreg.

J. Hiraldo: EXPOSICION EN MARSELLA: DE LA ESCALIVUD A LA LIBERTAD.

Noticarios, Libros, Grabados históricos, artísticos y de actualidad. Un número de gran interés para la historia social de España, que merece ser difundido y celosamente coleccionado.

Al precio normal de 1 F.

Le Directeur de la publication: YVES ORBEUF

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul 94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point
d'égalité économique et so-
ciale, l'égalité politique sera
un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

6 OCTOBRE 1966
N° 422
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

LA REVOLTE DES CANUTS MARCHÉ COMMUN ?

III

Le Conseil des Prud'hommes, le 17 novembre, devait statuer sur un différend qui opposait les canuts à un négociant, lequel se refusait à payer des chaises au prix du tarif. Perplexe, devant la situation tendue des deux camps, qui attendaient avec impatience le jugement, le Conseil reporta sa décision et pria les parties de se retirer. Les travailleurs comprirent, une fois de plus, qu'on tentait de lesurrer et la colère monta d'autant plus qu'à Paris, le ministre de Commerce blâmait le préfet et l'accusait de ne pas avoir respecté la loi Le Chapelier, cette loi scandaleuse qui interdisait toute action concertée des travailleurs, et le ministre précisait : « Quoi qu'il en soit, le tarif, évidemment, ne peut subsister... Il faut donc chercher de bonne foi à vous en débarrasser. »

Mais le point de vue de l'autorité n'était pas celui des travailleurs qui commençaient à se préparer au combat et à rechercher des armes. Les autorités, de leur côté réalisaient, que l'épreuve de force pouvait éclater d'un moment à l'autre. Le 20 novembre, il fut décidé que les cinq portes entre Lyon et la Croix-Rousse seraient gardées chacune par 50 gardes nationaux, cependant que 300 hommes de ligne prendraient position sur la place de la Croix-Rousse et qu'à l'Hôtel de Ville cinq bataillons stationneraient près à toute éventualité.

Le 21 novembre, l'ensemble des ouvriers canuts de la Croix-Rousse se mettaient en grève; les canuts parcouraient les ateliers et coupaient les fils sur les métiers des quelques résistants qui tardaient à se joindre au mouvement. Tous les travailleurs descendaient dans la rue. La Garde nationale hésitait à entraver la marche des canuts, mais à 10 heures, un groupe de la 1ère légion tenta d'arrêter les révoltés. Une grêle de pierres s'abattit sur les mercenaires qui bousculés, désarmés, s'enfuirent sans gloire, en dévalant le plus rapidement possible la montée de la Grande Côte. A 11 heures, un groupe important de canuts s'engagea dans la même voie, se dirigeant vers la place des Terreaux, serrés les uns auprès des autres, ils arrivaient en chantant, mais alors qu'ils arrivaient à l'angle de la montée de la Grande Côte et de la rue Vieille-Monnaie (aujourd'hui rue René-Lévy) des gardes nationaux à l'affût dans la rue Vieille-Monnaie, tirèrent sur les canuts. En un instant, dix ouvriers se trouvèrent à terre, les canuts se replièrent en direction du plateau de la Croix-Rousse en emportant leurs morts, aux cris de : « Aux armes. A mort les négociants ! »

Cette fois, la révolte éclatait avec toute la violence des travailleurs exaspérés de celle des mercenaires inconséquents, tueurs à la solde des pouvoirs publics. Partout des barricades s'élevaient, cependant que dans les cours on commençait à fonder le plomb des métiers pour en faire balles.

Les « forces de l'ordre » tentèrent, alors, d'approcher des insurgés pour engager des pourparlers, ce qui entraîna plusieurs escarmouches et des échanges de coups de feu avec les premiers éléments ouvriers armés, ce-

pendant, un groupe de pléniopotentiaires arriva à contacter les canuts qui conduisirent à la Mairie de la Croix-Rousse ou s'engagèrent les conditions d'arrêt des combats. Mais, alors qu'il était possible d'espérer un accord, arriva un groupe de canuts portant les corps de quatre ouvriers qui venaient d'être tués par les gardes nationaux. Alors, désormais, devant la violence des tueurs à gage, les ouvriers lassés d'être perpétuellement trompés et trahis, se refusèrent à toute discussion. La colère et la révolte grondaient chez les ouvriers prêts au sacrifice de leur vie pour que cesse leur esclavage sous la menace permanente des autorités et des mercenaires.

La nuit était arrivée, les canuts derrière les barricades interdisaient tout mouvement de troupes vers la Croix-Rousse; cependant à l'Hôtel de Ville l'arrêt des canuts dans leur marche vers la place des Terreaux était considéré comme une victoire (il n'était pas fait mention des canuts assassinés); pour les autorités, les canuts se trouveraient dans l'obligation de se rendre dès le lendemain. Une proclamation fut affichée en ville, son texte était le suivant :

« Lyonnais !
La gravité des circonstances a nécessité la réunion des troupes de ligne de la Garde nationale et vos propriétés.

Chacun a fait son devoir. Des agents ennemis de votre industrie ont formé le projet insensé de vous dépouiller de cette illustration manufacturière qui fait la prospérité de votre cité et la gloire de votre patrie. Demain, la garde nationale prendra les armes à 8 heures du matin. Les diverses légions se réuniront sur leurs

places d'armes respectives : inviter les citoyens à se rendre à leur poste, ce serait faire insulte à leur zèle, à leur courage et à leur patriotisme. Je suis convaincu qu'aucun d'eux ne manquera à l'appel de l'honneur.

Lyonnais, rassurez-vous ! Les fauteurs de troubles et d'anarchie sont confondus ! »

(Archives municipales de Lyon, novembre 1831.)

Cet optimisme était peut-être démesuré, car dans la soirée, des groupes d'ouvriers du quartier de la Guillotière et des Brotteaux d'étaient mis en mouvement dans le but d'apporter leur soutien aux canuts de la Croix-Rousse. Ces hommes obéissaient au besoin de défense de leur classe, ils arrivèrent à la Croix-Rousse vers les cinq heures du matin, empruntant un itinéraire détourné, afin de ne pas rencontrer les gardes nationaux en stationnement. A leur arrivée à la Croix-Rousse, ils se rencontrèrent avec d'autres groupes de travailleurs venus de Collonges, de Saint-Cyr au Mont-d'Or et de plusieurs localités avoisinantes. La Croix-Rousse devint, en quelques heures, le centre d'une forte concentration de travailleurs prêts à la lutte pour la défense de leur moyen d'existence.

L'aube du 22 se leva et l'état-major était bien décidé à liquider la révolte. Une barricade rue de l'Annuaire de subit les premiers assauts des gardes nationaux, une poignée de canuts, bien décidés, tint en échec les forces de l'ordre. Cependant le terrain d'opération s'agrandissait d'heure en heure, de nouvelles barricades s'élevaient aux Brotteaux, à la Guillotière; sur les rives des deux fleuves d'autres barricades interdisaient toute circulation. La troupe se trouvait

cernée; il n'était plus question pour les insurgés de vaincre l'émeute, mais de se défendre. Cinq cents ouvriers, venant des Brotteaux, forçaient le pont Lafayette et se dirigeaient vers l'Hôtel de Ville. A Fourvières les ouvriers s'emparaient du télégraphe. Les ponts, les uns après les autres, tombaient aux mains des insurgés. A minuit, la situation était désespérée pour les autorités, les troupes s'étaient repliées en un rectangle limité par la place des Terreaux, la rue Neuve, les quais du Rhône et ceux de la Saône. L'armée était incapable de faire face aux ouvriers révoltés qui bénéficiaient du nombre, de la connaissance du terrain d'opération et de la sympathie de la population; démoralisés, des groupes de gardes mobiles se rendaient aux insurgés. Ce qui resta des forces de l'ordre parvint à se replier vers Saint-Clair en direction de Montessuy sous le feu des ouvriers qui, courageusement, avaient mis en déroute 15.000 mercenaires au service des exploitateurs. Celles-ci furent tuées ou blessées. Ce n'était pas fait sans perte de vies. Que ce soit dans les rangs des canuts et des ouvriers ou dans ceux de l'armée, il fallait déplorer de lourdes pertes. Les mercenaires étaient vaincus, le peuple occupait l'Hôtel de Ville, les casernes, les poudreries. Les fabricants restaient terrés dans leurs propriétés de banlieue, le préfet avait disparu.

Mais l'insurrection avait été trop rapide pour être organisée et les fruits de la victoire apparaissaient difficiles à réaliser. Cependant, des responsables prirent la décision de la défense des travailleurs et de leur accès à une vie plus juste. Un état-major des forces révolutionnaires s'installa dès le 23 à l'Hôtel de Ville et parvint à faire régner l'ordre, malgré la tension des esprits et le retour du préfet à son poste. Les représentants des ouvriers publièrent une proclamation à la population :

« Lyonnais !
Des magistrats perfides ont perdu de fait leurs droits à la confiance du peuple. Une barrière de cadavres s'élève entre eux et nous, tout arrangement devient impossible. Lyon, glorieusement émancipé par ses enfants, doit avoir des magistrats dont l'habit ne soit pas souillé du sang de leurs frères.

Nos défenseurs nommeront les syndics définitifs pour présider avec tous les corporations respectées à la représentation de la ville de Lyon et du département du Rhône.

Lyon aura ses comices ou ses assemblées primaires, les besoins du peuple provincial seront enfin entendus et une nouvelle garde citoyenne sera organisée... Plus de charlatanismes ministériel pour nous en imposer. »

RENE VILLARD

LISEZ

« LE COMBAT SYNDICALISTE »

Quand des camarades se trompent...

Je me souviens d'avoir lu sous la plume d'un camarade « que la limite émotionnelle de l'économie c'est la faim ». Ce que l'on peut traduire en langage populaire par « la révolution est toujours la conséquence de la rareté, de la misère ».

Au camp de St-Mitre j'ai entendu le même militant tenir à peu près le même langage, mais aussi déclarer qu'il nous fallait participer à toute révolte ou manifestation bruyante pour lui insuffler notre esprit révolutionnaire.

C'était admettre déjà que la révolution pouvait éclater pour d'autres raisons que la faim.

Mais lesquelles ? Et le fait que dans le présent, les Etats industriels assurent à leurs prolétaires une consommation minima supportable, cela signifie-t-il que cette euphorie relative leur soit pour toujours assurée ?

Ce militant écrivait encore dans le même article ce passage déconcertant :

« La perspective économique a changé. Effondré le mythe des crises cycliques, tarte à la crème du mouvement ouvrier pendant 25 ans... etc. » Cycliques ou pas, les Etats-Unis, le pays, théoriquement, le plus prospère, qui semblait à l'abri de tous les effondrements, a néanmoins connu trois crises, deux par effondrement — 33-35 — avec 12 millions de chômeurs (1) — celle qui déclencha la guerre de Corée, à cause de 7 millions de chômeurs, et celle de 1965-66 avec 5 millions de chômeurs seulement, mais avec la crainte d'une forte récession autorisant et justifiant la guerre préventive du Vietnam.

Et la crise que subit l'Angleterre avec, selon Wilson, la menace de 2 millions de chômeurs ?

On a souvent parlé de la rentrée de l'Espagne dans le Marché commun, mais il est un autre « marché » plus commun et plus dégradant et dont on cherche à cacher le véritable aspect : le marché de la main-d'œuvre espagnole.

Le but de ce marché d'esclaves s'explique, d'une part par les besoins pour Franco de faire rentrer des devises dans son pays, et de l'autre par la cupidité des capitalistes français, qui voient là un moyen efficace de freiner toute revendication sérieuse du prolétariat français.

Ce problème n'est pas nouveau et les vieux syndicalistes pourraient en dire long à ce sujet. Il fut et reste encore une source de division des travailleurs et cela pour la plus grande joie des exploitateurs, qui voient ainsi réalisée leur vieille devise : *diviser pour régner*.

Dire que le syndicalisme français ne s'est jamais penché sur ce problème serait faux, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il n'est pas encore parvenu à le résoudre.

Manque de conscience de classe ? manque d'esprit internationaliste ? Peut-être les deux, et nous pourrions y ajouter aussi : mauvaise formation sociale.

Le travailleur qui doit émigrer pour vendre sa sueur et ses forces ignore très souvent l'ABC du syndicalisme, les luttes qui ont été menées dans le pays d'accueil pour obtenir une cer-

taine atténuation de l'exploitation de l'homme par l'homme; il ne sait rien des avantages acquis, et si, de surcroît, il a subi pendant de longues années la férule et la mise en condition d'un régime dictatorial et inquisitorial, alors tous les facteurs sont réunis pour provoquer des heurts avec une classe ouvrière autochtone qui a elle-même oublié ce que fut le passé de leurs aïeux.

Un bon camarade du Roussillon où ce problème de la main-d'œuvre étrangère se pose probablement avec plus d'acuité que dans d'autres régions, nous écrivait dernièrement en ces termes :

« L'importation de travailleurs espagnols consiste à se procurer de la main-d'œuvre à bon marché et, autant que possible à ne pas respecter ni les lois sociales ni les conditions d'hygiène les plus élémentaires.

La journée de huit heures, la rétribution des jours fériés, les allocations pour salaire unique, autant de règles sociales qui ne sont pas respectées par les patrons qui emploient des travailleurs saisonniers venant d'Andalousie et d'ailleurs pour la culture des fruits et des légumes dans le Roussillon.

Ces travailleurs, parqués comme des bêtes, manquent de nourriture, ne perçoivent de majoration pour les heures supplémentaires.

Quant aux enfants de ce troupeau humain, inutile de préciser qu'ils vivent sans aucun soin, victimes de l'égoïsme des parents. Et, bien enten-

du, les autorités compétentes du département ne font rien pour mettre un terme à ce désordre social. »

Nous savons bien que les autorités compétentes ne font rien (tout au moins rien de bon) pour y remédier; pas plus, d'ailleurs, que n'en font les centrales syndicales dites représentatives. Pourtant, la solution de ce problème réside dans le syndicalisme, c'est-à-dire dans l'association de tous les travailleurs, quelle que soit leur origine ou l'emploi qu'ils occupent.

Cette association doit nous unir tous par un sentiment de fraternité et de solidarité qui doit rester la base et l'éthique du syndicalisme.

Alors nous n'aurons plus besoin de l'intervention des autorités « compétentes » pour faire respecter les droits des travailleurs.

Mais avant de conclure nous devons préciser qu'il n'est pas dans nos intentions de créer un nouvel organisme, ce qui laisserait supposer une nouvelle division des forces prolétaires; non, car il existe déjà notre chère A. I. T., fidèle continuateur des principes fédéralistes qui animèrent les pionniers du syndicalisme français et international. Il suffit de s'abreuver à ses sources, d'y puiser tout le courage et la confiance dont le plupart des travailleurs ont tant besoin de nos jours et tous ensemble nous mettrons un terme à ce douloureux problème de la main-d'œuvre étrangère.

Vive donc l'A. I. T. !

J. SORIANO

TRIBUNE LIBRE

CE QUI SE PASSE DANS LA GAUCHE «REVOLUTIONNAIRE», QUAND LE PEUPLE EST INORGANISE SPECIFIQUEMENT

Tous ceux qui ne sont pas des ennemis de l'Etat, en sont les valeds. Par peur du nouveau, la bourgeoisie approuve toutes les réactions violentes.

Qui, plus de chef, plus de maître, plus de responsable totalitaire, plus d'aventuriers infatigables obligés de restaurer le capitalisme parce que les masses ont tout lâché après que les guides n'aient plus été préoccupés du pouvoir; influence révolutionnaire.

Le peuple n'avait plus de commissaires et de comité central. Révolution ou comité central ?

Aujourd'hui c'est vraiment la petite bourgeoisie, pas du tout transformée, qui triomphe, c'est son communisme.

Les communistes sont ceux qui ont manqué le dernier train de la révolution, la révolution elle-même.

Les communistes sont passés malades pour se réserver la perennité du mouvement révolutionnaire (ils expliquent cela dans le sens d'une perfectibilité); toute l'histoire est falsifiée en ce qui concerne le mouvement ouvrier. Toute l'actualité du mouvement ouvrier est inintelligible par ce bout de la lunette. La plupart des partis communistes étaient

devenus de plus en plus trahissants, épousant l'évolution de la social-démocratie d'avant l'autre guerre; dirigeants dégoûtants, manifestations, kermesses, grosse bêtise.

Il faut dire que la petite bourgeoisie s'est aussi emparée d'une notable partie de ce qui reste des mouvements «humanitaires» dans le monde; la petite bourgeoisie larmoyante, bélate, tantôt ronflante ou gonflée comme un coq.

Trotsky fit remplacer le « communisme de guerre » par les « échanges commerciaux » (nouvelle politique économique) ! On nous objecte qu'on ne peut pas abolir le salariat tout de suite. Trotsky ne trouva rien mieux que de rétablir « l'intérêt individuel » (la ligne est directe de Trotsky à Liberman via Staline, étant bien entendu que les querelles marxistes ne nous intéressent que peu).

La paysannerie n'a pas à jouer seulement des « machines » mais de tout le bien social. Il ne faut pas nier certains bons principes qui furent mis en avant. C'est seulement la pratique qui conditionne la survivance de la Société. Cependant il est remarquable que la démagogie du marxisme qui s'oppose à une Société harmonieuse sans classes. Que l'inégalité

qui ne peut être autorisée que par un capitalisme quelconque engendre à son tour irrémédiablement un autre capitalisme de puissance, d'autres moyens de renaissance, de subversion bourgeoise. Tous les privilégiés se retrouvent pour puiser dans le fond commun du capitalisme d'Etat, de la fameuse autorité sociale (socialiste).

Toucher la plus-value devient le nouveau mobile. Derrière la façade du travail, se tiennent les couilles, les « placés », les gros salaires, le piston, les pots de vin (qui contrôlent les finances y compris chez nous ?), les relations, les qualifications (chez nous déjà s'installe la censure), le cercle se reforme... sur le peuple. Les bolchéviks enseignèrent qu'il n'est pas d'autres moyens que la contrainte. C'est là toute la philosophie du capitalisme, de l'Etat, de tout Etat.

Nous proposons non pas l'édification du sommet à la base, mais une solide formation dans les bases; c'est pourquoi nous voulons une ligne révolutionnaire : organisation et but révolutionnaires et pas des paroles bonnes pour les musées (pour les galas et comme divertissement des fonctionnaires P.O., des francs-maçons, et des bons bourgeois pacifistes).

Les syndicats de réquisition policière (élevés vous contre la prochaine circulaire de « service national » que va faire passer l'U.N.R. dans les entreprises, de dictature, ne peuvent pas être comparés avec l'idée qu'on s'en fait couramment. Si l'on veut bien comprendre, la dictature est exactement l'inverse des ascendances prolétaires et intellectuelles révolutionnaires.

Il est vrai que l'excès de cohérence contre-révolutionnaire emporte sur une vaste incohérence orchestrée par les inégalités individuelles des révolutionnaires, le front uni de la médiocrité (qui conclut les révolutions) l'emporte sur l'importance quel amalgame dénué (des individualités à tous crins accouplés à des groupes révolutionnaires) ! Les larges intérêts matériels plus forts que la recherche idéologique !

Les « bolchéviks » de Staline se vantèrent dans leur apologie de l'U.R.S.S. de l'appui que leur avait offert les paysans ! Lénine lui-même, dit que les paysans n'attendent pas l'assemblée constituante pour exploiter les propriétaires fonciers expropriés, ensuite les paysans furent perquisitionnés, malmenés et poités par les amateurs fanatiques de la ville, les exécutions commencent, pour se poursuivre par des vagues d'arrestations par le second *Voyd* désigné pour résoudre à la marxiste la question des nationalités, par l'Etat central qui faillit ne pas l'être et d'autant plus autocratique (des peuples entiers sur les confins de la Sibirie, une république juive « socialiste soviétique » inventée dans les classes). Trotsky n'alla jamais si loin dans d'improvisation (terme du « commissaire ») il y avait mouvement dialectique, incontestable progression (juste au néant à la Brejnev, politique extérieure, appui symbolique à un peuple bombardé par les impérialistes américains, étouffement intérieur).

Les marxistes font beaucoup de (Suite page 2.)

Vitalité de l'anarcho-syndicalisme

ENFIN, des camarades se décident à propager l'anarcho-syndicalisme par le moyen de comités de coordination dont l'objectif est d'assurer une liaison organique entre les travailleurs libertaires et les sympathisants dispersés parmi les centrales syndicales réformistes et les inorganisés. J'ai devant les yeux le communiqué publié par LE COMBAT SYNDICALISTE, n° 417, faisant appel aux camarades de la C. N. T. E., de la C. N. T. F. et aux groupements anarchistes des départements suivants : Orne, Mayenne, Sarthe, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher; ceci en vue de la formation d'un comité de coordination anarcho-syndicaliste pour une propagande révolutionnaire et syndicaliste en dehors des formations officielles d'intégration à l'Etat. Pour une action directe libertaire et anarchiste sans compromission avec des organismes qui n'ont rien d'anarchiste, il est temps de s'affirmer et de reprendre l'action avec des anarchistes pour l'anarchie.

Nous devons rappeler que jamais les anarcho-syndicalistes, ni leurs organisations syndicales n'ont collaboré avec les partis politiques. Nous ne crierons jamais trop que la collaboration des classes hypothèque l'indiv-

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R.

Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

vidu et l'organisation au profit, toujours de l'exploitateur et de l'Etat, et que le vrai syndicalisme a pour base la lutte des classes et l'action directe. La C. N. T. doit avoir au moins les mêmes possibilités d'action que les centrales réformistes à condition que ses militants veulent bien lui donner une personnalité et la faire respecter, car ce n'est pas l'organisation qui fait l'homme, mais c'est l'homme qui fait l'organisation.

J'espère que les camarades signataires du communiqué connaissent le syndicalisme, sa raison d'être, le fonctionnement d'un syndicat, et ce qu'implique la responsabilité d'un militant.

Quoi qu'il en soit, notre devoir est d'encourager les camarades fondateurs du comité de coordination. Ils doivent s'efforcer de joindre toutes les individualités, tous les sympathisants anarchistes et les mettre devant cette évidence : le salut des travailleurs dépend de la vitalité de l'anarcho-syndicalisme.

L'homme, le travailleur qui par ignorance, sottise ou perversion combat l'anarcho-syndicalisme forge la chaîne qui maintient l'humanité dans la servitude.

Nous discuterons de ces problèmes et de divers autres en congrès lorsque les camarades décideront, en groupe ou individuellement, d'adhérer à la C. N. T. pour mener toute ensemble la lutte d'émancipation économique, sociale et intellectuelle. Tel est le sens de l'anarcho-syndicalisme et de l'anarchie.

UN MILITANT DE LA C.N.T.

Páginas del proceso E.E. UU. contra los hermanos Flores Magón

SEGUNDA parte del proceso: «Los Estados Unidos de América contra Enrique Flores Magón y W. M. Ouellet, con declaraciones de Enrique, director legal del periódico «Regeneración», que hasta el mes de diciembre de 1915 logró publicar en California».

Sus declaraciones son una apasionada defensa contra el apoderamiento de grandes extensiones de tierra por parte de millonarios norteamericanos, así como una denuncia sobre el mecanismo de sobornos y cohechos que sobre los hermanos Flores Magón cayeron a fin de impedirles que continuaran en la tarea de divulgar su ideología, ya francamente anarquista en aquellos tiempos. (El contenido es exacto, la traducción del inglés, ingeniosa.)

De la misma manera; por medio de concesiones aquí en California, más de veinte millones de acres de tierra han sido entregados a los capitalistas de México. Estas tierras han sido quitadas al pueblo mexicano por medio de la fuerza. Cuantas veces he oído hablar de esas cosas que se le quita la tierra han sido balaceados en la calle o en sus casas, por los soldados de Porfirio Díaz, y aquellos que han querido ir a sus casas de un modo pacífico, han desaparecido de la noche a la mañana. Nosotros no sabemos qué se hicieron, solamente sus sepulcros lo saben.

Después de que todas las cosas han sido quitadas de las manos del pueblo mexicano, y después de pasada la plutocracia americana, nosotros hemos sido despojados de todas las cosas que nos pertenecían, hasta venir a ninguna clase para reposar nuestras cansadas cabezas, después de dieciséis o dieciocho horas de pesado trabajo por 37 centavos al día; nosotros venimos a ser peones; por eso es que nosotros estamos luchando contra la opresión, por eso estamos luchando contra la tiranía en México, los opresores y los explotadores de nuestra raza, porque nosotros queremos que el pueblo mexicano sea creado como hombres, que ellos disfruten de todas las alegrías de la vida desde el mismo momento que ellos tienen perfecto derecho, toda vez que nacieron en esta tierra. Nosotros estamos luchando por la libertad del pueblo mexicano. Nosotros estamos luchando por la libertad para que puedan ser independientes, para que puedan tener libertad económica, social y política, pero principalmente libertad económica, porque aquel que tiene libertad económica tiene también libertad política y libertad social. Bien, usted, ve, nosotros hemos estado entre nuestro pueblo; nosotros mismos somos indios mexicanos.

Nosotros somos indios, nosotros somos peones; nosotros pertenecemos a la clase de los peones y porque queremos que todos nuestros hermanos vuelvan a ser lo que deben ser, es por eso que, cuando nosotros hemos visto tanta injusticia, tanta opresión, tanta terrible tiranía sobre el pueblo mexicano, nos volvimos anarquistas, esto quiere decir que no somos como otra gente, nosotros no tiramos bombas, no somos anarquistas bajos como dice el «Time» siempre que somos nosotros para ponernos en mal con el pueblo y hacer que ese pueblo tenga prejuicios contra nosotros, no, nosotros nos hicimos anarquistas y somos anarquistas porque queremos paz en la tierra, porque queremos, como nosotros lo reconocemos, que todos los seres sean hermanos, sean amigos, en lugar de ser enemigos, en vez de que luchan unos contra otros como se hace en la actualidad; eso es lo que yo quiero significar por anarquía; que nosotros amamos la hermandad y la buena voluntad entre toda la raza humana no solamente la raza mexicana, y nosotros queremos que toda la raza humana se ame, y tenga los medios para vivir, y disfrutar de la vida como lo hace Mr. Guggenheim o Mr. Rockefeller; y todos quieran a todos y al que esté dispuesto a trabajar para producir.

TRIBUNE LIBRE

(Suite page 1.)

bruit pour pas grand-chose (voir ce qui restera de tangible fait en Chine, dans quelle mesure le peuple aura participé) le peuple reste dans sa torpeur, le petit oiseau de la caméra nous a montré qu'il fallait se méfier des agissements qu'on lui faisait faire ! On éblouit le monde avec ce qu'on a mis à l'avant du théâtre et comme toujours le peuple sort de l'Histoire !

Quand les ouvriers et les paysans n'ont pas droit à la parole, peuvent-ils dire qu'ils sont contents, qu'ils approuvent, qu'ils ont encore une opinion, qu'ils se passionnent pour le changement de leur situation ? Si le prolétariat est encore mineur et doit être conduit par la main (ou par le bout du nez) pourquoi mettre son nom partout; mettaient-ils le nom du Dauphin sur les écrits du régent ou d'un précepteur ? Les bolchéviks (Trotsky « le plus proche », le « vrai ») en viennent à tenir la Révolution pour un seul homme, à Lénine, comme le gaullisme, renouveau de prestige de toute la bourgeoisie, est considéré comme ne tenant qu'à de Gaulle; comme d'ordinaire on oublie, on ne les besoins, les illusions aussi. Le fameux « pouvoir fort » amassé par un homme, en vient à être aussi fort que lui alors qu'il a été pris du peuple ! Le principe du chef, de l'éternel monsieur « je », n'a rien à voir avec la vérité sociale.

PERER



Yo lo dije a Mr. Marshal y le expliqué que por ese motivo, hemos sido siempre perseguidos. Por ese motivo fuimos encarcelados a cada momento. En México a cada rato. Tantos veces que ya se me olvidaron cuántas fueron, después cuando se nos prohibió por el señor Díaz que publicáramos periódicos en México, nos dijimos: «Bueno, estamos indefensos aquí en México, de modo que vamos para los Estados Unidos. Allí en los Estados Unidos se disfruta de libertad. Esa es la tierra de los libres. En los Estados Unidos está el refugio de los políticos refugiados; su constitución imparte libertad a todos y por supuesto la libertad de prensa y la libertad de expresión, de manera que, vamos para allá y disfrutemos de libertad, esa libertad de que disfruta el pueblo.»

Y nosotros vinimos para acá. No pasó un año de estar en este país, cuando fuimos echados a la cárcel otra vez. Nosotros no encontramos aquí la libertad que esperábamos. Yo le dije a Marshal que, cuando estábamos en San Antonio, un asesino pagado intentó matar a mi hermano y cuando estaba allí con su daga en la mano para apuñalarlo yo le tiré un golpe, dentro de mi casa, yo tiré un golpe a ese hombre y fui llevado a la cárcel y sentenciado a estar internado por tres meses, multado por 30.00 dólares y pagar los gastos del proceso, porque protegi la vida de mi hermano; yo le dije también que la última vez que fuimos corvados de traición el Ayudante del abogado del Distrito Dudley W. Robinson, quien entonces ocupaba el puesto de este caballero Mr. Gallaher, yo le dije que ese caballero fue y cohecho a testigos y niñeros y juraron ante una declaración juramentada (affidavit) y ante un Notario Público; en el cual manifestó que fue sobornado por Mr. Dudley W. Robinson, que se le había pagado 10.00 dólares al día, además obtuvo 300.00 en dinero contante el día que fuimos convictos, como premio de nuestra sentencia, y él, el mismo hizo saber que fue y sobornó a muchos otros testigos, yo le dije que esos documentos, porque había muchas declaraciones juramentadas a ese respecto, en todos el contorno de todos los testigos del gobierno; esas declaraciones juramentadas fueron enviadas a Mr. Wilson, mientras que nosotros estábamos en la Isla Mc. Neil y Mr. Wilson leyó las declaraciones, yo le dije al senador de Arizona, Mr. Smith: «Yo estoy convencido de que nosotros los Magón son inocentes, pero no es mi política dejarlos en libertad y nosotros seguimos presos; nos fue negada una solicitud de perdón. Yo le dije que después nos fueron negados los beneficios de libertad bajo fianza. Nosotros hicimos la solicitud de dicha libertad bajo fianza. No obstante que el decreto de prisión contenía una amnistía recomendar a nuestro favor, Mr. Thonson, director de los licenciamientos bajo palabra se dirigió hacia nosotros y dijo: «Caballeros siento mucho lo que pasa. Yo estoy convencido de que ustedes son inocentes, pero he recibido instrucciones de Washington, de no permitir a ustedes que se pongan en libertad bajo palabra» y tuvimos que cumplir todo el término de nuestra sentencia.»

Luego salimos y volvimos a caer en diligencia, porque todavía seguimos luchando por la libertad de nuestro país, de nuestro pueblo; por eso yo dije a Mr. Marshal cuando hablé con él: Qué se suponen ustedes, Mr. Welton o Mr. Marshal, que Tom Paulsen, Tom Jefferson, y Franklin Pieleran recibieron el mismo tratamiento en Francia; el mismo tratamiento que nosotros estamos recibiendo aquí en este país, los Estados Unidos no existían, ni habría absolutamente la tierra de los libres. Esto sería una cosa así como estaba bajo Inglaterra. Terminé en esto lo que hablé con Mr. Welton.

Todos los artículos escritos por mi hermano antes de ser llevados a los impresores, se me entregan. Como todos los artículos restantes, yo tengo que inspeccionarlos y tengo que decidir cuáles deben ser publicados y cuáles no, así es que el que yo recojo para la publicación, lo entrego a los impresores, y los que no escojo para su publicación los arrojo a la canasta de los desperdicios, porque no tengo ningún uso para ellos; así es que estos artículos pasan por mis ojos antes de ser enviados a los impresores, cuando tienen la aprobación dada por mí; yo soy el editor, el dueño y el publicista, así como el director de los negocios y el todo en este periódico.

Este periódico me pertenece, por tanto yo soy el jefe de él; ningún otro tiene allí autoridad. Desde el 14 de junio de 1915, el periódico ha estado en mis manos, y he sido yo el propietario; hasta hoy el periódico me pertenece; Ricardo trabaja en el periódico, escribe artículos y yo soy el que escoge para ver si son apropiados para el periódico y para ponerlos en mi periódico. Yo nunca he hecho nada para promover el odio entre los Estados Unidos y México; yo he estado llevando a cabo esta propaganda por conducto de «Regeneración», aproximadamente dieciséis años; mi hermano Ricardo escribió el periódico; siempre lo ha hecho de igual modo, como lo hace ahora, escribiendo y entregando lo escrito al editor del periódico; los artículos que llevan su nombre al final son los que él ha escrito.

Pregunta de Mr. Gallaher: «Y esos artículos que fueron escritos por el acusado Ricardo Flores Magón, y entregados a usted para su publicación, en «Regeneración», ¿usted los aprobó?»

Respuesta: Si, cuando he sido el editor del periódico y dueño del mismo siempre han sido entregados a mí para su aprobación.

Pregunta: «Y ese periódico, durante todo el tiempo que él escribió artículos para él, fue transmitido, vía los correos de los Estados Unidos?»

Respuesta: Si.

Pregunta Mr. Gallaher: «Y los periódicos de los meses de septiembre, octubre, noviembre y diciembre de 1915, después de que fueron impresos y publicados?»

Respuesta: Si, cuando he sido el editor del periódico y dueño del mismo siempre han sido entregados a mí para su aprobación.

Pregunta: «Y ese periódico, durante todo el tiempo que él escribió artículos para él, fue transmitido, vía los correos de los Estados Unidos?»

Respuesta: Si.

Pregunta Mr. Gallaher: «Y los periódicos de los meses de septiembre, octubre, noviembre y diciembre de 1915, después de que fueron impresos y publicados?»

Respuesta: Si, cuando he sido el editor del periódico y dueño del mismo siempre han sido entregados a mí para su aprobación.

Respuesta: Los mandé vía de los correos.

Otra vez Mr. Gallaher: «Ahora su hermano trabaja en la oficina y frecuentemente colabora con el periódico?»

Respuesta: Así lo hizo él, él usaba mi oficina cuando él quería escribir algo en mi máquina de escribir.

Pregunta: Bien, ¿él lo hizo allí?

Respuesta: Por supuesto, él tenía que ir allí a escribir sus artículos.

Pregunta: «Si, y él los entregaba allí mismo?»

Respuesta: Y me los entregaba a mí para su inspección.

Pregunta: «¿Sabe usted o no, si él mismo leía «Regeneración» durante aquellos meses?»

Respuesta: Yo no sé; yo nunca lo vigilé.

Pregunta: «¿Usted no sabe, o no sabe usted?»

Respuesta: Yo no sé, él puede haberlos leído o puede no haberlos leído. Yo soy un hombre tan ocupado que no puedo estar viendo las acciones de otros, usted sabe.

Pregunta: «¿Su respuesta positiva, entonces, es a la pregunta que usted no sabe si Ricardo los leyó o no?»

Respuesta: Si señor, esa es la respuesta.

Tengase presente además que mientras estaba declarando, la siguiente pregunta fue proferida por Enrique Flores Magón por su abogado defensor, a saber:

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

A cuya preguntó el abogado del Gobierno objetó fundándose en que la misma era incompetente, inmaterial y no concluyente; la Corte apoyó la objeción.

«Cuando usted depositó en el Correo los ejemplares de su periódico «Regeneración», conteniendo el material llamado impropio para remitir por Correo, que se menciona en el segundo y tercer cargo de la culpabilidad mencionada, para su distribución, o mandó que así fuera hecho, ¿usted con eso incitó homicidio o asesinato?»

La emigración de ayer y la de hoy

por Pablo Velasco

MA S bien por tradicional espíritu aventurero que por apremiante necesidad, la emigración de la América, antaño era cosa casi exclusiva de las gentes del norte de España. Ver por sí mismo el escenario en el que triunfara el rico indiano del pueblo, era la mayor obsesión de cualquier chiquillo apenas cumplidos los catorce años de edad. Bien es verdad que el riesgo de quedarse en la calle desasistido era mínimo. En los puntos de máxima atracción de esta corriente emigratoria, tales como México, Cuba, Buenos Aires y el Brasil, por citar las más importantes, siempre había alguien dispuesto a responder de la conducta del recién llegado. La honradez y laboriosidad del viajante, con un curriculum vitae realmente ejemplar, bastaba para que el rapaz entrase inmediatamente a trabajar de meritario, generalmente por cuanto su escaso bagaje cultural no le permitía esperar a más.

Al principio, la adaptación resultaba difícil. Las fuertes emociones de la despedida estaban aún recientes y, por otra parte, el renunciamiento a la vida anterior exigía un máximo esfuerzo. Sin embargo, había que emular las virtudes raciales de la estirpe y esta renuncia era de todo punto necesaria, condición básica si es que aspiraba a ser algo más que carne de cañón en medio de la vorágine de la vida ciudadana. Luego, el triunfo o el fracaso ya no dependían de uno exclusivamente. Las circunstancias, en este aspecto, siempre han jugado un papel muy importante.

Con todo, es un hecho innegable que aquella inmigración de tipo individualista, por razones de idioma y costumbres era mil veces más tolerable que la que hoy se orienta a los países centro-europeos. La prensa nos ha informado ampliamente respecto a los estragos masivos que causa la tuberculosis en las filas de los trabajadores emigrados. La hostilidad del clima, sobre todo, es la mayor dificultad con que tropiezan nuestros hombres en la emigración, y los mediterráneos de manera especial. Las bajas temperaturas, los trabajos duros y penosos realizados al aire libre, el régimen alimenticio, las asperzas del

idioma, en suma, son obstáculos poco menos que insalvables con los que tropieza a diario la masa de trabajadores españoles emigrados por necesidad y acorralados por el hambre a tierras extrañas. Y pese a estas contrariedades, el trabajador español, cuyo grado de productividad, entre nosotros, no suele ser todo lo rentable que nos desconocemos o por el temor que tienen a su retorno a España, es lo cierto que viven pendientes de la idea de hacer dinero para regresar lo antes posible a España después de logrados sus objetivos y no se preocupan de otra cosa que de sacar un mayor rendimiento a su esfuerzo; quizá también, porque nosotros no nos acercamos con cariño a ellos tendiéndoles nuestra mano fraternal.

La emigración de la gente del trabajo, efectivamente, ha contribuido a mitigar la desocupación obrera dentro de la España franquista y en parte también a sostener con sus divisas tan odiado régimen que viene a enriquecer con su esfuerzo las arcas del tesoro español y, mientras que España no logre ponerse al nivel de la economía de Europa, liberalizando el país de la tutela franco-falangista, hay que admitirla como solución parcial de nuestros problemas económicos y como solución también a mitigar el hambre de los trabajadores españoles. Por otra parte, la pacificación que estos hombres pueden adquirir en el extranjero, como países más industrializados que en España, servirá para poner en marcha el motor de nuestro plan económico y social que tanta mano de obra ha de precisar, mano de obra especializada se entiende, para levantar al país de las ruinas en las que le ha dejado el régimen una vez que éste desaparezca. Pero urge llevar a cabo un rescate total de estos hombres para incorporarlos a la vida social y sindical de España, y ello por múltiples razones, entre las que destaca la de un posible arraigo de nuestras ideas y la de un posible cambio en las estructuras del régimen franquista que nos permitan trabajar y por cuya razón fundamental, nosotros, más que demolerlos a nosotros mismos con nuestras eternas querrelas e intrigas que nos consumen, tenemos el deber de inculcar en el cerebro y el corazón de estos hombres, hermanos nuestros de clase y de infortunio, la grandiosidad y la generosidad de nuestros ideales libertarios, que es la labor más meritoria que podemos hacer nosotros como libertarios que somos y hombres de la Confederación Nacional del Trabajo con nuestro rico y siempre presente historial revolucionario que poseemos y que nadie con pactos claudicantes, componendas y otras hierbas podrá desacreditar.

Hay otra emigración, la más rica en ideas, en espiritualidad y en lucha, la que tanto batalló por la ins-

tauración de un régimen de libertad y de justicia social, la que defendió asimismo con encarnizamiento la República española que el pueblo se dio, que tiene por causa y razones de tipo social y político. Sus consecuencias alcanzan incluso hasta los más altos estrados de la gobernación de un país. El exilio, en este caso, siempre se reputa como un mal menor. A veces, la disconformidad con el régimen imperante aconseja poner tierra de por medio, y en la forzada huida, a la espera de una coyuntura favorable, hay que dejarlo todo. Incluso, los más caros y preciados afectos personales, aquello que representa el esfuerzo de toda una vida de trabajo y de familia. De esto, por desgracia, las provincias nortexas saben demasiado y entre las más afectadas por el impacto cabe señalar Cataluña, Aragón, Rioja y Navarra, Levante, Centro y Andalucía, que son las que más directamente han sufrido el impacto en su carne, en su cuerpo y en su espíritu de una cruel guerra civil, impuesta por toda la reacción española en macabro maridaje con la Falange y el carlismo, para con el apoyo de las armas hitlerianas y de los camisas negras de Mussolini, ahogar en sangre los anhelos de libertad y de justicia social de un pueblo que marchaba a la vanguardia de un renacer libertario en España.

«¿Quién podía pronosticar este tratamiento a quienes tienen por orgullo poder alardear de haber contribuido con su esfuerzo y su sacrificio, con despejo y generosidad de su propia vida, al engrandecimiento económico y social de un país hambriento que por vaivenes de la derrota y de la política imperante se ven obligados a abandonar su pueblo después de haber dejado en él jirones de su propia existencia?»

Hora es ya, compañeros, de que terminemos con nuestras eternas querrelas y que volvamos a restablecer entre nosotros el amor y el cariño entre todos los compañeros, que todos nos podamos hablar y mirar cara a cara sin negarnos el saludo, por aquello que de estupidez tiene, de no pensar todos con el mismo cerebro, caso que nunca se ha dado en la Confederación porque las reglas del federalismo nos las imponíamos a nosotros mismos; y que nos aprestemos todos a rescatar para las ideas libertarias a esta nueva emigración que desorientada por desconocimiento absoluto de nuestros ideales, por no conocer otra escuela que aquella en la que el falangismo les ha inculcado y que no viene al extranjero sino por el afán que tienen de mejorar un poco su precaria vida a la que les somete en la España actual el régimen de odio y de vergüenza, que nosotros en tanto que hombres libertarios tenemos el deber de encuzar a estos hombres por los senderos de libertad y de justicia social que nosotros heredamos de nuestros predecesores.

Paris, septiembre 1966.

ANTENA

EL JUEGO DE LA INCOGNITA

MADRID. — Una declaración pública, para conocimiento del país, pide el diario «Ya», en torno a un proyecto gubernamental que afecta, entre otros, a la Jefatura del gobierno.

El diario «Madrid» publicó una información en la que se hacía constar, entre otras cosas, que, al parecer, el gobierno tiene muy avanzado el estudio de una ley orgánica del Estado cuyo esencial fundamento sería la separación de la Jefatura del Estado y la Jefatura del gobierno e institucionalización del Movimiento.

«Ya» se hace eco de esta importante información y añade lo siguiente: «Según rumores que llegan a nosotros, parece que el proyecto del cual se ocupa el gobierno afecta a la Jefatura del gobierno y a las Cortes. De cualquier modo, sería interesante y oportuno que se hiciera alguna declaración pública para conocimiento del país.»

EL TIO PACO CON LA REBAJA

MADRID. — Visto en el diario «El Alcázar» en su número 9426: «Trece mil vendimiadores españoles se trasladaron a Narbona, donde permanecerán durante toda la vendimia. El sueldo medio de un vendimiador es de 18 francos nuevos.»

Lo cual desmiente al periodista francés que aseguró que el sueldo medio de los vendimiadores españoles en el Mediodía galo era de 3.000 francos viejos.

EL INCIDENTE DE GIBRALTAR

MADRID. — La prensa publica ahora la versión inglesa del explotado «caso de Gibraltar», en cuya plaza fuerte los españoles Manuel Orihuela y Martín Mena fueron golpeados por cuatro policías a las 3 de la madrugada del 5 de agosto de este año. Las autoridades españolas (tan ahijas de fusilamientos de españoles) dieron proporciones desorbitantes a este mínimo suceso, llegando incluso a impedir que los obreros del Campo de Gibraltar se integraran al trabajo en el Peñón durante una semana, obligación que presentaron aquellas como «huelga espontánea» de los trabajadores.

Si: Fue traidoramente asesinado por los agentes del pre-franquismo.

He aquí el Salvador Seguí que en «Umbral» le habla en inédito a la generación de ahora. Dio, en Mahón, una conferencia muy suya, llena de estilo y de substancia, de la que «Umbral» da relato.

Un Seguí que muchos compañeros ignoran y que otros, no ignorándolo, gozosamente se atribuirían. ¡Nadie es profeta en su casa!

CHISPAS

«Ha salido «Umbral», número de actualidad retrospectiva!»
No es el vendedor quien lo grita. No yo mismo quien se lo grita. Para despertarme. Y para despertar al compañero.

«Ha salido «Umbral». ¿Dónde?, ¿cuándo?, ¿cómo?, ¿para qué?»
Que así están de enterados demasados amigos.

En este «Umbral» un Salvador Seguí habla.
¿Quién era Salvador Seguí?
El Noi del Sucre, un fundador de la C. N. T., el mejor orador de su época, una persona particularmente sencilla, un entregado a la causa, el

LECTURAS DE NUESTRA INFANCIA

A mi amigo Manolo, fraternalmente.

REPETIDAS veces se dice que muchos niños tienen cosas de hombres, o que en cada hombre había un niño. Hasta cierto punto es verdad. Tal vez la edad se va y vuelve en todos nosotros.

Al cabo de cuarenta años pasados, vuelva a nuestras manos la rica lectura del «Diario de un niño», que vale la pena repasar y meditar. «Corazón» fue escrito hace muchísimos años y muchas de sus fechas no han perdido actualidad. Nosotros lo conocimos allá por el año 1926, en nuestra infancia escolar. Su traducción fue hecha a casi todas lenguas del mundo. Su autor consiguió recoger a través de sus páginas, las emociones más fuertes del niño, como asimismo su amor a la humanidad. Es una obra amena que despierta interés de lectura, hecha en forma de diario, emotivo por modestia y hacia quien amor debemos.

Refiriéndose A. de Amicis, en la página 5, mes de diciembre, al amigo del Tenedor, dice así: «Mi padre quiere que cada día de fiesta haya venir a casa a uno de mis compañeros, o que vaya a buscarlo para hacerme poco a poco, amigo de todo. El domingo fui a pasar con Votino; aquel tan bien vestido, que está siempre afeitado y que tiene tanta envidia de Deroso. Hoy ha venido a casa Garofi; aquel alto y delgado, con la nariz de pico de loro y los ojos pequeños y vivos, que parecen sondearlo todo. Es hijo de un tendero, tipo original y habilidoso; cuenta muy deprisa con los dedos, y verifica cualquier escrito o multiplicación sin necesidad de tabla pitagórica. Hace sus economías y tiene una libreta de la Caja de Ahorros, niega a todos sus compañeros que el negocio sea de su propiedad. Es desconfiado, no gasta un centavo, y si se le cae una moneda debajo del banco, es capaz de pasarse la semana buscándola. «Es como la urraca», dice Deroso. Todo lo que encuentra, plumas gastadas, sellos usados, alfileres, cerillas, todo lo recoge. Hace más de dos años que colecciona sellos y tiene ya centenares de todos los países; de ahí vienen sus grandes amistades con tantísimas gentes. En su gran álbum que venderá después al librero cuando esté completo, hay un gran capital. Entretanto el librero le da muchos cuadernos gratis porque le lleva los niños a su tienda. En la escuela está siempre traficando; raro es el día que no saca a relucir algo nuevo, vende, hace loterías y subastas; des-

pués se arrepiente y quiere sus mercancías; compra por dos y vende por cuatro; como torto hueca a las aleyunas y jamás pierde; vende los periódicos y libros que ha leído aunque sea al pescadero, y tiene un cuadernito donde anota todos los negocios, lleno todo él, de sumas y restas. En la escuela sólo estudia aritmética; y si ambiciona premios, no es más que por tener entradas gratis y de primera. Me gusta, y entretiene. Hemos jugado a hacer una tienda con pesas y balanzas; él sabe el precio exacto de todas las cosas, conoce las pesas y medidas y hace muy pronto y bien los cartuchos y paquetes como el mejor tendero. Dice que apenas salga de la escuela emprenderá un negocio, un comercio nuevo, inventado por él. En estado muy contento porque le he dado sellos extranjeros, y me ha dado un punto en cuánto se vende cada uno para las colecciones. Mi padre, haciendo como quien leía el periódico, le estaba oyendo y se divertía. Siempre lleva los bolsillos llenos de sus pequeñas mercancías, que cubre con un largo delantal negro, y parece que está continuamente pensativo y muy ocupado, como los comerciantes. Pero lo que más me gusta de todo es coleccionar los sellos: este es su tesoro, y habla siempre de él como si debiese sacar una fortuna. Los compañeros le creen avaro, habilidoso y usurero. Yo no pienso así. Le quiero bien, como todos, y a través de sus lentes oscuros advino su intención. Hay quien dice, entre compañeros, no dar por él ni los buenos días ni para salvar la vida de su madre. Mi padre no llega a tanto. Espera aun para juzgarle, me ha dicho; tiene, en efecto esa... pasión, pero corazón podría tenerlo.

LECTURAS DE NUESTRA INFANCIA

A mi amigo Manolo, fraternalmente.

REPETIDAS veces se dice que muchos niños tienen cosas de hombres, o que en cada hombre había un niño. Hasta cierto punto es verdad. Tal vez la edad se va y vuelve en todos nosotros.

Al cabo de cuarenta años pasados, vuelva a nuestras manos la rica lectura del «Diario de un niño», que vale la pena repasar y meditar. «Corazón» fue escrito hace muchísimos años y muchas de sus fechas no han perdido actualidad. Nosotros lo conocimos allá por el año 1926, en nuestra infancia escolar. Su traducción fue hecha a casi todas lenguas del mundo. Su autor consiguió recoger a través de sus páginas, las emociones más fuertes del niño, como asimismo su amor a la humanidad. Es una obra amena que despierta interés de lectura, hecha en forma de diario, emotivo por modestia y hacia quien amor debemos.

Refiriéndose A. de Amicis, en la página 5, mes de diciembre, al amigo del Tenedor, dice así: «Mi padre

IMPRESIONES DE VERANO

¡Las vacaciones! ¿Quién, entre los trabajadores, no sueña con poder tomarse unos días de vacaciones, durante los cuales las preocupaciones y el trabajo de un largo y duro año, puedan ser soslayados, aunque no sea nada más que provisionalmente, para hallar unos días de reposo, o de solaz esparcimiento, durante los cuales poder visitar a los amigos y compañeros alejados por la distancia, de nosotros?

Este año nos las prometíamos felices, y con tal idea partimos una tarde de agosto con dirección a Hendaya. Ibanos a encontrarnos con dos amigos a los cuales no habíamos visto desde principios de julio del 36. Amigos y compañeros que, desgraciadamente habíamos dejado en zona fasciosa al vernos obligados a la huida precipitada de nuestra vieja ciudad castellana, a los cuales hemos tenido profundo placer al abrazarlos, y lo que es más importante todavía, al poder hablar con ellos, hombres de dentro de España, sobre los distintos problemas que, tanto a los de dentro como a los de fuera, nos tienen en vilo. Ya sabíamos sus pensamientos sobre los problemas que a todos nosotros nos preocupan, pero ansiábamos oír de sus propios labios ciertas opiniones sobre el problema, ya desahogado por la realidad fascista de España, del llamado Pacto de Madrid. Y, bien, amigos todos, quienes cenetistas eran, en el más amplio concepto, cenetistas continuando siendo a pesar del tan jaleado pacto. Los compañeros, en su gran mayoría, casi todos, exceptuado algún que otro satélite fosilizado, condenan con todas sus fuerzas lo que ellos, como nosotros, califican de simple sometimiento de unos hombres faltos de moral y de escrúpulos, al régimen fascista que, con ellos o sin ellos, continúa siendo el mismo del 36 y de hoy.

Si nos dieran noticias de compañeros que, imposibilitados a causa de la estrecha vigilancia a que se les tiene sometidos después de treinta años de fascismo, para relacionarse entre sí, puestos en alerta por alguna que otra pequeña traición, y por la «conversión» al nacionalismo que no puede por menos que causar desconfianza entre unos y otros grupos o grupos, de algún ex, no se fian de la camisa que llevan puesta. Así nos explicaron las dificultades que para vertebrar una Organización responsable y consecuente, encuentran a su paso. Los compañeros se conocen entre ellos, pero quizá porque se conocen, es más difícil lograr su vertebración, pues temen con justa razón la infiltración entre ellos de algún «convertido» que pueda causarles molestias de alguna gravedad. Si, que dan así muchos amigos de la C.N.T. en nuestra Vieja Castilla, y los hay que favorecen con su acción diaria y silenciosa la formación ideológica de algunos jóvenes, con lo cual trabajan eficazmente para que la C.N.T. tenga continuación en España después de nosotros.

Si decimos nuestro sentir, habremos de creer profundamente que, por muchos años que dure Franco y su Movimiento Nacionalista, cosa que no será larga, no logrará que el ideal anarcosindicalista desaparezca de las mentes proletarias españolas de manera que no pueda ya más resurgir, después del dictador de El Pardo. Francamente, nuestra entrevista con nuestros amigos del interior, nos ha producido un estado de optimismo que nos confirma en la idea de que los pactantes de Madrid, y quienes de ellos esperaban la sumisión de la C.N.T. a sus empresas castradoras, han cometido un error de bulto. No, no desaparecerá la C.N.T. del tablero de ajedrez español, a pesar de la C.N.S. y de sus satélites royanistas de allá y de acá.

Dejamos Hendaya de paso para Aíns y Nîmes, y nos paramos día y medio en Toulouse, a donde tuvimos el placer de visitar por primera vez el 4, de la rue de Belfort, y de charlar con los compañeros del S.I. Vimos a Celma y su compañera en el hospital, víctimas del desgraciado accidente que les ha colocado en aquel triste lugar, e hicimos votos por su pronto restablecimiento.

Aprovechamos nuestro pasaje por allí, para hacer una visita a un compañero con el cual tenemos pendiente una discusión cartera, la cual pro-

longamos verbalmente sin llegar a ponernos de acuerdo, pues nos pareció que nuestros puntos de vista parecían bastante distanciados. Fuimos invitados a cenar al día siguiente, pero no acudimos. No por descortesía, sino por parecernos, después de la primera entrevista que algo bastante profundo nos separaba. Por otro lado, la mujer del compañero, libre que es uno de pensar como le de la gana, mientras los hombres discutimos una habitación, trataba de convencer a nuestra compañera de las ventajas de la libertad de la mujer, entendiendo que si bien existe el viejo refrán de que «dos que se acuestan en el mismo colchón... etc.», en ciertos casos es la mujer la que convence al marido, y no viceversa, haciendo éste, el marido, sea condescendiente con la mujer si esta ama ir a misa todos los días o invitar al «señor cura» a cenar en casa, lo cual, francamente compañeros lectores, nuestra compañera, que fue bautizada a los veintinueve años, junto con otros seis hermanos y hermanas, en pleno período de guerra civil y a consecuencia de denuncia que hubiera podido acarrear la muerte de todos ante los pliegos del falangismo, no pudo ver con buenos ojos, y menos aún en un hogar donde, el hombre al menos, es libertario. Lamentable circunstancia que nos hace, probablemente, perder un compañero. Compañero que no ha debido, sin duda alguna llevar a casa jamás un folleto del orden de «Ciencia y Religión», de Pedro Gori, o «Doce pruebas de la inexistencia de Dios», o «La Religión al alcance de todos», o «Las ruinas de Palmira», o, en fin, alguna de esa literatura antirreligiosa que tanto bien ha hecho y hace a la humanidad leer.

En Nîmes, y en su Esplanade, frente al Palacio de Justicia, hay unos bancos a donde íbamos a sentarnos alguna que otra vez mi compañera y yo. Una tarde, en el mismo banco vinieron a sentarse cuatro o cinco españoles, e inmediatamente dieron comienzo a una curiosa conversación. Las primeras frases nos hicieron ver que estos españoles no eran «chinos», pues atacaban «comme il se doit» a todas las dictaduras totalitarias. A los

diez minutos, supimos cual era su etiqueta político-social. «Mira, yo no tengo nada contra Sabarit, pues yo se que Sabarit es un hombre que ha trabajado muchísimo por las ideas, pero como escribe esos artículos tan largos, pues yo, cuando he acabado de leerlos, resulta que no he comprendido ni una papa» — decía uno. — «Tu es que, como eres un zote, que tienes la cabeza tan dura, y como además no «tragas» a Sabarit, no puedes comprender sus artículos», respondió el otro. Y así, durante unos minutos. Un poco más tarde, la conversación vino a los problemas del exilio, y alguno de los reunidos se lamentaba de los tristes momentos que los exiliados hemos pasado, culpando de todos nuestros males a «los rusos que se llevaron a Rusia el oro de España», dejándonos abandonados en los campos de concentración. Hubiéramos intervenido en la conversación, pero lo que teníamos que decir era quizá contrario a las opiniones políticas de los que hablaban, y creímos más prudente callar, pues nos hubiéramos visto precisados a recordar que, si bien el oro de España se fue hacia Rusia, no es menos cierto que el ministro de Hacienda que autorizó el embarque fue un ministro socialista, según consta en un viejo informe que obra en nuestro poder. Si los españoles que se sientan todas las tardes en el banco de la Esplanade de Nîmes, nos leen, que se lo tengan por dicho. Estábamos en vacaciones, y queríamos amargarnos lo menos posible. Desde luego, la conversación degeneró en vulgar y sin ningún interés para el lector, pues sólo se trató a partir de aquí, de las corridas de toros de Arles y de Nîmes, de El Cordeobés y de los otros toreros.

Estas son, amigo lector, las impresiones de vacaciones que me ha parecido útil expresar. Nos las prometíamos felices, pero lo han sido menos al comprobar que, en efecto, en ciertas cosas, el Exilio está por debajo de algunos de aquellos ejemplares militantes que en España, a la medida de sus fuerzas, continúan en la brecha, dando continuidad a las ideas de Libertad.

El Castellano de Marras

DISCOS

Inopinadamente, hemos sostenido conversación con el ancestro. Uno del pueblo, ha venido a vernos. De un salto nos hemos encontrado en siglo pretérito.

El hombre evocó saludos de «patasanos». Cavernarios por más señas. Evocó la imagen desfigurada del gallo casero, sin consecuencia. Este emigro en 1936 y nosotros en 1939. Ahora, en el lugar, el cristo tiene su cadáver, pero las beatas no creen en él. El otro sí que milagrosa de veras!

Uno le dice a otro del pueblo que a Dios lo inventaron los hombres, y el otro encaja resignado. No habría que salir de la encogida, de la hermetica España.

El realismo incendios julianos, que tan indiferentes dejaron a los bomberos. Las llamas de la Inquisición nos proporcionan téptica. ¿Quién, más que la Iglesia, juega con fuegos?

Si embargo, no tolera la incineración de cadáveres; repugna el Colombarium y la práctica litúrgica de los hindúes. En cambio, sigue partidaria de quemar personas vivas.

Aquí el otro se invulsa y se comotra. No habría que abandonar los aires cloaceros de España para no sufrir resfriados... de conciencia. Todo un drama. El cuarto de siglo de paz, de sosiego, está en la intimidad de dos otros, no de nosotros, que, dentro o fuera, somos tantos.

Las armas negras triunfaron sobre un millón de cadáveres y sobre veinte millones de vejados. En estas condiciones, el negocio ruín es próspero; pero prospera, igualmente, el sentimiento libertario de la vida.

Al despedirnos, uno y otro, una distancia de siglos se patentizó otra vez en una boca de «Metro» cualquiera.

DISCOBOLO

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 P.

LOS NEGOCIOS SUCIOS

Las tierras del Cabildo Catedralicio de Lérida

(Información difundida por la Agencia Cifra).

LÉRIDA. — El obispo de la Diócesis, según parece, va a constituir un nuevo tribunal con sacerdotes ajenos al Cabildo Catedralicio, para que intervenga en el caso de los cuatro sacerdotes de Lérida procesados por el delito de difamación grave contra el obispo, los canónigos y beneficiarios de la Unión Laical.

Estos sacerdotes recusaron al primer tribunal del Obispo por considerarle parte interesada.

Dada la expectativa que han despertado durante estas últimas semanas las noticias referentes a la venta de las tierras propiedad del Cabildo Catedralicio de Lérida, creemos oportuno concretar los hechos que han provocado esta situación. Según indica la carta abierta escrita por los cuatro sacerdotes actualmente procesados, el pasado día 25 de julio, la propiedad de los canónigos es administrada por ellos mismos y la de los beneficiados, por aparcería, siendo cultivados por 830 familias. Dada la presión conciliar y las repetidas instancias del clero de la Diócesis se llegó a la decisión de vender las fincas de los beneficiados, venta que se anunció en febrero último. Tras los primeros tanteos, al proponer a los colonos aparceros unos precios altos, hasta incluso una ofensiva hipoteca, los cuatro sacerdotes de la Diócesis de Lérida, Máximo Casanovas, párroco de Almatret; Manuel Domingo, párroco de Soses; José Marco, párroco de Caladrones; y Lázaro Brial, párroco de Masalcoreig, que habían vivido el problema pastoral en algunas parroquias afectadas por este problema, lanzaron 800 ejemplares de su «carta abierta», realizados en multicopista, resaltando los puntos pasto-

rales acusando a los beneficiados de la injusticia en el trato dado a los colonos y reclamando justicia en la venta anunciada que se preveía desventajosa para aquellos, todo ello apoyado en frases conciliantes y sociales de los Papas, y en hechos que afirman haber vivido personalmente. Asimismo se hacen eco de las voces de las 830 familias de aparceros que exigen un precio justo, teniendo en cuenta las mejoras hechas por ellos en estas tierras. Resalta de un modo especial un contrato de compraventa firmado en 1935, en el que se vendía la totalidad de las fincas en un millón de pesetas a pagar en un plazo de diez años. Dicho contrato no pudo cumplirse, debido a la sublevarción de derecha, cuando ya se habían pagado unas 200.000 pesetas. En febrero pasado dos beneficiados, en las primeras propuestas, requerían un precio global de unos 400 millones de pesetas, propuesta que actualmente ha sido rebajada notablemente.

Dicha carta abierta, donde se exponen todos estos hechos, fue desautorizada a través de una nota de Prensa por el Obispo, el día 29 de agosto. Dos días después el grupo sindical de colonos redactaba otra nota de Prensa, en la que agradecía el gesto de los cuatro sacerdotes y reafirmaba los hechos denunciados por aquellos. Sin embargo, el obispo de Lérida abrió un proceso criminal contra los cuatro sacerdotes, acusándoles de delito grave colectivo contra la buena fama del prelado, de los canónigos y de los beneficiados. El tribunal que debía juzgarlos, estaba compuesto por el doctor Colón, vicario general de la Diócesis, como presidente, y los doctores Luján y Segura, canónigos, y actuando de fiscal el licenciado Zarranz, canónigo, todos pertenecientes al Cabildo Catedral de Lérida. Los cuatro procesados presentaron una recusación contra los miembros de dicho tribunal, por la «excepción de sospechas», dirigida contra el fiscal del tribunal y el obispo de la Diócesis. Las razones alegadas se reducen a la sospecha en que incurriría el tribunal al intervenir en la defensa de una causa que atañe tanto a los miembros del mismo, como al obispo, y la sospecha movida contra el tribunal obliga al obispo a revisar la competencia del mismo, excepto en el caso de que el propio prelado no se vea incurso en igual sospecha, en la que incurrir por ser parte interesada, ya que el fiscal acusa a los cuatro sacerdotes de injurias personales contra el Cabildo y autoridades diocesanas. En este caso, según el derecho canónico, el obispo queda en la imposibilidad de jugar la incompetencia del tribunal, hasta que el tribunal de segunda instancia de Tarragona, o La Rota, nombren otro con sacerdotes de la misma Diócesis que el primero, que se consideren, por lo demás, libres de sospechas.

MARTIGUES Y EL «CAMPING» DE ST. MITRE - LES - REMPARTS

por VOLGA MARCOS

MARTIGUES es Venecia provenzal. Su descripción impenetrable, llena de luz y colores, de mar y de brisa, toda plébrica de poesía, si nos detuviéramos a evocarla con panorámica delineante y políctico verbo, no cabrían las frases calificativas para alabarla, como si el hombre no pudiera ya ensanchar tanta belleza. Son las cigarras que la cantan en verano en su cuna de cristal, más limpia que Venecia. Martigues se refleja discreta y alegre en sus playas casi anónimas, en su lago ondulado hijo del Mediterráneo por un canal umbilical, anchurosa, musical, colorida, y acogedora marineramente instalados en sus libros orillas para comunicarnos desde allí con nuestros compañeros de Provenza y discurrir en el ocio un mes estival.

Saint-Mitre está en un monte. Es un pueblecito provenzal pintoresco en sus ciempitos rocosos y perfiles cenicientos, de calles bañadas por el sol, canicular y animadas por el charabaneso infatigable de las cigarras. Llegando por Martigues, el Camping Internacional queda a la izquierda. Si descendemos las culebrinas de la departamental 50 hacia Port-de-Bouc. Siguiendo la D.5, se va a Istres, quedando a la derecha el estanque anchuroso de Berre comunicante al puerto petrolero de Lavera por el canal de Carcne. Dédalo de puertos pequeños, saunas, refinerías, cañiñeras y pinedas tan alejadas en su naturaleza desmenuada, que todo tiene su encanto pararámico bajo la cúpula azul y el eterno autotrada del Sol.

Llegamos a la 4L al campo de los compañeros internacionales. Dos ciempres altos elegantes y cadenciosos de brisa se erguan en ambas partes de la entrada en un camino áspero escabroso y lleno de vida, de luz, de movimiento y juventud, saturado por todos los perfumes del bosque. Al interior divisamos ya las tiendas de todos los tamaños instaladas sin ningún orden geométrico, buscando sombras y superficies planas; tiendas de todos los gustos y colores plazadas con la coquetaría de la juventud. Vimos a los compañeros de todas las edades y ambos sexos. Rostros barbados, imberbes, lampiños. Cabellos desmenuados, gudejas socráticas, cabellos blancos, rubios, morenos y torsos bronceados de una juventud alegre y turbulenta. Llegamos allí desde Marsella agotados por 850 kilómetros recorridos desde París. Hablamos con los compañeros organizadores para elucidar en estos apuntes que la juventud anarquista es un hecho positivo; nada ha muerto en los años lidos; las ideas se reanjan su continuidad en las generaciones nuevas.

Nuestra segunda visita fue desde Port-de-Bouc, con los hijos y la compañera de Vicente Caudet, con nuestra compañera y dos de nuestros hijos: Lucinia y Helios. Aquella calorosa tarde descubrimos más el campo y pudimos completar más el estudio psicológico de los moradores. A simple vista podía verse en ellos personas corrientes, estivales, sin más preocupación que la de gozar de un mes de vacaciones bien ganadas por el trabajo, vegetar en el bosque o dorarse en la playa. Incluso los jóvenes, muchachos y muchachas sanos de cuerpo y de espíritu, se parecían en sus indumentarias abigarradas de colores saltones a las generaciones actuales de la vida fácil y el porvenir desorientado. ¿Cómo discernir la idea anarquista de «ornamento exterior»; el snobismo de la lógica, la rebeldía interna contra una sociedad burguesa y la aversión total al trabajo, a la humanidad y a las obras buenas y

constructivas del hombre? La multi-tud anímica suele confundir a estos mozos idealistas con los gamberros esquizofrénicos de la época; discófgos de la canción huera, melendunos y ociosos residuos del capitalismo decadente.

Los jóvenes anarquistas llevan una orientación bien diseñada; trabajan y reconocen al hombre en su enteleco milenario y el patrimonio universal de sus grandiosas creaciones.

Los «beatniks» son otra clase de jóvenes que asimismo no se les puede emparentar en nuestra colectividad ideológica ni como seres pensantes opeustas a cualquier forma de organización. Viviendo al margen de todas las clases sociales pretenden conocer su esencialismo, inspirados en Arthur Penn, Jerry Lewis o Bob Dylan; pero si no aceptan el trabajo humillante; si sus reflexiones tienen un contenido de lógica al oponerse a ciertas injusticias sociales, a la bomba atómica, al genocidio y todos los crímenes legalizados; el «beatnik» tiende el brazo, pide limosna, se denigra en su propio abandono moral y físico y se deja, se abandona a una indiferencia sucia, vegetativa como residuos de una humanidad en decadencia, que sólo una orientación substancial y una estabilidad ética pueden salvar.

La juventud del camping internacional libertario la encontramos más radiante y animada por llevar una ruta trazada hacia el porvenir; el hombre es una herramienta preciosa de mejoramientos continuos, que no se puede abandonar; de lo contrario llevaría las cadenas de la servidumbre eterna, el estigma de sus miserias y la incompetencia de su animalidad.

La organización del campo ha sabido coordinar la permanencia agradable de todos los compañeros, con charlas amenas, conferencias y películas proyectadas. Mientras nos explican la vida del campo, nos percatamos bien del lugar acogedor y cariñoso; *lividum* inefable que difiere enteramente de los otros campings organizados. Los jóvenes se dirigen hacia las playas más cercanas, los de edad de reposo deambulan con sus calvas o cabellos plateados; algunas prendas lavadas movidas por el viento se van secando al sol. Las chavalas sanas como manzanas primeras, con sus vestimentas de verano, pasaban cadenciosas de circumbalados perfiles, trofeos de hechicera juventud.

El sueño ajeno se respetaba salvo conversaciones tardías y problemas del momento discutidas hasta el fondo postrero del argumento. Cada compañero sabía que los transistores a viva voz y todos los ruidos y estridencias desahoradas son enemigos del reposo. Lo demás, si hubo inconvenientes fueron acaso el mistral y el tramontana que soplan fuerte por aquella región, y su acción dura horas o días. El mistral, cuando sopla hay que tender y tensar cuerdas o amainar tiendas cuando es insoporable. Aparece tímido, inofensivo, va pasando cada vez más recio con avidez de superficies móviles e inmóviles, hace instrumento de las ramblas, de las piedras y de todo lo que gima y silve a fétrico y ligubre, estridando lonas y cuerdas, arrancando, rompiendo, rasgando y desmorralizando.

Aquel 15 de agosto soplaban en Martigues, Port-de-Bouc, Saint-Mitre y toda la Provenza, doblando ramas y todos los arbutos multiformes, dándonos un aspecto fantasmal y dolorido. Llegaba incluso a detenerse unos segundos para impeler después más fuerte. Señor despota de los elementos, solitario y exigente de formas que empuja como devorador objetos, cimbreaba las raminculas de cualquier arbutos, produciendo un sonido continuo y violento que impide dormir de noche a quienes intentan reposar bajo las tiendas. Treinta y seis horas después el mistral se retiró, dejando algunas tiendas rotas o caídas, pero sin quebrar en nada la moral y los ánimos de los compañeros del campo de Saint-Mitre-les-Remparts.

En la gran jira celebrada en el castillo de la Barbe, cerca de Salon-de-Provence, se encontraron muchos compañeros del campo de St-Mitre, y los alrededores de Marsella. Allí los hombres de recia convicción anarquista se abrazaban por haber sido separados por el tiempo y las distan-

cias sin mella al corazón. Como por una transposición del pasado y el presente aparecieron en la frondosa realidad verdiceleas los compañeros de proyecta edad, pero jóvenes de espíritu; muchachos de todas las edades, plébricas generaciones del anarquismo internacional, dando al tono de las horas una elocuencia callada en los corazones y un animado repertorio musical en los aires; embriagador bullicio donde hierve la sangre de senectas venas y se inflaman las arterias de la radiosa juventud.

Habló por el micrófono el compañero Alorda, secretario del Núcleo de Provenza, saludando a la Integridad de los concurrentes internacionales de la jira. «Los hijos del pueblo» embalsamaba el lugar pollicromado por la Natura; se estrechaban los frondosos arbutos y se llenaban los pechos de vida, de vigor y de esperanzas por un mundo nuevo sin fronteras, sin clases sociales y sin dictaduras. Hubo cantes flamencos riándose en las ondas con buena voluntad, pasaron por el micrófono el mosaico variado del folklore español y el grajeo de los chistes y chascarrillos genunos de nuestro pueblo. Allí pasaban dulces las horas nuestras, las que no son ni del patrón ni de la mala compañía del borreguismo servil. Aquel presente se recogía en lo más grandioso de la existencia humana entusiasmado a jóvenes y maduros, inspirando a nuestros hijos el deber y la perseverancia en los ideales, sintiéndonos españoles e internacionales por la presencia de los compañeros de distintos países.

Unos días después tuvimos la visita en nuestro campamento en Martigues, de Mateo Vivancos, su compañera Conchita y el nieto de éstos, hijo de la malograda Fenicia. Vivancos, pese a tener una edad avanzada, tiene el vigor y el entusiasmo de días jóvenes. Comimos empujados y molestados por el mistral, que se nos llevaba los platos y los vasos de materia plástica, pero Vivancos era un libro abierto, un repertorio elocuente y constante orientador más fuerte que el Mistral, por ser de raza ciélopea de los que sólo extinguen el ideal con el último suspiro de la existencia.

Ahora de nuevo integrados al trabajo, ahorrarnos con cierta tristeza a todos nuestros queridos compañeros Vicente Caudet, Nadine, la «Memé», Ariel y Flora, Fenicia Caudet y tantos de aquella Provenza llena de sol generoso y cantada en el estío por las sinfónicas cigarras.

Paris, septiembre 1966.

NECROLOGICA

JUAN GARCIA

En el hospital de la ciudad de Perpignan, donde se encontraba para pasar unos días con su familia, falleció después de una grave intervención quirúrgica el conocido y activo militante de esta F. Local, el compañero Juan Garcia.

Su pérdida, grandemente sentida por todos sus compañeros y amigos, la hace más dolorosa el hecho de no haber podido acompañarle a su última morada.

Reciban sus familiares nuestro más sentido pésame.

«AMIS DE HAN RYNER»

Dimanche 9 octobre à 14 h. 45, Salle des « Amis », 114 bis, rue de Vauguirard, réunion des « Amis de Han Ryner, sous la présidence de Marcel Renet, Vice-Président des A. H. R. Causerie de Louis Simon: « Forme et style chez Han Ryner ».

Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

Le n° 82 des « Cahiers des Amis de Han Ryner » est paru, (3, allée du Château, 93 - Pavillon, s-Bois). Au sommaire: André Spire, par F. B. Coenme; Léon Frap par Jacques Algèrre. Un cœur pur, Lucien Bourgeois, par Marcel Renet. Han Ryner: Notes sur la Violence et la Non-Violence; L'heure de l'amnistie; la Vérité; Les Sphéristes; Sauvons l'île Saint-Louis; etc.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca «SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA» 3,50 F. en esta Administración

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Pasada la época de los grandes calores, de nuestras actividades al aire libre, celebrada con mucho éxito durante toda la temporada de verano, nuestra F. L. reemprende el ciclo de coloquios que se había propuesto celebrar durante todo el año que corre. Así daremos margen a que sean tratados todos aquellos problemas que afectan al buen desarrollo de nuestro Movimiento, a que los compañeros puedan exponer con entera libertad todas sus inquietudes. Ello es un ambiente de responsabilidad, de respeto a todas las opiniones sinceras y honestas, de fraternidad libertaria.

El primer coloquio de la temporada tendrá lugar el domingo, 16 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, 12, rue Pavillon.

El tema a discutir será iniciado por un compañero competente. Como los anteriores, siempre será de palpitante actualidad.

El éxito obtenido en los que ya celebrados, es de esperar la asistencia de todos los compañeros, así como la puntualidad a la hora anunciada.

F. L. DE ORLEANS

Convoca asamblea general para el día 9 de octubre de 1966, a las 9 de la mañana y en el sitio de costumbre. Dados los asuntos a tratar, se ruega la puntual y total asistencia a todos sus adherentes.

REGIONAL CATALANA EN EXILIO

Agrupación Lyonesa

Convoca a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 16 de octubre a las 9 y media de la mañana, en la sala C. N. T. n° 1 del Palais de la Libération, n° 9, en Villeurbanne.

F. L. DE DRANCY

Celebrará asamblea general el domingo 9 de octubre en el local y hora de costumbre.

PARADEROS

Francisco Linares desea saber el paradero de su tío Carlos Linares Guerrero, quien pasó a Francia al terminar la guerra de España. Escribir a Luis Pérez Campana, 2, rue d'Attaville, Villaines s-Bois (S. et O.).

Por encargo de un amigo de España, se desea entrar en relación con Ignacio Prias, natural de Cenicero (Rioja).

Quién pueda facilitar su dirección, que lo haga a esta redacción quien transmitirá. COMBAT SYNDICALISTE, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). DONATIVOS PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Paris: Tarragó, 5; Criach, 5; Santos, 5; Manent, 10; Gual 5. Total: 30 F.

S. I. A. DE ORLEANS

Comunica que el domingo día 9 de octubre celebrará asamblea general ordinaria a las 9 de la mañana en el local de costumbre.

Se espera asistencia lo más numerosa posible; especialmente a los compañeros que fueron convocados particularmente.

Hemos recibido la suma de 640 frs., donativo del difunto compañero Ricardo Brangoli, según expresión de su voluntad.

Militante activo de las organizaciones de vanguardia, Brangoli había tomado parte en las luchas contra la opresión, debiendo refugiarse varias veces en el extranjero.

Militante fundador de S.I.A., permaneció siempre fiel a sus ideales a los que dedicó toda su existencia.

AVISO

Juan López, 17, rue Desiré Thoissou, Cannes-Écluse, par 77 - Montereau (S. et M.), desea ponerse en relación con el secretario de la F. L. de Burdeos (Gironde).

F. L. DE PARIS

Continuación de la Asamblea el domingo 9 de octubre en el local y hora habituales.

Mitin de Alianza Sindical en Arles

NOTAS DE UN ESPECTADOR

RESPONDIENDO al llamamiento del Comité de Alianza Sindical, numerosos exiliados españoles, residentes en Provenza y Bajo Languedoc, acudimos a Arles el domingo, día 18 de septiembre, para escuchar la voz de los representantes de la C. N. T. y de la U. G. T., y para patentizar una vez más nuestro repudio del régimen tiránico que oprime al pueblo español.

Estas notas, trazadas a vuela pluma, no pretenden ser una reseña del acto que, seguramente, otros compañeros se habrán encargado de hacer. Son, simplemente, unas impresiones personales que aspiran a plasmar en el papel la atmósfera y el ambiente en que se desenvolvió la reunión.

El mitin de Arles ha dado un mentis rotundo a los que constantemente hablan del cansancio del exilio. Ha sido una prueba patente de que, a pesar de la inevitable usura del tiempo, en el corazón de la mala exiliada perduran los sentimientos que siempre la han animado y que las decepciones y amarguras sufridas no han entibiado su fervor antifascista. Basta que la ocasión se presente para que este fervor se manifieste.

En Arles ha habido todo lo que son características de los actos de nues-

tra emigración: apasionamiento, ambiente cálido y exaltación revolucionaria. Por unas horas, hemos revivido tiempos pretéritos en los que las miserias del exilio y las quejeras intestinas no habían producido tantas desgarraduras morales. Por unos instantes, nos parecían volver a vivir el período que siguió a la liberación de Francia. Cenetistas y ugetistas, unidos todos en un mismo sentimiento y hermanados en una misma aspiración, hemos sentido que por encima de las discrepancias ideológicas, hay un imperativo común que debe unirnos en estos momentos.

¿Qué decir de las intervenciones y de los oradores? Un mitin de unidad impone siempre a los que hablan restricciones y trabas mentales. Hay que dejar de lado particularismos doctrinales para ensanchar lo que son objetivos comunes. Justo es reconocer que el joven ugetista Manuel Garnacho y nuestra compañera Federica, supieron mantenerse en los límites que impera la naturaleza del acto que se celebraba. El primero, hablando de la farsa de las elecciones sindicales organizadas en España por los sindicatos verticales boicoteados por la Alianza Sindical, de la labor de los refugiados entre los emigrados econó-

micos, de los deberes de los que él llama veteranos del exilio para con la juventud y de otros temas que sería prolijo enumerar.

Federica, como siempre, habló con un estilo vibrante y apasionado. En su espíritu no han hecho mella las desilusiones que han quebrado tantas voluntades y que han arruinado física y moralmente a tantos militantes. Su verbo cálido conserva todo el vigor y toda la lozanía de su juventud. Su oratoria crea una comunión espiritual entre ella y los oyentes, que quedan subyugados por los conceptos que va vertiendo. No es la suya una disertación fría y metódica como la de los oradores, que cuando hablan parece que desmontan un mecanismo de relojería. De su boca, las palabras brotan a caudales, aunque con rigurosa y lógica concatenación. Su oración es una requisitoria implacable contra el régimen franquista.

Antes de terminar estas notas, es justo que consignemos la colaboración prestada por la Unión Departamental de Sindicatos F. O., como asimismo el concurso de la municipalidad de Arles, poniendo a la disposición de los organizadores del mitin la espaciosa sala de fiestas para el acto que pudiera celebrarse. — Cristóbal Parra.

Ediciones «SOLI»

Rafael Barret: Obras completas (tres tomos) 22,50 NF.

Voline: La revolución desconocida 18,00 »

Rodolfo Rocker: Nacionalismo y Cultura 15,00 »

M. Dommanget: Historia del 1º de Mayo 12,00 »

Antologías: El Amor y La Amistad 5,00 »

— Cultura y Civilización 5,00 »

— La Historia 5,00 »

— La Libertad 5,00 »

Felipe Alaiz: Quinet 5,00 »

Varios autores: Salvador Seguí. Su vida y su obra 3,50 »

Pedro Vallina: Crónica de un revolucionario. J. M. Puyol: D. Quijote de Alcalá de Henares Juan Rostand: Lo que yo creo 3,00 »

Anselmo Lorenzo: El poseedor romano y El patrimonio universal 1,00 »

J. Ferrer: Vida Sindicalista (agotado) Víctor García: Raúl Carballeira (idem) 1,00 »

EDICIONES «UMBRAL»

Felipe Alaiz: Tipos españoles (2 tomos) 14,00 »

M. Cranston: Debate imaginario entre Marx y Bakunin 1,00 »

Fabián Moro: Discurso del Hombre Libre .. 1,00 »

J. Ferrer: Conversaciones Libertarias («CNT») 1,50 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe C.C.P. 1350756, Paris (X)

SIEGHE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU, 78-64
Administration : J. SORIANO
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (XI)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X.
Tél. BOT, 22-02
Tél. Imprimerie : BEL, 27-73

ECONOMAT

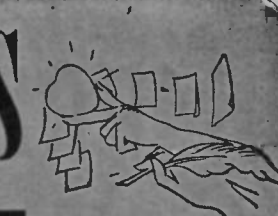
SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

B.D.I.C.



LA TRABAJOSA MODERNIZACION DEL REGIMEN

PARA subsistir, el sistema franquista está condenado a una liberalización contra la cual hizo la guerra nazifascista de 1936-39. Para justificarse en estos tiempos modernos el régimen de Franco ha de contradecirse, negarse, suicidarse. El propio Caudillismo comprende que su persona estorba, que debería morir para terminar con el ciclo político más desdichado de España. Y no lo hace, por cobardía; y no se elimina políticamente por megalómano, por honor de militar trasnochado.

No es ya la hora de la Peseta, sino del Dólar. No es sólo la hora del Dólar, pues éste la comparte con la moneda turística. A la España de hoy no la admiten en el Mercado Común por pobre, por exianista, no por razones de moralidad política, que el comercio de las naciones no cotiza. Franco había sostenido la tesis fascista de la autarquía, y la derrota del Eje lo convirtió en el primer mendigo de Europa. Mentira su aplomo de español, vanas sus oriflamas y falsa su orgullosa trompetaría. Dinero americano y turístico y nada más. Que arroje Franco a los americanos cual lo ha hecho de Gaulle y que entorpezca el turismo extranjero para desarrollar el nacional (otra vez la autarquía), y España queda equiparada al Estado de Tanganika, con perdón de esos africanos.

Leyes (adaptadas) a la hora europea ya rigen en España, según el diario oficial de Franco. Pero el Estado persiste monolítico, en plan de extrema dureza. Sigue fascista no pareciendo serlo. Incluso se ha dado al país un estatuto de prensa. Los diarios pueden decir la verdad, si se lo permiten. Libros progresistas pueden ser escritos, aunque lo difícil sea publicarlos. Hay quien pasa días de cárcel por una firma concedida a un manifiesto pro-estudiantil y las multas astronómicas impiden atrevimientos literarios. Las huelgas son toleradas porque otro remedio no queda, no importando si a causa de ellas muchos obreros sufren prisión o pacto del hambre. La censura se dice benigna, y sin embargo la edición de «La Religiosa», de Diderot, ha sido prohibida. También lo fue el film del mismo título en Francia. Mas en Francia el libro «La Religiosa», más que nunca se vende en todas las librerías.

Ahora se pretende que las jerarquías del sindicato obrero, es fatal sean de elección libre, previa aceptación autoritaria de los cuadros sindicales propuestos. Y con finalidad estatal-franquista, desde luego.

El murmullo de última hora es la convocación a referéndum «popular» para la aceptación (no el rechazo) de una pretendida Constitución, dicha igualmente «Institucionalización del Movimiento». Según ese emplasto el gobierno no estaría presidido por un jefe que no sería Franco, quedado, no obstante, éste, en la jefatura efectiva. Las leyes emanarían igualmente del poder inmanente, y como hasta aquí rubricadas por las Cortes nombradas por lo que antes se llamaba de «real orden». Los sectores de opinión serían como siempre desconsiderados y las agitaciones del pueblo severamente reprimidas. Con la Constitución que la inteligencia negra del franquismo actualmente fabrica, o tiene fabricada, el país español continuaría regido por el señorío del régimen, muy adaptado a la situación mundial por el vehículo de la fraseología, del empirismo político, de la hipérbole europeísta, pero dentro de una realidad española retrocedida a la Edad Media, y aun en grados descendientes hacia la Ley de la Caverna.

Porque no hay que olvidar que a la resaca reaccionaria que asola las libertades, el pan y la tranquilidad de los españoles, la anima una fuerza de feudalismo, militarismo y reaccionarismo que ni en tiempos de las repúblicas I y II fue desmentida.

El liberalismo español o el progresismo del día serán restaurados por el pueblo en la calle, y la esclavitud de España será permanente.

Le Directeur de la publication :
YVES OBEUF
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Chofsy-le-Rol (Val-de-Marne)

APROVECHADOS Y APOSTOLES

ALLA por las primeras décadas del siglo hasta la sublevación clerical militar, en el mundillo de los vegetarianos españoles hubo de todo: falsarios, demagogos y aprovechados, también hombres de una pureza inmaculada. No puede decirse que todos los vegetarianos fuesen anarquistas, pero sí que predominaban entre los practicantes de dicho régimen, al que consideraban como un medio para eliminar determinados vicios y que era un complemento indispensable para alcanzar una verdadera superación en lo físico y en lo moral.

Entre los que predicaban las excelencias de la terapéutica naturista y practicaban lo contrario, figuraba uno de sus más destacados divulgadores, hombre que tenía en su haber la publicación de varios libros sobre esta especialidad que le dieron bastante fama y buen rendimiento económico. En relación con dicho señor, cuyo nombre omitimos, pasamos a referir cierta anécdota contada por su secretaria, señorita incapaz de inventar un infundido.

Según su decir, nuestro hombre, que ostentaba el título de doctor, estaba magníficamente instalado en una de las vías más elegantes de la capital catalana, donde gozaba de cierto prestigio. Su secretaria, que practicaba el régimen vegetariano igual que toda su familia, a los pocos días de ejercer su profesión empezó a notar que al anunciar a sus primeros pacientes, el médico demoraba largo rato en introducirlos a su despacho. Así se percibió que la causa era debida a que se tomaba su café negro, sañado con coñac, y fumando un espléndido habano. La muchacha que ejercía el cargo más por devoción al naturismo que por necesidad económica, hondamente decepcionada por tal impostura, abandonó de inmediato el empleo sin mencionar la causa ni hacer la menor referencia a la falacia descubierta.

Harina de otro costal, diametralmente opuesto, era Juan García, nuestro «Juanito», ya que ambos conjugaban diversos verbos: aquél, el «poseer» y éste, el «dar»; quien por sentimiento y educación mucho antes que vegetariano era anarquista. La devoción a este régimen le vino por experiencia propia, por necesidad de vencer dolencias. Durante los años de su infancia y juventud padecía escrofulismo agudo que le obligaba a que parte del cuello y rostro permaneciera siempre cubierto con vendas. Sus padres habían recurrido a cuanto sabían y podían para atajar la enfermedad, incluso a la visita de los mejores especialistas europeos. Sin embargo, la cosa seguía igual o empeorando, hasta que un día, hablando con un amigo vegetariano, éste le dio un libro, diciéndole:

«¿Por qué no pruebas de recurrir a las espinacas y hortalizas para ver si te curas?»

«Juanito» se lanzó a la prueba y el cambio de régimen operó el «milagro». A los dos meses de su práctica ya pudo deambular por las calles del Turia con la cara despejada y con una nutrida barba negra que encubría las viejas lesiones de su dolencia. ¡Con cuánta emoción refería lo que le ocurrió el primer día que se vio libre de su padecimiento! Este, su renacer, fue la raíz de su conversión al naturismo. El hombre agradecido por naturaleza, no podía dejar de propagar y defender lo que tan excelentes resultados había obtenido en sí mismo. De ahí vino el saturarse



por JOSE VIADIU

de lecturas sobre dicha materia, la formación de grupos excursionistas para encauzar a la juventud hacia las bellezas de la naturaleza, la creación de la revista «Helios» con el fin de divulgar los principios higiénicos y curativos del vegetarianismo, la fundación del «Solarium» para atender a enfermos y necesitados de aire y sol, y la divulgación, por su desinterés y generosidad, de cuanto de más noble se hizo en España para la propagación de un concepto de vida limpia y sana.

EL HOMBRE

La condición esencial de Juan García Giner era el alto concepto que tenía de la amistad, hasta el punto de ejecutar fielmente el concepto tan bellamente expresado por don Francisco Quevedo, quien dijo: «El amigo debe obrar igual que la sangre que fluye a la herida para sanarla sin necesidad de pedírselo...» Así obraba «Juanito». Era frecuente que fuera a visitar a algún amigo, no abundante de recursos, y que éste se encontrara luego con cierta cantidad dejada en cualquier lugar de la habitación, sin que a los moradores, al reparar las visitas recibidas, les cupiera la menor duda acerca de la generosa y discreta mano que allí la había dejado.

Hijo de una familia acomodada y el mismo poseedor de una industria floreciente (una fábrica de clavos), beneficios y no beneficios los aplicaba a la práctica del bien, a propagar y financiar cuanto exigía la divulgación de sus ideales. Así fue uno de los principales impulsores en la creación de la Escuela Moderna en Valencia, así como de su revista, mucho antes de su conversión al vegetarianismo. Durante años su nombre estuvo vinculado en todas las manifestaciones libertarias.

Por lo dicho, es de comprender que no se trataba de ningún despidado, sino de un hombre que sabía muy bien quién era mercedor y quién no de que se le tuviera una atención y se le prestara ayuda, pero que, ante la incertidumbre, prefería el engaño a la negativa. La siguiente anécdota refleja perfectamente su hermetismo en no jactarse del bien que hacía, la cual fue contada por uno de sus amigos.

El caso se refiere a cierta madre con dos hijos mayores, uno de ellos preso en Francia y vinculado con el anarquismo, y otro que se intitulaba igual, más que nada para encubrir su vagancia y desamparación, ya que toleraba que su progenitora cosiera noche y día para que la diera de comer.

Así las cosas, un amigo se presentó a «Juanito» para notificarle que el sujeto de marras blasonaba que «para él había llegado ya la anarquía, puesto que «Juanito» le entregaba cinco pesetas todos los días y que, «ellas daban para su madre y el resto se lo quedaba para sus gastos particulares.» El amigo trató de averiguar lo que había de verdad en dicha dádiva, negándole aquél en redondo.

Éste insistió en que el fulano le tomaba el pelo, añadiendo que una cosa era prestar solidaridad a quién fuera mercedor de ella y otra muy distinta dejarse timar por un sinvergüenza.

En este forcejeo estaban, cuando «Juanito» después de afirmarse en que él no era el dador, añadió:

«Bueno, creo que puede darse por satisfecho el que sea capaz y pueda realizar tales acciones. A fin de cuentas estas pesetas tienen la virtud de librar a una buena mujer del trabajo que la aniquila, a la vez que alienta la ilusión de que es su propio hijo quien la ayuda. ¿Crees que esto puede ser censurable?»

Estos eran rasgos peculiares de ese Juan García Giner, anarquista y vegetariano, cuya bondad era inalterable frente a todos los avatares por desgracias que éstos fueran, era la suya una bondad de raíz que se comunicaba a quienes tuvieron la suerte de ser sus amigos y también de cuantos estrechaban su mano.

En relación a su generosidad y desprendimiento nos recuerda a determinado decembrista ruso, descrito por «Stepniak», a quien el zarismo condenó a pena de muerte y fue ejecutado por el simple hecho de que en el juicio no pudo justificar como había inventado su fortuna y suponer las autoridades que la había deducido por entero a la causa revolucionaria por propiciar la liberación de su pueblo.

EL EXILIO

¿Qué le hubiera ocurrido a «Juanito» de haberse quedado en España al triunfo del nazifascismo, ya que éste hubiese sido el único «delito» imputable a su acrisolada conducta? Es indudable que lo hubieran asesinado como lo hicieron con tantos miles. Pero él no se dejó cojer. Con muchas perspectivas pudo salir de sus ensan-

grentado país y acogerse al «campo de la generosa República Francesa» que ya tenía dispuestos sus maltratos e inhóspitos campos de concentración para concentrar allí a las miserables y famélicas multitudes que traspasaban su frontera, sin duda para completar la obra empezada por la reacción española, y en donde murieron centenares y miles de refugiados.

Recordar aquella odisea equivale a recordar uno de los hechos más vituperables que registra la historia del hombre. Jamás, como en aquel entonces, la carne humana ha sido más barata y ha sido peor tratada. Seguramente puede catalogarse como el antecedente monstruoso del hitlerismo con la destrucción en masa de los judíos. La actitud corrompida de la Europa oficial de aquellos días tuvo su expresión sádica y canalla en boca de cierto diplomático británico, de cuyo nombre no queremos acordarnos, quien dijo que «toda la sangre derramada en la lucha española no valía la de un solo marino inglés, y que seguramente, dado el silencio que siguió a tan monstruosa fraje, representaba el criterio de la mayoría de los súbditos de Chamberlain.

La verdad es que al recordar estos hechos uno se sale de madre. El caso es que «Juanito», en su primera fase, salió bastante bien librado de su forzosa incursión por tierras de la Galla, donde pudo adonde en casa de un familiar. Desde allí escribía cartas a sus amigos situados en diversos campos de concentración. A uno de ellos se lamentaba de su inercia e inutilidad, anunciándole que iría a visitarlo. Este le contestó al momento que no hiciera tal cosa y que no expusiera así la relativa libertad de que gozaba...

Aquí se pierde todo rastro de él, hasta que se divulgó la fatídica noticia de que había muerto en una de dichas inhumanas aglomeraciones. Al amigo, a pesar de los años transcurridos, no se le ha quitado aún la torturante incertidumbre: «¿Lo detendrían al intentar visitarme?»

El hecho inexorable es que así halló la muerte Juan García Giner, anarquista y vegetariano, hombre por cuyas bondades uno se podía sentir reconciliado con el género humano. Y así se cumplió el precepto bíblico que premia a los buenos, con otro descomunal sarcasmo.

La base medular impulsora a las acciones críticas en el marxismo-leninismo han consistido, permanentemente, a tratar de desfigurar los infundios del capitalismo en sus demostraciones de desarrollo económico y moral de los pueblos, negando, de parte opositora y muy razonablemente, que pueda existir ninguna filosofía capaz de sacar el hambre, las enfermedades derivadas de ella, la prostitución y la incultura de los países, mientras aquella base su razón de ser en la competición y los negocios individuales.

Archidemostrado queda que los sistemas competitivos, o capitalistas, cuyas áreas nacionales dominantes no podrían contar más de una decena en el mundo entero, no podrían sobrevivir sin antes haber sometido a condición de dependencia y servidumbre a otras naciones que, como ejemplo, esta América latina en que vivimos.

Ya pueden esos pueblos en vías de desarrollo de este hemisferio, como los demás de otras latitudes, protestar, gritar y bufar en las conferencias ideológicas realizadas o por realizar, que el trágico resultado habrá de ser indefectiblemente el mismo siempre: seguir siendo servidores eternos de materias primas para el grupo potentado de países desarrollados, ricos, sin más vía de escape que la ofrecida, periódicamente, por estas naciones poderosas, son sus bien calculados préstamos que en ningún caso ni circunstancia serán para promover el desarrollo de la industria, único renglón que podría sacarles, en vasta cantidad, la hambruna y la sed de cultura de esos países, sino que los tales créditos sólo irán destinados a cubrir en parte los déficits de la vivienda, fomento minero, salubridad y riegos y colonización agraria, en cantidades siempre insuficientes. Y cuando alguna que otra industria nueva viene a sumarse a las que rudimentariamente existen, festejándolos con sendos discursos y bendiciones curreales, se quiere con ello hacer creer que el país progresa, que va en auge, con el espejismo de unos cientos de obreros empleados que ocupará la flamante factoría, pero no nos dicen con motivo de aterradoras explosiones demográficas de todos los años, esos pueblos de infraestructura económica necesitarían muchas docenas de plantas industriales, con ca-

CAPITULO DE MILAGROS

PRINCIPIOS de la revolución del 36. Ambiente de tertulia en la Redacción de «Sol», en Barcelona. Alguien manifestó que ya no había problema religioso en España. El poeta y escritor Joaquín Montaner, que entonces simpatizaba con nosotros, dijo escéptico: «No os fiéis de las apariencias. El espíritu religioso, las creencias en lo sobrenatural, están muy arraigadas. Ha de costar mucho, pero mucho, el conseguir desarraigarlas.»

En pleno siglo XX, «siglo de las luces», apoteósica etapa del racionalismo y de las ciencias experimentales, cetera promesa de los viajes interplanetarios, tenemos por doquier a miles y miles de gentes que creen en los milagros. Pero así: de la forma primitiva, más ingénuo, más infantil. De ahí las ganancias fabulosas de quienes han tenido la habilidad de montar todo un colosal tinglado, en plan de fábrica de milagros, que, evidentemente, resultan fundados como el milagro de Mahoma, que se durmió al sol, y despertó a la sombra... Pero lo cierto es que miles y miles de peregrinos acuden, desde todas partes, a los lugares donde se venera: Nuestra Señora de la Salette, la Virgen de Fátima, la Virgen de Lourdes, la Virgen de Siracusa, entre otras muchas vírgenes, santos y santas de menos categoría celestial.

Hay en España, perdido entre cerros, pobre y pelado, un villorrio que tiene por nombre San Sebastián de Garabandal, distante unos noventa kilómetros de Santander. Ya es de comprender que, aún siendo pocos y viejuchas las casas, no ha de faltar la consiguiente iglesia. Se nota que el cura de ella debió levantarse un día con una idea luminosa en la cabeza. Debí pensar: «Si en Lourdes, siendo un poblado de mala muerte, supieron componérselas, y ahora entran allí los millones de a espuertas, ¿por qué no probar de hacer lo mismo en Garabandal?» Y el hombre de la sotana, ni corto ni perezoso, debió ir tomando sus disposiciones.

Desde hace dos o tres años va en danza la cosa: En Garabandal son cuatro muchachas, ya creciditas, ya en sus catorce o quince años, bonitas, bien vestiditas, bien «aleccionaditas», que tienen comunicación directa con la Virgen, con su hijo, y con el embajador de la Corte Celestial, el arcángel San Gabriel. En días y horas determinados, las cuatro muchachas quedan en éxtasis, arrojadas, mirando a lo alto, y conversando con las sagradas figuras que solamente, por descontento, pueden ver las muchachas en cuestión... Los numerosos espectadores escuchan lo que ellas dicen, y manifiestan luego lo que les han comunicado los «arribados». Por supuesto, la Virgen les comunica que hay que levantar en Garabandal una basílica. También les hace saber que Dios está preparando terribles castigos para los desgraciados que no somos creyentes. Ellas reciben de los visitantes medallas, rosarios, sortijas, escapularios y hasta

pedrecitas o cristales de colores, objetos que toman en sus manos, los levantan en el aire y la Virgen los besa, con lo que así adquieren tales objetos una gracia maravillosa, no sabemos si para curar sabalones, o para aliviar las almorranas...

Los jerarcas de la Iglesia española están en la expectativa sin aprobar ni desaprobando rotundamente lo que resulta de un ridículo un tanto subido de tono, como fruto de un palurdo cura de misa y olla. No obstante, no ha faltado quien, tal vez metido de lleno en la combinación, ha publicado en España un libro de más de doscientas páginas, que lleva por título: «Las apariciones no son mito. —El interrogante de Garabandal», profusamente ilustrado con las fotografías de las muchachas, de sus familiares, del pueblo en cuestión, y de los visitantes que allí acuden. Dicho libro ha sido traducido al francés con el nombre: «La Vierge est-elle apparue a Garabandal?» Al parecer acuden allí muchos extranjeros. Se nos dice que este mes pasado partieron de Lyon dos autocares repletos.

Ante todo ello, uno recuerda la frase de cierto personaje, en un sainete de Santiago Rusiñol: «Y cuánta lana lleva la gente en este mundo!»

DEL DESCUIDADO MUNDO INFANTIL

En «Destinos», de Barcelona, hemos podido leer un interesante reportaje sobre el epigrafe: «Algo huele mal en las revistas infantiles». Se indica a continuación, «La prensa infantil de España cuenta actualmente con 78 millones de ejemplares anuales. El 46 por ciento del contenido, sólo hace un año, era de muerte, luchas, asesinatos y agresiones, que imperaban en nuestros «bebés». A ellos se une la característica negativa de la mayoría de «héros» que en tales revistas aparecen y la hortería y fatuidad que domina la mayor parte de la prensa infantil y juvenil femenina, haciendo funambulismo entre las insinuaciones precoces de tipo sentimental y la estupidez regresiva de principios azules y hadas con cucuruchos.» Creo que al tanto por ciento citado, en cuanto a «novelidad mental», se podría agregar otra buena parte, de lo que nada dice el trabajo de referencia: los textos de apostolado religioso.

En nuestro ambiente libertario de España, teníamos una concepción amplia de las ideas, como no la vemos entre los compañeros de otros países que tienen libertades cívicas para desenvolverse. Entre las diversas actividades, había la que hacía referencia a la infancia, condensada en los funambulismos entre las insinuaciones precoces de tipo sentimental y la estupidez regresiva de principios azules y hadas con cucuruchos. En nuestro ambiente libertario de España, teníamos una concepción amplia de las ideas, como no la vemos entre los compañeros de otros países que tienen libertades cívicas para desenvolverse. Entre las diversas actividades, había la que hacía referencia a la infancia, condensada en los funambulismos entre las insinuaciones precoces de tipo sentimental y la estupidez regresiva de principios azules y hadas con cucuruchos. En nuestro ambiente libertario de España, teníamos una concepción amplia de las ideas, como no la vemos entre los compañeros de otros países que tienen libertades cívicas para desenvolverse. Entre las diversas actividades, había la que hacía referencia a la infancia, condensada en los funambulismos entre las insinuaciones precoces de tipo sentimental y la estupidez regresiva de principios azules y hadas con cucuruchos.

Como vemos, el mismo tono, los mismos consejos, idéntica conducta, es decir, igualito a como proceden en los países capitalistas.

¿Qué porvenir entonces, qué perspectiva la de esos pueblos en vía de desarrollo que pugnan confiados, se manifiestan en todos los tonos y guerrillean muy comunicativamente abrazando la idea de una vida mejor? Por supuesto, siempre existen salidas, y ésta sería una más que se emplea, en respuesta al interrogante: Se reconoce efectivamente que la U. R. S. S. está traicionando los postulados básicos y revolucionarios del marxismo, pero de otro lado está China, se dice, que los mantiene enhiestos, sin claudicaciones. Esperanzas e ilusiones que, naturalmente, no pueden dejar de hacerse presentes. La creemos lógica la posición china, aunque no congruente, pues tan sólo faltaría (y ello está también enmarcado dentro de la pluralidad de posibilidades) contrariamente a lo que parece tener más visos de realidad, el dominio de sólo dos naciones sobre el universo entero, un entendimiento de las potencias atómicas actualmente rivales y enemigas entre sí, pero que ante un natural temor a destrucciones masivas, donde la élite no podría tampoco escapar fácilmente, haga entonar por la puerta del raciocinio a esas cinco potencias nucleares llamadas grandes, y ya tendríamos a la depauperada China andar derecha y sin detenerse por el camino del amplio desarrollo, pues es así como tendrían que aceptarla: sin hambre y sin miseria, dadas las circunstancias. ¿Cuál sería entonces la disyuntiva en una tal eventualidad por parte de China? Seguir pobre, pero digna en

seguridad de que habernos podido desenvolver continuando aquella labor, todo se hubiera superado.

Nuestra experiencia en torno al particular será menester que la conozcan los compañeros de otros países. Los compañeros que en sus publicaciones, y en sus respectivos idiomas, se refieren, recuerdan, a Francisco Ferrer Guardia, pero no se ocupan, no intentan el ensayar la enseñanza racionalista, que a nosotros tan buenos resultados nos dio.

BARTOLOME DE LAS CASAS Y EL RACISMO

Acaban de cumplirse cuatro siglos, (julio de 1566) del fallecimiento, en un convento de Madrid, de fray Bartolomé de las Casas, uno de los hombres que, con mayor denuedo y sólida argumentación, batalló contra las vejaciones, contra la explotación de que hacían objeto los conquistadores de Indias a los infelices aborígenes. No admitía las categorías de superioridad e inferioridad entre los seres humanos. De ahí que rechazara de Placencia la concepción de Aristóteles, que los esclavos eran imprescindibles en la vida social. Proclamó en todos los tonos, el respeto, la fraternidad de trato, por encima de las diferencias de raza o de país.

Representa su obra: «Tratado sobre la esclavitud de los indios», un formidable, un contundente alegato, en favor de quienes eran considerados de condición inferior por parte de aquellos que los explotaban y a sus expensas medraban. Al rey le dijo que tenía la obligación de mandar poner en libertad a todos los indios que los españoles tenían en esclavitud.

En la Historia, ha sido uno de los pocos hombres de Iglesia, (era obispo de Chiapa) que en pos de la verdad, frente a la manifestada justicia, no dudó en señalar con vivas censuras, el comportamiento de otros tonterados que cometieron la indignidad de ponerse, en bajuna calidad de amanuenses, al lado de los tiranos. Señaló la injusticia que hicieron los Reyes Católicos con Cristóbal Colón, al tolerar que, por envidias y rencillas fuera encarcelado y tratado como un criminal, tras de haber aportado tanta riqueza a los reyes de Castilla. Pero también puso de relieve la falta de discernimiento del propio Colón al no comprender que al servir con extrema fidelidad a los poderosos, como él hizo con el rey y la reina, a la postre se suelen recibir puñaladas de desagradecimiento...

Cuando se nota que un país como los Estados Unidos, que se considera el más civilizado, tiene constantes trifulcas a causa de un cerril odio racista; cuando se asegura que todavía existen esclavos; cuando se comprueba el que hay millones de gentes con mentalidad amorfa, instrumento de la plutocracia, fácil es deducir que en algunos aspectos, es poco lo que ha evolucionado la humanidad desde que Bartolomé de las Casas, señaló como derecho imprescriptible el de la libertad humana.

ACTUALIDAD

EL MARXISMO Y LOS PUEBLOS SUBDESARROLLADOS

por Rómulo Chávez

LA base medular impulsora a las acciones críticas en el marxismo-leninismo han consistido, permanentemente, a tratar de desfigurar los infundios del capitalismo en sus demostraciones de desarrollo económico y moral de los pueblos, negando, de parte opositora y muy razonablemente, que pueda existir ninguna filosofía capaz de sacar el hambre, las enfermedades derivadas de ella, la prostitución y la incultura de los países, mientras aquella base su razón de ser en la competición y los negocios individuales.

Archidemostrado queda que los sistemas competitivos, o capitalistas, cuyas áreas nacionales dominantes no podrían contar más de una decena en el mundo entero, no podrían sobrevivir sin antes haber sometido a condición de dependencia y servidumbre a otras naciones que, como ejemplo, esta América latina en que vivimos.

Ya pueden esos pueblos en vías de desarrollo de este hemisferio, como los demás de otras latitudes, protestar, gritar y bufar en las conferencias ideológicas realizadas o por realizar, que el trágico resultado habrá de ser indefectiblemente el mismo siempre: seguir siendo servidores eternos de materias primas para el grupo potentado de países desarrollados, ricos, sin más vía de escape que la ofrecida, periódicamente, por estas naciones poderosas, son sus bien calculados préstamos que en ningún caso ni circunstancia serán para promover el desarrollo de la industria, único renglón que podría sacarles, en vasta cantidad, la hambruna y la sed de cultura de esos países, sino que los tales créditos sólo irán destinados a cubrir en parte los déficits de la vivienda, fomento minero, salubridad y riegos y colonización agraria, en cantidades siempre insuficientes. Y cuando alguna que otra industria nueva viene a sumarse a las que rudimentariamente existen, festejándolos con sendos discursos y bendiciones curreales, se quiere con ello hacer creer que el país progresa, que va en auge, con el espejismo de unos cientos de obreros empleados que ocupará la flamante factoría, pero no nos dicen con motivo de aterradoras explosiones demográficas de todos los años, esos pueblos de infraestructura económica necesitarían muchas docenas de plantas industriales, con ca-

pacidad de absorber todo el material humano que existe en edad de trabajar. Ahí reside el verdadero y angustioso problema, que por incansante lucha interindividual le han creado a esas sociedades de bajo desarrollo, cuya solución no está ni tan sólo en el ánimo de burgueses y capitalistas, sino en lo más terrible: que no pueden solucionar.

Y en esta frustración continua, un interrumpida de una esperanza cada vez caída en mito, no se salva, no se margina tampoco el marxismo-leninismo, digan lo que digan sus filósofos tenidos por muy sutiles y verosímiles.

Los hechos y las obras del vivir cotidiano atestiguan la realidad de lo que se sufre, y que en muchos casos desmenten las teorías dadas por muy creídas, aunque también aparezcan a veces en el púlpito de la pura charlatanería, nos demuestran la más patente invalidez del marxismo en cuanto poder solucionar la vida misera infrahumana de los pueblos en vía de desarrollo. Veamos.

La revolución cubana, cuyo conglomerado humano aún hoy forma parte del núcleo de los llamados países subdesarrollados, desde el instante mismo que aquella «perla de las Antillas» cayera de brazos a los pies de Rusia, por empujón intencionalmente calculado que les vino de fuera, de Gringolandia, concretamente, tenía derecho a obtener, de su poderoso amigo ruso, toda la ayuda necesaria para que Cuba floreciera, desarrollara, lo que jamás lograría siendo país esencialmente agrícola. Los expertos en la materia demuestran convincentemente que una nación, de salinidad 90 por 100 agrícola, tan sólo podría del subdesarrollo cuando como mínimo se redujera el porcentaje de la parte agrícola a un 50 por 100, y otro 50 por 100 que debería pertenecer a los diversos grupos industriales. Semajante tesis estaba en mente del otrora ministro de Industria, Che Guevara, quien como se recordará asistió (antes que se hiciera de que si muerto o que si vivo) en representación de su país de adopción a la conferencia de países subdesarrollados en Argel. Allí, Guevara, al hacer exposición de esos problemas, como es natural, a los propios del país por él representado, que no eran otros que los que de-

jamás transcritos precedentemente. La reacción de algunas naciones comunistas (sentimos no recordar exactamente cuales fueron, por no guardar la noticia periodística de la época, pero creo que se trataba de Checoslovaquia, Rumania y Alemania Oriental) no se hizo esperar mucho para declarar improcedente el planteamiento que hizo el Ché, pues para esos «amigos» lo procedente es que el país cuya estructura económica sea agrícola debe seguir siendo, que su función no sea otra que surtir de azúcar, cacao, tabaco, plátanos, patatas, naranjas, etc., y ellos, los industriales, les venderán la maquinaria y los repuestos a cambio de lo recibido.

Como vemos, el mismo tono, los mismos consejos, idéntica conducta, es decir, igualito a como proceden en los países capitalistas.

¿Qué porvenir entonces, qué perspectiva la de esos pueblos en vía de desarrollo que pugnan confiados, se manifiestan en todos los tonos y guerrillean muy comunicativamente abrazando la idea de una vida mejor? Por supuesto, siempre existen salidas, y ésta sería una más que se emplea, en respuesta al interrogante: Se reconoce efectivamente que la U. R. S. S. está traicionando los postulados básicos y revolucionarios del marxismo, pero de otro lado está China, se dice, que los mantiene enhiestos, sin claudicaciones. Esperanzas e ilusiones que, naturalmente, no pueden dejar de hacerse presentes. La creemos lógica la posición china, aunque no congruente, pues tan sólo faltaría (y ello está también enmarcado dentro de la pluralidad de posibilidades) contrariamente a lo que parece tener más visos de realidad, el dominio de sólo dos naciones sobre el universo entero, un entendimiento de las potencias atómicas actualmente rivales y enemigas entre sí, pero que ante un natural temor a destrucciones masivas, donde la élite no podría tampoco escapar fácilmente, haga entonar por la puerta del raciocinio a esas cinco potencias nucleares llamadas grandes, y ya tendríamos a la depauperada China andar derecha y sin detenerse por el camino del amplio desarrollo, pues es así como tendrían que aceptarla: sin hambre y sin miseria, dadas las circunstancias. ¿Cuál sería entonces la disyuntiva en una tal eventualidad por parte de China? Seguir pobre, pero digna en

sus ideales, promoviendo la revolución en el mundo o desarrollarse, enriquecerse sin trabas aun a costa de un abandono de la lucha y de sus hermanos de raza? Sin títulos, pensamos que ocurriría lo último. Rusia así lo ha hecho. Y es que en puridad de verdad no puede ser de otro modo, dada la contextura filosófica del marxismo, que da opción a las recomensas individuales, que admite la desigualdad económica y fomenta las jerarquías sociales, desgracias éstas que son el origen y desarrollo de las luchas entre los hombres, a diferencia del anarquismo que repudia, por principio y por ética, el endiosamiento de las personas, la egolatría como forma de relación y de obrar, conducta que debemos observar hoy más que nunca sin eufemismos ni hipocresías.

¿Soluciones definitivas a los problemas que hemos hecho mención? Las vemos en teoría, cierto, aunque de realizaciones harto difíciles, no importándonos mayormente dar nueva mente motivo para que alguien nos recomiende tomar dosis de optimismo, pues dado a como vislumbramos el panorama actual y futuro no podemos serlo, y si activistas de alguna manera, manteniendo con profundidad el ideal anarquista, como portador de las mayores verdades y acciones de acuerdo a ellas en todo tiempo y lugar, denunciando, en los tonos que las circunstancias demanden, toda la pudredumbre de estas sociedades exóticas y, muy anárquicamente siempre, hacer todo lo posible «para ayudarlas a bien morir», como dijo Costa Iscar.

U. R. S. S. está traicionando los postulados básicos y revolucionarios del marxismo, pero de otro lado está China, se dice, que los mantiene enhiestos, sin claudicaciones. Esperanzas e ilusiones que, naturalmente, no pueden dejar de hacerse presentes. La creemos lógica la posición china, aunque no congruente, pues tan sólo faltaría (y ello está también enmarcado dentro de la pluralidad de posibilidades) contrariamente a lo que parece tener más visos de realidad, el dominio de sólo dos naciones sobre el universo entero, un entendimiento de las potencias atómicas actualmente rivales y enemigas entre sí, pero que ante un natural temor a destrucciones masivas, donde la élite no podría tampoco escapar fácilmente, haga entonar por la puerta del raciocinio a esas cinco potencias nucleares llamadas grandes, y ya tendríamos a la depauperada China andar derecha y sin detenerse por el camino del amplio desarrollo, pues es así como tendrían que aceptarla: sin hambre y sin miseria, dadas las circunstancias. ¿Cuál sería entonces la disyuntiva en una tal eventualidad por parte de China? Seguir pobre, pero digna en

UMBRAL
Número 57, de importancia documental. Contiene la relación del internamiento del abogado Luis Campanys y 33 compañeros nuestros en el castillo de La Mola; las dos excursiones por Salvadora Seguí, Antonio Amador, José Crespo, y por José Viadiu, José Roig, Enrique Ruada, Camilo Piñón, Vicente Botella, más la conferencia dada por Seguí en Mahón. Sólo quedan 250 ejemplares.

Y sin embargo, se aguanta.

C.F.P. 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

13 OCTOBRE 1966
NUMERO 423
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

La révolte des canuts Individualisme et société

IV

Le même jour, le Préfet, qui avait grand besoin de redorer son blason, adressait aux travailleurs la proclamation suivante :
« Ouvriers !
« Vos présidents de section vont se rendre auprès de moi pour rechercher, de concert avec vos magistrats, les moyens de soulager votre malheureux état de souffrance. Ce sont de bons citoyens, placez en eux toute votre confiance. Ecoutez-les quand ils vous diront que votre premier besoin, comme le nôtre, est le maintien de l'ordre et le rétablissement de la tranquillité publique.
« J'invoite MM. vos Présidents à se concerter pour se rendre ensemble auprès de moi le plus tôt possible. Je suis prêt à les recevoir à toute heure du jour et de la nuit.
« Ouvriers, respectez la loi, respectez la propriété. Ne souffrez pas que des malveillants se glissent dans vos rangs pour faire calomnier vos intentions. Vous m'avez appelé votre père, je veux l'être de bons enfants.
« Lyon, en l'Hôtel de la Préfecture, le 23 novembre 1831. »

Les esprits étaient calmés après les combats de la veille, ton hypocritement paternel de la proclamation du Préfet, le manque de directives nettes et précises des représentants des insurgés, autorisèrent un flottement parmi les ouvriers ce qui permit de créer une atmosphère de détente, certains parlaient de « l'oubli du passé ». Le peuple, une fois de plus, trompé par la canaille au service de la bourgeoisie et du capital, allait payer cher une confiance qu'il était impossible d'accorder aux exploités des travailleurs.
Dès le 24 novembre, « Le Précurseur » faisait campagne pour remonter le courant, il écrivait :
« Il serait convenable que MM. les actionnaires des ponts fissent rentrer à leur poste les percepteurs de péages. Le passage gratuit des ponts est une violation de la propriété et offre un spectacle insolite peu rassurant pour les magasins et boutiques environnantes. »
Dans le même temps, le Préfet demandait à Paris l'envoi d'une force militaire importante, afin de mater la rébellion cependant qu'il tentait de gagner du temps auprès des travailleurs en multipliant ses adresses faites avec paternisme. A l'Hôtel de Ville, le gouvernement provisoire tentait de tirer parti de la victoire du 22 novembre et la masse des ouvriers était hésitante.

Le 24 novembre, le procureur Duplan, écrivait au Garde des Sceaux :
« Il est hors de doute que le gouvernement ne saurait prendre des mesures trop promptes et trop fortes pour mettre fin aux épouvantables excès qui viennent d'avoir lieu... L'autorité administrative est livrée à une hésitation et à une incertitude qui pourraient devenir funestes. » (Archives Nationales 23-11-1831)
Le 26 novembre, « Le Temps », écrivait : « Quand la propriété est menacée, il n'y a plus d'opinion politique, de nuances, de ministérielisme et d'opposition, il y a besoin de porter secours immédiat à qui le réclame. Nous suspendons les griefs du pays et nous appelons le concours de toutes les forces autour du gouvernement protecteur des intérêts... Nous invoquons nous-mêmes des mesures promptes et fortes. Les mouvements d'ouvriers sont contagieux... Lyon est un point central. Par une prompte répression le gouvernement doit veiller à ce que le feu de la politique ne prenne pas à une question toute d'intérêt matériel. »

A Lyon, les complices de la répression gouvernementale, jouaient hypocritement sur deux tableaux, le 26 novembre, le Procureur Général Duplan, écrivait à Paris : « Des réunions tumultueuses au faubourg de la Croix-Rouge ont fait demander à la Ville de Lyon une indemnité de sept millions, jugez de l'audace; la demande a été ajournée plutôt que repoussée (nous cherchons à gagner du temps); mais elle peut se reproduire, menaçante d'un moment à l'autre. » (Archives Nationales 26-11-1831).

Les jours passaient et les vainqueurs perdaient un temps précieux, ne disposant pas d'un plan constructif qui aurait dû être préparé avant la révolte; alors que le bénéfice de la victoire aurait été réalisable si des révolutionnaires qualifiés avaient dirigé la transformation sociale, qui aurait donné satisfaction et justice aux travailleurs.

A Paris, le maréchal Soult était désigné pour récupérer la ville de Lyon. Le 2 décembre, a Vaise, à son quartier général, Soult, proclamait :
« De toutes parts le rétablissement complet de l'autorité des lois a été énergiquement réclamé; les gardes nationales du royaume se sont offertes pour y concourir. L'armée, indignée du traitement qu'ont subi de braves soldats dans une lutte inégale où ils défendaient la noble cause de

la légalité, a voulu voler à leur secours...
La clémence n'est pas le seul attribut de la couronne, gardienne des lois, elle est aussi dépositaire de la force publique. Le vœu des Chambres, solennellement déposé aux pieds du trône, les augustes paroles qui en sont descendues, vous ont appris avec quelle unanimité les trois pouvoirs de l'Etat ont proclamé l'indispensable nécessité d'assurer force à la justice.
Plus d'anarchie ! Soumission aux lois ! Obéissance au gouvernement du roi !
Le 3 décembre, 30.000 soldats occupaient Lyon. Reçu à l'Hôtel de Ville, le duc d'Orléans déclarait : « Il faut que les ouvriers obéissent sans restriction à la loi, qu'ils respectent la propriété, qu'ils ne troublent jamais l'ordre, sans quoi le gouvernement ne saurait les protéger et ils n'auraient plus aucun titre à sa bienveillance. »
Le 7 décembre, de son quartier général Soult déclarait :

« nuls et comme non avenus les textes relatifs à la fabrication de sole et de rubans, publiés à Lyon sous les dates des 26 et 31 octobre 1831. »
Le préfet Bouvier-Dumolart, jugé trop clément envers les ouvriers, était remplacé par Gasparin, fonctionnaire cruel et impitoyable qui déclara, dès son arrivée, que son intention était de ne jamais transiger avec le désordre.
La révolte des canuts prenait fin par une pitoyable défaite, laissant aux exploités, aux bourgeois, aux fonctionnaires, plus de poids et d'autorité que par le passé pour profiter inopinément des travailleurs.

Toute révolte, toute révolution, dont les lendemains ne sont pas assurés, sont voués à l'échec. La révolte des canuts prit trop vite de l'importance, les armées n'étaient pas assurées. Comment ces pauvres ouvriers auraient-ils pu préparer leur mouvement de libération et savoir en profiter, alors qu'ils ne possédaient que quelques heures pour dormir ? A la révolte explosive et non préparée des canuts envers leurs exploités, dont le manque d'humanité était une vé-

ritable provocation, succéda la plus basse vengeance de la bourgeoisie avec ses soldats et ses canons. Le carnage qu'entraîna la révolte des canuts est le fait de la classe des exploités, c'est son égoïsme, sa soif du profit, son manque d'humanité, qui provoqua la colère justifiée des canuts. La classe bourgeoise lyonnaise porte seule, le poids des morts de la Grande-Côte, du Passage-de-l'Argue, de la Croix-Rouge, des Terreaux, de Saint-Clair.
Que la révolte des canuts soit une leçon salutaire pour tous. Pour les capitalistes, qu'ils pensent bien que les canuts ont apporté la preuve qu'un peuple en révolte peut vaincre la troupe chargée de l'anéantir. Certes, les armements ne sont plus les mêmes, mais ce qui existe pour les forces de l'ordre peut exister, également, pour les forces des insurgés; en plus, ceux-ci possèdent la foi et le courage que donne la révolte, alors que les soldats se battent toujours à contre-cœur, quand ils ont devant eux des ouvriers. Pour les travailleurs, pour toutes les victimes des exploités, il faut retenir que le courage est insuffisant dans la révolution, si on ne dispose pas des moyens d'assurer des lendemains de liberté aux combattants. Faute de ne pas respecter ce principe, on est assuré de l'échec le plus cruel et on est condamné, comme le furent ces malheureux canuts, à se soumettre à nouveau devant les exploités. — « Ne tentez pas de briser vos chaînes ! Il vous faudrait les ressouder de vos propres mains. Ne faites plus de révolutions pour vous sauver, du moins la honte d'en demander pardon à genoux. » — Auguste Blanqui.

Mais les expériences cruelles portent fruits; la prochaine révolution, grâce à l'émancipation des travailleurs, s'accomplira, à son heure, avec le minimum de violence. Tous les rouages de remplacement étant étudiés et en place, le syndicalisme révolutionnaire accomplira son œuvre de libération des travailleurs et de suppression de tous les pouvoirs du capitalisme et de l'Etat.

Le socialisme scientifique s'est attaché à l'analyse dynamique et historique de l'évolution des rapports de production. Mais cette analyse, aussi permanente soit-elle, est passée, grâce à l'intervention du réformisme, du domaine de la critique révolutionnaire à celui de la satisfaction philosophique pure et simple.
Dès lors, l'évolution de l'économie n'est plus apparue comme la transformation historique des moyens d'exploitation d'une classe privilégiée, mais comme la transformation nécessaire des structures de l'économie elle-même, de l'économie en soi, comme si l'économie ne représentait pas, à chaque instant, le système adéquat compte tenu de l'évolution des techniques par lesquelles un groupe de privilégiés maintient sa domination absolue.

De là à affirmer que le progrès scientifique lui-même était subordonné aux différentes formes d'asservissement, féodale, bourgeoise et capitaliste, il n'y avait qu'un pas à faire et qui a été franchi avec allégresse par tous les réactionnaires en retournant contre le prolétariat l'arme même que lui fournissait le socialisme scientifique. Le résultat, c'est la condamnation, en tant que socialisme utopique, de toute idéologie affirmant la nécessité du renversement brutal de l'ordre social existant.

Or, il est bien évident que si les rapports de production déterminent, jusqu'à un certain point le découpage quantitatif et qualitatif des forces sociales en présence, ils ne sont pas pour autant des rapports absolus et sont eux-mêmes conditionnés, en dernière analyse par le degré de conscience de classe et de combati-

Pour notre PROPAGANDE
Faites circuler les brochures de nos rédacteurs :
Gaston BRITEL
De la Mythologie Marxiste-Léniniste
La brochure : 2,75 F.
René VILLARD
Face au racisme et au néonazisme.
La brochure : 1 F.
Remise 30% pour la propagande.
« Le Combat Syndicaliste »
Service de Propagande
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e)
COP-Soriano- 14.103.62 Paris.

ritable provocation, succéda la plus basse vengeance de la bourgeoisie avec ses soldats et ses canons. Le carnage qu'entraîna la révolte des canuts est le fait de la classe des exploités, c'est son égoïsme, sa soif du profit, son manque d'humanité, qui provoqua la colère justifiée des canuts. La classe bourgeoise lyonnaise porte seule, le poids des morts de la Grande-Côte, du Passage-de-l'Argue, de la Croix-Rouge, des Terreaux, de Saint-Clair.
Que la révolte des canuts soit une leçon salutaire pour tous. Pour les capitalistes, qu'ils pensent bien que les canuts ont apporté la preuve qu'un peuple en révolte peut vaincre la troupe chargée de l'anéantir. Certes, les armements ne sont plus les mêmes, mais ce qui existe pour les forces de l'ordre peut exister, également, pour les forces des insurgés; en plus, ceux-ci possèdent la foi et le courage que donne la révolte, alors que les soldats se battent toujours à contre-cœur, quand ils ont devant eux des ouvriers. Pour les travailleurs, pour toutes les victimes des exploités, il faut retenir que le courage est insuffisant dans la révolution, si on ne dispose pas des moyens d'assurer des lendemains de liberté aux combattants. Faute de ne pas respecter ce principe, on est assuré de l'échec le plus cruel et on est condamné, comme le furent ces malheureux canuts, à se soumettre à nouveau devant les exploités. — « Ne tentez pas de briser vos chaînes ! Il vous faudrait les ressouder de vos propres mains. Ne faites plus de révolutions pour vous sauver, du moins la honte d'en demander pardon à genoux. » — Auguste Blanqui.

Mais les expériences cruelles portent fruits; la prochaine révolution, grâce à l'émancipation des travailleurs, s'accomplira, à son heure, avec le minimum de violence. Tous les rouages de remplacement étant étudiés et en place, le syndicalisme révolutionnaire accomplira son œuvre de libération des travailleurs et de suppression de tous les pouvoirs du capitalisme et de l'Etat.

Le socialisme scientifique s'est attaché à l'analyse dynamique et historique de l'évolution des rapports de production. Mais cette analyse, aussi permanente soit-elle, est passée, grâce à l'intervention du réformisme, du domaine de la critique révolutionnaire à celui de la satisfaction philosophique pure et simple.
Dès lors, l'évolution de l'économie n'est plus apparue comme la transformation historique des moyens d'exploitation d'une classe privilégiée, mais comme la transformation nécessaire des structures de l'économie elle-même, de l'économie en soi, comme si l'économie ne représentait pas, à chaque instant, le système adéquat compte tenu de l'évolution des techniques par lesquelles un groupe de privilégiés maintient sa domination absolue.

De là à affirmer que le progrès scientifique lui-même était subordonné aux différentes formes d'asservissement, féodale, bourgeoise et capitaliste, il n'y avait qu'un pas à faire et qui a été franchi avec allégresse par tous les réactionnaires en retournant contre le prolétariat l'arme même que lui fournissait le socialisme scientifique. Le résultat, c'est la condamnation, en tant que socialisme utopique, de toute idéologie affirmant la nécessité du renversement brutal de l'ordre social existant.

Or, il est bien évident que si les rapports de production déterminent, jusqu'à un certain point le découpage quantitatif et qualitatif des forces sociales en présence, ils ne sont pas pour autant des rapports absolus et sont eux-mêmes conditionnés, en dernière analyse par le degré de conscience de classe et de combati-

ritable provocation, succéda la plus basse vengeance de la bourgeoisie avec ses soldats et ses canons. Le carnage qu'entraîna la révolte des canuts est le fait de la classe des exploités, c'est son égoïsme, sa soif du profit, son manque d'humanité, qui provoqua la colère justifiée des canuts. La classe bourgeoise lyonnaise porte seule, le poids des morts de la Grande-Côte, du Passage-de-l'Argue, de la Croix-Rouge, des Terreaux, de Saint-Clair.
Que la révolte des canuts soit une leçon salutaire pour tous. Pour les capitalistes, qu'ils pensent bien que les canuts ont apporté la preuve qu'un peuple en révolte peut vaincre la troupe chargée de l'anéantir. Certes, les armements ne sont plus les mêmes, mais ce qui existe pour les forces de l'ordre peut exister, également, pour les forces des insurgés; en plus, ceux-ci possèdent la foi et le courage que donne la révolte, alors que les soldats se battent toujours à contre-cœur, quand ils ont devant eux des ouvriers. Pour les travailleurs, pour toutes les victimes des exploités, il faut retenir que le courage est insuffisant dans la révolution, si on ne dispose pas des moyens d'assurer des lendemains de liberté aux combattants. Faute de ne pas respecter ce principe, on est assuré de l'échec le plus cruel et on est condamné, comme le furent ces malheureux canuts, à se soumettre à nouveau devant les exploités. — « Ne tentez pas de briser vos chaînes ! Il vous faudrait les ressouder de vos propres mains. Ne faites plus de révolutions pour vous sauver, du moins la honte d'en demander pardon à genoux. » — Auguste Blanqui.

Mais les expériences cruelles portent fruits; la prochaine révolution, grâce à l'émancipation des travailleurs, s'accomplira, à son heure, avec le minimum de violence. Tous les rouages de remplacement étant étudiés et en place, le syndicalisme révolutionnaire accomplira son œuvre de libération des travailleurs et de suppression de tous les pouvoirs du capitalisme et de l'Etat.

Le socialisme scientifique s'est attaché à l'analyse dynamique et historique de l'évolution des rapports de production. Mais cette analyse, aussi permanente soit-elle, est passée, grâce à l'intervention du réformisme, du domaine de la critique révolutionnaire à celui de la satisfaction philosophique pure et simple.
Dès lors, l'évolution de l'économie n'est plus apparue comme la transformation historique des moyens d'exploitation d'une classe privilégiée, mais comme la transformation nécessaire des structures de l'économie elle-même, de l'économie en soi, comme si l'économie ne représentait pas, à chaque instant, le système adéquat compte tenu de l'évolution des techniques par lesquelles un groupe de privilégiés maintient sa domination absolue.

LES hommes de bonne volonté sont toujours à la recherche de formules sociales susceptibles de hâter l'évolution des individus vers un concept organisationnel de la société qui assure à chacun d'eux le maximum de liberté.
Cette recherche ne peut rester théorique, s'écartant de l'individu, de ses possibilités mentales. Elle doit tenir compte de ses habitudes, de ses traditions, mais, profitant de l'évolution économique qui crée sans cesse de nouvelles situations et annonce des transformations inéluctables, cette recherche se poursuit par une pédagogie sociale s'efforçant d'abolir toutes les habitudes de penser et d'agir qui retardent l'entrée des travailleurs dans les possibilités révolutionnaires offertes par l'évolution des sciences technologiques.
La culture individuelle qui ne veut être qu'une accession théorique à des vues abstraites, aboutit à un non-sens social confinant l'individu dans un orgueil stérile.
La liberté individuelle est étroitement liée au devenir collectif, et cette solidarité organique, de fait, constitue ce milieu social. Nous ne pouvons en desserrer l'étreinte, là où elle nous paraît excessive, qu'en lui apportant l'expérience de nos efforts en vue de nous rendre plus apte et plus digne de la liberté recherchée.

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

COMMUNIQUE
Le Congrès de la Deuxième Union Régionale aura lieu cette année, le dimanche 20 novembre à 9 heures 30, au siège social de la C.N.T.
Le dimanche 16 octobre, à 10 heures, se tiendra également au siège fédéral, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, (9^e), l'assemblée générale mensuelle de la 2^e U. R.
Tous les camarades, Syndicats, et Unions Locales, sont priés de nous communiquer des suggestions en vue de l'Ordre du jour provisoire que l'on doit mettre au point lors de la réunion préliminaire indiquée.
La Commission Administrative de la Deuxième U. R.

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

riche de libertés sociales, plus elle a soif de nouvelles conquêtes. Or, ses progrès, sa libéralisation, se trouvant à des dispositions plus ou moins heureuses de nos semblables, il appert que la tactique la plus efficace pour échapper à l'étreinte du passé, aux influences traditionnelles, c'est de déterminer des mouvements collectifs et coordonnés qui traduiront le potentiel révolutionnaire en somme-nance chez les individus.
Donc, échanges de vues, observations et analyses des faits, planification théorique vers des fins constructives, actions quotidiennes par le tract, la parole, le journal, sur les lieux de travail, à l'usine, au chantier.
Toute révolution traduira donc la maturité et les qualités des individus qui la mettent en œuvre.
Le support économique qui en résultera, dans ses qualités comme dans ses défauts, sera donc représentatif de la science de ses combattants et de la cohésion de leurs intelligences.
Il est donc ridicule de dire et d'essayer de faire croire que le spontanéisme révolutionnaire contient, en son désordre spirituel des solutions pratiques qui ne peuvent être que les fruits d'une maturité intellectuelle appliquée à la transformation sociale.
Il devient donc nécessaire, pour tout mouvement révolutionnaire, de préparer les individus, à la fois aux tâches économiques nouvelles qui les

attendent, et à la pratique des vertus individuelles qui renforceront demain les liens fraternels indispensables à la victoire.
Prenons l'exemple récent d'un camping libertaire qui fut un vrai village puisqu'il atteignit le chiffre de trois cents personnes adultes, adolescentes et enfants.
On remarqua que les adolescents, presque tous plus ou moins étudiants, considéraient avoir droit à la « liberté absolue ». On sentait, à les fréquenter, qu'ils étaient le produit d'une éducation individualiste ne les astreignant à aucun devoir vis-à-vis du groupe, et encore moins à l'égard des individus rassemblés en ce lieu pour goûter une expérience préfacant leur rêve.
Ce fut, sur le plan moral et social, un demi-échec assez douloureux. La liberté s'y trouva bafouée par des considérations individuelles absolument étrangères à son exercice.
L'individu, pour beaucoup, devenait un porteur de décisions qui n'avaient pas à connaître celles des autres, et, surtout, à en tenir compte : des droits, pas de devoirs !
Ce fut, si l'on peut dire, de la métaphysique matérialiste, le « moi », seul, émergent dans et sur le social.
Or, il n'est pas, il ne peut être d'harmonie sociale possible dans un milieu où la « contrainte mutuelle » ne lie pas les individus les uns aux autres. J'entends par « contrainte mutuelle », cette petite part de liberté individuelle que chacun de nous doit sacrifier avec joie pour jouir plus intensément de la liberté sociale commune à tous.
Il en résulte une recherche ininterrompue, persévérante des techniques d'organisation favorisant à la fois l'accomplissement du devoir social et l'épanouissement des droits individuels.
Les individualistes forcenés ne sont d'ailleurs que les vagabonds du milieu capitaliste qui a corrompu leur intelligence.
Le rôle du syndicalisme révolutionnaire est justement de préparer les travailleurs à la conscience de « soi » dans la solidarité et la responsabilité avec les autres.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE
13 OCTOBRE 1966
NUMERO 423
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

Entre des individus dont chacun n'envisage la vie qu'à travers ses propres besoins et désirs, le heurt physique, matériel et psychologique est inévitable. Cet individualisme « absolu » qui nie la nécessité de l'autorité, est, au contraire, la cause qui engendre le despotisme pour défendre la société contre les excès de chacun, et chacun contre le désordre général consécutif à l'inexpérience de la liberté.
Il est donc raisonnable et judicieux d'invoquer les individus épris de liberté, révoltés contre les despotismes, à rechercher ensemble les différents types de compartements susceptibles d'orienter l'effort individuel vers une pratique méthodique, concertée, organisée de la liberté sociale. La liberté sociale est une manière d'entraide, d'association, au sein de laquelle l'individu ne peut s'épanouir que par la richesse morale du milieu.
L'individualisme, en tant que philosophie, ne peut être qu'une science conjecturale, puisque plus elle s'en-

TRIBUNE LIBRE

Capitalisme et démocratie

de leur condition, il ne leur reste plus qu'à patienter jusqu'à l'avènement, non moins hypothétique, du règne de la justice sociale amené par les progrès de la science. Le rôle de l'humanisme petit-bourgeois se borne à maintenir sur un plan statique les aspirations des opprimés par l'énoncé du nouvel évangile et à servir d'intermédiaire en vue d'améliorer leur sort, dans le cadre du système établi. Il s'agit, en réalité, d'aller à l'encontre de toute velléité d'un renversement brutal de l'ordre social existant.

Le développement des forces productives - créées par le capitalisme naissant - amena le développement conjoint de nouvelles forces sociales; à la formation de la grande industrie correspond celle du prolétariat des villes. Dans la mesure où le développement des forces productives est apparu comme un phénomène devant prendre rapidement d'énormes dimensions, on a pu penser, à un moment donné, que l'extension de la nouvelle classe prolétarienne devrait nécessairement suivre la même évolution et qu'elle serait bientôt assez puissante pour prendre elle-même en mains les moyens de production issus de sa propre exploitation. Mais si le capitalisme a effectivement rejeté vers les masses laborieuses un grand nombre de petits exploités en les dépassant, par le phénomène de concentration et par la concurrence, de leurs entreprises, il n'en a pas autant amené la formation de cette vaste classe prolétarienne appelée à monter au pouvoir selon les prévisions théoriques du socialisme scientifique. A cela, deux raisons essentielles : tout d'abord le progrès des techniques de production, après avoir amené l'extension d'une masse de prolétaires indispensables à son démarrage, s'est développé de telle façon qu'il a fini, au contraire, par la mise en place intensive du machinisme et de l'automatisation, par réduire considérablement le nombre de bras indispensables au fonctionnement des nouveaux rouages industriels; ensuite, au lieu de la séparation très nette qu'on attendait entre la minorité possédante et la grande masse des exploités, de nouvelles couches de travailleurs manuels et intellectuels, bien qu'appartenant en fait au prolétariat, sont apparues comme les nouvelles couches moyennes atténuant l'écart social entre capitalistes et travailleurs par leur seule présence en tant que bourgeoisie technicienne.

Le socialisme scientifique devait déboucher sur une technique révolutionnaire susceptible de modifier les rapports de production et, par là même, les rapports sociaux dans leur ensemble. C'est ce qu'on cherche en vain aujourd'hui. Tout s'est passé comme si le socialisme scientifique n'était rien d'autre qu'une nouvelle religion, un système d'absorption dont on n'attendait pas qu'il donne les armes de l'action mais seulement qu'il apporte une explication. Peut-être y a-t-il, à la base de cette inertie, un certain souci de conserver intacte la doctrine, la crainte d'agir, de quelque façon que ce soit, en opposition avec elle. Les querelles idéologiques des exégètes de Marx sont à ce sujet caractéristiques. Mais elles sont également difficilement acceptables dans la mesure où le matérialisme dialect

España al día

BALLET SOVIETICO-FRANQUISTA

La compañía de danzas rusas Moisseiev ha dado sendas representaciones en diversas ciudades de España. Pero la apoteosis ha tenido lugar en la capital del reino franquista: Madrid. El éxito artístico de la tropa de Moisseiev ha sido ruidoso, tanto en el aspecto de espectáculo como en el político. Al efecto, mientras las aladas evoluciones de ases y prácticos de la danza moscovita gozaban al público, el grupo diplomático anfitrión, la compañía de arte discuta bases de arreglo con elementos del ministerio de Asuntos Exteriores del general Franco.

¿Qué trataron, tras cortina, ambos elementos, al parecer tan opuestos, tan irreconciliables según las propagandas del Kremlin y de El Pardo? No hay noticia oficial que nos aclare, pero sí información indiscreta lo suficiente ilustrativa.

Se trató nada menos que de la reanudación de las relaciones diplomáticas entre Moscú y Madrid, habida cuenta de que un asunto de cine se prosigue entre ambos países desde largo tiempo, al cual ha seguido el de intercambio deportivo y artístico. Siendo anteriormente estrechas las relaciones entre el franquismo y el comunismo, ¿qué escrupulo mayor iba a impedir un restablecimiento total de contactos? Ninguno; hasta el punto de que el secreto a voces ya indica cual es el personaje que ocupará la embajada de Franco en Moscú, y quien será el ruso que ocupe la embajada comunista en Madrid.

Todo ello no quiere decir que esas relaciones «formales» vayan a ser establecidas ahora mismo. Se está en período de regateo, y de blanqueos de la fachada, para uno anticomunista, para el otro antifranquista. Cada tratante posee un violin disonante y hay que acordar los dos instrumentos a fin de que suenen al unísono. Hay que ver aún como el fascismo «español» puede tomar carta de naturaleza en la U.R.S.S. y el comunismo ruso en España. Queda por ver como el oro español que la II República envió a la U.R.S.S. en 1937 «para su custodia», cómo regresará a las arcas españolas, es decir, franquistas, si entero, medrado, o en laón dorado. Es éste un asunto de gigantes de Lavapiés y de ziganos del río Moscova asesorados por papas negras y popes rojos...

Como se ve, la danza en estos tiempos contiene compases y evoluciones insospechadas. Se baila en el escenario y se da el paso y el contrapaso tras cordón... diplomática. Las ideas... eso sirvió un tiempo para hacer pelear gentes, pero ha llegado la hora de las realidades, que es exactamente la de los sinvergüenzas.

LA IGLESIA AL RASTRO

Según el cronista Tico Medina, en España siempre manda en el paisaje la cresta de la Iglesia, la cruz de la ermita, la espadana del monasterio. Y, dentro..., la soledad absoluta.

OBRAS DE

MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1896-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1926. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Oróben Fernández. FIGURAS EJEMPLARES QUE CONOCI, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España. Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado, encargado los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente. Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giro a: Helmiu Molina, 11, rue Jean Molnir, Paris (XV), C.G.P., Paris 2167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs. Pídase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

Desde mi rincón tranquilo y solitario

A la hora de la decisión es la más solemne de la vida, porque de ella depende lo que más tarde se realizará. El futuro no hará más que revelar el misterio de esa hora. La base de una personalidad vigorosa y el acto más elevado de la vida es la resolución, porque sus componentes — el ideal, la libertad y la razón — son los más nobles del ser humano. La decisión es un acto de convicción porque nos hace esperar algo y un acto de confianza porque nos proponemos un ideal que confiamos alcanzar. La libertad es también parte integrante de una resolución porque nos decidimos sin presiones ajenas. La razón, por su parte, al tomar una resolución, impide que seamos guiados por circunstancias externas. Tomar resoluciones — según yo — es vivir.

Por el contrario, la indecisión debilita la voluntad, malgasta nuestro tiempo, nos pone de mal humor, engendra la cobardía, favorece el vicio — que siempre acecha cuando fal-

ta la orientación de la actividad —, nos hace perder preciosas energías físicas y morales y nos llena de un tedio espantoso.

La indecisión es verdaderamente el peor de los males. Cuántas vidas se pierden por falta de resolución! Pobre indeciso que nunca se resuelve a nada porque en todo ven inconvenientes! Se pasan la vida vaclando y lamentándose de haber vaclado.

¡Si yo me hubiera decidido!, suelen decir. Pero no por ello salen de su inacción.

No seamos indecisos. Más vale decidirse, aun a riesgo de equivocarse, que perder el tiempo oscilando entre varias soluciones mientras se escapa la hora de obrar.

¿No hemos visto un gato ante una puerta entreabierta? Avanza un paso, retrocede otro, mira a todos lados sin decidirse a nada, hasta que al oír un ruido toma el primer camino que encuentra libre. Es lo que le sucede al ser irresoluto; después de vaclar en-

tre varios planes sin adoptar ninguno, se ve obligado a aconsejarse por una talancia forta o aconsejado por un tal mal amigo; — algo de esto ocurrió en Montpellier — a tomar precipitadamente una dirección de la que más tarde se lamentará.

La resolución es acumulación de energías. Y para lograr un comienzo seguro hace falta una resolución hecha con anterioridad y con calma. La resolución es entonces dueña de todo el ser, porque tiene a sus órdenes todas las fuerzas físicas y morales del individuo. Las resoluciones inducen a la disciplina moral, porque nos indican el camino recto y nos lanzan a andar por él. Todo depende de la acción recta de la voluntad.

¿No hemos oído a veces una voz interior que nos decía: Esto no puede continuar así; hemos de cambiar, debemos de hacer tal cosa? Todos oímos esa voz, pero los que no la han cristalizado en enérgica resolución nunca han mejorado, nunca han hecho nada de provecho. Obedezcamos esa

voz interior y de acuerdo con sus dictados, — que son los mejores —, tomemos una resolución y practiquémosla al punto. Este es el acto más noble de la vida humana y el de mayores consecuencias.

Nuestro porvenir está en nuestras manos: tomando una u otra decisión o no tomando ninguna, dejándonos en este último caso arrastrar por la corriente de una vida negativa y carente totalmente de propósito.

El que toma una resolución, aunque no la cumpla, tiene siempre más mérito que el que no la toma, porque por lo menos tuvo un buen deseo que al otro faltó.

La resolución lanza las nuevas costumbres. Estas forjan la voluntad, que a su vez, crea el carácter, y es el carácter el que determina el destino. Así pues, nuestra resolución lleva en sí el germen de nuestro destino. Y consideremos y admitamos pues, que, en último término, todo depende de la decisión.

PEREZ GUZMAN

ANTENA

250.000 PERSONAS HAN EMIGRADO DE JAEN EN 25 AÑOS

MADRID (OPE). — «Existe un problema que lleva la angustia al ánimo más templado, el de la emigración — decía «Arriba» el 16 de septiembre en una crónica fechada en Jaén —. La provincia de Jaén debería tener un censo de 1.002.374 habitantes hace tres años. La realidad es que sólo tenía 751.211 en 1963. Ello, con ser alarmante en la cifra escueta que resulta de la comparación entre uno y otro dato, es aún más sombría si examinamos las edades y sexos de los que permanecen. El mercado del empleo en el extranjero sólo está abierto a los jóvenes y a los sanos. Las mujeres, los ancianos y los niños son los que permanecen.

A finales de 1964 — según diciendo «Arriba» —, y por los servicios competentes de la Delegación Sindical de Jaén, se verificó una encuesta cerca de 1.791 familias sobre las causas más importantes de la emigración, cuyo cabeza de familia había salido del hogar, con el siguiente resultado:

Habían emigrado por falta de ocupación, el 44,08 por 100.
Por insuficiencia de la retribución salarial, el 25 por 100.
Por preferir el trabajo industrial, el 18,88 por 100.
Y por otras razones, el 11,57 por 100.

El saldo emigratorio de los 25 años últimos es de 250.163 habitantes para la provincia de Jaén.

MALDITO PARNE

MADRID. — Próximamente, según se indica en los medios financieros, serán puestas en circulación las nuevas monedas de plata de cien pesetas, cuyas características fueron publicadas oportunamente en el «Boletín Oficial del Estado».

El dibujo de una y otra cara ha sido hecho por el artista Juan AVALOS.

NOMBRE DE MAL AGUERO

VALENCIA. — Hace poco el barco «Juan March», que hace línea regular entre Valencia y Palma, se precipitó sobre los barcos «golondrinas» que hay junto a la escalera real. No ha habido que lamentar víctimas. La Compañía suspendió la partida del «Juan March».

El accidente se debió, según parece, a haber saltado el sistema automático del seguro de retención de marcha de las máquinas.

La embarcación pudo ser detenida pocos metros antes de llegar al muelle, pero no fue posible evitar las escenas de pánico.

FUNERALES

PAMPLONA. — En la capilla universitaria se dedicó un póstumo homenaje a las víctimas del trágico accidente de automóvil ocurrido hace unos días en las inmediaciones de pueblo de Arre, carretera de Pamplona a Francia, en el que perdieron la vida el profesor de la Universidad de Navarra doctor Klaus Robert Scherer, su esposa, y las señoritas universitarias Helga Schiwibach y Cristel Bleichaus.

(Esta noticia parece más propia de Stuttgart que de Pamplona).

GENERACION YE-YE

BARCELONA. — En la localidad de Gelida se produjo un suceso que ha causado profunda impresión en aquel vecindario, ya que se trata de una familia muy conocida y apreciada.

Un joven de dieciocho años, llamado Juan Tubella Varias, se presentó en el domicilio de sus padres y, al parecer, exigió una determinada cantidad de dinero. El padre se negó a la pretensión de su hijo, y éste, utilizando un cuchillo de grandes dimensiones, le inflirió una herida que le produjo abundante hemorragia. La madre acudió en auxilio de su esposo y también fue acuchillada por su hijo. El murió, «la no, y Juan está en la cárcel.

¿AGRESOR O AGREDIDO?

BARCELONA. — El policía municipal Joaquín Latorre Pau denunció a un individuo que le había agredido con una navaja y que posteriormente también agredió al policía armado Francisco Vudés Padrón. Este último no se vio obligado a hacer uso de su arma, con lo que hizo varios disparos que hirieron al malhechor (2) en un ojo, en una hipótesis, es un hecho. Los examinadores van a por ellos, — La pedagogía es deficiente. — Los

MORIMOS A RACIMOS

MADRID. — Ocho obreros han resultado muertos en accidente ocurrido en el parque mayor de maquinaria de la empresa constructora, situada en el kilómetro 19 de la carretera general Madrid-Barcelona, término municipal de Torrejón de Ardoz.

Un grupo de trabajadores empujaba una grúa de no muy grandes proporciones, sobre un lugar a otro de la factoría, sobre la que se entrecruzan diversas líneas de alta tensión. La «plum» de la máquina tropezó con un cable y la fortísima descarga alcanzó al grupo. Unos salieron despedidos y otros quedaron materialmente pegados al armazón metálico. Se cree que varias de las víctimas perecieron al intentar acudir en socorro de sus compañeros.

Pasados los primeros momentos de estupor los restantes operarios iniciaron rápidamente los trabajos de rescate de las víctimas, tras adoptar las naturales precauciones para separar la máquina del cable. Todo sucedió con rapidez y ante la sorpresa y alarma del personal que apenas si podía admitir lo ocurrido.

Murieron electrocutados en el acto, el contramaestre José Cabrejas Laorden y los operarios Antonio Párraga Ramírez, Reyes Manchego Párraga, Ángel Ruiz Espejo, Bernardino Heras Avila, Miguel Ángel Esteban Diaz, Juan José Garrido Gallardo y Sebastián Rivas González. Otro obrero, Rafael Moreno Garrato, se encuentra en grave estado en el equipo quirúrgico de Montesa y otro, del que solamente se sabe se llama Rafael, permanece internado en el pabellón de Traumatología de accidentes de trabajo, en la residencia sanitaria «La Paz», de la Seguridad Social.

MIENTRAS EL RICO VIVE ANCHO

SEVILLA. — En la plaza de Chapiña, en el barrio de Triana, ocho familias quedaron en la calle porque la casa, declarada en ruinas, había tenido que ser desalojada judicialmente.

Como pudo, la Secretaría de Viviendas del Ayuntamiento sevillano habilitó en sus refugios un modesto lugar para estas personas, que encontraron así, provisionalmente, alojamiento.

Este suceso ha venido a poner de relieve la crisis de viviendas que cada día se agudiza más en esta ciudad, sobre todo para familias humildes que habitan casas antiguas, muchas de ellas declaradas en ruinas, pero que no pueden abandonar porque no encuentran otras al alcance de sus modestas economías.

Todos los refugios construidos por el Ayuntamiento están completos. La propia Secretaría de Viviendas está buscando nuevos terrenos para levantar otras naves. Esta Secretaría, que se creó con motivo de las inundaciones, continuó su labor para acabar con los suburbios de la ciudad, pero ahora tiene que atender a cuantos habitaban en las casas ruinosas del casco.

NO MURIO HEROICAMENTE

PAMPLONA. — Ha fallecido a los 66 años el general de Infantería retirado, Julio Oalé Carbonell, quien fue gobernador militar de Logroño y Santander después de ascender al generalato.

Durante la guerra desempeñó el mando de varias unidades de las fuerzas sublevadas, siendo herido gravemente en acción de campaña.

PORCENTAJE DESOLADOR DE SUSPENSAJES

MADRID (OPE). — El semanario «Vida Nueva» publicó en su último número de julio el siguiente comentario, sobre los últimos exámenes de bachillerato.

«Desolación general de los padres. El porcentaje de suspensos es las últimas convocatorias es impresionante. En Madrid, en «preu» (1), hay hasta ahora un cincuenta por ciento de «caes», en una ciudad, hasta un setenta y cinco por ciento. Admitiendo que algunos de nuestros hijos sean tontones o vagos, las cifras de suspensos son tan alarmantes que nos obligan a plantear, como interrogantes de las causas, las siguientes hipótesis:

— Los chicos españoles son masivamente retrasados mentales. — Los Profesores no saben enseñar o no enseñan. — Los sistemas de exámenes no son adecuados. — El bachillerato es una hipotesis (y esto no es una hipótesis, es un hecho). — Los examinadores van a por ellos, — La pedagogía es deficiente. — Los

chicos son unos vagos integrales. — La Televisión tiene la culpa de todo. No hemos resuelto nada, ya lo sabemos. Pero quizá hayamos tranquilizado la conciencia de algún padre que puede, tranquilamente, atribuir a cualquiera de estas lamentables hipótesis el desastre de sus hijos.»

(1) Preuniversitario.

CARMEN EN EL BALLET

SAN SEBASTIAN. — Se trata de Carmen Polo, la Dama Inútil número 1 de España. Estuvo en el «ballet» del Teatro Victoria Eugenia, en el público, no en el tablado, donde habría obtenido un éxito seguro.

ANTIMILAGRO

ROMA. — Cinco seminaristas han resultado muertos y otros diez heridos, dos de ellos de gravedad, al ser arrollados por un automóvil en la carretera que va de Domodossola al valle de Croppo de Trontano, provincia de Novara, región del Piamonte.

iban a pie a un santuario de Novara. El accidente resultó inevitable, dada la oscuridad, pues ocurrió en las primeras horas de la mañana, cuando los seminaristas (38 en total) se dirigían a pie a un santuario cercano.

Caminaban en fila india por el lado izquierdo de la carretera, conforme a las normas de circulación por carretera, cuando el automóvil, un Giulio-Alfa Romeo, que procedía en dirección contraria, se le echó encima de golpe, arrollando a casi toda la fila.

Los cinco muertos son: Franco Gattioni, de diecinueve años; Carlo Poletti, también de diecinueve; Flavio Rubicon de quince; Carlo Motta, de veintitrés; y Cándido Medina, de veintinueve.

BALLET MOISSEIEV, SEGUNDA PARTE

BARCELONA. — En un céntrico hotel de esta ciudad siete participantes del ballet Moisseiev que en el mismo se hospedaban, tuvieron la desagradable sorpresa de que el ascensor que los subía se desplomara hasta el punto de partida. El susto y algún magullamiento, sin peores consecuencias.

¿FRANQUISTITIS?

ALBACETE. — Una enfermedad de origen desconocido ha causado la muerte, por ahora, a cuatro niños. Otros 12 han sido hospitalizados, temiéndose por sus vidas. Los médicos se pierden en conjeturas y se habla de una probable solicitud a especialistas extranjeros. Las autoridades sanitarias del país, no menos desconcertadas que los galenos de la provincia, han ordenado la desinfección de árboles, piscinas y charcas. La población, entre atemorizada y socorrona, le ha dado a la nueva enfermedad el nombre de «franquistitis».

EL SANTO OFICIO

MADRID. — Un llamado Joaquín ha sido condenado a seis meses y un día de prisión por haber introducido alguna propaganda comunista en España cuando procedía de Suiza.

BILBAO. — El obrero David Morin, empleado en la empresa Beltrán y Casado, de Portuagalete, ha sido sancionado por el gobernador civil con una multa de 25.000 pesetas por haber prescrito una reunión de obreros de la casa por la cual no habían solicitado el permiso correspondiente... por temor a que les fuera denegado.

ABSTRADO EN EL REZO

ALICANTE. — El padre jesuita Fernando Canal, Porta andaba por la carretera de Valencia, cuando al atravesar la calzada se le echó encima un auto. El chófer trató de evitar el topetazo, pero no le fue posible. El padre (sin hijos) murió momentos después en una clínica.



Los hombres y

El nacimiento del comunismo dio origen a la expansión en gran escala, de los hombres dioses de origen popular.

Hoy vemos en esas manifestaciones de la guardia roja china, los efectos del fanatismo organizado para dejar a un hombre dios entronizado en el Poder por la magia del marxismo y la brutalidad de los sentimientos estereotipados y moldeados a placer de un dogma inflexible, como pretende ser, el marxismo-leninismo.

Las mismas exaltaciones que el nazismo alemán o el fascismo italiano. La misma locura siniestra. La misma exaltación de un hombre que se pretende inflexible, como todos los dioses en su origen.

Lo que se pretende una panacea social, no es más que el avance arrollador de la contrarrevolución que por su mejor preparación técnica desplaza como en Rusia, los hombres que posiblemente llevados de un sentimiento revolucionario se sienten defraudados por los resultados de la revolución china, como ha sucedido en Cuba, en Argelia y en tantos sitios donde el marxismo ha penetrado.

Los que lucharon llevados por un sentido ideal de la revolución, pero impreparados técnicamente, se ven desplazados por los nuevos allegados al reparto de los beneficios y que pretenden la mejor ganancia para ellos, alegando sus mejores condiciones para resolver el caótico problema del pueblo chino. Las fuerzas reaccionarias exaltando un hombre dios, para mejor poder limpiar los puestos de hombres inquietos y posiblemente honrados que apoyaron en su lucha a Mao-Tse-Toung, con la esperanza de ver renacer al pueblo chino liberándose de la explotación y el martirio del extranjero.

A LA MEMORIA DE FERRER GUARDIA

HOY, 13 de octubre de 1936, hace sesenta años que sólo le faltaban tres para ser asesinado. Hubo dos fechas históricas, la primera en 1909, que con el pretexto del atentado a Alfonso XIII, se procesó y se solicitó la pena de muerte contra el gran educador y humanista Francisco Ferrer Guardia. Pero entonces no pudieron llevar a cabo su obra de muerte. La segunda fue tres años más tarde, o sea en 1909, tomando como pretexto la huelga general revolucionaria desatada en España en oposición al embarque de tropas para Marruecos, donde se habían producido desastres vergonzosos costando la vida a muchos millares de inocentes españoles, movimiento conocido por la «Semana Trágica». Esta vez se unieron todas las fuerzas de la reacción: con militares y esnotados en cabeza, para eliminar a quien sólo en la siembra de ideales superiores, de ética humanista, había fincado su actuación limpia y valiente, logrando esta vez, el jesuitismo, su criminal propósito después de un falso proceso, o consejo de guerra, que llevó ante el piquete de ejecución en los fosos de Montjuich, al mejor educador y humanista del pueblo español, Francisco Ferrer Guardia, un mártir de la ciencia, hombre de conciencia al servicio de la libertad, la igualdad, la fraternidad y la justicia social. Frente a estos factores de injusticia y de oprobio, se ha encontrado siempre los anarquistas, los verdaderos y auténticos revolucionarios.

Así, compañeros y trabajadores del mundo entero, guardemos en nuestra memoria esta fecha del 13 de octubre de 1909, en la que nos eclipsaron el faro más luminoso del pueblo español. Este es el significado del fusilamiento de Ferrer Guardia, gran defensor de la clase oprimida, enemigo de la Inquisición, cuya memoria bendicimos como las de cuantos ofrecieron su vida por nuestra emancipación.

MIGUEL FOZ

El poder de la economía organizada por encima de la fuerza de los ejércitos, neutraliza y domina las aparatosas concentraciones de chinos imberbes y movelidos. Más que una amenaza son una suplica de evidente debilidad por la falta de conciencia revolucionaria esas concentraciones de niños chinos con fusiles de madera a la orden del «Gran Pilosofo, inflexible» que gobierna la China.

Mao-Tse-Toung, el hombre dios, repleto de absurdos y contradicciones, amenazando y suplicando la condescendencia de los otros. Rodeado de una monstruosa máquina militar, repleto de parastos, no tiene otro recurso para sostener a los incrédulos y a los indolentes, que recurrir al terror y a las grandiosas paradas fasc-

EL PRESIDENTE DE LOS

PACO Medallas es el presidente del Sindicato de los «mulaguitas». De los «mulaguitas» mundiales, en la actualidad. ¡Y hay que ver que hay mulas «guitas» en este mundo de cobetas interplanetarias! Que van y vienen de la Luna; merodean por Marte y otras tierras lindas...

No obstante todo, a lo dicho: Paco es el Presidente... etc., etc. Porfiados del demonio brotan como las setas tras de la lluvia en todos los valles planetarios, cada hora, cada minuto y hasta cada segundo. Al lote andan los tipos que por legalizar se unen a la cintura son capaces de preparar como batracios por las más intrincadas Sierras Maestras que topógrafo alguno pueda imaginar.

Se tiran al dulce de la bicoca estalando, como las moscas sobre la melosa colmena ausente. El Medallas les da tiro y faya en eso, como en todas las cosas que hacen referencia al panderero episcopal, ya sea mede en Berlín 1936; en Washington y Moscú 1945 o en Roma permanentemente. Todo sirve para que el gran Paco siga manteniendo la presidencia in-ternis del sindicato de los «mulaguitas».

Porfiado como él sólo es capaz de asegurar que un mar de sangre es ambrosía. Lo dejamos ahí, con esa frase de escapulario, porque consideramos cursi eso de encharcarse sus coquetos pseudodemocráticos y otras malas hierbas por el estilo. ¿No basta acaso un mar de sangre para señalar debidamente la catadura de un presidente de los mulaguitas?

Conste que en mi tierra una mula «guita» es lo más temido por quien cada día está obligado a salir al des-

China. Un pueblo milenario, esclavizado por mil invasiones contemporáneas. Repleto de tabús y supersticiones de origen celeste y divino, es un pasto inigualable para las teorías marxistas. Antes Buda y Confucio. Ahora Marx-Lenin y Mao-Tse-Toung.

Los hombres dioses se suceden en la imaginación de los hombres sencillos y casi primitivos, con el mismo arraigo y furor que las tormentas azotan la Tierra, sembrando la desolación y la muerte por donde quiera que pasan aunque su existencia tenga la duración del relámpago.

China es igual que Rusia antaño, sometidos al feudalismo medieval de los mandarines, con cien años de atraso frente a las potencias que la dominan, triunfante de una guerra agotadora de apariencia revolucionaria, no encuentra otras fórmulas de salvación que emplear los mismos métodos que sirvieron durante siglos a sus tiranos para dominar y explotar. Sin una conciencia revolucionaria en las grandes multitudes se ve torturada y abatida por su propia incultura en el caos y la desolación.

Como toda incultura se ve arrastrada por la vorágine de las pasiones que la desordanan. En esas circunstancias la exaltación de un hombre dios es propicia para dominar a un pueblo y someterlo a terror.

El marxismo-leninismo impuesto como una verdad absoluta por la razón de la fuerza es la máquina devoradora de seres humanos que necesita la nueva y vieja reacción mundial para someter a esclavitud a la Humanidad. El comunismo y el anti-comunismo, salvando a los pueblos por el exterminio y el dolor, en nombre de la libertad y de los derechos del hombre. Extendiendo el odio y la incultura. Elevando la desesperación de los pueblos y el desaliento hasta el infinito.

Las drogas y la haranga militar extiende la locura guerra apartando a los pueblos del camino de su emancipación; convirtiendo todos los inmensos sacrificios de los pueblos en inútiles y estériles.

El fanatismo irracional de los inconscientes; niños, párvulos y jóvenes inexpertos, embotados de perversas teorías de superioridad, arregados por mercenarios de sentimientos fatídicos y criminales, siempre a sueldo de un tirano por unas monedas o privilegios, es todo cuanto nos puede ofrecer el marxismo-leninismo de Mao-Tse-Toung.

La realidad amarga de los chinos está en su impotencia para resolver los problemas interiores de hambre y decadencia; su pobre agricultura; y su insuficiente industria aplastada por el enorme peso de un gigantesco ejército repleto de inútiles soldados y oficiales, es impotente para cubrir las necesidades de un pueblo inmenso de setecientos millones de habitantes.

Cerradas sus puertas para la expansión comercial hacia otros pueblos más prósperos y ricos, mejor preparados para la competencia; China se ofrece como un inmenso mercado apto para la rapacidad capitalista, que sabe evolucionar adaptándose a todas las situaciones con tal que faciliten el aumento de sus ganancias.

A pesar de sus inmensas proporciones, China es el coloso de los pies de barro. La enorme araña, arastrada, descuartizada y devorada por la pequeña hormiga de potentes mandíbulas, que es la civilización occidental.

El poder de la economía organizada por encima de la fuerza de los ejércitos, neutraliza y domina las aparatosas concentraciones de chinos imberbes y movelidos. Más que una amenaza son una suplica de evidente debilidad por la falta de conciencia revolucionaria esas concentraciones de niños chinos con fusiles de madera a la orden del «Gran Pilosofo, inflexible» que gobierna la China.

Mao-Tse-Toung, el hombre dios, repleto de absurdos y contradicciones, amenazando y suplicando la condescendencia de los otros. Rodeado de una monstruosa máquina militar, repleto de parastos, no tiene otro recurso para sostener a los incrédulos y a los indolentes, que recurrir al terror y a las grandiosas paradas fasc-

Desde el santo padre para abajo, los «mulaguitas» se entretienen actuando insipidamente incipus para otros «mulaguitas» más estúpidos y cerdáticos todavía se entretengan a su vez con la pretensión de que sus «mulaguitas» tienen por «la razón o la fuerza» que entretener también al consentido mundo de la actualidad.

Cuando vemos, por ejemplo, a un Paco Medallas — quien de acuerdo con las expresiones verbales de un juriconsulto internacional, *baiba* —, aparecer en una cinta cinematográfica, en toda su «potente» animalidad, nos preguntamos si el sapo que lo fotografió no será un escapado de la cervantina cueva de Montesinos. Pero luego, luego dejamos de pensar en ello para meditar sobre la gran cantidad de papanatas que a través de todas las salas de cine del mundo consisten sin un reproche semejante (madura de pelo inmaculado, ¡y eso sin destruir butacas...! Con lo que resumimos *ipso facto*: las posaderas del mundo están demasiado hediñadas hoy día para poder percibir los

los hombres dioses

cio-militares que ayudan a profundizar la cima que separa al pueblo de sus actuales gobernantes.

Volcadas sus esperanzas en la sublevación del Asia enferma, hambrienta y miserable, cuanto más extiende sus horizontes para escapar a las condiciones irrisorias que le imponen sus competidores, más débil y pauperizada se encuentra, por eso necesita del bluff de la gorda y ronca voz del enano de la venta, para hacer creer en la fuerza que le falta, a los de fuera y a los de dentro.

Incapaz de cumplir las promesas demagógicas nacidas de la petulancia de una falsa doctrina social, el régimen de Mao-Tse-Toung, necesita como todos sus precedentes tiranos, las purgas sangrientas y demoleadoras de sus propios partidarios inconformes con los resultados obtenidos. Como en los tiempos de la antigua Roma, nadie se encuentra seguro al ple del dictador.

Como todos los pueblos absorbidos por la locura guerrera, China se ha visto hundida en la improductividad durante largos años. En plena bancarrota finge encontrar soluciones en sus múltiples planes quinquenales que a lo sumo, sirven para dopar a los más creyentes y someter a trabajos forzados al pueblo que tiene la inseguridad de padecer tales regímenes.

Sus métodos viejos la imposibilitan de revolucionar la enseñanza. Su escritura y su lengua la alejan del mundo contemporáneo más que sus antiguas murallas. Sus métodos de expansión y reproducción científica, costosos e ineficaces le impiden de asimilar en la debida proporción las enseñanzas de un mundo que cada vez se acerca más entre sí.

Las grandes multitudes drogadas por la enseñanza oficial, encerradas en un círculo vicioso cada vez se apartan más del concepto de armonía entre los pueblos, creando un mundo a su imagen y semejanza más horrible que sus propios dragones. Tal es la situación de un pueblo desgraciado como el chino, en manos de su inflexible dictador. Como todos los dictadores no concede a los pueblos otro derecho que el sufrir.

Racismo puro y retrograda que le convierte en esclavo de sus propias concepciones; esa es la droga del pensamiento de Mao, inculcada como un virus en el cerebro del pueblo chino. Lamentablemente nunca falta el coro de los interesados e inconscientes dispuestos a aplaudir las lágrimas y el dolor como si se encontraran en un circo romano. Por un sueldo que les permite escapar del hambre de sus hermanos, los mercenarios arreglan, las multitudes transmitiéndoles sus sentimientos bastardos y no contentos con atacar impunemente a los señalados por la desgracia oficial, atacan con su violencia convertida en orden, a los obreros y campesinos, que trabajan y sufren para mantener tanto zángano. En esta rabiosa locura, no es extraño que lleguen a las manos en nombre de un mismo dios. La hierba mala de los hombres dioses, es tan antiquísima como el origen del hombre. Siempre el fuerte quiso robar los frutos al débil. Unas veces le convenció con la fabulosa ganancia de las teorías celestes y otras le asesinó por no dejarse convencer.

Nada nuevo ha inventado el marxismo y mucho menos el pensamiento de Mao-Tse-Toung. Por eso toda esa fábula de la «revolución cultural» basada en el fanatismo de un hombre, nos repugna, como nos repugna la verdad y la razón de los tiranos de cualquier color.

Todos los tiranos del mundo han pretendido divinizar su existencia. Desde los más antiguos hasta los más próximos modernos como Hitler y Stalin, han vivido inundados en mares de sangre humana de inocentes. Su locura insaciable ha producido montañas de cadáveres. Niños, mujeres y hombres de todas las edades, han sufrido por igual la furia genocida de esos monstruos de la naturaleza, imitados por tantos otros como los de España. En el camino de la violencia el hombre no puede detenerse, su locura le lleva a la destrucción de todo lo digno y humano. La desgracia de los pueblos es no

MULAGUITAS

nauseabundos alares de un caudillo cualquiera... y no pudiendo hacer otra cosa nos quedamos conformes, o como si lo fuera.

Podríamos resumir estas líneas así: «lo mismo que de otras muchas maneras... Si el paciente lector aspira a pertenecer al sindicato de los «mulaguitas», ponga mucho ojo al canto. No vaya a ser que caiga, por arrepentimiento, por desidia o por tradición — ¡que de todo ha de haber en la vida del Señor! — en el que preside en *acterms* el Paquito de marras. Porque entonces, lo damos por arreglado y sería mejor, en todo caso que, como el Judas también de marras, se colgase de una higuera, que mejor lugar no hallaría en toda la faz de la tierra.

Hay que ser porfiado en libertad y conciencia; en justicia y libertad. En dignidad y vergüenza. Porque para serlo en crimen de lesa humanidad, no faltarán robots en esta era de mecanicismos a ultranza. No hay que olvidarlo; porque quien olvida eso se olvida de sí e inmediatamente pasa a ocupar el bellísimo sitial de los «madrilinos» de último cuño, de esos que han dejado malparada la joya pictórica de don Francisco de Goya y Lucientes: «El 2 de mayo».

«Qué joya hubiese pintado don Francisco, de haber contemplado el 19 de julio...» M... para los «mulaguitas» del odio, del crimen y de la explotación sin nombre!

COSME PAULES

comprender que el hombre dios vive en potencia en todas las partes y en la apariencia de un hombre simple y casi desconocido, como Napoleón e Hitler y tantos otros que les han seguido. El hombre dios lo crea la mente débil y enfermiza de los hombres que se dejan someter o que alagon con demasia lo que creen virtudes de los otros.

La influencia del hombre dios es pernicioso hasta después de muerto. Ejemplo tenemos en Carlos Marx y en el Nazareno, creadores de dos religiones fanáticas que han costado la vida a millones de seres humanos.

Un dios más es un presuntuoso tirano homicida en potencia, por eso nuestra honradez revolucionaria nos obliga a negarle y a enfrentarnos desde que inicia su aparición.

Desgraciadamente todas las revoluciones conocidas hasta hoy han tenido un mismo fin. Hombres fatidicos se elevan en nombre del orden y del bienestar colectivo atacando el derecho de los pueblos. La revolución próspera y fecunda está por encima de todos los hombres de Estado que se consideran insustituibles.

En esa definición profunda está la concepción revolucionaria. La revolución es la obra de largas generaciones que se este mutamente y sin condiciones el mutuo saber y el propio bienestar. Es el sentimiento refinado del hombre que no le permite hacer mal. Es el deseo de amor y fraternidad humana.

Cuando el hombre adquiere la conciencia de su propia personalidad, los hombres dioses habrán terminado.

HORIZONTES

HOMENAJE DE LA C. N. T.

EMILIO BASTIDA

Presencia enormemente sobre mi conciencia, como amigo, como compañero y particularmente como discípulo de éste, si en nuestra prensa: «Espoir» y «C. S.», no dedicara unas líneas de condolencia, de afecto en honor de lo que ha sido y ha valido nuestro viejo militante Emilio Bastida a través de su larga, dura y entusiasta existencia de cenista.

Nuestro malogrado compañero pertenecía a la C.N.T. desde el año 1917, que en dicho año, de acuerdo con el compañero Manuel Raly, Sebastián Anson y otros pocos de la misma localidad; Esplús (Huesca), de donde eran oriundos, organizaron el Sindicato de Trabajadores (Oficios Varios), adherido a la Confederación Nacional del Trabajo, de España; compañeros hoy todos desaparecidos en la lucha por la C.N.T. en España y en el destierro, pero que por causas contrarias a nuestra voluntad, hasta el momento, no hemos insertado en nuestras columnas necrológicas con sus nombres; mas no por eso duermen en el olvido, sino que los tenemos presentes en todo momento y constatarán, de manera individual o colectiva, en el libro de nuestra Revolución Española con toda su magna obra colectivista y revolucionaria durante sus vidas y particularmente durante los años 36-39 en plena revolución en el pueblo de Esplús, pueblo que marcó un precedente único en dicha revolución, fruto de estos abnegados compañeros por su consecuencia y perseverancia inculcando, día tras día, a la juventud, el deber de ser continuadora de la obra y de la lucha una vez ellos en pleno y eterno reposo.

Este ha sido el recorrido de Emilio Bastida, siempre defendiendo a la C.N.T. hasta que dejó de existir en Samadet (Landes) el día 9 de septiembre a los 72 años de edad. A la F. L. de Samadet pertenecía actualmente, procedente de Fleurance (Gers) donde había actuado, mayormente, durante su largo exilio su magna obra que fue civil se realizó en Samadet, donde residió con su compañera Vicenta Fontán, e hijos y nietos.

El compañero Fontán, hermano político del finado, nos informa que el acompañamiento fue una verdadera manifestación de duelo, asistiendo a la misma compañeros de diferentes localidades del Gers, Landes y otros departamentos; y en tan solemne acto, dos compañeros de Mont de Marsan pronunciaron unas breves palabras de verdadero sentido y emoción, en el cementerio.

Nuestro compañero, en los primeros días de la Revolución fue nombrado del Comité Revolucionario y Administrativo de la localidad, siendo muy activo en el mismo. En su oficio — que era albañil — fue un verdadero «maestro», y tan pronto como el pueblo determinó reemplazar el trabajo una vez sofocado el «golpe fascista» por los diferentes pueblos de la comarca, se le puso como delegado del grupo de los albañiles del pueblo, todo ello al mismo tiempo que seguía ocupando el cargo en el Comité Administrativo de la localidad. Las obras de construcción hechas durante la Colectividad e ideadas por él, fueron magníficas cara a un progreso super-moderno en beneficio del pueblo y de la revolución en marcha. Así el matadero, las cuerdas del ganado, el alcantarillado, y las diferentes reparaciones de las casas, que hasta aquel entonces, los trabajadores no se habían podido reparar por cuenta propia. Así es que Bastida fue un gran animador de la colectividad y defensor de la misma.

No podía faltar el compañero Bastida en ser uno de los primeros detenidos en la represión de los comunistas contra las Colectividades en el mes de agosto 1937. Su detención fue el día 10 del mes mencionado, con todos los demás compañeros del Comité Revolucionario, a los que tuvie-

ron presos en Fraga, Maella y últimamente en Caspe, donde, aprovechando un bombardeo de los fascistas en esta ciudad un par de días antes de ser tomada, ellos pudieron escapar. Así es que sin el bombardeo los cogen todavía las fuerzas de Franco presos en la cárcel.

Una vez evadido, nuestro amigo acudió al pueblo con riesgo de caer en manos del enemigo fascista, reuniéndose con sus familiares y compañeros de la Colectividad, evacuando de inmediato para Cataluña las sesenta familias que componían en aquel entonces la última colectividad rehecha después del atropello contra la misma por la Columna «Carlos Marx» (27 División). En Cataluña trabajó al servicio de Guerra hasta la debacle, que pasó a Francia.

El día 7 de marzo 1943, después de haber sufrido los primeros y duros años de exilio, hallándose trabajando con su familia en una propiedad de «medieros» fue denunciado por un español al servicio de los alemanes y de Franco, como peligroso político, revolucionario y de la F.A.I., siendo internado en el campo de Vernet (Ariège). Después de 15 meses en este campo, lo llevaron deportado a Mathausen (Alemania) «Campo de la Muerte», conducido en un tren «fantasma» durante sesenta días por el camino. En ese campo sufrió lo indecible; sus compañeros de calvario

lo salvaron por dos veces (había caído entre sus pies en la fila) de la muerte. Bastida era un atleta; pesaba normalmente de 95 a 100 kilos y al volver de Alemania no llegaba a los 50. Y al llegar a su casa ni su compañera lo conocía. «Otra del «Nazi-fascismo»!

Físicamente restablecido volvió a trabajar de su oficio, por cuenta propia, en el departamento del Gers, en Toulouse y últimamente en las Lanas. Ahora que ya no trabajaba por vejez y que gozaba de una vida relativamente holgada con su compañera, junto a sus hijos, llega la Parca y nos lo arrebató para siempre sin poder ver liberado el pueblo español de sus enemigos, que era su mayor deseo y por el que tanto había luchado.

Esperamos que las presentes líneas sirvan un tanto de alivio para sobrelevar el terrible dolor que en estos momentos pesa sobre la compañera Vicenta Fontán y familiares. Y a ti, compañero Bastida, como nos faltan palabras para decir lo que te mereces, estamos seguros que descansas en paz y te desamos el reposo que tus enemigos de izquierda y de derecha no te permitieron ni un solo minuto, incluso, ni cuando hacíamos nuestra Revolución. ¡Para vergüenza de todos!

Por la Local de Origen; J. RALUY.

Servicio de librería

LOTES ESPECIALES

- 1. — «Salvador Seguí. Su vida, su obra», varios autores, «Crónica de un revolucionario, con trazos de la vida de Fermín Salvochea», Pedro Vallina. «Don Quijote de Alcalá», J. M. Puyol. El todo, 6 F.
- 2. — «Obras completas» de Rafael Barret (3 tomos), 20 F.
- 3. — «Teatro» de Rodolfo González Pacheco (2 tomos). «La Revolución desconocida», Volin. El todo, 25 F.
- 4. — «Conversaciones libertarias» (Ferrer), «Diálogo imaginario» entre Marx y Bakunin (M. Cranston), «Falso, o el discurso del Hombre Libre» (F. Moro), «Perón en la ruta de las dictaduras» y «Recuerdos de la vida pampera» (S. Fernández), «Páginas de Multatuli», el todo, 6 F.
- «La Liberté» (textes choisis), 3 10
- «Los Motivos de Proteo», José Enrique Rodó 15 00
- «Segunda Antología poética», Juan Ramón Jiménez 4 50
- «El último puritano», Jorge Santayana, 2 vols. 30 00
- «Sangre negra», Richard Wright 20 00
- Teatro de Jean Anouilh, (Piezas Rosas, El Baile de los ladrones, La cita en Senlis, y Leocadia) 9 50
- «El hombre y la vida», Jean Rostand 3 50
- «La segunda revolución española. Después de Franco», Abraham Guillén 9 50
- «Ideología, regiones y clases sociales en la España contemporánea», Carlos M. Rama 6 50
- «Sacco y Vanzetti» (teatro), Mino Roli y Luciano Vincenzoni 3 00
- «1984», Georges Orwell. Col. Destino, en tela 18 50
- «El libro de Pedro», Han Ryner (ilustrada, encuadernación de lujo) 35 00
- «Cantos de la Nueva Resistencia española» (1936-1961), Sergio Diberovic y Michelle L. Straniero 9 00
- «Origen del Universo», (H. Bondi, W.B. Bonnor, R.A. Lyttleton y G. J. Whitrow) 3 50
- «Pourquoi je ne suis pas chrétien», Russell 3 10
- «El pensamiento político de Castela», (bilingüe: español - gallego), Alberto Minguéz 15 00
- «Trasluce de España», (glosas y vilezas desde el siglo XVII al presente), A. Fernández Martínez 15 00
- «Ni Dieu ni Maître» (tela) Daniel Guerin 43 00
- «La luna se ha puesto», Jhon Steinberg 4 50
- «La Catira» (Historias de Venezuela), Camilo José Cela 18 00
- «La Colmena» (Camino inciertos), Camilo José Cela 25 00
- «Mitos sobre el origen del fuego», sir James G. Frazer 6 50
- «El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria 2 00
- «Breve Historia de la Revolución Mexicana» (dos vols), J. Silva 15 00
- «Antología de la Poesía Española», F. Paredellans «Antología de la prosa narrativa», H. Paredellans «Pensamiento de Concepción Arenal», Clara Campomar 8 00
- «Historia general del socialismo» y de las luchas sociales, Max Beer 15 00

Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10), CCP Paris 13507 56

Como hace treinta años

por JAIME BALIUS

a Cambodge diciendo que no había solución militar. La masacre aumentó. El Vaticano ha echado mano de un representante oficial, al delegado apostólico del Canadá, para que se personara en el propio Vietnam. En el Cambodge de Gaulle interpretaba el pensamiento de Pablo VI. Pero antes el fracaso del viaje es el Papa quien toma el asunto por su propia cuenta.

La masacre del Vietnam es espantosa. Hemos visto en la televisión los bombardeos de ese desdichado pueblo y hemos visto, también, trenes repletos de mujeres, ancianos y niños huyendo de la barbarie yanqui como hace treinta años las mujeres, los niños y los ancianos de aquella heroica España corrieron idéntica suerte bajo las bombas hitlo-nazis con la sola diferencia que en el trienio 1936-1939 Pío XII bendecía las legiones del Duce y hoy Pablo VI ordena a sus fieles que recen durante un mes para que se arregle lo del Vietnam. El actual jefe del Vaticano fue secretario de Estado con Pío XII, por lo tanto es cómplice de los crímenes cometidos en España. Una pieza teatral titulada «El Vicario» armó gran revuelo en París, pues en ella se hace responsable a Pío XII de la masacre de los judíos. Es un gesto hipocrita y una burla que recogerá sus frutos de las oraciones.

Lo que más importa de la lucha que se está dilucidando en el Asia del sudeste es el clamor popular que cada día que pasa va alcanzando capas más extensas. El mundo ve con horror el genocidio perpetrado por los imperialistas yanquis con la aquiescencia de todas las democracias e in-

clusivo por la U.R.S.S. La juventud norteamericana está en contra. Millares de jóvenes norteamericanos huyen al extranjero antes que empuñar las armas. Las manifestaciones de protesta ante las embajadas yanquis se suceden por doquier. Pero queremos relatar un suceso de gran trascendencia ocurrido recientemente en una iglesia metodista de Brighton (Inglaterra). El jefe del laborismo inglés M. Harold Wilson fue abucheado por un grupo de jóvenes ingleses al grito de «Paz en el Vietnam» y a los gritos de «Embustero», «Hipocrita». Estos jóvenes ingleses interpretaron lo que pensamos la mayoría de los hombres.

Los prolegómenos de una nueva guerra mundial saltan a la vista. El capitalismo está en quiebra. La depreciación del dólar y el desequilibrio de la balanza comercial norteamericana es el principal factor de una nueva hecatombe mundial que sólo puede ser detenida por los pueblos y sobre todo por la clase trabajadora del mundo.

La juventud, que es siempre carne de cañón, tiene que estar dispuesta a la insurrección antes que empuñar las armas en aras del capitalismo. La huelga general es el arma más contundente, mucho más que la bomba H. De la única manera que se puede instaurar la paz en el Vietnam, y en mundo es con la huelga general.

El pueblo del Vietnam es invencible. Por cada soldado miliciano del Vietcong necesita Norteamérica un batallón.

El Vietnam está luchando por la libertad del mundo. (1) Los trabajadores revolucionarios no podemos permanecer indiferentes. Hay que ayudar al Vietnam, pues la derrota del coloso yanqui provocará la revolución mundial y desaparecerán los regímenes fascistas, tales como Franco y sus congéneres con careta democrática.

La U. R. S. S. será también sacudida por la hoguera asiática. La U. R. S. S. está negociando desde la Conferencia de Yalta con Norteamérica para repartirse el mundo, pero como todavía no han ultimado todos los detalles, la U. R. S. S. da las armas justas al Vietnam para que él siga resistiendo. Tal como ocurrió con la guerra de España. Acordamos de la actitud de la U. R. S. S. respecto al caso de España al concertarse el pacto germano-soviético.

Si la guerra del Vietnam puede prolongarse dos años más permitirá levantar la opinión mundial en contra de las guerras y por la instauración de una sociedad humana y justa. Aquella heroica España está todavía presente en las cárceles, en los presidios y en los millares de cruces funerarias esparcidas por el mundo y en el exilio.

El fascismo será vencido si recuperamos el espíritu de aquella heroica España.

Hyeres (Var).

(1) Responsables de la guerra de Indochina: Feudales indochinos, políticos yanquis y comunistas soviéticos y chinos. No hay que olvidar a nadie. (N.D.L.R.)

LO QUE CONTINUÓ NARRÁNDOME UN EXILIADO DEL 39

por JAIME BALIUS

T RABAJABA tranquilamente en una casa de campo, cuando de vuelta a mi hogar, después de terminada mi labor, me encuentro en el camino con mi querida madre, que toda sofocada por haberse precipitado en su carrera me notifica no ir a casa porque los milicianos, (policía de Pétain), desean, me dice, pedirme algunas explicaciones. Como que yo sabía por experiencia el significado de dichas «explicaciones», que estos esbirros acostumbraban a dar, abrazada a mi buena madre toda desesperada, dándole ánimos y esperanzas, al tiempo que muy cariñosamente la recordaba volviendo rápidamente al hogar y así lo hace.

Pasé la noche escondido en un pajaro y al día siguiente con mucha precaución me despedía una vez más de mi familia tomando rumbo hacia Máccon.

Por conducto de algunos compañeros de nuestra organización confederada, pude lograr trabajo en la fábrica de gas, de esta ciudad. Las cosas iban mal por entonces, los alemanes eran dueños de todo el territorio francés y los milicianos, (patriotas vendidos al invasor alemán), cometían los crímenes más horribles que jamás se hayan visto.

Existía por entonces en esa ciudad, un médico llamado Israel, quien un día prestó socorro a un guerrillero francés herido en un golpe de mano contra los alemanes. Informados los alemanes y milicianos, estos últimos, se presentan a los pocos días en su residencia. Los recibe su esposa y ellos la preguntan donde se halla su marido. — En su despacho — dice ésta. Dígame salga, queremos hablar con él. Sin sospechar nada en absoluto el médico hace su presencia, al cual sin explicación ninguna, le meten en el vientre las decargas de sus pistolas anetralladoras. Su esposa sale al ruido de la descarga y encuentra a su

marido tendido en el suelo y bañado en sangre. Desesperada se abraza lamente al cuerpo que todavía se acude en su enfriamiento y ellos la arrancan de su abrazo, invitándola que entre en su hogar si no quiere seguir el camino del espolo. Salen los tres hijos al grito que lanza la madre y constatan lo que sucede. Con amenazas de asesinatos, apuntando a la madre que difícilmente quiere abandonar el lugar, la dicen: Entre inmediatamente en sus habitaciones llevándose a sus hijos, si no quiere verlos al igual que a su marido tendidos en el suelo... Abandonando el cuerpo del esposo en el descanso de las escaleras y desesperada al igual que sus hijos menores, hacia entrada en su hogar triste y lúgubre para siempre. Al poco rato salían tres milicianos sanguinarios, satisfechos de haber cumplido con el deber! encomendado y vanagloriándose posiblemente de ser buenos patriotas!, pensando en el ascenso, por haber desempeñado en debidas formas, el cargo de asesinos a sueldo.

Otra vez, publican las autoridades alemanas de ocupación, que todos los hombres de 17 a 65 años, deberán presentarse con toda la documentación en las plazas de sus respectivos barrios para verificación de papeles. Pasarán las patrullas por las casas y aquel que sea hallado en su hogar habiendo desatendido las órdenes de la Komandantur serán castigados severamente y enviados a los campos de trabajo de Alemania. Ya estoy en la plaza que me corresponde cercano al hospital. Los alemanes han cercado los alrededores y empiezan su obra de investigación. Cuando me llega mi turno, constatan que soy joven (tengo 22 años) y que mi lugar es estar en Alemania. Les respondo que efectúo un trabajo útil — servicios públicos —. Me marcan el número 1 en rojo en mi documento y me dicen, póngase ahí. El número uno significaba ser apto para ser enviado a Alemania. Es decir para trabajar en las industrias de guerra. No estaba yo dispuesto ni me agradaba en absoluto trabajar para los que en España habían asesinado vilmente a poblaciones indelensas como Madrid, Guernica, Bilbao y Barcelona, destruyendo salvajemente vidas y pueblos enteros con sus aviones de la muerte, los Junkers y los Heinkels. Mi conciencia se rebelaba y no me permitía colaborar con ellos.

Concilia bastante bien esta ciudad. En nada de tiempo hice mi plan. Pido ir al urinario. Este lindaba a una calle por una altura de dos metros aproximadamente, poseyendo una ventana por la cual se podía uno colgar y saltar. Me acompaña un guardia, el cual espera en la puerta que haya terminado mis necesidades. Me vio entrar, pero jamás me vio salir. Colgándome de la citada ventana salté y de callejuela en callejuela llegué a mi lugar de residencia en donde escoludado lo mejor posible pasé esa ola de perquisición. Todos los días del número uno salían esa misma noche dirección Alemania.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Félix Alvarez Ferreras

UMBRAL

Número 57, de importancia documental. Contiene la relación del internamiento del abogado Luis Companys y 33 compañeros nuestros en el castillo de La Mola; las dos excursiones por Salvador Seguí, Antonio Amador, José Crespo, y por José Vadiu, José Roligé, Enrique Rueda, Camilo Piñón, Vicente Botella, más la conferencia dada por Seguí en Mahón.

CALENDARIO DE «S. I. A.» para 1967, dedicado a la Ciencia y al Trabajo y animado con grabados. Textos del compañero Vicente Artés. Con el orden de días y meses irán las notas astronómicas del caso.

«CIUDAD CAIDA» novela original del pulcro escritor y compañero José Carmona Blanco. Como vio la revolución y la guerra de España un mozalabete de 11 años radicado en el barrio de la catedral.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

Continuaremos en otra ocasión mi odisea. Mañana debo trabajar y como ya es tarde y la fatiga me vence, buenas noches.

RODAMA

F. L. DE MARSELLA

El primer coloquio de la temporada tendrá lugar el domingo, 16 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, 12, rue Favillon.

El tema a discutir será iniciado por un compañero competente. Como los anteriores, siempre será de palpitante actualidad.

REGIONAL CATALANA EN EXILIO Agrupación Lyonesa

Convoca a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 16 de octubre a las 9 y media de la mañana, en la sala C. N. T. nº 1 del Palais de la Libération, nº 9, en Villeurbanne.

AGROPACION REGIONAL DE LEVANTE - PARIS

Convoca a todos los compañeros de la región a la asamblea que tendrá

lugar el día 23 de octubre a las 10 de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE PARIS

Domingo 16 de octubre, continuación de la Asamblea a las 9 y media de la mañana.

F. L. DE BURDEOS

Asamblea el 16 del corriente. Hora y lugar de costumbre.

F. L. DE TOULOUSE

Continuación de la reunión general el 16 de octubre con exposición individual de opiniones, a las 9 y media de la mañana.

—Antonio Cuadrera Lechuga, de Málaga, que habita en Impasse Tamirou, nº 1, Marselle (3). Preguntar por José Serrano de Málaga, que reside en Burdeos. El interesado o quien pueda dar noticias que se dirija a las señas indicadas.

SINGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. 1 TRU, 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n.º 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X.
Tél. BOT, 22-02
Tél. Imprimerie : BEL, 27-73

EL COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Octubre español



CUANDO los hechos históricos se amontonan es difícil dar realce superior a cada uno. El propio 1.º de Mayo real, en la sucesión de luchas dichas sociales palidece por abundancia de efemérides tremendistas. Solamente en España, podríamos aducir un 1.º de Mayo luctuoso cada día.

Ciñéndonos al mes que transcurre — este de octubre — el calendario nos sitúa frente a un día 6 de fatídicas consecuencias. Honroso en Asturias, desde luego; lamentable en Cataluña, y pasable en el resto de España.

En pleno bienio negro a cargo de Lerroux-Gil Robles, el espíritu avanzado consideró dar un golpe efectivo tratando de derribar a la reacción encaramada al Poder. El pueblo asur, bien cohesionado, pudo dar ejemplo de eficacia revolucionaria ganando la región para la causa liberadora. Mineros y no mineros derrocharon heroísmo y vidas para imponer el derecho del Pueblo. Pero en Cataluña las fuerzas populares estaban disidentes, encarándose la lucha contra la C. N. T. desde la Generalidad y los sindicatos llamados autónomos. Único punto honroso que se divisa en lejanía de aquella lucha: el de Jaime Compte y sus cinco compañeros, que se hicieron matar a cañonazos antes que rendirse a la evidencia de un fracaso. Las autoridades izquierdistas y sus apoyos políticos, lamentablemente equivocados por su triunfo efímero de la víspera del 6 de octubre, se olvidaron del enemigo alojado en los cuarteles para dedicarse a la absurda persecución de unos aliados posibles, y que con desespere a las 8 de la noche solicitarían a los anarquistas cenetistas. Consiguientemente, el desplome fue vertical y los revolucionarios astures quedaron ignominiosamente abandonados. Porque el resto del país, con huelga general simple quedó en un desnivel de conducta notorio.

La represión de la Ferra central fue, a continuación, de una dureza atenuada en todo el país excepto en Asturias, donde fue salvaje y enconada. Hubo fusilamientos sin consejo de guerra y torturas. La clásica Inquisición española renació en aquellos tristes días sin label torquemadesco, pero con distintivo lerrouxiano-gilroblesco. En gatos escaldados temimos en 1964 que ese funesto Gil Robles tomara carta de ciudadanía entre el elemento español refugiado en Francia. Cosas veredes... que harán perder el sentido.

Con un salto atrás de 57 años alcanzamos la fecha trágica del 13 de octubre de 1909. Tras los fusilamientos inicuos de los ciudadanos barceloneses Baró, Malet, Clemente García y Hoyos, anteriormente consumados, vino la ejecución de Francisco Ferrer Guardia para cumplir un deseo de venganza de la reacción hispano-vaticana. Como es sabido, tres meses antes en Cataluña hubo una revolución protestataria de la guerra de Marruecos con barricadas y quema de conventos e iglesias. La revuelta fue espontánea, no pudiéndose, honradamente, atribuir la gestación de la misma a ningún sector social o político. La guerra la gestaron los ricos, y temían que hariera los pobres. Con 3000 duros los pudientes libraban a sus hijos del campo de batalla. Ni si-

quiera entraban en los cuarteles. La población barcelonesa contemplaba indignada el embarque de hijos del Pueblo hacia el «Matadero de Melilla», siendo las mujeres quienes empezaron la acción violenta en el propio embarcadero. Como era natural, los

hombres secundaron y la lucha se generalizó, durando siete días. Y siendo el clero constante enemigo del país y participante en negocios de alta pero sucia empresa, natural era también que las gentes enredadas se cobraran, tea en mano, la factura.

A Ferrer Guardia no se le puede negar simpatía por los revolucionarios. Si por simpatía a éstos Maura y Lacierva tenían derecho a fusilar, debían pasar por las armas al 60 por 100 de los españoles. Ferrer Guardia no fue fusilado como coautor ni actor de la revolución del 25 al 31 de julio, sino en calidad de fundador de la Escuela Moderna, una revolución cultural, para los bajos fondos religiosos, más peligrosa que la del disparo y del incendio transitorios. El jesuitismo, en 1909 y antes había visto claro: El levantamiento de los espíritus en adelante llevaría el sello del racionalismo libertario, esto es, de la Escuela Moderna. En 1936 concurrirían otros factores, pero el «ferrerista» fue evidente.

Habría que repetir la suerte pedagógica, compañera, y sordo de entendederas será el que así no lo comprenda.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

AMIGOS DE CAMINO

Lo hemos dicho, y lo tenemos comprobado: Afortunadamente, existen en una y en otra parte, organismos, entidades de tipo social, incluso individuos de una actividad aislada, que actúan, que luchan en pro del progreso social; que tienen una intuición de la justicia, y repudian, por lo tanto, aquello que representa tiranía, además de lo que tienden a mistificar la verdad.

En Londres tuvo lugar estos días pasados el treinta y seis Congreso de la Unión Mundial de Librepensadores. Lo fundamental del congreso fue el haber ratificado las fundamentales mociones que ya fueron presentadas en su Congreso de Roma, celebrada en el 1904. La mayoría de dichas mociones nos han de merecer a nosotros, los que tenemos una formación de libertarios, o de anarquistas, si se prefiere, singular simpatía. Veamos:

«Rechazar todo sentido autoritario que pretenda impedir que el individuo pueda, bajo su responsabilidad personal, hacer uso normal de sus facultades.»

«Todo esfuerzo que tienda a la liberación intelectual y moral de la humanidad solamente puede tener sentido y eficacia si concuerda en lo de asegurar la emancipación económica de todos los seres humanos.»

«En nombre de la dignidad de la persona se busca liberar al mundo del triple yugo que constituye el poder abusivo de la autoridad en materia religiosa, del privilegio en materia política, del capital en materia económica.»

«Es indudable que podemos tener diversos puntos de coincidencia y de contacto con los librepensadores. Pueden ser para nosotros a modo de compañeros de camino, haciendo ruta con ellos mientras dure la coincidencia. Luego, cada uno siga el sendero, la actividad más en consonancia con su sentir. Ello no dificulta el diálogo cordial, comprensivo. Máxime cuando bien sabemos que, en lo que afecta a los exiliados españoles en Francia, hemos tenido que estimar y agradecer de los amigos de la Libre Pensée, la atención y el respaldo que nos han ofrecido en algunas de nuestras actividades de propaganda y de crítica al respecto del régimen fascista que sufre España.»

«LA FINE DELL'ANARCHISMO?»

Cumple felicitar a los compañeros italianos de Cesena que llevan por delante la Edizioni L'Antistato, por su constancia, buen gusto, y acierto en la selección de temas de cuanto vienen editando en su lengua. No hace mucho que tuvimos la satisfacción de recibir de su parte la obra de Max Nettlau: «Breve Storia dell'Anarchismo», que acababan de publicar; edición esmerada, con un sustancioso prólogo del compañero Rose. Ahora acaban de editar los citados compañeros el volumen: «La fine dell'Anarchismo?», que escribió en su día Luigi Galleani, inserto en una serie de artículos en el periódico que dirigía en Norteamérica titulado «Cronaca Soversiva». Lleva también la edición aludida unas páginas liminares de Rose.

En ocasión del Congreso Anarquista, celebrado en Roma en junio de 1907, un periodista, Cesare Sobrero, solicitó del conocido abogado y escritor Saverio Merlino, una entrevista, al objeto de que diera a conocer su criterio en torno al presente y el futuro del anarquismo, en Italia particularmente. Precisa indicar que Merlino, hasta el 1899, había pertenecido al sector anarquista, defendiendo entusiasta y elocuentemente el ideal

ácara. Luego pasó a las filas del socialismo. Pero siempre guardó respeto, deferencia, por sus antiguos compañeros.

Las declaraciones hechas por Saverio Merlino en torno al anarquismo hallaron eco en «La Stampa», de Turín, y en varios otros periódicos burgueses. ¿En qué consistía lo esencial de tales declaraciones? Merlino aducía que la parte más positiva de las teorías anarquistas había sido absorbida por las ideas socialistas, quedando lo demás reducido a deleznable utopías. Manifestaba también que existía un ambiente de disgregación, de disolvente confusionalismo, dentro del movimiento anarquista, entre los individualistas y los colectivistas. Agregaba que, fallecidos Bédou y Kropotkin, el anarquismo no ha producido otros elementos de su talla intelectual. Por todo lo cual deducía, textualmente, que el anarquismo, «non solo si è arrestato, ma è finito».

Como es de comprender, una tal especie de requiem, vaticinando la muerte del anarquismo, levantó polvareda. Se le contestó en todos los tonos, descollando la réplica de Luigi Fabbrì en «Il Pensiero», y más aún la de Galleani, que, por lo extensa y documentada, tras de haber sido insertada en el periódico antes citado, vino impresa en un volumen, con el título que encabeza la presente crónica.

Puntualizó Galleani las contradicciones de Merlino. Entre su pasado y el presente, lo fundamenta de las tesis antes defendidas con singular ahínco. Señaló, con cenido y objetivo examen, las fundamentales diferencias doctrinales entre el socialismo y el anarquismo, patentizando con ello lo absurdo de una supuesta absorción. Evidenció que el hecho de no vivir ya los precursores, o los iniciadores más descolantes de un ideal, no significaba un descenso, en ningún orden, del mismo. «Ninguno de los enciclopedistas — manifestó — llegó a guiar al pueblo en la toma de la Bastilla». En suma, Galleani rebatió ampliamente, uno tras otro, todos los argumentos derrotistas de Merlino.

Tanto es así que el propio Errico Malatesta hizo del «Anarchismo?», lamentando que no tuviera la difusión lo amplia que hubiera sido necesaria en el ambiente social italiano.

No, no se produjo, hace sesenta años, el fin del anarquismo. Creo no existe tampoco razón para vaticinar hoy el fin del anarquismo. Sin andar hinchados de ilusiones, sin caer en un optimismo pueril, pueden aducirse argumentos en favor de la pervivencia, de la vitalidad de dicha ideología. Ahora bien: se dice, se repite, se machaca, acerca de que las ideas en sí poco representan de no tomar cuerpo en los idealistas. Que los idealistas se preocupen de los problemas — ¡que los hay, y no pocos, afectando al ideal! — buscando las más plausibles soluciones. En torno a ello, y en diversas publicaciones libertarias, incluida, naturalmente la presente, se han aportado puntos de mira, más o menos discutibles. Importa amar las ideas, cohesionar esfuerzos, tener la inteligencia, el discernimiento necesario para eliminar entre compañeros puntos de fricción. Todo lo que no sea así no es más que vegetar, mirese por el lado que se quiera.

ANDRE MAUROIS Y LOS LIBROS

Entre los escritores franceses contemporáneos es harto conocida la descolante personalidad intelectual de André Maurois como novelista, ensayista y biógrafo. De entre sus obras leídas, guardo un grato recuerdo de «Ariel, o la vida de Shelley», una simpática evocación del malogrado poe-

ta inglés, rebelde, anarquizante, yerno del más destacado precursor del anarquismo: William Godwin.

Maurois, que tiene muchos libros escritos, es un lector apasionado. De ahí que esté en condiciones de emitir juicios estimables en torno a la cualidad de las lecturas. Es lo que ha hecho en su obra, recién aparecida en las librerías: «Lettre à un Jeune Homme» («Carta a un Joven»). Se compone de una variedad de consejos en torno al comportamiento que considera apropiados para la juventud en la vida social. Hay un capítulo en el que se extiende al respecto de los autores que considera de un mayor interés, señalando en algunos sus obras más representativas.

En traducción francesa, cita a los griegos: Homero, Esquilo, Sócrates, Aristófanes, en tanto que valores literarios. Ya en otro sentido, biografía, filosofía y moral, señala a Plutarco, a Platón, y a Epicuro. Del mundo latino, enumera a los pensadores: Marco Aurelio y Séneca, a Tácito, el historiador, y a los poetas: Virgilio, Horacio, y Lucrecio.

Extensa es la relación de autores franceses, desde el siglo XVI hasta nuestros días. De entre ellos voy a citar unos pocos: Rabelais, Montaigne, Ronsard, Molière, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Stendhal, Balzac, Flaubert, Proust, Alain, Valéry. De varios de otros países, no olvida a Cervantes, Dante, Shakespeare, Dickens, Tolstói, Dostoiévski, Chejov. Acónseja que una vez leído todo lo más estimable de los autores citados, pue- de el lector ver si halla provecho leyendo a los hoy tan discutidos escritores: Kafka y Joyce.

¡Viva la Escuela Moderna!

ESTAS cuatro palabras de incommensurable significación de hombría, convencimiento educacional, humano y racionalista, que Francisco Ferrer Guardia pronunció ante el pelotón de ejecución y los representantes del orden oficial, instantes antes de ser asesinado por las arbitrarias leyes en el fatídico Castillo de Montjuich (Barcelona) el 13 de octubre de 1909, son y representarán todo en un hombre de carácter y firmeza que fuera el fundador de la Escuela Moderna.

«¿Qué delito había cometido Francisco Ferrer? El de ser quien pusiera en la práctica la Escuela Moderna con concepciones pedagógicas puramente humanas, auténticamente libres basadas en métodos de enseñanza racionalistas, en completo desacuerdo y decididamente reñidas con las que aun en nuestros días están patrocinadas por el Estado, o bajo los ávidos auspicios de la Iglesia.»

Este fue su «crimen»: Crear la Escuela Moderna inspirado en conceptos educacionales tendientes a la formación intelectual, física, artística, científica, social y moral del niño con miras a dotarlo de una personalidad y del carácter favorables a la libertad del individuo y a la armonía entre sus semejantes por vía de la senda de la paz, el amor y el bienestar para todos sin distinción de color, clase ni sexo.

Las clases prepotentes españolas, en sus manos la riqueza y poder, el Estado alfonsino-borbónico, la Iglesia vaticana no menos ambiciosa de dominio en sus manos la enseñanza que controlaba con celo canchero, la burguesía siempre insaciada de riqueza y poder explotativo mediante el inhumano sistema del salario, los políticos representantes de la reacción retrógrada y del clero plétorico de soberbia, los militares pretorianos siempre en desenfrenado galope tras

los ascensos, los caciques y batifundistas de alta, mediana o baja estirpe, fueron los causantes y directamente responsables del asesinato de aquel hombre admirable que lo diera todo por la instrucción, la libertad y el bienestar del pueblo y de las clases surrientes y explotadas.

Ellos, hombres e instituciones autoritarias por unos y otros representadas y sostenidas, son igualmente responsables de que el sistema educacional dicho oficial fuera tan endémico como ineficaz, como lo demuestran, por ejemplo, el hecho evidente de que en 1877, de los 16 millones de habitantes de que constaba España, sólo 4 millones sabían leer y escribir y de que en 1901, año en que fundara Francisco Ferrer la Escuela Moderna, de 18 millones y medio de habitantes a la sazón, 6 millones solamente sabían leer y escribir.

Ellos asimismo, eran y son responsables quienes aun vivieran, de que en los años siguientes 1906-1907, múltiples escuelas gubernamental-clericales cerrasen sus puertas por antihigiénicos y mal aireados de los establecimientos, de que en Lérida (Cataluña), en 27 establecimientos de enseñanza la basura fuera «montonada en los pasillos de los mismos, de que en otras provincias de España, sobre 420 escuelas, 400 carecían de retrete, de que 47 escuelas en Valencia y 72 en Albacete, fueran verdaderos focos de infección a causa de la suciedad existente y un suelo de monda tierra, y de que en 1931, proclamada la segunda República Española, faltaban para dar cabida a la población infantil, unas 25 mil escuelas y que el censo de analfabetos fuese aún de un 65 por ciento.

Se seguía cautamente al hombre que osara con su inteligencia y obra pedagógica poner al descubierto ante el pueblo español y el mundo entero la deficiente, retrógrada e irracional

enseñanza denominada oficial. Se intentaba destruir a «santero y fuego» la obra de Francisco Ferrer y así su influencia por España durante los cinco primeros años ya con 50 planteles de la Escuela Moderna con el concurso y ayuda de hombres como el profesor de Medicina de Barcelona, Martínez Vargas, el profesor Ramón y Cajal, el sabio español Odón Buen, internacionalistas como Anselmo Lorenzo y otros, el conocido gran geógrafo Eliseo Reclus y su hermano Elias, y, por no nombrar más, el Dr. y sabio biólogo Letourneau.

Y aprovecharon la coyuntura del atentado contra el rey Alfonso XIII, acaecido el 31 de mayo de 1906, día en que se casara con la princesa de Battemberg, para detener a Francisco Ferrer como «instigador» del atentado, deteniendo con el profesor y cerrando por decreto ley todos los establecimientos de enseñanza de la Escuela Moderna, para, después de 13 meses de arcos sufrimientos y gracias a la agitación protestataria por parte de los trabajadores e intelectuales hispanos y del mundo volver a recobrar la libertad el 13 de junio de 1907, viéndose obligado a huir al extranjero siempre perseguido, Ferrer, por el inflexible «índice» clérigo-estatal, hasta el 17 de junio de 1909 que volviera a España.

A consecuencia de la tristemente célebre guerra de Marruecos con sucesivas derrotas y sangrientos desastres, cual el del «Earraco del Lobos», sufridos por el ejército español con el propósito de hijos del pueblo arrancados de sus hogares por «orden real», sobrevino el descontento obrero y popular que culminará en huelgas de protesta y grandiosas manifestaciones públicas brutales y barbaramente dispersadas por la fuerza armada dicha del «orden», y el férreo «índice» que pesa sobre la persona del fundador de la Escuela Moderna entrará de nuevo

tendientes utilizaron tanques ingleses y norteamericanos, de los que varios centenares quedaron inutilizados. A pesar de haber firmado la paz, los dos países continúan dedicando millones de dólares, o de rupias, o de libras, en la adquisición de materiales de guerra.

Se sabe por otra parte que en el Parlamento de la India se discute con acritud en cuanto a la oportunidad de fabricar «su propia» bomba atómica, cuyo coste se conoce aproximadamente a través de las notas que declaran los países que se dedican a las «experiencias atómicas». Países ricos en los que no obstante también se conoce la miseria.

En el vasto plan de ayuda a los países insuficientemente desarrollados, se menciona el aporte de maquinarias y de alimentos. Se habla también de aportaciones económicas. Estas aportaciones se emplean en la subvención de los hombres de Estado y en la adquisición de armas. De armas que se utilizarán para matar a los hombres. Y para así, economizar el trigo eliminando vientos famélicos.

Los economistas afirman que a principios del siglo que se acerca, la humanidad atravesará un período de privaciones. Por todos los procedimientos posibles la ciencia procura la obtención de alimentos de sustitución. Se piensa en los fondos submarinos. Pero éstos también se agotarán. Hasta del petróleo se obtendrán proteínas nutritivas. Pero todos los recursos se agotarán...

Se agotará si la humanidad prosigue por el mismo camino de hoy, con el actual sistema social, económico, y político. Lo afirman eminentes economistas que nada tienen de subversivos, si no es la convicción que los proporcione la ciencia.

En el vasto plan de ayuda a los países insuficientemente desarrollados, se menciona el aporte de maquinarias y de alimentos. Se habla también de aportaciones económicas. Estas aportaciones se emplean en la subvención de los hombres de Estado y en la adquisición de armas. De armas que se utilizarán para matar a los hombres. Y para así, economizar el trigo eliminando vientos famélicos.

Los economistas afirman que a principios del siglo que se acerca, la humanidad atravesará un período de privaciones. Por todos los procedimientos posibles la ciencia procura la obtención de alimentos de sustitución. Se piensa en los fondos submarinos. Pero éstos también se agotarán. Hasta del petróleo se obtendrán proteínas nutritivas. Pero todos los recursos se agotarán...

Se agotará si la humanidad prosigue por el mismo camino de hoy, con el actual sistema social, económico, y político. Lo afirman eminentes economistas que nada tienen de subversivos, si no es la convicción que los proporcione la ciencia.

En el vasto plan de ayuda a los países insuficientemente desarrollados, se menciona el aporte de maquinarias y de alimentos. Se habla también de aportaciones económicas. Estas aportaciones se emplean en la subvención de los hombres de Estado y en la adquisición de armas. De armas que se utilizarán para matar a los hombres. Y para así, economizar el trigo eliminando vientos famélicos.

Los economistas afirman que a principios del siglo que se acerca, la humanidad atravesará un período de privaciones. Por todos los procedimientos posibles la ciencia procura la obtención de alimentos de sustitución. Se piensa en los fondos submarinos. Pero éstos también se agotarán. Hasta del petróleo se obtendrán proteínas nutritivas. Pero todos los recursos se agotarán...

Se agotará si la humanidad prosigue por el mismo camino de hoy, con el actual sistema social, económico, y político. Lo afirman eminentes economistas que nada tienen de subversivos, si no es la convicción que los proporcione la ciencia.

En el vasto plan de ayuda a los países insuficientemente desarrollados, se menciona el aporte de maquinarias y de alimentos. Se habla también de aportaciones económicas. Estas aportaciones se emplean en la subvención de los hombres de Estado y en la adquisición de armas. De armas que se utilizarán para matar a los hombres. Y para así, economizar el trigo eliminando vientos famélicos.



UN PREMIO CODICIADO

DIOS cuenta en pasada Crónica de nombres y hojas de servicio de algunos de los candidatos al Premio Nobel de la Paz. Entre los pocos conocidos figuraba un cantor no muy popular que escribió una canción en la que se invocaba a la Paz llamando a Cristo para que la restableciera. Seguir — y no se anticipan al inminente cantor — el hindú Vimoba, el italiano Danilo Dolci, el galo Louis Lecoin... y coronaba la lista el inclito y jamás en su justo alcance ponderado Don Francisco Franco Bahamonde, instaurador de la Paz en España y noble ejemplo de probidad ante el mundo. Y va de serio, puesto que así se afirma para justificar la candidatura.

Hace un par de meses apareció otro candidato. Un ministro católico chileno del cristianísimo gobierno Frei proponía al conocido poeta comunista chileno Pablo Neruda. Ni más ni menos que un auténtico Aragon chileno... Difícil es conocer todo el elenco de posibles candidatos. Los habrá de toda ralea y condición. Nadie lo duda...

Por lo que respecta a Lecoin, su candidatura adquiere un carácter pendular. En la segunda edición de su autobiografía registra el hecho de su defecación — en 1965 — en beneficio de Lutero King, el conocido «leader» de la resistencia pacifista en la acción en pro de los derechos cívicos de los negros norteamericanos. Anuncia hoy Lecoin otra postergación voluntaria en beneficio de Danilo Dolci, pero sobre todo en pro de la candidatura de U. Thant, el secretario dimitionario de la Organización de las Naciones Unidas. Según Lecoin, si se atribuye el Premio Nobel al señor Thant, se contribuirá a consolidar sus esfuerzos en pro de una cesación de hostilidades en Vietnam. No llevaría muy lejos el análisis de tales conclusiones, por lo menos tan ingenuas como bien intencionadas. El problema de la cesación de la guerra en Viet-Nam desborda los límites de la razón y del buen sentido. No se reduce ni se soluciona en virtud de la voz ni el prestigio de las más grandes figuras de este tiempo. Ahí está, para despertar la atención de los incautos, la otra «figura», la del Papa. Respetado y atendido por la mayoría de los actuales jefes de Estado, Pablo sexto se empeña en la acción para el estratégica de dar fin a la guerra. Para ello acude a todos los recursos a su alcance. Los discursos alternan con las presiones diplomáticas y con los sermones dedicados a la credulidad del vulgo. Todo resulta en vano. Tanto como los rezos que el Papa recomienda a sus incautos feligreses.

No obstante es posible, querido Lecoin, que el famoso Nobel vaya ofrecido al Papa. O a un General que, como el Papa, también se ocupa, a ratos, de esas cosas de la Guerra y de la Paz.

No se ofrecerá a Russell. Ni a quienes, más allá aún que Russell, se dedican a denunciar las causas esenciales de la guerra. En cuanto a los pocos que se niegan a realizarla no se les concede otro premio que el del calabozo o el del piquete de ejecución.

CANONES O TRIGO

Los países de América del Sur, África y Asia se hallan sometidos a la tortura del hambre. De tanto en tanto se anuncian terribles catástrofes naturales que destruyen las cosechas de por sí insuficientes y dan pábulo a la temible secura de la peste. Para colmo, en esos países miserables, en los que la higiene es un lujo y el agua un producto casi inaccesible, la explosión demográfica no tiene otro freno que el de la civilización, como en la India, educada por el orgullosa Albién, los niños perecen en proporción espantosa, hasta un 40 % en las primeras semanas de vida.

Se carece de recursos, de alimentos, de techo, de vestidos, de medicamentos, de pan, de trigo y arroz... Como sacramento de cultura y hasta de una especie de conciencia entre el ser y el no ser. La vida se desliza en un ninbo de indolencia tal, que el hombre se halla en escala inferior a la del animal.

No obstante sobre dinero en el Congo para reclutar mercenarios en todos los extremos de Europa. Como sobre para adquirir armas de todo calibre en cantidad suficiente para que no cesen allí crímenes y combates. Por su parte la India declara que Pakistán compró recientemente 200 tanques y 125 aviones a China, además de 90 aviones comprados en Irán pero construidos en Canadá. El Pakistán contestó que la India compró a las democracias populares de Europa Central 600 tanques, 400 cañones pesados y 200 camiones militares. Recuérdese que en el curso de los combates habidos por el territorio de Cachemira, ambos con-

en acción deteniendo a éste, culpado, por métodos y medios arbitrarios mil, de «instigador» de los sucesos de la «Semana trágica», quien será juzgado rápidamente por un tribunal militar, condenado a muerte y fusilado acto seguido en el lugar y fecha más arriba mencionada.

El insaciable «índice» autorracista del «orden» logró así su «objetivo» asesinando impunemente a Francisco Ferrer Guardia.

Momentáneamente la tranquilidad y la satisfacción de los del mundo de Dios, del Estado, del Capital de la Reacción y el Militarismo y de todos los enemigos del progreso y de la libertad y el bienestar del pueblo, cobrado con el sosiego del «éxito» obtenido, pero se equivocaron una vez más; la obra de Francisco Ferrer Guardia continuó abriéndose camino firme y positivo antes y durante el período que va de 1923 a 1931 con escuelas modernas en Valencia, Alicante, Menorca, Barcelona, San Feliu de Guixols, Sevilla, Elda y varias poblaciones más de la península y en el año 1934, casi no había sindicato o Ateneo libertario en España que no tuviera su Escuela Moderna racionalista, tanto, que sólo la Federación de Escuelas Racionalistas de Cataluña llegó a poseer 100 planteles de la Escuela Moderna con un total muy cercano a 12 mil alumnos. Y la obra educacional de Francisco Ferrer continúa adelante por la senda que el mismo trazara y pusiera en práctica inspirado en el racionalismo humano, la paz y el amor al semejante.

Admirando al hombre y su obra seamos seguidores incansables y conscientes del más alto y digno significado de sus últimas cuatro palabras: «¡VIVA LA ESCUELA MODERNA!»

ALEJANDRO LAMELA
Le Directeur de la publication : YVES OBEUF
IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

chispas

Juan Luis Dodero: *guardate tu dinero.*

«El mundo ha cambiado... en ti. Antes no tenías dinero y ahora sí.»

Cada día «matabas» a un burgués, por envidia.

Resucita, pues, a tus muertos, y ayúdame a ellos.

Le das la razón a lo más ruin de la burguesía.

En España estaremos frente a frente.

Dinero lo puede hacer cualquiera, vomitando los escrúpulos.

«El mundo ha cambiado. Tú no eres el mundo, y bien que no seas inmundo.»

Antes eras compañero. ¿Y ahora qué, con sortijas y dinero?

Rico, cultivas la pereza, caído en otra pobreza.

Dodero: *saludos sin recibo de CHISPERO*

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

SINDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

20 OCTOBRE 1966
NUMERO 424
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

SEGREGATION SYNDICALE

On a souvent reproché à la C.N.T. son hostilité vis-à-vis des cadres et autres agents de maîtrise; certains vont même jusqu'à dire qu'un tel comportement va à l'encontre des intérêts de notre organisation mais, tous nos détracteurs se gardent bien de préciser les motifs fondamentaux qui nous ont guidés dans cette voie. Or, nous n'aimons pas les quiproquos et nous nous devons d'apporter les quelques précisions qui vont suivre.

Il ne s'agit en aucun cas de ségrégation syndicale de notre part et s'il est vrai que nous n'aimons pas les chefs, c'est dans la mesure où ceux-ci défendent avec plus de facilité les intérêts du patronat que ceux de la classe ouvrière (1). Nous considérons qu'une société ne peut s'améliorer que dans la mesure où l'esprit autoritaire qui caractérise les chefs disparaît pour faire place au sens des responsabilités et à la conscience des devoirs que chacun a envers la société. De plus il est inadmissible pour une organisation syndicale digne de ce nom, de se faire complice de l'éventail des salaires qui divise de plus en plus les travailleurs. Imaginez un instant que certains cadres débutent dans leur carrière à deux mille nouveaux francs et plus par mois alors que dans la même région d'autres travailleurs arrivent difficilement à cinq cent francs pour le même temps et après des dizaines d'années de servitude dans une même entreprise.

Nous pourrions encore en dire long sur les effets néfastes de la hiérarchie des salaires, mais cela ne veut pas dire que nous crierons haro sur le cadre; nous considérons simplement qu'il faut faire la différence entre le cadre parasite et le technicien ou l'ingénieur qui, bien qu'assimilés aux cadres, devraient jouer le rôle beaucoup plus social de conseillers si la politique du profit ne les avait assujettis au capital.

Pour tout dire, nous avons à la C. N. T. des camarades qui sont eux aussi, assimilés aux cadres sur le plan professionnel, mais ils se gardent bien de préconiser dans leur entourage l'action corporative et la revendication de caractère hiérarchique. Ils considèrent, au contraire, que l'émancipation des travailleurs doit rester une cause commune qui ne saurait être défendue sans l'unité de tous les travailleurs à quelque échelon que ce soit. Donc, point de ségrégation syndicale, point de cloisons étanches entre les diverses catégories de travailleurs mais, au contrai-

re, égalité progressive du pouvoir d'achat à tous les échelons afin de mieux nous identifier tous ensemble dans la lutte.

Bien sûr, nous allons soulever là les hauts cris de la dame Hiérarchie, de tous ces cadres ou agents de maîtrise qui pensent, comme l'a écrit l'un d'eux dans un bulletin corporatif en se référant aux élections dans les entreprises :

« Puisque nous en sommes aux élections professionnelles, rappelons une fois de plus que depuis plusieurs années, nous avons constaté la tendance de beaucoup d'entreprises d'inclure dans le 2^e collège, réservé aux cadres, agents de maîtrise et techniciens, des salariés d'autres catégories qui n'y ont pas leur place... » (2)

La C. N. T., pour sa part, considère, elle aussi, que les cadres n'ont pas leur place parmi les travailleurs conscients qui doivent constituer les structures de

base du véritable syndicalisme et de la société future dans laquelle toute forme d'exploitation de l'homme par l'homme sera bannie.

En conclusion, nous sommes farouchement hostiles à tout esprit de caste qui engendre les privilèges, mais la C. N. T. ouvre ses portes à toutes les bonnes volontés et ce, afin d'accélérer le regroupement de tous les travailleurs qui pensent que le paradis sur terre n'est plus une utopie et qu'il suffit pour cela l'unité d'action de tous les producteurs.

(1) Dans le bulletin des syndicats de la Métallurgie, C. G. C., août-septembre 1966, il est dit : « Malgré nos efforts, aucune décision constructive n'a encore été prise par les pouvoirs publics, et ainsi se trouvent durement touchés tous les salariés (ouvriers, techniciens, agents de maîtrise et cadres) qui se sont dévoués à la bonne marche de leur entreprise. »

(2) (Voir même bulletin.)

OPPRESSION DE L'ETAT

QUAND un homme s'abaisse à la reconnaissance de l'Etat, non seulement il aliène sa liberté, mais encore celle de sa descendance, alors qu'il ne possède le droit de disposer de la liberté de celle-ci. L'homme soumis abuse ainsi de ses droits de paternité et viole le droit sacré de la nature.

Quand l'Etat exige la soumission à son autorité absolue, une obéissance sans bornes à sa loi, il réduit l'homme à l'état d'esclave. Comment les hommes peuvent-ils accepter librement ce marché de dupes, cette contrainte absolue qui les rend complices de toutes les actions malhonnêtes de l'Etat ? La force a fait les premiers esclaves, le manque de dignité et la lâcheté des hommes ont perpétué cet esclavage. Céder à la force peut être considéré comme un acte de prudence, de défense, mais comment peut-on considérer cette soumission comme un devoir ? Céder à la force pour trouver l'excuse de la nécessité, ce ne peut être une décision libre de la volonté.

Si la force fait la loi, la loi ne possède plus aucune valeur, car une force supérieure ou plus intelligente peut surmonter la force de l'Etat; la force de l'Etat, à ce moment, ne signifie plus rien du tout. La force ne peut signifier le droit, l'humanité s'y oppose et l'homme qui accepte tous les méfaits de la force représentée par l'Etat est, en définitive, par sa seule soumission, l'ennemi de l'humanité.

Quand un homme se soumet à l'esclavage pour pouvoir travailler, il se vend pour pouvoir gagner, mais que penser d'un peuple qui se soumet à l'esclavage de l'Etat pour ne tirer que la certitude de la compression de sa liberté, l'exigence de la dime et, peut-être, l'obligation d'aller travailler d'autres travailleurs d'une terre étrangère, sous prétexte que les maîtres de l'Etat décident qu'ils sont ses ennemis ? — « A la guerre, il n'y a pas que des victimes innocentes. » — Jules Romains.

A notre époque capitaliste, un homme qui se donne gratuitement jusqu'à l'acceptation du crime ou de sa complicité, ne possède plus toute sa raison ou, s'il la possède, la peur et la lâcheté agissent en lui et lui font accepter comme valables tous les mensonges et la propagande de l'Etat. « Ce qui a entretenu cette prédisposition mentale et rendu la fascination pendant si longtemps invincible, c'est que le gouvernement s'est toujours présenté aux esprits comme l'organe naturel de la justice, le protecteur du faible. » — (Proudhon). Et quand l'Etat ne peut assurer sa dictature par l'esprit de servilité du peuple, il s'impose à celui-ci par la menace avec ses fonctionnaires, sa police, ses juges, ses prisons. — « L'Etat cherche par sa censure, sa surveillance, sa police, à faire obstacle à toute activité libre et tient cette répression pour son devoir, parce qu'elle lui est imposée par instinct de sa conservation personnelle. » — Stirner.

A mesure que l'Etat sent la progression de l'affranchissement des travailleurs, de ses sujets, il renforce, par son machinisme administratif et le nombre de ses mercenaires, son autorité, pour prévenir toute émancipation de ses esclaves. — « Il n'y a rien, absolument rien dans l'Etat, du haut de la hiérarchie jusqu'au bas qui ne soit abus à réformer, parasitisme à supprimer, instrument de tyrannie à détruire. » — Proudhon.

L'Etat ne peut être qu'oppression; avoué ou masqué, cette oppression existe et ne peut se démentir qu'avec la force. Dès qu'un groupe d'individus révolutionnaires prétend assurer la direction des travailleurs, il devient, en fait, une minorité dirigeante et il ne tarde pas à devenir despote. Ainsi, dès qu'une minorité privilégiée, entend assurer les rapports devant exister entre tous, on arrive à ce résultat exécrable : l'exploitation des travailleurs. Ce sont les syndicats révolutionnaires qui doivent apporter la solution procurant à tous l'égalité. Ces syndicats de travailleurs, de producteurs, de répartiteurs, de consommateurs, doivent disposer, chacun en leur sphère, d'une autorité limitée; ils demeurent, malgré tout, sur le plan communal et à la plus petite base, sous le contrôle permanent des travailleurs et des consommateurs. Quand des révolutionnaires prétendent apporter la liberté aux peuples en accomplissant une révolution qui transforme un pouvoir capitaliste en un pouvoir prolétarien à titre provisoire, ils trompent ignominieusement la masse des travailleurs, car, instituer, par la révolution, un pouvoir de remplacement, même prolétarien, est une duperie. L'exemple de l'U.R.S.S. est significatif. La révolution doit supprimer tous les pouvoirs et non les modifier ou les transférer d'une classe à une autre, au seul bénéfice

de cette dernière classe. Il nous sera objecté que l'Etat est nécessaire pour faciliter les échanges internationaux et que son administration réglemente les relations internationales; à ceci les syndicalistes révolutionnaires répondent : Les échanges internationaux peuvent fonctionner sans l'Etat; les compagnies de navigation maritimes et aériennes, les transports, les chemins de fer internationaux fonctionnent sans la direction de l'Etat; les syndicats des travailleurs peuvent, demain, assurer ces échanges; la, comme ailleurs, l'Etat n'est pas indispensable. « Que doivent faire les autorités révolutionnaires et les tâches qu'il y ait aussi peu que possible — que doivent-elles faire pour étendre et organiser la révolution ? Elles doivent, non leur imposer une organisation quelconque, mais en suscitant leur organisation autonome de bas en haut, travailler, à l'aide de l'influence individuelle, sur les hommes les plus intelligents de chaque localité, pour que cette organisation soit autant que possible conforme aux vrais principes. Tout le secret de la réussite est là. » — Bakounine.

Ce n'est pas utopie qu'espérer et croire que la société pourra s'organiser, sous un temps indéterminé, sans la domination de l'Etat. L'avènement de cette société libre dépend de l'affranchissement des hommes et des méfaits des Etats. Nous avons donc toute raison d'espérer puisque, d'une part, les hommes s'affranchissent de plus en plus de générations en générations et que, d'autre part, les Etats devant cet affranchissement, comprennent la liberté et exploitent de plus en plus tous les travailleurs. Le fait que la dictature de l'Etat en affirmant de jour en jour impliquera une période de désordre ne doit effrayer personne; cette période est nécessaire, plus les abus de l'Etat s'affirment, plus les abus de l'Etat s'affirment.

Ma liberté est la liberté de tous, puisque je ne suis réellement libre, libre non seulement dans l'idée mais dans le fait, que lorsque ma liberté est dans le droit de tous les hommes, mes égaux. — Bakounine.

RENE VILLARD

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2^{ème} U. R.

Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2^{ème} U. R.

TRIBUNE LIBRE

CAPITALISME ET DEMOCRATIE

CAPITAL, TRAVAIL, SALARIAT.

Si le capital, l'accumulation de possibilités productives, ne saurait se concevoir sans qu'une somme de travail ait été dépensée pour le réaliser, il n'en représente pas pour autant, pour la minorité qui le possède, le fruit d'un effort propre à cette minorité. Il n'est pas l'accumulation de dépenses de force de travail car il se trouverait, dans ce cas, réparti très largement et sur des bases égalitaires entre tous les producteurs de cette force de travail. S'il appartient seulement à quelques-uns c'est qu'il est le résultat de l'accumulation d'un travail non rétribué et dont précisément la rétribution, dont a été frustré le producteur, s'accumule peu à peu sous des formes diverses.

Il est bien évident qu'à l'origine la production n'avait d'autre but, que de couvrir les besoins immédiats, puis futurs, de tous les producteurs. L'accumulation du capital résulte donc d'une appropriation par une minorité, d'un produit qui, quelle que soit la forme sous laquelle il se présente, est le résultat d'un travail social, d'un travail destiné initialement à permettre l'évolution de la société toute entière et dont les résultats devraient en conséquence se retrouver dans une répartition égalitaire. S'il

il y a donc accumulation d'un côté, il y a nécessairement frustration de l'autre.

Mais l'appropriation du produit du travail collectif par une minorité ne suffisait pas à assurer à cette minorité une domination durable. Si l'accumulation des produits permettait d'acquiescer des outils de production encore fallait-il se procurer la force de travail nécessaire pour assurer la mise en œuvre de ces outils. L'esclavage brutal pouvait, pendant un certain temps, remédier à ce problème. L'achat de l'esclave représente une mise de fonds mais sa force de travail intégrale appartient ensuite à l'acheteur qui ne doit plus assurer, pour conserver son matériel en état de bon fonctionnement, que les besoins essentiels de ce matériel pour que ce dernier puisse assurer chaque jour la restauration de sa force de travail et perpétuer cette force de travail par la reproduction. Celle-ci aboutit d'ailleurs à fournir au maître un réservoir neuf de forces productives dont il n'aura pas eu pratiquement à réaliser l'achat. Mais l'esclavage, outre qu'il est ouvertement exploité, n'est que producteur. Tant que la production, réglée non plus par les besoins essentiels de la collectivité, mais par les besoins luxueux de la minorité possédante, n'a pas amené ce marché à saturation, l'esclave demeure esclave. Mais il le demeure jusqu'au moment où la production ne peut plus se contenter des produits de luxe mais doit s'orienter vers des biens de consommation courante et créer de nouveaux marchés susceptibles d'absorber ces biens de consommation courante qui représentent un progrès par rapport du niveau de vie antérieur des masses laborieuses. L'esclave doit devenir consommateur du moment où la réalisation de profits passe du stade qualitatif au stade quantitatif. Il n'en demeure pas moins esclave même en tant que consommateur puisque les produits qui lui sont proposés, et qu'il fabrique sur un plan global, sont sélectionnés non pas par ses propres besoins mais par la quantité de profits que la vente de produits est susceptible de réaliser. C'est la naissance du salariat. Le système monétaire s'étant développé, le producteur ne reçoit plus en nature les moyens d'assurer sa subsistance et de se perpétuer, il les reçoit en espèces, en argent qui fait de lui un consommateur.

Dès lors le salaire octroyé au producteur n'a plus seulement pour but de reproduire telle quelle sa force de travail mais de faire de lui un consommateur qui va répondre aux exigences de la production capitaliste et représenter le nouveau marché suscité par celle-ci. Le résultat, qui ne peut être évité à court terme, par le capitalisme, sera une amélioration lente du niveau de vie des classes laborieuses qui pourra servir de prétexte à quelques défenseurs acharnés de l'exploitation de l'homme par l'homme, de la concurrence et de l'individualisme petit-bourgeois, pour affirmer que le système capitaliste est une condition « sine qua non » de l'amélioration des conditions de vie et qu'il réalise une répartition générale du bien-être rendue possible grâce au développement des techniques de recherches et de production.

En réalité, le capitalisme ne peut échapper à ses propres exigences et ce n'est pas par humanisme que s'opère la vulgarisation du progrès. Le travail non rétribué qu'effectue le salarié pour le compte du capital ne devient rentable et susceptible d'augmenter ce même capital qu'à partir

SYNDICALISME POLITISE OU D'INTEGRATION

Le parti socialiste anglais (Labour party) est au Pouvoir. Il dirige l'Etat capitaliste. Il ne se propose ni d'abolir le capital, ni la finance, ni le profit, ni l'exploitation de l'homme. Pas davantage il ne songe à abolir « le Droit Inégal » (ce qui entraînerait la chute de l'Etat) pour substituer à l'inégalité des conditions économiques une société fondée sur la justice sociale.

Non, ce parti socialiste, comme tous ses pareils dans le monde, ne songe qu'à gérer le système capitaliste, en bon père de famille, en s'efforçant, si faire se peut, de lui inculquer une plus grande prise en considération de la vie des travailleurs.

Et, tout naturellement, sans aucun effort particulier, parce que cela lui semble dans la nature de rapports séculaires entre le capital et le travail, Wilson, chef du gouvernement socialiste, demande à la classe ouvrière de faire le sacrifice de son mieux-être à seule fin que l'économie capitaliste et compétitive de l'Angleterre puisse retirer de la production son taux de profit traditionnel... !

Et comme les syndicats américains ont encouragé Johnson dans ses entreprises guerrières, Joseph O'Hagan, président du congrès des Trade-unions, a lancé cet avertissement : « Nous ne pouvons pas mener notre action dans l'industrie, comme si nous étions confortablement installés dans le climat économique du pays. Cette semaine nous ferons face à la tâche de prouver que nous sommes capables d'agir en gardiens valables de l'avenir de notre pays. Les mesures d'austérité ont placé la direction des Trade-unions dans une situation très difficile. »

A cela, Wilson, le lundi 5 septembre, confirma la volonté du gouvernement d'appliquer la politique définie le 20 juillet devant les Commu-

nes, à savoir le blocage total des revenus dont les travailleurs seront les principales victimes.

« Cette austérité est nécessaire, si nous nous connaissons une dépression économique comme cette génération n'en a pas connue. Le nombre des chômeurs pourrait alors atteindre le chiffre de deux millions. »

Tel est le tableau des rapports de production entre capital et travail dans une société fondée sur « les salaires, les prix et les profits ».

C'est à l'heure où la technologie et l'automatisation permettent aux travailleurs d'entrer dans un régime d'abondance que, soudain, l'Etat, tous les Etats demain, proclament la nécessité de régimes d'austérité !

L'absurdité d'une telle situation dépasse toutes les prévisions de l'imagination.

Croyez-vous que cette situation paradoxale va frapper le bon sens des travailleurs anglais, les convaincre que « prix, salaires et profits » sont des données qui ne répondent plus aux possibilités et aux nécessités présentes ?

Non ! C'est absurde, mais c'est ainsi... Et pourquoi ?

Parce que jamais un travailleur qui croit à l'intervention libératrice d'un parti, donc, de l'Etat, d'une superstructure politique, de sa propre financière, ne pourra accéder à cette vérité élémentaire : « que le passage de l'économie financière au capitalisme à l'égalité économique, à la dignité, à la liberté, ne peut se réaliser que par l'abolition de tout gouvernement en faveur de l'administration des choses. »

Le rôle du syndicalisme révolutionnaire est de préparer les travailleurs à cette révolution économique et sociale qui sera le tombeau de toutes les politiques.

G. B.

du moment où il se transforme, par la vente en numéraires, en une fraction ajoutée au capital. A côté du problème de la réalisation de la valeur donc celui de la réalisation de son prix marchand des produits obtenus, c'est-à-dire de la consommation. Or tout droit, quel que soit le progrès qu'il représente par rapport au passé, sature rapidement le marché que forment les capitalistes eux-mêmes. Il devient alors nécessaire de trouver d'autres débouchés et de faire bénéficier par là même les masses laborieuses des progrès de la science en les sollicitant en tant que consommateurs. On pourrait sans doute montrer qu'à partir du moment où le producteur, le salarié, devient le supérieur du moment où le capitaliste est soumis à une double exploitation, d'abord tant que travailleur rétribué selon les normes capitalistes, ensuite en qualité de consommateur.

Qu'est-ce que le salariat ? Les quelques remarques qui précèdent montrent qu'il est nécessaire de compléter la formule définissant le salaire comme la stricte quantité de monnaie d'échange indispensable à la reproduction au jour le jour et d'une génération à l'autre de la force de travail dont a besoin le capitalisme. Au salaire du travailleur s'ajoute, dans une société de consommation qui en fait le principal acheteur, une partie du profit capitaliste à réaliser. Mais cette fraction de profit n'est pas perdue pour le capitaliste au moment où le salarié sera de nouveau en face de lui non plus en tant que travailleur mais en tant qu'acheteur. Cette nouvelle forme d'investissement peut également tromper et apparaître comme une lente amélioration des salaires. En réalité, si l'on s'en tient au schéma qui précède, le salaire apparaît à nouveau dans son essence initiale : la simple quantité de marchandises indispensables à la reproduction de la force de travail.

Bien que cette distinction soit arbitraire dans les faits, on peut distinguer deux sortes de profit : le profit réalisé sur l'individu et celui réalisé sur la collectivité comme réunion d'individus en vue d'effectuer un même travail.

SEVY
(A suivre.)

QUI A RAISON? Le militant anarchosyndicaliste ou le pion des politiciens étatistes?

ELA fait plusieurs « révolutions » que la classe ouvrière est mené dans le noir pâtreux, l'Etat, dernier recours de tous les parasites (bureaucrates, politiciens, administrateurs), officiers de toutes sortes, « gardiens » et autres honnêtes pastoureaux.

La bourgeoisie a trouvé le garage idéal : l'Etat.

On a dit : « Il faut un Etat, une discipline légale de fer, il faut supprimer l'esprit partisan parce que toute faille à la dictature d'Etat, c'est le retour en force des propriétaires fonciers très riches et des capitalistes. »

Autrement dit, il n'y a pas dans la classe prolétarienne d'individus capables de mener à bien la lutte contre les réactionnaires et les exploités sans l'Etat.

Non, ces individus-là devront être impitoyablement châtiés !

Les ouvriers et les paysans qui luttent dans les syndicats seraient incapables de faire disparaître l'exploitation et l'oppression.

Las de compromis avec les autorités. Les politiciens sont dans le camp de l'exploitation, l'action prolétarienne est indépendante, son but dépasse l'Etat et organise la liberté par la fédération égalitaire.

Il faut l'union des communes des travailleurs conscients.

Une seule lutte, pas d'exploiteurs, société de l'initiative prolétarienne.

L'exploitation capitaliste est pour les politiciens « syndicalistes » et les partis, un tremplin vers le pouvoir sur la masse.

Ensuite ils partageront le butin entre eux.

Avec l'éternel compagnon du prolétaire : le policier !

Les anarcho-syndicalistes n'ont pas d'intérêt distinct de la classe ouvrière. Ils ne gagneront pas plus que les ouvriers et les paysans.

Ils ont à faire admettre les principes libertaires et la réalité des capacités, de leurs propres rangs à la classe des travailleurs en vie.

PERER

L'Anarcho-Syndicalisme et le Communisme Libertaire

ES deux conceptions de l'idéologie libertaire sont à la fois susceptibles d'alimenter la poétique la plus ardue et de synthétiser en gros ce qu'est en réalité l'anarchie sous son aspect le plus concret. Disons, pour être plus explicite, que si le communisme libertaire est le but à atteindre, l'anarcho-syndicalisme reste l'élément moteur pour y parvenir.

Certes, ces affirmations doivent sembler vieux-jeu, d'une autre époque à tous ceux qui, bien qu'ayant sacrifié une partie de leur existence au mouvement ouvrier, se sont aujourd'hui renfermés dans leur tour d'ivoire et déclarent pour excuser leur léthargie, que nous vivons dans un monde trop corrompu.

Nous serions de mauvais foi si nous disions que le monde actuel n'est pas corrompu; mais en a-t-il été autrement par le passé ? Bien sûr, nous avons connu à travers l'histoire des soubresauts sociaux qui pris dans le détail, semblent une phase régénératrice de la pensée et de la dignité humaines, mais de tous les temps les hommes qui ont lutté pour l'émancipation et le bonheur des peuples ont dû lutter parallèlement contre la perversion des parasites de leur temps.

Pour nous, qui n'avons ni des raisons, ni l'intention d'abdiquer il est réconfortant de voir grandir en marge de ces fossiles de la pensée, des jeunes qui, eux, sont pleins d'enthousiasme et d'esprit d'initiative.

N'allez surtout pas croire que cet enthousiasme et cet esprit d'initiative se limitent à une simple distribution de tracts ou à une « manif » du style étudiant. Certains jeunes vont plus loin.

Voici, par exemple, le projet qui nous a été soumis par des jeunes de Marseille :

« Il s'agirait d'ouvrir un chantier avec le plus grand nombre de camarades, dans le bidonville de Saint-Marcel afin de construire de meilleurs logements pour les sous-prolétaires qui y habitent, avec l'aide de ces derniers, bien sûr.

Parallèlement, il s'agirait de mener à Marseille une campagne de propagande C. N. T., s'adressant à la population et surtout aux ouvriers marseillais, campagne dénonçant l'injustice sociale dont est victime ce sous-prolétariat surexploité qui vit dans des taudis. Cette action serait à la fois intéressante sur le plan humain et sur le plan de la propaga-

tion de nos idées socialistes libertaires. Un tel chantier contribuerait grandement à faire connaître aux ouvriers notre existence et nos buts face à la torpeur et au collaborationnisme des autres centrales syndicales; cela mettrait en évidence que la C. N. T. et la F. A. F. existent et qu'elles agissent en faveur du prolétariat.

Par ailleurs, un tel chantier rehausserait le moral de beaucoup de camarades qui pensent que notre action est insuffisante; et enfin, l'avantage d'une telle entreprise serait de toucher directement le sous-prolétariat par nos idées. »

Et ces jeunes de conclure : « Le système capitaliste engendre les bidonvilles et l'Etat les tolère et soutient les capitalistes; le peuple doit donc se regrouper, s'entraider pour mettre un terme à l'exploitation de l'Etat et dans ce sens notre projet est révolutionnaire et libertaire. »

Inutile de préciser que nous nous associons pleinement à leur projet et, bien qu'il ne soit pas dépourvu d'embûches nous sommes convaincus du caractère positif d'une telle entreprise.

D'ailleurs, le combat de l'anarcho-syndicalisme doit se mener dans tous les domaines de la vie sociale, car l'exploitation de l'homme par l'homme n'a pas toujours la même apparence, bien qu'elle reste aussi néfaste. Si, donc, nous voulons ouvrir la voie au communisme libertaire restons avant tout fidèles au véritable syndicalisme qui est : lutte de classes et solidarité ouvrière.

J. SORIANO

C. N. T. — A. I. T. — J. S. R.
(Bretagne - Vendée)

Pour prolonger l'action des camarades Senez et Alexandre, les membres de la C.N.T., de l'A.I.T., et des J. S. R., sont invités à s'adresser à Yves-Michel Biget, rue des Garennes, Vertou-44.

Nous demandons un camarade conseiller adulte sur le plan C.N.T.-A.I.T. et un jeune adjoint sur le plan Jeunes syndicalistes révolutionnaires.

Egalement les Espagnols, Polonais, Italiens et autres étrangers peuvent lui écrire dans les langues suivantes : espagnol, allemand et anglais.

ANUNCIOS

Perfiles. Cinismo fascista

España al día

ESTELA NEGRA

SAN SEBASTIAN. — El día 19 de septiembre falleció en Iruen (Navarra) doña Luisa Urroz, cuya familia posee en el cementerio de dicha localidad una sepultura para enterrar a sus muertos. Al hacer los preparativos para dar sepultura a los restos de la finada, fueron descubiertos dos cadáveres en la sepultura — dos esqueletos, según otras versiones —, lo cual dio lugar a que se suspendieran los trabajos de enterramiento y a que interviniera el Juzgado y en su nombre el médico forense.

La noticia se difundió rápidamente por el pueblo y alrededores y la memoria y la imaginación de los vecinos fue acumulando hipótesis sobre el macabro descubrimiento, algunas de las cuales pronto resultaron hechas probadas e incontrovertibles. Según los rumores, uno de los cadáveres o esqueletos presentaba un tiro en la nuca, y de aquí a conjeturar que este cadáver era el del médico de Iruen no había más que un paso, que fácilmente se franqueó. Porque a la familia Urroz, dueña de la sepultura, pertenece doña Victoria Urroz, viuda de Pedro María Gorostidi, que fue inicuamente asesinado por los sublevados, es decir, por los franquistas al principio del movimiento. (O.P.E.).

CONTRA UN ESCRITOR ACUSADO

PARIS. — El Tribunal de Orden Público acaba de incoar un segundo proceso contra el joven escritor y periodista Isaac Montero por propaganda ilegal. De esta manera se ha añadido un capítulo a la historia de «En los alrededores de un día de abril», una novela de Isaac Montero en la que el Tribunal citó crece encontrar indicios de un delito de propaganda ilegal.

Esta novela había sido prohibida dos veces en 1962 por la censura, por negarse el autor a aceptar veinticuatro supresiones en el texto. Cuando entró hace seis meses en vigor la nueva ley de prensa, Montero decidió publicar su novela sin suprimir una sola línea y añadiendo un prólogo en el que narra las vicisitudes vividas a causa de la censura. A principios del mes de agosto el ministro de Información ordenó embargar la obra antes de que se pusiera a la venta y la entregó al juez.

Pero el juez encargado de la Instrucción del proceso opinó que no se había cometido ningún delito, ya que la novela se había impreso en condiciones legales, y como no se había vendido, quedaban descartados los delitos de resaca y ataque contra la Iglesia católica.

El fiscal se opuso a esta decisión del juez y solicitó la suya. Ahora va a juzgarle el Tribunal de Orden Público a Isaac Montero por el delito de «propaganda ilegal».

CONSTANCIA DICTATORIAL

MADRID. — «El gobierno español ha denegado una petición presentada el 28 de septiembre por 38 ciudadanos españoles, en la que pedían que en el Consejo de ministros celebrado anoche — informa «The Times» —, se estudiara modificar la ley de Orden Público para suprimir la facultad que tiene el gobierno de imponer multas sin necesidad de celebrar juicios».

SECUESTRO DE UN CUADERNO DE POEMAS

MADRID (O.P.E.) — La brigada social ha procedido al secuestro del cuaderno de poemas titulado «Un humano poder», original del poeta salmantino José Miguel Ullán. Tal medida se basa en supuestas irregularidades de la edición y abarca acusaciones definitivas contra el impresor, el editor y el autor.

Este breve cuaderno de poemas apareció a finales de julio pasado, dentro de la colección «El Bardo». El asunto ha pasado al Tribunal de Orden Público, en tanto prosigue el primer expediente abierto por Información y Turismo.

De propaganda ilegal y contenido subversivo ha sido calificado este conjunto de poemas. Uno de ellos,

concretamente el titulado «Canclonclla oriental», parece ser motivo de injurias contra el jefe del Estado. El autor ha abandonado España, consiguendo refugio político en el extranjero.

La policía de diversas provincias, especialmente en Salamanca, ha procedido a la recogida del libro, efectuando diversos registros en domicilios de críticos y otras personas sospechosas de haber recibido previamente tales poemas. El autor, antes de abandonar España, se había negado a facilitar la relación completa de los envíos.

Una última hora se ha sabido que Información y Turismo ha impuesto una sanción de 40.000 pesetas a Joaquín Horta, el impresor catalán, quien ha solicitado recurso. De serle denegado, es posible que actúe de la misma forma que los intelectuales madrileños recientemente encarcelados en Carabanchel por negarse a pagar unas multas.

Según sus resolverse los expedientes del autor y del editor del libro. Este caso tiene bastante semejanza con el del novelista Isaac Montero, que va a ser juzgado en breve por el Tribunal de Orden Público.

AHORORA TELEFONO CLANDESTINO

GERONA. — La nueva guía telefónica está llena de omisiones. Muchos abonados no constan en la misma. Efectuadas las reclamaciones correspondientes, la Compañía telefónica, explotando un término periodístico, se defiende en una sedicente «falta de espacio».

ENTRE CARCAS ANDA EL JUEGO

VICH. — El Centre Excursionista de Catalunya y la entidad Amics del Montseny, hace unos años elevaron una capilla en esa montaña dedicada a Sant Bernat. Cada año grupos excursionistas catalanes celebraban un «aplec» en la ermita y tras la ceremonia bailaban sardanas. Ahora el santo ha sido rasgado. No es raro — se ha dicho en un centro regionalista —; es zarzando. Cuando Bernat se llame Bernardo la imagen volverá a su sitio.

REFLEXIONES SOBRE ARTE Y ARTISTAS

PARA muchos el arte es cualquier cosa, cualquier chirimbo, hecho en serie, que al vulgo se le antoje admirar. Algo exterior al hombre. Inútil decir que el arte no tiene patria, que no hablamos de artes militares, del arte de gobernar, ni del noble arte del torero o del boxeo. El arte es la expresión y aplicación de una concepción personal. Es en particular el sentimiento de lo bello. No hablamos del arte antiguo ni del arte moderno, ni por consiguiente de la historia del arte. La evolución de las artes está siempre en relación con la evolución de las concepciones artísticas de los hombres. No hablamos tampoco de la habilidad del artesano en la confección de un objeto.

Es en el arte donde se unen la forma y el fondo, es decir, la idea, la creación artística. El arte no puede ser el resultado de una concepción, ni de un deber, ni algo que responda a los intereses de una clase o de un partido. En el arte el *desacuerdo* es eterno, es una rebelión contra toda forma coagulada, rígida, y libre de toda coacción y constreñimiento social. Para colmo de la ironía puede dar toda la gama de las diversidades, aun tratándose de la misma materia o asunto.

El arte es el artista. No se puede hablar de arte si no se habla del artista, pues su personalidad está siempre presente en la obra artística. La obra de arte está necesariamente ligada al individuo, al artista. Es la vida misma que lo liga a las cosas que lo rodean, de las cuales es el intérprete. El artista no trabaja obligado para que su arte sea socialmente útil o para lo contrario. No tiene nada que ver con la historia. Pero modifica su obra si le parece bien, pues su arte está en relación con lo que siente en el momento de su realización, es la exuberancia de sus sentimientos, su rebeldía venenamente dentro la autori-

dad de los modelos y de las tradiciones; al margen de los límites y de las leyes inmutables de las formas, pero con la libertad siempre joven y ardiente. Las obras de arte sobreviven a las modas. No es excéntrico, pues con toda intención, hace, para figurar, cosas imposibles. Porque es independiente, rompe con todas las rutinas y convenciones. En arte el bombero es más peligroso que el incendiario. Más que el aspecto de las cosas, lo que cuenta para él, es la impresión que saca de lo que ve, que no es, desde luego, una copia, pues no imita, sino, más bien, interpreta. Nada de extraño tiene que parezca vivir en lo irreal, porque el artista está hecho también para la meditación y el ensueño. Es este su ambiente natural. Las mentiras de la civilización antihumana en la que vive, no le inspira el más mínimo interés, ni no es para él una condena. Tiene, más bien, al margen de toda moral impuesta, a evadirse del medio para reintegrarse a sí mismo, que es lo esencial en todo ser viviente.

El artista es lógicamente inconformista y por consiguiente no se plega a ninguna disciplina, sino que sigue su propia inspiración sin fijarse un calendario rígido, ni en el tiempo ni en la forma; marco estrecho en el cual no podría moverse. Trabaja por su cuenta. Es el antitotalitario por excelencia. El artista no piensa competir con Dios, como se dice, sino con nadie; de ser así, no podría su labor ser independiente. Hace cosas omni-límites, es el mismo que los pone, lo que equivale a no tenerlos, pues es su propio estilo. El artista es naturalmente revolucionario, porque su obra es toda de sinceridad y originalidad.

El artista que no tiene personalidad, no cuenta para nada. «Un libro, un cuadro, una sinfonía, etc., es la obra de todo el ser del artista, porque ha puesto lo mejor de sí mismo, porque se ha dado completamente, y porque se vuelve a encontrar en ella; en tanto que la obra de un obrero, solamente refleja al obrero, es decir, su habilidad profesional, no el artista. Hallamos todo Schiller en sus poemas; nos harán pensar en el sartero, no en el artista. Para conocer la personalidad de este sería necesario buscarla en las otras relaciones de su vida.» (Stirner.)

Se sostiene que el artista debe todo ignorar, que el saber embaraça, impide ver, estorba la expansión por falta de espontaneidad. Las obras de los primitivos, según dicen, demuestran el valor de esta doctrina; pues atestiguan de una inocencia no contaminada por el artificio.

Se puede conseguir todo por la persistencia del esfuerzo. No quita eso para que el artista, a veces, no busque con su obra a dar solamente una satisfacción cerebral, una certidumbre agradable. El artista puede recibir también la influencia de otros artistas. «Acaso se puede saber lo que podrá volverse estimulante para una obra nueva? Podrá saberse jamás de donde viene una influencia? ¿Sentir el resquejo de una perfección menos grande hacia una perfección menos grande, no obstante poder cambiar fácilmente de estilo, de manera, según su temperamento, su época? Si,

pero el hecho de tener que permanecer alejados involuntariamente de la tierra donde nacimos, de ese pueblo donde dejamos familiares y amigos queridos, sometidos al régimen tiránico que se impone, motiva quizás el que los hechos que vienen sucediéndose al otro lado de los Pirineos nos afecten más directamente.

De ahí nuestro anhelo constante por adquirir noticias, por estar al tanto de todo cuanto pueda contribuir al derrocamiento del régimen imperante, y que el pueblo vuelva a resurgir de la carga pesadilla para respirar sin obstáculos el aire puro de la libertad.

Ante el despertar del pueblo, de las nuevas generaciones que vienen manifestando su repudio a la tiranía en todas cuantas ocasiones se presentan, el tirano español procura irle dando barniz a la fachada de la dictadura negra que sufre el país desde hace ya treinta años. Teme que los explotados se insurreccionen como lo hicieron otras veces, y que con su acción violenta destruyan el sistema fascista que les tiene encadenados.

Cuando se adueñó del Poder, cuando cubrió a toda España con el velo negro de la muerte, era motivo de represión y de fusilamiento el hecho de haber participado en las elecciones, el haber manifestado su voluntad por la República depositando el voto en las urnas. Ahora, con el cinismo que caracteriza a los fascistas españoles, la prensa y la radio a su servicio, han propagado a los cuatro vientos las elecciones sindicales recientemente celebradas. Elecciones donde lo que menos contaba era la voluntad, las necesidades y los problemas de la clase trabajadora.

Por ello las abstenciones han sido numerosas, los hombres dignos y conscientes no han hecho acto de presencia en los centros electorales, no han secundado la farsa orquestada por las autoridades del régimen. Saben bien que todo está preparado de antemano, que todo cuanto proyecten los inquisidores en plan de liberalización no tiene otro fundamento más que el de prolongar el sufrimiento del pueblo.

Después de las tan cacareadas elecciones se divulga la noticia de que el cinico «caudillo» prepara un referéndum, conmemorativo, de los treinta años de su mandato, disponiéndose a ceder (a otro que sea de su agrado y confianza) uno de los dos cargos principales que ocupa en el gobierno de su dominio.

Si referéndum significa el derecho que tienen todos los ciudadanos para poder manifestar su parecer sobre las cosas de interés general, ¿no sería ingenuo creer que el «caudillo» pueda reconocer este derecho de opinión al pueblo que ha masacrado? ¿O es que ya está cansado de hacer víctimas, ahito de sangre? Ni lo uno ni lo otro creemos.

No es la primera vez que el dictador español se permite hablar de referéndum, de libertad y democracia, sobre todo después de que sus grandes protectores, Hitler y Mussolini, perdieron la guerra.

Ya en el año 1947 tuvo lugar en España otra mascarada como la que ahora anuncian, llamada referéndum. Entonces se «votaba» para demostrar la conformidad o disconformidad con el tirano. Las amenazas se hacían sentir hacia los que se negasen a votar. El pueblo sufría hambre; todos los artículos de primera necesidad estaban racionados. Pues dieron el orden de retirar la cartilla de racionamiento a los que fuesen refractarios a dar su voto.

La Guardia Civil, la fuerza de confianza del régimen, guardaba las urnas. Al entrar los votantes se les miraba la cabeza a los pies con una mirada amenazadora. En su semblante se veía que estaban dispuestos a ganar la partida.

Se votase o no, era de suponer que el cien por cien de los incluidos en el censo electoral, serían votos que se apuntaría el «caudillo». Y, ante tanto embrollo sólo cabe la satisfacción moral de abstenerse y no secundar tan bajas maniobras. Cosa que hicieron muchos trabajadores, a sabiendas de los riesgos que corríamos.

por J. HIRALDO

Dirá que desde la época que reletamos hasta ahora han pasado muchas cosas, que los tiempos ya no son los mismos. Ello es cierto. Pero tenemos la seguridad de que por mucho que cambien las cosas, incluso las circunstancias, el corazón del jefe del Estado español no tendrá mutación alguna.

Al marqués de Lantencac, personaje cruel, con el corazón de granito, que describió Víctor Hugo en «Quatre-vingt-treize», con todo y siendo un alma perversa, el grito desesperado de una madre le conmovió en lo más profundo de sus duros sentimientos, y tuvo un gesto digno y humano, salvando a los inocentes que había condenado al fuego.

Pero Francisco Franco es impasible, no se conmueve por nada ni por nadie. Han sido miles y miles las madres que han lanzado sus gritos desgarradores por las vidas de sus seres queridos, y él ha permanecido indiferente, frío ante el espectáculo de muerte que asolaba todo el país.

Ya en prevención de que pudiera tener alguna flaqueza, algún acto de piedad para los vencidos, ordenó a todos sus subordinados que le pidieran indulgencia, indulto para los condenados a muerte, después de que fueran fusilados.

De toda la historia negra de este hombre desde que nació sólo para practicar el mal en todos sus aspectos. Aunque de niño, según Luis Ramírez, en «Historia de un Mesianismo» servía de mofa a los chiquillos de la escuela por su voz aflautada, poco común, ya se distinguía por lo rencoroso y disimulado. Así pudo elegir la carrera militar para tener siempre subordinados y poder descargar sobre ellos el resentimiento de persona inferior que le roía las entrañas. Corto de talla, aunque largo en crueldad, debía empuñarse para darle un fustazo en pleno rostro al legionario que estaba cuando estaba en plan de revistarlos.

En todo lo largo de su vida ha manifestado su odio hacia el pueblo, a la clase humilde y laboriosa. Ya en el año 1917, siendo comandante de un batallón de Infantería, se destacó en la ferocidad que puso reprimiendo un movimiento huelguístico de los trabajadores asturianos, donde perdieron la vida más de veinte luchadores.

Nunca demostró gran vocación por los asuntos religiosos. Pero viendo en la Iglesia su mejor aliado, la que propagaba la mansedumbre, la resignación y el respeto que debían todos los españoles al «caudillo», hacia ella se inclinó para ser recibido bajo paraguas y en mutuo acuerdo con las jerarquías eclesásticas, hacer que imperara el régimen inquisitorial que impuso al pueblo, el mayor tiempo posible.

Lo ligeramente expuesto demuestra claramente que los trabajadores no pueden dar crédito a nada de lo que diga Franco y sus corifeos por más que se esfuerzen en cantar los aires de las realizaciones económicas y sociales que han tenido lugar durante los años que lleva el «caudillo» en su reinado.

ANARQUIA SINDICAL Y CAOS FRANQUISTA

UNA encuesta planteada por elementos franquistas pregunta a una «opinión» escogida de antemano si prefiere el sindicalismo legal de ahora al sindicalismo anárquico de antaño. Como es de prever, la contestación es favorable al deseo franquista.

Alterando un poco el orden del asunto, pero conviniendo en el fondo del tema, voy a establecer un paralelo cuyo resultado no beneficiará en nada a la tesis «fascista» provocada por amigos del régimen.

De haber triunfado las armas republicanas, ignoro qué concreción de obrerística o social hubiese prevalecido en la sociedad española. Factores interiores y exteriores mandaron en nuestra contienda, tanto en uno como en otro campo, pero a no dudar, el esfuerzo cenetista habría pesado en el ambiente de potsguerra, previa contención de la reacción comunista apoyada por la otra, la procedente de la derecha, que en la zona leal los pasionarios se habían asimilado. En estas condiciones previsibles, no será un dislate considerar que el sindicalismo confederal, o libertario hubiese jugado un papel importante en la reconstrucción de las bases sociales de una España libre emergida de las tempestuosidades de la contienda.

Aquí llegado, planteo decididamente un problema parcial que yo y otras personas en exilio hemos vivido; el del suministro de aguas a la localidad de Igualada, esa ciudad de 15.000 habitantes en 1936 y que hoy, en virtud del aumento de sus industrias, ha llegado a reunir 25.000. Ya antes de la guerra el agua líquida escaseaba, particularmente en los estiajes ardientes. En muchas ocasiones hemos visto vender agua a cántaros y a fábricas de tintes reducir sus actividades por carencia del líquido elemento. Las familias trabajadoras, generalmente se servían de las fuentes públicas, y en sus escuderos, primitivos, el hedor era inevitable. El río Anoia, que tan fuerte remolaja en días de avenida, la mayor parte del tiempo arrastra una corriente lúgubre, lo que no quiere decir sea inaprovechable, pero sí insuficiente y aún mal considerada.

Durante la guerra, a los responsables de la ciudad se nos ocurrió levantar el pantano de Jorba, tantas veces propuesto y otras tantas abandonado por las autoridades del caso; pero al mal sesgo que tomó el conflicto armado nos obligó, a nuestra vez, a suspender una obra que, dada la imposibilidad de la hora, carecía de sentido. De no concurrir esta dramática circunstancia; de haberse impuesto la causa del pueblo a los designios fascistas de Franco, Hitler y Mussolini, a estas horas el problema de las aguas en Igualada estaría en gran parte resuelto gracias a la intervención del «sindicalismo anárquico». Atenta a los intereses generales de la ciudad y no a los intereses particulares de cuatro señores, la administración revolucionaria se habría posesionado del problema, atacándolo hasta su completa solución.

El pantano más arriba indicado, habría tenido la virtud de recoger agua de la hibernada, agua que ahora discurre, en las noches de todo el año, inébrica hacia el mar por enlace lloregatino. Con esa reserva aún en hipótesis, las industrias de la piel y del tejido, los servicios sanitarios y de consumo, saldrían considerablemente beneficiados, y las piscinas no serían contenedores de agua infecta.

Los servicios suministrarlos, en una circunstancia revolucionaria feliz habrían sido coordinados, o, si se quiere, municipalizados. Sin el miedo a la inversión de capitales que toda empresa privada resiente, el subsuelo habría sido aforado en sitios previstos para un posible hallazgo de venas acuosas. Con la explotación de las aguas propias, se habría evitado el creciente malestar que existe entre Igualada y los riberanos del Carme, Llegado a lo álgido en los casos de Can Bou y la Cándia. Las casas de construcción moderna, todas tendrían cuarto higiénico con aparatos adecuados, ogaño inservibles, y los edificios antiguos, por de buen estar, hubieran sido readaptados al sistema sanitario de la época que se atravesara.

Contrariamente a las soluciones «revolucionarias» que apuntamos, el «sindicalismo franquista» — sindicalista o no, puesto que en Franconia se gobierna de arriba abajo — en Igualada ha provocado un caos, un desajuste absurdo, igual que en todos los órdenes del franquismo, en posición de extremo-autoritarismo, lo provoca en toda España. En lugar de un sistema racional de captación y distribución de aguas, la autoridad franquista se limita, por complicidad o impotencia, al mantenimiento de tres «fuentes» impotentes, colectiva la una: la del Municipio, y particularmente las otras: las de las compañías Artés y Figat. Así, el desbarajuste en el servicio de aguas añade una injusticia más a las varias que sufren los obreros, cuyos hogares continúan «en seco», mientras los adinerados se disputan el agua canalizada con destino a los hogares. Los fiambreros de Pátima y de Montserrat son de una sociedad manifiesta, y buena parte de sus pobladores, como así del casco urbano, sólo pueden aspirar al baño en días de lluvia y en plena calle.

Las realizaciones efectivas sólo pueden darse en las sociedades bien organizadas y equitativas. No en los conglomerados humanos regidos por el sable y la «filosofía» del abuso.

IGUA LADINO
Paris, 1966.

SEVERO ANALISIS DE LA ENSEÑANZA SUPERIOR

BILBAO. — «La Gaceta del Norte» del 23 de septiembre publicó un trabajo de Luis Apostua sobre los males de la enseñanza superior, señalando que dieciocho catedráticos habían firmado una petición en una revista madrileña y en la «Gaceta Universitaria», un severo análisis de los males de la enseñanza superior. Es la primera vez — añadía el articulista — que las voces más autorizadas de la universidad, las de los profesores, analizan la realidad y exponen con seriedad y cruza un catálogo de «problemas». Entre los firmantes del «severo análisis» figuran Pedro Lain Entralgo, Joaquín Ruiz Jiménez y Gonzalo Arenal. He aquí lo más sustancioso de su crítica.

- Inadecuación de las técnicas didácticas. Mala preparación del alumno en la enseñanza media.
- Nula preocupación del catedrático por los aspectos universitarios de la pedagogía.
- Masificación del alumnado sin incremento del profesorado.
- Divorcio entre la Investigación científica y la universidad. Fuga de cerebros de la universidad.
- Irrisoria dotación económica para bibliotecas y laboratorios. Escaso sueldo para el profesorado intermedio.
- Mínimo porcentaje de hijos de obreros en la universidad. Los colegios mayores, patrimonio casi exclusivo de las clases estudiantiles.
- Necesidad de mejorar a escala nacional el plan de becas.
- Nerviosa politización del alumnado por carencia de un cauce de diálogo en torno a la universidad con libertad, pluralismo ideológico y representatividad.
- Necesidad de un orden jurídico que rodee de paz a la universidad. Las sanciones a profesores y alumnos.

ARRESTO CUMPLIDO

MADRID, 11. — Abandonaron esta mañana la Prisión Provincial de Carabanchel el dramaturgo Alfonso Sastre, el poeta Dionisio Ridruejo y los escritores Armando López Salinas y José Manuel Caballero Donald, después de cumplir el arresto subsidiario que les fue impuesto. Los tres primeros han permanecido treinta días en prisión y Caballero Donald, veinte. Los cuatro ingresaron en Carabanchel al negarse a pagar las multas que les fueron impuestas por la autoridad gubernativa por haber participado en una reunión no autorizada que se celebró el pasado mes de mayo en la Facultad de Ciencias Políticas y Económicas.

El crítico de arte José María Moreno Galván, que ingresó en la Prisión Provincial por idéntico motivo, permanecerá aún en la misma hasta el 21, pues debido a un accidente automovilístico que sufrió, comenzó a cumplir el plazo de treinta días de prisión el 22 de septiembre.

«DEL O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»

Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 P.

DISCOS

La «guardia roja» ha sido creada por Mao a los efectos de «evolución cultural». La «revolución», ya estallada, progresa. Aniquilando objetos de arte, libros, arquitecturas y amenazando personas en bienes y físico.

Reacionaria revolución la de los chinos rojos, guardianes del espíritu despótico e idólatra de los mandarines y las mandarinas, y consiste que para el efecto nos situamos fuera de frutas y mercados.

En toda destrucción hay bienes irre recuperables y en ésta de los guardias rojos se destruye cuanto desmiente o ponga en tela de juicio al profetismo y a la deidad de Mao. Elevando a éste al altar del culto, diría el español castizo) la revolución cultural, cumple un atraso de siglos que parecía haber cercenado de las costumbres chinas la corriente filosofía del doctor Sun Yat Sen a eso del 1912.

Mao Tse Tung ha escrito su «Metn. Kampu», su «Mi Vientre», como si hubiera redactado «Las Siete Furias del Dragón Rojo». Se obedece a su pensamiento, o a la inquisición orientada recobra su tradicional auge. La derren?

lección aplicada a Mussolini, a Hitler, y a Tojo (su vecino), a Mao no le sirve de ejemplo y la desestabilización tampoco. Mao, pauleado y vieteo, trata de sobrevivir en estatua y en la biblioteca digital. Pero no cuenta con que la piedra y la estantería de Partido no son eternas.

El que esto escribe ignora si el dictador chino se hace llamar Mao Mao Mao, o Tse Tse Tse, o Tung Tung Tung, como otro viejo que aún se oye gritar Franco Franco Franco, por la alusión, tres francos viejos. Lo cierto es que las griterías orquestadas se parecen en sonido y sentido, aunque los colores de tungtungunistas y franquistas no se asemejen.

Sin embargo, reparamos: un amarillo con gorro y cuello rojos da idea remota de la bandera del tres veces Franco, y el franquista enojado de ira, de sangre, o de vino, viene a empalmar con el maquista, sino en lo chino, sí que en lo co-chino.

Mao de gato, Tse Tse de mosca mortifera, y Tung Tung de seto, no dan programa cafrístico para grande, no obstante, poder cambiar fácilmente de estilo, de manera, según su temperamento, su época? Si,

GALA ANNUUEL

Le monde libertaire

aura lieu le jeudi, 10 novembre 1966 a 20h30 a la Mutualité avec J. BREL, J. JONAS, etc.

NOTAS DE ARGENTINA

Reaparece «La Protesta» después de varios meses de forzado silencio, denunciando el carácter dictatorial del Gobierno Onganía. Un número nutrido de artículos de importancia internacional, que lleva fecha septiembre 1966. Entre otras cosas destacamos una declaración de la «C.N.T. en el exilio», Federación Local de Buenos Aires. Da cuenta de los acuerdos tomados en una reunión celebrada el 6 de febrero pp. en la que se analiza el «entendimiento» de representantes oficiales de los sindicatos oficiales, de los sindicatos «verticales». En una moción ponderada sin dejar de ser enérgica, condenan tales contactos y actividades. «Este acto, que sólo representa la tiza de los que cansados de haber militado en una organización de la que ideológica y humanamente se sienten desvinculados (hecho que no nos sorprende, ya que no es el primer caso dado en la C.N.T. o en no importa que partido político, ni tampoco será el último), merece la más serena reflexión para coordinar medidas desprovistas de todo adjetivo agravante, pero eficaces para evitar que lo que no fue nada más que el intento de un grupo de apresurados modeladores de un movimiento obrero obscuro con la dictadura que padece nuestro pueblo, o el gobierno que la misma dictadura le de paso, adquiera realidad orgánica sin la oposición de la histórica C.N.T., a la que con hábil y preconcebida intención quieren anular antes de darle carta de ciudadanía nacional a ese aborto de lo que sería la futura Organización Única de Trabajadores Españoles, verdadera expresión de lo que es el actual régimen despótico que padece España, pero contraria al sentimiento individualista de los españoles.»

La redacción de «La Protesta» adhiere a la moción tomada en parte directa en los problemas agudos y acuciantes del movimiento español. Bien por los compañeros argentinos. No esperamos menos de ellos ya que desde Buenos Aires mismo se apoya la corriente entreguista por parte de otros... Q. QUIRYANA.

El pueblo y el cambio de quienes lo mandan

CONSECUENTES con los postulados de nuestra doctrina antaestatal y antipolítica debemos declarar ante todo, que no nos entristece en absoluto la caída del último gobierno salido de las urnas, ni la de ninguno de los que le precedieron, ni la de los que le sucedan, porque todos sin excepción ocupan el Poder para conculcar bajo diferentes signos, milenaristas sistemas de explotación y tiranía.

Pero si bien no nos apena la caída de los fenecidos gobiernos porque ya sufrieron la quebradura de su ciclo de actos arbitrarios al ser suplantados, nos preocupa sin embargo, la posibilidad de que los sucesores sobrepasen a todos los anteriores en actos de retrogradación, como en un abierto desafío a los precusores y proseguidores que van en pos de la implantación de la libertad y de la emancipación de los explotados de todo el mundo.

Mas, si los gobiernos instalados en el poder mediante el voto engañoso siempre al pueblo falseando sobre la marcha de su gestión posterior lo prometido en las campañas electorales, los sistemas dictatoriales que ocupan los puestos mandatarios por la imposición de las armas invocando el mandato y el asentimiento del pueblo, a quien no consultan antes de tomar su decisión punitiva ni permiten expresar después libremente su verdadera sentir, el supuesto mandato y asentimiento del pueblo argüido por los autodesignados mandatarios adolece por anticipado de máxima faldedad.

Mienten y engañan al pueblo los gobernantes llamados democráticos porque emplean sutiles argumentos para eludir el cumplimiento de sus promesas preelectorales, y mienten y engañan al pueblo también los gobernantes titulados « revolucionarios » desde el mismo momento en que consolidan su operación militar, a partir de cuyo momento despliegan ininterumpida y demagógica campaña, publicitaria de decretos y de leyes que no pasan de ser otra cosa igual que las argucias sutiles propaladas por los gobernantes elegidos mediante sufragio.

A través del tiempo, los decretos y las leyes suelen expresar la casi total nulidad de lo que manifestaron sus inspiradores en el instante de su promulgación. Es decir, que gastaron la economía del país en proterva discurria preparando infinidad de proyectos, de los cuales muy pocos alcanzaron a ser realizados, por carencia de medios económicos.

Para el pueblo, que sufre de leno

los efectos desastrosos de esos episodios provocados por la ineptitud de los gobernantes, sólo existe diferencia de forma en cuanto al advenimiento al poder de ambas camarillas mandatarias. O sea, que unos gobiernos explotadores y tiranos eligieron a los mismos explotados, y otros, igualmente explotadores y potencialmente más tiranos, se los impusieron al pueblo con las armas que éste paga y con la intervención forzada de los jóvenes conscriptos arrancados del seno de las familias proletarias.

« Hasta cuando el pueblo seguirá tolerando ese sangriento juego de las empuñadas, unidas en ejercer el poder mandatario de los explotados, apoyándose en un sentido « mandato » de sus partidarios, y otros, en la punitiva imposición de fuerzas armadas

que ningún decreto ni ley tiene asignada esa misión? »

Pese a la voluminosa elaboración de decretos y de leyes, el costo de la vida es cada día atterradoramente más desigual respecto a las entradas percibidas por las familias que dependen de asignaciones salariales. Y es que, con intención aviesa, los que mandan, hacen uso de viejas monsergas y de cálculos estadísticos que están muy lejos de responder a las necesidades de una vida, medianamente decorosa. Y esto sólo puede suceder así, porque los gobernantes siempre actúan en sentido opuesto a los preceptos que emanan de los humanos y justiceros sentimientos de igualdad y bienestar, a que todos tenemos natural y legítimo derecho.

EL CONSEJO FEDERAL
Buenos Aires, septiembre 1966.

A los emigrantes

ESPAÑOL en Francia: Durante todo el año, siempre, por uno u otro motivo, te recuerdo. Pero en estas fechas de recolección y de vendimia, muy especialmente.

Quizás haya estado todo el año dando bandazos por el pueblo, sin ninguna ocupación porque eres campesino. El campo ya lo ves, y sabes, ha sido declarado zona de pasto. Esto te rinde más tranquilidad al riego. Otros, tal vez con más asustado, — ¡maldita la suerte nuestra! — han podido trabajar en una tierra que nunca fue suya: limpiando sus rastros, recogiendo sus espárragos asombrados en cualquier gas tronomia, pero que tú los tienes que vender al señor, para comprar un kilo de pan.

¡Bas con las estrellas al trabajo, resignado, humilde, a buscar el « pan nuestro » para los tuyos, que cada vez es más difícil, y volvías también a la hora de las estrellas rendido, agotado, solo con la ilusión de mitigar esas pobres bocas de los tuyos. Y así, un día y otro, año tras año.

Agua a destiempo, levante desagradable, sol ardiente, veías la hierba de un color marchito, descolorida en plena primavera, y menos seca cada verano. Y tú seguías amancebado inclinado sobre la tierra, pensando siempre que, al volver a tu casa, como siempre la encontrarías incómoda, insuficiente, humilísima, aunque fuese tu hogar.

Al llegar la feria, tus hijos no po-

dían estrenar un traje, ni unos zapatos. Si tú, alguna vez lograste lucir un traje nuevo, fue a « ditass » naturalmente. ¡Qué poco duraba el traje y cuánto las « ditass »!

Pero era la feria y había que lucirse bajo el alumbreado, paseando y pensando en que no podías llevar un real en el bolsillo; que tu familia no podría ir al circo ni al cine; los chiquillos no podrían catar el turrón, o tal vez un poquito de él, de origen dudoso, gringoso y sucio, aún a los chiquillos les sabía como de Alicante.

Y hasta que un buen día, si, ese día en que cuando llegaste a casa, tu mujer puso los brazos en jarra y frunció el ceño, porque empezaste por una « caña » de Cicliana y acalor-

U NOS meses anteriores al levantamiento fascista del 18 de julio, hubo mitin en Lérida, siendo uno de sus oradores el compañero Durruti. En uno de los pasajes dijo: « En mi vida de continuo traslado, al llegar a un país donde las ideologías de los obreros organizados no cuajaban con la nuestra, me adherí a la de tipo más revolucionario... » Evidentemente, Durruti se refería a su paso por Bélgica.

En aquella época yo no pude darle más alcance a sus palabras. Pero, como cenetista e internacionalista, no pude menos que celebrar su conclusión.

Algunos años más tarde — los consecutivos a nuestra derrota — tuve que refugiarme al extranjero, donde, por nuestra costumbre y manera de ver las cosas, nos sentimos forasteros pese a nuestra condición internacio-

nalista. Ni en los medios sindicallistas de trabajo, con los cuales he compartido, nada sabían de nuestras inquietudes y realizaciones « españolas ». De aquí parte, creo, el poco interés en formar bloque con gentes que no acierta a comprendernos, dejándonos una vez más « extranjeros ».

Nuestra visión, ¿ha sido escasa? ¿O es que no hemos sabido hacernos comprender de los trabajadores franceses?

Muchas y disparés son las opiniones al respecto, pero la verdad es una: el conjunto de refugiados cenetistas españoles se ha bifurcado. Unos, no desahogado numerosos, estamos en las filas de la C.N.T. gala. Otros, por no tener ocasión de hacerlo, dicen, han buscado acercamiento a una sindical que, si bien no encarna su ideología, se acerca a lo de « la unión hace la fuerza ».

Otra « desviación » a resentir en casa es la de los no sindicados imputable a compañeros, cada vez más numerosos, que, con mucho trabajo y penas se han independizado de la explotación directa. Los hay manuales e intelectuales; los hay en la agricultura en calidad de mederos o arrendatarios; en la edificación, como artesanos, o trabajadores « evolutivos ». En las industrias otros trabajan a manos o por su cuenta. Será lamentable o no, pero es así.

Registremos también a los estrictamente cenetistas españoles, que cotizan religiosamente unos, y variadamente otros. Así son de ocasionales las razones que explican la cier-

ta dispersión de afectos por ese extenso. Mas, si desde un principio todos los cenetistas hubiésemos ingresado en la C.N.T. del principio de acuerdo moral y económico la cohesión y la objetividad sindical nos hubiesen evitado muchos y desagradables problemas, y hoy día la situación confederal podría ser mucho más favorable. La buena voluntad, añadida al tiempo — que nunca mente — nos habrían proporcionado la solución que a ciegos andamos buscando.

No hace excesivos meses que nos quedamos a oscuras, y gracias al « C. S. » y a « Espoir » recobramos las luces. No insistamos en un asunto tan fácil comprensión para todos los compañeros.

Cuando se celebre otro comicio habrá que dar cabida en el Orden del Día al tema de recobramiento confederal que dejamos planteado. Interés máximo lo tiene, por ser nuestro deber seguir defendiendo la España tal como la concebimos, dentro y fuera de ella. Y mantener, al mismo tiempo, los principios anarcosindicalistas en la tierra que sea. E ingresare, en Francia, en la C.N.T. hermana de la nuestra.

Y a quienes no sostienen carnet alguno, habrá que recordarle aquellas acciones que en nuestro pretérito español empleábamos ellos y nosotros contra los que se encontraban en su mismo caso de ahora. ¿Qué trato les daban a los no sindicados recalcitrantes, y qué trato deberían aplicarse ahora ellos mismos?

UNO DE TANTOS
De la F. L. de Perpiñán.

Gran Mitin en Lyon

DE ALIANZA SINDICAL
el 30 de octubre a las 9 de la mañana.

La Comisión de Relaciones de Rhône-Loire invita a todas las FF. LL. del núcleo, como así a todos los compañeros de los pueblos vecinos y los simpatizantes en general, a acudir a este gran mitin de Alianza Sindical, que por su importancia, no será uno más. En él tomarán la palabra, por la C.N.T., F. MONTSENY y por la U.G.T., ARMENDIA.

Todos a este mitin a oír la voz del sindicalismo libre español, en constante lucha contra la tiranía del Franco-falangismo. Este acto tendrá lugar en la Sala Víctor Hugo, 58, rue de Séze, en la Mairie del 6ème.

Por la tarde y en la misma sala, Gran Festival de Variedades con la colaboración de ya conocido y simpático tenor

YON DE MURGUIA
Nota: Viniendo de Perrache tomar el Car n° 7 hasta la plaza Kiebert.

Servicio de Librería

«Miserè de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon ...	6,50
«L'Éthique», Spinoza ...	5,00
«Les faux célibataires», Jaime Cuadrat ...	9,30
«G. Cheitanov», Gr. Balkanski, «L'homme révolté», A. Camus.	9,20
Textes choisis de Bakounin ...	3,40
«España invertida», J. Ortega y Gasset ...	7,50
«Vienta fuertes», M. Angel Asturias ...	9,50
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria ...	25,00
Collectivisations (L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939) ...	5,50



SOBRE CENZIZAS

SEGOVIA. — Hace algunos días se ha cumplido el primer aniversario del trágico incendio que destruyó la barriada de Bobadilla, en sus 30.000 metros cuadrados de superficie, en el típico pueblo de Turégano. Aun está en la mente de todos la magnitud de aquella catástrofe.

Ya cumplió el primer aniversario de la tragedia, aún no se iniciaron los trabajos de reconstrucción en la barriada afectada. Está hecha la explotación correspondiente, una vez realizado el desescombro, pero de ahí no se ha pasado. Son numerosas las familias que aún tienen que seguir viviendo en los hogares que provisionalmente se les cedieron, sin contar tampoco con locales propios y adecuados para almacenar los productos que con su trabajo arrancan a la tierra.

TERRASSA O TERRAZA?

TARRASA. — El censo de habitantes cerrado en 31 de diciembre de 1965, dio oficialmente la cifra de 117.922 ciudadanos.

De esta cifra, el 51 por 100 son catalanes; el 34 por 100 procedentes de la región andaluza y el 15 por 100 restante queda distribuido entre inmigrantes llegados de otras regiones.

GIL ROBLES INTERPONE RECURSO

MADRID. — José María Gil Robles, autor, en unión de un equipo de trabajo, del libro «Cartas al pueblo español», ha interpuesto recurso de súplica con el fin de intentar el levantamiento de la causa incoada por propaganda ilegal contra la referida obra. Como se recordará, el Tribunal de Orden Público ha dictado auto de sobreseimiento provisional en dicha causa, si bien mantiene, por ahora, el secuestro del libro.

OFICIALIZACION DE LA MISERIA

Dicho en público: « Miles de jubilados cobran pensiones irrisorias a pesar de los aumentos y convenios colectivos, sin que nadie se acuerde de ellos, pues si cuando se jubilaron podían ir tirando, ahora, con el aumento del coste de la vida ni llegan ni al alfiler. La vida suya igual para todos. Justo es que si hay alguna mejora repercuta en los que no pueden defenderse en nada ».

OBRAS DE MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Orobrón Fernández. FIGURAS EJEMPLARES QUE CO- NOSTRAN, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio especial de suscripción para los que anticipadamente hayan colaborado, encargado los ejemplares y remitido su importe: 10 frs. ejemplar, más 1,50 por gastos de envío para los que no lo retiren personalmente. Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molon, París (X^e), C.C.P., París 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

OPINANDO

U NOS meses anteriores al levantamiento fascista del 18 de julio, hubo mitin en Lérida, siendo uno de sus oradores el compañero Durruti. En uno de los pasajes dijo: « En mi vida de continuo traslado, al llegar a un país donde las ideologías de los obreros organizados no cuajaban con la nuestra, me adherí a la de tipo más revolucionario... » Evidentemente, Durruti se refería a su paso por Bélgica.

En aquella época yo no pude darle más alcance a sus palabras. Pero, como cenetista e internacionalista, no pude menos que celebrar su conclusión.

Algunos años más tarde — los consecutivos a nuestra derrota — tuve que refugiarme al extranjero, donde, por nuestra costumbre y manera de ver las cosas, nos sentimos forasteros pese a nuestra condición internacio-

nalista. Ni en los medios sindicallistas de trabajo, con los cuales he compartido, nada sabían de nuestras inquietudes y realizaciones « españolas ». De aquí parte, creo, el poco interés en formar bloque con gentes que no acierta a comprendernos, dejándonos una vez más « extranjeros ».

Nuestra visión, ¿ha sido escasa? ¿O es que no hemos sabido hacernos comprender de los trabajadores franceses?

Muchas y disparés son las opiniones al respecto, pero la verdad es una: el conjunto de refugiados cenetistas españoles se ha bifurcado. Unos, no desahogado numerosos, estamos en las filas de la C.N.T. gala. Otros, por no tener ocasión de hacerlo, dicen, han buscado acercamiento a una sindical que, si bien no encarna su ideología, se acerca a lo de « la unión hace la fuerza ».

Otra « desviación » a resentir en casa es la de los no sindicados imputable a compañeros, cada vez más numerosos, que, con mucho trabajo y penas se han independizado de la explotación directa. Los hay manuales e intelectuales; los hay en la agricultura en calidad de mederos o arrendatarios; en la edificación, como artesanos, o trabajadores « evolutivos ». En las industrias otros trabajan a manos o por su cuenta. Será lamentable o no, pero es así.

Registremos también a los estrictamente cenetistas españoles, que cotizan religiosamente unos, y variadamente otros. Así son de ocasionales las razones que explican la cier-

ta dispersión de afectos por ese extenso. Mas, si desde un principio todos los cenetistas hubiésemos ingresado en la C.N.T. del principio de acuerdo moral y económico la cohesión y la objetividad sindical nos hubiesen evitado muchos y desagradables problemas, y hoy día la situación confederal podría ser mucho más favorable. La buena voluntad, añadida al tiempo — que nunca mente — nos habrían proporcionado la solución que a ciegos andamos buscando.

No hace excesivos meses que nos quedamos a oscuras, y gracias al « C. S. » y a « Espoir » recobramos las luces. No insistamos en un asunto tan fácil comprensión para todos los compañeros.

Cuando se celebre otro comicio habrá que dar cabida en el Orden del Día al tema de recobramiento confederal que dejamos planteado. Interés máximo lo tiene, por ser nuestro deber seguir defendiendo la España tal como la concebimos, dentro y fuera de ella. Y mantener, al mismo tiempo, los principios anarcosindicalistas en la tierra que sea. E ingresare, en Francia, en la C.N.T. hermana de la nuestra.

Y a quienes no sostienen carnet alguno, habrá que recordarle aquellas acciones que en nuestro pretérito español empleábamos ellos y nosotros contra los que se encontraban en su mismo caso de ahora. ¿Qué trato les daban a los no sindicados recalcitrantes, y qué trato deberían aplicarse ahora ellos mismos?

UNO DE TANTOS
De la F. L. de Perpiñán.

ADMINISTRATIVAS

Amigó Teodoro, Montauban (Tarn-et-Garonne). Giro 25 frs., pagando «C.S.» h. 31-12-66.

Tortajada, Montauban (T-et-Gne). Rdos. 37 frs. «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-66.

Francisco Montañola, Trans-en-Provence (Var). Giro de 18,50 frs. «C.S.» y «Umbral» h. 30-6-66.

Ganzarain, Bonas (Gers). Rdos. los 5 frs. como donativo «Umbral». Sánchez Porrero, Vierzon (Cher). Giro 37 frs. «C.S.» y «Umbral» h. 31-12-66.

Doroteo Martínez, Argelès-sur-Mer (P. O.). Giro para los 2 ejem. h. el 31-12-66.

Domingo Andrés, Limoges (Hte-Vne). Rdo. 1-9-66 giro 111 frs. por los suscriptores: Albiol (1er tr. 66). García (año 66). Domingo (1er str. 66). María Lahoz (1er str. 66). Ramiro (año 66). González (año 65). Publicación de acuerdo tu petición. Se hace envío al hospital, a González. De acuerdo casos Jacinto Jover (31-12-66).

Valeriano Rama (31-12-66) y Cordero, Joseph Daura, Prades (P.O.) Rdo 25 frs. Como no dice para qué los destinamos los acoplamos a «C.S.» año 67, ya que con el giro del 13-1-66 pagas para todo el año 66.

Juan López, Tarascón (Ariège). Con el recibido pagas h. 30-6-67. Se hará como indicas, si el caso llega. José Fernández, Tarascón (Rhône). Rdo. giro 19,50 frs. Pago «C.S.» números indicados.

Jean Valiente, St-Lieu-sur-Lévyale (Dordogne). Rdos 32 frs. 3er tri. F. Loyale de Mussidan. Jaime Barba, Anney (Hte-Savoie). Giro 56 frs. Pago «C.S.» y «Umbral» h. 31-12-66.

Jerónimo Cañizares, Puy-l'Évêque

(Lot). Rdo giro 22-1-66, pagando «C.S.» h. 31-12-66.

Ballesteros, Nevers (Nièvre). Giro 19,50, pagando 3er tr. suscripciones indicadas.

Al compañero de Dravel que escribió el 25-7-66, acompañando sello para la respuesta, lamentamos no poder hacerlo. No firma la carta ni da dirección.

Rausa, Sète (Ht.). Rda. la tuya, Giro 21-2-66 138 frs. Pago año 66 suscripciones indicadas. Se retiró «Umbral» a Mauri R. como indicas Domingo Ferrer, Rodez (Aveyron). Rda. carta y giro 37 frs. Pago «C.S.» y «Umbral» 31-12-66.

José Rodríguez, Poissons (Hte-Marne). Carta y giro 19 frs. el 6-8-66. Pagas «C.S.» y «Umbral» h. el 31-12-66.

José Martínez, Mácón (S-et-L.) Recibidos 37 frs. Pagas con el giro 17-9-66 h. el 30-6-66 «C.S.» y «Umbral». (Va de 30-6-65 al 30-6-66). Di fecha y cantidad y si hay giro entre medias.

Benet, Carcassonne (Aude). Giro 13 frs. Pago 2º semestre 66.

Salinas, Béziers (Ht.). Giro 25 frs. Pago «C.S.» 30-6-67.

Millán Gregorio, Mont-de-Marsan (Landes). Rdo 24-9-66 tu giro, pagando «C.S.» años 65 y 66.

César Cuello, Jonagè (Isère). Giro 40 frs. «C.S.» y «Umbral» 31-12-66.

Angel Pérez, Marsella (B.du-R.). Rdo. giro 12-50 frs. pago 2º str. 66.

P. C., Toulouse. Recibidos 35 frs. por conducto de F.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE

IMAGINARIO

ENTRE



Carlos Marx y Miguel Bakunin

Edición UMBRAL

1 F. en esta Administración

R. LONE

COMUNICADOS

AGRUPACION REGIONAL DE LEVANTÉ - PARÍS

Convoca a todos los compañeros de la región a la asamblea que tendrá lugar el día 23 de octubre a las 14 de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE CARCASSONNE

Se pone en conocimiento de todos los compañeros pertenecientes a esta F. L. que el día 30 de octubre se celebrará asamblea general a las 2 en punto de la tarde y en el lugar de costumbre. Esperamos que todos los compañeros harán acto de presencia.

S. I. A. DE TOURS

Se convoca al grupo de S. I. A. de Tours y a sus simpatizantes a una reunión en la Bolsa del Trabajo, el día 6 de noviembre a las 10,30 de la mañana.

F. L. DE PARIS

Continuación de asamblea el día 23 del corriente según orden del día vigente.

F. L. DE IVRY

Asamblea el domingo 6 de noviembre a las 9 y media. En el orden del día, problemas a tratar que requieren la presencia de todos los afiliados.

SORTIDO ANUAL «SOL»

Premios reclamados: 3º: F. L. de Fontainebleau. — 10º:

Narbonne (Aude). — 9º: Rive de Gier (Loire). — 6º y 8º: Bagnères de Bigorre (H. Pyr.).

Rogamos nos reclamemos los que faltan a distribuir a los agraciados.

DONATIVOS PRO COMPANEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Aix-en-Provence, Juan de Orán, 10 frs. Grassessac, (Ht.), Francisco Moreno, 5 frs. Roanne: Antonio López, 10 frs. Total: 25 frs.

PRO - ESPAÑA

Francisco Moreno, Grassessac (Ht.), 5 frs.

PARADERO

Juan Anguera (El Bandera), que estuvo en campos de concentración. Se pondrá en relación con José Cegarra (Ricos). — 23, rue de la Cloche-Verte. — 17 Angoulême.

CORREO DE REDACCION

M. R., St-Pierre-la-Mer. Estáis confundido. Se trataba de Antonio Faciaben, más conocido por Manuel Costa Iscar. En Barcelona era cartero y redactor de «Tierra y Libertad» en los años 10. Luego embarcó para Buenos Aires.

Colaboradores: Hay mucho material en cartera. Nos excusamos por el retraso de artículos que irán apareciendo.

NECROLOGICAS

El día 6 de septiembre falleció en el Hospital de Savenay L. A., el estimado amigo y compañero José Comellas, perteneciente a la F. L. de Nantes, de 56 años de edad, natural de Berga, provincia de Barcelona.

Durante 21 años estuvo en el Hospital, donde sufrió varias intervenciones quirúrgicas. A pesar del sufrimiento de los largos años de Hospital, siempre conservó su entereza moral. Era muy estimado por todos los que le conocíamos, tanto por su carácter modesto y sencillo, como por su conducta ejemplar.

En su pueblo natal perteneció al Sindicato de Oficios Varios de la C. N. T., siendo activo y consecuente. La F. L. de Nantes se asocia al dolor y a la aflicción de sus familiares, residentes en España y en Francia, por la pérdida irreparable del querido compañero Comellas.

Federación Local de Nantes

LUIS NIELL

El compañero Luis Niell de Palafrugell, nos dejó para siempre (como otros tantos compañeros, muertos en el exilio), el día 23 de Agosto pasado, a la edad de 76 años.

Complacemos a los compañeros de Palafrugell con esta nota, y demos nuestro sentido pésame a la familia.

Mazizo de Renier y Sierra de Wichita

ARDOROSAS, relucientes y tentadoras las piezas o fracciones que, en cierto sentido, figuran del cabo Manning a la ribera del río Grande o Bravo del Norte, en especial, a sus finales, y en otras diversas partes resaltan, entre otros lugares cresteros, la imagen principessa del Rainier, de 4.707 metros de altura, y los miradores de la Sierra de Wichita, con sus gratos y emocionantes contornos. Area de símbolos. Concha de bondades. Postal de airoosas granjas modelo. Floralía de impulsos. Tapiz de bellas curiosidades.

La United States of America tiene una extensión de 9.369.391 k. c. A los 35° y 40° de long. O., se nos brinda el District of Columbia, a placer, con sus admirables motivos. La superficie es de 180 km. cuadrados. En broche propio, luciente y general: Washington. Otras plazas de agrado: Georgetown y Alexandria.

En los 63° de Lat. N. y sobre los 143° y 170° de Long. O., a prenda, se nos ofrece la composición de Alaska, con la notable bahía de Bristol. El espacio es de 1.473.266 k. c. Por nex regional: Juneau. Otros estimados lugares: Nouschagah, Silka o Nuevo Arkangel, Ikogmut, Simiona, Andrei, etc. Pielés, pesca, granito, carbón, hierro, plata y azufre.

Por los 25° 50' y 35° 30' de Lat. N. y entre los 95° 50' y los 103° de Long. O., el Golfo de México, a favor, se nos ofrece el ámbito de Texas, con los valles del Colorado, de Tejas, del Brazos, del Trinidad y del Nueces. La amplitud es 688.343 km. c. Por centro de relaciones: Austin. Otras interesantes villas: Dallas, S. Antonio de Bexar, Galveston, Worta, Houston, El Paso, Laredo, etc. Cereales, ganados, algodón, café, mármoles, cobre, hierro y plomo.

Sobre los 33° y 43° de Lat. N. y por los 115° y 125° de Long. O., al Pacífico, a ideal, se nos aparece la enseña de California (Alta California), con sus grandes perfumes. El terreno es de 410.151 k. c. Vino, ganados, algodón, cereales, olivas, mercurio y aguas sulfúreas. Como áureo ajuste: Sacra-

mento. Entre otros luminosos lares: S. Francisco, Los Angeles, S. José, Oakland, Fresno, New Almadén, Monterey, Alameda, Wilmington y S. Diego.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (XI)
C.C.P. n.º 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mots : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, XI^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 47-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



RAZON DE SER DEL EXILIO

NOS referimos a la confederación, la nuestra. Unos comen-
tarios la consideran de una
manera y los demás de otras.
«Otras», por la variedad de pareceres
que siempre nos ilustran. Elementos
de otras latitudes... políticas no
comprenden esa escasa unanimidad,
que es, no obstante, un paralelismo
nuestro. Por algo existen jefes y comités
directivos en casas ajenas, y por
algo se está en completa libertad
en la nuestra.

No obstante...
Estar en el exilio no es una coar-
dada como algunos suponen. Ni
residir en España es siempre un
heroísmo. Los osados, los tempera-
mentales, los compañeros con
espíritu heroico, estos no se mo-
vieron del país en 1939 o regre-
saron al mismo para combatir
hasta morir tal como el himno
expresa. Gesto incommensurable
que estuvo en ellos, pero que no
está en la gran mayoría de com-
pañeros que residen en España o
que vivimos fuera de ella. Si todo
combatiente antifranquista hubie-
se sido gigante, o simplemente
héroe, el hablado español no lo
hubiésemos perdido.

En el interior, cada cual cumple
bienamente con su papel confede-
ral igual que lo hacemos nosotros,
pero con más libertad, en el
extranjero. Un tiempo nos dedi-
camos de lleno a la lucha causal,
pero pronto aparecieron las
divisiones. Unos gubernamentalistas,
y los más revisionistas de la
conducta política observada
durante la guerra. Movidos por la
pasión, nos separamos, y muchos
años después nos reagrupamos.
Pero los regresos, el embarque,
las parcas y la molición habían
trabajado tanto, que nuestros
35.000 organizados de la primera
hora descendieron considerable-
mente, igual que, proporcional-
mente, lo hicieron los demás
grupos exiliados. La demografía del
exilio es implacable. Los años pa-
san y nuestros hijos, extranje-
rizados, sólo viven de rechazo
nuestro problema. La juventud
que nos acompaña, oificiosa, en
trada en sí misma, y dista de ser
equiparable a la de antaño. No
es demérito, ya que en igual
situación estamos nosotros.

El daño que amenaza a todos
es la vejez prematura; el «funcio-
nalismo» localista; la sumisión
a un régimen inalterable de reu-
niones, cotizaciones y excursio-
nes. No está mal, ello, pero ha-
bría que dinamizarlo, amplificarlo,
dejando a los comités solos, no
permitiendo la languidez de las

publicaciones; no abandonando
la masa de emigrados españoles
a merced de curas de (da Pom-
pe) y bonzos de Partido. Está bien
asistir a un mitin, a una concen-
tración incluso lejana. Pero no
como una diversión, o como un
rito, para luego reintegrarse a la
existencia contemplativa. En
nuestro país nos crecimos por
nuestro «pan dinámico» de cada
día, desarrollando sindicatos,
ideas, grupos y ateneos, apoyan-
do escuelas y publicaciones, pro-
duciendo nuestras inquietudes en
los lugares de trabajo. Nuestra
revolución era la obra entera de
cada día.

En el exilio combatimos al
franquismo y hacemos bien. No
ocupamos de la libertad de Es-
paña con la sinceridad que nos
caracteriza. Pero así transcurren
años, y nuestro poder de desarro-
llo, nuestra capacidad numérica
menguan. ¿Por qué? Porque en
un cuarto de siglo no hemos lo-
grado convencer los cimientes del
franquismo; tal vez porque sean
estos mismos que se resquebrajan
a causa del tiempo, impropicio
para las fortalezas de factura
fasista.

No podemos tumbiar el mundo
de la injusticia ahora mismo,
está probado. Por ello la incon-
secuencia abandona y la fatiga
descansa. Pero quedamos los
secuentes, los convencidos, los
personalidad, para levantar pedestal,
por así decir, al que es objeto de ad-
miración.

Y si resulta inapropiada la ad-
miración desmesurada al respecto de
aquel o de aquellos que viven, tanto
o más lo es si se hace referencia a
los que fallecieron. Recordar con
afecto el valor que pudieron tener es
una cosa, transformar la admiración
en un culto, atribuyendo al que fue
cualidades de una inabordable, absoluta,
perfección, bordeando casi la infan-
tilidad es caer en aberración de re-
ligiosidad. Mesuradas razones expu-
so Ferrer, recientemente, en torno al
particular. Motivos hay para insis-
tir en torno al mismo tema.

Manuel González Prada, nacido en
el Perú, fue un escritor de cualidades
excepcionales. Destacó también como
orador elocuente. De su obra y de
su vida trasciende una vigorosa per-
sonalidad anarquista. En tanto que
idealista, de avanzada social, tuvo
incuestionable ascendente en casi
todos los países de la América latina.
Recordamos haber leído no pocas
veces trabajos suyos en prensa libe-
raria de América. Conocida es también
la «Antología de pensamientos de
González Prada», opúsculo contien-
do una acertada selección y un cari-
ñoso prólogo, obra de Campio Carpio.
Consideramos merecedor de es-
to el libro que nos ofrece el autor,
por lo que en el hueco de aleccionante,
escritor de la categoría moral e
intelectual de González Prada, como
admiramos y tenemos en el recuerdo
a otros que, como él, dieron de sí
cuanto podían, manteniendo constan-
te la llama del ideal. Baste citar a
un Rodolfo González Pacheco y a un
Rafael Barret, en lo que a elementos
que actuaron en América se refiere.

Tengo a la vista un número de
«Tierra y Libertad», de Méjico, co-
rrespondiente al mes de agosto pas-
ado. Lleva un artículo que firma En-
cino del Val, y cuyo título es: «Maestro
y Apóstol», González Prada. Hay
en el aludido trabajo tal derroche
de expresiones ditirámicas en loor
de G. Prada, que si ello no constitu-
ye culto de la personalidad, ya no
se sabe lo que es. Vaya por delante
el aceptar la noble, la buena inten-
ción, pero ello no excluye que se cal-
ga en los defectos señalados. Note-
mos algunos detalles:

Se llama a González Prada «gran
figura apostólica». «Su recuerdo se-
rá inolvidable a través de los siglos,
y las futuras generaciones sabrán edifi-
carlo como al hombre más bello, el
más bueno y el más puro que jamás
haya habido en el Perú y este Con-
tinent». Se habla de «su vida pura,
luminosa, ejemplar, perfecta,
sobrehumana». Se agrega: «nunca se-
rá lo bastante, ni el recuerdo que se
le dedique ni las alabanzas que se
le eleven». Se afirma: «Es necesario,
imprescindible, hacer del pradisimo
una escuela doctrinaria». Se aconseja:
«A un hombre como él, colóquese
en el altar de nuestro corazón y
el tono de nuestro pensamiento,
para amarlo siempre e inspirarnos
constantemente en él». Y ya, como
mot de la fin, Encino del Val exhorta
a la juventud del Perú a que eleven
un muy orgullosa la bandera del
pradisimo...»

Claro que lo señalado es un caso
extremo de exageración; pero es
conveniente ponerlo de relieve, por
ello incita la reflexión de aquellos
que, considerándose de formación
libertaria, tienen propensión a colocar,
por así decir, sobre pedestal, de mármol,
o de escayola, a los vivos, o a
los muertos.

¿CULTO DE LA PERSONALIDAD ENTRE LIBERTARIOS?

La estimación, la franca, la sin-
cera admiración al respecto de aquellas
personas que se considera reúnen
condiciones excepcionales: en bondad,
ya en inteligencia, o bien en energía
y valor, es una particularidad natu-
ral que tiende a reconocer lo que son
características dignas de aprecio, por
lo que en sí representan, por lo que
podríamos llamar valor de ejemplaridad
que de ellas se desprende. Pero
ya no es igual cuando el afecto, la
admiración toma un carácter re-
verencial; cuando el que alaba dirá
que lo hace con incensario, movido
de un respeto sagrado. Entonces el
que ensalza se achica, disminuye su

arraigados. Aunémoslos, para
agrandar las agrupaciones, asis-
tir a los actos, sostener la pro-
paganda desarrollándola más que
ahora. El ataque al franquismo
hay que perdurar y amplificar-
lo. Es la salud de un pueblo.
Pero nuestros periódicos deben
conocerse en elemento ajeno. Y
los folletos, las hojas, los libros.
Hay que editar más de lo que
se edita y expender más de lo que
se expende. Tenemos un historial
brillante que otros sectores para
sí quisieran. ¡Y cómo lo explora-
rían! Mejor de lo que lo hacemos
nosotros. Poseemos además esa
idealidad indiscutible, demostra-
ble, de gran fondo humanista.
Podemos dar cara sonriente a la
faz de un mundo sapiente y ab-
surdo que jamás encuentra su
camino. El exilio nos estorba,
cierto. Pero nuestra idea es de
todas partes.

En particular a la vida sexual en general, y en
particular a las modalidades que ac-
tualmente va tomando en Suecia, país
que, ya desde tiempo, se viene consi-
derando como el más adelantado en
lo que atañe a las relaciones de tal
naturaleza.

Ingrid demuestra ser una mujer
muy inteligente, de espíritu indepen-
diente y de ideas eminentemente li-
berales. Propugna, en su país todo
aquello que tienda a la emancipación
femenina, atacando los prejuicios, la
hipocresía, los convencionalismos in-
herentes a las relaciones entre el uno
y el otro sexo.

Considera algo natural, necesario,
la experiencia antes del matrimonio.
Aduce: «¿Cómo van a saber el hombre
y la mujer que quieren unir su
suerte, si podrán convivir felices, si
antes no lo han experimentado, co-
mo vía de ensayo?». Aboga por una
efectiva procreación consciente, en
evitación de las consecuencias deriva-
das de tener hijos no deseados.
Aconseja al que la mujer, al igual
que el hombre, tenga económicamente
un medio de subsistencia, creándose
con ello un vivir independiente, o
sea sin tener que depender del ma-
rido, o del amigo con el que tenga
relación, de una o de otra naturaleza.
Estima que es una apreciación fuera
de lógica, completamente absurda,
considerar que el hombre, al contraer
matrimonio, nada de particular tie-
ne que haya sexualmente perdido su
virginidad, pero que se considere des-
honroso para la mujer si ella se en-
cuentra en el mismo caso. Ve en ello
una consecuencia de las rutinas an-
cestrales, tendiendo a tratar a la
mujer como un ser inferior, sin poder
gozar de las mismas prerrogativas
que ostenta el varón en la sociedad.

No obstante el que en Suecia se ha
abierto brecha en lo relacionado con
la vida sexual, queda mucha labor a
realizar, al igual que en el resto del
mundo, dice Ingrid Thulin.

En el mundo de la teoría política
existen tres formas preconcep-
tuales que canalizan a las mul-
titudes por las vías del estatismo: la
ignorante, del menor esfuerzo o men-
saje despreocupado; la interesada, la
que obtiene dividendos en todas las
formas, variedades y fisonomías y la
que incide en lo que el pensador fran-
cés, Bertrand de Jouvenel, ha dado
en llamar «mito de la solución». En
el primero y segundo de los incisos
y en sus partes demostrativas, mucha
ha sido la cantidad de tinta y papel
empleados, y en todos los tonos, su-
aves o violentos según los casos, he-
mos tratado de influir, no muy comen-
dablemente siempre en la masa des-
preocupada, pues por ser «gregarias»
se ha insultado inclusive, impruden-
cia que no favorece mayormente,
cúpiendonos, ahí sí, los mejores eio-
gios y las glorias mayores a nuestras
acciones críticas frente a esa segun-
da concepción estatica del interés
por el dividendo.

Sin embargo, importa decir de in-
mediato que el último de los tres
preconceptos, o mito de la solución,
es el que en mayor grado interesa
analizar, desentrañando el fenómeno
hasta donde nos sea dable y ver en
qué medida se asienta la congruen-
cia de esa euforia estatista que en
potencia abrazan ciertos ex-anarquistas.

Hasta finalizadas las décadas de
los años 30 y 40 las naciones (en
modo especial las desarrolladas cul-
tural e industrialmente, cuyos proleta-
riados excelentemente combativos y
educados según usanza socialista y
revolucionaria existía, en ellos, en
nosotros, conciencia plena de poderlo

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

Entre tanto la farsa continúa. Farsa abacadabrante
de funestas consecuencias. En Occidente se conti-
núa destruyendo cantidades enormes de alimentos
a fin de mantener los precios y salvar los mercados.
Y por otra parte, en tanto que en Ginebra y en otras
capitales se continúa discutiendo sobre el desarme
o acerca de la «no-difusión» de armas nucleares,
en tanto que en todo el mundo se repiten declara-
ciones contra la bomba atómica, se continúa — en
todo el mundo — a prepararla y obtenerla en can-
tidades modestas o prodigiosas. En Estados Unidos,
en Rusia, en Francia, en China. Pronto será tam-
bién en Israel, India y... ¿por qué no en España o
en el Congo?...

LA BARRERA DE LA MUERTE

Mc Namara, el conspicuo secretario de Estado del
Gobierno Johnson viaja mucho. De sus viajes re-
gistra experiencias que le hacen conocer los secretos de la
guerra. Le es absolutamente necesario para ponerlos
en práctica en Vietnam, donde acaba de llegar direc-
tamente de Alemania. Tuvo ocasión de estudiar allí
las ventajas estratégicas del muro de la vergüenza
que divide Berlín en dos zonas. Atravesar el «muro»
sin la autorización debida constituye una proeza a
menudo pagada con la vida. Mc Namara piensa
poder hacer construir en Vietnam algo así como una
«barrera de la muerte». Trincheras, barricada o muro,
depende del terreno, minado de manera tal que quien
intente atravesarlo deje su pellejo en la partida.

Al parecer no existe la posibilidad de evitar las
infiltraciones de los guerrilleros. Llegan éstos por to-
das partes, se introducen no se sabe cómo y atacan
la retaguardia con acertados de toda suerte. El co-
lor se vanquá está encontrando allí la horma de su za-
pato.

Falta de imaginación y de escrúpulos, Mc Namara
acude al método conocido de la separación. Alema-
nia dividida en dos partes. Corea partida en dos. A
su vez Vietnam cortado por una inmensa y sangrien-
ta trincheira. El mundo partido en dos, en tres, en
mil pedacitos, estallando un día en explosión inmensa.
A ello nos conducen los cuervos de la guerra imagi-
nándose que al final quedarán solos viviendo de ca-
roña.

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

SUMA Y SIGUE

BECHIR Ben Yahmed, director de «Jeune Afri-
que», denuncia energicamente la criminal estu-
pidez que constituyen para los países del «ter-
cer mundo», los «desmedidos presupuestos de defen-
sa». Sobre todo, dice así se tiene en cuenta que hoy
los pequeños países no tienen ya la posibilidad de li-
quidar sus problemas por la fuerza de las armas.»
En su artículo titulado «El pan o los cañones», Ben
Yahmed declara que el opinión pública del «tercer
mundo» debería reaccionar contra un modo de obrar
que nos ridiculiza y compromete irremediamente
nuestro desarrollo. Para ello es necesario que se co-
nozan algunas simples verdades, a saber: que un
soldado cuesta al Estado — al contribuyente — tan-
to como un maestro de escuela; que el más mermado
cañón vale tanto como una escuela y que un avión
más o menos moderno equivale para el país que lo
compra (sin luego utilizarlo) al coste de una fábrica;
que un país como el de Arabia Saudita empleó re-
cientemente el total de los presupuestos reunidos de
diez países africanos, en una compra de armas efec-
tuada en Inglaterra...»

Todo esto confirma lo que decíamos la semana
pasada. Los recientes incidentes de la frontera sirio-
israelita constituyen otra aportación evidente. ¿De
dónde provienen las armas de Siria, donde no exis-
ten arsenales ni fábricas? En cuanto a Israel no ha-
ce mucho dimos a conocer la entrega por parte de
Alemania de un fuerte contingente de tanques ame-
ricanos, mediante autorización de Washington. Ale-
mania recibirá en cambio tanques más modernos.

No se encuentra Alemania en la situación econó-
micamente crítica por la que pasan los países afri-
canos. Pero se halla determinada por Estados Uni-
dos en materia de armamento. La crisis que se abo-
da actualmente en la Wermacht proviene de esta
superdicienda. Alemania está abligada a armarse. Pe-
ro ha de adquirir forzosamente, armas y aviones nor-
teamericanos, ya que Alemania misma no se halla
autorizada a construirlos. Ya se sabe que los Star-
fighter provocaron la pérdida de 35 aviadores de
primera fila. El secretario de Estado Norteamericano,
Mc Namara «aconsejó» a Von Hassel, ministro ale-
mán de la Defensa, la adquisición de cien «Phantom
F. H.» para reemplazar los aviones caudantes de la
pérdida de los aviadores y de rebote, del conflicto
interno del ejército alemán.

Entre tanto la farsa continúa. Farsa abacadabrante
de funestas consecuencias. En Occidente se conti-
núa destruyendo cantidades enormes de alimentos
a fin de mantener los precios y salvar los mercados.
Y por otra parte, en tanto que en Ginebra y en otras
capitales se continúa discutiendo sobre el desarme
o acerca de la «no-difusión» de armas nucleares,
en tanto que en todo el mundo se repiten declara-
ciones contra la bomba atómica, se continúa — en
todo el mundo — a prepararla y obtenerla en can-
tidades modestas o prodigiosas. En Estados Unidos,
en Rusia, en Francia, en China. Pronto será tam-
bién en Israel, India y... ¿por qué no en España o
en el Congo?...

LA BARRERA DE LA MUERTE

Mc Namara, el conspicuo secretario de Estado del
Gobierno Johnson viaja mucho. De sus viajes re-
gistra experiencias que le hacen conocer los secretos de la
guerra. Le es absolutamente necesario para ponerlos
en práctica en Vietnam, donde acaba de llegar direc-
tamente de Alemania. Tuvo ocasión de estudiar allí
las ventajas estratégicas del muro de la vergüenza
que divide Berlín en dos zonas. Atravesar el «muro»
sin la autorización debida constituye una proeza a
menudo pagada con la vida. Mc Namara piensa
poder hacer construir en Vietnam algo así como una
«barrera de la muerte». Trincheras, barricada o muro,
depende del terreno, minado de manera tal que quien
intente atravesarlo deje su pellejo en la partida.

Al parecer no existe la posibilidad de evitar las
infiltraciones de los guerrilleros. Llegan éstos por to-
das partes, se introducen no se sabe cómo y atacan
la retaguardia con acertados de toda suerte. El co-
lor se vanquá está encontrando allí la horma de su za-
pato.

Falta de imaginación y de escrúpulos, Mc Namara
acude al método conocido de la separación. Alema-
nia dividida en dos partes. Corea partida en dos. A
su vez Vietnam cortado por una inmensa y sangrien-
ta trincheira. El mundo partido en dos, en tres, en
mil pedacitos, estallando un día en explosión inmensa.
A ello nos conducen los cuervos de la guerra imagi-
nándose que al final quedarán solos viviendo de ca-
roña.

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

TRATA DE BLANCOS

El «Sunday Times» de Johannesburg notificaba el
9-10-66, que la policía sur africana aseguraba haber
liquidado una organización de traficantes de carne
humana. Se ocupaban sus componentes en hacer pa-
sar la frontera de Mozambique a portugueses de raza
blanca, dirigiéndolos hacia África del Sur, donde se
les proporcionaba trabajo con un salario vergo-
nosamente bajo. Las minas de África del Sur se cotizan
en la Bolsa Internacional y sus acciones aportan
dividendos. Todo ello a costa de la mano de
obra barata que abunda en extremo. A los negros,
legiones de parias explotados, se agregan ahora los
oobres blancos portugueses.

Vale decir que los portugueses residentes en Mo-
zambique no gozan de mejor situación que los que
residen en tierra lusitana y emigran legal o clan-
destinamente a tierras de Francia o de Alemania y
cayendo siempre en manos de ennegrosos...
Los explotados de África del Sur se hallan ni más
ni menos como los explotados de Europa y de Nuevo
México o de California. Por mil fronteras, en todos
los continentes, se filtran «portugueses» o medanos,
españoles o coyas, algerianos y sarracenos, esclavos
blancos, negros o cobizos, vendidos, entregados o
voluntarios, en procura de un trozo de duro mendru-
go.

FRANCO TIENE EL BRAZO LARGO

Parece ser que los Juegos Florales de la lengua ca-
talana habrían de tener lugar en Marsella, en 1967,
organizados por «Le Centre Culturel Catalán», aso-
ciación fundada en la misma ciudad de Marsella en
1918. Habrían de tener lugar...
Según «Le Canard Enchaîné», fecha 12-10-66, el mi-
nistro del Interior decidió dar fin a las actividades de
«Le Centre Culturel Catalán», ante la indicación «dis-
creta» del gobierno franquista. A nuestra idea nos
parece que la cosa no es posible. ¿No es equivocar
de medio a medio nuestro simpático colega, el satí-
rico «patito encadenado»? Preferimos creerlo así. Lo
contrario sería bien ingrato.

LOS COMUNISTAS EN LAS ELECCIONES SINDICALES FALANGISTAS

«Las elecciones sindicales organizadas en España
por la Central sindical oficial, que se halla en manos
de la «Falange», partido único, encontrarán en los
comunistas un aliado inesperado. Estos aportan ahora
su apoyo total a la participación masiva de los tra-
bajadores a las elecciones que comenzaron el 26 de
septiembre 1966 y que terminarán a mediados de
enero de 1967.»
Es lo que han hecho saber las organizaciones sin-
dicales clandestinas que se hallan agrupadas en la
Alianza Sindical.

Realizadas enteramente bajo el control del Estado,
estas elecciones concierne solamente a la base de
la jerarquía sindical oficial, ya que los dirigentes son
designados por el régimen franquista. El ministro fal-
angista José Solís Ruiz se halla al mismo tiempo a
la cabeza de los sindicatos «verticales» llamados así
porque reúnen a la vez a los patronos y a los obre-
ros. Entre las organizaciones que se declararon par-
tidarias de la participación en las elecciones — al
igual que los comunistas — se cuentan los diversos
movimientos de la Falange y las organizaciones agru-
padas en torno de la «Acción Católica», así como los
dirigentes de la «Alianza Sindical Obrera» (A.S.O.)
y los miembros de las «Comisiones obreras», que se
hallan influenciados por los comunistas y por los
«falangistas de izquierda».

Las organizaciones que constituyen la Alianza Sin-
dical (A.S.) a la que pertenecen la Unión General
de Trabajadores («U.G.T.»), la Solidaridad de Tra-
bajadores Vascos («S.T.V.») y la Confederación Na-
cional del Trabajo («C.N.T.»), anarquistas, insisten ante
los trabajadores para que se boyoteen las elecciones
y se baten por los sindicatos libres, independientes y
democráticos, que escapan a todo control del gober-
no. La Alianza Sindical considera que las elecciones
en curso no son otra cosa que una maniobra de más
para mantener y reforzar el control gubernamental
sobre los trabajadores. (Extraído y traducido de
«Europe Ouvrière», n.º 1060, miércoles 5 de octubre 1966.)
Esta información, que reafirma y amplia nuestras
informaciones orgánicas, habrán de servir de reflec-
ción a quienes aún dudan en cuanto a las activida-
des y las intenciones de los «compañeros» de la A.S.O.
Sobre todo deberán hacer pensar a todos y cada uno
que el verdadero campo de batalla se encuentra más
allá de los Pirineos. Y que la victoria corresponderá a
quienes se hallen al filo de los acontecimientos. Co-
munistas, falangistas y católicos estiman ganada la
batalla... Procuremos que no ganen — una vez más
— la guerra. (Pasa a la página segunda)

ESTATALES POR DESESPERANZA?

por Rómulo Chávez

En el mundo de la teoría política
existen tres formas preconcep-
tuales que canalizan a las mul-
titudes por las vías del estatismo: la
ignorante, del menor esfuerzo o men-
saje despreocupado; la interesada, la
que obtiene dividendos en todas las
formas, variedades y fisonomías y la
que incide en lo que el pensador fran-
cés, Bertrand de Jouvenel, ha dado
en llamar «mito de la solución». En
el primero y segundo de los incisos
y en sus partes demostrativas, mucha
ha sido la cantidad de tinta y papel
empleados, y en todos los tonos, su-
aves o violentos según los casos, he-
mos tratado de influir, no muy comen-
dablemente siempre en la masa des-
preocupada, pues por ser «gregarias»
se ha insultado inclusive, impruden-
cia que no favorece mayormente,
cúpiendonos, ahí sí, los mejores eio-
gios y las glorias mayores a nuestras
acciones críticas frente a esa segun-
da concepción estatica del interés
por el dividendo.

Sin embargo, importa decir de in-
mediato que el último de los tres
preconceptos, o mito de la solución,
es el que en mayor grado interesa
analizar, desentrañando el fenómeno
hasta donde nos sea dable y ver en
qué medida se asienta la congruen-
cia de esa euforia estatista que en
potencia abrazan ciertos ex-anarquistas.

Hasta finalizadas las décadas de
los años 30 y 40 las naciones (en
modo especial las desarrolladas cul-
tural e industrialmente, cuyos proleta-
riados excelentemente combativos y
educados según usanza socialista y
revolucionaria existía, en ellos, en
nosotros, conciencia plena de poderlo

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COLOMBIA

SYNDICALISTE A.I.T.

C.N.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

27 OCTOBRE 1966
NUMERO 425
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

LES LOUPS ENTRE EUX ANALYSE D'UNE EXPERIENCE DE COORDINATION

QUI n'a entendu maintes fois le bon « communiste » de la base, et même certains militants du parti, s'en prendre aux hautes sphères au sujet du « procès Ben Barka » ?

Nous nous garderons bien de les critiquer pour avoir dénoncé la poursuite de ces messieurs qu'on nomme grands; ils n'ont d'ailleurs pas été les seuls à mettre en cause le roi du Maroc et autres autorités d'ici ou de là, mais il reste des points noirs dans cette affaire et c'est de cela que nous voulons nous occuper.

En admettant que le véritable responsable de la disparition du leader marocain soit identifié et, toujours dans le domaine de suppositions, s'il est prouvé qu'il s'agit d'une « grosse légume », quel sera le verdict ?

Un vieux proverbe dit que les loups ne se mangent pas entre eux et l'histoire n'a fait que le confirmer à travers les siècles. Ne voit-on pas un Debré aller porter à Franco les millions du bon peuple français (information radio-diffusée le 19-10-66); et qu'est Franco d'autre qu'un assassin ?

Mais pour en revenir au procès, chacun sait le degré de responsabilité qui pèse sur le roi du Maroc; or, c'est précisément ce moment d'incertitude que l'U.R.S.S., ce pays du prolétariat et de la liberté (sic), a choisi pour inviter avec tous les honneurs que réclame son rang, le présumé instigateur de l'enlèvement de Ben Barka.

Nous savons que le parti communiste français n'en est pas à une piroquette près et qu'il trouvera bien une excuse pour expliquer cette nouvelle situation mais tout de même, n'y aura-t-il aucun militant de la base pour s'insurger contre cette politique de la main tendue vers l'ennemi ?

Cela fait rougir de honte des personnes qui n'ont rien de commun avec le « parti des travailleurs » à plus forte raison donc, tous ceux qui se sont manifestés en suivant les consignes du parti.

Pour nous, anarcho-syndicalistes, ce voyage du roi du Maroc en Russie n'est qu'une preuve supplémentaire de ce que nous avons toujours affirmé, c'est-à-dire que le régime soviétique est un oppresseur de peuples au même titre que n'importe quel régime capitaliste, y compris celui du Maroc ou d'Espagne avec lesquels il entretient des rapports très étroits.

Aussi, nous comprenons mal qu'il y ait encore des travailleurs

honnêtes qui se laissent encore séduire par l'espoir de se voir un jour libérés de leurs chaînes par les bolchevistes. Nous leur demandons seulement de bien vouloir réfléchir sur les avantages apportés aux peuples par la dictature du prolétariat qui sévit depuis près de cinquante ans et de comparer avec les services que cette même dictature a rendu au capitalisme international.

N'allez surtout pas croire que nous cherchons à faire de la politique; les partis politiques se valent tous dans la mesure où ils servent fidèlement les intérêts

d'une caste privilégiée au détriment de la classe des producteurs. D'ailleurs, nous tenons à rester axés sur le problème économique car toute la vie sociale reste assujettie à la nécessité non seulement de produire pour satisfaire les besoins de toute la population, mais en outre et surtout d'accorder à chacun la possibilité de consommer selon ses besoins.

C'est à cette tâche que les militants de la C.N.T. invitent leurs camarades de travail et c'est la raison pour laquelle les loups doivent être localisés et leurs méfaits dénoncés en tous lieux.

Dans le n° 422 du « C.S. » je lis l'article d'un camarade intitulé « Vitalité de l'Anarcho-syndicalisme » et signé « Un militant de la C.N.T. ». D'après sa lecture ce camarade opte pour le genre de coordination que quelques camarades et moi-même avons l'intention de développer d'abord sur le plan départemental, inter-départemental et si possible, si cela est positif sur le plan national. Pour quoi d'autres camarades ne suivraient-ils pas notre exemple ? Ce qui importe, ce sont nos organisations dans ce sens. Pour nous un seul syndicalisme est valable celui de la Confédération nationale, du travail, seul

organisme continuant la véritable tradition syndicale de Pouget, Pelloutier, c'est-à-dire, la disparition du patronat et du salariat, la répartition logique des richesses.

Nous ne devons pas faire comme font les centrales syndicales politisées et réformistes avec « le standard de vie des ouvriers » et que si ces ouvriers avaient découvert pas au revendications générales des ouvriers, mais plutôt pour des marchandages de caractère électoral ou de politique étrangère, selon que le gouvernement va ou pas dans le sens de Moscou. La C.N.T., les anarcho-syndicalistes et anarchistes qui la composent doivent, et cela est normal, être toujours aux côtés des ouvriers qui veulent se battre pour leur salaire, mais il faut également commencer à faire de la propagande pour leur démontrer que le syndicat n'est pas seulement l'organe de combat pour l'amélioration du confort, mais qu'il a aussi un but final : la construction d'une société meilleure où l'homme pourra s'épanouir en toute liberté. Mais il faut pour cela que disparaissent le patronat et le salariat. En somme, il est l'étape transitoire entre la société capitaliste et anarchiste. Son but : toute la production et la distribution dévolue aux syndicats; toute l'administration sociale aux communes. Nous considérons le syndicalisme comme thématique et philosophique; c'est pourquoi nous considérons que les libertaires qui militent soit à la C. G. T., soit à F. O., ne sont pas à leur place dans ces centrales et qu'on utilise le mot anarcho-syndicaliste dans ces aquariums, le dénature et font le jeu des politiciens et réformistes qui

composent ces centrales. Des plus ils trompent les ouvriers qu'ils engagent à adhérer à ces syndicats car, quand ces ouvriers découvrent de quel ramassis est composé la direction, pas mal retournent dans la nature; alors que si ces ouvriers avaient découvert la C. N. T., par leur combativité ils auraient renforcé nos positions dans la classe ouvrière au sein des usines, dans les ateliers, dans la campagne, partout où nous ne sommes pas toujours assez implantés et où ils sont l'objet d'une exploitation féroce de la part des gros propriétaires terriens qui forment la nouvelle féodalité campagnarde.

L'anarcho-syndicalisme, l'anarchie manque de militants pour être partout, car souvent si nous étions plus nombreux ou plus coordonnés, nous pourrions empêcher les politiciens soi-disant ouvriers et syndicalistes, de faire leur soupe et de tourner en rond.

Partout où ils se trouvent, les militants de la C. N. T. ou du mouvement libertaire, doivent prendre le

contact, coordonner leur action, faire face aux problèmes locaux, cantonaux, départementaux. Barrer la route aux mauvais bergers, qui n'ont en tête qu'une seule idée : conserver le fauteuil de député ou simplement de conseiller municipal. Nous devons démasquer et rendre la confiance aux ouvriers des villes et des campagnes et leur faire comprendre que le salut est dans l'homme, dans lui seul; mais pour cela il faut qu'il devienne adulte, qu'il pense par lui-même et qu'il rejette l'idée du chef. Et c'est là qu'intervient notre rôle d'éducateurs et militants révolutionnaires. Quand chaque homme aura compris que par la raison il peut se conduire par lui-même, un grand pas sera fait dans l'évolution des êtres; il ne restera plus qu'à employer la dernière arme : la grève générale, insurrectionnelle et expropriatrice pour que les ouvriers prennent en main les usines, les paysans les terres et la grande collectivité internationale se mettra en marche.

SENEZ

FREINET EST MORT!

L'instituteur Freinet est mort laissant à l'humanité un trésor pédagogique, au sein duquel, selon l'état de civilisation du pays, tous les enseignants s'efforcent de puiser des techniques nouvelles. La pédagogie Freinet n'est pas seulement un recueil de techniques, un système d'éducation faisant des enfants les collaborateurs de leurs enseignants, mais une méthode libertaire plaçant ces enfants dans une ambiance telle que leur personnalité individuelle puisse s'épanouir dans une libre association entre eux, mûrie par eux et partagée avec l'enseignant qui leur sert de guide.

Le cas Freinet n'est pas moins curieux sur le plan pédagogique que sur le plan social.

Quand je fus chargé d'un reportage dans son école, à Venise, Freinet était un militant bolcheviste actif, donc partisan de la dictature. Je suppose que ce sentiment s'atténuait au fur et à mesure que l'esprit libertaire avec lequel il construisait sa pédagogie se libérait des contraintes matérielles.

Car, au cours de cette enquête, ce qui m'étonna le plus, tout en me réjouissant fort, ce fut de rencon-

ter un enseignant qui s'efforçait avec succès de poursuivre l'œuvre des Ferrer, Paul Robin et autres, sans jamais vouloir reconnaître leur influence dans son déterminisme pédagogique.

Cet homme simple, « papa Freinet », comme l'appelaient ses élèves, nourrissait cet orgueil enfantin de vouloir être son propre créateur et chef-d'œuvre...

Nous avons beaucoup négligé son

DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTÉ

Ce nouveau livre que vient d'écrire l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.

C'est un livre qui peut être acheté et qui doit être lu par tous les travailleurs. Il est à la fois peu onéreux, riche en idées et facile à lire.

Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

œuvre dans nos milieux, parce que nombre d'entre nous lui tenaient rigueur de vouloir à la fois sculpter l'« homme libre » dans l'enfant tout en soutenant une philosophie politique qui niait l'individu dans le social... ou le réduisait au rôle d'esclave.

Oui, ce fut cela le cas Freinet, un homme merveilleusement doué, soutenu dans sa tâche par un compagnon combien éclairé... et qui, tous les deux ensemble, traquèrent une voie nouvelle, une technique libertaire capable d'arracher les enfants à la servitude scolaire, et les enseignants à la conception autoritaire de l'enseignement.

Contradiction merveilleuse, antinomie créatrice où la passion politique aveugle s'épuisait en vain devant la splendeur et l'épanouissement de la pensée libertaire.

Je suis convaincu que le cas Freinet, que la pédagogie de « papa Freinet » fut, à son insu, peut-être de le lui écrivis un jour) une des plus belles victoires de la pensée libertaire !

Et c'est pourquoi j'ai voulu apporter à sa mémoire et à son œuvre l'hommage de ma reconnaissance.

BRITEL

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

Vient de rééditer en microsilicon 45 tours une conférence de Sébastien Faure : « Naissance et Mort des Dieux » présentée par Jeanne Humbert. Prix : 8 f. On peut se le procurer 24, rue Ste-Marthe, ainsi que le « Disque du Souvenir » de Charles d'Avray, microsilicon 33 tours.

Tribune libre: CAPITALISME ET DEMOCRATIE

On peut considérer, en théorie, que le vol d'une partie de la force de travail du prolétaire, considéré du point de vue individuel, n'est pas la seule source du profit capitaliste. Celui-ci n'emploie pas en général un ouvrier mais un nombre variable d'ouvriers.

La mise en commun de la force de travail de chacun de ces ouvriers permet d'obtenir un effort productif nouveau qui n'est pas l'addition de ces forces mais bien davantage. Ce que dix hommes peuvent produire en une heure, un homme ne le réalisera pas en dix heures. Le capitaliste s'approprie donc, en plus d'une partie de la force de travail de chacun de ses ouvriers, la totalité de la force collective créée par le fait que ces ouvriers ont produit ensemble.

La mise en évidence de cette force collective montre à quel point son résultat, qui ne peut être attribué qu'à la collectivité elle-même, ne saurait être accaparé par une minorité que sous la forme d'un véritable vol.

BUT DE LA PRODUCTION CAPITALISTE

Logiquement et historiquement, la production a pour but de satisfaire les besoins immédiats, puis futurs, de la collectivité. Dans cette optique, la production est nécessairement subordonnée aux besoins, l'idée directrice des producteurs étant d'assurer la vie immédiate et future de l'ensemble de la population. Si les possibilités de production sont inférieures pour permettre d'envisager la satisfaction de l'ensemble des besoins il est nécessaire d'opérer une sélection dans le choix des produits et la production des denrées de nécessité première passera au premier plan.

L'introduction de la notion de profit, consécutive à la prise de possession, par une minorité, des moyens de production, bouleverse les données du problème. Il demeure, bien entendu, nécessaire d'assurer aux masses économiquement, et donc politiquement dominées, le minimum vital puisqu'il s'agit du réservoir de force de travail dont ne peut se passer la minorité dominante. Conjointement, la production est orientée vers la satisfaction des besoins luxueux de cette minorité. Mais la généralisation de la notion de profit, l'amélioration des techniques de production, amène le capitalisme à décider également de la consommation qui, sur un plan global, caractérisera le niveau de vie des classes laborieuses elles-mêmes. La notion de profit se substituant à celle

de besoin conditionne le choix des denrées à produire. En société capitaliste le produit qui sera lancé sur le marché n'est pas celui représentant le maximum d'utilité sociale mais celui susceptible de faire réaliser au possesseur des moyens de production, au capitaliste, le maximum de profit.

On parvient, en définitive, à un renversement des valeurs. La production qui, à l'origine, se trouvait conditionnée par les besoins réels, subordonnée à présent les besoins à sa propre fantaisie derrière laquelle se tient l'intérêt capitaliste. Peu importe donc l'utilité sociale des denrées créées à partir du moment où ces denrées peuvent amener la réalisation d'une large marge de profits. Ceci explique en grande partie le désordre de la production capitaliste, le développement incohérent de ses réalisations, les disproportions criantes qui apparaissent entre secteurs et entre régions dont certains sont délaissés au profit d'autres en raison non pas de leur manque d'intérêt sur le plan social mais en raison de leur manque d'intérêt sur le plan de la réalisation de profits. Ceci explique également le refus, de la part des finances et du gouvernement, d'accorder le soutien nécessaire à des réalisations d'un intérêt certain pour la collectivité mais financièrement non rentables ou de mettre en œuvre des techniques nouvelles avant que les anciennes n'aient épuisé les possibilités de profit.

L'automatisation devrait permettre à l'homme de se libérer d'un certain nombre de tâches dans la production en confiant, grâce aux progrès des techniques, ces tâches à un ensemble de machines dont les mouvements ont été préalablement coordonnés par l'homme lui-même. Cette libération, cette soumission des forces naturelles canalisées par la maîtrise technique de l'homme social doit aboutir, logiquement, à un gain de temps, à réduire le temps socialement nécessaire pour l'accomplissement d'un travail donné, et doit aboutir à la domination, qui aurait dû être suivie d'une « ensemble de production en le libérant d'un travail exclusivement manuel et concentré sur un seul stade du processus de production. Mais, en système capitaliste, les nouvelles techniques de production appartenant, non dans le but d'alléger le travail collectif mais dans celui d'accroître la productivité de ce travail et d'augmenter, par là-même, la marge de profits. Pour le capitaliste la machine ne représente pas un élé-

ment susceptible de réduire l'effort de l'ouvrier pour une même quantité de produits créés mais d'accroître cette quantité de produits créés pour un même temps, de travail de l'ouvrier et d'augmenter, ainsi les bénéfices. Aussi l'apparition de l'automatisation, qui aurait dû être suivie d'une réduction des horaires de travail, a-t-elle entraîné l'élimination d'une certaine quantité de main d'œuvre remplacée avantageusement par la machine, le chômage total ou partiel d'une partie des travailleurs antérieurement incorporés dans le processus de production.

Bien entendu, ce résultat repose au départ sur la conception fondamentale du capitalisme, selon laquelle le prolétaire et la machine sont assimilés à un même concept : le moyen de production. Il devient logique que, en partant de cette idée fondamentale, d'écarter de la production le moyen le moins rentable et le plus aléatoire dès lors que les progrès techniques peuvent le remplacer.

Quant au prolétaire, qui demeure auprès de la machine, pour pallier ses défaillances, la tâche de vérification qui lui est assignée le rabaisse lui-même au rang d'une véritable machine. Au lieu que le fait qu'une partie du travail matériel qui lui incombait soit effectué par la machine lui permette d'avoir une vue globale de la chaîne de production, il se trouve attaché à un travail mécanique dont le champ est extrêmement réduit, qui se répète, inlassablement, et ne possède, en soi, aucun sens. L'ouvrier, l'homme, qui devrait dominer la machine, fruit d'un effort collectif, se trouve au contraire dominé par elle. C'est elle qui lui impose son rythme de travail, qui règle la cadence de son existence. Ceci explique, dans une certaine mesure, la réaction des prolétaires devant l'apparition des premières machines qu'ils considéraient subjectivement comme des concurrents venant les priver de leur gagne-pain. Mais, au lieu de détruire les machines, le prolétaire a compris qu'il fallait s'en emparer, qu'elles représentent à la fois son œuvre, le résultat d'un effort collectif, et l'annonce d'une vie meilleure, que l'usage qu'en fait le capitalisme dans le but exclusif de réaliser un maximum de profits.

LA DOUBLE ALIENATION

Dans la société capitaliste moderne qui est une société de consommation et qui ne peut subsister, résoudre provisoirement ses contradictions internes, qu'en faisant appel aux mas-

ses laborieuses en tant que masses consommatrices, le prolétaire est doublement aliéné. La contradiction essentielle du capitalisme réside dans le fait de l'existence d'un immense potentiel de production en face de possibilités de consommation limitées par la forme même du système capitaliste, par le salariat accordant aux masses un faible pouvoir d'achat. Un exemple de cette contradiction, classique, est celui de la destruction volontaire de certaines denrées correspondant à des besoins effectifs de consommation mais non susceptibles de permettre la réalisation de profits importants (denrées alimentaires en période d'excellente récolte). Cette contradiction fondamentale devrait, si le capitalisme n'y trouvait un certain nombre de remèdes temporaires, de palliatifs, se cristalliser, dans une situation mettant face à face les forces prolétaires dans le dénuement et la minorité capitaliste à la tête d'une production qu'elle ne pourrait plus écouler en réalisant des profits. Mais l'un des palliatifs consiste précisément à faire appel aux masses laborieuses en tant que marché d'écoulement des marchandises et à relancer ainsi le cycle de production.

Cependant le fait que la production ne soit plus conditionnée par les besoins réels mais exclusivement par la réalisation de profits maximum implique que les produits créés par la volonté du capital ne trouveront pas obligatoirement acheteur ou trouveront acquiescent dans un ordre de priorité se rapprochant des besoins réels mais ne donnant pas la première place aux produits sur lesquels le capitaliste compte pour un profit maximum. Pour amener le travailleur à acquiescer ces derniers produits, le capitaliste en vient à la solution d'une mise en condition de l'acheteur qui doit s'orienter à sa propre volonté pour déterminer subjectivement l'ordre de priorité de ses besoins.

C'est l'un des aspects de la publicité, l'autre étant lié au problème de la concurrence entre capitalistes (aspect de la concentration du capital, la création de monopoles, tend de plus en plus à estomper).

Aliéné au niveau de la production, le travailleur l'est donc une seconde fois au niveau de la consommation parce que le capitaliste a décidé, en dehors d'une statistique des besoins réels, des denrées qui feraient l'objet d'un système de pressions orienté le consommateur vers un certain nombre de produits nés de techniques nouvelles et susceptibles de réaliser le maximum de profit, avant que ces

techniques ne soient généralisées ou dépassées.

Le fait de publicité entrant en ligne de compte lorsque le capitaliste établit le calcul de son taux de profit doivent être considérés comme étant couverts par une partie de la force de travail volée au producteur salarié. Ainsi c'est lui-même qui finance un ensemble de mesures destinées non pas à l'amélioration qualitative des produits créés mais uniquement à la placer dans un univers de besoins subjectifs. Cela ne signifie pas d'ailleurs que la production capitaliste toute entière est une production inutile. Ses denrées correspondent forcément et pour une large part à des besoins authentiques. La notion de besoins est d'ailleurs une notion variable qui se développe quantitativement et surtout qualitativement selon le système même du progrès scientifique.

Mais le progrès scientifique lui-même se trouve subordonné, en société capitaliste, à la réalisation de profits. C'est-à-dire qu'une découverte scientifique est exploitée non en fonction de son degré d'utilité sociale mais en fonction des possibilités de profit qu'elle annonce. Ainsi les chercheurs dont les travaux, principalement dans le domaine de la médecine, sont orientés, à l'exclusion de toute notion de besoins authentiques, vers la découverte de nouvelles techniques thérapeutiques, disposent - ils de moyens nettement insuffisants alors que des sommes énormes sont englouies dans des entreprises qui n'intéressent même pas directement la production, comme la publicité, par exemple. A la base de toutes les absurdités du système capitaliste se trouve la notion de profit.

Esclave dans ses conditions de travail, le prolétaire moderne l'est encore dans ses conditions de vie en général, dans le système de consommation qui le sollicite de toute part comme dans le loisir auxquels il peut atteindre en dehors du lieu de travail où il passe le plus clair de son temps. Les loisirs n'échappent pas à la règle du profit et ne donnent lieu à investissement financier que dans la mesure où l'opération envisagée apparaît rentable. Là encore, la production n'est pas conditionnée par l'apport réel qu'elle est susceptible d'amener mais par des règles de rentabilité. L'adjectif « commercial » définit la réussite ou l'échec de telle ou telle œuvre esthétique.

SEVY

(A suivre.)

C. N. T. — A. I. T. — J. S. R.

(Bretagne - Vendée)

Pour prolonger l'action des camarades Senez et Alexandre, les membres de la C.N.T., de l'A.I.T., et des J. S. R., sont invités à s'adresser à Yves-Michel Biget, rue des Garennes, Vertou-4.

Nous demandons un camarade conseiller adulte sur le plan C.N.T.-A.I.T. et un jeune adjoint sur le plan Jeunes syndicalistes révolutionnaires.

Egalement les Espagnols, Polonais, Italiens et autres étrangers peuvent lui écrire dans les langues suivantes : espagnol, allemand et anglais.

COMMUNIQUE

Nous faisons appel aux camarades de la C.N.T.E. et C.N.T.F. et aux groupements anarchistes des départements suivants : Orne, Mayenne, Sarthe, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, en vue de la formation d'un Comité de coordination anarcho-syndicaliste et anarchiste pour une propagande révolutionnaire syndicale en dehors des formations officielles d'intégrations à l'Etat, pour une action directe libertaire et anarchiste sans compromission avec des organismes qui n'ont rien d'anarchistes. Il est temps de s'affirmer et de reprendre l'agitation avec des anarchistes pour l'anarchie.

Un Comité provisoire est constitué pour le Maine-et-Loire et l'Indre-et-Loire.

Se mettre en rapport avec Alexandre René, 13, cité des Capucins, 49, Angers.

Pour l'Orne, la Mayenne, la Sarthe et le Loir-et-Cher : Senez André, Le Bourg, 72, la Chapelle Gauguain.

A. PLANINSKI

España al día

ACTUACION DEL SANTO OFICIO

Tres juicios inconclusos

MADRID. — Tres juicios por delito de manifestación no pacífica fueron señalados para celebrarse ante el Tribunal de Orden Público. El más importante de ellos, al menos en lo que se refiere a la pena solicitada por el fiscal, es en el que está procesado José-Manuel C. V., alumno del Estudio General de Navarra.

Dice el fiscal, en su escrito de conclusiones, que José-Manuel fue detenido en Pamplona poco antes de las ocho de la tarde del 29 de abril último, cuando se hallaba al frente de una manifestación no autorizada de estudiantes, de la que él era uno de los promotores. Agrega el representante del Ministerio Público que los manifestantes eran portadores de pancartas, en las que se pedían sindicatos libres y libertad para los universitarios detenidos en Barcelona, se proclamaba la solidaridad de los manifestantes con los de Barcelona y se exponía que los manifestados no eran comunistas.

También expone el representante de la Ley que la manifestación tuvo que ser disuelta por la fuerza pública después de las advertencias preceptivas. Solicita que José-Manuel sea condenado a siete años de prisión y a pagar cincuenta mil pesetas de multa.

Habla el defensor, en su correspondiente escrito, de la solidaridad de los estudiantes de los universitarios de Barcelona, en demanda de la libertad de asociación, acogidos en el Fuero de los Españoles, y denegada — dice — por la Administración. Mantiene que, por las razones expuestas, se celebró en Pamplona una manifestación de estudiantes del Estudio General de Navarra, centro docente de la Iglesia, regido por el «Opus Dei» y reconocido por el Estado. El procesado — agrega — es un ejemplar alumno y presidente del Consejo de Distrito de la Asociación Profesional de Estudiantes, de creación ministerial. Asegura también el letrado, don Jorge Carreras Llanusa, que consta que José-Manuel fue el promotor de la manifestación y que ésta fue pacífica, disolviéndose a requerimiento de la fuerza pública. Niega que, en todo lo expuesto, pueda haber el menor indicio de delito y solicita la absolución de su patrocinado.

UN MANIFESTANTE DE BARCELONA

Otro de los que han ocupado el banquillo de los acusados ante el Tribunal de Orden Público es José Luis M. S., a quien defiende don Pedro Garcés Brusés.

El fiscal en su escrito de conclusiones, mantiene que se celebró en Barcelona, el 28 de abril del presente año, una manifestación de estudiantes universitarios no autorizada en la que se pedía a voces libertad sindical y la dimisión del rector de la Universidad. Agrega el representante de la Ley que la manifestación recorrió varias calles y que, a su paso por la plaza de Cataluña, los manifestantes promovieron gran alboroto, obstaculizando la circulación, por lo que tuvo que intervenir la policía en el paso de Gracia, con el fin de restablecer el orden.

Refiriéndose concretamente al encartado, expone que ese estudiante de

Arquitectura y que se destacó en la manifestación como uno de los más bulliciosos y exaltados manifestantes. Solicita que sea condenado a tres meses de arresto.

El defensor niega la última afirmación del representante del ministerio público y solicita la absolución del ocupante del banquillo.

UN INTENTO DE MANIFESTACION EN SEVILLA

José C. D., residente en Rinconada (Sevilla), es el encartado en otro sumario de Orden Público que también tenía que comparecer en estrados para responder del delito que se le imputa.

Según el representante de la Ley, a fines de abril del presente año circularon por Sevilla y poblaciones inmediatas numerosas octavillas en las que se invitaba a los obreros a manifestarse, el día 1 de mayo en la Avenida de José Antonio sevillana, desde la Catedral a la Plaza Nueva.

Asegura el fiscal que José, con un grupo de personas del lugar de su residencia, se trasladó a Sevilla y, al frente de sus convecinos se encaminó a la Plaza Nueva, siendo detenido por la policía, como el más caracterizado, a pesar de que la manifestación fue desarticulada y no llegó a formalizarse. Expone igualmente el representante de la Ley que el encartado tiene antecedentes penales por malversación, con lo cual suma al delito la agravante de reiteración. El representante del ministerio público opina que se le debe imponer la pena de 6 meses de arresto y diez mil pesetas de multa.

ELECCIONES DIRIGIDAS

En las elecciones municipales que acaban de anunciarse para los dominios de Franco podrán participar a terceras partes: a) los cabezas de familia; b) el sindicato oficial; c) las entidades. Las votaciones tendrán lugar los días 13, 20 y 27 de noviembre próximo. El «ciudadano de la calle», como se dice en el mundo anglosajón de nuestros días, no tendrá, pues, ni voz ni voto en dichas elecciones si no da la casualidad de que es cabeza de familia, si no pertenece al sindicato vertical y si no se halla adscrito a los servicios de alguna entidad económica, cultural o profesional. Tampoco podrá el «hombre de la calle» controlar los votos y el escrutinio. En una palabra, las elecciones municipales franquistas serán unas elecciones franquistas más, con toda la burla e inconvenientes que dicho tipo de elecciones entrañan.

Desde Felipe V, ningún rey ni dictador español ha aventajado a Franco en la permanencia de la Jefatura del Estado

por PABLO VELASCO

El 1.º de octubre del presente año, Francisco Franco Bahamonde, ha cumplido los 30 años de caudillaje que le confirió la Junta Militar de Burgos el 1.º de octubre del 1936 bajo los auspicios de una España desvertebrada y sometida a una cruenta guerra civil sangrienta que él desencadenó y dirigió poniéndose al frente del levantamiento militar fascista del 18 de julio de 1936.

No es mi intención hacer un análisis crítico e histórico de la pasión enardecida y alocada, puesta al servicio de la reacción, con la que Franco presidió durante los tres años de nuestra guerra civil española en la que quedaron rotos los destinos de España, y no solamente los destinos de España, sino también, y como consecuencia de la guerra, infindada de familias y de hogares quedaron rotos y desarticulados, más de un millón de muertos hacinados por las carreteras y las tlapas de cementerios y la ruina moral, económica e intelectual de un pueblo que estaba en flor de rejuvenecerse por sí mismo.

Mucho es lo que se ha escrito de lo que fue nuestra guerra civil española en libros, folletos, artículos y otras publicaciones, en todas las lenguas. En ellos, y en particular la Historia de la Guerra Civil Española de Julián Zugazagoitia, detenido por el Gestapo en Francia y conducido a España donde fue vilmente asesinado por el gobierno del general Franco en compañía de Cruz Salido, Luis Companys y nuestro Juan Perón, han dejado como testimonio documental para la eternidad, y aún no se ha terminado de escribir la verdadera historia de la guerra civil española, el crimen y la traición de un hombre, que hoy tanto laurea la prensa española, y que el 1.º de octubre cumplió los 30 años de caudillaje, de dirigismo, de represión y de amordazamiento y que ha sabido castigar, para largos años, la conciencia sentimental y el espíritu de un pueblo que hoy se esfuerza por salir del anonimato para democratizar el país poniéndolo a la altura y si posible a la cabeza de los pueblos libres de Europa.

De lo que trataremos, es de hacer ver que Franco, no ha sido impuesto al frente de los destinos de la nación por la «gracia de dios» como hoy dicen los plumíferos servidores del régimen que tanto le agasajan.

Franco, se impuso a sí mismo, después de anular a los que podían estorbarle o hacerle sombra, y se impu-

so por las espaldas reunidas en las salas de banderas y con la complacencia de la Iglesia y los jerarcas del movimiento tradicionalista y de Falange que vieron en el general Franco el único hombre capaz de llevar adelante la guerra y conducirla hasta la victoria, desalojando más allá de la frontera preñada al ejército de la República, moral y físicamente destruido, dejar aplastada la República Española, a la que Franco había jurado fidelidad, y con ella hundió también todos los anhelos de libertad, de cultura y de progreso social, que el pueblo español se dio el 14 de abril de 1931 y que refrendó en las elecciones generales del 16 de febrero de 1936, para sentar sobre España un régimen de genocidio y de vergüenza que todos conocemos, y que todos los españoles, incluidas también las democracias del mundo entero, somos los culpables y los responsables de que Franco, con su nefando gobierno, haya podido festejar hoy los 30 años de vasallaje, de amordazamiento y de tiranía.

La vida de Franco, si ojeamos a un rasgo someramente su pasado, veremos que está jalonado de horrores, al menos presididos por él, de traiciones y de odios a la verdadera España democrática, pensante y liberal. Por ahí vuela por sus propias alas un libro «Franco» editado magistralmente por «Ruedo Ibérico», que pone de relieve y al descubierto, con una copiosa documentación, la vida de Francisco Franco, desde su niñez, pasando por la Academia Militar y la guerra de Marruecos hasta nuestros días, libro que recomendamos para aquel que no lo haya leído.

Un ligero repaso a la historia de España, nos permite constatar que Franco, por beneplácito o cobardía de las democracias, y también de los españoles todos, es uno de los estadistas dictadores que más años lleva reinando como caudillo en el pueblo español.

Con la entrada en España de la Casa de los Borbones, se enfilan como su primer representante Felipe V el Animoso, que establece las directrices de los modernos estados. Se crean los ministerios y el profesionalismo militar. Son las tónicas históricas que siguen otras naciones con su entrada en el siglo XVIII.

Desde entonces a esta parte, a ex-

cepción del citado Felipe V que ostentó la corona por un espacio de 46 años, durante sus dos ocasiones, ningún rey ni jefe de Estado a aventajado al dictador Franco.

Así Fernando VI, reinó 13 años; Carlos III, 29; Carlos IV y Fernando VII, 19 años; Isabel II, 25 años; Amadeo I, 2 años; Alfonso XII, 10; y Alfonso XIII, 29 años.

En cuanto a la Casa de Austria, Carlos I, reinó 38 años; Felipe II, 42; Felipe III, 23; Felipe IV, 44; y Carlos II, 25 años.

Tanto en el periodo de los Austrias como durante el de los Borbones y ahora con el general Franco, España no ha conocido un periodo de paz y tranquilidad. Así destacaron en primer lugar las guerras y luchas de los Comuneros de Castilla; las Germanías y las guerras con Francia en constante duesto en hombres, dinero y la ruina económica del país. Incontables cuarteladas, pronunciamientos y luchas intestinas se han desarrollado en España durante todo el tiempo de las monarquías y de las repúblicas, las dos que ha conocido España, caracterizándose así el reinado de Isabel II mantenido por los generales O'Donnell y Narváez.

Con Carlos II tienen lugar las guerras de revolución que, para desviarnos, se abren nuevas campañas contra Francia y Marruecos, que, a la vez que los disturbios sociales interiores toman caracteres de gravedad. La entrada de la Casa de Borbón costó a España la sangrienta guerra de sucesión y la pérdida de la hegemonía nacional así como numerosos Estados en virtud del Tratado de Utrecht, con la cesión del Peñón de Gibraltar, tan en boga hoy y que tanto cacarean y reivindican los jefes de la jefatura del Estado franquista. Ellos lo perdieron, los militares, y ahora después de los años lo reivindican como si nosotros los españoles fuéramos con ello la gloria solucionada con la reconquista del Peñón, cuando lo importante para el pueblo español es de reconquistar primeramente su soberanía, la libertad de pensar, de sentir y de expresarse con arreglo a sus ideas y sus creencias y la libertad de vivir libremente sin temor a caer en las camarillas de policía por el delito de defender sus derechos humanos y mantenerse en la integridad y la honrra de sus ideales.

Toda la vida española, si nos remontamos a varios siglos atrás y especialmente examinamos los 30 años de caudillaje franquista, vemos que todo ha sido un continuo desastre en lo político y en lo social y que las cuarteladas, y el insurgimiento de las masas obreras por la defensa de sus derechos no han tenido un momento de reposo.

La mejor y más palpable forma de examinar fría y objetivamente los 30 años de soberanía dictatorial franquista, será cuando en el futuro podamos hacer un análisis profundo y analítico, en nuestro propio país, de estos 30 años de predominio personal. Pero todo tiene su principio y su fin en la vida. Puede, que tal y como se está poniendo y progresando las cosas en España y que la salud y los años de Franco así lo requieren con toda urgencia, pronto empiecen a ocurrir cambios de alguna importancia en la gobernación del país. Sería de desear que así fuera, aunque nosotros los exiliados y los libertarios en particular, no podemos hacernos muchas ilusiones en lo que se refiere a la naturaleza de los mismos.

La verdad es que están ocurriendo cosas, algunas inauditas, como ese apaleamiento de los curas en Barcelona, la agitación obrera y estudiantil, la agitación de los falangistas de la Guardia contra Franco y el «Opus Dei» y los carlistas de Navarra en Monte-Jurra gritando viva la libertad. Inconcebible, y la oposición al franquismo que se ensancha y progresa más cada día, todo ello hace pensar que los días de la dictadura están ya contados y que el aparato franquista se desmorona desde sus propios cimientos y que todo ello permite creer y abrigar serias esperanzas en un futuro próximo cambio dentro de las estructuras políticas del país.

A nosotros corresponde, a todos los españoles amantes de la libertad, de la democracia y de la justicia social y política de España, el estar vigilantes ante los acontecimientos que se puedan precipitar en nuestro país y a nosotros los libertarios, hombres del mañana, en el resurgimiento nacional de la C.N.T. y de las ideas libertarias, pensemos seriamente en poner término a nuestras torpes querrelas personalistas y orgánicas que tanto nos amargan y debilitan y preparémosnos con pensamiento fraternal a la reconstrucción de la nueva España para que la C.N.T. dentro de la Alianza Sindical Española, pueda adquirir el rango de personalidad, de prestigio y de potencia que tuvo en el 1936.

Soy de opinión que, para ello, como antes, es necesaria la coexistencia armoniosa de las tres ramas que componen el conjunto libertario sin abdicación ni sometimiento de ninguna de ellas a las demás.

Estimo que la valorización y homogeneidad del movimiento se pueden obtener precisamente respetando la personalidad de cada uno de sus componentes, organismos e individuos, y éstos, a su vez, manteniendo y valorizando la integridad de los principios comunes.

Sobre estas bases simples, pero indispensables, se puede llegar a recuperar el terreno perdido, y se puede igualmente llegar a ser lo que fuémos: un movimiento que merezca la admiración y la confianza del Pueblo y que era temido, pero respetado, por nuestros adversarios.

F. PEREZ

COMO SI TAL COSA

Por Antonio Pereira

CUANDO los últimos combatientes españoles, al empezar el 1939, atravesaron los Pirineos, nadie sabía a ciencia cierta qué era lo que iba a suceder. Una cosa era segura: que ellos pertenecían a un ejército derrotado y que iban a ser reclusos en los campos de concentración de la democrática Francia. A sus espaldas no habían dejado tierra quemada porque ellos no pertenecían a un ejército de profesión ni a un ejército mercenario y, además, las tierras, las aldeas, los pueblos y ciudades eran de ellos; ellos las habían labrado año tras año, de generación en generación; ellos habían edificado todo aquello y no podían quemarlo ni destruirlo. Estaban convencidos que de allí a unos meses, o a lo sumo un par de años, volverían a las tierras que una coalición internacional les había obligado a abandonar.

La gracia de una rápida vuelta estaba aventajada por el hecho de una guerra mundial a la vista entre Estados democráticos y Estados totalitarios que formaban parte — éstos — de la coalición que había ayudado a Franco. Nadie suponía que en caso de una victoria democrática la situación no habría evolucionado a nuestro favor. También se debía por descontento que Franco habría seguido la suerte de los dos dictadores que tan eficazmente le habían ayudado con hombres, dinero y armas. Como todos sabemos, no fue así, y mientras la situación política y económica iba desenvolviéndose a lo largo de 36 años, nosotros nos hemos ido gastando, envejeciendo y neutralizando mientras nuestros cuadros iban aclarándose por la desaparición y defecación de muchos compañeros, sea en el exilio o en el interior.

Desde el 1945 hasta la fecha, nosotros, arrastrados por las varias corrientes existentes en la C.N.T., hemos tergiversado, mientras el imperativo categórico era y es la acción directa y de constante cara a España, con todos los medios a nuestra disposición. Algunos conscientemente, otros inconscientemente, hemos hecho la organización, y todo esto ha influido para que se retrasara la solución del problema que se llama España. Ha podido más el orgullo, si orgullo se puede llamar, de defender puntos de vista particulares; ha podido más el ahínco que hemos puesto para continuar absurdas rencillas, mientras España se desangraba y era vendida, mientras los españoles que combaten solos el régimen bajo el telón de hierro de una dictadura que tiene el aval y la ayuda moral y material de casi todas las democracias de un mundo mal llamado libre. Nuestro deber como hombres y como confederales era y es ayudar a la resistencia del interior con todos nuestros medios. Era ir a España para combatir el régimen con los mismos medios y armas que éste ha usado y usa contra los obreros e intelectuales que no están de acuerdo con la infamia organizada. Ahora es tarde, pero otros hechos políticos han intervenido; una nueva economía está suplantando la antigua con unas consecuencias incalculables para el proletariado de todo el mundo.

Nosotros, con nuestros sinsabores y nuestras incompreensiones, hemos contribuido y permitido, por lo que a España se refiere, a que esto ocurriera y que el régimen se consolidara hasta llegar al punto que hoy, 1966, los capitales que el occidente democrático está empleando en España hacen más difícil un cambio radical, digamos revolucionario en lo político y en lo económico.

Ellos creyeron, quizás, ¡oh, fuerza de las ilusiones!, que iban a salvar España, que podían jugar al fascismo, que merecía una acción política para la cual se necesitaban otros hombres, otras condiciones, otros medios y otras presiones, habrían puesto en la calle de los presos, habrían transformado los sindicatos existentes siguiendo la táctica de los comunistas y en competencia con éstos, modificando así la política y el destino de España.

Mas, antes de sentarse a la mesa de los señores, se estrecharon con éstos las manos.

Ellos creyeron, quizás, ¡oh, fuerza de las ilusiones!, que iban a salvar España, que podían jugar al fascismo, que merecía una acción política para la cual se necesitaban otros hombres, otras condiciones, otros medios y otras presiones, habrían puesto en la calle de los presos, habrían transformado los sindicatos existentes siguiendo la táctica de los comunistas y en competencia con éstos, modificando así la política y el destino de España.

Mas, antes de sentarse a la mesa de los señores, se estrecharon con éstos las manos.

Ellos creyeron, quizás, ¡oh, fuerza de las ilusiones!, que iban a salvar España, que podían jugar al fascismo, que merecía una acción política para la cual se necesitaban otros hombres, otras condiciones, otros medios y otras presiones, habrían puesto en la calle de los presos, habrían transformado los sindicatos existentes siguiendo la táctica de los comunistas y en competencia con éstos, modificando así la política y el destino de España.

Mas, antes de sentarse a la mesa de los señores, se estrecharon con éstos las manos.

Ellos creyeron, quizás, ¡oh, fuerza de las ilusiones!, que iban a salvar España, que podían jugar al fascismo, que merecía una acción política para la cual se necesitaban otros hombres, otras condiciones, otros medios y otras presiones, habrían puesto en la calle de los presos, habrían transformado los sindicatos existentes siguiendo la táctica de los comunistas y en competencia con éstos, modificando así la política y el destino de España.

Mas, antes de sentarse a la mesa de los señores, se estrecharon con éstos las manos.

Ellos creyeron, quizás, ¡oh, fuerza de las ilusiones!, que iban a salvar España, que podían jugar al fascismo, que merecía una acción política para la cual se necesitaban otros hombres, otras condiciones, otros medios y otras presiones, habrían puesto en la calle de los presos, habrían transformado los sindicatos existentes siguiendo la táctica de los comunistas y en competencia con éstos, modificando así la política y el destino de España.

Mas, antes de sentarse a la mesa de los señores, se estrecharon con éstos las manos.

Ellos creyeron, quizás, ¡oh, fuerza de las ilusiones!, que iban a salvar España, que podían jugar al fascismo, que merecía una acción política para la cual se necesitaban otros hombres, otras condiciones, otros medios y otras presiones, habrían puesto en la calle de los presos, habrían transformado los sindicatos existentes siguiendo la táctica de los comunistas y en competencia con éstos, modificando así la política y el destino de España.

Mas, antes de sentarse a la mesa de los señores, se estrecharon con éstos las manos.

Ellos creyeron, quizás, ¡oh, fuerza de las ilusiones!, que iban a salvar España, que podían jugar al fascismo, que merecía una acción política para la cual se necesitaban otros hombres, otras condiciones, otros medios y otras presiones, habrían puesto en la calle de los presos, habrían transformado los sindicatos existentes siguiendo la táctica de los comunistas y en competencia con éstos, modificando así la política y el destino de España.

Mas, antes de sentarse a la mesa de los señores, se estrecharon con éstos las manos.

Ellos creyeron, quizás, ¡oh, fuerza de las ilusiones!, que iban a salvar España, que podían jugar al fascismo, que merecía una acción política para la cual se necesitaban otros hombres, otras condiciones, otros medios y otras presiones, habrían puesto en la calle de los presos, habrían transformado los sindicatos existentes siguiendo la táctica de los comunistas y en competencia con éstos, modificando así la política y el destino de España.

Mas, antes de sentarse a la mesa de los señores, se estrecharon con éstos las manos.

Ellos creyeron, quizás, ¡oh, fuerza de las ilusiones!, que iban a salvar España, que podían jugar al fascismo, que merecía una acción política para la cual se necesitaban otros hombres, otras condiciones, otros medios y otras presiones, habrían puesto en la calle de los presos, habrían transformado los sindicatos existentes siguiendo la táctica de los comunistas y en competencia con éstos, modificando así la política y el destino de España.

Mas, antes de sentarse a la mesa de los señores, se estrecharon con éstos las manos.

Ellos creyeron, quizás, ¡oh, fuerza de las ilusiones!, que iban a salvar España, que podían jugar al fascismo, que merecía una acción política para la cual se necesitaban otros hombres, otras condiciones, otros medios y otras presiones, habrían puesto en la calle de los presos, habrían transformado los sindicatos existentes siguiendo la táctica de los comunistas y en competencia con éstos, modificando así la política y el destino de España.

Mas, antes de sentarse a la mesa de los señores, se estrecharon con éstos las manos.

JOVENES Y VIEJOS

NO creo que el anarquismo haya sido, sea, ni pueda ser, una exclusiva para jóvenes o viejos.

La interpretación de los principios ácratas ni se ajustan ni pueden ajustarse a los años que, cada uno de nosotros, podamos tener. Nada tiene que ver la cantidad de años con la interpretación consecuente de las ideas.

Los años pueden en algunos casos (no en todos) ser causa de mayor o menor dinamismo, y ello según los hombres; pero es todo.

La buena o mala interpretación de los principios ácratas va, o está ligada, al temperamento y sentir de cada uno de nosotros, lo que quiere decir, según mi manera de ver las cosas, que el anarquismo es no sólo una filosofía, pero también un sentimiento.

Pueden, deben, y tienen que haber siempre criterios individuales de unos que no converjan con el de otros (lo que representa riqueza de individualidades); pero las ideas están por encima de todo y éstas deben tender a unírnos y no a separarnos. Partiendo de esta concepción de las cosas, tienen que causar extrañeza el que pueda producirse la menor animosidad y mucho menos un abismo entre los hombres del movimiento anarquista.

Vaya una pregunta: ¿Desde qué edad y hasta qué edad se es joven, y a partir de qué edad se es viejo? Dudo que haya nacido hasta ahora el Rey Mago que pueda contestar satisfactoriamente a estas preguntas.

Errores podemos cometerlos todos, no importa la edad, puesto que todos somos fallibles; mas lo único que cabe también, sin tener en cuenta los años, es ser los suficientemente consecuentes para querer y saber reconocerlos. Ello no sólo no puede restar personalidad al individuo, sino que, por el contrario, tiende a elevarle y enaltecerle.

Si solemos a menudo afirmar que reconocer errores es de sabios, no estaría demás que pudiésemos de acuerdo nuestro decir y nuestro hacer, pues más que las palabras son los hechos los que valorizan o desvalorizan al ser humano.

Todos recordamos (con cierta nostalgia, es cierto, pero al mismo tiempo con alegría y orgullo) lo que llegó a ser nuestro Movimiento en España antes de julio del 36. Más no cabe duda alguna que ello fue debido no a la miseria que sufría el pueblo español como algunos pretenden, sino al común esfuerzo de todos, jóvenes y viejos, pues todos estábamos dispuestos a todas horas a dar lo mejor de nosotros mismos por la causa común. Todo cuanto sabíamos y valoramos lo poníamos al servicio de las ideas (cada uno desde nuestro respectivo lugar) y estas florecían a ojos vistas y con mayor empuje cada día, y no dudemos que el motivo o razón principal del alzamiento fascista en julio del 36 fue precisamente el de aniquilar, y si posible, arrancar hasta las raíces más profundas toda la semilla ácrata que veníamos sembrando.

El hambre y la miseria a todo tirar hubiese forjado rebelde sin conciencia, que no importa qué partido político hubiese podido y sabido acallar lanzándonos unas migajas, y aquí hubiese terminado todo.

El problema era más serio y de mayor envergadura. El pueblo español iba tomando velozmente conciencia de lo que quería. No aspiraba a

unas migajas solamente, sino al todo, y para aniquilar este anhelo se conatos contra el anarquismo y las democracias. Sabían positivamente unos y otros que no intervenir entonces y dejar desarrollarse aquella siembra unos años más, la cosecha no dejaba lugar a dudas. El anarquismo hubiese dado un ejemplo de vida social que podía servir de aurora luminosa al proletariado internacional.

Después de tantos años pasados y después de tanto crimen como han cometido, el asunto no se ha resuelto completamente como ellos hubiesen deseado. Ahí están patentes los verticalismos de la A. S. O. y de los verticalistas, últimos colchazos de la hiena moribunda, pero siempre dispuestos a morder y a hacer daño.

No me propongo con las presentes líneas ni dar coba ni acusar a nadie, como tampoco es mi propósito el querer «conciliar». Sólo me guía el deseo de exponer mi opinión y mi sentir sobre un problema que debe, creo, interesar a todos los compañeros, pues del buen razonar de todos depende y dependerá más cada día, el vigor y la pujanza del movimiento anarquista en general.

Es cierto que las simpatías o antipatías ni se venden ni se compran, pero no es lógico que al proponerse o al hacerse algo se rechace o se apruebe según sea el proponente, y según también quien sea el que haya realizado la cosa. Esto quiere decir que hay que desear de nuestro año lo que el problema personal para dar valor, cabida y calor al problema de principios. Estos y nuestra conducta de hombres íntegros fue lo que nos atraía las simpatías del pueblo español, y éstos deben ser hoy, y en todo momento, los que guien nuestros pasos hacia la meta donde pudimos llegar en 1936.

Soy de opinión que, para ello, como antes, es necesaria la coexistencia armoniosa de las tres ramas que componen el conjunto libertario sin abdicación ni sometimiento de ninguna de ellas a las demás.

Estimo que la valorización y homogeneidad del movimiento se pueden obtener precisamente respetando la personalidad de cada uno de sus componentes, organismos e individuos, y éstos, a su vez, manteniendo y valorizando la integridad de los principios comunes.

Sobre estas bases simples, pero indispensables, se puede llegar a recuperar el terreno perdido, y se puede igualmente llegar a ser lo que fuémos: un movimiento que merezca la admiración y la confianza del Pueblo y que era temido, pero respetado, por nuestros adversarios.

El problema era más serio y de mayor envergadura. El pueblo español iba tomando velozmente conciencia de lo que quería. No aspiraba a

unas migajas solamente, sino al todo, y para aniquilar este anhelo se conatos contra el anarquismo y las democracias. Sabían positivamente unos y otros que no intervenir entonces y dejar desarrollarse aquella siembra unos años más, la cosecha no dejaba lugar a dudas. El anarquismo hubiese dado un ejemplo de vida social que podía servir de aurora luminosa al proletariado internacional.

Después de tantos años pasados y después de tanto crimen como han cometido, el asunto no se ha resuelto completamente como ellos hubiesen deseado. Ahí están patentes los verticalismos de la A. S. O. y de los verticalistas, últimos colchazos de la hiena moribunda, pero siempre dispuestos a morder y a hacer daño.

No me propongo con las presentes líneas ni dar coba ni acusar a nadie, como tampoco es mi propósito el querer «conciliar». Sólo me guía el deseo de exponer mi opinión y mi sentir sobre un problema que debe, creo, interesar a todos los compañeros, pues del buen razonar de todos depende y dependerá más cada día, el vigor y la pujanza del movimiento anarquista en general.

Es cierto que las simpatías o antipatías ni se venden ni se compran, pero no es lógico que al proponerse o al hacerse algo se rechace o se apruebe según sea el proponente, y según también quien sea el que haya realizado la cosa. Esto quiere decir que hay que desear de nuestro año lo que el problema personal para dar valor, cabida y calor al problema de principios. Estos y nuestra conducta de hombres íntegros fue lo que nos atraía las simpatías del pueblo español, y éstos deben ser hoy, y en todo momento, los que guien nuestros pasos hacia la meta donde pudimos llegar en 1936.

Soy de opinión que, para ello, como antes, es necesaria la coexistencia armoniosa de las tres ramas que componen el conjunto libertario sin abdicación ni sometimiento de ninguna de ellas a las demás.

Estimo que la valorización y homogeneidad del movimiento se pueden obtener precisamente respetando la personalidad de cada uno de sus componentes, organismos e individuos, y éstos, a su vez, manteniendo y valorizando la integridad de los principios comunes.

Sobre estas bases simples, pero indispensables, se puede llegar a recuperar el terreno perdido, y se puede igualmente llegar a ser lo que fuémos: un movimiento que merezca la admiración y la confianza del Pueblo y que era temido, pero respetado, por nuestros adversarios.

Franquismo y humanismo

El día 4 de los corrientes, Castellanaudary (Aude) fue teatro de un horrible accidente. Un car, que transportaba algunas familias de estos obreros que vienen de España para ganar con las vendimias lo que allí se les niega, se paró un momento al borde de una carretera para que los niños del convoy pudieran hacer sus pequeñas necesidades. Uno de estos, llevado por ese impulso que tienen las criaturas arrancadas a correr para atravesar la carretera en el preciso momento que llegaba un automóvil que no pudo evitarlo. El choque fue de una tal violencia que el pobre chiquillo, 9 años, murió en el acto. No vamos a narrar la tragedia de los padres porque ya se puede imaginar.

Estos, pidieron a las autoridades francesas, en la ocurrencia al Ayuntamiento de Castellanaudary, que les indicara lo que tenían que hacer para poderse llevar con ellos a España el cuerpo de su hijo. Tanto el Alcalde como el personal de dicha administración municipal pidieron inmediatamente a la Prefectura del departamento lo que tenía que hacerse en tal caso. La Prefectura dio toda clase de detalles y facilidades, pero no se podía eludir la suma a pagar de ochenta mil francos antiguos que era el coste de toda una serie de trámites de carácter internacional y el embalsamar el cuerpo del difunto. Hagamos notar que la triple caja obligatoria para el traslado de los restos fuera del país así como los gastos ocasionados en el hospital y otros fueron tomados a cargo del Ayuntamiento.

Quedaba por resolver la cuestión de los ochenta mil francos que, como

podrá suponerse, no disponían los infortunados padres. El secretario del Ayuntamiento de Castellanaudary se puso al habla con el consulado franquista de Perpignan, exponiéndole los hechos, comunicándole el que habían hecho las autoridades y le pidió que tratándose de súbditos españoles esperaba que se haría cargo de este drama o bien contribuiría a los gastos que éste ocasionaba. La respuesta del representante del fascismo español de Perpignan, fue negativa.

Delante de esta negativa y del abandono en que quedaba esta desolada familia, un empleado del Ayuntamiento acompañó a este padre deshecho por el dolor a casa de un refugiado y le expuso el caso. Inmediatamente y a pesar de la hora avanzada, eran las ocho de la noche, este compañero junto con otro, los dos pertenecían a la C.N.T., fueron casa por casa de todos los refugiados, sin distinción de tendencias políticas o sindicales y la solidaridad se manifestó tan clara que a la mañana siguiente se había recogido la suma que se necesitaba. Se hicieron todos los trámites que tenían que hacerse, y una vez todo listo, de nuevo el secretario de la Alcaldía telefonó al Consulado de Perpignan comunicándole que los refugiados de Castellanaudary habían cubierto la suma necesaria y le pedía cuanto tenía que pagarse para que las firmas que este Consulado debía estampar en los documentos establecidos. La respuesta se hizo esperar un momento, al cabo del cual una voz dijo al secretario, seguramente por miedo de que su inhumano proceder no fuera denunciado públicamente, que se enviaran los papeles, que ellos los firmarian.

Estamos seguros de que si el accidentado hubiera sido un obispo o bien un general de la mesnada que dominaba España, a más de los gastos de traslado se le hubieran hecho honores póstumos y sus familias habrían recibido una indemnización, pero el hijo de un obrero que tiene que abandonar España para ganar en otras latitudes un poco más para ayudarle a mal vivir, éste, para el régimen franquista, es un hombre desconocido.

JOAN ALEU

GALA ANNUEL

le monde libertaire

aura lieu

le jeudi, 10 novembre 1966 à 20h30 à la Mutualité avec J. BRELE, J. JONAS, etc.

UMBRAL

Sumario del nº 58

J. Sevilla: ENTRE COLON Y BALBOA HUBO UN CARTO GRAFO: VESPUCCIO.

J. Guiraud: XIV FESTIVAL PAU CASALS EN PRADES.

Volga Marcos: PROSA DE NOVIEMBRE.

J. Carmona Blanco: EL GORGOJO (cuento americano).

E. Valls: HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND.

Severino Campos: POBLACION, ALIMENTOS Y TIERRAS.

José Viadiu: ADALIDES DE LA LIBERTAD. OCTAVIO MIRBEAU.

Fernando Ferrer: OBSERVACIONES A UNA ESCRITURA.

Jorge Ramos, José Santos Chocano, Alfonso Camín, Federico Fantini: POESIAS.

Han Ryner: LA SABIDURIA RIENTE (folletón encuadernable).

Noticario, libros, grabados, notas, etc.

UN FRANCO en todos nuestros puestos de venta.

«DE L'ANNOIA AL SENA SENSE PRESSA»

Un libro...
A leer sin prisas. (M. A. V.).
Rechazado en los «Jocs Florals» de Carcass.

Decepcionante. Podía ser mucho mejor. (B.T.P.).
Desplazado, amargo y sin odio. (Uno de la tierra Igualada).

A pedir en «Umbral» o en «Espoir».

PROPOSITO DESATASCANTE

ESTIMADO compañero Ferrer: No era propósito mío en el escrito anterior manifestar desmerecimiento tuyo hacia el malogrado compañero Quintanilla, por el respeto que me tengo aún y por conocer de antemano la consideración que te tenía; en más de una ocasión hablamos de tus escritos. No era tampoco esa mi intención a pesar del furor que guió mi mano al hacerlo. Pero no fui yo quien le asoció a la idea religiosa marcada en tu primer escrito y que fue lo que más influyó en mí para la réplica. No me serví tampoco de medida alguna de medir o calcular al escribir el «Tributo», aunque no desconozco aquello de cierto poeta romano quien criticando las biografías y elogios póstumos decía, sobre los generales de la antigua Roma, «sólo las virtudes se hacen ver de ellos, como si hubieran sido simples campesinos que se pasaron la vida dirigiendo el arado; nada de eso, sólo pensó en él, en la sucesión de imágenes vividas y que aún pueblan mi mente. Ciertamente, hombre humano como todos nosotros, tenía sus desasietos, que duda cabe, pero no te parece que ya es suficiente el enemigo común para engrandecerlos y agravarlos en sus medios ilustrativos? Además, durante el tiempo que le frecuento, en lo que concierne orgánicamente, fuera de su inhibición lo aprobé (mil razones lo justifican en su caso) no le conocí desacierto alguno ni hacia ella ni hacia los principios que le dieron nacimiento, ni hacia la finalidad perseguida; por qué iba a hacer resaltar sus debilidades humanas, corrientes en todos nosotros? Son las virtudes lo que interesan para la educación de nuestros compañeros y he aquí una virtud más suya, para aquellos que tuvieron la ocasión de brindársela. En aquellos terribles días de nuestro éxodo por este país que toleró nuestra presencia, yendo por carretera de un lugar para otro con su familia, unos compañeros ya instalados en cierto lugar, al conocerle le preguntaron si había comido, y no lo habían hecho hacia algunos días, les contesté: «yo sí, pero estos no», refiriéndome a su familia; claro que todos comprendieron, y sacaron momentáneamente su hambre. Pero, ¿es qué no se hace igual en otras biografías, principalmente tú, que tienes la mente llena de recuerdos de compañeros de aquellos tiempos heroicos, es que destacas sus defectos personales de los grandes o de los pequeños? No, y haces bien porque no estaría bien, y ese buen elogio merecedor que en la misma página viene del malogrado compañero doctor Pujol, quien conoció también, entiendo los dos, y que nunca solicitó servicio alguno suyo porque conozco el estilo abusón de algunos, como citas, ¿es qué no es también digno de nuestras plumas?

que te has sentido herido tú también y por eso has escrito, «Nadie de nosotros debe crear santos de yeso exagerando elogios y disminuyéndolos para mejor agigantar al ser escogido», y contigo sé que se han sentido también otros, como sé sentirán con los elogios que has dedicado a tus amigos y compañeros y finalmente al ya nombrado doctor Pujol. Pero yo no disminuyo a nadie, no nombro a nadie, indico impropiedades e injusticias entre nosotros y arremeto ferocemente contra ellos, como me deba hacer cuando a un buen y sano compañero se le degrada moralmente por apreciaciones particularistas del momento. Y lamento, con mucho dolor, de que esa conducta nos haya privado del compañero inteligente y desinteresado que hubiera podido continuar con su inteligencia y conducta iluminándonos este camino tan escabroso y oscuro de la emancipación de nuestro pueblo. Aún me parece no haber dicho lo bastante porque se sigue igual, se sigue desconsiderando al compañero adjetivando de impropiamente, cargándole de pretensiones que vergüenza nos debiera dar a nosotros que buscamos convivencia fraterna entre todos los humanos. Ese no es el camino de la revolución ni de la emancipación humana. Señalar las faltas y no las personas que las cometen es nuestro deber, porque esas faltas las podemos cometer nosotros mismos y no dejarán de ser faltas por eso.

Las cuatro cuestiones fueron contestadas, pueda ser no a tu agrado; sólo había algunas faltas de dicción que te rogué en otra corregir. Pero fueron contestadas.

Te digo para el primer y segundo punto que estaba en los espíritus de esas regiones, como siguió estando en ellos durante muchos años después, esa creencia infantil y religiosa de que la revolución se encontraba a la vuelta de la esquina y que por el hecho mágico de ella todos los problemas estaban resueltos. Eso es creer en la simplicidad de las palabras, en aquello de la multiplicación de los panes y los peces por la simple gracia del verbo. En esto que sigue no

quiero ofenderte, pero tu escrito me fuerza a ello cuando dices, refiriéndote al segundo punto: «... si en todas las elecciones hemos de colaborar con el aparato político; i en cada acontecimiento político estatal dejemos de optar por el «mal menor», dejémonos de una vez de creernos anarquistas e integrémoslos a la vulgaridad ambiente.» Querido Ferrer, si tuviera en mis manos aquella prensa nuestra que se publicó al advenimiento de la república ariberna, como decía Alalaz, qué asombro llevarías y llevarían aquellos que como tú dicen pensar. Pero ¿es qué no ha habido el 1936, es qué hemos olvidado de que no supimos responder al clamor popular que nos pedía aquel paraíso que le habíamos prometido y que en bandeja, no plateada, sino de oro, mágico nos presentó como holocausto? ¿Qué le contestamos? ¿Cómo? El milagro de los peces y los panes no se produjo y... como bien dice G. Q., «hay cosas que no se pueden escribir». Pero no hay error en lo que digo, la letra no traiciona el espíritu como no lo traicionó en el 1936 y que tú confirmas todavía.

Nunca el sindicalismo es político en el sentido que le das, colaboración con los partidos políticos. El sindicalismo es una fuerza solidaria bien superior a todos los partidos políticos reunidos; no necesita de ellos para la aplicación o exigencia de sus derechos; le basta la solidaridad como lo demostraste en varias ocasiones en Cataluña, y también en Andalucía y Asturias y hasta en Madrid y otros lugares; pero toda forma de administración es política, porque política es administrar y en el sentido parlamentario a través de sus Parlamentos, y en el sindical a través de sus asambleas que lo son también. Tanto en uno u otro lugar se lidian problemas administrativos que es forma o manera de tratar lo administrativo. «El mal menor», ¿qué es el mal menor? Eso es una frase hecha con infinidad de variaciones, no independiente, y aunque quiere aplicármela a la aceptación de una circunstancia yo te la devuelvo con aquello de la «posición cómoda», tanto la una como la otra están sujetas a la palabra «circunstancia». El significado puede ser idéntico como lo hemos visto a través de la Historia, con mayúscula, porque lo es a toda la narración de la vida humana. Siempre se ha optado, de buen o mal grado, al mal menor, que es la claudicación alguna, sino acoplamiento a la circunstancia, sino apeo en el camino sin desviarse uno de él. Yo soy de los que no quisiera de ese

mal menor» en 1936, de los que no creían en la multiplicación de los panes y los peces, sino en la acción activa del pueblo a través de sus organizaciones, yo no creo en ningún azar, en nada de misterioso, ni siquiera en la eficacia de la acción revolucionaria si no es seguida de acción reconstructiva de nuestros postulados; soy de los que creo en la acción continua, en la revolución permanente como nuestro viejo e inteligente compañero Quintanilla, que era en lo que creía, y eso, sin organizaciones previas previsoras, la historia ha demostrado que no es posible, no hay lámpara de Aladino que haga brotar de las peñas pan; creo en la eficacia de la fe, creo en el «picapedrero» del también malogrado compañero Vinales, quien, martillo en mano, derrumbó la montaña poco a poco. No hay posibilidad milagrista en mí, soy revolucionario constante y de hecho. La fogsodidad de la palabra es en muchos casos la negación de la acción.

Nuestros principios y finalidades no pueden avanzar si no aceptamos la diversidad de pensamiento, de opciones, de tácticas, es decir, de todas aquellas formas que permite el sentir y pensar. Por eso en nuestros estatutos confederales se escribió aquello de que «cada Federación Local es libre de aceptar o no los acuerdos de los Congresos», que es el apartado más significativo y armador mayor de todos los estatutos y fiel reflejo de nuestro sentimiento anarquista, porque va en pro de la libertad individual, base de toda libertad colectiva. Esto lo hemos olvidado y es por ello que estamos en ese Babel del que no sé cómo saldremos.

Por el cuarto punto, ya dije bastante; no se puede, con honradez y lógica disociar nuestra conducta de enjunciones con la del 1936 y sucesión. Pero quiero recordarte, no a ti, que sé lo sabes, pero a aquellos que nos leen y que por sus años o circunstancias históricas, lo desconocen.

No fue, como dices, nuestra guerra el primer acto de la gran tragedia del 1936; fue el inhumanismo del tratado de Versalles que condenó a un pueblo trabajador de cerca de 100 millones de habitantes al hambre. «Hemos olvidado aquellas filas de hambrientos en Alemania y Austria, (por desgracia siempre los mismos, nuestros hermanos de clase, los trabajadores e intelectuales), la prostitución de sus hijas, compañeras o hermanas que por un escaso pedazo de pan, por lo que fueren, por algo que alimentara, y es de ahí que salieron

los millones de soldados voluntarios y dispuestos a vengarse de quienes tan inhumanamente se vengaron de ellos antes? ¿No recuerdas aquellas juventudes hitlerianas, pala al hombro, yendo a trabajar solo por comer y cantando los cantos guerreros? Estos fueron los primeros soldados a los que siguieron otros, los del fusil, del cañón, del avión, del tanque, y hasta los que llevaron a los otros a los campos de la muerte. Porque teníamos odio, odio a todos que les habíamos dejado sufrir hambre, humillación y vergüenza. Después hemos llorado todos juntos y cada cual por sus penas, pero no por la de los otros, por las de ellos otra vez, ya que otra vez la humillación y la vergüenza se reanuda en sus propias narices. Ese es nuestro error actual ya que una sola chispa, más pequeña todavía que el canto, que el martillo del picapedrero de Vinales, puede hacernos llorar otra vez a todos, porque todo ello no es más que un juego de bromas en sus laboratorios. Otra vez Alemania, para recobrar su unidad, la reunificación de sus familias y la supervivencia de su último desastre, puede si sus científicos lo alcanzan, con un descubrimiento poner el mundo a sangre y fuego y vitrificarnos a todos, comprendidos ellos mismos. ¿Que le importa, al que se venga, morir, si sabe que muere también el que le humilló, ultrajó y se vengó en él antes? El odio es así, y no hay que buscar justificación. ¿Qué hacemos nosotros, qué hace el mundo para evitarlo? Si esta vez no fue Versailles, fue su sucesión, y cierto también.

M. PUENTE

El amigo Puente cierra, dejándome dentro. Salgo, no negándole buen ser, al compañero Mariano, en gran parte de lo que dice. Pero sus derivaciones enfocan otros temas. Y sus quejas no demuestran que Eteberto tuviese más enemigos que amigos. Todos tenemos alguien que nos desea enterrar prematuro. Lo que nos duele a los que estimábamos — y seguimos estimando — a Quintanilla, es que su ostracismo nos privaba largo tiempo de su talento. En cuanto al Tratado de Versalles, ese dejó a Alemania sin trigo y con patatas, tragedia que ya quisiera para sí la España de todos los tiempos. Además Blumark, o el espíritu militarista, es anterior a la guerra del 14-18. En fin, ya que más discutir pudiéramos, confiamos a nuestros lectores — y tal vez sufridos lectores? — J. F.



EL ACONTECIMIENTO ESPAÑOL

EL problema de la sucesión de Franco no se halla en España. La primera plana de la actualidad. Se ha producido un hecho irreversible y definitivo con lo que en un principio se consideró algo así como un simulacro de elecciones sindicales. Tal vez, en el fondo, la intención de Solís y sus acólitos. El tiro salió por la culata. Huisión o afán de combate, todo mediado en el juego. Lo positivo es que los «cuadrados» falangistas corren el riesgo de ver disminuidas sus prerrogativas hasta ahora inatacables... Las elecciones dan por resultado lo que desde tiempo repetíamos en estas columnas. La toma de posiciones de primera fuerza por parte de los comunistas. Las comisiones obreras primero y las elecciones después servirán de «cabeza de puente» poco menos de irremitable para la intronización del bolchevismo en España. Los falangistas acusan el golpe apelando a la violencia y tratando de desautorizar las elecciones. Marcha atrás tardía e inútil. Lo prueba el hecho de que el propio Solís propone arreglos de tó a tó con el sindicato de la metalurgia de Madrid, el gran vencedor de la hora.

¿Qué saldrá de todo esto? Depende de muchas circunstancias. Sobre todo depende — aunque parezca pueril o antojadizo — depende de la actitud que asuman los militantes de la C.N.T. Los auténticos. Los «no doblados». Los que se mantienen firmes en la idea de una reconstitución operante y vigorosa de la C.N.T. No hay duda que los momentos son difíciles. Ya se ha dicho que los integrantes de la A.S.O. participan en las elecciones en curso. Se consideran triunfadores, en vista del sesgo que siguen los acontecimientos. Se van ya entre los dirigentes de la Nueva Central Sindical y estimaran que la C.N.T. quedará definitivamente disuelta, huida, abandonada por el Central Única. En el mismo plan se hallan los iniciadores de aquellas negociaciones espúreas que — en el fondo — se hallan superadas por los acontecimientos, rubricando definitivamente el fracaso de su incalificable intento. No obstante sus discrepancias personales y el desencanto de algunas ilusiones, se frotan las manos de gusto, inconscientes del porvenir que les espera.

¿Qué porvenir es ese? Simplemente, la de caer en brazos del comunismo, con todos los riesgos que ello comporta.

La situación no permite vacilaciones ni ofrece duda alguna. De no lograr intervenir con eficacia la Alianza Sindical U.G.T.-C.N.T.-S.T.V., de no resurgir de manera irremitable las organizaciones auténticamente antitotalitarias, los comunistas terminarán por hacer buenas migas con Falange, campando en vencedores dentro del predio sindical español. Vencedores que dependerán del grado de desarrollo de los acontecimientos y de la reacción efectiva de los trabajadores españoles, capaces de obrar por cuenta propia y de decir la última palabra. Atengámonos en principio a las lecciones de hechos ya experimentados, y apresurémonos a intervenir. Es lo menos que podemos decir.

NO HABRA PREMIO DE LA PAZ

La discreción y los escrúpulos morales de los comisionados para otorgar el premio Nobel triunfarán por encima de disputas y vanidades.

El gesto es meritoso. Hasta tal punto que modestamente propongo que se atribuya — por una vez — a quienes han tenido la valentía de declarar la plaza vacante. No aceptaron el escarnio de entregar un Premio a la Paz en una época en que la guerra se desarrollaba victoriosa en diversos rincones del globo. Las «buenas formas» impiden se otorgue el premio a los desertores, los verdaderos campeones de la paz. Por otra parte, como enfrentar tan ilustres candidaturas, ¿cómo sin duda lo son el Papa y el generalísimo Franco?...

EL DESCUBRIMIENTO DE AMERICA

Geografía e Historia podrían seguir líneas paralelas. Bastaría con que el nacionalismo y el Estado desaparecieran. Se trata del nacionalismo aberrante, fuente de discordias, de dolo, de crímenes y de guerras. Por su conducta la Historia falsea todo. Hasta la Geografía.

Se trata de la Historia de todos los tiempos. De la Geografía de ayer y de hoy. Desconocidas ambas a fuer de falseadas. No hace muchos siglos que desapareció un edén idílico que se llamó Atlántida, probablemente sumergida en el Océano. Si los Herodotos de todas las épocas se hubieran limitado a reflejar con exactitud los hechos de su tiempo se sabría tal vez hoy donde se hallaba Atlántida. Como se conociera el origen de las gigantes cas y fantasmagóricas estatuas de la Isla de Pascua. Se sabría si la leyenda de Jesús responde a fábula o a realidad. Se sabría si tuvo realidad tangible y humana o si en verdad corresponde a una transfiguración de las supersticiones.

COMUNISTAS

Esta Federación Local organiza un coloquio para el domingo 30 del actual, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, 12, rue Pavillon.

Este será el segundo de la temporada. Igual que el anterior, el tema a discutir será de actualidad, y como siempre, iniciado por un compañero competente.

Dado el éxito moral de todos cuantos hasta aquí se han venido celebrando, de la altura de miras con que se han discutido los problemas planteados, así como la satisfacción que experimentamos todos los asistentes al ver que los compañeros, intervengano o no en los debates, salen contentos de nuestro local, esperamos la mayor asistencia de todos los afiliados a nuestra F. L. y el Movimiento Libertario en general.

F. L. DE ROANNE
Convoca para el día 6 de noviembre a las 9,30 de la mañana, a todos sus afiliados.

NUCLEO DE PROVENZA
Pleno Regional de Federaciones Locales
Recordamos a todas las FF. LL. de la C.N.T. de España en el Exilio, ubicadas en los departamentos de Alpes-Maritimos, Bouches-du-Rhône, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Var y Vaucluse, que el Pleno Regional de Federaciones Locales del Nucleo de Provenza tendrá lugar el domingo día 11 de diciembre 1966, a las nueve de la mañana, en la Salle Jean-Jaurès de la Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1er).

La correspondiente Circular-colectoratoria, el Orden del día, las aclaraciones...

nes de los Vedas. De todas maneras se nos dice que la Historia de Jesús no llega a 2.000 años... Una insignificancia.

Poco se sabe de la supuesta Juana de Arco, a quien se sitúa en 1412. La Edad Media se estudia a través de nebulosas y contradicciones. ¿Qué tolo es debido a que aún no existía la imprenta? ¿Qué! Cada vez se sabe menos — en cuanto a hechos y personas — en referencia a lo ocurrido en el transcurso de la Revolución Rusa, acaecida 49 años atrás. Y se está cada día sabiendo menos, o más confusamente, lo que ocurrió durante la Revolución Española, de la que fuimos testigos y parte. No pocos historiadores nos dejan jan turulatos con sus afirmaciones y con sus «descubrimientos». Mil versiones se dan, no solo de los hechos, sino que de los actores, hombres u organizaciones. Depende de quien escriba...

Existen contradicciones en cuanto a la fecha de la fundación de la C.N.T. y en cuanto a la Primera Internacional el problema es aún más árido, según lo demuestra Hem Day en un estudio realizado sobre el particular.

¿Qué se podrá afirmar hoy en cuanto a quienes, cómo y cuando, ampliaron los horizontes del reducido Océano medieval, descubriendo el continente llamado América? ¿Cómo conocer hoy la situación y la conformación geográfica del mundo hace sólo cinco siglos? Hombres de diferentes disciplinas científicas se hallan en contradicción al definir el caso.

Cristóbal Colón queda registrado entre los más recientes descubridores de América. Pero, ¿quién es Cristóbal Colón?... ¿Judío, Gallego, Italiano?... Ahora se nos afirma con todo lujo de detalles que nació en Coreaga, como un vulgar Napoleón... Una y otra cosa no tiene más importancia que la de confirmar la inexactitud de la Historia.

Desde hace unos años se afirma que con anterioridad al viaje de Colón llegaron al Continente los rubios nórdicos, «barbaros», guerreros y navegantes llamados Vikings. Como piratas que eran tenían sumo interés en no dar cuenta de sus viajes ni de sus descubrimientos. ¿Pero qué navegante no era pirata en aquella época? ¿No se dice que el propio Colón conocía la ruta porque había tomado parte en la piratería? De todas formas, si los Vikings llegaron por allí antes que Colón, no dejaron rastros notables que permitan identificar sus pasos...

Existen en cambio en América, vestigios arqueológicos, documentos artísticos y hasta pronunciados rasgos físicos en sus titulados aborígenes, que hacen suoner el paso por aquellos parajes, de fuertes contingentes humanos de origen asiático y tal vez egipcio. Tal parece probar la existencia de ciertos monumentos que recuerdan extrañamente a las pirámides faraónicas. Por otra parte, los indios coyos, los habitantes del altiplano boliviano, los oriundos de Perú y de México, ofrecen rasgos y tez asiática. Tez amarillenta o verdosa, pómulos salientes y una cierta analogía en el dibujo de los ojos.

Otro detalle importante es el fetichismo religioso y el hecho de que en los templos que aún quedan en pie se observan reminiscencias del culto al sol, coincidente con el de las viejas religiones de la India. Nadie duda que el mar propicio a las comunicaciones entre continentes muchos siglos antes de que se tuviera noción de la forma y del volumen de la tierra. Con las intercomunicaciones y los contactos se desarrolló el cruce de razas y de lenguas antes de constituirse las nacionalidades, por lo demás siempre imprecisas y dependientes de las sucesivas guerras de conquista que, al parecer, existen desde tiempos inmemoriales.

¿Cómo sería posible, de no mediar tan repetida circunstancia, que en pleno corazón de Iberia, en la región vascuense, hayan quedado rastros asiáticos introducidos en una lengua cuyos orígenes aparecen perdidos en las lejanías de la Historia? La mayoría de los vascos ignoran que en su lengua existen expresiones completas del léxico japonés, y que al hablar en vasco utilizan términos nipones.

¿Qué relación tiene esto con el descubrimiento de América? Pues bien, el doctor Glenn T. Seaborg, presidente de la Comisión norteamericana por la energía atómica insinuó recientemente que el Nuevo Mundo pudo haber sido descubierto por los japoneses. Investigaciones arqueológicas recientes efectuadas en las costas del Ecuador sugieren la opinión de que los japoneses han podido atravesar el Pacífico y desembarcar en esta región alrededor de 3.000 años antes de la llamada Era Cristiana.

Viejas hipótesis sugerían de que en pasados tiempos no existiera el estrecho de Behring. Una estrecha faja de tierra había permitido la circulación de los asiáticos, que luego quedaron cortados a causa de algún acontecimiento geológico.

Japoneses o mongoles, vickings o españoles conducidos por Colón, el hecho tiene relativa importancia. Desde luego certifica la vanidad de los nacionalismos y de los prejuicios raciales, al tiempo que prueba la fragilidad de la Historia.

Macizo de Renier y Sierra de Wichita

(Continuación)

EN los 42° y 45° de Lat. N. y sobre los 111° y 117° de Long. O., a trazo y ventura, se encuentra el cromo del Idaho, con sus bosques, sus pastos y sus minas. La extensión es de 218.000 k. c. Cereales, ganados, maderas, oro, plata, cobre, mercurio. Por centro de relaciones: Boise City. Entre otras donosas plazas: Idaho City, fundada por los mineros en 1865.

Por los 43° 30' y 49° 24' de Lat. N. y entre los 91° 59' y 99° 25' de Long. O., a obsequio, figura la cohesión del Minnesota, con sus lagos, ríos, saltos y bahías. El espacio es de 215.907 kms.2. Como dorado ajuste: St. Paul. Otros expresivos lugares: Minneapolis, Duluth, Stillwater, Winona, etc. Ganados, cereales, patatas, tabaco, frutas, miel, lana y maderas.

Sobre los 37° y 40° de Lat. N. y por los 97° y 104°20' de Long. O., a luz, nos seduce el radio de Kansas, con sus praderas y sus fincas. La amplitud es de 212.578 k. c. Cereales, ganados, azúcar, tabaco, algodón y frutos. Por nexo regional: Topeka. Entre otras villas claras y tenaces: Atchison, Lawrence, Leavenworth y Wichita.

A los 43° y 46° de Lat. N. y entre los 99°25' y 106° de Long. O., a buen rasgo, nos sorprende la unidad del South Dakota, con sus campos y sus minas. El terreno es de 201.111 kms.2. Por centro de relaciones es: Pierre. Otros lares de tesón: Sioux Falls, Yankton y Chamberlain. Ganados, cereales, legumbres, oro y estaño.

En los 40° y 43° de Lat. N. y sobre los 99°35' y 105° de Long. O., a tensión de obra, se nos da el cliché de Nebraska, con sus montes, sus prados y sus labrantíos. La superficie es de 199.046 k. c. Lino, ganados, patatas y legumbres. Como aureo ajuste: Lincoln. Entre otras alegres localidades: Hastings, Omaha y Beatrice.

Por los 46° y 49° de Lat. N. y entre los 99°25' y 106° de Long. O., a constancia, se nos presenta la temeraria del Norte Dakota, con sus buenas plantaciones. El espacio es de 183.357 kms.2. Como broche regional, atento, en el río Missouri, Bismarck. Otros abnegados asentios: Mandan y Pombina. Ganados, cereales y maderas.

Sobre los 34° y 37° de Lat. N. y por los 95° y 102° de Long. O., gentil, nos saluda el grabado o territorio de Oklahoma, con los valles del Canadian, Cimarron, etc. La amplitud es de 181.308 k. c. Reses, carbón y cereales. Por centro de relaciones: Oklahoma. Entre otras curiosas plazas: Guthrie, Tahtequah y Ockmulgee.

Teniendo en sus límites al Illinois, Kansas, Iowa, Kentucky, Tennessee, Arkansas y Oklahoma; a los 36° y 40°30' de Lat. N. y entre los 91°22' y 98°2' de Long. O., a energía, nos impresiona la circunscripción del Missouri, con los montes Ozark en cadena. El terreno es de 179.790 kms.2. Cual dorado ajuste: Jefferson. Otros puntos en auge: St. Louis, Hannibal, Springfield, New Madrid, etc. Algodón, maderas, hierro, cinc y plomo.

En los 41°45' y 48°20' de Lat. N. y sobre los 84°45' y 92°54' de Long. O., a regalo, se nos ofrece el núcleo del Michigan, con la Saginaw Bay y los grandes lagos. La superficie es de 152.584 k. c. Maderas, cereales, ganados y minerales. Por nexo regional: Lansing. Entre otros agradables lugares: Detroit, Muskegon y Bay City.

Por los 30°24' y 33° de Lat. N. y entre los 80° y 88° de Long. O., a gala, se nos aparece la estampa de Georgia, con las islas Turtle, Larga, Cockspur, etc. El espacio es de 152.034 kms.2. Por centro de relaciones: Atlanta. Entre otras afables villas: Savannah, Macon y Augusta. Arroz, hortalizas, algodón, cobre, oro, plata, carbón y maderas.

Disfrutando de una excelente temperatura; sobre los 24°30' y 31° de Lat. N. y por los 82° y 89° de Long. O., a prez, se halla la península de la Florida, con sus playas de ensueño. El conjunto es de 151.975 k. c. No olvide ajuste: Tallahassee. Entre otros cariñosos lares: Fernandina, Pensacola, Jacksonville, etc. Maderas, pesca, ganados, cereales, frutas y legumbres.

A los 33° y 30°30' de Lat. N. y entre los 92° y 97° de Long. O., en estuerzo, nos atrae el cuadro de Arkansas, con los montes West y otras alturas. La superficie es de 135.190 kms.2. En centro de relaciones: Little Rock. A la par, entre otras plazas acogedoras: Smith, Pine Bluff y Van Buren. Cereales, algodón, bauxita y aguas minerales. MIGUEL JIMENEZ (Terminará.)

ADMINISTRATIVAS

—J. Giménez, St.-Michel-sur-Orge. 91. Recibida la tuya. Se envía el «C. S.» a tu nueva dirección. Renueva esta.

—González, Burdeos. Recibida carta. Seguirás recibiendo prensa.

—C. Ballesta, Limoges. De acuerdo con lo que indicas. Caso de Riba, resultado.

—Navarro, Limoges. Baja por devolución de periódico. Debe desde el 1961.

—José Palau, Combes (Cher). Hubo error. Pagado todo el año 1966.

—Domingo Cuberes, Alés. La reclamación se refiere al año 1965 (25 frs. y 13 frs. año 1966). Si has liquidado eso indica fecha del giro.

—Orellana, Perigueux. Lo del talón fue un error. Con giro de 50 FF. dejas abonados semanario y revista hasta fin de 1966.

—Vicente Navarro, Arles. Con giro de 37 frs. abonas el «C. S.» y «Umbral» hasta fin del año presente.

—Cohen Martínez, Nueva York. Recibidos carta y envío. Pagado el «C. S.» hasta el 31-12-66.

—Fajardo, Ontario (Canadá). Recibido cheque 10 dólares (45,05 frs.). Pagados «C. S.» y «Umbral» hasta fin de 1965.

—Antonio Caro, Foix (Ariège). A su debido tiempo, se recibió giro de 93,50 frs. con destino a las suscripciones indicadas.

—L. Guallart, Clamart (Seine). Recibida carta. Aclara pago último.

—Justo Arribas, Colignac (Drôme). Recibidos carta aclaratoria y giro liquidando hasta fin de este año.

—Valentín Alegria, Breaj (Cher). Con tu último giro abonas semanario y revista hasta fin de este año.

—Guillermo Martínez, Dijon. Recibidos carta y giro indicado en enero de este año. Pagado el «C. S.» hasta el 31-12-1966.

—J. G. Agde. El periódico se envía. Verificaremos ficha.

CORREO DE REDACCION

—J. L. Steubenville (U.S.A.). Recibido encargo de parte M. G. Ha salido carta.

—J. P. G., Decazeville. Recibido encargo, junto con cuartillas. Escribiremos.

—J. C. B., Montevideo. Apremiada respuesta a nuestra última carta aviatoria.

—L. G. R., Barcelona. El libro de Ferrer no tiene servicio de venta organizado en España.

Acaba de aparecer el libro

«España Libre»

donde se hallan reunidos todos los documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España. Por los títulos que siguen podrías apreciar la importancia documental de este libro de 144 páginas.

El precio de esta obra de Camus es de 5 francos.

Pedidos a: Helenio Molina, 11, rue Jean Moïnon, Paris (X^e). C.C.P., Paris 23 167 66, y a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e), C.C.P., Paris 13 507 56.

Descuento habitual a Paqueteros y Corresponsales.

F. L. DE MARSELLA

Esta Federación Local organiza un coloquio para el domingo 30 del actual, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social, 12, rue Pavillon.

Este será el segundo de la temporada. Igual que el anterior, el tema a discutir será de actualidad, y como siempre, iniciado por un compañero competente.

Dado el éxito moral de todos cuantos hasta aquí se han venido celebrando, de la altura de miras con que se han discutido los problemas planteados, así como la satisfacción que experimentamos todos los asistentes al ver que los compañeros, intervengano o no en los debates, salen contentos de nuestro local, esperamos la mayor asistencia de todos los afiliados a nuestra F. L. y el Movimiento Libertario en general.

F. L. DE ROANNE
Convoca para el día 6 de noviembre a las 9,30 de la mañana, a todos sus afiliados.

NUCLEO DE PROVENZA
Pleno Regional de Federaciones Locales
Recordamos a todas las FF. LL. de la C.N.T. de España en el Exilio, ubicadas en los departamentos de Alpes-Maritimos, Bouches-du-Rhône, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Var y Vaucluse, que el Pleno Regional de Federaciones Locales del Nucleo de Provenza tendrá lugar el domingo día 11 de diciembre 1966, a las nueve de la mañana, en la Salle Jean-Jaurès de la Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1er).

La correspondiente Circular-colectoratoria, el Orden del día, las aclaraciones...

F. L. DE PARIS

Domingo 30 de octubre a la hora de costumbre, continuación de la asamblea.

SORTEO ANUAL «SOLL»
Premios reclamados:
3°: F. L. de Fontainebleau. — 10°: Narbonne (Aude). — 9°: Rive de Gier (Loire). — 6° y 8°: Bagnères de Bigorre (H. Pyr.).

Rogamos nos reclamation los que faltan a distribuir a los agraciados.

PRO-ESPAÑA

F. L. de Ivry: Pedro Sánchez, 5, Montluh, 15; José López, 6; Segura, 5. TOTAL: 31 F.

PARADERO

Interesa saber el paradero de José Montaner, detenido en Burdeos por los alemanes en junio de 1944, para información sobre Leandro Vigil Puerta, fusilado en Burdeos el 28 de julio del mismo año. Su última dirección conocida en 1945: Candina de Sassis, par Luz St-Sauveur (Hautes-Pyrenées).

Dirigirse a Marcelino Ferrer, 11, avenue Pt. Ramadier, 87-Limoges.

REGIONAL CATALANA

Agrupación de Paris
Velada familiar y recreativa para el domingo 13 de noviembre a las 3 de la tarde, en nuestro local con la participación del Grupo Artístico «Reflejos de España» y otros valiosos artistas.

Habrá también exposición de cuadros, procedentes de un artista internado en el Penal de Burdeos.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el día 13 de noviembre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE LA NOUVELLE
Convoca a todos los afiliados de la Nouvelle y contornos, a la reunión que tendrá lugar el domingo día 30 de octubre, a las 2,30 de la tarde.

F. L. DE CARCASSONNE
Se pone en conocimiento de todos los compañeros pertenecientes a esta F. L. que el día 30 de octubre se celebrará asamblea general a las 2 en punto de la tarde y en el lugar de costumbre. Esperamos que todos los compañeros harán acto de presencia.

S. I. A. DE TOURS
Se convoca al grupo de S. I. A. de Tours y a sus simpatizantes a una reunión en la Bolsa del Trabajo, el día 6 de noviembre a las 10,30 de la mañana.

F. L. DE IVRY
Asamblea el domingo 6 de noviembre a las 9 y media. En el orden del...

SINGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX* - TEL. : URU, 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.607-56, Paris.
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X
TEL. BOT. 22-02
TEL. Imprimerie : BEL, 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA FARSA ELECTORAL FRANQUISTA

Tras la violencia, la democracia fingida

EN 1947 el régimen de Franco intentó institucionalizarse con un plebiscito impuesto por coacción y a la fuerza. A quienes se negaron a votar se les retiraría el derecho al trabajo y la carta de alimentación. La coacción fue permanente, como las amenazas, incluso de orden traumático. Cuando un inquilino se reveló ausente de su hogar, la portera era preguntada por las causas de tal ausencia. Pues, pese a este enorme trabajo «convenciente», la ciudadanía no se presentó, generalmente, a las urnas. Pudo más la decencia que el miedo, y como que había motivo de tenerlo. En las madrugadas, en el Campo de la Bota barcelonesa aún se fusilaba, y hacia ocho años que había terminado, desastrosamente, la guerra civil española!

Franco, en aquella ocasión se atribuyó el 63 % de votos y no fue modesto. De verdad votaron los suyos y unos miles de timoratos, que por lo demás eche usted el resto a espaldas llenas. Odiado como nadie lo ha sido jamás en este mundo y en toda época, el caudillo no acertó a sacar el 99 y medio con decimas que saben atribuirse los demás dictadores. Tan gráfica fue la lección de 1947, que el espantoso salvador de España no se atrevió a plantear nuevo plebiscito, siendo ahora que lo anuncia a 19 años de distancia. Pero no es de esa próxima comedia que hoy nos ocupamos, ya que lo actual son las elecciones sindicales celebradas, al parecer, en 1ª fase, puesto que 500 capitalinos elegidos como delegados reclaman mejoración del derecho electoral que garantice la 2ª vuelta, de lo cual puede deducirse que estas elecciones pueden durar un par de meses. Sea como sea, la propaganda oficial franquista se apunta un tanto a favor en la prensa nacional y también en la extranjera, afirmando que las elecciones han sido perfectas y muy concurren por los explotados. ¿Qué puede haber de verdad en todo ello? Analicemos, pues, los factores concurridos en la contienda electoral de agosto.

Las informaciones — sospechosamente coincidentes — que las agencias han dado al exterior (no olvidemos que la agencia oficial E. F. E. tiene la exclusiva para el extranjero), acusan intervención masiva de trabajadores al orden del 80 %, mientras al País Vasco, a Asturias y a Cataluña, se les asigna una intervención electoral obrera cifrada en un 65 %, queriendo señalar sin duda el carácter discolo de cada una de esas regiones.

Admitiendo que buena parte de productores hubieran votado sin que, por dignidad de hombres, debieran hacerlo, será útil establecer las causas de esa supuesta extorsión de conducta, puesto que el principio moral es no servir voluntariamente al tirano. Veamos.

Esta vez la coacción y la amenaza han corrido a cargo de la burguesía, bien voluntariamente, bien espolcada por las policías política y financiera, siempre de esas de hacer meritos para agradar al amo, y al cañero del amo. Por alta que sea la firmeza de los trabajadores españoles, nunca deja de haber pobres diablos que por miedo, ignorancia o falta de escrúpulos (que de todo hay en la viña del señor), se prestan a secundar los juegos a que les emplezan sus naturales enemigos. Esa condición borreguil de ciertos explotados, bien

puede proporcionar algunos papales a la urna del caudillo. Cuenta también la novedad de un frente encabezado por Inigo y un Profesor Lizcano. ¿Cuántos votos pueden proporcionar estas dos exóticas firmas a la consagración «sindical» de tirano? No creemos que muchos. En primer lugar, porque el ex cenetismo causa repulsión apegado al sindicalismo verticalista, sentimiento que incapacita a aquél para intentar una maniobra de apariencia pública. Tal vez la rama oficial que representa el P. Lizcano goce de algún ascendiente entre el falangismo «de derechas», cosa improbable dada la necesidad que tiene de aliarse con elementos que, como los Inigo, Royano y Compañía, se presten a confabulaciones tan poco honrosas.

Igualmente la Alianza Sindical Obrera se ha puesto en jarras electorales. ¿Qué busca la A.S.O. en esa contienda favorable al caudillo y a su sistema fascista? ¿Democratizar la política española sirviéndose de la herramienta «degal» que le presta el propio régimen? ¿O puestos remunerados, o la reacomodación de unos antifranquistas fatigados de tanto ser opositonistas? No es que a nosotros estos semicompañeros, y ex socialistas, y católicos confesionales nos sorprendan. Disputándose con el Inigo-royanismo ya manifestaron estar de acuerdo en «diálogo» con el verticalismo, a condición de que el contacto fuese aprobado por la base en lugar de establecerlo por lo alto. Exigían, naturalmente, ciertas libertades, de opinión, de sindicación y de trabajo, pero el principio de colaboración con el régimen que u e d a b a establecido. ¿Qué favor le habrán rendido los asoistas al régimen contribuyendo a la comedia electoral dispuesta por El Pardo? Moralmente (y valga la paradoja) mucho; en sufragios, un par de capazos llenos. Porque, ¿dónde está la influencia de una docena de ex cenetistas, de unos cuantos socialistas y católicos todos ellos catalanistas? ¿A qué reducir en esta A. S. O. una U. G. T. con las cuatro barras, siendo así que la U. G. T. clásica no acepta derivaciones sindicales regionalistas? El escudo de A. S. O. puede ser atractivo, impresionante, en el espectáculo, no fuera del mismo.

Cuéntase, también en esta ocasión, la participación del Partido Comunista, el cual ha actuado a título de «comisiones obreras» y otras zarandajas, de concierto con los «falangistas de izquierda» — reducida, pero pervivencia al fin — del falangismo de primera hora? ¿Y es con esta gente, responsable de la tragedia contemporánea de España, que los comunistas se alían? Creemos que se puede sustentar una idea equivocada, siéndole, al mismo tiempo, ideológicamente decente. Pero es tanto el grito que da el comunismo hispano, es tanta la proteridad o el desecio de sus propagandas, que no hay más remedio que rendirse a la evidencia. Véase sino el título chillón de dos páginas centrales que ostenta un periódico clandestino ayudamos: «LOS TRABAJADORES HAN VOTADO EN MASA. HAN TRIUNFADO LAS CANDIDATURAS UNITARIAS».

¿En qué habrían triunfado, los trabajadores, dando el visto bueno a la política sindicalista del gobierno de Franco? ¿Cómo le

concedrá al proletariado aceptar el papel de comparsa para un sostenido indefinido del régimen salido del terrible 1º de abril de 1939? ¿Es que los comunistas, o algún hombre o partido situados en sus cables son capaces de interceder, aunque sea indirectamente, por un franquismo decadente que, por ley natural, no espera sino una muerte lenta, pero inevitable? ¿Es que nadie que goce de equilibrio mental puede imaginar que el régimen se dejará amilanar, ni siquiera entenercer, por «delegados de oposición», entre los cuales figuran falangistas de primera hora? ¿De dónde sacan las tácticas esos

marxistas estrambóticos? ¿De la cabeza de una matusalénica Pasionaria? ¿O de un consejo de comunistas aritméticos? ¿O de la superestructura propagandística del Kremlin? Les venga de donde quiera, la orientación de los pecisistas españoles no puede ser más desastrosa. Tras el gran martirio del pueblo español que en la medida de lo posible los «victoriales» clásicos prolongan, se necesita tupé, o una insensibilidad de muro milenar, para redactar títulos como el arriba expuesto y por debajo escribir las siguientes «genialidades» referentes a la «campaña electoral» en Asturias:

Puede decirse que, en general, la campaña abstencionista ha fracasado en Asturias. Antes de conocer resultados, ya se sabía que la participación en las elecciones ha sido masiva. El mismo «Pueblo» da los siguientes datos callándose cuales son las candidaturas triunfantes:

En 24 de las 65 empresas mineras en que ha habido elecciones, votó el 100 % del censo. (¿Por qué no el 101?)

En 11 empresas mineras, el número de votantes oscila entre el 90 y el 99 %.

En 5 entre el 80 y el 89 %.

En otras 5, entre el 70 y el 79 %.

En 4 entre el 60 y el 69 %.

En 5, entre el 50 y el 59 %.

En cuanto a los obreros de la industria siderometalúrgica asturiana, las primeras noticias indican que en las empresas de La Pelguera ha votado el 81 %.

Hace unas semanas en la Duro Felguera, la coalición de los bonzos verticales y del grupo de antiguos anarquistas que han capitulado ante Solís y Compañía, se las prometía muy felices. En los últimos días ya

Por lo transcripto y otros textos que no transcribimos, la participación comunista en la farsa votacional franquista es clara. Antonio los papeles pasionarios inducían a hacer las paces con los «falangistas arrepretidos». Ahora tienden la mano a todo cristó con o sin arrepretimiento. Y no son solos en tal desguace de ánimo. Otros individuos que no consiguen formar sector recurren a semejanza política de

empezaban a ver las cosas más negras. En los Talleres de Construcción, la Comisión Obrera terminó de constituir una candidatura unitaria que fue aprobada unánimemente por los obreros.

Los de la C. N. S. - C. N. T. propusieron a la Comisión que sólo presentara 24 candidatos a enlaces en lugar de los 48 que corresponden a la sección. Lo que pretendían así era hacerse un hueco para meter 24 enlaces suyos con las repercusiones que esto tendría respecto a las juntas sociales.

Al mismo tiempo se dedicaron a hacer una callumosa campaña anti-comunista y antimilitar de taller en taller, hombre por hombre. Bastantes obreros les replicaron como correspondía, entre ellos un antiguo falangista que acusó a algunos de esos elementos de ser chivatos del delegado sindical y de la Policía, y dijo que ya estaba harto de ver cómo se confundían a los trabajadores con esas campañas.

Los comunistas — añadió — lo dan todo por defender a los demás y bien podemos votar por ellos.

entrega, preparando tal vez la posibilidad de aliarse con Franco para acabar con el franquismo. Nosotros también hemos sufrido desgajes, pero hemos sabido remediarlos. Ex siempre los hemos tenido, y sector que no los registre sector que no existe. El derecho a involucrar y a ensuciarse tal vez sea innegable. Pero el derecho a mantener la casa limpia, en nosotros es permanente.

LA SINCERIDAD DE LOS ARREPENTIDOS

SI de buena fe nos atenemos al clásico aforismo latino: *errare humanum est*, convendremos, en efecto, que es de hombres equivocarse; y tomaremos también a la letra aquello de que: *el rectificar es de sabios*. Viene a cuento la cosa a tenor de la abundancia de elementos vinculados antes a la Falange, con la indecente rémora clerical-castrense, que ahora, volviendo la espalda a todo un pasado, propician para el inmediato futuro de España un estado social a la altura del más reconocido espíritu liberal que pueda haber en otros países.

Cabe que la reflexión, el compulsar procedimental de ideas, haya tenido la virtud de determinar en la conciencia de algunos una real rectificación de apreciaciones. De estimar es la posición del que, noblemente arrepretido de un pasado censurable, se afina en una nueva posición, en consonancia con lo que es de justicia, con lo que se enfrenta a todas las arbitrariedades, a todas las formas de tiranía y de explotación del hombre sobre el hombre.

Hay también los zorrunos, los hipócritas, que guardando instintos e ideas perversas en su fuero interno, acuden, como suele decirse, al sol que más calienta; buscan con tiempo, ponerse a salvo, si burlan que el barco va a hacer aguas, que la embarcación puede hundirse. De todas formas, si la cebra tira al monte, a la corta o a la larga enseña la oreja, depota lo que es en el fondo aquel que fingió nobleza de sentimientos, espíritu justiciero.

SOBRE UNA SUPUESTA HERMANDAD DEL MARXISMO Y DEL ANARQUISMO

A Daniel Guerin. Con toda cordialidad

En más de una ocasión hemos podido comprobar el singular criterio de elementos que, considerándose versados en sociología, han pretendido, nada menos que hacer derivar el anarquismo del marxismo. Otros, sin llegar a tanto, han supuesto que entre ambas tendencias existen vínculos fraternales. La cosa no sorprende cuando a quienes así opinan se les considera desconocedores, en gran parte, de lo que constituye el contenido esencial del anarquismo. Causa, evidentemente, extrañeza el hecho de ver caer en errores interpretativos de bulto a quienes, en razón de sus actividades ideológicas, o de sus eruditas investigaciones, deberían conocer, con amplia objetividad, las teorías marxistas y las teorías anarquistas. No creo que habiendo hecho un estudio minucioso de ellas se pueda caer en la grave confusión de no establecer la profunda diferencia que hay entre una y otra concepción sociológica.

Mucho puede decirse en sentido de probar la honda división que separa al anarquismo del marxismo. Y de entre lo mucho que puede decirse, obviado es apuntar el que ha de ser

repetiendo lo que tanto se ha dicho ya al respecto. Por ejemplo, en lo que concierne al Estado, es harto sabido que el marxismo le confiere absoluta potestad y volumen de Leviatán. La experiencia nos demuestra de un modo que no admite dudas, ya que es la histórica derivación del vivir cotidiano, como en los países comunistas el Estado, con sus órganos accesorios, constituye lo que llamaba Dijas una nueva clase, teniendo constantemente a afianzarse, a solidificarse, por así decir, en el Poder. Consecuencia de ello es que el Estado trate de alienar la voluntad de los individuos en situación lo más reverencial posible al respecto de un tan temido Leviatán. Ni a corto ni a largo plazo, por los motivos esbozados, se vislumbran trazas de que el marxismo lleve camino de desintegrarse, de anular la absorbente, la tiránica potencialidad del Estado.

Los anarquistas negamos el valor social que pueda atribuirse al Estado. Es más, consideramos que radica en su propia existencia el desconcierto y la arbitrariedad predominantes en la vida social. Ya sea el Estado el que apoye y defienda a la clase capitalista; bien sea el propio Estado, en tanto que nueva clase, el que absorba los beneficios materiales entre clase explotada y clase privilegiada. ¿Acaso no se ha repetido hasta la saciedad la diferencia de salarios considerable, y el *standard* de vida existente entre los técnicos y altos funcionarios y oficiales, comparado con lo que afecta a los simples obreros, ferrosos? ¿Es de comprender que ocurra lo propio en los demás países de hegemonía estatal comunista. Feudalistas, con tesis de Froudhon y de Pl y Margall, consideramos que en un ambiente social de productores, son clase dirigente, pueden establecerse relaciones normales de convivencia, en lo moral y en lo económico. La historia social puede dar fe de fructíferos ensayos, que si quedaron truncados no fue precisamente por defecto de estructura de los mismos, sino por causas ajenas que fueron impuestas de un modo brutal. ¿Que en España, durante el periodo revolucionario del 36, los anarquistas tuvieron negligencias, cometieron errores? Es cierto; como también lo es el que noblemente se haya reconocido así por los que podríamos llamar más afectados. ¡Dura experiencia, que puede servir — la Historia no lo dicho aún su última palabra — en el futuro, de España y de otros países!

Con satisfacción hemos mencionado en publicaciones libertarias obras de Daniel Guerin en las que se han emitido juicios certeros favoreciendo el anarquismo. De ahí que nos haya causado extrañeza el que tenga escrito recientemente lo siguiente: «*Je dirais que l'anarchisme est inséparable du marxisme*». Dice también: «*Its formes deux variantes d'un seul et même socialisme*». Si tomamos la definición que nos da el profesor Didier Julia en su «*Dictionnaire de la Philosophie*», tendremos que «*Socialisme* es el conjunto de doctrinas tendentes a reformar las sociedades humanas...». En esta escueta definición, cabe que anarquismo y marxismo partan del sentido socialista. Pero no puede decirse que sean *inséparables* cuando en lo político y en lo filosófico inclusive parten de posiciones antagónicas.

En su obra «*Zur Kritik der Politischen Ökonomie*», escribió Carlos Marx: «*No es la conciencia de los hombres lo que determina su manera de ser, sino que por el contrario, su manera de ser social es la que determina su conciencia*». Apreciación que no acepta el anarquismo, ya que subordina la conciencia, la dignidad del individuo a la *manera de ser social*. Es lo que llamaba Paul Gilie «*El sofisma anti-idealista de Marx*». Desgraciadamente, un ambiente social de aburguesamiento, o de rebuena obediencia al Estado, puede influir en gentes sin virilidad para tener conciencia, carentes de dignidad. De ahí la magnífica metáfora de Albert Camus al referirse a esos «*isotes*» de hombres dignos, que destacan en el Océano de la mediocridad, de la rutina, del embrutecimiento colectivo. Estimar la memoria como lo creía Marx, haciendo norma de ello, que lo material priva sobre lo moral, es tener un concepto bien deprimente

del ser humano. Paul Gilie, en su obra: «*Esbozo de una filosofía de la dignidad humana*», manifestaba: «*Creer al hombre incapaz de elevar su pensamiento por sobre sus intereses materiales y los de sus semejantes, esto equivale a asimilarle a la bestia*». Negarle la aptitud de las ideas abstractas, de las ideas superiores, que constituyen la dignidad de su especie, o de tratar estas ideas como vanas ilusiones, ¿no es quitarle su grandeza, su grandeza natural, etológica, innata?»

Quienes, al través de escritos suyos, apreciamos a Daniel Guerin, y nos consideramos libertarios, posiblemente no le ofenderemos si le aconsejamos que estudie un poco más el tema, mediante lo que tal vez deduzca de lo que nosotros damos por seguro: Anarquistas y marxistas: ¡Ni hermanos, ni primos!

RAINER MARIA RILKE, POETA DE CORAZON

El cuarenta aniversario del fallecimiento de Rilke ha dado motivo a prodigar estudios, en más selectas publicaciones literarias del mundo, en torno al autor de «*Cartas a un Joven Poeta*». Pocos, muy pocos, han llegado a sentir y a expresar, como él lo hizo, lo que es, lo que fue de ser poeta. La poesía que puede percibirse en el ambiente que nos rodea, si tenemos la sensibilidad depurada de los *mismas* de vulgaridad que flotan por doquier.

Rilke hubiera podido tomar la divisa de otro gran poeta: Juan Ramón Jiménez, el cual dedicaba sus versos a *la inmensa minoría*. No por veros de aristocrática diferenciación, sino porque es una minoría tan sólo la que repudia el achabacamiento, la trivialidad del aburguesamiento, cerrado a todo lo que es selecto y puro. Pura, como el agua que mana de manantial; emotiva al brotar del corazón, así es la poesía de Rilke, sencilla y profunda a la par; noble por su significado, por sus anhelos fundamentalmente humanitarios.

ELECCIONES SINDICALES, SEGUNDA PARTE

Ocurrido en Madrid

Unos doscientos productores del Sindicato del Metal, que en días pasados formularon un escrito pidiendo aclaraciones y haciendo demandas en relación con la segunda fase de las elecciones sindicales, acudieron en pequeños grupos a la Delegación Provincial de Sindicatos con objeto de solicitar contestación a su escrito.

Para las 7:30 de la tarde estaba prevista una reunión de los delegados y jurados electos en el salón de actos del aludido Sindicato, que habría de ser a modo de continuación de la sostenida en el mismo lugar el pasado viernes, bajo la presidencia de Rafael Zahonero, presidente del Sindicato del Metal. En esta ocasión, sin embargo, el delegado provincial, Hernández, denegó la necesaria autorización.

Pese a esta circunstancia, los 250 ó 300 trabajadores llegados al Sindicato permanecieron congregados en los pasillos, sin disgregarse, esperando la salida de algunos de sus representantes, encerrados en un despacho con Alvarez Molina y Galindo, de la Vice-secretaría de Ordenación Social.

Al salir el grupo del despacho, ante la expectación de los congregados, Galindo hizo uso de la palabra para dar algunas explicaciones respecto de los planes electorales, pero fue interrumpido. Tras Galindo pretendió hablar, también inútilmente, uno de los representantes de los sindicalistas radicales y, en este punto, un grupo de personas, al parecer ajenas al Sindicato donde se desarrollaban los hechos, atacó de palabra y de obra, contra los sindicalistas radicales.

«*Estos abandonaron*» el edificio y, en la calle, fueron «*invitados*» a empujones por la fuerza pública — desplegada en torno a la Delegación Provincial — a disgregarse.

ANTENA

NO HAY NOBEL DE LA PAZ

ESTOCOLMO. — La comisión rectora de los premios Nobel este año ha determinado no conceder el de la Paz. Recordemos que entre los propuestos estaba el gran pacifista con fusil, don Francisco Franco Franco Bahamonde.

ENERGIA NUCLEAR FRANCESA

TARRAGONA. — En el pueblo de Vandellós, a 60 kilómetros de esta ciudad, va a ser edificada una central nuclear franco-hispana destinada a producir — dicen — fluido eléctrico, el 75 % de esta producción quedará en España y el 25 % restante seguirá a Francia.

Según parece, existe el propósito de erigir otras fábricas de colaboración franco-hispana según la propuesta para Vandellós, copia fiel de otra que funciona en una población marítima francesa.

EXPANSION ESPACIAL ESPANOLA (?)

MADRID. — En Robledo de Chavela, lugar de Castilla la Vieja, funciona una estación norteamericana (Deep Space Station) para comunicaciones interplanetarias, habiendo sido ella la que, recientemente, ha captado maravillosas fotografías transmitidas desde la Luna por el satélite artificial «Lunar Orbiter». Una de ellas deja ver la Tierra en cuarto creciente más allá de los desiertos lunares.

LA C. N. T. ASOMA

PARIS. — En la emisión televisiva del mediodía del 20 del corriente y durante una explicación sobre la plástica de los carteles, ha cruzado por la pantalla pequeña un hermoso cartel de la guerra española publicada y difundido por C.N.T.-F.A.I.

LECOIN EN LA RADIO

PARIS. — Tras laboriosas gestiones puntuadas de alternativas favorables e inversas, por fin se anuncia que el desarrollo de la entrevista a Luis Lecoin tendrá lugar durante tres días del mes de noviembre en la emisora «*France Culture*».

ESPAÑOLISTAS ABOLLADOS

GIBRALTAR. — Unos sesenta españoles acabados de llegar de Australia, encontraron divertido gritar por las calles de esta plaza: «*Viva España!* Gibraltar para los españoles!» Alertados por la provocación, buen número de gibraltareños se arrojaron sobre los nacionalistas imprudentes propinándoles una paliza de advertencia. Intervino la guardia, los derrenegados alborotadores fueron conducidos al otro lado de la frontera.

ACTUACION DEL SANTO OFICIO

MADRID. — José Antonio Ugarte Antuam, de Mondragón, ha sido propuesto para una pena de tres meses de arresto por haber gritado en un bar del pueblo citado «*Gora Euzkadi*» «*Azkatuta*» «*Terrible grito en una democracia orgánica*».

Por haber «*injuriado*» al jefe de Estado, el alemán Helmut K. arriesga pasar en España dos años de cárcel. Lugar de autos: Arenys de Mar.

Por «*asociación ilícita*» y «*propaganda ilegal*», los ciudadanos José Joaquín Avechueho Zulueta, Juan José Ansoategui Echevarría, José Antonio Mendizábal Echeve y José María

FALLECIO RAFAEL SANCHEZ MAZAS

MADRID. — El fallecimiento de este escritor ha ocurrido a sus 73 años. Fue íntimo de José Antonio Primo de Rivera y un puntal intelectual de la Falange. Tomó arte y parte en el levantamiento totalitario del 18 de julio de 1936.

EL AYUNTAMIENTO SE DESAYUNTA

SANTIAGO DE COMPOSTELA. — En el cabildo municipal ocurre algo grave. El alcalde, alegando inasistencia de dos concejales a las sesiones, los ha expulsado del cargo. Intervino una comisión oficial indagatoria, y según Aldave — que todo lo sabe — las conclusiones de dicha comisión «*no son ni favorables ni desfavorables al alcalde*». Por consiguiente, hay muchas aceitosas en todas las camisas edicilas.

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

CHISPAS

Un Banco árabe ha hecho suspensión de pagos. En consecuencia, el Estado allí ofrece a las entidades perjudicadas cubrir el déficit sufrido mediante un empréstito que deben llevar los propios Bancos «*beneficarios*». Estos se proponen concurrir al empréstito, con dinero que piden otra vez al Estado.

El procedimiento es tan sutil, que induce a desconsiderar el resultado.

Cada «*cerca*» financiero proporciona honda satisfacción entre los desheredados. Cada uno puede decir: «*A mí no me ha pillado*».

Un banquero era el «*todo economista*» de mi pueblo. Quebró, y resultó nada.

Y los clientes, menos que nada.

El rico, desahogado, se pega un tiro.

El pobre, sin dinero, se pega más a la vida.

Una vez el empresario me envió a cobrar 3.000 duros a la Banca Armis. Sensación y vacilación, pues el pagador era verídico.

Hubiese acudido a la Banca pistola en mano, director y cañero lo hubiesen estimado más correcto.

Mi vecino T. A. Caño jugaba imagnativamente fuertes apuestas, y de costumbre perdía.

Si exponer maravas, mi vecino T. A. Caño quedó arruinado. En salud, naturalmente.

Con gran sentido, la hija de un banquero aborrecía el quebró, no el re-quebró.

Quiebren todos los bancos del mundo, menos el que en el parque me sustentó.

CHISPAS

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

3427

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

3 NOVEMBRE 1966
NUMERO 426
0,50 F. LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

NOS REVENDICATIONS

« Nous savons que nos revendications pour des augmentations de salaire se retournent toujours contre nous; d'abord parce que ces augmentations sont, par règle générale, hiérarchisées et ne profitent qu'aux catégories les plus favorisées; ensuite, parce qu'elles sont toujours à la traîne des prix. C'est un peu la carotte du baudet. »

Ainsi s'exprimait dernièrement un « lampiste » de la R.A.T.P. qui nous entretenait des dernières revendications faites par les travailleurs de cette corporation. Au moins, disait-il en guise de conclusion, en réclamant la journée continue et les deux jours de repos par semaine, nous n'avancions pas la hiérarchie à nos dépens. Si nous obtenons un avantage quelconque, il sera le même pour tous.

C'est cette dernière phrase qui nous a le plus réjouis car elle démontre que même à la base, la conscience et l'objectivité n'ont pas complètement disparu.

Ce besoin d'égalité économique et sociale se fait en effet de plus en plus sentir dans les classes les plus défavorisées. S'il est vrai que de nombreux « smigards » ne pensent qu'au tiercé du dimanche, il faut aussi penser à tous ceux qui restent actuellement reliés sur eux-mêmes à cause des nombreuses trahisons des partis politiques ou des centrales réformistes, mais qui n'en pensent pas moins sur la nécessité fondamentale de profondes modifications dans les structures sociales.

Bien sûr, le fait de revendiquer la journée de travail continu et deux jours de repos par semaine ne représente pas un acte révolutionnaire en soi mais nous devons tenir compte de la conjoncture actuelle, des protestations absurdes de certains travailleurs touchés par la réduction des heures de travail (qui reste malgré tout supérieure à quarante heures par semaine), de la menace de chômage toujours grandissante et qui gagne même les techniciens et les cadres, enfin de l'inquiétude générale sur ce que sera demain.

Demain, de nouvelles générations vont continuer d'encombrer le marché du travail, des jeunes munis de nombreux diplômes techniques vont se trouver sans débouchés à leur sortie des écoles; aussi, il est bon que dès aujourd'hui, les travailleurs en activité pensent ces problèmes et trouvent des solutions rationnelles et viables. Dans ce domaine, nous trouvons justifiée la revendication de deux jours de repos par semaine et ceci ne doit être qu'un début. Au fur et à mesure que la technique réduit les besoins en main-d'œuvre, nos revendications doivent tendre à diminuer l'effort de chaque travailleur pour établir un équilibre constant de la collectivité laborieuse; chaque fois qu'un ouvrier se trouve sans travail, ses camarades ont le devoir de faire en sorte qu'il puisse réintégrer la masse active et, pour cela, il n'y a pas trente solutions, il n'y en a qu'une : la réduction des heures de travail.

Mais réduction des heures de travail ne veut pas dire réduction du pouvoir d'achat. Il est largement démontré aujourd'hui que la production peut dépasser les besoins de la population, l'idée seule qui viserait à restreindre la production pour des questions de profit personnel doit donc être considérée comme criminelle.

Nous considérons donc que la classe ouvrière tout entière se doit de dénoncer tout sabotage apporté à la production et nos revendications doivent toutes tendre à rétablir l'équilibre et l'égalité économique, à bénéficier en outre de tout le surplus de denrées qui pourrait résulter des techniques modernes et, bien entendu d'utiliser au maximum l'automation au profit de toute la collectivité.

Nous doutons fort que le dialogue périodique entretenu par les dirigeants des centrales réformistes et les pouvoirs publics soit orienté dans ce but et c'est la raison pour laquelle nous ne cessons de répéter : « Travailleurs, sauvez-vous nous-mêmes, il n'est ni dieux, ni césars, ni tribuns ».

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2^{ème} U. R.

Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2^{ème} U. R.

TRIBUNE LIBRE: CAPITALISME ET DEMOCRATIE

IV PRODUCTION MILITAIRE

L'amélioration des techniques de production, l'emploi massif de machines industrielles, la découverte de matières premières nouvelles, la généralisation de l'automation conduisent le capitalisme à éliminer du circuit de production un nombre croissant de salariés qui constituent une double menace pour son existence : menace créée par la misère elle-même de ces prolétaires qui ne peuvent plus vendre leur force de travail, menace créée par le fait qu'en étant éliminés du processus de production, les chômeurs sont parallèlement éliminés du marché de consommation puisqu'on leur retire leur pouvoir d'achat par lequel ils assurent la continuité du système capitaliste.

La solution adoptée par le capitalisme pour aller au-devant de cette double menace est de réintroduire les chômeurs dans un processus de production en dehors du secteur des biens de consommation, de leur redonner un pouvoir d'achat tout en conservant intactes les données permettant de calculer le taux de profit dans le secteur des biens de consommation. C'est la création et le développement d'un secteur de production militaire très étendu dont les perspectives sont théoriquement illimitées parce qu'il nécessite la formation et l'entretien de vastes stocks et parce qu'il est en perpétuelle évolution : au fur et à mesure que l'armement stocké devient dépassé par la technique cet armement est achevé, par un moyen ou par un autre, vers les pays « en voie de développement » qui se trouvent ainsi toujours en position inférieure sur le plan de l'équipement militaire, vis-à-vis des pays néo-colonialistes.

Malgré cela, la production militaire n'échappe pas aux règles fondamentales qui régissent tout système mercantile. Elle nécessite un marché de consommation pour assurer le renouvellement du cycle de production. Comme pour les biens de consommation courante, le capitalisme est tenu de créer artificiellement ce marché. Il le fait par l'éclatement et l'entretien de conflits armés localisés dans les pays en voie de développement. C'est l'un des aspects du néo-colonialisme. C'est également l'une des raisons pour lesquelles les dernières guerres coloniales, perdues d'avance, s'éternisent le temps suffisant pour assurer une reconversion des moyens mis en action ou leur déplacement vers un autre « marché » de consommation. Les conflits localisés actuels sont essentiellement caractérisés par une inaction des forces capitalistes et par une immense dépense de matériel et de munitions. Des hommes tombent mais, dans le même temps, les usines de production militaire fonctionnent et c'est ce qui intéresse en premier lieu le système capitaliste.

La découverte de techniques de destruction effroyablement efficaces, principalement dans le domaine nucléaire, incite à penser qu'un conflit généralisé est rendu impossible. Ces pensées n'étaient pas étrangères aux générations qui ont précédé les deux premières guerres mondiales et ce sont également ces pensées qui ont conduit à la définition d'une « guerre humanitaire » et à l'interdiction tacite de certaines techniques modernes, interdiction qui fut invariablement violée. Le conflit localisé et lointain n'est, pour le capitalisme, qu'un palliatif. Le conflit généralisé, accompagné de toutes ses conséquences destructrices, crée les conditions d'une reprise économique générale, d'une remise à flot du capitalisme qui prend en main la reconstruction du pays, sa réorganisation complète et la reprise du système mercantile. Le conflit généralisé a pour autre effet de briser net tout élan émancipateur des masses dans le « droit chemin », après avoir éliminé un certain nombre de ses leaders anti-patriotiques et redonné, au nom du patriotisme, la notion d'intérêt général. L'existence d'un ennemi commun et donc d'une défense commune permet au capitalisme d'appeler tous les travailleurs à participer à la sauvegarde du système existant, c'est-à-dire, en réalité, à la défense du mode d'exploitation capitaliste.

CHOMAGE TOTAL ET CHOMAGE PARTIEL.

Le développement du secteur tertiaire et celui de la production militaire ne sont pas suffisants pour absorber l'ensemble des travailleurs exclus de la production par la mise en œuvre de techniques modernes qui, au lieu de réduire le temps de travail moyen, réduisent les frais de production capitalistes.

Le chômage total qui retire au travailleur tout moyen « normal » de subsistance crée une armée industrielle de réserve sur laquelle le capitalisme peut compter pour faire échec

aux revendications sociales appuyées par la grève. Mais l'existence d'une armée de sans-travail constitue en définitive une menace permanente de troubles et prouve ouvertement que le système capitaliste conduit aux contradictions les plus absurdes.

Au chômage total, le néo-capitalisme préfère donc le chômage partiel, c'est-à-dire la réduction des horaires de travail dans certaines branches de la production accompagnée d'une réduction proportionnelle des salaires.

Le chômage se trouve ainsi étendu horizontalement et échappe plus ou moins aux investigations statistiques. Le chômeur devient invisible et l'armée des chômeurs partiels, aussi nombreuse soit-elle, ne peut plus être considérée comme un groupe social rejeté en dehors du système et d'autant plus dangereux que les individus qui la composent n'auraient rien à perdre. Le travailleur en chômage partiel est au contraire préoccupé de conserver les moyens réduits de subsistance qu'il possède encore.

Ainsi se trouve écartée provisoirement une menace créée par le développement capitaliste lui-même. La solution adoptée dans ce domaine par le néo-capitalisme est caractéristique de la volonté de ce dernier de dissimuler tout élément susceptible de constituer une preuve vivante de l'antagonisme des classes.

L'ENSEIGNEMENT SEVY

La démocratisation de l'enseignement ne peut déboucher sur l'égalité de tous devant l'instruction par le seul fait qu'il ne saurait y avoir égalité d'entre des individus placés, au départ, dans les mêmes conditions extérieures. Mais le passage du monopole de l'enseignement aux mains de l'Etat, qui semblait représenter un progrès véritable par rapport au monopole religieux, revient à placer les classes dominantes à la tête de ce monopole, l'Etat n'étant que l'émanation politique de la minorité économiquement dirigeante. Il était d'ailleurs logique que la bourgeoisie, en tant que classe dominante supplantant entre autres le clergé, s'emparât des moyens de coercition directe et indirecte appartenant, dans le passé, à cette ancienne minorité dominante.

L'enseignement capitaliste est organisé de façon à répondre aux besoins internes du système. Son but n'est pas d'accorder une instruction complète et rationnelle en fonction de la somme de connaissances socialement acquises, mais de dispenser la somme de connaissances générales et surtout techniques strictement nécessaires à un certain nombre d'individus, mathématiquement déterminé, qui sont

appelés à être le réservoir de techniciens dont le capitalisme a besoin dans le cadre du développement de la production tel qu'il a été conçu en fonction de la réalisation de profits.

Cet enseignement est de plus en plus spécialisé de façon à éviter que les individus issus des masses laborieuses qui peuvent y accéder et qui sont destinés à des fonctions de technicien, n'acquiescent une connaissance d'ensemble, globale, qui les amènerait à une prise de conscience des contradictions du capitalisme et les dirigerait au-dessus de leur rôle de serviteur docile. Toutes les réformes mises en pratique dans ce domaine tendent, en dernière analyse, à établir une barrière au-delà de laquelle seule une catégorie de privilégiés peut accéder à un enseignement conduisant aux fonctions de direction.

Ainsi l'enseignement capitaliste apparaît lui aussi comme une nouvelle forme d'investissement destiné à fournir, avec les moindres frais possibles, les nouvelles classes nécessaires à la finance pour assurer le fonctionnement des moyens de production.

Aux yeux des capitalistes, ces nouvelles classes ne doivent pas avoir la faculté d'accéder également à des postes de mande mais elles doivent également être détachées de leur classe d'origine, des masses laborieuses, pour lesquelles elles sont appelées à jouer un rôle de maîtrise et de surveillance.

COMMUNIQUE

Le Congrès Régional de la Deuxième Union Régionale, C.N.T. aura lieu cette année le 20 novembre à 9 h. 30, au siège Confédéral (39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris 9^e).

Tous les camarades sont invités à passer à la permanence du siège, les vendredis ou samedis de 19 à 20 h., pour recevoir l'Ordre du jour du Congrès et prendre contact avec le Bureau Régional au sujet de la création de Syndicats dans le cadre régional.

Nous demandons aux camarades des syndicats en voie de formation dans la région, de nous faire parvenir des informations complémentaires sur le déroulement des activités respectives.

La Commission Administrative Régionale,

La C.G.T. israélienne en 1966

CETTE C.G.T. est intégrée dans l'Etat d'Israël depuis la proclamation de ce dernier, c'est-à-dire : depuis 1948.

Les principaux politiciens sortent de son sein. En 1924, Ben Gourion en était le secrétaire. Il avait proposé à l'organisation d'établir des institutions, des entreprises qui appartiendraient à la C.G.T., donc au mouvement ouvrier.

Cette création devait servir les travailleurs et la renaissance nationale juive. Des communautés de travail industrielles et publiques furent donc créées qui s'insèrent bientôt dans un complexe d'entreprises placé sous le contrôle supérieur de la C.G.T., service autonome dénommé *Heyrat Oudim*.

Ce service avait pour but la création et le développement d'entreprises agricoles et industrielles dans tous les secteurs, l'établissement de toutes les institutions et administrations utiles à la communauté.

Donc, à la veille de la création de l'Etat, la C.G.T. exploitait et administrait tout le secteur économique et social de concert avec les *kibboutz* et les villages coopératifs.

Une société s'administra donc, sans mandat britannique.

La C.G.T. I. se composait donc de deux secteurs : celui des travailleurs employés dans la libre entreprise, et celui du *Heyrat Oudim* exploitant directement des entreprises sous tutelle syndicale. Mais, et c'est très important, les travailleurs se trouvaient donc soumis à une bureaucratie syndicale qu'ils ne dirigeaient pas.

En 1948, sous l'administration publique de l'Etat, un glissement s'opéra. Le secrétaire de la C.G.T. I. déclara :

« L'économie ouvrière doit réaffirmer son rôle de pionnier dans la construction d'un pays. Le meilleur moyen serait de faire participer (1964) les représentants des ouvriers à la direction effective et aux bénéfices éventuels de l'entreprise. Si l'ouvrier a le sentiment d'être associé à l'entreprise il n'en montrera que plus d'émulation, au bénéfice de tous. »

C'est le langage tenu par les bourgeois démocrates en France et par les syndicalistes réformistes, pour mieux asservir le travailleur au capital.

Le premier ministre (issu des *kibboutz*) répondit qu'avant tout l'entreprise devait être rentable « car sans accumulation de capitaux, il ne peut y avoir d'expansion. »

La C.G.T. I. englobe donc les

syndicats, les entreprises économiques de l'Etat et les institutions d'assurances sociales, soit 26 % de l'économie israélienne.

Laissons parler un sociologue israélien de tendance socialiste :

« Depuis la création de l'Etat, le *Mapai* (parti socialiste) a toujours exercé les premières responsabilités, et ses militants disposent d'une grande influence dans la C.G.T. I. Pendant ces dix dernières années, et à proportion même des difficultés rencontrées par Israël, le parti a été très divisé, les éléments technocratiques soutenant la pause avec acharnement. Pas question pour eux de développer les structures socialistes dans l'économie. » (Roger Akriche).

L'arrivée massive des émigrants a obligé les *kibboutz* à les employer dans un secteur industriel élargissant leur activité, jusque-là agricole.

Or, ces immigrants sont en majorité réticents au principe socialiste excluant toute propriété privée. Il fallut donc les salarier, ce qui est un danger pour l'harmonie des *kibboutz*.

N'oublions pas que, en Occident, l'emploi de main-d'œuvre salariée dans les coopératives a toujours détruit leur caractère socialiste ou communiste.

Pour écarter ce danger, la C.G.T.I. a donc formé des coopératives de personnel employées dans les *kibboutz*, les usines devenant la propriété collective des coopératives, des *kibboutz* et de la C.G.T. I.

Ces décisions furent prises en 1964.

On voit combien la politique, l'Etat, jouent un rôle considérable dans la C.G.T. I. Laissons parler ses leaders :

« Les problèmes auxquels doivent faire face les adhérents sont débattus à partir des points de vue des différents partis qui recherchent activement des affiliés dans les différents syndicats. De ce fait, la direction de la C.G.T. I. est éeue suivant des lignes politiques et toute discussion ou vote au sein des corps chargés de politique, sont de manière générale le schéma des partis. »

En Israël, l'intégration des syndicats à l'Etat est donc complète. Il s'agit d'une collaboration étroite à tous les échelons, et ce phénomène est d'autant plus extraordinaire que ces organisations économiques avaient démontré pendant plus de vingt ans qu'elles étaient capables d'organiser une société sans Etat.

En France, une évolution se produisit dans ce sens, préconisée par des démocrates socialistes comme Mendès France et autres capitalistes... La bureaucratie syndicale réformiste

trouve dans cette formule des promesses attendues et désirées... La 1^{ère} convention de la C.G.T. I. se réunissait le 3 janvier 1966. A cette occasion, le secrétaire de la C.G.T.I. déclarait :

« Deux concepts fondamentaux ont dirigé la politique de la C.G.T. I. : une affiliation ouverte à tous les travailleurs de tous les secteurs, et une économie ouvrière indépendante appartenant à l'affiliation toute entière. »

Une minorité partisane, le Cabal, insista pour une séparation entre les activités syndicales de la C.G.T. I. et son économie ouvrière.

Les porte-parole du Rafti (groupe Ben Gourion) demandèrent l'abolition du Département syndical, et à sa place, des syndicats nationaux autonomes. Ils critiquèrent la part faite aux entreprises capitalistes par le gouvernement...

Il est évident que la C.G.T. I. constitue une organisation d'Etat, massive, dont le caractère d'exploitant — dans le cadre capitaliste — est un danger pour l'émancipation ouvrière.

Mais donnons la parole à Roger Akriche, qui vit au cœur de l'aventure israélienne...

Voici ce que dit le sociologue Akriche, de la C.G.T. I. :

« L'Hébraïstrout (C.G.T.), en effet, est non seulement une confédération syndicale ouvrière, mais en même temps la propriétaire de nombreuses entreprises. Ceci s'explique par son histoire : l'objectif de la C.G.T. I. était de fonder une classe ouvrière en Palestine. Elle se donna comme tâche non seulement de fédérer les ouvriers juifs dans les entreprises existantes, mais encore de fonder des entreprises là où le capital privé ne s'était pas encore implanté. Mais à la différence des *kibboutz*, ces entreprises ne s'inspirèrent pas des principes des coopératives ouvrières de production indépendantes : elles restaient la propriété de la confédération syndicale ouvrière qui se voulait, en quelque sorte, le mandataire de la classe ouvrière juive. »

Aujourd'hui, il arrive donc qu'un ouvrier soit simultanément syndiqué à la C.G.T. I. et employé par cette organisation. Ceci pose évidemment des problèmes quant à la garantie pratique d'une démocratie réelle de l'Etat, mais en soi, le fait que la Confédération soit maîtresse d'une partie de l'économie (38 %) constitue un facteur positif; non pas la condition suffisante, mais le moyen d'une réalisation effective d'un secteur socialiste dans l'industrie.

Actuellement, le facteur C.G.T. I. est relativement restreint, moins étendu qu'on pourrait le croire, à entendre les concerts laudatifs de certaines publications. Ce qui est plus inquiétant, à notre sens, que ses dimensions limitées (elles peuvent augmenter demain dans le cadre d'une nouvelle politique de l'Etat), c'est le fait que dans d'autres entreprises, la C.G.T. I. contribue pour une part de capital à côté des intérêts privés... Ceci ressemble trop à nos sociétés mixtes dans lesquelles les capitaux publics, des communes, des départements, etc., viennent rembourser le capital privé pour que nous n'y voyions pas un danger. »

On se rend bien compte que cette C.G.T. I. qui est ou veut être revendicative, alors qu'elle exploite « nationalement » 26 % de l'économie israélienne, se trouve liée par son intégration politique à servir deux secteurs contradictoires : la libre entreprise et l'économie ouvrière. Et quand on sait les progrès rapides du capitalisme privé en ce pays, progression encouragée et soutenue par l'Amérique du Nord, on peut douter de l'avenir socialiste d'une organisation beaucoup plus préoccupée de sacrifier ses objectifs originaux à la grandeur de la patrie que de réaliser l'autogestion économique et sociale qui fut l'expression de sa première manifestation.

En fait, la C.G.T. I., devenue exploitante avant d'avoir assuré la gestion directe des entreprises par ses membres, cette organisation connaît une bureaucratization telle que les rapports de ses membres avec leur administration sont ceux de salariés à l'égard d'un patronat paternaliste.

Dans ces conditions, qui n'excluent pas le développement intérieur d'un large mutualisme, nous pouvons douter que cette force économique qui n'a pas le sens de la liberté sociale, puisse éviter son absorption totale dans un étatsisme auquel elle est fière de fournir ses principales lumières... Nous retrouvons de cette expérience deux conclusions importantes :

1) Le syndicalisme est un organisme majeur pour entreprendre toutes les tâches productives de l'économie.

2) L'exploitation communautaire (*kibboutz*) est une entreprise viable car déjà victorieuse.

Et que ce qui est, offre au communisme libertaire un avenir triomphant.

Un phénomène : l'Austérité !

On dit que la situation économique d'un Etat est stable quand il connaît une situation équilibrée entre ses exportations et ses importations, que l'état de sa balance des paiements n'engendre aucune perte monétaire dans les échanges.

Sous le règne de la « Valeur financière », un Etat, pour connaître des finances saines, ne doit donc pas dépendre plus qu'il ne vend...

Cela semble très raisonnable, puisque chacun en dit autant de son économie domestique, mais l'effort de cet Etat sera de vendre plus qu'il n'achète pour réaliser un compte bénéficiaire, une réserve de devises étrangères favorisant le cours de sa monnaie.

Donc, tant par esprit de profit que pour assainir une économie déficitaire, l'Etat capitaliste (et tout Etat est capitaliste qui conserve la « Valeur financière ») comme moyen d'échange, se trouve dans l'obligation de prendre des mesures internes ramenant les marchandises sur le marché intérieur pour le rendre disponibles sur les marchés extérieurs.

La méthode la plus pratique pour atteindre ce résultat est de bloquer les salaires (ce qui est facile) et les prix, ce qui est techniquement impossible. Il est habituel que cet Etat — par astuce politique et pour calmer les protestations de sa classe ouvrière — décrète en même temps le blocage de tous les revenus ! Ce qui est pratiquement impossible, la plupart des hauts revenus échappant — par dissimulation — à l'assiette de l'impôt.

C'est donc la classe ouvrière qui, dans ces conditions, supportera les sacrifices les plus lourds. Cette mise en condition (expérience de Pavlov) de frustration s'appelle, dans tous les pays : l'austérité.

Elle est appliquée actuellement en Angleterre, par un gouvernement socialiste; en Finlande, par quatre partis au pouvoir (sociaux-démocrates, ex-agriculteurs, socialistes dissidents et communistes), et ce sont des pays riches ! Mais cela sévit d'une manière

endémique dans tous les pays dépourvus... Partout, les gros revenus sont protégés par leurs privilèges économiques et sociaux.

A première analyse, il semble impossible que les travailleurs puissent accepter une telle situation, mais si l'on s'en réfère à un état d'esprit général conditionné par la « Valeur financière », qui accepte donc les données de « Vente et d'achat », de profit et de perte, on ne s'étonnera plus que les gouvernements puissent faire accepter certaines frustrations.

Travailler à perte, vendre sans bénéfices, échanger sans profits, sont des données auxquelles ne sauraient consentir ni ceux qui vendent (par intérêt bien compris), ni ceux qui produisent en louant leur travail, attachés que sont ces derniers à la formule dynamique du *droit inégal* : prix, salaires et profits.

Ceci explique que des millions d'ouvriers anglais aient accepté le « blocage » des prix et revenus; que les ouvriers finlandais aient accepté l'augmentation des impôts indirects et des contributions sociales, ce qui contribuera à réduire la consommation des revenus les plus faibles...

Autrement dit : le profit doit toujours triompher des besoins... le fort du faible !

Ce sont les seuls moyens en « économie financière » pour réduire un déficit et regagner une stabilité financière relative...

Il est donc clair qu'en « économie financière », système propre à toute économie de « Droit inégal » (la promesse d'une économie égalitaire dans un tel système n'étant que machiavélique démagogie) toute stabilité financière ne peut être réalisée que par la frustration des revenus les plus bas, c'est-à-dire par une restriction systématique des besoins.

Ce qui paraît légitime en « économie financière » serait donc une entreprise scandaleuse en économie des besoins, surtout quand nous la voyons se produire en des Etats qui ont réalisé l'abondance mais ne peuvent ni le veulent la distribuer... L'austérité dans l'abondance... !

Mais comment sortir de cette logique financière implacable et acceptée ? Voici ce que propose le syndicalisme révolutionnaire libertaire :

1) Par la grève générale gestionnaire poursuivie sans défaillance, rendre tous les services publics, gratuits, et intégrer peu à peu dans ce secteur toutes les grandes activités générales.

2) Sortir de l'administration étatique en confiant l'administration des choses et des services à une Confédération de producteurs et des consommateurs sur la structure initiale de la commune libertaire.

3) Abolir la « Valeur financière » pour lui substituer une monnaie de consommation « fondante », un revenu également distribué à chaque consommateur ne pouvant être ni éparpillé, ni capitalisé.

4) Les investissements dans la production se traduiraient par des apports d'énergie, des matériaux, donc de travail humain.

5) Mais comment fonctionneraient les échanges avec l'extérieur ? Par le mécanisme du troc (ce qui existait déjà sous forme monétaire, dirigée) ? Oui, mais avec cette différence fondamentale que tous les hommes seraient également bénéficiaires ou non selon la somme de leurs activités globales.

L'égalité n'a donné lieu jusqu'à ce jour, et dans tous les pays, qu'à des interprétations justifiées par l'attachement de tous les hommes aux données incluses dans les systèmes comptables des profits.

Les classes ouvrières sont donc vouées à l'exploitation, à l'aliénation de leur personnalité aussi longtemps qu'elles n'entreprendront pas sciemment l'occupation de tous les postes économiques, l'abolition des Etats et le passage de « l'économie financière » à la gratuité sociale.

Aucune stabilité économique ne saurait régner dans la justice et la continuité là où demeurerait la loi du profit, expression directe de la

conception financière dans les rapports humains.

Aux tripatouillages financiers, les classes ouvrières ne peuvent opposer bénéfiquement qu'une réforme directe et immédiate : l'égalité économique et sociale;

... qu'une méthode de combat : la grève générale et gestionnaire en faveur de la gratuité immédiate de tous les services autres que ceux des balbutiements enfantins en face des forces affectées à la défense du « droit inégal ».

L'Age d'or est devant nous, et non dans le culte et le respect des valeurs passées. On ne construit ni le présent, ni l'avenir en voulant donner à ce qui fut, et qui souvent est encore, une impulsion que les choses mortes ou à l'agonie ne sauraient traduire, exprimer en notes et actes bénéfiques et vivifiants.

La classe ouvrière fabrique des arguments pour enrichir ses maîtres, et ces derniers espèrent sauver le profit en jetant les peuples dans l'austérité et les charniers...

A chaque classe de concevoir son rôle, mais une classe ouvrière qui renonce à sa dignité mérite son esclavage...

BRITEL

COMMUNIQUE

La Deuxième Union Régionale fait la proposition aux Syndicats, Unions Locales et Régionales, d'établir dans la Confédération, la cotisation d'un franc par mois et adhérent, destiné à la publication par la C.N.T. d'un Numéro extraordinaire du journal LE COMBAT SYNDICALISTE tous les mois, entièrement rédigé en langue française, dans le format et tarif de vente les mieux adaptés et quand les possibilités de réalisation de ce projet le permettront.

Le Bureau Régional

ANTENA

LOS AMIGOS DE MUÑOZ GRANDES

MADRID, (OPE). — La prensa se ocupa de la estancia en esta capital del ministro alemán de Economía para inaugurar la Exposición «Alemania y su industria». En una de las reseñas leemos: «El capitán general Muñoz Grandes expresó el agrado que le produce encontrarse entre viejos amigos alemanes, a los que España ha permanecido siempre muy unida.»

Son muchos — y claro es que el mismo Muñoz Grandes — los que no han olvidado todavía la época en la que el jefe de la División Azul contaba con amigos alemanes, pero en el campo nazí, lo que le valió la Cruz de Hierro y otras distinciones.

EL PROBLEMA DE GIBRALTAR

LONDRES, (OPE). — En su edición del día 20 de octubre, el diario de esta capital «The Times» ha publicado un editorial titulado «Gibraltar: el siguiente paso», al cual pertenecen los párrafos que siguen:

«España debe tener en cuenta dos cosas. Primera, que hay pruebas de que en otros países existe una mayor comprensión del punto de vista de los gibraltareños. Esta tendencia no la exageramos.»

La simple asociación de las palabras «colonización» y «Gran Bretaña» produce mal efecto en algunos miembros de las Naciones Unidas. España cometería un error si creyera encontrar apoyos por esta parte.

En segundo lugar, Madrid debe recordar que le es imposible desde el punto de vista político al Gobierno británico entregar el Peñón mientras los gibraltareños no deseen ser absorbidos por España.

La degradación del puesto aduanero de La Línea es una desgraciada manera de querer ganarse sus simpatías.»

AZUCARILLO NACIONALINDICALISTA

BILBAO, (OPE). — Leído en «La Vanguardia» de Barcelona: «Unos 300 trabajadores de la empresa Beltrán y Casado realizaron una marcha en perfecto orden desde la factoría, en la ribera de Deusto, hasta los locales de la Delegación Provincial de Sindicatos.»

La marcha fue realizada en apoyo de las gestiones que el jurado de empresa viene celebrando con las Juntas sindicales para encontrar una solución al problema financiero que tiene planteado la empresa.

Una vez en los locales sindicales el jurado de empresa volvió a ratificar su preocupación por la angustiosa situación en que se encuentran los 638 trabajadores de la plantilla, que han dejado de percibir sus salarios desde hace casi dos meses. Después de permanecer media hora en la planta bajo de la Delegación Provincial, los trabajadores que han solicitado entre otras cosas la nacionalización de la empresa, se disolvieron con la promesa por parte de las Juntas sindicales de que su problema sería estudiado cuidadosamente para obtener una solución inmediata.»

PREPARAN UNA REPLICA A LO DE GIBRALTAR

MADRID, (OPE). — Según la agencia de información periodística marroquí M. A. P., los representantes de los países árabes en las Naciones Unidas han prometido su apoyo a Marruecos en su petición «de los territorios nacionales que se encuentran desde hace años bajo control español.»

«ABC» señala que la prensa del «istral» ha ligado la cuestión con el problema de Gibraltar.

EL FERROCARRIL MADRID-BURGOS

MADRID, (OPE). — Para acortar la distancia entre Madrid e Irún se acordó construir la línea Madrid-Burgos. Se gastaron los millones que eran necesarios. Pero la obra sigue sin terminar. Y como escribe un periódico: «...ha quedado plantada, muerta de risa en los planos del proyecto y en algunos vestigios que, poco a poco, se borrarán sobre el terreno, salvo los túneles, claro está...»

Hay que consignar que la suspensión es obra de la «cruzada». No se así, el Madrid-Burgos, por Aranda del Duero sería una realidad hace ya años.

Y la capital de España estaría a cinco horas de Irún...»

FEDERATION ANARCHISTE

3, rue Ternaux, Paris (XI^e)

Lettre ouverte à Monsieur le Directeur de l'O. R. T. F.

Comité de relations de la F. A. au Directeur de l'O. R. T. F.

Monsieur, Vous nous excuser d'avoir eu la candeur de penser qu'une émission prévue et annoncée par la Presse aurait l'honneur de passer sur les ondes.

C'était méconnaître le mépris dans lequel l'O. R. T. F. tient ses «chers auditeurs» et le souci qu'elle a d'entretenir les programmes dans leur coutumière platitude.

Une émission de Louis Lecolin sur sa vie et son action, aurait risqué de tirer le public de sa torpeur et de son apathie.

C'est plus que n'en pouvait supporter votre administration ou les pouvoirs dont elle est la domestique.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'expression de toute la considération qu'autorise vos agissements.

Pour le Comité de relations de la Secrétaire aux relations extérieures.

INGRESA EN LA CARCEL

BILBAO, (OPE). — «Viguri Gotcochea, un estudiante de cuarto año de la Facultad de Ciencias Económicas de Bilbao — Informaba «The Times» el 19 de octubre — tendrá que cumplir una pena de prisión por haber tomado parte en una manifestación estudiantil. Se dice que ha preferido ingresar en la cárcel a pagar una multa de 10.000 pesetas que se le impuso hace dos años en la capital.»

En cambio ha sido absuelto por el Tribunal de Orden Público de Madrid un estudiante de Pamplona a quien se acusaba de haber participado en una manifestación no pacífica. El fiscal había pedido para él la pena de siete años de prisión y el pago de 50.000 pesetas de multa. Pero el Tribunal decidió que no se había cometido violencia alguna. El estudiante había sido detenido en abril...»

EL CASO DELGADO

BRUSELAS. — Desde Italia comunican a «Le Peuple» que se procede judicialmente contra el refugiado portugués profesor Mario Carvalho y el médico italiano Ernesto Maria Bisogno. Se les acusa de complicidad en homicidio voluntario con motivo de los asesinatos del ex candidato a la presidencia de la República y su secretaria cometidos en Badajoz, cerca de la frontera portuguesa, el 12 de febrero de 1965.

SE SEPARAN DEL SINDICATO OFICIAL

PARIS. — Según el corresponsal de «Le Monde» en Madrid, los estudiantes de la Universidad de Navarra, del Opus Dei, han acordado separarse del Sindicato oficial. Y el propio presidente de la A. P. E. (Asociación Profesional de Estudiantes) de la región navarra ha acusado a Ortega Escós de «ingerencia inexcusable» en el distrito de Navarra.

MANIFESTACION EN BILBAO

PARIS, (OPE). — La A. F. P. comunica a «Le Monde» que el lunes en pleno centro de la capital de Vizcaya, se ha celebrado una manifestación nacionalista con asistencia de mil quinientas personas. Las autoridades se han visto sorprendidas y la policía busca a los responsables de la organización.

LA G. C. SIEMPRE TIENE RAZON

MADRID. — Con arrogancia autoritaria los guardias civiles Faustino Alvarez y José Villacorta mandaron al chófer Justiniano Benavides disponer mejor el camión que Benavides y los hermanos José y Antonio Fernández López descargaban en la carretera en su paso por Cacabelos. Tras unas palabras malsonantes a la pareja y los hermanos vinieron a las manos, resultando los guardias algo maltrechos, principalmente Faustino. Para empeorar la situación Villacorta hizo uso del mauter, hirviendo gravemente en el abdomen a Antonio Fernández. En esta situación los guardias se iban, siendo perseguidos por José en coche, con intención, dicen los G. C., de atropellarlos. En final de la contienda, Antonio fue llevado al hospital, José a la cárcel y la pareja al botiquín de curas.

COCINA ENFERMA

BARCELONA. — Los médicos residentes del Hospital de la Santa Cruz y San Pablo, en número aproximado a los treinta, han exteriorizado su descontento por insuficiencia y poco cuidado en la alimentación que se sirve en los comedores del citado nosocomio. En varias ocasiones, durante los últimos días, han rechazado, a la hora de la comida, los platos que les han sido ofrecidos, alejándose del comedor sin probar los alimentos. El descontento no se ha traducido en sus tareas profesionales, que siguen atendiendo con el mismo rigor y sentido de responsabilidad.

DERNIERE HEURE

La Presse nous apprend la détection de jeunes libertaires espagnols dans leur pays d'origine accusés de menées antifranquistes.

Etant donné le caractère totalitaire du régime espagnol, on peut redouter le pire.

Le «C. S.» sonne le tocsin d'alarme, puisque dans l'Espagne d'aujourd'hui flambe encore la torche de Torquemada. Plus que jamais, vive la liberté du peuple espagnol!

NECROLOGICAS

El 23 de septiembre falleció el compañero Luis Sanchis Miret. El compañero Sanchis, como así se le llamaba, pertenecía a la barriada de Sans. Compañero abnegado por las ideas y con el pensamiento siempre en España, sus últimas palabras fueron para la F.A.I. y la C.N.T., lo que demostró que entre la vida y la muerte, las ideas las mantuvo por encima del sufrimiento de muchos días, ya que la ciencia nada pudo contra el mal que se le había apoderado. Rescansa en paz el amigo y compañero Sanchis. La obra que con su pensamiento se llevó será seguida por los supervivientes.

Pue numerosa la asistencia que acudió para acompañarle a su última morada, tanto por parte de los obreros que con él compartían las labores del trabajo, como de los vecinos de la localidad. Numerosa fue también

la presencia de compañeros de Albire, Labrugièrre, Mazamet, Castres y Saint-Louis.

En nombre de todos, hacemos presente a su compañero el más sentido pésame. — F. L. de la Buside-Rouarouz.

ANDRES SERANS Después de una penosa y larga enfermedad el compañero Andrés Serans, ha fallecido a sus 66 años de edad en su domicilio de Ugnie (Savoie).

Era natural del pueblo de Palmeira (La Coruña) pero durante la guerra del 36 residió en Barcelona. «El gallego», apodo por el que le conocían todos los compañeros que lo conocieron, pertenecía al Ramo de Transporte.

Era un militante que siempre estaba presente y dispuesto, a defender la C.N.T. porque la quería y amaba.

UNA HISTORIA IMAGINARIA IDEAS DE ANTICIPACION

por HORIZONTES

EN los hombres nació la idea de eliminar las diferencias y castas sociales, tan acentuadas en otros tiempos y que constituían la calamidad más grande que sufría la humanidad debido a la enorme cantidad de parásitos que engendraba tal situación antes de la llegada de los galaxianos, lo que permitió fomentar y extender los lazos de fraternidad entre los hombres que la locura colectiva engendraba por el desbordamiento de los instintos genocidas tenía verdaderamente olvidado.

Eso permitió que la acción reeducadora de los galaxianos contra la soberbia del hombre antiguo fuese más fácil y de resultados óptimos. La nueva generación de la humanidad desprovista de los falsos complejos de grandeza tan extendidos y acentuados en el hombre antiguo. Enfermedad que había contagiado a todos los hombres de los siglos pasados, había llevado a la humanidad al borde del abismo provocando por verdadero infantilismo científico el caos geológico que estuvo a punto de desintegrar la Tierra con todos sus habitantes.

La fantástica civilización galaxiana, compadecida de la triste situación que los llamados sabios en cadena había colocado al hombre, intervinieron a tiempo de evitar el fin catastrófico del mismo, el cual pudo comprobarlo necio de su orgullo, comparando la sencilla y profunda sabiduría de aquella civilización de hombres extraterrestres y su capacidad creadora al servicio del bien colectivo. Un mundo cincuenta mil veces mayor que la Tierra, con una población cien mil veces superior a la nuestra, vivía en franca armonía, en una sola nación que era su planeta, desconocía las fronteras ficticias y naturales, sin divisiones sociales absurdas, que les podían enfrentar entre sí. En su amplia capacidad no cabía siquiera la idea de que un hombre pudiera ser superior a otro, por muy amplia y profunda que fuera su inteligencia.

Francamente, ante la total demostración de aquella civilización sencilla y humanamente generosa, el hombre de hoy se sentía avergonzado de su pasado ruinoso y cruel. Su niñez científica le había desbordado convirtiéndole en un ser desprovisto de sentimientos. Sádico y malvado el hombre gozaba en crear ingenios malignos y destructores. Guiado por su loca ambición se había convertido en un asesino de sus propios hermanos de especie, superando en voracidad y sentido destructor a todas las llamadas fieras reunidas de aquel entonces. Afortunadamente aquel horroroso pasado pertenecía a la noche del tiempo, habiendo desaparecido como una etapa final de la prehistoria del hombre, hundándose en el cataclismo geológico que la locura del hombre había provocado.

El nuevo hombre nacido de su propio dolor había comprendido las fatales consecuencias de una educación convencional mediante las cuales el hombre del pasado había sido drogado por las llamadas escuelas nacionales, que le formaban a través de falsas mentiras patrióticas que le enfrentaban a sus semejantes, conduciendo al hombre por caminos erróneos y fatales cuya única salida era su exterminio. Las falsas naciones

organizadas y mil veces reformadas, por distintos pactos impuestos siempre por el vencedor de turno, dividían la Tierra por líneas imaginarias que imposibilitaban la convivencia pacífica. El espíritu guerrero sabiamente cultivado por los gobernantes de turno de aquellos ficticios estados de la antigüedad. Que absurdos tan horrosos por los cuales el hombre durante miles de años se destruía mutuamente y se esclavizaba. Volver los ojos al pasado era sentir desbordarse la vergüenza de haber podido descender de tales ancestros.

El hombre no volvería a aquella situación que le degradaba a sí mismo impidiéndole reconocerse en los demás. La experiencia debía servirle para fomentar los lazos de fraternidad. Libre de la codicia, sin conocer lo tuvo ni lo mío, desprovisto del deseo de apoderarse de lo que pertenecía al bien común, para su servicio particular. Habiendo eliminado para siempre los valores ficticios representados por los metales auríferos y las monedas corrientes. Habiendo aprendido que el valor de las cosas está en la utilidad que estas nos pueden dar. Había llegado al total convencimiento que su propia felicidad y bienestar dependía del bienestar y la felicidad colectiva poniendo al servicio del hombre toda su capacidad y su inteligencia.

Así se fomentaba la penetración mutua a través del ejemplo continuo y permanente que en el diario vivir les daban los galaxianos sin afectaciones y de una forma natural, éstos ayudaban al hombre a salir de la triste situación que la monstruosidad le había colocado. El hombre iba reconstituyendo poco a poco todo su patrimonio dando a cada cosa el valor natural de la misma, no como una divisa; simplemente como clasificación para poderse servir de cada materia en sus distintas propiedades para cubrir las necesidades de su industria y de su agricultura. Destruyendo para toda la eternidad todos los materiales y artefactos que en otros tiempos habían servido para entremetarse en las feroces guerras. La última de las cuales le había llevado al extremo horroroso de diezmar su población, eliminando en un noventa por ciento la capacidad reproductora y creadora de la misma Tierra.

Había que volver a reempezar una nueva vida, que no les volviera a colocar en tan desgraciada situación como les había colocado la imbecilidad y la maldad de los fatuos científicos y aquella casta indigna de militares y gobernantes.

La ayuda moral y material prestada al hombre por los galaxianos venidos de su lejano país, situado en una galaxia cuyos límites se encontraban por encima de los doscientos mil años de luz, era enorme. Los galaxianos tomaron como primera prioridad la total destrucción de todas las armas termonucleares y atómicas, gases y armas bacteriológicas, que el hombre no había tenido tiempo de utilizar en su última guerra. Todo fue totalmente desintegrado y reducido a la nada para evitar que el hombre con su peligrosa inconsciencia pudiera causar daños irreparables.

Había también que volver a fertilizar las tierras arrasadas convertidas en verdaderos yermos improductivos por las radiaciones recibidas, por las explosiones termonucleares que ambos continentes se habían lanzado mutuamente y que habían sido la causa de la aniquilación del grueso de la humanidad. Los que habían sobrevivido a aquel horroroso espectáculo habían quedado prácticamente idiotizados.

Gracias a la ayuda de los galaxianos los restos de aquella humanidad habían podido ir recuperándose. La ciencia galaxiana exclusivamente al servicio del bien y de la vida, había procurado todos sus cuidados a los sobrevivientes, recuperándolos uno a uno, someténdolos a un verdadero tratamiento de inmunización contra las corrientes radioactivas que habían totalmente contaminado la Tierra y su atmósfera.

La soberbia del hombre le había convertido en un verdadero mendigo moral y material. Perdidas las riquezas materiales que eran el amparo de su existencia y perdida su moral, únicamente le quedaba desmoronarse en el infierno que el mismo había provocado. Jamás crimen y castigo, fue más cruel y horroroso. Como si el mundo entero hubiese re-

vertido en un mar de fuego y sangre todo lo vivo y todo lo humano. La locura criminal había llegado al paroxismo del furor.

El hombre y toda su descendencia convertida en un leproso, no tenía otra salvación que el alto sentido de humanidad de aquella lejana civilización que gracias a sus poderosos medios de detección había localizado nuestro planeta tan pronto la tragedia se hubo producido.

Una legión entera de sabios galaxianos con todos los medios de inmunización que su avanzada civilización poseían, habían sido desplazados a la Tierra en unión de verdaderos laboratorios.

Rápidamente los hombres que habían librado su vida fueron localizados y recogidos en las pequeñas zonas que habían sido menos contaminadas por sus condiciones particulares. Se trataba de volver a rehacer el proceso genérico de la naturaleza humana y animal que había sido prácticamente destruida confundiendo el sentido de la vida y de los sexos.

El metabolismo de la naturaleza trastocado amenazaba de convertir al hombre y a su descendencia en un horrible monstruo desatando sus instintos de maldad. Mismo físicamente se corría el peligro de ver al hombre y su familia convertidos en seres extraños totalmente groseros y desfigurados perdiendo toda su estética.

Si los galaxianos no hubiesen acudido a tiempo en defensa de los restos de aquella humanidad, el hombre hubiese cambiado de color y de forma viéndose devorado por las llamas purulentas contagiosas en extremo que las radiaciones atómicas le habían legado a él y a toda su descendencia.

Y esa fue la gran labor de los hombres del espacio. Mediante sus cuidados el hombre fue recuperando su vida y su moral, llegando a comprender que una humanidad no tenía razón de ser a menos que todos sus esfuerzos y conocimientos no estuviesen encaminados a proporcionar el bienestar general.

Reconociendo que en todas las épocas de la evolución humana hubo de ser considerado como criminal y maldito, aquellos que vivieron para enaltecer los méritos de las guerras.

«Válganos este figurado ejemplo que bien pudiera ser verdad, para oponernos al imperialismo ruso-americano y a todos aquellos imperialismos que basen su razón de ser en el poder de las armas y las dictaduras.»

REGIONAL CATALANA Agrupación de París Velada familiar y recreativa para el domingo 13 de noviembre a las 3 de la tarde, en nuestro local con la participación del Grupo Artístico «Reflejos de España» y otros valiosos artistas.

Habrà también exposición-venta de cuadros, procedentes de un artista internado en el Penal de Burgos.

España al día

BAJO EL SIGNO DE LA CRUZADA

OBJECIONES AL PLAN DE DESARROLLO

«Sin que todavía haya dejado de ser algo insulto, comienzan a verse en los periódicos informaciones relativas a sentencias condenatorias por malversación de fondos públicos. Hasta ahora las cantidades afectadas por la malversación son prácticamente insignificantes y las condenas correspondientes no superan los cuatro o cinco años.»

«El hecho de que sean descubiertos pequeños delitos no debe hacernos creer que con ellos se da por terminado todo el conjunto de malversaciones que pueda haber en el país. No dejaría de tener ironía que las malversaciones importantes quedaran impunes y sin ser sancionados los que incurren en ellas. Por eso, sin llegar a los absurdos extremos de algunos países que castigan las más graves con la pena de muerte, no estaría mal aplicar con el mayor rigor posible la legislación existente para estos casos.»

«Pero también debe tenerse en cuenta que hay malversaciones encubiertas — por dadas una denominación relacionada con el delito anterior — que consisten en destinar fondos previstos para una cosa determinada a otra distinta. Es absurdo, por ejemplo, que del presupuesto destinado para unas obras de alcantarillado se distraiga una cantidad para hacer un monumento en honor de un político determinado. Un buen arreglo en la contabilidad hace posible que esa irregularidad quede enterrada por siglos.» (Del semanario «Actualidad Económica».)

PROMESAS Y PROYECTOS FALLECIO EL ESCULTOR ALFREDO JUST

«Vamos a ser serios. Vamos a dejar ya de jugar alegremente con las promesas y los proyectos. Vamos a tener la cabeza sobre los hombros y los pies en el suelo. Que vuelva la imaginación, pero paso a paso. Que se prevea el futuro, pero sin avilamientos. Que se fomente la esperanza, pero sin excesos. Tienen que acabar tantas frases estériles como: «Tenemos en proyecto», «Vamos a hacer», «Llevaremos a cabo», «Es nuestro propósito», «Debería estudiarse», «Convenría analizar», «Hay que estudiar detenidamente», «Es posible que en breve», «Esperamos que pronto», «Dentro de unos meses», «En pocos años», etcétera... Un futuro no se cimienta sobre intenciones ni sobre proyectos, sino sobre hechos y realidades. Un presente o una realidad con errores o con defectos vale más que un futuro inaccesible o utópico. Un intento fracasado, un error, una reforma sobre la marcha y hasta un paso en falso, valen más que mil intenciones, que cien deseos, que diez proyectos, un proyecto o una idea que nunca se llevan a la práctica. Y en el ámbito político, en el económico y hasta en el social, estamos casi todos pecando de proyectistas bien intencionados en lugar de estar actuando de realizadores, aún con las limitaciones que toda obra puede tener. Su infierno empedrado de buenas intenciones vale menos que un purgatorio de errores y rectificaciones, pero mucho más que un paraíso de realidades inasequibles. Obras son amores...» (De «El Europeo».)

MADRID. — De Martín Sanz en la revista «Panorama Económico»:

«Durante los cuatro años de vigencia del Plan de Desarrollo se pretendía desplazar del campo 340.000 trabajadores hacia otros sectores, y la realidad es que los trabajadores que han emigrado de los medios rurales en los dos años que van transcurridos desde la iniciación del Plan superan los 450.000; aproximadamente el 12 % de la población activa campesina, cuando la emigración que se pretendía estaba calculada a base del 2% anual.»

«De Martin Sanz en la revista «Panorama Económico»:

«Durante los cuatro años de vigencia del Plan de Desarrollo se pretendía desplazar del campo 340.000 trabajadores hacia otros sectores, y la realidad es que los trabajadores que han emigrado de los medios rurales en los dos años que van transcurridos desde la iniciación del Plan superan los 450.000; aproximadamente el 12 % de la población activa campesina, cuando la emigración que se pretendía estaba calculada a base del 2% anual.»

«De Martin Sanz en la revista «Panorama Económico»:

«Durante los cuatro años de vigencia del Plan de Desarrollo se pretendía desplazar del campo 340.000 trabajadores hacia otros sectores, y la realidad es que los trabajadores que han emigrado de los medios rurales en los dos años que van transcurridos desde la iniciación del Plan superan los 450.000; aproximadamente el 12 % de la población activa campesina, cuando la emigración que se pretendía estaba calculada a base del 2% anual.»

NUEVA YORK, (OPE). — El arte escultórico español y la conciencia republicana acaban de sufrir una sensible pérdida. En Arizona (Estados Unidos), donde residía desde hace tres años, ha fallecido el famoso escultor don Alfredo Just Gimeno. Ha efectuado bustos de destacadas personalidades norteamericanas. Nació en Valencia en 1900.

Gran temperamento artístico, discípulo de Julio Antonio, en su país había dado cumplida prueba de su talento. Con motivo de la guerra civil su acendrado republicanismo le hacía incompatible con el régimen que se trataba de instaurar y marchó a Francia con su familia. Embarcó en Trompelou (Gironde) en el «Mexique» con rumbo a Méjico. Una vez en este gran país democrático, su talento artístico le abrió todas las puertas. Entre la obra efectuada figura un gran monumento de ocho metros de altura presentando la figura de Benito Juárez. A su cinkel se deben también bustos de todos los presidentes de los Estados Unidos de Méjico a partir del general Lázaro Cárdenas hasta el actual. Otra obra monumental suya es el monumento al Indio, que mide 37 metros. También cabe hacer mención del dedicado al libertador Bolívar. En la plaza de toros monumental, hay 38 grupos escultóricos suyos. De muchas de sus obras se han hecho reproducciones para varios países de América. La prensa de los Estados Unidos de Méjico y de otros países publican datos biográficos del finado artista.

Desde mi rincón solitario y silencioso

por PEREZ GUZMAN

Los hay que desconocen la importancia que en las acciones tiene el pensamiento. Cuando vemos un árbol cargado de frutos, no nos acordamos de la semilla o el vástago que lo engendró; ni en presencia de una obra buena o mala advertimos que tuvo por semilla un pensamiento. Pero los pensamientos son vibraciones de la mente provocadas por los objetos de sensación, el alma puede variar la intensidad y amplitud de esas vibraciones, o acrecerlas si la deprimen o acrecerlas si la enaltecen. Por lo tanto, la voluntad, cuando debidamente educada, es capaz de dominar los pensamientos y, orientarlos en la dirección y sentido del optimismo, del júbilo, de la esperanza y del aliento. Porque la tristeza y la alegría, el gozo y la pena, el temor y la esperanza, el amor y el odio, el optimismo y el pesimismo no proceden del exterior, sino que dimanan de la actitud mental en que nos colocamos respecto de cuanto nos rodea.

Nuestros pensamientos son plantereros, forzosamente habrán de ser de la misma índole las palabras y las acciones. Mas para que nuestros pensamientos sean placenteros es indispensable que acertemos a ver el fondo moral de las cosas y mirárlas por su aspecto luminoso. Hemos de coligar de la ventana de nuestra vida diáfanos prismas de cristal para que al quebrarse en ellos puedan verse y apreciarse los colores de nuestras propias vestiduras. Vale más la sana alegría en la honrada pobreza que todos los tesoros de un tedioso y aburrido millonario hastiado de placeres.

Se que algunos de los que lean estas líneas dirán: «Cómo es posible estar alegre y mantenerse ecuánime en los quebrantos de fortuna, en la pérdida de los seres amados, en la traición de los amigos, en los incansables tormentos de una dolencia crónica, en el repentino desvanecimiento de las mejores fundadas esperanzas? No hay motivo para que muramos en el pesimismo al ver que muchas veces el vicio y la maldad prosperan y la virtud y la bondad fracasan?»

Sin embargo, conviene recordar que hasta el fin nadie es dichoso, y no puede ni suel ser duradera la prosperidad de quienes por reprobados medios amontonan riquezas. El júbilo

semejante a saetas disparadas contra el semejante. Ni por asomo trato de encomiar esa risa mestifofética, esa sinfonia alegría, semejante a livida llama de alcohol, que al menor contratiempo se trueca en quejido. Por el contrario; esto sí; encomiaré siempre la risa gozosa y apacible del mártir en el potro, del idealista frente al pelotón de ejecución, del héroe ante el peligro, del investigador ante el enigma, y del fuerte ante la adversidad.

Es una riqueza que todos podemos acumular. Por dura que sea nuestra suerte y por sombrío que nos parezca el día, si con buen humor tomamos las cosas, no resultará monótona la vida. La actitud triste, huraña y tediosa no sólo nos hará antipáticos a los demás, sino que apesadumbrará nuestra carga.

Las hay — y en gran mayoría — que inconscientemente propenden a neutralizar con júbilo las penalidades de la vida. La costurera en el obrador, el minero en la mina, la modista en el taller, el labriego en el campo, el operario en la fábrica, hasta la humilde sirvienta en la cocina, ameznan con sus cantos las tareas de su oficio que así les resultan mucho más llevaderas aunque ignoren las causas de este fenómeno psicológico.

Por el contrario, los que se entristecen al pensar en la posibilidad de que les sobrevenga una desgracia, argavan la pena de daño con el sentido, pues la molhina disposición de ánimo en que se colocan debilita sus fuerzas y acaba por sumirlos en la desesperación.

En la sociedad actual: donde todo es hipocresía y maldad, abundan los semblantes sombríos. Quienes sólo se preocupan del lucro material sin reparar en los medios. Los hay que no saben reír de buena gana. Les parece indecorosa destemplanza; a lo único que se aventuran es a poner un poquitín más cerca de las orejas las comisuras de los labios.

Si bien es verdad que a veces es mejor el enojo que la risa, porque con la tristeza del rostro se enmienda el corazón, he de advertir que no aludo con ello a la risa júbilo ni a la alegría de la conciencia tranquila, sino a la risa del necio chocarrero, que suena como estrépito de cerradura, porque no hay calamidad mayor que la del necio presumido de gracioso, cargado de expresiones indecorosas y ofensivas y de pullas

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1967

En la segunda quincena de noviembre, se pondrá a la venta el Calendario de S.I.A. para 1967.

Contendrá, como cada año, una portada en tricomía y doce reproducciones de esculturas célebres. El texto ha sido encargado al compañero Vicente Artés, que, con el cuidado y la voluntad en él habituales, ha hecho una magnífica exposición relacionada con el trabajo humano y los descubrimientos de la ciencia.

Habrà las doce hojas correspondientes a los 12 meses del año, con los datos facilitados por el Observatorio Meteorológico, concernientes a las diversas fases de la luna y demás datos interesantes contenidos asimismo en el Calendario de S.I.A. de 1966.

Su precio, pese al aumento constante que sufren todos los artículos, no variará: 3,50 F. el ejemplar.

Pueden ya desde ahora las Secciones de S.I.A., amigos y simpatizantes formular sus pedidos a: Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, 31-Toulouse.

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1967

En la segunda quincena de noviembre, se pondrá a la venta el Calendario de S.I.A. para 1967.

Contendrá, como cada año, una portada en tricomía y doce reproducciones de esculturas célebres. El texto ha sido encargado al compañero Vicente Artés, que, con el cuidado y la voluntad en él habituales, ha hecho una magnífica exposición relacionada con el trabajo humano y los descubrimientos de la ciencia.

Habrà las doce hojas correspondientes a los 12 meses del año, con los datos facilitados por el Observatorio Meteorológico, concernientes a las diversas fases de la luna y demás datos interesantes contenidos asimismo en el Calendario de S.I.A. de 1966.

Su precio, pese al aumento constante que sufren todos los artículos, no variará: 3,50 F. el ejemplar.

Pueden ya desde ahora las Secciones de S.I.A., amigos y simpatizantes formular sus pedidos a: Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, 31-Toulouse.

le monde libertaire

aura lieu le jeudi, 10 novembre 1966 à 20h30 à la Mutualité avec J. BRELE, J. JONAS, etc.

GALA ANNUEL

le jeudi, 10 novembre 1966 à 20h30 à la Mutualité avec J. BRELE, J. JONAS, etc.

* chispas *

Cientos de desocupados, por ahí se andan, barbados.

Con barba peinada al día, fingiendo filosofía.

Con pensamiento vacío, café y natpe y venga tío.

Con mucho ser, o sería, y mucha haraganería.

Ayer tragabais barbados, ahora ya aparecéis calvos.

Ya la tragancia es ingente, sin luzecita en la mente.

La barba es de primitivo, así de claro lo digo.

Agrupación de Emigrados Económicos Españoles

CUANTOS hemos salido al extranjero para escapar al destino sin horizonte de nuestro país y hemos soportado aisladamente el contacto brutal y las nuevas condiciones de vida que nos imponen el trabajo en la emigración...

La situación es simple, y la Alianza Sindical no puede representar un compromiso táctico y provisional. La unidad de acción y la Alianza son aspectos inseparables uno de otro...

Paralelamente a la asombrosa expansión económica y social europea, nuestro país continúa degradado por un sentimiento totalitario y unilateral con que una clase privilegiada cultiva su predominio...

Para influenciar este amplio sector, la Agrupación de Emigrados Económicos ha presentado un proyecto de prensa que debiera sustituir a nuestras tiradas habituales de manifiestos...

Hubo un tiempo en que nuestra mercancía de exportación eran las narajanas, el aceite y el carbón. Hoy en día, para equilibrar nuestra balanza de pagos se recurre a esta bestial hemorragia de la sangre de los españoles...

Dirigid vuestra adhesión a la Alianza Sindical o a la Agrupación de Emigrados Económicos Españoles 21, rue Sainte-Marthe, París (XII).

París, octubre 1966.

Actividades el 9 de octubre en Clermont-Ferrand

CERCA de la charla-comentada, que se celebró por la mañana en la sala nº 5 de la «Casa del Pueblo», presidida por el joven libertario Vicente Villanova...

MACIZO DE BENIER Y SIERRA DE WICHITA

(Continuación y fin) Por los 30° y 34° de Lat. N. y entre los 85° y 95° de Long. O., a timbre especial, se nos concede la formación de Alabama...

Por los 39°43' y 42' de Lat. N. y entre los 77° y 82°56' de Long. O., a nervio, figura la conexión de Pennsylvania...

Por los 41°15' y 42°53' de Lat. N. y entre los 72°16' y 75°52' de Long. O., al Atlántico, a eficacia, se nos presenta el brocado de Massachusetts...

Por los 46°29'40" y 45°0'42" de Lat. N. y por los 74°11' y 82°10'8" de Long. O., al Atlántico, a brillantez, existe el gráfico o estrella de New York...

Por los 39°31' y 39°2' de Lat. N. y por los 73°33' y 85°57' de Long. O., al Atlántico, a favor, se nos manifiesta el radio de Virginia...

Por los 38°56' y 41°24' de Lat. y por los 76°53' y 77°53' de Long. O., a esmero se halla la circunscripción del New Jersey...

Por los 38°27' y 41°57' de Lat. N. y sobre los 82°54' y 87°9' de Long. O., a valla, se nos ofrece el relieve del Ohio...

Por los 36°30' y 39° de Lat. N. y entre los 84°20' y 92° de Long. O., a presteza, se nos concede la enseña del Kentucky...

Por los 41° y 43°3' de Lat. N. y entre los 73°28' y 74°43' de Long. O., a desvelo, se nos manifiesta el cromo de Rhode Island...

Por los 39°13' y 35° de Lat. N. y sobre los 70°27' y 94° de Long. O., a sultura, se encuentra el área del Mississippi...

Por los 37°10' y 40°38' de Lat. N. y entre los 80° y 85° de Long. O., a realce, se halla el cliché de West Virginia...

Por los 42° y 45°18' de Lat. N. y sobre los 72°57' y 74°57' de Long. O., al Atlántico, a color, se nos aparece la orla del New Hampshire...

Por los 42°44' y 45°3' de Lat. N. y entre los 77°33' y 85°57' de Long. O., a premio, se encuentra el núcleo del Vermont...

Por los 42° y 45°18' de Lat. N. y sobre los 72°57' y 74°57' de Long. O., al Atlántico, a color, se nos aparece la orla del New Hampshire...

Por los 42° y 45°18' de Lat. N. y sobre los 72°57' y 74°57' de Long. O., al Atlántico, a color, se nos aparece la orla del New Hampshire...

Briznas que el viento lleva

(Viene de la pág. 4.) La fuerza es la inteligencia del bruto, la inteligencia es la fuerza del hombre...

Cuando alguien habla irriamente de lo que con calor y terquedad defiende, la intención escondida que se barrunta produce escalofríos.

En esta etapa de transición de «hombre faber» a «hombre sapiens», la fuerza de la inteligencia hará su obra...

La moral del interés, es abundante. El interés de la moral escaso. Así y todo, un «escritor» dirá no ha mucho en nuestra Prensa que los que se ocupan de moral mejor sería que se ocuparan de los problemas de la clase trabajadora...

Muchos hay que como demoleadores son hachas, como constructores hachas.

El ideario de algunos idealistas está empujado porque se empuja en empujarse. Y se les ve y se les verá empujados al postor, resultando un impostor.

Hay quien confunde ir al bulto con hablar a bulto; haciendo esto, cree conseguir lo otro.

Es el ideario de algunos idealistas está empujado porque se empuja en empujarse. Y se les ve y se les verá empujados al postor, resultando un impostor.

Para no tener más tarde que sentir lo que se ha dicho, nada mejor que decir lo que se siente.

Es un contrasentido propagar el fin de la violencia obrando bajo el impulso y la psicosis de la violencia.

Viendo el cotidiano proceder de la fauna humana se nos ocurre que el alimento anarquista no es asequible a todos los estómagos.

Todos los arribistas juraron ser sinceros cuando se encontraban sin cerros.

Efectos de apariencia: Unos llevan el espinazo derecho y la conciencia torcida. Otros es al revés.

FABIAN MORO

Hay quien estorba sin querer. Hay quien estorba sin saber. Y hay quien estorba a propósito.

FESTIVAL EN NARBONNE El día 6 de noviembre a las 3 de la tarde en la Maison des Jeunes el Grupo Artístico «Terra Lliure» de Toulouse representará la célebre zarzuela en un acto de Juan Lorente música del maestro Serrano.

Para unos el pasado es peso; para otros substancia; unos en los libros un peso hallan; otros, siempre algo substancial encuentran; unos llevan su vivir como un peso, otros como una substancia.

Los de Aragón pieza lírica en la que se destacan los solos, los dúos y la rondalla de guitarras con toda la gracia del ambiente aragonés.

La ignorancia es audaz; nadie más audaz que un ignorante.

NUEVAS EDICIONES EN PREPARACION CALENDARIO DE «S. I. A.» para 1967, dedicado a la Ciencia y al Trabajo...

Mi amigo y compañero Peret, Calderero en Barcelona, en Barcarés me decía a menudo: — Fabián: el sentido común es el menos común de los sentidos.

«CIUDAD CAIDA» novela original del pulcro escritor y compañero José Carmona Blanco.

El ratón se disfraza de gato, el gato se disfraza de ratón. El taimado se pone el antifaz de sincero y al sincero se le moteja de taimado.

A las Federaciones Locales y Comisiones de Relaciones A revista «Umbral» dedicado su número 57 a relatar la histórica deportación de compañeros al castillo de La Mola.

La Ciencia y el Dinero van creando un mundo feliz, en apariencia, y una humanidad infeliz, en realidad.

REGIONAL CATALANA - PARIS Reunión ordinaria, el sábado 5 de noviembre a las 5 de la tarde.

F. L. DE PARIS Continuación de la Asamblea el domingo 6 de noviembre.

TURRONES PRO - ANCIANOS Pastilla: Jijona, 7 F.; Alicante, 6; Mazapán, 4; Toledo, 2,50 F. Panciellos: 0,50 F. pieza.

F. L. DE MARSELLA Celebrará asamblea el domingo 13 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social.

F. L. DE PERPIGNAN Charla a cargo del compañero José Barber, militante de esta local, quien desarrollará el tema «La C. N. T. a través de sus luchas».

F. L. DE COMBS-LA-VILLE Quedan invitados todos los compañeros a la reunión general que tendrá lugar el domingo 6 de noviembre a las 9 y media de la mañana.

F. L. DE NARBONNE Invita a todos los compañeros de Narbonne y su región y a todos los compatriotas en general, a la conferencia que tendrá lugar el 6 de noviembre en el Palais du Travail.

F. L. DE LIMOGES Comunica que el domingo día 13 de noviembre, a las 9 de la mañana, celebrará asamblea general ordinaria en el local de costumbre.

F. L. DE TOURS Convoca para el día 6 de noviembre a las 9,30 de la mañana, a todos sus afiliados.

F. L. DE TOURS Convoca al grupo de S. I. A., de Tours y a sus simpatizantes a una reunión en la Bolsa del Trabajo, el día 6 de noviembre a las 10,30 de la mañana.

«España Libre» donde se hallan reunidos todos los documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

Acaba de aparecer el libro «España Libre» donde se hallan reunidos todos los documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

El precio de esta obra de Camus es de 5 francos.

«España Libre» donde se hallan reunidos todos los documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

«España Libre» donde se hallan reunidos todos los documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

«España Libre» donde se hallan reunidos todos los documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

«España Libre» donde se hallan reunidos todos los documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

«España Libre» donde se hallan reunidos todos los documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

«España Libre» donde se hallan reunidos todos los documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

«España Libre» donde se hallan reunidos todos los documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

«España Libre» donde se hallan reunidos todos los documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

NUCLEO DE PROVENZA Pleno Regional de Federaciones Locales

Recordamos a todas las FF. LL. de la C.N.T. de España en el Exilio, ubicadas en los departamentos de Alpes-Maritimos, Bouches-du-Rhône, Bases-Alpes, Hautes-Alpes, Var y Vaucluse...

La correspondiente Circular-circulatoria, el Orden del día, las aclaraciones al mismo, el Informe de gestión y el balance administrativo, fue cursado por mediación de correos el 10 de octubre a las FF. LL.

Si por los motivos que fueran, alguna F. L. no lo hubiera recibido, debe reclamarlo seguidamente a la Comisión de Relaciones...

Por la tarde se celebró el anuncio del Festival Polklórico-Variedades en la gran Sala de Fiestas del mismo edificio comunal con el concurso del

«Grupo Artístico Cultural» de Clermont-Ferrand; festival tan familiar como simpático, así por su bien escogida variedad como por lo bien presentados de los conjuntos e intervenciones en grupo e individualidades...

Extenso sería asimismo entrar en detalles informativos mencionando la acertada intervención en escena durante la representación cómica del «Barbero de Sevilla»...

Detallar el desarrollo de la charla sería extenso en lo que concierne al preámbulo historizando las luchas sociales reivindicativas llevadas a cabo por los trabajadores hispanos...

Esta constatación, reforzada por la evidencia de que estamos viviendo una hora decisiva, nos empuja a invitarnos solemnemente a la lucha contra los explotadores, intermediarios y monopolistas de la miseria de los españoles...

Es hora de comprobar, como punto de partida, el fracaso que foziliza y disminuye la fuerza y el prestigio de los partidos tradicionalistas...

Grupos Artísticos «Terra Lliure»

los 16 años de existencia, nuestro Grupo Artístico sigue impecablemente, perseverando en su acción artística, al servicio de la solidaridad.

Con el fin de permitirnos una mejor coordinación en la distribución del programa de la temporada, instamos a todos los compañeros a quienes pueda interesar nuestro ofrecimiento...

PARADERO Angel Revilla Anevas desea saber el paradero de su hermano Agustín...

Noticario, libros, grabados, notas, etc.

UN FRANCO en todos nuestros puestos de venta.

UN FRANCO en todos nuestros puestos de venta.

UN FRANCO en todos nuestros puestos de venta.

UN FRANCO en todos nuestros puestos de venta.

UN FRANCO en todos nuestros puestos de venta.

UN FRANCO en todos nuestros puestos de venta.

UMBRAL

Sumario del nº 58 J. Sevilla: ENTRE COLON Y BALBOA HUBO UN CARTO-GRAFO: VESPUCCIO.

J. Guiraud: XIV FESTIVAL PAU CASALS EN PRADES.

Volga Marcos: PROSA DE NOVIEMBRE.

J. Carmona Blanco: EL GORGOJO (cuento americano).

E. Valls: HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND.

Severino Campos: POBLACION, ALIMENTOS Y TIERRAS.

José Viadiu: ADALIDES DE LA LIBERTAD. OCTAVIO MIRBEAU.

Fernando Ferrer: OBSERVACIONES A UNA ESCRITORA.

Jorge Ramos, José Santos Chocano, Alfonso Camín, Federico Fantini: POESIAS.

Han Ryner: LA SABIDURIA BIENHE (folletón encuadernable).

LIBRO APARECIDO

OBRAS DE MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928.

Figuras Ejemplares que Ochoy, en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Convoca para el día 6 de noviembre a las 9,30 de la mañana, a todos sus afiliados.

Convoca para el día 6 de noviembre a las 9,30 de la mañana, a todos sus afiliados.

Convoca para el día 6 de noviembre a las 9,30 de la mañana, a todos sus afiliados.

Convoca para el día 6 de noviembre a las 9,30 de la mañana, a todos sus afiliados.

Convoca para el día 6 de noviembre a las 9,30 de la mañana, a todos sus afiliados.

Convoca para el día 6 de noviembre a las 9,30 de la mañana, a todos sus afiliados.

Convoca para el día 6 de noviembre a las 9,30 de la mañana, a todos sus afiliados.

COMUNICADOS

REGIONAL CATALANA - PARIS Reunión ordinaria, el sábado 5 de noviembre a las 5 de la tarde.

F. L. DE PARIS Continuación de la Asamblea el domingo 6 de noviembre.

TURRONES PRO - ANCIANOS Pastilla: Jijona, 7 F.; Alicante, 6; Mazapán, 4; Toledo, 2,50 F. Panciellos: 0,50 F. pieza.

F. L. DE MARSELLA Celebrará asamblea el domingo 13 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, en nuestro local social.

F. L. DE PERPIGNAN Charla a cargo del compañero José Barber, militante de esta local, quien desarrollará el tema «La C. N. T. a través de sus luchas».

F. L. DE COMBS-LA-VILLE Quedan invitados todos los compañeros a la reunión general que tendrá lugar el domingo 6 de noviembre a las 9 y media de la mañana.

F. L. DE NARBONNE Invita a todos los compañeros de Narbonne y su región y a todos los compatriotas en general, a la conferencia que tendrá lugar el 6 de noviembre en el Palais du Travail.

F. L. DE LIMOGES Comunica que el domingo día 13 de noviembre, a las 9 de la mañana, celebrará asamblea general ordinaria en el local de costumbre.

F. L. DE TOURS Convoca para el día 6 de noviembre a las 9,30 de la mañana, a todos sus afiliados.

F. L. DE TOURS Convoca al grupo de S. I. A., de Tours y a sus simpatizantes a una reunión en la Bolsa del Trabajo, el día 6 de noviembre a las 10,30 de la mañana.

SINGH SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (XI)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 47-73

ECOMBAL

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



La guerra de turno: la Vietnamita

No faltan en nuestros medios compañeros que esperan una declaración alto-comitral con respecto a la guerra que intereses apócrifos y contrapuestos desarrollan en la infortunada Indochina. Por mayor de edad, por ser reflexivos, y autoconducidos, los compañeros no necesitan declaraciones rimbombantes de «organismos de cúpula» ni de «elementos superiores» tal como se acostumbra en estamentos policomunistas. Cada cual de nosotros puede definir los acontecimientos del día «*emotiv proprio*», sin necesidad de recepción de orden ni de consigna. Es la ventaja que los libertarios por convicción podemos anotar sobre las gentes sujetas al criterio de sus directivos.

No obstante, «nuestras publicaciones» deberían ocuparse con más asiduidad de la guerra indochina que asola aquel país, compañeros nos dicen, a lo que responderemos: «Nuestras páginas son libres para todo afin que quiera utilizarlas sobre el problema que quiera», previa condición de que el criterio emitido emane de nuestra convicción confederal y libertaria. Las extorsiones a nuestro punto de ver colectivo, a nuestra ética anarquista, podrían hallar colocación en papeles idóneos para el caso, no en los nuestros.

La guerra dicha Vietnam nos preocupa dolorosamente como todas las guerras. Son el flagelo de la humanidad, son consecuencia de la afición creciente a los regímenes estatales; son la estela de largos siglos de barbarie, antiguamente primitiva, más acá regularizada por el Estado. La matanza de indochinos y — ¿por qué no? — de americanos, nos estridente e indigna, y en grado superior por nuestra situación de impotencia. Desde nuestra moral emanarían proposiciones como chispas de fragua, quemantes y resolutivas. Nuestro martillo es obrero, productivo, y daría fin a una paz forjada no para ahora mismo, sino para siempre. Porque el humanismo anarquista, contra lo que imbéciles propanan, es producto de corazón y de razonamiento, resultando del mismo un beneficio previsto de paz infinita.

Pero los pueblos son lo que hemos dicho: imbeciles, pese al calificativo de «soberanos» con que se les embadurna. Creyentes en el Estado, en los Estados, las poblaciones de los múltiples países se placen de sus gobiernos, a los que se entregan, a los que aplauden y a veces santifican. Con una liberación absoluta a sus dueños feroces o ambiciosos, los pueblos se exponen «voluntariamente» a sobresaltos guerreros cuya génesis desconocen, pero cuyas consecuencias aceptan, a veces entusiastas y otras resignadamente, puesto que el jefe o el gobierno nunca se equivocan. Con esa mentalidad popular, celosamente conservada por la satrapía de todos los países, las guerras tienen supervivencia asegurada.

La de ahora — la indochina — es de factura post-colonizadora. Empezó hace unos veinte años en el Norte del país para sacudirse el yugo gallo. ¿Verdaderamente? Es innegable la aportación del Vietnam, la intervención del deseo autóctono, en la dura contienda. Pero nada negará la intrusión de Mao Tse Tung en la misma con el fin de interpretar comunista la «liberación» de Indochina. Igual ha ocurrido en Corea, comunista en su Norte con apoyo de los comunistas chinos. Ya aquí las potencias burguesas, Norteamérica en primer plano, se mezclaron en el conflicto para arrancar parte de la Corea de la zarpa comunista, igual que Francia se esforzó

— esta vez inútilmente — para preservar lo septentrional Indochino a su sistema capitalista. En ambos casos, las poblaciones habían sido prometidas a la autonomía, a la independencia lejana; pero China y la URSS de un lado, y las potencias capitalistas de otro, desarrollaron sus sangrientas rivalidades sobre tablero ajeno, esto es, en Corea e Indochina. En consecuencia, estos sufridos pueblos pagaron, o siguen pagando, contribución de sangre a los Estados pulpos que en nombre de una independencia y de una libertad ficticias los avasallan y exterminan.

El pueblo surindochino es ajeno a la lucha presente, pero actúa — le hacen actuar — de conejo de Indias. Antes, con Bao Day, no era dueño de sus destinos, ni ahora tampoco. Ho Chi Min, Mao Tse Tung y Johnson tratan de «independizarlo» previa sujeción a Hanoi-Pekin, o, en otro resultado, a Washington. Al pobre vietnamita, o vietcong, o *cong*, según la guasa francesa, se le habló de pan y libertad que le darían los comunistas o los capitalistas... mas dándole propiamente y en su mismo suelo. Al pobre vietnamita se le quiere sometido a los bonzos o a los vaticanistas, a los comunistas o a los dineristas yanquis. Todo el mundo tiene derecho sobre los autóctonos desheredados y nadie propicia por la independencia absoluta del malhadado pueblo vietnamita; esa independencia que dejaría a los habitantes unidos, libres y gozosos, dueños absolutos de sí mismos, y ante cuya felicidad antiimperialista se unirían — seguro — Maos, Johnsones, Francos y otras notabilidades malélicas para liquidarla como se liquidó a la revolución libertaria en España,

evitando así el tremendo y beneficioso efecto de una paz mundial íntegra. No, no podemos ocuparnos de la guerra de Indochina sin reafirmarnos en nuestro criterio de paz justiciera y definitiva. No podemos creer, frente al sangriento y desolador conflicto oriental que nos ocupa, en una guerra de liberación, por serlo de intereses miserables que se juegan imperialistas rojos y azules sobre la piel lastimada de la humanidad vietnamita. No podemos arrear contra el multimillonarismo americano para favorecer al imperialismo rojocastellano; no podemos atacar a los Ho Chi Min y Mao Tse Tung para facilitar una tan vergonzosa como substancial alza en la Bolsa norteamericana. Cúmplenos, en seres sensibles y enamorados de la especie, rechazar la maldad de los poderes victimarios y la sujeción voluntaria de los pueblos a los Estados; esa abyección de las multitudes que permite que hecatombes como la actual del Vietnam y superiores como las guerras de 1914-18 y de 1939-45 sean posibles.

No cometeremos la torpeza de laquear el imperialismo chino para enfeizar el imperialismo americano o viceversa. Pero afirmamos que tanto Indochina como el resto del mundo no hallarán parón satisfactorio a sus quemantes conflictos, al margen de las soluciones anarquistas, esas que se logran liquidando militarismos, patriotismos, fronteras e intereses privados.

Lo que no sea esto no pasará de buenos deseos que se acogotan donosamente, y divertidamente, siguiendo la guerra a lápiz y banderitas sobre los mapas, y copita de coñac sobre la mesa.

JUAN FERRER

ANACRONISMO SOCIAL

En todos los dominios y en todos los casos y cosas, los efectos que impulsan a defender una causa hacia el punto objetivo, provocan choques con la sociedad vieja, de lo cual surgen problemas irresolubles o resolubles, según sea la preparación moral y económica del grupo humano afectado. Dando con la presencia del egoísmo particular, toda situación es imposible dado el daño que aquel ocasiona a la humanidad.

No hay más que observar el panorama mundial para percatarnos del desbarajuste económico, que se traduce en bélico, a tenor de las ambiciones desordenadas de los gobiernos, ambiciones que tratan de justificar sin lograrlo, sin conseguir abonar sus acciones violentas. En definitiva, esa sarta de errores voluntarios nos sume a nosotros a la condición de entes de purgatorio, de carne de cañón, bajo emblemas falsos de justicia y libertad.

Diríase que el hombre ha perdido la razón, cuando por poco que se si quiera en el buen camino podría recobrarla y centrar noblemente su conducta. Fue virtud de Diógenes despreciar una comida en palacio prefiriendo la hambre lejos de la mesa del emperador.

Bien nos iría un examen de conciencia general, aportando cada cual su grano de buena voluntad para resolver el problema ingente de los pueblos.

En tanto no se proceda así, el anacronismo social permanecerá vigente.

JUAN CLARAMUNT

Briznas que el viento lleva

En broma

Hace alrededor de 40 años, el Ayuntamiento de Burgos acordó que todo tendero o comerciante estaba en la obligación de hacer saber al presunto comprador el precio de la mercancía, por kilo, metro o artículo. El Bando, Edicto o Aviso con el cual se daba a conocer al vecindario lo acordado, llevaba la firma, a su pie, del alcalde mayor que lo era Fernández Cuesta. Un tendero, a quien el reglamento no le agradaba ni poco ni mucho ni nada, quiso vengarse, protestando a su manera. Antecedente a cada cifra del precio, anunció, en lugar de «precio», el equivalente, «cuesta», que resultaba alusión a un mismo tiempo. De forma que el letrado rezaba: Esto Cuesta... tanto. Esto Cuesta... cuanto... El kilo de garbanzos Cuesta... La onza de pimentón Cuesta... (y aquí el precio).

Acertó un día a pasar por allí el alcalde Fernández Cuesta. Paróse delante de la tienda al ver los letrados. Leyó, y entrando dijo al tendero al tiempo que señalaba el cuerpo del delito: — Esto le «Cuesta» a usted 20 pesetas de multa.

Mezclándose en una reyerta, el cura del lugar recibió un puñetazo en la cara. La «cosa» se hinchó, apareciendo un círculo morado. Había pasado cierto tiempo, cuando un feligrés viéndolo en tal guisa se le acercó, y compungido le preguntó: — Padre cura, ¿qué le han hecho? El aludido, mascando una muela agriñada, dijo: — Casi nada, hijo, cardenal de un golpe.

Medio en broma, medio en serio

Un experto en jardinería ensayó una vez, injertar varios tallos de rosa en un zarzal, y prendieron. Quiso, a la inversa, plantar injerto de zarzal en un rosal. Los tallos se secaron. Envió una y más veces con el mismo resultado. Los tallos del injerto se secaban.

Desistiendo, se dijo: — Contra lo que la teoría nos enseña, hay injertos que no cojen aun siendo de la misma familia biológica.

En serio sin ir en serio

Se dice que la Naturaleza es amorosa. Nada más lejos de la verdad. La Naturaleza avisa, da toques de alerta y sirve de guía a quien quiere entrar en conversación con ella. Hace ver, intimamente, el camino que debe seguirse para su bien, en su conducta, y con inmensa paciencia, el que debe dejarse de lado. Y presenta el dilema: o abandonarlo, o abandonar la vida. Cuando cansada de insistir y de dar pruebas del uno o del otro se sigue por el camino del error, el mal y el daño se presenta después, aun ofrece recursos para sobremontar si a ella se acerca. ¿Hay algo que sea más moral? Está por estudiar y analizar la moral en la Naturaleza.

La conciencia es la esencia de la existencia. Las doctrinas se encuentran en el mismo caso. Para perdurar necesitan conciencia, que es esencia.

La dignidad tiene sus raíces en la conciencia moral.

El imperativo moral, dijo Einstein pensando en la filosofía kantiana, es el bien más preciado de la humanidad.

Hay quien dice: «Fuego» a la vista de una cerilla pintada. Y otros hay cuyo ardor se parece mucho al arder de paja mojada.

Se confunde: la conveniencia personal de un ideal, con el ideal de la conveniencia personal.

Cuanto más avanzan en el uso de la razón, algunos, más desrazonan.

La forma caricatural, aberrante, de la inteligencia, se llama astucia; y demasiadas veces se la confunde.

Cuando alguno vacío de mollera se acercaba a casa, decía mi madre en tono confidencial: — Ahí viene un *sin sustancia*.

Y cuando la tabarra duraba más de la cuenta, le paraba: — Calla, *sin sustancia*.

Tener la mano larga no impide tener la conciencia estrecha.

La fingida modestia, cierto, es la quintaesencia de la pedantería. Pero también se confunde la modestia (na-

por FABIAN MORO

tural) con la nulidad. Como se confunde la facilidad mecánica del loro con la facilidad de la imaginación creadora.

En la feria de la vanidad, los escaparates y los tenderetes se ven atiborrados de charlatanismo divertido alabando su ficticia mercancía que se ve adornada con etiquetas rimbombantes. León Salvador, el inolvidable e incommensurable León Salvador, rey incontestable de los barqueros, mágico en el arte de ofrecer duros de chocolate por «Amadeos» de ley, patético teatral engañando con pasmosa facilidad a los incautos y a los que se daban de enterados, hizo escuela. El y sus emulgos formaban legiones invadiendo los pueblos y las ciudades en feria. Pero al nombre y la presencia de León Salvador, multitudes acudían en su torno para dejarse engañar alegremente. Ha dejado discípulos sin cuento aunque con tanto cuento como él. Ya no se alzan sobre tabladillos sostenidos por caballetes. Pero la mercancía es más falsa, más barata, y hasta más atractiva. En la feria de la banalidad.

Algunos al hablar parece que se encuentran sentados sobre un trono. Trono de calderilla.

Los desquiciados, a fuerza de querer embadurnar de grasa los quicios, amenazan sacarnos de quicio.

Puede ser que las erraduras (*sin h*) de hogaño, vengan de las *ojaterías* (*sin h*) de antaño.

No podemos comprender que las gentes no comprendan.

Lo anormal se ha hecho de tal manera normal, que lo que es normal resulta anormal.

Uno dijo al otro: — Eres un sonador.

Y éste le contestó: — Con mis sueños, vivo. Con tus realidades tu devives. ¿Dónde está el sueño y dónde la realidad?

Proudhon fue (y continúa siendo) la verdad social hecha huracán. Y sin embargo, viendo la verdad del hombre de su tiempo (que continúa siendo la verdad del hombre de hoy) apuntó con certeza: — Los hombres no se aman; se soportan.

Toda religión es el aborto de una ilusión. Toda leyenda una realidad hiperbolizada.

Acompañando a la egolatría, una nueva enfermedad mental se propaga y pronto tendrá carácter de epidemia: la *fruscolatría* (manía de hablar sin ton ni son).

Hoy, tiempos de los adelantos mo-

LA SUBASTA DE LOS PUEBLOS

La inercia, el abandono, la desidia existente en España al respecto de los problemas del campo alcanza constantemente proporciones más acusadas. Ya al margen de las referencias de orden particular, se desprende inclusive de las infortunadas de prensa, que aun y con todo el ser *tantizadas*, dejan entrever la realidad.

Julio Caro Baroja, escritor, sobrino de Pio Baroja, ha estudiado a fondo el desenvolvimiento agrario en España, lo pertinente a la vida rural. En «Revista de Occidente», correspondiente al pasado mes de julio, insertó un documentado trabajo con el significativo título de «La despoblación de los campos». De un modo objetivo, realista, Caro Baroja muestra la situación:

«La despoblación de tierras de Soria, Segovia, Avila, Cuenca, Guadalajara y otras provincias, ofrece caracteres que asombran. Durante el otoño de 1964 y el invierno de 1965 sobre todo, los diarios de Madrid y de distintas capitales, publicaron cantidad de noticias sobre el asunto. Después, las noticias han ido haciéndose más intermitentes, pero el exodo no ha cesado. A tales noticias, de la Prensa, un poco tergiversadas a veces, he podido añadir observaciones personales hechas por la misma época, o antes... Cita, en el trabajo de referencia, la venta del pueblo de Lizaso; el que hayan dejado abandonado al pueblo de Sangariz en la parte de Navarra. Cerradas la mayoría de las casas de Miralrio (Guadalajara). La venta de Torrenteras, con un término municipal de 625 hectáreas, veintitantas casas y veinte vecinos, de los cuales nueve se iban de un golpe. Cita el que en Alava se vendió otro pueblo por medio millón de pesetas; y que en la provincia de Tarragona, una localidad con otras veinticinco casas e iglesia, totalmente abandonada, se adjudicó en cincuenta mil, vendida en pública subasta. Refiere: «El diario «Pueblo», del 6 de mayo 1966 afirmaba que había más de cien aldeas en venta sobre la superficie de España... He recorrido la parte norte de Guadalajara en el invierno de 1964 y me he encontrado un pueblo agónico tras otro...»

Siempre le ha tocado a la parte laboral del campo español hacer el pa-

pel de Cenicienta, sufriendo de la postergación, del olvido. Con el franquismo ello ha ido tomando inusitadas proporciones. Ya es de comprender que un régimen brutalmente dictatorial ha de conceder, en su orden presupuestario, primacía al llamado «orden público», una especie de proliferación policíaca que lo invade todo, y en lo relativo a la acrecentada potencialidad castrense. La expoliación *legal* de los impuestos, la carencia de maquinaria moderna, la ausencia de distracciones, hacen que la existencia del campesino resulte pesada, misera y monótona. De ahí el exodo incesante, cuyas consecuencias, a la postre, las sufrirá todo el país.

OTRO TEMA PARA EL CONGRESO INTERNACIONAL: NUESTRAS ESCUELAS RACIONALISTAS

Si no dejamos llevar por el escepticismo; si no consideramos que no hay nada a hacer; que hablar de ciertas cuestiones es predicar en desierto, entonces cabe preguntar: ¿Dónde queda el tesoro razonamiento del idealista? ¿Es que no existe más solución que encogerse de hombros ante un caso de descomunal negligencia? A trueque de semejar quijotada, que la de embustir, ¿cuánto es necesaria la insistencia. ¿Que si no se hace, no pueda aducirse ser ello falta de no reiterar en el tema!

Como suele hacerse cada año; al acercarse el mes de octubre, o en el curso del mismo, en bastantes de nuestras publicaciones, de uno y de otro país, se evoca la figura de Francisco Ferrer Guardia. Se hace referencia a sus métodos de enseñanza, ensalzándolo. Se afirma que por el sentido emancipador, justiciero, humanitarista que en ellos estaba contenido, levantó las iras del clericalismo y de todos los reaccionarios de España, quienes, en infame contubernio, buscaron la manera de cercenar la existencia de quien, en plan pedagógico, pretendía cimentar generación con predisposición para una vida nueva, sin explotación del hombre sobre el hombre, sin infundios cual los de las religiones, sin guerras, sin militarismo, sin Estado. Todo ello se recuerda se ensalza. Se cita el rasgo de entereza de Ferrer, al gritar, instantes antes de caer acribillado a balazos ante el piquete de ejecución, lo de: «¡Viva la Escuela Moderna!» ¡Muy bien que todo ello quede en el recuerdo y se tenga en cuenta! Pero, ¿Está todo arreglado con recordar a Ferrer y ensalzar sus métodos de enseñanza?

Hace pocos días tuve ocasión de releer un importante libro de Fernando de los Rios. Me refiero a su obra: «El sentido humanista del Socialismo». Difiere, en tanto que impugnador del Estado, de las conclusiones doctrinales del citado autor; pero en todo lo relacionado con la enseñanza, considero de un gran interés sus reflexiones. Razona como es en la escuela donde puede elaborarse, ya no solamente la inteligencia sino el sentido moral; el concepto de dignidad, la sensibilidad humanitaria, justiciera en la conciencia de los alumnos. Y tengamos en cuenta que, cimientos en los años de infancia tales características de fondo ético, difícilmente se borran. Es lo que crea Ferrer Guardia, y en ello había puesto fe, entusiasmo.

Guyau atribula a la pedagogía una trascendente importancia, véase su obra «Educación y Herencia». No meos valor le confieren en nuestros días cuando estudian los problemas pedagógicos. Ciertamente, hoy se ponen en práctica métodos de enseñanza que merecen estima. Pero no es, en el sentido de la enseñanza elemental, lo que denominamos enseñanza racionalista. ¿Qué se hace a este respecto en el ambiente libertario internacional? ¿Qué hacen los compañeros de Francia, Italia, Inglaterra, Suecia, Holanda, los de la América latina, los del Japón, y cuantos, re-

stiendo acá o acullá, constituyen núcleos de afinidad. ¿Qué se hace por parte de los libertarios exiliados españoles, que tanto nos preocupan en España, el crear escuelas racionalistas?

Se propicia la celebración de un Congreso Internacional Anarquista. Dado lo espaciados que se vienen haciendo los comicios de tal naturaleza, se cae en el defecto de un recargado temario, por lo que se discute con algún detenimiento lo que afecta a las primeras cuestiones enunciadas. Luego, el cansancio y la escasez material de tiempo, hacen que el resto vaya a paso de carga... Sería conveniente que lo relativo a la enseñanza racionalista fuera uno de los temas merecedores de prioridad: Estudiar posibilidades en uno y otro país, revisión de métodos de enseñanza, conveniencia de establecer cursillos para la mejor orientación de los dedicados a la enseñanza, cursos nocturnos para adultos, selección de material escolar, etc.

No se trata — lo hemos dicho muchas veces — de fabricar anarquistas en la escuela. Pero, como quería Francisco Ferrer, la escuela moderna (o racionalista, como se la llamó posteriormente) desbroza el camino que puede llevar al anarquismo. Y ello, indubablemente, merece que se tenga en cuenta por los libertarios de todos los países.

OTRAS APRECIACIONES ARBITRARIAS DE UNAMUNO

De Unamuno hemos leído páginas admirables, por su fondo moral, por la inflexible lógica de sus razonamientos. Así en los «Ensayos», en «El sentimiento trágico de la vida en los hombres y en los pueblos» en «Vida de don Quijote y Sancho», libros que se leen con singular deleite. Ah, pero cuando notamos que, con aire verencial, se saca a relucir a Don Miguel por aquí, Don Miguel por allá; Don Miguel dijo esto, lo otro, y lo de más allá, ensalzándolo casi al nivel que situaba Carlyle a los que consideraba héroes, uno no puede por menos que recordar las apreciaciones injustas, arbitrarias a carta cabal, de las que fue responsable Miguel de Unamuno.

Se ha hecho muchas veces referencia a los ataques de Unamuno a Francisco Ferrer, cuando el fundador de la Escuela Moderna estaba condenado a muerte. Se ha mencionado más de una vez su crítica despectiva al respecto de los libertarios que cuando la dictadura de Primo de Rivera, dieron la vida en la intontona instigante de Vera del Bidasoa, en tanto que el ex-rector de la Universidad de Salamanca se distraía haciendo pajaritas de papel en el café de la Rotonde, en París.

El profesor Blanco Aguinaga, que reside en California, tiene publicado un libro y extensos trabajos al respecto de Unamuno. En uno de dichos trabajos se reproduce una a modo de «carta abierta» enviada por el profesor salmantino al semanario socialista bilbaíno «La lucha de clases», con fecha 8 de octubre, de 1894. He ahí una *perla* en el escrito de referencia: «... La casta explotadora, aunque tiembla ante las bombas anarquistas ve con simpatía secreta al anarquismo (como que es en el fondo su doctrina)». Parece mentira que un hombre de vasta cultura, de prestigio intelectual, soltara una tal marmarrachada! De ahí que aun y con todo el reconocer los méritos de Unamuno, por insensateces como las aludidas, en más de una ocasión se le habían dicho a Unamuno palabras tan duras, decollando en la repulsa merecida las plumas de Federico Urales, Felipe Alaiz y Orobón Fernández.

Ya se ha dicho, en más de una ocasión, la conveniencia de que, sin que el individuo tenga que ser rencoroso, es aconsejable que no pierda la memoria.

FEDERACION DE COLECTIVIDADES LIBERTARIAS

La obra de independencia económica de nuestro Movimiento libertario, se le paró el reloj el 27 de marzo de 1939. Aplastados por el fascismo, desamos saber hoy como reanudaremos la marcha hacia la igualdad económica y social del país. Sabemos, empero, que ello habrá de ocurrir cuando se disipe el huracán fascista, cuando caiga el candado que cierra nuestra boca o que libre las cadenas que, en la tierra o fuera de ella, nos aprisionan.

En la mente de todos nosotros queda la obra que estructuramos a título de colectividades libertarias CNT, emanada de la doctrina igualitaria de los Bakunin, Kropotkin, Malatesta y otros maestros. Bien aprendido tenemos, además, que «la emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos» y que de nada serviría la sublimidad del ideal si prácticamente no tuviera aplicación afortunada.

Dícese que «no hay libertad política sin libertad económica». Cuando nos lo propusimos realizamos esa pretendida quimera, y aun en medio de un laberinto de conspiraciones burguesas alentadas por tenderos y marxistas. Sabíamos ya, que la miseria o el hambre sufridos en otras revoluciones existió por culpa de un arranque en falso, y aleccionados, pudimos emplearnos derechamente hacia el objetivo caudal, esto es, dedicando capacidad a la producción y distribuyendo en común la renta colectiva del trabajo. Todos iguales, en derañar y obligaciones, «de cada uno se-

gún sus fuerzas y a cada uno según sus necesidades», con la adición de que a mayor capacidad mayor satisfacción del individuo. Así los compañeros más expertos y voluntariosos eran los primeros en el sacrificio y los últimos en percibir beneficio.

Después perdimos, y pagamos. Pero es seguro que incluso los que nos injustificaron, los que malamente nos habían vencido, secretamente reconocen, con nuestro temple, la bondad de nuestro ideario aplicado al bien de la sociedad. Ya dijo un fascista el día 28 de marzo de 1939, tras haber aplaudido a las tropas invasoras «suayas» y cuyo jefe instaló el cuartel general en su casa, que quedó otros maestros. Bien aprendido tenemos, además, que «la emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos» y que de nada serviría la sublimidad del ideal si prácticamente no tuviera aplicación afortunada.

Dícese que «no hay libertad política sin libertad económica». Cuando nos lo propusimos realizamos esa pretendida quimera, y aun en medio de un laberinto de conspiraciones burguesas alentadas por tenderos y marxistas. Sabíamos ya, que la miseria o el hambre sufridos en otras revoluciones existió por culpa de un arranque en falso, y aleccionados, pudimos emplearnos derechamente hacia el objetivo caudal, esto es, dedicando capacidad a la producción y distribuyendo en común la renta colectiva del trabajo. Todos iguales, en derañar y obligaciones, «de cada uno se-

licianos, pero no conseguirá jamás vernos en el terreno del ejemplo y de las realizaciones. Tuvimos héroes de combate y héroes del trabajo y de la distribución equitativa, y unos y otros pudieron demostrar su fe en los ideales de redención ya practicados, gritando ante el piquete de ejecución: «¡Vivan la C.N.T. y el F.A.I.», o «¡Vivan la U.G.T. y el P.S.», en tétrica escena presenciada en el patio de la cárcel de Gandía.

Todo esto desuella de un ideal colectivista realizado, de un mundo nuevo no sólo entrevisto, sino logrado. De todo esto resurge la necesidad de una Federación de Colectividades libres, y hacia este gran propósito, ya ensayado, y hacia esa anarquía fecunda hay que tender en lo sucesivo, o ahora más que nunca, pese a los escépticos, a los que se les ha arrugado la bandera de verdadera felicidad humana, la de una sola clase, la sin fronteras, ni guerras ni otro egoísmo que el bien colectivo.

Cuanto hicimos en 1936-39 habrá que repetirlo, corregido y aumentado, cuando las circunstancias nos sean favorables. Y nadie se llamará a engaño. Queremos completar la transformación social ya iniciada, como única solución al eterno problema de la miseria y la explotación que el proletariado español viene sufriendo a través de los siglos.

Por la Federación de Colectividades libres, ¡hurra!

FEDERICO GRAU

Lyon.

DISCOS

Breve, a Tónico.
No concibo la prosa leprosa o rtpiosa, o gangosa. Ni la jeremiaca, o quejumbrosa, ¡Maldita la cosa!
Los jóvenes encuentran feos a los viejos y éstos bobalicones a los jóvenes.
Las mujeres se independizan, incluso de la independencia.
Los independientes solicitan empleo en Dependencia Mercantil. (Tomo aliento).
No resisto la prosa lacrimosa. Tan aviesa, que mejor se me antoja lacrimógena.
Múltiple matar en la crítica interna. En la crítica de todo lo que a uno no le afecta. Esos «actores que todo lo hacen mal y este según que todo lo saca... de castillas».
Nada va en el presente. Un poco menos de «fletado», o de fitro, y cada periódica expansión asemejaría

Le Directeur de la publication :
YVES OBGEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

32428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

LE COMBAT SYNDICALISTE A.I.T. C.N.T.

Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... Michel BAKOUNINE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

PROPOS SUR LES CONSEQUENCES QU'ENTRAINE LA CROYANCE Tribune libre: CAPITALISME ET DEMOCRATIE

Plus la culture est grande, plus l'individu a acquis de science, plus il aura de savoir et moins de croyances.

Le fait de croire en Dieu est une croyance au même degré que les autres et elle ne porte pas de conséquence si ce n'est de démontrer un tempérament dit « caractériel » ou « insuffisances » c'est-à-dire « un mauvais équilibre psychique ».

Le fait de croire en un dieu d'une religion est toute autre chose, car elle ajoute à l'assertion ci-dessus : 1° la croyance à des dogmes ; 2° le respect de l'enseignement religieux ; 3° l'observation de règles morales.

De plus c'est accréder l'intolérance, le fanatisme, et les crimes perpétrés aux cours des siècles par l'Eglise au nom de son Dieu. C'est accepter l'opposition constante et systématique de l'Eglise aux grandes découvertes, ainsi qu'aux idées libérales.

En toute impartialité, il faut bien dire qu'il aurait été préférable pour l'humanité, qu'elle ne fasse jamais connaissance avec ce dieu qu'on a voulu lui imposer.

L'Eglise a dit : « Tu ne tueras point » mais elle bénit armées et chasses à courre.

L'Eglise parle des pauvres mais siège avec les puissants. L'Eglise parle charité quand, en toute dignité, c'est d'égalité et de justice sociale qu'il faut parler.

torturer d'abord puis à brûler l'hérétique. Aujourd'hui l'Eglise s'est faite plus subtile tout au moins là où elle n'est pas la plus forte.

« que tout ce qui vient de Dieu est sacré ? » alors pourquoi soigner les maladies ou les prévenir par des vaccinations ?

« que la vie est sacrée ? » alors pourquoi l'Eglise a-t-elle prêché les guerres de religion, et pourquoi aujourd'hui bénit-elle les armées et les chasses à courre ?

On nous dit que la religion malgré son passé et ses insuffisances est nécessaire pour maintenir une certaine morale et aussi pour donner un but et rendre espoir aux déshérités, aux infirmes, aux malades.

N'admettre la religion que pour un certain utilitarisme (utilitarisme que l'on reconnaît d'ailleurs pour les autres jamaïs pour soi) c'est rabaisser bien l'idéal d'une Eglise qui se veut rayonnante et militante.

Quant au dernier raisonnement il est aussi fallacieux que le premier. En effet, mettrons-nous en prison tout un pays parce que sa police n'a pas réussi à arrêter tous les assassins et voleurs ?

Doit-on pareillement conditionner toute une population parce que la médecine n'a pas encore réussi à rendre « euphoriques » les malades de l'âme. (Car tous les malades, déshérités ou infirmes n'ont pas besoin de

la religion pour vivre. Généraliser est abusif !). Enfin la religion serait soi-disant le refuge de certaines valeurs spirituelles, d'une certaine élévation d'esprit que notre monde technique ne peut nous donner.

Peut-on obliger les gens à ouvrir leurs yeux et leur cerveau quand ils veulent à tout prix les fermer ? Et là encore devons-nous faire les frais pour ces faux aveugles ?

En effet que représente le merveilleux antique et même biblique au merveilleux scientifique d'aujourd'hui ? Jésus a marché sur l'eau nous dit-on ! Mais l'homme ne marche-t-il pas aujourd'hui sur les étoiles ?

Le ciel borné et fermé des religions, grâce à la science s'est ouvert pour nous offrir un univers cosmique qu'aucune religion n'avait rêvé.

L'homme écoute le chant des étoiles qui nous vient de l'infini, message peut-être d'autres mondes habités... Le merveilleux ? Mais il est là, avec nous. Tant pis pour les scélérats de l'esprit qui, à la recherche d'un « supplément d'âme », passent en somnambule dans le merveilleux quotidien.

Le ressort de cela que dans tous les domaines, les incidences de la religion, sur l'être humain, en tant que facteurs négatifs ou régressifs, sont patents.

Ainsi l'instruction religieuse que les parents font donner à leurs enfants pour que ceux-ci fassent leur communion (comme tout le monde) a sûrement plus de conséquence que les parents veulent bien en accorder et ils portent la lourde responsabilité de courir le risque (pour une question de coutumes) de livrer à la vie de futurs hommes traumatisés et incapables à assumer pleinement leurs responsabilités familiales ou sociales.

LA NOTION D'INTERET GENERAL POUR assurer la collaboration pacifique des classes laborieuses et tenter de justifier subjectivement, sinon d'expliquer, les inégalités sociales, le capitalisme fait appel, avec le concours des économistes bourgeois, au mythe de l'« intérêt général ». L'intérêt général, que les moralistes bourgeois ne parviennent bien entendu à définir que d'une façon toute théorique, se placerait au-dessus des intérêts particuliers des classes dominantes et des masses laborieuses tout en leur étant commun.

Né des conditions matérielles de l'économie, il justifierait la persistance de ces conditions, c'est-à-dire de l'exploitation de l'homme par l'homme et s'opposerait à toute volonté de bouleverser l'« équilibre acquis », considéré comme volonté partielle ne répondant qu'aux aspirations d'une partie de la population.

Dans « Les Syndicats ouvriers et la révolution sociale », Pierre Bernard montre comment, dans les faits, l'intérêt général ne peut être ramené, en système capitaliste, qu'à l'intérêt particulier de ceux qui sont les bénéficiaires de ce système.

« L'intérêt général du patron — écrit-il — l'oblige à faire travailler l'ouvrier le plus longtemps possible pour le salaire le moins élevé, sans se soucier des conditions d'hygiène. Il ne rétribue l'effort humain que d'une façon strictement minimum. Il n'est pas besoin de dire que l'intérêt de l'ouvrier est diamétralement opposé. Il est de même pour le commerçant, qui a intérêt à vendre le plus cher possible, sans se soucier de la condition sociale du consommateur et de ses moyens d'existence ; nul doute que, là encore, l'intérêt du consommateur ne soit en opposition avec celui du commerçant, surtout à notre époque où ce dernier prétend faire fortune en quelques années. Qui oserait soutenir que le propriétaire, le plus

COMMUNIQUE Le Congrès Régional de la Deuxième Union Régionale, C.N.T. aura lieu cette année le 20 novembre à 9 h. 30, au siège Confédéral (39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris 9°).

Tous les camarades sont invités à passer à la permanence du siège, les vendredis ou samedis de 19 à 20 h., pour recevoir l'Ordre du jour du Congrès et prendre contact avec le Bureau Régional au sujet de la création de Syndicats dans le cadre régional.

COMMUNIQUE Le Congrès Régional de la Deuxième Union Régionale, C.N.T. aura lieu cette année le 20 novembre à 9 h. 30, au siège Confédéral (39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris 9°).

avantage de tous les rentiers, ne cherche pas constamment à augmenter le prix de ses loyers, sans se préoccuper de la location, exploité par le patron, volé par le commerçant, peut réellement payer le prix de location qu'on lui impose ? Qui pourrait affirmer que l'exploitant d'un service public a caractère de monopole de fait comme les compagnies de transport, terrestres, maritimes ou fluviales, se préoccupe de l'intérêt des usagers lorsqu'il établit ses tarifs ? Non, il n'a d'autre souci que de rétribuer le capital engagé par un intérêt élevé, d'à-mourir en dix ans, ou moins, le prix d'un matériel qui roulera ou servira vingt à trente ans.

Le point commun de ces différents exemples apparaît comme étant la recherche du profit. Or, il est bien évident que la notion même de profit est absolument contradictoire avec celle d'intérêt général puisque le profit réalisé par les uns l'est automatiquement au détriment des autres.

Politiquement, l'intérêt général réside dans l'appareil d'Etat. L'Etat se définit, à tort, comme entité séparée au-dessus des différentes classes, ses dirigeants estiment nécessairement qu'ils soient les gérants tout désignés de l'intérêt général. Mais les réalisations pratiques de l'Etat, qui matérialisent l'intérêt général, sont financées dans une immense proportion par les classes laborieuses, par le biais de l'impôt sur le revenu. Ce même, dans bien des secteurs, ces réalisations ne sont possibles, dans l'état actuel du système, qu'à condition que le gouvernement fasse appel à des entrepreneurs privés, les capitalistes obtiennent encore des profits par la récupération d'une partie des salaires absorbés par l'impôt sur le revenu.

Chaque fois que l'Etat capitaliste estime que la collaboration des classes laborieuses est nécessaire pour surmonter temporairement l'une de ses contradictions internes, il brandit le mythe de l'intérêt général et, chaque fois, les masses laborieuses se laissent entraîner dans cette infâme comédie. Après la deuxième guerre mondiale, les travailleurs furent invités par le gouvernement et par les organisations syndicales réformistes à troquer promptement le fusil contre la pioche ou le marteau. La défense générale fit place à l'intérêt général. Le « retroussez nos manches » n'avait en réalité qu'un but : remettre sur pied le système capitaliste, reconstruire les éléments matériels et spirituels de l'exploitation de l'homme par l'homme. La guerre avait servi à relancer et à défendre les intérêts des classes privilégiées, la paix devait être employée à consolider au nom de l'intérêt général qui se substituent sans difficulté à la notion de patrie nationale. Ce que l'Etat capitaliste craignait au plus haut point, c'était qu'une armée de partisans n'impose, par la violence s'il le fallait, un nouvel ordre social. La commune de 1871 est un exemple que l'Etat français ne peut oublier.

Un système économique fondé sur le profit, dans lequel les moyens de production sont concentrés entre les mains d'une minorité, ne saurait être à l'origine d'un intérêt général quelconque. Le délaissement de certains secteurs vitaux, comme la construction de logements, au profit de secteurs financièrement plus rentables, pour les capitalistes, prouve, outre l'imprévoyance du gouvernement, à quel point la notion d'intérêt général est étrangère aux règles qui président au développement économique. Dans une société fondée sur le respect de la propriété individuelle ne peuvent exister que des intérêts individuels ou, socialement, des intérêts de classe, encore que les masses exploitées ne soient pas parvenues à réaliser une homogénéité idéologique génératrice de la prise de conscience d'un intérêt de classe unifié débouchant sur la suppression de toutes classes. Ainsi, la structure elle-même du système capitaliste est en opposition absolue avec la conception d'un intérêt général susceptible d'unir dans un effort non seulement fraternel, mais aussi rationnel, les forces individuelles vers un tout réalisant le bien commun.

Le capitalisme, fondé sur la concurrence, l'antagonisme, la lutte permanente des individus et, sur un plan plus large, des classes sociales, ne peut faire appel que grâce à une supercherie, à la notion d'un intérêt général qui serait la résolution de ces antagonismes. La notion d'intérêt général n'est qu'une illusion. On ne saurait parler d'un intérêt général

« HUMANISATION » DU CAPITALISME L'industrialisation, le bouleversement des techniques de production, a été accompagnée en ses débuts par un bouleversement parallèle des rapports sociaux, la mise en évidence du prolétariat qui stigmatisait par sa seule existence, par les conditions de travail et de vie qui lui étaient imposées, l'exploitation de l'homme par l'homme et le caractère inhumain du capitalisme assimilant l'individu à la machine.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... » Michel BAKOUNINE

ASSOCIATION GERMINAL Pour tous ceux qui ne connaissent pas encore « Germinal » nous les invitons, s'ils sont dans la région parisienne, à venir le dimanche 13 novembre à 10 heures, au siège C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9°), où aura lieu la première réunion générale d'information.

Elle se propose d'organiser des loisirs sur le plan national si la base lui prête sa collaboration ; mais déjà, sur le plan de la région parisienne, certains projets ont été ébauchés et c'est de cela que nous entretiendront à cette première réunion les responsables actuels de l'association.

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

AUX AMIS DU CAMPING Par un communiqué passé dans « Le Monde Libertaire » les organisateurs du camping de St-Mitre nous annoncent qu'en 1967, ce rassemblement aura lieu en Italie.

COMMUNIQUE La Deuxième Union Régionale fait la proposition aux Syndicats, Unions Locales et Régionales, d'établir dans la Confédération, la cotisation d'un franc par mois et adhérent, destiné à la publication par la C.N.T. d'un Numéro extraordinaire du journal LE COMBAT SYNDICALISTE tous les mois, entièrement rédigé en langue française, dans les formats et tarifs de vente les mieux adaptés et quand les possibilités de réalisation de ce projet le permettent.

La rareté artificielle

QUAND la société industrielle a répandu un objet dans tous les foyers solvables, il y a donc saturation du marché, mévente de cet objet, ralentissement de sa fabrication, soit récession à ce sujet, car la demande est à peu près nulle. Si le profit résultant de cette fabrication ne veut pas sombrer dans la mévente, il lui faudra imaginer un autre objet de vente possible, entreprendre une nouvelle fabrication, et, à force de publicité, en organiser la vente...

En 1962, les firmes américaines investirent 4.700 millions de dollars dans la recherche, le gouvernement : 9.600 millions de dollars... Et cela n'a pas suffi ! Il a déclenché la guerre !

COMMUNIQUE Les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires de la 19° U. R. nous communiquent la création à Marseille d'un Cercle anarchiste d'études.

pour que tous les besoins indispensables soient assurés dans la sécurité ? Saisissez-vous le sens du combat que vous avez à livrer... ? Vous emparer des moyens de la production, de l'automatisme, de la cybernétique, et d'en faire les esclaves des besoins, les instruments féconds de la paix et du bonheur humain ?

COMMUNIQUE Les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires de la 19° U. R. nous communiquent la création à Marseille d'un Cercle anarchiste d'études.

COMMUNIQUE Les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires de la 19° U. R. nous communiquent la création à Marseille d'un Cercle anarchiste d'études.

COMMUNIQUE

Le Congrès Régional de la Deuxième Union Régionale, C.N.T. aura lieu cette année le 20 novembre à 9 h. 30, au siège Confédéral (39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris 9°).

Tous les camarades sont invités à passer à la permanence du siège, les vendredis ou samedis de 19 à 20 h., pour recevoir l'Ordre du jour du Congrès et prendre contact avec le Bureau Régional au sujet de la création de Syndicats dans le cadre régional.

COMMUNIQUE Le Congrès Régional de la Deuxième Union Régionale, C.N.T. aura lieu cette année le 20 novembre à 9 h. 30, au siège Confédéral (39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris 9°).

COMMUNIQUE

Les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires de la 19° U. R. nous communiquent la création à Marseille d'un Cercle anarchiste d'études.

COMMUNIQUE Les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires de la 19° U. R. nous communiquent la création à Marseille d'un Cercle anarchiste d'études.

A G I R

Le scélérat qu'on nomme Franco, et avec lequel tous les gouvernements « démocratiques » voire socialistes, entretiennent d'amicales relations, a frappé une nouvelle fois. Cinq camarades espagnols des Jeunesses libertaires sont incarcérés à Madrid depuis les derniers jours d'octobre. Selon les indications données par la presse bourgeoise, Luis Andrés Edo aurait commencé, dès son arrestation, une grève de la faim qu'il entend poursuivre.

COMMUNIQUE Les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires de la 19° U. R. nous communiquent la création à Marseille d'un Cercle anarchiste d'études.

A G I R

Qu'Edo et ses camarades aient effectivement participé à l'enlèvement d'Ussia, qu'ils en aient projeté un autre, importe peu. Lorsque la justice franquiste ne possède pas les preuves suffisantes, elle les fabrique de toutes pièces.

COMMUNIQUE Les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires de la 19° U. R. nous communiquent la création à Marseille d'un Cercle anarchiste d'études.

COMMUNIQUE

Le Congrès Régional de la Deuxième Union Régionale, C.N.T. aura lieu cette année le 20 novembre à 9 h. 30, au siège Confédéral (39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris 9°).

Tous les camarades sont invités à passer à la permanence du siège, les vendredis ou samedis de 19 à 20 h., pour recevoir l'Ordre du jour du Congrès et prendre contact avec le Bureau Régional au sujet de la création de Syndicats dans le cadre régional.

ASSOCIATION GERMINAL

« Le Combat Syndicaliste » Service de Propagande 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9°) CCP-Soriano- 14.103.62 Paris.

AUX AMIS DU CAMPING

COMMUNIQUE La Deuxième Union Régionale fait la proposition aux Syndicats, Unions Locales et Régionales, d'établir dans la Confédération, la cotisation d'un franc par mois et adhérent, destiné à la publication par la C.N.T. d'un Numéro extraordinaire du journal LE COMBAT SYNDICALISTE tous les mois, entièrement rédigé en langue française, dans les formats et tarifs de vente les mieux adaptés et quand les possibilités de réalisation de ce projet le permettent.

ANTENA

«GIBRALTAR, GIBRALTAR, GIBRALTAR», ETC.

GIBRALTAR. — Llegó a esta plaza el ministro inglés de Colonias. Y es fama que una vez estudiada la situación, dijo: «Si Franco quiere los monos, que se los lleve. Pero del peñón, ni un gramo.»

Por otra parte, previendo la privación del derecho de trabajar en la posesión inglesa, el cargo oficial franquista, Salvador López de la Torre, ha propuesto que se celebre una especie de Fiesta de la Flor en toda España para allegar recursos a los trabajadores españoles que, por decisión del gobierno de El Pardo, perderán su empleo en la arisca Calpe.

LOS QUE DIERON RAZON A FRANCO

MADRID. — «A partir de estas elecciones sindicales — ha afirmado el ministro José Ruiz Solís — cualquier actitud extralégal ya no será solamente ilegal, sino que carecerá de autoridad moral para ejercerse.»

LA RENTA DEL OBRERO

SEVILLA. — En Puebla de los Infantes un corrimiento de tierras ha sepultado — y muerto — a cuatro obreros. El dramático accidente ocurrió en las obras de construcción del pantano del Retorillo.

LAS JOYAS CAMBIAN DE DUEÑO

BARCELONA. — Una joyería enclavada en la plaza del doctor Modrego ha sido desvalijada por unos amigos de lo ajeno, que consiguieron llevarse alhajas por valor de un millón de pesetas.

FRANCO SE PREOCUPA DE LOS PIES BOLCHEVIQUES

ALICANTE. — La primera partida de calzado eldense ha salido del puerto de Alicante con destino al puerto soviético de Odesa. Se trata de mil pares de zapatos de señora, de la moda de invierno, que son transportados vía Marsella por el buque francés «Tade».

PEO A LA POLICIA

MADRID. — Melchor Hernández Barreto, de veinticinco años, autor de un robo de máquinas de escribir, que era buscado por la Policía desde hace varios días, al ser detenido en la puerta de un bar situado en la confluencia de las calles General Ricardos y Linare, en Carabanchel Bajo, logró evadirse gracias a la intervención de una mujer, al parecer cómplice, que hizo acto de presencia en dicho lugar, sembrando la confusión con sus gritos, cuando ya el citado individuo tenía puesta una de las esposas.

El ladrón logró separarse de los inspectores, y con la esposa que tenía puesta en la muñeca golpeó repetidamente en la cabeza a uno de ellos, mientras el otro también resultaba herido en un dedo en la lucha.

ELLOS SE ENTIENDEN Y BAILAN SOLOS

SEGOVIA. — Los grupos de Coros y Danzas de la Sección Femenina han sido invitados personalmente por Igor Moisseiev para visitar la Unión Soviética, en fecha aún no determinada.

EN «SIGNO» DE PROTESTA

MADRID. — El director del semanario católico «Signo», Rafael González, ha presentado recientemente la dimisión al presidente de la dirección central de Acción Católica, monseñor Morcillo, según indican fuentes bien informadas.

Las causas de esta dimisión en su

* chispas *

Hoy, hortalizas.

«Anticuados!», me dice Habo. Exacto. No me gusta llevar rabo.

Más antigua que yo, la Peseta, y por ella pierde Habo la chaveta.

«Matusalénico!», me agrade Coco. No nací en 2.000; ni él tampoco.

«Tienes más cuento que el tío Roque.» Tienes, Hojarsco, ideas de alcohol.

«Pose, labia y sin dinero...» No seas, Colillar, mi heredero.

«Eres el despiestado n.º 1.» Porque no estoy en tu pista, amigo Pruno.

«Hollar contigo, huelga.» Bueno, chudámo Acéiga.

«Viste al mundo en mal día.» Sí, señorita Juada.

«Como te alejas de la espléndida razón!» Tal vez de tu cocina, amigo Pimentón.

«Vas al grano, a vas al bollo?» Vengo a la huerta, Cebollo.

«¡La vejez, que torpe engaña!» Mas, Melón no dura un año.

No me pierdan paciencia los doctores hortelanos; se vale por conciencia y por limpieza de manos.

CHISPERO

cargo se deben, al parecer, a las dificultades de todo tipo que encuentra dicho semanario en su normal publicación. Como se recordará, «Signo» ha sido secuestrado en dos ocasiones desde que entró en vigencia la actual ley de Prensa e Imprenta.

MAS CAIDOS

MADRID. — En la colisión de un camión con dos taxis, accidente ocurrido anoche junto a la Cruz de los Caídos, hubo siete heridos, uno de ellos grave, dos de pronóstico reservado, y los cuatro restantes, leves.

CINISMO

Hay una cosa que se llama cinismo y se consume en mayor o menor cantidad en todas partes. En las páginas de «Ariba» el cinismo ocupa un lugar por derecho propio. Véase una muestra: «España vive, desde ya hace muchos años, una experiencia democrática singularmente interesante, en la que en contraposición al modelo liberal y en oposición también al sistema comunista se ha puesto en marcha una fórmula de democracia orgánica de muy amplias posibilidades presentes y futuras.» (Nota de OPE).

LUTO Y SILENCIO EN LA UNIVERSIDAD ESPAÑOLA

BARCELONA (OPE). — El catedrático y publicista don Manuel Jiménez de Parga, ha comentado la observación de Pedro Fernaud sobre el silencio que se observó con motivo del décimo aniversario de la muerte del filósofo José Ortega y Gasset «La figura intelectual más valiosa que ha tenido España en los últimos 150 años.» Y añade:

«En la acusación de Fernaud hay, sin embargo, una parte que quisieramos aclarar. El 18 de octubre de 1965 (décimo aniversario de la muerte del maestro) la Universidad española estaba de luto. Durante el verano anterior fueron sancionados cinco catedráticos y dos pidieron la baja del escalafón... La Universidad española fue ese día «la gran muda», porque no podía hablar, afectado de una enorme, de una profunda tristeza.»

MAS ASAMBLEAS LIBRES

PARIS (OPE). — De «Le Monde» en despacho de la A.F.P.: «Delegados de los sindicatos democráticos estudiantiles (legales) han declarado en una conferencia de prensa semi-clandestina, que van a llevar la lucha en el plano nacional a fin de que todos los estudiantes estén representados digna y democráticamente según sus deseos. Para conseguirlo han anunciado la celebración de «asambleas libres» en todas las Facultades, comenzando por la de Ciencias Económicas de Madrid.»

COMENTARIO OBLIGADO

UN distinguido hombre de letras, buen poeta por más señas, leyó un trabajo conferencista, varios de cuyos pasajes no nos convencieron. El resto, sobre bien dicho, queda al margen de estas reflexiones. Quiero referirme al proyectado Partit Obrer Català, hijo de la mente rebosante de iniciativas del heroico Francisco Layret, más tarde asesinado por la gente del pistoletazo «libre».

Layret, buen captador de los momentos sociológicos populares, observó el panorama político que le rodeaba, viendo un partido lerrouxista que se descomponía, un Partit d'Unió Federal Nacionalista Republicana prácticamente descompuesto pese a la persistente euforia regionalista republicana del Ampurdán, y una organización obrera confederal en ascensión poderosa.

He dicho alguna vez que la euforia sindicalista libertaria de 1919 en Cataluña procedía del acierto confederal de 1917 al secundar la C.N.T., de modo que, el movimiento protestatario de agosto de dicho año. En las calles de la capital, particularmente, se gritaba «¡Viva la República!» sin que los republicanos aparecieran para defenderlo suyo, quedando el patriotismo, por cierto caluroso, al cuidado de los anarquistas. Si alguien ha pensado en el desglose del ferviente republicano Angel Samblancat hacia nuestro elemento, aquí se inicia a la vista de esas barricadas «republicanas» sostenidas por anarquistas, acodados, en casos, por radicales ambiciosos de revolución pero sin posibilidad de armamento. He aquí sacrificio — clásico en los nuestros — que pronto se desestima, que no se inscribe en la historia; pero que la gente humilde comprende, estima y lo que es esencial: acude. Tal fueron los sindicatos ya en el otoño de 1918, época de la célebre cuñada silenciada Asamblea de los Federales del Paraléu (Marqués del Duero, 104, o en número cercano), en la cual participaron Gabriel Alomar, Francisco Layret, Luis Companys, Augusto (Ildelfonso, no recuerdo exactamente) Pi y Suñer, y demás personajes que no cito para no exponerme a equivocaciones.

Creo que es a raíz de esta reunión que mi amigo Ambrosio Carrión basa la especie de que Layret, Companys y Salvador Seguí pretendieron formar un gran partido popular que abarcara todas las fuerzas obreristas y políticas de izquierda de Cataluña. Efectivamente, en el público conato, durante los dos días que duró la asamblea, una buena mitad de militantes del anarcosindicalismo, entre los cuales figuraron el «Noi del Sucre», José Vialdiu, José Masgomeri, Arín, y muchos otros, pero solamente a título de curiosos, más sobre los cuales, intencionalmente, el agudo Layret derramaba toda su elocuencia por ver en ellos — concretamente, en

APOLOGIA DEL PUEBLO CHINO Y CONTRA SUS OPRESORES

por Fernando Valera

SUBRAYABAMOS en otra ocasión la violenta diatriba de Fidel Castro contra el imperialismo de Pekín. El caudillo de la revolución cubana ha reiterado nuevamente la acusación, esta vez ante los estudiantes universitarios de La Habana y empleando vocablos más acerbos, tales como «felonía», «traición», «ecrifeos de la China popular», «revolucionarios de pacotilla», etc.

Más rotundas en el fondo aunque más moderadas en la forma son las acusaciones del comentarista político-militar yugoslavo Andro Gabelich, insertas en el n.º 318 de la excelente revista de Belgrado «Medunarodna Politika». El análisis de Andro Gabelich plantea la pregunta de si los dirigentes de Pekín creen de veras, como lo proclaman, en la inevitabilidad y utilidad de la guerra universal atómica, o si sólo se trata de un enunciado teórico que en la práctica «no pasa de ser puro verbalismo revolucionario y demagógico». Y tras penetrante, pulcro y exhaustivo análisis de textos y conductas, llega a la trágica conclusión de que, efectivamente, «el imperialismo chino no sólo considera que la guerra universal atómica es inevitable, sino que, además, y esto es lo más sorprendente, «la estima útil, benéfica y deseable».

El hecho de que la denuncia venga ahora de fuentes indiscutiblemente revolucionarias y socialistas, prueba que no andábamos tan descaminados los cronistas liberales que nos anticipamos a prevenir de esas mismas realidades a nuestros lectores.

Y bueno será recordar de paso el candor rayano en ingenuidad de un ilustre cronista internacional, incansable viajero y compatriota mío, empujando a paso para no enterarse de nada, cuando al regreso de la China comunista, pocos años ha, ensalzaba el espíritu pacifista de aquel régimen, argumentando que había visto desfilir por las calles de Pekín una manifestación mirmidónica en que cada militante blandía como signo de inocencia una rosa blanca...

Personalmente, yo no tengo prejuicio alguno contra el pueblo chino; antes bien, me he interesado de antiguo por su civilización, leído su historia, admirado su arte y celebrado su renacimiento. Singularmente me cautiva el caudal inagotable de su filosofía, ya se trate de la mística sublime de Lao-Tse, ya del moralismo ejemplar de Koung-Tse, ya del socialismo utilitario de Mei-Ti. De uno de los brillantes períodos de la filosofía china ha podido escribir el erudito E. V. Zenker: «Se queda uno deslumbrado cuando comprueba la riqueza floreciente de ideas en que el genio chino ha establecido su noción del deber y la muchedumbre de caminos y formas que ha elegido para

su cumplimiento. Fue una vida espiritual ardiente, una creación en la más sacra de las libertades, un concierto de los entendimientos como raramente se ha visto en el mundo, salvo quizás, hacia la misma época, en la Hélade distante, y más de dos mil años después en Alemania.»

No; mi oposición a la tiranía de Mao-Tse-Tung, como a todas las tiranías — aunque se enmascaren de socialistas, o de cristianos, como la de Franco — se funda precisamente en mi admiración hacia el pueblo chino, y en el convencimiento de que todos los hombres y pueblos son dignos y aptos para vivir en libertad.

Confieso que, hasta leer en la revista «Medunarodna Politika» de Belgrado el análisis de Gabelich sobre el belicismo maoista, no me había dado cuenta de algunas de sus más interesantes modalidades. La doctrina de que la guerra nuclear puede ser inevitable, útil y hasta benéfica para el triunfo definitivo del socialismo, ha sido una revelación, tan insospechada para mí que no me atrevo a comentarla sin transcribir algunos de los textos aducidos por el comentarista yugoslavo.

El 29 de septiembre de 1965, por ejemplo, el vicepresidente del Gobierno y ministro de Relaciones de la República popular china, Chen-Yi, comentaba «la guerra de Corea en que los Estados Unidos midieron sus fuerzas con los pueblos de Corea y de China, como ahora las miden con el heroico pueblo vietnamita», y añadía que «los Estados Unidos reconocen que tales confrontaciones de fuerzas son para ellos embarazosas; mas, para nosotros y para los pueblos del mundo entero, son muy útiles.»

Útiles, en primer lugar — lo que dialécticamente no carece de fundamento aparente — como lo fue la agresión del imperialismo japonés, pues que «si el ejército imperialista no hubiese ocupado casi la mitad de la China, el pueblo no se habría unido contra el invasor y la República popular no habría podido llegar al Poder», según declaración del propio Mao-Tse-Tung a los dirigentes del Partido Socialista japonés, en julio de 1964.

He ahí de qué manera, por un prodigio dialéctico digno del optimismo finalista de Leibnitz y del Doctor Pangloss, «la guerra y la agresión vienen a ser una verdadera bendición para el socialismo». «Los fanáticos alemanes mataron a innumerables hombres y destruyeron miles de villas y ciudades de la Unión Soviética — escribió en Mayo pasado el Jefe del Estado Mayor del Ejército Chino, Lo Yui Ching, en la Revista «Hung-Chia» —. Pese a ello la U.R.S.S. no salió más débil de las destrucciones sufridas durante la guerra; al contrario, salió más fuerte.»

Con semejante lógica, se vendría a sacar la conclusión de que Hitler ha sido uno de los más eficaces y benéficos constructores del socialismo. Confundiendo de tal suerte la moral y la justicia con la utilidad finalista, escribía Don Juan Valera en 1888, «no sería difícil probar que mil actos abominables tuvieron dichosismos resultados. Tal tirano hizo que triunfara en su país la unidad nacional, ejecutando infinitas barbaridades; tales bandidos fundaron la libertad y la independencia de un pueblo, y aun extendiendo el argumento, bien se podría sostener que Calífas y Poncio Pilatos son dignos de gratitud y honor, ya que concurren, como el que más, a la Redención, haciendo que crucificaran a Jesucristo. Filósofos modernos y exégetas hay, como Bruno Bauer y otros, que siguiendo este modo de argumentar han hecho la más brillante apología de Judas Iscariote.»

Una vez sentadas tales premisas, cobra cierta coherencia lógica la resolución de la conferencia sobre el Trabajo Político en el Ejército Chino, que proclama: «no temamos a los sacrificios ni a la guerra»; la cual, la guerra, escribe el ministro de Defensa y Presidente del Gobierno, Lin-Piao, «puede endurecer a los hombres y llevar la historia hacia adelante; tanto más cuanto que el sufrimiento transitorio se compensa con una paz y felicidad duraderas, tal vez eternas.»

Convento con el señor Gabelich en que la doctrina y política de la guerra inevitable, útil y benéfica no basta para explicar ni justificar la estrategia agresiva de los Estados Unidos en el Vietnam; pero sí es un elemento de juicio indispensable para comprender la naturaleza y alcances del problema, y un atenuante de los errores en que pueden incurrir la diplomacia y la estrategia americanas.

Esta misma doctrina explica silogísticamente las que de otra manera parecían absurdas y hasta monstruosas declaraciones hechas por Mao-Tse-Tung en enero de 1965 al periodista Edgar Snow: «El Viet-Kong se beneficia de la intervención americana. Y razonaba a la manera panglossiana la política práctica de la China, basada en el irreconciliable antagonismo internacional, política contradictoria a la de la coexistencia pacífica, tan cara al pueblo ruso que no parece inclinado a beneficiarse de otra guerra como la que le costó veinte millones de víctimas humanas y nadie sabe cuántas pérdidas materiales.»

No; no hay mitología revolucionaria ni esperanza apocalíptica que basten a justificar, en un entendimiento sano y en un corazón sensible, el dogma de la guerra nuclear inevitable, útil y benéfica. Como si la guerra no fuese por esencia la iniquidad absoluta, el despertar de todos los atavismos ancestrales, la suspensión siquiera sea con carácter temporal de la marcha de la civilización y del progreso, y la reimplantación del hombre y de la ley de la selva, la ley de la zarpa y el colmillo. Con el agravante de que las zarpas y los colmillos se han convertido ahora en armas nucleares cuyo poder de destrucción alcanzara, si se desencadenase, a la superficie toda de la tierra, y amenazaría con aniquilar la especie humana y con arrasar todo vestigio de vida sobre el planeta.

He ahí un elemento de juicio que inhabilita los precedentes invocados, que desautoriza las hipótesis aventuradas de que la guerra nuclear produciría efectos útiles y benéficos para el triunfo final del socialismo, y que justifica en fin la política de la coexistencia pacífica preconizada ahora desde Moscú. O como dijera un día el impulsivo y sagaz Nikita Khrushch: «La aspiración del socialismo no es implantarse en un mundo reducido a escombros y sembrado de cadáveres.»

ALTA Y BAJA DE LA MILITANCIA CONFEDERAL

FUE en el año 1932, cuando los ferroviarios de los Ferrocarriles Andaluces, ingresados en la C. N. T., marchamos a la huelga ante la negativa por parte de la empresa a nuestras justas peticiones de carácter moral y económico. Medimos bien las distancias que separan al productor de la empresa, y todo se hizo dentro de los requisitos que la «ley» determina y que nosotros rechazamos.

En aquel entonces todavía, por jornada de trabajo de doce y ocho horas ganábamos de tres pesetas con ochenta y tres céntimos, a quince pesetas como máximo. Es decir, que la mayoría, con ciento veinte pesetas al mes, teníamos que atender todas las necesidades de la vida, mientras empresa y altos jefes, además de sus elevados sueldos, se repartían parte de lo que nos pertenecía.

El problema nuestro era como el de los demás trabajadores, por lo que nos vimos obligados a usar de la huelga como única arma de defensa, ya que la lógica no existía para los patronos del ferrocarril. Por lo tanto no fue mero capricho, ni ligereza, ni ganas de buscar trastornos a los gobernantes de la República, sino impetuosa necesidad, tal como a la postre fue reconocido por la empresa, y ministro de Obras Públicas por cuanto el veinticinco por ciento, que de haberlo concedido oportunamente habrían evitado los doce días de huelga que paralizaron los ferrocarriles andaluces con grandes trastornos para el país. Fue una de las huelgas más complejas y mejor organizadas de Andalucía. La militancia multiplicó

OBRAS DE MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1926. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Oroben Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España. Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molnon, París (20). C.C.P., París 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

España al día

LAS ELECCIONES SINDICALES EN VIZCAYA

BILBAO. — En la provincia de Vizcaya, en el norte del país, se han dado los siguientes tantos por cientos de abstencionistas, es decir, de obreros que no se presentaron a votar: el 95 por 100 en los Establecimientos Echeandia Hermanos; el 81 por 100 en Forjas de Amorebieta; en los Talleres Patterson no se presentó nadie a votar; el 89 por 100 en la S. A. Echevarría «Santa Agueda»; el 92 por 100 en «Ezpea» «Recalde»; en la S. A. Echevarría «Recalde»; en la fábrica de Precintos Vázquez sólo votaron tres obreros; se abstuvieron el 70 por 100 en la empresa Guinea Hermanos; el 90 por 100 en «Seida»; el 82 por 100 en la Sociedad Aguirre; el 75 por 100 en Unquinea; el 48 por 100 en Construcciones Navales de Setao; el 90 por 100 en Ruiz Velasco; el 95 por 100 en la fábrica «Sommes»; el 90 por 100 en los talleres Tarabusi (una de las empresas en que no se proclamó ningún candidato y en que el sindicato oficial nos nombró autoritariamente).

ASTURIAS

MADRID (OPE). — El diario «El Alcázar» de esta capital, ha publicado una información sobre los resultados registrados en las elecciones sindicales de Asturias. Empieza diciendo «El Alcázar» que «diversas irregularidades electorales se cometieron en las elecciones sindicales celebradas en la sociedad hullera de Turón, que agrupa a cuatro mil trabajadores». Las más graves fueron las siguientes:

- 1) El delegado sindical de Oviedo autorizó para que las elecciones se hicieran generales, y no por grupos mineros, como establece el reglamento.
- 2) Las listas de candidatos se exhibieron el mismo día de la elección.
- 3) No se dio a conocer en ningún momento el censo de electores.»

En la factoría «Uninsa» de Gijón, el reportero le preguntó a un trabajador que había salido elegido vocal si creía que en las elecciones se vo-

taba a los mejores. «No. Yo no soy, por ejemplo, el mejor — repuso el obrero —. Quizá a juicio de los que me votaron fuera el mejor de los candidatos presentados. Pero no el mejor de la empresa. Hay muchos trabajadores que no se presentan. Que no quieren cargos sindicales.» «¿Estima usted necesario que las jerarquías sindicales sean electivas?» «Sí. Debe haber elección en todos los cargos sindicales.»

HUERTANOS DESPOJADOS O CASI

ZARAGOZA. — Cincuenta y seis hectáreas de regadío de Mequinenza, pertenecientes a 148 propietarios, van a desaparecer totalmente bajo las aguas de la presa de Ribarroja. Los propietarios de los pequeños huertos, que surten en frutas y verduras a los seis mil habitantes de Mequinenza, no están de acuerdo, en absoluto, con las indemnizaciones que les ofrece la E.N.H.E.R., que viene a ser de 100.000 pesetas por hectárea. Los huertanos opinan que cada hectárea vale cinco veces más.

Los propietarios que cultivan estos pequeños huertos familiares son viejos mineros jubilados que unen, a su escaso retiro — unas 1.500 pesetas mensuales — el producto que extraen de estas feraces tierras. Ellos dicen que, cuando hace diez años comenzaron las obras, les hicieron excelentes promesas que no han sido cumplidas. Estas fueron — según afirman — la creación de nuevos regadíos por el sistema de elevación en la zona no inundable. En consecuencia, piden que se les pague el verdadero valor de las tierras o que se dote de riego a la zona que va a quedar sin inundar.

EL PRETENDIDO SECUESTRO DEL EMBAJADOR DESMISTO (Divulgado por «Cifra»)

MADRID, 31. — «No, absolutamente no. Tengo la seguridad de que no era yo el objetivo de los anarquistas españoles detenidos recientemente en Madrid. Desde mi punto de vista, el plan de los secuestradores no iba dirigido contra ninguna persona de la Embajada norteamericana en Madrid, ha declarado hoy a un redactor de la agencia Cifra el embajador norteamericano en España, Angier Biddle Duke. El nombre del señor Duke había aparecido en la prensa norteamericana como objetivo de los anarquistas, al igual que también el de un alto jefe militar norteamericano destacado en España.

«También se dio el de un colega de usted, el correspondiente en Madrid del «New York Times» — comenta el embajador.

«¿Señor embajador, había recibido alguna llamada anónima o escrito amenazandole?»

«No, no. Señala también el embajador que en ningún momento pudo observar que en torno a su persona o a la Embajada hubiera un servicio especial de vigilancia.

«Tampoco — afirma — se ha creído necesario tomar el interior de la Embajada medidas especiales de seguridad.

A la entrevista, desarrollada en un tono de gran cordialidad, asistió también la señora Duke, esposa del embajador. Su actitud, tranquila y serena, corrobora plenamente las declaraciones de su esposo.

LA «LIBERALIZACION» DEL REGIMEN

VALENCIA. — Por disposición oficial — gentes de la autoridad han procedido al secuestro del calendario que tradicionalmente venía publicándose en Valencia con el título de «Jaume I». Los secuestradores, no dieron razón alguna para proceder tan manifiestamente contra la libertad de comercio y el gusto ciudadano.

ESTUDIANTINA

MADRID. — La elección de cargos para la Asociación Profesional de Estudiantes (ex S.E.U.) no ha podido ser verificada por ausencia de candidatos y de votantes.

En Barcelona siete estudiantes del sindicato democrático han sido detenidos.

S.E.U.

CALENDARIO PARA 1967

En la segunda quincena de noviembre se pondrá a la venta el Calendario de S.I.A. para 1967. Contendrá, como cada año, una portada en tricromía y doce reproducciones de esculturas célebres. El texto ha sido encargado al compañero Vicente Artés, que, con el cuidado y la voluntad en él habituales, ha hecho una magnífica exposición relacionada con el trabajo humano y los descubrimientos de la ciencia.

Habrá las doce hojas correspondientes a los 12 meses del año, con los datos facilitados por el Observatorio Meteorológico, concernientes a las diversas fases de la luna y demás datos interesantes contenidos asimismo en el Calendario de S.I.A. de 1966. Su precio, pese al aumento constante que surten todos los artículos, no variará: 3,50 F el ejemplar.

Pueden ya desde ahora las Secciones de S.I.A., amigos y simpatizantes formular sus pedidos a: Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, 31-Toulouse.

A. González

LA HISTORIA ES INEXORABLE

ACTUALIDAD DEFENSIVA DE PAZ

La crisis de la Monarquía, en España, se produjo por su carácter impopular. El desastre del Barranco del Lobo, que culmina en la «Semana trágica» de 1909, entronca con el asesinato más aleve en los anales de la humanidad; el de Francisco Ferrer Guardia. Este es el prólogo de la crisis de 1917.

La euforia económica de la guerra de 1914 decae en 1917. La carestía de la vida provoca un gran malestar. A lo que hay que agregar el escándalo promovido por los enriquecimientos desmesurados y la inquietud que sintió el mundo entero ante las jornadas del octubre rojo, villapendidas de una manera ininterrumpida.

La agitación se inicia en mayo de 1917 con las famosas Juntas de Defensa. Oficiales de infantería se manifiestan contra el favoritismo. Al unísono, un movimiento político se desencadena: regionalistas, reformistas, radicales y socialistas reclaman la convocación de las Cortes. En Barcelona se reúnen 80 diputados opositores, solicitando convocatoria de Cortes Constituyentes. Es decir, que se planteaba la crisis de la Monarquía.

La reunión de los parlamentarios en la capital catalana fue disuelta por la violencia. Simple cuestión de la Guardia Civil se dijo en las esferas gubernamentales. Así resolvía todos los problemas la Monarquía, y por eso era odiada por el pueblo.

Pero a fines de julio de 1917, un movimiento social vino a relevar al movimiento político. Numerosas huelgas se produjeron en toda el área peninsular. Las juntas militares fueron aumentando, llegando incluso a formarse en cuerpo de los guardias de Seguridad.

El 13 de agosto de 1917 estalla la huelga general. El día 15 en Cuatro Caminos (Madrid) el pueblo es ametrallado. En Cataluña y en el Norte minero tienen lugar verdaderas batallas, pero el régimen domina la situación. No obstante el planteamiento de la crisis de la Monarquía queda en pie.

Los socialistas (Sabert, Anguiano, Besteiro y Largo Caballero) son detenidos. Otros políticos huyen, entre ellos Lerroux y Maciá. Antonio Maura y el general Primo de Rivera se manifiestan contra la debilidad del gobierno. El régimen durará todavía unos años, pero en una confusión creciente.

De 1917 a 1923 la crisis política es manifiesta: En seis años 13 crisis totales y 30 parciales. El ministro Maura - Romanones - Cambó fracasa. Maura se inclina hacia la intransigencia anticatalana. Cambó vuelve a la oposición con su famoso discurso: «¿Monarquía? ¿República? ¿Cataluña!»

Al margen de los manejos políticos, la situación social se agrava. La carestía de la vida provoca una gran agitación. En 1919 surge la crisis de la industria.

De 1918 a 1921, la España agraria reclama ardentemente un pedazo de tierra. Pero el gran polo de atracción revolucionaria es el sindicalismo apolítico y anarquista. La Asamblea de la C. N. T. en Sabadell y la huelga de la Canadiense marcan el gran empuje sindical. La burguesía lanza el «lockout». El terrorismo entra en juego. En Barcelona, Martínez Anido y Arlegui asesinan a numerosos militantes de la C. N. T. Es la época del Sindicato Libre, del Somañán, de las «eyes de fugas».

Salvador Seguí es asesinado; otro crimen aleve que caracteriza toda una época. En fecha anterior fue el abogado Francisco Llyret quien cayó bajo las balas de los asesinos a sueldo de la Patronal Catalana. Martínez Anido es relevado en octubre de 1922. Más adelante el terrorismo reaparece, lo que sirve de pretexto para que la burguesía catalana manifieste su adhesión al futuro dictador general Primo de Rivera, a la sazón capitán general de Cataluña.

Echando una ojeada retrospectiva, el 20 de julio de 1921, el general Silvestre, junto con su estado mayor mueren en Annual. El problema de

Marruecos, con la constante sangría de hombres y de dinero provoca la repulsa popular. Los españoles consideraban al Marruecos como un lugar de las ambiciones personales de los militares y de los intereses financieros de los políticos. El general Berenguer solicitaba constantemente créditos y hombres. El monarca Alfonso XIII estaba implicado en el desastre de Annual, de ahí la dictadura del 13 de septiembre de 1923 para ahogar el expediente Picasso, que recogía las responsabilidades del monarca. En principio tenía que ser el dictador el general Aguilera, pero por unos bofetones recibidos le encajaron la paleta a Primo de Rivera, que era un bebedor empedernido.

La dictadura primorriverista, si bien es auspiciada por Alfonso XIII para soslayar las responsabilidades en el matadero de Annual, se instauró ante todo, para ahogar la amenaza de tipo social y para frenar las arremetidas de un proletariado pujante y sobre todo de una C. N. T. que había conquistado grandes capas de la población laboriosa.

La dictadura, que tenía sus orígenes en el palacio real, no pudo detener el declive de la Monarquía. La suerte estaba echada. La sangre derramada en Marruecos y la sangre vertida en las calles barcelonesas, acabó con la Monarquía para siempre, cuya sangre alcanza inclusive al huésped de Estoril. El general Jerezano agravó todavía más los problemas del país e instauró una política de nepotismo en la que los más beneficiados eran los políticos maniobreros y los militares.

La baja de la peseta y los escándalos financieros dieron paso al general Berenguer, que no pudo detener el impulso popular. El fusilamiento de Galán y de García Hernández subvados en Jaca, fue la sentencia de muerte de la casa Borbón. El almirante Aznar convoca las elecciones municipales, que se traducen en una aplastante victoria de los republicanos. La República se instaura el 14 de abril de 1931. La República abre la vía de la que se han hecho tantos elogios porque no derramó ni una sola gota de sangre de los personajes reales, pero la vertió inesperadamente luego en el Parque de María Luisa de Sevilla, en Arnedo, en Castilblanco y en Casas Viejas. Esta República alegre y confiada resultó una especie de traspaso de poderes con el objeto de impedir que el proletariado no socavara el capitalismo. El traspaso de poderes te-

nió, por lo tanto, en cuenta los intereses generales de la C.N.T., por lo que nos solidarizamos públicamente de tal labor, esperando que los compañeros mandatados y responsables de las buenas relaciones entre la militancia en general dejen a un lado su personalismo y entren más de lleno en lo que debe ser labor colectiva.

Creemos un deber moral hacer constar, para conocimiento de todos, nuestra posición, para que el silencio no pueda ser confundido, ni como conformismo, ni mucho menos como complicidad.

Manuel Sánchez, Juan Domínguez, Antonio España, Bernardo López, Cristóbal Cortés, José Hiraldo, José Muñoz, padre e hijo, Luis Portas, Miguel Peña, Antonio Cuenca, Luis Gallego, Macario Amador, Francisco Cruzado, Alberto Garzon, Andrés Martín, José Barba, Francisco Muñoz y Diego Rodríguez.

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

por JAIME BALIUS

Juzgar por una multifrormidad de acciones y hechos en presencia, con apuntes siempre intencionalmente desviados, nunca como ahora se haría tan necesaria la visita cariñosa de la paloma blanca. Nadie, honradamente, orillando sectarismos, rencores e ignorancias, podría dejar de sobreestimar la nitida expositiva y el valor puesto en ejercicio de los pioneros del anarquismo en la búsqueda de una paz global y eterna. Porque de lo que se trata, señores ministros, señores jefes y señores de la curia romana es esto: de que la paz no sea sólo símbolo y palabra hueca sino concreción viva, digna y duradera, lo que jamás podría lograrse en tanto los países que conforman el llamado tercer mundo y los otros aliados en sus respectivos bloques antagónicos, acudan a las conferencias de alto nivel, buscadores de paz en Vietnam, con la persistencia en el error, el engaño y la prepotencia, amén de las mismas concepciones socioeconómicas a las que, siendo competitivas y de rivalidad nos han llevado a estas situaciones de impase desesperado, de cuyo agudo trance no queda marginada tampoco de responsabilidad la jerarquía eclesiástica.

Si no fuera Vietnam el primer frente operacional, para que Rusia y Estados Unidos salgan airoso en sus ambiciones y objetivos de dominio absoluto, ambos habrían de inventar otro Vietnam en alguna otra parte del mundo. De ahí que nos parece ver, por todo ese cúmulo de especulaciones y de luchas, unos para ganar tiempo y los otros que les apremia la inmensidad de los peligros en extensión.

Sería interesante conocer si en algún momento las conversaciones de las primeras personalidades de Estado conformantes de países no alineados que, como se sabe, estuvieron reunidos en Nueva Delhi, como tratando de influir en lo posible sobre el carácter explosivo de la situación, han girado realmente apuntando algo que rozara la conveniencia de admitir, como solución que no obstante siempre sería provisoria, la libertad de acción, la no intromisión de ningún Estado sobre otro en cuanto a la repetida proliferación de armas atómicas. Hasta ahora la tónica mayoritaria de las naciones ha sido condenatoria a todo rearme de este tipo, hecho aparte de los dos grandes que la condena. La manifestaron inmediatamente después que ellos poseían centenares de megatones de esta energía, unas por convicción propia y quizás sin por concepción humanista y las más por

La historia de España está salpicada de levantamientos populares. El pueblo español es un pueblo heroico y el mundo lo sabe sobradamente. Después de la segunda guerra mundial son numerosos los pueblos coloniales que se han liberado del yugo extranjero. ¿Por qué España no puede hacerlo también? Tengamos confianza en el pueblo español y cooperemos todos los emigrados a esa necesidad de tipo liberico y que el día que el pueblo español haga escuchar de nuevo su voz el mundo volverá a estremecerse.

Los hombres acostumbra a cambiarse la chaqueta. Pero la historia es inexorable y es un motivo de estudio y de orientación social y política para las nuevas generaciones. Un nuevo traspaso de poderes como en abril de 1931 es imposible. El colonial no tiene otra salida que la rebelión armada, quiérase o no.

Así lo han demostrado los argelinos, los chipriotas, etc. Es una lección de la historia de todos los países. Y creed que es algo inexorable.

Un nuevo traspaso de poderes como en abril de 1931 es imposible. El colonial no tiene otra salida que la rebelión armada, quiérase o no.

Así lo han demostrado los argelinos, los chipriotas, etc. Es una lección de la historia de todos los países. Y creed que es algo inexorable.

Hyères (Var).

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opusculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs. Pídesse a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

MISCELANEA ISRAELITA

NUESTRO propósito es hablar de Israel, pero no hay posibilidad de hacerlo sin referirse a las fronteras que lo circundan. Tenemos cerca a Siria, donde se hace una revolución cada semana a las 3 de la tarde, poco más o menos. Claro que una revolución de pacotilla. Como la comprendemos, sería maravillosa. Daria a Israel, como al resto de naciones vecinas, la paz que se necesita en casa de todos, principalmente en Siria, país que tanto sufre situado en una encrucijada de imperialismo de todos colores. Una verdadera revolución haría la paz con Israel, y se aprendería de los «kibutz» a reconstruir sin usar armas de fuego, sino máquinas de labrar; sin bombas ni minas explosivas recibidas de los rusos y de los americanos. Casi cada uno de los sirios ejercen terrores en nuestras colectividades agrícolas, cuyos miembros deben trabajar los campos provistos de fusiles y ametralladoras. La U.R.S.S., que intervino la primera en pro de la independencia israelita, ahora no cesa de proteger a los gobiernos árabes que nos asedian.

Hémoslo ocupado de revoluciones árabes de nuestro contorno, y ahora añadiremos que ellas no valen nada, pues sólo aprovechan a los ministros flamantes que saben meter baza en el erario público como ha sucedido en Ghana, cuyo «revolucionario», el llamado doctor Nkruma, al ser a su vez arrojado del poder se le descubrió un desfalte de cuatro millones de libras esterlinas. Ese sujeto había visitado Israel, alabó los kibutz, solicitó ayuda, y al obtenerla se echó en brazos de Nasser y expulsó a los israelitas de Ghana. Luego se fue a pactar con la China... Casos de desparpajo semejante se dan frecuentemente en las naciones de nuestro contorno, en donde elementos más cínicos que inteligentes se encaraman indebidamente sobre su población respectiva.

El drama está en que las potencias mundiales tienen necesidad de probar sus armas sobre pueblos ajenos, como ocurrió en España. Así aquel proletariado debe cifrar su personalidad en el trabajo fabricando aparatos de muerte que sus explotadores y gobiernos enviarán al extranjero, esta vez en Oriente Medio y en Vietnam. A Israel la U.R.S.S. también prometió enviar algo: la Filarmónica Nacional, y nuestro país facturaría para la U.R.S.S. su Orquesta de Concierdos. Pero incluso ese «comercio», tan baidi, ha sido denunciado por los moscovitas. Esencialmente, nuestro país se compone de antiguos resistentes y guerreros contra el nazifascismo, pero las simpatías interesadas de Moscú van a la captación de esos países

árabes con nociones caudillistas y no de libertad alguna.

El boicot árabe contra Israel no afloja, bien mirado por el comunismo. Incluso en esta Rusia de hoy se terminaron los camaradas Abramovich, Kaganovitch y otros Levi como formando parte del bien conocido ruso.

Tras unos tiempos bien aprovechados, aquí las cosas han sufrido un cambio. La situación es de salarios abajo y ministros arriba. Pero los países nos cuentan que en los países árabes la situación económica es peor que crítica... sin que se permita criticarla. En Israel aun la palabra es libre, incluso para contrariar a Ben Gurion, socialista famoso que un día se empleó encarnizadamente contra el uso del yidish hablado por los judíos del Este, habla que contiene voces del alemán, el holandés y el inglés. Ahora este señor, a sus 80 años trata de emplear su inteligencia en mezclar nacionalismo con socialdemocracia y unitarismo, viniendo a parar en un gachapcho fascista-judo, de cuya raza tenemos desgraciadamente aquí, donde pululan, sin vergüenza alguna totalitarios con el nombre de «Herut», que quiere decir: Libertad. También los nazis hablaron de libertades patrias, y así ayuntaron a su pesada carreta a un sinnúmero de trabajadores.

Ch. Hochhauser Armony

Ch. Hochhauser Armony

Ch. Hochhauser Armony

Ch. Hochhauser Armony

CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO

Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA por Pedro VALLINA

Precio: 2,80 NF. en esta Admins.

NECROLOGICAS

RAMON MARTINEZ SERRANO Agustín Reig nos notifica desde Lormond (Gironde), falleció nuestro compañero Ramón Martínez el día 17 de septiembre del año en curso. En su hora fatal Ramón se hallaba en un retiro para ancianos cerca de Burdeos, habiendo sido enterrado en Pessac.

Lo que comunicamos para conocimiento de sus amistades y para duelo de todos.

«C. S.»

MANUEL CURTO GÁLGERAN

Natural de Batea (Tarragona). Falleció a la edad de 79 años. Viejo militante del Ramo de Construcción de

lente del Ramo de Construcción de Lormond. Durante la guerra fue el Sindicato de Oficios Varios de Batea, que fundó y activó junto con la colectividad, en la cual desempeñó varios cargos a la vez. Trabajando de día como responsable de grupo y por la noche al frente del café y sala de espectáculos de la colectividad.

La presente nota ha sido entregada a esta F. L. por los hijos del finado para su publicación en el «C. S.»

Esta F. L. agrega que todos los afiliados a la misma se adhieren al sentimiento de sus familiares. El entierro fue civil y bien acompañado.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

F. L. de Montereau.

SOLIDARIDAD CON LOS PRESOS DE MADRID

Después de los tristes acontecimientos registrados en España y en virtud de las huérfanas libertarias han caído bajo el peso despiadado de la represión franquista, y en aplicación de uno de uno de los principios más elementales de nuestra condición militante que es el sentimiento de solidaridad.

La F. L. de la C.N.T. de París abre una suscripción general entre los compañeros, amigos y simpatizantes para acudir en ayuda de estas nuevas víctimas del fascismo y de sus familiares necesitados.

Para envíos y donativos dirigirse a la Tesorería de la F. L. de la rue Ste-Marthe 24, y exteriormente por vía de periódicos u organismos solidarios de nuestro Movimiento, con la mención: Para los presos de Madrid.

Por la F. L. de París, El Secretario (Jurídica y Solidaridad).

«España Libre»

Documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

El precio de esta obra de Camus es de 5 francos.

Pedidos a: Heleno Molina, 11, rue Jean Monin, Paris (X^e) - C.C.P., Paris 23 167 66, y a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e), C.C.P., Paris 13 507 56.

Descuento habitual a Paqueteros y Corresponsales.

eventualidades existe el máximo organismo internacional que, a su manera o a la manera que más conviene a los más influyentes y poderosos, en algunas ocasiones como se sabe impuso su autoridad. Por añadidura, se aducen otras razones de peso, resoluciones jurídicamente establecidas por la Convención de Ginebra sobre problemas finiquitados en Indochina. Pero ni modo, como dicen en México. Y es que la guerra en Vietnam, la presencia norteamericana en aquella región con sus acciones bélicas, incitando con regularidad de maniobra la observancia del tiempo y del espacio, y las reacciones de Rusia (China se muestra cauta porque sabe lo que le va y lo que le espera) cada vez más presta en volcar su ayuda a los norteamericanos, apuntan esos enfrentamientos, mucho más allá, repetimos, de las periferias territoriales asiáticas. Ya se dijo en algunas oportunidades: Berlín y con ella parte de Europa aguarda siempre, recelosa, su doloroso turno.

Si no fuera Vietnam el primer frente operacional, para que Rusia y Estados Unidos salgan airoso en sus ambiciones y objetivos de dominio absoluto, ambos habrían de inventar otro Vietnam en alguna otra parte del mundo. De ahí que nos parece ver, por todo ese cúmulo de especulaciones y de luchas, unos para ganar tiempo y los otros que les apremia la inmensidad de los peligros en extensión.

Sería interesante conocer si en algún momento las conversaciones de las primeras personalidades de Estado conformantes de países no alineados que, como se sabe, estuvieron reunidos en Nueva Delhi, como tratando de influir en lo posible sobre el carácter explosivo de la situación, han girado realmente apuntando algo que rozara la conveniencia de admitir, como solución que no obstante siempre sería provisoria, la libertad de acción, la no intromisión de ningún Estado sobre otro en cuanto a la repetida proliferación de armas atómicas. Hasta ahora la tónica mayoritaria de las naciones ha sido condenatoria a todo rearme de este tipo, hecho aparte de los dos grandes que la condena. La manifestaron inmediatamente después que ellos poseían centenares de megatones de esta energía, unas por convicción propia y quizás sin por concepción humanista y las más por

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

PALAIS DE LA MUTUALITE 24, rue Saint-Victor, Paris (5^e) (Metro Maubert-Etuallité) Jueves, 10 de noviembre a las 9 menos cuarto de la noche GALA ANUAL

le monde libertaire

Simone Chobillon presenta a JACQUES BREL

Charles Bernard, Jacques Brice, Marie-Pierre Casey, Gribouille, Jehan Jonas, Sonia Malkine, André Valardy, José Torres y su conjunto

Alocución por Aristides Lapeyre

Dirección artística: Suzy Chevet

Pianista: Jacques Vigouroux

Para invitaciones: «Le M. L.», 3, rue Ternaux, (11^e; C. N. T. E.), 24, rue Sainte-Marthe (10^e) y en taquilla el día del espectáculo

Apertura de la Sala: a las 8 noche

ROMULO CHAVEZ

FIJANDO POSICION

A la militancia de la Regional de Andalucía y Extremadura y de la organización en general.

Los abajo firmantes, militantes de la C.N.T. de España en el exilio, nos vemos en el ineludible deber, como militantes, también, y amantes del Regional anarcosindicalista de nuestra Regional de Andalucía-Extremadura, a elevar nuestra protesta ante las actividades de «El Rebelde», órgano de la Regional de Origen andaluz-extremeño, por la forma equivocada con que, de cierto tiempo acá, entoca la situación orgánica y moral de la militancia, ya que a través de la misma, más que a la unidad entre compañeros, induce a la división y desconfianza entre los mismos.

Un órgano público de la C.N.T. en el exilio debe ser orientado en la lucha contra el franco-falangismo y a hacer conocer a los trabajadores en general, la magnanimidad de nuestras ideas, encauzando y preparando a los mismos para un futuro próximo.

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Nuestra disconformidad nace de la inconsecuente actuación que se desarrolla en nombre de toda una militancia de la región, que no olvida y

Consideramos, también, que lo que debe resolver responsable y noblemente en la intimidad de una Federación Local, no debería ponerse de forma intencionada, a la vindicta pública, para hacer de la C.N.T. una torre de Babel.

Recordamos a todas las FF. LL. de la C.N.T. de España en el Exilio, ubicadas en los departamentos de Alpes-Maritimos, Bouches-du-Rhône, Bases-Alpes, Hautes-Alpes, Var y Vaucluse, que el Pleno Regional de Federaciones Locales del Núcleo de Provenza tendrá lugar el domingo día 11 de diciembre 1966, a las nueve de la mañana, en la Salle Jean-Jaures de la Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}).

La correspondiente Circular-convocatoria, el Orden del día, las aclaraciones al mismo, el Informe de gestión y el balance administrativo, fue cursado por mediación de correos el 10 de octubre a las FF. LL.

Si por los motivos que fueran, alguna F. L. no lo hubiera recibido, debe reclamarlo seguidamente a la Comisión de Relaciones, que lo enviará de nuevo a vuelta de correo.

Marsella 19 de octubre 1966.

NUCLEO DE PROVENZA

Pleno Regional de Federaciones Locales

Recordamos a todas las FF. LL. de la C.N.T. de España en el Exilio, ubicadas en los departamentos de Alpes-Maritimos, Bouches-du-Rhône, Bases-Alpes, Hautes-Alpes, Var y Vaucluse, que el Pleno Regional de Federaciones Locales del Núcleo de Provenza tendrá lugar el domingo día 11 de diciembre 1966, a las nueve de la mañana, en la Salle Jean-Jaures de la Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}).

La correspondiente Circular-convocatoria, el Orden del día, las aclaraciones al mismo, el Informe de gestión y el balance administrativo, fue cursado por mediación de correos el 10 de octubre a las FF. LL.

Si por los motivos que fueran, alguna F. L. no lo hubiera recibido, debe reclamarlo seguidamente a la Comisión de Relaciones, que lo enviará de nuevo a vuelta de correo.

Marsella 19 de octubre 1966.

LA COLERA DE DIOS

LIMA. — Durante el terremoto que hace poco asoló a esta capital y a varios otros pueblos del Perú, por lo menos una decena de

SIGLO SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. BORIANO
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. n.º 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECONOMAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

DISCOS

«Poser un castillo en España, en Francia equivale a una quimera. En Cataluña el símil es posar amucha tierra en La Habana, y en Castilla — precisamente — hacer castillos en el aire o acastillos de natipes». Sin embargo hay castillos en España. Hechos polvo por el tiempo y por la desidia humana, o, en el mejor de los casos, reducidos a dentaduras roídas, cual el famoso de Coca. Pero se reedificarán castillos caídos (toda España es un Valle de los Caídos) y se adobarán los alcaidos. Y quedarán como el íntegro de Balsareny, cuyos moradores, catalanes, en léxico oficial resultan castellanos.

Y a Balsareny vamos con este disco, no a Balsareny, lugar en el que se han reunido castellanos de todas las regiones ibéricas, e incluso castellanos franceses. Y éstos aseguran haber estado en Balsareny y aquellos en Balsareny por ignorancia de la *ñ catalana*, cuya composición es *ny*, similarmente a la *ñ francesa*, o sea *gn*. De acogerse a este ritmo lingüístico, los barbarismos Montseni, Companis, Morunis, aní, guani, baniera, Banioles, miniona y cania, desaparecerían (como los castillos de

España) para dejar paso a las voces Montseny, Companys, Morunis, any (año), guany (ganancia), baniera (banera), Banyoles, minyona (miniona) y canya (caña). ¿Tanto costaría, por ejemplo, pronunciar Oñar y Arení, en lugar de Oniar y Arení?

Tal vez por desprecupación de lo centrifugo, a muchos esa adopción se les antoje un castillo inabordable. Pero con buena decisión no hay castillo que no se rinda.

«No pasan por castellanos los catalanes poseedores de los enteros castillos de Balsareny, de Castelldefels y de la Pobla de Claramunt? Pues menos difícil ha de ser adaptarse al clima moral de una región cuando en ella hay que pernoctar más de cincuenta veces».

Lo de aguarde difícil sería que la política castellista que se trata de reimplantar en nuestro país tendiera a acastillar, a blindar, a feudalizar y a etnizar la madahada política que desarrolla el sátrapa Franco Bahamonde. Entonces sí que habría para demolerlo todo, incluso los idiomas, y gritar a todo evento: ¡Ni letra sobre letra ni piedra sobre piedra! Y finis Hispaniae!

El drama continuo de España

NUEVAS detenciones en España. Cuatro compañeros y una compañera encerrados, maltratados, hundidos en el pozo carcelario de Madrid, ciudad, por lo tanto, civilizada, o constando en el ciclo moderno de la civilización europea.

Y Madrid, naturalmente, no tiene la culpa de las barbaridades que entraña. La tienen, sí, quienes, españoles o forasteros, tratan de revivir en España la era santificadísima de tiempos idos. La tienen quienes, diplomáticamente y con hombres frente a Leningrado, estuvieron al lado de Hitler, y quienes, librándose de Hitler, permitieron a Franco que encadenara a los españoles.

Porqué Edo, Cañete y sus tres compañeros de calvario están en hierros por culpa de una dictadura europea que Inglaterra, Francia y Benelux violentamente rehusaron. Porqué Edo, Cañete y sus tres compañeros de calvario se hallan reducidos en estado de delincuencia gratuito, falso, pero delito imaginario reprimible en un país en el que la libertad ciudadana y el derecho universal no existen. En Estados Unidos y en toda la anchura de la Europa democrática, ocuparse de opiniones libres no incita a las policías a desfundar pistolas, al revés de lo que ocurre en España, donde cada día el Santo Oficio denominado Tribunal de Orden Público, condena a páisanos por delito de opinión y otros «excesos» de la misma índole. Si un francés escribe un criterio adverso a la política de su Gobierno, la jefatura de policía no le envía agentes fusileros en casa con propósitos represivos. En España, atreverse a opinar se paga muy caro, con desconsideraciones de palabra y obra, y con sendas condenas cuya dureza los delincuentes comunes desconocen.

¿Qué en España al ciudadano mudo, sordo y estúpido no le ocurre nada? No, si el hambre no le acucia, si el vecino falangista no le importuna, si oculta su íntimo sentir, si acude a las manifestaciones oficiales, si deposita papeletas a las urnas pro sistema, si se arrodilla ante las comitivas procesionales. Porque, de lo contrario...

Mantener una oposición política en la Europa de hoy no cuesta caro como en la Europa de los años 40-45. Los campos de la muerte y las policías de hierro ya no existen, y las libertades pueden manifestarse. Excepto en España, que también es Europa, aunque mordazmente se la sítie en el continente político africano. Excepto en España, donde la mayoría antifranquista tiene que sucumbir, necesariamente, ante la presión selvática de las tropas que en 1936 entraron por Cádiz procedentes de África, y que en realidad aún permanecen en la península. Excepto en Iberia, considerado igualmente nazificado el noble pueblo de Camoens, de Guerra Junqueiro, de Eça de Queiroz. Por ello la resistencia del pueblo, de ambos pueblos, puede ser manifestada por la minoría templada que representa, indiscutiblemente, a la mayoría que agnata en silencio. ¿Quién discute en tono civilizado a la Resistencia francesa, tan severamente opuesta a la Ocupación? Nadie; como nadie puede poner en tela de juicio el derecho español de arrojar del país al invasor fascista, o nazi, o falangista, esa copia servil de la doctrina musulimiana y del metodismo hitleriano.

A Edo, Cañete y compañeros de

calvario se les puede señalar como enemigos del régimen; pero ninguna justicia imparcial podrá elevarse contra ellos por delito característico. El Tribunal de Orden Público que se hará cargo de ellos les imputará tanto delito como le plazca, pero la verdad es que en otro país libre de nostalgias nazifascistas, el motivo de encarcelación seguido de procesamiento sería inexistente. Un querer hacer no equivale a un «han hecho», y una oposición a un régimen de tiranía, infundado en el horrible derecho basado en los campos de tortura y de destrucción humana, no puede más que obtener el aplauso de los pueblos que con tanto sacrificio lograron aplastar el nefando poderío sostenido en 1940 por el trágico cuarteto Mussolini-Tojo-Hitler-Franco.

¿Exageramos? Con sólo doblar atrás dos páginas de la historia contemporánea, los increíbles normales de donde sea se convencerían de lo contrario.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

UN RAUDAL DE ESPERANZA

EN verdad que al oír la prensa diaria casi siempre se saca la conclusión de vivir en un mundo de abyección, de bajas pasiones, de aplastante mediocridad, de insensibilidad manifiesta, de frenética inspiración belicista, de insanos egoísmos, de brutal materialismo y mal disimulada hipocresía. Ello daría una bien deprimente imagen de lo que es la humanidad y de lo que representa la civilización de no presentarse factores, hechos que, descolgando por encima de lo corriente, representan como un raudal de esperanza. Evidencian solera moral de humanitarismo en lucha opuesta al sufrimiento contra las terribles dolencias que tantos estragos han hecho y hacen entre los seres humanos.

En cifras oficiales, que ya es sabido siempre están muy por debajo de la realidad, fueron dos millones las personas que en el mundo fallecieron, víctimas del cáncer, en lo que atañe al pasado año 1965. Cada año es imponente la cantidad de cuantos perecen a causa de tan terrible dolencia. Millones y millones están afectados, en más o menos grado, por el cáncer. ¿Cuántos y cuántos morirán a consecuencia de ello?

Ha tenido lugar en Tokio un Congreso Internacional del Cáncer. Han acudido especialistas de todo el mundo. Detenida confrontación de criterios, fruto de las observaciones, de la experiencia, de unos y otros. Se han analizado las múltiples causas del mal. Se han expuesto diversidad de métodos terapéuticos en plan de combatir. Todavía no han conseguido los objetivos fundamentales: extirpar de raíz una tal dolencia; pero a ello se va con decidido empeño. Ya se evidencian numerosos casos de curación cuando se trata de efectos recientes. Un testimonio de ello fueron las trescientas mujeres japonesas de una asociación denominada: «Curados del cáncer», que acudieron el día de la apertura del Congreso a sentarse junto a los hombres de ciencia allí reunidos, manifestando con ello un cariñoso homenaje a cuantos ponen todo su talento, toda su voluntad, en la campaña contra el cáncer. Es indudable que si los millones y millones que se invierten en los ensayos para perfeccionar los mortíferos pertrechos militares se emplearan en

trabajos de laboratorio para la lucha anticancerosa, los resultados serían de una mayor importancia que lo conseguido hasta ahora. Pero lo cierto es que, como pueden, y hasta donde pueden, hay en el mundo unos millares de hombres y mujeres decididos a no cesar en su empeño investigador hasta tanto no hayan conseguido un triunfo definitivo. ¡Y es ello un rasgo «leccionante, alentador!»

LA RESPONSABILIDAD DE LOS HIJOS EN AMBIENTE LIBERTARIO

En ocasiones diríase que no se alcanza a comprender que ciertas cuestiones, como en geometría un políedro, tienen varias caras, distintas facetas, o por lo menos, como las medallas, y las monedas, continúan anverso y reverso. Empeñarse en observar solamente un aspecto es tanto como caer en error de bulto, llegando a falsas deducciones.

Es ya un tópico usual, repetido con machacona periferia, el hablar de la «responsabilidad de los padres». Que el hijo, ya hecho un hombre, sólo hace y concibe tonterías, que resulta una bala perdida, que gusta poco de trabajar, que detesta el estudio, que se desentiende de las ideas libertarias de los padres, que es vanidoso, que tan sólo le atraen las frivolidades, que es egoísta, que le llaman las costumbres burguesas, que se comporta como un borrego mansote ante el patrón que le explota, que le da por estimar el estilo de la moda «eye-ye», que no pasa de pobre diablo, que hace vida mediocre... ¡En todo y por todo la culpa de los padres! ¡Los padres son responsables de que el hijo resulte una birria! Ya en este plan de acusación, los padres pueden muy bien alegar que también han sido hijos... Y pasa la culpa a los abuelos, y de éstos a los bisabuelos. Y así, de unos genitores a otros, se puede, haciendo buena teología, o tontología bíblica, llegar a los «primeros padres»: el paradisiaco matrimonio compuesto por Adán y Eva, que por ser los primeros padres, sin tener antecesores, se les podría bien cargar las culpas de los hijos, nietos, biznietos y demás parentela hasta llegar a las actuales generaciones... Pero dejemos la broma. Que en algunos casos los padres han descuidado la educación de los hijos, que en el hogar hayan notado escenas poco edificantes, que los hijos observen en sus progenitores una supina ignorancia aun y con todo el considerarse libertarios, cabe todo ello. Y en caso de ésta o parecida naturaleza, puede ser adecuado hablar de la «responsabilidad de los padres». Pero vayamos por partes y formulemos la interrogación: ¿no se podría también hablar de la «responsabilidad de los hijos»?

Transcribo, a título de referencia para el caso que nos ocupa, unas líneas de una carta procedente de un compañero, que junto con su compañera, residen en Francia: «Nuestra hija tiene ahora veintiocho años; dos más le lleva su marido; ambos, hace unos pocos años pertenecían a las Juventudes Libertarias de la localidad. Y no se trataba de simples cotizantes, puesto que ella era bibliotecaria, y el secretario de cultura y propaganda. Ya no eran mozalbetes de los del montón. Es comprensible que tuvieran una idea de los objetivos morales de la organización a la que pertenecían; lo tenían oído en el ambiente familiar y de afines, en no pocos actos de propaganda a los que habían asistido. Mas, al poco de casarse, trabajando los dos, compraron

automóvil, buscaron hacer confortable su vivienda... ¡Y se apartaron de todo cuanto concierne al ambiente libertario! Si tenían ya camino hecho en la ruta del ideal; si posían ya la edad susceptible de poder enjuiciar debidamente las cosas, ¿somos responsables su madre y su padre de tan manifiesta desviación, máxime cuando nosotros proseguimos manteniendo el ideal?»

Con algunas variantes, es indudable que hay diversos casos como el relatado por el compañero aludido. El tema es de los que dan tela a cortar. En crónicas deliberadamente breves, como las habituales en esta sección, siempre queda margen para argumentar en torno a casos concretos. En pos de la variedad de materiales, que ve el tema para otra ocasión.

WELLS Y LA HISTORIA UNIVERSAL

A fines de septiembre de 1886 nació en un pueblecito cercano a Londres el que luego iba a ser fecundo escritor; novelista, iniciador de lo que hoy se denomina ciencia-ficción, ensayista, crítico, y agudo polemista: Herbert Georges Wells. Hombre de pensar eminentemente liberal, de rectitud en sus juicios, no admitía que se hicieran malabarismos con las ideas, que se cultivara la paradoja por el prurito de singularizarse. De ahí que, en más de una ocasión se enzarzara en empujadas polémicas con otras figuras notables y de un relieve intelectual internacional, como en el caso de Bernard Shaw, a quien acusaba de frivolidad, de haciendo cubiletes con las ideas sin tomar nada en serio, cosa que a él le sacaba de quicio.

Seguramente, una de las cosas mejores que escribió Wells; o quizás lo que revisió una mayor importancia fue el «Esquema de la Historia Universal». Obra que solamente en su edición inglesa, pocos años después de su aparición, se llevaban vendidos más de dos millones de ejemplares. Nótese también que ha sido traducido a casi todos los idiomas europeos, con una excelente aceptación en todas partes.

Pacifista notable, consideraba que los factores esenciales que determinan las guerras radican en la propensión al nacionalismo. Estimaba que la Historia, tal y como se difunde en cada país, tiende a exhortar el fanatismo patriótico, dando tan sólo como bueno lo relativo al ambiente de la nación en que se ha nacido. Wells, remontando su pensamiento por encima de valladares de fronteras, consideraba que lo importante consistía en trasladar la historia de la Humanidad, su desenvolvimiento, su evolución a partir de las épocas más remotas estudiando en particular los factores morales e intelectuales, sin primacía de unos países sobre otros. Su anhelo era el de que un conjunto de historiadores de diversos países elaboraran la Historia Universal por el concepto. No hubo forma de realizar de manera colectiva semejante proyecto. Entonces se decidió a realizarlo él sólo tras de hurgar en archivos y bibliotecas, y tomar referencias de numerosos especialistas en materias de Historia.

Escribió Wells en el prólogo de su obra: «Nos damos cuenta de que ya no puede haber paz en el mundo si no es una paz para todos, ni prosperidad que no sea general. Pero no puede haber paz y prosperidad comunes sin ideas históricas comunes». Cada vez más nos demuestra el panorama político-social del mundo que ello es una verdad incontrovertible.



AVANZADILLA DEL FRANQUISMO

A mediados de noviembre aparecerá el diario «La Región». Se tratará de una publicación impresa en 12 páginas, en papel de avión, mediante el método «offset». Cuenta con doscientos correspondientes situados en Francia, Bélgica, Holanda, Inglaterra, Alemania, Suiza y Luxemburgo y en toda una serie de ciudades y centros de trabajo de Europa.

Sus editores declaran que el diario constituirá un lazo de estrecha relación entre los españoles residentes en el extranjero y sus familias. Será, sobre todo, un medio de información para el millón y medio de españoles diseminados por el continente europeo y se dedicará en especial a los trabajadores. Contará con una edición dominical y se distribuirá también en España.

El señor José Luis Outerino Rodríguez oficiará de Director. La sección parisiense se encargará de Alejandro L. Outerino y José A. Alvarez Román.

Existe ya otra publicación: «España». Al parecer no obtiene ésta, el éxito deseado. Imagínese los enormes capitales que reclama la puesta en marcha de una publicación semejante. De ello se deduce el interés que pone el régimen franquista para intentar mantener el control de los emigrados forzados que pueblan el mundo. Emigrados que aportan divisas que cuentan de manera esencial en el balance económico anual. Tanto como las divisas obtenidas mediante las aportaciones del turismo.

Dedúzcase la importancia que podría adquirir una publicación de los exiliados políticos, inteligentemente dedicada a los emigrados económicos, posibles enemigos del régimen.

RADIACIONES NUCLEARES EN PALOMARES

De Palomares a Hiroshima medió un paso. Pudo ser éste franquizado si las bombas termo-nucleares desprendidas de los aviones norte americanos hubieran explotado. Nada sabemos en cuanto a la carga y a la potencia de estas bombas. Todo hace suponer que su poder mortífero era superior al que destruyó toda una región del imperio nipón. Se nos remite en cada ocasión que los «ensayos» que se efectúan en diversas regiones del globo se realizan a base de elementos diez, cien, o mil veces más poderosos que las lanzadas en Nagasaki o en Hiroshima.

Las autoridades americanas insistieron repetidamente que en Palomares todo había sido cosa de un susto leve y pasajero. Diez meses más tarde se sabe que no es así. Acaba de tener lugar en Mónaco un Symposium internacional dedicado al estudio de las radiaciones nucleares y sus peligros. En el curso de este cenáculo de especialistas, dos profesores españoles, Eduardo Ramos y Emilio Irazo aportaron resoluciones que contradicen plenamente lo afirmado por las autoridades españolas y norteamericanas.

Efectivamente. Después del accidente los observadores científicos comprobaron la presencia de fragmentos radioactivos y de oxidaciones de uranio y de plutonio que «felizmente» fueron rechazadas hacia el mar por la fuerza de un viento fuerte y violento. En las colinas vecinas se descubrieron multitud de pequeños cráteres producidos por los ácidos que se expandieron. Se encontraron además fragmentos metálicos de diferentes tamaños. Provenían éstos probablemente de una de las dos bombas que cayeron cerca de la costa.

Al hacer mención de las precauciones diversas tomadas en defensa de la población: la delimitación de las zonas contaminadas y peligrosas; la identificación y el control de los rayos «alfa», «gamma» y «beta»; el examen del polvo flotante en la atmósfera; identificación de la radioactividad en los campos, en el exterior y el interior de las casas, etc., el profesor Ramos se lamentó de las dificultades con las que tropezaron para efectuar estas operaciones con los materiales de fabricación norteamericana. Manifestó que «los aparatos norteamericanos de control no eran eficaces en un terreno pedregoso. Los industriales debían fabricar contadores que puedan ser utilizados en los laboratorios y además en toda clase de terrenos».

En definitiva, si de acuerdo a las explicaciones de los dos especialistas españoles, las radiaciones externas, así como la totalidad del plutonio 239 respirado por la población, no eran excesivamente peligrosos, fue sin embargo, necesario tomar una serie de medidas de precaución. Hubo de procederse al lavado de todos los árboles y de todas las casas utilizando productos desinfectantes. Se arrojó aceite vegetal en los pequeños cráteres y sus alrededores, a la vez que, en las zonas menos contaminadas se procedía a provocar una inundación artificial neutralizadora.

La canción del desespero

LOS que llevamos unos cuantos días... en la lucha, constatamos que la canción del desespero es una de las tantas flaquezas que acompañan al movimiento en toda su trayectoria. Y si en los momentos de empuje esta canción hace pocas víctimas porque el movimiento no se detiene a escucharla, en los periodos de depresión provoca una cantidad de pérdidas.

Si no se analiza a fondo, al desespero y al desesperado se les confunde con el revolucionario, cuando en la realidad son opuestos al revolucionario. El desespero conduce al aburrimiento. Y el aburrimiento es, para nuestra causa, un muerto moral que termina por anularse o desviarse.

El desesperado empieza su cantinela: se hace mal esto y aquello y se deja de hacer esto y lo de más allá. Al respecto cabe reconocer que los que exigen del movimiento los más extremos esfuerzos y dan el ejemplo haciendo algo así como el papel de aceleradores, desempeñan una función útil si no llegan al extravío. Pero cuando se rebasa la medida de lo posible se pasa al mundo de los milagros, en el que se pierde cantidad de buenos militantes y jóvenes posibles militantes, porque lo imposible no llega y, cansados de esperar, se anulan o se extravían.

En un movimiento de finalidad justiciera y libertaria que ha de acompañar a la humanidad en su trayectoria, no somos el principio ni el final ni mucho menos tutores; somos simplemente continuadores. Y ni los periodos de gran empuje pueden sacarnos ni los más críticos deben decepcionarnos.

En los periodos, aun los más sombríos para nuestro movimiento, palpitan corrientes, se producen acontecimientos que revelan el sentido de justicia y el ansia de libertad en los humanos. Y es con estas esperanzadoras manifestaciones y con cantos humildes, que se deben componer nuestras canciones para salir del impase.

Alrededor de la canción del desespero, mucho se lleva escrito y hablado. Y que experimentados militantes quieran presentarla como un descubrimiento de última hora resulta lamentable. En la Argentina, los militantes que empezando con la canción del desespero y se anularon con los dedos y no sé si con los pelos. Entre los desviados los hubo que descendieron a los más sucios fangales, después de lanzarnos el calificativo de sectarios, anquilosados y petrificados a los que no quisimos acompañarlos en lo que ellos llamaban «nuevas» orientaciones.

De lo mucho que al respecto se ha escrito, recuerdo un cartel de González Pacheco (que como otros que marcaron sólidas posiciones, viene quedando en olvido) que lleva por título:

Se recogió cuidadosamente un espesor de 5 centímetros de superficie, considerada como tierra contaminada. Se dotó de un equipo especial en útiles y vestimentas, todo en material anti-radioactivo, al personal dedicado a recoger las legumbres. En cuanto a los cactus y las pitas, fueron arrancadas por medio de máquinas especialmente transportadas de Estados Unidos. Toda vegetación quedó arrasada y destruida. Finalmente se provocó una lluvia artificial para eliminar de la atmósfera los polvos radioactivos.

Parte de los residuos radio-activos se enterraron a gran profundidad. Otra parte se recogió en cisternas y se transportó a Estados Unidos para sumergirlos en cubas herméticas especiales.

¿Valdrán todas estas precauciones a evitar irradiaciones peligrosas para la salud de los habitantes de la región de Palomares? La respuesta se conocerá de aquí a unos años. En Hiroshima y en Nagasaki continúan extendiéndose las enfermedades provocadas por heridas invisibles recibidas hace ya 22 años.

Las protestas del Gobierno español se hallaban mediatizadas por el agradecimiento que el franquismo debe a las autoridades de los Estados Unidos. Para nadie es un misterio que Washington es el más serio puntal de Madrid.

Pero la protesta había de ser universal, contra el desenfreno de los explotadores de la vida y de la salud humana. No se trata tan sólo de las emanaciones radio-activas. Nos ríos se hallan infectados por las emanaciones de las fábricas y hay pueblos cuya atmósfera resulta irrespirable por la proximidad de las chimeneas. ¿Y el mar?

El 14 de septiembre 1962 se lanzaron 1.151 mensajes al mar a 30 millas de Ostende. 39 % de estos mensajes, recogidos en las playas de Holanda, Inglaterra, Dinamarca y Suecia, se hallaban impregnados de mazut. En 1943 los servicios hidrográficos de París analizaron estos mensajes, obteniendo valiosos informes relacionados con las corrientes marinas de superficie, ligadas a la dirección de los vientos. Así se dieron cuenta de la importancia de las corrientes marinas en lo que respecta a la polución de las aguas, ya que estas corrientes ofician de vehículo de los hidrocarburos lanzados por los barcos petroleros apesando las aguas y arrojando las playas.

El mundo entero se queja de hambre y de miles de miserias. No obstante se lee a menudo en la prensa que en tal o cual río los peces, por millares, mueren a consecuencia de la polución de las aguas. Lo mismo ocurre en el mar. Ese mar que, según los técnicos en la materia, es el que podrá nutrir el excedente humano que existirá ya a partir del año 2000. De aquí a 34 años. ¿Quién protestará contra quién?...

SE AGOSTARON LAS «FLOREICAS»

El miércoles 28 de octubre unas paladas de tierra cubrían el cuerpo de quien fue en sus años mejores un militante anarquista de solera y reciedumbre. Un accidente de circulación acabó con su vida. Atravesaba la calle frente al lugar del trabajo. Alguien le llamó para entregarle unos periódicos. Se volvió sin ver el automóvil que le atropelló. Su muerte fue instantánea.

Desde hacía varios años llevaba una vida obscura. Razones indefinibles le habían conducido a una cesación de actividades. Razones indefinibles y complejas provocadas por las incidencias de exilio prolongado e ingrato. Algo se rompe en la vida del militante, activo ayer y sometido hoy a funciones no siempre acordes con su temperamento. Las deflecciones no son definitivas. En el ánimo de los «retirados» perdura la fe y algo así como una imperceptible esperanza. La desdada «vuelta a España», con el consiguiente retorno a sus actividades peculiares, bastaría para electrizar a quienes aun cuentan con fuerzas físicas suficientes...

Miguel Chueca se hallaba aún en el goce de sus fuerzas. Sus compañeros de trabajo testimonian, además, de su actitud entera y de su integridad moral. Si, de su integridad moral y de su firmeza ideológica expresada a través una actitud crítica y lúcida de los acontecimientos. Si se encontraba con un compañero, Chueca se limitaba a unas palabras de amistad. La mirada conservaba un chispeo picaresco y su tono no había perdido un punto de sarcasmo que constituía su característica exterior.

Ocupó Chueca en el exilio funciones diversas, integrado además a la región aragonesa. Como director de «CNT» cumplió una gestión discreta y para muchos satisfactoria. Durante largo tiempo el «Círculo Calzones» dedicaba la variante pintoresca de sus «Florecicas».

«Al arroyo no, compañeros». En este cartel señala los peligros a que conducen la desconfianza y el desespero, por el que los militantes dejan de ser por sí una corriente y quedan a merced de corrientes extrañas.

En los tiempos heroicos de la F. O. R. A. y agrupaciones afines, a los cantores del desespero se acostumbraba a confrontar sus opiniones en actos públicos que que explicaran lo que habían descubierto de nuevo para la mejor orientación del movimiento. Por el 1924 con la canción del desespero se nos atronaban los oídos. Para que explicaran los motivos de sus lamentos se organizó un acto en el Teatro Constitución, local que resultó minucioso para la concurrencia. Se los invitó a que explicaran las orientaciones «nuevas» que querían dar al movimiento. Y no hicieron más que repetir, los conocidos lamentos de que no se hacía esto, y que se hacía mal aquello. Que si continuábamos igual nos llegaría algo así como la fin del mundo, etc.

Entre otros, les presentó González Pacheco, que les presentó un cuadro optimista de las luchas que entonces se estaban librando en la Argentina, y más allá de la Argentina, por la causa.

Actos de esta naturaleza creo que serían hoy muy necesarios en los medios españoles y el resto, para que los desesperados que hoy cantan a coro explicaran sus «nuevas» orientaciones a los concurrentes previstos. Y ello daría más resultado que unos cuantos «selechos» en reunión de cumbres que, más que reuniones de idealistas se asemejan a reuniones de comandos y comandantes.

S. FERNANDEZ

Le Directeur de la publication :

YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)



LA REPRISION. ¡Y sigue la danza negra!

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

LE COMBAT SYNDICALISTE C.N.T. A.I.T.



Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... Michel BAKOUNINE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

L'AMNISTIE SPORT ET MUSIQUE

On parle beaucoup d'amnistie en ce moment et dans certains cas (amnistie demandée pour Soustelle et Bidault) elle coïncide étrangement avec la recrudescence du nazisme...

land s'était écrié : « Je suis pénétré d'horreur par le bombardement des villes ouvertes et par le lâche massacre des populations. »

espagnol et pourtant... le cardinal Verdier écrivait le 7 septembre 1937 au cardinal Gomá « N'est-il pas évident que la lutte « titanique » qui ensanglante aujourd'hui le sol de la catholique Espagne est vraiment la lutte entre la civilisation chrétienne et la prétendue civilisation de l'athéisme soviétique ? »

L y a longtemps, très longtemps que je n'avais assisté à un match de football. Pourquoi me suis-je brusquement décidé, dimanche dernier, à me rendre au Parc des Princes ?

vous céder sa place au prix comblant. Ebloui par tant de gentillesse, j'allongai mes 11 nouveaux fr. et je pénétrai dans le cirque. Ainsi qu'on chante dans Carmen, « le cirque est plein, c'est jour de fête, et je ne suis pas pressé d'y retourner. Je vais essayer, en quelques lignes, de vous expliquer pourquoi. »

d'un gracieux mouvement de rassemblement exécuté dans les meilleures traditions, l'orchestre ambulante vint s'immobiliser devant la tribune d'honneur, face à quelque « persona grata » qui devait sans doute représenter le gouvernement français et aussi l'ambassade de Pologne.

fois. Les nouvelles générations ont-elles compris ? Quelques maigres applaudissements saluèrent la fin du concert, et le repli des porteurs de clairons, tambours et autres clarinettes. Visiblement, la foule n'était pas venue pour cela.

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

LE PROLETARIAT INTELLECTUEL

L E machinisme, puis l'automatisation, ont supprimé, dans une large mesure, la nécessité d'une intervention manuelle directe du travailleur dans le processus de production.

tellectuel réduit la combativité et les possibilités d'une prise de conscience des classes laborieuses. Travaillant à l'extérieur du processus de production, le prolétariat intellectuel peut difficilement avoir une notion exacte du système d'exploitation qui caractérise la nature des rapports de production.

plète de l'appareil bureaucratique capitaliste et des postes occupés par le prolétariat intellectuel. Il faut ajouter à cela la hiérarchie de type militaire à laquelle est soumise cette nouvelle classe et qui contribue à sa passivité en tant que masse en même temps qu'elle développe les germes d'un individualisme jaloux.

moyen de dissiper plus ou moins la vieille opposition subjective entre travailleurs manuels et intellectuels, opposition issue de la forme même du système d'exploitation néo-capitaliste, mais qui doit disparaître dans une synthèse de classe authentique.

le capitaliste par comparaison avec la réalisation de profits financiers). Il s'agit donc également d'un facteur de dislocation de la conscience de classe.

le capitaliste par comparaison avec la réalisation de profits financiers). Il s'agit donc également d'un facteur de dislocation de la conscience de classe.

« DU SOCIAL »

Je me suis offert le luxe de lire le texte intégral de la conférence de presse de notre chef génial. Ce n'est pas que je comptais y trouver du nouveau, mais il faut bien s'instruire, et on ne peut pas toujours lire le Discours de la méthode ou Le crime ne paie pas !

d'avoir par une loi de 1943 étendu leurs attributions. C'est quelque chose que d'avoir, par une ordonnance de 1959, incité matériellement les entreprises à intéresser le personnel aux bénéfices, au capital et à la productivité.

prés. Pour les comités d'entreprise, je crois bien que tout le monde est d'accord à leur sujet : blablabla, et poudre aux yeux. Le plus clair de leur résultat, dans l'ensemble, a été de retirer de la production, de nombreux intrigants, très souvent du « Parti » et particulièrement doués pour le port désoivé de la serviette !

chevaline, de même que les prélèvements consécutifs à la vignette ne sont pas directement utilisés pour accroître les ressources et le bien-être des vieux.

Et cela aussi, n'est-ce pas, c'est quelque chose !

car il ne faut pas s'y tromper, dans l'esprit du gouvernement et des capitalistes, la distribution d'actions gratuites aux salariés, au titre d'une participation à l'enrichissement de la firme qui se développe, ne saurait amener, à brève ou longue échéance, un droit de gestion des travailleurs.

car il ne faut pas s'y tromper, dans l'esprit du gouvernement et des capitalistes, la distribution d'actions gratuites aux salariés, au titre d'une participation à l'enrichissement de la firme qui se développe, ne saurait amener, à brève ou longue échéance, un droit de gestion des travailleurs.

ASSOCIATION GERMINAL

Comme nous l'avions annoncé dans le n° 427 du « C. S. », l'Association « Germinale » a tenu sa première réunion d'information le 13 novembre dernier, 30, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris 9.

tion à plusieurs groupements que l'idée de l'organisation des loisirs pourrait intéresser.

En attendant, ladite éducation nationale manque de tout, pour ainsi dire : de locaux, de maîtres, de crédits, de cantines, de crédits, de livres, de matériel d'expérimentation, de logements de toutes sortes, et, surtout, dit-on, de crédits !

APPPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R. Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

APPPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R. Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

APPPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R. Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

COMMUNIQUE Les Jeunesses syndicalistes révolutionnaires de la 19° U. R. nous communiquent la création à Marseille d'un Cercle anarchiste d'études.

Deserción campesina

(Viene de la página 4.)
 BAT SYNDICALISTE correspondiente al 3 de noviembre del año en curso. Señalando algunos párrafos que he recopilado de una revista española, evidenciando que la deserción campesina abarca a todas las provincias del país. Incluso se ha llegado a vender, en pública subasta — única solución que encuentran los fascistas al trágico problema del campo — algunos pueblos con sus correspondientes tierras.

Por supuesto, no han entrado en dicha venta pública las mujeres, los hombres y los niños que moraban en estos pueblos, porque habían huido hacia otros lugares en busca de mejor suerte.

Como desahogo a tan dramática situación puede leerse aquí otro libro, algún que otro reportaje en periódicos o revistas que haga alusión al abandono del campo, al hambre que roe continuamente los hogares campesinos. Pero sólo insinúan, cuando lo hacen, los efectos, lo que puede ocultarse porque se extiende a todo lo largo y ancho del país.

Sin embargo, las causas que engendran el mal existente, ese mal maldito, desgracia y desespero de los trabajadores del campo, sigue intangible. La voracidad insaciable de los dueños de la fortuna campea por sus respectivos.

Escritores y periodistas, acogotados por la crueldad del régimen, hacen de vez en cuando alguna que otra insinuación sobre lo que son efectos del mal reinante, pero inofensivos a los intereses del capitalismo y del Estado, causa principal de todos los males habidos y por haber. Observando tal actitud es como pueden guardar el equilibrio e ir salvando el temporal.

Por demás, los que escriben, dentro del régimen fascista que sufre España, sobre los demás problemas del campo, por mejor voluntad que puedan tener, desconocen, prácticamente, la resignación, el hambre, el dolor físico y moral que envuelve la vida del campesino. Viven al margen de tan terrible drama.

No sentimos menosprecio alguno hacia los que poco o mucho se comueven, dan señales de interés por la causa de los oprimidos; al contrario, hacia ellos va nuestra simpatía y respeto. Pero haría falta la valentía, la agudeza, el amor a los humildes que poseía Rafael Barret, pongamos por ejemplo, autor de "El dolor paraguayo", para enfrentarse con la impunidad y desvergüenza de los poderosos y poder describir con toda su crudeza la iniquidad, el abuso, el vejamen que experimentan los trabajadores del campo.

Podríamos demostrar con abundancia de datos, que el campesino no abandona voluntariamente la tierra donde vio la luz primera, donde creció y desarrolló. Allí están los árboles donde gateaba siendo niño, en busca de algún nido, o para coger sus mejores frutas; la plaza polvorienta donde se divertía saltando a la comba o jugando a las bolas; la fuente de caños metálicos que tantas veces aplacó su sed; el río donde aprendió a nadar, la huerta donde el guarda crujía la honda para espantar los porrones; los amigos queridos de la infancia y muchas otras cosas que lleva en el alma, como si formaran parte de su propia vida.

No, toda esta amalgama de cosas y matices no las abandona el campesino voluntariamente, sino por un estado de miseria que lo empuja al desamparo, al abandono hasta de sí mismo. Pero dejándose en el lugar donde nació, creció y amó, jirones de su propia vida.

Si reinase la justicia, la igualdad entre los humanos, la vida del campo estaría asegurada. No existiría la deserción campesina.

Citemos un ejemplo: Durante nuestra contienda, en la zona donde los trabajadores pudieron dominar la sedición fascista, se adueñaron de la tierra y de los instrumentos de trabajo. Anularon los privilegios, la diferencia que separa a los hombres entre pobres y ricos, practicando un sistema colectivo de trabajo, de distribución igualitaria, y no se produjo ni una deserción en el campo.

Los que lo hicieron, los que abandonaron el campo, fue para incorporarse a los frentes de combate. Contribuyendo con su sangre generosa, a salvaguardar la vida, la libertad de los que detrás quedaban trabajando, haciendo ensayos de un mundo nuevo.

Otros, forzados por el avance de las fuerzas enemigas, abandonaron sus tierras, replegándose hacia otros lugares para continuar trabajando y combatiendo.

Cabe señalar que a pesar de los inconvenientes que imponía la guerra que se libraba, entre los hombres y mujeres que hacían las faenas agrícolas, existía la mayor armonía, la satisfacción para todos.

(Viene de la página 4.)
 Los métodos de Freinet fueron difundidos en España por cultores prestigiosos entre los que contaba por mi parte un dilecto amigo: José Luis de Tapia. Al ejercer de director de un grupo escolar, logró obtener medios y útiles que facilitaron su tarea. Tras largos años de lucha empeñada, Freinet había logrado constituir un círculo de adeptos que publicaba un Boletín de exposición y de discusión de experiencias ensayadas en diversos países... Más tarde Freinet fundó una cooperativa a objeto de fabricar y distribuir diversos elementos apropiados al ejercicio de sus métodos. Ideó una imprenta transportable y adecuada a su uso en las clases, así como objetos de utilización práctica.

No fue todo orégano en la vida militante de Celestino Freinet. Las condiciones en que hubo de desenvolverse, así como su espíritu innovador, le aproximó a los comunistas quienes, a su modo, le utilizaron como es su práctica y costumbre. No obstante Freinet tenía demasiada personalidad como para entre-

En sus rostros, curtidos por el sol, se notaba el gozo, la alegría de haber eliminado la esclavitud milenaria que pesaba sobre sus cuerpos. El contento se hacía general, irradiaba el corazón de todos los trabajadores honrados.

Si algún malestar o confusión pudo observarse entre los que trabajaban la tierra en común, ello no partió del corazón noble, de la vida sencilla de los campesinos, sino que era incurado, transmitido desde las grandes ciudades, que es donde había margen para que se agazaparan los enemigos del pueblo, de las conquistas revolucionarias.

Finalizamos subrayando que el problema del campo, el drama que agobia al campesino, no le dará solución Franco ni los que lo sustituyan.

El campo necesita una transformación tan profunda, que sólo podrá darla los propios campesinos organizados, poniendo la tierra y los instrumentos de trabajo al servicio de todos para trabajarla en común.

J. HIRALDO

UMBRAL

Sumario del número 59:
 V. Muñoz: PROA AL PARAISSO.

Alberto Fernández Leys: LO ARGENTINO DE PASADO. MAÑANA EN LOS CUENTOS DE DIEGO R. OXLEY.

José Viadú: ANTE LA MUERTE DE ANDRÉ BRETON.

Alberto Giraldo: LA IDEA EN MARCHA (poesía).

Fernando Valera: LA BOMBA DE ALMERIA, AVISO PROVIDENCIAL.

Emilio Herrera: RADIOACTIVIDAD PERMANENTE.

E. Vallis: HOMENAJE A RO-MAIN BOLLAND.

J. Guiraud: EL PESSEBRE DE PAU CASALS, EN SAN MARTIN DE CUXA.

Carmen Español: CONTRA LUZ.

J. Pérez Guzmán: FOTOGRAFIA DE UNA VIDA EQUILIBRADA.

J. F.: COMENTARIO A UN LIBRO DE CAMUS.

Fernando Arévalo: HOMENAJE A SENECA.

J. Prado Rodríguez: BIOGRAFIA INTELCTUAL.

Nano de Sabadell: CONTRA LA ETIMOLOGIA.

Luis Alberto Musso: ELEVARSE A LA FANTASIA.

Abarrategui: ROMANCE DEL PRENDIMIENTO Y DE LA MUERTE. ROMANCE EN GUARDIA DE LA GUARDIA CIVIL.

Han Ryner: LA SABIDURIA RIENTE (folleton encadenable).

Noticario, Libros, Avisos, Fotografías, Dibujos, Esquemas, etc. UN FRANCO EN FRANCIA.

LA VIRGEN DEL PILAR DICE «QUE SE APANEN LOS DE UTRILLAS».

ZARAGOZA. — Doscientos obreros procedentes del ferrocarril de Utrillas llevan seis meses en situación de paro forzoso, sin que hayan podido encontrar trabajo en este periodo de tiempo en otras empresas. Esta es la razón de que hayan decidido hacer pública su protesta.

Cuando cesó de funcionar el ferrocarril minero de Utrillas, de propiedad privada, por resolución de expediente de crisis, se anunció que la explotación, al no ser rentable, pasaba a ser del Estado, propietario de la misma. La suspensión del ferrocarril dejó sin trabajo en esta localidad a 327 obreros. Todos ellos recibieron su consiguiente indemnización y quedaron acogidos automáticamente al seguro de desempleo y percibieron un 25 por 100 más de complemento con cargo al Patronato de Protección al Trabajo.

Sus haberes actuales ascienden al 100 por 100 del salario base sujeto a cotización; sin embargo, va a expirar el plazo de percepción de estos emolumentos y la indemnización no les permite vivir de las rentas cara al futuro. De los 327 obreros cesantes, 255 rebasan la edad de cuarenta y

cinco años. No obstante, han podido colocarse los más jóvenes, quedando unos doscientos en las mismas situaciones que al producirse el despido. Estos obreros confiesan: «Nos estamos comiendo la indemnización que cobramos y carecemos de seguridad con respecto a nuestro porvenir.»

REPLICA AL ESTADO

BADAJOS. — En el barrio de San Juan, en Mérida, no hay manera de que el Estado implante escuelas. Y no es que reclamaciones insistentes no hayan sido hechas. Fuese en vista de la sordera de Madrid los vecinos de dicho barrio han acumulado dinero y materiales y están ya construyendo clases. Toda cooperación es voluntaria, incluso la del arquitecto. Una de las dos edificaciones ya está adelantada y va a procederse al replanteamiento de la otra. Tan buena disposición va a ser intervenida por los curas. Así el Estado católico podrá dispensar la «osadía» de estos meridianos.

LAS ENFERMERAS NO ESTAN CONTENTAS

MADRID. — «Los problemas laborales de las enfermeras son los generales que se observan en el campo de

ANTENA

POR NO IR A LA CARCEL

BARCELONA. — Blas Carralta, de sesenta años de edad, se ha suicidado arrojándose por una ventana interior del Palacio de Justicia, después de que el juez había dictado auto de procesamiento y prisión como presunto culpable de un delito de lesiones ocasionadas en una riña a un compañero de trabajo.

PORQUE NO LES DEJAN BAILAR

BILBAO. — Un centenar de muchachos en edades comprendidas entre doce y quince años en su mayoría, se han manifestado por la Gran Vía bilbaína, para dejar constancia de su disgusto por el reciente decreto que prohíbe la entrada a los menores de dieciocho años en los bailes públicos.

CIERRE DE MINA

OVIEDO. — La explotación «Mina del Valle», perteneciente a la Empresa Hulleras de San Julián de Box, con una plantilla de 178 productores, ha parado, quedando en suspenso tres meses sus actividades por dificultades económicas.

Esta mina está situada en el pueblo de Tudela de Veguín y es la más importante de la zona. La empresa, al cabo de tres meses de su paro, puede presentar expediente de crisis para el cierre definitivo de la explotación.

Entre los mineros, que han de acogerse al Fondo de Desempleo, reina la incertidumbre, ya que en su mayoría sobrepasan los cuarenta años. Un bar del pueblo ha cerrado, puesto que sus habituales clientes eran mineros de esta explotación.

Los industriales de Tudela de Veguín van a formar una Comisión para tratar de la situación creada por el cierre de la mina y que afecta grandemente a sus economías.

ATROPELLADOR ATROPELLADO

ZARAGOZA. — El jefe superior de Policía de esta región, general de la Guardia Civil, Jesús López Lapuente, fue atropellado en la plaza de San Francisco, de esta capital, por un vehículo.

Trasladado al Hospital Militar le han sido apreciadas fuerte conmoción cerebral y fractura de la base del cráneo, de estado grave.

LA SITUACION EN LA «MONTESA»

BARCELONA. — Como es sabido, la fábrica de motocicletas «Montesa», instalada en Esplugas de Llobregat tuvo litigio con sus obreros. Estos solicitaron mejor organización del trabajo y primas de producción aceptada, esa exigencia de la casa. Respondiendo a la «indisciplina» de los operarios, la gerencia impuso un castigo de treinta días de paro forzoso a los comisionados, determinando que los trescientos operarios ocupados en la «Montesa» practicarán la ley del trabajo lento por solidaridad a sus compañeros. Visto lo cual la dirección de la casa despidió a un número considerable de trabajadores, negándose el Vertical a hacer fuerza para obli-

gar a la gerencia a readmitir a los despedidos. Intervenido el sindicato en «favor» de éstos, la dirección ha colocado un aviso de presentación en oficinas con objeto de seleccionar a los despedidos. Y a los otros que los paría un rayo.

Si eso no es justicia sindical, que venga Inigo y lo vea.

MIENTRAS LA VIRGEN DEL MILAGRO CUMPLE LA SIESTA

CATALAYUD. — Un funcionario de un establecimiento provincial, cuyo nombre no ha sido revelado, que padece desde hace tiempo una dolencia muscular, tuvo conocimiento de que en Rusia existe un medicamento de gran eficacia para su enfermedad y solicitó su envío del presidente Kossyguin.

Ya ha recibido contestación. Le dicen que antes de remitirle el producto farmacéutico han de conocer determinados datos referentes a su dolencia, para lo cual le adjuntan una ficha con un extenso cuestionario que ha de cumplimentar. Luego, si procede, recibirá el medicamento.

RECLAMAN LOS GIBRALTARES ESPAÑOLES DE AFRICA

ADDIS ABEBA. — La Comisión Política del Consejo de Ministros de la OUA, reunida en Addis Abeba, adoptó por unanimidad una resolución por la que se solicita la independencia de los territorios africanos bajo soberanía española, según se indica en esta capital.

La Comisión Política tiene la intención de hacer un llamamiento a España para que no retrase por más tiempo la accesión a la independencia del enclave del Sahara español y Guinea española.

EL SALARIO DEL MIEDO

OVIEDO. — Tres muertos y diez heridos es el balance de la explosión prematura de un barreno, producida, al parecer, por una chispa eléctrica de una tormenta que se desencadenó sobre Oviedo.

El barreno, de gran potencia, era preparado por un grupo de obreros en el lugar conocido por «Peñamiel», donde se realiza un desmonte. Debido a la tormenta y al difícil acceso al lugar del accidente, existieron dificultades para acudir con rapidez al rescate de las víctimas.

En el accidente resultaron muertos Emilio Ferreiro Porcela, portugués; Serafín Batista, de la misma nacionalidad; y Perfecto García Amado, de Salas (Asturias). Heridos gravísimos: Marcelino Duarte Merlo, portugués y Plácido Castro Baccara.

FRANCS DETENIDO

GERONA. — Un ciudadano francés ha sido detenido en La Junquera por habersele encontrado, según la policía, propaganda antifranquista. Fue conducido a Barcelona, donde, por «complicidad», ha sido arrestado Ernesto Caballero Castillo.

UNIVERSITARIOS CATALANES EN EL BANQUILLO DE ACUSADOS

PAMPLONA (OPE). — El diario «El Pensamiento Navarro» publicó el 6 de noviembre la reseña de un juicio ce-

lebrado en Madrid, ante el Tribunal de Orden Público, contra varios estudiantes procesados por el supuesto «delito» de haber participado en una manifestación no autorizada, que recorrió las calles céntricas de Barcelona el 27 de abril pasado.

El fiscal calificó los hechos de «amartización no pacífica» y solicitó para cada uno de los encartados seis meses de arresto. Y tratada de Inmaculada A. V., Paulino A. S., Aquilino M. M., Gonzalo N. N., Ascensión S., José M. F., y Ana María T. D.

EL PERIODISTA BELGA QUE MURIO DEFENDIENDO MADRID

BRUSELAS (OPE). — «Le Peuple» recuerda el 30 aniversario de la muerte heroica de su redactor Pierre Branchet muerto en el frente del Manzanar.

Hijo de un profesor de la Universidad de Bruselas, se doctoró en Derecho y formó parte de la redacción del órgano del Partido Socialista Belga cuyos ideales sustentaba. Marchó a Madrid como correspondiente de guerra. Y recordándole escribe «Le Peuple»: «El fascismo y la democracia se enfrentaban en tierra española donde tenían lugar combates precusores de la guerra mundial. Todas las libertades, la razón de vivir del hombre moderno estaban en juego. Los jóvenes se enrolaban en el ejército republicano conscientes de lo que la lucha suponía... Y Pierre Branchet fue un combatiente más, que, por méritos de guerra, era teniente en ametralladoras.»

MURIO EN LA CAMA

VALENCIA. — El valeroso, intrépido, heroico, invencible y otros exco-sos, teniente general de aviación Carlos Sartorius Díaz de Mendoza, ha expirado. Ante la enfermedad no le han servido la espada ni las bombas. Había tomado parte en la sublevación franquista contra la República.

EL BANCO SE DESBANCA

MADRID. — El Banco de Siero se ha declarado en quiebra. Hay el director detenido. Por reiteradas que sean las promesas de compensación a los cuentacorrentistas, éstos, en número de 34.000, están pasando sudores y amarguras.

ANTIFRANQUISTAS DETENIDOS Y PROCESADOS

BARCELONA. — En el decanato de los juzgados de esta ciudad se recibió un exhorto del Tribunal de Orden Público decretando auto de procesamiento y prisión sin fianza de los ya detenidos don Antonio María Comas Miralles, don Alberto Puigdomènech Alonso, don Enrique Argullón Morgades, don Roberto Fernando Rodríguez Roisin, don Joaquín Boix Lluch y don Francisco Fernández Buey. Se señala a dichos procesados la cantidad de diez mil pesetas a cada uno para la responsabilidad civil.

LA ACTUACION DEL SANTO OFICIO

MADRID. — El Tribunal Supremo ha confirmado la pena de un año de cárcel, y 10.000 pesetas de multa contra José Rovira Barberán, dictada por el Tribunal de Orden Público por habersele encontrado encima un libro de Rudrejo y unas cuantas hojas de propaganda antifranquista a su regreso de Francia.

COMUNICADOS

F. L. DE DRANCY
 Tendrá asamblea el domingo 27 de los corrientes a las 9 y media de la mañana. Precisa la presencia de todos.

F. L. DE BURDEOS
 Domingo, día 27, del actual, a las 10 de la mañana, el compañero Andrés Capdevila, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, dará una conferencia, disertando sobre el tema: «Hay que acabar con la esclavitud del salario.»
 No dudamos acudirán los compañeros, refugiados españoles y trabajadores, al acto.

TURRONES PRO - ANCIANOS
 Pastilla: Jijona, 7 F.; Alicante, 6; Mazapán, 4; Toledo, 2,50 F. Panecillos: 0,50 F. pieza.
 Pedirlos a «C.S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

F. L. DE ROANNE
 Convoca a sus afiliados a la reunión-colquio que tendrá lugar el día 27 del presente, a las 9,30 de la mañana.

F. L. DE MONTAUBAN
 Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el próximo domingo 27 de noviembre a las 9 y media de la mañana, en el café de la Comedia. Importante documentación será dada a conocer por lo que se espera la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE TOULOUSE
 Esta F. L. celebrará su segunda charla-debate sobre el tema: «Qué piensa el militante sobre el problema español, según sus opiniones e informes», el sábado día 26 a las 9 de la noche en nuestro local social de la Bolsa del Trabajo. Su iniciación correrá a cargo del compañero Roque Santamaría.

Invitamos cordialmente a todos los militantes de Toulouse.

F. L. DE MONTPELLIER
 Esta F. L. organiza una conferencia para el domingo 11 de diciembre

El pensamiento ácrata ante

por Severino Campos

NUNCA faltaron al anarquismo motivos para hacer sentir su presencia; jamás le faltarán, aunque la sociedad se perfeccione y aumente el grado de felicidad de todos sus miembros. Por el contrario, independientemente de la predisposición de ánimo del elemento libertario, de su agilidad intelectual, de su visión de enfoque y de su organización más o menos estrecha y mayor cantidad, que solamente por la práctica libertaria pueden ser resueltos.

La impaciencia no es un sentimiento de influencia previsor. Si el anarquismo no ha cubierto los objetivos proyectados desde su base doc-

trinnaria, nadie tiene razones de mérito científico para afirmar que ha fracasado. Hay que penetrar en la magnitud de sus fines, por lo que se comprenderá esa tarea constante, comilión más o menos estrecha y mayor cantidad, que solamente por la práctica libertaria pueden ser resueltos.

El hecho de que no hayamos alcanzado, en poco tiempo, lo que nos propusimos, no puede ser óbice para buscar supuestas soluciones en otros credos. La finalidad social ofrecida, como valor ético y económico de los postulados libertarios, como culminación de la primera etapa, va precedida de preliminares labores que se está lejos de haber sustanciado.

RAPIDA

EL correr de los años el fascismo español no se ha preocupado sino de reunir a su lado los peores materiales que la indignidad política ha podido suministrar a no importa que gobierno. Con esa clase de materiales — hombres sin el menor escrúpulo — durante 30 años la reacción se ha opuesto a todo lo que pudiese representar un paso hacia la libertad que al pueblo arrebatado con ayuda de las potencias que, aún hoy, se llaman defensoras de no sabemos qué clase de justicia. Mas...

Franco, al verse incluso con ballarines rusos en casa, hace creer a los Estados democráticos que España se liberaliza, cosa que los míopes de conveniencia, o quienes usan el catecismo de la hipocresía y miran de reojo, pueden ojear por semejante cristal. Y éstos son, entonces, los mayores defensores que el régimen franquista ha tenido diseminados por dentro y fuera de Iberia.

Los tipos que hemos mencionado son los que se encargan de hacer la propaganda de que aquellos ha cambiado. Pero los hombres del interior que en verdad desean un cambio radical se van confiando, lo cual da lugar, al confidente solapado a señalar al ciudadano que se manifiesta con sinceridad. Con esa caería de raquíticos seres, a la policía franquista no le será difícil realizar las más inicuas detenciones. ¡Ojo, pues, compañeros de España, con esos reptiles!

Y qué no decir de los que, por tierras extranjeras, viven al amparo de embajadas y consulados? Estos irán por pueblos y ciudades aplicando el oído y ver qué clase de confianza pueden suministrar a cambio de los clásicos treinta dineros. Ahora ¿qué hacer? Nosotros, que siempre hemos defendido al M. L., por entender que es la única fuerza que un día ha de poder, con otras coincidentes, recuperar la dignidad del pueblo español, decimos que ha llegado el momento de una profunda reflexión, de la que el hombre libertario pueda salir de la misma, libre de pequeñeces, para que la C. N. T., esa potencia orgánica (que durante 50 años preocupó a una burguesía que aún vive estancada en el siglo del Santo Oficio) no pueda ser aniquilada por fuerzas que, conociendo su historia, saben que es la organización que se opondrá a cualquier maquinación maquiavélica que tratara de llevar a España por derroteros de permanente atraso.

Sean, pues, los anarcosindicalistas quienes, como siempre, empujen por la libertad que España tanto necesita.

Dionisio Crespo

Todavía respiran a sus anchas las plagas más nocivas de la sociedad actual; mancomunadas, por ser expresión y contenido de un mismo fin, se erigen en dique para contener los esfuerzos de los que pretenden avanzar. Militarismo, clero y capitalismo no ceden; ensobrecidos, sin duda por la colaboración de las democracias, mantienen perenne el reto que tiempo ha levantaron, como desafío a las conciencias deseadas de mejor vida.

Estos testimonios, y otros muchos que podríamos aportar, valdría mucho que los libertarios se los plantearan como materia de estudio. Podría ser muy oportuno y fructífero un examen. Si se tienen en cuenta las razones y prácticas que se imponen y prevalecen, por doquiera del mundo, políticas y económicas, como religiosas, llegaremos a la conclusión de que el anarquismo nada tiene que rectificar.

Las razones filosóficas de nuestros predecesores siguen siendo certeras; también las revolucionarias. Ambas, contenido de médula doctrinal, en honor a la eficacia no han sido sustituidas. Ni lo serán, siempre que se tratará de emancipar sana y ampliamente al ser humano.

Los enemigos del anarquismo, y por tanto de las amplias libertades que éste defiende, no cesan de combatirlos; los apóstatas del ideal manumisor, generalmente aspirantes a la pitanzuela del presupuesto oficial, hallaron su desahogo lanzando exabruptos contra las ideas que antes ejercieron contra. ¿En qué se apoyan? ¿Qué pretenden?

Eludimos, por ahora, a aquellos movilizados por sentimiento de despecho. Todo y reconociendo ser de mucho interés su estudio psicológico, los objetivos de las presentes reflexiones son otros. Nos proponemos defender, y demostrar, aunque disintiendo de elementos de dudable conciencia libertaria, que los exponentes de los llamados maestros ácratas no perdieron actualidad.

De fundación anárquica, ¿qué se dijo hace un siglo que actualmente no tenga aplicación? Las proyecciones relacionadas con futuras estructuras de savia libertaria, no tienen por qué retirarse; nada mejor las ha desplazado; están destinadas a desempeñar valioso papel en el actual escenario de la lucha social. La intervención popular en las tareas de gobierno, no ha suplantado, ni suplantará, la interpretación práctica y específica del anarquismo. La euforia democrática de nada sirvió.

El colectivismo prouhoniano, como el bakuninista, desde todos los puntos de vista son más perfectos y justos que lo mejor ofrecido por las democracias más libres, burguesas o

todos los compañeros de ambas organizaciones y españoles en general, son cordialmente invitados a esta conferencia de interés general, con la pantalla de las elecciones sindicales verticales en España, los asistentes podrán hacer tantas preguntas al conferenciante como crean conveniente.

Asamblea general para el 27 de noviembre a las 9 y media de la mañana.

F. L. DE PERPIÑAN
 A TODOS LOS MILITANTES, AFILIADOS Y SIMPATIZANTES EN GENERAL.
 Por acuerdo de la última asamblea general celebrada, a partir de este momento se abre una suscripción Pro-España, con el fin de ayudar a los que con su presencia en tierras de Iberia luchan contra la tiranía, defendiendo los ideales de nuestra Organización. Los compañeros Castellví, Blanco y Salaet, representan a esta local y a la asamblea que les mandató, para la colecta y recogida de fondos. En el Café Continental todos los domingos por la tarde, pueden hacerse donativos. Compañeros, todos como un solo hombre! La suscripción tiene que ser un éxito.

F. L. DE PARIS
 Asamblea general para el 27 de noviembre a las 9 y media de la mañana.

BELGIQUE
 Socialisme et Liberté
 2, rue des Droits de l'Homme, BXL 7
 TRIBUNE LIBERTAIRE
 Tous les lundis, mercredis et vendredis, de 8 h à 14 h, Cité Universitaire (ULB, ave. Paul Héger).
 Coordination: J. Lambinet, 194, rue de l'Été, Bruxelles 5.

COMUNICO
 La F. L. de Dreux invita a todos los compañeros a la reunión plenaria, que tendrá lugar el domingo 4 de diciembre a las 10 en punto de la mañana en el local de costumbre.

Dada la importancia de los temas a tratar se desea la mayor asistencia posible.

COMUNICO
 La F. L. de Dreux invita a todos los compañeros a la reunión plenaria, que tendrá lugar el domingo 4 de diciembre a las 10 en punto de la mañana en el local de costumbre.

OFENSA AL TRAPO
 MEJICO D. F. — La representación franquista del Festival de Cine se ha retirado por haberse negado, la comisión responsable, a levantar bandera franquista. En consecuencia, la proyección de la película semiespañola de Orson Welles, «Las campanas de meda noche», ha sido retirada. En cambio pasará por la pantalla acapulcina la cinta, también española, «La caza», original de Carlos Saura.

La España de Franco no había sido oficialmente invitada.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
 «SALVADOR SEGUI.
 SU VIDA, SU OBRA»
 3,50 F. en esta Administración

los problemas contemporáneos

proletarias. Las aspiraciones finalistas de Joaquín Costa, más modestas que las de los otros genios citados, también gozan de olvido o indiferencia entre los españoles.

¿Qué se hace entre el pueblo para divulgar todos esos matices sociológicos? Las concepciones de los teóricos ácratas, entre los trabajadores, cuando se dan a conocer, es por referencia de segunda o tercera voz, o por narración similar. Si se exceptúan Italia y Francia, y las vías de comunicación que tiene el Movimiento libertario español en el exilio, el resto del mundo está muy poco afectado por la propaganda libertaria.

Indudablemente hay varios factores que contribuyen a la limitación de la propaganda ácrata. Por ejemplo, la vigencia de las dictaduras marxistas, tumba de valores éticos e ideológicos que no recen el catecismo del patriarcal. En otros lugares, hay que reconocerlo, es desidia, más que otro motivo, la que se antepone a las labores de propaganda.

Las condiciones de orden general que prevalecen en el mundo, en relación con el anarquismo, deberían dar mucho que pensar. Los portavoces del ideal, en lo personal, parece ser no han comprendido lo eficaz que sería estrechar más los lazos de carácter internacional. Y más pronto o más tarde a ello se tendrá que llegar, ya que sólo esa coordinación de esfuerzos puede facilitar una propaganda bien hecha y fecunda.

Toda obra social tiene como antecedente una preparación de conocimientos. Como algo básico, indispensable, el anarquismo tiene como misión realizar esa magna empresa entre los trabajadores. Desde luego, sin olvidar el resto de la humanidad. Y sin embargo, incluso en las zonas de mayor efervescencia ácrata, se va desestimando algo de lo que figura en los renglones elementales.

Por parte de aquéllos a quienes incumben directamente, se prescindió, casi por completo, hablar y especificar el alcance social del comunismo libertario. No es extraño, pues, que alguien, desoso de acabar con la opresión estatal, que anhela un mundo de equidad para todos los humanos, pregunte qué diferencias hay entre colectivismo y comunismo libertario.

¿Qué capacitación doctrinal ofrecemos al pueblo? ¿Cómo fomentar la dotación cultural que permitió precisar diferencias políticas y económicas? He ahí una necesidad que reclama conscientes atenciones. Si ponemos la mirada en el pueblo y aquilatamos su grado de comprensión, no daremos cuenta de que no hemos superado la necesidad a que nos referimos.

La cumbre de todas las disciplinas intelectuales tiene su entrada por las letras del abecedario. No se pretenda emplear otro procedimiento en el terreno de las ideas. Convendremos en que no era de máxima perfección lo que el inolvidable Isaac Puente ofreció hablando de comunismo libertario; tampoco haremos hincapié en que lo dicho por Sebastián Faure no pueda superarse; ni que lo expuesto por Carlos Malato, Juan Grave, Ricardo Mella o Malatesta no pueda decirse mejor. Sin embargo, ¿qué puede presentarse más asequible a la mentalidad de los que se inician?

Específicamente libertario, tanto doctrinal como de combate, Rocker y Max Nettlau cierran un ciclo de originalidad y consecuencia ideológica.

S. I. A. — SECCION DE BREST

A la parution du communiqué, aura lieu une petite réunion de militants pour relancer la S. I. A. à Brest ainsi que dans le département du Finistère. Dès maintenant, tous ceux qui s'intéressent à l'esprit d'entraide et à la coordination de leur activité peuvent écrire à Auguste Le Lamas, 30, rue Jules Guesde, 29, N. Brest. C'est un devoir moral pour tous. Que nul n'y manque.

La producción de éstos, y la de sus antecesores afines, no tiene continuadores del mismo nivel intelectual; hay que descubrirlos en el campo, en el taller, en los sindicatos, en las universidades y demás centros culturales. Pero para lograrlo, es indispensable una intensa, persistente y sana propaganda.

El pensamiento ácrata dispone de una amplia y diversa producción literaria. Algo tan bello y rico como no podemos imaginar. Todo ello, sembrado a conciencia, es tan meritorio como para proporcionar una aurora social; tanto las mentalidades de poca potencia, como las más elevadas y de mayor irradiación, todas pueden hallar su alimento apropiado.

El factor apremiante, de cara a conseguir esos objetivos, en las circunstancias cada vez más violentas creadas por las modernas prácticas gubernamentales, es el resurgir de voluntades desinteresadas para esos menesteres. La militancia en el campo libertario es un postulado, no un deporte. Indudablemente que se goza en la actividad que se desarrolla, pero hay muchos riesgos que culminan en amarguras. Cuando hay efecto a la humanidad, y arraigadas convicciones libertarias, todo se soporta sin claudicar.

ADMINISTRATIVAS

Guerrero A. Venissieux (Rhône). Giro 37 frs. Pagas «C. S.» y «Umbral» h. el 30-6-67. Aclara si hay giros entre el 5-11-65 y el 13-7-66, pues con el último giro 15-11-66 sólo pagas h. la fecha indicada.

Bautista García, Albi. Rdo giro 15 frs., pagando tercer trimestre 66. La suscripción es de 25 frs. año y no 20 frs.

Mariano Llop, St-Girons (Ariège). Giro 12,50 frs. «C. S.» 31-12-66.

Francisco Marin, Fos-sur-Mer (Bouches-du-Rhône). Giro 18,50 frs., pagando «C. S.» y «Umbral».

Antonio Solsona, Ste-Marie (P. O.). Rdo. giro 37 frs., pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-66.

Rafael López, Lyon. Con tus giros de febrero y octubre, pagas «C. S.» h. el 30-6-67.

T. Rodríguez, Romorantin (L. e. T.). Rdo. tu giro. Distribución indicada.

César Manuel, Carcassonne. Rdo. giro octubre. Distribución indicada en la tuya, para paquete y suscriptores.

Vicente Murillo, St-Laurent de la Cabrerisse (Aude). Giro pagando «C. S.» h. el 31-12-66.

Andrés Vidal, Bessan (Ht.). Giro 31 frs. para «C. S.» y «Umbral» tuyo y Llaneras. Di cuándo giraste para el 1er semestre 66.

José Capellas, Laurens (Ht.). Con tu giro de 18,50 frs., pagas «C. S.» y «Umbral» h. el 30-6-67.

Redondo Alvarez, Calgary (Canadá). Rdo. cheque 5 D. c. (21,39 frs.), así como los anteriores. Pagados ambos h. el 31-12-66.

RUEGO

Con el fin de evitarnos reclamaciones y los gastos de tiempo y dinero que acarrear, rogamos a los suscriptores que no lo hayan hecho, se pongan al corriente hasta el 31-12-66, o sea el 2º semestre. A los paqueteros y correspondales lo hagan hasta el último número, tanto de «C. S.» como de «Umbral».

A los atrasados, que hagan el favor de ponerse al día y no demoren más sus deudas. De otra parte, es una declaración que rehusar las publicaciones sin explicación alguna, ya que tal actitud es contraria a los intereses de la revista y del semanario. Nos es necesario se tenga en cuenta la nota.

Igual ruego se hace para los envíos pendientes del Servicio de Librería, ya que la recuperación de los

BRIZNAS QUE EL VIENTO LLEVA

por Fabián Moro

El sentimiento de la justicia, el sentir lo que es justo, viene de una exigencia de la conciencia. Se dice: «Obras son amores y no buenas razones». Este adagio dice la verdad a medias. Porque a nuestro entender más cerca estará de obrar bien quien bien razona, que quien al no poder o no saber o no querer razonar obra por ello sin el sentido de la razón, además de obrar sin el sentir de lo que es justo, según establecimiento forma definitiva la conciencia moral universal en lo que hasta ahora ha llegado a alcanzar.

Carece de sentido el obrar por obrar, teniendo todo el obrar por razón por la razón.

En la cultura cerebral, humana, como en la cultura de los campos, cuanto más hondo se cava más resistentes serán sus plantas y más lozanos sus frutos.

Cuando se cultivan ideas o doctrinas y sobre todo si ellas se llaman libertarias, más oportuno es echar mano del azadón, aunque sea más pesado, que de la azadilla aunque sea más ligera.

Sin embargo, hace ya mucho tiempo que la gran mayoría de los cultivadores tiene a gala manejar la azadilla, herramienta de juguete, dejando de lado la azuela, herramienta de

trabajo de conciencia; al cabo del tiempo, continuando el trabajo de azadilla, el terreno se vuelve árido al no ser removido, y las plantas se marchitan antes del verano.

Y los partidarios de la azadilla y del injerto dicen: «Las ideas se hacen viejas. Hay que injertar los árboles y los arbustos, y traer tierra nueva. Aunque sea pedregosa y llena de gérmenes de cizaña no importa. Tierra nueva es y eso resulta lo principal; al resultado hay que atenerse. Sin lo cual San Seacabó, Si, compañero, San Seacabó será nuestro santo al que haremos una plegaria o daremos un responso cada año.

Quieren hacer su agosto llevando los haces para que la mies sea trillada en las eras donde tantos ya trillaron; eras prestadas por amigos circunstanciales.

Aviejan a las ideas y después dicen que las ideas se hacen viejas. Sin darse cuenta unos, con aviesa intención otros.

Encaramados en el ramaje umbroso entre las hojas que se van a marchitar, se enfrascan en un guirigay ensordecedor jugando a pájaro más o menos cantor, y algunos hasta el de papagayo; y los que no ven más allá de sus narices, viendo al papagayo mover sus alas dicen: «No estoy de acuerdo con su batir de alas, pero es un tío muy listo» y el papagayo, modestamente, hincó el pico entre sus plumas vistosas escondiendo una sonrisa enigmática.

Con el modernismo de estos tiempos que pasamos han salido nuevos diccionarios y nuevos iconoclastas. Estos elaboran, sin querer o queriendo, nuevos mitos con nuevos iconos, aquellos a sabiendas buscan, nuevos dioses, adorando lo que antes combatían, combatiendo lo que antes adoraban. Y los sicambros de hojalata visten sus dioses con trapos del color del

modernismo, grandes sayas hechas con remiendos. Y nos prometen «descubrir América y el Mediterráneo. Pero como ya otros lo hicieron antes que ellos, sabemos que América da más estacazos que pan, como sabemos que el Mediterráneo sigue dominado y explotado por los filibusteros.

Hay navegantes que se dicen nuevos, y que en eso de dirigir navíos se toman por Sebastián Elcano, hallándose en uno de esos barcos de recreo, en feria, como el que conocí en el Luna Park de Bilbao cuando mi madre me llevaba de la mano a pasar la tarde del domingo.

No, no hay ideas o doctrinas que sean viejas o nuevas al cabo de tanta agua como pasa bajo el puente y tantos pies como hollaron los campos. Las hay, sí, convenientes o inconvenientes, falsas o ciertas, eficientes o deficientes. El pensamiento no tiene edad y de su constancia y laboreo en el campo de la verdad queriendo alcanzar la superación, depende que sea eterno o pasajero. Las ideas se pudren o se estancan cuando no reciben el agua viva que baja de la montaña.

En el campo de cultivo no hay otra cosa que negligencia cuando se ve que no produce según un deseo determinado. Si fue fértil antes, fértil debe ser después. Sólo que antes se empleaba la azuela. Hoy se emplea la azadilla porque es más ligera. ¿Consecuencia? Latiguillos; paseos contemplativos al pie de las murallas de Bizancio; encontronazos de cultivadores de teatro (y no vayamos más lejos) animados por un egocentrismo real disimulado; formulas manidas o recalentadas; lo superficial en el sitio de lo fundamental. Y las tiranías que asoman en el orden del día y las pasiones particulares suenan con clarín desnudo por falta de pudor, o con sordina si tiene miedo al escándalo.

Sin unidad moral y sentida, es inútil buscar unidad real y eficaz. Ejemplo que es un secreto a voces, ejemplo claro y concreto.

En la C. N. T., de vertebración libertaria, se hizo la *reunión* orgánica. Pero como ni antes ni después había unidad moral (y si en tiempos pretéritos existió, luego se fue, lo cual resulta igual), ni real aceptación de lo que en ella es su razón de ser, la *reunión*, celebrada con alboroto y hasta con alboroto, resultó una tapadera que cubría una ficción... Quien quiera engañar diciendo lo contrario se engaña a sí mismo.

De ahí se desprende que el primer escalón a salvar en la escalera de un problema de acción humana es el de un objetivo mediano inmediato, poco importa, está supeditado a la sincera conciencia moral. Si no se quiere ir por las ramas. Todo cuerpo colectivo, ideológico o

doctrinal, cultural o de lucha social, necesita, como todo cuerpo individual, ser alimentado, en lo físico como en lo que concierne a su función psicológica. Constante natural de la que nada ni nadie puede escapar si quiere vivir. Debe tenerlo en cuenta para su salud y para la continuación de su ciclo vital. La interdependencia insoslayable del compuesto psíquico o mental, director, y el físico, ejecutante, debe funcionar con articulaciones concordantes en los resortes recíprocos de las dos entidades vitales. Con holgura y sin trabas, de donde resulta el equilibrio orgánico en su desenvolvimiento.

Como su naturaleza no es vegetativa, necesita moverse, andar. Andar, en este caso, es evolucionar; en las dos formas que se han expuesto: pensante y actuante.

Decimos evolucionar y no involucionar. No puede, so pena de caer en el suicidio, involucionar, andar como el cangrejo. En la naturaleza del pensamiento libertario está el ir hacia la aurora y no declinar hacia el ocaso. Aunque fuera con todas las mejores intenciones, inclinarse hacia el ocaso resulta un absurdo. Su razón de ser es avanzar hacia el logro de su misión. La misión que como un deber constante y polifacético, en lo moral, en lo pensante y en lo social, se ha impuesto a sí mismo, es decir, en su conciencia. La conciencia del todo colectivo es la representación de cada conciencia individual que lo componen, soldadas por la armonía y la concordancia.

Luego si de imitación se trata, debe imitar a la gaviota y no al cangrejo sin pararse en su color. El cangrejo se vuelve rojo cuando está cocido.

Aquí tratamos de cultivo. Y es una invitación a coger el azadón. ¿Poda? Acaso. Pero injertos, no. Si, remozarse, poniéndose a la altura del tiempo con la savia que proporciona el agua y el sol, de lo que resulta a propósito en el ámbito de las inquietudes espirituales e intelectuales de vanguardia; en el ámbito universal de los hombres de buena voluntad; en cada primavera del pensar.

Cavar, seleccionar la semilla y sembrar. El fruto y su disfrute vendrá a su hora. ¿Porqué empeñarse en poner el mulo tras del arado?

El pensamiento libertario tiene sus problemas esenciales en suspenso ocupado en coger el rábano por las orejas. Las definiciones esenciales no se abordan a la luz de las renovaciones puestas hoy en el tapete del universo mental, en el juego de las ideas filosóficas y de las demás disciplinas culturales.

Como es tan caudaloso el río cuyo cauce abrieron los «abuelos», he aquí que a los «nietos» se los ve contemplativos en la orilla, sin buscar sanchar y prolongar su curso y sin ocuparse si acaso desemboca en un pantano. Algo así como los herederos que consumen (y algunos derrochan) el capital que con denuevo sus antecesores acumularon. La divisa «más allá» parece que se arrinconará en el desván.

CARTA DE UN ANARQUISTA

Mis queridos amigos M. y L.: Salud y felicidad.

Recibido LE COMBAT SYNDICALISTE con algo tuyo. También tus cartas del 16 de mayo.

No hay anarquía más o menos, con tapujos. O es anarquía o no lo es. Sin términos medios. Bien, tu pensamiento. Formas tus concreciones en hombre de principios. Lo que es preciso ser. Moral es rectitud, se es, o no. Sin tiranos medios ni flexibilidades y acomodos de circunstancia.

Dicen ser, los que no son, aquellos adaptados a la época. Ajustar nuestros actos cuando se pueda a las ideas. Se dicen modernos quienes nos llaman viejos dogmáticos, porque no nos dogmamos. Somos pasionales de la libertad y la igualdad, hoy como hace 61 años, en que nos manifestamos así.

Que ellos se adaptan, renieguen de los principios. Que frecuenten el ideal de acuerdo a sus circunstancias. Es cosa de ellos y no del anarquismo. Se dicen cultores del anarquismo aclimatado al mundo actual. Y el mundo actual, es el baile dislocado, la política, la codicia y el sexo enfermo y fanático, la música sincopada. El pensamiento negociado y aligulado, igual que las manos. La hora del depender, en lugar del rebelarse e independizarse.

Esos que se dicen anarquistas modernos, son los adaptados a los viejos tiempos de la explotación y la dominación. Lo moderno es el anhelo de liberación. Y ellos están más cerca de Marx que de Bakunin. Son anarquistas de nombre, moneda falsa. Retorcidos, falsificadores de envases y de etiquetas. Quieren hacer circular verdaderas opiniones poniéndolas rótulo anarquista. Prostituidores del ideal, por no decirles que deforman nuestros principios, retorciéndolos para darles aspecto comercial y político. Anarquismo es ética, revolución,

inconformismo. Es humanismo igualitario; emancipación del hombre. Anarquismo de siempre; de los maestros y de los que somos sus discípulos. La ciencia, la técnica y el trabajo manuales, es asociación revolucionaria para un mundo nuevo. Ese anarquismo «nueva ola» me da náuseas. No es, siquiera eso. Es, viejo o no, un socialismo o comunismo cubano-chino.

Bueno, que sea buena vuestra salud, tuya y la de Mercedes. Yo tengo la compañera enferma. Por lo demás todo va bien, por fuerza. Frente a la adversidad. Si faltan las lluvias, sobran las huelgas de burocracia. Principalmente en Correos, institución politizada.

Con fraternales saludos para los dos, de quien siempre os recuerda. J. TATO LORENZO

Montevideo.

LA FIESTA DE LA REGIONAL CATALANA

PARIS. Con buena animación el día 13 por la tarde tuvo lugar la fiesta familiar previamente anunciada. Actuó con mucho acierto el grupo escénico «Reflejos de España» de Dreux, tan simpático y voluntarioso como lo vimos este verano en Thiais. Un conjunto de esta formación desgranó hábilmente notas acordeonistas y los compañeros Barba y Tenas refinaron esa parte de concierto con sendos toques de guitarra.

En segunda parte los airoso y alisos reflejistas representaron la chispeante pieza «El sexo débil», muy conocida, pero de humor siempre fresco. Los cuatro artistas — ellos y ellas — fueron merecidamente aplaudidos por la concurrencia. Seguidamente la compañera Antonia recitó

perfectamente una poesía de las que entran en el género patético. Otra vez palmas justificadísimas. Habiendo gustado, y en plan de *clou* de la fiesta, otra vez aparecieron Tenas y Barba guitarra en ristre, para dar lugar a un lucimiento de jotas de diversos estilos que descubren en Tenas a un aragonesé extraordinario — como nosotros —, en estas tierras de Francia. Buen conocido nuestro, nuestras correrías se puntualizan en Toulouse y en la capital de Francia, sabemos de su pasión artística, en la cual aseguramos es incansable. Su voz, no truntonante, resulta bien educada y capaz para una variedad de géneros; y si esta vez ha realizado la jota, no implica que el tenor Tenas desdeñe mejicanerías, es-

pañolismos y otros canturricismos. Mi aplauso a Tenas (extensivo al amigo Barba) añadido al ferviente del público.

Fue notable la exhibición de pinturas realizadas por un compañero resido en un presidio de Franco. Una fue vendida, quedando cinco a disposición de los compañeros amantes de la solidaridad y del arte. El precio de las telas disponibles se cifra entre 100 y 70 francos nuevos. Los interesados deben dirigirse a la administración de este semanario para ser informados.

Ahora un ruego a la consabida «comisión organizadora»: ¿No podrían estas fiestas familiares y compañeriles ser cotizas? En ellas la gente aprende a conocerse y a estimarse con más profunidad de lo que permite la vida en una capital cuyo materalismo parece apagar la fuerza de los corazones. — F.

DISCOS

ANTES existía el espécimen de compañero que iba a Rusia y de regreso escribía un folleto. Ahora se está el amigo que va al exilio y escribe un libro, o libros. Yo, uno de tantos.

Que no ocurra que treinta autores nos disputemos quince lectores. Y que nos dé por escribir quince libros cada uno para nuestra familia respectiva.

Ya al amigo Arcos, poeta prosista, le salió, alternadamente, a cuatro libros y cuatro hijos, teniendo que parar en seco. Bien por los queridos cachorros; pero a los libros — buenos — debíamos prohibirlos.

Yo, triste recientemente, me comprendo convicto de desocoso. Y así la balanza de Criterio se descompasa: o elegio subido, o rebenitismo agudo.

Más, en Cataluña impera el silencio. Sólo tres amigos me escribieron unánimes: «Si, eso». Después, nada. O nadar en la incertidumbre, o nada entre dos platos, o libros.

No obstante, ami cosas circula silente, por miedo a la censura; ese miedo que efectiviza a la Censura... DISCOBOLO

«España Libre»

Documentos, discursos y escritos de Albert Camus sobre España.

El precio de esta obra de Camus es de 5 francos.

Pedidos a: Helenio Molina, 11, rue Jean Moulin, Paris (X^o) - C.C.P., Paris 23 167 66, y a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X^o), C.C.P., Paris 13 507 56.

Descuento habitual a Paqueteros y Correspondales.

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1967

En la segunda quincena de noviembre, se pondrá a la venta el Calendario de S.I.A. para 1967.

Contendrá, como cada año, una portada en tricomía y doce reproducciones de esculturas célebres. El texto ha sido encargado al compañero Vicente Artés, que, con el cuidado y la voluntad en el habituales, ha hecho una magnífica exposición relacionada con el trabajo humano y los descubrimientos de la ciencia.

Habrà a los doce hojas correspondientes a los 12 meses del año, con los datos facilitados por el Observatorio Meteorológico, concernientes a las diversas fases de la luna y demás datos interesantes contenidos asimismo en el Calendario de S.I.A. de 1966.

Su precio, pese al aumento constante que sufren todos los artículos, no variará: 3,50 F el ejemplar.

Pueden ya desde ahora las Secciones de S.I.A., amigos y simpatizantes formular sus pedidos a: Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, 31-Toulouse.

CÉNIT

Sumario del nº 172: Ramón Liarte: «Trayectoria y objetivos del movimiento obrero anarcosindicalista.»

J. Muñoz Congost: «Presencia de la C. N. T.»

«Alberto Camus y España» Jacinto Guerrero Lucas: «Sugerencia a Bertrand Russell.»

Eugen Relgis: «De mi calendario.» Floreal Ocaña: «La voluntad libertaria.»

Cosme Paules: «Armonías.» Marin: «El deporte como arte y desarrollo.»

Domènec de Bellmunt: «No lo olvidemos.» Vicente Artés: «Sociedad de Naciones.» «La vida y los libros.» H. Plaia: «Una exposición Shum.» 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.)

II

«La paz preocupa al pensamiento del mundo civilizado. Es la palabra repetida permanentemente en este instante. Quiéren la paz los estadistas, políticos, industriales, comerciantes, obreros, filósofos, sabios y los literatos. Nadie se atreve a atacarla; pero se teme a la guerra, y la sola idea de una conflagración iniqua y perturbadora a las poblaciones» (5). «Sólo un malentendido separa al mundo de la paz», dijeron los franceses. Y se perpetúa entre Francia y Alemania; este espíritu de guerra nace, fatalmente, del sentimiento de la injusticia, inseparable del instinto de revancha» (6). Con estas palabras comienza el «llamado a las conciencias», suscrito por más de un centenar de escritores franceses, entre los que se cuenta Georges Duhamel. Ministros, generales, ingenieros y profesores se han congregado aquí para expresar de algún modo el sentimiento dolorido de los pueblos europeos deshechos por la guerra. Entre las personalidades más conocidas figuran Romain Rolland, Henri Barbusse, Francis Delaisi, Han Ryner, Gérard de Lacaze-Duthiers, Jacques Dumesnil, Victor Marguerite, Augustin Hamon, Jules Romains, Maurice y Jean Rostand, Charles Seignobos y Severine.

Esta declaración, que acercaba a todas las mentalidades europeas a un movimiento de reconciliación, de recuperación de los eternos valores espirituales, se concretó en diversas instituciones afines tales como el Comité por la paz de la Sociedad de Amigos de Londres; el Servicio Internacional de la Sociedad de los Amigos, también con asiento en Londres; la Unión Internacional de los Pastores Antimilitaristas, de Ammerstol (Países Bajos); el Movimiento Internacional de Reconciliación, de Viena; la Guilda Internacional de los Cooperadores, de Londres; la Liga Internacional de Mujeres por la Paz, de Ginebra; la

Georges Duhamel entre las tormentas del siglo XX

OFICINA INTERNACIONAL ANTIMILITARISTA DE LA HAYA y la Internacional de Resistentes a la Guerra, de Enfield (Inglaterra). (7)

El conjunto humano de objetores de conciencia que se han coordinado a través del grupo «Cartés», de París y al que dio cuerpo el incansable batallador antimilitarista, Victor Marguerite, a través de su libro «La patria humana» (8), estaba animado por un solidario idealista de vastas proporciones. Actuaban allí dos generaciones de pensadores europeos y que luego se ramificaron con otros continentes. Con Georges Duhamel actuaron durante algunos años Romain Rolland y Eugén Relgis, último sostenedor del principio humanitarista, único que puede impedir futuros cataclismos. Intervinieron entre otros franceses, Georges Pioch, Madeleine Paz y se celebraron congresos internacionales, en los que, personalmente cuando no por escrito, participaron hombres de la talla del Mahatma Gandhi, Alberto Einstein, Rabindranath Tagore, lord Ponsonby, Bertrand Russell y muchos más. Alemania participó con el profesor Nicolai al frente, secundado por más de veinte pacifistas de su talla, entre los que se contaban Arnold y Stefan Zweig, poco después pulverizados por las hordas totalitarias que asolaron a Europa.

Duhamel estaba en esa corriente de ideas. Igualmente se encontraba envuelto Luc Durtain, que canalizaba aquel pensamiento en su libro «L'homme à l'homme». Es decir, los hombres de buena voluntad

POR CAMPIO CARPIO

que se habían juramentado en que «en caso de guerra, yo rehusaré todo servicio militar, directo o indirecto, y me esforzaré para persuadir a mis amigos de que también lo hagan, sin tener en cuenta las consecuencias que este conflicto origine». Porque «la guerra es un crimen contra la humanidad. Por esta razón nosotros estamos resueltos a no prestar ayuda a ninguna especie de guerra y a luchar por la abolición de todas sus causas.» Ni el cristianismo pudo ser más preciso y universal en estos predicados, barridos en parte por la fuerza y la impotencia para enfrentarla.

Alrededor de 1930, Georges Duhamel realizó un viaje a Rusia. Por aquel entonces, el paraíso del proletariado tenía algo por conocer. Eran doce años de revolución, donde aquella comunidad había tenido que luchar contra los agentes adversos en el orden político externo y en el económico en su medio interno. Del horizonte ruso trajo una apretada carpeta de impresiones desconcertantes, que dio a publicidad en su libro titulado «Viaje a Moscú». Aquel extremo del mundo, donde también había corrido tanta sangre, pese a su revolución triunfante, no había podido conseguir liberarse. Apenas pudo desprenderse del régimen zarista, donde la propiedad privada estaba en manos de príncipes y condes. La absorción totalitaria por parte de un Estado que somete a sus súbditos por la fuerza, no alcanzó a convertir la propiedad en bien útil y de uso común ni restituyó al individuo su

perfectamente una poesía de las que entran en el género patético. Otra vez palmas justificadísimas. Habiendo gustado, y en plan de *clou* de la fiesta, otra vez aparecieron Tenas y Barba guitarra en ristre, para dar lugar a un lucimiento de jotas de diversos estilos que descubren en Tenas a un aragonesé extraordinario — como nosotros —, en estas tierras de Francia. Buen conocido nuestro, nuestras correrías se puntualizan en Toulouse y en la capital de Francia, sabemos de su pasión artística, en la cual aseguramos es incansable. Su voz, no truntonante, resulta bien educada y capaz para una variedad de géneros; y si esta vez ha realizado la jota, no implica que el tenor Tenas desdeñe mejicanerías, es-

pco. Rusia temía al capitalismo, como si todos los ensayos practicados en todo el sistema soviético no fuesen una burda copia capitalista del siglo pasado. El régimen policiaico, de la propiedad, de las clases jerárquicas del carcelario, el pesado militarismo y la ciega reacción que se lanzaba sobre los pueblos doloridos, significaban que no habían logrado, sino un retroceso pronunciado en la evolución de las instituciones. Alemania, tambaleante, después de haber aplastado la república de Weimar, apenas si se quedaba con los pensadores refractarios, descontentos, que temían lo que para desgracia de todos sucedió poco después. Pero se abogaba por los Estados Unidos de Europa. Se mencionaba la irrenunciable conquista del espíritu. Se martillaba sobre el renunciamiento a la guerra, expresado en aquellos momentos como una esperanza, si bien lejana, no imposible. Luego, Duhamel efectuó un viaje a los Estados Unidos de Norteamérica. Era de conocer lo que ocurría del otro lado del Atlántico, que estaba en el telégrafo, en el teléfono, la luz eléctrica, los grandes trasatlánticos y en la aviación. A toda velocidad se movían allí ruedas e ideas, con un temor muy peligroso para la libertad como lo había demostrado el hecho de ser inclemente con los desdichados Sacco y Vanzetti. Sus compromisos con aquel gran país están registrados en su famoso libro «Escenas de la vida futura» (9), que constituye una confesión moral, apabullante de situaciones en torno a lo visto y observado y acreedor a las consideraciones del hecho, de la época, de la circunstancia y del avance del progreso mecánico puedan derivarse. Este libro, por su mordacidad, puede considerarse inocuo: apere-

nas la explosión entusiasta de un hombre que, salido de las trincheras donde combatieron hombres de distintas naciones, puede dar la nota altisonante de lo chabacano del remedo al vendedor callejero. Pero entrando en su contenido, expurgado de la cháchara banal que pudiera constituir lo novedoso del informe, estamos en presencia del prólogo a lo que vendría inmediatamente, sin detenimiento.

«Escenas de la vida futura» inicia el estudio de las manifestaciones totalitarias del trabajo en cadena, de la ausencia del hombre absorbido por el mecanismo de la máquina y la mecanización del trabajo estandarizado. Con sus colores rosados y miel de ser humano se agota contento y no puede admitirse que muera sino sonriendo, como en la televisión. Hasta los hombres que expiran en la silla eléctrica, en Sing Sing, están obligados a sonreír. El avance del maquinismo, del taylorismo, del trabajo en equipo, del amasijamiento del hombre sometido a la industria, le convierten en un elemento más.

Ambas crónicas de viajes, escritas en un estilo desértico, característica sobresaliente de Georges Duhamel, ofrecen la pauta de un observador poco común que necesita informarse para poder juzgar por lo menos, con criterio aristotélico. Duhamel ha querido presentar una pintura de aquel universo espiritual sobre brasa que se movía bajo sus pies. «Escenas de la vida futura» es un simple anticipo imaginativo. Ha volado raudamente apenas unos pocos años para quedar olvidado por falta de caudal inventivo. Otras construcciones menos espirituales, de contenido moral, han ocupado su puesto y sobresallieron en su minuto histórico, porque en la vida de la velocidad triunfa el que va delante.

Este libro de Duhamel, igual que todos los suyos anteriores y posteriores, no han podido expurgarse del clamor de los inválidos, del llanto de las ciudades arruinadas y de la penumbra que cubre el desastre. Lo demás puede considerarse como fantasa sociológica de un hombre ilustrado, con mayor o menor conciencia de perspectiva. Pero, en general, sujeto a sólidas cadenas de cuyo dolor surgía el grito proveniente del centro de la tierra, del más allá de la íntima fibra material, que llamaba a juicio. (Continuará)

(5) «La paz del mundo». — Norberto Piñero. — Jesús Menéndez, Editor. — 80 páginas. — Buenos Aires, 1932. (6) «La patrie humaine». — Victor Marguerite. — E. Flammarion, Editeur. — 290 páginas. — París, 1931.

(7) «War Resisters International». — Enfield, Middl. England. — War Resistance (Rapports 1963-66). (8) Victor Marguerite. — «La patrie humaine», «Non», «Les frontières du cœur». — Flammarion, Paris, 1931.

(9) Georges Duhamel. — «Escenas de la vida futura». — Ediciones literarias, 275 páginas, Madrid, 1930.

SINGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU, 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n.º 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



Amnistía, plebiscito y Sindicalismo humanista revolucionario

CARA al dolo, Franco nos amnistia nuevamente. No se fatiga de amnistiar ni de represaliar. En España se sacó, durante diez años por lo menos, fusilando a los que ahora (amnistia). Otras decenas de miles dejaron en los presidios rastros de salud preciosa que, en su precaria libertad después de quince o veinte años de encierro, les hizo mucha falta, tanta, que por tal carencia murieron. ¿A quién amnistia Franco con esa propaganda «caritativa» de ahora? A sí mismo, a sus miles de criminales que durante la guerra y después de ella mataron, torturaron y exiliaron con una impunidad y un regocijo puramente fascista.

Porque a los antifranquistas del exterior, esa falaz amnistia del dictador de España por la gracia de Hitler - Mussolini, ni siquiera nos roza y, por añadidura, la despreciamos. Estamos fuera de España consciente y voluntariamente; no nos reintegramos a nuestro lar para no abonar con nuestra presencia un estado de cosas que en Francia, Benelux, Italia y Alemania los aliados destruyeron a cañonazos y bombardeos. Contra la dictadura de Tojo, incluso fue arrojada la bomba atómica. Incomprensiblemente, los norteamericanos (atómicos) bombardean a Franco con dólares... Estamos, pues, los españoles, refugiados o no, en condiciones de amnistiar al Tío Sam y a su protegido Franco cuando lo consideremos pertinente. Por ahora no hay motivo.

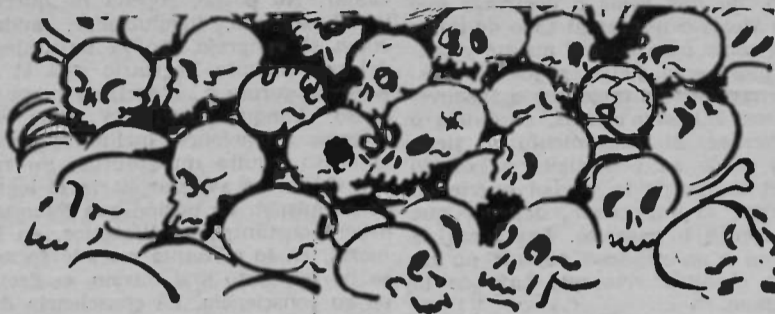
La escuela de la amnistia parece ser el referéndum, cuyas bases serán indiscutiblemente fijadas por el Consejo de Estado presidido por Franco. El pueblo no toma arte ni parte en el redactado a aprobar — únicamente —, siéndole reservado el papel de oveja. En tanto la fecha — de combina — del referéndum, se acerca, dos posiciones en el consejo representadas se libran a forcejeos. Son ellas la falangista integrista (institucionalista) y la izquierdista (moderada), previniéndose, no obstante, la adopción del último de ambos procedimientos para interesar a la opinión general, típicamente antifranquista, a que vote «por algo suyo».

«Concesión» prevista al populacho: De 450 miembros de las Cortes franquistas 150 serían elegidos por concurso directo (300 permanecerían «corporativos»); el consejo nacional del Movimiento ejercería las funciones de Senado; los sindicatos verticales no serían un interés férreo del Estado; se procedería a instituir presidente del consejo de ministros... escogido por el Caudillismo. Tal vez se añada a tanta conculista, la reducción anclidésica del amo absoluto de España: Franco pelado, sin bis ni tris.

Caso de no flotar la posición integrista de la Falange, el pueblo español debería votar eso que queda anotado.

Que los «observadores» extranjeros ensalzadores de las «generosidades» del Caudillismo recogan tales prebendas para que las introduzcan en sus pueblos, y que a los españoles no nos importen con sus majaderías.

La traición que a los cenetistas nos afecta ha encontrado un denominativo que le viene a cuento: «Sindicalismo humanista revolucionario». «Humanista, o humanista? Piensan, nuestros pésimos renegados, en el humanismo que sus colegas de la C. N. S. emplearon para con los 500.000 antifranquistas fusilados, o torturados, o presidiados desde 1936 a nuestros días? ¿Creen honesto y honorable entregarse con armas y bagajes al enemigo, concederle razón, considerarlo dialógicamente combatido? ¿Es que el fascismo español está más guapo, más atrayente, vestido con ropa arlequinada, díazos «democráticos»? ¿Es que dar razón al enemigo fascista no implica error de conducta en esos «evolucionistas» que en 1936 se le omisioner? ¿Por qué no haber tenido esa visión, esa prontitud de ahora, treinta



años atrás, para resultar consecuentes? Porque si alguien se mantiene en su puesto es el falangismo verticalizado, no esos pobres sujetos que un día se metieron a libertarios como podían meterse a monaguillos.

Sindicalismo humorista... Sería ocasión de reír por esa aparición si la tragedia de España, tras ser dura y desgarradora, no tuviera visos de inagotable, merced a Franco y a quienes le sirven de banco.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA FARSA DE LA U.N.E.S.C.O.

GENTES un tanto desocupadas, cuidadas de sus lucrativas enchufes o nada predispuestas a indagar el fondo, lo fundamental de los problemas de cada país, han celebrado el veinte aniversario de la U.N.E.S.C.O. Por descontento, ello ha dado motivo a conferencias, sesión extraordinaria del organismo en cuestión, y telegramas de circunstancias a la dirección o altos representantes de la entidad de referencia.

Como al crearse la U.N.E.S.C.O., de nuevo se ha prodigado toda una rimbombante fraseología en loor del progreso, de la felicidad de los pueblos, de su libertad. La consiguiente retahíla de virtudes cívicas que tan bien suenan en los discursos, o cuando van engarzados en letras de molde. Todo ello sería digno de estima, ofrería motivo de emulación, de no saberse la hipocresía, la «falsedad que contiene. ¿Cómo tomar en serio a unos señores que ensalzan las altas virtudes de la U.N.E.S.C.O. a sabiendas de que tienen como compañeros en la entidad a gentes que pretenden ser la representación de países donde se carece de las más elementales libertades cívicas?

No se trata de que nosotros tengamos una particular predisposición, ya sistemática, en atacar y repudiar todo aquello que no concuerde con nuestra visión idealista. Es la comprobación objetiva de los hechos, por encima de apreciaciones ideológicas, lo que nos hace deducir la idea de que la organización citada resulta una verdadera farsa.

Tenemos el caso concreto de España, admitida en el seno de la U.N.E.S.C.O., a sabiendas de que, en todos conceptos, su régimen representaba y representa la antítesis de lo que se dice defender en el organismo en cuestión. ¿Ah, pero había razones de orden político que aconsejaban hacer la vista gorda? Ante semejante desvergüenza, por dignidad, hubo unos pocos miembros de tal organismo que presentaron su dimisión.

Veinte años de existencia de la U.N.E.S.C.O., al parecer, cien jefes de Estado han enviado mensajes de felicitación al mismo Franco, en nombre del pueblo español, ha enviado el suyo, que termina así: «... los mejores y más fervientes votos para el éxito venidero de «eta alta y transcendental misión de difundir la ciencia, la educación y la cultura, para el logro de la justicia, la libertad y la paz.» No pocos delegados sonreían irónicos al oír las frases citadas. No pocos también, ante la acusación de la propia conciencia, debieron bajar la cabeza, avergonzados de ser cómplices de una burda trapacería.

NUESTRA ENCICLOPEDIA Y SUS LECTORES

Como que no es cosa de chicha y nabo; dado que se trata de un proyecto de verdadera importancia, ello justifica sobradamente el que se haga referencia al mismo, reiterando apreciaciones, siempre con miras a darle el debido realce, el más plausible acierto en difusión, capacitación y proselitismo.

En notas de prensa, en circulares, se ha hecho referencia a la importante empresa de traducir y poner al día la «Enciclopedia Anarquista», que en lengua francesa, coordinó y cuidó que en lengua española, coordinó y cuidó que el compañero Sebastián Faure. Es de esperar que los compañeros que han asumido la responsabilidad de una tal tarea, habiendo medido previamente su importancia, procurarán poner el máximo empeño en la realización de la obra, sorteando todas las dificultades; requiriendo la ayuda y

las aportaciones que precisen, dirigiéndose a cuantos vean con buenos ojos el proyecto.

Se ha dicho que procurarse hacer una nueva edición en francés de la «Enciclopedia Anarquista». Sería de importancia hacerlo, ahora que hemos podido comprobar como, ante las veleidades del marxismo, diversos autores y editoriales, dando de lado el necio prejuicio de que anarquismo es equivalente a desorden, a desbarajuste, a tremebundas hecatombas a base de bombas y dinamita, han editado fascículos y libros en donde las ideas anarquistas ocupan el lugar que les corresponde, dentro del conjunto de modalidades de tipo sociológico. Haría ahora un papel excelente en Francia la nueva edición modernizada de la obra de referencia. ¿Saben algo de ello nuestros compañeros franceses? ¿Serían susceptibles de arrimar el hombro en la tarea? He ahí algo que convendría saber.

Volviendo a la «edición en español de la obra mencionada, convendría tener en cuenta el hacer lo pertinente para conseguir lectores al margen de aquellos afectando a nuestro ambiente. Hay en España, que esperamos no tardará en recordar sus libertades cívicas, así como en los países iberoamericanos, una juventud inquieta y estudiosa, sin apolitamiento de ideas hechas. A buena parte de esta juventud inteligente, la «Enciclopedia Anarquista» les abriría horizontes nuevos. Al conocer la importancia del anarquismo, su incuestionable valor sociológico, no hay por que dudar de que bastantes serían aquellos que asimilarían el ideal. Habría *savia nueva*; se contaría con elementos preparados y en disposición de actuar en pro de las ideas.

La forma de decir las cosas tiene tanto valor como lo que se dice. A posibles lectores, al margen de nuestro ambiente, convendría darles a conocer de un modo apropiado lo que la «Enciclopedia Anarquista» representa. Hoy día las casas editoriales que buscan dar a conocer sus publicaciones, no se limitan solamente a los prospectos explicativos, acompañando fragmentos de aquello que desean llamar la atención de posibles lectores. Claro que nuestras condiciones económicas son harto modestas y no podemos usar el lujo de propaganda que lleva por delante, pongamos por caso, la Editorial Larousse, de París. Pero algo puede realizarse en pos de hacer atrayente lo que es de una incuestionable importancia.

Importa buscar lectores para nuestra enciclopedia. Lectores que asimismo bien, Lectores que representen como una aportación de sangre nueva al corazón del ideal.

LOS HUMANISTAS DE FLORENCIA

Se ha dicho que lo que representó Atenas en el período de mayor esplendor de la Grecia antigua, lo fue Florencia en el Renacimiento. Artistas y pensadores de relieve en Europa dejaron en Florencia huella de su valía. Pasará algún tiempo aún antes que podamos saber a ciencia cierta el tremendo descalabro ocasionado por las aguas en la que venía siendo bella ciudad, emporio de arte; poseedora de verdaderos tesoros bibliográficos.

Periodistas, cineastas, han visitado concurridos la ciudad, mancillada por el barro y los escorbos. Han referido los daños más ostensibles que motivan sentidas lamentaciones. Palacios, iglesias, mansiones señoriales, museos, casas de artífices y libreros, han experimentado los efectos de la devastadora inundación.

De los visitantes, algunos nos han ofrecido toda suerte de detalles al

* chispas *

Compañero intransigente, ya no te queda ni diente.
Antes rotas hierro, y ahora masticas puero.

Antaño foguero y ahora bombero.
¡Lo que era, ese «bombró» sin manguero!

«¡La sociedad al abismo!» Lerroux habló lo mismo.

Ante ese ex anarquista Maciá quedaba extremista.

Ara que beu a gallet, vol la caseta i l'hortet.

Pero fue cosa imprevisita verlo así, verticalista.

Furia roja, faz calmada, columpio, y luego nada.

Porque si Furio se agacha, el mundo sigue su marcha.

CHISPERO

CRETINISMO PROFESIONAL

POCAS precisiones se han dado en cuanto a la simulada amnistia anunciada por los medios franquistas. Se deduce que el «perdón» alcanza en exclusividad a los actuantes en el periodo 36-39. Todo ello que después del 39 ha insistido en el combate, no importa por que procedimiento, se halla al margen y continuará con la espada de Damocles pendiente de un hilo, sobre su cabeza.

Ahora bien. Suponiendo que los «activos» del 36 al 39 se hubiesen limitado a gozar de plácido reposo en el exilio, el balance de «perdonados» resultaría exiguo. En el exilio o en el propio interior de España podría calcularse que un 40 % frisa la sesentena como base. La mayoría la supera. ¿A quienes alcanzaría la amnistia, aun en el supuesto caso de que concediéramos, los refugiados, autoridad moral a Franco? ¿Quién puede amnistiar a quién...?

El habilidoso raposo ferrolano sabe ya de antemano que la decisión comunicada a los 4 vientos no podría hacerle gran mella aun en el caso de que el anuncio fuese sincero. En cambio, los medios gubernamentales europeos lanzaron un suspiro de satisfacción. Al fin podrán reunirse con el Caudillo en la misma mesa. España podrá ingresar «dignamente» en el Mercado Común...

Podrá por otra parte contribuir «democráticamente» a que el fascismo progrese en Italia (tal como está ocurriendo abiertamente) y a que los discípulos de Hitler dominen Alemania.

Entretanto podrá apoyar de una manera directa a quienes hasta ahora le sirvieron de «espaldas»: los comunistas. Por el momento se hallan ya «democráticamente» introducidos en los sindicatos oficiales, dispuestos a poner en práctica la pregonada reconciliación nacional. Así lo deja prever «Liberté», diario del Partido Comunista francés del Norte de Francia. (Fecha 13 de noviembre, página 2.)

Se dice en «Liberté» que Franco decidió acordar una amnistia «total y general» por los «delitos» de la guerra civil 1936-39 y que además quedó aprobada la supresión de los tribunales de excepción, y agrega más adelante: «Ni que decir tiene que estas medidas gubernamentales de amnistia son el fruto de un largo combate por la libertad de los democratas españoles, sostenido por un potente movimiento de solidaridad guiado por el Partido Comunista Español. A propósito de ello no se puede olvidar que el Partido Comunista de España fue el primero que lanzó un llamado a la reconciliación nacional que se sitúa a la base de su programa y de sus actos.»

He aquí los dos prototipos de cretinismo profesional que constituye el fondo moral de todos los aspirantes al Poder: Franco y los Comunistas. El primero mantiene los órganos judiciales de excepción y los segundos no lo ignoran.

LOS PROVOS CONTRA FRANCO

La gran Prensa «deformativa» trata de ridiculizar el reciente Congreso Internacional de los «Provos» que se desarrolló en el castillo de Borgharen (Holanda). No obstante y en la espera de noticias más amplias, hemos podido recoger algunos detalles de interés. Como todo movimiento naciente militan en su seno varias tendencias aun no bien definidas. Es probable que surjan diversas tendencias y que el movimiento inicial se concrete en sectores representativos de opiniones contradictorias. La juventud busca su camino rompiendo con fórmulas que considere caducas. Ni más ni menos que los jóvenes que ayer fuimos...

No debemos asombrarnos que la juventud actual aporte características que nos fueron desconocidas. Barrera con ciertos mitos y creará otros. El hombre ha de crear en algo que fundamente su vida.

El reciente encuentro de los «Provos» analiza la evolución de la sociedad en el contexto de la era electrónica. La cibernética se halla en trance de realizar una revolución más honda que la revolución industrial del siglo pasado. Los jóvenes aportan sus exigencias en espera de contribuir con sus propias conclusiones. Entretanto atacan el pasado con la violencia de los años mozos.

Y atacan a Franco. Y reclaman la libertad de los 5 «Provos» recientemente detenidos. Los 5 «Provos» de Madrid. Los cinco militantes juveniles para quienes — a pesar de la pregonada y fementida amnistia — aun existirán los tribunales de excepción. Se sabe ya que se encargará de ellos un tribunal militar.

La savia nueva, la destinada a renovar el mundo, denuncia el cretinismo franquista y comunista. No reproducimos los 7 puntos que da la prensa en la espera de informaciones fidedignas.

CELESTINO FREINET Y LA ESCUELA MODERNA

Para los españoles impregnados por las corrientes pedagógicas innovadoras Francisco Ferrer simboliza

al fundador de la Escuela Moderna. Sus métodos contienen originalidad evidente que le distancian de antecesores tan ilustres como Juan Jacobo Rousseau y Juan Henri Pestalozzi.

José María Guyau, Decroly, Eslander, la Montessori, van sumándose a la pléyade de pedagogos ilustres y de filósofos (como el citado Guyau) que dedicaron buena parte de su obra al estudio de métodos educacionales.

De época más reciente que los citados se contó — en Francia — con el aporte de Celestino Freinet. Su muerte, acaecida en el ppd. mes de octubre, dio lugar a comentarios que, todo y siendo encomiables, ponían en tela de juicio su carrera de maestro y sus prácticas pedagógicas.

La psicología experimental se inclina a menudo hacia el estudio de las causas a menudo oscuras que determinaron la vocación de ciertos hombres célebres, escritores, artistas, hombres de ciencia. En Celestino Freinet medió un accidente. Soldado en la guerra del 14-18, le tocó sufrir las consecuencias de los gases, el arma serciosa y terrible de la época. A partir de entonces le fue difícil expresarse de manera audible. Para un maestro de escuela era por lo menos tan grave como para un orador o un cantor. La comunicación con los alumnos resultaba para Freinet poco menos que impracticable. Tragedia tremenda para quien se comprendía dominado por la vocación pedagógica.

En 1920 Freinet es designado maestro en Bar-sur-Loup. Al no poder comunicarse normalmente con sus alumnos se le ocurre crear una técnica en cierto modo utilizada por otros precursores. Se trata de descubrir en el alumno el punto personal de vital interés. Percibirlo y desarrollarlo ha de ser la misión del educador a medida que se despierta la inclinación o la vocación del alumno. En lugar de enseñar, el maestro pregunta, se informa, coloca al niño frente a las realidades simples de la vida y de la naturaleza. El sol, la lluvia, la tierra, las plantas, los animales, el hombre, los objetos útiles del procaico curso de la vida, constituyen extraordinarios centros de interés para el niño cuando se siente en posibilidad de manipular, de utilizar, de dirigir la materia. De descubrir los misterios de los seres y de las cosas. De sentirse, en cierto modo, creador.

Indudablemente, las prácticas convencionales de la disciplina escolar, de los programas, de todo lo que constituye el engranaje educacional conocido, quedaban prospectos, negligidos, prácticamente olvidados por el maestro y por los alumnos. Resultado. Los padres de los alumnos, atrabiliarios e incomprensivos, protestaron. El maestro quedó destituido por oposición de las autoridades locales, de los políticos locales, de la inspección docente. Se le trasladó a Saint-Paul, donde tropezó con la misma oposición. La situación llegó a tal extremo que Freinet decidió renunciar al puesto oficial.

¿Abandonar su vocación? De ninguna manera. Se estableció por su cuenta. Fundó lo que llamó «La Escuela Moderna». Conocía el precedente de Francisco Ferrer? Probablemente. Solo, enfrentado a una hostilidad creciente, Freinet inició una extraordinaria carrera que en la región adquirió un carácter legendario y de epopéya. El lector, a quien suponemos dotado de un espíritu elevado y de un interés acentuado por esta suerte de problemas, habrá tenido ocasión de ver hace ya unos años, una película titulada «L'école buissonnière» en la que el conocido artista Bernardo Blier asume el papel del protagonista. Se trata de una película anecdótica que relata los inicios difíciles del ensayo de Celestino Freinet. Verdadero combate que gana a fuerza de voluntad.

Se ve en la película como el maestro de pueblo lleva a sus alumnos al borde de un arroyo. Lección de cosas y de hechos en armonía fraterna, alternada con juegos «prácticos» en los que el alumno se familiariza con problemas de ciencias naturales y de física. Entre otras cosas construyen los alumnos una pila eléctrica y realizan experiencias con utilización de la electricidad por ellos mismos creada.

Otras secuencias de la película muestran las lecciones en la clase, en el empleo de la famosa «invención» de Freinet: la imprenta como método de creación educativa y artística. Los alumnos escriben, componen e imprimen el periódico de la clase. Artículos sobre temas de la práctica educativa, versos, pequeñas encuestas. Ilustraciones con dibujos propios, lo que comporta la realización de los clichés. Composición de caja e impresión por minerva a pedal.

La película presenta sin remilgos los momentos amargos del ensayo. Los hombres «de pro» de la población se presentan para conminar al maestro al abandono de su obra. La negativa de éste y más tarde el ataque en regla y a pedrada limpia (parece ser que la realidad fue aun más violenta) con rotura de cristales; sabotaje de materiales, destrucción de trabajos realizados, etc. Persecución que afrontó el maestro con retenida energía. Todo se halla registrado en la crónica local.

(Pasa a la página 2.)

Perfiles. DESERCIÓN CAMPESINA

por J. HIRALDO

CADA vez que se nos da ocasión de salir a pasar un día al aire libre, ante la exuberancia de la naturaleza, ante la belleza del paisaje, pensamos en la miseria profunda que arrastran los parias irredentos de la tierra.

Evidentemente, es algo triste consumir sus fuerzas y sus días roturando la tierra, arrancando el tesoro de su fecundidad, para al final de la jornada estar pagado con un misero salario que no alcanza a cubrir las necesidades más perentorias del que todo lo produce. Y aun toma el aspecto más lugubre la vida del campesino, cuando falta — cosa corriente en España — el reducido jornal.

Las riquezas que cubren el suelo, las cosechas que tanto sudor han costado, las frutas, los animales que se gordan en las praderas, los tractores que rompen el silencio de la campiña, los rebaños que pueblan los bosques y dehesas, todo eso que representa el sustento del país, es la propiedad de unos cuantos afortunados. Mientras que la inmensa mayoría de trabajadores continúa hambrienta y esclava, tirando de la pesada carreta de la vida. Viendo en toda esa riqueza acumulada, no ya el fruto de su trabajo, sino la fuerza de los poderosos, de los explotadores, y los instrumentos de la esclavitud.

Por regla general, los terratenientes, los grandes hacendados, no aman el campo, ni la belleza que ofrece la naturaleza, ni los animales que se convierten en billetes de banco para su uso personal, para satisfacer sus deseos y caprichos.

Cuando salen al campo, no lo hacen atraídos por el espectáculo imponente que puede gozarse, sino por hacer algún ejercicio montando a caballo o cazando, abrir el apetito y volverse luego a la ciudad a derrochar el fruto del trabajo de los que despiadadamente explota.

Por el contrario, el hombre de trabajo, el que sufre y pena, agobiado por muchas necesidades insatisfechas, sin poder confiar en un futuro que asegura su existencia y la de sus hijos, está incapacitado para que su espíritu goce de la variedad de matices que brinda el campo, ni del encanto de la vida rústica, cantado por algunos poetas y literatos.

Y, no obstante, el campesino le toma cariño a todo cuanto le rodea. Ama los árboles, los sembradíos, los prados, los animales. Pero todo ello para él no puede representar otra cosa que dinero que ingresa en las arcas de los poderosos, dejándole sólo una ínfima parte, insuficiente para poder vivir.

Y, cada año se ha de incrementar más el capital para satisfacer a los amos de la tierra y pagar el derecho a vivir pacientemente, miserablemente. Así mientras el cuerpo se pueda sostener de pie, hasta exhalar el último suspiro.

En tan triste panorama se suceden unas generaciones a otras. Sin más perspectiva que trabajar, sufrir la miseria y el pauperismo impuesto.

De ahí la deserción campesina. Esa continua emigración que sale de los pueblos campesinos hacia todos los lugares, sin rumbo fijo. Para situarse

allí donde pueda mejorar un poco su forma de vida, aunque sea trabajando día y noche. Los que no pueden salir a los países extranjeros, se quedan en las ciudades industriales, donde se les ofrece algún medio para ganar el diario sustento.

No es sólo de ahora que esto ocurre, al menos en la península Ibérica. Sino en todas las épocas. Lo que pasa es que en la actualidad se acentúa más, debido al aumento demográfico, al empleo de la maquinaria agrícola que desplaza a los hombres, y, sobre todo al régimen tiránico que sufren los dos países que forman la península de referencia.

Antes desertaban del campo los hombres de espíritu decidido e inquieto los aventureros que no querían sujetarse a pasar la vida rodeados del eterno drama en que se desarrolla la vida del campo. Ahora, por los motivos que ligeramente hemos esbozado, la emigración se hace masiva, escandalosa.

Francisco Candel, joven escritor, hecho en el régimen franquista, hijo también de campesinos emigrados a Barcelona, dice en su obra «Los otros catalanes» que «pechos enteros del Sur han venido a Barcelona con su alcaide a la cabeza y copia del Registro inclusive para facilitar todos los avances y certificados que hicieran falta. Por lo menos — dice — se han podido constatar dos de estos casos.» También confirma Candel, en la

obra citada, que algunas familias de un pueblo de la provincia de Sevilla, han emigrado, haciendo el largo camino a pie, con algún hatillo a cuestas, hasta llegar a Barcelona.

La penuria, el hambre, la tragedia del campesinado español es cosa sabida por todo el mundo, por más que el fascismo trate, no ya de evitarla, sino de ocultarla, realta a la vista. Sus huellas profundas están marcadas en el rostro y en el cuerpo de todos los desheredados de la fortuna.

Niños descalzos, sin pan ni escuela, hambres harapientos. Mujeres demacradas, envejecidas por la dura vida que han de soportar. Viejos tristes y aburridos, consumiéndose lentamente hasta que la muerte los libera de tan inhumana existencia y les da el descanso eterno. El pueblo entero está abandonado a las fuerzas ciegas de su triste destino.

Juan Goytisolo, en su obra «Tierra de Nijar» describe un cuadro patético real del estado de indigencia terrible que domina en los pueblos campesinos de la provincia de Almería.

Desgraciadamente, no es sólo en Andalucía donde existe tan espantosa miseria. España entera sufre tan tremenda calamidad.

Lo confirma el compañero Fontaura en su crónica semanal de LE COM.

(Pasa a la página 2.)

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Châtigny-le-Roi (Val-de-Marne)

G. C. — ¿Por qué quieres libertad estando amnistiado?

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

1^{er} DECEMBRE 1966
NUMERO 430
0,50 F. LE NUMERO
38^e ANNEE

COLLECTIVISME

TRIBUNE LIBRE

CAPITALISME ET DEMOCRATIE

POUR tous ceux d'entre nous qui avons un critère assez rationnel sur le collectivisme et encore plus pour nos camarades espagnols qui ont vécu en 1936 cette forme exemplaire d'organisation, l'annonce d'une politique précollectiviste du général de Gaulle ne peut manquer de nous surprendre. C'est pourtant ce qui est inscrit noir sur blanc sur une feuille de chou paysanne imprimée à Lyon et dirigée par un certain A. L. Croset.

Mais lisez vous-mêmes : « Participant activement aux études et aux travaux de l'opposition à la politique précollectiviste de M. de Gaulle... »

Assurément s'agit-il d'un triple ignorant ou d'un être de mauvaise foi, et le plus triste de l'histoire c'est qu'on rencontre trop souvent des individus de cette espèce dans les milieux agricoles. Or, nous considérons que l'agriculture présente un terrain d'essai idéal et extrêmement simplifié pour la pratique du véritable collectivisme.

Sans connaître le sieur Croset, nous pourrions affirmer qu'il ne doit pas avoir souvent souillé ses souliers dans la glèbe de nos campagnes; en d'autres termes, il appartient à cette classe de gens, hobereaux et autres parasites de la terre qui voudraient bien revenir à une bonne féodalité qui leur accorderait tous les droits des seigneurs.

Bien entendu, ils ne sont pas légitimés et par conséquent faciles à neutraliser dans leur action néfaste, mais il faut, pour cela, établir un front commun de tous les travailleurs agricoles sur des bases très précises.

Mais revenons au collectivisme et comparons deux exemples :
1) Voici les statuts qui réglementaient la collectivité dans le hameau d'Orriols, en Espagne, en 1937 :

a) La collectivité fait disparaître toute différence économique engendrée par l'inégalité des conditions. La collectivité est donc une grande famille productrice dans laquelle une mutuelle autonome de chaque famille est respectée en ce qui concerne la consommation.

b) Les problèmes qui se présentent au sein de la collectivité doivent trouver une solution par la libre discussion, et les accords acceptés à la majorité devront être mis en application avec un maximum de discipline par tous les sociétaires.

c) Tous devront conjuguer leurs efforts pour assurer le bien-être économique et social de la collectivité avec, comme devise : « Un pour tous et tous pour un... »

d) La collectivité doit s'efforcer par tous les moyens de maintenir des relations de solidarité morale et économique avec tous les travailleurs du monde, sans distinction de race ni de couleur.

e) Les portes de la collectivité

resteront toujours ouvertes à tout citoyen qui, convaincu des avantages que présente la collectivité, désire s'incorporer dans cette grande famille.

2) Voyons maintenant ce qu'il est dit de la politique précollectiviste actuelle par cette opposition :

« ...on a parlé, on a fait de la concentration, apportant ainsi de l'eau au moulin du collectivisme... »

...et puis il y a le retour du bâton. On voit des dirigeants professionnels, après avoir voté le plan et la concentration, s'en être fait les chantres et les paladins, s'inquiéter à présent du chômage des cadres que la concentration provoque rapidement.

Nous vous le disions au début de cet article. Pour créer une telle confusion sur le collectivisme, pour imaginer que la concentration était actuelle est un prélude au collectivisme, il faut être totalement dénué de bon sens ou être de mauvais foi.

En réalité c'est la mauvaise foi qui prédomine et on cherche plus à présenter le collectivisme comme un épouvantail qu'à étudier les possibilités qu'il pourrait offrir à l'humanité en ce moment de déséquilibre général entre les moyens de production et les structures caduques de la distribution. C'est que les hobereaux de nos

campagnes savent bien que le collectivisme paysan annulerait tous leurs privilèges; mais qu'ils se rassurent quant à la menace de chômage; un collectivisme bien compris et bien appliqué prévoit du travail pour tout le monde, même pour les cadres, et encore plus pour les parasites de la société capitaliste.

Cela vous effraie, messieurs les bourgeois ?... Probablement, et c'est la raison pour laquelle vous faites appel à la clémence du chef de l'Etat afin d'obtenir l'annulation de la procédure qui maintient Bidault et Soustelle en exil.

Vous demandez la liberté de Challe, Salan et Jouhaux parce que vous savez qu'ils ne tarderaient pas, eux, de supprimer toute liberté en France, y compris celle de dire ce qu'est le véritable collectivisme; mais les travailleurs, le peuple français, n'est pas décidé à se laisser entraîner dans une nouvelle ère noire comme en 40. S'il y était contraint, redoutez-en les conséquences.

LA 'GRANDE' PRESSE

Il y a du sang et des cuisses à la une. Ce journal a donc un gros tirage. Le petit bourgeois, le dactylo, l'ouvrier l'achètent régulièrement, et bien d'autres gens aussi. Le gangster et la pin-up, cela secoue les tripes ! Ils taquent le cochon que sommelie en tout individu, stimulent les bas instincts.

Il y a du viol et des fesses à la une. Elle relate de scènes d'orgie et d'amour vache. Le rentier, la demoiselle de magasin, le fonctionnaire s'en repaissent, et bien d'autres gens aussi. Le mariou et la gonzesse, cela ranime les faibles ! Ils excitent le sadisme qui se cache en tout être, font naître de vils appétits.

Il y a de l'or et des princesses à la une. Elle évoque richesses et liaisons des grands. Le châtelain, la vieille fille, le paysan y trouvent plaisir, et bien d'autres gens aussi. Le portefeuille et la Cour, cela passionne les foules ! Ils attendent l'envie qui veille en tout homme, provoquent de sales desirs.

Il y a de la politique et des généraux à la une. Elle narre des rencontres imprévues et d'abominables tueries. Le curé, la concierge, le militaire s'en mordent la langue, et bien d'autres gens aussi. Le patriotisme et la guerre, cela transporte les masses ! Ils exaltent le chauvinisme qui demeure en tout citoyen, engendrent de cruels desirs.

Cela sent mauvais, très mauvais. Cela pue... mais rapporte.

Jean Souvenance

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2^{ème} U. R.

Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2^{ème} U. R.

Face à l'Etat et au néo-syndicalisme

MONSIEUR Debré a déclaré, il y a quelque temps, qu'il se félicitait de l'attitude plus compréhensive des cadres syndicaux des grandes centrales syndicales vis-à-vis des organismes de l'Etat pour l'association capital-travail. Par contre, il a affirmé « déplorable » que les masses ouvrières ne partagent pas encore les bonnes intentions de leurs chefs probablement éclairés.

Cela signifie : — Que Mrs Frachon, Descamps, Bergeron, malgré leurs glissements, ne sont pas absolument opposés à l'association capital-travail, qu'ils ne peuvent qu'en réprouver certaines modalités. Leur opposition au gouvernement est d'ordre politique, et, que leurs amis soient demain au pouvoir, ils en deviendront les serviteurs fidèles.

Quant à Frachon, ce n'est point l'abolition du salariat qu'il veut, mais l'Etat-patron comme dans les « démocraties populaires ».

La brillante destinée de ces glorieuses organisations est donc de devenir des organismes purement verticaux comme les syndicats franquistes ou ceux des pays bolchevistes.

Voilà qui ne fait qu'ajouter à la démonstration que l'unité entre états-majors syndicaux, du genre de celle C. G. T. et C. F. D. T., ne peut être que contre-révolutionnaire.

Si la base pourrait à l'occasion imposer à ses seigneurs des prises de position radicales, contraintes et forcées qu'ils seraient, un changement de ligne de conduite générale est impossible, ils sont pris tout entiers dans l'engrenage de la compromission.

Leur mission de responsables de la « soupape de sécurité » s'affirme toujours davantage.

Quant à l'attachement de la C. G. T. à son passé de « gloire », on la trouve que dans quelques psaumes et légendes épiques qu'elle destine aux petits enfants des martyrs de Bourmes ou les « croisés » d'Almiens : le peuple a besoin de mythes et de héros, et, là aussi, comme le disait Bakounine, « le ciel s'est enrichi des dépouilles de la terre ».

Donc, plus que jamais il appartient à la classe ouvrière de régler ses comptes elle-même, par et pour elle-même. Mais comment le peut-elle, tant que, même désillusionnée, elle prête l'oreille à ses « guides » traditionnels dont la trahison ne provoque pas un raidissement mais un avachissement blasé ?

Et que peut-elle faire d'autre, tant que toutes ses actions restent vœues par des éléments « actifs » pour lesquels la prostitution aux exploités n'est plus passagère et temporaire, mais permanente, constituant un de leurs caractères spécifiques ? On dit qu'actuellement « on n'y croit plus ». Comment pourrait-il en être autrement, tant qu'on ne vous présente que des mythes entourés de légendes, dont la réalisation devient toujours plus hautement improbable, vu qu'on ne les rattache plus à aucune action concrète découlant de l'étude objective d'une situation ?

LES COMITES DE COORDINATION ANARCHO SYNDICALISTE ET ANARCHISTE DE L'OUEST

La Lettre syndicaliste révolutionnaire de l'Ouest paraîtra en janvier 1967 (elle devait paraître en automne 1966). Du fait de la création des comités de coordination, la commission de rédaction a préféré attendre les diverses informations et suggestions des régions du Val-de-Loire, de la Normandie, de la Bretagne et de la Vendée.

La Lettre doit être l'œuvre de tous les camarades de l'Ouest; chaque copain, chaque ami qui partage notre idéal a le devoir d'apporter ses informations et ses suggestions.

Nous insistons pour bien indiquer que nous nous réclamons de la C. N. T. F. (A. I. T.), de l'A. O. A. et des diverses organisations antifascistes.

Rédaction : Yves Biget, à Vertou-44, L. A.; trésorier : Alexandre, 13, cité des Capucins, Angers-49; administration : André Senéz, 72-La Chapelle-Gauguin.

Quant à Frachon, ce n'est point l'abolition du salariat qu'il veut, mais l'Etat-patron comme dans les « démocraties populaires ».

La brillante destinée de ces glorieuses organisations est donc de devenir des organismes purement verticaux comme les syndicats franquistes ou ceux des pays bolchevistes.

Voilà qui ne fait qu'ajouter à la démonstration que l'unité entre états-majors syndicaux, du genre de celle C. G. T. et C. F. D. T., ne peut être que contre-révolutionnaire.

Si la base pourrait à l'occasion imposer à ses seigneurs des prises de position radicales, contraintes et forcées qu'ils seraient, un changement de ligne de conduite générale est impossible, ils sont pris tout entiers dans l'engrenage de la compromission.

Leur mission de responsables de la « soupape de sécurité » s'affirme toujours davantage.

Quant à l'attachement de la C. G. T. à son passé de « gloire », on la trouve que dans quelques psaumes et légendes épiques qu'elle destine aux petits enfants des martyrs de Bourmes ou les « croisés » d'Almiens : le peuple a besoin de mythes et de héros, et, là aussi, comme le disait Bakounine, « le ciel s'est enrichi des dépouilles de la terre ».

Donc, plus que jamais il appartient à la classe ouvrière de régler ses comptes elle-même, par et pour elle-même. Mais comment le peut-elle, tant que, même désillusionnée, elle prête l'oreille à ses « guides » traditionnels dont la trahison ne provoque pas un raidissement mais un avachissement blasé ?

Et que peut-elle faire d'autre, tant que toutes ses actions restent vœues par des éléments « actifs » pour lesquels la prostitution aux exploités n'est plus passagère et temporaire, mais permanente, constituant un de leurs caractères spécifiques ? On dit qu'actuellement « on n'y croit plus ». Comment pourrait-il en être autrement, tant qu'on ne vous présente que des mythes entourés de légendes, dont la réalisation devient toujours plus hautement improbable, vu qu'on ne les rattache plus à aucune action concrète découlant de l'étude objective d'une situation ?

Notre tâche réside justement dans l'analyse des réalités à la lumière de nos théories, analyse d'où doit sortir une prise de position justifiée et claire, suivie d'une possibilité d'action. La C.N.T. est dépositaire du syndicalisme vrai, qui doit toujours plonger ses racines dans ses origines et dans le milieu actuel, et ne doit pas être un fossile précieusement conservé dans une ampoule par les prêtres d'une centrale théorique modèle, mais une théorie vivante et vivifiante. Et la C.N.T. doit être vivante comme ses théories, largement ouverte sur les péripéties de l'actualité, largement accessible aux travailleurs, pleine de possibilités d'action et de réalisation.

Par son caractère socialiste libertaire notre centrale dépasse définitivement celles qui préchent le syndicalisme d'intérêt général qui arrive aujourd'hui vers le stade suprême de sa décomposition. Si ses effectifs sont maigres, elle est le porte-parole des intérêts des exploités.

Mais un seul danger guette la

C.N.T. : l'expectative et le sommeil. Dès maintenant chaque militant, chaque syndicat, U. L., U. R., Fédération doit se préparer à l'action et passer à l'étude de la situation actuelle, préparer des propositions, envisager les moyens, de façon à ce que le congrès 1967 ne soit pas formel, mais permette l'élaboration d'une ligne précise, pour que l'action commence, au moins en certains endroits, se cristalliser autour de nos idées, pour que nous sortions de notre isolement et que nous nous lions davantage aux masses, car la C.N.T. n'existe que pour la classe ouvrière, et n'agira et ne réalisera quoi que ce soit que par elle; nous ne sommes pas une faction que les autres tolèrent dans les alèzes du pouvoir.

C'est dans les ateliers et les usines que devra, par notre action, notre propagande, se reformer le fer de lance du combat prolétarien, et alors, nous reprendrons notre marche en avant.

Mais pour que les ouvriers sachent qu'ils ont cet outil, la C.N.T. à leur disposition, une campagne de propagande saine, honnête et réaliste est indispensable. Il faut aussi nous attacher à cela. Mais dès à présent la C.N.T. existe, c'est déjà beaucoup; et le premier succès sera lorsque tout le monde, que l'on s'en félicite ou qu'on le déplore, s'en sera aperçu, connaîtra la centrale libertaire, aura conscience de son existence.

DANIEL FLORAC

Les vraies raisons de l'intolérance

Les racines de l'intolérance sont profondes et tenaces. Nos cléricaux actuels n'ont plus la possibilité de contraindre et de persécuter, comme ils l'ont fait autrefois, tantôt directement, tantôt en utilisant le pouvoir de répression des gouvernements.

Ils admettent, en théorie, la liberté pour toutes les croyances. Mais dans quelles conditions ? Avec quelles arrière-pensées inquiétantes ? On peut en juger par le passage suivant d'un article paru dans La France Catholique du 30 janvier 1939 :

« Considérer que l'opinion de l'hérétique, si elle est respectable, n'est pas pour lui et pour la société un malheur, ce serait comme le font les libéraux cent pour cent, attribuer la même valeur à l'erreur et à la vérité, au mal et au bien. Ce serait rayer délibérément les droits de Dieu sur l'homme, puisque ce serait nier qu'il y ait une vérité révélée et imposée par conséquent. Le devoir d'apostolat du catholique découle directement de ce fait : la Révélation. (Comparaison avec un médecin, témoin de pratiques erronées et dangereuses. Il n'a pas le droit de s'y opposer, mais il a le devoir d'en montrer le danger, de conseiller les mesures cliniques utiles. Cela est hors de discussion. Pourquoi les libéraux contestent-ils le devoir d'apostolat aux catholiques, beaucoup plus sûrs de la vérité révélée que le médecin de sa science seulement probable ?) »

« Beaucoup de libéraux — spécifiquement des catholiques — sans attri-

buer à l'erreur des droits identiques à ceux de la vérité, prétendent — au nom de la tolérance et de la charité chrétienne — qu'on doit vivre en face de ces erreurs comme si elles avaient des droits. C'est tout de même mettre encore l'erreur sur le même pied que la Vérité; c'est donc néfaste et illogique. Non seulement cet acte théorique prive Dieu de la gloire qui lui est due dans l'ordre social, mais elle risque de laisser perdre des âmes, dans une société où l'erreur coudoie la Vérité et se trouve sur le même plan.

« Conclusion : le Catholisme doit être éducateur, — et l'Etat, comprenant ses devoirs envers Dieu, doit faciliter cette tâche, sans faire pression sur les âmes par les procédés du gouvernement temporel... »

Le régime préconisé par l'auteur de l'article (M. Scherer) correspond exactement à celui qui existe... dans l'Espagne du général Franco.

Nous sommes ainsi fixés sur le caractère véritable du libéralisme de MM. les Catholiques.

Ils tolèrent les hérétiques. C'est-à-dire qu'ils renoncent à faire brûler tout vivants, comme autrefois, ceux qui refusent de se convertir à leur religion.

Comment pourrions-nous être du pes de ce prétendu « libéralisme » ?

VIII

Les représentants des « petites et moyennes entreprises » (P. M. E.) n'ont pas caché non plus leur hostilité à toute réforme qui pourrait remettre en cause les fondements de l'exploitation de l'homme par l'homme : « Nous refusons... ont-ils déclaré — quelque formule que ce soit qui se traduira par un bouleversement des structures conduisant directement à la collectivisation de l'économie et à la disparition de l'entreprise privée... »

Par contre, nous étudierons tous systèmes qui auraient pour but un véritable encouragement à l'augmentation de la production pour des salariés qui désirent trouver immédiatement, sans détours compliqués, les résultats de leurs efforts sur leurs feuilles de paye. Cette dernière précision est sans équivoque : Les capitalistes de petite envergure, méfiants à l'égard de toute innovation, même si elle a pour but de renforcer la cohésion du système capitaliste, ne sont, bien entendu, pas opposés à un accroissement de la productivité qui ne se traduira pas seulement par une infime augmentation des salaires correspondant à une fraction de la force de travail supplémentaire dépensée mais également par une augmentation infiniment plus substantielle des profits patronaux.

La « restauration du profit » dans le cadre du capitalisme classique est le mot d'ordre des conservateurs. Non seulement ceux-ci le proclament hautement, mais ils vont jusqu'à affirmer, sans se rendre compte de l'absurdité d'une telle conception, que les salariés eux-mêmes doivent, sans doute par un « sacrifice librement consenti », apporter leur effort conscient à la réalisation d'un tel plan qui suppose l'intensification de leur propre exploitation et l'augmentation des disparités sociales. On peut lire, sous la plume d'un éditorialiste petit-bourgeois : « ... la réhabilitation du profit à une condition nécessaire, la stabilité monétaire, mais celle-ci n'est pas suffisante. Il faut encore que les chefs d'entreprise, sache que la seule voie de salut, celle du progrès social, passe par la croissance des bénéfices et non par celle des augmentations de salaires. » C'est, avouer sans détours que l'intérêt général du pays se confond tout bonnement, aux yeux des capitalistes, avec le seul intérêt des classes privilégiées minoritaires. Les patrons, affirmeront que la réalisation de profits est la condition nécessaire à l'implantation d'entreprises nouvelles, au développement général de l'économie et à la création d'emplois supplémentaires répondant aux besoins créés par l'afflux de la force de travail de nouvelles générations. Mais ne s'agit-il pas également, avec la création d'emplois nouveaux, d'une démultiplication des profits ? Chacun sait que le possédant moderne ne thésaurise pas, qu'il investit, au contraire, au maximum, parce que seul l'argent qui circule rapporte un intérêt. Les besoins réels et utiles, les besoins sociaux, ne dépendent pas, dans l'absolu, du développement du profit. C'est au contraire le développement des besoins réels et des besoins créés par le capitalisme lui-même, et qui ne correspondent pas toujours à une réalité sociale, qui conditionne les possibilités de la réalisation de profits. Les besoins réels sont donc un stimulant suffisant, à l'exclusion de toute notion de profit, pour le développement d'une économie planifiée, mais non centralisée, et reposant sur la propriété collective des moyens de production. Quant à l'accroissement des entreprises elles-mêmes, comment ne pas supposer qu'il serait intensifié par l'effort collectif dès lors que ces entreprises ne seraient plus des « lieux de travail forcé » mais les moyens collectivisés nécessaires à la production des éléments du bien-être de tous ? Le capitalisme est parfaitement conscient que l'idée de l'appropriation collective des moyens de production ne saurait se développer dans l'esprit des masses sans entraîner, à plus ou moins brève échéance, la disparition du profit, du salariat et des privilèges néo-bourgeois.

Il est assez comique de voir les privilégiés de tout acabit s'indigner, parler de « dépossession », de « spoliation » au sujet du projet Vallon d'intéressement des travailleurs à l'autofinancement des entreprises. Dépossession, oui, lorsqu'il s'agit des privilèges acquis par l'appropriation individuelle des moyens de production mis en œuvre pour la satisfaction de l'unique désir lucratif d'une minorité. Spoliation, oui, spoliation des travailleurs réduits à la portion congrue du salaire, minimum vital indispensable mais strictement nécessaire à leur conservation en tant que matériel humain. L'« amendement Vallon », réactionnaire dans son essence, aura tout de même eu pour résultat de déchaîner les haines bour-

geoises à la seule idée qu'on puisse porter la main sur une partie, si infime soit-elle, du résultat d'une piraterie qui, pour être historique, n'en est pas moins une piraterie, à la seule idée qu'on puisse remettre en cause, aussi timidement que ce soit, la notion de profit. C'est qu'au delà de la remise en cause de la notion de profit se trouve nécessairement la remise en cause de la propriété individuelle et de toutes les bases du capitalisme.

Les exploités ont l'ironie facile. Condamnant toute réforme qui pourrait tendre à accorder aux salariés un droit de regard sur la gestion des entreprises ils déclarent ne voir par ailleurs aucun inconvénient à ce que les ouvriers deviennent... capitalistes : « Que les ouvriers deviennent des capitalistes, c'est très désirable, mais qu'ils le fassent librement. » On retrouve ici l'idée de libre concurrence chère aux privilégiés du moment pour des raisons facilement saisissables. S'il avait été quelque peu honnête, l'auteur de la phrase qui précède aurait dû préciser : « que les ouvriers deviennent des capitalistes... s'ils en ont les moyens ». Pour que cette théorie de la libre compétition soit quelque peu défendable, encore faudrait-il que chacun soit placé, au départ, devant les mêmes possibilités de réussite. La notion même de réussite est d'ailleurs associée dans la mesure où elle est inséparable d'un système d'organisation de la société fondé sur l'inégalité et les privilèges. Si l'idée d'une société composée uniquement de capitalistes est inconcevable c'est précisément parce que le capitalisme ne peut exister que par l'appropriation de la majorité des biens collectifs par une minorité s'appuyant sur le droit (qui ne précède pas l'inégalité sociale mais la codifie) et la force représentée par les moyens de coercition du gouvernement. Bien entendu, il n'y a aucun interdit légal qui puisse empêcher le plus misérable des prolétaires de devenir à son tour capitaliste et exploiter. Si un tel interdit n'existe pas c'est pour la simple raison qu'il serait tout-à-fait inutile. La nature même du système capitaliste, qui détermine, au-delà de la structure des rapports de production, les conditions d'évolution sociale de l'individu, fait que la masse des salariés ne dispose ni des moyens matériels, ni des moyens éducatifs qui permettraient son avènement en tant que classe dominante. Le capitalisme ne nécessite donc aucun moyen de défense autre que sa propre existence. Il se perpétue, se consolide et se perfectionne de lui-même à condition, toutefois, de résoudre ses propres contradictions internes en faisant pour cela appel, le plus souvent, et paradoxalement, à la collaboration des classes laborieuses.

L'idée absurde du pancapitalisme, de la transformation progressive des travailleurs en capitalistes, est pourtant défendue avec sérieux. Comment le salarié pourrait-il à la fois jouer le rôle de capitaliste et celui de consommateur sans être le siège de deux

intérêts fondamentalement opposés ? D'ailleurs, les modalités pratiques préconisées pour parvenir au pan-capitalisme ne sont guère convaincantes. Ces modalités reposent sur la constatation que la croissance économique est le propre de l'évolution (il s'agit en réalité d'une belle tautologie). A partir de cette « constatation » la solution s'imposerait qui consisterait, affirme-t-on, à « partager l'augmentation des biens de production entre le capitaliste et le travailleur. » On pouvait objecter tout d'abord que les moyens de production n'augmentent pas forcément quantitativement mais qu'ils se transforment plutôt qualitativement, qu'ils sont perfectionnés en fonction de l'évolution des techniques de production et de la création de besoins nouveaux. L'évolution des biens de production, la reconversion, la disparition ou la création d'entreprises a d'ailleurs pour critère essentiel la rentabilité financière (et non pas sociale) de ces biens, la réalisation de profits maximum. Entraîner les travailleurs, à la tête d'une faible partie des biens de production, dans le cycle capitaliste, serait les amener à reconnaître comme socialement valables les options, choisies, par le capitalisme comme bases du développement général de l'économie. Ces options sont loin de correspondre à une utilité sociale véritable, le développement de la production militaire et le peu d'efforts consacrés à la création de logements en sont des preuves parmi d'autres. Si l'on décreta la socialisation théorique de l'augmentation des biens de production, pourquoi ne pas admettre immédiatement le principe de la socialisation, sous une forme ou une autre, de tous les moyens de production ? C'est sans doute parce qu'il apparaît fort bien que le partage de la seule augmentation de ces biens ne saurait aboutir à aucun résultat valable pour les masses exploitées tant qu'il se situe dans le cadre des structures capitalistes existantes. On ne saurait résoudre le problème de l'aliénation du travail à l'aide d'une solution hybride et surtout pas en invoquant le partage des biens de production. Aucune économie, qu'elle soit « capitaliste » ou « socialiste », ne pourrait progresser longtemps au milieu d'une contradiction permanente résidant dans la répartition elle-même des moyens de production. La nationalisation étatique conduirait, de son côté, à la création d'une classe dominante bureaucratique et privilégiée qui, reprendrait à son compte les bénéfices de l'exploitation capitaliste. La solution doit être cherchée dans le sens d'une véritable collectivisation fédéraliste et coordonnée des moyens de production abolissant les notions de salaire et de profit. Une telle solution ne peut être apportée que par la collaboration des différentes classes, mais résultera au contraire du choc des forces sociales engagées dans la lutte des classes.

SEVY

(A suivre)

COMPTE - RENDU de la séance du secrétariat de l'A. I. T. en date du 30 octobre 1966

LES membres du secrétariat se sont réunis à Toulouse le 30 octobre 1966, dans le but de déterminer la date et le lieu du prochain congrès.

Ferré, secrétaire, donne lecture des correspondances des groupements de la C.N.T. des pays affiliés à l'A.I.T. Aucune correspondance en ce qui concerne la C. N. T. F.

Pour déterminer l'ordre du jour du prochain congrès, il est décidé :
1^o — D'adresser, dans un court délai, une lettre aux groupements C.N.T. leur demandant de fixer les questions qu'ils entendent voir débattre.
2^o — Réponse devra être faite au secrétariat de l'A. I. T. avant le 31 janvier 1967, dernier délai. Les Conférences devront prendre toute mesure nécessaire pour présenter leurs suggestions avant cette date.

3^o — Courant février 1967, le secrétariat de l'A. I. T. se réunira pour fixer l'ordre du jour définitif du congrès, afin que les Conférences soient en possession de l'ordre du jour pour le 1^{er} mars.

4^o — La date du congrès est fixée, en principe, pour le courant du mois d'octobre 1967.

5^o — Le lieu du congrès est fixé à Bordeaux.

En ce qui concerne la question du transfert des archives A. I. T. à Amsterdam, rien de définitif n'a été arrêté.

En ce qui concerne la parution des brochures A. I. T. Quelques membres

préfèrent la brochure de 40 à 50 pages maximum et trouvent la première brochure : « De l'esclavage à la liberté » trop copieuse. Celma préconise que cette première brochure donne de bons résultats mais ne montre pas contraire à la parution de brochures de 40 à 50 pages, en éditant, de temps à autre, une brochure de l'importance de celle citée précédemment. Deux brochures de 40 à 50 pages sont retenues présentement par Celma : 1^o — « Le Syndicalisme révolutionnaire » ; et 2^o, « De la violence d'Etat à la violence révolutionnaire ».

Lyon, novembre 1966.

RENE VILLARD

Additif au compte-rendu de la réunion du secrétariat de l'A. I. T. à Toulouse.

Celma, victime d'un accident grave en juillet dernier, n'était pas présent à la séance.

Les membres du secrétariat se sont rendus à son domicile dans le courant de l'après-midi; il était remplacé le matin par notre camarade Esgeas.

En ce qui concerne les brochures, on attend la fin de la parution des articles « Capitalisme et démocratie » de notre camarade Sevy pour se rendre compte si la totalité du texte ne dépasse pas la composition d'une brochure de 40 à 50 pages.

ESTRELLAS BRILLANTES

UCEROS igneos, con potentes haces de luz, alumbraron el 19 de julio de 1936 el suelo ibérico en su avance revolucionario entre un tumulto de pastones, de ideas también relucientes, de corazones encendidos en pureza. Multitudes dispuestas para la gesta que rechaza las tinieblas y el castigo con que amenazan continuamente las religiones.

Todo el pueblo español se sumó al deber supremo de la defensa, para proseguir con más ímpetu que nunca la obra revolucionaria hecha de claridad y propósitos irrecusables. Se luchó con entusiasmo encendido por la verdad de España y del mundo, codo con codo, desinteresadamente, sin preocupación de la muerte, buscándose el motivo ejemplar de la existencia. «Antes que esclavos preferimos morir.»

Después de aquello — derrota inesperada — no podemos olvidar al pueblo español constantemente vendido, humillado, pero dispuesto, a la menor ocasión, a levantar la cabeza. El crimen franquista lo es igualmente de las naciones que lo permiten, de los bloques capitalista, comunista y «neutralista», tan opuestos, por su silencio cómplice y sus tolerancias, a la verdadera solución del problema español.

Somos los españoles los únicos no indiferentes, y nadie debe olvidar que a nosotros nos corresponderá la palabra definitiva.

JUAN CLARAMUNT

UMBRAL

- Sumario del número 59: V. Muñoz: PROA AL PAISAIS. Alberto Fernandes Leys: LO ARGENTINO DEL PASADO. MANANA EN LOS CUENTOS DE DIEGO R. OXLEY. José Viadiu: ANTE LA MUERTE DE ANDRE BRETON. Alberto Ghiraldo: LA IDEA EN MARCHA (poesía). Fernando Valera: LA BOMBA DE ALMERIA, AVISO PROVIDENCIAL. Emilio Herrera: RADIOACTIVIDAD PERMANENTE. E. Valls: HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. J. Guiraud: «EL PESSEBRE» DE PAU CASALS, EN SAN MARTIN DE CUXA. Carmen Español: CONTRALUZ. J. Pérez Guzmán: FOTOGRAFIA DE UNA VIDA EQUIVOCADA. J. F.: COMENTARIO A UN LIBRO DE CAMUS. Fernando Arévalo: HOMENAJE A SENECA. J. Prado Rodríguez: BIOGRAFIA INTELLECTUAL. Nano de Sabadell: CONTRA LA ETIMOLOGIA. Luis Alberto Musso: ELEVARSE A LA FANTASIA. Abarrategui: ROMANCE DEL PRENDIMIENTO Y DE LA MUERTE. ROMANCE EN GUARDIA DE LA GUARDIA CIVIL. Han Ryner: LA SABIDURIA RIENTE (folleto encuadernable). Noticario, Libros, Avisos, Fotografías, Dibujos, Esquemas, etc. UN FRANCO en Francia.

Rafael Barret el ignorado

RAFAEL BARRET, hizo del escribir un arte verdadero, que es el que viene a cumplir una función social liberadora, y la cumple porque sirve a la humanidad. Porque la humanidad — si lo quiere — puede sentir y comprender lo que él dice. Tal es la impresión que se recibe ante el desfile de ritmos que tienen sus secretas raíces en lo más hondo de la personalidad de Barret: en ese laboratorio calcinante instalado a modo de torbellino de ascuas y salamandras en lo más profundo de su pecho generoso.

En la vida existe una historia que es superior a la historia; hay una forma que incluye una determinación particular de las actividades humanas que carece de facultad de obrar para hacerla sensible a las vidas vulgares. De tal manera que cuando Barret aparece en la palestra de la brega cotidiana por la libertad, como en los mares tempestuosos levanta grandes olas que por los amos crueles de su tiempo le son devueltas con ira y rabia indecibles. Prueba de ello es la reacción salvaje del mundo opresivo contra sus «Yerbales».

Esa historia que vive en lo recóndito del pecho de los hombres — cuando son hombres — es mucho más profunda que la historia; y la reconocida autoridad del aula universitaria ha consagrado a través del tiempo. Esa historia es la historia de lo intrínseco humano, donde todos los movimientos de la vida de los hombres tienen su iniciación y su desarrollo, en cuyas blancas páginas se escriben las andanzas del espíritu cuando sale en busca de sí mismo...

Nos referimos a esa parte de la ética que trata de las obligaciones que el hombre tiene contraídas para con el hombre, a la cual corresponden los más grandes y fundamentales capítulos de la vida de los individuos. Pero también los que gestaron tales capítulos fueron contemporáneos al suceso consagratorio. Mientras que un Torcuato Tasso agoniza en la celda de un convento, un Clemente VIII — en todo el esplendor de su opulencia — va a consagrarle la corona de laurel en la majestad del Capitolio. Y así siempre.

La lucha contra la injusticia está presente y se manifiesta en la evidente oposición que existe entre la realidad y el ideal. Aquel que muestre a los hombres un puñado de barro, puede ser laureado o también vendido por otro puñado de barro de mejor aspecto; pero aquel que tenga prendida una luminaria y se rebela contra la injusticia, aquel que sienta una recóndita avidez que lo lleve a asomarse a una nueva ruta, estará solo, porque será un obstáculo en la marcha rutinaria de sus semejantes.

Esta realidad nos muestra que la realidad estricta sólo existe en la literatura convencional, porque ella se encuentra amasada con lógicas y recetas que siempre se han pretendido aplicar a la naturaleza humana. Eso que se ha dado en llamar unidad humana no es otra cosa que una falsa apariencia divina. Barret, es, por encima de todo, sencillamente humano.

Un escritor simplemente, rebelde y heroico. Y al mismo tiempo de una cultura que asombra. Muerto, Rafael Barret posee un pseudo escritor panigado en la actualidad literaria de Santiago de Chile, que lo plagia cada día en actitud que asombra todavía más. Por algo decimos que en él se personifica un rebelde escritor ignorado.

El hecho de haber escrito siempre en defensa de los humildes, no permite suponer que Barret fuese un escritor vulgar; fue el creador de una literatura que grita el dolor de las vidas confundidas, conturbadas y brutales. Con fina puntería hace

POR COSME PAULES

blanco en el negro corazón de la tierra troglodita que es el explotador del hombre por el hombre.

Rafael Barret fue el más genuino representante intelectual rebelde de su época. Bellamente levantó su voz para exigir justicia contra la opresión. No vivió — como en nuestros días lo hacen muchos intelectuales —, engañando a sus lectores, Barret era anarquista; fue libre como son libres las brisas, como son libres las águilas. No hizo panegíricos, ni quemó incienso ante el altar de los poderes, como tantos otros que se atrincheran en sus plumas mercenarias como una turbamulta de esclavos.

Barret fue un formidable grito contra la injusticia que no resonó lo suficiente porque lo apagaron los ecos estuosos de los tambores de la guerra fratricida. Hoy lo plagian los «eruditos» para desnaturalizarlo, y al mismo tiempo «viven» de una fama y un mérito que a él le fueron siempre negados. En la obra de Barret se ve campear un humano dolor y un anhelo extraordinario de verdadera liberación para todos y cada uno.

Barret vivificó la palabra que despierta a los muertos en sus tumbas; la palabra en la cual vibran y se reflejan el ardor de la fe, la firmeza de la esperanza en rebeldía contra el crimen de lesa humanidad, y la fuerza del amor.

Para Barret no existían absurdas irrealidades místicas; para él sólo existió el hombre con todo su bagaje de angustias y miserias: amos y esclavos recibieron por igual su elegante latigazo.

Hoy más que nunca la garra del fascismo se abre para desgarrar las carnes de los pueblos indefensos. Hoy que destruye nuestros tumbos el salvaje alarido de esos chacales vestidos de persona que alientan en La Habana o en Madrid; hoy que ya tiene forma concreta la teoría de Nietzsche en el concepto claro del «Superhombre», Barret permanece ignorado en su tumba por las multitudes inconscientes.

Mientras contemplamos al bárbaro Zaratustra, arengando al pueblo reunido en la plaza, para decirle: «La guerra es el instrumento del progreso; con ella se consigue la eliminación de los menos aptos y el advenimiento de los victoriosos a la dignidad de superhombres destinados a conducir la turba de esclavos», precisamente ahora es que vemos como las multitudes piden a gritos el látigo del amo, es cuando debemos volver los ojos hacia el próximo pasado, y leer a Barret, quien supo hacer de sus libros verdaderos breviarios de angustia, de dolor y de ácrata justicia.

Frente al relajamiento actual de las fuerzas éticas; frente al derrumbe total de eso que se creía las más sólidas instituciones de sociabilidad y gobierno, no podemos menos que preguntarnos: ¿Qué es lo que encierra el cráneo de las gentes actuales? ¿Apatía? ¿Negligencia? ¿Insensibilidad? ¿Realidad es difícil auscultarlo. Pero lo cierto es que ser optimista a estas alturas de la civilización supone una actitud bien árdua y gigantesca. Las más bellas esperanzas nos van dejando en la estacada. No hay más que mirar la risible esperanza de aquellos que aún confían en que las pseudodemocracias, «comunicaciones», «socializaciones» y «etótera», pueden salvar al mundo y la humanidad del desastre que nos amenaza, mientras el fascismo de no importa qué color, sujeta, manda y domina violentamente sembrando la desolación y la muerte entre los pueblos.

Es por esa razón que en estos instantes grises de angustia y de amargura que vive la humanidad, comprendemos mejor toda la amargura y el desengaño que debió sufrir Barret en el momento en que escribió aquel formidable alegato contra los sádicos mandones del Paraguay, tan cínicamente representados ahora por esa terrible bestia que se llama Stroessner.

Y es por eso también que cuantos realmente amamos la libertad, debemos volver los ojos hacia la bella y rebelde figura de Barret, cuya original palabra hace vibrar los corazones de cuantos saben sentir y comprender; de cuantos nacieron para la libertad y la dignificación del hombre.

Frente a la cobardía moral que afecta a nuestros contemporáneos, se yergue activa y bondadosa la personalidad de Barret, quien sólo supo vivir para la libertad y la lucha por la justicia. Esta misma justicia y esa libertad que se ven atropelladas a conciencia, y cuyo inaceptable atropello es contemplado por las multitudes con indiferencia, tal que no tiene la virtud de hacerles caer el rostro de vergüenza.

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS. Tres tomos. Precio de la colección: 22,50 francos. Es una edición «Solidaridad Obrera».

Los refugios españoles, somos un pedazo de la historia de España. Somos un testimonio vivo de la barbarie fascista y del trato canalicado que dieron las democracias a la España republicana y del trato inhumano que recibimos en los campos de concentración de aquella Europa.

Existente un gran interés en que desaparezca nuestra emigración, porque somos los hombres de las gloriosas jornadas de julio que aún podemos constituir un peligro para el capitalismo internacional.

Las puñaladas traperas de la Península de Madrid no consiguieron hacer mella. La amnistía tampoco podrá descomponer una emigración que se ha sostenido durante 27 años contra viento y marea.

Mientras los fascistas estaban entregados al fascio italo-alemán, los refugiados españoles se batían en todos los frentes de batalla defendiendo la libertad del mundo. ¡El contraste es evidente! Y cuando el hombre de junio de 1940 lanzó su histórico llamamiento a la nación francesa, los refugiados españoles fueron los primeros en acudir a la llamada del general de Gaulle, porque creían que defendiendo la libertad y la independencia de Francia defendían la libertad del mundo y también la libertad y la independencia de España.

La imbecilidad de Fraga Iribarne no tiene límites, solicita nuestro retorno en el preciso instante en que los compañeros libertarios detenidos en Madrid han sido puestos a la disposición de un tribunal militar y acusados de un delito de intención y en un momento que las cárceles abren diariamente sus puertas a los estudiantes y a los trabajadores que no conocieron la guerra civil pero sí conocieron la zarpa del fascismo.

La guerra civil se liquidó de hecho, hace 27 años con la rendición de Madrid. Los supuestos delitos cometidos en la zona republicana, en términos jurídicos se extinguieron a los veinte años por hallarse los autores en el extranjero. Hace 10 años, por lo tanto, que estamos amnistiados. Han hecho ustedes tarde.

Nosotros no podemos volver a España mientras no se hayan restablecido los derechos del hombre, o sea: Libertad de pensamiento y de propaganda. Derecho de asociación y de reunión, y respeto a la persona humana. Estas son las garantías mínimas para nuestro retorno. ¿Cómo vamos a escuchar el llamamiento de retorno, si en 1936 y en el curso de toda la guerra nos batimos por la libertad y por la independencia del pueblo español? Con mucha más razón, ahora, nos seguiremos batiendo contra los que han entregado a España al mejor postor.

No ha llegado todavía el instante de regresar a España, a pesar de que nuestro corazón y nuestra mente está junto a nuestra querida tierra. Por lo mismo por lo mucho que queremos a España por ello hemos soportado tan largo exilio. Volveremos cuando nos llame el pueblo español, la verda-

deramente, cuando las declaraciones del ministro español, sobre la supuesta amnistía de los presos políticos de la guerra de España y la detención de nuestros compañeros, Edo, Cañete, Alicia, Herrero y Jesús Rodríguez.

Yo lo he dicho y lo he repetido varias veces. Es absurdo creer en la mínima promesa de los fascistas españoles y de cualquier fascismo internacional.

El fascismo no varía ni desmiente su origen sangriento y monstruoso. Verdadero devorador de seres humanos para él, la vida del hombre y la libertad, es un mito.

Quienes sufren el espejismo del diálogo, tienen la prueba evidente de la liberación del régimen español. No necesita hacer nada para ser condenado o fusilado; basta que el periódico diga y que lo repitan los periódicos, la radio, la televisión y todos los medios de información; hasta las agencias especializadas, cuya misión es servir a la «verdad».

Ahi teméis la «liberación» del régimen. Los mismos métodos que hace treinta años, los mismos instintos. Si las aguas del Tajo, y los cementerios de Toledo, y tantos campos de la «Botas» como ha habido en España, no vuelven a desbordarse de sangre obrera, es porque el remedio sería peor que la enfermedad en estos momen-

¡LIBERACION!

COMO UN VERDADERO CONTRASENTIDO

COMO UN VERDADERO CONTRASENTIDO, coinciden las declaraciones del ministro español, sobre la supuesta amnistía de los presos políticos de la guerra de España y la detención de nuestros compañeros, Edo, Cañete, Alicia, Herrero y Jesús Rodríguez.

Yo lo he dicho y lo he repetido varias veces. Es absurdo creer en la mínima promesa de los fascistas españoles y de cualquier fascismo internacional.

El fascismo no varía ni desmiente su origen sangriento y monstruoso. Verdadero devorador de seres humanos para él, la vida del hombre y la libertad, es un mito.

Quienes sufren el espejismo del diálogo, tienen la prueba evidente de la liberación del régimen español. No necesita hacer nada para ser condenado o fusilado; basta que el periódico diga y que lo repitan los periódicos, la radio, la televisión y todos los medios de información; hasta las agencias especializadas, cuya misión es servir a la «verdad».

Ahi teméis la «liberación» del régimen. Los mismos métodos que hace treinta años, los mismos instintos. Si las aguas del Tajo, y los cementerios de Toledo, y tantos campos de la «Botas» como ha habido en España, no vuelven a desbordarse de sangre obrera, es porque el remedio sería peor que la enfermedad en estos momen-

por HORIZONTES

Los turistas de epidemias fina y exquisita sensibilidad deben evitar las fronteras de España; es un consejo saludable. La policía dispone de miles de confidentes y espías, que la informan de las conversaciones tenidas entre «amigos», y hasta provocadas porque en España se castiga tanto o más la intención que la acción.

Quienes viven en el extranjero creen que en España se puede sostener los principios sociales con la misma dignidad que en Francia donde el espíritu de crítica es libre. Nada de eso. España, o mejor dicho, el régimen que impera es fascismo puro. Fascismo de campos de concentración, de cárceles y presidios, con sus cámaras de gases y torturas. Si los presidios hablasen, si los presidios contasen las tragedias vividas y que se viven en la actualidad, el horror nos llevaría la cara de vergüenza, por faltarnos cuando menos el valor de vivir unidos o quemarnos vivos por ser incapaces de acabar con toda la tragedia que nos agobia.

Es en el mundo donde tenemos que ganar la batalla de España. Es en el mundo donde podemos encontrar la defensa de nuestros compañeros, es volviendo los ojos hacia América, señalándola como Colón, como la única responsable de la existencia en el Poder, del «Caudillo» de los enemigos de España.

Son ellos invadiendo nuestras tierras, quienes han dado vida a más de veinte años de poder del dictador. Son ellos que quieren confundirnos con esa fórmula de liberación que sirve para que caigan nuestros compañeros en las redes de la policía española.

Son las bases americanas que sostienen al dictador, sin cuya presencia nadie correría el riesgo de verse infamado y calumniado por falsas denuncias; ni en procesos monstruosos que llevan a los hombres humanos al paredón y a los presidios. Un simple deseo equivale a veinte años de encierro. Una protesta, la muerte.

Y todo porque América sostiene a Franco por el simple hecho de haberlos confundido a todos como enemigos de sus intereses, como si nosotros quisiéramos invadir U. S. A., como U. S. A. ha invadido España. Todo porque América se ha volcado llena de egoísmo al lado de los dictadores o de las falsas democracias.

Sin la ayuda americana Franco no estaría en el poder; el fascismo no podría sostener una economía arruinada, anémica y enfermiza que la misma ayuda no ha sido capaz de sanear. Ellos mismos lo saben. Pero a los americanos del norte, no les importa despilfarrar unos millones de dólares sosteniendo a un régimen neciamente con tal de poseer unas ganancias cuya única estrategia es distraer la atención de sus posibles enemigos.

Las circunstancias nos llevan a la desagradable conclusión que para defender nuestros compañeros, nosotros hemos de plantear a los Johnson nuestra enemiga, por la sencilla razón que ellos son el sostén de la tiranía española. Que ellos sirven al mal del pueblo. Que es por ellos que llevamos treinta años de tiranía española.

Estamos al lado de las nuevas víctimas del fascismo, como estamos al lado de todos los que sufren la tiranía. Valgan nuestros deseos de ayudar a nuestros compañeros y valga la advertencia para aquellos que pueden ayudarnos a remediar los males de la nación española. Si su cabeza es tan dura como grande es su egoísmo, puede que un día en España se replante las páginas que ensangrientan las tierras del Viet-Nam encendiendo una guerra de liberación nacional, en nuestro país, en la cual se vean envueltos los kukuklanes.

Los americanos del Norte responsables de nuestra situación obligan al gobierno español a poner en libertad a nuestros cinco compañeros, entre los cuales se encuentra una mujer.

Comprende las 12 hojas correspondientes a los 12 meses del año, con los datos facilitados por el Observatorio Meteorológico, concernientes a las diversas fases de la luna y demás datos interesantes contenidos asimismo en el Calendario de S.I.A. de 1966.

Su precio, pese al aumento constante que sufren todos los artículos, no variará: 3,50 F el ejemplar.

Pueden desde ahora las Secciones de S.I.A., amigos y simpatizantes formular sus pedidos a: Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, 31-Toulouse.

DISCOBOLO

PIRUETAS ELPARDINAS

HACE tiempo que el fascismo hispánico está dando muestras de visible agotamiento en todos los terrenos. El señor Fraga Iribarne, que se zambulló en las aguas de la playa de Palomares del brazo del embajador norteamericano, ha sido encargado de dar a la prensa el anuncio de una amnistía liquidando teóricamente la guerra civil.

Pero el lacayuno ministro de Información y de Turismo no ha dicho que una amnistía otorgada a los 30 años de terminada la contienda, quizás alcance tan sólo a los muertos. Lesemos en «Le Monde», que no quedan ya presos, propiamente dichos, de la guerra civil. En el decurso de los 30 años han sido liberados, escalonadamente, bastantes presos a medida que iban cumpliendo las condenas. Hemos conocido en Francia a algunos que nos han hablado de la pazofilia indecente de las cárceles y de los presidios. «La tuberculosis ha sido la enfermedad que ha dado el porcentaje mayor.»

Hubo algún tiempo que en la cárcel Modelo de Barcelona, tuvieron que habilitar una galería, exclusivamente, para los tuberculosos. Los detenidos hurgaban en la basura en busca de algún pingajo de carne y de algún hueso. Fue un periodista belga quien relató cuanto digo.

¿Cómo es posible que haya sobrevivientes? Quedan los refugiados. Los hombres del exilio, viejos ya, y reducidos en gran número en los asilos y en los hospitales de los países que les ofrecieron hospitalidad. Y de los refugiados, también han muerto un porcentaje numeroso. La amnistía tiene un carácter de maniobra política, para demostrar ante la opinión que el fascismo se bate en retirada y que está dispuesto a democratizarse. Por esta razón, al unísono con la amnistía, anuncian un proyecto de reforma institucional.

Necesitan impresionar a la opinión pública, tanto en la órbita nacional como en el área internacional. Buscan, pues, un éxito de resonancia. Gibraltar ha sido un fiasco. Los ingleses, por ahora, no piensan aban-

donar el Peñón. Las elecciones sindicales fueron un verdadero fracaso. Las candidaturas de Falange alcanzaron un número reducidísimo de votos, demostración palpable de que la clase trabajadora está en contra del régimen fascista. Se queda el Mercado Común Europeo, al que no pueden ingresar en virtud del tratado de Roma, que no permite la entrada a los países que no son democracias.

¿Eh? el quid de la cuestión? Para reforzar su petición de ingreso al Mercado Común Europeo han concedido la amnistía para los cadáveres y una mascarada de reforma institucional, todo en vistas a consolidarse en el Poder. La reacción española, sabe que el «Caudillo» pasará a ocupar pronto una parcela del Valle de los Caidos. Por lo tanto necesita preparar la continuación del régimen de vasallaje y de coloniaje.

Los refugiados españoles, somos un pedazo de la historia de España. Somos un testimonio vivo de la barbarie fascista y del trato canalicado que dieron las democracias a la España republicana y del trato inhumano que recibimos en los campos de concentración de aquella Europa.

Existente un gran interés en que desaparezca nuestra emigración, porque somos los hombres de las gloriosas jornadas de julio que aún podemos constituir un peligro para el capitalismo internacional.

Las puñaladas traperas de la Península de Madrid no consiguieron hacer mella. La amnistía tampoco podrá descomponer una emigración que se ha sostenido durante 27 años contra viento y marea.

Mientras los fascistas estaban entregados al fascio italo-alemán, los refugiados españoles se batían en todos los frentes de batalla defendiendo la libertad del mundo. ¡El contraste es evidente! Y cuando el hombre de junio de 1940 lanzó su histórico llamamiento a la nación francesa, los refugiados españoles fueron los primeros en acudir a la llamada del general de Gaulle, porque creían que defendiendo la libertad y la independencia de Francia defendían la libertad del mundo y también la libertad y la independencia de España.

La imbecilidad de Fraga Iribarne no tiene límites, solicita nuestro retorno en el preciso instante en que los compañeros libertarios detenidos en Madrid han sido puestos a la disposición de un tribunal militar y acusados de un delito de intención y en un momento que las cárceles abren diariamente sus puertas a los estudiantes y a los trabajadores que no conocieron la guerra civil pero sí conocieron la zarpa del fascismo.

La guerra civil se liquidó de hecho, hace 27 años con la rendición de Madrid. Los supuestos delitos cometidos en la zona republicana, en términos jurídicos se extinguieron a los veinte años por hallarse los autores en el extranjero. Hace 10 años, por lo tanto, que estamos amnistiados. Han hecho ustedes tarde.

Nosotros no podemos volver a España mientras no se hayan restablecido los derechos del hombre, o sea: Libertad de pensamiento y de propaganda. Derecho de asociación y de reunión, y respeto a la persona humana. Estas son las garantías mínimas para nuestro retorno. ¿Cómo vamos a escuchar el llamamiento de retorno, si en 1936 y en el curso de toda la guerra nos batimos por la libertad y por la independencia del pueblo español? Con mucha más razón, ahora, nos seguiremos batiendo contra los que han entregado a España al mejor postor.

No ha llegado todavía el instante de regresar a España, a pesar de que nuestro corazón y nuestra mente está junto a nuestra querida tierra. Por lo mismo por lo mucho que queremos a España por ello hemos soportado tan largo exilio. Volveremos cuando nos llame el pueblo español, la verda-

deramente, cuando las declaraciones del ministro español, sobre la supuesta amnistía de los presos políticos de la guerra de España y la detención de nuestros compañeros, Edo, Cañete, Alicia, Herrero y Jesús Rodríguez.

Yo lo he dicho y lo he repetido varias veces. Es absurdo creer en la mínima promesa de los fascistas españoles y de cualquier fascismo internacional.

El fascismo no varía ni desmiente su origen sangriento y monstruoso. Verdadero devorador de seres humanos para él, la vida del hombre y la libertad, es un mito.

Quienes sufren el espejismo del diálogo, tienen la prueba evidente de la liberación del régimen español. No necesita hacer nada para ser condenado o fusilado; basta que el periódico diga y que lo repitan los periódicos, la radio, la televisión y todos los medios de información; hasta las agencias especializadas, cuya misión es servir a la «verdad».

Ahi teméis la «liberación» del régimen. Los mismos métodos que hace treinta años, los mismos instintos. Si las aguas del Tajo, y los cementerios de Toledo, y tantos campos de la «Botas» como ha habido en España, no vuelven a desbordarse de sangre obrera, es porque el remedio sería peor que la enfermedad en estos momen-

deramente, cuando las declaraciones del ministro español, sobre la supuesta amnistía de los presos políticos de la guerra de España y la detención de nuestros compañeros, Edo, Cañete, Alicia, Herrero y Jesús Rodríguez.

Yo lo he dicho y lo he repetido varias veces. Es absurdo creer en la mínima promesa de los fascistas españoles y de cualquier fascismo internacional.

El fascismo no varía ni desmiente su origen sangriento y monstruoso. Verdadero devorador de seres humanos para él, la vida del hombre y la libertad, es un mito.

Quienes sufren el espejismo del diálogo, tienen la prueba evidente de la liberación del régimen español. No necesita hacer nada para ser condenado o fusilado; basta que el periódico diga y que lo repitan los periódicos, la radio, la televisión y todos los medios de información; hasta las agencias especializadas, cuya misión es servir a la «verdad».

Ahi teméis la «liberación» del régimen. Los mismos métodos que hace treinta años, los mismos instintos. Si las aguas del Tajo, y los cementerios de Toledo, y tantos campos de la «Botas» como ha habido en España, no vuelven a desbordarse de sangre obrera, es porque el remedio sería peor que la enfermedad en estos momen-

BRIZNAS QUE EL VIENTO LLEVA

El domingo anterior al jueves de su crucifixión, el Cristo, de nombre Jesús, entro, acompañado de gran algarada, en Jerusalén.

— Hosanna, hosanna, al hijo de María, gritaba el pueblo batiendo palmas de palmeras.

Justo al llegar a la entrada de la ciudad montado en el burro canoso que poco antes Simón Pedro, para la ceremonia prevista había robado en un huerto cercano, se le acercó un joven salido de la muchedumbre entusiasmada. Y lleno de fervor le preguntó:

— Maestro, ¿qué tengo que hacer para seguirte? Y el Maestro: — ¿Eres rico?, le preguntó. — Rico soy. — Da tu riqueza a los pobres y después ven a mí. El hombre, joven y rico, volvió grupas y al tiempo que se alejaba el Maestro oyó que decía:

— No puedo. Exiges demasiado.

Guarda tu lengua de propagar el mal y el daño, y tus labios de palabras engañosas.

Hay timadores del sentimiento (vulgo buena voluntad); y hay necios de nacimiento. Tanto que no se dan cuenta. Y arbolan su necesidad como una bandera flotando al viento; de su engreimiento.

La modestia fingida es la forma más escandalosa del orgullo.

En los tiempos que se fueron, cuando los tiriteros de la legua iban de pueblo en pueblo, el pandero hacia bailar al oso. Ahora el oso se toma por pandero y eso nos causa grima.

Los contactos son útiles y necesarios para el acercamiento a un punto de coincidencia en una obra dada común. Pero no debe perderse de vista que todo contacto debe hacerse con tacto.

A la claudicación dan el nombre de realismo; a la desfachatez el nombre de honradez.

Hacen juegos malabares con el juego de los valores fundamentales.

En teoría (perorando) dicen estar al servicio de la causa; en práctica (por ser prácticos) ponen la causa a su servicio.

¿Tomarlos? No; no los tomo, los dejo.

Querellas de duena y señora de este mundo; (de los otros no tenemos noticias).

Por no tener ideas, muchos tienen un ideal. Mejor sería ocuparse primero de laborar ideas y después construirse un ideal para que éste no se vea nadando en la inconcreción, vagando por la vagancia mental.

Haz bien, pero mira a quién.

El esmero en la forma está bien; pero el esmero en el fondo está mejor.

La revolución española del 36-39 fue el canto del cisne de un largo periodo en el que el mundo del trabajo tenía, o buscaba tener, conciencia de sí mismo; y entereza para ir a la conquista del bienestar social general y de la dignidad personal respetada de la libertad.

La historia del partido comunista es una historia sinuosa jalonada de vilezas.

Jean Rostand LO QUE YO CREO ediciones SOLID

FABIAN MORO

ANTENA

GRAN BRETAÑA
NO ATEMPERA

MADRID. — En nota servida al gobierno franquista, Inglaterra reafirma su derecho sobre Gibraltar. En la misma niega violación en vuelos, del espacio español a cargo de aviones ingleses. Solamente en un caso — agrega la nota — el cielo hispano fue surcado erróneamente por un aparato británico.

MITIN POR LA LIBERTAD
Y LA DEMOCRACIA
DE ESPAÑA

PARIS (OPE). — En la gran sala de la Mutualité se celebró el jueves 17 último, el anunciado mitin por la libertad y la democracia en España. Gastón Gevaudan, presidente del Consejo General del Sena, que presidió el acto, tuvo un recuerdo para el bombardeo de Guernica y otros hechos bárbaros cometidos durante la guerra civil por el fascismo internacional.

Daniel Mayer, secretario general de la Liga de los Derechos del Hombre, condenó la posición cómplice del fascismo adoptada por algunas democracias del mundo libre, pero al mismo tiempo fustigó a las democracias populares del Este por las relaciones comerciales y culturales que sostienen con el régimen franquista.

Al acto asistieron numerosos miembros de la colonia republicana residente en el departamento del Sena.

«CUANDO FRANCO
« PERDONA » A SUS
VICTIMAS»

PARIS, (OPE). — Con este título publica «Le Populaire» (día 15), un artículo del señor Antoine Blanca, que dice entre otras cosas:

«Hay que recordar que en 1936 la legalidad se encontraba de parte de los republicanos, que defendían pura y simplemente a un Gobierno elegido por las Cortes...» «Hay que recordar que este «perdón» se anuncia ahora, a los 28 años de la terminación de la guerra civil... a consecuencia de la cual entre 1939 y 1943 se estima en 250.000 el número de republicanos fusilados o ejecutados...» «Levantados, muertos, que Franco os perdona...» «Recordar también que el mismo día en que se proclama la amnistía se practican 14 detenciones en Cataluña y en el País Vasco...»

EL HAMBRE
EN UNCASTILLO

ZARAGOZA. — Ha causado gran consternación entre el vecindario de Uncastillo el hecho de que hayan sido despedidos unos ochenta jornaleros que, a diario, lo mismo en invierno que en verano, se trasladan a trabajar a muchos kilómetros de distancia de su localidad, en las obras de construcción del canal de las Bardenas.

Uncastillo, que en tiempos pasados fue cabecera de las Cinco Villas y localidad floreciente, está pasando ahora por momentos de crisis, debido precisamente a la mecanización del campo y a que la mayoría del vecindario pertenece a familias humildes de jornaleros sin propiedad alguna. Por otra parte, la nueva obra hidráulica de las Bardenas no afecta para nada al término municipal de esta localidad, que no puede ofrecer más que mano de obra sin calificar contando en este sentido con un censo de doscientos obreros.

LA LEY ORGANICA
DEL ESTADO

MADRID. — El Tribunal Supremo ha confirmado la sentencia del Tribunal de Orden Público, que condenó a José Luis Jiménez García, Manuel de los Santos Bellido, María Ruiz García y Antonio López Sánchez a dos años de prisión y multa de veinticinco mil pesetas a cada uno, como autores de un delito de propaganda ilegal.

La sentencia recurrida decía que los citados habían leído escritos en sus centros de trabajo proporcionados por un partido político clandestino y que pintaron letreros subversivos en las paredes de algunos barrios de Sevilla. Recurrieron los condenados contra los pronunciamientos del Tribunal de Orden Público y sus defensores invocaron en la vista del recurso que las penas impuestas a sus patrocinados no estaban ajustadas a derecho. Pero el Supremo ahora, al dictar la resolución, rechaza los recursos de los condenados; razona que las penas sí están ajustadas a derecho y éstas son confirmadas.

NUCLEO DE PROVENZA

Pleno Regional de Federaciones Locales

Recordamos a todas las FF. LL. de la C.N.T. de España en el Exilio, ubicadas en los departamentos de Alpes-Maritimos, Bouches-du-Rhône, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Var y Vaucluse, que el Pleno Regional de Federaciones Locales del Nucleo de Provenza tendrá lugar el domingo día 11 de diciembre 1966, a las nueve de la mañana, en la Salle Jean-Jaures de la Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1^{er}).

La correspondiente Circular convocatoria, el Orden del día, las aclaraciones al mismo, el Informe de gestión y el balance administrativo, fue cursado por mediación de correos el 10 de octubre a las FF. LL.

Si por los motivos que fueran, alguna FF. LL. no lo hubiera recibido, debe reclamarlo seguidamente a la Comisión de Relaciones, que lo enviará de nuevo a vuelta de correo.

Marsella 19 de octubre 1966.

MAS DEMOCRACIA
ORGANICA

MADRID. — Otro juicio «democrático» ha tenido lugar en el Tribunal de Orden Público contra cinco comunistas y la novia de uno de ellos. Los cargos se reducen a «propaganda ilícita», «asociación clandestina» y «uso indebido de material del Estado», pues los acusados utilizaron los medios de impresión que el S. E. U. tiene instalados en la calle de Espoz y Mina. El fiscal solicita penas de trece, ocho, cuatro y dos años de reclusión, y multas de 50.000 y de 25.000 pesetas.

ACCIDENTE
TERRESTRE

BARCELONA. — El ingeniero Manuel Junoy Cornet ha perecido en accidente de auto en esta ciudad. Era director general de la Maquinista Terrestre y Marítima.

CON LAS FAUCES
ABIERTAS

BARCELONA. — El municipio de Hospitalet de Llobregat se dispone a anexionarse el barrio nuevo de Sanfeliu, camino de Eplugues de Llobregat, cuyo municipio el de Hospitalet amenaza absorber igualmente. A su vez, Barcelona trata de agregarse Hospitalet de Llobregat, junto con San Adrián del Besós y Badalona.

MATCH NULO

MATARO. — A raíz de la fuerte avenida del torrente Boada ocurrida en la noche del 8 al 9 de octubre de 1965, los muros de protección de la ciudad de esta ciudad a Granollers y del sector occidental matarones, permanecen derribados como si se esperara la repetición de la catástrofe. La solución brindada por los ingenieros, aparte la reconstrucción de dicha defensa, es la canalización subterránea de las corrientes del Boada y del Pólvora, con lo cual desaparecería la molestia de unas corrientes callejeras y, en suma, un peligro permanente.

El problema reside en el costeamiento de las obras, cuya pelota se envían recíprocamente el Ayuntamiento y el Estado, sin resultado positivo.

VAN A ENTERRAR
A LOS ENTERRADOS

REUS. — El cabildo sacerdotal de esta ciudad negocia, cerca de la superioridad religiosa, el consentimiento para suprimir las comitivas fúnebres. Con percibir derechos de defunción y de funeral, los curas de Reus se conforman. En cuanto a los cadáveres, que las familias los entierran en secreto.

CRISTO Y MARX
DIALOGAN

BILBAO. — En el Aula Magna de la Facultad de Ciencias Económicas de Bilbao y ante unas mil personas, se ha celebrado un coloquio entre un filósofo marxista y uno cristiano. El tema de la sesión era «Ética y praxis: compromiso cristiano y praxis marxista». Hablaron el padre Rafael Bellido, profesor del seminario, y don José Rodríguez, profesor adjunto de Filosofía de la Facultad de Ciencias Económicas.

F. L. DE DRANCY

En vista de la multiplicación de necesidades solidarias en España, el organismo confederal aporta por el conducto regular acostumbrado, la cantidad de 140 francos últimamente recogida. Dicha F. L. hace notar que, desde el inicio de la suscripción pro-España, nunca ha dejado de colaborar a la misma.

NECROLOGICAS

MIGUEL CHUECA

Sería injusto no dedicar unas líneas a la figura de Miguel Chueca, compañero de Zaragoza emparentado con José y Angel Chueca, el primero excelente escritor anarquista (en sus post-trimerías pasado al campo socialista), y el segundo muerto heroicamente durante la sublevación militar del Cuartel del Carmen zaragozano, año 1919.

Miguel Chueca, primo de los anteriores, tuvo actuación posterior a aquellos en la propia capital aragonesa. Si alguien tiene conocimiento de ella, haría bien en reseñarla.

Este Chueca alcanzó llegar a Barcelona evadido de la ciudad marítima (Mártir por lo de 1936 y años siguientes, no por lo de 1809). Nuestro amigo se incorporó inmediatamente a las tareas de guerra confederales. Perteneció incluso al Consejo de Aragón.

En el exilio lo hemos tratado en Toulouse, donde estuvo en el comité nacional de la C.N.T. española en varias ocasiones. Se le vio también colaborar festivamente en «CNT» bajo el seudónimo de «El tío Calzones». Por cierto que en más de una ocasión cuidaba de la confección del semanario aludido cuando al inmenso Alaiá se le ocurría salir imprevistamente de Toulouse.

La característica de Miguel era el desahogo permanente, sobre todo en la cuestión papeles. A raíz de eso y de ciertos enojos del Héralut, tuvo que frecuentar el comisariado de policía con excesiva frecuencia. A nuestras reflexiones sobre el orden que merecen los papeles oficiales nos respondió, siempre sonriente: «Soy más anarquista que vosotros». Lo cierto es que era más atrabiliario que nosotros.

En París se enfrió por nuestras cosas, más que nada por el vacío que le hacían los compañeros. Había acudido a una parodia de la Paz de las varias organizadas por el comunismo. Pero uno va a creer que el comunis-

BAJO EL SIGNO DE LA CRUZADA

LA DESVENTURA DE UN PUEBLO DE TANTOS

NOS ocupamos de una villa industrial de las que jalonan el perimetral barcelones de Cataluña. Nos referimos a una villa duca en el curtidro de pieles, en el tejido de algodonos, en las elaboraciones de géneros de punto. Cuando la dejamos (fuerza obliga), esa cabeza comarcal contaba con 15.000 habitantes, doscientas firmas de curtidoría, quince tejidos y otras tantas para el tricotaje. Hoy la localidad ha subido a 25.000 habitantes (5.000 más la habitarían por derecho de trabajo, pero deben residir en las afueras), el curtidro ha menguado un poco, el tejido algo más aún, y géneros de punto han quintuplicado su importancia. El resto de trabajadores se emplea en oficios de orden local, estrictamente.

Este es el panorama económico-geográfico, pero en esencia no es ello lo que por el momento más preocupa. Es la situación social del pueblo laborioso, en ciertos aspectos parecida a la del año 1840, y no blasfemamos. La grey franquista, apoderada de la situación ocasionalmente, ha tenido la triste virtud de purdirlo todo moralmente, sin aportar, en cambio, un sólo algo que no tenga referencia a la nada. Así la «fuerza moviente» de la localidad puede aportar, tras el salto 1939-1966, un reflejo de la panormía social autóctona, la cual — holgaría decirlo — no acusa la más mínima presión izquierdista.

Y váyase a la cosa. Un periodista local, vista la situación de malestar que reina en nuestra villa, pese al crecimiento de la misma, ha tenido idea de efectuar una encuesta basada en tres puntos concretos, pero a elección de los preguntados. Héla aquí: «¿Cuáles son, a su juicio, los tres problemas más importantes planteados en la villa?» Las personas preguntadas han sido ocho, a saber: Un estudiante en técnicas, un médico, un industrial, un obrero textil, un procurador, un comerciante por el mayor, un historiador, y un maestro de escuela. La concreción obtenida por el preguntante permite compilar once defectos capitales en lugar de tres, y que seguidamente enumeramos: Déficit de alojamientos, falta de agua, insuficiencia de escuelas, desorden del egoísmo particular, o individualismo feo; jornadas laborales de 13 y 14 horas diarias, atraso cultural, inseguridad de la fuerza motriz, discriminación racial, existencia abundante de «mentalidades primitivas y rutinarias» aborridas de dinero, insuficiencia de comunicaciones urbanas, y lo incívico o brutal de una juventud, por otra parte dinámica.

He aquí cosecha obtenida por el laboreo franquista de durante 27 años. De haber continuado el desarrollo ciudadano de 1936 — el propio de anteguerra —, con todas sus insuficiencias e inconvenientes, habría dado más óptimo fruto. Con más de un cuarto de siglo de persistencia, digamos republicana para ser modestos, ¿no habría sido enorme el ascenso moral y económico de la localidad, comparado con el resultado logrado por la presión franquista en el mismo lapso de tiempo? Porque hechos cantan y por experiencia personal habida, nosotros podemos manifestarnos cumplidamente, certeramente, sin miedo a réplicas veraces o a mentis con fundamento.

EXPOSICION CRITICA

La falta de alojamientos procede de varias causas: de la inmigración de mano de obra castellana; y de la insostenibilidad de los caseros, atentados a la ganancia más que al bien común; el concepto castrífico de la sociedad monetarizada que sugiere reventar o chabolarse al «conciudadano» escaso de dinero.

Insuficiencia del servicio de aguas. ¿Cómo inventarlas en terreno seco? ¿Cómo acrecentar una población haciendo del líquido el precioso elemento? El sentido de vida de los pueblos nómadas primitivos, las aconsejadas estabilidad, o sedentarismo, al pie de las confluencias acuosas para todos los servicios, e incluso para la pesca. Así, las aglomeraciones nacidas en tan prometedoras circunstancias han podido permitirle el lujo de crecer pomposamente, exageradamente, en tanto las tribus estacionadas en lugares mustios desertaron, se extinguieron, o permanecieron en número social restringido.

El drama de Sabadell, Tarrasa, Igualada y otras ciudades totalmente industriales, es la falta de agua para sus menesteres domésticos, industriales y placenteros. Conservar ahí un número exagerado de habitantes es un error que el progreso llevará al colapso si no a consecuencias peores. Si la localidad que nos ocupa en aguas no puede atender a 25.000 habitantes, su obligación es descender y no aumentar el número de los mismos. Y si esta depresión demográfica disgustara, no queda otra solución que buscar el agua donde esté, pero siempre en las cercanías y no en lejanías avaras — se comprende — de su líquido elemento. A últimos de siglo los geólogos Carsi padre e hijo (el hijo Alberto, de nuestra grata conciencia) fueron encomendados de hallar agua, mediante pozo artesiano, en el Camp del Calsona, y al no salir trago inmediato una vez empesados los trabajos, el poder capitalista cortó su aportación dinerística dejando al experimento anticipadamente fracasado. De donde se colige, una vez más, que el capitalismo privado está opuesto a las necesidades colectivas, cosa que no

ocurriría en régimen comunista libertario.

El Pantano de Jorba hace más de 60 años que está ideado y su realización duerme abandonada a pesar de la sed de un pueblo que tiene industrias, necesidades perentorias, piscinas y bañeras... en seco. ¿Cómo dotar las edificaciones existentes y venideras con agua potable y de w.c.? ¿Cómo suprimir el anacronismo típico de las fuentes de servicio público? ¿Cómo colocar surtidores en las plazas vistosas? Sustraer aguas de la riera de Carme no hay que pensar, y se piensa demasiado en ello. Como si Carme, la Torre y La Pobla no tuvieran derecho a crecer, a expandirse. En lugar de incrementar la población de un lugar enjuto, ¿no sería más lógico y racional derivar el aumento de habitantes hacia esos pueblos vecinos según la capacidad natural que les ofrezca su situación termo-geográfica? Particularmente en Gualada, villa privilegiada en aguas, industrial asimismo, pero en extraña demografía descendente. La manía elefantiaca pueden mantenerla — sin razón, pero pueden —, las aglomeraciones humanas capaces para ello, pero no los rincones de naturaleza que dan para una agrupación estricta, sin opción a excesos alto-demográficos.

La carencia de escuelas equivale a la reducción cultural impuesta por la vesania del régimen. Para entregar la enseñanza a los conventos, la Cruzada cortó de raíz la enseñanza laica. Permitted tal vez la existencia de unas cuantas escuelas particulares, previa sujeción de las mismas a la «dignidad escolástica»; pero en general de las instituciones colectivas, estatales y privadas, el nuevo sistema hizo tabla rasa. Y no obstante, los conventos no han absorbido a los centenares de alumnos quedados en la calle y las escuelas municipales permitidas no han salido de sus cuadras tradicionales. Mientras tanto la población ha crecido en un 80%, sin que las nuevas necesidades culturales hayan sido cubiertas. En un Ateneo de famosa recordación se educaba a unos 600 alumnos diurnos, y a unos 300 nocturnos en operaciones industriales, artísticas, de cálculo y letras. En la carretera de Manresa actuaba un Instituto de 2ª enseñanza, el cual en 1939 quedó cerrado y su edificio vacante u ocupado en menesteres secundarios. Para superar la ridiculez de las clases religiosas, la autoridad echó mano del edificio del Orfeón, quedando el legado García Fossas desviado de su destino. En dicho Ateneo funcionaba una «minicula» de Escuela de Artes y Oficios, y hoy, con mayor necesidad de técnicos, la población sufre la vergüenza de no producirlos, déficit absurdo que llena fábricas y talleres con peonaje y obreros «especializados». Sin la antigua aportación del operario completo, la industria y el comercio locales quedarán, gracias a la torpeza de las autoridades franquistas, gravemente comprometidos.

En el ámbito ciudadano, la cultura es patrimonio de elementos autodidactas, de individuos que se esfuerzan en elevar su capacidad mental y en desarrollar su impulso metafísico. Por cuidado de la enseñanza oficial, el ciudadano quedaría reducido a cero. A lo sumo, a la cultura de rudimento concreto en esa suma peculiar de 1 y 1 hacen 3 pesetas.

Insistamos en lo de las «mentalidades primitivas y rutinarias» aborridas de dinero, aborridas por una minoría ética, mas odiadas y envidiadas por una juventud que ha subido sin ideales nobles, acaparada por la escuela y la propaganda clerigo-falangista, inducida a odiar el próximo pasado de sus padres, a rechazar los estímulos nobles, a no considerar nada que no sea el suyo egoísmo de los ricos avaros cuyas fortunas ambicionan, no para guardarlas, sino para dilapidarlas en vicios, modernidades rumblonas, puesto que aliento superior no se lo han inculcado. La juventud borbé, chabacana y gamba, de nuestros días, es producto directo del sistema político que la impide, cohibe, estruja y embrutece. Toda la gloria visual es el Dinero, y toda la inquietud del individuo nuevo va del vientre para abajo, en vez del pecho para arriba. Es una figuración que vale y explica. Un joven de an-

tes corria su juegra, sin ser un incontentible dinerista. Con su saquillo de defectos, no dejaba, empero, de sustentar ideas notables escogidas a su gusla y no por mandato ajeno. Sus bolsillos americaneros, ultra el pañuelo de sonarse, solían albergar periódico o libro. Si a veces se frecuentaba un lenocinio, más veces se recurría a la biblioteca y a la conferencia.

También el sindicato obrero enseñaba, sin profesores, con ejemplo luchador y compañeril de todos los días. Allí el iletrado quería saber y deletreaba el semanario obrero hasta comprenderlo. Allí el obrero era hermano no importa dónde, puesto que jefes en el sindicato confederal no los había. El obrero inmigrado no encontraba más diferencia que la transitoria del lenguaje; pero los intereses y las estimas eran comunes. Si el localismo mendaz establecía diferencias entre castellanos y catalanes, era con intenciones roñosas, o contra el «castellano pobre», mas no contra el castellano rico que venía a comprar suela, tejidos o almendras. Para éstos el comerciante local se desviaba; para los otros, los desheredados, el «arrinconismo» catalán fomentaba desprecio; el obrero organizado integraba, con toda naturalidad, al forastero; borraba toda diferencia entre venidos y estantes, fundía el interés obrero en un todo revolucionario, lo que explica la calurosa unanimidad entre proletarios de varios países reunidos en un reducto industrial cualquiera.

Ha de volver este aliento de humanidad auténtica, ha de quebrar esa historia inmoral de «obreros lugareños» y de «obreros castellanos». Lo importante es restablecer lazos de hermandad entre productores (los no productores que hagan lo que les plazca), que lo demás — la lengua, las costumbres, las inclinaciones — se nivela sobre la marcha. El catalán puede expresarse en castellano cuando el interlocutor lo precisa, y el castellano es capaz de adaptarse al catalán cuando este idioma no se le presenta como enemigo. Todo ello está demostrado y no precisa insistir estando, el hecho, al alcance de todas las buenas voluntades.

Trece y catorce horas de labor manual diaria embrutece a individuos y degenera a la raza. Si en la totalidad de España 12 millones de personas trabajan para el idem, en la villa que nos ocupa 10.000, más los residentes en municipios próximos, laboran por 15.000 inocupados, comerciantes y elaboradores de nada.

Lo importante es quebrar la caparazón de la rutina, recobrar toda la personalidad que el franquismo ha sustraído al obrero, y desarraigar del país el prejuicio actual de que sólo los despotismos (fascista o comunista) pueden regir la sociedad humana.

Juan FERRER

COMUNICADOS

F. L. DE ORLEANS

Se invita a los componentes de esta F. L. para la asamblea que tendrá lugar en el sitio acostumbrado, a las nueve horas del día 11 de diciembre de 1966. Al mismo tiempo se hace saber que habrá, desde la hora indicada, una permanencia para que los compañeros regularicen su situación del presente año.

REGIONAL CATALANA EN EL EXILIO (Agrupación lyonesa)

Convoca a los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 18 de diciembre a las nueve y media de la mañana, en la sala C. N. T., nº del Palais de la Libération nº 9, en Villeurbanne.

F. L. DE PERPIGNAN

Seguimos nuestro ciclo de charlas y coloquios locales, el compañero Francisco Blanco, secretario de nuestra Comisión de Relaciones, disertará sobre el tema: «La C. N. T. en el futuro».

El acto tendrá lugar el domingo 18 de diciembre, en el local de costumbre, a las 9,30 de la mañana.

F. L. DE OULLINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 11 de diciembre, en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

F. L. DE ROANNE

Convoca a sus afiliados a la reunión mensual ordinaria para el día 6 de diciembre, a las 9,30 de la mañana.

Ediciones «SOLI»

Rafael Barret: Obras completas (tres tomos) 22,50 NF.
Voline: La revolución desconocida 15,00 »
Rodolfo Rucker: Nacionalismo y Cultura .. 18,00 »
M. Dommaget: Historia del 1º de Mayo 12,00 »
Antologías: El Amor y La Amistad 5,00 »
— Cultura y Civilización 5,00 »
— La Historia 5,00 »
— La Libertad 5,00 »
Felipe Alaiá: Quinet 5,00 »

Varios autores: Salvador Seguí. Su vida y su obra 3,50 »
Pedro Vallina: Crónica de un revolucionario. J. M. Puyol: D. Quijote de Alcalá de Henares Juan Rostand: Lo que yo creo 3,00 »
Anselmo Lorenzo: El poseedor romano y El patrimonio universal 1,00 »
J. Ferrer: Vida Sindicalista (agotado)
Victor García: Raúl Carballera (idem) 1,00 »

EDICIONES «UMBRAL»
Felipe Alaiá: Tipos españoles (2 tomos) 14,00 »
M. Cranston: Debate imaginario entre Marx y Bakunin 1,00 »
Fabián Moro: Discurso del Hombre Libre .. 1,00 »
J. Ferrer: Conversaciones Libertarias («CNT») 1,50 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe C.C.P. 1350756, Paris (X^e)

En nuestro tiempo el sindicato no permitía vulneraciones de jornada e iba derecho a la anulación total de los destajos, 1º: para no animalizar a la criatura humana, digna de reposo, salud y respeto; 2º: para eliminar la injusticia de trabajo excesivo para unos y huelga forzosa para otros; y 3º: para mantener en alto el valor de los salarios.

Esa testura sindical, con ser tan justa, ocasionaba a veces sendos topetazos con burgueses y obreros domesticados; pero a ello se iba, y a la postre, el sindicato se imponía. Si el interés patronal era la consecución de mano de obra excesiva para especular con la miseria, el empeño del sindicalismo confederal fue el provocar la penuria numeraria de obreros a fin de mantener el ritmo superior de los jornales. Y si la industria «leblu» sufrir de ello, el sindicato no negaba derecho a trabajo al obrerismo exterior, siempre por nosotros bien recibido.

Lo importante en nuestro elemento es mantener buen régimen de vida a base de salario alto con jornada de trabajo limitada. ¿Qué procediendo así se impide pingües ganancias a la burguesía? Mejor, puesto que ello ayuda a equilibrar el estado de la riqueza. Si la revolución finalista se retrasa, la revolución pausada con imperio sindical libertario se realiza. Que aquél o éste sistema sea empleado, el caso es que madure la situación, al extremo de convertirla en inaguantable para el capitalismo. Comprendase en este punto el miedo de las clases conservadoras: la C.N.T. concurría al advenimiento del comunismo libertario con un largo paso diario. Luego, el logro final de la sociedad nueva podía resultar escasamente estridente, capaz de eliminar las clases con un simple gesto, con un esfuerzo no tan considerable como el del 19 de julio, debido a la consciencia de su derecho admitido, en general, por la clase trabajadora.

El resto de objeciones: insuficiencia de comunicaciones, del servicio de iluminación y motriz y otras incidencias cual la referente a escuelas, ello es resoluble inmediatamente en sociedad comunista libertaria, o mediáticamente en sistema liberal o democrático.

Lo importante es quebrar la caparazón de la rutina, recobrar toda la personalidad que el franquismo ha sustraído al obrero, y desarraigar del país el prejuicio actual de que sólo los despotismos (fascista o comunista) pueden regir la sociedad humana.

Juan FERRER

COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

Por diversos conductos se nos han pedido precisiones sobre la nota de la Federación Local de París, insertada en el nº 427 del COMBAT SINDICALISTE de fecha 10 de noviembre, haciendo un llamamiento en pro de la solidaridad hacia los detenidos en Madrid, llamamiento que la propia Comisión de Relaciones reafirmaba en su comunicación de fecha 12 de los corrientes y dirigida a las Federaciones Locales del Nucleo.

Para evitar toda confusión, y respondiendo a los requerimientos que nos han sido formulados, nos parece indispensable precisar que la Comisión de Relaciones del Nucleo es la sola calificada para recoger los fondos que las federaciones Locales de la C.N.T. o sus militantes, puedan enviar en el área regional. Ello no obstante, todas las Federaciones Locales del Nucleo, e inclusive del conjunto orgánico en el exilio, pueden dirigir un llamamiento por vía de prensa a sus propios afiliados, lo que, estamos plenamente convencidos, ha sido la intención de nuestros compañeros de la Federación Local de París.

La C. de RR. de la Zona Norte.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Reunión ordinaria el sábado 3 de diciembre a las 5 y media de la tarde.

F. L. DE IVRY

Celebrará reunión general el día 4 de diciembre. Hora y lugar de costumbre.

F. L. DE MONTPELLIER

Esta F. L. organiza una conferencia para el domingo 11 de diciembre a las 9,30 de la mañana, y en su local de costumbre, rue Valland, con la participación del compañero Alejandro Lamela, que disertará sobre el tema «Actualidad económica-social del pueblo español».

TURRONES PRO - ANCIANOS

Pastilla: Jijona, 7 F.; Alicante, 6; Mazapán, 4; Toledo, 2,50 F. Panecillos: 0,50 F. pieza.
Pedidos a «C.S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e).

COMUNICADO

La F. L. de Dreux invita a todos los compañeros a la reunión plenaria, que tendrá lugar el domingo 4 de diciembre a las 10 en punto de la mañana en el local de costumbre.

Dada la importancia de los temas a tratar se desea la mayor asistencia posible.

PARADERO

—Eusebio Continente, residente en 40, rue de la Mare, 75 - Paris (XX^e) desea ir a ponerse en relación con los compañeros Mariano Falco, Herrero y Foyos, que estuvieron con él en Alemania.

El folletón de Campio Carpio irá en el número próximo.

SINGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. 1 TRU, 78-64
Administration: J. SORIANO
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois: 13 F
Un an: 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT, 22-02
Imprimerie: BEL, 87-73

EL COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

LA ACONSEJABLE COHESION LIBERTARIA

UNOS compañeros caídos recientemente en las manos policíacas del franquismo, han ofrecido la particularidad de ser como una gota en el océano, que mueve las aguas, que produce la agitación en todas direcciones. Se ha evidenciado con ello una persistente vitalidad, contra el sentir abrumadoramente pesimista, casi agorero, de algunos tíos, o troyanos...

Se ha hecho y se hace lo pertinente, lo que los medios disponibles permiten. Y el lamentable suceso, uno más en el denso historial de la lucha anarcosindicalista y libertaria, ofrece, por supuesto, motivos para reflexionar. Dedución inmediata ha de ser la de comprender y estimar el valor esencial de la cohesión entre los libertarios en general. Y al decir libertario se sobreentiende que se alcanza a diferenciar, con claridad meridiana, quienes mantienen las ideas anarcosindicalistas, libertarias, o sea anarquistas, admitidas fundamentalmente por sus partidarios, de aquellos que han sido trágicas de las mismas; incluidos quienes, por lo que de «la cabra tira al monte», se les nota un vagar por caminos tortuosos, como si trataran de hallar justificación a una ulterior posición doctrinal, bien opuesta a lo que un día defendieron.

Buscar cohesión ya es sabido que no supone ir al acoplamiento borreguil; no es dar aquiescencia a la ausencia de personalidad del que ciega mente da como bueno lo que dimana de fulano, o peregrano, por el hecho de que se trate, de un elemento caracterizado; no supone aceptar la infidelidad de nadie; no tiende al inmovilismo, como tampoco a la bujanga irreflexiva. Es, simplemente: anhelo de coordinar esfuerzos en todo lo posible. Es poner en efectividad ese apoyo mutuo, tan ponderado en nuestra propaganda. Esfuerzo cohesionado en todo cuanto se pueda. Y de surgir incompatibilidades interpretativas, no debe echarse en olvido aquel, a modo de adagio, que asevera lo de «Ancha es Castilla», denotando con ello que hay campo abierto para todo y para todos. Las actuaciones de diversa naturaleza, enfocadas teniendo en cuenta lo fundamental de las ideas, no es forzoso que engendren un clima de pugnas, perniciosa para todos.

Tampoco debe olvidarse el que las discrepancias, el libre examen tienen su razón de ser. Necesidad la de considerar enemigo a quien confiesa diferir de tal o cual apreciación, ya sea mayoritaria o minoritaria. La crítica, si es constructiva, es útil, más aún; es necesaria. Pero otra cosa es la comodona posición del que se permite hacer a modo de cubiletes con las palabras, afilando la ironía, buscando ridiculizar esto, aquello, o lo de más allá, por eludiendo toda responsabilidad, rehuyendo, como dicen los amigos del campo, el «dar el callo».

«EL SUDESTE ASIÁTICO»

Hay una forma corriente y hasta simplista de enjuiciar al Estado, de criticar el colonialismo y el nacionalismo. Es el aludir a su nociva estructura, a sus consecuencias, mas sin hurgar a fondo, sin observar la entraña, los motivos determinantes de estructura y actuación. Al sociólogo no le basta, no se contenta con establecer leves deducciones de orden moral, sin profundizar en los móviles. De ahí que estudie todos aquellos factores de orden sociológico, económico, étnico, mediante los cuales queda al desnudo, con todos sus defectos o virtudes, el organismo, o la modalidad social estudiados. Como ejemplo de ello, de trabajo concienzudo, bastará citar la obra de Bertrand de Jouvenel: «Du Pouvoir», que pretende ser «una historia natural de su crecimiento»; o sea un detenido estudio sociológico de lo que ha sido y es el Estado, tema al que dedica el autor cerca de quinientas páginas de apretado texto. En torno a los problemas y al desenvolvimiento de la sociología, nos complace, hace años, leer obras de Letourneau, de Durkheim, de Cuvillier. Hoy notamos co-

mo Fourastié, Aron, Gurvitch, Friedman, Sauvy, Bouthoul, etc., enfocan los problemas del mundo actual en tanto que sociólogos, en tanto que hombres de ciencia, de cuyas investigaciones es mucho lo que se puede captar en lo que concierne a los libertarios, como en su tiempo, «cuernos clásicos»: Kropotkin, Mella, Nettlau, y los demás recogían de los pensadores, de los sociólogos, de los hombres de ciencia que entonces destacaban. Es comprensible que ahora, como entonces, no en todo puede estar de acuerdo, pero es indudable que conviene traten los anarquistas de poner atención a lo que ofrecen los sociólogos contemporáneos.

Nuestro compañero Víctor García ha llevado a efecto meritoria labor sociológica. Pero, a fuer de hombre andariego, no son las suyas meras apreciaciones de hombre de gabinete. Podrían definirse con el apelativo que emplea Boutfoul: «sociología dinámica», de hombre que ha tomado contacto con las gentes de uno y otro país; que se ha impregnado del polvo del camino, captando el penar de esos humildes proletarios de tierras lejanas, a los que se les pueden aplicar los versos de Antonio Machado:

*Son buenas gentes que viven,
laboran, pasan y sueñan,
y en un día como tantos,
descansan bajo la tierra.*

Pero Víctor García no se limita a sus apreciaciones particulares: lee, confronta, aporta datos, se documenta asimilando textos, obras al día, en pos de una concreción que pueda dar idea cabal de aquello que se ha propuesto referir.

El nuevo libro del citado amigo lleva por título: «El Sudeste Asiático», (Editorial Proyección, Avenida de Mayo, 1770 - Buenos Aires), constituye un sagaz escaqueo en torno a las características sociales que privan en esta serie de países asiáticos tales como: Tailandia, Camboya, Laos, Vietnam del Norte, Vietnam del Sur, Indonesia, y alguno más. Países que hoy llaman la atención del mundo entero por el peligro que puede derivarse de sus connotaciones políticas, atizadas, por afán imperialista de grandes potencias, tras cortina. Peligro de conflagración que puede originar la horrible mortandad de millones y millones de seres.

Contiene el libro de referencia abundante aportación de datos históricos, en los que se ponen de relieve las modalidades de la colonización, incluido el «doble juego» de países que, presentándose como «liberadores» de la influencia de unos colonizadores, luego, a su vez ejercieron la máxima tiranía sobre territorios a cuya independencia aducían prestarse. Paradojas evidenciando el maquiavelismo estatal. Se leen con interés los datos estadísticos relativos a cada país: extensión territorial, número de habitantes, características de la producción, y otros detalles de singular relieve. Se comprueba como eludida la tiranía colonizadora, el pueblo que trabaja y sufre ha caído, dado el analfabetismo, la ignorancia, el embrutecimiento originado por las creencias religiosas, bajo la hegemonía de la tiranía nacionalista, fomentando odio fanático a lo extranjero. Al leer página tras página, casi a borbotones pueden asimilarse las facetas de matiz sociológico, las consideraciones que de ellas se derivan, hasta llegar a la conclusión que establece Víctor García al manifestar: «La humanidad debe de ser una, de Polo a Polo y a través de todos los meridianos. Los problemas que acosan a los hombres son todos de categoría hemisférica: la destrucción de la humanidad mediante la guerra atómica, o el espectáculo dantesco de una Tierra superpoblada por una humanidad que se duplica cada veinticinco años». De ahí la importancia para todos que supone el reflexionar, como dice Jaspers, en torno a los peligros que se ciernen, en la hora presente, sobre la humanidad entera.

LA COSTA BRAVA Y LOS «COMPAGNONS DE LA CHANSON»

Dicen que en Francia «tout finit par des chansons». En efecto, incluido el «doble juego» de países que, presentándose como «liberadores» de la influencia de unos colonizadores, luego, a su vez ejercieron la máxima tiranía sobre territorios a cuya independencia aducían prestarse. Paradojas evidenciando el maquiavelismo estatal. Se leen con interés los datos estadísticos relativos a cada país: extensión territorial, número de habitantes, características de la producción, y otros detalles de singular relieve. Se comprueba como eludida la tiranía colonizadora, el pueblo que trabaja y sufre ha caído, dado el analfabetismo, la ignorancia, el embrutecimiento originado por las creencias religiosas, bajo la hegemonía de la tiranía nacionalista, fomentando odio fanático a lo extranjero. Al leer página tras página, casi a borbotones pueden asimilarse las facetas de matiz sociológico, las consideraciones que de ellas se derivan, hasta llegar a la conclusión que establece Víctor García al manifestar: «La humanidad debe de ser una, de Polo a Polo y a través de todos los meridianos. Los problemas que acosan a los hombres son todos de categoría hemisférica: la destrucción de la humanidad mediante la guerra atómica, o el espectáculo dantesco de una Tierra superpoblada por una humanidad que se duplica cada veinticinco años». De ahí la importancia para todos que supone el reflexionar, como dice Jaspers, en torno a los peligros que se ciernen, en la hora presente, sobre la humanidad entera.

THEATRE ALHAMBRA - MUSIC-HALL (M^e République)

Domingo 4 de diciembre de 1966 a las 9,30 de la mañana

GRAN MITIN

Organizado por el Comité de Alianza Sindical, C.N.T.-U.G.T.-S.T.V. Con asistencia de representaciones de la C.G.T.-F.O. y C.N.T.F. y de las Centrales Internacionales respectivas. Harán uso de la palabra: **Bernardo MERINO** por la C.N.T. - **Artemio JIMENO** por la U. G. T. - **Ramón AJESTA** por la S. T. V. - **Maitre Yves DECHEZELLE**, defensor de los compañeros detenidos en Madrid, informará del curso del proceso.

Contra la parodia de amnistía, contra la mentira de la liberalización, antifascistas acudid todos al Alhambra.

so entre los libertarios franceses se daba a la canción aires de propaganda. Hubo, entre otros, un Charles d'Avrai, un Louis Loreal, e incluso el propio Sebastián Faure no entonaba mal... Hoy corren otros vientos, pero encanta oír composiciones de Georges Brassens, Leo Ferré, Mouloudji, o Jacques Brel. También complice oír a ese grupo de nueve mozos de aire alegre y pimpante que han tomado el denominativo de «Les Compagnons de la Chanson». En plano de igualdad, no destacan el nombre de solista, que haga efecto de vedette. Cuidan la armonía de conjunto ofreciendo magnífica demostración de tipo coreográfico. Descartan lo chabacano. Cuidan la nota sentimental, como en «Cheveux fous et lèvres roses» y «La Mamma». Saben incluso dar realce al folklore eslavo en las canciones; «Kalinka», «Trumbalala», o «Nitchév! Nitchév!» ¡Ah, pero le parten a uno por el eje oyendo una de sus últimas composiciones!

En efecto, resulta una cosa más revelata que gazzacho andaluz, con más mezcla que la catalana «escudella de pagès», el efecto que en la sensibilidad de uno le ofrece oír las notas de su canción: «Costa Brava». Un batiburrillo, de guitarra, de sardana, de flamenco, de castañuelas, de clarinete. Meten en solfa las corridas de toros, evocan al «Cordobés», nos salen con serenatas, con balcones floridos y otras lindes, que nada de común tienen con la región.

Sería agradable poder charlar un rato con esos muchachos de aire simpático. Habría ocasión de darles a entender la chabacanería del Estado franquista afeando lo que era incomparable belleza natural de la Costa Brava, sin la prosaica acumulación actual de hoteles, viviendas para nuevos ricos, escuelas de tauromaquia, ruedos taurinos, «cabarets» de postín y figones manchegos. En fin: todo un carnaval para uso de turistas con más dinero que inteligencia y sensibilidad: salchicheros alemanes, retirados de negocio, burócratas americanos ya jubilados, desnosos de tumbarse panza al sol, «extenders» de cese, orondos y lustrosos y toda una fauna parecida... ¡Pobre Costa Brava, a la que cantaron poetas; en donde se inspiraban tantos músicos, alentados por los aires populares del Ampurdán!

EN 1947 SOLO LOS FALANGISTAS PLEBISCITARON POR FRANCO. EN DICIEMBRE DE 1966 FRANCO INTENTARA QUE LO PLEBISCITEN LOS ESPAÑOLES BAJO EXCUSA DE LA LEY ORGANICA DEL ESTADO... NAZIFASCISTA. ¡ESPAÑOLES! NO VOTAR A FRANCO. QUE SE VOTE A SI MISMO. EL CRIMEN DE 30 AÑOS CONSECUTIVOS NO DEBE QUEDAR IMPUNE. ¡ISUS, Y AL FRANQUISMO! HASTA QUE REVIENTE...

22 de noviembre. La «declaración solemne» del tirano Franco ha tenido lugar en una atmósfera «solemne» cuidadosamente preparada. En el salón del trono del palacio de Oriente estaban apilados todos los altos jefes del régimen. También ciertas televisiones y grandes diarios extranjeros estaban convocados, y presentes. En las paredes, damascos, escudos y banderas rojigualdas teatralmente iluminados. Buena organización de la farsa, para dorar la otra farsa de la «democratización del régimen».

Tanto aparato (destinado a justificar una propaganda aparatosa), tras la palabra lectora del afluatado Franco, vino a parar en lo tan clásico de «nada entre dos platos» o de la «ortilla sin huecos». Nadie, siendo español, se sorprendió de la inmanidad de los propósitos de Franco, y todo asistente aplaudió el discurso caudillesco porque también los aplausos estaban previstos.

En síntesis, todo el mundo comprendió que el «caudillo» fluctuaba entre el Dólar y la Falanga, con absoluta desprecupación del Pueblo, y que ante la presión irreprimible del primero, la segunda sufriría otra amargura.

No obstante, los principios totalitarios de José Antonio salen de esta comedia, reafirmados, puesto que EL ESPÍRITU DEL MOVIMIENTO PERMANECE VIGENTE; la fuerza armada encargada de reimponele al Pueblo español, igualmente. Para mayor

CORRECCIONES A «FRANCO»

MADRID. — Del mensaje de Franco: «Hemos elaborado una ley prudente de acuerdo con el temperamento de nuestro pueblo, cuyos enfrentamientos trágicos de 1808 a 1936 han sido para nosotros una lección. (Durante más de un siglo el pueblo ha sido guerrero constantemente por el reaccionarismo tradicional hasta llegar al grado de esclavitud presente).» «Efectuando este paso decisivo no pretendemos prejuzgar las modificaciones que circunstancias ulteriores podrían aconsejar.» (No hay paso decisivo y si recelo a las conquistas que el pueblo por su lucha vaya imponiendo). — «En adelante, el porvenir del país se halla asegurado por la ordenación orgánica del conjunto instituido democratizado, por lo cual la Iglesia nos ha trazado el camino.» (Disfrase democrático del fascismo español, quedando en el fondo y en la superficie el móvil absolutista que propició el estallido fratricida del 18 de julio. La Iglesia, trabajo tiene para extirpar su responsabilidad en la organización del fratricidio, para que la obliguen a diseñar caminos). — «El Movimiento Nacional resulta el lugar geométrico en el que podrán converger y expresarse las diversas opiniones políticas de los españoles.» (Bien comprendido, el Movimiento absorberá la opinión nacional, quedando la pasividad en la cárcel, como de costumbre. No salmas del fascismo). — «El poder ejecutivo queda centrado en la persona del jefe del Gobierno, quien asumirá la dirección política y administrativa de la nación.» (Y el poder traumático y de directorio queda en manos de Franco, mal resignado a renunciar a una sola partícula del poder en tanto le quede un hábito de vida.)

chispas

A los 40 años a uno lo declaran viejo.
A los 60 anciano.
A los 80 matusalénico.
A los 90 ancestral.
Si no tiene dinero.

Si la vejez empieza a los 40 años y la niñez termina a los 18, ¿cómo los de las edades intermedias sostendrán el sistema protector de sus innumerables mayores?

¿Qué viejos tales jóvenes sin pasado ni porvenir, perdidos en el desierto de un áspero presente!

Sin las filosofías, místicas, invenciones y realizaciones de siempre, ¿qué plumas, qué cola, y qué cascos pezuñeros no llevaríamos las generaciones del día?

El todo humano, de ayer, de hoy y de mañana.
Eso, no otra cosa que eso. Y demos todos las gracias.

Un capitalista arruinado — loco sin dientes — deja de ser peligroso. Igual que el líder sin liderados.

Cocina en plástico, automóvil en plástico, guitarra en plástico, mentalidad de plástico.
¡Contra todo! No admitamos.



EL TINGLADO DE LA FARSA

CAYO el telón. Señores; ¡ahuecad! La representación terminó ya. Cada muchuelo a su nido. Que cada quien juzgue la pieza a su guisa. Pero, ¡guay con los descontentos!...

Se produce cada año el mismo espectáculo con ligeros variantes. El caudillo convoca a sus vasallos, comunica sus decisiones, siempre indiscutibles, anuncia al orbe medidas de «diberalización» y se retira, sosegadamente, por el foro.

En cada una de las ocasiones, exégetas profundos se inclinan a fin de interpretar las «sagradas» escrituras del jefe de los jefes de España y sus colonias. No hay coincidencia posible. Todas las versiones se contradicen entre sí hasta el extremo de que cada uno — y todos — decide esperar el año venidero. Puede que en otra ocasión se le comprenda mejor.

La pieza del 1966 no difiere en mucho de las anteriores. Al igual que hace toda una serie de años, antecede a la ceremonia una orquestada anticipación de suposiciones. Se dice que dijo, aunque se aclara que no fue él. O que si fue él, no le interpretaron ni partidarios ni enemigos. Dijo, o quiso decir, no dijo, que los estamentos, leyes y organismos, que bajo su dirección augusta determinan el curso del Tajo o del Manzanares, así como la vida de sus súbditos; se modificaron en virtud de su voluntad soberana. ¡Ah!... y que, seguro ya de que su alta misión histórica no será deformada por nada ni por nadie, por los siglos de los siglos, designará su continuador... ¡sacrilégio!, en fin, designará el personaje destinado a simbolizar, en cierta manera, a la Monarquía.

Modesto y fatigado — vale decirlo — decide liberarse de ciertas funciones directas. Otros se ocuparán... se ocuparán, en fin, procurarán, bajo su control directo, ejercer el rol de reemplazantes, como el actor reemplaza el personaje. Pero cuidado con tomar en serio el papel. El jefe, el único y verdadero, será siempre él. Quien se deslice lo pagará en moneda sangrienta.

Franco designará — dicen que dijo — a los titeres encargados de cubrir diversas funciones hasta ahora acumuladas en su persona. Designará además a los encargados de designar — bajo su indicación — a quienes a su vez designen a quienes en funciones diversas continuarán controlando la vida y obras de la plebe, todo y haciendo crecer a las clases altas» que forman parte de la «alta» dirección de los destinos de España.

Entretanto, como aun no han desaparecido los candidatos al Trono, conviene hacer circular versiones contradictorias respecto al escogido por su intención serenísimas. Y los Carlos y los Hugos, los Juanes, los Alfonsos o Alfonsinos viven todos sobre ascuas. Ninguno se atreve a enfrentarse al caudillo. No sea que «cambie de opinión» destronando al destronado. Ni los partidarios de uno ni de otro levantan demasiado la voz, temiendo perjudicar a «su» Rey...

Y en todos los estrados militares y civiles ocurre lo mismo. El muy cuco avanza promesas a éstos y desavienta a aquélos, o viceversa, por tiempos alternados, enfrentando a todos entre sí, sembrando la zizania en todas las esferas. Dentro y fuera de España. Si, tanto entre los emigrados voluntarios como entre los exiliados. De igual manera que lo realiza en los medios de oposición latentes en España. Ese y no otro es el asunto de su estabilidad...

MARRULLERIAS DE FRANCO

De todos es sabido que Franco llegó a Caudillo por astucia. Entre los conjurados, para abatir la República fue el más cauteloso. El menos comprometido. No apareció en primera fila hasta el momento en que por gesto artero, envolvente y no directo, apareció como jefe del Estado Español. Estado aleatorio aún, incipiente, pasible de derrota. No se hallaba consolidado el tal Estado, pero se afirmaba en hipótesis dignas de atención. Había de saberse explícitar las conjunturas de la época. Franco demostró ser hábil maniobrero.

Se producía en el campo internacional doble enfrentamiento entre sistemas económicos antagonistas. Cada sistema se respaldaba en carteles políticos de diverso origen. Capitalismo liberal versus comunismo. Y viceversa. Corporativismo y economía dirigida versus capitalismo liberal. Incidentalmente oposición entre economía dirigida (nazifascismo) y capitalismo de Estado (bolchevismo). El encontronazo aparecía inevitable. Lo fue. Los resultados no eran del todo previsibles. Pero quedaba por descontado que, triunfara el sector en juego, ningún régimen estatal aceptaría una sociedad sin Estado. Tal era, entonces, nuestra proclama...

Fue éste su primer puntal. El pacto de «No Intervención», primer acto ejecutado por los Estados solidarios entre sí, por encima de todo antagonismo, sirvió para acoger a la Revolución Española. El resto vendría por sí solo. Sobre todo que existía complicidad tácita para que la «no intervención» sirviera de púdiculo velo para, a su amparo, cooperar con que-

nes prometían el retorno al «statu quo» del Estado convencional, el respeto a la propiedad privada y la observación de todos los tratados internacionales anteriores a la revuelta.

Todas las fuerzas se conjugaron para hacer posible el triunfo de la «clique» militar. Alemania e Italia enviaron técnicos, soldados, armas y aviones con la complacencia de las «democracias». Al final de cuentas no se deseaban en Europa «aventuras extrañas» como la que se anunciaba en España. En cambio, valía la pena «echar un hueso» a la voracidad hitleriana. ¿Qué otro fue el espíritu que poco más tarde predominó en Munich?

También Rusia envió armas a España. Valieron para que la Revolución cambiara totalmente de faz y se convirtiera en una guerra de posiciones. El «resistir es vencer» de Negrín obedecía a la táctica de Stalin. Creía el jerarca ruso que la coalición Italo-alemana sufriría desgaste en España. Por otra parte, internacionalizando la guerra en el Sur de Europa tendría Rusia campo libre en los Balcanes. Atacaría así por el flanco una Alemania debilitada. Occidente tendría que ceder y reconocer la potencia moscovita.

Se conoce lo explicado por Krivinsky, enviado especial de Stalin en España. Se conocía. Se ha olvidado ya casi ante el farrago libresco que hace del comunismo héroe y puntal de la lucha en España. Las armas rusas sirvieron en primer término para consolidar posiciones políticas en el Gobierno de una República semi anquilada. Sirvieron también para atacar a los verdaderas fracciones revolucionarias, destruyendo las colectividades campesinas, liquidando millares de militantes socialistas, cenetistas y anarquistas, prestando, en suma, un servicio de primer orden a quien se aposentaba ya como caudillo en el predio español.

Se sabe también que en el campo de los insurrectos, es decir, de los militares, las disidencias asumían gravedad catastrófica, de la que se aprovechaba Franco. La muerte de los principales cabeceles dejó libre al marrullero ferrolano.

Consolidado en sus poderes Franco supo llevar el doble juego en todos los campos. Se aseguró el apoyo de los capitales anglosajones especulando sobre todo con la posición estratégica mediterránea. La División Azul constituyó una manobra doble. Si bien reforzaba simbólicamente las fuerzas de Hitler, significaba por otra parte fidelidad con la actitud anticomunista de las potencias occidentales.

Se afirma hoy Franco en tratados comerciales con todos los países posibles. Recibe el apoyo «desinteresado» de Alemania o de París, de Washington, de La Habana, de Inglaterra o de Moscú; lo mismo cuenta Egipto que Israel. Todas las potencias hallan en Franco un compinche dispuesto a tratar y a entenderse, a condición de que el trato aporte prestigio y provecho.

ULTRAJE A GARCÍA LORCA

Las pomposas y fementidas declaraciones del Caudillo se conjugaron, por su chismon, con las de Luca de Tena y José María Pemán respecto a García Lorca. «No se les ocurre dedicar un homenaje al exiliado poeta, víctima del franquismo? El régimen reivindica hoy a García Lorca como lo hace la Iglesia con sus enemigos ilustres. Como lo hacen también los partidos comunistas con los hombres ilustres de cada país. Sin pudor y sin vergüenza. En este caso llegan hasta el desparpajo de reconocer que alguno de sus asesinos se halla aún en vida. Pero no los señalan ni los entregan a la vindicta pública».

Es el mismo desparpajo que utilizan los sicarios de Franco al hacer mención del perdón o de la amnistía aplicable a sus víctimas, no a sus opositores, que nada quieren de tales amnistías. El mismo desenfado, o la misma desvergüenza que la de los «fraternales» dirigentes de Moscú, hasta tal punto solidarios con Franco que aconsejan a los exiliados volver a España. Solidarios con Franco aunque declaren que el Decreto del 12 de noviembre es una nueva victoria de las fuerzas democráticas y progresistas en España». No hacen mención la Ibarrru ni los asirapados de Moscú de los recientes detenidos en España, vasos refractarios al franquismo, ugetistas, cenetistas, aliancistas, hasta comunistas inclusive, que van desfilando por los tribunales de excepción, pseudo-civiles o declaradamente militares. Unos y otros van siendo objeto de las habituales condenas sin que la dibernalización les alcance.

El ultraje a García Lorca se agiganta con el ultraje colectivo aplicado a todos los españoles. El bardo andaluz sería asesinado de nuevo si exiliado hoy, volviera a España para lanzar a todos los vientos su verbo lapidario, su condena al franquismo, su repudio a la guerra civil.

Bolcheviques del mundo: ¡unios y volved a España! Al final de cuentas pocos habéis conocido el sparaso ruso. No más de 2.400 españoles llegaron a Rusia, dicen. No todos comunistas. Entre ellos se cuentan tal vez los que trasladaron el oro español. Esos no volvieron a morir en el exilio como lo murió García Lorca. También se les ultraja en su memoria al proclamar ahora el perdón de Franco.

España. REAFIRMACION DEL REGIMEN FASCISTA

garantía del fascismo hispano, todo el discurso del «caudillo» tiene inequívocamente, paladinamente, a ASSEGURAR LA CONTINUACION DE SU OBRA. La «obra» caudillesca de durante treinta años es sobradamente conocida.

Si Hitler y Mussolini hubiesen ganado la guerra, Franco se mantendría más hitleriano y mussoliniano que los propios Adolfo y Benito. Vencidos sus protectores y amigos, no le quedó más recurso que mellar sus armas fascistas aproximándose a la democracia americana para alquilar los «Gibraltar» de Torrejón de Ardoz y La Rota, amén de los campos aviarios de Barajas, Sevilla, Zaragoza y demás campos igualmente «gibraltareros». Con ese precedente y el de Guinea y Sahara, más las cuñas de Ceuta y Melilla, ya pueden la prensa y la diplomacia franquistas desgastarse clamando «Gibraltar para España!»

Volvamos al palacio de Oriente, del cual los corresponsales extranjeros parecen haber sido desorientados. Ellos creían que Franco emitiría algo nuevo, y se han percatado de que así no ha sido. Franco es un eucio y antes del «acontecimiento» prefabricado lanza especies para pasto de cronistas cabalísticos o romos de

entenderas, esos mismos que informan al mundo de lo que suceden, pero que no saben. Franco, en su mensaje, «hace prever» (no asegura) su preferencia por la Monarquía; tal como mal gallego, no desliza nombre de la rama borbonica que habría de sucederle en la Jefatura del Estado. El propio mensajero instituido, una Jefatura de Gobierno cuyo titular no nombrará él, sino tres personajes... que él designará de capricho. ¿Cambiará de sentido el régimen con ello? Ni suponerlo. Que lo suponga, por si acaso, la imbecilidad periodística extranjera, o ciertos periodistas extranjeros asistentes a la feria franquista del palacio de Oriente.

Siempre siguiendo los pasos del «caudillo», el Consejo Nacional del Movimiento se transformará en una especie de Senado, con 120 miembros 70 de los cuales nombrará Franco personalmente. El resto será de procedencia «corporativa», sin opción popular para escogerlo. Los 420 diputados de Cortes seguirán siendo cortesanamente designados por los organismos franquistas, menos cien que se destinan a la elección de los jefes de familia, la mitad de los cuales (50) los escogerá la familia Francisco Franco Bahamonde. Como se ve, en España se liberaliza por el foro.

En los dominios de la Justicia, Franco concede independencia total para esta, no para los juristas que, para obedecer leyes regiminales, necesariamente han de aceptar una legislación franquista a la cual el espíritu popular es totalmente ajeno.

En cuanto a la libertad religiosa, Franco se remite a lo dispuesto por el Vaticano II, mas nosotros no creemos nada de ello. La religión católica en España es intolerante, homicida si el caso se tercia; durante los siglos en que domina al país nos ha mantenido en desgracia permanente con guerras civiles, torturas, quemaciones y asesinatos de personas, coacciones, imposiciones, castigos, latrocinios y vejaciones. La chulería de los fanáticos de la religión y la hediondez moral y física de la beatría militante, el engorro de las procesiones callejeras, la prosternación obligada de los ciudadanos al paso de los viáticos, de la cruz enhiesta, del rosario de la aurora; la obligación de frecuentar la misa para obtener caridades que en el fondo pagan los propios «favorecidos»; la humillación constante de los presos ejercida por los curas carcelarios, todo esto, tan tradicional, tan veraz y actual, nos impide considerar esa libertad de cultos «declara-

ble» en el país sometido a las prescripciones reaccionaristas de Felipe II, Torquemada, Arbués, Nozalea, Franco y el cardenal Segura. El propio Concordato, todavía en vigor, es una concesión vergonzosa de lo esencial español a la Iglesia católica, en la que ni el propio Franco, parte firmante, guarda potestad de lo «suyo» español ante el derecho abusivo cedido al «imperio espiritual de Roma». En todo caso, el protestantismo podrá — por la fuerza del Dólar — proliferar con menos temor que hasta aquí sus capillas, donde repartir queso, leche en polvo y pan en conserva y, naturalmente, biblia. Pero los españoles, siempre extranjeros en su propio país, deberán obedecer la ley de Cristo a cristos y quantos y a salvazos; por algo las autoridades que los tiranizan prosiguen la obra inquisitorial de la «cruzada».

Otra ventaja supuesta del mensaje caudillesco es la separación de los Sindicatos y el Estado. Pero los Sindicatos reconocidos son y serán los de trayectoria franquista, no los otros, los libres, que continúan irreconocibles y, por ende, al margen de la ley orgánica del Estado.

No salimos, pues, de la «democracia orgánica».

Después del mensaje de Franco, España permanece desorganizada.

Le Directeur de la publication: **YVES OBŒUF**

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

ECONOMIBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS NOUVELLE SERIE

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

8 DECEMBRE 1966
NUMERO 431
0,50 F. LE NUMERO
38^e ANNEE

LES BELLES PROMESSES

NOUS n'inventerons rien en disant que les politiciens font toujours de belles promesses en période préélectorale et celles qui nous sont faites en ce moment ne devraient pas nous surprendre. Pourtant...

La mise en cause, devant l'Assemblée, de la loi de 1920 relative aux procédés contraceptifs, les perspectives de nouveaux rapports dans l'entreprise donnant aux travailleurs des prérogatives plus étendues qu'après quarante ans de régime des partis... Tout cela semble assez bien préparé d'après certains pour maintenir l'actuelle majorité gouvernementale nettement au-dessus de la gauche aussi incapable de s'unir que d'établir un programme concret et populaire. Cela fit dire à Servan-Schreiber dans « l'Express » n° 800 : « Il n'est pas normal qu'à la veille de la troisième élection législative générale depuis l'arrivée des gaullistes au pouvoir, l'opposition apparaisse moins que jamais à même de prendre la relève. »

Nous trouvons, nous, qu'il est normal que cette gauche qui veut se servir des classes modestes et laborieuses du pays, se trouve dans cette situation confuse qui inspire si peu confiance aux travailleurs. Qu'ont fait les Guy Mollet et autres représentants de cette opposition depuis qu'ils sont en scène ? Préparer le gaullisme et quelque autre aventure du genre Suez.

Bien entendu, les résultats ne sont pas plus brillants du côté V^e République, qui nous a réglementé le droit de grève et doté d'un système fiscal où l'impôt sur la consommation a augmenté depuis 1958 de 143 % et l'impôt sur le revenu de 271 %. Cela sans parler de la stagnation des salaires et de la menace toujours croissante de chômage.

En toute objectivité, le peuple étant appelé à choisir entre la peste et le choléra, nous devrions nous attendre à une abstention massive de tous les exploités, de tous les mécontents... mais n'anticipons pas.

Pour le quart d'heure, la tâche la plus urgente des travailleurs conscients, c'est de mettre à profit toutes les vérités qui sont dévoilées en période électorale pour combattre tous ces candidats au pouvoir; réveiller la conscience dans notre entourage en leur indiquant par exemple que les recettes de l'Etat, qui étaient de 52,3 milliards en 58 sont passées 106,4 milliards en 66; qu'en France, les fraudes des sociétés permettent de camoufler 60% des bénéfices réels et que les fraudeurs jouissent d'une certaine considération. En clair, et pour reprendre les termes d'un de nos camarades de la base : « Cette fausse sécurité dans laquelle on se plaît à maintenir la classe ouvrière,

avec l'idée que le chômage n'est pas un danger, tout cela doit être attaqué à la base. Les travailleurs vont bientôt se rendre compte que cette douce euphorie n'était qu'un rêve; ce réveil risque d'être brutal et nous devons tout mettre en œuvre pour qu'une prise de conscience immédiate évite le chaos que provoque toute incertitude dans l'action. »

Des promesses nous n'en voulons plus, et puisque les recettes de l'Etat sont passées à plus du double en huit ans et que les moyens techniques de production se multiplient, dans certains cas, par dix, il est temps que les vrais producteurs entendent remplacer le blocage des salaires par la satisfaction des besoins.

Certes, nous n'y parviendrons pas si, à l'image de certains syndicalistes C. G. T. ou C. F. D. T., nous nous contentons d'un débrayage par-ci par-là, limité à une ou deux heures, en attendant que le bulletin dans l'urne mette un terme à tous les maux ?... Aussi, et bien que nous souhaitons ardemment l'unité de tous les travailleurs, nous devons nous acheminer vers notre libération sans l'aide de ces « mauvais bergers »; en espérant tout de même que notre comportement servira d'exemple et que tôt ou tard nous retrouverons un prolétariat uni par les principes de la Première Internationale ouvrière et auxquels la C. N. T. reste fidèlement attachée.

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

IX

INTERESSEMENT des travailleurs à l'autofinancement des entreprises, le syndicalisme - ces théories sont directement issues de la vieille illusion d'une association possible entre le capital et le travail chère à tous les humanistes démocrates d'inspiration bourgeoise. Ce mythe ancien et vénérable est pourtant pourri dans ses fondements même : aucune association n'est concevable, si ce n'est sous la forme d'une mascarade, entre travail et capital puisque le capital est, par définition, le produit de la spoliation du travail. La force de travail potentielle des masses laborieuses ne peut être associée au capital parce que le capital a

contient déjà en tant que produit du larcin qui lui donne naissance.

Si le néo-capitalisme a jugé opportun d'étudier les possibilités de mise au point d'une formule d'« intérêt » des travailleurs à leur propre exploitation, c'est qu'il se trouve dans une période de crise latente et qu'il entend surmonter cette crise en faisant appel, comme à l'habitude, à la collaboration des classes laborieuses. Aller dans le sens de cette réforme préconisée serait de faire dans le sens d'un rétablissement de la situation privilégiée de toutes sortes effectuée sur le compte des salariés. Bien au contraire, l'existence des possibilités d'une crise doit inciter les exploités à un durcissement des positions et de l'antagonisme des classes susceptibles d'aggraver une crise éventuelle et de permettre d'envisager une solution de progrès réel.

Le malthusianisme est à l'heure actuelle nettement dépassé. Les investigations de la science dans un certain nombre de domaines peu connus montrent que les ressources générales en alimentation sont loin d'avoir été exploitées à fond. En même temps, l'analyse de l'économie mondiale prouve que l'existence de masses humaines sous-alimentées n'est pas le fait, sur un plan général, d'une pénurie de denrées alimentaires, mais la conséquence des règles de distribution de ces denrées qui sont subordonnées à la loi capitaliste du profit. Le développement inégal des moyens de production dans les divers continents apparaît, de son côté, comme le résultat du colonialisme maintenant l'économie des pays conquis au stade féodal et détruisant, par la concurrence, les moyens archaïques de production afin de les maintenir à l'état de marchés ouverts aux produits métropolitains; l'avance technique des pays colonisateurs permet sur ce marché la réalisation de profits considérables dans la mesure où les produits manufacturés importés de la métropole ont un prix de revient nettement inférieur au prix de revient en heures de travail des mêmes produits issus de la fabrication locale.

Le colonialisme a transformé la société indigène des possessions en une simple société de consommation, ne produisant rien par elle-même, vivant de la consommation des produits métropolitains importés échangés contre sa force de travail nécessaire à l'exploitation de matières premières obtenues à bas prix. Ainsi, les pays dits « en voie de développement » n'ont pu se doter de moyens de production propres correspondant aux ressources naturelles du pays, moyens qui leur auraient permis d'échanger leur production en matières premières contre les machines-outils nécessaires à la mise en place d'une industrie de transformation autonome. Placés en condition d'infériorité face à la concurrence capitaliste, les pays en voie de développement plétinement aujourd'hui et ne subsistent que grâce à l'aide « généreuse » accordée aux gouvernements auxquels ils doivent leur misère présente. Cette aide, ainsi que celle préconisée par tous les mouvements issus de l'humanisme bourgeois, est essentiellement alimentaire. Elle permet aux peuples qui la reçoivent de ne pas être exterminés par la faim, mais pas davantage; elle assure la perpétuation, le développement démographique, de populations entières dont le niveau de vie ne permet pas même la survie. La solution consisterait, bien entendu, non pas à fournir à ces populations une maigre subsistance mais à leur apporter l'aide technique et matérielle devant leur permettre la mise en place d'une économie autonome. C'est ce que le capitalisme se refuse à envisager car il s'agit de l'application d'un véritable principe de distribution des richesses et de planification de l'économie sur le plan mondial en dehors de toute notion de profit.

Comme le capitalisme est opposé à un quelconque plan d'entraide effective (et non de charité bourgeoise), il est opposé à toute mesure qui tendrait à modifier le rythme de l'évolution démographique à l'intérieur des Etats capitalistes eux-mêmes. La perpétuation de l'exploitation de l'homme par l'homme nécessite que les classes laborieuses soient constamment maintenues dans une condition où la satisfaction des besoins fondamentaux doit absorber l'ensemble de leurs préoccupations et de leurs activités. Au nombre de ces besoins fondamentaux se trouvent la conservation de l'espèce et la reproduction de l'espèce. A partir du fait que ces besoins ne peuvent être maîtrisés par le prolétaire et qu'il en est tout au contraire l'esclave, son existence se résumera dans une course à l'échappe de sa force de travail ne lui laissant aucune possibilité d'accéder à une prise de conscience globale de l'exploitation dont il est l'objet et à l'élaboration d'une idéologie d'émancipation. Si, au contraire, ces besoins fonda-

mentaux peuvent être différés, le salarié est susceptible de consacrer une partie de son temps et de ses possibilités à l'étude et à l'action sociale, à la transformation révolutionnaire de la société bourgeoise, n'acceptant les règles de cette société qu'autant qu'elles lui permettent de subsister et d'acquiescer les moyens de lutte dont il a besoin. Aussi le capitalisme est-il farouchement opposé à toute vulgarisation des méthodes contraceptives et à toute recherche scientifique approfondie dans ce sens. Il peut d'ailleurs s'appuyer, dans cette entreprise réactionnaire, sur l'influence de l'Eglise qui idéalise le problème et qui escamote l'inégalité sociale au nom d'une égalité théorique et métaphysique.

D'autre part, les dirigeants capitalistes tiennent à conserver un maximum de force de travail disponible car plus cette force de travail est abondante moins il est nécessaire de la rétribuer. La réalisation des profits capitalistes est calculée en fonction des données démographiques déterminant quantitativement la somme de force de travail exploitable et la somme des besoins en consommation pareillement exploitables. Un bouleversement de ces données, qui ne correspondrait pas à une tactique préalable par le capitalisme lui-même, entraînerait son déséquilibre et l'obligation de s'adapter aux nouvelles conditions créées, dans le but d'éviter de possibles troubles sociaux et de rééquilibrer salaires, prix et profits.

Il faut noter que, de leur côté, les classes dirigeantes ont depuis longtemps adopté, pour leur propre intérêt, une politique démographique visant, par la limitation des naissances, à préserver les règles de concentration du capital et à éviter la dispersion des richesses acquises. Les éléments bourgeois qui font exception à cette politique sont passivement acquis aux doctrines religieuses et ont pris à la lettre un certain nombre de préceptes qui n'étaient destinés, dans la pratique, qu'aux classes laborieuses. Dans ce cas les carrières religieuses et les sinécures de l'appareil bureaucratique et militaire du gouvernement bourgeois viennent corriger cette « erreur » et éviter la dispersion du capital que rendrait inévitable un héritage désarmé.

Les principes démographiques de l'Etat capitaliste ont en définitive pour objectif essentiel de conserver intactes les conditions dans lesquelles s'effectue l'exploitation de l'homme par l'homme. Sans aborder le fond médical du problème de la contraception, qui devrait être envisagé sous la forme de la possibilité d'un avortement immédiat on peut donc considérer la politique démographique gouvernementale comme reflétant les principes de base de la société néo-bourgeoise. Cette politique est à la fois réactionnaire dans la mesure où elle tend à maintenir les masses dans l'ignorance, avec toutes les conséquences qui en découlent, et favorable à l'« élite » bourgeoise qui, par ses conditions matérielles d'existence et d'éducation ainsi que par ses possibilités financières, est en mesure d'obtenir le concours de la science en la matière. Pourtant, d'un simple point de vue logique, il est bien évident que la minorité possédante est désignée pour assurer le maximum de bien-être et d'éducation à un nombre important d'enfants alors que les familles nombreuses, pour des raisons multiples, se rencontrent presque exclusivement parmi les classes laborieuses.

NATIONALISATION, CAPITALISME D'ETAT ET COEXISTENCE PACIFIQUE
Dans la mesure où l'Etat prétend jouer le rôle de défenseur des intérêts collectifs, de l'intérêt général, certains pensent que les inégalités sociales doivent logiquement disparaître, par le passage progressif aux mains de l'Etat de tous les secteurs de la production. Il est exact, que l'Etat s'est placé à la tête de certaines industries et d'un certain nombre d'institutions qui intéressent directement le public et que l'étatisation de ces entreprises est plus ou moins dictée par un sou-

ci de rationalisation et de standardisation sur le plan national. Mais l'Etat entend surtout, par ce genre de mesures, lutter contre tout ce qui tendrait à amoindrir ses facultés de coercition, à disséminer l'autorité qu'il détient du suffrage universel après l'avoir reçue de Dieu, ce qui revient d'ailleurs au même.
Le rôle de l'Etat, en démocratie bourgeoise, est de maintenir l'équilibre de la pyramide sociale en haut de laquelle se sont placées les classes privilégiées. Aucun secteur de la production ne doit donc, dans son optique, prendre une telle importance qu'il puisse à la fois déséquilibrer sur le plan financier les plans étatiques et former, sur le plan social, un « Etat dans l'Etat », un secteur de la production échappant, par son importance, à l'autorité de l'Etat, c'est-à-dire à l'autorité des classes possédantes, et susceptible de devenir un point possible de tension qui se servirait nécessairement comme d'une arme des possibilités qu'il aurait de paralyser l'économie capitaliste; le secteur nationalisé a d'ailleurs été l'un des derniers à pouvoir utiliser légalement les droits syndicaux.
La nationalisation de certaines entreprises de grande envergure n'aboutit pas comme on pourrait s'y attendre, à l'exclusion de certains secteurs de la production, à l'avantage des classes déshéritées, la notion de profits. Les services nationalisés fonctionnent obligatoirement en faisant appel aux autres secteurs de la production et aux entreprises privées en particulier. Ces services étant financés, lorsqu'ils sont nationalisés, par les classes laborieuses, soit sous la forme d'une partie des impôts sur le revenu distribuée par l'Etat aux services publics, soit sous la forme de la contribution apportée par les usagers directement, redeviennent de simples moyens de transfert du pouvoir d'achat des travailleurs vers la réalisation de profits par les entreprises privées capitalistes. En définitive, le travailleur, qui est à la fois le principal usager des services publics et le plus important « fournisseur d'impôts » contribue doublement, par le canal des services publics, à sa propre aliénation économique et au maintien des privilèges des classes dominantes qui perpétuent leur hégémonie et conservent au secteur nationalisé les caractéristiques d'une économie de profits.

(A suivre.) SEVY

ATTENTION AUX ESCROCS

S.I.A., section de Nîmes, met en garde les anarcho-syndicalistes contre certains individus se présentant de nos milieux et qui, présentant une fausse carte de S.I.A. collectent des fonds, en particulier pour les détentés politiques du régime franquiste.
Plusieurs camarades de notre région ont été victimes de ces escrocs et il est indispensable que nous soyons tous sur nos gardes pour que cesse ces abus de confiance.
Le secrétaire fédéral, PRADIER.

COMMUNIQUE

Les Jeunes syndicalistes révolutionnaires de la 19^e U. R. nous communiquent la création à Marseille d'un Cercle anarcho-étudiant.
Un Cercle d'études sociales a débuté courant octobre 1966.
Il aura pour but de confronter les camarades aux problèmes essentiels; la discussion restant alimentée par l'ensemble des participants aux activités du Cercle.
Ces études seront suivies de conclusions déterminantes d'une action adaptée aux circonstances actuelles, sans peur d'affoler les tabous.
Pour le dernier trimestre de l'année en cours, une série de débats aura lieu aux dates ci-dessous indiquées, à la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille.
Le 17-12-1966 : Le rôle des partis et des syndicats.
Pour tous renseignements et pour toute correspondance s'adresser à : D. Florac et N. Roussel. — C. A. E. C. N. T. — Salle 3 B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille-1er

CONVOCAION

Syndicat des Métaux
Camarades,
Vous êtes priés d'assister à la réunion extraordinaire du syndicat des Métaux de la région parisienne, qui aura lieu le samedi 10 décembre à 16 heures, au siège social, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).
Ordre du jour :
— Information de la commission réorganisatrice.
— Tâches futures.
— Désignation du bureau du syndicat.
La C. R.

NECROLOGIE

Notre jeune camarade Marcel Couillé, de Blois, sur qui nous avions fondé de grands espoirs, a été victime d'un accident de la circulation et est décédé. C'est une grande perte pour nous.

COMITE DE COORDINATION ANARCHO-SYNDICALISTE DE L'OUEST

La Lettre syndicaliste révolutionnaire de l'Ouest paraîtra en janvier 1967 (elle devait paraître en automne 1966). Du fait de la création des comités de coordination, la commission de rédaction a préféré attendre les diverses informations et suggestions des régions du Val-de-Loire, de la Normandie, de la Bretagne et de la Vendée.
La Lettre doit être l'œuvre de tous les camarades de l'Ouest; chaque copain, chaque ami qui partage notre idéal a le devoir d'apporter ses informations et ses suggestions.
Nous insistons pour bien indiquer que nous nous réclamons de la C. N. T. (A. I. T.), de l'A. O. A. et des diverses organisations antifascistes.
Rédaction : Yves Biget, à Vertou, 44 L. A.; trésorier : Alexandre, 13, cité des Capucins, Angers-49; administration : André Senéz, 72-La Chapelle-Gauguin.

On ne fabrique pas une révolution, tout en étant révolutionnaire : on s'y prépare, on en devient capable en y préparant les autres. Et plus ces derniers seront nombreux et lucides, plus la violence deviendra nécessaire. Le violent n'est pas celui qui agit ainsi, mais cet idéaliste irresponsable qui attend d'une mixture magique et spontanée, qu'elle provoque une efflorescence sociale chez les travailleurs démunés de culture économique et soumis aux influences perverses d'un mysticisme gazeux.

Les manifestations non violentes ne sont utiles que dans la mesure où elles donnent aux travailleurs la pleine conscience de leur droit à la révolution. En dehors de ce postulat, elles ne sont que manifestations religieuses et abstraites.
Le rôle du syndicalisme révolutionnaire est de vulgariser les possibilités économiques offertes aux travailleurs dans la lutte pour leur libération totale.
Plus nombreux deviendront les lucides, les conscients, de ce qui est et de ce qui peut être, et moins nécessaire sera la violence pour instaurer l'égalité économique et sociale.
Les bâtisseurs des temps nouveaux seront des travailleurs résolus, maîtres de leurs réflexes, soucieux de la qualité de leurs thèses, ouverts à tous les progrès, sensibles à tout ce qui peut épargner la souffrance, généreux et loyaux avec leurs adversaires, mais inflexibles dans leur volonté de libération.

On la guerre détruit le monde, où l'avenir est à nous, à tous !
BRITEL
DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTÉ
Ce nouveau livre qui vient d'être édité par René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.
C'est un livre qui peut être acheté et qui doit être lu par tous les travailleurs. Il est à la fois peu onéreux, riche en idées et facile à lire. Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

LOGEMENT...

PARTOUT, dans les rues, dans les journaux, nous voyons fleurir les publicités tapageuses des sociétés de construction immobilière; à les voir on peut se dire que « le bâtiment va bien »; le bâtiment, oui, certes, mais le logement ? Le logement, lui, va très mal, car les tarifs pratiqués à Paris, aussi bien à la location qu'à la vente, par les officines immobilières ne sont à la portée que des cadres supérieurs disposant d'une fortune personnelle. Et ces réclames envahissantes sont une insulte permanente aux difficultés de tous les autres, les autres pour lesquels le « problème du logement » est un drame.

Car peut-on demander à des jeunes qui débutent dans la vie avec un salaire compris entre 550 et 800 francs par mois de payer un loyer mensuel entre 450 et 600 francs, minimum pour le plus petit logement décent. Peut-on demander à une famille ouvrière de quitter le taudis pas cher où elle s'entasse pour payer 800

francs par mois l'appartement correspondant à ses besoins ?

Peut-on demander à un couple de retraités de quitter l'appartement ancien qu'il occupe pour un appartement plus petit mais beaucoup plus cher, ou au contraire de laisser leur misérable réduit pour un petit appartement décent mais au loyer supérieur à leurs modestes ressources ?

Bien sûr, il y a les H. L. M. Mais les programmes de construction ne couvrent pas la dixième des besoins réels de la région parisienne et même les cas prioritaires doivent attendre des années leur tour.
Alors, que fait-on ? On s'installe en banlieue, assez loin, car la banlieue proche est presque aussi chère que Paris; on se serre la ceinture pour payer un loyer encore élevé; une partie de l'économie réalisée est absorbée par le prix du transport; et celui qui travaille 48 heures par semaine doit perdre encore plus d'une dizaine d'heures éreintantes dans des

autobus ou des trains surchargés. Se coucher tard pour se lever à 5 ou 6 heures du matin, alors que les patrons et leurs valets, eux, se lèvent tard pour aller à leur travail bien payé, à deux pas de chez eux. Paris, ville de patrons.
Seule l'inepte loi de l'offre et de la demande est responsable de cet état de choses au profit des mercantis de l'immobilier et au détriment des travailleurs. Loi de l'offre et de la demande : barbare capitaliste.

Supporterons-nous longtemps d'être exploités ainsi ? ou ferons-nous disparaître tous les mécanismes de profit par la collectivisation du logement ?
Cela, nous ne l'obtiendrons pas par des protestations isolées auprès de ceux qui prétendent nous défendre, mais ont assez prouvé par leur inefficacité leur mauvaise foi. Nous l'obtiendrons par une action de force commune en nous organisant nous-mêmes pour lutter contre ceux qui nous exploitent.

BRITEL DE L'ESCLAVAGE A LA LIBERTÉ

Ce nouveau livre qui vient d'être édité par René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.
C'est un livre qui peut être acheté et qui doit être lu par tous les travailleurs. Il est à la fois peu onéreux, riche en idées et facile à lire. Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

Comité de Coordination Anarcho-syndicaliste et Anarchiste de l'Ouest

Nous communiquons à tous les travailleurs de la région Ouest qui seraient intéressés par notre action l'adresse des responsables par secteur afin de leur permettre une première prise de contact.
A) Anjou-Touraine : Alexandre, R. 16, Cité des Capucins, 49, Angers.
B) Maine, Basse Normandie, Orléanais, Est : Senéz, André, Bourg, La-Chapelle-Gauguin, 72, Sarthe.
C) Bretagne : Lebrun, 30, rue J. Guesde, 29, N. Brest.
D) Vendée : J. M. Biget, 44, Vertou.
Notre but est de regrouper des militants afin d'étudier les moyens

d'action syndicaliste - révolutionnaire dans l'Ouest de la France.
Un bulletin interne : La Lettre syndicaliste révolutionnaire sera mis dès que possible au service de l'ensemble de la région.
Toute correspondance concernant les liaisons entre secteurs et les problèmes des jeunes doit être adressée à : André Senéz, Bourg, 72-La Chapelle-Gauguin.
Les travailleurs intéressés par la formation de sections syndicales C. N. T. dans la Sarthe, Loir-et-Cher et Maine-et-Loire doivent aussi s'adresser au camarade Senéz.

La impostura católica y la libertad de conciencia

ES científicamente y socialmente demostrado que toda religión, sea cual sea, es absurda, parásita y nociva, ya que es hija de la ignorancia y de la impostura. Todos sus dogmas son por necesidad perversos, opuestos a la verdad y al libre albedrío. Es en tal sentido que las religiones sólo pueden existir por y para el parasitismo y el engano de las masas explotadas. No obstante, de todas las religiones conocidas, la más inmoral y liberticida es la católica; no se conoce otra en el mundo que sea más entrometida y dominadora.

por F. Durán Esquí

todas las cosas, a no robar nada, a hacer prueba de una fidelidad perfecta.

«Que todos aquellos que están bajo el yugo de la esclavitud, tengan sus amos por dignos de todo respeto.» Es en tal sentido que, a través de los siglos transcurridos, la Iglesia se ha manifestado como una religión parásita y esclavista; ha organizado el feudalismo y la mayoría de los despotismos dictatoriales y la oposición a la libertad y la evolución científica y social de las naciones.

El catolicismo, aparte haber condenado a muchos sabios y librepensadores al calabete de tortura, a la hoguera y al cadalso, ha fomentado la mayoría de las guerras civiles o cruzadas contra los pueblos que no aceptaban el absurdo de la Trinidad y de la Virgen fecundada. La Iglesia ha igualmente patrocinado todas las aventuras dictatoriales de los generales fasciosos contra las libertades públicas. El fascismo nunca hubiera triunfado en Italia y durado tantos años, sin la intervención de las organizaciones clericales con la complicidad del Vaticano.

Igualmente el levantamiento militar-fascista contra la República española, no hubiera sido posible sin la intervención material de la Iglesia; un movimiento retrógrado, organizado en los conventos y sacristías y cuartos-católicos de banderas.

Las características clericales de violencia se manifestaron de siempre en España, en particular en los pasados tiempos de las guerras carlistas, cuando los curas trufabruces combatían contra las libertades del pueblo en nombre de Cristo-Rey. Pero esta vez, la guerra católico-fascista de los años 1936-1939, ha causado una hecatombe de víctimas consideradas liberales; centenares de miles de personas fueron torturadas y asesinadas, según la ferocidad de los ritos tradicionales del catolicismo, o sea de la vieja Inquisición, para eliminar los hombres de la libertad, víctimas explotadoras del Cristo evangélico de «no matarás y amarás a tu prójimo».

En la España católico-fascista actual, todo individuo se permite pensar según su conciencia y expresar sus ideales humanistas, ya sea verbalmente o por escrito en incomodidad con el régimen, es inmediatamente encarcelado, apaleado y torturado. Pero si se da el caso de que este nuevo «cheje» defensor de la libertad de conciencia, tiene la audacia de defender sus opiniones de hombre civilizado plantando cara a los verdugos del pueblo español, en seguida es acusado de rebelión contra el Estado, en cuyo caso para «salvar su alma» los frailes lo acompañan al garrote. (Terminar)

«El papa Gregorio VII (1073) quería quemar cuantos escritos de autores latinos que llegó a encontrar. En una carta al obispo Caletari, le ordena: «Yo quiero que todos los paganos de la Cerdeña (Italia) sean convertidos a la fuerza.» (Voltaire). Sin la invasión de los árabes la Iglesia hubiera llegado a ser dueña absoluta de todos los pueblos de la Tierra; habría fabricado la historia de la humanidad, y una creación deísta, basada en las falsedades del Génesis, de las despoticas leyes de Moisés, y de las epístolas de San Pablo; una intolerable teocracia promotora del oscurantismo y de la esclavitud perpetua para todos los pueblos.

«Ese Génesis, además de situar la Tierra como el único planeta del universo, afirma igualmente que el mundo fue creado por un Dios salido de la nada para fabricar el universo dentro de un vacío de betún. Siendo así que el planeta Tierra fue creado en primer lugar con toda su vegetación, el agua, la luz del día y oscuridad de la noche; (ello antes de haber creado el Sol, la Luna y las estrellas, y que según «textos sagrados», esta famosa creación data solamente de unos 6.000 años... Imbecilidades deístas que hacen reír cuando se sabe científicamente que la existencia de la Tierra cuenta tres mil millones de años, en una época donde no había dioses ni personas frías o fríashebles.) Siendo así que estos absurdos han sido impuestos durante siglos por la violencia contra la verdad y la ciencia, provocando millones de autos de fe y otros exterminios individuales y colectivos, de increíbles e herejes».

El llamado San Pablo, considerado organizador de la Iglesia, dice: «La Iglesia es el cuerpo de Jesucristo; los hombres deben aceptar la vida terrestre en castigo de sus faltas y por la purificación de sus almas. Todo es perfecto, los amos deben ser los amos, y los pobres deben ser los servidores; nadie debe quejarse y murmurar, ya que es Dios quien ha marcado a cada cual su camino; ¡Anatema a los que abandonan!» «Exhorto a los servidores a ser sumisos a sus amos, a complacerlos en

RECLAMACION —Teófilo García Fanjul actualmente en 13, rue Santo Estello, Les Penouillères, Aix-en-Provence. (B du Rhône) y que en los años 1942 y 43 estaba internado en el campo de concentración de Compiègne — haciendo de barbero para mejor referencia — necesita el aval de dos otros internados en dicho campo, a fin de completar su expediente. El recuerda los nombres de Antonio Saco y Antonio Llagostera.

Si algún compañero o amigo puede serle útil que le escriba a la dirección indicada.

Justificación del anarco por Manuel Santos Estas son aproximadamente las razones que nos exponen esos que han abandonado y que hoy con tanta saña combaten al sindicalismo revolucionario, y en particular al anarcosindicalismo. En los tiempos presentes hay que arrinconar a esas viejas reliquias que están en completo desuso; que nadie las recuerde siquiera, de manera que no hagan sombra a ese otro sindicalismo «humanitario» que dicen han abrazado, y que no es otro que el sindicalismo vertical de Franco y el franquismo. ¡Ese sí que está al orden del día en los tiempos presentes!

Pero volvamos a la evolución técnica, económica, mecánica y social y a la perfección de la sociedad presente, factores que explotan «esos», y que es la que me induce a escribir estas líneas, para demostrar a esas «luminarias» que alumbra menos que un candil andaluz (faltos que están siempre de aceite) que, pese a tanta perfección, la sociedad es hoy tan degradada como hace cincuenta, cien o mil años, y que el ser, sentirse y actuar en anarcosindicalistas o en anarquistas a secas, es un deber que se impone a toda persona honrada y humanitaria.

En este 19 de noviembre de 1966, lluvioso, frío y plomizo y en medio de esta oleada de avances científicos, leo dos periódicos de nombre diferente y de empresas informativas. Uno dice en su primera página y a grandes titulares, que el hijo de la reina de Inglaterra acaba de cumplir sus 18 años, acontecimiento que casi le permite salir de la tutela total o parcial de sus progenitores, etc. El escribano que hace tal información no es parco en detalles que, por carecer de interés, los paso de largo. Pero

Comentarios al libro GALICIA DE HOY

«Ruedo Ibérico» lleva editados una cantidad de buenos libros. Pero en el que nos ocupa ronda hábilmente camuflada una tendencia regresiva que desnaturaliza lo que en el libro hay de bueno. De las luchas del pueblo gallego contra el feudalismo, la nobleza y los jerarcas eclesiásticos, hay un relato muy ilustrativo para los que creen que la tierra y los feudales se reconquistó o se puede reconquistar con reformas agrarias. Siendo más importante aún para los que estiman que la posesión de la tierra para quien la trabaja es suficiente, por cuanto existe un Estado que puede adueñarse de los productos, e incluso de los productores.

Entre los regionalistas, los que marcan pauta son los más reaccionarios influenciados por el Vaticano, entre ellos Cambó, Y otros peores. De lo que se deduce que si desajajaran la región del Poder central, ella quedaría bajo la tutela de Roma. Y Galicia, según la finalidad que persiguen los autores del libro que se comenta, tendría la doble desdicha de quedar bajo la protección de Roma y de Kremlin.

Para sugestionar al pueblo por el sentimentalismo, se le dice que, para alcanzar su dicha, debe disponer del derecho de habla, y rezar en gallego. El derecho a hablar el idioma de preferencia no debe ser limitado a nadie. Pero al millón ochenta mil gallegos que según el libro andan por las Américas, de muy poco o nada les vale hablar en gallego, rezar en gallego, y liturgiar en gallego, porque esto, como rascarse los piojos, dejó de ser una ciencia cuando se encontró la manera de hacerlos desaparecer. La lengua que se habla, es asunto folclórico. Lo fundamental es el logro de mejores condiciones de vida, para que la penosa situación económica no dé motivo a la tragedia emigratoria.

En suma; que lo que en el autonomismo regional pudiera haber de bueno en ideas e intenciones personales para minimizar los Poderes centrales y regionales que hacen de España un coto cerrado a toda posibilidad progresista, está desnaturalizado y dividido por los hombres y grupos que agitan el regionalismo, cuya ambición es someter las regiones a su Poder regional, nefasto como el Poder central. Y como si ello no fuera bastante, someterías a la tutela del Vaticano o del Kremlin. Y para semejante viaje...

SERAFIN FERNANDEZ EXTRAIDO DE «CNT» DE ESPAÑA: ¿QUE ME DICE USTED DEL TURISMO? El turismo en España es una realidad constante y sonante. El año pasado fueron 15 millones de turistas que visitaron nuestro país, dejándose la friolera de 1.100 millones de dólares sobre el terreno de placer. Este año, según los pronósticos oficiales del hosteler mayor de España, Fraga Iribarne (si no es esa la ortografía que no se enfada el tal... ya que escribimos sin su permiso), llegará a la cifra de visitantes a 17 millones, dejándose guiados por el anterior — unos 2.000 millones de dólares.

(Tantos millones deben de volver locos a nuestros lectores, que cuentan con un miserable jornal de 84 pesetas al día, que aumentan gracias al trabajo clandestino no penado por la Ley de Defensa del franquismo — es lo único clandestino que no castiga y eso que castiga hasta a los curas por reunirse clandestinamente... —) Después de este paréntesis obligado al primer párrafo, preguntamos: ¿Para qué nos vale el turismo? La respuesta a esta demanda, ni Fraga ni Dios han sabido dárnosla. Ni el otro, que anda planeando en el vacío, nos referimos al ministro del Plan, López Rodó, tampoco se ha molestado en explicar a los españoles para qué vale el turismo y quién se aprovecha de esos millones de dólares que, multiplicados por nuestra miserable peseta, llegaríamos casi a la cifra lunar...

Algun que otro periodista se ha atrevido a formular, como chiste: «¿No le parece raro que, siendo el turismo una fuente valiosísima de divisas, se deje en manos de tantos desaprensivos...?»

Los que no son periodistas y tienen que levantarse a las seis de la mañana para hacerse de noche en la cama... las diez de la noche, para sí no es más tarde — estos sólo ven del turismo la parte espectacular: la extranjerita que acaba por maldecir a la hora en que la «patrona» tiene que ir a la compra y pagar las cosas como si fuese también otra «extranjerita»... A esto se reduce popularmente el turismo.

En lo que no podemos pasar es que en la sea oro de ley. En tanto que explotados e internacionalistas repugnamos el hecho en cuestión, porque, francamente, es una provocación contra la miseria y la dignidad de los pueblos exaltar estupidamente de esta índole, incluso en países gobernados por socialistas cual es el caso de Inglaterra.

Nadie ignora el grillete económico y de austeridad que ese gobierno socialista ha impuesto a la clase trabajadora para enderezar — dice — la economía del país; enderezamiento que sólo los productores han de abonar. Pues bien, ese gobierno socialista ha votado un presupuesto de cuarenta millones como dinero de bolsillo para ese niño real, esto es, para sus gastiños personales y frivolidades de joven. Como para discarse en el dios de la actualidad.

El otro periódico publica una noticia que prueba hasta la saciedad las delicias de la sociedad presente y que es la antítesis de todas esas argumentaciones que nos largan nuestros doctos al tratar de «convencer» sobre lo necesario que es despartar de nuestros sueños e ilusiones sobre el comunismo libertario y la sociedad anarquista. El sucedido ocurre en Francia en un pueblo que se llama Voulançis, departamento de Seine et Marne.

El caso es el siguiente: El señor Jean M. su mujer y cinco hijos, el último de pocas semanas, viven en una tienda de «campings». El señor M. obrero, en 1958 cayó enfermo de tuberculosis en los riñones. Después de esa fecha no ha podido reemprender actividad alguna, quedando obligado a vivir de una misera pensión de invalidez. Últimamente ha tenido que desalojar el piso que le tenía alquilado una sociedad H.L.M. por no poder pagar su alquiler. Pese a todo lo que ha buscado para encontrar cuatro muros donde meterse con su familia,

ha sido en vano, y suerte ha tenido la señora X, madre que ha asistido al nacimiento del último hijo, al conocer la situación de la familia M. le ha dado su tienda de excursionista y permiso para que se instale en un terreno también propiedad de la señora X.

En una tienda como la que estamos, una tienda de «camping» y en la región que el caso se produce, se rá, sin lugar a dudas, la tumba prematura de toda esa desgraciada familia, decisión que ha tomado la familia del señor M., quizás con un reto a la modernísima sociedad presente, pues los padres con dignidad de tales, se han negado a aceptar la solución que la Administración les daba, a saber: que la Asistencia Social se hiciera cargo que de las cinco criaturas, hasta y tanto el señor M. no encuentre alojamiento factible.

Estos dos casos en ejemplo, son válidos para la vida social a la escala común de todos los pueblos del mundo, por lo que nos preguntamos cuando serán las verdaderas razones que puedan tener cuando aseguran que el avance de los tiempos presentes nos impone el abandono de todo aquello que fuimos siendo. No, nuestras ideas ácratas y revolucionarias, las tácticas de acción directa, la lucha abierta contra Estados, capitalismo, religiones, ignorancias, y todo lo que sigue sosteniendo a esta desgraciada sociedad, se siguen justificando tanto o más que siempre. No tenemos nada que arrumbar por viejo o arcaico; todo sigue en uso permanente y justificado.

Los compañeros que por las razones que sean tengan la mala suerte de tener que escuchar los cantos de sirena de algún reenovador, lo menos que puede hacer es tener preparada aquella histórica palabra de Cambrone y rápidamente decirle «¡muerda!»... honor a la gasolina.

LI SE Z «LE COMBAT SYNDICALISTE»

Mitin de Alianza Sindical en

ANTE una buena concurrencia el compañero Castillo, de la Local de París, abre el acto. Somos Alianza Sindical con cenetistas, ugetistas y vascos — dice — organismos que bregan por la dignidad de España. Pisamos fuerte, miramos al fondo, no arriamos bandera antifranquista. Sinsabores nos han estrechado, mas no doblado. Nuestro pueblo es el más desdichado de la tierra. Pueblo idealista, trabajador, oprimido, hostigado por el látigo, víctima del homicidio. Tiene iglesias, no escuelas. Los problemas sociales le son resueltos a garrotazos, resultando curas gordos y campesinos enclenques. Se sigue dando más valor a un vaso de vino que a otro de sangre. Aquí se viene para exponer también el caso de cinco compañeros que van a ser juzgados malévolutamente por «banditismo y terrorismo», dos delitos que corresponden exactamente al Estado salido de la guerra civil. Y los cinco, y otros y otros, son carne de nuestra carne. Ser insomniable a la política fascista de Franco no es delito. ¡Viva la libertad!

PEMAN, por la C.G.T.-Force Ouvrière. En los días de la parodia de referendun franquista, los pueblos libres de todo el mundo aportan su concurso al pueblo español denunciando el carácter despótico, represivo, del régimen imperante. Defensa a los compañeros Edo, Cañete, Alicia, Herrera y Rodríguez. Denuncia la violación de derechos que se opera en España, agregando que la sindical que representa ha votado una moción contra el franquismo, no platónica, sino tendiente a un concurso efectivo. También la CIOSIL condenó en su Congreso a los regímenes tiránicos, entre el que comprende al de España. En verdad, la legislación española actual es refractaria a las leyes de ciudadanía y de trabajo comunes a los demás países civilizados. La protesta de la CIOSIL ha sido presentada muy argumentadamente, en la Oficina Internacional del Trabajo, no valiendo los subterfugios «liberalizados» de ahora, puesto que la voz oprimida en España continúa siendo asfixiada junto con los derechos políticos. Millones de afiliados al sindicalismo mundial rechazan la situación de fuerza que mantiene Franco, y termina asegurando que F.O. no desertará del combate.

DANIEL FABREGAT toma la palabra a título de joven confederal. Nacional después de la guerra. Ha subido, el, dentro del régimen franquista, cuya historia cruel es bien conocida. Desde que las democracias abandonaron a España la juventud particularmente sufrió y sufre las consecuencias del abandono. Para justificarse Franco habla del espíritu anárquico de los españoles, no aclarando que es espíritu de rebeldía para una vida mejor. La cobardía de fuera y la sumisión de dentro han amparado los crímenes que contra la naturaleza humana en nuestro país se han cometido, y se cometen, puesto que la opresión subsiste. Y la juventud tiene derecho innegable a participar a la vida pública, pero se la constriñe, desventajosamente, a la dialéctica de las pistolas. Se trata de que, después de Franco, persista el franquismo. Pero la juventud no está de acuerdo, y se organiza con ahínco en el campo del trabajo y en las universidades; con menos miedo que hasta aquí, un aquí que tanta sangre derramada comprende. Si los piquetes de ejecución marcaron a la generación de postguerra, esa marca trágica no debe beneficiar a la casta fascista que explota y tiraniza al país 30 millones de personas no pueden deberse a una minoría de malvados.

La C.N.T. — afirma — está y estará en cabeza del pueblo laborioso para manumitirlo. Si hay que cambiar estructuras lo hará según la línea revolucionaria, puesto que con el enemigo no hay otro trato convincente. Alude a los cinco compañeros detenidos, acusados de pasaporte falso, cuando los propios agentes del Estado venden papeles falsificados a cambio de dinero; acusados también de porte de armas, cuando en España los enemigos del pueblo están armados hasta los dientes, no para la defensa, sino para la agresión descarada e impune. Y ahora el régimen de fuerza ofrece referendun combinado para perpetuarse, no existiendo otro posibilidad de arreglo que la destrucción del fascismo.

Abogado DECHEZELLES. Manifiesta su gran orgullo por estar en la defensa de los cinco compañeros encausados en Madrid, junto con otros abogados colegiados en España. Es una tarea noble preocuparse de la libertad del semejante, particularmente el que más lo necesita. Alude a la situación del Vietnam, y seguidamente a la desastrosa situación interior española. La causa de este pueblo es la de la libertad entera. Señala seguidamente el caso Cañete, un antifran-

«OPERACION» ANGLONORTE-AMERICANA CONTRA ESPAÑA MADRID (OPE). — El corresponsal del «ABC» en Washington, en un despacho fechado el 3 de noviembre, decía lo siguiente: El candidato español al Tribunal de La Haya, el profesor de Derecho Internacional de Madrid, y asesor del Ministerio de Asuntos Exteriores, Antonio de Luna, ha sido derrotado en la noche de hoy en la votación de la Asamblea General de la O.N.U., por el candidato de Suecia, Sture Petren. Y «ABC» añade luego la siguiente Nota de la Redacción: «La derrota del profesor Luna se debe en gran parte a la intensa actividad desplegada contra el candidato español por la delegación británica, y quizá en no menor parte a la política del delegado permanente de los Estados Unidos en la Organización mundial, Arthur Goldberg. Cuando sólo faltaba un voto a nuestro candidato para ser elegido fue aplazada la sesión. En la novena votación, el sueco Petren se encontraba a considerable distancia. Numerosas Delegaciones afirmaron que el aplazamiento consistía parte de una maniobra que se había venido desarrollando entre bastidores por parte de determinadas potencias, y especialmente de una, que no había hecho honor, una vez más, «fai play».

No podemos menos de pensar que esta maniobra no es ajena al desecho del Gobierno inglés de someter la cuestión de Gibraltar al Tribunal Internacional de La Haya. Tomemos nota.» ALEMANIA IMPORTA «LEYENDA NEGRA» ESPAÑOLA MADRID (OPE). — El diario «ABC» publicó el 19 de noviembre una crónica de su corresponsal en Bonn, según la cual, como señala el título de la misma, «Alemania importa «leyenda negra» española a través de la televisión.» Según algunos programas — informa un subtítulo —, la Inquisición sigue haciendo estragos en una «España de pandereta».

Refiriéndose el cronista a un programa concreto, dice así: «El programa recogía varias escenas de una procesión andaluza en la que desfilaran sacerdotes con vestiduras sagradas, las fuerzas vivas en traje de ceremonia y una sección de la Benemérita con traje de gala. La moraleja de esas escenas era que las autoridades civiles, militares y religiosas iban en cortejón hacia la plaza de toros, entonando motes litúrgicos y tonadillas patrióticas.

En nuestro país nadie se atreve a despegar los labios para hablar de los obreros españoles que trabajan en Alemania, de la Inquisición y del Jefe del Estado. Con esas restricciones no puede sorprender que los exploradores alemanes descubran un fondo de amargura en las bulerías y en los tintos. El riesgo que supone hablar de Torquemada impregna de melancolía la vida de los labrantes del campo extremeño. No parece muy

simpático ese deporte practicado por algunos personajes de la televisión alemana: denigrar a un país para limpiar la propia conciencia nacional» (1).

(1) Si el autor de la crónica, Alfonso Barra, hubiera estado en las cárceles franquistas durante o a raíz de la guerra, seguro que no trataría a bromo lo de Torquemada y la Inquisición. (Nota de OPE).

CIERTA OPOSICION SE MANIFIESTA PARIS. — Según el corresponsal de «Le Figaro» en Madrid, la oposición al régimen franquista estaría dispuesta a participar en el Plebiscito a condición de que sus sugerencias fuesen aceptadas, a saber: 1º Derecho a utilizar la Radio y la Televisión para propagar y justificar el No. 2º Opción a participar del dinero público destinado al fomento de la campaña plebiscitaria. 3º Posibilidad de control de los resultados electorales, y retrasar 30 días la fecha celebratoria. 4º Extensión del referendun a todos los españoles situados en el extranjero y a cuantos han sido despojados de los derechos civiles; y 5º Autorización de crear asociaciones ocasionales opositas a la ley orgánica vigente.

Si el gobierno se opone o no da siquiera respuesta, la oposición organizada boicoteará el Plebiscito. (Nota de C. S.): Dicho corresponsal no cita nombres ni partidos de esa «oposición organizada». Solamente afirma que ella va «desde los monárquicos liberales a los anarquistas.» Ridículo. Los últimos, por su característica antiesatal no pueden ser involucrados en ese género de demostraciones.)

«chispas» Impenitente convocó reunión de amigos de «Terra Lliure». En la reunión reinó unanimidad absoluta. Impenitente estuvo solo. Pero del cielo llovieron originales y «Terra Lliure» de nuevo se preciosa. Habrá «Terra Lliure», aunque las almas permanezcan esclavas del silencio. En la tierra. O de la malicia, de la adice far niente, de la «ganantísim», y de la bondad, en suma. La unanimidad fue completa, absoluta, sin asomo de disonancia. Habrá, pues, «Terra Lliure» para satisfacción de los compañeros de Cataluña, y de los asistentes a la asamblea, que lo fueron todos. Menos uno: Impenitente. CHISPERO

«Ruedo Ibérico» lleva editados una cantidad de buenos libros. Pero en el que nos ocupa ronda hábilmente camuflada una tendencia regresiva que desnaturaliza lo que en el libro hay de bueno. De las luchas del pueblo gallego contra el feudalismo, la nobleza y los jerarcas eclesiásticos, hay un relato muy ilustrativo para los que creen que la tierra y los feudales se reconquistó o se puede reconquistar con reformas agrarias. Siendo más importante aún para los que estiman que la posesión de la tierra para quien la trabaja es suficiente, por cuanto existe un Estado que puede adueñarse de los productos, e incluso de los productores.

Entre los regionalistas, los que marcan pauta son los más reaccionarios influenciados por el Vaticano, entre ellos Cambó, Y otros peores. De lo que se deduce que si desajajaran la región del Poder central, ella quedaría bajo la tutela de Roma. Y Galicia, según la finalidad que persiguen los autores del libro que se comenta, tendría la doble desdicha de quedar bajo la protección de Roma y de Kremlin.

Para sugestionar al pueblo por el sentimentalismo, se le dice que, para alcanzar su dicha, debe disponer del derecho de habla, y rezar en gallego. El derecho a hablar el idioma de preferencia no debe ser limitado a nadie. Pero al millón ochenta mil gallegos que según el libro andan por las Américas, de muy poco o nada les vale hablar en gallego, rezar en gallego, y liturgiar en gallego, porque esto, como rascarse los piojos, dejó de ser una ciencia cuando se encontró la manera de hacerlos desaparecer. La lengua que se habla, es asunto folclórico. Lo fundamental es el logro de mejores condiciones de vida, para que la penosa situación económica no dé motivo a la tragedia emigratoria.

En suma; que lo que en el autonomismo regional pudiera haber de bueno en ideas e intenciones personales para minimizar los Poderes centrales y regionales que hacen de España un coto cerrado a toda posibilidad progresista, está desnaturalizado y dividido por los hombres y grupos que agitan el regionalismo, cuya ambición es someter las regiones a su Poder regional, nefasto como el Poder central. Y como si ello no fuera bastante, someterías a la tutela del Vaticano o del Kremlin. Y para semejante viaje...

SERAFIN FERNANDEZ EXTRAIDO DE «CNT» DE ESPAÑA: ¿QUE ME DICE USTED DEL TURISMO? El turismo en España es una realidad constante y sonante. El año pasado fueron 15 millones de turistas que visitaron nuestro país, dejándose la friolera de 1.100 millones de dólares sobre el terreno de placer. Este año, según los pronósticos oficiales del hosteler mayor de España, Fraga Iribarne (si no es esa la ortografía que no se enfada el tal... ya que escribimos sin su permiso), llegará a la cifra de visitantes a 17 millones, dejándose guiados por el anterior — unos 2.000 millones de dólares.

(Tantos millones deben de volver locos a nuestros lectores, que cuentan con un miserable jornal de 84 pesetas al día, que aumentan gracias al trabajo clandestino no penado por la Ley de Defensa del franquismo — es lo único clandestino que no castiga y eso que castiga hasta a los curas por reunirse clandestinamente... —) Después de este paréntesis obligado al primer párrafo, preguntamos: ¿Para qué nos vale el turismo? La respuesta a esta demanda, ni Fraga ni Dios han sabido dárnosla. Ni el otro, que anda planeando en el vacío, nos referimos al ministro del Plan, López Rodó, tampoco se ha molestado en explicar a los españoles para qué vale el turismo y quién se aprovecha de esos millones de dólares que, multiplicados por nuestra miserable peseta, llegaríamos casi a la cifra lunar...

Algun que otro periodista se ha atrevido a formular, como chiste: «¿No le parece raro que, siendo el turismo una fuente valiosísima de divisas, se deje en manos de tantos desaprensivos...?»

Los que no son periodistas y tienen que levantarse a las seis de la mañana para hacerse de noche en la cama... las diez de la noche, para sí no es más tarde — estos sólo ven del turismo la parte espectacular: la extranjerita que acaba por maldecir a la hora en que la «patrona» tiene que ir a la compra y pagar las cosas como si fuese también otra «extranjerita»... A esto se reduce popularmente el turismo.

En lo que no podemos pasar es que en la sea oro de ley. En tanto que explotados e internacionalistas repugnamos el hecho en cuestión, porque, francamente, es una provocación contra la miseria y la dignidad de los pueblos exaltar estupidamente de esta índole, incluso en países gobernados por socialistas cual es el caso de Inglaterra.

Nadie ignora el grillete económico y de austeridad que ese gobierno socialista ha impuesto a la clase trabajadora para enderezar — dice — la economía del país; enderezamiento que sólo los productores han de abonar. Pues bien, ese gobierno socialista ha votado un presupuesto de cuarenta millones como dinero de bolsillo para ese niño real, esto es, para sus gastiños personales y frivolidades de joven. Como para discarse en el dios de la actualidad.

El otro periódico publica una noticia que prueba hasta la saciedad las delicias de la sociedad presente y que es la antítesis de todas esas argumentaciones que nos largan nuestros doctos al tratar de «convencer» sobre lo necesario que es despartar de nuestros sueños e ilusiones sobre el comunismo libertario y la sociedad anarquista. El sucedido ocurre en Francia en un pueblo que se llama Voulançis, departamento de Seine et Marne.

El caso es el siguiente: El señor Jean M. su mujer y cinco hijos, el último de pocas semanas, viven en una tienda de «campings». El señor M. obrero, en 1958 cayó enfermo de tuberculosis en los riñones. Después de esa fecha no ha podido reemprender actividad alguna, quedando obligado a vivir de una misera pensión de invalidez. Últimamente ha tenido que desalojar el piso que le tenía alquilado una sociedad H.L.M. por no poder pagar su alquiler. Pese a todo lo que ha buscado para encontrar cuatro muros donde meterse con su familia,

MAURICIO CRANSTON UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE Carlos Marx y Miguel Bakunin Edición JUBERVAL 1 F. en esta Administración

HERRERO Y RODRIGUEZ

el Teatro Alhambra de París

quista combatiente que pasó años en presidio y ahora ha reconstruido la odiosa cárcel franquista. Hombre de edad que ha sufrido mucho, ejemplo de un país traicionado por las democracias...

Cuando se afirma — dice — que el régimen de Franco se liberaliza yo soy escéptico. Hace dos años presencié — el orador — el anuncio de un consejo de guerra...

NOTA. — En el próximo número pasaremos las intervenciones de Arsenio Gimeno y Bernardo Merino.

PRELAGIO DE UN SALVESE QUIEN PUEDA

SEVILLA. — «La más fea» le llama a la agricultura un sevillano en carta dirigida al ministro de Agricultura...

TOLEDO. — La conferencia episcopal española ha hecho público en el boletín eclesiástico del arzobispado de Toledo que...

NO ENRIQUECER A LOS BARENEQUEROS

ZARAGOZA. — No ha habido acuerdo para la firma del convenio colectivo entre los 350 obreros del servicio de limpieza pública de Zaragoza...

LA GRAN ALMAJANADA

SORIA. — Una nota muy original y significativa, en apoyo del referéndum, ha dado el pueblo entero de Almajano...

LA GLORIA DEL REGIMEN: LA PENA DE MUERTE

MADRID. — La autoridad judicial militar, representada por el capitán general de la primera región, ha confirmado en todos sus términos la sentencia dictada por el consejo de guerra...

FOLKLORE PATRIO

GRANADA. — Se ha celebrado en la Audiencia granadina el juicio contra un padre y sus cuatro hijos acusados de la muerte de un gitano en pleno centro de la ciudad...

F. L. DE OULINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 11 de diciembre, en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

F. L. DE MONTPELLIER

Esta F. L. organiza una conferencia para el domingo 11 de diciembre a las 9,30 de la mañana, y en su local de costumbre, rue Valland, con la participación del compañero Ale-

PARIS

Madrid, que discurrirá sobre el tema «Actualidad económica-social del pueblo español».

TURRONES PRO - ANCIANOS

Pastilla: Jijona, 7 F.; Alicante, 6; Mazapán, 4; Toledo, 2,50; Yema, 4 F. Pancillos: 0,50 F. pieza.

PRO COMPANEROS ANCIANOS

Paris: Torralba, de Frenes, 5 frs.; Criach, 5; Herrera, La Charité-sur-Loire, 10; R. Llop, 10; Berthe et Jacques, 10; F. Local de Dreux, 20; Sperades ames, michaud, 10.

PRO FOMENTO LOCAL

F. Local de Dreux, 200 frs.

F. L. DE MARSELLA

Celebrará asamblea general el 18 del corriente a las 9 de la mañana. Presencia indispensable.

F. L. DE TOURS

Invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 18 de diciembre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

REUNION «AMIS DE HAN RYNER»

Dimanche 11 décembre à 14 h 45, salle des Amis, 114 bis, rue de Vaugirard (métros Saint-Placide ou Montparnasse) sous la présidence de Marcel Renot, Vice-Président des A. H. R. Causerie d'Elie Broida: «Séverine». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

PARADERO

Los compañeros que hayan pertenecido a Luz y Fuerza de Cataluña, se pondrán en relación con José Becos, 2, rue Basse de Moulin, 81 - Albi.

COMUNICADOS

F. L. DE LIMOGES. Comunica a todos los compañeros de esta local que el día 11 de diciembre, domingo, celebrará asamblea general ordinaria, a las 9 de la mañana en el local de costumbre.

CONFERENCIA EN BEZIERS

Como en años anteriores, la F. Local de Béziers organiza un ciclo de conferencias a celebrar en su local social, Caserne St-Jacques, nº 27. El compañero André Capdeville organizará el ciclo el domingo 18 de diciembre a las 10 de la mañana bajo el tema «La esclavitud del salario».

F. L. DE ORLEANS

Se invita a los componentes de esta F. L. para la asamblea que tendrá lugar en el sitio acostumbrado, a las nueve horas del día 11 de diciembre de 1966. Al mismo tiempo se hace saber que habrá, desde la hora indicada, una permanencia para que los compañeros regularicen su situación del presente año.

REGIONAL CATALANA EN EL EXILIO (Agrupación lionesa)

Convoca a los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 18 de diciembre a las nueve y media de la mañana, en la sala C. N. T., nº del Palais de la Libération nº 9, en Villeurbanne.

F. L. DE PERPIGNAN

Seguimos nuestro ciclo de charlas y coloquios locales, el compañero Francisco Blanco, secretario de nuestra Comisión de Relaciones, disertará sobre el tema: «La C. N. T. en el futuro».

EL ACTO DEL DOMINGO 18 DE DICIEMBRE

El acto tendrá lugar el domingo 18 de diciembre, en el local de costumbre, a las 9,30 de la mañana.

F. L. DE MONTPELLIER

Esta F. L. organiza una conferencia para el domingo 11 de diciembre a las 9,30 de la mañana, y en su local de costumbre, rue Valland, con la participación del compañero Ale-

BILBAO

Un incendio devastador ha reducido a cenizas el convento monjil de clausura de la vecina ciudad de Durango. Al estrépito de las llamas, el Angel de la Guardia se despertó sobresaltado, llamando telefónicamente a los bomberos bilbaínos a toda prisa.

JUICIO CRITICO DE UNAS ELECCIONES EMBUSTERAS

MADRID. (OPE). — «Ya» publicó el 3 de noviembre un comentario editorial sobre las elecciones sindicales al cual pertenecen las líneas que siguen: «En el sindicalismo español existe una línea representativa que, realidad se halla sometida a una línea en cuya designación ninguna parte tienen los electores ni los elegidos de la primera. Estos carecen de atribuciones decisorias en los aspectos fundamentales de su decisión. No pueden decidir. No tienen responsabilidad alguna ante quienes los eligieron. Si se trata de hacer una nueva ley porque las circunstancias han cambiado, es lógico que la cuestión se plantee».

CRIMEN ESPANTOSO...

MADRID. — De los juicios señalados para hoy, el más importante era el que había de celebrarse contra Pedro C. E. que en la noche del 22 de septiembre del presente año, fue sorprendido por la Guardia Civil de Calonge (Gerona) cuando distribuía hojas encabezadas con el título: «Consejo Nacional Catalán», y que defendían, en el texto, la independencia de Cataluña y pedían la proclamación de la República Federal Catalana.

PAZ A LOS MUERTOS, YA QUE NO A LOS VIVOS

TOLEDO. — La conferencia episcopal española ha hecho público en el boletín eclesiástico del arzobispado de Toledo que...

NO ENRIQUECER A LOS BARENEQUEROS

ZARAGOZA. — No ha habido acuerdo para la firma del convenio colectivo entre los 350 obreros del servicio de limpieza pública de Zaragoza y la empresa de la que dependen directamente en virtud de la contrata que tienen suscrita por el Ayuntamiento. Los obreros han pedido un aumento del 30 por 100 sobre los haberes que perciben en la actuali-

LA GRAN ALMAJANADA

SORIA. — Una nota muy original y significativa, en apoyo del referéndum, ha dado el pueblo entero de Almajano...

LA GLORIA DEL REGIMEN: LA PENA DE MUERTE

MADRID. — La autoridad judicial militar, representada por el capitán general de la primera región, ha confirmado en todos sus términos la sentencia dictada por el consejo de guerra que condenaba a muerte, por el delito de bandadaje, a Jesús, Pedro y Francisco García Romero, a quienes se acusa del asesinato del sargento don Valero Barriga, de la Guardia Civil. Queda pendiente la ratificación y rectificación de la sentencia por el Jefe del Estado.

FOLKLORE PATRIO

GRANADA. — Se ha celebrado en la Audiencia granadina el juicio contra un padre y sus cuatro hijos acusados de la muerte de un gitano en pleno centro de la ciudad. Momentos antes, más de trescientos calés se agolpaban en la placeta cercana, divididos en dos bandos, uno favorable a los presos y otro al difunto. Gritos y amenazas motivaron la intervención de la fuerza pública. Una sección de la Policía Armada procedió a rodear a la multitud, cacheando a los gitanos e interviniéndoles gran cantidad de armas, evitando así un día de luto a la ciudad y una batalla campal.

F. L. DE OULINS

Reunión de los militantes de esta F. L. el domingo 11 de diciembre, en el lugar y hora de costumbre. Se espera la asistencia de todos.

F. L. DE MONTPELLIER

Esta F. L. organiza una conferencia para el domingo 11 de diciembre a las 9,30 de la mañana, y en su local de costumbre, rue Valland, con la participación del compañero Ale-

DEMOCRACIA, CENTRALIZACION Y AUTORIDAD

(Viene de la pág. 2.)

La democracia queda lo que era, un instrumento de dictadura; el pueblo no cambia de rol: solamente cambia de pastores. Toda organización que quiera administrar toda la economía o cualquier rama de las actividades humanas, lleve la etiqueta que quiera, está incapacitada para resolver el problema de la descentralización porque su propia tendencia totalizadora implicando el principio de autoridad, se lo impide. No manifestamos ninguna hostilidad a una tendencia sea cual fuere, pero sí al espíritu dominador de los que quieren dirigir. Cuando la democracia aplica una ley, lo mismo la impone a la mayoría que a la minoría; a los que han votado como a los que se han abstenido. La consecuencia inmediata de una constitución es el aplastamiento de las inteligencias. A la fabricación y al cultivo de los fanatismos, a veces se les llama socialismo científico.

Hay quien se complace con medias soluciones, medios pensamientos. Pensamientos a media altura donde no se arriesgan palpaciones. Quiero abrir. Hay técnicos que son como la veleta que indica de dónde sopla el viento. Cuando dan vueltas les falta muy poco para creer que son ellos los que hacen girar el viento. Cuando han creído perfeccionarse no han hecho más que desplazar las cosas. El ambiente, esa realidad maldita que roe al ideal.

Ningún hombre se parece. Tenemos todos órganos particulares, diversamente afectados, diversamente alimentados, aptos a cumplir obras diferentes, y a desarrollar temas necesarios a la realización de un orden de cosas que nos son aún desconocidas. Por eso debemos estudiar cada materia separadamente. Existen matices infinitos. La clave de todas las ciencias es ciertamente el punto de interrogación; la mayor parte de los descubrimientos se la debemos al: ¿Cómo? y la sabiduría de la vida consiste quizá en preguntarse a cada instante: ¿Por qué?

El medio de escapar a lo que hay de fugitivo en toda convención es la espontaneidad del sentimiento individual. Hay una manera de ser grande, y es ser profundamente alguien. Hemos de reaccionar contra la marcha de esta sociedad que tiende a anular completamente al individuo, que tiende, y lo va realizando, a hacer del hombre un «robot» un número, una matrícula. Términos técnicos que evocan el universo concentracionario. Asusta ver la carrera con que se va hacia el momento en que los hombres no sean más que números. La cifra, el guarnismo, se imponen. Lo imponen hoy las máquinas, esas miríficas máquinas inventadas para ser las esclavas del hombre y que ya nos sojuzgan duramente. Sólo se alimentan de números. El hombre, pronto será imposible llamarlo por su nombre o su apellido. Ya no responde más que al número. Número de la Seguridad Social, de la Carta de Identidad, número del coche, del «bloque» de la casa (consjera) donde vive, número de en la fábrica, número de la calle, de la provincia, del número, número, número. Y aunque parezca broma, quizá llegue el día en que se vea publicado el anuncio siguiente: «La señorita nº 25.367.243 se casa con el joven nº 19.430.684.» Lo peor del caso es la conformidad de la gente, pues le han acostumbrado a obedecer en todo, a andar al paso, y aunque cada ciudadano necesita un genarme para cumplir con su ley, ese ciudadano es partidario de la disciplina.

Volviendo a lo de la administración democrática, afirmamos que únicamente los anarquistas pueden resolver el problema de la descentralización y del respeto a la persona humana, por la formación de grupos autónomos: uniones, mutualidades, cooperativas, etc., sobre la base de asociaciones voluntarias, con relaciones libres y directas, federadas o no.

JUAN

OBRAS DE MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPANOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Ordoñá Fernández. FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España. Precio del ejemplar en librería: 13 frs.

ADMINISTRATIVAS

—Fernández Monedero, Dijon. El giro se recibió el 22-1-66. Arreglado caso Julio Valls, Beaulieu (Doubs).

—Lozano, Orleans. El 13-9-66, giro de 20 frs. con la distribución que dabas. Los 5 frs. sobrantes, a Pro-ancianos. Los 5 frs. últimos, al destino que seales.

—Michel Galán, Marsella. Nos ha sido devuelta tu carta con la deuda de 8,40 frs. de Librería. Si has cambiado de dirección, da la nueva.

—Andrés Vidal, Bessan (Ht). De acuerdo. Giro el 27-1-66. Con el envío de octubre, pagáis fin de año. Va libro.

III

PARERIA haber llegado el ocaso de los dioses, a que aludió Ricardo Wagner. Y cuando hasta los altares se derrumban, forzoso es recurrir a la ficción, a la magia de la fantasía. Retornar desde los poemas homéricos en la corriente del imperio de la palabra para convertirla en emoción, a la que todavía se rinde la especie humana. Georges Duhamel nos ha deslumbrado con su libro transcendente, pero sus conclusiones ya quedaron muy atrás, en el desierto del olvido. Las ondas de la televisión, los rayos laser, los cohetes teleguerridos, los satélites artificiales, las bombas de hidrógeno y la reducción química de los sentidos sepultaron a este libro todo espíritu, escrito por un hombre, producto de lo humano, con saber y sentimiento fraternos. Pero, con ser el suyo viejo libro con treinta años, nos ofrece la particularidad de iniciar la innumerable serie de otros estudios imaginativos, representantes de este delirio del mundo donde se encuentran la flauta o el caramillo del pastor medioeval con la melodía de nuestros tiempos. Y merced a este suceso es que podemos vivir de prestado sobre la tierra estos fatales 15 minutos anteriores al fin del mundo.

«Escenas de la vida futura, al cabo de seis lustros, que imaginativamente muy atrás de la velocidad del globo terrestre. Con ser un informe literario, ya vetusto, es original por la fantasía, aunque tan infantil como las teorías marxistas que la evolución está sepultando a los cien años de haber desaparecido su autor. Todó quedó atrás a medida que el progreso avanzaba. Y no porque su universo abarcara los contornos oprimidos de la especie, que siempre constituyeron el ombligo de todos problemas, sino porque a medida que el tecnicismo, el maquinismo y la ciencia electrónica avanzaban, el hombre quedaba más prisionero. Eso tanto en el área oriental como en disciplinas humanas, conduce al totalitarismo. Duhamel lo ha observado muy concretamente. No hay capitalismo liberal, democrático, sino totalitario, sea en función de una política capitalista individual o capitalista estatal. La ley romana se impone a punta de bayoneta. uando la razón no encuentra seguri-

Georges Duhamel entre las tormentas del siglo XX

dad por su desenvolvimiento, forzoso es refugiarse en la utopía, que es ficción y pensamiento convertido en buenos materiales, hasta para construcciones artísticas. Mientras tanto, las fábricas de municiones, dedicadas a fabricar herramientas para trabajos manuales, arados y tractores, comenzaron en Alemania a fabricar cascos de acero, balas y aviones. Todó había comenzado por lo pequeño. Europa hervía con el recuerdo del pasado y la perspectiva de un porvenir incierto. Un ejército de voluntarios para la nueva causa se agitaba en ciudades y aldeas. Leonard Frank había dado a la estampa «El hombre es bueno», llenando muchas mentes de humano ardor, de candor y de confianza. Georges Duhamel no creía en lo que estaba viendo y observando. Su «Geografía cordial de Europa», por cuyas páginas pasan hombres, ideas, sentimientos, emociones e intimidades, demuestra que resistencia no pone a contribución de la vida el hombre que se niega a morir.

Entonces, Francia ya retirara sus tropas de ocupación acantonadas en el Ruhr, Alemania, de cien mil millones que tenía que pagar por reparaciones de guerra, apenas si había abonado 300 millones y se constituyó en nación insolvente. Los últimos vestigios de la república socialista de Weimar fueron hechos trizas por el nacionalismo junker. Simultáneamente, Hitler toma el Poder. De uno a otro extremo del mundo las noticias corren como desbordante río de pólvora. Las cancellerías europeas, desarmadas, se rinden al predestinado invasor. En acelerado proceso, mediante golpe tras golpe, el bárbaro dictador alemán suelta los eslabones de su tenebrosa organización. De la noche para la mañana, implanta su política de guerra. El capitalismo alemán se le rinde. El primer golpe asestado al pueblo alemán, fue con-

vertir el circulante en simple papel nominal de cambio sin respaldo. Las cuentas bancaras fueron congeladas y controlado su movimiento. Terminó con la desocupación, empleando hasta el último alemán en la realización de obras públicas de eficiencia militar. Instauró una férrea disciplina en materia laboral y puso en pie de guerra el agro y la industria alemanas. Delante de Europa, ante los ojos del mundo, arrasando las bibliotecas, códigos y monumentos de la civilización, en mil quinientos días, Alemania se convierte nuevamente en potencia bélica, disputando el predominio de Europa. El poderío armamentístico impone sus razones. Su aviación, sus carros de asalto y su ejército motorizado hacen temblar París, Londres y el Kremlin. No parece existir poder que se le enfrente. En honor del gran imperio nazi, la feñicia y cristiana iglesia católica apostólica romana, le autoriza a asesinar por día una cuota no inferior a 1.370 mártires judíos y de otras nacionalidades. (10).

Con Jules Romáins, André Maurois y Julien Benda, Georges Duhamel integrará el cuadrúviro literario de aquella Francia que, en determinado momento, representó a nuestro siglo en sus creaciones. Hay un estrecho parentesco artístico entre ellos. Pero, no obstante que el arte es inmutable e impeccedero para el tiempo, no es el todo para el hombre. Un arte importa un estilo, una mutación, una ubicación. una

época. Y la nuestra no puede ser otra que la que nos mantiene erectos, en esta atmósfera que surcan aviones a reacción, que perforan cohetes con carga atómica y que tienen en la periferia al hombre que transpira, lucha a brazo partido con las inclemencias y los inconvenientes para ganar el sustento y pagar impuestos con que movilizan estos lujos de nuestra mecánica civilizada. Cada uno de los tres escritores primeramente mencionados no ha salido de los cauces aconsejados por una literatura complaciente, al antiguo estilo platónico, con el fin de no molestar la digestión de los satisfechos ni a las damas de su gran mundo. Eso que se denomina arte, a todos complacientemente, no imbuir a los lectores de ideas nuevas, volvieran a resusitar los ideales de la vida, ya no pudo volver a integrar una ficción. Siempre la magia poética vino en su auxilio. Pero su prosa ha de concentrarse en la búsqueda de un retiro, para la meditación y el recogimiento. Había calibrado suficientemente los valores literarios y no pudo sustraerse a tomar participación en ellos como elemento pasivo. El y sus mártires ocupaban un lugar en el círculo de sus acciones y sus pensamientos. Georges Duhamel no era sino el escritor, albacea de tantos seres a quienes espiritualmente representaba y que habían delegado en él la responsabilidad de reivindicarlos ante la providencia. Con su carga a cuestas, Duhamel se acercó también hasta los paises latinoamericanos. Pretendía hallar un lugar ideal donde reposar la cabeza, donde la placidez anulara las reacciones violentas, que segu-

(Continuará)

(10) 1933-1945 = 365 x 12 = 4.380 x 1.370 = 6.000.000, si bien un oficial de las SS identificado a la U. P., dijo que «los alemanes han muerto, en los campos de concentración de todas las zonas del Este de Europa, entre «hombres, mujeres y niños, no menos de 20 millones y se bien como lo hicieron.» — La Prensa, octubre de 1956.

SIEGE SOCIAL
 59, rue de la Tour-d'Auvergne
 Paris, IX - Tél. : TRU, 78-64
 Administration : J. SORIANO
 Pontenay-sous-Bois (Seine)
 C.C.P. 14.103-62 - Paris
 ou à LLOP Roque,
 24, rue Ste-Marthe, Paris (XI)
 C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
 Six mois : 13 F
 Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, XI
 Tél. BOT. 22-02
 Tél. Imprimerie : BEL. 87-73

EL COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

El pueblo español no votará al fascismo, no referendará al franquismo, culpable de la tragedia que hace treinta años subsiste

FRANCO, buen alumno de la escuela jesuítica, sabe fingir sentimientos que no posee. Frente a los españoles a los cuales aborrece, no tiene por qué producirse con sofismas. Los dominó por las armas y aquí acabaría el palique. Pero ante los dueños del mundo occidentalista, demócratas por etiqueta, el uso del disfraz y del antifaz liberal le es imprescindible. Y para dar apariencias de veracidad democrática a su infundio SIN RECETIFICAR UNA COMA DE SU PROGRAMA NAZIFASCISTA DEL 18 DE JULIO, nada mejor que la cooperación de los comunistas en las elecciones sindicales, y la sumisión de unos renegados de la C. N. T. que un día creyeron ser «populares».

Si bien en España la añagaza franquista y las defecciones comunista y royanista no equivocan a nadie. Tanto se ha sufrido allí la represión de Franco, que no queda abertura por la que penetre el engaño. Igual predisposición en casa del extranjero, suponemos, apenas que la diplomacia y el periodismo ajenos se hayan idiotizado, cosa que no creemos.

El Estado nacionalsindicalista no ha renunciado en un ápice a sus prerrogativas violentamente adquiridas. Su jefe abusa de las necesidades anticomunistas de los Estados capitalistas, siendo por aquí que los coloca a su servicio. La Prensa mundial, que tanto combatiera — y parece combatir — al Führer y a sus retoños, pone sordina ante la verdad 1966 de un Führer Franco. ¿Por qué? Porque sus amos lo necesitan, y ante esta necesidad atempera, confusiona, y se disfrazan cual lo hace el franquismo. Entretanto, que el español se ahogue en su mar de amargura.

Lo particular de esta situación hispana es que, en todos los aspectos, se fundamenta en la mentira. Mentira la liberalización del régimen, el sesgo popular de las elecciones, la sumisión del alto clero al Vaticano II, la desaparición de la miseria, la supresión del tormento en los centros autoritarios, la veracidad del sindicalismo al uso, la libertad de opinión, de imprenta y de lengua. Nada se aganta en Franconia, que no sea sostenido por la maldad y la falacia. Incluso el referéndum «constitucional» que aducen los diarios fo-

ranquistas cotizados por el franquismo, se limita a una «Ley orgánica del Estado», como ya, con anterioridad, la «Cruzada» declaró su positivismo fascista «Democracia orgánica». Como se ve, ante la «Cruzada» plebiscitaria que se avocina no puede haber, en España o fuera de ella, sino engaños voluntarios, Equivocados, de ninguna manera.

Pero ante el empuje que va tomando el neofascismo alemán según resulta de recientes elecciones, los nidos nazifascistas establecidos desde 1936 en España pueden jugar un papel de primerrisima importancia en la recrudescente totalitaria que amenaza a Europa. La Península ibérica, nazifascizada por descuido o voluntad de los antiguos aliados, puede significar un grave peligro para las potencias vencedoras del poder de Hitler. Todos sabemos que en España hay grandes capitales alemanes, y jefes nazis, fascistas, reixistas y falangistas. La misma preocupación bolchevique en El Pardo ha desaparecido, según los acuerdos comerciales y artísticos firmados con enviados del Kremlin, más la participación «entusiasta» del comunismo español en las farsas electorales-franquistas. De votar el pueblo por la conclusión franquista dicha «Ley orgánica del Estado», España quedaría en estado de fascismo, y si el pueblo no vota tal esperimento, el fascismo hispano quedará igualmente.

Es una acción mancomunada de los españoles (en un 80 % liberales) lo que dejaría la situación del país verdaderamente y de verdad plebiscitada. Lo demás perversion, mentira y fascismo tolerado por el beneficio momentáneo que rinde a las Naciones Aliadas.

Nada fundamental puede cambiar en la estructura político-social de España en tanto infecte el país esa especie de lepra de autoritarismo totalitario. Nosotros lo sabemos; lo saben también quienes, en los diversos países que compete dirigir, regulan lo que afecta al Mercado Común. Es sabido que existe una cláusula, en los acuerdos tomados en Roma, que prohíbe el que formen parte del organismo citado países careciendo de una estructura democrática, careciendo de libertades cívicas. Pero: (se han comprobado ya tantas indignidades!) que no sería nada extraño que, a fuerza de «manobras», a base de anunciar con bombos y platillos la liberalización del régimen, el franquismo se colocara en el Mercado Común.

Con su aguda vena satírica, Juvenal criticaba la importancia que se quería otorgar a modalidades sociales de su tiempo, equiparadas al famoso parto de unos montes que, tras de tremendas convulsiones parieron un ratoncillo... ¡Así son las reformas franquistas!

«¿Cuándo se ha visto que los victimarios tengan que esperar el perdón de los victimados? ¿Desde cuando los responsables de un régimen, cimentado en la brutalidad fascista, se ha visto que cambien la conciencia, admitiendo lo que han comitado a sangre y fuego: la libertad y la justicia? Es cuestión de dignidad, de decencia, para nosotros el persistir; coadyuvando a que en España se cree, exista el clima moral necesario al derrocamiento del fascismo franquista.»

Reviste igualmente singular interés el trabajo que lleva por título: «Figuras ejemplares que concili», donde se nos ofrecen toda una gama de apreciaciones en torno a Vicente Carrizosa, Teresa Claramunt, Joaquín Costa, Ramón Adán, Juan Pey, Eutimio Boal, Salvador Seguí, Max Nettlau, V. Oróbn Fernández, Ramón y Cajal, Barriobero, y muchos otros. Ya al tratarse de un trabajo hecho con posterioridad al libro inicial, y elaborando todo un conjunto de datos autobiográficos, Buenacasa hace referencia a la etapa del exilio, tras el advenimiento del franquismo.

Y si para la joven militancia libertaria la obra en cuestión reviste singular importancia por las referencias que ofrece, por lo que tiene de documental, de orden histórico y de contenido biográfico, también para los compañeros veteranos y conocedores de la C.N.T. ofrece interés singular, puesto que recuerda y hace revivir en la

obra de Manuel Buenacasa: «El Movimiento Obrero Español — Historia y Crítica — (1886-1926)». Vio la luz la primera edición en Barcelona, en el año 1928. Hay que notar que esta nueva edición, a cargo de los amigos y familiares del autor, fallecido no hace mucho tiempo, supera, en texto y presentación a la que se hizo entonces. Además del «Prólogo», de Max Nettlau, que entonces llevaba, tiene la de ahora unos «Breves datos biográficos sobre Manuel Buenacasa», y unas páginas de Juan M. Molina hablando del autor de la obra. También se ha agregado al libro un texto inédito de Buenacasa: «Figuras ejemplares que concili», donde, junto con datos autobiográficos, a modo de unas «memorias», se enlazan apreciaciones en torno a elementos del anarcosindicalismo, o personas de tendencia liberal, y de un reconocido prestigio intelectual, con las cuales tuvo el autor alguna relación. Cierra el volumen el texto de una conferencia que el autor de la obra dejó escrita poco antes de fallecer.

Para la gente joven el libro de referencia puede servir de conocimiento y aliciente. Le ha de permitir conocer buena parte de los orígenes y desenvolvimiento de la Confederación Nacional del Trabajo. Sus luchas, sus vicisitudes, la tenacidad y el heroísmo de sus hombres. Por las monografías que contiene la obra, aun con todo el ser incompletas más unas que otras, se deducen de ellas las características sociológicas de una y de otra región en lo que atañe al ambiente social y a las modalidades de actuación. Se ofrece una idea de lo que fueron los comicios más importantes celebrados por la C.N.T. desde su fundación en el 1910 hasta el año 1926, fecha a la que limitaba sus apuntes el autor en la primera edición del libro. Se destaca la influencia del anarquismo en la trayectoria de la Confederación, y se habla de la aportación que, directa o indirectamente, personalmente o por legado de sus escritos, ofrecieron elementos como Fermín Salvochea, Sánchez Rosa, Ricardo Mella, José Prat, y, por supuesto, Anselmo Lorenzo, cuya obra «El Proletariado Militante», ensalza Buenacasa en los términos merecidos.

Considero un acierto el que se haya publicado una segunda edición de

El Estado nacionalsindicalista no ha renunciado en un ápice a sus prerrogativas violentamente adquiridas. Su jefe abusa de las necesidades anticomunistas de los Estados capitalistas, siendo por aquí que los coloca a su servicio. La Prensa mundial, que tanto combatiera — y parece combatir — al Führer y a sus retoños, pone sordina ante la verdad 1966 de un Führer Franco. ¿Por qué? Porque sus amos lo necesitan, y ante esta necesidad atempera, confusiona, y se disfrazan cual lo hace el franquismo. Entretanto, que el español se ahogue en su mar de amargura.

El Estado nacionalsindicalista no ha renunciado en un ápice a sus prerrogativas violentamente adquiridas. Su jefe abusa de las necesidades anticomunistas de los Estados capitalistas, siendo por aquí que los coloca a su servicio. La Prensa mundial, que tanto combatiera — y parece combatir — al Führer y a sus retoños, pone sordina ante la verdad 1966 de un Führer Franco. ¿Por qué? Porque sus amos lo necesitan, y ante esta necesidad atempera, confusiona, y se disfrazan cual lo hace el franquismo. Entretanto, que el español se ahogue en su mar de amargura.

imaginación etapas de resonancia en el ambiente social de nuestro país, e incluso esos problemas internos, esas pugnas que a la postre el buen sentido ha llegado a superar. No se limita Buenacasa a una fría y objetiva exposición de ideas, de ajenas apreciaciones bien de tipo colectivo o individual. Expone su opinión sin enfemismos en torno a unos y otros problemas. Es el suyo un estilo sencillo y directo, apasionado, sin meandros reflexivos. Se podrá o no estar de acuerdo con tales o cuales de sus puntos de mira; pero en una época donde el aburguesamiento y las defecciones se dejan notar entre elementos que se preciaron de idealistas, hay que reconocer que merece estima el ejemplo de un hombre que desde su más temprana juventud hasta llegar cerca de los noventa años, sin que le hicieran mella las persecuciones, los encarcelamientos, y las ingratitude, mantuvo fervor de idealista libertario, como en los buenos tiempos que contribuyó a fundar la C.N.T.

EL RECORDAR A MARIANO JOSE DE LARRA

Ya es sabido que «Revista de Occidente» es una de las poquimas publicaciones españolas, de un carácter selecto, que se elevan sobre el apabullante montón de periódicos y revistas, chabacanos y serviles, que ahora predominan en nuestro desventurado país. Es digna de elogio la iniciativa que ha tomado la citada revista, y que consiste en la convocatoria hecha a los ensayistas jóvenes de menos de treinta años para que escriban un trabajo, o ensayo, dedicado a gloriar la obra o la figura de Larra («Figuras»). Dice la Redacción de «Revista de Occidente»: «En el panorama literario de nuestro siglo XIX la figura de Mariano José de Larra adquiere con el paso del tiempo un valor y singularidad cada vez más grande. Posiblemente es nuestro único escritor de ese siglo con indiscutible genialidad. La «generación del 98» le tuvo por su maestro, y el interés y variedad de su obra (de creación y crítica literaria, de análisis político y social de España, como testigo y satírico de su tiempo) son todavía ejemplares para las nuevas generaciones.»

En efecto, Larra tenía la virtud de poner al desnudo y ridiculizar la imbecilidad, la falta de seso, la estúpida egolatría de los gerifaltes reaccionarios que brujuleaban en el ambiente español de su época. Decía que reía por no llorar; ante la carroña absolutista, que ayer, como hoy, había hecho más mal que la peste.

Diversas casas editoras hispano-americanas, han editado y reeditan volúmenes con antologías de artículos de Larra. Por ellas puede notarse como las características del cretinismo autoritario que descollaban en la España del primer tercio del siglo pasado son idénticas a las de ahora. De ahí que, hoy como ayer, podría decir «Figuras» aludiendo a determinada gentuza: «Ese (el policía) es un hombre que vive de lo que otros hablan. Y como ese hay muchos. Así que estamos reducidos a no hablar.»

A los españoles. A la opinión mundial



vientos y que se sepa, que el problema español esencial no se resolverá sin que en España se produzca una grande y profunda transformación. Única manera efectiva de instaurar y consolidar las libertades en nuestro país. Por ello no hay que poner de que contención a las inquietudes renovadoras ni a las corrientes revolucionarias. Los cauces leguleyescos no conducirán a otra cosa que al estancamiento del progreso y del mismo desarrollo evolutivo de la sociedad española.

No hay que poner restricción alguna al libre ejercicio de la soberanía popular. Para que un pueblo disponga realmente de sus derechos y sus ciudadanos tengan la seguridad y la garantía de poder ejercerlos, han de hallarse virtual y efectivamente colados en un plano determinante que les sitúe por encima de las mismas instituciones que no emanen directamente de su propio poder y libre potestad.

Decimos claramente que en España queremos terminar con la omnipotencia franquista, sostenida por el estado mayor del ejército, por las altas y bajas jerarquías falangistas, por los feudalismos y monopolios capitalistas, económicos y financieros, por quien fuere. Que queremos libertad y justicia social, no inscritas simplemente en la constitución y en las leyes, sino de hecho y como realidades concretas. Por eso batallamos y seguiremos luchando siempre por nuestras finalidades ideales, que van más allá de los regímenes autoritarios y de injusticia, hasta ver triunfar nuestra noble causa, que es realmente la causa del Pueblo.

El reciente decreto de «indultos», otorgado por el gobierno franquista, con miras sobre todo a desintegrar a las fuerzas de oposición del Exilio, es otro escamoteo falaz que practican los gobernantes españoles para timar a la opinión nacional e internacional. Quedan y quedarán en las cárceles de Franco, después de este decreto, centenares de presos políticos y sociales. Los servicios policíacos franquistas continuarán teniendo sometidos a su arbitrio y capricho a todos y a cada uno de los ciudadanos españoles, como hasta ahora. Los Tribunales de Orden Público y los Tribunales Militares no dejarán de funcionar. La C.N.T. quiere que las puertas de las cárceles se abran por en par en par para todos los presos políticos y sociales, para cuantos hayan sido víctimas de las represalias y de los desafueros franquistas, aunque se

maño de éstos o su importancia no quita nada a la cosa; ejemplo: la Suiza federalista, la Alemania federal, los Estados Unidos, la U.R.S.S., etc., y como hemos dicho antes, la ley del número de esos Estados no altera la realidad de la ley, aunque se llame «expresión de la voluntad general». Voluntad general que lleva en su esencia, en sí mismo, el principio de la centralización. Y esto, como es natural, implica la negación de la iniciativa individual sin la cual no puede haber descentralización. La mayoría de los republicanos se opuso siempre a la descentralización, pues no hay que olvidar, desde luego, que el número de los republicanos centralistas fue siempre superior al de los federalistas. Pero importa poco que tanto los unos como los otros se declaren demócratas. Si fueran partidarios del verdadero federalismo, por ejemplo, el de William Goodwin: «La federación de los hombres», individualmente considerados, dejarían de ser demócratas. Esto se comprende fácilmente porque en el fondo hay incompatibilidad entre la naturaleza misma de la democracia que, para constituir una voluntad general debe necesariamente eliminar todos los particularismos locales, y por consiguiente, la noción misma de descentralización. Hay que decir también que para los espíritus totalitarios, es tan peligroso el espíritu de independencia regional como el individual. El espíritu provincial ha sido siempre considerado por el Estado como un espíritu individualista «enemigo del verdadero espíritu nacional».

Suponiendo también que todo individuo tomado aisladamente en el pueblo, hubiese expresado la misma voluntad, y que por consiguiente la ley fuese la expresión perfecta de la «voluntad general», la cosa quedaría en el mismo punto. El individuo quedaría entonces y más tarde ligado a su voluntad de ayer. Su voluntad en ese caso quedaría cristalizada. Su acto, expresión determinada de voluntad de un momento, se habría vuelto su amo. ¿Si fue un loco ayer debe seguir siéndolo toda la vida? Así, pues, sería dentro del Estado, en el mejor de los casos, el esclavo de sí mismo. ¿Cómo cambiar, pues? Sólo hay un medio. No reconocer ninguna obligación, es decir, no dejarse atar. «Si no sabéis desligaros, si una liga-

maño de éstos o su importancia no quita nada a la cosa; ejemplo: la Suiza federalista, la Alemania federal, los Estados Unidos, la U.R.S.S., etc., y como hemos dicho antes, la ley del número de esos Estados no altera la realidad de la ley, aunque se llame «expresión de la voluntad general». Voluntad general que lleva en su esencia, en sí mismo, el principio de la centralización. Y esto, como es natural, implica la negación de la iniciativa individual sin la cual no puede haber descentralización. La mayoría de los republicanos se opuso siempre a la descentralización, pues no hay que olvidar, desde luego, que el número de los republicanos centralistas fue siempre superior al de los federalistas. Pero importa poco que tanto los unos como los otros se declaren demócratas. Si fueran partidarios del verdadero federalismo, por ejemplo, el de William Goodwin: «La federación de los hombres», individualmente considerados, dejarían de ser demócratas. Esto se comprende fácilmente porque en el fondo hay incompatibilidad entre la naturaleza misma de la democracia que, para constituir una voluntad general debe necesariamente eliminar todos los particularismos locales, y por consiguiente, la noción misma de descentralización. Hay que decir también que para los espíritus totalitarios, es tan peligroso el espíritu de independencia regional como el individual. El espíritu provincial ha sido siempre considerado por el Estado como un espíritu individualista «enemigo del verdadero espíritu nacional».

El reciente decreto de «indultos», otorgado por el gobierno franquista, con miras sobre todo a desintegrar a las fuerzas de oposición del Exilio, es otro escamoteo falaz que practican los gobernantes españoles para timar a la opinión nacional e internacional. Quedan y quedarán en las cárceles de Franco, después de este decreto, centenares de presos políticos y sociales. Los servicios policíacos franquistas continuarán teniendo sometidos a su arbitrio y capricho a todos y a cada uno de los ciudadanos españoles, como hasta ahora. Los Tribunales de Orden Público y los Tribunales Militares no dejarán de funcionar. La C.N.T. quiere que las puertas de las cárceles se abran por en par en par para todos los presos políticos y sociales, para cuantos hayan sido víctimas de las represalias y de los desafueros franquistas, aunque se

maño de éstos o su importancia no quita nada a la cosa; ejemplo: la Suiza federalista, la Alemania federal, los Estados Unidos, la U.R.S.S., etc., y como hemos dicho antes, la ley del número de esos Estados no altera la realidad de la ley, aunque se llame «expresión de la voluntad general». Voluntad general que lleva en su esencia, en sí mismo, el principio de la centralización. Y esto, como es natural, implica la negación de la iniciativa individual sin la cual no puede haber descentralización. La mayoría de los republicanos se opuso siempre a la descentralización, pues no hay que olvidar, desde luego, que el número de los republicanos centralistas fue siempre superior al de los federalistas. Pero importa poco que tanto los unos como los otros se declaren demócratas. Si fueran partidarios del verdadero federalismo, por ejemplo, el de William Goodwin: «La federación de los hombres», individualmente considerados, dejarían de ser demócratas. Esto se comprende fácilmente porque en el fondo hay incompatibilidad entre la naturaleza misma de la democracia que, para constituir una voluntad general debe necesariamente eliminar todos los particularismos locales, y por consiguiente, la noción misma de descentralización. Hay que decir también que para los espíritus totalitarios, es tan peligroso el espíritu de independencia regional como el individual. El espíritu provincial ha sido siempre considerado por el Estado como un espíritu individualista «enemigo del verdadero espíritu nacional».

Suponiendo también que todo individuo tomado aisladamente en el pueblo, hubiese expresado la misma voluntad, y que por consiguiente la ley fuese la expresión perfecta de la «voluntad general», la cosa quedaría en el mismo punto. El individuo quedaría entonces y más tarde ligado a su voluntad de ayer. Su voluntad en ese caso quedaría cristalizada. Su acto, expresión determinada de voluntad de un momento, se habría vuelto su amo. ¿Si fue un loco ayer debe seguir siéndolo toda la vida? Así, pues, sería dentro del Estado, en el mejor de los casos, el esclavo de sí mismo. ¿Cómo cambiar, pues? Sólo hay un medio. No reconocer ninguna obligación, es decir, no dejarse atar. «Si no sabéis desligaros, si una liga-

maño de éstos o su importancia no quita nada a la cosa; ejemplo: la Suiza federalista, la Alemania federal, los Estados Unidos, la U.R.S.S., etc., y como hemos dicho antes, la ley del número de esos Estados no altera la realidad de la ley, aunque se llame «expresión de la voluntad general». Voluntad general que lleva en su esencia, en sí mismo, el principio de la centralización. Y esto, como es natural, implica la negación de la iniciativa individual sin la cual no puede haber descentralización. La mayoría de los republicanos se opuso siempre a la descentralización, pues no hay que olvidar, desde luego, que el número de los republicanos centralistas fue siempre superior al de los federalistas. Pero importa poco que tanto los unos como los otros se declaren demócratas. Si fueran partidarios del verdadero federalismo, por ejemplo, el de William Goodwin: «La federación de los hombres», individualmente considerados, dejarían de ser demócratas. Esto se comprende fácilmente porque en el fondo hay incompatibilidad entre la naturaleza misma de la democracia que, para constituir una voluntad general debe necesariamente eliminar todos los particularismos locales, y por consiguiente, la noción misma de descentralización. Hay que decir también que para los espíritus totalitarios, es tan peligroso el espíritu de independencia regional como el individual. El espíritu provincial ha sido siempre considerado por el Estado como un espíritu individualista «enemigo del verdadero espíritu nacional».

Puntos de vista Democracia, centralización y autoridad

por JUAN

las comunas no podrán nunca conservar su autonomía completa.

No hay que confundir fusión de comunas con federación de comunas, porque las comunas libremente constituidas y federadas conservan su autonomía completa. De no ser así, también se podría hablar de dictadura municipal o comercial.

Hoy día el espíritu centralizador se desarrolla y extiende cada vez más, pues la administración, vulgar burocracia, en nombre del poder prepotente, se mete en los asuntos particulares de los ciudadanos y de las familias, tanto en el orden político, como en el orden social, económico, recreativo, etc. Al poder despótico de la burocracia (hijo de la democracia) podemos añadir el de la tecnocracia, que por las trazas que lleva esa famosa técnica tan querida de Carlos Marx, de la cual depende, (según él) la economía, la moral, el arte, la libertad... concluirá en un instrumento de opresión generalizada.

Hemos querido unir en sus maledictos, la burocracia y la tecnocracia. La una, en nombre de la administración, la otra, en nombre de la técnica, han creado nuevas formas de dominación. La burocracia es el poder excesivo y la influencia prepotente y rutinaria de las oficinas. En cuanto al burocrata, tomado individualmente, los fines del Estado, se vuelven sus fines privados. El burócrata o teólogo del Estado, es naturalmente totalitario, y no tolera ninguna independencia, pues es él, precisamente, que favorece el desarrollo del poder estatal. La tecnocracia es el gobierno confiado a los técnicos, y éstos nos obligan a utilizar fuerzas finalmente nocivas, cuando no destructivas. El técnico no concede personalidad a su semejante: lo considerara como un payaso mecánico, una especie de pasta para modelar. Pero el técnico ¿posee él mismo personalidad? (Pasa a la página 3)

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul 94 - Chofsy-le-Roi (Val-de-Marne)

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul 94 - Chofsy-le-Roi (Val-de-Marne)

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul 94 - Chofsy-le-Roi (Val-de-Marne)

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

ECONOMIBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

15 DECEMBRE 1966
NUMERO 432
0,50 F. LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

Le Président - Directeur - Général

LA Place Kossuth, à Paris, pour beaucoup de gens ce n'est pas grand-chose et pourtant, pour certains initiés de la capitale, un simple coup d'œil en passant permet d'évaluer sur-le-champ la température qui règne au P. C. F.

On sait que c'est là que se trouve le siège de ce parti et que, suivant les circonstances, cette place se trouve inondée de banderoles et de slogans; or, ceux qui attendaient pareilles démonstrations pour la venue en France du Président du Conseil de l'U.R.S.S. ont été bien déçus. Certains journaux ont dit : « M. Kossyguine était la mais ce n'était pas la kermesse. » C'est vrai que le P. C. n'a pas fait grand-chose pour mobiliser ses troupes et la question est venue sur beaucoup de lèvres : « Pourquoi ? »

Certaines mauvaises langues sont allées jusqu'à dire que Kossyguine ne représente pas vraiment la révolution soviétique, qu'il n'est qu'un technocrate, un président - directeur général qui ressemble à n'importe quel P.-D. G. d'un Etat capitaliste. C'est d'ailleurs vrai qu'après s'être battu pour la liberté pendant la révolution russe, et bien qu'issu d'une famille d'ouvriers (son père était un métallo), il s'est hissé au-dessus de la mêlée. Il se bat aujourd'hui pour rétablir la notion du profit même dans l'esprit des travailleurs qui, dit-on, vont se familiariser avec les joies que procure la productivité.

Cela ne devrait pas effaroucher les dirigeants du P. C., qui nous ont bien raconté à une certaine époque qu'il fallait produire d'abord et revendiquer ensuite et qui, s'ils revenaient encore au pouvoir comme en 45, nous refaisaient le même coup. Non ce n'est pas là qu'il faut trouver la cause de cette « bouderie » et voici la petite histoire des travailleurs d'une usine, pour le confirmer. Il avait été décidé de profiter de la visite du Premier ministre français dans l'usine pour déclencher une grève de protestation; oh ! pas bien méchante, cette grève, elle devait rester symbolique, mais voilà ! Pompidou était accompagné de son homologue russe et la section syndicale C.G.T. de l'usine n'a pas voulu faire de

la peine au « représentant » du peuple soviétique et il n'y a pas eu de grève.

Est-ce donc la proximité des élections qui fait qu'on ne laisse paraître que le côté « P.-D. G. » de M. Kossyguine au lieu d'exploiter auprès des masses l'influence de la faucille et du marteau, même dans les pays capitalistes ? Nous sommes persuadés que certains membres « suiteurs » du P.C.F. auraient apprécié une plus grande publicité autour du voyage de Kossyguine; l'un d'eux disait même, en s'extasiant devant l'Élysée : « C'est tout de même formidable de voir flotter le drapeau communiste sur l'Élysée... »

En tout cas, pour la C.N.T., cette visite officielle de l'U.R.S.S. ne fait que confirmer ce que nous ne cessons de répéter depuis tou-

jours... La Russie n'a pas encore fait sa révolution sociale et, là comme ailleurs, dans tous les pays capitalistes, la première chose à détruire c'est la possibilité qu'ont certains hommes d'en exploiter d'autres.

En aucun cas, la classe ouvrière qui se bat pour son émancipation totale, ne peut admettre que le directeur d'une usine ou d'une entreprise puisse devenir le maître, même sous l'appellation la plus libérale.

C'est pourtant le cas en Russie et c'est peut-être ce qui explique des condamnations comme celles des écrivains André Sinjavski et Yuri Daniel.

Travailleurs, pensez-y... et rappelez-vous surtout que l'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

LA nationalisation progressive créée pour l'Etat capitaliste des besoins nouveaux en personnel. Il ne s'agit pas d'augmenter les effectifs des entreprises ou des services nationalisés, que la concentration étatique tendrait plutôt à diminuer; il s'agit de mettre en place le personnel de direction dont la tâche essentielle sera d'assurer la liaison avec les postes-clés gouvernementaux et de faire appliquer les directives étatiques. Ainsi se forme et se consolide la bureaucratie néo-capitaliste qui aspire à devenir classe dirigeante au sein d'un capitalisme d'Etat qui serait réalisé par la nationalisation totale de la production, des transports et de la distribution. Le capitalisme d'Etat, né en Union Soviétique d'une révolution avortée, s'installe peu à peu dans les pays occidentaux. C'est ce qui explique

que le rapprochement entre ces derniers et le bloc soviétique dans la mesure où toute propagande révolutionnaire et collectiviste a pu être étouffée à l'intérieur des républiques soviétiques. Seule une différence de degré sépare le capitalisme privé de l'Europe occidentale s'orientant insensiblement vers la concentration de la direction des moyens de production aux mains d'une minorité bureaucratique et le capitalisme d'Etat de l'U.R.S.S., ayant réalisé cette concentration dans un minimum de temps par le biais d'une révolution sociale déviée de ses objectifs initiaux. Ce que la démocratie de Kérensky aurait amorcé et qui aurait été réalisé progressivement, Staline l'a promptement mis en place grâce à un régime de terreur.

Le capitalisme d'Etat ne diffère du capitalisme privé que dans la mesure où les profits sont centralisés entre les mains de l'Etat pour être répartis hiérarchiquement dans l'appareil bureaucratique et policier au lieu d'être encore pour une large part plus ou moins dissimulés entre les chefs d'entreprise.

L'étape des nationalisations est nécessaire au néo-capitalisme, d'une part pour maintenir l'équilibre des forces de production dans les rapports qui déterminent la suprématie des classes dirigeantes, d'autre part pour atteindre le stade de concentration indispensable à une planification conçue en fonction des profits (et non des besoins réels). Les « plans » économiques du néo-capitalisme sont donc des plans de rétablissement d'une économie menacée par ses propres contradictions que l'établissement des grandes lignes d'un développement homogène et réparti. La concentration du capital doit nécessairement s'accompagner d'une concentration parallèle des organes de direction de l'économie. Si cette concentration était à l'origine d'un développement rationnel de la production, les classes laborieuses pourraient favoriser les nationalisations dans l'espoir de s'emparer de l'appareil d'Etat et d'orienter la production vers la satisfaction des besoins réels après avoir collectivisé les entreprises. Mais les nationalisations s'effectuent dans le cadre de l'économie capitaliste (et même dans le cadre de l'économie capitaliste mondiale). Dès lors, l'appareil de production, qui tomberait entre les mains des classes laborieuses ne pourrait fonctionner qu'avec le soutien de la finance internationale et devrait être totalement reconverti pour être de quelque utilité à la collectivité révolutionnaire isolée des débouchés et des sources de matières premières des pays capitalistes.

Le crédit accordé par certains aux nationalisations n'est pas séparable de la notion erronée d'un intérêt général qui serait au-dessus des intérêts particuliers, des intérêts de classe. L'Etat est bien entendu tout disposé à soutenir cette thèse selon laquelle il soustrairait à l'exploitation de particuliers certains secteurs de la production intéressant le domaine public. Mais l'Etat demeure, dans cette tâche comme dans les autres, l'ennemi

de la classe économiquement dominante, le représentant intéressé des seuls intérêts de cette classe.

Tous les secteurs de la production présentent un intérêt, quelconque pour l'ensemble de la collectivité, non seulement par ce qu'ils produisent mais également par les conditions dans lesquelles s'effectue cette production. L'intervention de l'Etat en tant que défenseur de l'intérêt général, de l'intérêt de tous et de chacun, devrait donc logiquement avoir pour effet une rationalisation des conditions de travail et, plus particulièrement, un allègement des salaires et la défense du niveau de vie des travailleurs; le gouvernement se montre dans ce domaine, et ne peut se montrer, que l'allié du patronat. Orienter la production vers la satisfaction de besoins réels n'intéresse pas l'Etat. Le choix des secteurs de production qui doivent faire l'objet d'une nationalisation pour principal critère l'importance sociale stratégique de ces secteurs qui, passant aux mains de l'Etat, assurent aux classes dominantes non seulement l'hégémonie économique mais également la maîtrise stratégique en cas de troubles sociaux.

Le phénomène de concentration du capital, accompagné de celui de concentration des organes de direction de la production tend à retirer aux chefs d'entreprise leur qualité de principal actionnaire, donc de dirigeant de la politique économique et sociale des entreprises, pour en faire de simples salariés, organes d'exécution de la haute finance et couche sociale intermédiaire servant à amortir les heurts entre le capital et les classes laborieuses. La nationalisation proprement dite correspond au renforcement du pouvoir politique représentant les seuls intérêts d'une classe dominante qui tend à se réduire au minimum et à coordonner son hégémonie sur le plan de la finance internationale. Le capitalisme d'Etat permet d'étendre cette coordination aux pays dits « socialistes ». La coexistence pacifique n'est rien d'autre que le maintien et le développement de rapports économiques qui permettent de soutenir les conditions de réalisation du profit privé ou du profit d'Etat.

Debré déclarait récemment que l'Etat avait « quitté le laissez-faire d'il y a cinquante ans et l'étatisme d'il y a vingt-cinq ans ». Ce « juste milieu » recherché par le gouvernement n'est-ce pas précisément, l'équilibre qui permet de maintenir la structuration des rapports de production et des classes sociales dans les conditions optimales d'exploitation des travailleurs ? Les plans de « stabilisation », caractérisés par un arrêt de la hausse des salaires sans parvenir à un blocage réel des prix de vente est un autre aspect de la politique économique néo-capitaliste qui vise à préserver

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R.

Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

ISABEL

Cet été, Isabel vint passer ses vacances ici. C'est une pure Espagnole et pour moi, elle personnifie un peu l'Espagne.

C'est une sage et fougueuse lycéenne. Elle habite, là-bas, une maison moderne où je ne puis me la représenter. Ici, elle demeure en un vieil hôtel aux odeurs de fritures où l'on rencontre les gens les plus bizarres de Cherbourg.

Habillée de vieux pantalons ou de trousers larges jupes, et maitto ou en toulotte, elle reste toujours « ma gitana ». Son visage de madone est inscrit dans ma mémoire. De longs cheveux d'ébène encadrent un ovale régulier. Des grands yeux gris-vert-bleu éclairent son teint mat. A certains moments, sans raison, ils s'assombrissent, pareils à un ciel nuageux.

Comité de Coordination Anarcho-syndicaliste et Anarchiste de l'Ouest

Nous communiquons à tous les travailleurs de la région Ouest qui seraient intéressés par notre action l'adresse des responsables par secteur afin de leur permettre une première prise de contact.

- A) Anjou-Touraine : Alexandre, R. 16, Cité des Capucins, 49, Angers.
- B) Maine, Basse Normandie, Orléanais, Est, Senez, André, Bourg, La-Chapelle-Gauguin, 72, Sarthe.
- C) Bretagne : Lebrun, 30, rue J. Guesde, 29, N. Brest.
- D) Vendée : J. M. Bijet, 44, Verton.

Notre but est de regrouper des militants afin d'étudier les moyens

de la notion erronée d'un intérêt général qui serait au-dessus des intérêts particuliers, des intérêts de classe. L'Etat est bien entendu tout disposé à soutenir cette thèse selon laquelle il soustrairait à l'exploitation de particuliers certains secteurs de la production intéressant le domaine public. Mais l'Etat demeure, dans cette tâche comme dans les autres, l'ennemi

de la classe économiquement dominante, le représentant intéressé des seuls intérêts de cette classe. Tous les secteurs de la production présentent un intérêt, quelconque pour l'ensemble de la collectivité, non seulement par ce qu'ils produisent mais également par les conditions dans lesquelles s'effectue cette production. L'intervention de l'Etat en tant que défenseur de l'intérêt général, de l'intérêt de tous et de chacun, devrait donc logiquement avoir pour effet une rationalisation des conditions de travail et, plus particulièrement, un allègement des salaires et la défense du niveau de vie des travailleurs; le gouvernement se montre dans ce domaine, et ne peut se montrer, que l'allié du patronat. Orienter la production vers la satisfaction de besoins réels n'intéresse pas l'Etat. Le choix des secteurs de production qui doivent faire l'objet d'une nationalisation pour principal critère l'importance sociale stratégique de ces secteurs qui, passant aux mains de l'Etat, assurent aux classes dominantes non seulement l'hégémonie économique mais également la maîtrise stratégique en cas de troubles sociaux.

Le phénomène de concentration du capital, accompagné de celui de concentration des organes de direction de la production tend à retirer aux chefs d'entreprise leur qualité de principal actionnaire, donc de dirigeant de la politique économique et sociale des entreprises, pour en faire de simples salariés, organes d'exécution de la haute finance et couche sociale intermédiaire servant à amortir les heurts entre le capital et les classes laborieuses. La nationalisation proprement dite correspond au renforcement du pouvoir politique représentant les seuls intérêts d'une classe dominante qui tend à se réduire au minimum et à coordonner son hégémonie sur le plan de la finance internationale. Le capitalisme d'Etat permet d'étendre cette coordination aux pays dits « socialistes ». La coexistence pacifique n'est rien d'autre que le maintien et le développement de rapports économiques qui permettent de soutenir les conditions de réalisation du profit privé ou du profit d'Etat.

Debré déclarait récemment que l'Etat avait « quitté le laissez-faire d'il y a cinquante ans et l'étatisme d'il y a vingt-cinq ans ». Ce « juste milieu » recherché par le gouvernement n'est-ce pas précisément, l'équilibre qui permet de maintenir la structuration des rapports de production et des classes sociales dans les conditions optimales d'exploitation des travailleurs ? Les plans de « stabilisation », caractérisés par un arrêt de la hausse des salaires sans parvenir à un blocage réel des prix de vente est un autre aspect de la politique économique néo-capitaliste qui vise à préserver

l'orientation de la production serait la condition essentielle permettant, au prolétariat de s'emparer de tout le système de production en même temps que de l'Etat lui-même.

Mais l'avènement du socialisme succédant à cet état de choses suppose que cette concentration s'effectue dans le contexte de la lutte des classes et qu'existe en conséquence l'organisation prolétarienne susceptible de s'emparer, non seulement de l'Etat théorique par le jeu légal des institutions politiques bourgeoises, mais encore en fait, par l'exercice de la violence prolétarienne, de la machine d'Etat tout entière et de tous les rouages néo-bourgeois en tant qu'institutions matérielles.

Or c'est au contraire dans le cadre d'une absence quasi totale de luttes de classes, grâce à la collaboration des masses laborieuses abusées, collaboration articulée par les syndicats réformistes et les partis démocrates bourgeois, que s'est développé le capitalisme d'Etat occidental. Dans ce contexte, il n'existe aucune force sociale réelle pouvant être qualifiée de prolétarienne et susceptible de s'emparer, pour les détruire, des mécanismes de l'Etat. D'autre part, cette phase « finale », qui serait, celle du capitalisme d'Etat, est tout autre chose qu'un équilibre précaire et vacillant des contradictions capitalistes maintenu par la force seule. Le développement toujours renouvelé de la production militaire et la collaboration des classes déshéritées par l'intermédiaire du réformisme font au contraire apparaître cette phase comme durable et susceptible de résoudre inéluctablement ses contradictions. La course aux armements atomiques et les rivalités de la conquête russo-américaine du Cosmos sont les principaux facteurs assurant la permanence et la continuité de cette phase qui pourrait être, dans l'absolu, la toute dernière.

Ainsi, le capitalisme d'Etat soviétique se réclame d'une idéologie et d'une étude de l'évolution des rapports sociaux qu'il contribue puissamment à nier.

Cette négation de la lutte des classes (Suite page 2.)

LE WELFARE STATE

Un camarade, ébranlé dans ses convictions révolutionnaires par la lecture d'une revue « Informations et documents » traitant de la civilisation d'abondance, m'a adressé cette revue afin de me faire réfléchir...

J'ai donc glané, dans cette étude informative et partielle, les éléments les plus démonstratifs de la victoire de l'abondance américaine.

D'abord, un emprunt cité dans cette revue, qui fait le fond de la démonstration, et qui a pour auteur Jacob Viner, professeur d'économie politique à l'Université de Princeton en Amérique (ne pas confondre avec Viner un des fondateurs de la cybernétique).

« L'Etat social » n'est ni socialiste ni libéral, mais favorise systématiquement les travailleurs. Il prétend exercer une forte influence équilibrante sur la répartition des revenus et des richesses de la nation.

« L'Etat social » n'est donc jamais un Etat prolétarien, et rarement un Etat ou le prolétariat occupe une position prédominante. Il est le plus souvent, même si c'est par intermittence, dominé par la classe moyenne, dite bourgeoise.

« Par le jeu des dépenses publiques, l'Etat intervient de plus en plus dans

la vie économique. Des secteurs industriels tout entier sont, en fait, sous contrôle par l'intermédiaire notamment des programmes de défense nationale.

« L'Etat social » doit sa force au fait que les travailleurs y sont raisonnablement satisfaits de leur sort, et y trouvent la promesse d'une amélioration substantielle pour leurs enfants.

« L'Etat social » ne saurait, sans l'intervention bienveillante de la Providence, prendre toujours les décisions adéquates et éviter en toutes circonstances, des erreurs graves. Il n'est pas conscient de ce que désire le peuple.

« Je n'en conclus pas moins que l'Etat social, malgré ses imperfections, mérite qu'on se batte et qu'on meure en son nom, car il porte en lui plus de promesses qu'aucun système social existant et même qu'aucun régime idéal conçu par l'esprit de l'homme. »

C'est une profession de foi parfaitement concise de la part d'un croyant dollariste chargé de mission par son capitalisme.

Afin que le tableau soit complet, et que l'esprit américain soit bien saisi par le lecteur, nous ajouterons cet emprunt au livre de l'économiste américain « Les fils de l'abondance » : (David Potter)

« L'ascension vers le succès (comprendre vers le dollar) n'est possible que dans une économie qui met sans cesse de nouveaux champs d'activité et de nouvelles ressources à la disposition de ceux qui veulent se dépasser. »

« J'insisterai sur ce jugement de Potter, car il contient tout le drame de la civilisation américaine.

A partir du moment où une société considère que la conquête du profit, inlassablement poursuivie, est la condition première de la civilisation et de la grandeur de l'Homme, rien ne peut être négligé (ni le meilleur, ni le pire) pour atteindre cet idéal, si l'on peut appeler idéal une notion qui se veut, culturelle et morale en sacrifiant la faible au fort. Effondrées les crises cycliques ?

La Seconde Guerre mondiale, terminée en 1945 a provoqué un véritable « boum » au pays de l'abondance. Cela dure jusqu'à 1950 avec, alors, quatre millions de chômeurs déclarés dans une ambiance de récession fort inquiétante : la productivité s'accroît et le pouvoir d'achat baisse à l'intérieur comme il est insuffisant à l'extérieur.

Comment ranimer l'économie, les ventes, les profits et les salaires ?

David Potter nous le dit dans « Les fils de l'abondance » : « Mettre de nouveaux champs d'activité et de nouvelles ressources à la disposition de ceux qui veulent se dépasser. »

Et c'est la guerre de Corée ! La presse américaine chante victoire : les affaires reprennent et le chômage disparaît...

Nous sommes en 1950. Les fils de l'abondance, de cette abondance qui ne sait distribuer de pouvoir d'achat pour supprimer la pauvreté, s'efforcent et réussissent, tant leur potentiel industriel est important, à devenir les plus grands marchands d'armements sur notre planète.

Mais, dès janvier 1958, les Etats Unis connaissent 4.500.000 chômeurs déclarés. C'est une plaie endémique que chômage technologique.

Les syndicats ouvriers encouragent le gouvernement à tout faire pour conserver la priorité sur le marché des armements... On sent que si ces fabrications s'arrêtaient, le monde industriel connaîtrait une crise sans pareille...

On commence à comprendre que l'abondance ne sera une victoire sociale que le jour où l'on « distribue » ses productions.

En 1963, Méany, président de la centrale syndicale AFL-CIO, déclare : « A certains points de vue la na-

Nous réclamons la GRATUITE des Transports !

Dans la solution du problème des transports, charge si lourde pour tous les travailleurs, il entre trois éléments : le matériel, les usagers et les employés.

Le matériel représente, en toute bonne foi, un investissement de travail réalisé par les travailleurs de tous les temps et de toutes catégories. En fait, tous les services publics sont propriété commune. Ils n'ont pas été créés pour réaliser des profits dans leur exploitation, mais pour rendre des services à tous, et cela non pas pour assurer des priorités de jouissance à des minorités privilégiées, mais pour satisfaire tous les besoins.

Donc, tous les transports appartiennent à tous !

Et il n'est qu'un seul moyen offert à tous les travailleurs pour en jouir pleinement : c'est la gratuité !

Les usagers se sont toujours épuisés en vain pour réclamer des conditions de transport qui soient à la mesure de tous les moyens, de toutes les bourses : sur le plan « financier » cette humanisation et cette justice sont impossibles à réaliser...

Il n'est donc qu'un moyen qui puisse

se délivrer les usagers des charges ou des privations arbitraires et injustes : c'est la gratuité de tous les transports.

Les employés de tous les transports semblent ne pas avoir encore compris que sous le règne de la formule capitaliste « Prix, salaires et profits » toute hausse de salaires est rapidement dépassée par les prix, et que la grève partielle, presque toujours politique, pour améliorer son pouvoir d'achat, est une lutte contre les moulins à vent...

Ils n'ont pas encore compris que leur intérêt est de faire cause commune avec les usagers, et que tous les syndicats des transports ne pourront infléchir la hausse des prix que par une grève générale gestionnaire au cours de laquelle les transports ne cesseraient pas de fonctionner « gratuitement » tant pour les usagers que pour les marchandises.

Une telle grève générale peut seule stopper la hausse du coût de la vie et donner aux rémunérations un pouvoir d'achat décent.

Mais qui assureraient un pouvoir d'achat aux employés des transports ? La Communauté !

N'est-ce pas elle qui entretient une armée inutile et tous ses gaspillages ? N'est-ce pas elle qui assure la quasi-gratuité de l'enseignement, qui assure un pouvoir d'achat aux enseignants ?

Les statistiques accusent : 51 % des travailleurs ne peuvent faire face à des frais de transport exorbitants pour jouir pleinement de leurs congés ! Ces familles restent dans leurs foyers, privées ainsi des joies salutaires des voyages et de la Nature ! Des milliers de jeunes se trouvent condamnés à l'auto-stop avec tous les aléas et les humiliations que cela comporte, parce qu'ils ne peuvent jouir des transports qui, en fait, représentent un héritage collectif.

Voyageurs des autobus, des métros, des chemins de fer, du travail et des loisirs, redressez-vous... cessez de ramper... et de subir... réclamez votre droit à la gratuité des services publics...

Et si les Pouvoirs vous les refusent, songez que la grève générale gestionnaire vous les offre... en avant !

BRITEL

COMITE DE COORDINATION ANARCHO-SYNDICALISTE DE L'OUEST

La Lettre syndicaliste révolutionnaire de l'Ouest paraîtra en janvier 1967 (elle devait paraître en automne 1966). Du fait de la création des comités de coordination, la commission de rédaction a préféré attendre les diverses informations et suggestions des régions du Val-de-Loire, de la Normandie, de la Bretagne et de la Vendée.

La Lettre doit être l'œuvre de tous les camarades de l'Ouest; chaque copain, chaque ami qui partage notre idéal a le devoir d'apporter ses informations et ses suggestions.

Nous insistons pour bien indiquer que nous nous réclamons de la C. N. T. (A. I. T.), de l'A. O. A. et des diverses organisations antifascistes.

Rédaction : Yves Biget, à Vertou-44 L. A.; trésorier : Alexandre, 13, cité des Capucins, Angers-49; administration : André Senez, 72-La Chapelle-Gauguin.

CONTRA EL PLEBISCITO POR LA LIBERTAD
Aprobada y referendada la (ley orgánica, no habrá más libertad ni más bienestar para los españoles.
Tampoco se le abrirán a Franco las puertas de Europa, porque ésta y el mundo entero tendrán siempre sus reservas para con el régimen franquista, una de cuyas características más notoria es la felonía.



INDEPENDENCIA DE GUINEA ECUATORIAL?

PARIS, (OPE). — «Combata, del 26, da cuenta de la llegada a Madrid del presidente del Gobierno Autónomo de Guinea. Motivo: Comenzar las conversaciones con el Gobierno de Franco para preparar la independencia de dicho territorio.

EL «GUERNIKA» DE PICASSO

PARIS, (OPE). — «L'Aurore» (dia 28), informa:

«Prohibidos primero, autorizados después, han tenido lugar los actos en homenaje a Picasso en la Facultad de Filosofía y Letras de Madrid en presencia de dos mil estudiantes y profesores, a quienes se habían unido los críticos de arte. Terminada la reunión se ha dirigido una moción al Ministerio de Educación pidiendo vuelva a España la célebre obra picassiana «Guernika», que se exhibe actualmente en el Museo de Arte Moderno de Nueva York.

En Barcelona había de celebrarse un acto parecido, organizado por el Sindicato Libre de Estudiantes, pero se ha aplazado hasta diciembre.

SIGNO DE LOS TIEMPOS

ESTRASSBURGO. — La asociación de estudiantes universitarios, AFGE, celebró junta general para la elección de cargos directivos, recayendo los mismos sobre la fracción situacionista, es decir, los «provos» actuales. Esta resultancia inspeccionada de las elecciones estudiantiles se debe al desinterés de la mayor parte de alumnos y a la ceguera con que izquierdistas y derechistas se disputaban la dirección afgesta, no reparando en la tercera fuerza, nihilista, que iba creciendo a sus marciales. Posicionados de sus cargos, los «provos» universitarios han declarado que van a proceder como el «general» anarquista Durruti, el cual, al conquistar un pueblo a los fascistas, liquidaba el sistema viejo y recomendaba a los pobladores que se organizaran a su guisa.

EDO Y DEMAS COMPANEROS

MADRID. — Según nuestras noticias, los compañeros Edo, Cañete, Alicia, Herrero y Rodríguez serán juzgados ordinariamente un día del próximo mes de febrero.

Como es sabido, el Tribunal de Orden Público renunció a la tramitación de la causa en favor del Fuero de Guerra, declinando éste la distinción que le hacía el T. O. P. alegando que el supuesto delito carecía de índole militar. Ante semejante forcejeo, la Audiencia civil tomó a su cargo la causa, dando la sensación, esa determinación judicial, de que el asunto ha perdido buena cantidad de veneno. Mejor que así fuese.

No obstante, cabe señalar que el juicio tendrá lugar después de la celebración del Plebiscito, no antes, lo cual parece indicar que el sistemático condonatorio tendrá manos libres para castigar a su antojo, lo que no ocurriría celebrando el juicio en los días pre-plebiscitarios, puesto que una sentencia dura retraería a parte de la opinión que tiene el mal gusto de creer en las fanfarronadas de Franco.

Pese a todo, esperamos que la suerte de los cinco compañeros cenetistas sea lo más favorable posible.

LA OPOSICION SE MANIFIESTA

MADRID. — Los 120 firmantes del ruego dirigido a las autoridades para que la Oposición al régimen tuviese derecho a propagar su criterio durante la campaña plebiscitaria, ha publicado un manifiesto emitiendo su criterio sobre el momento político e informando a la opinión pública con referencia a la desatención con que el Gobierno ha recibido el ruego mencionado. Como es de suponer, este

TRIBUNE LIBRE

(Suite de la pág. 1.)
ses de la part du bloc soviétique n'est pas un simple reniement idéologique, mais une destruction matérielle des conditions dans lesquelles pourrait se développer une authentique offensive prolétarienne. Cette position est symbolisée par la théorie de la «coexistence pacifique», qui est l'acceptation d'une collaboration poussée, sur le dos des masses exploitées, des pays du bloc soviétique et des classes déshéritées des pays de capitalisme semi-privé, votre des pays encore sous le joug d'une dictature fasciste brutale avec lesquels l'Union soviétique reprend des relations commerciales.

La «coexistence pacifique» a d'abord été justifiée comme devant permettre à la Russie soviétique un répit indispensable nécessaire par l'obligation d'adopter la position du «socialisme dans un seul pays». Mais, dès ce moment, toute aide aux peuples soulevés contre le capitalisme brutal fut prohibée comme l'a montré la nature du soutien apporté à la Révolution espagnole.

SEVY (A suivre.)

Seamos objetivos

U N examen de la situación actual afectando al cenetismo nos conduce a comprobaciones interesantes. Un tanto amargas, pero aprovechables.

La C.N.T. nació en 1910 para recoger las sociedades obreras dispersas. Una por aislamiento vulgar, otras — la mayoría — por oposición a los principios y tácticas de la sindical actante. De no haber mantenido esta diferencia, no valía la pena de crear otro nexo nacional existiendo uno acreditado por una veintena de años de funcionamiento.

Algo intervenido por socialistas de la época — Bueso, Comaposada, Lleó, Perlasia y algún otro —, la C. N. T. no dejó desde su primer momento de considerarse libertaria. Sabemos que algunos hacen hincapié en la inconcreción de los reglamentos, pero cuantos sabemos que la ley monárquica imperante no permitía cláusulas revolucionarias en el articulado de los estatutos, no nos extraña la vaguedad de propósitos manifestados en aquellos papeles a legalizar en los gobiernos civiles. A lo sumo, la autoridad permitía expresar, a guisa de declaración de principios, que «la Entidad cuya legalización se propone velará por los derechos morales y materiales de sus afiliados». Quienes hoy no consideran este sucedido no redactaron jamás estatutos de sociedad obrera. Y aún añadimos que una sola coma mal colocada, acarrearía el rechazo oficial del documento.

Tenemos, pues, que la C.N.T. se organizó por algo que estaba en las mentes y los corazones de los compañeros anarquistas y de los obreros anarquizables. No hay manera de negarlo. Las rudas persecuciones de 1894, 1896, 1902, el ciclo terrorista 1905-1909 en Barcelona, y la desatada en el mismo 1909 a causa del fracaso de una revolución antimilitarista animada en las barricadas por los compañeros, no consiguieron acabar con el espíritu libertario del obrerismo, dando pie, por el contrario, al nacimiento del organismo cenetista que aún hoy mantenemos, unos verdicemente, otros por simple rutina, y otros más con objetivos ostensiblemente, marcadamente disonantes.

Neutraliza la acción anarcosindicalista de la C.N.T. la existencia de un «anarquismo de guerra», de compañeros ideológicamente mal formados, de adherentes ocasionales, de militantes añejos decepcionados, de hombres con preferencias personalistas, pasto de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

MADRID. — La gente popular le llama a «eso» referendunio, circulando la sorna de «más condumio y menos referendunio». Y tiene razón «el populacho», puesto que, mientras a la oposición no se le concede derecho de habla y recorrido, la Prensa, las paredes, los cines, los altavoces, la radio, la tele, y resto de elementos de divulgación pública y privada, los acapara el gobierno franquista. A este respecto se recuerda la propaganda sistemática y en «flecha dirigida» a que se librarán Hitler y Mussolini, con tan catastróficos resultados para sus respectivos países y el mundo entero. Últimamente la Prensa servil reclama que a los españoles que trabajan en el extranjero se les obligue a votar en los consulados franquistas.

REFERENCIA AL REFERENDUM

Durante más de medio siglo que en la C.N.T. estamos, las hemos visto de todos colores, pero lo principal ha sido y sigue siendo observar el proceso de elevación del compañero, resultando, lo secundario, pero ilustrativo, la observancia del devorador de sociedad burguesa que hoy desciende un peldaño, mañana otro, y seguidamente todos los que conducen al sótano, en donde no valen exclamaciones de estar, como siempre, en la azotea.

Lo que más contribuye a la derrota de los estamentos colectivos, es la degeneración gradual de los mismos. Y sin crédito moral, o de ideas, ¿dónde va eso o lo otro; qué destino le daré a la muerte? Ella es nada, estando en el contenido, en la consecuencia, en la fraternidad, el todo. Juan FERRER

El artículo de Durán Esquins continuará en el número próximo.

Las cuatro amariposadas que reproducimos en negritas circularon por España.

Una obra de Luis Bazal

El título «Ay de los Vendidos» no es muy optimista en los testimonios de la guerra de España que nos presenta el autor. Obra vivida escrita a correr de pluma con énfasis y noble intención en la cruzada de los hechos pasados y el duro verbo de la muerte. Sucesión de épocas vividas desde la Galicia marítima hasta el paso de Le Perthus el 9 de febrero de 1939, de las caravanas de angustias y pesares; preludio al destierro doloroso de los combatientes de la República agobiados por el cansancio, polvorientos del combate, destruidos, harapientos. Llevando a cuestas la misera gloria de los ejércitos rotos, pero no vencidos. Una claudicación es más humillante que la pérdida de la guerra. Bazal describe de violencias políticas, odios encontrados, persecuciones continuas, desesperación, angustia y heroísmo. Afluente de sangre lugareña brotando del corazón del pueblo español. La muerte pasaba, vertiginosa, aglutinante y arrolladora como si España se hubiese reventado en un pernicioso parto secular con ataques repentinos de cuentas políticas a saldar en despachada borrachera de sangre. Quien escriba la guerra con serenidad virgiliana y riqueza de precisión, dará a la historia un documento precioso de valor intelectual y humano.

Luis Bazal nos escribe esta obra sin enjundias metafóricas ni fondo medular, poniendo en la superficie de sus páginas el diálogo continuo y popular, crudo y llano, cruel y burlón; ingenuo y desaliado como sin embargo geográficas en profusión de frases adverbales y desbordamiento de superlativos.

La edición es original, en esmerada encuademación. 280 páginas poligráficas en las rotativas de la Maison du Polygraphe Universel de Toulouse.

Las escenas están nutridas y detalladas en la intimidad popular perdiéndose en un bosque inextricable de palabras sin contenido sólido, como si el autor hubiese pintado en la escena hispánica, una decoración patética con detalles intrascendentes. Así resultan los diálogos innecesarios de una tragedia histórica.

La sencillez del texto no impide la precipitación de los hechos con imágenes crudas y fugitivas. Luis Bazal desahoga su pluma, se hunde en el recuerdo, participa en la revolución y en la guerra. Maestro de escuela perseguido por los falangistas se refugia en Portugal en donde conoce las mazmorras lusitanas; embafca en «O Terror dos Mares», hasta Tarragona y más tarde entra en la escuela de artillería de Lorca, de donde salió como teniente para continuar el combate en los más duros sectores del frente. Como actor y protagonista de su libro, su juicio hacia los demás está más próximo del reproche que del elogio. Ha sido siempre genuino español. Lleva el ambiente, la compañía, las consecuencias, el caos causador de Cicerón, engendro de los actos y compatible de los hombres.

Un escritor describe o inventa personajes, pero tiene que presentarlos psicológicamente con su contenido integral, comedido, sin exponer en la literatura un lenguaje trivial ni grosero propio exclusivamente a un lenguaje hablado del hampa, impropio a los combatientes de la República. Recordemos la sencillez y profundidad con que escribe los «Episodios Nacionales» D. Benito Pérez Galdós.

La tragedia española es una «llamada» moderna, que debe ser escrita con los sentidos, la lógica resultada de un análisis profundo, a fin que las generaciones futuras la tomen como un modelo ejemplar de enseñanzas. Tiene que haber belleza literaria en el estilo llano, sin galicismos ni pleonasmos viciosos, sin batologías ampulosas ni afectación heroica. Los adverbios y los nombres son como los instrumentos de un quirófano asignados para reparar sus hogares maltrechos. Millares de familias más o menos pudientes han quedado al borde de la ruina. Ni la Iglesia ni el Estado para mentes en semejantes frusterias.

No se preocupan de solucionar el problema de base, empleando en ello los fondos necesarios. Fondos que el Vaticano posee en cantidad suficiente...

En cuanto a la población obrera con la «ayuda de Dios» va poco a poco enjugando sus lágrimas y ordenando sus pobres penates. No hay prisa para más. No tienen más que prepararse para las inundaciones próximas. Si tomaran más precauciones, que recordo, no habría más víctimas. ¿No saben ya los riberanos del Po que cada año se producen catastróficas inundaciones? ¿Pues que aprendan, qué demonstres! Y que aprendan también los riberanos del Tiber y del Arno. El gobierno ya tiene demasiadas preocupaciones. Además, el gobierno estudia el problema.

La prueba. En 1950 se estableció un plan de defensa destinado a canalizar los torrentes y a trazar los diques y canales necesarios para evitar tales contingencias. La cámara de diputados votó entonces nada menos que 147.900 millones de liras, que habían de utilizarse siguiendo un ordenado plan de 15 años. Ocurrió que los 15 años transcurrieron y no se utilizó en obra útil nada más que 27.000 millones. ¿Tal vez no hubo tiempo para hacer otra cosa en 15 años

ambos voces del destierro han trascendido favorablemente en España.

LA PROTESTA

MADRID. — El gobierno vasco en exilio ha denunciado el carácter totalitario del Plebiscito, recomendando al pueblo vasco que no lo vote por considerarlo contrario a los derechos del hombre.

La Confederación Nacional del Trabajo ha hecho lo propio también desde el exilio. «La nueva Ley Orgánica no modifica lo más mínimo las características totalitarias, esenciales del régimen franquista», se lee en su manifiesto.

Las voces del destierro han trascendido favorablemente en España.

S.C.A.

CALENDARIO PARA 1967

Ha aparecido.

Contiene, como cada año, una portada en tricolor y doce reproducciones de esculturas célebres. El texto ha sido encargado al compañero Vicente Artés, que, con el cuidado y la voluntad en él habituales, ha hecho una magnífica exposición relacionada con el trabajo humano y los descubrimientos de la ciencia.

Comprende las 12 hojas correspondientes a los 12 meses del año, con los datos facilitados por el Observatorio Meteorológico, concernientes a las diversas fases de la luna y demás datos interesantes contenidos asimismo en el Calendario de S.I.A. de 1966.

Su precio, pese al aumento constante que sufren todos los artículos, no variará: 3,50 P el ejemplar.

Pueden desde ahora las Secciones de S.I.A., amigos y simpatizantes formular sus pedidos a: Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concordie, 31-Toulouse. Y en el «C. S.»

ESPAÑOLES!
Franco, después de haberse apoderado del Poder de la manera más alevé, promoviendo el alzamiento faccioso que ha hecho verter raudales de sangre al pueblo y le ha causado millares de víctimas, quisiera ahora lavarse del crimen y de la villanía perpetrados contra España y contra la libertad y el bienestar de sus hijos.
¡BIOCOT A SU «REFERENDUM»!
¡BAJO FRANCO Y SU REGIMEN!

España al día

DESINTERES POR LA GESTION PUBLICA

ASARON las elecciones municipales de los candidatos por el tercio de cabezas de familia, de las proclamas y manifiestos para suscitar el interés de los votantes, una lección clara y concluyente se ha obtenido: el desinterés de la mayoría de los barceloneses, la indiferencia y el apartamiento para todo aquello que guarda relación con la gestión pública, en este caso concreto para los asuntos del Ayuntamiento de Barcelona.

El índice de los sufragios ha sido, en esta ocasión, el reflejo más claro de esta realidad que señalamos: sólo un 15'38 por 100 del censo electoral acudió a las urnas el domingo día 16 (1).

La relación de ciudadanos cabezas de familia con derecho a voto en los seis distritos que participaron en la consulta se elevaba a 271.594. La suma de votos emitidos en los cuatrocientos dieciséis colegios electorales, sólo alcanzó el quaramio de

LOS HOMBRES Y SUS CONTRADICCIONES

QUE el hombre no es perfecto y que está sujeto a errores y equivocaciones, es algo que suficientemente probado para que vayamos ahora a intentar acreditarlo. Todo el mundo sabe ya esto, y hasta el más lerdo lo acepta sin discusión. Pero lo que es difícil aceptar es que el hombre se obstine en hacer del error una norma de conducta. Menos aún si se presenta ante nosotros como modelo de seriedad y de decencia de conducta.

No. No debemos engañarnos. Se trata una vez, se rectifica y en paz. Pero, errar de manera permanente, y tenerse por modelo de consecuencia, nos parece impropio, no ya de comunistas y libertarios, sino simplemente de hombres a secas.

El que una y otra vez practica el error como aquel que tiene un tic, del cual no se apercebe, creemos que sólo puede ser motivado porque el que así se conduce se desconoce totalmente, aun y pretendiendo conocer a los demás.

Un organismo confederal del exilio, puestos de acuerdo sus afiliados, elabora una declaración que, firmada por cuatro de ellos, se da a la publicidad para sentar posición frente a problemas orgánicos creados por quienes tienen el mayor interés en fomentar el confusionalismo en nuestros medios. El acuerdo adoptado entre todos, por todos debe ser respetado.

Tomar un acuerdo, darle nuestra firma y hacerlo público, nos debe comprometer a practicar una conducta en consecuencia. Porque, de no ser así, ¿para qué calentarse la cabeza? Dejémoslo a los otros, y ya veremos a donde nos conduce ese hacer.

Lo que es inadmisiblemente entre nosotros es que se siga creyendo que lo que una y mil veces nos dicen: «Estámos con Royano, porque creemos sinceramente que Royano tiene razón, lo queráis o no, lo ede Madrid parará, pueden un día arrepentirse. No. El arrepentimiento no le llega al hombre nada más que una vez, y sin tardanza, en seguida, en cuanto se da cuenta de su error, si es que lo hay. Pero, quien de manera consciente, después de haber hecho el estudio de las posibilidades», afirma una y otra vez su convicción en una idea, difícilmente volverá atrás de sus determinaciones conscientemente adoptadas.

«Se nos quiere hacer creer que un hombre que ha llegado a la madurez física o moral, o ideológica, que tiene unas creencias bien arraigadas y definidas, pueda estar sujeto a errores de bulto similares al «error cometido por que, una y otra vez, afirman su solidaridad, su apoyo y su ayuda a quienes en forma tan aleveosa han atentado contra la C. N. T. y contra la clase trabajadora española? No, y mil veces no.

«Aquellos que por acuerdo de un pleno son expulsados (y que con su conducta posterior confirman que aquella decisión no fue injusta ni arbitraria, no pueden haber sido víctimas de aleveosa maquinación urdida por los «negociadores» contra la C. N. T. y las ideas libertarias.» Muy al contrario, son ellos, y los que a la «indulgencia» se prestan, quienes concuerdan en víctimas a militantes cuya conducta orgánica, ideológica y moral está a la altura suficiente para que la basura no les abogue.

Por otro lado, el que, no solamente acepta, sino defiende a rajatabla la

indignidad cometida contra la C.N.T.; quien una y otra vez usa de la libertad concedida por la C. N. T. a todos sus militantes para convertir nuestros centros en tribuna de propaganda royanista, no puede ya arrepentirse. Su orgullo, su autoaficiencia, su egocentrismo intelectual y sus torcidas intenciones, le han convertido en enemigo de su propio pasado, del cual reniega, y al que ya jamás volverá.

No se puede alegar la infinita bondad de un Reclus, para recuperar lo que es totalmente irrecuperable para las ideas libertarias. Aquí no cabe otra cosa que lo mismo que nos dice el falangismo de la C. N. S. a nosotros, a los que no transigimos ante un enemigo «aux abois», que sienta su hora de penitencia: «son unos pequeños grupos de hombres irreperables», «excedidos por sus tardías ambiciones, que le empujan a buscar «días mejores», poniéndose al servicio de quien, como ellos mismos, están totalmente fracasados.

¿Hubieran sido, si no, necesarios 23 años de reflexión para llegar a tan pobres conclusiones?

No. Decididamente, no se nos convencerá con tales argumentos, y llegaremos al final con la plena convicción de que no yerra quien quiere, sino quien puede. Por lo tanto, es inútil pretender hacernos perder más tiempo en discutir un problema que, para nosotros, ya ha hallado su solución. La cual consiste en aplicar la profilaxis que se impone. Y ello, sin lugar a más subterfugios. Cada uno de nosotros debe emplazarse en el lugar o posición que le venga más de acuerdo con su sentir. Lo demás son zarandajas. M. OCANA

Mitin de Alianza Sindical en el Teatro Alhambra de París

REQUISITORIA DE BERNARDO MERINO

Reiteradamente, desde que el exilio español a través de la frontera y llegó a las costas inglesas y africanas, los fascistas certifican el acta de defunción del antifascismo en general y del movimiento exiliado en particular. Lo que no impide que luego se nos diga que machacaron a la resistencia, que nos autoexterminamos para deponer definitivamente nuestra actitud, o que haciendo acto de contrición nos reconocamos culpables de los tremendos delitos de que nos acusan; y les roguemos nos concedan perdón. Y puestos ya en vena de gracia, nos acuerden el favor de que volvamos al rincón de España que nos vio nacer, y allí, bajo los arboles que cubrieron nuestras lusiones infantiles, nos mortifiquemos el resto de nuestra existencia haciendo humilde penitencia por lo que, según nuestros gracladores, han sido nuestras fatídicas, monstruosas e inculcables faltas.

Mientras tanto, nuestros modestos y caritativos redentores seguirán sacrificándose rigiendo el destino que les es común, la dignidad y el humanismo de que hacen gala, prodigándose, desde julio del 36, la entrega de sus vidas para conducir al pueblo por el camino de perfección, la dignidad y la justicia. Como tan palmariamente lo han venido demostrando en estos treinta años pasados...

Triste y deplorable es una causa cuando sus mantenedores usan de tan burdas estratagemas; y cubran con plumas de paloma su piel de lobo chorreado sangre; se ciernan laureles de fidelidad y pureza cuando no

ignoran que todos los que siguieron los acontecimientos de España en el curso de la guerra, saben que traicionaron la palabra dada, condenaron al pueblo, y con el apoyo de las fuerzas más sinistras y abyectos que conoce la historia han atacado al pueblo, explotándolo y asesinándolo sin cuartel, tregua ni reposo.

La contumaz y perseverante tenacidad de los victimarios de nuestro pueblo en la perpetración de sus obras, tiene paralela correspondencia en los que lo aceptan; de los que, sin reflexión se someten a su estridido verbal, y acatan dócilmente sus abyectos disposiciones. Y peor cuando se trata de los que la insulsa trama que perpetrar en el interior de España o en el extranjero, están constantemente pendientes de su demagogia, para los unos cantarles los ditirámicos exaltando la más burda de sus manifestaciones, dándole un sentido, elevado, liberal y progresivo; todo y sabiendo que cuanto proyectan y realizan no tiende a nada más que a perpetuar el régimen de inquisitorial intolerancia, de hiriente autocracía, y de contumaz prevaricación.

Frente al ganado servil de domesticados y al coro adúltero de los fariseos, estamos nosotros: los antifascistas de ayer, los antitotalitarios de siempre; que no sólo denunciamos la impostura de sus manifestaciones, sino que nos oponemos a sus siniestros designios de seguir sometiendo por la violencia a nuestro querido pueblo; pueblo que, como el más perdido en los confines del África, Asia u Oceanía, tiene tan perfectos derechos a disfrutar de la libertad de pensar, de exteriorizarse por la palabra, el escrito, la asociación, etc. A velar por la justa y lógica defensa de sus derechos, tanto individuales como colectivos, y a asegurar la realización libre y democrática de sus anhelos como pueblo.

También retenemos con agrado el brillante y meritorio concurso que nos aportan con tal adhesión, el importante número de amigos que la causa de la España libre tiene por todo el mundo, quienes, con alta convicción desde 1936, nos brindan el humano aliento de su acendrada solidaridad. Y a quienes, en ferviente exclamación surgida de lo más profundo de nuestro corazón, fraternalmente saludamos; y a los amigos desaparecidos de los que, a través del insignie Camus y del humanista Bernanos, recordamos. Y de modo especial, con la emoción propia de los hechos imborrables que vivimos, nuestra admiración y homenaje, a nuestros hermanos del interior, los cuales, tras haber sufrido cruentos suplicios y largos encierros prosiguen con admirable tesón, con grandioso desprendimiento, en la causa de la libertad y de la dignificación del pueblo, y que con temple del más sólido contenido ni se doblan ni se doblarán, y dentro del cerco del peligro mantienen su acción sin perder la esperanza en el porvenir libre y humano de España.

Recientemente, el régimen franquista, con su nunca bastante resaltado caudillo, acaba de proclamar en una decisión, que eufóricamente tratan de excepcional denominada decreto, que no es más que otra afabulación de los compléjes que provocaron la tragedia de España, y que acaban de lanzar como mendrugo a perro hambriento—un indulto por el que gracia a los que tidan de incurros en responsabilidades políticas.

La osadía va de par con la carencia de escrúpulos, Indultan los reos cónversos, ¿Quiénes son estos indultados? España en 1936, tenía una Constitución legalizada dentro de las más estrictas normas jurídicas que puedan admitir los más celosos exegetas de derecho institucional. Unas Cortes, que correspondían en su forma a las que se dan los países que se conceptúan como tal expresión de la democracia actual; un gobierno cuya lealtad era reconocida por todas las naciones e instancias internacionales. Y estructuras sociales y políticas, que surgieron de la libertad individual y

de asociación eran la exacta expresión de lo que encarnaban los derechos del Hombre. Dentro del país había elecciones, en acuerdo al procedimiento de elección, eran diputados; otros, que habiendo elegido como profesión los cuerpos armados usufructuaban responsables puestos de mando; otros, que eran altos funcionarios en la administración nacional; y fue de estos cuerpos del Estado que habían jurado lealtad a la Constitución, junto con los que en las órdenes religiosas aceptaron no inmiscuirse en la vida nacional, de donde surgieron los inductores, los ejecutores de esa gran tragedia, la que, por sus estragos, destrucción y muerte fue espanto del mundo, la última económica de España, la desolación moral, los centenares de miles de muertos en los campos de batalla, las innumerables víctimas secuestradas, torturadas y asesinadas, los condenados a largos años de cárcel. Toda esta narración auténtica, que parece surgida del apocalipsis, tiene unos autores, unos responsables. Son los decretadores del indulto. Estos entre que se proclaman urbi et orbi excelsos gracladores. Y sus compléjes son los corifeos que aplauden esta farsa espantosa, como triunfo del progreso y vinculación de la democracia al fuero concentrado del franquismo.

Los que traicionaron la palabra jurada, los que sistemáticamente han engañado al pueblo situándose como no son y presentándose como no somos; los que se escararon en la promesa de fidelidad incluso con sus aliados Nazi-fascistas; los que han tomado como lema la traición y como modelo el perjurio, esta vez han llegado al Everest del cinismo. La impostura iguala a la trama, y el todo es el reflejo exacto, de los que sin nobleza, sin dignidad ni civismo, los presenta. La historia universal como reflejo exacto de los condenados de Nuremberg.

Más no obstante, la tramoya estaba tan artísticamente urdida, que en la primera noticia llegaron a engañar a la opinión mundial, aunque siendo justos, podemos pensar que no pocos de entre éstos estaban predispuestos a darse por engañados, razón por la que la prensa internacional tituló el engendro como amnistía total en España.

¿Y que es la amnistía? Situándonos en Francia, sería que todos los condenados políticos, anulada la causa de su condena, quedarían incorporados a la vida del país con los mismos derechos sociales, económicos y políticos que los demás ciudadanos. ¿Es que esto puede ser posible en España sin antes haber cambiado el régimen? Pronto se vio claro; los que imparcialmente habían informado sobre el embuste, se apresuraron a situar lo ocurrido en sus términos exactos, precisando en definitiva que se trata de un indulto en vía de gracia. ¿Y qué significa esta abisva jeremiada? Beneficio o favor que se hace sin merecimiento. Sobre el escarnio, el insulto. Tal es la sinmorral fascista.

Ya hemos dicho, y cualquiera que buensentido lo sostendría, que quien fue perjurio traidor y gracias a ello alcanzó el poder, no tiene valor moral para amnistiar, pero siendo nosotros realistas, examinaremos brevemente lo que tal indulto representa.

Se refería la ley de Responsabilidades Políticas en su implantación el 9 de febrero de 1939, a sancionar con carácter retroactivo, partiendo desde el 1 de octubre de 1934, a cuantos habían creado o agravado la situación que culminó en julio de 1936. Son responsables mediante esta ley, desde el Presidente de la República hasta el afiliado de los sindicatos y partidos políticos adversos. Las sanciones previstas por la ley eran penas de detención (máximo 15 años), confiscación total o parcial de la fortuna, multas, pérdida de los derechos civiles, el exilio y la deportación en las posesiones africanas. La ley estaba aplicada por tribunales especiales de responsabilidades políticas, compuestos por representantes del ejército, de la Magistratura y de la Falange Española Tradicionalista y de las J.O.N.S., quienes

de dieron el tono de persecución sistemática que ha venido teniendo la represión fascista permanentemente. La Ley de Responsabilidades Políticas, fue abrogada en 1945, pero anualmente, en Marzo de 1946 apareció la Ley de Seguridad del Estado, que constando de más de 60 artículos recogía los delitos esenciales especificados en la que nos ocupa. Quedando claramente establecido, como bien dicen los juristas indomesticados, es decir, con dignidad, que lo indultado en realidad ha sido la comisión liquidadora de los antiguos tribunales del ejército-magistratura-fascistas. Esto y no otro es lo ocurrido.

Aunque, muy recientemente, en un acto dado en otra sala de París, ha ya quien dijo que el indulto en cuestiones de guerra, de acuerdo con las fuerzas democráticas y progresistas, nosotros declaramos modestamente que no hemos tenido parte alguna en el engendro ni en el alumbamiento del tan fétido aborto, pensando que la extraordinaria publicidad es más pronto la consecuencia de la maquiavélica catadura fascista; que, buscando salvar las contradicciones entre su composición autocrática y la democracia occidental europea, ha tratado de cubrirse con un sambenito de circunstancias para cubrir la represión sin traba que porfiadamente ejerce sobre los antifascistas españoles.

También nos ha parecido curiosa la noticia dada por «Le Monde» y por el «Corriere de la Noche» italiano, señalando que Rusia, de acuerdo con el indulto, recomendaba a los españoles exiliados el retorno a España. No podía la Rusia deseada nada mejor, Franco. Mas llega a saberse, por otra parte, que la Rusia soviética y la España francofascista están en negociaciones para establecer relaciones oficiales, esperando que designen sus respectivos embajadores. Si tal noticia se confirma, podría admitirse que se puede

guardar el oro republicano y entregar el antifascismo político. La máxima de que «el fin justifica los medios», tendría justa aplicación entre estos nuevos colaboradores.

Aunque los que vamos a aludir ya no entran en el indulto, porque su situación fue resuelta, para dar un limitado aspecto de la represión franquista, nos referiremos al Ministerio de Justicia franquista. La situación penal osciló en España después de los sucesos de Asturias; de 6.000 a 12.000 condenados. Fue en 1939 de 250.719. En 1940, de 213.375. Y en 1944, de 28.077.

Según estas mismas informaciones entre 1939 y 1944 fueron asesinados oficialmente 192.684 antifascistas. Es de admitir que en esta relación no pueden estar los que, según el buen placer de las hordas fascistas, fueron asesinados en los pueblos al pie de las tapas de los cementerios u otros lugares; ni tampoco los que no salieron con vida de las matanzas donde les aplicaron los tormentos inquisitoriales perfeccionados con los refinamientos gestapistas. Todos estos secuestrados y asesinados, fueron sin duda alguna comprendidos en la Ley de Represión del Comunismo y la Masonería, aunque el 1 de marzo de 1940 no tiene especial importancia para los fascistas, ya que, como hemos visto, éstos no tienen escrúpulos para castigar o renegar retroactivamente; el caso es exterminar hasta las raíces. Represión tan despótica, bárbara, sangrienta e inhumana, no se conoce en los anales de los tiempos modernos en los países civilizados, teniendo en cuenta la proporción de habitantes. Mas Hitler, despiadadamente mató a millones de sus enemigos exteriores; los franquistas, dignos émulo del Führer han destruido la vida comunitaria española para varias generaciones.

LA FARSA FRANQUISTA

Declaración de la Liga de Mutilados e Inválidos de la guerra en el exilio

CON el despliegue propagandístico que caracteriza a todos los sistemas dictatoriales, el régimen franquista prosigue sin descanso su campaña de «liberalización» y tendencia a probar, nacional e internacionalmente, que España se transforma en «democracia» que pueda situarse a la misma altura que la de no importa qué otro país del mundo.

Amnistía, libertad religiosa, moderación de la censura, leyes orgánicas en constante evolución política y social, tales son los capítulos principales más frecuentemente invocados para demostrar a propios y extraños, no solamente que España reúne todas las condiciones indispensables a su admisión en todos los organismos de la comunidad europea, sino también que el pueblo español se desenvuelve en un ambiente de satisfacción y bienestar del que jamás había gozado.

La realidad es muy otra. Se amnistia en el interior a los españoles que «cometieron delitos», es decir, a los españoles que combatieron por la justicia y la libertad durante el período comprendido entre julio de 1936 y abril de 1939, porque entre los que fueron fusilados, los que murieron en presidios y campos de concentración y los que han fallecido por causa de vejez, el número de «condenados» es prácticamente inexistente. Pero quedan, eso sí, millares de combatientes encarcelados por haber proseguido la lucha desde mayo de 1939 hasta nuestros días, sin que ninguna medida haya sido adoptada para que estos hombres que combatieron en virtud de un derecho universalmente reconocido — el derecho a la libre expresión — puedan recobrar su libertad.

La «democracia» que ofrece el franquismo puede resumirse en contadas palabras: unos pocos hombres y mujeres bien seleccionados podrán aprobar los textos de ley preparados por los detentadores del poder y designar, quizás, un presidente del Consejo de Ministros escogido entre tres

nombres impuestos por el «Jefe del Estado». Pero seguirá habiendo un partido único, un sindicalismo de Estado, una prensa dirigida; la libertad de asociación, de reunión y de expresión continuará siendo inexistente; al verdadero democrata, al ciudadano consciente que reclamará y exigirá el uso de sus derechos, se le condenará como el menor respeto ni la mínima consideración.

No serán estas medidas de liberalización las que harán desaparecer la injusticia, el privilegio, la riqueza insultante y la miseria oprobiosa. Todo quedará en pie para que los aprovechadores del régimen puedan seguir enriqueciéndose a costa del sacrificio colectivo, sacando el máximo beneficio que sólo aventaja a las altas jerarquías del Ejército y de la Iglesia, a una «noblez» decrepita y a unos punados de traficantes de baja ralea que controlan, a través de las Bancas, el conjunto de la economía española.

Si las democracias occidentales se contentan con tales actitudes propagandísticas para abrir las puertas de par en par al franquismo, allí ellas con su responsabilidad. Habrán cometido una nueva felonía contra el pueblo español, de la que en su día se les pedirán cuentas.

Pero nosotros, los mutilados e inválidos de la guerra de España en el exilio, nosotros, los que luchamos para que triunfaran en nuestro país conceptos de libertad y de justicia, nos elevamos contra esta nueva mascarada del franquismo, afirmando que nada ha cambiado, y que proseguiremos la lucha hasta conseguir la desaparición del sistema dictatorial y fascista que impera en nuestro país y la instauración de una verdadera democracia surgida de la voluntad popular y de la libre expresión de los sentimientos del pueblo español. Siempre presente en las filas del antifascismo español.

EL COMITE NACIONAL

LE GROUPE LIBERTAIRE «JULES VALLES»

Vous invite à une conférence publique le mercredi 14 décembre à 20 h 30 dans la Salle de la Mutualité, 5, rue Saint-Victor. — Paris (5e)

Le camarade Gastón Lévy dissertera sur «L'œuvre constructive de la Révolution espagnole»

PARADERO

— Carmen y Antonio Gutierrez que vivían en Albi (Tarn) el año 49, que se pongan en relación con M. Marfinez Félix, 45 rue Bostail, 95 — Montigny-les-Cormeilles.

CONFERENCIA EN BEZIERES

Como en años anteriores, la F. Local de Béziers organiza un ciclo de conferencias a celebrar en su local social, Caserne St-Jacques, nº 27. El compañero Andrés Capdevila comenzará el ciclo el domingo 18 de diciembre a las 10 de la mañana bajo el tema «La esclavitud del salario».

REGIONAL CATALANA EN EL EXILIO (Agrupación lyonesa)

Convoca a los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 18 de diciembre a las nueve y media de la mañana, en la sala C. N. T., del Palais de la Libération nº 9, en Villeurbanne.

F. L. DE PERPIGNAN

Seguimos nuestro ciclo de charlas y coloquios locales, el compañero Francisco Blanco, secretario de nuestra Comisión de Relaciones, disertará sobre el tema: «La C. N. T. en el futuro».

El acto tendrá lugar el domingo 18 de diciembre, en el local de costumbre, a las 9,30 de la mañana.

TURRONES PRO-ANCIANOS

Pastilla: Jijona, 7 F.; Alicante, 6; Mazapán, 4; Toledo, 2,50; Yema, 4 F. Pencillos, 0,50 F. pieza.

Pedíroslos a «C.S.», 24, rue Ste-Marthe, París (X).

F. L. DE MARSELLA

Celebrará asamblea general el 18 del corriente a las 9 de la mañana. Presencia indispensable.

F. L. DE TOURS

Invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 18 de diciembre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 18 del actual a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

F. L. DE TOULOUSE

El próximo día 17, a las nueve de la noche en nuestro local, celebraremos asamblea general. La importancia y actualidad de la documentación orgánica recibida, así como la convocatoria del próximo Pleno Interdepartamental, constituyen materia de primer orden para que todos los afiliados se sientan obligados a asistir a esta asamblea.

F. L. DE PARIS

Asamblea general el domingo 18 del corriente a las 9 y media.

ADMINISTRATIVAS

Molina, Arless-Tech (P. Or.). Giro 38 frs. «C. S.» de Pérez y tuyo h. el 31-12-66 y «Umbral» h. 30-6-67.

Valentin, siempre se le envía «Umbral» a Le Molí. Creemos lo recibirá normalmente.

Gonzalo García, St-Genest (Loire). Giro de 13 frs. «C.S.» h. 31-12-66.

Pedro Ara, Tarbes, Rdo. giro 50,95 frs. Pasados a Librería 27,35. A «C.S.», 25 h. el 31-12-66 y no h. el 30-6-67. Con giro del 10-10-65 pagabas «C.S.» año 65. Di si hay entre ambas fechas señalando la del envío.

Eusebio Berbes, Chateaufort (Vienne). Giro de 37 frs. pagando ambas publicaciones h. el 31-12-66. Rectificación.

Jacinto Martín, St-Henri (B. du R.). Giro 178 frs. «C. S.» 415-425, «Umbral» 57-58. Paquetes como indicas a partir del 429.

T. Colón, Julliau, (H. P.). Giro 13 frs. «C. S.» h. 30-6-66.

Murillo, Grand-Combe. Giro 56 frs. «C. S.» Ns. 421-427. «Umbral» 57-58.

Sebastián Alcáide, Grenoble. Rdo. giro 50 frs. a cta.

Romero, Liège (Belgique). Rdo. giro pagando «C.S.» 418-425.

Ruiz Pérez, Francfurt (Alemania). Giro de 7,66 frs. a tu cta. prensa.

Moreno, Gardanne (B. du R.). Con los 26 frs. enviados pagas 2º semestre «C.S.» para ti y León.

¿QUE HABIA OCURRIDO, ENTRE DOS GUERRAS, PARA QUE ESTO SUCEDIERA? LAS REVOLUCIONES FRANCESA Y RUSA TENIAN UN LEJANO FONDO IDEOLÓGICO DE APROXIMACIÓN. EL DESPOTISMO LEVANTADO EN ARMAS PARTIENDO DE 1793, (SALVO LA COMMUNE), ANULÓ CUANTO PUDO HABER DE CONSTRUCTIVO EN AQUEL LEVANTAMIENTO DEL PUEBLO FRANCÉS, QUE SITUÓ AL MUNDO EN LA ÉPOCA CONTEMPORÁNEA. AQUELLA COMUNIDAD ESCLAVIZADA FUE ARRASTRADA A LA CONTIENDA, PRESIONADA POR NECESIDADES INMEDIATAS. LA SOCIEDAD FRANCESA, ADULONA, SOBEBIA Y ESCALVOCRATA, ARROJÓ A TAN HONORABLE BROTE IDEALISTA COMO FINALIDAD CORTAR DE RAÍZ EL MENOR SOCIALISMO POR LAS ARTERIAS DEL PUEBLO IBERICO Y POR CUYOS INEVITABLES CRUCES, A TODO EVENTO, CAMINA EL MUNDO. EL EJÉRCITO INTERNACIONAL QUE ACTUABA EN ESPAÑA TENIA SUS GRANDES ALIADOS EN EL CAPITALISMO EUROPEO Y EN EL VATICANO. CONTRA ESOS TRES PODERES INFERNALES CONFABULADOS, AQUEL PUEBLO NO TENIA MUCHAS PERSPECTIVAS DE VICTORIA. NI SIQUERA LA CÁRCEL DISPENSA PROTECCIÓN A LOS AUDAACES DESGRACIADOS QUE OSAN ENFRENTARSE A ESTAS HORDAS CARBONARIAS. NI EL PAREDÓN, COMO LUJO, SINO LA ANÓNIMA E INMEDIATA ELIMINACIÓN INSTANTÁNEA. TAL LA RESPUESTA PRIMITIVA DE LA HISTORIA AL OPONENTE QUE LUCHA PARA VIVIR Y REDIMIRSE.

Con el triunfo de la reacción, los potentados de aquella dinastía que experimentarían en su cuello los efectos ingratos de la guillotina, sus sirvientes republicanos se portaron más desalmados que los amos. La Monarquía ya no pudo levantar cabeza en Francia, pero la tiranía encontró sus Campos Elíseos de terror. Las revoluciones francesa y rusa, aplastadas por la violencia mejor organizada que los pelotones improvisados y el conglomerado sin medios de defensa, han tenido que ceder el paso a una nueva etapa evolutiva de las conquistas. El proletariado español no podía olvidar estos ejemplos históricamente vivientes y recientes. A la violencia organizada forzoso es oponerle otra fuerza superior o sucumbir. Las reivindicaciones por vía de evolución gradual traen un antecedente de más de siete mil años. Y todos los poetas y profetas los han ensayado, fracasando en su teoría. El amo, patrón, potentado, gobernante ungido con la gracia divina, no aceptan requiebros, salmos ni cánticos. En tanto dispongan de fuerza superior, hasta la civilización queda reducida a los pulmones de sus caballos, al poder de sus carros de asalto o a la técnica de sus cohetes teledirigidos. Confiar el futuro de la libertad a su voluntad augusta es igual que detener un huracán con una bocanada de humo. Los bienes materiales, en este mundo de la desigualdad y de la explotación, pesan más que los libros sagrados, con sus profetas y la artillería de todos los avemos.

Georges Duhamel entre las tormentas del siglo XX

POR CAMPIO CARPIO

El levantamiento de los mejores cuadros del ejército español en las grandes ciudades — organizado y ascesado por los estados mayores italiano y alemán — tenía como finalidad cortar de raíz el menor socialismo por las arterias del pueblo ibérico y por cuyos inevitables cruces, a todo evento, camina el mundo. El ejército internacional que actuaba en España tenía sus grandes aliados en el capitalismo europeo y en el Vaticano. Contra esos tres poderes infernales confabulados, aquel pueblo no tenía muchas perspectivas de victoria. Ni siquiera la cárcel dispensa protección a los audaaces desgraciados que osan enfrentarse a estas hordas carbonarias. Ni el paredón, como lujo, sino la anónima e inmediata eliminación instantánea. Tal la respuesta primitiva de la historia al opositor que lucha para vivir y redimirse.

Con el antecedente histórico de luchar o morir, el pueblo ibérico se impuso la didáctica pedagógica de tener que aceptar el reto. Y durante casi tres años ofreció el equitativo símbolo de la justicia distributiva, de la fraternidad y el canal de mallas de cinco naciones que se desesperaban en Londres y fuera de Europa para cubrir con redes de mallas de acero, sufocarla y descuartizarla. Lo demás ya no pertenece a este mundo, sino al pasado, al de los muertos.

Los ideales surgidos del enciclopedismo son eternos a lo largo casi de dos siglos. Es el aporte más grandioso que el intelecto pudo ofrecer a la civilización después de la cultura helénica. Porque encontraron las ilusiones de la historia viviente del hombre sobre la tierra. Ninguna salida razonable para la reconstrucción universal podrá encontrarse sin estos enunciados, principios immanentes que iluminan la oscura noche de la ignorancia. Para todos, igualdad, liber-

dad y fraternidad, derechos immanentes e irrenunciables que pusieron a disposición del hombre todos los manantiales, ríos y océanos de la inteligencia humana.

La contienda ibérica conmovió a Georges Duhamel. Los relatos de los que iban a morir, los ayes de los mártires, el terror y los asesinatos organizados para los que ni el episcopado ha tenido siquiera ni un minuto de duda para ignorar lo que ocurría; Indujeron a que Georges Bernanos, el otro grande amnista francés, se trasladara a las Baleares, al extremo de Mallorca, donde desembarcaba Italia sus soldados y sus aviones. «La megalomanía imperialista del dictador italiano puede llegar a su cúspide con la política de dejar a Mussolini en libertad de acción en España. El dominio fascista en el Mediterráneo podrá levantar a Egipto contra Inglaterra, y a Túnez, Argel y Marruecos contra Francia, mientras refuerza su propio dominio colonial en Tripolitania y Etiopía (11).

No se convencían los adversarios con aceite de ricino. La Falange los asesinaba. En nombre de Dios, de la Cruzada, los gritos de desesperación llegaban a las cancellerías de Europa. Pero ni Roma ni los políticos se conmovían. Los príncipes de la Iglesia se cubrieron de sangre. El fango de la calle así amasado embadurnó el rostro del Nazareno. «Que hay italianos en España? ¡Tanto mejor! ¡Alemanes también? ¡Perfecto! ¡Ejecuciones sumarias? ¡excelente! Nada de sensibilidades, dicen». Y esto lo vio, comprobó,

Georges Duhamel. No ha sido un periodista de aparato, llevado por el sensacionalismo de confeccionar unas cuantas crónicas para consumo de un sector de población con dudoso juicio crítico. El que constataba era un gran escritor francés, religioso por sentimiento y académico por su cultura, demostrada a través de una veintena de volúmenes, entre poemas, viajes, ensayos y novelas. El que hablaba en favor de estos inocentes que se sacrificaban era el médico que, sentado al borde de la cama del moribundo, escuchaba el último secreto de una confesión que no terminaba y el que daba un último aliento de vida con su palabra amorosa cuando la ciencia ya no tenía siquiera la fibra más débil para salvarla.

«Los grandes cementerios bajo la luna» (12) es el testimonio descarnado de aquellas víctimas asesinadas sádicamente por las bandas fascistas hispanoitalianas en nombre de Dios, de la Ley y de las bestialidades solemnes de nuestro embrutecido orden social. Este libro es una acusación irrefutable de aquel proceso delincuencia en el plano español que debiera sonrojarse a presidentes, ministros, dignidades y plebeyos reducidos a condición de servidumbre. A lo largo de treinta años, tamaño poder de verdad posee este libro que la católica, capitalista y cristiana prensa de libre empresa ni siquiera lo menciona. Tamaño herejía es imponderable a Bernanos. Ciertamente que es un honor para cualquier país contar entre sus hijos con un hombre idealista como George Bernanos, que redime para la posteridad el libre pensamiento de Francia, con su luz misma y la incontestable conducta de la verdad.

Encontramos en Duhamel una de las figuras más

responsables de la literatura francesa contemporánea, que ha de recordarse aún por muchos años, pese a las mutaciones y cambios de estilos y temas de nuestro mundo, que no renueva de día a día. Nos encontramos en un período revolucionario y a cuyos altibajos nadie sensatamente puede jugar, sin riesgo de perder. En este momento de transición que no sólo observamos, sino que vemos y palpamos en nuestra carne, Duhamel tiene la particularidad de haber iniciado esa literatura de ficción que lleva a Salavín a través de los castillos, errando por los senderos y campos, y por todo el territorio humano para encontrar la palabra alada que le falta para completar el poema. De otro extremo, tanto «Escenas de la vida futura» como la «Geografía cordial de Europa» no obstante obras simbólicas, en cierta medida, aun quedando a un lado, y no por ausencia de ideas, de profundidad y de belleza, sino precisamente por ese poético caudal idealista.

Pero como escritor contemporáneo ha sido fiel a su destino. Y a pesar de que en los azares de la vida le proporcionaron amarguras y alteraciones anímicas profundas, en razón de su trato y asistencia a los hombres que necesitaban su ayuda, nunca dejó de poner en sus acciones y en su obra literaria esa tibia nota de la belleza que para ser precedera necesita todo arte. Y con arte también entregó su vida. Pues cuando el escepticismo francés se puso a su servicio, encontró el necesario consuelo en «La música consoladora», que le acompañó hasta el último momento y que «nos libera de falsas conversaciones».

Georges Duhamel llevaba estampadas en la mente y en el corazón las tres palabras máximas que están moviendo al mundo. Asociado con toda el alma al dolor humano, aun privado de la luz para siempre, reconoce los alientos de la vida generosa y los acentos de la carne candorosa (13). Que hablar de felicidad entre el dolor matinal y el dolor vespertino; entre el hombre que gime a la derecha y el que agoniza a la izquierda; después de haber contemplado nuestro sufrimiento» sólo puedo admirar «vuestra resignación».

(11) Camino Berneri. — «Mussolini a la conquista de las Baleares». — Ediciones Tierra y Libertad, 172 páginas. — Barcelona, 1937.

(12) Georges Bernanos: « Les grands cimetières sous la lune ». — Plon, éditeur. — 350 pages. — Paris, 1939.

(13) Georges Bernanos: « Les grands cimetières sous la lune ». — Plon, éditeur. — 350 pages. — Paris, 1939.

(13) Georges Duhamel: «Diario de un aspirante a santo». — 215 páginas. — Editorial Losada, — Buenos Aires, 1959.

SIGNO SOCIAL
39, rue de la Four-d'Autvergne
Paris, IX^e - Tél. 1 TRU, 76-64
Administration : J. SORIANO
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 57-73

ECOMBAI

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

POR UNA HISTORIA DE LA C. N. T.

LO LIBRESCO Y LO HUMANO

ANTE nuestra mesa de trabajo tenemos dos volúmenes que narran determinados hechos del movimiento cenetista. No es propósito nuestro, en este momento, hacer una disección de su contenido ni un trabajo crítico de los mismos, sino simplemente destacar que en su narración, incompleta y a saltos, muchas veces se pierde de vista lo primordial, o sea la condición humana de sus actores, el ambiente en que se desarrollaban sus acciones y las causas que las determinaban. Sin duda que en sus páginas se hallan documentos, acuerdos y resoluciones que son de interés, a la vez que recuerdan con la finalidad que persiguen y que hallamos nombres de militantes de nuestras luchas, en donde no están todos los que son, ni son todos los que están, pero que en lo esencial su relación nos parece desahogada y demasiado libresco, o sea que las referencias, citas y transcripciones ahogan la naturaleza de hechos que merecerían ser más destacados, omitir ciertas referencias inútiles y hacer referencia a determinados sucesos que deben ser recordados si en realidad se pre-

ter dar a dichos trabajos el carácter de históricos. Ello, además, nos lleva a considerar que en las luchas cenetistas, al lado del fondo ideológico y táctico, basado en una concepción que no admitía falaces componendas, existía el afán multitudinario de acabar con carencias ancestrales, acompañado, esencialmente, de un ansia de libertad que se convierte en el impulso motor de todas las acciones de sus componentes. Estos anhelos, evidentes en docenas de actos, estaban constreñidos por una estructura oligárquica y esclavista que impedía el menor respiro a sus opositores o simplemente a quienes solicitaban pequeñas mejoras. Esta ruda y franca oposición iba forjando en los medios proletarios un tipo humano irreductible que cansado de soportar la condición vegetativa y humillante a que estaba sometido, ponía toda su voluntad en destruirlo, sin reparar en el esfuerzo y el sacrificio que pudiera costarle el logro de tal empeño. Sólo este precedente explica el tono

por JOSE VIADIU

Sin embargo, abundan las lagunas, omisiones e indebidas y reiteradas referencias; es decir, se percibe a las claras que el autor habla de oídas, que le han suministrado informes indirectos y que no ha vivido los sucesos que describe. A tal efecto podríamos citar docenas de nombres de militantes con una actuación destacada que no son mencionados; en cambio otros que se citan repetidamente son conocidos sólo por sus familiares. Igual anomalía encontramos en relación con huelgas, sucesos y conflictos, donde algunos son indebidamente omitidos, otros desvirtuados o que ni siquiera se les menciona.

Por ejemplo, es altamente interesante el movimiento obrero anterior a la constitución de los sindicatos únicos. Entre sus dirigentes y activistas están una porción de elementos y de hechos que no deben ser omitidos. Entre muchos otros, figuran Beltrán del Sindicato Metalúrgico, Cubells del Ramo de la Madera, Minguet de los Fundidores, Parré de los Carreteros, Cuadros fundador de «Sol», Negro y Quemadas de Artes Gráficas, así como una serie de peticiones y huelgas que se promovieron durante el interregno que cita el autor. También es lamentable el hecho de no mencionar la actuación de la mujer al menos en dos hechos esenciales: la huelga del Arte Textil y la lucha por el abaratamiento de las subsistencias, en las que actuaron en primera línea Rosario Dolcet, Miralles, García, Lola Ferrer, María Prat, Dolores Iglesias, y varias otras. Estos hechos no deben ser silenciados al historiar el movimiento anarcosindicalista.

Un caso típico es el que se relaciona con Martín Barrera, quien durante los años de 1915 al 1922, como elemento del Sindicato de Alimentación, sufrió más de treinta detenciones gubernativas, fue miembro de la Regional Catalana y ocupó el cargo de administrador de «Solidaridad Obrera», y sin embargo ni se menciona.

Hay errores como el referido a ese Lorenzo Pahissa que aparece como redactor del «Poble Català», cuando en realidad lo era de «El Progreso», amén de muchos otros que no mencionamos por no alargar el asunto y por no ser nuestro propósito descubrir fallas.

PROPOSICION

En fin, nosotros damos por bien venidos los dos libros mencionados, reconociendo que no dejan de ser aportaciones dignas de respeto, pero vamos a lanzar la proposición que sigue: «Sería una temeridad tratar de hacer una historia de la C.N.T. en que se aportaran los hechos por regiones, realizada por un equipo de personas condecoradas de todos sus avatares históricos, donde se reflejara en su amplitud y veracidad su obra, ideas y realizaciones que pudiera servir de base a futuros historiadores evitando en lo posible los defectos indicados?»

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración
Hay pocos ejemplares disponibles.

POR LAS RUTAS DE LA LIBERTAD

Este episodio violento que acabamos de referir, como en general todas las luchas cenetistas, hay que medirlas y analizarlas a través en especial de un deseo de renovación, de superar los caminos trillados, de que el trabajador pueda vivir en su plenitud. Estas ansias sobrepasan en mucho a lo estrictamente económico. De modo que reducir las contiendas cenetistas a lo puramente material, es menguar la amplitud de su concepción y no acertar en lo que en realidad existía en la entraña de sus gestas. Precisamente creemos que es a través de reflejar el ambiente coercitivo que imperaba, de la existencia del obrero en sus lugares de trabajo, de la conducta de las autoridades en absoluto al servicio de la burguesía, del ansia de romper sus ataduras, de acabar con el clima despótico y deshumanizado que imponían las oligarquías imperantes, como se pueden apreciar los actos más notables y el conjunto histórico del movimiento anarcosindicalista, que ante todo fue un esfuerzo heroico e incansante de supervivencia, en defensa de un concepto superior de justicia y de un intenso anhelo de libertad.

DOS OBRAS CENETISTAS

Estas reflexiones, junto con muchas otras que convendría hacer, vienen a cuento acerca de los libros de Alberto Balcells y del de Diego Abad de Santillán. Nosotros admiramos y apreciamos el propósito, la intención, el contenido y el hecho de que a un autor, en pleno predominio franquista, se le haya ocurrido publicar en la propia capital catalana una tesis tan limpia e imparcial como «El sindicalismo en Barcelona»; pero nos damos cuenta del esfuerzo realizado por Balcells para hallar los elementos que vinieran a completar su tarea, lo que a pesar de su mérito y de sus deseos no puede lograr exponer en su plenitud, debido a que la C.N.T. no ha hallado aún quien ofrezca un historial coherente y vertebado que facilite esta labor, o sea que la bibliografía cenetista es irregular, incierta, incompleta y en buena parte trazada más a gusto de criterios limitados y parciales que interpretados en un sentido verdaderamente histórico.

Desde luego la obra de Santillán es de mayores alcances. Este segundo tomo, el único que hemos leído de «Contribución a la historia del movimiento obrero español», revela hechos cenetistas durante los años de 1905 a 1936. Ni que decir que en su carácter es lo más completo que se ha hecho.



Le Directeur de la publication
YVES OBEUF
IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)



LA HORA DE LA ACCION INTERNACIONAL

FUE ayer. Será mañana. Es hoy. Ha de ser la de cada instante. Sin otro reposo que el necesario para mejor reemprenderla. Con mayor juicio y con superada experiencia.

Toda campaña de agitación que quiera ser popular se atiene a momentos adecuados. A situaciones precisas. Ha de tener cuenta de acontecimientos que por sí mismos constituyen argumentos a desarrollarse en la tribuna o en la Prensa, en el manifiesto o en el cartel. Argumentos aptos a una eficaz percusión, directa, asequible a las multitudes. Utilizable como punta de lanza o a modo de ariete demoleedor.

Tal es la situación, hoy, en España y tales son las repercusiones de los recientes actos políticos del régimen franquista, que la ocasión es propicia a una multiplicación de actividades destinadas a evidenciar las carencias y las tropelías de los continuadores del fascismo y del nazismo.

La pretendida liberalización del régimen no tiene otro objeto que el de facilitar el ingreso de España en los estamentos del Mercado Común Europeo. Al parecer la operación «amnistía» rindió sus frutos. La Comisión de los «seis» busca una fórmula conciliatoria que permita contactos más abiertos y posibilite la entrada de España por la puerta de servicio.

Si en verdad existieran escrúpulos morales que se oponían al ingreso de España, en las instituciones europeas, ha llegado el momento de probarlo o de retirarlo con los hechos. Franco continúa asesinando. El día de sus 74 años otro español perecía en el suplicio del garrote vil; decenas de españoles pasaban a juicio por delitos de opinión; toda España recibía la bofetada de una negativa sin réplica a una petición anodina: el derecho a opinar en vistas a la parodia electoral que se prepara. Peticion anodina, porque a nada conducía en tanto que en España se niega la virtud de un sufragio en el que intervengan de hecho y de derecho las diversas corrientes de opinión amordazadas brutalmente por la voluntad del caudillo, mediante la complicidad tácita del llamado «mundo libre».

Nos hallamos ante una situación precisa y adecuada para concertar una amplia campaña de clarificación en la tribuna y en la prensa. Campaña en la que han de participar de común acuerdo, sin restricciones ni exclusivas, todos los sectores de opinión antifranquista y resultamente antitotalitarios.

Los momentos son más graves de lo que parece. Europa se pone a la hora franquista. Será así, no lo dudemos, si amplia campaña de protesta no se eleva en todas las capitales del mundo, en las grandes ciudades de cada país, aquí y acullá de los mares.

Reeditemos — debemos de hacerlo — las extraordinarias campañas de agitación de los años 20, las realizadas por Tom Money y Bellings, por Sacco y Vanzetti, por Simón Radowitzki.

La caída de Franco dependerá de una vasta labor — en los terrenos de actuación efectuada en el entusiasmo y en la perseverancia. Entusiasmo y perseverancia de que se hallan dotados los jóvenes de una generación promisoría; que sabrá fecundar el mundo con ideas nobles y generosas.

«Esa juventud está en marcha. Sepamos conjugarlos con sus mejores exponentes.

LA TRAGEDIA TOSCANA PUDO EVITARSE

Se estableció ya un somero balance de la tragedia que se descargó sobre Italia. Centenares de habitaciones ofrecen el espectáculo de sus muros resquebrajados y vacilantes. La violencia de las aguas arrastró todo lo que la paciente obra de los campesinos creó con amor y con fatiga. Campos devastados, cosechas perdidas, seres humanos desaparecidos, animales ahogados. Por doquier reina la desolación. Las pobres gentes — las gentes pobres — parecen condenadas al hambre, abandonadas a la incertidumbre.

Las lluvias torrenciales cesaron en la región florentina, pero se descargaron luego sobre los Abruzzos. Las vertientes de los Apeninos se convirtieron en torrentes arrolladores que amenazaron devastar otra parte de trazar estas líneas.

La situación vuelve a ser crítica en el Delta del Po y en algunos suburbios de Roma. En el Delta saltan los diques y se evacúan las islas. Venecia se halla de nuevo en peligro.

Después de la Toscana, las regiones del Lacio y del Veneto sufrieron parecidos descalabros. El Po, el Arno y el Tiber, tres ríos desencadenados, desbordando sus afluentes y confluentes, rompiendo todos sus cauces y sus diques, arrollando a su paso puentes, vías y carreteras, vidas y haciendas. Días y días, semanas, de incontinente diluvio. Un desastre como hace largos años no se había visto otro.

Se establecen notas locales de la tragedia y se van conociendo las aterradoras consecuencias. Setecientas cincuenta y cuatro comunas afectadas; millones de pueblos; 800.000 hectáreas inundadas de las que aún 310.000 hectáreas se hallan aun bajo las aguas. Más de 5.000 kilómetros de carreteras rurales destruidas. 30.000 hectáreas de plantaciones aniquiladas; 55.000

cabezas de ganado perdidas así como 3 millones y medio de quintales de forrajes y de semillas. Unas 20.000 maquinarias agrícolas inutilizadas. Centenares de diques de canales de irrigación destruidos así como pérdidas de tierras preparadas para el cultivo. En cuanto a los trabajos públicos, carreteras, puentes y comunicaciones, los destrozos se valoran en 75 billones de liras.

Considerada aparte la ciudad de Florencia, se detalla un 40 % de la ciudad bajo las aguas, sobre todo en las barriadas populares. Agréguese los sectores situados en torno al Ponte Vecchio (Puente Viejo), la Galleria dei Uffizi, el Palazzo de la Segnoría, y el Palazzo Pitti. Sólo las alturas del Piasalle Michelangelo, ornamentado por el David, aparecen como flotando indemnes, por encima de las turbulentas aguas. Pasan de 30 los muertos controlados en Florencia y se calculan 150 en las regiones diversas, desde Roma hasta Venecia, pasando por Siena, Trento, Udine, Belluno, Grosseto, etc.

Luz eléctrica, gas, teléfono, agua potable, comunicaciones, todo quedó destruido. Los afortunados habitantes de Florencia — por ejemplo — recibieron durante dos semanas 2 litros diarios de agua potable por familia, transportada en camiones cisternas del ejército. Pueblos hubo que no tuvieron tal suerte...

Difficil será establecer exacto balance de las pérdidas sufridas en el dominio del arte. Centenares de pinturas almacenadas en los sótanos del Palazzo Pitti o de la Galleria dei Uffizi son irre recuperables. Las esculturas se hallan perjudicadas por el petróleo y los detritus industriales que arrastraban las aguas. Pienso con zozobra en las maravillas de Miguel Angel acumuladas, la expresión es exacta, en los sótanos de la Santa Croce. Peores son las pérdidas en libros, manuscritos, pergaminos e insubstanciales depositados en los sótanos de las bibliotecas, archivos y palacios de Florencia. En cuanto a pintura y escultura la abundancia y la no siempre relevante calidad de ciertas obras — permitásemos la irreverencia — se me hace más pasajera la pérdida. «Será un sacrilegio declarar un cierto hastio ante algunas colecciones de Siena, la bella e incomparable Siena, o en la misma Galleria de los Servicios, en Florencia? En cambio la letra manuscrita, archivo esencial de la Historia, no se recuperará jamás y sus ejemplares son únicos, irremplazables.

El patrimonio eclesiástico exclusivamente florentino declara nada menos que 16 billones de liras en pérdidas de su patrimonio: ornamentos, vasos, libros y obras de arte religiosas, sin contar las averías a edificios. ¿A cuanto ascenderá el total del patrimonio artístico deteriorado?

En todas estas enumeraciones no cuentan las pérdidas, cuan terribles e irremplazables de los hogares modestos, los humildes muebles adquiridos con los sacrificios que los obreros conocemos, los utensilios familiares, los recuerdos de familia, las ropas y... ¿quién sabe si un ignorado objeto de valor artístico? ¿Cómo dejar de pensar en tal región de Italia? Tampoco cuentan las pérdidas del campesino pobre, el que vive de un pequeño rincón de tierra. Ni los de aquellos viejos, fatigados de la vida ciudadana que buscan refugio en la vida retraída por económica de la campiña. ¿Cuántos viejos obreros retirados podrían contarse sufriendo en la partida?...

LOS RESPONSABLES DEL DESASTRE

Para la solidaridad internacional reclamada y propagada a los cuatro vientos, cuenta en primer término la obsesión de salvar los tesoros de Italia. Al diablo con los pobres arruinados del Ponte Vecchio, que vivían del trato con los turistas aportando una nota pintoresca en la ciudad de Dante, cien metros apenas del lugar en que el inolvidado poeta se encontró con Beatriz. Lo que importa es lo mundanamente sagrado, más bien por concepción de prestigio que por verdadera y consciente valoración artística.

La Unesco, el Parlamento Europeo y los diversos organismos del Mercado Común, se prestaron a la campaña y aportaron fondos «para salvar los tesoros florentinos, romanos y venecianos».

Se hace saber al público que han sufrido del desastre 855 obras importantes, 18 iglesias, más de 10 mil objetos diversos, 70 bibliotecas e instituciones que se dedicaban al estudio de las ciencias y de las artes. Quedaron deteriorados más de 700.000 volúmenes y piezas de archivo de incalculable valor artístico y científico.

En el palacio de la Unesco, de París, se exponen algunas de las piezas maestras salvadas de las aguas para incitar a una contribución económica por medio de una suscripción pública. Se registran ya ciertas cantidades «piadosamente» destinadas a restaurar iglesias y palacios. Porque es de toda urgencia que los templos guarden su esplendor y se hallen a punto para la próxima temporada turística.

Toda la Prensa «sensata» hace coro. A nadie se le ocurre preguntarse a que sirven los incalculables capitales que regenta el Vaticano. Cada particular que sufrió del desastre hubo de acudir a sus propios recursos. (Termina en la página 2.)

NO AMNISTIA QUIEN QUIERE, SINO QUIEN PUEDE

ASOMBRA la desfachatada de los fascistas españoles, coreada por la prensa y radio internacionales. Amnistía para los presos y detenidos de la guerra civil española, como si los condenados a las cámaras de gas y a los campos de la muerte de los nazis, hubieran podido ser amnistiados. Los inocentes que han muerto en los presidios de España; los que han vivido largo cautiverio ante la indiferencia de un mundo demasiado egoísta. Los que han sido sacrificados, atormentados y martirizados por los fascistas españoles, triunfantes por el apoyo de Hitler y Mussolini son merecedores de amnistía. No pueden ser amnistiados. Han de ser rehabilitados y compensados por la justicia mundial. Lo han de ser por los tribunales del pueblo cuando juzguen a los criminales de guerra de España, vivos o muertos. Cuando la libertad y la democracia triunfen en España, como en cualquier país de Europa donde los derechos del hombre son reconocidos y respetados.

No merecen amnistía los inocentes Merecen reparación y justicia.

Son los generales, con Franco a la cabeza, los sublevados contra un pueblo al que habían jurado fidelidad y respeto. Son ellos, amparados al principio por una fuerza de mercenarios, los que se alzaron contra los derechos del pueblo español. Son ellos, los generales, los que salieron de sus cuarteles para matar las libertades

del pueblo español hace treinta años. Amparados por Hitler y Mussolini, entonces dominadores de Europa, pudieron salir airoso de una cruzada contra las fuerzas populares salidas a la calle a defender la legalidad democrática que se había dado España, que hubiera dado al traste con sus apetencias y ambiciones desmedidas, de no haberse interpuesto la debilidad interesada de las democracias de Europa y América y la potente agresividad de los fascismos italiano y alemán.

Esa es la gloria del Duce español, haber tenido que entregarse a unos y a otros para poder sostenerse treinta años sufriendo a España en la época medieval.

Es por la razón y el derecho de hombres a ser libres, que los exiliados políticos españoles no aceptamos volver a España, mientras la presencia y la ferocidad de unos generales traidores y felones a su propio juramento gobiernen al país. Ni un rey impuesto por un consejo de fascistas al amparo de la fuerza será aceptado por los exiliados políticos españoles.

Sólo cuando los culpables de un millón y medio de muertos y millones de sufrimientos y torturas sean juzgados por el tribunal del pueblo, cuando España recobre su entera libertad; cuando las entidades sindicales y partidos políticos puedan manifestarse abiertamente sin temores, ni represalia, los españoles decididrán

cuál será su forma de condonarse; las naciones; la agresión del más fuerte sería la ley y la justicia. El elecciones confeccionadas al avance, serán reconocidas por el cuerpo de exiliados españoles, los únicos que en Europa y en el mundo entero como en los tiempos de los antiguos señores feudales, desaparecidos para siempre por la influencia de la revolución francesa.

La mezquindad de los intereses militares y financieros no debe ser razón que se oponga al reconocimiento de la justicia internacional. Si la Europa y la América, ciegas como en 1936 pretenden sacrificar al pueblo español, los campos de la muerte y las cámaras de gas inventadas por el fascismo internacional, volverán a ellos milicia popular que supo durante los años de guerra a encontrarnos los antifascistas españoles con los antifascistas franceses, belgas, judíos, ingleses y americanos, así como los del mundo entero?

Los campos de concentración y los paredones de la muerte, son un sitio tardía para reconocer los errores. Los resistentes y los deportados franceses y la opinión mundial no deben olvidar la lección de antaño.

HORIZONTES

C. N. T. A. I. T.
Antes de darnos la paz nos dio un millón de muertos.
¡Obreros! No votéis. C. N. T.

3428

BIBLIOTHEQUE ACTION-POPULAIRE
27 DEC 1966

B.D.I.C.

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS
L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'OEUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel BAKOUNINE
22 DECEMBRE 1966
NUMERO 433
0,50 F. LE NUMERO
38 ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

FRANCO LE MENSONGE

Il a remporté le plébiscite... mais le peuple ne l'a pas plébiscité. « Tout le monde » a voté Franco, même le million de morts de la guerre, les 500.000 fusillés et leurs familles...
Mais le mot de la fin c'est le peuple qui le dira.



LA TREVE

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

POUR le peuple du Viêt-nam il est incontestable que toute trêve qui pourrait intervenir dans la sale guerre qu'il subit, ne peut être que bien accueillie, et cela en dépit de la date ou de la durée. Notons en passant que la date et la durée étant choisis, sans aucun doute, dans des buts démagogiques ou politiques et par des individus que le drame humain du Viêt-nam laisse indifférents, il serait absurde de considérer la trêve sous l'angle sentimental.

la guerre au Viêt-nam, mais toutes les guerres et, en conséquence, ne plus produire du matériel militaire quel qu'il soit. Oui, quel qu'il soit, car à quoi bon s'insurger contre le danger atomique, qui risque de ne pas faire exception pour ceux qu'on nomme « grands » alors que des armes conventionnelles comme le napalm sont exclusivement réservées à ceux qui ont toujours subi les guerres : les peuples.

faut admettre que cette difficulté ne peut se comparer à celle des peuples qui n'aspirent qu'à la paix.
N'oublions surtout pas que par-dessus les frontières les travailleurs du monde entier font partie d'une même classe : celle des exploités. Les guerres étant une des diverses formes de l'exploitation de l'homme par l'homme, sans aucun doute la plus barbare, nous devons exiger autre chose que des trêves qui ne sont qu'un pis-aller.

Les militants de la C. N. T. savent depuis toujours que la guerre est un obstacle à toute émancipation humaine; aussi nous refusons toute trêve dans le domaine de cette émancipation et déclarons : Guerre à la guerre.

soviétiques entendent ne pas perdre le bénéfice des privilèges acquis par la bureaucratie à la faveur du soulèvement des révolutionnaires de 1917. Aussi évitent-ils au maximum une tension qui pourrait amener l'éclatement d'un conflit généralisé. Cette « sagesse » est partagée par le capitalisme occidental. Les révolutionnaires de Budapest et ceux de Saint-Domingue en ont fait les frais des deux côtés.

Le partage du monde effectué par les deux « géants » apparaît comme un bloc solidement scellé par une alliance tacite contre-révolutionnaire. Mais le bouleversement des rapports de force ainsi équilibrés pourrait amener le séisme total. Ce bouleversement s'annonce peut-être avec l'avènement au titre de « troisième puis-

sance » de la Chine populaire et l'im-passe vietnamienne.
Ce dénonciation fatal semble difficilement évitable à moins que les masses exploitées retirent violemment leur participation aussi bien à l'exploitation capitaliste de l'Occident qu'au système coercitif du bloc soviétique et qu'il ne se produise :

Bien sûr, si le crime collectif que représente la guerre cesse, ne serait-ce que quelques heures et même sous prétexte que c'est Noël, eh bien, tant mieux, et nous nous applaudissons à deux mains. Peu nous importe que certains invoquent la naissance du Christ pour réclamer une journée de paix; nous pourrions, nous, athées, profiter que le solstice d'hiver coïncide à cette période de l'année, invoquer la croissance du jour aux dépens de la nuit et extrapoler en soulignant le besoin de paix pour ce peuple meurtri, à l'aurore d'une nouvelle année.

C'est précisément dans ce domaine que l'unité et la cohésion de tous les travailleurs doit se manifester en premier lieu. Il est certainement difficile pour les travailleurs de l'industrie de guerre de renoncer à un emploi sûr quand le spectre du chômage rôde dans les environs mais, il

un vaste mouvement insurrectionnel en Europe occidentale à partir de la péninsule Ibérique et en Amérique latine, paralysant les U. S. A. et se prolongeant en une prise de conscience de classe du peuple américain à partir de l'action des minorités opprimées (dont le prolétariat de couleur);
— un soulèvement parallèle interne en Union soviétique et en Chine populaire visant à l'instauration du véritable socialisme.

LES ILLUSIONS DU SUFFRAGE UNIVERSEL
L'Etat capitaliste ne dispose pas seulement des moyens de propagande mais encore des moyens de coercition brutale qui seraient mis en œuvre contre toute décision du suffrage universel visant à modifier la structure de la société sans être appuyée par une force réelle capable de s'emparer matériellement des moyens de production. Cette constatation amène à nier la possibilité d'une « révolution par le sommet » qui devrait se plier à la hiérarchisation des classes et constituerait encore une simple modification superficielle sans parvenir à atteindre les fondements de l'exploitation de l'homme par l'homme.

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

L'élévation à la souveraineté politique de tous a été saluée par le prolétariat comme une victoire susceptible d'amener tous les bouleversements sociaux souhaités parce qu'elle retirait aux droits politiques le caractère d'un privilège pour en faire une faculté également répartie et plaçait tous les individus, quelle que soit leur position sociale, sur un même plan. Egalité devant le suffrage universel comme égalité devant Dieu.

Mais cette victoire, conquise par la bourgeoisie sur les anciennes classes dominantes, dont la suprématie ne correspondait plus aux conditions historiques dans lesquelles se développait la production, devait fatalement servir à asséoir le pouvoir et les privilèges de la nouvelle classe économiquement dominante. Car aucun droit théorique ne représente une valeur en soi, il n'a de sens que celui que lui confèrent les conditions matérielles objectives dans lesquelles il s'inscrit. Ainsi le suffrage universel c'est l'avènement politique du capitalisme naissant qui rétablit l'équilibre d'un système fondé sur la domination d'une classe sur les autres en accordant à la classe économiquement maîtresse la faculté de s'incarner dans les superstructures politiques du régime et de rendre ainsi sa cohérence fondamentale à ce régime. Le suffrage universel est la consécration de la bourgeoisie industrielle en tant que classe dirigeante et privilégiée. Car, disposant de tous les moyens, c'est dans le sens de son maintien au pouvoir que s'orientera presque automatiquement la volonté des élections politiquement libres mais économiquement asservies.

Sur le plan moral, n'est-ce pas une excellente occasion pour les Américains de faire « mousser » leur propagande anti-communiste et pour les communistes de mettre en relief la barbarie de l'impérialisme yankee ? Et des méthodes barbares on en retrouve dans les deux camps, comme dans toutes les guerres; il n'y a d'ailleurs qu'à lire les divers récits faits par les correspondants de guerre, pour être édifiés.

Le gouvernement du général Franco a posé le problème de la souveraineté comme un acte de légitime patriotisme, en même temps qu'une étape nécessaire du processus général de décolonisation dans le monde.

Antécédents de l'insurrection des bases militaires en Espagne
Durant la période 1940-43, il existait en Espagne un fort courant de sympathie pro-américaine, dû principalement à l'espoir du peuple espagnol, qui croyait qu'après le triomphe des démocrates sur le nazi-fascisme, ceux-ci appuieraient les forces démocratiques espagnoles pour le libérer de la dictature franquiste imposée brutalement avec l'aide des troupes de Hitler et Mussolini. La guerre mondiale contre l'axe s'interprétait en Espagne comme le prolongement de la lutte contre le fascisme, commencée dans notre pays en 1936. Pour toutes ces raisons, les Américains étaient considérés comme des défenseurs résolus de la démocratie. De plus, intervenait la forte personnalité du président Roosevelt et ses déclarations de « foi démocratique » rassemblées dans les paragraphes de la Charte de l'Atlantique (condamnation de l'impérialisme, reconnaissance du droit de chaque peuple à choisir librement sa propre forme de gouvernement, nécessité du progrès économique et du bien-être social, plus de terre, plus de menaces de guerre, plus de misère, etc.), pour que les Américains bénéficient d'une auréole de popularité au sein d'amples couches de l'opinion publique espagnole. Cette popularité dans les forces démocratiques et dans la classe ouvrière n'est pas partagée à cette époque par les secteurs réactionnaires et fascistes. Au contraire... A plusieurs reprises des groupes de phalangistes insultèrent et maltraitèrent les personnes qui sortaient des réunions tenues au Centre américain de Madrid, et en d'autres occasions, des manifestants phalangistes jetèrent des pierres contre les fenêtres de l'ambassade américaine. Les communiqués des ambassades britannique et américaine étaient lus en secret, et les émissions de la B. B. C. et de la V. A. étaient écoutées en cachette de peur d'être découvert et dénoncé.

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

LE DOCTEUR SCHWEITZER
Oh! si vous « bien-pensants » : Parlons-en maintenant de votre docteur « bien-pensant » catholique, apostolique, soi-disant avant inconditionnel. Combien nous avons été rasés pendant des semaines par la radio, la presse, le cinéma, etc., au sujet du docteur Schweitzer.
A présent, personne n'en parle plus. C'est à notre tour présentement à l'heure où les agissements de ce docteur vénéré de l'Eglise catholique commencent à se faire jour.
L'hôpital de Lambaré, où ce docteur exerçait, laissait beaucoup à désirer, tant du point de vue de son aménagement que de celui des règles les plus élémentaires de l'hygiène. Un vrai scandale. Que d'abus ont dû

être commis en cet établissement pour pouvoir traduire devant le tribunal de Libreville une infirmière du docteur Schweitzer pour homicide. Mile Loti Schimbler (une nonne peut-être, Oh! ma sœur dévouée dans la grâce de Dieu) a été accusée de la mort de cinq malades et condamnée de ce fait. « Et l'on entendit, à l'occasion du procès — dit l'information — que bien d'autres lacunes ou défaillances avaient déjà été constatées dans le passé ».
Si c'est cela le représentant de la foi catholique le plus encensé, le plus adoré, qu'est-ce que ce doit être des autres protégés de la sainte Eglise ?

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R.
Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

2e UNION REGIONALE
Tous les camarades et sympathisants de la région parisienne intéressés par le problème de la faim et les vaches sacrées en Inde
sont invités à venir écouter le samedi 14 janvier 1967, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e), le camarade Hem Day, qui revient de ce pays mystérieux et misérable.

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devienne entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on n'a même très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

G F P 3428

ANTENA

Los españoles libres A LA OPINION PUBLICA

La llamada Ley orgánica del Estado es el último intento del fascismo ibérico de parar el reloj de la historia.

Es el triunfo pírrico de los «continuistas». Con el timo del indulto y la farsa de las «elecciones sindicales», constituye un monumento de cinismo en forma de palanqueta destinada a intentar forzar las puertas del Mercado Común.

Lo único claro de esa llamada Ley orgánica del Estado es que todos los poderes seguirán vitaliciamente en manos de Franco.

No habrá libertad de asociación, de expresión ni de huelga; continuará el partido único y el «sindicato» vertical; el terror policíaco y el rigor de los tribunales de excepción contra quienes mantienen tesoneramente la «nefanda manía de pensar».

Se rebaja la condición del Ejército al papel de gendarme. Seguirán enriqueciéndose los «jerarcas» y emigrando los trabajadores para poder vivir decentemente.

Al pueblo se le niega de manera definitiva capacidad para determinar su propio destino, por considerarlo expresamente como eterno menor de edad e irremediable débil mental, invitándosele a ratificar este odioso, delirante y cínico dictamen en la carnavalada del «referendum».

Ningún español honesto puede prestarse a esa inmunda farsa.

El pueblo no votará la muerte de su propia dignidad. Al abstenerse afirmará su voluntad democrática y de lucha por la paz, el pan, la libertad y el progreso; por los Derechos del Hombre y por un régimen que emane de la voluntad popular libremente expresada.

París, diciembre de 1966.

ALIANZA SINDICAL ESPAÑOLA, GRUPO DE PARIS: Confederación Nacional del Trabajo, Unión General de Trabajadores y Solidaridad de Trabajadores Vascos.

AGRUPACION REPUBLICANA DEMOCRATICA ESPAÑOLA, PARTIDO SOCIALISTA OBRERO ESPAÑOL, PARTIDO NACIONALISTA VASCO, ACCION NACIONALISTA VASCA, ESQUERRA REPUBLICANA DE CATALUNYA, PARTIDO OBRERO DE UNIFICACION MARXISTA.

Recibido con ruego de publicación:

La prétendue amnistie de Franco

Réuni à Paris le 20 novembre 1966, le Bureau de la Fédération des Droits de l'Homme.

Tient à souligner l'hypocrisie de la prétendue «amnistie» proclamée par le dictateur Franco en faveur de ses adversaires de l'époque de la guerre civile.

Affirme que cette mesure, qui prétend amnistier des faits déjà prescrits en vertu de textes antérieurs, ne présente qu'un caractère publicitaire destiné à permettre au gouvernement franquiste son entrée dans le Marché Commun qui doit être réservé à des régimes de caractère démocratique.

Le Bureau de la Fédération Internationale constate qu'il s'agit en fait d'une mesure de grâce (indulto), entourée de multiples obstacles ne garantissant aux victimes du franquisme ni la liberté, ni les réparations auxquelles ils ont droit. Elle ne modifie par le régime dictatorial de l'Etat espagnol, dont les principes mêmes sont un défi aux droits de l'Homme.

Il met donc en garde les exilés espagnols contre le faux semblant que constitue cette prétendue amnistie et les graves dangers qu'ils pourraient courir s'ils se prétaient à la manœuvre franquiste et se risquaient à réintégrer leur pays.

La Fédération Internationale des Droits de l'Homme estime que le seul moyen conforme aux droits de l'Homme, de faire rentrer l'Espagne comme d'ailleurs le Portugal dans la communauté des pays démocratiques, est de mettre fin aux dictatures qui pèsent sur eux et de rendre la parole à leurs peuples par de libres élections qui leur permettront de décider eux-mêmes de leur destin.

Fédération Internationale des Droits de l'Homme, 27, rue Jean Dolent - Paris (14).

Otro Año Nuevo QUE SE NOS ECHA ENCIMA

Se nos escapa como un Cándor del altopiano de los Andes. El ave que vuela nos deja en paz. El nuevo año que se nos echa encima nos deja atacados, ensangrentados y metidos hasta el cuello en un fangal de miseria y en camino de una destrucción general.

El poeta dijo refiriéndose al nuevo y al viejo año, que el que se acercaba sería próspero, y el que se marchaba había sido la mugre...

El mundo entero camina hacia una destrucción en masa. Retrocedemos a los siglos de barbarie, cuando los hombres eran los sirvientes de las castas feudales y de los furrieles del sable.

En ese mismo estado de brutalidad se halla hoy día casi toda la humanidad. Federica, habló no hace mucho de la desolación cuartelera que paulatinamente se adueña del mundo; es decir, apoderándose de los seres para cabalgar sobre ellos, y desfilarse el erario público en bagatelas, casinos, queridas, y injuriosos vicios. Desangra los presupuestos, hambrea a los pueblos, y para terminar los sepulta bajo ruinas a unos; a otros los pone al borde de la más abyecta ignominia.

En muchas naciones apenas se presupuesta ya nada para la educación del pueblo, y mucho para los arrastrables, milicos del uniforme reluciente tan odiado como el uniforme del verdugo.

1966 nos deja con las manos en la masa, para un trofeo del crimen, y la crueldad descarnada.

Las democracias han muerto asfixiadas por el vaho cuartelero, empujadas por el capitalismo, que sólo ve su salvación en los cuartos de banderas, esas sepulturas de la libertad.

Verdad y grande nos ha cantado el poeta. 1966 o la mugre; y violencia y mugre queda para el que se aproxima. Y el pueblo narcotizado, a la hecatombe.

Los pueblos deben despertar de este fatídico letargo que ilumina pálidamente la muerte.

Empuja, hombre consciente, las herramientas del trabajo y defiende la vida de los tuyos, y la tuya misma.

R. LONE

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración
Hay pocos ejemplares disponibles.

VERDADES PLEBISCITARIAS

MADRID. — Después de la «denuciación» producida por la propaganda oficial, la verdad va reapareciendo y los hechos emergen con toda su naturaleza. En Alicante votaron más de cien franceses (pieds noirs) fugitivos de Argelia. En toda España el censo de votantes fue de 19.600.000, y los votantes han sido 21.700.000. En Ciudad Real (votó el 111 % del censo electoral... Pueblos enteros «cajaron» dentro de las urnas por disposición omnímoda de las autoridades. El 95 % de votantes del Si ignoran en absoluto la Ley Orgánica del Estado. En Badajoz (la ciudad de los 2.000 ametrallados en la plaza de toros), un vocero del No fue linchado y luego encarecelado «para protegerlo de las iras del pueblo». En Barcelona hubo 42 % de abstenciones, 24 % de Si y el resto No y boletines en blanco. En Tarrasa (a la sazón, espejo de la Cataluña industrial), 40 % abs., 30 % Si y el resto No. En Bilbao de 45 a 50 % abs. y mayoría de No. En San Sebastián, 65 % abs. Conjunto de la provincia guipuzcoana: 60 % abs.; pero en Eibar las abstenciones llegaron al grado de 72 %.

En general, el «triunfo estallante» de Franco ha escamado a los observadores internacionales, no creyéndose que el dictador exteriormente pueda sacar gran provecho del referendum.

CATASTROFE POR ABANDONO

SEGOVIA. — Cuando pasaba un tren de mercancías se vino abajo una trinchera de paredes cortadas en vertical, aplastado a la máquina eléctrica conductora y al primero de sus vagones que le seguían. El maquinista murió en el accidente, no habiéndolo sido retirado — el cadáver — entero de en medio de los escombros. Los trabajos de desmontaje resultan difíciles por los nuevos desprendimientos que se producen. Para solidificar los trabajos y establecer una seguridad para lo sucesivo, se piensa en construir un muro de piedra y cemento. Siempre es tarde cuando llega...

POLITICA REMOLACHERA

ZARAGODA. — La industria remolachera peligra. La cosecha de este año dará aproximadamente 340.000 toneladas contra las 500.000 de 1962. La superficie dedicada a este cultivo es inferior a la acostumbrada, debido al empleo de maquinaria, pero el personal numéricamente es el mismo, y el producto disminuye. Cuatro fábricas azucareras han cerrado las puertas definitivamente. La propia «Azucarera de Aragón» corre el riesgo de verse desmantelada. Mientras tanto la remolacha es depreciada y el gobierno no la protege, antes al contrario, aumenta las cargas. El ministro de Agricultura ha visitado la provincia en plan de estudios, resultando de ello no otra cosa que una multa de 200.000 pesetas por gastos de fonda, recepciones y misas.

TRAS GOA, MACAO

LISEBOA. — Reina gran ansiedad en los medios oficiales respecto a la situación de la posesión asiática portuguesa de Macao. Hasta aquí Salazar ha tratado a Mao Tse Tung con vaselina, mas, por lo visto, ese trato de favor ya no sirve. A los chinos comunistas les da por reconquistar esa cabeza de puente que Portugal tiene establecida en China hace cuatro siglos. Al efecto, la rebelión china o macaonesa no ha sido de orden, sino preparativa. Aquí se habla de heroísmo del comandante de la plaza, señor Antunes, pero malas lenguas aseguran que durante los disturbios, Antunes se refugió en la posesión inglesa de Hong Kong. No cabe duda de que Salazar está preparado para la pérdida de Macao, pérdida inevitable cual lo fue la de la posesión portuguesa de Goa (Indostán).

EL INFUNDIO DEL ANTICOMUNISMO

MADRID. — El ministro de Comercio, Faustino García Moncoé ha declarado en la Televisión que «España mantiene relaciones comerciales prácticas con todos los países del Este», y que «Toda vez hemos mantenido unas conversaciones con Polonia para incrementar los intercambios, y también con la U.R.S.S.»

«PLANTAMOS O NOS PLANTAMOS?»

VALENCIA. — Obedeciendo a una orden ministerial un jerarca agrícola ha impedido la plantación de nueva viña en Cariñena. En consecuencia, los propietarios han despedido la mano de obra empleada, creando una situación de paro forzoso. Interviene la Hermandad Sindical del Ramo, la existencia de la orden prohibitiva ha sido puesta en duda, ante lo cual la Dirección General de Agricultura ha publicado una circular que deja la situación más confusa que nunca, puesto que no afirma ni niega la existencia de la disposición que prohíbe o no prohíbe dedicar nuevos terrenos al cultivo del viñedo. Para el logro de este infeliz resultado han intervenido patronos, jerarcas y delegados sindicales, alcaldes, escribientes, jefes de oficina, introductores, porteros, etc., en número de 273.

ACTIVIDAD... EN PARALIZACIONES

GIJON. — La fábrica Algodonera Gijonesa ha cerrado sus puertas, dejando en la calle a 220 obreros y a 80 obreros.

LERIDA. — El cierre de las minas de lignito de la demarcación Ebro-Cinca-Segre es definitivo. El mismo afecta a once empresas, con unos 400 trabajadores.

BIENAL

ELBAJO. — La casa Beltrán, Casado y Cia, ha presentado expediente de crisis. Los obreros (400) han intentado quedarse con el negocio para desarrollarlo colectivamente, pero no han hallado soporte financiero. Gracias que, tras innumerables gestiones, les hayan sido devengados los salarios correspondientes a diez semanas que la casa les debía.

CUIDADO CON LAS ERRATAS

TORTOSA. — Una de las vergüenzas mayores de España, la batalla del Ebro — esa gran sarracina de españoles —, ha sido celebrada en esta ciudad por disposición de Ma-

dril. Hubo desfiles provocadores, disparo de cohetes, misas y oficios, victores a la muerte, comilonas, libaciones, deportes, y hermosos silencios populares. El alcalde (por la gracia de Franco) de esta ciudad se sintió deshonrado porque un periódico de la provincia anunció las fiestas con título desafortunado: «La botella del Ebro».

UN GUARDIAN DEL ORDEN

MADRID. — Un hombre, actualmente hospitalizado, disparó contra su esposa, causando la muerte. Volviendo el arma contra sí, atentó seguidamente contra su propia vida. El drama se desarrolló en el domicilio familiar, calle de Francos Rodríguez, número 104, bloque 10, tercer piso. El matrimonio tenía dos hijas pequeñas, inocentes víctimas de una tragedia inexplicable para cuantos conocían a sus protagonistas. El marido, Aristónico González, miembro de la Policía Armada, fue trasladado al Hospital Gómez Ulla, al que, según nos informan, también llegó la mujer. Sin embargo, nada pudo hacerse por ella, que falleció de resultados del único y mortal disparo que había recibido.

CON LA PROVIDENCIA DE ESPALDAS

PARIS. — Ocho monjas que asistían a una ceremonia religiosa celebrada en la capilla de un convento, en Chateau d'Hardelet, departamento de Pas-de-Calais, fueron víctimas de las emanaciones de gas producido por el sistema de calefacción con pas propiano. Los bomberos lograron reanimar a seis de las religiosas, y las otras dos ingresaron en el hospital local, donde fueron reanimadas posteriormente.

NACIO ANTES QUE DIOS

MULA (Murcia). — Un fósil de tortuga que se calcula tenga unos 13 millones de años ha sido hallado por José Buitrago, labrador de la localidad. El tamaño del fósil es de unos 30 centímetros. En la ribera del río Mula abundan los crustáceos marinos fosilizados.

ARRECIAN LAS CONDENAS

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha sentenciado en la causa seguida contra las subditas francesas Nicole Louise Boyer y Marie Gabrielle Hildebrandt, en rebeldía, y el español Antonio González Gil, por actividades políticas clandestinas en el barrio de Triana, en mayo de 1964. A cada uno de los procesados se les impuso la pena de seis meses y un día de prisión y multa de diez mil pesetas.

SE RECUERDA LA DESTRUCCION DE GUERNICA

PARIS (OPE). — «Le Monde», en despacho de su responsable particular en Madrid, al dar cuenta de que los estudiantes madrileños han pedido se traiga a España el cuadro «Gernika», añade:

«Después de la destrucción de la villa vasca, durante la guerra civil por la aviación nazi de la Legión Cóndor que luchaba al lado de Franco, el Gobierno republicano encomendó la obra a Picasso para que se expusiera en el pabellón español de la Feria Internacional de París en 1937.»

SISTEMA REPRESENTATIVO «SUI GENERIS»

MADRID. — Como serán elegidos — o escogidos — los 450 miembros de las Cortes españolas: Cincuenta consejeros nacionales, uno por provincia, que serán elegidos según se ordena en una futura Ley Orgánica.

Doce consejeros elegidos por los procuradores en Cortes.

Ciento cincuenta procuradores directamente elegidos por la Organización sindical.

Ciento diez procuradores elegidos por los Ayuntamientos de cada provincia, los Municipios de más de trescientos mil habitantes y las Diputaciones provinciales, aparte de otras Mancomunidades y Corporaciones (que no cuentan en su seno más que con servidores franquistas).

Ciento veintidós representantes de Colegios o Asociaciones profesionales. La representación de Universidades y Academias (que actualmente son en su mayoría — aclara (ABC) — de discrecional designación ministerial. Y viva la democracia orgánica.

ACLAMAN A UN ARTISTA

BAYONA (OPE). — «Basque Eclair» publica con el título citado un despacho de Barcelona dando cuenta de que en un campo de deportes de Sarriá, el cantante levantino Raimon cuyos éxitos en el extranjero con canciones de tipo social disgustan a los censores y le boicotean en las escenas españolas. Tres mil personas, estudiantes en su mayoría, le han aplaudido reiteradamente... «La policía, situada en el exterior del estadio, no ha intervenido durante los tres cuartos de hora del festival.»

FRANQUISMO A ULTRANZA EN EL ORGANO DE LOS SINDICATOS

MADRID (OPE). — Registrándose a los proyectos del general Franco para dotar al Estado de nuevas instituciones, el director de «Pueblo», órgano oficial de los Sindicatos franco-falangistas, Emilio Romero, escribe: «España necesita un gobierno fuerte... Por eso la democracia parlamentaria no tiene ninguna posibilidad. Dicese también que estamos ante un problema estratégico, donde únicamente se cambian las unidades en el campo, para flexibilizar las operaciones. Ni hay fuerzas en retirada, ni se abandonan posiciones, ni se regresa a nada. Se flexibiliza la rigidez y no se liberaliza la autoridad.»

«La concurrencia política no podrá establecerse fuera del terreno legal de juego... Se abilitan ya los sectores de esta concurrencia en una democracia de intramuros.»

«El esquema de instituciones preponderantes estará constituido por el Ejército, la Iglesia y los Sindicatos.»

NO HAY TALES CARNEROS

CIUDAD DEL VATICANO. — «Entiendo que no se han iniciado conversaciones entre el Gobierno español y la Santa Sede para la revisión del Concordato», declaró hoy el director de la oficina de Prensa del Vaticano, monseñor Vallino. «Dado que existe un Concordato vigente entre España y la Santa Sede, la revisión de algunos preceptos en el establecido requerirá contactos que hasta ahora no consta que haya habido», precisó monseñor Vallino.

El plato del Concordato es demasiado suculento para que el Vaticano se lo comiera.

REFERENDUM, NO; DEMOCRACIA, SI! GRITARON EN BARCELONA

PARIS (OPE). — La A.F.P. comunicó a «Le Monde» (día 9) desde la capital catalana, que 4.000 personas se reunieron el miércoles a última hora de la tarde en el centro de la ciudad respondiendo a un llamamiento de una organización sindical ilegal dando gritos de «Libertad sindical»; «Referéndum, no; Democracia, sí». Otros grupos recorrieron las calles gritando «Libertad».

«Ha resultado herido un manifestante. Se han practicado numerosas detenciones. En Tarrasa, villa industrial cercana a Barcelona, se han reunido dos mil manifestantes.»

chispas

Una fórmula para evitar los accidentes del trabajo: No acudir al mismo. (Un 70 % de la humanidad ya lo hace.)

«Los reyes de Nepal, en la sierra de Cazorla.»
Por los reyes de Nepal Cazorla ha perdido mano por lo Nepalcazorlano.

En Rhodesia 200.000 blancos gobiernan a 4 millones de negros. Los comunistas se van de introducir lo rojo, y en sus lides con la policía salen acarreados (morados) los negros. Los blancos distinguidos se consideran de sangre azul, y las conchas de los graves colonizadores presumen estirpe rosa.

De no reaccionar a tiempo, los rhodesianos se las verán de todos los colores.

Franco se atribuye una victoria democrática con el «referendum» del 14 de diciembre.

Si Francia, Inglaterra, EE. UU. etc., le copian el sistema, post-mortem Hitler habrá ganado la partida.

Con respecto a la «Ley Orgánica del Estado», Lojendio, catedrático en Derecho Político, ha dicho: «Se trata de una Constitución que, propiamente, no es Constitución, equiparable, empero, a una auténtica Constitución, puesto que la constitución de su articulado constituye la Constitución entrevista por los constituyentes constitucionales que constituyeron la Constitución, pero que no deja de serlo para dejar la base constitucional franquista constituida.»

En la novela, en el cine y en la televisión, ya no hay temas de elevación, sino de descenso. Todo ladrones y policías. Dinero, y maneras de obtenerlo. El hombre ya no es hombre, sino ladrón o policía. Cuando los policías sean más numerosos que sus perseguidos, habrá que abolir la moneda por agotamiento del tema.

Ante las elecciones para diputados, en Francia los sindicatos obreros ya escogen candidaturas. Porque se trata de sindicalismo nuevo, de circunstancias variadas, del imperativo de la hora, de la adaptación al medio ambiente..., de la decrepitud moral de la gente.

CHISPERO

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO

ENTRE



Entre Carlos Marx y Miguel Bakunin

Edición «UMBRAL»

1 F. en esta Administración

«UMBRAL»

PARIS (OPE). — En el último número de esta revista de Artes, Letras y Estudios Sociales se insertan, entre otros trabajos de indudable interés: «Radioactividad permanente» por el general Emilio Herrera; «La bomba de Almería», aviso providencial, por Fernando Valera; «El pesebre de Paul Casals en San Miguel de Cuxá», por J. Guiraud; y un apunte biográfico del hispanista y escritor Albert Camus, con motivo de la recopilación de sus escritos, efectuada por Juan M. Molina, por cuenta de «Editores Mejicanos Reunidos».

escritos tendiendo a atacar la religión y a trastornar los espíritus, o llevar perjuicio a nuestra autoridad, etc., serán castigados a muerte.

Art. II. Todos aquellos que hayan impreso dichas obras, como también los libreros, comisionistas, y otras personas que las hayan llevado al público, serán igualmente condenados a muerte.

Art. III. (Termina diciendo): «Todos los escritos o impresos encontrados en el público, las personas poseedoras de los tales serán condenados a presidio, a perpetuidad o a tiempo.» Esta infame ley, que amenazaba continuamente la vida de todos los hombres honestos y progresistas fue suprimida por los invasores franceses, y otra vez restablecida en España cuando la caída de Napoleón.

A pesar de la mucha demagogia vertida en el Concilio, junto con las hipócritas reformas preconizadas por el Vaticano, no es exagerado afirmar que, siendo la Iglesia una organización específicamente parásita, que vive de la explotación de las masas, no puede sacudir sus complicidades fascistas, sus absurdos mitológicos y ridiculizadores de sus milagros. Ella entraña la completa negación de la libertad, de la ciencia, de la razón. Siendo, en consecuencia, causa perpetua de retroceso social, enemiga de la paz y de una civilización sin guerras, parásitos ni verdugos.

F. DURAN ESQUIUS

Requisitoria antifranquista de Bernardo Merino

(Ver el número anterior del «C. S.»)

UNQUE se ha hecho la prescripción de 20 años por delitos de la guerra, siguiendo en vigor la Ley de Rebelión Militar, todos los que hemos venido actuando en el exilio somos en potencia delincuentes a sancionar. Atendidos a lo más mínimo, según el artículo 276, son sancionados los que divulgan noticias falsas, y no habiendo otra verdad que la fascista, todo aquel que por el medio que sea conspira o participa a reuniones, conferencias y manifestaciones de hostilidad al franquismo, es delincuente efectivo. Igualmente son considerados actos de Rebelión Militar, la huelga, el sabotaje o todo acto militar.

Como pueden ver incluso los más ciegos de entendimiento, España sigue dividida en dos sectores: los que se atribuyen el omnímodo derecho a disponer de vidas y haciendas, y los que han de someterse a la condición de autómatas. Fernández Cuesta, que se considera uno de los poseedores del testamento fascista, dice firmemente: «Entre su España (nosotros) y la nuestra (la fascista), hay un abismo que no puede ser franqueado más que por el arrepentimiento y la sumisión a nuestra doctrina. Sino, que se queden al otro lado del abismo, y si intentan franquizarlo clandestinamente, que perezan.» En esta declaración de Fe franquista está condensado todo el sedicente propósito de liberalización, simple reforma de carácter interno dentro del contenido fascista, totalitario y autocrático.

Y dentro de este contexto está incluida la Ley Orgánica del Estado, que, si los fascistas intentan aparecer como innovadores trascendentes, no tiene otro efecto que proporcionar limitadas variaciones, sin otra consecuencia que la de seguir ejerciendo el monopolio completo sobre la vida del país.

Por esta decisión el franquismo reitera su propósito de convertir España en campo de aparcamiento, donde el pueblo, con sólo obligaciones y sin derechos, delegará en sus opresores

para que rijan su destino. Los franquistas opresores tratarán al pueblo como ganado; le impondrán sus órdenes, y sólo entre fascistas y consortes se podrá disponer.

Para preparar la opinión, los técnicos más perspicaces en la movilización de multitudes han dado el do de pecho. Desde hace muchos meses se pretendía mantener la atención del mundo, dejando pendiente del parloteo genial, qué podría dar el franquismo, en efectivo? Los profesionales de la información le dieron carácter sensacionalista, y el mundo, que esta vez creía que España se liberalizaba, ha quedado atónito por tan audaz cinismo. Como dice la prensa extranjera, el franquismo pretende sobrevivirse y para hacerlo no sale de su universo concentracionario: Las medidas adoptadas son el aparente nombramiento del Jefe de Gobierno. El reajuste de las sueldas Cortes. El presuntuoso Consejo Nacional de genios surgidos del campidoglio. El perdido Contraluzero; todo muestras eloquentes de que los fascistas españoles tienen del pueblo democrático el concepto que tenía Serna; que sirve para distraer, penar y morir... los de abajo.

Donde encontramos algo más serio es en el artículo 37, que dice, «Las fuerzas armadas de la Nación, constituidas por los Ejércitos de Tierra, Mar y Aire, y las fuerzas de Orden Público, garantizarán la Unidad e Independencia de la Patria, la Seguridad Nacional y la defensa del Orden institucional.» Y en el art. 38, son el jefe del Estado, el del Gobierno y Ministros, y el Estado Mayor, los máximos regentes. La fuerza armada, esa por entero al servicio particular del franquismo.

Como sindicalistas, merece que destaquemos el futuro de auto-determinación que se nos presenta en el Fuero del Trabajo, declaración 3a, art. 4:

«El Estado fijará bases para la regularización del trabajo, con sujeción a las cuales se establecerán las relaciones entre los trabajadores y las empresas.» Como era de prever, lo

que llaman sindicalismo sigue estafado, funcionalizado y condicionado, hecho que no deben olvidar los amigos internacionales cuando contacten a sus presuntos representantes. Por su parte la A. S. siguiendo fiel a sus postulados, condena la Ley Orgánica del Estado y hace un llamamiento a todos los españoles para que la rechacen y con ello se librarán de ser cómplices en el nuevo crimen político-social que se va a consumar en España.

Mientras se intoxica a la opinión con el «indulto», la racha de detenciones sigue su curso franquista normal, lo mismo que las condenas. Entre los últimos detenidos se encuentran la compañera Alicia y los compañeros Cañete, Edo, Herrera y Rodríguez. Como es usual en estos casos, los fascistas tildan a nuestros amigos con los epítetos más infamantes, presentándonos a la opinión pública como malhechores. Esta acusación fraudulenta hace pensar en la divulgación que hizo la Gestapo en Francia mediante un gran cartel en el que se reproducían las fotografías de un grupo de Resistentes de distintas nacionalidades entre los cuales había un exiliado español. Tratados de terroristas, forajidos, etc., se les ponía como ejemplo al pueblo, los fascistas tildan a nuestros amigos con los epítetos más infamantes, presentándonos a la opinión pública como malhechores. Esta acusación fraudulenta hace pensar en la divulgación que hizo la Gestapo en Francia mediante un gran cartel en el que se reproducían las fotografías de un grupo de Resistentes de distintas nacionalidades entre los cuales había un exiliado español.

Tratados de terroristas, forajidos, etc., se les ponía como ejemplo al pueblo, los fascistas tildan a nuestros amigos con los epítetos más infamantes, presentándonos a la opinión pública como malhechores. Esta acusación fraudulenta hace pensar en la divulgación que hizo la Gestapo en Francia mediante un gran cartel en el que se reproducían las fotografías de un grupo de Resistentes de distintas nacionalidades entre los cuales había un exiliado español. Tratados de terroristas, forajidos, etc., se les ponía como ejemplo al pueblo, los fascistas tildan a nuestros amigos con los epítetos más infamantes, presentándonos a la opinión pública como malhechores. Esta acusación fraudulenta hace pensar en la divulgación que hizo la Gestapo en Francia mediante un gran cartel en el que se reproducían las fotografías de un grupo de Resistentes de distintas nacionalidades entre los cuales había un exiliado español.

El franquismo pretende que el exilio, postroado de rodillas, pida gracia. Y el movimiento exiliado, aquí hoy reunido, con la cabeza alta igual que cuando desafió a la Legión Cóndor, con el busto erguido como en Atarazanas y la Montaña, en las puertas de Madrid, las llanuras de Andalucía y los cerros de Asturias; co-

mo luchó bajo la metralla en los campos de la muerte de Huesca, Teruel y Brunete; de pie, digno como un solo hombre, desprecia el «indulto»; condena el referendum, y fiel a la libertad, proclama que su supremo objetivo es la liberación de nuestro querido pueblo. Y unido continuará haciendo de la Alianza arma de combate y yunque de construcción para el futuro.

La impostura católica...

(Viene de la página 4.)

quista fue en general obra de pillaje ejecutada por tropas mercenarias reclutadas en el norte de Europa) con el establecimiento del Santo Oficio. La Iglesia, para imponer su dominio feudal a un pueblo libre y refractario, se vio obligada a emplear la fuerza para extirpar, hasta la raíz, toda reminiscencia de libertad individual, de crítica, y de dignidad humana legados al pueblo español por varios siglos de tolerancia y de cultura árabe.

Durante muchos años España entera pasó por una ola de persecuciones y tormentos que unos jueces eclesiásticos infligían a las personas que tenían el atrevimiento de creer y pensar de manera diferente a los mandamientos pregonados por los curas.

Los tribunales de la Iglesia estaban tan ocupados en condenar a pretendidos herejes, que toda la cátedra de doctores infalibles (?), compuesta por licenciados en teología, salidos de Coimbra y Salamanca, redactaron «sabias» sentencias para demostrar la complicidad con Lucifer de todos los hombres cuya conciencia rechazaba las imposturas católicas.

«A millares de mujeres se les acusaba de brujería, o de tener contactos con Satanás. Las destruidas estaban obligadas a confesar esos infundios atadas en el caballete de tor-

tura y desnudas ante unos frailes afectados de sadismo erótico, y luego una vez torturadas, eran arrojadas a las hogueras vestidas con largas blusas pintadas de figuras diabólicas, y untadas de pez.» — (Voltaire).

Después de unos atentados tan feroces contra la criatura humana y su libertad de conciencia, las provincias españolas se hundieron en el fango del fanatismo bestial, de la ignorancia y del oscurantismo. Siendo así que durante varios siglos España fue el país más fanático y retrógrado de Europa, donde ningún ideal de progreso, de justicia y de civilización, consiguió penetrar sin que sus autores no fueran perseguidos y condenados a penas horribles.

Y así hasta el gran advenimiento de la Revolución Francesa, que sacudió el despotismo católico-feudal de las monarquías autócratas o absolutas francesas en 1808 por los franceses. En el territorio ibérico no se podían criticar las imposturas religiosas y denunciar las malas artes del clero y de los feudales sin correr el peligro de morir quemado, estrangulado o podrido en los calabozos subterráneos del Santo Oficio, ya que existían leyes retrógradas y homicidas aplicables a los usuarios de la libertad de escribir y de imprenta:

«Art. 1. Quienes fueren convictos de haber escrito o hecho imprimir

LA C.G.T. ISRAELITA 1966

por HORIZONTES

La lectura de este artículo en el COMBAT SYNDICALISTE nº 420 me sugiere unos comentarios. Ni que decir tiene que yo condono por adelantado la intervención política y burocrática, en toda organización sindical, por estar contra los intereses de la clase trabajadora y de la emancipación del hombre. Pero en cambio estoy completamente convencido que el sindicalismo reivindicativo, incluso el llamado revolucionario, ha sido sobrepasado por la moderna concepción de la vida y el derecho, cuando menos en Europa, salvo en España y Portugal.

Aceptar la lucha reivindicativa y salarial, es prácticamente legalizar la explotación del hombre por el hombre, estableciendo un código y una jurisdicción que la impone por derecho.

La misión de los sindicatos como fuerza obrera es negar ese derecho de explotación que los Estados en general tratan de armonizar con sus intereses de representantes de las clases explotadoras y al mismo tiempo llegar a eliminar la intervención patronal en la economía de los pueblos.

Evidentemente, una concepción así corre el peligro de convertir a los sindicatos o a sus anexos en mutuamente contrarios por situarse sus puntos de vista en campos diametralmente opuestos, pero ese resultado surge cuando la misión del sindicato se reduce a la mejora salarial a base de convenios. No podría surgir cuando se estableciese las bases de una economía revolucionaria cuyos objetivos totales fuesen la emancipación total del hombre como entidad jurídica y como entidad nacional, aceptando las leyes de un país, cualquiera que sea porque nuestras fuerzas actuales no nos permiten independizarnos totalmente de él, pero limitándonos a cumplir aquellas estrictamente que no podemos dejar de evitar, favoreciendo nuestros intercambios evitando en el máximo posible los tratos con el mundo capitalista.

Vamos a poner un pequeño ejemplo. Los obreros organizados y aquellos otros que se pudieran organizar no deberían ayudar con sus economías a la formación de ningún proyecto de orden capitalista basado en la explotación del hombre. En cambio los sindicatos deberían trazar grandes proyectos y tratar de realizarlos basados en la cooperación obrera entre sí con la pretensión de organizar en el interior de todo país dos corrientes antagónicas, cuyo interés no pudiesen jamás ser reunidos, llegando a ser cada uno de ellos dos problemas de orden social.

No cabe la menor duda que para llegar al éxito de un programa en este sentido no puede ser ideado, con la pretensión de sacrificios ni reducirlo sólo a la agricultura o cualquier otra rama de la industria separada de las demás. Tampoco cabe la menor duda que toda formación económica necesita de un mercado donde expandir sus proyectos y que todo ser humano desea la mejoración de su vida en el presente y no en el futuro lejano y problemático.

No es ser materialista querer vivir bien en nuestra edad joven y deseare tener comodidades y cuidados racionales cuando nuestras fuerzas agotan por el curso de los años nos convierten en ancianos.

Para mí la más amplia concepción revolucionaria consiste en la transformación de la economía de los pueblos, negando el derecho a la existencia de cualquier injusticia y demostrando en la práctica real la innecesidad de las mismas.

Los Estados capitalistas son más inteligentes que nosotros que vivimos más absorbidos por una idea fija y por métodos monolíticos. Por esa misma razón el Estado capitalista no trata sólo de controlar nuestra producción, sino nuestra formación económica. Los aspectos políticos son los menos importantes. Todas las teorías se parecen. Es el realismo practicante quien nos diferencia.

La misión sindical debiera ser la canalización de todos los proyectos de vida en común o semi colectivos, facilitando y orientando todas las corrientes de avanzada social dirigidas a combatir el mal capitalismo evitando la copia de métodos burgueses. Reaccionar y facilitar las alianzas entre trabajadores que desean emanciparse de la tutela patronal; reglamentar y fomentar todos los proyectos estudiando todos los métodos, las leyes y los puntos más adecuados para su puesta en práctica, tratando de fomentar mercados de intercambio entre obreros, estableciendo la lucha para arrebatar al capitalismo el productor y el consumidor, esperando la hora oportuna de llevar a cabo la revolución integral.

En el mundo de las realizaciones no es suficiente apuntar los defectos; es realmente más importante presentar las soluciones. El movimiento anarquista se siente acusado por sus detractores de incapacidad práctica; de teoría confusa inaplicable a la realidad de la vida. En cambio la vida y la misma transformación capitalista tienden a asimilar el pensamiento y las teorías del anarquismo. Si surgiera un movimiento joven que pudiera presentar un conjunto de realizaciones organizadas y reglamentadas pudiendo vivir sin la asistencia del capitalismo, incluso frente a sus instituciones, el anarquismo sería conseguido en el orden general, ganando las batallas por anticipado.

Conocemos que las explotaciones (kibbutz) de vida comunal es una empresa viable en estos momentos victoriosa, lo lógico y razonable sería la imitación y extensión al área internacional que demuestren a la clase trabajadora la innecesidad de es-

tar al servicio del mundo de la patrona aprovechando su propia fuerza y creando la riqueza y el trabajo por sí y para sí mismo.

Rechacemos las experiencias que pueden conducirnos a ser servidores de un Estado. Organizemos nuestra vida de manera que no podamos ser absorbidos por el Estado y el capitalismo. Rechacemos todo lo maligno de la experiencia de la C.G.T. de Israel, pero fomentemos todo lo que tengamos de moral las fundaciones revolucionarias fomentadas en Israel, extendiendo sus efectos al mundo entero, aceptando los principios de organización y las bases fundamentadas de una disciplina revolucionaria.

Las cartillas de ahorro en manos del capitalismo, son generalmente el yunque donde se fraguan y laboran las cadenas que nos convierten en esclavos del capitalismo y de sus instituciones. Ellas levantan entre todas fantásticas cantidades que sirven para financiar enormes proyectos de explotación, cimentando la idea de la propiedad privada dándole un carácter «racional» debidamente moralizado, como si fuera una consecuencia de avanzada social.

En esa lucha de formación moral del hombre tienen los sindicatos un lugar de privilegio que, de no haberlo olvidado, quizá pudiéramos presentar sus realizaciones como las bases fundamentales del futuro Comunismo Libertario, a ejemplo de los kibbutz de Israel.

Si el ejemplo pudiera ser imitado nunca es tarde si la dicha llega.

Cartas al cielo ...y del cielo...

Miriapolis 28-5-1951.

Amigo Campio Carpio: Salud.

No puede ser el reportaje. Ni las encuestas. Eludi siempre toda publicidad. Razon de conciencia y de sentido individualista. No por eludir responsabilidad, sino por detesto la publicidad personal. Nunca me negué a las realidades de la lucha social, en la prensa sobre todo, y movimiento obrero, y cultural del anarquismo. Pero mi mayor conjunto de escritos ha sido anónimo en manifiestos o artículos, o con pseudónimos. Desde 1904 — primera quincena de febrero — ya había caído bajo la vigilancia policia argentina y me habían procesado con el título de «anarquista peligroso» como era costumbre, amenazándome con deportarme. Era en los días de la Ley de Residencia. Escribí en 1906, 1907 y 1908 en «La Protesta» con el pseudónimo de Walter Ruiz. Después hubo otros pseudónimos: Antonio del Río, Antonio L. de Alarcón, Samuel Blois, Jacinto D. Lorenzo y otros más, aunque en el movimiento actuaba siempre con mi nombre propio, lo mismo que en las revistas y periódicos que en mis muchos años he editado. He tratado siempre de no significarme en un plano intelectual, sino como uno más en el conjunto. Disculpame que te hable de mí, pero debo justificar mi negativa al reportaje, a la publicidad, señalando la directiva de mi actuación. Que no fue el miedo lo que me determinó a escribir con distintos pseudónimos lo revela el hecho de padecer ahí en la Argentina varios procesos, desde 1904 a 1910, y ser deportado dos veces, una en enero de 1910 y otra en 1911. De la primera deportación regresé a la Argentina, en seguida, por haberme fugado del barco aquí, en Montevideo. La segunda vez me embarcaron en un vapor que no tocaba en esta capital y tuve que llegar hasta Barcelona. Desde allí, viajando en un vapor de Ibarra y Compañía (Compañía de Vapo-

res Sevillana Bilbaina) visité Valencia, Alicante, Málaga, Sevilla y llegué a Vigo, todo ello en los meses primeros de 1912. Luego fui a Oporto y Lisboa, y en este puerto me embarqué para Montevideo. Aquí, también he tenido un proceso y varias detenciones. Así que el anonimato en que he actuado, el poco resalte y resonancia de mi nombre, no me ha evitado el placer de ser perseguido por mi condición de anarquista.

Comprenderá y disculpará entonces mi modo de ser, que no es, desde luego, modestia. He empezado a usar más acentuadamente mi nombre propio en la propaganda escrita, luego de la edición de un folleto en 1910, con el título «Maximalismo y anarquismo». Dicho folleto fue reeditado dos veces más, una por «Tierra y Libertad» en Barcelona y otra por los compañeros de México. Epoca esa en que Santillán, Araujo y otros estaban con el maximalismo. Editábamos aquí el semanario «El Hombre» y polemizábamos con «La Protesta», «Rebelión» de García Thomas y otras publicaciones argentinas. Y aquí, con «La Batalla». Mucha gente se había desviado de nuestros principios. Hubo que polemizar y pelear. Uno que se había puesto del lado de Moscú, fue Torralvo, que nos atacó violentamente desde «La Protesta» y al que le devolvimos las piedras desde «El Hombre», hasta silenciarlo. Esas polémicas empalmaron con un pasional ciego y, en 1922, culminaron en un ataque traicionero en las sombras de la noche. Llevo encima la marca de una puñalada que casi me costó la vida.

Todo esto que le escribo es para que sepa algo de mi persona y de estricto carácter personal. No deseo tener significación pública alguna. Abomino la publicidad. Deseo que no vea en esta posición mía, ni orgullo ni modestia falsa. Recibí carta de T. Cano Ruiz, fechada en Lisboa, en viaje. Trataré de subir a bordo del vapor «Génova» en este puerto. Así se lo hice saber por carta, por avión, dirigida a Rio de Janeiro. Por acá estamos por reorganizar la Casa de los Libertarios. Integro la Comisión provisoria, en rol de secretario. Procuraremos hacer cuanto nos sea posible, no obstante los muchos años, ya que los jóvenes no son muy activos que digamos. No le faltaron al compañero, para sus reportajes, camaradas de significación rosante en el movimiento anarquista. Ahí mismo está un compañero excepcional, Bianchi, de «La Obra» y también Rizzo. No sé si ese compañero Torrents es el mismo que yo conocí en la Argentina y el pensamiento de Costa Ibarra me es familiar desde sus primeros escritos en España. Muy contento con sus referencias de Vigo y sus vecindades. Me será muy grato seguir en correspondencia con usted. Sin otro particular fraternalmente

J. T.

OBRAS DE FELIPE ALAZZ

«Quinet», tomo I. «Tipos Españoles», t. II y III. 19,00 francos los 3 volúmenes.

CON MOTIVO DE LA FARSA DE LA AMNISTIA, EL S. I. ACLARA:

CON motivo del decreto número 2.824 de 1966 del 10 de noviembre, aparecido en el Boletín Oficial franquista del 12 del actual, que se refiere a la remisión de responsabilidades civiles contraídas durante la guerra civil, las «agencias» y la prensa se han ocupado de ello dando diversas versiones, afirmando algún periódico o comentarista que se trataba de una «amnistía» y que todos los exilados políticos podían entrar en España.

A título informativo, y para que no haya lugar a confusiones entre nuestros compañeros afiliados, debemos precisar que no hay tal «amnistía». El mismo Fraga Iribarne ha calificado el tal decreto de «importante perdón».

De hecho, contrariamente a lo que ha afirmado cierta prensa, los españoles que en 1939 se habían visto obligados a exiliarse y que fueron condenados por «contumacia», no podrán volver a España sin riesgo de ser detenidos. El «perdón» es limitado a los delitos de guerra civil y no a los delitos de los antecedentes penales por las condenas ya cumplidas y del indulto total de los que ya en aquella fecha habían cumplido 20 años ininterrumpidos de reclusión, se concedía el beneficio, bajo determinadas sanciones, de la sexta parte de la pena que pudiera imponerse a los ausentes y declarados en rebeldía que quisieran acogerse a ese indulto.

El decreto actual parece ser el cumplimiento del de abril de 1964, al conceder el indulto total de las sanciones «pendientes de cumplimiento», por la remisión de la pena de los que en abril de 1964 no habían cumplido todavía 20 años de reclusión, a los ausentes y «rebeldes» que entonces no quisieron hacerlo.

Nadie sabe hoy la diferencia que el régimen franquista puede hacer entre «delitos políticos» y «delitos comunes».

Los exilados, en cuanto a «responsabilidades políticas de 1939», estaban cubiertos, desde 1958, por la «prescripción» por los llamados «crímenes y delitos» que podían imputárseles según la legislación franquista por su actividad durante la guerra civil. Pero quedan sujetos a penas que castigan los «crímenes de rebelión y de traición» previstos por el Código de Justicia militar por sus actividades posteriores.

El decreto del 12 de noviembre liquida solamente el aspecto menor de las represalias tomadas por los franquistas, anulando las multas y las confiscaciones que todavía no hubiesen sido recobradas o ejecutadas en virtud de la ley de responsabilidad política abolida ya hace once años.

El decreto del 12 de noviembre no suprime los Tribunales Militares. Tampoco quedan abolidos los crímenes de guerra.

El Código de Justicia militar queda en vigor en España, especialmente en lo concerniente a los llamados «crímenes de rebelión y de traición», «delitos» que según ciertos juristas españoles calificados, alcanzaban a todos los que hicieron frente al alzamiento fascista, desde los que han ocupado altos cargos al último de los milicianos. Estos «crímenes», en virtud de la «prescripción» — 30 años para los «crímenes» más graves — incluso los considerados «delito común» — no pueden ser imputados a los antifascistas españoles por los hechos de la guerra civil, como ya hemos dicho antes, sino por sus actividades posteriores.

En cuanto se refiere a los que desde el exilio no han hecho nada combatiendo al régimen y que han sido condenados por «contumacia», deberán evidentemente purgar esta con-

NECROLOGICAS

RAMONA ALONSO

El 10 de octubre acompañamos a la última morada a la compañera de Alonso, la buena Ramona, que fue en vida la expresión más acabada de la entrega a la causa libertaria. Libertaria por conciencia y sentimiento, por la práctica de toda una vida al servicio de la acción que tesoneramente ha mantenido su compañero Nicolás.

Una mujer sin historia, anónima y sencilla, al mismo tiempo, como lo fueron y son quienes calladamente dan cada día algo de su existencia en sus múltiples manifestaciones solidarias y humanas.

Cuando dos vidas se unen y las consecuencias de una lucha se soportan con tenacidad heroica, hay razones sobradas para provocar la admiración y el cariño de cuantos conocen el transcurso de una larga lucha.

Así, cuando Ramona unió su vida a la del compañero Nicolás, desde muy joven hubo de conocer la angustia, la miseria provocada por las persecuciones de que el compañero era objeto. Y cuando atentado y herido por los librepensados con los niños y el desamparo, mientras él estuvo hospitalizado y preso; cuando absuelto en el proceso la persecución continuó y hubo de exiliarse por vez primera, el vacío producido era reemplazado por el trabajo y el tesón, por ayudar a crecer la progenitura y por alentar al caído, la tenacidad y el coraje se manifestaban plenamente.

Exiliada también, para reunirse con el compañero, no son pocos los compañeros que en París recibían sus desvelos de madre y compañera. Más tarde, cuando la subversión fascista se produjo, nuevamente la lucha activa llevó a Nicolás al frente

aragónés. Con él llevó a Ramona y los hijos. Y de nuevo la angustia por el compañero en acción, aumentada en la ocasión por la incorporación del hijo mayor en la aviación de caza del ejército leal.

El fin de nuestra guerra es el exodo hacia la antigua tierra de adopción — Francia —, quedando el hijo mayor prisionero del franquismo.

La ocupación trae consigo nuevas luchas y en ellas, el hijo pequeño participa activamente en el «maquis» durante interminables meses y los riesgos consiguientes, mientras que simultáneamente hay que cuidar y ayudar a cuantos compañeros necesitan de la acción solidaria, sin contar esfuerzos ni escatimar energías; callada y concienzuda, como buena aragonesa.

Esta ha sido nuestra buena Ramona; sin duda una más entre tantas y tantas compañeras que por su devoción han hecho posible una vida entera entregada a la acción militante del compañero. Ha sido posible escribir con actos la gran epopeya escrita por los libertarios y su organización señera: la C. N. T.

La admiración hacia semejantes vidas y cualidades morales tienen un triste epílogo: la multitud de amigos a compañeros que concurren a acompañarla a la madre tierra.

En nombre de la F. L. de nuestra entera solidaridad, como ya fue manifestada en el cementerio de Aucanville por la representación de nuestro Secretariado de la F. L.

Toulouse, 11 de octubre de 1966.

PERDIDA DE OTRO COMPAÑERO

Se trata del compañero Antonio Roda Vallés, de Badalona, fallecido el 12 de diciembre de este año a la edad de 58 años. Datos tríos, en verdad, pero que responden a esa necesidad actual de precisiones. Otros compañeros se ocuparán de sacar la biografía de Roda con el calor que se merece.

El entierro tuvo lugar el sábado día 17, camino del cementerio de Antony (Seine) a partir del domicilio del inférrecto. El acompañamiento fue de 300 compañeros como mínimo, siendo presidido por la familia y una comisión de compañeros de la F. L. de Thiais y de Badalona. Detalles interesantes que no deben quedar en silencio, son la hermosa corona de flores que le dedicó la F. L. indicada, y el acompañamiento de banderas rojinegras (dos, conducidas por jóvenes de la C.N.T. gala, y otra negra en símbolo de la representación anarquista). Para cerrar el triste acto el compañero Llansola peroró muy acertadamente frente al hoyo fatídico, glosando la capacidad cordial, de acción y de inteligencia del compañero que cabamos de perder, y para dar el pésame a la familia del finado en nombre de la C.N.T. española y también de la francesa, de la específica, y de los amigos íntimos del malogrado Roda.

La despedida fue dolorosa, tal ocurre en todas las situaciones parecidas. A más de veinte hombres verdaderamente machos, se les escaparon unas lágrimas.

Al pésame general añadimos el muy sentido de LE COMBAT SYNDICALISTE.

CRESTA DEL WHITNEY Y SIERRA DEL CUMBERLAND

ABNEGADAS, sonrientes y distinguidas las partes o cuerpos que, en cierta indole, tienen sus relieves del cabo Howa a la linde sur de S. Diego, y en cuyos espacios sobresalen, entre otras grandes figuras, el apuesto, atento y bizarro semblante del Whitney, en mole de 4,540 metros de altura, y las un tanto recias atalayas de la Sierra de Cumberland, con sus brillantes y singulares dominios. Cromo de méritos. Orbita de ardores, aprecio y venturas. Cristal de estímulos. Mosaico agradable y estimado, de vivos pormenores.

En la desembocadura del Hudson; por los 40° 42' 43" de Lat. N. y entre los 73° 20' y 74° 20' de Long. O., la suntuosa ciudad de New York, con sus avenidas, sus parques; el universitario Columbia College; las Escuelas superiores; los Museos; las Bibliotecas; el Monumento espacial, de mármol blanco; la particularidad de Harlem; el puente de Brooklyn; el puerto, la bahía, y la magnífica estatua de la Libertad alumbrando al mundo, de 46 metros, obra de Bertholdi, cariñosamente ofrecida por Francia. A la línea sudeste del lago Michigan, Chicago, con sus parques, la Universidad, el Jardín zoológico, la Academia de ciencias, el Observatorio, las Industrias, el canal, el faro y el puerto. En las orillas del Schuykill y del Delaware, Philadelphia, «la villa del Amor Fraternal», con su Escuela universitaria, los edificios del Ayun-

tamiento, Independence Hall y Girard College, la Academia de ciencias naturales, el Jardín zoológico, los parques, el arsenal, el puerto y el faro. A las inmediaciones del lago St. Clair, Detroit, con sus fuertes actividades. En el borde sudeste del lago Erie, Cleveland, con sus flores, sus minas y su puerto. Al Mississippi, y, en otro favor, no lejos del Missouri, St-Louis, con sus dos Universidades, su Escuela botánica y sus hermosos jardines. Entre los cabos Ann y Cod, del Atlántico, Boston, con su Escuela universitaria y su puerto. A la orilla del Pataspoco, en ría, Baltimore, con su puerto y sus fábricas. Mirando con placer la unión del Allegheny y del Monongahela, Pittsburg goza de un buen timbre minero, químico y metalúrgico. A las cercanías del Océano Pacífico, Los Angeles, con la delicia de sus rosas y sus frutas. En el vergel, Hollywood, con sus chalets y con sus proyecciones cinematográficas.

Una actitud deshonrosa, aquella de las autoridades de Los Angeles respecto de la Junta Revolucionaria de México, excepcionalmente reunida en la Alta California, y sobre el fin sensible y fatal del culto, querido e inolvidable luchador libertario Ricardo Flores Magón.

Al nordeste del lago Erie, Buffalo, con sus deseos, prácticas, el parque, las avenidas, los faros, el canal y el puerto. En las inmediaciones de la Golden Gate o Puerta de Oro, y en su bahía, S. Francisco, con sus paseos, su puerto y sus jardines. Al este del lago Michigan, Milwaukee, con su puerto y sus fábricas. Entre el Potomac y el Anacostia, Washington, con sus parques, paseos, Capitol, White House o Casa Blanca, Universidad, Bibliotecas, puerto y Observatorio. A las riberas del Kansas y del Missouri, Kansas City, con el tono de sus talleres, fábricas y ganados. En la bahía de su nombre, Newark, con sus buenas manufacturas. A las márgenes del Ohio, Cincinnati, con su Universidad, Biblioteca, Escuela de música, puerto, parques y Museo. En el curso del Mississippi, New Orleans, con las avenidas, los jardines y el puerto. Al mismo río, Minneapolis, con sus fábricas y talleres. Donosa, en la bahía de su nombre, Seattle, con sus medios de obra, puerto y paseos. Al White River, Indianapolis, con sus establecimientos industriales y sus bosques. Con sus buenas impemencias, Jersey City, en la orilla del Hudson. A las proximidades del lago Ontario, Rochester, con sus manufacturas, el río Genesee y el iris de las vistas ribereñas. En la línea del Villamette, cerca del Columbia, Portland (Oregon), con sus fábricas, puerto y panoramas. Al South Platte, Denver, con su Escuela universitaria y sus prados. En donde el río Maumee ya no vacila en entregarse a uno de los grandes lagos, Toledo, con sus buenas distinciones. A la bahía Narragansett, Providence, con su Universidad, las avenidas y el puerto. En el lindo valle de los afluentes del Scioto, Columbus, con sus Escuelas, su arsenal y sus florestas. Al Ohio, Louisville, con los saltos de agua, el canal, la Escuela universitaria y las diversas industrias. En los bordes del Mississippi, St-Paul, con sus buenos alcances. A la parte oriental de la bahía de S. Francisco, Oakland, con su puerto y sus jardines. Por el valle del Cuyahoga, Akron, con sus fábricas y sus prados. No lejos del río Chatahochee, Atlanta, con su Universidad, sus talleres y sus bosques. En el curso del Missouri, Omaha, con sus fábricas y ganados. Por las faldas del Blackstone, Worcester, con sus activas manufacturas. Junto a los montes Little, Red y Shades, Birmingham, con sus minas y sus parques. Donde el Onondaga Creek se rinde al lago Onondaga, Syracuse, con la Escuela universitaria, la Biblioteca, los prados y las salinas.

«PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE» Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 P.

Servicio de librería

LIBROS	
«Vaso de lágrimas» (poemas), Luis Bazal	3 50
«Rebelidas» (selección de poemas), Luis Bazal	3 50
«Ay de los vencidos» (relatos de guerra), Luis Bazal	12 00
«Freludío inmortal a García Lorca», Volga Marcos ultramarino, Volga Marcos	1 50
«El movimiento obrero español», Manuel Buena-casa	2 90
«España libre» (textos de Albert Camus)	1 300
«De l'Anoia al Sena sense pressa», Juan Ferrer	5 00
«Garbuix poètic» Juan Ferrer	10 00
«La Internacional obrera», Victor Garcia	2 00
«Determinismo y voluntarismo» (polemica), B. Cano Ruiz y José Peirats	4 50
«Los tres de Granada» (canciones)	3 50
DISCOS	
«A las barricadas» e «Hijos del pueblo»	12 00
«Mauthausen», editado por la F. E. D. I. P.	10 00
Yon de Murguía (canciones)	10 00
Sebastián Paure (discurso)	8 00
«Naissance et mort des dieux» (conferencia de Sebastián Paure)	10 00
«Los tres de Granada» (canciones)	10 00
VARIOS	
«Utopía», Tomás Moro	4 00
«Curación por el espíritu», Stefan Zweig	4 00
«Jardín umbrío», Valle-Inclán	4 00
«Elogios», Juan Maragall	4 00
«Relatos de un cazador», Iván Turguenev	4 00
«Cuentos ucranianos», Nicolás Gogol	4 00
«Los intereses creados», Jacinto Benavente	4 00
«Brasil», St. Zweig	5 00
«Luvia de primavera», Iván Turguenev	5 00
«Matrimonio desigual», Bernard Shaw	5 00
«Antología poética», Miguel Hernández	6 50
«Nuestra Natacha» (teatro), Alejandro Casona	5 50
«Antología rota», León Felipe	6 50
«Mi vida», Isidora Duncan	6 50
«Moisés y la religión monoteísta», Sigmund Freud	5 00
Volúmenes a 4 francos	
«El corsario», Lara; «La princesa de Cleves», Madame de Lafayette; obras completas de Garcilaso de la Vega; «La novela de un joven pobre», Feuillet; «Colombas», y «La venus de Milo», Mérimée; «Los últimos días de Pompeya»; «La invasión del mar», «Cinco semanas en globo», «La vuelta al mundo en ochenta días», Julio Verne; «Aventuras de Pickwick» (dos vols.); «Las campanas», Dickens; Obras completas de Camponamor; «Casa de muñecas», Ibsen; «Pedro Sánchez», Pereda; Poesías de Almaguete; «La isla de los pingüinos», A. France; «Cartas de mi molino», Daudet. Giros y pedidos a R. Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e)	

COMUNICADOS

BUTLETI - Tormos, Bas-Village, Les-Salles-du-Gardon-30. Asuntos de familia.

En «BRIZNAS...» se deslizaron dos erratas. En las del nº 420, donde se dice inconocistas debe leerse inconolatrías. En el nº 430, donde se dice: «La historia del partido comunista es una historia...» etc., debe leerse: «La historia del partido comunista es una senda...»

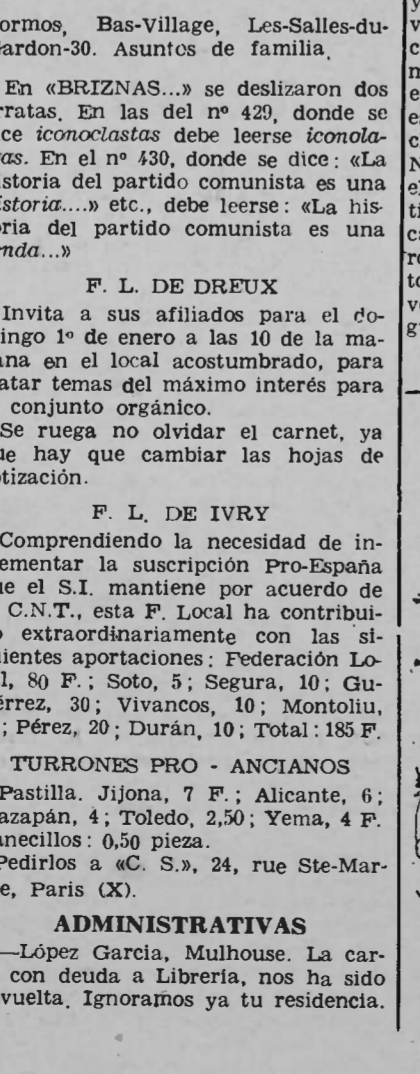
F. L. DE DREUX Invita a sus afiliados para el domingo 1º de enero a las 10 de la mañana en el local acostumbrado, para tratar temas del máximo interés para el conjunto orgánico.

Se ruega no olvidar el carnet, ya que hay que cambiar las hojas de cotización.

F. L. DE IVRY Comprendiendo la necesidad de incrementar la suscripción Pro-España que el S.I. mantiene por acuerdo de la C.N.T., esta F. Local ha contribuido extraordinariamente con las siguientes aportaciones: Federación Local, 80 F.; Soto, 5; Segura, 10; Gutiérrez, 30; Vivanco, 10; Montoliu, 20; Pérez, 20; Durán, 10; Total: 185 F.

TURRONES PRO - ANCIANOS Pastilla. Jijona, 7 F.; Alicante, 6 F.; Mazapán, 4; Toledo, 2,50; Yema, 4 F. Panecillos: 0,50 pieza. Pedirlos a «C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

PARADERO ADMINISTRATIVAS —López García, Mulhouse. La carta con deuda a Librería, nos ha sido devuelta. Ignoramos ya tu residencia.



Billete de España

El año pasado fui consultado sobre las pretensiones del Grupo madrileño y lo condené y rechazé (argumentándolo) por considerarlo una pura y simple traición, no solamente a nuestra ideología, sino a lo más elemental honradez (en materia de honradez no valen matices ni medias tintas, o se es o se deja de serlo). Hace un mes y medio, me volvieron a consultar sobre las recientes elecciones sindicales y respondí lo siguiente: Que nunca más volvieran a consultarme porque no quiero que mi nombre directa o indirectamente pueda sonar mezclado con esa horda de renegados aspirantes a estómagos agraciados.

Este verano, el 15 de agosto, se cumplieron las 50 años de afiliado a la C.N.T. Sigó más entusiasta que nunca partidario de la ideología anarquista (1966, sin barbas ni chelines), por convicción, por deber y por honradez sigo combatiendo el régimen imperante en mi país. Las 5 veces que he estado detenido desde el año 1940, fue siempre por combatir al régimen, jamás por pactos vergonzosos y complacientes con él. No he pisado jamás las escaleras de la C. N. S. (Sindicatos verticales) ni para reclamar lo mio. No he tenido la menor relación con nada oficial. Tengo 67 años; he trabajado desde los 15 y ni siquiera tengo jubilación. Soy enemigo, leal y consecuente, del régimen.

Julio SENTIS POVEDA Madrid.

PARA 1º DE AÑO

«Misère de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon . . . 6,50

«L'Ethique», Spinoza . . . 5,00

«Les faux célibataires», Jaime Cuadrat . . . 9,30

«El Chetnikov», Gr. Balkanski. 9,20

«L'homme révolté», A. Camus. 5,00

«Textes choisis de Bakunin» . . . 3,40

«España inventada», J. Ortega y Gasset . . . 7,50

«Viento fuerte», M. Angel Asturias . . . 9,50

«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria . . . 25,00

«Collectivisations de l'éuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939» . . . 5,50

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). C.C.P. 13507 56.

SIEGE SOCIAL
59, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX - Tel. 1 TRU, 78-64
Administration: J. SORIANO
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (XI)
C.C.P. n.º 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois: 13 F
Un an: 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X
Tél. BOT. 22-62
Tél. Imprimerie: BEL. 87-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CONSUMMATUM EST

La comedia (plebiscitaria) ha terminado



¿Otra vez?

Si Franco hubiese salido minoritario, ¿quién y qué le hubiese impedido anular el Plebiscito?

FRANCO y cerifeos vociferan «victoria». El 90 % ha votado Ley Orgánica. El espectáculo ha sido bien organizado. Hay gente que ha votado inconscientemente, porque sí, «por que tengo voto», porque han dicho que hay que hacerlo. Otra porque Franco les ha facilitado modesto alojamiento, en barrios improvisados.

Hay personas — muchas, muchísimas — que han dado el uso de las niñatas por miedo al vecino falangista, al guardia que mira, al soplón que escucha, al burgués que despide, al comisario que acusa, al juez que encausa y al guardián que encierra.

Hay también los enfermos que votan, y los emigrados al extranjero, y los refugiados políticos que eligen a Franco sin saberlo. Y los partidarios de la abstención, votantes igualmente por el Sí aunque les pese. Ayuntamientos en bloque dijeron sí a Franco. Eso, curas, secretarios y caciques, saben como se hace.

Y es que en régimen de dictadura las cosas se suceden siempre con un ritmo regular perfecto. Franco aun ha sido modesto renunciando al 100 por 100 me-



A ti no te viene de un voto

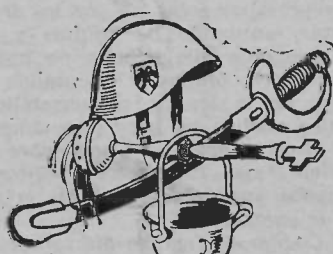
nos décimas de Stalin, Hitler, Nasser y consortes. Deja un 10 por 100 en abandono para pasto del No y del yomenfutismo ciudadano. Los ausentes no se preocupan de votaciones aunque les timen la papeleta, al igual que los muertos, que suelen votar a veces, y más cuando hay que proporcionar un 90 % al tirano. Jamás de la vida los refugiados políticos darían un sí abyecto al factor de un millón y medio de cadáveres de españoles. Sin embargo, por mano falangista lo han dado. Igual los emigrados económicos, y los «emigrados políticos» del país sin haberlo nunca abandonado; esos que han dicho ingenuamente No y los que no han dicho ni una cosa ni otra. Todo el mundo vota en Francia cuando la maldad organizada, reaccionaria, lo impone.

La inconsciencia política podría ser grandísima en esta España salida del pánico de 1939, del hambre de durante quince años (o treinta), y sin preparación escolar ni derechos cívicos ni nada que se asemeje. La paludosa ciudadanía podría haber tomado carta de naturaleza en este malhadado país sometido a régimen fascista gracias a la lira, al marco, y últimamente al dólar, y ello añadido a la presión del recuerdo, sangriento y pavoroso, adornado con millón y

medio de calaveras («protectoras») de la paz de Franco.

Y ahora rumbo al Mercado Común, puesto que las democracias forasteras no son exigentes. Franco les ofrece, en primer fruto, el resultado de un referéndum («popular y democrático»). El Estado franquista ha podido gastar millones de duros en propaganda, viajes y comisiones, en tanto la oposición — tímida, puesto que el descaro puede atraer el desahucio, el palo o el disparo — no ha tenido ni asomo de derecho a cubrir muros con pasquines, ni montar tribuna en lugar público o cerrado, ni organizar una pequeña manifestación que no haya terminado a palo seco y con sacudidas en las delegaciones, ni murmurar en corrillos antifranquistas que pueden pagarse caros. Incluso «La Vanguardia», propagadora del Sí, reclamó justificación del No para valorizar el triunfo franquista que precedía. Mas no hubo caso. Incluso un diario conservador como «Le Figaro», pudo anunciar que Franco hablaría la víspera de la «contienda» para contrarrestar el mal efecto de una propaganda masiva en pro du un Sí que no admitía oposición ni abstención de ninguna especie.

En régimen totalitario, referendums y plebiscitos se ganan por adelantado; Francia, Italia, Alemania, Rusia, Portugal y Egipto, lo saben por triste experiencia, y ahora España también. Lo



Un voto de calidad

enojoso, lo ridículo y oprobioso, sería que los Estados democráticos que han vivido la trágica experiencia del nazifascismo que crió al cuervo que nos — y les — sacó los ojos, admitan la «carta ciudadana-europea» que se ha amañado Franco, para admitir a éste en el Mercado Común. A éste, que ha convertido a España en un mercado de esclavos pese a la desaparición de Hitler y Mussolini, los dos grandes esclavistas que se sobrevivieron en la figura viscosa y moralmente leprosa de un «caudillo» que, por error de los Aliados, no fue juzgado al lado de Gering en Nuremberg...



y II

A Iglesia durante el último Concilio del Vaticano, para poder adaptarse al nuevo ambiente científico y social de las naciones «democráticas», no ha puesto ningún reparo en violar sus dogmas más sagrados, dogmas que durante muchos siglos han sido impuestos a fuego y a sangre para destruir las otras religiones, como igualmente las opiniones llamadas heréticas del propio Cristianismo: ortodoxas, protestantes, etc. La Iglesia ha incluso levantado la imbecil acusación de «diciado» contra el Judaísmo, que ha sido la causa de tantos «progroms» y deglitos contra la gente judía.

Si los bonzos del Concilio proclamaron la libertad de conciencia religiosa, los obispos de la España fascista reafirmaron su carácter intolerante y retrógrado votando contra dichas reformas. Esto prueba que tales modernismos sólo serán paldamente respetados en los países democráticos donde el Catolicismo ha perdido la fuerza clerical y el prestigio de las masas.

No es la primera vez que la Iglesia se ha hipocritamente adaptado a las circunstancias políticas y sociales del momento; si en el histórico momento de los juicios, se puede poner en evidencia cuáles fueron las consecuencias revolucionarias contra el despotismo católico-feudal, llevadas por la gran Revolución francesa; cuando en 1794 los ejércitos de la Convención entraron en Italia, derrotaron a las fuerzas reaccionarias austro-germánicas del Santo Imperio Romano; de tuvieron al déspota papa Pio VI (organizador de complots contra las libertades populares), proclamaron la República y aplicaron un formidable escobazo a todos los parásitos de la reyecita italiana por la Gracia de Dios.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

INFANCIA ARGELINA

UNAS maestras de escuela han efectuado un viaje a Argelia, en plan de cerciorarse de la vida social en aquel país a los cuatro años de su independencia. Como es de comprender, lo que mayormente ha retenido su atención ha sido lo relacionado con el desenvolvimiento de la infancia.

Del período heroico de la Lucha con-

bemos y se aduce constantemente. Pero el ideal, (y en el caso nuestro se sobreentiende que se hace referencia al anarquismo) como las plantas, si no crece; si no toma vuelo; de no adelantarse y tomar savia del propio ambiente, se mustia, declina, pierde pujanza. Hay por ahí grupitos, minúsculos cenáculos, capullos; incluso con sus periódicos, sus revistas, pero todo queda reducido al restringido ambiente de los iniciados; todo queda en familia. Y como sea que la familia no aumenta, no se incorpora gente moza a tales agrupaciones, pasa el tiempo, las cabezas van encaneciendo, hoy fallece uno, mañana fallecerá otro... Y el resultado es de preveer.

Considerar que nuestras ideas son las mejores; estimar que nuestro ideal no ha perdido valor de actualidad, es buena cosa. Pero reviste singular importancia propagar, difundir el ideal que se tiene en estima. Hay que salir del propio caparazón; hay que eludir los cotos cerrados y dar a conocer las ideas a quienes saben y a los que no saben; a los cultos y a los incultos.

Ha ce un par de meses, en una propiedad a orillas del lago Como, uno de los más pintorescos de Italia, tuvieron lugar unos coloquios con el sugestivo tema: «Presente y porvenir de la Cultura». Acudieron elementos intelectuales de diversos países, por lo que las sesiones tuvieron alcance internacional. Leído el resumen de los debates y las conclusiones, se comprueba lo que uno ha observado en comicios de esta naturaleza: todo se circunscribe a dos corrientes de opinión: una reflejando el liberalismo burgués y la otra el punto de mira comunista.

Pero hay algo de singular importancia por el alcance internacional y



transcendencia de los debates en los que se abordan temas vitales en el orden social de cultura y convivencia humana. Se trata de las llamadas Rencontres Internationales de Genève. Son reuniones anuales en las que se aborda un tema en torno al cual diversos ponentes exponen su criterio particular. Luego se establece un debate público, donde libremente se pueden refutar tales o cuales apreciaciones, y exponer, si se quiere, opuestos puntos de mira. Todo ello queda recopilado en un denso volumen que se difunde por diversos países, en lengua francesa, que ya es sabido tiene alcance internacional.

Peseo dos volúmenes que corresponden a los años 1947 y 1948. Tema de discusión del primero fue: «Progreso Técnico y Progreso Moral». El segundo «Las condiciones de la Felicidad». Conocidos elementos intelectuales de diversos países expusieron meritorias apreciaciones. Vallosas intervenciones hubo en los debates públicos. Abiertamente se hizo la apología del marxismo en tono polémico con apreciaciones humanistas de tendencia liberal antimarxista. Pero brilló por su ausencia el sentir anarquista. Heme informado de lo que fueron las Rencontres de Genève del año pasado y de los anteriores. Y bien: el anarquismo no ha dejado huella, su voz no se ha oído. «Es que internacionalmente no poseemos elementos preparados para exponer nuestros ideales donde otros, con más o

menos preparación, expongan el suyo?

Si, si los hay. No faltan quienes se puedan presentar en un comicio de tal naturaleza, en donde, tras de manifestar: «Señores, hay algo más en sociología que las apreciaciones del liberalismo burgués y las opiniones marxistas», exponiendo a continuación lo que es el anarquismo, en su parte teórica y en lo concerniente a realizaciones.

No se ha meditado en cuento de ello. Valdrá la pena tenerlo en cuenta si se lleva a efecto el comicio internacional libertario en perspectiva.

¿DIVINIZAR A PICASSO?

Hay un hombre que ha cumplido los ochenta y cinco años, esa edad avanzada en la que muchos, la inmensa mayoría de quienes a ella llegan, diríase que han perdido ya la vitalidad, que son más muertos que vivos, arrinconados, callados, sombra y ruina, casi nada... Y bien ese hombre de edad procreta, artista del pincel, no se da por vencido, no se considera una ruina, no se retira al rincón de los viejos chochos. Diríase que su mirada ve más allá del horizonte, escrutando el futuro; brida suelta a la imaginación juvenil, en pos de nuevas formas, de trazos distintos a todo el rastro del pasado. Es esa voluntad, esa energía mental de Picasso lo que uno más admira, lo que más se tiene en estima, lo que, ¿cómo ni decirlo?, resulta aleccionante. Si, ya se: muchos de los nuestros llevan sobra los hombros el peso de una dura vida de trabajo. Pero luego están los que se acobardan, los que se acobardan, los que no llegan a poner teja a la voluntad, y se hacen vegetorios por desidia.

Prosiguen los comentarios, las frases distirámicas en loor de Picasso, en el imponente homenaje que se le ha hecho con motivo de su aniversario. Por supuesto, ello contribuirá a que alcance mayor alza, más cuantiosos valor monetario cuanto haya salido o salga de sus manos. Los millonarios que, por esnobismo, poseen cuadros de Picasso, (¿quién sin ellos puede obtenerlos?) podrán refecillarse más aún al mostrar a sus amistades su tesoro. Quizás más de uno sea descendiente de los que despreciaban las telas de Van Gogh en vida del infortunado pintor holandés. Es posible que lo mismo le hubiera ocurrido a Picasso de no haber contado con Apollinaire y el grupo de escritores y críticos amigos suyos que le ensalzaron y le pusieron de moda.

Es tan extensa, tan variada la obra pictórica del homenajeado artista, que ofrece matices para todos los gustos.



Los. No pocos prefieren, preferimos, sus cuadros primeros, los del que llama «período azul» en los que refleja el dolor de los humildes, criaturas desamparadas, mendigos, pobres artistas de circo, vidas abandonadas por la sociedad. Si, sí, conocemos la teoría cubista, pero, francamente, aparte de «Guernica», pese a que Picasso pretende sustentar ideales de vanguardia, no lo conocemos obras de verdadera crítica social, como en un Goya admiramos y admirarán nuestros descendientes.

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1967
Ha aparecido.

Contiene, como cada año, una portada en tricomía y doce reproducciones de esculturas célebres. El texto ha sido encargado al compañero Vicente Artés, que, con el cuidado y la voluntad en él habituales, ha hecho una magnífica exposición relacionada con el trabajo humano y los descubrimientos de la ciencia.

Comprende las 12 hojas correspondientes a los 12 meses del año, con los datos facilitados por el Observatorio Meteorológico, concernientes a las diversas fases de la luna y demás datos interesantes contenidos asimismo en el Calendario de S.I.A. de 1966.

Su precio, pese al aumento constante que sufren todos los artículos, no variará: 3,50 F el ejemplar.

Pueden desde ahora las Secciones de S.I.A., amigos y simpatizantes formular sus pedidos a: Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, 31-Toulouse. Y en el «C.S.»

El ideario de Práxedis G. Guerrero

por JOSE MUÑOZ COTA

FUERON muchos los rectos varones que sembraron su corazón para que germinara la Revolución Social en México.

Cuando el pueblo sufre, los hombres puros, como en el poema de Andreiev, ponen su corazón a la violencia para que la sangre haga el milagro.

Entonces la selva devora a los mejores; pero ningún pueblo entra en la revolución y sale con el alma del mismo color. Hasta los más reacios dicen, a su pesar, palabras de esperanza.

Pocas figuras en la historia cruzaron vestidas de ensueño, con el ensueño más puro, como el poeta Práxedis G. Guerrero.

Práxedis fue libertario porque fue poeta; vivió en poesía porque fue libertario.

A la manera de Tolstói y de Kropotkin, Práxedis renunció a la herencia; rompió el ancla de sus bienes para concurrir con sus manos al reparto de las lágrimas del pueblo.

Hay un episodio conmovedor: Práxedis odiaba el odio. El odio emponzoña los pétalos del alma, y, sin embargo, comprendió la necesidad angustiosa de combatir a los tiranos. Ofrendó a la lucha su más preciado sacrificio, el de su repugnancia a la violencia. Escribió: «Para luchar por la libertad no hacen falta odios; sin odio se abren los túneles, sin odio se ponen diques a los ríos, sin odio se hiere la tierra para sembrar el grano, sin odio puede aniquilarse a los despotismos, puede llegarse a la acción más violenta cuando sea necesario para la emancipación humana.»

Pensamiento de él es este: «Si no podéis ser espada, sed relámpago; pero Práxedis fue espada y fue relámpago. Es quizá porque el relámpago es la espada con que se corta la dictadura de la sombra...»

Creó una pedagogía en llamas: «Habla de amor a los hijos mientras vuestra pasividad les prepara una vida de esclavitud. Algún día ellos bendecirán vuestro amor, cuando se vean tratados como bestias.»

No la paz de los panteones, ¡la paz del hombre creador! «Hay que trabajar, trabajar duro y constante para que terminen los horrores de la paz, que tanto aman los corderos y sus pastores.»

Una vida en tensión de libertad: «Maldice a los descontentos, vosotros los que amáis la estabilidad del hogar...» «Creed un ídolo y os pondréis un yugo.»

Cuando sonó el minuto de la cólera: «¡Imaginos un lígri, un lobo, una fiera, cualquier rabiosa o hambrienta, atacando a vuestros compañeros y amenazando vuestra propia vida. Supongo en vosotros algunos sentimientos humanitarios, cierto valor y seriedad de ánimo, y a vuestro alcance un arma. ¿Qué haríais para evitar los daños de la fiera? ¿Escogeríais la súplica, la prédica moralizadora, la amenaza con los juicios de la historia; argumentos incomprensibles para la bestia, o tomaríais el arma que mata?»

DISCOS

La tradición indica comprar juguetes a fiesta fija, y las tiendas, grandes y chicas, los ponen al alcance de las gentes, no de todas las gentes. Desde el ingenio de salón al juguete de bolsillo, hay para todos los gustos, y todos los disgustos.

Porque el juguete, de origen inocente, reanima hoy más que ayer la existencia de clases.

Tu hijo, Obrero, no lo es de Don Dinero, y las diferencias se marcan. No creas en la nivelación social aunque líderes te lo juren. Tu niño no tendrá un juego de tren con doce vías, cincuenta unidades y plan completo de dispositivos. No puedes acudir a todo. El apartamento, el coche, la nevera, y otros cachivaches, toda a plazos, añazan el logro de una existencia tranquila.

Te has dado juguetes, Obrero, que juegan contigo, y no eres niño. El tuyo, de niño, ambición divertirse con piezas de amplitud cual la ciudad de cemento que acoge a la familia. No podrás hacerlo, y declararás hombre anticipado, el niño exigirá un guitarrón yesesco. Le dirás no, y meterá el puño en el bolso de su madre.

La ingenuidad está lejos de la infancia. Esta sabe que a los 40 el trabajador ya es viejo, y precipita su adolescencia. Tiene fiebre de llegar a adulto, y al adulterio. La infancia de la Era mecanotómica deja pronto de serlo. Es su mayor derrota, sobrenada antes de ser capaz de luchar.

La época de hoy, Obrero, no es juguete tuyo, sino tu juguete de ella. Tienes opción a casa-nicho y a la mecánica doméstica. Pero, al precio de destajos y vulneraciones de jornada, al precio de tu salud. Marchas atrás. Los 5 de Chicago murieron por las 8 horas y tú te estropeas trabajando 10 o 12. No es un juguete, la vida del asalariado. Y guarda de caer enfermo crónico, Obrero, pues no te valdrán seguridades sociales ni seguros agrícolas.

Benditos los tiempos aquellos en los que el Obrero era más consciente de sí mismo y sus hijos se fusionaban con juguetillos por ellos mismos inventados.

DISCOBOLO

LIBROS PARA REGALO
En francés, castellano y catalán.
DEL ESCLAVAGE A LA LIBERTÉ
Ce nouveau livre que vient d'écrire l'A.I.T. et qui a été écrit par notre camarade René Villard, est à la fois un recueil de documents historiques, une étude psychologique et un essai sur les possibilités du syndicalisme révolutionnaire.
C'est un livre qui peut être acheté et qui doit être lu par tous les travailleurs. Il est à la fois peu onéreux, riche en idées et facile à lire.
Il peut, dès à présent, être commandé au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

MANUEL BUENACASA
EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1928. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Oroñón Fernández.
FIGURAS EJEMPLARES QUE CONOCIÓ en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.
Precio del ejemplar en librería: 13 frs.
Correspondencia, pedidos y giros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Motron, Paris (X^e), C.C.P., Paris 23 167 66. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA
Libro caustico, veraz, leible, aplaudible, y maldicible.

La impostura católica y la libertad de conciencia

por F. DURAN ESQUIUS

salvaron el pellejo fue pasando los Pirineos.

Según las tácticas demagógicas adoptadas por el último Concilio vaticano, la Iglesia ha tomado nuevos modales «progresistas»; tanto es así que el jefe de Catolicismo se ha transformado en pregonero de la paz internacional y de «todas las libertades humanas». Para mejor comprender la poca seriedad, o mejor, la impudicia de tal empresa, basta mirar lo que ocurre en Portugal y en España, donde desde hace años de los «sans culottes» y entraron victoriosos en Roma, hicieron al papa prisionero, de acuerdo con el pueblo italiano, eliminaron a la monarquía.

El cardenal Quirion, que desde la detención de Pio VI (que murió de parto en Valence) dirige el Vaticano, siendo nombrado Papa con el nombre de Pio VII, mandó este mensaje a las fuerzas de la República: «La forma de gobierno democrático que habéis adoptado, ¡oh!, queridos hermanos, no repugna al Evangelio, al contrario, ya que ello exige todas las virtudes sublimes que sólo se aprenden en la escuela de Jesucristo; y si ellas son escrupulosamente practicadas por vosotros, harán la felicidad, la gloria, y el espíritu de vuestra República.»

Un mensaje del cual trasluce el más cínico oportunismo y la más refinada hipocresía, puesto que algunos años más tarde, tras la caída de Napoleón, este zorro de Pio VII no perdió ni un instante para restaurar en Italia la intolerancia insufferable del Santo Oficio. En España igualmente, la Constitución liberal de 1812 fue destruida y la Inquisición restablecida; todos los hombres altruístas, partidarios de la libertad, fueron perseguidos y expoliados por la saña clerical, ya que si algunos

paganos los perseguidos, como bien sa-

«Cuantas posibilidades malogradas: ¡Cuántos y cuántos hombres y mujeres que hubieran podido aportar inteligencia y valor moral en la vida social no han sido, no son nada, por no haberse educado en sus años de infancia!»

Millones y millones de niños, de unos y otros países, se hallan en iguales, o peores condiciones que esa desventurada infancia argelina. ¡Cuantas posibilidades malogradas: ¡Cuántos y cuántos hombres y mujeres que hubieran podido aportar inteligencia y valor moral en la vida social no han sido, no son nada, por no haberse educado en sus años de infancia!»

«Cuantas posibilidades malogradas: ¡Cuántos y cuántos hombres y mujeres que hubieran podido aportar inteligencia y valor moral en la vida social no han sido, no son nada, por no haberse educado en sus años de infancia!»

«Cuantas posibilidades malogradas: ¡Cuántos y cuántos hombres y mujeres que hubieran podido aportar inteligencia y valor moral en la vida social no han sido, no son nada, por no haberse educado en sus años de infancia!»

no que se niega a inclinarse contra la voluntad de Carlos, ¿este lo manda colgar, decapitar o quemar?»

El horrible exterminio de los cataros o albigenes del Languedoc, en cruzada contra la libertad de pensar, organizada por el Papa Inocencio III, fue aplicado contra los in-crédulos sin respetar ni edad ni sexo.

La matanza contra los protestantes del Luberon (Vaucluse) llamados los vaudouls, y las de Irlanda, Flandes, de la San Bartolomé las Dragoonadas de Luis XIV... Los 12.000.000 de indios sudamericanos exterminados por el Santo Oficio. La liquidación total, en España, de todos los españoles de religión judía, o mahometana, que no quisieron convertirse, unos criminales ordenados por los Reyes Católicos, responsables de haber introducido la Inquisición en la península ibérica. Pero no fueron únicamente los judíos y mahometanos las víctimas de la intolerancia y de la rapacidad clerical, sino igualmente todas las familias que, siendo poseedoras de propiedades y de una cierta cultura, demostraron poco interés por los absurdos propagados por los curas, por cuya causa dichas personas fueron condenadas y despojadas en beneficio de los conventos. De 1492 a 1520 murieron en Sevilla más de diez mil personas en las hogueras atribuidas a Cristo Salvador (de muertras), y más de ciento cincuenta mil en Andalucía, Castilla, Valencia y Cataluña. Siendo así que después de la llamada Reconquista (la Recon-

quista) (Pasa a la página 2)

Le Directeur de la publication: YVES OBEUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul

94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point
d'égalité économique et so-
ciale, l'égalité politique sera
un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

29 DECEMBRE 1966
NUMERO 434
0,50 F. LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La civilisation des loisirs

CERTAINS travailleurs, menacés par le chômage et la récession, seront peut-être surpris d'apprendre que nous vivons actuellement « la civilisation des loisirs ». Oui, alors que dans toutes les branches professionnelles, il n'est question que de licenciements et de compression du personnel, à tel point que même les centrales réformistes commencent à s'inquiéter, eh bien, on nous entretient, avec force détails des problèmes posés dans les centres de séjour et les transports, par la démocratisation des loisirs. La direction de la S. N. C. F. pour son compte craint de ne pouvoir faire face, dans un proche avenir et en périodes de pointe, à ce mouvement nomade qui se dessine dans les classes laborieuses.

Loins de nous l'idée de condamner toute noble entreprise qui pourrait se réaliser en faveur des loisirs des travailleurs et nous considérons du reste que l'évolution technique a bien atteint le stade de l'abondance qui permet à la société de goûter à une multitude de loisirs. Mais qu'y a-t-il de concret pour se permettre de tels rêves ?

Ce serait « mettre la charrie avant les bœufs » que d'orienter une politique sociale vers l'organisation des loisirs sans tenir compte des difficultés matérielles dans lesquelles se débattent des milliers de travailleurs. Il ne faut pas oublier qu'un Français sur deux ne peut pas encore partir en vacances et que le taux du chômage n'a jamais été aussi élevé depuis la Libération. Par ailleurs, et c'est là un des aspects les plus importants du problème à notre avis, une véritable civilisation des loisirs ne peut se concevoir sans instaurer au préalable l'égalité économique; or, même en ne se cantonnant que dans le cadre du salarial, a-t-on jamais connu une telle disparité dans le pouvoir d'achat des travailleurs ?

On a bien tenté de nous faire croire à un certain moment, à un début de nivellement des salaires et il paraît que des tentatives auraient été faites à l'Électricité de France; mais là aussi ou en sommes-nous ? Nous avons pu assister à une levée immédiate de boucliers de la part de ces « malheureux » travailleurs menacés par le chômage que sont les cadres. Le président de la C. G. C. déclare que : « Vouloir systématiquement porter atteinte à la hiérarchie des salaires revient à freiner l'expansion économique. » Mais le plus explicite en la matière c'est le secrétaire général C. G. T. des cadres; il affirme que : « L'égalitarisme est une ab-

surdité économique qui ne pouvait se justifier qu'au début du machinisme... » Nous serions curieux de savoir, en passant, si ce triste syndicaliste fait de telles affirmations en croyant que les travailleurs actuels sont mieux conditionnés ou moins intelligents qu'au début du machinisme...

En tous cas, la C. N. T. repousse plus que jamais les divisions qui peuvent se créer ou qui existent déjà dans la classe ouvrière et la hiérarchie des salaires étant une des causes les plus profondes de ces divisions nous devons la combattre sans répit.

Nous sommes pour la civilisation des loisirs et nous savons que nous ne pouvons y parvenir que par des transformations profondes des structures sociales actuelles. En d'autres termes et pour reprendre les arguments de ceux qui préparent la campagne électorale, l'organisation des loisirs est possible de nos jours mais il faut d'abord une politique sociale qui permette à chacun et à tous de se consacrer à ce problème sans aucune restriction d'ordre économique.

Ceci dit, nous n'allons pas nous croiser les bras en attendant l'heureux événement. Les militants de la C. N. T. savent qu'il faut, dès aujourd'hui, préparer les bases de cette civilisation des loisirs et chacun de nous ne manquera pas de s'y employer dans la mesure de ses moyens.

Tribune libre.

En tant que puissance sociale, la mission des classes laborieuses réside dans un système révolutionnaire au système capitaliste, c'est-à-dire dans la destruction matérielle de ce système. Mais le suffrage universel ne fait pas appel aux forces sociales mais seulement aux individus qui composent ces forces sociales. Les droits politiques effacent la division de la société en classes sociales antagonistes et invitent l'individu à se déterminer politiquement. Celui-ci, coupé de sa base sociale révolutionnaire, agit en qualité de participant au régime capitaliste, son choix est conditionné par la propagande électorale qui s'accomplit dans le cadre de ce régime et il perd totalement de vue son intérêt « de classe », qui réside dans la conquête révolutionnaire des moyens de production propres à assurer son émancipation réelle.

Les « devoirs civiques », qui font l'objet d'une attention toute particu-

lière de la part des valets de l'enseignement capitaliste, correspondent, exprimés sous une forme morale, à la nécessité dans laquelle se trouve le gouvernement néo-bourgeois d'inviter le suffrage universel en tant qu'institution créatrice de l'intérêt général de la nation.

Le suffrage universel est présenté comme une formule « magique » susceptible de modifier les conditions réelles d'existence sans intervenir directement sur la forme des rapports de production et par le simple jeu incantatoire de l'urne électorale. Mais cette formule magique, en s'adaptant au réel, s'adapte aux formes de superposition des intérêts de classe et traduit, en définitive, la seule volonté des classes réellement dominantes en théorie, également partagées.

L'égalité des droits politiques ne pourrait avoir une réelle valeur qu'à l'intérieur d'un système social sans classes, c'est-à-dire dans lequel seraient partagés non seulement les

droits théoriques eux-mêmes mais encore la faculté authentique de les exercer en pleine conscience et en parfaite objectivité. Or, en régime démocratique et bourgeois, cette faculté appartient aux seuls « politiques de profession » et, comme toute profession, celle-ci est soumise aux impératifs des classes possédantes. La position sociale du parlementaire n'échappe pas à la règle de hiérarchisation. Le député n'est pas à l'intérieur de la classe dont il est censé représenter les intérêts mais au-dessus de cette classe. Ils ont pour mission, en dernier lieu, d'adapter les exigences des classes laborieuses aux possibilités concédées par les classes dirigeantes dans le cadre de la collaboration des classes et de la conservation, à long terme, des conditions matérielles de l'économie de profits.

Le capitalisme ne s'appuie pas seulement sur la division du travail mais également sur la division des fonctions sociales opérée à partir d'une sélection qui, dans le cadre d'une société de classes, ne peut favoriser au maximum que les individus appartenant aux couches privilégiées. L'exercice des fonctions politiques, qui ne sont pas autre chose, en dernière analyse, que des fonctions sociales, confère l'appartenance à une caste qui est directement liée aux institutions gouvernementales et se considère dans une certaine mesure comme au-dessus des intérêts réels de classe et attaché à l'intérêt général qui est celui de la seule minorité dominante.

L'accaparement des moyens de production par une minorité dominante ne résulte pas d'un système législatif ou parlementaire quelconque mais s'est produite à partir des conditions matérielles qui ont permis la division de la société en classes. La loi est simplement venue constater et justifier un état de fait. Il serait donc vain de vouloir faire appel à elle pour renverser cet état de fait. Seule une intervention matérielle des classes laborieuses constituées en prolétariat révolutionnaire est susceptible d'agir sur le réel et de détruire effectivement les conditions dans lesquelles se perpétue l'exploitation de l'homme par l'homme. Les rapports de force établis et légalisés ne sauraient être modifiés que par leur propre altération dans le sens d'une cohésion dynamique de la puissance sociale des masses exploitées. Le suffrage universel et le jeu de la politique capitaliste représentent la canalisation de cette puissance sociale des classes laborieuses dans un sens ne présentant aucun danger pour le régime existant. Il s'agit donc de considérer les manœuvres purement politiques comme de simples possibilités d'agitation susceptibles de favoriser la propagande révolutionnaire et une prise de conscience globale débouchant sur l'unité matérielle du prolétariat. Les alliances électorales ne représentent qu'une unité éphémère qui s'établit par-dessus la tête des électeurs pour se rompre dès que les conditions qui lui ont donné naissance s'estompent. Dans ce sens, détruire l'aspect « magique » du suffrage universel et des propriétés des institutions politiques de la société néo-bourgeoise constitue l'une des tâches fondamentales nécessaires à la constitution du prolétariat en tant que facteur révolutionnaire assurant sa propre émancipation définitive.

Un nouveau départ de la dynamique sociale nécessite le désintéressement préalable des travailleurs à l'égard des formes parlementaires bourgeoises considérées comme le véhicule de l'évolution sociale. Car la dynamique sociale ne résulte pas d'une évolution parallèle des forces mais de leur heurt comme éléments irréductiblement antagonistes. Cet antagonisme, que nient tous les aspects du réformisme, y compris l'expression authentique d'une réalité que seul le prolétariat constitué en armée révolutionnaire est susceptible de transformer.

raient être modifiés que par leur propre altération dans le sens d'une cohésion dynamique de la puissance sociale des masses exploitées. Le suffrage universel et le jeu de la politique capitaliste représentent la canalisation de cette puissance sociale des classes laborieuses dans un sens ne présentant aucun danger pour le régime existant. Il s'agit donc de considérer les manœuvres purement politiques comme de simples possibilités d'agitation susceptibles de favoriser la propagande révolutionnaire et une prise de conscience globale débouchant sur l'unité matérielle du prolétariat. Les alliances électorales ne représentent qu'une unité éphémère qui s'établit par-dessus la tête des électeurs pour se rompre dès que les conditions qui lui ont donné naissance s'estompent. Dans ce sens, détruire l'aspect « magique » du suffrage universel et des propriétés des institutions politiques de la société néo-bourgeoise constitue l'une des tâches fondamentales nécessaires à la constitution du prolétariat en tant que facteur révolutionnaire assurant sa propre émancipation définitive.

Un nouveau départ de la dynamique sociale nécessite le désintéressement préalable des travailleurs à l'égard des formes parlementaires bourgeoises considérées comme le véhicule de l'évolution sociale. Car la dynamique sociale ne résulte pas d'une évolution parallèle des forces mais de leur heurt comme éléments irréductiblement antagonistes. Cet antagonisme, que nient tous les aspects du réformisme, y compris l'expression authentique d'une réalité que seul le prolétariat constitué en armée révolutionnaire est susceptible de transformer.

Un nouveau départ de la dynamique sociale nécessite le désintéressement préalable des travailleurs à l'égard des formes parlementaires bourgeoises considérées comme le véhicule de l'évolution sociale. Car la dynamique sociale ne résulte pas d'une évolution parallèle des forces mais de leur heurt comme éléments irréductiblement antagonistes. Cet antagonisme, que nient tous les aspects du réformisme, y compris l'expression authentique d'une réalité que seul le prolétariat constitué en armée révolutionnaire est susceptible de transformer.

programme militaire en Espagne. Son chef dépend du commandant en chef U. S. en Europe (USCINCEUR). Le M. A. G. (Military Air Advisory Group) est responsable de l'administration du programme d'assistance militaire. Le chef du JUSMGMAG (actuellement le contre-amiral Norman C. Gillette qui remplacera dernièrement le général de division Stanley J. Donovan, commandant en chef de la XVII^e Force aérienne de la base de Torrejon) est aussi le chargé militaire de l'ambassadeur américain auprès des autorités espagnoles.

Les activités navales U. S. A. en Espagne dépendent du Haut commandement en chef des Forces navales en Europe (CINCUSNAVEUR) dont le siège est à Londres.

Les trois bases aériennes principales sont utilisées pour les bombardiers B-7 et B-52 de la S. A. C. et sont dotées de pistes et installations spéciales. La base principale où siège le Haut commandement de la XVII^e Force est Torrejon, et son commandant est en contact permanent avec l'Etat major de la S.A.C. à Ofutt, (Nebraska).

La base aéro-navale de Rota est la principale et la mieux équipée de son type hors des Etats-Unis; c'est la base opérationnelle de la VI^e Flotte. Ses immenses installations sont dotées d'énormes pistes spéciales au sol pour les superbombardiers de la S. A. C., et d'une série d'installations souterraines complexes destinées à la réception de sous-marins atomiques porteurs de projectiles Polaris.

A part le Pentagone et les Hauts commandements militaires américains personne ne connaît les dispositifs

LE WELFARE STATE

A notre époque, les moyens de prévenir ou de faire cesser le chômage technologique, sont ou pourraient être :

a) sur un plan général, limiter les naissances, de telle façon que les progrès de la productivité ne soient annulés par la prolifération des naissances;

b) diminuer la durée du travail jusqu'à l'extinction du chômage, ce qui se traduirait bientôt par une dégradation du profit et par des prix concurrentiels trop élevés pour maintenir le taux des ventes sur le marché mondial. Car il ne faut pas oublier que la nation industrielle vit de ses exportations, et que, réduite à satisfaire le marché intérieur, le profit ne résisterait pas à l'épreuve;

c) fabriquer des armements, qui fut la thèse d'Hitler présentée au Congrès Carnegie vers 1936. Cette fabrication assure, à elle seule, la survie de la cité industrielle capitaliste, non seulement le Welfare State en Amérique, mais dans tous les grands Etats industriels.

Le marché des armements et des matières premières servant à leur fabrication, est le débouché mondial le plus important.

d) enfin, la guerre ! Elle est ce nouveau champ d'activité et de nouvelles ressources à la disposition de ceux qui veulent se dépasser : les fils de l'Abondance !

Devant la récession imminente et la baisse de la production métallurgique qui commande à tant de professions et d'activités, le Conseil exécutif de la centrale syndicale américaine A. F. L. - C. I. O., réunit à Washington en octobre 1964, publiait une déclaration pour « réaffirmer » son soutien au président Johnson, et féliciter le gouvernement pour la « détermination, l'efficacité et la vigueur » avec lesquelles il mène la lutte historique du Viêt-nam.

Et c'est à ces prix que l'on peut parler d'un Welfare State dans un pays où, pour échapper à la misère dans l'abondance, on s'en va anéantir les hommes et les récoltes d'une autre peuple à la recherche d'une vie meilleure et plus humaine.

Et nul homme intelligent et sain, moralement sain, ne se laissera induire en erreur par l'allocution de Johnson, en mai 1965, déclarant à la télévision :

« Les nations américaines ne peuvent et ne veulent pas admettre la création d'un nouveau gouvernement communiste. »

Et nous savons tous que si le communisme libertaire s'instaurait en Europe il aurait à se défendre à la fois contre les chevaliers du dollar, contre les fibustiers du profit, comme nous aussi contre l'empire bolcheviste négateur et destructeur des libertés.

Il faut admirer ce Jacob Viner, qui trouve assez d'imagination pour croire à l'intervention de la Providence dans le devenir du Welfare State, mais qui, pourtant, jugeant sans doute cette intervention insuffisante ou problématique, est prêt à combattre et à mourir afin qu'elle accomplisse ses promesses, dont la plus essentielle, selon nous, est la guerre, qui constitue, en dernier ressort, le recours désespéré du profit.

Et cette guerre, ils la font afin de se dépasser dans l'abjection, l'horreur et les vomissements de leur « Etat social ».

Que faut-il donc aux travailleurs du monde pour juger de la qualité et de la sécurité offertes par l'Abondance capitaliste ?

Ne se rendront-ils pas bientôt compte qu'en économie financière, on ne peut ni vendre ni distribuer ce que l'on veut vendre ?

Et que la lutte entre le profit et les besoins est la seule guerre à laquelle il soit honnête et digne de participer.

L'Abondance est là... ; elle ruisselle de partout appelant les hommes à l'abandon du culte du profit, à la distribution de ses richesses et de ses services...

Elle est là... ; elle nous appelle à jouir de ses bienfaits, à prendre possession des entreprises et à les gérer dans le cadre de l'autogestion syndicale, à faire de la machine l'esclave d'une civilisation nouvelle écrasant dans sa marche triomphale les Etats, les profits et toutes les politiques qui leur sont asservies...

Il se peut que là (en Amérique) et ailleurs, des travailleurs puissent se satisfaire de tant d'indigence, de stupidité et de barbarie, et qu'ils aiment à se rouler dans la fange du profit, mais nous, syndicalistes révolutionnaires, fiers de notre humanité, conscients de nos devoirs à l'égard de tous les hommes, nous poursuivrons notre route vers la justice par l'abondance dispensatrice d'égalité, de liberté et de paix... Et honni soit qui mal y pense !

J'ai omis un passage de mon texte : « Aujourd'hui, grâce à la guerre du Viêt-nam, la prospérité renait, les besoins en main d'œuvre ont pris une telle ampleur que le taux de l'emploi atteint plus de 96 %, chiffre qui signifie pratiquement la réalisation du plein emploi. A la fin du premier semestre on comptait 75.700.000 personnes au travail. (Informations et documents). A qui le tour ? »

2e UNION REGIONALE
Tous les camarades et sympathisants de la région parisienne intéressés par le problème de

La faim et les vaches sacrées en Inde

sont invités à venir écouter le samedi 14 janvier 1967, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10^e), le camarade Hem Day, qui revient de ce pays mystérieux et misérable.

L'Abondance est là... ; elle ruisselle de partout appelant les hommes à l'abandon du culte du profit, à la distribution de ses richesses et de ses services...

Elle est là... ; elle nous appelle à jouir de ses bienfaits, à prendre possession des entreprises et à les gérer dans le cadre de l'autogestion syndicale, à faire de la machine l'esclave d'une civilisation nouvelle écrasant dans sa marche triomphale les Etats, les profits et toutes les politiques qui leur sont asservies...

Il se peut que là (en Amérique) et ailleurs, des travailleurs puissent se satisfaire de tant d'indigence, de stupidité et de barbarie, et qu'ils aiment à se rouler dans la fange du profit, mais nous, syndicalistes révolutionnaires, fiers de notre humanité, conscients de nos devoirs à l'égard de tous les hommes, nous poursuivrons notre route vers la justice par l'abondance dispensatrice d'égalité, de liberté et de paix... Et honni soit qui mal y pense !

J'ai omis un passage de mon texte : « Aujourd'hui, grâce à la guerre du Viêt-nam, la prospérité renait, les besoins en main d'œuvre ont pris une telle ampleur que le taux de l'emploi atteint plus de 96 %, chiffre qui signifie pratiquement la réalisation du plein emploi. A la fin du premier semestre on comptait 75.700.000 personnes au travail. (Informations et documents). A qui le tour ? »

2e UNION REGIONALE
Tous les camarades et sympathisants de la région parisienne intéressés par le problème de

La faim et les vaches sacrées en Inde

sont invités à venir écouter le samedi 14 janvier 1967, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10^e), le camarade Hem Day, qui revient de ce pays mystérieux et misérable.

Orateurs : G. Conte, au nom de la C. N. T. — Un responsable de S. I. A. — Jean Perrin, au nom de l'A. O. A.

C. N. T.

A. I. T.

LE FRANQUISME, REMPART DU FASCISME EUROPEEN

Des élections scandaleusement truquées, comme prévu, ont eu lieu dans l'Espagne franquiste.

Comme toujours, les pleins pouvoirs demeurent entre les mains de Franco.

Rien de fondamental n'est changé.

Il n'y a pas de libertés essentielles pour les Espagnols.

Et maintenant, quoi ?

Plus que jamais notre combat pour la libération de l'Espagne continue.

A BAS LE TOTALITARISME ! VIVE LA LIBERTE !

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL D'ESPAGNE EN EXIL

Secrétariat Intercontinental

CAPITALISME ET DEMOCRATIE

L'ESPAGNE D'AUJOURD'HUI

Revendication patriotique de Gibraltar et hypothèque du territoire national

II

Le système des bases nord-américaines, achevé en 1955, comporte quatre bases principales :

Trois bases aériennes
Sanjurjo-Valenzuela (Saragosse),
Torrejón (Madrid),
Moron et San Pablo (Séville).

Une base aéro-navale
Rota (Cadix).

La construction d'un oléoduc Rota-Moron-Torrejon-Sanjurjo de 780 kilomètres fut également prévue pour approvisionner les bases. Les Américains contrôlent en plus quelques 25 installations auxiliaires (dépôts de carburant, de munitions, centres de télécommunications, pistes auxiliaires, etc...) dont les principales sont : San Pablo — base aérienne secondaire et centre de communications; Reus — base de chasseurs d'alerte et deentraînement, El Ferrol — dépôt de pétrole et centre auxiliaire, Carthagène — dépôt de munitions, de pétrole et centre auxiliaire.

Les systèmes de radars : Puig Mayor (Mallorque) qui communique avec les réseaux de l'O. T. A. N. d'Italie et de Gibraltar, contrôle la totalité de la base stratégique de la Méditerranée occidentale. Six autres installations sont disséminées dans la péninsule. La coordination s'effectue au centre-contrôle de défense aérienne de Torrejon (Madrid).

Structure du haut commandement militaire nord-américain en Espagne

J. U. S. M. G. (Joint U. S. Military Group) est le coordinateur de tout le

programme militaire en Espagne. Son chef dépend du commandant en chef U. S. en Europe (USCINCEUR). Le M. A. G. (Military Air Advisory Group) est responsable de l'administration du programme d'assistance militaire. Le chef du JUSMGMAG (actuellement le contre-amiral Norman C. Gillette qui remplacera dernièrement le général de division Stanley J. Donovan, commandant en chef de la XVII^e Force aérienne de la base de Torrejon) est aussi le chargé militaire de l'ambassadeur américain auprès des autorités espagnoles.

Les activités navales U. S. A. en Espagne dépendent du Haut commandement en chef des Forces navales en Europe (CINCUSNAVEUR) dont le siège est à Londres.

Les trois bases aériennes principales sont utilisées pour les bombardiers B-7 et B-52 de la S. A. C. et sont dotées de pistes et installations spéciales. La base principale où siège le Haut commandement de la XVII^e Force est Torrejon, et son commandant est en contact permanent avec l'Etat major de la S.A.C. à Ofutt, (Nebraska).

La base aéro-navale de Rota est la principale et la mieux équipée de son type hors des Etats-Unis; c'est la base opérationnelle de la VI^e Flotte. Ses immenses installations sont dotées d'énormes pistes spéciales au sol pour les superbombardiers de la S. A. C., et d'une série d'installations souterraines complexes destinées à la réception de sous-marins atomiques porteurs de projectiles Polaris.

A part le Pentagone et les Hauts commandements militaires américains personne ne connaît les dispositifs

(Suite page 2)

LES MYSTIFICATEURS

APRES les élections législatives de mars 1967, l'amendement Vallon sera mis en discussion, ce qui permettra au gouvernement de maintenir sa politique de compression des salaires. Mais qu'est donc l'amendement Vallon, sinon un salaire nécessaire à la vie des travailleurs mais reporté à une date ultérieure par une épargne forcée ?

Le fait de vouloir intéresser le travailleur à la gestion de l'entreprise et de le rendre copropriétaire de celle-ci n'est pas nouveau. A l'époque de la reine Victoria on parla d'un actionnariat ouvrier, puis, plus récemment, de l'association capital-travail; aujourd'hui on prépare la campagne de l'amendement Vallon. Remplacer le salaire nécessaire à l'existence du travailleur par un intéressement à la copropriété de l'entreprise est une mystification, car les travailleurs ne seront jamais, avec ces projets, propriétaires de leur entreprise, ils seront toujours en minorité et le capital appliquera toujours sa loi, pour les raisons suivantes :

Après un certain nombre d'années, le travailleur ne pouvant être rivé à

l'entreprise, les actions en sa possession deviendront peut-être la propriété de ses enfants ou de personnes étrangères, si le besoin de réaliser s'impose à lui. En plus, l'émission d'actions nouvelles, par des apports étrangers, accroît le capital de l'entreprise et la part revenant aux travailleurs se trouve automatiquement réduite. Pour ces raisons, la part des travailleurs dans leur entreprise ne peut dépasser un faible pourcentage.

Vallon prétend, lui, qu'il s'agit d'arriver au socialisme en une génération. Le croit-il sincèrement ? Pour le gaullisme, le but est de jouer habilement avant les élections et faire miroiter à la classe prolétarienne l'intéressement des travailleurs à l'entreprise; pour le patronat, Debré déclare : « Il faut éviter une gestion partagée qui n'est pas convenable. »

Après les élections, il sera toujours possible au pouvoir de réduire l'amendement Vallon à sa plus simple expression. Quant aux syndicats, ils discutent sur la possibilité de reconnaître l'amendement, sachant bien que leur rôle consiste à ménager les parties en présence et de justifier

auprès des travailleurs bernés, leur utilité.

En vérité, il s'agit, une fois de plus, de leurrer le travailleur, lui promettre monts et merveilles, lui faire croire qu'il sera intéressé à la participation et au développement de son entreprise ce qui, en contrepartie, nécessitera l'abandon des demandes d'augmentation de salaires. Rapidement, le travailleur sera dans l'obligation de reconnaître qu'on entend lui faire prendre des vessies pour des lanternes et que rien de juste ne sera réalisé tant que le régime capitaliste ne sera pas détruit; seule la liquidation de celui-ci autorisera l'avènement d'une société nouvelle égalitaire où les droits et les besoins de chacun seront respectés par la création de syndicats de consommation et de syndicats de production.

En régime capitaliste, admettre l'association avec les profiteurs du salariat est tolérer l'exploitation des travailleurs. Le travailleur conscient ne peut pactiser avec les responsables de la misère de ses frères de misère : « Notre ennemi, c'est notre maître ».

RENE VILLARD

S.I.A.

S. I. A. Te brinda su Calendario completo.

(Viene de la página 1)

bernio de Madrid, en México, dice que los pactantes no han pactado con el gobierno franquista. Es cierto. Como también es verdad que a Delgado y a Granado, no les ahorcó tampoco ese mismo gobierno. Los ahorcaron sus verdugos. ¿Cómo pueden escribirse tonterías de ese calibre? Pero hay más aún. «Han pactado — dice — con destacados dirigentes de tendencia democrática que hacen oposición al régimen dentro de sus sindicatos. Es decir, que entre esos malhechores escogidos entre la fauna falangista y nombrados por el Caudillo, hay algunos que combaten al régimen que han engendrado y les amamantó. Cuesta trabajo dar crédito a los ojos que se fijan en tales escritos.

En apoyo de las «razones de orden táctico», (así dice) que defiende, agrega que los capitalistas, los partidos políticos, la reacción, el alto clero, los militares, etc., se han alarmado ante la posible perpetración de los nuevos sindicatos. Es forzoso ser más chato de inteligencia que cinco céntimos de mojarra para no comprender que esa supuesta «alarma» forma parte de esa funesta trama con que acompaña la fauna fascista el contubernio traidor.

Replicando a un contradicтор suyo que cita a Malatesta, dice de paso, que aquel anarquista aconsejó a los anarquistas italianos en circunstancias parecidas a las de ahora en España, entenderse hasta con los católicos para enfrentarse al fascismo; Malatesta aconsejó a sus compañeros italianos, ese entendimiento, cuando el fascismo estaba incubándose, cuando era una amenaza, un hecho inminente. En Madrid, un puñado de tráfingos pactan con el fascismo al cabo de 25 años de establecimiento, de virulencia, de crímenes, de latrocinios, de barbarie. Y pactan para reanudar cuando comienza su decadencia. Hay alguna diferencia. Es como decía aquel sargento instructor de reclusos: «Media vuelta a la derecha es igual que media vuelta a la izquierda, sólo que todo lo contrario».

Desde esa base falsa (la claudicación ante un cruel enemigo que pregonaba como un triunfo) dispara una andanada de conceptos y dicterios a quienes se mantienen íntegros, incólumes, invictos moralmente y reclaman la felonía del grupo madrileño: revanchistas, cegados por el odio, cultores de la violencia, vacíos de mente y corazón, sectarios, etc. etc.

Llámeselo odio o afán de justicia, hoy hay mucho más motivo para tenerlo que en plena guerra. Entonces murieron cara a cara (exceptuando las matanzas en masa que cometió la Falange en las zonas dominadas por ella en los primeros días) un millón de españoles. Después de la vergonzosa victoria, el fascismo ha asesinado, destrozado en vida con bárbaras torturas, más de otro millón de excombatientes y simples idealistas o izquierdistas y familiares de perseguidos y fugitivos a quienes no pudieron echar la zarpa. Es decir, que la guerra, la matanza cobarde, por voluntad de la bestia fascista, ha continuado hasta nuestros días, aunque algunos defensores de la traición de Madrid, no hayan visto nada desde la «barrera» donde se encuentran.

Así, pues, la guerra que se nos ha impuesto, queremos ganarla, ganando la última batalla para hacer amplia justicia. Que el pueblo recuerde con horror la guerra civil, es cierto. Pero no lo es menos que no puede olvidarla, porque no hay un hogar sin luto, porque el martirio y la tortura ha llegado hasta nuestros días. Estas han superado a las del antiguo Santo Oficio católico. En los antros policíacos de Madrid, se han aplicado los mismos instrumentos de tortura de la Inquisición Católica para arrancar a los detenidos falsas confesiones, acusaciones falsas a otros ineficaces como ellos, obligar a esposas e hijos a declarar a sus seres queridos o señalar el escondite donde se ocultaban de la persecución. El deseo de hacer justicia en toda la amplitud del significado de la palabra, no puede llamarse honradamente revanchismo. Quiénes así lo llaman, descubren su ruindad de alma, su madera de esclavos sumisos o corazón de antracita, de ayudantes de verdugos.

El no poder dar la batalla frontal y decisiva a ese enemigo, no es justificación para desertar de nuestras fi-

Infidelidades...

las y unirse a ese engendro del abominable régimen. Imperios más poderosos que el del «Führer» gallego han caído, y han caído por impacto continuo, hasta que muchas de las fuerzas que le sostienen, en gran parte por el terror, les abandonaron o se neutralizaron o se unen al pueblo tráfingado. Cuando estas fuerzas sean suficientes, cuando la descomposición del régimen llegue al grado conveniente (que llegará infaliblemente), entonces será el momento de darle la batalla, si no frontal, de costado o verticalmente. Jamás ninguna entidad o sociedad contó con sus propias fuerzas para derrocar la tiranía que sufría. Esas fuerzas están más o menos latentes en el pueblo, y más o menos ocultas por múltiples razones. Pero están, existen. Y se harán ver. Pero creer que desde los engendros verticales, aun con la aportación de los tráfingos cenetistas se dará o se preparará la batalla al fascismo, es masturbación mental, en algunos; en otros, en los que han sufrido el látigo, el zarpa de la bestia fascista, es masoquismo repugnante.

Que en la prensa confederal del exilio no se ha permitido una sola voz que tratara de analizar el contubernio! Es natural. La prensa confederal no es un vertedero de porquerías y sandeces. Para eso hay otras publicaciones en donde también vienen tus escritos a modo de desodorante, plumas de prestigio y honradez.

Y una última palabra. Para llamar traidor al que traiciona, no es necesario ni mucho menos conveniente, ir a Franquilandia. Algunos, en efecto, podrán entrar libremente, o quedarse allí (siempre que se queden quietos y calladitos y no se «metan en nada»). En nada más que en la plantación; como los capones. Lo que no es seguro, es que le dejen salir si se atreve a discutir con los pactantes, como este filopactante de México sugiere; porque tal discusión, forzosamente, terminaría colgándole el samborito correspondiente: traidores. Y quienes cometen esa traición son capaces también de quejarse al amo; vale decir, a sus esbirros.

Los viajes de ida y vuelta a Franquilandia, son para los que no temen nada porque nunca se metieron en nada; o si se metieron en algo, han alcanzado la palinodia de forma ostensible. LUIS CASTRO

Lectura. HEMOS PERDIDO EL SOL

SI se titula la obra que, gracias a la gentileza de un buen amigo, hemos podido leer. Su autor es Angel Ma de Lera.

por J. HIRALDO

Ya el título de esta buena y emotiva novela revela el panorama sombrío que se les presenta a los emigrados españoles, acostumbrados a vivir bajo el sol radiante del país de origen, cuando llegan a Alemania. Frío húmedo y frío, que es donde se desenvuelven los personajes que llenan la obra que vamos a comentar.

Figuras vivas, arrancadas a la realidad, al dolor moral, a las vicisitudes de la emigración, son todas las que ocupan tan meritoria obra.

Para conseguir los datos, para captar el ambiente psicológico en que viven los emigrados, el autor encontró la facilidad de poder recorrer el país; hablar con una infinidad de compatriotas y con muchos empresarios sobre los distintos problemas de la emigración.

Comienza su relato con la sorpresa, con el profundo desengaño que experimenta un joven matrimonio de emigrados españoles en la primera estación alemana, al tener que separarse. Por un error de la oficina de emigración, el marido es destinado a Hamburgo, y la mujer a Múnich.

Los trenes están a punto de salir en dirección opuesta. No hay tiempo para reflexionar, ni para explicarse. El intérprete que los ha recibido, con la lista de los que van a Múnich, repite machaconamente el nombre de la muchacha. El marido trata de imponerse. La sangre le ha subido a la cabeza. Los tonos del cuello se le han puesto tensos y rojos. Precipitadamente piensa de volverse a Madrid antes que separe de su esposa en un país tan frío y sin conocer la lengua. Pero la cruda realidad se impone y les hace entrar en razón a ambos.

¿Qué les esperaba en España? Un hijo y unos abuelos que lo guardaban, deseando recibir algunas pesetas para remediar el hambre, las muchas necesidades que sufrían.

De ahí que con un fuerte abrazo, ahogados por la emoción, con los ojos llenos de lágrimas, se despiden. Según corren los trenes hacia rumbo distinto, el cerebro de ambos esposos se va llenando de imágenes,

de ideas confusas y atropelladas. ¿Qué les tendrá reservado el destino? Hay momentos que lo patético de la narración nos empuja a pensar una especie de nudo en la garganta que nos impide continuar la lectura.

En capítulos sucesivos describe Lera las dos formas de vida de la emigración; la de los hombres y la de las mujeres. Pudiéndose observar en cada una de ellas, aspectos distintos del mismo problema. Señala como las mujeres que trabajan en fábricas sólo pueden recibir visitas los fines de semana en la sala de recepción del lugar donde trabajan. Allí acuden amigos, novios, parientes y demás amistades. Las casadas pueden juntarse con sus maridos y pasar el domingo en compañía. La escasez de vivienda les obliga a vivir separados.

Entre los personajes más significativos de la obra, de entre esa amalgama de hombres y mujeres, de trabajadores honestos de todas las regiones españolas, que están forzados a emigrar para mejorar su suerte, para salir de la miseria impuesta por el régimen franquista, destaca la figura de un hombre entrado en años, resignado y práctico. De ese luchador que hizo la guerra contra el fascismo y después fue condenado a muerte por los tribunales franquistas.

Aunque un tanto escéptico por las muchas desgracias sufridas, aun recuerda con profunda melancolía los tiempos en que él repartía hojitas propagando algún mítin, anunciando alguna huelga de las que tan valientemente llevaban a cabo los trabajadores organizados. El hombre, que pese a lo mucho sufrido, al ambiente péximo en que se desenvuelve, aún guarda en lo más recóndito de su ser, el sentido de la dignidad, los sentimientos generosos y el espíritu justiciero. Así pudo ajusticiar a uno de los granujas que, haciéndose pasar por buenas personas, se aprovechan de la situación, de las dificultades con que tropiezan los emigrantes, para meter a costa de las víctimas del trabajo y de las necesidades de sus propios compatriotas.

Evidencia también la hostilidad, el menosprecio que suelen emplear los trabajadores alemanes con los emigrados. El verlos llegar, mal vestidos, con las gabardinas arrugadas, las maletas de cartón atadas con cuerdas, extenuados de tan largo viaje, sin poder ocultar la penuria que han sufrido, motiva, en parte, el que sean considerados como cosa inferior y no como hombres dignos de aprecio y de respeto.

Diríase que el frío del clima está incrustado en la conciencia de muchos hombres. Cosa que a nosotros nos extraña por haberlo experimentado en nuestro propio cuerpo en más de una ocasión.

No obstante, siempre se encuentran algunas personas comprensivas y respetuosas. Sensibles al dolor de los semejantes. Estas son las que dignifican y honran con su actitud a la especie humana.

Quizás sin proponérselo, Lera refleja la pobreza mental con que discurren los jóvenes emigrados. De sus conversaciones en las veladas nocturnas se desprende la desorientación, la carencia de formación social de la juventud trabajadora española. Con chirigotas, lamentaciones y suspiros por la familia lejana, tratan de aliviar el problema desgraciado que los envuelve. Aunque de vez en cuando surge algún hecho de hombría, de esa rebeldía innata en el temperamento español, como cuando se manifiestan resueltos a no servir de esclavos, a no traicionar a los trabajadores alemanes, en una huelga que se prepara.

En nada puede extrañarnos la forma de reaccionar de esta juventud trabajadora. Tampoco el hecho de que interpreten todos los problemas bajo el punto de vista material. Comprendemos que no están orientados hacia ninguna clase de ideas manumisoras. Que ello ocurra, aun siendo lamentable, es bien comprensible después de treinta años de régimen fascista. Es la obra del fascismo, de la Iglesia embaucadora, la que se nos brinda.

S.I.A.

S. I. A. En Calendario mural, artísticamente presentado.

Necrológica

MANUEL LOPEZ ARTES

Otro compañero más que cae en el exilio: Manolo López Artes, que falleció, como tantos otros, cuando iba a disfrutar de un merecido retiro después de largos años de ganarse el pan negro en las entrañas de las minas.

El compañero López Artes, que antes de nuestra revolución residía en Melilla, perteneció a las J.J. LL. y al Sindicato de Panaderos de la C.N.T. Al instalarse en Oudja no dejó nunca de estar en contacto con los compañeros allí radicados.

Por su espíritu solidario y de gran compañerismo, fue muy querido por todos los amigos y compañeros de trabajo, tanto franceses, marroquíes y españoles, la mayoría de los cuales acompañaron el féretro al cementerio.

El compañero Rivas dirigió unas sentidas palabras en recuerdo del compañero Manolo, y de condolencia hacia su compañera Antonia, a su hija María y a todos los familiares y amigos íntimos de Francia y España. Desde Oudja.

Evidentemente la juventud de los demás países llamados libres, poseen mayor cultura, mejores medios de información que la juventud española. ¿Pero en el plan ideológico y social, ofrecen mejores perspectivas? ¿Es que se puede contar con que, incluso, los hijos de los exiliados políticos españoles garanticen la continuidad de nuestra lucha? Sinceramente, creemos que no.

Sin embargo, existen excepciones. Ello es cierto. Pero estas excepciones alcanzan a la juventud española, a pesar de haber nacido, crecido y desarrollado en régimen fascista. De la autenticidad de esto podrían aportar-se infinidad de pruebas.

Resumiendo, Angel María de Lera ha querido abarcar el problema de la emigración en todas sus fases. Desde los honestos trabajadores, los hombres de oficio, los campesinos que salen de España acuciados por el hambre, hasta la ramera desgraciada que no hace nada por enredar su vida con el trabajo honroso, y el gandul despreocupado y tímido, que deja salir del país a su mujer y él se queda tranquilamente haciendo las faenas del hogar.

De ahí que «Hemos perdido el sol» haya llenado en parte el vacío que existía en torno a los trabajadores españoles emigrados. Lo lamentable es que haya tenido que ser un escritor residente en España, más o menos plegado al régimen franquista el que haya puesto de relieve el drama de la juventud trabajadora emigrada.

Mientras tanto, el exilio, las grandes plumas, salvo algún que otro artículo periodístico, no se han dado cuenta, o no han querido darse, de la temática que ofrece el problema de nuestros hermanos emigrados.

Creemos que todo cuanto se escriba a esta parte de los Pirineos, sea relacionado con los españoles o de crítica al régimen que sufre España, debería estar absorbido por las buenas plumas del exilio, contando con la colaboración entusiasta de todos los que se consideran refugiados políticos.

Aún es tiempo de hacer algo, ya que el problema que nos tiene a todos fuera de nuestro país, sigue latente. Y el tema no está agotado.

DISCOS

La publicación de una obra de recuerdos e impresiones tiene varias virtudes, una de ellas la de servir a compañeros desaparecidos y olvidados.

Compañeros de Olot me han hablado de un Bartrina, muerto en plena juventud y compañero mío de bohemia en el año aprehensivo de 1915. Por artificio de la obra referida, otros de mi lugar — ¡ay, ya cadáveres añejos! — han ocupado la mente de amigos de cara en arrugas, tan arrugada como la mía. Y una corriente de cariño nos ha recorrido a todos.

Mirando al 1900, sólo las figuras de Prat, Mella, Lorenzo y Tarrida hallan eco. Las demás, ceniza al viento. Siendo así que «dos gemas» fueron lo básico de nuestro Movimiento.

«Los oscuros, los olvidados, que no lo fueron de la política! Los justificados de los años 1890 se van extinguiendo, y de las ejecuciones de 1900 sólo Ferrer-Guardia emerge. Y fueron sólo cinco, y en las calles, en plena guerra, habían muerto más de setenta revolucionarios...»

El anónimo, como se ve, es formidabile para las trágicas y corajudas situaciones. Mas el calendario humano se pasa prontamente de ellos.

De la sarracina de 1903 recordamos apenas unos nombres de sacrificados: Seguí, Boal, Ars, Layret. ¡Y fueron 500!

En la revolución y la guerra perdidos doctores de miles de compañeros que simbolizamos en Buenaventura Durruti y apenas en Francisco Ascaso. José Ma Martínez, el de 1934, sólo queda en el alma de algunos asturianos. Los anónimos, todos los anónimos, en el corazón estricto de familiares y amigos.

Si yo no me ocupo de Gaspar Alós no lo hará nadie. Era aragonés, y noble y altruista por estrípe anarquista. Fue al combate contra Anido Arlegui y murió asesinado en la calle de Carders barcelonesa.

Que cada cual recuerde a los suyos, para obtener el todo de una historia vibrante y enjundada.

¿Qué no hay que preocuparse de muertos? Callen los difuntos en vida.

DISCOBOLO

ANNENA

AHORANOS NUCLEARIZAN

MADRID. — El ministerio de la Industria ha autorizado la instalación de una cuarta estación nuclear a condición de que sea reservado un 45 % a la participación financiera española.

Lo que quiere decir que la instalación de dicha central es extranjera y para usos indeterminados, aunque se hable de electricidades.

BAJO EL SIGNO DEL FRANQUIZMO

TERUEL. — En las cercanías de Villafraña del Campo un tren de mercancías chocó contra otro de pasajeros, volcando e incendiando a éste. De entre los escombros fueron sacados 30 cadáveres y muchos heridos, varios de los primeros carbonizados. La culpa del choque se atribuye a la niebla, pero la realidad es que el accidente tuvo lugar sobre vía única.

BARCELONA. — Un autocar procedente de Montpellier conduciendo obreros murcianos que iban a pasar las fiestas de fin de año a sus pueblos, voló en las inmediaciones de Vallirana. Hay ocho muertos y más de veinte heridos. El nacimiento de Jesús suele ocasionar desastres como éstos.

TRES DETENCIONES

GINEBRA, (OPE). — «La Tribune de Genève» en despacho de la A. P. dice que la policía ha detenido a tres hombres en Anzuola, cerca de San Sebastián, acusados de repartir hojas opeistas al referendunio.

YA LO SABIAMOS

MADRID. — En la «Hoja del Lunes» ha dicho un falangista que «el actual capitalismo español no merece ni para mí, ni para millones de españoles, ni admiración ni respeto». Es toda una declaración después de treinta años de prestar apoyo a un régimen que debe en no pequeña parte su existencia precisamente a ese tipo de capitalismo español. ¿Es que ya nos queremos lavar todos las manos? (Radio Euzkadi).

ALCALDE Y JEFE MUNICIPAL PROCESADOS

BARCELONA, (OPE). — «La Vanguardia» (día 14) publica un despacho de «Cifra» sobre la vista de la causa ante la Audiencia de Gijón contra el alcalde de la ciudad Ignacio Bertrán y Bertrán y el jefe de la Guardia Municipal, Joaquín Oliva. El fiscal retiene contra ellos 12 delitos de coacción cometidos en el desempeño de sus respectivos cargos. Ha pedido tres años de suspensión de cargo y 7.000 pesetas de multa para cada caso de detención legal y de tres meses de arresto mayor y 20.000 pesetas de multa para cada uno de los delitos de coacción. Los defensores han pedido sentencias absolutorias.

NO HAY NINGUN DETENIDO POR EL ASESINATO DEL GENERAL DELGADO

GINEBRA, (OPE). — Una información de Madrid cursada por la Agencia «France Presse» dice en síntesis, que un tribunal español ha puesto en libertad al subdito marroquí Elie

Tapiero, que fue detenido con motivo del asesinato del general Humberto Delgado y de su secretaria. En su auto encontráronse manchas de sangre y un mechón de cabello que resultó ser de la señorita Campos.

Pero Tapiero manifestó que el automóvil se lo robaron y lo encontró después.

No se estima ello suficiente prueba de culpabilidad y ha salido de la cárcel de Carabanchel. El asesinato se cometió en Villanueva del Fresno en febrero de 1965.

CON HAMBRE NO HAY HOSTIA DURA

PONTEVEDRA. — En una iglesia de Tuy unos desconocidos asaltaron el sagrario, llevándose únicamente el cofre de las hostias. Como éstas no tienen hueso, será difícil a la policía hallar vestigios «hostiarios».

EL CARDENAL CATALANISTA

PARIS (C. S.). — Al cardenal Vidal y Barraquer lo fue de Tarragona y murió exiliado en una localidad de Suiza, sus próximos y amigos conmemoraron el XXIII aniversario de su fallecimiento al pie de la tumba. A este efecto una publicación montserratina le dedica referencias y elogios, olvidándose de decir que Vidal y Barraquer, detenido por el pueblo en julio de 1936 en Tarragona, fue reconocido antifascista y conducido a la frontera francesa — según su deseo —, por elementos de la F.A.I. Tal como suena.

LA PROTESTA

BRUSELAS (OPE). — El periódico independiente «Le Soir» (día 19) anuncia que para protestar contra los resultados del referendunio se han dirigido a la Embajada de España numerosos ciudadanos españoles que trabajan en Bélgica. Han entregado un escrito en el que protestan los resultados exagerados de manera escandalosa del referendunio sobre la ley orgánica, rechazada en realidad por la mayoría de españoles y por el menosprecio demostrado por el régimen con tres millones y medio de españoles residentes en el extranjero que no han sido consultados. El periódico añade que unos cincuenta manifestantes invadieron el salón de la Embajada. La policía les hizo salir. También llegaron gendarmes con «kjeeps».

AL INFLUJO DE LA LEY ORGANICA

PARIS. — Leído en «Le Monde»: «El malestar en grande en Bilbao, ya que el director de la empresa Bandas de Laminación, sifa en Echevarría, ha decidido despedir a los 800 obreros que estaban en huelga desde hace tres semanas. El conflicto duró desde el 29 de noviembre. Como la empresa no pagaba las primas, el personal decidió un paro en el trabajo. Sin embargo, pese a la duración del conflicto, no han obtenido satisfacción. Por su parte la empresa, considerando los despedidos definitivos, ha abierto listas para ofrecer empleos y se admite a los despedidos si bien con pérdida de las ventajas que tenían y de las primas correspondientes a la antigüedad.»



S. I. A. Concretada en el Calendario solidario que anualmente edita. S. I. A. Espera que ningún antifascista dejará de adquirir su Calendario.

A los que vienen de España y no nos conocen

¿Por qué la ideología del trabajador ha de ser el anarcosindicalismo y no la de esas mastodónticas organizaciones denominadas reformistas, sean o no marxistas?

Porque éstos no se preocupan de los obreros nada más que cuando se aproximan las elecciones, para que sus líderes, con promesas que nunca cumplen, saquen actos de diputados que les permitan continuar con sus propios que los eligen. Porque estas organizaciones sólo reclaman y protestan y se acuerdan de los obreros cuando están en la oposición y no son ellos los que mangonean en la política del día.

Y debe ser el anarcosindicalismo porque éste nunca ha engañado a los trabajadores que han venido a sumarse a sus filas. Porque la C.N.T. es la que aplica, en bien del pueblo en general, la forma más radical para salir de la situación de caos en que se desenvuelve la sociedad actual.

La C.N.T. señala como los menos viciados viviendo a costa del sudor de los más, que son los trabajadores, los que verdaderamente tienen derecho a disfrutar de las riquezas que diariamente producen.

La C. N. T. llama la atención sobre lo que ocurre en esta sociedad donde el trabajador, que lo produce todo, es el que no puede vivir pero enriquece a los hombres que no tienen escrúpulos para explotarlos y explotar a sus propios padres.

Porque el anarcosindicalismo siempre se rebela contra las injusticias y es el único que lucha por suprimir de raíz la explotación del hombre por el hombre; porque es el único que no se mezcla en la política y el único que pone en jaque al capitalismo como lo hizo en España en el año 1936.

La C.N.T. explica que las reivindicaciones de los trabajadores han de conseguirse por la acción directa, en lucha continua para hacerles comprender que como explotados, su sitio está con nosotros donde se tiene libertad para opinar sin miedo al criterio de los demás. En nuestros medios no hay líderes dirigidos cuya opinión hay que acatar ciegamente.

Nuestra base federalista, nuestras federaciones de industria, la estructura de nuestros sindicatos son una garantía de libertad para todos nosotros.

Los trabajadores debían comprender que la política con sus jefes de turno, aunque sean líderes de sindicatos o de los partidos políticos a los cuales se deben, siempre está dispuesta a abortar todas las revoluciones preparadas por los obreros, como viene ocurriendo en las democracias y en la Unión Soviética donde la burocracia se ha erigido en nueva clase.

Los obreros deberían preocuparse más de sus intereses y no esperar que éstos por la cuenta que les tiene, no quieren reconocer que la sociedad capitalista va tocando a su fin.

Ya no estamos en los tiempos en que el obrero tenía la creencia que muriendo el burgués, era la miseria para él y para su familia. La educación recibida no permitía otro razonamiento en la vida de esclavo que avanzar, llevando desde la infancia.

Ahora tenemos más conciencia de nuestros derechos y debemos luchar por conquistarlos.

A. JURADO

Casablanca.

UMBRAL

Sumario del nº 60

Benito Rojas: CAMUS, O LA ILUSION CREADORA. Eugen Relgis: DE MI CALENDARIO. LOS POETAS POR DENTRO.

Abarrategui: UMBRAL DE LUZ (poesía).

León Balter: UN ACTOR QUE PIENSA: MARLON BRANDO.

José Viadui: ADALIDES DE LA LIBERTAD. FRANCISCO GINER DE LOS RIOS.

E. Valls: HOMENAJE A ROMAIN ROLLAND. EL RESPALDOR UNIVERSAL DE UNA CONCIENCIA LIBRE.

F. Arévalo: HOMENAJE A SENECA.

J. Carmona Blanco: MONOLOGO DEL MONTE (cuento).

J. Coll de Gussem: LA SONRISA.

José Sevilla: LA MUSICA EN LA CULTURA ESPANOLA.

Juan Ferrer: BEETHOVEN Y CAPDEVILA.

Max Nettlau: EL SOCIALISTA MAS PELIGROSO.

Han Ryner: LA SABIDURIA RIENTE (folletón encuadrable).

Noticario, Papel recibido, Libros, Calendario de S.I.A. etc. Número digno de fin de año.

1 F. en toda Francia.

L'Espagne d'aujourd'hui

(Suite de la page 1)

ultra-secrets militaires de toutes ces installations en territoire espagnol. En cas d'alerte toutes deviendront opérationnelles sans que l'Etat espagnol soit prévenu, ni puisse intervenir. Le contrôle de ces dispositifs est entièrement aux mains des autorités militaires américaines.

Les bases U. S. A. et Gibraltar sont le même cas de colonialisme

De la même manière que le gouvernement du général Franco a posé à l'O. N. U. le cas de Gibraltar, exigeant de l'Angleterre la fin de l'occupation de cette portion de territoire espagnol, jugeant cette situation incompatible avec l'actuel processus de décolonisation dans le monde, il aurait dû exiger des Etats-Unis la fin de l'occupation du territoire sur lequel sont établis les bases militaires américaines. Ces bases ne représentent pas seulement un affront à l'intégrité territoriale espagnole comme c'est le cas de Gibraltar, mais de plus, elles font partie du système agressif de l'impérialisme yanqui.

Mais une telle revendication « pa-

triotique » échappe aux intérêts du régime franquiste qui a permis parallèlement une colonisation économique du capital yanqui sans précédents aux cours des vingt dernières années.

Un régime qui, hier, permettait aux troupes de Hitler et de Mussolini d'expérimenter leurs armes sur le territoire national et d'implanter leurs bases stratégiques pour la Seconde Guerre mondiale, a permis l'occupation de morceaux de terre espagnole par les forces militaires des Etats-Unis, ne peut avoir aucune force morale pour revendiquer maintenant la restitution de Gibraltar.

Nous dénonçons le faux patriotisme du régime du général Franco, qui sous prétexte de revendication démocratique sur Gibraltar, prétend cacher et faire oublier que du territoire espagnol donné en échange de quelques millions de dollars décollent chaque jour les bombardiers atomiques — comment oublier Palomares — de la S. A. C. qui font le tour du monde, prêts à laisser tomber leurs terribles armes destructrices sur des populations sans défense, ou pour appuyer l'escalade aggressive yanqui actuellement au Viet-nam.

Si todo lo que circula por España y en el extranjero es motivo suficiente para que las protestas se multipliquen contra el régimen que tanto «amnistía y perdona» por medio de la cárcel y el patibulo, debe de satisfacerlos cumplidamente, porque es un sintoma de que se ha puesto el dedo en la llama. Nada de oscuridades. La claridad es más brillante. Si hablar así a los desheredados de la fortuna, a los parias del trabajo, merece el repudio de quienes no hacen otra cosa que embrollarlo todo, se comprenderá perfectamente que esto sólo puede salir de los sindicalistas humanitarios, no de los hombres que no se han vendido al mejor postor.

A pesar de todas las tormentas atmosféricas y otras tormentas. A pesar de todos los vendavales. A pesar de todas las pestes, y sin ser hinchados ni feudatarios de nadie, no dejaremos de luchar por el Comunismo Libertario, encarnado en la C.N.T. Este será y es nuestro lema. Guerra al fascismo y a sus continuadores. Guerra a Franco y todo su séquito de cerebros achalorados, él el primero.

MINGO

CONSIDERACIONES

Vendimia y emigración de temporada

ARGOS años hacia que no había vendimiado. A pesar de que ese trabajo, aunque rudo, me agrada, bien que sólo en la medida de mis limitadas fuerzas físicas. Cortar uva, bien; y transportarla al carro o camión, ya es más duro.

El otoño pasado aprovechamos la invitación, acudiendo a Vendôme, donde pasamos breves días ayudando a esa tarea de recoger el fruto de la uva a los compañeros A. Ello nos permitió de paso ver a unos cuantos compañeros y amigos más allí, en Vierzon y en Tours. De esas visitas y conversaciones, siempre regresa uno contento, satisfecho, ya que ello permite también ver y conocer regiones y costumbres que ignorábamos. Y los cambios de impresiones son también convenientes, pues así, mejor que de otra manera, se cotejan puntos de vista, dejando siempre de lado lo que nos separa, con el fin de llegar a que lo que nos une sea más factible de realización, en la lucha por la vida y en la lucha por la libertad dentro del clima social más en armonía con nuestros principios de ética libertaria.

Hemos comprobado una vez más, que con los años no todo el mundo se vuelve realista acomodándose a las circunstancias, ni reniega del pasado de lucha en el cual tomó parte eficaz contribuyendo a ella. Los viejos — en edad — dan también lección de juventud a esos jóvenes viejos que por su actividad, parece se les haya parado el reloj. No siempre son los gritones los que más razón tienen. Los voceros se cansan más pronto que los que con tesón y a lo largo de su vida, ni reniegan ni claudican.

¿Cuántos jóvenes estudiantes, pongamos por caso, en cuanto han logrado una situación siguen manteniendo en alto el estándar de la lucha por la libertad? ¿Cuántos siguen bregando por ella, siquiera sea tímidamente, cuando logran su aspiración? Una vez obtenido el título, la mayoría lo explotan al máximo, ya que es cuestión de no olvidar «los sacrificios» (?) llevados a cabo por sus padres para que lo lograran. Aquellas explosiones, aquellos gritos, aquellas algaradas estudiantiles, quedan pronto olvidadas para siempre, o así y si la ocasión llega, serán tanto o más rigurosos que no se fue antes con ellos, cuando otros jóvenes estudiantes se pongan a protestar o a manifestar porque ni libertad ni fraternidad se vislumbran en la sociedad actual que nos toca vivir, o cuando unos trabajadores tratan de conseguir aquello que tienen perfecto derecho: disfrutar de todo cuanto parásito se harta o disfruta ampliamente de la vida, mientras ellos y sus familiares han de contentarse con un mínimo, tanto, que parece increíble siga tan restringido al cabo de siglos de lucha por una vida mejor.

Volviendo a la vendimia, cuando ésta se hace en familia, cual fue nuestro caso, le quedan a uno recuerdos durables; las personas con las que se convivió unos días, quedan como grabadas durante años. Así nos sucedió con el tío Antonio, Casimiro, Ramona, Pura, Martín, Viviana, el viejo malo...

En cambio, cuando los vendimiados de ambos sexos salen de España por unos meses los han de aprovechar completamente, ya que cuanto ahorraron durante esa temporada de otoño a muchos ha de servirles para mal comer poco menos que todo el resto del año, posiblemente hasta septiembre próximo; ya que en nuestra Iberia, empobrecida porque así lo quieren quienes siguen manteniéndola en la miseria y en el terror — pese a todos los «perdonos» y gestos de liberalización llevados a cabo para la galería exterior —, no es posible ni siquiera poder contar con alguien que les explote ni durante unos meses por año.

Si, esos numerosos grupos que cruzan anualmente la frontera (miles y miles de hombres, mujeres y niños) llegan en gran parte con la cara demacrada por la falta del diario y necesario sustento, un hatillo estricto y mucha desconfianza cuando se trata de los que vienen por primera vez. La impresión que dan a su llegada a estaciones de tránsito con el fin de cambiar de tren, es triste, por no decir desoladora, ya que quienes los reciben no siempre dan muestras de excesiva humanidad y comprensión, pues por algo se les paga para que se limiten a embarcar a ese rebaño humano hacia el lugar de destino y nada más.

Sólo cuando han sido distribuidos y ven se les trata relativamente bien, es cuando comienzan a demostrar por su parte esa alegría y disposición para el trabajo tan característica del español. Y no se crea que la preferencia por los españoles, para esa labor, sea fortuita. Es que los propietarios de viñas saben y lo dicen! que su rendimiento es notablemente mayor que el de los nativos. El negocio es el negocio, no se olvide. Comienzan a vendimir en agosto-septiembre por la región del Sur francés y van pasando por todo el «Midi», para terminar generalmente, bien avanzado octubre, en la región charentaise productora de coñac. Ignoro si llegan más hacia el centro; en todo caso no serán en gran número. Ni si se quedan muchos para otros labores agrícolas, como la recolección de remolacha.

El que haya tenido la posibilidad de verles llegar y luego regresar hacia sus respectivos lares, ha podido comprobar el cambio en ellos habido. Desapareció aquella mirada furtiva, desconfiante. El rostro cambió de expresión: la libertad de que han disfrutado, en contraste de la que se ven obligados a disfrutar en el feudo franquista, ha hecho de ellos otras personas. Han logrado reunir unos cuantos miles de francos, porque lo cierto es que todos vienen por ello: unos por necesidad ineludible, otros con el propósito de adquirir un terreno, una casita, o un negocio pequeño con el aporte de lo ganado por toda la familia. No obstante, a pesar de todo, aunque no sean enemigos declarados del régimen, os dirán siempre que les preguntéis que no hay comparación entre la vida de aquí y la de allí. Eso sí, para algunos y acaso por lo corto de la estancia, ciertas costumbres les extrañan y reaccionan, no las digieren fácilmente, acostumbrados como están a toda clase de restricciones. El desconocimiento del idioma es otro gran inconveniente para esos emigrados. Cuando no se ha salido del terruño

en que se nació y vivió siempre, todavía más. Es triste tener que hablar así, reconocer la enorme diferencia existente entre dos países contiguos, en el trato que al trabajador se da en general y dejando aparte excepciones de rigor, en todos los órdenes. Pero como es así, no hay ni por qué negarlo ni ocultarlo. Y siendo así, es por lo que de ninguna manera puede ser ni siquiera tolerable la actitud de benevolencia de quienes quisieran que cerrásemos los ojos ante unas clasificaciones vergonzosas, que por venir de quienes vienen, no tienen en absoluto disculpa de ningún género. Ni el franco-falangismo se amansará con sus aportes indecorosos y lisonjeros, ni votaciones o referendums lo liberalizarán. Aquello sólo terminará cuando el pueblo que lo sufre, con la ayuda de todos nosotros, seamos capaces porque a ello estaremos dispuestos, a barrerlo para siempre. España — Iberia — puede vivir sin dictadura, sin imposición, restricciones, ni terror. Y cuando el pueblo liberado de la actual pesadilla se dé el régimen que mejor entienda, nadie dude que el acceso a todos los organismos europeos de intercambio comercial y cultural, será posible y de fácil logro; con lo que obtendrá el aumento de bienestar y libertad que merece, sin tener que estar pendiente, ni del turismo, ni de la emigración en masa, ni de la venta del país a ningún otro, por rico y todopoderoso que se crea o considere.

Entonces sí que el venir a vendimir a Francia será como una salida voluntaria que quienes así lo deseen podrán hacer: no como ahora, que es una necesidad primordial, ineludible, a menos de dejarse morir lentamente de inanición, de consumirse inútilmente en espera de que otros den solución a lo que sólo a nosotros mismos y a nadie más compete.

en que se nació y vivió siempre, todavía más.

Es triste tener que hablar así, reconocer la enorme diferencia existente entre dos países contiguos, en el trato que al trabajador se da en general y dejando aparte excepciones de rigor, en todos los órdenes. Pero como es así, no hay ni por qué negarlo ni ocultarlo. Y siendo así, es por lo que de ninguna manera puede ser ni siquiera tolerable la actitud de benevolencia de quienes quisieran que cerrásemos los ojos ante unas clasificaciones vergonzosas, que por venir de quienes vienen, no tienen en absoluto disculpa de ningún género. Ni el franco-falangismo se amansará con sus aportes indecorosos y lisonjeros, ni votaciones o referendums lo liberalizarán. Aquello sólo terminará cuando el pueblo que lo sufre, con la ayuda de todos nosotros, seamos capaces porque a ello estaremos dispuestos, a barrerlo para siempre. España — Iberia — puede vivir sin dictadura, sin imposición, restricciones, ni terror. Y cuando el pueblo liberado de la actual pesadilla se dé el régimen que mejor entienda, nadie dude que el acceso a todos los organismos europeos de intercambio comercial y cultural, será posible y de fácil logro; con lo que obtendrá el aumento de bienestar y libertad que merece, sin tener que estar pendiente, ni del turismo, ni de la emigración en masa, ni de la venta del país a ningún otro, por rico y todopoderoso que se crea o considere.

Entonces sí que el venir a vendimir a Francia será como una salida voluntaria que quienes así lo deseen podrán hacer: no como ahora, que es una necesidad primordial, ineludible, a menos de dejarse morir lentamente de inanición, de consumirse inútilmente en espera de que otros den solución a lo que sólo a nosotros mismos y a nadie más compete.

JULIAN FLORISTAN

Francia. Otoño de 1966.

Cresta del Whitney y Sierra del Cumberland

(Continuación)

En la cinta azul del James, Richmond, con sus manufacturas. A las orillas del Mill y del Quinnipiac, cual en bahía, New Haven, con el Museo, el Yale College, las Bibliotecas, el puerto y los jardines. En el curso del Mississippi, Memphis, con sus buenos paseos y edificios. Por su lado de Texas, entre dulces corrientes, S. Antonio de Bexar, con sus prados y talleres. Al Trinity, Dallas, con sus huertos y ganados. En la bahía de Adirondack, Bridgeport, con sus fábricas metalúrgicas. En el Mar de Bering, a la entrada de la bahía Norton, Nome, con su puerto. Al Miami, Dayton, con sus paseos e industrias. En la línea del Grand River, Grand Rapids, con sus gratos valores. A una corta distancia de la bahía de Galveston, la plaza de Houston, con sus artes y oficios, fuentes, cereales, legumbres y frutas. En el río de su nombre, Des Moines, con sus establecimientos y sus plantas. Al Connecticut, la villa de Hartford, con sus construcciones artísticas. En el Taunton, Fall River, con sus manufacturas textiles. Por el colorido valle del Lactawanna, Scranton, con sus minas de antracita. En la graciosa cinta del Cumberland, Nashville, con sus Escuelas y talleres. Al valle del Passaic, Paterson, con sus hilados y tejidos.

En la línea del Connecticut, Springfield, con sus telares. Por el valle del Mahoning, Youngstown, con sus desvelos. Al Hudson, Albany, con sus Museos, sus Escuelas y su puerto. En el valle del Jordan, y cuando las aguas del río van a juntarse con aquellas del lago, Salt Lake City, con sus huertos y sus jardines. A la arteria del Delaware, la amorosa Camden, con sus fábricas. En el James, feliz, Norfolk, con el puerto, la pesca, las frutas y las legumbres.

A la línea fluvial del Charles, Cambridge, con el universitario Harvard College, los Museos, el Observatorio astronómico, los Laboratorios, las Bibliotecas y los jardines. En el Delaware, Wilmington, con su puerto y manufacturas. Al Merrimac, Lowell, con sus hilados. No lejos del lago Coeur d'Alène, Spokane Falls, con sus industrias. Al Atlántico, en bahía, New Bedford, con el puerto, la pesca

y los tejidos. En el valle del Schuylkill, alegre y generoso, Reading, con sus establecimientos textiles y metalúrgicos. Cerca del Connecticut, Northampton, con sus legumbres, tabaco, verduras y frutas. En el río de su nombre, Allegheny, con sus talleres y minas. Al Delaware, Trenton, con sus vidrios y su cerámica. En el lago de su nombre, Erie, con su puerto. Al riante valle del Trinity, Port Worth, con sus fábricas, ganados y cereales. En la bahía de Nahant, Lynn, con sus tejidos. Al oeste de Nebraska City, Lincoln, con sus talleres. En el valle del Hudson, Troy, con sus hilados. Al James, Manchester, con sus telares. Entre el Ashley y el Cooper, Charleston (South Carolina), con el puerto. Al Susquehanna, Harrisburg, con sus puentes y sus fábricas. En el río de su nombre, Savannah, con su puerto y sus arrozales. Al Ohio, Wheeling, con sus industrias. En la bahía de Casco, Portland (Maine), con el puerto y los jardines. Al Connecticut, Holyoke, con sus manufacturas. En la cuenca del Missouri, St-Joseph, con sus huertos. Al Ohio, Evanville, con sus frutas.

En la bahía de Newark, Elizabeth, con sus talleres de mecánica. Al Missouri, Council Bluffs, con sus hortalizas. En el río de su nombre, Saginaw, con sus tejidos, bosques y salinas. A las cercanías de los saltos de agua de Trento, Utica, con sus hilados, sus cereales y sus maderas. En el gracioso valle del Merrimac, Lawrence, con sus fábricas textiles y metalúrgicas. Al Hudson, Hoboken, con sus aguas termales. En el Illinois, Peoria, con sus huertos. Al Mystic River, Somerville, con sus talleres. En el Savannah, Augusta (Georgia), en el río de su nombre, Mobile, con su puerto y sus frutas. Al Kansas, Topeka, con sus cereales, patatas y reñeses. En el Golfo de México y en la bahía de su nombre, Galveston, con su puerto y sus legumbres. Al Mississippi, Dubuque, con sus minas. En el Colorado, de Texas, Austin, con sus industrias, minas, cereales, ganados y maderas. Al Arkansas, Little Rock, con sus reses, algodón y cereales. Defendida por el promontorio de Mar-

blehead, al Océano Atlántico, Salem (Massachusetts), con sus Escuelas, su Museo y su puerto. En el valle del Lehigh, Allentown, con sus minas. A la cinta del Delaware, Gloucester, con su puerto y sus talleres. En el río Arkansas, Pueblo, con sus cereales, minas y ganados. Al valle del Conemaugh y dominada por los montes Alleghenies, Johnstown, con sus minas y sus prados. No lejos de Portland (Oregon), Oswego, con sus yacimientos y sus forjas. Al este de Vicksburg, Delta y Grand Gulf, Jackson, con sus cereales y hortalizas. En el Beaver Creek, Oklahoma, con sus cereales, ganados y maderas. A la línea del Alabama, Montgomery, con sus rosales y sus frutas. Por el James, en buen punto, Lynchburg, con sus manufacturas. Al Mississippi, Winona, con sus granos y sus bosques. En las márgenes del Merrimac, Concord, con sus hilados. Al río de su nombre, Sacramento, con sus frutales. En el Congaree, Columbia, con sus jardines. Al Maunee, Findlay, con sus pozos de gas natural. En la bahía de su nombre, Sandusky, con sus talleres, sus verduras y su puerto.

Al St-John, en la Florida, Jacksonville, con su puerto, su pesca y sus bosques. En el valle Grand River, Lansing, con sus fábricas. Al lago Monona Mendota, Madison, con sus prados y rosales. En el Key West Island, Key West, en el punto, la pesca y el faro. Por el río de su nombre, Raleigh, con sus maderas. A los montes Black, a 2.147 metros, Chayenne, con sus bosques. En la bahía de su nombre, Pensacola, con el puerto y las frutas. Por los montes Big-belt, a 1.042 metros, Helena, con sus minas. Al Pacífico, en bahía, S. Diego, con el puerto, la pesca y las verduras. En la vena del Kenebec, Augusta (Maine), con sus bosques. Al Willamette, Salem (Oregon), con sus floristas. En el Mississippi, Baton Rouge, con sus hortalizas. Al Big Sioux, Sioux Falls, con sus cereales. Cerca de la montaña Pike's, Colorado Springs, con sus aguas sulfurosas. Al Kentucky, Vicksburg, la antigua Nogales, con sus granos y sus flores. No lejos de la bahía Delaware, Dover, con sus industrias. Al valle del Kings, Fresno, con sus legumbres y sus ganados. En el borde oeste del Lago Superior, Superior City, con la pesca, el faro y el puerto. Al Missouri, Jefferson City, con sus telares. En el valle del Madison, Virginia City, con sus minas. Al Elizabeth, Portsmouth, con la estación naval. En el valle de su nombre, Sta-Fé, con sus yacimientos mineros. Sin tener al Océano Atlántico, Marblehead, con su puerto y sus árboles. Por los montes Iron, Joplin, con sus minas. A la bahía Chesapeake, Annapolis, con la industria náutica. En la arteria del Ohio, Parkersburg, con sus talleres. Al Missouri, Jefferso City, con sus huertos. En el Kentucky, Frankfort, con sus legumbres. Al Pouset Sound, Olympia, con su puerto y sus maderas. En el Missouri, Pierre, con sus hortalizas. A la cinta del Kanawha, Charleston (West Virginia), con sus campos, sotos, carboñeras y salinas.

MIGUEL JIMENEZ (Terminará)

Francia. Otoño de 1966.

LEVANTATE Y ANDA

NATURALMENTE, no podía ser de otro modo. Cuando se acepta una lucha o cuando ésta se plantea contra un régimen que avasalla y explota a un país, se aceptan implícitamente todas las consecuencias que de ella derivan. Consecuencias que son casi siempre una incógnita y que pueden llegar al más brutal desenlace. En línea general, cuando se empieza una acción o la lucha, es muy raro que los individuos que la prepararon se paren a analizar las consecuencias. Si así no fuera, muchas acciones, atentados, sabotajes etc., nunca se habrían llevado a cabo y más de un tirano habría muerto o moriría en su propia cama. Así pues, cuando unos hombres, jóvenes en su mayoría se trasladan temporalmente a España donde harán patentes su protesta, no hacen otra cosa que demostrar que en su conducta no ha habido cálculo, que en ellos ha obrado sólo el afán de acabar con el régimen que es una ofensa a la libertad y a las instituciones civiles, a sabiendas del riesgo y del peligro que de esta actitud emanaba.

Este es el caso de los compañeros apresados en España por la policía. Ir a España no es fácil cuando hay que cumplir una misión, y se hace más peligroso cuando esta misión tienen que cumplirla los hombres de la C.N.T., o los anarquistas, o los jóvenes, en un ambiente hostil, consecuencia del régimen policiaco y en donde la delación está al orden del día. Añádase a esto la dificultad de encontrar casa amiga, todo donde cobijarse, y la continua sensación de una mirada que taladra la nuca y las espaldas, produciendo un malestar físico intolerable. Tengo delante de mí sobre la mesa, el comunicado de la agencia Cifra que da detalles de la detención. He leído, a primera vista, que se trataba de una de las tantas detenciones de obreros y estudiantes, pero después de haber leído las primeras líneas, no he podido

contenerme de gritar a mi compañero: «Escucha» Y le he leído párrafo por párrafo el comunicado, mirándolo a cada pausa. La he visto palidecer mientras sus rasgos se endurecían, hasta llegar al punto donde el comunicado dice: «El detenido confesó...» Me ha parado su exclamación, acabada en sollozo: «Pobre muchacho», y después ha repetido una y otra vez: «El brillante servicio de la policía...»

Ya sé lo que ella piensa mientras yo escribo en el silencio del comedor y al calor de la estufa, mientras me complazco en atrasar el tiempo. ¡Casi veinte años! Jefatura superior de policía, Barcelona. Me hallo vigilado por dos guardias en el breve pasillo, ante la incógnita de una puerta cerrada, desde la que me llegan ayes de dolor y gritos apagados, mezclados con ruidos indistintos y precipitados que descubren violencias. ¡La extraña tristeza de aquel pasillo! Impersonal y fría, con la luz hostil de una lámpara que cuelga del techo y parece escurrirnos los pensamientos más recónditos. Media puerta se abre rabiosa y los hombres que salen me miran con ojos grandes, vagamente. Sus camisas están rasgadas, manchadas de sangre. Tienen los rostros hinchados, amartados. Una pobre humanidad doliente, y de aquí a un rato yo seguiré la misma suerte. Un empujón me saca de mi inmovilidad. Es mi turno. Pruebo la extraña sensación de no tocar el suelo con los pies y paso fugaz el dintel de la puerta para caer de bruces, contra las patas de una mesa que se halla en aquella habitación, violentamente iluminada. Trato de levantarme, pero me levantan a golpes para dejarme sentado en una silla sin comprender yo cómo. Delante mío hay dos policías y uno a cada lado. Ahora me hablan y gritan a turno. Es sólo la preparación del interrogatorio y en poco rato me han dicho todo. Todo lo que se puede decir y lo que no se puede decir a un hombre, mientras pocos minutos de respiro, mientras me miran. El silencio es irreal, fantástico, roto de repente a golpes de preguntas hechas vertiginosamente. No me dan tiempo de pensar, mientras golpean. No puedo pensar y yo no percibo mi pierna izquierda. La tengo como partida por un puntapie imprevisto de uno de los policías que tango enfrente. Cuando aprieto la mandíbula para contener el dolor de un puntaje me la abren.

«¡Habla! — me repiten incansablemente. — Has dicho esto... ¡Mientes! ¡No es verdad! ¡Habla, habla, habla!»

«¡Mira! — me dice uno (Polo o Urreta?) indicándome un rincón de la estancia —, mira lo que te vamos a hacer. Créeme, habla o no te va a conocer ni la madre que te parió.»

Observo, siguiendo la indicación de la mano del policía. En un rincón hay un camastro. Al lado, adivino una silla en la que un hombre se halla sentado. Un policía lo hace levantar y lo acompaña hasta pararse delante de mí. No logro conocerlo. Veo todo en una niebla. El entrevistado puede tener, más o menos, mi edad. Alto, robusto, y lleva las manos atadas por detrás. Su cara está hinchada y sus labios enormes, amartados; los ojos, hundidos en negras hinchazones.

«¡Mirallo — me dicen. — ¡Lo conoces?»

El niega lentamente con signo de cabeza, con esfuerzo evidente.

«¡Habla! — le ladraron. — ¡Lo conoces?»

«No. — Habla — insisten. — ¡Piénsalo bien, ¿lo conoces?»

«No. — ¿Dónde están las metralletas?»

«No sé. — Habla tú — me dicen. — ¡Lo conoces?»

«No. — Piénsalo bien, ¿Lo conoces?»

«No. — ¿Qué sabes de las armas? ¿Dónde de las escondiste? ¡Habla!»

El silencio se hace trágico, denso. Entraron dos policías más. Son seis, ahora, y uno de ellos pregunta: «¿Son éstos?»

«No. — ¿Vamos a ver — dice Urreta —. ¡Habla!»

Dos, tres, cuatro segundos de espera. Se espera que pase algo, que ocurra un hecho nuevo que ponga fin a aquella pesadilla. No ocurre nada. Es la voz de Urreta que rompe el silencio.

«¡Adelante, pues!»

Yo quisiera olvidar aquellos momentos. Un infierno que dura una eternidad. Los seis hombres adelantan como jauría de lobos. Y pegan. Con las manos, con los puños, con los pies, con las porras de goma. Aislados o todos juntos. Se atropellan, se empujan, gritan, blasfeman.

Ahora el otro hombre cae. Caigo yo también, al empuje de una bofetada y un puntaje. La silla da contra la cama, le dan patadas en todas partes, no miran nada. Un puntaje violento le alcanza la cara. La sangre mancha su vestido, y el suelo. El joven — pues es joven — no grita; es un lamento continuo, ahogado, ronco; es un estertor continuo. ¿Cuánto dura este infierno? ¿cuánto

Teatro Alhambra, 50, rue de Malte, Paris. Gran Mitin Antifranquista para el 15 de enero a las 9 y media de la mañana, con los siguientes oradores: WILBALDO SOLANO (POUM), FERNANDO VALERA (ARDE), JOAN SAURET (ERC y PNV), ARSENIO JIMENO (UGT-PSOE) y ROQUE SANTAMARIA (CNT-FL de Paris).

Bajo la presidencia de Alianza Sindical.

Invita a sus afiliados para el domingo 1º de enero a las 10 de la mañana en el local acostumbrado, para tratar temas del máximo interés para el conjunto orgánico.

Invita a todos los compañeros a la reunión mensual que tendrá lugar el domingo 8 de enero de 1967 a las 9 y media de la mañana, en el café du Rhône, 23, Quai Victor Augagneur, Lyon (3).

Reunión ordinaria el sábado 7 de Enero de 1967, a las 5 de la tarde. En el orden del día, discusión de sus gestiones y a presentar para un eventual pleno de la regional.

El secretario de esta F. L. recuerda a todos sus adherentes y afiliados la necesidad de intensificar las aportaciones solidarias, pero les advierte tras las constataciones y conclusiones de la última Plenaria regional, no se dejen sorprender por los esfuerzos desviatorios que se hacen para asentar incompatibilidades en nuestro movimiento. Todas las aportaciones solidarias o pro-presos deben seguir el canal ordinario de la organización.

Por otra parte en nombre de la familia de nuestro estimado y malogrado compañero Antonio Roda y el propio de esta F. L., contestamos de forma colectiva a los innumerables testimonios personales y escritos que no cesamos de recibir agradeciendo infinitamente las muestras de afecto y simpatía que en ocasión del fallecimiento de este compañero se nos han dirigido.

A causa de las fiestas de fin de año, la reunión mensual ordinaria se celebrará el día 8 de enero, a la hora de costumbre.

Los compañeros pertenecientes a esta Federación Local que dan convocados a la asamblea que se celebrará el 15 de enero 1967 a las nueve de la mañana en el local de costumbre.

En la asamblea del 18 próximo pasado se acordó que la próxima se celebrará el domingo 8 de enero, siempre en el mismo local.

AGROPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA Convoca a todos los compañeros a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 15 de enero de 1967 a las nueve y media de la mañana, en la sala C. N. T. núm. 1 del Palais de la Libération núm. 9, en Villeurbanne.

RECIBIDO PRO-ESPAÑA F. Local de Montereau (S. et M.), 60 frs.; López, 10; Bardonnada, 10; Valero, 10; Marin, 4. Total, 94.

F. L. DE DECAZEVILLE Ponemos en conocimiento de todos los afiliados a esta F. L. que la asamblea general que normalmente debería celebrarse el primer domingo de cada mes, tendrá lugar en el local de F. O. el día 8 de enero a las 9,30 de la mañana, por caer el día primero del año en el primer domingo.

terminará? Tengo un velo espeso delante de los ojos. Es un «carroussel» salvaje de fieras contra hombres indefensos. Es un jaderar, un afanarse, un excitarse mortal. Los golpes ahora se suceden rápidos, apagados y sordos. Los que produce la carne martirizada. ¿Cuándo vendrá la muerte?

El silencio irrumpe de nuevo. ¿Cuánto dura? Mis oídos vuelven a zumbir con insistencia dolorosa. Alguien habla. «Esto es sólo para empezar — afirma —. ¡Hablarás ahora? Lo que te hemos hecho es sólo la milésima de lo que te vamos a hacer. ¿Lo conoces?»

«No. — ¿Dónde están las armas?»

«No sé. — Habla tú — me dicen. — ¡Lo conoces?»

«No. — Piénsalo bien, ¿Lo conoces?»

«No. — ¿Qué sabes de las armas? ¿Dónde de las escondiste? ¡Habla!»

El silencio se hace trágico, denso. Entraron dos policías más. Son seis, ahora, y uno de ellos pregunta: «¿Son éstos?»

«No. — ¿Vamos a ver — dice Urreta —. ¡Habla!»

Dos, tres, cuatro segundos de espera. Se espera que pase algo, que ocurra un hecho nuevo que ponga fin a aquella pesadilla. No ocurre nada. Es la voz de Urreta que rompe el silencio.

«¡Adelante, pues!»

Yo quisiera olvidar aquellos momentos. Un infierno que dura una eternidad. Los seis hombres adelantan como jauría de lobos. Y pegan. Con las manos, con los puños, con los pies, con las porras de goma. Aislados o todos juntos. Se atropellan, se empujan, gritan, blasfeman.

Ahora el otro hombre cae. Caigo yo también, al empuje de una bofetada y un puntaje. La silla da contra la cama, le dan patadas en todas partes, no miran nada. Un puntaje violento le alcanza la cara. La sangre mancha su vestido, y el suelo. El joven — pues es joven — no grita; es un lamento continuo, ahogado, ronco; es un estertor continuo. ¿Cuánto dura este infierno? ¿cuánto

COMUNICADOS

F. L. DE OULLINS Convoca a todos los compañeros a la reunión mensual que tendrá lugar el domingo 8 de enero de 1967 a las 9 y media de la mañana, en el café du Rhône, 23, Quai Victor Augagneur, Lyon (3).

REGIONAL CATALANA, PARIS Reunión ordinaria el sábado 7 de Enero de 1967, a las 5 de la tarde. En el orden del día, discusión de sus gestiones y a presentar para un eventual pleno de la regional.

F. L. DE THAIS El secretario de esta F. L. recuerda a todos sus adherentes y afiliados la necesidad de intensificar las aportaciones solidarias, pero les advierte tras las constataciones y conclusiones de la última Plenaria regional, no se dejen sorprender por los esfuerzos desviatorios que se hacen para asentar incompatibilidades en nuestro movimiento. Todas las aportaciones solidarias o pro-presos deben seguir el canal ordinario de la organización.

Por otra parte en nombre de la familia de nuestro estimado y malogrado compañero Antonio Roda y el propio de esta F. L., contestamos de forma colectiva a los innumerables testimonios personales y escritos que no cesamos de recibir agradeciendo infinitamente las muestras de afecto y simpatía que en ocasión del fallecimiento de este compañero se nos han dirigido.

A causa de las fiestas de fin de año, la reunión mensual ordinaria se celebrará el día 8 de enero, a la hora de costumbre.

Invita a sus afiliados para el domingo 1º de enero a las 10 de la mañana en el local acostumbrado, para tratar temas del máximo interés para el conjunto orgánico.

Invita a todos los compañeros a la reunión mensual que tendrá lugar el domingo 8 de enero de 1967 a las 9 y media de la mañana, en el café du Rhône, 23, Quai Victor Augagneur, Lyon (3).

Reunión ordinaria el sábado 7 de Enero de 1967, a las 5 de la tarde. En el orden del día, discusión de sus gestiones y a presentar para un eventual pleno de la regional.

El secretario de esta F. L. recuerda a todos sus adherentes y afiliados la necesidad de intensificar las aportaciones solidarias, pero les advierte tras las constataciones y conclusiones de la última Plenaria regional, no se dejen sorprender por los esfuerzos desviatorios que se hacen para asentar incompatibilidades en nuestro movimiento. Todas las aportaciones solidarias o pro-presos deben seguir el canal ordinario de la organización.

Por otra parte en nombre de la familia de nuestro estimado y malogrado compañero Antonio Roda y el propio de esta F. L., contestamos de forma colectiva a los innumerables testimonios personales y escritos que no cesamos de recibir agradeciendo infinitamente las muestras de afecto y simpatía que en ocasión del fallecimiento de este compañero se nos han dirigido.

A causa de las fiestas de fin de año, la reunión mensual ordinaria se celebrará el día 8 de enero, a la hora de costumbre.

(Crónica Internacional, Procede de la página 4)

EL DESCONTO SE ORGANIZA

Un grupo de jóvenes norteamericanos se negó recientemente a presentarse a filas. Al propio tiempo reclamaban la aplicación del juicio de Nuremberg contra el gobierno de los Estados Unidos. El caso más reciente es el de David Mitchell, quien en el curso del proceso que se le inició por retractario declaró que: «Hace ya tiempo que Estados Unidos merece su Nuremberg. Todo el mundo se halla implicado en mi proceso: el juez, el procurador general, el público mismo, pues todos los que participan en el crimen de la guerra se hallan en el banquillo de los acusados...»

En la prisión militar de Fort Hood se hallan detenidos tres soldados por negarse a ir a Vietnam. Uno de ellos es negro, el segundo es de origen italiano y el tercero portorriqueño. Los tres intentaron un proceso contra los ministros de Defensa y el de Negocios extranjeros a quienes acusan de haber violado el tratado de Briand-Kellog; la carta de las Naciones Unidas, los acuerdos de Ginebra de 1954, la ley de Nuremberg y la propia constitución de los Estados Unidos.

El problema racial acrecienta las dificultades. Los conscriptos negros se niegan a combatir a otra guerra de color y acusan de guerra racista a la que mande los Estados Unidos en el Vietnam. Tanto el pastor Martin Luther King como el boxeador musulmán

Casius Clay se agregan a la campaña contra la guerra.

Los políticos más habilidosos, como es el caso del senador Kennedy, tratan de calmar a los descontentos invocando la necesidad de reformar el sistema de conscripción militar.

Actualmente se salvan de la guerra las gentes «pudientes», en tanto que los negros y los trabajadores son reclutados en prioridad. Hasta el propio Johnson acaba de constituir una comisión encargada de estudiar este sistema de conscripción «antidemocrática».

La asociación de «Students for a Democratic Society» está organizando un plan de resistencia contra la conscripción a la que consideran como un instrumento gubernamental para la ejecución de su política intervencionista.

Estos chispazos aislados pueden provocar la hoguera en la que se fundan todos los Decretos y todas las armas. Habrían de intervenir en la tarea los obreros. Pero por ahora, los obreros, en Estados Unidos y en todos los países, se encargan de fabricar las armas y no de destruirlas. A cuenta de ello «ganan el pan». No se les ocurre pensar que negándose a fabricar las armas anularían ejército y policía. Desarmarían a todos los cancheros de la tierra.

Y no habría ya guerras ni prisiones. Ni siquiera habría suizos en la ciudad del Vaticano. Ni Vaticano siquiera. Ni Papa para reclamar la Paz. Ya no sería de ningún modo necesario.



S. I. A. En Calendario. Del 1 de enero al 31 de diciembre, presente en tu casa.

SINGE SOCIAL
59, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. 1 TRU, 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-92
Tél. Imprimerie : BEL. 87-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



CAMPAÑAS DE PROTESTA

IDENTIFIQUEMOS uno a uno a los combatientes caídos en la lucha, ahorrados. Esperando algunos el pelotón de ejecución o el garrote vil, condenados o tros a morir en silencio, tras las rejas angostas, húmedas, asquerosas, en la fraterna viscosidad de las ratas, única compañía franca — y repulsiva — que distrae al recluso.

Demos la voz. De uno a otro militante. De un país a otro. De Continente a Continente. Que los nombres de los presos circule, se repita, se repita en todas las laderas, se difundan hacia todos los horizontes. Los nombres de los presos preventivos a objeto de organizar su defensa, si medios de defensa existen. Los nombres de los condenados, para tratar de arrancarlos de las manos del verdugo.

Todos los presos y todos los condenados sociales. De no importa que sector y de no importa que tendencia. Basta saber que se hallan presos o que fueron condenados por su acción contra los tiranos. Por su actitud contra el régimen que ahoga a los hombres en un clima imposible, irrespirable, falto de libertad como del aire que nos permite subsistir y que alienta a cada ser con un soplo de esperanza, puro y vivificador.

Los Linsuán en Cuba, enfrentados a los usurpadores de los ideales de Martí, Los Hugo Blanco, en Perú, condenados al igual por el apurismo que por los amanuenses de Washington. Fue condenado a muerte Hugo Blanco por su acción viril realizada en común con los campesinos que se lanzaron a conquistar sus tierras con las armas de la mano.

En Bolivia y en Argentina hay presos. Los hay en el Paraguay, en Haití y en Santo Domingo. Los hay en Colombia y en Venezuela. Los hay en Estados Unidos, donde se cuenta con el triste record 'oh Democracia' de los militantes asesinados en su lucha por la dignificación del Hombre. Desde antes de los ahorcados de Chicago hasta nuestros días. Basta con que se hayan manifestado contra el sistema. Contra el 'gobierno del pueblo por el pueblo y para el pueblo'.

Presos sociales hay en Portugal y en España por docenas. Los hay en Argelia y en Marruecos, en Grecia y en Turquía, en Bulgaria y en Hungría. Hasta en la 'dibera' Italia se detiene y se condena por el delito de pensar. Ni más ni menos que en Yugoslavia, antesa del 'Paraiso Terrenal' que es la Rusia bolchevique.

Un Comité internacional pro-Presos y Perseguidos sería de gran oportunidad. Comité que pudiera laborar en conjunción con las diversas corrientes totalitarias de todos los países. Interesados todos en procurar algo más que la liberación de sus propios presos. Preocupados, vale decir, en intensificar la acción para que no haya lugar a más perseguidos ni a más presos. Hemos dicho: preocupados en el afán de transformar las condiciones sociales de cada país hasta obtener la dignificación moral del mundo.

El Comité internacional pro-Presos y Perseguidos contaría con el apoyo de la prensa social y política de avanzada; con oradores y con abogados; con escritores y con periodistas. Organizaría y vertebraría toda campaña de agitación, dándole un alcance internacional y un contenido humanista, solidario. Forjador de una fraternidad concreta entre todos los seres inquietos ante el desarrollo demencial de la criminalidad de los Estados, de los hombres de Estado y de los tecnócratas de la guerra. Comité internacional pro-Presos y Perseguidos por toda especificación de 'delito social': el delito de huelga contra el totalitarismo y contra la explotación absorbente del esfuerzo humano; el delito de pensamiento y de prensa; el delito de oposición a la guerra, de objeción de conciencia y de acción antimilitarista; el delito de reunión y de organización, pisoteado y denegado hoy en todos los Continentes, por parte de casi todos los Estados... Por el 'delito' de querer ser hombre libre y proclamarlo a todos los espacios.

En esta época de decadencia moral, en que todas las corrientes sociales clásicas se desmoronan vaci-

lantes, la solidaridad, sólo la solidaridad, podrá salvar lo que de 'humano' queda aún en el hombre. Demos de ello prueba y aliento constituyendo por doquier comités de propaganda por los presos sociales, como base esencial a la vertebración de una sólida labor de alcance internacional. En el camino de la creación de un Comité Pro-Presos Internacional que puede arrancar de S. I. A., de S. A. I. (de la Argentina), o de lo que se estime más oportuno y provechoso.

LA VENGANZA DE JOHNSON

El mundo atónito y desorientado asiste incrédulo a las maniobras 'pacifistas' de Washington. Johnson lanza una 'ofensiva de paz', se dice. Pero como toda ofensiva real, el Presidente de los Estados Unidos la realiza en todos los frentes y por todos los procedimientos. A la vez que encarga a Arthur Goldberg una misión maquiavélica ante U. Thant, envía al Vietnam nuevos refuerzos y ordena ataques de una violencia inusitada. Las escenas de horror cubren los ilustrados de todos los países, aportando un marco sangriento al cuadro de las próximas fiestas, cuando se hacia esperar una tregua.

Se sabe que U. Thant condicionó su permanencia en la O.N.U. a la posibilidad de dar fin al conflicto de Vietnam. Se sabe también que U. Thant dirigió sus acendradas críticas contra la intervención de los Estados Unidos en Vietnam, haciendo responsable al coloso norteamericano de la continuidad del conflicto. El secretario de la O.N.U. declaró recientemente que Washington se negó por tres veces consecutivas a establecer con Hanoi negociaciones concretas en pro de la paz. Estas declaraciones de U. Thant tenían lugar en el mismo instante que Johnson repetía 'orbi et ob' que estoy dispuesto a ir 'no importa donde, no importa cuando, para entrevistarme con no importa quien, si se ofrecía un vestigio de progreso hacia una paz honrosa'.

Arthur Goldberg es el instrumento de la venganza de Johnson hacia U. Thant. El mensaje de los Estados Unidos reclamando la intervención de U. Thant tiene a preparar su fracaso. En efecto, el secretario de la O.N.U. se hallará ante una situación violenta, insostenible, si se presenta a los de Hanoi como portavoz de la 'iniciativa' de Washington, tanto más que los Estados Unidos persisten en no querer reconocer al Frente Nacional de Liberación en calidad de interlocutor.

Es probable que no haya tregua de fin de año ni otras conversaciones que las de la metralla y los bombardeos. Sin embargo no es U. Thant quien corre el riesgo de un fracaso. La situación comienza a ser crítica en los Estados Unidos, donde de una manera clara y decidida se organiza una acción protestataria que promete consecuencias ingratas para Johnson.

LA PATRULLA DE LA MUERTE

La población norteamericana se halla ya harta de guerra. Las bajas de los 'smarines' y de la aviación van pesando cada día con más fuerza en el ánimo popular. La prensa no acalla los descontentos. Por el contrario, comienza a desencadenarse ostensiblemente.

Grande fue la emoción producida por un hecho reciente. Hace tres semanas una patrulla norteamericana de 21 hombres se encontró rodeada por fuerzas enemigas de guerrilla. Cuando se estableció el combate cuerpo a cuerpo el jefe de la patrulla dio orden telefónica a la artillería para que atacara sus propias líneas. De esa manera el enemigo tendría más bajas. De los 21 quedaron tres. Dos murieron unas horas más tarde a consecuencia de las heridas recibidas. El sargento Julius Durham, de 19 años, fue el único que escapó del infierno que no inventó el 'Diablo' sino los hombres.

(Sigue en la pág. 3.)

España-Gibraltar

EN la plaza de Gibraltar hubo referendun voluntario. La población, unánime, prefirió ser inglesa.

En el dominio español de Franco, la población fue sometida a referendun autoritario, y mediante trampas, coacciones, amenazas e imbecilidades, la consulta dio una mayoría franquista de arteificio.

El gibraltareño teme pasar al dominio de El Pardo, fundamentando su recocto con tres objeciones esenciales: Pérdida de la libertad, hundimiento de la economía, integración forzada a una condición europea inferior. Franco no tiene ningún argumento a oponer a estas tres verdades.

Si Gibraltar supone una cabeza de puente inglesa en España, Ceuta y Melilla, que están enfrente, representan igualmente dos cabezas de puente españolas en Marruecos. Si ambas localidades moras llevan cuatro siglos de dependencia hispana, Gibraltar lleva tres de incrustación en la corona británica.

No somos nacionalistas, y estas situaciones «risopatrióticas» (de risa por las contradicciones patrióticas) no nos incumben. Nos remitimos, para el futuro, a la voluntad estricta de los moradores de las tierras afectadas.

Si los ingleses se instalaron por la fuerza de las armas en el Peñón, el franquismo se apoderó de España en guerra fratricida por el mismo declarada, y sostenida con apoyo nazifascista. La situación de violencia y de extorsión de derechos es la misma, con la agravante para Franco de que él atacó y mató a españoles mientras el inglés no peleó a ingleses, sino a españoles. El propósito avasallador de Franco y del inglés es el mismo, pero el delito de fratricidio se inscribe en la cuenta exclusiva del primero.

Si Franco firmó la independencia del Marruecos (español), fue por obligación, no por devoción. En gallo sin plumas (y que el de Morán dispense) amenazó al francés comprometido en Fez, Rabat y Casablanca, con el futuro, a la autonomía en su Marruecos. En réplica fulminante, París concedió la independencia total a los marroquíes, dejando al legionario Franco con palmo y medio de narices, y peligrosamente situado en las tierras africanas de sus antiguas barbaridades, vulgo hañañas. En consecuencia, con dolor de hígado tuvo que renunciar totalmente a las zonas de Tetuán, Alhucemas, Rif, etc. Como favor transitorio, el sultán se avino a dejar hasta nueva ocasión Ceuta y Melilla en manos de Franco.

No nos entusiasma esa ilustrativa circunstancia, y si la recordamos es para patentizar, una vez más, la torpeza política del enano de El Pardo. Ya hemos señalado varias veces el asalto seguido de huida vergonzosa de la plaza de Tánger. Vayan ambos «florones» para los benitos que siguen creyendo en las dotes diplomáticas del general más sangriento que España ha padecido. Ni los moros, en 1936 aliados de Franco, supieron agradecer el apoyo español de la Semana Revolucionaria de 1909, ni Franco ha obtenido recompensa satisfactoria de los Torres y Mizzián que en el sentido civil y militar le ayudaron a enyugar al pueblo hispano.

Y Franco pagó a los Mohamed con los fusilamientos de Tetuán, el servicio que éstos le rindieron asesinando antifascistas en el Parque de María Luisa (sinistro Parque!) y matando y violando en toda la extensión de la España republicana.

No nos interesa el moro franquista, ni ese Franco que mirando a Gibraltar exclama «Irredentismo!» (Gibraltar para España!) Porque en realidad no se trata de esto, sino de esclavizar a los gibraltareños, de convertirlos en mendigos, en piltrafas humanas al servicio de la pútrida causa reaccionaria española.

El deseo de los calpenses, se ha visto, es unánime: permanecer como hasta aquí. Pero, de pasar la roca con su puerto a manos de Franco y sometidos a referendun, la inquisición franquista ya se encargaría de sacar la «conclusión» del 95 y medio por ciento favorable al invasor elpardino.

S.I.A.
S. I. A. te ofrece su Calendario 1967.

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

ETAPA DE VIDA NUEVA

QUIZAS más apropiada que la aserveración de Calderón, en aquello de que «la vida es sueño», lo sea la de Unamuno al indicar que «el sueño es la vida». En efecto, para muchos la vida cotidiana ofrece pocos atractivos. De ahí el cifrar esperanzas en el futuro. Soñar, crear ilusiones, para que la existencia sea llevadera.

Cada año representa una etapa en el curso de nuestra vida. Se dice, se repite, es ya un lugar común aquello de «Año nuevo, vida nueva». Viejo, muy viejo ha de ser, casi muerto en vida, quien al disponerse a cruzar el umbral de un nuevo año no lleva en el corazón alguna esperanza, alguna ilusión, el esquema de algún deseo. En los años de mocedad los deseos, los anhelos, toman mayor amplitud e impulso. En la edad proyecta, el incentivo de trazar proyectos suele ser ya un tanto atenuado, la meta del vivir ya no se ve muy lejana, de ahí que los sueños con proyección futurista generalmente resulten de onda corta. Pero siempre, siempre, hay afán de sensaciones nuevas cuando vibra en el individuo latente afán de curiosidad, inquietud intelectual.

Para los idealistas atentos a los problemas sociales del vivir cotidiano es algo natural el fundar esperanzas en el año nuevo. Si se es proselitista, si tomando el símil del campesino en la tarea de sembrar, se ha hecho lo pertinente sembrando ideas en el surco de los cerebros, de las conciencias, al avanzar el tiempo, al desfilir uno tras otro los días del año, se espera el resultado de la tarea realizada. El poder contar con nuevos compañeros en la obra de afinidad. El acentuar la presión, de uno o de otro orden, contra todas las injusticias. El producirse la liberación del país oprimido.

¿Año nuevo, vida nueva! Y el año que entra puede depararnos la satisfacción de que, por unos u otros móviles, haya quienes recobren la libertad; haya quienes puedan acallar la angustia del maldito período de guerra; estén los que puedan acallar, satisfaciendo una necesidad vital, los apremios del hambre.

¿Año nuevo, vida nueva! La novedad puede consistir en el placer de experimentar gratas sensaciones al leer nuevos libros, al escuchar no conocidos fragmentos de música; al admirar obras de pintura, de escultura, de esmeradas tareas de artesanía. Novedad de paisajes, de matices de la natura, siempre nueva, siempre bella, siempre atrayente y aleccionadora.

LA VIOLENCIA Y EL ANARQUISMO

Es el de la violencia uno de los aspectos más discutidos en lo que hace referencia al conjunto de las ideas anarquistas. Quizás en ello jueguen características de ambiente, de circunstancias, e incluso de efectos temperamentales.

En realidad, y como fundamenta-

ción de la ética anarquista, se es adversario de la violencia por lo que tiene de impulsivo; habida cuenta de que negándose a todo razonamiento, todos los factores sociales de tipo autoritario se han valido de la violencia para imponer sus arbitrariedades. Es con la fuerza brutal, coactiva, de la violencia que la opresión ha existido y existe por doquier. De ahí el que, en anarquista, se esté lejos de hacer la apología de la violencia.

Pero el no tomar la violencia como principio ideológico es una cosa distinta del tener que usar de ella en casos que implica legítima defensa. Creo sería suicida, estimo significaría un relajamiento de la dignidad, no defenderse el individuo ante una acometida brutal, impositiva, adversa a todo razonamiento.

Vienen a tono las precedentes reflexiones por lo que sugieren las páginas de una joven revista francesa que lleva por título: «Anarchisme et non-violence» (Michel Teperowski, 16, rue Neuve-de-la-Chardonnière, Paris, (18). En ella se establecen las cláusulas siguientes: «Las estructuras de la sociedad actual son esencialmente estatales; ellas no pueden sustentarse si no es por la autoridad y la violencia.» «Los anarquistas preconizan la desaparición del Estado; proponen una sociedad sin autoridad, en la que la violencia no se manifestaría ya más en las relaciones sociales.» «Puntualizan: «Nosotros planteamos la primacía de la no-violencia, y estimamos que la adhesión a «Anarquismo y no-violencia» debería conllevar el proceder de la no-violencia, tanto en la acción social, como en el comportamiento individual.» Se adhieren a las campañas de carácter pacifista, a todos cuantos hechos o propaganda fundamentada en la no-violencia, lleva en sí carácter protestatario, como en el caso de quienes rehúsan la disciplina militar como una objeción de conciencia frente a la guerra y toda obra de orden belicista. Patrocinan manifestaciones públicas de carácter no-violento. Notamos como todos los trabajos que publica la revista tienden a crear un estado de opinión, una educación cimentada en el repudio respecto a todo cuanto conlleva acción violenta. Nota simpática es la que propugnan debates, solicitan discusión en torno al tema que han escogido como base de sus actividades.

Indudablemente, si en las relaciones humanas existiera el buen sentido de analizar y razonar las cosas con miras a una armonía fundamentada en la justicia y en bienestar general, no habría problema social, y la sociedad sería un paraíso. Desgraciadamente no es así. A quienes deseamos la equidad y la fraternidad humana se nos impone, por la violencia, un estado de cosas arbitrario. Y la historia nos enseña que de no haber sido por la acción insurreccional, por la rebeldía, violenta, pero justificada, estaría aún generalizada la esclavitud, como en la Roma antigua; habría aún la opresión de que eran objeto los siervos en la época medieval. En su conocida obra «Puentevejana» Lope de Vega,

expuso, de un modo magistral el hecho justiciero de todo un pueblo al eliminar, en violenta acción insurreccional, al tirano que los hacía objeto de los mayores vejámenes. «Acaso no fue más loable, más apropiada una tal actitud que no el sufrir y sufrir constantemente la iniquidad? Cuando en España, y en el 1936, la reacción, en complicidad con el fascismo internacional, se levantó contra el pueblo, ¿acaso lo lógico, lo digno, no fue defender con todos los medios las libertades cívicas bestialmente atropelladas por los reaccionarios?»

Son los aspectos esbozados, entre otros muchos que se podrían exponer, los que inducen a la reflexión. Considero que aún y con todo el ser adversario de la violencia, de por sí ellos justifican el que, en determinados casos se recurra a ella.

LUIS VIVES Y LA INQUISICION

Sabíamos que uno de los más relevantes valores del Renacimiento, L. Vives, hijo de Valencia, tuvo que salir de España para poder hallar ambiente más propicio, un margen de mayor libertad para desenvolver sus ideas. Murió en Bruselas, puesto el pensamiento en la tierra que le vio nacer. Hizo bien en no volver a España. De haberlo hecho, con seguridad que hubiera corrido la suerte de sus familiares, víctimas del tenebroso poder de la Inquisición.

El escritor José Pla, que algunas veces da en el clavo, ha insertado recientemente en la revista «Destino», un interesante trabajo, al que pone por título: «La hecatombe de Juan Luis Vives, el humanista». Hace referencia a informes relativos a unos «Procesos inquisitoriales contra la familia judía de Juan Luis Vives». Tras de una serie de siglos transcurridos sin esclarecer los hechos, ahora se empiezan a conocer detalles. La Inquisición quemó vivo al padre del renombrado filósofo, que había nacido en la ciudad del Turia en el año 1493, ensañándose también con los familiares suyos, hermanas en particular, hasta dejarlas arruinadas.

Dice Pla: «La inculcación de los bienes de la víctima dio origen a un pleito que sostuvieron, para no quedar arruinadas, las hijas de Vives (el padre de Luis) Valerola, Beatriz y Leonor, contra el fisco coetáneo. A este pleito se refiere el humanista cuando dice a su amigo Craneveldt (25-1525) lo que sigue: «La Fortuna (entiéndese la Inquisición) continúa siendo igual y fiel a sí misma, contra mí padre, contra todos los míos, y aún contra mí mismo, pues lo que hace con ellos pienso yo que lo hace conmigo, pues a todos ellos los quiere no menos que a mí.»

Como indica el autor del artículo citado, será cosa de saber algún día si el Santo Oficio no mató en España la germinación que hubiera podido dar lugar a una forma u otra de Renacimiento. En efecto, de haber podido vivir Luis Vives, amigo de Erasmo, en su país, otros hubieran sido quizás los derroteros del movimiento intelectual en España.

Manifestación antifranquista en Frankfurt (Alemania)



La casa del fondo es el consulado franquista. Otra foto con mucha gente no la damos, por borrosa.

EL día 11 de diciembre gran cantidad de españoles, en número de 478, se personaron ante el Consulado General de España en Frankfurt-Main para depositar en una urna sus votos contra el régimen.

Todos estos españoles siguieron el llamamiento de la A.S.E. de Frankfurt compuesta por la C.N.T. y la U.G.T.

Se trataba de parodiar el «referendun» franquista y todos los españoles depositaron en las urnas un

vote único, en el se leía: «NO A FRANCO».

Frente al Consulado se apostaron los compañeros de la C.N.T. y de la U.G.T. con pancartas y carteles, todos ellos alusivos al «referendun» y dos grandes pancartas con las siglas de las organizaciones que patrocinaban el acto. La policía alemana se comportó inmejorablemente, colaborando en montar unas vallas para las «votaciones» y proporcionando su concurso para la mejor realización de la manifestación que desde las nue-

ve de la mañana hasta las 4 de la tarde no paró de verse concurrida por numerosos compañeros y simpatizantes. Los españoles venían, «votaban», y después de un corto coloquio y cambio de impresiones se retiraban a sus domicilios.

Por desgracia, el sindicato alemán D.G.B. no estuvo a la altura de las circunstancias, quizá mal aconsejado por algunos españoles un tanto extraños y oscuros que valiéndose de puestos de influencia sitúan a los sindicatos alemanes en una postura que, caso de no ser cambiada, obligará a los sindicalistas españoles a la toma de medidas al respecto.

La D.G.B. alemana está tomando, con respecto a los sindicalistas españoles, una postura muy dudosa. Caso de no cambiar y de reafirmarse en ella, denunciaremos el caso en su día.

Terminado el acto fraternal y protestatario se escribió una carta al Cónsul General de Frankfurt, firmada por la C.N.T. y la U.G.T.

La carta dice lo siguiente:

«Señor Cónsul General de España en Frankfurt-M.

Señor Cónsul:

Por la presente, los españoles residentes en Frankfurt-M ponemos en su conocimiento el resultado del acto celebrado, de forma simbólica enfrente del edificio del Consulado General de España en Frankfurt-M el día 11 del 12 de 1966.

Era nuestro propósito el que Usted tomara una vez más buena nota, para transmitirla al Gobierno por

INFIDELIDADES Y TRAICIONES

por LUIS CASTRO

DE todos es sabido que el portentoso filósofo alemán Hegel, inventó una desamparante teoría o método dialéctico para explicar la historia, que consiste más o menos en lo siguiente: todo organismo vivo individual o colectivo, lleva en su seno el germen de su propia destrucción. Así, un momento dado cualquiera de la historia (tesis) es necesario, por malo que sea comparado con el ideal, (antítesis). Al desarrollarse y multiplicarse los gérmenes y hacer crisis, chocan con la tesis y se produce otra

situación (síntesis), que no es todo lo deseado por los «antitéticos», pero es mejor que la situación «tesis». Esta, instantáneamente se convierte en tesis, hasta que los gérmenes aludidos se desarrollan y surge la antítesis, el choque y así hasta la consumación de los siglos.

Esta teoría de Hegel pareció hecha por encargo de su rey Federico de Prusia, pues con ella se justificaban todas las tiranías. Por medio del botal, los grillos y el paredón, se llegaría a la libertad, la igualdad, etc. Con arreglo a esta cinica y desconcertante teoría, han obrado en todo tiempo todos los tiranos del mundo antes y después de Hegel, sobre todo los totalitarios, y entre éstos, los marxistas ortodoxos, pues el profeta de Bonn adoptó la apabullante teoría del genio alemán. Para dar libertad a los pueblos, han establecido tiranías que han superado las de los zarines y los manchúes. El gran mandarín chino, Mao, por ejemplo, para hacer dar a la China el gran salto adelante, la ha hecho dar un salto atrás, pues aunque han surgido bosques de chimeneas, máquinas y bombas atómicas, la agricultura la han extrangulado, hasta el punto de que si no fuera por el «odioso imperalismo», el «tigre de papel», que les suministra trigo y otros materiales preciosos, el hambre habría acabado con todos los esclavos de la coleta. Ahora, para hacer la «revolución cultural», (siempre aplicando la teoría hegeliana) sus mesnadas están desmenuando a toda prisa, todo vestigio de cultura y progreso: bibliotecas, tesoro artístico y artistas, acervo de higiene, etc. Y para desintoxicarle del opio de la religión, el inefable Mao se ha endiosado como jamás ningún mortal lo hizo. El ombligo de Mao hoy es más sagrado que «El Capitán» de Carlos Marx. En Franquilandia han surgido unos cuantos políticos más o menos emboscados en la C. N. T. y algunos vencidos o domesticados, que sin dejar de llamarse libertarios y cenetistas, con arreglo a la teoría hegeliana que todo lo justifica, para derrumbar el ignominioso régimen «nacionalindustrialista» ya en franca decadencia, dicen, quieren inyectarle vida ingresando en los engendros «verticales» para así darles apariencia de sindicatos y enganar al pueblo español con una fe-

mentida esperanza de redención por medio de una hipotética acción sindical. Y para ocultar su alevosía (siempre con la jocunda teoría hegeliana), fingen una estulticia de la máxima solemnidad. Los llamados sindicatos verticales, en realidad lo constituyen una banda de 15.000 burocratas y canchales de camisa azul, al mando de un estado mayor de unos cien falangistas, de criminalidad bien acreditada en la guerra civil, en la anteguerrera y en la post-guerra o venganza, nombrados por el Caudillo o sus ayudantes verdugos, los cuales a su vez están bajo la jefatura inapelable del ministro José Solís Ruiz, que es al mismo tiempo, secretario general del Movimiento Nacional, que es el nombre de la horda que ensangrentó a España y la retrotrajo a la edad de las cavernas. Oportunamente han engendrado el Instituto de Estudios Sociales, con vistas a amortiguar y a anular totalmente algún ímpetu subversivo que pudiera surgir en los «sindicatos» proyectados con la destrucción de la C. N. T. Es decir, que la oportunidad de la huelga (derecho concedido según el pacto) lo decidirá el tal Instituto. Vale decir, el año de las calendas griegas, Jerarcas de esos sindicatos y patronos se pasarán meses y años discutiendo por ejemplo la posibilidad de un aumento de dos pesetas en el salario. Al cabo de ese tiempo, en el mejor de los casos, antes de la huelga, el tal Instituto ordenará a los patronos que se conceda tal aumento. Mientras la discusión, el costo de la vida, habrá aumentado varias veces dos pesetas. Así procedieron los engendros verticales desde su perpetración en 1940 hasta nuestros días. Y así procederá en el porvenir. La menor insinuación que surja de carácter político, ¡pobres idiotas!, conocerán lo que es la liberación.

Un abnegado defensor del contu-
(Pasa a la pág. 2, 1ª col.)

S.I.A.
S. I. A. Presente en tu hogar solidario, mediante hermoso Calendario.